L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A

L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1922)

v.39
1922
suppl.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-neuvième année)

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Epiphanie. — I. Ce qu'est le chrétien, 5. — II. Présents des Mages, présents eucharistiques, 9.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XI. *Epiphanie :* L'établissement de l'Eglise, 10. — XII. *2e Dim. après l'Epiphanie :* Le miracle, 12.

Sermons sur des Œuvres. — VIII. L'Œuvre antiesclavagiste, 14.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

I

CE QU'EST LE CHRÉTIEN

La fête que nous célébrons aujourd'hui rappelle le souvenir de trois événements importants, ou plutôt de trois mystères, dont nous pouvons recueillir les plus précieuses leçons. — Le premier de ces mystères se trouve dans la venue des Mages au berceau du Sauveur. Le second est le miracle par lequel Notre-Seigneur changea l'eau en vin, au festin nuptial de Cana. La tradition nous fait voir le troisième dans le baptême que Jésus reçut de son précurseur, S. Jean-Baptiste, dans les eaux du Jourdain, avant de commencer son apostolat. Et c'est à ce dernier mystère que j'emprunte le sujet de cet entretien.

Les saints Docteurs se sont plu à reconnaître dans le baptême de Notre-Seigneur une figure de notre propre baptême. Ils ont même cru et enseigné que, par le contact de sa chair sacrée plongée dans les flots d'une rivière, il avait sanctifié l'eau et l'avait rendue digne de servir de matière au sacrement de la régénération. Ces rapprochements entre le baptême de Jésus et celui que nous avons reçu m'autorisent à parler de celui-ci au jour où l'Eglise honore celui-là. J'en parlerai donc. Mais, pour me tracer de justes limites dans l'étude d'un sujet aussi vaste, je me bornerai à envisager le sacrement de baptême dans son résultat, ou, si vous l'aimez mieux, dans l'être qu'il produit : *le chrétien*.

Qu'est-ce donc que le chrétien ? Nous l'oublions tellement qu'il me semble nécessaire de le rappeler.

Chrétien vient de *Christ*. En s'appelant de ce nom, les chrétiens ont voulu exprimer qu'ils se rattachent à l'Homme-Dieu par des liens étroits. Ces liens, en effet, dessinent le caractère par lequel ils se distinguent des autres hommes. L'union au Christ constitue l'essence du chrétien. Le chrétien est un homme uni au Christ.

En quoi consiste cette adhésion qui, en unissant les hommes à Notre-Seigneur, fait d'eux des chrétiens ? — Ceux qui lisent les annales du passé prennent souvent parti entre les personnages dont elles leur parlent. Ils adhèrent à ceux dont ils admirent les exploits, les vertus ou les œuvres. — Aussi bien, dans les grandes écoles, les disciples adhèrent aux maîtres dont ils adoptent les doctrines. — Enfin, les fidèles d'un culte adhèrent à celui qui l'a établi. Ainsi, les Luthériens et les Calvinistes se rattachent à Luther ou à Calvin. — Est-ce de la même manière et au même degré que les chrétiens sont unis au Christ ?

Certainement, les liens auxquels nous venons de faire allusion se retrouvent entre Jésus-Christ et les chrétiens. Mais à ceux-là s'en ajoutent d'autres plus intimes et plus forts. Car, pour les chrétiens, Jésus est autre chose qu'un héros, un docteur, un fondateur de religion. — Qu'est-il donc? Pour l'expliquer, il nous faut remonter à l'acte même par lequel on devient chrétien, je veux dire à ce sacrement de baptême que je nommais tout à l'heure.

Le baptême est le sacrement qui fait les chrétiens. Il réalise en eux cette « *seconde naissance par l'eau et l'Esprit-Saint sans laquelle,* dit l'Evangile, *personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu* [1]. » — Rappelons-nous quels effets il produit : nous verrons en même temps quels sont les éléments de l'être chrétien et par quels liens le baptême rattache les hommes à la personne sacrée du Sauveur.

Le saint baptême produit deux effets principaux, et chacun d'eux crée un lien entre le Christ et les chrétiens. — Je m'explique.

I

Le premier effet du saint baptême est d'ordre *social*. Il nous introduit dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Le Sauveur des hommes a voulu que les chrétiens vivent, non pas seul à seul et séparés l'un de l'autre,

[1] *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei.* (Jo., III, 5).

mais unis ; et, pour qu'ils soient unis, il les a constitués en société. L'institution de cette société a laissé sa trace dans l'Evangile. Il suffit d'avoir entr'ouvert ce livre divin pour savoir que Notre-Seigneur y parle de ses disciples comme d'un ensemble compact et les appelle son troupeau, son royaume, son Eglise. Il laisse clairement entendre que ce groupement sera vaste comme le monde et capable d'englober toutes les races humaines ; mais aussi que personne n'aura le droit de se dire chrétien s'il n'est pas entré dans cette société.

En réunissant les chrétiens dans une seule Eglise, le Maître accomplissait le plan providentiel. — Une Eglise réalise la figure du Testament ancien puisque, durant ce Testament, les serviteurs du vrai Dieu formèrent habituellement un seul peuple. Une Eglise fait paraître au dehors l'unité spirituelle établie entre les fidèles par la profession d'une même foi, l'obéissance aux mêmes lois, l'observation d'un même culte, la participation aux mêmes sacrements, la communication d'un même esprit et des mêmes grâces. — Une Eglise, c'était le vœu des trois personnes divines, dont l'une dit dans l'Evangile, en parlant des chrétiens : « *Qu'ils soient un comme nous sommes un.* » (Jo., XVII, 22). — Enfin, cette unité sert nos propres intérêts. Elle nous préserve de l'isolement, nous assure tous les avantages de la vie commune et permet de nous donner, à tous ensemble, des pasteurs : c'est-à-dire des guides, des défenseurs et des pères.

Ne me demandez pas quelle est, parmi les Eglises qui se disputent les âmes, la véritable Eglise de Jésus-Christ. La réponse me serait facile. — C'est l'évidence même que l'Eglise créée par Notre-Seigneur doit remonter jusqu'à lui. Comment celles dont l'origine lui est postérieure, et postérieure de plusieurs siècles, pourraient-elles être son œuvre? Le seul fait qu'elles sont nées longtemps après son retour dans les cieux les convainc d'imposture. Nous ne pouvons regarder comme la véritable Eglise du Christ que celle dont les chefs se lient à lui par une succession ininterrompue. Or, il n'en est pas deux, ici-bas, qui satisfassent à cette condition. Il n'en est qu'une seule. Nous l'appelons *catholique,* parce qu'elle s'étend à tous les âges et à tous les lieux ; *apostolique,* parce qu'elle vient en droite ligne des apôtres ; *romaine,* parce qu'elle a pour chef suprême l'Evêque de Rome, le successeur direct de celui à qui l'Homme-Dieu a dit : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* » (Mt., XVI, 18). Tel est le bercail dont tout chrétien doit être brebis, la famille dont il doit être enfant, le royaume dont il doit être sujet, le corps dont il doit être membre. Hors de cette Eglise, les hommes de bonne foi, s'ils obéissent docilement à leur conscience, pourront faire leur salut ; mais ce sera entre eux et le Sauveur affaire d'ordre tout intime et rigoureusement personnel. Ils échapperont ici-bas, malgré leurs vertus et leurs grâces, au lien extérieur et social qui lui rattache le groupement public, et je dirais volontiers officiel, de ses disciples et de ses amis.

Ne dites point qu'en faisant du baptisé un membre de l'Eglise, le saint baptême l'unit à la société fondée par le Christ, mais non pas au Christ lui-même. Le fondateur de l'Eglise ne ressemble pas aux fondateurs des autres sociétés. Ceux-ci quittent tôt ou tard les groupements qu'ils ont créés et auxquels ils ont servi de centre. Au contraire, Jésus-Christ reste dans l'Eglise. Il a promis « *d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles.* » (Mt., XXVIII, 20). Il l'anime ; il l'inspire ; il la gouverne. Il s'est, en un certain sens, identifié avec elle. Les apôtres la représentent comme un corps mystique dont il est le chef (Col., I, 18). Ceux qui reçoivent le baptême s'unissent donc à lui par un lien d'ordre mystique, mais qui n'en est pas moins réel. Il les adopte pour frères, comme le Père céleste les adopte pour enfants.

Cette adoption s'affirme de bien des manières, mais en particulier par le *caractère* ou marque spirituelle distinctive que le baptême imprime sur la substance même des âmes [1]. Ce caractère échappe à nos yeux, parce qu'il est tout spirituel et que nos yeux ne voient que les choses matérielles ; mais Dieu le voit, les anges et les saints du ciel le voient, nous le verrons dans la vie future. Et rien ne peut l'effacer. Il reste dans les justes, comme un gage de prédestination. Il reste dans les pécheurs, malgré leurs iniquités et même leurs apostasies, comme un appel suprême et un dernier titre aux miséricordes divines. Il restera, dans l'éternité, chez tous les baptisés, pour la gloire des élus et la confusion des réprouvés.

Voilà comment le premier effet du saint baptême unit les âmes à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Arrêtons-nous ici, nous qui sommes issus de familles catholiques, et avons été baptisés à notre naissance, pour remercier la bonne Providence de nous avoir, dès nos premiers jours, fait entrer dans la société chrétienne et entés sur le corps mystique du Dieu fait homme. Cette faveur est une des plus utiles et des plus précieuses qu'elle ait pu nous accorder. L'auguste sacrement nous a introduits, au moment même de notre avènement, au foyer du Père céleste et nous a associés au groupement béni des justes. Il a mis notre salut à l'abri des risques qui menacent toujours la fragile existence des petits enfants. Il nous a épargné, pour le temps où nous devions devenir grands, la tâche parfois difficile de rechercher, parmi les différentes Eglises, celle où se trouvent la doctrine et les moyens de salut apportés ici-bas par Jésus-Christ.

II

Le second effet du saint baptême est d'ordre intime et rigoureusement *personnel.* Il consiste en ce que le sacrement purifie le baptisé de la tache originelle, lui pardonne toutes les fautes personnelles dont il a pu se rendre coupable, lui remet toutes les peines qu'elles lui ont méritées, enfin l'élève à l'état de grâce et lui confère la vie surnaturelle.

[1] Concile de Trente, Sess. 7, *De Baptismo,* can. 9.

Mais ces derniers mots nous placent en face d'un grand et profond mystère qu'il est nécessaire de bien connaître, si l'on veut savoir exactement ce que c'est qu'un chrétien. Vous me permettrez donc, à ce sujet, d'entrer dans quelques explications.

Quand on réunit ensemble les données de détail consignées çà et là dans nos Livres saints relativement au but que Dieu s'est proposé dans la création de l'univers et à la manière dont il le réalise, on est autorisé à les concevoir comme il suit :

« *Dieu,* dit l'Esprit-Saint, *a fait pour lui-même tout ce qui existe.* » (Prov., XVI, 4). Il le fallait ; car l'infinie Sagesse ne peut agir qu'en vue d'une fin digne d'elle, et la seule fin digne de Dieu, c'est Dieu lui-même. — Mais comment tous les êtres sont-ils faits pour Dieu ? — Ils sont faits pour Dieu : d'abord en ce sens que, par leurs qualités naturelles, ils manifestent ses attributs et célèbrent ses louanges ; et puis en ce sens que leur vocation surnaturelle les appelle à retourner à lui, afin de recevoir, chacun dans la mesure de ses capacités, une part quelconque de son bonheur ou de sa gloire. Ainsi, l'acte divin qui a donné l'existence à l'univers est à la fois un acte d'incomparable puissance et un acte d'ineffable bonté.

Pour préparer et faciliter ce retour à lui de ses innombrables créatures, Dieu les a réparties en deux mondes : le monde des esprits et le monde des corps. Puis, il a concentré et comme résumé ces deux mondes dans une dernière créature qui appartient tout ensemble à l'un et à l'autre : vous avez reconnu l'homme. L'homme est du monde spirituel par son âme, et du monde matériel par son corps. Si, après cela, l'une des personnes divines veut rattacher et ramener à leur divin Auteur les deux mondes dont l'univers se compose et qui se rencontrent dans l'homme, il lui suffira de se faire homme. Cet adorable mystère s'est accompli par l'incarnation du Verbe divin en N.-S. Jésus-Christ. Jésus-Christ unit dans sa personne, on peut et on doit le dire, l'universalité des êtres, c'est-à-dire le Créateur et les créatures. D'où le nom de *Médiateur,* c'est-à-dire de *trait d'union,* qu'il a reçu dans les saintes Ecritures [1]. D'où encore cette affirmation, que « tout ce qui existe est représenté en lui : *Omnia in ipso constant.* » (Col., I, 17).

Voilà, remarquons-le en passant, des vérités dignes de toute admiration. Rien n'est beau, rien n'est grandiose, rien ne met en relief la sagesse et la bonté divines, rien ne fait ressortir le magnifique rôle accompli par le Dieu fait homme, comme ce retour de la création à son Auteur au moyen de cette incarnation du Verbe qui ramène, pour ainsi dire, tout à l'unité dont tout est sorti...

Il n'entre point dans le plan divin que l'union à Dieu se limite à la seule humanité du Christ. L'Homme-Dieu est un foyer d'union divine, foyer d'où celle-ci doit rayonner dans toutes les directions et atteindre tous les êtres, suivant le mode dont ils sont susceptibles.

Le monde des corps, dans lequel rien ne vit ou ne vit que d'une vie matérielle, n'en peut recevoir qu'un rayonnement lointain. Ce reflet apparaîtra à la fin des temps, dans ce surcroît de beauté et de splendeur qui lui sera donné, dans cette transformation glorieuse à laquelle il aspire, dit saint Paul (Rom., VIII), et dont nous viendront « *ces nouveaux cieux et cette terre nouvelle* » annoncés par l'apôtre S. Pierre (II Petr., III, 13).

Dans le monde des esprits — dont nos âmes font partie comme les anges, — ce retour à Dieu doit se réaliser beaucoup plus tôt ; je veux dire, dès la vie présente. Il se fait aussi plus réel et produit une union plus intime. C'est que « *Dieu est esprit* » (Jo., IV, 24), et qu'entre esprits, la ressemblance de l'être et des facultés permet de plus larges communications et des rapprochements plus intimes. Ces rapprochements entre les esprits créés et leur divin Auteur appartiennent à un ordre de choses supérieur à l'ordre naturel et que, pour ce motif, nous appelons l'*ordre surnaturel.* Ces deux ordres sont, l'un et l'autre, d'origine divine ; mais si l'ordre naturel est venu de Dieu par voie de création, l'ordre surnaturel en est venu par une voie plus merveilleuse encore, c'est-à-dire : par une ineffable communication de l'être divin, que nous appelons la *grâce.*

Le mot *grâce,* dans le sens théologique où nous le prenons ici, signifie *tout don que Dieu nous fait en dehors des exigences de notre nature et en vue de l'union avec lui.* Ces dons s'appellent des *grâces,* parce qu'en nous les accordant, Dieu ne nous paie point une dette, mais nous fait une faveur, par conséquent une *grâce.* On peut dire aussi qu'ils nous rendent plus agréables à Dieu et nous parent à ses yeux de *grâces* nouvelles. — Lorsque ces dons doivent demeurer en nous, nous les appelons grâces *habituelles.* Dans le cas contraire, c'est-à-dire quand ils consistent en des secours transitoires, ce sont des grâces *actuelles.* — Parmi les grâces habituelles, il faut mettre au premier rang la grâce dite *sanctifiante.* Celle-ci est la plus importante de toutes les grâces. Elle constitue en nous le principe même de la vie surnaturelle. — Les autres grâces habituelles sont à celle-là ce que les facultés sont à l'être. Elle en use pour se manifester, produire ses actes, se développer. Telles sont les *vertus surnaturelles,* les *dons du Saint-Esprit,* les *pouvoirs du sacerdoce* ou *de la hiérarchie ecclésiastique,* et les autres de même sorte. Cette importance particulière de la grâce sanctifiante nous commande d'insister à son sujet et d'expliquer plus en détail en quoi elle consiste.

Elle constitue, nous venons de le dire, le principe de la vie surnaturelle. — Comment cela ?

Tout à l'heure, nous parlions du retour des esprits à Dieu et d'une certaine communication de l'être divin. Ces deux mystères, qui n'en font qu'un, se réalisent par la grâce sanctifiante.

Vous souvient-il d'avoir lu, dans les saints Evangiles, cette phrase où Notre-Seigneur, parlant de toute âme éprise d'amour de Dieu, dit, au nom des trois personnes divines : « *Nous viendrons en*

[1] *Mediator Dei et hominum.* (I Tim., II, 5).

elle et nous ferons notre séjour en elle? » En tenant ce langage, Jésus-Christ a donné naissance à cette croyance si encourageante et si douce que Dieu réside substantiellement dans l'âme des justes. L'apôtre S. Paul l'a recueillie avec empressement, et il l'exprimait de nouveau quand il écrivait aux chrétiens de Corinthe : « Vous êtes le temple de Dieu : *templum Dei estis.* » (I Cor., III, 16).

Dieu habite dans les âmes pures ; mais dans ces âmes se tient-il inactif ? Et, s'il y fait quelque chose, qu'y fait-il ? — Dieu, activité essentielle et souveraine, ne reste nulle part inactif. Il agit et travaille dans les âmes, c'est-à-dire : il les élève à lui et se communique à elles ; il leur fait part de ses propres vertus ; il devient, en elles, le principe de cette vie surnaturelle à laquelle il les appelle ; et il la mène avec elles : si bien que cette vie est à la fois divine et humaine, car c'est une vie menée à deux, l'homme et Dieu.

Nous ne pouvons ni connaître ni constater cette union des âmes avec Dieu par le témoignage de nos sens ; car nos sens n'atteignent ni les âmes, ni Dieu. Mais la révélation divine nous l'affirme par toutes ses voix. — Notre-Seigneur l'affirme quand il se compare à une vigne dont il est la tige et dont nous sommes les branches (Jo., XV, 5) : comparaison qui suppose une intime union et une réelle communauté de vie. — Les apôtres l'affirment en propres termes, quand ils nous représentent comme « *participants à la nature divine* [1]. » — L'Eglise l'affirme, lorsque, dans la célébration des saints mystères, au moment où le prêtre ajoute au vin quelques gouttes d'eau, elle lui fait demander « *que nous participions à la divinité du Christ comme il a participé à notre humanité.* » — Les saints Docteurs l'affirment, quand ils assurent que, *comme le corps vit par l'âme, ainsi l'âme vit par Dieu* [2] ; quand ils comparent l'union des âmes avec Dieu par la grâce à l'union d'un fer incandescent avec le feu [3] ; quand ils disent, comme Bossuet, que « *qui verrait une âme en qui Dieu est par sa grâce croirait, en quelque sorte, voir Dieu même : comme on voit en quelque sorte un second soleil dans un beau cristal où il est entré, pour ainsi dire, avec ses rayons* [4]. » — Enfin, cette affirmation se retrouve logiquement dans plusieurs de nos dogmes. Si Dieu vit en nous par sa grâce, je m'explique — qu'il s'offre à nous en nourriture : l'aliment doit être proportionné à la vie qu'il nourrit ; — que nos vertus nous conduisent à l'éternelle possession de Dieu : ainsi la récompense correspond au mérite ; — et que la gloire céleste, au sein de laquelle « *Dieu sera tout en tous* [5], » nous soit présentée comme le *suprême degré et la consommation de la grâce* [6].

[1] *Divinæ consortes naturæ* (II Petr., I, 4). — Il est à remarquer que le mot grec κοινωνοὶ, traduit par *consortes*, exprime littéralement une *mise en commun ;* dans l'espèce : une mise en commun de la nature divine.

[2] Sicut vita corporis est anima, sic vita animæ Deus est. (S. Augustin, *De lib. arbitrio,* lib. II, cap. 16).

[3] S. Cyrille de Jérusalem *(Catech.* XVII).

[4] Lettres de piété et de direction, Lettre 25.

[5] *Ut sit Deus omnia in omnibus.* (I Cor., XV, 28).

[6] Gloriam... dicemus gratiam perfectam et absolutam. (S. Thom. Aq., Pars IV *De orat. dominica).*

Il importe toutefois, ici, de prévenir certaines exagérations. — L'union établie par la grâce sanctifiante entre nos âmes et Dieu ne doit et ne peut être conçue que comme laissant intactes notre nature et notre personnalité. — Elle nous laisse notre nature : nous ne nous identifions point à Dieu. Nous restons des hommes. Nous sommes seulement des hommes unis à Dieu. — Elle nous laisse notre personnalité, et, par là, se distingue radicalement de l'union établie par l'Incarnation entre l'humanité du Christ et le Verbe divin. Cette sainte humanité ne formait avec le Verbe divin qu'une seule et unique personne. Quand nous sommes en état de grâce, nous restons les mêmes personnes que nous étions avant d'y entrer. — Mais, ces deux limites respectées, l'union de grâce peut s'élever très haut et devenir très intime. Plus une âme se sanctifie, plus elle s'unit à Dieu. Dans les grands saints, cette union divine prend des proportions qu'on n'aurait jamais cru possibles à la faiblesse humaine.

Il est bien noble et bien beau, n'est-ce pas ? l'état de grâce ainsi défini. Dieu lui-même ne pouvait rien nous offrir de plus grand. Aussi devrions-nous y tenir comme au premier de tous les biens. Jamais personne n'expliquera que tant d'hommes, connaissant bien son excellence, commettent si facilement des fautes assez graves pour les en dépouiller.

Je disais, il y a un instant, que Dieu n'avait pas attendu longtemps pour rattacher à lui le monde des esprits. — C'est vrai des anges ; car il les a élevés à l'état de grâce au moment même où il leur a donné l'existence. — C'est également vrai des hommes. Nos premiers parents ont été créés en état de grâce. Ils n'ont point tardé, vous le savez, à le perdre par le péché. Mais Dieu les a traités avec miséricorde, en leur offrant, à eux et à tous les pécheurs de leur race, le moyen d'y rentrer. C'est pour nous assurer ce moyen que la médiation par Jésus-Christ s'est accomplie par voie de rédemption sanglante et douloureuse. Le Médiateur a dû mourir pour réparer nos fautes et verser sur la croix, pour nous réconcilier avec son Père, jusqu'à la dernière goutte de son sang. — Aujourd'hui comme au temps de la création, Dieu désire ardemment que tout homme venant au monde entre aussitôt dans le grand et mystérieux courant qui lui ramène l'ensemble des esprits. Et voilà pourquoi l'Eglise exhorte si vivement les parents à présenter sans délai leurs nouveau-nés au saint baptême. Le saint baptême est en effet, pour nous, le moyen normal institué par Jésus-Christ d'entrer en état de grâce. C'est aussi le seul qui soit accessible aux petits enfants. Quand ils le reçoivent, ils s'associent non seulement au corps de l'Eglise, mais encore à son âme, car ils commencent à vivre de la vie divine. Et, parce que cette vie leur a été achetée par Jésus-Christ, parce que la divinité dont elle les rend participants est la divinité de Jésus-Christ, parce que la grâce dont elle leur fait part est une sorte d'extension de l'Incarnation divine accomplie en Jésus-

Christ, il les unit à Jésus-Christ par le lien le plus sacré, le plus intime et le plus puissant.

* * *

Saint Paul disait aux premiers chrétiens : « *En recevant le baptême, vous avez revêtu le Christ.* » (Gal., III, 27). Et encore : « *Nous baptisés, nous sommes participants du Christ.* » (Hébr., III, 14). Vêtement sacré, participation divine, avec quels soins nous aurions dû vous garder ! Ceux-là seuls sont vraiment dignes du nom de *chrétiens* qui vous ont conservés, ou qui vous ont repris après vous avoir perdus. Le chrétien est, par son baptême, tellement uni au Christ qu'il devrait vivre comme un autre Christ. Ainsi soit-il.

II

PRÉSENTS DES MAGES, PRÉSENTS EUCHARISTIQUES

(Méditation)

Sous la nuit claire, propice aux étapes prolongées, la caravane marche. Et, bercés par le roulis des chameaux, dans le grand silence que ne trouble même point le pas des bonnes bêtes sur le sable du désert, ils rêvent, les voyageurs de Perse, du mystérieux pèlerinage.

O Jésus, que les Mages vont adorer, enseignez-moi à vous chercher comme eux et à vous trouver aussi ! Cette cordiale rencontre n'aura rien de commun avec les visites banales que multiplie le monde en ce début de l'année, car nous pourrons échanger les vrais présents : je recevrai ceux de la communion et vous ne dédaignerez pas les pauvres miens.

* * *

Ils marchent, hantés par le but à atteindre, poursuivi sans relâche, vers ce lieu qu'étoile un astre nouveau. Ils se redisent la troublante question, la seule pour laquelle ils vont toujours, et qui, demain, attroupera, angoissés, les docteurs avec le prince cruel : « Où est-il, celui qui est né, le roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Vaillants pèlerins, Mages courageux, que votre sort est digne d'envie, vous à qui il a été donné de connaître quelque chose des mystères du royaume ! Moi aussi, je me serais mis en route vers le royal Enfant pour l'adorer : moi qui ai voulu, pèlerin de Lourdes, baiser le rocher qu'effleura le pied de sa Mère ; moi qui voudrais, pèlerin de Jérusalem, baiser la roche où fut plantée la croix ! Non, je n'aurais pas reculé devant la fatigue pour aller vers Jésus, si son étoile m'était apparue !... Où donc est-il ? Je viendrai l'adorer.

Etoile du tabernacle, toute petite flamme dans le grand jour de nos églises désertes, si lumineuse à mon âme croyante, que ne sais-je venir à ta clarté ! Il habite pourtant là, celui que je cherche, « celui qui est né » à la consécration dernière, sur le corporal sans dentelle, le Roi de tous, mon Roi. Mais, qui vient l'adorer ? Ne suis-je même pas de ceux qui s'en tiennent à la visite obligatoire du dimanche ?...

Le pèlerinage trop facile du tabernacle offrirait-il peu d'attraits à ma dévotion tiède ou capricieuse ? Et il m'en coûte de me détourner de quelques pas pour venir saluer Celui qui s'est avancé jusqu'au bord de ma route. « Si cet adorable Sacrement, dit excellemment l'*Imitation*, ne s'accomplissait qu'en un seul lieu, et qu'un seul prêtre dans le monde entier consacrât l'Hostie Sainte, avec quelle ardeur les hommes n'accourraient-ils pas en ce lieu, vers ce prêtre unique, pour voir célébrer les divins mystères ! » J'imagine de lointains voyages à des sites pittoresques, aux sanctuaires abritant des reliques insignes ; mais, ô Jésus, la vivante relique de votre Cœur dans le reliquaire du ciboire, dans l'église de ma paroisse, je ne l'entoure guère de vénération, car il y a plusieurs prêtres, et le Christ est offert en plusieurs lieux afin que la miséricorde et l'amour du Seigneur pour l'homme éclatent d'autant plus que la communion est répandue dans tout l'univers.

* * *

Ils marchent, les Mages, dans la direction de l'astre qui les précédait, avec les vivres pour la route, les tentes pour le campement improvisé, et surtout les coffrets soigneusement scellés de ligatures, contenant les présents, les trésors à verser aux pieds de l'Enfant et qu'il voudra toucher de ses mains frêles, qu'il paiera d'un sourire : l'or, l'encens, la myrrhe.

Cadeaux princiers, Jésus avait prévu cette offrande symbolique, figure de la sienne. Car il a aussi des présents, aujourd'hui : ceux qu'il donnait libéralement aux Mages de Bethléem, ceux qu'il m'apportera à la communion mensuelle, de chaque semaine, de tous les jours, si je veux, le plus envié de tous les trésors, son divin Cœur.

Et j'y trouve plus que ces princes à genoux devant l'Emmanuel. Mieux que la myrrhe brune, recueillie à l'arbre ouvert au flanc, n'embaume les corps, la vertu de votre corps sacré, ô Jésus, gardera mon âme pour la vie éternelle : la communion sème en moi des germes d'immortalité.

Mieux que l'encens, déroulant ses volutes odorantes, ne pénètre les objets de son arome délicat et subtil, le contact avec votre Cœur aimable assainira mon âme : la communion purifie des péchés véniels.

Mieux que l'or, avarement enfoui dans les coffres-forts, n'ajoute à la fortune la possession dangereuse de ses lingots, les richesses de votre Sacré-Cœur accroîtront singulièrement mon patrimoine surnaturel : la communion, comme une plus-value merveilleuse, et en capacité de croître sans cesse, augmentera la grâce en moi. Il ne tient qu'à moi de monter de vertu en vertu jusqu'au jour de la possession intégrale de mon Dieu.

Ah ! oui, vraiment, harmoniser sa vie avec l'Eucharistie, la modeler sur la fréquence et la ferveur des communions n'est pas un idéal inaccessible.

Aussi bien, il doit y avoir un rapport constant entre la communion et la vie réelle. Celle-ci vaudra, à peu de chose près, ce que vaut celle-là. Est-elle fervente, fréquente, préparée ? Alors l'âme lutte et conquiert. Quand on se traîne loin de Dieu dans une désastreuse routine, toute la pauvreté foncière éclate ; et, réduit à ses seules forces, qui ne se sent incapable d'agir et de vaincre ? Quelle ne serait pas la vitalité de mon christianisme, si je faisais du Sacrement de l'autel sa raison fondamentale ! Souvent, chaque matin si je le veux, à chaque communion, Jésus descend en moi, il y vit de longues minutes, lui qui vécut neuf mois caché avant de naître. Près de mon cœur aussi, son Cœur rayonne lumineux et chaud. *O salutaris Hostia !* Que fais-je donc si je ne me lève pas, si je ne m'en vais point vers Lui, si je demeure obstinément dans ma tiédeur ?

O Maître, votre inspiration m'échappe ; mais suis-je curieux de la connaître ? sais-je vous presser de ma prière ?... Votre énergie me manque ; mais suis-je avide de la recevoir et de coopérer à votre première impulsion ? Car la valeur de mes communions se reconnaît surtout au degré de transformation morale que, par elles, je parviens à atteindre. Les sacrements ont une action et une vertu par eux-mêmes ; mais la force de la grâce travaille et lutte avec nous et notre coopération personnelle accroît singulièrement son efficacité !

Oh ! je veux désormais collaborer étroitement avec Jésus-Christ à l'œuvre de ma sanctification. Je craindrais d'avoir communié sans volonté ferme de tirer profit de la présence divine en moi. Sur la pierre stérile de mon âme, peut-être n'a-t-il poussé qu'une végétation maigre et impropre à ma subsistance. Le Christ, passant en moi, s'est vaguement reconnu dans cette demeure banale et bruyante, si ouverte aux bruits du monde, trop fermée aux inspirations du dedans. Le moine de Pavie avait écrit au-dessus du cadran solaire de son couvent : « *Sine sole sileo,* sans le soleil je ne puis rien ». Ne pourrions-nous pas dire aussi de l'Eucharistie : « Sans elle je ne puis rien, elle est nécessaire à la vie de mon âme comme le soleil était nécessaire à l'aiguille pour qu'elle marquât exactement son heure. »

* * *

Et je marche, pèlerin d'ici-bas, à l'étoile de la foi. Ne se trouve-t-il point de faux mirages pour m'attirer hors de la route ? Arriverai-je devant la Jérusalem céleste, sans avoir été détroussé, porteur de tous mes titres ?... O Maître, quelles richesses voyez-vous en moi ? Quel or de charité, quel encens de prières, quelle myrrhe de pénitence est ma vie présente ? Ah ! puissé-je ne pas me sentir trop pauvre à l'aube naissante de l'Epiphanie sans fin ! Je veux, du moins, m'enrichir souvent de Vous-même, ô bon Jésus, et renouveler la visite de réception sacramentelle.

Il faut me refaire une piété eucharistique simple et expulser tous ces vieux prétextes derrière lesquels s'abritent tant de lâchetés ! Cette piété, alimentée par des communions fréquentes et ferventes, actionnera ma volonté et la rendra féconde. Ainsi donc, quand je m'agenouillerai devant le Tabernacle ou à la Table Sainte, le regard de mon âme saura bien vous découvrir, Vous, le nouveau-né de l'étable, l'apprenti de Nazareth, le Rabbi des grands chemins, l'Ami des bons et des mauvais jours. Quand ma langue restera froide au contact de l'Hostie, mon cœur, du moins, tressaillira près du vôtre, ô Vous qui laissiez les malades effleurer votre manteau, les pécheresses parfumer vos pieds, les tout petits enlacer vos genoux, et sur votre poitrine même le disciple bien-aimé reposer son front de vierge.

Et comme il fait bon, là, sur ce Thabor intime,
Près du Consolateur qui fut notre victime,
Qui pèse nos sanglots et qui compte nos pas,
Aux pieds de cet Ami, le seul qui ne meurt pas !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XI

Epiphanie

L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.
Dieu a choisi la faiblesse pour confondre la force.
(I Cor., I, 27).

Mes frères,

L'établissement de l'Eglise, qui fut comme la seconde manifestation, la seconde Epiphanie de Jésus-Christ, nous rappelle le dessein le plus étonnant que la terre ait jamais vu : celui de créer un monde nouveau par une religion nouvelle. Il y avait là une œuvre considérable, supérieure à la sagesse des temps passés, un programme qui dépassait la conception de tous les législateurs et de tous les génies humains. A cette œuvre de la puissance divine les Apôtres ont été les premiers appelés, et notre foi aime à se rappeler comment, par quels moyens, et avec quels succès elle s'est réalisée.

I

Le but était grand, sublime, ardu. Dans les dernières années de sa vie, Jésus-Christ faisait choix de quelques disciples et, après les avoir formés à son école, associés à ses miracles et rendus témoins de sa résurrection, il leur dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, enseignez toutes les nations. » (Jo., XX, 21 ; Mt., XXVIII, 19). Quelle entreprise ! Le monde païen était le monde de la force, de la volupté et de l'orgueil ; il supportait des tyrans comme Néron ; non seulement il les supportait, mais les encensait. Pour se faire une idée de l'état où gisait alors la société, il faut se la représenter offrant depuis la base jusqu'au sommet le spectacle d'une dégradation hideuse, celle du pauvre et de l'esclave auxquels toutes les hontes étaient infligées, et celle du puissant qui avait le

droit de les infliger toutes. Purifier, renouveler, ennoblir ce corps social empoisonné, telle fut l'œuvre imposée aux apôtres.

La conversion d'un homme est déjà chose difficile : j'entends un retour sincère, complet, vers le bien, une rupture définitive avec des mœurs coupables. Grâce à Dieu, de temps à autre nous avons le bonheur de jouir de ce triomphe, soit au sein même de l'Eglise, chez ceux qui, ayant méconnu leurs devoirs, y reviennent avec une fidélité courageuse ; soit chez les peuples victimes de l'hérésie, où, chaque année, les plus belles intelligences se détachent de l'erreur pour embrasser la vérité. Toutefois cela ne va pas sans efforts : une habitude entée de longue main prend un droit de prescription si absolu qu'elle devient en quelque sorte une seconde nature.

Que penser alors de la conversion du monde par l'Eglise ? Convertir le monde, c'est-à-dire le transformer dans ses croyances et ses habitudes, lui faire brûler ce qu'il avait adoré et adorer ce qu'il avait brûlé, imposer à son esprit une autre manière de voir, de penser et d'agir. Convertir le monde, c'est-à-dire à la place de l'erreur mettre la vérité, une vérité souvent mystérieuse, au moins contraire aux préjugés de l'époque, et en propager le culte en tous lieux, quand, jusque-là, les maîtres de la science avaient pu réunir autour d'eux à peine une dizaine de disciples. Convertir le monde, c'est-à-dire sur les ruines du mal faire fleurir la vertu austère, inspirer à des voluptueux l'amour de la pénitence et à des violents la douceur, ranger sous le joug l'insolence des appétits et y opposer les droits de la raison. N'est-ce pas ? le problème qui s'imposait aux apôtres, reconnaissons-le, était ardu.

L'homme sacrifie assez facilement la liberté de sa pensée : permettez-lui de vivre comme il le désire, et il croira ce que vous voudrez. Mais voici une religion nouvelle qui vient dire à une société pervertie ou plutôt aux membres dont elle se compose : « Aimez Dieu jusqu'à préférer sa gloire à vos intérêts les plus chers ; soyez purs, même dans votre cœur ; montrez-vous pour le prochain charitables, complaisants, jusqu'au pardon complet »... Quand on se place au pied de la croix avec les apôtres et qu'à la distance des siècles on mesure la grandeur de cette entreprise, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de l'œuvre elle-même ou des faibles moyens destinés à l'accomplir.

II

Pour produire un mouvement dans le monde, un mouvement dans l'humanité, il faut une force morale proportionnée au but poursuivi et en rapport avec lui.

Consultez l'histoire. « Si sur tel ou tel rivage, à telle ou telle époque de la vie d'un peuple, une fermentation religieuse ou sociale s'est produite, vous voyez toujours à l'origine un homme de caractère et de volonté, un homme que Dieu a préparé en mettant autour de son front le rayonnement de quelque gloire : gloire du génie, gloire de la vertu, gloire de la conquête, peu importe ; un homme, enfin et surtout, qui, ayant le don de comprendre les autres hommes, a su s'entourer d'auxiliaires puissants, capables de le seconder dans ses projets [1]. »

Ici, pour transformer le monde, de quel prestige d'abord le Christ va-t-il entourer sa personne ? Son intérêt, le succès de sa cause exigeaient qu'il tînt compte de la philosophie régnante, des préventions du pouvoir et des mœurs publiques. Athènes et Rome avaient la force, la séduction, la gloire. Il aurait pu, au moment même où il fonda son Eglise, avant de mourir, chercher l'éclat qui plaît et entraîne les multitudes. Mais non : au lieu d'une doctrine dans le goût du jour, sensuelle et commode, la religion qu'il prêche heurte de front toutes les erreurs et tous les penchants. Marchant droit à l'obstacle, il dira au César divinisé : « Tu n'es qu'un homme ; » et à tous les dieux protecteurs de l'empire : « Vous n'êtes que des idoles. » Il s'ingéniera à se dépouiller lui-même : car, à mesure qu'il s'avance vers son œuvre, tandis qu'auparavant les foules acclamaient ses prodiges, il ne recueille plus que le mépris, et le mépris scellera encore la pierre de son tombeau.

Du moins, le Christ trouvera-t-il dans les apôtres qu'il a choisis un point d'appui pour la réalisation de son entreprise ? Non encore. Tout ce que le monde dédaigne, la faiblesse, la pauvreté, le rebut, il ne veut pas autre chose. Il passe devant les savants et les sages sans leur donner un regard, jusqu'à ce « qu'il ait trouvé ce qui n'est pas, dit S. Paul, afin de s'en servir pour confondre ce qui est. » Laissant donc derrière lui les palais et les écoles, il descend sur la plage de la mer de Tibériade et va chercher ses ouvriers sur des bateaux de pêche. Douze pêcheurs, sortis d'une province obscure, sans prestige, sans fortune, sans savoir, tels seront ses seuls auxiliaires.

Ils n'ont pas le crédit : hommes du peuple, s'il en fût, loin de pouvoir mettre au service de leur cause la grandeur d'un nom, les traits de leur visage et leurs mains durcies rappellent le métier qu'hier encore ils exerçaient.

Ils n'ont pas la fortune : comme les plus humbles artisans, ils jetaient pour vivre leurs filets dans les eaux du lac, ou bien acceptaient l'aumône.

Ils n'ont pas la science : étrangers au mouvement de la pensée, chez eux c'était plutôt manque de culture intellectuelle ; ils prêchent sans art et sous une forme rude qui froisse une génération habituée aux charmes de la parole.

Si Jésus-Christ dans son œuvre s'était entouré d'une élite, l'élément humain marchant de pair, l'intervention providentielle n'aurait pas été manifeste. Ce ne fut point sa manière. Pour changer le monde et le retourner de fond en comble, faisant fi de la puissance de l'or comme de la puissance du glaive, il s'adresse à des pêcheurs tirés de leurs

[1] P. de Ravignan, *Sermon sur l'Eglise.*

barques, qui peut-être n'avaient jamais vu une ville ou un forum. Au moment où ils étendaient leurs filets sur les rives : « Suivez-moi, leur dit-il ; allez, enseignez toutes les nations. » On croit rêver, quand on pense que, sur l'ordre du Maître, de tels hommes entreprennent de convertir l'univers. Pour prédire, dès lors et à coup sûr, l'issue fatale d'un pareil dessein, il ne fallait pas être grand prophète... Cependant le contraire arriva.

III

Les apôtres s'en vont. Après avoir reçu les lumières et les forces de l'Esprit-Saint et rédigé la formule de leur foi, ils partent dans le plus humble appareil : « sans sac, ni pain, ni argent dans leur bourse. » De Jérusalem, déjà convertie et effaçant par les larmes de son repentir le crime du Calvaire, l'un va en Italie, l'autre en Perse, l'autre aux Indes, défricher les ronces de l'idolâtrie et semer l'Evangile. C'est à tout venant qu'ils s'adressent, dans les rues et sur les places publiques. Ils frappent à la porte du prolétaire comme à celle du patricien, en disant : « Ecoutez-nous ! » Toutes les difficultés se dressent pour leur barrer le passage ; mais rien ne les arrête au milieu de tant de peuples infidèles, ni les labeurs, ni les privations, ni les périls : ils prêchent avec une opiniâtre énergie.

En retour, quelle n'est pas la diffusion merveilleuse de la foi nouvelle ! Dix ans tout au plus après la mort du Sauveur, S. Pierre, en qualité de chef de l'Eglise, adresse sa première lettre aux chrétiens dispersés ; S. Jean fonde et gouverne les Eglises d'Asie Mineure ; Antioche, Césarée, Corinthe, Ephèse, Athènes, et beaucoup d'autres cités reçoivent la parole de Dieu. Les rayons de la vérité pénètrent le monde connu avec la rapidité de la lumière. C'est au point, grâce aux efforts des apôtres et de leurs successeurs, que dès l'aube du IIe siècle un écrivain, pour défendre la cause des martyrs, lancera à leurs persécuteurs ces fières paroles : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons les villes, les hameaux, le palais, le Sénat : à nous éloigner tant soit peu, la terre deviendrait un vaste désert [1]. »

Le monde était évangélisé : bien mieux, le monde était converti. Il s'agissait, nous l'avons vu, de remplacer une civilisation par une autre, la civilisation païenne par la civilisation chrétienne. La première avait dit : « Plaisirs, honneurs, fortune ! » revendiquant pour le petit nombre tous les privilèges, tandis qu'au-dessous, sans parler même de l'esclavage, une masse confuse végétait dans la plus noire misère. Le christianisme dira : « Humilité, charité, sacrifice ! » Au lieu de se restreindre à une classe d'élus, il fait descendre jusque dans les dernières couches tout ce qui peut éclairer et embellir la vie de l'homme ou celle de la famille. Malgré la sagesse des philosophes et les menaces des tyrans, la pensée chrétienne s'impose.

[1] Tertullien, *Apol.*, XV.

Plus on examine dans ses détails l'influence première de l'Eglise, plus le prodige grandit. Au témoignage de Pline et de Tacite, deux témoins non suspects, les temples païens sont abandonnés, et on ne trouve plus à vendre les victimes immolées en l'honneur des idoles. Un monde nouveau se lève. A la vie voluptueuse et mondaine succède l'esprit d'abnégation. Le respect, l'affection, l'innocence, le dévouement, toutes les délicatesses et toutes les beautés fleurissent au sein du foyer domestique. Une germination inespérée des plus belles vertus apparaît sous les rayons de la Croix. Riches et pauvres, savants et ignorants, toutes les classes embrassent à l'envi la doctrine de l'Evangile. Que dis-je ? La famille des Césars elle-même bientôt reniera la pourpre impériale pour embrasser les stigmates de Jésus crucifié.

* * *

L'étude de la religion est actuellement à l'ordre du jour, et une science nouvelle se flatte « de ramener le christianisme aux proportions d'un fait humain, dépourvu de tout caractère de transcendance. » S. Augustin voyait au contraire dans la transformation morale du monde une preuve saisissante de la divinité de l'Eglise. Quiconque sait réfléchir ne pensera pas autrement. Une diffusion aussi rapide de l'Evangile, le paganisme frappé à mort, les peuples s'élevant par un effort admirable du désordre à la perfection de l'ordre, une société renouvelée, ennoblie, transfigurée, tout cela témoigne d'une création véritablement surnaturelle, unique dans les annales du monde. La Vertu même de Dieu s'y dévoile et notre foi y trouve son plus solide fondement. Cette foi, sachons donc l'estimer à sa vraie valeur et lui demeurer fermement attachés. Ainsi soit-il.

XII

2e Dimanche après l'Epiphanie

LE MIRACLE

Si mihi non vultis credere, operibus credite.
Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres.
(Jean, x, 38).

Mes frères,

Dieu étant la vérité absolue, nous devons à sa parole la soumission de notre intelligence. Mais, Dieu n'a pas seulement voulu être à lui-même son propre témoignage : pour donner à la doctrine révélée comme un surcroît de lumière, tout un ensemble de faits surnaturels en assureront la certitude. « Si vous ne croyez pas à mes discours, disait Jésus-Christ, croyez du moins à mes œuvres. » Or, l'œuvre divine par excellence et qui reste permanente dans l'Eglise, c'est le miracle.

I

Le miracle représente l'intervention directe de Dieu dans les choses du monde. Si la terre s'arrête dans son mouvement, c'est un miracle ; si le corps

revêt tout à coup les propriétés de l'esprit, c'est un miracle ; si la santé succède à la maladie par une transition subite, c'est encore un miracle. Que le miracle soit une suspension des lois contingentes de la nature ou qu'il soit un supplément de forces ajouté aux forces naturelles, Dieu en est nécessairement l'auteur. La même main qui a allumé le soleil, seule, peut le retenir sur l'horizon ; la même voix qui a dit aux flots : « Vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas plus loin, » seule, peut les apaiser ; le même souffle qui a créé le corps de l'homme, en animant un peu d'argile, seul, peut le refaire quand ses ressorts sont brisés. Refuser à Dieu le don d'accomplir des miracles serait nier sa puissance souveraine de Créateur.

Je le sais, on a cherché à invoquer contre la possibilité du miracle l'autorité de la science. Mais la science, mieux éclairée, ici comme sur beaucoup d'autres points, vient rendre hommage à notre foi. Il n'est pas dans les habitudes d'un homme, mort et enseveli depuis quatre jours, de reprendre sa place au milieu des vivants : tout physiologiste en convient. Un peu de boue, à quelque degré qu'elle soit saturée de salive, ne saurait guérir les yeux d'un aveugle : une simple analyse le prouve sans peine. Si le blé pousse en terre sous l'influence de la rosée et de la chaleur, le pain ne se multiplie pas de même entre les mains de ceux qui le rompent : c'est l'aveu de tous les naturalistes. Bref, la vraie science, la science informée, reconnaît la possibilité du miracle, et tel que nous le voyons maintes fois réalisé dans les récits évangéliques.

On écrivait autrefois le livre des Evangiles sur des parchemins de pourpre avec une couverture rehaussée des plus riches émaux, puis on le plaçait dans le tabernacle à côté de l'Eucharistie ; aujourd'hui encore on lui donne comme à l'Hostie l'honneur de l'encens, quand il y a messe solennelle. N'est-ce pas ainsi marquer l'intime connexion qui existe entre la parole de vie et le divin Sacrement ? « Parole de vie ! » Quoi de plus vrai ? La tempête apaisée, le figuier stérile, les pains multipliés, l'aveugle et le lépreux guéris : de tous ces beaux traits évangéliques, chaque dimanche l'Eglise offre à notre piété le souvenir, et notre foi puise dans la variété de ces scènes prodigieuses une lumière qui ne trompe pas.

D'ailleurs, le fait miraculeux, tous, un jour ou l'autre de notre vie, n'avons-nous pas été à même de l'affirmer ? Considérez cette mère brisée par la douleur, près du lit de son enfant malade. Son œil inquiet suit sur cette physionomie si chère les progrès d'un mal impitoyable. Elle voit la vie se retirer d'heure en heure ; dans quelques instants elle n'aura plus devant elle qu'un corps inanimé ; une indicible angoisse s'empare de son âme, quand enfin son regard tombe sur un crucifix. Et, aussitôt, elle se prosterne en disant : « Seigneur, je vous en conjure, rendez-moi mon enfant ! Si vous le voulez, vous pouvez le guérir ! » N'est-ce pas, dans ce cri de l'amour maternel, l'affirmation d'une âme qui croit au miracle ?

II

La permanence du miracle dans l'Eglise, qui est la mandataire de Dieu en ce monde, n'est pas moins attestée.

Notre-Seigneur, après avoir semé le miracle à profusion et proclamé hautement son pouvoir sur la matière, disait à ses apôtres : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, il vous serait facile d'opérer des merveilles semblables et de plus grandes encore. » (Mt., XVII, 19). Aussi bien, que voyons-nous ? L'ombre même de S. Pierre rendait la santé aux malades. (Act., V, 15).

Durant le cours des grandes persécutions, le miracle naîtra avec éclat sous les pas des martyrs : des anges viennent briser leurs chaînes ou semer de fleurs le sol de leur cachot, et l'on vit plus d'une fois les lions de l'arène se coucher à leurs pieds. Une telle abondance de prodiges était nécessaire pour préparer l'établissement de l'Eglise.

Si, après que l'Eglise se fut affermie, ces signes merveilleux sont devenus plus rares, chaque siècle cependant en a connu assez. S. Augustin consacre tout un chapitre de son beau livre de la *Cité de Dieu* [1] à raconter les miracles accomplis de son temps et même sous ses yeux, entre autres la guérison d'un aveugle. La vie de S. Bernard, abbé de Clairvaux, compte à chacune de ses pages un miracle. S. Vincent Ferrier, par la vertu du signe de la croix, ressuscite des morts. Près du tombeau de S. François Régis les paralytiques se lèvent et les boiteux marchent. Tous ces faits étaient à leur époque de notoriété publique.

Evidemment, nous ne pouvons qu'effleurer, et encore, cette histoire admirable du miracle dans le cours des âges. Une remarque d'ailleurs y suppléera. Avant d'élever un de ses enfants aux honneurs du culte, l'Eglise, non seulement soumet sa vie à un examen minutieux dont nulle procédure civile n'égale l'impartialité sévère, mais elle exige des miracles de premier ordre : deux au moins pour la béatification, et quatre pour la canonisation, le tout précédé d'une enquête juridique avec procès-verbaux à l'appui. Je citerai en particulier la canonisation de S. Louis de Gonzague, où plus de cent prodiges furent attestés : quelques-uns reçurent même le témoignage de l'illustre cardinal Bellarmin, qui avait connu et dirigé l'angélique jeune homme.

Tout cela est pour le passé, dira-t-on, mais aujourd'hui ? — Aujourd'hui le miracle n'est pas moins éclatant.

A Naples, le miracle de S. Janvier, sept fois séculaire, se renouvelle encore chaque année le jour de sa fête, où l'on voit le sang desséché du martyr prendre une teinte vermeille [2].

Le Curé d'Ars n'a-t-il pas été, par ses vertus, un miracle vivant, placé sous les yeux de nos contemporains et accessible à tous ?

A Lourdes surtout, quel spectacle merveilleux

[1] Livre XX, ch. 8.
[2] Cf. Léon Cavène, *S. Janvier et le miracle de son sang*, gr. in-8 de 96 p., 3 f., Paris, Bonne Presse.

depuis un demi-siècle ! A Lourdes, comme si la Providence voulait répondre par un démenti immédiat aux affirmations de la libre-pensée, les plus belles scènes de l'Evangile se reproduisent sans interruption. Des milliers de malades y accourent avec une santé mortellement compromise : celui-ci par un organe lésé, celui-là par un cancer, un autre par des plaies gangréneuses. Et en un instant, après une prière à l'Immaculée, au contact de l'Hostie sainte, ou après les avoir humectées d'un peu d'eau, des fractures accompagnées de tumeurs sont soudées, un foyer purulent est supprimé. On a beau dire que le miracle n'a point de place dans le tissu des choses humaines. Le miracle est là, visible, répété, continu, s'imposant à l'attention des moindres esprits comme au respect des intelligences les plus élevées [1].

* * *

Chose surprenante ! La vue d'un miracle n'entraîne pas toujours la foi. Les Pharisiens restèrent incrédules devant le tombeau vide de Lazare. (Jo., XI, 47). Il en sera toujours de même. « Si je voyais un miracle, c'est le mot de nos libres penseurs, je me convertirais ! » Non : ils trouveraient mille excuses, mille raisons évasives. Et nous posons en fait que si l'un de nos défunts venait à se lever de sa tombe aujourd'hui même, l'assistance à la messe, pour dimanche prochain, ne serait pas sensiblement augmentée ; la plupart en resteraient à la surprise. C'est que toute conversion exige un acte volontaire, et suppose la grâce humblement sollicitée et fidèlement accueillie. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR DES ŒUVRES

VIII

L'ŒUVRE ANTIESCLAVAGISTE

Mes frères,

Chaque année, vous le savez, par ordre du Souverain Pontife Léon XIII de glorieuse mémoire, le jour où l'on célèbre la fête de l'Epiphanie, il est fait dans les églises du monde catholique une quête en faveur de l'Œuvre antiesclavagiste.

C'est cette Œuvre que je voudrais vous faire connaître aujourd'hui en vous disant 1° sa nature et son origine, et 2° son excellence.

I. — *Nature et origine*

L'Œuvre antiesclavagiste est une œuvre d'émancipation et de libération, qui mène campagne contre l'esclavage africain, depuis que Léon XIII en donna solennellement l'ordre au cardinal Lavigerie dans les circonstances que voici [2].

C'était le 24 mai 1888. Le Cardinal était aux pieds du Pape. « Là, avec les trois évêques de la Province, douze prêtres de chaque diocèse, douze Pères Blancs, douze Arabes ou Kabyles convertis, avec toute cette solennelle et symbolique représentation de l'Eglise d'Afrique, il présenta douze nègres, tous les douze naguère marqués des stigmates de l'esclavage. C'était pour leurs frères lointains, pour leurs innombrables frères, que l'Evêque venait demander au Pape justice et délivrance. Le Pape se leva, parla, prêcha la rédemption. Puis se tournant vers l'Archevêque : « Monsieur le Cardinal, c'est sur vous que je compte ! [1] »

Au sortir de cette audience, le Cardinal écrivait de Rome : « Je pars, je veux dire enfin les crimes sans nom qui désolent l'intérieur de notre Afrique et jeter ensuite un cri, un grand cri, un de ces cris qui remuent jusqu'au fond de l'âme tout ce qui, dans le monde, est encore digne du nom d'homme et du nom de chrétien. »

Il partit en effet, « il parla partout, il écrivit partout. Il parla à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Fribourg-en-Brisgau, à Milan... Il parla en chaire, dans les meetings, dans les conférences, dans les comités, partout et sous toutes les formes. Il s'adressa aux Cabinets, aux Cours, aux Parlements. Ce fut, pendant une année, le grand courant des esprits et l'entraînement des cœurs. »

A l'instigation du cardinal Lavigerie s'organisèrent partout en France, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Suisse, en Espagne, en Portugal, en Italie, des associations ayant pour but de promouvoir l'action et les souscriptions en faveur de l'émancipation des esclaves sur le sol africain.

La Société antiesclavagiste de France [2], qui a aujourd'hui pour Directeur Mgr Graffin, protonotaire apostolique, fut fondée en 1890.

Les fonds recueillis et remis entre les mains des missionnaires servirent d'abord à racheter, à délivrer le plus d'esclaves possible ; à enrôler, à organiser, à entretenir un ordre de chevalerie connu sous le nom de *Frères du Sahara* pour la protection de ces victimes lointaines. Mais depuis un certain temps, guidé par l'expérience, on les emploie tout particulièrement à fonder ce que l'on appelle des « villages de liberté, » dont nous aurons tout à l'heure à parler, et qui sont le moyen le plus pacifique et à la fois le plus pratique d'abolir peu à peu l'esclavage et de venir en aide à ses victimes.

II. — *Excellence*

L'Œuvre antiesclavagiste nous apparaît donc comme une œuvre religieuse et morale, comme une œuvre d'apostolat, de civilisation, comme une œuvre patriotique et française, humanitaire au premier chef.

1. Oui, l'Œuvre antiesclavagiste est *une œuvre religieuse, catholique, une œuvre qui est tout à l'honneur, tout à la gloire de la religion, du catholicisme.* Le cardinal Lavigerie, après avoir reçu de Léon XIII mandat de se dévouer au rachat, à l'émancipation des esclaves d'Afrique, se mit à

[1] Cf. Dr Boissarie, *L'Œuvre de Lourdes*, Paris, Téqui, 1908.
[2] Mgr Baunard, *Un siècle de l'Eglise de France*, ch. XIV.

[1] Mgr Baunard, *Oraison funèbre du Cardinal Lavigerie.*
[2] 23, rue du Cherche-Midi, Paris 6e.

parcourir les principaux royaumes d'Europe, s'adressa, je vous le disais tout à l'heure, aux Cours et aux Parlements. Mais hélas ! ses démarches n'y trouvèrent pas le succès qu'elles devaient avoir. « Prendre fait et cause pour la vie et pour l'âme de cent ou de deux cents millions d'hommes, se mettre pour cette cause en dépense de forces, d'hommes et d'argent, cela était bon peut-être au Moyen Age et du temps des Croisades... Mais aujourd'hui l'Europe chrétienne a bien autre chose à faire de ses millions de soldats et de ses milliards dépensés chaque année pour maintenir la paix armée. Nous avons bien assez à faire de nous surveiller et de nous déchirer entre nous, sans avoir à nous occuper de la civilisation et de l'humanité !

« Eh bien ! ce que les Etats d'Europe n'ont su faire, l'Eglise l'a tenté... Et lorsque plus tard ces peuplades devenues adultes remonteront de siècles en siècles à la genèse de leur vie au christianisme et à la civilisation, elles ne rencontreront pas des rois, des consuls, des diplomates et des plénipotentiaires empressés à les défendre ; elles y verront penchés sur leur pauvre berceau, non des hommes d'Etat, mais des hommes d'Eglise, des prêtres pour les baptiser, un évêque pour les bénir et les envelopper dans son manteau de pourpre, des soldats de Jésus-Christ pour les garder et les défendre [1]. »

Oui, mes frères, l'Œuvre antiesclavagiste est un immortel témoignage en faveur de la charité de l'Eglise, elle est l'honneur, la gloire du catholicisme, et en lui prêtant votre concours, c'est à l'honneur de notre religion que vous travaillerez.

2. L'Œuvre antiesclavagiste est aussi *une œuvre morale*. Parmi ces pauvres créatures humaines réduites à l'esclavage, un grand nombre, la plupart des femmes sont réservées au plaisir et à la débauche. « Depuis que le commerce des esclaves est entre les mains des musulmans polygames, la luxure bestiale des chefs s'est étendue elle-même comme sans frein, » disait un jour en plein Paris le cardinal Lavigerie. « On en a vu de puissants, comme Mteça et Mouanga, avoir à la fois jusqu'à douze cents femmes. Les plus pauvres en ont tous plusieurs. Aussi voit-on parfois des femmes, prises dans un jour de chasse, saisir une lance empoisonnée et se la plonger elles-mêmes dans le sein pour échapper ainsi aux débauches auxquelles elles se savaient réservées [2]. »

L'Œuvre antiesclavagiste s'efforce, en luttant contre la traite des noirs, de mettre fin à ces débauches sans nom, et c'est au nom de la morale outragée qu'elle fait appel à votre bienveillant concours.

3. Vous voyez que j'ai eu raison de l'appeler *une œuvre de civilisation*. Elle transforme en effet et civilise des populations entières par l'établissement de ce qu'on appelle les « villages de liberté. » Le village de liberté, comme le disait au Congrès de 1900 M. Georges Picot, « c'est l'essence même de l'Œuvre antiesclavagiste. Tout ce que les missionnaires nous rapportent nous prouve que là où se produit un village de liberté, il y a le centre d'une œuvre considérable qui se prépare. Quelques missionnaires s'établissent non loin d'un poste militaire et recueillent, dans une installation sommaire, les enfants des deux sexes que les ressources mises à leur disposition par la Société antiesclavagiste leur permettent d'acheter, quelquefois à bas prix, selon qu'ils sont plus ou moins âgés, plus ou moins chétifs. Ces enfants, élevés chrétiennement et séparément, les uns par les missionnaires, les autres par des religieuses vouées à cet admirable apostolat, ou à leur défaut par quelques bonnes chrétiennes indigènes, grandissent en apprenant de leurs éducateurs à cultiver la terre afin de pouvoir se suffire plus tard, et au bout de quelque temps forment des ménages laborieux et chrétiens. D'autres esclaves adultes, rachetés eux aussi par les missionnaires, ainsi que ceux qui ont pu, par la fuite, se soustraire aux recherches des chasseurs d'hommes ou aux horreurs de l'esclavage, viennent s'ajouter aux enfants. Voilà le village de liberté ! »

Ces villages de liberté, on le comprend sans peine, deviennent des centres, des foyers de civilisation. Aussi plus ils se multiplieront, grâce aux ressources procurées par l'Œuvre antiesclavagiste, plus rapidement la civilisation se répandra dans l'Afrique.

4. L'Œuvre antiesclavagiste est encore une *œuvre d'apostolat et de conversion*. Cette Œuvre, en effet, ne délivre pas et ne sauve pas seulement les corps, elle délivre et sauve en même temps les âmes en les arrachant à l'esclavage du démon, à la mort éternelle. Les esclaves rachetés et délivrés sont soigneusement instruits des vérités du salut, baptisés, admis aux sacrements et viennent ainsi augmenter le nombre de ceux qui aiment, servent et glorifient Dieu ici-bas, le nombre de ceux qui, au ciel, le bénissent dans les siècles des siècles. En sorte que, mes frères, en participant à l'Œuvre antiesclavagiste, en lui donnant votre aumône dans la mesure de vos moyens, vous travaillez à la conversion des âmes, vous contribuez à l'extension du règne de Jésus-Christ, vous participez aux mérites des missionnaires, aux mérites de leurs travaux accomplis et parfois de leur sang versé, vous attirez sur vos têtes toutes sortes de bénédictions célestes, vous vous préparez une gloire éternelle.

5. Faut-il maintenant vous montrer que l'Œuvre antiesclavagiste est *une œuvre française et patriotique ?* Oui, je le dis bien haut : le plus grand nombre des missionnaires qui travaillent à l'émancipation et à la civilisation des esclaves sont des missionnaires français, qui font connaître, aimer, bénir le nom de la France en même temps que celui de Dieu, qui font, selon une parole célèbre, germer la France sur le sol d'Afrique. En les aidant, l'Œuvre antiesclavagiste fait donc également œuvre de patriotisme, elle travaille avec eux à

[1] Mgr Baunard, *Oraison funèbre* citée.
[2] Conférence à Saint-Sulpice.

augmenter le prestige de la France. Aussi le promoteur de cette grande œuvre, le cardinal Lavigerie, a-t-il mérité le nom de « grand Français, » et l'Italie, notre rivale d'influence sur le continent africain, était obligée d'avouer par un de ses ministres « que la puissance de cet homme en Afrique valait à elle seule, pour la France, une armée. »

6. Si, par impossible, mes frères, il en était parmi vous qui, malgré toutes ces raisons, hésitent encore à prêter leur concours à l'Œuvre antiesclavagiste, j'en ajouterai une autre à laquelle personne ne peut demeurer insensible : c'est qu'elle est *une œuvre humanitaire*. On ne peut lire sans frémir d'horreur les récits que font les missionnaires et les explorateurs au sujet de l'esclavage en Afrique. « Là, nous disent-ils, des Arabes font la chasse aux nègres. Ils s'emparent des habitants de villages entiers, leur lient étroitement les mains derrière le dos, leur enserrent le cou dans une cangue, puis le fusil en bandoulière, le fouet à la main, ils les conduisent sur les marchés pour les vendre comme un vil bétail. Quel tourment ont à endurer ces pauvres créatures ! Quand harassées de fatigue, épuisées par l'émotion, elles ralentissent le pas, le fouet s'abat cruellement sur leurs épaules ou va déchirer leurs jambes déjà tout ensanglantées par les épines. La nuit, le cou reste emprisonné, les chaînes ne se desserrent point. Un peu d'eau et de riz, voilà toute la nourriture qui leur est accordée. Aussi combien nombreux sont ceux qui sont incapables de continuer la route ! A ceux-là les misérables négriers ou marchands d'esclaves tranchent la tête, et leurs cadavres en proie aux chacals et aux hyènes jalonnent les chemins du désert, où leurs ossements blanchis crient vengeance et pitié vers la terre et le ciel... Arrivées sur les marchés, ces malheureuses créatures ravies à leur pays sont exposées en vente comme un vil bétail, on inspecte tour à tour tous leurs membres, on discute devant eux leur prix comme celui d'une bête de somme, et quand le prix est réglé, ils appartiennent corps et âme à celui qui paye. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes ; ni la pudeur même, car ils doivent se soumettre aux plus honteuses exigences. Leur vie est à la discrétion de ceux qui les possèdent. Nul n'est tenu, dans l'Afrique centrale, de rendre compte ni des supplices, ni de la mort des esclaves... Et c'est par 400 ou 500.000 créatures humaines que se font chaque année ces razzias des Arabes.

« Je ne parle que des esclaves vendus, dit le cardinal Lavigerie en donnant ces chiffres, et pour tout dire on doit ajouter, selon les explorateurs et selon nos missionnaires, à chaque esclave mis en vente, les victimes massacrées dans la chasse humaine, ou mortes de souffrance et de faim dans les caravanes qui se rendent sur les marchés. Les uns disent quatre, les autres cinq, d'autres enfin jusqu'à dix morts pour un seul esclave [1]. »

[1] Conférence faite à Saint-Sulpice.

Si vous n'ajoutez pas une foi complète au dire des missionnaires, écoutez ce que dit un explorateur célèbre, le fameux Livingstone : « Quand j'ai rendu compte de la traite de l'homme dans l'Est de l'Afrique, je me suis tenu très loin de la vérité, ce qui était nécessaire pour ne pas être taxé d'exagération ; mais à parler en toute franchise, le sujet ne permet pas qu'on exagère : amplifier les maux de l'affreux commerce est tout simplement impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est d'une telle horreur que je m'efforce sans cesse de le chasser de ma mémoire, et sans y arriver. Les souvenirs les plus pénibles s'effacent avec le temps ; mais les scènes atroces que j'ai vues se représentent et la nuit me font bondir, horrifié par la vivacité du tableau [1]. »

Voilà, mes frères, les maux épouvantables, les cruautés sans nom auxquels l'Œuvre antiesclavagiste apporte remède. Dites-moi, n'est-ce point là une Œuvre humanitaire au premier chef ? Pour lui prêter concours, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, d'être catholique, il suffit d'être homme !

* * *

Aidez donc l'Œuvre antiesclavagiste. Aidez-la de vos prières ardentes et fréquentes. Aidez-la par des aumônes aussi larges que le permettent vos ressources. Aidez-la en la faisant connaître et en lui gagnant des adhérents. « L'entreprise d'une si grande Œuvre réclame des ressources égales à sa grandeur même, disait Léon XIII dans sa Lettre apostolique du 20 novembre 1890. Car ce n'est pas sans de grandes dépenses qu'on peut pourvoir à l'établissement des missionnaires, aux frais de longues routes, à la mise en état des maisons, à la construction et à l'ornementation des églises et aux autres nécessités du même genre... Nous faisons, ajoutait le grand Pontife, Nous faisons paternellement appel à tous les catholiques et Nous leur recommandons une Œuvre *si sainte* et *si salutaire*. Nous souhaitons *que tous y participent*, fût-ce par la plus légère aumône, afin que, répartie entre plus de monde, la charge soit moins lourde à porter pour chacun, afin aussi que la grâce de Jésus-Christ, qu'il s'agit de propager, se répande sur tous et qu'à tous elle accorde la paix, le pardon des péchés et tous les dons de choix. »

Mes frères, soyez généreux ! Je vous en conjure au nom de la religion, au nom de la morale, par le salut de millions d'âmes, au nom de la civilisation, du patriotisme et de la France, au nom surtout de l'humanité. Ainsi soit-il.

[1] *Dernier Journal*, Paris, Hachette, t. II, p. 251.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 januarii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 12 janvier 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de saint Sulpice le Pieux, *archevêque de Bourges.* — Sa compassion pour le peuple, 17.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XIII. *3e Dim. après l'Epiphanie :* Les malfaiteurs de la plume, 21. — XIV. *4e Dimanche :* Le combat de la vie, 22.

Pour le Premier Vendredi. — LXXXII. Le plus doux des commandements, 24.

Pour la fête de la Purification. — L'esprit de sacrifice et d'immolation (plan), 25.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XVI. La sépulture des martyrs, 26. — XVII. Cimetière païen et cimetière chrétien, 27.

Courtes instructions pour la prière du soir. — Le Discours après la Cène. — I. Le Père et l'autre Paraclet, 29. — II. *Ego sum vitis vera,* 31.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SULPICE LE PIEUX

Archevêque de Bourges

(17 janvier)

SA COMPASSION POUR LE PEUPLE

Qui condolere possit iis qui ignorant et errant.

Le Pontife doit compatir à ceux qui vivent dans l'ignorance et l'erreur. (Hébr., v, 2).

Un des caractères les plus distinctifs des saints, c'est qu'ils ont toujours éprouvé une compassion profonde pour les hommes et pour leurs misères. Il semble que la parole de l'Evangile qu'ils ont le plus méditée soit celle-ci : « *Misereor super turbam.* J'ai compassion du peuple. » L'homme par lui-même, avec son ingratitude et ses autres vices, n'a rien qui vous attire ; et si ce n'était son âme que Dieu vous ordonne d'aimer et de soulager, il n'aurait vraiment rien d'intéressant. Supprimez cette pensée de son âme et la pensée de Dieu à qui cette âme est chère : que seraient les hommes qu'un troupeau d'êtres plus ou moins malfaisants, — parce que l'intelligence vient en aide à la malice, — où l'un jouit de tout, pendant qu'à sa porte l'autre manque de tout, où le fort sans entrailles écrase sans pitié le faible livré à sa merci ?

Prenons garde que notre cœur ne se ferme, et pour qu'il demeure large ouvert, livrons-le au souffle des brises chrétiennes, ouvrons-le à la charité. Imitons S. Sulpice que l'histoire appelle *le pieux, le bon,* à cause de son exquise bonté et de sa secourabilité. Car il fut un grand évêque sans doute, un éducateur incomparable, puissant à la cour des rois, honoré du don des miracles ; mais ce que j'aime surtout à méditer dans sa vie, c'est sa miséricorde envers ceux qui souffrent, sa facilité à aider et à relever les pauvres. Il fut le Pontife choisi de Dieu pour compatir à tous ceux qui étaient accablés des misères de tout genre. Toutes les prédictions du Fils de Dieu se sont accomplies, mais celle-ci continue tous les jours à se réaliser d'une manière frappante sous nos yeux : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous ! » Et ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin des siècles, avec cette triste perspective des temps nouveaux, que, dépourvu des biens de la terre, l'homme, — devenu haineux parce qu'il les a entrevus seulement et qu'il ne les possède pas, et désespéré parce qu'il ne croit plus en Dieu, à l'autre vie qui répare les injustices, mais seulement à la jouissance qui se dérobe, — l'homme nous apparaîtra affligé de toutes les pauvretés matérielles et morales, sans l'horizon de la foi qui élargisse sa vue, sans un coin bleu dans son âme, sans les espérances éternelles qui le soutiennent.

S. Sulpice se voua à soulager toutes les pauvretés. Sa compassion pour le peuple se traduisit par *ses bienfaits envers le peuple,* par son action sur les princes réfractaires à qui il rappelait hautement leurs devoirs. Et comme son esprit élevé regardait non seulement le présent, mais l'avenir du peuple, sa sollicitude lui légua des *institutions charitables* qui durèrent des siècles.

I

Après avoir passé sa jeunesse à enseigner à l'école du palais, à élever ceux qui présideraient un jour aux destinées du royaume, à les pénétrer des idées religieuses et morales qui font les sociétés chrétiennes et heureuses, S. Sulpice fut placé par la voix populaire sur le siège de Bourges. Alors il se rappelle surtout la belle maxime du Sauveur, rapportée par S. Paul : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Act., xx, 35). Et pour subvenir aux besoins des pauvres, il leur distribue les deux tiers de ses revenus.

Non seulement il leur donne de ses biens, mais il s'applique à dissiper leurs ignorances et leurs erreurs et à rassasier la faim de leurs âmes. C'est pourquoi il les instruit. Si pour son peuple il désire l'aisance qui adoucit la vie, c'est qu'elle prépare mieux à recevoir, à comprendre et à goûter les enseignements de l'Evangile. Il n'oublie pas que Jésus, avant de parler à la foule, commençait par guérir ses malades et quelquefois par lui donner du pain. Alors elle l'écoutait mieux parce qu'elle avait joui de ses bienfaits. D'ailleurs l'évêque de Bourges sait que la vertu est le meilleur chemin qui conduit à l'aisance. Une société est toujours riche quand elle observe la loi de Dieu, car la loi divine met un frein aux appétits, une borne aux jouissances, un arrêt aux passions ; et vous n'ignorez point que seuls les appétits, les jouissances et les passions ruinent les familles, parce que ces excès coûtent cher.

S. Sulpice imposait à son peuple les frontières déterminées par les préceptes de l'Evangile. Aussi lui prêchait-il sans relâche les enseignements chrétiens. Il y apportait ce charme de la bonté qui attire et qui touche.

Les Francs viennent l'entendre, il les éclaire, les

convertit, les nourrit de cette forte doctrine de l'Evangile, appuyée sur la foi et sur la raison, qui rappelle les commandements d'un Dieu qui voit, qui récompensera ou qui punira. Mais il se plaît avant tout à leur parler de Jésus-Christ, fils de Dieu qui est né et mort pour nous, le premier et le seul qui ait vraiment aimé l'homme, le pauvre, le déshérité, et qui a souffert pour nous apprendre à souffrir.

Ces paroles de vérité et de bonté, les barbares les écoutent, et ils deviennent croyants, dociles, honnêtes, laborieux, ils reçoivent avidement cette nourriture qui donne à la fois la vie du cœur et la vie de l'esprit.

C'est qu'aussi bien ils savent qu'ils n'ont pas d'amis plus dévoués et de meilleurs défenseurs que leurs évêques.

Quand Clotaire II voulut s'emparer de la Bourgogne après la mort de Thierry II, au préjudice du jeune Sigebert, S. Leu, évêque de Sens, refusa d'aller le recevoir : « Le devoir d'un évêque, dit-il, c'est de gouverner le peuple et d'apprendre aux grands de la terre à respecter les lois de Dieu. C'est à eux de venir le trouver et non à l'évêque de se porter à leur rencontre. »

S. Sulpice résista de même un jour au roi Dagobert. Ce prince, sur les conseils d'un de ses courtisans, avare et cruel, frappa sur le peuple de Bourges un impôt inique. L'évêque se considérant comme « le défenseur de la cité » et comme le soutien des droits de tous, protesta énergiquement. Il représenta hardiment au monarque que s'il pouvait exiger de ses sujets un tribut, il lui était interdit de les pressurer. C'est avec cette liberté que les pontifes parlaient aux rois : la liberté des apôtres qui enseignaient au nom de Dieu et formaient les consciences au droit ; la liberté d'une âme intrépide, revêtue d'un caractère sacré et qui n'hésitait pas à dire aux chefs des nations : « Je suis votre sujet, et je dois vous obéir ; mais je suis aussi votre évêque et je dois vous redire vos devoirs ainsi que le droit de vos peuples, le droit à la justice pour eux, le droit d'être gouvernés et non flagellés ! »

A toute époque les caractères ont fléchi devant le pouvoir, par pusillanimité, par peur ou par ambition ; mais la hardiesse du courage, la sainte liberté des enfants de Dieu s'est toujours réfugiée dans l'Eglise. Tous nos saints ont été en même temps de grands caractères.

Les rois cédaient devant cette liberté apostolique qui demeurait calme comme la justice éternelle, et ne reculait point. Clotaire II envoyait bien S. Leu en exil, mais le peuple prenait parti pour l'évêque qui payait si noblement de sa personne pour réconcilier le prince avec le droit ; l'opinion soutenait le persécuté, affirmant cette vérité que les siècles chrétiens ont tous proclamée : que les persécuteurs du droit sont des tyrans. Le roi Dagobert se montra plus grand. Intimidé par le langage de l'évêque qui évoquait les vengeances divines, écoutant aussi la voix de sa conscience, il révoqua l'impôt. Peu de temps après, le malheureux qui l'avait poussé à cette injustice mourait d'une mort subite et misérable : le ciel ratifiait ainsi les protestations et les menaces de l'évêque.

Ce dévouement à les défendre, ce hardi courage, les chrétiens se les racontaient et ils en vénéraient davantage les prélats qui se montraient les soutiens du droit, les pères des opprimés, les protecteurs des faibles.

Les princes d'ailleurs sentaient, suivant le mot de Pie IX, qu'on ne saurait s'appuyer que sur ce qui résiste ; que, pour gouverner, il faut appeler à ses côtés les hommes d'ordre et de foi, les caractères fidèles qui déclarent ne relever que de Dieu et de leur conscience. D'autre part ils étaient assez avisés pour savoir que les autres, qui ne relèvent que du démon, de leur intérêt personnel ou de leurs passions, ne résistent jamais, ceux-là, mais qu'ils ne soutiennent jamais non plus. Quand ils voient les dignités chanceler et la fortune pâlir, ils s'approchent pour précipiter la chute.

Non seulement les princes savaient que les évêques leur étaient fidèles, mais l'expérience leur avait montré qu'ils étaient attachés à leur trône et à leurs personnes. Ils les avaient instruits, ils avaient eu compassion de leur pauvreté morale, des erreurs nées dans leur berceau de barbares ; ils avaient travaillé à faire d'eux des monarques justes, avec le désespoir de ne point parvenir à détruire leur férocité native. Mais ils savaient combien la lutte était terrible entre les atavismes cruels et l'esprit nouveau de l'Evangile ; ils avaient vu souvent leur bonne volonté et leurs victoires morales, ils les aimaient. Enfin le roi était pour eux le représentant de l'autorité divine, le chef qui porte le glaive pour faire triompher la justice.

Un jour Clotaire II tombe malade. Il avait eu ses heures de faiblesse et de cruauté ; les Saxons s'en souvenaient. S. Sulpice se met en prière, afin d'obtenir de Dieu que ce prince, qui était plutôt bienveillant pour les pauvres et pour l'Eglise, soit conservé à ses peuples. Il persévère dans l'oraison pendant cinq jours, sans prendre aucune nourriture. Alors on vient lui dire : « Rompez votre jeûne, car le roi va mourir ! » — « Non, répond-il, je ne mangerai point que le Seigneur Jésus, mon Maître et mon Dieu, m'ait accordé le salut du roi. » — Et il fut exaucé, grâce à sa confiance en Celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. »

S'il sollicitait ainsi du ciel la vie du roi, c'est qu'il songeait aussi aux humbles qui perdraient en lui un excellent appui. Ce prince, il l'avait élevé, instruit, averti, il désirait que le peuple recueillît longtemps le fruit de son lent et laborieux apostolat. L'époque était terrible, le seul rayon d'humanité qu'on y voyait briller de temps à autre et qui commençait à éclairer, à inspirer les lois, c'étaient nos évêques qui l'avaient allumé. S. Sulpice craignait qu'un roi plus barbare ne vînt à l'éteindre.

On demandait un jour à Sieyès ce qu'il avait fait durant la tourmente révolutionnaire : « Ce que j'ai fait ? répondit-il. J'ai vécu. » C'était déjà beau-

coup de vivre à une époque où l'on avait surtout l'habitude de mourir. Pour les évêques comme S. Sulpice qui avaient traversé tant d'années sanglantes, ce n'était pas assez : ils vécurent, mais leur vie fut féconde et ils laissèrent derrière eux leur sillon creusé par la foi, le dévouement, le courage, la piété qui s'oublie, l'abnégation qui intercède pour les autres, fait fleurir la paix, et prépare l'avenir des pauvres, des victimes des duretés de la vie, par de durables et bienfaisantes institutions.

II

Il est des malheureux qu'on néglige trop, en notre temps que l'individualisme et l'amour des jouissances ont rendu égoïste, et cependant ils méritent et ils devraient exciter le plus de commisération. Je veux parler des infirmes et des vieillards. C'est le caractère des sociétés en décadence, écrivait M. Le Play, que les malades sont délaissés, que les vieux parents sont abandonnés et relégués dans un coin obscur de cette maison qu'ils ont bâtie souvent, dont ils ont été les propriétaires. Et je ne sais rien de plus triste, de plus navrant que cette situation des pauvres vieux, qui sont dépourvus du nécessaire pendant que leurs enfants sans cœur ne se privent d'aucun superflu.

La place des vieux parents au foyer, ne l'oublions pas, c'est la place d'honneur. Tant qu'ils sont là, vous n'avez pas le droit d'usurper cette place qu'ils occupaient, et où vous devez les maintenir avec un religieux respect. Ayez soin d'eux, entourez-les d'affection, eux qui vous ont bercés sur leurs genoux, élevés avec tout l'amour de leur cœur, tout le sang de leurs veines, toute la sueur de leurs membres. Il n'est pas de privations qu'ils ne se soient imposées pour vous lorsque vous étiez enfants, afin que la vie pour vous fût plus douce, afin que votre sort fût plus heureux que le leur. Maintenant qu'ils sont impuissants au travail qui les a usés, rendez-leur l'amour qu'ils vous ont prodigué. Soyez fiers de les installer au meilleur endroit, de leur réserver à table ce qu'il y a de plus agréable et de plus délicat, et quand vos yeux s'arrêtent sur eux, mettez dans votre regard toute la tendresse de votre cœur. Alors votre maison sera bénie de Dieu.

Vous connaissez comme moi ces intérieurs inhumains où le vieux père, la vieille mère, sont considérés comme une charge dont les enfants ont hâte d'être délivrés, où ce ne sont pas des témoignages d'amour qu'on leur prodigue, mais des injures, des éclats de mauvaise humeur, de ces paroles qui font mal et qui attirent sur ces foyers ingrats les malédictions du ciel.

Mais si nous voyons aujourd'hui tant de maisons qui ressemblent plus à l'enfer qu'à des intérieurs chrétiens, tant d'enfants dénaturés qui souhaitent la mort à leurs parents âgés et infirmes, qu'était-ce que la société au milieu de laquelle vivait S. Sulpice, société faite de gens violents, de caractères entiers et cruels, composée d'éléments barbares et de tribus à moitié païennes, qui ne se transmettaient guère qu'un triste héritage de brutalités et de vices ignominieux ?

Quel cortège de souffrances, de besoins, d'infirmités, de misères et de hontes humaines alors, dans une grande ville comme Bourges !

S. Sulpice se souvint qu'il devait être pasteur surtout pour compatir, *ut condolere possit ;* il fonda un vaste hôpital qui dura jusqu'au XVIe siècle et qui porta son nom. Mais il savait aussi par une miséricordieuse expérience, qu'il faut soulager le corps pour aller plus droit à l'âme, pour l'empêcher de s'aigrir et de maudire le ciel. Il voulait que la souffrance elle-même fût un enseignement. C'est pourquoi il fit graver sur le frontispice de la maison ces mots qui résument admirablement toute vie vraiment chrétienne : « *Deum time. Pauperes sustine. Memento finis.* Crains Dieu, viens en aide aux pauvres, souviens-toi de ta fin. »

Les Romains ignoraient les hospices. Leur bienfaisance se bornait à donner à la populace, dans un but politique, « du pain et des jeux. » Ils lui jetaient quelque chose à manger pour ne pas être dévorés par elle. Et ici il s'agissait des citoyens libres. Quant aux esclaves, la loi était pour eux d'une dureté inhumaine. Lorsqu'un enfant d'esclave venait au monde, on le déposait aux pieds du père. Si celui-ci voulait le reconnaître, il le prenait dans ses bras ; s'il se détournait, on l'emportait hors de la maison et on le déposait dans la rue. Quand il ne mourait pas de froid ou de faim, il appartenait à celui qui daignait s'en charger, et devenait son esclave. « Si l'on en croit Sénèque le père, les enfants abandonnés étaient quelquefois recueillis par des entrepreneurs de misères publiques comme il les appelle, qui les mutilaient avec art pour en faire des mendiants de bon rapport. » L'esclave traînait ordinairement sa misérable vie dans un travail cruel et au-dessus de ses forces, menacé et frappé à coups de fouet par des surveillants féroces, jusqu'à ce que brisé de fatigue, épuisé par la maladie, on jetât son pauvre corps à la voirie. La religion romaine eut bien quelques intentions de pitié pour ces infortunés, parce que dans toute religion il restait quelque sentiment de bonté ; elle essaya de favoriser leur affranchissement sous la forme d'une vente fictive des esclaves à une divinité. Mais il fallut le christianisme pour rendre la liberté à ces opprimés et pour donner d'abord à l'affranchissement une raison et des considérations miséricordieuses : « Je veux être pour mon esclave, disait le maître, ce que je souhaite que le Père céleste soit pour moi. L'ayant connu fidèle, vertueux, honnête, je l'en récompense en lui rendant la liberté. » Quelle différence entre « cette façon de parler tendre et touchante » et les sèches et dures formules d'affranchissement gravées sur la muraille de Delphes ! [1]

Ce fut surtout une grande nouveauté pour les païens, quand ils virent s'élever, lorsque la paix

[1] *La Religion romaine,* par Gaston Boissier, t. II, p. 317-320.

fut rendue à l'Eglise, ces maisons hospitalières où l'on recueillait indifféremment les hommes quels qu'ils fussent, car ils étaient tous rachetés par le sang de Jésus-Christ !... L'acte de S. Martin donnant à un mystérieux pauvre la moitié de son manteau par un froid rigoureux à la porte d'Amiens, devint légendaire parce qu'il symbolisait bien la religion nouvelle. Les païens se redisaient les paroles de leurs aïeux aux premiers jours du christianisme : « Voyez donc comme ils s'aiment ! »

En construisant son hospice, S. Sulpice ne laisse pas oublier que c'est au nom de Dieu qu'il en élève les murailles, au nom de Dieu que les malades y sont admis et soignés, et ce nom auguste, aujourd'hui proscrit des hôpitaux, il l'inscrit d'abord sur le fronton de la porte. *Deum time.*

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, or la sagesse consiste à être bon afin de ressembler au Père céleste qui est bon. Dieu a mis au fond de notre cœur une bonté que les doctrines modernes, tout égoïstes qu'elles sont, ne détruiront point, mais elles la diminuent. Soyons chrétiens pour être meilleurs. Mais envers qui serons-nous bons, sinon envers ceux qui ont besoin de nous, qui attendent que nous les soulagions et qui sont pour nous les images vivantes de Jésus-Christ ? Ce bien que nous leur ferons, c'est à lui que nous le faisons, puisque leurs âmes sont à lui, puisqu'il les a aimées comme la nôtre, et qu'il est mort aussi pour elles. Un jour il nous dira en nous rappelant nos bienfaits à leur égard : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ! » *Pauperes sustine.*

Mais pourquoi craindre Dieu et secourir les pauvres, sinon parce que c'est notre devoir de chrétiens, parce que ces malheureux sont nos frères en J.-C., et qu'aux yeux de Dieu ils sont meilleurs que nous peut-être ; parce qu'aussi nous avons beaucoup de fautes à expier et que, suivant le mot du poète, les mendiants sont « puissants au ciel » ? Il va donc de notre intérêt d'être secourables, car ici-bas tout passe et se flétrit, les années s'écoulent emportant avec elles les jouissances comme les misères, nous vieillissons tous, nous courons d'une course inégale mais sûre d'atteindre le même but vers la mort qui nous attend, vers Dieu que nous verrons lorsqu'il nous jugera, vers cette fin inexorable qui est aussi le commencement de tout. *Memento finis.*

Quels enseignements dans ces graves sentences écrites par S. Sulpice à l'entrée de son hospice, et qui nous apprennent combien était grande et efficace sa compassion pour les malheureux de tous les temps ; car il travaillait aussi pour l'avenir. Méditons-les, ces paroles antiques, toujours vraies, toujours fécondes, toujours nouvelles, nous qui sommes spécialement ses enfants, et qui dans cette fête implorons sa protection.

* * *

On raconte que dans la rivière de l'Yèvre, près de Vierzon, les eaux avaient creusé un gouffre épouvantable sur les bords duquel le démon avait établi sa demeure. Il était là, épiant les passants ; il les aveuglait par de trompeuses et subites lumières, puis les précipitait dans l'abîme. Cet endroit s'appelait le Gour de l'Yèvre. Le saint évêque fut prié d'y venir pour l'exorciser. Il y jeta quelques gouttes du saint chrême, bénit les eaux perfides, et dès le soir on put passer sans péril.

La légende ajoute que depuis cette époque, aux fêtes de la Sainte Vierge, le Gour bouillonne, les poissons y nagent en suivant des ondulations en forme de croix, et l'on y entend le son lointain et harmonieux des cloches. Un jour un plongeur y descendit, mais il ne parvint point à sonder l'abîme ; toutefois il découvrit jusqu'au fond une belle église toute blanche et il revint portant dans ses mains une petite cloche avec une image de Marie.

Quelle que soit l'authenticité de ce récit, son symbolisme mérite d'être médité. Le Gour ou Gouffre, c'est notre vie, orageuse et précaire, où des pièges sont tendus à toutes les âmes, surtout aux plus innocentes. De peur que nous ne périssions, armons-nous de la prière qui préserve et qui embaume la vie. Au baptême, à l'entrée du Gouffre, nous avons reçu l'onction du saint chrême. Jusque-là nous étions dans la possession du démon qui rôdait autour de nous, avec l'arrogance du maître antique qui surveillait son esclave. Depuis que l'eau sainte a coulé sur notre front avec l'huile sacrée, nous sommes affranchis de sa tyrannie, et nous vivons en pleine sécurité comme en plein jour, sous l'amoureuse protection de Jésus-Christ. La foi fut alors déposée en nous comme un germe céleste et immortel, ne la renions jamais. S'il nous arrivait pourtant de tomber dans les eaux profondes et tourbillonnantes du mal, ne laissons point le désespoir nous prendre au cœur. Même au fond, jusqu'au fond de l'abîme, si nous avons gardé dans notre conscience un sentiment chrétien de foi et de repentir, nous trouverons toujours l'Eglise miséricordieuse et maternelle qui nous accueillera. Elle nous réveillera au son de la cloche de notre baptême qui tintera dans notre souvenir et dans notre cœur. Elle nous mettra sur les lèvres cette prière que nous aimions à redire à Marie : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ! » Nous nous agenouillerons devant son image et ce sera pour nous le commencement du retour, le présage du pardon.

La protection vigilante de notre Patron ne nous manquera point. C'est par compassion pour le peuple qu'il rendit le gouffre impuissant. Il a gardé au ciel toute sa compassion pour les âmes, il nous prémunira contre les dangers qui nous menacent ici-bas, et surtout contre ce gouffre qui ne rend jamais sa proie, contre l'enfer réservé aux pécheurs endurcis. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XIII

3e Dimanche après l'Epiphanie

LES MALFAITEURS DE LA PLUME

Mes frères,

« Les peuples ont la littérature qu'ils méritent. » C'est la parole d'un auteur éminent. Qu'avons-nous donc fait pour mériter celle qui depuis trente ans et plus éclôt sur le sol de la France? On dirait que chez nous les sources de la vie pensante sont empoisonnées. Si l'élite, à grand'peine, échappe au mal, l'âme populaire est atteinte. Il faut en attribuer la première cause à la presse irréligieuse, livres ou journaux, dont la lecture, comme une sorte d'alcoolisme, nous a lentement intoxiqués. Quel remède convient-il d'employer contre ce poison ?

I

Nous devons d'abord nous mettre en garde contre certaines feuilles détachées : brochures, prospectus ou réclames. S'il s'agissait uniquement de nous éclairer dans les choses industrielles ou commerciales, si ces pages volantes, jetées à tous les vents, avaient même pour objet de nous délasser, de rafraîchir un instant notre esprit, il n'y aurait pas lieu de s'en plaindre. Mais, le plus souvent, que reçoit-on ? Des cartes suspectes, des indiscrétions libertines, des gravures audacieuses. Dans notre siècle de progrès, on a poussé jusqu'à la perfection l'art de déposer le vice au fond des âmes, et, pour arriver au but poursuivi, mille et mille productions se répandent où le mal est semé savamment, plus ou moins caché sous les fleurs, où à chaque ligne se trahit un blasphème. Vous ne les lisez pas ; mais peut-être les abandonnez-vous à vos enfants avec une insouciance coupable, et sans penser qu'ils peuvent y perdre le bonheur et l'intégrité de leur vie.

Toutefois, je veux spécialement attirer votre attention sur deux autres genres de lectures périlleuses : le mauvais journal et le mauvais livre.

A Dieu ne plaise que j'interdise la connaissance des faits sociaux, des discussions publiques : car tout citoyen a le droit de savoir comment on dirige ses intérêts. Au surplus, un journal ne méritera jamais, à moins de prêcher le désordre et l'anarchie, une réprobation pour sa couleur politique : ce qui regarde la manière de régir au mieux nos affaires de l'ordre civil, est du domaine de la libre discussion. Le journal anti-religieux ou anti-social seul est condamnable.

A l'heure actuelle, plus de la moitié des journaux, hostiles à la religion, lui font une guerre sans trêve ni merci. Dans leurs colonnes tout est admirablement disposé pour la dénigrer. Les vérités les plus graves sont mises en doute. On jette le mépris sur les œuvres de l'Eglise, sa hiérarchie, ses dogmes, sa constitution. Pour salir la robe du prêtre, la calomnie fera doucement son chemin, malgré les preuves d'une parfaite innocence. Dans ces lignes impies, on ne recule devant aucune audace, et sous la plume de certains journalistes, osée jusqu'à la profanation, Jésus-Christ même, sa personne adorable, son tabernacle et sa croix seront outragés.

Avec l'impiété qui blasphème, le mauvais journal apporte aussi la corruption qui souille. Non seulement, dans ces feuilles pour lesquelles vous prélevez tous les jours sur votre travail dix ou quinze centimes, vous ne trouvez pas une page élevée ; mais aucune délicatesse n'y est respectée. Les plus saintes choses de la famille : l'ordre, l'honneur, le travail, elles les ruinent, en créant autour du foyer une atmosphère troublée par des nouvelles à scandales. Les faits divers, les comptes-rendus des théâtres, les feuilletons semblent avoir pour objet d'émousser le sens moral, d'excuser et même de glorifier le crime, tout au moins de lui donner le relief séduisant de la célébrité. Sauf d'honorables et trop rares exceptions, les journalistes professionnels exercent aux dépens du public un véritable métier ; ils écrivent selon l'intérêt de leur bourse et, sans aucun souci du mal qui peut en résulter, ils vendent leur labeur au plus offrant.

Tel est aujourd'hui l'état de la presse française. Les machines d'imprimerie nous livrent ses produits à jet continu. Plusieurs fois par jour, des trains rapides, des bateaux à vapeur, et même des avions, emportent dans toutes les directions des centaines de journaux, celui-ci renchérissant sur celui-là en fait de séductions pour gagner des lecteurs. Par leur retour quotidien à une heure fixe, ils sèment le mensonge avec une audace perfide, et font accepter le lendemain ce qui avait peut-être un peu étonné la veille. Les absurdités même les plus odieuses trouvent toujours

Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

II

Une autre lecture non moins funeste est celle du mauvais livre.

Les œuvres littéraires composées en France depuis un siècle ne se comptent plus. Beaucoup sont écrites pour la diffusion de la vérité, davantage, hélas ! pour la diffusion de l'erreur. C'est d'abord le livre apparemment correct, roman, étude d'histoire ou de philosophie, qui contient le poison à dose légère. Pour permettre au venin de s'insinuer, on use de réticences habiles, d'une allusion déguisée, ou bien on enveloppe le mal des fleurs de la poésie et des charmes du style. Dès qu'un imprudent a lu ces pages, s'il est jeune surtout, elles se gravent peu à peu dans sa mémoire et souvent en traits indestructibles, au point d'effacer en lui, sous l'éclat trompeur d'une science imparfaite et à force de sophismes, les notions morales les plus élémentaires.

Mais, à côté du livre d'apparence honnête, on

rencontre le livre, le pamphlet ouvertement impie ou immoral. La genèse souvent en est assez curieuse. Voici un écrivain, auteur dramatique ou nouvelliste, qui pouvait gagner sa vie honorablement au service d'une bonne cause. Un jour, quelque courtier des sociétés secrètes, et propagateur du mal, vient le trouver et lui dit : « Vendez-moi votre plume ; il me faut un ouvrage populaire, fait avec séduction et mêlé de calomnies contre l'Eglise. » On conclut le marché pour de l'or, puis, l'œuvre de mensonge à peine achevée, toutes les voix des journaux l'annoncent avec éloges. C'est là l'histoire de certains romanciers de quatrième ordre et même de certaines romancières.

Ici encore, religion, famille, honneur, respect des autres et de soi-même, rien n'est épargné. Vous ne pouvez pas y chercher un délassement et vous n'y trouvez pas davantage une nourriture. Dans ces livres qui s'étalent sur la table en bois blanc de l'ouvrier et sur la table sculptée des salons, à la vitrine des libraires et jusque dans nos bibliothèques publiques, 90 fois sur cent, la religion et la vertu sont insultées. Cette presse vénale et dissolue s'arrête tout juste pour être hors des atteintes de la loi. On y trouve des tableaux pleins d'un attrait perfide, avec tout ce qu'une plume hardie peut répandre de fiel et d'âcreté.

Chose inconcevable : ces productions corruptrices, hélas ! pénètrent dans nos familles. En y introduisant le livre coupable, vous y introduisez l'ennemi. Que cette œuvre soit rédigée dans un langage vulgaire ou qu'elle cache sous les ornements du style sa perversité fangeuse, peu importe, comme il importe peu que nous soyons piqués par une vermine ou une mouche d'or, si cette piqûre imperceptible doit laisser dans notre organisme un trouble mortel. Il y a là un péril grave. Un jeune homme qui veut rester digne de sa mère, une jeune fille qui veut rester pure y prendront garde. « Le roman mauvais se glisse où le livre sérieux n'a plus sa place, et la piété du sentiment est une défense bien frêle contre les séductions et les dangers qu'il recèle [1]. »

Je finis par un mot sur les revues périodiques. Les petites revues, dans leur numéro hebdomadaire ou bi-mensuel, sont presque toutes illustrées ; mais souvent l'image, plus ou moins innocente, a pour but de faire passer une publication légère ou impie. Notre vigilance sur ce point doit donc être attentive. Quand on s'abandonne au hasard de ces lectures, vagabondes et téméraires, on absorbe une liqueur empoisonnée. Toutes ces petites revues destructives des principes d'honneur et données presque pour rien, font un mal incalculable. Il faut les proscrire sans pitié.

* * *

Entre deux ouvrages il est facile de discerner celui de la vérité et celui de l'erreur. Vous lisez un livre : s'il vous fait du bien, il est de Dieu ; s'il vous fait du mal, il est du démon, et alors laissez-le de côté. L'Evangile nous demande de rejeter loin de nous l'œil qui nous perd et la main qui nous scandalise, en d'autres termes et pour parler sans figure, d'écarter toute occasion de péché. C'est là notre devoir ; ne pas le remplir chargerait notre responsabilité devant Dieu, et, au jugement suprême, nous exposerait à l'éternelle condamnation. La chose vaut la peine qu'on y pense sérieusement. Ainsi soit-il.

[1] Parole de Mgr Dadolle, évêque de Dijon.

XIV.

4e Dimanche après l'Epiphanie

LE COMBAT DE LA VIE

Militia est vita hominis super terram.
La vie de l'homme sur la terre est un combat.
(Job, VII, 1).

Mes frères,

La vie est un combat : quelle qu'en soit la forme, même la vie la plus chétive est encore un combat. Il y a dans les profondeurs de la conscience humaine des tendances opposées, une lutte perpétuelle entre le bien et le mal, entre la passion et le devoir, entre l'attrait et la règle. A plus forte raison la vie chrétienne est un combat, à cause du principe supérieur qui l'anime et des choses qui en forment le tissu. Elle trouve dans son expansion même des obstacles graves et réclame pour se maintenir tout l'effort de notre volonté.

I

Le premier de nos ennemis est le démon. Depuis qu'il subit le châtiment de sa révolte contre Dieu, ne pouvant rien contre lui directement, il s'en prend à son image et ne cesse de poursuivre l'homme afin de l'amener au péché. Rien de redoutable comme ses coups. Si le démon se montrait tel qu'il est, s'il nous disait ce qu'il veut, nous nous éloignerions tout de suite. Aussi, pour arriver à ses fins, use-t-il de tous les subterfuges : sensualités, dissipations, vaines complaisances de l'amour-propre surpris, autant de moyens séducteurs dont il se sert. Sous des apparences pleines de charmes il nous engage petit à petit dans les occasions les plus funestes. « Allons, ce n'est rien ! » nous murmure-t-il ; et là-dessus, notre âme se laisse entraîner. Au moment où nous y pensons si peu et sans que notre vigilance ait pu le prévoir, il nous inspirera une pensée contraire à la foi, à la charité, à la modestie. Un jour, il cherche à nous porter au mal par l'appât des choses terrestres, par des perspectives ambitieuses : « Oh ! si j'étais riche ! » Le lendemain, il trouble la paix de notre cœur par des inquiétudes sans motif, des exagérations perfides, des visions mensongères. Dans un commerce coupable il sait nous faire trouver une jouissance paisible ; dans les actes mêmes de la vertu, un goût qui contente notre vanité ; et jusqu'au

foyer domestique et dans nos relations les plus familières, une complicité toute préparée. De ces pièges divers le démon nous enveloppe comme d'un réseau : si fermement soyons-nous attachés au bras de Dieu, il garde l'espérance de nous voir trébucher.

Nous avons encore pour ennemi le monde. Evidemment, le monde dont je parle n'est pas l'ensemble des êtres de la création ou des hommes en général ; mais c'est tout ce qui dans le monde combat la loi divine.

L'Evangile nous dit : « Dieu est l'unique Maître ; l'aimer, le servir et lui plaire, voilà le commandement suprême. » Et le monde nous dit : « On peut donner son cœur aux choses périssables, courir les aventures d'une vie sans règle, satisfaire toutes ses inclinations. »

L'Evangile nous demande d'estimer notre âme plus que les biens de la terre, d'être prêts à tous les sacrifices plutôt que de porter atteinte à la vertu, de nous abstenir de l'apparence même du mal. Et le monde, prêtant au mal des dehors menteurs, nous crie : « L'homme a pour seule loi ses caprices ; à quoi bon le renoncement ? Il faut profiter de tous les agréments de l'existence, n'importe par quels moyens ; l'essentiel est de jouir. »

L'Evangile prêche l'esprit de charité, le pardon, la voie étroite. Et le monde enseigne la lutte des intérêts, les paroles amères, l'égoïsme. Quand Jésus-Christ laissait tomber sur le monde cette malédiction : *Væ mundo a scandalis,* il maudissait tous ses partisans, les auteurs de scandales, les apôtres du vice, les parents sans religion, les amis perfides.

Notre troisième ennemi, c'est nous-mêmes. Notre nature, si sensible par tant de côtés aux influences coupables, est la plus dangereuse complice du monde et de l'enfer. Le mouvement des passions se produit non pas dans les régions calmes, sereines, de l'intelligence et de la volonté, mais dans les régions mobiles et impressionnables des appétits. Elles sont bonnes ou mauvaises suivant que leur objet est conforme ou contraire à la vertu. Si les passions mauvaises, maintenues, peuvent concourir à la grandeur morale de l'âme, malheureusement, depuis la chute originelle, elles deviennent souvent un principe de révolte. Une force rebelle s'élève sans cesse dans notre cœur, tourmenté en tous sens par une convoitise ou par une autre. Celle-ci réclame ce que celle-là désapprouve, la chair combat contre l'esprit et l'esprit contre la chair. Personne n'a mieux décrit ces luttes intimes que l'apôtre S. Paul, dans une page où chacun retrouve sa propre histoire : « Lorsque, dit-il, je veux accomplir le bien, je sens en moi une loi qui s'y oppose et me tient captif sous le joug du péché. » (Rom., VII, 15 et s.). Cette remarque est profondément vraie. La vie des âmes les plus élevées en reste un exemple frappant : jusque dans les dernières luttes de l'agonie, nous aurons à compter avec un adversaire implacable.

II

Nous connaissons nos ennemis. Comment éviter leurs embûches ?

Dans les suggestions de Satan il y a toujours un piège : pour ne pas être surpris, nous garderons avec soin les avenues de notre âme. Ce n'est pas un crime, — le catéchisme nous l'enseigne, — de ressentir la tentation ; autrement Jésus-Christ ne l'eût point permise en lui-même. Mais s'il ne dépend pas de nous d'échapper au tentateur, il nous est facile d'en triompher par l'esprit de vigilance. « Je ne crains pas ses attaques, disait un saint, et fussent-elles encore cent fois plus rudes, rien ne me séparera de l'amour de mon Dieu. » Surtout dans les tentations délicates qui touchent à la foi, au découragement, à l'innocence, la vraie tactique est de les refouler brusquement : dès que le serpent infernal montre un peu sa tête, écrasons-la ou fuyons-la.

Vis-à-vis du monde, que faut-il faire ? L'abandonner pour vivre dans le désert ? Non : nous ne le pouvons pas. Nous ne pouvons pas quitter notre famille, nos biens, notre condition. Tout en demeurant dans le monde, il nous suffira de ne lui appartenir ni d'esprit ni de cœur. Lorsqu'une occasion dangereuse demeure libre, le devoir de s'en éloigner s'impose rigoureusement ; c'est un livre empoisonné, nous ne l'ouvrirons pas ; c'est une personne scandaleuse, nous l'éviterons ; c'est une maison peu recommandable, nous n'en franchirons plus le seuil. Pour les occasions nécessaires, dans l'impossibilité où nous sommes de nous y soustraire, nous saurons avec la grâce de Dieu écarter le danger qu'elles entraînent, par une prudence active, par des résolutions courageuses, par une volonté ferme de ne jamais trahir, quoi qu'il en coûte, notre conscience.

Enfin, du côté de la nature déchue, notre refuge sera la pénitence. Si nous nous entretenons dans une vie de mollesse et de plaisirs, livrée à tous les abus, si nous avons pour notre corps une indulgence excessive, les assauts du mal l'emporteront dès la première heure. Chez qui ne s'impose aucun sacrifice et n'a jamais fait l'essai de soi-même contre l'épreuve, les lâches complaisances de la volonté devant les plus vulgaires appâts du péché deviennent explicables. Une âme chrétienne, au contraire, sait qu'il n'y a pas de victoire sans combat : pour subordonner la passion au devoir, elle n'hésitera pas à mortifier ses sens et à les traiter, s'il le faut, avec rigueur.

Mais, par-dessus tout, à ces trois ennemis communs : Satan, le monde et notre propre cœur, il convient d'opposer la prière. Sans aucun doute, si nous sommes abandonnés à nos seules forces, nous serons vaincus : le triomphe ne nous est promis qu'à la condition d'appuyer notre volonté sur la grâce divine. « Pourquoi craignez-vous ? disait le Sauveur à ses Apôtres ; ayez confiance, j'ai vaincu le monde. *Confidite, ego vici mundum.* » (Jo., XVI, 33). Avec la prière nous avons Dieu avec nous :

quels que soient les entraînements du dehors, une salutaire impression dirigera notre volonté vers le bien. Dieu ne refuse pas davantage son secours aux âmes tentées qui l'implorent dans leurs épreuves intérieures. Peu importe, d'ailleurs, la forme de notre prière : un peu d'eau bénite, nous pouvons en prendre ; le signe de la croix, nous savons le faire ; une petite médaille, nous pouvons la porter ; un élan vers Dieu, notre cœur peut le produire ; il n'en faut pas plus pour nous assurer la protection du ciel. N'en doutons pas : à l'heure du péril, quand toutes les puissances ennemies sollicitent notre liberté et se disputent l'empire de notre âme, si nous prions avec foi, si nos mains savent se joindre avec ferveur, Dieu répondra toujours à notre appel par une grâce proportionnée et victorieuse.

Nous sommes sous l'influence de deux aimants, celui du bien et celui du mal. Notre vie est nécessairement inclinée vers l'un ou vers l'autre : tantôt nous cédons aux attraits de la vertu, tantôt nous cédons aux charmes du vice. Pour nous encourager dans cette lutte méritoire, souvenons-nous que Dieu et ses anges nous contemplent. « Où étiez-vous, ô Seigneur ? » demandait sainte Catherine de Sienne, après une violente tempête intérieure. — « Dans ton cœur, lui fut-il répondu, où je prenais plaisir à te voir combattre pour moi. » Oui, Dieu reste avec nous, et, après avoir été le témoin et la force de nos résistances, il en sera un jour le rémunérateur. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXII

LE PLUS DOUX DES COMMANDEMENTS

Mes frères,

Le roi David, au commencement d'un de ses Psaumes, s'écrie : « Oh ! que Dieu est bon pour Israël ! *Quam bonus Israël Deus !* » (Ps. LXXII, 1).

Et pourtant, David vivait sous la loi de crainte ; il n'avait pas eu le bonheur de vivre après le Messie : il ne connaissait pas jusqu'où s'étendrait la Rédemption promise et prédite par lui-même et par les autres Prophètes.

Qu'eût-il dit, s'il avait su que ce Messie, dont il annonçait la venue, serait le Fils même de Dieu, et que non content, pour obtenir l'amour des hommes, de se révéler à eux plein de grâce et de vérité, il leur montrerait son Cœur, tout enflammé pour eux ?

Vous nous commandez de vous aimer, ô Jésus, et, pour que nous accomplissions ce précepte, vous vous efforcez de gagner notre pauvre cœur ! Vous n'épargnez rien pour que nous soyons attirés par vos amabilités infinies. Est-ce donc si pénible de remplir ce devoir de l'amour ? Loin de là ; rien n'est si doux ! Et c'est ce que nous allons aujourd'hui méditer à vos pieds.

I

Tout d'abord, constatons que ce commandement répond à un besoin impérieux de notre nature.

Nous sommes faits pour aimer.

Dieu a mis en nous différentes facultés : la mémoire, l'intelligence, la volonté ; il y a mis surtout le cœur.

D'où vient que nous nous attachons aux choses et aux êtres qui nous entourent ? Le ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes, avec ses mille nuances, toujours changeantes, dans lesquelles se jouent les rayons du soleil comme dans un prisme aux couleurs variées ; le climat dans lequel nous vivons ; la terre que nous foulons aux pieds, avec ses forêts, ses gazons, ses prairies, ses vallons, ses moissons et ses fleurs ; le grand fleuve qui coule sous nos yeux et s'enfuit à l'horizon ; plus que cela, les autres hommes qui nous entourent et avec lesquels nous vivons, qui parlent notre langue, qui partagent nos travaux, nos succès ou nos revers ; les tombes de nos ancêtres ; la maison où nous sommes nés ; le clocher de l'église où nous avons été baptisés ; le drapeau qui flotte au-dessus de nos régiments ; tout cela nous est tellement cher, que nous lui avons donné un nom : tout cela, nous l'avons appelé la *Patrie*, c'est-à-dire une chose sublime, à la fois idéale et réelle, que personne n'a jamais vue, mais que l'on sent à tout instant autour de soi et au-dessus de soi, à laquelle on sacrifie tout et qu'on ne peut pas voir humiliée sans qu'en nous tout frémisse et tout souffre !

Encore une fois, pourquoi nous attachons-nous à tout cela ? C'est parce que Dieu nous a faits pour aimer, et que ce besoin ne nous laisse pas de repos qu'il ne soit satisfait.

Voyez ces prisonniers que la justice ou l'injustice, peu importe ! a renfermés dans une prison d'où ils ne doivent plus sortir, et auxquels nul visage humain ne doit plus jamais apparaître. De quoi souffriront-ils ? Est-ce du manque de liberté ? Est-ce de leur privation d'air et de soleil ? Non ! ce sera de n'avoir personne à aimer, et c'est pour cela qu'on les a vus, tantôt s'attacher à une petite plante qui aura poussé entre les pavés de leur cachot, tantôt se prendre d'affection pour un pauvre petit insecte, laid et répugnant, qui sera venu les visiter.

C'est encore pour cela que nous sommes si sévères pour ceux qui ont le cœur dur, pour ceux, disons-nous, qui « n'ont pas de cœur ; » nous les appelons les égoïstes, parce qu'ils n'aiment qu'eux-mêmes, et dans ce mot nous renfermons tout ce que notre âme peut contenir de mépris.

Le grand supplice des démons et des damnés, c'est de ne pas aimer. En enfer, on ne sait plus que haïr, et c'est encore la meilleure preuve que Dieu nous a faits pour l'amour, puisqu'il a fait, de la privation d'amour, le plus cruel tourment des maudits.

II

Seconde remarque : *Nous sommes faits pour aimer Dieu.*

Ceci est dans l'ordre.

Du moment que Dieu nous a créés, il n'a pu le faire que pour lui. Tout autre but est indigne de sa gloire. Nous autres, nous travaillons par besoin, pour acquérir quelque chose qui nous manque. Mais Dieu n'a besoin de rien, et, s'il s'est déterminé à agir, il n'a pas eu d'autre raison pour cela que lui-même.

Si donc nous trouvons en nous cette soif d'aimer qui va jusqu'à la souffrance la plus poignante quand elle n'est pas satisfaite, elle ne peut être assouvie pleinement qu'en Dieu.

L'étude de notre cœur nous fait apparaître encore plus clairement cette vérité.

Nous avons besoin d'aimer, mais ne croyons pas que ce besoin puisse être contenté par n'importe quelle affection. Il est infini, c'est-à-dire que nulle créature ne peut le satisfaire. En vain, pour nous tromper nous-mêmes, nous parons les élus de notre cœur de toutes les perfections. Bientôt les illusions se déchirent, et la réalité brutale qui nous apparaît, en nous forçant à voir les défauts de ceux que nous aimons, nous apporte la plus amère des déceptions, et fait succéder, trop souvent, le mépris à l'amour.

Fussions-nous à l'abri de ces souffrances si profondes, nous ne le sommes pas quand il s'agit de la durée. Quand nous donnons notre cœur, c'est pour toujours ; or, la terre est un lieu de perpétuelles séparations. Ceux que nous aimons nous quittent, ou bien nous les quittons, et la solitude où nous demeurons nous montre que nous nous sommes durement trompés.

Le seul être en qui nous n'ayons jamais à craindre de trouver des lacunes, le seul être que nous trouvons toujours plus parfait, à mesure que nous le connaissons mieux, c'est Dieu, et c'est bien ce qui prouve que nous sommes faits pour l'aimer, puisqu'en lui seul notre cœur peut trouver le terme de toutes ses aspirations.

III

Quoi d'étonnant, après cela, que notre bonheur soit attaché à l'observation du plus doux de tous les commandements ?

Aimer est déjà par soi-même un bonheur ; mais aimer Celui vers lequel notre cœur se porte avec tout l'élan dont il est capable, c'est la seule félicité qui puisse le rassasier.

Au contraire, tout ce que nous faisons en dehors de cet amour, et à plus forte raison contre cet amour, nous le faisons contre notre propre bonheur.

Voyez ce fleuve qui coule à vos pieds. Comme ses eaux s'en vont doucement vers l'Océan pour lequel elles sont faites et qui les attend ! Elles semblent heureuses d'aller à leur but sans obstacle, et aucune ride ne vient ternir la limpidité de leur cours.

Mais, si vous tentez de détourner ce fleuve, ou si vous essayez de lui barrer la route, vous le voyez aussitôt se troubler et devenir furieux ; il écume ; il rugit ; il se précipite contre la barrière ; il devient tourmenté ; il a perdu la paix.

Telle est l'image de notre cœur, quand il ne va pas à Dieu.

* * *

O Jésus ! vous venez de me montrer que mon bonheur consiste à vous aimer. Il est là et il n'est que là. Je vous rends grâce de cette leçon, et je vous demande de m'accorder la force de ne l'oublier jamais ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

L'ESPRIT DE SACRIFICE ET D'IMMOLATION [1]

Tulerunt Jesum in Jerusalem,
ut sisterent eum Domino.
(Luc, II, 22).

Jésus-Christ est venu en ce monde pour y être victime, afin de délivrer les pécheurs. Tous ceux qui veulent l'imiter marchent sur ses traces. C'est pourquoi, dans l'histoire de la Purification, tous les personnages nous apparaissent animés de l'esprit de sacrifice et comme en état d'immolation.

Nous redoutons trois choses : la mort, la douleur et la contrainte. Siméon nous apprend à immoler l'amour de la vie ; Anne, à mener une vie mortifiée ; Marie, à sacrifier sa liberté d'esprit par l'obéissance. Sacrifice de détachement, sacrifice de pénitence, sacrifice de soumission.

I. — *Sacrifice de détachement*

1. « Notre aversion pour la mort vient surtout de ce que nous étions nés pour ne mourir pas. » Si l'homme avait voulu vivre sans péché, dit S. Augustin, il aurait pu vivre sans fin... Nous aimons la vie ; aussi, pour nous en détacher, nous avions besoin d'un grand exemple...

2. « Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre médecin... » C'est un ordre de médecine bien nouveau et plein de mystère...

Notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort que nous la craignons même plus que le péché ; ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur... Cependant si c'est un grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu !... L'âme devient alors un cadavre spirituel...

3. *Le remède* c'est de contempler le Fils de Dieu qui, embrassant la mort avec joie pour expier le péché, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible... Ne craignons donc plus la mort, alors qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous... Aussi le bon Siméon défie-t-il hardiment la mort en disant : *Nunc dimittis*... Il a vu le Sauveur qui vient désarmer la mort...

II. — *Sacrifice de pénitence*

1. *Notre maladie* c'est l'amour des plaisirs. Chose étrange ! quoique ce soit à l'esprit de connaître la vérité, ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir, sentir, toucher. Ce qui est immatériel nous semble une ombre, une illusion... Notre corps devait être régi par l'esprit, mais, changement déplorable ! la chair a pris le gouvernement, et

[1] D'après Bossuet, 1er Sermon sur la Purification de la Sainte Vierge.

l'âme est devenue toute corporelle et ne peut se déprendre des pensées sensuelles.

Parfois nous faisons quelques efforts, il semble que nous allons rompre avec les plaisirs ; mais nous ne rompons pas de bonne foi et nous revenons aux plaisirs...

2. *Le remède*, c'est le Sauveur Jésus qui vient, nouvel homme et nouvel Adam, détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Cet amour est fortement inhérent à notre nature, il faut donc un remède violent. C'est pourquoi le nouvel Adam ne s'approche pas, comme le premier, d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux : la croix... afin que ses clous, ses épines, ses blessures et sa douleur fassent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de nos âmes...

Cet enfant si doux, si aimable, à combien d'injures et de travaux il se consacre ! *Positus est in ruinam... et in signum cui contradicetur*. Ah! qu'il souffrira !...

3. C'est pourquoi Dieu nous fait apparaître Anne, si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable... Anne, cette perpétuelle pénitente, exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes... Volupté céleste, née du mépris des voluptés sensuelles...

III. — *Sacrifice de soumission*

1. La volonté de Dieu se déclare de deux manières : par les *commandements* qu'il nous fait, et par les *événements* qu'il nous envoie. Notre liberté sans cesse rebelle s'oppose toujours à Dieu, viole ses commandements, se cabre devant les événements... Voilà *la maladie*.

2. *Le remède* est dans l'imitation des exemples de Jésus et de Marie.

Le Sauveur pratique la loi et abandonne à Dieu la conduite de sa vie.

Marie, toujours humble et obéissante, reçoit cet exemple de son Fils, et le donne aussi, publiquement, à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile qui n'était pas faite pour elle, « et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, quelle excuse pouvons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions ? »

3. Mais *le grand sacrifice* c'est quand elle entend et médite les paroles de Siméon... Elle souffre de toute la douleur que donne une prévoyance assurée, et en même temps elle ignore ce que sera cette contradiction annoncée, ce que sera ce glaive qui la transpercera. « Il est moins dur, dit S. Augustin, de souffrir une seule mort que de les appréhender toutes... » Elle se soumet, elle se résigne, sans rien dire et sans rien demander... Comme elle, abandonnons-nous à la sainte volonté de Dieu.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XVI

LA SÉPULTURE DES MARTYRS

Les Catacombes sont un immense reliquaire. En parcourant leurs longues et silencieuses galeries, on voit encore, çà et là, quelques sépultures intactes, fermées, où repose depuis des siècles tel confesseur de la foi. La plupart cependant apparaissent vides, les saintes dépouilles qu'elles abritaient ayant été transportées au cours des âges dans les grandes basiliques romaines. Mais une question importante se pose : A quels indices pouvait-on reconnaître la tombe d'un martyr ? C'est à quoi nous allons essayer de répondre.

I

D'abord, nombre de dalles funéraires ont pour ornement une palme gravée sur la chaux ou sculptée sur la pierre.

La palme, on le sait, a été chez tous les peuples, en particulier chez les Juifs et les Romains, l'emblème de la victoire. Quand un général, après un brillant fait d'armes, rentrait dans sa patrie, la foule, tout en l'acclamant, aimait à jeter sous ses pas des couronnes de feuilles de chêne et des branches de palmier. Si la palme, sur maintes couches funèbres, exprime souvent la récompense éternelle, ou le prix des luttes méritoires de la vie, il faut y voir aussi le signe du triomphe dans le plus sublime des combats : le martyre.

La palme était si bien, dans le langage des premiers fidèles, l'emblème du martyre que nous la trouvons incrustée sur la tombe de jeunes enfants. Sans avoir combattu ils restent donc des victorieux, leur sang ayant été versé pour le Christ à l'exemple des Saints Innocents, et comme autant de roses effeuillées ! La palme, jointe à certaines autres particularités, servait surtout à distinguer les tombes des chrétiens dont les corps furent livrés aux flammes ; en y renfermant les débris épars qu'il avait pu recueillir, l'humble fossoyeur traçait à la hâte sur un revêtement de stuc ou de marbre le symbole du témoignage suprême. Au surplus, on ne peut pas interpréter différemment cette expression si souvent répétée dans les écrits des Pères apostoliques : « Il a obtenu la palme du martyre. »

II

Un indice plus grave d'authenticité est le vase de sang déposé dans le tombeau des confesseurs.

Durant trois siècles le sang des chrétiens coula à flots sous la hache des licteurs et sous la dent des bêtes. Mais, aux portes du Colisée comme au Cirque de Néron, à peine d'un martyr le dernier souffle exhalé, on voyait accourir sur l'arène une foule de fidèles, que le poète Prudence nous montre dans ses plus beaux vers « recueillant à l'envi avec des éponges et des linges la liqueur sainte qui rougissait le sol, ou achetant avec de l'or les vêtements souillés des bourreaux [1]. » Ce même sang était ensuite versé dans un vase de terre cuite dont les Catacombes possèdent de multiples spécimens. Plusieurs portent même sur leurs parois extérieures le mot : *sanguis*.

Ces vases funéraires, qu'il ne faut point confondre avec les verres dorés servant aux agapes, demeurent bien, cela est hors de doute, des *testes passionis*. Toutefois, — et c'est une décision ancienne de la Congrégation des Rites, — pour revêtir ce titre, la présence des substances sanguines qu'ils contiennent, aujourd'hui desséchées, doit être reconnue par l'analyse chimique. Cette expérience d'ailleurs, tentée une première fois par

[1] Prudence, *Peristephan.*, Hym. XI et V.

Leibniz dans un voyage qu'il fit à Rome, a été de nos jours fréquemment renouvelée par M. de Rossi, en particulier pour une ampoule où l'on apercevait jointe à des filaments d'étoffe une matière de couleur rouge. C'était aussi du sang [1]. Déjà le même fait avait eu lieu, le 28 mai 1802, lorsque des fouilles pratiquées dans le cimetière de Priscille sur la nouvelle voie Salarienne amenèrent la découverte du tombeau de sainte Philomène. Une ancre, trois flèches, une palme et un lys étaient gravés au-dessus de la la légende :

(Fi)lumena, Pax tecum (fi)at.
Philomène, la paix soit avec toi ! Ainsi soit-il.

La tuile sépulcrale qui en fermait l'entrée ayant été détachée, les restes de la sainte apparurent avec l'urne gardant encore sur ses parois de cristal à demi brisées les traces du sang versé pour Jésus-Christ [2].

III

Le caractère du martyre s'affirme avec une égale certitude par les instruments de supplice ou autres objets que recèlent certaines tombes.

Le corps des saints confesseurs ordinairement n'est plus rien. « Vous en reconnaissez à peine les contours par de faibles traînées de poussière blanche, presque transparente, dernier calque de l'homme, à la forme, pour ainsi dire, effacée, qu'un peu d'air agité par votre main, un souffle, suffiraient pour faire disparaître [3]. » Mais à cette noble poussière se mêlent souvent les plus précieux souvenirs.

Tantôt, ce sont des éponges et des linges sanglants ; tantôt, les instruments mêmes du supplice : des chaînes, une chaudière, des ongles de fer, le glaive ou la hache du licteur ; quelquefois le vêtement désigné de la victime, comme la robe tissée d'or avec laquelle sainte Cécile fut inhumée et qui cachait un cilice. Ou bien, c'est la relation de son martyre écrite sur des lames de plomb et donnant tous les détails qui l'accompagnèrent. Certains verres dorés renferment encore les aromes et les parfums employés pour la cérémonie de la sépulture d'honneur dont jouissaient exclusivement les confesseurs de la foi. Nombre de ces objets divers sont aujourd'hui pieusement exposés dans une des galeries du Vatican à la vénération des visiteurs.

Des fouilles nouvelles ne cessent de mettre à jour des tombeaux inexplorés, avec les marques visibles du martyre. Ici, des ossements enveloppés dans une étoffe précieuse ; là, d'autres ossements calcinés qui portent la trace du fer ou celle du feu. Parfois, la présence dans une même tombe du corps de la victime et de son bourreau converti nous indiquent, sans crainte d'erreur, une sépulture devant laquelle il est permis de s'agenouiller et de prier.

IV

Néanmoins, le signe évident d'une mort soufferte pour Jésus-Christ est le titre même de martyr.

[1] Marucchi, *Elémenls d'archéologie chrétienne,* t. II, p. 8-10.
[2] Cité dans la *Vie du Curé d'Ars* par l'abbé Monnin.
[3] Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne,* p. 227.

Bien que le marteau des Barbares ait brisé maintes chambres sépulcrales, malgré les ravages des hommes et des années, une foule de tombes primitives portent encore le mot *martyr,* écrit soit en toutes lettres, soit en abrégé. Nous citerons au cimetière de Calixte la sépulture des papes S. Fabien et S. Corneille ; et au cimetière d'Hermès, celle de S. Hyacinthe. Quelquefois le mot est indiqué par la première lettre : ce qui suffit d'ailleurs pour identifier une tombe, quand cette lettre, placée au milieu même du nom du défunt, le coupe en deux.

Aussi bien, les sépultures qui revêtent cette marque étaient devenues tout de suite pour les chrétiens l'objet d'un véritable culte. On entretenait devant elles des lampes remplies d'huiles balsamiques ; leurs parois étaient magnifiquement ornées ; on achetait à grand prix la faveur de reposer dans un voisinage rapproché, au risque souvent de déchirer une peinture ou une inscription intéressante. On y lit également de pieuses invocations aux confesseurs, gravées dans le cours des âges par les pèlerins.

* * *

Montalembert nous a dit, dans une page émouvante, avec quel respect il s'agenouilla un jour « pour baiser les marches de ces escaliers usés par les pas des premiers chrétiens qui les montaient avant d'aller au supplice. » Dans les plis de sa robe ensanglantée, l'Eglise des martyrs cache les plus pures gloires, et la joie de pouvoir épancher sur leurs tombeaux sacrés nos pleurs et nos prières est une des meilleures que l'on puisse goûter.

XVII

CIMETIÈRE PAIEN ET CIMETIÈRE CHRÉTIEN

Après les temples du Seigneur, rien de plus sacré qu'un cimetière. Le cimetière est le gardien des dépouilles humaines, enveloppes fragiles où habite durant la vie une âme immortelle. On peut dire aussi que les mœurs sociales sont chez un peuple proportionnelles au respect des tombeaux, à la religion des souvenirs. A cet égard nous allons voir ce qui différenciait la conception païenne de l'idée chrétienne. Ce nouveau contraste nous fera toucher du doigt, une fois de plus, toute la reconnaissance que nous devons à l'Eglise.

I

Sous le règne du paganisme il y avait trois sortes de sépultures : les *mausolées,* les *colombaires* et les *putreoli*. Et toutes trois unissaient au plus vil égoïsme un profond mépris pour le pauvre.

Les *mausolées* étaient de vastes et riches monuments où l'on prodiguait la pierre, les marbres, les métaux précieux. Ils servaient de tombeaux aux familles de la haute société. Dans les chambres sépulcrales égyptiennes et dans les hypogées étrusques, le corps du défunt repose, tel que nous

le montrent les antiques momies, avec ses habits d'apparat comme pour une fête éternelle, la tête entourée de bandelettes et les bras ornés de colliers et de figurines. On plaçait aussi à ses côtés des rouleaux de papyrus et de petits bronzes ciselés en forme de fleurs ou de feuillages. Certaines sépultures grecques offrent encore à notre admiration des travaux de décorations appliquées qui conservent presque leur premier éclat. A Rome, les mausolées s'échelonnaient habituellement le long des grandes voies dont ils formaient la parure, et, quelquefois, au milieu de la campagne comme de somptueuses villas de plaisance où les familles patriciennes et consulaires ensevelissaient leurs membres.

Les *colombaires* symbolisaient le mode de sépulture le plus usité parmi la classe moyenne, la classe des commerçants, des affranchis et des lettrés. Ils étaient surmontés d'un vase destiné à recueillir les cendres du défunt, dont on brûlait le cadavre, surtout dans les derniers temps de la République. A part la famille et les affranchis de la maison, personne autre n'était admis à reposer dans les colombaires ; souvent même le propriétaire stipulait par testament que ses héritiers n'auraient pas le droit d'en user. De belles fresques ornaient leurs parois et des lampes suspendues à leur voûte y brûlaient jour et nuit.

Les *putreoli* étaient réservés aux pauvres, aux prolétaires. On désignait ainsi de vastes cavernes, auxquelles l'étymologie latine *(putreoli, putresco)* donne le sens fort humiliant de *pourrissoirs*. Situées à Rome sur les Champs Esquilins, elles recevaient les immondices de la ville et servaient en même temps de charnier pour les gens de basse condition, c'est-à-dire pour ces milliers de plébéiens et d'esclaves qui vécurent et moururent dans l'enceinte de la ville pendant dix siècles. Les corps du misérable peuple, — *miseræ plebi,* le mot est d'Horace, — y étaient jetés pêle-mêle, à la manière des animaux.

Au surplus, parmi tant d'épitaphes gravées sur les mausolées et les colombaires, vous cherchez en vain une pensée d'immortalité. Non seulement l'inscription païenne porte presque toujours un caractère exclusif et va jusqu'à mesurer la contenance du terrain acheté pour une sépulture ; mais le paganisme voyait dans la mort l'anéantissement de la chair et de l'âme. Persuadés que le dépôt confié à la terre était absolu, les païens en désignaient la nature par ces mots : *situs, positus, compositus*. Aussi leurs souhaits sont-ils froids et vides :

Sit T. T. L.
Que la terre te soit légère !
Te, lapis, obtestor, leviter super ossa quiescas,
Et mediæ ætati ne gravis esse velis.
Pierre, je t'en conjure, pèse légèrement sur ces os et ne sois pas lourde à un défunt moissonné en pleine vie.

Ailleurs on voit un génie tenant d'une main une urne cinéraire, et de l'autre un flambeau presque éteint, en même temps qu'il considère avec tristesse un papillon aux ailes fatiguées. Ailleurs encore, c'est la figure symbolique d'un cœur d'où s'échappe une flamme, pour représenter le dernier souffle. Quelquefois l'épitaphe devenait un dialogue avec le passant : « Jeune homme, si pressé que tu sois, cette pierre te demande de la regarder et de lire ce qui est écrit : *Ici gisent les os du poète Marcus Pacuvius*. Voilà ce que je voulais t'apprendre. Adieu ! adieu ! adieu ! [1] ». C'était bien là tout l'affreux paganisme avec ses idées de néant et de sommeil éternel. Rien n'y fait appel à une survivance quelconque, sinon parfois dans certaines épitaphes un souvenir des *Tusculanes* de Cicéron ou des *Pensées* de Marc-Aurèle.

II

En face du cimetière païen regardons le cimetière chrétien primitif.

Dès l'origine, le lieu destiné aux sépultures chrétiennes porte le beau nom de *cimetière* ou *dortoir, dormitorium,* ou de *jardin de l'Eglise,* comme le désignent encore de nos jours quelques paroisses bretonnes. Construits à ciel ouvert, les cimetières primitifs étaient ordinairement placés dans le voisinage d'un oratoire, et cela pour que l'Eglise pût veiller sur ses chers défunts, pareille à une mère dont la tendresse protège le sommeil de son enfant. Il y avait donc, dans le nom même et la disposition de nos premiers champs funèbres, une idée étrangère au paganisme, toute faite de fraternel amour. Au milieu de ces tombeaux divers on n'aperçoit plus ni privilèges ni classes. Le cimetière est l' « église des morts, » consacrée par la main du Pontife pour offrir une sépulture d'honneur à tous les fidèles, riches ou pauvres. Evêques, prêtres, consuls, patriciens, esclaves, enfants y dorment les uns auprès des autres dans la paix du Seigneur.

Le même caractère de fraternité se retrouve dans les étroites et sombres galeries de Rome souterraine. Ici, une crypte richement ornée renferme la dépouille d'un chrétien d'origine servile ; là, une fresque décorative rappelle sous l'arc d'un tombeau le souvenir d'une simple marchande de légumes ; plus loin, on lit dans une épitaphe que « le défunt a aimé le travail. » Telle tombe recèle des outils, des instruments de labeur ; telle autre des bracelets, des armes, des lambeaux de soie. Pour les pauvres, les oubliés, les inconnus, afin qu'ils aient une sépulture décente, l'Eglise tient en réserve un trésor, produit de la charité volontaire. Quelques inscriptions funèbres, déchiffrées par M. de Rossi, mentionnent même une dépense « de deux sols d'or » pour une double tombe d'esclave, équivalant à la somme de trente livres, d'après la valeur comparative des monnaies.

La manière d'inhumer les corps des martyrs avait aussi sa signification touchante. Nous les voyons disposés dans les chambres funéraires

[1] Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ,* I, 24.

comme sur un lit où ils semblent dormir. Quelquefois on les embaumait, selon la coutume juive; puis, on les enveloppait d'étoffes précieuses. Le chrétien, enseveli à l'instar de son Maître adorable, en reproduisait par le fait l'image jusque dans son humble sépulture. Sainte Justa et sainte Théodora, après avoir emporté des gémonies les restes des martyrs, les inhument de la sorte dans leurs cimetières, au milieu des fleurs et des aromates. Auparavant déjà, Lucine avait fait déposer avec honneur dans l'hypogée de sa famille, sur la Voie Aurélienne, les corps des geôliers convertis de S. Pierre et de S. Paul à la prison Mamertine. De nos jours, malgré tant de siècles évanouis, lorsque la pioche met à découvert quelques *loculi,* il s'en échappe encore une agréable odeur de parfums [1].

M. de Rossi accompagnait le P. Marchi, son maître, en 1845, au moment de l'invention « de la crypte historique des célèbres martyrs Prote et Hyacinthe. » On y trouva la niche sépulcrale de S. Hyacinthe absolument intacte, et telle qu'elle avait dû être construite à la hâte, à l'époque même, avec son inscription et ses reliques, c'est-à-dire un petit amas de cendres et d'ossements, enveloppés dans un drap d'or et des aromates.

Dans les mausolées païens l'art ne servait qu'à flatter l'orgueil de l'homme et à faire survivre par de pompeuses dédicaces l'éclat du nom. Sur les sépultures chrétiennes, au contraire, pas de phrases ni d'ornements inutiles, aucun indice qui rappelle si le défunt a occupé dans la société une place importante ou une situation modeste, s'il a été esclave ou consul. Un symbole de piété ou de tendresse, le signe de la foi, une invocation hâtive tracée à la pointe d'un stylet, voilà tout. Il n'est pas jusqu'aux tombes des papes, découvertes par M. de Rossi au cimetière de Callixte, qui ne soient d'une simplicité grave. L'épitaphe ne contient aucun éloge, aucun regret ; on y lit ces seuls mots : *Antheros, évêque. — Eutychianus, évêque. Pax.* Mais la même exclamation *pax, in pace,* enchâssée à chaque pas et sous mille formes par l'outil du fossoyeur, au lieu de se réduire comme dans le langage païen à l'immobilité du cadavre, disait le souhait de Jésus-Christ à ses Apôtres ou le souhait du ciel. Les premiers fidèles, instruits des enseignements de S. Paul, aimaient surtout à symboliser leur espérance dans les emblèmes de la palme et du phénix.

Entre les chrétiens qui survivent et les chrétiens qui ne sont plus, la mort n'a pas tout brisé : le souvenir et la prière les unissent par un lien étroit. Les Etrusques célébraient sur les tombeaux de leurs pères des sacrifices humains ; les funérailles romaines étaient honorées par des combats de gladiateurs. Nous, chrétiens, nous versons sur les cendres des nôtres, et avec confiance, la prière. Par la prière les cris de souffrance de nos défunts arrivent jusqu'au trône de Dieu. Du haut du ciel la coupe des miséricordes s'épanche sur la terre, et, de la terre, cette rosée sainte retombe goutte à goutte au fond de l'abîme où elle se dépose sur les lèvres embrasées des âmes justes. C'était également la foi des premiers fidèles lorsqu'ils invoquaient Dieu près du tombeau des martyrs.

* * *

Aujourd'hui, là où le paganisme a repris racine avec l'hérésie, dans les cimetières de certaines grandes villes, on voit des tombeaux renouvelés des Grecs et des Romains, et rappelant en miniature, les uns le Capitole, d'autres le Parthénon, d'autres le Temple de Vesta, avec les épitaphes orgueilleuses et les titres les plus honorifiques. Paris même n'a-t-il pas au Père-Lachaise son four crématoire ! Pour nous, gardons à nos défunts le respect qu'ils méritent. Le pauvre cimetière du village où ils dorment, à l'ombre de la croix, est un peu la maison paternelle. Ayons pour lui la même affection et le même culte.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

Le Discours après la Cène

I

LE PÈRE ET L'AUTRE PARACLET

Les apôtres sont toujours au Cénacle. Le brusque départ de Judas, l'annonce du reniement de saint Pierre les ont troublés. La ferveur de la communion au corps et au sang du Sauveur a fait place à l'inquiétude, à l'angoisse. Ils savent que le Maître va les quitter : « Je ne suis plus avec vous que pour peu de temps, » leur a-t-il dit. (Jo., XIII, 33). Où va-t-il ? Pierre le lui a demandé, et il n'a pas répondu. Ils sont consternés. Il faut que le Maître parle, qu'il les rassure. Il va le faire avec une tendresse de plus en plus aimante et persuasive :

« Je vais, dit-il, vous préparer une place, afin que vous soyez avec moi dans la maison du Père.

« Je m'en vais, mais c'est pour vous envoyer un autre Paraclet, un autre Avocat, un autre Consolateur et Défenseur qui ne vous quittera jamais.

« Et en partant je vous laisse la paix, le plus précieux des biens. »

* * *

« Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. S'il en était autrement, je vous l'aurais dit. Je vais vous y préparer une place.

« Et lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, je vous prendrai avec moi afin que là où je suis, vous y soyez aussi. Or vous savez où je vais et vous en savez le chemin. » (Jean, XIV, 1-5).

Il va donc leur préparer des demeures. S'ils croient en Dieu, ils doivent croire aussi au Fils de Dieu. Il ne veut pas les tromper, mais leur ap-

[1] Garucci, *Storia dell' arte cristiana,* pl. XIX et XX.

prendre tous les secrets qui les regardent. Ces demeures existent, dans la maison du Père, heureuses et brillantes. Il reviendra un jour les prendre avec lui, il les y conduira, et ils seront éternellement heureux ensemble, dans l'union, dans la vie, dans la gloire. Alors comme leurs épreuves présentes leur paraîtront peu de chose, comme ils béniront leurs souffrances qui leur ont procuré une si grande félicité !

« Où je vais, vous le savez ; et vous savez le chemin qui conduit où je suis. »

Thomas lui dit alors en toute simplicité : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez. Comment en saurions-nous le chemin ? »

Jésus lui répond : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Mais dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu ! »

« Je suis la voie. » Personne ne peut approcher de Dieu, connaître la vie éternelle que par moi. « Je suis la vérité et la vie. » Je suis venu du ciel pour enseigner aux hommes la vérité, pour leur apporter les paroles de la vie éternelle, la grâce qui est la vie de l'âme en ce monde et qui a pour terme la gloire. Seul Jésus-Christ conduit au Père, qui est le foyer de la vérité et de la vie. « Si vous me connaissiez » parfaitement, vous sauriez que le Père et moi nous avons la même substance divine, ainsi que je vous l'ai enseigné, et vous connaîtriez mon Père. Maintenant vous le connaissez, puique je viens de vous dire clairement ce que je suis, « la voie, la vérité et la vie. » En moi vous voyez le Père, par la foi qui est en vous.

Leur intelligence n'était pas ouverte sans doute encore à ces hauts enseignements, car Philippe lui dit avec quelque naïveté :

— Seigneur, montrez-nous le Père et cela nous suffit.

— Quoi ! lui répond douloureusement Jésus, je suis depuis si longtemps avec vous et tu ne me connais pas encore ! Philippe, qui me voit, voit mon Père. Comment peux-tu dire : « Montrez-moi le Père ? » Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je dis, je ne les dis pas de moi-même. Le Père qui demeure en moi fait lui-même les œuvres que je fais. Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Croyez-le du moins à cause de mes œuvres.

Que de fois Jésus leur avait parlé de son Père, et ils n'avaient pas compris ! Ils croyaient que Jésus était le Fils de Dieu, parce qu'ils le voyaient des yeux du corps et qu'ils étaient témoins de ses œuvres. C'est ainsi que Philippe demande aussi à voir le Père. Il ne comprend pas que le Père et le Fils ont la même nature divine et qu'ainsi le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père. C'est bien excusable, car les Apôtres étaient peu élevés au point de vue intellectuel, et ils voulaient voir de leurs yeux de chair avant de se former une conviction. Mais ils voyaient les œuvres, et ils devenaient coupables de ne pas se rendre à l'évidence : c'est ce que Jésus ne leur déguise pas. Ils admirent ses œuvres, mais c'est le Père qui les fait par le Fils. « Celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes, parce que je vais à mon Père. » Il ne sera plus là, il faudra bien qu'ils le remplacent, et du haut du ciel il leur donnera le pouvoir de faire même de plus grands miracles que les siens. Ils guériront plus d'aveugles, ils ressusciteront plus de morts, et quel plus grand miracle que l'évangélisation du monde par douze hommes sans lettres, sans puissance et sans prestige ! Ces ignorants qui confondront les philosophes !

Mais c'est le Père qu'il faut prier, et s'ils le prient en son nom, ils obtiendront ce qu'ils demanderont.

* * *

S'il les quitte, toutefois, il ne les laisse pas orphelins :

« Je prierai le Père et il vous donnera *un autre Paraclet* pour qu'il demeure toujours avec vous ; c'est l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît pas. » Cet autre Paraclet les aidera, les consolera. Ils le connaîtront après la résurrection, il les instruira, les défendra, les remplira de joie. « Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus. Mais vous me verrez, » je vous apparaîtrai. « Je vis et vous vivrez » d'une vie divine, comme moi. En ce jour-là « vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. »

Mais s'ils l'aiment, qu'ils gardent ses commandements. « Et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et je me manifesterai à lui. »

Ici Judas, non pas l'Iscariote, mais Jude, fils de Lebbée, l'interrompit :

« Maître, comment se fait-il que vous vous manifesterez à nous et non au monde ? »

C'était l'idée d'un Christ glorieux et triomphant qui continuait à l'obséder. Le Sauveur ne lui répond pas : les Apôtres voulaient garder encore cette séduisante illusion. Quand l'Esprit-Saint viendra « envoyé par le Père, » il enseignera tout, il expliquera tout. Et Jésus continue sa délicieuse pensée de l'amour du Père pour nous :

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles. Et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. »

Ce qu'il veut leur faire comprendre, c'est l'amour et la puissance du Père qu'ils oublient, ou dont ils ne sont pas pénétrés parce qu'ils ne le voient pas, Philippe l'a nettement avoué. Et cependant le Père est avant le Fils, le Père a envoyé le Fils, le Père aime les âmes, et si elles sont pures, il viendra avec le Fils et avec le Saint-Esprit, et les trois personnes de la Sainte Trinité demeureront en elles.

Quand Dieu créa l'homme, les trois personnes divines dirent : « *Faisons* l'homme à notre image. »

Ici Jésus-Christ parlant en leur nom dit : *Nous viendrons* dans l'âme pure, transformée en sanctuaire pour nous recevoir. « O homme, s'écrie Bossuet, nettoie à Dieu son temple, car il veut y habiter. Crois seulement, mais d'une foi vive : tu n'auras besoin pour prier d'autre temple que de toi-même ! » Car Dieu est là dans ton âme. « Mais comment peux-tu souffrir le péché ? Temple de Dieu, comment peux-tu mettre une idole dans le sanctuaire ? »

* * *

L'entretien se poursuit de plus en plus tendre et confiant. On voit les disciples qui écoutent avidement ces paroles, ces adieux et qui se serrent autour du Maître. Ils ne comprennent pas tout, mais ils ne doutent pas, leur foi est profonde. Ils comprennent que Jésus va les quitter, qu'il va vers le Père, et qu'il leur enverra « un autre Paraclet », un Consolateur dont les paroles seront aussi suaves que les siennes, et qui parlera intérieurement à leurs âmes. Il leur laisse la paix douce, solide, inébranlable.

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne : que votre cœur ne s'effraie point et ne se trouble pas ! Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi ». Par sa nature humaine en effet le Fils est inférieur au Père. Jusque-là Jésus avait parlé de son égalité avec le Père ; « il a été nécessaire de nous faire souvenir aussi de l'endroit par où le Père est plus grand que lui, de peur qu'on n'oubliât qu'étant Dieu, il s'était humilié et anéanti jusqu'à prendre non seulement la forme d'esclave, mais encore la figure du pécheur. » (Bossuet).

Peut-être en ce moment Jésus entendit du bruit, car on peut croire que Judas vint le chercher d'abord au Cénacle. Il termina brusquement l'entretien :

« Je ne parlerai plus guère avec vous, dit-il, car il vient, le Prince de ce monde. Mais il n'a rien en moi. Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis suivant le commandement que le Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici. »

Judas était le possédé de Satan, le Prince de ce monde. Il allait venir. Jésus, suivi de ses disciples, se dirigea vers Gethsémani, en passant par l'une des portes du sud de la ville.

II

« EGO SUM VITIS VERA »

Qui dira les pensées des Apôtres lorsque, « l'hymne ayant été récité », ils sortent du Cénacle, suivent en silence le Sauveur et franchissent une des portes du Sud pour prendre la direction du Cédron ? Chacune de ses paroles s'est gravée dans leur cœur. Quelle soirée ! La plus belle, la plus féconde, la plus douloureuse qui ait jamais été ! Le Sauveur les a nourris de sa chair et de son sang ; soirée divine, assombrie un instant toutefois par la présence, puis par la fuite de Judas ! Quels moments heureux passés auprès de Jésus, à le voir, à entendre sa suave parole, à le posséder en eux-mêmes ! C'est une douceur, une joie indicible qui les pénètre jusqu'au fond de l'âme.

Mais que leur a-t-il dit ? C'est qu'il s'en va, qu'il les quitte pour aller à son Père. Sans doute le Père les aime, ils ne resteront pas orphelins, il leur enverra « un autre Paraclet » ; mais ce n'est plus Lui ! Lui qu'ils connaissent, qu'ils aiment, qu'ils suivent depuis trois ans. Ah ! ils ne savaient pas leur bonheur ! Et ils s'en vont, silencieux, méditant les événements de cette soirée, les enseignements qu'ils ont entendus. Mais où vont-ils ?

Le Sauveur s'est tu, il les laisse penser, réfléchir. Le calme règne dans la cité et autour de la cité. Les princes des prêtres réunissent leurs valets, leur troupe de gens à tout faire. Judas se met à leur tête après avoir reçu l'argent sacrilège, mais les disciples ignorent tout cela. Il est onze heures du soir. A peine si l'on aperçoit quelques feux mal éteints des pèlerins qui campent en plein air. Quelques voix lointaines achèvent un saint cantique, la montagne des Oliviers est une montagne de prière pascale. La lune en son plein éclaire la vallée, où elle laisse beaucoup d'ombre. Ainsi en est-il des âmes des Apôtres. Elles sont inondées de lumière, mais ils ne parviennent pas à en chasser les doutes, les anxiétés, la terreur. Sur le penchant d'Ophel on aperçoit des vignes vigoureuses avec, aux extrémités, des sarments secs qui viennent des rameaux deux fois émondés. Jésus s'arrête, ils l'entourent et il leur dit :

* * *

« Je suis la vigne et mon Père est le vigneron.

« Tout rameau qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il l'émonde afin qu'il en porte davantage.

« Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi et moi en vous. Comme le rameau ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez pas non plus si vous ne demeurez en moi.

« Je suis la vigne, vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.

« Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme la branche coupée, et il sèche ; puis on ramasse les branches sèches, on les jette au feu et elles brûlent. » (Jo., xv, 1-7).

Le cep est de la même nature que la branche. Nous ne sommes pas de la même nature que Dieu ; c'est pourquoi le Fils de Dieu a pris la nature humaine, notre nature, afin de pouvoir nous communiquer la sève divine. Nous devenons ainsi les branches fécondes de la vigne, et le Père, qui est le vigneron, nous fait produire du fruit.

Comment y parvient-il ? Par la taille. Le rameau taillé produit du raisin au lieu de produire seulement des feuilles. La taille pour nous, c'est l'épreuve, la maladie, les humiliations, les pertes

de fortune, les chagrins, les déceptions, les ingratitudes qui brisent le cœur. Laissons-nous tailler par le Maître vigneron qui s'y entend et qui, lorsqu'il nous envoie la douleur, envisage le fruit qu'elle produira. Mais demeurons attachés au cep. La branche qui est coupée ne produit rien ; c'est seulement la branche émondée, toujours unie au cep, qui donne des raisins. La branche coupée n'a plus de sève, elle est séparée de la source de la vie, elle se dessèche, elle est morte. C'est l'âme qui se sépare du devoir, de Jésus-Christ, en lui désobéissant nettement ; pauvre rameau qui sèche et qui sera la proie du feu.

« Sans moi vous ne pouvez rien faire. » « Rien du tout, » dit Bossuet, vous ne pouvez pousser le moindre fruit, ni la moindre fleur ; vous ne pouvez même commencer le bien, loin que vous puissiez l'achever. Est-ce à dire que toutes nos actions soient mauvaises? Loin de là ! elles peuvent être très bonnes au point de vue naturel. Vous pouvez donner de bons conseils, nourrir les orphelins ou les pauvres, faire des actes de charité qui plaisent à Dieu; mais ces actes n'ont point la sève surnaturelle qui vient de la vraie vigne, Jésus-Christ. Ils ne vous sauveront pas, parce qu'on n'est sauvé que par J.-C., que par la grâce qu'il nous a méritée. Mais Dieu qui est infiniment bon, Dieu que réjouissent nos bonnes actions voudra les récompenser en nous envoyant la grâce qui sauve, et alors il réunira la branche au cep qui renferme et qui communique la sève divine.

Jésus nous fait remarquer qu'il y a deux sortes de branches. L'une est infructueuse, stérile, *non ferentem fructum*. Le vigneron souverain la retranche et la jette au feu. La vigne en effet n'est propre à aucun autre usage, elle ne peut servir à aucun bel ouvrage. Ou le rameau demeurera dans la vigne, dit S. Augustin, ou on le mettra au feu, *aut in vite*, *aut in igne*. L'autre produirait du fruit, mais Dieu veut qu'elle en porte davantage, *ut fructum plus afferat*. Alors il la taille, il coupe dans le vif. Pour que nous portions un fruit abondant, il faut qu'il nous en coûte, il faut que nous sentions le couteau de la souffrance.

* * *

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Cette parole pouvait jeter le découragement dans leurs âmes, ou tout au moins affaiblir leurs initiatives. C'est pourquoi le Sauveur ajoute : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez et cela vous sera accordé. » (xv, 7).

« Vous ne pouvez rien sans moi, rien, encore une fois, rien du tout. Car c'est pour cela qu'on prie, qu'on demande, parce qu'on n'a rien ; et, par conséquent, qu'on ne peut rien, ou, pour tout dire en un mot, qu'on n'est rien ; en matière de bien un pur néant. » (Bossuet). Mais si par nous-mêmes, par nos propres mérites, si grands que nous les supposions, nous ne pouvons rien, cependant au nom de Jésus-Christ nous pouvons tout obtenir. Rien par nous, tout par Lui. Par nos seules forces, nous ne sommes même pas capables de prier : c'est Jésus-Christ qui nous sollicite à prier, qui nous aide à prier par sa grâce, qui forme en nous la prière de nos cœurs.

Donc, si sans Lui nous ne pouvons rien, pas même concevoir une bonne pensée, dit S. Paul, une bonne pensée qui vienne de nous, par J.-C. nous pouvons tout. C'est pourquoi dans ses oraisons l'Eglise invoque tous les mérites et les intercessions des saints : elle sait combien leurs suffrages sont puissants, surtout ceux de la Sainte Vierge ; cependant, même quand elle a invoqué les plus grands Saints et Marie elle-même, elle termine toujours par cette conclusion : « Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, *per Dominum nostrum Jesum Christum.* » Mais il faut que « nous demeurions en lui et que ses paroles demeurent en nous » dans notre cœur. Alors c'est Lui qui parle, qui prie, qui crie en nous vers le Père et le Père l'exauce toujours.

« Car la gloire de mon Père est que vous rapportiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes vrais disciples. » (xv, 8).

Le Père est le vigneron, il cultive, il soigne, il taille sa vigne, et que veut-il d'elle, sinon qu'elle porte du fruit et beaucoup de fruit ? Ce fruit c'est sa gloire, sa récompense, sa fierté. Jésus-Christ ne cherche point sa propre gloire, mais la gloire du Père. Le Père aussi glorifiera le Fils, mais c'est pour le Père que le Fils travaille, souffre, enseigne et meurt. Et quelle joie pour le Père quand il voit que ses enfants sont dignes de lui, qu'ils lui obéissent, qu'ils ordonnent leurs pensées, leur labeur pour lui plaire, et qu'ils lui présentent des gerbes de mérites ! Ils ont procuré sa gloire, et ils lui sont enfin pleinement agréables quand ils sont « les vrais disciples de Jésus-Christ ».

Quels sont donc ses vrais disciples, sinon ceux qui l'imitent, qui suivent le chemin qu'il a suivi, le chemin de la croix et du sacrifice ? C'est dans cette voie royale que le Sauveur nous conduit : c'est la voie de l'amour. C'est par l'amour que nous produirons les fruits dont le Père se glorifie.

En vente à nos bureaux

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Du même : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f., Etranger, 4 f. 40.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 11 januarii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 19 janvier 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE RÈGNE DE DIEU. — I. Pourquoi nous devons nous soumettre au règne de Dieu, 33.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XV. *5e Dim. après l'Epiphanie* : Les occasions perdues, 36. — XVI. *6e Dimanche* : Le luxe, 37.

Panégyrique de S. Vincent. — La fierté chrétienne, 38.

Allocutions de mariage. — I. Pour un ancien du Patronage, 41.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XVIII. S. Justin, le philosophe martyr, 42. — XIX. Le martyr au prétoire, 43.

Courtes instructions pour la prière du soir. — III. La voie de l'amour, 46. — IV. La haine, 47.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME
sur le règne de Dieu

I

POURQUOI NOUS DEVONS NOUS SOUMETTRE AU RÈGNE DE DIEU

Quærite primum regnum Dei.
Cherchez premièrement le règne de Dieu. (Math., VI, 33).

Mes frères,

Cette divine parole s'adresse à tous les hommes. Chacun d'eux doit, avant tout, établir sur lui-même le règne de Dieu. Mais elle s'adresse particulièrement aux prédicateurs. Le premier objet de leur laborieux ministère doit être de soumettre les âmes à la royauté divine.

Il y a longtemps que vos prédicateurs le poursuivent, ce premier objet de la parole sainte. Si toutes les brebis du troupeau avaient écouté et mis en pratique leurs discours, Dieu règnerait en maître, et de longue date, sur la population toute entière. Toutes les vertus auraient fleuri parmi nous. Tous les vices en auraient disparu. Il y ferait bon vivre, comme il fait bon vivre au milieu des justes, quand il n'y a point de méchants parmi eux. Et ceux qui habitent notre coin de terre croiraient habiter une sorte de paradis.

Hélas ! notre parole, comme celle de nos devanciers, — et peut-être moins encore, — n'a point réussi à réaliser cet idéal. Beaucoup ont refusé de l'écouter. D'autres lui ont résisté. Si bien que la première tâche de la prédication, l'établissement du règne de Dieu sur les âmes, est toujours à recommencer.

Nous la recommencerons donc, puisqu'il le faut. Et les instructions de ce Carême poursuivront encore l'établissement du règne de Dieu parmi vous. Ce règne de Dieu sera même leur objet précis. Elles ne parleront que de lui. — Nous vous conjurons, d'une part, de les suivre avec exactitude et même avec empressement ; d'autre part, de les mettre en pratique avec la bonne volonté la plus généreuse. Puissent-elles enfin vous persuader de prendre Dieu pour maître, d'accepter ses enseignements, d'observer ses lois, de lui donner votre cœur et de lui rester fidèles jusqu'à la fin !

Je voudrais vous dire aujourd'hui *pour quelles raisons l'homme doit se soumettre au règne de Dieu*. Ces raisons sont nombreuses et variées. Entre toutes, j'en distinguerai deux principales. La première se trouve *dans le droit de Dieu*, droit auquel correspond, de la part de l'homme, un devoir rigoureux. La seconde m'est offerte par *les avantages attachés au règne de Dieu*, avantages par suite desquels l'homme a tout intérêt à remplir son devoir.

Le sujet que j'aborde est un sujet d'importance capitale. Je traiterai là une question de principe : et ce principe est fécond en conséquences pratiques de la plus haute gravité. Suivant qu'il sera compris ou non, votre conduite prendra une orientation différente. Prêtez-moi donc, je vous en prie, votre plus sérieuse attention.

I

Si, pour vous déterminer à vous soumettre au règne de Dieu, je me contentais d'entendre le mot *droit* dans un sens large, je pourrais faire valoir des considérations variées.

Je rappellerais, par exemple, l'infinie sainteté de Dieu, et je dirais : Il convient que le plus parfait soit aussi le maître. Dieu est si bon que meilleur ne peut être. Donc, que Dieu règne sur nous !

J'ajouterais : Pour éviter les écarts et leurs suites funestes, l'autorité a besoin de sagesse. Aussi, le gouvernement doit-il revenir au plus sage. Or, personne n'est sage comme Dieu. Il est la sagesse même. Donc, que Dieu règne sur nous !

Ou encore : Pour ne pas dégénérer en tyrannie, il est nécessaire à la puissance de s'allier à la bonté. Le plus fort doit aimer les plus faibles. Or, aucune bonté n'approche de la bonté divine, et jamais personne ne nous a aimés et ne nous aimera comme Dieu. Ce n'est pas lui qui exploitera notre faiblesse, abusera de son autorité, ou, si nous commettons quelque faute, nous refusera miséricorde. Son joug sera doux et son fardeau léger ; sa grâce nous rendra l'obéissance facile et son pardon s'accordera toujours au repentir. Que Dieu règne donc sur nous !

Ces raisonnements auraient une valeur considérable. L'excellence, la sagesse, la bonté, surtout quand elles atteignent les proportions infinies qu'elles ont en Dieu, doivent suffire à faire accepter et aimer un roi. Il faudrait avoir perdu le sens pour repousser une autorité qui offre de pareilles garanties. — Toutefois, les droits auxquels ces qualités donnent naissance ne jouissent pas d'une rigueur absolue. Les supériorités dont je viens de parler n'entraînent pas nécessairement la supériorité d'autorité, et la puissance, — l'histoire en cite plus d'un exemple, — peut appartenir très légitimement à des êtres qui sont loin d'être les plus parfaits, les plus sages, les plus paternels.

Mais le règne de Dieu sur les hommes a un autre

fondement, un fondement plus solide et absolument inébranlable : c'est le droit qui résulte pour lui du fait qu'il est notre Créateur et nous a donné l'existence.

Il est reçu, parmi toutes les nations, que l'auteur d'un être a sur lui des droits rigoureux et de stricte justice. Donner l'existence à un degré quelconque ou sous une forme quelconque a toujours paru conférer, non seulement l'autorité, mais la propriété, c'est-à-dire l'autorité à sa plus haute puissance.

Le premier qui a défriché un coin de terre, l'a labouré, ensemencé, arrosé, a pu dire : « Ce champ est à moi. » Toutes les sociétés lui ont reconnu le droit de le récolter, de le conserver, à l'exclusion de tout homme, de le clore, de le vendre, de le léguer à ses enfants. Songez donc : il y avait mis de son travail ; il l'avait fécondé de ses sueurs ; il lui avait donné un extérieur et une fertilité qu'il n'avait pas !... C'est là l'origine habituelle du droit de la propriété foncière.

Quand un artisan prend un bloc d'argile, de pierre ou de bois, le façonne, en fait un vase, un outil, une statue, lui donne enfin une forme utile ou savante, il peut le regarder comme sien, en disposer comme il lui plaît, le briser même, si cela lui est agréable. Personne ne conteste le droit de l'ouvrier sur son œuvre. C'est là l'origine habituelle de la propriété industrielle ou artistique.

Le droit paternel et le droit maternel vis-à-vis des enfants est né d'un principe analogue. On a toujours compris que les parents aient une autorité considérable sur les êtres auxquels ils ont donné la vie. Le seul fait qu'ils sont pères et mères les en investit, quels que soient d'ailleurs leur ignorance et même leurs défauts. Et quand des gouvernements tyranniques entreprendront de confisquer l'enfant pour l'élever à leur gré, il suffira aux parents, pour les faire reculer, de se dresser devant eux et de leur dire : « Vous n'avez sur cette âme-là aucun droit : la preuve, c'est que vous n'êtes pour rien dans sa naissance ! » Faites à Dieu l'application de ces principes. Ils vous conduiront bien vite à cette conclusion que Dieu ayant fait l'homme, a des droits sur lui : les droits du père, les droits de l'artisan, et ainsi des autres.

Cette conclusion suffirait à démontrer la légitimité du règne de Dieu sur nous. Mais, pour en faire comprendre toute la rigueur, il importe d'introduire ici une remarque : c'est que Dieu est notre Créateur, c'est-à-dire notre auteur bien plus qu'aucun homme n'est l'auteur de ses œuvres. D'où il suit que le fait de nous avoir créés donne ouverture, en faveur de Dieu, à des droits beaucoup plus étendus et beaucoup plus rigoureux que ceux dont j'ai parlé tout à l'heure.

Créer, en effet, est tout autre chose que cultiver, façonner et même engendrer. Créer, dit le catéchisme, consiste à faire de rien. L'agriculteur, l'ouvrier, l'artiste, ne font pas de rien. Ils font avec quelque chose, et avec quelque chose à quoi ils n'ont pas donné l'être. Ils travaillent une argile, une pierre, un bois, un métal qui existaient avant eux et sans eux. Ils remuent cette matière, ils la manipulent, ils la travaillent, mais sans lui donner l'être. Que reçoit-elle d'eux ? La forme, non pas la substance ; une manière d'exister, non pas l'existence ; une partie de ce qu'elles sont, mais non pas le tout. Au contraire, le Créateur donne tout à ses créatures. Il les fait de rien, c'est-à-dire qu'il les fait entièrement ; ou s'il emploie une matière déjà existante, c'est une matière qu'il a précédemment faite de toutes pièces. Ainsi, elles reçoivent de lui tout, sans aucune exception : la substance et la forme, l'être et la manière d'être, le dedans et les dehors.

Y a-t-il quelqu'un qui ne m'ait point compris ? — Pour lui rendre plus accessible encore ce que j'explique, je vais changer mon argumentation.

Il s'agit de lui montrer comment l'homme tient tout de son Créateur. Eh bien ! qu'il regarde ! Je vais enlever de la personne humaine tout ce que la création lui a donné. Ce qui restera sera ce qu'elle tiendra d'elle-même. — Son corps est-il créé ? Oui. Je le lui enlève. — Ses organes sont-ils créés ? Oui. Je les lui enlève. — Son corps lui vient-il de Dieu ? Oui. Je le lui enlève. — Ses facultés spirituelles, intelligence et autres, lui ont-elles été données par la création ? Oui. Je les lui enlève. — Son âme elle-même est-elle une créature de Dieu ? Oui encore. Je la lui enlève. — Et maintenant que je lui ai ôté tout ce qu'elle tenait du Créateur, que lui reste-t-il ? Rien, absolument rien, rien que le néant dont l'acte divin l'a fait sortir.

Comprenez-vous, après cela, que, par la loi même de notre origine, donc par une loi antérieure à notre existence, indépendante de nous, et contre laquelle nous ne pouvons rien, nous soyons tous soumis à l'autorité divine ? Nous appartenons à Dieu corps et âme. Il n'est rien en nous dont il ne puisse disposer comme bon lui semble. Nous ne pouvons soustraire à ses lois quoi que ce soit, dans nos personnes, sans lui ôter une chose qui lui appartient par droit de création, sans commettre une sorte de larcin. Certes, il nous fera des destinées très douces et nous donnera des préceptes très faciles ; mais s'il lui avait plu d'avoir envers nous de grandes exigences, s'il lui avait plu de nous appeler à nous jeter, comme des grains d'encens, sur des charbons ardents pour nous exhaler en son honneur, nous n'aurions pas eu le droit de nous y refuser. Nous lui devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, parce que tout cela nous a été donné par lui.

Voilà comment notre *devoir* nous oblige à nous soumettre à la loi divine. Et voici comment nos *intérêts* nous y engagent.

II

On gagne toujours à faire son devoir, dit la sagesse populaire. C'est vrai de tous les devoirs ; mais c'est surtout vrai de celui qui nous occupe. Son accomplissement *honore* l'être humain et le *rend heureux* pour la vie présente et pour la vie future.

Agathe, la vierge martyre, était de très haute extraction. Quand le proconsul Quintianus la fit

comparaître devant lui : « Jeune fille, lui demanda-t-il, quelle est ta condition ? » — Elle répondit : « Je suis de condition non seulement libre, mais noble. Toute ma parenté en fait foi. » Le magistrat reprit : « Si tu es noble, pourquoi es-tu entrée parmi les chrétiens ? Ils vivent comme des esclaves ! » Agathe lui fit entendre alors cette admirable parole : « Servir le Dieu des chrétiens est beaucoup plus honorable que de s'asseoir sur un trône et de porter la couronne des rois. »

Elle disait vrai. Son langage s'inspirait de cet axiome qu'on a heureusement exprimé quand on a dit : « Servir Dieu c'est régner. *Deo servire regnare est.* »

D'abord, n'en avez-vous jamais fait la remarque ? tout homme vit au service d'un maître. Et souvent, quel maître ! L'un s'asservit au démon de l'avarice, l'autre au démon de l'ambition, un autre encore à celui plus avilissant de la luxure... Il en est qui se font les esclaves d'un homme : d'un protecteur, d'un conseiller, d'un patron, d'un puissant du jour. Les plus indépendants, ceux qui se flattent de ne servir personne, obéissent tout au moins à leurs caprices. Est-ce toujours honorable de servir de semblables maîtres ? Sont-ils, pour la plupart, de telle condition qu'il y ait vraiment de la gloire à vivre à leur service ? Et quelles vilenies, quelles choses déraisonnables, quelles iniquités la plupart d'entre eux ne font-ils pas commettre !

Oh ! qu'il vaut mieux se soumettre au règne de Dieu ! — D'abord, Dieu est l'être suprême, celui auquel aucun autre ne peut être comparé, celui dont la majesté et la grandeur laissent bien loin toutes les autres majestés et toutes les autres grandeurs. Il jette sur ceux qui le servent un reflet éclatant et glorieux. On peut et on doit être fier de porter ses livrées. Et quand l'opinion populaire dit de quelqu'un : « C'est un homme de Dieu, c'est un serviteur de Dieu, » elle lui rend le témoignage le plus honorable dont il puisse être l'objet.

Et puis, comme Dieu interdit le mal et commande le bien, conseille le mieux, invite au plus parfait, le seul fait de lui obéir donne à la vie humaine une valeur morale incomparable.

Savez-vous quelle est la vraie noblesse ? Elle ne résulte point du nom qu'on porte, ni de la fortune qu'on possède, ni des fonctions qu'on exerce, ni des parures dont on s'habille. Toutes ces choses flattent la vanité humaine, mais ne confèrent qu'une grandeur d'emprunt. Elles enveloppent, en effet, et sans l'atteindre, la personne qui s'en prévaut. Celle-ci conserve, sous les dehors dont elles la couvrent, sa valeur propre, qui peut parfaitement être nulle et qui, malgré tous ces dehors, restera nulle. N'a-t-on pas vu les hommes les plus méprisables porter de grands noms, posséder d'immenses richesses, occuper les plus hautes places, se vêtir d'or et de pourpre ? Rien de tout cela ne les empêchait d'être, personnellement, les derniers des hommes. La vraie noblesse vient de la vertu et grandit avec la vertu. L'ouvrier le plus pauvre, la plus humble femme, s'ils mènent une vie pure de toute honte, s'ils peuvent étaler sous les yeux de tous, sans avoir à rougir, leurs pensées et leurs sentiments les plus intimes, s'ils remplissent tous leurs devoirs, s'ils aspirent à réaliser et réalisent effectivement un idéal élevé, s'ils savent triompher des puissances néfastes qui s'efforcent de les attirer en bas, s'ils travaillent à se rapprocher chaque jour davantage de la perfection morale envisagée dans ce qu'elle a de plus accompli : je les proclame et vous les proclamez avec moi supérieurs à tous les autres. Voilà la véritable grandeur. Elle atteint la personne humaine dans son être même ; elle en éloigne tout ce qui mérite flétrissure et y rassemble tout ce qui mérite hommage ; elle l'ennoblit et la transfigure ; elle lui confère une supériorité devant laquelle chacun s'incline avec une estime et un respect que n'altère aucune restriction ni aucune réserve.

Et voilà, je l'ai déjà dit, à quelle gloire conduit le règne de Dieu sur les hommes ; car ce règne préserve de tout ce qui abaisse, et commande ou conseille tout ce qui élève ; et, non content d'y engager, il aide encore à l'accomplir. Dieu, en effet, assiste ses serviteurs par sa grâce, vient à leur secours et collabore avec eux à leur sanctification personnelle.

Avec la véritable gloire, le règne de Dieu assure aussi le vrai bonheur.

L'une des femmes qui a le plus scandalisé, puis le plus édifié le XVIIe siècle, une grande pécheresse devenue carmélite, Mlle de la Vallière, disait volontiers qu'en descendant des marches du trône, où sa présence était une offense à la loi chrétienne, pour rentrer sous le règne de Dieu, elle avait quitté le malheur pour venir au bonheur. Et comme une autre pécheresse, qui n'avait pas le courage de suivre son exemple (Mme de Montespan), lui demandait si vraiment, malgré les austérités du Carmel, elle était heureuse, elle l'affirmait avec énergie : « Je ne suis pas seulement aise, disait-elle dans le langage de l'époque ; je suis contente. »

Et celle-là encore avait raison. Dieu rend heureux ceux qui le servent.

D'abord, la fidélité à ses lois éloigne d'eux les tortures du remords. — Vous la connaissez, n'est-ce pas ? cette torture sans pareille. Dès qu'un homme doué d'un peu de sens moral est tombé dans une faute quelconque, une voix intime, d'autant plus violente que la faute est plus grave, lui adresse, au dedans, de vifs reproches. Cette voix, une fois éveillée, ne s'endort plus. Elle parle à temps et à contre-temps. Elle vient gâter ses plaisirs, distraire ses travaux, troubler son sommeil, traverser ses rêves et les rendre effrayants. Vivre avec le remord, ce n'est plus vivre. — Le service de Dieu épargne cette torture ; car il empêche de rien faire qui puisse la mériter.

Bien au contraire, en nous pressant de pratiquer la vertu, il nous donne la paix de la conscience, avec la satisfaction du devoir accompli ou la joie du progrès.

Enfin, il nous assurera ces nobles et douces jouissances que Dieu réserve à ses amis : les consolantes certitudes de la foi, les tendres effusions de la

prière, les encouragements de la grâce, les transports de la table sainte, les magnifiques et fermes espérances d'outre-tombe : toutes choses dont résulte un ineffable bonheur, inconcevable à qui ne l'a point goûté.

Evidemment, le service de Dieu n'empêchera pas la souffrance de nous atteindre quelquefois, et dans une mesure quelconque. Mais, pour les justes, la souffrance n'est jamais sans compensation. C'en est une, d'abord, et une grande, de pouvoir, en toute humilité, se dire qu'elle n'est sans doute pas un châtiment, mais une épreuve. Et puis, la croix remplit un rôle, apporte des consolations, promet des récompenses qui la rendent supportable et même la font aimer. Demandez à ceux qui la comprennent comment ils l'apprécient : ils vous diront tous qu'ils la préfèrent de beaucoup aux folles ou vaines joies des mondains et des pécheurs.

J'ai nommé tout à l'heure les espérances d'outre-tombe. C'est que le règne de Dieu, avec la gloire et le bonheur de la vie présente, assure aussi la gloire et le bonheur de la vie future. Il conduit au Paradis. Là, pour dire vrai, les serviteurs de Dieu quittent leur condition de serviteurs pour devenir les associés de leur maître. Ils règnent avec lui et partagent sa royauté, ses attributs et sa vie. Dieu jouit d'une gloire infinie : cette gloire devient la leur. Dieu jouit d'un bonheur infini : ce bonheur devient le leur. Ils en prennent une part aussi grande que leurs mérites. Cette part varie pour chacun : car les mérites des élus ne sont pas tous égaux ; mais elle dépasse toujours tous les rêves de grandeur et de félicité que nous pouvons former. Et cette participation merveilleuse aux joies et aux gloires de la divinité ne finira jamais ; elle durera autant que Dieu lui-même, c'est-à-dire l'éternité.

* * *

Oh ! quelle noble et heureuse destinée nous trouverons dans la soumission à la royauté divine ! Elle fait accomplir le devoir le plus sacré de tous et le plus impérieux ; elle ennoblit et béatifie la vie présente et la vie future. Comment donc, parmi les hommes, s'en trouve-t-il qui s'y refusent ? Ils croient sauvegarder leur indépendance : et ils se plient à des tyrannies cruelles, avilissantes, qui torturent et déshonorent leur vie et leur vaudront, après la mort, une éternité effroyable.

Mon Dieu, mon Dieu, soyez donc notre maître ! Puisque, malgré tous vos droits sur nous, vous nous laissez la faculté d'élire notre roi, sans doute pour que nous ayons le mérite du choix, nous vous proclamons comme tel, et en ce moment, comme faisaient nos aïeux, nous vous élevons sur le pavois. Gouvernez en souverain nos pensées et nos affections, notre volonté et notre conduite. Prenez possession de nous ! De toutes vos grâces, celle-là sera pour nous la plus précieuse ; c'est aussi celle que nous désirons davantage. Avant tout, suivant votre conseil, nous voulons vous faire régner sur nous. « *Quærite primum regnum Dei.* » Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XV

5e Dimanche après l'Epiphanie

LES OCCASIONS PERDUES

Et particula boni doni non te prætereat.
Ne laissez pas perdre même une parcelle de bien.
(Eccli., XIV, 14).

Mes frères,

Tel est le conseil de la sagesse. Notre vie est comme une mine précieuse que chaque jour nous devons exploiter ; les œuvres qui la composent, si nous avons soin d'agir avec esprit de foi, sont autant de trésors. Il va donc de notre meilleur intérêt de n'en rien perdre, pas même une parcelle. Malheureusement, si les occasions de gagner le ciel s'offrent à nous à toute heure, elles sont pour la plupart du temps négligées, méprisées.

I

Nous avons tous reçu certains dons naturels, un germe de sainteté facile à développer avec un peu de culture. L'âme, le caractère, le cœur, voilà le champ où doit s'exercer notre activité. Elle s'exercera en appliquant notre intelligence à mieux connaître Dieu, en cherchant à donner à notre caractère une perfection nouvelle, en dirigeant les aspirations de notre cœur vers le bien. Une âme chrétienne, soucieuse de préparer sa couronne de gloire éternelle, mettra toute son application à faire fructifier les dons que la Providence lui a départis. Mais y pensons-nous vraiment ?

Il serait également aisé de tirer bon profit des inclinations qui nous entraînent au mal. Détruire jusqu'à la racine nos défauts, cela n'est pas possible : les rejets en sont trop puissants, et nous toucherons toujours à la terre. Du moins, à vouloir d'une volonté sincère en réprimer les saillies, que de sacrifices méritoires ! Une parole de médisance, un mouvement de colère, un grain de hauteur, un petit excès dans les repas : autant d'épines qui croissent sur le champ négligé de notre âme, et qui pourraient devenir, si nous savions y greffer du surnaturel, de belles fleurs pour le ciel. Il faudrait pour cela surmonter notre mollesse habituelle, et le courage nous manque !

La vie elle-même ne renferme pas une seule épreuve inutile. Une contrariété, des ennuis sur lesquels nous ne comptions pas, sont choses bonnes à qui les accepte chrétiennement. Dans les événements dont la sagesse divine dispose à notre égard, il y a toujours une grâce ; mais, au lieu de la faire valoir, nous en dissipons le trésor par nos murmures. Il n'est pas jusqu'aux mécomptes dans le bien qui ne valent pour le ciel, quand on sait prendre son parti d'une façon paisible, silencieuse, avec humilité et douceur. N'aurions-nous rien à offrir à Dieu en échange de ce qu'il nous donne, la peine que nous éprouvons de cette pauvreté est

encore un mérite, et de tous les mérites peut-être le plus enviable.

II

Par ailleurs, nous ne vivons pas seuls en ce bas monde. Il y a autour de nous la famille, le voisinage, dont les relations pourraient être de même une source féconde d'œuvres saintes. Qu'arrive-t-il ? Une occasion se présente-t-elle de répandre sur d'autres un rayon de notre propre bonheur, de faire un peu de bien à des personnes connues et aimées, on laisse échapper le moment opportun.

L'heure passée auprès d'un malade, une modeste offrande épargnée sur le gain de la semaine, le verre d'eau froide donné au pauvre compteraient pour nous dans la balance divine à l'égal du denier de la veuve. Il suffirait d'y mettre un brin d'esprit surnaturel.

Pourquoi ne pas semer chaque jour le bon exemple, les bons conseils ? Ils toucheront demain peut-être une âme égarée, et cette âme revenue à elle-même et à des résolutions meilleures, deviendra pour d'autres un principe de salut : c'est le grain qui jeté dans la terre germe, fleurit, fructifie au centuple.

Sommes-nous victimes d'une injure ou d'une calomnie ? Si, à l'imitation des saints qui avaient une nature comme la nôtre, infirme, révoltée, nous savons oublier, pardonner, sans arrière-pensée et pour toujours, Dieu lui-même sera notre récompense.

Notre négligence nous fait perdre mille profits: Le pauvre qui nous a tendu la main et à qui nous n'avons rien donné, ne reviendra plus ; le service que nous aurions pu rendre et que nous n'avons pas rendu, on ne nous le réclamera plus ; un mot de sympathie et d'encouragement, tiré du trésor de notre cœur, nous eût été facile, et nous ne l'avons pas dit : si bien qu'en plus de la satisfaction intime que donne le sentiment d'un acte louable, nous nous privons en maintes circonstances de sa valeur méritoire.

III

Dans nos rapports avec Dieu, les occasions négligées ne sont pas moins nombreuses. Quelle que soit la situation où Dieu nous ait placés, nous sommes de sa part l'objet de délicatesses et de recherches infinies ! Où sont nos efforts pour y répondre ? Une instruction qui nous a été donnée et dont nous n'avons pas profité, c'est une grâce perdue ; on avait d'abord la bonne intention d'assister à une messe matinale et on ne l'a pas fait, c'est une grâce perdue ; une prière qu'on abandonne, une fête où l'on ne communie pas, c'est une grâce perdue et qui devait porter en nous des fruits abondants. Les heures les plus utiles de notre vie sont celles de la prière : mais combien rares et peu ferventes sont les heures données à la prière !

On regarde facilement comme des riens de repousser une inspiration, un désir, une pensée salutaire. Quelle erreur ! Parce que nous avons manqué de générosité, Dieu nous privera de ce secours spécial dont nous aurions besoin dans certaines conjonctures. Un jour où nos meilleures espérances se changeront en déceptions cruelles, aucun rayon de lumière ne viendra ; un autre jour, à l'heure troublée où soufflera plus fort le vent de la tentation, nous ne serons pas capables d'en soutenir le choc. Dieu seul peut apprécier toutes nos résistances volontaires à sa grâce ; il nous recherchait et nous l'avons fui, il nous appelait et nous n'avons pas répondu.

Hélas ! l'amour-propre, l'intérêt se glissent jusque dans nos résolutions en apparence les plus sincères. « Seigneur, disait le Prophète royal, purifiez-moi des péchés que j'ignore, *ab occultis meis munda me.* » (Ps., XVIII, 13). Cette prière, qu'il nous est facile de la répéter après lui ! Car, à bien examiner chacune de nos œuvres, même les plus saintes, l'adoration, le sacrifice, le devoir, elles emportent toujours, et souvent à notre insu, quelque défaut, ou ne revêtent pas cette perfection absolue représentée par l'or pur et digne de mériter la félicité éternelle.

* * *

S. Paul nous parle dans son épître aux Colossiens de « racheter le temps. » (IV, 5). C'est la ressource de ceux qui dans le passé ont des pertes à réparer. Puisque nous en sommes tous là, travaillons donc à notre salut avec une vigilance active. Il n'y a pas une goutte d'eau tombée du ciel vainement : qu'il n'y ait pas davantage une parcelle de notre vie qui demeure inutile. Liant, pour ainsi dire, en faisceaux tous les actes de notre journée, offrons-les à Dieu chaque soir comme ces gerbes dont les Hébreux venaient après la moisson déposer l'offrande sur l'autel de Jéhovah. Ainsi soit-il.

XVI

6e Dimanche après l'Epiphanie

LE LUXE

Mes frères,

L'apôtre S. Paul, qui dans ses épîtres nous explique les mystères les plus élevés, n'a pas craint d'abaisser un regard sur les coutumes de son siècle. Sa première lettre à Timothée trace, dans son deuxième chapitre, les règles de la modestie et de la simplicité chrétienne, en matière de vêtements. On y trouve aussi la condamnation du luxe qui régnait alors et que de notre temps nous devons nous-mêmes éviter.

I

D'abord, au point de vue de nos intérêts matériels, le luxe est souverainement regrettable.

Dans l'ancienne société, telle que plusieurs d'entre vous l'ont connue, chaque condition avait sa place. Le fils reprenait les habits de son père, et le premier exemple qu'il recevait de lui était d'aimer son état au lieu d'en rougir. Mais que les temps ont changé et combien nos mœurs sont différentes ! Aujourd'hui, les exigences du luxe font disparaître toute distinction de classe. Avec cette façon nouvelle de se vêtir, on ne sait plus remarquer la fortune de l'aisance et l'aisance de la gêne, celui qui demande l'aumône de celui qui la donne ;

sous le niveau des habits toute diversité de rang est effacée, à peine discerne-t-on le débiteur du créancier.

« Il faut paraître et briller » : pour briller et paraître, jusqu'où ne va-t-on pas ! En ménageant, en travaillant chacun de son côté, on avait à peu près pour être heureux, vivre honnêtement, élever sa famille et préparer l'avenir. Qu'arrive-t-il ? Faute de modération dans les dépenses et pour se parer à la dernière mode de choses inutiles et coûteuses, on escompte sur le mois. Quand on n'a pu avoir la grandeur, on veut néanmoins la contrefaire, au risque de se jeter dans toutes sortes de vanités disproportionnées avec la fortune familiale. Cela est beau, mais tout cela coûte cher, dix fois plus cher que l'entretien et la nourriture. En suivant ainsi les goûts de parure, les revenus ne pourront plus y suffire, et l'on court à la ruine.

Je suis loin de reprocher à la classe ouvrière de chercher une amélioration dans les conditions de la vie. Que, dans une société où la somme du bien-être est devenue plus grande, ceux qui par leur travail en sont les premiers facteurs y participent largement, rien de mieux. Procurez-vous, achetez ce que réclament les convenances ; mais, de grâce, ne cédez pas aux caprices d'un luxe coupable. Hélas ! combien de maisons compromettent leur avenir par les recherches de la vanité ! A vrai dire, il faut plaindre avec toute l'énergie de la parole divine ces parents sans fortune, ayant pour vivre leurs seuls bras, et qui favorisent chez eux, sans tenir compte de la gêne du foyer, le goût des dépenses inutiles, la frivolité.

II

Il y a aussi dans les habitudes d'un luxe dispendieux un grave danger moral.

Elles nous exposent à négliger le côté sérieux de la vie. Si la simplicité dans les vêtements indique un esprit droit, la recherche et l'exagération manifestent presque toujours un jugement peu sûr. Un enfant, une jeune personne, dominée par la vanité, n'a plus l'estime de son état : elle en rougit intérieurement. En tout cas, ce qui fait le fond de sa pensée, ce qui la préoccupe en première ligne, c'est une question d'étalage ; on se tourmentera pendant des semaines pour une bagatelle, pour une couleur, pour de parfaites niaiseries.

Ne parlez plus de travail à une jeunesse frivole : la situation pauvre et laborieuse de sa famille lui pèse, elle n'accepte point d'en partager la tâche commune. Ne lui parlez pas davantage de charité : tout va en toilette et en fantaisies ruineuses. Sous la forme et l'éclat des vêtements se cache un mensonge de plus ou une vertu de moins. Et qui sait, à mesure qu'on s'attache à ces futilités, si, pour un superflu sans motif et de simples chiffons, au lieu de s'arrêter à la limite des convenances, on ne franchira pas toute convenance !

Ai-je besoin d'ajouter qu'avec de telles habitudes, encouragées peut-être par une mère imprudente, il n'y a plus aucune place, ni pour Dieu, ni pour la religion ? La prière quotidienne est abandonnée : ne faut-il pas consacrer son temps à d'autres soins ? On vient encore à l'église, mais pour se donner en spectacle, et, même, on n'y vient plus si le vêtement ne répond pas à la couleur du jour. De loin en loin, par un reste d'habitude, on s'approchera des sacrements : Dieu sait avec quelles dispositions ! Tout se fera à la hâte, on examinera sa conscience superficiellement, la sainte Communion deviendra un acte vulgaire.

Dans un de ses ouvrages et à l'époque des martyrs, Tertullien écrivait pour les vaniteuses de son temps : « Je ne sais pas si des mains accoutumées à des bracelets pourront souffrir les entraves, et si l'épée aura prise encore sur une tête toute chargée de filets et de perles [1]. » Nous ne serons pas appelés à verser notre sang pour Jésus-Christ : du moins lui devons-nous le sacrifice de notre volonté et de nos goûts. Pour cela il faut aimer le renoncement, prendre avec soi-même de justes mesures, les plus sages précautions de la vigilance ; or, une personne qui recherche l'éclat, n'aura jamais le sens de la vie chrétienne.

* * *

Autrefois on enveloppait volontiers sa richesse sous des dehors modestes et on donnait en toutes choses beaucoup plus et beaucoup mieux que les apparences extérieures. Aujourd'hui la vanité l'emporte. C'est au point qu'un jeune homme sérieux doit prévoir, avant de se présenter dans une famille, s'il pourra supporter pareilles charges. Ne nous faisons pas illusion : la plus belle parure de nos enfants — et un vêtement de soie n'y suppléera jamais — est le voile de la modestie, une dignité simple et des habitudes pieuses. Tâchons de nous en souvenir pratiquement. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT

(22 janvier)

LA FIERTÉ CHRÉTIENNE

Mes frères,

Ce n'est pas sans étonnement qu'en lisant les premières pages de l'histoire de l'Eglise, nous constatons que les trois premiers siècles ont été des siècles de persécutions.

Notre-Seigneur veut établir la religion vraie, celle qui doit embrasser le genre humain, celle qui portera à tous les hommes la lumière indispensable pour connaître le chemin qui conduit à Dieu. Et voilà qu'à peine les Apôtres ont-ils commencé leur mission d'évangélistes, que les puissants de l'époque leur barrent la route et les font mourir. Les premiers chrétiens continuent l'œuvre des Apôtres et font de nouveaux disciples, et plus le nombre s'en accroît, plus la persécution grandit. Les chrétiens se cachent, on les poursuit ; leur bonté, leurs vertus ne font qu'irriter leurs bourreaux, et les supplices les plus raffinés sont inventés pour noyer dans le sang l'Eglise naissante.

[1] Tertullien, *De ornatu mulierum*, lib. II.

O persécuteurs ! vos âmes aveuglées par l'amour des richesses, avilies par les passions, ne voulaient et ne pouvaient pas voir la grandeur et la beauté de vos victimes ; vous les avez poursuivies, vous les avez traquées, vous leur avez présenté la souffrance et la mort sous les traits les plus horribles, et ces premiers chrétiens l'ont regardée en face, l'ont subie, l'ont acceptée, l'ont aimée. Vous vouliez les anéantir, faire disparaître jusqu'à leurs noms, et voici que par vous ils sont montés jusqu'aux sommets : vous en avez fait des héros, des martyrs qui dominent toute l'humanité, et leur nom est demeuré et demeurera glorieux avec celui de Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles.

Comme une pierre brillante enchâssée dans une couronne précieuse, au milieu des martyrs le glorieux diacre S. Vincent nous apparaît comme l'une des âmes les plus attirantes et l'un des plus beaux modèles de la fierté chrétienne. Demandons-lui de suivre son exemple, afin de pouvoir un jour partager son triomphe !

I

A l'époque où S. Vincent naquit, l'Espagne était encore remplie du culte des idoles. Les païens tout-puissants prêtaient à leurs divinités les défauts qui flattaient leurs passions, et sous le couvert de la religion s'abandonnaient à une vie honteuse. Bien des chrétiens, hélas ! ne résistaient pas à la séduction et leurs évêques avaient à déplorer la chute de ces brebis trop faibles.

Comme une fleur qui s'épanouit sous les chauds rayons du soleil, une âme de jeune homme touchée par la grâce divine se révèle. On le voit fidèle aux réunions de son église, recueilli à la prière, bon et charitable pour tous. C'est un ange de pureté, une de ces âmes d'élite, attirantes par leur jeunesse, et qui, malgré leur jeunesse, imposent le respect à ceux qui les approchent.

L'évêque Valère ne s'y est pas trompé. Il voit en ce jeune Vincent un élu de Dieu, et il n'hésite pas à l'associer à son épiscopat. Il en fait un diacre de l'église de Saragosse, qui, avec lui, prêche la parole de Dieu.

Le gouverneur de Saragosse était alors Dacien, l'ennemi-né de la secte chretienne. Pour lui, être chrétien, c'est être ennemi de l'empire, ennemi des hommes, ennemi du bonheur, et ses décrets n'ont qu'un ordre : « Les chrétiens aux bêtes, au feu, aux supplices ! » Pour y échapper, tous devront offrir l'encens devant les idoles.

Mes frères, qui ne tremblerait devant des ordres aussi barbares ? Sans doute, la grâce de Dieu est toute-puissante, Jésus-Christ ne manquera pas de soutenir ses élus ; mais encore faut-il que la bonne volonté de ceux-ci ne défaille point. Alors nous voyons le jeune diacre Vincent se rendre dans les assemblées des fidèles. Il apparaît beau comme un ange, calme parmi les chrétiens remplis de frayeur. Sa parole de feu ranime les courages chancelants : « *Estote fortes in fide*. Soyez fermes dans la foi, n'adorez que Dieu seul. Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. Ne craignez pas celui qui peut faire périr le corps, mais celui qui damnerait votre âme. Mangez la chair du Fils de Dieu et vous aurez la vie éternelle. » Et son zèle inlassable le conduit partout où il sait que des âmes sont en danger.

Naturellement le gouverneur apprend les merveilles morales opérées par le jeune apôtre, et Vincent saisi, chargé de fers, est amené devant lui. Aux promesses les plus séduisantes, aux menaces les plus farouches, le jeune diacre n'oppose qu'une réponse dans laquelle il met toute sa fierté : « Je suis chrétien et me fais gloire de l'être ! »

O jeune saint, combien déjà vous nous apparaissez grand et beau ! L'amour de Jésus-Christ a enthousiasmé votre cœur, vous avez compris que rien sur terre ne peut égaler le bienfait de la grâce divine. Arrière les richesses, les honneurs humains, les places convoitées dans l'empire, s'il faut les posséder au prix d'une apostasie ! Un peu d'encens brûlé devant l'idole, une parole, et vous devenez un puissant de l'heure ; mais c'était renoncer à votre baptême, c'était profaner le sacerdoce dont vous êtes le diacre, c'était chasser Jésus-Christ de votre âme par le sacrilège, et votre fierté chrétienne n'a pas toléré que vous hésitiez un instant. « Mieux vaut la mort que la souillure ! »

Ce n'est pas en vain, mes frères, qu'on résiste aux ordres des tyrans, même pour défendre les droits de sa conscience. Et Vincent est de suite remis aux bourreaux. Il ne s'agit pas de le faire mourir. Puisque la persuasion a été inefficace, obtenir par la force le reniement de sa foi, ou même un semblant d'apostasie, serait suffisant, car son exemple serait suivi par les chrétiens qu'il a évangélisés. Et le martyr, étendu sur un chevalet, entend ses membres craquer ; sa chair est déchirée par des ongles de fer, mais son cœur conserve sa noblesse, et son visage, malgre le supplice, garde le calme et respire la paix.

Le persécuteur en frémit de rage et fait flageller les bourreaux parce qu'ils n'obtiennent rien du martyr, et par trois fois ceux-ci reprennent leur cruelle besogne. « Aie pitié de toi-même, crient-ils à Vincent, fais au moins un signe qui permette d'arrêter ton supplice ! » — Et comme le martyr ne répond que par un refus et un regard de pitié, il est condamné au feu, couché sur un lit de fer au-dessus d'un brasier ardent, frappé de verges et de lames rougies, et enfin, c'est à demi mort qu'il est reconduit dans son cachot.

O merveille ! Pendant la nuit, voici que l'obscur cachot s'illumine. Le Saint converse avec les anges et chante les louanges de Dieu. Ses gardiens ne peuvent croire à tant de prodiges, puis touchés par la grâce ils demandent le baptême. Et cette geôle devient un temple, où le martyr avant d'expirer prêche encore l'Evangile à ces nouveaux convertis.

Il est évident, mes frères, que nous sommes ici en plein surnaturel, en plein miracle ; mais la grâce ne détruit pas la nature. S. Vincent connaissait les supplices qui l'attendaient. Il a vu le chevalet, il a senti les ongles de fer labourer son corps, sa chair a frémi sous les verges et sous la morsure dévorante des flammes ; une parole, un

geste l'eût délivré de ces horribles supplices, mais son âme de chrétien avait plus de fierté que sa nature n'avait de crainte. Noble, digne, fier devant les promesses, il l'est demeuré devant les menaces, devant les supplices, et la fierté de sa foi, en le conduisant à la mort, l'a conduit au triomphe et à la gloire qui ne périt pas.

II

Ne croyons pas, mes frères, que l'exemple donné par S. Vincent soit inimitable, et que les leçons de sa vie ne puissent s'adapter à notre temps. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; les hommes ont toujours les mêmes vices, les mêmes faiblesses, mais ils sont également capables des mêmes héroïques vertus.

Pour avoir revêtu une autre forme que celle des premiers siècles, la guerre religieuse n'en existe pas moins, et le démon continue parmi nous son œuvre de haine.

Comme aux premiers siècles, l'amour du plaisir, des richesses, la flatterie des honneurs, l'espérance d'une situation de choix conservent leur puissance de séduction. Pour les posséder, il faudra renoncer à son titre de chrétien, il faudra déserter l'église, refuser à ses enfants une éducation chrétienne. Hélas ! pour l'argent on vendra ses amis, on vendra sa famille, on vendra son Dieu.

Comme aux premiers siècles, mes frères, on rencontre aujourd'hui des chrétiens qui, sans descendre jusqu'au reniement de leur foi, demeurent tremblants et craintifs. Dans le fond de leur âme, ils conservent la foi de leur baptême ; le souvenir de leur Première Communion réveille bien en eux quelques sentiments d'amour pour le Dieu de leur jeunesse, mais peu à peu leur âme s'est habituée à l'indifférence, elle s'est enlisée par les faiblesses de leur vie. La peur du « qu'en dira-t-on » les a ligottés par des liens qu'ils n'ont plus le courage de rompre, et leur indifférence coupable les a rangés au nombre de ces braves gens qui ne veulent pas le mal, mais qui sont incapables de faire le bien.

Il reste, mes frères, la troisième attitude, celle du Saint Diacre que nous voulons glorifier, l'attitude de la fierté chrétienne, — et ce sera la vôtre.

Votre fierté chrétienne, gardez-la devant les hommes.

Si les hommes se glorifient d'avoir un grand nom, d'appartenir à une noble souche, combien plus avons-nous raison d'être fiers d'appartenir à la race de Jésus-Christ ! Vous rencontrerez sur votre route le mépris, le sarcasme ; malgré vingt siècles de christianisme, vos jeunes gens, vos jeunes filles n'échappent pas aux sourires railleurs des camarades d'usine, des compagnes d'atelier. Lorsque vous-mêmes prenez le chemin de l'église, vous n'ignorez pas ce qu'on pense, ce qu'on dit de vous.

Le martyr ne devait pas provoquer le persécuteur ; vous non plus, ne soyez pas provocants. Il ne devait pas baisser le front ; marchez le front haut. La parole de S. Vincent au gouverneur Dacien : « Je suis chrétien et je me fais gloire de l'être, » doit être la devise de votre vie.

Cette noble fierté que vous garderez devant les hommes, gardez-la devant le devoir. C'est parce que la conscience s'est amoindrie, chez quelques-uns peut-être a disparu, que le monde d'aujourd'hui nous apparaît si vil, si amoindri, si amoral, pour ne pas dire plus. C'est comme un fleuve de boue qui nous environne et voudrait nous submerger.

Ce spectacle est si débilitant que quelques-uns se laisseraient décourager et douteraient de l'avenir.

Mes frères, à côté de défaillances nombreuses, à côté d'une foule plus digne de pitié que de mépris, parce que si elle est tombée, si la conscience en elle ne parle plus, c'est parce qu'on lui a retiré Dieu, à côté de ces défaillances, dis-je, il y a encore sur notre terre de France des âmes généreuses, des âmes belles entre toutes, parce que pour elles faire son devoir de tous les jours, de tous les instants, si humble, si caché soit-il, c'est obéir à Dieu.

Votre fierté chrétienne, gardez-la devant la souffrance. Qui de vous, pendant ces longues années de guerre, n'a pas versé de larmes ? Aujourd'hui, malgré les lauriers que la Victoire a semés sous les pas de nos soldats, combien ont encore le cœur oppressé et sentent peser sur leurs épaules la lourde croix du sacrifice ! Bien des fois, sans doute, vous avez pensé que c'en était trop... Quoi d'étonnant, quand Jésus-Christ lui-même a dit : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Devant la souffrance, mes frères, demeurez fiers ; ne vous laissez pas accabler par la croix, mais comme Jésus-Christ portez-la. Comme S. Vincent au milieu des supplices, demandez à Dieu de vous venir en aide, et sa grâce toute-puissante ne vous fera pas défaut. Malgré l'épreuve, ayez confiance en Dieu, mettez tout votre espoir en Lui. Il vous enverra ses anges consolateurs, et dès maintenant, sur la terre qui vous paraît si triste, comme dans le cachot de S. Vincent qui d'abord était si obscur, la lumière de Dieu, dans une sublime espérance, éclairera votre chemin pour vous conduire au séjour des élus.

* * *

Le 11 janvier de l'année 304, à l'heure où l'évêque de Saragosse célébrait le sacrifice de la messe, un cri se fit entendre dans la chapelle où les fidèles étaient réunis : « Les chrétiens à mort ! » Le diacre Vincent qui assistait l'évêque se tourna calme et grave vers le peuple, puis se jetant aux pieds du Pontife : « Père, dit-il, laissez les rites inachevés. Daignez consacrer de suite la coupe eucharistique, et donnez à ceux qui vont mourir le vin de vie ! »

Le saint évêque écoute la prière de son diacre, et S. Vincent, selon l'usage de l'époque, prend sur l'autel la coupe qui contient le précieux sang du Christ, l'élève de toute la hauteur de son bras, et dit d'une voix forte : « *Sanguis Christi, vinum cœli.* Voici le sang du Christ, le vin céleste ; » et le peuple de répondre : « *Credimus, Amen.* Oui, nous le croyons ! » et tous viennent puiser à la coupe sacrée la résignation, l'énergie et l'intrépidité qui font les martyrs.

Combien de héros chrétiens pendant la Grande Guerre ont versé leur sang en réunissant dans le

même amour Dieu et la France ! Saint Vincent, qui avez offert le sang du Fils de Dieu pour soutenir et fortifier les hommes, recueillez donc le sang de nos enfants, offrez-le vous-même en holocauste au Fils de Dieu, afin qu'Il nous prenne en pitié, et qu'après avoir donné la victoire à la France, Il achève son œuvre en ramenant à la foi ses enfants !

Credimus ! Amen ! O saint Vincent, notre Patron, nous avons confiance en vous ! *Amen.*

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

POUR UN ANCIEN DU PATRONAGE

Mon cher ami, Mademoiselle,

Il est, dans notre vie, des heures décisives auxquelles on aspire par toutes les forces de son âme et qu'en même temps on redoute à cause des conséquences qu'elles comportent.

Vous êtes à l'une de ces heures-là.

Qui donc ne comprendrait que deux jeunes gens, qui depuis des années se connaissent et s'aiment, n'aspirent ardemment à l'heure où leurs deux vies n'en formeront plus qu'une ? Et en même temps qui ne sait que vous êtes l'un et l'autre trop sérieux pour ne pas envisager le mariage avec les devoirs graves qu'il vous impose ?... Avant que Dieu consacre votre union, je tiens à vous dire que vous n'avez pas à redouter l'heure qui sonne, mais bien plutôt à remercier le ciel de vous l'avoir si bien préparée.

* * *

Vous ne doutez pas, mon cher ami, que ma présence ici, en cette circonstance, ne réveille en mon âme de bien doux souvenirs. Il faut remonter déjà presque loin pour nous rappeler notre première rencontre. Alors vous étiez encore... un enfant, et depuis il s'est passé tant de choses, que vous êtes devenu un homme, un homme qui malgré sa jeunesse a déjà une longue expérience de la vie. Ah ! c'est que Dieu a voulu que tout serve à la formation de votre virilité.

Les années passées au sein d'une famille universellement estimée vous ont donné les qualités indispensables à tout homme de bien. Il vous suffira, dans l'avenir, de regarder votre père et votre mère pour savoir la ligne de conduite à tenir dans le travail et au foyer. La loyauté, la franchise, le dévouement, sont des vertus qui leur ont attiré encore plus de respect que les cheveux blancs qui couronnent leur tête.

Et pendant ces heureuses années de votre jeunesse, notre cher Patronage travaillait, lui aussi, à votre éducation. Dans ces joyeuses réunions que nous ne pouvons jamais évoquer sans un souvenir profondément attendri, n'avez-vous pas appris la haute valeur des sincères amitiés ? Si les temps étaient autres, et si nous n'avions pas à pleurer de trop nombreux deuils, ils seraient nombreux tous ceux-là qu'ensemble nous avons aimés, et qui réellement formaient avec nous une seconde famille !

N'est-ce pas là que vous avez appris à mieux connaître et à mieux servir Dieu qui est le gardien de la jeunesse ? N'est-ce pas là que vous avez compris que, pour devenir un époux fidèle et un père digne de commander, il faut que le jeune homme se garde une vie pure ? N'est-ce pas là que vous avez puisé cette foi profonde et bienfaisante qui fait qu'aujourd'hui, devant l'autel de Dieu, vous avez le droit de demander au Père tout-puissant d'être le gardien et le consolateur de votre foyer ? Oui, le Patronage complétait l'éducation commencée dans la famille, et je suis heureux d'affirmer qu'en vous il a bien rempli son œuvre.

Le poète a dit :

> L'homme est un ouvrier, la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Si la guerre n'était pas venue, peut-être qu'en vous voyant partir, ce matin, tous les deux, pleins de joie et d'espérance, quelques-uns diraient : « Ils sont jeunes, ils ne savent pas ; l'expérience leur viendra avec les épreuves... » L'expérience est venue, n'est-ce pas ? Pendant ces quatre années, Dieu seul a pu compter vos inquiétudes, vos préoccupations, vos souffrances. Vous êtes de la lignée des héros pour lesquels la France n'aura jamais assez de lauriers, jamais assez de souvenirs, jamais assez de gloire. Vous avez connu les nuits sans sommeil, passées à la belle étoile ; les jours sans pain, écoulés sous la pluie des obus ; les heures d'inquiétude, de retraite, quand l'ennemi avait enfoncé nos lignes... Vous avez senti la mort planer au-dessus de votre tête, et si la sinistre faucheuse vous a épargné, votre cœur a souffert cruellement de la perte de votre frère aîné et des amis qui ont été la rançon de notre victoire.

Dans l'avenir, vous ne pourrez éviter toute souffrance, toute épreuve, car c'est la loi de la vie. Du moins l'apprentissage est fait, et quand des heures sombres sonneront, vous ne serez ni surpris, ni démoralisé ; vous serez prêt à porter le choc, car tout votre passé a fait de vous un homme.

* * *

Mademoiselle, les circonstances ne m'ont pas permis de vous connaître autant que votre fiancé. Ce que je sais, c'est que jamais le cœur de notre ami ne se serait senti attiré vers le vôtre, s'il n'avait découvert en vous les qualités d'une compagne sûre. Vous serez pour lui l'épouse parfaite. Comme lui, vous vous êtes élevée dans le travail, et si nous interrogions les maîtresses qui vous ont occupée, toutes nous diraient qu'elles ne vous ont vu les quitter qu'avec regret. Comme lui, vous avez connu des heures d'épreuve, car une jeune fille qui doit s'élever sans les conseils et sans l'affection d'une mère, est vieillie avant l'âge. Comme lui, votre foi ardente a soutenu vos pas, et vous a gardée bonne, au milieu d'un monde mauvais.

Vous aimiez le même Dieu, vos âmes se ressemblaient, et c'est pour cela que dès le premier jour où vous vous êtes rencontrés, vous vous êtes en quelque sorte reconnus, et que sans retard vous vous êtes aimés pour toujours...

* * *

N'avais-je pas raison de vous dire que vous n'avez rien à redouter de l'heure qui sonne, mais bien plutôt que vous devez remercier Dieu de l'avoir si admirablement préparée?

En sa sainte présence, vous allez échanger vos serments. Jusqu'ici vous étiez libres, désormais vous ne serez plus qu'un; vous aurez les mêmes joies, les mêmes peines, les mêmes préoccupations, les mêmes désirs; vous serez la même vie.

Votre père, Mademoiselle, va compter un fils de plus, et pas l'un des moins respectueux, je peux l'en assurer. Vos parents, mon cher ami, auront une nouvelle fille, dont le dévouement égalera celui de vos aimables sœurs; et pour ce grand bienfait, tous ici nous demanderons au Dieu qui a protégé votre jeunesse, d'être le gardien, le soutien et la consolation du foyer qu'à l'instant même sa main divine va bénir. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XVIII

Saint Justin, le philosophe martyr

S. Justin est une des figures les plus attachantes de l'Eglise primitive. Né au commencement du second siècle à Naplouse, l'ancienne Sichem, près de laquelle se trouvait le puits de Jacob, il avait reçu de sa famille, grecque d'origine et païenne de religion, une éducation libérale très ornée. Nous voulons surtout insister sur les circonstances admirables qui accompagnèrent sa conversion. Tableau fidèle de l'état d'une âme éprise de vérité, on y voit par quels degrés successifs les natures élevées arrivaient alors à la vraie foi et comment le jour se faisait peu à peu dans leur intelligence avec de nouvelles recherches.

I

Lorsque se produisirent les événements dont nous allons parler, on traversait une époque d'un mouvement philosophique remarquable. D'autre part, la lumière chrétienne, jetant un peu partout ses rayons, commençait à pénétrer le monde de son influence salutaire.

Dans le but de connaître le bien par excellence, Justin résolut, en venant à Rome, d'interroger tous les maîtres, toutes les écoles du jour. Le stoïcisme, auquel il s'adressa d'abord, enseignait une doctrine en apparence très noble et qui, par la solution des problèmes relatifs à l'humanité, promettait le repos de l'esprit. Mais la vérité cherchée n'était pas là. « Le stoïcien, dit notre philosophe, dont j'ai fréquenté la société quelques mois, ne juge pas même la connaissance de Dieu nécessaire. Quoi d'étonnant? Il n'en avait aucune teinte, ni des premières notions de la morale. Or quand la conscience ne rencontre plus une volonté supérieure qui lui sert de règle, elle va bientôt du côté du vice[1]. » Justin le comprit et s'éloigna.

[1] *Oratio ad Græcos.*

Il consulta ensuite deux autres écoles fameuses : celles d'Aristote et de Pythagore. « Dans la première, nous dit-il encore, après une semaine, mon maître me pria de convenir avec lui des honoraires. Lorsque j'entendis cela, à l'idée qu'on pût enseigner la sagesse pour de l'argent, je quittai cet homme, indigne du nom de philosophe... » Là-dessus, « allant trouver un Pythagoricien, je lui exprimais le désir d'être admis au nombre de ses auditeurs et de jouir de son intimité. » Mais, à l'école de Pythagore, on ne recevait que les initiés, ceux qui déjà avaient acquis des notions préalables très longues de géométrie, d'astronomie et de musique. « Son seul mérite, ajoute Justin, était de prouver à merveille la fausseté des sectes rivales. J'ignorais d'ailleurs mille choses nécessaires, au dire du pédadogue, pour comprendre la science qui mène au bonheur, saisir les rapports intellectuels et contempler le beau dans son essence. Sans plus de formalités on me congédia. »

Poursuivant son but avec le courage que donne l'amour de la vérité, Justin interrogea pour finir l'école platonicienne, la plus célèbre de toutes. Ne se flattait-elle pas d'arriver à la compréhension du bien éternel? Enthousiasmé par un système qui lui faisait concevoir d'aussi riches espérances, Justin s'en entretenait assidûment avec un de ses maîtres renommés. « Je faisais chaque jour, dit-il, de nouveaux efforts et je comptais acquérir à bref délai une science accomplie de la nature divine. » En fait, la philosophie de Platon, si élevée par certains côtés, possède comme un reflet des Ecritures. Les Pères de l'Eglise, et après eux de nobles esprits l'ont étudiée avec charme : car l'idéal qu'elle place sous nos yeux semble déjà inspiré de cette parole des Evangiles : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Malheureusement, à côté de quelques pages de lumière s'en trouvent beaucoup d'autres, obscures, incertaines et même honteuses. Justin s'éloigna [1].

A vrai dire, au milieu de ces systèmes divers régnait la plus grande confusion. En les suivant, l'esprit flottait dans l'ombre, sans un fil conducteur qui pût lui indiquer la route : une âme droite et honnête n'y trouvait aucune satisfaction désirable. Il fallait à Justin une source plus pure.

II

Se promenant un soir sur les bords de la mer pour sa méditation accoutumée, Justin croyait être seul, quand, à une faible distance, il aperçut un vieillard, d'une physionomie pleine de douceur et de gravité. « Comment, lui dit-il, vous trouvez-vous ici? — Inquiet sur le sort de plusieurs de mes amis en voyage, je viens sur ces rochers explorer la haute mer, dans l'espoir de découvrir à l'horizon le vaisseau qui les ramène... Et vous-même, que faites-vous au milieu de cette solitude? — Pour moi, reprit Justin, je me plais à ces sortes de promenades, où, libre de toute distraction, je puis méditer à mon aise. » — La conversation s'engagea sur l'existence et les attributs de Dieu. Le vieil-

[1] Cf. Mgr Freppel, *Les Apologistes chrétiens au IIe siècle.*

lard, — un ange du ciel, — n'eut pas de peine à faire comprendre à son interlocuteur combien la philosophie païenne, même celle de Platon, était impuissante à éclairer l'esprit humain. « Si vous voulez, conclut-il, que les portes de la lumière vous soient ouvertes, prenez le livre des Prophètes [1]. » Ce fut son dernier mot.

Justin, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines, se mit aussitôt à parcourir, et avec une admiration grandissante, les pages inspirées, non seulement des Prophètes, mais des Evangiles, dont les éditions étaient déjà très répandues dans le monde romain. Tout ce qu'il y rencontre, la sublimité du langage, l'élévation et la magnificence de la doctrine, captive son âme. Ce qu'il avait vainement demandé aux écoles du paganisme et à la philosophie antique est là écrit en caractères divins. C'est comme le soleil qui brille à ses yeux après les ténèbres d'une longue nuit. Son intelligence trouve un charme incomparable à la lecture des plus belles scènes évangéliques, et met sa joie à en savourer la douceur. N'étaient-elles pas, du reste, exposées à tous les regards dans le spectacle de l'Eglise persécutée ? Justin, de sa maison bâtie près des thermes de Timothée, pouvait voir chaque jour les combats des premiers chrétiens. Leur noble attitude, la dignité extérieure de leur vie, la pureté angélique de leurs mœurs, les saintes profusions de leurs aumônes, le courage avec lequel ils affrontaient la mort, je ne sais quoi d'humble et de fier répandu sur toute leur personne imposaient plus que le respect. Il n'en fallut pas davantage pour convaincre son esprit. De là, il sortit, comme il l'avoue lui-même, vraiment philosophe : « *igitur ego et per talia evasi philosophus.* » On touchait alors aux dernières années du règne d'Adrien (117-138).

S. Justin converti donna le reste de sa vie au service de la vérité. « Cette perle précieuse, » ainsi qu'il l'appelle, il la défendra par la parole et par la plume contre les préventions populaires, contre les arguties des légistes, et en plaidant dans de magnifiques *Apologies* la cause des martyrs. Il devait d'ailleurs ensevelir ses jours dans la même pourpre et donner à Jésus-Christ le témoignage du sang. Nous n'avons pas l'interrogatoire que le préfet Burrhus fit subir à S. Paul ; mais le plus beau de ceux que nous ont conservés les annales de la primitive Eglise est celui de S. Julien. Interrogé par Rusticus, le maître de Marc-Aurèle, il prononça devant l'élite du patriciat et des lettres cette éloquente profession de foi : « Si je subis les supplices que tu m'annonces, j'espère recevoir la récompense promise au chrétien fidèle. — Tu penses donc monter au ciel ? — Je ne le pense pas : je le sais ! »

* * *

Nous voyons dans l'odyssée philosophique de S. Justin, — l'expression est de Mgr Freppel, — une peinture saisissante et prise sur le vif d'une âme tourmentée de vérité et faisant d'inutiles efforts pour l'atteindre. Ce fut, à l'aurore du christianisme où s'effectuait la transition du vieux monde au nouveau, la situation de beaucoup d'esprits. Après S. Justin, les Tatien, les Athénagore, les Clément d'Alexandrie quittèrent l'école de Platon pour venir humblement à celle de Jésus-Christ goûter dans la connaissance du dogme révélé la paix de la certitude.

Aussi bien, que de fois dans le cours des âges et sous le même manteau des philosophes, l'heureuse expérience tentée par le jeune martyr ne se renouvellera-t-elle pas ! Nous emprunterons deux exemples à l'époque contemporaine.

André-Marie Ampère, à qui l'on doit les fameuses découvertes de l'électricité dynamique, avait, avant de se convertir, lu Diderot, d'Alembert, Voltaire et toute l'*Encyclopédie,* approfondi la philosophie écossaise et s'était même aventuré dans les épaisses doctrines de Kant. Newman nous a également laissé dans son *Apologia* le récit immortel des hésitations d'une âme inquiète. En le voyant suivre tour à tour les sectes protestantes, méthodistes, puritaines, presbytériennes, pour demander ensuite le repos à la foi chrétienne, on croirait presque relire l'histoire de S. Justin.

XIX

LE MARTYR AU PRÉTOIRE

Le paganisme, dès l'origine de l'Eglise, s'était révélé persécuteur. S. Paul n'en avait-il pas fait la première épreuve, le jour où traversant une des plus brillantes cités de l'Asie-Mineure, il voulut planter une croix en face de la Diane d'Ephèse ? Depuis, et pendant trois siècles, les chrétiens ne cesseront d'être poursuivis. Une foule de circonstances d'ailleurs pouvaient les trahir, en les contraignant de prendre part à certaines cérémonies païennes sur les marchés, au forum, près des fontaines. Tout réfractaire était appelé au tribunal, et ce sont les scènes qui se produisirent à sa barre que nous voulons raconter d'abord.

I

A vrai dire, pour la plupart des causes, il n'y avait pas l'ombre de procédure. Le droit de se défendre soi-même contre un délateur ou d'emprunter pour sa défense le secours d'une voix autorisée, était refusé aux premiers fidèles, livrés entièrement à l'arbitraire du juge. D'ordinaire, l'accusé, après quelques heures de détention, encourt la peine de mort à brève échéance. « Etes-vous chrétien ? — Je le suis. » Et aussitôt, sans autre interrogatoire, la peine capitale est prononcée. « Quel Dieu adorez-vous ? — Le Créateur du ciel. » Il n'en faut pas davantage pour que le supplice ait lieu, aux applaudissements de la meute populaire. « Quelle est votre famille ? — Je suis l'esclave du Christ. » Cette réponse d'une âme fervente, inscrite à chaque page dans les annales des martyrs, amène toujours la mort immédiate.

« Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné ! » Ainsi faisaient les tribunaux de la Révolution : pour les prêtres et fidèles catholiques toutes les formes de

[1] *Oratio ad Græcos.*

procédure étaient abolies ; on ne les jugeait pas, on les supprimait [1].

Toutefois, quand il s'agissait de victimes plus illustres, afin de donner à la sentence prononcée contre elles une apparence de raison, le procès des martyrs s'ouvrait généralement par un débat.

Déjà, avant l'heure matinale, le prétoire est envahi. Entouré de son *officium*, c'est-à-dire de ses assesseurs et des bourreaux, le président gravit les degrés du tribunal. Sur l'autel, l'encens fume devant la statue de César ou de quelque divinité, et tout près gisent les instruments de torture dont on se servira pour soumettre les prévenus à la question. Ceux-ci, après avoir traversé une foule menaçante, arrivent en présence de la cour, préparés, exercés, selon l'expression d'Eusèbe, aux saintes luttes. Depuis longtemps, du reste, leur pensée s'en est occupée dans les mystérieuses retraites des Catacombes et devant les palmes gravées sur la sépulture des confesseurs. La veillée d'armes passée dans la prière et les chants, ils sont prêts.

L'audience s'ouvre. Autour du tribunal, de nombreux soldats et des *notarii,* tenant leurs stylets et leurs tablettes que des chrétiens achèteront à prix d'or. Une première fois on fait à l'accusé cette injonction : « Approche et sacrifie, *accede et sacrifica.* » S'il refuse, au mot *suspende* prononcé par le juge, les *spicatores* l'étendent brutalement sur le chevalet. Aussitôt on entend le bruit des membres qui se disloquent, et le sang jaillit jusque sur les tablettes où le greffier du tribunal note les paroles entrecoupées de la victime. Une seconde fois, le héraut répète l'injonction du juge : « *Accede et sacrifica,* approche et sacrifie, » et, sur un nouveau refus, la terrible parole est prononcée : *Vexa illum.* Les tortures se succèdent alors, variées, cruelles, barbares, s'il faut en croire le récit des témoins oculaires ou la copie même des interrogatoires relevée sur les actes officiels de la procédure.

II

L'empereur, la tête couronnée de lauriers et environné de ses satellites, présidait souvent en personne. Tantôt, c'est pour le chrétien la peine du chevalet : horrible instrument de douleur que l'on promenait sur les membres du patient, et qui, à l'aide de longues tenailles garnies d'ongles ou de crochets s'engrenant les uns dans les autres, déchirait, coupait ses chairs en morceaux. Tantôt, c'est le supplice des ceps : les pieds de la victime, enchaînés toute une journée dans des anneaux de fer et à forte pression, devenaient, le soir venu, une masse sanglante. Tantôt, ce sont les rigueurs du feu : on mettait un fer brûlant entre les doigts du martyr, on répandait sur sa tête du plomb fondu ou des charbons enflammés ; par un raffinement de cruauté on appliquait sur ses blessures des lames de métal rougies. Eusèbe nous parle des autels encore debout de son temps, où les martyrs, sommés d'y laisser tomber de l'encens, souffraient plutôt que leur main, chair et os, fût dévorée par les flammes [1].

Le cœur se soulève à la pensée des supplices employés au cours de l'interrogatoire prétorien et dans le but d'amollir le courage des confesseurs. On les frappait avec des lanières armées de pointes, ou avec des branches épineuses, à l'exemple de Jésus-Christ. Après avoir couvert leur visage de miel, on les exposait aux piqûres des mouches. On jetait du sel et du vinaigre sur leurs plaies saignantes. On les mutilait, soit en les couronnant de ronces, soit en leur coupant la langue, soit en leur crevant un œil. Un jour même, le bourreau, plus barbare que de coutume, enfonça inutilement le fer rouge dans les yeux sans lumière d'un jeune chrétien, aveugle de naissance. Quelquefois le martyr mourait épuisé par de trop rudes combats. Mais le plus souvent, comme si les licteurs savaient tout ce qu'un être humain peut souffrir, on le menait par une gradation savante jusqu'aux portes de la mort. Orné des traces ineffaçables de la torture, il regagnait ensuite sa prison pour s'y faire un sang nouveau [2].

Tant et de si pénibles détails nous le montrent bien : aucun sentiment de pitié ne battait sous la robe du juge ; c'était moins qu'une bête fauve.

Cependant nous n'avons pas encore tout dit. D'autres tourments plus délicats mettaient le martyr aux prises avec les honneurs, la piété familiale ou la vertu.

Lorsqu'un chrétien remplissait dans l'Etat une charge considérable, on le menaçait, s'il ne consentait pas à devenir apostat, de la lui supprimer, et, par le fait, de le priver du seul moyen d'existence requis pour sa famille et pour lui. Fonctionnaire occupant une haute situation ou soldat élevé à un grade supérieur, qu'il sacrifie aux idoles, il aura pour prix de sa trahison la faveur impériale ; s'il refuse, on lui ravit tous ses privilèges et tous ses titres. Comme aujourd'hui pour nombre de magistrats obligés de renoncer à leur avenir plutôt que de forfaire par l'application de lois injustes, les chrétiens étaient placés dans l'alternative douloureuse d'abandonner Dieu ou d'abandonner des emplois lucratifs, à l'armée, au prétoire, au sénat. Pour punir leur fidélité, on ordonnait même de vendre leurs biens, *res familiaris,* sans aucune réserve pour les droits des enfants.

Notre-Seigneur exprimait un détachement encore plus élevé, lorsqu'il disait à ses disciples : « Celui qui aime son père, sa mère, ses frères plus que moi, n'est pas digne de moi. » (Mt., x, 37). L'affection de la famille, les martyrs ont connu tout ce qu'il y a de cruel à fouler aux pieds ce sentiment en face du devoir. Symphorose (125), veuve de Gétulius, célébrait un jour avec ses sept fils sur le tombeau de leur père les saintes vigiles, quand elle fut amenée devant le tribunal de l'empereur. Adrien espérait triompher facilement de la résistance de cette faible femme. « Je n'ai qu'un seul désir, lui répond Symphorose : reposer auprès de

[1] Edmond Le Blant, *Les Chrétiens dans la société païenne,* 1885.

[1] *Histoire ecclésiastique,* année 309.
[2] Cf. P. Allard, *Histoire des persécutions,* t. II, passim.

mon époux immolé pour le nom de Jésus-Christ. » Et elle gravit le bûcher en présence de ses fils, qui, le lendemain, se montrèrent dignes de leur mère. A Rome également, en l'année 150, une autre mère non moins illustre, sainte Félicité, et ayant la même couronne d'enfants, tous dans la fleur de la plus brillante jeunesse, assiste à leur supplice. « Mes enfants, leur dira-t-elle pour les encourager, voyez le ciel : c'est là que les anges vous attendent. » Sainte Maura, revêtue de sa parure de mariage, accourt tout en pleurs au prétoire où l'on juge son époux ; puis, après l'avoir inutilement poussé à renier Dieu, elle demande à partager elle-même ses tortures. Rencontres attristees, prières des parents venant se joindre à la brutalité des geôliers, supplications désolées, ce fut assurément dans ces dechirements intimes, l'épreuve de la vertu mise à part, la goutte la plus amère du calice des martyrs.

De fait, souvent, les martyrs seront condamnés, non pas à la mort, mais au déshonneur : *ad lenonem potiusquam ad leonem*, dit Tertullien. Se faisant un jeu des pudeurs les plus saintes, le tyran allait prendre indistinctement ses victimes parmi les jeunes esclaves chrétiennes, alors si nombreuses à Rome, ou parmi ces jeunes filles de race consulaire qui alliaient à la splendeur de la naissance l'éclat de la fortune : telles sainte Lucie, sainte Potamienne, sainte Denyse, sainte Julienne, dont les figures admirables portent aujourd'hui sur nos autels la double auréole de la virginité et de la mort soufferte pour le Christ [1].

III

Les nobles réponses des martyrs achèvent de donner à leur interrogatoire un lustre incomparable.

Dieu était visiblement avec eux pour leur inspirer la plus fière liberté de langage. « Regarde bien nos visages, dit sainte Théodora à son bourreau ; tu nous reconnaîtras mieux, mes compagnes et moi, au dernier jugement. » Barulas, enfant de sept ans, meurt sous les regards de sa mère qui lui demandait : « Crois-tu toujours, mon enfant ? » — Et lui, d'une voix presque éteinte : « Oui, mère, oui, je crois, toujours, toujours ! » et jusque dans les douleurs de l'agonie il murmure encore les mêmes mots. On venait de célébrer les offices du dimanche dans la maison d'Eméritus ; surpris, le saint confesseur est déchiré par des ongles de fer ; mais tandis qu'à ses souffrances la multitude répondait par des railleries et des menaces, il disait : « Je t'en prie, ô Christ, viens à mon secours, donne-moi la force ! »

Avec le courage et la foi une confiance radieuse, sublime, éclate sur les lèvres des martyrs. Sainte Hilarie, saisie par les soldats au moment où elle répandait ses prières sur le tombeau de son époux : « J'ai pour tout une grâce à solliciter, leur dit-elle ; laissez-moi achever, puis vous ferez de moi ce que vous voudrez. » Une pauvre mère endurait les morsures du feu. « Aie donc pitié de ton enfant ! » lui crie le bourreau. — « Mon enfant aura Dieu pour protecteur et il me tarde de le voir immolé à sa gloire comme une hostie vivante. »

Les réponses des martyrs étaient surtout empreintes d'espérance. *Deo gratias*, voilà leur exclamation habituelle. « Hâte-toi, dit un des confesseurs de Scillium au tyran, hâte-toi de construire le bûcher pour que nous y montions. » Le diacre S. Vincent (304) est placé sur un lit de fer rougi au feu : « Ce que tu prétends détruire, mon corps, répond-il à son juge, est un simple vase de terre destiné à être brisé ; mais en moi réside une âme immortelle à laquelle tu ne saurais toucher. » — « Ne crains-tu pas les bêtes ? » disait le proconsul à un noble vieillard. Et celui-ci de répondre, avec un visage tout illuminé des rayons de la grâce : « Ordonne contre moi le supplice que tu désires. Je suis prêt. » Finissons par ce cri d'un enfant de treize ans dont la douce voix exclamait en s'adressant à son bourreau : « Me feras-tu bien mal ? » et qui ne cessa de prononcer le nom de Jésus jusqu'à ce que la hache du licteur ait fait tomber sa tête innocente.

De semblables accents laissent loin derrière eux les traits les plus admirés de l'héroïsme antique. A peine, dans le cours de leurs interrogatoires, trouve-t-on sur les lèvres des martyrs deux ou trois paroles indignées. Telle l'apostrophe de cette vierge d'Ancyre qui, soulevant son voile, disait au proconsul : « Peut-être as-tu une mère à la tête blanchie comme la mienne ! » Mais, en général, leurs réponses sont calmes, résignées. Ils vont à la mort avec vaillance, en récitant les versets d'un psaume, en chantant un hymne ou en priant pour leurs persécuteurs. Si, au milieu des tortures, quelque ombre de lassitude passait sur leur visage, un élan de foi plus vive dissipait bien vite pour le bourreau l'illusion du triomphe. Souvent, — et ce sera la récompense enviée de ces nobles athlètes, — une étincelle, en jaillissant de leur bûcher, tombera sur l'âme d'un geôlier, d'un soldat, d'un spectateur indifférent ou hostile, pour les amener à la vérité. Quelquefois même le notaire, après avoir écrit son rapport, ira se ranger parmi les accusés en s'écriant : « Je suis chrétien ! »

* * *

Lorsque S. Augustin lisait l'histoire des martyrs, il se disait à lui-même : « *Nonne poteris quod isti et istæ ?* Pourquoi ne pourrais-tu pas, pour ton âme et pour le ciel, faire ce que tant d'autres ont fait : enfants, vieillards, jeunes vierges ? » Cette parole de S. Augustin, il faut nous l'approprier. Encourageons-nous par le même spectacle à rester fermes dans notre foi ; à l'exemple des martyrs, de nos croyances ne rougissons jamais ; fallût-il, pour les garder intactes, sacrifier un intérêt éphémère, une misérable ambition, ayons le courage de ne pas hésiter.

[1] Franz de Champagny, *Les Antonins*, t. III, p. 50 et s.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

III

LA VOIE DE L'AMOUR (Jean, XV, 9-18)

Comment les Apôtres produiront-ils des fruits ? Par l'amour, qui rend tout facile et qui donne la joie du cœur.

Qu'ils aiment Dieu, et qu'ils s'aiment les uns les autres.

« Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous aime. Demeurez dans mon amour.

« Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour.

« Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. »

Il est infini, et infiniment tendre, l'amour du Père pour le Fils. Or c'est de cet amour que Jésus nous aime. Il aime aussi le Père infiniment; il le lui a montré en gardant ses commandements, et quels commandements ! de revêtir notre misérable chair, de nous instruire, quelle tâche ingrate ! de souffrir et de mourir !

« Demeurez dans mon amour ! » C'est lui qui nous adjure de l'aimer, comme il aime son Père, car « il demeure dans son amour. » Et pourquoi leur dit-il tout cela, pourquoi s'abandonne-t-il à ces effusions de tendresse, se répand-il en ces avis affectueux et pratiques ? C'est afin que leur joie soit complète.

Or, d'où vient la joie, dit Bossuet, si ce n'est d'aimer ? Quand on aime, on obéit pour plaire, et l'on trouve son bonheur à obéir. Mais en même temps la joie du Sauveur demeure en nous, la joie qu'il a eue d'obéir par amour, joie pleine et ineffable qui dilate et remplit le cœur.

La joie étant dans l'amour, on comprend le commandement qu'il a donné :

« Le commandement que je vous ai donné, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.

« Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime. »

Voilà le commandement « nouveau », qui forme la base de la loi nouvelle, *son commandement.* Nous devons nous aimer comme il nous a aimés. Et S. Jean développant cette idée dans sa première Epître, ajoute : « Nous avons connu l'amour à ceci : c'est que Jésus a donné sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères » (III, 16). Telle est la plus grande preuve de l'amour, « car personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime, » d'autant que ceux que Jésus aimait ne l'aimaient pas, au moins comme il les aimait, et même étaient ses ennemis. Il était donc l'ami de ses ennemis, et il n'a pas hésité à verser son sang pour sauver ses ennemis.

Tel est le précepte de la charité fraternelle. Celle-ci va jusque-là, jusqu'à nous sacrifier pour sauver l'âme non seulement de nos amis, mais de nos ennemis ; car ceux-ci nous sommes obligés de les aimer, et la mesure de notre amour, c'est d'être prêts à mourir pour assurer leur salut éternel. A plus forte raison devons-nous les secourir, leur faire l'aumône, leur communiquer nos biens, car « si quelqu'un possède les biens de ce monde et que, voyant son frère dans le besoin, il lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? Aimons donc, non point en parole, mais en action et en vérité. » (I Jo., III, 17).

Ne nous bornons pas à lui jeter un léger superflu qui ne nous coûte rien, mais donnons-lui ce à quoi nous tenons, privons-nous pour lui, faisons pour lui des démarches pénibles, souffrons pour lui. Cela nous paraîtra bien peu de chose si nous pensons à Jésus-Christ qui est mort pour nous.

* * *

Mais pourquoi devons-nous aimer le prochain, nos frères ?

1. C'est d'abord parce que nous sommes les *amis* du Sauveur :

« Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.

« Je ne vous appelle plus mes serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai appris du Père, je vous l'ai fait connaître. »

Nous appartenons à Jésus-Christ par droit de création et par droit de conquête. A ce titre nous sommes ses sujets, ses esclaves. Il nous a créés, rachetés, payés de son sang. Cependant il ne veut pas nous traiter comme tels, il nous traite comme *ses amis.* Le maître ne se révèle pas à son serviteur, à son esclave, il ne lui ouvre pas son cœur ; il lui signifie sa volonté sans lui expliquer la raison de ses ordres. Il commande : le serviteur, l'esclave, exécute.

Jésus agit tout autrement avec nous qui sommes ses amis. Il nous dit pourquoi il nous donne ses ordres et ses conseils. Il nous les donne parce qu'il en a le droit, parce qu'il nous aime, parce qu'il nous a apporté la preuve de son amour ; parce qu'il a versé son sang pour nous, afin que nous participions à son héritage. Il a bien le droit de nous commander, et quand il nous ordonne de nous entr'aimer, notre devoir est de lui obéir, non point par crainte, mais par amour ; non pas comme des esclaves qui tremblent sous la verge, mais comme des amis qui sont heureux de faire la volonté de leur souverain et grand ami. Tels sont les adorables secrets de la loi nouvelle.

Il nous a appris, comme aux Apôtres, la grande merveille de la bonté de Dieu, l'Incarnation ; les secrets du royaume des cieux. Il nous les a exposés dans ses lumineuses paraboles, où l'on trouve toujours une doctrine nouvelle, des aperçus nouveaux, des applications qui nous éclairent et nous guident. Il nous a découvert de la vérité divine tout ce qui nous est nécessaire, tout ce que nous pouvons en porter, et il nous demande en retour de nous aimer les uns les autres. Quelle ingratitude, quel manque de sens si nous le lui refusions !

2. Car, et c'est la seconde raison : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais *c'est moi qui vous ai choisis.* »

Nous lui appartenons donc non seulement par droit de création et de conquête, mais par droit d'élection. Ces paroles ont été premièrement adressées aux Apôtres, mais elles s'adressent aussi à chaque fidèle, à chacun de nous, car nous avons tous reçu des grâces de choix pendant toute notre vie, en commençant par le baptême, en continuant par les secours surnaturels qui nous accompagnent, nous soutiennent sans cesse jusqu'au terme éternel, jusqu'à la gloire qui doit couronner tous les dons de Dieu. Or, pour le récompenser de tant de miséricorde et de bonté, que nous demande Jésus-Christ ? Il nous demande de nous aimer les uns les autres du même amour pur, gratuit, généreux, dont il nous a aimés. Il n'y a que cela qui le touche personnellement, car nous ne pouvons lui faire du bien qu'en la personne de ses membres, qui sont nos frères ; et il nous a avertis que « ce que nous faisons aux plus petits, » aux plus humbles, c'est à lui que nous le faisons : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. » (Mt., xxv, 35-45).

« Celui qui aime son frère, dit S. Paul, accomplit la loi. » (Rom., xiii, 8). Tous les autres préceptes sont renfermés dans celui-là ; car il est clair que si nous aimons nos frères, nous ne les maltraiterons pas, nous ne leur prendrons pas leurs biens, nous ne dirons pas de mal d'eux.

Mais *dans quel but* Jésus-Christ nous a-t-il choisis ?

« Je vous ai choisis, afin que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure, et que mon Père vous accorde tout ce que vous lui demanderez en mon nom. » (Jo., xv, 16).

Jésus revient à sa pensée première : « Je suis la vigne et mon Père est le vigneron. » Nous sommes les branches de la vigne, les rameaux que taille et cultive le Père. Pourquoi les taille-t-il, les cultive-t-il, sinon pour avoir du fruit ? Nous devons donc rapporter du fruit, et un fruit durable, qui ne se gâte pas, qui demeure, qui soit éternel et qui réjouisse Dieu pendant l'éternité. Les Apôtres ont-ils assez rapporté de fruit, eux qui ont évangélisé et changé le monde, qui ont aimé leurs frères inconnus, dans tout l'univers, au point de souffrir pour eux toutes les peines, les fatigues et les travaux, jusqu'à verser leur sang, à l'exemple du Maître, « parce qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ! » Ils aimaient ces infidèles, ces païens, ces barbares, sans les connaître, sans que rien les poussât vers eux que l'amour de Jésus-Christ, que la pensée que Jésus-Christ les aimait, que le souvenir de ces paroles, de ce précepte.

Notre devoir est donc aussi de rapporter du fruit, le fruit de notre zèle et de notre amour, en faisant du bien à nos frères. Alors nous pourrons tout demander au Père qui est dans les cieux, il nous accordera tout. Il faudra toutefois que nous demandions « au nom de J.-C. » notre frère et notre médiateur nécessaire, car « sans lui nous ne pouvons rien ».

Mais à côté de l'amour, voici la haine, la haine du monde qui s'acharnera à stériliser nos efforts.

IV

LA HAINE (Jean, xv, 18-27)

« Voilà ce que je vous recommande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. »

Jésus ne se lasse pas d'insister sur ce grand commandement, parce que « celui qui l'observe accomplit toute la loi », mais aussi parce que, sur leur chemin, les Apôtres ne rencontreront que la haine, la haine du monde, la haine que le mal porte au bien, haine acharnée et injuste.

Il est bien doux d'aimer et d'être aimé. Après l'amour de Dieu c'est la seule douceur en ce monde. Mais qui donc nous aimera si nous ne nous aimons pas les uns les autres ? Car nous allons voir que nous ne rencontrerons que des ennemis.

Or ces ennemis mêmes, nous devons les aimer, avec la certitude qu'ils nous rendront haine pour amour. Il faut nous habituer à cette pensée d'aimer sans espérance, ce qui est dur. Or dans cette haine même, Jésus nous promet que nous trouverons une consolation, et même une jouissance. Il nous dit en effet : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. »

Comment Jésus peut-il être haï, lui qui est la bonté et l'amour, lui qui n'a jamais désobligé, offensé personne, et qui au contraire n'a fait que semer les bienfaits, les miracles, les bons conseils, les saints enseignements sur ses pas ? Il n'a été sévère que pour les Pharisiens, dont la conscience était un repaire de vices ; mais les Pharisiens eux-mêmes étaient détestés du peuple. Comment ont-ils pu séduire le peuple au point de lui faire crier : « Qu'il soit crucifié ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Mystère horrible de la perversion humaine, de la haine qui ne raisonne plus, ne voit plus, mais qui affole.

Mais puisque Jésus a été ainsi haï par le monde, c'est une consolation pour nous d'être enveloppés dans la même haine. « Le serviteur n'est pas au-dessus du maître » ; et c'est une jouissance intime, une jouissance profonde de sentir que, si le monde nous hait, c'est parce que nous sommes les disciples de Jésus-Christ, parce que nous professons sa doctrine pure et sainte, et que nous y conformons notre vie. Le monde d'ailleurs ne s'aime pas, ne s'estime pas, et il est divisé en tout point. Seule la haine réunit ceux qui sont à lui, la haine du bien, la haine de la vérité. Il n'aime que ce qui est pervers, dépravé et faux. Ecoutez d'ailleurs ces fortes paroles, qui sont si actuelles parce qu'elles sont éternelles :

« Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui », c'est-à-dire le mal, l'injustice, les paroles peu chastes, l'inconduite. « Mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. »

Pour le monde le chrétien est le grand gêneur. Ses paroles, ses œuvres, sa conduite, son silence même le condamnent, *contrarius est operibus nostris*. (Sag. II, 12). Le monde ne trouve en lui rien qui lui appartienne, rien qui les rapproche. Parfois le chrétien a vécu dans le monde, il a été bien venu, accueilli, applaudi, puis il a vu sa perfidie et sa malice. Dieu lui a envoyé une grâce de lumière, il l'a « choisi, enlevé du milieu du monde ». Ce départ brusque, cette séparation complète, ce changement de vie, le monde ne les pardonne pas, sa haine est irréconciliable.

« Mais il y a un monde dans l'Eglise même, dit Bossuet, il y a des étrangers parmi nous. On déplaît à ceux-là quand on vit et qu'on prêche chrétiennement. Ce monde est plus dangereux que serait un monde manifestement infidèle. ». Il trouve que les vrais chrétiens sont trop sévères, trop mortifiés. Ils ont une dignité de conduite qu'on prend pour de l'austérité ou de la fierté. Comme ils ne se plaisent point aux amusements mondains dont le péché n'est pas absent, on prétend que leur vie est triste, qu'ils manquent des qualités sociales, on les persifle, on les écarte, on les appelle dévots. Le monde ne voit rien à prendre pour lui dans leur conduite, aussi les blâme-t-il avec amertume. Par contre, il épargne ceux en qui il trouve quelque chose qui lui appartient, quelque chose de ses vices. Il les approuve, il les exalte, il les compare à ceux qui veulent rester irréprochables, il déclare que ceux-ci sont intransigeants, étroits, absolus et d'une vie difficile : ceux-là au contraire ont des idées larges, ils sont libéraux, tolérants, ils s'inspirent de la charité. Comme si l'on pouvait, par charité, autoriser ou faire le mal !

« Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront. »

Comme ces paroles sont consolantes ! dit S. Cyprien. « Si dans ce monde nous supportons des injures, si nous devons fuir, subir des tourments, le Créateur et Maître du monde en a subi de plus cruels, et il daigne nous en avertir par ces mots : Si le monde vous hait, souvenez-vous qu'il m'a haï le premier [1]. »

* * *

Et pourquoi cette haine irréductible ? « C'est qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé, c'est à cause de mon nom. » Le nom de Jésus est un signal de contradiction. Il rappelle la justice, la bonté, le sacrifice, la pureté, la sainteté, toutes choses que le monde ne comprend pas, ne pratique pas, n'admet pas. Alors toutes les passions s'ameutent et hurlent contre lui. Le monde ne connaît pas Dieu, il est l'ennemi de Dieu, au point qu'il ne veut pas que son nom soit prononcé, ce qui est monstrueux : le Créateur de l'univers et des âmes chassé des âmes et de l'univers ! Le monde a beau faire, Dieu resplendit dans ses œuvres, comme le soleil resplendit dans le firmament. Il rayonne dans les âmes, il leur parle et il est plus aimé d'elles que jamais, car chaque blasphème fait naître de multiples actes d'amour ; toutes les tentatives du monde pour organiser le silence autour du nom divin sont déjouées et stériles. Ses efforts sont et seront vains, mais il n'en est pas moins coupable. S'il n'a pas fait tout le mal qu'il voulait, c'est que Dieu ne l'a pas permis ; mais il a voulu le mal et il demeure sans excuse.

« Si je n'étais pas venu, ajoute le Sauveur, si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient point de péché ; mais ils n'ont pas d'excuse de leur péché. Si je n'avais pas fait des œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais ils ont vu mes œuvres, et cependant ils me haïssent, mon Père et moi. »

Il est venu, il a vécu avec les hommes, il a conversé avec eux ; ils l'ont vu au grand jour, jamais ils n'ont relevé en lui un défaut, une tache, une parole, un geste coupable. Il a été la bonté, la douceur, l'humilité. Chacune de ses démarches, chacun de ses pas a été marqué par un miracle, par un acte de miséricorde. Jamais ses ennemis n'ont formulé contre lui un grief, un reproche, un soupçon légitime. Il a passé en faisant le bien. Alors pourquoi sont-ils ses ennemis ? Comment peut-il avoir des ennemis ? Pourquoi, au moment même où il prononce ces adorables paroles, ses ennemis préparent-ils le complot de sa mort, le filet de la trahison où il se laissera prendre, parce qu'il le veut, afin d'accomplir sur le Golgotha la volonté du Père ?

« C'est afin de réaliser cette parole qui a été écrite dans leur loi : « Ils m'ont haï sans sujet, *odio habuerunt me gratis*. »

Ceux qui sont orgueilleux, hautains, méprisants, ceux qui n'aiment personne et qui ne font du bien à personne, ceux-là fournissent des sujets de haine. Mais Jésus qui était si bon, si accueillant, si doux et si aimable ; Jésus qui ne pouvait voir une misère sans que son cœur s'émût, sans la soulager ; Jésus qui avait compassion de la foule, qui pardonnait à Madeleine, qui apprenait à la Samaritaine à connaître le don de Dieu, qui délivrait la femme adultère et l'amenait, par sa miséricorde infinie, à se repentir, quel sujet de haine pouvait-il donner à ceux qui le haïssaient pourtant d'une haine féroce ? Fut-il jamais rien de plus injuste ? Et quel mystère insondable que celui de la perversité humaine dans cette haine du bien et du souverain Bien, passionnée et injustifiée ! Et s'il arrive qu'on nous haïsse sans sujet, sans raison, pour avoir fait du bien, comment nous en étonner et nous en plaindre ?

Cependant Dieu ne peut laisser le bien sans témoignage. Jésus « enverra son Saint-Esprit, qui rendra témoignage de lui, l'Esprit de vérité, » *Spiritum veritatis*, qui proclamera la vérité de sa mission divine par d'autres œuvres, d'autres miracles. L'Eglise conduite par l'Esprit-Saint, l'Eglise qui vit, qui résiste à toutes les persécutions, à toutes les révolutions des peuples et qui survit seule de tous les gouvernements depuis dix-neuf siècles, n'est-ce pas le plus grand des miracles ?

« Et vous aussi vous me rendrez témoignage, vous qui êtes avec moi depuis le commencement. » Tous en effet ont été ces témoins qu'il faut croire, parce qu' « ils se sont fait égorger. »

[1] *Exhort. mart.*, IV, 6.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 18 januarii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 26 janvier 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE RÈGNE DE DIEU. — II. Le règne de Dieu sur les esprits par la foi, 49.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XVII. *Septuagésime :* L'existence de Dieu prouvée par la raison, 52. — XVIII. *Sexagésime :* Le salut, 54.

Pour le Mercredi des Cendres. — Les pénitences forcées, 55.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XX. Les martyrs de Vienne et de Lyon, 57.

Allocutions de mariage. — II, 58 ; III, 60.

Courtes instructions pour la prière du soir. — V. Les persécutions, 61. — VI. Le Saint-Esprit, 63.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME
sur le règne de Dieu

II

LE RÈGNE DE DIEU SUR LES ESPRITS PAR LA FOI

Adveniat regnum tuum !
Que votre règne arrive !

Mes frères,

Pendant ce Carême, nous nous proposons de vous parler du règne de Dieu. Chaque jour vous dites, en récitant l'Oraison dominicale : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive !... » Vous demandez donc, m. f., nous demandons tous le règne de Dieu... Mais quel règne ?

Dieu règne sur la création tout entière, il en est le maître incontesté et souverain.

D'où vient tout l'univers, avec tous ses mondes, avec toutes ses forces, toutes ses splendeurs ? D'où viennent les astres qui roulent au-dessus de nos têtes, à travers l'immensité de l'espace ? D'où vient la terre qui nous porte, et tous les êtres qui la peuplent ?... Mais de Dieu, qui d'un mot de ses lèvres, ou plutôt d'un acte de sa volonté libre, a tout fait.

Et après avoir tout créé, croyez-vous donc que Dieu se serait retiré dans je ne sais quel splendide isolement, et aurait abandonné son œuvre à elle-même ?

Mais, m. f., c'est impossible. — On a dit autrefois de la monarchie constitutionnelle : « Le roi règne, et ne gouverne pas. » Dieu ne saurait, lui, se contenter d'un pouvoir réduit, partagé. Il règne et il gouverne, et par le fait, comme le disent nos Saintes Ecritures, les cieux, et non seulement les cieux, mais la création tout entière racontent sa gloire.

Mais, m. f., ce n'est pas ce règne-là que nous demandons quand nous disons : « Que votre règne arrive ! » On ne demande pas ce que l'on possède, et ce que personne ne saurait nous ravir.

C'est un autre règne que nous demandons. — Ecoutez bien, m. f. Chacun de nous est comme un royaume, un empire à part ; et ce royaume, cet empire, quoique venant de Dieu, étant l'œuvre de Dieu, ne lui est cependant pas nécessairement soumis.

Car, nous avons la redoutable faculté de fermer, si je puis ainsi dire, les portes de notre âme à Dieu, de lui en interdire les frontières.

Dieu frappe à la porte de notre cœur, *sto ad ostium et pulso,* il voudrait y entrer, et nous pouvons lui dire : « Vous n'y entrerez pas ! »

Aussi, m. f., en quoi consiste le règne de Dieu que nous demandons ? Il consiste à être le maître, le roi de notre âme qu'il a faite à son image et qui est libre ; il consiste à être le maître et le roi tout à la fois de notre esprit, de notre volonté et de notre cœur. En d'autres termes : Dieu règne sur nous quand nous croyons en lui, quand nous lui obéissons, quand nous l'aimons.

Aujourd'hui je vous parlerai du règne de Dieu sur notre esprit par la foi.

I

La foi se présente à nous sous deux aspects différents. — C'est d'abord la foi en tant que vertu théologale, et elle nous incline, comme vous le savez, à croire fermement toutes les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous propose de sa part. — Et puis, c'est la foi en tant que vertu pratique, et elle nous incline à nous fier à Dieu, à nous abandonner à lui, à son bon plaisir, en tout temps, en toute circonstance... Et vous allez voir que Dieu ne règne vraiment bien sur notre esprit qu'à la double condition de croire en lui et de nous fier à lui.

1. L'apôtre S. Paul écrivant aux Hébreux, d'un style large, élevé, prend les plus nobles accents pour leur rappeler que Dieu a parlé bien des fois, de bien des façons, non seulement à leurs pères par la voix des prophètes, mais encore à eux-mêmes par la voix de son Fils : *Locutus est nobis in Filio.* Je puis bien vous tenir le même langage.

Dieu nous a parlé. Il nous a parlé pour se révéler à nous, pour nous apprendre ce qu'il est dans sa vie intime, pour nous faire connaître notre origine divine et nos destinées éternelles. Il nous a parlé pour nous dire en nous montrant Jésus-Christ : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le... »

Et l'Evangile avec ses enseignements sacrés, qu'est-ce autre chose sinon la voix de Dieu venant jusqu'à nous, dans la voix de son Fils, et nous initiant aux mystères de l'autre monde ?...

Dieu nous a parlé. Nos Saints Livres, la Tradition nous gardent son Verbe qui est la vérité et la vie, et l'Eglise, dont la grande mission est de l'enseigner, de le porter, tel qu'elle l'a reçu, à toutes les nations, *euntes docete omnes gentes,* l'Eglise réclame que nous y croyions...

Et quand au milieu même des ombres qui nous environnent, ne pouvant pas, maintenant, dans les conditions de la vie présente, percer le mystère

des vérités de la foi, notre raison s'incline et qu'elle prononce cette grande parole de soumission et d'amour : « Je crois, Seigneur, *Credo, Domine,* » qu'est-ce qui arrive ?

Mais, vous le sentez bien, il arrive que Dieu règne sur nous, et qu'il devient en quelque sorte le maître de nos pensées.

Et quelle gloire pour lui !... Que les étoiles du ciel, dans les profondeurs du firmament, répondent à son appel, et que suivant la voie de lumière qu'il leur a tracée, elles lui disent : « Nous voici, *adsumus,* nous voici pour vous obéir, et publier votre nom en caractères de flammes ; » que les fleurs de la terre, qui sont ici-bas les sœurs des étoiles, envoient jusqu'au ciel le cantique et l'encens de leur corolle odorante ; que les vagues frémissantes se brisent contre les sables du rivage, et rendent ainsi hommage à la volonté qui leur commande de n'aller pas plus loin : *Huc usque venies ;* après tout, ce sont des forces aveugles qui obéissent, sans aucun mérite de leur part, à la puissance qui les mène... Mais une âme, mais un esprit qui, sur la seule parole de Dieu, ne comprenant et ne pouvant pas comprendre des mystères comme ceux de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, et tant d'autres qui composent le *Credo* catholique, une âme, un esprit qui dit librement : « Seigneur, je crois, et je crois tellement, avec une telle assurance, que je ferme les yeux, que je fais taire en moi tout ce qu'il peut y avoir d'orgueil et de révolte, et qu'au besoin je signerai de mon sang la foi qui m'anime et qui m'humilie à vos pieds ! » ah ! voilà, n'est-il pas vrai, un hymne, un cantique qui dépasse tous les hymnes et tous les cantiques de la nature ; et c'est pour Dieu, pour sa grandeur infinie, la plus belle gloire qu'il puisse attendre et recueillir de l'homme !...

2. Et si à cela, à cette foi intellectuelle nous en ajoutons une autre, celle que j'ai appelée une foi pratique, qui abandonne à Dieu pleinement, sans réserve, tout ce que nous sommes, c'est encore un rayon de plus à la gloire que je viens de dire, parce qu'alors notre foi se consomme dans l'amour et dans le sacrifice.

Rappelez-vous le patriarche Abraham. Dieu lui demande de lui immoler son fils unique. Quoi ! son fils, la chair de sa chair ! Est-ce possible ? Et cependant il n'hésite pas. Le bûcher est prêt, le couteau est prêt, et la main aussi du pere des croyants qui frappera le coup mortel... Rappelez-vous le saint homme Job, meurtri de mille blessures, accablé de deuils, couvert d'ulcères, sollicité au blasphème par ses amis et par sa femme elle-même, et ne trouvant, dans sa détresse, que des bénédictions pour Dieu : « Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé, que son saint nom soit béni ! »... Rappelez-vous S. Joseph s'abandonnant à la volonté divine, alors que tout est mystère pour lui, et qu'il est soumis à d'héroïques sacrifices !

Voilà la foi en Dieu. Eh bien ! je dis que nous ne pouvons rien de plus pour honorer Dieu. Pourquoi ? Parce qu'il ne s'agit plus seulement de croire à des vérités spéculatives, si obscures qu'elles soient, mais de se fier à Dieu quoi qu'il veuille de nous.

Et vous allez me comprendre. C'est une vérité de foi que Dieu gouverne le monde et chaque homme en particulier, avec autant de bonté que de sagesse. C'est une verité de foi qu'il dispose toutes choses, dans son amour infini, pour notre plus grand bien... Oui, mais si Dieu vous fait passer par de rudes épreuves ? Vous êtes père, vous êtes mère de famille, et il vous prend un enfant à la fleur de l'âge, un enfant qui eût été le soutien, la joie et l'orgueil de vos vieux jours. Il vous le prend, comme une pauvre mere que je connais, et dont le cœur saigne d'une horrible blessure, s'est vu prendre, il y a quelques jours, sa jeune fille si pure, saisie dans un affreux guet-apens et massacrée par d'infâmes criminels... Vous avez la santé, votre travail suffit à nourrir tous les vôtres ; et la maladie vient avec son cortège de maux, et votre foyer où tout semblait vous sourire n'est plus pour vous qu'un lieu de souffrances et de larmes... Vous avez la richesse, et c'est une ruine subite... Vous avez du talent, l'avenir s'ouvre devant vous plein de promesses, et c'est l'envie qui vous poursuit, c'est la calomnie qui s'attache à vous, et qui vous ferme toutes les carrières... Que sais-je ? m. f. Vous avez tout pour réussir, la naissance, l'éducation, le courage, la vertu, et partout vous ne rencontrez que la croix qui vous blesse, qui vous déchire, qui vous écrase... Qu'allez-vous faire ? qu'allez-vous dire ?

Ah ! je vous regarde et je vous écoute !... Et voici que, sans connaître les desseins de Dieu à votre égard, sans savoir pourquoi il permet que vous soyez traité ainsi, vous tombez à genoux et, les yeux fixés vers le ciel, au milieu de vos larmes et de vos sanglots, vous lui dites : « Seigneur, vous avez bien fait ! Je me fie tellement à vous que dussè-je en mourir avant le temps, je vous louerais et vous bénirais encore ! »

L'histoire raconte qu'Alexandre le Grand, malade, prit sans hésiter des mains de Philippe, son médecin, la coupe qu'on lui avait dit empoisonnée, et il l'avala d'un trait... L'antiquité n'a pu s'empêcher de battre des mains et d'applaudir à une pareille confiance qui honorait également et le roi qui la témoignait, et le médecin qui en était digne...

Et nous, m. f., quand sur une parole de Dieu nous renonçons volontiers, et de grand cœur, à des biens, à des joies que nous voyons, que nous touchons et dont la seule pensée, la seule approche fait tressaillir tout notre être, pour d'autres biens, d'autres joies que nous ne voyons pas, et qui nous sont seulement promises ; quand humiliés et broyés par la douleur, nous baisons de nos lèvres ardentes la croix qui nous meurtrit ; quand enfin épuisés de fatigues, de labeurs, n'ayant plus qu'un souffle de vie, arrivés à cette heure solennelle où,

entre le temps qui a fui et l'éternité qui commence, l'homme a de lui-même, et de toutes choses, des clartés qui ne le trompent pas, nous nous écrions avec la voix et les accents de l'apôtre S. Paul : « Je sais à qui je me suis confié, *scio cui credidi,* et je suis certain qu'il tiendra ses promesses » (II Tim., I, 12), — oh ! alors, Dieu règne, il règne pleinement, absolument, comme aucun roi n'a jamais régné, et sa gloire est portée au plus haut degré qu'elle puisse atteindre ici-bas...

II

Et maintenant, m. f., vous me permettrez de vous le demander : — Où en êtes-vous à ce sujet ? Est-ce que Dieu règne sur vous, sur votre esprit ?

Le grand désordre de notre époque, c'est l'impiété. Plus de Dieu, plus de ciel ni d'enfer, plus de religion, plus rien qu'un abject matérialisme qui fait du corps, avec ses voluptés sensuelles, le seul Dieu d'ici-bas. Et hélas ! c'est le vieux cri des Juifs déicides, cri de révolte et de haine qui retentit partout : « Nous ne voulons pas que Dieu règne sur nous ! *Nolumus hunc regnare super nos...* » Mais ce n'est pas le moment de me lamenter et de gémir sur les maux qui ravagent tant de consciences d'aujourd'hui, combien au-dessous même des consciences païennes !

Je veux plutôt ranimer votre foi, votre confiance, et leur donner assez de flammes, assez d'élan pour que vous fassiez un généreux abandon de tout vous-même entre les mains de Dieu.

Vous avez reçu la foi au baptême, et, ne l'oubliez pas, vous n'avez pas de plus cher trésor que la foi qui porte vos regards vers Dieu, vers les choses éternelles.

Sans doute, nous ne voyons pas Dieu, nous n'en avons qu'une pâle image, un pâle reflet, à travers la création, *per speculum et in enigmate,* disait S. Paul ; sans doute, nous n'entendons pas sa voix, nous n'en avons que l'écho, un écho lointain, dans nos saintes Ecritures. Mais c'est précisément pour cela que notre foi est méritoire ; c'est pour cela qu'elle nous grandit au-dessus de nous-mêmes, et qu'elle nous met, dans un sens vrai, sous la main et le règne de Dieu.

Au moment où Mgr de Ségur allait rendre le dernier soupir, un de ses fils spirituels lui demanda de se souvenir de lui, dans le ciel où il allait entrer, et de lui donner ainsi l'assurance que le ciel existe bien... A cette demande, Mgr de Ségur sembla sortir de son agonie, et tournant les yeux vers le fils de son âme, il lui dit : « Croyez, mon fils... croyez... » Ce fut sa dernière parole et il expira.

Mes frères, malgré les ombres et les ténèbres qui nous pressent de toutes parts dans notre pauvre pays, où la religion est traitée avec un si insolent mépris qu'on pourrait penser que c'est une tare chez les catholiques qui la gardent et la pratiquent, — oui, malgré tant d'hostilité et de haine, ou plutôt à cause même de cette hostilité et de cette haine, croyez plus que jamais en Dieu. Et s'il en est qui le blasphèment, s'il en est qui le renient, au point d'aller chercher dans les loges maçonniques des faveurs qui peuvent bien flatter leur amour-propre, mais qui déshonorent leur caractère, vous du moins, faites-en, par votre foi, le roi acclamé et béni de votre âme.

Et non seulement, croyez, m. f., mais ayez confiance en Dieu. — Certes, à voir ce qui se passe aujourd'hui, à voir comment les ennemis de Dieu et de l'Eglise, par une fortune inespérée, ont pu réussir dans leurs desseins, et devenir, par la complicité du peuple lui-même, les maîtres dans un pays où la religion, depuis tant de siècles, avait jeté de si profondes racines, on serait tenté de s'écrier : « Où est donc Dieu ? Que fait-il ? »

Où est Dieu, m. f. ?... Mais, soyez-en sûrs, il est avec les innocents qui sont frappés, avec les justes qui sont mis à l'écart, dédaignés, calomniés... Il est avec les religieux et les prêtres, qui portent le poids de la persécution... Il est avec les chrétiens fidèles à la foi de leurs pères et qui pâtissent, dans ce vilain monde où nous sommes, de leurs convictions et de leurs pratiques religieuses... Il est avec vous, mes frères, qui l'aimez et le servez, aussi bien et plus encore dans l'épreuve, dans la douleur et les larmes que dans le succès et la joie...

Et qu'est-ce qu'il fait ? Mais ne sentez-vous pas que sa justice s'est déjà manifestée, et qu'elle a déjà opéré de terribles reprises sur les blasphémateurs de son nom, et les violateurs de sa loi ? Et ce n'est pas fini... Ne sentez-vous pas qu'il y a tout autour des victimes de l'impiété triomphante, un respect, une vénération qui grandit, et qui les venge déjà des affronts subis, des vexations endurées et des larmes versées ?

Où est Dieu ? Et qu'est-ce qu'il fait ?... Mais je vous le demande, m. f., est-ce que vous voudriez échanger, si le choix vous en était donné, votre pauvreté, votre obscurité, les soucis et les tourments de votre vie de travail et de fatigue, contre la fortune, le luxe et les honneurs de ceux qui ont dans leurs mains sacrilèges les biens et les libertés de l'Eglise ? Non, n'est-ce pas, mille fois non ! Et pourquoi ? Mais parce que vous avez la foi et que vous savez bien que, quoi qu'il arrive, tôt ou tard, le dernier mot restera à Dieu...

Ayez donc confiance, m. f., et abandonnez-vous à Celui que nous appelons du doux nom de Père... Abandonnez-vous à Lui pour qu'il règne sur vous...

Si quelqu'un de vos amis vous disait un jour : « Je me fie tellement à vous que je vous abandonne tout ce que j'ai de plus cher au monde : ma fortune, ma famille, mon honneur, ma vie, » est-ce que vous ne seriez pas émus, remués jusqu'au fond de l'âme ? Est-ce que vous songeriez jamais à trahir la confiance qu'on aurait mise en vous ?

Ah ! je vous entends bien, et vous protestez que non ! Et cependant vous qui êtes si faibles, si changeants, si accessibles à toutes les tentations qui peuvent assaillir le pauvre cœur humain, qu'êtes-vous en comparaison de Dieu ?... Et vous auriez peur, vous trembleriez de vous en remettre, vous

et les vôtres, à Lui qui est la puissance et l'amour infini? Et vous vous plaindriez, jusqu'au murmure, de passer par le deuil, les larmes et toutes les souffrances de cette vie, alors que ce sont ces larmes et ces souffrances mêmes d'un jour qui font votre dignité et votre grandeur, et qui vous vaudront une éternité de gloire! *Momentaneum et leve...*

Laissez-moi donc vous le dire et vous le répéter encore, tant j'ai la conviction que si je plaide, en ce moment, la cause du règne de Dieu, je plaide aussi la cause de votre propre bonheur : abandonnez-vous joyeusement à Dieu. Faites comme l'enfant qui prend la main de son père et qui s'en va tranquille : prenez la main de Dieu, cette main qu'il vous tend pour vous conduire, et par quelque route que vous marchiez, soyez sûrs que vous serez toujours au chemin de la lumière, de la paix, de l'honneur et du ciel.

« A la garde de Dieu ! » disaient nos pères quand ils entreprenaient un voyage, une expédition, et qu'ils avaient besoin d'autre chose que des seules ressources qui sont en nous-mêmes. Que ce soit aussi, sur vos lèvres chrétiennes, dans toutes vos affaires, surtout dans les plus délicates, les plus compliquées, les plus épineuses, le cri de votre foi : « A la garde de Dieu ! »

* * *

Vous avez sans doute lu dans les journaux qu'une jeune fille de 20 ans s'est donné la mort, comme tant d'autres, hélas ! Mais celle-ci, avant de mourir, a écrit ces mots qui expliquent sa détermination fatale : « J'aurais voulu avoir assez de foi pour demander pardon à Dieu. »

La foi a donc manqué à cette pauvre enfant. Elle l'avait eue cependant, aux jours bénis et radieux de son enfance ; elle l'avait eue et elle s'en souvenait. — Mais on la lui avait prise, on l'avait éteinte dans son âme... Qui ? — Je ne le sais pas. Mais ce que je sais bien, c'est qu'elle en est morte...

Mes frères, vous qui avez la foi, gardez-la précieusement chez vous, dans votre maison, pour que Dieu y règne ; et là où Dieu règne, on goûte, au milieu même des larmes, le charme de sa présence, et, comme S. Etienne lapidé qui voyait les cieux ouverts sur sa tête, *video cœlos apertos,* on tressaille de la joie de monter près de lui et d'être associé à sa gloire éternelle. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XVII

Septuagésime

L'EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR LA RAISON

Credo in unum Deum, creatorem cœli et terræ.
Je crois en Dieu le créateur du ciel et de la terre.

Mes frères,

L'existence de Dieu repose sur des preuves multiples. Les unes sont tirées de la connaissance de l'absolu, des idées universelles et nécessaires ; d'autres procèdent des phénomènes de la conscience et de l'observation du moi ; d'autres encore viennent de ces aspirations, de cette tendance au bonheur qui fait le fond de notre être. Mais l'existence de Dieu ne se déduit pas moins, et avec une égale certitude, du principe de causalité : les lois immuables, uniformes, qui régissent le monde, exigent nécessairement à l'origine du monde un acte créateur. « L'existence d'un Dieu créateur, disait Mgr d'Hulst, c'est là le grand, j'allais dire l'unique débat entre nous et la libre-pensée moderne [1]. » Il importe donc d'en exposer la preuve.

I

Il n'y a pas d'effet sans cause.

La matière existe. Je la vois, je la touche par un contact intime, soit en la heurtant du pied, soit en exerçant sur elle mon activité. Ne s'agirait-il que d'un grain de sable ou d'un atome, mon esprit en cherche la raison et se demande d'où ils viennent. Non seulement la matière existe, mais elle est mouvementée, vivante : depuis le ver qui rampe sur la terre jusqu'à l'étoile qui brille au sommet du ciel, dans les couches profondes et obscures de l'Océan, à tous les degrés de la création, la vie abonde. Elle nous apparaît avec une forme déterminée et de plus en plus intense, à mesure que nous nous élevons dans l'échelle graduée des êtres. Tout cela évidemment demande une cause.

Cette cause, doit-on l'attribuer au hasard ? Fénelon, au commencement de son *Traité de l'existence de Dieu,* transporte son lecteur dans une île déserte, où celui-ci rencontre une statue. Après l'avoir examinée, il se dit : « Sans aucun doute, des hommes ont passé en ces lieux, je reconnais dans la délicatesse et la beauté imprimées à cette œuvre la main d'un habile sculpteur, et si quelqu'un osait me répondre : Mais non, personne ne l'a faite, elle est née spontanément ! devant une telle opposition, une pensée me viendrait à l'esprit : Cet individu est malade. » L'univers manifestement n'a pas jailli du hasard.

L'homme en serait-il l'auteur ? La variété de vie que recèle l'univers et qui charme les géologues révèle une puissance d'activité admirable, mais combien supérieure aux forces humaines ! Il y a là pour nous une limite infranchissable. Les merveilles les plus ravissantes sont peut-être celles que nous offre le monde des insectes. Or, la production d'un insecte nous échappe, comme la production d'un rameau de verdure ou d'un épi de blé.

N'allons pas croire davantage l'univers fait de lui-même. Avant d'exister, il était le néant, et le néant qui n'est rien ne saurait devenir la source de l'être. « Le monde s'est fait tout seul ! » Autant vaudrait dire que pour naître la fleur n'a pas besoin de semence et que la mort peut produire la vie. Vouloir expliquer le monde par le seul jeu des énergies naturelles, par une simple juxtaposition d'atomes agrégés les uns aux autres en vertu des

[1] *Mélanges philosophiques,* 3e vol., p. 179.

lois de l'attraction ou des affinités de la chimie, c'est aller contre le simple bon sens.

Ainsi, au point de départ des choses, il faut un principe, une cause primordiale de toutes les existences contingentes, en un mot, une volonté créatrice. Aussi bien, le mouvement spontané est un acte contraire à la nature d'une substance passive, et l'on n'a jamais vu un corps solide se mettre en mouvement sans une impulsion. Quels que soient donc les efforts de l'athéisme pour tout expliquer sans une intervention divine, quels que soient même les progrès des sciences, dans cent mille ans comme aujourd'hui, malgré la série des évolutions de Darwin, Dieu ne cessera d'apparaître comme la cause nécessaire à l'œuvre initiale de la vie. Si Dieu n'existait pas, le monde dormirait encore dans un éternel sommeil.

II

Il y a un Dieu : car dans la nature se manifeste l'ordre, l'harmonie.

Si, franchissant le seuil d'une maison, vous trouvez tout à sa place, orné et décoré avec soin, la conclusion pour vous, c'est qu'un maître a présidé à ces divers arrangements. Si, conversant avec un homme, — Newton, le premier, je crois, en a fait la remarque, — vous apercevez une suite dans ses paroles et dans ses pensées, vous prêtez à cet homme une âme intelligente. Le même raisonnement s'impose relativement au monde, où, suivant le mot profond de l'Ecriture, tout a été fait avec nombre, poids et mesure, *cum numero et pondere et mensura*.

Sur la terre, les alternatives si sagement réglées du jour et de la nuit, la succession harmonieuse des saisons, le mécanisme qui préside au développement des plus humbles êtres, les combinaisons savantes d'une simple fleur, dans chaque plante la symétrie la plus étudiée avec une variété infinie de découpures et d'ornements : toutes ces merveilles qui nous ravissent, c'est l'ordre.

A la surface de l'océan, le flux et le reflux des ondes, leurs agitations périodiques et mystérieuses, les flots obéissant à une loi écrite sur le sable du rivage et respectant la limite qui leur a été tracée : c'est l'ordre.

Dans les champs infinis de l'espace la vaste profusion des globes lumineux : le soleil suspendu à la voûte céleste, pareil à une lampe de feu, ces astres qui règlent le temps du labour et celui de la récolte, tout le mouvement qui entraîne le monde sidéral dans la plus juste mesure, sans que les observations astronomiques aient pu découvrir depuis tant de siècles le moindre dérangement : c'est l'ordre.

On croirait, à voir l'univers, une machine d'une rare complexité, avec pour chaque rouage une destination spéciale. Plus on l'étudie, plus on y reconnaît une géométrie admirable.

Mais que dire de l'harmonie qui règne spécialement dans les êtres à impressions sensibles ? A la fin du XVIIIe siècle, un prêtre échappé aux rigueurs de la Révolution, Latreille, le précurseur d'Henri Fabre, devenu par ses travaux le législateur de l'entomologie, nous a laissé sur la constitution et les mœurs des insectes les notes les plus intéressantes [1]. Un simple infusoire, et ils sont des milliers dans une goutte d'eau, jouit d'un organisme parfait. Vous voyez de l'ordre dans un vermisseau, dans une monère ; l'étude même d'une cellule a ce qu'il faut pour occuper la vie de plusieurs générations de savants.

Ici encore tout esprit attentif remonte nécessairement à un ordonnateur suprême. Pas plus qu'un tourbillon de vent, agitant un amas confus de pierres et de sables, ne saurait préparer les parties d'un bel édifice, le monde ne peut être le produit de forces aveugles, inconscientes. S'élevant des harmonies et des grandeurs qu'il nous révèle à la grandeur absolue, la saine raison proclame qu'une telle justesse de rapports, qu'une disposition aussi régulière est le fruit d'une pensée, en d'autres termes, que la sagesse divine a présidé à la constitution des êtres. C'est là presque une vérité mathématique.

III

L'existence de Dieu résulte enfin, à s'en tenir à la preuve expérimentale, de l'ensemble des beautés naturelles.

Le beau attire ; quelle que soit la forme où il se présente, nous l'aimons instinctivement. Pourquoi ? Le beau, on l'a dit, n'est-il pas la splendeur du vrai ? Habitués que nous sommes à vivre dans un perpétuel contact avec la nature, nous ne songeons peut-être pas à en goûter les charmes : ils n'en existent pas moins.

Tout autour de nous, dans les tissus inimitables des rameaux et des feuilles, il y a mille petites choses qui, selon le mot de S. Léon, remplissent d'admiration une âme sincère. Une ruche d'abeilles, l'aile d'un papillon, une simple toile d'araignée si merveilleuse de finesse, une fleur avec sa robe de velours et de soie sont des chefs-d'œuvre. Encore chaque fleur a-t-elle son teint, et dans une même couleur vous voyez une diversité de nuances qui étonne. Le printemps avec le riche décor des bois et des prés ; l'été, les moissons jaunissantes que votre charrue a préparées ; l'automne surtout, la saison la mieux aimée des peintres et des poètes pour son éclat ; l'hiver avec ses belles fleurs de glace et ses cristaux de neige aux formes si variées, nous offrent la plus gracieuse éclosion de vie physique. Jusque dans les productions de la terre inculte il y a une beauté.

Et si de la terre où nous marchons nous élevons les yeux vers le ciel, quels horizons ! quels feux ! quels mouvements dans tous ces corps, en apparence voisins les uns des autres, et, néanmoins, séparés par d'immenses intervalles ! Les premières couleurs de l'aurore, le soleil, la superbe parure de son coucher quand déjà il baisse à l'horizon et que les nuages se frangent d'or et d'argent, ces mil-

[1] Cité par le P. Lodiel, *Nos raisons de croire*, p. 411.

liers de constellations radieuses qui, le soir, scintillent dans le firmament : tout cela nous apparaît comme une œuvre d'art merveilleuse.

En face de telles beautés, oserais-je faire à un homme d'esprit l'injure de lui demander quel en est l'auteur ? Quand je contemple le dôme d'une splendide cathédrale ou que j'arrête un regard admirateur sur la Madone d'un peintre célèbre, mes lèvres murmurent les noms de Fra Angelico, de Michel-Ange ou de Raphaël ; de même, devant les spectacles grandioses de la nature, ma pensée et mon cœur montent aussitôt vers Dieu. C'est que, entre la beauté et la vérité il y a une relation nécessaire : le manteau de gloire dont s'enveloppe l'univers n'est qu'un rayon de l'excellence divine.

A le contempler, toute âme qui a le sens du beau, nécessairement ravie, tombe à genoux, adore et bénit. Les œuvres de la création semblent lui dire ce qu'elles disaient déjà à S. Augustin : « *Ipse fecit nos et non ipsi nos*. Le Seigneur seul nous a faites ; il a imprimé en nous quelque chose de sa perfection, et nous sommes par rapport à Lui comme la copie à l'original, comme le rayon au foyer. » Oui, il faut bien en convenir, tant de splendeurs portent le sceau d'une puissance infinie : pour tout esprit libre et d'une réflexion un peu exercée, elles sont une preuve sans conteste de l'existence de Dieu.

* * *

C'est en traitant la même vérité qu'un grand orateur s'écriait : « O Dieu, si tu n'étais pas, où iraient les prières des saints ? où iraient les extases sublimes des âmes qui rêvent l'idéal ? où iraient les dévouements et les sacrifices des cœurs généreux ? où irait le sang des martyrs du devoir ? où iraient les plaintes et le dernier espoir de la justice opprimée ? où iraient les larmes des abandonnés ? Au néant ! au néant ! Non, non, cela n'est pas possible ! [1] ». Dieu existe, nous en avons la certitude absolue.

Mais cet Etre souverain qui a créé tant de merveilles d'ordre et de vie, n'est pas un Dieu abstrait, son nom fait palpiter notre cœur, nous lui donnons le doux nom de *Père*. Aimons-le, mettons à son service tout notre zèle, et pour prix de notre fidélité, nous le contemplerons un jour, non plus sous le voile des créatures, mais dans la lumière de sa gloire. Ainsi soit-il.

XVIII

Sexagésime

LE SALUT

Salva animam tuam.
Pensez au salut de votre âme.
(III Reg., I, 12).

Mes frères,

Si Dieu nous a créés par un acte de puissance, sa volonté est que l'ouvrage de notre salut dépende de notre libre arbitre, au moins que nous en partagions le travail avec Jésus-Christ, médiateur suprême des hommes. Nos prières unies aux prières de Jésus-Christ, nos œuvres sanctifiées par ses œuvres doivent appliquer la grâce rédemptrice. Aussi bien il n'est pas pour l'homme d'intérêt comparable à celui de son éternité.

I

Lorsque nous voulons juger de l'importance d'une affaire, nous la mesurons aux conséquences qui en découlent. Un homme, atteint d'une maladie peut-être mortelle, considère comme chose importante d'en éloigner le péril. Pour un voyageur qui passe à travers des chemins difficiles, bordés de précipices, c'est chose importante de marcher d'un pas prudent, afin d'éviter toute chute meurtrière. Mais ici, dans la question du salut, de quoi s'agit-il ? Non pas seulement d'éviter une maladie dangereuse, ni de faire un voyage où les écueils sont redoutables, mais de faire le grand, le suprême voyage de l'éternité.

Que tout se passe sur la terre au gré de nos désirs, et que nous y goûtions mille jouissances, cela n'est pas nécessaire. Sauver notre âme, voilà la question capitale. Le reste : affaires, projets d'agrandissement ou de fortune, quand on met ces préoccupations en parallèle avec notre fin dernière, elles sont comme des jeux d'enfants auxquels l'âme illusionnée a donné des noms sérieux. Séduits par leur apparence spécieuse, ceux qui s'en occupent se mettent en mouvement avec des riens.

Sur la scène mobile du monde où nous paraissons et disparaissons tour à tour, les uns montent, les autres descendent, suivant le cours des événements. Mais après tout, « que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? *Quid prodest ?...* » (Mt., XVI, 26). Les intérêts du monde s'arrêtent au bord du sépulcre. Notre destinée, elle, va au-delà ; et cette destinée, il faut que nous l'atteignions en nous sauvant, ou que nous nous en séparions en nous damnant. Si je me sauve, le ciel est à moi, et il ne me sera jamais ravi ; au contraire, si je me damne, l'enfer avec ses douleurs deviendra mon éternel partage : car mourir, c'est d'une vie courte et fragile passer à une vie impérissable, c'est sortir du temps pour entrer dans l'éternité.

Puisqu'il en est ainsi, quelle ne doit pas être notre vigilance ! De tout ce qui peut captiver notre cœur, de tous les périls avec lesquels on se familiarise dans le monde, et Dieu en sait le nombre et la méchanceté, il faut nous écarter. Bref, il convient, dans l'affaire de notre salut et pour un passage dont les suites sont irréparables, de montrer un zèle au moins égal à celui que nous donnons à nos intérêts. Si on visitait notre cahier-journal, on y lirait : Un jour, j'ai acheté tel héritage ; un autre jour, j'ai mis en rente telle somme ; et pour notre âme, hélas ! du commencement de l'année jusqu'à la fin, nous n'avons pas employé un quart d'heure ou à peine avons-nous accompli la moitié de nos devoirs !

[1] Monsabré, *Conférences*, t. III, p. 157.

II

La question du salut est impérieuse, et elle est pressante.

Qu'est-ce que la vie ? Un souffle qui disparaît, un voile dont chaque instant déchire quelque lambeau, une ombre qui passe. Cinquante années, peut-être déjà évanouies, sont là pour nous dire la brièveté de notre existence. De beaucoup parmi ceux que nous avons connus, il faut répéter avec le Psalmiste : « Je les ai vus ; je n'ai fait que passer, je suis revenu sur mes pas, je les ai cherchés, ils n'étaient plus. » (Ps., XXXVI, 36). Ah ! insensés ceux qui ne profitent pas de tous les moments pour sauver leur âme !

« Plus tard, dites-vous... Je n'ai pas le temps ! » En disposant ainsi de vos années comme si vous en étiez le maître, vous oubliez qu'il n'est pas une minute en votre pouvoir. Le plus souvent la mort nous enveloppe « comme le lacet enveloppe l'oiseau, » et, aujourd'hui, avant que le soir ne vienne, elle peut nous dire soudain : Me voici !

« Plus tard, mes affaires d'abord. » Dans la pensée du pécheur, tout est arrangé, prévu. Pour des richesses qui périssent avec nous et souvent avant nous, on se donnera mille peines, mille soucis ; pour son âme on ne fera rien. Il y a quelques années mourait un grand industriel qui raisonnait de la même façon, et voilà qu'un jour on le trouva mort à son bureau, tenant encore entre ses doigts glacés la plume avec laquelle il venait de relever ses comptes. De toutes ses affaires une seule avait été négligée ; malheureusement c'était la plus grave. Qui perd sa fortune, ses amis, peut retrouver une autre fortune et d'autres amis : il n'en va pas ainsi de notre âme.

« Plus tard, quand je serai malade. » Sans doute, dans une dernière maladie, et jusqu'à l'heure dernière, Dieu frappe à la porte et n'attend du pécheur, après tout, qu'une larme de repentir. Cependant, supposé qu'après une vie livrée au désordre, Dieu nous laisse le temps et les moyens de nous reconnaître, est-ce un renoncement libre au péché que celui qui se fait dans un état désespéré ? a-t-il une valeur morale suffisante ?

Il est donc sage, souverainement sage, de penser constamment à son salut, sans rien abandonner au hasard : dès le jeune âge aussi bien que dans la force des années, et plus encore à l'arrière-saison, quand il se fait déjà tard et que l'éternité approche. Pourquoi dire : « Demain ! demain ! » Avons-nous passé un contrat d'assurance avec la mort, et Dieu ne peut-il pas, cette nuit même, appeler à son tribunal notre âme oublieuse et ingrate ? La mort subite survient chaque année pour l'un ou pour l'autre. Aucun de nous n'est à l'abri de ces catastrophes qui arrivent et ne laissent pas toujours les chances d'un acte de contrition.

Oh ! notre âme, ne l'oublions pas ! « Jour de la mort qui englobe tous les jours ; jour qui compte pour chaque jour et qui chaque jour compte double : pour le temps et pour l'éternité, pour la durée changeante et pour la durée immuable, pour les deux mondes : le visible et au-delà l'invisible,... sois-moi propice et ne me juge pas d'un jugement sévère. Ton tribunal est toujours en instance dernière ; ton autel est toujours dressé pour le sacrifice final... Instant secret, instant de mystère, instant qui viendra comme un voleur, a dit le Maître, toi qui termines et commences tout, sois pour moi le rendez-vous dont Dieu disposa avec amour. Que je te prépare sans cesse, que je t'accueille doucement, que je te vive pleinement, que je t'offre méritoirement, que grâce à toi se réalise pour ma destinée ce qu'a dit le prophète royal : « Vous lui avez accordé, Seigneur, le désir de son cœur et vous n'avez pas trompé la demande de ses lèvres... Il a sollicité la vie, et vous lui avez donné des jours sans fin, durant les siècles des siècles. (Ps., XX, 35) [1]. »

* * *

Je finis par ces graves paroles d'un vieil orateur : « N'attendez pas pour vous convertir le temps à venir : c'est la pénitence des mal avisés. N'attendez pas la vieillesse : c'est la pénitence des obstinés. N'attendez pas la mort : c'est souvent la pénitence des réprouvés. »

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

LES PÉNITENCES FORCÉES

Mes frères,

Nous commençons aujourd'hui le Carême, qui est le temps de la pénitence. Je vous invite donc à méditer un instant sur une manière de faire pénitence qui convient à tous : il s'agit des pénitences forcées.

Oui, m. f., il y a des pénitences forcées. Si le Bon Dieu nous demandait notre avis, nous mènerions une vie sans nuage, à l'abri de tout ce qui peut contrarier ; l'âge d'or règnerait sur la terre, aucun fléau n'y manifesterait sa présence odieuse, tout le monde aurait et, nous les premiers, nous aurions une santé florissante et l'on ne connaîtrait ni la maladie, ni les infirmités, ni la vieillesse.

Ce rêve peut se réaliser... dans quelques romans à bas prix... Il aurait pu se réaliser si le premier homme n'avait point péché, ni nous non plus qui sommes ses enfants. Mais... mais... la vie n'est pas un roman, et nous sommes tous pécheurs.

En conséquence, il y a de par le monde beaucoup d'objets qui mortifient, il y a des fléaux qui affligent l'humanité, il y a la maladie, il y a la mort.

Réjouissons-nous-en, m. f., car tout cela est pour notre bien, si nous savons en profiter. Voyons comment.

* * *

« Il faut bien vouloir ce qu'on ne peut pas empêcher, » dit la sagesse humaine, et ce n'est pas si sot que cela ! Je vous conseille de *vouloir* ces

[1] P. Sertillanges, *La Vie intérieure*, chap. V (1921).

choses qui vous contrarient : vous ferez ainsi pénitence, et une pénitence bien méritoire, et à bon marché. — Pénitence bien méritoire en effet, puisqu'en ces choses se manifeste la volonté de Dieu toute pure, tandis que dans nos pénitences volontaires il y a toujours la part de notre volonté, qui ajoute à notre acte un élément de mérite, c'est vrai, mais qui peut facilement aussi vicier le plan divin.

Regardons d'un peu plus près ces pénitences forcées.

Il y a d'abord tout ce que nous comprenons sous le nom commun de mortification. Qu'est-ce que la mortification ? Ce mot signifie : « mort, faire mourir. » La mortification fait mourir surtout la volonté propre. Pour se mortifier, les personnes pieuses et pénitentes, les religieux, s'imposent des privations, des disciplines, des humiliations, des austérités de toute sorte, pour le corps et pour l'âme! C'est très bien. Il y a des gens qui ne peuvent comprendre cette conduite : c'est qu'ils n'ont pas l'esprit chrétien, les idées de N.-S. Jésus-Christ.

J'ai connu une Anglaise (les Anglais passent pour des gens experts dans les affaires temporelles) qui disait en parlant des religieux et religieuses : « Est-ce drôle ces gens-là ! Est-ce sot ! Est-ce que le bon Dieu ne nous a pas donné un corps pour que nous le soignions? »

Eh bien ! non, Dieu ne nous a pas donné un corps pour que nous le soignions. Il nous l'a donné pour que nous le soumettions à notre âme, et il nous a donné un corps et une âme pour le connaître, l'aimer, le servir et mériter la vie éternelle. Un enfant de 2 ans sait cela, ou du moins doit savoir cela, car c'est la première leçon que sa mère doit lui donner.

Dieu permet, certes, de nourrir son corps ; il conseille et quelquefois ordonne de mortifier le corps et l'âme. Il nous a donné l'exemple avec le conseil et le commandement.

Il l'ordonne pour le corps par des commandements exprès que vous connaissez : « Quatre-Temps, Vigiles jeûneras... Vendredi chair ne mangeras... »

Mais il l'ordonne encore pour le corps et pour l'âme, quand il permet autour de nous, pour nous, des humiliations, des contrariétés, des privations qui s'imposent à nous. C'est une affaire qui réussit mal, une perte d'argent qui nous arrive, ou même la perte de quelque personne chère à notre cœur ; c'est une erreur que nous avons commise sans qu'il y ait de notre faute ; c'est une injure que nous essuyons sans l'avoir méritée, une parole désobligeante qu'on nous lance, un procédé peu délicat dont on use envers nous...

Les Saints, en ces occurrences, disaient : « Tant mieux ! *sit nomen Domini benedictum !* » Disons au moins : « Mon Dieu, je vous offre ces mortifications forcées. »

Ce sont là des mortifications spirituelles. Il y a des mortifications corporelles.

Voici d'abord celles qui affectent nos sens. Elles ne blessent point profondément notre santé elle-même : on nous frappe, nous nous blessons, nos sens sont péniblement affectés. Or, nous avons cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

C'est, que sais-je ? Pour la vue : une trop grande lumière qui nous aveugle, ou bien, au contraire, des ténèbres qui nous gênent, des yeux qui n'ont plus leur acuité d'autrefois. Pour l'ouïe, c'est un bruit désagréable, des enfants qui jouent, qui crient, qui nous agacent. Pour l'odorat, c'est un air empesté, « renfermé », à respirer. Pour le goût, un mauvais repas, mal préparé, peu confortable, dont nous sommes obligés de nous contenter. Pour le toucher, du linge grossier, des objets trop chauds ou trop froids que nous sommes obligés de manier, la gelée, la chaleur, que sais-je ?... Ah ! nous ne manquons pas de sujets de mortification corporelle.

Et quand la santé se trouve compromise, légèrement ou gravement, c'est pire. Et il faut supporter quand même ce contre-temps, de bonne volonté ou de force.

Des fléaux s'abattent, de temps en temps, comme des oiseaux de proie sur notre pauvre humanité. Malgré les progrès de la science, malgré les congrès des chimistes, des médecins, des humanitaires qui voudraient supprimer la grippe, la famine, la guerre, il y a et il y aura toujours la grippe, la famine, la guerre, parce qu'il y aura toujours des péchés à punir, parce que les nations sont responsables des péchés des individus, et que dans une société les associés répondent les uns des autres : solidarité, fraternité, communion des saints.

C'est le corps qui n'a pas, ou qui ne peut pas prendre ce qu'il lui faut pour se soutenir, pour ne pas périr, qui s'use sans pouvoir réparer ses pertes journalières, que le travail brise comme un outil mal trempé. De toutes ces façons et d'autres encore, le pauvre corps languit et souffre.

* * *

Le voilà qui meurt. La mort, m. f., la mort, y pensons-nous ? Pensons-y chaque jour, *memento, homo, quia pulvis es,* offrons-la tous les jours au Bon Dieu comme pénitence. Notre mort, escomptons-la comme acte de mortification. L'escompte consiste à se faire faire une déduction sur un paiement prématuré. Nous sommes sûrs de mourir, remettons d'avance ce billet à Dieu : il nous tiendra compte de notre empressement, il nous en déduira des peines, des dettes que strictement nous devrions lui payer.

Et puisque cette mort peut être et doit être offerte à Dieu, d'avance, tous les jours, offrons-la en bon état ; on n'offre pas quelque chose de mal tenu, de malpropre. Pécheurs, n'offrons pas à Dieu une mort de pécheur, du moins ne lui offrons pas une mort de réprouvé, de damné : ce présent serait une insulte, il ne paierait rien de notre dette ; l'enfer n'est pas un paiement, le pur-

gatoire seul expie ; l'enfer châtie, mais n'expie pas. Offrons une mort de chrétien, par conséquent préparons-la. Telle vie, telle mort : préparons-la en vivant bien.

Ce sont là des vérités de foi, mais aussi de simple bon sens. Si nous vivons dans l'état de disgrâce avec Dieu, quel espoir avons-nous, vraiment fondé, de mourir dans son amour ? Sa miséricorde que nous escomptons ? Mais elle est en balance avec sa justice ! Savons-nous laquelle des deux l'emportera au moment fixé par Dieu, inconnu de nous, pour la fin de notre vie ?

Oui, sans doute, nous voulons faire une dernière maladie en règle... Mais savons-nous si nous aurons une dernière maladie et quelle longueur elle aura, et dans quelles circonstances nous la ferons si nous l'avons, et si nous nous rendrons compte que c'est bien la dernière ?

Y a-t-il assez de morts subites, de nos jours plus que jamais !... On n'entend plus parler presque que de ces accidents mortels, irréparables... Et que de gens meurent dans leur lit et ne se voient pas mourir ! — « Un tel est mort subitement ! — Mais il était souffrant ? — Oui, mais il n'a pas eu d'agonie ! » On entend cela combien de fois !

Qu'il est peu généreux, d'ailleurs, de dire à Dieu, quelques minutes ou quelques jours avant sa mort : « Tenez, voulez-vous cela pour toutes les grâces dont vous m'avez comblé durant ma longue existence, pour votre vie et votre mort données pour moi, voulez-vous ces deux ou trois jours, voulez-vous ces cinq minutes ?... C'est tout ce qu'il me reste à vous donner ! »

Non, m. f., ne tenons point, ne nous exposons point à tenir à Dieu ce langage insensé. Dieu, en ces circonstances, le Dieu bon et miséricordieux, se contenterait de ce retour tardif, soit ; c'est un espoir fondé, mais pas un dogme, après tout ! c'est, pour parler juste, un problème.

Dieu pardonne à tout pécheur repentant, voilà le dogme ! Le pécheur de toute une vie se repent-il vraiment à la mort, quand il sait qu'il ne peut plus commettre ses péchés aimés, quand même il le voudrait ?... Problème, espoir, non pas dogme.

Mettons que Dieu se contenterait de ce retour problématique, suspect ; nous voudrons faire plus pour lui... et pour nous. Le retour au moment de la mort sauve de l'enfer, soit ; mais sauve-t-il de l'affreuse expiation de l'autre monde, du purgatoire ? Cette âme qui a des milliers et des milliers de dettes envers la justice de Dieu, pour ses péchés même pardonnés, mais non expiés, quels affreux, quels longs tourments elle devra subir avant d'entrer au ciel ! tandis qu'elle pouvait si facilement, sur la terre, à la seule condition d'être en état de grâce, gagner tant d'indulgences, expier tant de fautes, graves ou légères, par les moyens que nous indiquons, spécialement en offrant d'avance à Dieu le sacrifice de sa vie.

* * *

Mon Dieu, nous voulons faire pénitence, en acceptant les croix que vous nous enverrez : croix pour l'âme, croix pour le corps ; et dès aujourd'hui nous vous offrons, en union avec votre Fils sur le Calvaire, notre mort à nous que nous voulons bonne, pieuse, chrétienne. Dès aujourd'hui, ô Père céleste, nous remettons notre âme entre vos mains, comme notre Sauveur sur la croix vous remit la sienne ! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Amen.*

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XX

LES MARTYRS DE VIENNE ET DE LYON

La Gaule apparaît pour la première fois dans l'histoire écrite de l'Eglise en l'année 177, sous le règne de Marc-Aurèle, et elle y entre avec l'auréole du martyre. La preuve nous en est fournie par une lettre, monument admirable de piété, où les chrétiens de Lyon et de Vienne racontent à leurs frères d'Asie et de Phrygie les combats soutenus et les victoires remportées durant la longue tourmente qui remplit le IIe siècle de ses horreurs. Nous allons en résumer le texte [1].

* * *

Cette lettre, rédigée en langue grecque, — langue scientifique et littéraire de l'empire romain, — porte d'abord une inscription fort remarquable : « Les serviteurs du Christ habitant Vienne et Lyon, souhaitent à leurs frères d'Asie et de Phrygie, unis avec eux dans la même foi et consolés par les mêmes espérances, la paix et la grâce de Dieu. » On dirait presque le commencement d'une Epître de S. Paul ; du moins il est visible qu'on touche encore à l'ère apostolique. Vienne et Lyon étaient au IIe siècle deux villes gauloises très prospères et tant soit peu rivales, mais que la persécution avait rapprochées. Malgré la distance des mers, elles entretenaient avec les églises asiatiques des relations de commerce et de bonne fraternité.

A Lyon, la persécution venait d'éclater sous l'influence de la haine populaire, le jour même du grand marché du mois d'août, *solemnis mercatus*. On en profita pour donner à la foule le spectacle d'une hécatombe de martyrs. Les plus illustres par leur condition ou par leur courage furent l'évêque de la cité S. Pothin, Epagathus, le médecin Alexandre, un diacre de Vienne Sanctus, et l'humble esclave sainte Blandine.

S. Pothin était alors âgé de 90 ans et malade au point qu'on dut le porter au tribunal. On sait l'admirable réponse qu'il fit à ses juges ; interrogé par eux sur le Dieu des chrétiens : « On ne peut le connaître sans l'aimer, » leur dit-il. Après avoir partagé le sort des autres confesseurs dans une prison ténébreuse et subi toutes les brutalités des

[1] Le P. Delehaye, bollandiste, fixe la date de cette lettre célèbre à l'année 177 (*Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, 1921).

geôliers, le noble vieillard mourut « paré de ses chaînes comme d'un riche ornement. »

Epagathus, né d'une famille consulaire, avait choisi la carrière du barreau. Un jour qu'il assistait aux débats du prétoire, révolté de voir les sentences arbitraires prononcées contre les prévenus et les cruautés auxquelles ils étaient soumis devant les statues des dieux pour en obtenir un témoignage contraire à leur foi, Epagathus se lève et prend leur défense. Condamné lui-même sans plus tarder, il mérita ainsi, avec la palme du martyre, le beau titre d' « avocat des serviteurs du Christ. » S. Grégoire de Tours devait le compter au nombre de ses aïeux.

Alexandre professait la médecine. Comme il était permis aux chrétiens de visiter leurs frères captifs, nul doute qu'avant d'être incarcéré, Alexandre n'ait mis toute son affection et tous ses soins à panser les plaies saignantes des martyrs, livrés aux morsures du feu ou à celles des bêtes.

Le diacre Sanctus, de l'Eglise de Vienne, supporta avec une rare fermeté d'âme « ce que la cruauté humaine peut inventer de plus barbare, *cuncta quæ ab hominibus excogitari potuerant.* » A toutes les interrogations des tortionnaires il répondait invariablement : « Je suis chrétien. » Leur exaspération fut telle qu'ils appliquèrent sur ses membres meurtris des lames d'airain embrasées. Il fut ensuite livré à la dent des lions, puis décapité.

Sainte Blandine, jeune fille de 15 ans, tendre et frêle, sera déchirée tout un jour « depuis l'aube jusqu'au soir, *a prima luce usque ad vesperam* », et avec une férocité industrieuse. On la place sur une chaise de fer rougie, ses pieds sont enchaînés dans des entraves de bois, elle est lancée en l'air par les cornes d'une vache furieuse. Mais, à chaque blessure reçue, l'héroïque enfant n'a qu'un cri où elle semble concentrer tout son courage et tout son amour : « Je suis chrétienne ! » Les bourreaux eux-mêmes, après une telle série de tourments, sont étonnés qu'elle respirât encore.

Enfin, pour clôturer les fêtes célébrées et en présence de tout le peuple assemblé, sainte Blandine, entourée de ses compagnes sainte Antonia et sainte Emilia, paraîtra dans l'amphithéâtre lyonnais, « vaste édifice situé sur les flancs de la colline de Fourvière, d'où le regard embrasse les rives sinueuses du Rhône, et, dans le lointain, une plaine immense bordée par les pics étincelants des Alpes [1] : » Suspendue à un poteau au milieu des bêtes, Blandine met en Dieu sa confiance. O prodige ! les lions et les panthères se couchent aux pieds de la jeune esclave comme pour rendre à leur façon hommage à sa sainteté. Le glaive seul du licteur pourra lui donner le coup de la mort.

Cette page d'histoire, une des plus belles de la primitive Eglise, respire tout le parfum des siècles apostoliques. En mourant le pardon sur les lèvres, les héros dont nous venons de parler montrèrent, en face de la hideuse barbarie, ce que l'amour divin sait mettre d'ardent et de pur dans une âme. Des chrétiens, désireux de pouvoir ensevelir leurs dépouilles sanglantes, au moins ce que les bêtes et le feu en avaient épargné, s'efforcèrent, mais en vain, de les acheter à prix d'or. Elles furent jetées dans le Rhône, et cela, ajoute le narrateur, « afin d'éloigner toute espérance de résurrection [1], » comme si le peu de poussière qui restera de notre corps, même au fond de la mer, demeurait introuvable pour Dieu !

* * *

Tel est le récit, digne d'une immortelle mémoire, contenu dans la lettre des Eglises de Vienne et de Lyon. On le voit, en donnant à la persécution ses premiers athlètes, la France offrait à Dieu une couronne composée de toutes les fleurs. Aujourd'hui, sur le sol à jamais béni où se livrèrent d'aussi glorieux combats, s'élève un magnifique sanctuaire, dédié à la Reine des Martyrs. Daigne Marie, en retour, continuer à la France sa maternelle protection !

[1] Les restes de l'amphithéâtre de Lyon ont été découverts en 1887 sur la colline de Fourvière. (*L'amphithéâtre de Lugdunum et les martyrs d'Ainay*, par A. Vachez, Lyon, 1887).

[1] *Revue archéologique*, septembre 1874.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

Mademoiselle, Mon cher ami,

La vie est un Grand Livre dont nous écrivons une page chaque jour. Mais les feuillets tournent si vite que nous sommes tentés d'oublier ce que nous avons écrit hier, et nous sommes si impatients de connaître l'avenir que nous voudrions déjà avoir écrit la page de demain.

Puisque vous me l'avez demandé, ensemble arrêtons-nous ce matin pour nous recueillir un instant et pour écrire en lettres d'or, à la page datée « 5 septembre 1921 », votre reconnaissance et vos espoirs.

* * *

Le sentiment tout naturel de vos cœurs vous fait dire un merci à la famille que vous avez tant aimée. J'imagine, Mademoiselle, que ce matin, quand vous avez été parée de vos vêtements de noce et que vos regards ont rencontré ceux de votre père, de votre mère, vous avez vu leurs yeux mouillés de larmes, vous avez senti qu'une émotion profonde étreignait leurs cœurs, vous avez compris les pensées qui remplissaient leurs âmes, parce que les mêmes larmes, les mêmes émotions, les mêmes pensées vous avaient saisie. N'est-ce pas en effet dans ce sanctuaire si doux, si chaud, si affectueux de la famille, que vous avez puisé les qualités naturelles qui vous ont préparée à votre mission de demain ? En vous envoyant en ce monde, Dieu a commis à votre garde deux âmes qui vous aiment plus qu'elles-mêmes. Elles vous ont veillée, guidée, élevée. Tantôt par leurs exemples, tantôt par leurs leçons, tantôt par une pressante invitation, elles

ont implanté dans votre cœur les vertus de la femme forte ; et dans l'avenir, pour connaître vos devoirs de maîtresse de maison, vos devoirs d'épouse, de mère, vous vous retournerez vers le passé pour faire revivre sous vos yeux le souvenir de la famille dans laquelle vous avez grandi, et à ce moment-là comme aujourd'hui vous redirez à vos parents : Merci !

Je connais trop votre âme délicate et affectueuse, mon cher ami, pour ignorer que les sentiments de votre fiancée sont les vôtres. Je sais tout le respect affectueux que vous avez constamment gardé pour votre père, près duquel vous avez appris à être un homme de conscience, chose si rare aujourd'hui. Je sais la tendresse émue que vous avez et que vous garderez toute votre vie pour cette mère qui, pendant les années terribles que nous avons connues, montait bonne garde près de votre lit de convalescent, et dont l'amour vigilant semblait chaque jour vous communiquer un peu de vie pour vous conserver à son affection.

Votre reconnaissance, ce matin, monte vers Dieu. En définitive, c'est à Lui que tout revient ; c'est Lui qui vous a donné vos excellentes familles, et c'est Lui qui a parfait et complété votre éducation, pour vous, Mademoiselle, dans ce milieu si aimable et si cher à votre cœur de jeune fille : notre école du Vieux-Marché. Là, votre cœur d'enfant a trouvé comme des secondes mères qui ont éclairé votre intelligence, dilaté votre âme, épanoui votre piété. Là, votre âme de jeune fille a trouvé l'aliment de son affection près de maîtresses qui devenaient pour vous des sœurs aînées, j'ose dire de grandes sœurs qui savaient joindre à la bonté de l'âme l'expérience si nécessaire pour guider les premiers pas qu'on fait dans la vie. Là, vous avez trouvé le moyen de réaliser votre désir de faire le bien près de jeunes compagnes que vous vouliez voir persévérer. C'est dans le courant des œuvres de notre bonne paroisse : école, catéchisme de persévérance, patronage, que vous avez acquis la science chrétienne qui vous aidera à porter la vie, et non à la traîner comme un fardeau.

Et pendant ce temps, Dieu façonnait l'âme de votre fiancé dans une école plus sévère, plus pénible, l'école de la souffrance. J'oserais à peine soulever ce voile du passé, mon cher ami, si je ne savais que dans votre cœur d'homme, vous avez une grande reconnaissance envers Dieu et la Vierge Marie qui vous ont gardé.

Il en est tant qui comme vous, dans un jour de bataille, ont senti l'obus meurtrier ravager leurs membres et leur corps ; qui, avec vous, ont connu la poignante angoisse de vivre pendant des mois prisonniers chez l'ennemi ; qui, comme vous, sont revenus affaiblis, mutilés, mais qui malheureusement ont dû abandonner la lutte, vaincus par la mort.

L'homme donne ses soins, mais c'est Dieu qui guérit. Et pour que le ciel vous guérisse, chaque jour Notre-Dame des Miracles entendait vos supplications et celles de ceux qui vous aiment. Enfin, un jour vous avez senti que cette vie, qui tant de fois avait semblé vous échapper, vous était enfin définitivement rendue. C'était la récompense de beaucoup de prières, et surtout de votre confiance en Dieu.

Et c'est en Lui que vous mettez ce matin tous vos espoirs.

* * *

L'espérance est une vertu des plus aimables. Elle soutient notre vie, tellement que le langage populaire dit : « C'est l'espérance qui fait vivre. »

Et vous qui êtes sur le seuil de votre foyer, en y entrant vous espérez quoi donc ? Comme tous les jeunes, vous espérez beaucoup de choses que je résume en un mot : le bonheur.

Vous ne serez pas déçus. Le bonheur vous est réservé si... votre affection demeure pendant toute votre vie ce qu'elle est en ce moment. Oh ! c'est votre plus grand désir. Envisageant l'avenir, vous voyez même votre affection grandir encore et vous apporter des joies nouvelles. Rappelez-vous que l'amour est le contraire de l'égoïsme : vous voulez vivre heureux, ne vivez pas pour vous. En toutes choses, ne cherchez que le bonheur de celui, de celle, que vous avez choisi. Il vous faudra sacrifier vos goûts, vos habitudes, vos caprices, votre volonté : aimer, c'est faire des heureux au détriment de sa propre tranquillité.

Votre amour, vous le verrez s'épanouir dans les petites âmes que Dieu vous confiera. En elles vous vous verrez revivre. Votre bonheur sera de les voir s'élever, pour pratiquer les vertus dont vous leur donnerez l'exemple, et alors elles seront l'honneur, la joie et la consolation de votre vie.

Le bonheur vous est réservé si... vous mettez en commun vos pensées et vos sentiments intimes. En effet, il n'y a rien de plus uni que deux époux qui partagent les mêmes sentiments, et qui demandent à Dieu d'être le trait d'union de leurs deux cœurs.

Vous le savez, Dieu est amour. De ce brasier ardent qu'est son cœur, une étincelle a jailli. Elle vous a éclairés, et c'est pour cela que dès votre première rencontre vous avez semblé vous reconnaître. Elle est venue vous échauffer, vous embraser d'un feu qui ne devra jamais s'éteindre, et c'est pour cela que vous vous êtes sentis attirés l'un vers l'autre.

Le martyr chrétien disait à son épouse :

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien
[plus que moi-même !

Au-dessus de votre affection mutuelle vous placerez l'amour de Dieu. Je vous l'affirme, parce que l'expérience a démontré que c'est vrai : c'est dans la mesure même où vous aimerez Dieu, et où ensemble vous lui demeurerez fidèles, que vous vous aimerez vous-mêmes et demeurerez fidèles l'un à l'autre.

* * *

Reconnaissance pour tout le bien du passé, espoir d'un amour inaltérable pour l'avenir : tels

sont les deux sentiments que vous inscrivez aujourd'hui sur le Grand Livre de votre vie.

Et pour que la faiblesse de la nature ou les mouvements changeants du cœur ne viennent jamais altérer ces sentiments, ou vous faire douter de leur sincérité, vous allez apposer au bas de cette page le scellé du serment le plus solennel. En présence de vos familles, de vos amis, des anges du sanctuaire, sous le regard et la bénédiction de Dieu, vous allez vous donner l'un à l'autre : pour le temps, pour la vie, jusqu'à la mort, vous allez vous jurer fidélité.

Mes enfants, la page est écrite ! Vous allez la signer ! Confiants en Dieu, partez pour le grand voyage de la vie.

Le poète a dit :

Le livre s'ouvre seul, aux feuillets souvent lus.

Souvent vous relirez la page du 5 septembre 1921. Et quand vous aurez vieilli, malgré les difficultés, les chagrins, les tristesses inévitables de la vie, vous constaterez qu'au fond de vos cœurs vous êtes demeurés heureux, que votre amour est demeuré jeune parce qu'il est vraiment un rayonnement de l'amour de Dieu. Ainsi soit-il.

III

Monsieur, Mademoiselle,

Notre-Seigneur a dit dans son Evangile : « Je suis sorti de mon Père, je suis venu dans le monde et je retourne à mon Père. » (Jo., XVI, 28). Et par ces paroles, il nous indiquait la marche mystérieuse du monde, dans lequel tout passe pour nos yeux, et tout demeure pour Dieu.

L'aurore se lève radieuse. Dès qu'elle touche les nuages, la cime des montagnes, les gouttes d'eau du ruisseau, elle les métamorphose au point que la nature devient un décor de féerie. La journée s'annonce brillante et féconde... A peine l'artisan a-t-il voulu l'enrichir de son labeur que le soleil est déjà descendu à l'horizon. Mais nous savons que les feux roses du soir, prélude des ombres de la nuit pour nous, sont l'aurore d'une journée nouvelle pour d'autres pays.

L'année passe de même. Le printemps étale partout des tapis de verdure. L'été répand à profusion les fleurs et les moissons. L'automne distribue la richesse de ses fruits. A peine avons-nous goûté tous ces bienfaits divins que l'hiver est venu nous les ravir pour les envelopper dans son manteau de neige. Oh ! ce n'est pas un larcin, il nous les rendra dès que la saison en sera revenue.

Ainsi va la vie toute entière.

L'enfant fait son entrée dans le monde. Dès que sa conscience s'éveille, un sentiment très doux, très profond, très tendre, se révèle à son âme : il aime !

Son petit cœur a besoin de se sentir compris, et il cherche une physionomie aimable qui va lui sourire. Il a besoin de se sentir soutenu par un amour plus vaste et plus expérimenté : celui de ses parents, tout comme le ruisseau a besoin d'être alimenté par la source qui lui a donné naissance. Que celui qui en doute regarde l'enfant trop tôt privé de l'affection de sa mère : malgré son jeune âge, ce n'est pas un enfant, car son cœur ne s'est pas épanoui.

Avec les années, l'affection a grandi. Le jeune homme, la jeune fille ont cherché des amis qui partagent leurs pensées, leurs goûts, leurs aptitudes, leur désirs. Et si le monde, dans sa perfidie, a placé sur notre route de faux amis, Dieu, dans sa bonté, nous en a réservé de loyaux et sincères. Il est des amis de collège, de pension, qui demeurent pour nous de véritables frères, toujours prêts à nous tendre la main.

Enfin arrive le jour où, sans rien retrancher de l'affection qu'il doit à sa famille, qu'il donne à ses amis, le jeune homme sent que l'amour dont son cœur déborde est capable de faire plus encore. Il veut se donner tout entier à un cœur qui comprenne et qui, poussé par le même sentiment, lui rendra don pour don, affection pour affection, dévouement pour dévouement. L'étincelle que Dieu avait déposée dans le cœur de l'enfant est devenue une lumière qui guide l'homme et lui fait chercher la compagne de sa vie. Et c'est cette lumière qui fait que dans une rencontre deux âmes se sentent attirées, comprises, aimées, capables d'un dévouement mutuel absolu. Voilà les fiancés !

* * *

Fiancés pour devenir époux ! c'est-à-dire pour réaliser le rêve que les feux de l'aurore ont fait entrevoir. Pour partager avec un autre soi-même son pain, sa maison, ses pensées, ses volontés. Pour donner tout l'intime de son cœur à un cœur qui vous comprenne. Pour se dévouer tous les jours de sa vie, puisqu'il est meilleur de donner que de recevoir. Et ce don total de deux âmes qui, en quelque sorte, n'en forment plus qu'une, va créer le foyer.

Le foyer qu'on édifie pour toujours, parce qu'on y apporte ce qui ne se trouve qu'une fois dans la vie : le charme de la jeunesse, la pureté d'une âme vierge, la générosité et l'élan d'une inexpérience qui croit en elle.

Le foyer qu'on édifie pour toujours, parce qu'on veut qu'il soit un sanctuaire respecté où Dieu présidera. Notre-Seigneur a fait du mariage un sacrement indissoluble, afin que les époux puisent dans la grâce de ce sacrement le courage indispensable pour remplir tous les devoirs et accomplir tous les sacrifices exigés par la vie en commun.

Le foyer qu'on édifie pour toujours, parce qu'on voudra se voir revivre dans ses enfants, et que pour être heureux ceux-ci auront besoin d'un foyer ; parce que, malgré le poids des années, le cœur demeure jeune dans son besoin d'affection, et quand les cheveux ont blanchi, le bonheur des époux est de sentir que le foyer bâti dans leur jeunesse est demeuré le même, car il avait pour

assises l'amour mutuel, affermi, solidifié par l'amour de Dieu.

Hélas ! il n'y a que Dieu qui puisse dire *toujours*. Tout passe ! la vie des parents est passée dans la vie des enfants... Mais Dieu demeure pour récompenser les époux d'avoir été les canaux du fleuve de vie qui, sorti de son cœur, passe sur la terre pour ramener les âmes vers lui.

* * *

N'est-il pas vrai, Monsieur et Mademoiselle, que les années de votre jeunesse se sont écoulées avec une rapidité extraordinaire ? Vous avez eu à peine le temps de prendre place dans le monde que vous êtes déjà arrivés à cette heure grave entre toutes qui semble résumer en elle seule toute la vie.

Hier, vous étiez des enfants, des jeunes gens, des fiancés. Aujourd'hui vous allez être des époux, les fondateurs d'un foyer, les représentants de Dieu auprès de la génération qui va naître de vous.

Réjouissez-vous du grand rôle que vous remplissez dans le monde. Sans doute, ce rôle a ses charges, ses difficultés, ses peines : la journée la plus ensoleillée elle-même n'a-t-elle pas ses nuages ? Mais pour remplir ce rôle, les secours ne vous manqueront pas.

Vous aurez le secours de vos familles. — Quelle force, quand on prend place dans la vie, de se sentir à la hauteur de sa tâche, parce que des parents intelligents et avisés, ont su vous préparer le chemin par une éducation sérieuse ! Quelle puissance, de pouvoir avancer de par le monde, le front très haut levé, parce qu'on se sait entouré de tout un passé d'honneur et d'estime universelle ! Quelle consolation d'avoir cette certitude que si des jours pénibles se levaient, les bras d'un père et d'une mère s'ouvriraient pour vous recevoir, tout comme autrefois quand on était enfant ! D'ailleurs, vos familles se réjouissent de compter aujourd'hui un fils, une fille de plus. Vous ne quittez leur foyer qu'en apparence, puisque votre place y demeurera toujours.

Vous aurez les secours de Dieu. — Vous savez l'un et l'autre que la Sagesse de Dieu ne veut pas entraver notre liberté, que sa Bonté veille sans cesse sur nous, que sa Providence est toujours prête à nous tendre la main. Mais vous savez aussi que son autorité paternelle attend de nous le respect qui se manifeste par la prière. Vos familles, pour vous aider, vous ouvrent les bras ; Dieu de son côté vous ouvre son cœur. Aussi ensemble vous le prierez chaque jour, afin que chaque jour il vous vienne en aide.

Mademoiselle, je ne veux pas faire appel en ce moment à votre foi. Vos devoirs envers Dieu dans l'avenir seront remplis, je le sais, comme le furent ceux du passé. Mais je m'accuserais moi-même d'ingratitude si, avec vous d'ailleurs, je ne rendais un très reconnaissant hommage à la Pension qui a enrichi votre intelligence et vous a donné, — chose précieuse à la femme qui veut seconder son mari, — le savoir, mais surtout qui a épanoui votre âme en formant en vous une piété profonde, intelligente et large, en vous apprenant que servir Dieu est encore la meilleure manière de servir ses propres intérêts. Combien de doux souvenirs ce seul mot : la Pension, ravive dans votre mémoire ! Plus vous avancerez dans la vie, plus ces souvenirs seront profonds et doux. Gardez-les précieusement tous : souvenir de vos maîtresses, souvenir de vos classes, souvenir de vos fêtes, tous vous ramèneront infailliblement à la pensée du Dieu qui a réjoui votre enfance, qui a fortifié votre jeunesse, qui a fait de vous une jeune fille digne, qui fera de vous une femme forte, une épouse accomplie, une mère très tendre, et cela pour le plus grand bonheur de votre mari.

* * *

Et puisque, Monsieur et Mademoiselle, votre vie d'époux toute entière est ramassée comme dans son germe dans le moment présent ; puisque, pour remplir les devoirs de l'avenir, vous aurez le droit de vous reporter au sacrement que vous recevez, et de rappeler à Dieu que ce matin Il vous a promis assistance ; puisque tout passe et que seules demeurent pour l'éternité les actions faites selon la volonté divine, je vous dirai encore un mot : Recueillez-vous.

Vous allez jurer devant Dieu que librement vous vous êtes choisis pour époux ; que vous garderez dans sa pureté le sang que les générations de vos aïeux vous ont légué comme un très saint héritage ; que vous demeurerez près de vos enfants les représentants mêmes de Dieu par vos exemples, pour les aider à devenir eux-mêmes des élus. Ce sont là de graves serments. Que la bénédiction du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob descende sur vous, et remplisse votre vie de paix et de bonheur !

Tout passe ! Mais ce qui ne passera pas, ce sera la fidélité de votre amour, qui demeurera sur terre et qui vous réunira un jour dans le ciel. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

V

LES PERSÉCUTIONS (Jean, XVI, 1-11)

Les Apôtres seront donc les témoins du Christ. Mais pour qu'ils ne soient pas scandalisés ni surpris, Jésus leur révèle les épreuves qui les attendent quand ils lui rendront témoignage et qu'ils affirmeront qu'il est le Fils de Dieu :

« Ils vous chasseront de leurs synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira faire à Dieu un sacrifice agréable.

« Et ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils n'ont connu ni mon Père ni moi.

« Je vous le dis, afin que, lorsque l'heure viendra, vous vous souveniez que je vous l'ai annoncé. Je ne vous l'ai pas dit dès le commencement, parce que j'étais avec vous. »

Ils seront haïs, haïs pour leur religion, parce

qu'ils aiment leur Maître ; haïs d'une haine si perverse qu'en les faisant mourir on croira faire une œuvre agréable à Dieu. La haine appelle la persécution, l'excommunication et la mort. Jésus sera condamné le lendemain pour s'être déclaré le Fils de Dieu : « Il a blasphémé ! » crieront les princes des prêtres. La même accusation et la même sentence sera portée contre les Apôtres. Et pourquoi ? Parce que leurs accusateurs ne voudront connaître ni le Père, ni lui Ils ne croiront pas que Jésus est le Fils du Père qui est Dieu, et qu'il est par conséquent Dieu lui-même. Seront-ils excusables ? En aucune façon. Car ils devront faire violence à leur conscience, nier les œuvres que le Sauveur a faites, nier l'évidence, ce qui est le péché contre le Saint-Esprit.

Dans tous les temps, on ne saurait trop le redire, les ennemis de Jésus-Christ sont les ennemis de Dieu. L'heure venue, il faut qu'on s'en souvienne.

Pourquoi le Sauveur n'a-t-il pas fait à ses Apôtres ces révélations dès le commencement ? Ils pouvaient se le demander. Il répond d'un seul mot : « C'est parce que j'étais avec vous, » pour vous encourager, vous éclairer, vous défendre. Pourquoi vous le dire ? Qui donc aurait osé vous attaquer ? — Aussi bien la vie leur a été douce pendant trois ans. Ils l'accompagnaient, ils buvaient ses paroles, ils partageaient ses repas et son sommeil. Pas un jour triste, pas une nuit troublée, il était là. Mais maintenant qu'il les quitte, ils seront sans défense et sans appui, seuls, en proie aux persécutions. Ils se souviendront alors qu'il leur a annoncé tout cela, et ils ne seront pas déconcertés.

* * *

« Car je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : « Où allez-vous ? » Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. »

Il y a sous ces paroles un léger reproche. Les Apôtres sont tellement absorbés par la pensée de son départ qu'ils ne songent pas à lui, à l'endroit où il va, à ses souffrances ou à sa gloire, à sa félicité qui lui sera méritée par la croix. Ils ne songent qu'à eux, qu'à leur chagrin, à leur avenir, leur tristesse même est égoïste. Cependant il n'insiste point, de peur d'augmenter leur peine. Il se hâte de les consoler par l'assurance que l'Esprit-Saint viendra à eux, le remplacera près d'eux ; il leur montre même combien son départ leur est avantageux :

« Je vous dis la vérité : il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

Alors, que fera le Paraclet, le Consolateur ? — « Quand il viendra, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement. »

En trois mots, Jésus expose trois graves accusations contre le monde, coupable de péché, d'injustice et d'iniquité dans son jugement. L'Esprit-Saint le convaincra de forfaiture et il le jugera, lui et le « prince » qui le gouverne, Satan.

1. Il le convaincra de *péché,* « parce que le monde n'a pas cru en Jésus-Christ. » Le Sauveur a accompli les prophéties, les Pharisiens ont fait mentir les prophéties. Il a fait des miracles éclatants ; ils n'ont pas voulu reconnaître ces miracles. Et ils agiront de même envers les Apôtres. Pierre expose les prophéties de David, prédisant la résurrection ; il guérit le paralytique de la porte *Speciosa ;* ils ferment leur esprit et leurs yeux pour ne pas comprendre, pour ne pas voir. Le Saint-Esprit continue ainsi dans les Apôtres et dans l'Eglise l'œuvre du Sauveur, et le monde incrédule ne se rend pas à la vérité palpable : c'est le péché contre le Saint-Esprit, qui ne se remet ni en ce monde ni dans l'autre. (Mat., XII, 32).

2. Le Saint-Esprit convaincra le monde touchant la *justice*, « parce que je m'en vais à mon Père, dit le Sauveur, et que vous ne me verrez plus. » — « Il faut sous-entendre, dit Bossuet : *sans que pour cela vous cessiez de croire en moi ou que votre foi se ralentisse.* Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi, selon cette parole du Prophète répétée trois fois par S. Paul : *Le juste vit de la foi.* (Rom., I, 17). Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. » Tant que Jésus était auprès d'eux, les Apôtres n'avaient pas de mérite à croire : ils voyaient ses œuvres. Aussitôt que les valets du grand-prêtre l'eurent arrêté à Gethsémani, leur foi tomba, et ils s'enfuirent. Les disciples d'Emmaüs diront : « Nous espérions qu'il rachèterait Israël, » *sperabamus.* Ils n'espéraient plus, parce qu'ils ne croyaient plus. Leur foi était morte, le Saint-Esprit est venu la ressusciter.

Jésus retourne à son Père afin que toute justice soit accomplie. Il avait en effet travaillé, souffert, il était mort pour sauver les hommes, pour faire la volonté du Père. La justice exigeait qu'il fût récompensé. Il montait donc au ciel pour prendre possession de la gloire qu'il avait méritée. « Il vient à nous, dit S. Augustin : c'est la miséricorde ; il va au Père : c'est la justice, suivant la parole de l'Apôtre : C'est parce qu'il s'est humilié que Dieu l'a élevé. *Propter quod et Deus exaltavit illum.* » Mais voici où le monde est injuste. Pour que Jésus remonte au ciel il a fallu le grand miracle de la résurrection. Après sa mort il a apparu non seulement à ses Apôtres, mais à cinq cents personnes. Il s'est dirigé vers la montagne de l'Ascension, entouré d'une foule de disciples qui l'ont vu manger avec eux, *convescens,* et s'élever au ciel. Leur témoignage est irrefragable, et cependant le monde n'a pas voulu l'accepter. C'est la grande injustice dont le Saint-Esprit le convaincra quand le Sauveur sera assis à la droite du Père et que les Apôtres ne le verront plus. Le monde ne veut pas croire, malgré l'éclat de ce miracle ; sa punition sera de se voir enlever le don de la foi qu'il a refusé, et de n'être jamais juste devant Dieu.

3. Enfin le Saint-Esprit convaincra le monde « touchant le *jugement,* parce que le prince de ce monde est déjà jugé. »

Le monde n'a pas voulu croire en Jésus-Christ, il l'a appelé imposteur et séducteur, il a prétendu que ses miracles étaient l'œuvre du démon : il a mieux aimé adorer des idoles, qui étaient des démons, que Jésus, le Fils de Dieu. Aussi quels démentis éclatants il a subis et comme les faits, les événements, la philosophie, le raisonnement, l'histoire ont proclamé la fausseté de ses jugements !

Il a vu des merveilles s'opérer par le nom de Jésus. Après les langues de la Pentecôte, après le boiteux de la porte *Speciosa* qui marche, voici les chrétiens qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme, qui apportent leurs biens aux pieds des Apôtres ; les fidèles soumis humblement à leur chef ; Pierre et Jean flagellés et ne pouvant contenir leur joie d'avoir souffert quelque chose pour le nom de Jésus. Les vices d'avarice et d'orgueil, l'esprit de sensualité, les jalousies s'enfuient, pour faire place à la charité. Bientôt voici les temples des idoles qui se vident ou s'écroulent, les démons sont chassés de ces demeures splendides dont ils étaient les maîtres, ils sont chassés des esprits qu'éclaire la lumière de l'Evangile, des âmes perverties et souillées, qui sont devenues belles, heureuses et pures par la grâce du baptême. Voici les martyrs qui affrontent tous les supplices pour témoigner que Jésus est vraiment le Fils de Dieu. Leurs souffrances sont accompagnées de miracles étonnants. Rien qu'à les voir, rien qu'à les entendre, les païens se convertissent soudain, et subissent aussi le martyre. Et ce ne sont pas seulement des hommes vigoureux et vaillants qui bravent les tortures, ce sont des femmes comme sainte Perpétue, des jeunes filles, des vierges, des enfants comme sainte Agnès et Tharcisius. Que disaient donc les Pharisiens que la doctrine du Christ finirait avec lui ? Le monde s'est donc trompé dans ses jugements, c'est Jésus qui triomphe !

Enfin, le prince de ce monde, Satan, est jugé, condamné sans appel aux supplices éternels. Les sujets sont condamnés avec leur chef, les membres avec leur tête. « Croyez donc au Christ, conclut S. Augustin, de peur d'être convaincus du péché d'infidélité et d'injustice, et d'entendre un jour la sentence du juge qui vous condamnera avec le prince du monde que vous imitez. »

VI

LE SAINT-ESPRIT (Jean, XVI, 12-33)

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter à présent. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous annoncera les choses à venir.

« Il me glorifiera, car il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

« Tout ce que le Père a est à moi. C'est pourquoi j'ai dit qu'il prendra de ce qui est à moi et qu'il vous l'annoncera. »

Jésus n'a donc pas tout dit à ses Apôtres ; il est des choses qu'ils n'auraient pu « porter ». Comment auraient-ils pu comprendre, par exemple, que l'Evangile serait prêché non seulement aux Juifs, mais aux Gentils ; que les Juifs, la nation élue, seraient l'objet de la réprobation divine, et que les païens étaient appelés à prendre leur place ? C'est l'Esprit-Saint, quand il viendra, qui les guidera dans toute vérité, et qui leur expliquera la doctrine complète de l'Evangile.

Mais quel est-il donc cet Esprit de vérité que Jésus appelle ailleurs le Saint-Esprit, appellation qui a été consacrée par l'usage de l'Eglise ?

Le Sauveur en ces quelques paroles nous dévoile ce que nous pouvons comprendre du mystère ineffable de la Sainte Trinité.

Le Saint-Esprit ne parle pas « de lui-même. » Il dit ce qu'il a entendu, ce qu'il tient du Fils : « Il prendra de ce qui est à moi, » déclare Jésus.

Mais il ajoute : « Tout ce que le Père a, est à moi. » Tout ce que possède le Père, la divinité et les perfections divines, il l'a donc reçu du Père. Tout cela vient au Saint-Esprit par le Fils. « Il procède du Père radicalement, » dit Bossuet, mais il procède aussi du Fils, à qui il a pris ce qui est au Fils et qui vient du Père. Il procède donc du Père et du Fils, mais il procède du Père par le Fils, parce que, cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, « le Fils l'a reçu du Père de qui il a tout reçu. »

L'ordre de la Sainte Trinité est donc le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; car le Fils vient du Père, mais le Saint-Esprit vient aussi du Fils.

« Il dira tout ce qu'il a entendu. » Le Père s'entend lui-même, il se parle à lui-même et ainsi il engendre le Fils, le Verbe qui est sa parole. Cette parole qui est lui, qui est sa pensée, son image parfaite, infinie, « son image intellectuelle, éternellement subsistante », son Fils unique en un mot, il l'aime d'un amour infini, et le Fils l'aime de même, comme un Fils parfait aime son Père parfait, et cet amour, leur amour, c'est la troisième personne, le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit c'est donc le Dieu amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité divine.

« Tout est accompli, tout est parfait quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit. Il se fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit une très simple et très parfaite unité ; tout y retournant au principe d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable : l'unité féconde se multipliant en dualité, c'est-à-dire jusqu'au nombre de deux pour se terminer en Trinité, en sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe. » (Bossuet).

Quel mystère insondable, au-dessus de notre raison et que notre raison pourtant trouve si rai-

sonnable ! Il n'y a qu'un Dieu, mais un Dieu en trois personnes qui sont égales, car elles ont la même divinité ; et distinctes, car le Fils n'est pas le Père, et le Saint-Esprit n'est pas le Fils. Leurs opérations sont diverses, mais tout revient à l'immuable et adorable unité. Que se disent les trois Personnes divines dans leurs communications éternelles ? Nous en saurons quelque chose au ciel, mais nous ne saurons jamais le tout de cette vérité, de cette bonté, de cet amour immenses. En attendant, ici-bas, nous les adorons, nous les aimons, elles sont l'objet de notre foi et de notre espérance. Nous les imitons, car Jésus-Christ nous a dit de ressembler au Père céleste qui est infiniment miséricordieux, et d'être *un* comme elles sont *un;* donc de nous aimer, de rester unis dans la plus étroite et la plus douce charité, d'être consommés dans l'unité.

Voilà ce que le Saint-Esprit dira aux Apôtres et à tous les enfants de l'Eglise. « Il dira ce qu'il a entendu, » c'est-à-dire les secrets de Dieu, la doctrine divine qui ne nous aurait jamais été expliquée sans lui ; il gouvernera l'Eglise, il l'assistera, il lui communiquera le don d'infaillibilité, afin qu'elle ne puisse jamais se tromper et induire les âmes en erreur.

Aux Apôtres il annoncera les choses futures comme il faisait aux prophètes, et il leur révèlera les secrets des cœurs, comme il faisait aux premiers chrétiens. Quand un infidèle entrait dans les assemblées chrétiennes, dit S. Paul, tous le reconnaissaient pour infidèle, le secret de son cœur leur était révélé ; alors, voyant son secret surpris, « il tombait sur sa face, adorait Dieu et disait : Dieu est vraiment au milieu de vous. » (I Cor., XIV, 25).

* * *

Jésus avait insisté, dans son long entretien, sur son prochain départ. « Mes petits enfants, je ne suis plus que pour peu de temps avec vous. » (Jo., XIII, 33). « Quand je vous aurai préparé une place, je reviendrai. » (XIV, 3). Il reprend cette idée pour conclure :

« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps et vous me verrez, car je vais à mon Père. »

Cela dit, il poursuit sa marche vers Gethsémani. Ses disciples le suivent, tristes et commentant ces paroles : « Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? » se demandent-ils.

Et ils se rapprochent de lui pour l'interroger. Mais le Maître connaît leurs angoisses, il lit dans leurs cœurs et il les prévient. Il leur dit :

Vous discutez entre vous sur ce que j'ai dit : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, puis un peu de temps et vous me verrez. » En vérité je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, pendant que le monde sera dans la joie. Vous, vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie.

La femme lorsqu'elle enfante est dans la tristesse, parce que son heure est venue. Mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans sa joie d'avoir mis un homme au monde. Ainsi vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira et nul ne vous ravira votre joie.

En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine.

Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père. En ce jour-là vous demanderez en mon nom, et je ne dis pas que je prierai le Père pour vous ; car le Père vous aime parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.

Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde. Maintenant je quitte le monde et je vais au Père.

Pour enfanter notre salut, il faut souffrir ; mais nous goûtons ensuite la joie du sacrifice. Les sacrifices que nous avons généreusement accomplis nous rendent heureux, car nous avons fait la volonté de Dieu, et Dieu nous fait sentir qu'il est content de nous, qu'il est avec nous et en nous. C'est la grande joie que personne ne peut nous ôter, car il faudrait nous ôter Dieu. Seul le péché peut nous ôter Dieu et notre joie, notre paix, notre grand et unique bien. C'est pourquoi le péché est l'ennemi qu'il faut détruire.

Dieu nous aime quand nous sommes en état de grâce : c'est le moment de lui demander une augmentation de grâce, mais toujours au nom de Jésus-Christ, car tout nous vient par lui.

Les Apôtres sont ravis de ce langage qui les rassure : ils reverront leur bon Maître, et le Père les aime parce qu'ils ont eu foi en son Fils. Ils témoignent leur joie :

— Voici maintenant, disent-ils, que vous nous parlez ouvertement et sans figure. Nous voyons maintenant que vous savez tout, et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge. C'est pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

— Vous croyez maintenant ? répond Jésus non sans tristesse, car il voit et connaît l'avenir tout prochain. Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés et chacun de vous s'enfuira dans sa maison ; et vous me laisserez seul... Mais je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi.

Comme ces paroles pourraient leur paraître amères et les jeter dans le découragement, oubliant la douleur où le plongera cet abandon, il ajoute aussitôt :

« Je vous ai dit ces choses afin que vous trouviez la paix en moi. Dans ce monde vous aurez de l'affliction, de l'angoisse. Mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Comme eux nous aurons la paix, mais la paix en Jésus seul.

La petite troupe était arrivée sur le bord du torrent du Cédron.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 25 januarii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 2 février 1922

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — I. (5e Parole : *Sitio*). L'appel de Dieu à la conversion, 65.

Exercices pour le Chemin de la Croix. — I. Sur la foi, 68.

Allocutions de mariage. — IV, 71.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXI. L'esclave païen, 72. — XXII. L'Eglise primitive et l'esclave, 75.

Courtes instructions pour la prière du soir. — VII et VIII. La prière de Jésus-Christ, 77.

RETRAITE PASCALE SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

Plan de la Retraite

Idée générale : *La conversion,* but de toute Retraite.

Ouverture (la veille au soir). — 5e Parole : *Sitio.*

I. L'APPEL DE DIEU A LA CONVERSION.

1er Jour : Matin. — 1re Parole : *Pater, dimitte illis.* II. L'OBJET DE LA CONVERSION : LE PÉCHÉ.

1er Jour : Soir. — 2e Parole : *Hodie mecum eris in paradiso.* III. UN MODÈLE DE CONVERSION : LE BON LARRON.

2e Jour : Matin. — 4e Parole : *Eli, Eli, lamma sabachtani ?* IV. UNE CAUSE FRÉQUENTE DE CONVERSION : LA DOULEUR.

2e Jour : Soir. — 6e Parole : *Consummatum est.* V. LA CONVERSION PROPREMENT DITE : SA NATURE.

3e Jour : Matin. — 7e Parole : *In manus tuas commendo spiritum meum.* VI. LA CONVERSION : SES EFFETS ET SES MOYENS.

3e Jour : Soir. — 3e Parole : *Ecce Mater tua.* VII. LA GARDIENNE DE LA CONVERSION : MARIE.

Avant la Communion générale. — VIII. LE SERMENT ET LA PRIÈRE DES CONVERTIS.

I

L'APPEL DE DIEU A LA CONVERSION

Sitio.
J'ai soif.
(Jo., XIX, 28).

Mes bien chers frères,

Cette retraite, — dont le prédicateur sera Notre-Seigneur lui-même, puisque je me propose d'y méditer avec vous les sept paroles du divin Maître sur la croix, — permettez-moi de la commencer par cet appel si touchant du Sauveur pendant qu'il agonisait sur son gibet d'infamie : « *Sitio.* J'ai soif. » Dans l'ordre où elles ont été prononcées d'après les Evangiles, cette parole est la cinquième. Mais elle mérite bien d'être la première à retentir à vos cœurs au début de ces saints exercices. Elle est si propre à les émouvoir et à les convertir !

Jésus avait soif sur la croix ! C'était un des effets de l'horrible supplice du crucifiement de provoquer chez les condamnés une soif ardente, qui n'était pas la moindre de leurs tortures. Le cri déchirant du Sauveur s'explique donc naturellement. Mais nul doute, m. f., qu'il n'ait eu aussi une portée surnaturelle et qu'à la soif physique ne s'ajoutât pour le bon Maître une autre soif, toute spirituelle celle-ci : la soif des âmes pour lesquelles il agonisait, et qu'il désirait tant convertir en les appelant à son amour.

Or cette soif des âmes me semble avoir en Jésus-Christ la triple origine qu'a, chez les hommes, ce que nous appelons *soif* au sens figuré et symbolique du mot. L'humanité, m. f., a en effet une triple soif : la soif du *plaisir,* la soif des *honneurs* ou de la *gloire,* et la soif de l'*amour.* C'est pour ces trois raisons aussi que Dieu a tant soif des âmes, et qu'en particulier au début de cette retraite il appelle les vôtres par ce cri si pressant qu'il en semble presque désespéré : « *Sitio !* J'ai soif ! » — J'ai soif de vous, âmes chrétiennes ! va-t-il vous dire par sa grâce et par l'intermédiaire de ma faible parole. J'ai soif de vous par *plaisir,* car mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. J'ai soif de vous parce que ma *gloire* exige que toutes les créatures, surtout les créatures humaines, me servent et m'adorent. J'ai soif de vous, enfin, parce que je vous aime et que mon *amour* attend la réciprocité du vôtre.

Méditons ensemble, m. f., ce triple appel du Sauveur Jésus et ses conséquences pratiques.

1. — *Jésus a soif des âmes par plaisir de se communiquer à elles*

Je vous citais, il n'y a qu'un instant, cette parole de la Sainte Ecriture qui fait dire à la Sagesse incréée : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* » (Prov., VIII, 3). Dieu prend donc plaisir à être avec ses créatures ? Quel étonnant mystère, m. f., que l'Etre infini se complaise avec le néant sorti de ses mains ! Qu'est donc l'homme, Seigneur, pour que vous pensiez ainsi à lui ? s'écriait dans son étonnement le Roi-Prophète. *Quid est homo quod memor es ejus ?* (Ps., VIII, 5). Et pourtant, si mystérieux que soit ce commerce de Dieu avec l'humanité, c'est une réalité, c'est un fait : il existe. Et comment, m. f., Dieu est-il avec ses créatures humaines ? Quel genre de relations a-t-il avec l'homme pour que ces relations lui soient si agréables ?... Ecoutez l'ange Gabriel s'adressant à la T. S. Vierge : « *Ave, gratia plena, Dominus tecum.* Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » (Luc, I, 28). Voilà la réponse, m. f. ! Dieu, avant même de s'incarner en Marie, était en elle par la plénitude de sa grâce. Et c'est cette beauté immaculée de la T. S. Vierge qui en faisait pour la Trinité tout entière un objet de délices et qui attira dans son chaste sein le Verbe éternel.

C'est aussi par la grâce sanctifiante que Dieu est avec nous, m. f., et qu'il se complaît en nous et avec nos âmes. Le grand plaisir de Dieu c'est de nous voir dans sa grâce, et c'est de la beauté surnaturelle de nos âmes qu'il a une véritable soif, à cause de la joie qu'elle lui cause. Et, pendant son séjour sur la terre, N.-S. faisait cette déclaration émouvante pour nous : « Si quelqu'un m'aime, mon Père, l'Esprit-Saint et moi, nous viendrons en

lui et nous ferons en lui notre demeure, nous serons avec lui. » (Jo., XIV, 23). Pour que Dieu soit avec nous, il faut donc l'aimer, c'est-à-dire avoir la charité, autrement dit l'*état de grâce*. Si donc, m. f., vous voulez répondre au désir divin, si vous voulez calmer cette première soif du Christ qui est celle du plaisir qu'il éprouve à habiter avec les enfants des hommes, dans des âmes qui l'aiment parce qu'elles sont pures de toute faute grave, il faut donc de toute nécessité : ou recouvrer l'état de grâce, si malheureusement vous l'aviez perdu par le péché mortel, ou le perfectionner en vous si, comme j'aime à le croire, vous avez su vous préserver des suprêmes défaillances.

Voilà donc, indiqué par N.-S. lui-même, le but premier de cette retraite : vous affermir dans l'état de grâce, si vous y étiez déjà, et surtout vous y remettre si, par malheur, le péché mortel vous avait séparés de Dieu. Oh ! une âme en état de grâce ! C'est si beau, disait une grande sainte, que si nous pouvions en voir une, nous mourrions à l'instant de bonheur et de ravissement. Telle est, m. f., l'œuvre à laquelle je vous convie pendant ces trois jours de recueillement et de prière : *restaurer* ou *améliorer en vous la vie de la grâce*. Ce travail intérieur, les maîtres de la vie spirituelle l'ont appelé dans leur langage expressif la vie *purgative*, et il comprend deux éléments, ou encore deux étapes.

D'abord, si vous voulez détruire en vous le péché, obstacle à la vie de la grâce, il faut *le connaître*. Et connaître le péché, ce n'est pas seulement savoir qu'on est coupable, mais aussi en scruter les causes, même les plus éloignées. Ce sera là le premier travail de la retraite et non le moindre : rechercher le pourquoi de vos fautes, l'origine de ces inclinations malfaisantes qui risquent de détruire en votre âme l'innocence voulue de Dieu. Car le mal ne saurait être guéri, tant que la cause subsiste. Il faut, pendant ces trois jours de retraite, fouiller votre âme jusque dans ses replis les plus intimes et porter sans hésiter le fer et le feu partout où vous découvrirez les germes mauvais de quelque passion dangereuse.

Une fois le mal connu, il faudra *le détester*. Et cela ne vous sera pas difficile, si vous avez encore au fond du cœur quelque amour et quelque foi. En face du Sauveur agonisant sur la croix et vous adressant son plaintif *Sitio*, vous essaierez, si c'est possible, de rester insensibles et de prononcer sérieusement ces paroles : « Oui, mon Dieu, je vois que j'ai péché. Je sais que tel ou tel défaut a pour cause tel ou tel penchant. Je sais par exemple que ma vivacité habituelle a pour cause mon orgueil. Eh bien ! malgré tout, j'entends être mon maître et non votre serviteur. Peu m'importe que vos souffrances horribles aient été causées par ce péché d'habitude ! Il me plaît, et j'entends continuer à satisfaire cette passion, dût-il vous en coûter à vous de nouveaux supplices et à moi des châtiments éternels ! »

Quels blasphèmes épouvantables j'ose supposer, m. f. ! Serait-il possible que dans cet auditoire si chrétien, à ce qu'il me semble, quelqu'un fût capable de les prononcer et de s'y tenir ? Non, certes, m. f. Tous, après réflexion, vous aurez horreur de votre conduite passée vis-à-vis d'un Dieu si bon, et vous aurez à cœur d'étancher la soif ardente de votre Christ bien-aimé en répondant à son second désir : celui de vous voir lui procurer l'honneur et la *gloire* dont il est justement altéré et jaloux.

II. — *Jésus a soif des âmes pour sa gloire*

« *Gloriam meam alteri non dabo*. Je n'abandonnerai pas ma gloire à un autre, » nous dit le Très-Haut au livre d'Isaïe (XLII, 8). Donc Dieu est jaloux de sa propre gloire ; et cela doit être ainsi, car s'il est quelqu'un qui mérite d'être glorifié, c'est bien l'Etre par excellence, l'Etre infiniment parfait, le seul à qui, selon la parole de l'apôtre S. Paul, sont dus tout honneur et toute gloire : *Soli Deo honor et gloria*. (I Tim., I, 17). Et les anges ne chantaient-ils pas un refrain de gloire sur le berceau du Christ naissant : *Gloria in excelsis Deo !* afin de nous donner l'exemple et d'inviter l'humanité toute entière à rendre à Dieu la gloire infinie qui lui est due.

Mais comment pouvons-nous, pauvres créatures que nous sommes, procurer la gloire de Dieu, cet Etre qui nous dépasse de tout son infini ? C'est, nous dit S. Paul, en multipliant en nous la grâce déjà retrouvée ou conservée : *Ut gratia abundans... abundet in gloriam Dei*. (II Cor., IV, 15). Or la grâce s'accroît en nous par les exercices et la pratique d'une vie vraiment chrétienne, cette vie que les auteurs spirituels appellent la vie *illuminative* parce qu'elle met déjà dans nos âmes comme une lumière, un reflet de la gloire éternelle de Dieu et du ciel.

Et en quoi consiste cette vie qui doit ainsi glorifier le Seigneur ? — A imiter le modèle parfait que Dieu nous a envoyé sur la terre et qui n'est autre que son divin Fils, N.-S. Jésus-Christ, ce maître adorable qui nous a dit lui-même dans l'Evangile : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous agissiez comme j'ai agi moi-même. » (Jo., XIII, 15). Or, qu'a fait Jésus-Christ ? Il nous l'a dit encore en ajoutant ces paroles : « J'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez ! »... Hélas ! m. f., si cruel que nous semble ce reproche, il n'est que trop mérité. Nous suivons si peu, en effet, les exemples du Sauveur et par suite nous le déshonorons tant en nous prétendant, malgré tout, ses disciples. Pour être vraiment chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus-Christ, que faut-il faire, en effet ? Ouvrons l'Evangile et nous y lirons cette parole qui nous condamne : « Nul ne peut être mon disciple s'il ne porte pas sa croix. » (Luc, XIV, 27).

Voilà, m. f., la condition absolument nécessaire pour mener une vie chrétienne : prendre sa croix, c'est-à-dire souffrir. La vertu, en effet, ne va pas sans lutte, et par conséquent sans souffrance. La perfection de l'état de grâce est un calvaire qu'il faut gravir, comme celui du Christ, au prix de

cruelles tortures. On trébuche et on tombe parfois peut-être sur cette route si dure, mais n'importe ! Il faut se relever et, quelque meurtri qu'on soit, avancer toujours vers le sommet. Et, dans ces efforts incessants, l'âme se transfigure peu à peu. Elle se dépouille de ses misères humaines et devient de plus en plus semblable à son modèle : le divin Crucifié du Golgotha. A cette école sublime, on apprend à maîtriser ses passions, à se renoncer soi-même, car le renoncement à soi-même c'est le fondement même de la vertu : « *Qui vult venire post me, abneget semetipsum.* Qui veut me suivre doit se renoncer, » a dit Jésus-Christ. (Mt., xvi, 24). Et se renoncer, comme l'indique le mot lui-même, c'est se dire *non* à soi-même quand la nature voudrait dire *oui*. C'est contrarier sa volonté, ses instincts, ses mauvais penchants. C'est faire prévaloir la grâce sur la nature, c'est s'idéaliser, que dis-je ? c'est bien mieux encore : c'est *se diviniser*. Car, nous dit encore S. Paul, le Christ n'a jamais cherché son plaisir ici-bas : *Christus non sibi placuit.* (Rom., xv, 3). Mais, par contre, il a cherché en tout et partout à faire le bon plaisir de son Père céleste et à le glorifier : *Quæ placita sunt ei facio semper.* (Jo., viii, 29). — Ainsi devons-nous agir, m. f. Notre vie doit être comme celle de Jésus un exemplaire vivant de toutes les vertus, si nous ne voulons pas déshonorer notre Maître, en même temps que nous nous déshonorerions nous-mêmes par une vie toute naturelle, sans mérites comme sans vertus, mais non pas, hélas ! sans défaillance ni danger. Pour être vraiment chrétiens, il nous faut réaliser dans notre conduite de chaque jour cette maxime de S. Paul, demandant à ses chers disciples de Corinthe de glorifier Dieu par une foi vraiment obéissante et pratique : *Glorificantes Deum in obedientia confessionis vestræ.* (II Cor., ix, 13).

III. — *Jésus a soif des âmes par amour*

Pendant sa vie mortelle N.-S. disait à ses apôtres : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* » (Jo., xii, 32). Et Jésus a tenu parole, car, une fois en croix, il a attiré à lui l'univers entier par l'amour que témoignait son sacrifice. Cet amour, cette charité infinie a été le principe et la cause déterminante de l'Incarnation et de la Rédemption. « *In caritate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans.* Je vous ai aimés d'un amour éternel, » disait le Seigneur à Israël par la voix du prophète Jérémie, « c'est pourquoi je vous ai attirés à moi par pitié pour vous. » (Jér., xxxi, 3). Mais Dieu, m. f., veut être payé de retour : il a soif de notre amour autant que de nos services. Il nous le dit très catégoriquement dans la Sainte Ecriture : « *Præbe, fili, cor tuum mihi.* Mon enfant, donne-moi ton cœur. » (Prov., xxiii, 26). Et comme l'amour *unit* les cœurs, la vie d'amour que nous devons mener avec Dieu a été appelée très justement par les auteurs mystiques la vie *unitive*, ou d'union. C'est le degré le plus parfait de la vie chrétienne, et s'il est vrai de dire qu'à cet état sublime s'il y a beaucoup d'appelés il y en a peu d'élus, il est vrai d'affirmer aussi que tous nous devons y tendre dans la mesure de nos moyens spirituels.

Et en quoi consiste cette étape suprême et parfaite de l'état de grâce et de la pratique de l'amour divin ? En trois choses, m. f., que tout chrétien, vraiment digne de ce nom, doit s'efforcer de réaliser dans sa vie ici-bas, à l'exemple du Sauveur Jésus : le *détachement*, la *patience* et l'*action*.

Le *détachement* d'abord, et par là j'entends non seulement l'indépendance de l'esprit et du cœur à l'égard des biens et des vanités de ce monde, mais encore le *renoncement* à soi-même, l'indépendance de l'âme vis-à-vis du corps, de la volonté à l'égard des passions, la prédominance de l'élément spirituel, de la grâce, sur la nature et nos mauvais penchants. Dans cet état d'abnégation, l'âme, tout en vaquant à ses occupations journalières, ne perd pas de vue le but de sa vie qui est de faire la volonté de Dieu et non la sienne. Elle devient, sinon indifférente, du moins supérieure à ce qui pourrait la détourner de son idéal et l'entraîner au péché. Elle est unie à Dieu en proportion justement de ce qu'elle est détachée d'elle-même et du monde.

Mais ce détachement ne se fait pas sans douleur et sans peine, et voilà pourquoi il faut à l'âme chrétienne, pour vivre unie à Dieu, l'énergie nécessaire pour porter sa croix, c'est-à-dire la *patience*, dans le sens le plus élevé du mot. Comme il est dit dans la parabole du Semeur de l'Evangile, c'est par la patience que nous portons du fruit. (Luc, viii, 15). C'est elle qui, en calmant notre impétuosité naturelle, nous fait attendre l'heure de la grâce au lieu de la devancer. C'est elle qui nous fait supporter le travail pénible mais nécessaire de la lutte quotidienne contre notre mauvaise nature. C'est elle qui nous soutient dans les épreuves voulues de Dieu et qui nous aide à porter notre croix quand notre courage risque de défaillir. Voilà l'œuvre de la patience dans la vie chrétienne. Il en faut, puisqu'à l'exemple du Christ il faut souffrir pour arriver à la gloire. (Luc, xxiv, 26).

Enfin notre vertu, notre vie chrétienne ne doit être une vie personnelle seulement et égoïste. « La foi sans les œuvres est une foi morte, » dit l'apôtre S. Jacques (ii, 20), et par conséquent le troisième but de la retraite, le principal quant aux résultats, est de vous déterminer à une *action* surnaturelle vigoureuse. Agir pour Dieu en tout et partout, voilà quel doit être dès maintenant votre devise et votre programme. « *Quid hic statis tota die otiosi ?* Pourquoi êtes-vous restés toute la journée oisifs ? » disait le père de famille aux ouvriers de la onzième heure, dans la parabole évangélique. (Mt., xx, 6). N'avez-vous pas, m. f., ou plutôt tous ici, moi comme vous, n'avons-nous pas mérité à quelque degré ce reproche d'oisiveté spirituelle ? Notre vie, qui se compose déjà non pas d'un jour mais de longues années, ne nous a-t-elle pas vus négligents envers Dieu qui pourtant avait soif de

notre amour et de nos efforts ? Entendez donc maintenant, au début de cette retraite, l'appel de Dieu, le Père infiniment bon de la grande famille chrétienne : « *Ite et vos in vineam meam.* Allons ! debout et allez vous aussi travailler à ma vigne, » c'est-à-dire à la sanctification de vos âmes et au salut du prochain. C'est pour cela que vous êtes en retraite. En avant donc ! et au travail, à l'action, pendant ces jours bénis ! Ainsi soit-il.

EXERCICES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX [1]

I

SUR LA FOI

Nous allons faire le Chemin de la Croix pour demander à Dieu, par les mérites du sang de Jésus-Christ, les vertus sans lesquelles nul ne peut être sauvé : les vertus théologales. D'abord la foi qui est « la vie du juste », la foi qui est le fondement de notre espérance, et qui nous donne la certitude qu'elles existent, les choses divines que nous ne voyons pas : *argumentum non apparentium.* (Hébr., XI, 1).

Un jour, le Sauveur dit à ses disciples : « Quand le Fils de l'homme reviendra sur la terre, pensez-vous qu'il y trouve encore de la foi ? » (Luc, XVIII, 8). Il voyait sans doute notre époque où la foi est battue en brèche et persécutée ; il voyait peut-être aussi nos âmes où elle est chancelante. Sachons que la foi est le plus précieux des biens ; fortifions-la en nous par la prière et par la contemplation des douleurs de Jésus-Christ.

Ire STATION : *Jésus est condamné à mort*

Si Pilate avait eu le sens de la foi, il n'aurait pas condamné Jésus. Malheureusement il était sceptique, indifférent, il dédaignait la vérité. « Qu'est-ce que la vérité ? » demandait-il avec une certaine ironie. (Jo., XVIII, 38).

La vérité c'est ce que la foi nous enseigne. Voilà la vérité parfaite, consolante et douce. Elle nous élève vers les choses invisibles, vers Dieu ; elle nous apprend que seuls les biens du ciel sont solides et enviables, que pour les posséder il faut être prêt à tous les sacrifices, et qu'en les possédant nous posséderons tout.

Ce n'est pas ainsi que raisonnait Pilate. Pour lui, les biens terrestres, son avancement, sa fortune, la grâce de l'empereur, il ne voyait et n'ambitionnait que cela. Heureux s'il eût écouté sa femme, Procla, qui avait les intuitions de la foi et qui lui envoya dire : « Celui que vous allez juger, c'est un juste ! » (Mt., XXVII, 19).

O mon Dieu ! nous qui ne vous mettons pas à la place d'honneur dans notre vie, qui vous préférons les biens de la terre, nos passions, nos rancunes, nos animosités, nous qui ne vous aimons pas avant tout, mais qui vous plaçons dans nos pensées après tout, ne ressemblons-nous pas à Pilate ? Oh ! que la foi redresse nos idées, nos sentiments et notre conduite, de peur que nous ne soyons faibles et lâches comme lui !

IIe STATION : *Jésus est chargé de sa croix*

Avec quelle foi Jésus la regarde, cette croix qui sera l'instrument du salut du monde, cette « croix précieuse » sur laquelle il va mourir pour nous racheter ! La pensée lui vient sans doute que la vertu de la croix sera méconnue par un grand nombre, que son sacrifice sera inutile pour beaucoup qui se détourneront de lui ou qui blasphèmeront son nom ; et il en conçoit une immense douleur.

Mais il ne se laisse point abattre ; il sait qu'il fait la volonté du Père. Et puis, s'il y a des ingrats et des méchants, il y aura aussi des âmes sincères et ardentes qui comprendront, aux clartés de la foi, la grandeur de son amour et le prix de ses souffrances. Aussi est-ce avec joie qu'il prend cette lourde croix, qu'il la charge sur ses épaules et que d'un seul élan il franchit, à l'étonnement de tous, un vaste espace. C'est la foi qui le soutient.

Que de fois nous nous sommes laissé arrêter dans la voie du bien par la considération que, par nos bonnes œuvres, nous ferions peut-être des ingrats !... C'est une tentation fréquente et dangereuse que celle-là. Nous avons manqué de foi. Reprenons nos bonnes résolutions sans arrière-pensée, comme Jésus a pris sa croix.

IIIe STATION : *Jésus tombe pour la première fois*

Elle est douloureuse pour le Sauveur, cette pensée que tous les hommes ne voudront pas le recevoir, et peut-être produit-elle en son âme inondée pourtant des lumières de la foi cette défaillance qui le fait trébucher et tomber.

Il apporte la vérité dans ce monde qui a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu ! » (Jo., I, 11).

Dans cette chute nous voyons l'image du chrétien, de la chrétienne, qui pour la première fois sent sa foi qui faiblit. Rappelez-vous le moment pénible et angoissé où le doute est entré dans votre âme, où vous vous êtes dit : « Est-ce vrai ce que l'Eglise enseigne ? Si pourtant ce n'était pas vrai, que de sacrifices inutiles ! » Et vous avez accueilli cette tentation parce que vous vouliez vous accorder tel amusement, telle jouissance. Mais ce doute ne venait-il pas à la suite de telle conversation, de telle compagnie, de telle lecture ?

Ayez le courage d'y renoncer désormais et vous vous relèverez comme Jésus s'est relevé. Oui, ce que l'Eglise nous enseigne c'est la vérité. Beaucoup la rejettent ; ils sont inexcusables, parce qu'ils la connaissent ; leur conscience la leur montre et leur crie d'y revenir. Prions pour qu'ils écoutent cette voix qui les avertit.

IVe STATION : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

Quand Jésus se relève, le visage ensanglanté, les mains et les genoux meurtris, il aperçoit sa Mère qui l'a rejoint, sa Mère qui ne veut pas qu'il

[1] Nous en donnerons un pour chaque vendredi de Carême.

souffre sans elle, et qui entend partager ses douleurs, racheter le monde avec lui.

Elle le regarde, lui, l'auteur de la foi, *aspiciens in auctorem fidei,* et elle sent sa foi grandir à l'égal de son épreuve. Comment aurait-elle supporté ce spectacle de son Fils bien-aimé réduit en cet état, sans ce regard de la foi qui lui montre et les desseins de Dieu, et les récompenses éternelles ? Elle adore les uns, sans se plaindre de leur rigueur ; elle attend les autres, sans demander à Dieu d'en avancer l'heure. Elle se rappelle la prophétie de Siméon, elle sent douloureusement le glaive qui lui transperce l'âme, et en entendant les injures, les blasphèmes, les malédictions des Pharisiens, elle gémit de voir leurs pensées cruelles qui se révèlent et s'affichent, et sa douleur est si grande qu'elle défaille.

O Marie, vous qui avez tant souffert, apprenez-nous, aidez-nous à souffrir ! La vie est faite de souffrances auxquelles nous ne saurions nous soustraire, et combien nous les trouvons pénibles et aiguës ! Donnez-nous la foi qui nous soutienne. Obtenez-nous, pour notre âme, la grâce de compatir à vos douleurs maternelles et de jeter aussi sur votre divin Fils chargé de sa croix ce regard de la foi qui vous a réconfortée.

Ve Station : *Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix*

Cet homme revenait des champs, il ne connaissait pas Jésus. On ne l'avait pas vu la nuit au palais de Caïphe, ni le matin au prétoire de Pilate. Il ignorait le grand événement du jour, et que la plus criante injustice que rapporte l'histoire allait se consommer à Jérusalem. Mais c'était un homme de bonne volonté, sincère, juste et compatissant. Il était disposé à suivre le chemin de la vérité si Dieu le lui montrait par la voix et par la main des événements.

Il aperçoit cette foule, il entend ces cris, cris de haine et de mort ; son regard tombe sur Jésus, la victime divine, la proie de ses bourreaux, semblable à l'agneau qu'on traîne à la boucherie. Ses yeux se dessillent, son intelligence s'ouvre, son cœur s'émeut : il témoigne d'un geste son indignation.

Ce geste, on le lui fait expier en lui mettant sur les épaules la dure et lourde croix de Jésus qui, brisé par sa chute, ne peut plus la soulever. Il la prend et tout aussitôt son acte de bonté, la générosité de ses sentiments, son regard ému sur Jésus « l'auteur de la foi », lui obtient de Dieu la grâce de la foi.

« Ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites, » dit le Sauveur. (Mt., xxv, 40). Souvenons-nous qu'en aidant nos frères à porter leur croix, nous sommes très agréables à Dieu, et soyons les bons Cyrénéens de tous ceux qui souffrent auprès de nous.

VIe Station : *Sainte Véronique essuie la face de Jésus*

Cette action généreuse de Simon le Cyrénéen réjouit le cœur de Jésus et le console des insultes qui l'accablent. C'est ainsi que notre foi lui fait oublier les blasphèmes des impies quand devant le Saint-Sacrement, seuls à l'adorer, nous lui demandons pardon pour tous ceux qui l'offensent ou qui le haïssent. Cependant il y a mieux encore que l'acte de Simon, c'est celui de sainte Véronique.

Elle possède la foi, elle sait que le Sauveur est le Fils de Dieu, elle le connaît, elle a suivi ses prédications, tout son cœur reconnaissant se porte vers lui, et elle ne résiste ni à son cœur ni à sa foi. Sans se demander si elle ne sera pas l'objet des brutalités des gardes ou des Pharisiens, elle court au devant du bon Maître, traversant intrépidement les rangs des chefs de la Synagogue, et elle essuie pieusement son doux visage, maculé de poussière et de sang, strié de coups et couvert de blessures.

O bonheur ! Quand elle déplie plus tard ce linge précieux, elle y voit peinte l'image de Jésus-Christ !... O miracle de la foi ! Chaque fois aussi que nous avons secouru nos frères accablés par la tristesse, la maladie ou les revers, si nous pouvions voir notre âme, nous y apercevrions l'image de notre bon Sauveur, non pas douloureuse comme celle que vit sainte Véronique, mais nous souriant et nous bénissant.

VIIe Station : *Jésus tombe pour la deuxième fois*

Après ces sympathies qui l'ont réjoui un instant durant le terrible trajet du Calvaire, Jésus a dû reprendre sa croix qui lui pèse d'autant plus qu'il est plus accablé. Que pense-t-il ? Il pense qu'il y a de bien belles âmes, mais qu'elles sont rares : les saintes femmes qui entourent Marie, Simon, Jean, Véronique, et c'est tout ! Ces chères et généreuses unités sont perdues dans la multitude immense dont il entend les menaces, les clameurs méchantes, les cris de rage... Dans son cœur il n'y a que de l'amour. Sur les chemins de la Judée et de la Galilée, de Tyr et de Sidon, il n'a semé que de bonnes paroles, que des bienfaits, que des miracles. Et voilà ce qu'il a recueilli ! Que deviendra donc cette foi qu'il a apportée au monde ?

Parmi ce peuple qui trépigne d'allégresse de le conduire au supplice, il y a pourtant bien des hommes qui l'ont acclamé, le jour des Rameaux, qui ont eu foi en lui. Comment leur foi a-t-elle disparu, pour faire place à cette incrédulité cruelle, féroce ?

Ne pensez-vous pas qu'il se demande aussi comment parmi nous, son peuple privilégié, il y a tant d'âmes qui l'ont connu, qui ont cru en lui et qui ne le connaissent plus ? L'affliction qu'il ressent alors suffit bien à nous expliquer sa deuxième chute.

VIIIe Station : *Jésus parle aux filles de Jérusalem*

Cependant « beaucoup de femmes le suivaient qui pleuraient et se lamentaient sur lui. » (Luc, xxiii, 27). Elles pleuraient et leurs larmes étaient sincères, c'étaient des larmes venues de leur bon cœur. Elles le plaignaient dans la tristesse et la désolation de leur âme. Jésus pourtant ne les loue

pas de ces courageux témoignages d'affection. Il voit en elles des âmes dont la foi n'est pas assez éclairée, ni assez ferme.

Elles pleurent parce qu'elles le voient souffrir, elles cèdent à cette compatissance naturelle qui fait qu'on s'attriste en face des malheurs d'autrui. Sans doute cet acte n'est point condamnable, mais l'expérience nous apprend que ces manifestations bruyantes, ces pleurs et ces cris, sont l'effet passager d'un sentiment violent, et que demain cette douleur et ces larmes seront oubliées.

Et puis viendront les jours malheureux, les jours de désastre du siège de Jérusalem où elles seront exposées à des misères inouïes. Comment les supporteront-elles sans une foi solide et voyante? C'est pourquoi il leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes ! » N'est-ce pas aussi à nous que s'adresse le Sauveur, pour nous apprendre qu'il faut nous munir d'une grande foi ? Nous ne connaissons pas l'avenir et nous avons de grands sujets de crainte. Seigneur, fortifiez notre foi, afin que le courage ne nous manque pas pour supporter ses rigueurs !

IXe Station : *Jésus tombe pour la troisième fois*

« On conduisait avec lui deux malfaiteurs qui devaient aussi être crucifiés. » C'est ainsi que S. Luc poursuit son récit. Quelle compagnie ! Le Fils de Dieu assimilé à des malfaiteurs, et mourant avec eux de la même mort ignominieuse !

N'y a-t-il pas dans cette remarque une source d'enseignements pratiques ?

L'Eglise a déposé en nous au jour du baptême, avec la grâce régénératrice, toutes les vertus infuses qui demeurent dans notre âme, et en premier lieu la vertu de foi. Elle s'est développée en nous par l'enseignement du catéchisme, par des actes de foi fréquemment énoncés, par les sacrements reçus, particulièrement par la Sainte Eucharistie. Oh ! que notre cœur était pur et croyant, que notre âme était belle au jour de notre Première Communion ! Pourquoi plus tard cette foi qui ensoleillait notre âme remplie de Dieu, a-t-elle disparu ?

Nous avons rencontré des « malfaiteurs » qui nous en ont dépouillé. C'est un livre douteux, une publication infâme, un faux ami, un étranger impie qui travaille à notre perversion. Et nous avons fait la chute définitive qui a contristé le Sauveur.

Hâtons-nous de revenir à la vérité, à l'Eglise. Sa loi, ses conseils sont austères peut-être, mais qu'on trouve de douceur à les suivre !

Xe Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

La foi aide Jésus à porter sa croix parce qu'elle lui montre la joie éternelle qui couronnera ses souffrances. C'est pourquoi nous l'avons admiré si courageux et si patient.

Voici maintenant les derniers préparatifs du supplice et les suprêmes humiliations qui le précèdent. On lui arrache ses vêtements, les seules choses auxquelles il tienne dans ce monde, parce qu'ils sont l'œuvre de Marie. Avec quelle joie elle les avait façonnés ! C'est pour son Fils qu'elle travaillait, ils lui parleraient sans cesse de sa mère ! A coup sûr ce fut pour lui, indépendamment des souffrances qu'il endura, un sacrifice très dur. Ne méprisons pas ceux qui gardent pieusement des souvenirs matériels de leurs amis : ceux-là ont conservé le culte du cœur, et rien ne les honore davantage. Aussi comme ils souffrent de s'en séparer ! C'est comme si on leur enlevait une partie d'eux-mêmes.

Mais en outre Jésus souffre d'être ainsi exposé à la vue de cette populace qui l'insulte et qui blasphème. Alors c'est à la foi qu'il recourt encore, et S. Paul nous apprend qu'elle lui fit « mépriser cette confusion » (Hébr., XII, 2), à cause de la joie éternelle qui lui était réservée. Dans le calice le plus amer Dieu dépose ainsi d'ineffables douceurs.

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix*

Oh ! cette croix qu'il a regardée avec tant d'amour en sortant du prétoire, il l'aime, parce que la foi la lui a rendue précieuse ! Aussi il ne va faire qu'un avec elle et c'est avec résignation, avec bonheur même qu'il présente ses mains, puis ses pieds au marteau de l'exécuteur qui y enfonce des clous énormes.

Il expie pour tous les péchés que nous avons commis par les mains, par les pieds, par tous les sens. En ce moment sa pensée infinie voit couler comme un fleuve l'iniquité humaine. Ce fleuve, il est venu l'arrêter, l'empêcher de se répandre désormais sur la terre et de submerger les âmes. Mais son désespoir c'est de voir qu'il y a des légions d'âmes qui s'obstinent à s'y précipiter et à se perdre. Du moins celles qui voudront se sauver pourront gagner le rivage céleste.

A cette heure douloureuse, il a pensé à chacun de nous, car nous sommes tous dans son divin Cœur, et il nous aime tous. Continuerons-nous à le contrister, et ne serons-nous pas touchés de tant de souffrances, de sollicitude et d'amour ?

O Jésus ! faites que nous comprenions votre amour et que nous revenions à vous pour jamais !

XIIe Station : *Jésus est crucifié*

Le voilà élevé de terre, et il est si beau, si grand, si bon qu'il va nous attirer tous à lui. Cependant l'épreuve est plus dure qu'elle ne fut jamais. Le Dieu de justice apparaît seul, et il exige les justes réparations. Le Fils a pris sur lui toutes nos iniquités, il les expiera toutes surabondamment. Puisqu'il est chargé de nos péchés, il portera tout le fardeau, sans allégement.

Pour la première fois il se plaint, il ne voit plus le Père qui s'est caché et le délaisse au point qu'il s'écrie, suppliant, dans une indicible angoisse : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Sa voix ébranle les échos et retentit, désolée, aux oreilles émues de ceux qui sont aux

environs du Calvaire... Enfin la nuit se fait sur Jérusalem, image des ténèbres qui accablent son âme.

Mais la foi brille de nouveau, comme une étoile secourable dans un ciel noir, elle illumine son esprit, elle réjouit son cœur, elle lui montre non plus le Dieu de justice, mais le Père, et c'est avec confiance qu'il s'écrie d'une voix triomphante cette fois : « Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

Quelle lumière pour nous dans nos peines, dans nos accablements ! Dieu nous frappe, mais il est toujours notre Père !

XIIIe Station : *Le corps de Jésus est remis à sa Mère*

O Marie ! les souffrances de votre divin Fils ont un instant détourné notre attention des vôtres. Nous revenons à vous, ô Mère des douleurs !

Joseph d'Arimathie et Nicodème descendent pieusement de la croix le corps inerte, meurtri et défiguré du Sauveur ; ils le déposent sur ses genoux.

C'est ainsi qu'elle le prenait quand il était petit enfant. Que de choses depuis ! Que de souvenirs ! Mais toujours elle a eu présente à son esprit cette heure terrible qu'elle vit maintenant. Siméon n'avait pas tout dit. Elle regarde ce visage qu'elle seule peut reconnaître, ces plaies, ce côté ouvert par lequel elle aperçoit le cœur divin qui a cessé de battre. Elle refait cette physionomie privée de sa beauté native, elle y ressuscite la vie ; avec ses larmes elle enlève les traces de sang, et ses mains virginales arrachent les épines, rendent au front sa splendeur, aux lèvres leur expression de douceur.

Il lui faut sa grande foi pour la soutenir, pour lui assurer que ce corps qui n'est qu'une plaie horrible, c'est vraiment son Fils, que c'est un corps divin. Elle le contemple, elle ne se lasse pas de le voir, elle l'adore, elle gémit. Et nous gémissons, et nous pleurons, et nous compatissons avec vous, ô Notre-Dame des Douleurs !

XIVe Station : *Jésus est mis au tombeau*

La nuit vient, ils se hâtent de conduire le corps de Jésus dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimathie, tout proche de là. C'est fini. Une dernière fois Marie baise son Fils au front, puis on le dépose sur le banc de pierre, à droite, ils roulent à l'entrée la pierre sur laquelle les Princes des prêtres apposeront leur sceau.

Les ennemis du Sauveur sont tranquilles, c'en est fait de l'Agitateur ! Le soir ils repassent les émotions de la journée, et ils croient peut-être qu'en crucifiant Jésus ils ont ainsi rendu hommage à Dieu. Pilate toutefois est bouleversé, lui, par le remords et l'inquiétude.

Marie, elle, sèche ses pleurs. Sa foi lui assure que son Fils ressuscitera et que ce que les Princes des prêtres regardent comme une fin n'est que le commencement. C'est aujourd'hui que commence la gloire du Christ : son œuvre est achevée et le ciel célèbre ses victoires. Demain commencera, pour ne plus finir, l'action du Christ sur les sociétés que transformera sa doctrine, et sur les âmes qu'il purifiera par sa grâce, qu'il nourrira de sa chair et de son sang.

Ne vous demandez plus, ô Jésus ! si à votre dernier avènement vous trouverez encore de la foi. La foi demeure vivante et vivace dans le monde. Car elle a été arrosée de votre sang. Pour nous, jamais nous ne nous laisserons envahir par le doute ou par l'indifférence ; nous sommes et nous resterons des âmes de foi.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

IV

Monsieur, Mademoiselle,

Ce serait rompre le caractère intime de la cérémonie de ce matin que de vous adresser ici un long et solennel discours. Je ne le ferai point. Il est de mon devoir cependant de vous rappeler la gravité de votre démarche, et j'ai plaisir à m'associer aux vœux et aux souhaits que forment pour vous tous ceux qui vous estiment et qui vous aiment.

La tâche, d'ailleurs, m'est extrêmement facile, étant donné la réflexion et le sérieux que vous apportez l'un et l'autre à la réception du sacrement de mariage. Vous n'êtes pas de cette jeunesse frivole qui contracte mariage avec une légèreté déconcertante, prête à briser demain ce qu'elle édifie aujourd'hui.

Votre union est la conséquence logique de votre passé, et j'ose dire l'acte qui consacre les plus saintes aspirations de vos âmes. Voyons comment.

* * *

L'homme a besoin d'affection.

Si nous allons au fond de l'âme humaine, nous voyons qu'avant tout l'homme est un cœur. Dieu a déposé en lui cette flamme divine qu'on appelle l'amour. C'est elle qui rend si aimables les grâces de l'enfant ; c'est elle qui illumine le front de la jeunesse, quand celle-ci sait se garder des affections volages et des caprices dangereux ; c'est elle qui, chez l'époux, adoucit l'aspérité du caractère, et donne à l'épouse cette tendresse incomparable qui en fait la reine du foyer... Dieu fait naître deux âmes dans des pays éloignés, leur donne des qualités différentes mais qui se complètent. Ces âmes s'élèvent dans les mêmes sentiments de respect et d'amour filial. Elles gardent avec un soin jaloux cette puissance d'aimer qui grandit dans leurs cœurs, jusqu'au jour où, Dieu conduisant en secret les circonstances de leurs vies, ces âmes se rencontrent, se reconnaissent, parce que leur affection est semblable, et que sans crainte de se mentir l'une à l'autre, elles peuvent échanger ce serment : « Vous seul et pour jamais ! »

L'homme a besoin de dévouement.

L'égoïste est une caricature d'homme, et celui qui aime, au contraire, n'a de repos que le jour où il a fait des heureux.

Or, n'est-ce pas un des charmes du nouvel état de vie dans lequel vous entrez, que d'y trouver des occasions multiples de semer du bonheur ? Oublier ses propres soucis, laisser les inquiétudes des affaires, savoir accepter des fatigues, rendre toujours le foyer attirant et aimable : en un mot, ne plus vivre pour soi, mais vivre avec l'unique préoccupation de rendre la vie plus douce à celui, à celle qu'on aime plus que soi-même, n'est-ce pas le rôle des véritables époux ? N'est-ce pas le rêve que vous avez fait et que vous voulez réaliser ce matin ?

Et si Dieu, bénissant votre union, confie à vos soins de petites âmes dans lesquelles, avec un légitime orgueil, vous vous verrez revivre, ne sentez-vous pas que pour elles vous êtes prêts à vous sacrifier plus encore ?

L'homme, enfin, a besoin de consolation.

Est-il nécessaire de le redire ?... La vie ne va pas sans écueil, pas plus qu'un été ne se passe sans orage. Votre passé est court, Monsieur, Mademoiselle ; il a été assez long pour vous faire sentir déjà la morsure de l'épreuve et la nécessité de rencontrer un compagnon de route qui sera à la fois le confident et la consolation dont votre cœur a besoin.

Un orateur contemporain, faisant le portrait d'une épouse parfaite, a écrit :

« Bonne pour tous, sévère pour elle-même, mais d'une sévérité que Dieu seul voyait, cette épouse savait que si Dieu a fait les fleurs jolies, c'est — contre toute apparence — pour que les femmes les offrent à leurs maris... et la première fleur c'était elle-même, toute imprégnée d'un beau et grand christianisme intelligent et sûr. »

Nous le savons : vous serez cette épouse, Mademoiselle ; vous montrerez combien il est doux de sentir au foyer une âme affectueuse, capable de consoler des déceptions qu'apporte la vie, — et vous-même vous constaterez combien il est rassurant de pouvoir s'appuyer sur un bras robuste pour franchir les passages difficiles.

Et parce que tous deux vous n'aurez qu'un même cœur, vous mettrez en commun vos préoccupations, vos souffrances, et même si parfois la croix vous semble un peu lourde, vous vous sentirez soulagés du seul fait que vous serez deux à la porter.

Et puisque l'heure de votre mutuelle donation a sonné, recueillez-vous. Que vos âmes s'unissent dans une communauté parfaite de sentiments, de confiance et de foi chrétienne.

Que votre commune prière réclame de la puissance divine les secours indispensables à vos communs besoins, et en réponse, que la bonté de Dieu répande sur votre foyer la paix et le bonheur ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXI

L'ESCLAVE PAÏEN

Le principe de l'égalité des hommes et de leur commune origine, inscrit au premier chapitre de la Genèse, fut promptement obscurci par les passions et les préjugés. Si loin que nos regards peuvent s'étendre sur les siècles d'autrefois, nous trouvons l'humanité divisée en deux classes : l'une jouissant de tous les droits, l'autre supportant toutes les charges, les maîtres et les esclaves. L'esclavage, dans le monde antique, « existait sous le manteau sacerdotal de l'Inde, sous la tyrannie savante des Egyptiens et jusque sous les fleurs dont la Grèce a parsemé tous ses sentiers. » Rome aussi possédait un grand nombre d'esclaves. Nous voulons exposer la condition faite à cette foule de malheureux.

I

La raison humaine, qui a son expression la plus élevée dans la philosophie, faisait reposer l'esclavage sur le droit naturel. Chez les disciples de l'école de Socrate on confondait l'esclave avec la bête, et la pensée d'Aristote a fléchi jusqu'à dire : « Les rapports de l'esclave et du maître peuvent être comparés à ceux de l'artiste et de l'instrument[1]. » Les communistes, dans Aristophane, ne réclamaient point l'abolition de l'esclavage, mais la répartition égale des esclaves entre les citoyens. « Un corps sans âme, » c'est encore le nom habituellement employé par la littérature latine pour désigner ces infortunées créatures. Varron distinguait les instruments du labourage en trois catégories : les instruments muets, c'est-à-dire l'outil et la charrue ; ceux qui rendent des sons inarticulés, c'est-à-dire le bœuf et le cheval ; et ceux qui parlent, c'est-à-dire les esclaves[2].

S'il faut en croire l'ancien droit civil, l'esclave représente un ordre inférieur, *minor capitis*. Dépouillé des attributions de la personne humaine il vit en dehors de tout culte religieux : à peine lui permettra-t-on quelques rites superstitieux, méprisables, « l'homme libre seul pouvant offrir aux dieux un encens légitime. » Pour l'esclave, ni propriété ni famille. Si la loi tolère en sa faveur, et au prix de son modeste pécule, un quasi-mariage, *contubernium*, avec une compagne de servitude, tout se réduit à une simple union passagère, sans paternité reconnue : les enfants qui en naissent sont le cheptel du maître, et le Code discute seulement la question de savoir s'ils peuvent être revendiqués par l'usufruitier. L'esclave ne jouit d'ailleurs d'aucune prérogative civile. Il est « la chose d'un autre » au même titre qu'un champ, un meuble, un outil, et paie à la douane un tarif égal à celui des chevaux et des mules. Il n'a qualité ni pour tester, ni pour recevoir : son maître est

[1] *Politique*, c. 5.
[2] Varron, *De re rustica*, XVII, 1.

son héritier naturel. *Servile caput nullum jus habet :* cette dure parole a été prononcée par un jurisconsulte de l'école du Portique, et l'homme qui fut le moins favorable aux esclaves est le stoïcien couronné Marc-Aurèle. « La langue elle-même, dit Mgr Dupanloup, avait créé des mots pour peindre une telle abjection : *ferrabile genus,* race bonne pour la chaîne; *virgarum deliciæ,* délices des verges; *stimulorum seges,* moissons de coups de fouet; *plagipatidæ viri,* hommes de coups de barre de fer[1]. »

Occupés tout le jour aux plus durs labeurs, les esclaves ne recevaient qu'une nourriture fort chétive. On leur distribuait le pain avec parcimonie, et voici la recette composée par Caton l'Ancien pour une boisson à leur usage : « Mettez dans une futaille dix amphores de vin doux, deux amphores de vinaigre bien mordant, et autant de vin cuit jusqu'à la diminution des deux tiers, avec cinquante amphores d'eau fluviale. Remuez le tout ensemble pendant cinq jours; après quoi, vous y ajouterez 64 setiers d'eau de mer. » C'est bien là le dur paganisme : ce breuvage amer rappelle l'éponge de vinaigre et de fiel qu'un autre Romain devait présenter à Jésus-Christ mourant pour la rédemption des esclaves. Le soir venu, on enfermait ces malheureux dans des *ergastula subterranea,* espèces de prisons souterraines où ils couchaient sur le terrier, tandis que leur maître, après s'être enivré paisiblement, dans la joie d'un festin somptueux, dormait sur la pourpre.

La législation ancienne calculait avec une impitoyable précision la valeur d'un esclave et les indemnités dues par qui l'avait blessé ou fait mourir. « Il peut même arriver, dit le texte, que le préjudice causé soit supérieur à l'estimation personnelle : ainsi, dans le cas où de deux jumeaux, de deux musiciens, on viendrait à tuer l'un, on doit en évaluer le prix et la dépréciation résultante pour le survivant comme lorsqu'on tue une mule qui dépareille un attelage ou un cheval de quadrige. » Un pareil langage soulève le cœur d'indignation. Au fait, le maître avait la faculté de battre à loisir son esclave. Pour un verre brisé, pour un marbre sali, qu'on le pende, qu'on le crucifie ! N'aurait-il mérité aucun reproche, peu importe : si celui-ci le veut, qu'il meure ! « Prenez garde, disait un jour Epictète au bourreau qui le torturait, vous allez me briser la jambe. » Et celui-ci à force de tourments l'ayant cassée, le philosophe se contenta d'ajouter : « Je vous avais prévenu. »

II

Des divers emplois auxquels on soumettait les esclaves se dégage une idée plus complète encore de l'esclavage antique.

Les labeurs champêtres étaient, chez les nations éclairées du monde païen, réservés à la classe servile : une peinture du Musée Egyptien, au Louvre, nous montre dans une scène de vie agricole quatre esclaves attelés deux à deux comme des animaux et traînant une charrue au milieu de la plaine thébéenne. D'après le récit que nous en ont laissé les historiens, les ilotes de la Grèce travaillaient de même « le dos tout ravagé par le fouet et les lanières, mains enchaînées et pieds liés ». On croirait, en lisant ces pages, voir la bête de somme condamnée à brouter sur quelque coin de terre une herbe chaque jour plus sèche et plus rare[1].

L'industrie avait aussi ses esclaves. Le Nil et l'Euphrate ne pourront jamais dire ce qu'ont coûté de sueurs et de sang les monuments qui ornent leurs rives. Nous admirons à Rome le môle d'Adrien, le Colisée, les Thermes de Dioclétien, la Voie Appienne : mais pour les élever, combien d'esclaves sont morts ! « Chacune de leurs pierres, écrit M. Lenormant, a demandé une vie humaine. » Ammien Marcellin retrace, dans son histoire, le cortège d'un opulent personnage, membre de l'aristocratie ou au moins de l'oligarchie financière, qui, traversant Rome avec pompe, fait marcher devant son char tout le tissage, *omne textrinum,* c'est-à-dire les centaines d'esclaves occupés à ce labeur. Leur nombre dépassait souvent le personnel de nos grandes manufactures modernes.

L'esclave de la table était une créature méprisée à laquelle, pour ne point profaner sa parole, le maître ne parlait que par signes. Debout près du *triclinium,* il voit la verge prête à le punir pour le moindre manquement. S'il fait attendre l'eau chaude, s'il chasse négligemment les mouches avec la branche de myrte, il sera frappé, estropié même pour la vie. Son devoir est de présenter aux convives dans des coupes d'or le vin de Falerne ou d'autres vins mûris sur les rochers des îles de l'Archipel, d'offrir des fleurs et de répandre des parfums. Entre temps, il rattachera les couronnes qui tombent des têtes avinées, donnera le bras aux convives allant au *vomitorium,* ou prendra soin d'effacer sur les tapis d'Orient les souillures de leur intempérance !

L'esclave de la toilette, *ornatrix,* assistait les matrones de race pour la préparation de leurs ajustements. Il faut lire dans les comiques et les satiriques, soit grecs, soit latins, la peinture de ces dames consulaires armées de broches aiguës qu'elles enfonçaient dans la chair de leurs filles esclaves comme un stimulant, quand ces malheureuses paraient leur robe bordée de franges d'or et de pourpre, ou les portaient avec peine sur une litière à travers les rues de la cité. Tertullien, qui a décrit avec tant de vérité les splendeurs et les désordres du décorum antique, nous dira : « Ces fières matrones cachaient sous leurs voiles blancs et sous leur stole traînante le cœur et les instincts de la louve. »

Nous avons déjà parlé de l'esclave gladiateur. Des commerçants spéciaux dressaient une foule d'hommes pour les luttes du Cirque dont Rome donnait le spectacle dans ses jours de joies et de débauches. Cicéron, après avoir écrit de si belles

[1] *La Charité chrétienne et ses œuvres*, p. 71-72.

[1] Cf. H. Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité,* t. I, p. 27.

pages sur la fraternité, félicite son ami Atticus de la bonne affaire qu'il a réussie en louant à des entrepreneurs de jeux plusieurs milliers de gladiateurs. Au témoignage de Pétrone, ceux-ci s'engageaient par la formule suivante : « Je jure de souffrir la mort dans le feu, dans les chaînes, sous le fouet ou sous le glaive, et de me soumettre corps et âme à toutes les volontés de mon maître. » Il serait difficile d'exprimer d'une manière plus saisissante le mépris où était tombé la vie humaine.

A cette hideuse nomenclature on doit ajouter : les esclaves du Forum que le maître prêtait au plaideur à tel prix et moyennant caution pour le déchet venu de la torture ; — les esclaves bouffons, dont on faisait des nains en étreignant leurs membres dès le plus jeune âge afin d'en arrêter le développement : tel celui qui servait de distraction à la fille d'Auguste ; — les esclaves du moulin, avec autour du cou une large planche, pour les mettre dans l'impossibilité, sous l'impulsion de la faim, de porter à leur bouche quelque poignée de farine ; — les esclaves des plaisirs, *greges puerorum :* ignoble denrée que l'on conduisait comme le pâtre chasse devant lui son troupeau et dont les corrupteurs publics percevaient le bénéfice.

Il y avait ainsi, sous le règne du paganisme, des esclaves pour toutes les douleurs, pour tous les désespoirs, pour tous les caprices, pour toutes les orgies. Malheur à l'infortuné qui par la fuite tente de se soustraire à son triste sort ! On lui percera les oreilles, et les deux lettres initiales, grecque et latine, du mot *fugitivarius* seront imprimées sur son front avec un fer rouge ; ou bien on lui enserrera le cou dans un collier de fer avec ces autres mots : « *Tene me quia fugi, et revoca me domino meo.* Arrêtez-moi, fugitif que je suis, et rendez-moi à mon maître. » On conserve encore dans les musées de Rome plusieurs de ces colliers, monuments horribles de la servitude païenne.

III

L'esclavage avait tellement pénétré les mœurs sociales qu'il formait une multitude. Dans la seule province de l'Attique, à peine égale en étendue au département de la Seine, on comptait 400.000 esclaves contre 20.000 citoyens. A Rome, pour 6 millions d'hommes libres il y avait 120 millions d'esclaves. C'était du reste chez les Romains un objet de luxe ou de fortune, une sorte de valeur mobilière. Les maisons plus considérables avaient même un *nomenclator* destiné à recenser ces malheureux. La foule des esclaves était si grande que lorsqu'à une certaine époque on proposa de leur donner un costume distinctif, le Sénat s'opposa à cette mesure, craignant de mettre en péril la sécurité publique.

Au surplus, chaque ville importante avait son marché aux esclaves. En Grèce, l'entrepôt principal de cet infâme trafic était Délos. A Rome, il se tenait non loin du Forum, dans l'entrecolonnement des galeries de la *Villa publica.* Amenés sur le marché par des spéculateurs, un écriteau que ces infortunées créatures portaient au front, selon l'ordre des édiles, indiquait leurs qualités bonnes ou mauvaises. On distinguait à leurs pieds blanchis de craie les esclaves originaires d'Asie ; ceux dont on ne pouvait garantir la docilité avaient les mains liées et le *pileus* sur la tête ; les meilleurs, choisis parmi les prisonniers de guerre, recevaient une couronne de feuillage. L'acheteur disait alors au vendeur : « Il me faut un homme pour le moulin ou pour le pressoir... J'ai besoin d'un gladiateur, d'un pédagogue. » Puis il regardait, examinait la vigueur, l'intelligence du sujet, et traitait. C'est Perse qui nous raconte ces détails. Un tarif spécial réglait le prix suivant l'âge et la condition. On payait 60 sous d'or un médecin ; au dire d'Horace, un bon rhéteur pouvait aller jusqu'à 1600 deniers ; l'esclave cultivateur se vendait 100, 200 et quelquefois 500 deniers, à moins qu'il ne fût gaulois ou africain : une légère poignée de sel ou un peu de vin en soldait alors facilement la valeur.

L'esclave acheté, on ne saurait trop le redire, était à la merci d'un maître impitoyable, surtout à Rome avec les derniers temps de la République. Dans le quartier de la *Suburra* s'élevait un groupe de maisons appelé *la Taverne :* c'est là, suivant Martial, qu'on achetait les fouets destinés à châtier la race servile. De riches romains, pour se distraire, font égorger leurs esclaves. Vedius Pollion en livrera chaque jour plusieurs à ses murènes, afin de les engraisser, *murenas sanguine humano saginabat*[1]. Pour avoir tué une caille appriVoisée, un esclave sera, par l'ordre d'Auguste, pendu à l'antenne du navire impérial. Commode fera jeter dans la chaudière de ses thermes deux malheureux esclaves, coupables de lui avoir servi un bain trop chaud de quelques degrés. Pour se débarrasser d'Antoine après la bataille d'Actium, Cléopâtre expérimentera divers poisons sur les siens ; et ce sont encore des esclaves qui, sous le règne de Caligula et par économie, nourriront les bêtes de l'amphithéâtre.

Quelques-uns cependant, les privilégiés, pouvaient jouir des délassements de l'esprit : on leur abandonnait en effet à cette époque le monopole des lettres et des arts. Atticus emploie ses esclaves à copier des manuscrits, « attendu que personne de sa maison ne savait écrire. » Des esclaves collaborent avec Pline le naturaliste à la rédaction de ses travaux. Les enfants de Paul-Emile ont aussi pour précepteur un esclave. Nous voyons de même dans les lectures publiques, où les poètes de la décadence cherchaient à être applaudis, un esclave chargé de déclamer la pièce de son maître et souvent de la composer. Malgré tout, quel sort peu enviable, si l'on s'en rapporte au portrait que Lucien nous a laissé du petit grammairien grec, venu à Rome au siècle d'Auguste, « vendant pour quelques oboles sa vertu et sa science, mêlé à tous les filous, s'exprimant avec force barbarismes, buvant outre mesure, et, le matin, courant chez son patron, les vêtements tout souillés et en gue-

[1] Sénèque, *De Clementia,* I, 18.

nilles ! » On devine par les traits épars dans les comédies de Plaute et de Térence, l'éducation vénale, corrompue, que donnaient ces éducateurs de la famille.

Chargé d'années, infirme, l'esclave sera relégué dans une île du Tibre pour y mourir, ou on en fera une marchandise. Caton conseille au père de famille économe de vendre « les vieux bœufs, les vieilles voitures, les vieilles ferrailles, le vieil esclave. » Tel le chien que le berger garde tant qu'il le voit capable de ramener le troupeau ou d'aboyer au loup, et dont il détache le collier quand il le juge impropre au service. D'ailleurs, la vie d'un esclave comptait pour si peu, même chez des esprits supérieurs ! Dans son traité *De Officiis,* considéré comme le chef-d'œuvre de la morale antique, Cicéron rapporte sans commentaire ce cas de conscience proposé par un jurisconsulte : « On est sur une frêle embarcation, au milieu de la mer, avec un mauvais esclave et un bon cheval ; une tempête s'élève : lequel des deux faut-il jeter à l'eau ? L'humanité donne un conseil, l'économie un autre. »

Chose triste à dire ! les fondateurs des diverses écoles philosophiques qui avaient partagé l'admiration du monde ancien, glorifiaient l'esclavage : Platon, au nom de la nécessité politique ; le Stagyrite, au nom du droit naturel. Varron, nous l'avons vu, énumère les esclaves parmi les instruments de travail comme la charrue et les bœufs, avec cette seule différence que les esclaves parlent, que les bœufs mugissent et que la charrue ne dit rien. Bref, à part quelques exemples d'humanité, certains accents de pitié échappés à la plume de ses poètes, le paganisme ne sut jamais ce que les larmes et le sang de l'homme ont de sacré. Torturés par le désespoir, abreuvés d'ignominie, les malheureux esclaves feront de temps à autre résonner leurs chaînes avec un bruit formidable ; tels le massacre de Tyr, les soulèvements répétés des Pénestes en Thessalie, la résistance des bandes de Spartacus aux pieds du Vésuve. Si quelques lois protectrices sont votées en faveur de la classe servile, elles restent à l'état de lettre morte ; on se contente de bonnes paroles. Il faut même descendre jusqu'au règne de Claude, quand déjà des influences plus humaines pénétraient dans les conseils de l'empire, pour voir la détresse de l'esclave prise en compassion.

Mais « un ignorant dans l'art de bien dire, » comme parle Bossuet, allait bientôt faire entendre la parole libératrice : « Il n'y a plus ni esclave, ni libre, ni Grec, ni Barbare ; nous sommes tous disciples du Christ. » (Col., III, 11).

* * *

Le même état de servitude persiste chez les nations infidèles où le flambeau de l'Evangile n'a pas encore brillé et chez celles où il s'est éteint. Les fellahs d'Egypte travaillèrent, liés les uns aux autres, pendant des années, à creuser le canal d'Alexandrie au Nil ; et 30.000 de leurs cadavres gisent toujours sous les berges du grand fleuve.

Hier encore les chefs de l'école américaine voulaient voir dans la collectivité des hommes, des espèces et non des variétés, uniquement pour favoriser l'esclavage des Etats du Sud.

Que dis-je ? On rétablit à l'heure actuelle dans notre monde moderne ce qu'il y avait de plus odieux dans le monde ancien, malgré les splendeurs de l'art et de la littérature : des différences dégradantes, le régime des castes et de l'esclavage. En plein XIX^e^ siècle, des intellectuels comme Renan ont eu l'impudence d'écrire « que la foule était faite pour servir de marchepied à l'élite ! »

XXII

L'ÉGLISE PRIMITIVE ET L'ESCLAVE

Lorsque le Fils de Dieu annonçait sa mission au monde, il disait : « L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi pour évangéliser les pauvres, consoler ceux qui pleurent, apporter le remède aux cœurs brisés, prêcher aux captifs la délivrance et à ceux qui sont dans l'esclavage la liberté : *dimittere confractos in remissionem.* » (Luc, IV, 19). Chez les nations antiques, nous l'avons vu, l'esclave était une chose avilie que l'on classait dans un rang intermédiaire entre l'homme et la bête. L'heure de sa délivrance sonna avec Jésus-Christ, se faisant lui-même esclave, *formam servi accipiens*, et acceptant de mourir comme l'esclave sur l'ignominie d'une croix, *mortem autem crucis.*

I

Prudemment, on ne pouvait pas supprimer l'esclavage tout d'un coup : car il entraînait à la fois une question d'ordre social et une question d'ordre économique. D'abord, il eût été dangereux de jeter à travers le monde par une liberté immédiate, sans guide et sans soutien, des milliers d'infortunés qui s'agitaient dans leurs chaînes. D'un autre côté, les esclaves formaient une sorte de capital productif, cultivaient la terre et exerçaient les offices mécaniques. Une émancipation prématurée eût donc engendré des conséquences désastreuses. L'Eglise le comprit : aussi s'efforça-t-elle de traiter ces masses indisciplinées d'une main délicate et avec une patience maternelle. Tous les historiens lui ont rendu à cet égard un hommage éclatant.

L'Eglise s'applique en premier lieu à changer l'idée païenne qui faisait de l'esclave un paria, pour reconstituer en lui la conscience, la personne. « Lequel des deux, disait un jour Notre-Seigneur à ses apôtres, est le plus grand, ou bien celui qui est assis à la table, ou bien celui qui sert ? Vous me répondrez sans doute : Le plus grand est celui qui est assis ou le maître. *Nonne qui recumbit ?* Oui, il en est ainsi dans le royaume de ce monde, mais moi qui ne suis pas de ce monde, j'ai voulu être au milieu de vous comme celui qui sert : *Ego autem in medio vestrum sum, sicut qui ministrat.* » (Luc, XXII, 27). Ces paroles sont la charte d'affranchissement de la conscience humaine. S. Paul, par ailleurs, écrira au milieu

même des règnes sacrilèges de Néron et de Domitien : « Il n'y a parmi vous ni esclave ni homme libre, *non est servus neque liber ;* vous êtes tous un en Jésus-Christ, *omnes enim vos unum estis in Christo Jesu.* » (Gal., III, 28). On sait également l'admirable lettre que l'Apôtre fit adresser à Philémon en faveur d'un esclave fugitif : « Recevez-le, je vous prie, comme un frère aimé. Et s'il vous est redevable en quelque chose, mettez cela sur mon compte. » (16-19).

Un homme est toujours sacré aux yeux d'un autre homme : depuis le berceau de Bethléem et la croix du Calvaire, fût-ce la plus humble de ces infortunées créatures sur lesquelles la civilisation païenne pesa si lourdement, elle acquiert à notre amour un titre spécial. Les premiers prédicateurs de l'Evangile comptaient alors dans leur auditoire des gens échappés à l'ergastule, des pauvres, des souffrants. Une chaire ignorée, un grenier, une crypte funéraire et rien de plus servaient à répandre l'enseignement chrétien : mais qu'importe ! L'Eglise, par la voix de ses évêques et de ses prêtres, dit aux maîtres : « N'ordonnez à vos esclaves que des choses justes, et, quand vous leur commandez, n'oubliez pas qu'ils ont à servir un même Dieu avec vous, juge souverain de l'un et de l'autre. » Et elle dit aux esclaves : « Pratiquez la patience, la soumission, le respect, » tout en faisant briller à leurs yeux le principe surnaturel qui ennoblit le devoir et rend plus facile et plus douce l'obéissance. C'est avec une âme déjà pénétrée de ce noble enseignement que le centenier romain avait imploré de Jésus la guérison de son serviteur.

L'Eglise relève ainsi le front de l'esclave incliné par la souffrance : grâce à elle, on y voit resplendir un rayon nouveau. L'esclave, en apprenant qu'il a au ciel pour père et pour maître Dieu lui-même, se refait une conscience et une liberté. « Je suis esclave, mais affranchi du Christ, » répondra Evelpistus à la barre du tribunal proconsulaire [1].

II

Homme libre, l'esclave en a désormais tous les droits et tous les privilèges.

Sous l'empire du paganisme, le maître pouvait disposer de l'esclave à son gré, comme on dispose d'une bête de somme, et, dans un moment de mauvaise humeur, l'envoyer aux gémonies. Avec l'Evangile, l'esclave est aimé, accueilli. En présence de ce visage auréolé par la couronne d'épines et dans cette créature méprisée le maître reconnaît un frère. Selon le langage même de l'Apôtre, l'esclave appartient à la famille. Sous l'influence chrétienne, la loi devient à son égard plus humaine, et, dans le cas de vente, défend « comme chose contraire à la piété » de séparer le père ou la mère des enfants [2].

De suite, l'Eglise proclame hautement la sainteté du foyer des esclaves et le caractère inviolable du lien qui les unit. Elle traite avec un égal respect la reine et l'ouvrière. Heureuse de favoriser les mariages entre classe noble et classe servile, elle met la main de la patricienne dans la main de l'esclave : « celle-là portant sur son front la majesté des grandes races romaines, celui-ci les traits rudes et fatigués de l'homme qui a travaillé et qui a souffert. » De semblables unions souvent seront bénies dans les chapelles des Catacombes, et on montre encore sous ces funèbres arceaux maintes sépultures élevées par des esclaves à la mémoire de leur épouse de famille sénatoriale, *uxori clarissimæ* [1].

L'esclave a sa place au temple à côté de son maître orné du manteau d'or et de la toge blanche. Les premiers monuments de la prédication évangélique lui consacrent quelques mots, simples et tendres, qui rappellent ceux de l'Evangile. Esclaves et maîtres entendent la même parole divine, communient au même pain et au même calice eucharistiques. Enfin, après l'action de grâces, selon un usage touchant, l'assemblée tout entière se réunit pour les agapes comme pour un festin de famille.

Aussi bien, l'Eglise élève sans répugnance des esclaves à la dignité sacerdotale, avec la seule réserve d'un affranchissement préalable. C'était alors un spectacle émouvant, le jour où un affranchi devenait prêtre, prince de l'Eglise ou Pontife, tels S. Pie et S. Callixte, de voir le maître d'hier s'inclinant avec bonheur sous les bénédictions de cette main à laquelle il avait rendu la liberté au nom de Jésus-Christ. Un peu plus tard, S. Augustin ne fera que consacrer une règle générale en écrivant dans son bel opuscule *De opere Monachorum :* « Si des esclaves ou des affranchis d'ancienne date se présentent, pour embrasser la vie religieuse, gardez-vous de les repousser : car beaucoup d'entre eux ont donné de grands exemples de vertus. »

On aura même le spectacle d'esclaves chrétiens exerçant dans la demeure de leurs maîtres un apostolat intime et fondant ces églises domestiques dont nous avons précédemment parlé. De fait, une lettre écrite de Rome par S. Paul entre les années 62 et 64, envoie aux fidèles de Philippes le salut « des saints attachés à la maison de César » (IV, 22), c'est-à-dire des serviteurs chrétiens du palais. Apôtres volontaires, ils s'insinuent, pénètrent partout, sous le vêtement de l'ouvrier, du médecin, du pédagogue, et sèment la semence de l'Evangile dans une foule de familles païennes. Il faut constater ici une des manifestations les plus touchantes du christianisme primitif, et ce fut contre lui un des griefs de Celse. Irrité de trouver l'Eglise à chaque coin de rue, Celse lui reprochera en termes amers de se recruter parmi les gens de rien, les *infirmi*, les *humiliores*, qui méritent tout mépris [2].

Il y a plus : la chaîne des esclaves, déjà purifiée dans le sang du Calvaire, est encore ennoblie par celui du martyre. Un grand nombre sauront mourir et avec une noble intrépidité pour les droits de

[1] P. Allard, *Les esclaves chrétiens*, p. 160 et s.
[2] Léon Gautier, *Histoire de la charité*, p. 62.

[1] *Bollettino di archeologia cristiana*, 1881, p. 67-69.
[2] P. Allard, *Les esclaves chrétiens*, p. 298 et s.; — Franz de Champagny, *Les Antonins*, t. II, p. 236 et s.

la conscience. L'esclave, que la philosophie ancienne avait déclaré incapable de libre arbitre, se relève fièrement. Lorsqu'on veut le pousser aux pieds des idoles, il proclame sans crainte en présence des juges et des proconsuls son titre de chrétien. C'est à Lyon sainte Blandine qui, sur les degrés de l'amphithéâtre, semble une « fiancée conduite au banquet nuptial. » C'est à Carthage deux martyres célèbres, la première d'une illustre famille, sainte Perpétue, la seconde esclave, sainte Félicité, traînées l'une et l'autre dans le cirque par une vache furieuse. C'est à Rome l'esclave sainte Marie qui, étant au service d'une famille patricienne, subit le dernier supplice pour avoir jeûné à la manière des chrétiens. Il faudrait citer encore S. Porphyre, jeune esclave philosophe, S. Hermès, les deux martyrs Prote et Hyacinthe que leur *cognomen* indique avoir été de condition servile, sainte Eunomia et sainte Potamienne, esclaves égyptiennes, dont les souvenirs répandent comme « un parfum de lis et de roses ». Tandis que, sous le règne du paganisme, le nom d' « affranchies, *libertæ,* » se donnait à la classe des courtisanes, les premières héroïnes de l'Eglise rendent à cette appellation son vrai sens, sa vraie noblesse, et sauvent chez la femme la conscience et l'honneur.

Rome païenne jetait dans des pourrissoirs le cadavre de ses esclaves. Avec Jésus-Christ, cet humble corps brisé par la torture, des mains pieuses le recueillent sur le champ du supplice pour l'envelopper de bandelettes et d'aromates. Quelquefois le tombeau d'un esclave chrétien surpassera en magnificence les plus riches sépultures ; tel, dans une des cryptes les mieux ornées de la catacombe de Domitilla, celui d'Ampliatus, qui mérita les louanges de S. Paul (Rom., XVI, 8). Quelquefois l'esclave lui-même élèvera un monument à son maître. La preuve en est cette inscription trouvée au cimetière de Ste-Agnès : « Gordianus, immolé pour le Christ avec sa famille. Théophila, leur servante, a fait cette tombe ». Ainsi, par le seul effet de doctrines meilleures et de vertus nouvelles, toutes les joies, toutes les dignités, toutes les gloires sont rendues aux esclaves [1].

III

Non contente d'enseigner les vérités sociales qui devaient amener la suppression de l'esclavage ou du moins en adoucir les rigueurs, l'Eglise s'efforce dès l'origine de provoquer et de multiplier les affranchissements. De droit, l'esclave qui se fait prêtre ou religieux devient libre. D'autres, en grand nombre, le deviennent sous l'influence de l'esprit de fraternité prêché par l'Evangile. S. Cyprien oubliera la persécution pour quêter en faveur des esclaves. Les affranchissements s'opèrent même par milliers dans les maisons fortunées de sainte Mélanie et de sainte Aglaé. A s'en rapporter à certains indices archéologiques, il n'est pas jusqu'au palais de César qui n'ait ses affranchis impériaux.

En même temps, le respect de la vie humaine pénètre dans les institutions et dans les mœurs publiques. Toute une série de dispositions favorables à la liberté des esclaves sont édictées. Si les livrées de la servitude subsistent encore, le pouvoir sur la personne disparaît : il n'est plus permis au maître païen de posséder un esclave au même titre qu'un cheval. Le principe de l'esclavage est déclaré contraire à l'ordre primitif et au droit de la nature. Enfin, affranchir les esclaves, selon une expression consacrée, c'est « travailler au salut de son âme », et bientôt Constantin écrira dans une lettre à Eusèbe ces mémorables paroles (21 mars 318) : « Les condamnés aux jeux de l'amphithéâtre ne seront plus marqués au fer rouge, afin que la majesté de leur visage où se reflète la beauté du ciel ne soit point déshonorée. »

Si l'Eglise n'a pas opéré toute seule cette grande œuvre de l'abolition de l'esclavage, elle en fut la principale ouvrière. Sans doute, on chercherait vainement dans le Bullaire des papes ou dans la collection des conciles un décret relatif à cette suppression. Pour éviter des guerres fratricides, l'Eglise, avec sa prudence habituelle, voulut une émancipation sagement graduée.

En dehors des éloges venus d'écrivains protestants ou libres-penseurs, qu'il nous suffise de rappeler sur ce point le beau témoignage de Brunetière : « Il n'y a pas dans l'histoire, dit l'illustre académicien, de phénomène plus considérable que l'abolition de l'esclavage, à moins que ce ne soit celui de l'émancipation de la femme, et ils sont tous les deux du même ordre. Ils sont tous les deux aussi contemporains du christianisme dans le monde ou solidaires de son développement [1]. »

* * *

Chaque année, au jour du Vendredi-Saint, l'Eglise, agenouillée aux pieds de la croix, recommande à Notre-Seigneur dans de sublimes prières les chrétiens, les Juifs, les hérétiques, les païens. Et nous prononçons avec elle ce vœu touchant : « *ut vincula dissolvat,* Seigneur, brisez les liens de ceux qui sont enchaînés ! » en l'appliquant aux esclaves encore si nombreux des pays infidèles. Daigne le ciel agréer notre requête !

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

VII

LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST :

Pater, clarifica Filium tuum (Jo., XVII, 1-9)

Jésus s'arrête avant de franchir le pont du Cédron, et les Apôtres s'arrêtent avec lui. Ils observent tous ses mouvements, tous ses gestes ; chacune de ses divines paroles se grave pour jamais dans leur cœur. Partout règne un silence auguste ; les pèlerins se sont pieusement endormis, et la lune poursuit dans le firmament sa marche calme et triomphale. La nature même, qui demain sera

[1] P. Allard, *Le tombeau d'un esclave chrétien*, 1882.

[1] Brunetière, *Sur les chemins de la croyance*, p. 266.

bouleversée, semble être attentive au mystère qui va tout renouveler.

Alors le Sauveur lève les yeux au ciel où il voit Dieu le Père dont il accomplit la volonté, et il fait cette prière qu'on a appelée *sacerdotale*, parce qu'il y prie pour ses Apôtres, pour l'Eglise de tous les temps, et qu'il s'offre, prêtre, comme victime pour tous les hommes et particulièrement pour tous les croyants.

* * *

« Père, dit-il, l'heure est venue. Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, puisque vous lui avez donné autorité sur toute chair, afin que, à tous ceux que vous lui avez donnés, il donne la vie éternelle. » *Clarifica Filium tuum.*

Le sacrifice commence par le nom du Père et c'est encore ainsi, fait remarquer Bossuet, que nous commençons notre sacrifice : TE IGITUR, CLEMENTISSIME PATER. C'est vous, Père très miséricordieux, que nous prions par Jésus-Christ votre Fils.

« L'heure est venue, » cette heure pour laquelle il s'est fait homme et il est descendu des cieux sur la terre, l'heure du sacrifice. La victime est prête. Encore quelques heures et elle sera immolée. Hélas ! auparavant, comme il lui faudra souffrir ! Il sait tout de ses douleurs ; pas un détail ne lui échappe dans sa prescience infinie. Mais ses souffrances le conduisent à la gloire. « Père, glorifiez votre Fils » en le ressuscitant de la mort, en lui donnant une Eglise nombreuse, fidèle, à qui il communique la vie éternelle, et qui le glorifiera aussi. Car « il a puissance sur toute chair. » Parmi les hommes, les uns se soumettront à son amour, et il les comblera des grâces du salut ; les autres lui résisteront, et il sera leur juge. Du Père en effet « il a reçu la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. » (Jo., v, 27).

C'est le Père qui lui donne ceux qui devront être ses membres, mais à ceux-ci le Fils donnera la vie éternelle. Qui donc peut conférer la vie éternelle, sinon Dieu ? Et si le Fils la confère, c'est donc qu'il est Dieu et égal au Père.

Mais en quoi consiste la vie éternelle ?

« La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. »

C'est la seule fois dans les Evangiles que le Sauveur se donne le nom de « Jésus-Christ ». En associant Jésus-Christ au Père, il indique qu'il possède la même puissance que lui, qu'il est Dieu comme lui. Seulement, c'est le Père qui l'envoie pour donner la vie éternelle, qui est, comme la divinité, leur apanage commun.

Ces paroles signifient donc : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le Père souverain, vous qui êtes la vérité même ; et à connaître aussi votre Fils Jésus-Christ, qui est Dieu comme vous, qui est la vérité et la vie, comme vous ; mais qui est homme aussi et qui, comme homme, est le médiateur qui conduit les hommes à vous. »

« Connaître Dieu ! » On ne connaît pas ce qu'on ignore, dit S. Augustin, et combien d'hommes sont réduits à cette triste ignorance ! Apprenons donc à le connaître, à savoir qu'il est notre Créateur, qu'il est infiniment bon, et qu'il a poussé la bonté jusqu'à se faire l'un de nous, pour nous apprivoiser, en quelque sorte, pour nous élever à lui ; jusqu'à mourir pour nous, afin de nous donner la vie éternelle et de nous sauver. Connaître Dieu ainsi, n'est-ce pas l'aimer ? Comment en effet ne pas aimer ce qui est infiniment aimable ? La connaissance alors ne peut aller sans l'amour. Connaître Jésus-Christ, c'est donc l'aimer, c'est lui donner non seulement l'adhésion forcée de notre esprit, mais le mouvement affectueux de notre cœur. Autrement nous ressemblerions au démon, qui connaît Jésus-Christ, qui croit en Dieu, parce qu'il doit se rendre à l'évidence, mais qui tremble et frémit de rage, en un mot qui le hait. Aussi ne possède-t-il pas la vie, mais la mort éternelle.

La vie éternelle consiste donc à connaître et à aimer Dieu, à connaître et à aimer Jésus-Christ. Hors de là, c'est la mort.

« Nous entendons maintenant ce qui fait l'Eglise, conclut Bossuet. C'est que Dieu le Père donne au Fils ceux qu'il veut être ses membres, afin que le Fils, en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle qui consiste à connaître le Père et le Fils de cette manière affectueuse qui fait qu'on les aime. »

* * *

Le Sauveur poursuit sa prière : « Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire. »

Il a glorifié son Père par ses miracles, sa sainte doctrine qu'il a enseignée et qui vient du Père, sa vie de prière, de pureté et de sacrifice. Il considère son œuvre comme achevée, et il parle comme s'il avait déjà subi sa redoutable Passion. Dans sa pensée, son ouvrage est achevé. Que lui reste-t-il à demander ? Ceci :

« Et maintenant glorifiez-moi, vous mon Père, auprès de vous, de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût fait. »

Cette gloire dont il a joui de toute éternité, avant le commencement du temps, est-ce que le Père la lui a retirée ? Nullement. Alors que veut-il dire ?

Il demande que le Père accorde la même gloire à Jésus-Christ, au Fils de Dieu qui a revêtu la nature humaine, qu'au Verbe avant tous les temps ; qu'il déclare à la face du monde que Jésus-Christ est vraiment le Fils de Dieu. Et pourquoi ? Afin que le monde l'adore comme Fils de Dieu, afin aussi de diviniser en quelque sorte l'humanité qu'il a épousée et qui forme avec lui un tout indissoluble. Ainsi tous les hommes qui sont ses membres pourront participer à sa vie divine ; ils jouiront par la grâce, d'un commencement de gloire divine, en attendant l'unité éternelle, où les âmes seront unies et comme fondues en Dieu, sans qu'elles perdent rien de leur personnalité. Telle est la gloire que demande Jésus-Christ pour lui et pour l'élévation souveraine de l'humanité.

« J'ai fait connaître, continue-t-il, votre nom aux

hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde. Ils étaient à vous et vous me les avez donnés : et ils ont gardé votre parole. Ils savent maintenant que tout ce que vous m'avez donné vient de vous : car les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données, et ils les ont reçues. Et ils ont vraiment reconnu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé. »

Quelle œuvre ardue que celle de faire connaître aux Apôtres le nom du Père, et cependant quelle œuvre essentielle ! Rien sans le Père. Il n'y a qu'un instant, ils n'avaient pas encore compris et Philippe demandait : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffit ! » Et Jésus l'avait vivement repris. Maintenant ils savent que le Père les a donnés à Jésus-Christ et les a tirés du monde. Ils étaient donc dans ce monde, qui, au dire de S. Jean, est « tout plongé dans le mal. » (I Jo., v, 19). Que seraient-ils devenus si la volonté du Père les y avait laissés croupir ? Mais ils étaient au Père, non parce qu'ils l'avaient choisi, mais parce que le Père les avait choisis pour les tirer du monde et les donner à Jésus-Christ.

Ce qui est dit des Apôtres s'applique à toute âme chrétienne qui a été ainsi choisie, tirée du monde par Dieu, car « personne ne vient à moi, dit le Sauveur, si le Père ne l'a attiré, entraîné, » par sa gratuite bonté. C'est le Père qui vous a donné au Fils, afin qu'il vous instruise, par sa prédication intérieure et par l'Eglise. Il vous a fait connaître le nom de Dieu, le nom du Père, qui, par pur amour, a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde.

Et cependant Jésus disait tout à l'heure aux Apôtres : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis. » (Jo., xv, 16). Entendons, dit Bossuet, que le Père inspire à l'âme sainte de son Fils fait homme de choisir ceux qu'il devait choisir, et le Fils qui ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père, les choisit après lui : et le Père ne veut pas que son choix ait son effet jusqu'à ce que le Fils y soit entré. Mais le Fils qui, de son côté, ne fait rien que selon qu'il voit la volonté de son Père, choisit ceux qu'il veut. »

Les Apôtres ont donc été choisis et par le Père et par le Fils ; mais ils ont eu le mérite de la bonne volonté. Ils sortaient du peuple ; leur instruction était nulle, leur esprit grossier et sans essor ; ils se sont laissé élever par les exemples, par les paroles du Maître ; ils ont donné librement et généreusement leur assentiment à la vérité, ils croient qu'il est sorti de Dieu, qu'il est le Fils de Dieu ; c'est pourquoi le Sauveur va prier pour eux.

Comme eux, formulons notre acte de foi : « O Jésus ! je crois que vous êtes le Fils de Dieu, sorti de Dieu, envoyé par le Père pour nous sauver. Jamais nous ne pourrons reconnaître assez votre immense bonté. Inspirez-nous et nous vous écouterons ! » Ainsi nous aurons part aussi aux mérites de la prière de Jésus-Christ.

VIII

LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST *(suite)* :

Pro eis rogo (Jo., XVII, 9-20)

Quelle doctrine profonde, mais quelle prière ardente et pénétrante ! Comme Jésus aime ses Apôtres et quel souci de leur âme ! « O Père, qu'ils vous connaissent ! » Quel bonheur de les voir dans le droit chemin ! « Ils sont miens... Ils voient maintenant... Mon œuvre est achevée... » Le langage du Sauveur devient de plus en plus tendre, ce sont des paroles de départ, des paroles d'adieux, mais qui revêtent la forme de la prière :

« Je vous prie pour eux. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Car tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi. Et j'ai été glorifié en eux.

« Moi je ne suis plus dans le monde. Pour eux, ils sont dans le monde, et moi je vais à vous. Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous. »

Dans sa pensée Jésus se voit et voit ses apôtres après la Résurrection, après la Pentecôte. Ils sont pleinement à Dieu, pleinement à leur divin Maître. Ils commencent leurs grands travaux d'apostolat, et Jésus est glorifié en eux, parce que, quand ils prêchent, quand ils opèrent des miracles, c'est au nom de Jésus. Il prie pour eux ici, exclusivement, parce qu'ils établissent l'Eglise qu'il a fondée, ils travaillent à la formation de son corps mystique ; ils font l'œuvre pour laquelle ils ont été choisis officiellement, œuvre de charité, œuvre d'unité, car ce qui fait la santé, la force du corps, c'est l'union de tous les membres. Il est d'autres âmes qui lui sont bien chères : sa sainte Mère d'abord, ses amis de Béthanie, les saintes Maries ; mais il a prié et il priera pour elles ailleurs, ici il est absorbé par la pensée de son Eglise.

Il prie pour ses Apôtres qui feront œuvre d'unité, il ne prie pas pour le monde qui fait œuvre de division, car que veut-il ? « Qu'ils soient un. »

Le monde en outre, c'est la perversion et le mensonge ; en lui tout est contraire à la vérité, à la charité, à la pureté, à la sainteté, à la sincérité, et il est décidé à demeurer dans la haine, le mensonge, la dépravation. Jésus ne prie pas pour le monde.

Pour lui il n'est déjà plus dans le monde. Encore quelques heures et il aura accompli son sacrifice, il quittera ses Apôtres avec qui il a vécu de si douces et longues années ; et il les laissera dans le monde : « Père, gardez-les dans votre nom, » dans la vraie doctrine. Et comment seront-ils gardés ? Par l'unité qu'ils conserveront entre eux, unité de foi, unité de pensée et d'intention, unité d'amour et d'action.

« Qu'ils soient un comme nous. »

C'est ainsi que Dieu disait aux Hébreux : « Soyez saints comme je suis saint. » (Lévit., xi, 44). Jamais ils n'atteindraient la sainteté de Dieu, mais ils travailleraient à se rapprocher de plus en plus du mo-

dèle, de l'idéal qui leur était proposé. Ainsi jamais les Apôtres n'atteindront la perfection de l'unité divine, mais ils s'avanceront de plus en plus vers ce sommet splendide que personne ne saurait atteindre jamais. Les premiers chrétiens, se souvenant de la doctrine du Sauveur, avaient réalisé autant qu'il est possible à la nature humaine ce magnifique idéal, car S. Luc nous apprend qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. (Act., IV, 32).

« Père, lorsque j'étais avec eux, je les conservais dans votre nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés et pas un d'eux ne s'est perdu, excepté le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie. » C'est une allusion directe à la trahison de Judas, « le fils de perdition. » Est-ce donc que celui-ci n'avait jamais eu la foi en Jésus-Christ? Nullement. Quand Jésus l'avait appelé, Judas croyait en son bon Maître. Mais il avait ensuite perdu la foi. Comment l'avait-il perdue, nous l'ignorons. Nous savons seulement que lorsque Jésus-Christ, à Capharnaüm, annonça le mystère de l'institution de l'Eucharistie, Judas ne croyait plus, car le Sauveur formula cette plainte : « Ne vous ai-je pas choisis douze? Or l'un de vous est un démon. » (Jo. VI, 71). Il l'avait perdue par sa faute, et ce fut une des grandes douleurs du Sauveur. Il ne la perdit point pour que fussent accomplies les Ecritures, mais Dieu dans sa prescience savait, avait vu qu'il la perdrait. « Les prédictions du péché, dit Bossuet, le supposent comme devant être et ne le font pas. » Judas le commit librement et s'obstina dans le crime, dans son dessein de trahison, et les prophètes n'ont fait que l'annoncer. Mais dans sa prière, que Dieu a exaucée, Jésus n'a pas prié pour Judas, il a prié seulement pour les Apôtres qui l'entouraient.

* * *

Le Sauveur poursuit sa prière pour ses Apôtres :

« Et maintenant, Père, je viens à vous et je fais cette prière pendant que je suis dans le monde, afin qu'ils aient la plénitude de ma joie dans leurs cœurs.

« Je leur ai donné votre parole et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde.

« Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. »

Il prie le Père de leur donner sa propre joie avec le courage de ne pas craindre le monde, enfin de les garder du mal.

L'âme du Sauveur est pleine de joie, la joie d'avoir accompli la volonté du Père, la joie de son long labeur, la joie du sacrifice, joie amère et douloureuse, mais à laquelle le Père ajoute une douceur infinie. C'est là *sa joie,* que les Apôtres partageront et goûteront par leur foi, par leur amour, quand ils iront pleins d'allégresse, au sortir du Sanhédrin, heureux d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. (Act., V, 41). Pourquoi encore cette joie des Apôtres, sinon parce que le Maître leur « a donné la parole de Dieu » qui élève, instruit, éclaire et fortifie!

Ils auront besoin de force pour résister au monde qui les hait, parce qu'ils n'ont rien du monde. C'est leur gloire de penser, d'agir autrement que le monde et de ressembler à Jésus qui n'était pas du monde. Qu'est-ce en effet que le monde, que « concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie? » (I Jean, II, 17). Les plaisirs des sens, les vanités qui séduisent les yeux, l'ambition qui enfle le cœur : tout cela est-il compatible avec la sainte pureté, l'amour des choses éternelles, le seul amour durable, et l'humilité du cœur? Gardons la parole divine, l'enseignement de l'Evangile, la piété, l'amour du devoir, la charité qui rend indulgent pour les fautes du prochain et qui nous anime pour lui d'une bienveillance inépuisable. Veillons sur nos sens et réjouissons-nous de la haine du monde qui nous assure l'amour de Jésus-Christ! Telle est la vraie joie, avec le vrai courage.

Cependant le Sauveur ne demande pas à son Père de retirer ses Apôtres du monde, car ils ont leur mission à remplir. La sienne est achevée, la leur va commencer. Ils vont marcher à la conquête des âmes dans tout l'univers ; les moissons blanchissent, qui attendent les moissonneurs. Qu'ils travaillent, « ils n'épuiseront pas toutes les cités de la terre. » Mais ils seront exposés à de grands dangers, ils rencontreront partout le monde avec ses perfidies et ses attraits, ses menaces et ses délices, ses tribunaux et ses tourments, le monde et son Prince, Satan, le prince du mal. « Père, gardez-les du mal » et de l'esprit du mal !

Pour nous aussi le grand danger c'est le monde, qui est tout compénétré de mal, de vice et de mensonge. Nous vivons au milieu du monde, nous ne pouvons nous en abstraire. Quand même nous nous réfugierions dans la solitude, dans le désert, il nous y suivrait encore. Nous le rencontrons partout, même dans nos meilleurs amis, qui sont imbus de ses idées. Il force même les portes de notre pensée pour la flétrir ou l'empoisonner, de notre cœur pour le troubler ou le souiller. Et cependant nous ne pouvons sortir du monde. Il faut donc vivre à son contact, mais nous garder de lui, vivre dans le monde comme n'étant pas du monde. Nous y trouverons des âmes comme la nôtre qui hésitent, qui chancellent dans la foi, qui trébuchent aux obstacles du devoir. Nous unirons nos faibles efforts, nous unirons surtout nos prières, et nous triompherons, car si le péril est grand, la grâce est la plus forte et Jésus a prié pour nous.

* * *

« Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde.

« Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient véritablement sanctifiés. »

Les sanctifications de l'ancienne Loi n'étaient que des figures, seule la parole de Jésus-Christ est vérité et nous sanctifie vraiment. Elle nous donne la grâce qui nous rend agréables à Dieu, et la lumière qui nous fait voir nos fautes. « Pour être sanctifié en vérité, dit Bossuet, il faut voir la vérité de ses fautes *en particulier.* » Ne fermons pas les yeux pour ne pas les voir, et ne nous bornons pas à dire : « Je suis pécheur; » disons : « Je suis *tel* pécheur ! »

Pourquoi Jésus les sanctifie-t-il ? C'est « pour les envoyer dans le monde; » c'est afin qu'ils soient forts contre le monde. Mais lui-même s'est sanctifié. Il est saint par sa naissance éternelle; et il se sanctifie en s'offrant en sacrifice sur la croix, comme prêtre et comme victime. Il se sanctifie pour ses Apôtres et pour nous, afin qu'à la messe nous participions aux grâces de son sacerdoce saint, et qu'à son image nous soyons des saints.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 februarii 1922.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 9 février 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême sur le règne de Dieu. — III. Le règne de Dieu sur les volontés par l'observation de sa loi, 81.

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — II. (1re Parole : *Dimitte illis*). L'objet de la conversion : le péché, 84. — III. (2e Parole : *Hodie mecum...*). Un modèle de conversion : le bon larron, 87.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XIX. *Quinquagésime :* L'âme, 90.

Exercices pour le Chemin de la Croix. — II. Sur l'espérance, 91.

Courtes instructions pour la prière du soir. — IX. La prière de Jésus-Christ (suite), 95.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME
sur le règne de Dieu

III

LE RÈGNE DE DIEU SUR LES VOLONTÉS
PAR L'OBSERVATION DE SA LOI

Deus meus, volui : et legem tuam in medio cordis mei.

Mon Dieu, je l'ai voulu : et j'ai fait place à votre loi au milieu de mon cœur. (Ps. XXXIX, 9).

Mes frères,

Je voudrais vous adresser, en commençant, une grave et délicate question. Je voudrais vous demander quelle est, parmi toutes les pratiques dont le christianisme vous fait un devoir, celle pour laquelle vous avez le moins de sympathie. — Vous aimez les bonnes œuvres : vous trouvez, comme un grand nombre de vos contemporains, de la satisfaction à faire du bien. — Vous aimez les exercices de piété : ils vous offrent tant de douceurs ! — Vous aimez les splendeurs du culte extérieur : elles mettent sous vos yeux le plus idéal de tous les spectacles. — Vous aimez la doctrine : ne la trouvez-vous pas, à mesure que vous l'étudiez davantage, plus sublime et plus lumineuse? — Vous aimez même les sacrements, malgré l'humiliant aveu qu'exige l'un d'entre eux : ils vous sont si consolants et si secourables ! — Ce que vous aimez le moins dans la religion, c'est probablement la loi morale ; c'est ce Décalogue venu de Dieu, dont je n'ai pas besoin de réciter devant vous les préceptes. Oui, voilà l'élément désagréable du christianisme !... Les meilleurs d'entre nous sont souvent tentés de trouver son fardeau pesant. Les demi-chrétiens ne sont chrétiens à moitié qu'en raison de ses exigences. Et quand les apostats nous ont quittés, quand ils ont abandonné tout ensemble les œuvres, la piété, le culte extérieur, les sacrements, la doctrine, ils l'ont fait en vue d'échapper à ses prescriptions et à ses defenses.

J'ai formé le projet de vous réconcilier aujourd'hui avec la loi divine ; c'est-à-dire, non seulement de vous la faire accepter, mais aussi de vous la faire apprécier et même de vous la faire aimer.

J'y suis amené par la suite logique de nos instructions quadragésimales. Elles se sont proposé, vous le savez, d'établir sur vos âmes le règne auguste et bienfaisant de Dieu. Or, si le règne de Dieu commence par la foi, — cette foi dont on vous a montré comment elle soumet les intelligences aux révélations d'en haut et aux desseins parfois mystérieux de la bonne Providence, — il continue et se développe par l'observation de la loi. Dieu doit être, non seulement cru quand il enseigne, mais encore obéi quand il commande. Nous lui devons, avec la soumission de l'esprit, celle de la volonté et de toute la conduite.

Pour déterminer les croyants à observer le Décalogue, c'est assez de leur dire : « Dieu possède sur vous, à titre de créateur, une autorité absolue. Il a donc le pouvoir de vous imposer des lois. Quand il l'a fait, il vous reste le devoir rigoureux d'obéir. D'ailleurs, Dieu a donné à ses lois une sanction de la plus haute gravité : qui les accomplit, jouira des gloires et des félicités sans fin du paradis ; qui se révolte contre elles, subira les éternels supplices de l'enfer. » — Ce raisonnement, où le droit de Dieu et l'intérêt de l'homme déploient ensemble toute leur puissance de persuasion, ne laisse place à aucun subterfuge. Toutefois, je me contenterai de l'avoir rappelé : il suffit à obtenir une soumission passive, mais j'attends de vous quelque chose de plus. Je veux essayer de faire à la loi divine, — 1° *dans votre conscience,* en vous expliquant ses raisons ; et 2° *dans votre cœur,* en vous disant ses égards pour vous et ses services rendus, — toute la place dont elle est digne. Réussirai-je dans cette tâche délicate et peut-être difficile? Je l'espère de la grâce de Dieu et de votre bonne volonté.

I

La loi de Dieu, telle qu'elle est contenue dans le Décalogue, est la plus sainte, la plus rationnelle, la plus rigoureuse de toutes les lois. Elle tient à la fois à Dieu et à l'homme par les nœuds les plus puissants et les plus intimes.

1. Quand on lit les saintes Ecritures, ces pages sacrées où Dieu parle le langage des hommes, on est bien vite frappé de l'importance sans égale qu'il attache à l'observation du Décalogue. Il lui fait, dans ses desseins, dans ses jugements, dans ses institutions, une place prépondérante. Il ne cesse de le rappeler et d'en renouveler les préceptes. Le degré auquel il récompense ou punit soit les individus, soit les nations, correspond au degré auquel ils se soumettent au Décalogue. S'il envoie des prophètes, c'est toujours avec mission de le prêcher. Quand son Verbe se fait homme, c'est encore pour le renouveler. Notre-Seigneur fera subir à toute la religion des transformations profondes ; mais il n'effacera pas un mot, pas une lettre de la loi ; au contraire, il affirmera qu'il est

venu pour l'accomplir (Mt., v, 17). Pourquoi établira-t-il une Eglise, un sacerdoce, des sacrements, si ce n'est pour amener les hommes à l'observation de cette loi? Et quand il mourra sur la croix, ce sera encore pour expier les péchés commis contre elle. Enfin, l'éternité, telle que Dieu l'a faite, n'a pas assez de gloires pour récompenser l'observation de la loi, ni assez de supplices pour punir sa violation. Il semblerait donc que la fidélité à la loi soit tout pour Dieu ; en tout cas, lui-même affirme que « *c'est tout l'homme.* » (Eccl., XII, 13).

Pourquoi Dieu tient-il si fort à ses lois et pourquoi leur fait-il, dans la religion, une place si considérable ? — Il faut en chercher la raison dans sa nature même et dans son essence.

La plus juste idée que nous puissions nous faire de la divinité, c'est de la concevoir comme le Bien souverain et absolu. Ici, le mot *Bien* se prend par opposition au mot *mal,* et comme désignant une perfection d'ordre moral. Cette perfection est en Dieu à un degré infini, comme les autres perfections, mais avec cette particularité qu'elle semble occuper entre toutes le rang suprême. C'est que toute perfection, pour être et rester une perfection, a besoin du Bien et doit s'unir au Bien. Que serait une beauté contraire ou seulement étrangère au Bien, sinon une séduction? et une science étrangère au Bien, sinon une vanité et une perversion? et une force étrangère au Bien, sinon une puissance capable de se mettre au service du mal, et d'autant plus redoutable aux bons qu'elle serait plus considérable? Toutes les beautés, toutes les sciences, toutes les forces sont en Dieu; mais toutes y sont vouées au Bien, alliées au Bien, gouvernées par le Bien. Le Bien constitue ainsi la suprême perfection de Dieu, celle qui régit toutes les autres, les informe, les préserve de tout écart. Dieu est, avant tout, le Bien, et son essence est d'être le Bien. Cette identité de Dieu et du Bien constitue la sainteté divine; et cette prépondérance de la sainteté en Dieu vous explique que les chœurs angéliques la glorifient au-dessus de tous les attributs divins. Un jour, le prophète Isaïe entendit un écho de leurs cantiques. Ils chantaient, non pas : « Beau, savant, puissant; » mais : « *Saint, saint, saint est le Seigneur !* » De longs siècles plus tard, l'apôtre S. Jean les entendit à son tour; or, ils chantaient encore, non pas : « Beau, savant, puissant; » mais : « *Saint, saint, saint est le Seigneur !* » (Is., VI, 3; Apoc., IV, 8).

Ceci bien compris, suivez mon raisonnement.

Quand le Créateur eut fait l'homme, il se sentit obligé de lui donner une loi. Il en avait imposé une aux créatures dépourvues de raison, afin de sauvegarder l'ordre et l'harmonie du monde matériel. L'homme avait d'autant plus besoin d'en recevoir une à son tour qu'il pouvait davantage pour procurer soit l'ordre, soit le désordre. Que serait devenue l'espèce humaine, si chacun de ses membres était resté maître d'agir à sa guise et avait pu donner libre cours à ses instincts, à ses passions, à ses fureurs ? Notre terre serait devenue, dès le premier jour, un véritable enfer. Dieu devait donc une loi à l'homme. — Mais, l'homme étant, par son âme et ses facultés spirituelles, susceptible de vie morale, les lois que le Créateur lui donnait devaient s'inspirer de ce Bien moral dont la perfection et le type achevé sont en lui. En faisant autrement, Dieu aurait trahi la cause du Bien, qui est essentiellement la sienne, et agi en faveur du mal. — De fait, ses dix commandements traduisent, à l'usage de l'homme, les prescriptions du Bien. Ils expriment ce que le Bien demande de nous.

Vous avez peut-être cru, dans le passé, que s'il est mal d'enfreindre la loi divine, c'est mal uniquement en raison du commandement fait par Dieu... Détrompez-vous ! Sans doute, la désobéissance à Dieu double la malice du péché. Mais le péché est mal en soi et indépendamment de la loi divine. Si, par impossible, Dieu n'avait pas dit : « Tu ne blasphèmeras point; tu ne tueras point; tu ne feras point d'impudicité, » blasphèmer, tuer, manquer à la pureté des mœurs, n'en serait pas moins un mal. On peut dire que c'est parce que c'est un mal que Dieu le défend. Ces fautes tiennent leur première malice de leur nature même, et non pas du commandement divin. Elles sont naturellement *le mal*. Dieu, malgré sa toute-puissance, ne saurait faire qu'elles ne soient point *le mal*. Il ne peut pas, non plus, s'empêcher de les interdire, et cela parce qu'il est le Bien. Ses lois ne viennent donc pas, si je puis ainsi parler, d'un caprice de sa part; elles résultent d'une nécessité à laquelle il n'était point libre de se soustraire. La raison en est, encore une fois, que Dieu est essentiellement le Bien et que ne pas interdire le mal, ne pas commander le Bien, serait pour lui se contredire, se trahir et comme se détruire lui-même.

Voilà pourquoi Dieu fait à sa loi une place si considérable dans la religion, réalise tant d'efforts pour nous aider à l'observer, poursuit le péché et les pécheurs d'une haine si profonde, donne à ses commandements la sanction de si belles promesses et de si terribles menaces. La nature des choses et sa propre nature à lui l'y contraignent. Il est lui-même en cause dans nos actes et par son attribut le plus essentiel. Obéir à sa loi, c'est nous conformer au Bien : et le Bien absolu, c'est Dieu même.

2. La loi divine tient aussi à l'homme par des liens étroits. Si l'homme n'est pas, comme Dieu, le Bien personnifié, il apporte cependant, en venant au monde, une raison qui le discerne, un sens moral qui y aspire, une conscience qui lui rend témoignage. En nous faisant à sa ressemblance, Dieu a jeté sur nos âmes un reflet de sa sagesse : reflet dont la lumière nous fait naturellement distinguer le bien du mal. Et, quand nous jugeons des choses sans parti pris et sans passion, nous voyons précisément le bien dans l'observation du Décalogue et le mal dans sa violation. Tout péché contre ces lois suprêmes nous heurte et nous répugne. Nous ne le commettons qu'en nous faisant violence. Nous le blâmons instinctivement dans autrui, et avec d'autant plus d'énergie que, n'étant pas per-

sonnellement en cause dans les fautes du prochain, nous les apprécions avec plus d'impartialité. La déchéance originelle, je le sais, a largement émoussé cette susceptibilité naturelle de nos consciences ; cependant, il nous en reste assez pour que nous regardions la loi divine comme une loi faisant partie de notre nature. Elle a des racines en nous comme en Dieu. Elle tient étroitement à notre être, toute différence sauvegardée, comme elle tient à l'être divin. Et si le Bien constitue le premier des attributs divins, celui dont tous les autres ont besoin, le sens du Bien constitue de même la première de nos facultés, la plus noble, la plus salutaire, celle dont nos autres facultés ont besoin de subir la direction pour rester de vraies qualités et éviter tout écart.

Voulez-vous vérifier avec moi comment la loi divine, qui commande le bien et interdit le mal, vous est connaturelle ? Dieu lui-même servira de sujet à cette expérience.

Si nous passions en revue les différentes divinités devant lesquelles, dans la suite des âges, l'humanité s'est prosternée, et si nous cherchions à distinguer les fausses divinités de la seule vraie, à quoi les reconnaîtrions-nous ? Plusieurs marques pourraient nous les faire découvrir. Mais la principale et la premiere de toutes se trouverait précisément dans leur attitude à l'égard du bien et du mal. Quand l'une d'elles se présenterait à nous comme tolérant le mal, l'acceptant, et surtout le commettant, nous prononcerions de suite, et sans crainte de nous tromper, qu'elle est une divinité fausse. Les païens de bon sens en jugeaient de la sorte. « Si les dieux sont adultères, écrivait Euripide, ce ne sont pas des dieux ! » Vous en diriez autant d'un dieu qui n'interdirait point le mensonge, la calomnie, le vol, le désordre des mœurs. Un dieu qui permet le mal ne peut pas être un vrai dieu. — En décidant suivant ces règles, vous seriez dans le vrai. Mais laissez-moi tirer de ce fait une double conclusion : premièrement, que vous comprenez d'instinct la vérité du Décalogue et que ses prescriptions s'harmonisent avec votre nature ; et deuxièmement, qu'en portant cette loi, Dieu s'est couvert d'une gloire de très haut prix et dont le rayonnement suffirait à le distinguer des faux dieux et à le faire reconnaître.

Ces considérations sont un peu élevées ; je crois toutefois les avoir rendues accessibles à tous. Si vous les avez comprises, vous vous rendez compte que la loi divine résulte à la fois de la nature de Dieu et de la nature de l'homme, et de ce qu'il y a de plus parfait dans l'une et dans l'autre ; qu'à ce double titre, elle s'impose à nous comme la plus auguste, la mieux fondee en raison, la plus obligatoire de toutes les lois ; enfin, que nous devons lui faire la première place dans nos consciences et lui abandonner le gouvernement de notre vie toute entière.

II

J'ai annoncé le dessein d'aller plus loin encore et de vous demander, pour la loi de Dieu, la première place non seulement dans vos consciences, mais aussi dans vos cœurs.

D'abord, le fait que cette loi, d'une part, vient de Dieu et de ce qu'il y a de meilleur en Dieu, d'autre part, tient de si près à notre nature et à ce qu'il y a de meilleur en nous, ne peut pas ne point nous la rendre aimable. Quand nous l'aimerons, c'est Dieu et c'est nous-mêmes que nous aimerons avec elle.

Mais j'ai d'autres raisons à vous apporter.

Le fait que Dieu vous donne une loi morale est, de sa part, une marque d'estime. S'il vous avait abandonnés, comme les animaux, à vos seuls instincts, cet abandon aurait démontré qu'à ses yeux vous étiez simplement leurs pareils. En vous traçant des règles d'ordre plus élevé, il a reconnu votre supériorité et vous a traités avec honneur. La remarque est de Tertullien [1].

La manière dont le Décalogue vous a été proposé ajoute un second hommage à ce premier hommage. — Dieu aurait pu vous imposer sa loi, comme il l'a fait au monde des corps, avec une telle puissance de coaction que vous ne puissiez jamais l'enfreindre. Vous auriez été forcés de faire le bien et d'éviter le mal, à peu près comme l'étoile est forcée de parcourir sa route, comme le soleil est forcé de nous jeter sa lumière et sa chaleur, comme la plante est forcée de rester dans son espèce et de produire tel feuillage, telles fleurs et tels fruits. Mais, quand un être est doué de raison, n'est-ce pas mieux de le raisonner que de le soumettre par force ? Et puis, des vertus contraintes ne sont-elles point des vertus sans gloire ? Dieu nous a fait l'honneur de croire que, pour nous amener à lui obéir, il suffirait de nous raisonner : et, pour que cette docilité ait son merite, il nous a laissés libres même de désobéir. — J'apprécie hautement, pour ma part, cette considération et cette délicatesse dont le Très-Haut a bien voulu user envers moi. Je m'attache à une loi qui me ménage et qui, au lieu de s'imposer, se contente de se proposer. Je lui rends en amour les égards qu'elle témoigne à ma raison et à ma liberté.

Enfin, — car je me hâte, — le Décalogue nous rend de précieux services.

J'ai déjà remarqué qu'en écartant du mal et en portant au bien l'ensemble des hommes, il rend notre monde plus habitable. Sans lui, que de vices et de passions, au lieu de se contraindre, se donneraient libre cours ! L'absence de tout frein moral, — nous le voyons assez par les résultats néfastes auxquels aboutit le relâchement d'aujourd'hui, — ferait règner le mal sur la face du globe. Il nous faudrait vivre au milieu d'une effroyable sauvagerie. Si nos conditions d'existence sont moins douloureuses et à peu près supportables, nous le devons à la morale chrétienne, c'est-à-dire à la loi divine.

Et puis, en nous éloignant personnellement du péché et en nous faisant pratiquer la vertu, le Décalogue met de l'ordre dans notre conduite, lui

[1] *II adv. Marcion.*, n° 4.

confère une incomparable beauté morale et nous garde des pires malheurs. Vous vous plaignez qu'il gêne votre allure ; je dis qu'il régularise votre marche et lui donne une heureuse sécurité. — Une comparaison me fera comprendre. Suivez du regard ces chars de feu qui traversent monts et vaux avec le bruit et la rapidité de l'ouragan ! Ils se jettent entre les rochers ; ils courent sur la rive des fleuves ; ils côtoient les précipices ; ils roulent, entre deux abîmes, sur l'étroite plateforme des viaducs ; ils s'engouffrent dans le trou noir creusé aux flancs de la montagne ; ils se précipitent à la rencontre l'un de l'autre avec la furie de deux monstres résolus d'en finir dans un choc épouvantable. Vous tremblez qu'ils ne se brisent contre les rochers, ne tombent dans le fleuve ou dans le précipice, ne se perdent dans le trou noir, ne se broient l'un contre l'autre... Rassurez-vous ! Ils sortiront victorieusement de tous les dangers, et leur course se poursuivra sans encombre jusqu'à ce qu'ils viennent s'arrêter sous la voûte de fer et de cristal qui abrite la gare de quelque grande ville. — D'où vient la sûreté de leur marche ? Comment peuvent-ils passer avec autant de sécurité que de vitesse à travers tant de périls ? — C'est qu'ils roulent sur deux rubans de fer solidement fixés au sol. C'est qu'ils y adhèrent de toute la puissance de leur poids. C'est qu'ils se gardent bien de les jamais quitter. S'ils s'en écartaient d'une ligne, ils s'abîmeraient, et les voyageurs qui se sont confiés à eux s'abîmeraient aussi dans une effroyable catastrophe. — Ce rail qui règle et assure leur marche, ne leur est-il pas souverainement utile ? Peuvent-ils se plaindre qu'il contrarie leur liberté ? Au lieu de le détester, ne doivent-ils pas l'aimer ?

Nous avons les mêmes raisons d'aimer les lois que Dieu nous a données. Car toute vie humaine est un char qui vole à travers les dangers ; et ce char porte en lui, avec les passions mauvaises, un feu dont les ardeurs rendent ces dangers plus redoutables. — Quels dangers ? direz-vous. — Ils s'appellent la tentation, le scandale, l'adversité. Et je ne les nomme pas tous. Que de vies se sont brisées contre ces écueils ! La perte de la foi, la perte de l'innocence, la perte de la grâce, la perte de ce qui fait l'honneur et la paix des individus ou des familles, la perte de l'éternité surtout, ne sont-elles point des catastrophes et les pires des catastrophes ? Et ces catastrophes souverainement malheureuses, et souvent irréparables, ne sont-elles pas de tous les jours ? Si vous y avez échappé, pour votre part, vous le devez à la loi divine. Grâce à ses directions, vous avez eu, tout petits, la prudence des sages ; et, faibles, vous avez vécu à la manière des forts. En guidant votre course, la loi a garanti votre sécurité. Vous l'appelez un lien ; reconnaissez avec moi que ce lien a fait votre salut : *alligatura salutaris*. (Eccli., VI, 31).

* * *

Je reprends, en terminant, la parole sacrée que j'ai prise pour texte : « *Mon Dieu, je l'ai voulu, et j'ai fait place à votre loi dans le milieu de mon cœur.* » — Le milieu du cœur, c'est le sanctuaire de la conscience et le sanctuaire de l'amour. C'est l'endroit où l'on met ce qu'on apprécie le plus hautement et ce qu'on aime le plus tendrement. Nous y mettrons, n'est-ce pas ? nous y mettrons la loi divine : car, non contents de l'observer, nous l'apprécierons et nous l'aimerons de toute la puissance de notre âme. Nous l'apprécierons, car elle exprime ce qu'il y a de meilleur en Dieu et ce qu'il y a de meilleur en nous. Nous l'aimerons, parce qu'elle nous traite avec égards et nous rend les plus utiles services. Ainsi, le règne de Dieu sur nous, dont la foi a jeté les fondements, s'affermira par une consciencieuse et affectueuse docilité aux commandements. Je dirai donc bien haut, et vous direz tous avec moi, comme l'a fait le roi-prophète : « *Mon Dieu, je le veux :* dès aujourd'hui et désormais, *votre loi règnera au milieu même de mon cœur !* » Ainsi soit-il !

RETRAITE PASCALE SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

II

L'OBJET DE LA CONVERSION : LE PÉCHÉ

Pater, dimitte illis.
Mon Père, pardonnez-leur. (Luc, XXIII, 34).

Mes frères,

Quelle est cette parole que N.-S. Jésus-Christ adresse pour nous à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur ! » — Mais, Seigneur, on ne pardonne qu'à ceux qui sont coupables. Nous le sommes donc ? — Hélas ! chers auditeurs, interrogeons notre conscience et la réponse, je le crains bien, sera ce jugement de J. de Maistre : « Je ne connais pas le cœur d'un scélérat, mais je connais la conscience d'un honnête homme et c'est déjà horrible. » Oui, nous sommes *tous* coupables, car *tous*, plus ou moins, nous sommes pécheurs, et c'est pour tous les hommes, tous devenus ses bourreaux par leurs péchés, que N.-S., cloué sur la croix, adressait à son Père cette touchante et miséricordieuse prière : « Mon Père, pardonnez-leur ! *Pater, dimitte illis.* »

Mais qu'est-ce donc que le péché, m. f., et quelle folie suppose-t-il chez les personnes qui le commettent, pour que Jésus-Christ ait cru devoir ajouter ces paroles : « *car ils ne savent ce qu'ils font !* » Ah ! sans doute, N.-S. ne parlait que de ses bourreaux qui, eux, pouvaient avoir une excuse d'ignorance que n'ont point les chrétiens de nos jours. Mais, néanmoins, n'est-il pas permis de voir une sorte de folie criminelle dans la perpétration de ces actes coupables qu'on appelle des péchés ? Si l'homme, en effet, comprenait ce que c'est que le péché, et surtout s'il réfléchissait à ses conséquences redoutables en ce monde et dans l'autre,

pourrait-il être assez fou pour le commettre ? La Sainte Ecriture nous affirme le contraire, quand elle nous dit que la méditation des fins dernières mettrait pour toujours un terme à nos fautes : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* (Eccli., VII, 40).

Voilà pourquoi je me propose, ce matin, de peser avec vous au poids du sanctuaire et devant Dieu les effets épouvantables du péché et ses conséquences surnaturelles et éternelles. J'aime à espérer que cette méditation aura des résultats très efficaces pour vos âmes et sera pour vous le principe d'une rupture complète avec le péché quel qu'il soit, mortel ou véniel, car je vais vous indiquer successivement les effets terribles de l'un et de l'autre.

I. — *Les effets du péché mortel*

Parlons d'abord du plus grand de tous les maux, du péché mortel. Il produit en nous les trois effets suivants : 1° il nous fait *perdre la charité,* c'est-à-dire l'amitié de Dieu ; 2° il nous *dépouille de tous nos mérites* passés et présents ; 3° il nous rend *passibles de l'enfer éternel.*

1. Le péché mortel nous fait perdre la charité, c'est-à-dire l'amour et l'amitié de Dieu. Comment définit-on le péché, en effet, dans la théologie catholique ? « *Aversio a Deo, conversio ad creaturas.* Aversion de Dieu et donation aux créatures. » Vous avez bien entendu, m. f. ? *Aversio a Deo,* l'aversion de Dieu, c'est-à-dire la haine, c'est-à-dire le contraire de l'amour et de la charité !

Mais, me direz-vous, que d'âmes commettent des péchés graves sans pour cela cesser d'aimer le bon Dieu ! Et la preuve, c'est qu'à peine le péché commis elles s'empressent d'aller en solliciter le pardon au tribunal de la pénitence. — Pardon ! vous répondrai-je. Au moment précis où elles accomplissent un acte gravement coupable, elles cessent d'aimer Dieu, puisque Dieu c'est le bien et qu'elles lui préfèrent le mal, qui est exactement le contraire du bien. Or, la logique et le bon sens sont d'accord pour dire que l'on ne peut pas aimer en même temps deux choses contraires. Je ne puis pas aimer, au même instant, le chaud et le froid, le jour et la nuit, le bien et le mal. Donc je ne puis aimer à la fois Dieu et le démon, c'est-à-dire le péché. Par conséquent, en m'arrêtant au mal de préférence au bien, je préfère le démon à Dieu, je cesse donc d'aimer Dieu. Et si plus tard, la tentation passée, je me reprends à l'aimer, c'est ou bien l'effet d'une grâce miséricordieuse de la Providence qui veut me ramener à elle, ou bien un reste de cet amour naturel de Dieu que S. François de Sales nous dit n'être pas incompatible avec le péché, précisément parce qu'il n'est que naturel, comme le péché lui-même. Il reste donc vrai de dire que le péché nous fait perdre l'amour de Dieu, la charité. C'est son premier et peut-être plus terrible effet, car, puisqu'on ne peut pas se tenir neutre vis-à-vis de Dieu, ne plus être son ami c'est devenir son ennemi. « *Qui non est mecum contra me est,* a dit N.-S. Qui n'est pas avec moi est contre moi. » (Mt., XII, 30).

2. En second lieu, le péché nous fait perdre tous les mérites déjà acquis par nos bonnes œuvres antérieures. — En nous dépouillant de la grâce, il nous fait perdre ce que la grâce de Dieu nous avait aidés à acquérir, et, ce qui est bien triste encore, il nous rend incapables d'aucun nouveau mérite tant que nous ne nous serons pas réconciliés avec Dieu et que nous n'aurons pas retrouvé l'état de grâce. Le péché fait pour nous ce que firent les voleurs dont parle la parabole de l'Evangile et qui attaquèrent un voyageur sur la route de Jéricho : « Après l'avoir dépouillé, ils le laissèrent demi-mort. » (Luc, X, 30). Le péché mortel, lui, fait plus encore : il tue complètement notre âme, et après l'avoir dépouillée de ses mérites, il la laisse à l'état de cadavre jusqu'à ce que Dieu, le bon Samaritain, la ranime par sa grâce. Et comme un cadavre est incapable d'agir, notre âme, une fois morte par le péché grave, ne peut plus rien faire de méritoire dans l'ordre surnaturel. « Quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, nous dit S. Paul, quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, et quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » (I Cor., XIII, 2-3). La charité, en effet, c'est l'amour de Dieu, c'est l'état de grâce. Sans lui rien ne compte devant Dieu. Quel malheur par conséquent de perdre cet état si précieux et de devenir, par le péché grave, un cadavre spirituel, absolument incapable de mériter et d'acquérir des richesses surnaturelles !

3. Enfin, le péché mortel entraîne une dernière conséquence épouvantable et à laquelle nous ne saurions trop réfléchir : il nous rend passibles de l'enfer éternel.

N'ayant pas à vous faire en ce moment un sermon sur l'enfer, je ne veux pas entrer dans les détails de cet horrible supplice. Je me borne simplement à résumer la doctrine de l'Eglise sur ce dogme capital.

Il est de foi d'abord qu'il y a un enfer : cela résulte des paroles très claires et sans autre interprétation possible de N.-S. dans l'Evangile : « Allez, maudits, loin de moi, au feu éternel. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* » (Mt., XXV, 41). L'enfer, d'après ces paroles mêmes de N.-S., est composé de deux supplices, tous deux épouvantables : l'un qu'on appelle la peine du *dam* ou *damnation* est la malédiction et la séparation de Dieu : *discedite a me, maledicti ;* l'autre, c'est la peine du *sens* qui est celle du *feu : in ignem,* lequel feu est réel et non symbolique, et surtout *éternel : in ignem æternum,* comme l'affirme J.-C. lui-même.

Arrêtons-nous un instant seulement à cette terrible pensée : « Un seul péché mortel peut me précipiter dans la damnation éternelle et dans un feu éternel. » Car cela, après tout, n'est que juste. Je vous disais tout à l'heure que le péché grave consiste à se détourner de Dieu, à s'en *séparer* volontairement pour se tourner vers les créatures. Or

l'enfer, somme toute, n'est pas autre chose : *la séparation de Dieu.* Que la mort vous surprenne donc en état de péché mortel, et Dieu aura parfaitement le droit de vous dire : « Vous avez voulu être séparé de moi sur la terre par le péché mortel. Eh bien ! continuez à rester séparé de moi par les abîmes infernaux. » *Inter nos et vos magnum chaos firmatum est.* (Luc, XVI, 26). Et pendant des milliards et des milliards de siècles, pendant l'éternité tout entière, ce sera la haine de Dieu sans limites, le désespoir sans espérance, et le supplice d'un feu vengeur qui vous brûlera toujours sans vous consumer jamais.

Voilà, m. f., la dernière et terrible conséquence du péché mortel. Oh ! quelles affreuses perspectives il nous ouvre, en dépit des faux mirages par lesquels il risquerait de nous attirer ! Ah ! que le Saint-Esprit a raison de nous dire : « *Quasi a facie colubri fuge peccata.* Fuyez le péché comme on fuit à l'aspect d'une vipère » (Eccli., XXI, 2), et avec plus de terreur encore. Car peut-on comparer la mort temporelle à la mort éternelle, et la morsure d'un serpent terrestre, si venimeux soit-il, avec celle du serpent infernal et du feu éternel !

II. — *Les effets du péché véniel*

Mais peut-être, m. b. c. f., seriez-vous tentés de dire : « Puisque le péché mortel a de si graves et si terribles conséquences, je suis bien résolu à l'éviter. Mais est-il possible d'éviter toute faute ? D'ailleurs, le péché véniel, lui, n'est pas aussi dangereux. Ce n'est qu'un petit péché, et à quoi bon me mettre tant en peine pour l'éviter ? »

J'espère, âmes chrétiennes qui m'entendez, que vous êtes incapables de tenir un pareil langage, qui serait un blasphème. Ce n'est là qu'une supposition de ma part pour mieux vous mettre en garde contre une tentation, possible après tout, car toutes les tentations sont possibles, étant données la faiblesse humaine et la malice du démon.

Mais laissez-moi vous dire d'abord qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de *petit* péché. Tout péché étant une offense faite à Dieu et la gravité d'une faute se déduisant en grande partie de la dignité de la personne offensée, toute offense faite à la majesté infinie de Dieu a donc une très grande importance et ne saurait jamais être peu de chose. Et cela est si vrai que Jésus-Christ est mort pour expier nos péchés véniels comme les autres, car l'homme par lui-même était incapable d'en expier un seul d'une manière suffisante pour réparer l'outrage fait à Dieu. Cessez donc, âmes chrétiennes, si jamais vous l'aviez fait jusqu'ici, d'employer cette expression plus qu'impropre de *petits* péchés. Encore une fois, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir, pour un chrétien digne de ce nom, de péché qui soit *petit.* Et vous le comprendrez encore mieux quand je vous en aurai dit les tristes conséquences, qui sont au nombre de trois : le péché véniel 1° diminue la charité dans l'âme ; 2° il est la route ordinaire vers le péché mortel ; et 3° il nous rend passibles des peines du purgatoire.

1. Le péché véniel *diminue la charité* dans l'âme. Un proverbe connu dit : « Les petits présents entretiennent l'amitié. » C'est vrai, mais en revanche les coups d'épingle, comme on dit, c'est-à-dire les petits froissements, les petites injures la diminuent. Ce qui est vrai de l'amitié humaine l'est à plus forte raison de l'amitié divine. Si les moindres actes de vertu, faits pour plaire à Dieu, lui sont agréables et augmentent en nous son amitié, les moindres fautes aussi lui déplaisent et le contristent. C'est S. Paul qui nous l'affirme quand il nous dit en parlant du péché en général : « *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei.* N'attristez pas l'Esprit-Saint de Dieu. » (Eph., IV, 30). Sans doute, et il importe de le remarquer, le péché véniel ne diminue pas la charité *dans son essence,* et par suite il ne peut jamais la détruire entièrement comme le péché mortel. Mais il l'affaiblit *dans ses opérations* et engendre en nous ce triste état qu'on appelle la tiédeur et que Dieu condamne si sévèrement dans l'Apocalypse, au point de lui préférer en un sens la mort même du péché grave : « *Utinam frigidus esses !* » (Apoc., III, 15). On ne compte pas, dit-on, avec ses vrais amis. Or justement le propre du péché véniel, c'est d'être une sorte de marchandage avec Dieu. On ne veut pas sans doute se séparer complètement de lui par le péché grave, mais on ne veut pas, non plus, trop se gêner pour lui. On compte pour rien les fautes soi-disant légères, ces fautes qui ont pourtant coûté à Notre-Seigneur ses souffrances, son sang et sa vie. Est-ce donc là traiter Dieu en ami ? Et peut-on dire qu'on l'aime quand, du matin au soir, on multiplie, sans remords, ces fautes et ces injures qui peuvent paraître peu de chose à notre foi languissante, mais qui sont si sensibles au cœur de notre Dieu et qui, partant, font de nous à son égard des amis ingrats, cruels ? Oui, ce n'est que trop vrai, hélas ! le péché véniel diminue considérablement en nous la charité et l'amitié qui doit nous unir à Dieu.

2. Mais, de plus, en diminuant en nous l'amitié et la charité divines, le péché véniel nous achemine insensiblement, mais presque sûrement, vers la grande catastrophe, vers le péché mortel. C'est le Saint-Esprit qui nous en avertit dans les Saintes Ecritures : « *Qui spernit modica paulatim decidet.* Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu. » (Eccli., XIX, 1). Avez-vous vu parfois abattre un arbre ? Le bûcheron, avec sa cognée, frappe d'abord de petits coups répétés pour entailler l'arbre, puis les coups se multiplient, de plus en plus vigoureux. L'entaille devient profonde. Tout à coup un craquement se fait entendre ; l'arbre va tomber, et il suffira ou d'un dernier coup de hache ou de le tirer avec des cordes pour que le géant de la forêt s'effondre lamentablement, risquant même parfois d'écraser dans sa chute le bûcheron, si celui-ci ne se met promptement à l'abri. — Ainsi fait le démon pour les âmes chré-

tiennes. Quand il les voit affermies dans l'amour de Dieu et semblant défier ses coups, il n'essaie pas de les faire tomber tout de suite par quelque tentation extraordinaire... Il s'y prend plus habilement. Il s'efforce d'abord d'entamer leur vertu et leur amour de Dieu en leur faisant commettre de très légères fautes qui ne leur inspirent aucune crainte ni presque aucun remords. Puis il les pousse à multiplier et aggraver de plus en plus ces fautes, et si ces âmes n'y prennent garde, l'entaille se fait de plus en plus profonde dans leur amour pour Dieu et leur horreur pour le mal. Enfin un jour, dans un dernier effort ou dans une dernière tempête, le démon abat cette âme dans la fange du péché. Cette fois c'est le péché grave, c'est la mort. Mais qui donc a préparé cette ruine ? C'est le péché véniel trop souvent répété !

3. Enfin, un troisième et redoutable effet du péché véniel, c'est de nous rendre passibles des peines du purgatoire. Sans doute, le péché véniel, differant essentiellement du péché mortel, n'entraîne pas pour nous les éternels supplices de l'enfer. Mais s'il n'est pas effacé complètement par une bonne confession ou la contrition parfaite, il laisse en nous une tache qu'il faudra effacer après notre mort dans les tourments du purgatoire. Or, savez-vous bien ce que c'est que le purgatoire, et vous faites-vous une idée de la gravité de ses supplices ? La foi nous enseigne que le purgatoire, semblable en cela à l'enfer, comprend deux peines : la peine du *dam* et la peine du *sens*. Et la peine du *sens*, c'est surtout un feu vengeur, analogue et peut-être identique à celui de l'enfer, avec cette différence cependant qu'il n'est ni éternel, ni exclusivement afflictif, mais qu'il est temporaire et purifiant. Quant à la privation de Dieu ou peine du *dam*, sans être égale à celle de l'enfer, elle est cependant bien terrible pour des âmes qui ont conservé, comme celles qui sont en purgatoire, l'état de grâce et l'amour de Dieu, et elle constitue un supplice tel qu'il nous est impossible ici-bas de nous en faire une idée, même affaiblie.

* * *

Voilà, m. f., les terribles conséquences du péché quel qu'il soit, mortel ou véniel ! Je viens de vous en tracer en quelques mots, aussi précis que possible, un tableau dont j'ai puisé tous les éléments aux meilleures sources de la théologie catholique. Dieu veuille que mes paroles vous aient inspiré une horreur salutaire de toutes ces désobéissances à la loi divine, de quelque nature qu'elles soient, et qu'au jour du jugement vous ne soyez pas obligés de trembler devant la sainteté infinie de Dieu, en répétant ce terrible verset du *Dies iræ* :

Quid sum miser tunc dicturus,
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus !

En ce jour affreux où le juste sera à peine en sécurité, que dirai-je, malheureux que je serai alors, et quel sauveur invoquerai-je si je suis coupable de péché ?

Hélas ! m. f., puisque sans doute, à l'heure actuelle, tous nous sommes plus ou moins pécheurs devant Dieu, invoquons avec le Roi-Prophète coupable et repentant la miséricorde divine, en répétant ce verset du sublime psaume de la pénitence, le *Miserere* : « *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.* Seigneur, lavez-moi toujours davantage de mon iniquité, et purifiez-moi complètement de mes fautes ! » Ainsi soit-il.

III

UN MODÈLE DE CONVERSION : LE BON LARRON

Hodie mecum eris in Paradiso.
Aujourd'hui vous serez avec moi en Paradis.
(Luc, XXIII, 43).

Mes bien chers frères,

Nous avons terminé notre précédente instruction sur ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, lavez-moi davantage de mes iniquités et purifiez-moi de mes souillures et de mes fautes. *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.* » Nous avons donc besoin de pardon, puisque nous reconnaissons que nous avons péché et que nous savons maintenant quelles terribles conséquences peuvent avoir pour nous les moindres fautes. Mais ce pardon est-il possible pour nous, après tant et peut-être de si graves défaillances ?... Telle est la question que vous vous êtes posée sans doute et à laquelle je vais essayer de répondre ce soir. Ou plutôt ce n'est pas moi qui vais vous répondre, c'est Jésus-Christ lui-même, dans une scène adorable et touchante de sa Passion, que nous allons méditer ensemble pendant cette instruction.

Jésus agonisait sur la croix et il allait expirer pour nous. Tout à coup, un des deux larrons crucifiés avec lui et qui jusqu'alors avait mêlé ses blasphèmes à ceux de la foule, touché par la sublime résignation du Sauveur, sentit son cœur s'amollir et se briser. La foi, pénétrant en même temps, par un miracle de la grâce divine, dans cette âme jusqu'alors rebelle, y fit entrer la contrition. Et ce bandit, qui portera désormais dans l'histoire le nom glorieusement anonyme du *bon larron*, tourna la tête vers le mauvais larron son camarade d'infamie, et lui fit ce reproche où se manifestaient déjà ses nouveaux sentiments : « N'as-tu donc pas la crainte de Dieu, toi qui souffres le même supplice que lui ? Nous, du moins, c'est avec justice que nous le subissons, car nous recevons le digne châtiment de nos crimes. Mais celui-ci, ajouta-t-il en régardant Jésus, celui-ci n'a rien fait de mal. Il est innocent ! » Et alors, fixant sur ce Christ, dont il venait de reconnaître implicitement la divinité, un regard tout rempli de repentir et d'amour : « Seigneur, s'écria-t-il, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume ! » Oh ! l'admirable confession et la magnifique prière ! Jésus pouvait-il y résister ?... La réponse ne se fit pas attendre. Ecoutons-la,

m. f., avec une religieuse admiration. C'est à pleurer, nous aussi, d'attendrissement et d'amour comme dut le faire le bon larron : « Aujourd'hui même, répondit Jésus, tu seras avec moi dans le Paradis. »

Quelle parole toute-puissante, m. f., que celle-ci, qui fit dans un instant d'un grand criminel un grand saint ! Et quelle consolation, quel encouragement, quel motif d'espérance pour nous, de savoir qu'elle ne s'applique pas uniquement, dans la pensée du Christ, au seul larron pour qui elle fut dite, mais qu'elle a été prononcée pour tous les siècles et pour tous les pécheurs repentants ! Oui, m. f., l'absolution miraculeuse du bon larron était la promesse et le gage des absolutions futures que le Christ, par l'intermédiaire de ses prêtres, devait accorder jusqu'à la fin des temps, à tous les misérables qui manifesteraient le même repentir que le voleur converti du Calvaire.

Voyons donc ensemble ce soir ce qui valut au bon larron son pardon magnifique, et nous verrons par là-même à quelles conditions nous pouvons espérer sûrement le nôtre.

Trois choses, d'après le texte sacré, semblent surtout admirables dans la conduite du bon larron : 1° son *acte de foi* en la divinité de Jésus-Christ, acte si méritoire dans un pareil moment, quoique tout miraculeux ; 2° sa *confession*, si courte mais si humble ; 3° la *touchante prière* qu'il adresse au Sauveur agonisant.

Méditons quelques instants chacun de ces actes sublimes, et nous verrons ensuite quelles utiles leçons nous pouvons en tirer.

I. — *La foi du bon larron*

Certes, m. f., la conversion du bon larron est un bien grand miracle, si l'on réfléchit aux circonstances qui l'ont accompagnée... A moins, — ce que nous ignorons et ce qui n'est guère probable, — à moins que Jésus-Christ eût conservé jusque dans son agonie quelque chose d'extérieur qui trahît sa divinité, rien, absolument rien, en dehors d'une lumière intérieure de la grâce, ne pouvait révéler aux deux bandits, crucifiés avec lui, à quel sublime compagnon de supplice ils avaient affaire. La preuve, c'est la conduite impie des deux larrons, osant insulter jusque dans ses souffrances dernières le Christ mis en croix. Sans doute, ils eussent agi différemment si Jésus s'était imposé à leurs adorations autrement que par sa divine patience. Mais le Sauveur, à ce moment-là, avait complètement voilé sa divinité sous les dehors de son humanité souffrante. Pilate l'avait bien dit : le Dieu semblait ne plus exister, il ne restait plus que l'homme. *Ecce homo !*

Mais pour une raison connue de Dieu seul, la grâce, qui demeura inutile pour le mauvais larron auquel cependant elle dut être envoyée, rencontra dans l'autre larron cette bonne terre dont le Christ avait parlé dans la parabole du semeur. Secondée par un élan de la volonté moins endurcie sans doute, elle produisit dans cette âme une illumination soudaine. En regardant le Christ, agonisant avec une héroïque résignation, le bon larron comprit qu'une pareille vertu dépassait les forces humaines. Il vit, dans un éclair d'en haut, que ce compagnon de supplice était d'une autre nature que lui. La nature divine du Christ lui apparut à travers les plaies béantes et la grandeur d'âme de l'héroïque supplicié. Et indigné de la conduite du mauvais larron, il se fit immédiatement l'apôtre et le défenseur du grand martyr du Calvaire, dont il proclama la divinité par cette parole : « Quoi ! tu ne crains pas Dieu, toi qui souffres le même supplice ? » C'était bien là affirmer que le Christ était Dieu, puisqu'il fallait craindre ce compagnon qui, à cet instant, subissait le même supplice. Et si jamais acte de foi fut méritoire, c'était bien celui-ci. Reconnaître son Dieu dans une pauvre loque humaine, suspendue par quatre plaies béantes à un gibet d'infamie, dans cet homme traité comme un bandit par tout le monde et insulté même par les Princes des prêtres et les Docteurs en Israël, vraiment c'était pousser à ses dernières limites l'héroïsme de la foi. Et comme la foi ne va pas sans ses deux sœurs immortelles, l'espérance et la charité, le bon larron sentit soudain son âme s'ouvrir à l'espérance de sa réhabilitation devant ce Dieu qu'il adorait et qu'il aimait. Mais auparavant, se reconnaissant indigne d'être, lui, voleur de grand chemin, en présence de la sainteté infinie qu'est Dieu, il comprit, à la lumière de sa foi, la nécessité de confesser ses fautes, et voici en quels termes émouvants et sublimes il le fit.

II. — *Sa confession*

« Pour nous, s'écria-t-il, en s'adressant encore à son indigne camarade, le mauvais larron, pour nous, nous souffrons en toute justice, car nous recevons le juste salaire de nos crimes. *Nos quidem juste, nam digna factis recipimus.* » Il avoue, ce pénitent admirable, il avoue que ses forfaits sont immenses, car le supplice de la croix passait, dans l'antiquité, pour le plus infamant et le plus horrible de tous les supplices, et le bon larron, malgré cela, trouve qu'il n'y a rien d'exagéré dans la peine qu'il subit, qu'elle n'est que juste : *Nos quidem juste.* Il se reconnaît criminel entre les criminels, et dans son humilité, bien qu'il se repente et qu'il doive se sentir déjà justifié à ses propres yeux, il ne sépare pas sa cause de celle du mauvais larron ; il se proclame aussi criminel que lui, puisqu'il parle au pluriel : « *Nous,* dit-il, nous subissons le digne châtiment de nos forfaits. *Nos digna factis recipimus.* »

Quel aveu et quelle humilité ! Et comme une pareille confession devait aller droit au cœur du divin Maître qui, en silence et malgré ses douleurs, écoutait tout ému cette âme qui était la première conquête de la mort qu'il allait subir dans quelques instants pour le salut des âmes et le rachat de l'humanité !

Mais Caïn, lui aussi, avait avoué sa faute devant Dieu, et n'était-il pas à craindre que la confession

du bon larron fût un aveu arraché par le remords plus encore que par le repentir ? Jésus, qui lisait au fond de l'âme de son converti, savait bien le contraire ; mais cependant il voulut attendre que le bon larron fît appel à sa miséricorde et à son pardon, au lieu de dire, comme Caïn, que son crime était trop grand pour pouvoir en espérer l'absolution. Et comme le véritable repentir et la véritable humilité ne sont point ceux qui s'irritent des fautes et désespèrent, mais qui savent au contraire que Dieu, précisément parce qu'il est Dieu, ne demande qu'à pardonner à ses créatures repentantes, la prière et l'appel du bon larron ne se firent pas longtemps attendre.

Ecoutons-la, m. f., avec émotion, cette prière : elle est si belle et si touchante dans sa brève simplicité.

III. — *Sa prière*

« Seigneur, ajouta le bon larron, en reportant son regard plein d'amour sur Celui qu'il venait de reconnaître pour son Dieu et qu'il reconnaissait encore davantage comme tel par cette expression, Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume. *Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum.* » Oh ! quelle admirable prière ! Toutes les conditions de la prière idéale s'y trouvent réunies.

C'est le cri d'une *foi* aussi étonnante à un pareil moment que profonde. Le bon larron reconnaît ce Christ supplicié et déshonoré en apparence pour son Dieu, *Domine,* et pour son Roi, *cum veneris in regnum tuum.* Et en même temps, ne pouvant admettre que le royaume de ce supplicié fût de ce monde, puisque rien de royal ne paraissait en lui ni auprès de lui ; ne pouvant croire non plus qu'un Dieu n'eût pas un royaume, inconnu de la terre mais réel quand même, il confessait à l'avance ce royaume éternel en suppliant le Christ d'y emporter son souvenir et de l'y introduire au besoin. Et Jésus, qu'une pareille prière ne pouvait laisser indifférent, recueillit le peu de forces qui lui restait pour apprendre d'un mot au bon larron le vrai nom de son royaume et lui en ouvrir presque immédiatement l'entrée par une promesse qui constitue la plus solennelle et la plus complète des absolutions : « *Hodie mecum eris in paradiso.* Oui, aujourd'hui, sans plus tarder, tu seras avec moi dans mon royaume, et mon royaume s'appelle le paradis, le ciel éternel. »

Quelle récompense magnifique ! Mais aussi quelle foi et, ajoutons-le, quelle *confiance !* Le bon larron ne doute pas, malgré toutes les apparences contraires, de la fidélité du Christ à ses promesses, pas plus que de sa puissance. Il espère contre toute espérance en ce Dieu qu'il connaît à peine, et en ce Roi qui est plus que déchu. Il sollicite un pardon que son compagnon d'infortune et de supplice semble incapable de lui donner, et cela avec une *humilité* aussi touchante que sa foi est profonde et sa confiance sans bornes.

Aussi tout son passé d'ignominie s'efface à cette heure suprême devant des actes aussi héroïques de foi, d'espérance et d'amour. Si dans l'histoire on doit mentionner encore le titre qui lui valut d'être condamné au supplice de la croix, on y ajoutera une épithète inouïe pour un criminel : on l'appellera « le bon larron », et l'Eglise placera à bon droit sur ses autels celui que le Christ lui-même a déclaré solennellement, à son heure dernière, devoir être son élu au paradis [1].

Voilà un exemple mémorable et décisif de la toute-puissance de la prière quand elle est faite, comme celle du bon larron, avec toutes les dispositions requises. Dieu ne sait rien lui refuser, selon l'assurance formelle qu'il nous en a donnée lui-même dans l'Evangile quand il a dit : « Demandez et vous recevrez. »

* * *

Que conclure, m. f., de cette admirable histoire ? C'est que, étant en retraite pour vous convertir, vous n'avez pas de meilleur modèle à imiter que celui que l'Evangile ou plutôt Notre-Seigneur lui-même nous a proposé en la personne du bon larron.

Larrons, c'est-à-dire *voleurs,* nous le sommes tous plus ou moins, m. f., au point de vue spirituel. Le voleur est celui qui s'empare du bien d'autrui, et que de fois nous avons lésé les droits du prochain ! Que de paroles médisantes, peu charitables, méchantes même, et qui sait ? peut-être calomniatrices ! Que de scandales, voulus ou non, qui ont eu leur retentissement fâcheux dans l'âme de nos semblables ! Que d'injustices de toutes sortes dans nos procédés et nos manières d'agir ! Que de mauvais conseils et de mauvais exemples qui ont porté la tentation et peut-être même, hélas ! la mort dans la conscience de ceux qui nous entourent ou que nous fréquentons !

Larrons, voleurs, nous l'avons été enfin et surtout vis-à-vis de Dieu, dont nous avons si souvent violé les droits et usurpé la gloire par le péché mortel ou véniel !

Ah ! sans doute, nous n'avons pas été jusqu'à prendre l'argent dans la poche d'autrui ou à léser gravement celui-ci dans ses intérêts matériels. Mais vous le voyez maintenant, à la lumière de cet examen sommaire, en sommes-nous plus innocents et moins voleurs d'âmes pour cela ?... Ayant donc imité le bon larron dans ses désordres, au moins spirituellement et d'une certaine manière, imitons-le, m. f., dans sa conversion et dans ses vertus, si nous voulons participer à la même absolution.

Pendant cette retraite, tournons les yeux repentants de notre âme vers notre Christ adoré mourant pour nous sur la Croix. Le cœur attendri par ses souffrances, dont la cause unique est nos péchés, disons-lui avec le larron pénitent : « Seigneur, souvenez-vous, c'est-à-dire, ayez pitié de nous, dans votre royaume où vous régnez maintenant à jamais. Nos péchés nous ont rendus dignes non des supplices de ce monde, mais, ce qui est pire, des supplices éternels de l'enfer. Oh ! prenez en pitié notre repentir et notre faiblesse. Entendez l'humble

[1] Une pieuse tradition lui donne le nom de Dismas, et il est honoré le 25 mars.

et sincère aveu que nous ferons de nos fautes pendant cette retraite. Et que le jour de la clôture de ces saints exercices, quand les mérites de votre sang nous seront appliqués à la messe et que nous vous aurons reçu dans nos âmes par la communion, nous entendions retentir au fond de nos cœurs, où vous reposerez, votre parole divine prononçant sur nous cette adorable absolution : — Aujourd'hui ou demain, un jour en tout cas, vous serez avec moi dans le paradis. *Hodie mecum eris in paradiso.* » Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XIX

Quinquagésime

L'AME

Formavit Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem.

Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre, et il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme fut fait âme vivante. (Gen., II, 7).

Mes frères,

Le récit de la création de l'univers a toujours fait, par sa beauté incomparable, le charme des esprits les plus élevés. A la voix de Dieu, la terre se couvre de fleurs, les animaux marchent, au firmament les astres se lèvent et scintillent. Cependant, tout à coup Dieu suspend son œuvre : il se consulte, il se recueille comme pour rassembler ce qu'il y avait en lui d'énergies créatrices. Pourquoi donc cette délibération et ce conseil ? C'est qu'il ne s'agissait plus de former seulement le monde des corps, mais le monde des âmes, c'est-à-dire de faire de l'infini une ressemblance finie. Il s'agissait de donner à l'homme une âme, esprit rationnel et libre, et siège de la pensée.

I

De notre âme nous voyons déjà comme un reflet dans notre corps. Une figure animée, le sourire sur les lèvres, le feu du regard, ce rayon de lumière qui couronne le front de l'homme, tout nous dit que par delà cette figure et sous le voile de ce front il y a une intelligence.

Dans son passage sur la terre, Jésus-Christ aima de préférence les enfants. Leur innocence, je ne sais quoi de si beau et de si pur qu'ils ont, lui plaisait, et il mettait sa joie à les bénir. Mais une telle candeur, cette simplicité naïve et cette grâce, c'est chez un enfant l'âme qui s'éveille.

Lorsqu'un homme s'absorbe dans l'étude, applique avec force son esprit à rechercher la solution d'un problème, se penche sur ses livres ou sur ses appareils pour y surprendre les secrets de la nature, il y a sur son visage une expression. C'est encore l'âme qui brille.

Certains d'entre vous ont vu sur le champ de bataille un chef entraîneur d'hommes : quel feu et quel éclat dans ce regard qui magnétise les troupes, leur inspire au milieu de l'action le courage le plus intrépide et porte en lui l'assurance de la victoire ! L'âme n'y est-elle pas transparente ?

Sur la physionomie d'un saint, qu'elle soit attristée par la souffrance ou embellie par l'amour, vous sentez autre chose que des nerfs et de la chair, un être dont le corps est l'enveloppe à la fois infirme et glorieuse. Surtout, au sortir de la communion, quand un saint vient de s'abîmer dans la prière, quelle auréole sa prière, fervente et douce, ne donne-t-elle pas à ses traits !

Ces divers exemples nous font toucher du doigt l'existence de l'âme. L'homme n'est pas seulement une matière brute obéissant aux lois de l'attraction, ou une force végétative comme la plante, ou un animal doué de sensibilité et d'instinct. Il y a en lui un principe spirituel ; sous ce vêtement d'atomes on sent palpiter un esprit, cette âme enfin, à laquelle, suivant S. Thomas, le corps emprunte sa forme et sa beauté.

II

Au reste, l'homme exerce des opérations intellectuelles d'une nature incompatible avec la matière.

Si je parle, ma voix ne vous révèle pas exclusivement mon être extérieur ; vous voyez ma démarche, mes vêtements, mon corps ; mais mon corps que la terre réclame et qu'elle abritera un jour, ce n'est pas moi ; ce qui vous parle, c'est mon âme.

Lorsque je pense, ni ma main, ni mon œil, ni aucune des fibres de mon cerveau ne donnent naissance à ma pensée. L'animal, en effet, doué cependant de tous les muscles de l'homme, ne pense pas ; il ne sait d'où il vient, où il va, il ignore même qu'il existe. On a poussé fort loin de nos jours l'étude du cerveau et celle des centres moteurs. Il y a, sans doute, une relation intime, nécessaire, entre l'intelligence fût-ce même la pensée pure, et le cerveau. Mais celui-ci est matériel, et ma pensée est simple. Au dire de la science actuelle la mieux informée, cerveau et centres moteurs sont l'organe, non pas de ma pensée, mais des faits sensitifs qui fournissent à mon intellect les éléments de ma pensée. Or il faut voir là un des démentis les plus triomphants donnés à la thèse matérialiste.

Ce n'est pas également une petite chose de pouvoir dire : *Je veux*. Toutefois ce mot : *Je veux* ou *je ne veux pas*, qui le prononce en nous ? L'âme, et l'âme seule, ayant pris possession d'elle-même. Il est impossible d'assigner une autre source à la volonté : la volonté comme la pensée est une manifestation que la matière la mieux organisée ne saurait produire.

A observer par ailleurs la nature humaine dans ce qu'elle a de plus intime, une remarque s'impose : si le témoignage du bien accompli nous console, le souvenir d'une action coupable jette

sur notre vie un voile de tristesse et nous poursuit obstinément. Il y a donc en nous un être moral. Notre volonté, sous le coup de la tentation, celle-ci serait-elle cent fois répétée, demeure maîtresse d'elle-même, quand il lui plaît. Nous sommes donc parfaitement libres. Certains philosophes ne vont pas, dans l'étude de l'homme, au-delà des phénomènes de la vie organique : qu'ils prennent la peine de s'en pénétrer, ils y verront une force supérieure, présupposant la liberté. L'arbre qui ne donne pas son fruit n'est point responsable. Au contraire, par un privilège d'honneur, venu d'un principe conscient, l'homme jouit du pouvoir de choisir ses actes, de se déterminer entre la règle et le plaisir, de s'arrêter à un parti de préférence à un autre.

Aussi bien, notre âme, nous l'exerçons constamment : le philosophe en appliquant son activité à la poursuite d'une idée, le botaniste en étudiant la fleur qu'il vient de cueillir, l'astronome en observant les lois qui régissent les mondes lumineux. Vous lisez un beau livre : les pensées qu'il exprime ne l'ont pas été au hasard des caractères de l'imprimerie, mais il a fallu une intelligence pour les concevoir, comme il vous en faut une pour les comprendre et les goûter. Vous restez en admiration devant un chef-d'œuvre de l'art : la palette ou le ciseau qui a exécuté ce chef-d'œuvre n'a pas seulement été conduit par une main ; avant de broyer des couleurs ou de ciseler le marbre, l'artiste avait conçu l'idéal à reproduire. Et telle est notre nature que l'idéal chez l'homme va toujours en progressant : après avoir réalisé une première conception, ses efforts tendront à une œuvre de plus en plus parfaite.

Une preuve peut-être sensible entre toutes de l'existence de l'âme, c'est de contempler un homme en prière. L'homme prie et s'agenouille. Un savant contemporain a parfaitement mis en relief ce caractère spécifique de notre race [1]. Encore que le vice puisse le voiler, il tient à notre essence : nous sommes naturellement religieux comme nous sommes naturellement raisonnables... L'homme prie, et quand il le fait avec la vivacité de sa foi et de son amour, non seulement il accomplit un acte personnel, mais une splendeur radieuse éclate sur son visage, et qui sous le recueillement de la prière trahit l'âme.

III

Chose remarquable ! il y a entre l'organisme et le principe penseur de l'homme une vie et des propriétés si différentes que l'on voit souvent une âme saine dans un corps infirme.

Quelques-uns, les humbles, les chastes et les pénitents ont eu pour ambition de marcher de vertus en vertus et de devenir des saints. Mais pour atteindre jusqu'à cette hauteur où fleurit l'abnégation complète, il leur faudra triompher de tous les instincts du corps, fouler aux pieds et réduire en servitude ses penchants. Dès lors, n'est-il pas évident que chez eux l'âme grandit dans la mesure où les sens perdent leur empire ?

Voyez encore : tandis que nos organes s'affaiblissent avec la mobilité des accidents, l'âme, tel l'or dans le creuset, se perfectionne sous les sanglants stigmates de la douleur. Entre les murailles des plus sombres cachots, malgré le poids des plus lourdes chaînes et les étreintes de la torture, l'âme du martyr sortait de l'épreuve, libre et inviolée. Quelquefois même le martyr mourra après avoir essayé de faire le signe de la croix avec sa main mutilée.

Les années ne semblent pas davantage atteindre l'âme, du moins chez certains hommes : plus les forces physiques déclinent, plus celles de l'intelligence et du cœur sont vives. Michel-Ange avait 70 ans lorsqu'il peignit le *Jugement dernier*. Pascal, presque mourant, jette sur le papier ses immortelles *Pensées*. Lorsque Racine composa *Athalie*, le chef-d'œuvre de la scène française, sa plume était déjà tremblante. On a dit de l'illustre chancelier Séguier, une des gloires de notre vieille magistrature : « Son esprit, sa mémoire, sa haute piété s'étaient rassemblés à la dernière heure, un peu comme les rayons du soleil qui semblent plus intenses et plus colorés avant de disparaître [1]. »

De vrai, le moment de la mort est souvent pour l'âme celui de la floraison. Nos organes sont usés par la maladie, la main se glace, l'œil s'éteint ; mais dans ce corps anémié l'âme invisible continue d'habiter sans rien perdre de sa vivacité ni de sa flamme. Elle y était si bien présente que, après la mort venue, les traits du défunt gardent encore son empreinte.

* * *

Dieu nous a créés à son image et il y a en nous un reflet du ciel. Toute notre grandeur vient de là. Si Dieu est intelligence, pensée et volonté, nous sommes de même par notre âme intelligence, pensée et volonté. Respectons toujours cette image, noble portion de notre être, et, par des habitudes vertueuses, rendons-la de plus en plus ressemblante à son divin modèle. Ainsi soit-il.

EXERCICES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

II

SUR L'ESPÉRANCE

Il n'est peut-être aucune vertu qui nous soit aussi nécessaire que l'espérance, car elle nous rend le courage, la confiance, l'énergie, et nous dispose à toutes les autres vertus. Les bons désespèrent parce qu'ils s'imaginent que la cause du bien est compromise ; ils doutent même de l'avenir de l'Eglise, comme si la Providence ne s'occupait pas du gouvernement du monde, comme si Jésus-Christ n'avait pas assuré que les puissances de l'enfer ne prévaudront pas. *Non prævalebunt*.

[1] De Quatrefages, *De l'unité de la race humaine*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1860.

[1] Lettres de Mme de Sévigné.

Les méchants aussi, d'une autre manière, se précipitent dans la désespérance :

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte,

a dit le poète. Ils ne craignent plus rien : de là tant de crimes ; ils n'espèrent plus rien : de là tant de suicides et de tristesses. Faisons ce Chemin de la croix pour obtenir l'espérance.

Ire Station : *Jésus est condamné à mort*

Jésus a été, pendant tous les siècles qui ont précédé sa venue, l'espérance du monde. C'est vers lui que se tournaient les Prophètes et les justes, suppliant le Seigneur d'abréger les jours, afin qu'ils eussent la joie de le voir. Oh ! quelles prières puissantes et pénétrantes : « Cieux, répandez votre rosée ! *Rorate cœli desuper !* »

Il est venu, il a brillé comme un astre à l'horizon des peuples. Mais la lumière a toujours les ténèbres pour ennemies. Les hommes de ténèbres ont traduit Jésus, la lumière du monde, devant Pilate, qui lui-même, malgré la lucidité et la distinction de son esprit, ne l'a pas compris. Et il discute misérablement, à l'aide de raisonnements tout imprégnés de fausseté et de peur :

« Je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation... Cependant je le ferai châtier et je le remettrai en liberté. » Y a-t-il rien de plus injuste et de plus borné que cette décision, qui paraît au gouverneur la plus habile combinaison de la sagesse humaine ? Cette combinaison même échoue, et Pilate est contraint, par lâcheté, de condamner le Sauveur. Malheureux ! n'a-t-il pas vu qu'il condamne la vérité et la bonté ? Et les Juifs exultent. Plusieurs savent pourtant que Jésus a les paroles de vie et qu'en le faisant condamner à mort, ils travaillent à éteindre la lumière, l'espérance !

IIe Station : *Jésus est chargé de sa croix*

Nous saluons dans la croix notre unique espérance. C'est elle en effet qui nous aide, nous relève, nous rend la force. Au milieu de nos peines les plus accablantes, nos yeux se portent sur la croix où Jésus a expiré après d'horribles souffrances, et nous éprouvons aussitôt une intime et efficace consolation.

Jésus regarde aussi sa croix : elle est longue, elle est lourde, elle est rugueuse, elle lui meurtrira les épaules, et cependant il l'aime. Elle est l'unique espérance du monde, *spes unica*. C'est par elle qu'il expiera nos fautes, et accomplira l'œuvre du salut. Sans elle, les âmes resteraient dans la nuit du péché, et les peuples dans les ténèbres de la barbarie.

Il la mesure des yeux, il songe à la grande distance qui le sépare du Calvaire, et il est anéanti par une nuit de tortures physiques et morales, par le sang répandu à la flagellation, par les souffrances de la couronne d'épines.

Quel homme, à sa place, ne tomberait dans une tristesse irrémédiable, dans un désespoir absolu ? Mais Jésus n'est pas qu'un homme, il est Dieu. Il est venu pour nous racheter, mais encore pour nous apprendre à souffrir, pour nous donner l'exemple. Aussi regardez avec quelle résolution, quelle énergie joyeuse il se laisse charger de sa croix.

IIIe Station : *Jésus tombe pour la première fois*

Le Sauveur s'avance d'un premier et magnifique élan, jusqu'au moment où, ses forces épuisées, il tombe lourdement sur les pierres de la route. Arrêtons-nous pour adorer, et pour compatir à cette grièvе chute où ses genoux se sont brisés.

Cette première étape du Chemin de la croix fait songer à tant de jeunes gens qui avançaient dans la vie, dans la vertu, avec une confiante générosité et qui tout à coup tombent sur un obstacle. Ils se croyaient forts, et ils ont vu, à leur chute soudaine, qu'ils étaient très faibles. Ils ont été entraînés par le plaisir, le plus souvent ; ils ont écouté ensuite l'impiété qui excuse et même justifie, approuve le plaisir. Ou bien ce sont les premières épreuves de la vie, revers, contradictions qui surprennent et consternent, parce qu'on n'a pas encore été instruit sur l'instabilité des événements et le peu de solidité des affections humaines.

Voyons alors Jésus prosterné la face contre terre, et écrasé sous sa croix. Il nous fait penser à ces paroles de l'Apôtre : « Pour l'âme chrétienne, l'épreuve engendre l'espérance, *probatio spem*. » Relevons-nous alors et continuons vigoureusement notre route avec l'espérance au cœur, l'espérance en Dieu qui renouvelle notre force.

IVe Station : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

Quelle scène déchirante que celle-là, bien qu'elle conserve toute la dignité qui fait sa grandeur ! Une mère qui rencontre son fils que l'on conduit au supplice ! Et ce fils n'est pas un malfaiteur, il est innocent, il ne s'est signalé que par des paroles de miséricorde et des bienfaits. Et ceux qu'il a obligés, sauvés, guéris, crient contre lui et le maudissent, soulevés par quelques misérables qu'il a pris en flagrant délit d'hypocrisie, de rapine et de méchanceté. Il a dit la vérité : c'est le grand crime qu'il expie à cette heure. Or il avait le droit et le devoir de la dire, car il n'est pas un homme, il est le Fils de Dieu ! Et sa mère est témoin des avanies qu'il subit...

Se peut-il quelque chose de plus navrant ? Y a-t-il spectacle qui puisse faire mépriser davantage la nature humaine ? Voilà ce qu'ils ont fait, ces hommes que le Sauveur a tant aimés !

Quelle épreuve pour Marie ! Aussi elle faiblit : elle est femme, la douleur la fait évanouir ; mais la défaillance n'atteint pas son âme. Plus l'épreuve est forte, plus elle produit en elle d'espérance, *probatio spem*. Elle sait que Dieu doit réparer cette souveraine injustice, qu'il la réparera, et qu'il en tirera un bien immense pour l'humanité. Elle espère, et elle sait aussi que son espérance ne sera pas confondue : *spes non confundit*.

Ve Station : *Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix*

La rencontre de sa sainte Mère a brisé le cœur du Sauveur ! Quelle épreuve ! Il a vu Marie, elle l'a

regardé, ils n'ont pu rien se dire, tant leur émotion était forte ; et quand il l'a quittée, il l'a aperçue évanouie entre les mains des saintes femmes. Et parmi ceux qui l'entourent, lui, personne ne lui adresse une parole compatissante, pas même un geste de sympathie. Et ainsi en sera-t-il toujours ! Il est l'Homme de douleurs, fait pour souffrir dans son corps et dans son âme, partout. N'y a-t-il pas lieu pour lui de désespérer des hommes et de penser que sa mission sera stérile ? Il restera le grand Méconnu qui a apporté l'amour dans ce monde, et le monde l'a repoussé.

Tout à coup un homme se présente pour porter sa croix. Il n'est pas venu de lui-même, mais avec quelle bonne volonté il se charge de ce lourd fardeau ! C'est Simon le Cyrénéen, qui est l'image du peuple de l'avenir. Et Jésus est réconforté par cet acte généreux. Il voit dans les siècles le peuple qui vient se prosterner autour de la croix, qui vient l'adorer dans ses églises dont le plan gardera la forme de la croix.

Non, ô Seigneur Jésus ! ne désespérez pas des hommes. Ils ne ressemblent pas à cette tourbe qui vous menace et vous blasphème ; ils formeront un jour le peuple chrétien qui prendra la croix pour reconquérir Jérusalem, qui vous aimera et qui, à l'exemple de Simon, trouvera très doux tous les sacrifices qu'il fera pour vous.

VIe Station : *Sainte Véronique essuie la face de Jésus*

Un peu plus loin, c'est une sainte femme qui s'approche de Jésus pour essuyer ses traits déshonorés par le sang, la poussière, la boue. Ce n'est pas seulement le peuple qui viendra à lui plein d'amour, prêt à le défendre ; à côté du peuple, voici des millions d'âmes de choix qui accourent, enflammées par l'acte de sainte Véronique : âmes généreuses qui le consoleront par leur dévouement, leur tendresse, leur foi, qui répareront chaque blasphème par cent actes d'amour.

Qui donc oserait prétendre qu'il faut désespérer de l'humanité et que la mission du Sauveur n'a point porté de fruits ? Nul sans doute n'a souffert comme Jésus, mais qui a été aimé comme lui ? Voyez-vous chaque jour ces âmes qui font profession d'être siennes, qui se nourrissent de sa chair et de son sang, qui s'approchent de lui, interrogent les traits de son visage divin, attentives à en enlever toute trace de tristesse, toute ombre d'impiété, tout souvenir des injures que ses ennemis lui lancent à la face, et qui lui disent : « Seigneur, je vous aime et je n'aime que vous ! Si j'aime les hommes, c'est parce que vous les avez aimés. Quel bonheur pour moi de me dévouer pour vous et de vous consacrer toute ma vie ! » Ah ! puissions-nous être du nombre de ces âmes qui le consolent et qu'il bénit !

VIIe Station : *Jésus tombe pour la deuxième fois*

Mais toutes les âmes ne ressemblent pas aux filles de sainte Véronique. Jésus-Christ a des ennemis acharnés dans le monde, et leurs succès s'imposent ; ils sont, en apparence au moins, les maîtres du peuple, ils le gouvernent à force de mensonges et d'audace, ils triomphent bruyamment.

Et que disent-ils, ces ennemis du Christ ? Ils disent qu'il n'y a rien au-delà de cette vie ; et donc rien de réel que la jouissance matérielle, la volupté d'un jour, la richesse qui procure l'assouvissement de l'orgueil et du plaisir. Il n'y a pas d'âme, pas d'autre vie, pas de paradis ni d'enfer, il n'y a pas de Dieu. Ils travaillent ainsi à détruire l'espérance dans les âmes.

Aussi quels épouvantables résultats de cette doctrine matérialiste ! La charité s'en va avec la foi ; la bonté disparaît et elle est remplacée par l'égoïsme, par la cruauté. On ne s'aime plus, et qu'est-ce qu'une terre sans charité ? C'est l'univers privé des rayons du soleil. Et ce qui est le plus effrayant, c'est qu'il y a des professeurs officiels de matérialisme et d'impiété. Ils enlèvent à nos enfants le sens de la responsabilité, ils leur ôtent leur conscience chrétienne et les précipitent dans l'inconduite et le crime.

Quelle chute des âmes, figurée par cette deuxième chute du Sauveur !

VIIIe Station : *Jésus parle aux filles de Jérusalem*

Jésus entend des cris, des sanglots, des plaintes. Ce sont des femmes nombreuses qui le suivent et se lamentent sur son sort. Il se retourne vers elles, *conversus autem ad illas,* et il leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes et sur vos fils. » Puis il continue sur un ton sévère et termine par ces paroles qui font trembler : « Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? Il n'est bon que pour le feu ! »

Elles ont donc commis une grande faute, ces femmes qui d'ailleurs compatissent à ses douleurs, à son supplice, et celles qui leur ressemblent ? Oui ; elles ont commis le péché de présomption. Elles n'ont pas donné à leurs fils l'éducation, la force, les convictions qui les auraient prémunis contre les assauts de la vie ; elles ont cru qu'ils s'élèveraient seuls, avec leur propre expérience ; elles les ont abandonnés à eux-mêmes, sous prétexte que des jeunes gens doivent tout savoir, tout connaître et même un peu tout se permettre. Elles ont vu qu'on enlevait à leurs enfants l'espérance, et elles n'ont pas protesté, pas réagi. Ces enfants seront leur châtiment.

Oui, qu'elles pleurent ! Car combien elles souffriront dans leur cœur, dans leur fierté maternelle ! Mais puissent leurs souffrances être expiatrices pour elles et pour leurs enfants !

IXe Station : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Remarquons bien comme cette pensée des enfants préoccupe Notre-Seigneur, durant cette rude montée du Calvaire. C'est que les enfants avaient sa prédilection, il les appelait et ils venaient d'eux-mêmes, tant qu'ils étaient purs. Mais les enfants sur lesquels doivent aujourd'hui pleurer les

mères ont perdu leur innocence, ils n'accourent plus à la voix de Jésus.

Il est vrai qu'on les éloigne de lui, en les éloignant de sa doctrine. Ils entendent d'autres enseignements que ceux de l'Eglise et du catéchisme. Ils ne connaissent plus Dieu, ils ne lisent plus l'Evangile, ils n'aiment plus Jésus-Christ.

N'est-ce pas triste, une âme d'enfant, de jeune homme qui ne croit plus en Dieu, qui n'espère plus la vie éternelle, le ciel, et qui s'abandonne à ses passions? Elle ne parviendra pas toutefois à trouver la paix; car le remords la tourmente, la conscience proteste. Et ce qui est surtout triste et effrayant, c'est que ces pauvres âmes vont directement s'engouffrer en enfer.

Cette seule pensée nous fait comprendre la troisième chute de Jésus. Demandons au Sauveur d'en appliquer à ceux que nous aimons la vertu rédemptrice.

Xe Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Voici que Jésus est parvenu au sommet du Calvaire, en dehors des portes de la ville. C'est ici que commence le supplice qui va se terminer par la mort, la mort la plus ignominieuse, celle qui était réservée aux esclaves.

La première forme du supplice consiste à lui arracher ses vêtements, collés sur les plaies toutes fraîches. Les bourreaux n'y apportent aucun ménagement, ils les tirent violemment et le sang jaillit tout le long du corps.

Supplice physique, supplice moral. Des milliers de personnes sont là, avides de ce spectacle sanglant, et l'on peut bien leur appliquer les paroles de la sainte Liturgie : « *Ecce quomodo moritur justus.* Voilà comment meurt le juste. et personne n'y réfléchit dans son cœur, *et nemo percipit corde.* » Dans cet ensemble de clameurs en effet, pas un cri de protestation, pas un cri d'amour!

Jésus est là, exposé aux injures de toute la populace; il perçoit tout, il entend tout, il pardonne tout. Sa grande âme est plus grande que l'épreuve: elle est soutenue par l'espérance de revoir bientôt le Père, après avoir accompli sa volonté. « Pensez, nous dit S. Paul, au Christ qui a soutenu une telle contradiction des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne défailliez point. » (Héb., XII, 3).

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix*

La seconde forme du supplice de Jésus consiste à lui attacher les pieds et les mains sur la croix avec de longs clous. Adorons le Sauveur qui présente ses mains avec résignation, de lui-même, et rougissons d'être si faibles en face de la souffrance.

Jésus, à cause de sa nature parfaite et exquise, ressent plus que tout autre la douleur, parce qu'il est plus homme que personne. Comment nous plaindrions-nous parmi nos épreuves, si dures soient-elles? S. Paul disait aux premiers chrétiens, tourmentés par la persécution : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, dans vos combats contre le péché. Vous oubliez le Consolateur divin qui vous parle comme à des fils et qui vous dit : Mon fils, ne rejette pas la discipline du Seigneur. »

Comme ces paroles nous ouvrent des échappées de lumière sur le mystère de la souffrance! Dieu le Père traite Jésus comme son Fils à qui il peut tout demander, parce que Jésus est vaillant, obéissant jusqu'à la mort, soumis en toute chose à sa volonté.

Quand il nous envoie la douleur, il nous traite aussi comme des fils qu'il estime et qu'il aime. Soyons dignes du Père qui est au ciel, présentons nos pieds, nos mains, notre cœur à la souffrance, et nous entendrons l'espérance consolatrice qui nous parlera comme à des fils, *consolatio quæ vobis tanquam filiis loquitur.* (Héb., XII, 5).

XIIe Station : *Jésus meurt sur la croix*

« Et des ténèbres se répandirent sur la terre, depuis la sixième à la neuvième heure. » Jésus pendant ces trois mortelles heures est suspendu entre le ciel et la terre, sur la croix. Nous n'essaierons pas de peindre son immense douleur, douleurs des membres, douleurs du cœur où le sang n'afflue plus à sa manière normale parce qu'il ne peut plus circuler dans les artères brisées, douleurs du cerveau troublé par les nerfs exaspérés, douleurs de l'âme.

Car il fait nuit dans son âme. Il entend les larrons crucifiés avec lui. L'un d'eux l'insulte, l'autre au contraire le supplie d'avoir pitié de lui. C'est la seule parole touchante qu'il entende. Les passants blasphèment; ils disent avec des rires cruels : « Qu'il descende donc maintenant de la croix! » Ils sont satisfaits de le voir ainsi dans les affres de la douleur. Il regarde alors le ciel : le ciel est envahi par les ténèbres, le ciel est fermé. L'espérance même l'abandonne et il se plaint très haut d'une voix qui fend l'âme de Marie : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? »

C'est le moment le plus poignant de sa Passion, celui où l'espérance semble le délaisser. O Jésus! par cette heure terrible où le Père s'est dérobé pour ne laisser apparaître que le Dieu justicier, par les douleurs que vous avez subies de ne plus voir même un rayon d'espérance, secourez tant d'âmes qui défaillent, accablées, écrasées par les cruautés de la vie! Montrez-leur le ciel, la face du Père qui les aime et qui les consolera!

XIIIe Station : *Jésus est remis entre les bras de sa Mère*

Marie a entendu tout cela, elle a été témoin de l'agonie de son Fils; elle a partagé ses douleurs, ses tristesses indicibles et ses espérances.

Maintenant « tout est consommé! » De Jésus il ne lui reste que ce corps dépourvu de vie, et encore lui appartiendra-t-il? Le cadavre d'un supplicié n'appartient plus à sa mère, les scélérats n'ont pas droit aux honneurs de la sépulture, et Jesus a été assimilé aux scélérats. C'est à cela qu'elle pense,

pendant que Joseph d'Arimathie est allé demander à Pilate qu'on rende à la mère le corps de son fils. Elle tient sur ses genoux son Jésus bien-aimé, elle l'arrose de ses larmes, elle se réjouit aussi que son long supplice soit enfin terminé. Mais le sien ne fait que commencer.

Elle vivra donc maintenant sans lui, elle ne le verra plus, elle restera exilée dans ce monde où il ne sera plus visible pour elle !

Et puis elle regarde chacune de ses plaies... Comme ils l'ont fait souffrir ! Mais elle ne maudit personne ; elle unit ses douleurs et ses angoisses à celles de son Fils. Elle se montre vraiment la Fille de Dieu. Et quand Joseph d'Arimathie accourt, lui annonçant que Pilate lui accorde le corps de son Fils, elle remercie Dieu de cette grâce qui lui est faite. O Marie ! comme nous vous aimons, comme nous compatissons à vos douleurs !

XIVe Station : *Jésus est déposé au tombeau*

Le tombeau de Joseph d'Arimathie est là tout près. Il est trop tard pour que l'on puisse conduire le corps de Jésus à Gethsémani, au sépulcre de ses aïeux. Joseph d'Arimathie est bien persuadé qu'il n'offre l'hospitalité de son propre tombeau que pour peu de temps, jusqu'à ce que, le Sabbat passé, on puisse l'inhumer au sépulcre de famille. Mais Marie mieux instruite sait que son Fils ressuscitera et que nul tombeau ne saurait le retenir ni le garder.

Pendant que les hommes se réjouissent de la mort de celui qu'ils haïssaient parce qu'il prêchait une doctrine qui les condamnait, Marie elle aussi se reprend à la joie, mais parce que son Fils ressuscitera et qu'il sera toujours hors de leurs atteintes. Jésus a ressuscité afin de nous apprendre que nous ressusciterons aussi un jour. Non seulement notre âme ne mourra pas, mais le corps non plus ne disparaîtra pas, il se relèvera glorieux de la poussière. C'est l'ange de l'espérance qui s'est assis sur le tombeau du Christ. Il nous montre le ciel qui est le terme de nos travaux et de nos douleurs ; il nous dit : « Ne pleurez pas quand vos proches, vos amis, vos enfants, quittent cette terre. Vous les reverrez ! » Et comme l'a dit un poète chrétien : « Leur tombe germe l'espérance ! »

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

IX

LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST *(suite)* :
Ut omnes unum sint (Jo., XVII, 20-26)

Jésus se sanctifie pour ses apôtres, c'est-à-dire « qu'il s'offre, il se consacre, comme une chose dédiée et sainte au Seigneur. » (Bossuet). Il s'offre pour eux, afin qu'ils lui ressemblent, qu'ils participent à son sacerdoce, « qu'ils entrent aussi en même temps dans son état de victime. » Il s'offre pour tous les chrétiens qui participeront à sa vie divine par la grâce. C'est pourquoi il va prier pour tous, et, afin qu'ils restent humbles et forts, demander avec instance pour eux l'unité, la parfaite union.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour tous ceux qui, par leur parole, croiront en moi. Je prie *pour que tous ils soient un,* comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous ; pour qu'eux aussi *soient un en nous,* afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.

« Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, *afin qu'ils soient un comme nous sommes un,* moi en eux, et vous en moi, *afin qu'ils soient consommés dans l'unité* et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. »

Comment ne pas remarquer cette insistance du Sauveur à demander à son Père que nous soyons *un ?* « Vous êtes un en moi, et moi un en vous » : voilà notre modèle. Le Fils est égal au Père, et possède tout ce que le Père possède. La seule différence est que l'un est Père, et l'autre, Fils. Mais c'est la même pensée, les mêmes desseins, les mêmes vues, les mêmes affections, sans nulle divergence, parce qu'en eux il n'y a aucun principe de mal. Et ils sont infiniment heureux.

En nous il y a l'infirmité inhérente à toute créature, et de plus le principe de mal qui y a été déposé par le péché originel. Mais Jésus nous a dit : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait », imitez-nous. Nous sommes un, tendez à l'unité et demeurez dans l'union. Alors aussi vous serez heureux, autant qu'on peut l'être dans ce monde qui n'est pas le terme du bonheur. Ecartons donc tout ce qui nous divise.

Qu'est-ce qui nous rend malheureux ? C'est ce qui nous divise. Qu'est-ce qui nous divise ? C'est l'orgueil. L'orgueil qui veut tout pour soi, qui méconnaît les droits des autres, qui ne pense qu'à soi et tire tout à soi. L'orgueil emiette, isole, inspire la haine, le mépris de nos frères. Il est le père de la cupidité, de la jalousie, de la défiance. L'orgueilleux étouffe tout désir d'union puisqu'il ne voit que lui-même, qui est sa propre fin ; il marche enveloppant tout le monde dans son dédain hautain, il est à lui-même son propre Dieu. Il ne connaît pas Dieu ; il n'a pas de frères, car la fraternité suppose l'égalité, et il se place tellement au-dessus des autres qu'il ne les aperçoit plus. Il est effroyablement malheureux en lui-même, dans sa conscience. Il recherche les hommages et ils lui sont refusés ; il divise partout, il est un repoussoir perpétuel, et il demeure dans son lourd et triste isolement ; il est antisocial et méprisé.

Qu'il est heureux, au contraire, celui qui est doux et humble, qui s'applique à se rapprocher de ses frères, à réaliser autour de lui la doctrine « d'un seul cœur et d'une seule âme, » qui s'oublie pour les autres et passe sa vie dans une féconde abnégation ! Il pratique le commandement d'unité, il ressemble à Jésus-Christ, il est uni à ses frères comme le Fils l'est au Père.

Et pourquoi Jésus recommande-t-il en termes si pressants l'unité? C'est qu'il aime le monde, le monde ingrat et impie, il aime les âmes ; il veut se les attirer, les sauver. C'est pour qu'elles soient éclairées, instruites, touchées, qu'il a institué son Eglise et qu'il leur propose sans cesse l'exemple de ses vrais disciples. Un chrétien doit pratiquer la doctrine de l'Evangile, la doctrine de l'unité. C'est ce que faisaient les premiers fidèles, et les païens s'écriaient, surpris : « Voyez comme ils s'aiment ! » A cette union, à cet amour, ils reconnaissaient la vérité, ils « croyaient que Jésus avait été envoyé par Dieu » et ils venaient à Dieu, ils se convertissaient, ils entraient dans cette société heureuse et idéale où il n'y avait ni orgueil, ni cupidité, ni tien ni mien.

Les chrétiens qui sont divisés entre eux sont donc un grand obstacle à la conversion du monde, des coopérateurs du mal, un scandale permanent.

Soyons au contraire de ceux dont J.-C. a dit : « Je suis en eux. *Ego in eis.* » Alors il est en nous par son esprit qui nous inspire, par sa chair, par la Sainte Eucharistie qui nous nourrit, et le Père, qui est en lui, est aussi en nous, il est à nous ; et, doctrine plus ravissante encore, « il nous aime comme il a aimé son Fils. » Sans doute Jésus est le Fils de Dieu par nature, et nous ne sommes enfants du Père que par adoption ; mais le Sauveur nous a unis à lui comme ses membres, et le Père nous enveloppe avec lui dans le même amour, parce que nous faisons partie du corps mystique du Christ. Ainsi nous sommes élevés à un tel degré de grandeur que nous ne sommes plus des hommes, mais des dieux ; nous sommes véritablement déifiés, puisque nous participons à la vie divine.

C'est pourquoi Jésus déclare : « Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée », la gloire de la résurrection, à son exemple ; et la gloire du ciel. Il la regarde comme « donnée », parce qu'il veut nous la donner et qu'en lui la pensée, la volonté et l'acte ne font qu'un.

* * *

Il achève enfin son adorable prière par ces accents que la terre n'avait jamais entendus et qui ravissent le ciel. Quels touchants et splendides adieux que seule peut inspirer une tendresse divine !

« Père, ceux que vous m'avez donnés, *je veux* qu'ils soient avec moi là où je suis ; je veux qu'ils voient ma gloire, la gloire que vous m'avez donnée, car vous m'avez aimé avant la création du monde.

« Père juste, le monde ne vous a pas connu, mais moi je vous ai connu, et ceux-ci savent que vous m'avez envoyé.

« Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi aussi que je sois en eux. »

Jusque-là le Sauveur avait dit : « Père, je vous prie. » Maintenant il se sait exaucé, il dit : « Je veux ! » Sa volonté en effet est en tout conforme à celle du Père : le Père « veut », le Fils aussi « veut ». Et que veut-il ? Que ses disciples soient un jour avec lui au ciel, qu'ils *voient* sa gloire, qu'ils en jouissent, qu'ils la partagent, qu'ils y trouvent la magnifique récompense de leurs travaux. Et quelle est cette gloire ? Celle qu'il a eue de toute éternité auprès de son Père, avant que les mondes fussent, quand le Père produisait son Fils, l'aimait, se l'unissait de cet amour infini et substantiel qui est le Saint-Esprit. Nous jouirons un jour des délices intimes de cet amour qui s'est ensuite répandu sur les hommes et qui est la source de notre bonheur.

Ensuite il s'adresse au « Père juste. » Pourquoi ? C'est que le monde ne l'a pas connu, n'a pas voulu connaître Dieu, qu'il est coupable et qu'il tombera sous le coup de la justice divine pour son aveuglement volontaire. Mais les Apôtres savent et publieront que leur Maître a été envoyé par Dieu, et « le Père juste » les comblera de gloire.

Ils connaissent « le nom de Dieu. » Jésus le leur a fait connaître, mais ils ne savent pas tout, ils ne sont pas encore confirmés dans la doctrine, ce sera l'œuvre du Saint-Esprit : « Je leur ferai connaître votre nom, » *notum faciam*. Il leur enverra le Saint-Esprit qui leur enseignera toute chose. Ainsi « l'amour dont vous m'avez aimé, c'est-à-dire le Saint-Esprit, sera en eux. » Et Jésus aussi « sera en eux. » Le Sauveur ajoute ces paroles, qui sont le couronnement de sa prière, parce que rien n'est plus doux, rien ne satisfait plus le cœur de l'homme que d'être avec Jésus-Christ, avec la vérité, la vie, la divinité, avec le seul bien souverain. Ainsi sera consommée l'unité dans la félicité éternelle. Mais ses paroles nous apprennent aussi qu'en ce monde il n'y a de bonheur que dans l'union, l'union des âmes et des cœurs, l'union des sentiments et des affections dans le Cœur de Jésus, c'est-à-dire dans la plus étroite charité. Hors du Cœur Sacré du Sauveur, il n'y a que division, haine, cupidité, inquiétude de l'âme et tristesse effroyable.

* * *

« On peut voir maintenant, conclut Bossuet, tout le dessein et toute la suite de cette prière. Notre-Seigneur commence par demander que son Père le glorifie et cette glorification se termine à nous en faire part, en sorte que la perfection et la glorification de Jésus-Christ soit dans la nôtre ; ce qui nous unit tellement à lui que le Père même ne nous en sépare point dans son amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauveur, et demeurer dans l'étonnement de tant de grandeurs où nous sommes appelés en Jésus-Christ, et n'avoir plus d'autre désir que de nous en rendre dignes avec sa grâce. »

IMPRIMATUR
Lingonis, die 8 februarii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 16 février 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — IV. (4e Parole : *Deus meus...*). Une cause fréquente de conversion : la douleur, 7.

Pour la fête de S. Joseph. — I. L'homme de foi et de sacrifice, 99. — II. S. Joseph notre protecteur (plan), 103.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XX. *1er Dimanche de Carême :* La conscience, 103.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXIII. La prison des martyrs, l'exil et les mines, 105. — XXIV. Les martyrs aux arènes, 107.

Courtes instructions pour la prière du soir. — La Passion. — I. A Gethsémani, 109. — II. L'agonie, 110.

RETRAITE PASCALE SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

IV

UNE CAUSE FRÉQUENTE DE CONVERSION : LA DOULEUR

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?
Mon Dieu, mon Dieu, m'avez-vous donc abandonné ?
(Mt., XXVII, 46).

Mes frères,

Le cri que vous venez d'entendre est le cri de la douleur, et d'une douleur tellement auguste et poignante que jamais la terre n'en a vu et n'en verra de semblable. C'est l'Ecriture d'ailleurs qui l'affirme, en faisant allusion, par la bouche de Jérémie, aux souffrances ineffables du Christ, dont l'angoisse du prophète pleurant sur les ruines de Jérusalem n'était qu'une pâle figure. « Vous tous qui passez, s'écriait-il, arrêtez-vous et considérez s'il est une douleur comparable à la mienne ! *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !* » (Thren., I, 12). Non, m. f., jamais une souffrance humaine, si effroyable soit-elle, n'atteindra la grandeur de celle de Jésus-Christ dans sa Passion si douloureuse et surtout dans sa longue agonie sur la croix. Mais aucune souffrance aussi n'aura le mérite souverain et infini des tortures divines, car celles-ci ont racheté le monde.

Cependant, m. f., la douleur humaine participera, en quelque manière et à un certain degré, à la valeur satisfactoire des douleurs de Jésus-Christ. Elle sera, elle aussi, régénératrice, et voilà pourquoi, disons-le tout de suite, Dieu, malgré sa bonté paternelle pour nous, ne voudra pas nous y soustraire ici-bas. Ce sera même, dans l'ordre de ses desseins providentiels, un des principaux moyens dont il se servira, soit pour nous préserver du péché, soit pour nous en faire sortir si nous y sommes tristement tombés, soit enfin pour nous le faire expier sur la terre afin de diminuer d'autant notre dette satisfactoire pour l'éternité. En d'autres termes, m. f., la douleur est un des meilleurs remèdes au péché, et l'une des épreuves les plus purificatrices de l'âme ; et c'est pour cela que ce matin, les yeux fixés sur le divin Crucifié du Calvaire et l'oreille tendue pour écouter le cri déchirant de notre Dieu à l'agonie : « *Eli, Eli, lamma sabachtani ?* » nous allons méditer ensemble sur ce sujet, hélas ! toujours actuel et très humain : *la douleur !*

Je vais simplement, appliquant à la douleur ce que l'auteur de l'*Imitation* dit de la tentation qui est d'ailleurs une des formes, et non la moindre, de la souffrance, vous en montrer les buts providentiels qui en font, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, un des meilleurs remèdes du péché.

« L'homme, dit l'auteur de l'*Imitation* (liv. I, ch. XIII, 2), est *humilié, purifié* et *instruit* par la tentation. » Ainsi en est-il de la souffrance. L'âme humaine quand elle souffre, au moins si elle le fait chrétiennement et c'est là ce que je réclame de vous, l'âme se sent petite et par là-même s'humilie. L'âme, quand elle souffre, se purifie de ses fautes. L'âme, enfin, en souffrant, s'instruit des vérités éternelles, et l'on a pu en toute raison dire que le malheur était une école et la meilleure de toutes, surtout au point de vue surnaturel, si du moins nous savons profiter des leçons que Dieu nous y donne. Méditons quelques instants sur ces trois grandes vérités.

I. — *La douleur nous rend humbles*

« *Initium omnis peccati superbia.* Le commencement de tout péché c'est l'orgueil, » a dit le Saint-Esprit, c'est-à-dire la vérité même. (Eccli., X, 15). Et le bon sens populaire a traduit très exactement ce texte de la Bible dans cette maxime passée en proverbe : « L'orgueil est le père de tous les vices. » Donc le meilleur moyen de détruire le péché dans le monde serait de supprimer l'orgueil. Mais quelle est au fond la source de l'orgueil, sinon le bien-être, la prospérité, la jouissance, ce que le monde, en un mot, appelle le bonheur ? On est orgueilleux parce qu'on a de la fortune et qu'une cour d'amis ou plutôt de flatteurs, et d'envieux souvent, vous encense de fausses louanges. On est orgueilleux parce qu'on a du bien-être et que la jouissance rend égoïste et fait de soi-même son idole. On est orgueilleux enfin parce qu'on a de l'intelligence et du savoir et que, volontiers épris, au-delà des limites raisonnables, de ses succès littéraires ou oratoires, on se dit en soi-même, comme l'ange déchu mais superbe : « *Quo non ascendam ?* A quelle haute situation n'arriverai-je pas ? »

Et voici que tout à coup, m. f., le bon Dieu, dans un acte qu'on accuse parfois d'injustice ou de cruauté et qui n'est en réalité qu'un acte d'infinie sagesse et d'infinie miséricorde, voici que le bon Dieu fait passer sur cette âme superbe le vent terrible de la douleur. Une attaque survient et frappe à la tête ce génie par trop orgueilleux. Et voici qu'on murmure autour de lui, comme jadis les anges fidèles autour de l'archange foudroyé par la justice divine : « *Quomodo cecidisti, Lucifer ?*

Comment es-tu tombé si bas, ô esprit jadis si lumineux et si puissant? »

Une autre fois, l'ange divin de la douleur a pour mission d'ébranler cette fortune dont on était si fier et dont on usait si mal. En quelques mois, souvent en quelques heures, c'est la ruine irrémédiable, allant parfois jusqu'à manquer presque du nécessaire. C'est toute une famille jadis opulente et considérée, disparaissant soudain de la scène sociale et obligée non seulement de réduire au strict minimum son train de vie, mais peut-être même de gagner son pain à la sueur de son front et surtout aux larmes de ses yeux et aux angoisses terribles de son cœur.

La douleur enfin peut être non seulement une épreuve, mais un châtiment destiné à ramener ses victimes à de meilleures dispositions. C'est le cas, par exemple, quand elle s'abat sur ces égoïstes jouisseurs qui, comme le mauvais riche de l'Evangile, n'ont aucune pitié pour les pauvres Lazares et les laisseraient volontiers mourir de faim à la porte de leurs opulentes salles de festins. Ceux-là se convertissent rarement, comme semble l'indiquer le texte évangélique, et il n'y aura guère, pour leur inspirer des réflexions plus charitables, mais hélas ! trop tardives pour eux, que les effroyables supplices de l'enfer. Cependant Dieu permet quelquefois que la douleur les atteigne dès ici-bas et qu'ils soient ramenés par leurs propres souffrances à une plus juste appréciation des souffrances d'autrui. Heureux sont-ils s'ils profitent de ces leçons miséricordieuses de la Providence et si leur cœur, à force de souffrir, finit enfin par s'amollir et devenir compatissant et charitable aux douleurs de leurs frères malheureux !

Mais vous le voyez, m. f., au fond de toutes ces catastrophes douloureuses permises par Dieu, il y a une humiliation. Humiliation cruelle sans doute, mais infiniment salutaire. Dieu agit vis-à-vis des âmes superbes, somme toute, comme ces médecins consciencieux qui, au lieu de flatter leurs malades ou de les endormir sottement sur la gravité de leur état, n'hésitent pas à les soigner énergiquement et même, au besoin, à tenter les opérations les plus cruelles, s'ils croient que le salut de leurs clients est à ce prix. Voilà pourquoi Dieu permet la douleur. Sachant, puisqu'il l'a dit dans la Sainte Ecriture, que la racine du plus grand de tous les maux de l'humanité, du péché, c'est l'orgueil, il n'hésite pas à nous humilier pour nous en guérir, et cette humiliation nécessaire c'est presque toujours la douleur qui la produit. Au lieu donc de nous en plaindre, répétons souvent la prière du Psalmiste : « *Bonum mihi quia humiliasti me !* Merci, mon Dieu, de m'avoir humilié pour mon bien » par la douleur ! (Ps., CXVIII, 71).

II. — *La douleur nous purifie*

Vous savez, m. f., que pour purifier l'or et le débarrasser des alliages qui lui ôteraient sa valeur, on le soumet à un feu intense dans un creuset. Ainsi fait Dieu pour nos âmes. « Dieu m'a éprouvé comme l'or qui passe par le feu, disait Job au milieu de ses souffrances atroces. *Probavit me quasi aurum quod per ignem transit.* » (Job, XXIII, 10). Voilà le feu qui purifie nos âmes et les rend plus précieuses aux yeux de Dieu : c'est la douleur. Le péché, s'il a des fruits bien amers ensuite, est généralement très doux quand on le commet ; sans cela, personne n'y succomberait. Le péché est donc une jouissance, c'est-à-dire le contraire de la douleur. Par conséquent la souffrance sera le meilleur antidote du péché, et c'est pour cela que le Christ, qui aurait pu nous sauver aussi bien par ses joies que par ses douleurs, a voulu racheter le monde par la Croix : *Proposito sibi gaudio sustinuit Crucem.* (Héb., XII, 2). A son exemple, nous ne vaincrons nous aussi le mal souverain qu'est le péché que par ce mal relatif de la terre qu'on nomme la douleur. « *Virtus in infirmitate perficitur.* La vertu se perfectionne dans l'infirmité » (II Cor., XII, 9), c'est-à-dire dans la souffrance. Tous les saints l'ont bien compris, et voilà pourquoi, à l'exemple de Jésus-Christ, toute leur vie n'a été qu'une croix et un martyre. Témoin, entre autres, sainte Madeleine de Pazzi dont la devise était : « Toujours souffrir et ne jamais mourir ! *Pati, non mori.* »

C'est que la souffrance, en effet, est purificatrice, non seulement parce que nous associant à la croix de Jésus elle augmente par là-même nos mérites, mais encore parce qu'elle nous empêche de prêter une oreille trop complaisante à la concupiscence. Quand on souffre, on n'a guère envie de s'amuser, de jouir de la vie ; quand on souffre, on éprouve le besoin de se tourner vers Dieu et de l'invoquer, et le cri naturel d'une âme angoissée est celui-ci : « Mon Dieu ! » Seuls, les impies invétérés et endurcis prennent occasion de la souffrance pour blasphémer. Mais la plupart des hommes (c'est un païen, Sénèque, qui l'a constaté il y a déjà vingt siècles) deviennent meilleurs quand ils souffrent, au moins moralement.

De plus, la souffrance par elle-même est rédemptrice parce qu'elle est une expiation. « *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* Il n'y a pas de véritable rédemption et rémission de péché sans effusion de sang, » nous dit S. Paul. (Hébr., IX, 22). Et par *effusion de sang,* il entend, sans doute, non seulement le sang matériel qui circule dans nos veines, mais aussi ce que S. Augustin appelle le *sang du cœur,* c'est-à-dire les larmes expiatrices et purifiantes que nous arrachent parfois les souffrances d'ici-bas. Voilà, m. f., l'holocauste nouveau qui a remplacé les sacrifices antiques par lesquels Dieu exigeait que son peuple jadis se purifiât de ses moindres fautes : c'est la douleur patiemment et surtout chrétiennement supportée, la douleur de l'homme unie par la foi et par la charité à celle du Christ, et devenue ainsi coopérante à l'œuvre rédemptrice et purificatrice du Sauveur, comme l'affirme l'apôtre S. Paul par cette étonnante parole : « *Adimpleo quæ desunt passionum Christi.* Je complète par mes propres souffrances ce qui manque à la passion du Christ. » (Col., I, 24).

III. — *La douleur nous instruit*

Un poète, que je m'excuse de citer ici tant il est profane, mais qui mêle parfois à sa fange de bien belles pensées dont il serait vraiment dommage de ne pas profiter, un poète a dit :

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert [1].

Au fond, ces beaux vers du poète ne sont qu'une traduction un peu large de cette parole de nos saintes Ecritures : « *Qui non est tentatus, quid scit ?* Celui qui n'a pas été tenté, c'est-à-dire qui n'a pas souffert, que sait-il ? » (Eccli., XXXIV, 9).

L'homme, en effet, n'est un homme complet, aussi bien dans son intelligence que dans sa volonté, que par la douleur. Tant qu'il n'a pas souffert, il reste un enfant. Ce qui distingue l'homme de l'enfant, c'est qu'il a une vue plus nette des événements et des choses, que son expérience des réalités ne se laisse pas séduire par les apparences, qu'il a une volonté plus ferme et une bonté plus intelligente. Or la douleur instruit de tout cela. Elle rend notre vue plus claire en abaissant notre orgueil, comme je vous l'ai déjà dit ; elle nous procure chaque jour une expérience que nous ne voudrons plus oublier parce qu'elle nous aura coûté bien cher ; elle trempe notre volonté en l'éprouvant ; elle nous enseigne à aimer les hommes en nous frappant des mêmes coups dont elle les accable.

Mais ce n'est pas seulement au point de vue humain et social que la douleur nous instruit. Elle nous est surtout instructive au point de vue surnaturel. Si nous comprenons bien ses leçons divinement salutaires, elle peut faire de nous des saints et même de grands saints.

La souffrance nous rappelle d'abord qu'elle doit son origine au péché. C'est le péché qui a fait entrer la mort dans le monde et par conséquent les maladies et tous les maux qui y conduisent. Et quand Dieu reprocha à Adam et à Eve leur prévarication première, il leur annonça en punition de leur faute toute une avalanche de peines et de douleurs de toutes sortes. « *Multiplicabo ærumnas tuas; in dolore paries*, Je multiplierai tes souffrances et tu enfanteras dans la douleur, » dit-il à Eve. Et s'adressant ensuite à Adam, il lui imposa aussi sa part de souffrance : « *Terra germinabit tibi spinas et tribulos ; in sudore vultus tui vesceris pane.* La terre n'aura pour toi que des ronces et des épines et tu ne mangeras ton pain qu'à la sueur de ton front. » Voilà, m. f., le salaire du péché : la mort, et en l'attendant, les douleurs et les maux de toutes sortes qui sont le lot inévitable de toute vie humaine. Qu'est-ce donc que le péché qui a déchaîné sur nous de telles horreurs ? Tel est le premier problème que nous pose la souffrance, problème qui mérite bien, certes, qu'on en cherche et qu'on en trouve la solution.

Mais après nous avoir conduits au Paradis terrestre, ou plutôt à sa perte par le péché originel, la douleur nous entraîne, à la suite du Christ, aux scènes horribles de la Passion et sur le Calvaire. Et là, alors, elle nous enseigne la sublime efficacité de la douleur. Elle nous en montre les résultats éternels pour le salut du monde en général et de chacun de nous en particulier ; elle nous dévoile la divine grandeur de la souffrance et sa nécessité pour nous assurer une gloire sans fin. « *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* Il a fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire. » (Luc, XXIV, 26). Or le disciple n'est pas au-dessus du maître, et par conséquent nous ne pouvons arriver aux splendeurs éternelles que par les épreuves terrestres. Mais si le calice est dur à boire en lui-même, combien il devient doux si on le partage avec celui du Christ !... Car alors la douleur se transfigure aux yeux du vrai chrétien. Elle n'a plus un goût de mort, mais un parfum céleste de l'éternelle vie. Elle n'est plus un supplice, mais un fardeau bien léger, ainsi que nous l'a promis le Sauveur lui-même. Elle n'est plus un cauchemar dont on cherche à se débarrasser par tous les moyens, mais une vision anticipée de l'au-delà, puisqu'elle nous rend dès ici-bas conformes à l'image même du Fils de Dieu sur la croix. Et alors, m. f., quand on souffre ici-bas, on ne blasphème plus le Dieu du Calvaire, mais on l'aime davantage, puisqu'on est plus près de lui. On ne maudit pas ses larmes, mais on les bénit, en se rappelant que Jésus-Christ notre Maître les a proclamées bienheureuses : « *Beati qui lugent.* Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » (Mt., V, 5). Ainsi soit-il.

[1] A. de Musset, *Nuit d'Octobre.*

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

I

L'HOMME DE FOI ET DE SACRIFICE

Joseph virum Mariæ de qua natus est Jesus.
Joseph était l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus.
(Matth., I, 16).

Mes frères,

Quand Dieu choisit un homme pour remplir une mission importante, il le prépare, il le façonne, il lui donne les aptitudes nécessaires pour qu'il puisse l'accomplir dignement. C'est ainsi qu'Abraham a reçu des grâces pour être le père des croyants, Moïse pour devenir le législateur des Hébreux, S. Paul pour annoncer l'Evangile aux Gentils. A chacun d'eux il accorde les vertus qui correspondent à leur caractère de patriarche, de prophète ou de prédicateur apostolique, et il charge les événements de les instruire et de les diriger vers la fin qu'ils doivent atteindre. Abraham quitte son pays pour se rendre en la Terre promise ; Moïse étudie toutes les sciences humaines à la cour du Pharaon ; Saul, après avoir été renversé sur le chemin de Damas, passe trois années à recevoir, dans

un contact intime avec le Christ qu'il doit prêcher avec tant d'éloquence et de zèle, les enseignements particuliers qui l'aideront à mieux faire connaître et aimer le Sauveur, son bon Maître.

Ces personnages à coup sûr furent des plus remarquables, et Dieu les forma lentement et efficacement au grand rôle qu'ils devaient jouer dans le monde, car il ne se presse point et, même pour les choses surnaturelles, il entend que tout se développe normalement selon les lois naturelles. Que ne dut-il pas faire alors pour S. Joseph, qui est plus grand, plus éminent qu'eux tous, puisqu'il avait à remplir une mission supérieure à toutes les missions terrestres ?

Ce qu'il fut en effet, S. Matthieu le dit en quelques mots : il était l'époux de Marie qui fut la mère de Jésus, et bien qu'il n'ait pas été investi de la paternité effective du Sauveur, cependant il devait exercer le droit d'une paternité réelle aux yeux de Dieu : la paternité responsable. Il ne jouit point des joies ni des douceurs de la paternité selon la chair, mais il en eut tous les devoirs, toutes les charges, toutes les épines. Ces responsabilités nous effraient, pour peu que nous prenions la peine d'y réfléchir, et nous ne pouvons nous défendre d'une admiration profonde pour S. Joseph qui consentit à les assumer, en même temps qu'il acceptait la situation faite à la mère et à l'enfant.

Aussi le saint Patriarche avait-il atteint la maturité quand il fut revêtu de ces hautes, délicates et périlleuses fonctions. Dieu l'y avait préparé par de longues années de prière, de recueillement, et d'épreuves diverses. Il cherchait son homme, il le trouva en S. Joseph, parce que celui-ci était à la fois un *homme de foi* et un *homme de sacrifice,* homme de foi pour accepter, homme de sacrifice pour agir.

I

Homme de foi d'abord. — Il croyait en Dieu, et pour lui les ordres de Dieu n'admettaient ni discussion, ni réplique. Son cœur ni son esprit n'étaient en rien partagés, ils appartenaient complètement à Dieu, sans réserve aucune. Il n'était point de ceux qui ont un pied dans le monde, dans le mal, et un pied dans le bien. Pour lui, le monde n'existait pas, n'avait aucun droit sur ses pensées, sur ses affections. C'était un caractère. Ce modeste ne craignait personne et ne s'inclinait que devant Dieu et devant ceux qui lui parlaient au nom de Dieu. Alors il devenait le plus obéissant des hommes, comme aux agissements d'Hérode ou aux entreprises criminelles du monde il opposait la résistance la plus réfractaire. Quelle belle âme simple et droite que la sienne, capable de tous les dévouements, incapable de toute compromission et de toute bassesse ! Sa foi était une lumière qui lui montrait le chemin à suivre.

1. Rien n'est plus facile que de marcher dans sa voie quand on sait que c'est la voie indiquée par Dieu. L'écueil à redouter c'est l'ignorance, c'est l'incertitude et la perplexité. Quand notre raison nous dit : « Voilà le devoir ! » pour peu que nous ayons d'énergie et de droiture, nous courons au devoir. Mais parfois on se demande : « Le devoir, où est-il ? Que faut-il faire ? »

S. Joseph connut plus que tout autre cette anxiété. Il était l'Epoux vierge de Marie vierge, il avait été choisi pour être le gardien de la virginité de son épouse, et il ne l'ignorait point. Il avait passé avec elle les journées les plus heureuses, dans la joie de la prière et du devoir journalier, dans l'allégresse de sa compagnie pieuse, suave, céleste. Tout à coup il s'aperçut qu'elle allait bientôt devenir mère. Où était le devoir alors ? Les lois lui ordonnaient de la traduire devant la justice ; mais lui, qui était juste, n'ignorait point que ce serait une iniquité. Il ne savait pas, il ne comprenait pas ; Dieu, pour éprouver sa foi, ne lui avait point révélé que Marie mettrait au monde le Fils de Dieu promis par les prophètes. On peut juger de l'immensité de son angoisse. Il ne doutait pas et ne pouvait douter de la vertu de son épouse. Aucun soupçon ne vient effleurer son esprit, mais il devine un mystère qu'il n'est sûrement pas digne de connaître, puisque Dieu le lui a caché. Et il songe à se retirer, sans éclat. Son humilité lui commandait cette décision, mais il demeurait triste et malheureux. C'était sa pensée, son souci habituels, *hæc eo cogitante ;* il prie, il interroge le ciel, son cœur, sa conscience. Alors Dieu a pitié de son infortuné serviteur, il lui envoie un ange qui lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de garder Marie votre épouse, car ce qui naîtra d'elle est du Saint-Esprit. *Quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est.* » (Matth., I, 20).

« Cet enfant, ajoute l'ange, vous l'appellerez Jésus, parce qu'il sauvera son peuple en rachetant ses péchés. »

Aussitôt l'homme de foi se soumet, et il le fait avec joie. C'est Dieu qui lui parle, qui lui montre sa voie, il ne lui reste aucune arrière-pensée. Joseph ne demande pas de plus amples explications, il ne cherche pas à éclaircir les autres obscurités qui demeurent encore dans son esprit. A quoi bon ? Il remercie Dieu qui a daigné l'éclairer et mettre un terme à sa douloureuse épreuve.

Les Pères ont fait remarquer que sa foi a été supérieure à celle d'Abraham. Celui-ci a cru à la parole divine qui lui assurait que Sara, la stérile, lui donnerait un fils ; S. Joseph a cru à la parole de l'ange qui lui annonce que le Fils de Dieu, Jésus, naîtra de la Vierge Marie.

2. Après les épreuves de la foi de l'époux, voici celles de la foi du père.

Jésus est né à Bethléem. Les bergers l'adorent et la population, qui d'abord avait peu accueilli la Sainte Famille, commence à apprécier les trésors que possède la petite cité. Le doux patriarche en est touché, et il songe à s'établir dans ces lieux qui l'ont vu naître, dans cette ville qui fut le berceau de David. Il s'y prépare même une demeure, et ce n'est plus dans la pauvre grotte, mais dans une maison que les Mages viennent apporter à l'Enfant-Dieu leurs hommages et leurs présents, *intrantes domum.* Quelle joie pour S. Joseph ! L'enfant n'est plus méconnu, la Vierge est honorée, ils

jouissent à Bethléem d'une juste réputation de vertu, de piété et de bonté ; les plus grands personnages sont venus les visiter, c'est donc que leurs épreuves sont terminées ! Le chef de la Sainte Famille en bénit Dieu et se trouve bien heureux, après ses anxiétés d'un moment, de jouir de ces grandes faveurs : la paix, le bonheur de la présence et de la compagnie de la Mère et de l'Enfant, la pensée qu'il travaille pour les nourrir, et que leur avenir est assuré grâce à la force de ses bras et à la félicité qui multiplie sa vigueur.

Mais voici que les Mages sont retournés dans leur patrie en prenant un autre chemin. Hérode s'alarme de ne pas les voir revenir à Jérusalem, il se croit sûr de l'existence de cet enfant dont ils lui ont parlé, il voit son trône menacé par ce compétiteur, et ses plans de perfidie déjoués. Il leur avait dit : « Allez, informez-vous avec soin de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, venez me le dire afin que moi aussi j'aille l'adorer. » Le piège était bien dressé. Mais pourquoi les Mages ne sont-ils pas revenus ? Qui les en a empêchés ? Ont-ils pénétré ses secrets desseins ? Il se perdait dans ces questions ; mais déjà sa résolution était arrêtée : il ferait mourir cet enfant mystérieux en l'enveloppant dans un massacre général.

Une nuit, Joseph dormait quand un ange le réveilla : « Lève-toi, dit-il, prends la mère et l'enfant et fuis en Egypte, et demeure dans ce pays jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre ! »

Quoi ! cet enfant est le Fils de Dieu, et Dieu ne peut pas le sauver ? C'est à lui, Joseph, que le ciel fait appel pour le soustraire aux recherches du roi ! Et si celui-ci trouvait l'enfant, il le « perdrait », il le ferait mourir ! C'est à cela que tenait l'existence du Sauveur du monde !... Il fallait à S. Joseph une grande foi pour admettre que le Fils de Dieu se réduisait à cette faiblesse, à cette incapacité de se défendre lui-même, si bien qu'il avait besoin de s'appuyer sur un bras de chair.

Plus tard, Jésus sera persécuté, mais il montrera sa puissance. Un jour, ceux de Nazareth le conduiront jusqu'au-dessus d'un abîme pour l'y précipiter. Il se laissera faire, marchera devant eux, puis, se retournant quand il sera sur le bord, il traversera tranquillement leurs rangs sans que personne ose mettre la main sur lui. Et quand Pilate lui dira : « Savez-vous que j'ai tout pouvoir sur vous et que je puis vous relâcher ou vous faire mourir ? » il répondra : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi si vous ne l'aviez reçu d'en haut. » Mais ici c'est la faiblesse, l'inertie, l'impuissance ; l'enfant ne marche, ne parle ni ne proteste ; il serait un jouet dans les mains de ses ennemis si ceux-ci réussissaient à le prendre. Le ciel même paraît trembler qu'ils ne s'emparent de lui, et l'ange crie à Joseph : « Fuis, hâte-toi ! Gagne rapidement l'Égypte ! »

Et quand Hérode ne sera plus, l'ange apparaît de nouveau à Joseph et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et retourne dans la terre d'Israël. Ils sont morts ceux qui en voulaient à sa vie ! » Toujours la même pensée, la même crainte que s'ils n'étaient pas morts, l'existence de Jésus serait en danger, et donc que la puissance de Dieu serait trouvée en défaut !

Mais Joseph ne s'arrête pas à ces raisonnements, il ne cherche point à démêler ces obscurités, il croit en Dieu, il adore Jésus même dans sa faiblesse, il entend les ordres de Dieu, et il obéit. Il a reçu la charge de la paternité, il l'a acceptée, il a mission de veiller sur l'enfant, et bien que son cœur paternel saigne, brisé par l'angoisse, il va, soutenu par son invincible foi et assuré que s'il ne comprend pas, Dieu sait ce qu'il veut et n'est aucunement tenu de lui révéler ses desseins. Ses vues sont souverainement adorables, S. Joseph s'y soumet dans la simplicité et la générosité de sa foi.

II

Homme de foi, il est aussi homme de sacrifice. Remarquez combien il est désintéressé, comme il s'oublie en toute chose ! Il songe à Marie, à sa virginité dont il est le gardien, à l'enfant dont il est responsable ; à lui, jamais ! Et il semble que Dieu lui-même ne s'occupe point de son serviteur. S. Joseph, c'est l'homme fidèle sur qui la Providence compte, et qu'elle ne prévient que juste au dernier moment, pour lui intimer ses ordres. Aussi quand on lit dans l'Evangile les récits que nous venons de mentionner, on est porté à conclure qu'elle en prend bien à son aise avec lui. Et cela encore est à l'honneur du vénérable Patriarche. Il est comme le bon serviteur qui est toujours à la disposition de son maître, et qui ne lui demande pas ses secrets : il suffit qu'il connaisse ses volontés.

C'est pourquoi brusquement Dieu lui dit : « Lève-toi et va en Egypte ! » D'autres se seraient plaints et auraient dit : « Seigneur, où m'envoyez-vous ? Dans un pays étranger, où je ne connais personne, dont j'ignore même la langue ? Encore si j'étais seul, mais je suis chargé de cette jeune mère et de son enfant. Comment trouverai-je des ressources pour subvenir à leurs besoins ? »

Mais lui, il ne formule aucun regret ; il se lève en silence et part aussitôt. Il avait une situation à Bethléem, comme à Nazareth, il était un ouvrier estimé qui vivait de son métier, il travaillait pour satisfaire une clientèle qui lui était attachée. La retrouverait-il jamais, cette clientèle ? En la quittant il perdait ses moyens de subsistance pour le présent et même pour l'avenir. Mais il se fût fait scrupule, lui, dans son amour du devoir et dans son humilité, de s'arrêter à de telles considérations. Il était bien entendu qu'à ses yeux il ne comptait pour rien, il ne valait rien. Après avoir vaillamment et constamment accompli sa mission, son devoir, il pratiquait par avance la parole de l'Evangile : « Quand vous avez fait tout ce qui vous était ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions. » (Luc, XVII, 10).

Nul ne peut se figurer les sacrifices admirables que S. Joseph accomplit silencieusement. Homme d'intérieur, au point de vue humain, qu'il est juste de consulter, il avait droit à jouir d'une vie

modeste, dans une demeure calme et pieuse, avec la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. C'était assurément le rêve de son cœur. Puisque Dieu les lui confiait, lui, il leur préparerait une maison où ils vivraient heureux ensemble ; il travaillerait avec toute son énergie, toute son intelligence, et ce serait pour leur assurer le pain quotidien, le repos, le bonheur du foyer qu'habitent l'amour du devoir et l'amour de Dieu. Quoi de plus légitime et de plus conforme à la volonté divine ? L'Ecriture n'exalte-t-elle point en maints endroits cette vie heureuse de l'homme qui « mange le travail de ses mains, » et qui jouit de la douce félicité de la famille, auprès de sa femme et de ses enfants ? N'est-ce pas la juste récompense du labeur consciencieux ?

Quand S. Joseph faisait ce beau rêve de bonheur, ce n'est même pas à lui qu'il pensait, mais à Marie et à Jésus. Pour lui, pendant sa jeunesse, il avait sans doute travaillé dans les divers chantiers de la Galilée, il y était connu et apprécié, il était donc assuré de gagner sa vie partout, au moins dans les pays dont il parlait la langue, et il savait ce que c'est qu'une existence errante. Mais avec la Sainte Vierge, avec l'enfant, il estimait qu'il lui fallait maintenant, pour eux, un foyer tranquille, honoré et stable. Et voilà que la voix divine lui ordonnait de reprendre cette vie pénible où l'on ne connaît plus les douceurs du chez-soi. Marie et Jésus souffriraient ; ils manqueraient de pain et d'abri ; il les verrait dans la détresse et il ne pourrait, à l'étranger, leur procurer de quoi se nourrir ou se vêtir !

S'il souffre, c'est donc uniquement pour eux, parce qu'il ne pourra pas, comme il le voudrait, pourvoir toujours à leur nécessaire.

Et cependant il est remarquable que ses soucis ne troublent point son sommeil, parce qu'il se sait en la main de Dieu. Aussi S. Jean Chrysostome a-t-il vanté sa philosophie, toujours contente de tout, et se conformant à tous les événements. Il faut que l'Ange l'éveille pour lui exposer les ordres de Dieu, au moins il lui parle en songe, pendant son sommeil, *in somnis*. Quelles leçons pour nous, qui sommes toujours inquiets sur toutes choses, ce qui revient à une défiance habituelle de la Providence ! S. Joseph se confiait en elle, il ne doutait pas un instant de la bonté, de la prévoyance, de la justice divines ; c'est pourquoi, parmi tous ses ennuis, il s'endormait le soir dans la pensée et sous la protection de Dieu, comme le petit enfant s'endort sur le sein de sa mère.

Je ne rappellerai pas les épreuves de son exil, bien que des traditions respectables nous en aient transmis des détails touchants. En Egypte il retrouvait les souvenirs d'Abraham et du premier Joseph, son cœur s'enflammait à ces récits de Moïse qui lui redisaient ce que ses aïeux avaient souffert, à Memphis, à Héliopolis, dans toutes les cités qu'ils avaient construites. Partout, aussi bien, il retrouvait Dieu, et il attendait en toute patience ses ordres, car l'Ange avait dit au nom de Dieu : « Va en Egypte et tu y resteras jusqu'à ce que je te rappelle. »

Ce jour arrive enfin, et S. Joseph s'en revient tout heureux en Judée. Mais la persécution lui a donné une prudence consommée. Il apprend que, si Hérode est mort, son fils Archélaüs lui succède. Il redoute pour l'enfant et pour la Sainte Vierge l'ombre même du danger, et il se retire à Nazareth, où était leur première demeure. — A-t-il été assez éprouvé depuis la naissance de l'enfant, et n'est-il pas vraiment l'homme de sacrifice qui s'oublie toujours pour les autres et qui pendant des années a vécu d'une existence incertaine, a protégé la Sainte Famille au prix des plus constants labeurs et des soucis quotidiens, toujours en danger et jamais découragé, ne voyant point clair dans l'avenir et toujours plein de confiance en Dieu !

Du moins à Nazareth il jouira peut-être de cette douce vie de famille qui est son unique et légitime ambition. Il vit sous le sceptre d'un prince plus paisible, au moins plus indolent, il a repris son travail dans la cité des fleurs où il jouit de la considération universelle. Il passe en effet plusieurs années dans une paix très douce, dans l'intimité du Fils de Dieu. Mais quand il conduit à Jérusalem l'enfant âgé de douze ans pour le présenter à la famille, aux amis, car c'est l'âge où l'on commence à compter, où l'on s'initie à la vie publique et sociale, Jésus disparaît soudain, le laissant ainsi que Marie en proie à une inexprimable douleur.

Ce fut pour lui la plus terrible des épreuves. La Sainte Vierge en subira d'autres plus effroyables au moment de la Passion, mais jamais S. Joseph n'avait connu de pareilles extrémités. Il avait souffert avec Jésus en Egypte, souffert de l'exil et des privations de l'exil, mais Jésus était là qui l'encourageait de sa présence, le réconfortait de son regard. A Jérusalem il n'est plus là, il s'est dérobé. Est-ce donc que S. Joseph a été un mandataire infidèle, un mauvais gardien ? Est-ce donc qu'il aurait mérité une disgrâce pour avoir trompé la confiance de son Maître ? Il se le demande avec tristesse, tout en le cherchant pendant trois mortelles journées ; surtout il sent que lui seul porte toute la responsabilité. Aussi combien grande est sa peine !

Il le retrouve enfin au temple, écoutant et interrogeant les docteurs. Quelle joie de le revoir ! Quelle joie surtout d'entendre tomber des lèvres de la Sainte Vierge ces paroles à son Fils, qui paraissent un doux reproche : « Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, l'âme très affligée. » Ces paroles le récompensent de toute sa vie de foi et de sacrifice. Marie l'appelle « le père de Jésus, » c'est donc qu'il avait vraiment un cœur de père, et qu'il s'est acquitté en toute conscience de ses devoirs de père. En effet, il n'a pas abandonné un instant « l'enfant et sa mère. »

Ce témoignage lui fait oublier ses longues épreuves. Dieu est content de lui, Marie l'entoure des soins les plus affectueux, et le reste de son existence se passe dans une félicité qu'il n'avait jamais espérée. C'est ainsi que Dieu dès ce monde accorde à son fidèle serviteur le plus doux des bonheurs dans la compagnie de Jésus et de Marie.

dans la tranquillité du foyer, pour sa foi profonde et pour les sacrifices qu'il a accomplis sans compter. Demandons, par sa puissante intercession, la grâce d'être toujours, nous aussi, de fidèles serviteurs du Souverain Maître. Ainsi soit-il.

II

SAINT JOSEPH NOTRE PROTECTEUR

« *Ite ad Joseph.* » (Gen., XLI, 55). Ainsi parlait le roi d'Egypte en indiquant le Joseph de l'ancienne Loi ; ainsi parle aujourd'hui l'Eglise en indiquant le Joseph de la Nouvelle. S. Joseph est en effet le protecteur de tous les chrétiens. Nous dirons : 1° *Pourquoi* est-il notre Protecteur ? 2° *Comment* nous manifeste-t-il sa protection ?

I. — *Pourquoi ?*

Puissance et bonté : telles sont les deux conditions requises pour le rôle de protecteur. Or S. Joseph remplit à merveille ces deux conditions.

1° IL EST PUISSANT. — Son crédit au ciel nous est prouvé par les titres que lui donne l'Evangile.

a) Le juste : « *Cum esset justus.* » (Mt., I, 19). Si Dieu ne refuse rien à ses saints, refusera-t-il quelque chose au premier d'entre eux, à celui qui eut toutes les vertus et les pratiqua toutes au plus haut degré de perfection ? « *Josephum, vocari justum attendite, propter omnium virtutum perfectam possessionem,* » dit S. Jean Chrysostome.

b) L'époux de Marie : « *Virum Mariæ.* » (Mt., I, 16). La puissance de Joseph est donc celle de Marie. « Comme tous les biens sont communs entre l'épouse et l'époux, dit S. Bernardin de Sienne, je vois que la B. Vierge donne libéralement à Joseph tous les trésors qu'il est capable d'accepter. »

c) Père de Jésus : « *Et erat pater ejus.* » (Lc., II, 33). Un fils ne peut rien refuser à son père ; aussi, nous dit le chancelier Gerson, S. Joseph commande plutôt qu'il ne demande. *Non impetrat, sed imperat.*

2° IL EST BON. — Pour lui en effet nous sommes des enfants d'adoption, les frères de N.-S. J.-C. : aussi nous aime-t-il d'un véritable amour de père. Il est toujours prêt à nous garder, à nous défendre, à nous protéger, comme il a gardé, défendu et protégé l'Enfant Jésus, le premier-né de sa famille. Il n'utilise donc sa puissance qu'en notre faveur.

II. — *Comment ?*

S. Joseph nous manifeste sa protection dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel.

1° DANS L'ORDRE SPIRITUEL. — *a) Pendant notre vie.* « Il nous obtiendra, si nous avons confiance en lui, dit S. François de Sales, un saint accroissement de toutes sortes de vertus, mais spécialement en celles que nous avons trouvé qu'il avait eues au plus haut degré que tout autre, qui sont la très sainte pureté de corps et d'esprit, la très aimable vertu d'humilité, la constance, la vaillance et persévérance qui nous rendront victorieux de nos ennemis. »

b) A l'heure de la mort : car S. Joseph est invoqué dans le monde entier comme le patron de la bonne mort. *Defensor agonisantium, ora pro nobis.*

2° DANS L'ORDRE TEMPOREL. — Il est des saints que l'on invoque pour obtenir certaines faveurs particulières ; mais nous pouvons invoquer S. Joseph pour obtenir n'importe quel secours dans l'ordre temporel. Nous en avons pour preuve le témoignage de S. Vincent de Paul, de sainte Thérèse, de S. Alphonse de Liguori, de S. Bernardin de Sienne, de S. Léonard de Port-Maurice, etc. Sainte Thérèse va jusqu'à dire : « Je sais par expérience que S. Joseph peut secourir en toute occasion. Je demande, pour l'amour de Dieu, que ceux qui ne le croiraient pas, veuillent bien en faire l'épreuve. »

Conclusion

Allons avec confiance au glorieux Protecteur que nous donne l'Eglise. Aimons-le, imitons ses vertus et recourons à lui dans tous nos besoins ; nous mériterons de nous endormir comme lui dans les bras de Jésus et de Marie.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XX

1er Dimanche de Carême

LA CONSCIENCE

Gloria... est testimonium conscientiæ nostræ.

Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. (II Cor., I, 12).

Mes frères,

Il y a quelques années, dans un petit village du Barrois, un enfant de onze ans refusait à l'école un manuel condamné. Pour vaincre sa résistance, on l'enferma dans un grenier ; mais ce fut peine perdue. Un inspecteur se présente et lui demande la raison de son refus. « La raison, répond l'enfant, c'est ma conscience ! — Qu'est-ce que ta conscience ? — C'est quelque chose que j'ai dans mon cœur et qui me dit de ne pas lire cela [1]. » Or pour chacun de nous, comme pour ce noble enfant, dans cette région mystérieuse que n'atteignent pas les regards de l'homme, s'élève le même tribunal, celui de la conscience.

I

La conscience est, selon le mot d'un auteur antique, l'écho de la loi éternelle : *impressio divini luminis in nobis.*

L'homme évidemment ne crée pas le devoir : car si l'homme pouvait constituer le devoir, il n'en ferait rien ou il le déferait à sa guise. Au plus intime de notre être reposent gravées les notions ineffaçables du bien et du mal ; mais nous n'en sommes pas la source, et la conscience est une voix qui proclame le devoir, souvent, malgré nous et contre nous.

Guide éclairé, impartial, la conscience ne se laisse pas diriger seulement par les prescriptions

[1] Cité par le *Nouvelliste de Lyon,* 8 octobre 1909.

ou les défenses du Code civil. Sa règle ne gît pas davantage dans l'opinion ou les convenances du monde. Elle écoute Dieu, principe éternel, pour discerner la justice des choses, et nous l'entendons prononcer, en jugeant chacun de nos actes : Ceci est permis, ou cela est défendu. Si de la vertu l'homme garde le sentiment fidèle dans la pureté de ses premières impressions, Dieu parle en lui ; aussi bien, dès que chez un homme Dieu ne parle plus, tout est fini.

La conscience règle l'ensemble de nos rapports ; aucune des manifestations de notre vie ne lui échappe. Jusque dans les événements dont nous sommes les acteurs, sa lumière nous dirige et nous rassure du même coup. Pour ce qui est de la délicatesse et de l'équité, elle trouve des obstacles et conçoit des scrupules là où les gens du monde voient un chemin ouvert. Sous son regard aucun prétexte, si spécieux soit-il, pour nous écarter du rude et étroit sentier du bien. Comme un censeur, elle nous suit partout, malgré le bruit et le tumulte du monde, nette, ferme, précise, sans que la fortune ou les dignités puissent trouver grâce devant ses avertissements sévères.

Le juste l'entend et le pécheur aussi. Au premier elle crie : « Tu as bien fait, même si les hommes te blâment ; » et à l'autre : « Les hommes ont beau te louer, tu n'es qu'un misérable. » Dès qu'elle a reçu une blessure, elle gémit, et à certaines heures, quand nous l'outrageons davantage, ses menaces deviennent éclatantes. Un criminel, dit-on, en surprenait parfois l'écho comme au dehors de lui-même. S'imaginant un jour entendre parler à ses côtés, il regarda dans sa chambre avec une sorte de terreur : « Qui est là ? » demanda-t-il à haute voix et tout égaré. Il y avait quelqu'un, mais ce quelqu'un n'était pas de ceux que l'œil humain peut distinguer.

Voilà la conscience : témoin grave et attentif, elle nous indique, au moment où nous allons accomplir un acte, si cet acte est contraire ou conforme au bien, licite ou illicite.

II

Peut-être en saisissons-nous mieux encore le caractère dans la pratique de la vie.

L'homme de conscience conforme sa conduite à la règle suprême qui est la volonté de Dieu. Il va sur le chemin du devoir d'un pas résolu et libre, mais respectueux des bornes posées par la Providence. Ni les fausses doctrines qui se lèvent, ni les violences suscitées ne découragent sa fermeté. Il reste égal à lui-même, quoi qu'il arrive. Au temps des persécutions, la conscience rendait les martyrs capables de dire en face des bûchers et des glaives : « *Non possumus,* nous ne le voulons pas, nous ne le pouvons pas ; vous prendrez notre vie, mais notre âme jamais ; vous aurez notre sang, mais vous n'aurez pas notre foi ! »

A cet égard, l'époque contemporaine n'est pas inférieure aux vieux siècles : les pages qu'elle a écrites dans les annales de la conscience ne sont pas moins illustres. Hier encore, des membres distingués de la magistrature, d'une intégrité parfaite, déposaient leur toge pour ne pas rendre des arrêts contraires à la justice. Après la loi de Séparation, plutôt que de se faire les complices des inventaires, des officiers ont brisé leur épée. Un fonctionnaire qui, malgré sa situation lucrative, pour ne pas être complice de choses réprouvées, de procédés illégaux, résigne ses fonctions, est un homme de conscience. Industriel, vous reculez devant une combinaison malhonnête ou toute entreprise plus ou moins scabreuse ; commerçant, vous vous en tenez scrupuleusement aux limites de la probité, sans faire pencher la balance à droite ou à gauche : vous êtes des hommes de conscience. Dieu merci ! des consciences sans détour, calmes et fières, qu'aucun remords intérieur ne trouble, on en trouve encore, on en trouvera toujours. Certaines familles exhalent un parfum si vrai d'honneur, de sincérité et de droiture !

Sans doute, à chaque tournant de la vie, pour demeurer fidèle à sa conscience il faut bien un peu souffrir ; mais une âme chrétienne, en dépit de toutes les tentations, saura répondre sans faiblir aux austères exigences du devoir. Au fait, nul n'a le droit de nous demander ce que nous sommes devant Dieu, et, selon un mot excellent, « l'empire de la loi finit où celui de la conscience commence. » D'un bout du monde à l'autre, ce sont ces idées, inconnues des cités antiques, que l'Evangile a répandues, en faisant de l'âme humaine un sanctuaire inviolable, inaccessible à la crainte comme à la force.

III

Toutefois, et de nos jours spécialement, la conscience rencontre des écueils où elle se brise.

D'abord, chez un trop grand nombre, la question importante est celle-ci : se ménager la meilleure somme de plaisirs et de bien-être. Entraînés par les passions, ils deviennent violateurs impudents de la conscience. Tant que le cœur reste pur, on suit facilement le bon chemin ; mais à peine l'âme se laisse-t-elle fasciner par le vice qu'elle perd tout sentiment d'ordre. Bientôt, les ressorts se détendent, la notion du bien va diminuant, et, après une longue habitude du mal, la conscience s'endurcit, comme on voit nos membres s'endurcir par un travail trop assidu. Accoutumé aux recherches frivoles, quelquefois, au fond, sous les couleurs mêmes de la vertu, c'est encore un calcul égoïste que l'on fait, tellement, quand la passion commande, tout cède devant elle.

L'intérêt n'est pas moins l'ennemi de la conscience. Dans leur intérêt, beaucoup cherchent à tourner les règles de la probité. Qu'il s'agisse de traiter une affaire indélicate, ils se persuadent ou tâchent de se persuader en avoir le droit sans manquer aux lois de la morale, et s'estiment, malgré plus d'une injustice, gens de bien et d'honneur. Avec une telle conscience vénale, conduire avec habileté son commerce, c'est trouver le moyen de s'approprier la fortune des autres. Si un jour la religion favorise notre intérêt, on la servira ; si, le lendemain, le même intérêt demande qu'on la

répudie, on ne s'en fera pas faute. Après avoir résisté à un premier mouvement qui était bon, on glisse sur la pente, la volonté fléchit, la tête se courbe, le devoir est sacrifié. Coûte que coûte, on veut acquérir les places, les décorations, les honneurs, la richesse. C'est le mot d'ordre qui circule à travers le monde.

Que ne voit-on pas aujourd'hui ! Il y a des gens qui achètent les consciences à ciel ouvert, et d'autres qui les vendent. La conscience est au plus offrant : malgré ses protestations répétées, on ne la consulte pas, ou, si on l'interroge, ses décisions ne comptent point. Intérieurement peut-être, on rougira de soi-même et on se dira : « Je suis un lâche d'aller jusque-là ; » mais la faiblesse l'emporte. Quand il faudrait parler, on garde un silence pusillanime, ou on se laisse entraîner par le courant quand il faudrait le barrer. On fait un peu comme celui qui passe avec armes et bagages à l'ennemi ; et il n'y a pas de sacrifices si absolus de la dignité humaine auxquels on ne se condamne. Hélas ! le manque de courage, le fléchissement des caractères, ne restera-t-il pas un des stigmates de notre siècle ?

Un point en particulier où notre responsabilité s'affirme davantage, concerne le vote. Un homme de conscience se préoccupe, avant de déposer son bulletin dans l'urne, des suites qu'il peut avoir pour le bonheur de la religion et de la patrie. Si voter pour un partisan des idées anarchistes, c'est trahir la patrie, voter pour un impie c'est trahir la foi : l'homme de conscience le sait et s'avance vers l'urne du scrutin avec la pensée que Dieu le regarde. Au contraire, l'électeur que la crainte domine, n'aura pas dans l'accomplissement de l'acte le plus grave de la vie civile, la sincérité de ses convictions, ou du moins il gardera cette attitude incertaine où il est difficile de distinguer un allié d'un adversaire. Mais Pilate a eu beau se laver les mains, il n'a pas lavé la tache que la mort du Sauveur lui a imprimée au front. De grâce, ne donnons jamais notre voix qu'à bon escient, sur des précisions nettes et à des hommes dont la parole ait une valeur. En cela, comme partout où la liberté et la justice sont engagées, il ne faut pas qu'on nous attribue des idées ou des faits opposés à la droiture. Et sachons bien qu'il n'y a pas deux consciences, l'une de l'homme privé et l'autre de l'homme public ; il n'y en a qu'une, celle de l'homme tout court, de l'individu qui sera jugé au tribunal de Dieu.

* * *

S. Paul a très bien analysé et décrit les délicatesses de la conscience lorsqu'il recommande aux Philippiens « d'aimer tout ce qui est vrai, *quæcumque sunt vera,* tout ce qui est honnête, *quæcumque sunt pudica,* tout ce qui est juste, *quæcumque sunt justa,* tout ce qui donne une bonne réputation, *quæcumque bonæ famæ,* tout ce qui rend la conduite estimable » (IV, 8). A réaliser ce beau programme de la vie, mettons nos efforts. La conscience est l'écho d'une voix impérative et rigoureuse, la voix même de Dieu. On peut faire pour quelqu'un le sacrifice de ses jours, mais on ne fait à personne celui de sa conscience ; et si, pour être approuvés du monde, il fallait être l'ennemi de Dieu, nous n'aurions pas à hésiter : nous devons toujours rester du parti de Dieu. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXIII

LA PRISON DES MARTYRS, L'EXIL ET LES MINES

Nous avons exposé, en étudiant l'histoire des martyrs, la première scène du drame sanglant qui mettait en face les persécuteurs et leurs victimes. Lorsque l'interrogatoire et ses tortures avaient pris fin, les juges prononçaient une sentence, et, à défaut de la peine capitale, condamnaient les chrétiens, soit à la prison, soit à l'exil, soit aux mines. Depuis l'empereur Claude, on trouvait à Rome des feuilles de papyrus qui avaient la blancheur de notre plus beau vélin, et c'est sur elles que l'on consignait les rapports officiels relatifs aux confesseurs. Nous pouvons en extraire d'émouvants détails.

I

La prison, avec tout ce que ce mot rappelle de douloureux et inspire d'effroi, spécialement quand le prisonnier expie des crimes qu'il n'a pas commis, tel fut le châtiment d'une foule de chrétiens.

Il y avait pour eux deux sortes de prison. Sous le régime de la première ou *libera custodia*, tout en gardant le prisonnier à vue, on lui permettait d'occuper les loisirs de son cachot par la prière ou l'étude. Il pouvait même communiquer avec ses parents et ses amis du dehors. Mais le plus souvent, à Rome comme à Carthage et dans les Gaules, la prison des martyrs était solitaire, obscure, cruelle. Le poète Prudence, qui visita celle de Valence, nous la décrit en ces termes : « Il existe à l'étage inférieur un endroit noir comme les ténèbres, fermé et étranglé par les pierres étroites d'une voûte surbaissée, où jamais ne pénètre un rayon de soleil. C'est là que l'on plongeait les prévenus. Un froid glacial, le manque de nourriture, la grossièreté des geôliers et des soldats, tous les tourments y étaient réunis. » Quelquefois, ô raffinement barbare ! on semait le sol de la prison de poteries brisées pour ravir au malheureux captif toute possibilité de repos.

Des lettres à demi commencées et que les martyrs n'ont pas eu la force de finir, nous rapportent les choses les plus navrantes. « On nous donnait, disent-ils, tous les cinq jours du pain et de l'eau, et nos pieds étaient serrés dans des liens affreux. » Suivant une belle expression des *Actes*, « la couronne du ciel fleurissait chaque matin sur les épines des dures geôles romaines, » vrais sé-

pulcres anticipés. Lorsqu'un confesseur venait à y mourir, on l'ensevelissait avec les chaînes qu'il portait et que l'archéologie chrétienne retrouve, après seize ou dix-sept siècles, dans les cryptes et le long des interminables galeries des Catacombes.

La prison cependant, c'est toujours le ciel ou les rivages de la patrie, c'est au moins sa langue bien-aimée. Pour l'exilé, au contraire, il n'y a plus rien.

Parfois, aux jours de la tourmente et pour échapper aux coups de ses persécuteurs, le chrétien sera l'exilé volontaire, errant dans les montagnes, exposé à mourir de faim et de froid ou sous la dent des bêtes fauves, s'enfonçant jusque dans les solitudes de l'Arabie et de l'Idumée. L'exil par condamnation, le seul dont nous voulons parler ici, entraînait la vente immédiate des biens. Aussitôt la sentence prononcée, on envoyait les confesseurs par colonies de 60 à 80 dans des régions éloignées, montagneuses, sauvages. En pleins flots de la Méditerranée semble se balancer comme un oasis d'azur et de verdure l'île Pontia. C'est là qu'une jeune chrétienne, Domitilla, fille et sœur de consuls, fut transportée par ordre de Domitien pour avoir confessé Jésus-Christ. S'il faut en croire S. Jérôme, on montrait encore au IVe siècle la chambre où la sainte subit son long martyre, *ubi longum martyrium duxerat* [1]. Le pape Corneille succomba également aux privations de l'exil. En Afrique, malgré les ardeurs du climat, on refusait aux exilés même un peu d'eau fraîche.

On condamnait aussi les chrétiens aux travaux des mines. — Rome aimait les constructions somptueuses. Dans ses murs s'élevaient à profusion des temples, des palais, des amphithéâtres. Pour embellir tous ces monuments, elle exploitait des carrières de marbre en Crimée, des mines de porphyre sur les bords de la mer Rouge, des mines de fer et de cuivre en Chypre, des mines d'argent et de plomb aurifère en Sardaigne. Or à ces rudes labeurs étaient employés non seulement les esclaves, mais les chrétiens, fidèles, prêtres et évêques. Mutilés ou à demi aveugles pour la plupart, on leur rivait aux pieds des anneaux qui leur laissaient à peine la faculté de marcher. C'étaient les *damnati ad metalla,* selon l'expression du droit, ou les martyrs *sine sanguine,* dont le sort avait quelque chose d'analogue à celui de nos forçats.

Hélas ! ne croyons pas ces temps de barbarie sans retour possible. Il n'y a qu'un demi-siècle, en Allemagne, sous l'influence d'un homme qu'on appela « le Chancelier de fer » et qui portait dans son cœur la double haine de la France et de l'Eglise, n'imposait-on pas à des évêques les travaux des galériens ? Sans remonter si loin, hier encore, le gouvernement russe exilait au milieu des neiges de la Sibérie un certain nombre de prêtres catholiques. En fait, chaque siècle a vu l'accomplissement de cette parole du Sauveur à ses disciples : « Ils vous persécuteront, *et vos persequentur.* » (Jo., XV, 20).

[1] S. Jérôme, *Epist. 106.*

II

Est-ce à dire que les premiers chrétiens, prisonniers, exilés ou condamnés aux mines, ne goûtaient aucune consolation ? A Dieu ne plaise !

A certaines heures du moins, tous ces proscrits se retrouvaient ensemble pour reprendre courage et se livrer à la prière, et même à l'étude. Sainte Perpétue écrira, jour par jour, au fond de son cachot, le récit de ses souffrances. A la fin du livre des Psaumes dont il venait de copier un exemplaire, S. Pamphyle trace ces simples mots : « Je l'ai corrigé en prison. » S. Fructueux, quoique chargé de chaînes, enseigne à de petits enfants le catéchisme et la prière. D'autres seront assez heureux pour verser sur le front de leurs geôliers l'eau du baptême, comme Paul et Silas baptisèrent le gardien de la prison de Philippes avec toute sa famille. (Act., XVI, 33). Quelquefois les captifs pourront acheter à prix d'or la visite de leurs parents ou de leurs amis. Tantôt, c'est une famille éplorée qui vient mêler ses larmes aux larmes de ses frères ; tantôt ce sont des chrétiennes charitables qui obtiennent de panser les pieds des martyrs meurtris par le fer, ou de leur apporter la nourriture et le vêtement.

Aussi bien, prisonniers et exilés reçoivent et entretiennent une correspondance suivie, grâce à des messagers secrets. Tertullien écrira aux captifs de Carthage condamnés à une mort sanglante cette page admirable, où, en leur parlant des gloires du ciel, il va, par une magnifique comparaison, jusqu'à les assimiler « aux citoyens désignés pour le consulat, *consules designati* [1]. » Il nous reste également dans les œuvres de S. Cyprien quelques fragments de lettres entre le chef de l'Eglise de Carthage et les fidèles voués aux mines. « Je les ai couvertes de mes larmes, dit le saint évêque, avant de vous les envoyer... Frères chéris, vous êtes devenus pour moi des hosties vivantes ; que Dieu vous donne de demeurer inébranlables dans son amour ! » Origène interrompra de même son dur labeur pour consoler les captifs. Dans leurs réponses, ceux-ci exposent les épreuves qu'ils endurent, s'enquièrent de ce que sont devenus leurs parents bien-aimés, si tel ou tel persécuteur est mort, de la situation faite à l'Eglise, etc. On ne saurait relire ces lignes, — feuillets glorieux, — écrites avec un charme de fraîcheur et de grâce que la prison n'a pu altérer, sans être profondément attendri. La signature habituelle des captifs : « Serviteur et prisonnier de Jésus-Christ, » est par elle-même tout particulièrement émouvante.

Cependant la meilleure consolatrice des chrétiens persécutés était la religion. « Le pied, en effet, ne sent aucune entrave, suivant le beau mot de Tertullien, quand l'âme est avec Dieu. » Malgré mille obstacles, quelques amis courageux apportaient dans les cachots des hosties consacrées.

[1] Tertullien, *Ad Martyres.*

Parfois un prêtre, en achetant la complaisance du geôlier, venait y célébrer les divins mystères et distribuer aux prisonniers le pain des forts, « l'aliment qui ne diminue pas, *alimentum indeficiens*. » Lorsqu'une petite chapelle avait pu être construite sur les bords de la mine par les soins des condamnés, à la première aube, la sainte Victime y était offerte ; et le soir, après les heures du travail, tous venaient encore redire sous ces voûtes désolées leurs louanges et leurs plaintes. Dieu, sans aucun doute, s'empressait d'ouvrir son cœur à de telles supplications pour des frères absents ou pour les monstres qui les martyrisaient.

Les chrétiens captifs savaient du reste que toute l'Eglise intercédait près du ciel en leur faveur. Un débris de cette tradition liturgique est même venu jusqu'à nous ; car le vieux Rituel de Milan contient une prière *pro fratribus in carceribus, in vinculis, in metallis constitutis*. Au surplus, le colosse oppresseur avait des pieds d'argile, et « la pierre détachée de la montagne » dont parle le prophète Daniel (II, 34) ne devait pas tarder à l'abattre. Déjà, l'un après l'autre, les tyrans couronnés tombaient.

* * *

Un confesseur fut un jour surpris au moment où il expliquait aux fidèles les Saints Evangiles. Pendant l'interrogatoire, le juge lui ordonna d'ouvrir le volume et de lire. Il lut ce verset : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » (Mt., v, 10). Confions cette parole à notre mémoire : elle nous reviendra comme une force aux jours de l'épreuve.

XXIV

LES MARTYRS AUX ARÈNES

Lorsque le visiteur entre au Colisée, debout encore malgré ses larges brèches, il voit sous ces arcades croûlantes les plantes fleurir, les oiseaux faire leurs nids et un essaim d'enfants jouer avec innocence. Mais, au souvenir de tout ce que ce monument évoque, son cœur se serre. Le Colisée ne réfléchit-il pas dans sa nudité repoussante le paganisme voluptueux et dur ? De fait, ses dalles se sont imprégnées mille fois de larmes et de sang, et dans les lueurs du crépuscule, à travers ses arceaux démantelés, on croirait toujours entendre le chant des martyrs.

I

Le Colisée, bâti au centre de la cité par les empereurs Vespasien et Titus, reste une des merveilles de l'art païen. Une foule de prisonniers juifs y travaillèrent après la prise de Jérusalem, et beaucoup succombèrent à la peine.

Que l'on imagine une vaste construction, demi-circulaire, haute de 50 mètres environ avec sept ou huit étages de degrés, faite d'une sorte de pierre dure comme le marbre, et entourée par un cordon de 80 portes : voilà le Colisée. Sur ces gradins près de 100.000 spectateurs pouvaient prendre place. Au milieu le pavillon impérial ; à droite et à gauche, les sièges des vestales, des consuls, des sénateurs, des chevaliers, des dames romaines ; puis, sur les marches supérieures et la terrasse, le peuple. Une immense arène occupait l'enceinte, défendue elle-même par un mur armé de pointes de fer, avec des ouvertures pratiquées de distance en distance qui donnaient passage aux bêtes fauves. Sa voûte était recouverte d'un large *velum* de pourpre, semé d'étoiles d'or et servant à rafraîchir les spectateurs par ses ondulations. Une couche de sable tapissait l'arène, afin d'absorber le sang à mesure qu'il coulait, et, pour en faire disparaître l'odeur trop âcre, on répandait des feuilles de roses et de lis ou des pluies parfumées.

Le Colisée apparaît comme le monument par excellence de la barbarie romaine, si l'on pense à la nature des spectacles qui s'y donnèrent aux jours de victoires et de fêtes solennelles. D'ailleurs, en obligeant des hommes à lutter entre eux ou contre des bêtes fauves, c'était agir conformément à l'idée philosophique d'alors. Après un moment de scrupule, Cicéron n'ose pas condamner « ces jeux si instructifs pour une nation guerrière. » Pline le Jeune, de son côté, félicitera César d'avoir offert « des plaisirs virils, capables de ranimer dans les âmes le mépris de la mort et l'orgueil d'une blessure bien placée. »

Le sol du Colisée devait être arrosé tour à tour par le sang des esclaves et le sang des martyrs.

II

Sous le règne du paganisme, en effet, de riches entrepreneurs nourrissaient de véritables troupes de gladiateurs, esclaves ou prisonniers de guerre, à qui des maîtres spéciaux, *lanistæ*, avaient enseigné à donner ou à recevoir la mort d'une manière digne des applaudissements du peuple. Capoue était le principal entrepôt de cette marchandise humaine. Grâce à des fouilles récentes, on a découvert dans la prison destinée aux gladiateurs à Pompéi, une longue pièce de fer munie de séparations et dont une barre mobile venait enchaîner les pieds des captifs. Deux malheureux y étaient encore attachés au moment où l'éruption du Vésuve ensevelit la ville sous une couche de cendres et de laves.

Voici ce qu'on voyait aux jeux sanglants de l'amphithéâtre. L'heure du combat arrivée, les gladiateurs désignés : Parthes, Gaulois, Bretons, tous à la fleur de l'âge, passent devant la loge impériale, en s'écriant : « César, ceux qui vont mourir te saluent. *Ave, Cæsar, morituri te salutant*. » Ils se répandent ensuite dans le stade. Armés de faulx recourbées ou de tridents, ils doivent essayer, adversaires contre adversaires, tout leur courage, et cela jusqu'à la mort : ils en ont fait le serment. Dans les jeux que donna Trajan après son triomphe sur les Daces et qui durèrent 123 jours, il y eut 10.000 victimes immolées « pour le plaisir du peuple et de la ville la mieux civilisée du monde [1]. »

[1] Cf. Gaston Boissier, *Promenades archéologiques*.

Pour remuer les fibres hideuses de l'âme romaine, un instant après, la lutte se livrera entre des hommes et des fauves. Là, dans de profonds souterrains, communiquant avec l'arène par de petites portes grillées, différentes bêtes : lions, ours, panthères, hyènes, léopards, sont enfermées. Tourmentées par des aiguillons de feu, aussitôt elles s'élancent de leurs loges entr'ouvertes, prêtes à déchirer cent malheureuses victimes. A chaque plaie, à chaque cri de douleur répondent les cris de joie de la foule. Le héros de l'amphithéâtre sera d'autant plus applaudi qu'il sera plus terrible, plus cruel : au besoin on l'excitera à coups de lances, et, pour prix de son courage, on lui rendra quelquefois la liberté du désert.

Ces scènes d'horreur indescriptible se passaient à l'époque des Antonins, signalée comme une époque de gloire nationale, et elles avaient pour témoins, avec une plèbe ignoble, des philosophes et des lettrés qui pour se distraire se récitaient dans les entr'actes une tirade d'Horace ou de Virgile. Durant trois siècles, gladiateurs et bestiaires feront assaut au milieu de l'amphithéâtre, avec la complicité de Césars abrutis. Et c'est au soir d'une de ces orgies sanglantes que Juvénal, dans une immortelle satire, nous représente les sénateurs de Rome délibérant sur la sauce à laquelle on mettrait le fameux turbot des bords de l'Adriatique.

III

Le sang des martyrs aussi rougit abondamment l'arène du Colisée.

L'histoire rend aux chrétiens des premiers siècles le plus noble témoignage. Ils avaient pour le pouvoir respect et soumission ; leur épée était fidèle et leurs habitudes pures ; ils payaient les impôts ; on ne les surprenait dans aucune tentative de révolte ; ils méritaient enfin l'admirable éloge qu'un païen leur décerne dans *Polyeucte :*

> ...Chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
> Les vices détestés, les vertus florissantes ;
> Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

Qu'importe ! Si les aigles romaines succombent dans une bataille, si le sol tremble, si le Tibre déborde, si l'orage brise les vignes et les oliviers, une clameur retentira : « Les chrétiens aux lions ! Les chrétiens aux lions ! »

Aussitôt désignées, les victimes sont envoyées à l'amphithéâtre. On les réunit dans une grande pièce, sombre et basse, séparée de l'arène par une simple cloison. Mais en apparaissant au milieu du cirque, au lieu du salut des gladiateurs, elles entonnent l'hymne *Christus regnat.* Un jour que les jeux allaient finir, une dépêche impériale signée par Trajan annonce l'arrivée de l'évêque d'Antioche, S. Ignace. L'auguste vieillard, amené, se met à genoux sur le sol pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie ; puis, à peine avait-il achevé sa prière que deux lions le dévorent. Un autre jour, le vieil évêque Polycarpe est traîné dans le stade, et, après un interrogatoire sommaire, le peuple devançant l'arrêt du juge demande sa mort à grands cris. Sur cette terre ensanglantée on verra mourir, non plus seulement des pauvres et des esclaves, mais des légionnaires, des proconsuls, des fils et des filles de sénateurs. Sainte Martine, sainte Tatienne, sainte Prisca, illustres vierges romaines, y partagèrent une même sépulture avec les jeunes princes persans Abdon et Sennen. C'est en allant de leur prison au Colisée que S. Fructueux et ses compagnons refusèrent la coupe de vin offerte aux condamnés. « L'heure de rompre le jeûne n'est pas encore venue, » répondit S. Fructueux. On était, en effet, au mercredi, jour de jeûne chez les premiers chrétiens. Après les heures d'une longue nuit passées à entendre le rugissement des lions, sainte Thècle s'avance au milieu de l'arène avec une joie radieuse, qui éclate sur ses lèvres en chants d'actions de grâces. A la vérité, tous ces noms, et beaucoup d'autres, brillent dans les récits funèbres des âges primitifs « comme des lampes placées dans des caveaux antiques. »

Cependant les jeux sont terminés. A travers l'arène du Colisée, devenue le champ de la mort, quelques bêtes sauvages des Alpes ou de l'Atlas se promènent sur des monceaux de cadavres. Dès que la trompette a sonné, des gladiateurs traînent les corps des victimes dans le *spolarium,* après s'être assurés avec un fer rouge qu'elles ne vivaient plus. Devant les vomitoires ouverts, des chariots les reçoivent pour les déposer ensuite pêle-mêle au fond d'une fosse commune. Mais souvent, à la faveur des ombres du soir et avec un linceul que l'on conserve au trésor du Vatican, des chrétiens courageux viendront recueillir ces dépouilles saintes.

IV

Dans toutes les villes importantes de l'empire, en Afrique, dans les Gaules, s'élevaient les mêmes amphithéâtres et on y assistait aux mêmes horreurs. « Il faut, dit un écrivain éminent, que ces choses nous soient racontées par des témoignages unanimes et par ceux qui souvent en étaient les spectateurs ; il faut qu'une centaine de monuments pareils soient demeurés debout, que nous puissions pénétrer encore dans la caverne où l'on achevait les martyrs, dans la loge où les lions et les tigres étaient enfermés à côté du prisonnier humain, que nous puissions parcourir encore le programme de ces hideuses fêtes ; il faut que nous lisions sur les murailles de Pompéi les noms des gladiateurs, le nombre de leurs victimes, et les éloges qu'ils ont reçus ; il faut que les bas-reliefs de la peinture et de la sculpture antiques nous aient transmis l'image de ces épouvantables plaisirs, pour que nous puissions y croire et croire que dans le cœur de l'homme il y ait une fibre assez vile pour aimer le meurtre pour le meurtre, le sang pour le sang [1]. »

Les combats des gladiateurs devaient encore se prolonger malgré la défense de l'Eglise. Gratien assistera à une représentation de ce genre dans son palais de Milan. S. Ambroise étant venu, le même jour, solliciter la grâce d'un condamné, dut, pour parvenir auprès de l'empereur, se glisser à

[1] De Champagny, *Les Antonins,* p. 258.

la suite des bestiaires par la porte destinée aux fauves [1].

La charité de l'Evangile, seule, était appelée à faire disparaître ces sanglantes tragédies. Le fait eut lieu en 411, à l'occasion du sixième consulat d'Honorius. Déjà nombre de combattants gisaient à terre, quand tout à coup, au milieu d'un assaut d'armes, on vit paraître un moine. Télémaque — souvenez-vous de son nom — fend les flots du peuple tout palpitant d'une curiosité féroce, et va se jeter entre les gladiateurs. La foule indignée se lève et le lapide. Télémaque tombe mort; mais son sang sera le dernier versé : car un édit d'Honorius proscrivit à jamais les jeux de l'amphithéâtre.

* * *

Louis Veuillot raconte en ces termes sa première visite au Colisée : « Ce matin, j'y suis entré par un clair soleil ; j'y ai trouvé une corbeille de verdure embaumée. Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient : fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre... Au pied de la croix je vis une marguerite blanche tachetée de rouge, et il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les lions. J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge de César : au milieu d'une touffe d'herbe vigoureuse j'y voyais briller comme une goutte de sang [2]. »

Chaque année, autrefois, le jour du Vendredi Saint, des jeunes Romaines, vêtues de blanc, venaient pieusement chanter sur l'arène du Colisée et près de la croix qui trônait au milieu, le *Vexilla Regis* ou l'hymne du triomphe et du pardon. Aujourd'hui, la croix a disparu et le Colisée est en quelque sorte laïcisé. Mais prenons garde à la goutte de sang dont parle Louis Veuillot. Pour ne pas voir se renouveler les horreurs du paganisme, encore faut-il que la sève chrétienne ne cesse de circuler dans les veines des sociétés modernes.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

La Passion

I

A GETHSÉMANI

Sa prière terminée, Jésus franchit le torrent du Cédron, au delà duquel se trouvait la villa de Gethsémani, au pied de la montagne des Oliviers.

La montagne des Oliviers, aujourd'hui déserte et nue, était alors toute boisée et couverte de riantes villas. Les musulmans qui détruisent tout et ne plantent rien, en ont fait une solitude aride. Au temps de Jésus-Christ, on y voyait des oliviers, des figuiers, des citronniers, toute une richesse de floraisons variées, des métairies et de doux ombrages.

Gethsémani, — ou *pressoir d'huile,* ainsi appelé parce qu'on y extrayait l'huile des olives de la montagne, — avait appartenu à la famille de David, et probablement à saint Joachim et à sainte Anne, car leurs tombeaux s'y trouvaient ; mais la Sainte Vierge qui pratiquait la pauvreté avait dû s'en dessaisir en faveur de quelque parent ou ami de la famille, tout en conservant quelques droits. C'est pourquoi Jésus y venait à l'occasion, comme dans une propriété de famille.

S. Matthieu nous parle d'une villa à Gethsémani (XXVI, 36) ; S. Jean, d'un jardin (XVIII, 1). Nous ne savons que cela, qui nous suffit pour nous représenter la scène divine et douloureuse à laquelle nous allons assister. Dans le jardin il y avait une grotte, et des oliviers, peut-être les mêmes que l'on voit encore aujourd'hui, car, plus encore que les chênes, les oliviers sont éternels. C'est dans cette grotte, sous ces arbres, jeunes alors, que Jésus va subir les angoisses de la mort et qu'il éprouvera sa sueur de sang.

* * *

Il arrive avec ses onze disciples à la porte du jardin. La nuit est calme. Pas un bruit n'interrompt le silence auguste des choses. Il regarde le Temple qui s'élève avec ses blanches murailles au-dessus des remparts de la cité, et dont les toits aux aiguilles d'or étincellent aux vives clartés de la lune qui monte, majestueuse et triste. C'est là, dans le Temple, au Saint des Saints, que réside Dieu, le Père qui ordonne au Fils d'accomplir sa terrible et douce volonté, terrible par les supplices du lendemain, douce pour les effets d'amour et de salut des âmes. Du fond du cœur il acquiesce à la volonté du Père ; il n'est venu que pour lui obéir.

Réconforté par ce regard vers le Saint des Saints, il jette les yeux autour de lui et aperçoit ses disciples qui le suivent, songeurs et inquiets. Les discours qu'ils viennent d'entendre leur ont causé de la joie sans doute, mais plus d'anxiété et de tristesse encore, car il s'en va, il les quitte. Que feront-ils sans lui ? Et dans ses paroles, à côté de sublimes clartés, que d'énigmes dont le sens leur apparaît redoutable ! que de mystères cachés, insondables pour eux et douloureux ! Il ne veut pas qu'ils soient les témoins de son agonie, de ses abaissements, de ses humiliations, de son affliction incroyable : ils ne comprendraient pas, ils seraient scandalisés ; c'est pourquoi il ne garde avec lui que trois d'entre eux et il dit aux autres :

— Asseyez-vous là, pendant que j'irai prier là-bas.

Il ne reste avec lui que Pierre, Jacques et Jean : Pierre le chef des Apôtres, et les deux frères qu'il aime avec prédilection, les trois témoins de sa gloire au Thabor. Avec eux il s'enfonce sous les arbres, dans l'ombre où ne pénètre point la clarté de la lune, afin d'être seul, seul avec eux, et alors il laisse éclater sa douleur :

« Mon âme est triste jusqu'à la mort, leur dit-il. Tenez-vous ici et veillez avec moi. »

Et il était en proie à la crainte, à la terreur, à

[1] Sozomène, *Hist. ecclésiastique,* VII, 25.
[2] *Parfum de Rome,* t. II, p. 85.

l'effroi, à un indicible ennui de la vie, à une tristesse mortelle. Les douleurs du Calvaire, les menaces, les injures, les cruautés atroces, les ingratitudes de tous ceux qu'il avait aimés, guéris, nourris, élevés avec la plus affectueuse tendresse, se dressaient devant lui. Il se sentait faible, écrasé, et, ne sachant à quoi se prendre, le Fils de Dieu, accablé par l'infirmité humaine, en appelait à ses apôtres, il réclamait leur appui, il implorait leur secours, leur présence : « Tenez-vous ici, près de moi ! »

Cet écroulement, cette humiliation cependant ne nous fait pas douter de sa divinité. Il nous apparaît au contraire plus grand que jamais, plus grand même que sur le Thabor où sa divinité s'affirmait, s'imposait avec une autorité et dans une lumière si éblouissante que les Apôtres s'évanouirent de bonheur. Il se montre à nous dans son humanité, qui veut connaître, endurer, épouser toutes nos misères, qui ne se dérobe à aucune, qui, suivant le portrait tracé de lui par le Prophète, est l'idéal de l'homme de douleur, éprouvant, savourant en quelque sorte toutes nos infirmités, avec le souci de n'en oublier aucune. C'est là qu'il est vraiment Dieu : car l'homme fuit tant qu'il le peut la souffrance, et lui il recherche volontairement la plus dure, la plus aiguë.

Ne savait-il pas depuis toujours qu'il viendrait ici à Gethsémani, et qu'il y endurerait toutes les douleurs ? Comment donc l'Evangéliste nous dit-il « qu'il commença à être accablé de tristesse et d'ennui ? » *cœpit contristari, pavere et tædere.*

Jésus le savait, et il n'a cessé de parler de sa Passion à ses Apôtres. Un jour même il s'est écrié en pensant à l'heure terrible : « Père, sauvez-moi de cette heure ! » Puis, se reprenant, il ajouta : « Mais c'est pour subir les angoisses de cette heure que je suis venu. » (Jo., XII, 27). Il savait tout, mais comme il était plus sensible, plus tendre, plus homme que personne, le danger plus éloigné lui causait une impression moindre. Or l'heure était proche, elle était venue, et il était saisi par une immense tristesse, par l'effroi si naturel à l'homme en face de la mort, — car la mort est contre nature, — par l'ennui pesant et mortel dans cette situation effroyable dont il aperçoit tous les détails douloureux. « S'il n'avait pas éprouvé cette émotion si humaine, dit S. Jérôme, il n'aurait pas suffisamment manifesté la réalité de son Incarnation. » Mais ici, il est impossible de douter : Jésus a pris toutes nos épreuves, sauf le péché; toutes nos souffrances, il les a subies comme nous, plus cruellement encore ; il est homme, il est « l'Homme, l'Homme de douleur. »

Nous compatissons à ces douleurs, nous ressentons comme lui, en méditant l'Evangile, cet ennui, cette peur, cette tristesse : « L'ennui, dit Bossuet, jette l'âme dans un certain chagrin qui fait que la vie est insupportable et que tous les moments sont à charge ; la crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements, par l'image de mille tourments qui la menacent ; la tristesse la couvre d'un voile épais qui fait que tout lui semble une mort ; et enfin cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement et comme un abattement de toutes les forces. Voilà l'état du Sauveur des âmes au jardin des Olives, tel qu'il est représenté dans son Evangile [1]. »

* * *

Son âme est triste jusqu'à la mort ; c'est-à-dire jusqu'à mourir de peine, de chagrin, de souffrance. Il reste d'abord auprès de ses Apôtres ou non loin d'eux, pour se soutenir par leur présence ; puis tout à coup il se lève, il s'avance un peu dans l'ombre des oliviers, *pusillum ;* il semble qu'il éprouve le besoin d'être seul, de n'être pas vu. Alors il s'éloigne, il s'arrache du voisinage de ses disciples, *avulsus est* (Luc, XXII, 41), il s'en va jusqu'à un jet de pierre de là, et, dans la grotte, seul enfin, il s'agenouille, tombe la face contre terre et dit :

— Père, mon Père, tout vous est possible. Si vous le voulez, éloignez de moi ce calice. Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse !

Ici apparaît clairement le conflit des deux volontés en Jésus-Christ. La volonté humaine a horreur de la mort, et elle résiste, elle s'effraie ; mais aussitôt elle se soumet à la volonté divine, à la volonté du Père qui est celle du Fils, et qui doit prévaloir. Ainsi Jésus s'est montré obéissant jusqu'à la mort.

Le Sauveur est seul, sous l'ombre épaisse des oliviers, prosterné la face contre terre, s'humiliant devant son Père qu'il implore, puis protestant de son entière soumission, abattu, écrasé, parlant à haute voix. Cependant quelqu'un l'a suivi, quelqu'un l'a vu, l'a entendu : c'est Jean le disciple bien-aimé. Pierre et Jacques ont déjà cédé au sommeil qui les accable, mais le cœur de Jean veille. Il a compris l'immense tristesse de son bon Maître, et, impuissant à la soulager, du moins il veut être à portée du Sauveur, pour entendre ses plaintes, pour lui dire au moins : « Je vous aime, vous n'êtes pas seul, je suis là, je souffre avec vous ! »

Cela l'Evangile ne le dit pas. Jean même n'a pas consigné ce détail dans son récit, peut-être de peur que les premiers chrétiens ne fussent scandalisés de ces abaissements, de ces plaintes si humaines. Mais qui donc les aurait révélées aux autres Evangélistes ? Car lui seul avait pu voir, entendre, être témoin de l'agonie divine, pendant que dormaient les deux autres apôtres.

II

L'AGONIE

Nous avons assisté au premier acte de l'agonie du Sauveur dans la grotte de Gethsémani. « Il se représente, avec sa pénétration divine, » dit Bourdaloue, l'avenir terrible, les douleurs du Calvaire; et, dans l'avenir proche ou éloigné, les hommes, ennemis implacables de sa doctrine, persécuteurs

[1] Premier sermon pour le Vendredi Saint, 1er point.

de l'Eglise, blasphémateurs de la vérité divine. Il écoute : de tous les points de l'avenir et de l'univers, il perçoit des cris de haine et de colère, des imprécations, des malédictions. Et quelles sont ces voix qui le raillent ou le maudissent ? Ce sont les voix des hommes qu'il aime, qu'il est venu sauver, pour qui il va mourir.

A son amour ils répondent par la haine, par la rage, par d'innombrables péchés qui submergent son âme comme une mer en furie. Qu'il est amer, le calice, et comme on comprend le geste qui veut l'éloigner !

Dans ce concert furieux toutefois Jésus distingue aussi des acclamations, des cris d'amour, des témoignages de fidélité qui le touchent. Il sera bien haï des hommes, mais ceux qui le haïront gratuitement sont-ils tous coupables ? Savent-ils tous ce qu'ils font ? Ne sont-ils pas souvent les instruments passifs et aveugles des méchants, poussés eux-mêmes par Satan qui les empêche de voir, de peser la gravité de leur trahison ?... Et s'il est haï, n'est-il pas plus aimé encore ? Oui, il est grandement, indiciblement aimé. Dans tous les siècles, des générations de fidèles se prosterneront devant lui, devant sa croix ; dans la sincérité de leur cœur, ils lui rediront leur amour et verseront leur sang pour le lui témoigner. Un acte d'amour ne fait-il pas oublier des milliers de cris et d'actes de haine ?

Il se repose un instant le cœur sur ce doux spectacle qui lui procure un peu de joie dans son immense douleur. Parce qu'il y a des ingrats, faut-il rejeter ceux qui lui apportent, dans l'ardeur et la loyauté de leur âme, leur reconnaissance et leur amour ? S'il s'arrête sur le chemin du sacrifice, ceux-ci ne seraient donc pas sauvés ? Et cependant ce sont de si belles âmes, généreuses et dévouées, jusqu'à la mort !

* * *

Alors il redit sa touchante prière : « Père, s'il est possible que ce calice passe loin de moi ! Cependant, qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez ! » (Mat., XXVI, 39).

Et il se relève péniblement, ses genoux chancelants le portent à peine, il est pâle, livide, accablé. Il songe alors à ses Apôtres qu'il a laissés à une faible distance de la grotte, et qui dorment. Il s'approche d'eux. Ils sont fatigués et ils ont succombé sous le poids de l'émotion, de l'anxiété, des mille sentiments d'affliction et de tristesse qui les bouleversent, et ils ont trouvé dans un lourd sommeil un léger réconfort.

Il s'adresse à Pierre d'abord : « Tu dors, Simon ? Tu n'as pas pu veiller une heure avec moi ! »

Puis aux trois Apôtres : « Veillez et priez, de peur de tomber en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

L'esprit est prompt aux résolutions généreuses, aux desseins de dévouement hardi. Pierre, quelques heures auparavant, se déclarait prêt à aller en prison, à la mort pour lui, et il était sincère dans ses désirs de sacrifice sans réserve. Mais il comptait sans l'infirmité de la chair, qui demande à être soutenue par la vigilance, par la prière, sans lesquelles la tentation triomphe facilement.

Jésus n'attend pas la réponse et il revient de nouveau, *denuo,* à la grotte où il redit la même prière avec un léger changement : « Mon Père, s'il n'est pas possible que ce calice passe sans que je le boive, qu'il soit fait suivant votre volonté. » (Mt., XXVI, 42).

Toute âme chrétienne a connu les exaltations et les défaillances de Pierre. Dans ses moments de ferveur elle ne voit pas d'obstacles à ses efforts, à ses désirs de bien ; tout lui semble facile et elle est prête à tout pour suivre le bon Maître. Elle s'élance avec ardeur sur ses traces, elle est heureuse, elle ne trouve que joie dans le sacrifice. Puis sa ferveur tombe peu à peu, elle ne sent plus aussi efficacement la grâce, elle n'a plus ses ailes rapides et promptes qui la portaient sur les sommets de la vertu et du renoncement, elle se laisse gagner par l'indifférence et elle s'y endort d'un sommeil pesant. C'est le moment de la défaillance, puis de la tentation. Qui l'empêchera d'y succomber, sinon la vigilance sévère sur elle-même, sur ses pensées, sur ses lectures, sur les compagnies, *vigilate,* et la prière qui lui rendra les forces, la prière humble, pénétrée de son infirmité et sans présomption, que Dieu exauce toujours ! *Et orate.*

Dans la grotte Jésus se laisse reprendre par l'effroi, l'immense ennui, les appréhensions de la mort. Dieu semble l'abandonner, et nous comprenons quelque chose de ce délaissement qui fut peut-être la plus grande épreuve de la Passion. Le Sauveur avait pris sur lui toutes nos iniquités. Lui qui n'avait pas connu le péché, « Dieu l'avait fait péché pour nous, » suivant la forte expression de S. Paul (II Cor., V, 21). Devant Dieu il était notre caution, ayant pris sur lui notre péché et répondant pour nous. Il était donc comme le péché personnifié, il était l'unique pécheur, puisqu'il nous remplaçait tous, et Dieu le traitait comme tel. Or quel est l'effet principal du péché ? C'est de nous séparer de Dieu. Le Fils, en vertu de sa mission, était donc comme séparé du Père. Le Père ne voyait en lui que le péché dont il avait pris la charge, le péché, semblable à un voile obscur et souillé qui lui cachait son Fils.

* * *

La douleur de Jésus est inexprimable. Il s'agenouille dans la grotte, il se traîne courbé et brisé, il se prosterne ; il prie, redisant les mêmes paroles qui seules peuvent reproduire quelque chose de son angoisse épouvantable. Puis il se relève et retourne une seconde fois vers ses Apôtres pour puiser auprès d'eux quelque consolation, mais il les trouve toujours endormis, car « leurs yeux étaient appesantis » comme leurs cœurs. Il leur parle, mais « ils ne savent quoi lui répondre. » (Marc, XIV, 40).

Il revient à la grotte, plus accablé que jamais. Le ciel lui demeure fermé, il est abandonné à lui-même, à ses pressentiments, aux terribles visions

qui bouleversent son imagination et toute son âme. Il faut relire le Psaume XXI où sont peintes avec un réalisme effrayant toutes les douleurs qu'il endure. Et toujours reparaissent dans son esprit les tableaux de l'avenir, où dans sa prescience divine il voit tous les hommes, ceux qui le persécuteront, ceux qui l'aimeront; où il voit chacun de nous avec nos inconstances, nos infidelités, nos fautes. Heureux si nous pouvions nous dire que nous n'avons pas contribué à son agonie!

Car il est entré en agonie. Le Père a pitié de lui. Il n'enlève point la barrière du péché qui les sépare, mais il lui envoie un ange, le plus beau et le plus puissant des anges, l'ange Gabriel, suivant la tradition catholique. L'Ange le réconforte, *confortans eum* (Luc, XXII, 43). Il avait besoin de force pour supporter son agonie affreuse. Il cherche aussi du secours dans une prière intense et prolongée, *prolixius orabat*. Sa sueur d'agonie devient une sueur de sang, de grosses gouttes de sang, comme les larmes de ses membres, ruisselaient de son corps et découlaient jusqu'à terre. Il arrive en effet que dans les souffrances extrêmes, ainsi qu'on l'a vu quelquefois, le corps se couvre de sang. Or quelle douleur humaine peut être comparée à celle du Sauveur?

« Il serait mort très certainement, dit Bossuet, par le seul effort de cette douleur, si une puissance divine ne l'eût soutenu pour le réserver à d'autres supplices; mais, ne devant point aller jusqu'à la mort, il est allé du moins jusqu'à l'agonie. *Factus in agonia.* »

Dans les moribonds la lutte s'engage entre la mort et la vie. La vie résiste, elle dispute pied à pied, elle se retire des membres peu à peu, puis elle se confine au cœur, comme dans la dernière forteresse, enfin elle succombe. En Jésus la vie triomphe de la mort, il sort victorieux du combat, revêtu d'une force nouvelle que l'Ange lui a apportée du ciel, et qu'il a puisée dans la prière. Il a redit pour la troisième fois les mêmes paroles suppliantes :

— « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite! »

Il sait que cette volonté est immuable. Eh bien! qu'elle s'accomplisse! Le Père, dans sa justice, veut exiger le suprême sacrifice : « Que sa volonté soit faite! » Jésus sait tout ce qui doit lui arriver, *sciens* (Jean, XVIII, 4), il est prêt. Il se relève plus fort, comme retrempé dans son propre sang, et d'un pas assuré il se rend une troisième fois auprès de ses Apôtres, toujours endormis, car rien n'a pu les tirer de leur douloureuse torpeur. Il les regarde plutôt avec compassion et leur dit : — « Dormez et reposez-vous maintenant! »

Il n'y avait pas d'ironie dans ses paroles, car il ajouta : « C'est assez, l'heure est venue où le Fils de l'Homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons! Celui qui va me livrer est tout proche. »

A travers les taillis on voyait des lanternes allumées, et l'on entendait un cliquetis d'armes.

POUR LE CARÊME

Voici la liste des *Carêmes* que nous avons publiés dans les années de la *Prédication* que l'on peut encore demander à nos bureaux :

En 1898, 21 instructions sur les trois premiers chapitres de la Genèse, et 7 instructions sur la grâce.

En 1899, 21 instructions sur l'histoire d'Abraham, 7 conférences sur Jésus-Christ et l'âme humaine, et 7 allocutions aux hommes.

En 1900, 21 instructions sur le patriarche Joseph, et 7 sermons sur les Sept paroles de Jésus en croix.

En 1901, 17 instructions sur le livre de Job, 6 lectures sur le péché, 9 sur le sacrement de Pénitence et 3 sur les Pâques.

En 1902, 20 instructions sur le *Miserere*, 13 sermons sur les grandes vérités, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1903, 18 conférences de Carême, 6 instructions sur le zèle chrétien, 6 allocutions aux hommes, et 15 lectures sur la piété chrétienne.

En 1904, 19 sermons sur l'Eglise, 6 pour les fêtes des vendredis de Carême, et 4 pour une Retraite pascale d'hommes.

En 1905, 20 instructions sur les sept Psaumes de la pénitence, 26 lectures sur les fins dernières, et une neuvaine à saint Joseph.

En 1906, 6 conférences sur l'Eglise et 18 sermons sur les bases de la croyance catholique.

En 1907, 6 conférences sur la divinité de Jésus-Christ.

En 1908, 6 sermons pour les dimanches, et 22 instructions sur les péchés capitaux.

En 1909, 7 sermons pour les dimanches, 7 conférences, 14 lectures sur ce qu'il faut croire des fins dernières, et 17 instructions achevant les péchés capitaux.

En 1910, 6 sermons pour les dimanches, et 21 instructions sur la prière.

En 1911, 16 conférences sur la foi et la pratique religieuse, 6 conférences aux hommes et une Retraite pascale.

En 1912, 6 conférences sur les périls de l'heure présente, 7 aux hommes sur les devoirs religieux, et sept Chemins de Croix.

En 1913, 6 sermons sur les plaies de notre époque, et 20 lectures sur le sacrement de Pénitence.

En 1914-1919, 6 sermons sur le problème de la vie, 6 conférences sur la vie chrétienne, 6 instructions sur la Passion, et une Retraite pascale à des hommes.

En 1920, 6 plans détaillés pour un petit carême sur le devoir et 6 autres plans (un pour chaque dimanche).

Chaque année jusqu'à 1920 inclus coûte 8 fr. prise à nos bureaux; l'année 1914-1919 qui comprend 16 mois coûte 14 fr. — *Le port est en sus.* — Poids des années : jusqu'à 1913 inclus environ 1200 gr. chacune; 1914-19 : 1500 gr.; 1920, 800 gr.

En vente également à nos bureaux

Le Chemin de croix à Jérusalem, par Un Pèlerin. — Une broch. in-12 de 72 p. Prix *franco :* France, 0,60; Etranger, 0,70.

Chemin de croix pour le Vendredi Saint, *suivi d'actes pour la communion des petits enfants,* par le chanoine Dormoy. — Une broch. in-12 de 23 p. Prix *franco :* France, 0,30; Etranger, 0,35.

La Souffrance Chrétienne (CHEMIN DE LA CROIX), par Ebed-Miryam. — Une brochure de 35 p. — Prix *franco* : France, 0,30; Eranger, 0,35.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 15 februarii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 23 février-2 mars 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême sur le règne de Dieu. — IV. Le règne de Dieu sur les cœurs par l'amour divin, 113.

Exercices pour le Chemin de la Croix. — III. Sur la charité, 116.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXI. *2e Dimanche de Carême :* Nécessité de la pénitence, 120. — XXII. *3e Dimanche :* L'ignorance religieuse, 121.

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — V. (6e Parole : *Consummatum est*). La conversion : sa nature, 122.

Courtes instructions pour la prière du soir. — III. Jésus est arrêté, 125. — IV. Chez Anne, 127.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

sur le règne de Dieu

IV

LE RÈGNE DE DIEU SUR LES CŒURS PAR L'AMOUR DIVIN

Mes frères,

Dieu règne sur notre esprit par la foi ; il règne sur notre volonté par l'obéissance, par la soumission à sa loi. Et certes, c'est déjà pour lui, pour sa gloire, un grand triomphe, une magnifique victoire. Nous vous l'avons assez montré dans nos précédentes conférences.

Et cependant, m. f., est-ce que c'est là tout le règne de Dieu ? N'y a-t-il pas quelque chose à quoi il peut prétendre et qui achèverait, qui couronnerait d'une façon merveilleuse, d'une façon définitive, son empire sur nous ?

De grands rois ont paru dans le monde qui au faîte de la puissance, servis par la fortune et mieux encore par leur génie, tenaient courbés sous leur sceptre des millions et des millions d'hommes. Tous les fronts s'inclinaient devant eux, et sur leur passage, la foule, saisie de respect, ne songeait qu'à les acclamer...

Oui, — mais pensez-vous que Dieu se contente d'une pareille domination ? Je vous l'ai dit : quand Dieu nous demande de croire en lui, il veut que notre foi aille jusqu'à l'abandon de tout nous-mêmes entre ses mains paternelles. Eh bien ! quand il nous demande de lui obéir, il veut aussi que notre obéissance aille jusque-là, que tout en nous lui soit soumis.

Comprenez-moi bien. La puissance humaine, si grande, si forte, si prodigieuse qu'elle soit, est comme les vagues de la mer. Il y a un point précis où elle s'arrête, où elle ne saurait aller plus loin. Et ce point, mettez la main sur votre poitrine, et sentez battre votre cœur. C'est là tout un royaume libre, indépendant, qu'on ne saurait forcer, pas plus qu'Alexandre le Grand ne put franchir les colonnes d'Hercule. Les séductions et les menaces y échouent ; la violence n'en vient point à bout... Que faire ? — Mes frères, le cœur a sa fierté, il se donne, il ne se rend pas.

Aussi Dieu qui nous connaît bien, puisque c'est lui qui nous a faits et qu'il a mis en nous quelque chose de sa grandeur infinie, Dieu avec toute sa majesté, avec toutes ses adorables perfections, n'entend pas nous contraindre à l'aimer. Il préfère nous demander notre cœur et s'y insinuer doucement par sa grâce. Car s'il est vrai, comme on l'a dit, que celui qui a le cœur a tout, pour nous avoir, pour nous posséder tout entiers, c'est notre cœur que Dieu désire et c'est sur lui qu'il veut régner.

De là, deux questions auxquelles je vais essayer de répondre : 1° En quoi consiste le règne de Dieu sur notre cœur ? 2° A quelles marques se reconnaît-il ?

Si bien des fois j'ai souhaité que ma parole pût vous toucher, vous émouvoir, je souhaite davantage encore aujourd'hui, je ne dis pas seulement que vous l'entendiez, que vous l'acceptiez, mais que vous la goûtiez, qu'elle entre en vous et qu'elle vous détermine à de généreuses résolutions. C'est en effet du règne de Dieu sur votre cœur que dépend toute la beauté et tout le mérite de votre vie chrétienne.

I

En quoi consiste le règne de Dieu sur notre cœur ? — La réponse est facile. Comme le soleil est fait pour donner ses rayons, comme la fleur est faite pour donner son parfum, notre cœur est fait pour donner quelque chose d'exquis et qui n'appartient qu'à lui, c'est-à-dire son amour, si bien que Dieu règne sur notre cœur quand il y est aimé.

Seulement, comment doit-il être aimé ? Car, hélas ! il faut bien le dire, l'amour, qui ne devrait avoir qu'un sens et n'exprimer, dans notre bouche, qu'un sentiment très pur, très délicat, très ardent, un sentiment noble et élevé qui porte en haut, toujours en haut, ceux qui sont brûlés de ses flammes, l'amour, la langue humaine l'a profané souvent, elle l'a mis là où il n'est pas ; elle lui a fait cette sanglante injure de le confondre avec les instincts les plus bas qui s'agitent au fond de notre nature déchue ; et ainsi abaissé, dégradé, déshonoré, il en est réduit, malgré les fleurs et l'encens que les théâtres et les romans lui prodiguent, à n'être plus que le synonyme de la passion la plus furieuse et la plus mortelle qui soit au monde.

Ce n'est pas cet amour-là que Dieu réclame. Les Anciens ont osé autrefois, en des mystères infâmes, l'introduire dans leurs temples, sous le patronage de dieux et de déesses qui eussent été, s'ils avaient réellement vécu, les derniers des hommes et les dernières des femmes. Mais Dieu, notre Dieu à nous, écoutez sa voix et répétons ensemble comment il veut être aimé.

« Vous aimerez, a-t-il dit, le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces. » — Et si je comprends bien, si mon âme a ressenti pour lui le frisson sacré de l'amour, ce que Dieu demande, c'est d'abord un *amour de préférence*. — Et comment, en effet, pourrait-il se contenter d'un amour qui ne le mettrait pas en dehors et au-dessus de nous-mêmes et de toutes les créatures d'ici-bas ? Qu'est-il donc ? et qu'est l'univers tout entier ? Regardez, cherchez bien, et puis pesez, estimez dans votre esprit ce qui rivaliserait, même de si loin que ce soit, avec un seul rayon de sa gloire infinie !

Dieu s'adressant au peuple juif, par la voix du prophète Isaïe, lui disait : « A qui m'avez-vous comparé ? *Cui comparastis me ?* » (Is., XLVI, 5). Et c'était reprocher à ce peuple ingrat son manque je ne dis pas d'amour, car il ne semble pas que les Juifs aient jamais aimé Dieu, mais de reconnaissance pour tant de services rendus, tant de bienfaits répandus... « A qui m'avez-vous comparé ? »...

M. f., Dieu ne souffre pas, il ne peut pas souffrir de comparaison. A lui la première place, et avant tout le reste, dans les cœurs qu'il a créés !... Il n'y a que cette place-là qui lui convienne, parce que, suivant le mot de S. Augustin, mot que son cœur plutôt que son génie lui a inspiré, Dieu c'est « la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. » Quand tout pâlit, quand tout se fane, quand tout se ride, quand tout passe et s'abîme dans la poussière et le néant des choses finies, Lui, c'est la lumière sans ombre, c'est la gloire sans déclin, c'est la jeunesse éternelle !...

Ce que Dieu demande ensuite, m. f., c'est un *amour de complaisance*.

Vous rappelez-vous ce que Dieu dit, un jour, de Jésus-Christ ? — « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, *in quo mihi bene complacui.* » (Mt., III, 17). Dieu regardait ce cher Fils venu sur la terre pour opérer le salut du monde, et il apercevait en lui, comme parle S. Paul, la splendeur même de sa propre gloire, *splendor gloriæ et figura substantiæ ejus*. (Hébr., I, 3).

Ah ! quel amour que cet amour de complaisance ! Est-ce que vous ne devinez pas ce qu'il a de force et d'élan vers Dieu ?... Vous avez vu passer devant vous, dans un mirage étincelant, tout ce qu'il y a de plus beau, de plus séduisant ici-bas, et loin d'y attacher votre cœur, vous avez détourné la tête, et vous avez dit en vous-même : « Tout cela ne m'est rien ! » Et puis d'un bond, vous vous êtes élevé jusqu'à Dieu, et vous avez chanté à sa gloire le cantique enthousiaste de S. François d'Assise : « O mon Dieu, vous êtes mon tout ! *Deus meus est omnia !* » Et c'est vrai, c'est en Dieu que votre cœur se repose, dans un amour qui est pour vous la joie suprême, et pour lui le suprême honneur...

Ce que Dieu demande enfin, m. f., c'est un *amour souverain*. Ah ! je sais que c'est là le grand écueil pour le pauvre cœur humain. Comment ? Dieu avant tous les nôtres, avant un père, une mère, un mari, une épouse, un enfant ?...

Eh bien ! oui ! Est-ce que Jésus-Christ n'a pas dit : « Celui qui aime son père, sa mère, son fils, sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi » ? (Mt., X, 37). Et c'est là, dans cet amour souverain, qu'est le triomphe de Dieu.

Ecoutez ce qu'a écrit un grand chrétien qui mourut à 48 ans et qui, par son rare talent aussi bien dans la politique que dans les lettres, était promis à toutes les gloires [1] :

« Vous philosophes, disait-il, vous ne pouvez comprendre combien nous aimons Dieu, et ce qu'il est pour nous. Il y a entre lui et nous une alliance que l'Ecriture a raison de comparer au mariage. Il est pour l'âme un époux... Après cela, passez, passez, visions charmantes des poètes, ombres adorées, divinités inspiratrices, muses des arts, beautés charmeuses de la vie, passez !... Passez vous-mêmes encore, saintes affections, épouses chéries, enfants aimés, souvenir d'une mère, délices de l'esprit, trésors du cœur. Ni poésie, ni passion, ni charme n'égaleront jamais le réel et tendre amour que nous avons pour Dieu... »

Et ce ne sont point là de vaines paroles. Est-ce que les martyrs n'ont pas aimé Dieu plus que leur propre vie ? Et si Louvois a pu dire à Louis XIV que les Suisses à son service dans son armée, avaient répandu assez de sang pour en faire un fleuve, les martyrs n'en ont-ils pas versé assez pour en faire un océan ?

Interrogez l'histoire, et elle vous apprendra comment les grandes âmes de tous les temps ont aimé Dieu... Qu'est-ce que disait donc Polyeucte à Pauline, son épouse ?

...Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même.

Qu'est-ce qu'a donc fait, un jour, sainte Jeanne de Chantal ? Elle était veuve, mais elle avait des enfants qui lui étaient tendrement chers. Eh bien ! au moment de quitter sa maison pour le cloître, elle vit ses enfants couchés, étendus sur le seuil, au travers de la porte, pour essayer de l'attendrir et faire fléchir sa résolution d'être tout à Dieu, et elle passa, et elle franchit cet obstacle, sans doute fragile en lui-même, mais si grand et presque invincible pour le cœur d'une mère...

Et de nos jours, croyez-le bien, l'amour que nous devons avoir pour Dieu n'a pas changé. Que le monde s'insurge, se révolte, qu'il traite de folie les chrétiens, les chrétiennes qui font à leur foi tous les sacrifices qu'elle demande, je le comprends : le monde d'à présent ne cherche et ne veut que des émotions et des jouissances sensuelles jusqu'à la satiété, jusqu'à en mourir. Et alors, comment pourrait-il, je ne dis pas goûter, mais même avoir l'idée d'un amour qui s'enferme dans les régions du cœur et qui s'y consume en des flammes sacrées ?... Mais quoi que pense et que dise le monde,

[1] Augustin Cochin, *Les espérances chrétiennes* (Paris, Plon, 1853).

la voix de Dieu retentit toujours parmi nous, avec le même éclat : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces. »

II

Il faut donc, m. f., que Dieu règne sur notre cœur ; je viens de vous dire *comment*. J'en arrive maintenant à la seconde question que je me suis posée, et nous allons voir ensemble si vous aimez Dieu et de quel amour. Car il y a de l'amour divin dans notre âme, des marques auxquelles il est impossible de se tromper.

La première marque c'est *la douleur*. — Comment ! me dites-vous, la douleur ? quand c'est le propre de l'amour de donner, de répandre la joie ! — Eh oui ! Mais ne savez-vous pas qu'il y a des larmes qui sont du bonheur ?... N'avez-vous pas offensé Dieu, dans votre vie ? Et si vous l'avez offensé, par toutes les iniquités dont nous sommes capables, si un jour ou l'autre, le défiant dans son autorité et sa sainteté infinies, vous l'avez obligé à sortir de votre âme dévastée par le péché et souillée des misérables fanges d'ici-bas, que vous reste-t-il à faire ? Mais l'exemple de Madeleine est dans l'Evangile ! Qu'est-ce donc qui la mène à ce festin de Simon le lépreux ? Vous le savez bien : c'est l'amour, un amour douloureux, un amour qui la jette aux pieds de Jésus et qui lui arrache des larmes de repentir... Vous aimez Dieu : avez-vous pleuré vos fautes ? Les avez-vous lavées, effacées dans des larmes amères, ces larmes que S. Augustin a si bien appelées le sang du cœur ?

Et puis, en dehors de vos offenses personnelles, il y en a d'autres : il y en a autour de vous, dans votre famille, dans vos relations, il y en a dans le pays que vous habitez et par toute la terre entière... Eh bien ! à cette pensée, que ressentez-vous ? Y a-t-il quelque chose qui frémit en votre âme ? Peut-être vous indignez-vous qu'il y ait, dans le monde, tant d'hostilité contre Dieu et qu'il soit si outragé ? De grâce, laissez à Dieu l'indignation et la vengeance. Il saura bien punir et châtier les violateurs de sa loi. Mais vous, si vous l'aimez, est-ce que votre cœur gémit, sanglote ? est-ce qu'il pleure comme celui de l'angélique François d'Assise qui s'en allait à travers les campagnes de l'Ombrie, arrêtait les passants et répétait sans cesse : « L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé ! » Est-ce que devant les saints autels, abîmés dans la douleur, vous prenez devant Dieu le ton et la voix d'une victime, pour lui offrir, en réparation des péchés des hommes, vos prières, vos communions, vos sacrifices ?...

Une autre marque de l'amour pour Dieu, c'est *le zèle*. Dieu est oublié et souvent plus méconnu, dans ce monde qu'il a fait pourtant, que la plus humble de ses créatures. Le P. Lacordaire, à Notre-Dame de Paris, dans une de ses conférences, s'adressant à son immense auditoire, lui demandait : « Est-ce que Dieu est présent à votre esprit ? L'aimez-vous ? Tout près de vous, une fleur vous regarde, et vous lui rendez son regard, vous la rapprochez de vous, et tout inanimée qu'elle est, et impropre à l'amour, vous lui faites de vous à elle, et d'elle à vous, je ne sais quel commerce où le cœur n'est pas étranger... Mais Dieu !... Ah ! Dieu, moins que le vent, moins que l'air, moins que la lumière, moins que la petite fleur, vous n'y pensez pas ! »

Et si ce n'était que cela ! Mais que de blasphèmes, que d'horribles attentats dirigés contre Dieu, — je vous le dirai bientôt, — pour renverser son trône, et anéantir, si possible, son règne éternel ! *Nolumus hunc regnare super nos.*

Eh bien ! m. f., vous du moins, est-ce que vous pensez à Dieu, non pas seulement pour l'importuner de vos demandes trop égoïstes, et tâcher d'avoir de son inépuisable bonté tout ce qui peut rendre votre vie heureuse, mais pour exalter son nom, et vouloir que les eaux et la terre soient remplis de sa gloire ? Est-ce que, avec S. Ignace, vous vous écriez souvent, au milieu de vos occupations de chaque jour : « O mon Dieu, tout pour votre plus grande gloire ! *Ad majorem Dei gloriam !* »

Et en présence des efforts de l'impiété, est-ce que votre cœur, si je puis ainsi dire, se multiplie en toutes sortes d'œuvres, en toutes sortes d'industries, où vous payez de votre temps, de votre fortune et de votre personne pour que Dieu soit partout mieux connu, mieux adoré et mieux servi ?...

Enfin, m. f., car je suis obligé de me borner dans un aussi vaste sujet, une dernière marque de l'amour pour Dieu, c'est *le don de soi* à Dieu.

Est-ce que Dieu ne nous a pas faits pour lui, pour que nous tendions à lui ? Et n'est-ce pas notre suprême honneur qu'il nous juge dignes d'une union à laquelle nous n'aurions jamais osé prétendre ? — Mais, m. f., sur quelles ailes assez rapides pouvons-nous nous élever jusqu'à Dieu ? Sachez-le bien : il n'y a que les ailes du saint amour qui soient capables de nous porter si haut et de réaliser ce prodige d'un Dieu uni à sa créature, d'un Dieu lui disant : « Donne-moi ton cœur, » et celle-ci lui répondant : « Seigneur, le voici, il vous appartient, et c'est pour toujours. »

Eh bien ! est-ce que votre cœur est fixé en Dieu ? Est-ce que, libre comme l'aigle qui habite les sommets, il a sa patrie au ciel ? Est-ce que, avant de vous donner à vos affaires, à votre famille, à tout ce qui est de votre rang, de votre condition, est-ce que votre premier souci est de plaire à Dieu ? Et cela parce qu'il vous aime et que vous l'aimez, et que vous voulez qu'entre lui et vous se resserrent chaque jour davantage les liens sacrés de l'amour ?

Est-ce que, comme l'épouse des Cantiques, est-ce que vous cherchez Dieu pour vous attacher à lui, et ne plus le quitter jamais ? *Tenui eum, nec dimittam.* Est-ce que vous l'apercevez dans l'Eglise, pour la mieux honorer ; dans les pauvres, pour les mieux secourir ; dans les petits enfants, pour les mieux élever ; dans votre prochain, dans vos

frères, pour vous mieux efforcer de les convertir et de les sauver ? Et portant les yeux jusqu'au ciel, est-ce qu'à certaines heures vous cherchez, vous suivez du regard le chemin, la route qui vous y mènera ? Est-ce que vous vous réjouissez d'aller, un jour, près de Dieu, pour l'aimer davantage encore ? On entendit sainte Thérèse, à son lit de mort, murmurer de ses lèvres expirantes : « O Jésus, ô mon Dieu, il est bien temps de nous voir ! » Est-ce que c'est là aussi le soupir de votre âme ?

Répondez, m. f., répondez en vous-mêmes à toutes ces questions pressantes, et n'oubliez pas que le don de soi à Dieu, pour le temps et pour l'éternité, à travers les ombres de cette vie et dans les radieuses splendeurs du ciel, c'est le dernier mot du triomphe de Dieu sur nous et de son règne sur notre cœur.

* * *

Je ne sais si ma parole a pénétré en vous jusqu'à ces dernières fibres de votre être qui, comme le chantait le saint roi David, font tressaillir de joie et en quelque sorte d'orgueil, le cœur et la chair de l'homme dans le Dieu vivant : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Ah ! s'il en était ainsi, si seulement j'avais pu amener sur vos lèvres émues l'aveu de votre amour pour Dieu, et si, en m'écoutant, vous avez murmuré en vous-mêmes ces deux mots qui résument la religion tout entière : « Je vous aime, ô mon Dieu ! » j'estimerais que j'ai atteint le but que je me proposais au début de ce discours.

Et pourquoi ne feriez-vous pas à Dieu l'hommage de votre amour ? N'est-ce pas là le secret du bonheur et la meilleure manière de sauver votre âme ?

Mgr de Quélen, chassé de son palais par la révolution de 1830, avait été se réfugier chez les Dames du Sacré-Cœur, et c'est là qu'il mourut, brisé de fatigue et de douleur. Mais avant de s'éteindre, il dit à ceux qui l'assistaient : « Je meurs en paix. Je vais être jugé par Celui qui m'a aimé et que j'ai beaucoup aimé. » — Vous l'entendez bien, m. f. ? Eh bien ! aimez Dieu assez pendant votre vie pour qu'à votre dernière heure, sur le point de paraître devant lui, vous puissiez dire aussi : « Je meurs en paix ; je vais être jugé par Celui que j'ai aimé et qui m'a beaucoup aimé ! » Ainsi soit-il.

EXERCICES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

III

SUR LA CHARITÉ

La charité est la reine des vertus. La foi et l'espérance nous aident, nous consolent, nous fortifient, elles embellissent la vie, mais elles finissent avec elle ; elles expirent sur le seuil de l'éternité. La charité commence seulement alors à prendre son céleste élan. Elle ne meurt pas, elle vit à jamais avec Dieu qui est amour, *caritas numquam excidit.*

Mais elle est aussi le charme souverain de cette vie, car elle nous accompagne, elle agit, elle se dévoue ; elle ne se contente pas de paroles, elle nous apporte ses actes généreux ; elle ne se borne pas à nous montrer le but, elle nous met sur le chemin.

Jésus, dans sa Passion, nous enseigne par ses exemples sublimes : il pratique la charité parfaite. C'est la charité qui l'a envoyé dans ce monde, que Dieu a aimé au point de lui donner son Fils unique ; c'est la charité qui l'a poussé à nous aimer « jusqu'à la fin, » jusqu'à l'extrémité de l'amour, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort. « Personne n'a une plus grande charité que celui qui donne sa vie pour ses amis. *Majorem caritatem nemo habet...* »

Ire Station : *Jésus est condamné à mort*

Jésus a subi la trahison de Judas, les jugements d'Anne et de Caïphe, le triple reniement de Pierre. Quelles épreuves pour sa charité !... Mais quand il comparaît devant Pilate, l'épreuve devient plus cruelle encore, plus humiliante surtout, car c'est au prétoire.

Pour n'envisager que ce seul point, c'est dans la cour du prétoire, devant tout le peuple, qu'il est mis en parallèle avec Barabbas. Le Fils de Dieu, l'amour fait homme, l'amour qui a rempli la Judée et la Galilée de ses bienfaits, est mis sur un plateau de la balance, et Barabbas, le voleur, le meurtrier, sur l'autre ! Et ce marchandage, en quelque sorte, cette mise en demeure adressée par Pilate au peuple : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus qu'on appelle le Christ ? » (Mt., xxvii, 17).

Puis Jésus flagellé, après la proclamation de son innocence, Jésus couronné d'épines et vêtu d'un habit de dérision, avec un roseau comme sceptre ! Enfin Jésus condamné à mort par un juge qui s'en lave les mains !

Quelle succession d'épreuves pour votre amour, ô Jésus ! Et cependant vous ne vous plaignez pas, vous ne regrettez pas d'être venu dans ce monde, malgré ces avanies et ces traitements barbares. Vous ne maudissez point la lâcheté de Pilate, vous n'appelez pas vos légions d'anges pour vous venger de ce peuple ingrat que d'un geste vous pourriez anéantir. Vous nous apprenez ainsi que la charité est avant tout patiente. *Caritas patiens est.*

IIe Station : *Jésus est chargé de sa croix*

Jésus l'aime, cette lourde croix de bois, sur laquelle pèsent toutes les iniquités des hommes. C'est par l'arbre de la science du bien et du mal que l'homme a été perdu ; c'est par cet arbre sanglant, coupé aux environs de Jérusalem, qu'il sera sauvé.

Comprendrons-nous maintenant que seule la science du bien est une vraie science ; que la con-

naissance, la pratique du mal déshonore l'intelligence et la volonté de l'homme ; et que la faute est si grande que pour l'expier il a fallu l'intervention, les souffrances, le sang d'un Dieu ?

Ce que nous comprendrons sûrement désormais, c'est que la charité se manifeste par le sacrifice, les actes généreux, par le cœur qui se donne, par la main qui soulage et guérit, en un mot par l'amour de la croix.

Aussi l'humanité tournera toujours ses regards vers la croix de Jésus ; elle s'inspirera des sentiments divins de son cœur. Les uns seront brisés par les coups de la vie ; les autres, témoins de leur détresse, les relèveront avec bonté. Les premiers seront fortifiés par la pensée de Jésus portant avec courage sa dure croix ; les autres, encouragés à les secourir, parce que la croix qu'ils adorent a déposé dans leur âme les germes de l'impérieuse charité.

O Jésus, donnez-nous pour nous-mêmes l'amour de nos croix pour les savoir porter, et pour les autres la compassion qui les relève, avec la bonté ! *Caritas benigna est.*

IIIe Station : *Jésus tombe pour la première fois*

La vue lointaine du sacrifice nous séduit et nous attire. C'est si beau de se dévouer pour les autres, de leur consacrer sa jeunesse, ses efforts constants, toute sa vie !... Jésus lui-même dut éprouver cet attrait ; c'est pourquoi il marche d'abord avec vigueur dans la carrière de sa souffrance, vers le Calvaire, sans presque songer à sa croix. Mais à chaque pas le poids s'en fait sentir, moins lourd d'abord, puis écrasant et insupportable. Alors, à bout de forces, Jésus tombe durement sur les pierres du chemin.

Sa chute lui vient aussi de la pensée des ingratitudes qui ont marqué son passage sur la terre et qui continueront jusqu'à la fin des siècles. N'est-ce pas aussi cette pensée qui nous arrête souvent, découragés, dans notre mission de charité ? Quoi ! faire du bien, sans même l'espoir de la reconnaissance ! se dévouer à des personnes qui vous feront ensuite du mal, qui vous jalouseront, vous calomnieront, qui vous en voudront parce que le bienfait pèse toujours !

Oui, il faut continuer ses œuvres de charité, car Jésus le veut ainsi, agit ainsi, se relève ainsi de sa première défaillance et ne tient pas rigueur aux ingrats. *Caritas non æmulatur.*

IVe Station : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

A peine Jésus s'est-il relevé qu'il aperçoit sa sainte Mère. Marie veut le voir, lui parler, l'encourager, lui dire, parmi les malédictions d'une foule insensée : « Je suis là, moi, votre Mère, et quand même je serais seule à vous aimer, vous aurez toujours tout mon amour ! » Elle lui apparaît comme la figure idéale de la Charité, qui est à la recherche de toutes les misères, et qui se montre d'autant plus compatissante qu'on est plus abandonné.

Or, le grand abandonné ici, c'est son Fils. Les apôtres se sont enfuis, les nombreux amis du passé se sont éloignés. Personne ne se présente pour aider Jésus, personne ne le connaît. Il en est ainsi de tous ceux que frappe le malheur, ils sont délaissés par ceux qui la veille leur serraient la main avec effusion, et qui aujourd'hui détournent la tête.

Voilà donc Marie en face de son divin Fils ! Que de choses elle voulait lui dire ! Quels trésors de consolation et de charité renfermait son cœur ! Mais elle a sans doute trop présumé de ses forces. La douleur la rend muette, elle ne peut supporter un spectacle aussi cruel. Si ses lèvres toutefois ne peuvent prononcer aucune parole, son cœur, ses yeux, ses gestes disent tout ; et quand elle s'évanouit, sa défaillance est encore la suprême expression de son amour, puisque c'est l'amour qui produit en elle cette souveraine douleur. Toutefois, elle ne maudit pas, elle ne récrimine pas, elle n'excède pas, elle demeure sublime dans sa simplicité. *Caritas non agit perperam.*

Ve Station : *Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix*

Quand Simon de Cyrène vit Jésus, qu'il ne connaissait pas, ployé sous sa croix, maltraité, injurié par la populace, il sentit naître en lui un sentiment de compassion qui était une grâce de Dieu. Il n'y résista point, et ce fut là son grand mérite, car il y a toujours du mérite à tendre la main à ceux que la défaveur atteint, que le malheur écrase.

Cet homme compatit à celui qu'il voit tant souffrir. Il se défend un peu d'abord de prendre cette croix qui est si pesante ; mais quand on la lui a mise sur les épaules, il est heureux de son acte d'acquiescement.

La charité appelle la charité, la vue des misères humaines nous ouvre le cœur. C'est pourquoi il faut nous y intéresser, pour développer en nous la vertu de charité. Ce bon mouvement, qui nous porte vers ceux qui souffrent, est une grâce de Dieu. Ordinairement nous éprouvons un second mouvement qui nous éloigne ; ne cédons jamais à cette répulsion native. Dieu nous récompensera comme il récompensa plus tard Simon, qui devint le chef d'une famille très chrétienne. Et son acte de charité accompli, il s'en va content. Il a vu Jésus, il le connaît maintenant, mais il ne se prévaut point, il ne se vante pas de l'avoir secouru. *Caritas non inflatur.*

VIe Station : *Sainte Véronique essuie la face de Jésus*

Simon de Cyrène nous enseigne comment on fait l'apprentissage de la charité : il faut se rapprocher des malheureux et non s'éloigner d'eux. En face du malheur il faut laisser son cœur répondre à la grâce, ce cœur dans lequel Dieu, quand il le créa, mit premièrement la bonté.

En sainte Véronique nous voyons une profes-

sionnelle de la charité. Simon avait eu un mouvement de répulsion ; elle au contraire ira d'elle-même à Jésus pour lui essuyer sa face adorable, toute souillée de sang et de boue. Elle a tellement l'habitude de la charité qu'elle ne délibère pas, elle ne se demande pas si elle ne court point quelque danger, si elle ne s'expose point aux injures, aux paroles de mépris, aux outrages et aux coups. Elle va droit à Jésus avec la simplicité et l'ardeur spontanée qui caractérisent la charité.

En cela elle n'a point le désir de paraître, elle n'ambitionne pas l'estime publique, elle n'espère aucune récompense, *caritas non est ambitiosa*, et Jésus lui accorde aussitôt une de ses faveurs les plus signalées.

O Jésus, gravez votre image dans notre âme, afin que nous la regardions sans cesse et qu'elle nous anime à faire des actions de charité pour l'amour de vous !

VIIe Station : *Jésus tombe pour la deuxième fois*

On dit volontiers qu'il faut rester chez soi. La formule est séduisante, parce qu'elle supprime l'effort, et qu'au fond c'est l'égoïsme qui l'a conçue.

Il faut rester chez soi plutôt que d'aller en des compagnies où l'on perd son temps, où l'on blesse la charité. Rien n'est plus vrai. Et le malheur veut que nous aimions à nous rendre chez les autres surtout parce qu'on peut y donner carrière à ses propos malveillants, à ses conversations malsaines et à ses médisances. Si vous vous réunissez pour mépriser le prochain et pour vous pervertir ensemble, il est certain que là s'applique impérieusement la formule du rester chez soi.

Mais la charité nous oblige souvent non moins impérieusement à sortir de chez nous. La charité ne cherche pas son intérêt, ni son plaisir : *non quærit quæ sua sunt ;* elle cherche au contraire à écarter ce qui est nuisible au prochain et à lui procurer ce qui lui est utile. Elle cherche à soulager son dénuement, sa faim, ses maladies, à lui rendre le courage et à sauver son âme.

Cette doctrine n'est pas comprise de tous, surtout elle n'est pas appliquée ; c'est pourquoi tant d'âmes sont tombées dans la stérilité et le malaise. Devant Dieu elles sont inutiles ; par leur inertie elles préparent les catastrophes sociales, et s'éloignent du salut.

VIIIe Station : *Jésus parle aux filles de Jérusalem*

Pourquoi Jésus parle-t-il avec tant d'énergie à ces femmes qui le suivent et qui le plaignent ? C'est pour les avertir et les éclairer.

Elles avaient sans doute, comme beaucoup de mères, aimé leur enfant d'une manière exagérée ; peut-être plusieurs les avaient-elles placés dans leur cœur avant Dieu lui-même, car il n'est pas rare que des mères aveugles aiment leurs enfants jusqu'à l'idolâtrie. Ceux-ci en effet sont les idoles de la maison, tout le monde se prosterne devant eux et obéit à leurs caprices. On comprend alors que le Sauveur ait dit à ces femmes dont la tendresse était coupable : « Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous, pleurez sur vos enfants ! »

Des enfants gâtés par leurs parents font plus tard leur désespoir, les rendent malheureux, et ils ne sauront pas eux-mêmes se conduire dans la vie. Gardons dans nos familles ces habitudes d'autorité qui empêchent les mères d'être faibles. Il faut pleurer sur un enfant qu'on n'a pas su plier à l'obéissance.

Les paroles du Sauveur revêtent des couleurs terribles, parce qu'elles sont inspirées par la pensée du siège de Jérusalem, mais elles s'appliquent aux mères de tous les temps. Elles sont dictées par la charité qui expose la vérité par devoir, mais sans colère. *Caritas non irritatur.*

IXe Station : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Un jour Jésus a dit à ses disciples : « Je suis venu mettre le feu sur la terre, et quelle est ma volonté, sinon qu'il l'embrase ? » (Luc, XII, 49). Il parlait du feu de la charité. Il est venu parmi nous pour nous parler de l'amour de Dieu, toute sa vie n'a été qu'une continuité d'actes d'amour. Il aime le Père, et il le lui prouve par son obéissance ; il aime les hommes pour l'amour de son Père, et il le leur montre par ses bienfaits, par ses miracles. Mais ses miracles ont pour but de faire accepter sa doctrine de charité.

Si tous les hommes l'acceptaient, l'appliquaient, s'aimaient entre eux, la terre serait un paradis. On n'y verrait que des frères attentifs à s'entr'aider, à s'avertir, à se consoler dans leurs peines, à s'exciter à une plus grande vertu, à une piété plus fervente, à un dévouement plus parfait pour gagner le ciel. La charité ne pense pas le mal, *non cogitat malum.*

Est-ce ainsi que nous agissons les uns envers les autres ?... Jésus voit que son exemple ne sera pas suivi ; que les hommes, même ceux qui paraissent les meilleurs, se plaisent à se déchirer ; que, la charité étant exclue des cœurs, la terre sera parfois convertie en enfer. Et c'est là sûrement la grande peine qui le fait défaillir, lui qui a dit : « Je vous donne ce commandement : que vous vous aimiez les uns les autres. »

Xe Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

C'est son amour qui l'a conduit là, au sommet du Calvaire, afin qu'il détruise le péché dans ce monde. Le péché il le hait, parce que c'est la négation de Dieu. *Non congaudet iniquitati.* Mais au contraire, comme il se réjouit de penser que la vérité sera connue, qu'il l'a prêchée, que son enseignement sera recueilli et transmis à l'univers, que les hommes adoreront désormais « le Père et celui qu'il a envoyé Jésus-Christ, » qu'ils vivront de la vérité, que c'en est fait des idoles où s'incarne Satan, comme des idoles de nos passions ! *Congaudet autem veritati.*

C'est pourquoi il se laisse dépouiller de ses vêtements sans murmure : ce sacrifice est un nouveau témoignage de son amour obéissant, un acte pénible qu'il offre à Dieu pour le triomphe de la vérité et de la charité.

Ces vêtements, nous savons qu'il les aimait et qu'il éprouve à s'en dépouiller une légitime confusion, mais il a dit : « Celui qui veut venir après moi doit se renoncer lui-même. » (Luc, IX, 23). Il nous donne l'exemple, pour confirmer sa parole.

Comment oserions-nous refuser désormais un léger sacrifice d'amour-propre, de vanité, de luxe, d'animosités, de plaisir, à Jésus-Christ qui a tout sacrifié pour nous ?

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix*

Nous sommes toujours étonnés que Jésus-Christ ait voulu tant souffrir pour les hommes ; et nous nous disons : « C'était déjà un inestimable bienfait que le Fils de Dieu ait consenti à venir au monde, à se faire petit enfant pour nous. N'eût-il pas suffi qu'il se montrât ainsi à la terre avec les grâces de l'enfance qui est partout bien venue, sans persister de plus à mourir sur un gibet ? N'aurions-nous pas été rachetés par sa seule naissance à Bethléem ? »

Nous aurions été certainement rachetés, puisque le moindre de ses actes possède une valeur et un mérite infinis. Mais Dieu n'agit point suivant nos idées bornées ; il fait tout grandement, magnifiquement, suivant sa nature. Jésus a voulu souffrir pour nous des souffrances inénarrables, afin que nul homme ne puisse dire : « J'ai souffert plus que lui ! » et afin de nous apprendre le prix de la souffrance. Elle ne diminue pas l'homme, elle le grandit et le relève à la taille divine.

Aussi est-ce avec bonheur, en se donnant tout entier, qu'il s'étend lui-même sur la croix, offrant ses membres aux clous et au marteau des bourreaux. Il voit les hommes qui souffriront, et il veut leur donner l'exemple. Il réalise ainsi la perfection de la charité qui souffre tout sans se plaindre, *omnia suffert*.

XIIe Station : *Jésus meurt sur la croix*

La nuit s'est faite sur la ville déicide qu'effraient les éclairs et les tremblements de terre. Jésus subit lentement son agonie, l'agonie de l'âme surtout.

Là, sur le Calvaire, il donne aux hommes le plus grand témoignage de l'amour : il donne sa vie pour eux, pour tous, car ils sont tous ses « amis. » Mais quel fruit retire-t-il de tant de sacrifices ? Il y a sans doute au pied de la croix des âmes qui l'aiment ardemment : sa mère, les saintes femmes, S. Jean. Mais les autres ? Le centurion est touché dans son âme ; mais il n'a pas encore fait son sublime acte de foi. Jésus écoute. Personne ne verse une goutte d'amour dans son cœur qui en a tant besoin. Voici pourtant une voix suppliante qui lui dit : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume ! » C'est le bon larron qui le prie, après avoir vainement tenté de convertir son compagnon scélérat.

Jésus est doucement ému de cette parole et il répond au malfaiteur repenti : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis ! » Quelle consolation pour les pécheurs de se dire qu'il suffit de revenir sincèrement à Dieu pour être pardonné, même si l'on est souillé des plus grands péchés ! Si le péché est grand, la souffrance de Jésus a été plus grande, et sa miséricorde est infinie. Cet élan du bon larron réconforte le Sauveur. Il voit les pécheurs qui accourent au pied de sa croix et qui l'implorent, il croit tout de la bonne volonté humaine. *Caritas omnia credit.*

XIIIe Station : *Jésus est remis à sa sainte Mère*

O Marie ! l'Eglise vous appelle la Mère de la sainte espérance, *Mater sanctæ spei ;* mais vous nous apparaissez ici mieux encore la Mère de la belle et sainte charité, *Mater pulchræ dilectionis*. Car les hommes vous ont ravi l'objet de votre unique amour, celui qui remplissait votre cœur, la vie de votre vie, et non seulement vous ne les méprisez pas, mais vous les aimez, vous venez de les adopter pour vos enfants.

Elle tient son Fils dans ses bras, elle voudrait rappeler dans ce corps divin la vie qui l'a quitté, mais il est mort ! Ses ennemis sont parvenus au terme de leur affreux dessein, ils l'ont tué, et il ne reste à sa mère que la consolation de le voir encore quelques instants avant qu'on le dépose dans le tombeau.

Précieux moments que ceux où nous voyons nos proches, nos amis, sur leur lit funèbre, avant qu'on les descende dans la tombe. Nous les regardons avec douleur, avec amour ; il nous en coûte de nous séparer d'eux. Rappelons-nous alors les souffrances de Marie contemplant son Fils meurtri, couvert de plaies encore saignantes, dans l'état navrant où ses bourreaux l'ont mis. A coup sûr, notre peine ne saurait se comparer à la sienne. Compatissons aux douleurs de celle que la piété des siècles chrétiens a appelée Notre-Dame de Pitié, et elle compatira aussi à nos douleurs.

XIVe Station : *Jésus est mis au tombeau*

Ils sont peu nombreux ceux qui rendent les derniers devoirs à Jésus, mais combien dévoués, aimants, fidèles ! Ils sont les témoins du plus grand acte d'amour que les siècles éternels eux-mêmes puissent contempler. Ceux qui étaient déjà remplis de charité se sentent meilleurs et plus ardents pour la défense du Christ. Ceux qui étaient tièdes sont devenus résolument généreux : Nicodème ne craint plus rien ni personne ; Joseph d'Arimathie est allé trouver Pilate avec une hardiesse, une audace qu'il ne se connaissait pas et qui s'est imposée au procurateur stupéfait. Voilà les premiers disciples de la charité, les premiers convertis. Ils porteront dans l'univers le feu que Jésus-Christ a apporté sur la terre et ils embraseront les cœurs.

Jésus est maintenant dans son tombeau... Marie

sait qu'il n'y restera pas. Cependant elle ne communique point ses espérances, parce qu'elle n'en a pas reçu l'ordre. Elle laisse agir Dieu. Le temps de la tristesse n'est pas encore passé. « Le monde se réjouit » sur cette tombe scellée où dort pour jamais, pense-t-il, celui qu'il a crucifié. Mais le Sauveur a dit que cette joie ne sera pas de longue durée, *modicum*. Laissez passer le jour du sabbat, et le surlendemain se vérifiera cette parole de puissance et de charité : « Je vous reverrai et votre cœur se réjouira, et cette joie personne ne vous la ravira. » (Jo., XVI, 22). C'est la joie de l'amour, qu'il n'est au pouvoir de personne de nous enlever.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXI

2e Dimanche de Carême

NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE

Domine, non secundum peccata nostra...
Seigneur, ne nous traitez pas d'après nos péchés.
(Ps. CII, 10).

Mes frères,

Nous avons commencé ces jours de prières que l'Eglise appelle « des jours de grâces et de salut, *dies salutis*, le temps de la visite du Seigneur, *tempus visitationis*, » et qu'elle nous convie à passer fidèlement, généreusement. Le Carême étant une préparation aux fêtes de Pâques pour mériter les faveurs attachées à sa sanctification, il convient surtout de pratiquer une vertu dont le nom seul nous effraie un peu, je veux dire la pénitence.

I

La pénitence n'est pas seulement une condition importante de la vie chrétienne, mais c'est une vertu nécessaire. Encore que Dieu dans sa miséricorde veuille bien détruire en nous la souillure du péché, et que l'absolution reçue avec des dispositions suffisantes de repentir nous affranchisse des peines éternelles qui en sont le châtiment légitime, il ne saurait y avoir de faute sans expiation : nos iniquités doivent être punies, ou par des sacrifices volontaires, ou par des épreuves providentielles. Les droits de la justice exigent qu'il en soit ainsi.

Au surplus, ouvrez l'Evangile : de quoi nous parle-t-il à chacune de ses pages ? De renoncements et de sacrifices. Sous quels emblèmes les travaux de la vie chrétienne y sont-ils représentés ? C'est entre l'esprit et la chair une guerre sans trêve ni merci ; c'est un combat, une abnégation de tous les moments ; c'est une voie étroite et périlleuse où il faut avancer parmi les écueils. « Si vous ne faites pénitence, disait Notre-Seigneur, vous périrez tous. *Si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.* » (Luc, XIII, 5). Or, cette parole, il n'appartient à personne de la supprimer. On peut changer les formes de la pénitence quand des raisons sérieuses le veulent, mais la loi demeure impérieuse ; le jeûne ou l'abstinence sont-ils choses incompatibles avec notre santé ou avec notre labeur, nous devons y suppléer par une prière plus fidèle, par une résignation plus méritoire, par une patience plus courageuse.

Supposé que Jésus-Christ ait trouvé un autre moyen de gagner le ciel, qu'il ait pu s'exprimer ainsi : « Evitez la souffrance, ménagez-vous une vie heureuse et sans tourments, » il se serait empressé de nous le révéler. Mais combien sa doctrine est différente ! « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix : *Si quis vult post me venire, tollat crucem suam ;* qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive : *tollat crucem suam quotidiè.* » Et il disait cela, non pas exclusivement aux âmes éprises de perfection, mais il le disait à tous : *Dicebat ad omnes.* (Luc, IX, 23). Du moins, en nous soumettant au précepte du renoncement, nous n'avons pas à craindre de prendre un chemin où l'on s'égare : car nous marchons à la suite du Maître. Croix du travail, croix de l'épreuve ou croix de la tentation, peu importe ! par leurs saintes et salutaires rigueurs, elles nous donnent à la fois le moyen de répondre à une obligation essentielle et d'imprimer en nous, suivant le mot de S. Paul, « les stigmates du Sauveur. » (Gal., VI, 17).

II

Si nous interrogeons ceux qui ont le mieux interprété la doctrine évangélique, les Pères de l'Eglise et les Docteurs, leurs homélies et leurs discours sont également un concert d'exhortations à la pénitence.

« Un pécheur, dit Tertullien, est un homme né pour la mortification et le sacrifice, *peccator pœnitentiæ natus.* » Donc, puisque nous sommes tous pécheurs, tous nous devons nous confondre au souvenir de tant d'iniquités et nous humilier sous la main d'un Dieu infiniment miséricordieux. Celui qui trouve des taches jusque dans les anges, exige de notre âme coupable des œuvres réparatrices. Nous avons péché : la justice divine demande à être satisfaite par un acte vengeur de repentir ou de pénitence.

Le sentiment de S. Jérôme n'est pas moins décisif. Cet illustre Docteur appelle la pénitence « une seconde planche de salut après le naufrage, *secunda post naufragium tabula.* » Si le baptême a été pour nous la première planche libératrice, la pénitence est la deuxième. Comme le naufragé se sauve à la faveur d'un objet qu'il rencontre, le pécheur trouve une dernière planche de salut dans le sacrifice. Il a pu abuser de sa liberté contre Dieu, le chasser de son cœur et consacrer au mal les dons qu'il avait reçus pour le triomphe du bien : à ce privilège de la révolte le contrepoids de l'expiation est indispensable. Il a pu d'une main sacrilège effacer l'image auguste que Dieu avait daigné tracer en lui : pour en retrouver l'éclat, il est nécessaire qu'il s'applique le douloureux

remède de la pénitence, même après le pardon obtenu.

Entendons plutôt S. Augustin nous dire : « L'âme juste conserve la grâce dans la mesure où elle se soumet à un régime austère. *Tamdiu sustentatur a gratia, quamdiu sustentatur a pœnitentia.* » La pénitence n'est pas seulement un remède, elle est un appui ; elle n'est pas seulement médicinale, elle est préservatrice, elle éloigne la corruption du péché, un peu comme la myrrhe retarde la décomposition des cadavres. Aussi les âmes les plus innocentes, bien que leur conscience ne leur reprochât aucune faute grave, n'ont-elles jamais craint de se condamner volontairement au sacrifice, de châtier un corps qui n'avait plus de révoltes, et d'exercer sur elles-mêmes une sainte cruauté. Pour conserver le trésor de la grâce, surtout à une époque de luxe et de mollesse comme la nôtre, nous devons également nous soumettre, et dans la limite voulue, aux lois réparatrices de l'expiation. Elles s'imposent à notre zèle comme un élément de salut.

* * *

Aimons à répéter souvent cette belle prière : « O mon Dieu, donnez-moi l'esprit de pénitence qui est le caractère distinctif de vos élus ! J'ignore si je suis digne d'amour ou de haine ; mais ce que je sais, c'est que vous ne rejetterez jamais une âme contrite et humiliée. » Le Dieu du Calvaire voit toujours avec complaisance son empreinte sanglante gravée sur le cœur qui l'adore, et il ne faut pas l'oublier, nous n'arriverons au ciel « qu'en acceptant notre croix dans toute sa longueur avec ses nœuds et sa pesanteur. » Ainsi soit-il.

XXII

3e Dimanche de Carême

L'IGNORANCE RELIGIEUSE

Ignorantiam Dei quidam habent.
Il y en a qui ne connaissent pas Dieu. (I Cor., xv, 34).

Mes frères,

S. Paul traversait pour la première fois Athènes, ville riche et savante, mais sensuelle. Ici et là, s'élevaient des autels avec ces simples mots : Au Dieu inconnu. L'Apôtre prit texte de cette inscription pour se concilier l'auditoire auquel il allait s'adresser. « Athéniens, leur dit-il, je vois qu'en tout vous êtes religieux à l'excès. Passant hier dans vos rues et regardant les objets de votre culte, j'ai trouvé un autel sur lequel on lisait : Au Dieu inconnu. Celui que vous honorez sans le connaître, c'est ce Dieu que je viens vous annoncer. » (Act., xvii, 22 et s.). Aujourd'hui, comme alors, l'ignorance religieuse est grande et constitue pour la foi un vrai danger.

I

Nous vivons dans un siècle où l'on veut tout savoir. Quel que soit le sujet d'une conversation, chacun aime à dire son mot, même dans les choses religieuses, et cependant, pour beaucoup, on ne fait pas une médisance en affirmant que, depuis l'examen de leur première communion, ils n'ont pas ouvert un livre capable de les instruire sur les vérités d'ordre surnaturel.

Je suis loin de contester les avantages attachés à l'instruction. Elle entre dans les préoccupations du moment. Les efforts accomplis pour populariser la science sont dignes d'éloges, et un progrès auquel on doit applaudir a été réalisé. Si l'on veut être à même d'occuper une situation, il faut évidemment en connaître les devoirs. On ne comprendrait pas un juge inhabile à appliquer la loi, et avec une science insuffisamment éclairée pour l'appliquer toujours selon les règles de l'équité. Un médecin qui ne chercherait pas à étudier de mieux en mieux la nature, le caractère des maladies, les remèdes les plus efficaces pour soulager et guérir ses clients, manquerait gravement à sa conscience. On ne comprendrait pas davantage un homme public appelé à traiter de hautes questions administratives et osant accepter un mandat sans une préparation sérieuse. Le simple bon sens nous dit cela. Vous-mêmes, vous vous efforcez d'être industriel et commerçant plus habile, homme d'affaires plus expérimenté, cultivateur, ouvrier mieux au courant. Il y va de votre fortune et de votre avenir : rien ne vous coûte pour en assurer le succès.

Mais la religion n'a-t-elle pas aussi son importance ? N'occupe-t-elle pas une place dans la vie ? Si peu que nous en ayons l'intelligence et le souci, on le comprend, son intérêt est de tout premier ordre : car elle nous enseigne la science de nos devoirs, de nos destinées, de notre avenir éternel. Or pour atteindre ce but une condition s'impose nécessairement : celle de posséder de cette même religion une connaissance raisonnée, qui nous mette en mesure de répondre de notre foi et au besoin de la défendre, de dire pourquoi elle est vraie, pourquoi elle est bonne, pourquoi nous y tenons.

II

On estime volontiers comme suffisante l'instruction religieuse reçue sur les bancs du catéchisme. C'est un tort. Cette première formation nous a laissé ignorer maintes vérités qui étaient au-dessus de notre intelligence et de notre âge, et même, parmi les plus familières, beaucoup depuis nous ont échappé, ou il ne nous en reste que des fragments, un souvenir confus. Bref, 90 sur cent, en fait de religion, n'ont qu'un très mince bagage : ils seraient fort en peine de nommer les trois principaux mystères et de réciter les douze articles du Symbole, de donner une réponse précise sur la grâce, sur le péché originel, sur les sacrements. Ces choses que l'on avait apprises pour sa première communion, on dirait qu'on croit nécessaire de les avoir oubliées pour le jour de son mariage.

Il en est de même, d'ailleurs, dans le monde lettré.

On peut être expert en mathématiques, en chimie, posséder ses diplômes, et ignorer les éléments de la foi, ne pas savoir un verset de l'Evangile. Le nombre des savants grandit de jour en jour. Ils parlent, ils écrivent. Journaux et revues nous livrent chaque matin leurs discours et publient les résultats de leurs recherches. Or, chez ces maîtres de la pensée ou de la parole, vous trouverez rarement un homme capable de discuter des choses religieuses avec compétence. Non seulement la jeune clientèle de notre enseignement secondaire et supérieur, mais des savants dont l'érudition fait autorité, sans être de prime abord hostiles à l'Eglise, toutes les fois qu'ils touchent directement ou indirectement à nos doctrines, laissent percer un manque d'instruction absolu, prenant pour un dogme ce qui n'en est pas un, imaginant entre une donnée scientifique et un article du Symbole des contradictions qui n'existent pas, ou confondant la vérité avec la légende.

Il faut bien l'avouer, pour la grande majorité, nous vivons au point de vue religieux dans une ignorance coupable. La science qui révèle à l'homme son rôle, sa valeur, ses devoirs, chez le plus grand nombre est nulle. Nés pour connaître, aimer et servir Dieu, devenus ses enfants par le baptême, nous n'avons aucun souci de notre dignité chrétienne et de nos immortelles espérances. Nous ne prenons même pas la peine de nous en instruire.

III

De là, pour la direction de notre vie, les conséquences les plus graves.

A une époque comme la nôtre où l'impiété multiplie de toutes parts ses attaques, si l'on n'a pas des idées justes et fermes sur la vérité catholique, si l'on se borne à une connaissance superficielle, les convictions mal assises cèdent au premier choc de l'erreur et il suffit d'une objection, si légère soit-elle, pour troubler, pour obscurcir notre foi incertaine. Un journal à un sou aura imprimé que si Dieu existe, il ne s'occupe pas de ce monde ; nous aurons entendu je ne sais quel jeune bavard parler de nos dogmes avec une science de collège et une érudition d'almanach ; il n'en faut pas davantage : ces mensonges de l'impiété nous impressionnent, nous déconcertent. Nombre d'erreurs et de préjugés courent le monde et sont acceptés sans discussion, quand une simple repartie en ferait facilement justice ; mais on n'est pas assez instruit pour la donner. Tout au contraire, notre foi mal éclairée cède aux caprices de l'opinion, et la parole d'un homme sans autorité prévaut en nous sur les décisions de l'Eglise.

Le danger moral qu'engendre l'ignorance est-il moindre? Non. Si réellement on savait que, pour le dimanche en ne pas assistant à la messe, pour l'infraction à la loi du vendredi en usant d'aliments gras, pour une injustice grave ou pour une parole gravement nuisible à la réputation du prochain, si on savait, si on réfléchissait qu'en tout cela on se rend coupable d'une faute grave, on y regarderait de plus près. D'où viennent de notre part ces multiples oublis ? On a perdu dans les dissipations de la vie les premières notions du bien, et, peu à peu, on s'est fait une manière d'agir contraire à la conscience. De cette façon tout marche à la dérive : le devoir, les principes, et jusqu'au caractère de chrétien que l'on ne porte plus avec honneur.

Nous ne pourrons pas dire, le jour où notre âme comparaîtra devant Dieu : « Seigneur, cette obligation, je ne la croyais pas si importante. » Notre culpabilité sera précisément de l'avoir ignorée, quand il nous était facile de nous instruire, et, en nous instruisant, de nous prémunir contre toute faiblesse. Et plaise à Dieu que, sous l'empire d'une foi ignorante, on ne se soit pas fait soi-même l'écho docile du mensonge !

Des païens, n'ayant jamais entendu parler de Dieu, sont jusqu'à un certain point excusables ; mais pour nous, environnés que nous sommes des splendeurs de la religion, et qui avons eu tant de moyens de nous éclairer, aucune excuse ne vaut. Ne l'oublions pas, dire : « Je ne l'ai pas su, » ou bien dire : « Je ne l'ai pas fait, » devant Dieu c'est souvent la même faute.

* * *

Autrefois, on connaissait mieux la religion. Le soir, à la veillée, au lieu de ces lectures dangereuses, frivoles, et de tant de productions insignifiantes, on lisait l'Evangile, la Vie des Saints, l'histoire de l'Eglise. Par là on donnait à ses croyances une base solide. La foi n'avait à craindre ni les pièges de l'erreur, l'erreur fût-elle séduisante, ni les assauts du doute. Imitons nos aïeux. Que nos convictions soient étudiées, réfléchies ; mettons-nous en état de pouvoir en rendre compte à ceux-là mêmes qui ne les partagent pas ; ne craignons pas, pour nous instruire, de lire des ouvrages sérieux sur les choses religieuses. Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

V

LA CONVERSION : SA NATURE

Consummatum est.
C'est fini : tout est consommé. (Jo., XIX, 30).

Mes frères,

C'est l'heure solennelle de la mort du Christ. Sur la croix où son agonie s'achève, Jésus, dans la science infinie des choses qui ne l'a point abandonné, même dans son dernier et si cruel supplice, Jésus jette intérieurement un regard d'ensemble sur sa mission rédemptrice que sa mort va terminer et consacrer. En entrant en ce monde, il s'était promis, selon l'admirable doctrine que nous a exprimée S. Paul dans l'Epître aux Hébreux (Héb.,

x, 7), d'accomplir toute entière et jusqu'au bout la volonté de son Père. A cet instant suprême où son âme très sainte va pour quelque temps se séparer de son corps et abandonner la terre, il goûte la céleste satisfaction de pouvoir se rendre témoignage qu'il a tenu parole. Alors, pour affirmer devant les hommes la divinité et en même temps l'admirable et complet accomplissement de sa mission, il s'écrie de toute la force de sa voix expirante : « *Consummatum est*... Tout est fini : tout est consommé ! »

Je viens, m. f., vous demander, à la fin de cette seconde journée de la retraite qui a dû être décisive, de jeter, dans toute la sincérité de votre âme, devant Dieu qui vous jugera un jour, et, si besoin était, devant ceux ou celles qu'a pu scandaliser jusqu'ici votre vie trop insuffisamment chrétienne, le cri victorieux du Christ : « *Consummatum est*. Tout est fini ! Oui, tout est fini entre moi et le péché. La retraite m'a ouvert les yeux sur la divine mission que m'a confiée mon Père céleste. Et comme, au contraire du Sauveur, je ne l'ai pas, hélas ! suffisamment accomplie jusqu'ici et que j'ai pactisé beaucoup trop avec le péché que Dieu me demandait de détruire en moi, je romps totalement, dès cet instant même, avec ce mal à jamais maudit. Oui, c'est fini désormais et bien fini avec Satan et le péché ! *Consummatum est.* »

En vous parlant hier de la conversion du bon larron, je vous ai dit, m. f., les caractères de la véritable et sincère conversion. Je veux, ce soir, complétant ces données, vous expliquer la *portée, l'étendue* de cette rupture avec ce mal souverain.

Pour qu'une *conversion* ou rupture avec le péché soit réelle et complète, pour que tout soit bien fini vraiment entre nous et le démon, il faut que cette conversion 1° *sépare* complètement l'âme du péché, 2° *répare* les blessures de l'âme faites par le péché, et 3° *prépare* l'avenir de l'âme menacé par le péché.

I. — *Séparation*

« *Quis nos separabit a caritate Christi?* Qui me séparera de la charité, de l'amour du Christ ? » s'écriait S. Paul. (Rom., VIII, 35). Pour lui, comme il l'ajoute, rien n'était capable de le faire. Mais pour nous, m. f., que de choses, hélas ! peuvent nous séparer de Dieu et nous en ont déjà séparés bien des fois ! Toutes ces séparations de notre âme d'avec Dieu se sont appelées des péchés. Il n'y a donc, à proprement parler, qu'une chose qui puisse nous séparer du Christ Jésus, notre Maître bien-aimé : c'est le péché. Donc la conversion doit avoir pour premier but et premier résultat de nous en *séparer* à tout jamais. La conversion peut se définir, en effet : la *rupture totale* et *définitive* avec le péché. Pesons ensemble, m. f., quelques instants, tous les mots de cette définition.

La conversion est d'abord une *rupture* avec le péché. *Rompre* signifie *briser,* et briser quelque chose c'est en dissocier les éléments au point de les empêcher de remplir leur rôle primitif et de rendre cette chose impropre à son usage naturel. Briser un fil télégraphique, c'est interrompre toute communication entre les deux postes qu'il unissait. Briser une statue, c'est la déformer et lui enlever toute sa beauté. Briser un meuble, c'est le rendre inservable. Briser un homme même, au sens moral du mot, c'est lui ôter sa situation et le mettre hors d'état de la remplir ou de vous nuire s'il en était capable. Rompre ou briser avec le péché, m. f., c'est faire tout cela et plus encore. C'est surtout cesser toute communication avec la cause de nos fautes ; c'est couper dans sa racine même le mal qui nous perd. C'est supprimer toutes ces occasions volontaires, ces fréquentations ou lectures dangereuses, cette vanité, ou cette coquetterie, cause de tant de fautes, cette paresse spirituelle ou matérielle dans nos exercices de piété ou nos devoirs d'état, et tant d'autres circonstances encore dont le démon se sert pour pénétrer dans nos âmes. Voilà ce que c'est que la *rupture* vraie et sincère avec le péché.

Mais, de plus, cette rupture doit être *totale, complète.* « *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo et ex tota mente tua.* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de *tout* votre cœur et de *toute* votre âme, » nous dit le Saint-Esprit, et non pas seulement de la moitié ou même de la plus grande partie de votre âme. Par conséquent, lorsque nous voulons vraiment nous convertir, il faut nous donner *tout entiers* à Dieu, sans rien nous réserver de nos complaisances passées pour tel ou tel de nos défauts. Il n'y a pas, aux yeux du Seigneur, ce que le monde ose appeler des « *péchés mignons* ». Un péché, fût-il même simplement véniel, ne peut jamais être *mignon* puisqu'il a fait mourir notre Dieu sur la croix et qu'il outrage la majesté divine. Garder au fond de son âme une affection volontaire à un seul péché *mortel* suffirait à rendre la confession nulle et même sacrilège. Et s'il ne s'agissait que de péchés *véniels,* ce serait une conversion bien relative et bien peu rassurante pour l'avenir que d'accepter, de propos délibéré, au fond de notre âme, un ferment de révolte contre Dieu et un défaut ou une habitude qui, sans être absolument criminels, seraient, à notre connaissance, notoirement injurieux et par suite désagréables à notre Sauveur et à notre Maître bien-aimé, Jésus-Christ.

Enfin la conversion, c'est-à-dire la rupture avec le péché, doit être *définitive,* autant du moins que cela dépend de nous. « Les dons de Dieu sont sans repentance, » a dit Bossuet [1], c'est-à-dire que Dieu ne nous reprend jamais ce qu'il nous a donné. Nous devons, toutes proportions gardées, être bien résolus à agir de même avec lui et, une fois convertis, à ne plus jamais lui reprendre notre cœur que nous lui avons donné au jour de notre repentir ! D'ailleurs, à quoi nous servirait une conversion qui ne serait pas persévérante, c'est-à-dire définitive ? « *Qui perseveraverit usque in finem, hic*

[1] 3e Sermon sur la Conception de la T. S. Vierge.

salvus erit. Celui-là, et celui-là *seul* (comme l'indique le pronom *hic* dans le texte), sera sauvé qui aura persévéré jusqu'au bout, jusqu'à la fin, » a dit Notre-Seigneur lui-même dans l'Evangile (Mt., x, 22). N'oublions pas cette parole décisive et infaillible, m. f., et que notre conversion pendant cette retraite soit non seulement *totale,* mais aussi, autant qu'il dépend de nous et avec l'aide de Dieu, absolument *définitive.*

II. — *Réparation*

La véritable conversion *répare.* — Qui dit *conversion,* dit ou doit dire, par cela même, *réparation.* Et comme le péché, nous disent les auteurs spirituels, est à la fois le mal de *Dieu* et le mal de l'*homme,* il suit de là que cette réparation doit être double et que vous devez réparer 1° le mal fait à *Dieu,* et 2° le mal fait à l'*homme,* soit au prochain, soit à vous-même.

1. Il faut d'abord que la conversion répare le mal fait à Dieu. Par le péché nous avons ravi à Dieu *son honneur* et sa gloire ; nous nous sommes révoltés contre lui par une *désobéissance* qui est un crime sans nom ; nous l'avons enfin *crucifié* en la personne de N.-S. J.-C., qui a dû mourir sur la croix pour expier nos fautes et nous obtenir cette absolution dont nous avons déjà bénéficié si souvent et dont nous allons bénéficier encore. Ce triple attentat contre Dieu que suppose tout péché, il faut de toute nécessité le réparer dans notre conversion.

a) Il faut donc, en premier lieu, que notre conversion rende à Dieu dans notre âme et aux yeux du prochain la *gloire* et l'*honneur* que nous lui avions ravis par le péché. Et cela se fera si désormais nous remplaçons dans notre cœur les idoles auxquelles nous avions voué un culte coupable, par notre seul et unique maître Jésus-Christ. Ces idoles, causes ordinaires de tous les péchés de l'humanité, l'apôtre S. Jean les ramène à trois principales qu'il qualifie ainsi : *concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis et superbia vitæ* (I Jo., II, 16), la concupiscence des yeux, celle de la chair et l'orgueil de la vie, ou, en d'autres termes, l'*orgueil,* la *cupidité* et le *sensualisme.*

Si nous y faisons bien attention, en effet, toutes nos fautes viennent plus ou moins d'un de ces trois principes du mal. Si donc, à la place de l'orgueil, nous remettons dans notre âme, par une sincère conversion, l'humilité ineffable du Christ ; si, à la place de l'amour des honneurs et des richesses, nous élevons au fond de notre cœur un trône à l'Enfant si humble et si pauvre de la crèche ; si enfin nous faisons régner sur les vils appétits de notre nature déchue l'idéale pureté du Dieu trois fois saint, nous aurons remis vraiment l'ordre dans notre conscience et tout sera réparé. Et si, par malheur, nos péchés avaient scandalisé le prochain, notre conversion totale et sincère ne tardera pas à porter ses fruits sur ce point. Les idoles du péché une fois abattues et détruites et le règne de Dieu rétabli complètement en nous, les vertus divines que je viens de vous citer ne tarderont pas à exhaler au dehors leur parfum suave et le prochain, à la vue de notre transformation spirituelle et en respirant désormais la bonne odeur de Jésus-Christ que répandra autour de nous notre âme régénérée, oubliera nos scandales passés et s'écriera, en présence de notre vertu renaissante : « *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Que Dieu est admirable dans la sanctification des âmes ! » Ainsi, m. f., aurez-vous réparé le premier tort fait à Dieu par le péché et qui est la perte de sa gloire extérieure et accidentelle.

b) Mais, en outre, le péché est une *révolte* contre Dieu par la *désobéissance* qu'il suppose chez le chrétien ou la chrétienne qui le commettent. Et vous savez, m. f., par votre conduite à l'égard de vos enfants, de vos serviteurs et de vos semblables, qu'une désobéissance ne se répare que par une soumission contraire. Donc, si vous êtes vraiment convertis, vous allez désormais obéir à Dieu avec une *soumission* que je qualifierai d'aveugle : car lorsqu'il s'agit de la clairvoyance divine, nous ne sommes, nous, que de pauvres aveugles. Les commandements de Dieu, et même, pour beaucoup d'entre vous, car je vous sais capables d'aller jusque-là, les simples conseils divins, trouveront en vos âmes de fidèles observatrices, et votre docilité sera de tous les jours et de tous les instants, Là encore, la réparation sera complète et par conséquent la conversion le sera aussi.

c) Enfin, m. f., le troisième attentat que le péché avait commis contre Dieu et qu'il vous faut de toute nécessité réparer, si vous voulez que votre conversion soit sincère, c'est l'abominable *ingratitude* dont vous vous étiez rendus coupables en ne répondant à l'amour du Christ s'immolant pour vous sur la croix qu'en le crucifiant de nouveau, *rursum crucifigentes,* comme dit S. Paul. (Hébr., VI, 6). Cette ingratitude, m. f., vous la réparerez par l'*amour.* Et sur ce dernier point permettez-moi de ne pas insister davantage, parce que d'abord ce devoir de réparation est par trop évident, et ensuite parce que j'aurai l'occasion de vous en reparler et que ce serait faire injure, j'en suis convaincu, à des âmes aussi bien nées que les vôtres que de les croire capables, une fois converties, comme vous l'êtes maintenant, je l'espère, de rester insensibles à l'amour de leur Dieu et de n'être pas décidées, coûte que coûte, à lui faire oublier le passé par un amour aussi généreux que durable.

2. Mais le péché, m. f., n'est pas seulement l'ennemi de Dieu : c'est aussi l'ennemi de l'homme, puisqu'il lui fait le plus grand mal possible. Il faut donc réparer les ruines qu'il a accumulées en vous et peut-être aussi chez les autres, s'il y a eu scandale, comme cela arrive trop souvent, hélas !

Je n'ai pas, m. f., à vous étaler maintenant les ruines que le péché occasionne à l'âme humaine. Je crois l'avoir fait suffisamment dans mon instruction sur la première parole du Christ : « *Pater,*

dimitte illis! Mon Père, pardonnez-leur ! » Mais ce désastre spirituel que vous a causé le péché, il faut de toute nécessité que la conversion le répare. Pour cela, ne comptez pas seulement sur la grâce de l'absolution. Sans doute le sacrement de Pénitence, si vous le recevez avec toutes les dispositions voulues, effacera en vous la tache du péché, la *coulpe,* comme disent les théologiens. Mais, à moins que vous ayez eu la contrition parfaite, il subsistera toujours en vous quelque reste du désordre moral que vous aurez subi. « *De peccato propitiato noli esse sine metu,* nous dit la Sainte Ecriture. Ne soyez pas sans crainte sur votre péché même lorsqu'il a été remis. » (Eccli., v, 5). Il faudra donc vous efforcer de purifier chaque jour davantage votre âme de la souillure que lui a causée le péché, et cela vous ne le ferez que par les bonnes œuvres et la pénitence. Et comme pénitence, la meilleure de toutes évidemment sera de corriger et d'extirper même jusque dans sa racine la cause du mal, le défaut, l'habitude mauvaise ou l'occasion dangereuse qui vous avait conduit à la chute.

Et si, malheureusement, votre péché n'avait pas nui seulement à vous, mais aussi au prochain, dans ses biens, dans sa réputation ou même simplement par le scandale de vos propres erreurs, la justice et la charité vous font un devoir strict de réparer dans la mesure du possible le tort que vous lui avez causé. Sans réparation, en effet, pas de pardon. *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum.*

III. — *Préparation*

La véritable conversion *prépare* l'avenir et la persévérance. — Je ne vous dirai qu'un mot seulement, en terminant, sur ce troisième devoir de l'âme vraiment convertie. Elle doit s'efforcer de *préparer* l'avenir en assurant, autant qu'il est possible, sa persévérance dans le bien. Pour cela il faut essayer de prévenir toute rechute. Or, puisque la définition du péché est celle-ci : *une désobéissance à la loi de Dieu,* il me semble que le meilleur moyen pour vous de ne plus désobéir à Dieu à l'avenir, c'est-à-dire de ne plus pécher, sera de prendre pour devise cette parole de S. Vincent de Paul : « Faire ce que Dieu veut et vouloir ce que Dieu fait. » Ou en d'autres termes, la préparation de l'avenir, la persévérance, peut se résumer en ces deux formules : 1° Ne refusez rien de ce que Dieu vous *impose ;* 2° Ne refusez rien de ce que Dieu vous *propose.*

D'abord, bien entendu, soyez disposés, dès maintenant, à faire tout ce que Dieu vous *impose* par ses commandements ou par vos devoirs d'état. Car cela n'est que la stricte vertu, puisque ce n'est, après tout, que le strict devoir. « Le devoir, a dit excellemment le P. Lacordaire, est la plus grande idée de ce monde... C'est aussi la plus puissante, car lorsqu'elle s'est emparée d'un homme, elle ne le garde pas seulement dans l'honnêteté, elle l'entraîne jusqu'à l'héroïsme. » Vous ferez donc, m. f., votre devoir à l'avenir mieux que par le passé, et vous le ferez tout entier et sans défaillance ; et pour vous préparer à le faire, vous allez, pendant cette fin de retraite, bien demander à Dieu ce qu'il exige de vous, si vous ne le saviez déjà. C'est le moment ou jamais de vous écrier avec S. Paul, terrassé par la grâce sur le chemin de Damas : « *Domine, quid me vis facere ?* Seigneur, que m'imposez-vous ? Quels sont vos ordres ? Que voulez-vous que je fasse ? »

Ensuite, le devoir essentiel et obligatoire une fois connu et accepté, vous ne marchanderez pas avec Dieu et vous lui demanderez, non seulement ce qu'il vous *impose,* mais même simplement ce qu'il *propose* à votre générosité. Ce sera peut-être, — qui sait ? — pour quelques âmes d'élite le *si vis perfectus esse* de l'Evangile et l'appel à la vie parfaite dans quelque congrégation religieuse. Pour d'autres, dont la destinée est déjà fixée, ce sera une invitation à mettre dans leur conduite l'idéal que leur état de vie peut comporter. Pour tous, m. f., ce sera un appel du Christ semblable à celui qu'il adressait à Pierre après sa conversion : « *Simon Petre, diligis me plus his ?* M'aimes-tu plus que les autres ne m'aiment ? »

Ah ! quelle que soit la proposition que Dieu vous fasse, m. f., qu'il s'agisse de vous engager dans la voie sublime du renoncement total et des conseils évangéliques, ou simplement d'améliorer jusqu'à la perfection dont elle est susceptible votre existence ordinaire, répondez, je vous en conjure, avec toute la ferveur, la générosité et la sincérité dont vous êtes capables, répondez à l'invitation si touchante du Christ par ce simple mais énergique mot du prince des Apôtres : « *Etiam, Domine !* Oui, Seigneur ! » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

III

JÉSUS EST ARRÊTÉ

« Voici que celui qui va me livrer est tout proche. » (Mt., xxvi, 46). Jésus n'a pas prononcé le nom du traître, mais les apôtres ont compris. C'est celui que le Sauveur a désigné pendant la Cène à Jean, qui va paraître et qui vient livrer son bon Maître.

Le malheureux a reçu en effet une cohorte avec une troupe nombreuse, *turba multa,* composée de gardes du temple et de valets du Grand-Prêtre. Ils sont armés d'épées et de bâtons, et pourvus de lanternes. Il est minuit, la lune brille au ciel d'un admirable éclat, — la lune des nuits d'Orient, — elle éclaire la vallée, mais sa lumière ne dissipe pas l'ombre sous les grands arbres ; c'est pourquoi Judas qui a tout prévu s'est muni de lanternes. Il savait que Jésus était à Gethsémani, parce que le Maître y était venu souvent avec ses disciples ;

mais les misérables qui l'accompagnaient ne connaissaient pas celui qu'ils devaient arrêter. Alors il leur avait donné ce signe sacrilège : « Celui que j'embrasserai, c'est lui, saisissez-le, et ne le laissez pas échapper, *ducite caute*. » (Mc., XIV, 44). C'est le crime froidement préparé, et entouré des circonstances les plus odieuses.

Jésus s'avance vers la porte du jardin et il dit à cette tourbe conduite par un scélérat, « l'un des Douze » : — « Qui cherchez-vous? » — Ils répondent : « Jésus de Nazareth ! » — « C'est moi ! » dit-il.

Judas est au milieu d'eux. En entendant ces paroles, ils reculent et tombent par terre. Le Sauveur affirmait ainsi sa toute-puissance. S'il se laissait emmener, c'est que sa volonté leur permettait de s'emparer de lui.

Il les interroge une seconde fois : « Qui cherchez-vous? » Ils redisent : « Jésus de Nazareth ! »

Alors il jette un regard sur ses apôtres, tremblants, déconcertés, et répond : « Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » Ainsi s'accomplissait sa parole : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. »

En ce moment Judas, le fils de perdition, s'approcha et lui dit : « Je vous salue, Maître ! » Et il l'embrassa.

Jésus lui dit avec douleur : « Mon ami, dans quel dessein es-tu venu ? »

Par ce mot : « Mon ami », il essayait encore de toucher cette âme, il tentait le suprême moyen de la convertir ; car il avait aimé et il aimait toujours son apôtre infidèle. Il l'avait choisi, instruit, entouré d'une douce affection, reçu dans son intimité. Cette parole eût touché le cœur d'un tigre ; mais Judas demeure froid, insensible, il s'affermit dans le crime. Alors le Sauveur lui dit :

— Quoi ! Judas, tu livres le Fils de l'homme par un baiser ?

C'est-à-dire : « Quoi ! tu es venu ici pour commettre un tel crime ; et pour le commettre, pour accomplir ton œuvre de haine, tu ne crains pas de te servir du signe sacré de l'amour ! »

Cet endurcissement de l'apôtre nous confond. Peut-on pousser plus loin la scélératesse, le cynisme de l'ingratitude ?... Mais n'y a-t-il pas des fidèles qui ressemblent à Judas quand ils s'approchent de Jésus dans la sainte Communion avec une conscience souillée, un cœur livré aux passions viles, parce qu'ils n'ont pas eu le courage, la loyauté de confesser leurs fautes? Qu'ils craignent aussi l'endurcissement, la privation de la grâce, le sort de Judas !

* * *

La tourbe qui entoure le traître, s'approche aussitôt de Jésus qu'elle a reconnu. Ils se saisissent de sa personne. Les Apôtres de leur côté se précipitent et s'écrient : « Seigneur, si nous frappions de l'épée ? » Et Pierre, sans attendre la réponse, tire son glaive, s'élance dans la mêlée, et frappe un serviteur du Grand-Prêtre, Malchus, à qui il tranche l'oreille droite. Jésus alors parle avec autorité : « Laissez faire, *sinite huc*. » Et voyant Malchus couvert de sang, il lui touche l'oreille et la guérit.

Puis se tournant vers Pierre, il lui dit : — « Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque prendra l'épée périra par l'épée. »

Ce n'est pas un reproche qu'il lui adresse, car Pierre a défendu son Maître avec une louable générosité. Il l'avertit seulement que l'œuvre divine ne doit pas s'accomplir par la violence, par le glaive. Il y a aussi une menace pour les Princes des Prêtres : ils ont saisi le glaive pour l'arrêter ; un jour ils périront, eux et l'ingrate cité, par le glaive des Romains.

Et Jésus ajoute, en se rappelant son agonie, et l'ennui, et les angoisses dont il a triomphé : « Quoi ! Je ne boirais pas le calice que le Père m'a donné à boire ! Crois-tu que je ne pourrais pas prier mon Père, et, à l'heure même, il m'enverrait plus de douze légions d'anges ? Mais alors comment s'accompliraient les Ecritures qui attestent qu'il en doit être ainsi ? » (Mt., XXVI, 54).

Il n'avait pour le défendre que ses onze Apôtres, faibles et hésitants, mais s'il le demandait c'est douze légions d'anges que le Père enverrait, et qui pourrait leur résister ? Mais il veut boire son calice de douleur, parce que telle est la volonté de Dieu exprimée et annoncée dans les Ecritures. Obéir généreusement, telle est sa perpétuelle devise. Telle doit être la nôtre, car Dieu nous a préparé aussi notre calice qui ne manque point d'amertume, et qu'il nous faut boire, à l'exemple du Sauveur, si nous voulons parvenir au ciel, où n'entrent que les âmes obéissantes et généreuses.

* * *

Pierre dépose son épée ; les autres Apôtres regardent, épouvantés par cet appareil de force. Judas se cache au milieu des bandits qu'il a amenés.

Les Princes des Prêtres et les Scribes ne se désintéressaient point de cette expédition scélérate qu'ils avaient préparée. Ils étaient inquiets, se demandant si Judas saurait la conduire, et ils le suivaient de loin. Ils arrivèrent enfin quand Jésus ordonnait à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. Le Sauveur les aperçut avec des officiers du temple, il les reconnut et protesta ainsi contre la violence qui lui était faite :

« Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons pour me prendre. J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté. C'est que voici votre heure et l'empire a été donné à la puissance des ténèbres. Or tout ceci arrive pour accomplir ce qui a été écrit par les prophètes. »

S'il se laisse arrêter, c'est donc qu'il le veut bien. Ils n'avaient pas osé le prendre quand il enseignait le peuple, ils ont choisi pour cela les ténèbres de la nuit. S'ils triomphent dans leur lâche attentat, c'est que Dieu le permet ; c'est qu'ainsi

s'accomplissent les Ecritures ; c'est que l'heure est venue, déterminée par la volonté du Père, et qu'au démon est laissée pendant quelque temps la faculté d'user de son pouvoir perfide pour crucifier le Juste.

Jésus formule cette protestation, accablante pour les chefs des prêtres et les instigateurs de cet odieux complot, afin de nous apprendre que s'il y a le temps de se taire, il y a aussi le temps de parler, et qu'il est nécessaire de proclamer les droits imprescriptibles de l'innocence quand ils sont violés par la puissance des ténèbres. Ces paroles flétrissantes pour les bourreaux pourront n'être pas comprises sur-le-champ, et demeurer tout d'abord sans effet, mais elles auront leur retentissement dans l'avenir qui glorifiera les victimes.

De fait, cette tourbe soudoyée par les ennemis de Jésus ne voulut pas entendre cette protestation du Fils de Dieu. Ils se jetèrent sur lui et le lièrent, pressés d'en finir, car ils craignaient toujours qu'un pouvoir supérieur ne vînt les terrasser de nouveau. Ils n'avaient rien à redouter : Jésus se laissa faire, parce que son heure était venue. Quant aux disciples, ils l'abandonnèrent et s'enfuirent tous, *omnes fugerunt.* (Mc., XIV, 50). Cependant, comme on entraînait Jésus vers Jérusalem, « avec précaution », un jeune homme s'attachait obstinément à ses pas. C'était peut-être un pèlerin qui, réveillé par le bruit, n'avait eu que le temps de jeter un manteau sur ses épaules. Les gardes suspectèrent ce dévouement, ce zèle qui ne tremblait pas, alors qu'ils craignaient jusqu'à leur ombre. Ils le saisirent, mais il leur laissa son manteau entre les mains et leur échappa.

Qui était ce jeune homme ? On l'ignore. Peut-être était-ce S. Marc, car c'est lui qui rapporte le fait. Quoi qu'il en soit, tous les Apôtres abandonnent leur Maître, même Pierre qui se déclarait si vaillant, même Jean, le disciple bien-aimé. Ceux-ci toutefois vont se ressaisir, tandis que les autres ne paraîtront plus, pas même au pied de la croix. Nul doute que ce n'ait été une dure épreuve pour le cœur de Jésus. Mais oserions-nous blâmer leur lâcheté, alors que si souvent nous les avons imités ? Humilions-nous de notre faiblesse, et pour l'avenir efforçons-nous de montrer une plus grande fidélité au bon Maître, avec un courage plus résistant.

IV

CHEZ ANNE

Il est environ une heure du matin. La tourbe des valets du Grand-Prêtre, précédée de Judas, entraîne le Sauveur sur la pente du mont Moriah, avec précaution, suivant la recommandation qui leur a été faite, de peur d'attirer l'attention des sentinelles qui veillent, et d'avoir affaire avec l'autorité romaine. Jésus marche avec eux, sans protester, sans proférer une parole. Adorable silence et adorable patience ! S'il n'était pas le Fils de Dieu, il serait déçu, découragé, il exhalerait des plaintes amères. Mais ce qui va se passer, il le sait ; la trahison, il l'avait annoncée ; il ne saurait être surpris. Et il s'en va, résigné et fort, pour faire la volonté du Père.

La troupe tourne le mont Ophel et pénètre à Jérusalem par l'une des portes du sud, peut-être par la porte de Sion, non loin du Cénacle, afin de se rendre au palais d'Anne et de Caïphe, situé tout près de là.

Ils passent sans doute devant le Cénacle, tout embaumé encore du parfum divin du mystère d'amour. Plusieurs pensent que la Sainte Vierge était là, restée dans cette vaste pièce où elle respirait en quelque sorte l'Eucharistie, inquiète, accablée de pressentiments tristes. Sa prévoyance et sa tendresse maternelles avaient donné à son esprit l'acuité la plus pénétrante : elle avait tout deviné. Elle entend des pas pressés et sourds. C'est son Fils qu'ils emmènent. Pauvre mère !...

Le palais avait deux ailes, occupées par chacun des deux pontifes, Anne et Caïphe.

Anne, c'était l'ancien Pontife déposé quinze ans auparavant par le gouverneur Valerius Gratus. Doué d'une intelligence très avisée, d'un caractère tenace, d'un esprit subtil et méchant, il était respecté du peuple, comme les Pharisiens, parce qu'il avait subi la disgrâce romaine, et qu'on le considérait comme un grand patriote. Caïphe, qui avait été imposé par les Romains, jouissait d'une autorité moindre. C'était un homme borné, emporté et violent. Il était Pontife cette année-là. Comme il était le gendre d'Anne, il subissait son influence sans chercher à s'en déprendre, parce qu'il sentait son infériorité morale. En fait, c'est Anne qui était grand-prêtre.

Quelle joie au palais des pontifes quand on apprit que Jésus arrivait, entouré d'une garde puissante qui ne le laisserait pas échapper ! Caïphe exultait, lui qui avait dit : « Il est bon qu'un homme meure pour le salut du peuple. » Il tenait cet homme que le peuple avait en si grande vénération, mais qui avait si durement flagellé ceux « qui étaient assis sur la chaire de Moïse. » Anne était plus calme, mais sa joie plus concentrée n'en était que plus profonde. Il craignait que son gendre ne jouât son rôle d'une manière insuffisante, et que, ne sachant pas contenir sa colère, il s'entendît mal à conduire son interrogatoire. C'est pourquoi il avait ordonné qu'on amenât Jésus d'abord chez lui, dans son palais, non pas pour procéder à un interrogatoire juridique, — il n'en avait pas le droit, — mais pour humilier Jésus, le démoraliser, jouir de l'effroi de sa victime sans défense, l'envelopper dans le filet de ses raisonnements captieux, hautains et durs.

* * *

Le Sauveur ne comparaîtrait pas devant des juges impartiaux, mais devant des ennemis, des accusateurs dont la sentence était résolue d'avance. Seulement, cette sentence, Anne eût voulu la revêtir d'une forme légale.

La porte s'ouvre, les valets du Grand-Prêtre

poussent Jésus devant Anne, vénérable dans sa barbe blanche, affectant la gravité du juge, avec des manières distinguées et une réserve de convention. Ses yeux ardents regardent cet homme, ce prisonnier, aux vêtements en désordre, qui se présente avec une assurance tranquille, calme sous les mauvais traitements, les injures et les cris. Car autour de lui les serviteurs, qui n'ont point déposé leurs bâtons ni éteint leurs torches, ne retiennent point leurs clameurs d'allégresse pour s'être emparés si facilement de leur proie. Ils laissent éclater leur insolence, tout danger passé.

Le voilà donc cet homme qui trouble la Judée depuis trois ans et dont les Scribes, les Pharisiens et les Anciens souhaitent la mort, afin de jouir enfin du repos, comme autrefois, en pillant, en rançonnant le peuple simple et abusé ! Il est là devant lui. Anne le considère avec une haine froide. Mais pour le condamner, il faut des raisons pourtant. A coup sûr Jésus doit être un conspirateur, un fabricant de complots, c'est un ennemi du Temple et de la loi de Moïse. C'est de cela qu'il faut s'enquérir. Ce conspirateur a des motifs qui le poussent à conspirer, il a des ambitions, un but, des complices.

C'est pourquoi le Grand-Prêtre l'interroge sur sa doctrine et ses disciples. Jésus lui répond avec netteté, avec franchise, sans émotion :

« J'ai parlé ouvertement au monde. J'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le Temple où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Demandez à ceux qui m'ont entendu ce que je leur ai dit. Ceux-ci mêmes qui m'écoutent savent ce que je leur ai enseigné. »

Et en disant ces dernières paroles, il promenait ses regards sur ces hommes qui l'avaient arrêté et qui étaient venus l'entendre au Temple, envoyés par les Princes des Prêtres. Ils savaient, eux, et quand ils étaient revenus, ils avaient dit : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! » (Jo., VII, 46).

Anne avait apporté dans son interrogatoire tout son esprit retors, toute sa finesse ; et tous ses plans, toute son argumentation étaient renversés par ces rudes paroles. Que voulait-il savoir ? Deux choses : quelle était la doctrine du Christ et quels étaient ses complices. — Sa doctrine ? Tout le monde la connaissait. Est-ce qu'il a tenu de secrets conciliabules ? Il a parlé au Temple, en public. Ceux qui l'ont entendu sont là, présents : qu'on les interroge ! — Ses complices ? Il n'a pas de complices, il n'a que des disciples. Or ce ne sont pas les disciples qui enseignent, c'est le Maître. C'est pourquoi il se met seul en scène : « J'ai parlé ouvertement. » Et personne n'a parlé que lui.

Il avait dit, quand il fut arrêté : « Laissez aller ceux-ci. » Il avait souci de ses Apôtres, encore chancelants de foi et de caractère, et il tenait à les décharger. Il prenait sur lui toute la responsabilité.

Anne est déconcerté par cette manière nette, par cette parole puissante qui n'aurait pas souffert de réplique. Il se souvenait des humiliations que Jésus avait fait subir aux Pharisiens dans leurs discussions, comme il les avait cinglés et réduits au silence. Humilié lui-même, il se taisait et tous partageaient son embarras. Il se repentait maintenant d'avoir fait venir le Maître devant lui. Il croyait qu'il aurait affaire à un accusé ordinaire qui s'intimiderait en sa présence, devant son appareil d'autorité. Et c'était lui qui prenait l'attitude de l'accusé tandis que Jésus parlait en juge. « Décidément, pensait-il, cet homme est très fort. »

C'est alors qu'un des serviteurs du Temple, furieux de voir son maître ainsi humilié, se retourna contre Jésus et lui donna un soufflet en disant : — « Est-ce donc ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre ? »

Dans ce valet trop zélé la tradition a vu Malchus à qui le glaive de S. Pierre avait coupé l'oreille à Gethsémani. Le Sauveur l'avait guéri aussitôt ; mais il gardait du ressentiment, et sans doute aussi qu'il voulait se faire valoir.

La loi interdisait ces procédés violents. Anne devait donc blâmer sévèrement cet écart. Il se tut. Lui-même était très troublé. Se taire, c'était approuver. Jésus regarda tranquillement le malheureux Malchus et lui dit : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal. Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

On dit que le serviteur fut éclairé et touché par cette réponse si juste et si douce à son procédé brutal, et que son cœur fut changé soudain par l'accent de miséricorde qui respirait dans ces paroles en apparence sévères. Il sentit que le cœur de Jésus lui parlait et devint un fervent disciple.

Anne n'osa poursuivre son interrogatoire. Il fit lier les mains de Jésus, malgré la loi qui laissait à l'accusé sa liberté de mouvement, et l'envoya ainsi chez Caïphe, à l'autre aile du palais.

En vente à nos bureaux

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

DU MÊME : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f., Etranger, 4 f. 40.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 martii 1922.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 9 mars 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême SUR LE RÈGNE DE DIEU. — V. Quelle doit être l'étendue du règne de Dieu sur nous, 129.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXIII. *4e Dimanche de Carême :* La loi de la mort, 132.

Exercices pour le Chemin de la Croix. — IV. Sur la vie chrétienne, 134.

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — VI. (7e Parole : *In manus tuas...).* La conversion : ses effets et ses moyens, 137. — VII. (3e Parole : *Ecce Mater tua).* La gardienne de la conversion : Marie, 139.

Courtes instructions pour la prière du soir. — V. Le premier reniement de S. Pierre, 142. — VI. Le premier jugement de Jésus, 143.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME

sur le règne de Dieu

V

QUELLE DOIT ÊTRE L'ÉTENDUE DU RÈGNE DE DIEU SUR NOUS

Mundemus nos ab omni inquinamento..., perficientes sanctificationem.

Purifions-nous de toute souillure, et portons au degré le plus élevé notre sanctification.

(II Cor., VII, 20).

Mes frères,

Dieu a le droit absolu de régner sur nous. Son règne s'établit sur notre esprit par la foi, sur notre volonté par l'obéissance à sa loi, sur notre cœur par l'amour divin. Il se soumet ainsi, avec les trois facultés de nos âmes, les trois forces dont le jeu fait toute notre vie morale.

Vous reconnaissez, dans ces quelques mots, les sujets traités dans les instructions dominicales de ce Carême.

Pour exprimer l'exacte vérité et prévenir toute interprétation fausse, il nous faut dire maintenant quelles doivent être la mesure et l'étendue de notre soumission à la royauté divine. Qu'est-ce qu'elle demande de nous ? Quelles sont, au juste, ses exigences ? Quand pourrons-nous tenir son règne pour suffisamment complet ? Et quand pourrons-nous cesser nos efforts ? Voilà les questions qui se présentent à nous. Les laisser sans réponse serait laisser notre sujet inachevé, condamner nos instructions antérieures à flotter dans le vague et leur enlever toute portée pratique.

Je voudrais donc : 1° préciser les principales étapes du règne de Dieu sur nous et le degré auquel chacune d'elles s'impose à nous ; 2° dégager de cette doctrine le principe dont elle s'inspire, et auquel, par suite, doit obéir toute vie sérieusement chrétienne.

I

Vous savez tous, pour l'avoir appris au catéchisme et fidèlement retenu, que la morale chrétienne nous fait deux sortes de préceptes. Les uns obligent en matière grave et sous peine de péché mortel. Les autres n'obligent qu'en matière légère et sous peine de péché véniel. — Aux préceptes, la morale chrétienne ajoute aussi des conseils. Ceux-ci n'obligent pas ; ils sollicitent seulement la bonne volonté.

Conformément à cet exposé, je distingue, au point de vue de l'étendue du règne de Dieu sur nous, trois degrés différents, savoir : *un degré inférieur,* qui se caractérise par l'observation des commandements en matière grave et la fuite du péché mortel ; *un degré plus élevé,* où l'homme accomplit les préceptes même en matière légère, et se préserve du péché véniel ; enfin *un degré supérieur,* où, non contente d'observer les préceptes, l'âme observe encore tout ou partie des conseils.

Un mot sur chacun de ces degrés.

1. La mesure la plus étroite du règne de Dieu sur nous consiste dans l'observation des lois divines quand elles commandent en matière grave, et dans la fuite du péché mortel. Cette mesure constitue, passez-moi le mot, le *minimum* rigoureusement exigé par la royauté divine. Quiconque se tient à ce degré reste dans l'amitié divine et met en sûreté son salut. J'ajouterai qu'il est toujours possible de s'élever jusque-là : Dieu ne commande rien d'impraticable ; et si sa loi offre parfois quelques difficultés, sa grâce vient au secours de la faiblesse humaine et lui aide à les vaincre.

Quant au péché grave, c'est un acte de révolte déclarée et d'hostilité ouverte contre Dieu. Il méconnaît à la fois les droits du Créateur et les obligations de la créature. Et comme Dieu est la vie des âmes, en les séparant de lui, il les voue à la mort : d'où le nom de péché *mortel,* que lui donne la tradition chrétienne. L'homme qui le commet est un être dévoyé. Il va à l'encontre du but en vue duquel son divin Auteur lui a prêté l'existence. Il manque sa destinée. Son état m'effraie aussi, car c'est un état de réprobation. S'il meurt avant d'en être sorti, il tombera dans les supplices de l'enfer. Et je tremble qu'il ne meure de la sorte. Car la vie est un fil d'extrême fragilité ; ce fil est dans la main de Dieu ; et rien n'est dangereux, pour un homme suspendu par un fil au-dessus d'un abîme, comme d'offenser et de braver celui qui tient le fil.

Personne ne contestera que nous ne soyons rigoureusement obligés de nous soumettre au joug divin dans cette première mesure. Il ne peut y avoir, sans elle, ni règne de Dieu, ni vie chrétienne, ni salut éternel.

Revenez donc, pécheurs qui m'écoutez, à cet indispensable *minimum* de docilité envers Dieu. Le temps pascal, qui vient de s'ouvrir, vous en offre l'occasion. Réconciliez-vous loyalement avec votre souverain Maître et, quand vous aurez reçu son

pardon, servez-le à l'avenir mieux que vous ne l'avez fait dans le passé.

2. Une seconde et plus large mesure de fidélité aux lois divines consiste à les accomplir même en matière légère et à éviter, autant que le permet l'infirmité humaine, le péché véniel.

Cet autre degré n'est point nécessaire au salut ; cependant, il s'impose comme une obligation véritable. Car les lois divines nous lient, non seulement quand elles commandent en matière grave, mais aussi quand elles commandent en matière légère. Ce qu'elles prescrivent ou défendent sous peine de péché véniel n'est point, comme on semble trop souvent le croire, chose facultative, mais chose vraiment prescrite ou vraiment défendue.

Ainsi, le péché véniel est un vrai péché. Il souille réellement les âmes; et quand il se multiplie, il les enveloppe d'une laideur morale qui, si nos yeux pouvaient l'apercevoir, nous inspirerait un profond dégoût. Dieu fit voir un jour à sainte Catherine de Gênes ce que c'est qu'un péché véniel envisagé à la lumière de ses jugements. Elle en fut terrifiée et faillit en mourir d'effroi. C'est que le péché véniel désobéit réellement à Dieu, offense positivement Dieu. Si Dieu n'en fait pas un motif de rupture avec nous, ce n'est pas qu'il y soit insensible ; c'est par pitié pour notre faiblesse. Et quand ce ne serait, pour lui, qu'une sorte de piqûre d'épingle? Une piqûre d'épingle est une injure. Quand elle se renouvelle, elle devient un supplice. Ce supplice, vous ne l'infligeriez pas à vos mères : pourquoi l'infligez-vous à Dieu ?

Il faudra du feu, croyez-le, pour expier cette faute : soit le feu de la pénitence, soit le feu du purgatoire. Et quand les Saints, ceux dont le regard a pénétré les secrets d'outre-tombe, parlent de ce dernier, ils en disent des choses effroyables. — Il est bon d'ajouter que le péché véniel, quand il passe en habitude, familiarise les âmes avec la désobéissance à Dieu, écarte la grâce, et, par là, conduit quasi fatalement au péché mortel.

Il est évident que ce second degré de soumission à Dieu est, lui aussi, obligatoire. Il s'impose avec moins de rigueur que le premier et sous de moindres peines. Il s'impose cependant. Aussi, l'âme soucieuse de remplir tout son devoir s'efforcera-t-elle de monter jusque-là.

3. Le règne de Dieu sur nous peut s'étendre plus loin encore, je veux dire jusqu'à l'observation des conseils. Ce troisième degré n'est point prescrit, mais facultatif. Un conseil n'est pas un ordre; il exprime cependant un désir, et dans le cas dont nous parlons, un désir venu de Dieu. Ceux qui refusent de l'observer n'offensent point Dieu ; mais ceux qui s'y soumettent lui sont agréables. L'enfreindre n'est pas une souillure, mais l'accomplir est une beauté morale. Rester en deçà ne mérite aucune peine; pourtant, monter jusque-là mérite une récompense. Ainsi, les conseils se recommandent avec instance à la bonne volonté de tous.

On parle souvent de trois conseils : celui de pauvreté volontaire, celui d'obéissance à des supérieurs librement choisis, et celui de chasteté parfaite. Ces trois conseils doivent leur notoriété à l'état religieux, qu'ils servent à caractériser et dont ils inspirent les trois vœux. — Mais Dieu a donné bien d'autres conseils. A vrai dire, tout degré de perfection supérieur au degré prescrit est l'objet d'un conseil. Tout acte de piété ou de vertu bien placé et qui n'est pas commandé, est conseillé. Ainsi, les conseils sont nombreux et variés ; et, suivant qu'on en observe un plus ou moins grand nombre et plus ou moins parfaitement, l'âme monte plus ou moins sur l'échelle de la sainteté.

Tous les conseils, je le sais, ne s'harmonisent pas avec tous les genres de vie ; mais chaque genre de vie a ses conseils, qui conviennent parfaitement à son caractère et à ses exigences. Par exemple, quel que soit votre état, une meilleure manière de prier, une application plus soutenue à mieux vous préparer aux sacrements et à en tirer plus de profit, une plus parfaite correspondance à la grâce, un souci plus constant de bien faire toutes choses, une plus grande élévation de pensées, une pureté plus parfaite de sentiments, plus d'humilité, plus de charité, plus de patience, plus de sobriété, une manière de vous vaincre qui vous rende plus fidèles à vos devoirs d'état, moins désagréables à votre entourage et plus édifiants pour le prochain : tous ces efforts et d'autres encore, bien que répondant à de simples conseils, ne vous seraient-ils pas souverainement utiles ? — Vous direz peut-être que tout le monde n'est point appelé à la perfection. — Il est vrai, tout le monde n'est pas appelé aux états qui font un devoir d'être parfait, comme le sacerdoce et la vie religieuse ; mais tout le monde est invité, quoique non obligé, à la perfection de son état. Adoptez donc les conseils qui s'adressent à votre genre de vie, et pratiquez-les dans toute la mesure compatible avec votre faiblesse.

4. Voilà, n'est-ce pas ? la tâche de toute vie chrétienne nettement tracée. Quand un chrétien tombe dans des fautes graves, le plus pressant pour lui est de s'en corriger. Quand il n'en commet plus, il doit s'appliquer à éviter les fautes légères délibérées. Quand il n'en commettra plus, il s'initiera peu à peu à l'accomplissement des conseils propres à son état. Je ne veux pas dire qu'il ne faut point éviter les fautes légères tant qu'on en commet de graves, ni qu'il ne convient pas d'observer les conseils tant qu'on commet encore des fautes. Mais j'indique, en termes généraux, la gradation logique que doit suivre, dans son développement, toute vie consacrée au service de Dieu.

Je dois, ici, vous recommander d'éviter un abus. Cet abus consisterait à faire passer ce qui n'oblige pas avant ce qui oblige, ou ce qui oblige moins avant ce qui oblige plus, et à vous en faire une excuse pour vous dispenser de ce qui oblige ou oblige davantage. Que, par exemple, vous accomplissiez des œuvres conseillées, pour obtenir la grâce d'observer les vertus prescrites : rien de mieux. Mais ce serait une aberration digne des Pharisiens d'amasser dans votre cœur, avec toute

sorte de fautes graves, des monceaux de fange infecte ; puis de chercher, pour cette pourriture, un masque de blancheur dans la pratique affectée et bruyante de quelque facile conseil.

Et maintenant, je voudrais dégager, des règles que je viens d'expliquer, une conclusion dans laquelle se formulerait l'esprit vrai du règne de Dieu sur les âmes, l'esprit dont tout chrétien digne de ce nom doit s'inspirer.

II

L'esprit du règne de Dieu, vous l'avez constaté en m'écoutant, est un esprit éminemment pratique, un esprit d'action moralisatrice continue et persévérante, un esprit de sanctification incessante et progressive. Rendre l'homme bon, puis meilleur, puis parfait, et cela par un accroissement continuel de vertu : voilà le but que poursuit la royauté divine. Dieu règne sur les âmes pour les rendre toujours meilleures. Nous ne suivrons vraiment sa direction que quand nous nous déterminerons définitivement à travailler toujours à notre perfectionnement moral et prendrons pour tâche d'épurer notre conduite, d'abord de toute faute grave, puis de toute faute légère, enfin de toute imperfection quelque peu saillante. C'est là la tâche de toute vie, et chacun doit demander de ne point mourir avant de l'avoir menée à bonne fin.

1. La preuve que cette tâche est la nôtre se trouve, d'abord, dans cette morale chrétienne que je viens de rappeler. Rien n'est certain comme le caractère impératif des lois qui nous obligent à éviter les fautes graves, puis les fautes légères, ni comme l'invitation pressante que Dieu nous fait de pratiquer ses conseils. Quelle conséquence tirer de cette double certitude, si ce n'est l'importance que Dieu attache à l'amélioration constante de notre vie et à son perfectionnement continu ?

La preuve en est encore dans cette affirmation souvent répétée par les auteurs inspirés, que Dieu appelle, sous une forme ou sous une autre, tous les hommes à la sainteté (I Thess., IV, 3 et 7), et qu'il invite le juste à se justifier encore et le saint à se sanctifier encore (Apoc., XXII, 11).

La preuve en est dans ce fait que l'Ecriture donne pour modèle aux chrétiens, tantôt N.-S. Jésus-Christ (I Jo., II, 6), tantôt le Père céleste lui-même (Mt., V, 48) : deux modèles d'une perfection inimitable, puisqu'elle est infinie. L'Esprit-Saint les a choisis tels pour bien faire comprendre à tous que leurs efforts, n'ayant jamais réalisé cet idéal infiniment parfait, devront continuer toujours.

La preuve en est dans cette affirmation de S. Paul que l'apostolat chrétien a pour but de rendre « *tout homme parfait dans le Christ Jésus.* » (Col., I, 28).

Enfin, la preuve en est dans cet enseignement du Psalmiste que le juste monte toujours plus haut et va de vertu en vertu (Ps. LXXXIII, 8), et dans celui du Sage, disant que l'ami de Dieu mène une vie semblable à la lumière du jour, laquelle va toujours grandissant, « *depuis les pâles clartés de l'aurore jusqu'à l'éclat éblouissant du plein midi.* » (Prov., IV, 18).

2. Au surplus, rappelez-vous quelles sont les différentes formes que revêt la royauté de Dieu sur nous, et vous avouerez bien vite qu'elles nous pressent toutes de nous élever sans cesse et de nous rapprocher chaque jour de la perfection divine.

La première forme du règne de Dieu est la foi. — Or, questionnez la foi ; demandez-lui qui est Dieu, quels ses attributs, quels ses droits sur vous, quels son amour et ses bontés pour vous, quels l'abondance et le prix de ses grâces, quelles ses promesses et ses récompenses. Elle vous dira des choses auxquelles vous comprendrez qu'on ne peut pas payer par trop d'efforts ni trop de progrès tant de gloire, tant de grâces, tant d'amour, pas plus qu'on ne peut trop faire pour se rendre digne d'un Dieu si grand et si saint. — Plus l'homme de foi croit fermement et comprend ce qu'il croit, plus aussi il se sent pressé de se sanctifier tous les jours davantage.

La seconde forme du règne de Dieu se trouve dans l'observation de sa loi. L'observation de la loi a pour but de rendre l'homme conforme, du moins dans les traits essentiels, au type parfait qui est en Dieu. Mais l'observation de la loi ne fait que commencer cette conformité et en marquer le début. Ce n'est là que le degré le plus humble et la mesure la plus étroite de la ressemblance divine. Cette ressemblance a des mesures plus considérables et des degrés plus élevés, auxquels on aspire d'autant plus fortement qu'on tient davantage à devenir bon et à faire sien le Bien absolu, le Bien divin. — Plus l'homme de bien tient à ce titre, en apprécie la gloire et tient à le mériter, plus aussi il se sent pressé de se sanctifier tous les jours davantage.

La troisième forme du règne de Dieu consiste dans l'amour que l'homme éprouve pour Dieu. Or, comment convient-il de montrer à Dieu qu'on l'aime ? Notre-Seigneur l'a indiqué nettement, quand il a dit : « *Si vous m'aimez, observez mes commandements.* » (Jo., XIV, 15). Cette parole établit un principe, principe au sens duquel le meilleur et le plus vrai témoignage d'amour à donner à Dieu se trouve, non pas dans les pensées, ni dans les sentiments, ni dans les paroles, ni dans les cantiques, mais dans la vertu. Et je serai conséquent avec ce principe en concluant que, si Notre-Seigneur en avait eu l'occasion, après avoir dit : « Si vous m'aimez, observez mes commandements, » il aurait ajouté : « Si vous m'aimez davantage, observez mes conseils », et : « Si vous m'aimez plus encore, soyez parfaits ! » — Aussi, plus un homme est épris d'amour divin, plus il se sent pressé de se sanctifier tous les jours davantage.

Et jusqu'à quel point convient-il à l'homme de foi, à l'homme de bien, à l'homme ami de Dieu, de travailler à se sanctifier ? Ils continueront leur labeur de perfectionnement moral tant qu'il leur restera un défaut à corriger, un degré de vertu à franchir, un progrès à réaliser. — Un jeune Israé-

lite demandait un jour à Jésus-Christ ce qu'il fallait faire pour gagner le ciel. Le divin Maître lui rappela les préceptes. « *Je les observe dès mes premières années,* » répondit le jeune homme. Alors, Jésus jeta sur lui un de ces regards qui sondent le secret des cœurs ; puis il dit : « *Il te manque encore quelque chose !* » Et il lui donna un conseil de perfection. (Luc, XVIII, 18-22). — Tant qu'il verra en nous une lacune, il nous en dira autant. En d'autres termes, tant qu'il nous manquera un degré de sainteté compatible avec notre vocation, il nous demandera de l'acquérir. Comme il nous en manquera toujours, nos efforts pour devenir meilleurs devront continuer toujours.

3. Mais, direz-vous, il y a dans la religion autre chose que la morale et que la manière dont on accomplit ses préceptes ou ses conseils. La religion est aussi une doctrine, une prière, un culte, un ensemble de sacrements. L'étude et la science de la doctrine, la fidélité à la prière, la pratique du culte, la réception des sacrements : tout cela entre bien pour quelque chose dans la composition d'une vie chrétienne. Si vous ramenez toute la religion à l'observation de la morale, quels seront donc, dans le christianisme, le rôle et la place de tout le reste ? — Je réponds. Le christianisme a pour objet suprême de conduire les hommes au ciel. Or, le ciel se donne à la vertu, et seulement à la vertu : « *Si vous voulez entrer dans la vie éternelle,* dit Notre-Seigneur, *observez les commandements.* » (Mt., XIX, 17). La sainteté de la conduite constitue donc, pour notre religion, le but à atteindre. Tout le reste a pour rôle et pour mission d'y aider. Ne vous y arrêtez donc point pour en jouir. Servez-vous-en plutôt pour devenir meilleurs. Instruction, prière, culte, sacrements : tout cela, c'est vrai, est beaucoup dans la vie du chrétien. Mais rien de tout cela ne doit être pris pour un but, il n'y a là que des moyens. Plus on emploie ces moyens, plus aussi l'on s'oblige à poursuivre le but. Les plus instruits, ceux qui prient davantage, fréquentent les exercices du culte, reçoivent souvent les sacrements, sont donc tenus de devenir les meilleurs. S'ils n'y travaillent pas, s'ils ne convertissent pas en progrès moral les forces et les douceurs qu'ils trouvent dans leurs pratiques religieuses, ils manquent à leur devoir. C'est une faute et, par conséquent, une responsabilité, de rendre inutiles des moyens aussi augustes et auxquels Dieu a donné, en y mettant sa grâce, tant de puissance et de fécondité.

Laissez-moi profiter de l'occasion pour appeler votre attention sur l'un des défauts les plus considérables de la piété contemporaine. Elle a, ce me semble, une tendance prononcée à négliger cette poursuite de la perfection dont je viens de parler et à lui préférer les œuvres qui n'exigent aucun effort de sanctification personnelle. Parlez-lui de médailles, de scapulaires, de formules à réciter, d'observances dévotes, de pèlerinages, de bienfaisance, même d'apostolat : elle vous suivra avec enthousiasme. Tout cela distingue du commun, met en relief, ne demande qu'un peu de prière, un peu de mouvement, un peu d'argent. Parlez-lui, au contraire, de réformes dans la conduite, d'amélioration morale, de progrès spirituel, de vie plus vertueuse, surtout d'abnégation, d'immolation, de sacrifice : elle vous laissera dire, et avec la pensée bien arrêtée d'en faire le moins possible. — Certes, je suis loin de déconseiller les œuvres que je viens de nommer. Pourtant, elles doivent, non pas remplacer la sanctification personnelle, mais la promouvoir ou, tout au moins, s'unir à elle. Quiconque s'autorise d'elles pour se dispenser de devenir pratiquement meilleur, comprend mal le règne de Dieu et manque d'esprit chrétien.

* * *

Je ne sais pas si vous pensez comme moi. Mais, pour ma part, j'aime et j'aime beaucoup la religion comprise comme je l'ai expliquée dans cet entretien. Une religion qui écarte l'homme du mal pour le conduire au bien. Une religion qui le corrige de tous ses défauts et lui fait acquérir toutes les qualités. Une religion qui le rend bon et le presse de devenir très bon. Une religion qui lui donne l'ambition des grandes vertus. Une religion qui fait tout servir au progrès moral de ses fidèles. Une religion qui ne leur permet pas de jouir des grâces et des consolations, sans en tirer un profit d'amélioration pratique. Oui ! voilà une très belle et très utile religion. Elle me console des dévotions toutes extérieures et toutes superficielles, toutes stériles aussi, que je rencontre si souvent parmi les mondains. Cette religion ne peut être que divine, parce qu'elle conduit au bien et que le bien se personnifie en Dieu.

Voilà, n'est-ce pas ? la religion que vous pratiquerez désormais. Pour montrer que vous l'avez bien comprise, vous vous efforcerez d'éviter toute faute grave, même toute faute légère, et de faire chaque jour des progrès nouveaux dans les vertus de votre état. Et ainsi le règne de Dieu s'établira sur vous dans toute son étendue ; car ce règne a pour objet, suivant la divine parole que j'ai citée en commençant, « de vous purifier de toute souillure et de porter votre sanctification à son dernier achèvement. *Mundemus nos ab omni inquinamento,... perficientes sanctificationem.* » Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXIII

4e Dimanche de Carême

LA LOI DE LA MORT

Stipendia peccati mors.
La mort est la solde du péché. (Rom., VI, 23).

Mes frères,

L'homme ne fut point d'abord condamné à mourir. Créé par Dieu, il devait pour prix de sa fidélité, et sans passer par les horreurs du tombeau, jouir

de la vie glorieuse. Mais, en touchant au fruit défendu, l'homme faillit à l'épreuve, devint prévaricateur ; et tout aussitôt, selon le mot de S. Paul, la mort fut la solde du péché, *stipendia peccati mors*. Héritiers d'Adam et d'Eve, notre commune destinée est d'être soumis à la même épreuve, au même châtiment.

I

La loi de la mort est inévitable : personne ne saurait y échapper. Nous mourrons. Beaucoup n'y pensent pas; beaucoup d'autres vivent comme si c'était pour eux chose indifférente de mourir ; et beaucoup plus encore, hélas ! meurent comme ils ont vécu dans l'oubli de leurs devoirs. Si la religion tient encore une place dans les préoccupations de l'existence, c'est bien la dernière : emportés par le tourbillon des intérêts et des affaires, la mort est là à nos côtés et nous ne la voyons pas. Qu'importe ! l'arrêt en a été porté dès le commencement contre l'homme coupable : *Morte morieris*, nous mourrons.

L'expérience ne nous laisse ici aucun doute. Dites-moi : ces personnages fameux dont les noms rappellent les plus beaux souvenirs de gloire, génies, législateurs, conquérants, où sont-ils ?... Tous ont franchi les abîmes de la mort, ceux-ci poussant ceux-là, comme on voit les eaux des fleuves courir sans s'arrêter jusqu'aux abîmes de la mer. Chaque coup de balancier dans le monde marque un trépas, et, au moment où je vous parle, il y a des âmes appelées pour rendre compte de leur vie. — Pourquoi chercher si loin ? Regardons simplement autour de nous : il n'est pas une demeure où la mort ne soit entrée avec le deuil. Dans le cercle plus intime de la famille, ces aïeux qui ont souri à notre enfance, peut-être notre père, notre mère, ceux qui s'asseyaient avec nous à la même table ou sur les bancs de la même classe, je ne les vois plus, ou il faut les comparer aux rares épis que l'on glane à la suite du moissonneur. Nous cultivons leurs champs ; le souvenir de leurs bontés, de leurs vertus, est gravé au fond de notre âme. Mais, dans la tombe où ils reposent, qu'y a-t-il ? Il y a pour tout, une poignée de poussière.

Nous ne savons pas si nous vivrons longtemps ou peu de jours ; mais, à ne pas en douter, nous mourrons. Lorsque la mort est au foyer voisin du nôtre, profitons de sa présence pour nous détacher davantage des illusions qui fascinent et des plaisirs qui corrompent, traiter avec moins de délicatesse ce pauvre corps appelé à n'être bientôt plus qu'un édifice vermoulu, et ne pas jeter notre vie au vent sans faire provision d'éternité.

II

Nous mourrons ! A quoi bon exprimer une vérité aussi évidente, quand l'image de la mort se montre partout ? Elle est dans la feuille qui tombe et dans le nuage qui fuit. Au milieu des espaces, le soleil s'achemine, plus ou moins lentement, vers un état de repos final. L'oiseau cesse un jour de chanter et la fleur se fane. Même les créatures qui semblent le mieux à l'épreuve du temps vieillissent à leur tour, pareilles à des habits usés, *omnes sicut vestimentum veterascent*. Lorsque la cloche répète ses notes plaintives et sonne pour un agonisant, elle nous dit : « Vous mourrez ! » Dans les funérailles, ceux que nous accompagnons à leur dernière demeure font entendre le même avertissement : « Aujourd'hui notre tour, demain le vôtre ! »

Ces vêtements noirs dont nous sommes couverts ne sont pas moins significatifs : emblèmes du deuil, toutes les fois que nous les déposons ou que nous les reprenons, ils nous parlent de la mort.

La manière dont la divine Providence arrange les choses annonce perpétuellement la mort. L'âge vient pour les uns ; la tombe s'ouvre pour les autres. En suivant les allées du cimetière, nous voyons l'endroit où nous serons ensevelis. Sombres cyprès qui les ombragez, quand je passe près de vous, je me dis : « Voilà mon habitation et vous serez sa parure. » Avant un demi-siècle, tous nous aurons paru au tribunal de Dieu : plusieurs occupent ici des places que d'autres occuperont, et en même temps une voix qui ne sera plus la mienne les instruira. Nos forces épuisées, nos pas qui chancellent, ne cessent de nous répéter : « Il faut mourir. » Chaque jour nous rapproche du terme fatal, et, à toute heure, nous heurtons du pied, sans le savoir, la pierre qui recouvrira notre tombe.

En face de « cette visiteuse sévère », la mort, s'il y a de notre part des habitudes à faire disparaître, des injustices à réparer, des ressentiments à calmer, mettons-nous à l'œuvre. A ce moment suprême, tout autre bonheur que celui de la vertu ou du repentir s'évanouira. Briser avec des mœurs et une conduite coupables, effacer les torts qui pèsent sur notre conscience, prier, pardonner, comme nous voudrions l'avoir fait en mourant, c'est là notre devoir.

III

Je le sais, quelques-uns raisonnent tout autrement. « Eh quoi ! nous sommes jeunes : avec la santé, la force, les années, que pouvons-nous craindre ? »

Sous l'influence de cette illusion, on agit, on s'amuse comme si l'on ne devait pas mourir. Hélas ! au printemps de la vie et en pleine jeunesse, la mort souvent ne vient-elle pas nous dire : « C'est moi ! » Impitoyable ennemie, elle ne se laisse fléchir par aucune prière : ni exception, ni privilège, telle est sa règle. Si pour un certain nombre elle est moins hâtive et attend quelquefois jusqu'à l'extrême vieillesse, la plupart tombent sous ses coups à la fleur de l'âge, au milieu de tous les charmes du bonheur. Des cercueils couronnés de roses, combien n'en voit-on pas ?

Non : nous ne pouvons rien contre la sentence prononcée à l'origine, *statutum est*. Tant de force, tant de jeunesse qu'il vous plaira, vous n'éviterez pas la mort ; tant de soins que vous preniez, vos années sont comptées, arrêtées. Que dis-je ? Nous

mourons à tout instant et notre vie se dissipe comme la fumée. « Dans un moment on passera où j'étais et on ne m'y retrouvera plus. — Voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on ; et de tout moi-même il restera un tombeau où l'on croira que je suis, et je n'y serai pas [1]. »

C'est cela : deux ou trois pelletées de terre, un peu de matière décomposée... Quelque bien établies que soient notre santé, notre fortune, il en sera ainsi de vous et de moi, et peut-être demain !

Puisque la mort est là aux aguets, soyons toujours prêts à affronter sa venue. Quand et comment mourrons-nous ? Dans dix ans ou dans dix jours, à la fin de cette semaine ou ce soir, subitement ou à la suite de défaillances graduelles ? Personne n'est en mesure de nous répondre. Du moins, il faut y penser. Nous sommes suspendus au-dessus de l'abîme éternel par un fil, et à tout instant ce fil peut être rompu. La prudence la plus élémentaire nous demande donc d'être d'autant plus actifs et plus fervents dans l'observation de la loi divine.

* * *

On dit d'un défunt, dans le langage chrétien : « Il a rendu son âme à Dieu. » Rendre à Dieu une âme qu'il nous a prêtée et qu'il rappelle à lui pour la juger selon ses œuvres, représente tout le mystère de la mort. Mais la mort étant l'écho fidèle de la vie, préparons-nous à mourir saintement par une vie consacrée au devoir. Ainsi soit-il.

EXERCICES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

IV

SUR LA VIE CHRÉTIENNE

Prière préliminaire

O Jésus, vous êtes venu en ce monde pour opérer le salut de tous les hommes, *propter nostram salutem*. Mais, quoique vous ayez consacré à ce grand ouvrage tous les instants de votre vie terrestre, vous y avez consacré surtout le temps de votre Passion, ce temps que vous appeliez « votre heure, » et dont vous avez dit au début de votre agonie : « C'est en vue de cette heure que je suis venu. » (Jo., XII, 27).

S'il en est ainsi, rien ne peut être plus avantageux à vos disciples que de méditer votre sainte Passion. Notre œuvre à tous, notre œuvre capitale en ce monde ressemble à la vôtre et se confond presque avec elle. Chacun de nous en effet est ici-bas avant tout pour faire son salut. Eh bien ! nous allons vous suivre dans les quatorze étapes principales de la Voie douloureuse, afin de recueillir les leçons que vous nous donnez pour l'accomplissement de notre œuvre. O Jésus, bénissez-nous ! O Marie, mère de Jésus, priez pour nous !

[1] Bossuet, *Sermon sur la mort.*

Ire STATION : *Jésus est condamné à mort*

Qu'est-ce qu'il a fait, cet homme que j'aperçois devant le tribunal de Ponce-Pilate ? Le grand Conseil des Juifs a décrété sa mort ; et la foule ameutée, payée, demande au gouverneur de ratifier la sentence. Pilate reconnaît l'innocence de l'accusé, mais n'en confirme pas moins la sentence du Sanhédrin. Encore une fois, qu'est-ce qu'il a fait ? Il a mené une vie contraire à celle du monde. Il a opposé aux doctrines de la terre la doctrine du ciel.

Nous aussi, ô Jésus, si nous voulons résolument faire notre salut, si nous voulons être vraiment vos disciples, nous devons nous résigner à nous entendre condamner par le monde. Vous nous l'avez prédit : « Parce que vous n'êtes pas du monde, le monde vous hait. » (Jo., XV, 19). O souverain Juge des vivants et des morts, nous voulons imiter votre silence et votre attitude en face des moqueries ou des condamnations que notre piété pourra nous attirer de la part des hommes ! Qu'importe le jugement du monde, à celui qui attend le jugement de Dieu ?

IIe STATION : *Jésus est chargé de sa croix*

L'instrument choisi par vous, ô Sauveur, pour opérer le salut du genre humain, c'est la croix, c'est-à-dire le plus ignominieux et le plus douloureux supplice que l'homme ait inventé pour torturer l'homme : deux poutres croisées où le condamné cloué et suspendu par les quatre membres se sent lentement mourir, pendant que la foule autour de lui insulte à son agonie.

Cette croix par laquelle vous avez sauvé le monde est le symbole d'une autre croix, de celle, ô Jésus, que vous imposez vous-même à tous ceux qui veulent faire leur salut. « Si quelqu'un veut venir après moi, avez-vous dit, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours et qu'il vienne. » (Luc, IX, 23). Trop souvent, ô mon Dieu, j'ai repoussé votre croix ; trop souvent je l'ai traînée au lieu de la porter. Dorénavant je veux observer votre précepte, afin d'éprouver la vérité de cette autre parole que vous avez dite : « Mon joug est suave et mon fardeau est léger. » (Mt., XI, 30).

IIIe STATION : *Jésus tombe une première fois*

Chargé de sa croix, Jésus s'avançait péniblement au milieu d'une foule énorme qui était venue à Jérusalem pour la fête du lendemain et qui avait appris la condamnation. Epuisé par l'agonie, par la flagellation, par le couronnement d'épines, par les avanies endurées chez Caïphe, chez Hérode et chez Pilate, il défaillit et tomba. Cette chute, un miracle aurait pu la prévenir. Mais Jésus ne voulut pas faire ce miracle. Il aima mieux nous donner en tombant une salutaire leçon.

Sur le chemin de la vie où nous avançons en portant le joug de la loi divine, il nous arrive souvent de défaillir. Lassitude physique ou morale,

abandon de nos amis, persécution de nos ennemis, cent autres causes nous affaiblissent, et nous succombons. Qu'il fait bon alors, ô Sauveur, nous souvenir que vous aussi vous êtes tombé, et que vos chutes salutaires sont le remède de nos lamentables défaillances ! Nous vous promettons de nous relever sans délai à chacune de nos chutes : par un acte de repentir, si nous sommes tombés dans le péché ; par un acte d'espérance, si nous sommes tombés dans le découragement.

IVe Station : *Jésus rencontre sa sainte Mère*

Comme Jésus se relevait de sa chute, il aperçut dans la foule sa mère. Celle-ci, à la nouvelle que son divin Fils était condamné, s'était dit à elle-même : « Mon Fils est dans le labeur, il a besoin d'aide ; il est dans les tourments, il a besoin de pitié. Or il n'y a pas de meilleure aide ni de meilleure pitié que celles d'une mère. Je veux donc aller partager les peines de Jésus, afin de les diminuer. Il y a six jours, à l'heure du triomphe, je me suis effacée. Aujourd'hui, c'est l'heure de la passion, ma place est au Calvaire. » Et elle en prit le chemin.

O Marie, nous savons que ce que vous avez fait pour Jésus souffrant, vous le faites pour tous ceux qui vous invoquent avec confiance. Par la volonté de Jésus lui-même vous êtes la mère spirituelle de tous les chrétiens, vous avez pour chacun de nous un cœur de mère. D'autre part, vous avez le pouvoir de nous aider. Pour vous être associée aux souffrances du Rédempteur, vous avez été établie la distributrice des grâces de la Rédemption. Donc, ô Mère bénie, quand nous serons dans la peine ou que nous nous sentirons défaillir, nous ferons comme Jésus a fait sur le chemin du Calvaire, nous lèverons les yeux vers vous, et vous viendrez à notre aide !

Ve Station : *Simon le Cyrénéen aide Jésus*

Une des conséquences de la première chute de Jésus, c'est que ses ennemis et ses bourreaux lui donnèrent un auxiliaire pour l'aider à porter sa croix. Sans doute qu'après avoir crié : « Qu'il soit crucifié ! » ils craignaient que leur victime ne mourût, avant d'arriver au Golgotha. Leur haine n'aurait pas été satisfaite. Ils jetèrent donc les yeux sur un homme qui revenait des champs, Simon le Cyrénéen, et ils le contraignirent à porter la croix avec Jésus.

O Jésus, vos ennemis servaient ainsi, sans le savoir, vos desseins. En acceptant l'aide du Cyrénéen n'avez-vous pas voulu nous apprendre, à nous vos disciples, que nous devons nous entr'aider pour porter notre croix et faire notre salut ? Que de fois nous avons besoin d'un Cyrénéen ! D'un ami, par exemple, pour nous appuyer sur lui ; d'un sage, pour lui demander conseil ; d'un prêtre, pour nous absoudre. Vous nous ménagez à tous, ô mon Dieu, les auxiliaires dont nous avons besoin. Que nous ayons toujours assez d'humilité pour accepter leur concours !

VIe Station : *Véronique essuie la face de Jésus*

Après avoir accepté le secours d'un homme, Jésus accepte celui d'une femme. Après l'aide de la force, l'aide de la faiblesse. L'Evangile ne parle point de Véronique ; mais la tradition nous a conservé son souvenir. Apercevant Jésus couvert de crachats, de sang et de poussière, elle fend hardiment la foule et présente au Sauveur un linge pour essuyer son visage. Pour montrer à cette femme combien son acte lui est agréable, Jésus permet que sur ce linge restent imprimés les traits de sa face adorable.

Nous aussi, Seigneur, nous avons besoin de multiples secours, si nous voulons persévérer dans l'accomplissement fidèle de nos devoirs. Ces secours, vous nous les préparez souvent dans la foule de ceux qui sont plus petits et plus faibles que nous. Que de fois ceux-ci ne nous encouragent-ils point par leurs consolations, par leurs généreux exemples ! Faites, Seigneur, que comme vous, nous sachions les distinguer, les accueillir et les remercier.

VIIe Station : *Jésus tombe une deuxième fois*

L'Evangile raconte que trois fois, à Gethsémani, au début de sa Passion, Jésus se prosterna la face contre terre pour prier. De même la tradition rapporte que trois fois, sur le chemin du Calvaire, il tomba. Pourquoi donc a-t-il voulu subir à plusieurs reprises ces chutes humiliantes ? Sans doute il voulait donner un grand exemple à l'immense multitude de ses disciples qui, au cours des siècles, porteraient la croix à sa suite, et qui, malgré des promesses mille fois répétées de fidélité, retomberaient mille fois dans les mêmes péchés.

O Jésus, nous avions grand besoin d'une pareille leçon ! Nous en profiterons de notre mieux. Chaque fois que nous tomberons sur le chemin, nous ne nous laisserons pas aller au découragement ; mais nous ferons comme vous, nous nous relèverons. Nous nous souviendrons qu'il y a deux classes de persévérants : ceux qui ne tombent jamais, et ceux qui se relèvent toujours. Et en attendant que nous soyons, comme nous le désirons ardemment, dans la première catégorie, nous resterons fidèlement dans la seconde.

VIIIe Station : *Jésus instruit les filles d'Israël*

En approchant du Calvaire, Jésus entendit les plaintes et les gémissements d'une foule de femmes qui le suivaient, pleurant le sort du bon Maître qui, après être passé parmi les hommes en faisant le bien, allait être tué par les hommes. Il se tourna vers elles et leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car, si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? »

O mon Dieu, il entre dans le plan de votre Providence de faire passer par l'épreuve vos fidèles serviteurs. Et ordinairement vous réservez des souf-

frances de choix à ceux que vous aimez le mieux. Le monde qui n'y comprend rien, s'apitoie sur l'affliction des justes, la mettant parfois en parallèle avec la prospérité des méchants. Quand ce sera notre tour d'être éprouvés et que le monde nous plaindra, nous lui ferons la réponse de Jésus aux filles de Jérusalem : « Ne pleurez pas sur nous, gardez vos larmes pour les pécheurs fortunés, ce sont eux qui sont à plaindre. »

IXe Station : *Jésus tombe une troisième fois*

Jésus est arrivé au lieu de l'exécution. A l'ouest de Jérusalem, tout près des remparts, s'élève un tertre rocheux d'à peu près cinq mètres au-dessus du sol environnant. Sa ressemblance avec un crâne dénudé l'a fait surnommer Calvaire. C'est là que Jésus va être crucifié. C'est là qu'il fait en arrivant sa troisième chute.

De toutes les causes qui expliquent ces humiliantes prostrations de l'Homme-Dieu, la principale est sans doute le délaissement qu'il éprouve de la part de son Père. Comment cela s'est fait, nous ne savons pas : la Rédemption est un mystère ; mais ce que nous savons, c'est que, si Jésus n'a pas proféré une plainte contre ses bourreaux, il s'est plaint d'être abandonné de son Père. En lui, certes, la divinité reste unie à l'humanité ; mais elle cesse de lui faire sentir sa présence.

C'est pour notre instruction, ô divin Maître, que vous avez voulu endurer ce tourment. Vous habitez, votre Père et vous, dans l'âme des justes. Mais pour nous éprouver, vous semblez parfois nous abandonner, et l'angoisse nous envahit. En de pareils moments nous nous souviendrons que vous avez subi une semblable épreuve, et nous imiterons votre résignation.

Xe Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Les préparatifs du supplice achevés, les bourreaux enlèvent à Jésus ses vêtements : le manteau de pourpre que les soldats lui ont jeté sur les épaules, et la robe sans couture que les mains de sa mère ont tissée ; ce qui lui vient de la haine et ce qui lui vient de l'amour. Le voilà dépouillé entièrement de tout ce qu'il tient des hommes ; il ne lui reste plus que ce qu'il tient de Dieu. Il est prêt pour la suprême immolation.

O mon Sauveur, vous prêchez ici par l'exemple ce que vous avez souvent prêché en paroles : la grande loi du détachement : « Celui qui aime quelqu'un ou quelque chose plus que moi, n'est pas digne de moi. » (Mt:, x, 37). Ces paroles pourraient sembler dures. Cet ordre pourrait sembler sévère. Soyez béni, ô Jésus, d'avoir joint l'exemple au précepte : il nous sera plus facile de vous obéir. Dorénavant nous nous regarderons, non comme les propriétaires, mais comme les dépositaires de nos biens. Si votre main nous les arrache, nous resterons insensibles, silencieux comme la brebis devant celui qui la tond. Et quand la mort viendra, nous nous laisserons volontiers dépouiller à l'heure marquée par votre bon plaisir.

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix*

Représentons-nous cette scène de barbarie. Jésus est étendu sur la croix. De lui-même il présente aux clous ses mains et ses pieds. Le voilà attaché. La croix se soulève et retombe lourdement dans le trou. La divine Victime demeure suspendue entre le ciel et la terre, un buisson d'épines sur la tête, le poids du corps tirant pour les agrandir sur les plaies des pieds et des mains.

Si vous avez été attaché à la croix, ô Jésus, c'était pour opérer le salut de tous les hommes. Or, pour faire son salut, chacun de nous doit s'attacher à la croix que la Providence lui a préparée. A la station précédente vous nous disiez de nous détacher. Ici vous nous dites de nous attacher. Nous détacher du monde et de nous-mêmes pour nous attacher à vous, Seigneur, et à votre croix : voilà le résumé de tout votre Evangile, voilà en particulier l'enseignement que vous nous donnez au Calvaire. Nous voulons le mettre en pratique et nous attacher à la croix jusqu'à la mort.

XIIe Station : *Jésus meurt sur la croix*

Après avoir pardonné à ses bourreaux, ouvert le ciel à l'un de ses compagnons de supplice, confié sa mère au disciple bien-aimé, Jésus prononce à haute voix cette solennelle parole : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » Et il meurt librement, à l'instant choisi par lui, faisant par son acceptation volontaire, du plus cruel des supplices, le plus méritoire des sacrifices.

La part personnelle que nous devons prendre à l'œuvre de notre salut dépend pour beaucoup de la manière dont nous mourrons. O Jésus qui êtes mort pour nous, apprenez-nous à bien mourir ! Que nous profitions bien de votre exemple ! Que nous acceptions volontairement la mort, en esprit d'obéissance et de pénitence ! Que nous fassions souvent au cours de notre vie cet acte d'acceptation, afin que quand l'heure de mourir sera venue, nous disions comme vous et avec vous : « Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

XIIIe Station : *Le corps de Jésus est détaché de la croix*

D'après la loi juive, le corps des suppliciés devait être enseveli sans honneurs. Mais le temps des humiliations est passé pour Jésus. Deux de ses disciples, Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui jusque-là ont caché leur foi par peur des Juifs, vont courageusement trouver Pilate et lui demandent le corps du Sauveur. Puis, achetant cent livres de parfum, ils viennent au Calvaire détacher le corps, le laver et l'embaumer.

Approchons-nous avec eux, approchons-nous avec Marie, pour contempler ce corps avant qu'on le mette au tombeau. Tout glacé qu'il est par la mort, il resplendit d'une beauté extraordinaire.

Car il porte les traces des nombreuses et glorieuses plaies reçues dans la Passion.

Notre corps à nous aussi doit tomber un jour sous les coups de la mort. Nous voulons, à votre exemple, ô Maître, faire de lui, non une idole, mais une victime ; nous voulons lui imprimer les stigmates du travail et de la pénitence ; nous voulons qu'il se dépense continuellement pour faire grandir en nous la vie de l'âme.

XIVe Station : *Le corps de Jésus est mis au tombeau*

Quand le corps du Sauveur eut été déposé dans le tombeau, qu'une grosse pierre eut fermé celui-ci, que les Juifs eurent mis dessus les scellés et tout autour des gardes, on dut dire à Jérusalem que Jésus avait échoué, que son œuvre était finie... Mais laissez passer quelques heures. Jésus va sortir vivant du tombeau, il consolidera la foi ébranlée des Apôtres, il achèvera la fondation de son Eglise, et par elle il continuera jusqu'à la consommation des siècles le grand ouvrage de la Rédemption. Si la vie des grands hommes finit au tombeau, c'est au tombeau, peut-on dire, que commence celle de Jésus.

O Sauveur, quand on mettra notre corps à nous au tombeau, il est bien possible qu'aux yeux des hommes nous paraissions n'avoir rien fait. Mais si pendant la vie nous avons porté notre croix à votre suite, nous aurons fait en réalité une œuvre impérissable ; et la mort sera pour nous le signal de notre entrée dans la vie éternelle. Fortifiez donc en nous, Seigneur, cette conviction que le chemin de la croix est le seul chemin du ciel, afin que nous vous suivions fidèlement ici-bas et que nous méritions de vous être éternellement unis dans le ciel.

RETRAITE PASCALE SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

VI

LA CONVERSION : SES EFFETS ET SES MOYENS

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.
Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. (Luc, XXIII, 46).

Mes frères,

Encore un regard sur notre Christ agonisant pour recueillir, cette fois, la dernière parole qui soit tombée de ses lèvres adorables ! Sur les quatre évangélistes, un seul l'a rapportée, et cet évangéliste, c'est S. Luc, le secrétaire en quelque sorte de la T. S. Vierge Marie, qui sans doute la lui a fait connaître. Il semble en effet que cette parole dut être murmurée comme dans un souffle par le Sauveur expirant. S. Jean lui-même ne paraît pas l'avoir entendue, puisqu'il ne l'a pas rapportée dans son récit, pourtant si détaillé, des derniers moments de Jésus. Marie seule (les mères ont de ces sublimes divinations) put l'entendre ou la lire sur les lèvres de son Fils adoré, et c'eût été vraiment une grande perte pour notre consolation et notre foi que cette adorable parole, la dernière et comme le testament de notre divin Maître, fût restée ignorée de notre cœur et de notre amour. Ecoutons-les, ces derniers mots de notre Dieu sur la Croix, au moment où il va payer nos iniquités de sa vie et par son trépas racheter le monde : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* »

Pourquoi le Sauveur expirant remet-il ainsi son âme, c'est-à-dire le principe même de sa vie et de sa nature humaine, entre les mains de Dieu son Père ? — C'est, nous disent les auteurs spirituels, pour reconnaître une dernière fois, dans un hommage total, la suprématie infinie de Dieu sur l'homme et sur tout ce qui est humain. C'est pour incliner, une fois encore, l'humanité tout entière qu'il représente devant la majesté divine qui l'a créée et qui la domine à cette heure de toute sa puissance, puisqu'elle réclame ses droits sur la vie même du Fils de Dieu fait homme. — Et si l'humanité, même unie à la personne sacrée du Verbe, doit reconnaître sa sujétion totale à la divinité, que penser, m. f., de la nôtre, de cette chétive nature humaine si déchue et si coupable, que Dieu pourrait écraser et anéantir s'il lui plaisait, sans qu'elle eût d'autre droit que celui de proclamer que c'est justice et que Dieu use simplement de l'autorité absolue que lui confère sa toute-puissance créatrice ? Et s'il est dans la vie humaine un moment où cette reconnaissance des droits suprêmes de Dieu sur nous s'impose d'une façon toute particulière et comme un devoir impérieux, c'est bien à la fin d'une retraite, lorsque, éclairés par trois jours de méditations et de lumières divines, nous sentons davantage, surtout après avoir reconnu et pleuré nos fautes, combien nous sommes petits devant Dieu et combien il mérite nos adorations et notre absolu dévouement !

C'est donc le moment favorable, m. f., au matin de ce troisième et dernier jour de retraite, pour méditer ensemble sur cette dernière parole du Christ expirant et pour nous l'appliquer à nous-mêmes. Le but de la retraite n'est-il pas la mort au péché et le commencement d'une vie plus sainte et partant plus glorieuse pour nous ? Remettons donc entre les mains de Dieu notre Père, notre âme et notre vie passée pour qu'il nous la rende à la fin de cette retraite, ressuscitée, triomphante et glorieuse comme la vie du Christ à la sortie du tombeau. Et puisque c'est de *toute* notre âme que, d'après la parole de Notre-Seigneur lui-même dans l'Evangile, nous devons aimer Dieu, c'est aussi *toute* notre âme, bien entière et dans la totalité de ses facultés, qu'il faut lui remettre pour qu'il puisse la transformer complètement et non pas seulement en partie. Donc, m. f., remettons à Dieu, à la fin de cette retraite, notre âme dans sa triple activité, dans les trois facultés qui la composent. Remettons à Dieu 1° notre *intelligence*, 2° notre

sensibilité, 3° notre *volonté,* que nous lui avons prises trop souvent, hélas ! par le péché.

I

Remettons-lui d'abord notre *intelligence.* Et pour cela exerçons-la au profit de notre avancement spirituel dans l'acte fondamental de la vie chrétienne au point de vue intellectuel : la *connaissance* des choses surnaturelles.

On l'a dit avec raison, le grand mal de notre époque, c'est *l'ignorance religieuse.* Ne soyez pas, m. fr., des *ignorants religieux.* Ces deux mots doivent s'exclure, autrement ils justifieraient les attaques de nos adversaires, qui aiment tant à nous accuser d'*obscurantisme,* de *niaiserie,* d'*étroitesse d'esprit,* que sais-je encore ? Etudions notre religion mieux qu'on ne le fait d'ordinaire. Sachons bien non seulement notre catéchisme : ce serait trop peu pour des chrétiens instruits par ailleurs dans toutes les sciences humaines ou du moins capables de l'être ; mais sachons aussi les preuves rationnelles et théologiques de notre foi. Ayons une foi raisonnée. Mais gardons-nous en même temps du danger de la foi *raisonneuse* ou orgueilleuse, qui est au contraire une diminution et même souvent une absence de foi. Cette foi raisonneuse n'est d'ailleurs celle que des faux savants et des chrétiens mal éclairés et mal instruits de leur foi, car si beaucoup de science, et surtout de *vraie* science, rapproche de Dieu, un peu de science en éloigne.

Soyez donc, m. f., des chrétiens aimant l'étude rationnelle mais humble de leur foi. Cette étude-là, jamais vous ne la pousserez trop loin, et comme le disait S. Augustin, plus vous connaîtrez Dieu par l'étude, plus vous l'aimerez. *Noverim te, Deus, ut amem te.*

II

Mais une fois que votre *intelligence* sera en possession de la vérité par l'*étude,* il faudra que, mieux pénétrés de la grandeur et des perfections de Dieu, vous l'aimiez davantage, et c'est alors que vous devrez remettre à Dieu la seconde faculté de votre âme : votre *sensibilité,* c'est-à-dire votre cœur, votre *amour.* Et c'est dans un second acte essentiel de la vie chrétienne qu'on appelle l'*oraison,* la *méditation,* que vous ferez à Dieu ce don total de vous-mêmes.

Méditer, faire oraison, voilà, m. f., des expressions qui paraissent bien mystiques, j'allais presque dire effrayantes à la dévotion si refroidie des chrétiens de nos jours. Et pourtant quel est celui ou celle d'entre vous qui un jour ou l'autre n'a pas *médité,* c'est-à-dire réfléchi, dans sa vie ? Et si vous l'avez fait réellement, vous avez pu remarquer ceci. Vous avez commencé d'abord cette méditation, ce temps de réflexion, par un acte de votre intelligence, par une pensée ou des pensées, si plusieurs objets se sont offerts ensemble à votre imagination ou à votre souvenir. Une idée d'une force ou d'un attrait particulier a traversé votre esprit et l'a si bien envahi que peut-être le livre que vous lisiez vous est tombé des mains, l'aiguille s'est arrêtée entre vos doigts, et vous avez oublié votre lecture ou votre travail pour ne plus songer qu'à cette idée principale. Puis votre cœur ou votre sensibilité s'en est mêlé. Cette pensée, ce souvenir, cette idée si pénétrante, vous ont réjoui ou ému. Vous avez souri peut-être ou pleuré ; en tout cas votre vie est restée un instant suspendue à cette réflexion ou à ce rêve. Vos sens eux-mêmes ont peut-être été mis en émoi et votre cœur battait plus fort à ce moment-là. Enfin, après avoir presque perdu conscience de vous-même, tant la concentration de votre esprit sur l'idée qui s'offrait à vous était puissante, tout à coup la volonté est intervenue. Vous avez repris conscience de vous-même. « A quoi pensais-je ? avez-vous dit. Et mon travail ou ma lecture ? Continuons. » Et par suite de cet acte de volonté vous êtes sorti de votre pensée ou de votre rêve, et vous avez poursuivi votre lecture ou votre ouvrage.

Voilà, en quelques mots, l'évolution, le canevas si je puis ainsi parler, de toute méditation, aussi bien des méditations sacrées que des réflexions ou des rêves profanes. Il faut d'abord, pour pouvoir méditer, une idée, une pensée, un sujet de méditation autrement dit. Ce sujet, c'est la connaissance de Dieu et des vérités de votre foi, c'est l'étude qui vous le fournira, et voilà pourquoi je vous ai dit d'abord : remettez *votre intelligence* à Dieu, c'est-à-dire *étudiez.* Mais comme, selon le mot bien connu et profond de Bossuet, « toute science est vaine qui ne se tourne pas à aimer Dieu, » j'ajoute maintenant : remettez aussi votre *cœur* à Dieu, c'est-à-dire *aimez-le* dans la *méditation.* Car méditer c'est prier, et la *prière* n'est pas un acte de l'intelligence seulement, c'est aussi et principalement un acte de confiance et par conséquent d'*amour.*

Et pour bien prier, c'est-à-dire bien méditer, voici ce que vous ferez surtout. Après avoir fourni à votre intelligence les pensées pieuses destinées à servir de fondements solides à vos actes de sensibilité spirituelle, vous laisserez parler votre cœur. Si chaque jour, dans une méditation d'un quart d'heure au moins, vous vous mettez dans une sorte de tête-à-tête intérieur avec les perfections infinies et infiniment aimables de notre Dieu, votre sensibilité, votre cœur, seront bientôt envahis par un amour inexprimable envers un si grand objet d'amour, et vous ne tarderez pas à réaliser pleinement, au point de vue sensitif comme au point de vue intellectuel, le *in manus tuas commendo spiritum meum* auquel vous convie, à la fin de cette retraite, le dernier cri de notre Sauveur expirant.

III

Enfin, m. f., à la fin de cette retraite si bien faite, autant que j'ai pu juger de vos dispositions, vous devez remettre entre les mains de votre Dieu, pour qu'elle n'agisse plus désormais que pour la gloire divine, la faculté maîtresse de l'âme humaine, votre *volonté.*

On raconte que le jour de son entrée au Carmel où elle devait mourir, malgré les fautes de sa jeunesse, presque en odeur de sainteté, la célèbre Mlle de la Vallière dit à la Mère Prieure : « Ma mère, voici ma volonté avec laquelle j'ai fait tant de mal. Prenez-la et gouvernez-la. » Telles doivent être aussi vos dispositions, âmes chrétiennes qui m'écoutez, à la fin de cette retraite. A la lumière de la grâce divine, vous avez reconnu que votre volonté n'a que trop mal agi, bien souvent, en voulant se gouverner elle-même en dehors de la volonté de Dieu. Remettez-la donc à la seule place où elle soit désormais à l'abri de pareils dérèglements, c'est-à-dire entre les mains de Dieu. « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* O mon Dieu, direz-vous demain matin, dans l'action de grâces eucharistique, voici ma volonté avec laquelle j'ai fait tant de mal et péché si souvent contre le ciel et contre vous. Prenez-la et soyez-en désormais le seul gouverneur et le seul maître. »

Mais pour que Dieu accepte votre donation, pour que surtout il puisse agir à sa guise dans votre âme, il faut que vous ne repreniez pas d'une main ce que vous donnez de l'autre, car Dieu respecte trop le libre arbitre qu'il vous a octroyé pour exercer aucune contrainte réelle sur votre volonté. Il faut donc que de votre côté, à partir d'aujourd'hui, vous ne mettiez aucun obstacle à l'action de la grâce divine en vous. Il faut, en d'autres termes, que votre volonté soit soumise et coopère à la grâce. — « Mais, me direz-vous, j'ai alors à trembler pour l'avenir, car le passé, hélas ! m'a appris, à mes dépens, combien ma volonté est faible et défaillante. » — C'est ici, âmes chrétiennes, qu'intervient alors un troisième moyen de persévérance à ajouter aux deux autres dont je viens de vous parler : l'étude et la méditation. Ce troisième moyen, le plus efficace de tous avec la dévotion à Marie dont je vous parlerai ce soir, c'est *la pratique* constante et fréquente *des sacrements,* de la communion surtout. Quelques mots seulement sur ce sujet en terminant cette instruction.

Vous connaissez tous la doctrine, ancienne déjà dans l'Eglise, mais remise en honneur par le grand Pape Pie X. En établissant, comme un point de doctrine indiscutable et qui réfute péremptoirement toutes les théories jansénistes, que la communion n'est pas une *récompense* réservée aux seules âmes saintes, mais un *remède* et souvent même le *seul* remède efficace contre la concupiscence et les chutes possibles, en établissant cette doctrine, Pie X a déclaré que pour communier souvent, et même tous les jours, deux dispositions seulement sont nécessaires et suffisantes : 1° *l'état de grâce,* et 2° *l'intention droite,* c'est-à-dire la disposition à vouloir mieux faire et profiter de la communion pour son bien spirituel et en particulier pour éviter le péché.

Or, quelle est l'âme tant soit peu chrétienne qui n'est pas capable de ces deux dispositions et qui par conséquent ne peut communier très souvent et même tous les jours, si ses occupations le lui permettent et surtout si son cœur le lui dit ? Mais, d'autre part aussi, quelle est l'âme tant soit peu chrétienne qui, dans ce contact journalier avec le pain des forts et le froment des élus, ne sentira pas sa volonté s'affermir chaque jour davantage, et ne deviendra pas capable avant longtemps de mener ici-bas une vie vraiment surnaturelle, dans la plus complète union de toutes ses facultés avec la volonté de Dieu ? Quelle est l'âme surtout qui, après avoir communié chaque matin, ou du moins très souvent, pendant sa vie, avec les dispositions requises, ne sera pas assez purifiée à l'heure de la mort pour pouvoir exhaler son dernier souffle dans le même cri d'amour et d'abandon envers Dieu que le Christ sur la croix ? « Mon Père, je remets mon âme, qui fut unie à la vôtre chaque jour par la communion eucharistique, je la remets entre vos mains divines pour mon bonheur dans l'éternité. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » Ainsi soit-il.

VII

LA GARDIENNE DE LA CONVERSION : MARIE

Ecce Mater tua.
Voici votre Mère.
(Jo., XIX, 27).

Mes frères,

C'est à dessein que j'ai réservé pour la fin de cette retraite la troisième parole de Notre-Seigneur sur la Croix, celle qu'il adressa à sa Mère et par laquelle il confiait à sa tendresse et à sa protection maternelles l'humanité tout entière. Le motif qui m'a porté à agir ainsi, c'est que le but suprême d'une retraite est la persévérance dans la conversion résolue et entreprise. Or le meilleur guide et la meilleure sauvegarde de cette nouvelle vie que nous devons tous commencer au terme d'une retraite aussi fervente que celle qui s'achève, c'est assurément la T. S. Vierge Marie. Et puis, vous m'en voudriez sûrement, vous qui vous faites un honneur de porter les livrées du scapulaire ou de la Congrégation, de laisser se terminer ces saints exercices sans un mot spécial sur votre Mère bien-aimée. C'est donc à la fois pour assurer le fruit de cette retraite et pour répondre au filial désir de vos âmes si dévouées à Marie, que je veux méditer ce soir avec vous cette adorable parole de Jésus en croix que j'ai prise pour texte de cette instruction : « *Ecce Mater tua.* Voici votre Mère. »

Jésus allait donc expirer sur la croix. Il était là, agonisant sur ce gibet d'infamie et de douleurs, lorsque soudain, abaissant son regard, déjà à demi-voilé par la mort prochaine, sur un petit groupe d'amis fidèles qui se tenaient au pied de sa croix, il aperçut Marie sa mère et S. Jean son apôtre bien-aimé. Alors, comme dans un dernier souffle et un dernier élan de son amour pour nous, il murmura à Marie en lui indiquant S. Jean : « Femme, voici votre fils. *Mulier, ecce filius tuus.* » Et il dit ensuite à S. Jean, en lui montrant Marie : « Voilà votre

Mère. *Ecce Mater tua.* » Et comme S. Jean en ce moment solennel représentait toute l'humanité, selon les commentateurs les plus autorisés de l'Evangile, en donnant Marie pour mère à son disciple bien-aimé, Jésus-Christ en faisait, par cela même, la mère adoptive de tous les hommes.

Marie est donc notre mère à tous, âmes chrétiennes ou âmes pécheresses, peu importe. Mais si elle l'est en tout temps et quelle que soit notre condition surnaturelle, de par la volonté formelle de son Fils, elle l'est bien davantage encore pour vous, chers retraitants ou chères retraitantes, à cette heure où vous n'êtes plus les bourreaux de son Fils par le péché, mais, au contraire, ses amis privilégiés par la grâce. Et vous le serez bien plus encore demain matin, après la communion eucharistique qui doit clôturer ces saints exercices, lorsque vous pourrez dire en toute vérité avec S. Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ lui-même qui vit en moi. *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* » (Gal., II, 20). Oh ! comme la T. S. Vierge sera heureuse alors de remplir à votre égard les fonctions de cette maternité admirable que Jésus-Christ lui a confiée vis-à-vis de l'humanité rachetée par son sang !

Et quelles sont donc ces fonctions maternelles dont Marie s'acquittera si volontiers envers vous ? Ce sont celles de toute maternité humaine vraiment digne de ce nom. Une mère doit *garder* ses enfants contre tout danger, surtout contre les défaillances morales et les tentations d'ici-bas. Une mère doit aussi *consoler* ses enfants quand ils sont affligés. Enfin, si les enfants ont succombé aux attraits séduisants du mal et s'ils ont ainsi mérité les colères paternelles, le rôle de la mère est de leur servir de médiatrice et de les *réconcilier* avec leur père justement irrité. Or, m. f., c'est bien là ce que fait Marie à notre égard et en quoi elle se montre par conséquent notre véritable et tendre Mère. 1° Elle nous *console* quand nous sommes *affligés* et que nous souffrons ici-bas. 2° Elle nous *garde* quand nous sommes *tentés*. 3° Elle nous *réconcilie* enfin avec Dieu quand nous avons eu le malheur de *tomber dans le péché*.

I. — *Marie nous console*

Toute maternité, ai-je dit, doit être consolatrice. Quelques précautions que l'on prenne, l'enfant, et plus tard l'homme mûr ou la femme auront toujours à souffrir ici-bas. Où donc trouveront-ils le réconfort et la consolation dont l'âme humaine a tant besoin lorsqu'elle souffre, si ce n'est dans le cœur de leur mère ?

L'asile le plus sûr c'est le sein d'une mère,

a dit délicatement un fabuliste[1], et cela est bien vrai. Que faut-il, en effet, à une mère pour consoler son enfant ? Presque rien : un regard, une larme de ses yeux. Moins que cela encore : un souffle de sa bouche. Oui, le souffle de la maternité emporte toutes les douleurs de l'enfant, à tel point que c'est un proverbe reçu que pour guérir la souffrance de son fils ou de sa fille une mère n'a qu'à souffler dessus.

La T. S. Vierge Marie, votre Mère du ciel, aura, elle aussi, un souffle maternel qui consolera toutes vos douleurs et séchera toutes vos larmes. La maladie vous retient-elle sur un lit de souffrance, triste, désolé et meurtri ? Entendez la voix de l'Eglise qui chante dans ses litanies : « Santé des malades, priez pour nous ! » Le péché a-t-il fait à votre âme une blessure profonde que rendent plus douloureuse encore le remords ou le désespoir ? Ecoutez cette invocation touchante : « Refuge des pécheurs, priez pour nous ! » Votre cœur est-il en proie à ces tortures morales qui sont souvent plus cruelles que toutes les douleurs physiques ? Comme un suave murmure, la prière de l'Eglise s'élève pour dire en votre nom à Marie : « Consolatrice des affligés, priez pour nous ! »

Ah ! m. f., on a dit qu'il était doux de pleurer sur le cœur d'une mère. C'est vrai, mais à plus forte raison il est doux et bien doux de pleurer sur le cœur de Marie. C'est sur ce cœur maternel s'il en fût, que dans vos heures de deuil, de découragement, de souffrances, d'angoisses de toutes sortes, vous irez, selon la belle expression de Bossuet, verser vos larmes avec vos prières. Et soyez certains d'avance que vous ne quitterez jamais cette divine Mère que ranimés, réconfortés et surtout admirablement consolés.

II. — *Marie nous garde*

Un des principaux devoirs d'une mère, sinon le premier, est de veiller sur son enfant pour lui conserver non seulement la vie du corps, mais aussi et surtout la vie de l'âme. Une mère qui ne prendrait pas soin du salut corporel et spirituel de ses enfants passerait, à juste titre, pour un monstre dénaturé. Aussi Dieu a-t-il mis au cœur de toutes les mères un amour particulier qui leur rend doux et facile l'accomplissement de ce devoir primordial. Et N.-S. Jésus-Christ lui-même a voulu nous donner, dans l'Evangile, une image touchante de cette sollicitude maternelle : c'est la poule rassemblant ses poussins et les abritant sous ses ailes au moindre danger qui menace sa jeune couvée. De même, Dieu a fait des ailes à toute maternité et il a fait, par-dessus tout, des ailes vastes et puissantes à la T. S. Vierge pour protéger sa grande famille et particulièrement les plus faibles et les plus tentés de ses enfants.

Refuserez-vous, m. f., cette protection maternelle de Marie ? Direz-vous que celle de Dieu vous suffit ? Mais quel est celui d'entre nous qui, étant enfant, et sur le point de tomber dans un précipice ou menacé d'un grave péril, n'aurait pas appelé sa mère à son secours ? Aurions-nous cru à ce moment, même en nous supposant la raison et la présence d'esprit nécessaire, que Dieu seul suffisait à nous tirer d'affaire, et n'aurions-nous pas songé tout naturellement à implorer l'aide efficace de notre mère, cet ange gardien terrestre et visible de notre existence ici-bas ? Assurément, m. f., notre

[1] Florian, *L'enfant et la sarigue.*

premier cri, en face d'un péril quelconque, eût été celui-ci : « Maman ! » Eh bien ! Marie a été établie par Dieu notre Mère pour nous protéger et nous défendre, et ce serait à la fois ingratitude et folie que de vouloir se passer de sa protection tutélaire. Aussi l'instinct catholique a-t-il dicté à S. Bernard ces magnifiques paroles : « Oh ! s'écriait-il, lorsque vous vous sentirez en proie à quelque angoisse ou menacé de quelque danger, regardez votre étoile céleste, appelez Marie à votre secours, *respice stellam, voca Mariam*. Quand l'orage se lèvera à l'horizon de votre âme, quand il vous semblera que le frêle esquif de votre vertu va se briser au rocher de la tentation, regardez votre étoile, appelez Marie, *respice stellam, voca Mariam*. Lorsque enfin, écrasés et comme vaincus par le poids de vos péchés, vous commencerez à être engloutis dans le gouffre sans issue et sans fond de la désespérance finale, regardez votre étoile et appelez Marie. C'est sa maternité toute-puissante qui seule, alors, pourra vous délivrer et vous sauver, *respice stellam, voca Mariam.* »

III. — *Marie nous réconcilie*

Le rôle d'une mère au foyer domestique est surtout un rôle pacificateur. C'est au père de famille qu'appartient l'autorité et par suite le droit de gouverner et de punir. La mère, sans jamais aller cependant, — la chose est essentielle, — contre les droits paternels, a la douce mission de médiatrice et de s'interposer entre le père irrité et l'enfant coupable, toutes les fois qu'une faute a été commise.

Ainsi fait Marie à notre égard. Quand la main de Dieu, justement appesantie par nos péchés, menace de nous frapper, Marie se fait notre médiatrice et notre avocate pour obtenir notre pardon et nous réconcilier avec Dieu. Et son intercession est toujours efficace, parce qu'elle est toujours exaucée, car, nous dit S. Bernard, elle est la toute-puissance suppliante, *omnipotentia supplex*. Comment, en effet, Dieu pourrait-il résister à sa tendre et virginale Mère ? Ecoutez, à ce propos, ce trait de l'histoire ancienne.

Un jour, dans la République romaine, il se trouva un fier patricien qui, après avoir rendu à sa patrie des services illustres, avait reçu l'exil pour récompense. Coriolan, c'était le nom de ce grand citoyen de Rome, s'en alla, mais en emportant dans son cœur de terribles ressentiments. La haine le rendit traître à son pays, il leva des troupes parmi les ennemis de Rome et revint assiéger sa ville natale. Grande fut la terreur dans cette cité fameuse à l'approche de Coriolan. On ne savait à quelle protection se vouer. On envoya une députation à l'illustre proscrit, pour le conjurer par la majesté de sa patrie de déposer les armes. Coriolan résista. La religion vint à son tour avec la majesté des dieux. Elle parut suppliante devant ce fils révolté. Coriolan résista encore. Mais tout à coup le bruit se répandit dans Rome que la colère de Coriolan venait de céder. Que s'était-il donc passé ? Le voici.

Une femme avait paru dans le camp. Elle s'appelait Véturie : c'était la mère de Coriolan. C'était aussi la dernière et suprême ressource de la patrie menacée. Quand il avait vu s'approcher sa mère, le fier Romain avait cru d'abord qu'il triompherait aussi de la prière de cette femme. Mais il s'était trompé ; il n'avait pas assez compté avec sa nature et les sentiments de son cœur. Véturie arrive en longs habits de deuil ; elle se précipite aux genoux de son fils. Elle lui dit à travers ses larmes, de ces choses qu'une mère seule peut trouver pour triompher de la résistance de son enfant. Coriolan n'y peut tenir et se jetant dans les bras de sa mère, il s'écrie : « O ma mère, vous avez triomphé de Coriolan ! Rome est sauvée, mais votre fils est perdu ! » Il était perdu, en effet, car en épargnant Rome, il se vouait à la vengeance de ses soldats qui le massacrèrent.

Voilà, m. f., ce que fait Marie, la mère de Jésus et la nôtre en même temps. Quand elle nous voit révoltés contre Dieu par le péché et menacés d'être écrasés par sa juste colère, elle se jette aux pieds de son divin Fils et, fallût-il l'immoler sur la Croix une fois encore, elle arrache sûrement à la miséricorde divine l'oubli du passé et le pardon, car Jésus-Christ, moins farouche que Coriolan, ne demande qu'à nous faire grâce et qu'à accueillir, par l'entremise de son auguste mère, notre repentir et notre conversion.

* * *

Un dernier trait, m. f., résumera toute cette allocution [1].

Un jour, deux saints anachorètes venaient de lire ensemble la belle parabole de l'enfant prodigue. « Il ne manque rien à ce divin tableau de la famille, disait l'un. J'y trouve le plus jeune fils avec les folles présomptions de son âge, le père avec sa tendresse miséricordieuse, le frère aîné avec ses prétentions jalouses. Mais quelqu'un y manque cependant. J'y cherche la mère et je ne la trouve point ! — Mais, mon frère, reprit l'autre, qui était un vieillard plein d'expérience, si l'enfant prodigue avait eu une mère, aurait-il pu jamais quitter la maison paternelle ? »

Je vous laisse, m. f., sur cette réflexion si profonde et si touchante. Hélas ! pires peut-être que l'enfant prodigue, vous avez quitté parfois la maison de votre Père céleste, bien qu'il y eût, pour vous y retenir, la meilleure et la plus tendre des mères, c'est-à-dire Marie. Cette divine Mère n'a pu, par égard pour votre liberté, vous empêcher de commettre le mal et d'abandonner son fils Jésus. Ah ! que du moins, à partir de ce jour où Dieu vous a rouvert toutes les portes de sa grâce, à partir surtout de demain matin, où, dans la Sainte Eucharistie, il va se donner à vous et vous nourrir de sa chair sacrée, vous ne sépariez plus Jésus de sa Mère et Marie de Jésus, vous ne vous sépariez pas surtout vous-mêmes de ces deux amours de votre âme chrétienne. Vous allez de-

[1] Je l'emprunte à un délicat écrivain, Mgr Baunard, dans son beau recueil *Le Collège chrétien*.

main, et même dès ce soir, renouveler votre consécration à votre Dieu par les mains de Marie. Entendez Jésus vous répondre et vous répéter par ma bouche sa grande parole du Calvaire : « Enfants de Marie, voici votre Mère. *Ecce Mater tua.* » Et restez, m. f., restez toujours les enfants de Marie sur la terre, si vous voulez être un jour les frères et les élus du Christ dans l'éternité. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

V

LE PREMIER RENIEMENT DE S. PIERRE

Tous les Scribes, tous les Pharisiens furent aussitôt informés de l'arrestation de Jésus, par les soins de Caïphe, et les membres du Sanhédrin furent convoqués, pour siéger cette nuit même — contrairement à la Loi — et pour juger sans délai le Sauveur.

Ils accourent, empressés, au palais des grands-prêtres, et Jésus est amené chargé de chaînes dans la grande salle du tribunal.

Cette assemblée comptait soixante et onze membres. Le *Nasi,* ou président, était Caïphe. Il avait à sa droite un vice-président, — qui dut être Anne, — chargé de diriger les débats. Le président siégeait sur une estrade. Autour de lui les autres juges étaient assis en demi-cercle sur des coussins. Dans le Sanhédrin Jésus ne comptait que des ennemis déclarés, sauf Gamaliel, petit-fils d'Hillel, un homme modéré, sage et droit, et Nicodème ainsi que Joseph d'Arimathie, tous deux incapables d'une injustice ou d'une lâcheté, mais timides, n'osant s'affirmer encore les amis du Sauveur. On se figure les cris de joie satisfaite qui éclatèrent lorsque parut devant cette assemblée inique le Fils de Dieu. Les martyrs s'en souvinrent quand ils furent traduits devant des juges décidés aussi à les condamner, et la patience, la douceur, la fermeté d'attitude de Jésus leur dicta leur attitude et leurs belles réponses. Ils n'étaient d'ailleurs que des hommes, tandis que Jésus était la divinité faite homme. Et il consentait à comparaître devant des juges, et quels juges ! et à subir sans se plaindre leur sentence impie.

Mais pendant que Jésus est entre les mains de ces magistrats dont la haine seule dirige la conscience, que sont devenus ses disciples ?

Après Gethsémani ils se sont enfuis tous.

Pierre, on s'en souvient, avait dit à son bon Maître, dans un mouvement de générosité : « S'il me faut mourir avec vous, je vous suivrai partout, à la prison et à la mort. Et quand même tous vous renieraient, moi je ne vous renierai jamais ! » Et il était sincère. Nous avons vu un commencement de défaillance au jardin des Olives, quand il s'endormit avec ses deux compagnons, malgré les avertissements de Jésus. Mais il était surtout accablé de tristesse, *præ tristitia,* et lorsque Judas arriva avec sa sinistre bande, il tira son épée et se conduisit en brave. Alors le Maître lui ordonne de remettre l'épée dans le fourreau, il obéit ; mais quand il voit que le Sauveur se laisse emmener sans résistance, son courage tombe.

Pendant ce temps Jean, qui a été étourdi par la violence des événements, par la vue de Judas, par l'arrestation soudaine de son bon Maître, Jean a repris ses esprits et son courage. Il a eu aussi son moment de défaillance ; il n'est même pas encore remis de sa surprise, de son émotion, il n'éprouve pas de ces sentiments héroïques qui vous précipitent tête baissée dans le péril afin d'en arracher celui que vous aimez ; mais son cœur parle, qui appartient toujours à Jésus, et il se met à la suite de la tourbe commandée par Judas. Sans doute, il ne pourra pas arracher le Sauveur de leurs mains, mais il sera là, il s'inspirera des circonstances, le Maître le verra, et la vue de celui qu'il aime sera pour lui un réconfort, une consolation, il ne se sentira pas seul.

Pierre à son tour suit, mais de loin, *a longe.* (Luc, XXII, 54). Il a laissé son épée, il est sans armes, derrière cette troupe qui s'en va triomphalement et qui ne lâchera pas sa proie. La pensée ne lui vient pas d'ailleurs de l'attaquer. Que ferait-il seul contre tant de monde ? Les idées, les projets, les sentiments se pressent dans sa tête et dans son cœur, se brouillent et se mêlent. On ne peut pas dire qu'il soit en pleine possession de lui-même. S'il se reporte seulement à quelques heures de là, il voit Jésus dans le Cénacle qui donne à ses Apôtres sa chair et son sang. Quelle douceur dans ses discours ! Quelle majesté dans toute sa personne ! Aurait-il pu croire que Celui qui parlait avec tant d'autorité, qui avait fait tant de miracles, et qui si souvent avait échappé à ses ennemis, se laisserait prendre ainsi et emmener sans se défendre ? Et pourtant Jésus savait tout, puisqu'il avait annoncé : « En vérité je vous le déclare : l'un de vous me trahira ! » Et à Jean il avait confié : « C'est Judas ! »

Tous ces souvenirs, toutes ces impressions se confondaient dans l'âme consternée de Pierre, et il suivait de loin, sans perdre de vue toutefois ce groupe d'hommes d'armes et de valets. Et il retrouve Jean.

* * *

Le Sauveur a été poussé dans la cour du Grand-Prêtre et conduit devant Anne. Tout le palais est en émoi. Jean était connu dans la maison du Pontife, on ignore comment. Peut-être était-il venu au palais quelquefois, pendant les âpres discussions de Jésus avec les Pharisiens, pour se rendre compte de l'impression produite, des complots qu'il devinait, des dangers que le Maître pouvait courir, afin de les écarter dans sa sollicitude inquiète. La portière savait qui il était. Il entra ; Pierre demeura dehors. Le disciple bien-aimé sortit, dit un mot à la servante qui gardait la porte, et cette femme le laissa entrer.

Il faisait froid, on avait allumé un grand brasier dans la cour, et les ministres du temple s'appro-

chaient du feu pour se chauffer, tout en devisant sur les étranges événements qui s'étaient passés à la faveur de la nuit. Pierre s'était mêlé à eux, silencieux et troublé, se chauffant aussi à la flamme. Il voulait « voir la fin. »

La portière l'avait remarqué lorsqu'il entrait avec Jean ; elle s'approcha à son tour par curiosité et elle l'aperçut à la lueur du brasier. Elle le regarda bien en face, *intuita,* et dit aux hommes qui étaient là : « Celui-ci était avec lui. » *Et hic cum illo erat.*

Sa curiosité était satisfaite. Elle l'avait reconnu, et dans son accent il y avait quelque chose de méchant et de triomphant. Elle vint alors droit à lui et lui dit brutalement : « Est-ce que tu n'es pas un disciple de cet homme ? (Jo., XVIII, 17). Oui, toi aussi tu étais avec Jésus le Galiléen. » (Mt., XXVI, 69). Pierre, décontenancé, balbutia : « Non, je ne suis pas de ceux-là, *non sum.* Femme, je ne le connais pas. Je ne sais pas ce que tu dis. »

C'est lui qui ne savait pas ce qu'il disait, tant il était troublé. Cependant on ne saurait l'excuser de péché, lui qui déclare qu'il ne connaît même pas Jésus, lui le chef des Apôtres, la pierre sur laquelle doit être bâtie l'Eglise. Combien grande donc est la faiblesse humaine, pour qu'un homme comme lui, généreux, hardi, courageux et bon, constitué en dignité par le Sauveur lui-même, élevé au-dessus de tous les Apôtres, se laisse intimider par la voix d'une servante, se prenne à trembler devant ces hommes qui se chauffent et qui ne paraissaient point prendre garde à lui, et déclare qu'il n'est pas disciple du Sauveur et qu'il ne le connaît pas ! Comme cela justifie la parole de Jésus : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ! » Comme notre volonté est infirme sans la grâce ! La grâce a un instant abandonné S. Pierre, sans doute parce qu'il avait oublié de prier et qu'il avait eu trop de confiance en lui-même, et voilà qu'il en vient à renier son Maître !

Les Pères n'ont pas manqué de signaler cette faiblesse de notre nature et de nous recommander de ne pas nous fier dans nos propres forces, de ne pas nous glorifier de nos actes, nous vanter de notre vertu, et surtout de ne pas mépriser ceux qui tombent, mais d'avoir compassion d'eux, de leur tendre la main afin de les relever, et pour nous, de demander chaque jour à Dieu qu'il nous envoie des grâces de soutien. Cette chute de S. Pierre n'était-elle pas une réponse à cette parole pleine d'assurance où il entrait bien quelque orgueil : « Quand même tous tomberaient, seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne tomberais jamais ! » Veillons donc sans cesse sur nous, fuyons les occasions de péché, et gardons profond le sentiment de notre misère.

En ce moment le coq chantait pour la première fois. Pierre n'entendit pas. Il resta avec les ministres du grand-prêtre, debout et se chauffant avec eux.

VI

LE PREMIER JUGEMENT DE JÉSUS

Jean avait suivi son Maître, confondu avec la foule des valets et des faux témoins appelés par le Grand-Prêtre. Il avait pu gagner la grande salle du Sanhédrin pendant que Pierre reniait Jésus. Personne ne s'était soucié de la présence du disciple bien-aimé, qui avait ses entrées libres dans le palais.

Le Sauveur est debout devant ses juges ou plutôt ses bourreaux, les mains étroitement serrées par des liens, cruauté inutile, car il ne pouvait s'échapper, et interdite par la loi. Mais dans ce jugement les prescriptions de la loi sont odieusement enfreintes. C'était Gamaliel qui devait présider, Gamaliel qui était l'impartialité et la justice même, et qui eût exigé que toutes les formes légales fussent observées. Caïphe a pris sa place, lui qui en parlant de Jésus a dit : « Il est bon qu'un homme meure pour le salut du peuple. » Il avait dit cela par une inspiration prophétique, mais c'était aussi sa pensée intime ; et l'homme qui devait mourir était là, devant lui, attendant sa sentence, silencieux et résigné.

Aucun jugement ne devait avoir lieu la nuit, or il était à peine deux heures du matin. La loi spécifiait que l'accusé aurait un avocat, et que l'on commencerait par exposer tout ce qui plaidait en sa faveur. Ici pas de défenseur, pas de témoins à sa décharge ; mais, par contre, un accusateur public, Caïphe, qui énumère les griefs et néglige tous les magnifiques antécédents de l'accusé, toutes les circonstances favorables, et ne produit que des faux témoins bien choisis, bien stylés, afin que la sentence soit rendue rapidement et sans opposition, la sentence de mort. Et malgré toutes ces précautions, Caïphe craignait encore.

Il appelle ces témoins résolus au parjure, il leur adresse l'avertissement rituel : « Sachez que le sang de l'innocent et de sa postérité retombera sur vous à tout jamais. » Et sa voix ne tremble pas, il a hâte d'en finir avec le crime.

Les témoins défilent, sans apporter d'affirmations précises. Jésus se taisait, dédaignant de répondre. Ce silence même était gênant et impressionnant. Que pensait-il ? Ne tenait-il pas en réserve quelques-unes de ces répliques terribles de bon sens et de lumière qui clouaient sur place ses adversaires ? Et cependant ils eussent préféré qu'il parlât, dans l'espoir de le prendre dans ses paroles.

Le grand-prêtre était consterné de la pauvreté des accusations. Enfin il vint deux hommes qui déclarèrent, l'un : « Nous l'avons entendu qui disait : « Je détruirai ce temple, fait de main d'homme, et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme ; » l'autre : « Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. »

On les avait entendus ensemble et non séparément, contrairement à la loi, afin qu'il fût facile de les accorder. Or, en leur déférant le serment,

Caïphe leur avait donné l'avis traditionnel : « Ce ne sont pas des conjectures ou des rumeurs publiques que nous vous demandons. » Ce qu'on leur demandait c'étaient des faits précis. Mais l'un disait : « Je puis détruire ; » l'autre : « Je détruirai. » Cela ne concordait pas. Et puis il n'y avait pas d'acte. Tout au plus si l'on pouvait voir dans ces paroles une vaine bravade. Quoi ! un homme se vanterait de détruire le temple, une merveille de solidité qui avait demandé quarante-six ans de travail à Hérode, et de le reconstruire en trois jours ! Etait-ce là un grief suffisant pour prononcer une sentence de mort ? Au surplus nous savons que c'était une parole symbolique, par laquelle il désignait le temple de son corps. (Jean, II, 21). C'est le geste qui avait alors expliqué sa pensée : « Détruisez ce temple, » avait-il dit, et il montrait son corps.

* * *

Les débats languissaient, Caïphe s'impatientait, et Jésus se taisait...

Le grand-prêtre avait espéré autre chose. Tout cela d'ailleurs ne répondait pas à sa pensée intime. Que lui importait ce que Jésus avait dit du temple ! Cette accusation tombait d'elle-même. Ce qu'il voulait savoir, c'est ce qu'était Jésus, ce qu'il pensait de lui-même. Mais comment y parvenir ?

Jusqu'ici les débats étaient incohérents, et Jésus gardait toujours le silence. Il fallait le faire parler. Caïphe s'élance donc de son siège de président au milieu de la salle, et regardant Jésus en face, il lui dit, menaçant :

— Tu ne réponds rien à ce que ceux-ci déposent contre toi ?

On ne répond pas au néant. C'est pourquoi Jésus continue à se taire.

Il n'y avait qu'un moyen de l'obliger à se prononcer : c'était de lui déférer le serment. Mais c'était une mesure insolite, qu'on ne prenait que dans les cas très graves, pour faire avouer à un accusé quelque grand crime. Le grand-prêtre se trouble à cette pensée, et la colère l'empêchant de mesurer ses termes, il s'écrie :

— Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ fils de Dieu, le fils du Dieu béni ! (Mt., XXVI, 63 ; Mc., XIV, 61).

Il ne demande pas : « Dis-nous si tu prétends être, » mais : « si tu es le Fils de Dieu ; » ce qui amène Jésus à répondre par cette affirmation solennelle, qui est décisive :

« Vous l'avez dit : je le suis, *ego sum.* » (Mt., 64 ; Mc., 62).

Et il ajoute ces paroles prises dans l'Ecriture et qui durent faire tressaillir les docteurs d'Israël : « Un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu le tout-puissant (Ps. CIX, 2) et venant sur les nuées du ciel. » (Dan., VII, 13).

Alors Caïphe, ne se contenant plus, déchire ses vêtements et s'écrie : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème. Que décidez-vous ? »

Jésus a blasphémé parce qu'il a dit la vérité, une vérité attestée par ses paroles toutes divines, par des milliers de miracles qu'un homme ne pouvait faire, et dont Dieu seul pouvait être l'auteur ! Mais le grand-prêtre ne veut pas voir cela, il ne veut pas réfléchir, il s'étourdit lui-même pour se fixer dans l'idée du blasphème, il s'applaudit peut-être d'avoir contraint Jésus à faire cette déclaration, il feint l'indignation et veut la faire partager à tout le Sanhédrin. Les juges non plus ne veulent pas réfléchir, ils s'exaltent à ce mot de blasphème, et ils répondent en chœur : « Il mérite la mort ! *Reus est mortis !* »

Et tous, juges et valets, se jettent sur Jésus, lui crachent à la figure, le frappent au visage, et des soufflets violents retentissent sur ses joues.

A la violence inouïe ils ajoutent la dérision et l'outrage, *illudebant ei* (Luc, XXII, 63), accomplissant ainsi la prophétie d'Isaïe : « J'ai livré mon corps à leurs coups et mes joues à leurs soufflets. Je n'ai pas détourné ma face de leurs outrages et de leurs crachats. » (Is., L, 6). Et d'autres, d'une méchanceté plus raffinée, lui couvrent ensuite la tête d'un voile et pendant qu'ils l'accablent de coups ils lui disent, par une souveraine moquerie : « Prophétise-nous, Christ, dis-nous qui t'a frappé ! » « Et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres injures, » ajoute S. Luc.

Ils n'auraient pas traité ainsi le dernier des bandits. C'est le privilège de la vérité d'exciter des haines sauvages. Dieu qui est la Vérité même ne peut donc échapper à la rage des méchants. Ici elle sort des couches les plus profondes de la malice humaine, et elle est soufflée par le démon, qui est dans un état perpétuel de rage exécrable.

Jésus laisse faire ; il subit et ces coups cruels et ces ignominies. Il les souffre par amour pour nous. Par ces brutalités généreusement acceptées il expie nos jouissances coupables ; par ces dérisions il expie les blasphèmes que l'impiété vomit contre Dieu et contre l'honneur de Dieu. Le Sauveur n'est jamais plus grand, plus adorable que lorsqu'il endure ces souffrances qui ont pour but de le déshonorer, et qui nous le montrent au contraire dans une majesté touchante, incomparable, infiniment supérieure à tout, plus tranquille et plus radieuse que celle du Thabor. C'est alors qu'il parle à notre cœur, qui se jette au-devant de lui, qui court à lui, qui l'aime, qui l'adore, plein d'une indicible admiration, d'un indicible amour. Et considérant cette sérénité, cette grandeur, nous nous sentons pressés aussi de l'imiter. Ces souvenirs pieux, nous les portons dans notre vie, ils sont pour nous des lumières qui nous guident ; et dans nos épreuves nous nous disons : « Souffrons avec courage, nous qui sommes coupables, à l'exemple de Jésus qui, lui, était innocent. »

IMPRIMATUR
Lingonis, die 8 martii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 16 mars 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les dimanches de Carême sur le règne de Dieu. — VI. Le règne de Dieu sur la France, 145.

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — *Avant la Communion générale :* Le serment et la prière des convertis, 148.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXIV. *Dimanche de la Passion :* Le péché, 149.

Exercices pour le Chemin de la Croix. — V. Pour les âmes du Purgatoire, 151.

Pour la fête de l'Annonciation. — La vocation de la Sainte Vierge, 154.

Pour la fête de la Compassion. — La T. S. Vierge au Calvaire, 156.

Courtes instructions pour la prière du soir. — VII. Deuxième et troisième reniements de S. Pierre, 157. — VIII. Le second jugement de Jésus ; la mort de Judas, 159.

SERMONS POUR LES DIMANCHES DE CARÊME
sur le règne de Dieu

VI

LE RÈGNE DE DIEU SUR LA FRANCE

Oportet illum regnare.
Il faut que Dieu règne.
(I Cor., xv, 25).

Mes frères,

Lorsque nous disons à Dieu : « Que votre règne arrive, » c'est d'abord sur chacun de nous, sur notre esprit, sur notre volonté, sur notre cœur, que nous demandons que ce règne s'étende, sans conteste, sans qu'aucune passion d'orgueil ou de luxure ne l'amoindrisse et ne le recule.

Mais, m. f., ce n'est pas là tout le règne de Dieu. L'homme n'est pas un être isolé ; il a une famille, une patrie, et Dieu ne serait pas Dieu, si son pouvoir enfermé dans le cœur humain y trouvait des bornes, des frontières infranchissables.

Il faut donc qu'il règne sur le foyer domestique, sur la maison où l'homme a fondé une famille et où il revit dans les siens. — Il faut qu'il règne sur le pays, où les familles multipliées, unies entre elles par les liens d'une commune origine, forment un peuple, une nation.

Voilà, m. f., le sujet que nous avons encore à traiter ; mais il est trop vaste pour que je l'embrasse tout entier.

C'est à regret que je laisse de côté le règne de Dieu sur la famille. A l'heure où elle est blessée à mort par les mauvaises mœurs qui y pénètrent et qui la ravagent, chaque jour davantage, j'aurais voulu vous la montrer grande, belle et prospère sous la main de Dieu qui la garde et la bénit. — Mais je dois me borner, et c'est du règne de Dieu sur la France que je me propose de vous parler ce soir.

I

1. Pendant des siècles, malgré bien des ingratitudes et bien des abandons, la France a été vraiment le royaume de Dieu. L'histoire le dit assez. Elle tenait le saint nom de Dieu pour celui du Roi des rois, pour celui du Maître tout-puissant qui fait et défait les trônes, qui juge les patries et qui châtie les méchants. Elle avait couvert le pays tout entier de temples magnifiques où elle s'empressait à lui apporter les adorations et le culte de tout un peuple, plein de foi, de soumission et d'amour.

Oh ! les beaux jours que ceux où la France venait au pied des autels se consacrer à Dieu et lui faire hommage de tout elle-même !... Et la France était sincère en agissant ainsi, car ses lois, ses coutumes s'inspiraient du Décalogue et de l'Evangile.

A Florence, on voit au-dessus de la porte d'une salle où les magistrats de la cité tenaient conseil, un soleil avec le chiffre de Jésus-Christ, et on y lit cette inscription : « Le Christ notre Dieu, Soleil de justice, règne à jamais. *Christus Deus noster, regnat in æternum...* »

Telle était aussi la pensée de la France, et vous savez assez qu'elle s'était mise en quelque sorte au service de Dieu pour être son champion dans le monde, pour porter à d'autres peuples et sur d'autres continents la foi et la religion chrétienne.

La France apôtre, donnant à Dieu, sur mille champs de bataille, le meilleur et le plus pur de son sang, et, par ses fils, s'en allant à travers toutes les barbaries, pour que fût rendu, comme le souhaitait S. Paul, honneur et gloire au Roi immortel des siècles ; la France semant partout, à pleines mains, les grandes vérités religieuses, les idées de justice et de charité qui sont la gloire du christianisme : voilà ce que l'histoire nous apprend, en nous montrant les riches moissons d'âmes rachetées, sauvées, qui ont mûri par toute la terre et qui sont le suprême triomphe de Dieu...

Sans doute, en agissant ainsi, la France s'acquittait d'une dette sacrée. Plus qu'envers tout autre peuple, Dieu avait été prodigue envers elle : *non fecit taliter omni nationi ;* prodigue des biens d'ici-bas, sur un sol fertile et dans un heureux climat, prodigue des dons les plus rares de l'esprit, du caractère et du cœur... Cependant, il faut bien le dire, rien n'est beau comme de voir la France, durant tant de siècles, fidèle à sa vocation, et ne séparant point son propre règne du règne de Dieu...

2. Pourquoi faut-il qu'il n'en soit plus de même aujourd'hui ? Car à l'heure actuelle, qui donc oserait dire que Dieu règne encore sur la France ?

Je ne voudrais pas insister trop sur ce point douloureux... Mais comment ne pas vous parler de cette *exclusion systématique* de Dieu de tout ce qui touche à l'éducation et au gouvernement du pays ? Car c'est un fait trop certain, et dont se glorifient même ceux qui en sont les auteurs.

Je vous ai déjà cité le cri des Juifs déicides : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous !

Nolumus hunc regnare super nos... » Mais l'histoire de ces quarante dernières années retentit du même cri de guerre.

Rappelez-vous les étapes jusqu'ici parcourues dans cette campagne entreprise contre Dieu.

Ne semble-t-il pas qu'on ait voulu, — comme il arrive parfois quand une révolution, un coup d'Etat a détrôné un souverain, — frapper et ruiner tout ce qui parle de lui, tout ce qui montrait son prestige et fait rayonner sa gloire ?

Le Pape est le représentant de Dieu, et c'est ce qui lui a valu tant d'hostilité. — Les religieux et les prêtres, comme parle S. Paul, sont les hommes de Dieu, c'est leur titre et leur honneur, et c'est aussi ce qui leur a attiré tous les coups dont ils ont été accablés. — La croix, c'est l'étendard de Dieu, le signe touchant de la royauté du Christ, et c'est ce qui l'a fait bannir des écoles, des prétoires et de tous les monuments publics. — Le serment religieux est le témoignage de Dieu ajouté à celui de l'homme, et c'est ce qui l'a fait supprimer. — Le catéchisme, l'Evangile sont l'organe de Dieu, en ce sens qu'ils contiennent sa parole et qu'ils publient sa loi, et c'est ce qui les fait traiter encore, je rougis de le dire, comme de mauvais livres qu'un enfant, qu'un petit Français ne doit pas, sous peine de punition, garder parmi ses livres de classe. — L'Eglise c'est le royaume de Dieu, et c'est ce qui l'a désignée aux persécutions qu'elle subit. Elle enseigne pourtant le respect des pouvoirs établis, elle prêche l'amour de la patrie et toutes les vertus qui élèvent le chrétien bien au-dessus de l'honnête homme. N'importe ! Le sceau et la marque de son origine l'ont perdue, et on *l'a répudiée*. Je dis bien : on l'a répudiée... La séparation, une séparation pacifique, d'un commun accord, eût été encore honorable. Mais l'Eglise, couverte cependant de tant de mérites, et capable de donner à la France un si précieux concours, dans les temps critiques où nous sommes, on l'a dépouillée, et on l'a traitée avec une violence qu'on n'a guère que pour les pires malfaiteurs...

Les hôpitaux, dans notre langue, s'appellent encore des hôtels-Dieu ; et les religieuses qui s'y étaient enfermées étaient en même temps les servantes de Dieu et des pauvres ; et c'est ce qui a décidé leur exil, c'est ce qui les a fait remplacer par des infirmières coûteuses qui n'ont ni leur vertu, ni leur probité, ni leur savoir, mais qui sont laïques.

Je n'en finirais pas, m. f., si je voulais tout rappeler... Il n'y a pas jusqu'à nos monnaies où l'on n'ait cherché à atteindre Dieu. La foi de nos pères y avait gravé comme une prière, comme un hommage national : DIEU PROTÈGE LA FRANCE, et l'on a effacé ces mots.

Et c'est ainsi que peu à peu, sous le couvert d'une neutralité hypocrite, on a détruit jusqu'aux derniers vestiges du règne de Dieu sur la France...

Et la France en pâtit cruellement. — Ah ! je sens, comme l'apôtre S. Paul, couler mes larmes, *flens dico*, à vous parler des maux dont nous souffrons, des divisions qui nous travaillent, et des périls qui nous menacent... On ne touche pas impunément à Dieu, à son nom, à son Eglise, à ses prêtres ; c'est le mot toujours vrai de nos Saintes Ecritures : *Deus non irridetur*.

Depuis que les couvents se ferment les uns après les autres, d'autres maisons s'ouvrent qui sont des maisons de débauche... Depuis que la croix, le catéchisme, l'Evangile, le Décalogue ne forment plus les mœurs du pays, tous les âges se dépravent ; la gangrène, la pourriture est partout ; les crimes se multiplient et les prisons ne suffisent plus... Depuis que le serment n'est plus prononcé devant Dieu, il n'y a plus guère de bonne foi ni de probité... Depuis que le mariage n'est plus un sacrement, et que la loi brise, disjoint ce que Dieu a uni, les pierres du foyer domestique se désagrègent et tombent, entraînant dans leur ruine, et parfois sous des flots de sang et de boue, la famille tout entière... Depuis que la France a rompu le Concordat, répudié l'Eglise et brisé avec le Pape, depuis qu'elle ne veut plus de la protection divine, les catastrophes s'y sont succédées si nombreuses et si effroyables, quatre grandes années de guerre ont accumulé tant de ruines, fait couler tant de sang, enseveli dans les champs de bataille tant de chères et héroïques victimes, qu'à la lueur des éclairs qui sillonnent notre ciel on peut lire ces mots que je vous citais tout à l'heure, et qui sont comme une réponse à l'impiété d'aujourd'hui : *Deus non irridetur*. On ne se rit pas de Dieu, on ne se moque pas de lui... Il faut qu'il règne d'une façon ou d'une autre, et si ce n'est par son amour, c'est par sa justice.

II

S'il en est ainsi, m. f., — et le tableau que je viens de vous tracer, dans toute la douleur de mon âme, est encore au-dessous de la vérité, — que faire ? N'avons-nous pas à travailler tous au rétablissement du règne bienfaisant de Dieu sur notre pays ?

D'une part, nous avons au cœur la flamme sacrée du patriotisme. Malgré tout ce que nous, catholiques, nous avons dû souffrir, dans notre foi et dans nos intérêts mêmes, nous aimons la France... Nous l'aimons quand même, et bien autrement que ceux qui la dupent, qui l'exploitent et qui la chargent, d'année en année, d'impôts toujours plus lourds... Nous l'aimons pour elle-même, pour que son nom rayonne dans le monde, comme le nom d'une nation éprise de justice, de liberté, comme le nom d'une nation secourable aux opprimés, et prodigue de son or et de son sang chaque fois que la civilisation chrétienne est en cause... Est-ce que nous ne l'avons pas assez montré durant la guerre ? Est-ce que les prêtres, les religieux, les missionnaires, accourus de partout, n'ont pas été les premiers à donner leur vie ? Est-ce que leur courage, leur vaillance, leur endurance ne leur ont pas valu l'admiration de ceux mêmes qui les avaient proscrits ? Est-ce que beaucoup aujourd'hui ne portent pas, avec la croix du

Christ, une autre croix rougie de leur sang et qui est celle de l'honneur?

Et d'autre part, nous savons que les nations, si malades qu'elles soient, sont guérissables, et peuvent retrouver la santé et la vie. Nous savons que si Dieu châtie la France qui l'a abandonné, c'est parce qu'il l'aime encore et qu'il voudrait, par la pénitence et l'épreuve, la ramener dans la voie traditionnelle où elle a marché si longtemps et avec tant de gloire...

Dès lors, m. f., notre devoir est tout tracé, et je vous l'indiquerai en trois mots : — Pour que Dieu règne sur la France, pensez, parlez et agissez en catholiques.

Pensez en catholiques. Qu'est-ce que cela veut dire? Mais cela veut dire que vous devez vous faire de fortes convictions, et ne pas vous en tenir, comme tant d'hommes, à de vagues idées qui procèdent, pour la plupart, de la gloire purement humaine, et même des seuls avantages matériels.

Que n'ai-je pas entendu dire, que n'a-t-on pas écrit du relèvement de la France, et du rang qu'elle doit occuper dans le concert des grandes puissances ! Les uns voient son salut dans ses alliances et ses amitiés, d'autres dans ses armes perfectionnées, d'autres encore dans sa diplomatie, ses hommes d'Etat, ses richesses ; que sais-je?

Certes? m. f., il ne faut pas mépriser les moyens humains ; vous connaissez le vieux proverbe : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Mais quelle imprudence de s'en tenir là, et de ne pas regarder plus loin ! Ecoutez ce que disait S. Pierre aux princes des prêtres, aux Sanhédrites, dans cet interrogatoire fameux qui concernait la mission des apôtres : « Il n'y a, s'écria-t-il, de salut que dans le Christ. *Non est in alio aliquo salus.* » (Act., IV, 12).

Eh bien ! il n'y a pour la France, de salut, de prospérité et de grandeur qu'en Dieu. Est-ce que la foi ne nous enseigne pas qu'il n'y a d'édifice solide et durable que celui qui est bâti sur Dieu, et qu'au contraire celui qu'on prétend élever sans lui, tombe et s'effondre au moindre choc, comme la statue que Nabuchodonosor vit en songe et qui avait des pieds d'argile? Est-ce que la foi et l'histoire ne nous enseignent pas qu'un peuple ne vaut que ce que valent sa religion et ses mœurs?

Voilà ce qu'il faut penser, m. f., et voilà aussi ce qu'il faut *dire*.

Car l'heure est aux paroles courageuses qui ne déguisent rien de nos convictions, de nos aspirations et de nos vœux.

Comment ! Les impies ne cessent d'inonder le pays de leurs discours où la vérité est outragée, où l'histoire est odieusement travestie, — et vous vous tairiez ! Vous ne rappelleriez pas les droits de Dieu, et les véritables intérêts de la France?

Vous savez ce que dirent les Apôtres à qui l'on prétendait imposer le silence, un silence qui eût trahi le Maître qu'ils servaient : « Nous ne pouvons pas ne pas parler ! *Non possumus non loqui.* »

Est-ce donc pour les seuls adversaires de Dieu que la liberté de la parole et de la presse a été inscrite dans nos lois? Ah ! servez-vous-en, sans forfanterie sans doute, mais aussi sans crainte. Parlez en catholiques conscients de la vérité que vous portez en vous-mêmes ; dites et répétez hautement, sans vous lasser jamais, que tant que la France même victorieuse ne sera pas revenue au culte public, officiel, de Dieu, elle n'aura ni paix, ni repos, parce que là où Dieu ne règne pas, il y a quelque chose ou quelqu'un qui règne à sa place et dont les exigences et la tyrannie sont insupportables : c'est la force brutale, ce sont les appétits déchaînés, et pour parler une langue toute d'actualité, c'est la bombe et le revolver qui tuent, qui massacrent, pour assouvir une passion, pour satisfaire une vengeance, ou bien commettre un vol fructueux, un pillage lucratif. Dites et répétez que, quoi que fassent les hommes, c'est Dieu qui les mène, et que, quoi qu'il arrive, c'est Dieu qui aura toujours le dernier mot.

Penser en catholiques, parler en catholiques, est-ce tout, mes frères? Assurément non. Il y a quelque chose de mieux encore, c'est d'*agir en catholiques*.

Ce n'est pas dans nos rangs qu'on trouvera jamais des ennemis de l'ordre public, des révoltés qui recourent aux pires moyens pour faire triompher leurs revendications égoïstes et criminelles... Dieu a dit : « Rendez à César ce qui est à César. » Et toujours nous rendons à César, si fort que nous ayons à nous en plaindre, ce qui lui appartient, ce qui lui est légitimement dû de par l'autorité qu'il détient et dont la source est en Dieu.

L'action que je vous demande est une action loyale et franche, en rapport avec la foi qui nous anime.

D'abord établissez en vous-mêmes le règne de Dieu ; établissez-le dans votre maison, dans votre famille, autour de vous, et si loin que s'étendra votre influence. Comment pourriez-vous réclamer les droits de Dieu, si vous les méconnaissiez vous-mêmes, et ne les imposiez pas à tous ceux qui dépendent de vous? Comment pourriez-vous vous faire les défenseurs et les apôtres du règne de Dieu, si vous n'aviez ni la probité, ni la charité, ni les mœurs qu'il commande?... O chrétiens ! c'est par vous-mêmes qu'il faut commencer la réforme de notre pays ! Après cela, à l'œuvre, en vous inspirant de cette belle devise : « *Pro Deo et patria !* Pour Dieu et pour la patrie. » Tout ce que vous ferez pour Dieu servira à la France.

Que ferez-vous donc? — Le général de Sonis écrivait, le 21 novembre 1870, à l'heure de nos désastres : « Dieu me fasse la grâce de mourir comme un soldat chrétien doit finir, les armes à la main, les yeux au ciel, la poitrine en face de l'ennemi, en criant : Vive la France ! Dieu, je l'aurai tous les jours dans ma poitrine, et Dieu ne capitule jamais ! »

Voilà, m. f., agir en chrétien, et c'est parce que nos soldats avaient la vaillance et l'esprit de sacrifice d'un de Sonis, que la France a triomphé.

Mais, m. f., dans la condition où vous êtes, ce

n'est pas ce que je vous demande. Agir en chrétiens, pour vous, c'est peupler vos maisons d'enfants qui grandissent dans la foi, et que vous formiez par vos exemples plus encore que par vos leçons, aux plus nobles vertus... C'est donner à Dieu de vos fils et de vos filles, pour le service de ses autels et la prédication vivante de l'Evangile par les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté.

Agir en chrétiens, c'est venir en aide à l'Eglise, non pas seulement par vos aumônes, mais par votre adhésion, votre concours dévoué à toutes les œuvres qu'elle entreprend pour moraliser la jeunesse et l'âge mûr, et préparer à notre pays une société nouvelle et meilleure.

Agir en chrétiens, c'est ne lire que de bons livres et de bons journaux, et ne donner votre voix, vos suffrages, qu'à des hommes chez qui le patriotisme et la foi s'allient dans une même mesure...

Et pour tout dire en un mot, agir en chrétiens, c'est conformer votre vie tout entière, au prix même de bien des sacrifices, et quoi qu'il vous en coûte de pensées et d'efforts, à la devise que je vous rappelais tout à l'heure et qui est celle des grandes âmes : « Pour Dieu et pour la Patrie ! *Pro Deo et patria.* » Et la patrie qu'il faut aimer, servir, ce n'est pas celle de nos souvenirs et de nos rêves, ce n'est pas celle d'hier ni celle de demain, c'est celle d'aujourd'hui, quand même... On demandait un jour à Mgr Dupanloup en quel temps et en quel pays il eût voulu vivre, si le choix lui en eût été laissé. — « Le temps où j'aurais voulu vivre ? Le mien, répondit-il. Le pays ? Dix fois le mien ! » Et son pays, le nôtre, c'était la France...

* * *

Je ne pensais pas vous parler si longuement, mais le sujet si palpitant du règne de Dieu sur la France m'a conduit plus loin que je n'aurais voulu. Est-ce ma faute s'il y a tant à dire, et quand il s'agit de notre pays, si mon cœur m'entraîne malgré moi, et rêve pour lui d'une beauté, d'une grandeur et d'un éclat qui en feraient le premier pays du monde !

M. f., chaque jour, quand vous direz désormais le *Notre Père* et quand vous en serez à ces mots : « Que votre règne arrive, » arrêtez-vous, pensez à la France, à la France qui est la terre de nos aïeux ; à la France où vous avez votre berceau et où vous aurez votre tombe ; à la France si riche de souvenirs et de mérites ; à la France demeurée, malgré tout, la fille aînée de l'Eglise et qui rachètera, j'en suis sûr, comme l'a prédit Pie X, ses fautes et ses égarements dans les larmes du repentir et les œuvres de sa charité. Pensez à la France, rentrée au Vatican et reprenant sa place, la première, auprès du Pape, et dites à Dieu qui vous entend : — Seigneur, c'est pour ma patrie que je vous implore ; ne soyez plus irrité contre elle, tendez-lui la main pour l'attirer à vous, et qu'elle sente, sur votre cœur, que vous l'aimez encore et que vous voulez bien être toujours son Roi ! Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

VIII

Avant la Communion générale

LE SERMENT ET LA PRIÈRE DES CONVERTIS

Tuus sum ego ; salvum me fac.
Je suis à vous, ô mon Dieu ; sauvez-moi !
(Ps. CXVIII, 94).

Mes frères,

Dans quelques instants vous allez vous approcher de la sainte Table et sceller avec N.-S. Jésus-Christ par la communion eucharistique le pacte de repentir et d'amour que vous avez conclu avec votre Dieu pendant cette retraite qui s'achève si bien. Ah ! certes, je n'ai point l'intention de remplacer par ma faible parole humaine les célestes effusions de notre Christ bien-aimé, et d'essayer de vous balbutier ce qu'il vous dira, lui, au fond de l'âme, avec toute son autorité divine. Je veux simplement vous suggérer quelques pieuses pensées qui prépareront mieux vos âmes à recevoir les communications de votre divin Maître. Je veux surtout vous inspirer deux sentiments qui me semblent particulièrement de circonstance : un sentiment d'*abandon total* et *plein d'amour* à votre Dieu, et un sentiment de *confiance inébranlable* en l'avenir, quoique défiante de soi-même et pleine d'humilité.

Ces sentiments, je les trouve indiqués et résumés dans le texte que je vous citais en commençant. Répétons-le ensemble, mes frères, et disons d'abord à Dieu le cri d'abandon et d'amour du Roi-Prophète : « *Tuus sum ego !* Seigneur, je suis vôtre, je suis tout à vous, » puis le cri de notre espérance très humble mais très ferme en l'avenir, espérance basée sur le secours divin : *salvum me fac.*

I

Tuus sum ego. — Nous l'avons vu pendant cette retraite, m. f., le péché nous avait séparés de Dieu. Il nous avait ravis à la tendresse divine. Comme l'enfant prodigue, nous en avions eu assez de l'autorité paternelle de Dieu et nous avions déserté le foyer céleste de la grâce et peut-être de la vertu elle-même. Nous n'étions plus à Dieu, nous étions au démon, et c'est à lui, hélas ! que nous aurions pu dire : « *Tuus sum.* Je suis vôtre. » Oh ! l'horrible situation et l'épouvantable blasphème ! Vous le comprenez bien à cette heure, âmes redevenues vivantes et chrétiennes. Votre situation n'est plus la même. Vous n'appartenez plus à Satan, mais à Dieu et, dans quelques instants, vous serez si bien unies à lui que vous pourrez dire en toute vérité avec l'apôtre S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Ah ! n'attendez pas, je vous prie, cet heureux

moment pour formuler l'expression émue des sentiments qu'une pareille union doit vous inspirer. Réparez le blasphème de votre vie passée, en chantant avec le Psalmiste le cantique de l'*union sacrée* avec le Christ : — *Tuus sum ego !* O Jésus, ô mon Maître, ô mon Roi, je suis tout à vous ! Je suis tout à vous par mon *intelligence,* dont je vous consacre toutes les pensées et que je veux appliquer désormais à mieux vous connaître par la réflexion et par l'étude de vos perfections infinies. Je suis tout à vous par mon *cœur* et ma *sensibilité,* que je vous consacre entièrement. Si vous ne me défendez pas les affections légitimes de la terre, je veux du moins qu'elles naissent, qu'elles s'épurent et qu'elles s'épanouissent en vous. Et quant aux affections exagérées et surtout troublantes, quant aux attaches illégitimes ou désordonnées aux créatures, quelles qu'elles soient, je vous en ai fait le sacrifice pendant cette retraite et je le renouvelle de tout cœur en ce moment-ci devant vous. Je suis tout à vous enfin, ô Jésus, par ma *volonté* et mon être tout entier, ne voulant agir que par vous et pour vous. Toutes mes actions, je vous les offre, et je veux être une âme d'action. Hier j'étais oisive ou paralysée à votre service ; demain, je veux être votre serviteur ou votre servante. *Tuus sum ego.* Je suis à vous ! Je suis à vous ! Quel bonheur, ô mon Dieu, de servir un Maître tel que vous, car vous servir c'est être roi. *Tuus sum ego.* Encore une fois, je suis à vous et pour toujours !

II

Salvum me fac. — Oui, pour toujours ! J'ose prononcer ce mot, ô mon Dieu, malgré mes défaillances passées et mes inquiétudes, hélas ! trop légitimes sur ma persévérance à venir. Car ce n'est pas seulement sur mes bonnes intentions et ma volonté présentes, si fermes soient-elles, que je base mon espérance. J'ai trop l'expérience de ma faiblesse et de ma lâcheté pour cela. C'est sur vous, ô mon Dieu, et sur vous seul que je compte, *quia tu es, Deus, fortitudo mea,* car c'est vous seul qui êtes la force de l'âme chrétienne. C'est le Psalmiste qui me le chante ou plutôt vous-même qui me l'affirmez par la voix de ce chantre inspiré.

Oui, âmes chrétiennes, voilà quels doivent être vos sentiments de confiance. « *Nolite timere, pusillus grex.* Ne craignez pas, cher petit troupeau, » vous dit Jésus-Christ lui-même au moment où il va se donner à vous. « *Confidite, ego vici mundum.* Ayez confiance en moi, car je suis le vainqueur du monde et de son esprit mauvais. » Ecoutez ces déclarations rassurantes, âmes qui tremblez, et non sans raison, pour les demains de cette retraite. Jetez tout à l'heure, au Christ vainqueur qui va s'unir à vous, le second cri que mon texte vous a suggéré : « *Salvum me fac !* Seigneur, sauvez-moi ! »

Sauvez-moi de *moi-même,* d'abord, de mes passions qui vont se dresser demain plus féroces et plus hurlantes que jamais, comme ces chiens furieux longtemps enchaînés et qui veulent briser leur chaîne pour se jeter avec rage sur quiconque s'approche d'eux. Sauvez-moi de ma faiblesse native, de mes imaginations troublantes, de mes irrésolutions, de mes défauts, et je dirai même de mes qualités, dont je risque de m'enorgueillir ou sur lesquelles j'oserai trop compter peut-être.

Salvum me fac. Sauvez-moi de mon entourage, s'il en était besoin, des occasions de péché que je rencontre à ma porte et peut-être même chez moi. Sauvez-moi de ce monde qu'un païen pourtant a si bien défini en disant qu'il était à la fois corrompu et corrupteur.

Sauvez-moi surtout du démon, qu'il soit celui de la jeunesse ou celui de midi, qu'il soit celui de l'intérieur ou celui de l'extérieur, qu'il soit enfin celui du péché mortel ou même seulement celui du péché véniel.

Salvum me fac. Sauvez-moi de tous ces dangers que va courir ma persévérance encore bien fragile, et afin que mon pied hésitant encore ne bute pas contre la pierre du scandale si fréquente, à l'heure actuelle surtout, sur les chemins de la vie, commandez à vos anges, à mon ange gardien en particulier, de me prendre comme par la main. Ou plutôt, prenez-moi vous-même, ô Jésus, ô mon Dieu que je vais recevoir, et puisque je suis tout à vous, *tuus sum ego,* restez toujours uni à moi sur la terre, pour qu'un jour, sauvé une seconde fois, pour ainsi dire, par vous, je sois éternellement votre élu, chantant là-haut dans les félicités célestes mon aimable et divin Sauveur d'ici-bas. *Salvum me fac !* Ainsi soit-il.

FIN

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXIV

Dimanche de la Passion

LE PÉCHÉ

Peccavi Domino.
J'ai péché contre Dieu.
(II Reg., XII, 13).

Mes frères,

Louis IX avait à peine douze ans lorsque son père mourut. Elevé sous la tutelle d'une mère qui fut un modèle de piété et de vertu, Blanche de Castille, celle-ci, pour en faire un chrétien et un roi parfait, lui répétait souvent ces admirables paroles : « Mon fils, Dieu sait si je vous aime, et cependant je préférerais vous voir mourir plutôt que de vous voir commettre un seul péché mortel. » De fait, le péché représente le plus grand de tous les maux : il est à la fois une révolte et une ingratitude envers Dieu.

I

Le pécheur est un révolté. Il n'y a qu'un Maître, *unus Dominus :* Dieu, dont le domaine s'étend à toute créature. Il est le maître du monde : le soleil

suit chaque matin la ligne harmonieuse qui lui a été tracée, la terre donne sa végétation, l'Océan fidèle à ses rivages s'arrête avec respect devant le grain de sable. De la création tout entière revient au Seigneur un hymne perpétuel d'obéissance et de gloire.

Dieu est aussi le maître de l'homme : non seulement parce qu'il possède toute autorité, mais parce qu'il a donné à l'homme l'existence. Si la fleur appartient au jardinier qui l'a plantée, si l'ouvrier a le droit de recueillir les fruits du travail arrosé de ses sueurs, Dieu possédant sur nous un domaine absolu, inaliénable, nous lui devons également l'hommage de notre soumission et de notre amour.

Dès lors, que faisons-nous en acceptant le péché ? Etrange désordre de la volonté humaine ! La même voix qui, dans le concert de la création, devrait spécialement exalter la grandeur divine, s'élève pour en briser l'accord. Prenant pour règle ses caprices, l'homme pécheur se révolte contre l'autorité par excellence. Plus elle commande, plus il se raidit dans son fol orgueil, comme si le ver qui rampe et la feuille qui tombe étaient quelque chose. Hélas ! notre corps : une goutte de sang se détache-t-elle du cœur, et c'est fini ! Notre âme : qu'une fibre se dérange dans le cerveau, et la raison se perd ! Notre vie : elle tient à un fil... Et nous osons nous soulever contre Dieu !... Le démon, en nous entraînant au mal, nous répète ce qu'Adam et Eve avaient écouté au paradis terrestre : « Vous serez comme des dieux, *eritis sicut dii,* » et nous nous laissons gagner. C'est toujours l'attrait du fruit défendu.

Impossible pour l'homme d'alléguer ici son ignorance. « Tu m'adoreras, dit le Seigneur, et tu n'adoreras que moi. » Mais, au lieu de rendre à Dieu un culte d'honneur et d'incliner son front devant lui, l'homme coupable vomit l'outrage et le blasphème. — « Tu garderas le jour que je me suis réservé. » Dieu ordonne, et le pécheur rebelle profane chaque dimanche par un travail sacrilège, ou bien il en fait un jour de dissipations frivoles. — « Tu honoreras ton père et ta mère. » Hélas ! combien d'enfants refusent aujourd'hui à leurs parents le respect et l'obéissance, méprisent tout conseil, au risque de compromettre leur avenir d'une façon irréparable, grandissent dans les habitudes les plus funestes et qui souvent deviendront définitives !

Le mal d'ailleurs prend un caractère universel. — Je le sais, dit le vindicatif, Dieu me défend la vengeance ; mais l'injure qui m'a été faite est trop vive, je ne puis la refouler dans mon âme et pardonner. — Pour m'élever à la fortune, dit l'homme sans probité, il me suffit d'un pas en dehors des bornes de la justice : pourquoi ne le tenterais-je pas ? De ce bien mal acquis je veux maintenant jouir ; on verra plus tard... — Je sais, dit le voluptueux, que la loi divine m'interdit ceci et encore cela, telle occasion et telle compagnie. Mais, au lieu de se donner à la vertu, le libertin traîne son cœur dans les hontes du vice : un peu de boue enchâssée dans l'or vient-il le captiver, il lui sacrifie tout, jusqu'à son éternité.

Non serviam : ce cri de la rébellion persévère. Quand les pouvoirs civils nous font entrevoir simplement leur bon plaisir, nous obéissons ; si nous avons des inférieurs, nous voulons qu'ils se soumettent sans murmure ; Dieu, le maître du monde et notre maître, parle, commande, fait des lois, et nous refusons d'obéir !

II

Le pécheur est un révolté, le pécheur est un ingrat.

A vrai dire, le Seigneur nous a tout donné. L'air que nous respirons et le pain qui nous sert de nourriture, il n'est aucun bien naturel dont il ne soit l'auteur. Chaque instant de notre vie est même de sa part une assistance prolongée. Dans un ordre plus élevé, nous sommes de ceux auxquels Dieu a laissé avec la connaissance de son nom les preuves de son amour. La croix, aujourd'hui voilée, douloureuse, et le tabernacle, où sa chair repose, sont les deux symboles d'une charité sans bornes, devant lesquels notre esprit et notre cœur demeurent confondus. Comme pour sa vigne chérie, Dieu nous a comblés de ses dons. Du moins, tant de marques d'amour, peut-être connues de nous seuls, et même le remords, quand nous faisons le mal et parce qu'il est encore une grâce, valent assurément notre reconnaissance.

Mais, est-ce donc par la reconnaissance que le pécheur, et nous le sommes tous, répond aux libéralités divines ? Libres de choisir entre la soumission et la révolte, entre l'amour filial et l'ingratitude, un simple regard jeté sur notre vie nous montre à quel point nous avons été ingrats. Oubli de la prière, profanation du dimanche, paroles coupables, iniquités de toutes sortes et de tous les jours, n'avons-nous pas augmenté le nombre de nos crimes à proportion des bienfaits du Seigneur ? Si, dans le monde, on n'a pas assez de mépris pour un enfant qui abandonne ses parents et les désole, après avoir été l'objet de leurs tendresses, si on a le droit de dire : « C'est un ingrat ! » il faut juger de même la créature qui doit tout à Dieu et qui, pour tout ce qu'elle lui doit, se plaît à l'offenser jusque dans les appels de son amour.

« Pour laquelle de mes bontés voulez-vous me lapider ? disait Jésus-Christ aux Juifs. Est-ce pour avoir rendu la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ? » (Jo., x, 32). Ce sont les reproches aussi dont nous sommes dignes, le jour où par une ingratitude plus noire encore, nous employons contre Dieu ses propres faveurs : la santé, l'intelligence, le crédit. Toutes ces choses, selon l'ordre, devaient servir à sa gloire ; elles nous furent départies dans ce but. Nous en usons au contraire pour dresser à Dieu une nouvelle croix au fond de notre cœur, et l'abreuver de fiel en les dissipant au profit du mal, comme si la reconnaissance, devoir sacré dans le commerce de la vie, était moins inviolable

parce qu'on l'a contractée vis-à-vis du Maître souverain !

Spectacle inouï ! C'est Dieu qui est traité de la sorte : Lui, la bonté, la puissance, le bien suprême ; et c'est l'homme qui agit ainsi : l'homme, faible roseau à la merci du moindre coup de vent ; l'homme, imperceptible grain de poussière, frêle argile qui n'était pas hier et qui demain ne sera plus. Lorsque l'homme succombe aux attraits du mal, il met dans la même balance, — « balance trompeuse, » dit le prophète (Osée, XII, 7), — la créature et Dieu, Dieu et un intérêt périssable ou une aveugle passion. Il pèse, il compare, il juge ; et, pour finir, la créature devient l'objet de ses préférences. Peut-on concevoir qu'un être intelligent, raisonnable, en arrive à cette extrémité insensée, et, en perdant Dieu, consente à se perdre lui-même pour des siècles sans fin ? *Non serviam :* c'est toujours la parole sacrilège, et il n'en est pas qui blesse Dieu plus profondément.

* * *

Si l'on savait toute la malice du péché, oserait-on vraiment le commettre avec autant d'insouciance ? et après l'avoir commis, y persévérer avec autant de sang-froid ? En ce moment où l'Eglise fait tous ses efforts pour préparer notre retour vers le bien, reconnaissons humblement devant Dieu, en face de la Croix sur laquelle il a expié nos péchés, reconnaissons combien nous sommes coupables, jetons-nous entre les bras de sa miséricorde, détestons souverainement nos fautes, et ensevelissons-les dans l'abondance de notre repentir et de nos larmes. Ainsi soit-il.

EXERCICES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

V

POUR LES AMES DU PURGATOIRE

En instituant le précieux exercice du Chemin de la croix, l'Eglise s'est surtout proposé un triple but : elle a voulu d'abord rendre hommage à la charité infinie de notre Sauveur, qui s'est soumis à de si atroces douleurs pour la rédemption du monde ; elle a voulu ensuite donner consolation et courage aux chrétiens, dont la vie est un véritable Chemin de croix qui aboutira heureusement aux joies de la résurrection ; enfin elle a voulu venir très efficacement en aide aux âmes du purgatoire, surtout en leur appliquant les indulgences innombrables attachées à cette pieuse pratique, indulgences ardemment désirées par les trépassés qui nous crient du fond de leur prison de feu : « Ayez pitié de nous, vous surtout qui étiez nos amis ! »

Aujourd'hui, en parcourant les stations de la Voie douloureuse, nous aurons spécialement en vue les saintes âmes auxquelles nous nous intéressons. Mais ne commençons pas sans implorer l'assistance de l'Esprit vivificateur. Livrons-nous aux affections de la charité la plus ardente et de la plus vive compassion. Efforçons-nous, avec la grâce de Dieu, de nous pénétrer des sentiments des saints personnages que nous voyons aux côtés de Jésus pendant le terrible drame du Calvaire : Simon de Cyrène, sainte Véronique, les saintes femmes, Nicodème, Joseph d'Arimathie, Marie-Madeleine, S. Jean l'Evangéliste. En union avec Jésus et Marie, ayons pitié des âmes du purgatoire.

Ire STATION : *Jésus est condamné à mort*

La mort est le salaire du péché. Jésus, quoiqu'il fût l'innocence même, est condamné à mort parce qu'il a pris sur lui tous nos péchés, et qu'il *s'est fait péché* pour nous, selon la forte parole de S. Paul. (II Cor., v, 21). Et il accepte la sentence de Pilate avec un calme divin, une résignation absolue, une joie ineffable.

Tous, qui que nous soyons, nous avons péché, tous nous devons mourir parce que nous sommes pécheurs. Dès aujourd'hui acceptons de plein cœur ce châtiment inévitable, afin de le rendre ainsi méritoire. Nos chers trépassés sont morts parce qu'ils ont péché, et avec grande douleur ils gémissent dans le purgatoire, parce qu'ils ont des restes de péchés à expier et que rien de souillé ne peut entrer dans le ciel. O Jésus, nous présentons pour nos défunts à votre Père, au souverain Juge, les mérites de votre condamnation à mort, votre silence, votre acceptation, votre résignation, votre doux regard en ce moment, qui semble s'abaisser vers les abîmes de la purification pour appliquer aux saintes âmes les fruits de votre ineffable soumission !

IIe STATION : *Jésus est chargé de sa croix*

Après le péché, il y a la peine encourue par le péché. N.-S. Jésus-Christ qui s'est fait caution des péchés du monde, encourt la peine des péchés du monde. Après l'inique condamnation de Pilate, les soldats romains l'entraînent dans le prétoire, ils le revêtent d'un manteau de pourpre, lui mettent sur la tête une couronne d'épines, à la main un roseau, et, fléchissant le genou devant lui par dérision en disant : « Salut, roi des Juifs ! » ils le frappent sur la tête avec le roseau. Puis, lui rendant ses vêtements, ils le chargent de la croix, instrument de son supplice.

Pécheurs, nous aussi nous avons à porter notre croix, en punition de nos péchés : portons-la saintement et courageusement. Mais combien plus lourde est la croix des âmes du purgatoire ! Qu'elles sont amères les souffrances qu'elles endurent en expiation de leurs fautes ! Séparation d'avec le Dieu très bon et très aimable vers lequel les portent tous leurs désirs ; morsure inexprimable du feu vengeur : feu miraculeux qui tourmente une substance spirituelle, feu intelligent qui proportionne son ardeur à la culpabilité, feu si douloureux que rien sur terre ne peut nous en donner une idée. Et puis, la peine très amère de l'oubli, du délaissement si prompt de la part des vivants... Pitié, ô mon Dieu,

pour les âmes du purgatoire! O Jésus, par votre croix allégez la croix de nos chers trépassés!

IIIe Station : *Jésus tombe pour la première fois*

Elles sont nombreuses, que dis-je? elles sont innombrables les âmes qui achèvent de se purifier avant d'entrer dans la céleste Jérusalem. A part les petits enfants qui meurent avec la robe immaculée de leur baptême, à part les martyrs, à part les saints d'une vertu extraordinaire qui, en quittant la terre, vont immédiatement au ciel, tous les autres humains qui meurent sans être souillés par le péché mortel, doivent faire un stage plus ou moins long dans le séjour de l'expiation. Or la somme des expiations à offrir à la justice divine n'est pas la même pour tous. Sans parler des âmes d'élite qui parmi les prêtres, les religieux ou même dans le monde, ont passé leur vie dans l'amour du bon Dieu et la pratique des vertus, qui, en mourant, n'ont que quelques imperfections sur la conscience, et qui ne demeurent dans le vestibule du paradis que très peu de temps, sentant à peine l'emprise du feu purificateur, il y a en purgatoire comme trois classes de souffrants. La première classe comprend ceux qui, rarement il est vrai, ont péché gravement, mais qui ont vécu dans la tiédeur, comptant pour rien les fautes vénielles et les commettant sans scrupule. Ces âmes ont beaucoup à souffrir.

Seigneur Jésus, il me semble qu'en tombant pour la première fois sur le chemin du Calvaire, vous paraissiez vouloir par bonté vous rapprocher de ces âmes afin de leur venir en aide. Nous vous en conjurons, daignez leur appliquer les mérites de votre défaillance corporelle, de l'humiliation de votre première chute, et de la patience avec laquelle vous avez en ce moment supporté les insultes et les railleries de vos ennemis.

IVe Station : *Jésus rencontre sa T. S. Mère*

Jésus se relève. A une quarantaine de mètres de là, il lui faut endurer une douleur mille fois plus pénible que tous les supplices qu'il a déjà soufferts. C'est Marie, c'est sa très sainte Mère qui se présente à son regard! Quelle douleur inénarrable dans le cœur du Fils et dans le cœur de la mère! Eh quoi! Marie arrachera-t-elle son Jésus aux misérables qui le torturent et le conduisent avec mille outrages à la mort la plus ignominieuse? Jésus se dérobera-t-il à la vue de celle qu'il aime incomparablement plus que tout l'univers? Non, non, les mystères insondables de la divine charité s'y opposent. Marie jusque-là s'était tenue à l'écart, priant dans la solitude; mais l'heure du suprême sacrifice a sonné, Jésus va mourir : elle n'hésite pas, elle veut souffrir avec Jésus, elle veut joindre son sacrifice à celui de Jésus; et Jésus lui laisse cette gloire et ce martyre!

O Marie, mère de Jésus et notre mère, nous vous admirons, nous vous remercions, nous vous aimons! Permettez-nous d'offrir à Dieu, par vos mains très saintes, pour les âmes du purgatoire, les mérites de Jésus et vos mérites en cette effroyable rencontre. Que ces chères âmes, en considération des douleurs que vous avez éprouvées à la vue de Jésus ensanglanté, défiguré, chargé de l'instrument de son supplice, obtiennent la grâce de le voir bientôt dans le ciel dans la splendeur de sa gloire!

Ve Station : *Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix*

Le cortège douloureux descendait la légère déclivité qui aboutit à la vallée du Tyropéon. Non loin de la maison du mauvais riche, les ennemis de Jésus, considérant son extrême faiblesse et craignant de le voir mourir trop tôt, avisent un homme qui revenait des champs et le forcent à porter la croix de celui qu'ils appelaient avec mépris le Nazaréen. Simon résiste d'abord à la violence qui lui est faite, mais bientôt, vaincu par l'attrait du divin condamné, c'est avec un grand empressement qu'il lui prête son charitable concours, pour lequel le Sauveur le récompensera magnifiquement.

Ne l'oublions pas : nous sommes tous frères en Jésus-Christ; nous devons nous prêter secours les uns aux autres, comme nous le rappelle l'apôtre S. Paul. (Gal., VI, 2). Nous pouvons, nous devons surtout venir en aide aux âmes du purgatoire. C'est une œuvre de solidarité et surtout une œuvre de charité. Nous sommes dans le temps de la miséricorde, tandis que les défunts sont sous le régime de la justice stricte. Quel honneur et quel bonheur c'est pour nous de les aider à porter leur croix! Nos suffrages leur sont très efficaces, en même temps qu'ils nous sont très profitables. Ayons une grande dévotion à l'égard des saintes âmes : par elle nous leur serons grandement secourables, nous réjouirons le Cœur de Jésus, et nous nous préparerons les plus belles récompenses!

VIe Station : *Une femme pieuse essuie la face de Jésus*

Quel admirable épisode que celui de sainte Véronique, dans le drame du Chemin de la croix! Quelle charité! Quel dévouement! Quelle récompense!... Véronique s'avance à travers la foule des ennemis, des curieux et des soldats; elle s'approche de Jésus et essuie son visage couvert de sueur, de poussière et de sang; et sur son linge elle reçoit l'empreinte de ce visage adoré!

Nous aussi, si nous voulons plaire à notre divin Sauveur, faisons l'office de Véronique à l'égard de Jésus vivant dans ses enfants du purgatoire. La beauté de leur âme divinement transfigurée par la grâce sanctifiante est voilée par les ombres du péché et les restes des fautes non expiées. Au lieu de rayonner de la délicieuse joie des enfants de Dieu, cette âme est dans la langueur, elle est triste et comme déprimée, en proie aux désirs inassouvis de la vision du Dieu très bon et très grand, et affligée par des tourments indicibles... Appro-

chons-nous de ces âmes, dans l'ardeur de notre charité fraternelle. Par nos prières ferventes, par nos suffrages généreux, travaillons en union avec notre miséricordieux Rédempteur à leur rendre, par l'acquittement de leurs dettes, la sainteté complète, la joie inaltérable et inénarrable des élus. Et Jésus, en récompense de notre piété fraternelle, imprimera sur nos cœurs le signe de la bienheureuse prédestination !

VIIe Station : *Jésus tombe pour la seconde fois*

C'est la station expiatrice pour les défunts qui souffrent dans la seconde région de l'immense royaume du purgatoire. Ces défunts ont eu le bonheur de quitter la terre dans l'amitié de Dieu, en possession de la grâce sanctifiante. Mais quelle vie de négligence ils ont menée ! Ce ne fut pour ainsi dire qu'une alternative incessante de chutes et de relèvements. Victimes de la lâcheté et de la tiédeur, ils n'ont apporté dans la réception des sacrements que des dispositions insuffisantes. Le démon vingt fois chassé, aidé par des esprits mauvais plus acharnés, reprenait facilement possession de leur cœur mal défendu et dépourvu de l'esprit de force et de générosité. Aussi quel compte formidable ils ont eu à présenter au tribunal du souverain Juge ! Quelles satisfactions longues et douloureuses il leur faut offrir à la justice de Dieu pour toutes leurs rechutes ! Ils ont un immense besoin de nos suffrages. Par charité, prions donc beaucoup pour eux ; offrons spécialement à leur intention les mérites de la Passion du Sauveur, surtout les mérites de sa deuxième chute !

VIIIe Station : *Jésus console les filles d'Israël*

Sur le point d'atteindre le sommet du Calvaire, Notre-Seigneur entend dans le cortège des cris et des gémissements. Ce sont des femmes qui se lamentent sur l'indigne condamnation de l'Innocent. Le cœur de Jésus en est tout ému, et, s'oubliant lui-même, par un excès d'amour très généreux, il s'arrête, il abaisse sur elles son divin regard, et il leur adresse une de ses dernières paroles, pour leur communiquer cette touchante exhortation : « Ne pleurez pas sur moi, leur dit-il, mais pleurez sur vous et sur vos enfants ! » L'Auteur de la famille a sollicitude de la famille. Il n'a plus que quelques instants à vivre, et il recommande de prier pour les parents.

Divers motifs pressent les chrétiens de pratiquer la dévotion envers les saintes prisonnières du purgatoire. La charité nous y oblige, puisque nous sommes tous frères en Jésus-Christ. Nous devons prier particulièrement pour nos bienfaiteurs, pour nos amis, pour ceux à qui nous aurions pu causer quelque tort : la reconnaissance, la justice, le cœur nous en font un devoir. Mais Jésus, tout avant de mourir, nous rappelle explicitement nos parents. Prions donc pour nos parents qui gémissent en purgatoire, et ils sont nombreux ! Prions pour ce cher père qui s'est tant dépensé pour nous, pour cette tendre mère qui n'a vécu que pour nous, pour ce frère très aimé, pour cette sœur si aimante, pour cet enfant tant pleuré. Que Dieu, par les mérites du Sauveur, leur fasse miséricorde !

IXe Station : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Il y a dans la prison du purgatoire des âmes pécheresses qui, après une vie passée presque entièrement dans le désordre, dans l'incroyance, dans l'hostilité à notre sainte religion, ont obtenu, par un bienfait extraordinaire de Dieu, et sans doute à cause des prières d'un ami, d'une mère, d'une sœur, la grâce de la contrition parfaite avant de mourir, ou une fructueuse réception des sacrements. Elles ne furent pas damnées, ces âmes, mais quelles dettes effroyables à acquitter envers la justice de Dieu ! Elles ont bu l'iniquité comme l'eau, maintenant elles boivent le terrible feu vengeur... C'est en grande partie pour ces âmes malheureuses que Jésus s'est soumis, avec d'incroyables souffrances, à sa troisième chute. Pour elles, soyons miséricordieux comme notre divin Sauveur a voulu l'être lui-même. Ne les abandonnons pas à leur sort infortuné, pensons à elles, prions pour elles, expions pour elles !

Xe Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Après une pénible marche d'une demi-heure, après avoir parcouru depuis le prétoire six cents mètres environ, on arrive au sommet du Calvaire. Alors Jésus est dépouillé de ses vêtements avec grande douleur et grande humiliation ; et lui, qui autrefois n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, est réduit à la pauvreté la plus absolue !

Sans doute, Notre-Seigneur, par toutes et par chacune de ses souffrances, a expié toutes les iniquités du monde, quelles qu'elles soient. Mais, on peut le dire avec certitude, par chacune des stations de la Voie douloureuse il a payé la rançon spéciale de certains péchés. A la dixième station, il a souffert particulièrement pour les fautes commises par les trois concupiscences dont parle S. Jean. O mon Dieu, à cause du dépouillement de Jésus, pardonnez notre orgueil, pardonnez notre esprit d'avarice, pardonnez nos sensualités ! Pardonnez aux âmes du purgatoire leurs recherches d'amour-propre, leurs attaches désordonnées aux biens périssables et aux plaisirs défendus !

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix*

Les bourreaux se saisissent brutalement de Notre-Seigneur. Ses mains et ses pieds sont fixés par des clous sur le gibet d'infamie. En ce moment, quel affreux supplice pour la divine Victime ! Sa chair se déchire, ses nerfs se rompent, son sang qui a déjà coulé abondamment à la flagellation et au couronnement d'épines, achève de se répandre par les plaies béantes... La croix s'élève, puis elle retombe lourdement dans le trou préparé, agrandissant les plaies et redoublant les tortures.

O mon Dieu, nous vous en supplions, faites-nous la grâce, faites la grâce à nos chers défunts de participer pleinement aux mérites de cette douloureuse station ! O Jésus, que vos plaies sacrées, que votre sang répandu, que votre ineffable patience portent aux âmes du purgatoire aide, soulagement et consolation ! Par votre attachement à la croix, détachez de leur croix brûlante un grand nombre des prisonniers de votre justice !

XIIe Station : *Jésus meurt sur la croix*

Par sa mort, Jésus mérite les trésors infinis de grâces qui doivent béatifier les élus, sanctifier les vivants, soulager et délivrer les âmes du purgatoire. Et il nous communique ces grâces inépuisables surtout par la prière et les sacrements.

Voulons-nous bénéficier pour nos chers morts des richesses de la Rédemption du Sauveur ? Prions, approchons-nous des sacrements, faisons l'aumône ; mais surtout ayons recours au saint sacrifice de la messe qui est le mémorial, la reproduction et l'application du sacrifice de la croix. La messe est le moyen par excellence de venir en aide aux défunts ; c'est le suffrage des suffrages, parce que c'est Jésus qui prie pour eux et leur applique avec une incroyable générosité les fruits de sa surabondante rédemption. Faisons célébrer la messe pour nos chers morts, assistons à la messe pour eux, et de tout cœur répétons à leur intention la splendide prière de l'Eglise : « Souvenez-vous, Seigneur, de nos trépassés qui, marqués du signe de la croix, nous ont précédés dans l'autre vie ! A eux et à tous ceux qui reposent dans le Christ, octroyez la jouissance du séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il. »

XIIIe Station : *Jésus est descendu de la croix et remis à sa Mère*

Il est impossible de se représenter le martyre de la T. S. Vierge quand elle reçut dans ses bras le corps inanimé de son divin Fils. Jusqu'alors, par amour pour nous, elle a beaucoup souffert. Elle nous a aimés et elle a souffert pour nous à l'Annonciation, quand elle devint la mère du Rédempteur ; à Bethléem dans la pauvre étable ; à la Présentation, lors de la terrible prophétie de Siméon ; pendant le long exil en Egypte, pendant la vie publique du Sauveur, persécuté par les Scribes et les Pharisiens ; sur la voie douloureuse, au Calvaire. Mais c'est à la descente de croix qu'elle achève le sacrifice d'amour pour le genre humain et qu'elle devient définitivement la Corédemptrice du monde, unissant pour le salut des élus son sacrifice à celui de son divin Fils ; c'est alors qu'elle mérite le titre de Reine du ciel, de la terre et du purgatoire.

O Reine du purgatoire, faites sentir la puissance de votre intervention en faveur de nos frères défunts ! Que vos larmes qui coulèrent sur le corps glacé du Sauveur soient une rosée rafraîchissante pour vos enfants du purgatoire !

XIVe Station : *Jésus est mis dans le tombeau*

Nous voici en face de la suprême humiliation de notre Sauveur. Jésus le maître du monde, le principe de la vie, est mis dans le tombeau ! Mais ne nous troublons pas dans notre foi : la glorification suivra de près l'humiliation, et dans trois jours Jésus ressuscitera vivant et triomphant ! Là est notre chère et invincible espérance !

Nous mourrons, nous aussi, mais un jour par Jésus-Christ ressuscité nous ressusciterons. Nos parents, nos amis meurent, mais ils ressusciteront. Un jour, et bientôt, nous les retrouverons, nous les reconnaîtrons, nous vivrons avec eux. C'est notre espérance certaine, c'est notre consolation ! Nous le savons : au trépas la vie change, mais elle n'est pas ravie ; notre corps tombe en poussière, mais c'est pour se relever dans l'éternelle existence !

O Marie, si affligée pendant la Passion de votre Fils bien-aimé, si consolée par sa glorieuse résurrection, au nom de ce double mystère de désolation suprême et de suprême bonheur, mettez fin à l'expiation de nos chers trépassés. Qu'ils aillent au plus tôt dans le séjour du bonheur, et qu'ils nous aident à y parvenir, afin que nous jouissions ensemble éternellement des fruits inénarrables de la rédemption de notre divin Sauveur !

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

LA VOCATION DE LA SAINTE VIERGE

Mesdames,

Tous, nous avons une place marquée dans l'humanité ; nous avons tous un rôle à y remplir ; nous avons tous une influence qui s'exerce non seulement autour de nous, mais qui par voie de répercussion s'étend à un nombre indéfini d'individus. Il est donc pour nous d'un intérêt capital de bien connaître nos devoirs et surtout de les bien remplir. Nous devons mettre d'autant plus de soins à connaître notre mission, notre vocation, qu'elle aura plus d'importance pour les hommes et pour Dieu, pour le bien de l'humanité et pour le salut des âmes. C'est pour cela qu'en des circonstances particulièrement graves, Dieu n'a pas laissé aux individus le soin de ce choix ; lui-même, par un appel divin, leur a montré la route qu'ils devaient suivre. C'est ce que nous voyons très nettement indiqué à la Vierge Marie dans le mystère de l'Annonciation.

I

Marie était en prière dans la petite maison de Nazareth, lorsque le messager divin lui révéla son admirable vocation de Mère du Messie. Quelle scène ! quel dialogue ! quel dénouement !... Imaginez un instant, Mesdames, ce que fut cette rencontre de Marie et de l'Ange. S. Bernard nous dit « que la porte fermée, la Vierge priait le Père dans le secret. » C'est alors que l'archange S. Gabriel,

empruntant une forme humaine, entra près d'elle ; puis s'inclinant profondément devant celle dont il connaissait toute la dignité, toute la sainteté, devant celle qu'il savait être sa Reine : « Je vous salue, dit-il, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Quel langage ! « Pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes. » Dieu a-t-il jamais rien fait dire de si grand à une créature ? Comment s'étonner alors que Marie, dans son humilité et avec une prudence toute surnaturelle, se troubla et demanda ce que pouvait signifier une pareille salutation ? Mais l'Ange, qui avait encore de plus grandes merveilles à lui apprendre, apaisa ce trouble passager : « Ne craignez pas, ô Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu ; voici que vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Celui-là sera grand et se nommera le Fils du Très-Haut. Il règnera pour les siècles sur la maison de Jacob et son règne n'aura pas de fin. »

Voilà le grand mystère de la réconciliation du genre humain avec Dieu. La deuxième personne de la Sainte Trinité va descendre sur la terre. Elle va prendre un corps et une âme comme les nôtres, de telle sorte que les actions de cette nature humaine seront les actions du Fils de Dieu. Viciés par le péché d'Adam, nous ne pouvions plus rien faire de méritoire pour le ciel ; et voici que Dieu lui-même vient diviniser le moindre de nos actes en se soumettant à tous nos besoins, à toutes les nécessités de notre vie. Mais puisque Dieu veut se faire homme, il lui faut une mère ; une mère qui lui donnera la vie, une mère qui protègera son enfance, une mère qui dirigera ses premiers pas, une mère qui fera son éducation, qui veillera sur sa jeunesse, une mère qui partagera ses joies, qui le consolera dans ses souffrances ; et c'est pourquoi Dieu envoie un de ses archanges pour choisir celle qui sera la Mère de son Fils.

Admirez maintenant, Mesdames, la Providence divine qui, alors même qu'elle est prête à répandre ses grâces les plus abondantes dans une âme, lui laisse toujours pleine et entière liberté de les refuser. Gabriel a rempli sa mission ; il a tout dit ; et cependant il reste encore auprès de Marie. Qu'attend-il ?... Il attend le « *fiat secundum verbum tuum ;* » il attend ce consentement de la Vierge sans lequel le mystère ne pouvait s'accomplir. Marie ne le fait pas attendre : « Oui, je suis la servante du Seigneur, s'écrie-t-elle, qu'il soit fait selon votre parole. »

Quel élan de générosité, Mesdames, dans la soumission de Marie ! Dieu a parlé, elle obéit. Pas un retard, pas une hésitation ! Que sera la vie que Dieu lui réserve ? S'écoulera-t-elle dans la joie ou dans la tristesse ? Est-ce le bonheur, est-ce la douleur qui lui est réservée ? Peu importe. La Vierge s'abandonne toute entière entre les mains de la Providence, sachant bien que Celui qui donne la nourriture et le vêtement aux oiseaux du ciel, ne pourra manquer de protéger une âme consacrée toute entière à son service.

Cette soumission à la parole de Dieu, voilà ce qui fait toute la grandeur de Marie, puisque par son *Fiat* elle répond entièrement à sa vocation sainte, puisque par son *Fiat* elle monte jusqu'au trône de Dieu dont elle devient la Mère et l'Epouse, puisque par son *Fiat* elle atteint le plus haut degré de la vie chrétienne : la conformité à la volonté de Dieu en toutes choses.

II

Mesdames, nous avons comme Marie une vocation sainte, quel que soit le rang que nous occupions dans la société. Tous nous devons marcher vers le même but : le ciel. Mais nous y allons par des chemins différents que Dieu nous a tracés. L'essentiel est de connaître la volonté de Dieu et de l'accomplir.

Pour connaître la volonté de Dieu, il suffit d'écouter sa parole, car Dieu nous parle. Il nous parle dans son saint Evangile, où il nous donne ses commandements et ses conseils. Il nous parle par la voix du prêtre dans les instructions religieuses. Il nous parle quand il est en nous, après la sainte communion, par les bonnes inspirations qu'il nous donne. Il nous parle par la voix de notre conscience. Si nous ne l'entendons pas toujours, même lorsque nous sommes en état de grâce, c'est que trop souvent nous ne l'écoutons que d'une oreille distraite, préoccupés que nous sommes de nos affaires, de notre situation, de nos intérêts. De temps en temps, au cours de nos journées, de nos travaux, faisons trêve à tous ces soucis pour écouter la parole de Dieu dans nos cœurs, et disons avec le prophète Samuel enfant : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. » (I Reg., III, 9-10).

Et que vous dira la parole de Dieu ?... Elle vous dira ce que l'Ange disait à Marie. Elle vous dira le chemin que vous devez suivre pour aller à Dieu.

Quelques-uns entendront comme Marie un appel de choix qui les associera à l'œuvre de la Rédemption des hommes. Dieu montrera à vos fils un autel qu'ils devront gravir pour immoler l'Agneau sans tache qui porte les péchés du monde. Dieu montrera à vos filles un cloître pour y enfermer leur jeunesse, leur vie, pour s'y sacrifier en réparation des fautes du prochain. Et vous donnerez à Dieu, joyeusement, ou du moins sans regrets, et vos fils et vos filles, et vous le remercierez de l'honneur qu'il vous fait.

Quelques-uns, entraînés par la beauté d'une âme pure, imiteront Marie dans sa virginité. A toutes les joies de la terre, ils préféreront la joie de ne connaître d'autre amour que l'amour de Dieu.

La voix de Dieu appellera le plus grand nombre à l'ineffable honneur de fonder une famille. Il les fera participants de sa paternité divine. Il leur demandera de perpétuer la race chrétienne rachetée par le Verbe incarné, et pour cela d'accepter les fatigues de la maternité, les responsabilités et les soucis de la paternité, les sacrifices quotidiens qu'exigeront d'eux ces petits êtres chéris qui seront leurs enfants.

A tous, la voix de Dieu demandera l'accomplissement fidèle des devoirs du chrétien.

A nous, maintenant, Mesdames, d'obéir à l'appel de Dieu, de nous soumettre à sa volonté sainte. Car, ne l'oublions pas, le jour où nous nous rencontrerons face à face avec le divin Maître, sa première parole sera pour nous demander ce que nous avons fait ; non pas si nous avons été riches ou si nous avons été pauvres, si nous avons eu des talents, si les hommes nous ont prodigué leurs honneurs ; mais il nous demandera si nous avons suivi le chemin qu'il nous avait tracé, et si dans ce chemin nous avons accompli tous les devoirs de notre état et tous nos devoirs de chrétien.

Arrière les vaines craintes, l'appréhension des difficultés ou des souffrances de la vie !... Comme Marie, Mesdames, remettons-nous entre les mains de la Providence divine ; accomplissons en toutes choses la volonté de Dieu ; cherchons d'abord son règne, et le reste, — c'est lui-même qui nous l'a garanti, — le reste nous sera donné comme par surcroît.

Et, comme pour Marie, si nous nous soumettons à la volonté de Dieu, si nous l'acceptons, si nous la voulons, la récompense ne se fera pas attendre. Dieu se donnera à nous dès cette vie par sa grâce, par son soutien, par ses consolations, en attendant le jour où le contemplant face à face, sans crainte de le perdre, il sera notre bonheur dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA COMPASSION DE LA T. S. VIERGE

LA T. S. VIERGE AU CALVAIRE

Mes frères,

Il fallait, pour le rachat de l'humanité coupable, un Dieu qui unît dans sa personne notre nature à la sienne, et celle-ci à l'état d'expiation. Il fallait, en un mot, Jésus-Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes dans le sens strict et rigoureux du mot. Mais à cette œuvre ineffable de la rédemption du monde, Jésus-Christ voulut associer sa Mère, en l'associant au partage de ses douleurs. Aussi le B. Albert-le-Grand ne craint pas d'appeler la Sainte Vierge « la coopératrice de notre salut, *adjutrix redemptionis.* »

I

C'est un principe : plus un être se rapproche d'une cause, quel qu'en soit le genre, plus il participe à l'efficacité de cette cause. Par le fait, en demandant à Marie la chair et le sang qu'il devait offrir à son Père, Jésus la rendait participante de son sacrifice. Naître, selon une pensée ancienne, c'est déjà entrer dans le chemin de la mort. Dès que nous faisons notre premier pas dans la vie, nous nous acheminons, nous nous hâtons vers son terme final ; chaque heure passée renferme un acompte sur notre dernier soupir. De même Jésus-Christ, venu sur terre par un libre et pur mouvement de son amour afin de sauver les hommes, a commencé dans les langes de son berceau à mourir, mais en unissant de la manière la plus étroite la Sainte Vierge au mérite de son expiation.

La Sainte Vierge, en effet, n'était-elle pas sa mère ? De son corps virginal, elle avait donné la vie au Verbe fait homme, et S. Augustin a bien dit : « La chair du Christ est la chair de Marie. *Caro Christi, caro est Mariæ.* » La Sainte Vierge a donné à Jésus-Christ non pas la vie éternelle et glorieuse, mais la vie dans un corps périssable, avec tous les éléments de la mort. Aux premiers jours de ses joies maternelles, un mystérieux vieillard, éclairant l'avenir d'une sombre lumière, lui avait annoncé que cet enfant grandissait non pas pour les splendeurs de la royauté, mais pour le sacrifice. Depuis, soit qu'elle aidât Jésus à former ses premiers pas, soit qu'elle pressât dans ses mains ses mains innocentes, cette prédiction lui revenait à la mémoire, et elle en acceptait par avance et par un acte de pleine obéissance l'accomplissement total.

II

A cette première coopération Marie ajoutera celle de la douleur.

Pour savoir ce qui revient à la Sainte Vierge dans le mystère de notre salut, allons au Calvaire. Sur le chemin, elle voit Jésus porter son lourd fardeau, le front pâle, les yeux éteints et souillés, la tête enveloppée d'une guirlande d'épines. Au Calvaire, en sa présence, sous son regard maternel, les bourreaux dépouillent son divin Fils et son corps apparaît tout meurtri, au point qu'il n'a plus une figure humaine : puis ils le crucifient... Marie n'a pas alors répandu son sang : non ; mais pour être profonde la douleur n'a pas besoin de devenir une plaie saignante. Si ce ne fut pas pour Marie le sang de ses membres qui coula sur le Calvaire, ce fut celui de son cœur de mère infiniment tendre et dévouée.

Lorsque l'heure des ténèbres aura sonné, elle souffrira mille détresses. Toutes les plaies répandues sur le corps de l'auguste Victime, elle les ressentira ; elle sera déchirée par les mêmes épines, abreuvée du même fiel ; la même croix qui crucifiait Jésus la crucifiera. *Vulnera Christi morientis erant vulnera Matris dolentis.* Si bien que S. Thomas dont on sait la précision théologique a pu dire : « Les douleurs de Marie sur le Calvaire ont dépassé celles de tous les martyrs. »

Ce que la Sainte Vierge a souffert, la délicatesse et la mesure de son amour, seuls, pourraient l'expliquer. Sous l'action de cet amour, toutes les blessures imprimées sur la chair de Jésus se réunissaient dans son cœur pour le transpercer d'un glaive. Aussi, en la contemplant plusieurs siècles à l'avance, le Prophète s'écriait-il : « O Vierge, fille de Sion, à qui vous comparerai-je ? *Virgo, filia Sion, cui comparabo te ?* Votre douleur est comme

un vaste océan dont on ne peut sonder la profondeur, *vasta sicut mare contritio tua.* » (Thr., II, 13). Son amertume fut telle qu'il n'y a pas de mots capables de la redire.

III

Pour la perfection d'un sacrifice, ce n'est pas encore tout : avec une victime il faut un prêtre.

Prêtre et victime, le Christ souffrant, revêtu des infirmités de notre chair et environné des douleurs de la mort, le fut tout à la fois. Mais ce sacerdoce sublime, exercé pour la rédemption de nos âmes, il le partagera avec sa Mère. Autour de la croix, une foule barbare ; la plupart des apôtres, effrayés par les menaces de la multitude, n'ont pas osé gravir la montagne ; quelques amis du Maître, assez courageux pour l'avoir suivi jusqu'au bout, s'abandonnent à leur douleur. Marie, elle, est là, « parmi le sang et les larmes du supplice, et les blasphèmes des bourreaux » : debout, *stabat,* avec un divin attendrissement, mais avec une fermeté soumise ; debout pour être plus rapprochée de son Fils, debout pour mieux s'unir à sa mort, debout pour prendre une part plus immédiate et plus abondante au sacrifice expiatoire [1].

A Bethléem, elle avait fait de son cœur un temple ; ici, elle en fait un autel. Tandis que le sang rédempteur ruisselle de toutes parts jusqu'à ses pieds, elle offre à Dieu comme un prêtre la divine Victime. Le glaive du sacrifice à la main : « Père très saint, dit-elle, n'ayez point d'égard à mes larmes, soyez sans pitié pour mon âme brisée. Père ! ô Père ! prenez mon fils. Moi, fille des pécheurs, au nom de tous les pécheurs, je vous le donne ; vous voulez qu'il meure pour sauver ceux que j'aime avec lui, *fiat, fiat,* qu'il en soit ainsi ! » Marie aime Jésus plus que tout et plus que jamais, malgré l'amertume qui l'inonde. Toutes les fibres de son âme étaient déchirées, l'état où se trouvait réduite la Victime adorée avait meurtri ses entrailles maternelles ; elle n'en accepte pas moins que les desseins de la Justice et de la Bonté divine s'accomplissent.

Sur le Calvaire, on peut le dire, Marie nous a rachetés par la plus haute et la plus réparatrice des douleurs. Sans doute, son sacrifice fait partie non pas nécessaire, mais seulement intégrante de la rédemption. Le Père éternel pour nous racheter, nous a donné sa miséricorde, Jésus sa vie et son sang, Marie la tendresse immense de son amour. Un miracle de la puissance divine, seul, put empêcher que son cœur ne cessât de battre aux pieds de la croix ensanglantée. Dans cette douleur surhumaine, ineffable, telle que, pour la définir, le prophète des Lamentations ne sait plus quelle image emprunter, nous voyons, après celui de Jésus crucifié, le spectacle le plus émouvant et le plus beau qui ait été offert au monde.

* * *

A la divine Corédemptrice donnons tout notre amour. Plaçons-la à côté de nous sur les chemins de la vie : en soulevant le poids de la croix qu'elle a portée, la nôtre nous paraîtra plus légère. C'est une belle et suave pensée que je vous livre en terminant : « Se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi. » Ici encore, soyons les imitateurs de la T. S. Vierge. Ainsi soit-il.

[1] Aug. Nicolas, *La Vierge Marie et le plan divin,* liv. II, ch. III.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

VII

DEUXIÈME ET TROISIÈME RENIEMENTS DE S. PIERRE

Après son premier reniement Pierre demeura un instant accablé et comme étourdi. Il eut la pensée de s'en aller. Il se détacha donc du groupe, et se dirigea vers la porte. Mais son aventure avait fait quelque bruit ; au moins la portière l'avait confiée à une autre femme, servante comme elle.

Comme il franchissait déjà la porte, cette servante l'aperçut et dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était avec Jésus de Nazareth. Il fait partie de ses disciples, » *quia hic ex illis est.* (Mc., XIV, 69).

Pierre le nia de nouveau avec serment : « Non, jura-t-il, je ne connais pas cet homme, » *iterum negavit cum juramento.* (Mt., XXVI, 72).

C'est le second reniement. Mais par les trois reniements, il faut entendre plutôt trois occasions, trois circonstances où le chef des Apôtres fut amené à rougir de son Maître. Car « à peine avait-il nié pour la seconde fois » qu'un des assistants l'aperçut et lui dit : — « Toi aussi tu es de leur nombre. *Et tu de illis es.* » (Lc., XXII, 58). — « Homme, dit-il, je n'en suis pas. *O homo, non sum!* »

Au premier reniement il s'était borné à dire négligemment : « Je ne connais pas cet homme. » Mais sa conscience mal à l'aise lui fait perdre patience ; cette insistance l'exaspère, et il jure et fait serment qu'il ne le connaît pas. Non seulement il ne le connaît pas, mais il ne connaît pas ceux qui sont avec lui.

Il est malheureux. Tout son cœur proteste, car il l'aime, son Maître, il l'aime profondément, mais il a peur de le dire. Il est le modèle achevé du chrétien qui a du respect humain. Nul doute même que s'il était mis en demeure de mourir pour son Maître, il ne bravât la mort. Il ne ferait pas mentir sa parole : « Quand même il me faudrait mourir pour vous, je ne vous renoncerai pas. » Il ne faiblirait pas devant l'acte, car il a gardé toute sa conviction, tout son amour, mais il tremble devant une accusation, devant une parole ; il a peur de ces valets, de ces hommes de rien, qui le dévisagent ; il ne peut soutenir leurs regards. O faiblesse incroyable de l'homme ! O puissance du respect humain !... Si du moins il avait écouté son premier bon mouvement, s'il s'était éloigné de ce palais maudit où il se butait à tous les pièges, où il sentait tous les yeux braqués sur lui, une atmosphère

hostile ! mais on ne sait quelle force invincible le retient. Il redoute peut-être, s'il s'en allait, d'être poursuivi par des huées, et il préfère se perdre dans la foule, se faire oublier ; et il revient auprès du brasier allumé au milieu de la cour. Debout, parmi les autres, il se chauffe. Mais les assistants ne l'ont pas perdu de vue, plusieurs le reconnaissent et lui disent : — « Est-ce que tu es de ses disciples ? » — Et il nie et dit : « Je n'en suis pas. » (Jo., XVIII, 25).

S. Jean qui rapporte ces paroles avait dû les entendre. Inquiet du sort de Pierre, et sachant combien son courage était diminué, il était sans doute sorti de la salle du Sanhédrin où l'on injuriait son Maître, il avait aperçu Pierre et il l'avait entendu qui le reniait. Son cœur était navré. Lui, il avait subi la dépression générale, cette peur aveugle et irraisonnée à laquelle les caractères les mieux trempés ne résistent pas. C'est pourquoi lorsqu'un valet soufflетait Jésus, lorsque les autres vociféraient leurs insultes, il ne s'était pas dressé contre eux pour le défendre, pour protester, pour crier que celui qu'ils accablaient d'outrages était le plus innocent, le meilleur des hommes et qu'il était aussi le Fils de Dieu. Combien lui aussi dut plus tard se repentir de sa timidité ! Mais du moins, s'il n'avait pas été héroïque, il était là, ses yeux parlaient à Jésus et lui redisaient son amour, son dévouement. Pierre au contraire niait avec acharnement qu'il eût jamais été l'un de ses disciples.

* * *

L'Apôtre bien-aimé se retrouvait encore là une heure après...

Ceux qui se chauffaient en attendant le résultat du jugement avaient cessé d'interroger Pierre. Il avait réussi à se cacher parmi la foule des valets ; mais ses contradicteurs ne le perdaient point de vue. Ils continuaient à l'observer et l'un d'eux se mit à dire : « Celui-ci était vraiment avec lui, car il est Galiléen. »

Cette parole réveilla l'attention d'un des serviteurs du grand-prêtre, un parent de Malchus, qui vint auprès de Pierre, le dévisagea et lui dit : — « Est-ce que je ne t'ai pas vu au jardin avec lui ? »

Il avait gardé le souvenir du disciple qui avait chargé la foule à coups d'épée et blessé Malchus. Cette interrogation fit impression sur les assistants. Ils entourent Pierre et lui disent : « Oui, tu es vraiment de ses disciples, car ton accent te fait reconnaître. » Les Galiléens avaient une prononciation rude des gutturales, qui les distinguait entre tous.

Pierre fit alors d'une voix mal assurée de nouvelles protestations : — « Homme, je ne sais ce que tu dis. Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. »

Puis, pressé par l'insistance railleuse et méchante des valets, la colère le saisit, augmentée par l'effroi, il s'emporta en anathèmes et jura de nouveau avec des imprécations qu'il ne connaissait pas Jésus.

Il formulait encore ses négations répétées quand le coq chanta pour la seconde fois. Alors seulement il se souvint que le Maître lui avait dit : « Avant que le coq chante deux fois, tu me renieras trois fois. » (Marc, XIV, 72).

En ce moment, l'interrogatoire était terminé et la sentence de mort prononcée. Jésus sortait de la salle du tribunal dans la cour. Il regarda Pierre et Pierre le regarda. Dans le regard du Sauveur il y avait tant de douleur que le cœur de l'Apôtre éclata. Il sortit de la cour, pâle, chancelant, égaré. Son attitude faisait mal à voir. Aussi les rangs s'écartèrent et on le laissa aller.

* * *

Quand il fut dehors, il pleura amèrement. Il sentait toujours sur lui le regard divin si triste et cette parole lui revenait sans cesse : « Quand le coq aura chanté deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Il le savait, le Maître le lui avait annoncé et il ne l'avait pas cru ; il ne s'en était même pas souvenu. Il s'en souvenait maintenant. Comment avait-il pu l'oublier ?... Il avait l'âme brisée. Comment pourrait-il supporter désormais la vue des Apôtres ? Comment oserait-il parler surtout à la Sainte Vierge ?

Rempli d'un indicible chagrin, fou de désespoir, il sort de la ville, errant à l'aventure. Il était environ trois heures du matin, une clarté rose annonçait l'aurore. Il se retira suivant la tradition dans une grotte au-dessus de laquelle on bâtit plus tard la petite église du Gallicante, ou *in Galli cantu*, et là, écrasé par le souvenir de son péché, il continua à pleurer seul, et jusqu'à la résurrection il n'osa plus se montrer au grand jour.

Avait-il commis un grand péché ? Dieu seul le sait. Il avait sûrement commis un péché de scandale, dont nous n'avons pas à déterminer la gravité. Mais il n'avait point perdu la foi : on le voit à ses larmes amères. S'il y eut un péché grave, elles lavèrent aussitôt la souillure. Cette triple chute d'ailleurs fut permise par la Providence, dit S. Grégoire le Grand, « afin que celui qui devait être le premier pasteur de l'Eglise, apprît, par le souvenir de sa faute, combien il devrait être miséricordieux pour les autres. Dieu lui montra d'abord sa propre faiblesse, et le préposa aux autres afin que, connaissant son infirmité, il se montrât plein de bonté pour l'infirmité des autres. » (*Hom. in Ev.*, 21). Celui qui est revêtu de l'autorité pourrait être tenté d'orgueil, et l'orgueil rend dur. Il se rappellera qu'il n'est pas plus fort que Pierre et qu'il peut tomber comme lui. Cette pensée, ce souvenir, lui inspirera de la compassion pour les malheureux qui tombent par faiblesse plus que par malice. Dieu ne refuse à personne l'espoir de la pénitence et il accueille avec une infinie miséricorde toutes les âmes qui reviennent à lui, dans la sincérité du repentir et de la douleur.

L'autre enseignement qui se dégage de la chute du Prince des Apôtres, c'est que nous devons toujours garder le sentiment profond de notre faiblesse. Pierre avait péché par présomption : il

croyait être meilleur, plus fort et plus fidèle que les autres, et il s'expose au danger. Apprenons par son exemple que nous sommes capables de tous les écarts, si la grâce de Dieu nous abandonne. N'ayons aucune confiance en nous-mêmes. Sachons toutefois qu'avec le secours divin nous pouvons vaincre tous nos ennemis, et donc qu'il faut l'implorer chaque jour.

VIII

LE SECOND JUGEMENT DE JÉSUS. — LA MORT DE JUDAS

Après le premier jugement, Jésus avait été livré aux mains cruelles des valets, et il avait subi, même de la part des Sanhédrites, des outrages et des avanies sans nom. Alors on le fit descendre dans la cour, et c'est là que son regard rencontra celui de S. Pierre. Il était peut-être trois heures du matin. Suivant une tradition les valets le jetèrent, meurtri et sanglant, dans un étroit réduit où il attendit le jour. Ce cachot a été transformé en chapelle. On le voit encore dans le couvent des Arméniens schismatiques.

Depuis Gethsémani, depuis quelques heures, que d'événements terribles, que le Sauveur repasse dans sa mémoire douloureuse ; toujours ferme dans sa volonté d'amour et de sacrifice et offrant au Père toutes les injures et tous les coups !

Ses juges cependant avaient réfléchi, et ils étaient inquiets... Tout était, non seulement cruauté, mais irrégularité, dans leur atroce procédure. Ce jugement, la nuit, dans une demeure privée, avant le sacrifice de l'aurore, jugement précipité, dicté par la haine, alors qu'une sentence capitale devait toujours être remise au lendemain, tout cela était formellement condamné par la loi et par la coutume. Ce n'était que du brigandage. Pour eux ils s'en souciaient peu ; mais ils n'avaient plus le droit de condamner à mort, Rome le leur avait enlevé. Ils devraient donc faire ratifier la sentence par Pilate, le gouverneur, observateur méticuleux de toutes les prescriptions de la loi romaine. Et Pilate était là, dans l'Antonia, qui dominait le temple et surveillait la cité ; il était là avec ses légionnaires sévères et déterminés ; il s'était rendu de Césarée à Jérusalem, à cause des fêtes de Pâques, afin de prévenir tout désordre, tout tumulte, toute sédition ; et ce n'était pas sans une terreur secrète que, depuis la terrasse de Caïphe, les Sanhédrites jetaient les yeux du côté de la forteresse.

Afin de donner à leurs actes une apparence de légalité, quand le jour commença, — il commençait à six heures, — *ut factus est dies* (Luc, XXII, 66), ils tirèrent Jésus de son cachot et le firent comparaître de nouveau devant eux, peut-être dans une autre salle. L'interrogatoire ne fut pas long, car ils étaient décidés à le faire mourir. Tout le Sanhédrin était rassemblé.

— Si tu es le Christ, s'écrie Caïphe, dis-le-nous !

— Si je vous le dis, réplique Jésus avec calme et en mesurant ses paroles pour les faire pénétrer, vous ne me croirez pas. Si je vous interroge, vous ne me répondrez pas et vous ne me laisserez pas aller.

Il leur avait déclaré après l'adjuration solennelle de Caïphe qu'il était « le Christ Fils de Dieu » (Mt., XXVI, 63), que demandaient-ils de plus ? Leur parti était pris, leur sentence arrêtée irrévocablement... Cependant, pour préciser encore ce qu'il avait si nettement formulé, et pour leur enlever toute excuse devant leur conscience et devant tous les siècles, Jésus ajouta de nouveau :

— A partir d'aujourd'hui le Fils de l'homme reprend sa place à la droite du Dieu tout-puissant.

— Tu es donc le Fils de Dieu ? s'écrièrent-ils.

— Vous l'avez dit. Je le suis !

Alors ils vociférèrent en chœur, comme au premier jugement : — « Qu'avons-nous besoin encore de témoins ? Nous avons entendu le témoignage de sa bouche ! » (Lc., XXII, 71).

Et se levant, ils le lièrent plus étroitement et le conduisirent à Pilate au prétoire.

* * *

Judas était là, sur le chemin, mais dissimulant son odieuse présence.

Quelle nuit il avait passée ! Il revoyait sa vie criminelle où il y avait eu quelques beaux jours pourtant. Parmi les apôtres, il était le seul Juif, né à Kérioth, près d'Hébron ; les autres étaient de Galilée. Jésus l'avait choisi, appelé à lui, il l'avait aimé. Et Judas était venu, heureux, avec des rêves de gloire et de cupidité. En Jésus il voyait un prétendant habile, séduisant, sachant enflammer la multitude et qui sûrement deviendrait roi de Judée. Mais à plusieurs reprises le Sauveur refusa nettement la royauté. Ce fut pour Judas une grande déception. Alors sa fidélité tomba. Il voulait toutefois, en Juif pratique qu'il était, exploiter la situation, et comme il portait la bourse commune, il y fit de nombreux prélèvements, il devint voleur. Jésus voyait tout, savait tout. Il se contenta de dire le jour de la première multiplication des pains, quand il se heurta à l'incrédulité des Juifs qui ne comprenaient pas les promesses de l'Eucharistie, et aux murmures de quelques apôtres : « Ne vous ai-je pas choisi douze, et l'un de vous est un démon ? » (Jean, VI, 71).

Chez Simon le Lépreux, quand Madeleine versa ses parfums sur les pieds de Jésus, l'apôtre infidèle y témoigna hautement son indignation, il essaya même d'ameuter les disciples contre le Maître, et celui-ci dut le reprendre sévèrement. Peu après il allait trouver les Princes des Prêtres et leur disait : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? » On lui offrit trente pièces d'argent, trente sicles, environ cent francs de notre monnaie, la valeur d'un esclave.

Et il accepta. Quels étaient les sentiments qui l'inspiraient ? L'avarice, la cupidité sans doute ; mais surtout la haine, la haine diabolique du bien,

de Dieu, de Jésus Fils de Dieu, haine contre nature, mais qui existe.

Et il était venu à Gethsémani pour arrêter son Maître, accompagné d'une troupe de valets et de gens de rien, et il l'avait emmené triomphalement au palais des Grands-Prêtres. Il avait d'ailleurs reçu le prix de sa trahison.

Il repassait tout cela dans sa mémoire, errant autour du palais, plein de remords et ne se supportant plus lui-même. Mais quand il vit que Jésus était condamné et qu'on le menait au prétoire, il fut saisi d'un immense regret. Il lui eût été facile d'obtenir son pardon, il lui suffisait d'implorer Jésus, même d'un simple regard, Jésus dont il connaissait l'infinie bonté. Qui le retint? L'orgueil, la honte et surtout le démon qui le possédait, qui lui exagérait encore son crime, et le lui montrait irrémissible, indigne de tout pardon.

Alors le malheureux se rendit droit au temple, il traversa le parvis des prêtres et entra dans le Saint du Sanctuaire. Il y trouva des membres du Sanhédrin, des prêtres qui revenaient du palais de Caïphe après avoir condamné Jésus à mort. Il se précipita vers eux en disant : — J'ai péché en livrant le sang du Juste.

Que leur importait cette confession, ce repentir? Ils s'étaient servis de lui pour faire aboutir leur horrible projet ; ils l'avaient payé. Que réclamait-il? Ils lui répondent avec un mépris cynique : — En quoi cela nous regarde-t-il? C'est ton affaire!

Ce n'est pas ainsi qu'ils l'avaient accueilli quand il leur avait proposé de le livrer. Quel empressement alors, quelle reconnaissance, quels témoignages de joie, d'affection! Quel service il leur rendait! Ils sauraient s'en souvenir!

Maintenant c'était le dédain profond, la mésestime, le dégoût!

Alors il prend cet argent maudit qui lui brûle les doigts, il le jette dans le sanctuaire et s'enfuit, les traits effroyablement contractés, désespéré.

Il sort du temple, descend vers le Cédron, gagne l'affreuse vallée d'Hinnom, la géhenne où l'on avait offert autrefois des sacrifices à Moloch, remonte la pente opposée à Jérusalem et se pend à un arbre. La corde ou la branche se casse, « son corps précipité à terre se brise, disent les *Actes*, et ses entrailles se répandent sur la terre. » (Act., I, 19).

Par un étrange scrupule, les prêtres ne voulurent pas de cet argent souillé. — « Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, dirent-ils, car c'est le prix du sang. »

Et ils en achetèrent un champ pour la sépulture des étrangers, et ce champ fut nommé Haceldama, c'est-à-dire « le champ du sang. » Ainsi s'accomplissait aussi la prophétie de Zacharie : « Il sera vendu pour trente pièces d'argent. » (XI, 12-13).

Quelle fin affreuse que celle de Judas! Son crime est grand, plus grand que celui de Caïn, et cependant Dieu a condamné Judas, non pas pour son crime vil, odieux, déshonorant, pour son déicide, mais pour sa défiance de la miséricorde divine. Il eut le regret, mais non l'espérance. Il ne crut pas à la bonté de Dieu, et c'est ce que Dieu ne pardonne pas, car sa miséricorde est plus grande que toute iniquité. S. Pierre aussi a péché, mais il a pleuré, il s'est repenti du fond du cœur, il a aimé, il a eu confiance. Dans le regard de Jésus il a vu le reproche, mais surtout l'amour. Et l'amour aussitôt a embrasé son cœur, provoqué ses larmes, et l'a purifié.

En vente à nos bureaux

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Du même : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f., Etranger 4 f. 40.

Le Grand Jour et ses apprêts (Retraite de Première Communion), par le R. P. Lambert. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* 3 f. 25, Etranger 3 f. 50.

Le Chemin de croix à Jérusalem, par Un Pèlerin. — Une broch. in-12 de 72 p. Prix *franco :* France, 0,60 ; Etranger, 0,70.

Chemin de croix pour le Vendredi Saint, *suivi d'actes pour la communion des petits enfants,* par le chanoine Dormoy. — Une broch. in-12 de 23 p. Prix *franco :* France, 0,30 ; Etranger, 0,35.

La Souffrance Chrétienne (Chemin de la croix), par Ebed-Miryam. — Une brochure de 35 p. — Prix *franco :* France, 0,30 ; Eranger, 0,35.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1921 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; sauf 1914-1919, qui coûte 14 fr., et 1921 qui coûte 10 fr. Le port est en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 martii 1922.

Al. Ravry, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 23 mars 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Dimanche des Rameaux. — I. Allocution au cimetière, 161. — II. Le devoir pascal, 162.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXV. *Dimanche des Rameaux :* Le respect humain, 164.
Pour le Jeudi Saint. — La présence réelle, 165.
Pour le Vendredi Saint. — La Passion de N.-S. Jésus-Christ, 166.
Pour le Premier Vendredi. — LXXXIII. Le Sacré-Cœur, modèle de sacrifice, 169.
Exercices pour le Chemin de la Croix. — VI. Avec la Sainte Vierge, 170.
Courtes instructions pour la prière du soir. — IX. Chez Pilate, 174. — X. Chez Hérode, 175.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

I

ALLOCUTION AU CIMETIÈRE

Locus enim in quo stas, terra sancta est.
Elle est sainte, la terre que vous foulez aux pieds.
(Exode, III, 5).

Mes frères,

C'est à Moïse que ces paroles furent adressées, mais ce n'est pas seulement au tertre sur lequel brillaient les lueurs mystérieuses du buisson ardent, qu'elles s'appliquent. C'est encore à ce cimetière, où dorment leur dernier sommeil les générations qui nous ont précédés dans la mort.

Et cette terre est sainte, non seulement par la présence de la majesté divine qu'elle évoque, non seulement par la bénédiction de l'Eglise qu'elle a tant de fois reçue, mais encore par la poussière qui la compose, restes vénérables des ancêtres trépassés, qui reposent à l'ombre de cette croix.

Oui, elle est sainte la terre que nous foulons aux pieds. *Locus enim in quo stas, terra sancta est.*

C'est ici qu'après s'être acquittées de la vie, *vita defuncti,* les âmes immortelles ont abandonné les corps qu'elles animaient, les confiant au religieux respect de leurs familles catholiques, jusqu'au jour des assises suprêmes.

Vaste dortoir, c'est le nom même de ce champ du repos, où règnent, de par Dieu, le silence et les ombres de la mort !

Sans doute, en un pareil endroit, tout discours est inutile ; il suffit de se taire, de se recueillir, et de méditer.

Cependant, du sein de ces ténèbres, se dégage *une lumière ;* des impressionnantes profondeurs de ce silence, se dégage *une parole.* Essayons d'utiliser l'une et l'autre.

I. — *Une lumière*

Le Roi-psalmiste l'affirme : il est pour les âmes droites une lumière au milieu même des ténèbres, *exortum est in tenebris lumen rectis ;* et cette lumière, elle nous éclaire en même temps sur le néant de l'homme et sur la grandeur de Dieu.

L'évidence s'impose ici. Depuis Adam jusqu'à nous, l'arrêt du Seigneur : *Morte morieris,* s'est accompli sans aucune exception. La mort, aveugle exécutrice des justices divines, a nécessairement couché toutes les générations dans la tombe, faisant de l'univers lui-même un vaste cimetière, une immense nécropole. Les hommes ont passé, grands et petits, justes et coupables, riches et miséreux, puissants et faibles, résignés et rebelles, impies et fidèles. Dieu seul est resté...

Son Eglise, toujours persécutée mais toujours immortelle, a récité ses miséricordieuses prières sur les fosses de ceux qui se vantaient d'en finir avec elle, et leur poussière méconnaissable proclame aux yeux de tous qu'il n'y a rien ici-bas de vraiment grand si ce n'est le Seigneur.

Cette lumière providentielle confond toutes les erreurs, dissipe toutes les illusions, détruit toutes les chimères ; elle illumine, de ses infaillibles reflets, nos éternelles destinées, et par delà les angoissantes réalités du trépas, elle nous montre immuable et patiente l'éternelle grandeur de Dieu.

D'autre part, elle abaisse notre orgueil, anéantit nos préjugés et nos prétentions, car elle projette, sur les hommes et les choses, des clartés qui les réduisent à leurs véritables proportions, qui sont celles du néant.

Demandez-vous ce que sont devenus les grands noms qui se croyaient assurés d'une gloire perpétuelle, et qui déjà sont illisibles sur l'inscription qui les porte.

Que sont devenues ces réputations d'honnêteté toute superficielle, de bienfaisance tout humaine ? Ces hommes fameux, ces célébrités éphémères, ces agents du mal, ces révolutionnaires despotes, ces insurgés contre Dieu lui-même ?... La terre recouvre leurs restes plus ou moins pompeusement inhumés, plus ou moins civilement enfouis, et leur dépouille est retournée au néant d'où le Seigneur l'avait tirée : *Et ipse ad nihilum deducet inimicos nostros,* dit le roi David.

Et d'ailleurs, l'Eglise nous rappelle à tous que nous ne sommes que poussière : *Memento quia pulvis es,* et qu'il nous faudra redevenir poussière, *et in pulverem reverteris.*

Or, c'est ici que lentement mais sûrement se réalise cet inévitable arrêt. De nous tous, qui que nous soyons, il ne restera, dans le monde, qu'une poignée de poussière.

Voilà ce que nous sommes, vus à la lumière de la mort !

II. — *Une parole*

Ecoutez maintenant la parole qui nous semble sortir des profondeurs de ces tombes silencieuses.

Ce n'est pas un écho des discours funèbres, un souvenir des éloges qui furent à bon droit prononcés sur le bord de quelques-unes de ces fosses.

C'est plus que cela, c'est un enseignement, c'est une leçon.

Deux mots la résument, mais quels mots !... Le *Temps*... L'*Eternité*... Le temps qui s'achève, et l'éternité qui s'approche.

Le temps, c'est le présent qui fuit, et que nous

ne pouvons saisir. C'est aussi l'avenir, qui n'est pas encore à nous, et qui reste entre les mains de Dieu. C'est surtout le passé, c'est-à-dire la partie de notre vie que déjà la mort nous a prise et qui ne nous appartient plus.

Ce passé, que nous en dit le silence de ces tombeaux ? Qu'il nous est impossible de le reprendre, de le recommencer, de le revivre. Il se dresse devant nous avec les remords qu'il nous a laissés, avec les responsabilités encourues, avec l'effrayant détail du compte à rendre et des dettes à payer. Et non content d'engager ainsi notre avenir, il élève peut-être contre notre présent la plus éloquente des protestations.

Vous est-il arrivé, m. f., en songeant à vos chers disparus, de comparer leur existence à la vôtre, leur époque à la nôtre, leurs convictions et leurs pratiques aux nôtres ?

Interrogez donc ceux qui depuis longtemps vous ont quittés, et que vous pleurez toujours. Les entendez-vous protester, avec toute l'énergie que vous leur avez connue, contre tout ce qui se passe aujourd'hui, condamnant notre insouciance, notre indifférence, nos concessions étranges, nos complicités coupables ? C'est contre nous qu'ils s'élèvent indignés, nous demandant si nous oserions condamner, dans notre conscience, leur vie toute de devoir et d'honneur, que nous contredisons par nos infidélités quoti diennes !

Nous nous sommes donc trompés, s'écrient-ils, en suivant les voies de la justice et de la vérité, puisque vous en choisissez une autre !

Nous nous sommes donc trompés, en vous laissant des exemples que vous refusez de suivre !

Nous nous sommes donc trompés, en orientant vers Dieu, comme vers notre but suprême, des années que vous donnez au plaisir plutôt qu'à la vertu !

Nous nous sommes donc amèrement trompés, en réclamant pour nos restes mortels la protection de cette Croix, que les impies prétendent arracher de nos tombes !

Nous nous sommes donc trompés, en défendant jusqu'à la mort ce que vous laissez bafouer et détruire, les croyances et les traditions les plus sacrées !

Peut-être, m. b. c. f., est-elle bien sévère cette leçon du silence de la mort. Mais, combien elle est salutaire ! Combien elle est pratique !

Et cependant, la question la plus grave, la plus importante n'a point encore été traitée, celle de l'éternité qui s'avance.

Il nous suffit de parcourir les allées de ce cimetière et de déchiffrer les inscriptions encore respectées par la mousse et les intempéries.

Cherchant l'heure à laquelle a commencé l'éternité pour ceux que recouvre cette terre, nous trouverons certainement que l'heure approche à laquelle nous-mêmes serons appelés près du Souverain Juge; et cette heure, peut-être, peu d'instants seulement nous en séparent.

Hodie mihi, lisait-on sur la porte d'un cimetière fameux; puis, au dessous, ces deux autres mots : Cras tibi, c'est-à-dire : Aujourd'hui, c'est moi qui succombe, demain ce sera toi.

Inutile d'insister, n'est-ce pas ? sur cette leçon toute personnelle, sur cet avertissement de l'autre monde. Notre éternité sera ce que notre vie l'aura faite, et la mort qui s'approche doit la fixer à jamais.

Soyons donc, plus que jamais, unis à nos chers défunts. Vivons comme ils ont vécu, nous inspirant de leurs conseils et de leurs exemples. Suivons la voie qu'ils nous ont tracée, pour les retrouver près du Seigneur, pour les aimer en lui, pour faire du dernier jour de notre vie sur cette terre le premier de notre éternel bonheur.

C'est la grâce que nous demanderons ensemble, et pour ceux qui nous sont chers, et pour nous-mêmes, au début de cette Grande Semaine qui est la semaine de la miséricorde et du pardon. Ainsi soit-il.

II

LE DEVOIR PASCAL

Mes frères,

Nous avons la coutume chaque année au dimanche des Rameaux de vous rappeler l'obligation du grand devoir pascal. Je vous demande quelques minutes d'attention. Je serai court.

* * *

« Pourquoi ne faites-vous pas vos Pâques ? » — Lorsque nous posons cette question, bien des réponses nous sont faites : — « Oh ! l'église est trop loin, je ne peux plus y aller. » — Ou encore : « Je n'ai pas le temps. Et les enfants, et les bestiaux ! on ne peut pas comme cela s'absenter le matin. » — Ou encore : « Ce n'est pas mon idée. » — Ou encore : « Il y en a qui font leurs Pâques qui feraient bien mieux de ne pas les faire ; je suis tout aussi honnête qu'eux. » — Ou encore : « Les Pâques ! c'est pus l'règne ! quoi donc qu'on dirait si on m'voyait partir ! » — Ou encore : « Je ne fais pas mes Pâques, parce que cela m'ennuie ! »

De toutes ces mauvaises raisons, mes frères, je crois que la dernière est la plus vraie, peut-être la seule vraie. Car enfin, si l'église est trop éloignée, parce que les années en blanchissant votre tête ont diminué vos forces, la bonté infinie de Jésus-Christ fera le chemin à votre place. Vous ne pouvez plus venir en sa maison ? Lui, il ira jusqu'en votre maison pour reposer dans votre cœur.

« Vous n'avez pas le temps ! » C'est une plaisanterie. Sans doute, vos travaux sont très absorbants ; mais deux heures prises sur un dimanche ne vous mettraient pas en grand retard. Vous les donneriez pour un ami, pour un marché. Vous seriez malade une journée, il vous faudrait bien quitter le travail.

« Ce n'est pas mon idée de faire mes Pâques ! » Voilà une façon habile de dire que vous ne voulez pas les faire, sans en donner la véritable raison.

« Il y en a qui font leurs Pâques qui feraient mieux de ne pas les faire. » Qu'en savez-vous ? — Ils ne sont pas meilleurs, dites-vous ? — S'ils ne

faisaient pas leurs Pâques, ils seraient peut-être pires ; en tous cas, ce n'est pas à vous de les juger. Vous prétendez être aussi honnête qu'eux. Envers les hommes, peut-être ; envers le Bon Dieu, non !

« Les Pâques ? ce n'est plus le règne ! Qu'est-ce qu'on dira ? » — Ici, mes frères, je suis obligé d'avouer que si on vous voit faire vos Pâques, on dira quelque chose. Et que dira-t-on ? On rira de vous ; on se moquera de vous, en des termes que la dignité de la chaire chrétienne m'interdit de prononcer, mais que vous connaissez bien. Oui, vous rencontrerez sur votre chemin des personnes assez intolérantes, assez intransigeantes pour réclamer pour elles le droit de tout faire, le droit de tout dire, même de vous insulter, et qui vous refusent à vous le droit de répondre à leurs insultes et d'agir comme bon vous semble. La liberté pour eux, pas pour vous !... Mais, est-ce la peur, le respect humain, qui doit vous empêcher de faire vos Pâques ? Rappelez-vous que les hommes passent, Dieu seul reste, et il vous faudra paraître à son jugement. « Celui qui aura rougi de moi devant les hommes, a dit Jésus-Christ, je rougirai de lui devant mon Père. »

Enfin j'arrive à la dernière raison : « Je ne veux pas faire mes Pâques, parce que cela m'ennuie. » Et qu'est-ce qui vous ennuie ? D'aller vous confesser ?... Ah ! nous y sommes !... Oui, si l'on pouvait accomplir le devoir pascal sans confession, tous les catholiques feraient leurs Pâques.

On ne veut pas se confesser, parce que c'est humiliant. Mais il est encore plus humiliant et plus honteux de faire le mal que d'en demander pardon.

Vous dites peut-être : « Je ne veux pas me mettre à genoux devant un homme comme moi. » Mes frères, quand vous entrez au confessionnal, vous ne vous mettez pas à genoux devant un homme, mais devant Dieu ; vous ne vous confessez pas à un homme, mais à Dieu ; vous ne demandez pas pardon à un homme, vous demandez pardon à Dieu.

Quant à votre confesseur, est-il un homme comme vous ? *Oui* et *non. Oui,* c'est un homme, comme vous, et à cause de cela, il comprendra vos défauts, vos faiblesses, vos fautes. Mais *non,* ce n'est pas un homme comme vous, car c'est un prêtre, c'est-à-dire le représentant de Dieu. Hier, ces jeunes hommes étaient mêlés à la foule des chrétiens, comme vous ; l'Eglise les a pris, durant des années elle les a façonnés par la prière et la pénitence ; elle les a jetés sur les dalles du sanctuaire en signe de mort et de séparation du monde ; elle les a consacrés par l'huile sainte et a mis dans leurs mains les pouvoirs divins ; et aujourd'hui elle leur dit : « Allez, les péchés seront remis à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » Et « ils iront, ces jeunes gens, dit le Père Lacordaire, ils iront par toute la terre sous la garde de leur vertu. Ils pénètreront dans le sanctuaire des sanctuaires, celui des âmes, ils écouteront des confidences terribles,... ce que l'oreille de l'époux n'entend pas, ce que l'oreille de l'ami n'a jamais soupçonné ; ... ils verront tout, ils sauront tout [1]... »

Ah ! mes frères, c'est que le cœur du prêtre est tout à la fois un *tombeau,* qui garde tout ce qui lui est confié, et une *fournaise ardente de charité* qui purifie l'âme et lui rend la paix et la joie.

Vous ne voulez pas vous confesser ? Venez donc voir ceux qui sortent du confessionnal, le front haut, le regard pur, le cœur palpitant de joie, l'âme en paix. Venez les entendre vous dire que le bonheur dont ils jouissent maintenant, dépasse infiniment tous les plaisirs qu'ils avaient cherchés jusqu'ici : « Ah ! que je suis heureux ! Pourquoi ai-je donc attendu si longtemps ! » Voilà la parole que nous entendons, chaque fois qu'une âme revient sincèrement à son devoir et à son Dieu.

* * *

Laissant donc de côté toutes ces mauvaises raisons, vous ferez vos Pâques, mes frères, parce que la grande *tradition chrétienne* vous le demande. Vous viendrez augmenter la phalange des bons chrétiens qui, depuis le jour où Jésus-Christ a dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, » n'ont pas manqué une seule fois de prendre place au banquet divin.

Ce matin, vous avez fait pieusement votre pèlerinage à la tombe de vos morts. Toutes ces âmes aimées ne vous parlent-elles pas ? Ne vous disent-elles pas de servir le Grand Maître qui a jugé leur vie, qui les a punies pour leurs fautes, ou qui les a récompensées pour leurs vertus ? Ecoutez leurs voix : « Si nous sommes malheureux, c'est que nous avons manqué à notre devoir ; ne faites pas comme nous. Si nous sommes heureux, c'est parce que nous avons servi le Bon Dieu ; imitez-nous. »

Vous ferez vos Pâques, parce que *votre famille* vous le demande. Eh quoi ! mes frères, vous faites faire la Première Communion à vos petits enfants parce que c'est leur devoir, parce que vous voulez attirer la bénédiction de Dieu sur leur vie. Vous, parents, chefs de famille, faites vos Pâques pour donner l'exemple à vos enfants, afin que Jésus-Christ, en vous bénissant, vous rende meilleurs, bénisse vos maisons, vos travaux, qu'il bénisse vos petits !

Vous ferez vos Pâques, parce que *la société* vous le demande. Si tout le monde communiait, n'y aurait-il pas plus de justice, plus d'honnêteté, plus de charité fraternelle entre nous tous ?

Vous ferez vos Pâques, parce que *l'Eglise* vous le commande, l'Eglise à qui Jésus-Christ a dit : « Qui vous écoute m'écoute, » et qui, elle, vous dit : « Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. »

Vous ferez vos Pâques, parce que *Jésus-Christ* vous le demande. Mes frères, quand même l'Eglise, la société, votre famille, votre bien personnel, ne vous demanderaient pas la communion pascale, vous devriez la faire uniquement pour Notre-Seigneur. Avez-vous jamais rencontré sur terre un homme qui vous aime plus que lui ? Jésus-Christ

[1] 22e Conférence, Paris, 1844.

s'est condamné à passer les siècles dans son Tabernacle ; il est là pour nous, afin de nous communiquer la santé, la force et la vie : « Si vous ne mangez pas ma chair, et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui me mange, vivra par moi. » Et nous passons nos jours, nos années, sans venir chercher Jésus-Christ, comme si nous n'avions pas entendu sa parole...

Comprenons, mes frères, combien grave est notre insouciance, notre indifférence ; sortons de ce misérable état et allons vers Jésus-Christ. Venons le chercher pour le consoler de nos abandons, pour lui montrer que nous avons foi en sa parole et compris son amour, pour qu'il nous aide à vivre de sa vie et à mériter la vie éternelle qu'il a promise à ceux qui communient. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXV

Dimanche des Rameaux

LE RESPECT HUMAIN

Estote fortes in fide.
Soyez fermes dans votre foi.
(I Pet., I, 5).

Mes frères,

Le premier caractère attaché au titre de chrétien est la force. La force, voilà la vertu que réclame l'accomplissement du devoir, tel que bientôt l'Eglise va nous l'imposer par la pratique de la confession et de la communion pascales. Ce caractère trouve son opposition principale dans le sentiment du respect humain. Beaucoup aujourd'hui adorent secrètement un Dieu, bénissent dans leur cœur une religion qu'ils méconnaissent en public et se confondent par une même conduite avec ceux qui la blâment. Quel que soit le prétexte dont on cherche à se couvrir, rien de plus déplorable que le respect humain.

I

Tout homme bien né, placé au service d'un grand de ce monde, se fait un honneur de remplir fidèlement ses fonctions : pas un devoir auquel il ne réponde, pas un témoignage de dévouement qu'il ne donne. Nous sommes, nous, de par le baptême, les serviteurs du Roi des rois. Nous lui appartenons, non seulement par les droits de la création et ceux du sang, mais par des promesses dix fois réitérées. Dans nos rapports avec Dieu le même zèle nous est donc imposé. Si le monde nous condamne, à son mépris et à son indifférence nous devons opposer notre indifférence et notre mépris. Qu'importent, après tout, les jugements ou les censures du monde ? Dieu est notre seul maître et nous ne pouvons pas en servir un plus grand.

Or, que fait l'esclave du respect humain ? Malgré des engagements donnés, il tient à peu près ce langage : « Mon Dieu, vous méritez d'être aimé et béni, je le sais ; mais je n'ose point vous rendre cet hommage. » Sans dire à Dieu qu'il ne le connaît pas en termes aussi formels que S. Pierre, il agit un peu comme un fils qui, honteux de la pauvreté de son père ou de sa mère, les désavouerait en public. La religion est-elle en but aux outrages de l'impiété ? Il rougit d'en être le disciple. Le monde à qui il veut plaire ou à qui il craint de déplaire désapprouve-t-il sa fidélité ? Pour ne pas se brouiller avec les lois du monde, il leur sacrifie son âme.

Aussi bien, céder à l'opinion, c'est se faire injure à soi-même. Toute la noblesse de l'homme repose dans sa liberté. L'homme qui n'a jamais dévié de la ligne droite et ne s'est jamais démenti dans la pratique de ses devoirs, porte sur son front une auréole. Il peut marcher la tête haute ; une estime universelle l'accompagne. Il est libre. Avec le respect humain, au contraire, naissent toutes les marques de la servitude, et en ce qui regarde les plus saintes choses : la religion, la vertu, la conscience. Que nous soyons fermes dans notre foi, réglés dans nos paroles et jusque dans nos pensées, observateurs fidèles de la justice, aussi fiers de nos croyances que d'autres paraissent l'être de leur impiété. Nous devons être libres : un certain fonds de grandeur qui est en nous l'exige impérieusement. Mais de cette liberté, notre premier titre de gloire, ne parlez plus au serviteur du respect humain. Adorateur timide réduit à modeler sa religion sur le caprice d'autrui, pour en remplir les devoirs ou pour les omettre, il se cache devant des amis qui le surveillent, il consulte ce que le voisin dira, comme si Dieu était un maître pour lequel il soit humiliant de se déclarer. De toutes les influences, et elles sont nombreuses, exercées par l'enfer sur les âmes, voilà sans contredit la plus néfaste.

II

Grâce à Dieu, on voit encore des chrétiens qui, sans crainte de paraître singuliers, se glorifient de l'être dans une aussi belle cause, et, en remplissant les obligations de leur baptême, méritent la louange décernée par l'Ecriture aux hommes de caractère. Toutefois ce n'est plus le grand nombre. Chose étonnante ! Dans un siècle comme le nôtre où l'on prône la liberté, le respect humain règne en maître, et, quelquefois, domine des âmes naturellement bonnes, droites, auxquelles il aurait suffi d'un peu de courage seulement pour être des âmes fidèles.

Dans un cercle, une réunion, si l'on vient à parler de choses religieuses, chacun s'étudie, cherche à mesurer son langage d'après le ton et l'esprit du plus fort. On répondra au blasphème par un silence timide, et même, s'il le faut, on fera l'impie quand on ne l'est pas. L'esclave du respect humain se rencontre-t-il avec des amis sans principes, il les imite, et, à une table où l'on servira des aliments gras en un jour défendu, pour qu'il ne manque rien à sa complaisance, par une honteuse faiblesse, il agira comme eux. Qu'il rencontre sur son chemin une procession, un convoi funèbre, à peine ose-t-il se découvrir, ou plutôt il se détourne. Jusque dans ses habitudes intimes qu'il voudrait rendre plus correctes, plus chré-

tiennes, à la pensée d'une désapprobation ou d'un blâme, il s'arrête.

D'une pareille conduite les causes les plus ordinaires, pour nous restreindre aux deux principales, sont la peur et l'intérêt.

En France, la critique nous émeut. Sous l'impression de la peur, beaucoup se taisent quand il faudrait parler, s'abstiennent quand il faudrait agir, se cachent quand il faudrait se montrer. Une parole, une raillerie, la seule crainte d'une langue médisante, il n'en faut pas davantage pour les empêcher d'accomplir un devoir : comme si, le plus souvent, tout cela n'était pas le fait d'hommes dont il nous importe peu d'être approuvés ou blâmés, auxquels nous rougirions de ressembler ! A chaque instant on craint de déplaire au premier venu, et on change à chaque instant de manière de voir ; une déclaration loyale de principes serait plus que suffisante pour imposer sa volonté, mais on n'ose pas la faire.

Sans doute, dans le milieu où nous vivons, mille précautions sont à prendre si l'on veut se faire pardonner une vraie fidélité chrétienne ; et souvent les exigences d'une place obtenue ou à obtenir nous conduisent là où nous ne voudrions pas aller. Cependant, pour rester dignes de notre foi, fallût-il encourir telle disgrâce, la chose importerait peu et nos obligations de conscience doivent passer en première ligne : une considération acquise et des intérêts achetés autrement coûteraient trop cher. Serions-nous seuls, nous ne devons jamais avoir honte de professer ce que renferment le catéchisme et l'Evangile.

* * *

Non, ne soyons pas de ceux qui tremblent ou qui adoreraient le Christ si on pouvait le faire à l'abri de tout regard. Quand l'attaque est ouverte, la défense doit l'être aussi. On nie Dieu, affirmons son existence ; on menace l'Eglise, défendons-la ; on insulte notre foi, posons-nous nettement comme ses observateurs. La Sainte Eglise, notre Mère, au temps pascal, nous oblige à nous déclarer pour ou contre Jésus-Christ ; faisons nos Pâques, fièrement devant les hommes, humblement devant Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LE JEUDI SAINT

LA PRÉSENCE RÉELLE

Caro mea vere est cibus.
Ma chair est réellement une nourriture. (Jo., VI, 56).

Mes frères,

Dans les relations du Sauveur avec l'humanité, l'Incarnation fut un premier pas. Jésus-Christ se fait notre frère, accepte notre nature, parle notre langue, partage notre travail et nos épreuves : humiliations mystérieuses que l'Apôtre a résumées en un mot : « *Exinanivit semetipsum,* il s'est anéanti lui-même. » Toutefois, pour être mieux encore, si possible, « le Dieu de l'homme, » Jésus-Christ se donnera sous une forme encore plus cachée et plus douce, en nous donnant l'Eucharistie. L'Eucharistie en effet est le mystère de la présence réelle, substantielle, du Verbe incarné. Laissez-moi vous l'expliquer en ce jour anniversaire de son institution.

I

La première source de la foi catholique est l'Evangile, ce livre divinement vrai, dont toutes les pages sont inspirées. Or, que nous dit l'Evangile sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Ouvrons l'Evangile de S. Jean, au ch. VI^e^. C'était trois jours après le miracle de la multiplication des pains : la foule, instruite et consolée, regagnait le bourg de Capharnaüm, tandis que sur toutes les lèvres on entendait le récit enthousiaste d'un prodige aussi admirable. Le Sauveur, s'adressant alors à son entourage plus rapproché : « Je suis, dit-il, le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. » Il y avait dans ces paroles l'énoncé d'un mystère tout nouveau, pour l'intelligence duquel les sens ne peuvent rien : Jésus identifiait sa personne adorable avec le pain eucharistique.

Aussi, avant d'imposer cette croyance, et afin de ne laisser dans l'esprit de ses auditeurs aucune inquiétude, mettra-t-il à les en instruire la plus vive clarté. « Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; moi je vous donnerai un pain avec lequel vous vivrez éternellement. *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* » On n'avait jamais ouï parler d'une nourriture capable de rendre l'homme immortel. La nourriture sert tout au plus à faire reculer la mort de quelques pas et pour quelques jours ; même le fruit défendu que le démon présenta à nos premiers parents, loin d'avoir été pour eux un fruit de vie, leur ouvrit les portes du tombeau.

Jésus-Christ continue : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair, c'est mon sang, *caro mea, sanguis meus.* » La foule, habituée à entendre tomber de ses lèvres un enseignement facile, a si bien compris qu'elle manifeste son impatience : « Eh quoi ! comment peut-il nous offrir sa chair à manger et son sang à boire ? » De toutes parts des murmures s'élèvent dans l'auditoire, et chacun exprime sa surprise.

Devant ces bruits, ces récriminations et ces menaces, que va faire le Sauveur ? Evidemment, si, en s'exprimant de la sorte, il avait voulu tenir un langage imagé, vite il eût calmé la foule. Rien n'était plus facile que de dire : « A quoi pensez-vous ? Il s'agit d'un pur symbole ! » Mesurant, au contraire, la force de sa parole sur l'opposition qu'elle allait rencontrer, il en aggrave le sens par une affirmation nouvelle et avec la solennité du serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie : car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang véritablement un breuvage. *Caro mea vere est cibus, et sanguis*

meus vere est potus. » Impossible de mettre mieux sa pensée à découvert ni de parler avec une certitude plus décisive. Etant données les règles du langage, il fallait croire.

Cependant, quelques-uns des disciples s'en vont, comme on a vu dans la suite des siècles tant d'incrédules s'en aller. Jésus les laisse partir. Ses douze Apôtres restaient. Alors, jetant sur eux un long regard : « Vous aussi, leur dit-il, vous voulez me quitter? » Et, aussitôt, Pierre de répondre au nom de tous et dans la spontanéité de sa foi : « Maître, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle, *verba vitæ æternæ habes!* » La réponse de Pierre doit être encore la nôtre. Un Dieu ne peut rien révéler qui ne soit souverainement vrai, comme il ne peut rien faire qui ne soit souverainement saint. Notre croyance s'appuie donc sur une autorité irréfragable.

II

Jésus-Christ avait promis l'Eucharistie sur la montagne du pain miraculeux ; deux années s'écouleront avant qu'il ne la réalisât.

Dans le monde, lorsqu'une chose grave doit s'accomplir, elle est toujours précédée de préparatifs dignes de son importance. Il en fut de même pour l'Eucharistie.

En quel lieu le miracle par excellence va-t-il s'opérer? A Jérusalem, la ville sainte, où chaque année se célébrait la Pâque juive avec les pains azymes, symbole de la Pâque nouvelle.

Quel jour Jésus-Christ choisira-t-il pour instituer l'auguste sacrement? La veille même de sa mort. Déjà la nuit commençait à descendre sur les vallons d'alentour, et, selon la remarque de l'Evangéliste, « l'heure approchait où le Fils de Dieu allait être trahi, *in qua nocte tradebatur* » : heure choisie à dessein et qui impose la sincérité.

Tous les apôtres étaient là. Seul avec eux, Jésus venait de célébrer la dernière Cène et d'épancher la tendresse et la pitié de son âme, dans ces adieux incomparables que S. Jean nous a gardés. Le Maître donne à ses apôtres, ainsi fait-on aux heures tristes, les noms les plus doux : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, vous êtes mes amis... Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Il les bénit, il les console au milieu des plus vives effusions. Parmi tant de choses divines il leur dit encore : « Demeurez dans mon amour... Ne pleurez pas, je ne vous laisserai pas orphelins. » Pour eux, il adresse à son Père une prière sublime dans laquelle passe tout son cœur : « Mon Père, qu'ils soient un comme nous! » Et en parlant ainsi, sa voix expirait.

Enfin, le moment approche où Jésus-Christ va tenir sa promesse. Auparavant encore, et afin de montrer à ses Apôtres combien il faut être pur pour s'asseoir à la table du festin nouveau, il leur lavera les pieds. Le moment donc est venu. Ici, pour raconter l'institution de l'Eucharistie, aucun discours ne vaut la simplicité et la beauté de l'Evangile. « Le Sauveur ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Passant alors de l'ombre à la réalité et de la promesse à l'accomplissement, il prit du pain, et, après l'avoir béni et rendu grâces à son Père, le regard élevé vers le ciel comme le prêtre fait à l'autel, il le donna à ses Apôtres en disant : « Prenez et mangez; ceci est mon corps. » Puis, il prit du vin, et ayant de même rendu grâces, il dit : « Prenez et buvez; ceci est mon sang. » On ne saurait s'exprimer avec plus de lumière. Le Sauveur ne dit pas : « Ceci est l'image de mon corps ; ceci est la figure de mon sang, » au sens où l'hérésie voudrait le faire entendre ; mais : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Ce qui sur la table de la Cène paraissait du pain, n'était plus du pain, quoiqu'il semblât tel au goût, mais c'était le corps de Jésus-Christ; et ce qui paraissait du vin n'était plus du vin, mais le sang de Jésus-Christ.

* * *

Magnifique héritage d'un Dieu mourant! Sur la terre, quand une séparation s'impose, dans l'impuissance où l'on est de rester auprès d'êtres chéris, on leur laisse un objet, un souvenir, si humble soit-il. Combien Jésus-Christ nous donne davantage par l'Eucharistie! Déjà les signes les plus augustes nous rappelaient sa venue en ce monde : la crèche, berceau de ses premières humiliations et de ses premières douleurs ; la maison de Nazareth, consacrée par ses prières et son travail ; la couronne qui déchira son front, la croix où il mourut, le suaire dont fut enveloppée sa chair inanimée... Toutes ces précieuses reliques nous émeuvent. Néanmoins elles ne sont pas l'Eucharistie : car, dans l'Eucharistie, c'est le Sauveur même que nous voyons et que nous touchons. Les paroles prononcées une première fois au Cénacle n'ont rien perdu de leur vertu créatrice ; partout où elles sont répétées mot pour mot par un prêtre renouvelant l'acte consécrateur, Jésus-Christ devient présent. Malgré l'ombre qui entoure l'Hostie sainte, sur la pierre de l'autel comme sous le cristal de l'ostensoir, repose la divine personne de Jésus-Christ.

L'Eucharistie est avant tout le mystère de la foi, *mysterium fidei.* Jésus-Christ y réside avec la plénitude de sa divinité. Inclinons-nous, et donnons au Sauveur, sous les espèces sacramentelles où il habite, une foi entière, la foi qui s'agenouille et qui adore, mais aussi la foi qui aime et qui communie. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI SAINT

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Et inclinato capite,
tradidit spiritum.
Et baissant la tête,
il rendit l'âme.
(Jo., XIX, 30).

Mes frères,

C'est toujours avec une grande émotion que je vous parle de la Passion du Christ. Comment, en effet, le voir meurtri, sanglant, sans être saisi de pitié, de douleur? Et comment nous rappeler que c'est pour nous qu'il a été mis dans cet état, sans

tomber à ses pieds sacrés et lui demander pardon ? Que d'humiliations, que de dénis de justice, que de tortures dans cette Passion, la plus cruelle qui ait existé et qui existera jamais !... Et ce sont ces humiliations, ces dénis de justice, ces tortures que je vais, ce soir, essayer de retracer à vos yeux.

I

Et d'abord, les humiliations. — Jésus s'était humilié en venant parmi nous, en prenant notre nature humaine, un corps et une âme semblables aux nôtres. Mais du moins, c'était de lui-même qu'il s'était humilié ; et revêtu de notre chair, il avait été adoré dans sa crèche, il avait soulevé l'enthousiasme des foules, il avait été acclamé et béni comme le Fils de David et l'envoyé de Dieu.

Mais dans sa Passion, malgré ses bienfaits, malgré ses miracles, malgré ses vertus divines, les humiliations lui viennent des hommes, à qui pourtant il apporte le salut.

Une première humiliation, c'est dans ce festin chez Simon le lépreux, où Marie-Madeleine vient verser, répandre sur ses pieds tout un vase de parfums. Des disciples s'indignent, ils supputent le prix de ces parfums. « Pourquoi cette perte ? » disent-ils, comme s'il n'en était pas digne, comme si c'était trop d'avoir pour lui des égards et de se montrer généreux !... Ne pensez-vous pas que le cœur de Jésus dut souffrir de cette parole blessante ? Une perte, ce qu'on fait pour lui ! Une perte, ce qu'on lui donne !...

Mais voici maintenant d'autres humiliations... L'humiliation du jardin des Oliviers... Là, ce n'est plus le Fils bien-aimé de Dieu, c'est un pécheur ; son Père « l'a fait péché pour nous, *pro nobis peccatum fecit* » (II Cor., v, 21) ; la justice de Dieu jette sur lui tous les péchés de la terre, toutes les iniquités des hommes : les impiétés, les idolâtries, les meurtres, les corruptions de la chair, toutes les infamies qui souillent l'humanité. Quel poids ! quel fardeau ! Il en est écrasé...

Va-t-il se plaindre ? Comment ! lui, se plaindre ? Mais qu'il regarde donc toute la boue, toute la fange qui le couvre !...

Va-t-il crier vers le ciel ? Mais le ciel est sourd et le ciel ne peut que l'accabler davantage. — « Mon Père, dit-il, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Non, il ne s'éloignera pas, il faut qu'il le boive jusqu'à la lie...

Va-t-il verser des larmes, essayer des supplications ? Mais ce n'est pas assez... Il est devenu, suivant le mot du prophète, comme un ver de terre qu'on foule aux pieds, *vermis et non homo ;* il faut l'agonie, il faut la chute par terre, il faut toutes les angoisses et toutes les terreurs d'un homme qui va mourir, et mourir comme un maudit... Il faut du sang, et le sang jaillit de ses veines ouvertes...

Pauvre Victime, traîne-toi par terre ! Tes apôtres dorment ! Tu peux gémir et mourir... c'est l'heure des vengeances divines... Allons ! lève-toi pourtant, si tu le peux : voici Judas.

Et en effet Judas s'avance avec sa troupe de malfaiteurs... Judas était allé trouver les Princes des Prêtres, et leur avait dit : « Qu'est-ce que vous me donnerez et je vous le livrerai ? » Il avait fait un marché, il avait vendu son Maître, il avait touché trente pièces d'argent ; et le voici.

Jésus sait tout cela... Ah ! s'il pouvait fuir ! Mais non, il faut qu'il supporte cet homme qui approche et qui a dit à ses compagnons, qui sont la lie du peuple : « Celui que j'embrasserai, c'est celui-là qu'il faut prendre. »

Et Judas vient à lui... La nuit est sombre, des lanternes éclairent cette scène tragique et presque impossible à décrire. Judas vient donc à lui et le salue. Mais tais-toi donc, vil hypocrite ! Quoi ! tu l'appelles encore, tu oses encore l'appeler Maître ? *Ave, Rabbi !* Et le misérable lui tend les bras, et de ses lèvres horribles il met sur son front le signe de l'amour. Ah ! depuis quand les bourreaux font-ils à leurs victimes l'insulte d'un baiser ?...

Et Jésus a dû subir cette humiliation ! Et il l'a tellement sentie qu'il n'a pu s'empêcher de dire à Judas : « Quoi ! c'est par un baiser que tu me livres !... »

Les scélérats qui accompagnent le traître lient Jésus et l'entraînent vers Jérusalem. Ce que fut le retour, avec des blasphèmes, des coups, des railleries ignobles, est-il possible de s'en faire une idée et de concevoir jusqu'à quel point Jésus fut humilié ?...

Mais voici encore, dans la maison de Caïphe, une humiliation cruelle. Les apôtres avaient pris la fuite, un seul l'avait suivi de loin, c'était Pierre, et Pierre était entré dans la cour du grand-prêtre.

Que faisait-il là ? Ah ! sans doute, c'était l'amour, la fidélité qui l'avait conduit ; et il allait, comme il l'avait dit, comme il l'avait juré, il allait élever la voix, prendre la défense de son Maître, et s'il ne pouvait par ses protestations indignées l'arracher des mains de ses ennemis, il mourrait avec lui !...

Eh bien, non !... Pierre se chauffait à cause du froid du matin, mais un autre froid l'avait pénétré, avait gagné son cœur... On l'interroge : c'est une servante qui le soupçonne d'être du nombre des disciples du Christ et qui insiste pour savoir s'il n'était point avec lui...

Ah ! c'est le moment de se montrer brave, généreux ; c'est le moment de crier à tous ceux qui sont là : « Mais oui, voilà trois ans que je suis avec lui... et je m'en fais gloire ! »

Mais Pierre a peur ; il tremble d'être découvert, et il en vient jusqu'à soutenir avec serment qu'il « ne connaît pas cet homme-là : *Non novi hominem.* » Et Jésus qui passe, Jésus qui sait tout, regarde avec une tristesse infinie son apôtre.

Ah ! le regard de Jésus, à cette heure d'humiliation, dut être bien douloureux... Eh quoi ! renié par celui-là même en qui il avait mis toute sa confiance ; renié, traité d'étranger, un homme qu'on ne connaît pas !... Pierre sentit un reproche dans le regard de Jésus, il se fit honte à lui-même, et en fuyant la maison de Caïphe il se mit à pleurer amèrement, *flevit amare.*

II

Après les humiliations, les dénis de justice. — Un innocent peut être calomnié, mais du moins il a un refuge, une protection : c'est dans les tribunaux de la terre.

Mais il n'y a point de justice pour Jésus. Qu'est-ce que c'est que le tribunal de Caïphe ? C'est un tribunal où l'on cite de faux témoins. C'est un tribunal où les juges, possédés d'une haine satanique, ne songent qu'à condamner leur Victime : — « Vous l'avez entendu, s'écrie le grand-prêtre, il ose dire qu'il est le Fils du Dieu béni ! N'est-ce pas un blasphème ? qu'en pensez-vous ? » Et tous de répondre : « Il est digne de mort, *reus est mortis.* »

C'est un tribunal où l'on ne garde plus de mesure, où un valet soufflette Jésus, où les juges eux-mêmes se portent aux dernières violences, où ils crachent à la face du Sauveur, où ils lui bandent les yeux et le frappant à tour de rôle, lui disent en ricanant : « Dis-nous qui t'a frappé ? »

Voilà la justice de Caïphe, et celle d'Hérode, moins cruelle, n'est pas moins outrageante. — Tout d'abord flatté dans son amour-propre et jusque dans sa curiosité, il accueille Jésus avec la pensée que celui-ci fera devant lui quelque prodige, un prodige comme ceux qui l'ont rendu célèbre dans toute la Judée. Il l'interroge longuement. Mais Jésus ne dit rien, pas un mot... Et que dire à cet homme perdu de mœurs ? Quoi ! n'avait-il pas encore sur les mains le sang de Jean-Baptiste ?

Mais Hérode, trompé dans son attente, blessé dans sa vanité, traite Jésus avec mépris. Il le fait revêtir d'une robe blanche, comme on en met aux insensés, aux fous, et c'est dans cet accoutrement ignominieux qu'il arrive pour la seconde fois devant Pilate, le gouverneur romain, dont l'autorisation était nécessaire pour toute exécution capitale.

Qu'est-ce que c'est que le tribunal de Pilate ? Sans doute, Pilate a le sens de la justice, il ne voudrait pas se déshonorer par une sentence inique. Et cependant c'est ce qu'il fait.

Il a reconnu l'innocence de Jésus, et déclare qu'il ne trouve en lui rien de mal. Il sait que c'est la haine seulement qui poursuit Jésus et qui veut sa mort... Pourquoi ne se dresse-t-il pas dans toute la majesté de ses fonctions de juge ? Pourquoi ne jette-t-il pas à la face des Juifs le cri de sa conscience indignée ? Pourquoi, d'une voix fière et d'un geste impérieux, ne leur signifie-t-il pas sa volonté : « Vous ne l'aurez pas ! » et ne charge-t-il pas ses légionnaires de balayer la cour du prétoire des misérables qui l'ont envahi ?...

C'eût été si facile ! Les Juifs eussent été aussi lâches devant la menace qu'ils étaient féroces devant un innocent qui ne se défendait pas...

Mais Pilate met Jésus en parallèle avec Barabbas, un voleur et un assassin... Pilate discute avec les Juifs. Il laisse crier, il supporte qu'on crie : « Enlevez-le ! Crucifiez-le ! »

Pilate fait flageller Jésus ; il le livre au mépris, aux railleries et aux coups de ses soldats ; et ceux-ci le battent de verges, ils le couronnent d'épines, et pour mieux railler sa royauté, ils fléchissent le genou devant lui, et tout en enfonçant sur son front les épines qu'ils ont tressées en couronne, ils lui crachent au visage en disant : « Salut, roi des Juifs ! *Ave, rex Judæorum.* »

Et après cela, Pilate présente Jésus à la foule toujours ameutée en disant : « Voilà l'homme ! » Pilate hésite encore ; mais la foule qui crie plus fort que jamais : « Crucifiez-le ! » la foule enfin l'emporte... Mais si les Juifs ont fini par triompher de la faiblesse du gouverneur romain, la postérité a marqué Pilate d'un signe ineffaçable ! La justice est sacrée ; Pilate l'a trahie, sciemment, et tous les siècles en se tournant contre lui ont pu l'accuser de forfaiture. L'eau qu'il s'est fait verser sur les mains n'a rien effacé. La tache y est toujours, elle est éternelle, et ce soir, dans le monde entier, il n'y a qu'une voix pour flétrir Pilate d'avoir violé la justice, et condamné Jésus...

III

Après les humiliations, après les dénis de justice, voici maintenant les tortures infamantes.

Les Anciens disaient qu'un accusé est chose sacrée, *res sacra reus,* et que jusque dans le supplice on lui devait encore des égards. Mais Jésus fut traité avec plus de cruauté que le dernier des scélérats. C'est l'homme de douleurs, de toutes les douleurs. Aucune ne lui a été épargnée.

Enfin, les Juifs le tiennent ; il ne leur échappera point et ils assouviront sur lui leur soif de vengeance...

Ils le chargent d'une lourde croix, trop pesante pour ses forces épuisées, et il faut qu'il la porte, il faut qu'il soit en spectacle à la foule inhumaine qui se presse sur ses pas... Il trébuche, il roule à terre ; on l'insulte : « Allons, relève-toi, et en marche ! » Et Jésus marche, ou plutôt il se traîne, car chacun de ses pas est une secousse et une souffrance pour lui.

Ne va-t-on pas avoir pitié de lui ?... Oui, Véronique qui essuie doucement son visage ; oui, des femmes qui pleurent de le voir dans cet état...

O femmes, soyez bénies de votre compassion, soyez bénies de vos larmes, soyez bénies de vos regards pleins de douceur et de tendresse !... Ah ! si vous aviez pu !...

Mais les Juifs, eux, sont sans pitié. Ils frappent leur victime, avec cependant la crainte qu'elle ne succombe avant le Calvaire.

Voici qu'on en atteint le sommet... Ils vont donc pouvoir jouir du Christ en croix, se rassasier de ses douleurs, car le crucifiement est un supplice atroce... Le Christ n'est qu'une plaie saignante, ses vêtements sont collés à toutes les plaies qui le couvrent. On les lui arrache avec violence, il faut qu'on le voie mis à nu et exposé aux rires insolents de la foule : il faut, comme l'avait dit le prophète, que l'on compte tous ses os sous la chair meurtrie et tuméfiée.

Et on l'étend sur la croix ; des clous s'enfoncent dans ses pieds et dans ses mains, on entend des coups, des craquements sinistres sous les marteaux qui frappent.

C'est fait ! La croix est dressée... Quel triomphe ! Allons, vous tous, les ennemis du Christ, vous les envieux, les jaloux, Princes des Prêtres, Docteurs de la loi, Scribes, Pharisiens, êtes-vous contents ?

Il est là sous vos yeux, il va mourir... Devant la mort, il y a des haines qui tombent, des vengeances qui s'apaisent...

Mais pour vous, ce n'est pas encore assez : il vous faut le mépris et l'insulte jusqu'au bout; il vous faut du fiel, du vinaigre ; il vous faut des blasphèmes.

Mais voyez donc : il est doux, patient, il vous pardonne ; il agonise, sa tête s'incline, ses yeux se voilent des ombres de la mort...

Non, non, point de pitié pour lui ! « Descends donc de la croix ! lui crie-t-on. Toi qui as sauvé les autres, sauve-toi donc toi-même ! »

O rage insensée ! ô cruauté qui passe toutes les bornes ! Ces gens-là trépignent, ils battent des mains, et plus la victime est humiliée, plus ils sentent dans leur cœur de tigres la joie d'en avoir fini avec Jésus...

Et Jésus expire... Comment aller plus loin ?... Mes frères, je sens ma voix qui fléchit, mon cœur qui frissonne, et je voudrais n'avoir plus avec vous que des larmes pour les verser au pied de la croix, et les mêler au sang du Christ...

* * *

Mes frères, la Croix est dans le monde un point de partage, un signe de contradiction... A nous de prendre le parti du Christ et de réparer les injures dont il est l'objet...

O Christ Jésus ! vous avez été humilié : nous, nous vous adorons et nous vous plaçons si haut que vous dominez toutes les puissances créées, au titre glorieux et unique de Roi du ciel et de la terre !

O Christ Jésus ! il n'y a pas eu de justice pour vous : nous, nous nous levons pour venger votre honneur et proclamer qu'il n'y a de salut qu'en vous !

O Christ Jésus, abîmé de souffrances et torturé sans pitié, nous vous aimons ! Nous vous aimons sur votre croix, nous vous aimons avec vos plaies, votre couronne d'épines, vos clous, votre fiel, avec votre cœur percé. Ah ! puisse votre sang rédempteur descendre sur nous, purifier nos âmes, et nous mériter un jour, quand la mort viendra nous prendre, d'aller près de vous, là où vous êtes, là où mon cœur vous cherche, dans les splendeurs du ciel. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXIII

LE SACRÉ-CŒUR, MODÈLE DE SACRIFICE

Mes frères,

Nous allons entrer dans la Grande Semaine, et dans huit jours nous célébrerons l'anniversaire du premier Vendredi-Saint.

Le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix a été le couronnement de sa vie toute entière, laquelle a été consacrée uniquement à s'offrir à Dieu son Père, pour nos péchés. Dès le premier instant de son existence sur la terre, le Cœur de notre Sauveur s'est voué à la tâche de réconcilier le ciel avec la terre, par sa propre immolation. Qu'il fût à la crèche, ou exilé en Egypte, ou dans l'atelier de Nazareth où il resta si longtemps caché, ou parmi les labeurs de la vie évangélique, toujours le Sacré-Cœur se sacrifia pour nous.

Sacrifice parfait, le seul qui pût plaire à Dieu, parce que, seul, il émanait d'une âme pure.

Sacrifice transcendant, sans lequel tous les autres sacrifices eussent été sans vertu, et sans lequel les nôtres, quelque généreux et pénibles qu'ils soient, ne sauraient avoir de prix aux yeux de Dieu.

Ce sacrifice de notre Sauveur, c'est dans son Cœur qu'il faut le contempler, parce que ce Cœur y fut, à la fois, le prêtre, l'autel et la victime. Approchons-nous de ce mystère et efforçons-nous aujourd'hui d'en adorer les profondeurs.

I

Pour tout sacrifice, il faut un prêtre qui offre ce sacrifice.

Ici, comme nous venons de le dire, c'est le Cœur de Notre-Seigneur qui est le *prêtre*.

Déjà, le prophète David avait eu par avance la connaissance de ce mystère, quand il avait rapporté les paroles que Dieu dit à son Verbe : « Tu es mon prêtre pour l'éternité. »

Obéissant à l'ordre de son Père, Jésus vient sur la terre pour accomplir l'œuvre de notre salut. Quand je dis qu'il obéit, vous entendez bien qu'il agit dans la plénitude de sa liberté, puisqu'il est, comme Dieu, semblable à son Père, et qu'il n'a avec lui qu'une même pensée et qu'une même volonté.

Le Cœur de Notre-Seigneur s'offre donc spontanément, et il le fait d'autant plus volontiers qu'il connaît aussi bien que son Père quelle grande désolation est le péché, quelle offense il fait subir à la majesté divine, quels désastres il entraîne pour l'homme coupable. Si le Cœur de Jésus se sacrifie, rien ne l'y force ; s'il le fait, c'est uniquement par amour pour la malheureuse humanité, et par zèle pour la gloire de son Père.

Voilà la grande différence qui marque le sacrifice du Sacré-Cœur et le distingue des autres sacrifices qui l'avaient précédé. Toutes les victimes qui avaient été jusqu'alors immolées à Dieu, avaient été de force traînées à l'autel, et leur immolation ne pouvait avoir de valeur aux yeux de Dieu, parce qu'elle n'était pas volontaire.

Appliquons cette règle à nos épreuves. Dieu les permet pour que nous puissions les lui offrir, et elles ne pourront contribuer à notre salut et au salut de ceux que nous aimons, que si nous les offrons volontairement.

Sans doute, nous ne pourrons pas approcher de la générosité incomparable que le Sauveur montra, quand il alla au-devant du sacrifice. Nous n'allons pas, nous, chercher l'épreuve ; elle vient sans que nous la voulions. Mais nous pouvons la rendre méritoire par notre acceptation.

Que faut-il pour cela ? — Il faut qu'à l'exemple du Cœur de Jésus, nous comprenions que le plus grand de tous les maux est l'offense faite à Dieu par le péché, et que tous les malheurs de la terre sont peu de chose auprès de celui-là ; qu'il faut le

réparer, coûte que coûte, et que nous ne pouvons le faire qu'en offrant à Dieu quelque chose de notre bonheur, et, s'il le faut, quelque chose de notre vie. Acceptons avec courage les souffrances. Offrons-les généreusement.

II

Dans le sacrifice de Jésus, son Cœur adorable est non seulement le *prêtre*, mais encore *l'autel*.

Dans l'ancienne loi, c'était sur le sommet des collines qu'on dressait les autels, pour être plus près de Dieu, et on les construisait avec des pierres choisies. Dans la loi nouvelle, les autels sont sanctifiés par des prières nombreuses et consacrés par l'onction du saint chrême.

A tous ces titres, le Cœur de Jésus fut un autel parfait. Aucun cœur plus élevé et plus proche de Dieu que celui-là ; aucun cœur plus pur, puisqu'il est formé du sang très chaste de la Vierge Marie ; aucun cœur plus consacré, puisqu'il est marqué éternellement par l'onction du Très-Haut.

C'est aussi notre cœur qui doit être l'autel de notre sacrifice. Il faut, à l'exemple du Cœur de Jésus, qu'il s'élève par la prière au-dessus des infirmités humaines, afin de se rapprocher de Dieu, qu'il sache donc se détacher de tout ce qui est terrestre, afin de ne battre que pour Dieu.

Il faut qu'il se purifie par la pénitence et par l'absolution. Plus il sera purifié, et plus son expiation sera agréable à Dieu.

Il faut, enfin, qu'il soit consacré par la grâce divine qui nous fait vivre de la vie de Jésus, et qui, en nous unissant à lui, nous fait entrer en participation de ses mérites.

III

Quand Isaac fut conduit par son père Abraham pour être immolé, selon l'ordre de Dieu, il fit cette question : « Mon père, je vois bien l'autel, le bois et le couteau du sacrifice, mais où donc est la victime ? »

Isaac, vous le savez, était la figure du Christ Jésus, sacrifié par son Père pour le salut du monde. Le Cœur de notre Dieu, de même qu'il est le prêtre et l'autel, est encore la *victime* de cette immolation divine.

Qui dira à quelles souffrances il s'est condamné pour nous racheter ?... Nous frémissons quand nous le contemplons avec la plaie béante que lui fit la lance du soldat Longin, ruisselant de sang, déchiré par les épines qui le ceignent d'une couronne cruelle, surmonté de la croix qui le domine, pour attester aux yeux de tous qu'elle a pris possession de lui.

Mais ces marques extérieures de son sacrifice ne sont rien auprès des souffrances intimes qui le crucifièrent. Essayons d'en apercevoir quelques-unes.

D'abord, la malice du péché, de tous les péchés, même les plus horribles, dont il a accepté la responsabilité, lui qui est la source et le trône de toute vertu, de toute pureté et de toute sainteté.

Puis, l'ingratitude des hommes qu'il veut sauver et qui l'accablent de leurs mépris ; la trahison et le reniement de ceux qu'il a appelés ses amis, auxquels il a dévoilé ses secrets et qu'il a associés à son œuvre ; l'injustice des accusations qu'on formule contre lui, qui est sans tache et que l'on charge des crimes les plus horribles, jusqu'à le représenter comme un impie et un blasphémateur ; surtout, la colère de son Père, qu'il aime jusqu'à mourir pour lui obéir, et aux yeux duquel il consent à paraître un objet de colère.

C'est bien aussi notre cœur qu'il faut offrir en victime à Dieu. Les tristesses qu'il éprouve sont loin d'approcher de celles de Jésus ; telles qu'elles sont, elles nous accablent cependant. La seule consolation que nous y puissions trouver est de savoir qu'elles peuvent être souverainement utiles, et elles le seront si nous savons les offrir à Dieu.

* * *

O Cœur adorable de Jésus, vous avez commencé par pratiquer vous-même ce que vous nous demandez, et vous avez été, ici, comme partout ailleurs, notre modèle incomparable. Ne permettez pas que nous détachions notre regard de vous, et accordez-nous la grâce d'être, comme vous et après vous, des sacrifiés volontaires ! Ainsi soit-il.

EXERCICES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

VI

AVEC LA SAINTE VIERGE

Quelle est la meilleure manière de faire le Chemin de la Croix, sinon d'en suivre les stations en union avec la Sainte Vierge qui les a suivies douloureusement la première, pendant la passion de son Fils, et qui, plus tard, les parcourut si souvent ? Les Evangélistes ne nous la montrent qu'au pied de la croix, mais il est hors de doute qu'elle accompagna partout Jésus, protégée par son voile et perdue dans la foule.

Ce qu'elle souffrit, nous voudrons le souffrir avec elle ; nous compatirons à son immense douleur, la plus grande qu'ait jamais ressentie une âme humaine, après l'âme de Jésus-Christ. Car il était le meilleur et le plus tendre des fils ; elle, la meilleure et la plus tendre des mères. Le langage de l'homme ne saurait exprimer et traduire ces sentiments de l'amour le plus pur et le plus profond ; mais le cœur a sa langue qui n'emploie pas les expressions insuffisantes de la langue humaine, et celui qui aime Marie éprouve quelque chose de sa douleur maternelle et lui dit avec le désespoir de ne pouvoir mieux faire : « O Mère ! faites que je pleure pieusement avec vous, que je partage les souffrances de Jésus crucifié, tant que je vivrai. *Fac me tecum pie flere...* »

Ire STATION : *Jésus est condamné à mort*

Elle était là, mêlée à la foule qui remplissait les abords du Prétoire. A ses côtés peut-être, les ennemis de son Fils poussaient contre lui des cris furieux, accompagnés d'injures et de menaces. Et personne ne savait qu'elle était la mère du divin Accusé.

Rien ne lui échappe des faiblesses, des marchandages, des duretés de Pilate. « Je ne trouve rien à reprendre en lui, dit le gouverneur. Je le corrigerai, puis je le remettrai en liberté. *Emendatum ergo illum dimittam.* » (Luc, XXIII, 16). Cette *correction*, c'est la flagellation ; la flagellation d'un homme que l'on déclare innocent ! Et Marie assiste

à cette scène sanglante, les lanières lui déchirent le cœur et chaque coup lui brise l'âme.

Puis c'est la scène où Barabbas est mis en parallèle avec Jésus. Et tout autour de la Mère affligée, des voix passionnées, haineuses, réclament Barabbas ! Le peuple acclame le meurtrier, le voleur, et conspue le Fils de Dieu ! Et ces cruautés gratuites n'ont pas apaisé la multitude qui crie maintenant : *Crucifigatur !*

« Et Pilate jugea qu'il fallait leur accorder leur demande, » et après s'être lavé les mains, il prononça la sentence de mort.

O Marie ! Pilate est bien criminel, mais n'avons-nous pas nous-mêmes condamné votre Fils à mort, quand nous lui avons préféré le monde, ses jouissances, nos animosités, nos plaisirs, tous les Pilates et tous les Barabbas qui ravagent notre âme ?

IIe Station : *Jésus est chargé de sa croix*

Marie la considère, cette croix sur laquelle Jésus « paiera la dette du monde ». Qu'elle voudrait la prendre elle-même, la porter sur ses épaules pour en décharger son Fils ! Ce qui l'arrête, c'est qu'elle sait qu'il doit souffrir lui-même. Ainsi le veulent les décrets de Dieu. N'a-t-elle pas lu dans l'Ecriture qu'il sera conduit comme un agneau à la boucherie, pris pour un scélérat, que sur son visage on ne verra plus ni grâce ni beauté, et qu'il ne sera plus reconnaissable ?

C'est pourquoi elle retient les élans qui la portent vers lui, elle se soumet à la volonté divine, et elle ne peut qu'encourager son Fils de ses regards.

Quand il prend sa croix, elle la prend aussi, elle en ressent tout le poids, toutes les rugosités. Si nous souffrons avec nos enfants, avec nos amis qui sont frappés, si nous pleurons avec eux et sur eux, combien plus Marie souffrit avec Jésus, pleura avec lui et sur lui !

Et Jésus lui en est reconnaissant, comme nos frères nous savent gré de leur témoigner de la compassion. Cela les réconforte et adoucit leur peine.

O Jésus ! nous voulons vous aider à porter votre croix, par notre amour, par notre tendre compatissance, sachant que vous nous aiderez aussi à porter les nôtres, et qu'aussi bien notre amour profond réjouit votre divin Cœur.

IIIe Station : *Jésus tombe pour la première fois*

De son regard, de tout son cœur, Marie a encouragé son Fils. Toute son âme lui a crié : « Je suis là ! Je souffre avec vous ! Allez, vous n'êtes pas seul ! Votre mère vous aime pour l'univers entier ! » Et Jésus a marché plus heureux et plus vaillant sur la route qui le mène au Calvaire.

Pendant ce temps elle l'a quitté, pour échapper un instant à la foule et pour le rejoindre plus sûrement, débarrassée des remous de la multitude qui s'agite comme une mer en furie. Mais sa pensée ne le quitte point, elle continue avec lui ce doux colloque que les hommes ne perçoivent point, le colloque des âmes.

Et lui, il marche, ployant sous le faix de sa croix, mais avec une force, une générosité surhumaine. Elle est donc arrivée cette heure terrible pour laquelle il est venu dans ce monde ! Il songe à la mission ingrate qu'il a remplie, à la mission non moins ingrate qu'il poursuivra à travers les siècles. Surtout il pense à sa mère bien-aimée. Et il la voit, la généreuse femme, qui souffre avec lui et par lui des souffrances qui émeuvent le ciel, qui attirent les regards et la compassion du Père.

Cette pensée de sa Mère douloureuse accable soudain Jésus, sa croix se fait plus lourde, il chancelle, il se heurte aux pierres du chemin et tombe la face contre terre... L'amour lui a inspiré le courage ; l'amour aussi l'a brisé.

IVe Station : *Jésus rencontre sa Sainte Mère*

Quand on a relevé Jésus, — et on l'a fait durement, — il se trouve face à face avec sa Sainte Mère. N'essayons pas de retracer les douleurs de cette terrible rencontre.

Depuis que son Fils a été arrêté à Gethsémani, Marie n'a cessé de s'unir à lui. Elle offre à Dieu son sacrifice, le sacrifice de Jésus ; elle l'offre pour la rédemption de l'humanité, elle s'offre elle-même, heureuse de partager ses souffrances parce qu'elle comprend la beauté de sa mission.

Cette mission est aussi la sienne, puisque le Fils de Dieu y a associé sa Mère. Celle-ci a tout accepté : les inquiétudes, les souffrances morales, jusqu'à la perte de son Fils, jusqu'à la mort sur la croix. Son seul regret c'est de ne pouvoir être crucifiée avec lui. Mais puisque cette épreuve lui est refusée, du moins elle portera vaillamment ses souffrances, puisque cela est agréable à Dieu.

Voilà ce qu'elle se dit, et elle trouve une certaine joie à voir s'accomplir la volonté de Dieu dans les brisements de son âme.

Mais elle a compté sans son cœur de mère. Elle voit soudain son bien-aimé Fils en proie à toutes les persécutions, à toutes les tortures ; alors elle faiblit, elle sent la vie qui s'échappe, elle s'évanouit... Quelle est la mère qui ne comprendrait pas que Marie succombe ici à sa douleur ?

Ve Station : *Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix*

Cet homme venait de sa villa, où il avait passé la matinée dans la douceur d'un beau jour de printemps. Il était joyeux. Tout à coup il aperçoit Jésus accablé, injurié, couvert de sang ; son cœur s'émeut, et, puisqu'on l'y contraint, il se charge de la croix du Sauveur d'abord avec résignation, puis avec allégresse.

Marie a vu son noble geste, au moins elle l'a connu bientôt. Simon qui aide Jésus a singulièrement aussi consolé sa Mère, et comme elle est sensible à toute parole, à tout acte en faveur de son Fils, elle prie pour ce bon Cyrénéen qui, parmi cette multitude cruelle, a seul eu pitié de Jésus.

N'est-ce pas à cette prière toute-puissante que Si-

mon a dû la lumière pour lui et pour les siens? Car ses deux fils, Alexandre et Rufus, devinrent des chrétiens ardents, et sa famille fut bénie de Dieu.

Jésus a dit : « Tout ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites. » Mais quand c'est à lui que s'adresse notre amour, notre aumône, quand il est lui-même « ce petit » qui sollicite notre bonté, Marie prend notre pensée généreuse, notre aumône, notre acte, comme fait à elle-même. Et comme elle aime ceux qui aiment Jésus et qui prennent sa défense !

VIe Station : *Sainte Véronique essuie la face de Jésus*

Jésus continue sa marche, en chancelant, bien qu'il soit déchargé pour un moment de sa croix. Il passe devant la demeure de Véronique. Celle-ci sort brusquement de sa maison, fend la foule, salue et adore son divin Maître, puis lui essuie pieusement la face avec un linge qu'elle a préparé, pour enlever le sang, la poussière, la boue qui déshonorent son auguste visage.

Tous les siècles ont admiré cet acte de la noble femme, et jusqu'à la fin des temps elle sera l'objet de la vénération et de la reconnaissance des chrétiens. Qui d'entre nous ne voudrait avoir été à sa place ?

Marie fut heureuse quand elle apprit cette belle conduite de Véronique ! Car c'était une des saintes femmes qui la suivaient, elle était sa fille spirituelle, elle avait recueilli de sa bouche des enseignements de charité. Ne sommes-nous pas aussi des enfants de Marie ? Ne sommes-nous pas pénétrés des leçons de l'Evangile ? Et Jésus-Christ n'est-il pas chaque jour injurié devant nous, pendant qu'il monte de nouveau son Calvaire ? Ah ! imitons cette sainte et bonne Gauloise, notre aïeule, et sachons qu'elle nous a transmis la mission d'essuyer, par notre foi et nos exemples, les outrages et les larmes de Jésus.

VIIe Station : *Jésus tombe pour la seconde fois*

Peut-être Marie a-t-elle maintenant rejoint son Fils. Elle s'est ressaisie et la foule, toute cruelle qu'elle est, ne peut voir, sans être frappée de tant de douleur, cette femme qui se rapproche du condamné, enveloppée d'une immense tristesse et d'une incomparable dignité.

Le Sauveur avance, protégé par les soldats romains, car le centurion commence à comprendre qu'il n'accompagne pas un criminel ordinaire, et son âme s'ouvre déjà à la lumière et à la compassion, comme celle du Cyrénéen. Jésus souffre de ses plaies physiques, il souffre de ses tristesses intimes, il pense à son Père avec qui il continue à s'entretenir dans son âme ; il pense sûrement à Marie qu'il voit brisée, anéantie. Et c'est à cause de lui qu'elle souffre, elle qu'il aime le plus au monde, elle la créature la plus innocente et la plus accomplie ; et sa douleur est telle que, s'il ne la soutenait d'une grâce particulière, elle en mourrait.

Cette pensée l'accable, et il tombe une deuxième fois.

VIIIe Station : *Jésus rencontre les filles de Jérusalem*

La colère de la foule paraît s'être un peu apaisée : elle est à bout d'injures ; et l'on peut entendre maintenant les plaintes et les lamentations des femmes qui suivent la croix. (Luc, XXIII, 27). Jésus se tourne vers elles.

Ce ne sont pas des filles de Marie, elles ne l'ont jamais accompagnée, elles n'ont pas reçu ses précieuses et fortes leçons ; leur cœur est demeuré tendre, il s'apitoie sur les misères et sur les traitements inhumains qu'on fait subir au Sauveur. Mais elles ne savent pas qu'il a voulu souffrir ainsi pour tous les hommes, pour elles, afin qu'elles voient. Elles ne reconnaissent pas sa mission divine, elles n'aperçoivent en lui qu'un homme injustement persécuté.

Jésus leur reproche leur peu de foi : « Pleurez sur vous et non sur moi ! »

Privées de foi, d'idées surnaturelles et élevées, elles ressemblent au bois sec, tandis qu'il est le bois vert, le bois de service que recherche l'ouvrier. Or lui, malgré tous ses mérites, ses miracles, ses bienfaits, voilà comme on le traite. Que fera-t-on du bois sec ? Il n'est bon qu'à être jeté au feu.

Recueillons cette leçon de Jésus et rappelons-nous que sans la foi on va droit en enfer. O Jésus, donnez-nous et fortifiez en nous la foi !

IXe Station : *Jésus tombe pour la troisième fois*

Les forces de Jésus s'affaiblissent, son sang s'écoule par les mille plaies qui se rouvrent à chaque pas, et l'épreuve augmente d'intensité. Il approche du Calvaire. C'est là le terme qu'il a voulu, le supplice auquel il a consenti le jour où il a dit à son Père : « Me voici, pour faire votre volonté ! »... Quelle horrible chose est donc le péché pour que Dieu ait exigé le sang de son Fils afin de l'effacer, de l'expier ?

Jésus regarde. A ses côtés il voit les deux malfaiteurs, *duo nequam*, que l'on mène avec lui au Calvaire pour les y crucifier. A tous les outrages qu'il a subis vient encore s'ajouter cette dérision.

Elle les voit aussi, ces malheureux, sa sainte Mère ! Et cette nouvelle humiliation s'adjoint aux autres pour leur conférer une nouvelle amertume.

Epuisé, n'ayant plus aucune force physique, en proie à toutes les anxiétés, à toutes les tortures de l'âme, Jésus trébuche et tombe inerte, sans vie. Les Pharisiens l'aident à se relever, car ils craignent que leur victime ne meure sur le chemin et n'échappe ainsi au supplice infamant qu'ils lui réservent.

O Marie ! pardonnez le crime de ces méchants qui ne se montrent bons que par cruauté !

Xe Station : *Jésus est dépouillé de ses vêtements*

Enfin Jésus est parvenu au sommet du Calvaire. Alors va commencer son vrai supplice, celui qui

se terminera par la mort... Marie n'est pas loin de son Fils, séparée seulement de lui par le cordon de soldats qui empêchent d'approcher.

Il a vraiment revêtu la forme de l'esclave, ainsi que le dira S. Paul, *formam servi accipiens ;* c'est pourquoi on le traite comme un esclave, et ce n'est pas l'une des moindres douleurs de Marie qui était si justement fière de lui. On lui enlève ses vêtements, comme à un esclave dont on n'a point pitié, à qui l'on ne reconnaît même pas le caractère d'homme. Il a exprimé cet état de nudité et d'infirmité par la bouche de David : « Je suis un ver de terre et non un homme, *vermis et non homo.* » Et Marie regarde avec tristesse ces vêtements qu'elle lui a tissés avec amour par son joyeux travail, et qu'on lui arrache des épaules avec des lambeaux de chair.

Apprenons, à l'exemple de Jésus et de Marie, à nous détacher de tout en ce monde, puisque nous devons quitter tout, et à nous soumettre aux humiliations qu'il nous faut endurer pour la cause de Dieu, pour défendre la justice et le droit. Il est doux de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ.

XIe Station : *Jésus est attaché à la croix*

Jésus s'étend de lui-même sur sa croix, il offre de lui-même ses mains et ses pieds aux bourreaux. Ceux-ci regardent, inconscients, préoccupés non de lui épargner des souffrances, mais d'accomplir au plus vite leur horrible travail. Ils saisissent la main droite et enfoncent le clou d'un grand coup de marteau. Un cri retentit. C'est Marie qui n'a pu retenir sa douleur parce que, ce clou, c'est dans son cœur qu'il a pénétré. On dit que, dans leur précipitation, les bourreaux avaient attaché la main droite trop loin et que pour la gauche il leur fallut étendre et disloquer les deux bras. Mais le Sauveur, semblable à l'agneau résigné, n'ouvre pas la bouche, ne se plaint pas, ne maudit personne.

Marie aussi s'est ressaisie. Du fond de son cœur elle se récrie à Dieu, mais c'est pour adorer sa volonté, toute terrible qu'elle est : « Seigneur, vous l'avez voulu ! Vous me privez de mon Fils qui est aussi votre Fils ! Vous exigez qu'il souffre les douleurs les plus cruelles et que je souffre avec lui. Seigneur, c'est pour vous, c'est pour les hommes qui seront rachetés par ce bienheureux sang ! Que votre volonté soit faite ! »

O Seigneur Jésus, nous gravissons souvent aussi notre Calvaire, nous portons nos croix, qui sont toujours lourdes, mais nous ne nous plaindrons pas ! Nous vous remercions d'avoir daigné marcher devant nous, vous et votre sainte Mère, mille fois plus affligés que nous, pour nous encourager, pour nous enseigner le haut prix de la souffrance !

XIIe Station : *Jésus meurt sur la croix*

La croix s'élève entre le ciel et la terre, les ténèbres couvrent la ville, les ennemis de Jésus-Christ se sont éloignés, contents parce qu'ils sont délivrés de lui, de ses enseignements, de sa personne que le peuple acclamait. Marie s'est rapprochée de la croix avec S. Jean et les saintes femmes.

Elle est debout. Pendant la Passion elle a pu fléchir, elle s'est évanouie ; mais maintenant elle est forte. Sa force lui vient de l'exemple de son Fils, et de la pensée que son devoir de mère est de le soutenir, de le consoler, d'augmenter son énergie par l'énergie et la dignité de sa propre douleur.

Jésus l'aperçoit, et leurs regards se rencontrent. Il pense à sa sainte Mère, et nous savons que pendant tout le trajet du Calvaire il n'a cessé de penser à elle. Que deviendra-t-elle après sa mort ? Il y pourvoit en la confiant au disciple bien-aimé. Mais que deviendrons-nous quand il aura quitté ce monde ?... Et cependant, que peut-il faire encore pour nous qu'il n'ait pas fait ?

Eh bien ! il nous laissera Marie pour mère. Il lui dit en lui montrant S. Jean du regard : « Femme, voilà votre fils. » Et nous savons que S. Jean nous représentait tous au pied de la croix. Pour Jésus, elle est la femme par excellence, la femme forte, sainte, idéale, parfaite ; pour nous elle devient la Mère... O Jésus, comment reconnaître un pareil don ! Mais vous, ô Marie, faites que vos nouveaux enfants soient dignes de leur Mère !

XIIIe Station : *Jésus est remis à sa Mère*

C'est fini ! « Tout est consommé ! » s'est écrié Jésus. Puis il a incliné la tête et rendu son âme à son Père, dans la plénitude de sa puissance, à l'heure qu'il a choisie. Car il est resté le Maître de l'heure... Maintenant il faut se hâter de faire les préparatifs funèbres afin de déposer son corps dans le tombeau : le soir approche, et le sabbat va commencer.

Marie alors s'abandonne librement à sa douleur, puisqu'elle n'a plus à encourager, à consoler son Fils, dont l'âme s'est arrachée du corps pour se rendre aux limbes, auprès des Patriarches et des Justes de l'ancienne loi. Joseph d'Arimathie et Nicodème respectent sa douleur de mère, ils descendent avec des précautions infinies le corps du Sauveur et le remettent à Marie.

Elle le considère. C'est bien lui ! Mais comme ils l'ont torturé ! Alors elle se met à pleurer. On eût dit que la source de ses larmes était tarie, mais elle semble inépuisable. Avec ses larmes Marie lave les plaies sanglantes ; de ses doigts maternels elle écarte les cheveux qui tombent collés sur le front, elle purifie le visage qui reprend sa divine expression. Mais qui peindra son affliction ? O Mère, nous pleurons avec vous ! Faites que nos larmes soient pieuses, *fac me tecum pie flere,* filiales, religieuses, afin qu'à votre école nous apprenions à souffrir, puisqu'il est nécessaire de souffrir, — afin qu'aussi, quand nous pleurerons dans nos propres angoisses, vous veniez nous consoler.

XIVe Station : *Jésus est déposé au tombeau*

C'était encore une douceur pour Marie de tenir sur ses genoux le corps de son Fils, de le regarder, malgré la douleur qu'elle éprouve à contempler

ces plaies cruelles qui ont été faites par la méchanceté humaine. Cette jouissance, il faut pourtant qu'elle y mette un terme, car le soir tombe, et qui plus qu'elle est respectueuse de la loi du sabbat ?

On va donc conduire le Sauveur au tombeau, et dans un tombeau qui n'est pas le sien. Déjà, quand il est venu au monde, ce n'est pas dans une maison à lui qu'il a poussé les premiers cris, souri de son premier sourire, mais dans une grotte qui appartenait à tout le monde. Le Fils de l'homme n'a pas eu une pierre où reposer sa tête, et même dans son sépulcre la pierre où sa tête s'appuiera ne sera pas à lui, elle lui sera prêtée par l'amitié fidèle de Joseph d'Arimathie.

La vie de Jésus nous offre l'exemple perpétuel du détachement le plus complet. « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté ! » Lui seul a pu apporter sur la terre cet esprit de pauvreté qui donne le bonheur à ceux qui le pratiquent.

Marie aussi est détachée de tout ; le monde n'est rien pour elle, puisque son Fils n'est plus. Cependant le devoir lui commande, elle accomplira son devoir de guide et de mère auprès des Apôtres. Et déjà, à cette pensée, sa douleur s'adoucit, car son Fils vit, il ressuscitera, elle le reverra ; l'espérance est assise sur ce tombeau où elle pleure, et elle sent grandir en elle les nobles élans et les généreux desseins de sa nouvelle maternité.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

IX

CHEZ PILATE

Vers les sept heures du matin, les gardes de l'Antonia signalent une troupe nombreuse et confuse, poussant devant elle un homme chargé de chaînes et se dirigeant vers la forteresse romaine qui domine le temple. Devant l'Antonia, un atrium qui sert de prétoire et qui est pavé de pierres rouges, propres à la Judée. C'est le Lithostrotos.

Cette troupe s'arrête à la porte. Elle se compose de juges du Sanhédrin et de juifs qui ne veulent pas en franchir le seuil, de peur de se souiller au contact des païens et d'être exclus de la Pâque qu'ils doivent manger le soir. Ces hommes iniques, qui commettent le plus grand des crimes en condamnant à mort un innocent, reculent avec horreur devant une impureté légale. Ils craignent de se souiller la main, mais la scélératesse de leur conscience ne les émeut point. Ils veulent à tout prix se débarrasser de la présence importune de Jésus, le juste, et leur seul regret, c'est de ne pouvoir le juger eux-mêmes et le lapider comme blasphémateur.

L'accusé entre seul. Les appartements de Pilate sont au premier étage. Il a amené avec lui de Césarée à Jérusalem Claudia Procla, sa femme, de la famille de Claude. Elle est gagnée aux doctrines juives, et se sent attirée vers Jésus, qu'elle appelle « le Juste. »

Pilate est un procurateur intelligent, habile, qui méprise et redoute les Juifs de Jérusalem. Aussi réside-t-il habituellement à Césarée, sur les bords de la Méditerranée, où il échappe à leur perfidie et n'est pas contraint de se mêler de leurs querelles. Procla lui a parlé de Jésus à qui il est favorable. Il connaît quelque chose de sa doctrine et de son caractère, et il professe pour lui autant de respect que d'estime.

On le prévient de la présence matinale des Juifs qui lui amènent Jésus. Comme ils ne veulent pas pénétrer dans le prétoire, il descend, et respectant leurs scrupules légaux, il vient les trouver dehors. Il jette un regard froid sur cette multitude agitée qui se calme soudain, et leur dit avec une dignité un peu hautaine, allant droit au but : — « Quelle accusation apportez-vous contre cet homme ? »

Cette question, si naturelle pourtant, les prend au dépourvu. Ils croyaient que Pilate leur saurait gré de leur empressement à conduire devant lui un accusé, parce qu'ainsi ils reconnaissaient officiellement la juridiction romaine ; et voilà que le gouverneur paraît plutôt prendre parti pour Jésus ; il demande quels crimes il a commis. Aussi répliquent-ils de mauvaise humeur : — « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré ! »

Pilate comprit que « ce malfaiteur » avait commis quelque infraction grave contre la loi juive : — « Eh bien ! dit-il avec dédain, prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi ! »

Ils reprirent aigrement : — « Nous n'avons plus le pouvoir de mettre à mort personne. »

« C'était, fait remarquer S. Jean, afin que s'accomplît la parole que Jésus avait dite, en indiquant de quelle mort il devait mourir » (XVIII, 32). Il avait annoncé qu'il serait crucifié (Mt., XXII, 19) et qu'une fois élevé de terre il attirerait tout à lui (Jo., XII, 32). Il fallait pour cela qu'il fût livré aux Romains, car les Juifs l'auraient lapidé comme faux prophète. (Deut., XIII, 5).

Alors ils produisirent bruyamment des griefs qui, dans leur pensée, devaient émouvoir le gouverneur : « Nous avons trouvé cet homme, dirent-ils, qui poussait notre nation à la révolte, qui défendait de payer le tribut à César, et qui se disait le Christ-Roi. » (Luc, XXIII, 2).

Ces Juifs en perpétuelle révolte contre Rome et accusant Jésus de pousser la Judée à la révolte, cela fit sourire Pilate. Ses officiers d'ailleurs ne lui avaient jamais signalé de difficultés dans le recouvrement des impôts. Une seule chose donc retint son attention : quel était ce Christ-Roi ? Quelles ambitions de royauté pouvait-il nourrir ? On sait que ce seul mot de royauté faisait frémir toute âme romaine.

* * *

Le procurateur rentre alors dans le prétoire et il fait venir Jésus qu'on avait introduit dans une des salles.

Le Sauveur comparaît, seul, debout devant Pilate. Il voit une âme hésitante, mais qui ne veut pas commettre une injustice ; une âme droite, mais

faible, à laquelle il manque de connaître la vérité; il voudrait répandre en elle des clartés célestes.

Préoccupé de l'idée de royauté, le gouverneur lui demande brusquement : — « Es-tu le roi des Juifs ? »

Jésus, répondant plutôt à sa pensée, lui dit : — « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? »

Si Pilate parle ainsi, c'est sûrement parce que les Juifs lui ont tenu ce propos. Mécontent de se voir deviné, il lui déclare sèchement : — « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et ses pontifes t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? »

Sans se soucier de cet emportement qui révèle surtout de l'embarras, Jésus, décidé à éclairer cette âme, répond :

— Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. Mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici-bas.

— Tu es donc roi ? s'écria Pilate.

— Vous l'avez dit : Je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix.

Pilate était plus ému qu'il ne voulait le paraître par ces lumineuses paroles. Le Sauveur l'impressionnait. Ce n'était pas un prétendant vulgaire à la royauté, il avait une autre royauté, qui n'est pas de ce monde, la royauté des âmes. Les âmes se nourrissent de vérité et il était venu leur apporter cette divine nourriture. Dans les écoles romaines le gouverneur avait entendu des maîtres, des philosophes qui parlaient de la vérité. Leur voix n'avait pas le même accent que celle de ce Maître en Israël. Eux hésitaient, ils ne savaient pas où est la vérité, si l'homme a une âme, une âme immortelle, responsable. La plupart doutaient, quelques-uns croyaient à l'âme, mais ils ignoraient ses nobles destinées, et quand leurs disciples leur demandaient à quelle vérité sûre il fallait s'arrêter, ils ne trouvaient que des réponses fuyantes. Tandis que ce Maître qui était devant lui parlait de la vérité en homme qui la connaît, qui la possède dans sa formule définitive, qui déclare qu'il est venu pour l'enseigner, lui rendre hommage. Il aimait les âmes, cela se sentait, et il voulait les éclairer, leur faire du bien.

Se souvenant de l'époque où il avait étudié auprès des plus brillants philosophes, Pilate se disait : « Ah ! si j'avais eu un pareil Maître ! » Mais ils lui avaient enseigné le scepticisme. C'est pourquoi, poursuivant sa pensée intime, il dit, comme se parlant à lui-même et répondant à ses regrets :

— La vérité ! qu'est-ce que la vérité ?

Peut-être se rappelant les entretiens de Procla et séduit par la grandeur du caractère de Jésus, attiré par ses paroles : « Celui qui est de la vérité écoute ma voix », saisi par cet éclat de la divinité qui, au dire de S. Jérôme, rayonnait de la personne du Sauveur, eut-il l'intuition que c'était le Fils de Dieu, qui venait dans ce monde rendre témoignage à la vérité, éclairer les peuples et le monde privés de lumière sûre. Il se souvint de tout ce qu'on disait de Jésus, qu'il parcourait la Judée et la Galilée, parlant avec bonté aux multitudes, leur donnant du pain quand elles étaient affamées, guérissant les malades et les infirmes, touchant les lépreux pour leur rendre la santé, ayant des paroles si douces, si miséricordieuses, si attirantes que toutes les populations couraient après lui, l'écoutaient, en oubliant le boire et le manger.

Tout entier à ses réflexions, et très troublé dans son âme, il se dirigea lentement vers les Juifs qui attendaient en dehors du prétoire. Il se fit aussitôt un grand silence et il leur dit simplement :

— Je ne trouve en cet homme aucun crime. (Luc, XXIII, 4).

X

CHEZ HÉRODE

— Je ne trouve en cet homme aucun crime !

Cette parole prononcée froidement, provoque parmi les Juifs des clameurs, des trépignements, une explosion de rage. Les Princes des Prêtres et les Anciens proféraient contre Jésus mille accusations fausses, blessantes, contradictoires, *in multis*... Sous ce flot d'injures, Jésus se taisait :

Alors Pilate lui dit : — « Tu ne réponds rien ? N'entends-tu pas de combien de choses ils t'accusent ? »

Jésus se taisait toujours. Il est des accusations qu'on ne réfute que par le silence. Parmi ces cris et ces fureurs il demeurait calme et doux. On réclamait hautement sa mort, et il écoutait impassible. Aucun signe de crainte ni de faiblesse. Il offrait au Père toutes ces avanies, qui ne le détournaient point de son dessein d'amour et ne lui inspiraient aucun ressentiment. Ce silence plein de majesté frappa Pilate, qui avait peine à garder sa froideur romaine et qui ne pouvait se défendre d'admirer cette patience surhumaine qu'il attribuait au dédain. En quoi il se trompait. Dans ce silence il n'y avait aucun mépris, mais une immense compassion. Le gouverneur toutefois ne pouvait le juger que d'après les doctrines stoïques qu'il avait reçues et qui lui paraissaient être la perfection de l'homme. Il admirait cette force de caractère qu'il comparait sans doute à celle des plus illustres Romains. Pour lui c'était le Juste d'Horace aux prises avec l'adversité la plus affreuse et qui lui est supérieur, *mirabatur vehementer*.

Jésus se tait, dit S. Ambroise, et son silence est beau, *tacet et bene tacet*. Il n'a pas besoin de se défendre. Ceux-là seuls désirent être défendus qui ont peur de succomber et d'être vaincus.

Les clameurs redoublaient : « Il soulève le peuple par ses prédications dans toute la Judée, après avoir fait de même en Galilée ! » criaient les Juifs. Pilate faiblissait, il cherchait des expédients. Quand il entendit ce mot de Galilée, il demanda si Jésus était Galiléen. On le lui affirma. Alors, avec son esprit subtil, il envisagea aussitôt une combinaison. Jésus était de Galilée, il était donc sous la juridiction d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. Or ce prince se trouvait en ce moment à Jérusalem et ils étaient en froid. Hérode serait flatté qu'on

lui remît l'accusé pour le juger, et cette attention pourrait amener une réconciliation politique. D'ailleurs, d'après la loi romaine un accusé pouvait être renvoyé du for du délit à celui d'origine ou de domicile.

Le gouverneur prononça donc le renvoi du Sauveur à Hérode. Les légionnaires emmenèrent Jésus au palais d'Hérode, qui était l'ancienne demeure des Macchabées, située sur le mont Sion, plus loin que le palais de Caïphe. Pilate suivit des yeux le cortège hurlant qui l'accompagnait. Il était heureux d'avoir trouvé cet expédient, mais quelque chose lui disait pourtant que son autorité en était diminuée. Sa conscience réveillée protestait aussi qu'il n'avait pas défendu le Juste avec une assez grande fermeté et que sa conduite n'était pas d'un Romain.

* * *

Hérode Antipas était le fils d'Hérode le Grand dont il avait les vices et non le génie. Habile courtisan des Romains, il s'était créé et avait obtenu une situation importante dans la Galilée où il menait à Tibériade une vie tranquille et débauchée. Il avait épousé Hérodiade, la femme de Philippe son frère, ce qui lui avait attiré les reproches énergiques de Jean-Baptiste : « Il ne t'est pas permis d'avoir pour épouse la femme de ton frère. » Comme le Précurseur jouissait d'une grande réputation de prophète parmi les Juifs qui l'estimaient pour sa dignité de vie, et se laissaient attirer par ses fortes prédications, loin de l'écarter, il le faisait venir à sa cour. Il subissait ses graves avertissements afin de se prévaloir de sa présence chez lui et de profiter de la popularité de Jean-Baptiste. Sa condescendance, sa patience à écouter des avis sévères lui conciliaient plutôt les Juifs de Galilée. Mais quand il eut mis à mort Jean-Baptiste, les peuples s'éloignèrent de lui, et c'est pour les ressaisir qu'il venait à Jérusalem assister aux fêtes de Pâques. Il y paraissait, accompagné d'une garde nombreuse de mercenaires thraces, germains et gaulois, qui lui composaient une sorte d'armée.

Prince sans haine puissante, car c'est par surprise qu'il avait donné l'ordre de trancher la tête à Jean-Baptiste pour qui il avait de l'affection, monarque sans mœurs, car il pratiquait les doctrines des Saducéens, il était doué d'une habileté sans scrupule, qui lui permettait de s'entendre avec tous les partis, sauf avec Pilate, qu'il essayait de flatter, par intérêt. Il avait enfin le côté séduisant des Hérodes qui savaient s'entourer d'un appareil pompeux, et parler au peuple avec une magnifique éloquence. Jésus ne pouvait estimer un homme dont la conscience était chargée de crimes, et il l'appelait « le renard. » Pour Pilate il éprouvait de la sympathie, pour Hérode, de la répulsion.

Celui-ci cependant désirait depuis longtemps le voir, parce qu'il avait beaucoup entendu parler de ses miracles et de sa personne. Jésus ami d'Hérode; cela lui eût donné du relief devant son peuple. Il fut donc très réjoui quand on lui annonça que le Sauveur venait dans son palais. Il serait sans doute témoin de quelques-uns de ces prodiges que Jésus multipliait. C'est pourquoi les portes s'ouvrent avec empressement, l'accusé que lui envoie Pilate est introduit, on l'entoure de déférence. Hérode s'approche avec cette bienveillance qui lui conquérait tous les cœurs, il déploie toutes ses séductions, il lui parle longuement, il lui pose mille questions, il l'interroge sur quantité de choses, *interrogabat eum multis sermonibus*.

Jésus se taisait. Il regardait Hérode, le palais des Macchabées, les satellites, les guerriers de toute race; il regardait dans les âmes, il voyait celle d'Hérode, sa perfidie, sa méchanceté cauteleuse, son impiété, son inconduite, le sang de Jean-Baptiste qui la couvrait et qui criait vengeance.

Son attitude était calme, sans provocation ni mépris, sans sympathie non plus. Avec Pilate il s'était montré respectueux, presque affectueux, parce qu'il avait vu dans son âme de la droiture, le désir de connaître la vérité. Mais Hérode n'a aucune conviction, il méprise toute honnêteté, toute foi, il rapporte tout à son ambition et à son plaisir. Que pourrait lui dire Jésus ? Il ne serait pas compris. C'est un esprit tortueux et pervers, une âme où il n'aperçoit aucun bon sentiment, un homme de sang et de volupté. C'est pourquoi il se tait.

Les Princes des Prêtres et les Scribes qui l'ont accompagné, l'assaillent de leurs clameurs, de leurs accusations tumultueuses, *constanter accusantes eum*. (Luc, XXIII, 10). Rien ne peut le faire sortir de son silence.

Ce silence glaçait et gênait Hérode, il l'abaissait devant les Scribes, et devant ses gardes. Quoi ! Jésus n'avait pas daigné adresser la parole au descendant des illustres Hérodes !... Dissimulant sa colère, il affecta alors de regarder le Sauveur comme un halluciné, un insensé, un pauvre fou. S'occupe-t-on des gestes ou du silence d'un fou ? Il le renverra donc à Pilate, mais non sans le couvrir d'opprobres.

Il le fait revêtir d'une robe blanche. C'était la robe des candidats romains, des prétendants au trône. C'est ce qui convenait à Jésus, le Fils de David, le descendant de l'ancienne race royale. Par cette dérision Hérode outrageait ainsi les anciens rois déchus dont sa famille avait usurpé le trône : il y trouvait une occasion d'afficher son mépris public pour eux, il la saisit lâchement. La robe blanche, c'était aussi le vêtement qu'on donnait aux insensés. Le monarque eut quelque jouissance à avilir ainsi la race de David, et à se venger du silence de Jésus qui était pour lui le plus cruel des châtiments. Il fit défiler devant lui toutes ses troupes, qui lui prodiguèrent en passant les plus basses insultes. Jésus souffrait toutes ces humiliations et les faisait rédemptrices, en les offrant au Père pour les âmes qu'il venait sauver. Il les souffrait avec une sérénité divine, et quand il quitta le palais, c'est Hérode qu'il laissa en proie au malaise et au remords; car celui-ci avait compris les hautes leçons de ce silence, et il eût donné tout son royaume pour obtenir une parole, un sourire de Jésus. Jésus l'avait à peine regardé, et il se sentait sous le coup d'une réprobation accablante. Il suivit longtemps du regard cette foule tumultueuse qui reprenait le chemin de l'Antonia, vociférant des blasphèmes et des injures contre le prisonnier divin.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 22 martii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 30 mars 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la fête de Pâques. — I. La pierre angulaire, 177. — II. Les triomphes de la Croix, 180.
Exercices pour le Chemin de la Croix. — VII. *Pour le Vendredi Saint :* Le Chemin de la croix préparatoire à la Communion pascale, 182.
Courtes instructions pour la prière du soir. — XI. Barabbas, 186. — XII. La flagellation et la couronne d'épines, 187. — XIII. La condamnation de Jésus, 189. — XIV. Sur la Voie douloureuse, 190.
Varia. — Griffon et Bouledogue, 192.

SERMONS POUR LA FÊTE DE PAQUES

I

LA PIERRE ANGULAIRE

Mes frères,

C'était le lundi 3 avril, au lendemain même du jour triomphal des Rameaux. Le Fils de Dieu était revenu dans le temple de Jérusalem, et il y tentait les derniers efforts pour arrêter ses ennemis dans la voie criminelle où ils s'étaient engagés. Les comparaisons les plus claires se succédaient sur ses lèvres, pour montrer aux Pharisiens l'abîme dans lequel ils allaient se précipiter, et le peuple juif tout entier avec eux. Mais rien n'avait prise sur ces âmes aveuglées par la haine.

Alors, il leur dit : « Vous n'avez donc jamais lu cette parole de l'Ecriture ? *La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la pierre angulaire ; ceci est l'œuvre du Seigneur, merveilleuse à nos yeux.* C'est pourquoi je vous dis, quiconque se heurtera sur cette pierre s'y brisera ! » (Mt., XXI, 42-44).

Cette pierre dont parlait Jésus, quelle était-elle?

Oh ! les Docteurs de la loi qui l'écoutaient ne pouvaient guère s'y tromper ! Ils savaient que leurs rabbins les plus réputés avaient appliqué cette parole du Psaume 117 au Messie lui-même. S'attaquer à Jésus, c'était donc s'attaquer au Messie, tant attendu, tant désiré, tant demandé. En face d'une telle révélation, les ennemis du Christ n'allaient-ils pas enfin renoncer à leurs complots homicides et tomber, repentants et convertis, aux pieds de celui dont ils avaient juré la mort ?

Comme vous connaissez mal la haine ! Les paroles de Jésus, loin de les éclairer, ne font que les irriter davantage. S'ils ne se jettent pas à l'instant sur lui, c'est parce qu'ils craignent la foule. Mais laissez passer seulement trois jours ; laissez venir le soir du Jeudi-Saint, et vous les verrez donner libre cours à leur vengeance.

I

Leur vengeance, elle sera d'autant plus cruelle qu'elle aura attendu plus longtemps.

Ah ! Jésus s'est comparé à la pierre rejetée par les bâtisseurs ! Eh bien ! lui, il sera rejeté de tout, de partout, par tout le monde !

Rejeté, il le sera d'abord *par l'amitié*. Ses apôtres, vous avez vu comment il les aimait ; quand vous parcourez l'Evangile, vous êtes ravis de l'affection avec laquelle il leur parlait. Eux-mêmes avaient promis de ne jamais l'abandonner... Quelques heures à peine s'écoulent, et il n'a plus personne autour de lui. C'est un de ses apôtres, Judas, qui l'a vendu. C'est le chef lui-même des apôtres, Pierre, qui l'a renié, et qui n'a pas eu honte de dire avec serment : « Moi, je ne connais pas cet homme ! » Quant aux autres, ils se sont enfuis !

Rejeté, il l'est *par la religion*. « Je vous adjure au nom du Dieu vivant, lui dit Caïphe, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu ? — Oui ! » répond Jésus. Alors, le grand-prêtre de déchirer ses vêtements, en signe de douleur pour un tel crime. « Il a blasphémé ! » s'écrie-t-il avec horreur. Alors, tous les assistants de le couvrir de malédictions : c'est un impie, un sacrilège qui mérite la mort. Il a outragé la majesté suprême de Dieu : c'est faire un acte de piété que de l'accabler de mauvais traitements. Alors, il n'est plus qu'un excommunié !

Rejeté, il l'est *par la justice*. Avec lui, on ne respecte aucune des lois éternelles de la procédure. Condamné par les Juifs comme blasphémateur, c'est de sédition qu'il est accusé devant Pilate. Le proconsul romain le proclame innocent, et il le fait flageller pour le sauver. Les témoins qu'on entend contre lui se contredisent à l'envi ; on passe outre. Le juge se lave les mains et dit : « Je suis innocent de la mort de ce juste ! » Un juge qui se lave les mains ! Un juge qui condamne à mort un juste ! Justice, Justice ! que fais-tu ? où es-tu ? Toi aussi tu as rejeté le Fils de Dieu !

Rejeté, il l'est encore *par le peuple*. Ah ! le peuple, comme Jésus l'a aimé, pourtant ! Jamais, avant lui, personne ne s'était occupé des petits. Lui, il s'est penché vers eux avec amour ; lui, il s'est attendri sur leurs misères ; lui, il a prêché l'Evangile aux pauvres; il a guéri leurs malades ; il a appelé à lui tous ceux qui souffrent ; il a été bon pour tous les déshérités ; il a été l'ami des publicains, des pécheurs, des lépreux, de tous ceux qu'on méprise et qu'on repousse ; il a proclamé que le royaume des cieux appartient à ceux qui pleurent, à ceux qui ont faim, à ceux qui sont persécutés... Peuple, on dit que tu as du cœur ; ne vas-tu pas te lever, et écraser sous le poids de ta colère cette bande de misérables qui vont faire périr celui qui fut toujours ton ami ? Voici pour toi l'occasion de te montrer, puisqu'on te consulte et qu'on te demande qui tu veux délivrer, de Jésus ou d'un assassin. Parle ! parle ! dis que tu veux la vie de Jésus !... Mais qu'entends-je ? « Barabbas ! Barabbas ! Donnez-nous Barabbas ! — Et Jésus ? — A mort ! à mort ! — Mais quel mal a-t-il fait ? — A mort ! à mort ! — Alors, c'est vous qui le voulez ? — Oui ! que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

A mort ! à mort ! »... Voilà donc, ô mon Maître, ce que fait pour vous ce peuple que vous avez tant aimé ! Lui aussi vous a rejeté !

Soyez donc, ô Jésus, puisque l'amitié, la religion, la justice et le peuple vous rejettent, soyez donc rejeté aussi *par la vie*. Après un supplice qui dépasse tous les autres en horreur et en cruauté, vous rendez le dernier soupir. Vous voici maintenant dans un tombeau scellé et gardé par des soldats... On n'a pas voulu de vous. Rayé du nombre des vivants, vous ne pouvez plus rien pour votre œuvre de vie. Adieu, vos rêves de salut ! Adieu, vos promesses de victoire ! Tout cela n'est déjà plus qu'un souvenir ; demain, peut-être on en parlera encore ; après-demain, il n'y paraîtra plus !

II

Le surlendemain, mais c'est aujourd'hui !... D'où vient qu'on parle encore de Jésus ? D'où vient qu'on en parle plus que jamais ? D'où vient qu'on n'en parle pas seulement en Judée, mais dans toutes les parties du monde ? D'où vient qu'on en parle avec des cris de joie et des hymnes de triomphe ?

Cela vient de ce que, deux jours après la mort du Christ, on a trouvé son tombeau vide. Les scellés ? brisés ! Les gardes ? renversés, en fuite ! Lui ? ressuscité !

Oui, il est revenu à la vie, comme le jeune homme de Naïm, comme la fille de Jaïre, comme Lazare, avec cette différence, toutefois, que les trois revenus d'outre-tombe dont je viens de parler ont échappé à la mort à la voix du Christ, tandis que, lui, personne n'est venu à son sépulcre faire entendre les paroles qui rendent la vie : « Lève-toi ! Sors du tombeau ! »

Alors, c'est donc lui qui s'est ressuscité lui-même ? Comment expliquer cela, sinon en reconnaissant qu'il était Dieu ! *A Domino factum est istud !*

En effet, il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi faire servir la haine de ses ennemis à l'accomplissement de ses desseins. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse tirer son règne d'une défaite aussi complète. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi parler en maître à la grande Souveraine qui courbe ici-bas sous son sceptre toutes les têtes, même les plus altières, la Mort.

Ah ! ses ennemis s'imaginaient qu'ils étaient venus à bout de ce Jésus qui dénonçait au monde leur hypocrisie, et dont la doctrine menaçait leur domination usurpée !... Mais, m. f., est-ce qu'on peut venir à bout de Dieu ? Bon gré, mal gré, Jésus sera ce qu'on voulait l'empêcher d'être, c'est-à-dire la pierre angulaire sur laquelle sera bâti l'ordre nouveau.

Jusqu'alors, c'était *l'erreur* qui régnait sur la terre. D'un bout du monde à l'autre, le démon se faisait adorer à la place de Dieu. Les hommes se prosternaient en tremblant devant des statues de bois, de pierre ou de métal ; ignorants de leur origine et de leur destinée, ils ne savaient ni pourquoi ils étaient sur la terre, ni ce qu'ils avaient à y faire. Une divinité implacable, le Destin, les courbait tous sous son joug de fer. La vue du ciel lui-même ne leur disait rien.

A présent, ils vivent dans la vérité. Ils savent qu'il n'y a qu'un Dieu, infiniment bon et infiniment saint, et que ce Dieu est leur père. C'est lui qui leur a donné la vie pour le servir, leur promettant, s'ils sont fidèles, en échange de quelques souffrances généreusement supportées, une éternité de bonheur sans ombre, en compagnie de Jésus leur Sauveur.

Jusqu'alors, c'était *la force* qui régnait sur la terre. Point de pitié pour l'enfant, pour la femme, pour le pauvre, pour le vaincu, pour tout ce qui était faible et désarmé !

Et les esclaves ? Représentez-vous cette immense multitude d'êtres humains qui étaient vendus à l'encan, comme des animaux ; qui devenaient la propriété légale d'une minorité de maîtres cruels qui pouvaient, à leur gré, les employer aux plus durs travaux, les nourrir à peine, séparer les époux, enlever les enfants à leur mère, les châtier sans pitié pour la moindre faute, les condamner à vivre des années entières au fond des mines, sans jamais voir la lumière du soleil, les mutiler, leur crever les yeux pour que rien ne pût les distraire en tournant leur meule, enfin, les mettre à mort, sans avoir de compte à rendre à personne !...

Au lieu de cela, que voyons-nous ? A présent, les hommes sont frères. Les enfants sont entourés de soins. La femme a retrouvé sa dignité. Le pauvre est secouru. Le travailleur est libre. La force est mise au service du droit. A qui tout cela est-il dû ? A Jésus, le supplicié du Calvaire.

Jusqu'alors, c'était *l'égoïsme* qui régnait sur la terre. Qui s'occupait de son prochain, pour l'aider, le soigner et lui faire du bien ? Qui allait aux ignorants, aux malades, aux vieillards ? Personne ! Les ignorants, on les laissait à leurs ténèbres ; les malades, à leurs souffrances ; les vieillards, à leur faiblesse et à leur abandon, trop heureux encore quand on ne les supprimait pas, pour faire disparaître des bouches inutiles.

A présent, c'est la loi de la charité. Personne n'a le droit de se désintéresser des misères du prochain. Plus que cela ! on se dévoue pour venir à son aide. Des jeunes gens quittent leur patrie pour aller porter aux peuples sauvages la douce lumière de l'Evangile. Des jeunes filles renoncent à leur famille, à leur vie libre et facile, pour se consacrer aux orphelins, aux malades, aux vieux qui n'ont plus de foyer... Quelle transformation encore que celle-là ! Et c'est toujours à la voix de Jésus qu'elle s'est opérée !

Donc, c'est bien Jésus la pierre angulaire de l'ordre nouveau. C'est sur lui que reposent la paix et le bonheur du monde, et cela est si vrai que, quand on s'éloigne de lui, l'erreur, la force et l'égoïsme regagnent du terrain. Si, par impossible, on effaçait son nom de la mémoire des hommes, ce serait le retour aux ténèbres, aux servitudes et à la tyrannie d'autrefois.

Mais nous n'avons pas cela à craindre. Le Christ

ressuscité ne meurt plus : quoi qu'on fasse, il vivra éternellement dans la mémoire et dans le cœur de l'humanité.

III

Mais malheur à quiconque voudra s'attaquer à cette pierre angulaire ! « Celui-là, a dit Jésus, s'y brisera ! »

Ils l'ont bien vu, les adversaires de la première heure, les Judas, les Caïphe, les Hérode, les Pilate, et ce peuple juif tout entier qui porte à travers le monde le stigmate ineffaçable du crime commis par ses ancêtres, il y a dix-neuf cents ans. Ah ! ils ont dit, ceux de ce temps-là : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Que ne pouvez-vous sortir de vos tombes, vous tous qui acclamiez Barabbas et qui condamniez Jésus ! vous verriez votre descendance dispersée par toute la terre, séparée des autres hommes, héritière aveugle et infortunée de votre châtiment.

Ils l'ont bien vu aussi, tous ceux qui dans la suite des âges ont repris la tâche impossible et insensée de renverser la pierre angulaire. Vous aussi, sortez de la poussière, Néron, Domitien, Septime Sévère, Dèce, Valérien, Dioclétien, Maxence, Maximien, Galère, Julien l'Apostat, vous tous qui avez mis en œuvre toutes les forces de l'immense empire romain pour abattre la religion d'un crucifié !... Vous tous aussi qui, après ceux-là, avez caressé le rêve chimérique de renverser le christianisme par la plume, la parole, l'épée ou la légalité, où êtes-vous ? Il y a longtemps que vous avez disparu... Et Jésus, où est-il ? Il est toujours là !

Ces attaques contre la pierre angulaire vont-elles continuer ? Oui, sans doute, car Satan s'entend à merveille à empêcher ses suppôts de profiter de l'expérience du passé. Cependant, nous devons noter qu'elles ont pris, depuis cinquante ans, une forme nouvelle, plus habile, plus dangereuse et non moins criminelle.

A présent, on ne fait plus une guerre aussi ouverte à Jésus-Christ. On affecte simplement de l'ignorer. Il a dit : « Toutes les nations m'ont été données en héritage ; tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ; allez, enseignez tous les peuples. » Or, dit le Pape Léon XIII, « la souveraineté de Dieu est passée sous silence, exactement comme si Dieu n'existait pas ou ne s'occupait en rien de la société du genre humain. »

Ne voyez-vous pas, mes frères, combien cette tactique est outrageante pour Dieu ? Lui qui est tout, on le compte pour rien, on le traite comme une quantité négligeable. On élève l'enfance, on rend la justice, on gouverne les nations, sans lui. Ainsi, peu à peu, on habitue les hommes à se passer de lui, et l'athéisme officiel devient, par une conséquence logique, l'athéisme universel.

Jésus-Christ a porté, contre cette attitude injurieuse de la neutralité des Etats, un arrêt terrible, quand il a dit : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ! » Et c'est parce qu'on n'a pas voulu tenir compte de cet arrêt, que les malheurs les plus effroyables sont venus frapper l'humanité.

Ecoutez sur ce point l'admirable cardinal Mercier, primat de Belgique : « Il n'en faut point douter, le principal crime que le monde expie en ce moment, c'est l'apostasie officielle des Etats et de l'opinion publique... Les nations, aussi bien que les familles et les individus, sont la propriété de Dieu et doivent rendre hommage à sa souveraineté. »

Ecoutez sur ce point le cardinal Bourne, primat d'Angleterre : « Cette guerre s'est produite parce que les nations ont oublié la notion de la Providence de Dieu qui gouverne tout, et aussi l'existence surnaturelle de l'Eglise du Christ, avec son centre, le Saint-Siège apostolique... Personne n'a jamais oublié le Saint-Siège sans avoir eu à s'en repentir. Vous pouvez oublier l'existence de Dieu, il n'en existe pas moins. Votre oubli, votre refus, ne le suppriment pas. »

Ecoutez enfin la plus haute parole qui soit sur terre, écoutez le Pape : « Comme le dérèglement des sens précipita, un jour, des cités célèbres dans une mer de feu ; ainsi, de nos jours, l'impiété de la vie publique, l'athéisme érigé en système de prétendue civilisation, ont précipité le monde dans une mer de sang... »

Voilà qui est net.

Et voilà qui est effrayant pour l'avenir... A l'heure, grave entre toutes, où il s'agit de refaire le monde, et où l'on veut, à tout jamais, rendre la guerre impossible, a-t-on appelé Dieu, en la personne du Pape, son représentant sur la terre, à dire son mot dans les traités qu'on élaborait ? Non. On a affecté, au contraire, de l'ignorer... C'est parce qu'on a voulu ignorer Dieu que l'édifice nouveau est voué à la ruine. Les bâtisseurs rejettent la pierre angulaire. Tout ce qu'ils élèveront ne reposera que sur le sable des conventions humaines. A la moindre tempête, tout sera par terre...

* * *

Notre devoir, à nous catholiques, à nous qui entendons rester fidèles à Celui qui nous a sauvés, est de protester en toute occasion contre son exclusion de notre vie nationale, et de ne rien épargner pour l'y faire rentrer, pour qu'il y reprenne la première place. A cette condition, et à cette condition-là seulement, notre chère France pourra recommencer le cours de ses immortelles destinées.

Et pour arriver à ce résultat nécessaire, commençons par bâtir sur la pierre angulaire notre vie personnelle et notre vie familiale. Que chacun de nous soit chrétien avant tout et en tout ; que chacun de nous répète aujourd'hui, en toute sincérité, mais sans présomption, la parole de S. Pierre : « Quand même tout le monde vous abandonnerait, moi, je ne vous quitterai jamais. *Etiamsi omnes, ego non !* » *Amen !*

II

LES TRIOMPHES DE LA CROIX

O Crux, ave, spes unica !
O Croix, notre unique espérance, salut !

Mes frères,

Cette acclamation, il y a deux jours, nous l'avons entendu retentir. Dans tous les temples de la chrétienté, elle s'élevait du milieu des foules assemblées pour écouter le récit toujours nouveau et toujours poignant de la Passion du Sauveur. Avec quelle émotion ne voyaient-elles pas Jésus, le Fils de Dieu, déjà affaibli par la flagellation et par les souffrances de la nuit la plus atroce qui se soit jamais écoulée sur la terre, prendre sur ses épaules fléchissantes le lourd bois de son sacrifice ! Il est la force du monde, et pourtant il tombe,... il faut qu'on l'aide,... oh ! non point par pitié, mais on a peur qu'il n'arrive pas jusqu'au bout de son chemin sanglant... Enfin le voici parvenu au sommet du Golgotha. Il se décharge de sa croix, mais c'est pour y être attaché avec des clous. Pendant trois heures, suspendu entre le ciel et la terre, au milieu d'une meute hurlante qui se repaît du spectacle horrible de ses souffrances, il agonise... Peu à peu sa voix s'affaiblit, son regard se voile... Il meurt !

Il meurt, lui ! lui qui est la vie ! Faut-il donc croire qu'il s'est trompé, et qu'ils se sont trompés aussi tous ceux qui ont eu foi en lui ?

Non ! car au jour fixé et prédit par lui, il ressuscite. Ses ennemis sont confondus. Son triomphe ne sera jamais égalé par aucun autre, puisqu'il dure toujours, et que l'humanité ne se lassera jamais de se prosterner devant sa Croix, jadis symbole de haine, aujourd'hui symbole d'amour, — jadis symbole de défaite, aujourd'hui symbole de victoire, — jadis symbole de mort, aujourd'hui symbole de vie.

I

Oh ! comme ils le haïssaient, ce Nazaréen au sourire si doux, dont le regard infaillible pénétrait jusqu'au fond de leur âme ténébreuse et y lisait, comme dans un livre ouvert, leurs pensées les plus secrètes ! Eux, les Pharisiens, qui jusqu'alors avaient pu tromper le peuple par leurs dehors de rigide vertu, être devinés par cet homme qui, ils le sentaient bien, allait leur ravir, par le seul ascendant de sa sagesse et de sa bonté, leur sceptre usurpé ! Ils avaient fait, de la loi de Moïse, leur bien propre ; ils s'en étaient constitués les gardiens ; et voilà que ce nouveau venu, qui n'avait pas étudié dans leurs écoles et qui n'était pas affilié à leur secte, détournait d'eux la confiance populaire. N'était-ce pas intolérable ?

Longtemps ils l'avaient épié dans ses paroles ; mais toujours il avait justifié sa doctrine par des raisons si fortes qu'ils avaient dû s'incliner.

Longtemps ils avaient surveillé sa conduite ; mais il leur avait jeté ce défi qu'ils n'avaient pas pu relever : « Qui de vous me convaincra de péché ? »

Longtemps ils avaient essayé de l'embarrasser par leurs questions perfides ; mais toujours il avait déjoué leurs pièges, et ils avaient dû se retirer avec confusion.

Malgré toutes leurs ruses, il restait debout, plus écouté, plus admiré, plus aimé que jamais.

Comment l'abattre ? Par le crime ? Soit ! Contre un adversaire comme celui-là, tous les moyens sont bons. Ourdissons donc contre lui une trame infâme ; servons-nous de la trahison pour nous saisir de lui. Une fois qu'on le tiendra, on ne le laissera plus échapper.

Le plan maudit s'accomplit avec une facilité qui les comble de joie. Jésus est arrêté ; une fois qu'il est arrêté, il est facile de le condamner ; une fois qu'il est condamné, ce n'est plus qu'un jeu de soulever le peuple contre lui. Il y a bien Pilate ; mais on sait comment le prendre : en agitant devant lui le spectre de César on lui fera faire tout ce qu'on voudra. Et, en effet, Pilate, bien qu'il le sache et le proclame innocent, leur abandonne Jésus... Quelle scène navrante que celle-là !

Pilate. — Que voulez-vous que je fasse de Jésus ?

La foule. — Crucifiez-le !

Pilate. — Mais quel mal a-t-il fait ?

La foule. — Crucifiez-le !

Pour les attendrir, le proconsul fait flageller le Christ. Il espère qu'en le voyant ruisselant de sang, couronné d'épines, vêtu d'un haillon de pourpre, ils seront désarmés. « Voilà l'homme ! » leur dit-il. Mais la foule n'écoute plus rien. Pour avoir la mort du Sauveur, elle est prête à faire une révolution : « Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le ! » crie-t-elle, plus acharnée que jamais.

Oui, c'est bien la haine dans toute sa férocité, la haine qui n'écoute rien et qui n'est arrêtée ni par la justice, ni par la pitié, ni par les concessions qu'on lui fait... Oui, la Croix est bien le symbole de la haine.

Mais Jésus en a fait le symbole de l'amour. S'il l'a portée, cette croix cruelle, ce n'est point parce que les Pharisiens l'ont haï, parce que Judas l'a vendu, parce que Pilate l'a abandonné : c'est, avant tout, parce qu'il l'a bien voulu. Pourquoi ? pour me sauver. Mais pourquoi me sauver ? parce qu'il m'aimait. *Dilexit me !* dit S. Paul, voilà le mot qui seul explique tout. Il m'a aimé, moi qui l'avais offensé ! moi qui, comme les Pharisiens, l'ai haï ! comme Judas, l'ai vendu ! comme Pilate, l'ai abandonné ! *Et tradidit semetipsum pro me.* Il m'a aimé, et voilà pourquoi il s'est livré pour moi !

Et je ne l'aimerais pas, ce Dieu qui pour mon salut n'a reculé devant aucune souffrance, aucune ignominie, aucun sacrifice ? Oui, ô mon Sauveur, ô mon Roi, ô mon Dieu, je veux vous aimer, et parce que désormais les paroles ne suffisent plus, et qu'il faut des actes pour vous prouver et pour me prouver à moi-même que je vous aime, je veux souffrir pour vous comme vous avez souffert pour moi. L'épreuve, je l'accepterai pour vous l'offrir ; et, au milieu de mes larmes, je vous bénirai, Sei-

gneur, d'avoir pour moi comme pour vous changé la Croix, et d'avoir fait d'elle, qui était le symbole de la haine, le signe sacré de l'amour !

II

Symbole de haine, la Croix, aux yeux des Pharisiens, était encore bien plus un symbole de défaite.

Cet homme qu'ils n'avaient pu prendre en faute et qui avait échappé à leurs pièges les mieux tendus, ils avaient enfin réussi, devant le peuple oublieux et crédule, à le faire passer pour un criminel. Lui dont la popularité était la seule force, était maintenant honni par la populace qui avait demandé qu'il mourût du supplice des bandits. Pour que rien ne manquât à son écrasement, on lui avait préféré Barabbas, un séditieux et un meurtrier, et on l'avait crucifié entre deux voleurs.

Maintenant il était bien vaincu... Ses pieds qui avaient si souvent parcouru les chemins de la Judée pour y porter la parole de la vérité, étaient cloués à la croix.

Clouées aussi, ses mains qui avaient autrefois multiplié le pain pour nourrir une multitude affamée, guéri tant de malades, béni tant de petits enfants.

Couronné d'épines et couvert de sang, ce beau front où rayonnait tant de majesté unie à tant de douceur.

Abreuvées de fiel, ces lèvres qui avaient commandé aux vents et à la mer, et à la mort ; ces lèvres dont l'éloquence entraînait les foules ; brûlées de fièvre, blêmies par la souffrance, encore quelques instants et elles deviendront muettes à jamais.

La défaite du Christ est si publique, si complète, si définitive, que les Pharisiens auxquels il a si souvent fermé la bouche, à présent qu'il ne peut plus se défendre, viennent, les lâches, triompher de leur victoire et insulter leur victime.

Voyez-les passer devant la croix, avec leurs longs manteaux bordés de franges éclatantes. Ils vont et viennent, branlant la tête et disant en ricanant : « Eh bien ! toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! »

D'autres : « Il a sauvé les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même ! S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ! »

Remarquez ces mots qui reviennent sans cesse : « Qu'il descende de la croix ! » Ah ! c'est que la croix garde bien ses victimes. A présent que le Christ y est attaché, c'en est fini de lui, fini de sa mission, fini de son Evangile, fini de ce royaume de Dieu qu'il est venu établir sur la terre !

Descendre de la croix ! Mais c'est là qu'il triomphe ! Au moment même, ô Pharisiens, où vous le croyez vaincu pour toujours, il remporte la victoire la plus éclatante, la plus glorieuse, la plus décisive qui se soit jamais vue.

Car il a dit à ses apôtres, quelques jours avant de mourir : « Quand j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi ! » Vous le croyez abattu ; il n'a jamais été plus fort.

Ecoutez donc, vous qui venez de ricaner devant son agonie, ce que disait, lors de son dernier soupir, le centurion et les soldats qui le gardent : « Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu ! »

Cette parole-là, combien de bouches la répéteront dans la suite des siècles ! C'est l'humanité tout entière qui, en méditant la Passion, viendra la redire avec des larmes. Jésus a plus fait pour sa mission et pour sa gloire, en mourant sur la Croix, que lorsqu'il semait à pleines lèvres la vérité, à pleines mains les miracles, et à plein cœur la miséricorde et l'amour. Cette Croix, dont vous aviez voulu faire le signe de sa défaite, est devenue l'étendard royal avec lequel il s'avance à la tête des âmes sauvées : *Vexilla regis prodeunt !* Le mystère de la Croix, du haut du Calvaire, répand sur le monde des torrents de lumière : *Fulget crucis mysterium !*

Mais qui donc est vaincu ?... Vous d'abord, ô Pharisiens ; vous, princes des prêtres, scribes et anciens du peuple ; toi, Judas ; toi, Caïphe ; toi, Hérode ; toi, Pilate, que la postérité poursuivra, jusqu'à la fin des temps, de son mépris et de son exécration !

Qui donc encore est vaincu ?... L'enfer à qui le Crucifié, par ses souffrances et par sa mort, arrache par milliards ses victimes, avec l'empire du monde. N'avais-je pas raison de dire que jamais victoire ne pourrait être comparée à celle-là ?

Et ce qui est plus surprenant encore, c'est que la Croix n'est pas le signe de la victoire seulement pour Jésus, mais aussi pour tous ceux qui se rangent sous ses lois. « Bienheureux ceux qui pleurent ! » a-t-il dit. Voici que cette parole va se réaliser, demain pour les martyrs, après-demain pour tous ceux qui sauront, à la suite de Jésus, porter leur croix. Ceux-là non plus ne sont pas des vaincus, ce sont des triomphateurs, car, comme leur divin Maître, ils sont vainqueurs du mal et de l'enfer : du mal qu'ils expient dans leur âme crucifiée, et de l'enfer auquel ils échappent. La Croix est bien le gage de la victoire !

III

Ce matin, mes frères, nous avons chanté :

Mors et vita duello
Conflixere mirando ;
Dux vitæ mortuus
Regnat vivus !

La mort et la vie se sont rencontrées en un duel mémorable. Le général de la vie, mort, règne vivant !

Voici, en effet, le triomphe des triomphes, celui qui ne s'est vu qu'une fois et qui ne se verra pas deux fois : un mort qui se ressuscite lui-même ; la Croix, symbole de la mort, devenant désormais le symbole de la vie.

La croix qui était en usage chez les Romains pour les criminels de condition servile, n'était pas habituellement employée par les Juifs. Pourquoi demandèrent-ils que Jésus fût crucifié ? Sans doute

afin que sa mort fût vue d'un plus grand nombre de spectateurs ; sans doute aussi parce que le crucifiement, que les Romains appelaient « le plus cruel et le plus affreux des supplices, » réservait à leur condamné des tortures effroyables, et une agonie qui se prolongeait pendant des heures.

De fait, jamais mort ne fut plus certainement constatée que celle-là. S'il n'y avait eu que les amis du Sauveur au moment où il rendit le dernier soupir, leur témoignage pourrait inspirer quelque doute à la critique malveillante ; mais il y avait là les Pharisiens et les soldats romains qui étaient en faction auprès de la Croix. Ceux qui furent envoyés à leur place pour briser les jambes des supplicés et finir ainsi leurs tortures, ne firent pas subir au Sauveur ce traitement cruel parce qu'ils le trouvèrent sans vie ; pourtant l'un d'entre eux, obéissant à je ne sais quel mouvement, transperça son cœur d'un coup de lance. Tout cela était si clair et convaincant que Pilate permit à Joseph d'Arimathie d'ensevelir le corps du Sauveur.

Comment donc se fait-il que, ce matin, les saintes femmes et les Apôtres ont trouvé le sépulcre vide ; que les soldats apostés pour veiller près de ce tombeau, terrifiés par un éclair soudain et par l'apparition d'un ange, se sont enfuis ; que le Christ s'est montré ressuscité à Marie-Madeleine, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, aux apôtres ?

Comment cela s'est fait ?

Cela s'est fait parce qu'il est le Maître de la vie et de la mort, et que, s'il lui a plu de subir la mort, c'était pour en tirer la vie.

Voyez-le maintenant qu'il est ressuscité : quelle vie supérieure et glorieuse est la sienne ! On dirait un rayon de soleil qui vient de déchirer un nuage sombre, et qui, en un seul instant, illumine toute la terre. Car il ne vit pas seulement au ciel, il ne vit pas seulement dans la mémoire des hommes : il vit dans les âmes, dans des multitudes d'âmes qu'il anime de sa présence, qu'il éclaire de sa lumière, qu'il féconde de son action. A tout instant, il naît, il meurt, il revit en elles. Il naît dans l'âme de cet enfant qui vient d'être baptisé ; il y meurt, hélas ! quand un péché mortel y est commis, mais il y ressuscite avec l'absolution ; par l'Eucharistie, il augmente cette vie ; il l'entretient par sa grâce ; il la purifie par l'épreuve ; il la consomme par une mort sainte ; il la consacre à tout jamais, au paradis.

Pourquoi mettez-vous la croix sur la tombe de vos chers défunts ? Est-ce parce que la croix est le signe de la mort ? Non ! C'est parce qu'elle est le symbole de l'immortalité, c'est-à-dire d'une vie qui ne finira jamais.

Et pourquoi aussi tant de jeunes gens, notre grâce, notre espoir et notre fierté, sont-ils tombés par milliers, sinon pour que, de leur tombe, la France sorte vivante ? Certes, la croix fut lourde pour eux ; elle reste lourde aussi pour ceux qui, après avoir tant tremblé pour eux, versent maintenant sur eux des larmes inconsolables... Mais la croix qui surmonte leur sépulture est le signe de la vie pour notre pays. Oui, elle vivra, notre chère patrie, parce qu'on a su mourir pour elle !

* * *

Et maintenant, mes frères, la conclusion se dégage d'elle-même.

Si la Croix est l'amour, si la Croix est la victoire, si la Croix est la vie, est-ce que nous allons la repousser ? — Non ! car tous nous voulons aimer, tous nous voulons vaincre, tous nous voulons vivre.

Acceptons donc la croix avec foi, avec soumission, pour l'amour de Celui qui l'a portée le premier. Et alors se réalisera pour nous la parole de S. Paul : « Sachons souffrir avec le Christ, pour être glorifiés un jour avec lui ! » Ainsi soit-il.

EXERCICES POUR LE CHEMIN DE LA CROIX

VII

Pour le Vendredi Saint

LE CHEMIN DE LA CROIX PRÉPARATOIRE
A LA COMMUNION PASCALE

En nous mettant à la suite du Christ en ce douloureux anniversaire du premier Chemin de croix, quel profit allons-nous en tirer ?

Jésus voulut perpétuer le sacrifice du Calvaire par le sacrifice de la Messe. Il voulut que nous participions à l'un et à l'autre par la sainte Communion. L'Eglise nous en fait un devoir plus strict, un devoir précis aux approches de Pâques.

Apprendrons-nous mieux d'autres que de Jésus lui-même les sentiments que nous devons avoir pour participer aux fruits de ces sanglants mystères ? Il s'est substitué à nous pour aller à la mort, parce que c'est le propre de tout sacrifice de substituer la victime au coupable ; mais il faut que le coupable participe à la victime pour bénéficier de son immolation.

A notre tour, substituons-nous donc à Jésus ; reprenons notre place ; il était à la nôtre, mettons-nous à la sienne. Demandons-lui les sentiments, les actes nécessaires pour avoir part au divin sacrifice, pour aller du péché à la grâce, de la mort à la vie. Faisons avec lui le Chemin de croix préparatoire à la sainte Communion.

« *Inspice et fac secundum exemplar quod in monte tibi monstratum est.* Regarde, nous dit Jésus, et agis d'après le modèle qui te fut montré sur la montagne sainte. » Oui, Seigneur, me voici ; je vous suivrai partout où vous irez. *Sequar te quocumque ieris.*

Ire STATION : *Jésus le coupable.*
La confession

« *Reus est mortis !* Il est digne de mort ! » Qui donc est le coupable ? Devant Pilate, Jésus se tait. N'est-ce pas lui ? Le juge en vain l'interroge : « Ne répondras-tu pas ? » Jésus se tait. Pilate s'adresse à la foule : « Quel crime a-t-il commis ? » La foule répète : « Il est digne de mort ! » Mais pourquoi ?

Le juge lui-même finit par en convenir : « Je ne trouve en lui aucun crime. » Cependant il faut un coupable ; le peuple le comprend ainsi : « S'il n'était pas criminel, nous ne vous l'aurions pas livré. »

Jésus s'est présenté chargé du péché du monde : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.*

O mon Dieu, pour vous recevoir, il faut être pur, et je suis pécheur ! Car c'est pour nous que le Père a livré son Fils innocent. Le vrai coupable, c'est moi. Chacun de nous doit se dire : « C'est toi ! *Tu es ille vir !* »

Pourquoi l'orgueil, la fausse honte, la crainte nous empêchent-ils de l'avouer ? La confession est la première condition du pardon. Aux pieds du prêtre, disons comme David : « J'ai péché ! » Répétons avec le bon larron : « Ah ! nous, du moins, nous sommes justement accusés et méritons le châtiment. »

Oui, Seigneur, j'irai me confesser... Agneau de Dieu, qui avez pris sur vous mon péché, ayez pitié de moi !

IIe Station : *Jésus le meurtri.*
La contrition

Et Jésus portant sa croix, s'avança. Pilate n'avait pas compris la substitution de l'innocent au coupable. Il n'avait pas entendu la parole du grand-prêtre : « Il est avantageux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. » Décontenancé, il avait dit : « Que voulez-vous que je lui fasse ? » Et la foule en délire avait crié : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » Et le coupable, le responsable des péchés du monde, s'avançait ployé sous le fardeau, l'épaule meurtrie, les os broyés sous le poids de nos fautes, vivante image de la contrition qui doit broyer nos cœurs.

C'est donc à nous encore de gémir et de pleurer. Pilate l'a dit en essayant de se disculper : « A vous de voir ! *Vos videritis !* » Le peuple en a convenu : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Ce blasphème doit se changer sur nos lèvres en prière : « Que son sang retombe sur nous pour laver nos péchés ! » Mais il faut aussi que la contrition broie nos cœurs sous le poids d'une croix, pour suivre Jésus dans la voie du rachat : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il porte sa croix ! »

Pour vous prouver mon repentir, je l'accepte, ô Jésus, et je la salue sur vos épaules sacrées : *O Crux, ave !*

IIIe Station : *Jésus tombe.*
Le bon propos

Le prophète avait dit : « Mon cœur s'est troublé, et ma force a fléchi. » Jésus voulut fléchir. Au jardin de l'Agonie déjà, son âme s'était troublée : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Mais il s'était bientôt ressaisi : « *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Non ma volonté, mais la vôtre. » Sur la route du Calvaire, il tombe, mais se relève aussitôt.

Il savait si bien que nous faiblirions... N'avait-il pas dit, à la dernière Cène : « Tous, vous serez scandalisés à mon sujet » ? N'avait-il pas dit à Pierre : « Tu me renieras trois fois » ? N'avait-il pas précisé : « L'un de vous me trahira » ?

« Est-ce moi, Seigneur ? »... Les disciples s'étaient regardés, et chacun avait dit, hésitant, attristé : « Est-ce moi ? » Pierre avait dit aussi, en protestant de bonne foi : « *Elsi omnes, ego non !* Même si tous vous trahissaient, moi, jamais ! »... Hélas ! lequel de nous n'a pas trébuché dans le sentier du devoir ? Lequel n'est point tombé ? Que celui-là jette la première pierre à l'Apôtre infidèle... Ah ! que du moins, instruits par notre chute, nous fassions acte de bon propos ! Défiants de nos forces et de nos faiblesses, renonçons à notre fragile volonté, pour nous régler sur celle de Dieu : « *Non mea voluntas, sed tua fiat !* »

IVe Station : *Jésus et Marie.*
Confiance

« *Fili, ecce mater tua !* Fils de Marie, voilà ta mère ! » Quand l'enfant est tombé, il recourt à sa mère. Jésus ne vient-il pas de fléchir, et n'a-t-il pas besoin de réconfort ? Dans cette foule hostile, à qui peut-il donc recourir ? Parmi les affres de l'agonie, un ange du ciel lui était apparu et l'avait fortifié. L'ange n'était plus là. Dans quelques instants la pauvre victime allait clamer sa détresse : « Père, Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Son Père même l'abandonnerait ! Mais Marie, mais sa Mère se trouva sur son chemin. Elle sera encore au pied de la croix : *Juxta crucem stabat Mater.* Déjà, en cette brève rencontre, dans le regard de Marie, Jésus a puisé des forces nouvelles.

O Marie, votre cœur s'en est trouvé meurtri, et le glaive de douleurs, prédit par Siméon, a transpercé votre âme. C'est le prix de votre participation à notre rédemption. Ce sont les douleurs d'un nouvel enfantement. Nous voici devenus vos enfants : « Femme, voilà votre fils. » Ce sera le testament suprême de votre Jésus. En notre nom, l'Apôtre bien-aimé vous accepta pour mère. *Et ex illa hora, accepit eam discipulus in sua.* N'est-ce pas pour nous le meilleur titre de confiance pour assurer notre contrition et nous approcher de Jésus ? *Crucifixi fige plagas cordi meo valide.*

Ve Station : *Jésus soulagé.*
Pénitence

Ils forcèrent Simon de Cyrène à porter la croix derrière Jésus... C'est que Jésus veut être aidé. Son prophète l'avait demandé depuis longtemps en son nom : « J'ai cherché quelqu'un qui compatît à ma souffrance et je ne l'ai point trouvé. Tout le jour, j'ai étendu mes mains vers un peuple qui m'a repoussé ! » — « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » avait-il dit un jour aux fils de Zébédée. Eux et les autres, tous les siens s'étaient enfuis. Pour qu'il eût quelque secours, il fallut que ses bourreaux contraignissent par force le Cyrénéen !

C'est cependant pour notre bien que Jésus réclame notre concours. Avons-nous oublié déjà que

nous sommes les coupables ? Il a tout fait, et ce n'est pas assez. Ses satisfactions sont surabondantes, et elles ne suffisent pas. S. Paul complétait en son corps ce qui manquait à la passion du Christ. Mystère, non d'impuissance, mais de miséricorde ! Car Dieu nous traite en êtres libres et veut que nous coopérions à notre rédemption. Pour expier nos fautes et pour les prévenir, contraints ou non, il veut que nous acceptions finalement notre part des croix expiatrices.

Que cela soit, ô mon Dieu ! *Fac ut portem Christi mortem, passionis fac consortem !*

VIe Station : *Jésus consolé.*
Réparation

« La confusion inonde ma face et me couvre de honte. » Aussi n'est-il plus en Jésus ni beauté, ni décence. Lui, le plus beau des enfants des hommes, ils l'ont défiguré. Ils s'étaient mis, en l'insultant, à le frapper, à le souffleter, à lui cracher au visage. Les crachats se sont mêlés aux gouttes de sang qui perlaient sous chaque épine du cruel diadème dont son front était ceint. Ironique royauté qu'avaient soulignée des cris de révolte et d'apostasie : « *Tolle ! Tolle !* Enlevez-le ! Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! Nous n'avons point d'autre roi que César ! » Quels échos, hélas ! de tels cris eurent dans tous les siècles et dans tant de cœurs !

Mais quel prodige subit ?... O sainte Face de Jésus, si outragée, si méprisée, vous voilà miraculeusement sur le voile de Véronique ! Le geste silencieux d'une femme a tout réparé. Son silence couvre tous les blasphèmes ; son geste compense toutes les insolences. En vain les impies défigurent les traits de Jésus ; ses amis peuvent toujours reproduire son portrait dans leur âme, et conserver l'image divine sur laquelle Dieu même les créa. Malgré toutes les apostasies, ils pourront toujours travailler à établir son règne en eux-mêmes, dans leur famille et dans la société. C'est là le fait et le devoir de la Réparation. *Ave, Rex !* O mon Roi, je vous salue !

VIIe Station : *Jésus le relaps.*
Humilité

Au jardin de l'Agonie, une seconde fois, Jésus s'écarta et pria : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive ! » Et sur la pente du Calvaire, de nouveau il tomba. Ce qu'il redoutait au jardin des Olives, ce n'était point tant pour lui que pour ses Apôtres qu'il voyait si peu forts et si peu vigilants : « Simon, tu dors ! Tu n'as donc pu veiller une heure avec moi ? » Et quand il était revenu, il les avait de nouveau trouvés endormis ! Quoi d'étonnant que l'Evangile tristement enregistre leur fuite honteuse quelques instants plus tard ? Et ses disciples, tous, l'abandonnèrent.

Quelle raison de nous humilier, même après avoir promis de reproduire en nous l'image de Jésus, même en voulant nous rapprocher de lui, même en voulant nous incorporer sa vie dans la sainte Communion ! L'esprit est prompt à promettre, mais la chair est bien faible à tenir. Pécheurs si souvent relaps, roseaux si souvent courbés, vers de terre si souvent rampants, comment oser nous approcher d'un Dieu si saint ? Comment rester dignes de lui ? Jésus lui-même nous indiqua le moyen sauveur : *Vigilate et orate.* Veillez et priez pour ne point retomber !

VIIIe Station : *Jésus plein de zèle.*
Acte de demande

Or, parmi la foule du peuple, beaucoup de femmes le suivaient, se frappant la poitrine et se lamentant sur lui. Jésus se tourna vers elles et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car voici que viendront des jours où l'on dira : Heureuses les stériles qui n'ont point engendré et les mamelles qui n'ont point allaité ! »

Jésus s'oublie, il s'attriste seulement de ce que les témoins de son sacrifice ne le comprennent pas. C'est de lui que ces pauvres filles ont pitié ; leur zèle s'égare : « Pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ! »

La femme de Pilate avait été plus avisée : « J'ai beaucoup souffert aujourd'hui, disait-elle, à cause de ce juste. » Elle tremblait pour elle-même, pour son mari, à juste titre.

De notre côté, sur qui pleurons-nous ? Quand nous approchons de Jésus, à qui vont nos préoccupations spirituelles ? Nous pensons à la Passion du Christ, que l'Hostie nous rappelle. Mais pour qui l'Hostie s'immola-t-elle en cette Passion ? Pensons à nous, pensons aux nôtres. Combien, en cette Pâque, n'en auront pas leur part ! Combien resteront dans la mort, en dehors du Banquet de vie ! Demandons leur salut, comme Marthe au tombeau de Lazare : « Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort ! »

IXe Station : *Jésus retombe par pitié.*
Acte d'espérance

« Je te le dis, le coq ne chantera point deux fois que par trois fois tu ne m'aies renié. » Et pour expier ce triple reniement de Pierre et de tant d'autres qu'il symbolisait, Jésus tombe une troisième fois. C'est que Satan n'a qu'un désir, de nous cribler comme le froment. Aussi Jésus avait-il prié pour Pierre, pour que sa foi ne défaille point, pour qu'une fois converti, il confirme ses frères. Miséricordieuses instances du Sauveur auprès de son Père, comme auprès du pécheur lui-même, pour obtenir notre conversion définitive et notre persévérance finale.

« Et aussitôt le coq chanta. » Le Seigneur se retourna et regarda Pierre. Et Pierre se souvint de la parole que Jésus lui avait dite. Il commença à verser des larmes, sortit et pleura amèrement.

Nous sommes bien souvent tombés ; mais le regard de Jésus s'est tant de fois posé sur nous ! A la veille de communier surtout, en faut-il plus pour nous tirer des larmes, nous sortir du péché et de ses occasions, pour affermir notre persévé-

rance? Ah! ne résistons pas au regard du Sauveur, et faisons en lui un acte de très ferme espérance : « Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ! »

Xe Station : *Jésus dépouillé.* *Acte de renoncement*

Ils lui enlevèrent ses vêtements et les tirèrent au sort... Dans sa vie publique, le Fils de l'homme n'avait pas une pierre où reposer sa tête. En appelant ses disciples à sa suite, il leur avait demandé de tout quitter, leur barque, leurs filets, leur père. Au moment de consommer son sacrifice, il veut être dépouillé de tout, même de ses vêtements, parce que les pécheurs ont abusé de tous les dons de Dieu, parce qu'il doit lui-même expier tous les péchés, tous les attachements coupables, tous les abus du luxe et de la sensualité. Dans sa nudité même, il veut expier les exigences ou les jouissances de la chair. Dans l'Eucharistie, il se réduit à rien : *Exinanivit semetipsum.*

Est-il étonnant qu'il demande aux siens le détachement progressif ? aux avides de perfection, le détachement absolu ? « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. » Juste exigence en retour des préférences données par le pécheur aux créatures ; juste compensation en regard de l'abus des biens temporels ; juste précaution en vue des tentations sensibles. Dieu seul vaut tout cela. On ne peut servir en même temps Dieu et Mammon. On ne peut donner tout son cœur, s'il reste partagé. Jésus n'a pas ce que la terre garde.

Pour m'unir à vous dans votre Eucharistie, ô Jésus, dépouillez-moi de moi-même, prenez-moi tout entier !

XIe Station : *Jésus victime.* *Acte d'offrande*

« *Et crucifixerunt.* Et ils le fixèrent à la Croix. » Voici la victime étendue sur l'autel d'où sa chair en lambeaux deviendra nourriture, selon la loi des sacrifices antiques, auxquels le peuple devait participer. Sur ce bois de la Croix, Jésus s'offre à son Père en complet holocauste : *In manus tuas commendo spiritum meum.* Il s'offre à lui pour les pauvres pécheurs : *Pater, dimitte illis.* « Mon Père, pardonnez-leur ! » Il s'offre à nous aussi pour nourrir notre pauvre âme de son Corps et de son Sang, et, dans sa mort, lui faire trouver la vie : « Si vous ne mangez ce corps, si vous ne buvez ce sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

La veille au soir, il avait pris du pain, l'avait béni, rompu, distribué à ses Apôtres en disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon Corps qui sera brisé pour vous. » Et ce corps était là, brisé de tant de façons sur la croix... Il avait ajouté en prenant le calice : « Buvez-en tous, car ceci est mon Sang qui sera versé pour beaucoup. » Et ce sang, sur la croix, coulait par toutes ses plaies.

Corps et Sang de mon Dieu, je vous retrouve l'un et l'autre sur l'autel. O divine Eucharistie, je m'offre à vous, je m'offre avec vous, comme vous, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! *In manus tuas...*

XIIe Station : *Jésus meurt pour nous.* *Acte d'amour*

Il n'est plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. Or, comme Jésus avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin, jusqu'aux limites du possible, jusqu'à l'excès, jusqu'à la mort, puisqu'au delà rien n'est plus. Jusqu'à l'excès, en effet ! L'Innocent meurt pour le coupable ; le Méconnu pour les ingrats ; un Dieu offensé pour l'homme pécheur ! Entendez-vous, chrétiens trop insensibles ? « Qu'ai-je dû faire que je n'aie fait ? » Entendez-vous ? Il a tout fait ; il s'en rend témoignage en un dernier cri de son âme : *Consummatum est !*

Ecoutez encore ! Un autre cri est sorti de ses lèvres : « *Sitio !* J'ai soif ! » J'ai soif d'amour ! O mon peuple, que t'ai-je fait, si tu ne me rends pas ton amour en retour ? En te donnant mon dernier souffle, en rendant pour toi mon esprit à mon Père, je te laisse mon corps et mon sang ; je te laisse mon Sacrement d'amour. J'ai soif ! Auras-tu faim de cette chair ? auras-tu soif de ce breuvage ? Me donneras-tu et ton corps, et ton âme, et ton cœur ? — Assez, Seigneur, assez ! Je ne puis que dire : O Jésus, je vous aime, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces ! *In finem dilexit !*

XIIIe Station : *Le Corps de Jésus.* *Acte de foi*

Après avoir descendu de la Croix le corps de Jésus, ils l'enveloppèrent dans un linceul. — C'était le corps d'un Dieu ! Qui le croira ? Il a subi le sort de tous les mortels ; il est inerte, rigide dans sa chair glacée ; il va devenir la proie du tombeau, comme les autres ! Cependant ses ennemis avaient dit : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. Il se confie en Dieu, qu'il le délivre maintenant ! » Et Dieu ne l'avait pas délivré ! Son Père même l'avait abandonné ! — Cependant le centurion avait fait son acte de foi. Il avait dit avec d'autres : « Vraiment cet homme est le Fils de Dieu. *Vere Filius Dei est.* »

Ah ! mes frères, dites-vous comme eux, en présence du linceul que sont les espèces eucharistiques ? Rien n'indique le Dieu qui s'y cache. Sur la croix, seule disparaissait sa divinité ; là s'efface même son humanité ! L'une et l'autre sont là. Y croyez-vous encore ? Descendu de la croix, il ne répondait pas plus aux baisers de sa mère, aux larmes de Madeleine, qu'aux blasphèmes des Juifs. Dans l'Eucharistie, il paraît insensible aux outrages comme aux actes d'amour. Le croyez-vous présent ? — Je crois à vous, ô Jésus ; dans les bras de Joseph et de Nicodème, sur les genoux de votre Mère, je vous reconnais homme et Dieu. Ici, dans l'Eucharistie, je vous crois présent tout entier, avec votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité !

XIVe Station : *Jésus au tombeau.*
Notre action de grâces

« Son sépulcre sera glorieux. » Après les tristesses et les larmes d'un jour, tout allait bientôt chanter cette gloire. Car le divin Séducteur avait dit : « Après trois jours, je ressusciterai ! Détruisez donc ce temple ; en trois jours je le rebâtirai. » Et voilà que, malgré les scellés et les gardes, la pierre du tombeau se détourne ; les soldats sont renversés. Le Christ n'est plus là ! Il est ressuscité ! Dans un duel merveilleux, la vie vainquit la mort. Le Maître de la vie, tout mort qu'il fût, règne vivant. Allez donc, vous le verrez en Galilée, ici et là. Ecoutez donc Madeleine ravie, Jean le bien-aimé et Thomas l'incrédule : « *Rabboni !* O mon Maître !... C'est le Seigneur !... Mon Seigneur et mon Dieu ! » Quels cris de joie et de grâces dans l'univers, depuis vingt siècles !

Or, il arriva, à Emmaüs, pendant qu'il était à table avec les deux disciples, qu'il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent. Mais il disparut de devant leurs yeux. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Lorsqu'il nous parlait le long du chemin, notre cœur n'était-il pas brûlant? » Puis se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem et racontèrent aux autres comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

Ainsi de vous, mes frères : le long du chemin, vous allez le rencontrer, vous asseoir à sa table. En actions de grâces, dites aux autres qui l'ignorent, qu'il est bien vivant là, dans son Eucharistie, pas encore glorieux, mais déjà gage de gloire et de résurrection ; dites bien que vous l'avez ainsi reconnu à la fraction du Pain. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XI

BARABBAS

De ce jour-là Hérode et Pilate, qui étaient ennemis, devinrent amis. Si la justice succombait, la politique triomphait.

Pilate demeurait inquiet sur le succès de sa combinaison. Il le fut davantage quand il aperçut la troupe des Juifs qui revenaient du palais d'Hérode. Que s'était-il passé ? Le prince avait-il usé de son droit de souverain pour élargir ou pour condamner le Christ ? Il sut bientôt que l'affaire demeurait entière, et il dut se repentir de n'avoir pas renvoyé le Sauveur de sa propre autorité, ainsi que sa conscience le lui ordonnait. Il avait faibli. Les Princes des prêtres l'avaient senti, et ils revenaient plus arrogants encore.

Quel parti prendre ? Agirait-il avec vigueur, ou bien userait-il de la persuasion ? Par caractère, il préférait l'habileté à la force. Il savait que les Juifs étaient difficiles à gouverner, tenaces, animés de mauvais esprit, séditieux, et que les séditions se terminaient toujours par l'effusion du sang. Rome ne voulait ni séditions, ni sang versé. Un procurateur devait savoir dénouer les difficultés par des concessions opportunes et par le charme d'une belle parole.

Les Princes des prêtres, les magistrats et le peuple sont à la porte du prétoire. Pilate leur fait signe d'approcher, mais ils ne franchissent pas le seuil. Alors il s'avance, le visage bienveillant, et leur parle sur le ton le plus conciliant :

« Vous m'avez amené cet homme comme excitant le peuple à la révolte ; je l'ai interrogé devant vous et je n'ai trouvé en lui aucun des crimes dont vous l'accusez ; ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui. Ainsi cet homme n'a rien fait qui mérite la mort. Je vais donc le faire châtier et je le renverrai. »

Chacune de ces phrases est étudiée avec soin ; il les prononce lentement ; le peuple fait silence pour écouter. Tout d'abord, c'est la raison qui parle : Jésus a été interrogé en public, puis envoyé à Hérode, il n'a pas été trouvé coupable... En ce moment sans doute des murmures s'élèvent, les murmures des Princes des prêtres qui voient que leur proie va leur échapper. Le gouverneur perd alors sa belle assurance, et pour les apaiser, il s'engage à châtier l'accusé. Jésus est reconnu innocent ; mais cependant il sera battu de verges. C'est une nouvelle faiblesse que relèvent aussitôt les ennemis du Sauveur et qu'ils exploiteront. C'est aussi une nouvelle brèche faite à l'autorité du gouverneur.

Pilate cependant a jeté cette promesse en pâture à la férocité des premiers juges du Sauveur ; mais il n'a pas l'intention de la tenir. Il a trouvé en effet une combinaison qui lui permettra, pense-t-il, de le délivrer de la flagellation.

Quand les Romains avaient retiré au Sanhédrin le droit de vie et de mort, un des procurateurs, pour faire accepter cette mesure, avait accordé au peuple le droit d'arracher un criminel au supplice à l'occasion de la fête de Pâque. Pilate s'en était souvenu. C'était la combinaison recherchée. Il s'adresse donc aux Juifs et leur dit d'une voix persuasive : — « C'est l'usage de vous remettre au temps de Pâque un condamné choisi par vous. Lequel voulez-vous ? Barabbas, ou Jésus surnommé le Christ ? Voulez-vous le Roi des Juifs ? »

Et il les laisse délibérer sur sa proposition. Il n'avait pas osé leur proposer d'élargir Jésus, tant il les voyait irrités contre le Sauveur, et il avait jugé plus habile de le mettre en parallèle avec Barabbas. Car ce Barabbas était un voleur, un criminel de profession, qu'on trouvait dans toutes les séditions, et qui s'était rendu coupable d'un homicide, pour lequel on l'avait jeté en prison. Entre ce scélérat couvert de crimes et Jésus qui ne s'était signalé que par sa bonté, sa douceur, ses innombrables bienfaits, ses discours qui ravissaient le peuple, Pilate pensait que les Juifs n'hésiteraient pas et que tout d'une voix ils réclameraient Jésus.

* * *

La multitude en effet s'était calmée, et le procurateur considérait avec satisfaction l'effet apaisant de ses paroles. Il savait bien que la haine seule dirigeait les Scribes et les Anciens, et il aurait voulu arracher de leurs mains cet homme qu'il savait innocent.

Devant le tribunal, Jésus, gardé par des légionnaires, demeurait impassible. Il méditait, il priait, il restait uni au Père dont il accomplissait la douloureuse volonté ; il lui offrait ses humiliations et ses souffrances, pour le salut des âmes. Ces âmes, il les voyait, il les aimait. Les unes venaient à lui confiantes, reconnaissantes ; c'étaient les âmes rachetées qui avaient compris son amour. Elles étaient nombreuses, il les introduisait au ciel où elles chanteraient éternellement ses louanges et leur bonheur ; et ce spectacle le consolait. Il voyait aussi celles qui, semblables à la foule en délire qui l'avait hué au prétoire, s'éloignaient de lui, ne voulaient pas de sa royauté sur elles. Cette vision répandait une ombre de tristesse sur son front. Et il priait pour elles.

Pilate s'était assis sur le tribunal, au milieu du prétoire. Un de ses serviteurs en monta rapidement les degrés pour lui dire, de la part de sa femme Procla : « Qu'il n'y ait rien entre vous et ce Juste, car j'ai été aujourd'hui fort tourmentée en songe à cause de lui. » C'était une Romaine, droite et cherchant la vérité, une « Prosélyte de la porte », une convertie au judaïsme, qui avait lu l'Ecriture et qui avait reconnu en Jésus les caractères du Messie. Elle ne l'avait jamais vu, mais à Césarée on lui avait parlé de lui et elle le vénérait. Et voilà qu'il était arrêté et livré à une populace furieuse ! Des songes effrayants l'avaient agitée et elle venait plaider la cause du Sauveur, dont elle s'était entretenue souvent avec son mari, le gouverneur.

Celui-ci écoute avec déférence et avec inquiétude, car il voyait les Scribes qui parcouraient activement les rangs de la multitude et qui la soulevaient, l'excitaient contre Jésus, l'adjurant, par persuasion et par menaces, de réclamer la délivrance de Barabbas et la mort du Sauveur. Alors d'une voix ferme qui dissimule son angoisse, il leur demande de nouveau : — « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? »

Et pour influencer les suffrages il ajoute : — « Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ? »

Ces paroles furent accueillies par des exclamations de haine parties de toute la multitude : — « Non ! Pas lui, mais Barabbas ! Débarrassez-nous de lui et donnez-nous Barabbas ! »

Consterné de ces cris, car il pensait à Procla et voulait délivrer Jésus, il ajouta : — « Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle le Christ ? Que voulez-vous que je fasse du roi des Juifs ? »

Et des clameurs répondaient, semblables à la voix du tonnerre dans une tempête : — « Qu'il soit crucifié ! Crucifiez-le ! crucifiez-le ! »

Une troisième fois Pilate essaya de les attendrir : — « Quel mal a-t-il donc fait ? Je ne trouve en lui aucun crime ! »

C'était le moment de faire acte d'autorité. Il eût suffi de faire avancer ses légionnaires, et cette tourbe se fût aussitôt dispersée. Mais il avait trop discuté ; de plus en plus il faiblissait et déposait de sa fierté romaine. Déconcerté, il revenait à sa première proposition, croyant encore y mettre de la vigueur : — « Je le châtierai donc, puis je le mettrai en liberté. »

Mais les Princes des prêtres et les Anciens continuaient à exercer leur action sur la populace ; elle cria encore plus fort : — « Qu'il soit crucifié ! Crucifiez-le ! »

« Et ils insistaient, dit S. Luc, demandant à grands cris qu'il fût crucifié. Et leurs clameurs allaient s'augmentant. » (Luc, XXIII, 23).

Le peuple se sentait le maître. Parmi le tumulte effroyable, Pilate perdait la tête. Que faire ?... Les soldats regardaient leurs tribuns, ceux-ci regardaient le procurateur, et tous le jugeaient sévèrement dans leur cœur, mais la discipline leur interdisait de parler. Cependant ils ne pouvaient croire qu'il cèderait devant les injonctions de la populace et lui livrerait un innocent. Aussi c'est avec stupeur qu'ils entendirent Pilate ordonner d'emmener Jésus et de le flageller. *Tunc ergo Pilatus apprehendit Jesum et flagellavit.* (Jo., XIX, 1).

XII

LA FLAGELLATION ET LA COURONNE D'ÉPINES

En ordonnant la flagellation de Jésus, Pilate avait un double but : il voulait humilier la royauté juive en traitant comme un esclave un descendant de David, mais il espérait aussi, par la vue de ce supplice atroce, exciter la pitié non pas des Princes des prêtres, qui avaient des cœurs de tigres, mais du peuple, qui aimait Jésus, qui peu de jours auparavant le portait en triomphe, et qui ne criait que par entraînement.

Pour le supplice de la flagellation, les exécuteurs prenaient des verges d'orme, quand il s'agissait de citoyens romains ; mais, pour les esclaves, ils se servaient de lanières de cuir armées de balles de plomb et d'osselets, et attachées à un manche court qu'on tenait bien en main. Le malheureux condamné était dépouillé de ses vêtements ; on lui assujettissait les mains à un anneau scellé dans une colonne d'un demi-mètre de haut, fixée sur un socle, et ainsi courbé il présentait ses épaules au bourreau. Le nombre des coups était déterminé chez les Juifs : il ne devait pas dépasser quarante ; mais les Romains frappaient sans compter, si bien que souvent le patient succombait. C'était un supplice horrible.

Pilate ne dut pas y assister. Il remonta dans ses appartements pour s'entretenir avec Procla du Juste qu'il n'avait pas encore pu sauver. « Celle-ci l'avertissait, dit S. Ambroise, la grâce luisait dans la

nuit, la divinité s'affirmait. Cependant la pieuse épouse ne put empêcher la sentence sacrilège. »

Pendant ce temps Jésus est courbé sur la colonne ; un officier a prononcé les paroles habituelles : « Va, licteur, lie-lui les mains, voile-lui la tête et frappe-le avec vigueur et précaution. » Chez les Juifs il n'y avait qu'un exécuteur ; Pilate dut se conformer à cette coutume. Le bourreau frappe sur les épaules nues des coups adroitement dirigés, les lanières marquent leur empreinte sanglante ; les coups se juxtaposent d'abord dans un ordre calculé, puis se croisent, et alors, à chaque fois, des lambeaux de chair sont enlevés, le sang coule à flots, et bientôt, suivant la parole du Prophète, on peut compter les os du divin supplicié. Pour montrer son adresse dans la cruauté, le licteur frappe ensuite sur la tête, sur le visage, sur tout le pauvre corps qui n'est plus qu'une plaie. Et le peuple, massé sur le seuil du prétoire, est témoin de ces affreuses souffrances.

Ce supplice qui eût tué l'homme le plus vigoureux, Jésus-Christ l'endure avec un courage surhumain. Ce n'est pas sous les coups de la flagellation qu'il veut mourir. Il est maître de la vie et de la mort, il ne mourra que quand son heure sera venue, l'heure qu'il a déterminée et voulue, l'heure où, élevé sur sa croix, « il attirera tout à lui. » Il souffre, il prie, il fait la volonté du Père, il rachète les âmes, il expie. Là, nous disent les saints Pères, dépouillé de ses vêtements, exposé sanglant à tous les regards, il expie dans sa chair meurtrie les péchés de la chair coupable, il s'offre à la justice divine comme victime pour toutes les jouissances impures qui offensent le ciel et déshonorent l'humanité.

Combien reçut-il de coups, combien de temps dura la terrible exécution, nous ne le savons pas : l'Evangile n'en dit rien. Mais notre imagination n'exagère point, quand elle nous le montre accablé, haletant, écroulé sur le sol rougi de son sang. Alors Pilate descend, inquiet, tourmenté et toujours irrésolu. Il avait dit avec une certaine assurance : « Je le châtierai et je le remettrai en liberté. » Il l'a fait flageller durement ; aura-t-il le courage de le renvoyer libre, sous la protection de ses légionnaires ?... Il va, il vient, il confère avec les Sanhédrites, il déploie toutes les ressources de son esprit avisé, il cherche de nouveaux expédients, puisqu'aucune de ses habiles combinaisons n'a réussi.

* * *

Jusque-là les soldats romains avaient plutôt montré de l'humanité envers Jésus. Au fond de leur cœur ils prenaient son parti contre les Juifs cruels, qu'ils n'aimaient pas. Mais autour de la colonne de la flagellation ils avaient respiré l'odeur du sang. Ce n'étaient d'ailleurs que des troupes auxiliaires, moins disciplinées et moins graves que les citoyens romains qui formaient les légions. Le sang appelle le sang, et il y a de l'entraînement dans la cruauté.

Les soldats ont vu cet homme traité d'abord comme un insensé et revêtu du manteau dérisoire des fous, l'objet de toutes les insultes, maudit par les Princes des prêtres, abandonné par Pilate et odieusement flagellé. Pour eux, c'est un insensé ou un grand coupable. Ceux qui ont assisté à sa flagellation appellent les autres soldats et ramassent toute la cohorte dans la cour du prétoire, afin que tous jouissent de cet étrange spectacle.

Qui est cet homme ? Ils l'ignorent. Mais Pilate l'a appelé le « Roi des Juifs. » S'il est roi, il lui faut des attributs royaux : un manteau de pourpre, une couronne, un sceptre, un trône.

Ils lui jettent sur les épaules un de ces manteaux de laine rouge que portaient les légionnaires. Ce n'est point de la pourpre, mais qu'importe ? Cela suffit pour un roi de théâtre, un roi dérisoire. Comme couronne, ils prennent du jonc marin qu'ils entrelacent. En guise de joyaux et de diamants, ils y ajoutent des épines fleuries, pourvues de longs dards recourbés très nombreux et très aigus. Cette couronne d'épines, ils l'enfoncent sur le front du Sauveur, les dards y pénètrent profondément et font jaillir des gouttes de sang. Ce sont les rubis de la couronne, tandis que les fleurs blanches en forment les perles. La couronne douloureuse s'élève sur sa tête comme une sorte de tiare, à la fois couronne et diadème. Enfin ils prennent un roseau solide et le lui mettent dans la main droite : c'est son sceptre. L'accoutrement royal est complet.

Maintenant il lui faut un trône. Ils roulent au milieu du prétoire le tronc d'une colonne (qui est conservée au Saint-Sépulcre), ils l'y font asseoir brutalement, ils le poussent en avant, en arrière. Victime de cet équilibre instable, Jésus tombe de ce trône improvisé, sur les dalles du Lithostrotos, les épines portent et s'enfoncent dans le front. On le relève avec dureté. Puis on organise un cortège royal : tous défilent devant lui et lui disent par moquerie : « Salut, roi des Juifs ! » Les uns se prosternent devant lui à genoux, s'inclinent profondément comme devant un roi, font la génuflexion par dérision, en redisant : « Salut, roi des Juifs ! » D'autres l'accablent de soufflets et crachent sur lui. D'autres enfin, graduant la cruauté, s'emparent du roseau rigide et lui en frappent la tête afin de faire entrer plus avant les épines dans le front. Et toujours retentit, comme une mélopée sinistre, le salut sacrilège : « Salut, roi des Juifs ! *Ave, rex Judæorum.* »

Jésus garde le silence, toujours. Il semble ne pas voir ; mais il voit, il écoute, il entend tout. Il voit les misérables qui l'insultent, et il leur pardonne, il les aime, il souffre pour eux. Parmi ces soldats romains, la plupart ne savent qui il est, ils ne l'ont jamais entendu ; il y a des excuses à leur conduite. Un jour, bientôt peut-être, ils comprendront ; la vérité éclatera à leurs yeux, et ils diront comme leur centurion : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu ! » — Il voit plus loin. Il voit les martyrs, les vierges qui souffriront pour lui en se rappelant sa flagellation, les injures qu'il a subies sans se

plaindre. Ils imiteront sa patience, ils s'inspireront de son amour, ils pardonneront, comme lui à ses bourreaux. Il voit ses ennemis qui, à travers les siècles, renouvelleront ces insultes à sa royauté et le souffletteront de leurs blasphèmes. Il voit aussi ses amis qui accourront au pied de sa croix pour baiser avec un amour indicible ses pieds divins, les saints qui puiseront dans son exemple les sources héroïques de leur vertu, Clovis avec ses Francs, Charlemagne fondant l'empire chrétien, les peuples convertis, les âmes sauvées, la Croix partout adorée. — Il nous voit aussi, il nous prêche la douceur, l'amour, le pardon. Nous serions inexcusables, nous ses enfants, si nous agissions par haine, par rancune, alors qu'il a tant aimé, tant oublié, tant souffert en silence. Prenons garde, dit Tertullien, de nous adonner au plaisir, à la jouissance, de couronner nos têtes de fleurs, alors qu'il a voulu être couronné d'épines. Il ne serait pas content de nous, il ne nous reconnaîtrait pas pour siens.

XIII

LA CONDAMNATION DE JÉSUS

Pilate n'avait sans doute pas été témoin de ces scènes d'horreur. Il négociait avec les Juifs, espérant toujours remettre en liberté Jésus. Il comptait beaucoup sur la pitié que leur inspirerait la vue de sa flagellation. Il remonte dans la galerie du premier étage et ordonne qu'on lui amène le Sauveur. Celui-ci gravit péniblement les degrés de marbre, soutenu et maltraité par les soldats.

Alors le procurateur, croyant le moment venu de faire appel à la compassion du peuple, s'avance sur la plate-forme de la galerie et gagne la tribune placée au-dessus du grand arc de l'entrée. De là il pourra parler à la multitude qui remplit la place devant le prétoire. Derrière lui vient Jésus, courbé, épuisé, pauvre loque humaine, couvert d'un manteau de dérision, avec, sur sa tête tout en sang, sa couronne d'épines, et dans sa main son sceptre de roseau.

La foule fait silence et regarde, émue, ce spectacle de pitié.

— Voici que je vous l'amène dehors, dit gravement Pilate, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.

Et poussant Jésus vers le bord de la tribune : — « Voilà l'homme ! » dit-il.

Le peuple se fût attendri, à voir cet homme, « l'homme de douleurs. » Mais les Princes des prêtres et leurs valets l'avaient prévu. Ils se mirent à crier : — « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! »

Surpris et indigné, le gouverneur leur répondit d'une voix forte : — « Alors, prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le. Car moi, je ne trouve en lui aucune cause de mort ! »

C'est alors qu'il eût dû faire marcher ses légionnaires. Mais au lieu d'agir, il avait discuté. Les ennemis de Jésus se sentaient forts de sa faiblesse.

— Nous avons notre loi, répliquèrent-ils aigrement, et d'après notre loi, il doit mourir, car il s'est fait le Fils de Dieu.

Pilate ne comprenait plus. Quel était donc cet homme étrange ? Il l'avait appelé « le Roi des Juifs » sans trop y croire, parce que Jésus avait des partisans qui le regardaient comme un prétendant à la royauté ; et maintenant on lui criait qu'il s'était fait le Fils de Dieu ! En lui, en effet, il n'y avait rien d'humain. Un homme ne parle pas ainsi, ne souffre pas ainsi, n'est point calme ainsi. « Ce juste, » comme l'appelait Procla, ne serait-il pas la divinité même, ainsi qu'elle le croyait ? Il se prit à trembler. Et rentrant dans le prétoire, il manda Jésus.

— D'où es-tu ? lui demanda-t-il.

Jésus ne lui répondit pas. Est-ce que le procurateur ne connaissait pas son origine ? Est-ce qu'il ne l'avait pas envoyé à Hérode, parce qu'il était de Galilée ?

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ? reprit Pilate. Tu ne sais donc pas que j'ai le pouvoir de te mettre en croix, et celui de te rendre à la liberté ?

— Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit Jésus, s'il ne vous avait été donné d'en-haut.

En effet toute autorité vient de Dieu. Mais cette autorité que Pilate a reçue, comment l'a-t-il exercée ? A coup sûr il l'a exercée avec faiblesse. Mais il y a plus coupable que lui, c'est pourquoi Jésus ajoute : — « Le crime de celui qui me livre entre vos mains est plus grand que le vôtre. »

Celui qui l'a livré, c'est Judas, c'est Anne, c'est Caïphe. Judas savait qu'il était le Fils de Dieu ; ses miracles, sa vie, ses discours le lui avaient montré. Les grands-prêtres savaient qu'il était le Messie ; ils connaissaient les prophéties et les interrogatoires de Jésus devant les Sanhédrites avaient été particulièrement révélateurs. Des hommes de bonne foi eussent été convaincus. Et, malgré tout, ils avaient livré le Juste, le Messie, le Fils de Dieu ! Leur crime était le plus grand des crimes. La faute de Pilate était moins grave, mais elle était grave. D'ailleurs il pouvait la réparer : la condamnation n'était pas prononcée, le salut de Jésus était dans ses mains. Il n'avait qu'un mot à dire, qu'un acte à faire. Voilà ce qu'il pensait sans doute, car S. Jean ajoute : « C'est pourquoi désormais Pilate cherchait à le mettre en liberté. » (XIX, 12).

*

Il revient donc devant les Juifs, décidé à leur notifier son arrêt. Son visage est à la fois ferme et heureux ; heureux de la bonne action qu'il va accomplir en relâchant « le Juste, » heureux à la pensée du contentement qu'en éprouvera sa femme Procla. Mais les Princes des prêtres l'ont deviné et ils ont préparé un argument nouveau, personnel, qu'ils jugent irrésistible. Toutes leurs accusations ont été sans effet. Pilate n'a pas même fait attention à celle-ci qui devait l'impressionner : « Il défend au peuple de payer le tribut à César ! » Mais il y a une chose que Tibère ne lui pardonnerait pas : c'est si l'empereur apprenait que dans la République romaine quelqu'un s'est proclamé roi.

C'est pourquoi les Princes des prêtres ont suggéré au peuple de pousser un cri décisif, qui consternera le procurateur.

Aussi la populace ne le laisse point parler. Quand il paraît, elle l'accueille par cette clameur : « Si tu le renvoies, tu n'es pas l'ami de César ! Car quiconque se fait roi est l'ennemi de César ! »

A ce cri, il eut la vision très nette de la dure figure de Tibère, qui, de Caprée, lui signifiait son arrêt de mort ou d'exil, en tout cas sa disgrâce avec éclat. Il remonta sur son tribunal et leur dit, d'un ton amer, en montrant Jésus :

— Voilà votre roi !

Ils répondirent par cette clameur féroce :

— Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le !

— Crucifierai-je votre roi ? répliqua Pilate avec une ironie méprisante.

— Nous n'avons pas d'autre roi que César ! crièrent-ils tout d'une voix.

Ainsi donc ces fiers patriotes, par haine du Christ, renonçaient à tout leur glorieux passé, à la race royale, à David, à toute leur histoire ; ils reniaient leur patrie et la mettaient aux pieds de Tibère. Ils se donnaient aux Romains exécrés, à leur empereur cruel, pourvu qu'on leur laissât crucifier Jésus. Jamais on ne vit aveuglement pareil, aveuglement sacrilège, doublé de lâcheté.

Il était environ la sixième heure, c'est-à-dire onze heures du matin. S. Jean spécifie cette date, « onze heures, la veille de Pâques, » parce que c'est l'heure où les Juifs ont eux-mêmes prononcé leur déchéance et leur arrêt de disparition.

Pilate, voyant qu'il était impuissant à dominer cette tourbe hurlante et que le tumulte devenait effroyable, fit un signe à l'un de ses serviteurs. Bientôt on vit celui-ci monter les degrés du tribunal et, devant tout le peuple, verser de l'eau sur les mains du gouverneur. Pilate alors s'écria : — « Je suis innocent du sang de ce Juste. Vous en répondrez ! »

La foule, ivre de fureur, répliqua dans un rugissement de haine : — « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » (Mt., XXVII, 25).

« Le Juste ! » c'était le mot qu'avait prononcé Procla. Elle l'entendit sans doute ici de la bouche de Pilate, car elle s'intéressait trop à la cause de Jésus pour ne pas suivre toutes les péripéties de son jugement et de sa condamnation. Le Juste était jugé. Son mari n'avait pas eu l'énergie de faire triompher sa cause, et lui-même proclamait l'innocence du Juste. Il est vrai qu'il proclamait aussi la sienne : « Je suis innocent ! » C'était sa conscience qui protestait, et lui il déclarait qu'il avait été contraint par la multitude, il rejetait sur elle le sang qui allait être versé. Il désavouait le crucifiement de Jésus, et il le laissait faire, il préparait la croix. Non, il n'était pas innocent. Il avait tout pouvoir ; on ne pouvait mettre Jésus à mort, s'il ne le permettait pas. Il a permis, il a consenti, donc il est coupable. Il pouvait, il devait empêcher ce crime, il n'a rien fait ; il a tout cédé, par lâcheté. C'est en vain qu'il se lave les mains, sa conscience demeure rouge de sang. « Celui qui a tué le Christ, dit S. Augustin, c'est celui qui l'a livré pour être tué. » « Hérode, Caïphe, Judas et les autres, ajoute le cardinal Pie, ont eu leur part dans le crime ; mais enfin, rien n'eût abouti sans Pilate [1]. »

Les Pilates sont plus nombreux que les Judas, et devant Dieu ils ne sont pas moins coupables. Leurs idées et leurs cœurs sont moins pervertis que les idées et le cœur du traître ; ils sont moins cyniques, ils passent pour mieux élevés, ils sont plus cultivés, ils ont plus de tenue, mais ils ont une tare tout aussi profonde, la tare de la lâcheté. Ce sont eux, peuples ou individus, qui laissent faire tout le mal dans le monde. Ils se voilent la face ; ce n'est point par chagrin, ni par protestation : c'est pour ne pas voir opérer les scélérats.

XIV

SUR LA VOIE DOULOUREUSE

« Pilate, voulant contenter le peuple, leur remit Barabbas, et, après avoir flagellé Jésus, il le leur livra pour être crucifié. » (Mc., XV, 15). « Il l'abandonna à leur bon plaisir, » ajoute S. Luc : *tradidit voluntati eorum.* (Luc, XXIII, 25).

Il restait à faire l'écriteau que l'on portait devant le condamné et qui indiquait la cause de sa mort. On présenta une tablette de bois au procurateur, qui dit à l'officier : « Mettez : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. » L'inscription fut écrite en hébreu, en grec et en latin. Quand les Princes des prêtres la virent, ils réclamèrent et dirent au gouverneur : « N'écrivez pas *Roi des Juifs,* mais *qu'il a dit : Je suis le Roi des Juifs.* » Pilate répondit avec dégoût : « Ce que j'ai écrit est écrit. » Que n'avait-il eu cette fermeté et ce ton bref quand la populace lui criait : « Qu'il soit crucifié ! »

Et il donna l'ordre traditionnel : « Va, licteur, apporte la croix ! » Et il tourne le dos à ces scélérats qui lui avaient arraché cette sentence déshonorante pour lui devant tous les siècles.

Il remonte ensuite l'escalier de marbre, effroyablement triste. Sa conscience lui reprochait son crime, et sans doute qu'il trouva Procla tout en pleurs.

Tertullien prétend qu'il annonça aussitôt cet événement à Tibère César, et qu'il était chrétien dans sa conscience, *jam pro sua conscientia christianus. (Apol.* 21). Trois ans plus tard, il était mandé à Rome, dit Josèphe, pour répondre des cruautés qu'il avait exercées contre les Samaritains, et il fut envoyé en exil à Vienne dans les Gaules. On voit encore dans cette ville, sur les bords du Rhône, dit Fouard, une haute pyramide qui passe pour être son tombeau. C'est là qu'il serait mort de mort violente, suivant certaines traditions. D'autres prétendent que la grâce toucha son cœur. L'Eglise d'Abyssinie le place même au rang des Saints. C'est qu'il se serait vivement repenti et qu'il ne désespéra pas de la miséricorde

[1] Mandement du 22 février 1861.

de Dieu. Le pardon lui fut peut-être accordé en faveur des prières et des larmes de sa pieuse épouse. C'était un homme habile et plein de ressources, mais sans caractère. On exploita sa faiblesse pour l'amener à condamner le Juste. La seule habileté vraie, c'est d'obéir à sa conscience ; alors les hommes vous estiment et Dieu vous regarde avec amour.

Comme Pilate rentrait à l'Antonia, Jésus chargé de sa croix s'en éloignait et suivait la Voie douloureuse qui allait du prétoire au Golgotha. Il était onze heures du matin. Cette Voie qu'ont parcourue à sa suite des millions et des millions de fidèles, cherchant les traces de son sang, les traces de Marie qui l'accompagne, perdue dans la foule, l'âme brisée, unissant ses souffrances à celles de son Fils, l'âme transpercée de douleur, et rédemptrice comme lui, cette Voie, dis-je, la tradition de vingt siècles en a conservé et marqué les principales stations, et, en Orient surtout, la tradition fait foi.

Sans doute ce n'est pas le sol même que le Sauveur a foulé de ses pieds divins. Chez les Dames de Sion, des fouilles ont découvert un pavé fait de main d'homme, sur lequel on a trouvé des lignes régulières gravées dans la pierre et des stries longitudinales. C'est évidemment le Lithostrotos. Ces stries devaient empêcher les chevaux de glisser, et les lignes sont les traces d'un jeu de margelle, par lequel les soldats romains trompaient les heures d'ennui. Les pieds du Sauveur ont touché et parcouru ce pavé. En continuant les fouilles, on retrouverait le sol même de la rue qui fut la Voie douloureuse.

* * *

Joignons-nous au cortège imposant qui accompagne Jésus.

En tête, le centurion. Il doit présider à l'exécution et maintenir l'ordre, avec ses soldats qui protègent Jésus contre la foule ameutée par les Princes des prêtres. Auprès du centurion, un héraut qui porte l'inscription : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS, et sonne de la trompette pour écarter la multitude et les passants.

Le Sauveur sort du prétoire, il passe sous le grand arc de l'Antonia, où se trouve la tribune du haut de laquelle Pilate l'a montré au peuple, l'arc de l'*Ecce homo*. De là il domine la pente de la rue où se pressent des milliers de Juifs ; il apparaît à la foule, sa lourde croix sur l'épaule gauche, la tête couronnée d'épines, car on lui a remis sa couronne avec ses vêtements. Ses bourreaux l'entourent et le soutiennent, quand il chancelle sur les pavés inégaux. Il regarde cette multitude à travers les larmes et le sang qui lui couvrent les paupières, et il n'entend que des cris de mort. Il y compte cependant des amis qui pleurent et qui prient, qui s'associent à ses grandes douleurs, qui savent qu'il est le Fils de Dieu et qui l'adorent au fond de leur cœur. Il regarde les âmes. Il regarde aussi la route qu'il doit parcourir, plus de six cents mètres. Ses amis et ses ennemis attachent leurs yeux sur lui, les uns pleins de douleur et d'espérance, les autres jouissant de leur crime réussi, de leur rage satisfaite. C'est ainsi qu'il apparaîtra aux hommes au jugement dernier, avec la même sérénité, mais dans sa gloire triomphante.

D'un premier élan il fournit plus du tiers du chemin. Alors son pied heurte une pierre, glisse sur un des cailloux polis et aigus ; il décrit une courbe sur lui-même, sa croix perd l'équilibre, l'entraîne et tombe sur lui. Il roule sur les durs pavés, le front dans la poussière. Les soldats le relèvent aussitôt, replacent sur ses épaules l'instrument de son supplice, et il continue sa marche en chancelant sous le faix.

Il pense à sa Mère, et cette pensée lui est particulièrement douloureuse. Qu'est-elle devenue depuis qu'il l'a quittée ? Elle a appris par S. Jean tous les détails de son arrestation, de ses interrogatoires chez Caïphe. Nul doute qu'elle n'ait ensuite voulu voir par elle-même et qu'avec les Saintes Femmes elle ne se soit traînée jusqu'aux environs du prétoire. A-t-elle vu la flagellation de Jésus, comme l'ont prétendu certains mystiques, entendu les cris de mort du peuple, la condamnation par Pilate ? L'Evangile n'en dit rien, mais il ne dit pas tout. Il est certain qu'elle a obéi à toutes les pieuses et vaillantes suggestions de son cœur de mère. Nous ne croyons pas qu'on puisse révoquer en doute la tradition qui nous raconte comment elle rencontra Jésus.

Quand elle entendit cet ordre de Pilate : « Va, licteur, apporte la croix ! » pour éviter la foule qui remplissait toute l'avenue, elle prend une petite ruelle qui rejoint le chemin par où il devra passer. On se la figure se hâtant, soutenue par Jean et par Madeleine. Elle entend les clameurs de la foule un peu assourdies par la distance. Un cri plus persistant accompagné de huées cruelles leur fait accélérer la marche : c'est le Sauveur qui tombe sous sa croix. Elle arrive enfin à l'endroit où la ruelle débouche sur la route et elle se trouve face à face avec Jésus. Elle va droit à lui, les soldats romains s'écartent en présence de cette majestueuse et impérieuse douleur. A coup sûr c'est la mère du condamné. Dans les âmes les plus cruelles il reste un fond de bonté, de pitié, de miséricorde qui subsiste toujours : or les soldats romains avaient déposé leur férocité passagère qui les avait portés à couronner d'épines la tête vénérable de Jésus. Ils avaient vu leur centurion ému qui regardait avec une grande compassion cet homme confié à sa garde, ils avaient entendu ses ordres brefs, leur commandant de le protéger, et quand ils aperçoivent Marie, la mère, ils s'arrêtent, comme s'ils voyaient la statue divine de la douleur.

La mère et le Fils échangent un regard, mais ils ne trouvent pas une parole qui redise leur tristesse, leur souffrance et leur amour. Il est des sentiments si élevés, violents, divins, que nulle parole humaine ne saurait les exprimer. Il faut se réfugier dans le silence, un silence parlant qui avec l'expression muette du visage dit tout, explique tout. Nous ne

chercherons pas à retracer les sentiments que reproduisaient ces deux regards qui se rencontraient. Il y avait de la douleur, une indicible douleur, mais aussi un indicible amour. Marie se rappelait le glaive que lui avait prédit Siméon. Ce glaive transperçait à cette heure son âme de part en part. Elle se rappelait que lorsqu'elle retrouva son Fils dans le temple il lui dit : « Ne saviez-vous pas que je devais me donner tout entier aux choses du Père ? » Elle comprenait maintenant ces « choses », la volonté du Père dont Jésus lui avait parlé si souvent. Et leurs regards s'entredisaient : « Souffrons ensemble. C'est pour le Père, c'est pour le salut des âmes. Nos souffrances sont rédemptrices. Toutes les âmes sincères viendront à notre suite. Celles qui refuseront verront plus tard combien elles sont inexcusables. C'est la miséricorde qui exige de l'amour tous ces sacrifices. Courage, jusqu'au ciel ! »

VARIA

GRIFFON ET BOULEDOGUE [1]

Ce sont mes deux braves chiens.

S'ils n'ont pas le même poil, ni la même tête, ils n'en sont pas moins aussi chien l'un que l'autre, tout entiers à leur rôle pour signaler bruyamment les visiteurs et monter bonne garde auprès du maître.

Cependant tous deux n'ont pas le même *esprit :* le nº 1, Griffon, est un *esprit faible ;* le nº 2, Bouledogue, est un *esprit fort.*

Ça vous paraît bizarre de trouver dans la race des chiens des spécimens d'esprit fort et d'esprit faible, alors que c'est chez les hommes surtout que l'on rencontre de l'esprit... fort ou faible...

Pourtant c'est réel ; je ne blague pas ! Voici comment je l'ai constaté.

Griffon ne me quitte pas de la journée ; avec une attention soutenue, il suit mes faits et gestes ; visiblement ça l'intéresse.

Je suis pour lui un personnage extraordinaire, merveilleux ! Je fais d'ailleurs une foule de choses que lui, le pauvre toutou, ne comprend pas, et que malgré tout son savoir et ses talents il est incapable de faire.

Je lis un livre, j'écris à mes amis, je fais une promenade en vélo, ou je grimpe sur une échelle pour récolter les fruits de mes arbres...

Tout cela le dépasse, et un jour, n'y tenant plus, il fait ses confidences à son collègue Bouledogue ; il lui dit son admiration pour les prodiges que j'accomplis et qu'il a constatés, et le voilà *qui crie :* « *Au miracle !* »

Il tombait bien ! Bouledogue se chargea de lui refroidir l'enthousiasme. « *Pauvre crédule ! tu crois au miracle !* IL N'Y A PAS DE MIRACLE, entends-tu ? Nul n'a le droit ni le pouvoir de faire ce dont nous autres nous ne sommes pas capables. Es-tu fou de croire qu'il en est de plus forts et de plus malins que nous !

« — Mais pourtant, réplique Griffon, *je le vois,* et *de mes yeux !...*

« — *Ferme-les, tes yeux, animal ! et tu ne le verras plus !* »

Ainsi je compris que j'avais *deux chiens phénomènes :* Bouledogue, *l'esprit fort,* et Griffon, *l'esprit faible !*

* * *

Il est des humains qui sont aussi des esprits forts, genre Bouledogue.

Ils n'admettent pas qu'il se produise dans le monde des faits dépassant les forces humaines.

Si vous les mettez en face d'un événement qui dénote un *pouvoir supérieur,* en face d'un *prodige* dûment constaté par des témoins nombreux, intelligents, qui voient de leurs yeux et palpent de leurs mains, telle la guérison instantanée d'un mal réputé incurable par la science, telle la résurrection d'un mort réellement mort, n'allez pas croire qu'ils vont s'étonner, admirer, avouer le miracle.

C'est bon pour les esprits faibles de croire que Dieu peut faire des choses inaccessibles, impossibles à l'homme ; de même que mon petit Griffon est un esprit faible certainement, s'il croit que les hommes puissent faire des choses dont les chiens sont incapables.

Mais les esprits forts sont des types supérieurs, comme M. Bouledogue.

Du moment que, comme Bouledogue, ils ne peuvent faire que des *tours,* et *pas de miracles, ils nient le miracle et le suppriment !*

Et si vous insistez avec des preuves à l'appui, avec des choses vues et vécues, ils vous diront :

— *Fermez les yeux, imbéciles ! et vous ne le verrez plus !*

Ah oui ! la ferme ! N'est-ce pas ? C'est le fort des esprits forts !

Autant mon chien nº 2.

* * *

Depuis que je connais l'esprit transcendant et la logique implacable de mon illustre Bouledogue, j'avoue que j'ai pour lui un faible ; il a monté très haut dans mon estime.

C'est certainement une *sommité* parmi tous les sujets de sa race ; aussi je vais lui offrir un COLLIER D'HONNEUR !

Je soumets l'idée aux *esprits forts* qui parmi les humains prennent les *croyants* pour des *imbéciles.*

[1] Emprunté au « Grincheux » dans le *Foyer Vosgien* du 1 août 1921.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 29 martii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 6 avril 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXVI. *Pâques :* Le fait de la Résurrection, 193. — XXVII. *1er Dimanche après Pâques :* Le voyage, emblème de la vie, 194. — XXVIII. *2e Dimanche :* Le bon Pasteur, 195.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XV. Simon de Cyrène et sainte Véronique, 197. — XVI. Les filles de Jérusalem, 198. — XVII. Le crucifiement, 200. — XVIII. Paroles de Jésus sur la croix, 201. — XIX. La mort de Jésus, 202. — XX. La lance de Longin, 204. — XXI. La mise au tombeau, 205. — De Paques a l'Ascension. I. L'apparition aux Saintes Femmes, 207.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXVI

Pâques

LE FAIT DE LA RÉSURRECTION

Christus resurrexit.
Le Christ est ressuscité.
(I Cor., xv, 14).

Mes frères,

Il semble « qu'on ait épuisé toute la matière de l'éloge, après avoir dit d'un homme comment il a vécu et comment il est mort. Le sépulcre d'un homme, sans doute, peut être environné d'éclat; de ces cendres refroidies il peut s'échapper quelquefois un nom immortel, des œuvres impérissables, une gloire sans fin. Mais, en définitive, un peu de bruit autour d'un tombeau, et dans ce tombeau des restes inanimés, voilà, pour qui considère attentivement les choses, notre commune destinée [1]. » Pour Jésus-Christ il n'en fut pas de même. En descendant dans le tombeau, il y a au contraire semé la vie : *Christus resurrexit,* le Christ est ressuscité.

I

Le Sauveur du monde venait de mourir. Il avait reçu le coup de lance au cœur qui provoqua une dernière effusion de sang; sa tête était penchée, et les Juifs, témoins de son agonie, s'en allaient paisiblement préparer le grand Sabbat. Le même soir, on enveloppe son corps d'un linceul, pour le déposer ensuite dans un sépulcre neuf, sur un lit de pierre. Cette pierre tombale, scellée du sceau de l'Etat, une garde de soldats l'entoure; les sentinelles juives sont là, se souvenant de la parole de ce mort étrange qui, en parlant de son corps, avait dit : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours. » Il avait encore dit : « J'ai le pouvoir de déposer ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » Depuis le soir du Vendredi Saint, une nuit s'est écoulée, puis un jour, puis une autre nuit, pendant lesquels Jésus a dormi du sommeil de la mort. Et soudain, à l'aube du troisième jour, le rocher du Calvaire, tressaillant au contact d'une puissance mystérieuse, rend le dépôt dont il avait la garde.

Mes frères, la vérité de ce fait a été attestée par des témoignages irrécusables.

Le matin du jour de Pâques, Marie-Madeleine et deux autres Maries se rendaient au sépulcre avec des parfums et des fleurs, hommage de leur deuil. Dans l'empressement de leur amour elles ont précédé l'aurore, et chemin faisant elles se demandent avec inquiétude qui pourra rouler la pierre qui ferme l'entrée de la grotte funèbre. Marie-Madeleine arrive la première. A l'aspect du sépulcre entr'ouvert, elle se laissait aller à sa douleur, quand un ange, assis sur la pierre renversée, entre un linceul vide, des bandelettes éparses et un suaire replié, lui dit : « Ne pleurez point; celui que vous cherchez est ressuscité. »

Le même jour de Pâques, lorsque déjà le soleil était à son couchant, deux disciples allaient de Jérusalem à Emmaüs, et, tandis qu'ils conversaient ensemble tristement, ils furent abordés par un voyageur. « Quelle est la cause de votre peine? » leur dit-il. — « Eh quoi ! ne savez-vous pas ce qui s'est passé à Jérusalem? Le Christ en qui nous avions mis notre espoir, est mort !... » Le crépuscule baissait, et comme on arrivait aux portes d'Emmaüs, l'étranger accepta l'hospitalité qui lui était offerte. Mais le soir, à la fraction du pain, renouvelant pour ces heureux privilégiés le mystère de la Cène, Jésus se fit reconnaître à leurs yeux.

La semaine suivante, le Maître apparaît à ses Apôtres réunis au Cénacle, s'assied à leur table et prend avec eux un peu de miel et de poisson. Cependant l'un des Apôtres, S. Thomas, n'était pas là, et quand on lui fit le récit de ce qui s'était passé : « Non, dit-il, si je ne vois dans ses mains les marques des clous, et si je ne mets ma main dans la plaie de son cœur, je ne croirai pas. » Or, peu de temps après, Jésus-Christ apparaissant à son disciple infidèle, lui fait une tendre invitation : « Vois mes mains et mes pieds, et ne sois plus incrédule. »

Par ces traits choisis entre beaucoup d'autres, il est facile de constater que la foi des Apôtres a été réfléchie, raisonnable. Ils ont cru ce qu'ils avaient vu et après l'avoir vu dix fois. Le Maître est bien ressuscité. Ils lui parlent et il répond ; il leur donne à toucher ses plaies et ils les touchent. Ce n'est pas en passant qu'il se montre, mais il converse avec ses disciples, il partage leur demeure et leur repas. « Il apparaît non dans les ombres de la nuit, où l'imagination égarée réalise quelquefois des fantômes, mais en plein jour, dans les endroits les plus découverts; non d'une manière fugitive qui ne laisse aucune trace après elle, mais chacun reconnaît sa voix, son visage, tout ce qui a trait à sa personne [1]. » L'histoire s'est même plu à remarquer que les plus beaux miracles de l'Evangile furent accomplis après la résurrection. Si bien que les Apôtres, loin d'être le jouet d'une crédulité précipitée, pourront dire en toute vérité : « Nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous avons tou-

[1] Mgr Freppel, *La divinité de Jésus-Christ,* p. 365.

[1] Frayssinous, *Défense du Christianisme,* p. 361-362.

ché de nos mains et la frange de sa robe et les plaies de son corps : il nous est impossible de nous taire. »

II

La résurrection de Jésus-Christ a eu pour second caractère la *publicité*.

Un tableau célèbre d'un de nos grands artistes contemporains nous représente les Apôtres debout au pied de la croix, échangeant le dernier adieu et partageant comme champ d'action les horizons de la terre entière. Ils s'en vont par le monde pour y semer l'Evangile et faire connaître au monde le Christ mort et le Christ ressuscité. Cette doctrine, d'ailleurs, ils devaient la proclamer, même avant leur départ, avec une âme sans trouble et une foi sincère.

Chaque année, au jour de la Pentecôte, des représentants des diverses nations se réunissaient à Jérusalem. Les Parthes et les Mèdes, ceux qui habitent la Judée et l'Asie, l'Egypte et la Lybie, les Romains et les Juifs se pressaient dans la Ville Sainte. Les événements du Calvaire n'étaient vieux que de quelques semaines, quand au matin de la Pentecôte Pierre, élevant la voix au nom de tous ses frères, dit à la foule : « Hommes de la Judée, et vous, habitants de Jérusalem, écoutez : Jésus que vous avez crucifié, est ressuscité. »

Les Apôtres prêchent la résurrection du Sauveur devant l'assemblée du peuple, et ils la prêchent également devant les Princes des prêtres. Les princes, au surplus, les poursuivaient de leur jalousie et en répétant comme au sujet du Maître : « Si nous les laissons parler, le peuple les suivra ». Scribes et docteurs se rassemblent donc, et faisant comparaître à leur barre les disciples du Christ, ils leur posent cette question : « Par quelle puissance et au nom de qui agissez-vous ? » Et eux de répondre : « Nous agissons au nom de Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et qui est ressuscité. »

Les Apôtres ne redouteront pas davantage l'examen de la science. Un jour, un navire entrait au port d'Athènes, et il en sortit un étranger qui dirigea ses pas vers l'orgueilleuse cité, où partout s'offraient les traces de la superstition. S. Paul, — c'était lui, — se présenta devant les membres de l'Aréopage : « Athéniens, leur dit-il, en traversant vos rues, j'ai trouvé un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu*. Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer. C'est le Dieu qui a fait le ciel et la terre, qui est mort pour la rédemption des hommes et qui est ressuscité après trois jours. »

Nulle part vous ne trouverez dans l'histoire un fait offrant une publicité plus étendue, et cela en plein midi de la civilisation romaine et au siècle d'Auguste.

Aussi bien, dans le témoignage des Apôtres, pas l'ombre d'un intérêt. Les conseils de la prudence leur commandaient de se taire, et ils ont parlé. Leur déposition articulée à haute et intelligible voix, ils l'ont scellée de leur sang ; après avoir été les prédicateurs de la résurrection, ils en sont devenus les martyrs. Que voulez-vous de plus ? On a quelquefois vu des patients à la torture trahir la vérité pour sauver leur vie ; on n'en a jamais vu se servir du mensonge pour hâter leur supplice, et Pascal « qui joignait à la rigueur du mathématicien la pénétration du génie » a dit le mot du bon sens : « J'en crois à des témoins qui se font égorger. »

Il y a dans le témoignage des Apôtres une impression de vérité dont on ne peut se défendre : plus on le discute, plus on le trouve digne de foi. Hommes probes, ils racontent ce qu'ils ont vu auprès du tombeau, sur la route d'Emmaüs, dans le Cénacle ; et leur sincérité a reçu la plus grande épreuve qu'on puisse désirer, celle de la mort. Ils ont maintenu leurs affirmations avec un cœur ferme, parmi toutes les menaces et jusqu'au supplice. On ne peut pas vraiment être trompeur jusqu'à cet héroïsme. Quel plaisir enfin auraient-ils pris à se laisser martyriser, si réellement Jésus-Christ n'était pas ressuscité, et si l'évidence d'un tel miracle n'avait pas d'avance empêché tous les doutes !

* * *

Ainsi, le fait de la résurrection revêt les caractères d'une certitude absolue. N'est-il pas d'ailleurs le miracle bienfaisant par excellence ? Si la tombe du Sauveur avait dû rester éternellement fermée, notre foi, dit S. Paul, serait vaine ; mais Jésus-Christ « ayant seulement goûté la mort, » selon l'expression du même Apôtre, sa résurrection est le gage assuré de la nôtre. A son exemple et par sa puissance infinie, nous reprendrons un jour une vie nouvelle ; notre corps de douleur et de misère, après avoir mêlé ses cendres à la terre, refleurira dans l'immortalité : pour la gloire, si nous nous y sommes préparés par des habitudes saintes ; pour servir de pâture aux flammes éternelles, si nous mourons dans le mal. Assurons-nous le premier parti. Ainsi soit-il.

XXVII

1er Dimanche après Pâques

LE VOYAGE, EMBLÈME DE LA VIE

Mes frères,

On a souvent comparé la vie à un voyage. Abraham se déclarait déjà pèlerin en ce monde, et il n'avait pour toute habitation que la tente qu'on dresse le soir et qu'on replie le matin. Notre-Seigneur lui-même, pendant les jours de son apostolat et lorsqu'il parcourait les bourgades de la Judée, comme au soir de la Résurrection sur le chemin d'Emmaüs, a été un divin voyageur. Voyageurs, nous le sommes tous ; nos Pâques accomplies, et nourris de l'aliment divin, c'est le même sentier que nous allons reprendre. Il y a d'ailleurs entre notre vie et un voyage une ressemblance saisissante.

I

Dans un voyage, ordinairement, on n'est pas seul. Au nombre des personnes que vous rencon-

trez, les unes vous reviennent et les autres vous déplaisent ; celles-ci vous quittent un peu plus tôt, celles-là un peu plus tard ; des figures nouvelles succèdent aux premières, et c'est une suite ininterrompue de gens plus ou moins pressés. L'important, pour rendre un voyage agréable, c'est de savoir y mettre de l'affabilité, de la courtoisie.

Il en est de même de notre existence. Dans cette course qui représente la vie, nous marchons côte à côte avec des personnes et des familles différentes. Chacun apporte son caractère, ses habitudes, ses imperfections ou ses qualités. Les uns font avec nous une faible partie du voyage, les autres nous accompagnent un peu plus loin. Mais si nous sommes animés des sentiments que la religion inspire, en cheminant ensemble sur la route, toute pensée d'antipathie ou de susceptibilité nous sera étrangère, on ne verra dans nos rapports aucune de ces mille petitesses humaines si habituelles. Bien mieux, pour rendre le trajet agréable, nous témoignerons un accueil avenant même à ceux qui ont des travers et l'humeur fâcheuse ; nous saurons, en un mot, nous faire tout à tous par une bonté inlassable.

Quand il y a de cette façon entente cordiale, aménité, services réciproques, chacun y gagne ; et si l'on pouvait faire d'une paroisse un ensemble de familles chrétiennes, dans le vrai sens du mot, pratiquant le pardon et l'indulgence comme la loi de l'Evangile nous en impose le devoir, la vie serait de tous les voyages le plus heureux.

II

Aujourd'hui on arrive à voyager avec une rapidité surprenante, et les distances ne comptent plus. Mais, chose singulière, tandis que vous êtes emportés par la vapeur, les maisons, les arbres, les montagnes, les champs, les clochers, le ciel, tout s'en va : ce ne sont à vos regards que décors mouvants et scènes changeantes ; vous perdez la sensation du contact avec la terre. En réalité, c'est vous-mêmes qui fuyez.

Voilà le voyage de la vie, aussi rapide, aussi trompeur. Peu importe le charme ou l'ennui qu'il donne ; on a beau vouloir ralentir un instant, reprendre haleine, goûter un peu de repos : la voix impérieuse du temps nous commande de marcher. A la jeunesse succède bientôt l'âge mûr, et à la maturité la vieillesse. Un simple coup d'œil jeté en arrière sur le chemin suivi nous le montre tout parsemé des débris de nos affections : nos parents, nos frères, nos amis en jonchent chaque détour comme autant de feuilles tombées. Hélas ! que de chères existences ont disparu ! Pour nous également, aller du berceau à la tombe, ce sera le passage d'un éclair. Un jour de plus est un lambeau de notre vie que le vent emporte et qu'il ne nous rendra point. Nous ne percevons pas la marche active du temps à cause de la similitude de chacune de ses heures, mais, il faut bien en convenir, nos années passent et s'enfuient comme ces ombres de nuages que vous voyez souvent courir par dessus vos campagnes.

Dès lors, à quoi bon nous attacher à la vie ? Elle n'en vaut pas la peine. Beaucoup n'oseraient s'y engager s'ils en savaient les épreuves, et beaucoup moins, après avoir fourni une partie de leur course, accepteraient de recommencer. N'est-ce pas assez pour nous désabuser des illusions du monde !

III

On n'entreprend jamais un voyage sans se proposer un but, ou de plaisir ou d'intérêt. Tous, en voyageant, poursuivent, quelquefois au prix de mille privations, un avantage particulier. Encore, souvent, quand on était parti joyeux pour le bonheur ou pour la fortune, combien tristement s'achève le voyage !

Notre but à nous, chrétiens, dans cette vallée de larmes où nous marchons, est de parvenir à une destinée éternelle de bonheur. Parfois, on entend dire près du lit de mort d'une personne : « Elle est partie pour un bien grand voyage ! » En parlant de la sorte on se trompe : car cette personne vient d'arriver ; l'essentiel est qu'elle ait suivi le bon chemin. Sur le chemin qui mène au ciel, quelques voyageurs s'égarent volontairement : Dieu n'a aucune place dans leur pensée ; leur vie est organisée comme s'ils n'avaient pas d'âme ; ils marchent sans guide au milieu de tous les écueils et de tous les abîmes. D'autres, peu soucieux du terme final, se livrent aux dissipations les plus frivoles ; chez eux, la prière et les pratiques chrétiennes sont à peu près nulles, ils manquent de force à chaque pas. D'autres, enfin, s'arrêtent à mi-côte ; et nous sommes du nombre, si, après maintes années de fidélité, nous trahissons nos devoirs ; que dis-je ? — si nous violons sans scrupule, au lendemain même de nos Pâques, les plus graves règles de l'Evangile.

A certaines heures, les lacets de la route mystérieuse par laquelle Dieu nous conduit, pourront se dérober. Ne perdons pas confiance. Lorsque, de la cime la plus élevée, notre regard éclairé par la foi parcourra l'horizon, à travers ce dédale d'événements et d'épreuves dont notre existence aura été sillonnée, il nous sera facile de voir que ce que Dieu a fait, il l'a bien fait.

* * *

Voyageurs pour le ciel, marchons avec prudence et sans faiblesse. A mesure que nous nous rapprocherons du but, le chemin peut-être deviendra plus pénible : ne soyons pas moins fidèles à le suivre, les yeux tournés vers la terre promise, et pour passer d'une rive à l'autre, que Jésus-Christ soit toujours notre lumière et notre force. Ainsi soit-il.

XXVIII

2e Dimanche après Pâques

LE BON PASTEUR

Mes frères,

La parabole de la brebis égarée, celle de la drachme perdue, celle plus touchante encore de l'enfant prodigue ont un sens familier, facile à

saisir. Cette femme qui cherche avec tant de sollicitude sa pièce de monnaie tombée à terre, ce père qui accueille avec tant d'amour son fils coupable, ce pasteur qui laisse tout pour courir après la brebis errante, sont autant de symboles expressifs de la miséricorde divine. La brebis égarée, le bon Pasteur, n'est-ce pas, dans cette touchante parabole, un dernier appel du Sauveur à ceux d'entre vous qui n'ont pas accompli leur devoir pascal ?

I

Pour courir à la recherche d'une brebis égarée, le bon Pasteur n'hésite pas à laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres : sur la montagne ou dans la vallée, elles avaient dans l'enceinte du pâturage un abri assuré. Loin du berger, au contraire, la première ne pouvait que se perdre, s'embarrasser au milieu des épines, et le loup était là. Tout aussitôt, le bon pasteur se met à sa recherche ; il inspecte l'horizon, il fouille les ravins et les buissons ; il l'appelle, il la poursuit, il lui fait entendre le cri de son amour.

Cette brebis égarée, c'est nous. A son exemple, nous nous sommes éloignés du bercail. Abandonnant Dieu, notre Maître, pour suivre nos passions, nous sommes allés à travers tous les sentiers du monde, à la merci de la bête sauvage ; la robe de notre innocence s'est déchirée au milieu des épines ; le péché a réduit notre âme, en la dépouillant de ses privilèges, à la dernière misère. Pour elle, plus de clôture ni d'abri ; dans ces sentiers perdus, des voix étrangères, perfides, séductrices, se sont fait entendre, et elle les a suivies.

Mais Dieu veillait sur nos égarements comme un pasteur inquiet. A peine l'avons-nous abandonné que son cœur s'alarme. Sans plus tarder, il nous cherche ; il ménage en vue de notre conversion certains événements : une disgrâce qui nous humilie, une infirmité dont nous pleurons, une mort subite qui nous effraie. Si, pour ne pas l'entendre et pour échapper aux poursuites de sa miséricorde, nous nous éloignons plus loin, son zèle et son amour nous pressent jusqu'au moment où il peut triompher enfin de nos résistances. Personne comme S. Augustin n'a connu ces poursuites miséricordieuses, et il nous en a laissé, dans des pages toutes mouillées de larmes, le récit le plus pénétrant, tel que nous pouvons encore le lire au livre x^e^ de ses *Confessions*.

II

Au zèle le plus actif le bon Pasteur joint la plus douce bonté.

Après avoir retrouvé la brebis égarée, loin d'agir à son égard avec dureté, il ne lui adresse aucun reproche, il ne se plaint même pas de la peine qu'elle lui a causée ; mais touché de l'état de faiblesse où il la voit, il la porte tout joyeux sur ses épaules : *Imponit in humeros suos gaudens.* Le bonheur de l'avoir retrouvée le dédommage pleinement de ses fatigues. Sous l'impression de ce bonheur, il lui dit les plus douces paroles, compatit à ses maux, console son retour, et, sans autre souci du poids de son fardeau, la ramène à la bergerie.

Quelle touchante image de la tendresse divine ! Dès qu'un pécheur revient à Dieu, sa bonté l'accueille. Quel que soit l'abîme où il soit descendu, le pardon lui est accordé sans mesure. Si les hommes, après deux ou trois injures, pour l'ordinaire, ne pardonnent plus, Dieu n'agit pas de même. Il n'a repoussé ni les larmes de la pécheresse, ni la prière du voleur, ni le repentir de l'apôtre coupable ; il ne nous repoussera pas davantage. Certaines plaies plus vives ont-elles fait saigner notre âme douloureusement ? pour nous épargner les fatigues du chemin, il s'empresse à nous ouvrir et ses bras et son cœur. Il nous bénit, il nous console. Nous l'avons offensé mille fois, il nous donne l'assurance que tout est oublié.

Qui pourrait exprimer l'immense pitié, l'indulgence sans borne que recèle pour les pécheurs le cœur du bon Maître ! C'est en pensant à eux qu'il dira : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec abondance. » (Jo., x, 10). Il veut que l'on épargne le roseau qui penche et la mèche qui fume encore, qu'on laisse grandir l'ivraie à côté de l'épi mûrissant jusqu'au jour de la moisson. Impitoyable contre le péché, il n'a cessé de se montrer indulgent et doux envers l'enfant prodigue, les malades et les pécheurs.

III

Au retour de la brebis égarée, le bon Pasteur partage sa joie avec ses amis, ses voisins. *Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat.* Bien qu'elle soit déchirée, meurtrie, c'est sa brebis, *ovem meam :* comme s'il n'en avait pas d'autre, comme si elle absorbait la plénitude de son amour ! *Ovem meam,* c'est sa brebis ! Quelle affection dans ce mot ! que de pardons et d'indulgence il nous révèle ! comme il met admirablement à découvert le cœur de Dieu !

Dieu n'a pas changé dans son affection pour le pécheur. Non pas qu'il aimât une âme retrouvée, convertie, de préférence à quatre-vingt-dix-neuf justes : l'innocence aura toujours une place de choix dans son cœur et ses meilleures préférences, celles mêmes qui furent le partage de l'apôtre S. Jean. Il n'en est pas moins vrai qu'un retour heureux et presque inespéré lui cause une joie je dirai plus sensible, plus nouvelle, pareille à la joie du père du prodigue le jour où il lui fut donné de revoir son fils après de longues années d'absence et d'égarements.

Cette joie, ne la refusons pas à Dieu, si nous sommes loin de lui, par une conversion sincère, ou bien en ramenant nous-mêmes au bercail la brebis perdue : cet enfant ou ce frère dont nous déplorons l'indifférence et qui vivent dans un oubli coupable de leurs devoirs religieux. Si, auprès de nous, dans l'intimité de nos relations, il y a une personne chère, mais oublieuse, égarée, notre devoir est de la gagner à Dieu, en multipliant les exemples de vertu et les bons conseils. Quand on a été soi-même pécheur, on éprouve toute compas-

sion pour ceux qui le sont encore : les charmes du péché sont si fugitifs, le fruit auquel il nous fait goûter est si amer, et ses remords si affligeants !

* * *

Les premiers chrétiens aimaient à représenter dans les galeries de Rome souterraine l'image du bon Pasteur rapportant au bercail la brebis enfin retrouvée. Nous la voyons peinte, gravée ou sculptée sur tous les genres de monuments primitifs : fresques des chapelles, lampes d'argile, pierres sépulcrales, bas-reliefs des tombeaux. C'était pour eux une manière d'exprimer leur confiance en Dieu. Que cette confiance dans la miséricorde divine soit toujours la nôtre ! Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XV

SIMON DE CYRÈNE ET SAINTE VÉRONIQUE

Ce fut une consolation sans doute pour la Sainte Vierge de voir son divin Fils. Mais en quel état elle le trouva ! Epuisé, se soutenant à peine, le visage couvert de sang, les traits creusés et ridés comme ceux d'un vieillard ! C'est bien ainsi que l'a peint Isaïe : « Nous l'avons vu semblable à un lépreux, à un homme que Dieu a frappé et humilié. » (Is., LIII, 4). La douleur de Marie est si grande que, malgré sa force d'âme, elle défaille et s'évanouit entre les mains des Saintes Femmes. Jésus la voit et ne peut lui porter secours. Les Princes des prêtres sont là qui le pressent ; il faut qu'il marche !

Il marche donc. Mais il est arrivé jusqu'à l'extrémité de ses forces humaines ; ses pieds ne le portent plus, il chancelle, il va tomber avec sa croix, et sa chute pourra être mortelle. Ils s'alarment, ils craignent qu'il n'expire avant d'atteindre le Calvaire ; alors leur triomphe ne serait pas complet, leur vengeance ne serait point satisfaite. Il est urgent de le soulager, non par humanité, mais par calcul, afin d'assouvir toute leur rage et de prolonger ses souffrances.

Un homme venait de déboucher par la porte de Damas, revenant des champs. C'était un étranger, Simon de Cyrène, « père d'Alexandre et de Rufus, » un païen, dit S. Jean Chrysostome, mais un homme de cœur. Il était indifférent, mais il voit cette tourbe sauvage qui s'acharne sur un homme qu'elle maltraite comme on ne ferait pas d'un animal. Ce spectacle l'indigne, et il ne dissimule point son mépris, son dégoût. Ce condamné qu'il ne connaît pas lui paraît si bon, si doux sous l'outrage, il y a tant de résignation, de mansuétude souffrante sur son front, il regarde le ciel avec tant de confiance et d'angoisse, que Simon se sent ému de pitié, et que son indifférence première se change en une ardente compassion.

Son geste de colère et de dédain n'a pas échappé aux Pharisiens. Ils le saisissent, l'amènent brutalement au milieu de la foule, près de Jésus, et déchargeant celui-ci de sa croix, ils la mettent de force sur l'épaule de cet honnête païen.

Simon proteste d'abord contre la violence ; puis il se soumet docilement, à la pensée qu'il apportera son aide à ce condamné qui lui paraît l'innocence et la bonté même. Il prend la croix qui lui semble légère et se place derrière le Sauveur, qui marche maintenant avec moins de peine. Il le regarde, il l'admire, il éprouve des sentiments de générosité qu'il ne se connaissait pas ; la grâce de Dieu l'éclaire, il se dit que Jésus n'est pas un homme ordinaire, car ses actes, son attitude, la douceur, la miséricorde qui respirent sur sa figure ravagée ne sont pas d'un homme. Du fond de son âme il prie, et quelle joie il éprouve de porter cette croix qu'il eût voulu rejeter tout d'abord !

Le soleil est arrivé presque au milieu de sa course, et darde ses rayons ardents sur cette rue encaissée, montante, pleine de cris, devenue brumeuse par l'aveuglante poussière. Simon contemple le Sauveur dont le front ruisselle de sang, de sanie et de sueur sans qu'il pousse aucune plainte. Sa foi et son amour se fortifient, il voudrait demeurer toujours auprès de lui pour le secourir, pour lui dire parmi les clameurs de haine qui assourdissent l'air et enfièvrent les âmes de ses persécuteurs : « Moi du moins, je vous aime ! »

* * *

Le cœur des soldats romains aussi s'est attendri ; ils partagent les sentiments du Cyrénéen, et considérant cet homme dont ils ont fait leur jouet, ils se repentent vivement. Qu'ils voudraient lui témoigner leurs regrets, en chargeant cette foule monstrueuse qui cherche, pour l'accabler, de nouvelles injures et de nouveaux outrages ! Ils aperçoivent d'ailleurs sur le visage de leur centurion des marques d'une violente indignation et d'une immense pitié.

On monte toujours. Les légionnaires soutiennent Jésus. Tout à coup, une femme ouvre la porte de sa maison. Elle tient dans ses mains un linge trempé d'eau fraîche, essuie avec respect, avec amour, le front, les joues, la bouche du Sauveur, ses traits couverts d'une couche de boue faite de la poussière du chemin, de son sang et de ses larmes. Jésus, touché de cette attention du cœur, prend lui-même le linge, s'essuie à son tour et le rend à la pieuse femme avec un regard d'ineffable reconnaissance.

Les Pharisiens la menacent, l'invectivent ; mais elle a accompli son œuvre de charité, sans hâte ; puis elle rentre dans sa demeure dont elle referme la porte.

Mais qui était cette femme, dont la tradition seule nous a gardé le souvenir ? Si l'on en croit S. Grégoire de Tours et la tradition bazadaise, elle était de Bazas, par conséquent gauloise d'origine. Parente d'un des Gaulois qui avaient pris du service à la cour d'Hérode, elle était venue en Palestine pour le voir. Véronique ou plutôt Bérénice, — car le mot *Véronique* est un contre-sens philolo-

gique, — demeura quelque temps à Jérusalem, y devint prosélyte, puis s'attacha au Sauveur. Grâce à ses relations avec les officiers d'Hérode, elle aurait pu recueillir les restes sanglants de S. Jean-Baptiste [1]. Elle aurait ensuite épousé Zachée, que la Gaule honore sous le nom de S. Amateur, et qui aurait fondé le célèbre sanctuaire de Roc-Amadour. Elle était du nombre des saintes femmes qui suivaient le Sauveur, et elle revint avec sainte Marthe et les Saintes Maries en son pays de Gaule pour l'évangéliser.

Il nous est doux de penser que les Gaulois nos pères n'étaient pas seulement dans la garde d'Hérode qui insulta le Christ, mais qu'une de leurs sœurs, Véronique, se présenta au passage du Sauveur pour lui témoigner son amour et lui exprimer son adoration, par cet acte suprême de charité, en essuyant son visage divin, sous les railleries et les injures des Princes des prêtres. La femme française, qui est fille de sainte Véronique, n'a-t-elle pas hérité d'elle, et des Saintes qui lui ont apporté la vérité, quelque chose de leur esprit de foi, de leur ardente charité, de leur délicatesse et de leur dévouement? Dans nos religieuses françaises, en particulier, qui font profession de secourir et de soigner les membres souffrants de Jésus-Christ, d'essuyer leur sueur et leurs larmes, nous retrouvons la bonté, la tendresse, la douceur de main et le cœur de sainte Véronique.

Lorsque celle-ci fut rentrée dans sa maison, elle déplia avec respect le linge qui avait touché le front du Sauveur. Elle y trouva, non pas des traces de poussière et de sang, mais l'image auguste du Sauveur lui-même imprimée sur le tissu. Elle le conserva comme le plus précieux des trésors dans un coffre de bois qu'a vu encore Baronius, à Rome, dans l'église Sainte-Marie des Martyrs. Mais les premiers chrétiens emportèrent le linge sacré, qui est conservé dans la Basilique Vaticane, où chaque année, pendant la Semaine Sainte, on l'expose à la vénération des fidèles. On en a fait des millions de copies. Le *Sacro Volto* est bien usé sans doute, mais on y voit encore l'ensemble de la figure de Jésus, les paupières closes, les lèvres enflées, la barbe souillée, tout le visage meurtri. Le front ne porte pas la couronne d'épines. On la lui avait enlevée sans doute, non par un sentiment de pitié, mais encore par un calcul de cruauté. Le soleil était très ardent; les épines ne protégaient pas suffisamment le front, les Juifs redoutèrent une insolation qui eût causé une mort soudaine, alors ils durent couvrir la tête d'un voile afin que leur victime pût gagner le Calvaire. On lui remit seulement la couronne d'épines quand on l'étendit sur la croix.

Le culte de la Sainte Face a pris de nos jours un développement qui a consolé l'Eglise parmi ses grandes douleurs. On sait qu'il a eu son berceau surtout à Tours, dans la maison du Vénérable M. Dupont. Les fidèles aiment à retrouver sur cette face divine les traces de la haine des ennemis du Sauveur et de son amour pour nous. On s'arrête à contempler ces traits douloureux qui portent la marque des soufflets et des coups, avec une expression d'affliction infinie. Cela vous saisit, vous comprenez mieux l'amour de Jésus-Christ pour nous. Grâce à ces images touchantes, le Sauveur est plus aimé.

[1] Greg. Turon., *De gloria martyrum*, II, 6.

XVI

LES FILLES DE JÉRUSALEM

Jésus reprend ici sa croix. Peut-être les Pharisiens ont-ils voulu lui faire expier la douce minute de consolation que lui a fait goûter l'acte pieux de sainte Véronique. Simon le Cyrénéen le quitte avec un regard d'amour et de regret. Qu'il l'a trouvée légère, cette croix qu'il a prise malgré lui et qu'ensuite il a portée de si bon cœur! Et qu'elle va être lourde sur l'épaule du Sauveur épuisé, d'autant que la rue est d'une montée plus raide!

Mais Jésus n'hésite pas; car si l'heure est dure, il n'est venu que pour cette heure-là. Quand la volonté de Dieu exige plus de sacrifices, il nous accorde aussi de plus grandes grâces.

Voici la Porte Judiciaire par où l'on sort de la cité; car c'est la coutume d'exécuter les condamnés en dehors de la ville, *extra castra*. C'est sur cette porte qu'on affiche les sentences capitales. Jésus y voit son arrêt de mort qui s'étale sur une des colonnes du portique. Par un raffinement de malice, on l'a placé sur son passage. Aucune émotion ne lui est épargnée. Est-ce douleur morale, est-ce fatigue physique extrême? il défaille de nouveau et tombe avec sa croix. Les soldats romains l'aident à se relever, avec une compassion qui contraste avec la colère haineuse de ses ennemis que rien ne désarme. Ils seront implacables jusqu'à la fin.

Le cortège s'arrête un instant, puis reprend sa marche en pleine campagne. Jésus aperçoit maintenant le sommet du Golgotha, une petite éminence couronnée par une plateforme de rochers, sans un arbre, sans une plante, sans une herbe qui repose les yeux. De là son nom de *Calvaire*, l'endroit chauve.

« Une foule considérable de peuple, dit S. Luc, et de femmes qui pleuraient et gémissaient, s'était mise à sa suite. » Depuis l'exemple de Véronique, les femmes sont plus vaillantes, elles ne déguisent pas leur douleur qui éclate dans leurs lamentations. Les Pharisiens sentent qu'elles pourraient faire des démonstrations qui seraient appuyées par le peuple; ils ne seront rassurés que quand ils verront Jésus cloué sur le gibet, mais ils n'empêchent plus les plaintes ni les rassemblements.

Un groupe de femmes l'attendaient qui pleuraient en silence. Quand il passa, ce fut une explosion de sanglots et de larmes. Elles n'étaient pas du nombre des Saintes Femmes qui si souvent l'avaient accompagné dans ses courses apostoliques ou qui lui préparaient un affectueux abri, comme sainte Marthe, mais elles l'avaient entendu lorsqu'il enseignait au temple, elles s'étaient attachées à lui, et maintenant elles lui témoignaient leur douloureuse sympathie. Il se tourna vers elles et leur dit :

« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais

pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici que des jours viennent où l'on dira : « Heureuses les stériles ! Heureux le sein qui n'a point enfanté et les mamelles qui n'ont pas allaité ! » Alors ils diront aux montagnes : « Tombez sur nous ! » et aux collines : « Couvrez-nous ! » Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? »

* * *

Ces âmes il les aime, il leur sait gré de leur compassion. Ce ne sont pas des vaillantes comme sainte Madeleine, mais elles sont sincères. Elles sont attendries, elles pleurent, mais elles se renferment dans un horizon restreint ; leur sensibilité est louable, toutefois elle ne sera qu'éphémère et elles ne prévoient pas les conséquences de sa mort, Dieu qui la vengera, Jérusalem qui sera châtiée de son déicide. C'est pourquoi la parole de Jésus s'élève, son langage prend un accent prophétique : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes. »

Ont-elles pris toujours la défense de la vérité ? Quand le complot s'organisait qui devait aboutir à son arrestation, à sa mort, l'ont-elles vu, l'ont-elles dénoncé ? Ont-elles agi sur leurs maris pour empêcher ces tragiques événements ? Elles ressemblent à tant d'honnêtes gens de tous les temps, qui n'approuvent pas le mal, mais qui le laissent faire, qui s'en désintéressent, et qui, par leur indifférence ou leur lâcheté, procurent le triomphe des ennemis du bien, car ceux-ci savent que de ce côté ils ne trouveront pas de résistance.

« Pleurez sur vous, » car vous n'êtes pas innocentes.

« Pleurez sur vos fils... » Ces fils, elles les tenaient, petits enfants, entre leurs bras. Sauront-elles les élever, leur donner des convictions solides, la foi, l'amour de Dieu, la passion du bien pour le défendre ? Elle est si grande, la mission, la responsabilité des mères ! Elles façonnent leurs enfants, elles leur communiquent leur pensée et leur cœur, leurs idées et leurs sentiments, ils tiennent d'elles à peu près tout. Et, dans ce cas particulier, quels effroyables malheurs attendent ces fils qui vont grandir ! Ils verront les horreurs du siège de Jérusalem et la ruine du temple.

Jésus n'a plus de ces paroles de pitié qu'il accompagnait de ses larmes, quand il disait, en face du temple, sur la montagne des Oliviers : « Ah ! si du moins tu avais connu le jour où tu as été visitée ! » Mais Jérusalem n'a pas voulu le connaître, le forfait est accompli, la condamnation est prononcée... « Pleurez sur vous », car le jour vient où les femmes d'Israël seront punies dans ce qu'elles ont de plus cher au monde, elles verront leurs fils accablés par la faim ou frappés par le glaive. « Pleurez sur vos enfants ! »

Quels jours affreux se préparent où l'on dira aux montagnes : « Tombez sur nous ! » et aux collines : « Couvrez-nous ! » En deux mots, le Sauveur fait un tableau saisissant des angoisses qui sont réservées aux fils de ceux qui l'ont condamné à mort. Il parle lentement, avec effort, détachant chaque phrase, chaque mot qui revêt un sens profond, qui peint la terrible épreuve du lendemain, épreuve et calamités uniques dans l'histoire. Il insiste, car s'il ne peut plus sauver sa chère cité de Jérusalem, il peut encore et il veut sauver du moins les âmes qui se repentiront.

Pour lui, il expie, il souffre comme jamais homme n'a souffert ; il est la victime divine et innocente qui a pris sur elle tous les péchés de l'humanité, il ressemble au bois vert, plein de vigueur et de promesses. Or voilà en quel état il est, comme Dieu l'a frappé ! Alors que fera-t-on du bois sec ? Il n'est bon qu'à être jeté au feu, qu'à devenir la proie de l'enfer.

Cette dernière leçon est pour les chrétiens de tous les temps. La pensée du Sauveur dépasse maintenant l'époque du siège, dans quarante ans ; elle va jusqu'à l'extrémité des siècles et elle condamne non seulement les méchants, mais les tièdes, les indifférents, les inutiles, les oisifs, les âmes sans volonté et sans ardeur.

« Si ce bois vivant, dit Bossuet, si Jésus-Christ, cet arbre fécond qui porte de si beaux fruits, n'a pas été épargné ; pécheur, bois aride, bois déraciné qui n'est plus bon que pour le feu éternel, que dois-tu attendre ? Que nous sert, chrétiens, que Jésus-Christ ait crié pour nous à son Père, si nous périssons cependant parmi les mystères de notre salut et à la vue de la Croix, en négligeant de nous appliquer les grâces qu'elle nous présente ! [1] »

* * *

Jésus continua à gravir la montée qui le rapprochait du Calvaire. Accablé de fatigue, broyé d'émotion, parce qu'il avait dû donner ces avertissements sévères à des âmes qui lui étaient cependant dévouées, il tomba, suivant la tradition du Chemin de la Croix, une troisième fois, d'une chute plus cruelle encore que les autres, parce que les ressorts de la vie étaient brisés, sous le faix douloureux de sa lourde croix.

S. Luc, qui nous raconte cette pénible entrevue, ajoute : « Les soldats conduisaient deux malfaiteurs qui devaient être mis à mort avec lui. » C'est la première fois qu'apparaissent les deux larrons que nous retrouverons au Calvaire.

Nous sommes arrivés au pied du Golgotha. La foule s'y presse, retenue par les légionnaires qui l'empêchent de gravir jusqu'au sommet, où Jésus parvient seul avec les deux condamnés. Les Sanhédrites se sont placés en face, pour le voir mourir, pour jouir de ses suprêmes contractions, de ses suprêmes souffrances. Ils sont satisfaits. Le Juste va être crucifié, il ne les importunera plus de ses paroles vengeresses, de ses reproches, de son enseignement qui condamne leur loi falsifiée.

Cependant les Saintes Femmes ne se sont point séparées de Marie. Perdues un moment parmi la multitude tumultueuse, elles ont été ramenées par le remous de la foule au premier rang, tout derrière les soldats. Marie n'est pas loin de son Fils, qui peut la voir entourée de Marthe, Madeleine, Salomé, Marie de Cléophas, Suzanne, de Jean le bien-aimé, de tous les dévouements.

---

[1] *Quatrième Sermon pour le Vendredi Saint.*

XVII

LE CRUCIFIEMENT

Jésus est parvenu au-dessus de la butte rocheuse du Golgotha où il dépose sa croix. La nature est splendide. Tout autour du Calvaire, on découvre de riantes villas et des vergers en fleurs avec de magnifiques promesses de fruits. Au pied de la butte passe la route de Galilée, et dans tout le voisinage les Galiléens ont dressé leurs tentes pour les fêtes pascales. Ils seront témoins du supplice de Jésus, leur compatriote, et quand ils retourneront dans leur pays ils raconteront sa misérable fin. Les Pharisiens ont inauguré toute une gamme d'opprobres qui ne finira même pas à sa mort.

A droite de la route, toute proche, on distingue un jardin mieux cultivé que les autres, avec de beaux arbres, et, sur la bordure, un superbe monument que Joseph d'Arimathie a préparé pour sa propre sépulture et qui est entièrement neuf. Personne n'y repose encore.

Tout autour du Calvaire une foule immense, très agitée.

Il est midi. La croix de Jésus gît à terre ; la croix, le supplice le plus infâme, le plus horrible, dont il est dit dans l'Ecriture : « Maudit celui qui est suspendu au bois ! » (Deut., XXI, 23), le supplice le plus déshonorant, que les Juifs n'acceptent pas pour eux, car ils lapident les condamnés à mort, ainsi qu'ils feront de S. Etienne. Supplice imaginé par Rome pour faire mourir les esclaves, car on tranche la tête aux hommes libres. Jésus a voulu subir le supplice de l'esclave : il s'est fait esclave pour nous, toute sa vie il a travaillé comme un esclave pour notre salut, il mourra aussi en esclave. Mesurons à cela son amour pour nous !

Avant qu'il s'étende sur la croix, les soldats lui présentent un vin mêlé de myrrhe et de fiel, ou plutôt de pavot, qu'on offrait au condamné, par un acte de suprême pitié, afin d'engourdir ses souffrances et de les rendre moins intolérables. Le Sauveur y goûte, pour reconnaître l'attention des soldats ; mais il refuse de boire : il veut souffrir en pleine possession de lui-même, il veut épuiser la souffrance.

Le moment est venu du suprême sacrifice. Jésus est debout, haletant, après les efforts de la montée. Il regarde sa croix. Il pense à Dieu, à la volonté du Père qu'il accomplit, à sa mission qui s'achève. Il a été abreuvé d'outrages et d'ignominies, et cependant il aime toujours les hommes d'un amour infini, même ceux qui l'ont injurié et condamné à mort. Son cœur demeure infiniment aimant, comme la volonté du Père lui apparaît infiniment adorable. Il pense aux siècles à venir que prépare cet acte décisif, au monde, à qui sa mort va donner la vie, et qui retombera dans la mort le jour où il ne reviendra plus se désaltérer à ces sources divines de la vie.

* * *

N'attendons pas des Evangélistes d'amples détails sur son supplice. S. Marc se borne à dire avec une sobriété terrible : « Et ils le crucifièrent. *Et crucifixerunt eum.* » Aussi bien, comment décrire cette scène indescriptible ? Inspirons-nous des détails recueillis çà et là, avec la pensée, avec la certitude que Jésus a fait ce qu'il y a de mieux, afin de mourir en Dieu.

Il est dépouillé de ses vêtements, qui seront ensuite remis aux soldats. Alors il s'agenouille, comme pour rendre son action plus sainte, et pour offrir au Père, dans un esprit d'amoureuse obéissance, ses dernières et affreuses souffrances. Il jette un regard sur sa Mère, la Mère de douleurs, et s'étend de lui-même sur la croix, « sa précieuse croix, » qui porte la rançon inestimable du genre humain. C'est alors que les bourreaux peuvent voir toutes les plaies de son pauvre corps, zébré des coups de la flagellation, avec de larges blessures laissées par les lambeaux de chair enlevés. Son auguste front porte les morsures des épines qui sont entrées dans la tête jusqu'à l'os et qui lui font comme une couronne de rubis. Voilà le plus beau des enfants des hommes ! Sa beauté demeure, avec la douceur et la majesté de la divinité, quoi que les hommes aient fait pour la souiller et la déshonorer. Il nous apparaît au contraire plus aimable, plus beau, plus adorable et plus divin, et notre cœur se sent épris pour lui d'un amour plus pieux et plus dévoué.

Alors il étend la main droite sur le bois. Le bourreau la saisit, et d'un vigoureux coup de marteau il la cloue à la croix avec un clou énorme à quatre pans, de douze centimètres de long, pourvu d'une grosse tête ronde qui maintient la main attachée. Puis c'est la main gauche. L'ouvrier opère avec une dextérité parfaite, sans hésitation et sans pitié... Maintenant les pieds. Les jambes sont légèrement pliées, afin que la plante des pieds adhère pleinement au bois. A chaque coup de marteau tout le corps frémit, le sang coule, le cœur bat violemment, des spasmes d'une indicible douleur soulèvent la poitrine qui ne peut plus respirer... Jésus est tout à sa souffrance, mais il demeure tout à son amour rédempteur. Il s'entretient avec le Père du rachat de l'humanité.

L'œuvre est achevée et les bourreaux se félicitent : ils se sont montrés d'une adresse consommée. Il faut alors dresser cette croix de sept ou huit pieds de haut, soutenir avec des cordes la poitrine qui menace de se rompre : tout cela pour que le supplicié apparaisse à la multitude avec ses horribles souffrances, avec la contraction de ses traits. Puis la croix retombe dans le trou, on l'y cale avec des pierres et de la terre foulée aux pieds ; mais à chaque mouvement, quelles souffrances et quels frémissements !

Un des assistants, dit sainte Brigitte, vint alors ceindre les reins du Sauveur, et, si l'on en croit S. Bonaventure, c'est Marie elle-même qui lui prêta son voile. Cette attention maternelle « consola » grandement le cœur de Jésus.

Ensuite les bourreaux élevèrent deux autres croix, l'une à la droite de Jésus, l'autre à sa gauche, où ils avaient cloué les deux larrons. Qui étaient ces larrons ? Peut-être des amis et com-

plices de Barabbas. Ainsi fut accomplie la prophétie d'Isaïe : « Il a été mis au nombre des scélérats. » (Is., LIII, 12).

Le voilà donc « élevé entre le ciel et la terre ». Il attirera tout à lui. Tout homme en effet qui s'arrêtera au pied d'une croix ne pourra se défendre d'un respect profond et d'une compassion qui le conduira à l'adoration. Car il se convaincra que c'est l'innocent qui est condamné, et que cet innocent qui meurt d'une mort surhumaine est le Fils de Dieu. Les hommes ne meurent pas ainsi avec cette sérénité, cette douceur, cette majesté attirante qui vous saisit et vous retient.

Les spectateurs qui regardent Jésus mourir sont frappés de cette grandeur, et ceux qui se réjouissaient d'être témoins de ses souffrances et d'en rire, sont étrangement déçus. Toutefois ils continuent d'insulter le Sauveur. Ils lui crient :

— Va, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de ta croix ! (Marc, XV, 29).

Les Princes des prêtres et les anciens ajoutent encore à ces insolences lâches et à ces ironies :

— Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Christ choisi de Dieu, qu'il le montre en se délivrant, afin que nous voyions et que nous croyions en lui.

Quelques-uns, regardant sa couronne d'épines, symbole de sa royauté, ajoutaient : « Que le Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la croix ! »

Aux blasphèmes succédaient les blasphèmes, concert horrible qui semble comme soufflé par l'enfer : « Il a mis en Dieu sa confiance. Que Dieu le délivre donc, s'il le veut, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu ! »

Il n'y a rien d'humain en effet dans cette attitude, ces moqueries, ces insultes. Ceux qui les profèrent demeureront la honte de l'humanité, étonnée qu'on puisse descendre si bas. Jésus écoutait et gardait son majestueux silence. Il restait uni à son Père, et souffrait pour nous racheter, pour nous apprendre et nous aider à souffrir. Il priait.

D'ailleurs le ciel s'était obscurci, la nuit était venue en plein jour, le soleil ne brillait plus, la nature portait le deuil de cette mort divine. Le peuple épouvanté se retirait et rentrait dans la ville ; les blasphèmes s'éteignaient sur les lèvres scélérates et dans les cœurs inquiets ; les cris faisaient place à une vague et lointaine rumeur. Marie alors avec les Saintes Femmes se rapprocha de son divin Fils. Elle entendait ses plaintes, auxquelles son âme faisait écho, elle aimait, elle compatissait, elle priait avec lui.

XVIII

PAROLES DE JÉSUS SUR LA CROIX

Un homme cependant observait tous les détails de cette scène triste et grandiose, regardait, écoutait, ému et songeur : c'était le centurion. Sur la Voie douloureuse son attitude, ses gestes, ses ordres brefs, témoignaient d'une sympathie réelle, encore que silencieuse. Arrivé au lieu du crucifiement, il a disposé ses hommes au pied du Calvaire, comme un mur qu'il interdit à la foule de franchir. Maintenant que les croix se dressent dans l'ombre, il les fait garder par une escouade que commande un décurion.

Les soldats pendant ce temps, un peu plus bas, se partagent les vêtements de Jésus : la tunique, la robe, la ceinture, le manteau, les sandales. La tunique, tissée sur le métier par la Sainte Vierge, était d'une seule pièce, elle avait plus de valeur que le reste ; ils la mirent de côté et se dirent : « Ne la déchirons pas, et tirons-la au sort. » Ils ne se doutaient pas qu'ils accomplissaient point par point la prophétie de David (Ps. XXI, 19). Des autres vêtements ils firent quatre parts, une pour chaque soldat, et les jouèrent aux dés.

Ceux qui étaient tout près de la croix et qui gardaient le Sauveur se rafraîchissaient avec de l'eau vinaigrée, la *posca,* car la chaleur était accablante, et par dérision ils s'approchaient de lui et lui en offraient, *illudebant ei.* (Luc, XXIII, 36). Le centurion, lui, demeurait absorbé dans ses graves pensées.

Les deux larrons crucifiés à côté de Jésus ayant entendu les injures que lui avaient prodiguées et les Princes des prêtres, et leurs valets, et les passants qui secouaient la tête en signe de mépris, s'y associaient et y ajoutaient leurs insultes et leurs outrages, *improperabant ei.* (Mat., XXVII, 44).

Jusque-là Jésus s'était tu. Il avait écouté les blasphèmes, les malédictions, subi le plus terrible des supplices, avec la honte, les humiliations, les dérisions, semblable à l'agneau conduit à la boucherie, résigné et sans plainte. Il sait jusqu'où peuvent aller la cruauté et la méchanceté humaines, et son âme cependant n'a rien perdu de sa douceur. Il sait que ceux qui le frappent et l'injurient le font par entraînement et par ordre ; dans leur acte il y a plus de lâcheté que de malice, il veut encore les excuser devant le Père, il plaide leur cause, il invoque pour eux la clémence divine. Il dit, et c'est sa première parole :

— Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. *Pater, dimitte illis.* (Luc, XXIII, 34).

* * *

Marie était maintenant au pied de la croix, à gauche de son Fils ; elle priait avec lui, elle priait particulièrement pour ces deux larrons qui blasphémaient à l'envi. L'un d'eux fut tout à coup touché par la grâce, il comprit l'indignité de sa conduite, il vit clairement que Jésus n'était pas un homme, mais le Fils de Dieu, et il fut pris d'un immense repentir.

Comme son compagnon pourtant continuait à outrager le Sauveur, il l'en reprit avec une sévérité d'ailleurs inspirée par l'amour :

— Tu ne crains donc pas Dieu, lui dit-il, toi qui vas mourir comme lui ! Si nous souffrons, c'est avec justice : nous recevons le prix de nos crimes. Mais lui, quel mal a-t-il fait ?

Dans l'âme de son misérable compagnon il cherche à réveiller des sentiments de pitié et de repentir, la crainte des jugements de Dieu ; mais en vain, car dans cette âme il n'y a plus ni foi ni crainte de Dieu. Alors il s'adresse au Sauveur qui vient d'implorer pour lui le pardon du Père :

— Seigneur, dit-il avec l'humilité du publicain, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume.

Quels accents de vérité et de componction jaillissent de ce cœur tout nouvellement converti! Comme il avoue ses fautes, ses crimes ! « Si nous sommes punis, si nous sommes torturés et crucifiés, nous l'avons mérité ! » Et quelle admiration pour Jésus innocent et qui est traité plus durement qu'eux encore ! « Celui-ci, qu'a-t-il fait ? » Pour résister à ces paroles, il a fallu au mauvais larron ce prodigieux endurcissement que Dieu ne pardonne pas parce que c'est un péché contre le Saint-Esprit, contre l'amour, contre la lumière !

Enfin avec quelle foi et quelle simplicité voyante il a compris que Jésus est le Roi des siècles, le Roi des âmes, et qu'il va prendre possession de son royaume! Il demande, non pas à y entrer, il sait bien qu'il n'en est pas digne, mais que Jésus se souvienne de lui quand il y sera entré !

Et il le demande avec confiance, car il ne doute pas de la bonté du Sauveur qui vient de prendre devant son Père, avec tant de mansuétude et d'insistance, le parti de ceux qui l'ont crucifié.

Aussi Jésus lui répond-il aussitôt par ces paroles d'une adorable clémence :

— En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis.

Ces mots sont la conclusion de toute sa doctrine. « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, » avait-il dit. (Marc, II, 17). Il aime les justes, mais les âmes des pécheurs lui sont d'autant plus précieuses qu'il s'est vu sur le point de les perdre. C'est pourquoi il semble qu'il leur donne le pas sur les âmes des justes, puisque le premier élu qui entre au Paradis, c'est un larron repenti.

* * *

La nuit est maintenant profonde autour de la croix. C'est à peine si l'on distingue au-dessus de la tête du Sauveur la planche blanchie à la chaux qui proclame la royauté de Jésus sur les Juifs qui le font mourir. Les soldats veillent, assis sur la pente du Calvaire, *sedentes*. (Mat., XXVII, 36). L'accès de la croix est plus libre, et les Saintes Femmes se sont encore rapprochées de Marie. Elles regardent et écoutent Jésus. Elles n'entendent que des soupirs de douleur et d'amour, auxquels répondent tous les élans, toute l'affection de leurs cœurs.

Marie est là toujours à sa gauche, auprès du mauvais larron pour qui elle prie toujours. Il n'est pas converti, mais il ne blasphème plus. Jésus jette un regard sur cette petite troupe éplorée mais fidèle. Il n'y a qu'un homme, Jean, le disciple bien-aimé, et sept ou huit femmes. Voilà donc tous ses amis en ce monde ! Mais ce sont des amitiés que rien ne saurait rompre désormais. Ils l'aiment pour tout l'univers, et cet amour est si puissant qu'il le console de la défection et de la trahison des autres.

Mais nul amour n'égale celui de Marie. Elle aime son Fils d'un amour inexprimable, elle aime tout ce qu'il aime. Et ce qu'il aime infiniment, c'est l'humanité, ce sont les hommes qu'il est venu sauver. Il les rachète au prix d'immenses souffrances qu'il a voulues, qu'il a consenties, alors qu'un geste eût suffi. Mais s'il n'eût fait que ce simple geste d'un mérite pourtant infini, il lui eût semblé qu'il n'avait pas donné aux hommes des preuves suffisantes de son amour. Après ses souffrances, sa mort cruelle, les hommes pourront-ils douter qu'il les ait aimés ? Marie a compris ces adorables délicatesses, et elle les partage. Elle aime les hommes comme Jésus les aime ; tous ses actes unis d'intention à ceux de son Fils, sont des actes corédempteurs ; elle est la corédemptrice de l'humanité.

Or Jésus va mourir, dans quelques heures il ne sera plus. Que deviendra sa Mère ? En bon Fils — et qui fut bon fils comme lui ? — il doit la confier à quelqu'un qui la garde, qui prenne soin d'elle, qui l'aime comme il l'a aimée, qui le remplace auprès d'elle. Et puis, en disparaissant, il laisse une grande orpheline, l'humanité. Que va-t-elle devenir aussi quand il ne sera plus là ? Qui la consolera, la guidera, l'encouragera, qui l'aimera, sinon Marie qui a vécu, prié, souffert pour elle et dont le cœur s'est dilaté à la mesure de son divin cœur ?

C'est pourquoi Jésus appelle sa Mère : — « Femme, » dit-il.

C'est sa grande parole de respect. Elle est, « la femme, » la femme accomplie, idéale, forte dévouée, à qui il peut tout demander.

Il regarde S. Jean et dit à Marie : — « Femme, voilà votre fils ! »

C'est donc Jean qui le remplacera près d'elle. Mais Jean représente ici l'humanité orpheline. Celle-ci n'est plus orpheline, car Jésus ajoute, s'adressant au disciple bien-aimé : — « Voilà votre Mère. »

Il disait ainsi : « O ma Mère ! l'humanité devient votre fille. Je vous confie les hommes que je vous ai appris à aimer et que vous aimez. Vous serez leur mère, leur avocate, leur soutien. Tout ce que vous demanderez pour eux vous sera accordé, et quand je voudrai les frapper, vous vous interposerez entre eux et moi. Vous héritez d'une immense famille que vous sauverez. Et vous, Jean, vous garderez ma mère. »

« Et depuis cette heure, Jean reçut Marie dans sa demeure. » (Jean, XIX, 27).

XIX

LA MORT DE JÉSUS

Marie était là, au pied de la croix, en proie à son immense douleur ; mais elle méditait sur les paroles qu'elle venait d'entendre et sur sa mission nouvelle, sa dignité nouvelle de Mère des hommes, sa responsabilité nouvelle. La dernière pensée de

Jésus avait été pour elle, et elle en était grandement consolée. Mais elle souffrait d'autre part d'une manière inexprimable. Elle était debout, *Stabat*, regardant son Fils autant que le lui permettait la nuit qui tombait.

Un peu en arrière, de nombreux curieux et des hommes qui l'avaient connu, *noti*, étaient demeurés, plus indifférents que haineux, la plupart gagnés par l'effroi. Car le soleil s'était obscurci et ils en éprouvaient tous une sensation pénible. C'est en ce moment que le philosophe qui devait devenir S. Denys l'Aréopagite déclarait : « Ou la divinité souffre, ou elle compatit à quelque grande affliction. »

Ils attendaient que Jésus rendît le dernier soupir. Le centurion, plus ému que les autres, observait toujours. Le silence le plus profond régnait au sommet du Calvaire. Jésus souffrait des douleurs indescriptibles dans son corps, dans ses membres cloués à la croix, dans ses plaies vives ; mais il ne laissait échapper aucune plainte.

Il souffrait aussi dans son âme angoissée. Vers la neuvième heure il poussa un grand cri, *exclamavit voce magna* (Marc, xv, 34) : *Eloï, Eloï, lamma sabacthani ?* C'est-à-dire : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » C'étaient les premières paroles du psaume si triste où David raconte en détail les souffrances du Christ, en s'identifiant à sa personne. Cette douleur, Jésus l'avait déjà éprouvée à Gethsémani, mais moins intense... Ici il se sent délaissé, abandonné de Dieu, séparé de Dieu, sous le coup de la justice divine qui s'exerce dans toute sa rigueur.

Qu'est-ce en effet que le péché, sinon la séparation de l'homme et de Dieu ? L'homme n'a plus voulu connaître Dieu, il lui a désobéi outrageusement, il ne veut plus de lui. Alors Dieu s'est retiré de l'homme. Les iniquités se sont accumulées pendant des siècles, le ciel est devenu hostile à la terre ingrate. Le Christ est venu, assumant la tâche de les réconcilier. Il a pris sur lui tous nos péchés, il s'est fait péché pour nous, dit S. Paul, il est devenu maudit pour nous. Ici Dieu ne regarde plus son Fils, il ne voit que l'expiateur qui représente le monde coupable. Jésus n'est pas coupable, mais il répond pour nous qui le sommes ; alors Dieu ne le connaît plus, comme il ne nous connaît plus ; il s'éloigne, il le laisse, il l'abandonne. Jusque-là, dans les plus terribles épreuves, la justice divine s'exerçait sur Jésus, mais le Père souriait encore à son Fils qui continuait à goûter la béatitude éternelle. Maintenant le Père voilait sa face ! Par un mystère insondable, Jésus jouissait toujours de la vision béatifique, et cependant il ne voyait plus le Père, il ne voyait que le justicier, et se sentait abandonné.

Qui dira ce qui se passait dans son âme ? C'était l'heure des ténèbres, l'heure de l'enfer triomphant. Le Sauveur regardait sa vie, il considérait sa mission. Sans doute il l'avait pleinement accomplie, il avait fait de la volonté de son Père sa nourriture quotidienne. Et quels résultats avait-il obtenus ? Il voyait l'enfer toujours ouvert, la masse des hommes qui s'y précipitaient ; il entendait un concert de voix sacrilèges qui criaient : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » C'est donc en vain qu'il a offert son sang comme rançon, qu'il a tant aimé les hommes ! Ces âmes, ces chères âmes, elles se pressent vers l'abîme éternel, et malgré ses efforts, malgré ses souffrances divines, infinies, il s'est heurté à leur liberté, et il ne les a pas sauvées ! Alors, se voyant séparé d'elles, séparé de Dieu, il fait entendre la grande plainte de l'abandon :

— *Eloï, Eloï, lamma sabacthani ?*

Il se sert du dialecte syro-chaldéen. Quelques Juifs affectent de confondre le nom divin, *Eloï*, avec celui du prophète Elie. — « Il appelle Elie, » disent-ils en raillant.

Mais lui, il poursuit sa pensée des âmes qui lui échappent, et en même temps il est en proie à cette soif épouvantable qui torture tous ceux qui subissent le supplice de la croix, et il ajoute presque aussitôt :

— « J'ai soif ! *Sitio.* »

Ses lèvres brûlantes ont soif, mais son cœur infiniment aimant a soif aussi. Connaîtrons-nous jamais les mystères du Cœur de Jésus ? Il a soif d'amour, il a soif de nos âmes : « Votre soif, Seigneur, dit S. Augustin, c'est mon salut. *Sitis tua, salus mea.* » Il a soif de revoir la sérénité du ciel et le sourire de la terre ; il a soif surtout de revoir le visage apaisé du Père.

Le nom d'Elie a jeté une sorte d'effroi parmi les assistants. Ils savent qu'Elie doit reparaître un jour dans une époque terrible, parmi des événements qui apporteront la terreur dans le monde, terreur des éléments, terreur des crimes et du sang, terreur d'un ciel envahi par les ténèbres et d'une lune qui se voile. Mais ce cri : « J'ai soif ! » a remué le cœur de l'un des soldats. Il trempe une éponge dans le vin amer et épicé ou dans la liqueur vinaigrée que buvaient les gardes romains, et comme ses mains ne peuvent atteindre les lèvres du Sauveur, il fixe l'éponge à un roseau et la présente à la bouche de Jésus. Quelques assistants ne retiennent pas une parole d'ironie haineuse :

— Voyons, disent-ils, si Elie viendra le délivrer.

— Laissez-moi faire, dit le soldat avec compassion. Nous verrons en effet si Elie le sauvera.

* * *

Jésus goûta du vin amer dont l'éponge était imbibée et il parut réconforté. Il rentra dans son auguste silence et sa pensée sereine s'arrêta sur le passé et sur l'avenir. Pour lui l'épreuve était finie. Le Père le regardait maintenant avec amour et lui rendait le courage, avec la conscience d'avoir bien fait son œuvre, l'œuvre qu'il lui avait donnée pour l'accomplir parfaitement. Le ciel était plein de clartés, l'ange de l'agonie, l'ange de l'abandon qui l'adorait avait des traits rayonnants. Jésus parcourut le passé. Il avait réalisé toutes les prophéties, jusqu'à celle-ci : « Ils m'ont donné du fiel et ils m'ont présenté du vinaigre à boire. » Rien n'avait été oublié. Alors il laissa tomber ces mots :

— Tout est consommé. *Consummatum est.*

Il voyait les Justes de l'ancienne Loi qui avaient cru en lui, tous, les yeux tournés vers la Croix qui allait leur ouvrir le ciel, tous heureux parce qu'ils auraient bientôt la joie de le contempler, de l'adorer. Et dans l'avenir une multitude immense d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants, qu'il consolerait par le souvenir de ses souffrances et de sa mort, qui le béniraient sur la terre parce que, grâce à lui, leur vie serait radieuse d'espérance, remplie de bonheur par la foi. Tous regardaient la Croix avec amour... Il écoutait les soupirs de leur cœur, les témoignages de joie de leur âme ; il se voyait connu, aimé comme jamais homme ne serait aimé, car l'humanité reconnaîtrait en lui le Fils de Dieu. Elle lui élèverait des milliers de temples où chanteraient sans fin la louange, avec la reconnaissance, avec l'affection adoratrice des siècles. Non, son œuvre ne subirait pas d'éclipse, et ce n'est pas en vain qu'il était venu sur la terre. Son sang, comme une féconde rosée, ferait germer dans les âmes l'amour et toutes les vertus ; la terre ne vivrait que par lui. C'est lui qui ferait épanouir dans tout l'univers jusqu'à la fin des temps la vérité et la bonté, la vérité qui inspirerait la bonté. Les hommes s'aimeraient en lui, s'aideraient, se prodigueraient toutes les douceurs de la charité par lui ; il n'y aurait de bonheur sur la terre que par lui... Non ! son œuvre n'avait pas été inutile, mais divinement féconde.

Alors il regarda le Père, le Père rayonnant, content de son Fils, et il poussa d'une voix forte, *voce magna,* un cri suprême, non plus un cri de plainte, mais un cri d'amour, un cri de triomphe : — « Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

Il avait dit un jour : « Personne ne me prend ma vie. Je la dépose de moi-même. J'ai seul le pouvoir de la donner, mais aussi de la reprendre. » Il remettait à Dieu son âme à l'heure qu'il avait voulue, son heure, et non celle des bourreaux, l'heure de Dieu. « Alors il inclina la tête et rendit le dernier soupir. »

Ce n'est pas la mort, dit S. Jean Chrysostome, qui courbe cette tête divine, c'est sa volonté qui demeure maîtresse de son corps et de son âme, sa volonté souveraine et toute-puissante.

C'est encore par cette volonté qu'il « reprendra » cette vie qu'il a librement déposée.

XX

LA LANCE DE LONGIN

Quand Jésus eut poussé son grand cri de triomphe et remis avec confiance son âme entre les mains de son Père, la terre trembla, le rocher qui supportait la croix s'ouvrit d'une large fente transversale, qui se prolonge en profondeur et qui n'a rien de naturel. Le voile qui séparait au temple le Saint du Saint des Saints se déchira du haut en bas, découvrant l'arche et révélant la fin de l'Ancienne Loi ; les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui s'étaient endormis ressuscitèrent. Comme Jésus est « le premier-né des morts, » ceux-ci ne sortirent de leurs tombeaux qu'après sa résurrection ; alors ils entrèrent dans la ville et apparurent à plusieurs. (Mat., XXVII, 53).

C'était l'heure où les trompettes sacrées annonçaient le sacrifice du soir. Les ténèbres, les bouleversements de la nature jettent la consternation dans Jérusalem. Plusieurs sûrement réfléchirent aux terribles événements de la journée et se frappèrent la poitrine ; mais les Princes des prêtres s'endurcirent, comme Pharaon. Ils n'avaient pas voulu voir, ils ne voulaient pas comprendre.

Mais au Calvaire il y avait des esprits plus sincères et plus droits. Dès longtemps le centurion observait, méditait, remué jusqu'au fond de l'âme par ce qu'il voyait. Les soldats eux-mêmes avaient été touchés de la douceur auguste, de la patience, de la majesté de ce condamné, que tous injuriaient et qui demeurait calme et grand sous l'outrage, sans une protestation, sans un mot de colère, un mouvement d'indignation. Quand le centurion sentit la terre trembler violemment sous ses pieds, il regarda la croix où venait d'expirer Jésus après un grand cri, et levant la main vers le Christ il s'écria avec une foi d'apôtre : « Cet homme, ce Juste, était vraiment le Fils de Dieu ! » (Marc, XVI, 39 ; Luc, XXIII, 47).

Et les soldats répétèrent : « Oui, c'était le Fils de Dieu ! » (Mat., XXVII, 54).

« Et la foule de ceux qui assistaient à ce spectacle, et qui voyaient toutes ces choses, se frappaient la poitrine et s'en retournaient. » (Luc, XXIII, 48).

Ceux qui l'avaient connu se tenaient debout plus loin, hors des rangs des soldats. Puis un grand nombre de femmes qui l'avaient suivi depuis la Galilée pour le servir, parmi elles Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques le Mineur, et Salomé mère de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, et « beaucoup d'autres qui avaient monté avec lui de la cité. » C'étaient les filles de Jérusalem.

Comme auprès de la crèche, Marie au pied de la croix « conservait dans son cœur » tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait. C'étaient pour elle les premières consolations dans sa douleur immense comme les flots de la mer. A ses côtés le centurion et ses soldats avaient proclamé la divinité de son Fils ; Jean le bien-aimé commençait à remplir auprès d'elle sa mission de fils ; Marie-Madeleine prosternée devant la croix baisait avec amour les pieds du Sauveur, ces pieds sur lesquels elle avait par deux fois répandu des parfums et maintenant baignés d'un sang infiniment plus précieux que les parfums ; les Saintes Femmes s'empressaient autour de la Mère du Sauveur... C'était le commencement du concert d'adoration et d'amour qui ne finira qu'avec le temps.

* * *

Le corps de Jésus était là, cloué sur la croix ; l'âme s'en était séparée puisque Jésus était mort. Elle ne pouvait pas entrer au ciel avant la résurrection qui la réunît à son corps. D'ailleurs le ciel était fermé aux hommes depuis la chute d'Adam ; il fallait pour l'ouvrir que l'humanité fût rachetée,

régénérée. Alors, que devint l'âme du Sauveur, seule, privée de son compagnon nécessaire pour réparer et compléter son humanité ?

La divinité lui demeurait étroitement unie. Avec la divinité, elle descendit aux enfers, c'est-à-dire aux Limbes, où les âmes justes de l'Ancienne Loi attendaient leur Libérateur. C'est pourquoi Jésus avait dit : « Abraham a vu se lever mon jour. Il l'a vu et il en a été plein de joie. » Ailleurs il appelle les Limbes « le sein d'Abraham. »

Ceux qui habitaient les Limbes, dit S. Thomas, se sentaient pénétrés d'une grande allégresse, dans l'espérance de la gloire ; mais ils n'étaient pas sans tristesse, à cause du retard qui les en séparait. Ils ne souffraient toutefois d'aucune peine sensible pour les péchés qu'ils avaient expiés soit dans le temps, soit depuis leur entrée dans l'éternité ; car ce lieu et cet état étaient absolument distincts du lieu et de l'état du purgatoire. En purgatoire en effet l'on souffre, et ils ne souffraient pas.

Le temps qui s'écoula entre la mort de Jésus et sa résurrection fut donc consacré à « prêcher aux esprits » et à « évangéliser les morts » dans les limbes, ainsi que l'enseigne S. Pierre. (I Pet., III, 19 ; IV, 6).

Les âmes se voient, se reconnaissent, et les âmes pures sont admirablement belles. On se figure les âmes d'Adam, d'Abraham et de Moïse, d'Eve, de Sara et de la mère des Macchabées, se pressant autour de l'âme glorieuse de J.-C. et saluant leur libérateur. Quelle allégresse de le voir, et de penser que bientôt il les conduira au ciel, troupe immense et sainte qui, depuis des siècles, soupire après ce bonheur !

* * *

Cependant les Princes des prêtres étaient inquiets. Ils avaient voulu crucifier Jésus sur le Golgotha dans un endroit où passeraient le lendemain des multitudes de promeneurs qui se riraient du faux prophète supplicié ; mais les prodiges qui avaient accompagné sa mort les avaient fait trembler. Ils redoutaient maintenant de nouveaux miracles et des manifestations populaires en sa faveur. Le mieux était donc de le faire disparaître. Ils vont trouver Pilate et lui exposent que la loi ne permet pas de laisser les morts sur le gibet après le coucher du soleil.

Pilate dut trouver quelque chose d'étrange dans cet empressement et il était trop fin pour ne pas en deviner la cause. Car savait-on si Jésus était mort? Ils répondirent qu'on briserait aux suppliciés les bras et les jambes, ce serait le coup de grâce. Ensuite on les enlèverait, *ut tollerentur*.

Pilate y consentit. Lui-même avait des remords, et Procla n'avait pas manqué de lui reprocher sa faiblesse criminelle. Il voulait aussi en finir. Sur son ordre un décurion partit avec ses hommes pour le Calvaire. Le jour avait reparu, un pâle soleil éclairait le spectacle des trois crucifiés, au milieu desquels était Jésus. A ses pieds quelques femmes pleuraient, soutenant Marie qui rassemblait toutes ses énergies pour rester debout. Elle regardait les traits divins de son Fils avec une douleur et un amour inexprimables. Jésus avait rendu le dernier soupir, ses traits étaient calmes et reposés, sereins et doux, comme ceux d'un soldat qui s'est endormi après avoir remporté une belle et difficile victoire. Elle ne se lassait pas de le contempler et de l'adorer.

Les soldats arrivent, les Saintes Femmes s'écartent. Les soldats regardent les deux larrons. Ceux-ci avaient moins souffert, ils respiraient encore. On leur brise les jambes à coup de masse, selon l'usage. Mais quand les soldats en vinrent à Jésus, ils virent qu'il était mort et ils ne lui rompirent point les jambes. Ainsi ils accomplissaient la recommandation faite au sujet de l'agneau pascal que figurait le Sauveur : « Vous ne briserez pas ses os. » (Exod., XII, 46). Toutefois, par scrupule, le décurion ordonna qu'on lui traversât la poitrine d'un coup de lance. Un soldat, que la tradition nomme Longin, saisit sa lance et l'enfonçant dans le corps avec force, il ouvrit le côté droit et il en jaillit du sang et de l'eau... On dit qu'une goutte du sang divin atteignit Longin au front. Son esprit fut éclairé ; il confessa, comme le centurion, que Jésus est le Fils de Dieu, et il devint plus tard un des martyrs du Christ.

« Il en jaillit du sang et de l'eau. » Il était donc bien mort, et il nous montrait aussi qu'il avait épuisé pour nous tout son sang. L'eau, dit S. Augustin, est le symbole du baptême, qui est le premier et le plus nécessaire des sacrements ; le sang figure l'Eucharistie, qui est le complément et la perfection des sacrements. C'est ainsi, ajoute-t-il, que « les sacrements sont sortis du côté ouvert du Christ, » c'est-à-dire qu'ils sont la grande œuvre de son amour.

« Cela, dit S. Jean, je l'ai vu et j'en rends témoignage, afin que vous croyiez, car c'est vrai. » *Vera dicit ut et vos credatis* (XIX, 35). Puis il cite ces paroles de Zacharie : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (XII, 10). La lance avait transpercé le cœur de Jésus, ce cœur qui avait échappé aux blessures et qui fut largement ouvert. Tous les chrétiens ont « regardé » ce Cœur divin qui nous a tant aimés, et les siècles se sont prosternés devant lui, l'ont adoré et béni, parce qu'il nous a aimés et sauvés, et toutes les âmes rachetées viennent y faire provision d'esprit de sacrifice et d'amour.

XXI

LA MISE AU TOMBEAU

Il y avait à Jérusalem un homme riche, honoré et jouissant d'une grande influence, Joseph, de la cité d'Arimathie. Il était décurion, — titre qui, dans les colonies romaines, rappelait la dignité sénatoriale, — d'un abord majestueux et bon, membre du Sanhédrin et également respecté de Pilate et de Caïphe. C'était un disciple secret de Jésus. Il n'affichait point sa foi, parce que lui aussi craignait la méchanceté des Juifs ; mais quand Jésus comparut devant le Sanhédrin, il se sépara nettement de ceux qui le condamnèrent.

La mort de Jésus le consterna, ainsi que les prodiges qui l'accompagnèrent, et quand le Sauveur eut remis son âme entre les mains du Père, il courut au Calvaire. Le centurion se préparait à détacher de la croix le corps de Jésus. Il le pria de surseoir et se rendit à l'Antonia. Ce n'était plus le même homme, timide et d'une prudence excessive. Ce qu'il avait vu l'avait changé. Indigné, irrité et profondément affligé, il était prêt à l'action et il ne reculerait même pas devant l'éclat. Il entra donc « avec audace » auprès de Pilate et lui demanda sans détour le corps de Jésus. Il paierait ce qu'il faudrait.

Pilate le reçut avec bienveillance, comme un haut personnage officiel, et parut très étonné que Jésus fût déjà mort. Il manda le centurion, l'interrogea, et quand il eut la certitude que celui qu'il avait condamné était bien mort, pris de remords et voyant d'ailleurs son propre intérêt à se concilier Joseph d'Arimathie dont l'attitude déterminée l'avait impressionné, il lui donna le corps de Jésus, *donavit corpus*. Il aurait pu exiger une grosse somme, mais il voulait être généreux, peut-être dans un but d'expiation, et pour manifester aussi son ressentiment contre les Princes des prêtres, qu'il ne daigna point consulter.

Aussitôt Joseph achète les linges nécessaires pour l'ensevelissement : un suaire de fin lin pour envelopper le corps, un suaire pour couvrir la tête, des bandelettes, suivant l'usage des Juifs, et, avec ses serviteurs, il se hâte de porter toutes ces riches et funèbres emplettes au Calvaire.

En même temps arrivait Nicodème, cet autre disciple secret de Jésus qui était venu trouver le Maître pendant la nuit. Lui aussi au Sanhédrin avait protesté avec énergie contre la condamnation du Sauveur, et, comme Joseph, il se sentait une fermeté, un courage, une audace qu'il ne se connaissait pas. Ils avaient été trop craintifs, sous prétexte de prudence, et c'est là qu'avaient abouti leurs timidités, à ce gibet où leur Maître était suspendu ! S'ils avaient déclaré leur foi, organisé un parti en faveur de Jésus, Anne et Caïphe auraient peut-être reculé, la foule ameutée devant Pilate aurait préféré Jésus à Barabbas. Mais, et c'est la faiblesse des honnêtes gens, ils avaient laissé faire, et les enfants de ténèbres avaient profité de l'inertie des enfants de lumière pour commettre le plus épouvantable des crimes.

Nicodème apportait cent livres d'un parfum précieux, un composé de myrrhe et d'aloès destiné à saupoudrer les bandes, rapidement, car l'opération qu'ils allaient faire n'était pas un travail définitif. Ils étaient pressés par le temps, le soir allait tomber ; à six heures commençait le grand jour du sabbat, la grande fête de la Pâque. Il fallait se hâter. On se contenterait de laver le corps du Sauveur, de l'envelopper des riches linceuls de Joseph d'Arimathie, avec des aromates ; on achèverait l'embaumement après le grand sabbat.

* * *

On se met à l'œuvre. Joseph d'Arimathie enlève avec précaution la couronne d'épines, puis les quatre clous qui attachent les pieds et les mains du Sauveur. Les Saintes Femmes recueillent pieusement ces reliques divines. Marie, au pied de la croix, suit avec anxiété tous les mouvements de Joseph et de Nicodème, comme s'ils allaient encore provoquer la douleur de Jésus en touchant ses membres et ses plaies. Avec quel respect ils soutiennent les jambes, les bras, qui sont maintenant détachés, pour faire glisser doucement le corps inerte et sanglant, de peur qu'il ne se blesse ou qu'il ne tombe !

Ce travail délicat est achevé. Ce corps défiguré, qui a été si beau, Marie le reçoit sur ses genoux, elle le contemple dans une immense affliction ; elle compte les marques des épines, sur le front, dans la tête, elle les arrose de ses larmes, elle baise ses augustes traits ; puis elle regarde les pieds et les mains percés, la plaie énorme du côté, toutes les blessures, en quelque sorte vivantes encore, de ce corps à peine refroidi. Combien son Fils a souffert !

Madeleine couvrait de ses pleurs les pieds divins qu'elle embrassait ; Jean considérait Marie, prêt à la secourir, car elle était défaillante, dans cette attitude où les siècles l'ont vénérée sous le titre de Notre-Dame de Pitié. Les soldats étaient attendris, et Longin se demandait comment il avait pu enfoncer sa lance dans cette poitrine divine.

Mais il fallait faire disparaître toutes les traces du sang et du crime. On précipite les corps des deux larrons pêle-mêle avec les trois croix dans une sorte de citerne au bas de la butte du Calvaire. C'est là que sainte Hélène les retrouvera trois siècles plus tard. Puis on descend le corps au pied du rocher, on le dépose sur la roche, dans une place aujourd'hui couverte de marbre rouge au Saint-Sépulcre et qu'on appelle la *Pierre de l'Onction*. Là, Nicodème et Joseph d'Arimathie le lavent, nettoient les plaies, tandis que la Sainte Vierge purifie le visage de toutes ses souillures de sang et de boue. Sous ses doigts maternels que l'amour rend plus habiles, disparaissent les taches sanguinolentes ; les traits reprennent leur douceur, le front sa majesté, les cheveux et la barbe leur harmonieux aspect, la figure se ranime et les lèvres semblent sourire. C'est le Jésus qu'acclamaient les foules, avec ce cachet divin que la mort a imprimé sur ces yeux fermés, sur ces augustes linéaments du visage.

Maintenant on enveloppe le corps dans le blanc linceul tout embaumé de parfums, les bandes le serrent, une sorte de capuce couvre toute la tête, sauf le visage qui reste découvert.

Pendant tous ces préparatifs, le jour baisse. Où déposera-t-on le corps de Jésus ? D'après les prescriptions de la loi, les corps des suppliciés devaient être enterrés sans honneur ; ils étaient exclus des tombeaux de famille. Mais Pilate avait *donné* le corps de Jésus à Joseph d'Arimathie, celui-ci était donc libre d'en disposer à son gré. Il avait vu d'ailleurs que le gouverneur était bienveillant et prêt à accorder tout ce qu'on lui demanderait. Les aïeux de Jésus reposaient à Gethsémani, mais il était

trop tard pour y conduire Jésus. Nous savons que le pieux décurion avait fait construire pour lui un tombeau superbe creusé dans le roc, où il n'y avait qu'une place. Il l'offrit généreusement. Ce tombeau n'était qu'à quelques mètres de la *Pierre de l'Onction*.

Ils achèvent les tristes apprêts de l'ensevelissement. C'est fini, le visage seul reste à découvert. Chacun vient à son tour y imprimer un suprême baiser, conformément à la tradition juive. Marie, la dernière, embrasse le front de son fils, puis le recouvre du dernier voile. Tous sont plongés dans un désespoir profond. C'est donc la séparation à jamais ! Lui qu'ils ont suivi, écouté, aimé, lui qui devait racheter Israël et lui rendre son antique royauté, ils ne le reverraient plus ! Ainsi s'écroulaient leurs belles espérances, devenues de pures illusions. Il avait bien déclaré qu'il ressusciterait, mais personne ne s'en souvenait ; personne, sauf la Sainte Vierge, qui gardait au cœur cette invincible certitude.

Les derniers amis de Jésus conduisent donc son corps au sépulcre neuf de Joseph d'Arimathie. Quel triste défilé ! On le dépose d'abord dans le vestibule du sépulcre et l'on récite le psaume *Qui habitat :* « Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai. » Mais ils ne perçoivent pas le sens prophétique de cette prière. Ils saluent le corps une dernière fois, puis deux hommes le portent à l'intérieur du sépulcre par une porte très basse, et le placent à droite sur la banquette de pierre. Ensuite on roule une pierre très lourde à l'entrée du sépulcre. Cette pierre grince en pénétrant dans la rainure où elle glisse et qui la maintient.

Jean reconduit la Sainte Vierge chez lui, dans sa demeure, sur le mont Sion, et les assistants s'éloignent. Mais deux femmes, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques le Mineur, demeurent assises auprès du sépulcre. Le soleil tombe, la nature reste en deuil. Mais quel deuil est comparable à celui de ces deux femmes ! (Mat., XXVII, 61).

De Pâques à l'Ascension

I

L'APPARITION AUX SAINTES FEMMES

Après les premiers élans de joie, la nuit les Princes des prêtres eurent un sommeil troublé. « Ils se rappelèrent » que Jésus avait annoncé qu'il ressusciterait trois jours après sa mort. C'est pourquoi le lendemain, le jour même du grand Sabbat, le jour de la solennité de la Pâque, ils courent chez Pilate, le matin. Ils ne se demandent pas, dans leur inquiétude, s'ils vont contracter une impureté légale par leur contact avec le gouverneur païen ; ils lui disent :

« Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit, quand il vivait : « Je ressusciterai après trois jours. » Ordonnez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober le corps et ne disent au peuple : « Il est ressuscité des morts ! » Et cette dernière imposture serait pire que la première. » (Mt., XXVII, 64).

Pilate répondit sèchement : « Vous avez des gardes. Faites garder le tombeau comme vous l'entendez. » Et il les renvoya avec mépris. Mais peu leur importait, ils avaient un ordre. Ils partirent donc, s'assurèrent du sépulcre, scellèrent la pierre et placèrent des gardes tout autour.

La fête fut triste pour les saintes femmes ; mais elles l'observèrent dans un pieux silence, suivant le commandement de la loi, *siluerunt secundum mandatum*. (Luc, XXIII, 56).

La pensée du Sauveur ne les quittait point. Sauf Marie, elles n'espéraient plus le revoir ; mais elles l'aimaient toujours, et elles concentraient leur grande douleur.

Le Sabbat terminé, à six heures du soir, Marie-Madeleine, Marie Jacobé et Marie Salomé achetèrent des parfums, de la myrrhe et des aromates, afin d'achever le lendemain, premier jour de la semaine, l'embaumement commencé la veille.

Elles ne dormirent guère, et levées de grand matin elles quittèrent leur maison comme il faisait encore sombre. Quand elles sortirent de la ville, le soleil paraissait. Elles pressèrent le pas. Mais se doutant qu'elles arriveraient les premières, elles se demandaient :

— Qui nous roulera la pierre qui est à l'entrée du sépulcre ?

Car elle était très lourde.

Elles étaient encore à quelque distance du jardin quand elles entendirent un grand bruit et la terre tremblait sous leurs pieds ; elles furent prises d'effroi.

C'était l'ange du Seigneur qui était descendu des cieux. Il avait roulé la pierre sous les yeux des gardes effrayés et demeurait assis dessus. Son visage était brillant comme l'éclair et ses vêtements blancs comme la neige. Frappés d'épouvante, les soldats s'enfuirent.

Les trois femmes s'arrêtèrent à ce bruit ; puis, n'entendant plus rien, elles poursuivirent leur marche. Quand elles arrivèrent au jardin, elles s'avancèrent du côté du sépulcre et virent que la grosse pierre qui le fermait était renversée.

Madeleine poussa un cri d'effroi, car elle était persuadée qu'on avait violé le saint tombeau et ravi le corps de son Maître. Elle s'élança vers la ville, courut à la maison de Jean où elle trouva Pierre, qui pleurait sa faute auprès de Marie, et elle s'écria : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons où ils l'ont mis ! »

* * *

Les deux apôtres se hâtent de courir au sépulcre, mais d'une course inégale, car Jean était plus jeune et plus agile.

Pendant ce temps, Marie Jacobé et Marie Salomé qui sont restées là se sont approchées du tombeau. Elles y aperçoivent alors deux jeunes hommes vêtus d'habits resplendissants, assis aux extrémités du banc funéraire. Elles sont dans la stupeur et la crainte, elles baissent les yeux et regardent à terre.

Mais le jeune homme assis à droite les rassure. C'était un ange. Il leur dit :

« Ne craignez point. Je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit quand il était encore en Galilée : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. » Il est ressuscité, il n'est plus ici. Venez et voyez le lieu où il avait été placé. Hâtez-vous d'annoncer à Pierre et aux disciples qu'il est ressuscité des morts. Il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, suivant qu'il vous l'a prédit. »

Elles se retirèrent, en proie tout ensemble à l'effroi et à la joie, mais l'effroi dominait. Et elles s'enfuirent, n'osant redire ce qu'elles avaient vu et entendu, car tout cela leur paraissait incroyable, et elles étaient persuadées qu'on ne les croirait pas.

Il convient de remarquer que la personnalité de Pierre a reparu. Nous l'avons vu dans la maison de Jean où il continuait à pleurer son reniement avec des larmes qui demeurèrent intarissables. Depuis la nuit du jeudi il a caché son désespoir dans la grotte du *Gallicantus,* criant son repentir dans la solitude. Bien que converti et pardonné, il n'a pas osé paraître avec Jean au pied de la croix. C'est sans doute auprès de la Sainte Vierge qu'il est revenu humblement témoigner son immense regret, et, dans sa bonté, elle l'a accueilli, encouragé, réconforté. Aussi reprend-il aussitôt son rang de chef des Apôtres. L'ange, en effet, dit aux deux Maries : « Allez, annoncez à Pierre et aux disciples que Jésus est ressuscité des morts » : à Pierre d'abord, parce qu'il est le chef des Apôtres ; et nous allons voir Jean reconnaître officiellement son autorité.

Car les deux Apôtres couraient vers le sépulcre. Jean arrive le premier, se penche et aperçoit les linges, le linceul posé à terre. Les anges n'étaient plus là. Mais il n'entre pas. Il respecte la prérogative suprême de Pierre, qui dès lors prend possession de ses fonctions de chef. Quand il est arrivé, en effet, il entre dans le sépulcre, aperçoit aussi les linges déposés à terre, mais il fait une inspection plus minutieuse : il voit le suaire de la tête qui était non pas avec les linges, mais roulé et mis à part. Le Sauveur s'était levé de son tombeau, à l'heure qu'il avait choisie. Après avoir déposé sa vie, il la reprenait, mais glorieuse cette fois et immortelle, et sans hâte ni précipitation, après avoir roulé et placé les linges qui avaient enveloppé son corps, il sortait en Maître de son sépulcre.

Pierre vit cela et s'abîma dans l'admiration, *mirans.* (Luc, XXIV, 12).

Alors seulement Jean entra à son tour : « Il vit et il crut. »

« Ils n'avaient pas encore, dit S. Jean, la science de l'Ecriture qui enseignait que le Christ devait ressusciter des morts, » et ils avaient oublié, dans leur trouble, les prophéties de Jésus. (Jean, XX, 9). Tout cela leur revint. Ce simple détail des vêtements pliés avec soin fut pour eux un trait de lumière. Ils ne s'enquirent plus du corps du Sauveur et s'en revinrent porter l'heureuse nouvelle à la Sainte Vierge. Mais elle savait tout, car c'est à elle d'abord que Jésus avait apparu, ne voulant point la laisser plus longtemps dans la tristesse, car son cœur souffrait de la voir encore souffrir. Elle croyait, maintenant elle avait vu.

Mais qu'étaient devenues les deux Maries qui s'étaient enfuies du tombeau après avoir vu les deux anges ? L'un d'eux leur avait dit : « Il est ressuscité, il n'est pas ici. Dites à Pierre et aux disciples qu'il est ressuscité des morts. Il vous précède en Galilée. » Elles étaient parties joyeuses, mais tremblantes surtout, car elles marchaient dans le mystère, et elles demeuraient sous le coup des scènes terribles de la Passion. Elles ne comprenaient pas. Et elles allaient tristes, silencieuses, bouleversées, vers Jérusalem. Tout à coup, en chemin, elles voient Jésus lui-même qui vient au devant d'elles, *occurrit,* et qui leur dit de sa douce et divine voix : « Je vous salue ! » *Avete.*

Elles s'approchent de lui, empressées et ravies, se prosternent devant lui et saisissent ses pieds, ses pieds percés de clous, mais maintenant glorieux, elles les baisent avec amour, elles l'adorent de toute leur âme.

Jésus qui les voit toujours craintives leur dit avec bonté :

— Ne craignez pas. Allez, annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée. C'est là qu'ils me verront. (Mat., XXVIII, 10).

Les paroles de l'ange les avaient laissées perplexes, elles se demandaient si elles n'étaient pas victimes de leur imagination, si ce n'était pas un beau rêve qui allait s'évanouir. Or Jésus lui-même venait leur redire les paroles de l'ange. Elles ne pouvaient plus douter, et elles étaient heureuses d'un ineffable bonheur.

Cependant déjà le Sauveur avait apparu *premièrement* à Madeleine.

En vente à nos bureaux

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

DU MÊME : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f., Etranger 4 f. 40.

Le Grand Jour et ses apprêts (Retraite de Première Communion), par le R. P. Lambert. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* 3 f. 25, Etranger 3 f. 50.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 aprilis 1922.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 13 avril 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième Retraite de Communion solennelle. — *Instruction d'ouverture :* Nécessité et programme de la Retraite, 209.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXIX. *3e Dimanche après Pâques :* L'amour de Dieu, 212. — XXX. *4e Dimanche :* Le précepte du dimanche, 213. — XXXI. *5e Dimanche :* La formation pieuse de l'enfant, 214.

Pour le Patronage de S. Joseph. — La justice, 216.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXV. Le nombre des martyrs, 217. — XXVI. Leurs gloires, 219.

Courtes instructions pour la prière du soir. — II. L'apparition à Marie-Madeleine, 222. — III. Les disciples d'Emmaüs, 223.

2e RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE [1]

Plan de la Retraite

IDÉE GÉNÉRALE : *Amis* ou *Ennemis* du Christ

Instruction d'ouverture : Nécessité et programme de la Retraite.

PREMIER JOUR. — *1re Instruction :* Disciples du Christ.
Conférence : La bonne Confession.
2e Instruction : Les étapes de la chute.

DEUXIÈME JOUR. — *1re Instruction :* La Communion, préparation consolante à la mort.
Conférence : La bonne Communion.
2e Instruction : La sainte Communion, vie de l'âme et préservatif du péché.

TROISIÈME JOUR. — *1re Instruction :* Motifs et moyens de persévérance.
Conférence : Les bonnes Résolutions.
2e Instruction (avant l'absolution) : Les étapes de la Conversion.

Ouverture de la Retraite

NÉCESSITÉ ET PROGRAMME DE LA RETRAITE

Præparate corda vestra Domino.
Préparez vos cœurs à recevoir le Seigneur.
(I Reg., VII, 3).

Mes chers enfants,

Ces paroles adressées par le prophète Samuel aux Hébreux qui, après vingt ans d'idolâtrie, revenaient enfin au Dieu d'Israël, je me permets de vous les redire au début de cette retraite préparatoire à votre Communion solennelle. Comme les Juifs antiques, vous avez la plupart, sans doute, contracté alliance avec Dieu, au jour de vos précédentes communions privées. Mais peut-être aussi, comme les Israélites prévaricateurs, n'aviez-vous pas compris suffisamment encore le don de l'amitié divine ; et le démon, le Baal et l'Astaroth dont parlait Samuel dans la circonstance à laquelle je fais allusion, le démon, dis-je, n'a pas eu peut-être beaucoup de peine à vous entraîner dans son idolâtrie, c'est-à-dire dans l'oubli de Dieu par le péché. Si ce malheur vous était arrivé, mes enfants, je viens, comme Samuel, vous exhorter à la confiance et à la réparation du passé. L'Eglise, qui a prévu votre faiblesse et vos chutes possibles, auxquelles elle a voulu porter remède en instituant la communion privée, a voulu aussi, par la communion solennelle, vous offrir une occasion exceptionnelle de relèvement moral et de persévérance. « Préparez vos cœurs, préparez vos âmes à une nouvelle alliance avec le Seigneur, » vous dit-elle avec le prophète Samuel. Et cette *préparation* à la communion solennelle que vous allez faire dans trois jours, c'est la *Retraite* qui s'ouvre ce soir.

Mais si vous voulez, mes enfants, que ce triduum de retraite soit vraiment pour vous une fervente préparation à la communion solennelle, il faut, non seulement vous pénétrer d'abord profondément de son importance, mais encore savoir en profiter utilement. C'est pour vous faciliter cette grande œuvre que je veux répondre à ces deux questions que tous certainement vous vous posez à cette heure : 1° *Pourquoi* me fait-on faire cette retraite ? et 2° *Comment* pourrai-je la bien faire ?

I. — *Pourquoi cette Retraite ?*

Permettez-moi, mes chers enfants, bien que je ne vous connaisse pas encore, de partager en trois catégories les enfants de votre âge, car je suis sûr d'avance qu'ils appartiennent nécessairement à l'une ou à l'autre d'entre elles.

Il y a parmi eux, d'abord, ceux qui sont *bons* et *fervents*, qui ont déjà fait leur communion privée et qui l'ont faite avec les dispositions requises, ceux qui connaissent le doux Jésus de l'Eucharistie et qui l'aiment de tout leur cœur.

Il y a ensuite les *tièdes* ou les *indifférents*, c'est-à-dire ces enfants légers et volages qui, sans être mauvais à proprement parler ni commettre de bien grands péchés, ou bien ont négligé de faire leur communion privée, ou, s'ils l'ont faite, ont accompli ce grand acte sans en comprendre l'importance et surtout sans chercher à en profiter pour devenir meilleurs.

Enfin, il est à craindre, mes enfants, qu'il y ait parmi vous, — après tout, il y a bien eu un traître parmi les Apôtres, — des enfants sinon tout à fait *mauvais* (ce qu'à Dieu ne plaise), du moins assez *coupables* pour avoir mal fait l'une ou l'autre de leurs communions privées, ou avoir perdu depuis par le péché mortel la grâce divine et ce Jésus des petits enfants qui s'était donné si généreusement à eux.

Or, mes enfants, à quelque catégorie que vous puissiez appartenir, vous qui m'écoutez si bien, je puis affirmer sans crainte d'erreur, que la Retraite

[1] Cette 2e Retraite, par son caractère plus sérieux et plus théorique et théologique que la 1re (parue l'an dernier dans la *Prédication*, nos 9 et 10, p. 113-136), s'adresse plutôt à des milieux chrétiens et instruits déjà de la religion, v. g. un Collège libre ou un Petit Séminaire. Nous en avons à peu près complètement éliminé les histoires, et cela à dessein, pour ne pas empiéter sur les réflexions et les données théologiques. Nous renvoyons pour les histoires aux ouvrages spéciaux, v. g. les excellents recueils de M. le vic. gén. Millot.

vous est absolument nécessaire pour bien vous préparer à la communion solennelle que vous allez faire. Et comme j'aime à croire qu'aucun d'entre vous ne représente la troisième catégorie, celle des enfants corrompus et pécheurs, je vais commencer par en dire rapidement quelques mots, me réservant d'y faire plus longuement allusion lorsque je vous parlerai du péché et de la conversion.

1° Les enfants *pécheurs* ont besoin de la retraite pour se *convertir*. — Je vous le disais il n'y a qu'un instant : il est possible, hélas ! que quelques enfants aient mal fait leur communion privée, soit qu'ils n'en aient pas compris, étant encore trop jeunes, toute l'importance, soit surtout que par leur faute ils ne s'y soient pas préparés suffisamment et que, par une mauvaise confession ou autrement, ils se soient rendus coupables d'un horrible sacrilège.

Dans l'un et l'autre cas, rien n'est irréparable, si grave qu'ait été la faute commise, car la présente Retraite peut tout remettre dans l'ordre. — Les instructions que vous allez entendre pendant ces trois jours apprendront à ceux qui pourraient l'ignorer ou qui ne l'auraient pas compris encore, quelle est l'importance de la réception sacramentelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et quelles sont les dispositions qu'il faut apporter à ce grand acte. — Et quant aux malheureux enfants qui par honte, ou tout autre motif, se seraient rendus coupables de sacrilège et auraient profané leur première rencontre avec Jésus, cette Retraite va leur ouvrir, s'ils le veulent, la porte du salut. La facilité qu'ils auront de s'adresser à un confesseur extraordinaire, l'exemple de la piété de leurs camarades (ou de leurs compagnes), les exhortations du prédicateur et par dessus tout la puissance de la prière en commun et l'effusion plus abondante des grâces divines, tout cela est de nature à briser en eux les chaînes de Satan et à les ramener définitivement à Dieu. Ah ! mes chers enfants, s'il en était parmi vous à qui s'appliquassent les paroles que je viens de dire, qu'ils n'hésitent pas à venir ouvrir leur âme au prêtre et qu'ils n'endurcissent pas leur cœur ! C'est à eux surtout, en effet, que s'adresse, pendant cette Retraite, l'exhortation de Samuel et c'est eux surtout qui doivent bien préparer leurs cœurs pour y recevoir plus dignement leur Seigneur et leur Dieu. *Præparate corda vestra Domino.*

2° Les enfants *tièdes* ou *indifférents* doivent *s'améliorer*. — Si, comme je l'espère, mes chers enfants, il n'y a parmi vous ni de grands pécheurs ni de sacrilèges, je crains fort, par exemple, qu'il y ait un certain nombre de *tièdes* ou d'*indifférents*. La *tiédeur*, le mot l'indique, est l'état d'une âme qui n'a ni le froid de la mort par le péché mortel, ni l'ardeur divine de la charité. C'est par conséquent l'état d'un enfant, ayant au fond de bons sentiments, mais qui, par négligence ou par lâcheté, ne s'efforce guère de les mettre en pratique. En réalité ces enfants-là sont, d'une certaine manière, séparés de Dieu, puisqu'ils ne lui sont pas assez attachés par les liens d'une charité aussi ardente qu'elle pourrait l'être. Et qu'est-ce qui les tient éloignés moralement de Dieu ? Sont-ce des péchés graves, comme pour les enfants de la première catégorie dont je parlais tout à l'heure ? Non, à proprement parler, bien que cela puisse parfois aller plus loin qu'on ne pense ou qu'on ne veut. Mais ces enfants sont inattentifs au catéchisme, dissipés à l'église, négligents et distraits dans leurs prières, trop souvent irrespectueux et désobéissants à l'école et dans leur famille ; ils se confessent suffisamment sans doute, mais sans piété, et communient sans dévotion.

Oh ! comme une bonne Retraite sera utile à ces âmes lâches et indifférentes ! Comme il est nécessaire, chers enfants à qui conviendraient ces tristes réflexions, d'améliorer sérieusement vos sentiments et surtout votre conduite ! Quelle insuffisante communion solennelle vous feriez, si pendant ces jours bénis de la Retraite vous ne changiez pas totalement ces dangereuses et coupables dispositions !... Profitez donc largement de ce temps favorable et de ces jours de salut pour réparer tant de négligences passées, tant de communions privées tièdes et froides peut-être, et préparez soigneusement vos âmes à la venue du Seigneur. *Præparate corda vestra Domino.*

3° Les enfants *bons* et même *fervents* doivent *devenirs plus saints encore*. — Et pour vous, chers enfants, que vos catéchistes sont tout heureux de ranger dans la catégorie des enfants pieux et même fervents, la Retraite sera-t-elle donc inutile ? Non certes, car le Saint-Esprit a dit cette parole qui doit vous faire réfléchir : « Les saints eux-mêmes doivent devenir plus saints encore. *Qui sanctus est, sanctificetur adhuc.* » (Apoc., XXII, 11). Donc, fussiez-vous des S. Louis de Gonzague, vous ne seriez pas encore assez saints au gré de ce Dieu infiniment parfait que vous allez recevoir dans la communion.

Mais si bons et si fervents que vous puissiez être actuellement, peut-on même vous comparer à ces saints que l'Eglise offre à notre culte ? Hélas ! sans vous faire injure, je puis répondre que vous êtes bien éloignés encore d'une pareille sainteté et que votre vertu, si vertu il y a, est encore bien incomplète et bien fragile. Vous avez donc besoin de cette Retraite, mes chers enfants, et grand besoin, pour perfectionner votre âme et la rendre moins indigne de ce doux Jésus qui va y descendre dans trois jours. Pendant ces heures de recueillement, vous allez examiner votre conscience et tâcher d'y découvrir les défauts qui déplaisent encore à votre Dieu. Pendant ce triduum de prières, vous allez répéter souvent à votre bon Sauveur la prière du Psalmiste (LXXVII, 29) : « *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis à templo tuo.* Mon Dieu, vous qui m'avez déjà comblé de votre grâce, achevez ce que vous avez commencé en moi qui suis votre temple et qui vais le devenir plus encore dans trois jours. » Et reconnaissant votre misère en face de la sainteté infinie de Dieu, dites bien humblement avec le Roi-Prophète : « *Amplius lava me ab iniquitate mea... Cor mundum crea in me, Deus.* Mon Dieu, lavez-moi encore davantage de toutes mes fautes et créez en moi un cœur

bien pur. » Et c'est ainsi, par ces salutaires retours sur vous-mêmes et ces humbles et ferventes prières, que vous préparerez dignement vos âmes à la visite de votre bien-aimé Sauveur. *Præparate corda vestra Domino.*

II. — *Comment faire la Retraite ?*

Mais à quelque catégorie que vous appartenez, je vous entends me poser cette question : « Mais, mon Père, comment pourrai-je bien faire ma Retraite et quels moyens prendre ? *Quomodo fiet istud ?* »

Le Saint-Esprit lui-même va vous répondre, mes chers enfants, par trois paroles de nos Saintes Ecritures.

1° *Recueillement.* — La première est celle-ci, tirée du prophète Isaïe : « *Exite de medio,* sortez du milieu impie où vous vivez, » disait jadis le Seigneur aux Israélites par la bouche de son grand prophète (LII, 11).

Pour vous aussi, mes enfants, la première chose que vous devez accomplir si vous voulez bien faire cette Retraite, c'est la séparation complète de votre âme d'avec tout ce qui pourrait la dissiper ou la maintenir dans ses égarements passés. Or cette séparation ne se fait que par le *recueillement,* c'est-à-dire le *silence intérieur* et *extérieur.*

Gardez le silence *intérieur* de l'âme, mes enfants, c'est-à-dire fermez l'oreille de votre cœur à tous les souvenirs, à toutes les distractions, à toutes les occupations qui pourraient vous empêcher de penser à Dieu et d'écouter ce qu'il vous dira au fond de votre conscience. « *Non in commotione Dominus,* le Seigneur ne se trouve pas dans le bruit et l'agitation, » disait jadis le prophète Elie. (III Reg., XIX, 11). Et cette parole est toujours vraie, l'auteur de l'*Imitation* vous l'assure quand il dit : « *In silentio et quiete proficit anima devota.* L'âme pieuse ne fait des progrès que dans le silence et le repos du recueillement. » Soyez donc recueillis intérieurement et dans le sanctuaire de votre âme, mes chers enfants.

Mais soyez-le aussi *extérieurement,* c'est-à-dire dans votre tenue à la maison, à l'église et partout. Parlez le moins possible pendant ces trois jours et efforcez-vous, même dans vos moments de récréation, de ne pas oublier que vous êtes en retraite et que le bon Dieu vous suit de son regard divin. Surtout, pas de dissipation extérieure, pas de ces jeux trop bruyants qui vous font perdre toute mesure, pas de cris ni de disputes, comme il en était de N.-S. pendant qu'il était sur la terre. « *Non contendet, neque clamabit,* nous dit à son sujet la Sainte Ecriture. (Mt., XII, 19). Il ne criera point ni ne disputera pas. » Voilà, mes chers enfants, le modèle divin du recueillement intérieur et extérieur nécessaire au succès de la Retraite. Prenez exemple sur lui et vous serez parfaits, ainsi que le disait le bon Dieu à Abraham : « *Ambula coram me et esto perfectus.* Marchez en ma présence et vous serez parfait. » (Gen., XVII, 1).

2° *Bien profiter des instructions.* — Le second conseil que vous donne le Saint-Esprit et que vous devez mettre à profit pendant cette Retraite, est cette parole que Josué adressait aux enfants d'Israël avant de leur transmettre les ordres de Jéhovah : « *Accedite huc et audite verbum Domini.* Approchez ici et écoutez la parole du Seigneur. » (Jos., III, 9).

C'est en effet, mes enfants, la parole de Dieu qu'à l'exemple de Josué je viens vous adresser pendant cette Retraite. Oui, venez ici, vous, chers communiants de demain, venez ici dans cette église pendant ces trois jours pour y entendre la parole divine. Comme le chef du peuple hébreu, je suis envoyé près de vous par le Seigneur pour vous communiquer ses ordres et ses enseignements divins. Pendant les instructions que je vous ferai, ce ne sera plus la parole d'un homme que vous écouterez, mais celle du Seigneur lui-même, dont tous mes discours s'inspireront. Or, « bienheureux, a dit N.-S., ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique. » Il ne suffira donc pas, mes chers enfants, que vous écoutiez en silence, avec attention et avec respect, les exhortations que je vous adresserai au nom du Christ lui-même ; mais il faudra en outre que vous essayez de mettre immédiatement en pratique les résolutions qu'elles vous auront suggérées.

Voilà votre second devoir pendant la Retraite : bien écouter les instructions du prédicateur et bien les mettre en pratique. Sans quoi vous mépriseriez les ordres de Jésus-Christ et par suite on pourrait craindre pour vous les châtiments du ciel. Car le divin Maître, après avoir dit à ses apôtres : « Celui qui vous écoute, m'écoute, » a ajouté, ne l'oubliez pas, cette parole qui doit vous faire réfléchir : « Qui vous méprise, me méprise. » (Lc., X, 16). Mépriser la parole du prêtre, ambassadeur auprès de vous du divin Maître, ce serait donc mépriser le Maître lui-même, et quel crime ce serait d'agir ainsi, surtout presque à la veille de le recevoir dans vos cœurs !

3° La *prière.* — Enfin, le troisième avertissement que vous donne le Saint-Esprit, et qui me paraît s'appliquer très bien aux circonstances présentes, est celui-ci : « *Invocate Dominum dum prope est.* Priez et invoquez le Seigneur pendant qu'il est tout près de vous. » (Is., LV, 6). La prière, mes enfants, voilà le troisième et peut-être le principal élément d'une bonne retraite ! Une retraite, c'est cette période solennelle de la vie où Dieu nous prend comme par la main pour nous conduire à l'écart du monde, des créatures et de nos affaires ordinaires, et là, seul avec nous, pour nous parler intimement à l'âme. *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (Os., II, 14). La retraite est donc un temps de notre vie où Dieu est tout près de nous, si près qu'on peut presque nous appliquer les paroles de l'ange Gabriel à la T. S. Vierge : « *Dominus tecum.* Le Seigneur est avec vous. » C'est donc aussi le moment précieux où le Saint-Esprit nous dit que la prière s'impose : « Invoquez le Seigneur pendant qu'il est près de vous. » Vous prierez donc beaucoup, mes enfants, pendant cette retraite, mais surtout vous prierez bien. Car la

valeur de la prière ne dépend pas de sa longueur ou de la science de celui qui prie, mais des dispositions plus ou moins parfaites qu'il y apporte. « On a déjà commencé à bien vivre, lorsqu'on commence à bien prier, a dit S. Augustin. *Ille bene cœpit vivere qui bene cœpit orare.* » Que la prière, et la prière bien faite, avec foi, repentir et amour, soit donc, mes chers enfants, votre grande occupation pendant cette Retraite, et je vous réponds, en retour, de son succès.

* * *

Et si le démon, mes chers enfants, par l'intermédiaire de mauvais camarades ou par ses suggestions perfides, venait rôder autour de vous pour essayer de vous détourner du recueillement, de l'attention aux instructions, ou de la prière, faites-lui simplement, mais avec vigueur et générosité, la belle et prudente réponse du prophète Néhémie.

« Un jour, raconte Néhémie lui-même dans son livre inspiré (VI, 1-3), nos ennemis apprirent que j'avais rebâti la muraille de Jérusalem et qu'il n'y avait plus aucune brèche. Alors Sanaballat et Gossem, deux d'entre eux, m'envoyèrent dire : « Venez, afin que nous fassions alliance avec vous. » Mais leur dessein était de me faire du mal. Aussi je leur envoyai des messagers et leur fis dire : « Je travaille à un grand ouvrage et je ne puis descendre, de peur qu'il ne soit négligé pendant mon absence. » Et le prophète continua sa glorieuse et patriotique entreprise, et bien lui en prit, car ses hypocrites ennemis, sous prétexte de conclure alliance, voulaient en réalité se défaire de lui.

Ainsi va faire Satan, le pire ennemi de votre âme. Pendant cette Retraite, voyant que vous vous appliquez à reconstruire cette Jérusalem intérieure de votre âme où Dieu va, dans trois jours, établir son temple et sa demeure, le démon furieux va essayer, par ses machinations hypocrites et peut-être séduisantes au premier abord, de vous arrêter dans ce généreux travail. Oh ! mes chers enfants, ne soyez pas dupes de ses tentations infâmes, mais comme Néhémie répondez-lui courageusement et finement aussi : « *Grande opus facio, non possum descendere.* » Arrière, Satan ! Tu veux me faire descendre de nouveau dans ton royaume de boue, de honte et de péché. Mais je fais en ce moment une œuvre trop sainte et trop grande pour m'avilir à t'écouter. *Grande opus facio, non possum descendere.* Et ajoutez même, comme le fit ensuite le prophète Néhémie : « Raison de plus, parce que tu me tentes, pour m'appliquer avec plus de courage encore à mon travail de sanctification. *Quam ob causam magis confortavi manus meas.* » Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXIX

3e Dimanche après Pâques

L'AMOUR DE DIEU

Diliges Dominum Deum tuum ex tota anima tua.
Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme.
(Matth., XXII, 37).

Mes frères,

« La mesure de notre amour envers Dieu, a dit S. Bernard, est de l'aimer sans mesure : *modus diligendi Deum diligendi sine modo.* » Toutefois, la réponse de Jésus-Christ à un docteur de la loi qui l'interrogeait sur le même sujet : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toutes vos forces, » cette réponse renferme un sens plus étendu, une explication plus parfaite, de la vertu de charité : car elle comprend l'hommage entier de nos facultés.

Suivons un instant la pensée du Sauveur dans ses développements successifs.

I

« Vous aimerez le Seigneur de tout votre esprit. *Diliges ex tota mente tua.* »

Sans aucun doute, la connaissance est nécessaire pour produire la charité : on ne saurait aimer ce que l'on ignore. L'affection, au contraire, s'accroît avec le progrès de la connaissance, et elle s'accroît envers Dieu d'autant plus que nous approfondissons davantage ses attributs et ses grandeurs. L'idée même de Dieu renferme l'idée de toute bonté, de toute grâce, de toute douceur. Il est donc naturel de l'aimer. Celui qui aime Dieu de tout son esprit en fait l'objet d'une étude quotidienne. Il le voit dans l'harmonie de l'univers, dans l'ordre qui préside à ses mouvements, dans la variété de ses productions ; en face des magnifiques tableaux que présente la nature, son âme salue d'un hymne de louange l'Auteur de toutes ces splendeurs. Il lit et relit avec piété les annales de la religion ; la douce occupation de sa foi est de penser aux merveilles de l'œuvre rédemptrice ; et, s'il ne peut aller jusqu'à la contemplation de l'essence divine, du moins il l'adore, il la bénit.

Tel est le rôle de la raison dans la pratique de la charité, et tel est le sens de ces paroles : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre esprit. » L'Eglise seule, depuis qu'elle verse sur le monde ses trésors de lumière, a su donner à l'intelligence humaine sa vraie direction, en la tournant vers Dieu. Pour avoir aimé Dieu de la sorte, d'humbles âmes, étrangères aux secrets de la science, ont montré la plus admirable sagesse. Sainte Thérèse, au sortir de la prière, produisait des chefs-d'œuvre mystiques dont la beauté nous étonne, où l'amour divin s'épanche avec un charme exquis et qui l'ont placée en quelque sorte au nombre des Docteurs de l'Eglise. L'auteur inconnu de l'*Imitation* puisait à la même source ses pages sublimes.

II

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. *Diliges ex toto corde tuo.* »

Si, pour produire la charité, l'esprit et le cœur se doivent un mutuel concours, la charité provient spécialement de cette faculté dernière : c'est par le cœur que l'on aime. Dieu ne nous a pas ordonné de l'aimer d'un amour sensible, les émotions de la sensibilité n'étant pas en notre pouvoir ; mais il nous demande de lui donner dans notre cœur une place de choix, de lui témoigner un amour de préférence. Dans notre charité nous ne devons pas seulement penser que Dieu surpasse en perfection l'universalité des créatures ; nous devons être disposés, pour conserver sa grâce, à tout souffrir et à tout perdre, fallût-il pour l'aimer porter une croix plus lourde encore. Si l'acte d'amour formé par nous n'a pas la vertu de briser tel ou tel obstacle qui nous sépare de Dieu, nous vivons sous une apparence trompeuse.

Le développement de cette vérité se trouve dans une des Epîtres de S. Paul, et par ce qu'elle en dit, il est facile de voir où nous en sommes au point de vue de la charité. Assurément, il fallait une âme bien forte pour faire aux éléments un défi aussi plein de confiance que celui de l'Apôtre, quand il s'écriait : « Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Est-ce la persécution, est-ce le glaive ? Est-ce la faim, est-ce la pauvreté ? Est-ce la vie, est-ce la mort ? Non ! rien, ni les puissances de ce monde, ni celles des enfers, rien ne pourra me séparer de l'amour que je dois à mon Dieu. » (Rom., VIII, 35 et s.). Mais en parlant de la sorte, ne l'oublions pas, S. Paul exprimait l'obligation commune d'aimer Dieu selon la mesure précise de la loi, dans les rigueurs de sa justice comme dans les effusions de sa bonté.

III

« Vous aimerez le Seigneur de toutes vos forces. *Diliges ex tota fortitudine tua.* »

Le précepte d'aimer Dieu a pour corollaire le précepte de marcher dans ses voies. Voulons-nous éviter une erreur assez fréquente dans la pratique de cette vertu, rappelons à notre mémoire le mot de l'Evangile : « Celui qui m'aime garde ma parole et observe mes commandements : voilà le signe auquel je vous reconnaîtrai pour mes disciples. » (Jo., XIV, 21 et s.). En d'autres termes, Dieu nous prescrit de l'aimer avec cette puissance maîtresse qui dans l'âme est le foyer de toute activité et de toute énergie, je veux dire la volonté ; et il sollicite par là l'hommage le plus sincère de notre amour.

Il y a dans une volonté déterminée des trésors de force. Parmi les obligations imposées par la loi divine, quelques-unes effraient notre pauvre nature, infirme, rebelle ; mais pour ceux qui savent vouloir avec persévérance, il n'en est pas d'impossibles. Sous l'empire d'une volonté résolue, en face de la tentation et au milieu de tant de risques inévitables, nous saurons conserver intacte notre dignité de chrétien, plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes, sacrifier les sens à l'esprit et au devoir. Notre volonté, en s'ouvrant aux inspirations salutaires de la grâce, passera facilement de l'exercice des vertus à celui des bonnes œuvres. Au lieu de se borner au cercle étroit des sympathies personnelles, elle se traduira dans une simplicité accessible à tous et par de douces prévenances. Des événements contraires, la force des choses, la méchanceté des hommes, tout peut devenir pour nous un principe d'épreuve : nous supporterons l'épreuve, quelle qu'elle soit, avec cette joie paisible et suave que produit l'amour de Dieu, et notre règle constante sera de rendre le bien pour le mal.

* * *

M. f., Dieu a placé notre justification dans le culte de son amour. Ne soyons pas de ceux qui ne consentent même pas à sacrifier à son service une heure de leur repos, une parcelle de leurs intérêts. Mais de chaque pensée, de chaque aspiration de notre âme, faisons une prière, et faisons nôtre ce que S. François de Sales écrivait un jour dans l'épanchement d'une lettre intime : « Si je connaissais une fibre de mon cœur qui ne fût pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais sur-le-champ. » Ainsi soit-il.

XXX

4e Dimanche après Pâques

LE PRÉCEPTE DU DIMANCHE

Memento ut diem sabbati sanctifices.
Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur.
(Exod., XX, 8).

Mes frères,

Un des signes les plus manifestes de l'affaiblissement de la foi, c'est la violation du dimanche. Tant qu'une personne reste fidèle au dimanche, il y a lieu d'espérer pour son salut : elle reçoit chaque semaine les grâces qui la soutiennent et qui, dans le cas où sa fragilité l'emporterait, lui inspireront le repentir nécessaire. Par contre, abandonner le chemin de l'église, ne plus sanctifier le jour du Seigneur, c'est compromettre ses destinées éternelles. On saisit dès lors toute la gravité de la loi dominicale.

I

La loi qui ordonne de sanctifier le dimanche remonte aux premiers chapitres de l'histoire humaine, au berceau même du monde.

Lorsque le Créateur eut donné l'existence à ce qui n'était pas, séparé les eaux d'avec la terre, « semé dans les cieux les étoiles qui les éclairent et dans nos champs les fleurs qui les décorent », après six jours il se reposa, bénit le septième, et, en le séparant de tout usage profane, lui conféra un caractère sacré, *sanctificavit illum.* (Gen., II, 3). Qu'est-ce à dire ? Pourquoi ce travail de six jours et pourquoi cette bénédiction spéciale réservée au septième ? Dieu a voulu nous enseigner ainsi la forme invariable du travail et de la prière. Sur le nombre des jours abandonnés à nos labeurs,

à notre liberté, il en a gardé un pour son culte, un jour où il recevrait de l'homme l'adoration et la louange. Le premier observateur du dimanche fut donc Dieu lui-même, et, après Dieu, Adam et Eve, puis tous les patriarches dont les accents d'amour étaient le prélude des hymnes que devait jusqu'à la fin des âges chanter toute la terre.

Contemporaine de la création, la loi dominicale, obscurcie par les dérèglements de l'impiété, fut publiée une seconde fois. Il y a quatre mille ans, les cimes du Sinaï offrirent un spectacle étrange. Au sommet de la montagne, sillonnée de feux et d'éclairs, Dieu apparaît dans tout l'éclat de sa gloire ; il appelle Moïse qu'il avait établi chef d'Israël et lui ordonne de graver sur la pierre entre autres commandements celui-ci : « Souvenez-vous de sanctifier le jour du Seigneur, *Memento ut diem sabbati sanctifices*. Vous travaillerez six jours, mais le septième sera consacré au repos : ni vous, ni vos enfants, ni votre serviteur, ni l'étranger qui habite sous votre toit n'accompliront aucun labeur. » (Ex., xx, 8-10). L'âme encore toute impressionnée, et portant sur son front comme un jet de lumière, Moïse rassembla le peuple d'Israël pour lui signifier cet ordre et l'exhorter à la fidélité.

Avec l'établissement de l'Eglise eut lieu une troisième et dernière promulgation de la même loi. Sans changer la substance du précepte, l'Eglise en a changé la partie variable et a consacré au culte divin le dimanche au lieu du samedi, en souvenir des grands mystères de Pâques et de la Pentecôte, c'est-à-dire de la Résurrection de Jésus-Christ et de la descente de l'Esprit-Saint sur les apôtres. On célébra désormais le « jour du Seigneur. » S. Jean, au chapitre ier de l'*Apocalypse*, appelle déjà le dimanche par son nom, *dies dominica*, et, s'il faut en croire le livre des *Actes*, les premiers fidèles se réunissaient à l'aube du même jour pour « la fraction du pain » et la célébration des saints mystères.

Est-il besoin d'ajouter que Dieu a sanctionné ce commandement par une longue série de promesses et de menaces : de promesses pour ceux qui l'observent, et de menaces pour ceux qui le transgressent ?

On le voit, aucune prescription ne peut invoquer en sa faveur des sources plus hautes, des titres plus authentiques. Lorsque, chaque dimanche, après une semaine laissée à notre libre activité, l'Eglise, jetant dans les airs la voix de ses cloches, nous convoque à la prière et au sacrifice, elle obéit à une loi sainte et salutaire entre toutes.

II

Il y a une mystérieuse union entre les différentes parties de l'être humain. Si l'âme ne se repose pas, le corps garde une agitation destructive, et si le corps abuse du travail, il empêche l'âme de s'épanouir. Or, par l'institution du dimanche, Dieu a pourvu aux exigences intimes de notre nature.

Le sommeil de la nuit suffit à la journée suivante. Mais à qui veut réparer plus abondamment la dépense habituelle de ses forces il faut davantage. Dans un rapport international de 1889 pour la protection des ouvriers, de savants professeurs d'Universités ont constaté que, pour infuser à nos muscles la quantité d'oxygène voulue, le repos hebdomadaire, régulier et complet, s'imposait. N'est-ce pas d'ailleurs un fait d'expérience ? Si, dans la longue série des jours dont notre vie se compose, nous oublions de garder les intervalles sacrés du repos, le corps se brise, les tissus pulmonaires s'altèrent ; à force d'être tendu, il se produit une usure précoce de tout l'organisme. J'en appelle à votre propre témoignage. Lorsque la sueur a perlé sur votre front durant une semaine, et que la poussière et le travail ont altéré vos traits, n'est-il pas vrai, aller au-delà ce serait agir avec imprudence. Non : un labeur incessant n'est pas dans les conditions de la nature humaine.

Au surplus, nous sommes composés d'un double élément. L'industrie, la vapeur, la charrue, le marteau, ce n'est pas là tout l'homme : l'homme est un être intelligent, il a donc un Dieu à honorer et des destinées à poursuivre. Pour cela la semaine ne compte guère. Pendant la semaine, courbés sur le sillon, penchés sur le fer ou sur le bois, nous n'avons pas le temps de nous occuper de nos intérêts éternels : les affaires nous absorbent. Vienne le dimanche ; le dimanche nous rend aux pensées sérieuses. Devant les saintes images de la religion, notre âme apprend à se détacher de cette pauvre terre, Dieu semble plus près de nous, nous faisons mieux monter vers son trône les supplications de notre faiblesse. L'homme pour qui le dimanche est un jour comme les autres, ne reprend jamais possession de lui-même. Il passe indifférent, au moment de la messe, à la porte de l'église, et continue tranquillement son chemin, sans se douter qu'à l'intérieur on prie et on adore. Travailler, manger, souffrir, voilà sa vie, identifiée pour ainsi dire avec la matière. Le chrétien, lui, en observant la loi dominicale, se place dans une sphère supérieure aux agitations ordinaires, donne à ses facultés tout leur essor, tout leur épanouissement, et se prépare un avenir immortel.

* * *

Telle est la sainteté du dimanche. Sa violation calculée entraîne, nous le savons, un acte de désobéissance formelle et un péché grave. Hélas ! pour combien le jour du Seigneur n'a-t-il plus de sens, et combien d'autres se livrent à des travaux qui le profanent ou à des plaisirs qui le déshonorent ! M. f., ne les imitons pas ; mais faisons de chaque dimanche un jour tranquille et recueilli, consacré tout entier au repos et à la prière. Ainsi soit-il.

XXXI

5e Dimanche après Pâques

LA FORMATION PIEUSE DE L'ENFANT

Mes frères,

Un tableau gracieux, qui orne peut-être vos demeures, représente la Sainte Vierge lisant sur les genoux et sous la direction de sa mère les pages

d'un livre. Ce livre était la Bible : une préoccupation vigilante portait sainte Anne à en instruire son enfant. Bel exemple pour toute mère chrétienne ! Lorsque par le baptême l'Eglise a répandu dans l'âme d'un enfant les habitudes de la foi, déposé dans cette petite créature le principe de la vie surnaturelle, elle la remet entre les mains du père et de la mère, et ceux-ci ont le devoir de l'élever pieusement.

I

L'éducation religieuse d'un enfant, au risque de n'être pas, doit commencer dès l'âge le plus tendre; dans les années qui précèdent l'école et même l'asile, il y a déjà un rôle à remplir.

Le début de la vie morale est un peu comme le début de la vie humaine : un enfant ne marche pas tout seul; de même, sa conscience a besoin d'être formée, soutenue, guidée. Pour initier l'enfant aux choses de la religion et développer en lui le germe de la grâce, vous profiterez des objets qui tombent sous ses regards. La douce image du bon Dieu et celle de la Vierge seront les premières que vous lui ferez admirer et aimer. En voyant le crucifix, son intelligence saisira une douleur qu'il ne comprend pas encore, mais qu'il aime déjà; dans l'image de la Madone il se plaira à vous revoir, et à mesure qu'elle lui deviendra familière, son bonheur sera de partager entre cette seconde mère et vous les premiers signes de sa tendresse.

L'enfant, tout petit qu'il est, ouvre ses yeux aux beautés de la nature. Il sourit au ciel étoilé, à la verdure, aux fleurs, à tout ce qui brille, à tout ce qui a de l'éclat et du parfum. Il en respire la paix. Pourquoi ne pas lui dire : « Ce beau ciel, qui est la demeure des anges, sera un jour la tienne, si tu es sage... Cette fleur est bien belle, mais la beauté de ton cœur surpasse la sienne, et il faut prendre garde de la tacher. » Dans les spectacles de la nature vous lui montrerez Dieu, nous révélant ses infinies perfections, et chez ce charmant petit être que vous portez entre vos bras, la pensée et l'amour du bien germeront comme dans une terre vierge.

A ce cher enfant, dont la vie est encore incomplète, vous apprendrez à faire le signe de la croix, à joindre les mains, à se mettre à genoux, à avoir tous les jours pour Dieu un petit souvenir. Ce sera deux ou trois syllabes à demi formées peut-être; mais ne ferait-il que répéter sa prière après vous, ne dirait-il que « Jésus ! Marie ! » une grâce de protection s'attachera à ces mots balbutiés par ses lèvres innocentes. Et de cette manière, en le formant aux habitudes chrétiennes, votre affection pieuse deviendra elle-même comme une sorte de sacrement qui le sanctifiera et développera dans son âme la grâce sanctifiante qu'il a reçue au baptême.

II

L'enfant a déjà grandi, il est devenu capable de quelque discernement, sa langue déliée commence à mettre un peu de suite dans ses paroles.

Une mère sérieuse ne se bornera pas à apprendre à son enfant à réciter quelques compliments ou à faire quelques saluts. Pour former cette conscience fragile, elle y versera goutte à goutte avec les trésors de sa tendresse les premiers sentiments de la piété, elle rendra cette jeune âme attentive, elle lui fera démêler, à travers les cris désordonnés et confus de la passion, la voix du devoir qui l'invite au bien et la détourne du mal. Car, ne l'oubliez pas, être intelligent, mais aussi être responsable, l'enfant connaît déjà sa personnalité et possède, à un degré qui étonne, la notion du bien et du mal. Avec quel amour une bonne mère cultivera ces premières pousses, préservera leur délicatesse, ménagera leur épanouissement ! Avec quelle tendre sollicitude elle en surveillera la croissance !

Nombre de parents, hélas ! ne le comprennent plus. Dans le cœur de certains petits enfants, à la place que Dieu doit occuper, c'est le vide : pas un mouvement, pas un mot religieux sur leurs lèvres. Souvent même ils prononceront des paroles impolies, tellement en désaccord avec leur âge qu'on éprouve une véritable peine à les entendre, quand, hélas ! ce n'est pas le blasphème. Aussi bien, pour eux, le dimanche ne se distingue pas des autres jours : ils seraient heureux de porter un vêtement plus propre, mais on les abandonne, et pendant la journée ils courent la rue.

Pour des parents, ce n'est pas répondre à leur mission. Il y a des prières faciles qu'un enfant de quatre ou cinq ans peut savoir et que vous devez lui faire réciter, au risque d'aider un peu, s'il le faut, sa langue inhabile et de venir au secours de sa mémoire troublée. A cet âge où les premières impressions se dessinent, et avant même qu'il ne soit confié à nos soins, sa place à l'église sera à côté de vous. Il aimera de voir les images de la religion, d'en suivre les cérémonies, d'en écouter les chants; en présence de l'Hostie sainte il manifestera sa joie par un visage épanoui, comme si quelque chose l'attirait. Si vous rencontrez sur le chemin une Croix, vous la lui ferez saluer ; il vous accompagnera dans la maison du pauvre, et lui donnera l'aumône en votre nom. En un mot, vous profiterez de toutes les circonstances pour développer dans son esprit l'idée religieuse, le sens chrétien.

III

Enfin, l'enseignement du catéchisme commence et, pendant plusieurs années, l'enfant sera astreint à en suivre les cours.

On s'imagine trop facilement dans certaines familles que du jour où l'enfant nous a été remis, toute sollicitude disparaît. Son éducation religieuse, au contraire, impose aux parents une vigilance plus assidue, des soins plus actifs.

A un enfant du catéchisme, ce n'est plus seulement une petite prière qu'il faut demander, mais la grande prière; ce n'est pas un jour ou l'autre qu'il devra la dire, mais chaque matin et chaque soir, et on exigera qu'il la dise à genoux au chevet de son lit. Lorsque, rencontrant vos enfants, il m'arrive de les interroger : « Avez-vous fait votre prière ? » les uns me répondent *oui,* les autres se taisent en baissant la tête. Soyez sur ce point d'une exigence sévère. Dussiez-vous, pour triompher du

mauvais vouloir et des résistances d'un enfant, être obligé de supprimer la meilleure part de son déjeuner, n'hésitez pas.

Un enfant du catéchisme doit également assister à tous les offices du dimanche et s'y comporter respectueusement. La bonne tenue d'un enfant aux offices prouve beaucoup pour lui et pour l'éducation que vous lui donnez. On peut même juger du niveau moral et des sentiments religieux d'une famille par la manière dont l'enfant se conduit à l'église. S'il reçoit à la maison l'exemple de l'impiété, il sera dissipé, il voudra déjà imiter son père. Si la religion y est honorée, son attitude sera digne, convenable. Les premières impressions comme les premières idées s'attachent avec force à l'âme d'un enfant. Qu'il n'entende donc au foyer aucune syllabe, aucune parole inconvenante. Mieux que cela, initiez-le à toutes les pratiques de la vertu et du devoir. Tournez souvent et de bonne heure sa pensée et son cœur vers Dieu, « comme on épie le ruisseau à sa source pour le diriger vers la prairie où l'on veut faire éclore une herbe plus fraîche et plus abondante. »

* * *

On disait un jour au curé d'Ars : « Vous êtes bien heureux d'avoir eu sitôt le goût de la prière. — Après Dieu, répondit-il, c'est l'ouvrage de ma mère. » — Oui, mères de famille, vous êtes comme la seconde Providence de vos enfants : pour les donner à Dieu, ne craignez pas de recommencer cent fois ce que vous avez déjà fait, de répéter cent fois ce que vous avez déjà dit, vos efforts seront récompensés. La prière que cet enfant récite, les mains jointes ou posées sur son cœur, a l'innocence de la prière des anges. Peu importe que les demandes en soient incomplètes ou les mots épelés à grand' peine : elle s'exhale comme la fleur exhale son parfum. Dieu l'écoute et il y répond en bénissant la famille tout entière. Ainsi soit-il.

POUR LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

LA JUSTICE

Mes frères,

L'Eglise nous rappelle aujourd'hui la glorieuse mémoire de S. Joseph. Quoiqu'il fût de race royale, ce n'était pourtant qu'un humble ouvrier. Mais ce qui le relève à nos yeux, c'est la louange de l'Evangile, et en effet il est écrit de lui « que c'était un homme juste, *cum esset justus.* »

Il y a dans l'histoire un citoyen d'Athènes qui par des vertus publiques et privées mérita ce beau surnom de juste, c'est Aristide ; ce qui n'empêcha pas la jalousie de le poursuivre, et un jour le peuple, ameuté contre lui, le chassa en exil.

M. f., S. Joseph fut autrement juste que l'illustre Athénien dont je viens de vous parler, et il souffrit pour la justice.

La justice consiste à respecter tous les droits et à rendre à chacun, dans toute la mesure voulue, ce qui lui est dû.

* * *

S. Joseph a été juste envers Dieu. Il avait été choisi pour une grande mission ; et il lui fallut, pour l'accomplir, les plus belles et les plus difficiles vertus. Eh bien ! il n'hésita jamais. Dieu lui parlait, il lui manifestait sa volonté, et toujours S. Joseph répondait : « Seigneur, me voici, *adsum*, me voici et je suis prêt à obéir. »

S. Joseph a été juste envers la T. S. Vierge. Elle était son épouse, l'Esprit-Saint avait opéré en elle un grand prodige, elle allait être mère. Mais il savait que Marie était toute pure et toute sainte, et après des heures d'angoisse il apprit du ciel que l'enfant qui allait naître d'elle était le Fils de Dieu, et il prit Marie avec lui, il la conduisit à Bethléem, il fut son protecteur et son gardien de tous les instants, et dans la grotte de la Nativité, dans la pauvre étable, il fut le premier à adorer le Christ naissant. Comment pouvait-il mieux rendre hommage à la pureté immaculée de Marie, à sa dignité incomparable de Mère de Dieu ?...

S. Joseph a été juste envers l'Enfant Jésus. Non seulement il l'adore, non seulement il reconnaît et salue sur son jeune front les rayons de la gloire éternelle, non seulement il se mêle aux louanges et aux cantiques des bergers adorateurs ; mais il va souffrir à cause de lui pour la justice.

M. f., c'est ce qu'il y a de plus glorieux pour un homme, souffrir pour la justice. Le travail, le dévouement, le génie, toutes les œuvres dont l'esprit humain est capable, ont un grand mérite ; mais il y en a un plus grand, la souffrance.

Et S. Joseph a souffert pour l'Enfant-Jésus, persécuté dès son berceau. Il a dû, pendant la nuit, après l'adoration des Mages, l'emporter en toute hâte en Egypte ; il a dû rester là, comme un exilé, pendant de longues années...

Et revenu à Nazareth, à la mort d'Hérode, il dut gagner à la sueur de son front le pain de la Sainte Famille. C'était une rude tâche... Regardez, m. f., S. Joseph *ouvrier*. Quelle différence, quel contraste avec les ouvriers d'aujourd'hui ! Certes, les ouvriers ont des droits, mais ils ont aussi des devoirs, et parmi leurs devoirs il y a *la justice*. S. Joseph est un juste ; il travaille, et perçoit son salaire, il ne se plaint pas. Il fait vivre Marie et Jésus du travail de ses bras... Et il est heureux, et quand la mort vient le prendre, il s'en va tranquille, après un dernier adieu à ses bien-aimés, il s'endort dans la paix du Seigneur ; et bientôt on écrira pour sa louange éternelle : « Ce fut un juste. *Cum esset justus.* »

* * *

M. f., vous ne vous étonnerez pas que je vous demande aujourd'hui d'être vous aussi « des justes. »

Soyez des justes envers Dieu. — Vous lui devez tout. Vous lui devez votre vie, votre âme, votre cœur, tous les biens que vous avez ; il n'y a rien que vous n'ayez reçu de lui. *Quid habes quod non accepisti ?...* Et qu'est-ce que veut, qu'est-ce que commande la justice ? C'est que vous le serviez,

c'est que vous employiez non seulement pour vos joies ou vos intérêts personnels, mais aussi pour sa gloire, les dons précieux qui vous viennent de lui... Ah ! m. f., que d'hommes sont injustes envers Dieu ! Et c'est ce qui rend les temps où nous sommes, si pleins de périls et de menaces...

Soyez encore des justes envers vos semblables. — On l'a remarqué : la justice, après ces longues années de guerre, la justice a beaucoup fléchi parmi nous. Qu'est devenue la vieille probité qui était si chère à nos pères, et qui faisait tant d'honneur à la France ? Vous le savez bien, vous le dites vous-mêmes, l'amour de l'argent a tué la probité, et chose étrange, c'est quand le pays souffre davantage, c'est quand les douleurs, les plaies, les deuils, les ruines de la guerre sont partout, c'est alors que la moralité publique se met à baisser, à fléchir, au point que tous les esprits sages, clairvoyants, s'en effraient.

Pour vous, m. f., réagissez autant que vous le pourrez, par la parole et par l'exemple, contre le courant qui nous entraîne. Soyez des justes !

Et n'est-ce pas un moyen de servir aujourd'hui notre pays, de servir la France ? Pendant cinq ans nos soldats sur les champs de bataille, et nous-mêmes à l'arrière, nous avons peiné et souffert pour la victoire. Allons-nous perdre maintenant tout ce que nous avons acquis de mérite et de gloire ?

Le monde entier nous a admirés ; le monde entier s'est levé pour chanter les louanges de la France immortelle... Encore une fois, nous le méritions... Mais si nous allions violer la justice entre nous, si dans les relations industrielles ou commerciales il n'y avait plus d'honnêteté, mais seulement l'âpre désir de faire fortune le plus vite possible, alors à quoi bon avoir été victorieux, s'il nous faut vivre désormais dans une forêt de Bondy ?

* * *

M. f., je demande à S. Joseph, en cette fête de son Patronage, de bénir et de protéger la France, d'y faire régner, dans toutes les classes de la société, la justice envers Dieu et envers les hommes. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXV

LE NOMBRE DES MARTYRS

Il est impossible de fixer avec une précision mathématique le nombre des martyrs. A plusieurs reprises, en particulier sous le règne de Dioclétien, les archives de l'Eglise, des martyrologes et des catalogues d'un prix inestimable furent dispersés et livrés aux flammes, et ainsi se trouvèrent supprimées pour l'histoire les plus précieuses sources. Toutefois ce qui nous en reste, confronté avec les données générales des premiers siècles, permet d'arriver sur cette question du nombre des martyrs à une solution satisfaisante.

I

Il faut d'abord se rendre compte de l'étendue des grandes persécutions. Elles eurent lieu sur toute la surface de l'empire romain, qui, du côté de l'Orient, allait des rives du Danube jusqu'au centre de l'Asie, et, à l'Occident, des bords du Rhin jusqu'aux côtes de Bretagne, et des côtes de Bretagne jusqu'aux rives de l'Afrique. Si, pendant trois siècles, Rome fut le foyer principal de la tourmente, les provinces impériales et les peuples tributaires fournirent aussi leurs héros chrétiens.

L'Eglise de Jérusalem voit son berceau ensanglanté par le martyre de S. Etienne. L'Eglise de Corinthe où vivait encore le souvenir de S. Paul, celles de Smyrne, de Césarée et d'Antioche paient à la persécution un riche et glorieux tribut. Dans la lointaine Chersonèse, toute une légion de chrétiens condamnés aux mines et que le Pape S. Clément visita un jour, travaillent à extraire des blocs de marbre pour construire les palais de Rome. En Egypte, la tyrannie proconsulaire revêt les formes les plus barbares et emploie des intruments de supplice inusités : la Thébaïde spécialement a des exécutions en masse, soudaines, tumultuaires. Aussi bien, et à l'image des plus antiques Eglises où rayonna de bonne heure la lumière de la foi, les jeunes chrétientés bretonnes, gauloises, africaines, sont étouffées dans le sang. L'Eglise de Lyon écrit avec sainte Blandine une des plus belles pages du martyrologe ; le fer de la persécution la décime à ce point que l'Arar échangera son nom en celui de Saône, c'est-à-dire, d'après la langue celtique, de « rivière rouge », en souvenir du sang chrétien dont elle fut empourprée. L'Eglise de Carthage, qui comptait des fidèles dans presque toutes les familles, cueille également les palmes glorieuses du martyre [1].

Dans tout l'empire, enfin, — villes populeuses, campagnes, forêts épaisses, montagnes ou déserts de sable et jusqu'aux îles lointaines, — des rigueurs indicibles se sont exercées pendant trois siècles et demi, sous l'influence de la tyrannie césarienne ou de la fureur populaire.

II

Trois siècles et demi ! Quelle idée un tel espace de temps ne nous donne-t-il pas du grand nombre des martyrs !

Sans doute, pendant le cours de cette grande tourmente, il y eut pour l'Eglise des moments de calme et de libre expansion. On peut même dire que de Néron à Constantin, les années d'épreuves et les années de repos se balancèrent à peu près, exception faite des persécutions locales, passagères. De ces rayons de soleil qui brillent entre deux orages, l'Eglise profitait en toute hâte pour réparer ses forces et se développer. Mais, absolument parlant, et à part de rares intervalles, nous la voyons exposée sans relâche, sur un point ou sur un autre, au glaive des bourreaux ou à la dent des bêtes fauves.

Dix édits de persécution furent promulgués par

[1] De Rossi, *Roma sotterranea*, t. I, p. 270, et Pl. IV.

les empereurs Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien : autant de princes au pouvoir essentiellement jaloux et barbare. Nous avons dit ce qu'il faut penser de Néron : Suétone, peu prodigue cependant de jugements moraux, n'hésite pas à l'appeler « un monstre ». La persécution de Septime-Sévère fut si violente qu'on crut à l'arrivée de l'Antéchrist. Trajan et Marc-Aurèle, représentés par l'histoire comme des princes plus doux, plus modérés, n'ont pas fait couler avec moins d'abondance, quoi qu'en dise Voltaire, le sang chrétien ; la même tache hideuse souilla leur règne. Le premier des empereurs de la dynastie antonine ne devait-il pas, du reste, dans un célèbre rescrit adressé à Pline le Jeune, fixer sur ce point la jurisprudence en matière de répression ? [1] La tourmente dioclétienne demeura particulièrement gravée dans le souvenir des peuples. S'il faut en croire Juvénal, Dioclétien laissait rarement vieillir les membres des familles nobles. Sa cruauté envers les disciples du Christ fut terrible ; Eusèbe et Lactance, deux contemporains, affirment que « la multitude des martyrs » dépassait alors toute évaluation [2].

D'ailleurs, les tyrans étaient aidés dans leur œuvre meurtrière, et avec un luxe de cruautés inouïes, par des agents subalternes : gouverneurs, curateurs de cités, proconsuls et magistrats. On sait d'autre part combien sont irrésistibles les caprices des foules quand leur colère est excitée. Les scènes de la Révolution française, les horreurs plus récentes de la Commune, nous permettent d'imaginer ce qui se passa sous le règne des Césars païens dans la plupart des villes romaines.

III

Si nous ne pouvons compter le nombre des martyrs, c'est chose certaine du moins que dans ces combats illustres toutes les classes, toutes les conditions furent représentées.

Les persécuteurs commencent par frapper à la tête de l'Eglise. Après le martyre de S. Pierre et de S. Paul viennent ceux de S. Lin et de S. Clet, leurs successeurs immédiats. Le pape S. Etienne offrait le sacrifice de la messe dans le cimetière de Lucine, devenu sa demeure, lorsque, surpris par les sicaires impériaux, il y trouva la mort. Les détails de son supplice sont encore relatés sur une pierre sépulcrale des Catacombes, « près de la place où il tomba entre la chaire pastorale baignée de son sang et cet autel où il venait de consacrer le sang de Jésus-Christ ». De Néron à Dèce et de Dèce à Dioclétien les Pontifes de Rome se transmettront de main en main avec la houlette de S. Pierre la même couronne du martyre. A leur suite on verra mourir des princes de l'Eglise comme S. Denys, le premier évêque de Paris, et des docteurs comme S. Justin.

Si l'auréole du martyre semble se poser de préférence sur le front des pauvres, des humbles, de ceux qui appartiennent à l'état servile, *humiliores,* et gagnent leur pain avec le produit de leur travail, les *clarissimes,* nobles et patriciens, mériteront aussi la palme sanglante. S. Ambroise a célébré le martyre de sa parente Sotère, descendant comme lui de la *gens Aurelia*. On a également retrouvé dans les Catacombes les marbres funéraires des *Cornelii* et des *Emilii*. La *gens Anicia* surtout, qui remontait aux plus beaux temps de la République et qui devait aux siècles suivants produire deux personnages éminents de l'histoire monastique, S. Benoît et S. Grégoire, fournit à la persécution une large part. La tourmente, au surplus, devait avec Domitien faire des victimes jusque dans les familles voisines du trône.

A vrai dire, on peut appliquer à l'armée des martyrs le mot que la liturgie applique à la T. S. Vierge pour célébrer ses vertus : *circumdata varietate,* admirable fut sa variété. C'est un officier de la milice palatine, Rufus, qu'une fresque nous représente avec une chlamyde fixée à l'épaule par une riche agrafe. Ce sont des soldats comme Sébastien, Maurice et ses compagnons, les héros des champs d'Agaune, ou comme Polyeucte dont la poésie et la foi ont immortalisé le nom. C'est un maître d'école, Cassien, saisi par les satellites au moment où il instruisait ses élèves. C'est un médecin, dont les disciples d'Esculape étaient jaloux et qu'ils crucifièrent. C'est un berger, qui refuse de livrer la retraite d'un chrétien fugitif dans les montagnes. C'est la vestale Claudia, la courtisane Thaïs ; c'est même quelquefois un comédien comme S. Genès, qui se fit baptiser sur le théâtre où il fut ensuite mis à mort.

Presque toutes les persécutions, sans excepter celle de Marc-Aurèle, ont cueilli pour le Christ des enfants à l'aurore de la vie : tels S. Pancrace de Rome, la petite africaine Secunda et ces deux petits jumeaux exécutés à Lambèze sous le regard de leur mère, et encore cet autre enfant qui s'accrochait désespérément au cadavre de la sienne et dont les bourreaux tranchent le poignet. Sainte Julienne, sainte Lucie, sainte Pudentienne qui venait d'achever sa seizième année, sainte Agnès, sainte Eugénie, souffrent toutes les douleurs plutôt que de perdre leur couronne virginale. Pareille à la mère des Macchabées, de sainte Félicité l'on a pu dire : « Elle fut sept fois martyre, » parce qu'en voyant expirer ses sept enfants, sept fois le glaive s'est retourné dans son cœur. Le jeune et courageux Tharcisius sera le martyr de l'Eucharistie : arrêté par une troupe de soldats, au lieu de livrer son trésor, la sainte communion destinée aux chrétiens prisonniers, il préféra mourir [1].

Ainsi, les fleurs du martyre se sont épanouies dans toutes les conditions, elles ont germé sur tous les rivages.

IV

Parmi les confesseurs de la foi beaucoup se dérobent à notre pieuse curiosité, et nous en avons donné la raison. Cependant il nous reste assez de

[1] Cf. P. Allard, *Histoire des persécutions,* t. I, 3e éd., p. 162 et s.

[2] P. Allard, *Dix leçons sur le martyre,* Paris, Lecoffre, 1907.

[1] Cf. *Corpus inscriptionum latinarum,* t. VIII, p. XX-XXI.

détails connus pour affirmer leur chiffre considérable.

Au dire du pape S. Clément, un témoin oculaire, la persécution de Néron fit périr à Rome « une foule de chrétiens. » Certains massacres, comme ceux de la légion Thébaine, comprenaient plusieurs centaines, quelquefois un millier d'innocents : c'est au point que les bourreaux tombaient épuisés de fatigue. Des fidèles d'Afrique, surpris au milieu de leur assemblée sainte, portent dans l'histoire le nom de « masse blanche, *massa candida,* » à cause de leur grand nombre et parce qu'ensemble, le 24 août 258, ils revêtirent « la robe blanche des élus » et leurs corps furent enterrés tous ensemble dans de la chaux vive. Sous le règne de Dioclétien, dans une ville de Phrygie, presque tous ses habitants qui étaient chrétiens y compris la curie et les magistrats, sont ensevelis dans leurs maisons incendiées. « On fit alors, dit un écrivain, un vrai peuple de martyrs. »

De fait, les martyrs étaient bien pour toute la surface de l'empire une multitude, une nuée, *nubes testium.* « Impossible de remuer l'histoire sanglante des premiers siècles sans ressentir cette impression ineffaçable. Les *Actes* qui racontent les tortures héroïques des victimes, tant de pièces et de documents, les apologies aux empereurs, au sénat et au peuple romain, où il est parlé à chaque page des bûchers, des cachots et des bêtes féroces, les cris de douleur, les plaintes qui remplissent tous les ouvrages des Pères Apostoliques, depuis les *Lettres* de S. Clément de Rome jusqu'aux *Institutions divines* de Lactance, sans parler de l'*Apocalypse* de S. Jean, attestent avec une sincérité indéniable que pendant les trois premiers siècles de l'Eglise le sang des chrétiens n'a pas cessé de couler à flots [1]. »

Nous avons surtout dans la physionomie des Catacombes une force probante en faveur du nombre prodigieux des martyrs. Lorsqu'on parcourt leurs interminables galeries funéraires, s'ajoutant sans cesse les unes aux autres et ouvrant çà et là des profondeurs inconnues, c'est la pensée qui s'impose à l'esprit. Une inscription gravée à l'entrée de l'immense nécropole de Saint-Calixte indique les tombeaux de 174.000 confesseurs. Dans les poèmes épigraphiques dont il a orné les cryptes de Rome souterraine, le pape S. Damase fait allusion à des sépulcres contenant tout un amas de dépouilles sacrées : *Hic congesta jacent.* Un peu plus tard, Prudence visitant ces mêmes lieux écrira à Valérien, sous l'impression du spectacle qui s'offrait à ses regards :

Nomina ? Difficile est ut replicare valeam [2].

D'une façon générale, quand les Pères, S. Augustin, S. Jérôme, S. Léon, veulent parler des martyrs de l'Eglise primitive, ils se servent des mots « foule, multitude. » — « C'était, dira l'un d'eux, autant d'essaims qui couraient à la mort comme les abeilles à leur ruche, *sicut apes ad alvearia, sic illi ad martyrium.* » Or, en s'exprimant ainsi, ces graves personnages avaient sous les yeux tous les monuments de l'époque contemporaine. Au reste, les dernières recherches historiques évaluent approximativement le nombre des martyrs, pour l'Eglise entière, à plusieurs millions, et pour l'Eglise de Rome en particulier, à un million et demi : encore ce chiffre grandit-il chaque jour avec la découverte de nouvelles sépultures. Il faut compter enfin les victimes oubliées, dont Dieu seul connaît les noms, *quorum nomina Deus scit,* suivant le langage si touchant de l'épigraphie chrétienne. « Plus j'avance dans l'étude de l'histoire et des monuments des siècles de persécutions, écrit l'illustre explorateur des Catacombes, M. de Rossi, plus je me persuade que très grand est le nombre de ces martyrs *inconnus* et dont les anniversaires ne sont pas marqués dans la riche et antique compilation du Martyrologe hiéronymien [1]. »

* * *

On sait le mot célèbre de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. *Sanguis martyrum, semen christianorum.* » Dès la première heure, la semence a germé et grandi sous la rosée sanglante. Et telle fut la force expansive de l'Eglise qu'au lendemain des persécutions, quand le fils de sainte Hélène monta sur le trône des Césars, la carte de la chrétienté, étendant ses frontières des Alpes au Pyrénées, parmi les tribus de l'Espagne et de la Germanie et jusqu'aux peuples du Nord, égalait, si elle ne la dépassait pas, la carte de l'Empire.

XXVI

LES GLOIRES DES MARTYRS

S. Grégoire de Tours a écrit un livre intitulé : LA GLOIRE DES MARTYRS, *De Gloria Martyrum.* Quand on a lu ses pages, on voit que si les martyrs ont donné à Dieu, en mourant, la preuve de l'amour le plus généreux, Dieu s'est montré libéral à leur égard. L'Eglise, de son côté, devait les entourer d'honneurs non moins éclatants.

I

Entre le ciel et les martyrs, les communications sont constantes.

Quelquefois Dieu les console lui-même ou par le ministère de ses anges. S. Etienne, le premier diacre, prêt à mourir sous les pierres de ses ennemis, voit « les cieux entr'ouverts et Jésus assis à la droite de son Père. » Des images ou des harmonies divines viennent raffermir la foi et le courage des martyrs captifs, rendre la vie à leurs membres épuisés par les tortures de la faim ou par le poids des fers. S. Victor reçoit dans sa prison la promesse que les diacres ne tarderont pas à lui apporter l'Eucharistie. Un ange montre à Valérien et à Tiburce la couronne réservée à leurs mérites ; un autre découvre aux yeux de S. Timothée un coin des splendeurs du paradis. C'est encore tout entourée des anges, témoins de son supplice, que

[1] Le *Correspondant*, Etude sur Lactance, 1893.
[2] Cf. Marchi, *Monumenti delle arti cristiane primitive*, et Duchesne, *Liber pontificalis*, t. I, p. 151-152, notes.

[1] *Boll. di Arch. crist.*, 1875, p. 173. Cité par P. Allard.

sainte Agnès monte au ciel ; et l'on croirait voir, dans le brillant tableau de cette scène retracée par le poète Prudence, une *Assomption* de Murillo.

Pour la gloire des confesseurs Dieu suspend les effets nuisibles des éléments, en particulier du feu. Le martyre de sainte Sébastienne sera un perpétuel triomphe. On met sa chair en lambeaux, et une suave odeur s'exhale de son corps meurtri ; on la jette dans une ardente fournaise, et elle en sort intacte ; le bûcher qui doit la consumer est déjà allumé, quand au moment où elle en gravit les marches, une pluie soudaine vient éteindre les flammes. Sainte Cécile sera exposée à une vapeur brûlante dans la salle des bains de son palais ; mais une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit les trois enfants de Babylone, en tempère la violence. Domitilla est condamnée à mourir dans une maison incendiée ; mais, le lendemain, on la retrouve à genoux, dans l'attitude de la prière, son corps et ses vêtements miraculeusement respectés et ayant encore elle-même les couleurs de la vie. Sainte Julitte monte sur le bûcher comme « sur un lit glorieux. » Dans la prison de Valence où était enfermé S. Vincent, on avait, par un raffinement cruel, semé le sol de poteries brisées, afin que le captif n'y pût trouver aucun sommeil. O prodige ! ces débris se changent en fleurs, et dans le cachot resplendit une brillante lumière.

Les bêtes sauvages déposeront souvent en faveur des martyrs leur férocité native. Sainte Thècle, debout au milieu du Colisée, les bras élevés en forme de croix, attend la lionne qui accourt vers elle, furieuse, haletante, prête à la déchirer : tout à coup, retenue par une force invisible, peut-être par la candeur et le courage qui rayonnaient au front de la jeune martyre, elle se couche à ses pieds avec la douceur de l'agneau. Le même fait se renouvela pour sainte Tatienne : transportée à l'amphithéâtre à demi-morte, après avoir subi les ongles de fer, il fallut que le glaive du bourreau mît fin à son existence.

Pour les martyrs, on le voit, « autant de plaies, autant de couronnes. » En pensant à eux, Tertullien pourra écrire, et nous aimons à répéter ces belles paroles : « Le pied ne sent rien dans les ceps qui l'étreignent, quand l'âme est au ciel [1]. » Leur amour s'élève parfois jusqu'à l'extase où se perd la conscience de la douleur. Ils cueillent « tout comme on cueille une rose » la palme sanglante, et meurent en souriant avec des chants d'allégresse sur les lèvres. La vue des ongles d'acier ou des torches ardentes, le supplice du chevalet les rendent joyeux ; sur leur tête souffrante repose une douce splendeur, et cela, au moment où le lion de l'arène vient, comme pour Saturnus et ses compagnons, de les baigner, par une morsure cruelle, dans leur propre sang.

II

L'Eglise, à son tour, entourera les restes des martyrs de tous les honneurs.

Lorsqu'un confesseur de la foi avait achevé son sacrifice, des chrétiens courageux recueillaient son corps ou au moins ce que les bêtes et le feu en avaient épargné. S. Théodote passera ses heures, non seulement à visiter les prisonniers et à leur fournir le pain et le vin eucharistiques, mais à ensevelir et à embaumer leurs dépouilles. C'est même dans cette sublime besogne qu'il devait trouver la mort. Aussi bien, s'il faut en croire M. de Rossi, en ouvrant certaines sépultures des Catacombes, il n'est pas rare de respirer encore le parfum des aromates et des fleurs dont on les avait enrichies aux premiers jours. Si les cadavres des martyrs sont jalousement gardés par les bourreaux, leurs frères qui survivent se contentent d'éponger avec des linges un sang précieux.

Dès que la persécution a pris fin, les reliques des confesseurs sont enveloppées de soie et de pourpre, pieusement enchâssées dans l'or et les pierreries, puis placées sur de splendides autels. On porte des fleurs à pleines corbeilles au tombeau de sainte Eulalie, morte sur le bûcher. S. Jérôme loue Népotien de sa dévotion à parer de feuillages et de pampres les cryptes des martyrs. Pour orner la sépulture de S. Félix de Nole, S. Paulin invite les fidèles à se procurer des fleurs en plein hiver :

> *Spargite flore solum, prætexite limina sertis ;*
> *Purpureum ver spiret hiems, sit floreus annus*
> *Ante diem, sancto cedat natura dici* [1].

De magnifiques sanctuaires, érigés sous le vocable des confesseurs, s'épanouissent sur leurs tombes. Les vierges et les martyrs resplendiront dans les sculptures et sur les vitraux des plus riches cathédrales. Dieu glorifiera leurs sépulcres en guérissant les malades ou en éloignant des fléaux. Aujourd'hui même, quand le cratère de l'Etna s'agite, quand la flamme et les laves deviennent menaçantes, les habitants de Catane opposent au danger le voile sacré de la noble vierge de Sicile, sainte Agathe, et le danger disparaît.

Pour honorer les martyrs l'Eglise fêtera l'anniversaire de leur mort qu'elle appelle « un jour de naissance, *dies natalis.* » Déjà, dans les galeries de Rome souterraine, sur ces ossements qui gardaient la trace du feu ou du glaive, des prêtres échappés aux prisons ou aux mines offraient la sainte messe ; d'autres prolongeaient leurs veilles près des tombeaux, à la lueur des torches. Au cours de la persécution de Dèce, S. Cyprien écrit aux dignitaires de son clergé de noter l'époque où sont morts les prisonniers chrétiens, — c'étaient les confesseurs détenus dans les cachots de Carthage, — afin que leur souvenir puisse être glorifié. L'anniversaire des martyrs sera mentionné dans le calendrier ecclésiastique pour être l'objet d'une perpétuelle vénération, et on lira le même jour, dans l'assemblée des fidèles, le récit détaillé de leur mort.

L'Eglise suscitera en l'honneur des martyrs des pèlerinages, des processions triomphales. Et, chose émouvante, les chemins semés de verdure par lesquels passera le peuple seront souvent ceux que les bourreaux avaient suivis en conduisant leur vic-

[1] *Ad martyres*, 3, et S. Cyprien, *De exhortatione martyrii*, Proœmium.

[1] *Carmina*, 27.

time au supplice. Voici d'ailleurs, d'après un écrivain du IVe siècle, le tableau vivant et pittoresque du pèlerinage qui se rendait, le 13 août, à la crypte de S. Hippolyte, sur la voie Tiburtine : « L'impériale cité vomit la foule comme un torrent ; plébéiens et patriciens cheminent confondus vers le sanctuaire où leur foi les pousse. Des portes d'Albe sortent aussi de longues processions qui se déroulent en blanches lignes dans la campagne. Toutes les routes voisines de Rome retentissent de bruits confus. L'habitant des Abruzzes, le paysan de l'Etrurie, le Samnite, le citoyen de la superbe Capoue sont là. Hommes, femmes, enfants se hâtent gaiement vers le terme. » S. Paulin qui desservait la chapelle de S. Félix de Nole, « après avoir sollicité le privilège de balayer chaque matin ses parvis et de couronner son portail des plus fraîches guirlandes, » nous décrit une fête identique avec le même charme pénétrant.

III

Quel contraste entre les splendeurs qui entouraient les martyrs et le sort réservé au même moment à leurs bourreaux !

A vrai dire, Dieu qui a l'éternité à sa disposition pour punir les meurtriers des saints, venge souvent dès ce monde l'innocence opprimée. Il en fut ainsi pour les Césars couronnés. Une page empruntée au livre de Lactance sur *La mort des Persécuteurs,* d'une latinité d'ailleurs si parfaite et dont le style fait revivre les traditions littéraires du siècle d'Auguste, suffira pour nous en convaincre.

Néron avait commis tous les crimes. Ce monstre qui dans ses expériences de magie sacrifiait la vie de ses esclaves et qui, un jour, pour éclairer les jeux du Cirque, se servit de chrétiens en guise de flambeaux, est à la fin déclaré « ennemi public. » Poursuivi dans la maison d'un pauvre ouvrier située sur la voie Nomentane, non loin du cimetière où S. Pierre avait baptisé et du Camp prétorien où S. Paul avait prêché, le tyran se fait donner la mort pour échapper aux sicaires.

Domitien aimait à noter sur des tablettes ceux qu'il voulait proscrire, sans épargner son entourage le plus intime. Aussi était-il l'objet de la haine la plus profonde. Un soir, la liste de ses victimes ayant été surprise, l'une d'entre elles désignée pour l'amphithéâtre le frappa d'un coup de poignard.

Adrien, qui de son lit de souffrances prononçait encore des condamnations, s'écria : « Le sang des chrétiens m'étouffe ! » Peut-être le souvenir de sainte Symphorose et de ses fils troublait-il son imagination épouvantée. Transporté à Tibur, aujourd'hui Tivoli, il y expira dans un accès de rage et de délire.

Au terme de sa vie, Marc-Aurèle s'abandonne à toutes les émotions du désespoir, et après un dernier entretien avec sa famille, il se voile la tête, l'âme agitée par les plus sombres prévisions, et meurt.

Commode tombe assassiné par une prostituée et des esclaves favoris. A cette nouvelle, les membres du Sénat qui trop souvent avaient applaudi ses désordres, ordonnent de le dépecer dans le *spoliaire,* c'est-à-dire là où l'on traînait avec un croc les cadavres des gladiateurs et des martyrs.

Maximin, « ce berger demi-barbare, qui, sorti à peine des bois, quittait les troupeaux de bêtes pour commander à des peuples, » avait fait abondamment couler dans les Gaules le sang chrétien. Mais dévoré par un feu intérieur, il meurt en souffrant d'indicibles tortures.

Après avoir porté à l'Eglise les plus terribles coups, Dèce tombe dans les marais de la Thrace sous les traits des Barbares, accablé par la fortune et par Dieu.

Dioclétien ne cessera de pousser, jour et nuit, des plaintes douloureuses, comme si les ombres des martyrs le visitaient. Déjà, de sa somptueuse retraite de Salone, il lui semble voir les Huns et les Vandales descendre tumultueusement des montagnes pour réduire en poussière son œuvre politique. Au dire de S. Jérome, il vomira avant d'expirer sa langue couverte d'ulcères.

Galère, enfin, est terrassé par un mal implacable. Son corps pourri devient une plaie saignante où fourmillent les vers, à l'exemple de celui d'Hérode qui massacra les Saints Innocents. Reconnaissant la main vengeresse qui le frappait, — n'avait-il pas une fois ordonné de rassembler sur des barques, pour qu'on les submergeât, tous les mendiants de son empire ? — Galère sollicite l'intercession des chrétiens. Mais Dieu dont il implorait la miséricorde sans repentance, refusa de l'exaucer.

Voilà, dans ces châtiments providentiels et par cette manifestation éclatante de la justice divine envers les tyrans des premiers siècles, ce qui, pour les martyrs, tout esprit sincère en conviendra, augmente encore l'éclat de leur lointaine auréole. Dieu est un peintre admirable : dans le tableau des événements que nous voyons se dérouler depuis la naissance de l'Eglise, les ombres venues des désordres de la liberté humaine ne font qu'ajouter de nouvelles et plus riches couleurs.

* * *

Si déjà le martyre est la plus belle couronne du monde, que sera-ce au ciel?

S. Jean, dans une de ses extases, a vu des trônes, et assises sur ces trônes, partageant la puissance du Seigneur, les âmes de ceux qui ont eu « leurs vêtements ensanglantés. » De même, une des hymnes la mieux inspirée de Prudence nous représente au dernier jour, quand Jésus-Christ viendra sur les nuées en flammes peser dans une juste balance les actions des hommes, « chacune des villes de l'Ibérie heureuse de présenter les reliques de ses fils : l'une apportant son offrande sous la forme d'une couronne de pierreries, celle-ci le front orné de feuilles d'olivier, celle-là jetant sur l'autel un manteau royal empourpré de sang, une autre y déposant une corbeille pleine de lis, et une autre toute une gerbe de roses. » (*Hymn.* XVIII).

Ces admirables héros de la foi, nous les reverrons au ciel. En attendant, implorons leur assistance et soyons les imitateurs de leur courage et de leurs vertus.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

II

L'APPARITION A MARIE-MADELEINE

Quand Pierre et Jean sortirent du sépulcre, Madeleine était debout près de la porte ; mais absorbés dans leurs pensées, ils ne la virent point. Elle aussi les laissa passer sans leur rien dire, car elle était toute à sa douleur et à ses larmes. Elle resta quelque temps dehors, continuant de pleurer, puis à un moment elle se pencha et regarda dans le sépulcre.

Les deux anges vêtus de blanc avaient reparu, et ils étaient assis, l'un à la tête, l'autre aux pieds, à la place où avait été mis le corps de Jésus.

Ils lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle leur dit : « C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. »

Elle ignorait sans doute que c'étaient des esprits célestes qui lui parlaient, et elle ne songeait qu'à une chose : retrouver le corps de son Maître. Elle pleurait en le cherchant, dit S. Grégoire le Grand, *flebat inquirendo,* et ses yeux étaient obscurcis par ses larmes.

Soudain elle entend des pas, « elle se retourne et elle aperçoit Jésus, debout devant elle ; mais elle ne savait pas que c'était Jésus. »

Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? »

Elle s'imagine que celui qui lui parle ainsi, c'est un serviteur de Joseph d'Arimathie, le jardinier chargé de prendre soin de la propriété ; et possédée de sa pensée, de son désir ardent de retrouver le corps de son Maître, elle s'écrie avec un accent suppliant : — « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et j'irai le prendre ! »

Et ses yeux éplorés regardaient sous l'ombre des arbres et parmi les rochers, cherchant toujours.

Jésus lui dit : « Marie ! »

Cette voix bien connue, cet accent d'infinie tendresse surtout, la fit tressaillir. Elle se précipita aux genoux de Jésus qu'elle venait de reconnaître et s'écria : « Maître ! »

Ce mot disait tout. C'est Jésus qui l'avait relevée de son abjection, éclairée, instruite, qui avait eu pitié de son âme pécheresse, l'avait réhabilitée à ses propres yeux, défendue devant les Pharisiens sans miséricorde, transformée par son amour. Elle avait renoncé par lui et pour lui à sa vie de désordre, et elle n'avait plus voulu avoir d'autre Maître que lui. C'est pourquoi un jour, à Béthanie, elle écoutait sa parole avec tant d'attention et de bonheur, assise à ses pieds comme les disciples s'asseyaient aux pieds de leurs maîtres.

« Maître ! » ce mot est allé jusqu'au fond du cœur de Jésus. Mais il la repousse doucement, car, ainsi que l'Epouse du Cantique, elle ne veut pas le laisser aller, *tenui nec dimittam,* et il lui dit :

— Ne me touchez pas. Je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Mais allez à mes frères et dites-leur : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu ! »

Elle était si heureuse de baiser les pieds du Sauveur qu'elle eût voulu prolonger son bonheur. Elle ne se lassait point de l'adorer, de lui redire, du fond de l'âme, tout l'amour de son cœur. Mais Jésus lui rappelle aussitôt le grand devoir de la charité envers le prochain. Il lui était bien doux de rester auprès de Jésus, de lui dire combien elle avait souffert et combien grande était maintenant son allégresse. Depuis qu'elle ne l'avait vu à Béthanie, tant d'événements s'étaient passés qui l'avaient consternée ! Et lui qui avait porté sa croix jusqu'au Calvaire et qui avait voulu y être cloué par amour pour les hommes ! Elle lui voulait témoigner sa reconnaissance pour tout cela. Mais Jésus lui dit : — Il faut d'abord rassurer mes Apôtres, leur dire que je suis vivant, que je monte à mon Père qui est leur Père, que ma mission sur la terre est terminée et que la leur commence ! Ils ont besoin d'être consolés. Dites-leur que je les aime toujours comme mes frères et que leur faiblesse, leur peu de courage, j'ai oublié tout cela !

Une tradition qu'il serait téméraire de ne pas accepter, rapporte qu'en disant ces paroles : « Ne me touchez pas ! » Jésus toucha Madeleine au front. La peau garda l'empreinte de ses doigts et demeura adhérente à l'os frontal, tandis que le reste de la peau de la tête disparut. On peut voir encore à Saint-Maximin la belle tête de la Sainte ; une partie du front est rouge et l'on croit y reconnaître l'endroit que Jésus a touché.

* * *

Combien émouvante est cette apparition du Sauveur à la pécheresse convertie, devenue sa douce et ardente fille spirituelle ! Ce n'est pas à Pierre qu'il a apparu d'abord, à Pierre qui l'a renié, mais qui a tant pleuré qu'il a été pardonné. Ce n'est pas non plus à Jean le bien-aimé qui l'accompagna partout, dans son jugement chez Caïphe et jusqu'au Calvaire. « Il apparut premièrement, dit S. Marc, à Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons » (XVI, 9), à la pécheresse publique convertie. Il avait dit : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Il y avait donc eu au ciel une grande joie pour la conversion de Madeleine. Mais qui expliquera cette prédilection divine pour les plus grands pécheurs ? Une âme est donc une bien belle chose, pour que son départ consterne les anges, et que son retour mette le ciel en fête. Une âme pécheresse qui est enfin touchée de la grâce et éclairée sur son triste état, comprend mieux le malheur de s'être séparée de Dieu, la tristesse qu'elle lui a causée, la grâce immense qu'elle a reçue quand elle a revu la lumière, l'enfer auquel elle a échappé, et dans sa foi retrouvée, dans sa reconnaissance pour le pardon, elle ne connaît pas de mesure à son amour, elle va jusqu'à l'extrémité du sacrifice et de la réparation. Telle fut Madeleine, redevenue si grande, si pure, si humble, animée d'une telle charité pour le Christ qu'elle ne voit plus que lui et qu'en elle tout autre

amour, toute attache à elle-même a disparu. C'est pourquoi elle a mérité la gloire de la première apparition. Quelle fut donc la grandeur de son amour ! « Il y a là, dit le P. Lacordaire, un abîme où le style de l'homme ne peut pas plus pénétrer que son cœur. Je le comprends à demi, je l'entrevois, je l'adore, et, si je ne puis davantage, du moins je m'arrête toujours avec une réflexion qui s'attendrit sur cette parole de l'Evangile : « Il apparut d'abord à Marie-Madeleine [1]. »

* * *

Jésus lui avait dit : « Allez à mes frères ! » Elle y alla et les trouva affligés et pleurant ; elle leur dit : — « J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'il m'a dit... »

Mais ils ne la crurent pas. Ils ne crurent pas davantage les autres Saintes Femmes, Marie Jacobé, Jeanne de Chusa, que Jésus avait saluées et qui lui avaient baisé les pieds. Tout cela leur paraissait une rêverie de leur imagination troublée, *sicut deliramentum*. (Luc, XXIV, 11). Ils étaient tellement découragés et déçus qu'ils ne voulaient plus rien croire.

Les Princes des prêtres étaient moins incrédules. Les soldats étaient revenus effrayés, racontant qu'ils avaient vu quelqu'un, un être surnaturel renversant la pierre du sépulcre, et que le sépulcre était vide. Aussitôt Caïphe réunit le conseil des Anciens, ils délibèrent. Le récit des gardes est précis, il est impossible de douter : le corps de Jésus n'est plus dans le sépulcre. Alors ils remettent aux soldats une grosse somme d'argent, *copiosam pecuniam,* et ils leur font cette instante recommandation : « Vous direz que ses disciples sont venus durant la nuit et qu'ils ont enlevé son corps pendant que vous dormiez. Si la chose arrive aux oreilles du procurateur, nous l'apaiserons et nous vous mettrons à couvert. » (Mat., XXVIII, 15).

Les soldats prirent l'argent et firent ce qu'on leur avait dit. Et ce bruit trouva créance chez les Juifs, qui avaient intérêt à l'accueillir.

Il était impossible cependant d'invoquer un plus misérable témoignage. Comment croire des témoins qui dormaient ? dit S. Augustin. S'ils dormaient, ils n'ont rien vu, ajoute S. Remi. S'ils ont vu les voleurs, pourquoi ne les ont-ils pas arrêtés ?

Pilate n'inquiéta point les gardes, car la responsabilité, aux yeux de Tibère, fût retombée sur lui. Il fit silence sur cette affaire où il avait commis toutes les maladresses et toutes les lâchetés, et s'il avait « l'âme chrétienne, » au dire de Tertullien, quel remords pour lui pendant toute sa misérable vie !

III

LES DISCIPLES D'EMMAÜS

On était au soir de la Résurrection du Sauveur. Les Saintes Femmes y croyaient, parce qu'elles avaient vu Jésus. Pierre et Jean y croyaient, parce que, au tombeau vide, ils en avaient eu la révélation soudaine. Marie y croyait, elle y avait toujours cru, parce qu'elle avait une connaissance profonde des Ecritures, que sa mémoire n'avait jamais subi aucune éclipse et qu'elle avait eu la première visite de son Fils.

Mais aucun des autres Apôtres ni des disciples n'y croyait.

On se figure leur tristesse, leur consternation, leur anéantissement, après ces terribles journées où ils n'avaient plus la pleine possession d'eux-mêmes. Jésus qu'ils aimaient tant, Jésus leur fierté et leur unique espérance, Jésus dont les miracles attestaient la toute-puissance, avait été arrêté, jugé et crucifié en quelques heures. Pendant ce temps ils s'étaient cachés. Comment d'ailleurs eussent-ils résisté à la force armée ? Et dans leur retraite leur parvenaient coup sur coup les nouvelles les plus effrayantes, grossies encore, s'il se pouvait, par leur imagination.

Ce qui était sûr, c'est que Jésus était mort, mort d'une mort ignominieuse, sur une croix, entre deux larrons.

Or voici qu'on leur annonçait, le troisième jour, qu'il était ressuscité. Des femmes étaient allées au sépulcre, et rapportaient des choses étranges. Elles prétendaient l'avoir vu. Ils ne croyaient pas, ils ne pouvaient pas croire à ces récits qui ressemblaient à un délire d'imaginations malades.

Ils étaient tristes, accablés, ne sachant quoi penser.

Or, dans la soirée de ce jour, — le premier de la semaine, le dimanche, — deux disciples, nommés, l'un, par l'Evangile de S. Luc, Cléophas, l'autre, par la Tradition, Simon, pour distraire leur affliction, se rendirent à une bourgade nommée Emmaüs, à soixante stades de Jérusalem. En chemin ils s'entretenaient ensemble de tout ce qui s'était passé.

Pendant qu'ils conversaient et échangeaient leurs pensées avec leurs impressions, un voyageur les joignit et fit route avec eux.

C'était Jésus, mais leurs yeux étaient comme voilés, et ils ne le reconnurent pas. Il leur dit : — « De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant et qui vous rend si tristes ? »

Ils le regardèrent avec un étonnement mêlé de défiance, et Cléophas lui répondit : — « Tu es bien le seul étranger venu à Jérusalem qui ne sache pas les choses qui y sont arrivées ces derniers jours ! »

— Quelles choses ? demanda-t-il.

— Mais ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth ! C'était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Or les Princes des prêtres et nos Anciens l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Hélas ! nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël ! Mais, après tout cela, c'est aujourd'hui le troisième jour que ces choses-là sont arrivées. Il est vrai que quelques femmes, qui sont des nôtres, nous ont effrayés. Elles sont allées avant le jour au sépulcre et elles n'ont point trouvé son corps. Alors elles sont revenues nous dire que des anges leur ont

[1] *Sainte Madeleine,* V.

apparu et leur ont annoncé qu'il est vivant. Et quelques-uns des nôtres sont allés aussitôt au sépulcre et ils ont trouvé toutes choses comme les femmes avaient dit; mais lui, ils ne l'ont pas vu.

C'était le langage d'hommes découragés, qui ne croyaient plus, qui n'espéraient plus. Pour eux, Jésus avait été un grand prophète « puissant en œuvres et en paroles, » mais on l'avait crucifié, c'était fini, on ne le reverrait plus. Il avait disparu pour jamais, comme Isaïe, Jérémie et tant d'autres grands prophètes dont on ne gardait qu'un glorieux souvenir.

* * *

En entendant ces paroles déçues et tristes, Jésus éclata :

— O hommes sans intelligence et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes ! s'écria-t-il douloureusement. Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses pour entrer dans sa gloire?

Et commençant par Moïse, il parcourut tous les prophètes et leur expliqua tout ce qui était dit du Christ dans les Ecritures. Est-ce que Moïse n'avait pas annoncé le Messie, un prophète comme lui et plus grand que lui? Ce prophète qui serait le Fils de Dieu, ne devait-il pas venir quand le sceptre serait sorti de Juda? Les années prédites par Daniel n'étaient-elles pas écoulées ? Est-ce que David et Isaïe n'avaient pas annoncé qu'il serait l'homme de douleur, qu'il souffrirait les plus horribles tourments et qu'il ressusciterait? Ils se souvinrent que, tout cela, ils l'avaient entendu de la bouche de Jésus, mais alors ils n'avaient pas compris. Maintenant ces paroles prenaient du relief et se dressaient dans leur esprit, lumineuses et vivantes. Ils écoutaient, tout en pressant la marche, et demeuraient sous le charme de cet entretien. La route leur parut courte et les heures avaient passé rapides.

Ils arrivèrent au bourg d'Emmaüs. Jésus paraissait vouloir aller plus loin. Alors ils le supplièrent de rester, car ils ne se lassaient point de l'écouter : — « Demeurez avec nous, lui dirent-ils : il se fait tard et le jour est sur son déclin. »

Il céda à leurs instances et entra avec eux dans une hôtellerie. Ils lui donnèrent à table la place d'honneur, et il continua de les instruire.

Alors il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur donna. Pendant ce temps la grâce agissait sur leurs cœurs. C'était une heure délicieuse. Ils jouissaient des paroles qui leur avaient été dites et dont ils avaient maintenant la pleine intelligence. Tout à coup ils se rappelèrent la Cène, la fraction du pain, les augustes paroles que Jésus avait prononcées. — « C'est lui ! » se dirent-ils. Il n'y avait plus place au doute. Ils le reconnurent, *et cognoverunt eum*. Ils allaient se précipiter à ses pieds pour les baiser, quand Jésus disparut à leurs yeux.

Mais ils ne veulent pas garder pour eux leur certitude, leur bonheur; ils sont pressés par la charité de faire part à leurs frères de la faveur qu'ils ont reçue, et quoique Jérusalem soit éloignée d'Emmaüs, ils se mettent en route le soir même. Le soleil se couchait dans sa gloire. Il avait porté le deuil de la mort de Jésus; maintenant il avait revêtu toute sa splendeur pour célébrer à sa manière la joie de la résurrection. Mais la grâce resplendissait plus éclatante et plus douce encore dans le cœur des heureux disciples. Et ils marchaient d'un pas alerte, se rappelant tout ce que le Sauveur leur avait dit, le gravant dans leur mémoire et dans leur cœur, et ils s'entredisaient : — N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous quand il nous parlait sur le chemin et qu'il nous découvrait le sens des Ecritures?

* * *

Où était vraiment Emmaüs? Au temps de S. Jérôme, on admettait qu'Emmaüs c'était Nicopolis, aujourd'hui Amouas. Mais il surgit à ce sujet une grande difficulté. S. Luc dit qu'Emmaüs est à soixante stades de Jérusalem, et Amouas est à une distance de plus de 160 stades, et quelques manuscrits portent en effet 160 stades. D'autre part Amouas, par son nom, rappelle de très près Emmaüs. Mais comment les disciples auraient-ils pu franchir 160 stades en quelques heures? Ceux qui tiennent pour Amouas prétendent qu'il y a des sentiers qui abrègent beaucoup le chemin. Cléophas et Simon devaient les connaître, et au surplus, la joie devait activer leur marche. Les traditions du moyen âge se prononçaient en faveur de Koubeibeh, qui est en effet à trente stades de Jérusalem.

Mais qu'ils soient venus d'Amouas ou de Koubeibeh, les deux disciples arrivèrent le soir même à Jérusalem. Ils courent au Cénacle où sont réunis les Apôtres; ils racontent, on devine avec quel enthousiasme, tous les détails de leur voyage en compagnie de Jésus qu'ils ne connaissaient pas, la douceur communicative de sa parole, leurs cœurs brûlants pendant qu'ils l'écoutaient, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. Mais dès leur arrivée les Apôtres leur avaient dit : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. »

Jésus avait donc daigné apparaître à Pierre, afin de l'assurer de son entier pardon, afin d'affirmer aussi sa primauté sur les autres Apôtres, et de montrer qu'il est bien le chef de l'Eglise. Pierre parle, et les Apôtres s'inclinent devant sa parole. C'est le chef dont Jésus a consacré l'autorité. « Ainsi dès le premier jour, dit le P. Ollivier, le Vicaire du Christ était la colonne de la vérité; et la consécration du pain, le signe auquel se reconnaissait la présence du Christ au milieu des fidèles. »

IMPRIMATUR
Lingonis, die 12 aprilis 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 20 avril 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième Retraite de Communion solennelle. — Premier Jour. — *Instruction du matin :* Disciples du Christ, 225. — *Conférence :* La bonne confession, 228. — *Instruction du soir :* Les étapes de la chute, 229.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXVII. *Les Philosophes moqués,* 231. — XXVIII. Le paganisme et le pauvre, 233. — XXIX. L'Eglise primitive et le pauvre, 234.

Courtes instructions pour la prière du soir. — IV. Les apparitions au Cénacle, 236. — V. L'incrédulité de S. Thomas, 238. — VI. Le repas sur le bord du lac, 239.

2e RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

PREMIER JOUR

Instruction du matin

DISCIPLES DU CHRIST

Vos autem Christi.
Vous êtes au Christ.
(I Cor., III, 23).

Mes chers enfants,

Nos ancêtres dans la foi, les premiers chrétiens et les martyrs, préféraient à tous les titres de noblesse et de gloire leur nom de *chrétien*. Elle était donc bien belle, cette appellation, pour y sacrifier, ainsi que l'ont fait un très grand nombre d'entre eux, leur tranquillité, leurs biens et même leur vie ? Certes oui, mes enfants, le nom de *chrétien* est un magnifique titre de gloire, car *chrétien* signifie disciple du Christ, et le Christ étant Dieu, c'est se diviniser en quelque sorte que de devenir son disciple. Quel plus grand honneur l'homme pourrait-il donc désirer que de ressembler à Dieu ? Cela est si vrai que, lorsque au Paradis terrestre le démon voulut perdre par l'orgueil nos premiers parents, il n'hésita pas à leur présenter tout d'abord cette séduction en leur disant : « Si vous mangez du fruit défendu, vous serez semblables à Dieu, vous serez des dieux comme lui. *Eritis sicut dii.* » (Gen., III, 5).

Or, mes enfants, cette ressemblance divine dont le démon avait essayé de faire un appât orgueilleux et trompeur, Jésus-Christ vous l'a donnée dans sa religion sublime. Il y a établi les choses de telle sorte que quiconque entre par le baptême dans son Eglise, devient par le fait même un autre Christ, car, nous dit un Père de l'Eglise, « un chrétien c'est un autre Christ. *Christianus alter Christus.* » C'est cette dignité sublime de *chrétien* que vous a conférée le baptême catholique, que je veux vous faire mieux connaître et mieux apprécier ce matin. Car, puisque dans trois jours vous allez, au grand jour de votre Communion solennelle, jurer d'être à jamais de vrais et fidèles chrétiens, il est bon que vous sachiez au juste, dès maintenant, les *grandeurs* et les *obligations* que vous donne ce titre.

I. — *Grandeurs du titre de chrétien*

En vous faisant chrétiens par le baptême, Dieu, mes enfants, vous fait un don sublime et vous confère une triple grandeur et des avantages que rien ici-bas ne saurait égaler. Par le baptême et le titre de chrétien que vous y recevez, vous acquérez : 1° une *foi* infaillible, 2° une *innocence* angélique, 3° un *héritage* éternel.

1° *Une foi infaillible.* — Se tromper est le propre de l'humanité, a-t-on dit non sans raison : *Errare humanum est.* Ou encore, comme l'a fait remarquer l'illustre Bossuet : « La science de l'homme est toujours courte par quelque endroit. » Et cela se comprend sans peine. L'intelligence de l'homme étant essentiellement bornée et finie, comme sa nature, doit nécessairement avoir des limites à sa connaissance et s'arrêter, par exemple, en face des mystères du monde, de l'âme et de Dieu. Or, mes enf., dès que vous avez été baptisés, voilà que votre intelligence s'est augmentée, sans même que vous en ayez eu conscience, d'une capacité infinie en quelque sorte. Dieu lui a communiqué une aptitude spéciale qu'on appelle la foi surnaturelle. Cette vertu infuse vous permettra, dès que vous aurez la raison suffisante pour vous rendre un peu compte des choses, non pas sans doute de comprendre les mystères de la Religion, mais de les percevoir suffisamment pour les croire d'une certitude absolue et infaillible. Et grâce à votre catéchisme vous franchirez, d'un seul bond, les limites de la science humaine et vous pourrez résoudre, sans craindre la moindre erreur, ces importants et très profonds problèmes auxquels la seule raison humaine n'a jamais pu donner que des réponses forcément incomplètes : « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? » Vous, petit enfant de dix à douze ans, vous serez ainsi placé, par la foi infaillible de votre baptême et par votre science de chrétien, au-dessus des plus grands philosophes de tous les pays et de tous les temps ! Quelle grandeur d'avoir en vous, pauvres petites créatures que vous êtes, la science du Christ, votre Maître, c'est-à-dire la science même de Dieu !

Et ce qui met cette science au-dessus de toutes les autres, c'est non seulement son objet divin, mais aussi son infaillibilité absolue. Car la religion de J.-C. dont nous devenons les disciples par le baptême, est fondée sur la parole et la révélation même de Dieu, et cette parole est infaillible comme l'Etre divin dont elle émane. *Et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* La possession de cette science infaillible apportée au monde par le Verbe divin place donc le chrétien dans un état de supériorité telle qu'elle le divinise en quelque sorte. *Christianus alter Christus.*

2° *Une innocence angélique.* — Mais la divinisation du chrétien par l'esprit et par la science in-

faillible de la foi n'est pas la seule grandeur que nous confère le baptême. Il nous en donne une autre, morale celle-ci, et plus précieuse peut-être encore. C'est celle dont parle l'apôtre S. Pierre quand il nous dit que par la grâce baptismale qui nous a faits chrétiens, nous sommes devenus par là-même « *divinæ consortes naturæ*, c'est-à-dire participants de la nature divine. » (II Petr., I, 4).

Quelle grandeur, mes chers enfants ! N'était-ce pas à elle aussi que faisait allusion le Roi-Prophète lorsqu'il s'écriait : « Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous le visitiez ainsi ? Vous l'avez mis à peine un peu au-dessous des anges. *Minuisti eum paulo minus ab angelis.* » (Ps. VIII, 6). Oui, votre baptême, mes chers enfants, vous a presque égalés aux anges par la grâce et l'innocence qu'il a mises en vous. Combien elles ont raison, les mères chrétiennes, lorsqu'on leur ramène leur cher petit nouveau-né après la cérémonie du baptême, de l'embrasser avec un redoublement de tendresse en s'écriant : « Tu es mon petit ange ! » Oui, anges, nous le sommes vraiment par le baptême. Nous le sommes par les destinées éternelles auxquelles Dieu et l'Eglise nous consacrent par notre titre de chrétien ; mais nous le sommes surtout par cette innocence complète et ravissante qui, malheureusement, sauf de trop rares exceptions, ne dure que quelques années et se fane bien vite, quand hélas ! elle ne se flétrit pas complètement, au premier souffle des passions et au premier éveil de la concupiscence.

Et cette beauté surnaturelle de l'âme, la seule vraie grandeur de l'homme, puisque c'est à elle qu'il doit sa participation à la sainteté même du Christ et sa ressemblance aux esprits célestes, c'est le baptême qui vous l'obtient en vous faisant les enfants de Dieu et les disciples du Christ. *Christianus alter Christus.*

3° *Un héritage éternel.* — Enfin, mes enfants, le troisième titre de gloire, ou, si vous préférez, le troisième bonheur que nous procure notre vocation de chrétien par le baptême, c'est, — écoutez-bien cela, — un *héritage éternel* qui n'est autre que le royaume de Dieu, c'est-à-dire le ciel !

Quand, sur la terre, un nouveau-né vient au monde et qu'on l'entend qualifier dès son berceau du titre d'*héritier présomptif du trône,* on est tout de suite averti par là qu'il ne s'agit point d'un enfant ordinaire, mais du fils d'un monarque puissant. Et pour vous, mes enfants, lorsque au jour de votre baptême l'eau sainte coulant sur votre front faisait de vous un chrétien, c'est-à-dire un autre Christ, Dieu alors, à ce moment, vous appliquant, toutes proportions gardées, le mot magnifique du Roi-Prophète au sujet du Messie, Dieu vous a dit du sein de son éternité : « *Filius meus es tu : ego hodie genui te.* (Ps. II, 7). Petit enfant de la terre, petit nouveau baptisé, tu es vraiment mon fils par adoption, car aujourd'hui je viens de t'engendrer à la vie éternelle par le ministère du prêtre. Et puisque tu deviens mon fils, je t'associe à mon royaume et je te communique les droits de mon vrai Fils unique, Jésus, sur mon héritage éternel. » *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi :* Nous sommes, a dit S. Paul, nous autres chrétiens, « les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ. » (Rom., VIII, 17).

Et si le temps ne me pressait, il me serait facile et bien doux, mes enfants, de vous parler plus en détail des grandeurs et des beautés de cet héritage divin qui, contrairement à ceux de la terre, ne se dissipe pas peu à peu avec le temps et ne se perd point par la mort terrestre. Mais, au contraire, il peut s'accroître en magnificence chaque jour par la grâce, et doit se prolonger sans mesure et sans fin pendant toute l'éternité.

Voilà, mes enfants, la grandeur et le bonheur qu'il y a à être chrétien. Le baptême vous rend plus riches que tous les puissants et les fortunés d'ici-bas, en vous donnant non pas un royaume périssable de ce monde, mais un royaume *éternel,* le royaume même du Christ votre frère et votre Dieu. *Christianus alter Christus.*

II. — *Obligations du chrétien*

Si le titre de chrétien vous confère des grandeurs et des droits, il doit nécessairement aussi, mes enfants, vous imposer des obligations et des devoirs, auxquels vous ne pourriez vous soustraire sans faire injure à ce Dieu qui a été si libéral envers vous par son baptême. Il importe donc souverainement à quiconque veut être un vrai chrétien, de connaître, afin de les remplir parfaitement, ces obligations et ces devoirs. Je vais vous les indiquer brièvement, en les ramenant à trois points principaux : 1° *connaître sa foi par l'étude ;* 2° *garder son innocence par l'amour de Dieu ;* 3° *conquérir le ciel par le service divin.*

1° *Connaître sa foi par l'étude.* — Le premier devoir du chrétien, c'est de bien connaître l'objet et l'étendue de sa foi. Le catéchisme nous l'impose quand il nous apprend que l'homme a été créé d'abord pour connaître Dieu. Et N.-S. J.-C. lui-même l'a affirmé solennellement dans sa magnifique prière d'après la Cène : « La vie éternelle, ô mon Père, c'est que les hommes vous connaissent ainsi que celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum verum Deum et quem misisti Jesum Christum.* » (Jo., XVII, 3).

Mais pour connaître Dieu, il faut l'étudier, et cette étude se fait d'abord au catéchisme, où pendant trois ans on vous a parlé de sa nature et de ses perfections infinies, ainsi que de son divin Fils N.-S. J.-C. dont la vie et les ineffables mystères de l'Incarnation et de la Rédemption vous ont été révélés par les enseignements du prêtre. Puis les commandements de Dieu et de l'Eglise, l'admirable économie des sacrements et les sublimités de la grâce et de la prière ont tour à tour sollicité l'application de votre esprit et l'amour de votre cœur. Enfin les pieuses exhortations de vos dévoués catéchistes vous ont fourni les notions les plus nécessaires à votre vie spirituelle, notions qui vous ont

mis en mesure de comprendre suffisamment le grand acte que vous allez accomplir.

Mais votre science de la religion, mes chers enfants, ne doit pas se borner à cette étude rudimentaire. C'est un devoir impérieux pour vous non seulement de donner l'assentiment complet de votre foi à toutes les vérités que vous avez apprises jusqu'ici, mais aussi de compléter l'enseignement déjà reçu et de vous perfectionner chaque jour davantage dans la connaissance de votre religion. Prenez donc la résolution, pendant cette Retraite, de mieux étudier encore et de mieux connaître votre religion. Et loin de déserter l'église après votre Communion solennelle, et d'abandonner vos études religieuses, vous serez heureux de venir aux catéchismes de persévérance ou tout au moins d'entretenir dans vos âmes par de bonnes lectures le flambeau de la foi. Vous serez heureux, surtout, de venir écouter chaque dimanche ce cours officiel d'instruction religieuse qu'on appelle le prône, et que tant de mauvais chrétiens se dispensent aujourd'hui si facilement d'écouter.

2° *Garder l'innocence* par un amour reconnaissant envers Dieu. — La purification du péché originel et l'innocence rendue à votre âme par le baptême doit, mes enfants, exciter en vous un *amour* très vif et très reconnaissant envers Dieu. Voilà votre second devoir de chrétien, devoir mentionné par le catéchisme dans ce passage où il vous dit que l'homme a été créé premièrement pour connaître Dieu, mais ensuite et surtout pour l'aimer.

Si vous compreniez, en effet, le mal que le péché en général et surtout le péché originel a fait à l'homme et l'état lamentable de déchéance où il vous a jetés, vous passeriez le reste de votre vie à remercier Dieu de vous en avoir délivrés par le baptême, et vous lutteriez de toutes vos forces contre vos passions et contre le démon pour ne plus redevenir esclaves du péché. Mais qu'il est à craindre, hélas ! que vous cédiez un jour ou l'autre aux tentations qui viendront vous solliciter !

Pour être invincibles aux assauts de l'enfer, il vous faut deux choses. — D'abord une *horreur raisonnée* et *souveraine* pour tout ce qui pourrait porter atteinte à votre innocence baptismale conservée ou reconquise. — Puis un *amour de Dieu* tellement intense qu'à la moindre apparence de faute, vous vous écrierez comme le chaste Joseph de l'Ancien Testament : « Comment pourrai-je pécher contre mon Dieu ? *Quomodo peccare possum in Deum meum ?* » (Gen., XXXIX, 9). Mais l'horreur du mal naissant tout naturellement de l'amour du souverain Bien qui est Dieu, c'est à acquérir cette charité divine que vous allez vous appliquer pendant cette Retraite. Et seules, comme je vous le disais hier soir, la réflexion et la prière, qui sont les deux grandes obligations de toute retraite sérieuse, pourront exciter en vos âmes de pareils sentiments de reconnaissance et d'amour divin.

3° *Servir Dieu.* — Enfin, mes enfants, le troisième bienfait procuré par le baptême, c'est-à-dire le droit absolu au royaume du ciel, ce troisième bienfait impose au baptisé un troisième devoir, plus important peut-être encore que les deux autres. Le catéchisme vous l'indique par ces deux mots : « Servir Dieu. » Et l'Eglise, dans une magnifique instruction adressée aux clercs qui vont être appelés à recevoir le sous-diaconat, l'Eglise nous apprend que servir Dieu, c'est déjà être roi ici-bas en attendant l'éternelle royauté du ciel : *Deo servire, regnare est.* Car, bien que, selon la parole de S. Paul, les chrétiens ne soient à proprement parler que les *serviteurs* du Christ, *servi Christi* (Eph., VI, 6), ce sont néanmoins des serviteurs à part, car vous avez en même temps, par le baptême, rang d'enfants de Dieu, *filii Dei sumus.* (Rom, VIII, 16). Et, comme tels, vous devenez participants, nous l'avons dit tout à l'heure, de l'héritage de Dieu, c'est-à-dire du royaume éternel du ciel. Mais souvenez-vous bien, — ou si, par hasard, vous l'ignoriez encore, cette Retraite va vous l'apprendre, — que dans le royaume de Dieu il faut commencer par servir, c'est-à-dire par obéir aux préceptes divins pour conquérir le ciel. Car notre Maître divin, le Christ Jésus, nous a, en cela comme en tout le reste, donné l'exemple. « Je ne suis pas venu sur la terre pour être servi, mais pour servir, » a-t-il dit dans l'Evangile. *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* (Mt., XX, 28). Servez donc le Seigneur, comme vous le recommande le Psalmiste, servez-le ici-bas dans la joie et dans l'allégresse, si vous voulez un jour régner avec lui dans le ciel : *Servite Domino in lætitia.* (Ps. XCIX, 2). Et vous ne serez ses vrais serviteurs, c'est-à-dire ses disciples et ses amis, que si vous accomplissez, sans trop de défaillances, ses adorables commandements. « *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis.* Vous serez mes disciples si vous faites ce que je vous commande : » voilà la parole décisive de Jésus dans l'Evangile (Jo., XV, 14), parole en dehors de laquelle il n'y a pas de vrai service de Dieu, et par suite plus de salut et plus de ciel.

* * *

En terminant cette instruction, si importante par ses enseignements, je veux, mes chers enfants, récompenser votre attention si docile par une histoire qui vous apprendra jusqu'où doit aller votre estime pour le beau nom de chrétien que vous avez reçu au baptême.

Sainte Julitte ou Juliette, qui fut martyrisée sous l'empereur Domitien, fut amenée devant le juge païen avec son petit garçon à peine âgé de deux ans et qui s'appelait *Ciers* ou *Cyr*. Entendant sa mère répondre courageusement aux interrogations du juge par cette fière déclaration : « Je suis chrétienne, » le petit Cyr se mit à crier lui aussi à tue-tête : « Je suis chrétien, je suis chrétien ! » Le juge n'y fit pas attention tout d'abord ; mais comme l'enfant ne cessait pas de répéter toujours ce même cri, le juge commanda qu'on le fît taire par des caresses ou des friandises. Mais tout fut inutile. L'enfant criait toujours de plus en plus : « Je suis chrétien ! » Après avoir vainement essayé de lui

imposer silence par des menaces, à la fin le juge en colère prit le petit Cyr par les pieds et le faisant tournoyer lui écrasa la tête contre l'escalier de son tribunal, et cela sous les yeux de sainte Julitte, heureuse et fière de donner un ange de plus au ciel.

Ainsi mourut, confesseur de la foi dans un âge si tendre, le petit S. Cyr. Apprenez de lui, mes chers enfants, ce que vaut l'honneur de s'appeler chrétien. Et vous qui, étant plus âgés que le jeune martyr, devez mieux comprendre encore la grandeur de ce titre, prenez aujourd'hui la résolution, que vous affirmerez publiquement au soir de votre Communion solennelle, de confesser toujours votre foi, dût-il vous en coûter la vie comme au petit S. Cyr, et de vivre désormais et toujours en véritables et fidèles chrétiens. Ainsi soit-il.

Conférence

LA BONNE CONFESSION

Non confundaris confiteri peccata tua.
N'ayez pas honte de confesser vos péchés.
(Eccli., IV, 31).

Mes chers enfants,

On vous l'a dit sans doute déjà, et en tout cas, je tiens à l'affirmer hautement devant vous, au premier jour de cette Retraite : l'action capitale qui va vous préparer surtout à une excellente communion solennelle, pendant ces jours bénis de grâce et de recueillement, c'est la *confession*. Si vous faites une *bonne* confession, si vous en faites surtout une *excellente,* comme je l'espère, votre communion solennelle sera des meilleures. Mais si malheureusement, faute de contrition ou de sincérité dans vos aveux, vous faisiez une mauvaise confession, ce serait pour vous un épouvantable sacrilège que d'oser ainsi recevoir votre Dieu.

Il est donc souverainement important pour vous de faire une *bonne confession,* et c'est pour vous faciliter cette tâche et vous assurer ce bonheur que je viens vous indiquer les moyens de se bien confesser. Ces moyens, je les ramène aux trois suivants. Pour se bien confesser, il faut 1° un *examen* sérieux, 2° une *accusation* sincère, et 3° un *repentir* véritable.

I. — *Un examen sérieux*

La première condition pour traiter une affaire importante, mes enfants, c'est, vous en êtes convaincus d'avance, de la bien connaître. Que penseriez-vous d'un homme qui, sans avoir jamais étudié la médecine ni vu un malade, ou du moins sans avoir apporté la moindre attention à connaître le mal de quelqu'un, prétendrait le soigner et le guérir ? Vous estimeriez certainement que cet homme est un charlatan ou un fou, et que bien plus fous encore seraient ceux qui auraient l'imprudence de se faire soigner par lui... Mais que penseriez-vous aussi d'un malade qui voudrait qu'un médecin le guérisse sans le voir, sans pouvoir l'interroger et l'examiner sur son mal, et qui ne répondrait pas ou répondrait tout de travers aux questions très sages du médecin ?

Eh bien ! mes chers enfants, tel serait le cas d'un enfant qui prétendrait faire une bonne confession sans avoir auparavant examiné, c'est-à-dire étudié sa conscience, ou qui ne voudrait pas en découvrir tous les maux au médecin de son âme, c'est-à-dire à son confesseur. « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » a dit N.-S. à ses apôtres, et en leur personne à tous les confesseurs. (Jo., XX, 23). Mais, je vous le demande, peut-on remettre ce qu'on n'a pas ? peut-on guérir un mal qu'on ignore ? Donc il faut de toute nécessité que le pénitent manifeste sa conscience à son confesseur par une sincère accusation de ses fautes.

Mais cette accusation elle-même, il ne peut la faire, et surtout la bien faire, que s'il en connaît bien à fond la matière. Et cette connaissance, mes enfants, vous ne l'acquerrez qu'en examinant votre conscience avec soin, c'est-à-dire en recherchant, comme vous dit le catéchisme, l'espèce et le nombre de vos péchés.

Pour cela, vous pourrez suivre deux méthodes. — La première, qui est la plus longue et la plus compliquée, mais qui est aussi la plus sûre, c'est de suivre un à un tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux et les devoirs de votre état, et de vous rappeler exactement les devoirs que chacun de ces commandements vous impose, et par suite les diverses espèces de fautes que vous pouvez commettre au sujet de chacun d'eux.

La seconde méthode, plus courte, et qui est à vous conseiller surtout pour vos confessions ordinaires, c'est de faire porter votre examen sur trois points principaux : devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, et devoirs envers soi-même. — Sur le 1er point, *devoirs envers Dieu,* vous vous posez à vous-même des questions sur les trois grands devoirs de la religion : 1° l'*adoration*, qui se fait par votre prière du matin et du soir ; 2° le *culte,* dont vous vous acquittez par la *messe* du dimanche et des fêtes ; 3° la *piété,* dont vous vous acquittez par la réception fréquente et fervente des sacrements. — Quant aux *devoirs envers le prochain,* ils se résument en devoirs : 1° envers les *individus,* comme le bon exemple, dont le contraire est le scandale, et le respect de ses biens et de sa réputation, 2° devoirs envers la *famille* et spécialement envers les parents (respect et obéissance), et enfin 3° devoirs envers la *société,* qui pour le moment ne vous concernent guère, tels que, par exemple, le respect de la vie de vos semblables, le bon ou mauvais usage du vote et de votre droit d'électeur. — Enfin restent les devoirs *envers vous-mêmes,* qui comprennent le respect de vos *corps* par la pureté ; le respect de la *vérité* et de la *charité,* que blessent la calomnie et le mensonge ; enfin le respect de votre *âme,* en évitant tous les péchés capitaux qui la souillent et

lui font perdre sa beauté, comme la colère, l'orgueil, la gourmandise et la paresse.

Prenez l'une ou l'autre méthode, mes enfants ; aidez-vous aussi, s'il en était besoin, d'examens de conscience imprimés, mais à une condition cependant : c'est de ne pas lire à tort et à travers ces examens et de n'en prendre que les péchés que vous aurez vraiment commis. Mais, quelle que soit la façon dont vous procédiez, ce qui est essentiel c'est de vous examiner, c'est-à-dire d'étudier votre conscience très attentivement et très sérieusement pour savoir ce que vous avez fait de mal, autrement dit, pour connaître vos péchés.

II. — *Une accusation sincère*

Je n'insisterai pas beaucoup sur ce point, mes chers enfants, parce qu'on vous a dit et répété souvent que cacher un seul péché grave, ou qu'on croit grave alors même qu'en réalité il ne le serait pas, constitue une faute mortelle, un sacrilège, qui, en outre, rend la confession nulle, puisque l'absolution reçue en de pareilles conditions n'efface pas du tout les péchés, pas même ceux qu'on a bien confessés.

Il est donc souverainement important que vous accusiez *nettement* et *entièrement* toutes les fautes dont, par un sérieux examen, vous vous êtes reconnus coupables. — Je dis : *nettement* et *entièrement,* car l'accusation de vos péchés doit en effet, pour être complètement sincère, avoir ces deux qualités : la *clarté* et l'*exactitude*.

La *clarté* d'abord : c'est-à-dire qu'il ne faut pas noyer, si je puis ainsi parler, son accusation dans des détails inutiles ou embrouillés, ni raconter des histoires à propos de ses fautes pour expliquer comment on les a commises et peut-être aussi pour chercher à s'excuser. Non, mes enfants, pas de faux-fuyants ni de vaines excuses ! Dites carrément vos fautes telles que vous reconnaissez les avoir commises. Avez-vous menti, par exemple ? N'allez pas essayer d'expliquer pourquoi, mais dites simplement : « J'ai menti gravement (ou non), tant de fois. » Voilà qui est clair, et par conséquent voilà une bonne accusation.

En second lieu, dites vos péchés *exactement*, c'est-à-dire *complètement,* et n'en omettez aucun. Bien entendu, je parle de ceux dont vous avez le souvenir présent à la mémoire ; car pour ceux que vous avez oubliés et dont l'examen lui-même n'a pu vous faire ressouvenir, il est bien clair que vous ne pouvez pas vous en accuser. Dites tout, absolument tout ce qui vous inquiète à votre confesseur, et si quelque péché plus grave vous coûte trop à dire, bien loin d'en renvoyer l'accusation à la fin de votre confession, commencez par celui-là, dites-le le premier. Quel poids de moins vous aurez ensuite sur le cœur !...

III. — *Un repentir véritable*

Dieu est bien bon, mes enfants, mais si bon qu'il soit, rappelez-vous qu'il est infiniment juste et sage, et qu'il serait absolument contraire à la sagesse et à la justice de pardonner une faute à quelqu'un qui ne la regrette pas. Le bon Dieu est donc obligé d'exiger du pécheur, pour lui pardonner, un véritable et sincère *repentir*. Mais qu'est-ce que « se repentir » et quelles qualités doit avoir le véritable repentir ? Je n'insisterai pas beaucoup sur ce point, car je vous en reparlerai après-demain.

Se repentir, mes enfants, c'est remonter du mal au bien, c'est, comme dit le Concile de Trente, avoir une douleur dans l'âme et une détestation profonde du péché commis, avec une ferme résolution de ne plus pécher à l'avenir. Le repentir pour être sincère doit donc comprendre trois éléments : 1° l'*horreur* sincère du mal, 2° le *regret* de l'avoir commis, et 3° la ferme *résolution* de ne plus le commettre. — Or, mes enfants, l'horreur du mal, vous l'aurez si pendant cette Retraite vous réfléchissez sérieusement au désordre affreux qu'est le péché en lui-même, au mal qu'il fait à votre âme en ce monde et qu'il peut lui faire dans l'autre, enfin à l'outrage qu'il fait à Dieu et surtout à J.-C. qu'il a obligé à mourir sur la croix. De l'horreur du péché, ainsi excitée en vous par ces réflexions salutaires, naîtra tout naturellement le *regret* de l'avoir commis. Et, comme il est impossible qu'on aime et qu'on veuille refaire de nouveau une chose qui nous déplaît souverainement et dont nous avons horreur parce qu'elle nous a fait mal, le *ferme propos* et les bonnes résolutions suivront tout naturellement la douleur et le regret du péché.

Et c'est ainsi, mes chers enfants, que par un repentir véritable, vous vous disposerez à recevoir dignement l'absolution de vos fautes. Et ainsi purifiés, vous pourrez aller sans crainte, dans trois jours, recevoir votre Dieu. Préparez-vous, mes enfants, à ce troisième et si grand jour. *Estote parati in diem tertium.* (Ex., XIX, 15). Ainsi soit-il.

Instruction du soir

LES ÉTAPES DE LA CHUTE

Peccavi in cœlum.
J'ai péché contre le ciel.
(Luc, XV, 21).

Mes chers enfants,

Pendant la guerre de 1870-71, les Allemands avaient déjà l'habitude de ne pas respecter les églises. Un jour, ils envahirent, à l'improviste, le village de Velars dans la Côte-d'Or, et demandèrent les clefs de l'église pour y loger leurs troupes. Le curé était momentanément absent de la paroisse, et le Saint-Sacrement n'ayant pas été enlevé de l'église, la livrer aux soldats c'était exposer Jésus-Eucharistie à être odieusement insulté et peut-être profané. Que faire ? L'ordre du vainqueur n'admettait pas de retard. On décide alors de faire enlever le St-Sacrement par un enfant de la Première Communion de cette année-là, pensant que l'innocence de son âge l'en rendait plus digne que les grandes personnes présentes. On appelle donc le

premier du Catéchisme, qui passait pour le plus sage, et on lui explique la mission sainte qu'il va remplir. Mais l'enfant rougit, se trouble, et finalement répond qu'il ne peut pas se charger de cette fonction. Et comme on insiste, en lui faisant remarquer que c'est un devoir pour lui, à cause du péril de profanation que court le St-Sacrement, l'enfant éclate en sanglots et répond, tout confus d'un pareil aveu : « Je ne peux pas : j'ai des péchés ! » Force fut donc de chercher un autre sauveur, et alors on pensa à un petit ange de deux ans qui, porté par sa pieuse mère, prit entre ses mains mignonnes le ciboire du tabernacle, et le transporta, accompagné de la population, dans un lieu sûr où les Allemands ne pouvaient deviner sa présence.

Si je vous disais en ce moment, mes chers enfants, que je vais avancer l'heure de votre bonheur, ouvrir le tabernacle et venir vous communier en vous donnant le bon Dieu, vous me répondriez sans doute, effrayés quelque peu : « Comment, mon Père, y pensez-vous? Communier sans nous être confessés ! Mais nous ne sommes pas prêts à recevoir Jésus dans nos âmes : nous avons des péchés ! » Voilà ce que vous diriez, mes enfants, et vous auriez raison. Oui, le grand obstacle à la venue de Jésus dans vos cœurs, c'est le *péché*. Il faut donc à tout prix, pendant cette Retraite, vous débarrasser du péché par une bonne confession, dont je vous ai déjà, dans notre conférence précédente, indiqué les moyens et les qualités.

Mais ce n'est pas tout encore, m. ch. enf. Le péché est un mal, non pas seulement pendant cette Retraite et parce qu'il vous empêcherait de bien faire votre Communion solennelle. Le péché est un mal toujours et partout, car c'est le mal unique, le plus grand de tous les maux. C'est donc toujours et partout qu'il faudra l'éviter, si c'est possible ; et avec la grâce de Dieu, c'est toujours possible, quand on le veut. Et si par malheur vous veniez à succomber aux tentations de la vie et à commettre plus tard le péché, ce serait un devoir absolu pour vous de le chasser au plus tôt de votre âme par une sincère conversion.

Et c'est pour vous apprendre comment on tombe, hélas ! dans le péché, mais surtout aussi comme on en sort, que je veux ce soir, en méditant avec vous l'histoire du triple reniement de S. Pierre et de son repentir, vous montrer quelles sont les *étapes d'une chute* dans le péché mortel. Nous verrons ensuite dans une prochaine instruction quelles sont les *étapes de la conversion*.

I. — *Eloignement de Dieu par la tiédeur*

L'Evangile nous apprend que S. Pierre, avant son reniement, avait accompagné son Maître jusqu'au prétoire, mais de loin seulement, et qu'il l'abandonna à la porte : *Petrus autem sequebatur a longe*. (Mt., xxvi, 58). Sans aucun doute, l'Apôtre ardent, mais pusillanime, avait peur d'être compromis et condamné avec Jésus. Cet éloignement du Sauveur et cette lâcheté de Pierre furent la première cause de sa chute et de son triple reniement.

S'éloigner de Jésus, m. c., c'est le renier préalablement en quelque sorte dans son cœur avant de le renier dans sa conduite. Voyez cet enfant qui a bien fait, je suppose, sa communion solennelle. Comme Pierre au sortir du Cénacle, il est transporté d'amour pour Jésus-Christ et s'écrierait volontiers, comme le prince des Apôtres : « Seigneur, s'il le faut, je suis prêt à vous suivre en prison et même à mourir avec vous ! » (Mt., xxvi, 35). Hélas ! ce bel enthousiasme ne dure guère. Quelques jours se passent, — peut-être même, comme pour S. Pierre, quelques heures seulement, — et voici que les défauts se réveillent, voici que les tentations anciennes assaillent de nouveau cet enfant. Au lieu de s'attacher plus fortement que jamais à son Dieu et de le suivre sur ce Calvaire d'un nouveau genre, cet enfant se décourage et commence à faiblir. Il prie moins bien, il ne prie peut-être même plus du tout. Il pense moins au bon Dieu et davantage à ses amusements. Il s'éloigne moralement du Sauveur par ses sentiments et surtout par sa conduite, car il ne se confesse plus aussi souvent et communie de moins en moins... Le voilà à distance du divin Maître. Il ne l'a pas renié encore formellement par le péché mortel, mais il l'a déjà abandonné, c'est de toute évidence, sans songer que pour lui, comme pour S. Pierre, cet éloignement constitue déjà la première étape de sa chute.

II. — *La lâcheté*

Et la seconde étape ne tarde pas à être atteinte et franchie. C'est l'arrêt complet dans le service de Dieu, et peut-être en fâcheuse situation. *Sedebat Petrus in atrio* : Pierre *s'était assis* dans le vestibule du prétoire. Après avoir suivi son Maître de loin, voici qu'il l'abandonne tout à fait. Au lieu d'accompagner Jésus devant ses juges pour le défendre une seconde fois, comme il l'avait fait au jardin de Gethsémani, Pierre le laisse entrer seul avec ses ennemis dans le prétoire. Et lui, l'Apôtre qui se prétendait fidèle, reste dans l'*atrium*, c'est-à-dire le vestibule du palais. Si encore il était resté debout à la porte, l'oreille au guet, prêt à voler, le cas échéant, au secours de son divin Maître ! Mais non ! Il s'assoit tranquillement et honteusement, dans un lâche repos, *sedebat*.

Ainsi fera l'enfant sans vigueur et sans persévérance dont je vous parlais tout à l'heure. Au bout d'un certain temps de tiédeur et de négligence dans ses prières, dans la fréquentation des sacrements et dans la lutte contre ses défauts, il cesse tout effort et toute pratique religieuse, en dehors des choses strictement obligatoires. S'il fait encore ses prières, c'est avec une complète inattention, et ils les omet plus souvent qu'il ne les fait. S'il va encore à la messe le dimanche et s'il fait encore ses Pâques, c'est plutôt par un reste d'habitude, et contraint peut-être par ses parents ou son entourage, plutôt que par principe et par dévotion. Et

c'est là toute sa religion ! Sa ferveur du Grand Jour, son amour pour Jésus et pour l'Eucharistie, son zèle et ses efforts pour être plus pur, plus obéissant, plus pieux : tout cela est renié, arrêté, fini !... Et cet enfant se repose tranquillement à l'entrée du vestibule du péché grave, vestibule maudit qui va être pour lui le lieu de sa perte et comme l'entrée de l'enfer.

Voilà la seconde étape vers la chute, étape plus dangereuse encore que la première... Mais, hélas ! ce pauvre enfant ne s'en tiendra pas là.

III. — *Les mauvaises compagnies*

Comme S. Pierre, il ira plus loin et fera un pas de plus vers l'abîme ! Avec qui, mes enfants, S. Pierre n'eut-il pas honte de s'asseoir dans le vestibule du prétoire ? On n'oserait même pas le supposer, si l'Evangile ne nous avait pas révélé cette nouvelle circonstance, aussi incompréhensible que dangereuse et déshonorante pour l'Apôtre : *Sedebat cum ministris,* nous dit l'Evangéliste S. Marc (XIV, 54), le fidèle disciple de S. Pierre et par suite le mieux renseigné de ses historiens. Oui, S. Pierre s'assit avec ces valets infâmes et canailles, qui devaient insulter Notre-Seigneur et aller jusqu'à le souffleter !

Oh ! les mauvaises compagnies, mes enfants, que d'âmes même bonnes au fond et saintes autrefois, ont été perdues par elles ! C'est sans doute à quelque influence néfaste que ce jeune communiant dont je vous fais envisager la chute devra, lui aussi, sa défection et sa perte. Déjà certaines fréquentations douteuses ont été cause de son éloignement de Jésus et de son arrêt complet dans le bien. Mais ces suppôts de Satan que sont les mauvaises compagnies, ne seront point satisfaits de ce commencement de triomphe. Il leur faudra la victoire complète, et voilà pourquoi, comme les ministres du Sanhédrin firent pour S. Pierre, ils inviteront et au besoin ils forceront en quelque sorte ce malheureux enfant à se chauffer avec eux à ce foyer infernal qui s'appelle les trois concupiscences, et surtout au feu de la plus honteuse de toutes, celle que S. Jean appelle la concupiscence de la chair et que votre catéchisme appelle la *luxure* ou autrement dit l'*impureté*... Et si, — comme c'est probable, étant donné ses défaillances passées et les tristes étapes déjà franchies, — le pauvre enfant tenté que vous serez peut-être un jour, acceptait cette invitation satanique, oh ! alors, c'en serait fait de sa persévérance, car cette fois ce serait la quatrième et dernière étape, la chute honteuse déjà, prélude infaillible du reniement total et peut-être hélas ! définitif.

IV. — *Le sensualisme*

Petrus calefaciebat se. Pierre, après s'être assis avec la valetaille du prétoire, se mit à se chauffer comme eux. — « Mon Dieu ! me direz-vous, il n'y avait pas grand mal à cela et c'était bien naturel, les nuits d'Orient étant d'autant plus fraîches que la chaleur du jour y est plus grande. » — Justement ! c'était *trop naturel,* et comme, selon la remarque de l'auteur de l'*Imitation,* les mouvements de la nature sont opposés à ceux de la grâce, au lieu d'accorder à sa nature trop sensible les aises qu'elle réclamait, Pierre eût dû songer plutôt aux souffrances que son Maître endurait à côté de lui et pour lui dans le prétoire, et partager la Passion de son Sauveur. Or, contrairement à ce que lui avait enseigné Jésus, à savoir, que le disciple n'est pas au-dessus du Maître, Pierre voulut se traiter mieux que le Christ et ne trouva pas dans son cœur à ce moment-là assez d'amour pour supporter, pour l'amour de son Maître, le froid de la nuit ; il se laissa dominer par la concupiscence de sa chair frileuse et se chauffa, et la chaleur de ce feu maudit, en amollissant son corps, ôta toute énergie à son âme. Aussi quand apparut la servante qui, à cette heure critique, joua pour lui et sans le savoir le rôle du serpent tentateur au paradis terrestre, Pierre, jadis si brave, trembla à cette voix peu redoutable pourtant, et perdant la foi en même temps que la tête, il consomma sa chute par un triple reniement.

* * *

Voilà, mes enfants, voilà où peuvent mener la tiédeur, la lâcheté, les mauvaises compagnies et le sensualisme. Voilà les quatre étapes ordinaires de toute chute dans le péché. Dieu veuille qu'aucun de vous ne les connaisse jamais, et pour cela ne s'engage jamais dans la route funeste qu'elles jalonnent ! Car dans le chemin du vice, c'est un aimable fabuliste qui l'a dit, le doux Florian :

> On est au fond du précipice
> Dès qu'on met un pied sur le bord[1].

Ou encore, comme l'a si bien dit Boileau :

> Dans le crime il suffit qu'une fois l'on débute,
> Une chute toujours attire une autre chute[2].

Restez donc fidèles à Dieu, mes chers enfants, à ce Dieu si bon que vous allez recevoir dans trois jours. Ne l'abandonnez jamais, comme fit S. Pierre en cette nuit terrible, et surtout, ne le reniez point, car lui seul a les paroles et les promesses de cette vie éternelle où, je l'espère, vous irez le contempler un jour. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXVII

« LES PHILOSOPHES MOQUÉS »

Dans un opuscule très intéressant de la fin du IIe siècle, l'auteur, probablement Hermias, se plaît à tourner en ridicule l'ancienne philosophie. Cet opuscule, un vrai chef-d'œuvre, a pour titre : IRRISIO PHILOSOPHORUM, *Les Philosophes moqués.* En nous montrant sous une forme railleuse les perpétuelles contradictions de la raison païenne sur les problèmes fondamentaux qui regardent la

[1] *Le Chien coupable.*
[2] *Satire X.*

nature de Dieu et la destinée de l'âme humaine, Hermias fait ressortir avec éclat le mérite de la vérité révélée.

I

L'homme avait d'abord connu et aimé un Dieu unique. C'était l'époque du paradis terrestre et qui se prolongea jusqu'au déluge, quand Dieu entretenait avec lui les relations d'une sainte familiarité.

Sous l'influence d'une philosophie égarée, l'homme se laissa aller à adorer des esprits invisibles, secondaires, représentant à ses yeux la sagesse, la bonté, la force. Après s'en être fait une image, il se prosterna devant elle, soit pour attirer leurs faveurs, soit pour fléchir leur courroux. Il eut un dieu pour la guerre, un dieu pour la paix, un dieu pour le commerce, un dieu pour les maisons, un dieu pour la vigne, un dieu pour marquer les limites des champs, un dieu pour protéger le foyer domestique. Mais avec quelle vivacité Hermias, — et son exemple devait être imité un peu plus tard par S. Augustin dans une page fameuse de la *Cité de Dieu,* — flétrit ce polythéisme !

D'autres philosophes plaçaient Dieu dans la nature. En face des forces mystérieuses qui nous enveloppent de toutes parts et avec tant de supériorité, ils apprirent à l'homme à s'incliner devant ces réalités puissantes. Le soleil, l'air, le feu, les moissons, les fleurs, les montagnes, les forêts reçoivent ses hommages, deviennent les objets de son culte. Pour rappeler le mot de Bossuet, « tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » A cette foule de divinités mensongères on bâtit des temples, on élève des autels, on brûle de l'encens.

Déjà, par une ironie sublime, le prophète Isaïe avait dit de l'idolâtre antique : « Il est allé dans la forêt, il a coupé le chêne ou le hêtre ; avec les ramures il a chauffé son four et fait cuire son pain ; avec le tronc il s'est taillé un dieu et le voilà qui l'adore. » (XLIV, 14-15). C'est sur le même ton spirituel qu'Hermias écrira : « Toutes ces idoles stupides, vains simulacres sur lesquels les araignées tendent leurs toiles, ne peuvent ni remuer, ni agir, ni comprendre ; on les lie, on les cloue, on les perce, on les fond, on les divise et on les polit : elles ne s'en aperçoivent pas. »

La pensée païenne infirme descendra encore au-delà. L'être adoré sera l'homme lui-même : quelquefois pour ses vertus, pour son génie, parce qu'il aura rendu à la patrie d'éminents services ou fait des inventions utiles ; mais le plus souvent, ce sera l'homme dans ses erreurs, dans ses faiblesses et jusque dans ses passions les plus honteuses. A côté de l'autel élevé à la gloire du guerrier, du monarque, de la vierge, on verra l'autel de la courtisane. Des tyrans, tels que Néron et Domitien, recevront après leur mort de serviles apothéoses. Chose étrange ! non seulement chez une nation civilisée comme la Grèce on en était arrivé à ce point, mais Rome, maîtresse de l'univers, acceptera dans les splendeurs de son Panthéon tous les vices glorifiés. Mille divinités coupables disputaient au seul vrai Dieu les honneurs du culte, avec ces pratiques de sorcellerie et d'invocations magiques dont les tableaux de Pétrone souillent encore nos regards.

II

Les pages que renferme l'opuscule d'Hermias sur la doctrine des philosophes païens relative à l'origine et aux destinées de l'humanité ne sont pas moins curieuses.

D'où venons-nous ? Pour la vieille philosophie, l'homme n'était qu'une poussière organisée, tout au plus un animal perfectionné. Un atome, on ne sait de quelle façon, s'en vint un jour sur la terre. Avec le temps, l'atome est devenu la cellule ; avec le temps, la cellule informe est devenue la plante ; avec le temps, la plante est devenue l'animal ; et avec le temps encore elle a pris la forme humaine. Une pareille doctrine nous fait sourire peut-être. Hélas ! à dix-huit siècles de distance, un philosophe français ne craignait pas d'écrire dans un ouvrage célèbre il y a quelques années : « Les hommes sont des animaux d'espèce supérieure qui produisent des discours ou des poèmes comme les vers à soie produisent leurs cocons et les abeilles leur miel [1]. »

Quel est le sens de la vie ? Pourquoi ces passions qui luttent au fond de notre âme ? Pourquoi la douleur ? Pourquoi le triomphe du mal et les oppressions de la faiblesse ? Tous, plus ou moins, sans nous en douter, nous avons besoin d'être éclairés sur ces graves questions. A chaque détour du chemin, sous le coup de l'épreuve, dans le silence du deuil, nous nous posons les mêmes interrogations. Où donc trouver la lumière ? Auprès des philosophes païens ? Ils n'ont pas fait avancer l'homme d'un pas dans la connaissance de ce qui a trait à sa vie personnelle, et ils n'ont pas vu davantage Dieu conduisant d'une main sûre, mais invisible, la marche des événements.

« Où allons-nous ? » — Avec quelle verve mordante l'auteur des *Philosophes moqués* se plaît à énumérer leurs systèmes divers sur la destinée humaine ! « Tantôt je suis immortel, et voici que le lendemain je redeviens mortel. Tout à l'heure j'étais partagé en atomes ; maintenant je deviens eau, puis je ne suis plus que de l'air ou du feu. Un instant après, je ne suis plus ni eau, ni air, ni feu, et on me fait bête ou poisson : je nage, je vole, je rampe à mon gré. » La philosophie antique, au lieu de voir dans la vie l'aurore de l'éternité, la réduisait à un transformisme dépourvu de sens et qu'un esprit en délire seul pouvait imaginer.

* * *

Ainsi donc, non seulement, par une altération progressive de l'idée divine, l'homme était arrivé à plier le genou devant des images d'or ou de marbre, et même à se prosterner devant sa propre personne ; mais le doute demeurait le dernier mot de son âme inquiète, éplorée [2].

A vrai dire, l'humanité était devenue semblable

[1] Taine, *L'Intelligence* (1870).
[2] Cf. Mgr Freppel, *Les Pères apostoliques.*

à cet aveugle que S. Luc nous montre implorant l'aumône aux portes de Jéricho. Après s'être adressée à toutes les écoles pour en recevoir la vérité, malgré quelques belles lueurs, elle n'avait obtenu aucune réponse. Tout se résumait dans le mot d'Aristote sur son lit de souffrance : « J'ai vécu dans le doute, je meurs dans l'incertitude, j'ignore le but de mon voyage. Etre des êtres, ayez pitié de moi ! » *Ayez pitié de moi !* c'était le cri de l'aveugle de Jéricho ; et c'était celui du monde intellectuel sous le règne du paganisme.

L'opuscule d'Hermias reste « un habile persiflage de l'idolâtrie. » Mais, à vrai dire, certains esprits modernes ne semblent-ils pas retourner vers ces temps d'obscurités ? Notre philosophie, naguère, affichait une prédilection marquée pour l'erreur païenne, et l'un de ses représentants les plus distingués, M. Fouillée, hier encore, en rajeunissait la doctrine dans son fameux ouvrage *La psychologie des idées-forces* (1893), prétendant voir un germe mental partout, dans la plante, dans la fleur, dans le marbre, au moins à l'état rudimentaire, une sorte de tendance aveugle enfin qui, après de multiples efforts, devient une volonté réfléchie. C'est oublier, comme Taine l'avait déjà fait et comme le firent les philosophes païens, que « le passage d'une espèce à l'autre entraîne un degré d'être dont le Créateur seul peut disposer. »

XXVIII

LE PAGANISME ET LE PAUVRE

Le 24 août de l'année 79, une ville voluptueuse et sceptique, Pompéi, fut ensevelie par une éruption subite du Vésuve. Les pentes de la montagne étaient ornées, de la base au sommet, de moissons, de vignes et d'oliviers. Au port, sur les eaux vertes de la mer, la flotte romaine tenait l'ancre. Tout à coup, le volcan se mit à vomir des torrents de lave et de cendres, qui, peu à peu, recouvrirent la cité comme d'un linceul. Après dix-huit siècles, grâce aux travaux de déblaiement accomplis, la ville païenne vient de sortir de terre. On y voit les restes splendides de ses palais, de ses thermes, de ses amphithéâtres, mais, mieux encore, ce qu'était, sous le règne du paganisme, la pauvreté en face des richesses et de la jouissance.

I

Il serait difficile de se faire une idée de la détresse qui pesait autrefois sur la classe pauvre.

Le pauvre païen, même chez les peuples en apparence les plus civilisés, est une créature indigne de pitié. D'après les fouilles opérées en Egypte, les fellahs des temps pharaoniques ressemblaient à ces prolétaires agricoles que l'on voit encore dans la plaine du Nil. Sparte et Athènes donnent le spectacle de fortunes immenses à côté d'une noire pénurie. A Rome, tandis que les demeures patriciennes accusaient des prodigalités inouïes, — Pétrone, personnage consulaire, condamné à mort par Néron, ne brisera-t-il pas, avant de s'ouvrir les veines et pour la soustraire au tyran, une coupe de Myrrhène qui valait un million ? — les familles pauvres vivaient entassées dans la fangeuse Suburre ou dans des huttes de bois suspendues au-dessus des eaux du Tibre : hideuses mansardes ayant jusqu'à sept ou huit étages inégaux. Là, au fond de ces étuves malsaines, sans air et sans soleil, viennent habiter en hiver le mendiant, le grammairien sans argent, la prostituée en haillons, l'enfant trouvé. Ils ont pour vêtement un lambeau de toile et pour nourriture de l'eau et du pain ; à peine leur permet-on de rôder, à la manière des chiens, autour de la table du riche afin d'en recueillir les restes. Aristophane et Juvénal, on le sait, se sont raillés à l'envi des misères du pauvre avec sa natte pourrie, et son potage de pousses marinées [1].

Si les philosophes du paganisme avaient leurs écoles renommées, le pauvre en était exclu, comme s'il n'avait ni âme ni intelligence. En Egypte, on renferme les livres dans des bibliothèques, pareils aux momies dans leurs tombeaux, et pour tenir la science éloignée du vulgaire, on inventera les hiéroglyphes. Socrate, sans doute, allait répandant la vérité par les places et les carrefours, dans la boutique et près de la petite table du savetier. Encore n'était-ce qu'une vérité incomplète, mélangée d'erreurs. Mais le fait reste exceptionnel. Les récits des annalistes ne contiennent pas une ligne en faveur du pauvre, « de la plèbe jeûneuse et misérable, *misera et jejuna plebecula*, lie et rebut de la cité, *fæx et sordes urbis*, » selon le mot de Cicéron. Sénèque, qui d'ailleurs prostitua sa plume jusqu'à calmer les remords de Néron, n'a laissé échapper aucune allusion au sort intellectuel de cette classe infortunée. Virgile met au nombre des avantages de la vie des champs que l'on y est affranchi de la vue importune du pauvre. Hélas ! il n'y a pas encore longtemps, aux Etats-Unis, pays de liberté, défense était de donner l'instruction aux nègres.

La religion païenne est entourée de symboles qui la rendent inaccessible au profane et en font le privilège exclusif des castes. Au lever et au coucher du soleil, Grecs et Romains doivent rendre hommage à un dieu. Chaque repas a ses libations, chaque souvenir sa solennité. Le pauvre, lui, ne paraît aux assemblées rituelles que pour être offert en sacrifice sanglant ou brûler sur le bûcher en l'honneur des idoles. Au surplus, « pour ceux dont les vêtements sont couverts de la boue du travail, il n'y a pas de Dieu et il n'y aura pas de vie future » [2]. Bref, le génie antique traitait l'indigence comme une flétrissure, un opprobre, *turpis egestas*.

II

Asservie aux seules exigences matérielles, l'existence du pauvre païen alternait entre la mendicité et le travail.

[1] *Satire XIII.*
[1] Tacite, *Agricola,* XXVI.

Les uns vivent d'espionnage ; d'autres alimentent leur paresse avec les salaires qu'ils reçoivent en assistant aux funérailles. Le parasite erre tristement autour des riches palais ou passe sa journée à applaudir un orateur dans les discussions du Forum. Sur les grandes voies, au seuil des demeures patriciennes, près des cirques, le mendiant quête la sportule : tel dans une fresque récemment découverte sous les cendres de Pompéi cet aveugle, conduit par un chien et auquel plusieurs femmes donnent l'aumône. Mais beaucoup préfèrent l'agitation voluptueuse de la cité et les plaisirs du théâtre. C'est la foule capable de vendre à prix d'argent son vote ou son poignard, et qui souvent fera retentir ce cri : *Panem et circenses !* Pour la calmer, on lui donne à satiété des spectacles et du pain. La Sicile, l'Egypte et l'Afrique fourniront le blé.

Cependant, à côté de la pauvreté oisive, on voyait aussi la multitude ouvrière, occupée à travailler les pierres précieuses, les coraux, les diamants, à sculpter l'ébène et l'ivoire, à tisser des étoffes. Des millions de bras seront condamnés à un labeur forcé pour tailler des colonnes de temples dans le granit et le porphyre de l'Himalaya, ou consumeront leurs jours à polir les faces d'un obélisque, à élever assise par assise d'immenses pyramides. Le peuple des esclaves et des pauvres embellit Athènes ; Carthage lui doit ses plus riches monuments. Il édifie à Rome des amphithéâtres comme le Colisée, et des tombeaux comme le môle d'Adrien, aujourd'hui château Saint-Ange. L'homme des champs, simple contribuable, *ærarii,* conservait tout juste de ses droits de citoyen celui de payer l'impôt, et pouvait à peine avec son salaire se procurer une nourriture grossière.

Du moins, quand le pauvre sera devenu vieux, infirme, malade, la société pensera-t-elle à lui ? Plaute, sur la scène, fait dire par un père à son fils : « Donner à manger et à boire à un mendiant est une double folie : pour soi, c'est perdre ce que l'on donne, et pour lui, c'est prolonger sa misère[1]. » « Chasse le pauvre des portes de ta maison, que sa présence immonde souille et déshonore, » écrira à son tour Horace[2]. Ces Grecs, ces Romains, qui pour leurs palais employèrent à profusion le marbre, l'or, la sueur des hommes, et qui nous ont laissé par milliers les monuments de leurs plaisirs, ne construisirent pas un seul asile à la vieillesse, à la souffrance délaissée. On enverra le vieillard impotent pourrir au Vélabre, on brûlera son cadavre ou on le jettera dans des puits profonds, pêle-mêle avec ceux des animaux. A vrai dire, si le monde païen éleva des autels à la Pitié, la compassion ne fut jamais pour lui qu'un vain mot.

* * *

Il y avait, raconte l'Evangile, un homme riche qui s'habillait d'écarlate et de lin et qui faisait tous les jours de somptueux repas. Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, lequel eût bien voulu se rassasier des miettes tombées de la table du festin ; mais personne ne lui en donnait ; les chiens seulement venaient et léchaient ses ulcères.

Au jour de sa mort, les anges portèrent le pauvre dans le sein d'Abraham. Le riche mourut à son tour et l'enfer fut son tombeau. (Luc, XVI, 19-22).

L'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare, nous la retrouvons aux siècles d'or de l'antiquité, sous le règne de Périclès et sous celui d'Auguste. C'étaient les mêmes désordres, l'extrême opulence côtoyant la plus sombre misère, et ce furent les mêmes châtiments.

XXIX

L'ÉGLISE PRIMITIVE ET LE PAUVRE

Une des plus belles pages de l'Evangile (Luc, XIV) nous raconte qu'un des principaux officiers de la Pérée offrit un jour à ses amis un banquet, et Jésus s'y trouvait. Or, à peine le repas fut-il commencé que des pauvres, des estropiés, des aveugles, des boiteux attirés par le bruit de la fête, se pressèrent dans la salle, allant et venant autour de la table. Jésus montra au maître de la maison tous ces malheureux et lui dit : « Vous eussiez mieux fait de les avoir pour convives. » Il y avait dans ces mots un présage. En fait, sous l'influence de l'idée chrétienne, le sort du pauvre devait subir une amélioration complète.

I

Dans un coin obscur de l'Orient, loin de Rome et loin de la Grèce, le Sauveur vient au monde avec les livrées de l'indigence : « *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio,* vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » (Luc, II, 13). A ce signe donné, les bergers s'empressent de déposer aux pieds de leur Dieu dans son humble berceau les premières adorations de la terre. Marie, la mère de Jésus, son père nourricier S. Joseph, ses disciples étaient pauvres. La demeure que le Sauveur habitera depuis le premier jusqu'au dernier de ses jours, sera une demeure d'emprunt, et il nous dira avec une inexprimable mélancolie : « Les oiseaux du ciel ont leurs nids, les renards ont leurs tanières ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête. » (Mt., VIII, 20).

Afin de mieux exalter le mystère de la pauvreté, un jour, le même Sauveur laissera tomber sur les saintes collines de la Judée ces adorables paroles : « *Beati pauperes :* Heureux les pauvres ! *Beati qui lugent :* Heureux ceux qui pleurent ! » Il y a plus encore. Sur le front du pauvre déchiré par la souffrance on verra comme un rayon de sa divine beauté. Les petits, les humbles, artisans ou gens de métier, non seulement sont ses privilégiés, mais il inonde de sa gloire leur indigence et se voile dans leur personne : « Tout ce que vous aurez fait

[1] *Trinumnus*, act II, sc. 1.
[2] *Epist.*, II, 2.

au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. » (Mt., xxv, 40).

L'enseignement des Apôtres éveillera pareille sollicitude, pareil respect pour le pauvre. On sait la touchante recommandation de S. Jacques : « Si un homme se présente dans votre assemblée avec un anneau d'or et somptueusement paré, et s'il y vient aussi un indigent avec un habit sordide, et que vous disiez au premier : Prenez cette place d'honneur, et à l'autre : Pour vous, tenez-vous là, debout, ou asseyez-vous à terre sur mon marche-pied ; ce faisant, vous êtes coupable : car vous traitez indignement une créature choisie par Dieu pour être l'héritière de son royaume. » (Jac., ii, 1-7).

« *Beati pauperes :* Heureux les pauvres ! » Qu'il y a loin de là aux données de la philosophie païenne, impuissante et dure ! Il suffit, pour s'en convaincre, de mettre le livre des *Consolations* de Sénèque en parallèle avec le *Sermon sur la Montagne*. Le paganisme méprisait le pauvre jusque dans les chefs-d'œuvre de sa littérature ; l'Evangile, au contraire, glorifie son travail, ses infirmités, ses larmes. Sous la sauvegarde de cette doctrine, Clément d'Alexandrie relèvera la noblesse de la condition ouvrière au milieu d'une société à castes privilégiées. « Ne croyez pas, dit-il, qu'il soit honteux de puiser de l'eau ou de fendre le bois dont vous avez besoin : il est toujours beau de servir. Et même le travail du pauvre surpasse de beaucoup tous les exercices corporels — palestre, lutte ou gymnase, — auxquels les hommes libres consacrent une grande partie de leur temps [1]. » Les instruments professionnels gravés dans les Catacombes sur nombre de plaques funéraires : marteau, scie, équerre ou compas, ne témoignent pas moins d'honneur au travail manuel si dédaigné du monde antique. La preuve en est encore, au cimetière de Priscille, l'inscription d'un affranchi qui exerçait comme S. Paul le métier de fabricant de tentes [2].

II

Héritière de l'amour de Jésus-Christ envers les pauvres, l'Eglise aura pour eux, et dès la première heure, une affection vraiment maternelle.

Le Sauveur venait à peine d'expirer sur le Calvaire, que déjà la charité, fille bénie de la croix, se penche sur l'humanité souffrante. Dans les repas fraternels des agapes, tout fidèle riche apporte son offrande pour venir en aide aux orphelins, aux malades, aux veuves. Des collectes faites en faveur des pauvres après la communion leur sont distribuées chaque dimanche, suivant une habitude traditionnelle dont nous parle S. Paul et qui continuera. L'Apôtre lui-même, pour secourir les pauvres, n'avait pas craint d'interrompre la prédication évangélique et l'œuvre de la conversion du monde : car avant de faire voile vers les côtes d'Espagne, s'il faut en croire les *Actes,* il porta les aumônes de la Macédoine et de l'Achaïe aux indigents de Jérusalem (Act., xv, 22-28). C'était le vase d'albâtre que Judas regrettait de voir répandu et brisé aux pieds du Sauveur par Marie-Madeleine. A vrai dire, « après le sang et la grâce de Jésus-Christ, l'Eglise aura pour trésor ses pauvres. »

Bientôt, ne pouvant plus suffire à leur tâche, les Apôtres instituent, en vue du ministère des pauvres ou « des saints », et presque dès l'origine, le diaconat. Les sept premiers diacres de l'Eglise, — Etienne, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas, Nicolas d'Antioche, — tous hommes admirables, *viros plenos sapientia et Spiritu Sancto* (Act., vi, 2-5), se distribuent l'organisation des aumônes dans la communauté de Jérusalem. A Rome et aux environs, chacun de leurs successeurs tient une liste des pauvres destinée à régler la répartition des secours. Tel fut leur zèle que, sous le pontificat du pape Corneille, et en pleine tourmente, les diacres de Rome nourrissaient plus de 1500 pauvres. « Vous cherchez les richesses et les diamants de l'Eglise : les voilà ! » dira S. Laurent à l'empereur, en lui désignant une foule de malades et d'infirmes.

Les mêmes fonctions charitables étaient aussi confiées à des chrétiennes dignes de vénération. La première de ces servantes des pauvres fut Tabitha de Joppé, célèbre dans l'histoire apostolique, et que S. Pierre ressuscita à la demande des malheureux dont elle avait façonné les tuniques et les robes. Mais voici presque le portrait d'une dame de charité de nos jours, avec cette noble femme louée par Tertullien et qu'il nous montre « visitant ses frères de rue en rue, de porte en porte, dans les réduits les plus miséreux, se glissant dans les prisons ou dans les mines pour laver les pieds des saints, baiser les chaînes des martyrs et porter des vêtements aux confesseurs [1]. » Partout où il y avait des larmes à tarir, des misères à soulager, un ange consolateur apparaissait. La race glorieuse des sénateurs et des consuls, les filles des Marcellus, des Scipion, des Paul-Emile, ne craignent pas de panser les blessures des pauvres et des esclaves. Sainte Martine, vierge romaine clarissime, distribue sa fortune à l'indigence, et Flavia Domitilla, nièce de Domitien, établit dans sa demeure, non loin du palais des Césars, le premier hospice chrétien [2].

III

L'homme, fût-il le plus humble, est composé d'un double élément : le corps et l'âme. L'âme du pauvre avait aussi ses droits.

C'était au commencement de la vie publique du Sauveur. S. Luc nous retrace cette scène d'une simplicité grandiose dont fut témoin la petite synagogue de Nazareth : Jésus, assis dans l'assemblée, se lève pour lire un passage de l'Ecriture ; les docteurs lui remettent le volume du prophète Isaïe ; il le déroule et lit tout haut : « L'Esprit du Seigneur m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. » (Luc, iv, 16 et s.). Forte de cette parole, tandis qu'on

[1] *Pædag.*, lib. III, c. x.
[2] Cf. H. Marucchi, *Eléments d'archéologie chrétienne,* t. II, Les Catacombes, Desclée, 1900.

[1] Cité par Mgr Dupanloup, *La Charité chrétienne,* p. 153-154.
[2] Cf. P. Lodiel, *Nos raisons de croire,* chap. v.

voyait entre les murs étroits de la vieille cité une aristocratie de la pensée et du savoir, l'Eglise prêche aux pauvres, ouvre en leur faveur des chapelles et des écoles, leur apprend à répéter la sublime prière que Jésus-Christ enseignait au penchant des collines de la Galilée ou sous les galeries du Temple de Jérusalem : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Au dire d'un auteur de ces temps primitifs, le moindre ouvrier chrétien dépassait la science de Platon sur la nature et les perfections de Dieu. Du reste, les persécuteurs ne reprocheront-ils pas à l'Eglise de recruter ses disciples dans les ateliers, parmi les tisserands et les cardeurs de laine ? Il est bien vrai, ceux qui gagnent peu, *tenuiores*, les ouvriers qui demeurent aux plus hauts étages des maisons, et pour rentrer chez eux foulent les marches noircies de sordides escaliers, lui appartiennent d'abord. Mais, pour les pauvres comme pour les riches, c'est la même loi, les mêmes espoirs, le même crucifix, les mêmes solennités, la même table sainte.

Désormais, toutes les distinctions païennes, toutes les apparences sont effacées. Le prolétaire, l'étranger que le paganisme confondait avec l'ennemi et qu'il désignait, d'un seul mot : *hostis*, l'esclave même, tous les déshérités du monde antique deviennent autant de frères et se confondent avec le patricien. Ne sont-ils pas l'un et l'autre, suivant une expression du nouveau code, « de la famille de l'Eglise » ? La ferveur de la charité chrétienne ira toujours en grandissant. On verra, au siècle suivant, S. Basile de Césarée, « après avoir souvent de ses propres mains donné à boire au voyageur, pansé l'ulcère d'un malade ou écrit quelque feuillet d'un beau livre, monter à l'ambon, et de là, soir et matin, prodiguer aux artisans de la Cappadoce toutes les richesses d'une éloquence qu'Athènes avait formée et admirée. » S. Grégoire de Nazianze se complaira, dans le panégyrique de sa sœur Gorgonie, à retracer ses miséricordieuses tendresses pour les pauvres : « Une main plus libérale s'étendit-elle jamais ? Sa porte était ouverte au voyageur, et l'étranger n'a jamais couché sur le seuil de sa demeure... Elle était l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la mère des orphelins... Elle a répandu ses faveurs avec profusion, et, sur la foi des divines promesses, elle s'est fait précéder d'une riche moisson dans les greniers éternels [1]. »

* * *

Bosio découvrit un jour au cimetière de Saint-Pontien cette touchante inscription gravée sur le tuf : « Eusthate, pauvre pécheur, serviteur du bienheureux Marcellin martyr. » Aujourd'hui, serviteur et maître jouissent dans le ciel de la même gloire. Tel sera aussi notre partage, à la seule condition de remplir, avec une foi animée, soutenue par le mérite des œuvres, tous les devoirs que la divine Providence nous a imposés.

[1] S. Gregor. Nazianz., *De B. Gorgonia Orat. II.*

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

IV

LES APPARITIONS AU CÉNACLE

Cependant le touchant récit des disciples d'Emmaüs n'avait pas trouvé créance auprès des Onze. Ceux-ci avaient entendu tant de choses diverses dans cette journée, ils avaient subi tant d'impressions successives qu'ils ne croyaient plus à rien ni à personne. Ils n'avaient pas osé contester la parole de Pierre, mais c'est tout. Ce qu'on leur racontait était trop beau, ils craignaient un démenti des événements, une déception, *nec illis crediderunt.* (Mc., XVI, 13).

Ils venaient de prendre ensemble leur modeste repas, *recumbentibus illis undecim* (14), et ils s'abandonnaient à leurs réflexions découragées. Après les scènes épouvantables des jours précédents, leur tête était troublée, leur esprit bouleversé. C'est pourquoi Jésus leur avait fait dire d'aller le trouver en Galilée : là, dans le lieu où ils avaient reçu leur vocation, sur les bords du lac de Génésareth, loin de Jérusalem, ils reprendraient leurs esprits dans le repos de la prière et le calme de leurs heureux souvenirs.

Tout à coup Jésus lui-même apparaît :

— Paix à vous ! leur dit-il.

C'était bien lui, avec son geste impérieux et doux, avec la suavité de sa parole et le charme de sa voix. Mais comment avait-il pu pénétrer dans le Cénacle ? Car les portes étaient fermées avec soin « par peur des Juifs. » Ils sont saisis d'effroi. « C'est un esprit, » se disent-ils, et ils se prennent à trembler. — « Ne craignez pas, reprend le Sauveur, *nolite timere.* C'est moi ! *Ego sum !* »

Leur trouble, leur épouvante ne fait que grandir. Alors il ajoute : — « Pourquoi vous troublez-vous ? Pourquoi ces pensées qui s'élèvent dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds. C'est bien moi ! Touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » Et il leur montre ses mains et ses pieds percés, et son côté.

Ils le regardaient, stupéfaits, étonnés, mais pleins de joie ; ils s'empressaient autour de leur Maître, ne se rassasiaient pas de le voir. Pour vaincre leurs derniers scrupules il leur dit : — « Avez-vous ici quelque chose à manger ? »

Sur la table il restait du poisson grillé et un rayon de miel qu'ils lui présentèrent. Il les prit et en mangea devant eux.

Il voulait leur montrer qu'il était bien ressuscité, avec son même corps qui n'avait pas changé de nature. Et prenant les restes du repas, il les leur distribua. Maintenant leur allégresse était complète, car ils voyaient le Seigneur. Cependant ils méritaient d'être repris, parce qu'ils n'avaient pas voulu croire ceux qui l'avaient vu ressuscité. Madeleine, les Saintes Femmes, les disciples d'Emmaüs

avaient dit : « Nous avons vu le Seigneur, » et ils n'avaient pas cru. Pierre même n'avait pu emporter leur plein assentiment. Que deviendrait la foi si l'on n'acceptait pas les témoignages authentiques, si surtout on n'inclinait pas son esprit et son cœur devant la parole de Pierre ?

Jésus leur reprocha donc leur incrédulité et leur dureté de cœur avec plus de force encore qu'il n'avait fait aux disciples d'Emmaüs sur le chemin.

Mais bientôt, les voyant contrits et confiants, il fut pris de compassion pour eux qui avaient tant souffert ; il ne songea plus qu'à relever leur courage et il ajouta :

« Lorsque j'étais encore avec vous, je vous ai dit tout cela, et qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes s'accomplît. »

Ils ne l'avaient pas compris, ou ils ne se souvenaient pas. Que de choses Jésus leur avait dites pendant les trois années qu'il les avait instruits ! Mais c'étaient des hommes sans culture, sans lettres, d'une intelligence ordinaire. Il avait voulu que son enseignement fût progressif, suivant l'ordre de la nature, passant du connu à l'inconnu, et revenant sans cesse sur les mêmes vérités, comme on fait pour les enfants du catéchisme. C'est pourquoi ils avaient beaucoup entendu, et beaucoup oublié. Il leur avait exposé le témoignage de Moïse, les prédictions des Prophètes, particulièrement les Psaumes de David qui sont pleins de lui, parce que David est un des types les plus parfaits du Messie et qu'il s'identifiait avec le Christ, qu'il parlait comme s'il eût été le Christ. Tout cela, il le leur rappelait, afin que cet enseignement fût gravé dans leur mémoire, sûr et indélébile. « Et il leur ouvrit l'esprit afin qu'ils eussent l'intelligence des Ecritures. » (Luc, XXIV, 45).

* * *

Les apôtres sont saisis par la grandeur de cette scène, par l'autorité divine du Maître. C'est qu'il va leur conférer leur mission. Pour les y préparer, il établit et fortifie leur foi. Il veut qu'ils croient à sa Résurrection qui est le fondement de sa doctrine. Il les a repris fortement, il leur a fait des reproches, parce qu'ils ne croyaient pas : « Oh ! que vous êtes lents à croire, *o tardi ad credendum !* » Maintenant qu'ils ont vu, comment pourraient-ils douter ? Ensuite il leur a donné l'intelligence des Ecritures qui renferment toutes les ressources et les richesses de la foi. Maintenant il va leur conférer leur mission.

Une seconde fois donc il leur dit : « Paix à vous ! *Pax vobis !* » Paix dans vos âmes, dans votre esprit qui croit, dans votre cœur qui aime la vérité, dans votre volonté qui ne redoutera ni les obstacles, ni les privations, ni la mort.

« Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. » Quelle mission lui a donc confiée son Père ? Celle d'instruire le monde et de le sauver au prix de son sang. Celle de chasser le mal de la terre, le mal physique, surtout le mal moral, le péché qui souille l'âme et qui est le grand obstacle au salut. Voilà quelle sera leur constante mission : détruire le péché, afin que le ciel soit ouvert aux âmes.

Alors « il souffla sur eux, *insufflavit.* » Quand Dieu créa l'homme, il souffla sur la statue inerte qu'il venait de façonner avec un peu de terre, et lui donna une âme, et l'homme, animé de ce souffle de vie, se leva, parla et exprima sa reconnaissance profonde au Seigneur. Cette vie qu'il a reçue n'est plus guère qu'un souffle de mort ; il faut lui donner une nouvelle vie surnaturelle, afin que cette créature renouvelée, régénérée, soit pure, généreuse, ardente pour annoncer la foi. C'est pourquoi Jésus ajoute : « Recevez le Saint-Esprit. »

Avec le Saint-Esprit ils renouvelleront la face de la terre, ils feront d'elle un séjour de pureté et de charité. Mais par quelle grâce changeront-ils ainsi les âmes souillées, le monde perverti ? Ecoutez ce qui suit :

« Les péchés seront remis à qui vous les remettrez, ils seront retenus à qui vous les retiendrez. » (Jean, XX, 23).

Jamais la terre n'avait entendu semblables paroles.

Les apôtres sont donc revêtus d'une double mission, d'abord celle de prêcher, d'enseigner ; puis celle de remettre les péchés, afin de détruire le mal qui ronge les âmes et déshonore la terre. Jésus va bientôt quitter ce monde où son œuvre est accomplie. Mais avant de retourner au ciel, vers le Père, il laisse des hommes qui continueront son labeur, qui seront ses vicaires, qui le remplaceront et qui auront la même puissance que lui. Ce seront des hommes, et ils seront revêtus d'une autorité divine. Ils s'en iront dans le monde, dit le Concile de Trente, comme des présidents de tribunaux et comme des juges, *præsides et judices ;* les âmes viendront à eux pour se faire juger et absoudre. Ils les accueilleront, examineront leur état, leurs fautes, leurs penchants, leurs maladies ; ils seront leurs juges, mais aussi leurs pères, ils représentent Jésus qui était doux et humble de cœur, le Jésus de Madeleine et de la Samaritaine, le Jésus qui court à la recherche de la brebis perdue ; ils les éclaireront, les reprendront, les remettront dans le chemin de la vérité et de la sainteté ; ils pleureront avec elles, comme faisait S. Ambroise avec ses pénitents, et ils leur donneront les remèdes, la nourriture de vie.

En recevant ici le Saint-Esprit, ils reçoivent déjà une communication partielle des grâces de la Pentecôte.

En instituant la Sainte Eucharistie, Jésus les avait faits prêtres, en leur disant : « Faites ceci en mémoire de moi. » Ici il complète son œuvre, en leur donnant le pouvoir de remettre les péchés, qui éloignent de l'Eucharistie. Le sacrement de Pénitence est la première grande merveille du Cœur de Jésus, le premier sacrement qui ait coulé, comme une eau purificatrice, de son côté ouvert.

V

L'INCRÉDULITÉ DE SAINT THOMAS

« Thomas, nommé Didyme, » c'est-à-dire jumeau, « n'était pas avec les autres Apôtres quand Jésus vint. » (Jo., xx, 24).

Il était là, au Cénacle, quand Marie-Madeleine vint annoncer qu'elle avait vu Jésus ressuscité; mais il ne la crut pas.

Il était là, quand lès disciples d'Emmaüs entrèrent et racontèrent leur long et doux entretien avec Jésus. Il ne les crut pas davantage, et l'on conjectura qu'il quitta les Onze aussitôt, n'admettant point qu'on ajoutât foi à de tels contes, à de telles rêveries. Ce qui est sûr, c'est qu'il était absent quand Jésus entra, les portes closes, son corps doué de subtilité n'étant pas arrêté par les obstacles matériels.

C'était une noble et généreuse nature. Quand Jésus apprit en Pérée que Lazare était malade, il dit à ses Apôtres : « Lazare notre ami dort. » Et comme ceux-ci l'entendaient d'un sommeil réparateur, il ajouta : « Lazare est mort, et je me réjouis, à cause de vous, de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez; mais allons vers lui ! » Les disciples, sachant que les Pharisiens en voulaient à la vie du Maître, hésitaient à le suivre. Mais Thomas les entraîna par ces paroles : « Allons et mourons avec lui ! » Il aimait tant Jésus qu'il était prêt à donner sa vie pour lui.

Quelques semaines seulement s'étaient passées depuis, semaines mouvementées, car il avait assisté aux entreprises haineuses des Pharisiens contre Jésus au temple, à leurs querelles, à leurs complots où ils s'efforçaient de prendre le Sauveur dans ses discours. Jésus triomphait toujours et avec éclat. Ç'avait été aussi son entrée triomphante à Jérusalem, et Thomas avait toujours dans l'oreille les hosannas éclatants du jour des Rameaux. L'idée ne lui venait pas alors que le Sauveur pût être victime de ses ennemis. Il était si grand et si puissant ! Et voilà qu'après les joies de l'institution de la sainte Eucharistie, tout après, le Maître était saisi par la valetaille du Grand-Prêtre, amené devant le Sanhédrin, condamné et crucifié ! Qu'on se figure l'état d'âme des Apôtres, et l'on s'expliquera leur fuite, leur disparition, puis leur consternation et leur désespoir !

L'amertume était entrée dans leur âme brisée. Ils ne comprenaient plus. On se souvient de la parole découragée des disciples d'Emmaüs : « Nous espérions qu'il délivrerait Israël, *sperabamus.* » Maintenant, ils n'espéraient plus rien, ils ne croyaient plus rien.

C'est pourquoi, après ces terribles événements, quand les Saintes Femmes viennent leur dire : « Nous l'avons vu, il est ressuscité, il nous a dit que vous alliez le voir en Galilée ! » ils secouèrent la tête avec une dédaigneuse incrédulité. Des femmes pouvaient s'imaginer cela, se complaire dans ces rêveries, dans ce délire, *deliramentum;* mais eux, ils savaient trop ce qu'il était advenu de leur belle confiance, et que les morts qui sont au tombeau y restent ! Toutefois ils ne doutaient point de la sincérité ni de la bonté de Jésus. Il avait accompli toutes sortes de miracles, il avait répandu des bienfaits sans nombre sur la foule, il aimait le peuple; mais il avait été trahi par Judas, exécuté comme un malfaiteur : c'était un vaincu, et ses vainqueurs triomphaient de leur succès inespéré. Les disciples demeuraient et demeureraient toujours fidèles à leur Maître dans leur cœur, ils l'aimeraient, ils garderaient de lui le plus affectueux et le plus douloureux souvenir; mais c'était fini de lui, de la mission qu'il s'attribuait, fini de leurs beaux jours et de leurs espérances. Il s'était trompé, croyant les hommes bons, et il était mort dans sa simplicité.

Thomas était d'autant plus découragé et incrédule que sa foi et son amour avaient été plus intenses et plus grands. Jamais un doute n'avait effleuré son esprit. Aussi quand les disciples d'Emmaüs arrivent au Cénacle, à une heure avancée de la nuit, et qu'ils racontent qu'ils ont voyagé avec Jésus et qu'ils l'ont reconnu à la fraction du pain, il se lève et s'en va. Ce récit était semblable à celui de Madeleine et de Pierre : il n'avait entendu que cela toute la journée et cela ne supportait pas la discussion. Il ne voulait pas discuter, et tous ces récits le faisaient trop souffrir. Il aimait mieux rester dans la solitude de sa douleur.

C'est alors que Jésus entra.

Quand les apôtres revirent ensuite Thomas, ils lui dirent tout joyeux : « Nous avons vu le Seigneur ! »

L'apôtre, en proie à un chagrin qui n'était égalé que par son incrédulité, dut les regarder avec pitié. Il se contenta de dire : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je ne mets mon doigt à la place des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai pas ! »

« La forme de cette réponse, dit Mgr Le Camus, et la triple condition qu'il met à son acte de foi montrent bien tout ce que son incrédulité avait de résolu et de raisonné. » Il voulait non seulement voir, mais toucher. Et, en posant ces conditions, il se croyait sûr qu'elles ne seraient jamais exécutées.

* * *

« Or, huit jours après, les disciples étaient de nouveau réunis dans le Cénacle, et Thomas était avec eux. Jésus entra, les portes closes, il se tint au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous ! » Puis il dit à Thomas : « Mets ici ton doigt, et regarde mes mains. Approche aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Thomas regarda, il vit, il toucha, dit S. Chrysostome. Il mit le doigt dans la place des clous, la main dans le côté ouvert. Les conditions étaient réalisées. Mais ce n'était point pour cela qu'il croyait maintenant : c'est son amour qui l'avait éclairé, et qui lui avait fait recouvrer la foi. Il s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Comment avait-il été si incroyant ? Il avait donc oublié que Jésus est le Maître du monde et le Fils de Dieu ? Sa foi qui avait subi une éclipse lui revenait claire, éblouissante, et il la traduisait par ces mots ardents, qui respiraient aussi le repentir.

Jésus lui fait aussitôt comprendre sa faute : « Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui n'auront pas vu et qui croiront ! »

Le Sauveur n'insista point. La foi de Thomas était complète, non pas seulement parce qu'il croyait, mais parce qu'il aimait. Mais la leçon que Jésus donne est pour toutes les âmes. Pendant tous les siècles les chrétiens croiront sans avoir vu, et c'est la véritable foi, qui suppose quelque obscurité pour l'esprit dans le dogme accepté. L'évidence supprime le mérite de la foi. Nous croyons parce que l'Eglise nous enseigne ce que nous devons croire, nous croyons sur le témoignage de l'Eglise, sur la parole de Jésus-Christ qui nous est transmise dans l'Evangile. Nous croyons aussi sur le témoignage de S. Thomas. Son incrédulité nous est précieuse. Comme les apôtres, et plus que tous les apôtres, il ne croyait pas, *non crediderunt*. Certes, ces hommes attristés, découragés, désespérés, n'étaient pas crédules, et, dans leur simplicité d'âme, ils affichaient en quelque sorte leur incrédulité. Thomas ne supposait même pas que jamais il pût croire, à considérer les conditions qu'il posait. Il fut vaincu par l'évidence et par l'amour. C'était toujours l'apôtre qui avait dit : « Allons et mourons avec lui ! » Et il mourra généreusement pour attester que son bon Maître est ressuscité. Son incrédulité persistante est devenue pour nous une puissante raison de croire.

« Heureux ceux qui ne voient pas et qui croient, » sur la parole de Dieu, sur la parole de l'Eglise. Nos raisons de croire sont fortes, sont certaines, mais elles exigent cependant notre libre assentiment. Nous disons alors, comme S. Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » comme l'Eglise nous recommande de le faire pendant la sainte messe, au moment de la consécration. Nous goûtons alors le bonheur de la foi : *Beati qui non viderunt,* et la réponse de la foi se mêle à la réponse de l'amour. N'oublions jamais toutefois que la foi est un don de Dieu, le plus précieux de tous, car il nous ouvre la porte de l'Eglise et la porte du ciel, et ne cessons pas de la demander chaque jour. Dans nos heures de défaillance, redisons à Jésus la prière des apôtres : « Seigneur, augmentez en nous la foi ! »

VI

LE REPAS SUR LE BORD DU LAC

Maintenant les apôtres avaient tous vu le Christ ressuscité, et ses apparitions les avaient comblés de joie, *gavisi sunt*. Mais leur séjour à Jérusalem n'allait pas sans amertume. Ils revoyaient ces lieux où ils avaient tant souffert ; ils les parcouraient, de Gethsémani au Calvaire. C'est dans ce jardin de douleurs que Jésus les avait conduits, la nuit, après les douceurs du Cénacle. Sur le chemin il leur avait tenu des discours prophétiques qu'ils n'avaient pas compris alors. Il leur avait parlé de la haine du monde qui ne les épargnerait pas plus qu'elle ne l'avait épargné ; et il avait prié pour eux, non pour le monde qui les persécuterait en haine de lui. Jude lui avait demandé : « Pourquoi vous manifestez-vous à nous et non au monde ? » (Jo., XIV, 22). Il n'avait pas répondu. Maintenant ils comprenaient : il n'avait pas à se manifester à des ennemis irréductibles... De Gethsémani ils se rendaient au palais de Caïphe, au prétoire de Pilate, s'attachant à ses pas et recherchant partout ses traces. Puis ils suivaient la Voie douloureuse qui les conduisait au Golgotha, s'enquérant près de Simon de Cyrène, près de Véronique, de tous les détails dont ils n'avaient pas été témoins.

Les Pharisiens les observaient, racontaient hautement que les disciples avaient enlevé du tombeau le corps de leur Maître, s'appliquant, comme toujours, à tromper la multitude par une calomnie habilement lancée. Tout cela redoublait leur affliction et leur inspirait un inexprimable dégoût. La vie leur était trop pénible à Jérusalem. Le Sauveur l'avait prévu ; c'est pourquoi l'ange avait dit aux Saintes Femmes : « Il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez. » Et lui-même, quand il les avait rencontrées, il avait insisté : « Allez, dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; ils me verront là. » Et, dans leur cœur, comme ils remerciaient leur bon Maître de cette adorable attention !

Ils se rendent donc en Galilée, au pays natal, qui est incomparablement doux. Peut-être emmènent-ils la Sainte Vierge avec eux à Nazareth, car Jean ne dut pas la quitter. Les Evangélistes sont vraiment trop sobres sur les actes et les paroles de Marie, et l'on serait tenté de se plaindre qu'elle ait arrêté, par humilité, leur plume qui avait tant de merveilles à retracer. Mais elle voulait que son Fils parût seul, elle se cachait derrière lui, et c'est à peine si on l'aperçoit en quelques rares circonstances.

Pierre et André reviennent à Bethsaïda, leur patrie. Les apôtres parcourent ensemble les endroits où ils ont passé leur jeunesse, ils revivent, dans le charme de leurs souvenirs, leurs trois années passées en compagnie de Jésus. Leur esprit s'apaise, leur cœur s'épanouit et rayonne d'amour loin du bruit hostile de Jérusalem. Voici Tibériade, Capharnaüm, le lac, la place où était amarrée la barque de Pierre quand Jésus parla à la foule. C'est ici que le Sauveur leur a dit : « Venez avec moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes ! » Ils gravissent avec un ineffable bonheur la montagne des Béatitudes. Ils se rappellent les paroles du Maître : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! » Les enseignements de Jésus ont pour eux un accent nouveau, ils sont revêtus de clartés nouvelles. Une lumière très douce luit dans leur âme. Ils se re-

posent, ils réfléchissent, ils font appel à leurs souvenirs qu'ils se communiquent; tout leur parle, les eaux du lac, les montagnes couronnées de belles cités, les riches vallées, les fleurs plus brillamment vêtues que Salomon dans toute sa gloire; ils sont heureux et comme rajeunis.

Comme ces journées apaisantes leur furent agréables après leurs terribles épreuves, et comme elles leur étaient nécessaires ! Le Maître le savait bien, et c'est pourquoi il leur avait ordonné de se rendre dans cette solitude où ils oublieraient les heures affreuses de la Passion. Ils en garderaient seulement un souvenir grave, adouci et réconfortant.

* * *

Ils passèrent ainsi plusieurs jours sans nuages et exempts de soucis. Un soir ils se trouvèrent sept réunis sur les bords du lac de Tibériade : « Pierre, Thomas appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres disciples. » (Jo., XXI, 2). Ces deux disciples ne sont pas nommés, c'étaient sans doute André, le frère de Pierre, et Philippe, leur compatriote.

Pierre leur dit : « Je vais pêcher. » Ils lui répondirent : « Nous y allons avec toi. » Ils partirent, montèrent dans une barque, tendirent leurs filets, et quoique le lac fût très poissonneux, « ils ne prirent rien de toute la nuit. »

Ils ne manquèrent pas de se rappeler que dans une occasion semblable, Jésus leur avait dit : « Jetez vos filets. » Et Pierre avait répondu : « Maître, nous avons pêché toute la nuit et nous n'avons rien pris. Cependant, sur votre parole, je vais jeter le filet. » Et ils avaient recueilli une telle quantité de poissons que Simon Pierre, saisi par ce miracle, s'était jeté aux pieds du Sauveur en disant : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. » (Luc, v, 1-8).

Ils ne se rebutaient point, habitués à ces déconvenues, et ils s'entretenaient des aimables souvenirs du passé.

Le matin, dès la première aube, de leur barque ils aperçoivent un homme debout sur le rivage. C'était Jésus, mais ils ne le reconnurent pas. Il était loin d'eux et le soleil n'avait point paru encore.

Et l'homme leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger ? » — Ils répondirent : « Non ! »

La voix était douce, mais à cause de la distance, ils n'en distinguèrent point le timbre. Ce mot d' « Enfants » toutefois leur alla au cœur.

Jésus reprit : « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. » Ils obéirent, jetèrent le filet, et celui-ci se remplit d'une telle multitude de poissons qu'ils ne pouvaient le traîner vers le rivage.

Jean se souvint de la première pêche miraculeuse et il dit à Pierre : « C'est le Seigneur ! » C'est son cœur aussi qui avait averti « le disciple que Jésus aimait. »

A cette parole, Pierre, qui avait quitté ses vêtements, mit son manteau et sa ceinture et s'élança dans le lac, afin de rejoindre plus tôt son bon Maître.

Les autres disciples vinrent avec la barque, car ils n'étaient éloignés de la terre que de deux cents coudées, traînant le filet jusqu'à la rive.

Quand ils furent descendus à terre, ils virent sur le sol des charbons allumés, du poisson placé dessus et du pain. Jésus leur dit : « Apportez du poisson que vous venez de prendre. » Simon Pierre monta dans la barque, et il tira à terre le filet qui était plein de 153 gros poissons, et quoiqu'il y en eût tant, il ne se rompit point.

Et Jésus leur dit : « Venez, mangez ! »

Ils vinrent et s'assirent autour du foyer allumé. Ils mangeaient, sans se rien dire, mais leurs cœurs parlaient. Aucun d'entre eux n'osait interroger le Sauveur et lui demander : « Qui êtes-vous ? » « Car ils savaient bien que c'est le Seigneur. »

Ils le regardaient, et il leur semblait, dit S. Jean Chrysostome, qu'il avait revêtu une forme plus auguste. C'était bien lui, mais avec quelque chose de plus céleste, de spiritualisé, qui lui venait d'une certaine splendeur rayonnant de son corps ressuscité. Et ils ne se lassaient point de voir ses pieds et ses mains, son visage divin, où ils ne découvraient plus trace de ses souffrances, mais une aimable sérénité, une bonté infinie qui respirait de son front, de ses yeux et qui les enveloppait de tendresse.

Lui-même voulut les servir. Il prit du pain et leur en distribua, ainsi que du poisson.

Pour eux, ils mangeaient en silence ; mais dans ce silence que de pensées et que d'amour ! Jamais ils n'avaient goûté autant de bonheur, de joie spirituelle. Lui-même mangeait avec eux, afin de les bien convaincre que c'était lui, qu'il était vraiment ressuscité. (Jo., XXI, 1-14).

C'est la troisième fois que Jésus apparaissait à ses disciples réunis. Les deux autres apparitions avaient été celles du Cénacle.

En vente à nos bureaux

Le Grand Jour et ses apprêts (Retraite de Première Communion), par le R. P. Lambert. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* 3 f. 25, Etranger 3 f. 50.

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

DU MÊME : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 aprilis 1922.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*.

Ami du Clergé du 27 avril 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième Retraite de Communion solennelle. — Deuxième Jour. — *Instruction du matin :* La communion, préparation consolante à la mort, 241. — *Conférence :* La bonne communion, 243. — *Instruction du soir :* La sainte communion, vie de l'âme et préservatif du péché, 245.

Panégyrique de sainte Jeanne d'Arc. — A l'image du Sauveur, 247.

Sermons sur des Œuvres. — IX. En faveur d'un Patronage de jeunes gens, 253.

Pour une Messe de départ des conscrits. — Les consignes du soldat, 255.

2e RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

DEUXIEME JOUR

Instruction du matin

LA COMMUNION, PRÉPARATION CONSOLANTE A LA MORT

Ego sum resurrectio et vita.
Je suis la résurrection et la vie.
(Jo., xi, 25).

Mes chers enfants,

Un jour, nous dit l'Evangile, N.-S. fit à Marthe et à Marie, les sœurs de Lazare qu'il allait ressusciter, cette déclaration étonnante : « Je suis la résurrection et la vie. Quiconque croit en moi vivra, même s'il était mort, et celui qui vit ainsi et croit en moi ne mourra pas éternellement. *Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet, et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum.* » Voilà, certes, des paroles bien extraordinaires et telles que seul un Dieu pouvait les prononcer, car elles semblent en contradiction avec les faits les plus évidents. Mais Jésus-Christ était Dieu, et au moment où il faisait cette affirmation solennelle, il allait la confirmer en ressuscitant Lazare. Donc ces paroles n'admettent pas de doute, ne renferment pas d'erreur, Elles sont, comme toutes celles du Sauveur, vie et vérité. Voilà pourquoi notre devoir est de ne point les discuter, mais d'essayer plutôt d'en approfondir le sens et de nous en pénétrer. Et c'est ce que nous allons faire ensemble, mes enfants, dans cette instruction.

En même temps que je vous dirai ce qu'il y a de terrible dans la mort, je vous montrerai aussi comment la communion bien faite pendant la vie nous prépare à affronter sans trop de crainte ces terreurs de la mort, en ouvrant à nos yeux les consolantes perspectives d'un bonheur éternel.

Ce qui rend la mort si redoutable aux hommes, c'est une des trois raisons suivantes et le plus souvent les trois ensemble :

1° L'*attachement* à nos plaisirs et à nos biens qu'il faut quitter ;

2° Le *souvenir* de nos péchés ;

3° La *crainte* des jugements de Dieu et de l'enfer.

Or, la communion bien faite et surtout une Communion solennelle fervente, est le meilleur remède contre ces trois grandes terreurs que nous inspire la mort.

I. — *La communion détruit notre attachement au monde et à ses biens*

« *Vos de mundo non estis.* Vous n'êtes pas du monde, » disait N.-S. à ses apôtres et à ses disciples. (Jo., xv, 19). Par conséquent, le chrétien qui veut *bien* communier et qui par là-même veut être disciple de Jésus-Christ, doit vivre en dehors du monde et ne plus lui appartenir.

La première disposition, en effet, pour bien communier, c'est d'être sans péché, au moins sans péché grave. Or le monde est tout entier plongé dans le péché, c'est le péché en action, nous dit l'apôtre S. Jean : *Mundus totus in maligno positus est.* (I Jo., v, 19). Quand donc vous voudrez communier avec toute la ferveur requise, il faudra, mes enfants, commencer par vous séparer du monde, c'est-à-dire du péché. Il faudra, et c'est ce qu'on vous fait faire par la Retraite actuelle, vous séparer de vos plaisirs, de vos amusements, de vos travaux, de vos parents même, au moins momentanément et par la pensée, c'est-à-dire, en un mot, de tout ce qui constitue pour vous *le monde.* Il faudra renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, comme on vous le fera jurer solennellement au jour de la Communion solennelle, et vous consacrer pour toujours à Jésus-Christ. Autrement, si vous gardiez un attachement coupable à ce monde, vous ne pourriez pas recevoir en sûreté de conscience ce Jésus qui a maudit le monde à cause de ses scandales et qui n'a pas voulu prier pour lui, même à l'heure de sa Passion : *Non pro mundo rogo.* (Jo., xvii, 9). *Væ mundo a scandalis.* (Mt., xviii, 7).

Mais comme je suis certain d'avance que l'amour de votre Dieu sera plus fort dans votre âme que tous les attraits des choses d'ici-bas, je suis non moins convaincu que cette communion solennelle que vous allez faire va vous détacher complètement du monde, de ses péchés, de ses faux biens et de ses faux plaisirs. Vous allez purifier votre cœur de toutes les souillures que votre premier contact avec ce triste monde vous avait fait contracter. Et ensuite, pendant le reste de votre vie, souvent et très souvent, vous renouvellerez cet acte de purification et de détachement du monde, chaque fois que vous vous préparerez à recevoir de nouveau votre Dieu. Et c'est ainsi que la communion détruira peu à peu en vous les liens qui enchaînent les âmes à la terre.

L'Evangile nous raconte que les apôtres Pierre, Jacques et Jean, en sortant de l'extase du Thabor, voulurent regarder autour d'eux pour voir si rien n'était changé à leur bonheur, et ils ne virent plus que Jésus seul : *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* (Mt., xvii, 8). Il en sera de même pour

vous, mes chers enfants. Si vous passez votre vie en communion avec Jésus par une participation fréquente au mystère eucharistique, peu à peu votre âme se détachera des choses d'ici-bas, et transfigurés, éblouis par la contemplation intime de votre Dieu, vous ne verrez plus, même dès ici-bas, que Jésus seul. Et quand la mort viendra un jour, elle n'aura plus rien de terrible pour vous, car elle ne fera que compléter et achever la transfiguration terrestre en vous dévoilant sans énigme et sans ombres le Dieu que vous aurez déjà appris à aimer et à contempler sur la terre. Et le cri qui s'échappera tout naturellement alors de vos lèvres expirantes sera celui du Psalmiste : « Enfin, ô mon Dieu, mon âme va être rassasiée et heureuse en contemplant votre gloire. *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* » (Ps. XVI, 15).

II. — *La communion rendra moins amer à la mort le souvenir des péchés*

« *Peccator videbit,... dentibus suis fremet et tabescet.* A sa mort, le pécheur verra Dieu, alors ses dents claqueront et il sèchera de frayeur. » (Ps. CXI, 10). Voilà un tableau bien terrible de la mort du pécheur, mes chers enfants, et qu'on ne peut pourtant pas taxer d'exagération ou d'erreur, puisque je l'emprunte à la Sainte Ecriture elle-même. Oui, c'est en ces termes effrayants que Dieu lui-même nous représente le pécheur à l'heure du trépas. Et de fait, si, comme nous, vous assistiez les moribonds, si vous voyiez mourir, comme nous, vous seriez encore plus facilement convaincus que l'on meurt généralement comme on a vécu, et que le poids des péchés de la vie pèse bien lourdement et comme fatalement sur l'âme à l'heure de la mort.

Ah ! si l'on réfléchissait davantage à ses fins dernières, comme on éviterait avec plus de soin le péché pendant sa vie ! C'est d'ailleurs l'Esprit-Saint qui l'a dit : « *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. » (Eccli., VII, 40). Voilà, en effet, ce qui rend la mort si épouvantable aux hommes : le souvenir des péchés passés et des comptes à rendre à la justice divine. Le démon, qui, pendant que vous étiez en santé, vous représentait le mal comme permis ou du moins comme chose légère et de peu de conséquence, s'ingéniera, au moment de l'agonie, à vous jeter dans le désespoir en vous montrant dans toute leur horreur vos innombrables iniquités. Et alors c'est vraiment l'agonie, c'est-à-dire une *lutte* effroyable à soutenir contre le désespoir qui vous envahit et qui peut, à lui tout seul, s'il n'est pas désavoué et surmonté, vous jeter en enfer, puisque c'est un péché grave contre la vertu d'espérance.

Qu'est-ce qui pourra donc, mes enfants, vous consoler et vous défendre contre le remords et le désespoir, à cette heure terrible de la mort ? — Ce sera d'abord et avant tout le pardon reçu de Dieu dans une dernière confession, ou du moins une dernière absolution ; mais surtout ce sera la communion. Ah ! si en ce moment suprême vous pouvez avoir encore assez de connaissance et de force pour recevoir le Viatique du grand voyage de l'éternité, si avant d'entrer en agonie vous avez eu le bonheur de vous unir une dernière fois à Jésus sur la terre en faisant une fervente et suprême communion, vous verrez sans crainte venir la mort. Le souvenir de vos fautes passées ne vous effraiera plus : tout aura été pardonné, et d'ailleurs vous emporterez en vous dans l'éternité votre Juge devenu votre Ami. Comment pourriez-vous craindre la justice et les représailles de ce Dieu qui est devenu par la communion votre Ami pour toujours ? Et toutes ces communions passées, dont le souvenir reviendra lui aussi en même temps que le démon voudra réveiller celui de vos fautes, comme leur douceur fera contrepoids à l'amertume du passé et aux angoisses terribles de vos derniers instants ! La parole du divin Maître se fera entendre souverainement consolatrice et vous dira : « *Qui manducat meam carnem, vivet in æternum, et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Celui qui mange ma chair vivra éternellement, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI, 55).

Et c'est dans ce doux espoir de la résurrection certaine et prochaine dans la gloire éternelle que vous vous endormirez dans le Seigneur, à l'heure de votre mort, si pendant votre vie, mes enfants, vous avez communié et surtout bien communié, en particulier si votre Communion solennelle a été pour vous vraiment un gage d'éternelle résurrection.

III. — *La communion supprime à la mort la crainte, surtout celle de l'enfer*

L'enfer, mes enfants, vous le savez, c'est le séjour des damnés, c'est-à-dire des ennemis de Dieu. Or ce qui fait de nous les ennemis de Dieu, c'est le péché mortel. Mais le péché grave, mes enfants, je vous l'ai déjà dit, est incompatible avec la communion. A moins, en effet, de faire un épouvantable sacrilège, on ne peut communier tant qu'on a un péché mortel sur la conscience. Et comme je ne puis supposer, mes enfants, que vous soyez jamais assez pervertis et dégradés pour commettre volontairement un sacrilège, je peux donc vous promettre que si vous communiez souvent pendant votre vie et si vous communiez bien et avec toutes les dispositions requises, vous n'aurez pas, à l'heure de votre mort, à redouter l'enfer. La communion fréquente et bien faite vous aura, en effet, préservés du péché, au moins du péché mortel, le seul qui puisse faire de vous des damnés de l'enfer.

Et c'est parce que N.-S. savait bien d'avance les effets de préservation et de salut que sa présence eucharistique produisait dans les âmes, qu'il a pu dire dans l'Evangile cette étonnante parole que je vous citais tout à l'heure en commençant : « Je suis la résurrection et la vie. *Ego sum resurrectio et vita.* » Ou plutôt il est la résurrection parce qu'il est la vie : « *Ego sum vita.* Je suis la vie, » disait-il en effet à ses Apôtres. Donc, quand Jésus

vient dans une âme, il y apporte la vie de la grâce, gage de la vie éternelle. Mais l'enfer c'est la mort éternelle, et il y a par conséquent opposition absolue entre la communion et l'enfer. Oui, mes enfants, c'est certain, absolument certain : une âme qui communie bien ne peut pas être damnée, car elle ne peut emporter le Dieu de vie qu'elle possède dans la mort éternelle de l'enfer. « *Amor meus pondus meum.* L'amour qui me possède est le poids qui m'entraîne, » disait un Saint. Et comme la communion bien faite suppose nécessairement au moins un certain amour de Dieu, l'âme qui a communié est tout naturellement entraînée vers Dieu. Ce n'est pas un poids pesant qui l'attire vers les abîmes infernaux, mais c'est plutôt une vapeur légère qui, comme pour les ballons, la fait monter nécessairement vers le ciel. La communion nous donne des ailes parce qu'elle fait de nous des anges.

Communiez donc, mes chers enfants, souvent et très souvent pendant votre vie, et communiez avec ferveur. Et à votre heure dernière, à cette heure si fatale à tant d'autres, à cet instant redoutable où tant de pécheurs tombent dans l'enfer éternel, qu'ils ont mérité par leurs fautes et leur éloignement de Dieu et de ses sacrements, vous au contraire, purifiés par la réception fréquente et la compagnie de votre Dieu, vous, devenus des anges déjà sur la terre par la réception du pain des anges, vous prendrez sans crainte et sans effort votre envol vers le ciel. L'enfer fermera sous vos pieds ses affreux abîmes et Satan, désespérant de vaincre une âme trop unie à son Dieu pour s'en séparer à jamais, sera forcé d'abandonner sa proie, et ce sera alors pour vous, grâce à vos communions passées, le triomphe définitif et éternel.

* * *

Pour résumer, mes chers enfants, toutes ces considérations un peu sèches peut-être pour votre jeune âge, mais si utiles pour vos âmes, et pour vous les rendre plus sensibles par un exemple, je termine par une histoire authentique empruntée à la dernière guerre; elle vous montrera l'immense consolation qu'apporte la communion bien faite à ceux qui vont mourir.

« C'était au camp de Châlons, raconte un capitaine de réserve. On entendait la canonnade tonner terriblement ; on voyait les éclatements par les petits nuages blancs, très visibles en montant sur une crête. On sentait la réalité s'approcher et on savait que demain l'on entrerait dans la fournaise. La messe était dite dans une sorte de boyau couvert de branches de sapin. L'assistance était nombreuse : beaucoup d'officiers, beaucoup de soldats. L'aumônier prononça quelques paroles et annonça qu'il allait donner une absolution générale, qu'il n'était pas possible de confesser tout le monde en si peu de temps, qu'il suffirait de le faire à la première occasion, que le principal pour le moment était de bien se repentir et de demander pardon à Dieu de ses péchés. Il ajouta qu'on pourrait, vu les circonstances, communier même sans être à jeun. Ce fut alors un spectacle inoubliable, car tout le monde, tous les assistants, officiers et soldats, communièrent. Le colonel eut bien un petit moment d'hésitation, mais quand le prêtre arriva à deux ou trois hommes de lui, il fléchit les deux genoux et reçut aussi le bon Dieu. Beaucoup après firent comme lui, et tout le monde venait et ça ne finissait plus. Nous avions tous les larmes aux yeux. Oui, de tels spectacles sont inoubliables et font impression dans la vie. Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais cette journée, cette veillée des armes, cette messe, cette allocution, ces communions, cet entrain et cette ardeur des hommes, cette volonté de vaincre ou de mourir. Que tout cela était beau, admirable, magnifique ! »

Oui, mes enfants, tout cela en effet était vraiment sublime. Mais qu'est-ce qui avait donné à nos soldats ce superbe héroïsme ? Vous venez de l'entendre : c'était la communion. Donc, concluons cette instruction par cette vérité indiscutable : la communion, c'est la meilleure préparation à la mort parce que, grâce à la communion, on ne peut plus craindre le trépas, puisqu'il est au contraire, c'est Jésus qui nous l'affirme, la résurrection et la vie pour l'âme qui a bien communié. *Ego sum resurrectio et vita.* Ainsi soit-il.

Conférence

LA BONNE COMMUNION

Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.

Celui qui mange et qui boit indignement le corps et le sang du Christ, celui-là mange et boit sa propre condamnation, en ne discernant pas à sa valeur le corps du Seigneur. (I Cor., XI, 29).

Mes chers enfants,

Bien que mon texte semble l'annoncer, je n'ai point l'intention, à cette conférence, de vous parler de la communion sacrilège. J'espère, en effet, qu'aucun de vous n'est capable et n'a l'intention surtout de commettre un crime aussi épouvantable. Au lieu donc de vous parler de la mauvaise communion, je vais vous entretenir de *la bonne communion*, et même de la *fervente* communion. Car le meilleur moyen d'éviter le sacrilège, c'est de ne s'approcher jamais de la Sainte Table qu'avec toutes les dispositions et préparations requises. Or, il me semble, mes enfants, que toutes les conditions d'une bonne et même excellente communion peuvent se ramener aux trois suivantes : 1° le *jeûne*, 2° l'*état de grâce*, 3° l'*amour*.

I. — *Le jeûne*

Je pense, mes chers enfants, que vous savez, pour l'avoir entendu dire et répéter au catéchisme, qu'il faut être à jeun pour communier, c'est-à-dire n'avoir absolument rien mangé ni rien bu depuis minuit, car il ne saurait être ici question de la dispense accordée aux malades en danger de mort

pour communier en viatique. Et vous savez aussi, je pense, la distinction fondamentale qu'il faut faire entre le jeûne *eucharistique* préparatoire à la communion, et le jeûne *ordinaire* ou jeûne *ecclésiastique*. Le jeûne *ordinaire* ou *ecclésiastique,* celui du Carême, des Quatre-Temps et de certaines vigiles, admet un peu de nourriture, quoiqu'en moindre quantité qu'à l'ordinaire. Mais le jeûne *eucharistique* ou *de communion,* lui, n'admet rien du tout, ni comme liquide, ni comme solide. La moindre goutte d'eau ou la moindre parcelle d'un corps digestible quelconque, même d'une matière qui ne serait pas objet de nourriture habituelle, suffit à rompre le jeûne eucharistique et à rendre par suite la communion impossible, alors même d'ailleurs que cette goutte d'eau ou cette parcelle d'aliment aurait été avalée sans le vouloir et par distraction ou nécessité de santé. Voilà qui est clair, je crois, mes enfants, et j'espère qu'il n'est pas nécessaire d'insister sur cette première espèce de jeûne.

Mais il est un autre *jeûne* dont le catéchisme ne vous parle pas à propos de la communion, au moins sous ce nom-là, mais qui n'est pas moins nécessaire à la communion que l'autre, au moins si l'on veut que celle-ci soit fervente. Ce jeûne, mes enfants, c'est le jeûne préalable de vos défauts. Les auteurs spirituels lui donnent un autre nom : ils l'appellent la *préparation éloignée* à la communion. Mais m'adressant à des enfants comme vous, je préfère employer le mot de *jeûne* qui fait image et dont vous comprendrez mieux le sens et la portée.

Le mot de *jeûne* éveille l'idée de privation et de souffrance, et c'est bien cela, en effet, qu'il faut vous imposer au sujet de vos défauts habituels. Persuadez-vous bien de ce principe : plus vos défauts diminueront, plus vos communions seront ferventes. Or, qu'est-ce qui affaiblit notre corps ? C'est le jeûne. Qu'est-ce qui affaiblira vos défauts et par suite en diminuera la force et les mauvaises conséquences ? C'est la privation que vous leur ferez subir en y résistant le plus possible ; c'est le jeûne moral que vous leur imposerez.

Voici, par exemple, un enfant dont l'orgueil déplaît, il le sait très bien, au Dieu de la crèche et de l'Eucharistie qui est le Dieu de toute humilité. Que va faire cet enfant pour bien se préparer à sa communion solennelle, je suppose ? Evidemment il va essayer de devenir plus agréable au Dieu qu'il va recevoir en diminuant et, s'il le peut tout de suite, en supprimant même complètement son orgueil. Mais comment éteindre cette flamme intime de l'orgueil qui brûle notre âme plus fort, hélas ! que la flamme de l'amour de Dieu ? Comme on éteint, mes enfants, tout incendie : en lui refusant l'aliment dont il a besoin pour brûler. Cet enfant va donc refuser à son orgueil, pendant les jours qui précéderont sa communion, toutes les satisfactions qu'il s'accorde d'ordinaire. Il aime les compliments, je suppose ? Il s'efforcera de ne pas prendre plaisir à ceux qu'il pourra recevoir, et surtout il n'ira pas les mendier par des réflexions vaniteuses. L'orgueilleux aime encore à faire, comme on dit, ses quatre volontés et à faire plier tout le monde devant sa petite personne. Cet enfant s'appliquera à être soumis et obéissant et à s'incliner devant tous les ordres qu'il recevra, sans murmure et sans révolte. Et ainsi de suite pour toutes les autres manifestations où l'orgueil jouera un rôle. Or, refuser à un défaut son aliment, c'est le faire jeûner, puisque le jeûne c'est justement le refus, la privation d'aliment.

Et vous comprenez sans peine que ce jeûne de vos défauts, ainsi pratiqué avec toute la générosité dont je vous sais capables, sera très utile à votre âme à qui elle évitera une foule de péchés, et sera par suite très agréable à Dieu. Ce sera donc, vous le voyez, une excellente manière de vous préparer à recevoir le bon Dieu que de lui faire ainsi plaisir en corrigeant vos défauts par ce jeûne tout spirituel et qui ne peut nuire aucunement à votre santé.

II. — *L'état de grâce*

On appelle *état de grâce,* vous le savez, l'état d'une âme qui est pure, exempte de tout péché *mortel*. Je dis : péché *mortel,* car le péché véniel, bien qu'il ternisse et diminue la beauté de notre âme, ne lui enlève pas la grâce. Or, vous avez appris au catéchisme, mes enfants, que recevoir N.-S. Jésus-Christ dans une âme qui n'est pas en état de grâce, c'est-à-dire qui est souillée d'un péché mortel, quel qu'il soit, c'est commettre un sacrilège, car c'est manger indignement le corps de l'Auteur même de la grâce. « *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat*. Que l'homme s'éprouve donc lui-même, nous dit S. Paul, avant de manger le pain eucharistique. » (I Cor., XI, 28). S'éprouver soi-même, c'est examiner ce que nous sommes et de quoi nous sommes capables. Voilà par conséquent en deux mots ce que nous devons faire avant de communier : nous assurer de ce que nous valons, — ou plutôt, hélas ! car c'est le cas le plus fréquent, — de ce que nous ne valons pas et de ce qui nous manque pour être en parfait état de grâce. Si cet examen, fait avec soin, nous fait découvrir en nous une faute *grave,* il faut immédiatement nous mettre en mesure d'en obtenir le pardon par une bonne et sincère confession. Et surtout assurons-nous que notre repentir est sincère, car une confession faite sans repentir est elle-même un sacrilège, et au lieu de nous rendre l'état de grâce, elle nous enfonce au contraire plus profondément dans l'état de péché mortel.

Et puis laissez-moi, mes chers enfants, vous conseiller d'aller plus loin encore dans la recherche de la beauté spirituelle de vos âmes, dans la certitude de votre état de grâce. Je vous disais tout à l'heure que le péché véniel ne vous ôte pas l'état de grâce. C'est vrai et je ne m'en dédis pas. Mais je vous disais également qu'il affaiblit et diminue la beauté de vos âmes, et cela est très vrai aussi. Or, mes enfants, Dieu n'aime pas à voir des taches, même dans ses anges, et c'est pourquoi, avant d'être ad-

mis en sa présence au ciel, il vous faudra d'abord achever de vous purifier des moindres souillures et les effacer complètement dans les expiations du purgatoire. Si donc vous voulez recevoir votre Dieu d'une manière aussi agréable pour lui que possible, il faut que votre état de grâce s'étende non seulement aux fautes graves, — ce qui est essentiel pour éviter le sacrilège, — mais aussi, autant que cela est en votre pouvoir, aux fautes vénielles qui feraient tache en vous et déplairaient au divin regard de Jésus. Et alors quand vous communierez, ainsi purifiés et beaux comme des anges, votre aimable Sauveur vous fera entendre au fond de vos âmes, pour vous récompenser de votre délicatesse de conscience à son égard, cette déclaration de l'Epoux des Cantiques : « Vous êtes toute belle, ô âme bien-aimée, car il n'y a point de tache en vous. *Tola pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* » (Cant., IV, 7).

III. — *L'amour*

On appelle, mes enfants, l'Eucharistie le *Sacrement d'amour,* et à juste titre, car c'est dans ce sacrement surtout que Dieu nous montre davantage, en s'unissant à nos âmes par un mystère incompréhensible, l'amour infini qu'il a pour nous. Mais l'amour, a-t-on dit, appelle l'amour, car le contraire c'est ce vice ignoble qu'on appelle l'ingratitude et qui fait de nous des monstres humains. Qu'est-ce, en effet, qu'un enfant qui ne répond pas à l'amour de sa mère par un amour semblable? C'est un ingrat, c'est-à-dire un monstre. Ah ! chers enfants, ne soyez pas ingrats envers Dieu, envers ce Jésus de l'Eucharistie qui vous a aimés jusqu'aux dernières limites du possible. *In finem dilexit,* nous dit S. Jean (XIII, 1). Votre troisième et dernière préparation à la communion sera donc une préparation d'*amour*. Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, c'est-à-dire *par l'intelligence, par la sensibilité* et *par la volonté.*

Vous aimerez Jésus Eucharistie par l'intelligence d'abord, autrement dit, *de toute votre âme* spirituelle et raisonnable, de cette âme éclairée par la foi et la raison. La foi vous révèlera ce que c'est que l'Eucharistie et quelle puissance il a fallu à Dieu pour réaliser un pareil prodige. Et la raison, en face de ces révélations de la foi, s'inclinera dans un acte d'adhésion filiale et pleine d'amour, car un tel miracle de la part de Dieu ne peut procéder que d'un immense amour.

Vous aimerez ensuite Jésus Eucharistie *de tout votre cœur,* c'est-à-dire avec ce je ne sais quoi de très sensible et de très aimant qui est en nous et qu'on appelle le cœur humain. Vous aimerez Jésus du même cœur qu'un enfant aime sa mère qui lui a donné la vie et l'a nourri de son lait, mais avec quelque chose de plus fort, de plus respectueux et de plus tendre encore qui constitue la différence entre l'amour divin et l'amour humain et qu'on appelle la *charité.*

Enfin vous aimerez Jésus-Eucharistie de *toutes vos forces*, c'est-à-dire par la *volonté* pratique et généreuse de lui être agréable et de le servir. Vous aimerez Jésus non pas seulement par la raison et par la foi, non pas même seulement par le cœur, *corde magno,* mais surtout *et animo volenti,* par la volonté, par les œuvres, par les actes pratiques d'amour de Dieu qu'on appelle des *vertus*. Oui, la vertu, voilà la pierre de touche du véritable amour de Dieu ! « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous ai commandé, » a dit dit N.-S. J.-C. lui-même (Jo., XV, 14). Ou encore : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » (Jo., XIV, 15). Mais il faut du courage, mes enfants, pour être vertueux, il faut de la *force,* et même, au pluriel, beaucoup de *forces*. Et c'est là le sens du commandement divin qui nous prescrit d'aimer Dieu *de toutes nos forces.* Ce ne sera pas trop, en effet, de toutes les forces divines et humaines, pour résister parfois à la tentation et pratiquer la vertu. Mais c'est à ce prix seulement que vous aimerez véritablement le Jésus de vos communions. Voilà pourquoi j'avais raison de vous dire que la troisième condition des communions bien faites et ferventes, c'est l'*amour;* l'amour de Jésus poussé au besoin jusqu'au suprême degré de l'héroïsme chrétien.

Il faut donc, mes chers enfants, si vous voulez être de parfaits communiants, qu'avant chaque communion vous demandiez au bon Maître de vous poser la question qu'il fit jadis à S. Pierre : « *Amas me ?* M'aimez-vous ? » (Jo., XXI, 17). Et il faut surtout que, libres de tout péché par la victoire remportée sur vos défauts ou par l'état de grâce reconquis par une confession repentante et complète, vous puissiez répondre à cette question de Jésus avec tout l'élan et la sincérité du chef des Apôtres : « *Domine, tu scis quia amo te.* O Seigneur bien-aimé qui allez vous donner à moi, vous savez bien que je vous aime ! » Ainsi soit-il.

Instruction du soir

LA SAINTE COMMUNION, VIE DE L'AME ET PRÉSERVATIF DU PÉCHÉ

Ego sum vita.
Je suis la vie.
(Jo., XIV, 6).

Mes chers enfants,

Vous venez de l'apprendre par la parole de N.-S. Jésus-Christ lui-même que je viens de vous citer : Jésus, c'est la vie ; la vie en tous points et dans toutes ses manifestations ; la vie dans son principe aussi bien que dans ses effets. Bien entendu, il s'agit ici surtout de la vie de l'âme, de la vie surnaturelle, quoique N.-S., en tant que Dieu, soit aussi le principe de toute vie naturelle ici-bas. Or, il ne peut y avoir de vie surnaturelle aussi bien que de vie naturelle, sans aliments appropriés qui entretiennent cette vie. Et l'aliment de nos âmes, le seul qui puisse efficacement entretenir en nous la vie surnaturelle, n'est autre que ce Jésus de l'Eucharistie qui a dit : « Je suis la vie, *Ego sum vita,* » et

qui dans un autre passage de l'Evangile affirme hautement que quiconque ne mange pas sa chair adorable n'aura pas la vie en lui (Jo., VI, 54). C'est là un fait dont il n'est pas permis à un chrétien de douter.

Mais reste à savoir comment Jésus est la vie de nos âmes et de quelle manière il entretient en nous cette vitalité divine qui seule peut assurer notre salut éternel. C'est la réponse à cette question qui va faire le sujet de cette instruction. Jésus-Eucharistie reçu dans la communion garde la vie à nos âmes en les préservant du seul mal qui pourrait nous donner la mort spirituelle, c'est-à-dire du péché. En d'autres termes, la communion est le divin et tout-puissant préservatif contre la mort du péché, et cela de trois manières. Le péché, mes enfants, c'est encore l'apôtre S. Jean qui nous l'enseigne, est dû à une triple cause : le démon, le monde et notre propre concupiscence (I Jo., II, 16). Or, la sainte communion, si nous la faisons bien et si nous correspondons généreusement aux grâces qu'elle nous donne, nous protégera et nous fera remporter la victoire contre ces trois ennemis terribles qui menacent de mort notre âme. En effet, 1° elle nous *armera* contre les *tentations* du *démon;* 2° elle nous *préservera* de l'*orgueil* du *monde;* 3° elle *éteindra* en nous le *feu de la concupiscence et des passions.*

Ou si vous préférez, et pour employer une formule plus courte, la sainte communion nous fera vaincre : 1° le *démon,* 2° l'*orgueil,* 3° la *sensualité.*

I. — *Victorieuse du démon*

« Si Dieu est pour nous et avec nous, disait S. Paul, qui pourra être contre nous? » (Rom., VIII, 31). Or, la sainte communion met Dieu avec nous, puisqu'elle nous le donne et nous le fait posséder tout entier. Et avec Dieu on est invincible aux tentations du démon comme à tout le reste. « Quand on porte Dieu dans son cœur, disait le brave et pieux général de Sonis, le héros de Loigny en 1870, on ne capitule jamais. » Comment voulez-vous que le démon s'attaque à une âme dans laquelle il voit Dieu ? Dieu, pour le démon, c'est l'Etre infiniment puissant qui, avant l'origine du monde, châtia sa révolte en le précipitant dans un enfer éternel créé tout exprès pour l'ange rebelle. Dieu, pour le démon, c'est la défaite certaine et décisive à l'avance, et l'orgueil satanique ne redoute rien tant que l'humiliation d'être vaincu. Sans doute, la présence de Jésus dans une âme excite la rage du diable, car Dieu, pour lui, c'est l'ennemi éternel. Mais d'autre part il sait, par expérience, que la tentation n'a point de prise sur une âme véritablement unie à Dieu. Qu'est-ce que la tentation en effet ? C'est une sollicitation diabolique au péché. Or le péché se définit : l'aversion pour Dieu et l'amour désordonné des créatures. Mais est-il donc possible, mes chers enfants, je vous le demande, à moins d'avoir mal communié, d'avoir de l'aversion pour Dieu quand on vient de le recevoir dans son cœur par la sainte Eucharistie ? Un enfant peut-il avoir horreur de sa mère quand elle vient de le nourrir de sa propre substance, de son lait maternel ? Un chrétien, digne de ce nom, peut-il se séparer pour toujours du Dieu d'amour qu'il vient de recevoir ? Et quel échange ferait-il donc ? Quelle affection remplacerait dans son âme le Dieu de toute charité ? Ce serait, nous dit la théologie, l'amour désordonné des créatures, *conversio ad creaturam.* Triste échange vraiment, car prenez même la créature la plus parfaite, l'homme, qu'est-ce donc en comparaison de Dieu ? *Quid est homo quod memor es ejus ?* disait le Roi Prophète (Ps. VIII, 5)... Aussi quand le démon, par la tentation, vient proposer à une âme qui a bien communié d'échanger la possession de son Jésus bien-aimé contre une créature quelconque, si désirable qu'elle puisse paraître, cette âme se redresse énergiquement contre ces suggestions perfides et son cri est le cri de victoire de Jésus-Christ : « *Vade, Satana,* arrière, Satan ! » (Mt., IV, 10). Et elle ajoute ces autres paroles de la sainte Ecriture : « *Vivit Dominus Deus Israël in cujus conspectu sto.* (III Reg., XVII, 1). Que le Seigneur, au contraire, vive en moi, lui en présence de qui je me trouve, puisqu'il est au fond de mon cœur. »

Voilà, mes enfants, comment la communion est une arme très puissante pour repousser les tentations du démon.

II. — *Victorieuse de l'orgueil*

« *Initium omnis peccati superbia.* Le commencement de tout péché, c'est l'orgueil, » a dit le Saint-Esprit au livre de l'Ecclésiaste (x, 5), ou comme on dit plus communément, « l'orgueil est le père de tous les vices. » C'est lui qui perdit Satan et les mauvais anges, et c'est lui qu'on retrouve plus ou moins à l'origine de toutes nos chutes.

Or, mes chers enfants, quoi de plus opposé à l'orgueil que le *mystère* même de l'adorable Eucharistie ? Comment oser se croire quelque chose et s'élever au-dessus des autres, en face d'un Dieu qui, dans le tabernacle, s'anéantit jusqu'aux dernières limites du possible et semble perdre jusqu'à sa réalité et son existence ?

Et encore, quoi de plus opposé que l'orgueil aux *dispositions* requises pour la communion ? — Le premier sentiment que nous devons éprouver en face de Dieu, c'est celui de l'*adoration* profonde. Or, l'orgueilleux s'adore d'abord lui-même et oublie facilement qu'il y a quelqu'un au-dessus de lui qui est son Maître souverain et auquel la volonté humaine doit être pleinement soumise. — Une autre disposition nécessaire à l'âme qui va communier, c'est l'*humilité,* c'est-à-dire la conscience du néant de son être en présence de l'Etre infini qu'on va recevoir. Or, l'orgueil nous remplit de nous-mêmes et arrive à nous persuader qu'au lieu d'être un néant nous sommes quelque chose, et même quelque chose d'important, du moins à nos propres yeux. De cette estime exagérée de nous-mêmes naît une persuasion plus ou moins forte de nos mérites et un oubli trop grand de nos fautes. Au lieu, par conséquent,

de nous reconnaître pécheurs devant la sainteté infinie du Dieu qui se donne à nous, nous dirions volontiers avec le pharisien de l'Evangile : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que je ne ressemble pas au reste des hommes. » (Luc, XVIII, 11). Peut-on imaginer plus mauvaise disposition pour recevoir ce Christ qui s'est anéanti lui-même, selon l'expression de S. Paul, *exinanivit semetipsum* (Phil., II, 7), et qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ! *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* » (Mt., XI, 29).

Enfin, pour bien communier, il faut *aimer* Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire avoir la charité, l'amour véritable de Dieu. Or la charité est incompatible avec l'orgueil, parce que ce vice n'engendre que l'amour de soi, c'est-à-dire l'égoïsme. Et quand l'âme est pleine d'elle-même, de cet odieux amour de soi, il n'y a plus place pour l'amour de personne, pas même de Dieu. Et quoi de plus monstrueux que de recevoir sans amour le sacrement de l'amour, autrement dit, de recevoir Dieu sans l'aimer ? Et voilà pourtant le résultat infaillible de l'orgueil.

Aussi, mes chers enfants, comme je suis certain d'avance que pour rien au monde vous ne voudriez recevoir Jésus-Christ d'une manière indigne, avant de communier, chacun de vous s'éprouvera soi-même, selon le mot de S. Paul, *probet autem seipsum homo* (I Cor., XI, 28), et vous verrez où vous en êtes en ce qui concerne l'humilité. La perspective de la communion vous obligera à vaincre votre orgueil, car l'orgueil et la communion ne peuvent aller ensemble : ce serait obliger Jésus à s'unir avec Satan. Cette monstrueuse alliance vous révoltera, j'en suis sûr, et pour pouvoir communier avec bonheur et avec fruit, vous chasserez d'abord de vos âmes le funeste démon de l'orgueil.

Et c'est ainsi que la communion, avant même que vous l'ayez reçue, aura déjà produit en vous le second de ses merveilleux effets, et qu'elle aura été pour vous un *préservatif* et même au besoin un *correctif* puissant de l'orgueil.

III. — *Victorieuse de la sensualité.*

L'Eucharistie a été appelée avec raison « le pain des anges et le vin qui fait germer les vierges, » c'est-à-dire la source toute-puissante de la plus belle des vertus : la pureté. Or, quel est l'ennemi radical de cette angélique vertu ? C'est le *sensualisme* ou la *sensualité,* c'est-à-dire la passion, le goût dégravé des jouissances grossières et souvent honteuses des sens. Pour faire de nous des anges et des âmes vierges de toute impureté, il faut donc, mes chers enfants, que l'Eucharistie éteigne en nous les feux redoutables de la sensualité, de ce que la théologie appelle la concupiscence, ou encore l'agent qui fomente en nous le péché, *fomes peccati.*

Or, mes chers enfants, le saint Concile de Trente nous enseigne formellement que l'Eucharistie est l'antidote, c'est-à-dire le remède efficace du péché mortel en général, et par conséquent du pire de tous, c'est-à-dire de l'impureté. Et comment cela, mes enfants ? De deux manières.

D'abord *directement,* en nous donnant la grâce la plus puissante pour résister aux sollicitations du mal. Car dans l'Eucharistie c'est l'Auteur même de la grâce que nous recevons, et avec l'aide de Jésus qui vient sacramentellement et réellement dans nos cœurs, comment pourrions-nous ne pas résister au démon ? « Nourrir la charité, c'est diminuer la sensualité, » a dit S. Augustin. Or, dans l'Eucharistie, c'est Dieu lui-même la charité infinie qui vient nous nourrir.

Et puis, mes enfants, une autre raison, *indirecte* celle-ci, pour laquelle la communion vous préservera des fautes les plus graves, c'est que les jouissances supérieures que vous fera goûter la présence de Jésus dans vos âmes finiront par avoir le dessus sur les grossières satisfactions des sens et vous les feront mépriser, sinon oublier complètement. Les jouissances eucharistiques, sans doute, sont toutes spirituelles et n'affectent point nos sens, mais elles règnent dans l'intime de notre âme et la plongent dans une paix si douce qu'on cherche bientôt à la goûter le plus souvent possible.

C'est, je l'espère, ce qui arrivera pour vous, mes chers enfants. Dès que vous aurez fait votre Communion solennelle, vous vous sentirez plus dégagés des grossières tentations des sens. En tout cas, vous saurez par expérience combien le Seigneur est doux, et d'autre part combien sont amères les jouissances du péché qu'il vous a fallu expier par la pénitence avant d'être admis à communier. Aussi votre choix sera-t-il vite fait. Vous direz un adieu éternel à ces plaisirs infâmes que le monde a le grand tort de vanter et qui dégradent si profondément notre pauvre humanité. Et pour vous garder de nouvelles chutes, vous viendrez souvent, très souvent, à la sainte Table manger le pain des anges. Et triomphant à la fois, par la sainte Eucharistie, des tentations de Satan, de l'orgueil insensé du monde et de votre propre concupiscence, vous serez un jour au nombre de ces vainqueurs que S. Jean a vus dans la patrie céleste chantant la gloire et les louanges de l'Agneau qu'ils ont reçu et dont ils se sont nourris ici-bas. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE JEANNE D'ARC

A L'IMAGE DU SAUVEUR

Gemitum eorum audivi, et descendi liberare eos.
J'ai entendu leurs gémissements et je suis venu pour les délivrer. (Act., VII, 34).

Mes frères,

C'est fête aujourd'hui dans l'Eglise, et c'est fête au pays de France tout entier.

C'est fête pour ceux qui croient et qui prient, c'est fête aussi pour ceux qui n'ont aucune religion.

C'est fête pour ceux qui répondent aux invitations de la Sainte Eglise à célébrer la Vierge d'Orléans, et c'est fête pour ceux qui ne connaissent et n'ont entendu que l'appel du Gouvernement.

C'est en même temps fête religieuse et fête nationale.

C'est pourquoi, qui que vous soyez, quelles que soient vos opinions et quels que soient les sentiments qui vous ont guidés et amenés ici, je dois vous féliciter de votre démarche, et je veux vous remercier à l'avance de la sympathique attention que vous paraissez disposés à m'accorder : j'essaierai de n'en pas abuser.

Mais il faut faire un panégyrique, il faut retracer à grands traits les phases principales d'une vie merveilleuse. Pour tout concilier, mes frères, j'essaierai d'analyser la vie de la grande Française, et je vous aurai assez parlé de sa sainteté si, malgré mon insuffisance, j'arrive à vous montrer que, dans sa vie cachée, dans sa vie publique et dans sa Passion, nous trouvons la reproduction de la vie cachée, de la vie publique et de la Passion de Jésus-Christ, son Maître et notre Maître.

I

Nous pouvons tout d'abord comparer Domremy à Bethléem. Nous pouvons saluer la petite patrie de Jeanne avec les mêmes paroles que le Prophète : « Et toi, Domremy, terre du Barrois, aux confins de Champagne et de Lorraine, tu n'es plus à nos yeux le hameau ignoré de tous ; tu peux rivaliser avec les grandes cités, car c'est de toi qu'est sortie la libératrice du peuple de France. »

Reportons-nous, en effet, au 6 janvier 1412. Le village ou plutôt le hameau de Domremy, puisqu'il ne formait alors qu'une paroisse avec le village de Greux, le hameau de Domremy présentait un spectacle étonnant. On avait, dans la journée, fêté chrétiennement l'Epiphanie de Notre-Seigneur. « Vers le soir, raconte la chronique, tous les habitants, saisis d'un inconcevable transport de joie, se mirent à courir çà et là en se demandant l'un à l'autre quelle chose était donc advenue. Les coqs éclatèrent en tels chants que jamais semblables n'avaient été ouïs. »

Pourquoi ce « *gaudium magnum* » ? Que s'est-il donc passé ? Quel est l'événement qui va révolutionner le monde et étonner l'histoire ? Vous le savez, mes frères.

Une enfant, une petite fille vient de naître dans une humble demeure. Ses parents, Jacques d'Arc et Isabelle Romée, sont presque aussi pauvres que Marie et Joseph, ils n'ont pour richesse qu'un petit domaine et quelques brebis. Ils sont riches cependant, — car c'est une richesse : ils sont riches avec la considération et l'estime que leur valent à Domremy leur esprit vraiment chrétien, leur sérieuse piété, leur simplicité, leur charité hospitalière et leur probité sévère.

Ils possédaient aussi une autre richesse, — car c'en est une encore : ils eurent cinq enfants, trois fils, Jacquemin, Jean et Pierre, et deux filles, Catherine et celle dont j'ose vous raconter l'histoire.

Sitôt sa naissance, on songea au baptême ; elle reçut sur les fonts que l'église de Domremy a conservés le nom de Jeannette, diminutif de celui de Jeanne.

Elle va vite, comme Jésus, grandir « *en grâce et en sagesse,* » et son enfance sera remplie de leçons. « Elle n'apprit ni à lire, ni à écrire, dit Michelet, mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère. Ce que nous recevons ainsi avec le sang et le lait, continue l'historien sceptique, c'est chose vivante, et la vie même. »

Sa mère, et « non d'autres, » lui enseigna le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et toute sa « *créance,* » comme elle disait elle-même, « sa créance, » c'est-à-dire l'ensemble des vérités morales et religieuses qui inspirent, dirigent et fortifient la vie.

Mères de famille qui m'écoutez, vous entendez ici rappeler votre rôle. Vous êtes chargées de l'éducation de vos enfants, c'est une vérité élémentaire. Et pourtant, de plus en plus, un trop grand nombre de mères se désintéressent de leur devoir et de leurs obligations, au foyer tout d'abord, et puis le jour où il faut confier l'enfant à d'autres éducateurs ou éducatrices. Je ne puis pas développer une thèse qui comporte des réflexions aussi graves que multiples, mais je puis dire : Heureux le jeune homme, heureuse la jeune fille, heureux l'homme, heureuse la femme, qui, résumant les principes d'éducation qui leur furent donnés, peuvent répéter la parole de Jeanne : « Je n'ai appris ma créance d'autre que de ma mère. »

A cette école, Jeanne devint pieuse et resta vertueuse.

Elle devint pieuse, « trop pieuse, » lui dit un jour une de ses compagnes... Jeunes filles, le même reproche ne vous aurait-il pas été parfois adressé par ceux, parents peut-être, qui ne connaissent pas les joies, la force et la puissance de la piété ?

Jeannette devint pieuse. Elle aimait Dieu, elle aimait son église, elle y allait communier et prier ; souvent on la vit prosternée devant le Tabernacle ou au pied du grand Crucifix et des statues des Saints.

Elle aimait Dieu, elle aima son prochain, les affligés de la vie surtout qu'elle consolait, les malades qu'elle visitait, les malheureux « qu'elle recueillait pour la nuit, s'en allant coucher au fournil pour céder son lit aux mendiants, » trop heureuse de soulager leur misère, et s'excusant simplement de leur donner peu, parce qu'elle avait peu.

Elle aimait Dieu, elle aima la vertu et elle garda jusqu'à la mort son innocence de Première Communiante, à tel point qu'elle pourra dire à ses juges : « Je ne sais pas avoir péché mortellement ; » que son curé n'hésitera pas à déclarer « qu'elle

n'avait pas sa pareille dans toute la paroisse ; » et que le prévôt d'Andelot, envoyé à Domremy par l'évêque de Beauvais dans le but de s'enquérir de ses premières années, rapportera qu'il n'a rien trouvé dans sa vie « qu'il n'eût voulu savoir de sa propre sœur. » Dunois présentera un témoignage plus remarquable encore quand il dira « qu'on ne peut pas être plus chaste que Jeanne d'Arc ; » il ajoutera même, avec une franchise de soldat, que, quant à lui et ses compagnons, dès qu'ils se trouvaient dans la société de Jeanne, « ils n'avaient plus que des pensées honnêtes et ne pensaient ni à elle, ni à aucune autre,... » et ce vieux guerrier conclura que « c'est une chose presque divine. »

Mais si Jeanne est pieuse et vertueuse, elle n'en est pas moins active, courageuse et laborieuse : la vraie piété et la vraie vertu ne doivent-elles pas faciliter l'accomplissement du devoir ?

Aussi, semblable au divin adolescent de Nazareth, Jeanne se met-elle à l'ouvrage avec promptitude et gaieté de cœur. L'histoire nous dit qu'elle accompagnait volontiers son père et ses frères aux champs, et qu'elle les aidait dans toutes les occupations rustiques.

Plus souvent, comme elle le déclara un jour, « elle vaquait aux soins du ménage ; » sa mère la retenait près d'elle pour lui faire apprécier les joies élevées, sûres et sans revers qu'une femme goûte en demeurant assidue au sanctuaire de la famille.

Le soir, Jeannette cousait et filait. « J'ai appris à coudre le linge et à filer, dira-t-elle... Pour filer et pour coudre, je ne crains femme de Rouen. » Ainsi l'admirable fille dévoilait toute sa science ;... sa mère lui avait peut-être dit que cela suffisait à une femme.

Je vous entends : « Autre temps, autres mœurs. » — Oui, je le sais, la quenouille repose dans les salons dorés et l'aiguille a perdu de son prestige ; les programmes et les emplois du temps sont changés ; « les femmes qui savent coudre et filer, a écrit un judicieux auteur, se font très rares. En retour, nous sommes encombrés de *précieuses* pour lesquelles le diplôme de parchemin a remplacé les tissus de lin et pour qui l'aiguille a fait place à la plume de la demi-savante. »

Jeannette se serait mal accommodée de toutes nos nouveautés, elle n'aurait rien compris aux aspirations des féministes, rien aux études modernes, rien à la littérature déprimante, rien aux fausses poésies.

Une poésie pourtant charmait et remplissait son âme et toute sa vie : la poésie de l'humble chaumière, la poésie du foyer et de la vie familiale, la poésie de la petite table et des souvenirs des aïeux, celle du coq matinal et de la cloche argentine, la poésie des champs et celle du Bois-Chênu, où, « sous l'ombrage du beau May, elle faisait des guirlandes pour la statue de Notre-Dame de Domremy. »

Mais une autre la captivait et la torturait, poésie sombre et farouche, poésie qui se répandait dans presque toute la France, la poésie de la guerre... La guerre ! Ah ! il suffit de prononcer ce mot pour deviner les émotions que ressentait Jeanne chaque fois qu'elle entendait parler des maisons pillées, des églises incendiées, des campagnes ravagées, du sang qui coulait, des hommes qui mouraient, du royaume qui se perdait...

Oui, mes frères, dès son enfance, Jeanne sut ce que c'est que la guerre, « elle comprit cet état antichrétien, elle eut horreur de ce règne du diable. Elle se demanda si Dieu permettrait cela toujours, s'il ne mettrait pas un terme à ces misères. »

Et voilà notre fillette sollicitée par ces deux poésies, la voilà prise par ces deux amours : l'amour du petit Domremy et l'amour de la grande France. Bientôt son cœur sera tiraillé entre deux autorités qui lui commandent des choses contraires : Dieu, par les voix de S. Michel, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, lui parle de la « *grande pitié du royaume de France* » et lui demande de prendre la tête des troupes, de ranimer le courage et la confiance du Dauphin, de délivrer Orléans, de faire sacrer le roi à Reims et de chasser l'Anglais ; son père qui l'aime, et qui voudrait la marier pour la garder auprès de lui, jure que si elle veut s'en aller avec des hommes d'armes, « il la noiera plutôt de ses propres mains. »

De part ou d'autre, il faut qu'elle désobéisse. Quelle lutte, quelle torture, quel combat dans le cœur d'une enfant docile !

Les voix de Dieu parlent plus haut, Jeannette leur obéit... Ne la blâmez pas ! Vous n'avez pas blâmé ceux qui, le 2 août 1914, obéirent à l'appel de la Patrie en danger !

Ne blâmez pas cette enfant... Jésus, lui aussi, quitta un jour Marie et Joseph, et quand ils lui en firent un doux reproche, il répondit : « *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse ?* » A Reims, Jeanne reverra son père et son oncle ; ne pourra-t-elle pas reprendre la parole du Maître et la traduire : « J'avais besoin de partir pour m'occuper des affaires de la France ! »

II

C'en était donc fini de la vie cachée : Jeanne allait paraître au grand jour.

Je ne la suivrai pas, mes frères, dans ses courses, ni sur les champs de bataille.

A quoi bon retracer le voyage à Vaucouleurs, l'entrevue avec Charles VII, la comparution à Poitiers devant les docteurs, le séjour à Tours et à Blois, la délivrance d'Orléans, ce Verdun de 1429 ?

A quoi bon reprendre les batailles de Jargeau, Meung, Beaugency, Patay, et toutes les victoires remportées par Jeanne ?

A quoi bon dépeindre la marche triomphale vers Reims et l'émotion qui emplit l'âme de notre héroïne quand elle put se prosterner devant le roi qu'elle venait de faire couronner ? « Aussitôt, dit un historien, les chants s'interrompirent et les trompettes qui sonnaient à faire fendre les murs de la cathédrale se turent. » — « Gentil sire, dit Jeanne, ores est exécuté le bon plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre

digne sacre pour montrer que vous êtes vrai roi et celui à qui doit appartenir le royaume. »

Oui, à quoi bon ? Vous connaissez tous les détails de ce drame unique, vous l'avez appris dans votre enfance, vous l'avez entendu redire, vous l'avez relu, vous le savez par cœur... A quoi bon ? Vous connaissez la vie publique de notre petite villageoise ; elle fut encore plus courte que celle du Maître, elle ne dura que deux ans, mais elle constitue la plus audacieuse, la plus sublime, la plus féconde et la plus inconcevable des épopées.

Ne cherchez pas à la comprendre ; n'allez pas demander à la science, ni à la raison, des explications fantaisistes : vous useriez vos plumes pour rien, vous perdriez votre temps et vous outrageriez le bon sens. Mais soyez sincères, analysez les divers événements auxquels je viens de faire allusion, groupez-les ou séparez-les, si vous le préférez, et, après quelques instants de réflexion, vous serez obligés de reconnaître que la raison humaine est impuissante à les expliquer. Sans vous en douter, vous ferez appel aux forces d'en-haut et votre bonne foi vous forcera à proclamer que Jeanne a été « *la Fille de Dieu* », que son œuvre revêt un caractère surnaturel et divin, car tout y est miracle, et du côté du Christ, et du côté de Jeanne, et du côté des Anglais.

Miracle du côté du Christ qui se montra, comme auraient dit nos pères, « bon Français », en créant l'unité nationale, en rendant au roi sa couronne et en sauvant avec lui notre grandeur, notre gloire, notre religion, notre prestige, notre invincible force que les peuples admirent et nous envieront toujours.

Miracle du côté de Jeanne. Elle ne savait ni *a* ni *b,* et elle parle de la France, de son passé et de son avenir, de ses gloires et de ses douleurs comme si la France était une personne vivante dans l'intimité de son âme. Elle n'avait rien appris des choses militaires, et Dunois, Richemont, La Hire, d'Alençon, découvrent en elle une promptitude, une sûreté de coup d'œil, une expérience qui déroutent leur tactique et font dire à la célèbre Christine de Pisan :

> Jamais force ne fut si grand,
> Et de nos gens, preux et habiles,
> Elle est principal capitaine :
> Telle force n'eut Hector ne Achille,
> Mais tout ce fait Dieu qui la mène.

Ce témoignage d'une contemporaine de Jeanne ne fait que condenser celui des gens de métier, tels que le maréchal Davout, le général Le Maître et d'autres hommes de guerre de la même valeur.

« Jeanne d'Arc, a écrit le maréchal Davout, a été bien évidemment suscitée par Dieu pour sauver la France », et il ajoutait ceci : « J'ai suivi Jeanne pas à pas sur le terrain de ses marches et contre-marches, et je suis arrivé à cette conclusion qu'elle avait agi en général consommé. »

Le général Le Maître est aussi affirmatif. « Je me trouvai à Orléans, écrit-il, sur le théâtre des plus étonnants exploits de la Pucelle. Après avoir parcouru le terrain pas à pas, j'acquis la conviction que le plus grand génie n'aurait pu ni faire exécuter, ni même concevoir ces attaques qui, toujours, donnaient une victoire si complète, et d'avance annoncée par Jeanne. Et puis, comme officier général, je fus appelé à faire plusieurs conférences sur Jeanne d'Arc, soit à Paris, devant un public d'élite, soit à Versailles, devant un grand nombre d'officiers et de soldats. Dans ces conférences, l'exposé des manœuvres exécutées conformément aux ordres de cette jeune fille qui ne savait rien des choses de la guerre et contrairement aux avis des grands chefs de l'armée, l'exposé des manœuvres démontrait à tous l'impossibilité absolue d'accomplir de tels prodiges par des moyens humains et obligeait à une intervention surnaturelle. »

Miracle donc du côté de Jeanne.

Miracle encore du côté d'un ennemi abattu, consterné, obligé de capituler devant une femme, une jeune fille, presque une enfant !

Eh bien ! oui, dans cette épopée, tout est miracle, et miracle si éclatant que le savant chancelier de l'Université de Paris, le grand, l'immortel Gerson n'hésita pas à proclamer que l'œuvre de la Pucelle est « *l'œuvre du Seigneur.* »

Que conclure, sinon qu'un devoir s'impose, le devoir de faire remonter jusqu'à Dieu les louanges que la France adresse aujourd'hui à sa libératrice ? Nous ne diminuerons pas pour cela la grandeur de l'héroïne, pas plus que nos maréchaux ne diminuaient leur génie ni la valeur de leurs troupes, quand, en pleine guerre, ils répondaient aux chaleureuses félicitations de nos évêques par la parole de nos Livres saints : « *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam.* » Nous ne diminuerons pas la valeur de Jeanne, mais nous honorerons bien mieux sa mémoire, puisque nous nous souviendrons qu'oublieuse d'elle-même, toujours elle renvoyait toute gloire au Maître de toutes choses.

Rappelez-vous que pendant sa vie publique, elle passa, comme Jésus, au milieu des bénédictions des foules ivres de joie et de reconnaissance.

> ... Qu'elle était grande et belle !
> Les soldats frémissants se pressaient autour d'elle,
> Les mères lui tendaient leurs enfants à bénir,
> Et tous se prosternaient en la voyant venir...

Ici, mes frères, la poésie n'est que de l'histoire. Jeanne a connu des triomphes sans pareils et elle a vécu des émotions qu'il est impossible de traduire, et même de deviner. Qui pourrait dire ce qu'elle ressentait quand le tonnerre des applaudissements et des vivats brisait ses oreilles, quand les cloches d'Orléans et celles de Reims publièrent « *la bonne nouvelle,* » quand des milliers de voix entonnèrent le *Te Deum* ou crièrent à pleins poumons : « Noël ! Noël ! »

Mais, au milieu de ces enivrants hommages, que devenait la jeune fille de Domremy ?... Elle restait calme, impassible, simplement souriante, à travers les flots humains qui, au dire des récits contemporains, « ne se pouvaient saouler de la voir ». Elle restait calme parce qu'elle continuait à penser au

Dieu qui l'avait envoyée, et, comme le Christ sur la terre, elle s'abaissait dans l'humilité de la prière.

Quelle belle leçon pour ceux qui ne recherchent que les gloires humaines, et quelle remarquable prédication pour nous ! C'est pourquoi j'estime que je manquerais à mon devoir si je ne vous disais : Vous êtes les fiers admirateurs de Jeanne ; avec la France vous êtes venus répéter ici le cri du cœur et de la profonde reconnaissance ! Honneur à la Grande Guerrière ! C'est bien, c'est beau, mais ce n'est pas suffisant. Avec l'Eglise, faites entendre le cri de la foi et de l'action de grâces : Gloire à Dieu qui a suscité Jeanne et l'a donnée à la France ! *Cantemus Domino quoniam magnifice fecit...* Il n'y a que la France pour posséder une Jeanne d'Arc ! *Non fecit taliter omni nationi !*

III

Ainsi, tous les ordres de Dieu sont accomplis : Orléans est délivrée, le roi est sacré, les Anglais sont vaincus ; la France va renaître. Jeanne n'a plus qu'à dire adieu aux armes et à la cour et à retourner à ses champs et à ses brebis, près de son père, de sa mère, de ses frères, de sa sœur qui « tant se réjouiraient de la voir ». Eh bien ! non, notre héroïne n'est pas au terme de sa mission. « Elle ne pouvait pas, dit l'un de ses plus brillants panégyristes, elle ne devait pas, après le travail de sa mission surnaturelle, finir ses jours dans l'existence d'une princesse honorée, ou dans la paix d'une heureuse bergère ; vous n'auriez eu alors que le champ d'une merveilleuse épopée entre deux idylles. »

Sa mission, mes frères, va continuer. Si la France lui doit une couronne d'or, si les anges lui en destinent une resplendissante, Dieu qui éprouve les grandes âmes et recherche les victimes pures et parfaites, Dieu veut déposer sur sa tête une couronne digne d'elle, la couronne du Sauveur, la couronne d'épines.

Voilà pourquoi nous allons quitter le Thabor, je veux dire Orléans et Reims, pour gravir le sanglant et douloureux Calvaire que domine la croix dressée sur le bûcher de Rouen.

Nous voici donc au troisième acte du drame ; il est unique dans les annales d'un peuple, il offre, comme vous l'allez voir, des similitudes extraordinaires avec la Passion du grand Libérateur du monde.

J'abrégerai, car le temps nous presse.

Jeanne eut, comme Jésus, l'intuition prophétique de son agonie et de sa mort. Un jour qu'elle priait à St-Jacques de Compiègne, elle se prit à pleurer et dit à ceux qui l'entouraient : « Je suis trahie, et bientôt je serai livrée à la mort. Priez pour moi, je vous en supplie, car, hélas ! je ne pourrai plus servir ni mon roi, ni le noble pays de France. »

Et de fait, quelques jours plus tard, le 23 mai 1430, l'héroïque Pucelle était faite prisonnière sous les murs de Compiègne.

Elle eut, à partir de ce moment, son jardin des Olives avec des abattements et des découragements qui allèrent jusqu'au désir de la mort. « Ah ! disait-elle en pleurant, j'eusse mieux aimé mourir que d'être mise aux mains des Anglais ! »

Comme Jésus, elle va voir toutes les passions se coaliser contre elle ; c'est la faiblesse des siens qui la trahissent, l'ingratitude de Charles VII qui l'abandonne, la haine d'un criminel qui la vend et la livre à ses bourreaux.

Comme Jésus, elle va être accusée injustement et condamnée sans délit. Comme Jésus, elle déroutera ses accusateurs et ses juges ; ils auront beau multiplier les séances, embrouiller les débats, tourner et retourner les questions : ils épuiseront toute leur logique sans pouvoir réduire la prévenue. Dans cette simple paysanne apparaîtra toujours, comme l'a écrit le député Joseph Fabre, « un monde de sublimité, dans ces docteurs un monde de bêtise. » Jeanne leur répondra avec l'assurance du plus habile et du plus subtil théologien, et, puisqu'elle est Française, elle glissera dans ses réponses « je ne sais quoi de gai, de vif, de railleur, ce qu'on a si bien appelé : le sel gaulois. »

Mais voilà que la conscience de cette angélique enfant se trouble : elle a devant elle, présidant l'assemblée, un homme qui a toujours représenté à ses yeux la bonté, la miséricorde, le pardon du divin Maître, et ce triste personnage au nom répugnant et maudit n'est pour elle ni le père qui implore, ni l'avocat qui excuse, mais le pire des accusateurs et des juges, au point qu'elle lui lancera un jour au visage cette redoutable parole : « Evêque, c'est par vous que je meurs ! »

Mais non, Jeanne ne se trouble pas ; elle devine, elle est sûre que cet évêque est indigne, que par conséquent il ne représente pas l'Eglise, pas plus qu'un traître ne peut représenter l'armée, pas plus qu'un professeur anarchiste et révolutionnaire ne peut représenter le corps enseignant, pas plus que Judas n'a représenté le corps apostolique. Elle le sait d'autant mieux qu'elle est excellente chrétienne et parfaite catholique : « J'en appelle au Pape, » dit-elle ; et quand on lui dit que le Pape est trop éloigné, elle en appelle au Concile ; et comme on refuse de l'entendre, elle en appelle à Dieu, mais ce faisant elle continue à en appeler au Pape, car, dit-elle, « Dieu et le Pape, c'est tout un. »

Oh ! la remarquable chrétienne ! Puisse-t-elle, du sein de la radieuse éternité, nous conserver — je dois dire plus vrai : nous obtenir — cette foi intrépide et inaltérable, cette confiance en Dieu, cette entière soumission à l'Eglise, cet attachement au Pape représentant du Christ sur la terre et grand pacificateur des peuples, on l'oublie trop chez nous !...

Ainsi, ni les Judas, ni les Caïphe, ni les Pilate ne manquèrent dans ce terrible drame.

Quant à la douce victime, elle se taisait comme son Maître, ou, si elle rompait le silence, c'était pour faire éclater à nouveau l'assistance du ciel par ses réponses déconcertantes.

Enfin, après douze mois de captivité sans nom,

après toutes les souffrances physiques qui l'épuisèrent, après tous les outrages endurés par les vierges martyres des premiers siècles, après toutes les horreurs que la sainteté de cette chaire ne me permet pas de raconter, voici l'heure suprême. Jésus avait été condamné à la Croix comme blasphémateur, Jeanne va être brûlée vive comme hérétique, relapse, apostate et idolâtre.

Le 30 mai 1431, un immense bûcher est élevé à Rouen, sur la place du Vieux-Marché ; une foule est amassée là qui renouvelle le tableau du Golgotha : des Anglais qui ricanent, tous les autres assistants qui pleurent.

Jeanne arrive... On l'a ligottée comme une scélérate ; elle est vêtue de blanc comme une communiante et comme une fiancée : elle a communié le matin et elle va partir pour les noces éternelles. Elle est rayonnante d'un calme surhumain ; si elle pleure, c'est sur Rouen, comme Jésus pleura sur Jérusalem. Mais elle prie plutôt, elle prie pour ses bourreaux, pour les Anglais, pour Charles VII qui aurait pu la délivrer, et elle déclare publiquement qu'elle pardonne à tous. Elle prie une dernière fois pour la France qui va bénéficier de son sacrifice... Puis elle est hissée sur le bûcher et attachée au poteau.

Le bourreau met le feu ; la flamme monte... Les yeux de Jeanne se portent vers le Crucifix que Martin Ladvenu tient devant elle... Un grand silence... A travers les tourbillons de fumée et le feu qui pétille, on n'entend plus qu'un cri, cri de douleur et cri de victoire : « *Jésus, Jésus!* » — Le Christ avait dit : « *Consummatum est.* » Pour la martyre aussi, c'était fini.

A peine eut-elle rendu sa belle âme à Dieu qu'un secrétaire du roi des Anglais, nouveau centurion, se laissait aller à dire : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte ! »

Oui, les Anglais étaient perdus. Jeanne leur avait dit : « Avant sept ans, vous perdrez un plus grand gage qu'Orléans. » Et six ans après, Paris tombait aux mains de Charles VII.

Elle leur avait dit encore : « Le Roi entrera à Paris en bonne compagnie », et en 1437, le Roi y faisait une entrée triomphante.

Enfin, elle leur avait dit qu'ils seraient tous « boutés hors de France » et que, fussent-ils cent mille, il n'en resterait pas un. Et en 1558 notre drapeau flottait sur les murs de Calais, et les Anglais quittaient notre territoire.

Sans doute, ils revinrent à d'autres reprises. Ne dit-on pas d'ailleurs qu'ils ont toujours été nos ennemis ? — Mes frères, en ce jour d'union sacrée et interalliée, j'aime mieux me rappeler avec vous qu'ils s'offrirent à nous en 1914, et je veux souhaiter, avec vous aussi, qu'ils restent et qu'ils « *se montrent* » nos alliés...

Les Anglais étaient perdus, ai-je dit. Ils furent perdus parce qu'ils firent brûler, qui ? Une fille de dix-neuf ans ? une fille de France à l'âme ardente et au cœur magnanime ? Non, ils furent perdus, parce qu'ils avaient « brûlé... une sainte ! »

* * *

Une Sainte ! Vous entendez ce cri lancé devant les cendres du bûcher par l'Angleterre repentante.

Une Sainte ! Ce fut le cri solennel prononcé le 16 mai 1920 par l'autorité infaillible de Rome.

Une Sainte ! C'était déjà, avant même que l'Eglise eût, en 1456, cassé le procès de Rouen et réhabilité Jeanne, c'était déjà un cri universel.

Une Sainte ! Ce fut surtout — et c'est miracle ! — le cri du XIXe siècle rationaliste, qui fit sortir Jeanne de l'oubli dans lequel l'avaient laissée les siècles précédents et en particulier le XVIIe, trop soucieux et trop jaloux de la gloire de Louis XIV.

Une Sainte ! C'est le cri de la haine. Dès lors que sa mission était divine et son œuvre surnaturelle, Jeanne devait susciter des ennemis. Or, il s'en est trouvé à tous les siècles ; il s'en est trouvé notamment au XVIIIe. Oui, à l'époque où un auteur allemand, Schiller, exaltait la Pucelle, après que le grand poète anglais Shakespeare eut écrit à ses compatriotes : « Son sang virginal répandu par vous criera vengeance aux portes du ciel ! » il s'est trouvé en France un écrivain de talent pour tenter de déshonorer Jeanne ; j'aurais honte de le nommer, c'est de lui que Joseph de Maistre a dit : « Paris le couronna, Sodome l'eût banni. »

Il s'en est trouvé d'autres, il s'en trouve chaque jour, il se trouve des auteurs de manuels qui cherchent à diminuer l'angélique guerrière, en mutilant son histoire, en la rendant méconnaissable, et par suite en dénaturant celle de la France.

Mais tous ces ennemis auront beau faire : l'amour est plus fort que la haine. L'amour triomphe et Jeanne est aimée comme personne, à part le Christ, n'a jamais été aimé. Jeanne est aimée et elle vit.

Elle vit dans le cœur des Français, auxquels elle apparaît comme l'incarnation la plus pure du patriotisme et le ciment le plus solide d'une concorde nationale.

Elle vit dans le cœur des chrétiens... Elle doit vivre dans les vôtres, mes frères, trop heureux que vous êtes de la voir sur les autels et de pouvoir lui dire : « Sainte, sainte, sainte Jeanne d'Arc, du séjour de la gloire où tu es parvenue, bénis, protège et dirige chacun de nous ; bénis, protège et dirige nos familles ; bénis, protège et dirige le pays que tu as tant aimé. Tu veux, et nous voulons nous aussi, qu'il vive ; il vivra si, pour le tirer de ses désastres et de ses ruines, ton âme descend dans nos âmes et les pénètre, si tu nous donnes, ô toi la vraie « fille au grand cœur », un peu de toi-même, un peu de ton idéal, un peu de ton intelligence des grandes causes, un peu de ton amour du devoir, un peu de ton courage intrépide et de ta volonté irréductible, toi qui disais : « A l'œuvre ! Rien ne nous coûtera, ni labeurs, ni souffrances, pour sauver notre pays. En avant ! »

SERMONS SUR DES ŒUVRES

IX

EN FAVEUR D'UN PATRONAGE DE JEUNES GENS

Mes frères,

Je viens remplir près de vous une mission délicate, mais, heureusement pour moi, une mission facile : je viens vous tendre la main en faveur de l'œuvre de persévérance des jeunes gens de cette paroisse, les *Guêpins de Notre-Dame.*

Mission délicate : les œuvres qu'il nous faut soutenir sont si nombreuses, toutes si nécessiteuses, et les appels à votre charité sont si fréquemment répétés !

Mission cependant facile : car si votre cœur s'émeut devant des détresses physiques ou morales à secourir, il ne demeure pas moins attentif et ne se montre pas moins généreux lorsqu'on évoque devant lui les besoins de ceux qui sont l'avenir du pays et l'avenir de l'Eglise, les besoins de notre belle jeunesse française.

Ma mission est facile, parce que j'ai confiance en vous.

* * *

Le Directeur d'un grand Patronage de Paris écrivait il y a déjà 20 ans : « Qu'est-ce que le Patronage ? — Cela dépend.

« Pour des voisins tranquilles, c'est un voisinage bien incommode et bien bruyant.

« Pour les sonnettes de la rue, une perpétuelle menace.

« Pour les grandes sœurs, un travail peu rémunérateur mais périodiquement assuré : des pièces nombreuses à coudre aux culottes des petits ou des grands frères.

« Pour les mamans occupées, un bon débarras, et un casse-tête de moins pendant quelques heures.

« Pour la bourse des bienfaiteurs, une belle occasion de s'alléger.

« Pour le Directeur, des cheveux blancs et des rides précoces. »

Et il ajoute : « On peut aller comme cela jusqu'à la huitième page du journal sans avoir rien défini. »

Alors cette définition cherchée, la vraie : « Qu'est-ce que le Patronage ? » comment la formuler ?

Pour ceux qui voient les choses d'un peu haut et ne s'arrêtent pas seulement à nos jeux, à la turbulence des enfants, au cadre extérieur de notre œuvre, le Patronage c'est une école, une grande et sainte école d'honneur et de vertu, école où l'on fait non des savants, mais des hommes.

Voilà en effet le but dernier que poursuit chacune de nos œuvres de jeunesse : prendre un enfant et travailler à sa formation morale jusqu'au jour où il sera devenu un homme.

Etre un homme : ce n'est pas être haut de taille, fort de muscles, et porter la moustache en broussaille. Tel géant peut n'être qu'un enfant, par la faiblesse de son caractère et de sa volonté, et cependant, combien s'y trompent !

Etre un homme, pour l'écolier, c'est s'affranchir à tout jamais des obligations de la classe et de la surveillance trop attentive de ses maîtres ; c'est porter une culotte longue et être admis au travail dans un atelier. Regardez notre jeune apprenti : s'il manque d'expérience dans le labeur quotidien, il ne tarde pas à grandir dans les défauts qui bientôt le gâteront. Il fume comme un sapeur, il s'efforce de garder bonne figure devant des breuvages qui font bondir son cœur, il parle gras et se présente devant vous avec des attitudes conquérantes. Et c'est ainsi qu'il fait l'homme, ou croit le faire.

Etre un homme, pour l'étudiant, pour le jeune employé, c'est se présenter dans le monde avec l'allure du gentleman le plus élégant, avoir un soin jaloux de sa cravate et de sa chevelure, parler de tout comme un Monsieur qui sait, être au courant de tous les feuilletons, savoir la chanson du jour et connaître par cœur le dernier film du dernier cinéma.

Etre un homme, pour cette jeunesse volage et inexpérimentée, c'est en avoir assez des quatre murs de la maison familiale dans laquelle on manque d'air ; c'est trouver un peu trop sévère l'autorité paternelle, quand celle-ci n'est pas complice de vos faiblesses ; c'est trouver humiliant le contrôle d'une mère qui veut connaître l'emploi du temps et l'heure de la rentrée ; c'est trouver insipides les innocentes distractions du foyer et recourir à des plaisirs nouveaux et à des affections personnelles ; c'est pouvoir enfin vivre à sa guise, sans contrôle, et, plût à Dieu ! sans reproche.

Ne reconnaissez-vous pas là, mes frères, le portrait trop frappant d'une jeunesse émancipée qui prétend se vieillir en ne prenant de ses aînés que les défauts ?

Eh bien ! non, tout cela ce n'est pas être un homme.

Etre un homme, c'est avant tout avoir une conscience droite, un cœur pur, un fidèle et généreux amour du foyer familial.

Pères et mères qui m'entendez, vous avez compris cela, et vous savez que la formation morale d'un jeune homme ne s'improvise pas.

* * *

Après avoir donné à vos fils le pain de chaque jour, vous les avez vus grandir, vous avez reconnu vos traits dans leur visage, vous avez senti qu'ils étaient vraiment les fils de votre chair, et avec une noble fierté vous avez entrevu que le flot de la vie, déversé par la Providence dans vos veines, par eux se perpétuerait. Alors vous n'avez pas regretté les rudes journées de labeur, les nuits sans sommeil, les durs sacrifices que souvent vos enfants eux-mêmes n'ont pas soupçonnés.

Toutefois, vous savez bien que votre mission ne se borne pas là, que le fils de votre chair doit plus encore devenir le fils de votre âme. C'est pour cela

que, tout petit enfant, vous lui avez appris à prier, que vous avez confié sa première éducation à des maîtres chrétiens. C'est pour cela que vous avez surveillé sa conduite, et qu'au moindre écart vous lui avez rappelé la grande et généreuse voie du devoir.

Aujourd'hui qu'il est devenu jeune homme, vous tremblez et je vous entends dire : « Les enfants ne demeurent pas toujours tels qu'on les élève. »

Vous, pères et mères, vous tremblez ! vous avez peur pour votre enfant. Mais qui donc oserait mettre la main sur ces âmes vierges ? Qui donc pourrait détruire l'édifice moral que vous avez élevé dans ces jeunes cœurs avec tant de soin et tant d'affection ?

Hélas ! vous ne connaissez que trop les dangers qui attendent le jeune homme dès qu'il met le pied sur la route de la vie.

Le jour où votre enfant quitte la maison familiale pour entrer à l'usine, à l'atelier, au magasin, au bureau, bon gré mal gré, il est jeté au milieu d'un monde corrompu. Il trouve partout des camarades de son âge, mais quels camarades ! Sa candeur les fait sourire, sa foi est l'objet de leur mépris, sa piété filiale leur fait hausser les épaules !

Après avoir lutté contre le mépris, le jeune homme doit lutter contre l'entraînement. Les attractions du dehors, les fêtes bruyantes, exercent sur cette âme jeune toute leur puissance de séduction. Quand on a quinze ou dix-huit ans, tout est nouveau dans la vie. On voudrait tout voir, on voudrait tout goûter ; on ne soupçonne même pas qu'il puisse exister des plaisirs qui ne laissent derrière eux que des souvenirs amers.

Puis naissent les passions intimes et les faiblesses d'un cœur inexpérimenté, cœur débordant d'amour pour lequel les affections de la famille ne suffisent plus ; il a besoin d'amis, et n'ayez pas d'illusion : s'il n'y prend garde, il n'échappera pas à la gracieuse, aimable et séduisante tentation qui le guette.

Et voici votre enfant obligé de soutenir une lutte à laquelle, souvent, il ne s'attendait pas.

* * *

Qui donc alors soutiendra le jeune homme dans le combat où il se trouve jeté au début même de la vie ? Qui le soustraira aux influences néfastes du dehors ? Qui neutralisera cette action délétère et avilissante du mal ? Qui en fera une âme noble, généreuse, agissante ?

Sa famille ?... Mais les circonstances l'obligent quelquefois à vivre loin d'elle. Et alors même qu'il y demeure, permettez-moi de vous dire que la famille ne suffit pas. Malgré la confiance et l'amour, un jeune homme ne dit pas tout à son père ; il est des faiblesses qu'on ne confie pas à sa mère. Parfois, peut-être, vous avez soupçonné la tempête qui se levait dans l'âme de votre enfant, mais en même temps, vous vous êtes sentis trop faibles pour l'apaiser.

C'est pour cela que certaines familles peu chrétiennes en prennent leur parti et ferment les yeux en disant : « Il faut que jeunesse se passe. » — Oui, il faut que jeunesse se passe ; mais il faut qu'elle se passe dans l'ordre, dans la vertu, dans un amour pur, afin qu'elle soit l'aurore d'une vie magnifique qui sera votre honneur, parents chrétiens, et qui fera le bonheur de vos enfants.

> Le cœur de l'homme vierge est un vase profond.
> Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
> La mer y passerait sans laver la souillure :
> Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Qui soutiendra le jeune homme ? — Ses maîtres ? — Ceux de l'école, il les a quittés. Quant à ceux de l'atelier, du bureau : ou bien ils se désintéressent de l'employé ; ou les affaires ne leur laissent pas le temps d'exercer cette influence morale ; ou ils ont tenté des essais demeurés complètement infructueux.

Qui le soutiendra ? — Ses camarades ? — Mais nous le disions, ils sont la plupart du temps ses séducteurs.

Alors sa foi, sa conscience ? — Oui, mais à la condition que celle-ci ne fasse pas naufrage, et j'ai grand'peur pour elle.

Voyez donc cet enfant de 15 ou 18 ans, tout seul pour soutenir la lutte la plus formidable qui soit, puisqu'il s'agit de soustraire son âme à l'influence du monde, du démon, de ses propres passions ! Tout seul à l'une des heures les plus critiques de sa vie : à l'heure où il va prendre une direction bonne ou mauvaise ; à l'heure où il va contracter l'habitude du vice ou de la vertu ; à l'heure où, en toute vérité, il décide de son avenir et de ce que sera sa vie d'homme.

Jeunes gens, êtes-vous seuls ? — Mais non ! Et bénis soient les prêtres qui les premiers ont trouvé dans leur cœur apostolique assez de dévouement pour créer nos œuvres de jeunesse ! Ils vous ont vus, ils vous ont connus, ils vous ont aimés ; alors ils ont ouvert toutes grandes les portes de nos Patronages, afin que vous y trouviez tous les secours moraux dont vous avez besoin, afin de vous aider à façonner vos âmes pour devenir des hommes.

* * *

Etre jeune, c'est avoir une soif perpétuelle de plaisir, de jeu, de rire, de bruit, de mouvement. Et c'est bien déjà quelque chose que de procurer à la jeunesse des divertissements sains et honnêtes qui la détournent des dangers de la rue, et qui, au lieu d'entraver sa nature, fortifient sa santé, comme les jeux de nos sociétés sportives.

Etre jeune, c'est posséder un cœur qui veut à la fois recevoir et donner. Et dans nos œuvres cette affection trouve son aliment dans les amis sincères, désintéressés et loyaux qui seront des soutiens pour la vie entière.

Etre jeune, c'est avoir besoin d'être rappelé au devoir : enthousiaste dans les projets, impétueuse dans leur réalisation, la jeunesse manque d'expérience et s'égare. Et nos réunions sont précisément faites pour lui crier : « Prends garde, tu prends la mauvaise route, tu fais un faux pas dangereux ! »

Etre jeune, c'est être toujours prêt à agir, à se dévouer. Et ce n'est pas une des moindres joies du Directeur d'un Patronage de voir les aînés se faire les guides des plus jeunes dans le bon chemin.

Etre jeune, c'est marcher le front haut, se montrer crâne et fier, sans vergogne, mais non plus sans respect humain. Et pour devenir des hommes, nos jeunes gens n'ont qu'une consigne : *Ne jamais capituler devant le devoir.*

D'ailleurs, mes frères, on reconnaît l'arbre à ses fruits. Or; pour notre Patronage, l'expérience est faite.

Il y a deux ans, ici-même, je vous donnais lecture des lettres admirables de nos jeunes soldats. Pendant quatre années, ces enfants, devenus les défenseurs de la Patrie, devenus des héros, ont mis en pratique les leçons reçues chaque semaine dans nos réunions. Ils ont vécu de courage, d'enthousiasme, de foi chrétienne, de confiance en Dieu. Et ceux qui ont survécu aux sanglantes hécatombes n'ont eu qu'un désir : celui de revenir près de nous pour travailler avec nous à la formation et à la persévérance des plus jeunes.

Vous donc, chers amis de l'heure présente, la guerre vous a faits les héritiers du plus beau patrimoine qui fut jamais.

Vos aînés vous ont donné l'exemple du devoir le plus austère, car pour l'accomplir ils ont dû tout quitter, leurs yeux ont pleuré, leur cœur a saigné.

Vos aînés vous ont donné l'exemple du plus bel enthousiasme. Rappelez-vous : chaque classe qui partait voulait être la classe victorieuse qui bouterait le Barbare hors de France.

Vos aînés vous ont donné l'exemple du courage le plus absolu. Nos morts sont tombés face à l'ennemi ; nos vivants ont cueilli des citations glorieuses ; et nos prisonniers nous ont dit, au retour, quelle angoisse avait serré leur cœur au jour de leur capture.

Vos aînés vous ont donné l'exemple de la foi la plus ardente. Avec quelle piété ils venaient demander à Notre-Dame des Miracles sa protection ! Et dans leurs lettres, avec quelle instance et quelle confiance ils demandaient vos prières !

Jeunes gens, marchez sur leurs traces, car vous êtes de la même famille !

O belle jeunesse chrétienne, demeurez ferme dans la foi, généreuse dans le devoir, enthousiaste dans les entreprises, pure dans vos affections, et vous passerez dans le monde le front haut. Près des malheureux jeunes gens qui ont oublié le Dieu de leur enfance, vous serez deux fois bons et vous les attirerez vers le bien par votre exemple et votre charité.

Et vous, mes frères, qui à juste titre êtes fiers de cette jeunesse, aidez-la à persévérer dans le bien. Encouragez ses œuvres par votre sympathie, soutenez-les par vos offrandes généreuses et, quand vous le pourrez, par votre dévouement personnel. Ainsi soit-il.

POUR UNE MESSE DE DÉPART DES CONSCRITS

LES CONSIGNES DU SOLDAT

Vir obediens loquetur victorias.
L'homme obéissant racontera ses victoires.

Mes chers amis,

Vous allez vous étonner peut-être qu'en tête des vertus qui s'imposent à tout jeune homme et davantage au conscrit, je place l'obéissance. Le mot seul fait peur et répugne.

Pourtant, mes chers amis, l'obéissance est bien la vertu de vos vingt ans. N'est-elle pas d'ailleurs une loi de la nature ? Le soleil et tous les astres du firmament obéissent aux lois du Créateur, les plantes obéissent à l'animal qui les dévore, les animaux obéissent à l'homme qui les prend pour sa nourriture ou pour son service. L'homme obéit à Dieu, à moins qu'il ne s'élève par l'orgueil, ou ne s'éloigne par l'indifférence, ou ne s'abaisse par de viles satisfactions.

Bon gré, mal gré, il faut obéir. « Celui qui n'obéit pas au gouvernail, dit un proverbe breton, obéira à l'écueil. » Si l'homme n'obéit pas à Dieu, il obéit à ses instincts ; s'il n'accepte pas la loi du bien, il est l'esclave de la loi du mal.

Il faut obéir. Or, voici que votre obéissance va être mise de mille façons à l'épreuve. Dans quelques jours, la France va vous demander votre jeunesse, vos forces, vos énergies, votre cœur. Vous donnerez tout cela : vous obéirez à son appel.

Mais, pour que votre obéissance soit bonne et même parfaite, je me permets de vous dicter quelques consignes.

* * *

Je commence par vous dire : *Continuez à obéir à Jésus-Christ.*

Vous allez être soldats, soldats de la France, soldats de tel régiment dont le drapeau évoque tant de gloire ; déjà vous en êtes fiers.

Soyez bien plus fiers encore de vous dire et de vous montrer en toutes choses les soldats de Jésus-Christ.

Soyez fiers de garder la foi et la piété qui vous animent ; soyez fiers de conserver les fortes résolutions du Patronage, l'habitude de la confession et de la communion, l'habitude de la prière fervente qui vous met chaque jour en relation avec le Maître et je ne crains pas de dire : dès le premier jour, prenez l'habitude de la faire ostensiblement. Ecoutez un conseil affectueux qui est presque une confidence : avant vous, mes chers amis, j'ai fait la prière dans la chambrée, — c'était en 1903, en pleine époque de brimades et d'hostilité, — et je l'ai vu faire par d'autres qui n'étaient pas séminaristes. Je n'y ai jamais trouvé d'inconvénients ; j'y ai vu, au contraire, de très sérieux avantages.

Vous me direz : « Nous allons nous compro-

mettre. » Je vous réponds : « Tant mieux ! On saura qui vous êtes, ce que vous êtes, et vous, vous serez obligés de savoir ce que vous devez être, c'est-à-dire des modèles. »

Oh ! ce n'est pas de vous que l'on pourra jamais dire : « On les appelle catholiques, mais ils ne valent pas mieux que les autres ! » Non, vous vous distinguerez par votre amour du drapeau, votre régularité, votre endurance, votre loyauté, votre charité, votre bon cœur, votre sérieux qui n'exclura pas la franche et saine gaieté ; et alors vous inspirerez le respect, l'admiration, vous gagnerez la sympathie de tous et l'on verra ce que peut faire notre belle religion, comme on a vu pendant la guerre de quoi étaient capables ceux qui avant tout et en toutes choses obéissaient à Jésus-Christ.

* * *

Je vous dis en second lieu : *Obéissez à la Très Sainte Vierge.*

Elle est votre Mère et elle vous aime. Ecoutez sa voix et ses conseils, gardez-lui votre affection et votre confiance, restez-lui fidèles au milieu des dangers et des luttes qui vous menacent.

Savez-vous, mes chers amis, que vos mères ont le droit de trembler en songeant que vous allez franchir la grille du poste ? Pourquoi ! Parce que vous serez séparés de vos familles ? Parce que vous ne remplirez pas aussi facilement vos devoirs religieux ? Parce que le métier pourra être dur, la nourriture trop simple ? Parce que toutes les classes de la société se trouvent confondues à la caserne ?... Non, ce n'est pas pour tout cela. Vos mères ont le droit de trembler et de prendre en horreur le métier des armes, parce que votre vertu est menacée là-bas.

Il y a longtemps que les antimilitaristes ont dit : « La caserne est une école d'immoralité. » Ils n'ont rien dit d'aussi vrai. C'est une école d'immoralité quand les conversations y sont plus que licencieuses et que le soldat se les permet par vantardise ou par peur de passer pour vertueux ; c'est une école d'immoralité quand les livres, les revues, les cartes postales, les chansons obscènes, les carnets de chansons surtout circulent de mains en mains et passent de paquetage en paquetage ; c'est une école d'immoralité quand un « ancien » apprend au « bleu » comment se perdent l'honneur et la vertu ; c'est une école d'immoralité quand un gradé, sous-officier et même officier, incroyant et matérialiste, sûrement inconscient, encourage le vice, ne voulant voir dans la morale qu'une question d'hygiène.

Mes chers amis, ne donnez à vos mères ni crainte ni inquiétude, promettez-leur de suivre scrupuleusement leurs sages conseils. Montrez-vous fermes, énergiques, aussi intransigeants en morale qu'en religion.

Et pour cela conservez, développez même votre affection pour la Vierge sans tache. Elle restera votre appui, votre soutien, votre force, elle se montrera la Divine Mère qui n'abandonne jamais ses enfants.

* * *

Il me reste à énoncer une troisième consigne que les deux premières rendent facile à observer, il me reste à vous dire : *Obéissez au devoir militaire.*

Sera-t-il grand ou vous paraîtra-t-il petit ? Vous demandera-t-il de voler à la frontière, si l'Allemand s'obstine dans ses refus et ses insolences ? Ou consistera-t-il simplement à remuer le balai, à garder un alignement, à conserver le dernier doigt à la couture du pantalon, à réciter ou faire réciter une théorie, à exécuter un ordre plus ou moins intelligible ? Qu'importe ! Sachez que rien n'est petit quand il s'agit du devoir, et que tout devoir devient grand et méritoire quand il est accompli par obéissance et par esprit chrétien.

Un vieil officier, sorti de Saint-Maixent et par conséquent passé par le rang, écrivait un jour qu'il avait peut-être gagné plus de mérites pour le ciel en un an comme soldat et caporal que dans tout le reste de sa vie. « En effet, ajoutait-il, je m'en souviens très bien, je faisais tout, tout pour l'amour de Dieu ; j'obéissais non par crainte, mais par devoir. »

Mes chers amis, chaque jour, à chaque instant, en chaque circonstance, vous vous rappellerez cet exemple. Ainsi vous rendrez gloire à Jésus qui « s'est fait obéissant jusqu'à la mort », vous ferez honneur à vos familles, à votre Patronage, à votre ville, à la Patrie.

Et si vraiment vous savez observer ces trois consignes : continuer à obéir à Jésus, obéir à la Vierge très pure, obéir au devoir militaire, vous deviendrez un jour les héros du Paradis, puisqu'il est dit de l'homme obéissant « qu'il pourra raconter ses victoires, *Vir obediens loquetur victorias.* » *Amen !*

En vente à nos bureaux

Le Grand Jour et ses apprêts (Retraite de Première Communion), par le R. P. Lambert. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* 3 f. 25, Etranger 3 f. 50.

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Du même : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 aprilis 1922.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 4 mai 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deuxième Retraite de Communion solennelle. — Troisième Jour. — *Instruction du matin :* Motifs et moyens de persévérance, 257. — *Conférence :* Les bonnes résolutions, 259. — *Instruction avant l'absolution :* Les étapes de la conversion, 262.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXII. *Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc :* La France « fille aînée de l'Eglise », 263.

Pour la fête d'un Syndicat agricole. — Ce que la terre dit sur Dieu, 266.

Courtes instructions pour la prière du soir. — VII. S. Pierre reçoit la primauté, 270. — VIII. Les dernières instructions du Sauveur, 271.

2e RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

TROISIÈME JOUR

Instruction du matin

MOTIFS ET MOYENS DE PERSÉVÉRANCE

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.
Celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin.
(Mt., XXIV, 13).

Mes chers enfants,

Vous venez de l'entendre : il n'y aura de sauvé, au jour du jugement, que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin de sa vie dans le service de Dieu. Et qu'est-ce que c'est que la persévérance ? C'est, nous disent les auteurs spirituels, une sainte obstination dans le bien, qui fait que nous persistons toute notre vie, malgré les tentations du démon, de la chair et du monde, dans l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. En deux mots : *persévérer,* c'est *suivre jusqu'au bout* la voie que Dieu nous a tracée ici-bas et qui doit nous mener au ciel. C'est là, mes chers enfants, l'objet même du serment que vous ferez demain, au soir de votre Communion solennelle, quand vous jurerez d'être à Jésus-Christ pour toujours.

Afin de vous faire bien comprendre la grandeur de ce serment que vous ferez demain, de vous en faire mieux apprécier la nécessité et l'étendue, je veux ce matin, mes chers enfants, vous dire aussi brièvement que possible : 1° *pourquoi* vous devez persévérer, et 2° *comment* vous pourrez persévérer. Voilà les deux grandes idées qui feront le sujet de cette instruction.

I. — *Pourquoi vous devez persévérer*

Mes enfants, toutes les raisons que vous avez de persévérer, je puis les résumer dans ce cri des Croisés antiques, qui résume lui-même le texte que je vous citais en commençant : « Dieu le veut ! » Oui, vous devez persévérer parce que, d'après l'Evangile, c'est la volonté formelle de Dieu.

Mais pourquoi Dieu veut-il que vous persévériez ? Voilà la seconde question que vous me posez intérieurement, je le devine, et à laquelle j'ai hâte de répondre.

Dieu, mes enfants, veut que vous persévériez, pour trois raisons : 1° parce que c'est votre *fin,* le *but* pour lequel il vous a créés ; 2° parce que c'est votre *intérêt ;* 3° parce que c'est votre *grandeur.*

1° *C'est votre fin.* — Je vous l'ai dit : persévérer, c'est servir Dieu constamment comme il veut être servi. Or, pouvez-vous avoir une autre fin, c'est-à-dire un autre but, une autre raison d'être, d'exister, que l'accomplissement de la volonté de Dieu et la recherche de sa gloire ? « Pourquoi l'homme a-t-il été créé ? » demande votre catéchisme ; et vous connaissez tous la réponse : « L'homme a été créé uniquement pour connaître, aimer et servir Dieu, et par là mériter la gloire et le bonheur du ciel. » Voilà, mes enfants, votre unique fin, votre unique raison d'être en ce monde. Non, vous n'êtes pas ici-bas pour vous amuser, pour vous enrichir, ni même pour travailler ou acquérir de la gloire. Tout cela est bien, sans doute, mais ce n'est qu'un moyen, ou des moyens, pour arriver au but ; ce n'est pas le but lui-même.

Je suppose que vous soyez riches. Est-ce là votre but, votre fin ? Non, car au dernier jour de votre vie terrestre, il vous faudra précisément abandonner toutes vos richesses ; après votre mort, elles n'existeront plus pour vous, et par conséquent elles ne peuvent pas être le *but* de votre vie. Car le but, c'est par exemple ce qu'atteint une balle à la fin de sa course, c'est la personne, le mur ou tout autre objet qu'elle va frapper. Mais votre richesse disparaît avec votre dernier soupir, puisqu'à partir de cet instant suprême elle cesse d'être vôtre pour passer à vos héritiers ; votre vie ira donc frapper dans le vide, si vous avez mis votre fin dans la richesse. Votre vie aura manqué son but, ou mieux, elle n'en aura pas eu du tout.

Or, une vie sans but est une vie inutile, une vie gaspillée et perdue, une vie coupable par conséquent : car le temps appartient à Dieu qui nous l'a prêté, et ne pas s'en servir utilement, le gaspiller, c'est un vol manifeste envers Dieu. Et si voler les hommes est un grand péché, vous comprenez sans peine que voler le bon Dieu est bien plus grave encore. Donc, comme nous le recommande S. Paul, *dum tempus habemus, operemur bonum* (Gal., VI, 10), faisons constamment le bien, c'est-à-dire, persévérons tant que nous en avons le temps ; sans cela nous manquerions notre *fin* et par suite le ciel, qui est le but suprême de la vie.

Dieu le veut, mes chers enfants, car c'est pour cela et uniquement pour cela qu'il nous a créés ; et Dieu le veut aussi en bon père qu'il est, parce qu'il nous aime et qu'il sait que c'est notre *intérêt.*

2° Oui, c'est *votre intérêt* de persévérer. — Un poète l'a dit :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

On ne fait pas la guerre pour son plaisir, mes enfants. La terrible guerre que nous avons subie

ne le prouve que trop. On ne combat que pour sauver les grands intérêts de l'humanité et de la patrie ; tout au plus est-il permis d'y joindre son propre intérêt qui est de se défendre soi-même, ou de se couvrir de gloire tout en sauvant sa vie s'il est possible. Or la persévérance est un combat, puisqu'après tout ce n'est pas autre chose qu'une lutte constante pour garder son âme pure et fidèle à Dieu.

Pour persévérer, il faut se battre contre ces trois ennemis redoutables qui s'appellent le démon, la chair et le monde. Et l'enjeu de ce duel à mort est des plus intéressants, puisqu'il est capital. C'est pour nous une question de vie ou de mort ; vie ou mort spirituelles sans doute, mais par le fait même supérieures à l'existence ou à la mort naturelles, puisque l'âme doit être tout pour nous, étant seule responsable et immortelle. L'intérêt qui s'attache à notre persévérance est donc un intérêt capital. Et si des chrétiens, aveuglés par leurs passions, sont parfois exposés à méconnaître cet intérêt majeur et à lui préférer les intérêts frivoles et secondaires d'ici-bas, le bon Dieu, lui, ne peut pas penser de même. Il est trop sage pour faire passer l'accessoire avant le principal. Voilà pourquoi il veut que nous prenions les véritables intérêts de notre âme, en persévérant jusqu'à la mort dans le bien et la vertu. Il nous jette intérieurement, aux heures graves où nous sommes sur le point de faillir, le cri sublime de la femme d'O'Connell à son mari : « Souviens-toi de ton âme et de la liberté ! »

Oui, mes enfants, souvenez-vous que la persévérance intéresse votre âme que le péché peut dégrader et tuer à jamais, et qu'elle intéresse aussi votre liberté, car l'âme qui ne persévère pas redevient captive de ses passions et esclave du démon. Il faut donc, mes chers enfants, persévérer toujours et jusqu'à la mort ; Dieu le veut ! Dieu le veut parce que c'est votre intérêt capital, votre bien suprême, et qu'il vous aime trop pour vouloir autre chose que votre bien.

3° Il faut persévérer enfin, parce que seule la persévérance fera votre *grandeur* ici-bas et surtout dans l'éternité.

Je vous disais tout à l'heure que la persévérance supposait bien des combats et une lutte continuelle contre les ennemis de notre salut. La vie de l'homme sur la terre est une guerre, disait le saint homme Job. *Militia est vita hominis super terram.* (Job, VII, 1). Rien de plus vrai, mes chers enfants, et l'avenir se chargera de vous prouver la vérité de cette divine parole. Mais à la guerre il faut être un héros si l'on ne veut pas être un lâche. Il n'y a guère de milieu, car la victoire est à celui qui tient le mieux et le plus longtemps contre son ennemi. Voyez, par exemple, ce qu'ont fait nos héroïques défenseurs de Verdun. Pendant huit mois ils ont subi un feu d'enfer et ont résisté aux assauts formidables de près d'un million d'Allemands. Ils avaient juré que l'ennemi ne passerait pas, et si beaucoup d'entre eux ont ratifié de leur sang leur héroïque promesse, il n'en est pas moins vrai que leur sacrifice n'a pas été inutile et que l'ennemi n'a pu passer. O héros de Verdun, que vous êtes grands devant la Patrie et devant l'histoire !...

Mais si grands que vous soyez, je connais pourtant une grandeur supérieure à la vôtre. C'est celle du chrétien qui persévère, c'est celle de cet enfant qui, après avoir triomphé de ses défauts pour se préparer de son mieux à sa Communion solennelle, reste fidèle à ses engagements sacrés vis-à-vis de Dieu et de sa conscience. Chaque jour, à mesure qu'il grandit en âge, il grandit aussi en vertus, car dans les luttes intimes et quotidiennes qu'il lui faut soutenir pour éviter le péché et triompher du démon et de ses propres passions, cet enfant fait preuve d'un héroïsme supérieur à tous les autres. Vaincre les autres, les ennemis de son pays, c'est beau, c'est très beau même ; mais se vaincre soi-même c'est bien plus beau encore, parce que c'est plus difficile. Et la preuve que c'est plus difficile, c'est que nous avons vu des soldats qui n'avaient pas tremblé devant l'ennemi ni devant la mort, des soldats que rien n'avait pu abattre, ni les souffrances, ni les privations, ni les bombardements les plus effroyables, nous avons vu ces mêmes soldats sans énergie et sans force pour résister à leurs passions ou à une tentation quelconque.

Que devons-nous conclure de cela, sinon que la plus difficile de toutes les victoires et la plus héroïque est celle qu'on remporte sur soi-même, et que par conséquent la persévérance, c'est-à-dire la victoire perpétuelle qui fait que toute notre vie nous restons fidèles à Dieu, est tout ce qu'il y a de plus beau et constitue pour le chrétien la beauté suprême et la suprême *grandeur !* Et comme Dieu qui nous aime nous veut beaux et grands, il exige de nous que nous persévérions jusqu'au bout pour être dignes de son ciel et assurer notre salut. *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

II. — *Comment vous pourrez persévérer*

Je viens de vous prouver clairement, je l'espère, l'obligation où vous serez, dès demain, de persévérer toute votre vie dans le service de Dieu. Mais ce service, nous l'avons vu, c'est une guerre perpétuelle qu'il faut soutenir contre les ennemis de notre âme et de Dieu. Et cette guerre, comment et par quels moyens la soutenir ?

Oh ! l'expérience est faite et, hélas ! elle a été assez terrible pour ne pas se laisser oublier. Une guerre ne peut être victorieuse que moyennant les trois conditions suivantes : 1° qu'on sache la conduire ; 2° qu'on ait les ressources nécessaires pour la faire, ressources matérielles et ressources morales ; et 3° enfin qu'on ait les armes voulues. Donc trois choses sont nécessaires pour la guerre ordinaire : la *science,* les *ressources,* les *armes*. Ces trois choses aussi sont nécessaires pour mener à bien la guerre spirituelle.

1° La *science*. — Pour conduire une guerre, il faut des généraux habiles et qui connaissent à fond l'art militaire. La bravoure toute seule ne suffit pas, et dans plusieurs attaques l'expérience de la dernière guerre l'a bien prouvé.

Pour mener à bonne fin la lutte si difficile de la vertu et de la persévérance, il faut aussi avoir la *science* qui convient à cette œuvre délicate. Cette science, comme toutes les autres, comprend une partie théorique et une partie pratique.

La théorie, en matière surnaturelle, c'est le dogme, ce sont les vérités fondamentales de la foi que tout chrétien a dû apprendre au catéchisme et qu'il doit posséder complètement, sous peine d'erreur inévitable. Et à ces vérités essentielles il doit ajouter quelques vérités et principes d'expérience que seule la direction de maîtres autorisés pourra lui faire acquérir. Ces maîtres officiels sont tout naturellement, pour le chrétien, les évêques d'abord et ensuite leurs représentants qui sont les prêtres. Un enfant qui croit suffisant son petit bagage d'instruction reçu au catéchisme et qui aussitôt après sa Communion solennelle s'éloigne des prêtres et refuse de les écouter, cet enfant-là est battu d'avance. La présomption, mes enfants, coûte toujours très cher, même et surtout lorsqu'il s'agit de la vertu : rappelez-vous plutôt ce que l'Evangile nous raconte de S. Pierre, l'apôtre présomptueux.

2° Après la science, mes enfants, il faut, pour la guerre spirituelle qui constitue la persévérance, des *ressources*, tout comme pour la guerre ordinaire. « Pas d'argent, pas de Suisses, » disait-on jadis, à une époque où les Suisses étaient les meilleurs renforts de nos troupes. La vertu, elle, ne s'achète pas avec de l'argent, mais elle exige de nous cependant des ressources morales qui sont la *bonne volonté* et l'*esprit de sacrifice*. « Dieu qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous, » dit S. Augustin, nous enseignant ainsi, avec l'Eglise, que si la grâce de Dieu, notre première richesse, nous est absolument indispensable pour faire le bien, elle demande cependant, pour produire des résultats, notre libre coopération.

Pour persévérer, mes enfants, il faut donc, d'abord et avant tout, le vouloir et le demander à Dieu par la prière.

Mais il faut aussi ajouter à notre bonne volonté l'esprit de sacrifice, car il en coûte pour être vertueux. La voie du ciel est étroite et semée d'épines, a dit N.-S. dans l'Evangile (Mt., VII, 14), et il a ajouté aussi ces paroles : « Celui qui veut être mon disciple doit prendre sa croix tous les jours » (Luc, IX, 23), et ces autres encore : « Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emporteront d'assaut. » (Mt., XI, 12).

3° Enfin, pour faire la guerre il faut des *armes* et des *munitions* en abondance et même en surabondance. De même pour les combats de la persévérance. Mais quelles seront nos *armes* dans les luttes spirituelles de la vie ?

Quand le jeune David voulut terrasser le géant Goliath, il laissa de côté l'armure pesante que lui offrait le roi Saül. Il ne prit que sa fronde pastorale, et avec cette arme enfantine et peu redoutable en apparence, il frappa mortellement son gigantesque ennemi. Mais il le reconnut sans peine : c'était surtout la grâce et l'assistance divines qui l'avaient rendu invincible et triomphant.

Vous aussi, mes enfants, ne comptez pas trop sur vos petites ressources humaines ou même sur les armes spirituelles que vous pourrez employer contre le démon et vos passions. Tout cela serait inutile sans la grâce de Dieu. « Sans moi, a dit Jésus, vous ne pouvez rien faire. » (Jo., XV, 5). Mettez donc Jésus *avec* vous ou plutôt *en* vous : placez-le, selon la belle expression de nos saints livres, comme un cachet de cire, un sceau inviolable, sur votre bras et surtout sur votre cœur. C'est lui-même qui vous y invite. (Cant., VIII, 6). Et c'est surtout dans l'Eucharistie, dans la communion sacramentelle, que vous trouverez Jésus, puisque c'est là qu'il réside réellement et substantiellement.

Les sacrements, mes enfants, et surtout le sacrement de l'Eucharistie, reçus fréquemment et avec ferveur, voilà les armes par excellence du chrétien, armes invincibles si vous savez bien vous en servir, et qui vous assureront la victoire perpétuelle sur les ennemis de votre âme, c'est-à-dire la persévérance : la persévérance pendant la vie, et surtout la persévérance finale, celle qui, à votre heure dernière, doit vous ouvrir toutes grandes les portes de la bienheureuse éternité. *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* Ainsi soit-il.

Conférence

LES BONNES RÉSOLUTIONS

Domine, quid me vis facere ?
Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? (Act., IX, 6).

Mes chers enfants,

Je vous ai entretenus ce matin de la persévérance. Nous en avons vu ensemble la nécessité et les moyens. Et je connais trop déjà votre docilité à la grâce de Dieu et aux conseils qu'on vous donne pendant cette Retraite pour n'être pas convaincu que vous êtes tous bien décidés à persévérer désormais dans le service de Dieu. Voilà, mes chers enfants, une excellente résolution. Mais, pour qu'elle soit efficace, elle doit être accompagnée de plusieurs autres et avoir certaines qualités essentielles dont je me propose de vous parler dans cette conférence. Oui, mes enfants, je vais vous dire *ce qu'on entend* par « résolutions de retraite, » *quelles* sont celles que vous devez prendre et *quels caractères* doivent avoir ces résolutions pour être bonnes. Ce sont ces trois pensées qui feront l'objet de cette conférence.

I. — *Qu'est-ce qu'on entend par résolutions de retraite ?*

Vous allez tous à l'école, mes enfants, par conséquent vous savez tous ce que c'est que résoudre

un problème. C'est chercher le résultat pratique de certaines formules ou de certains faits mathématiques ou autres. Ce résultat s'appelle la *résolution* ou plus brièvement la *solution* du problème. Quand j'ai réussi, par exemple, au moyen de certains raisonnements et de certaines opérations, à savoir combien tant d'hommes travaillant tant d'heures chaque jour mettront de jours à faire tel travail, et par conséquent quelle somme je leur devrais pour le travail en question, on dit que j'ai trouvé la solution du problème.

Or, mes enfants, au début de cette Retraite je vous ai posé un problème, assez difficile à résoudre en pratique, je le reconnais, bien qu'il ne faille pas pour cela être un grand mathématicien ni même avoir passé son certificat d'études, à plus forte raison un brevet quelconque. Ce problème, c'était de savoir où vous en étiez avec le bon Dieu, si oui ou non vous étiez pécheurs et ce que vous aviez à faire pour cesser de l'être, non seulement aujourd'hui et demain, mais autant que possible tout le reste de votre vie. Pendant ces trois jours, le prédicateur de la Retraite n'a pas eu d'autre but que de vous fournir tous les renseignements nécessaires à la solution du problème. Si vous avez bien écouté ses instructions et prêté l'oreille aussi, comme il vous y a invités, aux inspirations de la grâce de Dieu au fond de vos âmes, à l'heure présente, la solution de ce problème intime de votre conscience doit être trouvée. Vous devez savoir si vous êtes pécheurs, pourquoi vous l'avez été et comment vous ne le serez plus. La résolution de la retraite s'impose donc et il faut l'accepter dans toute sa rigueur. Cette résolution se ramène à cette formule bien simple, que N.-S. lui-même indiquait à la pauvre femme coupable qu'il venait d'absoudre : « *Jam amplius noli peccare.* Ne péchez plus. » (Jo., VIII, 11).

Mais de même que dans un problème la solution finale suppose parfois plusieurs solutions particulières qui tendent toutes au même but, de même, mes chers enfants, vous ne sauriez obtenir le succès de la résolution générale de la Retraite, qui est d'éviter le péché à l'avenir, sans un certain nombre d'autres résolutions destinées à venir à votre secours pour la réalisation du but final que vous vous proposez. Une retraite de Communion solennelle doit donc comporter d'autres résolutions que celle, tout à fait générale, de ne plus pécher. Voyons *quelles* doivent être ces résolutions.

II. — *Quelles résolutions doit-on prendre ?*

Ce qui doit nous inquiéter le plus dans nos fautes, mes chers enfants, ce n'est pas toujours la faute elle-même, mais c'est la *cause* de cette faute. C'est un axiome en effet que si on enlève la cause, l'effet disparaît : *Sublata causa, tollitur effectus.* Le meilleur moyen d'éviter les incendies serait évidemment, si c'était possible, de ne jamais faire de feu. Mais ce qui est impossible pour le feu et pour les causes naturelles, est possible et très possible pour les causes spirituelles des incendies de l'âme et des ravages du péché en nous. Nous pouvons et nous devons, si nous voulons vraiment éviter d'offenser Dieu, supprimer tout ce qui en nous ou en dehors de nous peut être une *cause volontaire de péché.* Et parmi toutes les causes qui nous poussent au péché, la principale est sans contredit, après notre propre concupiscence, ce que les maîtres de la vie spirituelle appellent le *défaut dominant.*

Qu'est-ce que le défaut *dominant ?* C'est, mes enfants, son nom l'indique suffisamment, le défaut qui surpasse en nous tous les autres et qui par conséquent paraît le plus et inspire le plus souvent nos actes répréhensibles. Ce défaut dominant est très variable dans l'humanité. Chaque enfant a le sien plus ou moins apparent, plus ou moins développé. Chez ce petit garçon, ce sera la paresse ; chez cette petite fille, la vanité ; chez tel autre garçon, la colère ; chez telle autre fille, la gourmandise ou le mensonge. Bref, chacun d'entre vous, mes enfants, peut se dire, sans crainte de se tromper, qu'il a en lui un défaut principal qu'il importe avant tout de corriger, car c'est ce défaut dominant qui est généralement la cause de tous vos écarts.

Mais comment connaître son défaut dominant ? C'est parfois assez difficile, car il n'est pas toujours aisé de se bien connaître soi-même, et la preuve c'est que Socrate en avait fait le sommet de la science philosophique chez ses disciples : « *Connais-toi toi-même,* » telle était sa devise. Cette belle maxime du sage antique doit être aussi celle du chrétien. Bossuet a écrit un magnifique ouvrage qui a pour titre : *De la Connaissance de Dieu et de soi-même.* Voilà bien, en effet, tout le résumé de la religion : connaître Dieu et se connaître soi-même. — Dieu, mes enfants, vous avez appris à le connaître au catéchisme et davantage encore pendant cette Retraite. — Il vous reste maintenant à vous connaître vous-mêmes, à savoir surtout quel est le fond de votre nature et quel est dans cette nature, dans ce tempérament intime, cause de vos vertus mais aussi et surtout de vos défauts, le principal danger à éviter. Pour cela, il faut vous examiner soigneusement, rechercher l'origine de vos manquements à l'obéissance, à la vérité, à la morale peut-être ; et si vos lumières personnelles sont insuffisantes, priez vos parents, vos maîtres, votre confesseur de vous indiquer en toute franchise le défaut qui les choque le plus en vous. Et si les indications d'autrui sont unanimes, à plus forte raison si elles étaient d'accord avec les reproches de votre propre conscience, soyez sûrs, mes enfants, que la solution du problème est trouvée et certaine et que votre défaut dominant est bien celui qui fait souffrir le plus votre entourage, qui vous attire le plus de réprimandes et qui vous fait tomber dans la plupart de vos péchés.

III. — *Quels caractères doivent avoir vos résolutions ?*

Une fois le mal dominant de votre âme connu et bien connu, il faut, sans tarder et sans ménage-

ments, y porter remède. C'est ce que vous ferez par des résolutions particulières, qui toutes auront pour but de converger vers l'effort principal et d'assurer l'exécution de cette résolution, unique et primordiale : « Guerre à mon défaut dominant ! »

Mais pour que ces résolutions produisent le résultat voulu, il faut qu'elles aient les trois caractères suivants. Elles doivent être 1° *précises,* 2° *fermes,* et 3° *pratiques.*

1° Elles doivent être *précises,* sans quoi elles n'auraient pas leur raison d'être, se confondant avec la résolution générale de vous corriger. Or une résolution *précise* est celle qui porte sur un point bien déterminé de la résolution générale. Ainsi un enfant ne devra pas se contenter de dire : « Je serai plus sage. » Mais il doit examiner en quoi il n'est pas sage et faire porter ses résolutions sur les cas particuliers où il manque de sagesse. — Ainsi, il aura constaté que sa dissipation habituelle en classe vient de la fréquentation et des mauvais conseils de tel camarade. Immédiatement la résolution suivante s'impose : « Je n'irai plus avec tel camarade, et au besoin je demanderai qu'on me change de place. » — Tel autre enfant a remarqué que sa paresse est plus grande les jours où, par sensualité, il s'est fait tirer l'oreille pour son lever du matin. Résolution à prendre tout de suite : « Je me lèverai sans retard, au premier appel de mes parents. » — Une petite fille est vaniteuse : tout le monde le lui dit. Que faire pour se corriger de ce vilain défaut ? « Je ne me regarderai plus jamais à la glace, promettra-t-elle au bon Dieu, excepté quand maman me l'ordonnera pour m'assurer que ma toilette est bien faite. »

Et ainsi de suite, mes enfants. Je ne vous donne que des exemples. A chacun de vous à examiner devant Dieu les sacrifices qu'il doit s'imposer, et par suite les résolutions qu'il doit prendre.

2° Vos résolutions doivent être *fermes.* — On dit que la terre est ferme quand elle ne cède pas sous nos pieds. De même les résolutions *fermes* sont celles qui ne cèdent pas sous la poussée de notre corps sensuel ou sous le poids des années, mais qui persistent malgré le temps et malgré toutes les tentations et toutes les difficultés.

On a dit souvent que la ferveur d'une Retraite était comme un feu de paille qui, après une vive intensité, s'éteint bien vite, faute d'aliment. Qu'il n'en soit pas ainsi, mes chers enfants, de vos résolutions. Vous les rendrez fermes par les trois conditions suivantes : *a)* en les appuyant sur la *grâce* de Dieu et la force des sacrements, et non pas seulement sur votre volonté propre, très faible et très variable par elle-même ; *b)* en les entourant des *précautions* indiquées par N.-S. J.-C. lui-même dans l'Evangile et qui sont la vigilance et la prière ; *c)* enfin en ne les considérant pas comme conditionnelles, en ne disant pas : « *Je voudrais si...* », mais en disant énergiquement et coûte que coûte : « *Je veux.* » Autrement dit, vous les affirmerez, avec la grâce de Dieu et les précautions voulues, par une *générosité* à toute épreuve qui vous y maintiendra fidèles malgré tous les assauts de la concupiscence, du monde et du démon.

3° Enfin, mes enfants, vos résolutions doivent être *pratiques,* c'est-à-dire *utiles au but* que vous vous proposez, et *réalisables* sans miracle ou sans grâce extraordinaire de Dieu.

Utiles au but que vous vous proposez, d'abord : car sans cela à quoi bon prendre des résolutions et à quoi vous serviraient-elles pour vous corriger ? Ainsi, un enfant qui serait menteur et qui prendrait pour résolution de bien savoir ses leçons en classe, ne prendrait pas une résolution pratique pour se corriger du mensonge. On peut, en effet, être le premier de sa classe, comme Voltaire par exemple, lorsqu'il était au collège des Jésuites, et mériter quand même, comme lui, l'épithète d'*insignis nebulo,* qui veut dire « insigne vaurien. »

Vos résolutions doivent en second lieu, pour rester pratiques, être *réalisables,* c'est-à-dire susceptibles d'être tenues par vous sans un miracle de la grâce. Ainsi, un enfant qui prendrait la résolution suivante : « Pour me corriger de mon orgueil, je resterai huit jours sans boire ni manger, » se moquerait du bon Dieu et aussi de lui-même si par hasard il parlait sérieusement, car il est bien clair qu'il lui serait impossible, sans un miracle, de tenir une pareille résolution. C'est bien le cas, ou jamais, de dire qu'elle ne serait pas du tout pratique, surtout pour ceux d'entre vous qui, ainsi qu'il arrive d'ordinaire à votre âge, ont un excellent appétit. Soyez pratiques, mes chers enfants, ou plutôt, tous ici, soyons pratiques.

* * *

Et maintenant, je termine en vous invitant à adresser aujourd'hui, avant la fin de cette Retraite, au bon Jésus qui demain va se donner à vous, la célèbre question de S. Paul terrassé par la grâce sur le chemin de Damas : « Seigneur, quelles résolutions dois-je prendre ? Que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* » Et j'ai la douce confiance que vous voyant si généreux et si bien disposés, comme vous semblez l'être à la fin d'une Retraite si bien suivie, le divin Maître vous fera, au fond de vos cœurs, la même réponse qu'à S. Paul : « Debout, mon fils, entre dans la ville et là on te dira ce que tu dois faire. »

Oui, debout, mes enfants ! Relevez-vous ce soir par une absolution saintement reçue, et, par un effet miraculeux de la grâce divine, relevez-vous de la fange où vous étiez tombés par le péché.

Debout, et entrez dans la cité du pardon, c'est-à-dire au tribunal sacré de la pénitence, et là, après l'aveu de vos fautes, le prêtre, nouvel Ananie, vous dira ce que le bon Dieu veut que vous fassiez et les résolutions que vous devez prendre afin que désormais, purifiés et même corrigés à tout jamais de vos défauts, vous deveniez, un peu comme S. Paul, un vase d'élection qui porte en le glorifiant, le nom béni de Dieu devant les impies de nos jours, et qui mérite ainsi, comme S. Paul encore, de rece-

voir un jour la couronne de justice que Dieu, le juste juge, placera dans le ciel sur le front de ceux qui l'auront bien servi et bien aimé ici-bas. Ainsi soit-il.

Instruction avant l'absolution

LES ÉTAPES DE LA CONVERSION

Deus, tu conversus vivificabis nos.
En vous tournant vers nous, Seigneur, vous nous rendrez la vie.
(Ps. LXXXIV, 7).

Mes chers enfants,

Dans quelques instants vous allez vous présenter devant le prêtre, au saint tribunal de la pénitence, pour en recevoir le pardon des fautes de toute votre vie. Quel moment solennel ! et comme il importe que vous receviez cette grande absolution avec les sentiments d'une exceptionnelle ferveur !... Mais, je vous l'ai déjà dit, la principale condition pour bien recevoir le pardon de ses péchés, c'est de s'en repentir. Et le repentir sincère, mes enfants, suppose nécessairement une véritable conversion. Je ne puis donc mieux vous préparer à la grande action que vous allez accomplir tout à l'heure, qu'en vous apprenant, par l'exemple d'une conversion célèbre, ce que doit être la vôtre. Cet exemple, mes enfants, c'est celui de S. Pierre. Je vous ai dit avant-hier quelles avaient été les tristes étapes de sa chute. Je veux ce soir vous exposer, pour votre édification, à cette heure solennelle entre toutes, les étapes si instructives de son admirable conversion.

Mais d'abord, mes enfants, qu'il soit bien établi, conformément à la parole de N.-S. dans l'Evangile : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, *sine me nihil potestis facere,* » que la première cause de toute conversion sincère doit être l'intervention divine de Jésus par sa grâce. Toute conversion est un miracle dans l'ordre surnaturel, et Dieu seul, ne l'oublions pas, peut faire des miracles.

Mais, une fois cette remarque nécessaire bien établie et bien comprise, considérons ce qui arriva à S. Pierre après sa chute.

I. — *Le regard de Jésus*

Le malheureux Apôtre venait à peine d'achever son triple reniement que Jésus, son interrogatoire fini, sortit du prétoire. Quoique éloigné en apparence, le divin Maître, par sa science divine, avait tout vu et tout entendu. La lâcheté et les négations criminelles de Pierre l'avaient profondément affligé. Aussi dut-il jeter à son Apôtre infidèle un de ces regards de reproche et de tristesse qui touchent les cœurs les plus endurcis : *Conversus Jesus, respexit Petrum.* (Luc, XXII, 61). « Jésus s'étant tourné vers lui regarda Pierre, » nous dit simplement l'Evangile. Mais ce seul regard, ce regard puissant et divin qui peut briser les rochers les plus durs et les pénétrer, ce seul regard suffit à toucher Pierre et à le convertir.

Oh ! ce regard de Jésus, mes chers enfants, que je voudrais le voir se fixer sur vous pendant cette Retraite ! Mais il est de toute évidence que ce regard ne peut rencontrer le vôtre et pénétrer jusqu'à vos cœurs, si les yeux de votre âme ne sont pas tournés eux-mêmes vers Jésus. Voilà pourquoi le but de cette Retraite est de vous rapprocher du divin Sauveur si par malheur vous vous en étiez éloignés. C'est surtout de vous mettre, par la pensée et la méditation, en face de lui, bien en face, de telle sorte que, sous la puissance de son regard divin, vos cœurs, endurcis peut-être dans des défauts trop longtemps caressés, se fondent de repentir et d'amour... Voir Jésus, mes enfants, et en être vus, recevoir de lui le regard bienfaisant de la conversion et de la haine du péché, voilà la première et peut-être la plus nécessaire étape de votre retour à Dieu. Que cette journée ne s'achève pas sans que vous ayez jeté à votre aimable Sauveur le cri touchant de l'aveugle de Jéricho : « *Domine, ut videam!* Seigneur, faites que je voie ! » (Luc, XVIII, 41). Faites que je voie bien l'état de mon âme ; faites surtout que je vous voie, que nos regards se rencontrent et que le regard que vous jetterez sur moi soit semblable à celui que vous jetâtes jadis à S. Pierre, c'est-à-dire un regard de grâce, de miséricorde et de pardon !

II. — *La réflexion*

« *Et recordatus est Petrus verbi quod dixerat Jesus.* Et Pierre se souvint alors de la parole que Jésus lui avait dite. »

Le souvenir, mes enfants, suppose l'attention de l'esprit et de la mémoire sur une idée ou sur un fait, c'est-à-dire la réflexion. Voilà bien, en effet, la seconde étape de la conversion. Quand la grâce de Dieu entre dans une âme pour la toucher et la convertir, le premier résultat qu'elle produit c'est de faire rentrer le pécheur en lui-même, c'est de le faire *réfléchir*. Voyez, par exemple, l'enfant prodigue : « *In se reversus, dixit : Surgam et ibo ad patrem.* Rentrant en lui-même, il se dit : Je me lèverai et j'irai vers mon père. » (Luc, XV, 18). Il en fut de même pour S. Pierre. A peine son regard s'est-il rencontré avec celui de Jésus, c'est-à-dire à peine a-t-il été en contact avec la grâce ou plutôt avec l'Auteur même de la grâce, qu'il réfléchit et se souvient. Il se rappelle la parole prophétique par laquelle le bon Maître lui avait annoncé sa chute, et par là-même, il est averti que la chute s'est produite puisque la parole de Jésus est réalisée. La lumière est faite, ses yeux s'ouvrent, il voit l'abîme où il est tombé, mais il en a horreur. Pierre, en un mot, est déjà converti.

De même, mes chers enfants, à la fin de cette Retraite où vous avez sûrement rencontré Jésus qui vous attendait et n'a cessé de toucher vos âmes par sa grâce, à la fin de cette Retraite, il vous faut réfléchir. Bien que ce soit chose assez difficile à votre âge, il le faut, entendez-vous, il vous faut réfléchir. Il faut vous souvenir des paroles de Jésus, c'est-à-dire des bonnes inspirations reçues et des enseignements du prêtre chargé de vous parler en son nom. Il faut que, repassant dans votre esprit

les instructions que vous fait le prédicateur, vous essayez d'en bien comprendre le sens et la portée. Il faut que vous vous découvriez et que vous vous reconnaissiez pécheurs et grands pécheurs devant Dieu, pour vous en humilier et concevoir, avec un grand repentir, un sérieux désir de mieux faire. Et de ces réflexions salutaires, qui sont à proprement parler l'essence et l'âme même de la Retraite, vous passerez alors facilement, comme S. Pierre, à la troisième étape de la conversion, qui est la fuite des occasions dangereuses et la rupture définitive avec le péché.

III. — *La fuite des occasions*

Et egressus foras, nous dit l'Evangile : Pierre s'en alla dehors et quitta le lieu maudit où il venait de renier son Dieu. Il s'éloigna avec horreur de cette compagnie qui lui avait été si funeste, ne voulant pas s'exposer davantage au danger d'une nouvelle chute.

Ainsi doit faire quiconque veut réellement se convertir et ne plus retomber dans le péché. Il faut qu'il se souvienne de cette parole de la Sainte Ecriture : « *Qui amat periculum, in illo peribit.* Celui qui aime le danger y périra » (Eccli., III, 27), ou encore de cette autre maxime également dictée par le Saint-Esprit, sous une forme plus imagée : « Celui qui touche la poix sera souillé par elle. *Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea.* » (Eccli., XIII, 1). Il est donc de toute nécessité, pour qui veut se convertir sincèrement, de fuir le danger et d'éviter cette glu si prenante des occasions mauvaises. Il faut sortir généreusement, comme le fit S. Pierre, des compagnies perverses où notre vertu est menacée de ruine. La fuite, qui sur d'autres champs de bataille serait une lâcheté, devient souvent un acte aussi héroïque que nécessaire sur les champs de bataille de la vertu. Souvenez-vous-en bien, mes chers enfants, et si vous reconnaissez dans vos réflexions de Retraite que certaines libertés, certains amusements, certaines compagnies ont été pour vous la cause funeste de vos principales fautes, n'hésitez pas, comme S. Pierre, à vous arracher brusquement et définitivement à ce triste milieu.

Et cette étape généreuse de votre conversion vous conduira tout naturellement à la dernière et parfaite manifestation du vrai repentir, à la pénitence douloureuse mais efficace de vos fautes.

IV. — *La pénitence dans le repentir*

Flevit amare : Pierre, une fois sorti du palais, pleura amèrement. Et cette source de larmes purifiantes ouverte dans son âme par le regard de Jésus et une sincère conversion, ne tarit point jusqu'à la fin de sa vie. Une tradition respectable nous rapporte que chaque matin et jusqu'à sa mort, Pierre se levait au chant du coq et, au souvenir douloureux de son crime, rappelé par cette circonstance, il versait un tel torrent de larmes que celles-ci avaient fini par creuser un sillon sur ses joues.

Voilà un bel exemple de contrition, mes enfants, et si le bon Dieu ne vous demande pas cette abondance de larmes qui est un don que lui seul peut vous accorder, il réclame du moins de vos âmes pécheresses le repentir profond, le brisement intérieur du cœur et de la volonté.

Et de cette douleur sincère du péché découlera tout naturellement ce désir de réparation qu'on appelle la *pénitence,* désir et réparation nécessaires et sans lesquels N.-S. a déclaré qu'il n'y avait pas de pardon possible. « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, » disait-il aux Juifs coupables (Luc, XIII, 5). La peine d'avoir offensé si souvent et si grièvement un Dieu si bon et si miséricordieux, vous dictera le grand devoir de l'expiation et vous aidera à le remplir. Et désormais, comme S. Pierre après sa faute, vous servirez d'autant mieux le bon Dieu que vous l'aurez plus offensé auparavant. Peut-être même pourra-t-on s'écrier un jour à votre sujet, comme le fait l'Eglise dans l'office du Samedi Saint, à propos du péché originel : *O felix culpa !* Oh ! l'heureuse faute qui vous a conduits à un pareil repentir et une telle sainteté !

Dieu veuille qu'il en soit ainsi, mes chers enfants, et qu'un jour, après avoir franchi ici-bas les tristes étapes de la chute et les étapes plus pénibles mais plus glorieuses aussi de la vraie conversion, vous puissiez vous écrier avec le Roi-Prophète, en vous réveillant triomphants dans les splendeurs éternelles : « Enfin je vais pouvoir chanter à jamais et pendant les siècles des siècles les miséricordes du Seigneur ! *Misericordias Domini in æternum cantabo.* » (Ps. LXXXVIII, 2). *Amen.*

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXII

Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc

LA FRANCE, « FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE »

Non fecit taliter omni nationi.
Dieu n'en a pas tant fait pour chaque nation.
(Ps. CXLVII, 20)

Mes frères,

Parmi les peuples qui, selon le mot de l'Ecriture, sont « naturellement illustres, » il faut compter la France. Une position géographique choisie lui permet de communiquer avec le monde entier ; la langue que Dieu a mise à son usage, vraie gardienne de l'esprit, jouit d'une clarté limpide ; la race qui l'habite a un tempérament unique, d'une force d'expansion admirable ; et l'on sait toutes les richesses du sol qui lui est échu. A n'en pas douter, du jour où sa nationalité commença à poindre, une Providence spéciale n'a cessé de veiller sur la France. Et c'est merveille de voir comment, à travers les âges, Dieu, ressentant pour elle je ne sais quoi de plus tendre, lui donna d'accomplir les plus hautes destinées.

I

Un nom réservé exclusivement à la France est celui de « Fille aînée de l'Eglise. » Dès la première heure, et quand la nuit du paganisme était encore épaisse, la France ne fut-elle pas appelée à la lumière de l'Evangile ?

Un jour, « non loin des rives du Rhin, un chef barbare livrait bataille à d'autres barbares. » C'était Clovis, et le combat avait lieu dans les plaines de Tolbiac. Au plus fort de la mêlée, tout à coup la victoire semble pencher du côté de l'ennemi. Dans le péril, Clovis se souvient que la reine, son épouse, adore un Dieu dont elle lui a vanté la puissance. Il l'implore et promet, en retour du triomphe, d'embrasser la foi chrétienne. Aussitôt le succès couronne ses armes contre les hordes allemandes. Peu de temps après, s'étant fait instruire par quelques évêques, entre autres S. Avit de Toul, encouragé d'ailleurs par les beaux exemples de la reine Clotilde, Clovis recevait le baptême dans la cathédrale de Reims, le jour de Noël 496. La France, née sur le champ de bataille de Tolbiac, venait d'être baptisée dans la personne de son premier roi : selon la noble pensée d'un écrivain qui honora également les lettres et la vertu, le baptistère de Reims donnait à l'Eglise « sa Fille aînée » [1].

Marquée par le doigt de Dieu, la France revêtira désormais un caractère à part. Elle aura sa mission propre. Dans les éloges que l'histoire a gardés, les Papes l'appelleront « la nation sainte, *gens sancta ;* le peuple élu, *populus acquisitionis.* » Grégoire IX écrira : « De même qu'autrefois la tribu de Juda, préférée à celles des autres fils du patriarche, fut enrichie d'une bénédiction particulière, ainsi la France plus que les autres pays de la terre a reçu du Seigneur une prérogative d'honneur, une sorte de noblesse providentielle [2]. » Bossuet raconte sa naissance à Reims, les faveurs et les privilèges de son berceau, et cette série ininterrompue de victoires formant comme une magnifique avenue aux fonts baptismaux de Clovis [3]. Aussi bien, dans l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, il la félicitera de n'avoir jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Eglise. La même idée a fourni à Lacordaire le sujet de son discours sur la *Vocation de la France,* et les arguments développés par l'illustre orateur roulent sur un tissu d'événements dont l'ensemble a été copié sur le plan des desseins éternels. Toutes ces louanges, Léon XIII les résumera en décernant à la nation française le titre de « très noble nation, *nobilissima Gallorum gens ;* » et enfin le Pape glorieusement régnant à l'heure actuelle, S. S. Pie XI, en donnant hier sainte Jeanne d'Arc pour Patronne à la France, après Notre-Dame, désignait encore notre Nation sous le nom de « Fille aînée de l'Eglise. »

C'était entre la France et l'Eglise, et par le choix que Dieu avait fait de la première, une alliance sainte, une fidélité inviolable. De l'alliance une et indissoluble qui fonde la famille et perpétue la société, Jésus-Christ a dit : « Ce que Dieu a uni, l'homme ne le séparera point. *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* » (Mt., XIX, 6). On peut appliquer les mêmes paroles au pacte établi entre la France et l'Eglise. Sans la conversion de Clovis, en effet, la France aurait eu la destinée de tous ces royaumes barbares que le Ve siècle avait fondés et que le VIe siècle balaya. Elle aurait disparu à l'instar des Goths et des Vandales ; du moins, ne serait-elle pas arrivée à un aussi haut degré de puissance et de gloire.

II

Le baptême pour un peuple infuse à son génie une vie nouvelle. Aux dons de la nature il ajoute ceux de la grâce, et sur l'arbre qui produisait des fruits amers, il permet de cueillir de bons fruits. Il en fut ainsi pour la France.

Avant l'Evangile, que voyait-on régner dans la Gaule ? Le droit du plus fort et la brutalité du glaive : sous le vernis trompeur de la civilisation païenne se cachait un raffinement de cruautés inouïes. L'Eglise apporte une loi de justice et de charité, discipline peu à peu les passions de la barbarie victorieuse et l'assujettit aux mœurs chrétiennes.

Avant l'Evangile, quelle était chez nos pères la constitution de la famille ? La femme, l'enfant vivaient à la merci d'un maître trop souvent sans pitié, et du vieillard on se débarrassait comme d'un débris inutile. L'Eglise inspire au foyer la douceur et la pureté des vertus privées ; toutes les faiblesses y sont entourées par elle d'affection et de respect.

Avant l'Evangile, sur le sol que nous foulons, qu'y avait-il encore ? Un absolutisme révoltant étouffait les premiers éléments de la vie sociale ; le peuple ouvrier ne comptait pas et l'esclave était traité ainsi qu'on traite un fonds de terre vendable à l'encan. L'Eglise purifie la source du pouvoir « qu'elle place sous la loi du Christ ; en même temps qu'elle réclame à son égard la fidélité et l'obéissance, elle lui impose des obligations rigoureuses, fondées sur les principes de la justice. Dans une lettre à Clovis, S. Remi tracera l'idéal du prince chrétien par ces deux mots : « Etre le serviteur de tous. »

Mais une pareille œuvre de civilisation ne se réalise pas sans efforts. Un auteur que l'on n'accusera pas de partialité en cette matière, car il était protestant, a écrit : « Evêques et moines ont fait la France comme les abeilles font leur ruche. » Cette parole est strictement vraie. S. Remi, que nous venons de nommer, l'une des plus nobles figures de nos annales, S. Hilaire de Poitiers, S. Martin de Tours, dont le souvenir demeure si populaire dans nos campagnes, S. Eloi, S. Aignan : voilà, entre beaucoup d'autres, nos véritables aïeux ; voilà les hommes à qui nous devons la lumière et le progrès. En pétrissant nos lois, nos institutions, nos mœurs de l'influence chrétienne, ils furent les abeilles de cette belle ruche appelée la France et qui sans eux n'existerait pas.

[1] Ozanam, *La Civilisation au Ve siècle.*
[2] Labbe, *Concil.*, t. IX, p. 366.
[3] Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Eglise.*

Aujourd'hui encore, quand on veut étudier le droit, les matières pénales de nos Codes, il faut, pour les bien comprendre, remonter aux vieux conciles des VIe, VIIe et VIIIe siècles, à leurs règlements et à leurs actes. Or, dans ces immortelles décisions des conciles gaulois, tout va à l'ordre pour l'État, et tout favorise la liberté des peuples. Grâce à leur enseignement, la législation prend un caractère plus doux, plus humain. A une époque tourmentée et dans une société sans règle, l'Église fait prévaloir la doctrine évangélique et sauve du naufrage les divers éléments du bien, tout cet ensemble d'habitudes qui constituent une civilisation, et qui, plus tard, nous donnera le règne de S. Louis.

III

La prédestination d'un peuple entraîne pour lui des grâces de choix, un épanouissement de vie admirable. En ce qui concerne la France, l'influence surnaturelle qui l'animait fut telle qu'on l'a justement nommée « le jardin du Christ. »

Lorsque l'intelligence était chez nous en quelque sorte menacée, l'Église abrita sous son manteau les lettres et les arts, fonda nos Universités, nos collèges et nos écoles rurales; c'est elle qui éleva les monuments les plus splendides : telles Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Reims et vingt autres poèmes de pierre qui nous montrent la patrie « comme enveloppée dans la pourpre de son passé. » En remontant moins haut, et pour nous en tenir là, si le XVIIe siècle s'est entouré d'un éclat littéraire sans égal, ne faut-il pas en attribuer la cause aux principes catholiques? Les grandes illustrations de cette époque, Descartes et Pascal dans la science, Bossuet et Bourdaloue dans l'éloquence, Racine et Corneille dans la poésie, Lamoignon et d'Aguesseau dans la magistrature, Le Sueur et Le Brun dans les arts, tous ces génies ont reçu de l'Église leur consécration.

Que dire des gloires de la vertu et du dévouement? Les annales de la France, depuis sainte Geneviève, l'ange tutélaire de la patrie, jusqu'à S. Louis; depuis S. Louis, le modèle de nos rois, jusqu'à S. Vincent de Paul, la providence des pauvres; et depuis S. Vincent de Paul jusqu'à sainte Germaine Cousin, la petite bergère de Pibrac, les annales de la France sont embaumées d'un angélique parfum : à nos plus purs souvenirs partout se trouve mêlé le nom d'un saint. On a beau déchirer l'histoire et oublier que les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre, il n'en est pas moins vrai que nous sommes redevables à l'Église de notre plus glorieux patrimoine. Sous nos yeux encore l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes et l'établissement des Petites Sœurs des pauvres sont des créations merveilleuses du catholicisme français.

Si, d'autre part, à chaque époque la France a inscrit des victoires sur son drapeau, n'est-ce pas le fait d'une visible protection du ciel? Sur l'exergue de leurs monnaies nos pères avaient fait graver ces mots : Deus protegat Francos, comme en tête de leurs mémoires nos historiens écrivaient : Vive le Christ qui aime les Francs! Ce n'était que justice. Depuis les premières victoires de la patrie contre le monde barbare et païen, quand l'image de S. Martin était brodée sur nos étendards, et plus tard, à l'époque où la Vierge de Domremy, sainte Jeanne et ses chevaliers, boutaient l'envahisseur hors du sol de France; jusqu'en ces dernières années, lorsque l'amiral Courbet allait planter le drapeau de la civilisation sur les côtes de l'Annam et du Tonkin, les noms des plus fameux capitaines remplissent et illustrent notre histoire. Mais Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Du Guesclin, Bayard, Turenne, Condé, Drouot, et, pour arriver à des souvenirs plus rapprochés de nous, Lamoricière, de Sonis, de Castelnau et Foch : tous ces braves qui ont porté l'épée haute et étincelante, savaient unir les vertus chrétiennes à l'héroïsme militaire.

Vous le voyez, notre foi se confond avec ce qui fait le noble tissu de nos annales. L'Église a formé nos mœurs, inspiré notre poésie, nos arts; elle a été l'âme de la France. Aussi la trace de ses bienfaits y est trop profondément empreinte pour qu'il soit possible de l'effacer.

* * *

Lorsqu'on se rappelle le passé de la France, une parole du Psalmiste revient aussitôt chanter dans la mémoire : « Non, le Seigneur n'en a pas tant fait pour les autres nations! »

A diverses reprises, au moment de la Réforme protestante, puis à l'heure de la tourmente révolutionnaire, hier encore par la fameuse loi dite de Séparation, on a cherché à briser le pacte quatorze fois séculaire de Clovis et de S. Remi. Mais ayons confiance : ce que Dieu a uni, la main de l'homme ne saurait le déchirer. « La France a pu avoir ses jours de délire, elle ne sera jamais un peuple d'apostats. » Quoi que l'on fasse, elle redeviendra la France des temps antiques, la vraie « Fille aînée de l'Église. »

Quelques jours après l'ensevelissement de Lazare, Marthe disait à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » Et Jésus de lui répondre : « Votre frère ressuscitera. » En voyant tant d'âmes dévouées pour la France, qui implorent du ciel le pardon pour ses oublis et ses infidélités, il est permis de garder le même espoir. Sous le patronage de Notre-Dame et de sainte Jeanne d'Arc, la France catholique, réalisant le vœu du Pape Pie XI, « ses espérances tendues vers la vraie liberté et son antique dignité, sera vraiment la Fille aînée de l'Église romaine; elle échauffera, gardera, développera par la pensée, l'action et l'amour, ses antiques et glorieuses traditions pour le bien de la Religion et de la Patrie [1]. » Ainsi soit-il.

[1] Lettre apostolique *Gallium, Ecclesiæ filium primogenitum*, du 8 août 1922.

POUR LA FÊTE D'UN SYNDICAT AGRICOLE

CE QUE LA TERRE DIT SUR DIEU

Messieurs.

Il m'est très agréable d'avoir à vous saluer le premier dans cette ville de B... qui vous attendait avec impatience; qui, avec un élan admirable, une incomparable unanimité, unie étroitement à notre Conseil municipal et à son chef éclairé, s'est préparée longuement à vous recevoir; qui, pour vous faire fête, a tenu à s'embellir encore, en ajoutant à ses charmes anciens la grâce de parures nouvelles, et qui vous réserve, une fois de plus, l'enthousiaste et triomphal accueil qu'elle vous fit déjà plusieurs fois.

Mais si je me félicite moi-même de l'honneur que vous m'avez offert, alors que vous m'avez invité à prendre la parole à votre messe du Comice, je n'oublie pas, Messieurs, que c'est à vous que nos meilleures félicitations doivent aller. Vous avez voulu sanctifier ce jour selon vos chrétiennes traditions; vous avez voulu adorer Dieu dans son temple et lui présenter en hommage, dès la première heure, la gloire de vos pacifiques travaux; vous avez voulu, hommes de la terre, en cette fête de la terre, rendre un culte solennel à Celui de qui la terre tient son existence et sa fécondité.

Cette pensée-là est grande et fait votre éloge, Messieurs; elle proclame votre intelligence aussi bien que votre foi; elle prouve que vous avez compris les leçons souveraines qui vous sont données par cette terre qui est, en même temps que la nourrice des hommes, leur institutrice la plus autorisée peut-être, après la Religion.

La terre, en effet, vous parle, à vous, avec une irrésistible éloquence, chaque jour et dans toutes les saisons, et c'est de Dieu qu'elle vous parle.

Que vous dit-elle?

Elle vous dit qu'Il est;

Elle vous dit qui Il est;

Elle vous dit que c'est pour vous un devoir d'élever votre âme au-dessus de vos sillons, et de le prier, Lui qui les féconde.

Permettez-moi de développer brièvement devant vous ces trois paroles, que vous avez sans doute entendues souvent s'élever dans les grands silences de la nature, pendant que vous traversiez ces champs et ces clos que vous inspectez avec une si haute conscience ou que vous cultivez vous-mêmes avec tant d'amour. Nous entrerons ainsi, vous et moi, dans les nobles pensées que doit inspirer nécessairement à tous ceux dont l'âme n'est pas vulgaire, une solennité qui n'est, qui ne peut être autre chose que la glorification de Dieu, puissance cachée mais évidente, qui collabore avec l'homme des champs aux infinies merveilles de la production agricole.

I

La première parole que dit la terre à l'homme qui la cultive. Messieurs, c'est celle-ci : *Il y a un Dieu!* Profession de foi grandiose, émise par toute la création, ceux qui se vouent à l'agriculture l'ont toujours, semble-t-il, mieux entendue que les autres, et, dans tous les temps, elle a déterminé en eux une forme d'âme spéciale et une invincible croyance à l'Être qui, ayant tout fait, règle et conduit tout.

Cette idée est confirmée également par l'histoire et par l'observation.

Ouvrez l'histoire, Messieurs, et lisez.

L'histoire se demande si les races exclusivement guerrières, comme les Huns par exemple, avaient des dieux. Soudés à leurs cavales, ces barbares passaient sur l'Europe dans un tourbillon de poussière sanglante. Le monde épouvanté, les voyant sans temples, sans prêtres, sans prières, acharnés à tout détruire, les a pris alors pour d'innombrables hordes de fauves et a pu les croire impies. Ils l'étaient peut-être!... Par contre, l'histoire a toujours constaté, dans les races agricoles, la présence, l'épanouissement et la profondeur du sentiment religieux. Y eut-il jamais des hommes plus croyants que les Patriarches pasteurs et laboureurs dont est sorti Israël, le peuple le plus religieux du monde? Non, Messieurs, la Bible, livre véridique autant qu'immortel, l'atteste à ses premières pages... Y eut-il jamais des hommes plus croyants que ces vieux Egyptiens des rives du Nil, voués, dans les siècles lointains, aux arts de la paix, peuple agriculteur s'il en fût, initiateur des autres peuples à la science raisonnée de l'agriculture? Non, Messieurs, les ruines gigantesques des temples qu'ils élevaient à la divinité, à Thèbes comme à Memphis, l'attestent encore après des milliers d'années... Y eut-il des hommes plus croyants que ces Grecs du temps d'Hésiode, qui, avant de s'exténuer dans les luttes politiques, cultivèrent les riches vallées de l'Hellade? Non, Messieurs, les écrits laissés par les poètes attestent la vigueur et l'ardeur de leur foi religieuse... Y eut-il jamais des hommes plus croyants que ces Romains du temps de Caton, qui, après les plus glorieuses victoires, revenaient à leurs bœufs et à leur charrue? Non, l'histoire l'atteste : Rome, à l'heure de sa simplicité rustique, bien que plongée dans les erreurs d'un grossier paganisme comme l'Egypte et la Grèce, Rome avait des autels, Rome croyait, Rome priait... Ce n'est que lorsqu'ils abandonnèrent les travaux des champs que tous ces peuples tombèrent dans le scepticisme qui les énerva et qui les tua; tant qu'ils restèrent en contact avec la terre, ils entendirent la voix profonde qui monte de ses entrailles, et la religion tint la première place dans leur vie!

Même constatation dans nos temps modernes.

Depuis le Christ, en effet, l'esprit religieux s'est manifesté avec plus d'éclat encore qu'aux jours de l'antiquité dans le monde des travailleurs de la terre. Arrachés par l'Evangile à leur humiliante condition d'esclaves, ennoblis par l'égalité démocratique fondée sur l'Evangile, du premier siècle du christianisme au siècle où nous sommes, ils ont été les plus décidés serviteurs du Dieu de

l'Evangile. On les a vus, unis aux grands moines défricheurs dont nul homme instruit ne peut nier les bienfaits sociaux, remuer ce sol fertile qui est devenu le sol de la France, rivaliser avec eux de foi en Dieu et d'amour de Dieu et former en même temps le fonds français et le fonds chrétien du pays. C'est leur main croyante qui a planté la croix sur les chemins, à la rive des champs ; c'est leurs bras croyants qui ont charrié et entassé les pierres de ces vieilles églises de village, où tant de générations laborieuses ont laissé le parfum de leurs prières et dont elles ont usé les dalles de leurs genoux ; c'est leur piété, enfin, qui a institué ou popularisé tant de pratiques simples et sublimes dont nous ne sommes pas encore, grâce au ciel, affranchis !... Ah ! laissez-moi les saluer, Messieurs, ces paysans de jadis, nos pères. Ils étaient plus pauvres que ceux d'aujourd'hui, dit-on. Bien que ce soit contesté, je l'accepte. En revanche, ils étaient plus riches de sang, de bon sens et de foi. Ils croyaient en Dieu et à l'âme immortelle ; ils relevaient leur front en sueur à l'heure des *Angelus ;* ils allaient à la messe et ne s'en portaient pas plus mal ; ils étaient capables de pensées généreuses et de mouvements désintéressés. Parfois même un souffle héroïque leur passait dans les fibres et les emportait aux plus belles actions. Ils ont fait la France ; ils ont agrandi la France ; ils ont défendu la France. Plus que les rois, les princes et les grands hommes eux-mêmes, ils ont été la France, car ce sont les flots qui sont la mer, — et ceux qu'il faut appeler « nos grands ancêtres, » ce sont ces inconnus et ces oubliés !...

Nos générations agricoles d'aujourd'hui gardent-elles au fond du cœur ce sentiment religieux qui caractérise les générations agricoles du passé ?

Je réponds : Oui, Messieurs, dans toutes les nations du globe, — ceux qui ont voyagé le savent bien, — et j'ajoute qu'il ne faut pas faire d'exception pour notre pays lui-même, si déchristianisé qu'on le prétende. J'ai vu nos paysans de l'Est : ils ont gardé la foi ; j'ai vu nos paysans de l'Ouest : ils ont gardé la foi ; j'ai vu nos paysans du Nord : ils ont gardé la foi ; j'ai vu nos paysans du Midi : ils ont gardé la foi et j'ai senti, en les voyant, que ce n'est pas encore demain que l'impiété les aura... Dans nos contrées, l'impression est assez différente, je l'avoue : il semble, au premier regard, que la foi ait déserté nos laborieuses campagnes. Nos villageois, trop souvent, violent le dimanche, négligent le temple et oublient la prière : on les croirait indifférents, parfois athées. Mais ne vous fiez pas aux apparences, Messieurs ; à part quelques êtres par trop courts d'esprit, nos villageois croient encore en Dieu et gardent encore dans un coin de leur cœur le souvenir vivace des anciennes croyances. A certains jours de fête, l'église est trop petite, parce qu'ils sont tous là. Il n'en est pas un sur mille qui consente à se passer de la religion dans les actes graves de sa vie. Que dis-je ? Sans franchir les frontières de ce département, vous pourriez les voir, aux jours brûlants de la moisson, déposer tout à coup leur faux sur les javelles dorées qui craquent au soleil et, le front découvert, chanter ensemble, faucheurs à la voix mâle, ramasseuses à la douce voix lassée, l'*O Crux Ave* de la Passion, en cercle autour du rameau de buis bénit que le « maître, » à Pâque fleurie, est allé planter lui-même au milieu de son champ. Vous qui habitez les villages, Messieurs, n'avez-vous pas constaté cent fois cette survivance dans les mœurs de ces pieux et touchants usages dont nos agriculteurs ont hérité des temps passés, et si vous vous êtes affligés quelquefois de l'actuelle diminution du christianisme dans ce rude monde des travailleurs de la terre, ne vous êtes-vous pas réjouis aussi de leur attachement invincible aux croyances essentielles de l'humanité ? Non, qu'on ne dise pas que nos campagnes sont déchristianisées ! Le christianisme y vit encore partout, et s'il existe quelques hameaux perdus où il paraît dormir, il n'y dort que comme le grain dans le sillon : le printemps reviendra et le grain germera, je vous le jure !

Donc, Messieurs, il faut admettre comme un fait d'histoire et d'expérience que les races agricoles sont des races foncièrement religieuses.

D'où vient cela ?

Vous l'avez déjà deviné : sans doute de ce que le sentiment religieux est un instinct primitif auquel on ne résiste pas ; mais aussi, mais surtout peut-être de ce que, étant plus près de la nature, ceux qui travaillent la terre sont aussi plus près de Dieu. Comment nier ou seulement douter qu'il existe un Maître des choses, quand on le voit agir chaque jour sous ses yeux ? Voici le paysan parti pour son champ : le soleil se lève dans les ors et dans les pourpres de l'aurore. C'est un spectacle sublime. Quoiqu'il en ait l'accoutumance, peut-il ne pas se demander qui a créé cet astre, et qui le dirige dans l'infini de l'espace ? Il ne le peut, et il se répond à lui-même irrésistiblement : « Il y a un Dieu ! » Aux jours d'automne, sans crainte, il a jeté les grains de blé dans les sillons qu'a creusés sa charrue. Maintenant le grain, qui a pourri dans le sol, germe et pointe ses tiges menues. Qui a fait ce miracle ? Il se répond à lui-même irrésistiblement : « Il y a un Dieu ! » Avril est apparu avec ses sourires mouillés ; il arrose les champs de ses ondées ; il les chauffe de ses plus chauds rayons ; la tige fuse et monte. Qui donc ménage ainsi la pluie et la chaleur sans lesquelles tout périrait ? Il se répond à lui-même irrésistiblement : « Il y a un Dieu ! » L'été enfin jaunit la plaine ; jusqu'à l'horizon, c'est un océan d'or sur lequel plane l'espérance de la récolte. Apprêtez les faux et les faucilles et préparez les granges : les blés sont mûrs ! On les coupe, on les rentre. Le paysan, croisant ses bras sur sa robuste poitrine, se demande encore : « Qui donc a conduit si sûrement vers la maturité les semences que ma main avait confiées à la terre ? » Et, une dernière fois, il se répond à lui-même : « Il y a un Dieu ! »

Ainsi tout ce qu'il voit lui rappelle l'existence et la présence de la divinité : toutes les voix de la terre lui parlent le même langage et le pénètrent du même sentiment religieux, et la première parole de la terre à l'homme de la terre est bien celle-ci : Dieu est !...

II

La seconde parole de la terre à l'homme de la terre, Messieurs, c'est une certaine révélation naturelle de *ce qu'est Dieu.*

Ici, entendez bien ma pensée, s'il vous plaît. Je ne prétends pas que la terre donne de Dieu, à celui qui la cultive, une idée adéquate. Nulle créature ne le peut. Elle n'est qu'un miroir, et ce miroir ne réfléchit qu'imparfaitement la divine image ; elle n'est qu'un écho, et l'écho ne redit jamais la chanson tout entière ; je sais trop, au surplus, que la révélation qui nous vient d'elle laisse place à l'erreur et à la superstition. Je prétends seulement qu'à l'âme simple qui l'écoute, elle fait connaître quelques-uns des attributs divins, ou plutôt les lui fait sentir dans une impression qui, pour être irraisonnée, n'en est pas moins infaillible.

Que dit donc de Dieu la terre ? — Elle dit tout d'abord qu'Il est grand ! Grand dans l'espace, car où n'est-il pas ? Il est dans la motte que notre pied foule et dans laquelle il entretient des trésors de vie prête à éclore et qui ne germerait jamais s'il n'était pas là. Il est dans la plaine et dans le val, au penchant des collines et jusque sur le front des montagnes où sa main fait pointer encore quelques plantes délicates dans le désert glacé des neiges éternelles. Il est dans le nuage qui passe au-dessus de nos têtes, messager de rafraîchissement et de fécondité. Il est dans la brise et aussi dans la tempête qui agitent et raniment tout ce qui vit dans la nature. Il est dans ce soleil qui éclaire les travaux des laboureurs et qui collabore de là-haut à l'effort de leurs bras. Il est grand dans l'espace ! Il est grand dans l'art infini qu'il manifeste dans ses œuvres. Il suffit de regarder l'insecte qui se balance sur un brin d'herbe ou la plus humble fleur des champs pour s'en convaincre. Ces simples et frêles organismes sont si parfaits qu'ils confondent la pensée ! Oui, je sais : des gens nous disent que toutes ces merveilles ne sont que l'effet des lois naturelles. Mais qu'est-ce que c'est, au fond, que ces lois naturelles ? Nul n'est capable de le dire, et, d'ailleurs, une loi ne suppose-t-elle pas un législateur ? Donc, directement ou indirectement, Dieu est là où se trahit un phénomène de vie ou de beauté ; c'est-à-dire partout, dans tout, et le bon sens du paysan, ici, va plus loin que la science du savant. Il a raison quand il affirme, en contemplant cette terre qui s'étend devant lui comme la page ouverte d'un divin livre, l'omniprésence et la grandeur de Dieu ; en vérité, la terre le dit : Dieu est grand.

Que dit encore de Dieu la terre ? — Elle dit que Dieu est puissant. Quelle extraordinaire puissance, en effet, Messieurs, que celle qui éclate à chaque instant sous les regards de l'homme qui cultive la terre ! Quelle formidable poussée intérieure pour faire apparaître au dehors l'universalité des choses ! Quel formidable mouvement de tout un système d'astres pour mener à bien les entreprises de la culture ! Et que l'homme se sent impuissant en présence de cette puissance écrasante ! Vous pouvez travailler, vous, vous tuer sur la glèbe : vous ne ferez pas même germer un grain de blé, si cette puissance ne travaille avec vous. Qu'elle voile son soleil, rien ne poussera ; qu'elle vous refuse la pluie, tout se flétrira ; qu'elle déchaîne les orages et les grêles, tout périra. Votre sort est dans ses mains, et si elle peut tout sans vous, vous ne pouvez rien sans elle... Et voilà ce que la terre dit encore de Dieu : il est puissant !

Que dit encore de Dieu la terre ? — Elle dit que Dieu est souverainement intelligent et sage. Les philosophes, Messieurs, ont souvent admiré l'ordre général du monde, et ils se sont plu à y voir un signe de la toute sagesse du Créateur. Mais cet ordre admirable ne se révèle pas moins, croyez-moi, dans l'humble sphère de l'agriculture que dans l'orbe immense où se meut l'armée des étoiles. En voulez-vous un exemple entre mille ? Chaque saison a ses productions ; chaque pays a ses productions ; chaque climat a ses productions. Autres au Nord, autres au Midi, autres sur le continent, autres dans les îles, ces productions sont partout appropriées aux besoins de l'homme, plus nourrissantes là où le froid le force à une plus grande dépense de vie, plus légères et plus fraîches là où la chaleur plus lourde paralyse sa vigueur et enfièvre son sang. Qui dira qu'il n'y a pas là un dessein voulu et suivi, le dessein d'une intelligence et d'une sagesse souveraines ? La terre apprend donc encore à l'homme qui la cultive que Dieu est souverainement intelligent et sage.

Que dit encore de Dieu la terre ? — Elle dit que Dieu est juste. Est-ce que Dieu ne récompense pas l'effort généreux des cultivateurs ? Est-ce qu'il ne punit pas, en eux, les défaillances de l'intelligence, de la volonté et des bras ? Asseyez-vous, inactifs, à la rive de vos champs, et attendez la moisson ! S'il pousse quelque chose, ce sera des mauvaises herbes, rien de plus ! Agissez, au contraire ; ingéniez-vous ; *travaillez, prenez de la peine,* comme dit le poète, le fonds, qui toujours *manque le moins,* récompensera votre labeur et produira au centuple ! Il y a, dans la terre, une justice immanente qui ne vient pas d'elle, qui vient de plus haut qu'elle ; et c'est ainsi que la terre vous apprend encore, Messieurs, que Dieu est juste.

Mais ce que la terre dit surtout à l'homme de la terre, Messieurs, c'est que Dieu est bon, bon d'une bonté inépuisable et plus que paternelle. Demandez-vous pour qui travaillent sa puissance et sa sagesse, et répondez. C'est pour vous ! Le soleil se lève, c'est pour éclairer vos féconds labeurs ; il se couche, c'est pour que vous puissiez vous reposer ; la pluie tombe, c'est pour que vos semences puissent germer et se fortifier ; l'été mûrit vos grains, c'est pour que vous puissiez les recueillir et vous nourrir.

Oui, tout crie à l'homme de la terre cette affirmation si douce : Dieu est bon ! Cela est si vrai que les gens de la campagne n'envisagent Dieu que sous cet unique et consolant aspect. Les philosophes l'appellent : l'Etre, l'Absolu, l'Infini, beaux noms qui ouvrent une carrière immense à la pensée. Eux, ils l'appellent simplement : le bon Dieu !

Et voilà, Messieurs, la seconde parole de la terre à l'homme de la terre. Après lui avoir dit : *Dieu est,* elle ajoute : *Dieu est grandeur, puissance, intelligence, justice et bonté.* Ce n'est pas là toute la religion, certes ; mais c'en est au moins la base naturelle et fondamentale, la base sur laquelle toute religion s'édifie et se développe, — et c'est ainsi que j'ai eu raison d'affirmer tout à l'heure que la terre, nourrice féconde des travailleurs des champs, est aussi en même temps leur institutrice et comme le catéchiste qui leur apprend les premiers éléments des dogmes.

Toutefois, elle ne s'arrête pas là : elle prononce encore une troisième parole.

III

La troisième parole de la terre à l'homme de la terre, c'est une invitation pressante à *adorer le Dieu de la terre.* N'avez-vous pas remarqué, Messieurs, ce fait très suggestif que tout, dans cette nature où se passe la vie de nos cultivateurs, tend à monter ? Il y a, dans les choses qui les entourent, comme un universel élan vers le ciel. La tige des plantes perce le sol, et monte. La rosée, qui fait de si jolies perles aux branches de vos arbres et sur l'herbe de vos champs, s'évapore aux premiers rayons du matin, et monte. La pluie qui tombe, après être tombée, s'enlève en imperceptible buée ou en opaque brouillard, et monte. Le parfum délicat des fleurs agrestes se perd dans l'air, et monte. La forte odeur de la terre elle-même, à l'époque des sèves ou des maturités, est prise par le vent et monte. Tout monte, en vérité, et semble inviter l'âme du laboureur à monter aussi.

Il y a plus. Pour qu'il ne se laisse pas prendre tout entier par cette terre que forcément il aime pour les biens qu'il en retire et aussi pour le mal qu'elle lui donne, Dieu lui a prêté une compagne ailée, l'alouette au vol hardi et à la chanson joyeuse. Pendant qu'il va, déchirant le sol avec la charrue ou la herse, ou fauchant les blés mûrs avec sa faux dont l'acier jaillit en éclairs ; pendant qu'il se courbe dans l'effort de tous ses membres ou qu'il se redresse dans l'effort de tous ses muscles, elle, elle est partie pour l'azur et elle disparaît dans les hauteurs bleues d'où son chant délirant tombe en pluie harmonieuse. Forçat de la glèbe, semble-t-elle lui dire, souviens-toi que tu es aussi le fils du ciel ; laisse ton âme déployer ses ailes et monter avec moi !... L'alouette est le prédicateur des plaines, l'apôtre des laboureurs aux jours les plus laborieux de leur vie laborieuse, — et heureux ceux qui entendent son *Sursum corda !*

Poésie ! direz-vous peut-être. Je ne le conteste pas ; mais souvenez-vous que la poésie, Messieurs, n'est souvent qu'une vérité plus haute. Que d'autres expliquent cette universelle ascension des choses par la science ou le hasard ; pour moi, je ne puis me refuser à y voir une invitation de la terre, création de Dieu, à l'homme, créature de Dieu, d'élever son âme vers Dieu ; car tout dans la nature est symbole. Elle vous dit, laboureurs courbés sur vos sillons ou vignerons penchés sur vos vignes : — Relevez-vous et laissez vos pensées s'élever au-dessus des épis et des pampres, s'élever comme la tige s'élève, comme la rosée s'élève, comme les parfums s'élèvent, comme l'alouette s'élève, et vous qui êtes raisonnables, montez plus haut encore ; montez au-delà des nues, au-delà de l'azur, au-delà des soleils et des étoiles ; montez jusqu'à la Grandeur, jusqu'à la Puissance, jusqu'à l'Intelligence, jusqu'à la Justice, jusqu'à la Bonté qui est là-haut, et portez-lui votre adoration, votre admiration, votre soumission, votre reconnaissance et votre amour !

Et voilà, Messieurs, la troisième parole de la terre à l'homme de la terre ; elle lui dit : *Adore, prie, aime !*

* * *

Je comprends donc, Messieurs, que vous ayez tenu à venir dans cette église au matin de cette fête du Comice, dont votre distingué président a dit un jour avec un bonheur d'expression qui lui est coutumier : « qu'elle célèbre à la fois la matière créée et l'esprit qui féconde, la nature et la science, l'homme et Dieu. » Oui, Dieu, car vous ne pouvez, vous, ni le nier ni même douter de lui. Que l'homme des villes soit athée ou sceptique, je ne le comprends pas ; pourtant je me l'explique : il n'a sous les yeux que le spectacle des efforts humains et des œuvres humaines. Que l'ouvrier de l'usine, de la fabrique ou de la mine soit athée ou sceptique, je ne le comprends pas ; pourtant je me l'explique : il vit enfermé comme en une prison, assourdi par le bruit, et sans contact direct avec la nature. Mais vous, non, encore une fois, vous ne pouvez nier ni douter : vous êtes témoins de l'effort de Dieu mêlé à votre effort dans le miraculeux développement des choses ; vous le voyez dans ses œuvres les plus belles ; vous l'entendez dans le silence solennel des champs où sa toute-puissance travaille avec vous. Vous savez qu'il est, vous ; vous savez qui il est, vous ; et, bon gré mal gré, vous êtes forcés, vous, sous peine de vous mentir à vous-mêmes, de le reconnaître et de l'adorer.

C'est pourquoi, pour ma part, — laissez-moi vous le dire en finissant, Messieurs, — j'envisage l'avenir religieux de ce pays sans effroi : je me dis que tant qu'il y aura une race agricole sur notre terre de France, il y aura des croyants. Quand toutes les voix qui parlent de Dieu se tairaient, la terre parlerait encore, et vous seriez là, Messieurs, vous et les vôtres, pour sauver la foi en péril de ruine. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

VII

S. PIERRE REÇOIT LA PRIMAUTÉ

Aucun des écrivains sacrés ne possède cette simplicité, cet art du cœur, cette délicatesse de touche que nous trouvons dans S. Jean. Il ne dit qu'un mot, mais ce mot peint toute la scène et vous laisse tout deviner de ce qu'il n'exprime pas. Dans cette apparition sur le bord du lac de Tibériade, on voit chacun des apôtres avec son état d'esprit : Thomas songeur, l'Apôtre bien-aimé qui, le premier, a comme senti la présence du Seigneur, et Pierre empressé, ayant le souci de se faire pardonner « son péché qui est toujours contre lui » et qui se dresse constamment dans son douloureux souvenir.

Jésus aussi pensait à Simon Pierre qui l'avait renié. Il voulait le lui faire comprendre, tout en le réhabilitant aux yeux des apôtres, et leur déclarer qu'il était toujours leur chef, et que sa faute réparée avec éclat le grandirait encore devant l'Eglise et devant les siècles.

Quand ce doux repas fut terminé, il se tourna donc vers Pierre : — « Simon, fils de Jona, lui dit-il, m'aimes-tu plus que ceux-ci? *diligis me plus his?* »

Il y avait dans cette parole une sorte de reproche ; il lui rappelait ainsi discrètement sa protestation présomptueuse : « Quand même tous vous renieraient, moi je ne vous renoncerai pas. » — « M'aimes-tu plus que ceux-ci? »... « Ceux-ci » s'étaient enfuis, mais ils ne l'avaient pas renié. Pierre saisit bien le sens de la question. Il aime vivement, profondément son bon Maître, mais dans son humilité, il ne répond pas directement. Il se borne à dire, non seulement des lèvres mais du fond du cœur : — « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime ! »

Jésus est touché de cette parole, si humble et si sincère : — « Sois le pasteur de mes jeunes agneaux, » dit-il.

Le Maître reprend sa question sous une autre forme : — « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? *diligis me ?* »

Il ne lui demande plus s'il l'aime « plus que les autres, » mais simplement s'il l'aime, car lui qui voit dans l'âme de son apôtre, a vu la profondeur de son amour. Aussi Pierre, sentant que le reproche est écarté, répond plus librement : — « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — Sois le pasteur de mes jeunes brebis, » ajoute Jésus.

Les apôtres suivent avec attention ce dialogue, qui renferme aussi des leçons pour eux. Avant la Passion, ils étaient jaloux de Pierre qui était établi leur chef, et quand le Sauveur lui avait déclaré qu'avant le deuxième chant du coq il le renierait trois fois, ils en avaient conclu à la future déchéance de Simon Pierre. Or Jésus affirmait solennellement que Pierre restait le chef de l'Eglise ; il lui confiait la charge de pasteur des âmes ; Pierre donnerait la nourriture spirituelle non seulement aux agneaux, aux enfants, mais aux mères des agneaux, aux fidèles. Et il les défendrait comme le pasteur défend son troupeau contre les bêtes sauvages.

Une troisième fois Jésus reprend sa demande : — « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? *amas me ?* » Ici il ne se sert plus du même mot pour signifier l'amour, mais d'un mot plus tendre qui se rapproche du mot « chérir. » Dans le premier, il y avait plus de respect ; dans le second, plus de tendresse.

Pierre alors est contristé et se trouble de cette insistance. Dans cette nouvelle question y aurait-il de la défiance, une allusion nouvelle à sa faute ? Ne serait-ce pas encore une présomption de sa part de faire une déclaration dont il n'est pas sûr, car il se rappelle sa grande faiblesse ?... Alors il fait cette réponse où éclatent son angoisse et sa douleur : — « Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime ! »

Et la voix de Jésus, à la fois douce, heureuse et solennelle, prononce : — « Fais paître mes brebis. »

Non plus seulement les agneaux, dit Bossuet, « mais les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes, pasteurs à l'égard des peuples, brebis à l'égard de Pierre, » les fidèles, les prêtres et les évêques. Les plus hauts pasteurs de l'Eglise recevront tout, doctrine, juridiction, de Pierre ou des successeurs de Pierre. Ainsi, déclare S. Léon, « Pierre est choisi seul dans le monde entier, pour appeler toutes les nations au Christ, pour commander à tous les apôtres et aux Pères de l'Eglise, et quoiqu'il y ait dans le peuple de Dieu beaucoup de prêtres et beaucoup de pasteurs, Pierre les gouverne tous, sous le gouvernement du Christ. » Le Sauveur, ajoute S. Bernard, lui dit trois fois : « Sois pasteur, » parce qu'il doit être le pasteur de l'Eglise par l'esprit, par la parole et par l'exemple.

* * *

Voilà Pierre pardonné, réhabilité, confirmé en dignité. Jésus a été indulgent pour lui ; il devra se souvenir, lui et ses successeurs, qu'il lui faudra être indulgent pour les autres, et qu'ayant été relevé avec tant de douceur et de bonté, il sera obligé de même à relever ainsi ceux qui tombent. Il sera non seulement le Vicaire, mais l'image parfaite du Sauveur. C'est ce que le Maître lui apprendra par ces paroles :

« En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais. Mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas aller. »

« Jésus dit cela, ajoute S. Jean, indiquant par quelle mort Pierre devrait glorifier Dieu. » Le chef des Apôtres en effet serait crucifié aussi, mais la tête en bas ; à Rome, sur le mont Janicule, il étendra les mains sur la croix et un autre le ceindra, et le bourreau le mènera là où sa nature humaine répugnait à se rendre.

Après ces mots, Jésus fit quelques pas en avant

et lui dit : « Suis-moi ! » C'était une action symbolique qui signifiait que le chef des Apôtres devrait toujours marcher sur les traces de son Maître. Il se leva donc et le suivit. Mais le disciple que Jésus aimait, dans son ardeur d'obéir même à un désir inexprimé du Sauveur, se mit aussi à sa suite. Pierre se retourna et l'aperçut :

— Seigneur, dit-il, et celui-ci, qu'adviendra-t-il de lui ?

— Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, répondit Jésus, que t'importe ? Toi, suis-moi. (Jo., XXI, 15-22).

Ces paroles volontairement obscures signifiaient que Jean ne devait pas mourir avant la première manifestation de la puissance du Sauveur par la ruine de Jérusalem. Jean fut le seul des apôtres qui en fut témoin, car Pierre était mort quelques années auparavant, et en l'an 70 il ne restait pas d'autre apôtre que Jean. Il « demeura » jusqu'à ce que Jésus vînt signaler ainsi sa royauté sur les hommes, ou bien, suivant la pensée de S. Augustin, « jusqu'à ce que son Maître vînt le rappeler à lui par une mort douce et naturelle, » tandis que les autres apôtres étaient morts de mort violente.

Mais le bruit courut parmi les disciples que Jean le bien-aimé ne mourrait pas. Il rectifia cette rumeur dans son Evangile en disant : « Il n'a pas dit : « Il ne mourra point » ; mais : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » L'opinion persista et les chrétiens s'entredisaient qu'il n'était qu'endormi dans sa tombe.

* * *

Cette apparition a son parfum particulier de simplicité charmante, de grâce touchante et de vérité. C'est comme une apparition en famille. Elle émeut et elle convainc plus encore que les autres. Jésus dépouille tout appareil imposant, il reste le père et l'ami. C'est à peine si le Maître s'y montre ensuite, quand il revêt Pierre de la charge de Pasteur universel. Jusque-là il se révèle peu à peu dans l'ombre lumineuse du matin. Les pêcheurs le voient se promener sur la rive, ils ont entendu sa voix : « Enfants, n'avez-vous rien à manger ? » mais ne l'ont pas reconnue. Et quand S. Jean leur a dit : « C'est le Seigneur ! » ils se hâtent de venir à terre, ils le regardent, silencieux, dans l'extase du bonheur. Ils ne se communiquent pas leur pensée, mais ils savent que c'est lui. Ils l'entourent, ils le touchent, ils l'écoutent parler. Le soleil maintenant s'est levé triomphant sur le lac ; ils regardent le Sauveur à la puissante clarté du jour, ils le voient manger, il les sert, il leur distribue du poisson et du pain.

Il est impossible qu'il reste le moindre doute sur sa résurrection.

VIII

LES DERNIÈRES INSTRUCTIONS DU SAUVEUR

« Jésus, après sa Passion, se montra à ses Apôtres, vivant, par beaucoup de signes certains. Il leur apparut pendant quarante jours et il leur parlait du royaume de Dieu. » (Act., I, 3).

Toutes les apparitions de Jésus ne sont donc pas consignées dans les Evangiles. S. Paul nous donne la même note que S. Luc :

« Il est apparu à Pierre, puis aux Douze. Après cela il est apparu, en une seule fois, à plus de cinq cents frères dont la plupart sont encore vivants et quelques-uns se sont endormis. Ensuite il est apparu à Jacques (le Mineur), puis à tous les Apôtres ; enfin il m'est aussi apparu à moi. » (I Cor., XV, 6-7).

Jésus donna donc à ses Apôtres des signes certains, des preuves évidentes de sa résurrection, *in multis argumentis*. Mais la plus imposante des apparitions fut celle où plus de cinq cents disciples se trouvèrent rassemblés. Jésus leur avait désigné une montagne où il les verrait, le Thabor, disent quelques-uns, mais plus sûrement la montagne des Béatitudes, où il avait prononcé devant une multitude d'auditeurs ce discours qui a changé l'esprit des hommes.

Les Onze s'y rendirent, entraînant avec eux cinq cents adeptes du Sauveur, car il avait chargé les Saintes Femmes de ce message : « Allez et dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée. C'est là qu'ils me verront. » (Mat., XXVIII, 10).

On peut se figurer leur empressement quand ils gravissaient la montagne, et leur joie quand ils aperçurent leur doux Maître. « Ils tombèrent à ses genoux et l'adorèrent ; quelques-uns cependant doutèrent. » (Mt., XXVIII, 16-20). Dieu le permettait ainsi afin qu'il fût bien établi que la foi en la Résurrection, qui est le fondement de notre foi, n'a pas été une affaire d'enthousiasme et d'entraînement, mais que l'assentiment des Apôtres est venu de leur raison et de l'évidence des apparitions. Mais ce doute disparut quand ils virent Jésus s'avancer vers eux, et qu'ils l'entendirent prononcer d'une voix grave ces paroles solennelles :

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

C'est le Rédempteur qui parlait. Pour lui, son œuvre est accomplie sur la terre, et il charge ses Apôtres de la continuer. Il affirme qu'il a reçu toute puissance au ciel et sur la terre, et c'est en vertu de cette puissance qu'il leur donne leur mission ! Allez donc ! *euntes ergo*. — Et où vont-ils ? Dans tout l'univers, explique S. Marc, pour prêcher à toute la création, *omni creaturæ*. Il sait que la nature même est déchue et « qu'elle souffre les douleurs de l'enfantement, » loin de Dieu dont on l'a séparée, car elle a été réduite, malgré elle, à servir aux œuvres du démon. Les hommes ont adoré des idoles de pierre et de bois, profanant ainsi la création, et la prostituant aux plus basses pratiques, aux plus honteuses erreurs. La parole

des Apôtres, en détruisant l'idolâtrie, va réparer la créature et donner à la terre sanctifiée une splendeur qu'elle n'a jamais connue.

Mais pour purifier l'âme de l'homme, il institue *le baptême,* dont il précise la forme, que l'Eglise a retenue. Partout elle continue à baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Partout elle apprend aux hommes à observer les commandements que Jésus a formulés pendant sa vie, elle enseigne l'Evangile qui est le Code des sociétés nouvelles, et, depuis, toutes les nations qui s'éloignent de l'Evangile s'éloignent de la vérité, de la justice, de la civilisation, et celles qui le rejettent retombent dans la barbarie. C'est un dur labeur que celui de la prédication et de l'apostolat, mais les prédicateurs et les apôtres ne manqueront jamais. Dieu y pourvoit. Et s'il arrive que ces ouvriers augustes de la parole ont aussi leurs épreuves et connaissent les défaillances, qu'ils ne s'effraient point : Jésus les a connues aussi, et il est là, avec eux, tout près d'eux, qui leur parle au cœur, les relève tous les jours, à chaque moment; et jusqu'à la fin des siècles ils verront à leurs côtés le Sauveur qui ne les abandonnera jamais.

* * *

« Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé. » (Mc., XVI, 16). La foi d'abord : l'Eglise ne baptise pas celui qui n'a pas la foi. Mais celui qui ne croit pas est coupable, parce qu'il résiste à la lumière.

« Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues nouvelles ; ils prendront les serpents sans craindre leur venin ; et s'ils boivent du poison, ce poison ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris. »

Ils prêcheront à la création, et la création redeviendra clémente et obéissante ; elle fera plier ses lois devant la puissance de leur parole. Au nom victorieux de Jésus, le démon, le tyran de la création, s'enfuira, la maladie et le poison perdront leur pouvoir nocif. On verra même les créatures sans raison, qu'effarouche la seule présence de l'homme, revenir confiantes auprès de lui, comme aux temps où le péché n'avait pas encore produit la grande déchéance de la nature. Un S. François d'Assise, par exemple, apparaîtra aux siècles avec la même séduction, aux animaux avec le même charme qu'Adam à l'état d'innocence.

Pour compléter ses instructions, Jésus revient encore sur sa résurrection, le point fondamental de l'enseignement des Apôtres. Il y insiste comme il avait fait pour les disciples d'Emmaüs : qu'ils se souviennent « qu'il était écrit qu'il fallait que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât des morts le troisième jour. » (Luc, XXIV, 44).

Enfin il leur donne le sujet de leur prédication : « Vous prêcherez en mon nom la pénitence et la rémission des péchés dans toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Vous serez les témoins de toutes ces choses. »

La pénitence, car le monde a beaucoup péché. Le péché, la désobéissance à Dieu, voilà le grand ennemi. Mais la lutte contre le péché est bien organisée et facile. Les mérites de Jésus-Christ et la prière nous obtiennent la grâce. Et puis le Sauveur a institué deux sacrements pour le combattre, pour le détruire. Que pourrions-nous craindre, nous, enfants du Christ, fils de la Résurrection ? Il nous reste sans doute la faiblesse humaine, mais Jésus est avec nous : *Ecce ego vobiscum sum,* il lutte avec nous, il vit avec nous et en nous, il nous défend, il est toujours là. Si nous hésitons, si nous avons besoin de lumière, si nous sommes attirés par les séductions de l'erreur, est-ce que Jésus n'a pas établi l'Eglise, l'Eglise infaillible, pour nous éclairer, pour préciser la vérité, vérité de foi, vérité de conduite ?

* * *

Les cinq cents disciples descendirent de la montagne en méditant ce qu'ils avaient entendu. Jésus leur avait donné rendez-vous une dernière fois à Jérusalem. Ils le verraient encore. Mais parmi eux personne ne doutait plus. Certes, ce n'étaient pas des croyants aveugles. Plusieurs ne se rendirent qu'à la dernière extrémité, et devant l'évidence. Il s'agissait en effet d'un événement si extraordinaire, la Résurrection du Sauveur après sa mort si douloureuse sur le Golgotha ! Cependant, comment refuser d'y croire ?

Il est certain en effet que le Sauveur était mort. Personne n'en pouvait douter. Mort et mis dans le sépulcre de Joseph d'Arimathie. — Il est certain aussi qu'il en était sorti. Les Sanhédrites ont bien déclaré que les disciples sont venus enlever son cadavre. Au dire des soldats à qui l'on a fait la leçon, ils sont venus pendant que les gardes dormaient.

Mais voilà que Jésus se montre à Madeleine, aux Saintes Femmes, à Pierre, à ses Apôtres réunis, non pas une fois, mais trois fois. Il se laisse voir, toucher ; il converse, il mange avec eux. Enfin il apparaît, non pas dans l'ombre, dans un désert, mais sur une montagne, à la pleine clarté du soleil, à cinq cents disciples. Qui pourrait douter maintenant ?

Aussi, le lendemain de la Pentecôte, Pierre dira hardiment devant une foule immense de Juifs : « Celui que vous avez tué par les mains des méchants, Dieu l'a ressuscité ! » (Act., II, 24). « Nous en sommes témoins ! » (Act., III, 14). Non seulement il ne rencontre aucun contradicteur, et pas un seul scribe ne proteste, mais huit mille hommes se font baptiser.

Quel homme de bonne foi ne s'inclinerait devant ces faits ?

IMPRIMATUR
Lingonis, die 3 maii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 11 mai 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le Grand Jour de la Communion solennelle. — A LA MESSE. Le grand désir de Jésus-Christ réalisé, 273. — *Avant la Communion :* I. Pour bien communier, 275. II. Le Pain de vie, 276. III. Le Roi plein de douceur, 277. IV. Deux mots, 278. — *Après la Communion :* I. Sur le Thabor, 279. II. Action de grâces, 280.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXIII. *Ascension :* Le bonheur du ciel, 280. — XXXIV. *Pentecôte :* La mission de l'Eglise, 282.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXX. Le Labarum, 284.
Courtes instructions pour la prière du soir *(fin)*. — IX. L'Ascension, 286.
Allocution pour des noces d'argent, 287.

LE GRAND JOUR DE LA COMMUNION SOLENNELLE

A LA MESSE

LE GRAND DÉSIR DE JÉSUS-CHRIST RÉALISÉ

Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.
J'ai ardemment désiré manger cette Pâque avec vous.
(Luc, XXII, 15).

Mes chers enfants, Mes frères,

L'amitié est le sentiment qui honore le plus l'humanité. On admire l'intelligence d'un homme, mais il est constant qu'on n'estime quelqu'un que suivant la mesure de son cœur. Il faut plaindre ceux qui n'ont pas d'amis, ceux qui n'aiment pas ou dont l'amitié n'est qu'intéressée. Dieu cherche en eux son image, et il ne la trouve pas.

Deux amis souffrent de ne pas se voir, de rester éloignés l'un de l'autre. Quand ils ne se sont pas rencontrés depuis longtemps et qu'ils se retrouvent un beau jour, ils s'assoient à table l'un à côté de l'autre et leur première parole est celle-ci : « Quel bonheur d'être ensemble, et comme nous désirions cette heure bénie ! » Et, en signe d'allégresse, ils mangent ensemble, ils boivent ensemble ; leur joie ne serait pas complète s'ils ne rompaient ensemble le pain de l'amitié, s'ils ne buvaient le vin qui épanouit les cœurs.

Dieu est le premier et le grand Ami de l'homme. Celui-ci, hélas ! s'éloigne trop souvent de lui et l'oublie ; mais l'Ami fidèle n'oublie pas, lui ; il pense à l'absent, il l'attend sans cesse, il désire le moment du retour, l'heure de l'union.

C'est pourquoi *Jésus-Christ désire s'unir à nous tous,* particulièrement à vous, mes chers enfants ; *et il s'unit à nous par la communion* de son corps et de son sang.

I

Jésus-Christ désire ardemment s'unir à nous. *Desiderio desideravi.*

1. Ce qui nous étonne tout d'abord, c'est que le Sauveur Jésus, le Fils de Dieu, daigne s'occuper d'une petite créature comme nous, et qu'il demande à s'unir à elle, à se faire aimer d'elle.

Or, pour une fois, ici nous péchons par excès d'humilité. Cette créature n'est pas si petite que se le figurent ceux qui voudraient que Dieu ne songeât point à eux, parce que leur conscience s'en alarme et s'en épouvante. Elle est au contraire très grande, très élevée. C'est une créature privilégiée.

N'est-ce rien que cette créature faite à l'image de Dieu et qui est née du souffle divin ?

N'est-ce rien que cette âme que Jésus a rachetée de son sang et pour laquelle il a voulu mourir en croix ?

Et même seulement au point de vue naturel, trouvez-moi, dans cet univers si beau avec ses plaines fécondes, ses vastes forêts, ses montagnes imposantes, son majestueux océan, avec le soleil qui l'éclaire et les étoiles qui illuminent la nuit, trouvez-moi quelque chose qui approche, comme grandeur, de cet enfant qui contemple ces merveilles dont il se sent le roi et qui, dans son âme ravie, dit à Dieu :

— Mon Dieu, je vous aime ! C'est pour moi que vous avez fait tout cela !

Elle est donc bien belle cette créature de Dieu ! Elle est d'un ordre supérieur même aux étoiles du ciel, qui ne sont après tout que des fleurs brillantes que le Créateur a semées sur ses pas dans l'immensité de l'espace, mais qui ne pensent pas, ne sentent pas, n'aiment pas !

Elle est déformée, soit. Elle pense mal, elle a des sentiments pervers, elle aime le fruit défendu ; mais elle n'est pas sortie telle, imparfaite et méchante, des mains de Dieu, parfait et bon. Elle a recueilli le triste héritage de la révolte primitive, comme l'enfant qui recueille la succession d'un père déshonoré et ruiné. Mais Dieu ne l'a pas abandonnée, jetée au rebut. Il l'a si bien réparée qu'elle remontera au ciel plus belle, plus glorieuse qu'elle n'eût jamais été, et que l'Eglise peut chanter à bon droit : « *O felix culpa !* O heureuse faute qui nous a valu d'avoir Jésus pour rédempteur et pour frère, Marie pour mère et pour sœur ! »

Notre âme a été régénérée dans le sang de Jésus-Christ, arrosée des larmes de la Sainte Vierge, placée sous la protection d'un esprit céleste, notre bon Ange ; et nous n'admirerions pas sa dignité, sa grandeur, son immense valeur ?

Dieu l'aime parce qu'elle est belle, qu'elle est grande, qu'elle lui a coûté cher ; il la traite avec un souverain respect, suivant le mot des Ecritures ; et nous ne l'estimerions pas, nous ne la respecterions pas ?

Elle est encore couverte du sang du Christ, elle est bien sienne, puisqu'elle porte ineffaçables la marque du baptême, les traces de la Rédemption. Aussi Jésus-Christ ne veut pas qu'on la lui arrache, et c'est pour la garder qu'il désire si vivement s'unir à elle, afin qu'elle vive de sa vie, qu'elle vive de lui dès maintenant, en attendant le ciel.

2. Voilà ses désirs, sa volonté à l'égard de chacun de nous. Mais il demande surtout à s'unir à vous

aujourd'hui, mes enfants, parce que votre âme est plus neuve, en quelque sorte, plus parfaite et que vous êtes l'avenir.

Au sortir du baptême votre âme était inondée de grâce, vêtue d'innocence, mais à cela elle n'avait aucun mérite, car elle ne jouissait alors ni de sa raison ni de sa liberté. Avec les années l'intelligence s'est développée en elle, et en elle Dieu a allumé les deux flambeaux de la raison réfléchie et de la foi qui a librement adhéré aux croyances catholiques des aïeux.

Il y règne une innocence consentie, une foi voulue, une lumière raisonnable, une beauté dont vous avez conscience. Si l'une de ces étoiles dont j'ai parlé pouvait avoir une âme, comprendre la bonté de son Créateur et lui dire, par un rayon d'amour intelligent, le bonheur qu'elle éprouve à le connaître et à l'aimer, qu'elle serait brillante et honorée entre ses millions de compagnes !... Vous êtes devant Dieu qui vous regarde cette étoile aimante et raisonnable, et jamais votre innocence ne sera plus affermie, vos convictions plus confiantes, votre foi plus simple et plus voyante qu'en ce moment.

Plus tard, trop tôt, hélas ! peut-être un nuage s'interposera entre votre âme et le firmament divin ; les passions produiront ce nuage ; l'orgueil, la vanité, le monde élèvera sa fumée qui deviendra plus ou moins épaisse, plus ou moins noire. Jamais vous ne verrez le ciel d'aussi près qu'aujourd'hui.

C'est pour cela qu'en ce jour Jésus désire s'unir surtout à vous, lui qui aimait tant les enfants, et qu'il s'adresse particulièrement à vous pour vous dire : « Depuis longtemps je désire ardemment de manger cette Pâque avec vous ! »

II

Mais comment va-t-il réaliser ce désir, cette union si attendue de son cœur et des vôtres ? Par la communion de son corps et de son sang.

1. Ecoutez d'abord ce récit évangélique.

A la fin de la seconde année de sa vie publique, Jésus-Christ annonça à ses apôtres qu'il les nourrirait un jour de sa chair et de son sang. Il venait de donner à manger à cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons. La foule l'acclamait et voulait le proclamer roi ; mais il n'était pas venu pour exercer une royauté terrestre, il se déroba et s'enfonça dans les solitudes de la montagne.

La multitude se mit à sa recherche et le trouva le lendemain à Capharnaüm. Jésus leur dit : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. » Les Juifs se rappelèrent la manne, et Moïse qui les en avait nourris dans le désert. Mais le Sauveur leur dit : « La manne n'était pas le pain de vie, puisque vos pères qui en ont mangé sont morts. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair, livrée pour le salut du monde. »

Et comme les Juifs ou ne comprennent pas, ou affectent de ne pas comprendre, il insiste avec force : « Si vous ne mangez pas ma chair et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. » (Jo., VI).

Ce qu'il promettait aux Juifs et à ses apôtres, Jésus va le faire pour vous. Sa grandeur et votre faiblesse, sa divinité et votre humanité ne feront qu'un seul mélange sublime, qu'un seul tout divin, comme si par un miracle incompréhensible, dit S. Jean Chrysostome, on appliquait sur un corps vivant une tête nouvelle qui le fît vivre d'une vie supérieure. Votre corps deviendra son corps, votre sang deviendra son sang, ajoute S. Cyrille de Jérusalem. Il viendra à vous entouré de ses anges, comme un roi entouré de toute sa cour : votre âme sera son palais, sa brillante demeure, elle sera son ciel !

2. Cette magnifique vérité scandalisa les Juifs. Elle était trop belle, trop élevée, trop céleste, pour leurs esprits étroits et grossiers. Et plusieurs d'entre eux, semblables à une foule de chrétiens rationalistes de notre siècle, dirent avec dépit : « Ce discours est dur à entendre et qui peut le supporter ? *Durus est hic sermo.* » Jésus leur répond en affirmant avec plus d'énergie encore la vérité de la Sainte Eucharistie. Alors ils le quittèrent.

Jésus ne les retient ni ne les renvoie. Il ne cherche pas à adoucir ses paroles, ni à garder par la persuasion ou par des atténuations ces esprits rebelles. Ce qu'il veut, ce sont des hommes de foi qui croient et qui lui obéissent sur parole. Comment d'ailleurs l'Eglise de Dieu se bâtirait-elle sur des convictions douteuses ou sur une foi de complaisance ? Et s'il exerçait une pression sur eux, où serait le mérite ? Il les regarde partir avec tristesse, avec une compassion profonde, mais, dit encore S. Jean Chrysostome, il ne les méprise pas. Il les aime, mais il ne les rappelle pas. Seulement, se tournant vers les Douze, il leur dit avec douleur : « Et vous, est-ce que vous voulez aussi vous en aller ? »

Vous connaissez la réponse sublime de S. Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! Et nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu ! »

Ces paroles ardentes de foi, mes enfants, vous les dites du fond de vos cœurs à Jésus-Christ. Vous savez maintenant comment il va s'unir à vous par un miracle de son amour, et que ce qu'il promettait à ses apôtres va devenir pour vous une céleste réalité. Et vous lui répétez, en des aspirations enflammées : « Venez, ô Seigneur Jésus ! Vous êtes notre Père, notre Maître, notre Ami, notre Dieu. Venez ! vous serez notre nourriture, nous vous posséderons, vous serez à nous, vous serez nous ! Et nous serons vous ! »

C'étaient ces sentiments qui animaient sainte Monique lorsqu'elle recevait la Sainte Eucharistie. A peine l'avait-elle reçue, raconte S. Augustin, qu'elle chantait : « Mon cœur et mon corps ont

tressailli à la présence du Dieu vivant ! » Puis elle ajoutait : « Que me reste-t-il maintenant que de monter au ciel ? Oui, envolons-nous au ciel, et quittons cette misérable terre où l'on souffre loin de Dieu ! *Volemus in cœlum !* »

Mais, malgré le bonheur qu'on éprouverait à mourir en un jour comme celui-ci, où les âmes de la terre se trouvent toutes proches des anges du ciel, il faut pourtant se résigner à vivre. Pour nous consoler et nous aider à porter le poids de la vie, goûtons souvent à ce mets céleste qu'on a appelé « le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges. » L'Eucharistie nous garde la jeunesse, la fleur, la virginité de l'âme. Plus de ces rides honteuses qu'on appelle le péché, le mal, l'impiété, le manque de foi ; plus de ces souillures qui rongent l'âme et la rouillent ; mais un ciel exempt de nuages, un horizon inondé de lumière, une vie remplie de bonheur, qui ne redoute ni la vieillesse ni la mort. Dans l'Eucharistie, dit S. Thomas, vous puisez le bonheur à sa source, et vous savez que la source est intarissable.

Allez donc, mes enfants, en ce jour de votre Communion solennelle, dans la plénitude de votre intelligence et de votre foi, allez vous unir à Jésus, et combler ainsi le désir de son Cœur et du vôtre. Ainsi soit-il.

Avant la Communion

I

POUR BIEN COMMUNIER

Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.
Celui qui mange ce pain céleste vivra éternellement.
(Jo., VI, 59).

Mes chers enfants,

Les chrétiens de l'Eglise d'Afrique, au temps de S. Augustin qui en était le grand évêque, avaient coutume de dire pour s'exciter à s'approcher de la sainte Table : « *Eamus ad vitam.* Allons à la vie. » L'Eucharistie est en effet la vie de nos âmes ; Jésus-Christ vient de vous le dire par cette parole de l'Evangile que je vous ai citée : « Celui qui mange ce pain qui est mon corps, vivra éternellement. » Le moment est donc arrivé, mes chers enfants, où vous allez recevoir une nouvelle vie en recevant votre Dieu. Au jour de votre naissance, vous avez reçu la vie naturelle, celle grâce à laquelle vous pouvez marcher, penser, parler, agir. Au baptême, vous avez reçu la vie surnaturelle, celle de la grâce première qui vous a faits enfants de Dieu. Aujourd'hui ce n'est plus seulement la vie de la grâce qui va vous être communiquée ; c'est l'auteur, le principe même de la vie surnaturelle et de la grâce sanctifiante qui va descendre en vous et vous nourrir de son corps, de son sang et de son âme en même temps que de sa divinité.

Mais de même qu'il faut manger la nourriture pour vivre, et se l'assimiler pour bien en profiter, de même, mes enfants, pour bien communier, il faut *manger* ce pain eucharistique, c'est-à-dire vous l'assimiler, vous l'approprier, l'identifier avec vous en quelque sorte, de façon que vous puissiez dire avec S. Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

L'Eucharistie, mes enfants, vous le savez, c'est une nourriture céleste sans doute, mais enfin une nourriture. C'est l'Eglise même qui nous l'enseigne : *Ecce panis Angelorum, factus cibus viatorum.* Or, pour qu'une nourriture matérielle nous soit profitable, pour qu'elle soit vraiment mangée avec utilité par nous, il faut trois choses : 1° que cette nourriture soit de sa nature apte à réparer nos forces vitales, qu'elle soit *bonne* en elle-même, autrement dit ; 2° qu'elle soit *bien prise,* en quantité voulue, et mangée comme il faut ; 3° enfin que le corps qui reçoit cette nourriture soit lui-même en *bon état* et capable de la supporter et de se l'assimiler. — Il en est de même, mes enfants, pour la nourriture de notre âme. Si la foi nous affirme que la première condition sera toujours remplie, car l'Eucharistie ne peut être qu'une nourriture excellente puisqu'elle est divine, elle nous apprend aussi à veiller aux deux autres conditions qui, elles, dépendent en grande partie de nous. Si nous voulons que l'Eucharistie donne la vie divine à nos âmes, il faut la *bien* manger et la recevoir dans des âmes *bien saines* et en état d'en profiter.

* * *

Je ne m'étendrai pas longtemps, mes enfants, sur chacune de ces conditions d'une fervente communion solennelle. On vous en a parlé souvent au catéchisme et pendant la Retraite. Un mot donc, rien qu'un mot, d'abord pour vous rappeler et vous faire apprécier l'*excellence* de la nourriture céleste que vous allez recevoir.

Ah ! mes enfants, cette petite hostie que le prêtre va déposer sur votre langue et qui ensuite descendra dans votre poitrine, ce n'est pas un morceau de pain vulgaire, bien qu'elle en ait toutes les apparences ! La foi vous le dit, appuyée sur les paroles mêmes de N.-S. Jésus-Christ : c'est le pain vivant descendu du ciel et dont la manne n'était qu'une impuissante figure, puisque les Israélites ont mangé la manne et ils sont morts, tandis que J.-C. nous affirme que celui qui mange ce pain vivra éternellement. Et pourquoi vivra-t-il ? Parce que ce pain n'est autre que Celui qui a dit : « Je suis la vie, » et qui l'a démontré en se ressuscitant lui-même.

Mais à quoi bon insister davantage ? Vous avez la foi, chers enfants. Votre présence ici, et dans une telle circonstance, en est une affirmation solennelle. Vous croyez donc à la présence réelle de Jésus dans l'hostie, et par conséquent vous savez que cette petite hostie que vous allez recevoir n'est pas autre chose que Jésus-Christ lui-même qui, par pure bonté, a pris cette forme si modeste et si simple pour mieux se donner à vous sans épouvanter votre âme par ses splendeurs divines.

Et puisque c'est vraiment le bon Dieu que vous allez recevoir, vous allez vous avancer à la sainte Table tout pénétrés de la grandeur de cette action céleste, sans préoccupation excessive, mais aussi sans distraction. Oubliez, mes enfants, tâchez d'ou-

blier un instant que vous êtes sur la terre pour ne plus penser qu'au ciel. Mains jointes et les regards modestement baissés, avancez-vous vers la sainte Table, uniquement occupés de ce Jésus qui est votre Dieu et qui va descendre en vous. Ne pensez plus même à vos parents ou à vos amis : ne voyez plus par la pensée que les anges qui font cortège au Roi des anges, et que les yeux de votre corps n'aperçoivent plus que le prêtre et surtout l'hostie sacrée qu'il vous apporte dans ses mains.

* * *

Enfin, mes chers enfants, car il faut me hâter pour satisfaire vos légitimes et saintes impatiences, la seconde condition d'où dépend le succès et le bonheur de cette manducation sublime de Jésus Eucharistie, c'est l'état même de votre âme. Oh ! j'espère, je suis certain même, qu'il n'y a pas de Judas, de traîtres parmi vous, et que tous et toutes vous avez au moins l'état de grâce suffisant pour éviter un épouvantable sacrilège.

Mais est-ce donc au moment où Jésus se donne tout entier à vous que vous pouvez, pour ainsi dire, marchander avec lui et lui donner le minimum, quand lui vous donne le maximum ? Non, certes, et votre âme est trop généreuse pour ne pas répondre à l'amour infini de votre Dieu par tous les trésors de piété et de charité dont vous êtes capables. Excitez donc en vous, à cette heure solennelle, tous les sentiments que la sainte Eglise vous suggère comme actes immédiatement préparatoires à la communion. Ayez une *foi* vive au mystère eucharistique et une *humilité* profonde en face de l'infinie grandeur de Celui que vous allez recevoir. Ayez l'*amour* de Madeleine ou celui de Jean à la dernière Cène. Ayez un *repentir* immense du passé coupable de votre vie, et un ferme propos irrévocable pour l'avenir. Ayez par-dessus tout la *confiance* et l'amour d'un enfant pour un père tendrement aimé, et je puis alors répondre de votre Communion solennelle.

Accomplie dans de pareils sentiments, votre union à Jésus Eucharistie ne sera plus une de ces unions passagères que le temps peut briser et qui souvent n'attendent que le choc même léger des passions pour se rompre. Mais ce sera une de ces unions ineffables et bénies qui résistent à tout ici-bas parce qu'elles veulent demeurer éternelles. *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum. Amen.*

II

LE PAIN DE VIE

Affer mihi, obsecro, et buccellam panis in manu tua.
O prêtre du Seigneur, apportez-moi dans votre main une bouchée du pain céleste !
(III Reg., XVII, 11).

Mes chers enfants,

Un jour le prophète Elie était allé dans la ville de Sarepta, en Phénicie. Lorsqu'il fut arrivé à la porte de la ville, nous dit le texte sacré, il aperçut une femme veuve qui ramassait du bois. Il l'appela et lui dit : « Donnez-moi à boire un peu d'eau. » Tandis qu'elle allait lui en chercher, Elie lui cria après : « Apportez-moi aussi dans votre main une bouchée de pain. » Et la veuve lui répondit : « Vive le Seigneur ton Dieu, mais je n'ai point de pain à la maison. J'ai seulement dans un pot trois doigts de farine et un peu d'huile. Je viens ramasser ici un peu de bois pour aller apprêter à manger à moi et à mon fils, et après il ne nous restera plus qu'à mourir. » Alors le prophète Elie lui dit : « Ne craignez point et faites comme vous avez dit. Mais d'abord, avec ce petit reste de farine, faites-moi un petit pain cuit sous la cendre et apportez-le moi. Ensuite, avec ce qui restera, vous en ferez pour vous et votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : « La farine qui est dans ce pot ne s'épuisera point, et l'huile qui est dans ce vase ne diminuera point, jusqu'à ce que le Seigneur envoie la pluie et la fécondité à la terre. » Et la femme, confiante en la parole de Dieu, s'en alla et fit comme lui avait dit le prophète ; et en récompense de sa foi sa farine et son huile se multiplièrent miraculeusement jusqu'à la fin de la disette. Et pour comble de grâce, et à cause de sa charité, Dieu fit pour elle un grand prodige : le fils de cette pauvre femme étant venu à mourir quelque temps après, le prophète Elie le ressuscita. (III Reg., XVII, 10-24).

Je sais, mes enfants, un autre pain, non pas cuit sous la cendre ni fait d'une farine miraculeusement multipliée, mais plus céleste encore. C'est celui que vous allez recevoir dans quelques instants de la main du prêtre. Aussi je voudrais qu'avec l'ardente foi de vos âmes chrétiennes et l'amour généreux de vos cœurs d'enfants, vous adressiez au ministre de Dieu, avec plus d'insistance encore que le prophète, la prière d'Elie affamé : « *Affer mihi, obsecro, buccellam panis in manu tua.* O prêtre du Seigneur, apportez-moi dans vos mains une bouchée de ce pain de vie que vous venez de consacrer tout à l'heure ! »

Le trait d'histoire sainte que je viens de rappeler, mes enfants, renferme des leçons salutaires et très en rapport avec l'acte solennel que vous allez accomplir. J'y remarque d'abord *la faim* d'Elie qui lui fait demander à boire et surtout à manger à la veuve de Sarepta ; puis *la misère* profonde où se trouvait cette femme, ce qui ne l'empêcha pas d'attirer sur elle par *sa foi* et *sa charité* les faveurs célestes les plus précieuses ; enfin les merveilleuses *conséquences* de la prière d'Elie et de la charité de son humble bienfaitrice.

Or il me semble qu'en ce moment tous les traits du récit divin vous sont applicables.

* * *

D'abord c'est la *faim* surnaturelle de vos âmes qui doit vous faire jeter au prêtre, qui représente pour vous à cette heure la veuve de Sarepta vis-à-vis du prophète, ce cri sublime et touchant : « O prêtre, donnez-nous une bouchée du pain vivant qui est notre Dieu ! Comme l'enfant prodigue, auquel nous n'avons peut-être, hélas ! que trop ressemblé par nos fautes, nous mourons de faim dans le désert de cette triste vie. *Hic fame pereo.* »

Votre âme, en effet, créée pour Dieu, doit avoir faim et soif de lui, et c'est parce que Jésus a prévu cette détresse de vos âmes qu'il a institué un sacrement admirable pour se donner à elles en nourriture. Mais il veut que vous lui réclamiez cette nourriture. « Demandez et vous recevrez, » a-t-il dit dans l'Evangile, et chaque jour dans le *Notre Père* il nous impose la douce obligation de lui réclamer le pain de l'âme en même temps que celui du corps : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, notre pain supersubstantiel. » Et c'est surtout au moment de se donner à vous qu'il aime à vous entendre exprimer ce désir et cette faim de la nourriture divine.

Que ce soit donc là, mes chers enfants, votre première prière et votre première disposition au moment de vous approcher de la sainte Table. Oui, réclamez intérieurement au prêtre, de toute l'ardeur de vos désirs, de toute votre faim sacrée, le pain céleste qui n'est autre que votre Dieu lui-même ! *Affer mihi, obsecro, buccellam panis in manu tua.*

* * *

La veuve de Sarepta était pauvre, le texte sacré nous l'apprend, et même très pauvre. C'était chez elle, comme nous dirions aujourd'hui, la *misère noire*. Et cependant dans sa détresse elle trouve moyen de venir en aide au prophète; en tout cas elle lui offre tout ce dont elle dispose, ne se réservant rien pour elle et comptant sur la Providence et sur la puissance miraculeuse qu'elle devinait chez Elie pour parer à ses besoins futurs. Et sa foi ne fut point trompée ; Dieu récompensa par un miracle son héroïque charité.

Voilà, mes enfants, votre modèle en ce moment solennel. Vous êtes pauvres, bien pauvres, en face du Dieu que vous allez recevoir. Que pouvez-vous lui offrir ? Votre vie passée n'a été peut-être qu'une longue série de fautes, parfois même de fautes graves. Vos mains et vos cœurs sont vides de mérites, et c'est en vain que N.-S. vous demanderait, comme à la Samaritaine : « *Da mihi bibere*, donnez-moi à boire. » Comme cette pauvre pécheresse, vous seriez sans doute obligés de lui répondre : « Seigneur, le puits de mon âme est trop profondément vide pour que je puisse vous donner à boire. » Heureusement, mes enfants, il vous reste pourtant au fond de l'âme quelque chose que le Dieu qui vient à vous saura bien atteindre, si vous daignez le lui offrir. C'est ce qui attira les faveurs du ciel sur la veuve de Sarepta, ce sont ces deux vertus sublimes que je veux voir en ce moment au plus intime de vos âmes : la *foi* et la *charité*. La *foi* qui vous fera dire avec le centurion de l'Evangile : « *Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam.* Je crois, Seigneur, mais venez en aide à mon peu de croyance ! » Et la *charité* surtout qui vous fera mieux comprendre les ineffables délices du Sacrement d'amour, en mettant en vous cet amour profond que doit avoir toute créature pour son si aimable Créateur.

* * *

Enfin la troisième leçon du touchant épisode que je vous ai rappelé, ce sont les merveilleuses *conséquences* qui furent le résultat des bonnes dispositions de la veuve de Sarepta et de la visite d'Elie chez elle. Elie accomplit un grand miracle en multipliant d'abord les provisions de sa charitable hôtesse, mais il en fit un bien plus grand encore en ressuscitant son fils quelque temps après.

Ainsi va faire Jésus dans vos âmes, mes enfants, si vous mettez à le recevoir le même empressement et la même générosité que la veuve de Sarepta pour Elie. Il va d'abord multiplier en vous ses grâces et ses vertus. Il va alimenter mystérieusement votre âme et lui donner une force nouvelle. Mais surtout, il va vous ressusciter. Il va perfectionner l'œuvre commencée par l'absolution que vous avez reçue hier ; il va vous rendre la vie de la grâce avec une surabondance telle que, si vous n'y mettez pas d'obstacles, elle persévérera jusque dans l'éternité.

C'est du moins le souhait que va vous adresser le prêtre en déposant la sainte hostie sur vos lèvres émues. « Que le corps de J.-C., va-t-il vous dire, garde vos âmes pour la vie éternelle. » Croyez de toute votre foi, mes chers enfants, à ce souhait de bonheur, et dites une dernière fois au prêtre, pour hâter davantage encore cet heureux moment : « *Affer mihi, obsecro, buccellam panis in manu tua.* O prêtre de mon Dieu, vite, vite, apportez-moi dans vos mains vénérables cette bouchée du pain sacré de la vie éternelle que je désire tant ! » Ainsi soit-il.

III

LE ROI PLEIN DE DOUCEUR

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.
Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur.
(Math., XXI, 5).

Mes chers enfants,

C'était au matin de ce que nous appelons aujourd'hui le Dimanche des Rameaux. Jésus venait de quitter Béthanie et se rendait à Jérusalem pour y commencer la grande semaine de la Passion. Mais avant d'y subir le dernier supplice, il voulut affirmer sa royauté sur cette ville de Sion, chantée par les Prophètes comme étant la capitale du Messie. Il résolut donc d'y entrer en triomphateur. Il envoya pour cela ses Apôtres chercher d'abord chez un de ses disciples une monture très humble dans nos pays européens, mais très noble dans les pays orientaux à cause de son utilité. « Dites à la fille de Sion, commanda-t-il à ses Apôtres, dites-lui ces paroles : Voici que ton roi vient à toi plein de douceur, monté sur une ânesse accompagnée de son ânon. » Et vous savez, mes chers enfants, ce qui arriva ensuite et comment, malgré la haine des Pharisiens, Jésus fut acclamé par une foule enthousiaste qui jetait sous ses pas des branches d'oliviers.

Je voudrais retenir de cette scène évangélique seulement l'avis de N.-S. à la cite sainte : « Voici que ton Roi vient à toi plein de douceur. » Et ces paroles divines je voudrais vous les appliquer, mes chers enfants, en cet instant solennel où Jésus

va entrer triomphalement dans vos âmes comme il entra jadis à Jérusalem. Méditons les trois idées qu'elles renferment, avec toute notre foi et tout notre cœur.

* * *

Et d'abord, N.-S. se décerne à lui-même le titre de *Roi :* « *Ecce Rex tuus.* » Un roi, mes enfants, c'est un *Maître,* c'est un *Chef.*

C'est un *Maître* surtout en temps de paix, et à ce titre il a droit à tout notre *respect* et à toute notre *attention.* Si vous étiez admis à la cour d'un grand monarque, quelle ne serait pas, en pénétrant dans la salle d'audience, votre émotion respectueuse, et quelle attention vous prêteriez à ses paroles s'il daignait s'entretenir familièrement avec vous !... Eh bien ! mes enfants, vous allez être admis, dans un instant, auprès du Roi des rois, auprès de votre Dieu N.-S. J.-C. Ou plutôt c'est ce Roi divin qui, par une série de miracles incompréhensibles, renversant tous les obstacles, va pénétrer dans votre âme, nouvelle Jérusalem où il veut faire, comme jadis dans la ville sainte, une entrée triomphale. Ah ! recevez-le avec le respect profond qu'exige sa royauté suprême et divine, et s'il vous parle, et il parlera certainement à votre cœur, écoutez-le avec la plus religieuse attention et dans le plus parfait recueillement.

Mais un roi c'est aussi un *Chef.* C'est lui qui gouverne son peuple et qui, en cas de guerre, doit se mettre à la tête de ses troupes pour les entraîner à l'assaut et les conduire à la victoire. Jésus votre Roi, et à ce titre déjà votre Maître, veut être aussi votre *Chef,* et s'il se donne à vous aujourd'hui tout entier, s'il entre dans l'intime de vos cœurs, c'est pour prendre la direction de tous vos sentiments et de toutes vos facultés et vous entraîner ainsi à sa suite à la guerre contre l'esprit du mal et surtout à la victoire, car avec Jésus on est sûr d'être toujours vainqueur. C'est lui-même qui le disait à ses Apôtres : « *Confidite, ego vici mundum.* Ayez confiance, car je suis vainqueur du monde. »

Mettez-vous donc joyeusement sous la conduite de ce Chef divin, enrôlez-vous dans sa milice sainte et jurez à ce Roi divin, votre généralissime éternellement vainqueur, d'être toujours du nombre de ses soldats d'élite, *bonus miles Christi.*

* * *

Mais peut-être, chers enfants, ces titres de Roi, de Maître et de Chef que je viens de décerner, avec la sainte Ecriture qui me les a fournis, à ce Jésus-Eucharistie que vous allez recevoir, peut-être ces titres seraient-ils de nature à vous inspirer une crainte et une terreur peu compatibles avec l'esprit de l'adorable mystère d'amour auquel vous allez participer. Rassurez-vous, chers enfants, par la seconde partie de la parole de Jésus que j'ai prise pour texte. Oui, c'est votre Roi qui vient à vous, c'est votre Maître, c'est votre Chef ; mais ce Roi, ce Maître, ce Chef est plein d'une douceur ineffable : *venit tibi mansuetus.*

Ne l'avait-il pas affirmée déjà, cette douceur, quand il disait à ses Apôtres : « *Discite a me quia mitis sum et humilis corde ?* » Et quand S. Jean le proclamait l'Agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei,* ne proclamait-il pas en même temps la divine mansuétude du Sauveur ?

Oui, mes enfants, Jésus vient à vous plein de douceur, parce que cette douceur ineffable fait partie intégrante de sa nature humaine aussi bien que de sa nature divine, et qu'il ne saurait s'en dépouiller sans perdre à la fois l'une et l'autre : ce qui est impossible, vous le savez bien. Il est doux pour vous parce qu'il vous aime et que la charité, surtout la charité divine, est faite de douceur. Il est doux pour vous parce qu'il a tant souffert pour vous que vous lui êtes devenus bien chers.

Et l'Eglise, sachant tout cela, emprunte à l'Apôtre bien-aimé sa parole pour vous rappeler en ce moment, par une gracieuse comparaison, ce que va être pour vous votre Sauveur adoré : un doux et patient agneau qui se livre à vous sans défense, dussiez-vous un jour, ce qu'à Dieu ne plaise ! en faire une victime par vos péchés. *Ecce Agnus Dei,* va-t-elle vous dire par la bouche du prêtre, avant de déposer sur vos lèvres émues le corps sacré de Jésus-Christ. Voici celui qui est comme un agneau, si bien qu'on l'appelle l'Agneau de Dieu. Et il vient à vous plein de douceur, parce que la seule chose qui pourrait l'irriter, le péché, n'existe plus, je l'espère, dans vos âmes si bien disposées. Et s'il en restait encore quelques vestiges dans le tréfonds de vos cœurs, approchez quand même, chers enfants, en demandant pardon à l'Agneau divin de ces taches involontaires, et suppliez-le de les effacer par sa grâce, puisqu'il est aussi l'Agneau qui a effacé par son sang l'iniquité du monde, la vôtre par conséquent : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.*

Ajoutez simplement, avec l'Eglise, que vous vous reconnaissez indignes d'une telle miséricorde et d'une telle faveur, mais que vous y comptez néanmoins, car vous voulez recevoir votre Dieu avec tout l'amour et toute la pureté possibles : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea. Amen.*

IV

DEUX MOTS

Mes chers enfants,

Le voici arrivé le moment solennel, le moment tant désiré ! Notre-Seigneur va sortir de son tabernacle pour descendre dans vos cœurs. Quels sont les sentiments qui doivent les animer ?

1. D'abord un sentiment de *foi vive.* Nous sommes absolument sûrs que N.-S. J.-C. est présent dans l'Eucharistie. Il l'a dit ; il ne peut pas nous tromper... Il a prouvé cent fois sa présence sacramentelle par des miracles éclatants ; et à chaque instant il opère sous nos yeux des merveilles qui nous donnent l'idée de sa toute-puissance... Ah ! sans doute, nous aimerions mieux le voir à découvert ; mais lui préfère que nous ne le voyions pas à présent. S'il se rendait visible, nous ne pourrions pas nous séparer de lui ; ce serait le

paradis sur terre ; par conséquent plus de mérite pour nous... S'il nous fait pratiquer la foi, c'est pour nous en récompenser un jour... Eh bien ! disons-lui : « Seigneur, je crois fermement que votre corps que je vais recevoir est le même corps qui est né de la Vierge Marie. Oui, je crois que vous êtes là dans cette petite hostie, sous le voile des apparences du pain ; je le crois et je vous adore sous ces apparences, puisque c'est ainsi que vous voulez vous donner à moi pour être ma nourriture spirituelle... »

2. Le second sentiment qui doit vous animer, c'est le sentiment de *votre indignité.*

Quel est Celui qui va se donner à vous ? Le Fils de Dieu, fait homme, le Roi du ciel et de la terre, la Sainteté même... Et moi, qui suis-je pour le recevoir ? Une pauvre créature, un pécheur, qui l'ai offensé bien souvent, tout jeune que je suis... O mon Dieu, je me trouve bien indigne de l'honneur que vous me faites... Je vous demande pardon de toutes mes fautes. Purifiez-moi, afin qu'il n'y ait plus rien en moi qui vous déplaise... Je veux vous aimer désormais. Oui, désormais je serai tout à vous, puisque vous voulez être tout à moi...

Après la Communion

I

SUR LE THABOR

Bonum est nos hic esse.
Qu'on est bien ici !

Mes chers enfants,

Oh ! oui, j'en suis sûr, vous la répétez en ce moment, cette parole de l'apôtre S. Pierre. Vous savez, en effet, dans quelles circonstances elle fut prononcée. C'était sur le Thabor. Jésus venait de se transfigurer devant Pierre, Jacques et Jean, et se manifestait à eux dans tout l'éclat de sa gloire infinie. Ebloui, ravi en extase par cette sublime vision, Pierre n'a plus qu'un désir : la voir s'éterniser à jamais. Et dans son trouble bien compréhensible, ne sachant plus ce qu'il disait, comme le fait remarquer S. Marc, il s'écrie : « Seigneur, il fait bien bon d'être ici ! Si vous le permettez, afin d'y demeurer toujours, nous allons faire trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. »

Vous aussi, mes enfants, si d'autres devoirs ne vous obligeaient à quitter tout à l'heure cette église, vous consentiriez volontiers à dresser ici votre tente en compagnie du bien-aimé Jésus que vous venez de recevoir. Oh ! qu'on est bien avec lui, n'est-il pas vrai ? Quel charme, quel ravissement, quelle extase de le posséder ! Non, nous ne vous trompions pas, nous n'exagérions même pas, quand nous vous disions que, pour n'être pas tout à fait la première, cette rencontre solennelle de vos âmes avec le Dieu de l'Eucharistie aurait quelque chose de plus doux encore peut-être que les autres et serait pour vous un avant-goût du Thabor éternel. Et cela est si vrai qu'il me semble, en vous regardant, comprendre le langage muet de vos cœurs qui répètent tous à l'envi le *bonum est nos hic esse* de S. Pierre. Oui, oui, il fait bien bon d'être avec Jésus !

Eh bien ! mes enfants, laissez-moi vous dire que, plus privilégiés en un sens que les apôtres, il ne tient qu'à vous de faire durer toujours ce bonheur. Oui, vous pouvez rester à jamais sur le Thabor de la communion eucharistique ; oui, vous pouvez y dresser trois tentes, une pour Moïse, une pour Elie et une pour votre Jésus bien-aimé. Moïse, vous le savez, mes enfants, c'est le grand législateur des Juifs, c'est lui qui représentait sur le Thabor *la loi* sainte que Dieu avait donnée par lui au monde. Elie, lui, représentait les prophéties, c'est-à-dire *le dogme* sacré de la croyance au Messie que les prophètes ou envoyés de Dieu devaient maintenir, assurer et compléter au besoin, par leurs oracles inspirés.

En d'autres termes, Moïse et Elie entourant Jésus transfiguré sur le Thabor, représentaient donc, Elie, le *dogme,* c'est-à-dire *la foi* profonde, et Moïse, *la loi, la morale,* c'est-à-dire *la pratique,* les deux choses qui gardent Jésus à nos âmes et nous empêchent de perdre sa compagnie bien-aimée par l'affreuse séparation du péché.

* * *

Oui, mes enfants, si vous voulez garder Jésus que vous venez de recevoir, il faut que vous gardiez intacte jusqu'à la fin de votre vie votre *foi* catholique, la foi de votre baptême et de votre Communion solennelle, cette foi à laquelle vous allez jurer ce soir devant Dieu et devant les hommes d'être à jamais fidèles. Il faut que, comme le prophète Elie qui la symbolisait sur le Thabor, vous vous éleviez peu à peu vers le ciel sur ce char sacré et lumineux de la foi. Croire ou avoir la foi c'est, nous dit S. Paul, voir les choses invisibles comme si elles étaient visibles, et accepter la vérité religieuse comme si elle était l'évidence. On parle souvent des *yeux* de la foi, et cette comparaison est juste, car la foi nous fait apercevoir les réalités spirituelles et divines. Par la foi, nous voyons Dieu présent partout et comme s'il était visible. Par la foi, vous découvrez dans l'hostie que vous venez de recevoir autre chose qu'un morceau de pain matériel. Vous y avez aperçu votre Sauveur bien-aimé et cette communion, éclairée par la foi, se transforme pour vous en une vision céleste. Vous êtes presque associés au bonheur des anges et des saints qui contemplent, eux, face à face ce que vous n'apercevez que dans le miroir de votre foi.

Mais, en attendant la vision béatifique, qui, je l'espère, sera un jour votre récompense, contentez-vous, chers enfants, de la vision de la foi. Elle suffira, si vous ne l'obscurcissez point par les ténèbres du doute ou du péché, pour vous garder fidèles à Dieu ici-bas dans la justice et dans la paix ; car ce qui caractérise le juste, a dit Dieu lui-même dans la sainte Ecriture, c'est qu'il vit de la foi : *Justus meus ex fide vivit.* La foi vous gardera donc dans la vie de la grâce et l'amitié de Jésus, et la communion avec Jésus que vous venez de faire aujourd'hui sur la terre, se complètera et s'achèvera un

jour, grâce à votre foi, dans la communion éternelle du ciel.

* * *

Mais la foi sans les œuvres est morte, nous dit l'apôtre S. Jacques, *Fides sine operibus mortua est.* Voilà pourquoi à la foi du prophète Elie il faut joindre l'obéissance de Moïse et son amour de la loi divine.

Mais si vous avez su garder par la réflexion et la prière votre foi intacte, la pratique de la loi sainte de Dieu ne vous sera point difficile. Après avoir contemplé aujourd'hui sur le Thabor eucharistique votre Christ bien-aimé dans tout son amour, plus encore que dans toute sa gloire qu'il a voulu, au contraire, dérober à vos regards pour ne pas vous effrayer, vous allez vous sentir tout embrasés d'amour pour lui. Et quand on aime, nous dit S. Augustin, rien ne coûte plus, ou si quelque chose nous coûte un peu de peine, cette peine elle-même nous est chère. *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.* Rien donc ne vous arrêtera plus désormais dans le service de Dieu.

Vous serez scrupuleux observateurs du précepte dominical, du précepte de la prière quotidienne, du précepte de la confession et de la communion pascales. Toutes les vertus vous attireront, parce qu'elles seront pour vous comme autant de rayons du Christ Jésus. Le péché, qui est une désobéissance à la loi sainte de Dieu, vous causera une horreur instinctive qui vous le fera fuir de loin comme on fuit le serpent, cet emblème de Satan. Mais surtout vous obéirez à Dieu dans toutes ses volontés, qui vous seront manifestées tantôt par le Pape, les Evêques et vos prêtres, quand il s'agira des choses de la religion ; tantôt par vos parents et vos maîtres, quand il s'agira des choses de la famille ou qui regarderont vos travaux ; tantôt par votre conscience elle-même, quand elle fera entendre à l'oreille de votre âme la voix austère du devoir et de la loi morale.

Croire, c'est bien, très bien même, mes enfants ; mais pratiquer c'est encore mieux, parce que c'est plus difficile et par suite plus méritoire. Promettez donc à Jésus, à cette heure solennelle, d'être non seulement des croyants, mais aussi des *pratiquants ;* d'être non seulement ses Elie, mais aussi ses Moïse et même, puisqu'ils étaient aussi sur le Thabor, ses Apôtres. Apôtres, vous le serez par votre exemple plus encore que par votre foi. Les hommes nous jugent beaucoup plus sur nos actes qu'ils voient que sur nos idées ou nos sentiments qu'ils ne voient pas ou qu'ils ignorent, à moins que nous les manifestions par nos actes. C'est ce que vous ferez, chers enfants. A l'exemple de votre Jésus bien-aimé qui vous en donnera la grâce, vous commencerez d'abord par pratiquer la religion que vous enseigne votre foi, et votre vie sera telle que vous mériterez peut-être un jour qu'on inscrive sur votre tombe l'éloge que S. Pierre faisait du Christ Jésus lui-même : « *Pertransiit benefaciendo.* Il a passé en faisant le bien. » Ainsi soit-il.

II

ACTION DE GRACES

Mes chers enfants,

La première parole qui doit sortir de vos lèvres, en ce moment, est une parole de reconnaissance. La reconnaissance est un sentiment qui dénote un bon cœur, un grand cœur, un cœur noble et généreux. Aussi Notre-Seigneur, qui avait le cœur le plus excellent, remerciait-il à chaque instant son Père des grâces qu'il accordait par lui aux hommes. Eh bien ! mes enfants, par la pensée, prosternez-vous à ses pieds, puisqu'il est dans votre cœur comme sur un trône, et dites-lui : « Merci, Seigneur, mille fois merci de l'honneur que vous me faites et dont j'étais bien indigne ! Mille fois merci pour vos bontés !... »

La Sainte Vierge est la grande reconnaissante, la personne qui a reçu la plus grande grâce que Dieu ait accordée ici-bas, en devenant sa mère. C'est elle qui a su le mieux remercier la bonté divine. Dites-lui, mes enfants : « O bonne Sainte Vierge, je me sens incapable de remercier comme il faut votre divin Fils, remerciez-le pour moi, je vous en conjure ! » — « O mon Saint Patron du baptême, remerciez aussi pour moi Celui qui m'a purifié de la tache du péché originel, Celui qui vient de se donner à moi, et qui vous a chargé de m'aider à vivre saintement sur cette terre !... » — « O mon ange gardien, remerciez aussi pour moi votre divin Roi et gardez-moi dans son amitié toujours, toujours !... »

Enfin, mes enfants, Notre-Seigneur qui s'est donné tout entier à vous, ne peut rien vous refuser en ce moment. Priez-le pour vos chers parents ; priez-le pour votre digne pasteur qui vous a donné tant de soins ; priez-le pour les âmes du purgatoire ; priez-le pour toutes les personnes que vous aimez et qui vous aiment... En le faisant, vous ferez encore preuve d'un bon cœur, d'un cœur reconnaissant, et vous plairez encore davantage à Notre-Seigneur, parce que vous aurez contribué à étendre son règne...

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXIII

Ascension

LE BONHEUR DU CIEL

In domum Domini ibimus.
Nous irons dans la maison du Seigneur. (Ps. CXXI, 1).

Mes frères,

Lorsque les enfants des Hébreux montaient vers Jérusalem, du plus loin qu'ils apercevaient les remparts de la ville sainte et les gloires de son temple, ils s'écriaient dans un transport d'allégresse : « Bénies soient les promesses que nous avons reçues ! Nous irons dans la maison du Seigneur, *in domum Domini ibimus.* » Un jour, l'ange de la mort viendra nous dire aussi : « Lève-

toi, exilé de la terre, marche vers la cité éternelle et monte au milieu des phalanges des saints jusqu'au trône de Dieu ! » Le ciel, en effet, est notre vraie patrie : nous sommes tous appelés au partage de son bonheur. Essayons donc de nous en faire une idée, afin de nous encourager à le conquérir.

I

S. Augustin a écrit quelque part : L'essence du ciel, le fond de la béatitude éternelle, sera d'abord la joie de la vérité, *gaudium de veritate ;* car au ciel nous aurons de Dieu, source de toute vérité, une perception directe, immédiate.

Quand je gravis les hauteurs d'une montagne, mon âme, surprise des splendeurs qu'elle découvre, se sent muette d'admiration. N'a-t-on pas vu un naturaliste fameux, assistant un jour sur les cimes brillantes des Alpes au lever du soleil, jeter ce cri : « Oh ! quelle magnificence ! » puis mourir sous le coup de son enthousiasme. Cependant ce n'était pas Dieu qu'il voyait. De même, quand je contemple la voûte étoilée, aux lignes si harmonieuses et si richement parées de lumière, en face de ces masses imposantes qui étincellent et se meuvent avec une rapidité inouïe, tout cela, me dis-je, est beau, grand, sublime. Cependant ce n'est pas encore Dieu, mais seulement comme le bord de son vêtement. Sans doute, à chercher Dieu ici-bas à travers les ombres mystérieuses où il se cache, dans les manifestations de son amour ou dans les secrets de sa Providence, « donnant aux uns les honneurs de la prospérité et aux autres la sainte et austère couronne de l'épreuve, » il n'est pas de joie comparable pour une intelligence cultivée. Malgré tout, sur la terre notre connaissance demeure imparfaite.

Au ciel, lorsque la vision des bienheureux aura remplacé notre foi, nous contemplerons Dieu *sicuti est,* tel qu'il est, selon le mot de S. Jean. (I Jo., III, 2).

Tel qu'il est, c'est-à-dire dans sa lumière. La lumière dont nous jouissons à l'heure présente n'est pas la lumière divine, mais son reflet, décomposé et adapté à notre faible regard par le prisme des créatures. Ici-bas, c'est la vision du soir ; au ciel nous verrons Dieu en plein jour, comme il se voit lui-même et comme les anges le contemplent.

Tel qu'il est, c'est-à-dire dans la vérité et les clartés de son essence. Sous les yeux de notre âme éblouïe se déroulera, dans une extase sans mesure, le mystère de la vie divine. En même temps que nous admirerons dans leur cause tous les êtres et toutes les formes, la vérité substantielle se montrera à découvert.

« Nous allons voir Dieu, » disait un instant avant de mourir le grand Condé. Parole bien simple et bien courte ; néanmoins, qui peut en approfondir le sens ? Voir Dieu face à face, *facie ad faciem,* comme au jour où il se transfigura en présence des trois apôtres, avec cet éclat de beauté qui surpasse tout autre éclat, ce sera la jouissance ineffable du ciel.

Non pas que la vision intuitive nous dérobe celle des prédestinés, des âmes glorifiées : la Vierge qui en est la Reine, les anges et les saints ; non. Nos yeux seront consolés et ravis d'admirer leur visage. Mais, par-dessus tout, nous verrons Dieu, qui nous apparaîtra sans voile et sans nuage dans l'unité de sa nature et la trinité de ses personnes.

O séjour incomparable ! O beau ciel dont j'aperçois en ce monde les ombres lointaines, serait-il possible que je puisse vous sacrifier à de folles vanités, à un caprice qui séduit ou à des attraits qui charment ! Non : avoir tant de soins pour tout ce qui flatte, pour l'or, l'intérêt, le plaisir, et mener une vie où Dieu et les pensées éternelles n'ont aucune place, cela n'est pas digne de l'homme et moins encore d'un chrétien. Pourquoi ne pas le comprendre ? Si les choses de la terre nous émeuvent, si le plus mince reflet de gloire nous plaît, que sera-ce quand la vérité se découvrira à nos regards toute radieuse et « qu'au milieu de ce palais, où son amour nous prépare une place, nous pourrons contempler le Roi lui-même et en faire l'objet de notre béatitude ! [1] »

II

Joie de notre esprit par la révélation des splendeurs divines, voilà le ciel. S. Augustin ajoute : Le ciel sera aussi, en nous appelant au partage de ses félicités, la joie de notre cœur, *gaudium de voluptate.*

Le bonheur, nous le désirons tous. L'indigence sous ses haillons comme la richesse sous sa parure somptueuse, ceux qui vivent du travail des champs et ceux qui s'élèvent aux honneurs de la science ou ambitionnent une renommée, tous nous voulons être heureux. Mais le plus souvent nous cherchons la réalisation de nos vœux où elle ne se trouve pas. Demander le bonheur aux objets qui se rencontrent sur le passage de notre vie agitée, c'est le demander vainement : ils en sont tout au plus l'apparence. Supposé même que désabusés du mensonge, nous goûtions, en servant Dieu, la paix d'une bonne conscience, celle-ci reste encore exposée à mille accidents et à des amertumes qui la troublent.

Au ciel, mais au ciel seulement, quand l'existence que nous menons et qui toujours flotte sur l'abîme de la mort finira, notre joie aura pour caractère d'être parfaite.

Désormais, voyant Dieu, nous lui donnerons notre cœur sans réserve et par une préférence dont rien ne saurait plus disputer le choix.

Et Dieu, de son côté, nous enveloppera dans les plis d'une tendresse ineffable comme le prix de son sang et la palme de ses combats.

Nous voulons de la gloire et des jouissances : l'Apôtre ne nous représente-t-il pas le ciel sous les traits les plus capables d'enflammer notre espoir ? (II Tim., I, 10). La gloire qui alors embellira notre âme, sera la participation de la nature divine, *divinæ consortes naturæ.* Nous vivrons dans une vie ininterrompue de lumière et d'amour, et, autant que le fini peut recevoir de l'infini, l'abîme de nos désirs sera comblé jusqu'aux bords. O ciel ! O calice enivrant de l'éternité ! O cité du bonheur !

Ecce merces Sanctorum, chante l'Eglise. Tandis

[1] Monsabré, *Conférences,* t. XVI, p. 275.

que la gloire des mondains meurt peu à peu et s'ensevelit avec eux, nous aurons au ciel une couronne, par un privilège incommunicable aux couronnes de la terre, d'une durée perpétuelle. Le soleil sera éteint et la figure du monde aura passé que découvrant en Dieu des magnificences inconnues, une allégresse de plus en plus intense résultera pour nous de la contemplation du Bien et du Beau éternels.

Toutefois, notre intérêt est ici intimement lié à notre devoir. Vous voulez aller au ciel ? Mais le ciel est la patrie des humbles. Aimez l'humilité, et de toutes les contradictions qui vous arrivent et que Dieu permet, faites autant de mérites. Vous voulez aller au ciel ? Mais le ciel est la patrie des âmes pures. Aimez la pureté, et que ses livrées soient votre plus cher ornement. Vous voulez aller au ciel ? Mais le ciel est le prix du combat. Gagnez votre couronne par des œuvres dignes d'être inscrites dans le livre de la vie. En ce jour où le Sauveur nous invite à regarder le ciel où il monte, les saints nous y apparaissent les uns avec des stigmates, les autres avec des rayons ; ceux-ci tiennent des palmes, ceux-là des lys ; d'autres s'appuient sur un instrument de supplice ou de labeur. Nous devons marcher comme eux d'un pas ferme sur le rude sentier de la vie. Puis, quand l'épi sera mûr, Dieu viendra le cueillir : à l'instant même où nous aurons atteint cette mesure de justice qui nous est assignée par sa Providence, nous serons appelés au banquet céleste avec les anges pour convives et le Seigneur pour aliment.

Sur une tombe du cimetière Montparnasse on lit gravés ces deux mots : « J'ai cru, je vois. » C'est la tombe de Louis Veuillot, le défenseur intrépide pendant un demi-siècle des libertés et des droits de l'Eglise. En fait, la vision du ciel ne sera que la lumière de la foi développée, épanouie. Mieux nous aurons cru, plus nous verrons, plus pure sera notre gloire et plus complète notre félicité. Détachant de la terre nos regards attristés, élevons-les vers le ciel avec une douce espérance, vers cette patrie bien-aimée dont le monde n'est qu'un parvis et où nous jouirons d'un bonheur éternel. Ainsi soit-il.

XXXIV

Pentecôte

LA MISSION DE L'EGLISE

Pro Christo legatione fungimur.
Nous sommes les représentants du Christ.
(II Cor., v, 20).

Mes frères,

Quand on étudie la marche de l'humanité, il est facile de voir que toutes les grandes idées dont elle vit ont pour foyer, pour centre, une société visible à l'extérieur. L'idée de force se réalise dans une armée avec des chefs qui commandent ; l'idée de science se réalise dans une Université avec des professeurs qui instruisent ; l'idée de justice se réalise dans une magistrature avec des jurisconsultes qui interprètent les lois. A l'idée religieuse il fallait également une autorité instituée, capable de nous diriger dans les voies du salut ; d'autant plus qu'à l'idée religieuse se rattachent des intérêts d'un d'ordre primordial, la question capitale de notre avenir éternel. Dieu y a pourvu en fondant l'Eglise.

I

L'Eglise a d'abord pour mission de répandre la vérité. Contemporaine de Jésus-Christ, elle a recueilli de la bouche même de son Fondateur ces paroles : « Allez, enseignez. *Ite, docete.* » Et, depuis, tous ses efforts ont eu pour objet de semer par le monde et à pleines mains la doctrine de l'Evangile.

L'autorité de l'Eglise est, dans le sens le plus complet et le plus élevé du mot, une délégation divine. En écoutant l'Eglise, le fidèle entend Jésus-Christ aussi réellement que lorsqu'il parlait à ses disciples groupés autour de lui sur la montagne des Béatitudes ou sur les bords du lac. Le paganisme ancien avait tenu la vérité captive ; la philosophie actuelle se résume en un bruit de vaines disputes et reste silencieuse ou incertaine sur les points les plus graves. L'Eglise, elle, a une réponse pour toutes les interrogations, une lumière pour tous les devoirs. Aux divers problèmes que l'homme se pose, à un moment ou à un autre, dans le cours de sa vie, elle donne une solution claire et décisive. Ce que les sages appellent l'*inconnaissable,* elle nous le dévoile. Dans les humbles et sublimes pages acquises à l'admiration des siècles et qui résument son enseignement, toute vérité est exprimée, toute question est résolue, tout idéal est tracé.

Gardienne de la vérité, l'Eglise nous tient à peu près ce langage : « J'aurai bientôt 1900 ans ; vous ne m'avez pas vu naître et vous ne me verrez pas mourir. Et malgré les années, la doctrine que j'enseigne est demeurée la même. » En effet, au siècle de Charlemagne l'Eglise parle comme au siècle de Néron, au siècle de la Réforme comme au siècle de S. Louis ; à aucune époque elle ne dira autre chose que ce qu'elle disait à l'origine et dit encore présentement. Si son cœur reste ouvert à tous les ménagements et à toutes les indulgences, elle se montre inflexible pour le maintien des principes immuables de la foi. En même temps qu'elle en distribue le trésor sur tous les points du globe et dans toutes les langues parlées sous le ciel, l'Eglise garde la doctrine des Apôtres avec une sollicitude jalouse, « comme elle garde leurs reliques. »

N'est-ce pas d'ailleurs la doctrine nécessaire ? Il nous importe peu de connaître la nature de l'air ou celle de la plante ; mais la raison de notre existence, nos rapports avec Dieu, le moyen d'atteindre notre fin, en un mot, tout ce qui touche à la vie morale de l'homme et tourmente sa conscience : voilà pour nous les vérités essentielles à savoir et dont l'Eglise seule est garante.

Cherchez dans les annales de Rome païenne le nom de Jésus-Christ ou celui des continuateurs de

sa pensée, vous ne les trouverez pas. Le monde n'a même pas vu passer les Apôtres, et aujourd'hui le monde ne fait pas attention à l'Eglise. La doctrine qu'elle prêche ne s'impose pas moins à tout être intelligent et libre : car elle projette sur le problème de nos destinées des clartés qu'on demanderait en vain à la sagesse profane.

II

Avec la vérité, l'Eglise a pour mission d'enseigner la vertu. Un écrivain dont la vie s'est passée à étudier l'histoire des peuples a dit : « L'Eglise a créé la conscience humaine. » Rien de plus juste.

Si une chose doit être indépendante de nos goûts, c'est le devoir, et il faut au devoir pour se soutenir une règle, un point d'appui, qui ne soit pas en nous : autrement ne pourrions-nous pas le faire et le défaire à notre fantaisie ? Ici encore c'est l'Eglise qui, de par les principes qu'elle tient de Dieu, donne au devoir toute autorité. Elle trace d'une main ferme la ligne de certitude entre le bien et le mal, la justice et l'injustice, l'honnêteté et le désordre. Dans son enseignement, rien qui cède à la passion, rien qui soit contre le droit légitime. Quand on la suit, on marche sur un terrain uni où la crainte d'un faux pas n'est pas à redouter ; du moment qu'elle ordonne ou qu'elle défend, l'esprit n'a plus à discuter, la chose est résolue. L'Eglise mettra même ses efforts à nous faire tendre toujours vers un idéal plus noble, celui dont les saints ont laissé l'image.

Dans le domaine des vertus domestiques, l'influence de l'Eglise est tout aussi admirable. Ce qu'était la famille avant elle sous l'empire du paganisme, et ce qu'elle continue d'être dans les foyers qui l'éloignent, suffit amplement à nous éclairer. Là, dans ces demeures où Dieu n'habite plus, des récriminations et des plaintes, qui en font une espèce d'enfer. Ici, au contraire, le respect et le bonheur, des goûts paisibles, l'acceptation tranquille d'un sort modeste, une affection conjugale inspirée par le devoir, parce que Dieu règne. N'en doutons pas : loin d'être au sein de la famille un hors-d'œuvre, la loi chrétienne en offre la meilleure sauvegarde, car elle y fait fleurir la paix et l'honneur. Je n'en veux d'autre preuve que ces foyers bien réglés comme sont la plupart des vôtres.

Il faut également bénir l'action morale de l'Eglise au point de vue de la société. L'Evangile à la main, elle donne des leçons aux riches et aux pauvres, aux maîtres et aux serviteurs, aux patrons et aux ouvriers. Jusqu'à ces derniers temps, on avait pensé que le rôle de l'Eglise se bornait au sanctuaire de la conscience, mais avec Léon XIII elle a pris sur le terrain des questions sociales une place incontestable. Inspirer une fraternité sincère et généreuse, assurer par la modestie des ambitions la paix du monde, garder à l'autorité son prestige et faire prédominer les principes du droit : tel est le rôle de l'Eglise. Si les pouvoirs civils lui offrent une protection loyale, elle accepte une alliance utile au bonheur commun ; si ceux-ci prétendent l'asservir, elle reprend sa liberté pour continuer son œuvre de salut. Bon gré, mal gré, tous les hommes politiques dignes de ce nom, amis et défenseurs de l'ordre, doivent reconnaître en elle une force, plus encore à cette heure où la société tremble sur ses bases et où tant de ruines déjà sont accumulées.

III

Mais Jésus-Christ, en donnant à l'Eglise pour mission de prêcher la vérité et la vertu, lui a surtout laissé son cœur, afin qu'elle y puisât les trésors d'une charité sans limites.

Dans le passé, au témoignage de l'histoire impartiale, que devons-nous à l'Eglise ? Elle fait tomber les chaînes des esclaves, protège le développement des communes, fonde les corporations ouvrières qui assurent le progrès du travail, ouvre à la misère et au malheur d'innombrables asiles. En face de chaque détresse et à chaque siècle elle suscite des âmes saintement dévouées. Pour secourir les pauvres en temps de disette, S. Odilon vendra les vases sacrés, et S. Dominique ses livres d'étude annotés de sa main. Sous la même inspiration, S. Jérôme Emilien sera la providence des petits sans pain et sans vêtements, et les lépreux auront pour infirmière sainte Elisabeth de Hongrie. Aussi bien, pendant le cours de quinze siècles, la maison des évêques, le cloître des cathédrales et le monastère des religieux n'ont-ils pas été l'asile des sciences et des lettres ? Un de nos ennemis, — l'*Officiel* même a raconté le fait, — avouait dans une discussion récente et fameuse que si l'Eglise fonda toutes nos écoles rurales d'autrefois, son concours aujourd'hui n'était plus nécessaire. Singulière façon de raisonner ! Elle ressemble un peu à celle de certains enfants qui, après avoir grandi, osent dire à leurs parents : « Nous n'avons plus besoin de vous ! » Du moins, c'est une chose incontestable, nos écoles et collèges du temps passé, comme les hôpitaux qui ont germé sur notre sol, doivent leur origine et leurs titres de fondations à des religieux, à des évêques ou à des prêtres.

« Il y a peu d'années, raconte un écrivain, me promenant à Rome, le long des vieux murs entre la porte Saint-Sébastien et la porte Saint-Paul, j'aperçus de loin un écusson pontifical en marbre blanc qui se détachait sur le fond rougeâtre des briques. Dans le relief de la tiare, des abeilles avaient édifié un rayon de miel et elles volaient tout autour de la coiffure sacrée avec un bourdonnement très doux [1]. » Ce récit est toute l'histoire de l'action bienfaisante de l'Eglise. Elle a travaillé dans le monde comme l'abeille dans sa ruche ; aujourd'hui encore elle inspire les sacrifices les plus purs, les dévouements les plus sublimes.

Pour dire la sollicitude attendrie de l'Eglise, il faudrait non pas un simple discours, mais un livre complet. « J'ai pitié de cette multitude, *misereor super turbam,* » s'écriait un jour le Sauveur, en présence de la foule qui l'avait suivi et qui avait faim. Ce cri de commisération ne cesse de s'échapper pour nous du cœur de l'Eglise. Pas une misère, une faiblesse, une douleur qu'elle n'assiste, pas

[1] Emile Gebhart, Préface d'*Autour d'une tiare* (1905).

une blessure qu'elle ne touche. Pour les orphelins, pour les pauvres, pour la vieillesse défaillante, pour la raison troublée, pour l'infirmité incurable, pour le soldat amputé sur le champ de bataille, elle a des légions toujours renaissantes d'ouvriers et d'ouvrières : les Frères de St-Jean de Dieu dans nos cliniques, les Sœurs de la Sagesse dans nos hospices d'aliénés, les Sœurs de St-Charles et les Filles de la Charité... Hélas! je parle comme s'il en était encore ainsi, et j'oublie qu'en moins de dix ans 20.000 religieux et religieuses ont dû quitter le territoire français!... Tous ces noms, cependant, et toutes ces œuvres en disent assez et montrent au sein de l'Eglise, héritière et continuatrice des Apôtres, une charité inépuisable.

* * *

Un jour, c'était en 1840, en entendant retracer à la tribune du Parlement les innombrables faveurs répandues par l'Eglise, on vit les représentants de la France se lever avec transport et applaudir, quand, à la fin, l'orateur inspiré jeta au milieu de l'assemblée ce mot : « L'Eglise est une mère! » Cette parole, nous pouvons la redire toujours et avec fierté. Oui, l'Eglise est une mère, d'une bonté prodigue, au cœur le plus dévoué et le plus tendre pour ceux qui souffrent et pour ceux qui se trompent, sensible à toutes les causes généreuses. Demeurons-lui filialement attachés, et que les enseignements dont elle est la fidèle dépositaire soient la règle constante de notre vie. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXX

LE LABARUM

Transportons-nous au début du IVe siècle. L'empire romain entrait dans une période de guerres civiles où l'on vit à la fois six empereurs. Maxence régnait à Rome et Constantin gouvernait les Gaules. Le premier était persécuteur des chrétiens; le second, sans avoir encore embrassé la vraie foi, voyait avec peine les chrétiens persécutés. Intelligence élevée, âme droite, les plaintes des martyrs que l'on conduisait au supplice avaient éveillé chez Constantin une vive pitié. Bientôt s'engagea entre les deux princes, ou mieux entre les deux civilisations qu'ils représentaient, une lutte terrible.

I

Tandis que Constantin marchait vers Rome pour y combattre son adversaire, un sentiment intérieur le presse d'appeler la protection divine sur ses armes. Il se met à comparer la religion païenne où il était né avec la religion chrétienne. Tous les princes qui avaient placé leur confiance « dans la multitude des dieux, » orné leurs autels ou consulté leurs oracles, étaient morts sans appui au moment du péril. Si le paganisme gardait encore, ici et là, dans le calme des champs, quelque chose de l'innocence et de la piété chantées par les poètes, en général la société était atteinte depuis la base jusqu'au sommet par la plus affreuse corruption. Au contraire, sous la rosée sanglante du glaive, quelle admirable floraison de vertus l'Eglise des chrétiens n'offrait-elle pas?

Tout en traversant les Gaules, de Trèves à Suse, mille pensées agitent l'esprit de Constantin. Pour lui ces images païennes gravées sur les étendards des légions sont vaines. Il prie donc le Dieu des martyrs qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait pas eu le temps de connaître et qui allait se révéler à son regard avec éclat. Au fait, la conversion de Constantin ne devait ressembler à aucune autre. S. Paul, frappé par la puissance céleste, tombe à genoux sur le chemin de Damas. S. Augustin, avant de reposer en Dieu, est ballotté par les orages de la pensée et du cœur. La grâce vient briser Constantin en pleine armée, au milieu des cimes neigeuses des Alpes [1].

Il priait encore le Dieu des chrétiens dans l'intérêt de sa victoire, et déjà le soleil s'inclinait vers l'horizon, quand, tout à coup, une croix lumineuse lui apparaît au fond du ciel avec cette inscription : « *In hoc signo vinces, tu vaincras par ce signe.* » L'armée entière fut témoin du même prodige, que l'on reproduisit aussitôt sur un étendard. Une longue pique dorée, traversée dans sa partie antérieure par une barre de fer, formait la croix. Le sommet portait une couronne, au centre de laquelle on voyait gravé le monogramme du Christ. Enfin, à la barre transversale était suspendu un voile de pourpre enrichi de broderies d'une rare beauté. Sous les plis de cette bannière la bataille fut livrée, le 28 octobre 312, à *Ponte Molle* sur le Tibre. Sans plus tarder, les soldats de Maxence, accablés par la charge de la cavalerie gauloise, sont précipités dans le fleuve, où Maxence est noyé, et leur retraite s'accomplit dans une confusion indescriptible.

II

C'était le triomphe de l'Eglise sur Rome idolâtre; ce fut aussi un premier pas dans la conversion de Constantin.

Après la défaite de Maxence, ses sentiments de bienveillance et d'équité à l'égard des chrétiens, qu'il avait vus à la cour de son père si paisibles et si dévoués, s'affirment de plus en plus. Une ère de liberté commence : de tous les points de l'empire retentit une longue clameur de joie. On restitue à la corporation chrétienne ses propriétés. Le nouveau culte, qui jusque-là avait été proscrit, apparaît au grand jour. Partout, sur les débris des antiques chapelles, ruinées par la persécution, s'élèvent de magnifiques sanctuaires. Bref, la conscience reprend ses droits sur la force; la législation civile elle-même ne tarde pas à s'imprégner des principes de l'Evangile.

Cependant, malgré son admiration et ses faveurs pour le catholicisme, Constantin n'en con-

[1] Ou plutôt dans le voisinage de Chalon-sur-Saône, suivant l'opinion soutenue par la plupart des historiens français depuis le XVIe siècle (cf. *Ami* 1899, p. [illegible]).

naissait pas la doctrine. Il se fait instruire sur-le-champ. Evêques et docteurs d'Occident seront ses maîtres, en particulier Osius de Cordoue que sa vertu et ses talents recommandaient. Touchée par les beautés de la religion, mais sans être réformée jusqu'au fond, la nature barbare du prince donnera libre carrière encore à l'impétuosité de ses instincts. Tout en adhérant au dogme évangélique, la foi qui pleure, demande pardon et purifie, lui restait étrangère. Suivant l'usage du temps pour éviter les apostasies, Constantin ne sera baptisé qu'à sa dernière heure, en présence des évêques de la province. « J'avais espéré, leur dit-il, accomplir ce grand acte dans les eaux du Jourdain ; mais puisque Dieu, arbitre de la vie et de la mort, ne veut pas prolonger au delà mon existence, je désire recevoir en ce moment le sacrement de la grâce baptismale. » Eusèbe de Césarée le lui administra. Lorsque les cérémonies furent terminées : « Je n'ai jamais éprouvé autant de bonheur, » déclara le prince.

Constantin mourut le 21 mai 334, jour de la Pentecôte. Son corps, enveloppé de la pourpre impériale et orné du diadème, fut renfermé dans un cercueil d'or, puis transporté de Constantinople à Rome au milieu des larmes de tout un peuple. On célébra ensuite ses funérailles dans la basilique des Saints-Apôtres où il avait manifesté le désir de reposer, « afin d'être entouré jusque dans sa tombe par les prières et les souvenirs des fondateurs de l'Eglise. »

III

« La plus haute récompense, dit M. Albert de Broglie, qui puisse être accordée aux efforts d'un homme sur la terre, est de travailler à l'œuvre de Dieu ». Ce fut celle de Constantin : il avait fermé par l'édit de Milan [1] l'ère des persécutions. Avec lui et par lui désormais un nouvel ordre de choses s'établit. Pour la première fois dans l'histoire et quinze siècles avant la fameuse *Déclaration des droits de l'homme,* la liberté de conscience est proclamée. Les chrétiens peuvent adorer Dieu et lui élever des temples.

D'après les notes indicatives qui nous ont été laissées par Eusèbe et les écrivains de la même époque, la basilique constantinienne représentait une vaste salle rectangulaire avec charpente en bois, modelée sur les basiliques romaines qui servaient à la fois de *prætorium* et de tribunaux de bourse et de commerce, « comme devaient être, dans les premiers jours de la prédication apostolique, ces vastes salles, voisines du toit où S. Paul assemblait dans le silence de la nuit les petits troupeaux des fidèles de Milet ou d'Ephèse [2]. »

La basilique chrétienne primitive était précédée d'un porche extérieur *(antiporticum)* à deux entrées, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Au delà se trouvait une cour carrée avec galerie en péristyle dont les entrecolonnements étaient souvent garnis de treillis. C'est là que prenaient place les pénitents et les catéchumènes. On y célébrait aussi les repas de charité ou les *agapes,* et le pauvre y trouvait un asile.

La nef, *navis,* c'est-à-dire la partie ouverte à la foule des fidèles, se divisait dans toute sa longueur en trois parties par le moyen d'un double rang de colonnes. Des frises, des chapiteaux, les blocs de porphyre ou de basalte qui s'y pressent, empruntés aux monuments romains, paraient, tant bien que mal, ces églises byzantines, « à la façon, dit Lavisse, des vers de Virgile que les écrivains de la même époque inséraient dans leurs poésies [1]. »

Le chœur était fermé par une grille en bois, *cancelli,* servant à isoler la multitude du clergé qui officiait ; on voyait à droite et à gauche les deux *ambons* destinés au diacre et au sous-diacre, et en face l'*altarium* élevé sur le tombeau d'un martyr et entièrement voilé, où dans un écrin, de forme symbolique, le plus souvent avec l'image sculptée d'une colombe, reposait la sainte Eucharistie. Derrière l'*altarium* se trouvait l'abside, formant un espace demi-circulaire réservé à l'évêque et aux prêtres.

Enfin, le long des bas-côtés et sur les frises qui bordaient les colonnes, on apercevait à la lumière des vitraux quelques mosaïques et quelques peintures rappelant celles des Catacombes [2].

Nous trouvons ici le premier essai de ce que l'on est convenu de nommer l'*art roman,* et qui plus tard, sous l'impulsion des abbayes cisterciennes de Cluny et de Cîteaux, prendra toute sa splendeur.

Ainsi l'édit de Milan, en inaugurant l'union du sacerdoce et de l'empire dans la personne de Constantin et de Sylvestre Ier, donne au mouvement civilisateur l'empreinte d'une influence nouvelle, celle qui vient de l'Evangile. Le prince fait à Dieu l'hommage de son empire, et le rôle salutaire de la papauté éclate dans ses rapports avec la puissance temporelle. La capitale du monde avait apparu à Constantin dans l'oppression où elle gémissait « pareille à une captive éplorée qui l'invitait à venir briser ses fers. » Rome délivrée commence aussitôt sa mission sociale.

* * *

La société païenne était devenue, selon l'énergique expression de S. Augustin, un grand cadavre qui allait se décomposant de jour en jour. Mais l'Eglise, en s'unissant au pouvoir, lui rend toute fécondité et toute vie par les éléments d'ordre surnaturel dont elle est la dépositaire divine. Il en sera toujours de même pour les principautés séculières dans le cours des âges. Vingt tentatives infructueuses sont là pour le prouver : à vouloir chercher en dehors de l'Evangile les bases sociales, il en résulte nécessairement une ère d'agitations et de troubles.

[1] Voir le texte dans *Amt* 1913, p. 712.
[2] Kreuser, *Christliche Kirchenbau,* éd. Bonn 1851, t. Ier.

[1] *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution,* t. II, p. 351.
[2] De Caumont, *Bulletin monumental,* t. II, p. 31 et s.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

IX

L'ASCENSION

Jésus réunit donc une dernière fois ses Apôtres et ses disciples à Jérusalem. On croyait généralement que c'était au Cénacle, témoin de l'institution de la Sainte Eucharistie ; mais une autre opinion qui ne manque pas d'autorité, veut qu'il les ait rassemblés sur le mont des Oliviers, à l'endroit où sainte Hélène construisit la basilique de l'*Eléona*, environ à 70 mètres de la place où il s'éleva au ciel.

Il y avait là une grotte qui était la résidence habituelle du Sauveur quand il venait à Jérusalem. « Il passait les nuits, dit S. Luc, sur la montagne des Oliviers. » (XXI, 37). C'est là que, selon la tradition rapportée au XII^e^ siècle par le pèlerin Théodoric, tradition acceptée déjà au temps de Charlemagne, « sur cette demande des disciples : Comment devons-nous prier ? le Maître leur apprit à prier en ces termes : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Il leur écrivit cette prière de sa propre main, ajoute Théodoric. « Elle est gravée sous l'autel même, afin que les pèlerins puissent la baiser respectueusement. » On a en effet retrouvé des fragments de cette prière sur le marbre.

C'est là aussi que Jésus instruisait ses Apôtres, là, en face de Jérusalem, qui en est séparée par la vallée profonde du Cédron ; c'est là qu'il annonça la ruine terrifiante de l'ingrate cité. Il se retirait là avec ses Apôtres, il y dormait avec eux, il y mangeait avec eux, il y avait son logement et il est à croire que c'est là aussi qu'il prit avec eux son dernier repas, *et convescens*. Cette grotte était donc comme un autre Cénacle.

Nous suivrons cette opinion, qui nous paraît très probable [1].

* * *

Après avoir apparu à ses disciples pendant quarante jours et vaincu l'incrédulité des plus rebelles, Jésus se retrouvait avec les siens. Ils savaient qu'il allait quitter la terre. Dès longtemps il leur avait dit qu'il retournerait à son Père, et, tout récemment, que le Christ avait dû souffrir pour entrer dans sa gloire. Ils étaient là tous, à cette place favorite du Sauveur, regardant la cité ingrate dont le temple et les dômes se dressaient vers le ciel avec la parure d'or dont les revêtait le soleil d'Orient. A gauche, dans la vallée, ils pouvaient apercevoir Bethphagé et Béthanie, si hospitalières pour leur Maître. Jésus les prend avec lui et ils mangent avec lui, la dernière fois sur cette terre, dans une douce et tendre intimité. Renouvela-t-il pour eux le sacrifice de son corps et de son sang comme au Cénacle ? L'auteur inspiré ne nous l'a pas révélé, mais on peut penser que le Sauveur leur donna encore cette suprême marque de son amour. *Et convescens*.

[1] Pour l'endroit où s'est faite l'Ascension, voir *Le Sacré Cœur de Jésus et l'Eléona*, par le P. Léon Cré (Toulouse, Monastère de la Visitation, 13, rue de la Dalbade).

Puis il leur rappela ses enseignements et leur fit ses recommandations.

— Demeurez ici, dans la cité, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. Je vous enverrai le don que mon Père vous a promis. (Luc, XXIV, 49). Il vous l'a promis par ma bouche : vous l'attendrez. Car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint sous peu de jours. (Act., I, 5).

Tous écoutaient avidement ces paroles, comme on écoute des paroles d'adieu, qui sont plus solennelles et plus touchantes. Ils réfléchissaient et se demandaient avec quelque angoisse comment ils pourraient vivre et se conduire, quand leur bon Maître les aurait quittés. Ils songeaient aussi à eux-mêmes, à leur avenir. Ils se rappelaient les entretiens de Jésus sur le royaume de Dieu, sur son royaume. Ils n'avaient pas encore dépouillé les espérances humaines. Dans son enseignement le Maître ne leur avait pas découvert encore toutes les vérités surnaturelles, pour eux trop élevées, trop éblouissantes. Ils n'auraient pu les porter encore, et leur intelligence ne les eût pas comprises. Il les instruisait ainsi avec un art infini, une adorable condescendance, de peur de les heurter et de les rebuter. Il fallait accoutumer leurs yeux à la lumière, comme lorsqu'on sort des ténèbres et qu'on se trouve en plein soleil. Leur éducation était complète, mais ils auraient besoin encore que le Saint-Esprit les éclairât, et leur fît voir la vérité dans sa pure beauté, sans que fussent choqués les yeux de leur esprit. Alors tout serait mis au point surnaturel et ils ne penseraient plus à leur avenir temporel. Mais cette pensée les préoccupait encore beaucoup. C'est pourquoi ils se rapprochent de Jésus et lui disent avec quelque inquiétude :

— Seigneur, est-ce en ce temps-ci que vous rétablirez le royaume d'Israël ?

Ils étaient donc possédés encore de quelque ambition terrestre. Jésus leur ouvre doucement les vrais horizons :

— Ce n'est pas à vous, dit-il, de connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre.

Il leur avait dit : « Vous débuterez par Jérusalem. » Leur mission se précise et ils commencent à comprendre que le royaume du Christ n'est pas tel qu'ils l'attendaient. Ils seront les témoins de leur Maître. Ils diront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu. Ils le diront à Jérusalem, cette cité scélérate que Jésus aime toujours parce qu'elle renferme beaucoup d'âmes prêtes à embrasser l'Evangile. Ils le diront à toute la Judée qu'il a couverte de ses bienfaits, à l'infidèle Samarie où il compte au moins une convertie de choix. Ils le diront au monde entier, souillé par l'idolâtrie, par tous les vices, et qui doit, à leur parole, devenir le royaume de la pureté et de la piété, le royaume du Christ.

Après ces mots, le Seigneur Jésus se leva, sortit de la grotte avec eux, *foras* (Luc, XXIV, 50), et se dirigea un instant du côté de Béthanie où il laissait ses meilleurs souvenirs de la terre ; il fit quelques pas encore, toujours entouré de ses disciples et sûrement aussi de la Sainte Vierge et des Saintes Femmes ; puis il leva les mains et les bénit.

Comme il les bénissait, il se sépara d'eux et s'éleva au ciel sous leurs yeux. Ils le regardèrent monter au ciel jusqu'à ce qu'un nuage vînt le dérober à leur pieuse contemplation. Déjà « il était à la droite de Dieu. »

Et comme ils regardaient toujours, comme leurs cœurs demeuraient en quelque sorte attachés à leur bon Maître et le voyaient toujours, alors qu'il avait disparu à leurs yeux, deux hommes vêtus de blanc leur apparurent et leur dirent :

— Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous ici à regarder le ciel ? Ce Jésus qui vous a quittés pour remonter dans les cieux, il en descendra comme vous l'avez vu monter.

« Et, le cœur débordant d'adoration, ils retournèrent pleins de joie à Jérusalem. Et ils étaient sans cesse dans le temple, louant et bénissant Dieu. » (Luc, XXIV, 52-53).

* * *

C'est sur ces paroles d'adoration et d'amour que nous terminons ces instructions. *Et adorantes.*

O Jésus ! nous vous avons suivi pendant toute votre vie, dans vos bons et dans vos mauvais jours. Les mauvais ont été les plus nombreux. Vous avez toutefois rencontré et élevé de bien belles âmes, les plus belles qui aient réjoui la terre, à commencer par la Sainte Vierge. Nous avons étudié votre admirable figure et nous n'y avons trouvé rien d'humain. Vos paroles, vos démarches, vos bienfaits, votre calme auguste sous l'effroyable douleur, en vous tout est divin. Vous êtes la beauté, la majesté, la douceur et la bonté. Vous êtes la lumière du monde, et vous avez laissé pour luire sur les hommes votre Sainte Eglise dans laquelle vous vous perpétuez, afin que le monde ne sombre jamais dans l'erreur. Après la Sainte Eucharistie, c'est la grande invention de votre amour. Que deviendraient les hommes si vous la retiriez de la terre ? Ils seraient ballottés sans espérance sur une mer immense de ténèbres et de mensonges. Mais vous nous la garderez, vous l'avez promis. Nous nous attacherons à ses enseignements qui sont les vôtres, à ses paroles qui sont lumineuses et tendres, parce que ce sont les paroles sorties de votre Cœur, et nous vous aimerons, nous méditerons votre Evangile avec le désespoir de ne pouvoir vous aimer davantage et le mieux comprendre !

FIN

ALLOCUTION POUR DES NOCES D'ARGENT

Mes frères,

Une cérémonie comme celle qui nous réunit aujourd'hui ne saurait passer inaperçue. Elle appelle quelques réflexions dont je suis heureux d'être l'interprète.

Ma première parole sera pour adresser des félicitations aux deux époux. Quelle grâce signalée le bon Dieu vous accorde, en vous ramenant au pied de son autel au bout de 25 ans ! Regardez autour de vous combien de couples, unis comme vous, la même année, n'ont pas duré ! Un jour la mort est venue, sournoise ou soudaine, toujours implacable, et quand elle a eu fait son œuvre, il ne restait plus que l'un des conjoints, seul avec son deuil. Combien faut-il de temps pour désoler ainsi un foyer édifié sous les plus heureux auspices ? N'avez-vous pas tous sur les lèvres le nom de ce jeune homme sur lequel s'attriste notre souvenir et qui n'a quitté son costume nuptial que pour se coucher sur son lit de mort ? « Cruelle mort, un moment de répit ! Tu attendras bien que soit achevée ma lune de miel ! — Non, c'est aujourd'hui, c'est sur l'heure qu'il faut tout quitter. » Et voilà une jeune veuve après quinze jours d'hymen. — Ah ! oui, remerciez Dieu de vous avoir pendant 25 ans maintenu la vie et la santé !

Si vous regardez d'un autre côté, c'étaient d'autres dangers. Au jour de la bénédiction nuptiale on s'est promis un amour éternel. Mais si Dieu ne les maintient pas lui-même, les serments sont bien menacés au cours d'un quart de siècle. Les difficultés de la vie provoquent des dissentiments, les tentations du dehors ébranlent la fidélité conjugale, les bouleversements de la guerre achèvent la catastrophe, et c'est la séparation ou le divorce, pire que la mort, ou tout au moins la désunion qui ne vaut guère mieux, puisqu'elle introduit l'enfer dans le ménage.

Est-ce que j'exagère ? Est-ce que ce n'est pas là l'histoire d'une série de mariages que vous avez vus autour de vous ?

Et c'est pourquoi je répète : Adressez à Dieu le cri de votre reconnaissance. C'est lui qui a défendu votre amour contre tant d'ennemis fallacieux ou brutaux. Vous avez, grâce à lui, concentré votre activité au foyer domestique. Ce n'est pas au dehors que vous avez cherché des distractions discutables. Vous vous êtes dit : « Le seul vrai bonheur qu'on peut goûter sur cette terre, c'est celui de la famille. » Vous vous êtes aimés, mari et femme, comme s'aiment Jésus-Christ et l'Eglise dans l'union que S. Paul propose comme modèle. Vous avez fermé les yeux sur vos défauts réciproques, pour ne voir dans votre conjoint que les qualités qui vous conquirent à lui. Et puis, surtout, vous vous êtes souvenus de la Sainte Vierge. Votre mariage avait été célébré pendant l'octave de l'Immaculée-Conception : autant dire que vous l'aviez mis sous la protection de N.-D. de Lourdes. Aux jours difficiles vous avez

invoqué cette bonne Mère, elle vous a entendus, elle vous a exaucés.

Voilà la bonne méthode pour réaliser, dans chaque foyer, l'équivalent de la Sainte Famille de Nazareth, et voilà pourquoi vous revenez au pied des autels, au bout de 25 ans, avec le même cœur et la même fleur d'affection qu'au premier jour.

De tout cela nous remercions Dieu avec effusion. Oui, Seigneur, grâces vous soient rendues pour le passé, grâces pour la vie et la santé, grâces pour la paix et la concorde, grâces pour le corps et pour l'âme, grâces pour toutes les bénédictions de vos mains paternelles durant cette première étape de notre vie conjugale !

* * *

Mais n'y a-t-il qu'à remercier ? Sommes-nous quittes envers Dieu après lui avoir dit : *Deo gratias !* Je ne le crois pas. Ecoutez moi bien.

Au jour de la Communion solennelle, il y a une cérémonie émouvante entre toutes : c'est la Rénovation des vœux du Baptême. Le prêtre convoque devant lui tous les enfants : « Maintenant, leur dit-il, que vous avez la réflexion, vous allez ratifier les engagements de votre baptême, » et tous, la main sur l'Evangile, renouvellent les serments que firent pour eux leurs parrains et marraines.

Epoux chrétiens, ces noces d'argent sont la rénovation de vos promesses conjugales. Vous avez pendant 25 ans mis à l'épreuve votre destinée, vos pensées, vos sentiments, vos actions intimes de mari et femme. Et puis cette expérience faite, vous venez joyeusement ratifier votre choix réciproque, le renouveler et le resserrer en face de l'Evangile. Avec le même cœur, que les années ont vieilli, mais dont l'amour est toujours jeune, vous vous donnez derechef l'un à l'autre, vous vous promettez la même fidélité, solennellement sous l'œil de Dieu. Comme la première fois, c'est à l'ombre du sanctuaire, au milieu des rites sacrés, des luminaires et des chants de l'Eglise, que vous commémorez votre bénédiction nuptiale. Comme autrefois Tobie vous répétez : « Nous sommes les enfants des saints et notre union ne doit pas avoir de ressemblance avec celles des infidèles qui ne connaissent pas Dieu. » Le représentant de Dieu a été convoqué, et il lève sur vous ses mains consacrées comme il le fit au début de votre existence commune, et il appelle sur vos têtes les bénédictions divines pour la seconde étape.

« *Admoneo te ut resuscites gratiam quæ est in te.* Je vous exhorte à ressusciter la grâce qui a été déposée en vous, » écrivait un jour S. Paul à son disciple Timothée. Tel est le rôle du prêtre aux noces d'argent. A sa parole Dieu vient renouveler la grâce du sacrement de mariage. Il fut un jour où vos deux mains se prirent et se serrèrent dans une étreinte sacrée, un jour où vos deux cœurs se lièrent pour l'éternité, un jour où vos deux âmes se compénétrèrent pour n'en former qu'une seule. Ce jour béni, nous ne nous bornons pas à l'évoquer, nous le revivons aujourd'hui, et Dieu renouvelle sous ma bénédiction ces engagements si doux.

Maintenant plus que jamais Dieu sera par sa grâce le lien sacré qui enserre vos deux êtres pour n'en faire plus qu'un être que rien, pas même la mort, ne pourra disjoindre. *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* Ce que Dieu conjoint, aucune puissance humaine ne peut le séparer.

En 1794, le maréchal de Mouchy fut arrêté par les terroristes et conduit en prison. A peine y était-il qu'une femme se présente, déclarant vouloir partager le cachot de son mari : c'était bien la maréchale. On lui représente que l'acte d'accusation ne fait mention que de son époux : « Puisque mon mari est arrêté, je le suis aussi, » répliqua-t-elle. Peu de jours après, M. de Mouchy est traduit devant le tribunal révolutionnaire. Il ne s'y présente pas seul ; Mme de Mouchy l'accompagnait. L'accusateur public avertit la dame qu'on ne l'a pas mandée. « Puisque mon mari est cité à votre tribunal, je le suis aussi, » déclare-t-elle. Arrive le jour de l'exécution. La courageuse femme monte avec son mari sur la charrette fatale : « Mais vous n'êtes point condamnée ! » s'écrie le bourreau. « Puisque mon mari est condamné, je le suis aussi. » On ne put tirer d'autre réponse de cette femme admirable. Elle fit tant qu'elle mourut sur l'échafaud à son tour la même année et alla retrouver son époux au ciel.

Voilà l'amour conjugal quand Dieu l'a sanctifié et rendu immortel.

S'il plaît à Dieu, vous n'aurez pas à affronter de pareils dangers. Mais personne n'est à l'abri des vicissitudes humaines. A côté des joies de la famille, dans la course qui vous reste à poursuivre, la douleur viendra parfois s'installer. Elle ne vous prendra pas au dépourvu, parce que, quand elle se présentera, elle trouvera le Crucifix suspendu à votre foyer. Et sous le regard divin, la souffrance ne fera qu'augmenter votre union et resserrer votre amour.

Un jour viendra, je l'espère, où vous vous retrouverez au pied des autels pour fêter vos *noces d'or* dans le même esprit de paix et de joie surnaturelle qui vous baigne aujourd'hui.

Ceux d'entre nous que la mort n'aura pas frappés seront heureux de saluer le succès de votre seconde étape ; ils se réjouiront avec vous dans le Seigneur, comme nous faisons aujourd'hui, en attendant la troisième, celle des *noces de diamant,* et puis la dernière de toutes les étapes, celle qui doit nous réunir tous dans le bonheur éternel. *Amen.*

IMPRIMATUR
Lingonis, die 10 maii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 18-25 mai 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le Grand Jour de la Communion solennelle. — Aux Vêpres. I. Notre sainte Mère l'Eglise, 289. II. Les trois chaînes d'amour, 291. III. Les trois devises, 294. IV. Rénovation des promesses du baptême, 296. V. Consécration à la Sainte Vierge, 298.
Allocution pour la Confirmation, 298.
Pour la fête de la Pentecôte. — L'amour que nous devons à la religion chrétienne, 300.
Pour le Premier Vendredi. — LXXXIV. Le Sacré-Cœur, force des faibles, 303.

LE GRAND JOUR DE LA COMMUNION SOLENNELLE

Aux Vêpres

I

NOTRE SAINTE MÈRE L'ÉGLISE

Sancta Mater Ecclesia.
Notre sainte Mère l'Eglise.

Mes chers enfants, Mes frères,

C'est le titre que nous aimons à donner à l'Eglise, parce que non seulement elle instruit, régit, gouverne avec autorité, comme un précepteur et comme un père, mais élève, aime et s'attache comme une mère. — Le rôle du père est grand et son influence souveraine sur l'âme de son fils. Il songe à l'avenir avec sollicitude, avec prévoyance, il le prépare longuement par son constant labeur, son amour éclairé, à la maison, à l'atelier, dans les bois ou dans les champs. — Mais c'est la mère qui veille le mieux à l'éducation intime de son enfant. Elle vit auprès de lui, elle ne le quitte pas des yeux, elle converse avec lui continuellement, elle répond avec bonté à toutes ses questions, même fatigantes, et s'il aime, en grandissant, à prendre la main de son père, à marcher à ses côtés, en pressant ses petits pas, dans l'illusion d'être déjà un homme, cependant regardez-le au foyer : il est pendu au bras de sa mère, ou il la tient par la robe et fait autant de pas qu'elle dans la maison. Il dit tout à sa mère, elle possède toute sa confiance et l'enhardit à tout lui confier.

C'est pourquoi l'Eglise, qui a toutes les attentions pour nous, est plutôt une mère, une bonne mère, une sainte mère : *Sancta Mater Ecclesia.*

Elle vous *a élevés,* mes chers enfants. Elle *s'est attachée à vous.* C'est pourquoi elle vous continuera ses soins, elle vous *accueillera* toujours et ne vous abandonnera jamais.

I

Elle vous a pris tout enfants, en s'emparant de *votre imagination.* Puis elle a pénétré *dans votre esprit et dans votre âme* par l'enseignement du catéchisme.

1. Vous n'aviez que quelques jours, lorsqu'on vous a présentés à elle, que vous êtes entrés par cette porte, demandant à être baptisés. Depuis ce jour vous lui appartenez, vous êtes devenus enfants de Dieu et de l'Eglise, et ce caractère indélébile et glorieux, vous le garderez à jamais.

Elle s'est emparée de votre âme par toutes les grâces infuses qui faisaient de vous un objet d'admiration et de joie pour le ciel. Rien n'était beau sur terre comme votre berceau, où vous dormiez en souriant aux anges. Elle vous a appris à prier, à faire le signe de la croix, et elle redisait à vos mères : « Faites-leur répéter les saints noms de Jésus et de Marie et invoquer leur bon Ange. »

Elle ne se plaignait que d'une chose : c'était de ne pas vous voir assez tôt ni assez souvent. Un enfant de quatre ou cinq ans doit venir assidûment à l'église pour se remplir l'imagination de douces impressions, l'esprit de vérité, le cœur d'amour et de bonté. Ceux qui négligent ce devoir, qui privent leurs enfants de ces grâces, de ces pures jouissances, les sèvrent de pieuses pensées, d'éducation chrétienne, d'honnêteté et de bonheur.

Savez-vous en effet, mes frères, ce qui se passe dans l'âme de vos enfants quand ils viennent à l'église tout petits, ouvrant très grands leurs yeux pleins de candeur, très grandes les portes de leur imagination ? La vérité entre dans leur cœur comme la lumière par les fenêtres d'une maison. Ils trouvent d'abord que c'est *bien beau,* sans qu'ils se rendent compte pourquoi. Pour eux c'est beau, comme le soleil est beau, comme l'azur du ciel est beau. Les cérémonies de l'Eglise, les chants, les gestes du prêtre les frappent, et il est ici tel petit enfant qui n'oubliera jamais cette Première Communion solennelle dont il est le témoin ravi, ces robes blanches, ces visages modestes, ces cierges allumés sur l'autel.

Son imagination en demeurera saisie et gardera l'empreinte de ces douces et fortes impressions.

2. Bientôt la raison commence à s'éveiller ; les enfants ont grandi et ils trouvent aussi que c'est *bien bon,* l'enseignement et les paroles de l'Eglise, les leçons du catéchisme.

L'Eglise en effet leur dit : « Mes enfants, Dieu est au ciel et sur la terre, qui vous voit, qui vous suit, qui considère chacune de vos pensées, de vos actions, de vos démarches. Votre ange gardien aussi est à côté de vous ; prenez garde de l'affliger. » Et l'enfant se dit que cela doit être ainsi, et que cette sollicitude divine, que cette vigilance angélique sont admirables et l'honorent grandement. Et il marche dans le rayonnement de la présence de Dieu et dans la paix de sa conscience qui veut, qui fait le bien. Il n'a pas besoin d'autre surveillant ; il ne craint pas le gendarme, il craint Dieu avant tout et n'a pas d'autre crainte. Il est franc, ouvert, honnête, il aime son devoir, il est chrétien.

Une chose frappante, c'est comme le catéchisme, la science de Dieu et de nos devoirs, développe la raison des enfants et donne de la rectitude à leur jugement ; surtout l'année de leur Première Communion solennelle. Ils connaissent déjà les éléments de la science divine, elle leur est exposée

plus amplement, et ils la saisissent mieux parce qu'aussi leur raison est plus éveillée.

C'est que, dans le catéchisme, tout est logique, tout est clair. — « Pourquoi devez-vous aimer Dieu ? — Parce qu'il est bon. — Pourquoi devez-vous respecter vos parents ? — Parce que Dieu le commande. — Fuir le mensonge et l'inconduite ? — Parce qu'il défend l'un et l'autre. — Mais si personne ne vous voit ? — Dieu me voit toujours. »

Je vous le demande : quoi d'élevé, de raisonnable, de convaincant comme cela ? Et comment une âme qui a la foi ne serait-elle pas foncièrement honnête ? Alors, est-ce que ce n'est pas votre devoir d'infuser la foi à vos enfants ?

Ne me dites pas que ce qui vous arrête dans la religion, ce sont les mystères. Cela prouverait que vous ne réfléchissez pas. Est-ce que vous comprenez les théories astronomiques d'un Newton ou d'un Képler, les travaux savants d'un Claude Bernard ou d'un Pasteur ? Vous qui ne comprenez pas le tout d'un homme, comment comprendriez-vous le tout de Dieu ? Dieu est trop grand pour que votre petite intelligence puisse le concevoir et le contenir. C'est comme si l'on voulait mettre tout l'Océan dans un vase de terre. La question des mystères ne souffre pas l'examen. Il y en a et il doit y en avoir, il y en aura même au ciel. Mais dans ce que nous pouvons saisir de Dieu, de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, dans le catéchisme, dans l'enseignement de la religion, quelle grandeur, quelle beauté, quelle droiture et quelle raison !

II

Non seulement l'Eglise vous *a élevés* dans la vérité, dans le devoir, mes chers enfants, mais elle *s'est attachée* à vous. C'est pourquoi elle *continuera* auprès de vous sa mission et ne vous abandonnera jamais.

1. Elle vous a élevés : pour vous la vie n'a plus de secrets, vous en connaissez le but, les écueils, les dangers et les gloires. Vous en savez du moins tout ce qu'on en peut savoir à votre âge. L'Eglise *continuera* donc à vous instruire, avec tout son zèle, tout son cœur, avec sa tranquille ardeur. Elle considère cela comme son grand devoir.

J'ignore ce que vous deviendrez, et cette question-là, je ne me la pose même pas. Mais ce que je sais, c'est qu'on ne sème jamais en vain. L'Eglise a déposé dans votre esprit et dans votre cœur des germes qui lèveront toujours. Si vous n'étiez pas plus tard des honnêtes gens et des chrétiens, vous ne parviendriez quand même pas à les étioler ni surtout à les faire périr. Ils pousseraient des rameaux mystérieux que vous essaieriez en vain de couper. De ces rameaux meurtris, semblables à cette plante d'où jaillissait du sang sous la hache du bûcheron, jailliraient des remords et des malédictions qui empoisonneraient votre vie.

L'Eglise n'en continuerait pas moins son œuvre envers vous, comme envers les autres plus jeunes ou plus âgés, redisant toujours la même chose, enseignant le même catéchisme, faisant croire et espérer en Dieu, toujours courageuse et inlassable, croyant au bien, croyant à l'humanité, croyant au ciel, parce qu'elle croit en Dieu.

Avez-vous remarqué qu'elle fait du désespoir un crime ? Elle sait le mal qu'il y a dans l'homme, *sciebat quid esset in homine,* mais elle sait aussi tout le bien qu'il renferme, toutes les ressources que Dieu y a mises, toute la bonté et toutes les grâces qu'il y a déposées. Elle sait que l'homme est si grand, si noble, que Jésus-Christ a voulu mourir par amour pour lui et qu'il a demandé à Dieu pardon, même pour ses bourreaux.

Aussi avance-t-elle toujours enseignant, priant, consolant, élevant patiemment chaque génération avec sa sainte tendresse de mère, même quand elle voit son œuvre démolie, semblable à l'oiseau dont on vient de détruire le nid et qui le reconstruit tranquillement. C'est ce qui a fait dire à un homme d'Etat qu'elle est « la grande recommenceuse. » Il eût pu ajouter qu'elle ne maudit jamais, et qu'elle accueille toujours toute misère. Pour la pleine intelligence de sa tendresse et de son action, il eût fallu que Jésus nous donnât une autre parabole de l'Enfant prodigue où celui-ci eût été reçu et accueilli par sa mère. Sans doute, le père est admirablement bon ; tous les jours il regarde, le cœur serré, le chemin par où son fils est parti, et quand l'enfant revient il se jette à son cou le premier. Mais à la place de cet excellent homme, mettez une mère : quels transports d'amour, quelles larmes, quels embrassements !

2. Non seulement l'Eglise accueille ceux qui reviennent, mais elle continue à s'occuper de ceux qui s'en vont. Ceux-ci, pourquoi les haïrait-elle ? Ils sont toujours ses enfants et elle a mission de les sauver à force d'amour. Il n'y a que les enfants sans cœur qui ne reviennent pas quelque jour auprès de leur mère. Or l'Eglise ne croit pas, elle ne veut pas croire que dans son immense famille il y ait de ces enfants-là. Demandez donc à une mère de maudire son fils ! Est-ce que cela s'est jamais vu ? Ce serait se maudire elle-même !

L'Eglise s'occupe donc toujours de ses enfants, où qu'ils soient, même s'ils sont devenus ses ennemis. Cela peut les gêner et ils demandent de quoi elle se mêle en prétendant les régenter, les avertir, les prêcher encore. Elle leur répond simplement : « Une mère a toujours des droits sur ses enfants. Plus ils repoussent son patronage, plus ils en ont besoin. Plus ils sont éloignés, plus elle doit faire de chemin pour se rapprocher d'eux. »

Et elle leur multiplie les conseils, les lumières, les enseignements. Tout ce qui les touche l'intéresse, même leurs besoins temporels. Elle voit leur vie pénible, leur labeur violent, leur misère, et comme le Maître, elle a compassion d'eux. Qui ne se souvient de l'énergie avec laquelle le Pape Léon XIII a pris en main la cause du peuple qui travaille, de l'ouvrier qui souffrait parce que son salaire n'était pas suffisamment rémunérateur ? Jamais homme d'Etat n'avait eu une intuition aussi claire des maux du peuple, montré pour les malheureux une

sollicitude aussi tendre que le Chef vénéré de l'Eglise. Jamais souverain n'avait osé dire que les ouvriers se trouvaient alors « dans une condition de misère imméritée. » Cette parole a trouvé écho partout, elle a été le principe d'une législation plus juste et plus douce, et les successeurs de Léon XIII n'ont cessé d'expliquer, de rappeler, de développer sa miséricordieuse doctrine, qui n'est d'ailleurs que la doctrine de l'Evangile.

* * *

Maintenant vous connaissez tous l'Eglise. Elle vous a élevés, elle vous aime, elle s'est attachée à vous parce que vous êtes ses enfants. Elle est mère, elle est bonne. Elle veut sauver vos âmes, voilà sa mission et son but. Mais elle se souvient qu'avant d'enseigner les foules, Jésus commençait par soulager leurs misères, guérir leurs malades, les nourrir ; c'est pourquoi elle songe aussi aux besoins du corps, à vos intérêts matériels. Elle ne vous demande que d'être justes pour elle. Mais vous ferez mieux : vous l'aimerez, vous la défendrez, vous l'aiderez à faire le bien dans ce monde qui ne la connaît pas, qui souvent ne veut pas la connaître. La justice conduit à l'amour. Et si vous l'aimez, vous et vos enfants à qui elle a prodigué les bienfaits de l'éducation chrétienne, vous serez sur le chemin du bonheur en ce monde, et sur le chemin du ciel. Ainsi soit-il.

II

LES TROIS CHAÎNES D'AMOUR

Traham eos in vinculis charitatis.
Je les entraînerai dans les chaînes de l'amour.
(Osée, XI, 4).

Mes chers enfants, Mes frères,

« Dieu est amour, » nous dit l'apôtre bien-aimé du Christ, S. Jean, et nous pouvons l'en croire, car, en plus de son titre d'apôtre et d'écrivain inspiré et par conséquent infaillible, il a été à même de connaître mieux que personne l'amour divin qu'il a bu pour ainsi dire à sa source dans les ineffables effusions du cœur de Jésus, sur lequel il reposa à la dernière Cène. Mais aujourd'hui, mes chers enfants, il n'est pas besoin de l'autorité de S. Jean pour vous convaincre de cette vérité que j'énonçais en commençant : « Dieu est amour. » Vous avez goûté, vous aussi, ce matin à la sainte Table, au festin de l'amour céleste ; vous avez, comme S. Jean, reposé un peu sur le cœur même de votre Dieu, et cette union de votre âme avec le Christ bien-aimé de l'Eucharistie, qui est le même que celui du Cénacle, a été une telle fête pour vous que vous vous sentez enchaînés à jamais par une dette de reconnaissance et de charité profondes au Jésus si aimant de votre Communion solennelle.

Oui, Dieu est amour. C'est l'amour même, la charité par essence, et il vient de vous lier, de vous unir, de vous enchaîner à lui par la preuve la plus touchante et le don le plus sublime de son amour infini : il s'est fait votre nourriture et s'est uni lui-même à vous. Voilà les liens, la chaîne d'amour, ceux qu'il annonçait jadis par la bouche du prophète Osée et par lesquels il se promettait d'attirer à lui et d'enchaîner à son service l'humanité toute entière : *Traham eos in vinculis charitatis.*

Pourriez-vous, mes chers enfants, après ce que Dieu a fait pour vous ce matin, refuser ces chaînes d'amour que Dieu vous offre, non pour détruire votre liberté et vous réduire à un honteux esclavage, mais au contraire pour vous unir plus intimement à lui et vous assurer ainsi les immortelles et sublimes espérances du royaume éternel ? Non, j'en suis certain. Mais au contraire, pour vous engager davantage dans les voies de l'amour divin et répondre plus complètement encore aux avances de l'amitié divine, vous allez, j'en suis sûr, souscrire de tout cœur, à la fin de cette inoubliable journée et en renouvelant devant Dieu et devant les hommes les serments solennels de votre baptême, vous allez souscrire de tout cœur au magnifique progamme de vie chrétienne tracé jadis en trois mots par l'illustre et pieux docteur de l'Eglise, S. Jean Chrysostome.

« Considère, ô chrétien, s'écrie-t-il, considère le *pacte* que tu as conclu et que tu as juré d'observer ; fais bien attention et réfléchis à la *condition* de chrétien que tu as choisie et embrassée par le baptême ; enfin connais bien la glorieuse *milice* à laquelle tu appartiens par la confirmation que tu as reçue et qui t'a fait soldat du Christ. *Considera pactum, conditionem attende, militiam nosce.* »

Comme nous y invite le grand saint dont je viens de vous citer les paroles, je vous propose, mes chers enfants, de méditer avec moi pendant quelques instants ce soir, pour clôturer dignement cette fête et assurer votre persévérance, 1° sur le *pacte* que vous allez conclure ou plutôt renouveler avec Dieu ; 2° sur la *condition* que ce pacte va vous faire, c'est-à-dire les obligations auxquelles il va vous soumettre ; 3° sur la *milice* glorieuse dans laquelle ce pacte va vous enrôler.

Ce sont là trois chaînes d'amour par lesquelles vous vous enchaînerez à Dieu, comme lui, ce matin, s'est uni et enchaîné en quelque sorte à vous par son amour ineffable dans l'Eucharistie. *In vinculis charitatis.*

I. — *Le pacte d'enrôlement*

Considera pactum. — Un pacte, mes enfants, c'est un contrat qui lie ensemble deux volontés dans un but déterminé. Or c'est bien là ce que l'Eglise va vous demander d'accomplir tout à l'heure par la rénovation des promesses de votre baptême. Elle va vous inviter à répéter à votre tour les paroles que le Psalmiste met sur les lèvres du Messie au moment de son incarnation : « *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Me voici, Seigneur, prêt à faire votre volonté. »

Le voilà le pacte divin que Dieu attend de vous : c'est d'enchaîner votre volonté à la sienne, par un contrat sublime dont les conséquences seront ni

plus ni moins qu'éternelles, puisqu'il s'agit de votre salut. Et l'Eglise, fidèle interprète des volontés divines, est chargée par Dieu de lui servir d'intermédiaire et de recevoir, en son nom, vos promesses et vos serments en ce sens. Elle va vous rappeler la portée, la signification et le but précis de ce pacte que firent jadis, en votre lieu et place, au jour de votre baptême, votre parrain et votre marraine. Elle va enregistrer la ratification solennelle que vous allez en faire. Elle va vous inscrire, de votre plein consentement, au nombre de ces serviteurs du Christ qui sont ses enfants. Et si plus tard, ce qu'à Dieu ne plaise, vous osiez revenir sur ces promesses et sur ces serments, si vous rompiez ce pacte sacré, au nom de je ne sais quelle liberté malsaine et de droits prétendus de morale indépendante, Dieu, l'Eglise et votre conscience seraient d'accord pour vous traiter de parjures en vous rappelant le contrat conclu aujourd'hui avec le Christ de votre Communion solennelle.

Oui, mes enfants, faites bien attention au grand acte et à la grave démarche que vous allez accomplir. *Considera pactum.* C'est un pacte sacré, c'est un contrat sublime, c'est une chaîne d'amour par lesquels vous allez vous lier à Dieu et mettre votre volonté sous la dépendance totale de la volonté divine. Désormais votre volonté ne vous appartiendra plus, au moins dans les choses qui regardent votre âme et votre vie chrétienne. Vous ne serez les disciples, les amis du Christ bien-aimé que vous avez reçu ce matin qu'autant que vous accomplirez ses ordres et ses divines volontés. *Vos amici mei estis si feceritis quæ præcipio vobis... Si diligitis me, mandata mea servate.*

II. — *La condition de chrétien*

Conditionem attende. — Et quels sont donc ces ordres, quelles sont ces volontés divines qui sont les conditions mêmes du pacte que vous allez conclure avec Dieu ?

Notre-Seigneur lui-même va répondre à cette question par une parole de son grand Apôtre S. Paul : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* La volonté de Dieu, c'est que vous vous sanctifiiez en menant une vie vraiment chrétienne. Car vous êtes chrétiens, mes chers enfants, puisque vous avez été baptisés. C'est là, au point de vue spirituel, votre état, votre *condition,* cette condition à laquelle S. Jean Chrysostome demande que vous fassiez une sérieuse attention : *Conditionem attende.* Or un chrétien, nous dit le Catéchisme, est celui qui, étant baptisé, *croit* et *professe* la doctrine de Jésus-Christ. Voilà donc quelles seront pour vous les bases du pacte que vous allez sceller avec Dieu, voilà quelle sera la seconde chaîne d'amour qui va vous unir étroitement à Dieu. Elle sera faite d'un double ou plutôt d'un triple élément pour plus de solidité, selon la parole de la sainte Ecriture : *Funiculus triplex difficile rumpitur.* Elle sera composée d'une *foi* ardente, d'une *pratique généreuse* de tous vos devoirs chrétiens, et d'un *amour* profond pour Dieu qui vous facilitera cette pratique.

1. Une *foi* ardente d'abord. — A notre époque d'athéisme, de libre-pensée et d'impiété plus ou moins consciente, il est bien difficile, mes enfants, de conserver intacte et surtout de développer et de fortifier la foi reçue au baptême. Et pourtant, d'autre part, jamais les catholiques n'ont eu plus besoin de convictions ardentes et solides pour résister au courant du sensualisme envahissant de toutes parts la société, et rester inébranlables au milieu du scandale universel. Cette foi ardente, ces convictions d'une fermeté à toute épreuve, on s'est efforcé de vous les communiquer et de les développer en vous pendant vos trois années de catéchisme. Y a-t-on réussi ? C'est une question à laquelle l'avenir va répondre pour vous. Et cette réponse se mesurera à la générosité de votre pratique religieuse.

2. *Pratiquer votre religion* envers et contre tout, malgré les scandales du monde et les tentations de toutes sortes auxquelles vous allez être en butte à mesure que vous grandirez, tel est, mes chers enfants, le second devoir que vous impose votre condition de chrétien baptisé et surtout communié. Ah ! certes, nous le savons, ce devoir n'est pas facile à remplir, aujourd'hui surtout. Mais vous allez jurer à Dieu de lui rester fidèles, et c'est à cette pratique généreuse de votre foi que Dieu jugera surtout de la sincérité de vos promesses et de votre fidélité.

Et qu'est-ce donc, après tout, que pratiquer votre religion, sinon justement être fidèles à Dieu ? Fidèles dans le devoir de la prière et de l'adoration, chaque matin et chaque soir. Fidèles dans le culte que vous lui devez par l'assistance à la messe du dimanche et des fêtes et aux autres offices de l'Eglise. Fidèles dans la vertu qu'il vous demande par la fuite du péché. Fidèles par suite à prendre les moyens d'éviter le péché en fréquentant assidûment les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Voilà, mes enfants, en quelques mots tout le résumé de la religion et de la vie chrétienne ; voilà aussi, par conséquent, tout le programme de vos pratiques religieuses. Ah ! jurez à Dieu de tout cœur de mener cette vie idéale et de réaliser point par point ce magnifique programme ! Quelle excellente communion aurait été la vôtre, si elle vous établissait à jamais dans une pareille fidélité au Dieu que vous avez reçu ce matin !

3. Et le principe de cette foi et de cette générosité au service divin, où donc le trouverez-vous, mes chers enfants, assez puissant pour contrebalancer les influences délétères du monde où vous allez être appelés à vivre ? Ah ! mes enfants, vous avez dû le comprendre ce matin au moment de l'action de grâces, quand le cœur même de votre Dieu battait sur votre jeune cœur. Cette force irrésistible, ce levier tout-puissant, ce principe fécond de toute générosité et de toute fidélité surnaturelles, c'est l'*amour de Dieu,* cette magnifique vertu théologale, la plus grande de toutes d'après

S. Paul, la *charité : major autem horum est caritas.*

Dieu veut que vous l'aimiez, mes enfants. Mais est-il donc besoin qu'il vous en donne l'ordre et qu'il vous en fasse un commandement ? Après vous être unis à lui ce matin dans la communion eucharistique, ne vous semble-t-il pas inouï et presque sacrilège qu'on vienne vous rappeler qu'il faut aimer le bon Dieu ? Mais, comme S. Pierre, vous ne demandez qu'à vous écrier : « *Domine, tu scis quia amo te.* Seigneur, vous savez bien que je vous aime ! » Et comme S. Pierre aussi vous ajoutez volontiers : « Fallût-il même mourir pour vous, je vous aime assez en ce moment pour me sentir capable d'aller jusque-là. » — Oui, mes enfants, vous dites peut-être, en effet, en ce moment ces belles paroles. En tout cas, vous les pensez, j'en suis sûr, et en cela vous êtes absolument sincères. Mais, comme S. Pierre aussi, attendez la suite, et qui sait si demain vous ne serez pas obligés, comme lui, de pleurer sur votre trahison envers ce Dieu auquel il vous faut pourtant jurer tout à l'heure d'être fidèles ? Aussi, vous le voyez, Dieu a raison de vous faire un commandement exprès de son amour : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. » Promettez à Dieu, mes enfants, d'observer ce commandement comme et avant tous les autres ; mais pour ce précepte, comme pour les autres aussi, n'escomptez pas d'autre persévérance que celle qui viendra de la grâce de Dieu, que vous promettrez en même temps d'accueillir avec toute votre bonne volonté, sans laquelle autrement la grâce divine serait inutile. Et par l'amour de Dieu ainsi affermi et rendu efficace par votre humble coopération, vous remplirez admirablement tous les devoirs de votre condition de chrétiens et de chrétiennes. *Conditionem attende.*

III. — *La milice du Christ*

Enfin, mes enfants, S. Jean Chrysostome vous jette, au nom de Dieu et de la sainte Église, un troisième et magnifique appel : *Militiam nosce.* Jeunes chrétiens, communiants d'aujourd'hui et confirmés de demain, vous appartenez à une milice sacrée qu'il vous faut mieux connaître et mieux apprécier. Vous êtes les soldats du Christ et vous devez être sous un tel chef des soldats d'élite, *bonus miles Christi Jesu.*

Un des types du soldat d'élite, avant ces héros dont la dernière guerre a peuplé notre histoire, c'est le chevalier Bayard, le chevalier *sans peur et sans reproche.* Voilà, en effet, l'idéal du parfait soldat, aussi bien dans la sainte milice de Jésus-Christ qui est l'Eglise que dans les sublimes armées qui ont sauvé la France. Etre sans reproche et sans peur, ce n'est pas facile, mes enfants, mais que c'est beau et quel héroïsme cela suppose ! Eh bien ! en attendant que vous soyez, s'il fallait encore un jour se battre, les nouveaux héros de la Patrie, soyez dès aujourd'hui les héroïques soldats du Christ, en restant toujours, sur les champs de bataille de la vie, des chrétiens *sans reproche* et *sans peur.*

Vous serez d'abord des chrétiens *sans reproche,* c'est-à-dire de ces chrétiens, de ces catholiques plutôt qui ne se contentent pas de porter ce beau titre, mais qui s'efforcent d'en réaliser en eux toutes les vertus. Vous serez donc d'abord honnêtes et justes. Vous ne tuerez pas et vous ne volerez pas, c'est entendu, puisque c'est en ces deux choses surtout que le monde fait consister sa morale. Mais vous serez plus et mieux que cela. Vous tiendrez à réaliser la parfaite honnêteté et vous viserez à mériter le beau nom de « juste » dans le sens où le saint Evangile l'applique à S. Joseph par exemple : *Joseph autem cum esset justus.*

Vous joindrez par conséquent à l'honnêteté extérieure l'honnêteté intérieure, c'est-à-dire la pratique de tous vos devoirs envers Dieu aussi bien qu'envers les hommes, le respect de vous-même par la chasteté du corps et la pureté de l'âme ; et quant à la justice, vous vous souviendrez que voler la réputation du prochain par la médisance ou la calomnie est généralement plus grave encore que de voler son argent ou de blesser ses intérêts matériels.

Et quand vous serez ainsi devenus des chrétiens sans reproche, soyez certains, mes chers enfants, que vous serez par là-même des catholiques *sans peur.* Quelle crainte pourriez-vous avoir, en effet ? Celle des hommes ? Mais la vertu est impossible si l'on n'a pas déjà foulé aux pieds cette crainte qui s'appelle le respect humain. Et si, par hasard, certains osaient mépriser et surtout attaquer votre vie de catholique sans reproche, l'estime et peut-être même l'admiration de tous les gens de bien seraient pour vous le meilleur des remparts et la meilleure des consolations contre ces attaques injustifiées. Quant à la crainte de Dieu, vous n'auriez plus que celle qui est un des dons du Saint-Esprit et le commencement de la sagesse, car l'enfer n'est pas pour les saints mais pour les impies, et ceux qui sont immaculés dans le chemin de la vie, Dieu lui-même les a déclarés bienheureux : *Beati immaculati in via qui ambulant in lege Domini.*

Militiam nosce. Connaissez donc, mes chers enfants, la beauté de la sainte milice où vous allez vous enrôler à jamais par des serments solennels. Allons ! debout, jeunes soldats du Christ, jeunes communiants et communiantes de cette belle fête, debout pour les luttes futures de la justice divine et du droit divin ! L'armée de Satan va recommencer contre vous ses assauts. Le monde qui s'est enrôlé à sa suite atteint presque déjà à cette corruption effroyable du peuple romain de jadis, stigmatisée par un auteur latin dans ces deux mots : *panem et circenses,* la vie matérielle et la volupté. Debout, l'armée du Christ, et face au danger ! Ce n'est plus la Patrie de la terre qui est en péril, c'est la Patrie céleste. Ce n'est plus à la France qu'en veulent nos ennemis embauchés, c'est le cas de dire, au service de Satan, c'est à Dieu lui-même, à ce Jésus, mes enfants, que vous avez reçu ce matin, ce Jésus si bon, si aimable et si tendre que

vous aimez tant, j'en suis sûr. Debout ! jeunes et vaillants héros des victoires célestes, debout, à l'ombre de la Croix, votre égide et votre drapeau ! *In hoc signo vinces.* C'est par ce signe sacré que vous irez au triomphe, et par l'Eucharistie aussi, par le Dieu de l'autel. Car la Croix et l'Autel sont les deux trônes où le Christ a triomphé malgré son apparente faiblesse. En avant donc et victoire à Jésus-Christ ! *Christus vincit !* Ainsi soit-il.

III

LES TROIS DEVISES

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

Celui qui persévèrera jusqu'à la mort, celui-là seul sera sauvé.

(Matth., XXIV, 13).

Mes chers enfants,

Dans quelques instants vous allez clôturer cette journée inoubliable de votre Communion solennelle, en prononçant des serments immortels et sacrés. Ces serments, faits à la face du ciel et de la terre, devant vos parents et vos amis attentifs et émus, il faudra les garder inviolablement, sous peine d'encourir non seulement le déshonneur terrestre qui flétrit tout homme infidèle à la parole jurée, mais encore et surtout le déshonneur et le châtiment éternels de l'enfer.

Mais ces serments, en même temps qu'ils sont des plus graves et des plus sacrés, sont aussi des plus difficiles à tenir. Qu'allez-vous donc faire, pauvres enfants si fragiles, et vous est-il possible et même permis de vous engager à observer à jamais des serments si redoutables ?... J'ai deviné, chers enfants, vos justes alarmes et vos craintes si légitimes. Et voilà pourquoi je viens vous répéter ce soir la parole de Notre-Seigneur à ses apôtres : « *Nolite timere, pusillus grex !* Ne craignez rien, petites brebis du bon Dieu. » Ce qui est impossible aux hommes, ajoute S. Paul, est possible et même facile à Dieu. Et Dieu, mes chers enfants, vous le portez maintenant dans vos poitrines émues de jeunes communiants. Donc, avec Dieu qui est en vous, tout vous est possible, même les plus redoutables serments. *Omnia possum in eo qui me confortat.* — A une condition cependant : c'est que, de votre côté, vous secondiez l'action de la grâce divine, car, nous dit S. Augustin, « Dieu qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. » Il faut donc, mes chers enfants, qu'à l'exemple de sainte Jeanne d'Arc, dont je ne puis m'empêcher de rappeler le souvenir en ce mois anniversaire de son premier triomphe et de son martyre, il faut qu'à son exemple vous vous engagiez à remplir la mission surnaturelle que Dieu vous confie aujourd'hui en s'unissant à vous et qui est celle de tout chrétien sur la terre : croire en Dieu, l'aimer et le servir. Et ce magnifique et divin programme vous l'accomplirez, mes enfants, comme Jeanne d'Arc, si vous prenez comme devises de votre vie chrétienne les trois mots d'ordre sublimes de notre sainte Libératrice : 1° « Dieu, premier servi ! » 2° « Vive Labeur ! » 3° « En avant, tout est vôtre ! »

I. — *Dieu, premier servi !*

Le catéchisme, auquel, bon gré mal gré, il faut toujours revenir en matière de religion, si instruit que l'on soit à d'autres points de vue, — le catéchisme enseigne à sa première page que l'homme a été créé et mis au monde uniquement pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et obtenir par ce moyen la vie éternelle et le bonheur du ciel.

Connaître Dieu, mes chers enfants, savez-vous que c'était là le but suprême des études profondes des grands philosophes de l'antiquité païenne, et que cette connaissance, lorsqu'ils y étaient arrivés par la puissance de leur raison et de leur génie, les remplissait d'une telle admiration que comme Platon, par exemple, ils devenaient dédaigneux des plus grandes beautés humaines ?[1] C'est que Dieu, mes enfants, c'est l'Etre suprême, l'Etre infiniment au-dessus de tous les êtres en beauté, en bonté, en richesse, en puissance, en un mot, en toutes sortes de perfections. C'est donc l'Etre créateur et maître de tous les autres et qui doit nécessairement être servi par tout l'univers, puisque par sa nature même il a le droit absolu de commander.

Et c'est ce Dieu, mes chers enfants, que vous allez jurer de servir le premier et avant tout, à l'exemple de sainte Jeanne d'Arc, qui non seulement avait pris pour devise : « Dieu, premier servi ! » mais aussi accomplissait admirablement ce grand devoir. « C'est Dieu qui m'envoie, disait-elle, et nul autre... Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, disait-elle encore, puisque Dieu l'ordonnait je serais partie. » Son cri de guerre était celui-ci : « En nom Dieu ! » c'est-à-dire : Au nom de Dieu, par l'ordre divin, Dieu toujours, Dieu partout !... Oui, pour notre sainte héroïne nationale c'était bien la vérité : Dieu était toujours le premier servi !

Qu'il en soit ainsi désormais pour vous, mes chers enfants ! Que ce Dieu, que ce Christ bien-aimé que vous avez reçu solennellement ce matin, soit maintenant le Chef suprême que vous suivrez toujours et le Roi adorable que vous voudrez toujours servir. Ah ! on parle beaucoup aujourd'hui, beaucoup trop à mon avis, des droits de l'homme. On n'enseigne même que ceux-là dans certaines écoles. Et les droits de Dieu, qu'en faites-vous donc, hommes insensés ? Ne savez-vous donc pas que les droits de l'homme ont justement été établis par Dieu lui-même, quand il a dit cette parole admirable : « Aimez-vous les uns les autres pour l'amour de Dieu ! » Si donc vous supprimez l'amour et les droits de Dieu, vous supprimez par là-même l'amour et les droits de l'homme. Et cela est si vrai qu'en dépit de votre enseignement laïque des droits de l'homme, on se vole, on se

[1] Raconter ici le trait de Denys le Tyran et de Platon : *Vidi pulchriora* (*Prédication* 1921, p. 154).

pille, on se tue, on se fait la guerre comme jamais aucun siècle n'avait vu pareil spectacle ! Ah ! si Jeanne d'Arc eût fait passer les droits de l'homme, de sa famille par exemple qu'elle n'a pas hésité à quitter, avant les droits de Dieu et les commandements divins, aurait-elle sauvé la France ?... Si donc, mes chers enfants, vous voulez être d'excellents Français en même temps que de fervents chrétiens, que votre première devise soit celle de notre illustre Libératrice, sainte Jeanne d'Arc : « Dieu, premier servi ! »

II. — *Vive labeur !*

Au-dessus de la porte d'entrée de la maison natale de Jeanne, on lit cette inscription : VIVE LABEUR !

Le labeur, mes enfants, c'est le synonyme de *travail,* et même de travail *pénible.* L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, ces deux éléments doivent travailler en nous, et vous devrez, si vous voulez accomplir votre mission ici-bas, vous livrer aux travaux du corps aussi bien qu'à ceux de l'âme. Je sais bien que les doctrines socialistes dont on nous écorche les oreilles depuis quelques années surtout, essaient de faire croire au peuple qu'on peut vivre sans travailler. N'écoutez pas ces propos, mes enfants ; un grand orateur de Notre-Dame de Paris au siècle dernier les aurait qualifiés, plus justement encore que les erreurs de son temps, du terme énergique de *canailles de doctrines.* Non, pour nous chrétiens et enfants de Dieu, le travail n'est pas et ne peut pas être une marque de servitude. C'est au contraire une œuvre divine d'*expiation* et de *grandeur.*

D'*expiation* d'abord, car c'est la rançon du péché originel. « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front,* » a dit Dieu au premier homme après son péché. Refuser de travailler quand on est pécheur comme nous le sommes tous, c'est donc s'insurger contre l'ordre formel de Dieu ; c'est être un révolté, et non plus un fervent chrétien comme vous allez dans quelques instants jurer de l'être et le rester toute votre vie.

Sans compter, mes enfants, que le travail, tout en expiant nos fautes, nous élève et nous *grandit* jusqu'à nous rendre presque semblables à Jésus-Christ. Rappelez-vous l'Evangile et cette exclamation étonnée des Juifs en entendant celui qu'ils avaient cru jusqu'alors n'être qu'un homme et un simple ouvrier charpentier, leur prêcher de sublimes vérités et accomplir des miracles : « *Nonne hic est faber et fabri filius ?* Celui qui nous parle ainsi, disaient-ils, mais n'est-ce pas le fils de Joseph le charpentier que nous avons connu, et n'est-il pas un charpentier lui-même ? » Oui, mes enfants, voilà ce qui honore singulièrement les travailleurs : Jésus lui-même a voulu être un des leurs. Comme eux, il a gagné des journées à la sueur de son front, et la nourriture qu'on mangeait à Nazareth n'était point le fruit d'une vie aisée et facile, mais le produit du labeur pénible et quotidien d'un Dieu fait homme pour nous racheter en nous donnant l'exemple du travail et de toutes les vertus. Quel est celui d'entre vous, mes enfants, et mes frères, qui oserait, après l'exemple divin, rougir du travail et le traiter de honte sociale ? Il faut être fou ou bien impie pour oser parler ainsi.

Donc, mes enfants, Vive labeur ! Vive le travail du corps qui expie nos fautes et qui nous sanctifie ! Jeanne d'Arc, la petite paysanne de Domremy, avait connu ce labeur sacré de la terre et des champs que vous pratiquez vous-mêmes, mes frères ; elle a connu celui de la guerre et de nos héroïques soldats ; elle a connu les combats plus durs encore des peines et des tortures, de la prison et du bûcher de Rouen ; et néanmoins sa devise fut toujours : VIVE LABEUR !

Ah ! c'est qu'elle était soutenue et fortifiée par un autre travail, tout intérieur celui-là, mais non moins utile et non moins beau que l'autre : le travail de l'*âme.* Oui, mes enfants, il y a un travail de l'âme comme il y a un travail du corps, et il est plus difficile souvent de gagner sa vie éternelle que de gagner sa vie corporelle. Et cependant il le faut : car, a dit N.-S., « que servirait à un homme de gagner sa vie corporelle et même tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Ce travail de l'âme, vous l'avez commencé, mes chers enfants, au catéchisme et surtout pendant les trois jours de retraite qui ont précédé votre Communion solennelle. Vous ne l'interromprez plus, je l'espère, jusqu'à la fin de votre vie, car votre âme a besoin d'être nourrie comme votre corps, sinon elle mourrait, et ce serait pour vous la damnation éternelle. A l'exemple de sainte Jeanne d'Arc, même au milieu des luttes et des travaux de la vie matérielle, vous n'oublierez pas le travail de votre âme, et comme sainte Jeanne vous accomplirez les desseins de Dieu sur la terre, à ce cri de vaillance : VIVE LABEUR !

III. — *En avant ! Tout est vôtre !*

Vous allez, mes chers enfants, faire ou plutôt renouveler les serments sacrés et inviolables de votre baptême et promettre à Dieu de lui rester fidèles à jamais. Mais ces promesses une fois faites, il faudra les tenir, et pour cela il va falloir livrer de rudes batailles au démon qui, lui, de son côté, ne vous laissera pas tranquilles. Or, quand Jeanne d'Arc s'élançait à l'assaut, son cri de ralliement pour ses soldats était celui-ci : « En avant ! tout est vôtre ! » Et rien ne lui résistait avec la protection divine.

A mon tour, mes enfants, au moment où vous allez vous élancer à l'assaut des citadelles infernales, je viens vous jeter le mot d'ordre sublime : « En avant ! tout est vôtre ! » Le démon, chassé de votre âme par la grâce toute-puissante du Christ Jésus que vous avez reçu ce matin, mais retranché dans le monde où vous allez vivre, le démon va résister désespérément à vos efforts pour rester fidèles et chrétiens. A l'assaut, mes enfants, à l'assaut ! En avant ! tout est vôtre !... Oui, en avant ! car, d'après une parole célèbre de S. Augustin, en matière de vertu ne pas avancer c'est reculer. S'il y a eu dans la dernière guerre des reculs habiles

et stratégiques, encore qu'il n'est pas certain qu'on ait reculé bien volontairement, mais plutôt, hélas ! par force, nos vaillants soldats ont toujours préféré avancer que reculer. D'autant plus que reculer quand on peut avancer, — et c'est toujours le cas quand il s'agit des combats de la vertu et de l'âme, — c'est la dernière des lâchetés.

En avant donc, chers petits communiants, chers petits soldats du Christ Jésus ! En avant ! tout est vôtre.

Oui, l'*avenir* est vôtre, car vous êtes l'espérance de la Patrie et de l'Eglise, étant les plus jeunes de la grande famille française et chrétienne à laquelle vous appartenez par votre naissance et votre baptême !

La *Patrie,* notre *France* bien-aimée est vôtre, puisque vos pères, vos frères, vos parents, vos amis ont combattu et sont morts peut-être au champ d'honneur pour vous la garder intacte, libre et immortelle, et que c'est vous qui la referez demain, quand vous aurez grandi.

Dieu est vôtre, puisqu'il s'est donné à vous ce matin et que vous le portez dans vos cœurs.

Le *ciel* tout entier est vôtre, car le Christ l'a dit dans son Evangile en montrant des enfants comme vous : « Laissez venir à moi ces petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient. »

Tout est vôtre donc, mes chers enfants, tout est bien vôtre, vous le voyez. Il ne tient qu'à vous de conserver tous ces trésors par votre courageuse et peut-être héroïque persévérance.

En avant donc, mes chers enfants ! En avant ! toujours en avant dans la foi et dans la vertu qui ont toujours fait la grandeur de la France et que vous prêche par son exemple notre sainte nationale : Jeanne d'Arc. En avant ! tout est vôtre ! Pour Dieu et pour la France, en avant ! Ainsi soit-il.

IV

RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME

Mes chers enfants,

On vous l'a dit bien souvent et vous croyez fermement cet article de foi : vous êtes venus au monde ennemis de Dieu et esclaves du démon. Par suite du péché d'Adam, notre premier père, notre âme était souillée d'une tache affreuse qui en altérait la beauté et la rendait un objet de dégoût pour son Créateur. Si nous étions morts dans cet état, jamais nous n'aurions vu la face de Dieu, jamais nous n'aurions joui du bonheur du ciel où rien d'impur ne saurait entrer. Quel malheur ! Aussi vos bons parents s'empressèrent-ils de vous présenter à l'église pour recevoir une vie bien meilleure que celle qu'ils vous avaient donnée, la vie de la grâce. Le prêtre fit couler sur votre front l'eau sacrée du baptême ; elle emporta la tache qui défigurait votre âme, et Dieu vous combla de ses faveurs. Dès ce moment en effet vous êtes devenus ses enfants, les temples vivants du Saint-Esprit, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ ; et, en cette qualité, le royaume du ciel vous fut destiné. Que de grâces ! que de bienfaits, que vous n'aviez nullement mérités !

Cependant le Seigneur ne vous les accorda qu'à une condition. Cette condition, vous la connaissez. L'Eglise, par la bouche du prêtre, son ministre, vous adressa ces paroles : « Vous voulez devenir les enfants de Dieu, je veux bien vous admettre à cet honneur, mais auparavant vous allez renoncer au démon et au monde : vous allez promettre de suivre la loi de Jésus-Christ. » Par trois fois, vos parrains et marraines le promirent pour vous, se déclarant les garants de votre fidélité.

Aujourd'hui que Jésus-Christ est descendu dans vos cœurs pour en prendre possession, il est bien juste que vous correspondiez à tant d'amour, en lui renouvelant toutes les promesses de votre baptême. Je viens donc, mes chers enfants, je viens vous parler des engagements que vous allez prendre de nouveau au pied des autels. Oh ! ne vous effrayez pas à ce mot d'engagements, car vous savez déjà combien le joug du Seigneur est doux à porter et son fardeau léger.

« Je renonce à Satan et au monde ; je prends Jésus-Christ pour maître et pour modèle, et je m'engage à vivre sous sa loi. » Telles sont les paroles du serment que vous allez prononcer, la main sur les Saints Evangiles.

I

« Je renonce à Satan. » Mais savez-vous ce que c'est que renoncer à Satan ? C'est renoncer au péché, dont le démon est le premier auteur.

Renoncer au péché, est-il rien de plus raisonnable ? Le péché est si horrible et si abominable aux yeux de Dieu, si nuisible et si funeste pour notre âme ! — C'est le péché qui nous rend ennemis du Bon Dieu. Le Seigneur est notre maître à tous ; il nous a donné une loi ; il nous commande de l'observer ; eh bien ! que fait le pécheur ? C'est comme s'il disait à Dieu : « Vous me commandez, et moi je ne veux pas obéir : je préfère ma volonté à la vôtre. Vous me défendez les jurements et les blasphèmes, et moi je veux vous insulter et profaner votre saint nom. Vous me commandez la soumission et le respect à mes parents, et moi je veux secouer le joug de l'obéissance et traiter mes parents comme il me plaira. Vous me commandez la prière et l'assistance aux offices de l'Eglise, et moi je préfère me divertir et m'amuser. Vous me défendez les mauvaises pensées, les paroles déshonnêtes, les actions honteuses, et moi je me moque de votre défense !... » Quel outrage à la majesté divine ! quelle révolte contre le Roi du ciel et de la terre ! — Le péché donne encore la mort à notre âme. Voyez cette belle fleur qui s'élève vers le ciel. Quand elle est humide de rosée, on la dirait toute formée de perles et de diamants ; elle emprunte ses couleurs aux rayons du soleil ; elle répand tout autour les plus doux parfums ; on ne se lasse pas de l'admirer. Qu'un ver hideux vienne attaquer et ronger sa racine ; elle se flétrit peu à peu, ses vives couleurs s'effacent, elle perd ses parfums, elle lan-

guit et se penche vers la terre, elle se dessèche jusqu'à ce qu'une main vienne l'arracher et la jeter au loin comme une herbe inutile... C'est là une image parfaite de notre âme. Tant qu'elle est ornée de la grâce sanctifiante, tant qu'elle est l'amie de Dieu, comme la vôtre l'est aujourd'hui, les dons surnaturels qu'elle a reçus brillent de tout leur éclat ; les anges la regardent comme leur sœur à cause de sa pureté ; les trois adorables personnes de la Sainte Trinité la chérissent et ne cessent de l'enrichir de nouvelles grâces. Mais quand elle est souillée par le péché, elle perd toute sa beauté et tous ses mérites ; Dieu ne la reconnaît plus comme son ouvrage ; elle n'est plus à ses yeux qu'un objet d'horreur et de dégoût... Voilà l'effet du péché mortel ; voilà le mal qu'il fait à notre âme. Est-il rien de plus raisonnable que d'y renoncer ? Donc, mes chers enfants, haine au péché ! haine à Satan !

II

Le second engagement que vous allez prendre, c'est de renoncer au monde. Mais qu'est-ce à dire, renoncer au monde ? Faut-il quitter sa famille, ses amis, ne plus voir personne, aller s'enfermer dans un couvent ?... Non, ce n'est pas là ce que Dieu exige de vous. On peut renoncer au monde tout en vivant au milieu du monde. Il y a sur la terre deux sortes de monde, le bon et le mauvais. Eh bien ! c'est le mauvais auquel vous devez renoncer.

Ce sont d'abord les mauvaises compagnies, la compagnie des libertins, de ceux qui ont abandonné nos églises et leur place à la sainte Table, de ceux qui méprisent la prière et les sacrements ; de ceux qui ont secoué le joug de l'obéissance et de la soumission dues aux parents ; de ceux qui n'ont sur les lèvres que des jurements ou des mauvaises paroles... Voilà ceux qu'il faut fuir à tout prix ! « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es » : vous connaissez ce proverbe. En effet nous contractons, presque sans nous en apercevoir, les bonnes ou les mauvaises qualités de ceux que nous fréquentons. Insensiblement nous nous accoutumons à penser, à agir comme eux ; et comme nous avons plus de pente pour le mal que pour le bien, il ne faut souvent qu'un seul enfant, qu'un seul homme mauvais pour en pervertir plusieurs. Combien dont nous pleurons aujourd'hui la perte, qui auraient toujours conservé l'innocence de leur baptême, si on ne les avait pas scandalisés, si on ne leur avait pas donné de mauvais exemples ! Ah ! si je pouvais entr'ouvrir l'enfer sous vos yeux, combien n'y verriez-vous pas de malheureuses victimes que la fréquentation des mauvaises compagnies y a précipitées !... Voulez-vous un jour partager l'horreur de leur supplice ?... Non ! non ! jamais ! n'est-ce pas ? Eh bien ! fuyez les libertins avec plus de soin que s'ils étaient atteints de la peste.

Le monde mauvais auquel il faut renoncer, ce sont encore ces réunions mondaines, ces bals, ces danses, ces soirées, où sous prétexte de se livrer à des plaisirs honnêtes, la jeunesse se pervertit. Le démon se mêle toujours à ces assemblées pour y tendre des pièges à la vertu et ravir aux cœurs purs leur innocence. Donc, mes chers enfants, ne vous exposez pas au danger ; car vous le savez, on vous l'a répété souvent, et vous l'avez déjà appris par une triste expérience : « Celui qui aime le danger, y périra ! »

* * *

Nous en avons la douce confiance, mes chers enfants, vous n'oublierez jamais le serment solennel que vous allez prononcer, vous ne violerez jamais ces promesses sacrées. Non, vous ne ferez pas cet outrage au Seigneur, vous ne donnerez pas ce scandale à la religion, vous ne causerez pas cette cruelle douleur aux prêtres qui vous ont baptisés, qui vous ont instruits, qui vous ont prodigué leurs soins et qui comptent sur vous pour donner l'exemple dans la paroisse. Ah ! si par malheur vous y étiez infidèles !... Ecoutez une histoire qui doit rester gravée dans vos cœurs.

Un prêtre d'une ville d'Afrique avait baptisé un enfant appelé Elpidophore et il avait conservé, comme souvenir, sa robe blanche. Il chérissait cet enfant, et il s'était beaucoup occupé de son éducation. Mais Elpidophore, devenu homme, s'abandonna au mal en fréquentant les païens, il renia la foi et se fit même persécuteur des chrétiens. Un jour qu'il en faisait comparaître devant le tribunal où il siégeait, le saint prêtre qui l'avait baptisé s'y présenta aussi et tirant de dessous ses habits une petite robe blanche qu'il y tenait cachée, il la déploya sous les yeux d'Elpidophore et lui dit : « Voici la robe blanche que tu portais le jour de ton baptême, en signe d'innocence, voici le témoin de ton apostasie. C'est elle qui t'accusera devant le Souverain Juge ; elle demandera vengeance contre toi et se changera en vêtement de flammes pour te punir d'avoir foulé aux pieds les promesses de ton baptême. » Ceux qui entendirent ces paroles fondirent en larmes et Elpidophore se retira couvert de confusion.

Eh bien ! mes chers enfants, nous aussi nous vous avons donné une robe blanche, au jour de votre baptême, la robe blanche de l'innocence. Qu'en aviez-vous fait ? Hélas ! plus d'un peut-être l'avaient déjà bien souillée. Nous l'avons lavée dans le sang de Jésus-Christ, et nous vous l'avons rendue pour vous asseoir au banquet sacré. Un jour, au tribunal de Dieu, — car nous nous y retrouverons ensemble, — nous vous demanderons ce que vous avez fait de votre innocence, en présence de vos anges gardiens, de vos saints patrons du baptême, de tous les chrétiens ici présents. Malheur à vous si vous l'avez perdue par le péché ! On ne pourra plus vous la rendre, et le feu de l'enfer sera votre châtiment éternel !...

Cette innocence de vos enfants, pères et mères, est un trésor qui leur vaudra le ciel s'ils la conservent ; et pour qu'ils la conservent, Dieu l'a mise sous votre garde, et vous a délégué une partie de son autorité. Malheur à vous s'ils venaient à la perdre faute d'être surveillés ! Deux fois malheur

si vous leur donniez le mauvais exemple ! Vous en répondrez âme pour âme. Au lieu d'être vos défenseurs au tribunal de Dieu, nous deviendrions vos accusateurs !

Mes chers enfants, le moment solennel est arrivé. Guidés par vos anges gardiens, accompagnés de la tendresse et des vœux de tous ceux qui vous entourent, allez poser la main sur les saints Evangiles et jurez à haute voix, jurez du fond du cœur : Haine à Satan ! Haine au monde ! Amour éternel à Jésus-Christ, seul digne de régner sur les cœurs ! Ainsi soit-il.

V

CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Mes chers enfants,

Un des meilleurs moyens d'assurer votre fidélité à vos promesses et votre persévérance, c'est une grande dévotion à la Sainte Vierge ; c'est d'aimer la Sainte Vierge de tout votre cœur, comme on aime une mère ; c'est de la prier souvent, c'est de la prier chaque jour, de vous recommander chaque jour à elle, jusqu'à votre dernier soupir.

Aimer la Sainte Vierge ! quoi de plus naturel ? quoi de plus juste ? Il suffit d'avoir un bon cœur, comme vous l'avez, pour aimer cette divine Mère.

C'est Notre-Seigneur lui-même qui le veut, qui nous y engage par ses exemples. Marie est la créature que Jésus a le plus aimée ; il l'a choisie de toute éternité pour être sa mère et il l'a aimée de toute éternité. Quand il était petit enfant, comme il reposait doucement entre ses bras ! comme il lui prodiguait ses caresses ! comme il lui était soumis ! comme il la servait, comme il l'aidait dans les humbles travaux du ménage !... Quand il est mort sur la croix, il a voulu que sa mère fût là près de lui pour la consoler, pour recevoir ses derniers adieux... Au milieu de ses affreux tourments, il s'est préoccupé de son avenir ; il l'a confiée à S. Jean, au disciple qu'il aimait le plus... Dans le ciel, il l'a comblée de gloire ; il l'a couronnée reine des anges et des saints...

Tous les saints nous assurent qu'il a mis sa toute-puissance à la disposition de sa mère. Voilà pourquoi nous disons que la Sainte Vierge est toute-puissante, non pas qu'elle le soit par elle-même, mais par un privilège de son Fils. Aussi voyez comme les bons chrétiens aiment à s'adresser à elle, à lui donner les titres qui révèlent son amour pour les hommes : *Consolatrice des affligés, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens...*

Et si nous aimons Marie de tout notre cœur, à l'exemple de Jésus, croyez-vous qu'elle ne nous paiera pas de retour, qu'elle ne nous aimera pas, de son côté, comme une mère aime ses enfants ? Si chaque jour nous nous sommes recommandés à elle, si chaque jour nous lui avons demandé de nous assister à nos derniers moments, croyez-vous qu'elle ne sera pas là près de nous, à ce moment décisif, pour nous procurer la grâce d'une bonne mort ?... Ah ! quand on connaît le cœur d'une mère, il n'y a pas à en douter... Nous savons tous, par expérience, que nos mères de la terre éprouvent un besoin pressant, immense, irrésistible, de se dévouer pour leurs enfants. Quel n'est pas leur empressement si elles voient un de leurs enfants s'exposer à quelque danger ! Comme elles accourent pour l'en retirer !... Mais c'est surtout quand il est malade, quand il approche de sa dernière heure, qu'elles lui prodiguent des soins, des consolations, des témoignages de tendresse vraiment extraordinaires...

Est-ce que la Sainte Vierge, si bonne, si compatissante, nous aimerait moins que nos mères de la terre ?... Oh ! comme elle s'empressera de venir nous assister à nos derniers moments, si nous avons été fidèles à l'invoquer chaque jour !... « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il ! » Ainsi soit-il !

ALLOCUTION POUR LA CONFIRMATION

Accipite Spiritum Sanctum... et estote fortes in fide.

Recevez le Saint-Esprit... et soyez forts pour garder la foi du Christ.

Monseigneur,

Mes frères, Mes bien chers enfants,

Nous lisons dans l'histoire que, chez les Grecs, le jeune adolescent ne devenait éphèbe, c'est-à-dire citoyen, inscrit officiellement sur les registres publics, qu'après un examen auquel il fallait satisfaire et qui était suivi de fêtes solennelles, accompagnées de sacrifices, qui duraient trois jours.

De même, chez les Romains, la prise de la toge virile, qui avait lieu vers seize ou dix-sept ans, et qui conférait les droits de citoyen, était une fête à la fois civile et religieuse, à laquelle prenaient part parents et amis. L'adolescent se rendait, escorté de sa famille, au Forum et de là au Capitole, pour y offrir des sacrifices aux dieux ; après quoi il échangeait la robe prétexte pour la toge virile qui le faisait homme et citoyen romain.

Au moyen âge, quand un damoiseau devait être adoubé chevalier, il faisait sa « veillée d'armes, » c'est-à-dire passait la nuit en prières dans la chapelle de son manoir ou dans un moûtier voisin, déposait son épée sur l'autel de la Vierge, méditait en silence sur les grands devoirs de la chevalerie, faisait provision de courage et d'héroïsme pour la triple cause de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie.

Le lendemain matin, après la messe pieusement entendue, après la communion faite dans la ferveur des sacrifices joyeusement consentis, un noble vétéran faisait revêtir son armure au jeune récipiendaire, lui rendait son épée, puis le frappant d'un coup du plat de la sienne, lui disait avec émotion : « Sois bon chevalier ! » Et au contact du fer, l'âme du jouvenceau frissonnait tout entière de ses élans chevaleresques, rêvait d'estoc et de

taille contre les mécréants, jurait fidélité à son Dieu et à sa Patrie.

Mes chers enfants, la cérémonie toute surnaturelle à laquelle vous allez prendre part a pour but de vous armer, de vous sacrer chevaliers du Christ. Vous aussi, vous avez subi des examens, des examens d'instruction religieuse auxquels vous avez dû satisfaire. Grâce au dévouement et à la science éclairée de vos zélés Pasteurs, pendant les années bénies des catéchismes, vous avez mûri vos convictions, vous êtes heureux et fiers de les sentir inébranlables, parce qu'elles reposent sur la *pierre angulaire* que toutes les sapes du laïcisme sont et seront impuissantes à démolir. La religion, qui vous est devenue familière dans ses enseignements essentiels, vous apparaît maintenant tout irradiée de ses immortelles splendeurs. Vous vous la représentez, avec infiniment de raison, comme un arbre séculaire dont la ramure puissante et toujours verte, qui vous a abrités depuis votre plus tendre enfance, continuera à jamais de vous protéger, pendant que vous respirerez sous son ombre divinement tutélaire l'atmosphère embaumée de ses parfums délicieux et que vous savourerez la douceur des fruits de vie qu'elle vous invite à cueillir sur ses branches, chaque jour renouvelés par la sève qui monte de ses racines immortelles.

Oui, mes chers enfants, la religion c'est l'arbre qui fait vivre les âmes d'une éternelle jeunesse, en leur infusant avec la grâce de l'Esprit-Saint les courageuses chevauchées du sacrifice, les stimulantes énergies de la lutte pour le bien, pour aboutir finalement aux victoires indéfiniment variées de cette vie chrétienne qui ne capitule jamais, que l'espérance soutient et qui s'épanouira là-haut dans la gloire de l'amour divin possédé à jamais.

Vous aussi, mes chers enfants, vous avez fait votre veillée d'armes pendant la retraite qui a précédé cette fête de famille, et voici que l'heure de la majorité religieuse a sonné pour vous. Désormais, il faut que vous soyez des hommes, c'est-à-dire des chrétiens robustes, de véritables soldats de Jésus-Christ. Voilà pourquoi notre Evêque vénéré va se faire une joie de vous imposer les mains, d'imprimer sur votre front, avec le saint chrême, le signe du parfait chrétien et d'appliquer sur vos joues le symbole du sacrifice, en appelant dans vos âmes le Saint-Esprit qui fait les hommes, qui fait les forts, les héros et les saints. C'est sa manière à lui de vous armer chevaliers du Christ, par le Sacrement qui réconforte dans la grâce, qui confirme dans la foi, dans l'espérance et la virilité chrétienne, enfin dans l'ineffable charité du Christ et dans la plénitude du Saint-Esprit avec tous ses dons.

Monseigneur,

Il y aura bientôt un quart de siècle que vous arriviez parmi nous. Dépositaire officiel du Saint-Esprit, depuis ces jours bénis et déjà lointains, vous n'avez cessé de le distribuer, notamment aux diacres et aux prêtres que vous avez eu le bonheur d'ordonner, en leur répétant la parole de nos saints Livres : *Accipite Spiritum Sanctum.* Ce même Esprit de lumière, de sagesse et de force, qui soutient les Evêques dans leur tâche ardue, vous allez le distribuer à ces chers enfants qui sont votre diocèse de demain. Ne sont-ils pas ces jeunes recrues qu'attend Votre Grandeur pour combler les vides de l'armée catholique et parmi vos fidèles et parmi vos prêtres ?

Puissent-ils, au moins quelques-uns, entendre la voix de l'Esprit-Saint qui sélectionne, appelle et recrute pour le service des autels ! Puissent les uns et les autres vous consoler toujours, vous obéir filialement, rester toujours fidèles à la vieille foi des aïeux !

* * *

Oui, mes chers enfants, quel moment solennel pour vous, qui devez désormais grossir dans notre modeste canton le bataillon, hélas ! décimé, des catholiques convaincus et pratiquants ! En fouillant les annales du passé, vous découvririez toute une lignée d'ancêtres vénérables qui ont porté fièrement le drapeau des traditions chrétiennes et qui, après avoir combattu le bon combat sous tous rapports, vous ont légué, avec leurs exemples comme leçons, un patrimoine incomparable de vertus patriarcales, souvent même héroïques, qui impose à votre honneur l'obligation rigoureuse de ne pas déchoir.

Que ne sont-ils à ma place aujourd'hui, ces vétérans de la bonne cause, pour vous dire ce qu'ils voient, pour vous découvrir tout ce qu'ils pensent dans la clarté resplendissante d'outre-tombe, pour vous supplier d'aimer sans retard tout ce qu'ils aiment, enfin, pour vous tracer le seul programme digne de retenir notre attention, — ce programme à la fois austère et sublime, seul capable de nous entraîner à leur suite, sur cette route du devoir que nous autres nous prêchons si souvent dans le désert, qu'une multitude d'aveugles s'obstinent à déserter ; sur cette route du sacrifice, inséparable de la première et que nos sociétés matérialisées ne veulent plus comprendre, ensorcelées qu'elles deviennent de plus en plus par le démon des plaisirs mauvais ; sur cette route de l'éternité enfin, qui un jour ou l'autre, qu'on le veuille ou non, passe par le Calvaire : ne l'oubliez jamais !

Quand les Romains, avec leur grand sens, voulaient faire une épitaphe glorieuse à leurs plus célèbres concitoyens, ils dédaignaient toutes les épithètes de clarissimes et d'illustrissimes ; ils inscrivaient simplement sur le socle de la statue : VIR. *C'était un homme.*

Mes chers enfants, je n'ai pas de souhait meilleur à vous adresser, pas de meilleur vœu à formuler pour votre avenir, pas d'idéal plus évangélique à vous laisser pour devise que ces trois mots : *Soyez des hommes !*

Soyez des hommes de foi par vos convictions inébranlables : *fortes in fide !*

Soyez des hommes de caractère, c'est-à-dire des hommes de devoir, quoi qu'il en coûte et quoi qu'il arrive ; des hommes à la conscience incorrup-

fible, inaccessible à la peur, au découragement, aux compromissions, aux mondanités comme à toutes les variétés de faiblesse que présentent dans le monde les soutiennes de la religion au siècle.

Voyez des hommes de cette sorte, toujours debout pour vous défendre, pour vous donner, vous dépenser et pour défendre avec vos prêtres la cause séculaire de la religion et de l'Eglise !

L'apôtre S. Paul vous assure, et vous pouvez l'en croire, que, pour réaliser ce programme, vous ne restérez pas seuls : *Ego sedeo, sed gratia Dei mecum.* L'Esprit-Saint vous aidera dans ce labeur de tous les jours jusqu'à votre dernier souffle !

Au jour de votre baptême, le Saint-Esprit est venu déjà habiter vos âmes régénérées par la grâce ; aussi longtemps que la grâce est demeurée dans vos cœurs, le Saint-Esprit n'a cessé d'y avoir son domicile. Aujourd'hui il veut contracter avec vous une union plus intime encore ; plus que jamais il veut être la colonne de feu qui éclairera votre vie ; il veut vous enrichir de la plénitude de ses dons, vous embraser du feu de sa charité, infuser dans vos âmes une telle abondance de sève surnaturelle et de force morale que vous ne soyez plus des enfants, mais des hommes, marqués du caractère de soldats de Jésus-Christ, avec toutes les énergies vivifiantes qui trempent pour les luttes les plus difficiles et tiennent en réserve pour l'avenir les plus magnifiques victoires.

Au lendemain de l'année terrible, dans cette chère province d'Alsace que la gloire de nos armes a enfin rendue à la mère patrie, un maître d'école imposé par le vainqueur avait effacé la France de la carte d'Europe, puis, interrogeant un petit Alsacien, il lui dit sur un ton impérieux : « Réponds et dis-moi où est la France ? » L'enfant baissa la tête et demeura silencieux. Le maître impitoyable dont la voix redoublait d'ironie mordante, reprit : « Je te l'ordonne, dis-moi où est la France ? » — Alors le fier petit patriote se leva et mettant la main sur son cœur, il répondit : « La France ! elle est là ! »...

Chers enfants, à tous les mécréants de l'athéisme qui osaient vous railler parce que chrétiens, qui auraient l'outrecuidance de vous demander : « Où est-il, ton Dieu ? le Dieu de ton baptême, de ta Première Communion et de ta Confirmation ? » puissiez-vous répondre sans hésiter, aujourd'hui, demain, toujours, en découvrant vos poitrines de catholiques convaincus : « Mon Dieu, il est là, et rien ni personne au monde ne pourra jamais l'en arracher ! »

Le général de Sonis écrivait un jour à l'un de ses illustres amis, Dom Sarlat, le distingué capitaine de frégate devenu bénédictin à Solesmes depuis le mois de juin 1870 : « Je ne sais rien de consolant comme la prière ; rien de grand comme les cérémonies de l'Eglise ; rien de beau comme sa liturgie. Je n'ai jamais trouvé d'offices assez longs et j'ai toujours quitté l'église avec peine. Je puis dire que le temps que j'y ai passé est le meilleur de ma vie. »

Chers enfants, retenez bien ces belles paroles : elles sont d'un héros dont on peut dire en toute vérité qu'il fut, pendant toute sa magnifique carrière, le soldat de Jésus-Christ. Ce fut du reste toute son ambition et la seule inscription qu'il revendiqua pour être gravée sur la pierre de son sépulcre : Miles Christi.

Vous aussi, mes chers enfants, puissiez-vous rester toute votre vie les soldats du Christ, et au soir de votre carrière avoir la satisfaction de dire comme Sonis : « Le temps que j'ai passé à l'église a été le meilleur de ma vie. »

C'est le vœu que je vous adresse de toute mon âme, en demandant à Monseigneur sa bénédiction pour vous aider à le réaliser.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

L'AMOUR QUE NOUS DEVONS A LA RELIGION CHRÉTIENNE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui, avec la solennité de la Pentecôte, l'anniversaire du jour où l'Evangile a été promulgué et où le christianisme a commencé de s'établir parmi les hommes. C'est un anniversaire glorieux entre tous. Ce jour-là, le règne de l'idolâtrie prenait fin, avec toutes les hontes et toutes les horreurs dont il avait été la cause, et se levait sur le monde l'aurore béate de la civilisation chrétienne.

Je voudrais, à cette occasion, appeler votre attention sur la religion dont nous fêtons l'établissement et qui est la vôtre, je veux dire, sur le christianisme lui-même. Je voudrais vous en faire apprécier les bienfaits. Je voudrais vous ramener à son amour.

L'amour du christianisme : c'est le premier des sentiments qu'inspira aux juifs et aux païens qui l'embrassèrent la religion des Apôtres. Quand les premiers eurent goûté aux douceurs de la « loi nouvelle » ; quand les seconds se virent capables des plus sublimes vertus ; quand ils mesurèrent les grandeurs morales auxquelles ils s'élevaient et les comparèrent à leurs désordres et à leurs abaissements d'autrefois, ils s'éprirent de ce culte qui les avait portés si haut et leur procurait des jouissances si nobles et si pures ; ils s'attachèrent à lui par toutes les fibres de leur cœur ; ils vouèrent à Jésus-Christ cette piété vraiment filiale que leurs enfants et petits-enfants ont conservée jusqu'à nous.

L'amour du christianisme : c'est l'une des grâces les plus précieuses que l'Esprit-Saint apporte, le jour de son avènement, aux âmes fidèles. Elle répond à son caractère et à son rôle dans ce qu'ils ont de plus essentiel. Car l'Esprit-Saint n'est pas autre chose que l'amour infini dont les personnes divines sont pénétrées l'une pour l'autre. En se donnant, il vient allumer dans les âmes la flamme du divin amour, et, par conséquent, leur inspirer

l'amour de la religion : l'amour de la religion étant une des principales formes de l'amour de Dieu.

Laissez-moi donc vous rappeler aujourd'hui quelles raisons nous pressent d'aimer notre religion. Ces raisons se ramènent à deux principales.

I

La première se tire des biens spirituels dont cette religion nous fait part.

Beaucoup ne jugent des choses et de leur valeur que par le degré de fortune ou la mesure de plaisirs qu'elles apportent. Ils n'apprécient que ce qui les rend plus riches ou flatte leurs passions. — Quittez, je vous en prie, une manière de penser aussi basse et aussi étroite ! Souvenez-vous que vous êtes des âmes comme vous êtes des corps ; que vous avez à vivre la vie de l'esprit comme vous vivez la vie de la chair ; que vos destinées ne sont toutes, ni dans le temps, ni sur la terre ; regardez, enfin, et plus haut et plus loin : et vous comprendrez vite quels incomparables biens la religion vous apporte.

a) Elle vous apporte *la vérité*.

Tout homme, à moins de s'emprisonner dans la vie animale, se pose nécessairement, tôt ou tard, ces graves questions : « Qui m'a donné ce que je suis et ce que je possède ? — Ai-je des devoirs envers celui-là ? — Quelles lois m'a-t-il prescrites, et quelles défenses m'a-t-il faites ? — Aurai-je à lui rendre compte de l'usage que j'aurai fait de ses dons ? — Cet usage doit-il être, suivant ses mérites, récompensé ou puni ? — Quelles seront ces récompenses et ces punitions ? — Après cette vie, en aurai-je une autre, et quels sont les moyens de la rendre heureuse ? » — Il est impossible de vivre d'une vie digne d'être appelée « vie d'homme, » sans s'adresser ces questions ; et quand on se les est une fois posées, il est nécessaire d'en avoir la solution certaine. Il y va non seulement d'une satisfaction de l'esprit, mais encore de la paix de la conscience, de l'orientation à donner à la vie, des destinées présentes et futures. L'ignorance et le doute, sur ces points essentiels, causent à quiconque réfléchit d'inexprimables tortures.

Or, le christianisme a résolu, pour vous, ces problèmes angoissants ; et, — je n'ai pas besoin de le démontrer, puisque je parle à des croyants, — il les a résolus en vous disant la vérité. — Ne vous eût-il rendu aucun autre service, que celui-ci lui mériterait déjà toute votre gratitude. Car, la vérité, c'est la lumière de l'intelligence, le repos du cœur, la faculté de vivre dans la justice et de se préparer un heureux avenir. Ce n'est pas un chrétien, c'est un païen (mais il a eu raison) qui a dit : « La vérité est le premier de tous les biens [1]. »

b) Avec la vérité, la religion fait connaître *le devoir*.

N'avez-vous jamais été tentés de voir, dans la loi chrétienne, non pas un bienfait, mais un fardeau, et de regretter de la connaître, au lieu de vous en applaudir ? — Sans doute, les lois divines ne permettent pas tous les plaisirs et prescrivent des vertus difficiles. Mais, veuillez y réfléchir : la contrainte même qu'elles imposent devrait nous les faire aimer. Car, vous ne l'ignorez pas, il existe deux hommes en nous, l'homme charnel et l'homme spirituel ; l'un qui est mauvais, l'autre bon. Quelque parti que nous prenions à l'égard de l'ordre moral, soit le parti de la licence, soit le parti de la loi, nous allons toujours au devant d'une contrainte quelconque. La licence fera le bonheur de l'homme du péché, mais elle tuera l'homme de la vertu ; comme, de son côté, la loi favorisera les aspirations de l'homme bon, mais tiendra sous le joug l'homme mauvais. Or, étant donné qu'il nous faut toujours souffrir de quelque côté, ne vaut-il pas mieux souffrir pour le bien que pour le mal, dans ce qu'il y a en nous de moins bon que dans ce que nous avons de meilleur ? Oui ! parce que la loi chrétienne prend parti pour la moitié bonne de moi-même et assure sa victoire sur l'autre moitié, la moitié vicieuse ; parce qu'elle me trace, en termes exacts et précis, la voie du devoir, loin de lui en vouloir des sacrifices qu'elle me demande, je l'en bénis. Plus ces sacrifices révoltent la nature corrompue, plus aussi je sens que la loi est nécessaire et plus je la trouve bienfaisante. — Il y a eu, en Israël, un Prophète qui disait : *« Nous sommes bien heureux, ô Israël, de connaître ce qui plaît à Dieu ! »* (Bar., IV, 4). Je reprends sa parole, et je dis : Nous sommes heureux, ô chrétiens, de savoir, par la loi qui nous est donnée dans l'Evangile, le moyen de plaire à Dieu, car nous devons l'aimer et tenir à lui plaire ; et, avec le moyen de plaire à Dieu, le moyen de vaincre l'homme méchant qui est en nous, le moyen de faire triompher l'homme bon, le moyen de nous élever à quelque grandeur morale, le moyen de nous assurer les douces et saintes joies de la vertu, le moyen de donner à autrui un exemple salutaire, le moyen de nous rendre dignes des récompenses éternelles.

c) La religion nous apporte encore *la grâce de Dieu*.

La grâce de Dieu, c'est le secours qu'il nous prête : secours toujours puissant, si nous savons y correspondre ; mais secours qui se proportionne à nos besoins et devient, suivant les circonstances, force ou lumière, remords ou consolation, encouragement ou apaisement. Cette grâce coule à pleins bords dans les pratiques de notre culte et dans nos sacrements.

Qu'elle devrait vous les rendre chers !

N'êtes-vous pas heureuses, jeunes filles pieuses et pures, d'avoir échappé à la corruption du siècle ? Mères chrétiennes, ne vous applaudissez-vous pas de porter vaillamment le fardeau du mariage et la gloire de la maternité ? Et vous, vieillards, qui pouvez considérer sans crainte, bien mieux, avec confiance, les prochains jugements de Dieu, ne vous félicitez-vous point d'avoir traversé la vie sans tomber, ou de vous être relevés de vos chutes ? Ne

[1] Platon, *De leg.*, V.

trouvez-vous pas, vous tous enfin qui menez une vie chrétienne, ne trouvez-vous pas, dans vos vertus, une joie et une gloire auxquelles nulle autre gloire et nulle autre joie ne peuvent être comparées ? Eh bien ! souvenez-vous qu'au dire de S. Paul, les bons « *sont ce qu'ils sont par la grâce de Dieu.* » (I Cor., xv, 10). Vous devez à la grâce, et par suite à la religion qui vous l'a donnée, toutes vos vertus. Vous lui devez ce qu'il y a de meilleur en vous... Aimez-la donc pour tout le bien qu'elle vous a fait.

Hélas ! j'ai beau dire... Habitués comme ils le sont à tous ces bienfaits du christianisme, familiarisés avec eux et comme blasés à leur égard par une vie tout entière écoulée dans un continuel commerce avec eux, mes auditeurs ne viennent pas à bout d'en comprendre tout le prix. Ils ne le comprendront vraiment qu'au ciel. Là, quand ils verront de leurs yeux, et dans la pleine lumière de Dieu, comment leur religion les a merveilleusement éclairés, sûrement conduits, puissamment aidés, de quelles déchéances elle les a préservés ou relevés, quelle heureuse éternité elle leur a procurée, ils en seront jetés dans une extase de reconnaissance qui ne finira jamais... Prenons dès maintenant, mes frères, ce sentiment qui sera le nôtre pendant l'éternité, et attachons-nous à notre sainte religion de toute la force de nos convictions, de nos vertus, de nos éternelles espérances !

II

L'amour du christianisme trouve une seconde raison d'être dans l'heureuse influence que, indirectement et par voie de conséquence, il exerce sur nos intérêts temporels eux-mêmes.

Oui ! le christianisme apporte encore aux hommes, avec les biens spirituels que nous venons de rappeler, toute sorte d'avantages naturels et même matériels. C'est que l'homme unissant étroitement dans sa personne le corps et l'âme, les services rendus à celle-ci ont toujours, en raison de cette union même, leur répercussion sur celui-là.

Voyez ce qui se passe *dans l'individu.*

Quand il croit aux dogmes chrétiens, il trouve dans sa foi une consolation à toutes les peines, un encouragement dans toutes les épreuves, une espérance qui lui promet une compensation à toutes les infortunes. Dès lors, toutes celles-ci lui deviennent supportables. Passez-moi une comparaison que vous comprendrez aisément : rien ne peut venir empoisonner sa vie, sans que ses croyances ne lui offrent aussitôt un efficace contre-poison.

Quand il observe la loi, il se garde des excès de toute sorte auxquels porte la mauvaise nature. Par là-même, il se préserve des répressions, des maladies, des mille désagréments, dont les excès sont presque toujours la cause. Il conserve aussi, sans la laisser s'altérer, cette sérénité de l'âme et cette lumière de l'intelligence qui sont si nécessaires au bon gouvernement des affaires.

Quand il obéit à la grâce, il pratique toutes les vertus chrétiennes, du moins au degré obligatoire. Or, ces vertus ont toujours été et seront toujours le meilleur et le plus fécond élément de prospérité. Elles inspirent la sagesse dans les entreprises ; elles les font conduire avec prudence et probité ; elles donnent du crédit et assurent l'estime et la confiance générales ; elles déterminent les amitiés dévouées et fidèles ; elles attirent, même sur les intérêts temporels, la bénédiction de Dieu.

L'influence de la religion n'est pas moins heureuse *sur la famille.*

J'ai parfois eu l'occasion de voir de près quelques-unes de ces familles comme il y en a tant aujourd'hui, où le christianisme n'est ni pratiqué, ni même connu. Quand l'irréligion pouvait y produire tous ses fruits, quel effroyable spectacle ! Le père n'était plus un père pour les siens, mais un tyran. D'un égoïsme féroce, il ne vivait pour personne, et exigeait que tous vivent et se sacrifient pour lui. Il réclamait tous les droits et ne se reconnaissait ou ne voulait accepter aucun devoir. La mère n'avait rien de cette délicatesse de conscience, de cette élévation de pensée, de ce dévouement qui font la grandeur et le charme de la femme chrétienne. Au lieu de modestie, l'effronterie ; au lieu d'ordre et de travail, le désordre et la fièvre du plaisir. Ses mauvaises mœurs déshonoraient sa maison. Les enfants lui pesaient comme un intolérable fardeau. Elle les laissait grandir sans surveillance et sans éducation. Et, quand ils avaient grandi, elle les conduisait elle-même, par ses exemples et quelquefois par ses excitations, à toutes les déchéances... Aussi, que pouvait-on attendre de ces pauvres enfants ? Livrés sans défense à leurs instincts pervers, ils ne supportaient aucun joug ; et leurs révoltes de chaque jour venant s'ajouter aux injures et souvent aux coups échangés entre leurs parents, transformaient le foyer en un véritable enfer... Direz-vous que la religion n'aurait pas donné le bonheur à ces familles ? Elle aurait amené tous les membres à se supporter mutuellement, à se dévouer l'un à l'autre, à s'aimer. Elle aurait soumis le père à ses devoirs paternels ; elle aurait appris à l'épouse à garder la fidélité conjugale, à se montrer laborieuse et économe, à remplir les saintes obligations de la maternité. Elle aurait rendu les enfants sages, affectueux et dociles. — Oui, l'impiété fait de la famille un enfer ; et la religion, bien comprise et fidèlement pratiquée, en fait un paradis... — Si vous avez mis, si les vôtres ont mis à votre foyer quelque chose de ce paradis, c'est au christianisme que vous le devez.

La religion n'est pas moins nécessaire au *bonheur des nations ;* elle l'est peut-être même davantage. Car, à mesure qu'un groupement humain devient plus nombreux, les intérêts et les passions vont se multipliant, les causes de conflits augmentent, les pouvoirs tutélaires risquent plus sûrement d'être débordés : et, par suite, le frein religieux répond à des besoins plus rigoureux.

Il faut beaucoup de choses pour faire le bonheur des peuples. La sagesse chez les gouvernants, la justice dans la distribution des charges et des hon-

neurs, l'exercice consciencieux des fonctions publiques, la modération chez ceux qui jouissent, la charité chez les riches, la docilité dans les sujets, la résignation, dans ceux qui sont en bas, à l'inévitable inégalité des conditions humaines, avec la ferme résolution de n'employer, pour s'élever ou s'enrichir, que des moyens légitimes ; chez tous, le respect du droit d'autrui, le culte de la propriété, la pureté des mœurs, la probité dans les transactions, le support mutuel, le dévouement à la chose publique, l'amour de la patrie : tout cela est nécessaire à la prospérité des nations. Ce sont là, je le sais, des vertus que la raison naturelle et l'intérêt bien entendu de tous et de chacun suggèrent et recommandent. Elles trouvent cependant, dans la religion, leurs motifs les plus impérieux et leur sanction suprême. On les a toujours pratiquées parmi les peuples religieux et dans la mesure même où ils étaient religieux. Elles en ont fait, dans la même proportion, des peuples heureux. Si la France tombait, comme on l'y pousse, dans l'irréligion, toutes ces vertus disparaîtraient en même temps du milieu de nous ; et, alors, devinez ce qui se passerait : — En haut, la tyrannie, la puissance publique appliquée à favoriser les méchants et à opprimer les bons, les dénis de justice, l'âpre et insolente jouissance des avantages que procure le pouvoir ou la fortune. — En bas, la colère contre tout ce qu'impose l'infériorité du rang ; la volonté de se frayer, par tous les moyens, un chemin vers les emplois, les richesses et les plaisirs ; plus de frein, ni aux passions des grands, ni aux passions des petits ; la révolte toujours prête à éclater. Les conflits font explosion de toutes parts, terribles et indomptables. C'est l'entrée en scène, — comme actuellement chez un peuple notre ami d'hier[1] ; — du poignard et de la bombe ; c'est la ruine des entreprises ; c'est le pillage des propriétés ; c'est l'effusion du sang ; c'est — car toutes les nationalités détruites ont péri par quelque chose d'analogue — la fin de la civilisation et la mort de la patrie... A moins que, terrifiés par les douloureuses conséquences de l'irréligion, les chefs et les citoyens ne se retournent vers l'Eglise et vers les prêtres, et ne les conjurent de reprendre au sein du pays leurs prédications pacificatrices, de rendre au peuple la foi, la loi, les craintes et les espérances du christianisme, bref, de rejeter au loin les noirs nuages amoncelés par la tempête et de faire de nouveau briller dans le ciel ces divines lumières dont on avait osé dire qu'elles étaient éteintes à tout jamais et que personne ne les rallumerait plus...

Aimez-les donc, ces divines lumières, vous qui les voyez encore : elles font, quand on les suit du regard, le bonheur des individus, des familles et des nations.

* * *

C'est dire, m. f., qu'il faut aimer la religion, comme on doit aimer la vérité, le devoir, la grâce et le salut, comme on doit aimer la sauvegarde de tout ce à quoi on a le cœur attaché, son pays, son foyer, sa propre personne. La religion, vous l'avez vu, possède, avec les promesses de la vie présente, les promesses de la vie future. (I Tim., IV, 8). Elle constitue ainsi le plus grand des bienfaits de Dieu.

Mais cet amour pour la religion ne doit pas rester un simple sentiment de cœur. Il doit sortir du cœur pour s'exprimer dans le langage et la conduite. — Ne rougissez donc plus de votre foi. Soyez fiers d'être vertueux ; pratiquez ouvertement votre culte. Conservez à vos enfants, en leur faisant donner une éducation religieuse, cette vie chrétienne qui les aidera si puissamment à honorer votre nom et à se faire d'heureuses destinées. Constituez-vous vous-mêmes les défenseurs du christianisme attaqué et auquel on veut arracher vos familles et votre pays : ce qui les conduirait aux derniers malheurs. Serrez-vous autour de vos autels pour les faire respecter de tous. Assistez vos prêtres dans leur apostolat. Et gardez toujours au fond du cœur cette conviction qu'en aimant la religion, en la pratiquant, en combattant pour sa défense, vous servez, par le plus noble et le plus certain des moyens, à la fois vos intérêts les plus précieux et la cause du bien public. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXIV

LE SACRÉ-CŒUR, FORCE DES FAIBLES

Mes frères,

Le Cœur de Notre-Seigneur est la *force des faibles*.

Quel beau titre que celui-là !... Ne trouvez-vous pas qu'il est très digne de la souveraine bonté de notre Dieu ? Jésus connaît mieux que nous-mêmes notre misère. Ne craignez pas qu'il la dédaigne. Elle lui est, au contraire, un motif tout-puissant sur son cœur de s'intéresser à nous, et puisque nous sommes incapables, par nous-mêmes, de faire les efforts qui nous sont nécessaires, il viendra, lui, l'infinie grandeur et la puissance infinie, au secours de notre faiblesse.

Que cela est consolant pour nous ! Alors que, sur la terre, nous ne trouvons que des appuis incertains et trompeurs, au ciel il y a un ami toujours prêt à nous aider, un ami dont le bras ne connaît pas d'obstacle insurmontable, un ami qui n'attend même pas que nous fassions appel à son dévouement, un ami toujours présent, qui ne fait jamais attendre sa divine intervention.

Méditons aujourd'hui cette vérité si douce, et voyons comment le Sacré-Cœur est notre force, contre les tentations du démon, contre les infirmités de notre nature et contre les épreuves de notre vie.

I

C'est un ennemi bien redoutable pour nous que le démon.

Cet esprit du mal n'a rien perdu de l'intelligence que Dieu lui avait donnée au moment de sa créa-

[1] La Russie.

tion. Il l'a seulement tournée vers le péché, et sa haine pour les âmes fidèles lui fait rechercher toutes les occasions de les entraîner dans sa ruine. Jamais il ne se lasse. C'est le lion, rugissant de rage, qui circule sans cesse, en quête d'une proie qu'il puisse dévorer. Servi par sa propre et fatale expérience, il connaît à merveille les pièges qu'il faut nous tendre. Expert à mentir, il sait nous présenter comme un bien désirable ce qui peut nous perdre à tout jamais.

Ajoutez à cela qu'il connaît nos côtés faibles. La place forte qu'il veut emporter d'assaut renferme des éléments de défaite sur lesquels il compte pour la vaincre. Ce sont nos passions, tristes suites du péché originel et de nos fautes personnelles. Il sait bien qu'en faisant appel à notre orgueil et à notre sensualité, il fera frémir en nous des révoltes intimes qui seconderont son action. Attaquée au dehors et bouleversée au dedans, notre âme ne saurait être difficile à vaincre.

D'autant que le démon se garde bien de laisser voir qu'il veut nous perdre. Ce qu'il nous propose, c'est le bonheur, ou du moins la jouissance. Pourquoi nous obstiner à suivre la voie austère de la Croix, toute remplie de douleurs ? Jésus ne nous promet que la souffrance. Toujours nous gêner, toujours lutter ! Pourquoi ne pas accepter les biens si doux qui s'offrent à nous ?

Si seulement le démon se contentait de cette supériorité qu'il a sur nous ! Mais il y ajoute l'influence du milieu dans lequel nous vivons et où il règne en maître. Les exemples que nous avons sous les yeux, les maximes que nous entendons, les spectacles que nous voyons, l'air même que nous respirons, tout nous entraîne au mal. Comment pourrons-nous lui résister, nous qui sommes si faibles, à lui qui est si fort ?

Mais le Sacré-Cœur est là qui veille sur nous, avec plus de vigilance qu'une mère ne veille sur son enfant. Vainqueur éternel du démon, il l'empêche de nous tenter au-dessus de nos forces. Par sa croix, il nous a obtenu de triompher de lui, et sa grâce, quand nous la lui demandons, est plus que suffisante pour nous faire remporter la victoire. Même quand il se tait, et qu'il semble nous abandonner, il ne cesse pas pour cela de nous soutenir et de nous empêcher de succomber.

Vous connaissez le sublime dialogue entre Jésus et sainte Catherine de Sienne, qui venait d'être soumise à une longue et pénible tentation : « Seigneur, s'écria-t-elle, quand il daigna enfin lui faire sentir sa présence, où étiez-vous, quand vous m'avez ainsi laissée ? — J'étais, répondit Jésus, au milieu de ton cœur ; je prenais plaisir à voir ces combats et ta résistance, car il n'y a pas de mal quand l'âme qui les souffre n'y donne pas son consentement. »

II

Faibles contre le démon, nous ne le sommes pas moins contre les infirmités de notre nature.

Faibles ? N'est-ce pas *impuissants* qu'il faut dire ? Notre-Seigneur n'a-t-il pas prononcé cette parole : « Sans moi, vous ne pouvez *rien* faire » ?

D'abord, nous nous connaissons très peu. Rien n'est plus facile pour nous que de nous laisser aller à l'illusion, en ce qui nous concerne. Nous sommes perspicaces, quand il s'agit des défauts des autres ; aveugles, quand il s'agit des nôtres.

Et quand, éclairés par la lumière de Dieu ou avertis par la charité de nos frères, nous essayons de combattre nos mauvais penchants, quelle n'est pas notre faiblesse ? Nos résolutions de mieux vivre sont si peu précises, si peu généreuses et si peu durables ! Les passions que nous avons à réprimer semblent se réveiller en nous et nous dire, comme à S. Augustin : « Quoi ! Est-ce que tu vas nous quitter ? »

Supposé que nous tenions bon contre ces sollicitations de la nature, à la moindre victoire que nous remportons, nous sommes tentés de croire que tout est fini, et nous nous arrêtons de lutter ; répit fatal, que nos défauts mettent à profit pour reprendre tout leur empire sur nous.

Et alors, c'est le découragement qui vient et qui nous fait dire : « A quoi bon ? Je n'y arriverai jamais ! »

N'est-ce pas l'histoire de notre vie spirituelle ?

Mais, ici encore, Jésus vient au secours de notre impuissance ; ici encore, il est la force des faibles. « Je puis tout, disait S. Paul, en celui qui me fortifie. » Quiconque sait faire appel à son divin Cœur est assuré de ne pas être vaincu dans la lutte que chacun doit livrer contre soi-même.

III

Les épreuves de la vie : encore une circonstance où nous sommes vite abattus.

Elles sont nombreuses, ces épreuves. Peu de jours se passent sans que nous ayons à en supporter quelqu'une.

Elles sont de toute nature ; tantôt c'est à notre corps qu'elles s'en prennent, avec les maladies et les douleurs qui l'assiègent ; tantôt c'est à notre cœur, avec les déceptions, les trahisons, les deuils, les calomnies qui le blessent cruellement ; tantôt c'est à notre âme, avec les doutes, les découragements, les sécheresses, les lassitudes qui la remplissent parfois de leur flot amer.

Elles sont lourdes jusqu'à nous écraser et à nous faire répéter la parole de Job : « Maudit soit le jour où je suis né ! »

Ici encore, le Cœur de notre Dieu veut être notre force. C'est lui qui a soutenu les martyrs dans leurs tourments, et qui les a rendus plus forts que les bourreaux auxquels ils étaient livrés. C'est lui qui a donné aux saints un courage inébranlable dans les épreuves les plus pénibles, et qui, non seulement leur faisait supporter la souffrance, mais encore la leur faisait accepter, mais encore la leur faisait aimer. Ce qu'il a fait pour eux, il est prêt à le faire pour nous, si nous savons, comme eux, avoir recours à lui.

* * *

Quand nous traversons une forêt, il n'est pas rare que nous voyions un pied de lierre s'enrouler autour d'un arbre robuste, et, soutenu par lui, défier la tempête la plus violente. C'est l'image de ce que le Sacré-Cœur veut être pour nous. Il nous offre sa force divine, à condition que nous sachions nous attacher à lui. Que ce soit aujourd'hui notre prière, notre désir, et la grâce obtenue ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 24 maii 1922.
AL. RAVRY, *vic. gen*

Le gérant : F. FR[illegible]ARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 1er juin 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Saint-Sacrement. — La Sainte Eucharistie et notre dureté de cœur, 305.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXV. *Dimanche de la Trinité :* Le mystère, 308. — XXXVI. *Fête-Dieu :* L'Eucharistie, mystère d'amour, 310.
Pour la bénédiction d'un monument aux Morts de la Guerre. — Héroïsmes, sacrifices, espérances, 311.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXXI. Chute de Rome païenne, 315. — XXXII. La conversion de S. Augustin, 318.
Varia. — Les deux croyants, 320.

POUR LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT

LA SAINTE EUCHARISTIE ET NOTRE DURETÉ DE CŒUR

Illis... exprobravit... duritiam cordis.
Il leur reprocha leur dureté de cœur. (Marc, XVI, 14).

Mes frères,

Notre-Seigneur avait terminé son séjour sur notre terre. Il allait retourner au ciel. A cette heure suprême, il voulut exprimer d'un mot quelle impression lui laissait son passage au milieu des hommes. Ecoutez-le, ce mot, il juge l'accueil que notre race lui a fait... Cet accueil n'avait pas été bon. Bien que Jésus fût venu en Sauveur et avec d'infinies miséricordes, il avait été généralement mal reçu. Ses tendresses n'avaient été ni comprises ni payées de retour. L'impression qu'il emportait, en s'en allant, était douloureuse. La parole par laquelle il l'exprima fut une parole d'amertume : *Exprobravit illis duritiam cordis;* il s'y plaignait d'une incurable dureté de cœur.

M. f., la vie eucharistique de Jésus lui laissera-t-elle une impression meilleure? — Jugez-en vous-mêmes !

Les hommes passent et repassent auprès de ce temple où il réside, sans même penser qu'il est là. Ils y apportent, quand ils y entrent, un esprit distrait et un cœur glacé... Sa présence réelle au milieu de nous lui attire peu d'amour.

Chaque matin, il s'offre en sacrifice sur ces autels, comme il l'a fait sur la croix. La plupart de ses fidèles le laissent s'offrir tout seul. Leur cœur ne leur dit rien qui les attire. Ceux qui viennent assister à son immolation le font d'une âme insensible et froide... Là aussi, il recueille peu d'amour.

Quand, à la Table sainte, il descend dans nos cœurs, là du moins, dans cet acte qui témoigne d'une tendresse filiale pour Jésus, — car la communion eucharistique n'a pas et ne peut pas avoir d'autre sens, — là, dis-je, trouve-t-il enfin l'amour dont il est digne? Je voudrais pouvoir faire à cette question une autre réponse, mais la vérité m'oblige à dire : non encore. Une purification de la conscience imparfaite et rapide, qui laisse dans l'âme l'odeur du péché, une préparation superficielle, une action de grâces où l'on demande plus qu'on ne donne, où l'on se distrait plus qu'on ne s'applique, à laquelle on met fin promptement et avant d'avoir dit un seul mot venu du cœur ; voilà tout ce qu'il recueille. Lorsque sa présence sacramentelle nous quitte, il peut constater une fois de plus que les hommes sont toujours les mêmes et n'ont pour lui guère de cœur.

Il faudrait pourtant traiter autrement un Dieu si aimant. Il le sait bien : nous n'avons à lui offrir ni des pensées sublimes, ni des œuvres héroïques, ni de grandes vertus. Si du moins nous lui montrions de l'amour !... C'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui. Désireux de vous aider à guérir cette dureté de cœur dont il se plaint, je voudrais vous expliquer *combien*, dans l'Eucharistie, *il mérite d'être aimé :* ce sera ma première réflexion. Dans une seconde partie, je tenterai de dire *par quels moyens vous pourriez attendrir vos cœurs* si durs et les amener à lui rendre l'amour qu'il mérite et qu'il désire.

I

Dieu est, par lui-même, un être infiniment digne d'amour. Ses perfections, qui dépassent toute limite, sont autant d'amabilités infinies. Et, comme il les possède toutes, il ne lui manque rien de ce qui peut le rendre aimable. Quand il ne nous aurait fait aucun bien, ses seules qualités personnelles lui mériteraient infiniment plus d'amour que nos cœurs n'en peuvent donner.

Mais Dieu ne se contente pas d'être *aimable*. Il est encore *aimant*. Bon, il nous a comblés de bontés. Nous ne vivons que de ses bienfaits. La nature et la grâce constituent deux mondes immenses qui sont tout remplis des témoignages de son amour pour nous. Mais cet amour ne se révèle et ne se montre nulle part aussi généreux et aussi tendre que dans la sainte Eucharistie.

Quand l'apôtre S. Jean commence le chapitre de son Evangile où il va raconter la dernière Cène, cette Cène inoubliable où Notre-Seigneur a institué l'Eucharistie, il fait cette réflexion que si jusque-là Dieu « *avait bien aimé les siens, il allait porter cet amour aux dernières limites.* » (Jo., XIII, 1). — C'est bien vrai ! Même si on la met en parallèle avec les grâces les plus insignes, l'Eucharistie les dépasse, les complète, les conduit à leur dernier achèvement. Elle constitue, passez-moi l'expression, le *comble* de l'amour de Dieu pour nous.

Certes, il a fallu que Dieu aimât beaucoup les hommes pour s'incarner dans une chair humaine et se faire pareil à eux. Voyez-le dans sa crèche ! Là, l'éternel n'a que quelques jours ; l'immense tient tout entier dans un étroit berceau ; le tout-puissant paraît faible comme un petit enfant. Quel abaissement ! Comme il s'est désarmé ! Quelle abdication de ses grandeurs et de ses gloires ! Vous le chantez chaque dimanche au temps de Noël : « S'il nous a tant aimés, comment ne pas l'aimer?

Sic nos amantem, quis non redamaret? » — Il nous aimera davantage encore dans l'Eucharistie. Car, dans l'Eucharistie, il portera beaucoup plus loin l'anéantissement de lui-même. A la crèche, on voit l'homme, et, grâce aux apparitions des anges et de l'étoile, on entrevoit le Dieu. L'Eucharistie cachera à la fois l'homme et le Dieu. L'un disparaîtra comme l'autre sous des apparences plus humbles que n'ont pu être les langes de la crèche.

Il a fallu que Dieu aimât beaucoup les hommes pour faire durer trente-trois ans son séjour au milieu d'eux. Partager pendant tant d'années leur exil ! S'associer pendant tant d'années à leurs travaux et à leurs misères ! Rester tant d'années sur cette pauvre terre, souvent combattu, rarement payé de retour : et cela quand on est fait pour régner dans les cieux ! Quelle marque d'amour ! On sent que l'Apôtre tremble d'émotion quand il écrit : « *Le Verbe a habité parmi nous!* » (Jo., I, 14). Oui, vraiment : par là, le Fils de Dieu nous a bien aimés. — Il nous aimera davantage encore dans l'Eucharistie. Car, par elle, il étendra son « habitation parmi nous » à tous les temps et à tous les lieux, il se fera le contemporain de toutes les générations et le citoyen des moindres bourgades.

Il a fallu que Dieu nous aimât beaucoup pour nous racheter comme il nous a rachetés. Son agonie, sa Passion et sa mort constituent certainement le supplice le plus douloureux qu'être humain ait jamais enduré. Le meilleur de nos amis, le plus dévoué des pères, la plus tendre des mères, auraient reculé devant la croix, telle que nos péchés l'avaient préparée, tant elle se présentait effroyable et promettait de faire souffrir. Jésus, lui, n'a pas reculé. S. Paul avait raison de dire : « *Il m'a aimé, puisqu'il s'est livré pour moi!* » (Gal., II, 20). Effectivement, l'amour n'a-t-il pas atteint là son degré suprême? « *On ne peut pas aimer plus que de donner sa vie,* » dit N.-S. lui-même (Jo., XV, 13). — L'Eucharistie ira plus loin encore. Car l'Eucharistie, c'est le sacrifice de la messe, et la messe, c'est le renouvellement du sacrifice de la croix. Dans ce renouvellement, Jésus-Christ sans doute ne souffre plus. Mais en reproduisant sa première immolation, il nous donne comme par une sorte de leçon de choses, la preuve qu'il ne regrette point ses souffrances, qu'il s'y complaît, qu'il s'applaudit de les avoir endurées, qu'il serait prêt à les subir encore, et cela chaque matin, si c'était nécessaire pour le salut de nos âmes.

La sainte Eucharistie ne réaliserait point d'autres merveilles, que celles-là suffiraient à la mettre au premier rang parmi les témoignagnes d'amour que nous avons reçus de Dieu, et à justifier le mot de l'Apôtre : que, par elle, Jésus-Christ « porte l'amour à ses dernières limites, *in finem dilexit.* »

Mais elle réalise quelque chose de plus encore et nous apporte une marque de tendresse absolument hors de pair, à laquelle rien ne ressemble dans l'histoire des bontés divines.

Tout à l'heure, j'ai parlé de la sainte messe, et rappelé que le Christ y renouvelle son sacrifice. Comment ce sacrifice va-t-il finir? — Nous lisons dans les livres saints que, parfois, les sacrifices anciens se terminaient par la descente d'un feu miraculeux, qui venait du ciel et consumait la victime. L'immolation qui s'accomplit à l'autel finira-t-elle de la même façon? Ou bien le Christ, après avoir prié un instant devant son Père, remontera-t-il vers lui dans quelque ascension glorieuse? Point du tout ! Il a pris, à la consécration, les apparences d'une nourriture; une nourriture est faite pour être mangée ; le Christ sera mangé... Voilà que les fidèles s'approchent de l'autel. Ils s'agenouillent à la table sainte. Le prêtre dépose sur leurs lèvres l'hostie consacrée. Avec elle, Dieu descend dans leur cœur. De là, comme d'un centre, il étend jusqu'aux extrémités de leur être le rayonnement sanctificateur de son auguste présence; il se donne à eux, avec le trésor infini de ses expiations, de ses mérites et de ses prières : trésor avec lequel ils peuvent réparer toutes les fautes, acheter toutes les grâces, payer toutes les dettes. Puis, il prend lui-même possession de leurs âmes ; il les élève jusqu'à l'union intime avec sa divinité; il leur fait part de sa propre vie morale; il les pare de sa beauté et les arme de ses vertus. Et telle est la merveilleuse transformation réalisée en leur faveur dans cet ineffable commerce, que Bossuet a pu écrire : « Si nos yeux pouvaient voir une âme au sortir de la Table sainte, nous la trouverions si belle que nous croirions voir Dieu lui-même »...

Nous sommes ici, ne le sentez-vous pas? nous sommes ici vraiment en présence du bienfait suprême, en face d'un amour au delà duquel il n'y en a plus. Non ! dans la vie présente, Dieu lui-même ne peut faire davantage. Tout ce qui dépasserait cette limite serait inconciliable avec les conditions de l'existence terrestre et ne saurait s'accomplir ici-bas.

Tout cela, n'est-ce pas? mérite beaucoup d'amour, un amour auquel nos cœurs ne suffisent plus et auquel, par conséquent, ils devraient se donner tout entiers... Comment donc nous trouvons-nous, en présence de l'Eucharistie, si tièdes et si insensibles ?

Je vais essayer d'en rechercher la cause; il me sera facile, quand je l'aurai trouvée, d'indiquer aussi un remède.

II

Presque toujours, la première rencontre d'une âme avec le Dieu de l'Eucharistie la touche, l'attendrit, lui inspire pour lui un amour profond et sincère. Ainsi, j'en suis sûr, votre première communion vous a émus et remués jusqu'aux moelles. Toutes les fibres de votre cœur ont tressailli sous le contact divin. Vous avez compris de quelle tendresse vous receviez le témoignage. Ce jour-là, vous avez bien aimé le bon Dieu.

A mesure que les relations avec l'Eucharistie se succèdent, le sentiment que nous en éprouvons s'affaiblit. C'est comme un sens qui s'émousse,

comme un organe qui se paralyse et va progressivement vers la mort. Votre deuxième communion a été, probablement, moins affectueuse que la première. Et que valent, au point de vue de la piété, la dixième, la centième, celles que vous faites maintenant, après de nombreuses années?

Il se glisse donc, dans nos rapports avec l'Eucharistie, par le fait même de leur multiplicité et de leur succession, quelque chose d'anormal, par l'effet de quoi nos cœurs, au lieu de s'attendrir, s'endurcissent, et, au lieu de devenir de plus en plus aimants, deviennent progressivement plus indifférents et plus insensibles..

Ce quelque chose d'anormal, par l'effet de quoi ce triste prodige s'accomplit, c'est la négligence, c'est le sans-gêne, c'est la familiarité; c'est, pour l'appeler de son vrai nom, la routine.

C'est bien vrai, n'est-ce pas? ce que je dis là; et pour parler franc, si vos communions d'aujourd'hui ressemblent si peu à la première, cela vient de ce qu'elles sont prévues beaucoup moins à l'avance, achetées par moins d'efforts et moins de vertus, moins désirées, moins suivies d'action de grâce. La première communion était une communion de foi et de piété, une communion sérieuse; les dernières ont été des communions de routine.

Voilà le mal. — Et quel est le remède?

L'apôtre S. Paul dit quelque part une parole où sans doute il vise nos rapports avec l'Eucharistie, et qui me paraît signaler le moyen de prévenir ou de guérir la routine : « Approchez, dit-il, avec un vrai cœur, dans la plénitude de la foi : *in vero corde, cum plenitudine fidei.* » (Hébr., x, 22). Vous ne tomberez point dans la routine, si vous approchez de l'Eucharistie *avec une foi pleine* et *un vrai cœur*.

1° *La plénitude de la foi.* — Elle donne aux âmes, quand celles-ci la possèdent, une telle certitude et une si juste idée des réalités divines que c'est comme si elles les voyaient. Or, quand on voit Dieu, on ne se familiarise point avec lui. Les bons anges le voyaient depuis de longs siècles, quand le ciel s'ouvrit aux yeux du prophète Isaïe; ils ne s'étaient pas encore familiarisés avec lui, mais ils l'adoraient humblement prosternés et la face voilée de leurs ailes. Longtemps après, l'apôtre S. Jean les revit dans la même attitude et les mêmes tremblements : ils ne s'étaient toujours pas familiarisés avec lui... Et ce sera de même pendant toute l'éternité.

C'est que Dieu est infini. Nulle intelligence ne vient à bout de le comprendre. On ne peut se familiariser qu'avec ce qu'on connaît. Mais ce qu'on connaît de Dieu, quand on n'est qu'une créature, et ce qu'on en peut connaître, est toujours infiniment moins considérable que ce qui reste à explorer. Ainsi, pour peu qu'on sache qui est Dieu, l'idée qu'on en a doit terrifier l'esprit, l'écraser, l'anéantir, ou, si vous aimez mieux, le jeter en extase.

Voilà ce que vous éprouveriez si vous aviez une foi quelque peu pleine. Mais quand vous approchez de Dieu comme vous approcheriez d'un égal; quand vous perdez dans une si large mesure le sentiment de son infinie grandeur; quand vous allez à lui sans même réfléchir sérieusement à ce qu'il est; quand vous vous laissez aller, à ses pieds, à toute sorte de divagations et à toute sorte de rêves : pouvez-vous vous flatter d'avoir la plénitude de la foi ?

2° Avec la plénitude de la foi, l'Apôtre demande *un cœur vrai.* — Le cœur est *vrai,* quand il se soustrait aux altérations qui le faussent, aux diminutions qui le ruinent, aux endurcissements qui lui enlèvent sa tendresse, et quand il met en œuvre toutes ses facultés, dans leur sincérité et leur puissance natives.

Il faudrait un discours pour expliquer tout ceci. Laissez-moi seulement vous dire que :

Le cœur peut et doit apprécier l'excellence des bienfaits reçus. Quand il s'agit de l'Eucharistie, le bienfait est d'excellence infinie. Quoi ! vous vous croiriez favorisés de la bonne Providence et vous montreriez reconnaissants si elle vous accordait une fortune, la santé, le succès dans une entreprise, un honneur depuis longtemps désiré. Ce ne sont là, pourtant, que des choses terrestres, périssables, et par suite, des vanités. Et vous tenez pour peu de chose l'Eucharistie, où Dieu se donne lui-même !...

Le cœur peut et doit mesurer le degré d'amour dont s'inspire un bienfait. De toutes les bontés venues de Dieu, celle qui témoigne le plus d'amour, je l'ai montré tout à l'heure, c'est l'Eucharistie. Là, Dieu nous aime plus que partout ailleurs.

Le cœur peut et doit estimer le rang de l'être aimant et sa supériorité sur l'être aimé. Car l'amour est d'autant plus précieux qu'il descend de plus haut. Il a du charme, même quand il vient d'en bas : les parents sont heureux de l'affection de leurs enfants. Il en a davantage encore quand il vient d'un égal : les époux jouissent de se sentir aimés par leurs conjoints. Quand il vient d'un supérieur, il se fait estimer plus encore : rien ne réjouit des sujets comme l'amitié de leur roi... Dieu est infiniment au-dessus de tous les rois : combien nous devrions être touchés, nous qui sommes si peu de chose auprès de lui, de l'amour auquel l'Eucharistie sert d'expression : cet amour est un amour venu de Dieu !

Le cœur peut et doit faire état du prix dont il a fallu payer les bienfaits. Plus ils ont coûté cher, plus ils méritent d'être appréciés. Or, l'Eucharistie coûte beaucoup à son divin auteur. — D'abord, elle lui demande plusieurs miracles de très haut rang. C'est le chef-d'œuvre de sa toute-puissance. — De plus, il lui a fallu acheter bien cher le droit de la réaliser. Vous avez peut-être pensé quelquefois que N.-S., pour instituer l'Eucharistie, n'avait eu qu'à ouvrir son cœur si bon et à en laisser tomber cette décision souveraine, en vertu de laquelle il a consacré lui-même et donné aux prêtres le pouvoir de consacrer après lui ? Détrompez-vous ! Il n'avait pas le droit de dépouiller à ce point la Trinité divine de sa majesté et de sa gloire, de l'en-

chaîner désarmée à des apparences aussi humbles, de l'enfermer dans des tabernacles aussi indignes, de l'exposer à tant d'indifférences et d'abandons, de profanations et de sacrilèges. Pour acheter ce droit, il a dû satisfaire pour tous ces abaissements, toutes ces irrévérences, toutes ces offenses, toutes ces profanations. Ç'a été là une des raisons de sa Passion et de sa mort ; l'Eucharistie lui a coûté son sang et sa vie...

Le cœur peut et doit tenir compte de la multiplicité des bontés qu'il reçoit. Une communion suffirait pour transformer en extase toute une vie. Quand les communions vont se multipliant, quand elles deviennent nombreuses, ne témoignent-elles point, par cette prodigalité même, d'un surcroît considérable d'amour ? Et ce surcroît d'amour ne mérite-t-il pas un surcroît correspondant de reconnaissance ?

Quand un chrétien, éclairé par les lumières d'une *foi pleine,* pèse toutes ces choses dans un *vrai cœur ;* quand il se dit que l'amour dont elles témoignent s'adresse à lui, que Dieu l'a voulu ainsi d'une volonté qui a su le reconnaître, lui personnellement, à travers les siècles et les espaces, pour l'aimer de la sorte ; quand, après cela, il reporte le regard vers ses fautes et se rend compte de son indignité, — je vous l'assure, il se guérit bien vite de la dureté de cœur. Il devient sensible. Il s'ouvre aux émotions les plus douces. Il sent peser sur lui une dette de reconnaissance sous laquelle il défaille. Et les saintes et pieuses affections jaillissent de son âme avec un irrésistible élan.

Essayez, et vous en ferez bien vite l'expérience ! Apportez devant le Tabernacle la plénitude de la foi et la vérité du cœur : la présence réelle ne vous laissera point indifférents. Apportez au saint Sacrifice la plénitude de la foi et la vérité du cœur : et vous éprouverez au pied de l'autel ce que vous auriez éprouvé au pied de la croix. Apportez à la sainte Communion, et là surtout, la plénitude de la foi et la vérité du cœur : vous ferez à Jésus-Christ un accueil profondément affectueux et dont il sera content. Il n'aura plus à vous reprocher la dureté du cœur.

* * *

J'ai souvent, dans cet entretien, parlé de cœur et prononcé le mot d'amour.

Allez-vous croire qu'en tenant ce langage j'ai voulu vous exhorter, en l'honneur de l'Eucharistie, aux soupirs, aux larmes, et aux autres manifestations d'un attendrissement sensible ? Point du tout ! Je n'ai point eu en vue de vous prêcher une sorte de sensiblerie religieuse. L'amour de Dieu est autrement élevé et sérieux. Sans doute, la piété chrétienne sait pleurer, quand il y a lieu. Mais la conviction intime d'être très aimé de Dieu ; la volonté énergique de le payer d'un digne retour ; la résolution ferme de ne rien faire dont il soit offensé, mais de lui plaire en tout, par conséquent, d'observer ses préceptes et même, dans la mesure où votre condition le permet, ses conseils ; un attachement inflexible à sa cause et aux intérêts de sa gloire et de son Eglise ; le courage dans les épreuves, la résignation dans les souffrances et l'assiduité à les sanctifier ; l'offrande de tous vos travaux et de toutes vos actions ; la générosité, l'élan, l'enthousiasme dans l'accomplissement du devoir et la pratique de la vertu : voilà surtout comment se manifeste l'amour du chrétien pour Dieu...

En ce jour de solennité eucharistique, promettons à Jésus-Christ d'user désormais de sa Présence, de son Sacrifice et de son Sacrement, de manière à produire et à développer en nous cet amour. Il promettait, dans les Prophètes, « de nous attirer à lui par des liens d'amour : *traham eos in vinculis charitatis.* » (Osée, XI, 4). L'Eucharistie est l'un de ces liens et le plus puissant de tous. Laissons-nous tirer par lui. C'est le moyen le plus sûr d'aller à Dieu et de devenir, dans la vie présente, de vrais fidèles, et dans la vie future, des élus. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXV

Dimanche de la Trinité

LE MYSTÈRE

Lux in tenebris lucet.
La lumière luit dans les ténèbres. (Jo., I, 5).

Mes frères,

Parmi les dogmes révélés, il en est d'inaccessibles à notre intelligence : ce sont les mystères. Le mystère est dans l'ordre religieux une vérité insondable. Cependant, malgré le degré d'élévation où il se présente et que nous ne pouvons saisir, le mystère s'impose à notre foi. La raison même, quoi qu'en dise l'incrédulité de notre siècle, siècle d'orgueil par excellence, nous fait un devoir de nous y soumettre, sans aucune crainte d'ailleurs pour sa dignité : car, en acceptant le mystère, c'est devant Dieu que nous nous inclinons.

I

Il y a des mystères dans la religion. Pourquoi s'en étonner ? Le mystère est partout.

Nous sommes habitués à jeter en terre des semences et à voir sortir de leur fermentation un germe, un épi ; mais le secret de cette merveille nous échappe. Matin et soir, nous prenons notre nourriture, sans comprendre par quels moyens les éléments qui la composent deviennent notre chair et notre sang. Autour de nous s'étalent une foule de choses dont on peut dire qu'elles existent et dont on ne peut pas dire ce qu'elles sont : nous percevons le phénomène, mais la substance se dérobe. La plante éclôt dans le mystère de la floraison et il y a du mystère dans l'atome. Vous pouvez briser le grain de sable, décomposer une goutte d'eau, analyser un rayon de lumière ; mais leur nature, vous ne la savez pas. Le vent qui souffle, où prend-il sa source ? Pourquoi fait-il soulever à une heure fixe les flots de la mer ? Vous l'ignorez, comme vous ignorez le foyer où s'alimente la splen-

deur des astres. Que dis-je ! Un humble insecte, c'est assez pour confondre le génie de l'homme.

Mystères de la nature, mystères aussi de la science. « Le plus grand triomphe du savant, a-t-on dit, est de toucher la limite où s'arrête sa pensée. » Au siècle dernier, je ne sais quelle philosophie superbe osa écrire sur son drapeau : « Ne pas croire sans comprendre. » Mais à ce prix, aucune science, toute vulgaire soit-elle, ne serait acceptable. Le temps et l'espace sont des notions, en somme, indéfinissables. Quelle est la nature de la matière ? Pourquoi une plante vénéneuse croît-elle sur le même sol à côté d'une herbe saine ? Qu'est-ce que l'éther et qu'est-ce que l'électricité ? Que faut-il penser des lois de l'attraction et de celles du mouvement ? Autant de questions sans réponse. On a écrit bien des pages sur les propriétés de l'aiguille aimantée, et depuis que l'aimant est connu, on n'a pas encore avancé d'une ligne dans l'étude de cette force. Les axiomes de la géométrie, tel le *postulatum* des parallèles, sont des formules de convention, des hypothèses indémontrables. Dans ce qu'on appelle les hautes mathématiques, science positive s'il en fût, il arrive un moment où le mystère apparaît là comme ailleurs : les idées de nombre et de grandeur sur lesquelles elles opèrent représentent des idées nécessaires, invariables.

Mystères de la science, mystères plus insolubles encore de l'humanité. Expliquez-moi donc le phénomène de la parole qui, par la variété des inflexions et des mouvements de la voix, va porter la pensée à des centaines d'auditeurs. L'œil est de nos organes le plus mince ; mais quel spectacle admirable s'y renouvelle perpétuellement ! Le tableau même du monde ! Comment mon cœur fait-il pour battre et refouler le sang dans les artères ? Nous n'avons rien de plus intime que notre âme ; toutefois nous ne saurions en expliquer ni la conscience, ni la mémoire. Si le grand ressort d'une pendule se brise, nous comprenons qu'aussitôt les rouages s'arrêtent et que les aiguilles ne marchent plus ; mais nous ne comprenons pas le mystère de la mort, quand la vie cesse en nous avec le mouvement.

Vous le voyez, il ne faut pas aller loin pour trouver à notre pauvre esprit des bornes. Même sans sortir de l'ordre naturel, l'homme se heurte à chaque pas à des merveilles incompréhensibles. Certes, la science a déjà réalisé de multiples progrès ; elle en accomplira encore de nouveaux. Néanmoins le résultat de ses labeurs est d'augmenter l'étendue de notre ignorance. Plus l'esprit creuse, plus l'abîme s'ouvre profond. C'est l'aveu de toutes les intelligences supérieures cultivées : l'essence des choses nous échappe.

II

S'il en est ainsi, si, selon le mot de Pascal, « nous ne savons le tout de rien », il ne faut pas s'étonner que la religion ait également ses mystères.

Dieu, source éternelle et plénière du vrai, possède nécessairement une science qui dépassse la nôtre, et il peut, comme il l'a fait d'ailleurs, étant la raison souveraine, infinie, nous révéler des vérités connues de lui seul. Dieu nous a dit : « Il y a en moi dans la plus parfaite unité trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit, distinctes dans leurs attributs, d'une puissance et de perfections égales, et également adorables. » La foi nous enseigne et nous croyons que, pour nous sauver, Jésus-Christ a revêtu notre nature, pris nos infirmités, s'est fait petit enfant dans le silence d'une nuit et sur la paille d'une étable. Nous croyons encore que le même Médiateur Jésus, voulant pour son œuvre expiatoire un surcroît de mérites, a consenti les douleurs de la mort et les humiliations du tombeau. Un Dieu en trois personnes, un Dieu naissant, un Dieu mourant, ces dogmes donnent à la religion son vrai caractère, son empreinte : car, si la religion n'était pas entourée de vérités inpénétrables, dépassant les limites de nos conceptions, un homme avec du génie et une heureuse fortune aurait pu la créer.

Après tout, il est moins difficile qu'on ne se l'imagine de croire à l'ordre surnaturel. Vous exigez d'un enfant une docilité absolue à vos enseignements, parce que, à votre avis, la raison plus faible de l'enfant doit céder devant la raison plus forte de son père. Vous voulez la soumission de l'ignorant à l'autorité d'un maître, parce que, dites-vous, l'esprit peu éclairé de l'homme sans étude doit céder devant la parole de l'homme qui a étudié. — Il n'en va pas autrement dans la question des mystères. S'il a plu à Dieu de mêler à nos croyances certaines vérités cachées, notre devoir est de les accepter comme les ont acceptées avant nous, et avec une âme docile, des penseurs éminents mûris par le travail, dont la foi chrétienne s'alliait à une profonde philosophie, et qui, en trouvant au bout de leurs recherches le mystère, y adhéraient humblement, malgré son obscurité sainte.

Les mystères, du reste, ne blessent pas davantage les droits de notre cœur. « Toutes ces merveilles étonnantes, dit S. Léon, nous encouragent par quelque bienfait ou nous consolent par quelque promesse ; pas une surtout qui ne nous révèle l'infinité de l'amour divin [1]. » Que je contemple Dieu dans son essence, que je l'adore dans sa crèche, ou que je m'agenouille aux pieds de sa croix, je vois éclater sa bonté. La bonté convient naturellement à Dieu, *Deus charitas est :* nous ne pouvons pas nous le représenter sous une autre image. Mais nulle part la révélation de son amour ne nous apparaît expressive autant que dans les mystères.

* * *

Le mystère est le cachet des œuvres divines. Vérité supérieure dépassant la limite naturelle de l'esprit humain, il prend sa source dans l'intelligence infinie. En nous prosternant devant le mystère, nous nous prosternons donc devant Dieu, et nous lui rendons, par l'offrande de notre pensée, comme au Roi du monde intellectuel, l'hommage le plus digne de sa majesté. Ainsi soit-il.

---

[1] S. Léon, *Sermon 74.*

XXXVI

Fête-Dieu

L'EUCHARISTIE, MYSTÈRE D'AMOUR

Sic Deus dilexit mundum.
C'est ainsi que Dieu a aimé le monde. (Jo., III, 16).

Mes frères,

Ces paroles devraient être gravées en lettres d'or sur la porte de nos tabernacles : car il y a dans nos tabernacles une charité incomparable, le mystère de la charité d'un Dieu qui, après nous avoir tout donné, se donne tout entier lui-même. Nos cœurs, aujourd'hui, ont reçu par la sainte communion ce trésor. Pour en avoir goûté les douceurs, nous sommes d'autant mieux disposés à apprécier toute l'étendue de l'amour eucharistique.

I. — *Amour désintéressé*

Déjà, lorsqu'il aurait pu conserver l'inaltérable perfection d'une vie glorieuse, Jésus-Christ ne refusa point de quitter le ciel pour venir en ce monde. Bien plus, pour mieux affirmer la réalité des liens fraternels qui l'unissent à l'homme, il prendra une chair comme la nôtre, revêtue des mêmes faiblesses et des mêmes infirmités. Voyez-le au milieu de toutes les scènes évangéliques : il partage les larmes de notre naissance, ses mains se meurtrissent dans l'obscurité d'un atelier. Il s'abaisse, il s'immole, il se sacrifie, mais sans un retour, sans une pensée personnelle.

Hélas ! tant d'amour devait recueillir pour tout l'ingratitude : sur les dix lépreux qu'il avait guéris, un seul vint offrir sa reconnaissance. C'était l'image du monde.

Pour nous, nous aimons par intérêt, et il y a toujours un peu d'égoïsme mêlé à nos meilleurs sentiments. Chose admirable ! l'ingratitude au contraire inspire à Jésus-Christ une affection plus généreuse et le témoignage qu'il en donne est l'Eucharistie. Quelle sera l'heure choisie pour instituer le sacrement par excellence ? *In qua nocte tradebatur*, la nuit même qui précéda la Passion, après ces tendres épanchements où le Maître a tout redit et pour la dernière fois à ses Apôtres. Les Juifs sont assemblés en vue de délibérer, le prix de la trahison est réglé, ils conviennent du moment favorable pour saisir leur victime. Mais elle, quand les hommes méritaient sa colère, elle ne conçoit à leur égard que des pensées de miséricorde. Tout en prévoyant l'oubli et l'ingratitude des hommes, Jésus-Christ consent à perpétuer parmi eux sa présence sous les symboles vivants de l'adorable hostie. Si dans la suite quelques âmes fidèles se vouent à son culte, d'autres l'abandonnent, d'autres le trahissent, d'autres le profanent. Il le savait, et, malgré tout, par cette divine hostie qu'entoure la garde invisible des anges, il nous livre toutes les richesses de son amour.

II. — *Amour libéral*

Aimer, c'est se donner, c'est se dévouer. Cela est vrai pour nous, cela est encore plus vrai pour Jésus-Christ. Durant les jours de sa vie mortelle, il se donne sans réserve. Les petits, les pauvres, les oubliés ont une place privilégiée dans son cœur ; sa main fait tomber le baume sur toutes les plaies et sur toutes les misères. Le malade, l'aveugle, l'estropié lui demandent des miracles « comme ils demandaient aux passants des aumônes. » Les pécheurs eux-mêmes ont l'étrange pouvoir de l'attendrir. Un peu plus tard, prodigue de son sang, il n'hésitera pas à prendre la place que nous devions occuper sous les coups de la justice divine. O mon Dieu ! Qui donc sur cette croix sanglante a lié vos pieds et vos mains ? Qui a déchiré votre chair ? Qui a desséché vos lèvres et rempli votre bouche d'amertume ? Ne faut-il pas y voir l'œuvre d'un amour incomparable ?

Et cependant tel ne fut point le dernier terme de la libéralité divine. Dans les étroites murailles de chacune de nos églises, Jésus-Christ demeure présent pour être le consolateur de nos peines, le guérisseur de nos maux, le compagnon de notre exil. Toutes les fois qu'aux pieds du tabernacle éclairé par la lampe sainte, nous nous prosternons comme les malades et les pécheurs de l'Evangile, il nous accueille, il nous écoute, il nous bénit. Un jour, dans un de ses célestes entretiens avec Notre-Seigneur, sainte Catherine de Gênes lui demandait l'explication de sa tendre charité pour les hommes. Et Notre-Seigneur de lui répondre : « Si tu savais combien j'aime une âme, tu en mourrais à l'instant. » Or le suprême témoignage de l'amour divin c'est l'Eucharistie. Autrefois, à la vue des larmes qu'il répandit sur le tombeau de Lazare, les Juifs se disaient : « Voyez donc comme il l'aimait ! *Ecce quomodo amabat eum.* » Sur cet autel, dépositaire sacré non pas seulement des pleurs de sa pitié, mais de son corps et de son sang, il y a une manifestation d'amour plus élevée, le Sauveur nous y fait un don auquel il ne pouvait rien ajouter : car il se donne lui-même.

III. — *Amour immortel*

Deux choses seront toujours opposées aux aspirations de notre cœur : le temps et l'espace. Non seulement l'homme, en donnant beaucoup, donne encore bien peu ; mais si dévouées, si pures et si saintes que soient ses affections, elles se heurtent à des limites. La distance les affaiblit, l'âge les use, même les meilleures. S'il en est ainsi pour l'homme, au tabernacle il y a un amour auquel nul autre ne se compare.

Dans une des belles pages de l'Evangile, S. Jean nous dit : « Le Sauveur, ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, voulut les aimer jusqu'à la fin et dans les siècles des siècles, *usque in finem*, » et cela en leur léguant l'Eucharistie. L'Eucharistie, en effet, est bien l'achèvement, le terme absolu de l'amour divin.

Voilé sous de mystérieuses apparences, Jésus est sur nos autels pour y demeurer, pour y entretenir avec nous le commerce le plus proche et le plus familier. Auprès de lui nous trouvons, n'importe sur

quelle plage où la Providence nous ait jetés et le sort qui soit le nôtre, le consolateur que l'affliction demande ou que réclame l'infirmité. Toutes les angoisses de l'âme, toutes les tristesses du cœur, toutes les épreuves de la vie, il les a connues pour sanctifier nos angoisses, nos tristesses, nos épreuves, et, par son exemple, nous conduire, de degré en degré, à un détachement plus parfait.

Ni le temps ni l'espace ne peuvent gêner l'expansion de son amour, large, infini comme la nature dont il émane. Il nous aime aujourd'hui comme il nous aimait hier ; et jusqu'à la limite des âges, dans le sacrement ineffable de sa présence réelle, il nous enveloppera de la même charité. Nous savons qu'à l'heure où le Rédempteur expira, le voile du temple qui dérobait le Saint des Saints à la foule se déchira et l'Ancien Testament finit. Le voile des espèces sacramentelles, où se cache pour nous ce même Dieu trois fois saint, partagera les années du monde. Autant que les siècles dureront, Jésus restera au tabernacle l'Ami sur lequel nous pouvons en toute sécurité appuyer notre cœur, et qui pour nous attacher inviolablement au bien, renouvelle sans cesse nos forces défaillantes.

* * *

A Rome, on garde dans un riche cristal le bois de la crèche du Sauveur. Nous avons encore sa couronne d'épines à Paris. Trèves vénère la robe sans couture qui fut rougie du sang de l'Agneau divin. L'Eucharistie nous offre beaucoup plus, encore une fois : n'est-elle pas Jésus-Christ personnellement ? « Dieu, tout puissant qu'il est, dit S. Augustin, n'a pu nous donner davantage ; tout sage qu'il est, il n'a pas su nous donner davantage ; tout riche qu'il est, il n'a pas eu de quoi, malgré l'étendue de ses trésors, nous donner davantage. »

Mais en présence de ce témoignage ineffable, faisons un peu notre examen. « Est-ce que je réserve à l'Eucharistie dans ma vie la place qu'elle mérite ? La visite du Saint-Sacrement est-elle pour moi un devoir, comme les visites d'intérêt et de convenance ? Ma pensée se reporte-t-elle souvent au tabernacle ? Ma dernière communion est-elle mon meilleur souvenir ? ma prochaine communion est-elle ma meilleure espérance ? [1] »

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE

HÉROÏSMES, SACRIFICES, ESPÉRANCES [2]

Messieurs,

Rien ne me serait plus facile que de trouver dans la sainte Ecriture quelque beau texte qui résumât du même coup et le poignant souvenir et la grande idée qui émeuvent en ce jour cette noble ville, et rassemblent dans cette église, avec les plus hautes autorités civiles et militaires, les magistrats de la cité, ses citoyens les plus honorés et ce peuple immense enfin, dont je vais avoir l'honneur de louer les fils, tombés dans les plus grandes batailles de l'Histoire pour le salut de la France. Je n'aurais qu'à m'emparer des admirables et profondes paroles que la pensée pieuse et très avertie de votre distingué pasteur a voulu mettre en exergue aux quatre listes qui alignent, sur le marbre, les noms de vos glorieux morts... Vous me pardonnerez si je n'en fais rien. On me trouvera hardi sans doute ; n'importe : je choisis un texte profane, magnifique d'ardeur patriotique. Du moins verrez-vous, grâce à ce texte exceptionnel, combien naturellement peuvent s'allier dans les esprits et dans les cœurs le sentiment national qui vous anime et la foi religieuse qui règne et domine ici.

Il est un hymne guerrier, Messieurs, qui jaillit un soir d'avril 1792, à Strasbourg-la-Reconquise, du cœur enthousiaste d'un jeune capitaine de l'armée du Rhin. Les soldats de l'An II, les héros de Valmy, l'ont chanté en cette journée de Septembre où, dans un élan de folle bravoure, au seuil des temps nouveaux, ils repoussèrent les hordes prussiennes et sauvèrent ce Pays, une première fois, de ses éternels envahisseurs. Chant d'intrépidité, fait pour des intrépides !... Je le sais, et vous le savez comme moi, ses rauques accents ont retenti plus d'une fois, depuis, dans l'agitation de nos rues, les jours de trouble et de tumulte populaire. Il fut un temps où il prit un sens redoutable, un air de menace fratricide qui serrait le cœur aux amis de l'ordre et les faisait frissonner d'horreur en éveillant en eux la pensée de la guerre civile... Mais il s'est amendé, Messieurs, l'hymne terrible ! En 1914, chanté par la France armée debout devant une invasion nouvelle, la plus formidable de toutes, il a repris son vrai sens ; il est redevenu, chanson de marche et chanson de combat, l'hymne excitateur et vengeur, la grande voix d'un peuple qui se lève pour la sauvegarde de ses droits et de sa liberté. Nous avons senti cela en l'entendant sonner sur les routes qui mènent à la frontière, s'élancer des wagons et des camions qui couraient à la bataille, et nous avons tous frémi au souffle de feu de ce chant deux fois sacré !

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

Ce sont là les deux premiers vers de ce chant célèbre : ils me suffisent. Ils contiennent, vous allez le voir, tous les héroïsmes, tous les sacrifices et toutes les espérances saintes de la Grande Guerre.

« Allons ! » c'est-à-dire : Quittons tout, et en avant !

« Enfants de la Patrie », c'est-à-dire : La France est notre mère ; défendons-la jusqu'à la mort !

« Le jour de gloire est arrivé », c'est-à-dire : A nos morts, la gloire ici-bas et dans l'Au-delà !

Développons ces trois idées, Messieurs : elles sont tout ensemble patriotiques et chrétiennes ; et

[1] Abbé Maucourant, *La Vie d'intimité avec le bon Sauveur*, p. 37 (Nevers, 1898).

[2] Sermon prononcé dans l'église du Château, à Gien, le 14 novembre 1920, par M. l'abbé Paul Barbier, chanoine titulaire d'Orléans.

écoutez-moi : nos âmes sont à l'unisson, car j'ai souffert des mêmes deuils que vous et je partage vos légitimes fiertés...

I

« Allons ! » c'est le premier mot de notre hymne national, et, vous en doutiez-vous, Messieurs ? c'est aussi le mot, le même, qui fut prononcé par Jésus-Christ dans la nuit tragique de Gethsémani, au moment où il partit pour l'atroce et divin martyre par lequel il a racheté le monde.

Il était trahi et vendu ; il allait être condamné, insulté, flagellé, moqué par le peuple et par les Princes, couronné d'épines, chargé d'une croix, crucifié, et mourir sur le bois infâme du haut en bas rouge de son sang. Il fallait toutes ces douleurs pour notre rédemption. Il dit à ses apôtres : « *Surgite, eamus.* Levez-vous, allons ! »

« Allons ! » c'est pour lui le mot et le signal des séparations suprêmes, des suprêmes arrachements et des suprêmes renoncements. Il va quitter sa divine et bien-aimée mère, Lazare, Marthe, Marie, tous ceux qu'il appelle les *siens,* et qu'il aime avec ce cœur qu'on a nommé le Sacré Cœur et dont nous ne comprendrons jamais ni la délicatesse exquise ni l'ardente et passionnée tendresse.

« Allons ! » c'était encore le mot de la décision et du courage, le mot qui dit : « Rien ne m'arrêtera ; j'irai jusqu'au bout ; je m'enfonce librement et sans retour dans les angoisses et dans les épouvantes de la mort. » Et de fait, rien ne l'arrêta, le Sauveur des hommes, et le calice des douleurs, comme s'exprime l'Evangile, il le but tout entier et jusqu'à la dernière goutte.

Or, ce mot vaillant du Fils de Dieu, il fut aussi le mot des soldats de France, quand le 2 août de l'année fatidique, il jaillit de votre cœur, soldats aujourd'hui vivants, ou morts de la guerre effroyable, dans l'explosion spontanée et unanime du chant immortel.

« Allons ! » chantiez-vous tous, vous qui pouvez le chanter encore, et *eux* dont les lèvres sont muettes à jamais ; et cela voulait dire : « Il faut, nous aussi, prendre notre croix, courir aux souffrances de la guerre, aux périls des combats, et sûrement, pour un grand nombre sans doute, à la mort sanglante, en pleine jeunesse comme le Christ, sur les champs de bataille. »

Eh bien ! tout quitter et courir aux combats, j'ose dire à leur Calvaire, c'est ce qu'ils ont fait, Messieurs, nos soldats, avec un sang-froid et un courage qui, du premier coup, a enlevé l'admiration du monde et montré que ce Pays, digne des plus beaux jours de son histoire, comptait encore presque autant de héros que de citoyens.

Ils ont tout quitté. Vous, les époux et les pères, vous avez quitté vos femmes et vos enfants ; vous, les fils, vous avez quitté vos pères et vos mères, et — vous vous en souvenez — ce n'est pas sans douleur et sans larmes, si virile fût votre décision, que vous les avez serrés sur votre poitrine. Ah ! cet instant de l'adieu qu'on voudrait éterniser et qui coule si vite ! Ah ! cette étreinte des bien-aimés qu'on risque de ne revoir jamais ! Vous ne trembliez pas, mais votre émotion se trahissait à votre pâleur. N'importe : pour vous, comme pour le divin Maître, l'heure du sacrifice avait sonné, le devoir parlait : vous avez donné et reçu le dernier baiser, vous avez dénoué doucement la dernière étreinte, et laissant derrière vous vos foyers, votre ville ou votre village, vos champs, votre atelier, votre usine, vos affaires, vos légitimes amours plus chères que la vie, sans regarder en arrière, vous êtes partis. *Surgite, eamus.* « Debout, Français de France, allons ! »

Vous êtes partis, et vous avez couru à la frontière. Déjà l'ennemi est à nos portes. Les grandes villes belges sont anéanties ou forcées ; Liège est prise ; Louvain brûle ; un long cri de douleur, de terreur et d'horreur nous arrive de là-bas comme un gémissement de rafale. C'est la plus redoutable des invasions qui s'avance, prête à déferler sur notre territoire. Les voilà, les fiers soldats du Kaiser allemand, grands et solides, braves comme la confiance et l'orgueil, brutes superbes dominées par la discipline et par une obscure volonté de puissance : *L'Allemagne au-dessus de tout !* Les voilà ! Leur fourmillement gris-de-fer s'étend et s'étale sur les plaines, sur les bois, dans le bruit formidable des canons lancés sur les routes, dans le tonnerre des explosions, dans la clarté rougeoyante des incendies qui embrasent les espaces et le ciel immense lui-même, resplendissant terriblement jusque dans ses plus hautes profondeurs. Demain, ils seront sur le sol de la France. Par la Belgique, par les Ardennes, par les Vosges, la horde indénombrable et monstrueuse va tomber sur nous ! Il faut défendre le sol de France, les femmes et les enfants de France ; il faut sauver la Patrie de cette profanation et de cette souillure. « Debout, allons ! » *Surgite, eamus.*

C'est ainsi que vous êtes partis, Messieurs ; ainsi que sont partis vos morts de 1914 à 1918, obéissant sans doute à l'inéluctable nécessité, mais aussi acceptant généreusement, en dignes fils d'une vieille race chrétienne, le devoir de la souffrance certaine et de l'immolation possible. Vous, Mesdames, mères et épouses, vous-mêmes, les fiancées, vous les avez suivis d'un long regard attristé, et quand ils ont disparu, ce fut comme si vous aviez reçu un coup mortel et, à chaque pas qui les éloignait de vous, comme si une goutte de votre sang eût coulé. Vous vous demandiez : « Reviendront-ils ? »... Hélas ! Mesdames, à ne parler que de cette ville, 250 ne sont pas revenus !

Quel a été leur sort ?

Celui des victimes d'un sublime amour !

Vous allez voir au milieu de quels combats et de quelles souffrances.

II

« Enfants de la Patrie », chante encore notre hymne national. Qu'est-ce à dire ?

Rien d'autre, Messieurs, sinon que la Patrie est une mère, doit être considérée comme telle et que tous les citoyens d'un Pays doivent l'aimer et la

défendre. C'est là, d'ailleurs, une vérité que le sentiment, la raison et la religion proclament avec une force égale.

Ecoutez votre cœur. Au nom de la France, qu'on parle de son passé ou de son présent, de ses malheurs ou de ses gloires, ce cœur, vous le sentez battre, et, à l'heure du péril, votre instinct vous pousse irrésistiblement à voler à son secours, à la défendre comme un bon fils défend sa mère selon la chair, contre qui a l'audace de l'attaquer. La nature même vous dit : Aimez la Patrie!

Ecoutez votre raison. Elle crie en vous que vous lui devez tout : le pain que vous mangez, semé par ses paysans et fait du blé de ses sillons ; le vin que vous buvez, fait du raisin de ses vignes, pressé par ses vignerons ; votre liberté, votre sécurité, votre pensée, vos aspirations profondes, votre foi elle-même, car c'est par elle que vous plongez vos racines dans le plus glorieux des passés historiques et que la sève française est arrivée jusqu'à vous ! Votre raison vous dit : Aimez la Patrie !

Ecoutez la Religion, enfin. Elle aussi, elle exige que vous aimiez la Patrie comme une mère. Elle met sous vos yeux l'exemple des Judith et des Débora ; elle vante la résistance longanime et acharnée des Machabées tour à tour vainqueurs et vaincus, jamais désespérés ; elle vous montre Jésus lui-même assis un soir en face de Jérusalem et pleurant sur ses destins, parce que Jérusalem est la patrie de ses aïeux mortels et la sienne. Et nous savons, nous, que sa théologie place au premier rang des obligations de chaque citoyen les devoirs imprescriptibles envers la Patrie. Ne venez-vous pas de voir vous-mêmes, Messieurs, que l'Eglise catholique, interprète infaillible du Maître des maîtres et pratiquement, quoique plusieurs en pensent, le plus ferme soutien des Nations, vient d'affirmer cette obligation une fois de plus à la face de l'univers, en élevant à l'honneur des autels Jeanne d'Arc, la sainte de la Patrie? La Religion, par la voix de la Bible, du Christ et de l'Evangile, de la théologie et de l'Eglise catholique, vous commande et vous dit : Aimez la Patrie !

Vous avez senti tout cela, enfants de la Patrie et ses défenseurs, et vous êtes accourus, au premier signal d'alarme, au secours de votre mère menacée. Vous êtes allés à la bataille, conduits par des chefs de courage et de génie, et vous avez fait, on peut le dire, la plus cruelle et la plus étrange de toutes les guerres, la guerre à ciel ouvert, la guerre dans les tranchées, la guerre dans les trous, la guerre dans la boue plus encore que dans le sang, la guerre sous des tonnerres de fin du monde, sous l'averse, sous l'écroulement des projectiles, dans le feu et dans la flamme, sous les nappes avançantes des gaz empoisonneurs et meurtriers, parmi l'action stupéfiante et démoralisante de l'énorme et monstrueuse machinerie des combats modernes ; mais quelle que soit la forme que la guerre ait prise, jamais vous n'avez été inférieurs à vous-mêmes !

Vous, les soldats revenus de ce terrible enfer, et *eux* les Morts que nous célébrons en ce jour, vous avez montré toutes les vertus militaires de la race : l'endurance, l'élan, l'audace, l'impassibilité sous le feu, le mépris de la mort, et souvent — car la bravoure française est joyeuse — cette étonnante gaîté qui la défie et cette bonne humeur désinvolte des vieux Gaulois que nous sommes restés !

Ah ! comme vous avez bien combattu ! Quelle épopée que votre guerre ! Ce fut dur, indiciblement dur. Plus de quatre ans, il a fallu souffrir et lutter sans trêve au milieu des plus angoissantes alternatives. Mais à la fin, vous avez dompté la Bête rétive, et l'Allemagne a dû ployer les genoux et demander grâce. Et alors, Messieurs, après qu'elle se fût fait si longtemps prier, vous avez connu la Victoire et son ivresse. Tous les enfants de l'heureuse Patrie ont crié de joie et d'enthousiasme et de fierté. Les vainqueurs ont passé, aux acclamations d'un peuple en délire, sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Ce fut superbe. Mais les Morts, des vainqueurs aussi pourtant, où étaient-ils ? Les Morts n'étaient plus là !

Ils étaient tombés !

Où ? A Charleroi de sombre mémoire ? Au Grand-Couronné ? Sur la Marne? A Verdun, où 400.000 des nôtres ont péri, où les cadavres des braves s'amoncelaient dans les vallées et sur les collines, autour des forts défoncés, comme des tas de gerbes dans les champs moissonnés, ou plutôt comme des bottelées de trèfle rouge au temps de la fenaison ? Etait-ce sur l'Aisne? Sur la Somme? En Champagne ou sur l'Oise ? Ou bien fut-ce dans la gigantesque offensive de Foch qui nous délivra de la Bête ?

Peut-être le savez-vous ; peut-être ne le savez-vous pas, car combien sont des disparus, parmi ces morts ! Blessés ou tués au cours d'une retraite, l'Allemand, sans prendre la peine de les identifier, les a tirés par les pieds dans un trou d'obus. Un peu de terre par dessus, et voilà des hommes dont on ne saura jamais rien, sinon qu'ils n'ont pas rejoint et qu'on ne les a pas revus... Et vous, parents, vous attendrez des mois et des années dans l'angoisse, jusqu'à ce que le temps finisse par tuer aussi en vous l'espérance dont vous viviez ! Reconnus ou non, ceux-là, comme les autres, sont morts pour la Patrie...

Maintenant, tous, ils dorment le grand sommeil sous les petites croix de bois plantées sur les fosses que bénit l'aumônier, dans les ruines des villages, dans les décombres des tranchées, dans les jardins et dans les vignes, au bord des chemins et des ruisseaux, sous les arbres décapités des pays de dévastation et de mort.

Dormez en paix : vous avez fait votre devoir, Morts sacrés ! Enfants de la Patrie, vous l'aimiez comme le cœur de l'homme, comme la raison et comme la Religion veulent qu'on l'aime ; vous l'aimiez, car vous avez donné votre vie pour la défendre et vous l'avez sauvée par votre sang. Si les barbares ont été arrêtés dans leur course d'irrésistible ouragan ; si Paris, cœur de la France, n'a

été ni investi ni brûlé ; si, pendant quatre ans et plus, l'envahisseur a dû se terrer comme une bête fauve traquée dans son repaire ; si la plus grande partie du pays n'a pas connu les horreurs subies par une Belgique ; si vos champs n'ont pas été labourés par les obus, si vos maisons sont encore debout, si votre église est encore vivante, si vos femmes et vos filles n'ont pas essuyé l'outrage, si vous n'avez pas été contraints de fuir sur les routes, sans abri et sans pain, comme tant de réfugiés dont vous avez vu de vos yeux la poignante misère ; si vous, Messieurs les notables de cette ville, vous n'avez pas été, comme tant d'autres notables de tant d'autres villes, emmenés en otages, internés dans les forteresses d'outre-Rhin ou fusillés, à qui le devez-vous ? Qui a sauvé ce beau Pays, ce « cœur du monde où repose ce qu'il y a de divin sur la terre ? » Vous le devez, Messieurs, aux soldats de France, et surtout à ces morts qui ont opposé à l'envahisseur barbare la barrière sanglante d'un million et demi de cadavres !

O Morts, quelle œuvre fut la vôtre ! Frémissant d'admiration et de reconnaissance devant la gigantesque tâche que vous avez accomplie dans cette lutte plus qu'épique dont la terrifiante grandeur ne sera jamais dépassée, je veux qu'on vous appelle des Sauveurs et des Rédempteurs, car s'il est exagéré de vous comparer au Christ, Sauveur et Rédempteur de l'humanité, pourtant il est vrai à la lettre que vous avez sauvé votre Pays !

Mais ici, Messieurs, je pose une question : Maintenant qu'ils nous ont sauvés, tout est-il fini pour ces morts sauveurs ? Sont-ils morts tout entiers et pour toujours ?

Eh bien ! non ! et c'est ce qui me reste à dire. « Enfants de la Patrie, le jour de gloire est arrivé ! »

III

« Le jour de gloire est arrivé ! »

Il est arrivé pour vous, Messieurs les survivants de la Grande Guerre, et je vous salue ici en notre nom à tous, car, sachez-le, la France vous bénit et l'univers même vous admire et reconnaît en vous les premiers soldats du monde. C'est la gloire, cela ! Mais, Messieurs, laissez-moi vous le dire, la gloire de ceux qui ont succombé en vos luttes meurtrières est plus complète et plus éclatante encore que la vôtre.

Vous êtes tombés jeunes dans les mêlées sanglantes, ô vous que nous pleurons ! Vous ne vieillirez pas ; vous ne connaîtrez ni l'amertume ni la douceur des longs jours sur la terre. Fauchés en pleine sève et en pleine vie, percés de balles, foudroyés et déchiquetés par les explosifs, vos corps se dissolvent aux profondeurs des fosses, là-bas ! La Mort vous a terrassés ; mais gloire à vous, héros ! à votre tour vous avez terrassé la Mort et vous êtes deux fois immortels. Immortels, vous l'êtes ici-bas et vous l'êtes dans l'au-delà.

Oui, Messieurs, ici-bas. Disparus à nos yeux, enterrés si loin de nous dans la terre qu'ils ont défendue, ils vivent toujours dans notre souvenir. Nous ne les oublions pas, nous qui les avons aimés, nous qu'ils aimaient. Chaque jour, notre mémoire fidèle les appelle et les ressuscite, et souvent nos yeux se voilent de larmes à la pensée que nous ne les reverrons plus sur cette terre.

Personne ne les oublie ; personne ne les oubliera.

Leurs concitoyens ne les oublient pas : vous en êtes la preuve.

La France ne les oublie pas. Il n'est pas une ville, pas un village où l'on ne pense à eux, où l'on ne célèbre leurs hauts faits, où l'on ne scelle dans le mur des églises où ils furent baptisés, où ils ont fait leur première communion, où ils se sont mariés, les tables de marbre ou d'airain qui perpétueront leur renommée en perpétuant leur nom.

Le monde ne les oublie pas : sous tous les cieux on parle des soldats de France, morts pour le droit et la liberté, et qui ont sauvé leur Pays et tous les peuples.

La postérité ne les oubliera pas : dans nos églises ces tables mortuaires, sur les places publiques, des monuments élevés par la reconnaissance du peuple éterniseront leur gloire ; et à supposer que le temps use et dévore ces témoins de leur immolation sublime, le cœur de l'humanité, ému jusqu'au dernier jour par ce grand souvenir, ne les oubliera pas plus qu'elle-même n'oubliera la plus effroyable des calamités de son histoire.

Nos morts vivront, tenez-le pour certain, dans la pensée de la Patrie et du genre humain à jamais !

Toutefois, Messieurs, ce n'est pas là la plus belle gloire de nos morts. Ne méritent-ils pas une plus haute immortalité que celle que peuvent leur donner les hommes ? Vous le pensez comme moi : immortels ici-bas, ils doivent l'être aussi dans un monde meilleur. Il le faut d'une nécessité absolue : la Justice le veut !

Comprendriez-vous cela, Messieurs ? Vous qui n'êtes pas allés à la guerre, qui êtes restés paisiblement chez vous, qui n'avez enduré aucune de leurs inexprimables souffrances, qui n'avez rien perdu et qui avez gardé le plus précieux des biens : la vie ; en somme vous leur devez tout et peut-être cette vie elle-même, car, j'y faisais allusion tout à l'heure, vous savez ce que les Allemands ont fait, dans les provinces envahies, de leurs prisonniers et de leurs otages. Vous leur devez donc tout. Vous avez eu toutes les chances, en vérité ! Mais eux, les malheureux, n'auront-ils donc eu que la chance amère de mourir, et après s'être fait tuer pour vous, n'auront-ils rien, pas même la vie ? Vous pourriez comprendre cela ?

Vous, Messieurs les soldats qui en êtes revenus, votre devoir accompli, vous avez retrouvé vos foyers, vos vieux parents, votre femme, vos enfants si vous en aviez, vos propriétés, vos affaires, et pardessus le marché l'estime du public qui sait quelle part glorieuse vous avez prise à cette tragédie sanglante de la guerre. La vie, maintenant, a pour vous des douceurs encore et vous serez heureux longtemps, je vous le souhaite. Et eux, les malheu-

reux qui sont tombés à vos côtés et qui ont fait tout leur devoir comme vous, ils n'auraient rien que six pieds de terre dans une fosse commune ou dans une tombe isolée, l'étroite place que tient un cadavre? Voilà tout ce que leur aurait rapporté le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire? Vous comprendriez cela?

La raison se révolte et s'indigne à une si monstrueuse pensée. Vous sentez qu'il y aurait dans une si lamentable destinée une dérision atroce, une injustice plus que criante, incompréhensible.

Il faut qu'ils aient la vie et, au moins, une part des biens et du bonheur que leur sacrifice sanglant a valus aux autres. Jamais la raison humaine, jamais le cœur humain si plein du sentiment de la justice n'accepteront que le néant soit la récompense des héros. Les anciens les plaçaient au rang des demi-dieux; nous, peuples modernes, nous sentons que l'immortalité bienheureuse leur est due.

Eh bien! rassurez-vous. Au nom de la raison et de la Religion, je vous l'affirme : ils vivent, et leur part de bonheur, ils l'ont. Absous par le prêtre avant la bataille, beaucoup ont reçu en chrétiens le froid baiser de la mort. Les autres, s'ils n'ont pas été absous, Dieu, j'en ai la conviction, s'est penché sur leur détresse, alors que, râlant dans leur sang, ils appelaient leur mère, trop loin, hélas! pour entendre leur appel; et parce qu'ils ont expiré dans ce que j'oserai nommer l'état de grâce de l'amour pour le prochain, poussé jusqu'au sacrifice suprême, il les a accueillis avec bonté. Dans tous les cas, il n'est pas une bonne action, même naturelle, — et quelle action meilleure, quelle preuve d'amour plus grande, comme dit Jésus, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime? — il n'est pas une bonne action, même seulement naturelle, qui ne mérite une récompense et ne l'obtienne.

Ne pleurez donc pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance, mères désolées, pères accablés par une chère absence, épouses en deuil, orphelins qui ne voyez plus un père bien-aimé franchir le seuil de la maison restée vide! Selon le mot délicieux et si profond de l'Evangile : vos morts ne sont pas morts, ils ne sont qu'endormis! Leur âme est vivante : elle n'a pas été tuée; il n'y a pas de balle, d'obus ni de marmite de 420 qui puisse tuer l'esprit!

Ils vivent, vous dis-je. Ils sont dans le sein de Dieu, heureux, plus heureux que nous sans doute, et si vous savez aussi bien vivre qu'ils ont su mourir, vous les retrouverez un jour dans cette Patrie de toutes les patries où, la guerre et tous les maux étant abolis, s'inaugure et se consomme l'union bienheureuse des âmes de bonne volonté.

* * *

En attendant cette réunion avec nos morts dans un paradis dont l'existence est certaine aux yeux de tout homme qui croit je ne dis pas seulement en Dieu, mais simplement et uniquement à la justice, ô Morts sacrés, je vous acclame au nom de cette ville, de ce peuple, de la France et de cette vieille Eglise dont vous avez mis en pratique l'enseignement le plus divin en mourant pour nous! Bénis soyez-vous, tous!

Bénis soyez-vous, soldats de mon Pays, fantassins, artilleurs, cavaliers, génie, qui vous êtes si généreusement fait tuer pour qu'il vive! Et bénis aussi, de toute la ferveur de nos âmes, vous, leurs compagnons de peine et d'honneur, morts anglais, belges, américains, australiens, italiens, portugais, africains fidèles, noirs de nos colonies, et même vous, fils de l'Asie aux forces débiles, vous tous frères étrangers qui êtes venus avec nous au rendez-vous de la mort et de la gloire!

Bénis soyez-vous, vous surtout, enfants de cette ville et de cette région, depuis celui qui est tombé le premier jusqu'au dernier tué de la dernière balle ou du dernier coup de canon de la dernière bataille!

Nous vous saluons dans votre double immortalité!

Pour nous, puisque vos tombes chéries sont trop loin, nous apporterons ici, devant ces tables où vos noms sont inscrits, nos cœurs gros de douleur et pleins de larmes. Ici, nous croirons vous revoir, descendus à notre prière, et — nous le jurons sur vos noms glorieux et par la croix qui abrite vos cendres là-bas! — nous veillerons à ce que la France, victorieuse grâce à votre bravoure et à l'effusion de votre sang, ne connaisse plus jamais la souillure et le désastre de l'invasion. Nous resterons unis pour être forts. Nous multiplierons la vie dans nos foyers pour ajouter à notre valeur le nombre, sans lequel, en général, il n'est qu'impuissance, même alors qu'on a pour soi le courage et le droit. Nous cultiverons dans les jeunes générations la vigueur des muscles, mais aussi et surtout cette vigueur des âmes à qui le sacrifice ne fait pas peur et qui apprennent, à l'école de Jésus-Christ crucifié, l'audace sainte de se mesurer avec la mort. Et si nous n'avons pas l'occasion de conquérir leur gloire terrestre, nous finirons obscurs, peu importe. Nous n'avons qu'un désir : les rejoindre dans le ciel et partager leur triomphante immortalité.

Toi, Dieu des Francs et de la Vieille France, garde dans nos cœurs ces résolutions viriles : une France chrétienne, pacifique, forte et prospère, voilà ce que nous voulons, et tout, plutôt que la perte de la liberté et de l'honneur national! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXXI

CHUTE DE ROME PAÏENNE

Le paganisme n'aurait pas duré des siècles, s'il n'avait contenu quelques-unes de ces vérités dont la conscience humaine ne se lasse jamais. La croyance en un Dieu suprême, un patriotisme austère, des mœurs pures, le culte de la foi jurée, le désintéressement et le courage : ces naïves et fortes vertus, que Corneille nous a si bien retracées dans

sa tragédie d'*Horace,* avaient fait longtemps la grandeur de Rome. Malheureusement la civilisation païenne cachait, sous la pourpre voluptueuse du manteau des Césars, un principe de ruine. Rome devait mourir de ses propres excès.

I

Il est difficile de se représenter la majesté de Rome, à l'époque où « elle faisait la paix du monde par ses lois, l'éducation du peuple par ses écoles et la parure des provinces par ses monuments. » Maîtresse et dominatrice de l'univers, les institutions sur lesquelles elle s'appuyait produisirent sa force. Mais, à la fin, sous l'influence de causes délétères, peu à peu s'écroula l'édifice grandiose qu'elle avait élevé.

La société païenne, nous l'avons vu, mêlait aux plus délicates jouissances de l'esprit les derniers assouvissements de la chair. A Rome, comme en Grèce, la législation, les mœurs, tant de chefs-d'œuvre artistiques et littéraires, et d'un éclat si inimitable, portent les traces d'une corruption profonde. En plein siècle d'Auguste, la famille est déshonorée par l'infanticide, le divorce, l'adultère, en un mot par toutes les ignominies. La jouissance immodérée des plaisirs avait alors engendré une plaie terrible : le dégoût de l'existence. C'est au point que Sénèque nous parle « d'une volupté du suicide » chez les diverses classes de la société. Vieillie, fatiguée de débauches, Rome offrait toute l'horreur de la décomposition sépulcrale [1].

Au dire de l'historien Tacite, sous la dictature de je ne sais quel monstre, le gémissement lui-même n'était plus libre, *gemitus non fuit liber.* La servitude ne saurait aller plus loin : car la liberté du gémissement est la dernière ressource d'un homme qui souffre. A Rome, ornée de soie et d'or, la cruauté marchait de pair avec la débauche. On y méprisait la femme, l'enfant, le pauvre, l'esclave, le vieillard, c'est-à-dire les faiblesses les plus saintes. L'amour absorbant des spectacles de l'arène avait fini par éteindre toute vie industrielle et agricole. Non seulement le sang des esclaves et des martyrs coule à flots, mais, sous la pression d'une tyrannie usurière et fiscale, les provinces sont ruinées. D'avides exploiteurs, pour en obtenir d'écrasants impôts, forcent la cité à vendre son temple ou mettent les hommes aux enchères. Par contre, les maisons patriciennes donnaient le spectacle d'affreuses orgies. Les repas chez Lucullus seront évalués à des milliers de sesterces et les funérailles de Sylla coûteront pour le peuple la récolte d'une année.

Une impiété générale régnait. Déjà Cicéron, dans son traité *De la nature des dieux,* avait tourné en ridicule les pratiques païennes. « Il n'existe plus, écrivait-il, une seule femme édentée qui ne bravât la colère de l'Olympe. » La farce romaine sous ses diverses formes, atellane, mime ou pantomime, bafoue sans aucune retenue toutes les divinités. L'action dissolvante du mysticisme oriental substitue au Panthéon d'Auguste des idoles de bois et de pierre devant lesquelles le Romain se prosterne. Esclave et courtisane, Rome ira jusqu'à prodiguer l'encens à ses empereurs. Ceux-ci auront leurs flamines, leurs sacrifices, leurs autels. S'il faut en croire Suétone, après la mort de Néron, des gens ornèrent longtemps encore son tombeau de fleurs et de couronnes ; d'autres portaient à la tribune aux harangues son image vêtue de la robe prétexte. La statue d'or de Domitien s'offrira de même à la vénération des hommes dans le premier temple du monde.

Rome païenne, saturée de voluptés et de crimes, était bien devenue cette grande prostituée que l'apôtre S. Jean nous représente « vêtue de pourpre et de piérreries, d'une main buvant une coupe pleine du sang des martyrs, et, de l'autre, présentant à tous les peuples le vin de sa corruption. » (Apoc., XVII, 4). Mais à travers sa robe transpirait l'infection des ulcères dont elle était dévorée. Son agonie ne pouvait guère tarder.

II

Dieu qui a mis l'ordre dans les organes de l'insecte ne laisse pas échapper aux lois de sa Providence la conduite des peuples, le sort des empires.

De fait, la justice divine paraît avec éclat dans la punition et la chute de Rome. Les Barbares, tenus en réserve sous le ciel glacé du Nord, arrivent à l'heure marquée pour l'accomplissement des vengeances providentielles. Pareilles aux flots d'une mer qui déborde, renverse tout et promène la terreur sur son passage, ces races sauvages, échelonnées depuis l'Asie jusqu'au Rhin, se poussent les unes contre les autres dans leur marche précipitée, envahissent l'empire et les provinces tributaires, et jettent par les brèches qu'elles y font des masses avides, prêtes à toutes les destructions. On eût dit « comme des troupes d'animaux attirés par les exhalaisons d'un cadavre. »

Nous ne pouvons qu'effleurer le récit d'un tel désastre.

On peut juger pour la Gaule des ravages de l'invasion des Suèves par ce que Salvien nous rapporte de la ville de Trèves : « La première cité gauloise était devenue un sépulcre... J'ai vu de mes yeux des corps humains déchirés par des oiseaux de proie, étendus à travers les rues qu'ils profanaient. Les moissons et les vignes périssaient dans les flammes, les ronces et les épines effaçaient la trace de tout ce qui avait vécu. » L'apparition des Vandales sous les murs d'Hippone désolera de même les derniers jours de S. Augustin, et, devant un spectacle aussi terrible, l'illustre évêque, témoin des maux de son peuple, demandera à Dieu de le retirer d'ici-bas.

Mais les Barbares avaient surtout pour mission de détruire Rome.

Alaric et ses Goths ariens, en y pénétrant les premiers, le 24 août 410, brisent ses chefs-d'œuvre d'art, incendient ses plus somptueux monuments et se promènent en vainqueurs sur le Champ de

1 Cf. Gaston Boissier, *La fin du pagantsme,* t. I.

Mars jonché de ruines. Seules les basiliques des Saints Apôtres furent épargnées comme asiles.

Les Huns d'Attila, en 452, après avoir campé devant Lutèce, protégée par les prières de sainte Geneviève, traversent l'Italie pareils à un ouragan. Allant à leur rencontre jusqu'aux environs de Mantoue, le pape S. Léon les conjure de ne pas avancer, et Attila, que l'attitude majestueuse du Pontife impressionne, accède à son désir.

A leur tour, en juin 455, les Vandales accourent des rives africaines avec une flotte formidable. Genséric ordonne au pilote de se diriger « là où le conduira la colère du ciel. » S. Léon encore obtient que la ville ne sera pas brûlée ni ses habitants massacrés, mais pendant quatorze jours et quatorze nuits Rome sera livrée à un affreux et méthodique pillage.

En 476, Odoacre et les Hérules achèveront l'œuvre de destruction commencée par les hordes précédentes. Sous leurs coups répétés, la vieille cité païenne s'affaisse comme un édifice vermoulu.

Quel lamentable spectacle ! Débris informes de monuments, théâtres et forums, arceaux délabrés, frises de marbre dispersées, murs où pendent de longues touffes de lianes et de lierre sauvage, palais déserts : pour bien comprendre la chute de Rome, il faudrait lire en face de toutes ces ruines le chapitre d'Isaïe sur la chute de Babylone. Salvien qui les heurta du pied écrit : « J'ai vu dans ces lieux des choses à faire pleurer. *Vidi res lacrymabiles* [1]. » C'était la vengeance des martyrs. Les destructeurs de la puissance romaine avaient été les instruments de la Providence divine et la même main « qui touche les montagnes et les réduit en cendres » frappait à mort la reine du monde.

On ne saurait dire l'étonnement produit par une semblable catastrophe. « L'opinion que les peuples avaient de Rome, écrit M. de Champagny, était si haute qu'elle alla effrayer non seulement les consulaires retirés dans la paix de leurs villas, non seulement les lettrés et les philosophes amis d'une civilisation où l'esprit humain avait porté toutes ses clartés, mais les chrétiens, les anachorètes du désert. » En entendant le fracas lointain du monde écroulé, et à la pensée de l'épouvantable nuit où Alaric entra dans Rome avec le fer et le feu, S. Jérôme du fond des solitudes de Bethléem empruntera au prophète, pour retracer pareilles scènes de désolation, la peinture de Jérusalem meurtrie et profanée.

III

Un tel spectacle cependant est rempli de leçons salutaires. De même que le médecin, penché sur le lit des malades ou sur la couche funèbre des morts, y apprend les secrets de la vie ; de même, en présence des sociétés qui périssent, les nations qui veulent durer doivent s'instruire. Les nations meurent à cause des fautes dont elles se sont rendues coupables. Avant Rome, c'était Jérusalem déicide ; avant Jérusalem, c'était Babylone idolâtre. Les dynasties d'Egypte et d'Assyrie ont disparu, entassées les unes sur les autres et englouties pour jamais : leur grandeur n'a pu les sauver de l'oubli et à peine en retrouve-t-on sous la couche épaisse du sol quelques traces imparfaites.

Aussi bien, lorsqu'une nation disparaît, l'Eglise s'efforce de sauver du naufrage les éléments civilisateurs qu'elle gardait encore. A la fin du IVe siècle, « l'empire romain démantelé n'est plus, aux yeux de M. Duruy, qu'un cadavre inerte, digne si l'on veut d'être enseveli avec honneur. » Mais « j'y voyais, moi, dit M. de Broglie, une larve dont allait se dégager un être jeune et vivant. » En réalité, tout le travail de l'esprit humain, toute la culture amassée dans le cours de plusieurs siècles : lois, coutumes, mœurs, arts et sciences, l'Eglise — arche protectrice — va recueillir avec soin ces trésors pour leur donner un nouveau souffle de vie et former avec eux l'Europe chrétienne. La Rome des empereurs finit avec les invasions des Barbares, et la Rome des papes commence [1].

S. Augustin a eu le pressentiment de cette cité nouvelle. Au milieu des colères païennes qui faisaient un crime au christianisme de tant de ruines, l'évêque d'Hippone dans un chapitre hardi de la *Cité de Dieu* reproche à la ville des Césars sa gloire tachée de sang. Toutefois sa confiance n'a rien perdu et c'est d'un regard assuré qu'il mesure la grandeur des événements futurs. La transformation sociale entrevue par l'illustre Docteur, Louis Veuillot nous l'exprimera après quinze siècles, et avec bonheur, en nous racontant une de ses promenades à travers la vieille Rome : « Des vaches paissaient sur les débris des rostres ; parmi les décombres de la maison d'or de Néron, des pâtres chantaient ; des hymnes saintes retentissaient dans le temple de Jupiter converti en église ; un joyeux son de cloche s'élevait des ruines du Palatin [2]. » Les Barbares n'étaient venus détruire un monde que pour déblayer le sol et fournir les éléments d'un monde nouveau.

* * *

Rome, toute gorgée du sang des saints, descend dans la tombe « avec le sourire sur les lèvres et des fleurs sur le front, dans l'insouciance de l'ivresse [3] ». Hélas ! ne revenons-nous pas aux errements du paganisme ? « Où cela s'arrêtera-t-il ? » se demandait le P. de Ravignan en 1860. Lorsque le grand orateur de Notre-Dame prononçait ces paroles, le vice s'étalait en plein jour. Depuis il n'a fait qu'empirer. Puissions-nous comprendre notre devoir et le mettre en œuvre par la pratique du bien : car un peuple dont Dieu n'est plus le maître se prépare à lui-même son sépulcre.

---

[1] Salvien, *De Gubern. Dei*, lib. VI, c. XXII.

[1] Cf. Duruy, *Histoire des Romains*, t. VII, et Albert de Broglie, *L'Eglise et l'Empire Romain au IVe siècle*.

[2] L. Veuillot, *Le Parfum de Rome*, t. II, p. 190.

[3] « La mort nous environne et nous rions ! On croirait que tout le peuple romain s'est rassasié d'herbe sardonique. Il meurt et il rit ! » (Salvien, *op. cit.*, lib. VII, c. 1).

XXXII

LA CONVERSION DE S. AUGUSTIN

La justification d'un pécheur est assurément une des plus belles œuvres de Dieu. Admirable transition de l'état du mal à l'état de grâce, la justification, conférée soit à l'enfant par le baptême, soit au pécheur adulte par la vertu du sacrement de pénitence, substitue en un seul instant la vie surnaturelle à l'habitude du péché. Au surplus, tandis que la création n'agit que sur le néant, la justification a pour terme un objet dont il faut vaincre les résistances : elle réclame par le fait, au dire même de S. Augustin, une force supérieure. C'est aussi dans la personne de S. Augustin que nous allons l'étudier.

I

Né en 354 à Thagaste sur les côtes d'Afrique, l'enfance d'Augustin se passe entre une mère chrétienne et un père païen. A dix-sept ans il vient à Carthage, où il trouve pour condisciples d'école des étudiants d'une réputation douteuse. Lui-même ne résiste à aucune des tentations qui peuvent assaillir la première jeunesse. Cependant il avait reçu de Dieu un cœur inquiet, un esprit que la passion du beau et du bien poursuivait.

Augustin se livre d'abord avec ardeur à l'étude de l'antiquité classique, et compulse d'une main avide tous les ouvrages où dans un style harmonieux, capable de séduire les plus hautes intelligences, la poésie grecque et la sagesse romaine s'étaient révélées. Mais dans ces œuvres il ne trouve que des éclairs, des fragments de vérités mêlés à de nombreuses incertitudes : la vérité totale, l'idéal entrevu sur les genoux de sa mère n'y était pas. Il s'afflige surtout de ne pas y rencontrer Jésus-Christ « dont le nom résonnait encore au fond de son âme avec quelque chose de si doux et de si tendre [1]. »

Déçu du côté du paganisme, Augustin se tourne vers les disciples de Manès qui lui promettent le repos. Il est, sans plus tarder, comme captivé par leur doctrine. Si elle ne lui rendait pas suffisamment compte des phénomènes de la nature, le matérialisme de son cœur y trouvait au moins une complaisance. Pendant neuf ans, son esprit s'abreuvera à cette source empoisonnée, sans pouvoir étancher la soif qui le desséchait. Fatigué de manger un pain amer, il abandonne enfin le manichéisme. L'assemblée des hérétiques, pas plus que les écoles de philosophie, n'avait pu calmer l'orage de ses pensées. Il demeurait violemment tourmenté et par le besoin de se faire une idée de l'essence divine et par le problème de l'origine du mal.

Mais, tandis qu'il errait ainsi, drapé dans les beaux plis de sa toge numide, à travers mille détours, Augustin n'échappe pas à Dieu : l'aiguillon de la grâce le stimule. Après avoir épuisé l'étendue et la vanité des connaissances purement rationnelles, — vrai tissu de folies, — son intelligence commence à lire les Saintes Ecritures : au moins, ces instructions divines lui offrent-elles ce qu'il n'avait encore trouvé nulle part. Ce fut le premier pas de sa conversion.

[1] *Confess.*, liv. III, c. 4; et Possidius, *Vita D. Augustini*, cap. XXII.

II

Aux inquiétudes de l'esprit s'unissaient chez Augustin les luttes du cœur.

L'étude ne lui avait pas apporté la paix. Tout au contraire, le cycle des erreurs humaines parcouru, son âme gardait la même désolation : dans les pages inimitables mais dangereuses de la littérature antique, elle avait puisé « comme dans des coupes d'or » le poison. Bientôt Augustin ne saura même plus distinguer « la clarté pure d'une affection légitime avec les images ténébreuses d'un amour profane » ; et il dira plus tard en parlant de cette époque de sa vie : « Seigneur, je n'étais plus alors qu'une plaie à vos yeux, malgré toutes les couronnes et tous les applaudissements [1]. »

Augustin en était là, lorsqu'à Milan il eut l'heureuse fortune de rencontrer S. Ambroise, l'évêque de la cité et l'un des plus grands génies du temps. « C'est une grande chose pour un adolescent, a dit Lacordaire, que de rencontrer des hommes qui ne sont pas de son âge et qui l'ont précédé dans l'existence, surtout quand la gloire semble garder le seuil de leur demeure [2] » ; à plus forte raison, pouvons-nous ajouter, quand l'auréole de la vertu se joint comme pour S. Ambroise à l'auréole de la gloire.

On traversait alors la semaine pascale de l'année 386, où Ambroise et son peuple durent soutenir jusque dans la basilique urbaine la persécution de Justine [3]. Pour encourager ses fidèles, Ambroise leur faisait chanter dans une psalmodie à deux chœurs ces belles hymnes qui aujourd'hui ont pris place dans la liturgie romaine. « Quelle joie céleste j'éprouvais, dit S. Augustin, en entendant les paroles de cette poésie sacrée ! Tous chantaient comme pour moi seul, et mon âme ravie s'enivrait aux sources limpides de la Vérité [4]. » Il aime surtout à recueillir les fières et tendres homélies de l'évêque, et il en est touché.

Pendant son séjour à Milan, un ami, demeuré fidèle à la foi chrétienne, vient aussi le visiter. Il lui parle avec enthousiasme des solitaires qui peuplaient les déserts de la Thébaïde et des merveilles de leurs pénitences. Ce récit porte à Augustin un coup puissant. « Quoi ! s'écrie-t-il, les ignorants ravissent le ciel ; et, nous autres, avec notre science, nous demeurons ensevelis dans la chair et dans le péché ! » Sa confusion est extrême. Au même moment sainte Monique, sa pieuse mère, ne cessait de conjurer le Seigneur par des prières et des plaintes ininterrompues d'avoir pitié d'un enfant prodigue.

Sous ces influences diverses, Augustin prend la résolution de se donner à Dieu. « Ce sera pour

[1] Mgr Baunard, *Saint Ambroise*, p. 85.
[2] *Lettres à quelques jeunes gens.*
[3] L'Impératrice Justine, mère et tutrice de Valentinien II, favorisait les Ariens.
[4] *Confess.*, lib. XI, c. 6.

demain, disait-il, ce sera pour demain ! » Bien qu'il déplorât ses égarements, il se sentait encore attiré par les bagatelles honteuses et les folles vanités, vieilles connaissances et vieilles amies qui le tirent par son manteau charnel et lui murmurent à l'oreille : « Alors tu nous congédies ! Désormais, nous ne serons plus tes compagnes, et cela pour toujours ! » Et tout en répétant : « Demain, demain ! » son âme devenait le théâtre de luttes douloureuses. Au spectacle de l'innocence offerte sous la figure d'un enfant ou d'une jeune vierge, il se frappait la poitrine, il s'adressait les plus violents reproches, il pleurait et trouvait même de la douceur à pleurer, *et dulce mihi erat flere.* Cette chaîne qu'il traîne depuis tant d'années, hélas ! il voudrait la briser ! Cette religion sainte, si profondément empreinte dans son âme, il voudrait l'aimer encore ! Enfin, à chaque instant, l'image de sa mère lui apparaît avec un pli de tristesse, et le souvenir de ses larmes tombe sur son cœur « comme une rosée fécondante. » L'heure du repentir et du pardon approchait.

III

Un jour, — c'était vers la fin du mois d'août de la même année 386, — pendant le cours d'une promenade au jardin de la maison qu'il occupait à Milan, Augustin causait avec Alypius. La conversation roulait sur les choses divines. « Tout à coup, écrit-il, les profondes misères de ma vie se présentèrent à mon esprit, et je sentis en moi une violente tempête qui provoqua des regrets abondants. »

De plus en plus troublé, assailli par la vague de tristesse qui déferlait sur son cœur, Augustin s'éloigne d'Alypius pour se retirer sous les ombrages et gémir à son aise. Après lui avoir donné une mère pour expier ses fautes, un saint pour l'instruire, des exemples pour l'animer, Dieu venait de lui faire entendre un dernier appel. Alors se produisit cette scène incomparable dont M. Villemain nous a laissé le saisissant et fidèle tableau :

« Je m'avançais dans le jardin et Alypius me suivait pas à pas. Poussé par tout mon être de revenir enfin à Dieu, je me jetais à terre sous un figuier, je ne sais pourquoi, et je donnais libre cours à mes larmes ; elles jaillissaient à grands flots... Je vous adressais, ô mon Dieu, mille choses, non pas avec ces paroles, mais avec ce sens : Seigneur, ne vous souvenez plus de mes anciennes iniquités ! Et je me disais encore : Quand reviendrai-je? Quel jour ? Demain ? après-demain ? Et pourquoi pas tout de suite ? Et je pleurais avec amertume dans toute la contrition de mon cœur, quand j'entendis ces mots : « *Tolle et lege !* Prends et lis. » Auprès de moi se trouvait le livre de l'apôtre S. Paul ; je le pris, je l'ouvris et je lus en silence le premier chapitre où tombèrent mes yeux : « Ne vivez pas dans les festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs, mais revêtez-vous de Jésus-Christ. » Je ne voulus pas lire au-delà, et il n'en était pas besoin ; aussitôt, en effet, que j'eus achevé cette pensée, comme si une lumière de sérénité se fût répandue en moi, les ténèbres du doute disparurent. Et ayant marqué le passage, je fermai le livre [1]. »

Quelle scène ! A cette lecture une douce clarté inonde l'âme d'Augustin avec une paix ineffable. Il venait d'entendre Dieu : au ciel de son esprit reposé se levaient les unes après les autres les grandes vérités de la foi, « comme on voit à la fin d'un orage, dans une nuit d'été, les astres paraître peu à peu et resplendir à travers les nuages qui s'en vont. » Mouillant de ses pleurs le livre des Epîtres de l'Apôtre, Augustin tombe à genoux, il brise son cœur comme Marie-Madeleine brisa le vase de parfums aux pieds du divin Maître ; sa supplication est ardente, silencieuse, humiliée. C'était « dans cette lutte, la plus touchante de celles que présentent à la fois l'histoire de l'Eglise et l'histoire de la conscience humaine, » le triomphe de la grâce.

IV

Lorsqu'une âme rentre en grâce avec Dieu, elle passe de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel : élevée au-dessus du monde et des créatures, elle se révèle par de hautes pensées, de nobles sentiments, des affections pures. Il en fut ainsi pour Augustin.

Son génie, jusque-là emprisonné, retrouve ses forces, descend aux dernières profondeurs des choses divines, scrute les mystères les plus cachés. Esprit universel, aucun problème sur lequel il n'ait laissé quelque teinte lumineuse. Non content d'aimer la vérité pour elle-même, il s'efforce de la répandre, soit en instruisant ses amis dans la solitude de Cassiciacum, soit en employant les ressources de son intelligence à venger le dogme catholique contre les attaques de l'hérésie. On peut dire que son admirable livre de la *Cité de Dieu* est sous tous les rapports un chef-d'œuvre. La doctrine qu'il contient sur le gouvernement de la Providence défiera tous les siècles, survivra à toutes les ruines. Pour l'avoir souvent méditée, Bossuet n'est-il pas devenu le plus illustre génie des temps modernes ?

Mais chez S. Augustin les effusions d'un cœur pénitent se répandent surtout en adoration et en amour. Avant sa conversion il avait goûté les voluptés et les ambitions profanes : désormais, Dieu est son seul bonheur. La prière jaillit continuellement de ses lèvres, et pour lui, comme pour S. Bernard, les meilleurs livres, fussent-ils remplis d'éloquence, perdent tous leurs charmes si le nom de Jésus ne s'y trouve pas. L'aumône ouvre ses mains, en même temps que le mystère de la pauvreté resplendit à ses regards. Le jeûne, dont il se détournait autrefois avec horreur, l'aide à porter dans un corps plus pur un esprit plus libre. Ses austérités seront rigoureuses ; mais, à les endurer, il trouvera une joie incomparable. Bref, tandis que son nom jetait un immortel éclat sur l'Eglise, on voyait dans sa vie tout un admirable rayonnement de vertu.

[1] Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle.*

* * *

S. Grégoire de Nazianze « raconte qu'au matin de la résurrection de Jésus-Christ, le ciel qui à l'heure de sa mort s'était voilé de ténèbres, s'éclaira soudain, la création tressaillit d'une joie inconnue, et les oiseaux chantèrent dans la lumière de « ce jour que le Seigneur avait fait [1]. » L'Eglise persécutée a eu, elle aussi, ce lendemain radieux après sa lutte contre le paganisme. Ce fut le IVe siècle, siècle des Pères de l'Eglise, de S. Ambroise, de S. Augustin, de S. Jérôme, le plus grand peut-être de l'histoire ecclésiastique, siècle que la vertu et le génie illustrèrent au même degré.

VARIA

LES DEUX CROYANTS

— Je ne crois en rien de ce que vous appelez les dogmes ; ce ne sont que des fables.

— Qui vous l'a dit?

— La science.

— Quelle science?

— Toutes ! La géologie, la minéralogie, la météorologie, la pathologie, la philologie, la phrénologie, la psychologie...

— Comment ! vous êtes géologue, philologue, etc. ?

— Non, sans doute, mais il y a des gens qui sont tout cela, et leurs livres attestent ce que je dis.

— Vous avez lu leurs livres?

— Non, certainement, mais les journaux le rapportent.

* * *

— Ah ! vous croyez tout ce monde-là, sur parole, et vous vous donnez pour « pas croyant » ? Vous recevez le matin votre journal ; sur la foi du facteur, vous croyez qu'il vient de Paris. Vous le lisez ; sur la foi du maître d'école qui vous enseigna vos lettres, vous croyez le comprendre. Vous allez droit à l'article de fond, ainsi nommé parce qu'il est plus pesant que les autres ; sur la foi d'une signature imprimée et d'un nom que vous ne connaissez pas, vous croyez qu'un monsieur, journaliste de profession, étudie jour et nuit pour vous instruire. Ce monsieur vous ferait un billet de cent sous à huit jours de date, vous n'y ajouteriez pas la moindre confiance : il vous parle de Dieu, du monde et de la vie future, vous le croyez aveuglément, c'est-à-dire sans y voir. Cependant, il n'est pas savant ; il ne prétend pas l'être, puisqu'il s'intitule journaliste ; mais il raconte ce que disent les savants, et vous le croyez comme je crois l'Evangile. *Foi pour foi, j'aime mieux la mienne.*

Comparons-les :

Moi, *je crois en un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* — Vous, vous croyez qu'il n'y a ni Dieu, ni diable, que le monde s'est fait tout seul, que le rien, de lui-même, est devenu quelque chose.

Moi, *je crois que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, conçu de l'Esprit-Saint est né de la Vierge Marie.* — Vous, vous donnez votre foi pleine et entière à un journaliste qui souvent ne peut obtenir la considération d'aucun de ceux qui le connaissent.

[1] Mgr Baunard, *Saints et Saintes de Dieu,* p. 44 (Paris, de Gigord, 1914).

Moi, *je crois que Jésus-Christ a souffert sous Ponce-Pilate, est mort, a été enseveli.* — Vous, vous ne croyez pas à ce fait, le mieux établi de toute l'histoire, mais vous croyez tout ce que vous content les chroniques et les fables depuis les faits et gestes du vieux Priam jusqu'aux pérégrinations d'Ulysse.

Moi, *je crois que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts.* — Vous, vous croyez que quelque chose a pu s'engendrer lui-même et sortir tout seul du néant, mais vous contestez qu'un Dieu puisse se réveiller du tombeau.

Moi, *je crois à l'Esprit-Saint.* — Vous, vous croyez au progrès, une grande force en l'air qui vient on ne sait d'où et nous pousse on ne sait où.

Moi, *je crois à l'Eglise catholique.* — Vous, vous croyez aux francs-maçons, aux associations de toute nature, secrètes ou publiques.

Moi, *je crois à la communion des saints.* — Vous, vous dites que les hommes ne sont ni les créatures d'un même Dieu, ni les enfants d'un même Père, et cependant vous en concluez qu'ils sont frères, et vous croyez à cette fraternité-là.

Moi, *je crois à la rémission des péchés.* — Vous, vous croyez que le péché n'existe pas, et qu'entre le bien et le mal, entre l'honnête homme et le scélérat, il n'y a nulle différence.

Moi, *je crois à la vie éternelle.* — Vous, vous croyez à la mort définitive qui vous ensevelira vous et votre chien dans le même néant.

* * *

Vous trouvez tout cela plus beau, plus logique, *plus commode surtout.* Mais, en fin de compte, vous n'êtes pas débarrassé de la foi comme vous vous vantez de l'être. Elle vous enveloppe et vous pénètre sans que vous puissiez vous en arracher.

Vous croyez *autrement* que moi, mais autant et plus que moi. Seulement, ma foi repose sur le témoignage des martyrs, qui ont versé leur sang pour la défendre, et la vôtre sur les affirmations de quelques écrivains qui ont vendu leur plume et leur encre au mensonge pour vivre plus grassement.

Ma foi s'accorde avec les enseignements unanimes de tous les docteurs de l'Eglise et des plus grands génies de l'humanité ; la vôtre s'abrite derrière des allégations de quelques demi-savants tronqués qui ne s'accordent que pour dire des injures.

Je ne crois que ce que l'Eglise enseigne *sans varier* depuis 18 siècles ; vous croyez ce que vous disent à tout instant un inconnu qui passe, un livre qui vous tombe sous la main, et alors qu'il s'agit des questions les plus ardues de la vie, votre croyance est à la merci du premier venu.

En réalité, *nous croyons tous deux,* mais nous ne croyons ni les mêmes choses, ni d'après les mêmes témoignages.

Aussi notre foi ne porte pas les mêmes noms :

Je suis *croyant* comme un homme raisonnable.

Vous êtes *crédule* comme tous les niais.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 maii 1922.

E. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 8 juin 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Triduum préparatoire à la fête du Sacré-Cœur. — I. Le don de soi au Sacré-Cœur, 321. — II. Le Sacré-Cœur et la haine du péché, 322. — III. Le chef-d'œuvre du Sacré-Cœur, 324.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXVII. *Pour la fête du Sacré-Cœur :* Le culte du Sacré-Cœur, 325. — XXXVIII. *Fête de S. Pierre et S. Paul :* Grandeur de la papauté, 327.

Pour la bénédiction d'un monument aux Morts de la Guerre. — Dieu, Patrie, Famille, 329.

Je crois à la vie éternelle. — Introduction, 330. — Ch. I : Le désir de l'ame immortelle. I. Le souhait de l'âme, 331. II. Le souhait d'immortalité, 332. — Ch. II : L'affirmation de l'ame immortelle. I. L'existence de l'âme, 334.

TRIDUUM PRÉPARATOIRE A LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

I

LE DON DE SOI AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Un jour que sainte Marguerite-Marie était en adoration devant le Saint-Sacrement exposé, Jésus se fit voir à elle. Des flammes s'échappaient partout de sa personne sacrée, mais surtout de sa poitrine adorable qu'il lui ouvrit pour lui montrer son Cœur, source inépuisable de ces flammes. En même temps, il se plaignit de ne recevoir, en réponse à son amour, que de l'ingratitude de la part des hommes.

« Cela, dit-il à la Sainte, m'est plus sensible que tout ce que j'ai souffert en ma Passion. S'ils rendaient quelque retour à mon amour, j'estimerais peu ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en souffrir davantage. Mais ils n'ont que froideurs et rebuts pour tous mes empressements à leur faire du bien. Toi, du moins, donne-moi ce plaisir, de suppléer à leur ingratitude autant que tu peux en être capable [1]. »

Qui de nous, m. f., refuserait d'entendre cette plainte douloureuse de notre Dieu ? Et qui n'accepterait avec empressement de le consoler de l'ingratitude humaine ? O Seigneur Jésus, faites-nous comprendre aujourd'hui comment il faut nous donner à vous, pour bien répondre à votre appel !

I

Avant tout, il faut nous donner à Jésus *généreusement.*

Que faut-il lui offrir ? — Tout !

Tout ! c'est le seul mot qui convienne quand il s'agit de plaire au Sacré-Cœur, et les raisons pour nous en convaincre se présentent en foule à notre âme.

Est-ce que nous ne lui appartenons pas, bon gré, mal gré, tout entiers ? Est-ce que nous ne sommes pas ses créatures, ses rachetés et ses obligés de tous les jours et de tous les instants ? Est-ce que nous ne sommes pas sur la terre uniquement pour le connaître, l'aimer et le servir ? Est-ce que nous ne paraîtrons pas devant lui, à la fin de notre vie, pour lui rendre compte de toutes nos actions ?

Est-ce qu'il a, Lui, négligé quoi que ce soit pour nous sauver et pour mériter notre amour ? Est-il un bienfait qu'il nous ait refusé et une délicatesse qu'il n'ait pas eue ? N'a-t-il pas, pour nous, versé tout son sang ? Ne se donne-t-il pas tout entier, sans aucune réserve, dans la Sainte Communion ? Ne peut-il pas nous répéter, comme au peuple d'Israël : « *Quid ultra debui facere et non feci ?* Qu'est-ce que je pouvais faire de plus que ce que j'ai fait ? »

Est-ce qu'il ne nous a pas avertis qu'il n'admet pas les restrictions dans son service ? Dans l'Evangile, il fait entendre cette parole : « Personne ne peut servir deux maîtres. » N'est-ce pas nous donner à entendre que nous devons nous consacrer uniquement à sa gloire ? Cela est si bien sa pensée qu'il fait dire nettement à sainte Marguerite-Marie : « L'amour ne veut point d'un cœur partagé ; il lui faut tout ou rien [1]. » Voilà qui est net, et qui nous montre bien que c'est injurier le Sacré-Cœur que de lui refuser quelque chose.

Est-ce que, enfin, nous ne sommes pas appelés, par Notre-Seigneur, à le dédommager de l'ingratitude et des outrages des hommes ? Quelle tâche que celle-là ! L'océan n'est rien à côté de la multitude des larmes que nous devrions verser pour expier tant d'abominations ; et ce serait le moment que nous choisirions pour nous ménager, et ajouter, à l'offense de l'infidélité générale, l'offense de notre propre tiédeur ? Serait-ce là aimer vraiment Notre-Seigneur et prendre vraiment à cœur les intérêts de sa gloire ?

Demandons-nous maintenant si nous avons toujours, à l'égard du Sacré-Cœur, cette générosité qui ne calcule pas. C'est bien, sans doute, de lui offrir les témoignages d'amour et de fidélité que nous croyons capables de lui être agréables, mais c'est infiniment mieux de le laisser lui-même maître de choisir ce qu'il préfère. Ne lui donnons pas seulement ce que *nous* voulons, mais donnons-lui surtout ce qu'*Il* veut. Pourquoi donc y a-t-il tel et tel défaut en nous que nous excusons trop facilement ? Pourquoi donc y a-t-il telle ou telle inspiration, telle ou telle réclamation à laquelle nous faisons la sourde oreille ? Quoi ! Il daigne exprimer un désir et nous hésitons ? Et nous le faisons attendre ? Et nous nous efforçons d'esquiver son désir ? Est-ce là nous donner *généreusement ?*

II

Demandons-nous, en second lieu, si nous nous donnons au Sacré-Cœur *gratuitement.*

Rien n'est plus rare qu'un don désintéressé. La

[1] *Vie par les contemporaines,* t. I, p. 77.

[1] *Avis particuliers,* t. II, p. 423.

plupart du temps les bienfaiteurs font payer leurs libéralités par des exigences qui en gâtent tout le charme et tout le mérite. Jésus n'a pas agi ainsi, quand il nous a tirés, par son sacrifice, de l'abîme d'infortune dans lequel le péché nous avait précipités. S'il nous demande de correspondre à ses grâces et de lui être reconnaissants, ce n'est point parce qu'il en veut retirer un profit personnel. Son bonheur est de ceux qui ne sauraient être augmentés par des hommages aussi imparfaits que les nôtres, et sa gloire n'est pas diminuée par nos ingratitudes. S'il nous demande de lui donner notre cœur en échange du sien, c'est uniquement parce qu'il nous aime et qu'il veut détourner de notre âme un péché de plus ; c'est uniquement parce qu'il sait que notre fidélité à correspondre à ses bienfaits nous vaudra des bienfaits nouveaux, encore plus précieux que les premiers.

Que nous sommes loin de ce désintéressement divin ! Quand nous tendons une main pour offrir au Sacré-Cœur un effort, une prière ou un sacrifice, nous étendons en même temps l'autre pour recevoir le prix de notre bonne action. Nous nous décourageons quand nos méditations ou nos communions ne sont pas remplies par les consolations sensibles de l'amour de Dieu. Quand nous prions, nous voudrions être exaucés tout de suite. Nous disons que nous cherchons Jésus, et c'est nous que nous cherchons. Quand il sommeille dans notre barque, nous nous écrions : « Dieu ne m'écoute pas ! » A la moindre épreuve, nous allons jusqu'à dire : « Rien ne me réussit jamais ! » Un peu plus, nous accuserions Jésus d'ingratitude !... Quelle inconscience ! Et comme nous nous entendons bien à gâter le peu que nous faisons pour Dieu !

Sachons donc enfin mieux aimer, et efforçons-nous de ne jamais oublier la parole de sainte Marguerite-Marie : « C'est être assez récompensé que de lui plaire ! »

III

Il manque encore un dernier point pour que notre offrande soit parfaite : c'est que nous la fassions *gracieusement*.

Ce n'est pas seulement avec nos frères, c'est aussi avec Dieu, que la bonne grâce, dans la façon de faire un bienfait, double le prix de ce bienfait. Est-il possible de montrer plus de douceur que notre divin Maître, quand il nous comble de ses grâces ? Double motif pour que nous nous efforcions de le servir, avec tout l'empressement et toute la joie dont nous sommes capables.

Ne le faisons pas attendre. Quand il veut bien nous demander quelque chose, il faut qu'il aille au-devant de nos désirs. Hâtons-nous de lui obéir, afin de réparer par là le péché de tant d'âmes qui refusent de se soumettre à ses lois, et qui, malgré ses appels, malgré ses avertissements, malgré tout son sang répandu pour elles, s'obstinent à vivre loin de lui. Notre mot d'ordre doit être celui du prophète Samuel : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute ! »

Et puis, soyons saintement joyeux de lui offrir tout ce qu'il veut bien désirer. Parfois, peut-être, ce sera un sacrifice bien pénible pour nous ; mais nous n'oublierons pas que, s'il demande beaucoup, c'est qu'il aime encore davantage ; plus nous souffrirons pour lui, plus nous répondrons à son amour et à sa confiance, et plus nous serons dignes de lui. C'étaient ces sentiments qui faisaient dire à S. Paul : « Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations ! » Le vrai bonheur, ici-bas, c'est de souffrir comme Jésus, avec Jésus et pour Jésus !

* * *

Quand sainte Marguerite-Marie eut accepté d'être la consolatrice de son Dieu, une flamme sortit du Sacré-Cœur et vint embraser le sien... O mon Dieu ! daignez enflammer aussi nos cœurs, afin qu'ils se donnent à vous désormais, sans mesure, sans retard et sans regret ! Ainsi soit-il.

II

LE SACRÉ-CŒUR ET LA HAINE DU PÉCHÉ

Mes frères,

Le Bienh. Curé d'Ars disait parfois avec désolation : « Le Bon Dieu a fait les petits oiseaux pour chanter, et ils chantent. Il a fait les hommes pour l'aimer, et ils ne l'aiment pas ! »

Cette désolation, toutes les grandes âmes l'ont ressentie ; toutes, elles ont gémi sur l'inconcevable folie des hommes qui, dirait-on, se font un jeu impie d'outrager leur bienfaiteur, leur père et leur Dieu.

D'où cela vient-il ?

Cela vient de beaucoup de causes : des passions qui nous emportent, des mauvais penchants qui sont en nous, des suggestions de l'ennemi infernal, des exemples pernicieux que nous avons sous les yeux. Cela vient, surtout, de ce que nous ne savons pas ce que c'est que le péché ; car si nous connaissions bien l'étendue de ce mal, qui, à bien prendre les choses, est le seul à craindre, jamais nous ne consentirions à le commettre.

A ce point de vue, le Sacré-Cœur est un maître incomparable, car il nous apprend à haïr le péché, à le combattre et à le réparer.

I

Si le péché se présentait à nous tel qu'il est, avec toute sa laideur, sa malice et ses conséquences funestes, jamais nous ne consentirions à le faire entrer dans notre vie, et nous le fuirions avec l'effroi que nous inspire un reptile venimeux, soudain dressé devant nous au détour d'un chemin.

Il n'en est pas ainsi. Le péché se montre à nous sous les apparences d'une jouissance à éprouver et d'un bien à acquérir. C'est un poison qui se cache au fond d'une coupe enchanteresse ; c'est un serpent qui se dissimule sous des fleurs. Malheur à l'imprudent qui veut porter cette coupe à ses lèvres

ou cueillir ces fleurs ! Le plaisir qu'il s'est promis dure peu et fait tout de suite place à la mort.

O vous qui désirez éviter ce sort fatal, regardez donc le Sacré-Cœur ! Il vous fera comprendre, mieux que toutes les réflexions, ce que c'est que le péché.

Vous me montrez votre Cœur divin, ô mon Sauveur ! Que vous êtes bon de me dévoiler cette source profonde d'où votre amour s'est écoulé sur le monde ! Ah ! laissez-moi contempler ces flammes qui le dévorent, sans jamais le consumer, et qui en font un nouveau soleil, mille fois plus ardent et mille fois plus éblouissant que celui qui féconde et illumine la terre !

Mais, que vois-je ?... A travers les rayons qui s'échappent de votre Cœur, j'aperçois d'horribles blessures, j'aperçois une couronne d'épines ! Le sang ruisselle à flots ! Comme le Prophète, je m'écrie : « *Quid sunt plagæ istæ ?* Quelles sont ces plaies horribles ? » Et le Sacré-Cœur me répond, comme à lui : « Ces blessures m'ont été faites dans la maison de ceux qui m'aimaient ! » (Zach., XIII, 6).

Dans la maison de ceux qui vous aimaient, ô mon Dieu !... Alors, ce sont donc les chrétiens, c'est donc moi qui suis la cause de ces souffrances qui vous arrachent des gémissements ! Quand ai-je bien pu vous traiter ainsi ?... La réponse vient d'elle-même : c'est quand j'ai commis le péché.

Ah ! je comprends maintenant quelle est la gravité de ces pensées, de ces désirs, de ces paroles, de ces actions auxquelles je me suis laissé trop facilement aller ! J'aurais eu honte de contrister le cœur de quelqu'un que j'aime ; et votre cœur à vous, à qui je dois tout, et en qui je n'ai jamais trouvé que tendresse pour moi, je l'ai, par mes fautes, réduit à souffrir et à se plaindre. Plus coupable que le soldat romain, qui ne connaissait pas celui qu'il frappait, je vous ai percé d'autant de coups de lance que j'ai commis de fautes graves. Et je pourrais maintenant me faire illusion sur mes fautes ? En vérité, cela m'est désormais impossible, et je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir ouvert mes yeux !

II

Cette horreur du péché ne serait pas sincère, si elle ne comportait pas la résolution inébranlable et irrévocable de le combattre à l'avenir.

Comment pourrais-je, ô Jésus, être vraiment affligé des blessures que je vous ai faites, et, en même temps, admettre que je puisse vous les infliger de nouveau ? Comment pourrais-je être assez insensé, à présent que j'ai vu les effets de mes fautes, pour les commettre encore et renouveler mes attentats contre votre amour ?

Ce n'est pas vers vous, ô mon Maître, que je dois diriger mes coups ; c'est contre le péché et contre ce qui mène au péché. Je repousserai donc les suggestions du démon ; entre vous et lui, mon choix ne saurait être douteux.

Je repousserai les révoltes de ma mauvaise nature ; je sais que mes penchants me portent au mal, et je regarderai comme une folie d'obéir à leurs caprices.

Je repousserai les entraînements du monde, de ce monde que vous avez maudit, et duquel vous avez dit qu'il est tout entier au service du mal.

A l'exemple de vos saints, je regarderai le péché comme le plus grand de tous les malheurs. Que mon cœur soit déchiré plutôt que le vôtre, ô mon Dieu !

Bien plus, non content de combattre le mal en moi, je le combattrai sans relâche autour de moi ; j'userai de toute l'autorité et de toute l'influence que vous me donnez, pour inspirer cette horreur à tous ceux qui m'entourent ; et, quelles que soient mes fatigues et mes peines, je m'en tiendrai pour surabondamment payé si je puis faire éviter un seul péché mortel !

III

La vue du Sacré-Cœur nous inspire enfin un autre sentiment, qui est le besoin de la réparation. Mais pouvons-nous fermer ces blessures que nous avons faites ? Pouvons-nous faire cesser ces souffrances que nous avons causées ?

Oui. Nous le pouvons.

Rappelons-nous les enseignements de Jésus lui-même, ces paraboles si consolantes de l'Enfant prodigue, de la brebis et de la drachme retrouvées, cette parole surtout : « Ainsi, je vous le déclare, il y aura plus de joie, parmi les anges de Dieu, pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

Ainsi donc, nous qui avons eu le malheur de contrister le Cœur de notre Dieu et de le blesser si cruellement, nous pouvons le réjouir, et le réjouir plus que les âmes les plus fidèles. Quel bonheur pour nous que celui-là ! et qui de nous ne s'empresserait de réparer ainsi ses fautes ?

Que faut-il pour cela ? Faire pénitence.

Faire pénitence, c'est-à-dire, regretter nos péchés, les détester, à cause de la douleur qu'ils ont causée au cœur de notre Sauveur, les pleurer avec d'autant plus de regret qu'il les oublie lui-même plus miséricordieusement, et les expier en acceptant courageusement les peines de la vie, et en nous privant volontairement des satisfactions inutiles. Je viens de prononcer le mot de satisfaction ; en est-il une qui puisse être comparée à celle de mettre de la joie dans le Cœur adorable de notre Dieu ?

Les âmes qui comprennent vraiment ces leçons ne se contentent pas de réparer pour leurs fautes ; elles se sentent pressées d'expier tout aussi bien les péchés des autres. En effet, que Jésus soit blessé dans son Cœur par nous ou par les autres, cela importe peu ; ce qui est essentiel, c'est qu'il est blessé, et cela suffit pour que nous sentions le besoin de le consoler un peu, puisque nous le pouvons.

* * *

Soyez béni, ô Cœur de notre Dieu, de ces lumières que vous venez de nous donner sur le péché !

Bientôt, peut-être, il viendra nous solliciter. Accordez-nous la grâce de ne pas oublier vos divines leçons, et puissions-nous ne jamais plus être du nombre des ingrats et des malheureux qui vous outragent ! Ainsi soit-il.

III

LE CHEF-D'ŒUVRE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Les artistes de génie sont admirables dans toutes leurs œuvres, même dans les plus simples. Mais, à certains jours, ils mettent toute leur âme dans une de leurs compositions, ils semblent alors se surpasser eux-mêmes, ils atteignent un sommet où ils n'étaient pas encore parvenus, et ils créent le chef-d'œuvre qui leur assurera à tout jamais l'admiration enthousiaste de l'humanité.

Le Sacré-Cœur n'a pas fait autre chose quand il nous a donné la sainte communion.

Certes, chacune de ses paroles est admirable, chacun de ses miracles est prodigieux, chacun de ses bienfaits est inappréciable. Mais, dans la sainte Eucharistie, il semble avoir mis tout son amour et atteint jusqu'aux dernières limites de la bonté. *In finem dilexit eos :* il nous a aimés jusqu'à l'excès !

Méditons aujourd'hui ce mystère sans égal, et afin de mieux profiter du bonheur de nos communions, rappelons-nous brièvement ce que le Sacré-Cœur nous donne, comment il le donne et pourquoi il le donne.

I

Ce qu'il donne, vous le savez : c'est tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, puisqu'il nous donne son corps, son sang, son âme et sa divinité.

Nous sommes bien heureux quand on nous remet une image qui a touché aux ossements d'un saint ; plus heureux encore quand c'est une relique qu'on nous donne ; quelle n'est pas notre reconnaissance si c'est une parcelle de la Vraie Croix ! Nous la regardons comme le plus précieux de nos trésors, et nous ne savons pas comment remercier le bienfaiteur de qui nous vient ce présent, enviable entre tous.

La sainte communion surpasse à l'infini tout cela, puisqu'elle nous donne le corps même de Notre-Seigneur. Oui, le corps même de Jésus que la Sainte Vierge reçut dans ses bras, qui fut ensuite pour nous déchiré par les fouets de la flagellation, couvert de plaies, cloué sur la croix, mis au sépulcre, transfiguré par la résurrection, élevé au ciel à l'Ascension, et maintenant resplendissant de gloire au milieu des élus.

Son sang qui a été versé pour nous jusqu'à la dernière goutte et qui a lavé nos péchés, son sang très pur qui a ruisselé sur le Calvaire, ce sang qui a régénéré le monde, le Sacré-Cœur nous le donne aussi, tout entier, après l'avoir répandu sur l'autel pour apaiser chaque jour la justice de son Père.

Et puis, son âme... Oh ! quelle merveille que ce don du Sacré-Cœur ! Quoi donc ! Est-il vrai, ô mon Dieu, que vous me donniez cette âme infiniment pure, qu'aucun péché n'a jamais atteinte, le sanctuaire divin de toutes les vertus, humble jusqu'à l'esclavage, charitable pour tous ceux qui sont délaissés, bonne au point de ne pouvoir pas voir une souffrance sans être remplie de compassion, tendre dans ses affections, sacrifiée jusqu'à la mort, et animée jusqu'au dernier instant par les sentiments les plus nobles et les plus généreux que l'on puisse imaginer ? Oui, cela est vrai, vrai à n'en pas douter. Si je suis heureux quand je suis admis dans l'intimité d'un grand cœur, quel ne devra pas être mon bonheur quand c'est votre Cœur sacré lui-même, ô Jésus, que je reçois ?

Enfin, sa divinité. Comment cela peut-il se faire que Celui que la terre et les cieux ne peuvent contenir, veuille ainsi se donner à moi ? Je n'en sais rien. Mais je sais que cela est. Et ici, ô mon Dieu, je ne puis plus que m'abîmer dans le silence et dans l'adoration.

II

Comment se donne-t-il à nous ? Ici encore, que de sujets d'admiration !

En premier lieu il se donne à nous sous forme de nourriture, pour nous faire comprendre jusqu'à quel point il désire que nous le venions recevoir. Nous n'avons pas de retenue à l'égard de nos aliments. Nous savons qu'ils sont destinés à apaiser notre faim, et qu'ils sont absolument nécessaires pour que nous conservions la vie, nous les prenons avec empressement jusqu'à ce que nos besoins soient assouvis. Pouvait-il nous faire mieux comprendre jusqu'à quel point il désire se donner à nous ? Pouvait-il prendre une forme qui nous enlevât davantage toute crainte et qui nous inspirât plus de confiance ?

Pour cela il lui a fallu multiplier les prodiges et donner à tous ses prêtres, même les plus indignes, un pouvoir absolu sur la nature et sur lui-même. A leur voix, toutes les lois du temps, de l'espace et de la matière s'abaissent. Le corps du Christ est partout où il y a un tabernacle pour l'abriter et une âme pour le recevoir, et pourtant il n'y a qu'un corps du Christ. Fractionné, il demeure toujours tout entier. Et cependant, il garde les apparences du pain et du vin ; mais ce n'est plus du pain, mais ce n'est plus du vin, en sorte que ces apparences subsistent sans couvrir une autre réalité que celle de son adorable présence. Jésus ne meurt plus, et pourtant il ne cesse plus de renaître. C'est un miracle prodigieux et éternel.

Et quels abaissements pour pouvoir se donner ainsi à nous ! Non seulement il éteint complètement les rayons de sa gloire, mais il se condamne à toutes les humiliations, à toutes les maladresses, à toutes les injures. Jamais, pendant sa vie mortelle, il n'a été aussi pauvre, aussi obéissant, aussi sacrifié. Pour désarmer nos défiances, il se fait plus faible et plus petit que nous. Vous êtes méconnus ? Ne l'est-il pas plus que vous ? Vous

êtes délaissés ? Ne l'est-il pas plus que vous ? Vous êtes en butte à d'injustes traitements ? Ne l'est-il pas plus que vous ?

Quand on pense à toutes ces choses, une seule parole nous vient aux lèvres : — Mon Dieu, faut-il que vous nous aimiez pour que vous ayez ainsi renversé toutes les barrières qui pouvaient vous empêcher de venir jusqu'à nous !

III

L'amour du Sacré-Cœur n'éclate pas moins quand nous nous demandons *pourquoi il se donne à nous.*

Pourquoi ? Ce n'est pas assurément parce que nous manquons à son bonheur. Rien ne peut augmenter ni diminuer l'ineffable félicité dont il jouit maintenant.

Ce n'est pas non plus parce que nous avons mérité sa venue en nous. Plus que personne nous devons savoir que nous sommes un abîme de misères et d'imperfections. Ce qu'il y a en nous serait bien plus propre à éloigner Jésus de nous qu'à l'attirer.

S'il vient dans notre âme, c'est uniquement parce qu'il est bon, qu'il nous aime, qu'il a pitié de nous et qu'il veut nous combler de ses bienfaits.

D'abord, quel honneur infini que celui de sa visite ! Notre Dieu qui vient à nous ! Comment ne serions-nous pas confondus d'une telle faveur ? « Seigneur, disait le centurion de l'Evangile, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ! » Cet homme ne savait pas quel était celui à qui il parlait ; nous, nous le savons. Nous savons qu'il est le Fils de Dieu, le Rédempteur du monde, le Roi des siècles, la lumière qui éclaire tout homme venant sur la terre. Comment notre vie ne serait-elle pas transfigurée par sa présence en nous ?

Il vient dans notre âme avec toutes les grâces dont il est la source. Maladies du corps, maladies de l'âme, il peut tout guérir. Si la frange de son vêtement eut jadis la vertu de rendre la santé à l'humble croyante qui la toucha dans la foule, à plus forte raison son corps divin fera disparaître toutes nos infirmités si nous avons assez de foi pour le lui demander. Notre âme trouvera en lui le remède à toutes ses faiblesses et à toutes ses misères. Elle pourra puiser en son âme comme dans un océan de vertus. Et comme il lui est facile de demander tout ce dont elle a besoin, dans l'intimité du cœur à cœur que nous offre toute communion !

Ce n'est pas tout. Si Jésus vient à nous, c'est pour nous élever jusqu'à Lui. « Ce n'est pas vous, nous dit-il, qui me changerez en vous comme vous faites de la nourriture ordinaire ; c'est vous qui serez changés en moi. » Il nous apporte sa vie divine ; il la met en nous, il fait de nous, si nous sommes fidèles, d'autres participants de la divinité.

* * *

O Cœur adorable de notre Dieu, vous seul étiez capable de concevoir et de réaliser de semblables merveilles ! Et après cela, nous serions assez ingrats pour vous refuser notre amour ? Non, cela n'est pas possible ! Nous vous aimerons, Seigneur, de toutes nos forces, et, afin d'y parvenir, nous irons le plus souvent et le mieux qu'il nous sera possible, vous recevoir dans la communion ! Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXVII

Pour la fête du Sacré-Cœur

LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR

Præbe, fili mi, cor tuum mihi.
Mon enfant, donnez-moi votre cœur. (Prov., XXIII, 26).

Mes frères,

Toutes les dévotions qui regardent Notre-Seigneur se rencontrent, et, en quelque sorte, se confondent : car elles ont toutes pour objet premier sa personne adorable. Cependant chacune revêt une note spéciale qui la distingue des autres par son terme prochain immédiat, et, en envisageant Notre-Seigneur sous un rapport déterminé, lui assigne son caractère. La dévotion au Sacré-Cœur, Notre-Seigneur l'a définie lui-même, dans une de ses apparitions à sainte Marguerite-Marie, lorsqu'il lui disait : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! »

I

L'objet matériel de cette grande dévotion, aujourd'hui si répandue, repose dans la partie noble de l'organisme humain qui s'appelle le cœur. Si une fête particulière a été consacrée aux plaies du Sauveur, si nous honorons les épines dont son front adorable fut couronné, les clous qui percèrent ses pieds et ses mains, la croix qu'il teignit de son sang et sur laquelle il expira, pourquoi refuserions-nous nos hommages à son Cœur ? Sans doute, ils parlent à notre foi ces pieds sur lesquels Marie-Madeleine répandit ses parfums, et qui se fatiguèrent si souvent à la poursuite de la brebis errante ; sans doute, nous les aimons ces mains dont le contact guérissait les malades, ces lèvres qui laissèrent tomber tant de paroles consolantes, ces yeux qui pleurèrent sur le tombeau de Lazare. Mais quand nous avons tout adoré dans l'humanité de notre Sauveur, chacun de ses membres enfin et jusqu'à la dernière fibre de sa chair très pure, nous découvrons en elle un trésor plus digne encore de notre amour : son Cœur. A supposer que ce Cœur adorable nous ait été transmis à l'état de relique inanimée, nous qui vénérons à genoux une épine de la couronne, une parcelle de la croix du Calvaire, avec quel respect nous nous serions prosternés devant cette poussière divine !... Nous avons mieux qu'une relique du Sacré-Cœur, nous en possédons la réalité.

Non seulement ce Cœur matériel a été le principe de la vie organique du Sauveur, la source où

s'est formé le sang qui devait racheter le monde, le signe universellement accepté des affections de l'âme et le siège de la sensibilité. Que la question d'ailleurs soit plus ou moins discutée entre philosophes, peu importe. — Il y a plus : en Jésus-Christ ce cœur de chair est uni personnellement et substantiellement, et par un lien indissoluble, au Verbe de Dieu. « Il est, a dit sainte Marguerite-Marie, le vase sacré dans lequel a coulé le précieux sang, et il reste au ciel le calice admirablement beau qui contient ce sang glorifié. » Par le fait, chacun de ses battements, chaque goutte qui circule en Lui est adorable, comme est adorable le Verbe lui-même, seconde personne de l'auguste Trinité, et nous pouvons en sa présence épancher tout l'amour, toute la piété de nos âmes.

Cependant, si l'objet immédiat de notre culte est le Cœur physique de Jésus, sa raison déterminante, son objet spirituel et invisible repose dans la charité éternelle et infinie dont il est le symbole et le foyer.

Au commencement et même avant tout commencement, le Verbe était en Dieu; et il était la vie, la lumière et l'amour. Au commencement, quand Dieu tira du néant la matière et quand il développait le firmament, le Verbe aimait. Lorsque dans le ciel Dieu semait les étoiles, le soleil, tous les astres, et qu'il donnait à la terre un vêtement de verdure et de fleurs, le Verbe aimait. Or cet amour du Verbe qui date de l'éternité, se renouvelle constamment. Nous le retrouvons tout entier sous le symbole adoré de son Cœur matériel [1].

Il est le cœur d'un Dieu, le même qui a commencé à battre dans le sein virginal de Marie, et, avec notre chair périssable, s'est fait un vêtement dans le sens le plus étroit du terme.

Il est le cœur d'un Dieu, tendre et miséricordieux pour le pécheur et qui veut attendre avant d'arracher l'ivraie jusqu'à la moisson.

Il est le cœur d'un Dieu, le même qui a agonisé sur la croix et qui est maintenant consommé dans la gloire.

Depuis la crèche de Bethléem jusqu'au roc ensanglanté du Calvaire, chacune de ses pulsations a été pour notre salut, et il se donne encore dans sa vie sacramentelle sans partage et sans réserve. Il bat pour tous les hommes, pour les âmes ferventes et pour les âmes tièdes, pour les justes et pour les pécheurs, pour les malades et pour les mourants. Chaque page de l'Evangile est imprégnée de son amour, et S. Paul en a célébré les douceurs avec un enthousiasme qui le transportait hors de lui-même.

Retour ineffable du prodigue au foyer paternel, doux souvenir de la Samaritaine et de la Chananéenne, le pardon de Marie-Madeleine et les larmes sur Jérusalem infidèle, la prière pour les bourreaux qui ne savent ce qu'ils font : tous ces impérissables souvenirs ne sont-ils pas la touchante preuve de la bonté du Cœur de Jésus ? « Si j'avais mille cœurs pour l'aimer, disait sainte Marguerite-Marie, ce ne serait pas de trop. » Nous n'avons pour l'aimer qu'un seul cœur, du moins consacrons-le à son culte, et, en pratiquant une dévotion qui se recommande à tout l'empressement de notre piété, rendons-lui dans la mesure de nos forces l'amour qu'il ne cesse de nous prodiguer.

[1] Ch. Sauvé, *Le culte du Cœur de Jésus*, t. Ier, p. 4.

II

Il me tarde d'ajouter qu'il y a entre la France et la dévotion au Sacré-Cœur, et par un dessein spécial de la Providence, comme une secrète affinité.

En voulant que son divin Cœur fût honoré, Notre-Seigneur en proposa le culte à tous les membres de la grande famille catholique, sans exclusion aucune de frontière, de race ou de langage, nous ne pouvons pas en douter. Cette dévotion, destinée à faire le tour du monde, s'adresse à toute âme de bonne volonté : vous la voyez grandir dans les diverses contrées de l'Europe, et elle a ses pratiques et ses autels jusque dans nos pays de missions. Mais elle appartient, elle s'adresse particulièrement à la France.

La dévotion au Sacré-Cœur est née sur notre sol. Comme pour tant d'autres institutions religieuses dont la France a pris l'initiative dans le cours des âges, c'est sur notre sol qu'elle a germé, et elle fait un peu partie, avec la dévotion à Marie immaculée, de notre patrimoine national. A vrai dire, aucun peuple ne partage avec la France l'honneur d'avoir été le berceau des plus grands saints et d'avoir donné naissance à cette double piété.

Pour faire de cette pratique un culte public, il fallait à Dieu un instrument et c'est encore une sainte française que Dieu a choisie. Vers la fin du XVIIe siècle, chez les Visitandines de Paray-le-Monial en Bourgogne, vivait une pauvre religieuse, Marguerite-Marie Alacoque. Très humble, très fervente, favorisée des grâces les plus singulières, un jour qu'elle était plongée dans une profonde contemplation, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit en lui montrant la plaie de son Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! »

Si d'autre part la dévotion au Sacré-Cœur s'est propagée rapidement, l'honneur en revient aux prêtres français, depuis le P. Eudes jusqu'au Bienh. Curé d'Ars, qui par la parole et par la plume en furent les apôtres fervents. Si cette même dévotion s'est acclimatée sous toutes les latitudes, c'est encore aux missionnaires français qu'il faut l'attribuer. Enfin, si cette dévotion a pris un caractère public, obligatoire, finissant par envelopper l'Eglise tout entière, on le doit au zèle des évêques français et à leurs intances auprès des Souverains Pontifes.

Au surplus, la France a élevé à la gloire du Sacré-Cœur, et pour répondre à ses désirs, le plus riche monument. Non seulement il n'est pas une église en France où le Sacré-Cœur n'ait son autel, peut-être pas une famille chrétienne où son image ne soit vénérée : la France a voulu quelque chose de plus, et pour beaucoup, nous avons visité sur

les hauteurs de Montmartre le temple national qui les couronne, pour lequel toutes nos provinces ont offert leur tribut : splendide symbole de la piété et du repentir d'un peuple, gage d'une protection qui, hier encore, au milieu des horreurs de la guerre, s'affirmait avec éclat, et signe de salut.

« Signe de salut », le Sacré-Cœur sera pour notre société moderne ce que la Croix fut au temps de Constantin. Lorsque, le 27 octobre 312, le jeune empereur romain s'avançait vers les troupes de Maxence, ses regards furent frappés par une éclatante vision. Une croix lumineuse paraissait dans les airs, éclipsant le soleil par sa splendeur et surmontée d'une inscription où étincelaient ces mots : « *In hoc signo vinces*, vous vaincrez par ce signe. » Aussitôt Constantin fit graver la croix sur ses étendards. Et en même temps qu'il refoulait ses ennemis, la paix était rendue à l'Eglise.

« *In hoc signo vinces.* » C'est la grave parole que Léon XIII a répétée en l'appliquant au Sacré-Cœur de Jésus et en nous montrant dans la pratique de son culte « un signe de salut ». Aujourd'hui comme au temps de Constantin, une lutte décisive est engagée contre l'Eglise et d'où l'Eglise, infailliblement, sortira plus radieuse et plus forte. Mais il y faut un nouveau miracle de la puissance divine. Et ce miracle, a dit Léon XIII avec l'autorité de son caractère, le Cœur de Jésus l'accomplira : car il est « le signe providentiel, le nouveau signe de salut. »

* * *

La dévotion au Sacré-Cœur a donc une harmonie intime avec notre foi, et elle s'adresse spécialement à la France. Si l'eau des fleuves est toujours plus pure auprès de la source, cette dévotion doit se manifester chez nous plus vive, plus ardente. Aimer Notre-Seigneur un peu plus et un peu mieux, l'aimer pour notre compte et pour le compte de ceux qui ne l'aiment pas, développer toujours davantage en nous les flammes du divin amour, que ce soit là notre ambition et notre bonheur. Ainsi soit-il.

XXXVIII

Fête de S. Pierre et S. Paul

GRANDEUR DE LA PAPAUTÉ

Qui vos audit, me audit.
Celui qui vous écoute, m'écoute. (Luc, x, 16).

Mes frères,

Un admirable courant se dessine aujourd'hui vers Rome. Le peuple y tient la première place, et, chaque année, de nombreuses foules s'en vont prier sur le tombeau des Apôtres et implorer la bénédiction du Pape. Les circonstances graves que nous traversons, le trouble qui s'empare des sociétés, le besoin de revenir aux principes de l'ordre amènent également les hommes les plus sages à tourner leurs regards du même côté. Le Pape n'est-il pas le représentant de Dieu sur la terre ? Nous en avons pour gage les prérogatives augustes dont sa personne est ornée.

I

Le Pape, d'abord, a l'autorité. Un jour, prenant la parole au nom de tous ses frères, Pierre, le pêcheur de Bethsaïde, venait d'affirmer la divinité du Maître : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Aussitôt, il en reçut ces solennelles promesses : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Jésus-Christ conférait ainsi au Prince des Apôtres et à ses successeurs l'investiture.

Il ne s'agit pas ici, évidemment, de pouvoir civil, politique. La papauté laisse à la puissance séculière ce qui lui appartient : loin d'empiéter sur ses privilèges ou ses libertés, elle les protège, elle les respecte, et vous ne trouverez pas dans l'histoire une page où au mépris de la justice elle se soit arrogé quelque droit. Mais, comme chef du gouvernement de l'Eglise, le Pape seul a autorité. Placé par le Saint-Esprit pour diriger et conduire les âmes, son autorité ne dérive ni des princes, ni du peuple, ni des parlements : elle est une pure émanation de l'autorité divine. Le Pape ne possède aucun patrimoine, aucun fief ; cependant il règne. Son sceptre est un roseau, et sa couronne toute d'épines, peu importe : le progrès des sciences et des idées, pas plus que les vaines tentatives de mains sacrilèges, ne changeront rien à l'ordre établi.

Le domaine du Pape, c'est le monde entier. Partout on lui obéit. Il courbe sous le même joug le front des petits et le front des grands. La terre porte, nourrit des centaines de peuples : chacun d'eux a sa langue ; ils sont de mœurs et d'intérêts opposés ; néanmoins, tous reconnaissent dans le Pape l'héritier de Pierre. Il n'est pas jusqu'au sauvage des forêts ou des déserts qui n'entende sa voix. L'autorité pontificale s'exerce du nord au midi, du couchant à l'aurore, quel que soit du reste l'homme choisi par Dieu pour en être le dépositaire.

La personne n'est rien. Un simple fils d'ouvrier, un humble moine seront appelés à ceindre la tiare. Adrien II, le seul pape venu d'Angleterre, mendie son pain pendant sa première jeunesse, et meurt assez pauvre pour devoir léguer sa mère, qui vivait encore, à la charité de l'Eglise de Cantorbéry. Grégoire VII était le fils d'un simple charpentier de Toscane. Si Benoît XV appartenait à une famille patricienne, l'origine de Pie X comptait parmi les plus modestes. Mais qu'il vienne d'une condition obscure ou des marches du trône, dans sa robe blanche le Pape cache la plus grande image de l'autorité. Ses mains ouvrent et ferment le ciel. Aucune puissance n'est comparable à la sienne. Tranquille ou persécuté, libre ou prisonnier, le Pape règne, pasteur universel, sur le monde entier. De toutes les couronnes dont parle l'histoire, la plus sainte est celle qui repose sur sa tête, sa ma-

jesté efface toutes les autres majestés ; et au-dessus de son trône il n'y a que le trône de Dieu.

II

Chef suprême de l'Eglise, le Pape en est aussi le Docteur. Il parle au nom de Celui qui a dit : « Allez, je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

L'homme peut enseigner l'erreur. Le Pape garde pur et incorruptible le dépôt de la vérité. Garder la vérité, il en a fait le serment sur le tombeau des Apôtres au jour mémorable de son élection, et à ce serment il ne faillira pas. En vain chercherait-on la moindre défaillance dans les enseignements donnés de siècle en siècle par le Vicaire de Jésus-Christ. Sur les lèvres du Pontife qui préside en ce moment aux destinées de l'Eglise, la parole divine demeure intacte, comme elle était à l'origine sur celles de S. Pierre.

L'homme encore nie le lendemain ce qu'il affirmait la veille. La parole du Pape, elle, ne change pas : aucune maille du filet confié aux soins du pêcheur de Galilée ne peut être rompue. Souvent la politique ou la sagesse du monde lui ont conseillé des sacrifices et des abdications, ne serait-ce que pour une syllabe du Symbole : il n'y a jamais consenti.

A vrai dire, pour protéger l'enseignement révélé contre des altérations perfides ou des négations audacieuses, l'infaillibilité pontificale était nécessaire. Lorsque dans le domaine de la foi le Pape a jugé, tout est fini. Déjà, au concile de Jérusalem, Pierre mène la discussion, résoud les difficultés et prononce la sentence. Il en était de même au temps de S. Augustin. Dans ses disputes avec les hérétiques, « Rome a parlé, leur disait-il, c'est assez : *Roma locuta est, causa finita est.* » Hier encore, Pie IX, en proclamant le dogme de l'Immaculée-Conception, agissait de par son autorité propre et en vertu d'un pouvoir infaillible.

A l'heure où sur la haute mer toute brumeuse le navire, ballotté par les vagues, menace de faire naufrage, si dans le lointain le matelot aperçoit une lumière qui brille, c'est là qu'il se dirige. Pareillement, sur l'océan du monde, soulevé par des erreurs et des passions si variées, le Pape, attentif à l'état de la mer et au souffle du vent, montre du doigt le phare, trace avec sagesse les règles pour discerner la vérité, pose les bases de la justice entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, sauvegarde l'honneur des foyers et la liberté des peuples, et, par-dessus tout, mène les âmes vers le port du salut, c'est-à-dire vers l'accomplissement de leurs destinées immortelles. Il est le Docteur par excellence.

III

Un dernier caractère s'attache à la personne du Souverain Pontife, c'est celui de la paternité. On sait la scène incomparable de l'Evangile où Jésus-Christ, prenant à part le Prince des Apôtres, lui demande par trois fois le témoignage de son affection et recueille à chaque demande la même réponse : « Oui, Seigneur, je vous aime ! *Tu scis, Domine, quia amo te.* » Le Maître voulait faire comprendre à Pierre et à tous les papes qu'étant placés au sommet de l'Eglise, ils devaient avoir dans leur âme, avec une sollicitude universelle, un universel amour.

Le Pape est la bonté. Si, comme nous le disions, il porte sur son front les diverses couronnes que Dieu peut donner, la bonté y brille du plus vif éclat. Le monde entier en le saluant de tous les rivages de la terre le nomme « le Saint *Père.* » Chacun l'approche avec facilité, la blouse aussi bien que la pourpre, l'outil aussi bien que la plume ou l'épée. Les humbles comme les grands, à quelque nation qu'ils appartiennent, trouvent auprès de lui l'accueil le plus doux. La sphère d'influence personnelle d'un homme, si populaire soit-il, est forcément limitée ; pour le Pape, il attire par une manière à part, je ne sais quoi qui tient à sa personne, quelque chose comme Dieu lui-même dont il est le mandataire et qui a mis dans son cœur une portion de la tendresse du sien.

Toutefois, s'il y a dans le cœur du Pape une préférence marquée, nous serions mal vus à nous en plaindre. Non contente d'avoir laissé sur le sol de la France, durant le cours des siècles, la trace ininterrompue de ses bienfaits, la papauté a toujours été, soit dans la bonne, soit dans la mauvaise fortune, notre amie la plus fidèle. Quand, en 1870, la France était humiliée par l'Allemand et que nos hommes d'Etat faisaient le tour du monde pour obtenir une intervention, un seul souverain se montra sensible à nos malheurs : le Pape ; et, le 2 février 1871, notre ministre des Affaires étrangères offrait à Pie IX ses remerciements. Dans les circonstances tragiques qui étaient celles d'hier, dès le début presque de l'affreuse tourmente, Benoît XV, tournant un regard plein de compassion vers la Belgique et la France, prononçait ces graves paroles : « Il n'est permis à personne, et sous aucun prétexte, de violer la justice... Et nous frappons de notre réprobation tous les attentats qui peuvent être commis. » Mots calmes et vengeurs dont l'écho persévère et qui condamneront éternellement devant l'histoire la barbarie teutonne.

Est-il besoin de dire qu'à l'auréole de la bonté le Pape a constamment uni celle de l'épreuve ? Un jour, on jette des fleurs sur son passage, et le lendemain, on l'insulte. L'audace d'un prince ira même jusqu'à meurtrir de son gantelet de fer le visage de l'auguste vieillard. Présentement encore, il est facile de deviner les inquiétudes douloureuses qui assiègent l'âme du Souverain Pontife. S'il reçoit de toutes parts dans l'univers les preuves d'une fidélité empressée, beaucoup ne savent pas respecter en lui la sainteté du caractère. Livré à la dérision, trahi le plus souvent, il n'est pas de fiel dont on ne l'abreuve. Et malgré tout, malgré d'indicibles tristesses, la mansuétude ne cesse de découler et de ses lèvres et de son cœur, opposant sans se lasser aux ingratitudes des uns comme à la méchanceté des autres la prière qui pardonne.

* * *

Tel est le Pape, « dans une chair réservée à la mort, revêtu de toutes les splendeurs ». Les paroles les plus décisives de la Sainte Ecriture, nous venons de le voir, établissent sa prééminence. Le Pape est un autre Jésus-Christ. Jésus-Christ représente le prêtre éternel, « sacré par son Père, saint, innocent, pur, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux. » (Héb., VII, 26). Mais il a laissé sur la terre le Pape, en lui donnant de participer à la plénitude de son sacerdoce. Au Pape donc, tout notre respect, toute notre obéissance et tout notre amour ! Ainsi soit-il !

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE

DIEU, PATRIE, FAMILLE

Mes frères,

Un Capitaine du 146e d'infanterie, très aimé de ses hommes, était blessé à l'épaule devant Verdun en février 1916. Trois semaines plus tard, le bras en écharpe, il quittait l'ambulance, contre l'avis des majors, pour remonter en ligne à la côte 306. En juillet 1916, il était dans la Somme, et fut tué au pied d'un Calvaire, à l'attaque de Maurepas. Or Augustin Cochin, car c'était lui, écrivait peu avant de tomber sur le champ de bataille : « Dieu, la Patrie, la Famille, tel est l'ordre. »

M. f., d'un élan unanime vous avez voulu cet ordre.

Dès 1919, les Anciens Combattants de B. voulurent revivre, auprès de leurs foyers retrouvés, la bonne camaraderie des tranchées et des camps. Ils se comptèrent... et leur pensée émue s'en alla vers les 14 d'entre eux qui n'étaient pas rentrés ! Aussitôt ils me prièrent de vouloir bien venir célébrer un service religieux pour leurs glorieux morts. Ainsi leur journée commençait, le matin, au pied de l'autel, dans cette église, ornée par leurs mains de trophées de drapeaux, pour s'achever le soir dans les chaudes agapes d'un banquet fraternel.

Et aujourd'hui c'est tout B. qui entre par cette porte de l'ordre, largement ouverte, il y a deux ans, par les Anciens Combattants de la Grande Guerre.

Tout B., c'est-à-dire tout ce que ce village renferme d'autorité, de volonté, d'initiative, de générosité et de cœur. Tout B., c'est-à-dire la mairie, l'école, le presbytère; les travailleurs des champs et la classe ouvrière; ceux qui portent des rides et des cheveux blancs et les jeunes qui montent à la vie; les foyers que la guerre a épargnés comme ceux qu'elle a douloureusement frappés.

* * *

M. f., dans cette fête inaugurative du monument élevé à la gloire de vos morts, Dieu a sa part, la Patrie aussi, et enfin la Famille.

Dieu a sa part, Dieu est le premier servi. A Lui d'abord ce service religieux; à Lui l'imposant hommage de vos présences et de vos attitudes; à Lui nos prières et nos chants; à Lui la bénédiction que la Religion déposera bientôt sur le Monument des Morts, pour le rendre deux fois sacré et deux fois respecté.

Puis voici la part de la Patrie. La Patrie, elle est là avec son drapeau tricolore qui nous rallie tous. Elle est là avec ses représentants qui communient à nos pensées graves et à nos hommages reconnaissants pour les glorieux tombés. Elle est là avec ses blessures : voici les Mutilés, ceux dont le sang a coulé, qui nous sont revenus diminués quant au corps, mais grandis par le sacrifice et devenus nos frères aînés par droit de conquête : honneur à eux ! Elle est là avec son enceinte vivante fortifiée, invincible : voici les remparts de Verdun, voici les forteresses de Paris, voici les vainqueurs de la Marne, les Anciens Combattants, les décorés, et ceux qui ne le sont pas, qui ne le seront jamais, mais qui ont mérité cent fois de l'être, héros anonymes, braves gens revenus cent fois des tranchées ou des attaques parce que cent fois la mort s'est arrêtée à un centimètre d'eux ! Oh ! qu'elle est belle, dans votre cortège, la part de la France !

C'est pourquoi consolez-vous, familles endeuillées par la guerre, pauvres orphelins, pères, mères, épouses de nos glorieux morts ! Si la Religion et la Patrie se donnent la main, si hier elles se concertaient, si aujourd'hui elles accourent, c'est pour ceux que vous pleurez, pour les glorifier : ils le méritent; — mais c'est aussi pour vous réjouir : vous en avez besoin. Recevez la part qui vous revient de droit dans nos pensées et dans nos cœurs; occupez la place qui vous a été réservée, à la suite des autorités qui vous conduisent, derrière les Anciens Combattants qui vous protègent.

Dieu, Patrie, Famille, tel est l'ordre dicté par la plume d'un soldat tombé au champ d'honneur !

* * *

Aussi bien Augustin Cochin ne nous exprimait-il pas ainsi la volonté dernière de tous ses frères d'armes ? Car les soldats, sur le front, ont aimé Dieu, ils ont aimé leur Patrie, ils ont aimé leur Famille.

1. Ils ont aimé Dieu. Certes, ils l'eussent aimé davantage si, avant la guerre, ils eussent connu ces heures de liberté, de bonne harmonie et de concorde nationale que nous vivons aujourd'hui. Mais ils l'ont cherché dans la droiture de leur âme; et leur raison, éclairée par la foi, leur rappelant soudain, parmi la grande tourmente, le Souverain Seigneur et Maître de toutes choses, le Rémunérateur suprême, le grand Consolateur des jours sombres, le Père qui est aux cieux, ils l'ont servi avec bonne volonté, avec un réel besoin d'âme, et l'image du Christ en croix berça souvent leurs longues veillées d'armes, et les paroles du Sauveur réconfortèrent souvent leurs cœurs endoloris.

Le prêtre, respectueux de la liberté des con-

sciences, ne faisait pas pression sur ses frères d'armes, mais eux venaient spontanément à lui, avides de le connaître et de l'entendre. Oh ! le beau moment pour être prêtre que celui où, dans un coin de tranchée, côte à côte avec quelques poilus, à chaque instant frôlés par la mort, les pieds dans la boue froide, sous la rafale de feu, le ministre de Dieu montrait le vide des chimères trop longtemps caressées par ces hommes, légers hier, héros aujourd'hui, et les passionnait pour les réalités éternelles !

2. Nos glorieux morts ont aimé leur Patrie. Ils ne l'aimèrent pas seulement aux jours des départs enthousiastes, dans les trains enguirlandés de fleurs. Ils l'aimèrent surtout aux heures tragiques : car c'est alors surtout qu'ils s'acharnèrent à la défendre contre le flot envahisseur. La Marne, puis l'Yser, puis Verdun, puis l'Oise et la Somme furent le mur d'airain qu'une poignée de braves édifièrent contre des légions d'assaillants. Chaque fois que du G. Q. G. arrivait un ordre ainsi conçu : « Il faut périr sur place plutôt que de céder un pouce de terrain : le Généralissime compte sur les soldats de la France », le poilu, qu'auparavant l'inaction avait rendu grognard, se sentait subitement électrisé par l'évocation de la Patrie, et il jetait à l'ennemi ce défi, présage de victoire : « On ne passe pas ! » Nos braves sont morts sur place, mais l'ennemi n'est pas passé.

Nos morts aimaient la Patrie durant les longues années d'attente où le Boche nous imposa la guerre de tranchées, si contraire à notre tempérament français. Qui pourra jamais dire au prix de quels sacrifices ils ont tenu ! Qui pourra jamais décrire la fatigue des relèves, les angoisses des petits postes, le cauchemar des attaques nocturnes, la fureur des bombardements, la désolation des secteurs du front, l'extrême péril des missions individuelles, la nuit, dans un secteur dont la physionomie change à toute heure ? Qui pourra dire ce qui se passe dans un cœur d'homme, fût-il un héros, quand on sait qu'il faudra sortir de la tranchée, coûte que coûte, à telle heure, telle minute, pour le coup de main ou pour l'assaut de la tranchée d'en face ? Eh bien ! à la minute précise, les poilus escaladaient les parapets, et, si la mort ne les fauchait pas avant le terme, ils sautaient dans les lignes ennemies et domptaient le Boche terrorisé. Ainsi les poilus servaient la France.

3. Mais nos hommes du front, nos « diables bleus », nos « loups du Bois-le-Prêtre », nos « sangliers de l'Argonne », nos « lions de Verdun », étaient-ils encore capables d'un sentiment humain ? Oui, m. f., car sortis de la mêlée, rentrés au fond des cagnas ou seulement blottis dans les trous d'obus, ils redevenaient doux comme des agneaux. Retirant alors de leurs vêtements des objets très chers, ils les contemplaient, les portaient à leurs lèvres : c'étaient les portraits des absents, c'étaient leurs dernières lettres. Et ils écrivaient aux absents pour les rassurer, pour entretenir le bon moral de l'arrière : lettres laconiques, — ni le temps, ni le lieu ne se prêtaient aux longueurs, — mais lettres si bonnes, si réconfortantes, si parfumées d'un mâle héroïsme qui s'ignorait : « Le secteur n'est pas trop mauvais, tout va bien. » Oui, vous le savez bien, nos morts ont aimé leur Famille !

* * *

Eh bien ! tous, m. f., nous les aimerons toujours. « Mes hommes, disait un chef, c'est à se mettre à genoux devant eux. » Au baptême de la promotion de St-Cyr appelée « La Garde du Rhin », le 9 juillet 1920, le général de Castelnau déclara : « J'ai voué au soldat français une admiration sans borne et une gratitude infinie. » D'autre part, le Diplôme des Morts, remis aux familles en 1919, porte cette pensée du maréchal Foch : « Gloire à cet héroïque soldat ! La reconnaissance d'un peuple, plus encore, celle du monde, lui est à jamais acquise. »

Nous nous associerons tous à ces hommages si mérités. Nos cœurs formeront la garde d'honneur du Monument des morts. Nos prières iront rejoindre leurs âmes par delà le tombeau, dans le séjour de la gloire éternelle où le Rémunérateur suprême les a déjà placés ou les placera bientôt, nous en avons la douce confiance : leur mort fut si belle, leur sacrifice si grand !

JE CROIS A LA VIE ÉTERNELLE

INTRODUCTION

Avons-nous une âme, et *est-elle immortelle ?* S'il est un problème bien fait pour intéresser l'homme, c'est celui-là. Qui n'en voit l'*angoissant enjeu ?*

Si je n'ai pas d'âme, et que ma vie finisse à la tombe, il faut donc profiter des jours d'ici-bas et en tirer tout le plaisir possible. Bien loin, l'austère contrainte du devoir ! La sagesse est désormais de jouir de la plus élégante façon.

Si, au contraire, j'ai une âme et qu'une vie éternelle m'attende, la perspective change du tout au tout. Adieu le plaisir ! La sagesse est d'accepter et de faire l'austère devoir, de sacrifier le présent qui passe, pour sauver l'éternel avenir.

Au fond, c'est tout le problème de la destinée, du bonheur, de l'éternité qui se trouve ici agité. Quoi de plus propre à retenir l'attention de l'homme ?

En fait, cependant, combien peu d'hommes réfléchissent à ce formidable problème ! Tout entiers absorbés ou distraits par les occupations ou les plaisirs présents, ils ne songent pas à se recueillir et à se demander le but de la vie. Pris aux charmes de la route, ils en oublient le terme. Et ils vont ainsi à leur destinée, à cette formidable échéance, sans l'avoir préparée !

Cette négligence est un douloureux scandale.

On aimerait, en sa modeste sphère, essayer d'y porter remède. *On souhaiterait intéresser* l'homme, — du moins *l'homme réfléchi*, — à cet angoissant problème ; on souhaiterait en discuter avec lui la solution ; on souhaiterait l'amener à se faire sur la réponse apportée une conviction personnelle. On voudrait, en un mot, qu'au sortir de cette enquête, il puisse se dire intimement : *Oui, c'est bien vrai, j'ai une âme et elle est immortelle, je l'ai compris, je l'ai senti, et je dois vivre en conséquence.*

Tel est l'objet de la présente étude. Elle comporte trois chapitres :

I. Le désir de l'âme immortelle ;
II. L'affirmation de l'âme immortelle ;
III. La confirmation de l'expérience.

Chaque chapitre étudie un certain nombre de questions dont il a paru utile de donner dès l'abord le plan :

Ch. I : Le désir de l'ame immortelle.
1. Le souhait de l'âme.
2. Le souhait de l'immortalité.

Ch. II : L'affirmation de l'ame immortelle.
1. L'*existence* de l'âme.
2. L'*excellence* de l'âme :
a) Supériorité intellectuelle de l'âme.
b) — émotive —
c) — affective —
d) — morale —
3. La *spiritualité* de l'âme :
a) Possibilité de la spiritualité.
b) Réalité —
4. L'*immortalité* de l'âme :
a) Exigences morales de l'immortalité.
b) Possibilité —
c) Réalité —
5. L'état de *vie séparée*.

Ch. III : La confirmation de l'expérience.
1. L'expérience personnelle.
2. Le consentement universel.

Conclusion : La dignité de l'homme, et ses responsabilités.

Chapitre Ier
LE DÉSIR DE L'AME IMMORTELLE

Avons-nous une ame, et est-elle immortelle ? On souhaiterait tout d'abord intéresser le lecteur à ces graves problèmes.

A cet effet, on a pensé qu'il serait bon d'apporter, en réponse à ces questions, *les désespérantes affirmations du Matérialisme :* « Non, nous n'avons pas d'âme et nous ne sommes que des bêtes. Non, nous ne sommes pas immortels et nous nous anéantissons à jamais dans la poussière du tombeau. » On a cru que la froide brutalité de ces affirmations provoquerait une réaction spontanée de l'esprit, comme un sursaut de l'âme : « Oh ! serait-il vraiment possible que telle soit la réalité ? » Du coup, l'attention serait éveillée. Alors, on essaierait de la retenir sur ce sentiment de *réaction instinctive ;* on l'analyserait pour en faire sentir, à la réflexion, le bien-fondé ; et l'on arriverait peut-être ainsi à cette conclusion que les affirmations du Matérialisme sont vraiment désespérantes, qu'il est désirable qu'elles soient fausses, qu'il est meilleur que nous ayons une âme et qu'elle soit immortelle. On voudrait, en d'autres termes, faire naître en l'esprit désormais attentif le *souhait* de l'âme et de l'immortalité !

C'est le sujet des deux thèses suivantes.

I
LE SOUHAIT DE L'AME

« L'homme n'est qu'un animal, dit le Matérialiste. Admettons qu'il s'est perfectionné, qu'il se perfectionnera encore, il n'en reste pas moins essentiellement un animal. » Plus d'une fois, j'ai entendu cette affirmation, mais je n'y avais pas prêté attention et l'avais laissée passer, indifférent. Or, voici qu'aujourd'hui ma pensée s'y est arrêtée, elle a essayé d'en pénétrer le sens, et elle a cru en saisir la brutale portée : ce qu'elle prétend, somme toute, c'est que l'homme n'est rien plus qu'une bête.

Pareille prétention a soulevé en mon âme une pénible impression. Elle heurte tout ce que j'ai admis jusqu'ici. Sans que peut-être j'y aie encore bien pensé, j'étais tout de même persuadé de ma dignité d'homme et de ma supériorité sur l'animal. Autour de moi, d'ailleurs, on avait bien la même impression. Et ce fait encore a contribué à enraciner ma conviction. Aussi, de m'apercevoir qu'elle est contestée me choque et me peine en même temps, car je souffre de me sentir ainsi abaissé. Instinctivement, je proteste contre cette prétention et la veux écarter ; je ne sais quelle énergie profonde s'éveille en moi et repousse pareil dire. Non, cela ne peut être vrai ; non, cela n'est pas vrai ; je ne veux pas que cela soit vrai !

Tel est le premier écho que provoque en moi l'*affirmation matérialiste :* un choc, une douleur, une *répugnance* se sont spontanément et aussitôt éveillés dès que j'ai compris la portée de son dire.

Mais, peut-être, n'est-ce là qu'une impression passagère qu'un peu de réflexion suffit à dissiper. Serait-ce vrai ?... Je vais donc analyser, approfondir cette impression, voir aussi si elle est bien fondée et si elle doit persister.

* * *

J'étais fier de mon intelligence. Elle ne fait pas de moi le simple spectateur étonné du monde qui l'entoure, elle le pénétre et l'explique, elle m'en révèle les causes et les beautés ; je comprends et j'admire. Je sais les forces et les lois qui régissent et soutiennent en leurs courses gigantesques les astres du firmament et je sais les éléments et les énergies qui constituent le plus petit atome ; je sais les lois des saisons et le mécanisme de la croissance des plantes ; je sais les merveilles de la constitution du corps et de la vie. Et parce que je sais, j'ai pu goûter les harmonies et les beautés de l'univers. Et parce que j'ai su, j'ai pu utiliser la science et construire les machines. Et cette connaissance m'avait rendu fier : elle m'avait donné l'impression que l'intelligence qui la concevait devait être d'une essence supérieure, étincelle merveilleuse, privilège de l'homme seul.

« Non pas, m'a répondu le Matérialiste. Pour être plus déliée, votre intelligence — ou ce que vous appelez tel — n'est pas d'autre nature que le sens animal : elle peut vous faire le premier des animaux, elle ne vous situe pas dans un rang supérieur ; vous êtes et vous restez de même essence ! »

Mais de cette affirmation, des conséquences à tout le moins étranges découlent.

Il en serait de l'enfant étonné et curieux en face du fait nouveau, comme du petit chat qui dresse comiquement l'oreille au moindre bruit : c'est la même attention. Il en serait de l'écolier que l'on forme, comme du chien que l'on dresse en animal savant : c'est le même mécanisme. Il en serait de l'ingénieur qui lance à travers les fleuves ses légers ponts métalliques, comme du castor qui construit ses digues de glaise !... Pour être plus avancé que

ses congénères, l'homme n'en resterait pas moins un animal !

— *J'étais fier de mon cœur.* Aimer et être aimé ! Jouir de l'affection de sa famille et pouvoir rendre à chacun de ses membres une égale affection ; pouvoir se choisir un ami et se confier à lui en même temps qu'il se confie à vous ; donner de la sympathie à ceux qui m'entourent et recevoir la leur, partager leurs joies et leurs peines tout de même qu'ils prennent leur part des miennes. Aimer, comme cela m'apparaît bon !... Aimer, cela m'apparaît grand aussi ! C'est que je voyais dans les affections et les sentiments humains quelque chose de noble qui les élevait au-dessus des instincts qui appellent et retiennent entre eux les animaux. Ils ne peuvent pas aimer ; l'homme seul sait aimer ; de là, sa grandeur.

« Erreur ! m'objecte le Matérialiste. Vos amours ne sont pas de nature différente de ceux qui associent les animaux. A la suite d'expériences répétées pendant de longues séries de siècles, ils ont pu s'épurer, s'affiner : ils restent de même essence. »

Il s'ensuivrait donc que le petit enfant qui sourit à sa mère et lui tend les bras, n'est pas conduit par un autre sentiment que celui qui pousse le petit chien à sa mère. La femme qui se sacrifie pour sauver son enfant, n'a pas un autre cœur que la poule qui se jette au-devant de la buse pour défendre ses poussins. Le sentiment qui retient près de moi mon ami, et celui qui attache à mes pas mon chien fidèle, seraient les mêmes. L'amour humain serait de même nature que les instincts animaux !

— *J'étais fier de ma volonté.* Par elle, j'estimais échapper à la tyrannie de la nature et des sens. Oh ! sans doute, j'éprouve bien en moi leurs exigences et leurs appels, et répétés et pressants parfois. Mais j'éprouve aussi l'appel de la raison. Et entre les deux voix, j'ai conscience d'avoir le choix d'être libre, maître de ma destinée. Si je me laisse entraîner par les sens, c'est que je l'aurai voulu. Je puis vouloir le contraire aussi, faire effort, et dans cette voie, devenir pur, bon, noble, je puis me grandir ! Cette liberté, et cette grandeur morale, j'estimais que c'était un privilège unique. Le Déterminisme plie le monde inférieur à ses lois inflexibles ; seul, l'homme, à mon sens, pouvait s'élever au-dessus !

« Erreur encore ! insiste le Matérialiste. Il faut accepter de rentrer dans le rang commun ; c'est notre vraie place. Le Déterminisme absolu nous régit, comme tous les autres êtres. Pas plus que l'animal, il n'est en notre pouvoir de nous faire nous-mêmes : c'est la Nature qui nous a fait ce que nous sommes. Elle a fait le tigre cruel, et doux l'agneau ; parmi l'homme, elle fait l'un noble, l'autre vil ; l'on naît vertueux ou vicieux comme l'on naît beau ou laid. »

Conséquemment, plus de mérite : l'enfant sage par vertu n'a pas droit à plus d'estime que le caniche bien dressé ; de la jeune fille qui veut se garder pure, il en est comme de la colombe qui par propreté s'efforce de garder ses plumes blanches ; le soldat qui lutte, saigne et meurt pour sa patrie ne fait rien plus que le chien qui, à l'appel du maître en danger, s'élance contre le sanglier qui le charge et l'éventre. En un mot, plus de mérite, plus de responsabilité, plus de liberté !

— *J'étais fier* enfin *de mon titre d'homme.* Homme, n'étais-je point de ce fait le roi de la nature ? Les différents règnes me sont soumis et servent à mes besoins. Le monde minéral fournit ses pierres pour mes demeures et le fer pour mes machines ; les plantes m'offrent leurs fleurs et leurs fruits ; les animaux me donnent travail, nourriture et vêtements. Le monde m'apparaît ainsi fait pour moi : il est soumis à ma souveraineté ; je puis l'utiliser, le détruire pour mon usage : je suis son roi. Or, j'estimais que ce fait plaçait l'homme dans l'univers en une situation privilégiée, unique ; que pour l'établir et la justifier, il fallait, en l'homme, un principe supérieur, une nature plus élevée ; j'en concluais à l'éminente dignité de l'homme sur tous les êtres et je disais : — L'homme n'a d'égal que l'homme et le reste lui est inférieur.

« Erreur, toujours ! proteste le Matérialiste. L'homme, c'est le parent enrichi que d'heureuses et fortuites expériences ont admirablement servi. L'animal fut moins favorisé, il est le parent pauvre. Mais entre parent riche et parent pauvre, il n'y a pas de différence de nature : ils sont frères en animalité. »

Ainsi donc, le berger et le pâtre ne seraient pas d'une nature supérieure à leurs troupeaux ; le laboureur ne l'emporterait pas sur son attelage, le cavalier sur sa monture. Et la conséquence s'imposerait : — O homme, tu te crois homme et tu n'es qu'une bête !..

* * *

Mais voici qu'en entendant cette conclusion, proteste à nouveau le sens commun. Déjà, à la première affirmation du Matérialiste, il avait ressenti une instinctive défiance. Toutefois, il a voulu l'analyser et se rendre compte si elle était justifiée. L'examen lui a montré *le bien-fondé de sa répugnance spontanée.* Et cette fois, de toute son énergie, il se redresse et proteste contre l'assimilation que l'on voulut faire de lui et de l'animal ; il s'indigne de voir ainsi rabaissée sa nature d'homme. Non, en vérité, il n'est pas possible que l'homme ne soit qu'une bête ; il veut être quelque chose d'autre et de plus : il veut avoir en lui un principe de vie supérieure : *il veut avoir une âme.* D'un mot, il veut être un « *homme.* »

II

LE SOUHAIT D'IMMORTALITÉ

« Ni tu n'as une âme, ni tu n'es immortel. Ta mort sera absolue, totale. De toi, il ne restera rien. » C'est ainsi que le Matérialiste a continué ses désespérants aveux.

« *De moi, il ne restera rien !* » Cette affirmation, dès l'abord, *m'étonne et me peine* et mon premier

mouvement serait de l'écarter parce que je la sens fausse et méchante. Mais je veux tout de même l'accueillir, et la laisser descendre en moi ; j'observerai son effet sur les différents sentiments qu'elle traversera en sa marche : l'accueil ou les répugnances qu'elle y provoquera, les émotions qu'elle éveillera en moi.

* * *

Fini donc, et à jamais, ce désir de vie qui fait le fond de mon être ! C'est vrai, j'ai la mort en horreur ; le mot seul me donne le frisson ; la pensée m'en attriste ; les spectacles qui me la rappellent : les feuilles qui se détachent, l'oiseau que le froid a glacé, la rencontre d'un cadavre... toutes ces choses m'oppressent et me font mal. Et de songer qu'un jour il y faudra passer !... Ah ! vivre ! De toutes mes énergies, je tends à la vie : je jouis de sentir mon cœur battre régulièrement, et mes poumons régulièrement s'ouvrir ; je jouis de sentir un sang riche régulièrement courir en mes membres ; je jouis de voir, d'entendre, de me mouvoir ; je jouis de penser et de comprendre, de désirer et d'aimer, de vouloir et d'agir ; je jouis de la vie, je l'aime, et je m'y cramponne ; je la veux continuer toujours !

Et ce puissant instinct dont je sens bien qu'il est en toutes mes fibres, qu'il fait le fond de mon être, voici que le Matérialiste vient brutalement le heurter : « Tu mourras et mourras tout entier. Bien que tu veuilles, la vie se glacera en tes nerfs, ton cœur cessera de battre, et tes poumons de s'ouvrir. Sentiments, pensées, affections, tout s'évanouira : la mort te saisira dans son étreinte glacée, et te fixera dans l'immobilité. Il ne restera de toi plus qu'un cadavre hideux et bientôt plus qu'une poussière informe...

« Cadavre, poussière : tu te vois par imagination en cet état et tu t'apitoies sur ton sort !... Eh bien ! même l'imagination par laquelle tu te représentes toi-même dans la mort et la pitié que tu te donnes, même cela disparaîtra : il ne te restera même pas le souvenir de toi-même : tout entier, oui, tu auras tout entier disparu ! Fini à jamais l'élan vers la vie ! »

— *Fini à jamais le cours de mes pensées !...* Mon esprit s'est en effet progressivement enrichi de connaissances. Elles sont venues des choses vues, entendues et senties, de l'expérience, de l'éducation, de l'étude aussi, et puis des réflexions personnelles sur ces différents objets. Qu'elles soient nées spontanément et sans effort, qu'elles soient le fruit du travail et de l'étude, c'est maintenant tout un monde que celui de mes pensées. Je connais notre terre et les autres mondes, planètes ou étoiles au milieu de qui elle vogue, et leur évolution. Je connais l'âme humaine, ses mystérieuses énergies, les facultés qui les déploient, et puis sa destinée. Je connais les hommes, leurs aspirations et leurs efforts, et la série de leurs échecs et de leurs succès qui forment l'histoire de l'humanité... Et lorsque je suis seul et calme, dans la promenade solitaire ou dans la paix du soir, je me plais à suivre le déroulement de ces idées ; et, en toute simplicité et vérité, je suis émerveillé de leur nombre et de leur variété : le champ de mes pensées m'apparaît immense, et palpitant de vie. Je sais d'ailleurs qu'il est tout petit ce champ de connaissances, comparé à celui qu'ont défriché et cultivé mes frères d'études... Oh ! ce qu'il doit y avoir de pensées dans l'âme d'un savant, d'un diplomate, d'un militaire, d'un penseur, d'un Pasteur, d'un Clemenceau, d'un Foch... et comme elles y doivent palpiter de vie !...

Et le Matérialiste me dit que la mort anéantirait tout d'un coup ce monde abondant et vivant de pensées... L'instant d'avant, elles se mouvaient encore riches et bruyantes, et soudain le silence et la mort ! Elles vibraient scintillantes, pareilles aux étoiles d'or dans une claire nuit d'été, et puis brutalement les ténèbres ; et de ces feux éteints, il ne resterait même pas un noir tison, même pas une cendre impalpable : plus rien ! Tout ce monde de pensées serait subitement rentré dans le néant : fini de lui, et à jamais !

— *Fini aussi et à jamais de toutes les affections !...* D'affections, j'ai le cœur littéralement gonflé. Elles m'unissent à mes parents, à mes amis par mille liens : leur souvenir m'est présent ; je puis dire qu'ils vivent en ma pensée. Je m'intéresse à ce qui les touche, leur santé physique et morale, leurs projets et leurs travaux, leurs échecs et leurs succès. Je désire leur bonheur et leur veux toutes sortes de biens. A l'occasion, et avec plaisir, je leur viendrai en aide, trop heureux s'ils pouvaient être heureux par moi. Une sympathie très profonde m'unit à eux : leurs joies sont mes joies ; leurs peines, mes peines ; je communie à leurs sentiments. Par dessus tout, je me sens porté vers eux par une inclination douce et forte : c'est un sentiment que l'on ne peut définir, mais que l'on sent bien, *je les aime*. Aimer, tout le monde sait ce que c'est qu'aimer ! Certaines créatures le savent mieux que d'autres encore : ce sont les sœurs, les fiancées, les mères ; qui pourrait dire l'intensité et la délicatesse de leur affection, la douceur et la force de leur sympathie, la générosité et le désintéressement de leur dévouement ?

Plus riche, plus chaude, plus intense encore que la vie de pensées, apparaît donc la vie d'affection : quelle tension et quel déploiement, quelle réserve et quelle énergie, quelle intensité de vie !

Et cette vie finirait, et finirait à jamais, au dire du Matérialiste. La mort, qui réduit les cœurs en poussière, dissiperait en même temps aux souffles du néant les affections qu'ils abritaient : elle glacerait ces flammes, elle immobiliserait ces élans, elle anéantirait ces tendresses. Ce serait à jamais fini ! Rien ne resterait de mes affections, rien ne resterait de l'amitié des sœurs, de l'amour des fiancées, de la tendresse des mères. Rien ! La mort briserait les cœurs et anéantirait à jamais les affections !

— *Finis aussi et à jamais tous les rêves d'avenir !...* Qu'ils sont puissants et beaux pourtant, au cœur du jeune homme ! Je songe à tant de malheureux soldats : ils avaient 20 ans, 30 ans, l'âge

des énergies. On a alors le corps sain, des muscles solides ; une vie pleine et généreuse coule abondante dans les veines ; on se sent plein de forces. — 20 ans, 30 ans, c'est l'âge des espérances. On est habile et fort, on trouvera facilement un travail lucratif, et avec lui, bientôt, peut-être l'aisance. On est intelligent et l'on a des études : de brillantes situations se laissent entrevoir ; on est ardent, ambitieux, et l'on percera bien. On a un cœur, on se choisira une amie, et quel doux nid bâtira-t-on avec elle, et peut-être que déjà le choix était fait et le nid bâti, et peut-être qu'on avait goûté aux joies et aux bénédictions du foyer ! — 20 ans, 30 ans : les illusions, les déceptions ne sont pas encore venues de la difficulté des choses et de la méchanceté des hommes : et le rêve reste beau, et les énergies intactes ! — 20 ans, 30 ans ; quel rêve, quelle confiance, quelle ardeur pour la vie ! L'espérance habite les cœurs et les fait palpiter !

Et la balle est venue ou bien l'éclat d'obus ou bien le gaz méchant, et le petit soldat est tombé. Et ils sont ainsi tombés des dizaines, des centaines de milliers sur cette longue ligne sinistre qui courait de Nieuport à Mulhouse...

Et ce serait fini, à jamais fini ! Finis ces jeunes vies, ces rêves et toutes ces espérances ! Il ne resterait de tous ces jeunes gens rien plus qu'un cadavre rongé déjà par les humeurs du sol, et sur ce cadavre un tertre qui tend à s'abaisser et à disparaître dans les égalités voisines, et sur ce tertre une croix qui déjà penche et sera demain poussière !... Finis ces jeunes vies, ces rêves, ces espoirs ! *Fini !* ce serait le seul mot à dire aux enfants et aux sœurs, aux fiancées et aux mères qui partageaient les espérances et attendaient les retours !

* * *

Fini !... Oh ! quelle désespérance !... mais aussi quelle révolte ! La révolte de tout mon être, c'est en effet le sentiment auquel aboutit finalement l'affirmation matérialiste. Malgré la *répugnance spontanée* qu'elle avait dès l'abord provoquée, j'ai voulu tout de même l'accepter un moment, cette affirmation, la méditer, afin de constater l'écho qu'elle aurait en mon âme. Alors est montée une protestation sourde d'abord, puis de plus en plus claire, et de plus en plus forte : *protestation du fond de l'être* et puis, progressivement, des facultés par où il se déploie : protestation de l'instinct de vie et de l'intelligence, du cœur et de la volonté. Et leurs voix réunies ont dit en une clameur puissante : « Non, il n'est pas possible, il n'est pas vrai que je meure tout entier, que mon aspiration à la vie, mes pensées, mes affections, mes espérances soient à jamais anéanties... *Non*, je sens bien en moi une force de protestation et de résistance à l'anéantissement : *je ne dois pas mourir tout entier ; j'aspire à l'Immortalité.* »

Et c'est ainsi que le cœur de l'homme nous a révélé un double désir, celui de l'âme et de l'immortalité.

L'analyse, par ailleurs, nous a montré la valeur de ces désirs. Qu'ils ne soient pas réalisés, l'homme se considère — et justement — comme un être manqué. Qu'ils se réalisent, au contraire, sa vie retrouve toute sa grandeur.

Qu'en est-il en réalité ?

Chapitre II

L'AFFIRMATION DE L'AME IMMORTELLE

Nous souhaitons une âme immortelle ; soit. Mais nous est-elle donnée en réalité ? La raison l'affirme, et c'est son affirmation que nous avons maintenant à retenir et à prouver.

On remarquera d'abord en l'homme la présence des faits psychologiques ; et l'on notera qu'ils réclament un principe distinct du corps : l'âme.

Mais des faits d'apparence analogue se retrouvent chez l'animal ; il faut donc en conclure aussi l'existence d'une âme, d'une âme animale à tout le moins. Oui ; mais entre cette âme animale et l'âme humaine, il y a des différences essentielles. Il convient de les relever ; elles établiront l'originalité et la supériorité de l'âme humaine.

C'est si vrai que cette âme, du moins en certaines de ses activités, jouit, et jouit seule, du pouvoir de vivre sans le secours du corps. Elle est en effet spirituelle.

Précisément parce qu'elle est spirituelle, son immortalité devient possible ; bien plus, des exigences morales l'appellent, et des conclusions logiques l'établissent.

En somme, existence et supériorité de l'âme humaine, spiritualité et immortalité : telles sont les grandes lignes de l'étude qui va suivre.

I

L'EXISTENCE DE L'AME

Que sommes-nous ? De quoi est fait notre être ?... Il apparaît tout d'abord constitué par le corps, c'est-à-dire cet ensemble harmonieux d'os et de chair, de veines et de nerfs, de muscles et d'organes. Nous sommes donc *corps*. Mais notre être est-il épuisé par la réalité corporelle ? — Non. Je sens en outre en moi tout un monde de pensées : sensations et images, impressions et émotions, tendances et désirs. Je suis donc encore *esprit*, ou comme on dit communément, conscience.

La question est maintenant de savoir si les états de conscience que j'ai cru percevoir en moi ne sont pas simples illusions, mais bien réalités. S'ils sont réalités, reste à savoir d'où ils viennent : sont-ils produits par le corps, en sorte que le seul principe corporel explique toute ma vie, — ou bien supposent-ils une cause distincte et supérieure, en sorte qu'il faille admettre en outre un principe spirituel : une âme ?

* * *

Le Matérialiste s'est d'abord ingénié à montrer que ces états de conscience n'étaient qu'illusion, qu'apparence.

Oh ! sans doute l'on ne niera pas le fait de cette

apparence ; le sens intime l'affirme trop nettement ; il m'apparaît bien, en effet, que je vois et me rappelle, que je souffre et je jouis, que je veux et désire. C'est là un fait évident. On ne le conteste pas. Ce fait, du moins, ne serait-il pas possible de l'atténuer, de le diminuer, de le subtiliser ? Le Matérialiste l'a pensé, et il a dit : Cette prise de conscience de vos états n'est qu'un « surcroît, un luxe, un épiphénomène » — ce sont ses termes — qui vient se surajouter aux impressions corporelles, sans plus. Soit une couleur, ou, pour être plus précis, un excitant lumineux ; transmis par l'éther ambiant, il arrive au contact du nerf visuel et l'impressionne ; l'impression chemine le long du nerf et aboutit au cerveau où elle détermine une vibration des cellules ; l'impression visuelle est alors essentiellement réalisée. Que, maintenant, s'allume, telle une phosphorescence, et court par dessus ces vibrations une lueur de conscience, c'est là un surcroît, un épiphénomène. N'est-ce point également un surcroît que la lueur que laisse au mur l'allumette qu'on y a frottée ? L'essentiel en ce phénomène, n'est-ce point seulement la combustion qui s'est produite ? Ainsi pour la vision, ainsi d'ailleurs pour tous les faits dits de conscience : ils sont essentiellement constitués par des vibrations nerveuses ; qu'une lueur de conscience vienne ou non s'y surajouter, ce n'est qu'un accessoire. Par conséquent, en tous ces faits, l'important, « le phénomène » c'est l'aspect organique, la vibration nerveuse ; la prise de conscience est un surcroît, « un épiphénomène, » et « l'homme ne serait pas une plus mauvaise machine sans conscience qu'avec une conscience. »

En somme, sans nier formellement la réalité consciente, on tente de la subtiliser au profit de la réalité physiologique. Ce qui compte, c'est l'organe ; *la conscience n'est qu'un luxe.*

Mais l'expérience contredit ces prétentions.

S'il est un fait dont l'existence pourrait être justement contestée, ne serait-ce pas précisément ces vibrations cérébrales, ce fait physiologique dont on veut que la conscience ne soit qu'un écho de luxe, que l'épiphénomène ? Ces vibrations cérébrales, ces chocs de cellules, après tout, on ne les a jamais vues, ni chez l'animal, ni chez l'homme. La dissection, le microscope n'ont encore permis nulle part de les constater. Elles restent donc simple hypothèse. Que vaut cette hypothèse ? Elle est vraisemblable pour ceux des faits qui répondent à des excitations sensibles. Celles-ci impressionnant les nerfs, doivent bien aboutir quelque part au cerveau et y provoquer des mouvements ; ainsi en serait-il pour les sensations. Mais pour les faits supérieurs de pensée tels que amour, réflexion, dont on ne voit pas qu'ils aient des excitants sensibles, peut-on soutenir qu'ils supposent tout de même à leur base des vibrations cérébrales ? L'hypothèse même n'apparaît-elle pas ici bien hasardée ?

Si bien, somme toute, que le fait vérifié n'est pas ici la vibration nerveuse, le fait *physiologique,* comme on eût voulu l'insinuer, mais bien le fait *psychologique,* la prise de conscience. Le premier reste hypothétique, le second est certain.

N'est-il pas de plus et pour nous essentiel ? Ce qui m'intéresse en effet, en ma vie d'homme, n'est pas le cheminement nerveux et l'ébranlement cérébral qu'il provoque, n'est pas la machinerie physiologique, mais bien la conscience que je prends de mes états d'âme. Que m'importent les vibrations déclanchées par l'excitant lumineux ? Ce qui m'intéresse, c'est de voir l'automobile qui vient sur moi. Que m'importent les frémissements nerveux ? Ce que je goûte, c'est le plaisir du bien-être. Peu m'importent les frissons musculaires, ce qui m'intéresse, c'est de sentir que j'ai froid et que je dois me couvrir. C'est qu'en effet je vis avec ma conscience et non avec mon corps : sans conscience, je puis être une machine admirablement montée, mais je ne suis pas un homme.

Il ressort de cette analyse que *la conscience, bien loin d'être un accessoire, un luxe,* un épiphénomène, *est un fait essentiel,* une réalité que l'expérience présente et impose. Je suis donc en droit et en devoir d'affirmer en l'homme l'existence — non pas seulement d'une apparence — mais d'une réalité spirituelle.

* * *

Reste à savoir si cette réalité, si la conscience est un produit du corps ou si elle suppose un principe distinct : l'âme.

On n'oserait plus dire aujourd'hui que « le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile. » Et l'on se représenterait difficilement en effet le flot de la pensée sous forme de je ne sais quelle coulée grise et visqueuse. L'esprit de système a pu conduire un jour à pareilles assertions ; mais non l'observation : elle nous fait voir, au contraire, en la pensée quelque chose d'immatériel. Aussi bien les matérialistes actuels acceptent cette donnée ; mais ils ont leur façon de l'interpréter :

L'immatérialité n'est qu'apparente. En réalité, la conscience n'est qu'une forme du mouvement des cellules cérébrales. Les vibrations nerveuses se continuant et s'accumulant, arriveraient par le fait même et de leur seule force, à se transformer en conscience. La conscience est la forme dernière, le terme du mouvement nerveux : entre mouvement nerveux et conscience, entre fait physiologique et fait psychologique, il y a continuité : le deuxième n'est que l'aboutissement du premier. En sorte que, sous forme de mouvement, aussi subtil et merveilleux que l'on voudra, *la conscience* n'en reste pas moins un *produit du seul organisme corporel.*

Que vaut cette prétention ?

Est-il besoin de noter qu'elle n'est qu'une *hypothèse ?* Jamais, en effet, le passage de la vibration nerveuse à la conscience n'a été constaté ; jamais on n'a pu observer la transformation de l'excitation cérébrale en vision ou désir.

Hypothèse invérifiée donc ; bien plus, invérifiable parce que contradictoire. Entre les faits qu'elle

prétend faire sortir l'un de l'autre, l'observation nous montre une opposition radicale, une irréductibilité.

Ce mouvement vibratoire dont on parle, cet entre-choc ou cette ondulation des cellules cérébrales, est une réalité sensible : il doit bien pouvoir être constaté de quelque façon. Mettons que les yeux ou les oreilles y soient insuffisants ; mettons même que nos microscopes d'aujourd'hui soient encore des outils trop grossiers ; du moins l'on peut concevoir des instruments plus subtils, capables de faire voir, de faire entendre ces mouvements : de par nature, ils sont sensibles. Comme tels, on peut, ou on pourra, les localiser et dire que c'est dans tel lobe du cerveau ou tel quart du lobe qu'ils se réalisent : n'a-t-on pas d'ailleurs essayé de déterminer les sièges des sensations et d'établir les « localisations cérébrales ? » Si l'on peut localiser ces mouvements, on pourra aussi bien les mesurer et dire, par exemple, que la partie affectée comporte un ou deux millimètres cubes de matière cérébrale, que tant de cellules y sont entrées en vibrations, que la rapidité de choc est de tant à la seconde. Susceptibles de mesure, ces mouvements nerveux sont aussi susceptibles de division : je puis concevoir la partie cérébrale affectée réduite de moitié ; ou bien doublées, triplées, les vibrations qui l'agitent. En somme, sensibles, localisables, mesurables, divisibles, les mouvements vibratoires supposent, présentent tous les caractères des corps matériels.

Les faits de conscience présentent des caractères de tous points opposés. Ils ne sont point divisibles. Une pensée ne se découpe pas en morceaux. Voici un sentiment : le bien-être d'une bonne santé, la joie de vivre ; je ne puis en prendre ni la moitié, ni le quart ; pas plus d'ailleurs que je ne puis partager en deux une douleur. Pas plus qu'ils ne sont divisibles, les faits de conscience ne sont mesurables : les pensées n'ont ni longueur, ni largeur, et ni les désirs n'ont de la hauteur ou du volume.

Il est vrai que parfois l'on parle de l'intensité plus ou moins grande ou de la durée plus ou moins longue d'une émotion. Mais qu'on ne s'y trompe pas : les grandeurs ou durées dont on parle, expriment des qualités différentes dans nos états de conscience, nullement des quantités susceptibles d'être mesurées et traduites en centimètres, par exemple. Immesurables, les faits de conscience ne sont pas davantage localisables. Je vois cette feuille sur laquelle je lis : je ne puis dire où est la vision que j'en ai ; ni si elle est au-dessus ou au-dessous, à droite ou à gauche de la sensation ou de la tristesse que présentement j'éprouve. Mes pensées ne se placent pas les unes à côté des autres comme les livres d'une bibliothèque, ni ne s'empilent l'une sur l'autre comme le linge dans une armoire ; elles se soutiennent, subsistent, sans se situer. Il est vrai que le malade situe sa douleur, aux dents, par exemple, ou à la main blessée. Mais, qu'on remarque cette attribution ; elle n'a pas la rigueur d'une localisation matérielle ; la blessure de la main, la dent cariée ont une surface déterminée : le malade n'enferme pas en cet espace limité la douleur qu'il éprouve ; la localisation qu'il en fait reste flottante : elle est d'une autre nature. Si les faits de conscience ne sont pas localisables, c'est précisément parce qu'ils échappent à l'emprise des sens : on les perçoit, mais on ne les voit pas, on ne les entend pas, on ne les touche pas. Mes pensées ne sont ni rondes, ni carrées, ni ovales ; elles ne sont ni rouges, ni bleues, ni blanches : elles échappent à mes yeux : j'ai beau me pencher et faire silence, je n'entends pas les frémissements de mes désirs ; en vain je cherche remède, je ne puis, pour la dissiper, caresser ou frictionner la tristesse qui m'oppresse. En vain, je m'armerai de microscopes, de microphones ou de pinces, je ne pourrai ni saisir, ni entendre, ni voir ces faits de conscience. Ils peuvent bien être intimement saisis, mais ils ne tombent pas sous les sens.

Il apparaît donc à l'examen que les états de conscience présentent des caractères de tous points opposés aux vibrations cérébrales. Pour les résumer d'un mot : les premiers sont immatériels, les seconds matériels. Ils ne sont donc pas sur la même ligne et en continuité, comme l'assuraient les Matérialistes ; il y a entre eux coupure et différence essentielle. Il en est d'eux comme de la pierre et de la plante : ce sont deux faits d'ordre différent, irréductible. Et pas plus que la pierre ne peut par ses seules énergies donner la plante, pas plus l'organisme corporel ne peut par ses seules forces donner la conscience. *La pensée n'est pas un produit du corps.*

* * *

Qu'est-elle donc ?

Elle nous est apparue d'abord comme *un fait* que l'on ne saurait sous-entendre, mais dont la vérité s'impose ; ce n'est pas une apparence, c'est une réalité.

Ce fait, d'ailleurs, à la différence des faits corporels, est insensible, *immatériel :* comme tel, il n'est ni ne peut être un simple produit de l'organisme. Le corps ne donne pas ce qu'il n'a pas. Force est donc de chercher dans un élément autre que le corps le principe producteur de ces faits. *La cause* étant toujours proportionnée aux faits, ce principe doit être lui-même insensible, immatériel. Or, un tel principe est précisément ce qu'on appelle *âme*.

L'homme n'est donc pas seulement corps, il est aussi âme, ou mieux, il est le composé d'un corps et d'une âme.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 junii 1922.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'Ami du Clergé

Ami du Clergé du 15 juin 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Sacré-Cœur. — Ses enseignements, 337.

Sermon pour une Première Messe. — Les grandeurs du sacerdoce, 339.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXXIII. Julien l'Apostat, 342.

Je crois à la vie éternelle. — Ch. II : L'affirmation de l'âme immortelle *(suite)*. II. L'excellence de l'âme humaine, 344. *a)* Supériorité intellectuelle, 345. *b)* Supériorité émotive, 347. *c)* Supériorité affective, 349. *d)* Supériorité morale, 350.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

SES ENSEIGNEMENTS

Mes frères,

Un grand orateur de la chaire de Notre-Dame, le P. Monsabré, qui, pendant près de vingt ans, y a donné une exposition du dogme catholique, a voulu la terminer en consacrant tout son dernier Carême à l'explication du mot final du *Credo : Amen, Ainsi soit-il. Amen* de l'intelligence, *Amen* du sens religieux, *Amen* de la vie morale, etc. Il y présente un résumé, une vue d'ensemble, une synthèse de l'enseignement dogmatique.

La fête du Sacré-Cœur de Jésus, qui clôt la série des fêtes consacrées aux mystères de l'Homme-Dieu, y compris celle du Saint-Sacrement, me paraît aussi présenter très opportunément le caractère de résumé et de synthèse de ces augustes mystères. C'est la première pensée que je voudrais indiquer. — Plus que cela, et c'est la seconde pensée, elle en assigne la raison fondamentale et l'explication dernière. — Enfin, en troisième lieu, de cette synthèse et de cette explication elle nous propose le symbole le mieux approprié, le Sacré Cœur de Jésus.

I

Le mystère de la Passion du Sauveur, qui suppose l'Incarnation, — Dieu n'ayant pu souffrir qu'à la condition de se faire homme, — avec le mystère Eucharistique qui n'est qu'une continuation et une application des fruits de cette bienheureuse Passion, tels sont les deux thèmes fondamentaux sur lesquels se déroule perpétuellement l'office liturgique du Sacré-Cœur. Or, c'est toujours à la liturgie que nous devons nous adresser, si nous voulons que notre piété soit solide, conforme aux vues de l'Eglise et par conséquent de Dieu. Autrement, il est facile de glisser dans l'imaginaire, l'arbitraire, parfois le ridicule.

Si nous consultons le Bréviaire Romain, voici les paroles qui se lisent au 2e Nocturne de l'office et qui font suite à un sermon de S. Bernard : « C'est pour honorer l'amour du Christ souffrant et mourant pour la rédemption du genre humain, et instituant en mémoire de sa mort le Sacrement de son corps et de son sang, que l'Eglise a établi la présente fête, afin que les fidèles, sous le symbole de son Cœur, honorent cet amour avec plus de ferveur et en recueillent plus largement les fruits. »

De fait, en parcourant l'office, il est facile de voir la grande place qu'occupe d'abord le souvenir de la Passion. C'est, pour n'indiquer que quelques traits, l'Invitatoire de Matines, qui, comme on sait, donne le ton à la prière : *Christum pro nobis passum, venite adoremus.* C'est l'Evangile, la partie centrale de l'avant-messe, qui rapporte le coup de lance donné au côté du divin Crucifié. C'est la Préface de la Croix, célébrant, exaltant la Rédemption du genre humain, consommée sur ce bois sacré. Les Hymnes chantent sur des modes variés plusieurs épisodes de la Passion. Ceux qui ont en main l'office de Matines peuvent remarquer que les répons qui suivent les Leçons alternent entre eux symétriquement. Les uns sont consacrés à la Passion : on les retrouve aux Ténèbres du Vendredi-Saint : *Sicut ovis ad occisionem ; Ecce vidimus eum... ;* les autres sont empruntés à l'office du St-Sacrement : *Qui manducat meam carnem ; Ego sum panis vitæ.* C'est donc aussi l'amour de Jésus dans l'Eucharistie que nous honorons parallèlement avec le souvenir de ses souffrances.

Ce que confirme du reste la révélation faite à sainte Marguerite-Marie : c'est sur l'autel, dans l'ostensoir exposé, que Notre-Seigneur apparaît, du moins habituellement, à sa sainte confidente ; le jour fixé par Notre-Seigneur pour la fête de son Cœur, c'est le vendredi qui suit l'octave du St-Sacrement.

Concentrons donc, m. f., dans notre dévotion au Sacré-Cœur, tous nos sentiments d'amour reconnaissant et repentant envers la Passion du Sauveur, en utilisant, pour les rendre plus vifs, les diverses scènes de cette Passion, dont la plupart sont rappelées par les stations du Chemin de la Croix et les mystères douloureux du Rosaire. Ajoutons-y nos hommages publics et privés de foi et d'adoration adressés au Saint-Sacrement, nos communions, nos visites ; par-dessus tout, l'assistance pieuse et intelligente au saint sacrifice de la messe, en nous rappelant que la messe, avec la communion qui en est le fruit, réunit les mystères de la Passion et de l'Eucharistie. Elle fait même plus que cela, le sacrifice offert sur nos autels étant le même quant à sa substance, a dit le concile de Trente, que le sacrifice offert par le Christ sur l'autel de la Croix.

N'oublions pas cependant que, pour entrer pleinement dans l'esprit du culte du Sacré-Cœur, selon l'intention de Notre-Seigneur formellement exprimée à sainte Marguerite-Marie, nos hommages d'amour doivent être accompagnés de sentiments de condoléance, d'expiation, de réparation. « Voilà ce Cœur, a dit Jésus, qui a tant aimé les hommes et qui n'a rien épargné pour leur témoigner son amour. Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart d'entre eux que des ingratitudes, par les mépris, les sacrilèges, les froideurs qu'ils ont pour

moi. Aussi je te demande que le premier vendredi après l'octave du St-Sacrement soit consacré à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation d'honneur pour les ingratitudes qu'il a reçues. »

Honorer ainsi la Passion et l'Eucharistie par la fête du Sacré-Cœur, comme l'Eglise nous l'enseigne, c'est donc reconnaître et réunir dans un hommage commun, explicitement ou implicitement, tous les mystères du Verbe incarné.

II

Le culte du Sacré-Cœur, synthèse de ces divins mystères, va plus loin. Il pénètre dans leur nature intime et leur esprit, pour en donner la raison dernière et l'explication suprême. Pourquoi ne le dirais-je pas, puisque ce mot a un sens précis que plusieurs connaissent ? Il fait la philosophie de tous ces mystères.

L'esprit humain est ainsi fait que naturellement et nécessairement il cherche la raison des choses, le dernier « pourquoi » de la vérité. Cela est non moins vrai dans l'ordre surnaturel pour les dogmes révélés. L'âme religieuse elle aussi veut approfondir. La foi, à sa façon, et en restant dans des limites prescrites, cherche à comprendre. *Fides quærens intellectum*, a dit S. Augustin.

Sans doute, la foi nous donne une première réponse immédiate et une première explication. Pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu des cieux, s'est-il incarné du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie ? Nous le chantons au *Credo :* c'est pour nous et pour notre salut, *propter nos homines et propter nostram salutem*. Pourquoi a-t-il souffert et est-il mort sur la croix ? C'est pour nous racheter, en prenant sur lui nos iniquités et en nous montrant, par l'excès de ses souffrances, la haine souveraine que Dieu porte au péché. Pourquoi a-t-il institué l'Eucharistie ? C'est pour se survivre parmi nous, continuer son sacrifice du Calvaire, se faire lui-même l'aliment de notre vie surnaturelle... Mais pourquoi tous ces desseins de Dieu ? Pourquoi a-t-il voulu notre salut ? Pourquoi notre rédemption au prix de telles souffrances ? Pourquoi s'est-il fait lui-même notre nourriture ?

A toutes ces questions, mes frères, il n'y a qu'une réponse. Elle a été donnée, formulée en un seul mot par le disciple bien-aimé, qui, à la Cène, a reposé sur le Cœur de Jésus. « *Deus caritas est.* Dieu est amour ! » (I Jo., IV, 16) ; sa nature c'est d'aimer. S. Paul a dit de même : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Gal., II, 20). Aimer et se donner c'est tout un... Voilà ce qui explique tous les mystères du christianisme, tous les excès, je dirai : toutes les folies des avances divines. C'est l'amour qui a fait descendre Dieu sur la terre, c'est l'amour qui l'a fait monter sur l'arbre sanglant de la croix, c'est l'amour qui l'a fait s'abaisser jusqu'à devenir notre nourriture. L'amour, du reste, a toujours été regardé par les psychologues comme une cause première dans l'ordre des sentiments humains ; c'est le premier moteur qui leur donne le branle à tous, et met tout en œuvre pour arriver à ses fins. « Posez l'amour, dit Bossuet, vous faites naître toutes les passions. »

C'est ce qu'avait compris la pieuse princesse palatine, Anne de Gonzague, dont Bossuet dans son oraison funèbre a rapporté les paroles : « Ce que je me dis à moi-même, quand les démons tentent d'étonner ma foi, c'est que l'amour de Dieu est la cause de tout ce que nous croyons ; cette réponse me persuade plus que tous les livres. » Et le grand orateur continue : « Tout ce que le Fils de Dieu nous a raconté des secrets du Père céleste est renfermé dans ce seul mot de son Evangile : « Dieu a tant aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.* » (Jo., III, 16). Ne demandons plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, Dieu et l'homme, les humiliations de la croix avec les grandeurs divines... : Dieu a tant aimé le monde ! Un hérétique, Cérinthe, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme. Que lui répond l'apôtre S. Jean ? Quel symbole oppose-t-il à cette hérésie naissante ? Ecoutez, mes frères, et admirez : « Nous croyons, nous, à l'amour que Dieu a pour nous. *Et nos credidimus caritati.* » (I Jo., IV, 16). Voilà la cause et l'abrégé de tout le Symbole. »

N'avais-je pas raison de dire que la fête du Sacré-Cœur, en honorant l'amour de Dieu, raison dernière de tous nos mystères, nous présente en raccourci une sublime philosophie de toute la religion ?

III

Il me reste à montrer que cet amour de Dieu, — amour divin et humain, puisqu'il émane du Verbe incarné, — est présenté à nos hommages sous le symbole le plus suggestif.

Ce symbole, c'est le cœur de chair du Sauveur, non séparé sans doute de son corps, et, par lui, uni personnellement à la divinité. « Voilà ce Cœur, a dit Jésus montrant son côté entr'ouvert, qui a tant aimé les hommes ! » Du reste, n'aurions-nous pas ce geste du Sauveur, c'est à son cœur que seraient allés d'instinct nos hommages et notre amour. On sait que les sentiments de l'âme, dont l'amour est le premier, se traduisent par des images et des expressions empruntées à cet organe privilégié. Donner son cœur ou son amour, c'est tout un. Le cœur est dilaté par la joie comme il est brisé par la douleur. Centre de la vie organique, condition de la vie sensible par le sang qu'il distribue à toutes les parties du corps, il est, comme on l'a dit, l'éprouvette de l'amour. Il bat la mesure des fortes émotions dont l'âme est agitée. Or, quelle doit être la mesure, disons plutôt, quelle absence de mesure, quand il s'agit des sentiments qui font battre le Cœur de Jésus !

Tel est ce Cœur divin présenté à nos adorations et à notre amour. Je signale en terminant quatre particularités qui distinguent ce symbole sacré, d'après les indications mêmes du Sauveur.

En premier lieu, c'est un cœur *transpercé et ouvert.* — C'est évidemment en souvenir du coup de lance du centurion, de cette plaie d'où sont

sortis, selon le mot de l'Evangile, du sang et de l'eau, symboles des sources de vie qui devaient s'épancher pour la rédemption du monde. — Jésus voulait aussi nous faire voir, en nous ouvrant son cœur, qu'il ne restait plus rien de son amour qu'il ne nous eût donné, comme fait celui, passez-moi la comparaison, qui montre sa bourse vide, pour prouver qu'il a épuisé tout son argent. — C'est aussi, selon la pieuse pensée des saints, pour que nous trouvions dans cette ouverture sacrée un refuge et une consolation dans nos épreuves, comme la tourterelle en danger se cache dans le creux du rocher. — Surtout Jésus a voulu nous apprendre que nous ne devons pas nous contenter d'une dévotion extérieure, mais qu'il nous faut entrer dans son esprit et ses sentiments pour y conformer les nôtres. C'est bien là en effet l'essentiel de la vie chrétienne : *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu.* (Phil., II, 5).

Le Cœur de Jésus a souvent apparu à la sainte voyante de Paray surmonté d'*une croix*. Cet emblème s'explique lui-même. La croix, c'est la Passion, la mort sanglante du Calvaire, rappelée continuellement, avons-nous dit, dans la liturgie du Sacré-Cœur.

Autour du Cœur de notre doux Sauveur on voit parfois une *couronne d'épines,* couronne plus cruelle que celle qui a ensanglanté sa tête sacrée. Elle symbolise ces douleurs que lui ont faites nos péchés, nos ingratitudes, nos froideurs, causes de ces peines intimes que ressentent si vivement les âmes délicates.

Enfin il est un autre emblème : c'est celui des *flammes* qui s'échappent du Cœur de Jésus comme d'une fournaise, fournaise d'amour, est-il besoin de le dire? puisque cet amour de Jésus explique tout le mystère. Or c'est le propre de la flamme, du feu, d'embraser tout ce qu'il touche. Aussi est-ce le désir du Cœur de Jésus que toute la terre soit consumée des feux de son amour : « *Ignem veni mittere in terram.* Je suis venu apporter le feu sur la terre; et quel est mon désir, sinon qu'il s'allume? » (Luc, XII, 49).

* * *

C'est à tous les chrétiens sans doute que s'adresse ce pressant appel du Cœur de Jésus, mais, en premier lieu et avec plus d'instance, aux prêtres, qu'il a faits les dispensateurs de ses trésors et les continuateurs de son œuvre. Il a même pour eux une promesse spéciale : « Aux prêtres qui seront dévots à mon Cœur, je donnerai le talent de toucher les cœurs les plus endurcis. »

Voulez-vous, mes frères, entrer dans les sentiments préférés du Cœur de Jésus, qui vous aime et que, je le sais, vous aimez ardemment? Eh bien! demandez à Notre-Seigneur, entre autres grâces, aujourd'hui et tous les jours dans vos prières, qu'il suscite des prêtres, des apôtres. Ils sont trop rares aujourd'hui! Vous travaillerez ainsi à continuer et à propager l'œuvre d'amour de son Cœur sacré. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LES GRANDEURS DU SACERDOCE

Tu es sacerdos in æternum.
Vous êtes prêtre pour l'éternité.
(Ps. CIX, 5).

Mon cher ami,
Mes bien chers frères,

Ce n'est pas sans émotion que je reviens, à l'occasion d'une circonstance exceptionnelle, dans cette chère église de B. qui a vu se célébrer dans son enceinte tant de fêtes inoubliables.

Dans l'espace d'un demi-siècle, elle a vu les degrés de son sanctuaire gravis par cinq enfants de la paroisse, qui y ont chanté leur Première Messe et sont devenus des prêtres d'élite. La fête d'aujourd'hui continue cette tradition sacerdotale pour l'honneur de la paroisse et du diocèse, où vous prenez place désormais, mon cher ami, à la suite des prêtres distingués qui vous ont ouvert la voie.

Nous lisons dans la vie de S. François de Sales un trait que le saint évêque de Genève aimait à citer et dont il fut témoin lui-même le samedi des Quatre-Temps de Carême 1603. Un jeune prêtre qu'il venait d'ordonner, se retirant après la cérémonie, s'arrêta quelques instants à la porte de l'église, faisant tous les signes extérieurs d'un homme qui veut céder le pas à un personnage honorable et ne sortir que le dernier. L'évêque, qui marchait à peu de distance du jeune prêtre, surpris de cette manière d'agir, le prit à part dès qu'on fut sorti de l'église et lui demanda la raison de sa conduite : « Dieu, répondit celui-ci, m'a fait la grâce de jouir de la vue sensible de mon Ange gardien. Avant que je fusse prêtre, ce saint Ange marchait toujours devant moi; mais aujourd'hui, il s'est arrêté à la porte et a voulu, par honneur pour mon caractère sacerdotal, me faire passer le premier, me disant qu'il est mon serviteur et celui de tous les prêtres. »

C'est que la dignité sacerdotale dépasse en excellence tout ce qu'on peut imaginer. Entre le prêtre, d'une part, et les gens du monde, d'autre part, fussent-ils sur le piédestal des grandeurs humaines les plus enviées, il y a toute la distance du ciel à la terre : les anges eux-mêmes qui sont si près de Dieu et dont la nature dépasse la nôtre si excellemment, s'inclinent avec respect devant la sublimité du sacerdoce.

A une époque où le prêtre compte pour si peu dans certains milieux, où il est tenu en suspicion et à l'écart, parce que trop gênant, où la mauvaise presse est payée à prix d'or pour le discréditer, lui arracher son prestige en dénaturant son caractère, en soulevant contre lui les préjugés les plus injustes, de façon finalement à fausser l'opinion publique et à détacher les foules de son ministère bienfaisant, — il n'est pas inutile, je pense, de redire, à la gloire du Maître et de son chef-d'œuvre, les grandeurs du sacerdoce et de mettre en relief

les titres de premier ordre qui ornent le front sacerdotal d'une auréole surnaturelle et divine, éclipsant toutes les grandeurs humaines.

Un jour de session législative, le malheureux Lamennais commençait son discours en ces termes : « Quand j'étais prêtre... » Aussitôt l'orateur s'entend interrompre par cette réponse cinglante de l'illustre Lacordaire, qui siégeait alors à la même Assemblée : « Monsieur, quand on est prêtre, c'est pour toujours ! »

Non, mes frères, il n'est pas possible d'effacer le caractère du sacerdoce, quand une fois on l'a reçu. Lorsque l'huile sainte a fait son œuvre, lorsque la consécration sacerdotale est consommée, l'ordinand n'est plus un simple profane, il est revêtu de ce caractère indélébile qui l'accrédite à la cour du Roi des rois, qui lui confère au plus intime de son être ce je ne sais quoi qui le divinise, ce sceau divin qu'il emportera dans l'éternité : « *Tu es sacerdos in œternum !* »

Hier, mon cher ami, pendant que vos maîtres vénérés et vos confrères agenouillés autour du Pontife, revivaient ensemble les souvenirs bénis mais déjà lointains de leur ordination sacerdotale, pendant que vous-même vous savouriez les joies intimes qui inondaient votre âme dans toute la fraîcheur de son sacrifice, dans la donation complète de vous-même à Dieu, pendant ces noces mystiques où vous scelliez avec le Divin Fiancé vos serments de fidélité et votre alliance indissoluble, l'Evêque vous a imposé les mains ; puis il a consacré les vôtres par le rite sacramentel, qui vous a séparé des profanes en même temps qu'il ouvrait la source des grâces dont vous aurez besoin pour exercer le saint ministère. La cérémonie terminée, vous avez reçu, en mémoire d'un si grand jour, avec le baiser de votre Evêque, le baiser de Dieu lui-même, qui vous compte parmi ses amis : *Vos autem dixi amicos*... Et maintenant, c'en est fait, vous voilà prêtre pour toujours. *Tu es sacerdos in œternum!*

Un chef Indien d'Amérique exprimait un jour, d'une façon saisissante, en un langage imagé et ravissant de poésie, combien le prêtre était grand à ses yeux :

« Au pays des Cheyennes, racontait-il, il est une montagne qui domine toutes les autres. Nous la connaissons tous, aussi bien que nos ancêtres. Nous la regardons et elle nous regarde de tous côtés. Enfants, nous courions partout au gré de nos caprices, nous n'eûmes jamais peur de nous égarer : la montagne était là qui nous montrait le chemin du retour.

« Devenus grands, nous chassions le buffle et le cerf ; peu nous importait de les suivre dans leur fuite vagabonde, il nous suffisait de ne point perdre de vue la montagne ; elle était pour nous un guide sûr et fidèle.

« Plus tard, dans nos guerres contre les Rouges et les Blancs, nous poursuivions l'ennemi dans les sentiers qui escaladent la cime des monts ou qui glissent jusqu'au fond des ravins et des gouffres. Notre courage n'y défaillait pas ; tant que nous apercevions la montagne, nous étions assurés de rentrer au foyer.

« Etions-nous loin, bien loin, nos cœurs tressaillaient d'allégresse en l'apercevant, car elle nous disait que la maison était là à ses pieds.

« L'hiver, quand la neige étendait sur la terre sa blanche hermine, sa hauteur la distinguait encore des autres montagnes. Parfois de sombres nuages s'amoncellent autour d'elle, ils dérobent le sommet à nos regards ; de leur sein jaillissent des éclairs de feu qui sillonnent ses flancs, la foudre l'ébranle de la cime à la base ; mais l'orage passe et la montagne reste toujours debout.

« La montagne des chrétiens, c'est la robe noire, c'est le prêtre, le prêtre qui domine personnes et choses et qui est là constamment pour nous guider sûrement à travers le labyrinthe des écueils de la vie. »

Ces paroles imagées méritent notre attention ; elles redisent de façon originale mais particulièrement juste les grandeurs du sacerdoce catholique.

Oui, mes frères, le prêtre est grand par sa vocation, par son caractère, par sa dignité, la plus haute qui puisse exister ici-bas, par ses pouvoirs incomparables, par ses fonctions sacrées ; toutes choses qui lui donnent le droit et nous imposent en retour le devoir du respect, de l'obéissance, de l'affection et de la reconnaissance.

I

Le prêtre est grand par sa *vocation*. Ce n'est pas lui qui se choisit son avenir, il ne fait que répondre à la voix d'en haut qui l'appelle et le recrute par les avances de ses moyens providentiels : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos... Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron...* Et quand le pieux lévite, faisant ses adieux au monde, prononce allégrement son *Dominus pars*, c'est qu'il est déjà l'élu de Dieu, marqué du sceau de sa prédilection ; c'est qu'il a entendu comme les Apôtres le divin appel du Maître, l'ineffable *Veni, sequere me!*

Progressivement, et au fur et à mesure du travail intime qui façonne son âme et la fait correspondre aux effusions de la grâce, au fur et à mesure que les exercices spirituels du Séminaire le préparent au service des autels, il gravit les divers échelons des saints ordres ; puis, quand l'édifice de la perfection va être consommé, Dieu lui-même, par l'entremise du Pontife, y met la clef de voûte par la consécration sacerdotale, qui ne s'arrête pas à la surface, aux onctions extérieures, mais qui, traversant l'enveloppe charnelle, pénètre jusqu'à l'intime de l'âme, qu'elle transfigure par le caractère sacerdotal. C'est la réponse de Dieu au *Dominus pars ;* c'est l'investiture officielle qui agrège le nouveau prêtre à la maison de Dieu, qui le députe aux fonctions sacrées, bref, qui en fait le ministre, l'ambassadeur du Christ : *Pro Christo legatione fungimur.*

Et par conséquent, le Médiateur entre le ciel et

la terre. *Constitutus in iis quæ sunt ad Deum*, il monte à l'autel en qualité de Sacrificateur authentique, délégué pour offrir la Divine Victime qui réconcilie, qui apaise, qui bénit, qui ouvre toutes grandes les portes de la miséricorde ; et par la vertu de ce sang répandu tous les jours pour le salut du monde, la rosée des grâces célestes descend d'en haut pour rafraîchir les âmes, les convertir et les sanctifier.

O joies sacerdotales quotidiennes, que le monde ne pourra jamais nous ravir, joies qui nous attendrissent et nous confondent, qui nous dédommagent de tous les labeurs, de tous les sacrifices, de toutes les déceptions, de toutes les meurtrissures ; joies solides et durables qui embaument notre vie et la préservent des séductions mondaines, qui la réconfortent dans l'épreuve et réchauffent sans cesse notre zèle au foyer eucharistique ; mais, ne l'oublions pas, joies qui imposent à notre cœur la douce obligation d'une reconnaissance éternelle !...

En qualité de Médiateur, le prêtre est chargé de présider les offices du culte. Messager de paix, la prière officielle, la grande prière liturgique lui incombe par la récitation du saint Bréviaire, et ici encore, que de consolations quotidiennes des épreuves quotidiennes dans ce colloque intime, dans ce cœur à cœur avec Dieu, où notre âme chante les louanges du Très-Haut, épelle une à une ses perfections infinies, passe en revue les secrets, les richesses de sa divine parole, y associe le concert de ses humbles louanges, enfin prend chaque jour son vol pour un nouvel essor vers l'idéal entrevu, c'est-à-dire pour aimer Dieu et le faire aimer.

Tout ce qu'il y a de sublime dans le prêtre s'exprime avec une admirable concision dans le nom qu'il porte. On l'appelle *Sacerdos*, c'est-à-dire, comme le remarque S. Thomas, *quasi sacra dans*, celui qui donne les choses sacrées.

Dépositaire de tous les pouvoirs du Maître qui l'a envoyé, il donne aux âmes la vérité et la grâce, ces deux trésors auprès desquels pâlissent toutes les richesses du monde. « *Instruisez toutes les nations... Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* » Le prêtre enseigne ; il lie et il délie les âmes, il ferme l'enfer et il ouvre le ciel.

II

C'est ainsi que le prêtre, *homme de Dieu* dont il distribue les dons, est en même temps, par une conséquence inévitable, l'*homme des âmes*, avec mission officielle de paître le troupeau dont il est constitué le Pasteur : *Pasce agnos meos ;* avec mission de connaître les âmes, de les éclairer, de les nourrir, de les préserver, de les sauver et, par suite, de se dévouer jusqu'à la mort pour leur assurer abondamment les pâturages de la vérité, de les mettre en garde contre les herbes vénéneuses si abondantes aujourd'hui, enfin de les abreuver aux fontaines toujours abondantes de la grâce : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

Son programme demeure à jamais celui de l'Apôtre : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus.* Sa bergerie, c'est sa famille : *Filioli mei dilectissimi.* Pour en être le digne apôtre, il en sera le père et empruntera des entrailles de mère pour les engendrer à la vie du Christ : *quos iterum parturio.*

Assurément l'habileté humaine entre en ligne de compte pour assurer le succès de l'apostolat. Les qualités de caractère, d'intelligence, de jugement, d'abord extérieur, de souplesse, de sang-froid, de méthode (ah ! la manière ! tout est là quelquefois !), tout cela, ce sont des facteurs infiniment précieux. Remerciez Dieu, mon cher ami, qui à cet égard vous a beaucoup donné. Mais les qualités morales et surnaturelles sont plus importantes encore et constituent les facteurs de premier ordre. C'est par le cœur qu'on devient pêcheur d'hommes : « *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ?...* » et lorsque du cœur sacerdotal transfiguré par la grâce, lorsque le zèle, comme une liqueur embaumée, déborde de ce vase précieux qui le renferme et qui lui-même est comme un miroir de perfection, *speculum justitiæ*, il est capable de toutes les conquêtes et réalise les plus chers désirs du divin Maître : *Vos estis lux mundi... Vos estis sal terræ.*

Quelle magnifique moisson cueillie dans le Chablais par le débonnaire et incomparable François de Sales ! Quelles moissons que celles réalisées par le cœur du saint Curé d'Ars ! Quelles semences et puis quelles moissons de chrétiens par le martyre du Bienh. Chanel, du Bienh. Perboyre, du Bienh. Pierre-François Néron, pour ne citer au hasard que quelques-uns des noms qui resplendirent au siècle dernier dans l'admirable Livre d'or de l'apostolat !

Toutefois, et c'est le revers de la médaille au point de vue simplement humain, c'est ici que commence le Calvaire. *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes...* Entre le vestibule et l'autel, dans leur solitude désolée, les prêtres auront souvent à gémir, à pleurer sur l'indifférence des masses, sur la stérilité apparente de leurs efforts et de leurs labeurs. Ils iront se heurter à la force d'inertie qui paralyse un si grand nombre d'âmes ; ils auront pour adversaires les idoles de toujours, les passions frémissantes qui aveuglent et séduisent, les cohortes infernales qui ne désarment jamais et qui aujourd'hui sont si furieusement déchaînées.

Ils seront en butte à la suspicion, à l'hostilité, à la persécution : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos ;* ils seront en butte à la haine, n'espérant pas un sort meilleur que celui du Maître : *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem odio habuit.*

Il faut s'y résigner, et garder courage et confiance quand même, quoi qu'il arrive ; nos épines les plus douloureuses serviront de trophées à notre triomphe, et notre gloire sera à jamais de souffrir pour la religion du Maître adoré. Le salut du monde, ne l'oublions pas, s'est opéré par la croix,

et les continuateurs de l'œuvre du Christ restent associés à sa Passion...

* * *

Mon cher ami, béni soit Dieu qui a daigné vous choisir entre tant d'autres, confirmant son élection malgré les circonstances les plus ardues et les écueils de la guerre !

Béni soit Dieu qui a ménagé à vos dignes parents cette fête de famille si longtemps attendue par vous, par eux et par vos nombreux amis !

Bénie soit la Providence qui m'a fait vivre assez pour la voir moi-même ! Ceux de votre famille que la mort a épargnés jusqu'ici, et c'est le plus grand nombre, sont tous là aujourd'hui autour de vous, et leur joie si légitime est de celles qui se comprennent mieux qu'elles ne se décrivent. Heureuse famille d'avoir un tel fils !

La moisson est abondante, vous le savez ; mais les ouvriers sont peu nombreux : venez prendre votre place dans le champ du divin Moissonneur. Les vétérans du sacerdoce blanchissent : venez les remplacer. Nombre de paroisses sont orphelines qui attendent des pasteurs et des pères : soyez le bienvenu !

Oui, cher confrère et ami, allez porter vos pas alertes et jeunes là où l'obéissance vous enverra ; allez dépenser votre activité au service des âmes qui oublient l'unique nécessaire ; allez faire fructifier au centuple les grâces de votre sacerdoce ; allez réveiller les consciences endormies et porter la bonne nouvelle aux âmes que quarante années de laïcisme ont éloignées de l'Eglise ; allez répandre la bonne odeur de Jésus-Christ et, par vos exemples et votre dévouement, contribuer pour votre part à réconcilier les âmes avec le prêtre et avec Dieu. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXXIII

JULIEN L'APOSTAT

A Rome s'élève, entre des centaines d'autres, un humble sanctuaire, bâti dans le désert de l'Esquilin, non loin de Sainte-Marie Majeure, et où l'on arrivait, quand Louis Veuillot le visita, « par un chemin d'herbes ». C'est l'église de Sainte-Bibiane. La jeune patricienne souffrit le martyre sous le règne de Julien l'Apostat. Auprès de son tombeau chargé de fleurs, et de ses ossements que le bourreau avait offerts à la dent des chiens et que les chiens respectèrent, on voit accourir chaque jour les âmes affligées en quête d'espérance. De l'Apostat, au contraire, et de sa pourpre ignominieuse il ne reste plus qu'un souvenir de honte, seul mérite de sa vie et de ses œuvres [1].

[1] Cf. Albert de Broglie, *L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle : Constance et Julien*, t. I, ch. III ; — Paul Allard, *Julien l'Apostat*, 3 vol. in-8° (Paris, Lecoffre).

I

Julien, né en 331, appartenait à la famille Flavienne. Grâce aux soins de l'évêque d'Aréthuse qui le recueillit dans son palais, il échappa aux massacres de Constantinople. Eusèbe de Nicomédie, dont il était parent par sa mère, s'occupa spécialement de sa jeunesse. Mais déjà on apercevait en lui sous un calme extérieur « quelque chose d'inquiet, un regard sinistre, comme une préparation caractérisée à l'apostasie ». A Macellum en Cappadoce, où il fut relégué pendant sept ou huit ans avec son frère Gallus, il reçut une éducation chrétienne. On lui faisait pratiquer toutes les règles de l'Eglise : jeûnes, aumônes, assistance aux offices. Parfois même, le choix tombait sur sa personne pour lire devant l'assemblée des fidèles une page des Saintes Ecritures, et on le conduisait souvent aux tombeaux des martyrs.

Malgré tout, Julien aimait le paganisme : un goût prononcé le portait vers les livres de la philosophie et de la littérature antiques, et il entretenait une correspondance familière avec les rhéteurs de l'Asie. Dans les plis de son cœur on devinait une plaie ; attiré par le charme des lettres profanes et par les pratiques païennes, il haïssait l'Evangile : ses croyances chrétiennes ayaient à peu près fait naufrage.

Quelque temps après, en juillet 355, il arrivait à Athènes. La cité, son ciel, ses rivages, ses souvenirs lui plaisent. Le matin, il va à l'église, et le soir, quand la nuit est venue, au temple des idoles dont il pleure l'abandon et les ruines. Parfois il s'associera à un petit groupe d'étudiants choisis et de mœurs pures qui, pour se vouer au travail, se tenaient à l'écart des plaisirs et des jeux. Deux surtout méritent une mention spéciale : le premier, d'une noble famille de Césarée, comptait des martyrs et des évêques parmi ses aïeux et devait être S. Basile ; l'autre, originaire de la petite ville de Nazianze, fut S. Grégoire. Julien mettait son délassement à lire avec eux une page d'Homère ou de Virgile.

II

Telles étaient ses dispositions au moment où il fut appelé, au mois de septembre de la même année, à partager la couronne de l'empire, avec mission de défendre les Gaules. Il avait 24 ans.

L'idéal vers lequel tendait l'essor de son âme ardente, jeune, orgueilleuse, était le paganisme. En traversant les Gaules pour prendre possession de sa charge, la vue des églises du vrai Dieu, ornées de présents et d'hommages, lui pèse. Désormais il fera acte d'apostasie déclarée. Sa cour est établie à Lutèce, petite cité reliée aux deux rives de la Seine par un pont de bois : « sa chère Lutèce, » comme il l'appelait, et dont il aimait à vanter « la douceur du climat et la bonté des vins ». Après avoir repoussé les Barbares sur les bords de la Meuse et du Rhin, son bonheur était de venir se reposer dans son palais des Thermes, aujourd'hui vieilles substructions du Musée de Cluny. Mais si Lutèce

avait déjà sa chrétienté illustrée par le martyre de S. Denis et de ses compagnons, elle avait aussi son temple d'idoles, bâti sur l'emplacement actuel de Notre-Dame et desservi par les druides.

Julien, désireux de régler sa vie d'après les modèles de l'antiquité classique, se fait prêtre païen, invoque les dieux, offre des sacrifices et dépose des victimes sur l'autel. Sa divinité préférée, « à cause de son rôle dans l'organisation du monde, » est le soleil, pour lequel il compose hymnes et louanges. Visionnaire jusqu'à l'excès, il deviendra bientôt esclave des folies superstitieuses et des sciences occultes, au point d'y perdre quelque chose de son intelligence. S. Grégoire nous raconte en effet, de sa part, les scènes les plus étranges d'évocation [1].

La même renaissance païenne inaugurée à la cour impériale se révèle dans la direction des affaires et dans les camps. Par un procédé que nous retrouvons de nos jours, Julien l'Apostat épure tous les services administratifs. Fonctionnaires et magistrats suspects de religion chrétienne sont mis à l'écart. Dans ses proclamations, ses lettres, ses discours, il ne parlera d'eux qu'avec l'accent du mépris. Les monnaies elles-mêmes paraissent chargées des symboles de l'idolâtrie. Lorsqu'en 356 Julien refoula dans les défilés du Jura, à l'aide des troupes romaines et gauloises, l'invasion des Francs, S. Martin servait alors comme jeune cavalier et prit part à la bataille de Strasbourg où l'envahisseur subit une cruelle défaite. Mais à peine S. Martin avait-il quitté les camps pour la vie religieuse que les vieilles coutumes du paganisme étaient rétablies dans le gouvernement militaire. Tout légionnaire est mis en demeure de sacrifier aux idoles ou de se démettre. Sur les étendards les emblèmes des dieux ont remplacé le *labarum* de Constantin, et un soldat sera mis à mort pour n'avoir pas voulu détacher de son fanion l'image du Christ.

Au surplus, le prosélytisme païen de l'Apostat devait choisir pour théâtre préféré l'école. Jusqu'au milieu des siècles de persécution la carrière de l'enseignement, soit public, soit privé, restait ouverte aux maîtres chrétiens. A côté de chaque école païenne il y avait une école chrétienne. Avec Constantin la liberté d'enseignement s'accentua encore davantage. Julien, « jugeant plus habile, pour détruire l'Eglise, d'employer, au lieu des lions et de la chaise rougie, un état d'enseignement primaire rationaliste », supprime cette liberté. A son avis, l'école du grammairien comme celle du rhéteur comprenant l'étude des poètes, orateurs et historiens de l'antiquité, pour commenter dignement leurs chefs-d'œuvre, il fallait faire acte d'adhésion au paganisme. Par voie de conséquence, des maîtres païens s'imposaient.

C'était là un pur sophisme : car, tout en faisant valoir les beautés littéraires des auteurs profanes, un professeur n'est pas nécessairement obligé de croire aux idoles. S. Grégoire de Nazianze, autrefois émule de l'empereur aux écoles d'Athènes, éleva une noble protestation, et en guise de réponse, S. Basile traça dans son admirable *Discours aux jeunes gens* le programme d'une éducation à la fois classique et chrétienne. Vers le milieu de l'année 362, au cours d'un voyage en Orient, l'Apostat n'en interdit pas moins par un arrêté aux maîtres, disciples de l'Evangile, les chaires de grammaire et de rhétorique. Les professeurs de belles-lettres devaient en outre se pourvoir de la licence de l'Etat [1].

Hélas ! La persécution dirigée actuellement contre l'Eglise ne revêt-elle pas, à seize siècles de distance, la même forme? Au pauvre qui n'envoie pas ses enfants à l'école sans Dieu, on va jusqu'à refuser le morceau de pain que l'Assistance publique doit à sa misère.

III

On peut encore juger du paganisme de Julien par ses faveurs à l'égard des Juifs et des Ariens.

S'il se tourne du côté des Juifs et s'il les protège, c'est par haine du Christ. Sa pensée, en entreprenant de reconstruire le temple de Jérusalem, est non seulement de rendre une base à la nationalité d'Israël, mais, avant tout, de donner un démenti à la prophétie messianique : « Il n'en restera pas pierre sur pierre » (Mt., XXIII, 37). D'un bout de l'univers à l'autre, le peuple juif emploie ses efforts au succès de cette entreprise. Nombre de familles échangent leur vaisselle d'argent contre des bêches et des truelles. Les femmes elles-mêmes apportent le prix de leur parure et se mêlent aux ouvriers. Ivres de joie, les Juifs s'imaginent que le jour de la vengeance a sonné. Ils insultent et menacent les chrétiens. « Nous vous traiterons, leur disaient-ils, comme les Romains nous ont traités autrefois; nous raserons vos églises au niveau du sol. » Mais l'évêque de Jérusalem, S. Cyrille, passait en souriant au milieu de cette foule ennemie.

On sait, d'ailleurs, ce qui arriva. De l'aveu d'Ammien Marcellin et de l'aveu même de Julien, malgré d'énormes subsides, l'entreprise échoua misérablement. A peine les travaux étaient-ils commencés que des tourbillons de flammes jaillissent de terre et enveloppent les ouvriers. A l'encontre de ce que l'on attendait, il en résulta une ruine plus complète du temple et un accomplissement plus littéral de la prophétie évangélique (fin janvier 363).

Exaspéré par cet échec, Julien favorise de tout son pouvoir l'hérésie arienne. Désormais sa haine contre l'Eglise ne connaîtra aucune borne. C'était aussi le moment où Athanase luttait avec la dernière énergie contre les partisans d'Arius. Vaincre Athanase et briser en lui le faisceau de la doctrine catholique, tel est le but poursuivi par l'Apostat. L'évêque d'Alexandrie chassé pour la quatrième fois, les Ariens peuvent en toute liberté répandre le poison de l'erreur. Mais, en prenant le chemin

[1] Il faut surtout lire dans *La Fin du paganisme*, de Gaston Boissier, les pages où le caractère religieux de Julien est esquissé de main de maître.

[1] Cf. de Broglie, *op. cit.*, t. II, ch. VI et VII.

de l'exil, Athanase se contenie de dire : « C'est un petit nuage qui passera vite. » De fait, un an après, jour pour jour, la main de la Providence couchait Julien dans la tombe.

IV

L'apostasie chez un prince appelle nécessairement la persécution.

La persécution de Julien, nous venons de le voir, revêtit d'abord un caractère légal. Par une mainmise sur les consciences, plus redoutable peut-être que les échafauds des martyrs, emplois et faveurs officiels sont prodigués aux seuls renégats.

La persécution fut ensuite financière. Un édit impérial supprime les traitements du clergé. « Prendre l'argent des prêtres, disait Julien, c'est leur faciliter l'accès du royaume des cieux. Le voyage en sera pour eux beaucoup plus commode. Et puis, n'ont-ils pas lu dans les Livres saints cette parole du Christ : Celui qui ne renonce pas à ce qu'il possède ne saurait être mon disciple? » Les ecclésiastiques sont même obligés de restituer l'arrérage, c'est-à-dire de rendre les subsides à eux alloués par les prédécesseurs de Julien, Constantin et Constance. Au dire de l'historien Socrate, l'Apostat imposa aussi une taxe proportionnée à leurs richesses aux chrétiens qui refusaient de sacrifier.

La persécution devait enfin être sanglante. Les témoignages de S. Basile et de S. Grégoire de Nazianze, tous deux contemporains et souvent témoins oculaires, demeurent irrécusables.

Par ordre de l'empereur les églises sont livrées aux flammes, les tombeaux des martyrs violés et leurs cendres jetées au feu. On détruit les autels, on brise les calices. Impuissant à faire briller une étincelle de vertu sur les cendres éteintes du paganisme, l'Apostat va jusqu'à incendier dans les déserts du Carmel et de la Thébaïde les cellules des moines.

Le sang, du reste, coulera à flots en Palestine et dans toute l'Asie Mineure. Un jeune homme, nommé Théodore, est livré deux fois, depuis le matin jusqu'au soir, à des bourreaux qui le déchirent avec des ongles de fer. Jean et Paul, anciens officiers dans les armées impériales, méritent par le courage de leur martyre de voir leurs noms inscrits dans le livre d'or du Canon de la Messe. Enduit d'une couche de miel, puis exposé à toutes les piqûres des mouches et des guêpes, un évêque de Syrie, vieillard septuagénaire, souffre sans une plainte les plus cruelles tortures.

Des populations fanatisées, comme celles d'Alexandrie, d'Emèse, de Gaza, feront un massacre des évêques et des prêtres. Malgré tout, Julien aura pour elles des paroles pleines d'indulgence, et, aux magistrats soucieux de la justice, il répondra : « Est-ce donc un si grand crime qu'un Grec tue dix Galiléens ! »

A Héliopolis des religieuses sont torturées, outragées, dépecées. Certains misérables goûteront de leur foie, arracheront leurs entrailles pantelantes et les jetteront, saupoudrées d'orge, à des porcs. A Cysique, on condamne de simples ouvriers au dernier supplice pour refus de sacrifier aux idoles. A Ancyre, le prêtre S. Basile, après avoir confessé admirablement sa foi et répondu à l'empereur qui l'exhortait à brûler un grain d'encens sur l'autel des dieux : « Vos dieux ne sont que des statues de pierre ! » meurt dans l'extase du martyre.

La tourmente suscitée par l'hérésiarque devait avoir aussi son écho à Rome et dans les Gaules. Pigmélius, ce saint aveugle qu'un enfant conduisait par la main, est précipité avec son guide dans les eaux du Tibre. A Pompey, près du confluent de la Meurthe et de la Moselle, S. Euchaire et ses compagnons subissent la mort en témoignage de leur foi.

On a donc pu dire avec raison : « Le paganisme eut avec Julien l'Apostat un dernier vernis de ridicule et une arrière-floraison de martyrs [1]. »

* * *

L'apostasie de Julien exhalera son aveu suprême. Tandis qu'il poursuivait une guerre malheureuse contre les Perses, frappé au foie par le javelot d'un cavalier, il porte précipitamment la main sur sa blessure, en arrache le trait et s'écrie en vomissant tout un flot de sang noir : « Tu as vaincu, Galiléen ! » C'était le 26 juin 363. Julien mourait à 32 ans. Sa mort, dans un âge si jeune et après un règne si court, est demeurée dans la mémoire des hommes comme un châtiment providentiel.

D'ailleurs, il ne laissait aucune œuvre utile. A cette époque, l'esprit de la législation romaine s'était déjà adouci sur nombre de points, en particulier sur l'esclavage. Or si, dans un court billet, Julien parle une fois des esclaves, c'est pour commander de mettre à la torture ceux d'un maître dont il convoitait la bibliothèque.

Résumons pour finir, avec un illustre écrivain, le caractère de cet indigne empereur : « Il fut sous le manteau du philosophe dissimulé comme Tibère, sanguinaire comme Néron, fou comme Caligula [2]. »

JE CROIS A LA VIE ÉTERNELLE

II

L'EXCELLENCE DE L'AME HUMAINE

Comme l'homme, l'animal a une vie consciente ; il voit et se rappelle, il jouit et souffre, il désire et agit. Il aurait donc lui aussi une âme ? Le Matérialiste l'affirme et triomphe : homme et animal doivent être mis sur le même plan ! La conclusion est heureusement prématurée. Si nous trouvons dans l'animal une forme de vie consciente — la vie sensible — que nous retrouvons en l'homme, nous remarquons, de plus, *en l'homme* une forme de vie consciente supérieure — *la vie rationnelle* — qui n'est pas en l'animal. C'est précisément ce qui fait l'originalité et la grandeur de l'homme. La conscience, son âme, sont *d'une essence supé-*

[1] Gaston Boissier, *La fin du paganisme.*
[2] Louis Veuillot, *Le Parfum de Rome*, t. II, p. 13.

rieure : c'est ce qu'il importe maintenant d'établir, et d'établir avec quelque développement, puisque le Matérialiste a pensé devoir insister sur ce point.

A) Supériorité intellectuelle

Qui donc a dit que l'œil de l'animal n'était qu'un chétif lumignon éclairant à peine la face des choses, tandis que l'œil de l'homme était comme un éclair pénétrant et illuminant le fond de l'être ? Pour être imagée en sa forme, l'idée n'en est pas moins juste. Elle exprime la *différence profonde entre la connaissance de l'homme et celle de l'animal.* L'animal, en effet, sent et voit, l'homme pense et comprend ; et il suit que l'un reste comme figé en ses habitudes, tandis que l'autre est en progrès continuel.

* * *

Par ses différents sens, l'animal peut recevoir les impressions des objets qui l'entourent, et s'en faire une image. Ainsi ce chien voit cet autre chien et entend ses aboiements ; il flaire cette assiette fumante et trouve chaude sa soupe ; il jouit de la fraîcheur et de la souplesse de la paille de sa niche. Il se fait une image de ces différents objets.

Que représente-t-elle au juste ? Il semble bien que ce ne soit que l'aspect extérieur des choses : leur forme, leur couleur, leur saveur et leur odeur, leur mouvement ou leur immobilité. Elle ne dit rien du dedans, de ces éléments intimes qui constituent l'objet et l'expliquent. L'image est donc superficielle. Elle a de plus une portée limitée. Précisément en raison de ses caractères définis de forme, de couleur et autres, elle ne convient qu'aux seuls objets perçus. L'image de la niche s'applique à la propre niche du chien, et non à celle du chien voisin. L'image ne révèle donc des choses que l'aspect extérieur et particulier.

Cependant les objets ne sont pas comme isolés et indépendants au monde ; ils agissent les uns sur les autres et constituent un ensemble très serré de relations. L'animal en a-t-il quelque connaissance ? Il le semble ; il ne voit pas seulement ; il perçoit aussi les associations. Ainsi, que le maître mécontent d'aboiements intempestifs prenne un bâton et frappe son chien, l'animal aura perçu ses aboiements et puis le geste du bâton et puis la douleur des coups. — D'autre part, que pressé par la faim il frappe de la patte sur le bras de son maître assis à table et qu'il reçoive un os savoureux : il aura perçu la sensation de faim, le geste de la patte, le don de l'os et sa saveur. Mais ici encore, il n'aura vu qu'une succession de faits, la face extérieure des choses ; point le dessous, le dedans, cette action intime des unes sur les autres ; il aura perçu des associations, point les secrets ressorts qui les produisent.

La *connaissance animale* se trouve ainsi *limitée aux images des choses et de leur succession,* à l'aspect extérieur et borné ; elle ne descend pas à la réalité profonde, au secret de leur être et de leur mouvement.

Limité en sa connaissance, l'animal se trouve par suite *limité en son activité.* Il a perçu les images d'objets et puis d'associations d'objets ; il pourra les reconnaître et les reproduire. Mais n'ayant point perçu les ressorts de leur activité, il ne pourra point les mouvoir à son gré, et produire du nouveau. Il répétera, il n'inventera pas.

Que de fait il en soit ainsi, l'expérience nous le montre. Le chien reconnaît son maître ; le chat, l'enfant qui l'appelle et le caresse ; le perroquet, sa maîtresse. Cette aptitude à reconnaître, à reproduire sera utilisée dans le dressage : le perroquet redira le « bonjour madame » appris ; le chat sautera à travers le cercle qu'on lui présente ; le chien fera le beau et, curieusement, se promènera sur les pattes de derrière, autour de la table. L'animal répète bien ce qu'il a vu ou qui lui fut appris. Mais il n'ajoute rien ; il n'invente pas. Le chien savant n'augmentera pas de lui-même son bagage de tours ; il ne trouvera pas un mode nouveau de traduire sa joie. Non plus le chat sauteur. Non plus le perroquet bavard ; il ne modifiera pas les termes de son salut.

Il est vrai que certaines activités semblent révéler en l'animal mieux que cette routine de l'habitude ou du dressage. Ce sont les actes de *l'instinct.* On a dit le geste de tissage de l'araignée, l'habileté précautionneuse de la fourmi, le talent constructeur de l'abeille, l'adresse de l'oiseau à édifier son nid. A l'analyse, en vérité, ces activités apparaissent merveilleuses. Comment les expliquer ? Il semble que l'animal ait apporté en naissant un mécanisme tout monté, une série d'images d'action à exécuter. Qu'une excitation se produise, — faim ou vision du brin de paille, — la série se déroule, le mécanisme se déclanche, infaillible. De là, la précocité et la perfection de l'instinct. De là aussi, ses limites. Il est fixé, immuable. Pas de perfection : la vieille araignée ne tisse pas mieux sa toile que la jeune araignée à ses débuts ; le rossignol d'aujourd'hui n'a pas trouvé pour son nid une forme plus parfaite que le rossignol d'Homère. Pas de progrès non plus ; l'abeille s'obstine, sans souci d'en vérifier la façon et réparer le désastre, à combler l'alvéole qu'un accident a crevé. Parfait en son domaine, l'instinct est aveugle au-delà de ses limites.

En somme, la connaissance animale est limitée aux images des choses : acquises par l'expérience ou innées dans l'instinct, il les conserve et les reproduit. Mais, n'en pénétrant point le dedans et les secrets ressorts, il ne modifie, il n'invente rien. Point de progrès chez lui. Enfermé dans le monde sensible, il est impuissant à le dépasser.

* * *

Ce pouvoir est le privilège de *l'homme.* S'il perçoit, comme l'animal, les images des choses, il s'en fait de plus des idées ; il ne voit pas seulement, il *comprend*, et comprenant, il *progresse indéfiniment.*

Sur les images que m'ont fournies les sens, ma conscience peut s'arrêter, pour les considérer plus

attentivement. Par le fait même de la réflexion, l'image au premier abord simple, révèle les différents éléments qui la constituent. Soit, par exemple, l'image de ce livre que j'ai là sous les yeux : c'est celle d'une collection de feuillets imprimés, reliés, à couverture rouge assez épaisse. Cette analyse, je la puis successivement répéter sur une série d'objets analogues. Ainsi, cet autre livre que voici à ma gauche, collection de feuillets imprimés, brochés, à couverture bleue plutôt mince. En ce troisième, je note la collection de feuillets, la reliure fatiguée, la couverture grise aux coins écornés. Un retour sur ces différentes analyses permet la comparaison. En ces différentes images, une série d'éléments m'est apparue variable, telle la forme, la couleur ou l'épaisseur ; une série d'autres s'est constamment retrouvée, à savoir la collection de feuillets imprimés ; je les retiens de préférence en l'esprit, les dégageant des aspects différents sous lesquels ils ont été successivement donnés.

A la réflexion, ces éléments m'apparaissent comme essentiels : ils représentent dans l'objet ce qui le constitue et le caractérise ; ce par quoi il est et se distingue des autres objets ; ce sans quoi il ne serait pas. Ainsi le livre est-il essentiellement collection de feuillets imprimés ; pas de livre qui ne réalise cette exigence.

Mais en revanche, tout objet qui réalisera cette exigence sera un livre, en quelque lieu et quelque temps que ce soit. En France comme aux Etats-Unis ou au Japon ; aujourd'hui comme au temps de Gutenberg, comme dans quelque cent ans, une collection de feuillets imprimés est, a été et sera toujours et partout un livre ; et mon concept de livre les désigne et les désignera toujours aussi bien. Bien loin d'être épuisée dans les seuls livres que j'ai vus, mon idée de livre m'apparaît donc, à la réflexion, comme universelle.

Ainsi en est-il de l'idée de livre ; ainsi en est-il de l'idée que je me suis faite de tous les autres objets. Mais l'on voit *le progrès que l'idée marque* dans la connaissance. Elle est tout à la fois plus profonde et plus vaste que l'image. L'image me révèle des objets l'aspect extérieur et variable ; l'idée en pénètre l'aspect intime et nécessaire. L'image fait voir ; l'idée dit ce que c'est. — D'autre part, les images représentent les seuls objets qui les ont produites et leur application est limitée par le nombre de nos expériences personnelles ; les idées, au contraire, désignent tous les objets en qui se réalise leur définition, et leur application débordant les expériences personnelles est illimitée dans le temps et dans l'espace.

Non seulement *l'homme pense les choses par les idées, il les comprend par ses jugements.*

Le monde n'est pas pour lui comme pour l'animal une succession de faits, il en est un enchaînement. Et c'est ce lien intime, ces secrets ressorts qu'il s'applique à découvrir.

A cet effet, il procède sur les successions d'images comme il a fait pour les images simples. Il a vu, par exemple, la pierre détachée de la montagne rouler au fond de la vallée, il a vu la pomme mûre tomber de l'arbre. Il considère ces faits et leurs diverses circonstances. Il remarque en particulier que certaines sont données dans un cas, et ne sont pas dans l'autre : ici la pierre de la montagne, là le fruit de l'arbre. Il en remarque d'autres au contraire qui sont données dans les deux cas : la chute, l'attraction vers la terre. A la réflexion, cette circonstance identique lui paraît essentielle ; il y a chute parce qu'il y a attraction ; sans attraction, pierre et pomme pourraient aller en haut, à droite ou à gauche ; elles ne tomberaient pas sur terre. Une nouvelle réflexion permettra de conclure la généralité du fait : l'attraction se vérifie pour tous les corps. Et c'est ainsi que dans la succession banale des faits, l'attention a dégagé le lien qui les explique, la cause, et l'a érigée en loi générale.

Et l'esprit curieux de comprendre procèdera de même pour une nouvelle succession de faits. Ainsi pour une troisième, et toujours plus avant. Le champ ouvert à ses investigations est en effet immense : c'est la nature entière et tous ses phénomènes... De nouvelles explications, cependant, auront été trouvées, de nouvelles causes découvertes. Elles ne périront pas, heureusement, avec leur inventeur : il les transmettra à ses descendants. Une seconde génération recueillera les découvertes de la première, les enrichira des siennes propres, et laissera à la troisième un trésor accru. Celle-là l'agrandira à son tour, et toujours ainsi.

Et les explications et les découvertes vont se multipliant : il n'y a plus qu'à les recueillir, à les ordonner ; c'est fait, une *science* est née. Il en naîtra une autre à l'occasion d'un deuxième groupe de faits, et puis une troisième, et ainsi de suite. De fait, aujourd'hui, les différentes sciences sont nombreuses et leur domaine est immense. Les unes étudient les faits idéaux et donnent leurs lois : ce sont les mathématiques ; d'autres les faits et les lois sensibles : ce sont les sciences physiques ; d'autres les faits et lois de l'âme : ce sont les sciences psychologiques ; d'autres les faits et lois de la conscience : ce sont les sciences morales ; d'autres enfin les conclusions des sciences particulières et leurs causes dernières : c'est l'objet de la philosophie.

Grâce à cet ensemble de connaissances, la nature a cessé d'être pour l'homme un mystère absolu ; il la comprend de plus en plus ; il sait ce qu'il est et ce qu'est le monde où il vit : sa terre, son soleil et les étoiles ; il s'efforce de reconstituer sa propre histoire et celle de tous ces mondes ; il s'inquiète de connaître son avenir et la fin de toutes choses. Il sait le ciel et la terre, les airs et les mers ; il sait l'infiniment grand et l'infiniment petit ; il se sait lui-même et il sait les autres. Son acquis scientifique est merveilleux déjà et jette dans l'étonnement ; et il pousse chaque jour, plus avant, ses progrès.

En même temps qu'*il a compris, il a utilisé.* Ayant découvert les causes et les secrets ressorts

des choses, il n'a eu qu'à les poser, qu'à les faire jouer, lorsqu'il a voulu obtenir tel fait désiré. Il a donc construit ses machines, développé son industrie, et la face du monde est en train de changer. Il a pris possession des terres ; ses routes, ses canaux, ses chemins de fer les sillonnent de toutes parts ; ses villages et ses villes les embellissent. Il a pris possession des eaux : ses puissants navires vont en six jours du Havre à New-York ; et voici que maintenant ils voguent sous les eaux. Il a pris possession des airs, et ses rapides aéroplanes volent de Paris à Londres, à Casablanca, à Constantinople. Il a même pris possession de ce mystérieux éther qui enveloppe nos mondes, et qui transmet docile l'étincelle électrique et ses messages d'un continent à l'autre avec la vitesse de l'éclair. Les éléments lui sont soumis ; les énergies captées le servent : vapeur, gaz, électricité se plient dociles à ses besoins. Ses *inventions* sont merveilleuses ; une seule chose est plus merveilleuse encore : ce sont ses légitimes espoirs de nouveaux progrès...

* * *

De ces constatations, la *conclusion s'impose.* Tandis que la connaissance animale est limitée à la seule expérience qu'elle enregistre et reproduit, la connaissance humaine dépasse l'expérience qu'elle pénètre et déborde ; l'animal n'a que les images superficielles des choses, l'homme les éclaire par ses idées jusqu'au fond. Tandis que l'animal répète sans progrès ce que le sens ou l'instinct lui a appris, l'homme invente et crée. Les espèces animales n'ont pas modifié la face du sol qu'elles habitent, les hommes l'ont déjà transformée et leurs espérances de progrès sont immenses.

Force est donc bien de *reconnaître en l'homme une activité d'essence supérieure :* c'est l'*Intelligence.*

B) Supériorité émotive

On a dit de la beauté qu'elle était « l'expression de l'invisible sous des formes visibles. » Or, cette expression, l'homme la comprend et la goûte, l'animal l'ignore : devant la beauté, il est stupide ; l'homme, au contraire, s'émeut.

* * *

L'*animal,* en effet, *voit ; il n'admire pas.* L'agneau gambade dans les hautes herbes sans remarquer la beauté des prairies que bordent les coteaux boisés et que traverse un ruisseau. Il semblerait que l'aigle qui plane immobile au-dessus des monts est en contemplation devant la majesté des pics neigeux : non, il guette sa proie. De même la mouette dont le vol domine la vague ; elle ignore la grandeur de la mer, elle ne voit en elle que la pourvoyeuse de sa faim. Si le chien aboie parfois au clair de lune, ce n'est pas la beauté de l'astre et de la nuit qu'il proclame, mais bien plutôt sa crainte de cette étrange clarté.

Insensible aux beautés de la nature, l'animal l'est aussi aux beautés de l'art. On n'a point vu de caniche, devant une statue de nos places publiques, s'arrêter pour admirer. Combien de chevaux de fiacre sont passés devant Notre-Dame ! aucun qui ait tourné la tête pour regarder. Une peinture, une toile ? Qu'on la présente au chien, il viendra la flairer ; le chat y frottera son dos qu'il arrondit. L'animal serait-il du moins sensible à la musique ? On dit que l'araignée s'arrête et goûte la plainte du violon. Je ne sais. Il se pourrait tout de même que le son de l'instrument lui rappelât le bourdonnement de la mouche convoitée. Du moins, il n'est pas douteux que le chant de la cloche caresse ou irrite l'oreille du chien : ainsi le marquent ses aboiements tantôt furieux, tantôt joyeux. Mais rien en cela qui dépasse l'impression sensible, rien qui traduise l'admiration. Il reste que l'animal ignore la beauté musicale ; et le chien et le chat favoris dorment sur leurs coussins pendant la soirée musicale où s'intéressent leurs maîtres.

Rien d'ailleurs, en cette attitude, *qui puisse nous étonner.* Le sens esthétique suppose que l'activité n'est pas toute entière tournée vers la satisfaction des besoins du corps ou des sens, ni toute entière absorbée dans ces recherches inférieures ; il suppose que des réserves d'énergie restent libres qu'il sera loisible de tourner vers la beauté. Or, il semble bien que l'animal est absorbé par la poursuite du nécessaire et de l'utile : il n'a ni le souci, ni le loisir de se libérer, et de s'occuper d'agrément.

Le voudrait-il qu'il est incapable de le faire ! Ses yeux lui révèlent bien des lignes, des formes, des couleurs ; ses oreilles, des bruits et des sons ; c'est tout. Or, il faut plus pour découvrir la beauté. Il reste à saisir l'idée qui unifie ces figures et ces couleurs, l'harmonie qui ordonne ces sons ; il faudrait retrouver par dessous l'idée, l'émotion, l'âme. Il ne suffit pas de voir, en un mot, d'entendre ; il faut comprendre. Or, l'animal, nous le savons, ne comprend pas : il est incapable de saisir la beauté.

On s'explique dès lors que l'animal ne fasse *pas œuvre d'artiste.* Absorbé qu'il est par la satisfaction de ses besoins et appétits, les loisir et goût lui manquent à cet effet. Eût-il le loisir, c'est la science qui fait défaut : ignorant ce qui fait la beauté, comment pourrait-il la réaliser ? De fait l'animal n'a pas créé de la beauté. On admire l'alvéole de l'abeille, sa forme hexagonale, sa finesse, l'harmonie du groupement ; oui, tout y est ordonné pour l'utilité par un merveilleux et sûr instinct. Mais aucune ligne, aucun relief n'y apparaît pour le décor, pour la beauté. Les nids des oiseaux plus encore ont frappé. Qu'on regarde. Quels que soient les matériaux, la forme ou les lieux qui l'abritent, tout y est ordonné — merveilleusement, c'est vrai — pour la protection de la couvée, tout pour l'utilité, mais aucun ornement de luxe, aucun motif de décor ; l'architecture des oiseaux n'a pas de styles variés. Non plus leur chant. Et cependant avec la souplesse de leur voix, merles et rossignols eussent pu réaliser des mélodies, des con-

certs étonnants ! Leur chant est resté le même, sans progrès. L'*animal n'a pas d'art.*

* * *

L'*homme,* au contraire, *est sensible à la beauté.*

Il la découvre et la goûte en la nature. La nuit étoilée le ravit ; et de même les feux rouges dont le soleil embrase l'horizon à son coucher, ou la chaude lumière d'or qu'il verse sur la plaine, en son midi. Il aime la vallée qui se creuse en berceau entre ses coteaux roux, cependant qu'au fond, au milieu des prés verts, court la rivière miroitante. Il aime « la Côte que découpent les vallons, cependant qu'au pied de leurs flancs gris de roches, s'abritent les villages du vignoble aux toits rouges ». La montagne avec le majestueux entassement de ses pics, la mer avec la furieuse grandeur de ses vagues soulevées ou le calme mystérieux de ses repos, ont leurs touristes et leurs admirateurs.

Les chefs-d'œuvre de l'art ont aussi les leurs. L'amateur s'arrête en admiration devant les marbres et les sculptures de nos places. Même enthousiasme pour les grands monuments : temples grecs et églises gothiques, théâtres romains et portes monumentales, châteaux de la Renaissance et arcs de triomphe. L'homme se plaît à contempler leur masse imposante ou leur grâce svelte, l'harmonie de leurs formes ou la hardiesse de leur ligne, et il jouit délicieusement à ce spectacle. — Il en est qui sont plus sensibles aux beautés de la peinture : graves Madones ou Jocondes rieuses, épisodes sacrés ou scènes profanes, paysages ou portraits y revivent et sourient ; lignes et couleurs y parlent, et l'on semble écouter. — Plus expressive encore apparaît la musique : mélodies simples ou riches accompagnements ; qu'elle gémisse ou sourie, qu'elle implore ou qu'elle prie, qu'elle s'irrite ou qu'elle crie, elle captive et retient sous le charme.

D'un mot, l'homme est sensible au beau. *Ce fait a sa raison.* C'est que l'homme, d'abord, n'est pas uniquement absorbé par le souci des exigences vitales à satisfaire, par la recherche du nécessaire et de l'utile. Il lui reste des énergies à dépenser ; et il en use à la contemplation du beau. On sait, en effet, qu'elle exige la liberté d'esprit et le loisir.

Elle suppose d'autre part la faculté de comprendre ; c'est le privilège de l'homme. Il ne voit pas seulement des lignes et des figures, des formes et des couleurs ; il n'entend pas seulement des bruits et des sons : il écoute et regarde, et voici qu'il croit saisir par dessous ces signes sensibles une idée, une émotion, de la vie, une âme. Il lui semble entrevoir la grâce, la majesté, le mystère de l'Océan, de la Montagne, d'un paysage. Il ressent l'horreur exprimée par le groupe de Laocoon, ou l'ardeur guerrière qui passe dans la Marseillaise de Rude. Le temple grec aux lignes horizontales et régulières lui paraît respirer un ordre froid ; il retrouve l'élan de l'âme vers Dieu, dans la montée verticale des colonnes de l'église gothique. Il sentira l'agitation complexe de la musique wagnérienne ; il goûtera la paix limpide d'une messe de Palestrina. D'un mot, il trouvera l'âme sous les formes. Chez beaucoup, peut-être, ce travail reste inconscient. En face de la nature ou l'œuvre d'art, ils sentent que c'est beau, qu'il y a quelque chose par quoi c'est beau ; l'analyse ne va pas plus avant. L'initié ne s'arrête pas à ce terme ; il cherche à découvrir ce quelque chose qui donne au paysage, au monument ou à l'objet sa beauté, et il est attentif jusqu'à ce qu'il ait trouvé. Mais lorsqu'il a cru découvrir l'idée inspiratrice, alors il en suit le déroulement, il en admire le développement, et mieux il comprend, et mieux il goûte. Mais que cette découverte de l'idée, de l'âme invisible, sous la forme sensible, soit consciente ou inconsciente, elle est essentielle à la jouissance esthétique. C'est lorsqu'il a senti ce quelque chose, cette idée, cette âme, que l'homme éprouve le sentiment de la beauté. Alors, il entre en sympathie avec elle, il en éprouve une émotion délicieuse, une joie douce et calme : il jouit, il est heureux.

Il peut faire plus. Parce qu'il comprend *la beauté, l'homme peut la produire.* Lorsqu'il est séduit par une idée ou saisi par l'émotion, lorsqu'il a pour la rendre la science des proportions, du dessin, des couleurs et du rythme, l'homme crée une œuvre d'art. — C'est ainsi qu'est née la sculpture, où à la pointe du ciseau l'artiste a réalisé dans le marbre l'idéal entrevu. — C'est ainsi qu'est née l'architecture, la merveilleuse architecture religieuse en particulier. Echo de la foi de son temps et de son milieu, l'architecte s'est efforcé de la traduire en des monuments où elle se reconnût : basiliques régulières et graves des premiers siècles ; églises romanes plus vastes du Moyen-Age naissant, mais lourdes et comme craintives encore ; églises gothiques élancées et confiantes de la foi enthousiaste du XIIIe siècle ; églises de la Renaissance, bien ordonnées, mais moins mystiques, de ces temps d'humanisme. — C'est ainsi qu'est née la peinture où l'artiste a réalisé, frémissants de vie sur la toile, les modèles caressés : Primitifs naïfs et purs, Renaissants gracieux et parfois voluptueux, Modernes réalistes, semble-t-il, et peut-être trop savants. — C'est ainsi qu'est née la musique enfin, où l'âme de l'artiste est passée plus vivante. Elle a, elle aussi, ses grandes écoles : l'italienne, fleurie ; l'allemande, complexe et riche ; la française, limpide et mélodieuse. Et pour ordonner, stimuler tous ces efforts de création, sont nées nos écoles d'art, nos conservatoires, nos musées. Si riche que soit son patrimoine artistique, l'homme travaille à l'enrichir encore : c'est sa *joie* et c'est son *privilège de créer de la beauté.*

* * *

La beauté ! Devant elle, en somme, l'animal est stupide ; ni il ne la goûte, ni il ne la comprend, ni il ne la crée ; il ne voit que des formes et n'entend que des sons ; l'âme qui est au-dessous lui échappe. Dessous les sons et les formes, au contraire, l'homme découvre l'âme et sympathise avec elle ; il comprend et goûte la beauté, et parce qu'il la comprend, il la crée à son tour.

Force est donc de reconnaître en lui un *senti-*

ment supérieur, le sentiment esthétique. Par là encore, il s'élève au-dessus de l'animal.

C) Supériorité affective

Le plus noble privilège de l'homme, c'est de pouvoir aimer.

Aimer, c'est avoir de la tendresse plein le cœur et la donner. Aimer, c'est vouloir la joie et le bien de son ami, et s'efforcer de les lui assurer. Aimer, c'est sympathiser à ses peines, et se faire délicatement tendre à consoler et à relever. Aimer, le poète l'a dit, « *c'est divin !* »

Et voici qu'à l'encontre de cette affirmation, le Matérialiste vient dire : Aimer, « c'est animal ! »... Voyez ! la chienne n'aime-t-elle pas ses petits, et la poule ses poussins ? les animaux qui vivent en troupeaux, ne se connaissent-ils pas, ne se défendent-ils pas, ne s'aiment-ils pas ? le chien n'aime-t-il pas son maître, et n'en est-il pas souvent le plus fidèle, le plus sûr compagnon ?

Qu'en est-il en réalité ?

* * *

C'est vrai, *l'animal* s'attache à ses petits, à ses congénères, à son maître. Mais qu'on examine la nature de cette inclination. Elle provient, pour la plupart des cas, de l'instinct : c'est une puissance innée qui pousse l'animal aux actes nécessaires à la conservation de l'espèce, qui le porte à rechercher, donner à ses petits, abri, nourriture et défense. Tel le souci de la mère poule pour ses poussins.

D'autres fois, ces attaches sont acquises. Elles sont le fruit d'expériences heureuses que la mémoire a gardées et associées. Ainsi s'explique la fidélité du chien à son maître. Le chien aime gambades, caresses et nourriture, son plaisir en un mot ; le maître lui donne nourriture et caresses, et lui procure, en ses sorties, occasion de gambades. Il s'ensuit qu'à la sensation de plaisir s'associe l'image du maître, et par suite que le chien qui aime son plaisir, aime le maître qui le donne.

Mais quelle qu'en soit l'origine, dans les deux cas, l'attachement est aveugle. L'animal « *aime* », si l'on veut se servir du mot, — mais il ne sait pas pourquoi. Sait-il même qu'il aime et ce que c'est qu'aimer ? La poule est portée vers ses poussins, mais elle ne comprend pas qu'ils sont ses petits ; elle ignore ce que c'est que le sentiment maternel ; elle agit nécessairement, aveuglément.

Partant de l'instinct ou du sens, l'amour de l'animal s'arrête au sensible, aux formes, au corps. Ce qu'aime la chienne en ses petits, ce sont ces molles pelotes de chair qu'enveloppe un humide duvet et qui gémissent. Et son amour s'arrête à ce terme. Personne ne soutiendra sérieusement qu'il va plus profond, — qu'on permette le mot, — au cœur de son petit, qu'elle en aime la faiblesse présente, qu'elle songe avec une délicieuse angoisse à sa croissance, à son mystérieux avenir.

N'allant qu'au corps, l'amour de la bête se traduit par des manifestations sensibles, et se satisfait en elles. La mère poule glousse son appel, et les petits frileux approchent ; elle se baisse, écarte précautionneusement les ailes et les enveloppe sous ses plumes tièdes ; la chienne fait amoureusement de sa langue la toilette de ses petits. Des caresses ; mais aucune trace de cette tendresse qui brûlerait au fond du cœur, et qui se prodigue silencieusement sans geste ; et qui s'anime surtout, peut-être, à l'égard de l'absent.

Parce que sensible, l'amour de l'animal est égoïste. Ce qu'il recherche en ses manifestations, en ses caresses, c'est la satisfaction de ses propres besoins et instincts, plutôt que le plaisir de l'autre. Il est heureux s'il peut se produire, il souffrirait d'être empêché. La poule paraît s'épuiser en glous-sements, en appels, en marches précipitées autour de ses petits : elle est heureuse de cette dépense d'une activité qui a besoin de déploiement ; elle souffrirait d'être retenue enfermée. De même le chien qui se dépense en courses, en gambades à la voix du maître : cette activité lui plaît ; il se plaint si on l'attache au repos. Jusqu'en ses apparents dévouements, l'amour animal est égoïste.

Venant des sens et s'arrêtant aux formes, cet amour disparaît avec la disparition des formes sensibles. L'attachement de la poule va à ses petits. Dès qu'ils ont grandi et changé de forme, leur mère les méconnaît et les éloigne... L'attachement, en tout cas, ne survit pas à la séparation. Qu'on détruise ses petits, ou que déjà grandis on les donne aux voisins, la chienne paraîtra inquiète le premier jour, peut-être. Encore est-ce de ses mamelles alourdies, qu'un tètement glouton ne soulage plus, ou des jeux qui ont cessé avec les petits. Et le lendemain, c'est fini... Il reste, en tout cas, que l'amour animal est passager. Il ne dure même pas toute la vie, jamais il ne s'étend au-delà de la mort et ne se continue pour le défunt.

* * *

L'*affection, chez l'homme,* présente des caractères de tous points opposés.

Oh ! sans doute, elle naît aussi des mystérieuses profondeurs de la nature : c'est une inclination instinctive qui l'allume, et l'expérience et les associations ont pu la fortifier ; c'est naturellement que la mère aime son enfant et l'enfant ses parents ; c'est spontanément que naissent les sympathies qui deviendront amitiés. Du moins, l'homme a le pouvoir de réfléchir sur ces inclinations naturelles, de les comprendre, de les spiritualiser. C'est ainsi que la mère sait pourquoi elle aime son enfant ; elle sait que c'est son fils, quelque chose d'elle ; elle sait que ce petit être fragile est à la merci de ses soins, et son affection s'apitoie ; elle songe à son avenir, et son amour s'inquiète des dangers qui menacent. Tout de même, l'ami s'explique la sympathie qui l'attache à l'ami : harmonies de caractères, d'aspirations, besoin réciproque... D'un mot, pour être naturel, spontané, l'amour de l'homme n'en est pas moins conscient, éclairé : l'homme aime et il sait qu'il aime ; il sait ce que c'est qu'aimer et pourquoi il aime.

Spirituelle en son principe, l'affection humaine l'est aussi *en ses manifestations.*

Elle ne s'arrête pas aux formes extérieures, au corps. Oh ! sans doute, la sveltesse du corps, la distinction naturelle, l'harmonie des traits, la grâce rieuse ou mélancolique du visage peut retenir l'attention et plaire. Peut-être certaines attaches ne dépassent pas ce terme. Aussi ne sont-elles pas en vérité des sentiments humains. Car l'affection humaine ne s'arrête pas à ce terme ; elle va plus avant, plus profond, aux sentiments, au cœur, à l'âme : ce que la mère voit dans le regard que l'enfant porte vers elle, ce qu'elle lit sur son front calme et pur, c'est la confiance, c'est la candeur innocente ; ce que le fils voit dans les yeux et le sourire de sa mère, ce n'est pas seulement leur velouté noir ou bleu ou le gracieux plissement des lèvres, c'est aussi la bonté, le dévouement qui en rayonnent ; et dans la vigoureuse poignée de main de son ami, ce n'est pas la pression des muscles mais la sympathie, que l'ami perçoit. En somme, sous les formes sensibles, c'est aux sentiments, au cœur, à l'âme, que va l'amour humain.

On s'explique dès lors qu'elle soit *désintéressée.* Ce que veut l'ami, en effet, ce n'est pas son bonheur à lui, mais le bonheur de son ami. Sans doute, il jouit délicieusement, à l'occasion de l'affection qu'il donne et de celle qu'il reçoit ; mais cette jouissance égoïste n'est pas son but. Aussi, si le bien de l'ami exige des privations, des sacrifices, l'ami est prêt : il donnera tout pour son ami. On sait d'ailleurs le dévouement des mères pour leurs enfants : santé, vie, seraient à l'occasion sacrifiées. Et ce dévouement ne procède pas d'un instinct aveugle ; il est conscient et résolu ; il vient d'un amour clairvoyant.

En raison de ces caractères, l'affection humaine est noble ; elle *persévère.* Non pas, sans doute, qu'en fait, toutes les affections durent ; l'inconstance du cœur humain est un thème que se plaît à développer le roman ; et bien des circonstances l'expliquent, sinon la justifient ! Du moins cette inconstance n'est pas forcée, et si l'affection est sincère, elle dure. — Elle dure malgré les changements, et le fait s'explique : c'est qu'elle ne va pas aux formes sensibles, qui passent ; elle va à l'âme, qui demeure. De fait, l'enfant a beau grandir, la mère ne cesse pas de reconnaître et d'aimer son fils dans l'adolescent et dans l'homme, et de le reconnaître dans le vieillard si des jours assez longs lui sont donnés. Les maladies, les infirmités qui pourront déformer le corps, laisseront l'âme et ne supprimeront pas l'affection : pour être nuancé de mélancolie, l'amour pour les mutilés de guerre ne s'est pas éteint ; il continue plus fort, peut-être, et plus tendre aux cœurs des épouses et des mères. — Elle dure malgré l'éloignement. Oh ! sans doute, l'ami est heureux d'avoir près de lui son ami, de le voir, de l'entendre, de sentir sa présence, et sans doute encore cette présence provoque les manifestations sensibles aimées : baisers, caresses, poignées de mains. Mais il est avant tout tendresse de cœur et sentiments. Par suite, s'il la souhaite, il n'exige pas la présence pour aimer. Que les circonstances exigent séparation et éloignement, qu'elles empêchent tout témoignage sensible, l'affection humaine ne meurt pas pour autant : l'âme semble sortir du corps et s'élancer par élans de tendresse vers son ami ; la pensée le suit, l'accompagne. Il semble même que la séparation, loin de la ralentir, amasse la tendresse dans les cœurs. Jamais peut-être les femmes de France, mères et sœurs, femmes et fiancées, n'ont autant aimé que pendant la guerre les bien-aimés dont elles étaient cependant séparées. — Elle dure par-delà la tombe. La mort même qui s'empare du corps, le décompose et le retranche des vivants, n'arrête pas l'affection : par-delà la tombe, l'âme va chercher l'âme et continue d'aimer ; les affections humaines dépassent les limites du temps et rêvent justement d'éternité.

* * *

De cette rapide analyse, un fait se dégage. L'*amour animal* part du sens, va au sens, finit avec le sens : c'est *une sensation.* L'*amour de l'homme* part du cœur, de l'âme plus justement, va à l'âme et prétend durer éternellement comme l'âme : c'est *un sentiment.* Entre les deux apparaît une différence essentielle. Il faut également pour les produire un principe essentiellement différent. L'animal a un instinct, des sens ; l'*homme a un cœur et une âme.*

D) Supériorité morale

« L'homme est un être digne d'admiration et de pitié ; il peut s'abaisser jusqu'à l'animal, ou bien s'élever jusqu'à l'ange. »

C'est qu'à la différence de l'animal, l'homme possède en effet le glorieux et périlleux privilège d'être *libre ;* il peut à son gré user de ses activités soit pour s'avilir, soit pour se grandir.

* * *

L'*animal connaît le bien et le mal sensible ;* l'*homme connaît* en outre *le bien et le mal moral.*

L'*animal,* en effet, a des tendances, des appétits, des besoins ; ce qui les satisfait lui paraît agréable, ce qui les contrarie lui paraît pénible. Ainsi le chien trouvera agréables ou bons si l'on veut : la soupe tiède, les caresses du maître, la course dans les champs ; — la chaîne qui le retient, les coups, le potage épicé, seront trouvés pénibles ou mauvais.

Cette connaissance expérimentale ne suffit pas à l'animal ; elle est trop tardive et ne le renseigne pas sur tous ses besoins. La nature y supplée par l'instinct. L'instinct révèle spontanément à l'animal ce qui est utile ou nuisible pour lui ou son espèce ; il lui fait connaître le bon et le mauvais, si l'on veut encore. La brebis broutera le thym nourrissant et ne touchera pas à la ciguë empoisonnée ; la poule qui couve trouve doux de rester de longs jours posée sur ses œufs, elle se hérisse et glousse si on veut l'en écarter.

L'animal connaît donc le bien et le mal sensible, c'est-à-dire ce qui est conforme ou contraire à ses tendances et à ses instincts. Du moins sa connaissance ne va pas au-delà. Il ignore en particulier ce qui est le bien et le mal moral. Ainsi le chien peut savoir qu'il est dangereux parfois — mais il ignore que c'est mal — de voler un quartier à l'étal du boucher. Pas plus d'ailleurs il n'estime bon de partager ses provisions avec un congénère affamé. Ce n'est que dans la fable que le baudet s'accuse d'avoir tondu le pré du voisin ; en réalité, que le pré soit du maître ou du voisin, il n'a cure de vol ou d'honnêteté, il lui suffit que l'herbe soit bonne.

Tout le contraire chez l'*homme*. Il connaît le bien et le mal proprement dits. Il estime que mentir, calomnier, déserter, trahir, sont des actes mauvais ; que le sacrifice, le dévouement, la charité, l'honnêteté sont des actes bons.

Bonté ou malice viendraient-elles du caractère d'agrément ou d'utilité de tels actes ? Non. Bonté et utilité, malice et agrément sont souvent en opposition. Le mensonge serait parfois plus utile que la vérité ; la désertion eût été pour le soldat moins pénible que quatre ans de guerre. Là même où intérêt et moralité se rencontrent, ils ne laissent pas de se distinguer. Franchise et dévouement peuvent m'attirer estime et récompense, et ainsi m'être utiles ; ils gardent en outre une bonté indépendante et intime.

D'où vient donc cette bonté ? Si ce n'est pas la conformité avec les tendances et instincts qui la crée, qu'est-ce donc qui la constitue ?... C'est la conformité aux lois de la conscience. La conscience me témoigne, en effet, qu'au-dessus des lois sensibles, il y a la loi de la raison, de l'ordre, de la rectitude morale. Cette loi m'apparaît avec un caractère de beauté et d'autorité tel qu'elle s'impose à moi. Qu'importent ici les protestations des sens ? Je les vois dominés. Ce qui fait le bien et le mal, ce n'est pas leur dire, mais les prescriptions de la raison. Homme, ce n'est pas d'après les sens que je dois juger des choses, mais d'après ma conscience ; il ne me convient pas de rester dans l'ordre sensible, je dois m'élever jusqu'à *l'ordre moral*.

* * *

Le *pouvoir* m'en est-il donné ?

Vis-à-vis des exigences, des appétits et des sollicitations de l'instinct, l'*animal* n'est pas libre. Il va nécessairement à son bien ; il fuit nécessairement son mal. Il ne peut faire autrement.

Le chien se jette fatalement sur la viande qu'on lui tend et se tient à distance de la soupe trop chaude qui le brûle ; on ne voit pas qu'il soit maître de se retenir ou de se précipiter, par vertu, par sacrifice, par exemple ; il suit nécessairement ses tendances. La crainte pourtant pourra modifier son attitude ; le bâton levé l'arrêtera devant la viande. Mais cette crainte elle-même n'est qu'une tendance, tendance à fuir le mal. Elle a été plus forte que l'autre tendance à rechercher le bien, tout simplement. En tous les cas, l'animal est dominé par ses appétits ; il est agi.

Il l'est également par l'instinct. C'est lui qui jette le loup sur la brebis, et les bêlements de la pauvre bête sont impuissants à exciter la compassion du fauve ; pas plus d'ailleurs que les battements d'ailes angoissés de la mouche qui saigne, n'arrêteront l'araignée qui se gonfle de son sang. Vienne le printemps, les oiseaux s'unissent pour les nids ; on n'en voit pas résister à cet appel pour une vie solitaire et chaste. La poule s'effare des canetons qu'elle a couvés et qui courent à la rivière, et elle ne peut se résigner à les quitter. L'instinct domine ; il est partout victorieux.

Mais si l'*animal est nécessité* par ses tendances et ses instincts, l'*homme reste libre*.

Sans doute aussi, il entend les appels des appétits inférieurs ; mais voici qu'en face s'élèvent les appels de la raison... Les appétits sont exigeants, capricieux, désordonnés ; la raison prétend les juger, les régler, au besoin les sacrifier. Passion et devoir, chacun fait entendre sa voix. « Viens, dit la passion, ma voie est facile, il suffit de te laisser aller, et vois, c'est le plaisir, c'est la jouissance que je te promets et tout de suite. — Garde-toi, dit le devoir, ma voie est austère, c'est vrai, et je demande effort, mais sois vaillant et prends confiance ; je donne en retour une joie grave et profonde, et j'assure la beauté de ta vie. » Et l'homme est ainsi sollicité entre deux voies, deux appels, deux attraits. Tragique conflit que l'animal ignore.

Mais parce qu'il n'entendait qu'un appel, il ne subissait qu'un attrait, il n'avait pas la possibilité de choix, il était fatalement entraîné. Parce qu'il en entend deux, l'homme se trouve établi en état d'équilibre et a la possibilité de choix. Il n'est plus entraîné ; il est libre.

C'est vrai, il éprouve bien les sollicitations du plaisir, les attraits du devoir : il y est plus ou moins sensible, mais il n'est pas dominé. Il garde la maîtrise de sa décision. De fait, il discute les raisons pour, les raisons contre : le plaisir est facile, mais ruineux ; le devoir, s'il est austère, est bienfaisant. Et dans la discussion, il a conscience de pouvoir, à son gré, insister plus sur telle ou telle raison : il peut à son gré la prolonger ou la précipiter ; et quand il prendra parti, il se rendra bien compte que c'est de lui-même qu'il se détermine. S'il va au plaisir, c'est parce qu'il l'a permis, et il a conscience qu'il eût pu agir en sens inverse. S'il se décide pour le devoir, c'est parce qu'il l'a voulu, sentant bien qu'il avait pouvoir de choisir le plaisir. En un mot, il a conscience d'être libre et la liberté le fait maître de sa destinée.

* * *

Il en résulte une grave conséquence : l'*homme libre est responsable*, l'*animal nécessité ne l'est pas*.

L'*animal*, en effet, ne connaît pas le remords. On ne voit pas que le loup regrette ses massacres, non plus l'araignée ; on ne voit pas que le chien se

félicite de sa fidélité au maître, ou la chienne de ses attentions maternelles pour ses petits. On ne le comprendrait pas, d'ailleurs : ses actes étant nécessités, se déroulant en lui sans qu'il ait à les choisir et à les vouloir, l'animal n'a pas de responsabilité.

Il n'a pas non plus de mérite ou de démérite, et pour la même raison. Mériter, en effet, suppose que l'on a donné de soi, et démériter, que l'on a négligé de donner. L'animal n'étant point libre ne peut ainsi ni donner, ni négliger. De fait, personne n'estimera que la poule qui défend ses poussins contre l'épervier, a du mérite, non plus que démérite le chat qui tranquillement étrangle les pigeons.

Par suite, les actes des bêtes ne sont pas à proprement parler dignes de récompense ou de châtiment. Si l'on corrige le chat voleur, ce n'est point parce qu'il a mal fait, mais c'est qu'il a fait du mal, et que l'on a intérêt à ce qu'il ne recommence pas ; si l'on caresse le chien fidèle, ce n'est point parce qu'il a bien fait, mais c'est qu'on se trouve bien de sa fidélité. De fait, la nature ne sanctionne pas les actes des animaux ; le loup ni l'araignée ne s'avilissent à tuer ; le chien ni le cheval ne se grandissent à servir. Ils ne sont les uns et les autres ni plus vils, ni plus beaux, ni plus dégradés, ni plus relevés. Ils restent, avant comme après, des animaux, simplement.

Tout le contraire chez l'*homme*.

Parce qu'il aurait pu bien faire, il a remords d'avoir mal fait ; et l'intensité du remords est proportionnée non pas à la grandeur du malheur qu'il a pu s'attirer par son crime, mais à l'étendue de sa liberté. Le traître aura regret de sa vilenie et d'autant plus qu'il l'aura commise plus librement. Au contraire, le vaillant soldat, le jeune homme qui s'est gardé du vice, auront une joie intime de leur noble conduite ; et leur joie sera d'autant plus grande qu'ils auront donné pour la vertu plus d'efforts conscients et libres.

En raison même de leur liberté, le criminel et le vicieux ont tout le démérite de leur mauvaise conduite ; elle est leur fait, ils en sont responsables. L'honnête jeune homme, le brave soldat ont le mérite de leurs efforts : la beauté de leur attitude est leur œuvre : gloire leur en revient.

Et aussi la sanction. De fait, les hommes la donnent par leurs éloges, leurs médailles et leurs croix. Alors même que les hommes ignoreraient ou négligeraient, il y aurait le témoignage de la conscience ; elle félicite intimement d'avoir bien agi, et pour l'âme délicate c'est une grande joie. Et c'est aussi une source de grandeur morale. C'est qu'en effet ce courage, cette vertu sont comme un acquis qui vient s'ajouter à la personnalité et la grandir. Les efforts déployés ont dominé les instincts, élevé au-dessus des plaisirs et des intérêts, haussé jusqu'à l'ordre moral. La vertu fait plus beau, plus grand, plus homme.

Le vice, au contraire avilit. Au criminel, au vicieux, les hommes déjà infligent, à l'occasion, le blâme et le châtiment. La conscience également lui reproche ses vilenies, si toutefois il est resté assez homme pour l'entendre. Mais même en ce cas, du moins la justice immanente n'est pas désarmée. Qui a suivi les appels des sens et des plaisirs a accepté, par le fait, de descendre au-dessous de l'ordre rationnel, de s'abaisser jusqu'à l'ordre animal, et il en demeure avili.

De sorte qu'il appartient à l'homme, par le bon ou mauvais usage de sa liberté, de se grandir ou de s'avilir. De fait, s'il est des dégénérés, des hébétés, il est aussi de braves, de dignes, d'honnêtes hommes ; il est des héros et des saints.

* * *

En somme, l'animal ne connaît que le bien et le mal sensible ; il s'y porte nécessairement ; par suite, en lui, ni mérite, ni démérite ; il ne s'élève ni ne s'abaisse, il est et reste animal.

L'homme connaît en outre le bien et le mal moral. Il a la liberté de s'y porter ou de s'en écarter ; il peut choisir sa vie ; il est maître de sa destinée. Il a le mérite ou le démérite de sa conduite : si au devoir il préfère le plaisir, il se ravale au rang de la brute ; s'il préfère le devoir au plaisir, il s'honore, s'élève et se rapproche de l'ange.

Il y a donc entre l'homme et la bête une différence essentielle. *L'homme a une conscience morale, la bête n'en a pas.*

En résumé, qu'on envisage le problème aux différents points de vue intellectuel, émotif, affectif et moral, partout éclate la *différence essentielle entre l'homme et l'animal.*

L'activité animale s'exerce dans le monde sensible et elle y trouve ses limites.

L'activité humaine déborde ce champ et s'élance à la conquête du Vrai, du Beau, du Bon, du Bien. Ses progrès sont merveilleux, et ses espoirs plus grands encore.

Force est donc bien de reconnaître l'*originale grandeur de l'homme*, et l'*excellence de l'âme qui la lui assure.*

En vente à nos bureaux

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco* : 10 fr., Etranger 11 fr.

Du même : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco* : 10 fr., Etranger 11 fr.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 junii 1922.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 22 juin 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — De l'éminente dignité des Apôtres dans l'Eglise, 353.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XXXIX. *5e Dim. après la Pentecôte :* Le précepte de la charité fraternelle, 356. — XL. *6e Dimanche :* Immutabilité de l'enseignement de l'Eglise, 357.

Pour le Premier Vendredi. — LXXXV. Le regard du Sacré-Cœur, 359.

Pour un panégyrique de S. Paul. — Trois caractères de son apostolat, 361.

Je crois à la vie éternelle. — CH. II : L'AFFIRMATION DE L'AME IMMORTELLE *(suite)*. III. La spiritualité de l'âme. *a)* Possibilité de la spiritualité, 363. *b)* Sa réalité, 366.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

DE L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES APOTRES DANS L'ÉGLISE

Posuit Deus in Ecclesia primum Apostolos.
Dieu a donné dans l'Eglise le premier rang aux Apôtres.
(I Cor., XII, 28).

Mes frères,

L'Eglise a toujours eu pour les Apôtres la plus tendre dévotion. Ils sont, entre tous les saints, les premiers à qui elle ait rendu un culte particulier et consacré un jour chaque année. Aujourd'hui encore, leur fête occupe dans sa liturgie un rang distingué. De quels hommages n'a-t-elle pas entouré leurs écrits ? Elle les lit, dans ses assemblées, presqu'à l'égal des Evangiles eux-mêmes. D'âge en âge, ses docteurs les ont expliqués aux peuples, et avec une admiration qui souvent, comme en S. Jean Chrysostome interprétant S. Paul, est allée jusqu'à l'enthousiasme. Ses pontifes se font gloire de succéder à ces humbles pêcheurs ; ils ne prétendent gouverner qu'en leur nom les âmes dont ils portent la charge, et leur plus chère ambition serait d'imiter parfaitement leurs vertus. Quel amour aussi les nations chrétiennes ont témoigné pour leurs reliques ! Quand le flot des émigrations ou la force des événements en apportait une partie à quelque cité, celle-ci l'accueillait avec les plus vives démonstrations d'allégresse ; de vastes basiliques sortaient de terre pour l'abriter ; et les routes voisines se couvraient de pèlerins, tant était commun dans la contrée le désir d'apporter au tombeau de cet homme qui a fréquenté Jésus-Christ, le tribut des hommages les plus profonds et des plus ferventes prières.

Cette dévotion, dont les siècles écoulés nous ont donné l'exemple, n'avait rien d'exagéré. Notre-Seigneur lui-même en a posé les fondements, quand il a fait des Apôtres les meilleurs modèles et les premiers ancêtres du peuple chrétien. S'il ne leur a pas accordé cet empire terrestre qu'un préjugé commun parmi les Juifs leur a fait une fois espérer, il leur a donné, dans l'ordre spirituel, une place qui dépasse de beaucoup tous leurs rêves. Ils règnent avec lui ; avec lui ils jugeront l'humanité, assis sur des trônes voisins du sien (Luc, XXII, 30) ; dans ce royaume des âmes qui s'étend par toute la terre et dont Jésus est le monarque, ils ont rang de princes : « *Constitues eos principes super omnem terram.* » (Ps. XLIV, 17).

Il ne sera point hors de propos, en une solennité comme celle-ci, de célébrer en quelques paroles cette éminente dignité des Apôtres dans l'Eglise. Elle repose, je l'ai dit, sur un double fondement : leurs *vertus* et leurs *travaux*. — Par leurs *vertus*, ils sont nos meilleurs *modèles ;* par leurs travaux, ils sont nos *ancêtres dans la foi*. — Ainsi, soit comme *Saints*, soit comme *Apôtres*, ils méritent le premier rang : « *Posuit Deus in Ecclesia primum Apostolos.* »

I

Moins de mille ans après le déluge, les erreurs et les désordres qu'il avait punis s'étaient emparés de nouveau de toutes les races humaines. Le vrai Dieu n'était plus connu. C'était une apostasie universelle. Que faire pour conserver, dans ce monde une seconde fois déchu, l'espoir du salut et l'attente du Messie ? Dieu s'était interdit, en parlant à Noé, de recourir de nouveau à des moyens de rigueur. Il procède donc suivant d'autres règles, et se détermine à susciter un peuple nouveau, qui sera son peuple choisi, et au sein duquel se conserveront, avec son propre culte, le dépôt de ses révélations, de ses promesses et de ses lois. De ce dessein naquit le peuple juif. Mais, en l'appelant à l'existence, Dieu prit soin de lui donner pour pères des hommes de haute perfection. Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, ont été de grands saints ; et l'auteur de l'Ecclésiastique, quand il s'exhorte lui-même à chanter leurs louanges, a raison de s'écrier : « Célébrons nos aïeux ; ils étaient riches en vertus. *Laudemus parentes nostros... divites in virtute.* » (Eccli., XLIV). — Dieu avait bien fait de donner aux Hébreux de tels ancêtres. Qu'il s'agisse d'une nation ou qu'il s'agisse d'une religion, il y a dans l'exemple des premiers une force secrète à laquelle ne se soustraient pas aisément ceux qui suivent. Il est plus facile à ceux-ci d'être bons, quand ceux-là ont été, pour eux, des modèles.

La divine Providence ne pouvait être moins généreuse envers le peuple chrétien qu'envers le peuple israélite. Mieux encore que les Patriarches, les Apôtres devaient être des Saints. Il leur fallait des vertus capables d'affirmer aux yeux des hommes la supériorité du Testament nouveau sur l'ancien Testament, d'appuyer devant eux la prédication de l'Evangile, et de justifier, en montrant son efficacité, l'établissement du culte chrétien.

Les Apôtres ont-ils possédé ces vertus ? La conversion du monde en est une preuve. Car il n'a pu être gagné au christianisme que par un travail où leur sainteté avait autant de part que leurs dis-

cours. Si leur vie n'avait pas été digne de leur doctrine, jamais le monde n'aurait ajouté foi à leurs paroles, ni même à leur martyre, ni peut-être à leurs miracles.

Quelles étaient donc ces vertus ?

Il est peu de Saints, parmi ceux dont le nom est en réputation dans l'Eglise, dont la vie ne soit aussi imparfaitement connue que celle des Apôtres. Ces douze hommes ont beaucoup fait pour la gloire de Jésus-Christ ; mais ils ont entièrement négligé leur propre gloire. César avait écrit le récit de ses exploits ; eux n'ont rien écrit pour apprendre à la postérité les merveilles de leur apostolat. Si l'on excepte Pierre, Paul et Jean, dont l'histoire a mieux conservé la trace, à peine sait-on le nom des contrées qu'ils ont évangélisées et le genre de mort par lequel ils ont pris fin. Mais nous savons, à n'en pas douter, qu'à dater du jour où l'Esprit-Saint descendit sur eux, ils portèrent à travers le monde, avec la doctrine de l'Homme-Dieu, la parfaite ressemblance de ses vertus. Les leçons et le sang du Christ produisaient en eux leur premier fruit ; ce fruit n'a pas déshonoré la souche sacrée qui l'avait produit. — Suivez-les du regard ! Voilà qu'ils se séparent les uns des autres et s'en vont, seul à seul, par toutes les contrées de l'univers. Tout ce qui les entoure leur est hostile. Ils ont contre eux les croyances reçues, les cultes établis, les traditions séculaires, les lois et les mœurs, les sages et les puissants. Ne savez-vous pas combien facilement l'homme subit l'influence d'un milieu défavorable ? Ne vous surprenez-vous point à douter, quand on doute autour de vous, et à rougir de ce que les vôtres ne respectent point ? Les Apôtres n'éprouvent à aucun degré ces vulgaires faiblesses. Ils sont seuls à croire : et ils croient ; seuls à prêcher : et ils prêchent ; seuls à résister aux attraits du mal : et ils conservent, au milieu de l'atmosphère la plus corrompue qui ait enveloppé notre terre, la plus angélique vertu. — Que dirai-je de leur zèle pour le règne de Jésus-Christ ? Jamais homme n'a travaillé pour la gloire d'un prince, comme ils travaillent pour la gloire de leur Maître ! Afin de le faire connaître et aimer, ils passent les montagnes, les fleuves et les mers ; ils affrontent le grand jour des cités populeuses et descendent vers les plus humbles bourgades ; ils bravent la férocité des tribus sauvages comme les contradictions des sages et des sophistes ; ils parlent aux pauvres aussi bien qu'aux riches, aux petits comme aux grands. Que nul, ni roi, ni peuple, n'essaie de leur imposer silence ! Ils ne se tairont pas plus devant les soulèvements populaires que devant les menaces des princes. — Cependant, l'activité qui les dévore ne les empêche point de se livrer aux douces effusions de la piété. Celle-ci n'inspire aujourd'hui aucune pratique dont les Apôtres n'aient les premiers donné le parfait exemple. En vain parcourrait-on les annales de la sainteté : on n'y trouvera personne qui ait pleuré ses fautes comme l'apôtre S. Pierre ; prié à se durcir les genoux, comme l'apôtre S. Jacques ; salué avec amour la croix de son martyre, comme l'apôtre S. André ; pratiqué la contemplation jusqu'à s'élever au troisième ciel, comme l'apôtre S. Paul ; égalé la tendre charité de l'apôtre S. Jean. — Quoi plus ? L'Esprit divin lui-même rend témoignage à leur incomparable sainteté. Les anges, au dire des Saints, ne seraient pas dignes d'être prêtres ; l'Esprit-Saint assure que les Apôtres en ont été dignes : *idoneos ministros Novi Testamenti.* (II Cor., III, 6). Ils portent partout, ajoute-t-il, et sans mélange, la « bonne odeur de Jésus-Christ ; *Christi bonus odor.* » *(Ibid.,* II, 15). Et il mettait sur leurs propres lèvres cette parole que les meilleurs amis de Dieu n'ont jamais osé redire à leurs disciples : «*Imitez-nous, comme nous imitons Jésus-Christ.*» (I Cor., IV, 16).

Ce n'est point pourtant que les Apôtres aient été d'une nature différente de la nôtre. Ils ressemblaient aux autres hommes. Issus presque tous de familles pauvres et illettrées, ils n'avaient reçu d'autre éducation que celle d'un foyer où l'on ignore les secrets de la sagesse humaine. Ils avaient grandi loin des académies, parmi les pêcheurs du lac de Tibériade. Plus tard, il est vrai, Jésus-Christ les combla de ses grâces et l'Esprit-Saint de ses dons. Mais ni Jésus-Christ ni l'Esprit-Saint n'avait éteint dans leur cœur le feu des passions naturelles. Ils leur avaient laissé toutes nos concupiscences et tous nos instincts. Pour eux, comme pour nous, le plaisir était agréable et la souffrance douloureuse. Pour eux, comme pour nous, le travail causait de la peine et le repos avait de l'attrait. Si donc ils pratiquent la vertu, ne l'attribuez ni à une éducation plus soignée, ni à un privilège qui les dispenserait de lutter : c'est le résultat d'un effort où l'héroïsme de la volonté a autant de part que la grâce de Dieu. L'histoire, qui parle si peu de leurs personnes, a conservé la trace de leurs combats. Qui n'a tressailli, en lisant ce que S. Paul raconte de ses propres tentations : cet aiguillon de la concupiscence, ces soufflets de Satan, ces instances trois fois répétées pour obtenir la délivrance, ce refus que Dieu leur oppose, ce cri courageux et résigné par lequel conclut l'Apôtre : « *Si la vertu se perfectionne dans l'épreuve, eh bien ! je me réjouis d'être tenté !* » (II Cor., XII, 7-10).

Oh ! laissez-moi saluer ce souvenir des luttes violentes soutenues par nos Apôtres : il ne fera point tache dans leur panégyrique. Rien n'est beau comme de s'élever si haut, quand on porte en soi des instincts qui retiennent si bas ! J'admirerai, et vous admirerez avec moi, ces Saints, fils de Saints, qui semblent avoir apporté la vertu en naissant, qu'on a formés dès le berceau à la plus éminente perfection, et dont le sang, purifié par les vertus de plusieurs générations, ne charriait presque plus rien du limon dont nous sommes pétris. J'admirerai, et vous avec moi, ces Thomas d'Aquin, ces Louis de Gonzague, dont un ange du ciel est venu ceindre les reins et enchaîner les passions. Mais, permettez-moi de le dire en votre nom, ce ne seront point pour nous des modèles appro-

priés. Nous aimons voir ceux qu'on nous propose en exemple, aux prises avec nos propres ennemis et engagés dans nos propres combats. Notre modèle préféré, ce sera celui qui, au milieu d'assauts pareils à ceux que nous subissons, se sera le mieux signalé par ses victoires ! Notre modèle préféré, ce sera S. Paul, le plus parfait et peut-être le plus tenté de tous les hommes ! Nos modèles préférés, ce seront les Apôtres !

II

Si les douze hommes dont nous parlons ne se distinguaient que par leurs vertus, l'Eglise ne les élèverait peut-être pas au-dessus des autres Saints. Les justes se ressemblent tous ; il n'y a entre eux qu'une différence du plus au moins. Mais les fondateurs de l'Eglise ne sont pas seulement des *Saints :* ce sont des *Apôtres ;* et l'apostolat crée en faveur de ceux qui l'exercent une distinction par suite de laquelle ils sont d'un ordre à part. Le peuple qu'ils ont évangélisé ne se contente point d'honorer en eux des modèles ; il les tient pour ses aïeux. Ce nouveau titre leur donne un droit particulier à son amour et fait de cet amour même une sorte de piété filiale. Nous aimons les autres Saints comme des frères aînés ; nous devons aimer les Apôtres comme des pères. — Je suis ici en présence d'un fait qui s'impose de lui-même et n'a besoin d'aucune démonstration. Aussi, me contenterai-je de l'énoncer.

Dieu aurait pu, s'il l'avait voulu, sanctifier directement et individuellement toutes les âmes, sans le secours d'aucun apostolat ni d'aucun sacerdoce. C'est ainsi qu'il a sanctifié les Anges. Mais il avait établi, dans l'ordre naturel, une paternité qui, en formant entre les hommes des nœuds d'étroite fraternité, lui avait paru produire des résultats utiles. Il résolut de la transporter dans l'ordre surnaturel. A côté donc et au-dessus des familles aux liens formés par le sang, il y a des familles spirituelles dont ceux-là sont les pères qui leur ont transmis la vie de la grâce par la sainte fécondité de leur apostolat.

Le premier rang parmi ces aïeux du peuple chrétien appartient aux Apôtres. — Il leur revient en vertu de l'*ordre des temps :* car ils sont les premiers, après Jésus-Christ, qui aient porté « la bonne nouvelle » aux nations. Sans eux, l'Evangile serait peut-être mort dès son berceau, et le sang du Rédempteur, renfermé dans les étroites limites du pays qui l'avait vu couler, n'aurait pu faire sentir au reste du monde sa vertu régénératrice. — Le premier rang leur revient aussi par *ordre de mérite*. L'on a toujours cru qu'ils ont possédé dans toute sa pureté, pour l'avoir puisé dans sa source, l'esprit apostolique, et qu'ayant appris du Sauveur lui-même l'art de sauver les âmes, ils l'ont exercé avec une perfection qui, depuis, n'a pas été surpassée, ni peut-être égalée. Ne savons-nous point, nous, prêtres, par une expérience de tous les jours, combien il est difficile de convertir les hommes ? Rien n'est malaisé comme de leur persuader des vérités qu'ils ne voient pas, comme de leur faire pratiquer des vertus qui leur coûtent. Cependant, les Apôtres l'ont fait ; ils l'ont fait en masse ; ils l'ont fait dans les conditions les plus désavantageuses. Le monde était païen : ils l'ont rendu chrétien ! Quelle puissance de persuasion était donc la leur ? De quels travaux, de quelles vertus, de quelles prières était-elle le fruit ? Jamais paternité n'a été plus féconde ; mais jamais aussi paternité n'a su mieux réunir et porter à un plus haut degré ce qui peut féconder un apostolat : le crédit auprès de Dieu et l'amour des âmes, la parole et l'exemple, l'expiation pour les fautes des pécheurs et l'action de grâces pour les vertus des justes, le zèle enfin, avec ses sollicitudes, ses industries, ses sacrifices, sans en excepter l'effusion du sang.

Les peuples s'honorent eux-mêmes quand ils glorifient les législateurs et les conquérants dont les travaux ou les exploits ont fondé leurs nations. Ils font preuve de sagesse en exaltant ces vrais pères de la patrie. Or, l'Eglise obéit au même sentiment et remplit le même devoir, quand elle glorifie les Apôtres. Elle se souvient qu'elle vit de leurs labeurs, qu'elle jouit de leurs institutions, qu'elle leur doit ses consolations dans la vie présente et ses espérances pour la vie future. — Et l'Eglise ne devrait pas être seule à leur rendre hommage. Ceux même qui restent étrangers à ses croyances, s'ils avaient quelque souci du progrès véritable, devraient s'unir à elle pour chanter leurs louanges. Car les Apôtres ont plus fait pour la prospérité publique que tous ceux à qui nous dressons des statues. En prêchant l'Evangile, ils ont prêché le respect du droit, l'amour des malheureux et des petits, la dignité des mœurs, tout ce qui, dans les lois et dans les coutumes, dans la paix ou dans la guerre, dans l'Etat ou dans la famille, élève les peuples nouveaux au-dessus des peuples anciens et fait la supériorité des civilisations modernes.

* * *

J'ai expliqué pour quels motifs l'Eglise honore particulièrement les Apôtres. Ces raisons, vraies pour nous comme pour elle, nous font un devoir d'imiter son exemple et de leur donner dans notre piété le premier rang que Dieu leur a donné dans la hiérarchie sacrée : « *Posuit Deus in Ecclesia primum Apostolos.* »

Faut-il dire ce que sera, dans la pratique, cette dévotion spéciale aux SS. Apôtres ? Elle consistera à les prendre pour modèles, à les aimer comme des pères, à célébrer leurs solennités. La lecture religieusement faite de leurs écrits serait pour les plus instruits un acte de piété aussi excellent qu'utile. Mais surtout, il faut implorer souvent le secours de leurs prières.

C'était peu de temps avant la Passion du Sauveur, au jour même de son entrée triomphale dans Jérusalem. Plusieurs Gentils, qui avaient entendu parler de ses vertus et de ses prodiges, auraient voulu le voir ; mais les rangs pressés de la foule les empêchaient d'approcher. Dans cette extrémité,

ils prennent le parti le plus sûr : ils s'adressent aux Apôtres, et, parlant à l'un d'eux : « Seigneur, disent-ils, nous voulons voir Jésus : *volumus Jesum videre.* » Le temps n'était plus où les Apôtres aimaient à faire le vide autour de leur Maître ; ils avaient déjà pris des sentiments apostoliques. Ils conduisent donc les étrangers à Jésus. Jésus tressaille d'allégresse, et salue en ces prémices de la Gentilité l'Eglise toute entière. (Jo., XII, 20-23). — Il en est beaucoup parmi nous qui voudraient voir Jésus. En effet, voir Jésus : c'est, pour l'homme aux convictions ébranlées, la fermeté dans la foi ; pour l'âme découragée, l'espérance ; pour le tiède, la ferveur ; pour le pécheur, la conversion ; pour l'affligé, la consolation. Voir Jésus : c'est, pour la patrie, la régénération des esprits et des cœurs, et, par suite, le relèvement de toutes les gloires nationales. Voir Jésus : c'est, pour l'Eglise, le triomphe sur ses ennemis et la conquête d'une liberté féconde. Qui donc, parmi nous, ne voudrait voir Jésus ? Pour le voir, faisons comme les Gentils dont parle l'Evangile : adressons-nous aux Apôtres. Il ne leur refuse rien ; car ce sont ses meilleurs amis. Aussi, quand ils auront pris en main notre cause, l'heure sera venue où, tous nos vœux comblés, nous n'aurons plus qu'à glorifier le Fils de l'homme et à le remercier de ses bienfaits. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XXXIX

5e Dimanche après la Pentecôte

LE PRÉCEPTE DE LA CHARITÉ FRATERNELLE

Mes frères,

L'homme doit avant tout s'attacher à son Créateur et à son Dieu ; n'est-ce pas de lui qu'il tient ce qu'il possède ? n'est-ce pas en lui que repose sa fin dernière ? Mais l'amour de Dieu entraîne par voie de conséquence l'amour du prochain, et de telle façon que l'un ne saurait exister sans l'autre : car le prochain est l'image de Dieu. *In his duobus mandatis universa lex pendet et prophetæ.* C'est toute la loi et les prophètes.

I

Aimer le prochain exprime une loi inhérente à notre nature raisonnable, et, pour ainsi dire, gravée au fond de notre cœur. Par notre qualité d'hommes, nous avons tous une même origine, la vie s'offre à nous tous avec les mêmes épreuves, nous sommes tous appelés au partage du même bonheur. Donc, une bienveillance réciproque s'impose.

Cependant, de l'amour du prochain Jésus-Christ a voulu faire un précepte spécial. « La loi ancienne disait : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et, moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Vous serez ainsi les enfants de votre Père céleste dont le soleil se lève chaque matin sur les bons et sur les méchants, qui permet à la pluie de tomber sur la vigne du juste et sur celle du pécheur. » (Mt., v, 43 et suiv.). On n'explique pas de telles paroles, on les adore. Le Sauveur ajoutait : « Aimer ceux qui vous aiment et qui vous reviennent, obliger ceux qui vous font du bien, où est en cela le mérite ? Les païens agissaient de la sorte. Mais vous, aimez votre prochain comme vous-mêmes, *sicut teipsum.* » Le mot est digne de remarque. On n'aime rien autant que soi. Or, suivant la règle chrétienne, telle est la mesure de la charité due à nos frères. Vous ne voulez pas que le prochain vous brusque ni qu'il vous méprise : ne le brusquez pas, ne le méprisez pas ; vous ne voulez pas qu'il vous nuise : ne lui causez aucun tort ; vous voulez qu'il vous pardonne : il faut aussi lui pardonner. *Sicut teipsum.*

A cette fin, nous réprimerons tout souvenir des injures reçues, tout sentiment de vengeance, et même, sur nos lèvres, toute parole de raillerie et d'aigreur, pour laisser place entière à l'oubli, à la miséricorde, à l'indulgence.

II

Dans un autre passage de l'Evangile, et avec plus d'insistance encore, Jésus-Christ réitère ce grave commandement. L'heure sombre de la Passion approchait ; au cours d'un suprême entretien, ouvrant alors son âme à ses disciples, il leur dit : « Aimez-vous les uns les autres. Ce n'est pas un conseil que je laisse à votre liberté, c'est un précepte que je vous donne, mon précepte par excellence. *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* » (Jo., XV, 12).

Præceptum meum. Le Maître nomme le commandement de la charité « son précepte ». Ce sera pour ses disciples une marque distinctive, et il le leur remémore jusqu'à trois fois avant de mourir.

Mandatum novum do vobis... (Jo., XIII, 34). Il l'appelle un commandement « nouveau ». Chez les païens, l'amour naturel fondé sur la chair et le sang, sur le culte de l'intérêt ou du plaisir, avait amené le règne de l'égoïsme ; chez les Juifs, la charité avait perdu son caractère de douceur. Jésus-Christ donne à cette vertu une forme nouvelle, il nous apprend par ses propres actes une nouvelle manière d'aimer, plus étendue et plus parfaite.

Mando vobis ut diligatis invicem. (Jo., XV, 17). Aimez non seulement ceux que Dieu a faits vos parents, vos frères, ceux qui ont avec vous un même toit, une même langue, mais les hommes dont vous ne savez pas le nom et dont vous ne pouvez espérer aucun retour ; quels qu'ils soient, ils ont droit à votre amour, ils sont dignes de votre charité, aimez-les comme je vous ai aimés.

« *Sicut dilexi vos*, comme je vous ai aimés. » C'est après le lavement des pieds que le Sauveur

donne à ses apôtres ce précepte de paix et de charité : « Aimez-vous comme je vous ai aimés, » c'est-à-dire jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice.

Oh ! puissions-nous goûter, comprendre cet enseignement et le mettre en pratique, à l'exemple de Jésus-Christ, sous la forme d'une charité dévouée qui use de tous les ménagements et de toutes les délicatesses, ne perd aucune occasion de rendre service et s'empresse de le faire avec une ferveur généreuse !

III

L'interprétation du précepte évangélique de la charité donnée par les Apôtres y ajoute encore une force, un relief. « Quand je parlerais le langage des anges et des plus éclairés des hommes, dit S. Paul, quand j'aurais toutes les lumières des prophètes, la science de tous les Docteurs et assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, *nihil mihi prodest,* cela ne me servirait de rien. » (I Cor., XIII, 1-3). S. Jean, ne pouvant plus adresser à ses fidèles de longs discours à cause de son extrême vieillesse, — on sait qu'il devint presque centenaire, — se contentait de leur dire : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. *Filioli, diligite invicem.* » Et comme, las d'entendre toujours la même chose, ils lui demandaient quelque autre exhortation, il leur fit cette réponse : « Non, c'est inutile, le Seigneur n'a pas donné de plus grand précepte. Je vous le répète : Aimez-vous les uns les autres. » En nous relatant cette circonstance de la vie du dernier des Apôtres, S. Jérôme en fait un vif éloge[1].

La charité est bien la vertu nécessaire, dans un siècle comme le nôtre, où les jalousies, les paroles injurieuses, les critiques malveillantes se manifestent si fréquemment. Et pourquoi ? On ne lit plus l'Evangile, on méconnaît sa doctrine, on oublie ses préceptes. Mais une âme vraiment chrétienne mettra tous ses efforts à exercer de mieux en mieux la vertu de charité et à en poursuivre l'idéal, acceptant tous les devoirs qu'elle impose, heureuse des joies qu'elle y trouve, plus heureuse encore de renouveler chaque jour près du Cœur du divin Maître, comme à une source inépuisable, son trésor de douceur et de bonté.

* * *

Si nous agissons ainsi, grande sera notre récompense. Jésus-Christ nous l'a indiquée dans une comparaison fort intéressante, empruntée aux usages de la vie pastorale. Vous savez tous comment on livre le blé, quand on veut se montrer généreux. D'abord, on remplit convenablement la mesure, *mensuram bonam ;* on la presse ensuite avec les mains pour n'y pas laisser de vide, *mensuram confertam ;* on la secoue vivement pour tasser le blé, *mensuram coagitatam ;* enfin, on la fait déborder de tous côtés, *mensuram supereffluentem.* « Eh bien ! dit N.-S., si vous êtes charitables envers le prochain, je vous donnerai une large mesure de bonheur, une mesure pressée, secouée, s'épandant par tous les bords. » (Luc, VI, 38). L'Evangile n'a rien laissé de plus encourageant. Tâchons de mériter une pareille mesure, par notre charité envers le prochain. Ainsi soit-il.

[1] S. Jérôme, *In Galat.*, VI, 10.

XL

6e Dimanche après la Pentecôte

IMMUTABILITÉ DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE

Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt.

Le ciel et la terre passeront : mais mes paroles ne passeront point. (Luc, XXI, 33).

Mes frères,

L'histoire de l'Eglise est l'histoire du règne de la vérité. Aussi, de même que le propre de la vérité est de rester fidèle à son origine, et de garder malgré les siècles un caractère semblable, l'Eglise, sa dépositaire fidèle, n'a jamais connu aucune altération, aucun changement. Etablie de main divine, elle possède, dès le principe, une doctrine et un organisme complets, auxquels ni le travail du temps ni le travail des hommes n'ont pu toucher. *Verba autem mea non transibunt.*

I

Dieu dit un jour par la bouche de son prophète : « Je suis le Maître et je ne change pas. *Ego Dominus et non mutor.* » (Mal., III, 6). De fait, Dieu n'a rien modifié dans l'œuvre de la création, ni les lois par lesquelles s'accomplissent le lever et le coucher des astres, le flux et le reflux des mers, ni les principes qui président au merveilleux développement des plantes, ou à l'instinct des animaux. Or, ce qu'il a fait pour le monde des corps, Dieu l'a voulu pour le monde des esprits : sa parole s'y conserve intacte. Depuis l'heure où la grâce l'a fait jaillir sur les lèvres des Apôtres, accueillie et repoussée tour à tour, jusqu'au moment où nous sommes, elle est restée indéfectible.

La parole divine est semée avec le cours des siècles au milieu de races diverses, souvent jalouses et ennemies les unes des autres ; cependant toutes, bien que d'un génie et d'une civilisation différents, le Grec, le Romain, le Germain, le Gaulois, entendent cette parole dans le même sens, la recueillent avec le même respect, la gardent avec la même sollicitude. Elle aura pour organes et pour interprètes les esprits les plus opposés ; mais telle on l'a entendue de Pierre ou de Paul, quand elle se cachait dans les monuments de Rome souterraine, illustrée par le pinceau et le burin des martyrs, telle on la retrouve trois siècles après dans les ouvrages de S. Hilaire, exilé pour sa foi, ou sous la plume de S. Augustin.

Peu importe d'ailleurs l'idiome qui lui sert de vêtement. Qu'elle s'épanouisse dans la langue de la Syrie avec S. Ephrem, dans la langue grecque avec S. Basile, dans la langue latine avec S. Léon,

dans la langue française avec Bossuet, tout en prenant comme une fleur la teinte du climat, sa racine demeure la même [1]. Elle ne connaît ni les différences d'hier ni celles d'aujourd'hui. Dans les livres que je vois entre vos mains, il y a l'expression d'une foi qui était celle de vos aïeux, des prières qu'ils ont répétées chaque jour, et le *Credo* que nous chantons tous les dimanches a passé sur les lèvres de mille générations.

L'Eglise n'a pas deux doctrines : l'une pour ceux qui habitent des palais, et l'autre pour ceux qui vivent dans une chaumière ou à l'atelier ; elle nous invite tous au même festin. Soit qu'elle apprenne l'enfant à former sur la loi sainte sa conscience encore pure, soit qu'elle dirige l'homme dans les actes de sa vie pour leur imprimer un caractère de justice, dans les chaires des cathédrales comme dans la pauvre église de la montagne, elle a toujours enseigné les mêmes dogmes et les mêmes devoirs. Le nombre des vérités qu'elle croit et qu'elle adore reste invariable, tel que nous l'ont transmis les livres canoniques ou la tradition permanente.

II

Est-ce à dire que le Symbole de l'Eglise n'ait pas rencontré d'obstacles ? Non ! Maintes fois, au contraire, le génie de l'homme, impatient de supporter une doctrine avec laquelle, bon gré, mal gré, il faut s'accorder, a sommé l'Eglise, au nom du progrès moderne, de changer ou de disparaître.

« Votre parole est bien vieille, a dit la science ; vous affirmez que la lumière fut créée le premier jour, et le soleil le quatrième ; c'est l'effet avant la cause. Changez au moins l'ordre de la création. — Je ne change pas, » a répondu l'Eglise. Et aujourd'hui toutes les découvertes démontrent avec la dernière évidence que la lumière est indépendante du soleil.

« Vous donnez 6.000 ans à l'homme, a dit l'incrédulité ; mais, d'après la position des astres, l'étude du globe et les événements de l'histoire, il y a des milliers d'années que l'homme existe et observe le ciel. — Je ne change pas, » a répondu l'Eglise. Et la science, refaisant ses calculs ou examinant les faits avec une vigilance plus sévère, a donné raison à l'Eglise.

« Laissez-moi, a dit l'hérésie, retrancher du Symbole ce qui me déplaît et diminuer un peu de la rigueur de vos commandements. — Je ne change pas, a répondu l'Eglise. Une seule foi, un seul baptême, un seul troupeau, *una fides, unum baptisma.* » Et bien que les hérésies se soient multipliées, aucun dogme n'a subi leurs étreintes ; la foi persévère impérative sans un *iota* de moins.

Non pas que l'Eglise s'oppose aux recherches de l'esprit. A condition de ne pas sortir des limites fixées par les règles de la discipline, il y a toujours eu place dans l'Eglise pour la diversité naturelle des intelligences et des tempéraments ; mais la libre discussion qu'elle encourage finit toujours par faire prévaloir, et avec une lumière plus parfaite, la vérité catholique.

Ce que l'erreur a tenté pour ébranler nos dogmes, les passions l'essaieront à leur tour, « comme les acides cherchent à dissoudre l'or. »

L'orgueil a élevé la voix avec les princes du monde pour obliger l'Eglise à déchirer la moitié de l'Evangile, ou, du moins, à s'accommoder aux exigences dominantes. Loin de céder à ces instances sacrilèges, dussent ses droits les plus chers en souffrir, l'Eglise n'a transigé sur aucun point. La parole divine embrassant l'univers dans son cercle radieux, un peu comme le soleil, s'impose partout avec la même rigueur et sans distinction de classes.

La volupté, elle aussi, s'est fait entendre. A la pensée du vide qui allait se faire à son foyer, pour ne pas céder au mal, le cœur maternel de l'Eglise a saigné. C'est tout un peuple qui s'éloigne : un jour, l'Allemagne ; un autre jour, l'Angleterre... Mais ne voulant rien acheter, « pas même les âmes, » au prix de l'altération de la vertu, et se faisant à elle-même l'application du texte lumineux de S. Paul : « *Si hominibus placerem, Christi servus non essem ;* si je cherchais à plaire aux hommes, je ne servirais plus Jésus-Christ » (Gal., I, 10), l'Eglise s'est toujours refusée à rabattre, fût-ce d'un demi-ton, la vérité morale.

La violence sera-t-elle plus heureuse ? Devant la parole de l'Eglise, la force, les colères du pouvoir ou celles des foules se sont levées. On lui fait blessures sur blessures. Sous le coup des plus redoutables menaces et malgré les clameurs les plus irritées, l'Eglise se contente de dire : « Frappez, je puis souffrir ; s'il faut encore du sang pour signer le Symbole de ma foi, je suis prête ; mais je n'y changerai rien. »

Le temps lui-même, « cet agent invisible de toutes les ruines, » ne saurait toucher au Symbole de l'Eglise. Le torrent qui coule déracine, flot par flot, le vieux chêne planté sur ses rives ; au milieu de nos plaines et de nos vallées, l'usure des âges peut bien amortir les formes et abaisser les reliefs. Avec le temps, au contraire, la parole divine demeure ce qu'elle est, aussi insensible à l'action du temps qu'aux caprices de l'opinion ou aux incertitudes de la science.

III

Pour quiconque va au fond des choses, il y a là un signe.

Les plus célèbres systèmes de philosophie ont eu pour toute durée leur quart d'heure, malgré des formules proclamées définitives et en apparence les mieux établies. Avec leurs prétendues certitudes, nos savants appellent immuable ce qui a changé hier, ce qui changera demain. Ils doivent reconnaître une erreur là où semblait apparaître une heureuse découverte : même des théories scientifiques comme celle de la gravitation sont loin d'être incontestées. Que dire des variations sans cesse renaissantes des opinions humaines ! Ici, tout se divise, tout se modifie, c'est un trouble humi-

[1] Mgr Besson, *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

liant jusque dans les meilleurs esprits. Les religions séparées donnent également lieu à toutes les formes de l'erreur, et parce qu'elles sont l'erreur, on y voit autant de croyances que de caprices.

Seule, l'Eglise catholique présente ce phénomène de n'avoir jamais varié sur un point ou sur un autre. Notre catéchisme était le livre expliqué dans les Catacombes entre le baptême et le martyre. La liturgie des premiers siècles nous montre dans une belle page de S. Augustin la messe telle que nous l'avons aujourd'hui, avec les prières et l'homélie du prêtre, la consécration du pain et du vin et la distribution de la sainte Eucharistie aux fidèles. Constitution, pouvoir, dogme, morale, culte, aucune pierre ne s'est détachée de l'édifice qu'est la sainte Eglise.

Trop sûre de son chemin pour qu'il lui soit nécessaire de s'en détourner à droite ou à gauche, l'Eglise garde son intégrité primitive ; malgré les agitations de la pensée humaine, les bases de son organisme divin ne se sont modifiées en rien.

Même quand elle définit une vérité, comme il arriva au siècle dernier pour les dogmes de l'Immaculée-Conception et de l'infaillibilité pontificale, l'Eglise proclame ce qui a toujours été cru et ce dont l'antiquité chrétienne avait déjà conscience. Il y a alors progrès dans l'exposition doctrinale, avec une formule plus nette, plus explicite ; mais l'identité substantielle entre la croyance d'aujourd'hui et celle d'autrefois persévère, comme persévère l'identité de la personne sous les changements qui amènent l'homme de l'enfance à la pleine maturité. M. Brunetière a fort bien énoncé ce fait, en écrivant, à propos des développements donnés à l'idée catholique par Léon XIII : De même que dans les sciences exactes les principes restent essentiellement les mêmes, malgré les conclusions nouvelles que l'on en déduit avec le progrès ; ainsi, le dogme catholique reste en soi toujours pareil ; mais à mesure qu'il est attaqué par de nouveaux systèmes, il est mis davantage en lumière par ses défenseurs : il se développe, il s'épanouit comme les frondaisons de l'arbre [1].

Ce sceau de stabilité revêt, je le répète, pour notre foi une marque divine. Des millions de fidèles, de mœurs et de caractère à part, sont dispersés sur la surface du globe. Cependant, malgré la diversité des peuples, sous tous les cieux, c'est le même Symbole, et, malgré la diversité des génies, sous l'écorce des langues, c'est la même croyance. « Le prodige permanent d'une Eglise mêlée à toutes les choses humaines... et qui traverse tour à tour la persécution et ses violences, la prospérité et ses périls, l'hérésie et ses subtilités, la science et ses exigences, l'impiété et ses railleries, la philosophie et ses négations, et qu'on retrouve, après dix-huit cents ans d'un tel voyage, telle que Jésus l'a formée, sans qu'il manque ni un article à son Symbole, ni un élément à sa hiérarchie, sans qu'une seule de ses institutions ait vieilli, sans que sa prière, son culte, ses sacrements, sa morale, ses œuvres aient cessé..., si ce ne sont pas là des garanties, je demande sur quoi peut s'appuyer un témoignage [1]. »

* * *

L'Eglise ne change pas. Si nous nous éloignons d'elle, les torts ne sont pas de son côté, mais du nôtre. Ce n'est pas l'Eglise qui a failli, mais il y a eu un arrêt dans les dispositions de notre cœur. Restons fidèles à ses enseignements. Ils représentent la vérité, et si tout partage est un glaive mortel pour la vérité, essentiellement une foi diminuée ne serait plus la foi catholique. Seigneur, nous ne voulons pas d'autre maître que votre Eglise, car elle seule a les paroles de la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

[1] Cité par le P. Lodiel, *Nos raisons de croire*, p. 215.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXV

LE REGARD DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Le regard est une des choses les plus étonnantes que Dieu nous ait données. Bien que nos yeux soient muets, ils parlent cependant, parce que notre regard est le langage de notre âme. C'est pour cela que Fénelon disait : « Que sont tous les feux du soleil, à côté du feu du regard dans un homme de génie ? » A quoi Mgr Bougaud ajoute : « Il avait raison ; et encore il n'indiquait là qu'un des traits de la beauté humaine. Ce n'est pas seulement le génie qui a des feux ; le cœur en a d'aussi chauds et de plus tendres, et il les envoie plus vite encore au visage [2]. »

Puisque le Cœur de Jésus a surpassé tous les autres cœurs en sagesse, en sainteté, en dévouement et en amour, il a dû avoir un regard qui l'emporte infiniment sur tous les autres regards. Regard divin qui s'est posé sur les hommes de son temps mortel ; regard divin qui se pose encore, dans la suite des siècles, sur toutes les âmes humaines.

Méditons aujourd'hui sur le regard du Sacré-Cœur. Nous verrons qu'il y a un regard de lui qu'il faut *craindre ;* un regard qu'il faut *demander ;* un regard qu'il faut *suivre*.

I

Il y a un regard du Sacré-Cœur qu'il faut craindre.

Un jour, dans une synagogue, les Pharisiens, suivant leur coutume, cherchaient à prendre le Maître en défaut. Il y avait devant lui un homme dont la main était desséchée et qui attendait de lui la guérison de son infirmité. Mais c'était un samedi, jour consacré au repos le plus absolu. « Est-il permis, leur demanda Jésus, le jour du sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver une

[1] Mgr d'Hulst, *Nouveaux Mélanges oratoires*, t. VI, p. 465-466.

[2] *Le Christianisme et les temps présents*, t. II, 10e éd. in-12, p. 579.

âme ou de la perdre ? » Les Pharisiens se turent, se réservant, quelle que fût sa conduite, de la blâmer. Alors Jésus promena sur eux, dit l'Evangile, un regard de tristesse et de colère, et s'adressant au malade : « Etendez votre main, lui dit-il. Cet homme l'étendit et sa main fut aussitôt guérie. » (Mt., XII, 10-13).

Voilà bien, parmi les regards du Sacré-Cœur, celui qu'il faut craindre : c'est le regard qui est réservé aux fourbes, aux hypocrites et aux orgueilleux.

Nous pouvons tromper les hommes : ils ne jugent que d'après les apparences. Nous pouvons même nous tromper nous-mêmes, et l'orgueil n'a pas d'inconvénient plus grave que celui-là. A force de nous estimer nous-mêmes, nous arrivons vite à ne plus voir en nous que du bien, puisque nous avons un art infini pour changer nos défauts en vertus, et que nous avons, pour toutes nos fautes, une excuse toute prête qui les légitime.

Mais si nous pouvons tromper les autres et nous tromper nous-mêmes, nous ne pouvons pas tromper le Cœur de notre Dieu. Son regard pénètre jusqu'au fond de notre conscience et en sonde les derniers replis. Il discerne dans nos intentions tout ce qu'il y a d'imparfait, et ne laisse rien échapper de nos subtilités les plus secrètes.

Non, nous ne pouvons pas échapper au regard du Cœur sacré qui connaît nos pensées les plus intimes. Mais nous pouvons faire que ce regard ne soit pas chargé d'indignation et de colère, et le moyen que nous avons à employer pour cela, c'est l'humilité. « Il vaut mieux voir ses fautes, disait S. Augustin, que de voir toutes les merveilles de l'univers ». « Il est si bon, écrivait le Père de Ravignan, de se mépriser tout bas ! » Oui, cela est bon, parce que, si le regard de notre Dieu aperçoit en nous bien des taches, il y apercevra en même temps notre confusion. Son regard se remplira de compassion et, au lieu de la réprobation, c'est le pardon divin qu'il nous apportera !

II

Le regard du Sacré-Cœur qu'il faut désirer, c'est celui qui s'abaissa sur S. Pierre, dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint.

Le chef des apôtres venait de renier son Maître. Par trois fois, il avait déclaré qu'il ne connaissait pas cet homme. Alors Jésus le regarda : à l'instant, Pierre sortit, et le cœur percé par ce regard, il pleura amèrement.

Hélas ! nous sommes tous des pécheurs et des renégats comme S. Pierre. Si nous ne renions pas Jésus comme lui par nos paroles, combien de fois notre conduite le désavoue ! Combien de fois nous agissons comme si « nous ne connaissions pas cet homme ! » On sait pourtant, autour de nous, que nous faisons profession de lui appartenir, et notre reniement en action lui en est plus injurieux, en même temps qu'il est plus scandaleux pour le prochain.

Nous en avons regret, et nous ne changeons pas, et nous recommençons sans cesse l'éternelle et lamentable histoire de nos chutes. Pourquoi ? C'est parce que, par nous-mêmes, nous sommes incapables de tenir nos résolutions et de changer de vie. Notre bonne volonté n'y suffit pas. Il faut que Jésus y mette sa grâce.

C'est cette grâce souveraine et inestimable que nous apporte le regard du Sacré-Cœur. A la lumière de ce regard, nous voyons combien nous sommes coupables et dans quel état malheureux nous sommes tombés. A la chaleur de ce regard, notre âme s'émeut pour le bien et s'anime pour les combats de la vertu. Voilà pourquoi il faut, dans nos fautes, désirer le regard du Sacré-Cœur. Il fera couler de nos yeux, comme de ceux de Pierre, des larmes amères ; mais cette amertume se changera en joie, quand nous aurons connu les douceurs ineffables de la réconciliation.

III

Il est un troisième regard du Sacré-Cœur qu'il faut suivre, si nous ne voulons pas compromettre nos plus graves intérêts.

— « Bon Maître, dit un jour à Jésus un jeune homme, que dois-je faire pour gagner la vie éternelle ?... » Après l'avoir interrogé, Jésus le regarda, et, l'ayant regardé, il l'aima. — « Une chose vous manque encore, lui répondit-il, allez, vendez ce que vous possédez, distribuez-le aux pauvres, et puis, venez et suivez-moi. »

Vous savez que ce jeune homme, qui était fort riche, n'eut pas le courage de faire ce qui lui était conseillé, et qu'il s'éloigna, laissant de grandes inquiétudes sur le salut de son âme. (Mc., x, 17-23).

Ce regard, qui invite à monter plus haut et à tendre à la perfection, Jésus l'abaisse sur nos âmes souvent. Il l'abaisse sur elles toutes les fois qu'il leur suggère un effort ou leur demande un sacrifice. « Une chose vous manque encore, dit ce regard ; renoncez à ceci ; faites cela ; et puis, venez et suivez-moi ! »

Hélas ! comme le jeune homme de l'Evangile que Jésus aima, nous sommes bien plus frappés du renoncement qu'il indique, que du bonheur d'être avec lui. Comme le jeune homme, nous nous éloignons sans répondre ; nous nous soustrayons au regard du Sacré-Cœur, pour notre plus grand dommage.

* * *

O Cœur sacré, regardez-nous souvent ! Regardez-nous pour nous montrer nos misères et nous inspirer l'humilité. Regardez-nous pour nous convertir de nos fautes et nous les faire pleurer. Regardez-nous pour nous inviter à vous suivre et nous en donner le courage. Mais surtout, ô Cœur divin, accordez-nous de ne mépriser aucun de vos regards, afin d'être dignes de celui que vous réservez à vos élus dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il !

POUR UN PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL

TROIS CARACTÈRES DE SON APOSTOLAT

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. (I Cor., IV, 16).

J.-C. est le fondement de l'Eglise. (I Cor., III, 11). Ses apôtres en sont les colonnes précieuses, qui s'élèvent sur ce fondement pour supporter tout l'édifice. (Gal., II, 9).

Les pierres qui les composent ne sauraient être d'une autre qualité que le fondement lui-même. C'est donc cette ressemblance de S. Paul avec J.-C. que nous nous proposons de faire voir dans ce discours.

Il a été le parfait imitateur de son Maître, — et comme c'est à ce titre qu'il se donnait lui-même comme modèle aux chrétiens de son temps, c'est à ce point de vue que nous devons chercher à le connaître, nous qui venons nous édifier au récit de sa vie apostolique.

Aussi bien, ne nous adresserons-nous pas à un autre qu'à lui pour nous guider à travers sa vie, il faudrait dire plutôt à travers son âme.

Il nous trace la direction dans l'une de ses sublimes épîtres, lorsqu'il résume en quelques paroles tout ce qu'a fait le Christ pour fonder dans le monde le Royaume de son Père : « *Qui, cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo ; sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* » (Phil., II, 6-8).

Afin d'établir l'Eglise, le Fils de Dieu s'est dépouillé, et pour ainsi dire anéanti lui-même, — il s'est fait le serviteur des hommes, — il est mort.

Renoncement, don de soi, mort salutaire : ce sont les trois choses que nous verrons en S. Paul ; rayons brillants qui, de cette physionomie, se projettent sur notre génération pour la convier à faire vivre de plus en plus l'Eglise par un dévouement pareil.

I. — *Semetipsum exinanivit*

1. Le Fils de Dieu dans la gloire de l'éternité... Les splendeurs et les félicités de la Sainte Trinité : la Vérité dans tout son éclat ; l'Amour dans toute sa joie ; la Vie dans sa plénitude. Mais pour sauver le monde, la Vérité a dû se voiler, l'Amour s'oublier, la Vie se mettre à l'étroit, pour ainsi dire, dans les bornes d'une nature humaine.

En J.-C. la Vérité est *per speculum in ænigmate* (I Cor., XIII, 12) ;

L'Amour ne jouit plus de lui-même : *Christus non sibi placuit* (Rom., XV, 3), mais il est tout tendu vers l'unique but de la gloire de Dieu ;

La Vie infinie disparaît sous les voiles de la chair, dont elle s'est revêtue, afin que la chair elle-même pût se régénérer en elle... *Semetipsum exinanivit.*

2. Maintenant, S. Paul : c'est l'humain dans ses formes les plus séduisantes, mais aussi avec les plus violentes prétentions.

Une intelligence d'élite ; mais férue de tous les préjugés juifs, toute pleine de l'idée religieuse telle que l'avait déformée le pharisaïsme.

Un cœur ardent ; mais bouillant de l'esprit du prosélytisme en vue de la domination juive sur le monde.

Enfin un homme plein de la plus entière confiance en ses forces, laquelle se traduit par les initiatives que nous rapportent les *Actes :* sa conduite dans le martyre de S. Etienne ; ses démarches pour obtenir la mission de Damas. Tel il nous apparaît dans les récits de l'Ecriture.

Tel il se dépeint lui-même : « *Audistis enim conversationem meam,... et proficiebam in Judaïsmo supra multos coætaneos meos in genere meo, abundantius æmulator existens paternarum mearum traditionum.* » (Gal., I, 13 et s.).

— Cependant Dieu intervient.

Il lui révèle son Fils, et en même temps l'élection dont il est, lui, l'objet... Ici la scène des *Actes,* IX, 3 et s... La conversation divine avec Ananie, qui nous révèle le travail intime dont cette âme va être, a été le théâtre.

Alors : « *Continuo non acquievi carni et sanguini.* » (Gal., I, 16).

Jusqu'ici, son idéal pouvait tenir en ces trois mots : La terre, — Pour la gloire du nom juif, — Par moi !

Désormais, c'est : Le ciel, — Pour la gloire de Dieu, — Par la grâce !

A son tour, il se dépouille ; il laisse de côté ses préjugés et tout le reste, pour « *induere Dominum Jesum Christum* » (Rom., XIII, 14), il se sépare de tout ce qui n'est pas l'esprit de J.-C., — et il adhère pleinement à Lui :

A la Vérité cachée, par une foi admirable dont ses écrits nous traduisent l'ardeur, tant il met de flamme à l'exposer et à la défendre ! (cf. Rom., I, 14) ;

A l'Amour sacrifié, par une charité sans limites (cf. I Cor., XIII) ;

A la Vie de la grâce, par une humilité extraordinaire : « *Placeo mihi in infirmitatibus meis... Cum enim infirmor, tunc potens sum.* » (II Cor., XII, 10).

Ce n'est plus Saul... C'est un autre J.-C. Il porte en lui uniquement son esprit, ses amours, et sa grâce dont il est jaloux, et dont désormais il va faire qu'elle ne soit pas vaine en lui, — en combattant le bon combat, et en entreprenant cette course dont il nous parle, qui ne s'achèvera qu'avec sa vie.

II. — *Formam servi accipiens*

1. Paroles de N.-S. J.-C. qui déclarent la raison pour laquelle il a, pour ainsi dire, réduit le divin aux proportions de l'humanité, sa volonté de le faire pénétrer partout, et de réaliser sur la terre le Royaume de Dieu, en jetant dans le monde le levain qu'il est lui-même : « *Ego veni ut vitam*

habeant et abundantius habeant. » (Jo., x, 10). « *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* » (Luc, xii, 49).

Mais pour cela : « *Formam servi accipiens,* » d'abord.

« *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* » (Mt., xx, 28). « *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.* » (Jo., xiii, 15).

Aussi : « *Reges gentium dominantur eorum... Vos autem non sic : sed qui major est in vobis, fiat sicut minor, et qui præcessor est, sicut ministrator.* » (Luc, xxii, 25-26).

2. L'exécution de ce programme par S. Paul. Nous retrouvons d'abord dans ses épîtres les mêmes accents : « *Charitas Christi urget nos : æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt : et pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* » (II Cor., v, 14-15). A remarquer, non pas tant l'allusion à la mort de J.-C. que le zèle qui jaillit dans ces paroles : la charité du Christ le presse, le presse d'amener toutes les âmes à Celui qui est mort pour elles, de déterminer, si j'ose ainsi m'exprimer, le mouvement intime de la pâte sous l'influence du levain.

Et toute sa vie apostolique, produite par cette charité, n'est qu'un dévouement incessant à la cause de Dieu par le service des âmes.

Et de même que la vie publique de J.-C. s'est consumée dans des courses incessantes à travers la Judée et la Galilée, pour aller aux brebis perdues de la maison d'Israël, — celui à qui fut confié l'apostolat parmi les Gentils, parcourt la terre et les mers, afin d'amener au Christ toutes les autres brebis qui n'étaient point de la première bergerie.

Il va, affrontant tous les dangers, toutes les fatigues, toutes les contradictions, toutes les trahisons (II Cor., xi, 26 et s.)... Il paraît devant les puissants, il se mêle à la foule des humbles, il prêche devant l'Aréopage, et lors même que son zèle lui aura valu d'être traîné de tribunaux en tribunaux, par la haine des Juifs qui n'ont jamais compris le rôle dont il était investi, — jusque dans sa prison de Rome, — partout il annoncera l'Evangile !

Lorsqu'il ne parle pas, il écrit, et les chrétientés attendent avec ardeur ces lettres « du style de Paul » (Bossuet), où à défaut des accents de sa voix, elles retrouvent toute la flamme de son âme !

— Mais cela ne lui suffit pas... Il ne saurait se contenter d'être le semeur au geste superbe, qui jette une fois pour toutes la semence à tous les vents, l'abandonnant à son sort, et trop souvent à tomber sur le grand chemin, sur la pierre, ou dans les épines. Pour autant qu'il dépend de lui, Paul entend bien cultiver la terre où tombe la semence, pour en faire une terre féconde.

Et il faut le voir s'exerçant à ce nouvel apostolat qui doit assurer les fruits du premier... Là il apparaît un autre homme.

A chacun il s'adresse selon ses besoins.

Il les élève comme une mère : « *Filioli mei quos iterum parturio.* » (Gal., iv, 19).

Et alors pour eux, il accommode cette doctrine transcendante dont les thèses profondes remplissent ses discours et ses épîtres : « *Lac vobis potum dedi* » (I Cor., iii, 2), comme la mère abreuve de son lait l'enfant dont l'organisme ne saurait encore supporter une nourriture solide !

Il compatit à leurs faiblesses : « *Quis infirmatur, et ego non infirmor ?* » (II Cor., xi, 29).

Il s'efforce d'éloigner d'eux toute influence mauvaise : « *Quis scandalisatur, et ego non uror ?* »

Enfin, il s'efforce de les mettre dans une atmosphère d'édification où ces plantes encore délicates trouvent toute la chaleur et toute la lumière qui leur sont nécessaires, je veux dire, ses exemples, ses encouragements, un entraînement continuel : « *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* » (I Cor., ix, 22). « *Sicut et ego per omnia omnibus placeo, non quærens quod mihi utile est, sed quod multis, ut salvi fiant.* » (I Cor., x, 33).

Et après l'avoir vu suivre à grands pas le Maître dans ses courses, il me semble que je l'aperçois réalisant ce que S. Pierre a dit de N.-S. J.-C. : « *Qui pertransiit benefaciendo,... curans omnem languorem et omnem infirmitatem.* » (Act., x, 38 ; Mt., ix, 35).

Car la charité de l'Apôtre, elle aussi, opère des miracles. Elle guérit les âmes ; elle les tire des ténèbres spirituelles, de leur langueur naturelle, et commence à leur communiquer l'élan généreux qui leur fera produire bientôt toutes les œuvres de la lumière.

Mais à une condition dernière :

III. — *Factus obediens usque ad mortem*

1. La condition suprême de l'œuvre du Christ a été sa mort.

Pas de vie supérieure sans la grâce. La vérité en est la semence ; mais c'est la grâce qui la féconde en chaque âme et dans l'humanité entière.

Que s'il appartient à chaque âme particulière de l'attirer en elle par la prière et par tous les exercices d'une piété intelligente, la grâce est et demeure le fruit d'une médiation perpétuelle dont l'acte premier a été la passion de J.-C., laquelle doit se prolonger par les passions successives de tous ceux qui prétendent faire œuvre d'apostolat : « *Et ego, si exaltatus fuero a terra,* — mais alors seulement, — *omnia traham ad meipsum.* » (Jo., xii, 32).

Le Christ a souffert une fois. Son corps mystique doit souffrir à son tour, et spécialement les membres les plus importants, ceux qui assument en lui les fonctions maîtresses.

Le Christ a répandu son sang. Mais de ce sang qui a jailli sur le Calvaire, ce sont nos apôtres qui sont comme les canaux, qui le doivent irriguer jusqu'aux extrémités du monde afin de féconder le champ du Père de famille.

Et cela par la souffrance qui est la croix pour tous.

2. S. Paul est trop convaincu de cela pour se soustraire à ce qu'il regarde comme une condition indispensable de son apostolat.

Et avant tout, il se sanctifie lui-même, comme Jésus l'a dit de soi : « *Pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate.* » (Jo., XVII, 19).

Et cette sanctification, il va la chercher dans la souffrance : « *Castigo corpus meum et in servitutem redigo* (I Cor., IX, 27). *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea* (Col., I, 24). *Quotidie morior per vestram gloriam* (I Cor., XV, 31). *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (II Cor., IV, 10). »

En même temps, il reçoit avec joie non pas toujours sur ses épaules ou dans ses autres membres, mais sur son cœur, toutes les croix que la haine des Juifs, l'inintelligence de certains collaborateurs, la méconnaissance, la calomnie, un labeur matériel nécessairement continuel, les supplices lui font trouver à tous les tournants du chemin.

Ici les épîtres sont tellement pleines de témoignages, qu'il n'est que de les ouvrir pour qu'ils s'offrent à foison.

Enfin, c'est avec une allégresse non pareille qu'il verra arriver son martyre : « *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex : non solum autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.* » (II Tim., IV, 7-8).

Sa mort sera sa récompense !... Mais surtout, elle lui apparaît comme les prémices de la récompense de tous ceux qu'il a évangélisés, et qui par lui se sont donnés au Christ. De même que la mort et la résurrection du Christ sont la cause de la gloire pour tous, en ce sens qu'elles sont la cause de la grâce.

Cela, parce que, comme le cœur, au centre du corps spirituel de N.-S. J.-C., il aura, par ses souffrances, propulsé dans tous les membres le sang divin qui les vivifie, et achève de les rendre capables de vivre, à leur tour, comme de fidèles imitateurs de leur Maître.

* * *

La vie de l'Église appelle toujours les mêmes dévouements.

a) Et premièrement sous cette forme même de l'apostolat que nous venons de décrire.

Or nous savons de reste que, plus que jamais, les circonstances permises par la Providence font des vies apostoliques actuelles de nouvelles étapes de la vie de J.-C. Toujours il y faut les mêmes renoncements, le même zèle, les mêmes souffrances.

b) Mais, mises à part ces fonctions sublimes, établies pour l'édification du corps mystique et qui doivent durer jusqu'à ce qu'il ait atteint sa plénitude, ce corps vit surtout de nos vertus à tous.

Et ces vertus, plus que jamais aussi, supposent un perpétuel renoncement à l'esprit du monde, à ses préjugés qui si facilement s'inoculent dans les âmes, et qui déformeraient, si nous n'y prenions garde, ou anémieraient dès le principe toute vertu chrétienne, en énervant la foi, en amoindrissant l'espérance, en mêlant l'amour-propre à la charité.

Ces vertus doivent se traduire par l'accomplissement intégral des commandements de Dieu dont tous les préceptes sont cet argent, cet or, ces pierres précieuses que l'Apôtre nous exhorte à édifier sur le fondement de l'œuvre divine, qui est le Christ.

Enfin, il faut que ces vertus se retrempent sans cesse dans la pénitence, c.-à-d. se replongent au sang de l'Agneau, dans lequel seul elles peuvent renouveler leur énergie et entretenir leur persévérance.

Appliquons-nous donc tous à nous-mêmes les exemples de S. Paul ; et tout pleins de la même foi, du même amour, de la même humilité, produisons au grand jour toutes les œuvres de la lumière.

Et que notre lumière brille devant tous les hommes, afin qu'ils voient nos bonnes œuvres, et glorifient le Père qui est dans les cieux !

JE CROIS A LA VIE ÉTERNELLE

III

LA SPIRITUALITÉ DE L'AME

Si l'âme de l'homme déborde le monde sensible, si elle se meut à l'aise dans le monde des corps, ne serait-ce point qu'elle échappe à l'emprise de la matière ? ne serait-ce point qu'elle est au moins, en une certaine mesure, indépendante du corps auquel elle est unie ? ne serait-ce point, en un mot, qu'elle est spirituelle ?

C'est le problème qui va maintenant nous occuper.

A) Possibilité de la spiritualité

On entend par *spiritualité,* ce pouvoir de l'âme d'agir et donc de vivre sans le secours du corps.

Non pas que ce privilège soit absolu.

Il ne règne certainement pas dans le domaine physiologique et l'âme n'assurera pas la nutrition du corps sans les énergies du sang et l'appareil de circulation. Il ne règne pas non plus dans le domaine de l'activité sensible et l'âme ne saurait agir sur les corps sans le secours des muscles et des membres. Il ne règne pas même dans le domaine de la sensation : il est entendu qu'il faut un œil pour voir, une oreille pour entendre, une main pour toucher, un palais pour goûter, un nez pour sentir ; l'âme ne verra, n'entendra, ne touchera, ne goûtera, ne sentira donc pas sans les organes sensibles. Pour les fonctions physiologiques, locomotrices et sensibles, l'âme est donc dépendante des organes, des nerfs, du cerveau, du corps en un mot.

En est-elle également dépendante pour les fonc-

tions supérieures : à savoir, la pensée, l'affection, le vouloir ? Le spiritualiste le nie ; il estime que *l'âme* — partout ailleurs, en dépendance du corps — est ici souveraine ; qu'elle *peut* donc *penser, aimer et vouloir sans le secours des muscles, du cœur et du cerveau ;* elle est donc, *en ce domaine* du moins, *spirituelle.*

Est-ce possible ?

* * *

Les faits semblent, au premier abord, contraires à cette affirmation. Ne témoignent-ils pas de la dépendance de l'esprit vis-à-vis du corps, même en ses fonctions supérieures ?

Tout excitant qui stimule les nerfs et le cerveau surexcite du même coup la vie mentale : ainsi le café, l'alcool, le tabac ; certains hommes d'étude pensent que le cigare ou le petit verre de rhum, provoquent et clarifient les idées. Ne dit-on pas que Lamennais travaillait à son bureau, les pieds dans l'eau glacée, de façon à provoquer l'afflux du sang à la tête, et du même coup, ces flots d'images saisissantes qui colorent si curieusement son style? Par contre, les anesthésiants qui paralysent l'activité nerveuse et cérébrale, paralysent du même coup la vie mentale ; l'opium et la morphine hébétissent. La maladie, la fièvre, la blessure qui s'abattent sur l'organe et retentissent sur les nerfs, produisent le même effet déprimant ; le malade est incapable de pensées et d'efforts. Ces faits ne sont point niables et ils prouvent, *entre l'esprit et le cerveau,* une *relation étroite.*

Reste à en préciser la nature.

D'après les Matérialistes, elle ne saurait être qu'une relation de dépendance absolue et de causalité. Et ils l'expliquent ainsi. Les excitations des objets extérieurs ou les impressions intérieures de l'organisme, recueillies par les nerfs, sont portées au cerveau ; du fait de ces rapports, de leur rencontre entre eux, et de leur contre-coup plus ou moins durable, des changements se produisent sans cesse dans la masse cérébrale ; des déplacements et groupements nouveaux de molécules s'élaborent. Les uns se traduisent en sensations, d'autres en souvenirs, etc. Pas un des faits intellectuels, sensibles et volontaires, qui ne soit l'expression de ces mouvements. Ainsi pensées, affections, vouloirs en particulier seraient finalement les traductions conscientes de mouvements cérébraux déterminés ; les deux faits seraient donc en dépendance étroite, absolue ; de façon mystérieuse mais réelle, la pensée viendrait du cerveau ; pas de pensée sans cerveau, pas de vie de l'esprit indépendante de celle du corps.

C'est nier la spiritualité. Et il faudrait s'en tenir à cette conclusion, si le fait de la relation entre esprit et cerveau était susceptible de la seule interprétation de *dépendance absolue et de causalité,* dont parle le Matérialiste.

Mais il est une autre interprétation également possible, c'est celle d'une *dépendance relative et de solidarité.*

Le cerveau est, en ce cas, considéré comme l'organe par où l'esprit s'insère dans le corps, et par le corps dans le monde sensible ; grâce à lui, la conscience reçoit les excitations sensibles, et répond par des réactions musculaires. Le cerveau ne serait donc pas, à proprement parler, l'organe de la pensée, du sentiment et du vouloir ; mais l'instrument par où, à l'occasion, l'esprit entre en contact avec la réalité matérielle pour recevoir ses messages et lui communiquer les siens. Il serait l'organe de réception et d'adaptation de l'esprit, son point d'insertion dans le monde, ou, si l'on veut, « le clou par où l'esprit, comme un manteau au mur, s'accroche au corps et par là au monde. » Tout se passe comme si le cerveau était simplement utilisé par l'esprit. Cette utilisation suppose une corrélation étroite, et l'on s'explique qu'une légère modification cérébrale suffise pour que l'esprit cesse de s'adapter et même tout entier disparaisse. Qu'on torde ou brise le clou, le manteau glisse et tombe ; qu'on le redresse, le manteau tient. Qu'on altère le cerveau, l'esprit ne peut que difficilement s'en servir ; qu'il soit sain, l'esprit en joue à merveille.

On s'expliquerait ainsi, en ce cas, l'étroite relation du cerveau et de l'esprit, mais ce n'est plus une relation de causalité, c'est seulement solidarité : la dépendance a cessé d'être absolue, elle n'est plus que relative.

Voilà donc, des rapports entre cerveau et esprit, deux interprétations différentes ; elles expliquent également bien la relation étroite constatée.

Seulement, l'une veut que ce soit une relation de causalité et donc supprime la possibilité de la spiritualité ; l'autre veut que ce soit une relation de solidarité, et donc implique la possibilité de la spiritualité.

Les deux interprétations étant à priori également possibles, nous ne sommes donc pas, dès l'abord, arrêtés par la négation désespérante du déterminisme : une issue nous reste : nous en pouvons conclure que la *spiritualité* de l'âme, bien loin qu'elle soit impossible, *est à tout le moins possible.*

* * *

Elle paraît, de plus, *probable.*

Cette conclusion se dégagera de l'examen de la thèse adverse. Le Matérialiste prétend donc qu'il n'y a pas un fait de conscience qui ne soit l'expression d'un fait cérébral concomitant, pas un qui se déroule dans la seule âme. Les idées, les sentiments, toutes les aspirations, et pas seulement les images, les sensations, les désirs, auraient donc tous et toutes leur base, leur racine, si l'on veut, dans la matière cérébrale. Mais c'est là une affirmation, une *simple hypothèse.* Encore faudrait-il en apporter la preuve.

Or, qu'on le remarque, jamais preuve n'a été apportée de ce fait. Le Matérialiste qui se vante pourtant de sa méthode positive, et de n'avancer rien que l'expérience n'ait établi, en est encore à fournir sa preuve ; il ne nous a pas montré un seul fait de conscience jaillissant des cellules cérébrales.

En vain, profitant de tous les cas de trépanation, où le cerveau se trouvait momentanément mis à nu; en vain, a-t-il examiné; nulle part, il n'a vu un fait de conscience s'étaler en lueur phosphorescente au-dessus des trépidations cérébrales. La preuve est encore à donner pour le premier fait, et l'hypothèse est donc loin d'être vérifiée.

Invérifiée de fait, elle est d'ailleurs *invérifiable de droit*. Que faudrait-il à cet effet? Ceci : il faudrait d'une part constater dans un cerveau tous les mouvements nerveux; il faudrait d'autre part constater dans l'âme la série des faits conscients; il faudrait enfin constater la correspondance entre chacun des deux faits, et voir comment le cérébral s'épanouit en mental. Qui ne voit que pareille condition est irréalisable? Elle suppose un observateur et un sujet d'expérience.

Ou bien l'on suppose que l'observateur et l'observé sont distincts. Que l'observateur, en ce cas, puisse suivre dans le sujet d'expérience la succession des mouvements cérébraux, ce n'est pas à priori impossible; on peut, en effet, imaginer quelque merveilleux instrument, quelque puissant microscope, permettant peut-être, un jour, de suivre cette trame infiniment délicate. Du moins, aucun instrument, si merveilleux soit-il, ne permettra de lire la série des faits de conscience correspondants. De par sa nature, la conscience échappe et échappera à l'expérience sensible; même avec les plus merveilleuses lunettes, l'étranger ne lira pas nos pensées; pour lire une conscience, il faudrait être dedans; seule une conscience peut se lire elle-même. A plus forte raison, sera-t-il impossible d'établir la relation entre les deux séries de faits.

Ou bien l'on suppose que l'observateur et l'observé sont le même individu, que l'expérimentateur s'examine lui-même. Qu'il puisse en ce cas percevoir ses états de conscience, on l'accorde. Mais qu'il puisse suivre les mouvements de son propre cerveau, c'est ce qu'il sera plus difficile de réaliser. Comment? A l'aide de quel instrument? Y réussît-on, resterait à établir la corrélation des deux séries de faits et de quelle façon le mental sort du cérébral. Mais comment? Avec les yeux? Mais s'ils voient le cérébral, ils ne voient pas le mental. Avec la conscience? Mais elle perçoit le mental et point le cérébral. L'on est dans un cercle : impossible d'en sortir.

Aussi bien, si l'on appelle scientifique ce qui est observé ou observable, démontré ou démontrable, il faut conclure que la théorie matérialiste n'a rien de scientifique : ce n'est qu'une hypothèse invérifiée, invérifiable.

Peut-être même qu'on est en droit d'ajouter *invraisemblable*. Elle suppose en effet que chaque fait de conscience a son concomitant, sa base, dans un fait cérébral. Or, essayons de nous représenter la somme de faits de conscience qui se succèdent et s'accumulent dans l'âme. Combien nombreux, par exemple, en la seule seconde où j'écris ce mot! Je vois ma feuille blanche, j'entends le grincement de ma plume, je sens la fatigue de la main qui la tient déjà depuis un moment, je sens la tiédeur de mon sous-main; et cependant, je songe à cette question de spiritualité : je fais effort pour suivre ma pensée, pour lui trouver expression correcte; il m'arrive à l'esprit une série de pensées, de phrases, de mots que j'examine, écarte ou retiens; et cependant demeure l'angoisse de n'être pas assez clair, l'intention de me relire, de me corriger. Et toute cette succession de faits que je viens ainsi de décrire, je me le rappelle bien, a tenu dans l'instant où j'ai choisi mon exemple; et je me souviens qu'à l'instant suivant où j'ai commencé à le noter, de nouvelles pensées me sont venues que j'ai essayé d'écarter pour être uniquement au présent travail. Et en même temps, outre ces faits sentis, n'y en avait-il pas d'autres également entrés en mon âme, à quoi je n'ai point pris garde mais dont la conscience pourra revenir? Voici précisément que je me souviens, en y réfléchissant, qu'au moment où je commençais cette analyse, l'horloge sonnait 6 h. du soir au clocher de Saint-Michel; et encore que, mal assis, j'ai approché de la table mon fauteuil. Ce simple examen montre la somme des faits de conscience susceptibles d'entrer dans l'âme en une seule seconde; il y en aura autant dans la seconde suivante et toujours ainsi. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que l'âme ne se déleste pas du passé mais le garde jalousement dans la mémoire : et l'on sera peut-être émerveillé de la somme de nos faits de conscience qu'elle accumule et qui va sans cesse grandissante.

Or, si chacun de ces faits exigeait un concomitant physiologique, une base cérébrale distincte, alors même qu'elle n'engloberait pas un groupe de cellules et serait limitée à une seule cellule, on peut se demander s'il y aurait dans le cerveau assez d'éléments pour correspondre à tous ces faits. D'autant qu'une partie seulement de ces cellules pourrait être affectée à ce travail de pensée. Car il ne faudrait pas oublier que le cerveau aurait en outre à assurer les fonctions de réceptions sensibles et de réactions musculaires, et, par suite, qu'une partie de sa substance serait absorbée en ce nouveau travail.

En sorte que nous nous trouvons en face de ces alternatives : un nombre indéfini, illimité de faits de conscience; un nombre limité, fini d'éléments cérébraux. Le cerveau apparaît donc incapable de contenir tout l'esprit : *la vie mentale doit déborder la vie cérébrale*.

* * *

En somme : il y a une corrélation étroite entre la vie du cerveau, du corps, et la vie de l'esprit, de l'âme. Nous reconnaissons le fait. Le Matérialiste a cru pouvoir en conclure que la vie de l'esprit jaillissait de la vie du cerveau, et qu'il n'y avait pas de vie mentale indépendante de l'organisme. Cette hypothèse n'est pas vérifiée, elle n'est pas vérifiable; elle est invraisemblable : telle est la conclusion d'une impartiale analyse. *La possi-*

bilité demeure donc d'une vie de l'esprit indépendante du corps, en un mot, *de la spiritualité de l'âme.*

B) Sa réalité

La *spiritualité* de l'âme est non seulement possible et probable, elle *est réelle.*

De cette affirmation, on peut apporter plusieurs *preuves.*

* * *

La première est tirée du *mode de fonctionnement des facultés sensibles et rationnelles.*

Après une excitation violente, les facultés sensibles sont soumises à une dépression, et il leur faut un certain temps pour reprendre normalement leurs fonctions. Qu'on fixe le soleil en son éclat, on est comme ébloui, et il faut quelques secondes avant de pouvoir à nouveau distinguer les objets. La vue de l'éclair dans la nuit d'orage produit le même effet ; sitôt qu'il a passé, c'est l'obscurité absolue ; petit à petit, cependant, la masse sombre des corps se reforme dans la nuit. Tout de même le coup de tonnerre : il nous abasourdit, et l'on n'entend plus rien ; ce n'est qu'après un intervalle qu'on perçoit de nouveau le crépitement de la pluie sur les toits ou le glougloutiement de l'eau dans les chéneaux... Si la main a été fortement brûlée, qu'on applique immédiatement dessus un fer tiède, la main n'en perçoit pas tout de suite la chaleur ; il lui faut le temps de se remettre avant de pouvoir sentir. Qu'on la presse fortement sur la table, et que tout à coup on cesse la pression, la main fatiguée ne sentira pas tout de suite le poli de la table qu'elle appréciait auparavant. On sait que la langue brûlée par la moutarde reste un certain temps sans pouvoir goûter une saveur moins forte. Tout de même, une violente odeur empêchera de sentir immédiatement après un parfum plus délicat : c'est un fait, les *facultés sensibles* apparaissent *sujettes à des dépressions, à des fatigues.*

Il n'en est *pas ainsi pour les facultés supérieures :* le mathématicien ou le philosophe surpris en plein travail de pensée par la visite d'un ami, entendra son salut, répondra et accueillera du coup sa conversation ; il n'aura pas besoin qu'un moment lui soit donné pour passer de ses hautes spéculations aux pensées communes. Voilà une mère qui conduit à la promenade ses enfants ; ils sont sains, ils sont aimables : elle jouit intensément à les contempler, à les aimer ; elle est en ravissement. Cependant d'un banc de la promenade part un appel plaintif : c'est un petit savoyard qui implore l'aumône : du coup et sans qu'il soit besoin de transition, la pitié se lève au cœur de la mère, et sa main s'ouvre pour l'aumône. Au sortir de la méditation, où son âme fut intensément prise par les sentiments religieux, la Carmélite ne demande pas une minute pour se remettre de l'extase ; elle prend aussitôt le balai pour la propreté de sa cellule. Un petit caporal surpris en patrouille vient de soutenir une lutte courte mais violente, qui a exalté intensément son énergie et son coup d'œil ; enfin l'allemand a fui ; une plainte se lève, c'est le camarade blessé ; le vainqueur passe du coup, du courage exalté à la douce compassion ; il se penche sur son ami, l'embrasse, le relève, et le porte au poste prochain.

Ainsi les facultés sensibles violemment excitées demeurent un instant déprimées et ne reprennent pas immédiatement leurs fonctions, il leur faut un temps de détente ; les facultés supérieures ne connaissent pas ces faiblesses et peuvent passer sans transition de la tension violente à l'activité ordinaire.

D'où vient cette différence ? L'examen du fonctionnement de l'une et de l'autre faculté le révèle. L'impression sensible suppose entre l'excitant extérieur : lumière, son, par exemple, et la conscience qui la reçoit, l'organe ou plus exactement le nerf qui la transmet. Cette transmission, on peut en ignorer la forme : onde qui se répercute, ou choc qui se transmet de cellule à cellule. On sait du moins qu'elle ne se réalise pas sans une dépense d'énergie nerveuse ; la physiologie nous l'apprend, de l'oxygène a été brûlé et du carbone rejeté. Dans les circonstances ordinaires, la circulation assure au fur et à mesure l'entretien de l'organe ; le sang artériel apporte l'oxygène de remplacement, tandis que le sang veineux emporte le carbone. Mais si l'excitation a été trop intense, la combustion de l'oxygène et le rejet de carbone ont été trop considérables pour être immédiatement équilibrés ; il se produit dès lors un appauvrissement et un empoisonnement du nerf : de là, comme une anémie, et une impuissance à reprendre aussitôt sa fonction ; il faut laisser à la circulation le temps de rétablir l'équilibre. Alors seulement, une nouvelle impression pourra être transmise. On s'explique ainsi ces dépressions momentanées des facultés sensibles : elles viennent de ce que ces facultés utilisent un organe soumis lui-même à la fatigue, de ce qu'elles sont dépendantes du corps, en un mot.

Que si, par contre, les *facultés spirituelles* ne sont pas sujettes à ces dépressions, à ces fatigues, il en faut conclure qu'elles *n'utilisent point d'organe,* qu'elles ne sont *point en dépendance du corps.* Si elles dépendaient d'un organe, elles seraient soumises à dépression ; elles n'y échappent que parce que indépendantes.

* * *

L'*examen des actes des facultés sensibles et rationnelles* nous conduit à la même conclusion.

Les faits de conscience *sensibles sont concrets et particuliers :* je vois assis près de moi, à la table voisine, un enfant ; il écrit, il a douze ans, c'est mon neveu. Les caractères que je perçois et que je viens de noter : proximité, position, travail, âge, parenté, le déterminent à mes yeux très nettement ; et même, je le remarque, ils ne conviennent qu'à lui et en ce moment précis, et ne

s'appliquent pas du tout à cet autre, qui est pourtant un enfant et un neveu, mais qui joue là, dans la cour. D'un mot, ma perception sensible est concrète et particulière, elle ne me révèle qu'un objet et qu'un objet précis. Partant, l'état affectif qu'elle provoque — et en ce cas, la joie de l'application de l'enfant — est également concrète et singulière ; provoquée par cet objet particulier, elle est, elle aussi, particulière. Tout de même l'intérêt qu'elle provoque, à savoir, la volonté de féliciter, d'aider l'enfant en son travail : ma résolution est également très particulière ; c'est parce que le petit est là, et qu'il s'applique présentement, que je vais aller l'encourager.

Ici donc, tout est concret et particulier.

Il en est *autrement des faits de conscience rationnels*. Ainsi, j'ai l'idée d'enfant : c'est celle d'un homme en devenir, tout simplement ; elle n'implique ni proximité, ni position, ni application, ni âge, ni parenté ; elle est, au contraire, dégagée, abstraite de tous caractères sensibles de lieu, de forme, de taille, d'activité. Précisément, parce que libre de ces caractères qui l'emprisonneraient dans le seul individu présentant ces notes, l'idée est susceptible d'être indéfiniment répétée ; mon idée d'enfant convient à mes deux neveux, à leurs petits camarades, à tous les enfants de France, d'Europe, du monde, à ceux d'hier, à ceux d'aujourd'hui. D'un mot, elle est abstraite et générale. Et quand je songe à cet être, à la fois si faible et si riche d'espérances, je sens l'émotion gagner mon cœur : compassion et crainte, espérance et rêve : l'enfant ! Mais cette émotion ne s'arrête pas à mes seuls neveux, à leurs seuls camarades, elle va à tous, à tout ce qui est enfant. Et le désir de dévouement est aussi général : oui, me consacrer aux enfants, éclairer leur intelligence, ouvrir leur cœur, former leur volonté : voilà mon désir, et il ne s'arrête pas à tel ou tel enfant que je connais, il va à tous ; c'est tous que je voudrais former, ou du moins voir former.

Ainsi, à l'encontre des faits de conscience sensibles, les faits de conscience rationnels m'apparaissent abstraits et généraux. Quelle est *la raison de cette différence ?* Ici encore, l'examen le révèle.

On sait le processus de la perception sensible : un excitant extérieur — vibrations lumineuses ou sonores, par exemple — agissant sur les nerfs, transmission de l'impression nerveuse au cerveau, traduction, transposition en fait de conscience de l'impression cérébrale : c'est le cas de dire ici que le mental est la traduction du cérébral.

Or, qu'est ce fait cérébral ? On pourra discuter sur sa nature : ondulation, vibration, choc de cellules ? On ne sait. Il nous suffit qu'on l'admette comme fait et il serait, en effet, bien difficile de le nier. Comme tel, dès lors, il intéresse une ou plusieurs cellules : il y a son lieu et sa forme ; il les affecte plus ou moins fort, d'un nombre et d'une amplitude de vibrations susceptibles d'être calculées : il a sa quantité ; il dure un intervalle que la mesure pourra fixer : il a son temps. C'est dire en d'autres termes qu'il est concret, particulier, nettement déterminé.

S'il en est ainsi, et si — comme on l'admet — le fait de conscience qui l'exprime en est la traduction, la transposition exacte, on s'explique que le fait de conscience soit lui-même nettement déterminé, c'est-à-dire concret et particulier. Ainsi apparaît la raison du caractère particulier et concret des faits de conscience sensibles : ils sont tels parce qu'ils sont la traduction de faits physiologiques eux-mêmes concrets et particuliers ; ils sont tels, en d'autres termes, parce qu'ils sont dépendants du cerveau, de l'organe des sens.

On est dès lors en droit de conclure, pour raison inverse, que les *faits de conscience supérieurs sont abstraits et généraux parce qu'ils sont indépendants d'un organe nerveux* et du cerveau. La dépendance les singulariserait nécessairement. L'indépendance de l'organe sensible permet leur universalité.

Ainsi est-on en droit de conclure que, dans son activité supérieure, l'esprit est indépendant du corps.

* * *

Cette indépendance apparaîtra peut-être mieux encore à l'*examen de certains faits privilégiés*.

Il est, dans l'ordre de la connaissance, un fait très important, c'est *le pouvoir de réflexion*. L'homme qui ne réfléchit pas se laisse vivre. Seul, celui-là sait qu'il vit, et vit dès lors vraiment, qui réfléchit. Qu'est-ce donc que la réflexion ? On entend par là, la faculté qu'a l'esprit de se replier sur lui-même pour s'observer, ou si l'on aime mieux, pour se regarder vivre. C'est ce que les philosophes appellent la conscience réfléchie. Ainsi, je fais attention à me bien représenter et à bien définir l'acte de réflexion. Je puis m'examiner dans cet acte d'effort, et en faire l'analyse : inquiétude de l'esprit qui n'a pas encore trouvé à sa pensée une expression satisfaisante, effort pour y parvenir, attente quelque peu anxieuse du résultat, tout d'un coup, impression que cela vient, contentement qui suit, etc. Si je remarque l'attitude de mon esprit en cet acte de réflexion, il m'apparaît qu'il s'est replié sur l'acte d'attention examiné, qu'il l'a pleinement recouvert, mieux, qu'il l'a pénétré dans toutes ses nuances représentatives, affectives ou actives : qu'il est pleinement entré en lui. Ainsi en est-il pour tous actes de réflexion : l'esprit revient sur lui-même, et fait plus que se recouvrir, il se compénètre : si l'expression était permise, on pourrait dire qu'il « rentre en lui-même. »

Or, d'où lui vient ce pouvoir ? C'est que, précisément, pour cet acte, il est libre d'organe. Supposons, un instant, qu'il ait besoin, pour ce faire, d'un organe ; la compénétration devient du coup impossible ; une partie de l'organe peut se replier et se juxtaposer sur l'autre ; elle n'entrera pas en cette autre. Je puis plier et appliquer mes doigts sur la paume de la main : il y a juxtaposition et

point compénétration. C'est que chacun des éléments constitutifs de l'organe, chacune de ses cellules a son lieu dans l'espace, qu'elle défend contre les prétentions des cellules voisines : et cette opposition réciproque empêche toute compénétration. Aussi bien, doit-on conclure que si l'esprit se servait d'un organe, la réflexion lui serait impossible. Pourtant, il réfléchit, c'est donc qu'il est libre d'organe.

Aussi important encore que le pouvoir de réflexion est, dans l'ordre affectif, le *pouvoir d'aimer*. Que serait, en effet, la vie d'homme sans amour ?

Or, qu'est-ce qu'aimer ? Qu'il s'agisse des affections paternelles ou filiales, conjugales ou amicales, aimer, c'est au fond, se donner. C'est ramasser ses activités, son dévouement, sa tendresse et les porter en un autre ; et c'est en retour, recevoir en soi la tendresse, le dévouement et les activités de cet autre. C'est vivre dans la pensée et le cœur d'un autre, c'est permettre à cet autre de vivre en notre pensée et en notre cœur. C'est, si l'on veut, sortir de soi pour entrer en un autre, et puis laisser venir et accueillir en soi cet autre. Ne s'agit-il là que d'une simple façon de parler ? Il ne paraît pas ; c'est l'expression de la réalité : l'amour suppose essentiellement cet échange.

Or, pareil échange n'est possible que si l'amour est libre d'organe. En exigerait-il un, le cœur, par exemple, pour s'élaborer, que voilà du coup cet amour enchaîné. Pas plus qu'on ne pourrait réellement s'arracher le cœur pour le donner à un autre, pas plus on ne pourrait prendre sa tendresse pour en faire don ; et pas plus qu'on ne pourrait, en la place laissée vide en la poitrine, recevoir le cœur de cet autre, pas plus on ne pourrait accueillir en soi son amour. Seuls, des esprits, affranchis d'organes et de liens qui les fixent, peuvent ainsi s'entre-donner.

Seuls aussi, ils sont capables de *liberté*. La liberté est le pouvoir qu'a l'homme de se déterminer par lui-même, indépendamment de toute contrainte ou nécessité étrangères. Et c'est peut-être son plus noble privilège. Grâce à la liberté, il a la possibilité de choisir et d'orienter sa vie ; il devient le maître de sa destinée. Qu'on doive lui reconnaître ce pouvoir, la conscience l'atteste, et son témoignage paraît bien difficilement contestable. Si j'ai pris, par exemple, tel genre de vie, je sais bien que je l'ai fait librement. Oh ! sans doute, il me plaisait, il m'attirait ; et sans doute aussi il m'apparaissait sage. Mais je sais bien, si ces motifs m'ont sollicité, qu'ils n'ont pas emporté mon adhésion ; il a fallu encore que je veuille bien les suivre : il a fallu que ma volonté apporte sa décision, et j'ai conscience qu'elle l'a fait librement.

Or, elle ne l'eût pu faire si elle avait dû, pour sa décision, se servir d'un organe. L'organe eût été saisi, en effet, par les lois physiques et soumis dès lors au déterminisme de la nature. Ma main, par exemple, n'est pas libre : je ne puis la porter jusqu'aux nues comme ma pensée ; la loi de pesanteur la retient avec mon corps à la terre. Je ne puis à cette heure saisir à Paris la gravure que mon souhait désire ; la loi des distances me retient, et il y faut le temps pour les franchir. Mon pied ne peut se porter au fond des eaux pour relever les pauvres victimes des sous-marins ; la loi de respiration retient mon corps et donc mon membre à l'air libre. De toutes parts les lois physiques saisissent et enchaînent le corps et ses organes : pas de liberté dans le monde des corps. Aussi bien, si ma volonté est libre, force est de conclure qu'elle se décide indépendamment du corps ; un organe donnerait prise au déterminisme sur elle et la lierait. Elle est libre de ce lien parce que dégagée d'un organe.

Et c'est ainsi que *dans chacune des formes* représentatives, affectives et actives *de ma vie supérieure, la spiritualité apparaît ;* et elle apparaît précisément en ceux des faits où se traduit le mieux la supériorité humaine : la réflexion, l'amour, la liberté.

* * *

De cet examen, la *conclusion* s'impose : c'est que, dans les faits de la vie raisonnable, l'âme est spirituelle. Elle pense, aime et veut sans le secours des muscles, du cœur ni des nerfs. Il est donc une région où le concours des organes n'est plus requis, où l'esprit se suffit et vit de lui-même. *Pour la vie de pensée, l'esprit est indépendant du cerveau.* Dans cette sphère, l'âme n'a pas besoin du corps pour vivre et agir : elle est spirituelle.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1921 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; sauf 1914-1919, qui coûte 14 fr., et 1921 qui coûte 10 fr. Le port est en sus.

En vente à nos bureaux

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Du même : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 junii 1922.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 29 juin 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLI. *7e Dim. après la Pentecôte :* De caractère, 369. — XLII. *8e Dimanche :* Le Jugement particulier, 370.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — Deuxième Série. — I. L'Eglise, éducatrice des peuples barbares, 372. — II. Arius, 374.

Panégyrique de S. Evrard, ermite. — Les vertus de sa vie et la fécondité de son œuvre, 376.

Je crois à la vie éternelle. — IV. L'immortalité de l'âme. *a)* Exigence de l'immortalité, 379. *b)* Sa possibilité, 381. *c)* Sa réalité, 383.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLI

7e Dimanche après la Pentecôte

LE CARACTÈRE

Confortare et esto vir.
Ranime ton courage et sois un homme.
(III Reg., II, 2).

Mes frères,

Le roi David était mourant. A cette heure suprême où l'homme aime à renfermer dans une dernière parole ce qu'il a de plus intime, il manda Salomon, son fils et l'héritier de sa gloire, et il lui dit : « Voilà que je prends le chemin de toute chair, *ecce ingredior viam universæ terræ ;* mais toi, ranime ton courage et sois un homme, *confortare et esto vir.* » Etre un homme, c'est être un caractère, et être un caractère, c'est avoir le vif sentiment du respect de soi-même et de sa conscience.

I

D'abord, par simple dignité personnelle, il faut avoir du caractère.

La grandeur, la force du caractère, ne réside pas dans l'intelligence ou la faculté de connaître ; car on peut avec beaucoup d'esprit être une âme vulgaire ; nous en voyons dans l'histoire de tous les temps des exemples mémorables. Le cœur n'est pas davantage la source de ce que nous appelons un caractère ; malgré ce qu'ils ont de noble, les sentiments du cœur perdent leur prix devant les défaillances que réprouve la fierté de notre nature. On doit, pour trouver le caractère, chercher ailleurs et chercher plus haut. Il y a en nous un principe d'où partent toutes les impulsions déterminantes et qui donne à nos actes leur physionomie propre. Or c'est là, dans une volonté libre, que se forme et que repose le caractère.

L'homme, d'une pensée réfléchie, qui sait ce qu'il veut et qui trouve dans l'énergie de sa volonté ce qu'il faut pour agir, est un caractère. Mais on ne saurait en dire autant de l'homme toujours disposé aux compromis, aux concessions regrettables, à la merci du dernier enchérisseur.

L'homme de caractère, ayant une vue distincte des principes directifs de la vie, ne revient jamais sur une résolution prise, et sa fermeté d'esprit est telle qu'on ne saurait l'ébranler. Au contraire, l'homme chez qui l'on voit une facilité à tout subir et à tout admettre, est une nature incomplète, capable de descendre à certaines heures au degré infime de la servitude. Pour une faveur, pour une place, pour un ruban, sa conscience, son devoir, ses traditions de famille, il abandonne tout, et il se traînera aux pieds des notoriétés, même les plus avilies, s'il peut en espérer le moindre avantage temporel.

Lacordaire, déjà malade et penché sur le bord de la tombe, disait à ses anciens élèves : « De grâce, comptez-vous pour quelque chose. Sachez vouloir et vouloir fièrement : cela n'est pas de l'orgueil, mais de la dignité[1]. » A cette époque d'affaissement moral que nous traversons et dans un monde comme le nôtre où l'on voit tant de volontés irrésolues, le caractère, voilà ce qu'il faut sauver avant tout. Vous voyez encore, Dieu en soit béni ! sous d'humbles vêtements, avec des mains durcies au travail et dans les conditions les plus modestes, des cœurs nobles, des esprits fermes, de ces hommes enfin dont on peut dire : « A la bonne heure, c'est un caractère ! » Rien ne vaut, rien ne remplace une ligne conservée, une vertu soutenue ; on pèse plus dans l'estime publique par la force de la volonté que par tout le reste.

II

Le caractère, qui est l'honneur de l'*homme,* est aussi le devoir du *chrétien.*

Nous ne sommes pas seulement des êtres raisonnables : élevés par la grâce du baptême à l'état surnaturel et à une destinée immortelle, nous avons pour atteindre cette destinée de bonheur des obligations à remplir. Que fait un chrétien digne de ce nom, un chrétien de caractère ? Avant et après son travail, il se met à genoux pour adorer ou pour remercier Dieu ; si la cloche du dimanche l'appelle, il prend sans hésiter le chemin de l'église ; et quand le moment des pâques est venu, il se confesse sans se préoccuper de l'opinion régnante. Ce n'est pas l'homme qui tente de servir deux maîtres, qui prend aujourd'hui parti pour le bien et demain pour le mal. Une intelligence saine, un cœur élevé, une parole nette : voilà ce qu'il oppose à l'apostasie générale. Malheur aux Scribes ou aux Pharisiens qui se permettraient à son égard la moindre raillerie !

Au surplus, pour avoir du caractère, il n'est point nécessaire d'attendre le nombre des années. Vous savez l'admirable réponse de ce jeune étudiant, amené à la barre du tribunal au sujet des inventaires et dont le juge souriait en disant : « Ce sont là les défenseurs de l'Eglise ! » — « Mon-

[1] Discours d'adieux aux anciens élèves de Sorrèze.

sieur, répliqua le prévenu, on n'est jamais trop jeune pour suivre sa conscience et défendre son Dieu. » S. Grégoire de Nazianze, dans un de ses discours, parle d'adolescents qu'il appelle « des âmes supérieures à leur époque, *temporibus suis excelsiores.* » La source n'en est pas encore, n'en sera jamais tarie : dans tous les temps et sous tous les drapeaux la France s'est montrée fertile en hommes de bien. Quand il s'agit de faire preuve de vigueur chrétienne, nous n'avons pas à nous demander si l'accomplissement de notre devoir nous sera utile, profitable, s'il nous ménagera les faveurs de l'opinion ; la seule lumière qui doive nous diriger, sans rien donner à la crainte ni à l'orgueil, est celle de la conscience.

Il en coûtera peut-être pour rester fidèle à ses principes ? L'immolation entre toujours dans la trempe du caractère, comme il entre du feu dans la trempe de l'acier. Malgré tout, quelles que soient les contradictions qui adviennent, avec du caractère, rien ne peut faire plier, et l'on va jusqu'au terme de sa foi. Fallût-il, pour garder sa liberté morale, se rendre impopulaire, fallût-il même souffrir, aucun obstacle ne nous empêchera de suivre notre chemin et d'observer notre devoir.

Or, du caractère en a qui veut : il vient d'une conviction forte et d'une conscience délicate. Soyons-en assurés : Dieu à qui nous sommes continuellement présents, est encore dix fois davantage avec nous quand nous souffrons pour la justice, et parce que nous voulons garder une conscience intègre.

III

« Il n'y a plus de caractères ! » Telle est la plainte qui s'élève de toutes parts et pour le détriment même de la société. « Il n'y a plus de caractères ! » Pourquoi ? Parce que la religion va diminuant. Toute nature, en effet, si forte soit-elle, demeure incomplète, lorsque la grâce ne l'achève point. Si le caractère exige cette fermeté de conviction qui ne se laisse pas entamer par la crainte ou séduire par le sophisme, cette constance à suivre en toute chose la ligne invariable du vrai et du bien, cet empire sur soi-même qui fait sacrifier l'intérêt au devoir et placer l'honneur plus haut que le succès, ce ressort enfin sans lequel la vie humaine manque d'élévation et de dignité, la foi chrétienne seule est l'inspiratrice de toutes ces belles choses.

En face de la fumée de notre industrie, et à voir nos rues nouvelles, devant tant de demeures où rayonne l'éclat du bien-être, il convient de redire le mot de Bossuet : « Les vraies richesses d'un peuple, ce sont les hommes. » Des hommes d'un christianisme éclairé et voués à l'abnégation, qui connaissent la voie austère et glorieuse du sacrifice, et savent unir leurs énergies individuelles dans une solidarité féconde, sont toujours appelés à former un peuple fort, et entretiennent par leurs idées généreuses le sang qui coule dans les veines d'une nation. Il est incontestable que de tels hommes donnent à un siècle toute sa physionomie, tout son mouvement. Dans ces natures d'une fermeté rare, nul essai de compromis, nulle défaillance, quel que soit l'effort demandé. Gardant la foi intégrale de leur baptême, chez eux la vérité ne demeure jamais captive sur des lèvres tremblantes : ils blâment ce qui est mal, ils louent ce qui est bien, ils savent, pour vaincre les circonstances, faire preuve d'énergie, de décision et de travail. La société, en un mot, n'a pas de meilleurs soutiens.

Si, au contraire, l'opinion qui se lève est toujours l'opinion qu'on adore ; si, au lieu d'âmes indépendantes et libres, on ne trouve plus que des âmes prêtes à servir et à plier, c'est fini d'un peuple. « Lorsque l'autel n'est plus la pierre angulaire sur laquelle s'appuie une constitution politique, ni le génie, ni l'épée ne peuvent en maintenir les bases : car la force et la prospérité nationale tiennent beaucoup moins au développement des sciences et des arts qu'à la prédominance de l'élément moral. Alors la société ne tarde pas à succomber, semblable à un organisme vieilli [1]. »

* * *

Lorsqu'au pied d'une statue on voit ce mot gravé : « Il a été un caractère ! » c'est beaucoup : cela signifie en effet le courage et la vertu. On ne nous élèvera pas de statue, probablement ; mais on nous creusera certainement une tombe. Du moins, sur le socle de la croix qui abritera cette tombe, puisse-t-on graver cette épitaphe : « Il a été un caractère ! »

XLII

8e Dimanche après la Pentecôte

LE JUGEMENT PARTICULIER

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.
C'est la loi que l'homme doit mourir une fois, et après cela c'est le jugement.
(Hébr., IX, 27).

Mes frères,

Dieu a laissé à l'homme la direction de sa vie. Il est libre d'accomplir la loi ou de l'enfreindre, libre de donner au bien son activité et ses efforts ou de se livrer aux entraînements du mal, libre d'offrir l'hommage ou le mépris, la soumission ou la révolte. Mais à l'heure de la mort, les exigences mêmes de la justice en font une loi, l'homme rendra un compte sévère de ses œuvres.

Cette vérité que la foi nous enseigne, ne craignons pas de la méditer un instant.

I

Le dernier soupir rendu, tout aussitôt notre âme comparaît au tribunal du Juge suprême. Près de la couche funèbre où nous reposerons, des parents, des amis, la famille éplorée interrogeront tour à

[1] Mgr Mermillod, *Discours en faveur des pauvres Irlandais,* 22 mai 1862.

tour nos lèvres et notre cœur pour y surprendre encore un souffle, un battement ; des personnes charitables nous rendront les derniers devoirs, et l'on entendra par intervalles quelques sanglots étouffés. Au même moment, dans cette chambre mortuaire, à l'instant même de notre mort, notre âme sera jugée. Quoi de plus redoutable ?

Nous lisons dans les Saints Livres que l'impie Balthazar, au milieu d'un festin sacrilège, vit tout à coup l'ombre d'une main qui écrivait sur la muraille ces trois mots : *Comptez, pesez, divisez.* C'était l'ombre d'une main seulement, et pour tout elle écrivait trois mots. A cette vue cependant le prince est saisi de stupeur : ce que cette main invisible venait de graver le glaçait d'épouvante... Mais combien plus effrayantes sont les réalités du jugement particulier, quand Dieu lui-même apparaîtra face à face avec notre âme et qu'il nous faudra répondre sur tous les actes de notre vie !

En vain réclamerons-nous la protection de ceux qui nous ont aimés : personne ne répondra à nos plaintes. Placés entre l'ange de lumière et l'ange de ténèbres, nous serons à la merci de notre propre tourment. Du côté de la terre comme du côté du ciel, dans cette extrémité fâcheuse, aucun secours, aucun appui, aucune protection. Alors le problème de notre éternité se posera, et il n'y aura plus pour nous autre chose que le mérite ou le démérite de nos œuvres personnelles. Ce sera une angoisse dont il est difficile de concevoir l'idée... Du moins doit-elle nous inspirer de graves et saintes réflexions.

II

Dans les jugements que rendent les hommes, la sentence n'est prononcée qu'après l'examen des faits et l'instruction du procès. On interroge le coupable, on écoute ses réponses, on entend les témoins ; avant de porter condamnation, la preuve légale, juridique, doit être établie. Au jugement particulier Dieu gardera envers nous la même procédure. Le livre de la loi en main, il nous interrogera et fera de notre vie la matière d'une discussion rigoureuse.

Nous n'aurons pas formé une pensée, conçu un désir, posé une action ou omis un devoir, dont il ne nous soit demandé compte. Bien négligé ou mal accompli, prières sans recueillement, travail du dimanche, injustices, médisances calculées ou calomnies formelles, blasphèmes, discours impies : toutes ces couches superposées d'actes et de vouloirs, les crimes que nous aurons perpétrés dans l'ombre comme nos scandales publics, du premier au dernier de nos jours, tout sera mis dans la balance divine pour y être pesé. Ce qui nous semblait un rien pèsera quelquefois lourdement, et ce que nous cherchions à excuser apparaîtra dans sa nature vraie.

Un saint, en entendant sonner les heures, disait à Dieu : « Je tremble à la pensée qu'il faudra rendre compte à votre tribunal de l'heure qui vient de s'écouler. » Mais quelle ne sera pas la frayeur d'une âme, lorsque Dieu lui demandera compte de toute une vie, comme au mauvais riche dont parle l'Evangile ! Toute une vie, c'est-à-dire l'usage que nous aurons fait de notre conscience et de notre liberté jusqu'au dernier instant. Il est peut-être des jours que nous avons passés comme s'ils n'étaient pas de ceux dont nous aurons à répondre : ils seront dévoilés.

Si nous cherchions à nous former une idée juste de ce que nous avons fait, dit ou pensé dans un faible espace de temps, nous ne le pourrions pas. Dieu, lui, d'un seul trait de sa lumière, mettra notre existence à nu. Ce sera comme un éclair, semblable à celui qui déchire la nue au moment de l'orage.

Nos actes accomplis chaque jour avec une facilité voisine de l'insouciance, et ceux dont nous aurons longuement médité le dessein, seront également discutés. Des replis les plus profonds de la conscience et de ses mystères les plus cachés, rien ne pourra être soustrait à la pénétration du Juge suprême.

III

Après l'examen de nos œuvres, Dieu prononcera son arrêt. N'apportez point d'excuse, il n'en souffrira plus ; ne sollicitez point de pardon, il n'en accordera plus ; ne recourez pas à la prière, elle ne pourra plus le fléchir. Pour l'ordinaire, l'homme coupable demande grâce : même dans le tribunal le plus saint où la pitié est implorée, il veut qu'on le ménage. Au jugement de Dieu toute miséricorde sera absente : ni l'or, ni l'intrigue, ni la faveur ne trouveront d'accès ; nous serons tous traités avec une rigueur et une justice égales.

Lorsque une fois l'arrêt sera porté, aucun appel, aucun juge supérieur auquel nous puissions recourir. Nous nous trouverons alors dans le terme où l'on ne saurait plus mériter, comme l'arbre demeure du côté où la hache du bûcheron l'a fait choir. En pensant à cela, S. Jérôme se livrait aux plus austères pénitences. Mais qui donc n'éprouverait les mêmes craintes ? Car, ce sera pour toujours le bonheur, ou pour toujours le malheur. Si, au cours de la vie, nous avons la faculté de choisir entre la sentence des bons et celle des méchants, l'arrêt prononcé à l'heure du trépas, définitif, irréformable, fixera éternellement notre sort.

A la fin du monde, il y aura bien le jugement universel. Mais le jugement universel ne fera que promulguer solennellement cette première sentence : pour les justes l'éternité de la vie, pour les pécheurs l'éternité de la mort. Ceux-ci jouiront aussitôt du fruit de leurs bonnes œuvres par la possession de Dieu, et ceux-là recevront le châtiment dû à leur infidélité. Leur dépouille inanimée dormira encore sur son lit funèbre que déjà ils seront ensevelis au fond des enfers, dans l'abîme de sempiternelle horreur, où s'élèvent les plaintes et les gémissements.

Tel est le premier mystère qui survit à la tombe : le jugement particulier. Or au jugement particu-

lier, l'accusé ce sera vous, ce sera moi comme vous. Pour nous en rendre facile l'examen et pour ne laisser aucune prise au démon, faisons souvent et devant Dieu une revue sévère de notre vie; ne négligeons aucun devoir. La cloche des agonisants vient-elle à sonner, pensons à l'âme qui va être jugée, et au jugement qui sera un jour le nôtre.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

(Deuxième Série)

I

L'ÉGLISE, ÉDUCATRICE DES PEUPLES BARBARES

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1891, M. Taine prouve et conclut que le christianisme seul était capable de civiliser les peuples barbares, comme il est seul capable d'empêcher les peuples civilisés de retomber dans la barbarie. « On peut chasser l'Eglise, écrit-il, mais on ne peut pas la remplacer. Quand elle s'en va, elle emporte avec elle toutes les saintes choses qu'elle a créées, qui vivent de sa sève : sciences, agriculture, liberté, mœurs. » La vérité du jugement de l'illustre historien ressortira avec évidence des considérations suivantes sur l'influence de l'Eglise au siècle des invasions.

I

Les peuples barbares ne s'adonnaient à aucun travail de l'esprit ; la notion même du bien et du mal s'était obscurcie dans le sommeil de leurs pensées. Livrés sans défense aux passions les plus farouches, le temps qu'ils ne passent pas à la guerre, ils le passent jour et nuit dans le vin et dans le jeu. Ozanam a remarqué, et avec raison, « que la haine de la civilisation était un sentiment inné dans leur âme [1]. » Aussi, en voyant ces êtres hideux, déversés par les profondeurs inconnues du Nord — tel un cyclone dévastateur, — l'Europe entière ressentit un frisson d'angoisse. Après avoir envahi l'empire romain, dévorant tout dans leur marche, « pareils à ces sables mouvants de la Haute-Egypte, que l'on voit s'avancer sur les terres fertiles, ils couvrent de leurs flots amoncelés les temples, les colonnes, les mausolées, » plantent leurs tentes ensanglantées sur les ruines des cités ou des villas qu'ils avaient détruites, et inaugurent ce que les Turcs devaient faire un peu plus tard pour les belles contrées de l'Asie-Mineure.

En face de la barbarie, quelle sera d'abord l'action de l'Eglise? L'Eglise commence par relever chez ces peuples nouveaux le prestige de la dignité personnelle. Dans les temples et les chapelles où elle les rassemble, elle leur apprend qu'ils ont une âme; par son influence, l'inviolabilité de la vie humaine est un principe reconnu pour la première fois devant eux. A ces fils de la forêt qui portaient dans leurs mains les destinées de l'avenir, elle explique l'Evangile sous une forme simple, intelligible. De même que S. Augustin à Hippone, quand une population de pêcheurs et de paysans se pressait autour de lui ; de même que S. Ambroise à Milan pour le peuple de mercenaires « dont le son de voix guttural rappelait si bien les savanes d'où ils étaient sortis ; » l'Eglise, par l'entremise de ses évêques et de ses moines, empruntera pour ces barbares un langage rustique, populaire, tel qu'on le retrouve dans les inscriptions murales, et dans les épigraphes des vases et des tombeaux. Elle leur enseignera, en mêlant la langue latine cursive aux rudes idiomes francs et saxons, la prière, le devoir, la vérité, la vertu, tous les détails de la métaphysique chrétienne. Ils retiendront à son école qu'un Dieu s'est incarné et a souffert la mort afin d'expier nos péchés et de nous ouvrir le ciel.

Avec une prudence avisée, l'Eglise traite l'âme barbare comme un sauvageon plein de sève sur lequel elle s'efforce de greffer les éléments d'une vie plus pure. Tandis que le paganisme romain ou celtique enchaînait les consciences aux pieds d'instincts divinisés, l'Eglise s'en empare pour les ennoblir. A des esprits grossiers, offrant leurs adorations à des idoles voluptueuses, elle annonce un dogme spirituel ; à des hommes violents, sanguinaires, d'une ombrageuse susceptibilité, elle inspire une loi de miséricorde et de pardon ; à des volontés brutales, passionnées pour les âpres distractions des sens, et s'abandonnant sans limites aux mœurs les plus déréglées, elle oppose, d'une main ferme et calme, la sainteté du devoir.

Grâce aux efforts de l'Eglise, bientôt on voit fleurir au fond de ces natures orageuses le culte de l'idéal, la douceur de la croix, les vertus privées. « Sur cette terre purifiée, c'est même toute une moisson qui se lève. Les barbares convertis iront peupler les cloîtres et partageront avec les moines sous le froc bénédictin les paisibles labeurs de l'agriculture ou ceux de la bibliothèque ». On sait qu'à la suite des invasions les campagnes gauloises étaient devenues un vrai désert de broussailles ; l'Eglise, continuant son rôle d'éducatrice populaire, initie ces hommes jeunes et rudes à l'art de la culture. En même temps, elle leur fait prendre contact avec les belles-lettres, suscite parmi eux des peintres, des poètes, apprend aux bardes à versifier des cantiques et des hymnes dans la langue de Virgile, à chanter non plus seulement les combats et les guerres, mais Dieu, la Vierge et les saints [1].

II

Tacite était exaspéré de la corruption de ces mœurs romaines dont nous avons esquissé ailleurs le tableau repoussant. Or, aux habitudes païennes si destructives du foyer, les hordes nomades ajou-

[1] Ozanam, *Etudes germaniques*, t. I, 2e Partie.

[1] Cf. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, *Histoire poétique des Mérovingiens*, Paris, A. Picard, 1893.

taient encore les vices d'une origine sauvage. Chez toutes ces races inconnues, poussées par les vents du désert dans les plaines de la vieille Europe, le père ivrogne et brutal a sur son enfant droit de vie et de mort. Si l'on permet à ce petit être d'exister, ce sera parmi les esclaves et les bêtes de la ferme. Il grandira de la sorte comme une fleur des rochers, mangeant un pain sec et dur, sans soins, sans règle, sans enseignements, jusqu'au jour où il pourra recevoir dans l'assemblée des gens d'armes l'écu et la framée. La femme germaine ou gauloise est la première sujette de son époux et subit sa dépendance sévère. En définitive, dans la famille barbare, — les sanglantes annales des Mérovingiens nous le disent assez, — tout était à la merci de la force : on y retrouvait presque les horreurs du paganisme.

Pour réhabiliter la famille, l'Eglise lit au peuple les textes évangéliques qui attestent l'unité du mariage, expose à ses regards la pure image des mœurs chrétiennes, et en enlevant à l'autorité paternelle un pouvoir abusif, multiplie les mesures les plus capables de sauvegarder l'avenir de l'enfant et celui de sa mère. Désireuse avant tout de faire régner les lois invariables de l'union conjugale, elle affrontera pour cela toutes les menaces, toutes les colères. Des annalistes comme Grégoire de Tours ou Sidoine Apollinaire exalteront le courage admirable qu'elle a déployé dans ce but et sans un moment de lassitude.

Peu à peu, le foyer domestique grandit. L'enfant, au lieu d'être un souffre-douleur perpétuel, connaît les affections de la famille. De jeunes âmes virginales font germer à travers les fanges du monde barbare les plus nobles vertus. Tandis que sainte Radegonde, cette femme d'origine thuringienne, captive d'abord, puis devenue reine des Francs, qui échangeait des vers avec Fortunat, donnera le spectacle d'une intelligence cultivée, nourrie non seulement de la moelle des Ecritures et des Pères, mais du suc de l'antiquité classique, sainte Geneviève, « la Vierge de Nanterre, » si douce et si bonne, dont les fresques de Puvis de Chavannes ont immortalisé le courage sublime, et sainte Solange, la petite bergère du Berry, en filant sa quenouille au milieu de ses moutons et en cueillant des pâquerettes et des bleuets pour la croix du carrefour, nous montreront dans toute sa fraîcheur l'idéal chétien [1].

Protégée par des règlements d'une délicatesse exquise, la femme occupe dans la famille et avec une progression ascendante, le rôle qui lui appartient. Une estime générale commence à l'environner. Elle prend au foyer une place où l'on voit apparaître, sous l'influence des coutumes du Nord transformées, le respect de la faiblesse et du malheur, la loi du sacrifice et du dévouement. Un peu plus tard, dans les citadelles de la féodalité, la châtelaine comme sa vassale la plus modeste reproduiront les vertus délicates et suaves de la Reine du ciel. La femme sera même bientôt appelée par la belle législation du moyen âge à la communauté du patrimoine familial.

L'imagination s'épouvante à la pensée de ce que la famille serait devenue si ces rois farouches « en qui la splendeur de la pourpre déguisait mal les fils de la forêt, » si ces fiers seigneurs, fortifiés dans leurs châteaux et couverts de fer, n'avaient pas subi le frein de l'autorité religieuse. Sans l'Eglise, on peut le dire, la femme européenne subirait encore l'état d'avilissement où se trouve aujourd'hui la femme musulmane. M. Littré lui-même en a fait la remarque [1].

III

Lorsque le christianisme eut à subir le premier choc des masses impétueuses du Nord, celles-ci connaissaient pour toute justice le glaive. Chez ces peuplades incultes, livrées à tous les emportements, aucune loi si sainte qui ne pût être impunément violée, aucun devoir qui ne cédât à l'appât du butin, au plaisir des représailles ou du vagabondage. La guerre dans toute sa simplicité brutale, une guerre farouche et sanglante, est la forme normale de leurs relations. Habitués « à secouer le joug de l'autorité et à ne dépendre que de leurs arcs et de leurs flèches, tout au plus l'un d'entre eux arrive-t-il à monter sur le pavois par l'éclat de ses aventures ». Et encore, quelles révoltes, quels soulèvements n'aura-t-il pas à réprimer! C'était dans cette société le règne absolu de la force.

Ici encore l'œuvre de l'Eglise reste digne d'admiration. Avec un labeur soutenu, l'Eglise insinue lentement ses principes. Goutte à goutte, la sève chrétienne tombe sur ces hommes indisciplinés. A l'encontre de toutes les violences et de toutes les tyrannies, l'idée de raison, le respect de la propriété individuelle, la loyauté des contrats finissent par prévaloir dans les Codes barbares. Un souffle plus humain pénètre chaque jour davantage le droit. Aux épreuves du feu et de l'eau, aux combats judiciaires, l'Eglise s'efforce de substituer des moyens rationnels. La foi jurée acquiert une valeur. Bref, le rapport des peines aux délits est déterminé par des notions philosophiques et morales plus équitables.

L'Eglise introduit surtout dans l'organisation sociale une idée civilisatrice par excellence, en faisant remonter l'autorité jusqu'à Dieu. Le chef apprend que le pouvoir a des limites, qu'il est lui-même soumis à un Maître souverain. D'autre part, tout sujet sait qu'il doit à son prince obéissance et respect ; car celui-ci commande au nom du ciel. L'Eglise forme ainsi la conscience publique. Les procédés de la guerre seront moins cruels. On entendra prononcer les mots tutélaires de justice et de droit. M. Guizot, malgré ses préjugés protestants, n'a pas hésité à reconnaître, dans son *Histoire de la civilisation en France,* cette influence salutaire.

Pour accomplir son œuvre, l'Eglise trouva bien

[1] Abbé Pinet, *Le culte de sainte Geneviève à travers les siècles,* Paris, Roger et Chernoviz, 1903.

[1] Littré, *Etudes sur les Barbares et le moyen âge,* p. 27.

chez ces peuplades nouvelles, — Goths, Burgondes, Vandales, Francs, Germains, Saxons, — quelques instincts généreux, une certaine simplicité de mœurs, le dévouement chevaleresque. Elle s'empresse de saisir tous ces éléments, et, sous son impulsion, une civilisation neuve surgit. Mais ses efforts seront d'autant plus pénibles qu'à travers tant de masses diverses, les Francs et les Germains exceptés, l'arianisme avait passé de bonne heure, « pareil à l'homme ennemi à travers les moissons que l'Evangile faisait lever parmi les chrétientés naissantes. »

* * *

Dans cette noble entreprise, l'Eglise aura pour auxiliaires les évêques et les moines. Déjà Attila s'était incliné avec respect devant S. Léon, et Odoacre devant S. Séverin. S. Grégoire le Grand, malade, dirigera de son lit de souffrance le mouvement civilisateur. L'épiscopat des Gaules, représenté spécialement par S. Remi de Reims et S. Avit de Vienne, ouvre sans conditions aux nouveaux peuples les portes du sanctuaire. Les moines de S. Benoît, de leur côté, vont jusqu'au fond de la Germanie et de la Norvège abattre les forêts et les pratiques superstitieuses.

« On allait bientôt voir l'Eglise, dit un penseur éminent, s'adonner à un autre labeur, prendre du sable, de l'argile et de la pierre pour les transformer en voûtes, en vitraux, en cathédrales superbes. » C'est un peu la même chose qu'elle venait d'accomplir avec les Barbares, pour les mouler à son gré, et, en mêlant le levain à la pâte, fonder une société nouvelle, inspirée par les principes de l'Evangile.

II

ARIUS

Chaque époque dans l'Eglise a eu ses luttes : luttes de la doctrine ou luttes du martyre, luttes religieuses ou luttes sociales. Le IVe siècle ne nous offre plus une rivalité entre deux cultes comme sous le règne des Césars persécuteurs ; c'était alors l'oppression de toute conscience chrétienne par la force brutale. Par une dispensation insondable de la Providence, aux épreuves de la persécution succède pour l'Eglise l'épreuve non moins douloureuse de l'hérésie. Cette nouvelle forme de combat s'est concentrée principalement dans l'Arianisme.

I

L'Arianisme eut pour théâtre l'Orient. Depuis les temps apostoliques l'Orient et l'Occident formaient les deux grandes fractions de l'Eglise chrétienne, mais avec une différence sensible de caractère et de génie. En Occident, dans l'Eglise latine, on trouvait la foi simple et ferme, l'esprit de discipline, une activité calme, pratique. L'Eglise d'Orient, appelée Eglise grecque à cause de sa langue, présentait un tout autre mélange de dispositions. Savante, méditative, enthousiaste, elle attirait à elle de préférence les âmes mobiles, superficielles. On voyait à la tête de l'Eglise latine des hommes d'organisation et de gouvernement. L'Eglise grecque produisait avec une fécondité inépuisable des solitaires, des philosophes, des natures à l'imagination ardente [1].

Il faut ajouter que le IVe siècle fut, en Orient surtout, une époque particulièrement studieuse. On s'y livrait avec ardeur, même parmi le peuple, à l'étude de la religion. Les uns allaient dans les déserts ou sur les bords du Nil pour s'adonner à la méditation des plus hauts mystères ; d'autres se pressaient dans les écoles et aux pieds des chaires. Alexandrie était le centre de ce mouvement intellectuel. La nature de Dieu, la Trinité, le péché originel, c'est-à-dire les premiers problèmes du dogme catholique, faisaient l'objet de toute discussion. On en parlait surtout, non seulement dans les assemblées savantes, mais sur les places publiques ; la foule était conviée à des lectures érudites, et jusqu'au milieu des repas de famille on s'intéressait aux doctes débats. Dans ce mélange de foi active et de passion, il y avait, on le voit, pour l'hérésie un terrain préparé.

D'autant plus que beaucoup d'âmes gardaient encore un vieux fonds de paganisme. En général les beaux esprits du temps éprouvaient une sorte de répulsion pour les croyances chrétiennes. A leur avis, le dernier mot de l'existence était la tranquille satisfaction des appétits sensibles : ils ne connaissaient aucun idéal, ils n'avaient pas davantage l'intelligence du devoir. Incapables de se défendre contre leurs propres égarements, vivre et mourir étaient pour eux une seule et même chose ; les menaces et les espérances de l'éternité ne leur inspiraient point d'inquiétude ni de désir.

Arius en profita. Il allait d'ailleurs se révéler comme le type de tous les futurs hérésiarques.

II

D'après les notes laissées par ses contemporains, Arius était un homme d'un extérieur grave, de formes polies et de mœurs austères. Proposé pour faire cesser la vacance du très riche siège épiscopal d'Alexandrie, Rome refusa de l'agréer. Dès lors, Arius pour qui les croyances ne comptaient pas, mais que flattaient par-dessus tout le pouvoir et les honneurs, résolut de se venger en répandant l'erreur et en prêchant l'infériorité du Verbe vis-à-vis du Père, d'abord dans l'intimité du foyer, puis au moyen de conférences publiques.

Selon les principes révélés, la nature divine emporte à la fois, par une union mystérieuse, l'unité et la pluralité. Il n'y a qu'un seul Dieu, mais en Dieu il y a trois personnes : Dieu le Père, Dieu le Fils ou le Verbe, image substantielle du Père, et Dieu le Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre. Ces trois personnes sont entre elles parfaitement égales en gloire, en puissance, en majesté ; mais aussi parfaitement distinctes, ayant des noms

[1] Cf. de Broglie, *L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle : Constantin*, ch. III.

et des attributs spéciaux. Telle était au IVe siècle la foi traditionnelle, ce que d'un bout du monde à l'autre on croyait. Sans nier ouvertement la divinité du Christ, Arius en expliquait mal la filiation. Non content de subordonner le Fils au Père quant à la nature, il refusait de lui reconnaître un caractère infini. C'était, à son sens, un prophète jouissant d'une sagesse élevée et divinement inspiré, tel que les « émanations » fournies par l'école d'Alexandrie pouvaient le faire imaginer. Au fond, le point spécial de la théorie arienne reposait dans la négation de l'éternité du Fils. « La seconde personne de la Trinité, disait Arius, ayant été *créée*, non pas *engendrée*, par la première, ne saurait être éternelle. » L'hérésie s'attaquait ainsi à l'essence même du christianisme et supprimait tous les effets de la Rédemption : la crèche, la croix, l'autel. Entre l'homme et Dieu les rapports surnaturels étaient rompus. Si, en effet, le Fils de Dieu n'a pas toujours existé et s'il est une simple créature, malgré son éminence, on ne peut lui rendre les honneurs du culte sans tomber dans l'idolâtrie. En niant la consubstantialité du Fils avec le Père et sa génération éternelle, Arius renversait également le dogme antique et trois fois saint de la Trinité.

Actif, exercé à toutes les ressources du langage, Arius se servait pour répandre sa doctrine de perfides sous-entendus et de couleurs spécieuses. L'intrigue surtout était son arme de choix. Sans cesse en mouvement et en visites, il savait éblouir les foules et se ménager la sympathie des hommes puissants, intellectuels : jusque parmi les évêques et les prêtres avec lesquels il avait été en relations de jeunesse ou d'études. Du reste, il s'entendait à merveille à manier les âmes orientales. Pour pénétrer plus facilement les masses, il avait mis sa doctrine en chansons; des pamphlets circulaient à profusion, chez les ouvriers du port, les marins, le menu peuple de la rue. Bref, le monde chrétien ne résonnait que du bruit de son nom et de ses erreurs.

III

L'Arianisme, solennellement condamné au concile de Nicée (325), remplira, malgré sa condamnation, un siècle encore de disputes et de combats. En réalité, le césarisme païen refleurissait sous les auspices de l'hérésie arienne, et l'Eglise allait connaître des humiliations dignes du temps des Césars. Une heure sombre entre toutes dans l'histoire du christianisme, ce fut lorsque, sous le règne de l'impie Constance, tous les évêques orthodoxes ayant été dispersés ou envoyés en exil, le phare de la vie religieuse parut obscurci. « Alors l'univers étonné, selon la parole de S. Jérôme, gémit de se réveiller arien [1]. » Mais par un dessein providentiel l'épreuve de l'hérésie fera resplendir l'unité de l'Eglise dans la mesure même où le glaive de la tyrannie avait fait éclater sa sainteté.

L'Arianisme eut surtout pour résultat principal au IVe siècle de préparer l'âge glorieux des Pères. Si les Néron et les Dèce engendrèrent les martyrs de la foi, l'Eglise doit à Arius S. Athanase et S. Hilaire, comme elle devra plus tard S. Augustin à Pélage et S. Bernard à Abélard. Enumérer l'ensemble des richesses dont la tradition catholique a été ornée par le fait de l'hérésie arienne serait chose longue.

Le mérite de S. Hilaire, dans ces jours périlleux, fut d'avoir compris la noblesse de la cause qu'il avait à défendre et qu'il défendra sans trêve ni relâche. Ses œuvres constituent à elles seules un trésor dogmatique sans égal, avec toutes les qualités litéraires qui embellirent de bonne heure le sol gaulois. S. Jérôme en conseillait la lecture aux dames romaines placées sous sa direction. Après en avoir fait un éloge mérité, Fortunat ajoute : « S. Hilaire a brillé par sa science au firmament de l'Eglise comme brille l'étoile du matin parmi les astres; *quasi refulgens Lucifer inter astra processit.* »

S. Athanase acheta de même, par un demi-siècle de travaux et d'exils, la gloire d'attacher son nom au triomphe de la vérité catholique.

Chose curieuse, l'Arianisme s'est renouvelé avec l'école rationaliste contemporaine : négateurs de tout ordre surnaturel, Cousin en France, Dœllinger en Allemagne, et leurs disciples actuels ont suivi fidèlement les traces d'Arius. C'est toujours la pensée humaine orgueilleuse, exclusive, voulant pénétrer le mystère de la nature divine.

Si Arius refusait au Verbe le caractère éternel, et si, selon le mot du vieil évêque d'Alexandrie, les Ariens déchirèrent sans scrupule « la robe indivisible du Christ », la philosophie moderne n'a entrepris d'abaisser le Fils de Dieu que pour s'élever au-dessus de Lui. Mais elle devait également, dans un des plus illustres successeurs de S. Hilaire sur le siège de Poitiers, Mgr Pie, trouver un adversaire redoutable.

Au surplus, pour combattre le naturalisme, Mgr Pie empruntera ses arguments aux œuvres mêmes de S. Hilaire. « On croirait, dit-il, qu'elles ont été composées en vue de notre temps, tant elles entrent dans le vif de notre situation et de nos besoins... En définitive, la cause que nous avons à soutenir n'est rien moins que la cause de Jésus-Christ. Aujourd'hui encore, toute la question est là, et dans tout le mouvement de ce qu'on appelle *le monde moderne*, c'est Jésus-Christ seul qui est en jeu. [1] »

* * *

Arius termina sa vie par une mort affreuse. A l'imitation de l'apôtre qui avait trahi le Verbe, le corps de l'hérésiarque divisé rejeta son âme avec ses entrailles. Ce châtiment est une leçon : puisse-t-elle profiter aux ennemis de Dieu! Il n'en faut pas moins se prémunir toujours contre l'erreur, immortelle comme la vérité. De fait, en nos temps

[1] *Dialog. adv. Lucifer.*, c. 19.

[1] Mgr Pie, *Œuvres oratoires*, t. VI, p. 362-363 : Discours prononcé à Rome dans l'église Saint-André *della Valle*, le 14 janvier 1870, en la fête de S. Hilaire.

obscurs, on pourrait répéter pour beaucoup ce que S. Grégoire de Nazianze disait de son père : « Il s'est laissé prendre à des artifices que son esprit candide ne soupçonnait pas [1]. »

PANÉGYRIQUE DE SAINT EVRARD, ERMITE

(15 juillet)

LES VERTUS DE SA VIE ET LA FÉCONDITÉ DE SON ŒUVRE

Mes bien chers frères,

Il y a des saints que Dieu cache au monde et dont nous ne retenons que le nom. Leurs prières sont silencieuses, leurs sacrifices secrets, leurs mérites invisibles. On croirait que ce sont des vertus perdues et oubliées. Ce ne sont que des vertus voilées.

S. Evrard, que nous célébrons aujourd'hui en cette église fière de conserver son corps [2], est un de ces saints obscurs. La tradition populaire elle-même, qui souvent précède l'histoire, ne nous rapporte ni la date exacte de sa naissance ni le jour précis de sa mort. Mais point n'est besoin de ces détails pour situer sur la vieille route où sont passés les siècles l'étape qu'il en a parcourue, ni pour comprendre comment par ses vertus il est demeuré la vénération de tous les temps.

Si nous savons de lui peu de choses, ce que je vais vous en dire, puisé aux meilleures sources de notre passé local, vous le fera, j'espère, mieux connaître et mieux aimer. Je le prendrai comme exemple pour exposer à vos yeux l'action providentielle exercée par les saints dans l'économie du monde et le progrès des sociétés. Je vous montrerai donc, dans le champ infertile où elle a poussé, la beauté surnaturelle de cette fleur de sainteté et la semence féconde qu'elle a répandue sur cette terre du Bassigny. Je vous décrirai ainsi les vertus de sa vie et la fécondité de son œuvre.

I. — *Sa vie*

Quand vécut S. Evrard ?

Bien avant notre moyen âge, avant ce moyen âge qui a vu s'élever sur notre sol les sanctuaires romans et gothiques qui sont sa richesse et sa gloire ; en ces temps troubles de l'histoire où notre France est encore en formation et qui se déroulent à travers des perfidies, des cruautés et des crimes qui font frémir, avec, de loin en loin, des expiations qui déconcertent.

Les Mérovingiens achèvent leur domination et les Carolingiens vont tenter de maintenir l'éclat trop éphémère de la gloire de leur chef dynastique, Charlemagne ; mais le grand empereur disparu, c'est comme une nuit profonde après la clarté éblouissante d'un feu d'artifice.

Le peuple est serf et il travaille. Il faut construire les châteaux forts des seigneurs, et sur la côte d'Aigremont s'élève la légendaire forteresse qui verra les quatre fils Aymon. Il faut défricher la terre, et c'est la lutte contre la grande forêt langroise. Il faut aller à la guerre : — contre les Sarrazins qui terrorisent l'Aquitaine et la Provence ; contre les Normands, qui remontent nos rivières et qui viennent jusqu'à Saint-Pierre de Bèze et jusqu'à Moutiers-Saint-Jean, pour piller et incendier ces monastères, qui sont déjà la gloire de l'Eglise de Langres.

Dans l'âme fruste des masses populaires qui habitent nos campagnes, le paganisme prolonge ses ténèbres. L'ignorance et l'immoralité poursuivent leurs ravages en dépit de l'Evangile. Toutes les idolâtries ne sont pas mortes. On retrouve des traces de superstitions druidiques, dont la conquête romaine n'a fait que changer les noms. On rend un culte à Belenus-Apollon, dieu du soleil, et on fête Maïa, la déesse du printemps.

Le résultat est naturellement un état déplorable des mœurs publiques. Il suffit de lire les décrets d'Isaac, le pieux évêque de Langres, qui vivait au milieu du IXe siècle, pour se rendre compte de tous les abus et de toutes les atrocités de ces temps obscurs. C'est l'ivrognerie, l'inconduite ; ce sont les sacrilèges, les viols, les incestes, les adultères. On vole, on pille, on abandonne les enfants sur le seuil des églises ; on assassine ; on va jusqu'à profaner les sépultures dans les cimetières.

Telle est, ici même, la société, durant les VIIIe et IXe siècles.

Dites-moi, pouvait-il surgir des saints d'un monde aussi barbare ?

Oui, mes frères, et il a surgi des saints, parce qu'il fallait sauver l'œuvre de Dieu, parce qu'il fallait que l'humanité progressât à la lumière de la grâce sous la loi de l'Evangile. Ces saints ont appartenu, comme les autres hommes, à leur époque et à leur milieu, à cette humanité rude que je viens de vous décrire. Mais ils s'en sont distingués par quelque côté. Ils n'ont pas été du monde, comme le Christ lui-même ne fut pas du monde ; ils ont été envoyés dans le monde, comme le Christ fut envoyé dans le monde, — pour que le monde ait la vie et qu'il l'ait en surabondance.

* * *

S. Evrard ne fut qu'un ermite retiré du monde dans cette solitude de Moiron. D'où venait-il ? Qu'avait-il quitté ? Etait-ce un de ces premiers seigneurs de la féodalité, un de ces dignitaires de l'empire carolingien, désabusé des grandeurs humaines, frappé par la mort dans ses plus douces et ses plus légitimes affections ? Etait-ce un moine poussé hors de son monastère vers le désert par un désir de plus grande perfection ? La tradition ne nous en dit rien, — et qu'importe ?

Reportez-vous par la pensée, mes frères, à dix ou douze siècles en arrière. Nous sommes ici, remarquez-le bien, à la lisière de la grande forêt impénétrable qui sépare depuis des siècles déjà le pays des Lingons du pays des Senons. Elle va de

[1] *Orat.* XVIII, 18.
[2] L'église de Luzy (Hte-Marne).

l'Ardenne au Morvan. Les forêts du Der, du Grand-Orient, de Châteauvillain, d'Arc-en-Barrois, d'Auberive, de Châtillon en sont encore de nos jours les magnifiques vestiges. Quelques grandes rivières la traversent : la Seine, l'Aube, la Marne. Près d'ici, un sommet déboisé émerge de cet immense fouillis de verdure : c'est le mont chauve, *calvus mons*, Chaumont !

La forêt, voilà le refuge préféré de l'ermite. Il comprend que rien ne vaut les sites inaccessibles pour travailler dans la paix à son progrès spirituel. Il comprend, — avant même que le lui ait dit S. Bernard, — que « les bois lui apprendront plus que les livres, que les arbres et les rochers lui enseigneront des choses que ne lui enseigneraient point les maîtres de la science. »

Aussi trouvons-nous, vers la même époque, dans les bois du Tonnerrois S. Robert de Molesme, dans ceux du Châtillonnais S. Vorles. Nous ne sommes donc pas surpris de trouver dans ce coin du Bassigny S. Evrard.

Représentez-vous son petit ermitage au bord d'un clair ruisseau. Il s'est fait une cabane avec des branches de chêne et il l'a couverte d'un toit d'écorce. Tout à côté, il s'est bâti une chapelle où il dit la messe et où il se retire pour prier. Tout autour, il y a un jardin qu'il cultive. C'est sa consolation et le domaine étroit de son activité physique. Tout cela est encadré par la vaste forêt dont il est l'habitant familier, car les oiseaux n'ont pas peur de lui et les biches viennent manger dans sa main.

Il vit là, en reclus, perdu au milieu des bois, « dedans le hault bocage, au fond du bois ramé, » comme disent nos chansons de geste, menant dévote vie, c'est-à-dire une vie solitaire et pacifique de travail, de prière et de pénitence, sous le seul regard de Dieu.

Il se mortifie dans sa nourriture, dans son sommeil ; il se soumet à de longues oraisons, à de longs jeûnes, à un pénible travail. Il prie, prosterné, les genoux nus sur la terre dure. Il fait son pain ; il ne boit que de l'eau ; il ne mange que des herbes, des racines, des légumes, jamais de viande...

— Alors, c'est un inutile, cet ermite !

— Hein ? quoi ? Qu'avez-vous dit ?... Un inutile, S. Evrard ? Mais regardez-le donc à la besogne ; il bèche, il pioche, il arrache les ronces, il défonce la terre pour la défricher. Ses mains s'ensanglantent aux épines, et son long corps maigre est tout en sueur.

Un inutile, S. Evrard ?... Suivez-le donc par ces chemins qui mènent à quelques pauvres huttes du voisinage, où il s'en va les pieds nus, les jambes nues, s'appuyant sur un bâton, vêtu d'une peau de chèvre avec des haillons de laine et une cape usée. Sa chevelure est longue, sa barbe abondante et inculte ; disons-le, son aspect est minable. Mais son regard est bon ; il aime à sourire aux enfants qui s'agenouillent sur son passage. Il sait qu'il y a là-bas quelqu'un qui est malade, un pauvre qui est dans le besoin, et il court lui porter quelques soins, quelques secours, un peu de miel de sa ruche, les meilleurs fruits de son verger, et surtout les consolations de la foi.

Un inutile, S. Evrard ?... Voyez-le donc dans son ermitage. Il offre une place sous son toit au voyageur égaré, car il se fait tard ; il lui donne tout son frugal repas, et au matin, il le remettra sur sa route par un sentier qu'il connaît... Et voici qu'on vient le voir... Qui frappe à sa porte ? C'est un pauvre paysan qui va prendre une grave décision, une vieille maman toute en larmes, un jeune homme aux sourcils froncés, au regard dur. L'ermite devient conseiller et il dit les résolutions qu'il faut prendre ; il se fait consolateur et il montre où est dans les larmes et dans le malheur la véritable espérance ; il est prêtre, il enseigne la vérité de l'Evangile, il pardonne au nom de Dieu, et il s'efforce de faire pénétrer dans ces cœurs tumultueux et frustes, avec la foi sainte, la douceur, le repentir et la lumière.

Non, ce n'est pas un inutile, S. Evrard, et son œuvre est là qui le prouve encore !

II. — *Son œuvre*

Son œuvre !... S. Evrard, mes frères, n'a pas laissé d'écrit, de ces vieux parchemins poussiéreux où j'ai plaisir à m'attarder parfois. Il n'a pas davantage bâti de ces monuments qui bravent les siècles, dont on admire encore les solides proportions ou dont on interroge les muets vestiges.

Or c'est par ses œuvres qu'un homme se survit. Puisqu'il n'a rien laissé, ni écrit, ni monument, pas même une trace palpable dans notre histoire locale, S. Evrard ne devrait-il pas être enseveli comme tant d'autres dans l'oubli ?

Mais non !... Son œuvre est plus belle que tous les poèmes, plus élevée que toutes les cathédrales, plus éloquente que la plus éloquente histoire. Vous la cherchez, mes frères, et moi je la vois... Son œuvre, c'est nous-mêmes et c'est nous tous !

Cela vous étonne ? Ecoutez-moi !

Un jour, le vieil ermite est mort. Un passant a frappé à sa porte, et comme il ne répondait pas, il est entré. Il l'a trouvé inanimé, roide déjà et glacé. On l'a enterré dans son ermitage, et, comme par le passé, comme au temps où il était vivant, on est venu lui parler, lui dire ses peines et ses misères, l'implorer dans ses douleurs, dans ses maladies, dans ses infirmités. Evrard, mort, a continué les œuvres de charité de sa vie. Les malades et les infirmes ont été guéris, les malheureux ont été consolés, et les prodiges sur sa tombe se sont multipliés en un tel nombre qu'ils déconcertent notre pauvre foi.

En se succédant, les générations se sont transmis ce culte et cette vénération, et nous ne faisons, mes frères, que continuer aujourd'hui le traditionnel hommage que nos pères, depuis dix siècles, ont rendu aux précieux ossements de S. Evrard.

Que ce soit un hommage de reconnaissance ! Car, en vous parlant des miracles qui ont mani-

fasté la sainteté d'Evrard, je ne vous ai pas dit le plus grand, le plus beau, le plus éclatant.

Avez-vous jamais songé, mes frères, vous surtout qui êtes habitants depuis toujours de ce pays à remonter par la pensée, loin, très loin, dans la vie des générations qui vous ont précédés?... Faites-le, et vous aboutirez à un aïeul dont le visage ne vous est pas connu et dont vous ne savez pas même le nom, qui a vécu ici il y a dix siècles, au temps de S. Evrard. Il l'a connu, il lui a parlé, il l'a visité, il a écouté ses enseignements. Touché par la grâce divine, il a rejeté les turpitudes et les erreurs d'un paganisme attardé et il a donné toute la confiance de son âme régénérée aux vérités catholiques et aux vertus chrétiennes.

C'est ainsi que S. Evrard a groupé autour de son ermitage, par le rayonnement de sa sainteté, des énergies vivantes et des forces de travail qui ne se sont pas éteintes.

* * *

Ah! quelle pénétration, quelle acuité de vision et quelle puissance de synthèse il me faudrait, mes frères, pour vous donner une idée même imparfaite de l'œuvre si féconde de ce saint ermite, des bienfaits matériels, des bienfaits moraux et des bienfaits surnaturels dont il nous a comblés et à l'égal desquels le culte le plus fidèle et le plus triomphal ne pourrait élever notre vénération et notre gratitude!

Ce fut le défrichement du sol par le dur travail des mains. La terre n'était pas sans richesse ni fécondité. Quand les ronces, les épines, les fougères en furent arrachées, les moissons y poussèrent plus abondantes, et les prairies plus fertiles. Les gens du pays creusèrent des chemins, jetèrent des ponts sur les ruisseaux, desséchèrent les marécages, s'avancèrent au cœur de la forêt; ils défrichèrent, labourèrent, ensemencèrent, moissonnèrent, ils bâtirent des maisons qui furent bientôt entourées d'un domaine en plein rapport.

Mais l'homme ne vit pas seulement du pain que lui donne son froment, du pain gagné à la sueur de son front, mais aussi de la vivante parole de Dieu, de la foi sainte de l'Evangile.

L'humble voix de S. Evrard, s'élevant au milieu des silences de la nature pour prêcher la foi du Christ devant la curiosité de quelques âmes, dans ces solitudes prétendues paisibles qu'avaient faites la barbarie, a rendu la vie plus facile et plus belle. Elle a appris à aimer, elle a apaisé la haine, elle a consolé la tristesse, elle a soulagé la douleur, elle a chanté sur la tombe où des yeux se sont clos le divin cantique de l'espérance.

Sous cette heureuse influence les âmes se sont réformées, — et c'est là l'œuvre miraculeuse de S. Evrard, — jusque dans les profondeurs mystérieuses des hérédités ancestrales. Le vieux Gaulois qui aimait à boire dans le crâne de l'ennemi vaincu, le Barbare voluptueux et cruel jusqu'à la perfidie, le Romain impérieux et lascif se sont changés en des Français généreux d'instinct, d'une sensibilité délicate, enthousiastes de tout ce qui est beau, révoltés de la moindre injustice, et qui s'émeuvent pour toute infortune jusqu'à l'abnégation.

Ainsi c'est à S. Evrard que nous devons d'avoir fixé sur ce coin de notre terre française les destinées bienfaisantes du christianisme, et dans nos âmes la noble empreinte des vertus de l'Evangile. Il demeure dans notre histoire locale un apôtre de la foi et de la charité, un ouvrier de notre civilisation chrétienne. Sur ce sol, théâtre de tant d'invasions, de révolutions et de guerres où les pouvoirs humains se sont renversés les uns les autres, où aucune institution n'est restée debout et où s'est accumulée la poussière de tant de ruines, il a été, pour employer une comparaison biblique, cet arbre qui a grandi d'âge en âge sans interruption, dans lequel la sève divine a coulé abondante, auquel nous n'avons cessé de cueillir des fruits de vie, tandis qu'à son ombre les générations se sont abritées contre les épreuves de l'existence et contre les coups de la mort.

* * *

Mes frères, à Paris, sous l'Arc de Triomphe, ce monument grandiose et symbolique qui immortalise nos gloires militaires, on voit, vous le savez, depuis quelques mois une simple tombe où on lit: « Ici repose un soldat inconnu. » C'est là en effet la suprême et magnifique demeure d'un héros anonyme de la Grande Guerre. Les passants se découvrent devant elle, et les rois, les chefs d'Etat, les princes étrangers, les ministres des autres nations, les renommées modernes parmi les peuples, hôtes d'un jour en notre pays, y viennent déposer des fleurs et des couronnes.

A qui s'adresse-t-il, cet hommage solennel et muet?... A la dépouille mortelle d'un pauvre soldat tombé dans la mêlée farouche d'une attaque?... Oui, sans doute, mais il la dépasse!... Au quinze cent mille morts qui ont sacrifié leur vie pour arrêter l'envahisseur et sauver, avec la Patrie, la civilisation? Oui encore; mais il va plus loin!... A ces morts-là et aux morts du passé, à tous ceux qui ont fait la Patrie, ses traditions et ses gloires?... Oui, oui, toujours; mais c'est plus que des morts qu'il atteint, cet hommage, c'est à une personne morale, vivante et héroïque, qu'il s'adresse: c'est à la France!

Mes frères, il en est de même ici. En célébrant S. Evrard, comme nous le faisons en ce jour, ce n'est pas seulement un humble ermite du passé que nous honorons, un saint inconnu dont je ne vous ai rien dit, si ce n'est que sa vertu fut grande jusqu'à l'héroïsme et son activité féconde jusqu'au miracle: ce ne sont pas seulement les saints de notre terre du Bassigny, les saints de notre pays de France ou même les saints de la chrétienté toute entière; c'est à Dieu que va notre hommage, à Dieu que nous louons, à Dieu que nous bénissons, à Dieu que nous glorifions et que nous adorons dans toutes les manifestations de sa miséricorde infinie, à Dieu admirable dans ses saints!

JE CROIS A LA VIE ÉTERNELLE

IV

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

L'âme est spirituelle. Mais un être spirituel paraît devoir être exempt des infirmités des êtres corporels. Or, leur grande infirmité, c'est la limitation, c'est la mort. L'âme paraît donc devoir être immortelle. Qu'en est-il en réalité ? L'immortalité de l'âme est-elle *vraisemblable ?* Est-elle *possible ?* Est-elle *réelle ?*

A) Exigence de l'immortalité

Sans l'immortalité, l'homme serait un être tronqué. Qu'on examine en effet ses tendances. On verra qu'elles réclament des satisfactions illimitées en intensité et en durée, que la vie présente, de tous côtés limitée, est impuissante à remplir.

* * *

C'est d'abord *le vouloir vivre.*

Chez l'animal, sans doute, on constate un instinct analogue ; il promeut tous les actes nécessaires à la vie et commande à l'occasion les attitudes de défense. Mais cet instinct est aveugle, et l'animal ignore la jouissance de vivre et l'horreur de mourir. A dire vrai, il n'aime point la vie.

L'homme, au contraire, prend conscience de l'instinct vital. Il sait qu'il vit et qu'il est bon de vivre ; il est heureux de vivre ; il s'ingénie à conserver, à défendre sa vie. Il sait aussi ce que c'est que mourir : n'être plus, ne sentir plus ; et il a la mort en horreur.

De fait, cette prise de conscience a transformé son instinct et en a fait un sentiment intense et tragique. L'amour de la vie ! On le trouve ardent à tous les âges, chez l'enfant et chez le vieillard, et peut-être plus encore chez le vieillard. On le trouve dans toutes les conditions, chez le riche et chez le pauvre, chez l'heureux et le malheureux. Plutôt continuer à vivre dans la souffrance que de cesser de vivre en cessant de souffrir : c'est aujourd'hui, comme au temps du poète, c'est toujours « la devise des hommes ! » Il est vrai qu'on parle de désespérés qui souhaitent la mort, et parfois se la donnent. — Oui, mais qu'on les entende : « C'est pour trouver enfin la fin de leur souffrance, disent-ils, c'est pour avoir enfin de la paix. »

Est-ce que ne se révèle pas en ces aveux l'inconsciente mais invincible espérance d'une vie qui se continue dans l'au-delà, sous une autre forme ? Où donc autrement trouveraient-ils enfin « ce repos, cette paix » que la terre leur a refusé ? Si bien que la négation même du vouloir vivre est encore un inconscient aveu de ce sentiment. Oui, l'homme aime la vie, il s'y attache, il s'y cramponne. De toutes ses forces il veut vivre.

Aussi, quelle révolte contre la mort ! Mourir ! Cesser d'être, s'évanouir à jamais ! La pensée seule le fait frémir et il l'écarte. Pourtant l'expérience le dit : la mort est proche qui vient tout clore. Nous avons vu mourir ; nous savons que nous n'échapperons pas ; notre tour viendra de mourir. C'est la loi, elle est inflexible. Le sachant, nous devrions donc l'accepter et nous soumettre !

Mais non, de toute notre énergie, nous protestons contre la loi brutale ; elle nous révolte ; nous refusons de nous plier. Malgré elle, nous voulons vivre, et vivre par dessus et par delà la mort. En cette aspiration se résume le fond même de notre être, et c'est bien de ne point mourir, c'est bien de vivre toujours.

* * *

Et *pourquoi* donc cet état d'âme ?

Ne viendrait-il pas du sentiment — plus ou moins consciemment perçu — que la *vie présente ne suffit pas à notre achèvement,* et qu'*il faut un au-delà* pour le réaliser ?

C'est qu'en effet les tendances de notre âme ont des *aspirations illimitées.*

Quand nos poumons ont aspiré le volume d'air suffisant, ils sont satisfaits ; quand l'estomac a reçu la nourriture désirée, il cesse de réclamer. Il y a ici des limites. Les dépasser ferait mal.

Il n'en est pas ainsi pour l'âme.

Plus on sait, et plus on veut savoir. Les mystères du monde présent et de l'au-delà, des entrailles de la terre, des abîmes de l'océan et des profondeurs des cieux, de l'origine de l'homme et de son histoire, de la vie et des cœurs, de la cellule et de l'atome : tous ces mystères provoquent la curiosité, la captivent et l'entraînent à la poursuite de secrets sans cesse renouvelés et multipliés. — La sensibilité est, elle aussi, sans cesse en éveil à la recherche d'émotions : on veut voir du pays, l'intérieur et les côtes, les montagnes et les mers, les villes et les déserts ; on veut voir inlassablement et toujours du nouveau. Eût-on parcouru toute la terre, qu'on voudrait voir la lune, Mars et les autres planètes. Les beautés naturelles ne suffisent pas ; il faut les beautés artistiques ; on souhaiterait visiter tous les monuments anciens et modernes, parcourir les musées, connaître les chefs-d'œuvre musicaux, posséder les multiples littératures, et toujours plus largement, et toujours plus profondément. — Et qui donc par ailleurs a assez aimé et a été assez aimé ? Qui donc peut dire qu'il n'a plus d'affection, de tendresse à donner ; qu'il en a suffisamment reçu et ne souhaite pas d'en accueillir encore, et de toujours plus pures et plus ardentes ? Quel cœur est donc épuisé ? — Quelle volonté a réalisé tout son idéal ? On voudrait se faire indépendant des hommes et des choses, et pleinement maître de soi ; fort de cette maîtrise, on voudrait corriger toute passion, tout défaut, toute tendance seulement moins bonne ; on voudrait acquérir toute vertu, toute perfection. Or, il est de la nature de l'idéal que plus on s'en rapproche et plus il s'éloigne ; plus on progresse, plus on monte, et plus il s'élève et devient délicat. Qui

donc dès lors peut se vanter d'avoir réalisé la perfection morale? qui donc peut se vanter de n'avoir plus de progrès à faire ?

Et c'est ainsi que volonté et intelligence, sensibilité et cœur, toutes les puissances de l'âme — en un mot — sont insatiables en leurs aspirations. La vie terrestre, limitée à ses 80 ans, est bien trop courte pour les satisfaire et assurer l'achèvement de l'être. Il faut donc un au-delà pour réaliser ces conditions.

Peut-être que ce sentiment de l'insuffisance n'est *pas très sensible dans la masse* des hommes. Absorbés par les rudes travaux matériels dont ils attendent le gain nécessaire à l'entretien de la vie, ou bien adonnés au plaisir et au « divertissement, » la plupart, en effet, n'ont pas le temps ou du moins pas le goût de la réflexion. Ils ne prennent pas conscience de leur état d'âme et ne perçoivent pas, en particulier, cette impression d'insuffisance.

Pour n'être pas consciente, elle n'en est pas moins vaguement perçue. Qu'est-ce donc, en effet, que cette plainte si souvent répétée sur la vie « qui n'est point gaie, qui n'est point bonne, qui est triste, qui est mauvaise » ? N'est-ce point la constatation de la disproportion ressentie entre nos aspirations et leur insuffisante satisfaction? n'est-ce point l'affirmation de l'impuissance de la vie à réaliser notre idéal ? Qu'est-ce donc surtout que cette vague inquiétude, cette mélancolie, cet ennui qui fait le fond de l'âme humaine? Tous, sans doute, ne l'ont pas chantée ou pleurée comme les poètes ; mais tous l'ont ressentie et la ressentent. Or, d'où vient-elle, sinon de la sensation que quelque chose nous manque, que beaucoup même nous manque ?

Inconscient, mais réel, chez la plupart des hommes, ce sentiment d'insuffisance, d'inachèvement, *éclate dans l'élite.*

Qu'on écoute le savant. Il dira les joies de la découverte, sans doute : mais il dira aussi l'angoisse et l'exagération du mystère. Et plus il avance en connaissance, et plus s'étend le champ de l'inconnu avec lequel il entre en contact. Chaque problème résolu pose dix questions nouvelles. Y fût-il répondu, qu'elles posent à leur tour et multiplient des énigmes nouvelles. Et c'est alors que parfois, ému par la disproportion sans cesse croissante entre les aspirations de son intelligence et l'insuffisance des réponses, il en viendrait à préférer le « mol oreiller de l'ignorance. » Mais c'est en vain ; la curiosité amorcée presse ses appels et pousse dans l'infini. — L'artiste connaît la même angoisse. Il a conçu un superbe modèle, il a frémi d'une émotion rare : « Oh ! le beau sujet, le beau poème à réaliser ! » Il prend son pinceau ou sa plume ; il jette une ébauche ; il la retouche, la détruit, recommence, retouche encore ; et puis, lassé, abandonne son travail, ou ne produit qu'une œuvre à ses yeux imparfaite ; il a été impuissant à saisir son modèle, à saisir, à traduire ses sentiments. La Joconde a coûté six ans de travail à Léonard de Vinci, et il n'a pu rendre comme il l'eût voulu l'énigmatique sourire qui l'avait ému. — Et les mères, et les épouses, et les amis : combien se sont douloureusement repliés sur eux-mêmes, attristés de n'avoir pas été compris, pas aimés autant et comme ils l'eussent voulu ; plus tristes encore de n'avoir pu aimer comme ils l'avaient rêvé, et comme alourdis des trésors d'affection qu'ils n'ont eu ni l'occasion ni le bonheur de donner et qui attendent sans objet ! — Ce n'est point le but qui fait défaut aux héros et aux saints : ils le connaissent, et c'est l'Idéal. Mais comme il en est difficile, l'accès ! Plus leur âme est devenue délicate, et plus nombreuses et plus graves apparaissent à leurs yeux leurs imperfections ! Plus attentive est devenue leur volonté aux appels de la conscience, et plus il leur paraît qu'ils manquent de docilité et de générosité. S. François de Sales estimait n'être pas assez doux et S. Vincent de Paul se reprochait de manquer de charité. Du moins, ils ne se laissaient pas décourager et continuaient leurs efforts, malgré leur conviction qu'ils n'atteindraient pas en cette vie la perfection.

Et c'est ainsi que l'insuffisance de la vie apparaît comme un fait général. Elle est sentie dans la masse, elle est sentie par les meilleurs, par eux surtout. Sa déficience apparaît peut-être plus vivement quand elle s'achève à vingt ans : combien sont morts à la guerre de jeunes Français qui avaient à peine commencé à vivre ! Mais si longue qu'en soit le cours, la vie est impuissante à répondre à nos aspirations, à permettre notre achèvement. Seul, *un au-delà sans limite* en permettrait la réalisation : *le cœur l'appelle.*

* * *

La justice le demande.

Ce ne sont pas, en effet, ceux qui ont travaillé le plus à leur achèvement moral qui sont ici-bas les plus heureux ; leur effort n'a pas été payé du bonheur mérité. Il arrive, au contraire, que des paresseux et des indignes prospèrent ; leur lâcheté n'a pas rencontré l'insuccès mérité.

Le fait est malheureusement de tous les jours, de tous les âges, de toutes les conditions. Voici un enfant studieux et bon ; il végètera sans instruction par suite de la négligence ou de la pauvreté de ses parents. Cet autre, au contraire, sera choyé dans sa famille, ira dans les grandes écoles, et par paresse ou vice ne tirera aucun profit de tous ces avantages. Le jeune homme qui veut rester honnête, sait l'angoisse des luttes intimes et est souvent méconnu au dehors ; l'élégant vicieux rencontre plus souvent applaudissements et succès. De puissants et mystérieux appuis ont embusqué, bien tranquille à l'arrière, un médiocre sujet ; de braves enfants ont été jetés dans la lutte et y sont restés. Cette épouse vertueuse, cette mère vigilante n'a été heureuse ni en son mari, ni en ses enfants ; cette autre que le scrupule ne gêne pas, connaît l'adulation et les faveurs. Un brave père de famille est atteint par la maladie et gémit de ne pouvoir gagner le pain des siens ; le célibataire vivra pros-

père au milieu des plaisirs et jouira d'une paisible vieillesse. Ce brave homme, au contraire, ayant perdu enfants et biens, meurt isolé, à l'hôpital. Hélas ! sous une forme ou une autre c'est trop souvent, ici-bas, l'insolente prospérité et la souffrance imméritée.

Et contre ce fait, la conscience s'élève et proteste. Elle ne veut pas que l'ordre soit impunément violé ; que l'effort et la vertu s'évanouissent sans fruit, que la lâcheté et le vice prospèrent. Elle veut que les plaisirs indus soient expiés, et que les souffrances imméritées soient enfin changées en joie. Elle souhaite un rétablissement des choses ; elle aspire à *un ordre où la justice enfin règnera*. Et puisque cet ordre n'est pas réalisé ici-bas, eh bien ! qu'il le soit dans un au-delà !

* * *

Ainsi l'analyse révèle en l'âme une *triple aspiration* à la vie, à l'achèvement, à la justice. Elles s'enchaînent et s'harmonisent si bien qu'on est autorisé à y voir trois formes, trois étapes d'une même aspiration : le désir de *survivre pour l'achèvement dans la justice*.

Mais sous une forme ou sous l'autre, l'exigence reste la même au fond : c'est celle de *l'immortalité ; notre âme la réclame* de tout l'élan de son être.

B) Possibilité de l'immortalité

L'âme appelle de toutes ses énergies l'immortalité. Cet appel n'exprime-t-il qu'un impossible et vain désir ? Traduit-il, au contraire, un désir sage et réalisable ? En d'autres termes, l'âme est-elle naturellement apte à ne point mourir et à survivre au corps ?

C'est la question qu'il faut maintenant étudier.

* * *

Qu'est-ce que mourir ? Demandons à l'expérience. Nous avons vu des feuilles mortes, des plantes, des arbres morts ; nous avons vu des cadavres, peut-être même des cadavres humains. Des feuilles, la molle substance verte était décomposée ; il ne restait plus que les fines nervures desséchées ; et elles-mêmes ne tardaient pas à se fendiller, à s'émietter, à se disperser en poussière sur le sol. Tout de même pour les plantes et les arbres : la tige se dessèche, se craquelle, et lentement tombe en fine poudre jaune que le sol absorbe ou que le vent disperse. Ainsi en advient-il du cadavre, sous la chaleur du soleil ou le dissolvant des pluies ; les parties molles se sont effondrées en évaporation ou en liquide visqueux ; le squelette, le poil et les plumes ont tenu davantage ; ils ont tout de même fini par se craqueler, se briser et s'épandre en miettes. *La mort* apparaît donc comme une *décomposition* des éléments primitivement unis, comme un émiettement, un éparpillement, une dispersion.

S'il en est ainsi, on est en droit de conclure que la mort est le *triste privilège des êtres composés*. De tels êtres, en effet, sont exposés, pour une cause ou l'autre, à se décomposer, à mourir : ils portent en eux-mêmes et dans leur propre constitution le principe de leur mort. Au contraire, un être qui ne serait pas composé, ne serait pas non plus sujet à dissolution ; il ne porterait en sa constitution intime aucun principe de mort ; à ce point de vue, il serait apte à ne point mourir.

En est-il ainsi de *l'âme ?* Oui, car elle n'est *point composée,* car elle est simple. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les actes par où elle se révèle ; à savoir, les faits de conscience, soit, par exemple, une vision, un plaisir, un désir, une réflexion, une joie, une décision.

Qu'on les suppose un instant composés. Ils le seront ou de parties physiques : atomes, molécules ou cellules ; ou de parties spirituelles : faits de conscience juxtaposés. Pas de milieu.

Or, l'une et l'autre hypothèse est contradictoire et impossible.

On sait, en effet, que les êtres composés d'atomes ou de molécules constituent par le fait un corps : qu'ils ont une forme, une surface, un volume, qu'ils entrent dans l'espace. Or, les faits de conscience présentent des caractères essentiellement opposés. Visions et pensées n'ont pas de forme : ces faits ne sont ni ronds, ni carrés ; ils n'ont ni longueur, ni largeur, ni surface, ni volume, et c'est par métaphore seulement qu'on parle d'un large désir ou d'une grosse joie ; ils ne se situent pas les uns sur les autres ou à côté des autres ; en un mot, ils n'ont rien de corporel ; ils ne sont pas matériels.

Peut-on, d'autre part, les considérer comme résultant de menus faits de conscience juxtaposés ? Ainsi, en cette hypothèse, une vision serait faite d'une somme de petites visions ; une pensée, de la juxtaposition de parcelles de pensées. On pourrait même arriver à dissoudre en ces éléments simples, vision et pensée ; on obtiendrait ainsi une menue poussière de faits de conscience ; et l'ayant obtenue, on en pourrait concevoir l'éparpillement. Ainsi, de ce point de vue, une vision, une pensée, un plaisir, une joie se dissoudraient en menus morceaux ; un désir et une décision se décomposeraient en particules. Qui ne voit la contradiction éclater dans les termes et, partant, l'impossibilité du fait ?

Non, qu'on l'entende comme on voudra, physique ou spirituelle, aucune composition dans les faits de conscience. Partant, aucune composition, non plus, dans l'âme. Force est bien, en effet, de reconnaître qu'elle est de même nature que les faits qu'elle produit et par où elle se traduit, par où, si l'on veut dire, elle révèle sa substance : ces actes ne sont pas composés, ils sont simples ; l'âme est donc simple. — Une conclusion suit. Les êtres composés, les corps sont soumis à la mort, précisément parce qu'ils sont composés. *L'âme étant simple* et étrangère à toute composition *n'apparaît donc point,* de ce fait, *soumise à la mort.*

* * *

Est-ce suffisant pour affirmer dès lors qu'elle ne peut point mourir ? Pas encore.

On prête aux animaux, et justement, une conscience ou, si l'on veut, une âme sensible. Comme l'homme, en effet, l'animal voit et entend, jouit et souffre, tend et désire. Tout comme en l'homme, et pour les mêmes motifs, ces faits sont simples : il est donc simple aussi le principe de l'âme qui les porte.

Mais *pour être simple, l'âme des animaux* n'en est *pas moins mortelle*. Quelques poètes sensibles peuvent bien désirer et affirmer le contraire et rêver d'un paradis pour les bêtes ; l'opinion commune ne croit pas à l'immortalité des bêtes ; et elle a pour elle le penseur et la vérité.

C'est qu'en effet, la vie *sensible* est tout entière dans la dépendance du corps ; pour voir et pour entendre, pour sentir en un mot, il faut des yeux, des oreilles, des nerfs qui relient les organes récepteurs au cerveau ; et ainsi, du reste, pour toutes les sensations. Plaisir et douleur traduisent un état physiologique sain ou malade, et supposent donc essentiellement un organisme. Tout de même tendance et désir qui expriment les besoins correspondant à cet état organique. Ainsi, pour sentir impression, émotion et désir, l'âme a besoin du corps : il lui faut un organe par où elle exerce ses activités ; elle le peut grâce à lui, elle ne peut rien sans lui : qu'on supprime l'organe, elle ne voit et n'entend plus, ne sent et ne ressent plus, ne désire plus. Elle n'est et ne vit que dans et par le corps : sa vie est essentiellement dépendante du corps.

Que par suite de vieillesse et d'usure, de maladies et de consomption, de blessure ou meurtrissure, les organes et le corps s'effondrent dans la mort, qu'arrivera-t-il ? La pauvre âme qui avait dans le corps son support et son instrument, a perdu du même coup sa raison d'être ; elle n'a plus de soutien pour être, elle n'a plus de moyens pour ses activités ; elle ne peut donc plus subsister ; elle cesse d'être, elle disparaît.

Comment se réalise cette disparition ? Comment un principe simple peut-il cesser d'être ? — Comme cessent d'être les formes des objets qu'on détruit ! Il y avait sur ce bureau une statuette de Notre-Dame de Lourdes ; un geste maladroit l'a précipitée sur le pavé de la salle, où elle s'est effondrée en mille morceaux. La forme gracieuse de la statuette avait sa raison d'être dans le plâtre moulé ; la brisure du plâtre a entraîné la disparition de la forme qu'il soutenait. Une rose fleurissait, épanouie, éclatante, au jardin ; un enfant la cueille et puis la froisse : avec les pétales meurtris s'est évanoui l'éclat de la fleur. Ainsi avec l'effondrement du corps, s'évanouit, disparaît la forme, l'âme sensible qu'il soutenait ; et quel qu'en soit le mode, le fait demeure certain.

En somme, bien que simple, l'âme animale meurt quand meurt le corps parce qu'elle est essentiellement dépendante de lui, parce qu'elle ne peut être et agir sans son secours. Pour qu'elle puisse lui survivre, il eût donc fallu qu'elle puisse être et agir sans lui. *L'immortalité exige plus que la simplicité. Elle veut encore la spiritualité.*

* * *

L'âme humaine réalise-t-elle cette seconde condition ? On sait qu'elle jouit, comme l'animal, de la vie sensible et qu'en elle, comme en lui, cette vie dépend essentiellement du corps. Pas plus que l'animal, l'homme ne peut voir sans yeux, entendre sans oreilles, sentir sans organes. Ses activités sensibles exigent le corps pour soutien et instrument ; elles ne sont et n'agissent que par lui. Que le corps s'effondre dans la mort, du même coup s'effondrent avec lui toutes les activités sensibles. Avec lui, elles ont perdu tout soutien, toute raison d'être ; elles cessent donc et disparaissent avec lui. De sorte que, si l'âme humaine n'avait que des puissances sensibles, si son être était limité à ce domaine, il faudrait conclure que l'âme humaine, comme l'âme animale, s'éteint avec le corps, incapable de survivre. Mais on se rappelle qu'*en plus de la vie sensible, l'âme humaine jouit* en outre *de la vie spirituelle*. Non seulement elle sent, jouit et désire ; mais elle pense, elle aime, elle veut. Elle n'a pas que les sens ; elle a aussi l'intelligence, l'amour et la volonté.

Or, on se rappelle aussi que ces facultés supérieures n'ont pas besoin du corps pour agir et qu'elles se déploient, libres de tout organe. On pense sans cerveau ; on aime sans les fibres du cœur ; on veut sans les muscles.

La vie de pensée, d'affection, d'aspiration déborde le cerveau et se joue en dehors de lui. Le corps n'est pour rien en ces actes, l'âme seule suffit à les produire.

Dès lors, que le corps vienne à mourir, l'âme perdra avec lui sa vie sensible, c'est vrai, mais il lui restera sa vie spirituelle. Une partie de ses énergies sera annihilée et entraînée avec lui ; mais une autre partie demeurera par où l'âme pourra continuer d'être et d'agir. Elle restera comme avant capable de penser et d'aimer, d'aspirer et de vouloir : *capable donc de vie !*

C'est ainsi que l'on conçoit que la mort du corps n'entraîne pas la mort de l'âme ; *séparée du corps, l'âme peut continuer à agir et à vivre*. Le champ de ses activités est restreint : il n'est pas annihilé.

* * *

En somme, deux conditions sont requises pour l'immortalité :

La simplicité, qui fait que l'être n'est point composé de parties, et ne porte dès lors, en lui, aucun principe de dissolution et de mort ;

La spiritualité, par où cet être a du moins une partie de ses activités indépendante du corps, et par conséquent capable de vie séparée.

Or, *l'âme humaine réalise* l'une et l'autre condition. Elle est simple en tout son être ; ses activités supérieures sont indépendantes du corps. Elle ne porte donc ni en elle, ni en dehors d'elle, de principe de mort ; elle est donc naturellement apte à ne point mourir, à survivre au corps.

C) Réalité de l'immortalité

Nous aspirons à l'immortalité, et nous savons l'immortalité possible. Ces aspirations sont-elles sans objet, et cette possibilité vaine? sont-elles, au contraire, l'une et l'autre, fondées et vraies? L'âme s'éteindra-t-elle un jour quoiqu'elle en ait; ou bien doit-elle par delà la tombe survivre à la mort du corps? En d'autres termes : *naturellement exigée et possible, l'immortalité est-elle de fait réalisée?*

* * *

La question ainsi posée semble bien appeler une réponse affirmative. Acceptant, en effet, la possibilité et l'exigence de l'immortalité, la réalité du fait semble bien devoir suivre. La conséquence est si vraisemblable que le partisan pourrait la tenir comme acquise. Au négateur d'apporter la preuve de son dire! On verra ensuite à la discuter. Mais le négateur aurait sans doute quelque difficulté à justifier sa thèse, et peut-être qu'il faudrait trop longtemps attendre ses arguments.

De ce fait, le partisan de l'immortalité prend note. Et sans plus attendre, il essaye lui-même d'établir son affirmation.

D'où donc pourrait venir la mort de l'âme?

De la mort du corps, son soutien, qui l'entraînerait dans sa ruine? — Non, on le sait, l'âme est spirituelle et peut vivre en dehors du corps.

D'un germe de corruption qu'elle porterait en elle-même et qui dissoudrait son être? Non, on le sait encore, elle est simple, et étrangère à toute décomposition.

Mais ces deux causes de mort écartées, il en reste une encore par où l'âme pourrait être brisée : c'est la *volonté de Dieu*. Nul doute, en effet, que sa toute-puissance ne la puisse anéantir, soit qu'il veuille positivement la briser, l'annihiler, soit qu'il cesse simplement de la vouloir, de la conserver dans l'être.

Reste à savoir si Dieu voudra ou permettra cet anéantissement.

* * *

Il ne le peut vouloir sous peine de se contredire, et donc de n'être plus Dieu ; sa nature, ses attributs, en effet, s'opposent à cette volonté destructrice.

La Sagesse d'abord.

Dieu n'agit qu'avec ordre et mesure : rien en ses œuvres qui soit illusoire et vain. En particulier, il ne donne pas à sa créature une activité qui n'ait sa raison d'être, pas une tendance qui ne puisse atteindre son objet. Il se le doit à lui-même. Et l'expérience, partout où elle est possible, révèle qu'il n'y a pas manqué.

Voyez la plante : elle a besoin pour vivre des sucs de la terre et du carbone de l'air; on peut être sûr qu'elle est organisée de façon à satisfaire ces tendances. De fait, elle a ses radicelles pour puiser le suc du sol, et ses feuilles pour absorber le carbone. La vie de l'insecte sous terre, du poisson dans l'eau, de l'oiseau dans les airs, de l'animal sur terre, appelle une adaptation proportionnée : elle est réalisée à merveille : appareils de nutrition, d'assimilation et de reproduction, organes des sens et de locomotion, se différencient et s'adaptent pour ces différents genres de vie.

C'est un fait constant et universel qu'à toute tendance correspond un objet. Le fait s'impose même avec une telle évidence que les savants naturalistes ont pu formuler le principe qu' « à toute tendance correspond un objet qui lui est adapté. »

Ainsi en est-il pour les besoins de la plante et pour les tendances animales; ainsi en doit-il être pour les aspirations humaines.

Parmi elles, il en est une particulièrement importante. On peut même dire qu'elle est la tendance fondamentale, puisque les autres la supposent et en découlent comme de source : c'est le vouloir-vivre. Or ce vouloir-vivre n'est pas satisfait par les années limitées de la vie présente; la perspective de la mort qui menace de l'anéantir, le révolte; il aspire à se continuer de l'autre côté de la tombe. Il veut, non seulement vivre les années de la terre, mais traverser la mort, et survivre dans l'au-delà.

A cette tendance, la sagesse divine doit satisfaction : et puisqu'elle appelle non seulement la vie, mais aussi la survie, il faut conclure que Dieu lui doit la vie et en plus la survie. Supposer le contraire serait admettre que Dieu a donné une tendance sans objet, et donc qu'il a manqué de sagesse. Créer pour l'immortalité, et puis la refuser serait, en effet, d'un fou, et non du Dieu sage! Mais pareille hypothèse est absurde; et force est de conclure que Dieu donnera l'immortalité au vouloir-vivre qui l'appelle.

Ainsi l'exige encore *sa Bonté*.

Dieu est bon. Il ne donne pas à sa créature des aspirations qu'elle ne puisse satisfaire. Ainsi l'exige sa divine nature; ainsi d'ailleurs le révèle l'expérience. C'est Lui qui a fait le cœur de l'homme, c'est Lui qui a fait le cœur de l'ami, du père, de la mère; il y a mis la bonté qui s'apitoie et s'attendrit sur les besoins de l'enfant et de l'ami, qui s'ingénie et se dépense à les satisfaire. Quelle mère, quel père, quel ami resterait insensible à l'appel de l'ami et de l'enfant? Lequel ne serait prêt à se sacrifier pour y répondre?

Si les créatures se montrent ainsi délicatement bonnes, combien plus le Créateur! « Que Dieu doit donc être bon, si M. Vincent est si bon ! »

Or, il y a dans l'âme de l'homme des aspirations puissantes à son achèvement moral, à son bonheur. Son intelligence éprise de savoir n'a pas de cesse dans la poursuite de la vérité; sa sensibilité est insatiable d'émotion; il faut à son cœur des affections sans cesse nourries et développées; sa volonté tend à une vie toujours plus idéale et plus sainte. Et ces tendances à la perfection sont d'autant plus ardentes que l'homme se rend compte que leur satisfaction est la condition de son bonheur : qu'elles se réalisent pleinement, il sera pleinement heureux !

Or les années limitées de la terre ne permettent ni cet achèvement, ni, par conséquent, le bonheur. Seule, la survie les rend réalisables. Sans l'immortalité, voilà donc l'homme condamné à un irrémédiable malheur. Il tend de tout son être à un achèvement qu'il est impuissant à réaliser, à un bonheur qui est hors de sa portée. Véritable supplice de Tantale, et plus terrible encore parce qu'ici c'est la faim de l'âme qui s'exaspère devant un insaisissable aliment.

Or la bonté de Dieu ne peut permettre un tel supplice. Supposer le contraire serait supposer la cruauté en Dieu : créer l'homme insatiable pour ne le pas satisfaire, ce serait, en effet, d'un cruel et non du Dieu bon. Dieu se doit de donner aux aspirations humaines la satisfaction demandée, et puisque l'immortalité en est la condition, Dieu se doit de donner à l'homme l'immortalité.

Ainsi l'exige enfin la divine *Justice*.

Dieu est juste; il récompense et punit la créature suivant ses œuvres. Ainsi l'exige la nature; ainsi le révèle aussi l'expérience. C'est Dieu, en effet, qui a mis au cœur de l'homme le sentiment de justice; et l'on sait s'il est délicat ! Il s'indigne devant le succès du méchant, et s'attriste devant les épreuves du juste : c'est là un désordre qui l'irrite profondément, et il en souhaite ardemment le remède, c'est-à-dire un retour des choses où le juste enfin sera récompensé, et le méchant subira les conséquences de ses fautes. Si le sentiment de justice est si ardent au cœur de la créature, combien plus doit-il l'être chez le Créateur !

Or, on sait que, trop généralement, l'injustice règne ici-bas. Il y a trop de souffrances imméritées, trop de prospérités irritantes; le rire des méchants résonne, et il couvre les plaintes et les gémissements des justes. Et l'on sait aussi que la vie présente est impuissante à amener un renversement des fortunes et un rétablissement de l'ordre.

Une autre vie apparaît donc nécessaire, où la justice sera enfin établie, où la vertu trop souvent éprouvée sera enfin payée de joie, où le vice recueillera ses malheureuses conséquences.

Cette autre vie, Dieu se doit de la réaliser : sa justice l'exige. Supposer le contraire serait porter en Dieu un criant désordre : il aurait fait le juste pour finalement le décevoir. Mais pareille hypothèse est absurde : ce serait d'un despote et non d'un Dieu. Force est donc de conclure que la justice divine exige l'immortalité !

* * *

Les *attributs divins exigent donc l'immortalité*. De cette immortalité, *quelle sera la durée ?* La question peut surprendre au premier abord. Car on conçoit spontanément cette immortalité comme *éternelle* et l'on est surpris si l'on vient à dire qu'elle pourrait peut-être avoir une durée limitée.

Qu'en est-il en réalité ?

Qu'on regarde la nature de l'âme, et puis les attributs divins, ils appellent également l'éternité.

Les énergies de vie que possède l'âme, en effet, sont indéfinies : ce n'est pas pour un temps seulement qu'elle peut se passer du soutien du corps, c'est pour toujours ; ce n'est pas pour un temps seulement qu'elle peut s'alimenter de sa propre substance et vivre d'une vie spirituelle, c'est pour toujours. Sa simplicité et sa spiritualité rendent donc l'âme capable d'une vie éternelle.

La nature divine en exige, d'autre part, la réalisation : le vouloir-vivre qui nous soutient ne tend pas à une vie longue, très longue, mais finalement limitée ; il veut une vie sans fin. Les aspirations à l'achèvement moral pourraient peut-être être satisfaites, mais non les aspirations au bonheur qu'elles impliquent; nous voulons être heureux, non seulement un temps, mais toujours ; le sentiment de justice appelle un juste rétablissement des choses pas seulement pour un temps, mais pour toujours. En somme, Dieu nous a donné des tendances qui exigent une satisfaction non seulement temporelle, mais éternelle ; il se doit donc en sa sagesse, sa justice et sa bonté, d'y donner une réponse éternelle !

* * *

Dieu se doit à lui-même de donner à l'âme une immortalité sans fin.

Or, il n'en est pas de Dieu comme de l'homme. L'homme peut devoir, sans avoir le vouloir ou le pouvoir de satisfaire. A Dieu ne manque ni le pouvoir, ni le vouloir du bien ; ce qu'il se doit, il l'accomplit infailliblement. Il se doit de donner à l'âme immortalité et éternité, il donnera infailliblement à l'âme l'éternelle immortalité. L'immortalité n'est pas seulement une exigence ou une possibilité ; elle est un fait.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1921 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; sauf 1914-1919, qui coûte 14 fr., et 1921 qui coûte 10 fr. Le port est en sus.

TABLES GÉNÉRALES

Il nous reste encore quelques exemplaires des **Tables Générales de la 2e Série.** Elles forment un volume de 592 pages sur 2 colonnes, du même format que la Revue. Elles coûtent brochées et *franco* pour la France 8 f. 50, pour l'Etranger 9 f. 50.

Celles de la 1re et de la 3e Série sont épuisées.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 junii 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 6 juillet 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLIII. *9e Dim. après la Pentecôte :* Les occasions du péché, 385. — XLIV. *10e Dimanche :* La prière du pharisien et du publicain, 386.

Je crois à la vie éternelle. — V. L'état de vie séparée, 387.

Pour la bénédiction d'un monument aux Morts de la Guerre. — Admiration, reconnaissance, prière, 390.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — III. Le concile de Nicée, 392. — IV. Les exils de S. Athanase, 394.

Pour la bénédiction du drapeau d'un Patronage. — Fidélité, fierté, apostolat, 396.

Sermon pour une prise d'habit dans une Communauté hospitalière. — Charité et vie intérieure, 397.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLIII

9e Dimanche après la Pentecôte

LES OCCASIONS DU PÉCHÉ

Qui amat periculum, in illo peribit.
Celui qui aime le danger y périra. (Eccli., III, 27).

Mes frères,

Il est difficile de concilier la pratique du devoir avec la recherche du bonheur. Ce sont là deux choses opposées. Le monde, du reste, promet beaucoup et donne peu : car lorsque la réflexion apprécie les biens qu'il nous offre, on les estime de moins en moins à mesure qu'on les connaît mieux. En cherchant le bonheur dans leur jouissance, nous ne faisons qu'irriter davantage nos efforts. Au surplus, le monde a ses périls qu'il faut craindre.

I

Le mauvais livre d'abord.

Combien nous devons être prudents dans le choix de nos lectures ! La presse aujourd'hui a surtout pour but de flatter les passions : par ses brochures, par ses journaux, par ses romans, elle ne rêve que cela. Si l'on n'y voit pas toujours la pensée du désordre et le ton franchement libertin, si même elle prend quelquefois des ménagements et des détours, un certain air de réserve, au fond c'est de sa part une manœuvre habile, et le danger n'en est que plus redoutable. D'autres livres que je ne veux pas nommer cultivent ouvertement tous les genres de scandale ; la langue dont ils se servent n'est plus honnête ; on y provoque sans scrupule le rire aux dépens de tout ce qu'il y a de respectable. Ils n'en trouvent pas moins chaque jour des milliers de lecteurs et de lectrices.

Livres impies ou romans frivoles, dès lors qu'une lecture vous a paru dangereuse, il faut vous l'interdire. Dans ces pages qui lui apprennent à mépriser les leçons de sa mère, l'enfant perd son innocence, « tout comme des germes encore tendres se dessèchent et meurent au souffle glacial de l'hiver. » Mais nous avons tout autant à éviter le danger des mauvaises lectures dans la maturité de l'âge, et ce n'est pas une excuse de dire ou de penser que notre esprit est à l'abri de toute influence. Car le petit nombre à peine trouvent dans une nature plus élevée un contrepoids à leurs passions ; et encore, où sont-ils ?

En feuilletant ces pages irréligieuses ou légères, où le mal s'appelle le bien et le bien le mal, par ces mensonges étalés à nos yeux sous le voile d'une agréable raillerie peut-être, nous affaiblissons notre foi ; leur influence petit à petit nous en fait abandonner les devoirs. Que tout cela soit écrit avec talent, c'est possible ; mais le mal qui se glisse sous les fleurs est encore le plus à craindre. Pour quelques ornements, quelques phrases brillantes, cette littérature frivole et sensualiste, dont nous sommes inondés, outrage la vertu dans ce qu'elle a de plus austère et de plus pur, comme si ses auteurs avaient fait un pacte avec l'enfer. Quand un livre porte ce stigmate honteux, notre devoir est de le fermer en toute hâte et d'en jeter les feuillets au feu.

II

Avec le livre il y a aussi la personne.

L'Esprit-Saint ne nous dit pas seulement d'éviter la piqûre, le venin du serpent ; il nous conseille d'éviter sa présence et même son ombre : *Quasi a facie colubri, fuge peccata* (Eccli., XXI, 2), si nous ne voulons pas être perdus. En d'autres termes, il ne nous est pas permis d'exposer, de hasarder notre salut par des fréquentations dangereuses. Telle personne est habituée aux paroles déchirantes, sans charité pour le prochain ; telle autre personne mène une conduite suspecte, déréglée ; il faut, coûte que coûte, nous en éloigner et rompre une société ou un commerce, que la curiosité sollicite peut-être, mais qui serait pour nous un engagement au péché.

Pour obéir à Dieu et à sa conscience, le devoir oblige quelquefois à sacrifier des affections très chères et à marcher sur son cœur. On le fera, si peu que l'on soit sensible au sentiment de l'honneur ; du moment que par un acte réfléchi on sortirait de la vie morale, on ne se le permettra pas. C'est un contact bienfaisant que celui d'une âme pure ; mais quel écueil funeste offre une personne sans vertu !

S. Augustin nous affirme que sans les mauvais exemples de ses amis, il ne serait pas tombé dans l'égarement. Il en sera toujours de même. Si l'on ne peut s'embarrasser au milieu des épines sans voir sa main déchirée, ensanglantée ; si l'on est bien près de glisser dans l'abîme quand on marche imprudemment sur ses bords, certaines relations, certaines sociétés, constituent un péril immédiat ; il faut se garder de croire qu'il y a en elles un danger pour d'autres, et non pour soi-même. Avec nos dispositions habituelles et la faiblesse qui nous

est propre, une confidence malsaine, une démarche imprudente, un propos libertin suffisent, comme une goutte de poison versée par une main perfide, pour donner la mort.

III

Une dernière occasion de péché est l'amusement coupable.

On peut entendre par là les recherches, les frivolités du luxe. La dissipation du luxe ne saurait en aucune façon s'allier avec les règles de l'Evangile. Nous devons à tout prix rejeter des vêtements immodestes, lors même qu'ils seraient à la mode, et tant de pernicieuses vanités nuisibles à l'innocence.

J'appelle aussi en passant votre attention sur le danger de ces petits théâtres forains qui nous arrivent de temps à autre. Le décor des scènes, le costume des acteurs, d'autres genres de séductions peuvent rendre dangereuse même une pièce inoffensive de sa nature, et causer les plus mortelles impressions. Il faut vous en éloigner, vous et vos enfants.

Il y a surtout les jeux, les plaisirs défendus. Dans ces divertissements, les conversations sont plus que libres ; à force d'y prendre part, on perd sa réserve habituelle, on arrive à ne plus se faire scrupule des pires excès et à compter pour rien ce qui ne va pas jusqu'au désordre.

L'Eglise, sans doute, ne nous interdit pas les amusements ; il y a des plaisirs honnêtes, légitimes, des distractions permises et qui peuvent être selon Dieu. Malheureusement, nos fêtes mondaines ont pris un caractère dont on affecte de méconnaître les dangers ; la liberté tumultueuse de ces assemblées et la singularité des toilettes qu'on y étale entraînent à l'étourderie, au péché, à l'inconduite.

S. Augustin a dit : « Mieux vaudrait employer le dimanche à un travail servile que de le consacrer à des plaisirs lascifs ; il y aurait une faute moins grave à bêcher la terre qu'à danser, *melius si tota die foderent quam saltarent*[1]. » Si la religion tolère ce qui nous amuse dans une juste limite, elle réprouve avec une inflexible fermeté ce qui nous perd. Or la voix de S. Augustin serait encore aujourd'hui plus indignée pour flétrir les amusements et les fêtes auxquels nous prenons part, et où tous les genres de séductions se trouvent réunis.

Prenons garde à ces plaisirs troublants, déplorables. Quand on s'y livre, la vie perd ce qu'elle a de sérieux, on s'abandonne aux plus folles manières ; par la fascination qu'exercent certaines soirées, notre conscience s'endort dans l'ivresse même du mal. Hélas ! nous payons quelquefois si cher les criminelles douceurs que la religion condamne ! Combien, sans les attraits perfides du monde, auraient toujours vécu dans une sainte innocence, et seraient demeurés exemplaires, modestes, appliqués !... A mesure que nous sentons notre faiblesse plus grande, nous devons veiller davantage. Beaucoup agiraient-ils différemment, ne soyons pas moins fermes : car Dieu nous demandera compte, non pas de la conduite des autres, mais bien de la nôtre.

Plaisirs du monde, sous quelque forme qu'ils apparaissent, qu'est-ce donc ? Des fleurs mensongères, brillantes comme nos illusions et que le moindre rayon dessèche ; le charme qui a fasciné nos yeux à peine évanoui, il n'en reste plus rien. Tout au contraire, attachons-nous au devoir, à la vertu, et si nous voulons goûter la paix, la véritable paix, rappelons-nous souvent ces paroles de l'*Imitation* : « Ne cherchez qu'en Dieu le repos de votre âme. » Ainsi soit-il.

XLIV

10e Dimanche après la Pentecôte

LA PRIÈRE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

Mes frères,

Reprenons l'Evangile. (Luc, XVIII, 9-14). « Deux hommes montèrent un jour au temple pour prier : l'un était Pharisien, et l'autre Publicain. » Ils venaient au temple, mais avec des dispositions bien différentes. L'Evangile ne nous a rien laissé de plus vif ni de plus fini que ce tableau ; à le bien examiner, aucun détail ne paraît inutile. Nous y trouvons surtout ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire pour prier avec fruit.

I

Le pharisien, arrivé au temple, s'avance hardiment, et d'un air présomptueux, jusqu'au sanctuaire, où il choisit la place la plus apparente. Là, pour se faire voir et admirer des spectateurs, au pied même de l'autel, il se tient debout, *pharisæus autem stans,* la tête levée, le visage assuré ; puis il se met à rendre grâces à Dieu : *Deus, gratias ago tibi.*

La prière est avant tout un aveu de notre impuissance, une affirmation de notre misère. Mais telle ne fut pas celle du pharisien. Il ne demande ni la rémission de ses péchés, ni le secours dans les tentations et les peines. On dirait qu'il n'a même pas à se reprocher les fautes de fragilité ou de faiblesse ordinaires. Enivré de sa propre excellence, cet orgueilleux ne songe qu'à s'applaudir et à chanter l'hymne de ses vertus : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes ! » Pour Dieu, pas une louange, pas un mot : il n'offre de l'encens qu'à sa personne : « Je jeûne deux fois la semaine, *jejuno bis in sabbato ;* je donne au pauvre la dîme de tous mes biens, *decimas do omnium quæ possideo.* » Au fond, sous le masque de cette correction extérieure, sa conscience en prenait à son aise.

Non seulement, dans sa prière, le pharisien se croit d'une nature supérieure au reste de l'humanité, *non sum sicut cæteri hominum ;* mais il fait une satire amère de tous ses semblables et les met au rang des plus grands pécheurs ; ils sont injustes, jaloux, ravisseurs, adultères : pas de crimes qu'ils

[1] *Sermo in Ps.* XXXIII.

n'aient commis. Au moins aurait-il dû intercéder en leur faveur. Non, il se contente de les accuser et de se poser en modèle. Ce qui le flatte, ce n'est pas d'être homme de bien, mais de l'être seul dans l'univers entier.

La prière du pharisien fut rejetée parce qu'elle était la prière de l'orgueil, de l'hypocrisie, de l'ostentation. Aussi, prenons garde : l'orgueil a dans chacune de nos âmes des retraites cachées. Telle personne qui s'en croit exempte est souvent celle qui en a le plus ; le démon abuse facilement une âme vaine, exagère à ses yeux ses qualités, ses perfections, cherche à repaître son amour-propre du souvenir de ses vertus et pour s'en imputer toute la gloire. Ou bien encore, par un aveuglement étrange, on se comparera avec d'autres, complaisamment, et de manière à s'en prévaloir. Ah ! si nous avons à nous comparer avec quelqu'un, que ce soit avec les saints dont l'Eglise nous propose les exemples : ce rapprochement nous sera utile et nous y trouverons de quoi nous humilier.

II

La seconde partie de la scène évangélique nous représente le publicain dans une attitude humble et confuse. Se jugeant indigne d'approcher du sanctuaire, il se tient au seuil du temple, *a longe stans,* les yeux baissés qu'il n'ose même pas élever vers le ciel. Il est là au dernier rang, agenouillé sur le pavé ; ce n'est pas assez : il se prosterne le visage contre terre ; ce n'est pas encore assez : il se frappe la poitrine, *sed percutiebat pectus suum,* comme s'il ne savait pas comment présenter à Dieu ses misères, ses infirmités.

Mais que va dire au Seigneur le pauvre publicain ? Ces simples mots : « O mon Dieu, ayez pitié de moi, ayez pitié d'un pécheur ! *Deus, propitius esto mihi peccatori !* » Dieu n'a eu pour lui que des bontés ; il le sait, et sa peine est de n'y avoir répondu que par des ingratitudes sans nombre. Il se reconnaît coupable ; loin de s'exalter à l'exemple du pharisien, au spectacle de toutes les défaillances qui lui apparaissent dans le passé d'une longue vie, il s'estime à sa juste valeur, il se méprise.

Du moins se plaît-il à offrir à Dieu un cœur affligé et repentant, comme faisait le Prophète quand il repassait avec amertume ses égarements d'autrefois.

Sa vertu est humble, sans retour sur elle-même ; s'il a eu quelque mérite dans ses œuvres, c'est la part de Dieu ; à lui revient pour tout, le péché, la trahison, l'ingratitude. Et c'est pourquoi, pénétré de sa misère, il murmure sans se lasser la même invocation : « Seigneur, ayez pitié de moi, ayez pitié d'un pauvre pécheur ! *Deus, propitius esto mihi peccatori !* »

Quel admirable modèle de la prière ! Ce que nous avons et ce que nous sommes, nous l'avons reçu de Dieu, nous le tenons de sa miséricorde. Dieu nous a tout donné, et nos péchés seulement nous appartiennent en propre. Au souvenir de tant de bienfaits d'un côté, de tant de misères de l'autre, notre prière sera pénitente, douloureuse. Nous sentirons surtout le besoin de dire à Dieu d'avoir pitié de nous et de jeter vers lui le cri de notre détresse suppliante : « Mon Dieu, tendez-moi la main ; autrement je suis perdu ! » Hélas ! du bien au mal il n'y a qu'un pas, et c'est l'avoir fait à moitié que de répondre qu'on ne le fera jamais. La prière humiliée s'adapte donc au mieux à la conscience de notre faiblesse.

* * *

« Le publicain s'en retourna justifié, et non pas l'autre. » Et la raison que l'Evangile nous en donne repose dans cette belle maxime : « Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera abaissé. » Si Dieu aime à ouvrir son cœur, c'est toujours à l'humble simplicité du nôtre. Aussi qu'il nous plaise de lui dire souvent :

... Je suis plus pauvre que personne ;
Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne !

JE CROIS A LA VIE ÉTERNELLE

V

L'ÉTAT DE VIE SÉPARÉE

L'âme immortelle survit à la mort du corps. Mon âme survivra donc un jour et déjà les âmes de mes parents et amis défunts survivent actuellement à la ruine des corps. Il est dès lors intéressant de se demander quel est l'état de l'âme en la survie : quelle sera ma vie d'outre-tombe ? quel est, dès maintenant, le genre de vie de mes chers défunts ?

Mais *le moyen de le connaître ?* L'expérience manque à cet égard ; nous n'avons pas de relations avec les âmes séparées par où elles nous diraient leur état. Du moins, la raison peut nous permettre quelques hypothèses. Nous savons quel est présentement notre vie et le champ de ses activités ; nous savons d'ailleurs quelle est, en ce domaine, la part de vie et d'activité que fournit le corps. Retranchons la part de vie corporelle de notre vie totale, il nous restera la part de vie de l'âme ; c'est vraisemblablement celle qui subsiste après la mort du corps.

* * *

C'est le corps qui localise notre être et l'enferme, pour ainsi dire, en ses propres limites : nous sommes dans notre corps et nous cessons d'être là où le corps finit ; je suis encore en l'extrémité de mes doigts, je ne suis plus dans le porte-plume qu'ils meuvent.

Par le fait même qu'il localise notre être, notre corps le situe parmi les autres corps. Il détermine mon lieu ; il l'affecte sur la terre et non dans les autres astres. Sur terre, il me situe en un point déterminé : dans ma chambre, au milieu de mes meubles ; ou bien, si je sors, dans les rues du village, au milieu des maisons, et parmi les passants ; puis dans la campagne, le long de la rivière ou bien dans les sentiers grimpants de la montagne, entre les haies d'abord, puis les grands

fûts de la forêt. Ainsi, mon corps, en même temps qu'il situe mon être, le met en relations avec d'autres corps.

Certains de ces corps, par leur mouvement régulier, m'ont donné l'idée de mesure : le soleil, la lune entre autres m'ont conduit à la conception d'années, de mois, de jours ; pour la facilité, j'ai divisé le jour en un certain nombre de parties égales, et j'ai les heures ; j'ai mesuré l'écoulement de mon être à ces divisions. C'est ainsi que je fais un cours d'une heure, chaque jour, durant les neuf mois de l'année scolaire, et cela depuis dix ans. Toutes ces mesures me viennent des corps et finalement de mon corps qui m'a situé parmi eux.

C'est ainsi que *le corps localise, situe et mesure mon être. Dégagée du corps, l'âme apparaît* du même coup *comme devant être dégagée de ces modes d'être.*

Elle cesse, en effet, d'être enfermée, resserrée sur elle-même par l'enveloppe corporelle ; d'être contenue, comprimée du dehors par la masse des autres corps. Elle doit éprouver une impression de libération, de dégagement. Plus de limite, plus de contrainte : la libre, la tranquille expansion. Plus de vie restreinte comme antérieurement ; c'est une vie dégagée désormais. Mais quelle peut bien être la nature de cette impression de libération ? Peut-être, durant la vie présente, avons-nous éprouvé certaines impressions qui nous aideront à la comprendre. C'est aux heures de pensée, de réflexion, de préoccupations intenses, ou bien d'émotions de joie ou de douleur profondes... Où sommes-nous alors ? Avons-nous même un corps ? Sommes-nous assis ou debout, immobiles ou en marche, en chambre ou en campagne ?... Nous ne savons et il n'importe ; nous pensons, nous sentons ; c'est pour l'instant toute notre vie : c'est comme si nous n'avions plus de corps et que nous soyons seulement esprit ou cœur. Ainsi, sans doute, en doit-il être dans l'état de vie séparée.

Ces états d'âme, en outre, ne sont plus mesurés par des heures ou des jours : plus de divisions arbitraires, plus d'idée de temps. Leur mesure est prise en eux-mêmes. Ou bien les états d'âme seront intenses et comme ramassés : et l'âme aura impression de rapidité de temps ; ou bien, au contraire, ils seront lâches et comme détendus : et ce sera alors l'impression de longueur. N'avons-nous pas, d'ailleurs, ressenti dès maintenant des impressions analogues ? Les heures de travail ou de récréation intenses nous paraissent courtes, — les heures d'attente oisive ou d'ennui dilué paraissent, au contraire, bien longues.

En somme, *la vie d'ici-bas* s'écoule, grâce au corps, *dans les limites de l'espace et du temps ; la vie de l'âme séparée, dans l'au-delà,* se déroule *dans l'indépendance et la durée.*

* * *

Le *corps et ses organes permettent* à l'âme, dans la vie présente, *les sensations.*

Par les yeux, elle perçoit les formes des choses, des objets et les harmonieux ensembles qu'ils dessinent : les plantes, les animaux, les hommes et les milieux où ils vivent, la terre, la mer, le ciel. Avec les formes, elle saisit les couleurs : la blancheur des champs de neige, l'ocre des champs que la charrue a ouverts, l'or des moissons et l'émeraude des prairies et des forêts, l'azur des océans et celui des cieux, à moins que les nuages n'y tendent leurs écharpes blanches ou grises. Et de tous ces objets, l'œil encore saisit les mouvements : la poursuite des vagues, la course des nuages, le vol des oiseaux, le balancement des herbes ou des arbres sous le vent, la démarche des hommes.

L'oreille donne en même temps les sons : bruits confus et lourds des villes, fins et variés des campagnes ; les grondements sourds, les éclats bruyants, les cris des animaux et les chants des oiseaux ; la caresse de la voix humaine.

Avec tous les autres êtres, le toucher permet un contact plus intime : les pieds s'appuient au sol, les mains saisissent les objets et échangent avec les autres mains de cordiales poignées.

Le goût révèle les saveurs et l'odorat recueille les parfums.

En même temps, la température est perçue : le froid de l'hiver, les doux effluves du printemps, les chaleurs de l'été, les calmes tiédeurs de l'automne.

Quel afflux de vie pénètre en l'âme par les sens, s'y renouvelle et s'y entretient sans cesse ! Mais *cette vie dépendante* des organes et *du corps cesse tout entière avec la mort* du corps.

L'*âme séparée ne voit donc plus :* elle ne voit plus la terre ni les lieux où elle avait accoutumé de vivre ; elle ne voit plus les objets et les êtres familiers ; elle ne voit plus ceux qu'elle a quittés ; le paysage peut se modifier, la maison s'embellir ou s'écrouler, les sources mourir ou les vergers fleurir ; les parents et les amis grandir ou changer ; plus de mouvement, plus de couleur, plus de forme ! elle ne voit plus. Elle n'entend plus, non plus, les roulements de sa ville ou les bruits de sa campagne ; le vent peut continuer à bruire et les oiseaux à chanter : aucun son n'est perçu, pas même la voix humaine, les pleurs ni les rires, les appels et les prières. Plus de contact, plus d'embrassement. Plus de parfum, plus de saveur. Plus de chaud ou de froid : ces sensations sont inconnues !

Voilà donc bien diminuée la vie de cette pauvre âme. Cette réflexion attriste et l'on s'y arrête avec peine. Les conclusions sont vraies, sans doute : *la vie sensible* est *éteinte.* Du moins, *ne pourrait-on concevoir,* pour compenser, *un mode de vie nouveau ?* Il est entendu que, privée d'œil, d'oreille et d'organe, l'âme séparée ne voit pas, n'entend pas ; mais ne pourrait-elle jouir d'une connaissance originale et propre à son état qui remplacerait la vision, l'audition... et permettrait à cette âme de rester en relations d'une certaine manière avec les vivants ? Des facultés nouvelles s'épanouiraient dans ce nouveau genre de vie. Elles auraient été comme assoupies dans la vie présente, parce que l'état de l'âme unie au corps en aurait arrêté la floraison. Il leur faudrait, pour s'éveiller, l'état

de vie séparée... Ainsi, voit-on dans le petit enfant les facultés supérieures d'abord en sommeil ; ni trace d'intelligence, ni trace d'amour, ni trace de volonté ; son développement n'est pas assez poussé pour en permettre l'expression. Qu'il grandisse et entre dans un nouvel état de développement : voici que se déploient les facultés d'abord en sommeil... Ainsi, encore, des circonstances extraordinaires font jaillir en l'homme des énergies insoupçonnées : trait de courage, éclair de génie : la guerre nous en a donné tant d'exemples que l'état de paix n'eût sans doute pas produits !... Ainsi en serait-il des facultés de connaissances, propres à l'état de vie séparée. Assoupies durant la vie terrestre, les circonstances et l'état nouveau de vie séparée les feront jaillir. L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable à la raison ; elle plaît au cœur. On peut donc l'admettre.

* * *

Ce qui est sûr en tout cas, c'est que, dans l'état de vie séparée, l'*âme garde ses facultés supérieures*. Elle garderait ainsi la mémoire et conserverait *le souvenir* de tout ce qu'elle a vu, entendu et appris ; de tous les objets, de tous les êtres, de toutes les personnes avec qui elle est entrée en relations ; de toutes les circonstances, de tous les événements où elle s'est trouvée mêlée et de leur contre-coup sur sa vie, des émotions, des joies et des douleurs qu'ils ont suscitées. Ces souvenirs, sans doute, ne seraient pas tous sur le même plan ; les moins intéressants resteraient discrètement à l'arrière ; d'autres viendraient en première place : ceux des événements qui nous ont le plus frappés, ceux des personnes qui nous furent les plus chères.

L'ensemble de ces souvenirs fournirait à l'*imagination* matière pour ses constructions. C'est ainsi que l'âme séparée peut se représenter ce qu'eût été sa vie terrestre si, à tel moment, elle eût suivi tel conseil ou tel appel intime et pris telle direction ; ce qu'elle ferait d'une nouvelle vie, si elle avait à recommencer, maintenant qu'elle est riche d'expériences ; ou bien ce que sera prochainement sa vie d'outre-tombe quand ses parents et amis défunts lui seront réunis, quels rapports elle aura avec eux, comment avec eux disposer de son éternité. De sorte, l'âme séparée se pourra construire un palais de rêves, ou même plusieurs, qu'elle se plaira, à l'occasion, à venir habiter.

Plus vif que le travail de l'imagination sera sans doute alors celui de l'*intelligence*. Elle aura gardé le même besoin et le même pouvoir d'explication ; stimulée et soutenue, elle s'appliquera donc à comprendre le monde qu'elle a connu : les choses et les humains ; les individus et les ensembles ; les particuliers et les sociétés ; et non seulement leur état présent, mais leur origine et leur évolution, mais leur généalogie et leur histoire : c'est, d'un mot, tout le monde des sciences, tout le monde de la philosophie ouvert aux investigations de l'âme. Sans doute qu'alors, ces recherches seront plus fécondes et plus faciles qu'ici-bas. Libérée des soucis matériels qui trop souvent, sur terre, l'absorbaient, elle aura la liberté pour les recherches désintéressées ; par ailleurs, dégagée des apparences sensibles et de leurs tromperies, elle ira droit au fond des choses, exempte sans doute de ces erreurs, de ces hésitations si pénibles aux savants.

Les recherches spéculatives n'absorberont pas son activité. Elle aura gardé *son cœur*, son pouvoir d'aimer. Elle continuera donc de donner ses affections à ses parents, à ses amis, à tous ceux qu'elle a connus sur terre. Pour témoigner ses affections, elle n'aura plus sans doute l'éclat de ses yeux, la douceur de son sourire, l'émotion de sa voix, l'ardeur de ses embrassements. C'est vrai. Mais précisément pour ne pas se répandre ainsi, ses affections se concentreront, se ramasseront et n'en seront que plus ardentes. Parce qu'idéalisé, l'amour aura gagné en intensité.

Il sera pour l'âme une source d'*émotions*. On est heureux d'aimer ; on l'est surtout quand l'affection est idéale et désintéressée : il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. L'âme donnera, donnera intensément : elle sera donc heureuse, heureuse en proportion de son don. Avec les émotions du cœur, l'âme connaîtra aussi celles de l'intelligence. On sait la jouissance de l'esprit qui vient de découvrir une vérité. Qu'on se rappelle l'enthousiaste « eurêka » d'Archimède. Or, en ces investigations, ce n'est pas une modeste loi de pesanteur que découvrira l'âme, mais progressivement, successivement, les lois des corps et des vivants, les lois des mondes, leur harmonie... et ces découvertes la jetteront dans le ravissement.

Ces émotions et jouissances seront un nouveau stimulant à l'*activité* de l'âme. Elle ne s'endormira pas en effet dans un épais « Nirvâna. » Stimulée par les émotions, la volonté aspirera sans cesse à un développement plus parfait ; elle soutiendra l'intelligence dans ses recherches, elle excitera le cœur à des affections plus idéales encore et plus ardentes. Et trouvant en ce déploiement d'activités une plus grande jouissance, elle y puisera un stimulant renouvelé pour l'action et tiendra toujours tendues les aspirations de l'âme : ce sera une marche toujours heureuse vers un bonheur inépuisable.

* * *

Et cependant, dans le déploiement de ses facultés supérieures, l'âme séparée est apparue jusqu'ici toujours seule. Est-elle condamnée à un définitif isolement ? Ou bien pourra-t-elle entrer *en relations avec les autres âmes séparées ?*

Ici-bas, le corps est la condition des relations entre vivants. On voit, on observe, et on connaît ; on parle, on écoute, et on répond ; on échange des poignées de mains. C'est ainsi que les sens permettent les relations.

Les âmes séparées seront privées de ce mode de relations : c'est vrai. Seront-elles, pour autant, privées de tout moyen de communication entre elles ? Ne pourrait-on concevoir un mode de relation nouveau par où les âmes échangeraient entre elles pensées et affections ? Il suffirait par

exemple que l'un pense et veuille communiquer sa pensée, pour que l'autre immédiatement la saisisse ; que l'un aime et veuille révéler son affection, pour qu'immédiatement l'autre comprenne ; des gestes, des paroles, des faits sensibles ne seraient point, à cet effet, nécessaires. Les âmes communiqueraient directement entre elles.

Ce mode de relation serait-il si extraordinaire qu'on ne le puisse concevoir et qu'il ne puisse exister ? L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable, qu'en fait, dès ici-bas, nous connaissons des effets analogues.

Oui, les sens interviennent dans nos relations. Mais aussi, et plus qu'eux, les âmes. N'est-ce point, par exemple, avec son âme qui rayonne, bien plus qu'avec ses paroles, que le maître fait passer sa leçon en ses élèves ? N'est-ce pas avec son cœur qui se répand, bien plus qu'avec ses gestes, que l'ami révèle son affection ? Par delà les sens, les paroles ou les gestes, nous devinons, nous sentons ; dès maintenant, nous éprouvons quelque chose de cette communion d'âme à âme.

Pareil commerce est-il possible et réalisé entre les âmes séparées ? Nous n'avons aucune raison de le nier ; les considérations précédentes nous portent à l'affirmer. Les âmes séparées communiqueraient donc entre elles, et peut-être ne serait-ce pas là l'un des moindres attraits de la vie séparée.

* * *

La vie de l'âme séparée ne nous apparaît *donc pas vide et triste* comme on serait peut-être tenté de se le figurer. Elle est riche, au contraire, de tout le déploiement des facultés supérieures. Et cependant, cette vie n'est point parfaite. Il lui manque l'exercice des facultés sensibles : l'âme ne peut voir, entendre, ni sentir : elle regrette les sens. Plus précisément, elle regrette *ses* sens, ceux qu'elle a animés, qu'elle s'est adaptés, qu'elle connaît pour ainsi dire. Elle aspire à les retrouver, et du même coup à retrouver le corps qui les conditionne. Pour que l'âme soit dans un état parfait, il faudrait donc qu'elle soit de nouveau réunie à son corps. Ainsi le demandent les exigences naturelles. Seront-elles satisfaites ? La raison le souhaite, mais est impuissante à l'affirmer. C'est alors qu'intervient la Révélation, plus explicite que la Philosophie ; elle donne sur l'état de vie séparée lumières nouvelles et son dogme consolant de *la Résurrection des corps*.

En somme, la raison a démontré l'existence et l'excellence de l'âme humaine, sa spiritualité et son immortalité.

Vainement, le Matérialiste a prétendu faire appel à son verdict, et soutenir que nous n'étions qu'un corps mortel ; le raisonnement s'est retourné contre lui, et a justifié successivement les affirmations du Spiritualiste : *nous avons une âme* et *elle est immortelle*. Ce serait dès lors folie de le nier. C'est sagesse et vérité de l'affirmer.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE

ADMIRATION, RECONNAISSANCE, PRIÈRE

Sit memoria illorum in benedictione.
Que leur mémoire soit en bénédiction !
(Eccli., XLVI, 14).

Mes bien chers frères,

Le monde est plein de souvenirs qui murmurent à tous les échos les événements glorieux de l'histoire. Les cités les plus fameuses et les bourgades les plus modestes ont leurs monuments destinés à glorifier leurs enfants qui les ont illustrées. Afin de prescrire contre cette défaillance du cœur humain qui se surprend, hélas ! à oublier les plus vaillants ouvriers de la cause nationale, on incruste dans le granit, dans le marbre, dans le bronze, les dates célèbres et les noms des héros, pour aider les générations futures à ne pas oublier.

A Fribourg, en Suisse, on conserve, avec infiniment de soin, l'arbre plusieurs fois séculaire au pied duquel expira le messager qui vint annoncer à ses compatriotes la victoire de Morat, remportée par les Suisses sur les armées de Charles le Téméraire, en 1476.

La France entière a voulu, elle aussi, prendre ses précautions contre l'oubli, et voilà pourquoi de toutes parts, dans toutes les communes, il y a un empressement si légitime à célébrer le patriotisme des glorieux morts de la Grande Guerre. Chaque petit coin de la grande Patrie rivalise de zèle pour leur élever un monument qui perpétuera devant la postérité l'apothéose de leurs sacrifices, et tiendra en éveil la reconnaissance de leurs concitoyens.

Vous l'avez délicatement compris, chers paroissiens de P..., et voilà pourquoi j'ai sous les yeux cette foule imposante, recueillie et douloureusement émue, qui vient rendre à la mémoire de ses enfants morts au champ d'honneur le triple hommage de son admiration, de sa reconnaissance et de sa prière.

I

Les Poilus ! Quel frisson d'enthousiasme ce mot désormais historique n'évoque-t-il pas dans les cœurs, chaque fois qu'on le prononce ! Quelle magnifique épopée ils ont inscrite dans nos annales, ces braves Poilus qui ont fait l'admiration de l'univers entier !

Un général disait en parlant d'eux : « Je les aime, je les admire, je les vénère, à un tel point que c'est à genoux que je voudrais parler d'eux. »

Voici d'autre part ce que je trouve consigné sous la plume d'un Aumônier militaire : « Je me souviendrai toujours, écrit-il, d'une scène dont je fus témoin le lendemain de l'armistice. Ce jour-là, au matin, comme j'entrais dans la chapelle de mon hôpital pour y célébrer, je vis debout « des Poilus »

qui étaient venus, sentant qu'il fallait remercier le Bon Dieu.

« C'était déjà touchant ; mais lorsque, quelques minutes après, je me retournai depuis l'autel pour adresser à l'assistance le salut liturgique, et que je vis arriver les retardataires, les plus grands blessés, les mutilés se traînant sur leurs béquilles, et enfin deux autres que l'on apportait couchés sur des brancards, ceux-là aussi, ah ! les chers enfants, avaient exigé de venir, — alors, oh ! alors, laissez-moi vous le dire, j'eus à me faire violence, moi prêtre, pour ne pas interrompre la messe commencée et m'interdire de descendre les degrés, afin d'aller à genoux leur baiser les mains ! »

L'incomparable chef des Poilus, le grand stratège de la victoire finale, le maréchal Foch rend hommage au Poilu en ces termes : « Gloire à cet héroïque soldat ! La reconnaissance d'un peuple, plus encore, celle du monde, lui est à jamais acquise. »

La gloire de nos soldats a franchi, en effet, les frontières de notre cher pays : c'est une gloire mondiale qui les enveloppe désormais de son royal manteau !

Les Chefs d'Etat, les Parlements, les Académies sont unanimes dans leur admiration, et ce n'est que justice. Les Poilus n'ont rien à envier aux paladins de Charlemagne, aux croisés de S. Louis, aux grenadiers de Napoléon... Peut-être les ont-ils dépassés !

Il semble bien, si je ne me trompe, que les victoires pourtant si glorieuses enregistrées par l'histoire et qui portent les noms fameux des Thermopyles, de Marathon, de Tolbiac, de Poitiers, de Bouvines, de Denain, de Marengo, d'Austerlitz, pâlissent auprès des noms plus récents et plus héroïques encore de la Marne, de Verdun, de l'Yser, du Chemin des Dames, du Vieil Armand, pour ne rappeler que ceux-là.

Les traits du plus sublime héroïsme surabondent pendant ces quatre années de la guerre formidable qui mettait aux prises des millions et des millions d'hommes. Que ne puis-je vous citer dans le détail tout ce que les tranchées, les marécages, la boue jusqu'à la poitrine, les trous d'obus, les charges sous la mitraille ont vu éclore de sacrifices joyeusement consentis, de souffrances courageusement acceptées par ces vaillants qui ont si magnifiquement fait resplendir les traditions chevaleresques de notre chère Patrie !

Je note simplement quelques traits. — Un zouave fait prisonnier avec d'autres est placé devant les troupes allemandes en marche, pour les protéger contre les Français et tromper ceux-ci. « Mais tirez donc, leur crie-t-il de toutes ses forces, mais tirez donc ! »

Et ces défenseurs du fort de Troyon qui, enfermés dans une étroite casemate, sont asphyxiés par les gaz ennemis. On leur crie : « Rendez-vous donc ! — Pas encore ! répondent-ils, continuez ! » — Et quand ils sortent à demi-morts, les assaillants ne peuvent s'empêcher de leur présenter les armes.

Et cet adjudant qui, voyant s'avancer une colonne allemande pour prendre une tranchée importante, n'ayant plus autour de lui que des mourants qui râlent, leur commande en un cri d'exaltation sublime : « Debout, les morts ! »

Oui, la France peut être fière de ses défenseurs : ils ont ajouté à son diadème séculaire un fleuron immortel ! Parmi tous ces nobles cœurs, les uns ont succombé, et ce sont ceux que nous pleurons ensemble. Ils sont quinze cent mille environ, et pour sa part P... a fourni vingt victimes, dont voici l'impérissable Nécrologe : ...

Les autres ont heureusement échappé à l'effroyable fournaise. Qu'ils me permettent de les féliciter bien haut, au nom du pays qu'ils ont sauvé ! Qu'ils me permettent de saluer leurs glorieuses cicatrices, et sur leurs poitrines bien françaises les distinctions que la Patrie reconnaissante y a épinglées ! Tout cela, c'est le Livre d'or de P... dans le Livre d'or de la grande France !

II

Aux larmes de notre admiration joignons celles de la reconnaissance inlassable : c'est notre second devoir.

Au xv^e^ siècle, Jeanne d'Arc a sauvé la France de l'invasion anglaise. Au xx^e^, les Joffre, les Foch, les Pétain, les de Castelnau et leurs collaborateurs d'élite avec leurs braves Poilus, ont sauvé la France de la ruine matérielle, morale et religieuse que les hordes germaines avaient inscrite dans leur programme de « guerre fraîche et joyeuse. »

L'Alsace et la Lorraine perdues en 1871 et glorieusement restituées à la mère-patrie en 1918, la vieille terre française échappant, dans sa majeure partie, à la botte sauvage des Barbares, notre indépendance chèrement acquise, il est vrai, mais enfin assurée, et avec elle notre sécurité et notre vie, l'honneur de la France sorti sain et sauf de la tourmente, tout cela, c'est le magistral compte créditeur de nos braves soldats, compte qui nous rend nous-mêmes débiteurs d'une reconnaissance à long terme que nous ne comprendrons, que nous n'acquitterons jamais trop !

Oui, m. f., il faut le reconnaître loyalement : la civilisation française et avec elle la civilisation des Deux Mondes, cette civilisation tant de fois séculaire et, malgré bien des lacunes, imprégnée au fond de l'Evangile, était menacée de mort par l'invasion de ces Barbares modernes inspirés de Luther, ou, pour mieux dire, de Lucifer. Les atrocités commises par eux partout où ils ont passé, froidement commandées par des chefs dignes d'Attila, sont une preuve irrécusable de leurs desseins sauvages de lèse-humanité.

Détruire la France, la réduire du moins à l'impuissance pour des siècles, l'enchaîner au char triomphal d'un empereur tellement enivré de sa puissance qu'il se croyait à la veille d'être le dieu du monde ; et parce que la France a toujours été le soldat de Dieu, le vengeur du droit et de la religion outragés, détruire avec elle la religion du Christ à tout jamais : tel était le programme sinistre de nos farouches voisins. En bons fils de

Luther, ils avaient juré de détruire la vraie religion avec la France et les Français [1].

Nos Poilus ont empêché la réalisation de ce rêve infernal. Leurs poitrines de Français et de Catholiques toujours lui ont opposé une barrière infranchissable. Constamment à la hauteur de leur tâche sublime, rien n'a pu ébranler leur courage, arrêter le flot de leurs sacrifices sans cesse renouvelés.

Et le Dieu des armées, qui n'est pas étranger à la victoire, et le Christ qui aime les Francs, dont la Fille aînée était en péril, et de là-haut tous les Saints de France se sont émus pour cette noble cause. Et plus d'une fois, ce fut comme si une épée mystérieuse descendue du ciel fût venue prêter renfort à nos braves Poilus et décider avec eux le salut de la France et du monde.

Gloire au Très-Haut ! *Te Deum laudamus !* Mais après Dieu, dont la part est si grande et continue de nous obliger pour longtemps, gloire, actions de grâces à nos Poilus ! Larmes silencieuses de la reconnaissance, coulez à flots devant les sauveurs de la France et du monde !

Vous connaissez peut-être, m. f., ce souvenir de l'histoire grecque. Un jour, Léonidas avec ses trois cents Spartiates était chargé de défendre contre un ennemi dix fois plus nombreux le fameux défilé des Thermopyles. La consigne était de rester sur la brèche et d'y mourir. Elle fut exécutée... Mais, avant l'heure solennelle, le héros fit graver sur les rochers ces fières paroles qui se passent de tout commentaire : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour sa liberté ! »

Ce monument paroissial à nos héros de 1914-1918 redira à jamais à tous ceux qui le verront, de génération en génération : « Passant, va dire à la France que nous sommes morts pour sa liberté et son indépendance ! »

Et j'ajoute, parce que Léonidas vivait en plein paganisme, alors que nous, nous sommes, nous restons, grâce à Dieu et à nos Poilus, en plein christianisme, l'humble monument redira encore : « Compatriote, souviens-toi et prie pour tous ces frères d'armes qui ont si bien mérité de la France et de P... ! »

III

« Compatriote, souviens-toi et prie ! » Voilà le troisième devoir qui s'ajoute à notre dette sacrée, et le plus essentiel, parce que le plus utile et le plus profitable à tous les absents que nous pleurons !

Vous savez que ceux qui nous ont quittés ne sont pas séparés de nous complètement et pour toujours. Ce ne sont que des invisibles ; ce ne sont que des disparus ! De l'autre côté du monde, ils vivent d'une immortelle vie, *vita mutatur, non tollitur ;* ils demeurent en communion de pensées et de sentiments avec nous ; ils continuent de nous aimer, de nous porter intérêt ; et pendant que les uns goûtent au ciel les joies inexprimables que Dieu réserve à ses élus, il en est d'autres qui sont au purgatoire et qui achèvent de se purifier... Et ces âmes-là nous appellent en suppliant... Ecoutez, m. f., leurs cris de détresse et répondez-y en mettant dans votre réponse tout l'empressement, toute la générosité d'une affection inaltérablement fidèle. L'Eglise notre Mère nous invite à accomplir ce devoir avec une éloquence que la Liturgie sacrée rend particulièrement saisissante :

Requiem æternam dona eis, Domine ! O Dieu qui protégez les Francs, à tous ceux qui sont tombés pour la France, donnez le repos éternel !

A tous ceux qui ont été ensevelis côte à côte dans la même fosse, n'ayant qu'une capote pour linceul et un peu de paille pour cercueil, donnez le repos éternel !

A tous ceux qui reposent seuls, abandonnés dans un coin de terre inconnu, sans nom, sans croix, sans inscription, donnez le repos éternel !

A tous ceux qui n'ont plus personne au foyer pour murmurer leurs noms et s'agenouiller sur leurs tombes, donnez le repos éternel !

A nos chers compatriotes de P..., officiers, sous-officiers et soldats de toutes armes, à tous ceux que nous avons connus, à tous ceux que nous avons aimés, à tous ceux que nous avons vus partir et que nous n'avons jamais vus revenir, ô Dieu juste, ô Dieu saint, ô Dieu bon, donnez le repos éternel ! *Requiem æternam dona eis, Domine !*

* * *

Je m'arrête, m. f., et vous prie de me pardonner si je n'ai pas su mieux traduire le triple hommage d'admiration, de reconnaissance et de prière que vous avez tenu à rendre à la mémoire de vos héros ! Mais qu'importent mes paroles ! Elles meurent sur mes lèvres ; elles s'envolent une à une comme les feuilles d'automne ; bientôt, elles auront disparu. Seul votre monument restera... Oh ! qu'il soit comme une prédication vivante pour les générations futures ! Qu'il redise à jamais le nom et la gloire de vos enfants ! Qu'il soit comme une relique de famille destinée à immortaliser le souvenir de vos soldats ! Ils vous attendent, ne l'oubliez pas, dans une autre Patrie dont la nôtre n'est qu'une faible image et où Dieu réserve à ses serviteurs l'éternelle paix, l'éternelle gloire, l'éternelle félicité.

[1] Voir, dans *La guerre allemande et le catholicisme* (Paris, Bloud), le chap. de François Veuillot sur « La guerre aux églises et aux prêtres. »

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

III

LE CONCILE DE NICÉE

Un concile général est une assemblée plénière d'évêques présidée par le Pape ou par les légats du Pape. Représentation de l'Eglise tout entière, le concile général exerce une juridiction suprême, prononce des sentences irréformables et donne des règles universelles pour le dogme et la discipline. Celui de Nicée eut pour objet principal la condamnation d'Arius. L'hérésie arienne, nous l'avons dit,

atteignait le christianisme dans son élément essentiel : la divinité de Jésus-Christ. Est-ce un Dieu qui est né dans la crèche, est-ce un Dieu qui est mort sur la croix ? C'est pour répondre à cette grave question qu'Arius fut appelé à comparaître devant les Pères.

I

Le rendez-vous était à Nicée, petite ville de Bithynie, sur cette terre d'Asie-Mineure encore toute couverte des ruines de ses monuments et où le paganisme avait si brillamment régné par ses philosophes et ses poètes. De par l'ordre du pape Sylvestre, les évêques du monde entier furent invités à se réunir. Dans ces temps de communications mal aisées, à défaut de la vapeur, la poste impériale facilitait les voyages sur les belles routes romaines. On trouvait, d'étape en étape, des chevaux et des maisons de refuge. Constantin, qui devait assister au concile, mit les voitures de l'Etat au service des évêques appelés à y prendre part. Le nombre de ceux-ci s'éleva à 318. C'était, par une permission spéciale de la Providence, et ce fut une remarque du temps, le nombre même des soldats de l'armée qui jadis, sous les ordres d'Abraham, tailla en pièces les ennemis du Père des croyants (Gen., XIV, 14).

Leur première rencontre donna lieu aux scènes les plus touchantes. « Unis par une même foi et par des espérances communes, mais séparés par les mers et les montagnes, ils éprouvaient une joie ineffable de se retrouver, de parler ensemble des maux qu'ils avaient soufferts. Presque tous portaient sur leur visage les sillons glorieux du fer ou du feu. On se montrait du doigt les plus illustres serviteurs de Dieu. Au premier rang paraissaient les débris des dernières persécutions, ornés des stigmates des martyrs : tel un évêque de la Thébaïde qui traînait une jambe dont les muscles avaient été coupés au moment de son séjour dans les mines ; tel un autre évêque qui levait pour bénir une main mutilée par le fer. D'autres montraient les chaînes dont on avait chargé leurs bras. C'était à qui baiserait les traces d'aussi saintes blessures [1]. » Les solitaires dont on se racontait les austérités dans les maisons chrétiennes n'attiraient pas moins les regards.

On n'avait pas encore vu d'assemblée aussi mémorable dans les fastes ecclésiastiques. Osius de Cordoue, en Espagne, y remplissait les fonctions de légat du pape. Elle se glorifiait de la présence du vieux patriarche d'Alexandrie, Alexandre, homme d'une vertu éminente, qui, le premier, avait signalé aux anathèmes de l'Eglise l'erreur d'Arius ; de Paphnuce, évêque de la Haute Thébaïde ; de S. Jacques de Nisibe, dans la Mésopotamie, illustre thaumaturge ; de S. Nicolas de Myre, l'ami des enfants ; de l'évêque de Jéricho, Janvier, qui eut l'occasion de recevoir sainte Hélène, quand elle visita la Palestine. On y comptait de même des savants et des lettrés, comme Théodore de Tarse, Léonce de Césarée, le maître de S. Grégoire de Nazianze, le diacre Athanase. Les évêques de Lyon et de Digne en Provence, Osius de Cordoue dont le nom était célèbre dans tout l'univers pour sa science et pour sa piété, rendaient témoignage de la foi occidentale. Deux évêques des pays barbares, un persan et un goth, complétaient la réunion. Tous les accents, toutes les langues, tous les génies étaient là représentés. Dans la personne de ces hommes vénérables, écho vivant de la tradition apostolique, ils apportaient à cette auguste assemblée les enseignements des siècles passés.

[1] M. de Broglie, *L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle*, t. II, ch. IV, p. 145.

II

L'ouverture solennelle du concile eut lieu le 14 ou le 16 juin 325, au palais de la ville ou palais de Justice, dont la grande salle avait été aménagée en conséquence.

Lorsque déjà les évêques eurent pris place, Constantin entra au milieu des officiers de la garde impériale, portant le manteau de pourpre et le diadème orné de pierreries. Il ne devait d'ailleurs siéger qu'à titre de simple auditeur. Aussitôt la discussion s'engagea. Un Dieu avait-il pu sans s'amoindrir prendre l'enveloppe misérable de notre humanité ? Jésus-Christ, seconde personne de la Sainte Trinité, partage-t-il avec le Père la même nature, le même caractère éternel ? Tout le débat se concentrait sur un seul point : la divinité du Sauveur. Arius, interrogé, renouvelle avec orgueil son erreur sacrilège, en faisant du Christ une sorte de génie supérieur à tous les êtres créés.

Cependant le Christ avait dit : « Moi et mon Père, nous ne sommes qu'un. *Ego et Pater unum sumus* », et encore : « Celui qui me voit, voit mon Père. *Qui videt me, videt et Patrem meum.* » La divinité lui était donc propre au même titre. Les auteurs grecs, pour combattre et pour vaincre les subtilités de l'hérésie, s'appuyaient de préférence sur ce dernier texte évangélique. Mais la vraie doctrine de l'Eglise devait surtout avoir pour défenseur intrépide le diacre Athanase. Ses adversaires connaissaient à fond l'art de glisser perfidement l'erreur dans une formule orthodoxe, et de bouleverser par l'addition ou par la suppression d'une seule lettre les notions fondamentales sur la nature du Verbe ou de la Trinité, c'est-à-dire toute l'économie du christianisme. Il s'agissait de trouver un mot net, précis, qui exprimât la divinité du Christ. Après de multiples tentatives, Athanase proposa celui de *consubstantiel*. Ce mot « de même nature, de même substance », avait le mérite d'une parfaite clarté, et, sans rien innover, il confirmait l'antique foi des Apôtres ou la croyance traditionnelle. Il fut la pierre angulaire contre laquelle vinrent échouer les artifices de l'hérésie. L'assemblée l'accueillit avec enthousiasme.

On procéda ensuite à la rédaction du symbole, c'est-à-dire d'une formule simple, accessible à toutes les mémoires et qui pût être chantée dans les solennités publiques. Le symbole de Nicée, où se trouvent résumées la doctrine du salut ainsi que les règles essentielles de la hiérarchie et de la dis-

cipline, non seulement reproduit le symbole des Apôtres, mais il en développe et précise le sens selon la mesure nécessaire pour combattre l'erreur. Aujourd'hui encore, après quinze siècles écoulés, quand vient la solennité du dimanche, d'un bout à l'autre de l'univers, dans les hameaux les plus reculés comme dans les îles les plus lointaines, tout un concert de voix répète cet hymne admirable de l'Unité et de la Trinité divines : *Credo in unum Deum.*

* * *

La condamnation d'Arius et de l'Arianisme au concile de Nicée met en évidence la nécessité d'une autorité infaillible pour empêcher l'esprit humain de s'égarer et de corrompre le dépôt de la révélation. De même que dans les Etats ordinaires il y a un pouvoir qui juge en dernier ressort et qui n'est pas jugé, il faut, dans le royaume des esprits, une parole indiscutable, un tribunal suprême dont les sentences soient sans appel. Seulement, ce qui se nomme dans l'ordre civil la souveraineté, doit être dans l'ordre religieux l'infaillibilité.

IV

LES EXILS DE S. ATHANASE

Lorsque S. Grégoire de Nazianze prononça l'oraison funèbre de l'évêque d'Alexandrie, il dit pour commencer cette parole célèbre : « Louer Athanase, c'est louer la vertu. » De fait, le Seigneur avait répandu sur sa personne tous les dons : un génie élevé, un caractère ferme, une foi vive, un ardent amour de l'Eglise, comme un peintre dont l'habileté réunit en un seul tableau les beautés dérobées à cent modèles. Dans une époque de confusion et d'erreur, Athanase se montra surtout le défenseur intrépide de la divinité du Verbe. Mais, pour prix de son courage, il dut prendre à différentes reprises le chemin de l'exil.

I

Arius, dont la doctrine, au dire d'un vieil écrivain, était « plus amère que la mort, » niait l'égalité du Fils avec le Père et cherchait par mille subterfuges à entraîner dans le schisme la populalation d'Alexandrie.

Athanase se pose de suite comme son adversaire intrépide. Il y était d'ailleurs préparé par les souvenirs de son enfance. N'avait-il pas grandi parmi les survivants de la persécution de Dioclétien ? « J'ai entendu raconter par mes parents, écrit-il dans une de ses lettres, qu'en ces temps malheureux ils dérobaient nos frères chrétiens aux recherches de l'ennemi, accueillaient ceux qui se réfugiaient dans leur maison, et s'exposaient à la mort pour les protéger. »

Ces souvenirs lui avaient inspiré le plus tendre dévouement envers la sainte Eglise. Son intelligence fine, lumineuse, déliée autant que profonde, saisissait toutes les nuances, pénétrait tous les détours de la pensée d'Arius. Aussi l'hérésiarque s'empressa-t-il, et avec un acharnement incroyable, de le discréditer auprès de l'empereur Constantin.

Athanase, devenu patriarche d'Alexandrie en 328, était un évêque très aimé. Quand il faisait ses tournées pastorales sur les rives du Nil, les populations accouraient en masse pour recevoir sa bénédiction et y répondre par des chants. Malheureusement, une accusation calomnieuse revêt-elle certaine consistance, les souverains, par amour du repos, ne tardent pas à s'en prendre à la victime elle-même des troubles qui en résultent. Malgré sa grande renommée et grâce aux intrigues ariennes, Athanase fut condamné à la relégation, et on lui assigna comme lieu d'exil la ville de Trèves dans les Gaules.

On touchait au commencement de l'hiver de l'année 336. L'illustre proscrit dut, avant d'arriver sous le ciel rigoureux de la Germanie, traverser la mer d'abord, puis les routes glacées des Alpes. Mais les plus douces consolations vinrent tempérer l'amertume de la sentence prononcée contre lui. L'Eglise occidentale demeurant étrangère aux démêlés qui agitaient l'Egypte et l'Asie, S. Maximin, évêque de Trèves, en dépit des ordres impériaux, reçut avec honneur le héros et déjà le martyr de la foi de Nicée. L'ascendant de son génie et de sa sainteté lui gagnèrent en même temps les meilleures sympathies populaires.

Sur ces entrefaites, le 22 mai 337, Constantin mourut. Athanase est aussitôt rappelé dans sa ville épiscopale qui l'accueille avec une joie enthousiaste. Les places, les portiques, les toits des maisons sont envahis par une foule compacte ; sur son passage on jette des rameaux, on étend les plus riches tapis, des troupes d'enfants font entendre des acclamations et des hymnes d'allégresse. On sentait un peuple heureux de retrouver avec son évêque sa religion et ses fêtes. (23 nov. 337).

II

A peine réintégré, les partisans d'Arius et des prêtres courtisans représentèrent de nouveau Athanase auprès de l'empereur Constance comme un séditieux, un agitateur.

Dans cette lutte de la perfidie contre l'innocence, le saint pontife demeure calme. Les lettres pastorales qu'il adresse à ses diocésains ont pour unique objet les intérêts des âmes et la préparation des solennités de Pâques qui approchaient ; à peine fait-il une allusion discrète aux périls dont il est menacé. Du moins, fort du sentiment de sa dignité, il se disculpe aisément et montre qu'en défendant l'identité substantielle des trois personnes divines, il a rempli avant tout un devoir de sa charge. Mais que peuvent la vérité et la justice en face de la haine ! Derechef, et après des scènes hideuses d'impiété, Athanase est chassé d'Alexandrie.

C'était en 339, à l'époque du grand jeûne, dans les jours qui précèdent la Passion. Le 18 mars, sans égard aux cris de douleur de tout un peuple, on lui impose un évêque arien, Georges de Cappadoce, fils d'un foulon, et ancien fournisseur des légionnaires à Contantinople dont il trahit la confiance en détournant à son profit les fonds militaires. Il pénètre dans la métropole avec une bande avinée

de juifs et de païens, au moment même où Athanase célébrait le saint sacrifice. Des soldats arrachent des mains des fidèles leurs livres de prières, et de vaillants chrétiens sont meurtris pour la cause de la foi.

Pour échapper au péril, Athanase s'enfuit vers Rome, où la renommée de ses vertus et de ses malheurs lui avait préparé le plus bienveillant accueil. Mis en présence du pape Jules Ier, il se défend avec une dignité toute apostolique et pleine justice lui est rendue. Le pape voulut même faire parvenir par ses soins une belle lettre pour le clergé et les fidèles d'Alexandrie. Néanmoins l'exil dura sept ans, pendant lesquels, à Alexandrie, chaque famille ne cessa de prier et de pleurer en implorant le retour d'un évêque bien-aimé : doux spectacle sur lequel le cœur aime à se reposer au milieu de si cruelles épreuves !

Une seconde fois l'heure de la délivrance sonna. Ce fut pour le vieil athlète, le jour où il rentra dans sa cité épiscopale, un nouveau triomphe. Les habitants de l'Egypte presque tout entière se disputent l'honneur de l'entourer ; les uns veulent au moins recueillir quelques paroles de ses lèvres ; d'autres cherchent jusque dans la trace de ses pas et l'ombre de son corps une émanation de vertu. A la vue de la foule immense rassemblée sur les bords de la mer, qui semblait, elle aussi, applaudir par ses vagues, un homme du peuple disait à son voisin : « Avez-vous jamais vu magnificence et cortège semblables ? — Non, et je doute que l'empereur Constance lui-même ait jamais été célébré de la sorte. » (21 octobre 346).

III

Hélas ! c'était une éclaircie entre deux orages. La haine arienne ne pouvait se résoudre à voir l'Eglise d'Alexandrie dans son ancienne splendeur et ses blessures si promptement cicatrisées. Athanase fut bientôt encore indignement calomnié. Bien qu'il partageât ses journées entre le travail, l'aumône et la prière, sans aucune préoccupation politique, il avait le privilège de concentrer sur sa personne les colères impériales. On voulait, en le poursuivant, détruire le Symbole de Nicée. Athanase, comprenant que la cause de la foi se solidarisait avec la sienne, reste inflexible. Entre temps il avait reçu pour animer son courage la visite de S. Antoine. Le vieil anachorète, alors plus que centenaire, s'il faut en croire la chronique des Lettres festales, voulut, avant de mourir, offrir ses adieux à l'évêque persécuté ; et, de retour au désert, il priera les disciples qui devaient l'ensevelir, de remettre à l'évêque son manteau : Athanase en avait disposé en sa faveur quand il était neuf, il le lui rendait tout usé.

Malgré le décret d'exil dont il est menacé, Athanase continue à se livrer aux multiples obligations de sa charge : prêchant l'Evangile, visitant les malades, soulageant les pauvres. Il présidait même un office dans l'église de Théonas, le 8 février 356, lorsqu'on vint le saisir. « Déjà le jour baissait, écrit-il, et on célébrait la Vigile de la fête du lendemain. Tout à coup des soldats envahirent le sanctuaire avec des épées nues et des lances. J'avais le devoir de ne pas abandonner mon peuple, mais, s'il le fallait, de m'exposer le premier au péril. Je fis lire le Psaume : *La miséricorde de Dieu est grande dans les siècles*. Une lutte épouvantable s'engagea aussitôt dans l'église ; les cris et les gémissements des victimes se mêlaient aux chants sacrés, et à l'aube suivante, lorsque les premiers feux du soleil éclairèrent cette scène d'horreur, on vit sur le pavé du temple des débris d'armes, du sang et des cadavres. »

Contraint de quitter une troisième fois le sol de sa patrie avec d'autres évêques, défenseurs comme lui des droits de la conscience, Athanase trouva un exil digne de sa vertu dans une des nombreuses retraites de la Thébaïde. Couvents, îlots formés par le cours du Nil, débris de cités, monuments mystérieux, et jusqu'au tombeau de son père servirent tour à tour d'asile contre la cruauté des hommes au patriarche fugitif. De là, à l'exemple de S. Cyprien, il put envoyer des lettres de consolation à son Eglise en larmes. Constance avait fait brûler les Livres Saints avec les chartes et les cartulaires, et sur toute la surface de l'Egypte on se croyait revenu aux siècles des Catacombes. L'âme déchirée au bruit de ces malheurs, Athanase, sous l'humble froc des moines, partageait leurs austérités et leur règle, étonnant les plus vieux athlètes de la pénitence par son intelligence des voies intérieures et par la ferveur de sa vie contemplative.

Après la mort de Constance (3 nov. 361), de nouveau les portes d'Alexandrie se rouvrent pour lui et ce fut encore parmi le peuple une explosion d'enthousiasme. D'une rive à l'autre le Nil se couvre d'embarcations pavoisées. On célèbre l'évêque proscrit « comme s'il revenait non pas tant de l'exil que du champ d'honneur. » Fiers au-delà de toute expression, les fidèles d'Alexandrie se sentaient eux-mêmes glorifiés en le revoyant.

Par un bienfait remarquable du ciel, la vigueur de la santé n'avait pas abandonné Athanase. Il devait pendant de longues années encore travailler et souffrir. Il vécut même assez dans sa vieillesse radieuse pour prédire la fin rapide de la tempête déchaînée par Julien l'Apostat, qui l'avait exilé pour la quatrième fois (24 oct. 362). Rentré dans sa ville épiscopale après la mort de Julien survenue l'année suivante, il en fut encore chassé par l'édit de Valens du 5 mai 365 ; mais craignant une sédition, l'empereur autorisa son retour le 1er fév. 366. Et ce fut la paix définitive jusqu'en l'année 373, où ce « mâle soldat » s'endormit enfin du sommeil de la mort, heureux d'aller rejoindre, après tant de luttes glorieusement soutenues, ses pères, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les martyrs, pour contempler avec eux l'auguste Trinité qui avait été l'objet de ses adorations et de ses combats.

* * *

Les tableaux que je viens de tracer se ressemblent un peu ; mais on regretterait de perdre fût-ce un simple détail dans une aussi noble vie. L'amour

de l'Eglise était tellement enraciné dans le cœur d'Athanase qu'il offrait de l'Eglise même une image touchante. Il tenait à elle comme un arbre tient au sol ; il vivait du christianisme traditionnel. Par la fermeté de son caractère, il montra au sujet de l'hérésie arienne — ce qu'en 1840 on vit renouveler admirablement, à propos du Kulturkampf bavarois et des mariages mixtes, par Mgr Drost de Wischering — comment un humble évêque peut être le défenseur invincible de la vérité. D'ailleurs, l'Eglise romaine, pour mieux consacrer le souvenir du patriarche d'Alexandrie, a voulu lui donner le premier rang parmi les quatre grands docteurs dont la statue colossale supporte le dôme de St-Pierre du Vatican.

POUR LA BÉNÉDICTION DU DRAPEAU D'UN PATRONAGE

FIDÉLITÉ, FIERTÉ, APOSTOLAT

Mes chers amis,

Je n'ai pas à vous présenter l'étendard sur lequel va descendre dans un instant la bénédiction de Dieu. Il vous est connu depuis longtemps, puisqu'il est la reproduction exacte de celui qui guida vos aînés.

Avant toutes choses, laissez-moi remercier en votre nom toutes les personnes qui par leurs offrandes nous ont permis de renouveler le drapeau de notre Société, et tout particulièrement celles qui, avec autant de savoir-faire que de générosité, ont brodé sur les couleurs de Notre-Dame les Guêpes symboliques.

Et maintenant, mes amis, ce drapeau qui est vôtre, que vous dit-il? Trois mots : Soyez *fidèles !* Soyez *fiers !* Soyez *apôtres !*

I. — *Soyez fidèles !*

Un drapeau, ce n'est pas seulement un emblème sacré qu'on respecte, qu'on honore. Un drapeau, c'est une réalité vivante, c'est l'incarnation d'une idée, d'une société, d'une Patrie. Quand passe le drapeau tricolore, vous saluez la France qui passe. Quand vous escortez l'étendard de Jeanne d'Arc, c'est Jeanne d'Arc que vous honorez. Quand on vous présente le fanion des Guêpins de Notre-Dame, ce sont les Guêpins de Notre-Dame qui se pressent devant vous.

Et c'est pour cela que votre drapeau vous dit : Jeunes gens, soyez fidèles! Soyez fidèles aux traditions du passé, traditions faites du dévouement de vos Directeurs, qui ont donné le meilleur de leur âme pour façonner l'âme des Guêpins; traditions faites des efforts et des sacrifices de vos frères aînés, qui ont aimé leur Société comme une nouvelle famille.

Or ce qui a été dans le passé doit se réaliser dans le présent.

Mes amis, je vous l'ai dit bien des fois, vous n'avez pas besoin de nous, vos prêtres, pour faire de la gymnastique, pour trouver un passe-temps agréable. Le monde dans lequel vous vivez, vous offre du plaisir plus que vous ne pouvez en désirer. Si vous venez à nous, c'est que vous avez compris que vous n'êtes pas seulement des corps, que vous êtes surtout des âmes. Et si vous cherchez à acquérir l'agilité, la souplesse, la force par vos exercices gymniques, vous n'oubliez pas que ces qualités naturelles ne seraient rien, si vos âmes ne grandissaient en même temps que vos corps se développent. Aussi je ne crains pas d'être démenti en affirmant que la franchise, la loyauté, l'amour du prochain et l'amour de Dieu sont des vertus qui, de tout temps, ont été les vôtres. On ne peut pas être un Guêpin de Notre-Dame si, à la discipline physique, on ne sait pas joindre la discipline morale qui élève l'âme au-dessus des passions vulgaires et qui fait du jeune homme une âme forte, une âme généreuse, une âme grande, une âme pure.

Et pour vous aider dans cette pénible culture de vos âmes, comme vos aînés, vous aimerez votre Société.

Il est probable, mes enfants, que vous lui devez déjà beaucoup, et que sans elle vous ne seriez pas ce que vous êtes. Aimez-la donc. Pour elle, sachez sacrifier vos caprices, votre volonté.

Aimez-la comme votre famille. Et c'est bien, en effet, une caractéristique de nos Œuvres. Ici, les jeunes gens s'aiment d'une affection profonde et durable. Pas de division, pas de jalousie, pas d'ennemis, pas de coteries, je dirais presque : pas de plus jeunes et pas d'aînés; mais tous, ayant l'âme commune des Guêpins, ont au cœur une même affection. Et du plus grand au plus petit, tous se réjouissent ou pleurent quand l'un est dans la joie ou l'autre dans la peine.

Mes enfants, votre drapeau vous dit : Soyez fidèles aux traditions de foi et de grandeur d'âme du passé, et soyez fidèles à votre Société dans le présent.

II. — *Soyez fiers !*

Non pas de cette fierté hautaine et méprisante qui n'a pour le prochain que du dédain. Cette fierté-là rabaisse ceux qui ont la sottise de la posséder. Mais ayez la fierté qui prend sa source dans la noblesse des sentiments et dans la noblesse des actions.

Soyez fiers des efforts que vous faites pour arriver au succès. Ce n'est pas en un jour qu'on devient gymnaste, ce n'est pas en une fois qu'on réussit un mouvement aux appareils. Et c'est pour cela qu'à certains soirs je vous vois recommencer pour la 10e, 20e, 50e fois, avec une ténacité déconcertante, un mouvement difficile, jusqu'à l'heure où vous jetez le cri de triomphe.

Soyez fiers du but que vous poursuivez. Vous développez vos muscles, vous assouplissez vos membres, vous vous façonnez des corps vigoureux; pourquoi donc, si ne n'est pour devenir des hommes capables de remplir dignement dans l'avenir tous leurs devoirs ? Et travaillant ainsi, vous façonnez vos âmes par la discipline à laquelle vous devez vous soumettre, par la volonté énergique qu'il vous faut avoir pour arriver au succès, par la vertu que

la gymnastique vous aide à pratiquer. « Moi médecin, dit le Dr Michaux, président de notre Fédération, j'affirme qu'une grande activité physique est, en général, la meilleure sauvegarde contre certains périls qui menacent l'adolescence en France, plus encore peut-être qu'en d'autres pays. »

Soyez fiers du nom que vous portez. Vous êtes « les Guêpins de Notre-Dame. » Le jour où l'on vous baptisa, on plaça évidemment votre Société sous la protection de la Sainte Vierge, et l'on eut grande raison de le faire. Vos Directeurs savaient que la Vierge des Miracles regarderait d'un œil favorable la jeunesse qui se ferait gloire de porter son nom et d'arborer ses couleurs. Ils savaient aussi, car ils avaient confiance en vous, que vous feriez honneur à votre nom, et que partout où l'on vous rencontrerait, vous sauriez vous montrer les dignes enfants de votre Mère du ciel.

Mes amis, soyez donc fiers d'être les membres d'une Société qui veut faire de vous des hommes, qui veut faire de vous de grands chrétiens. Et alors, que la dignité de votre vie, que la tenue irréprochable de votre conduite vous place au premier rang partout, dans la famille, dans l'atelier ou le bureau, dans les relations de tous les jours.

Soyez fiers, et alors sans arrogance, mais aussi sans respect humain, montrez-vous tels que vous êtes. Ne rougissez pas de votre drapeau. On vous attaque ? regardez l'insulteur en face. On vous poursuit? pas plus que la guêpe n'attend pour lancer son dard, n'attendez pas pour répondre. Vous devez avoir autant de fierté pour vous défendre que de grandeur d'âme pour pardonner.

III. — *Soyez apôtres !*

Vous avez constaté, mes enfants, que votre drapeau porte sur l'envers de ses plis une nuée de guêpes qui s'envolent.

J'aime à reconnaître là, non seulement le goût exquis des personnes qui ont composé votre drapeau à l'origine, mais aussi et surtout l'image de ce que vous devez être.

Votre drapeau porte des guêpes en grand nombre, pour vous rappeler que la génération des Guêpins doit grandir. Ces mouches légères ont les ailes éployées, elles s'envolent, pour vous rappeler que vous, Guêpins, abrités en ce moment sous les plis de ce drapeau, vous devez voler à la conquête de vos frères.

Mes chers amis, ce n'est plus l'heure de se contenter d'être un « bon jeune homme » bien tranquille, bien rangé. L'heure qui sonne demande que vous soyez des convaincus et par conséquent des apôtres du bien. Il faut non seulement être bons, mais vouloir devenir meilleurs. Il faut non seulement être chrétiens, mais aider votre prochain à le devenir. Pour cela vous avez deux moyens : l'exemple, pour aider vos petits frères à persévérer ; et la prière, pour obtenir du ciel le secours indispensable à la fécondité de votre apostolat. Et vous avez déjà réalisé plus d'une fois ces conseils.

L'exemple, vous le donniez ce matin en vous approchant de la Table sainte... La prière apostolique, vous la faisiez monter suppliante vers le ciel il y a quelques jours. Rappelez-vous : un soir, avant de quitter vos rangs, le visage encore tout mouillé de sueur, vous vous êtes agenouillés pour demander à Notre-Dame la grâce d'une bonne mort pour un ami des anciens jours... Ce soir-là, mes amis, vous étiez grands parce que vous étiez des apôtres par la prière. Ce matin, vous étiez grands parce que vous étiez des apôtres par l'exemple.

* * *

Voilà ce que vous dit votre drapeau :

Soyez des Guêpins fidèles aux traditions de foi et d'honneur du passé !

Soyez des Guêpins fiers de votre nom, et faites-le respecter !

Soyez des Guêpins apôtres, désireux de voir grossir vos rangs ! Ce sera pour votre joie et pour la gloire de Notre-Dame.

Et toi, noble étendard, qui par tes couleurs fais penser à la Vierge Marie, et par la croix fais penser à son Fils Jésus, puisque tu gardes dans tes plis les Guêpes symboliques, tandis que tu conduiras nos enfants vers les fêtes, garde-les dans la foi et l'amour de Jésus et de Marie, et tu les garderas dans la vertu et dans l'honneur ! Ainsi soit-il !

SERMON POUR UNE PRISE D'HABIT DANS UNE COMMUNAUTÉ HOSPITALIÈRE

CHARITÉ ET VIE INTÉRIEURE

Non moriar, sed vivam et narrabo opera Domini.
Je ne mourrai pas, je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur. (Ps. CXVII, 17).

Mes Révérendes Mères, Mes Sœurs,
Ma Sœur,

Quand une âme quitte le siècle pour se consacrer à Dieu, on dit communément qu'elle est morte pour le monde, ensevelie dans le cloître, détachée de tout, anéantie, perdue. Quelle erreur ! Je vous en prends à témoin, ma chère Sœur, vous que j'ai eu le bonheur de guider vers cette sainte maison et qui y faites aujourd'hui votre entrée solennelle ; je vous en prends à témoin : est-ce un idéal de somnolente quiétude, d'indifférence à toutes choses, est-ce un idéal de mort qui vous a séduite ?

Oh ! non ! Oh ! loin de là ! Vous vouliez vivre, au contraire, vous cherchiez la vraie vie et vous avez eu la certitude de n'en trouver nulle part de meilleure, de plus grande, de plus belle, de plus vivante, si j'ose dire, que dans cette chère Congrégation des Augustines hospitalières de Caen. Vous avez eu raison. Ici, en effet, vous ne serez pas comme une morte, vous vivrez, et votre vie religieuse racontera plus éloquemment qu'aucun discours les œuvres de Dieu : œuvres magnifiques de la charité chrétienne, œuvres plus magnifiques encore, œuvres plus fécondes aussi, quoique plus cachées, de la sanctification intime de votre âme.

I

Rappelez-vous ! Lorsque, le soir, votre journée de travail terminée, vous alliez prendre un repos bien gagné, vous aperceviez, débouchant soudain au haut du cloître, une blanche apparition qui se dirigeait vers les salles de malades. C'était la sœur de garde qui s'en allait veiller quelque moribond. Vous saviez qu'elle avait comme vous, plus que vous, travaillé pendant la journée, qu'elle devait être bien fatiguée, qu'un peu de repos lui aurait été bien nécessaire... Mais non, il y avait des êtres qui souffraient, des âmes qui appelaient à l'aide, et la sœur ne voulait plus entendre le cri de sa lassitude ; elle allait, vigilante, empressée, maternelle, de pavillon en pavillon, de salle en salle, partout où il y avait une souffrance à calmer, un émoi à apaiser, une conscience à éclairer, une âme à sauver.

Le lendemain, aux heures accoutumées, vous retrouviez la même sœur dans son service habituel, accomplissant sa besogne journalière avec le même entrain, la même sérénité, le même cœur que si elle eût reposé toute la nuit. Et vous vous disiez : « Comme elles sont dévouées, nos Sœurs ! » Et une noble envie vous prenait d'égaler un jour ce dévouement, d'en revendiquer au moins la part qu'il vous serait possible de porter.

Ceux qui, comme moi, ont vécu dans cet hôpital, comprendront vos sentiments et partageront votre admiration.

Ah ! certes, pendant la guerre, il nous a été donné d'assister à de splendides manifestations de charité chrétienne ou de solidarité compatissante. Nous avons vu des femmes du monde, de tout âge, de toute condition, de toute croyance, donner sans compter de leur temps, de leur or, de leur cœur, pour soulager nos pauvres soldats blesssés ou malades ; nous les avons vues à leur chevet, attentives, empressées, infatigables, disputant âprement leur vie aux emprises sournoises des fièvres malignes ; nous les avons vues, douces, ingénieuses, maternelles, dirigeant les premiers pas des convalescents, encourageant leurs espoirs renaissants, consolant leurs peines, ramenant la gaîté dans leur cœur et sur leur visage ; et voyant cela, nous avons été émus et nous avons admiré.

Mais, ce que ces admirables femmes ont fait pendant quelques mois ou quelques années, les Religieuses Augustines de Caen le font depuis trois siècles et elles le continuent. Ce que ces admirables femmes ont fait pour des blessures glorieuses et pour des hommes qui avaient, après tout, droit à leurs soins, les Religieuses Augustines de Caen l'ont fait et le font pour toutes sortes de maladies et pour toutes sortes de malades.

Et pour être plus universel et de plus longue durée, leur dévouement n'en est pas moins grand, leur don de soi moins absolu ; au contraire.

Que de fois les larmes me sont montées aux yeux en les voyant, rompues de fatigues, minées par la souffance, aller quand même, aller toujours, au-delà de ce que l'âge et l'infirmité permettaient, au-delà des forces humaines !

Ah ! c'est que, pour elles, rien ne compte quand il s'agit de la charité. Dieu et leurs malades, voilà toute leur raison d'être. Elles sont à Dieu et à leurs malades, et pour qu'elles abandonnent leur poste, il faut que tous leurs malades guérissent ou, hélas ! que Dieu les terrasse elles-mêmes par quelque atteinte brutale d'une maladie grave ; — et quelquefois, j'en ai été le témoin profondément ému, c'est au milieu de leur travail qu'elles tombent. Jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière seconde, elles ont été à Dieu et à leurs malades, à Dieu dans leurs malades.

Oui, à Dieu dans leurs malades : car c'est une vue de foi qui explique et qui anime leur dévouement. Elles voient Dieu dans leurs malades, elles y voient Jésus souffrant, et parce qu'au jour béni de leur profession religieuse, elles se sont consacrées à Dieu tout entières, elles se donnent sans compter, sans mesure, sans limite, tout entières et à tout instant, au soulagement de ces pauvres malades qui portent en leur âme l'effigie divine et dans leur corps un peu des stigmates de Jésus en Croix.

Voilà toute la raison de leur dévouement. Qu'on en cherche une autre, on n'en trouvera pas ou l'on n'en trouvera que d'insuffisantes. Qu'on la supprime, et leur dévouement devient incompréhensible.

Mais, n'y a-t-il pas une leçon à tirer de là ?

Le prodigieux connaisseur d'âmes que fut le P. Lacordaire disait de la charité qu'elle était une « vertu réservée, » que seul le christianisme pouvait la faire éclore et fleurir dans les âmes, que partout où elle se manifestait avec éclat, resplendissait avec un éclat plus fulgurant encore l'évidence de Dieu présent et agissant.

C'est donc à dire, mes Sœurs, que votre œuvre, en plus de l'efficacité qu'elle a pour le soulagement des souffrances corporelles, possède une véritable force de prédication apostolique ; c'est donc à dire qu'elle est une démonstration vivante et d'autant plus irrésistible de l'infinie Providence de Dieu, que sa bonté se reflète en votre bonté, que sa miséricorde transparaît dans votre mansuétude et votre patience, que son amour infini éclate dans l'exercice sans défaillance, dans le déploiement magnifique de votre inépuisable charité.

Et cela est vrai, strictement vrai. Pendant mon séjour ici, il m'a été donné de réconcilier bien des âmes avec le Bon Dieu. Je n'ai jamais eu à en convertir : on avait vu les Sœurs à l'œuvre, cela suffisait.

Cela suffit même aux gens du dehors qui vous connaissent et qui réfléchissent. On a bien dit, mais on ne dira jamais assez quels services éminents rendent à l'apologétique les religieux et les religieuses voués au soulagement des malades et des infirmes, combien d'âmes ils ont frappées, éclairées, sauvées par l'exemple de leur charité, combien d'autres ils ont arrêtées sur le chemin du mal, combien ils en ont engagées dans les voies de la perfection, sans le savoir, sans s'en douter, sans

y prétendre, simplement parce qu'elles remplissaient leur office de dévouement.

Et cela est conforme à l'Evangile. N'est-il pas écrit que Jésus commençait par guérir les malades et qu'ensuite seulement il prêchait ?

Vous remplissez, mes Sœurs, le premier office de Jésus, vous êtes à l'avant-garde de la prédication évangélique, et c'est par le bien que vous faites aux corps que les paroles de vérité que nous disons ensuite trouvent plus facilement accès dans les intelligences et dans les cœurs.

Que votre rôle est donc beau ! Qu'il est grand ! Qu'il est nécessaire !

Ah ! je comprends pourquoi, dernièrement, à l'occasion d'une cérémonie semblable à celle-ci, Mgr l'Evêque adressait aux prêtres qui se trouvaient là un si pressant appel en faveur des communautés hospitalières. Il songeait aux besoins immenses de nos hôpitaux, à tous ces blessés, à tous ces malades dont la guerre et les privations de toutes sortes ont grossi démesurément le nombre ; il songeait aux besoins plus grands des âmes ; et devant le petit nombre de religieuses qui se vouent à porter, à l'avant-garde de l'armée catholique, le flambeau sacré de la charité, son cœur s'émouvait, il jetait un cri d'alarme, une prière, — une prière semblable à la prière du Sauveur : « La moisson est abondante, les ouvrières trop peu nombreuses. Demandez au Maître de la moisson qu'il en envoie de nouvelles ! »

A ce trait, qui vous apportera, mes Sœurs, un réconfort et une joyeuse fierté, à ce trait, nous avons reconnu et vous reconnaîtrez avec nous le cœur si généreux, le cœur paternel de notre Evêque, et, avec nous, vous prierez Dieu qu'il ramène à la santé, qu'il garde longtemps à notre diocèse le Pontife vénéré, le chef habile et respecté, le père si tendre, si dévoué, si bon, dont nous sommes si justement fiers.

II

Tel est donc, mes Sœurs, le rayonnement de la charité. Celui qui, comme vous, se consacre à la pratique de cette reine des vertus, celui-là n'est pas perdu pour le monde, il n'est pas enseveli dans je ne sais quelle sinécure oisive ; il vit, il vit une vie intense, ardente, féconde, qu'aucune autre vraiment ne saurait surpasser.

Et de cette vie pourtant je n'ai montré que la partie extérieure, ce qui paraît au dehors, et qui n'est que l'accessoire et le secondaire. Ce qu'il faudrait montrer, c'est la vie intime de l'âme, c'est l'union à Dieu d'une sainte religieuse hospitalière, c'est son cœur à cœur avec Jésus et sa docilité aux grâces que lui départit l'Esprit-Saint. Mais, qui pourra jamais pénétrer ce mystère ineffable et raconter comme il convient les œuvres secrètes de Dieu dans une âme d'élite ?

Du moins, pour notre édification commune, j'essaierai de recueillir sur cet admirable sujet les enseignements des saints.

La mesure exacte de la sainteté d'une âme, a dit excellemment le prince des théologiens, S. Thomas d'Aquin, c'est son humilité.

Or, qui plus et mieux qu'une religieuse hospitalière est incitée à la pratique de cette vertu ? Tout le long du jour elle a constaté le peu de chose qu'est l'homme. En pansant ses plaies, elle a touché du doigt l'infirmité de sa chair. En écoutant ses confidences et ses plaintes, elle a sondé la faiblesse de son cœur, la débilité de sa raison, les lacunes et les misères de sa conscience. Elle s'est dit : « Moi aussi, j'ai une chair humaine semblable à celle-ci ; moi aussi, j'ai un cœur humain, une raison humaine, une conscience humaine... Mon Dieu ! que je suis donc peu de chose ! »

Parfois, elle rencontre une âme d'élite, qui a lutté courageusement pour remplir son devoir, qui a supporté toutes sortes d'épreuves, qui n'a guère connu que la souffrance, et qui pourtant ne se plaint pas. Alors, tout naturellement, elle fait un retour sur elle-même ; elle compare les avantages que lui procure sa vie de communauté aux tristesses, aux délaissements de cette âme esseulée, et elle gémit tout bas de n'être pas plus parfaite.

D'autres fois, elle tombe sur de pauvres créatures que le vice a jetées bas et qui, de chute en chute, ont roulé aux derniers degrés de l'abjection morale et de la déchéance physique. Devant ce spectacle pitoyable lui reviennent en mémoire les belles paroles de son patron S. Augustin, si magnifiquement commentées par S. Thomas : « Mon Dieu ! si j'avais été à la place de cette âme, qui sait si je ne serais pas tombée plus bas encore ? et si elle avait été à ma place, si elle avait reçu de vous, ô mon Dieu, les grâces que vous m'avez départies si libéralement, qui sait si elle n'en aurait pas mieux usé que moi ? qui sait si elle ne vous aurait pas mieux servi et mieux loué que moi ? »

Et devant sa conscience et sa raison, se dresse, formidable, le grand problème de la prédestination : — Pourquoi moi et non pas cette âme ?

Ah ! c'est ici surtout qu'il faut écouter, qu'il faut comprendre, qu'il faut goûter les sublimes leçons de S. Augustin et de S. Thomas.

Dieu vous a choisies parce qu'il l'a voulu. Il n'a pas eu égard à vos mérites : vous n'existiez pas, et de toute éternité il vous avait déjà choisies et appelées. Il n'a pas eu égard à vos qualités physiques et morales : c'est lui qui vous les a données justement parce que déjà il vous avait choisies. Il n'a pas eu égard à votre naissance, à la condition de vos parents, à votre éducation, à quoi que ce soit qui vous touche : avant tout cela, vous étiez choisies, vous étiez appelées, et tout cela était un effet de l'appel et du choix.

Je vais plus loin : si votre part est nulle dans le choix que Dieu a fait de vous, votre mérite quel est-il dans la fidélité avec laquelle vous avez répondu à l'appel de Dieu ?

Pourriez-vous croire que c'est de vous-mêmes que vous avez été et que vous demeurez fidèles ? Ecoutez S. Paul : « C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. » Ecoutez le Maître lui-même, N.-S. Jésus-Christ : « Sans moi, disait-il à ses Apôtres, sans moi, vous ne pouvez

rien faire. » Donc, tout ce que vous faites de bien, tout absolument, est en vous l'œuvre du Christ Jésus, l'œuvre de sa grâce, et c'est bien ainsi que l'entendaient les deux saints docteurs Augustin et Thomas d'Aquin, quand ils disaient que la grâce est efficace par elle-même, qu'elle nous meut librement sans doute, mais infailliblement vers le bien que Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, a décrété que nous ferions. « Nous n'avons en propre, comme le déclarait le concile d'Orange, que le mensonge et le péché. » Il n'y a pas là, n'est-ce pas ? de quoi se glorifier.

Aussi, méditant ces choses dans son esprit, au soir de sa journée bien remplie, la religieuse hospitalière est-elle amenée tout naturellement à formuler l'humble confession que Jésus veut sur les lèvres de tous ses disciples, même des meilleurs, surtout des meilleurs : « *Servi inutiles sumus.* Nous sommes des serviteurs inutiles. »

Qu'est-ce donc à dire ? N'y aura-t-il rien où se prenne la conscience de votre mérite, où s'anime votre ardeur pour le bien, et cette doctrine ne va-t-elle pas briser votre courage et comprimer les élans de vos bonnes volontés ?

Ecoutez. — Au XIVe siècle, en Italie, vivait une jeune fille qui, depuis l'âge de six ans, fut favorisée de grâces extraordinaires. Admise à prononcer ses vœux dans le Tiers-Ordre dominicain, elle entra à plein dans l'esprit de cet Ordre, qui est avant tout l'esprit de foi et l'esprit d'apostolat. Elle soigna les malades, elle pria, elle se mortifia, elle prêcha. Son intelligence, une des plus puissantes qu'on ait jamais vues, reçut les confidences intimes de Dieu et pénétra jusque dans le sanctuaire de la vérité suprême. Elle en rapporta cette définition sublime de Dieu et d'elle-même : « *Dieu est celui qui est ; je suis ce qui n'est pas.* »

Cette définition devint la règle de toute sa conduite, la lumière de sa conscience et de sa vie. Or, cette vie, une fois qu'elle fut basée sur une maxime aussi radicalement humble, devint soudain d'une activité vertigineuse ; elle s'emplit d'œuvres admirables, de prodigieux travaux, de réussites qui tenaient du miracle. Cette humble fille stupéfia littéralement son siècle. Elle le fascina, elle le pétrit en quelque sorte de ses mains de femme et changea le cours de l'histoire. Le Saint-Siège, sauvé par elle, l'a proclamée Patronne secondaire de Rome, et aujourd'hui même, après cinq siècles écoulés, il n'est pas un homme qui ayant lu son histoire, entende sans un frémissement d'amour et d'admiration prononcer le nom de sainte Catherine de Sienne.

D'où vient donc ce fait étrange qu'une petite religieuse qui pensait si bassement d'elle-même, ait accompli des œuvres si relevées ?

Justement, dirai-je, c'est parce qu'en fidèle disciple de son frère en religion, S. Thomas d'Aquin, Catherine s'estimait un pur néant ; c'est parce qu'elle attribuait à la grâce de Dieu toute seule la beauté et l'efficacité de ses œuvres ; c'est pour cela précisément que Dieu lui a donné d'accomplir tant et de si étonnantes choses.

Dieu, en effet, ne change pas, vous le savez. Comme il agissait aux premiers jours du monde, il agit encore maintenant. Or, quelle fut la première œuvre de Dieu ? — Une création. — C'est encore cela qu'il veut réaliser maintenant et toujours. Il veut créer, c'est-à-dire, non pas changer, non pas transformer, mais *faire de rien*. Dès lors donc qu'il trouve dans une âme le néant volontaire, son activité divine se précipite et crée. Elle crée avec d'autant plus d'ardeur, si j'ose dire, avec d'autant plus de complaisance et d'efficace que le néant a été plus intimement senti et accepté ; et si ce néant pouvait être absolu, si une âme pouvait voir et comprendre que sans Dieu elle n'est absolument rien, si elle le comprenait assez pour ne jamais faire réflexion sur soi, pour ne jamais rechercher et voir que Dieu toujours et partout, Dieu remplirait cette âme toute entière, il se communiquerait à elle sans mesure et lui ferait vivre une vie divine. Aucune victoire ne lui serait impossible ; comme sainte Catherine de Sienne elle dirait à Dieu : « Je veux ! » et Dieu l'écouterait !

Ah ! mes Sœurs, quelles magnifiques perspectives ouvre à vos espoirs cette belle vertu d'humilité, et comme vous devez remercier Dieu qui vous en donne tant et de si salutaires leçons au cours de vos travaux journaliers !

* * *

Ces leçons, vous les aurez sous les yeux, ma chère Sœur, tous les jours de votre noviciat, tous les jours de votre vie, je l'espère.

Profitez-en comme en ont profité vos devancières, comme en ont profité les vénérables religieuses qui vous ont précédée dans cette sainte maison depuis trois siècles et en ont porté si haut le renom de vertu et de mérites.

Que l'humilité ouvre toutes grandes à la grâce de Dieu les portes de votre âme ; que le détachement absolu de vous-même, que l'entière acceptation de votre néant permette à Dieu de créer en vous de toutes pièces ce prodige d'amour, de sagesse et de puissance divine qu'est une sainte religieuse hospitalière. Qu'enfin votre charité, égale à celle de vos sœurs, rayonne magnifiquement en œuvres de dévouement et de salut, afin qu'une fois de plus, le monde ébloui s'écrie : « Non ! vraiment, cette âme n'était pas morte, elle n'était pas perdue, elle vivait ! Elle vivait pour nous et nous racontait en un langage irréprochable les œuvres merveilleuses de Dieu. » Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 julii 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 13 juillet 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour une prise de soutane dans un Petit Séminaire. — L'appel divin, 401.

Sermon d'Adoration perpétuelle. — L'origine et les buts de cette fête, 405.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — V. Ligugé, ou le premier monastère des Gaules, 408. — VI. L'épiscopat gaulois au Ve siècle, 409.

Je crois à la vie éternelle. — Ch. III. La confirmation de l'expérience. — I. L'expérience personnelle, 412. — II. La croyance universelle, 414. — Conclusion, 416.

SERMON POUR UNE PRISE DE SOUTANE DANS UN PETIT SÉMINAIRE [1]

L'APPEL DIVIN

Jesus autem intuitus eum, dilexit eum.

Jésus ayant arrêté son regard sur un jeune homme, se prit à l'aimer.

(Marc, x, 21).

Monseigneur,

Mes chers amis, Mes frères,

La cérémonie à laquelle nous assistons aujourd'hui revêt une haute signification. Elle implique en effet le sens d'une démarche qui, bien qu'elle ne soit pas définitive et irrévocable, n'en est pas moins un premier engagement aux yeux du monde et de ceux-là mêmes qui l'accomplissent.

Vous allez dans un instant, mes amis, déposer les livrées du siècle et revêtir les livrées du Christ. Par là, vous marquez votre résolution, résolution prise devant Dieu et après mûre réflexion, de consacrer votre vie, non plus à vos intérêts propres et à ceux du monde, mais aux intérêts de Jésus et aux intérêts des âmes, « *ut non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* » (II Cor., v, 15).

Vous répondez ainsi aux appels que le divin Maître vous fit entendre, — vous acceptez dès aujourd'hui les sacrifices que la vie pour Jésus-Christ comporte, — et vous commencez dès maintenant, j'en suis sûr, à goûter les joies qui sont attachées à l'oblation de soi-même, oblation consentie, au service de Dieu et de ses autels.

Combien je voudrais pouvoir, mes chers amis, faire ressortir la noblesse du geste que vous accomplissez ! Je demande à S. Louis de Gonzague, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, de bénir mes paroles et de les faire fructifier en vos âmes, afin que je puisse vous faire entrevoir, à vous tous, mes chers amis, qui m'entendez, l'idéal sublime qui captiva le jeune seigneur de Gonzague, idéal que le Christ propose aux âmes d'élite, aux âmes de ces jeunes gens sur lesquels il arrête son regard et qui sont pour lui l'objet d'une spéciale prédilection : « *Jesus intuitus eum, dilexit eum.* »

Si je ne suis pas à la hauteur de la tâche que j'ambitionne, j'espère trouver auprès de Votre Grandeur, Monseigneur, et auprès de vous, mes frères, un motif de spéciale indulgence dans mon inexpérience de la parole, mais aussi et surtout dans l'affection profonde que je porte aux âmes de nos jeunes séminaristes, espoir des immenses moissons de demain, de ces séminaristes, surtout, dont la vocation s'est dessinée et affermie à l'ombre des vieux murs de Malroy et qui sont les fils très aimés, les fils chers entre tous de mon sacerdoce.

I

Ce n'est jamais sans émotion que je lis ce passage de l'Evangile que je vous citais tout à l'heure, où il est dit que Jésus, ayant rencontré un jeune homme, fixa sur lui son regard et l'aima. Le regard de Jésus ! Quel est celui d'entre nous, mes frères, qui ne l'a jamais senti peser sur lui, ce regard divin ? Regard d'amoureuse prédilection, comme celui qui enveloppa le jeune homme de l'Evangile ; regard de reproche et d'amertume, comme celui qui s'adressa à Pierre après sa faute ; regard de miséricorde et de pardon, comme celui qui tomba sur la pécheresse repentante aux pieds du Christ.

Mais s'il n'est personne qui n'ait senti, bien souvent au cours de sa vie, le regard de Jésus s'arrêter sur lui, vous, mes chers amis, vous l'avez senti plus que d'autres, vous qu'il aima d'un amour de choix et à qui il fit entrevoir les beautés de la vocation sacerdotale. Vous avez entendu cet appel du divin Maître qui veut, en vous destinant à être un jour ses coopérateurs dans l'œuvre de la rédemption des âmes, ne plus voir en vous désormais des serviteurs, mais vous traiter en amis. (Jo., xv, 15). Quelqu'un qui n'est pas des nôtres écrivait, il n'y a pas bien longtemps : « Quand une idée cesse d'enthousiasmer les jeunes, elle va mourir. » L'idée qui vous a guidés jusqu'à la porte du sanctuaire ne va pas mourir, — pourrait-elle mourir, d'ailleurs ? — puisqu'elle a eu le don d'enthousiasmer vos âmes.

Je me ferais toutefois un reproche de vous laisser croire que votre vocation est assurée du fait que, ce matin, vous allez revêtir l'habit des clercs. Vous pourrez trouver dans les paroles de l'apôtre S. Pierre un sens particulier que vous saurez adapter aux dispositions actuelles de votre volonté : « *Satagite,* dit-il, *ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis.* » (II Petr., i, 10). Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, que la certitude de votre vocation ne sera, pour ainsi dire, authentiquée officiellement que par la voix de votre évêque, lorsqu'il vous appellera aux ordres sacrés. Mais si personne n'a un droit quelconque à l'ordination avant la libre élection de l'évêque, et si la

[1] Donné le 21 juin 1922 dans la chapelle du Petit Séminaire de Bourbonne-les-Bains (diocèse de Langres).

vocation sacerdotale ne consiste pas nécessairement dans un certain attrait intérieur et dans une inspiration du Saint-Esprit, il n'en est pas moins vrai que la Providence a des moyens ordinaires, par lesquels elle manifeste à un enfant, à un jeune homme, et à ceux qui s'intéressent à eux, qu'ils sont marqués par Dieu pour prendre place un jour parmi les princes de son peuple, c'est-à-dire parmi ses prêtres.

Lorsque Dieu choisit une âme pour en faire une âme sacerdotale, il commence par lui inspirer le dégoût de tout ce qui est vil et le désir de vivre d'une vie plus parfaite et plus pure. « *Adolescens, tibi dico, surge.* » Voilà le premier stade de la vocation sacerdotale. Puis, petit à petit, il détache cette âme de la terre et de tout ce qui est vulgaire ; il lui fait pressentir un idéal de vie morale très élevé ; il lui donne le goût de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble et de tout ce qui est pur.

L'œuvre de la grâce dans une âme destinée au sacerdoce est aussi diverse qu'elle est mystérieuse. Quelquefois, Dieu parle à un enfant dès son plus jeune âge ; il l'appelle, comme jadis il appela Samuel, pour lui demander de se consacrer à son service. Il a pour son âme toutes les délicatesses et toutes les attentions d'une mère ; il la garde du mal, il la préserve de tout ce qui pourrait la flétrir et la déshonorer. Ordinairement, il confie cette âme de choix à la vigilance d'une mère profondément chrétienne, qui, elle aussi, l'oriente vers le sacerdoce. Il n'est peut-être pas de prêtre qui ne doive, sinon l'éclosion, du moins la sauvegarde de sa vocation à une pieuse et sainte mère. Cette mère s'est un jour penchée sur un berceau, et, dans une prière fervente, elle a demandé à Dieu qu'il prît pour lui cette chair de sa chair qu'elle tenait de lui. Et sa prière a été entendue et exaucée. Plus tard, l'enfant a compris les secrets désirs de sa mère et il y a répondu. Peut-être un jour, hélas ! la pauvre femme a-t-elle pleuré sur les fautes de ce fils qu'elle gardait pour le sacerdoce, et ses larmes lui ont valu non seulement le retour et la conversion du prodigue, mais la réalisation de son noble désir et la consécration définitive de son « petit prêtre. » Les larmes de Monique ne furent pas pour rien dans la conversion et la vocation d'Augustin.

Souvent aussi, c'est par la souffrance, souffrance personnellement ressentie ou aperçue chez autrui et chrétiennement partagée, que naît la vocation. Bien des fois, en effet, c'est la considération des misères humaines, misères matérielles et morales, qui dépose dans l'âme d'un adolescent au cœur généreux le germe de la vocation, avec le désir de porter à tous ceux qui peinent et qui souffrent, à tous les pauvres d'ici-bas, à tous les indigents de l'esprit et du cœur, les trésors de lumière et de vie surnaturelle dont l'onction sacerdotale nous crée les dépositaires.

Il se peut même, hélas ! que ce soit des défaillances, des faiblesses, des péchés qui se trouvent être pour une âme le principe de sa vocation sacerdotale. Cette âme a senti un jour le vide des satisfactions des sens, le néant des fausses joies du monde, l'inconstance et la fragilité des affections humaines. Elle a senti peser lourdement sur elle le poids des chaînes d'une honteuse servitude. Et alors, dans un désir ardent d'échapper enfin à l'emprise du mal et de sortir de la fange du péché, elle a donné le coup d'ailes libérateur qui l'a transportée tout à coup jusque sur les hauteurs. Puis, pour ne pas se complaire un jour dans une vertu médiocre et toujours chancelante, elle se décide aux décisifs et complets sacrifices. Elle rêve ainsi d'une perfection qui ne soit pas commune et d'un repentir qui soit vraiment fécond. Elle ne se contentera pas de triompher en elle-même du mal qui l'a jadis vaincue ; elle se servira d'une expérience malheureusement acquise, mais providentiellement permise, pour travailler plus efficacement peut-être au salut et à la sanctification des autres.

II

Pour la plupart d'entre vous, mes chers amis, j'ignore le moyen dont la Providence s'est servie pour vous attirer au service des autels ; mais ce que je sais bien, c'est que vous avez collaboré à l'œuvre de la grâce en vos âmes et que le regard du divin Maître ne s'est pas arrêté en vain sur vous.

Mais il faut que vous sachiez — si par hasard vous l'ignoriez encore — que la voie royale où vous vous engagez, *regale sacerdotium* (I Petr., II, 9), exige des sacrifices ; et c'est un devoir pour moi de vous le redire publiquement aujourd'hui.

Celui qui veut être prêtre doit se rendre compte qu'il y a pour lui un détachement de la terre qui s'impose, et qu'il ne doit plus « marcher les yeux fixés au sol où vient mourir la lumière, mais les regards attachés au firmament d'où tombent les immenses clartés. » Il doit avoir le dégoût de tout ce qui est vulgaire et une sorte d'enthousiasme pour le divin. Rien d'ici-bas ne doit captiver son âme, qui est faite pour vivre sur les sommets et dans l'habituelle contemplation du ciel. « *Conversatio in cœlis.* » (Phil., III, 20).

A la base de toute vocation sacerdotale sérieusement envisagée, il faut donc placer l'idée de sacrifice. N'est-ce pas d'ailleurs ce que le divin Maître laissait entendre au jeune Galiléen que son regard fixait ? « *Vade, vende quæ habes et da pauperibus, et veni, sequere me.* » Le détachement des biens extérieurs, et, plus encore, le détachement de soi-même, tel est, en résumé, le programme de la nouvelle vie que vous devez envisager ; et la parole de Jésus s'adressant à Pierre s'applique naturellement à vous, qui ambitionnez d'être des prêtres, c'est-à-dire, au sens étymologique du mot, des hommes mûris par l'âge : « *Cum esses junior,... ambulabas ubi volebas; cum autem senueris,... alius te cinget et ducet quo tu non vis.* » (Jo., XXI, 18).

1. Je ne m'attarderai pas à vous prêcher le détachement des richesses et des biens du monde. Vous n'êtes pas, je suppose, du nombre des jeunes

riches, comme celui auquel s'adressait Notre-Seigneur, et je ne pense pas que si jamais vous vous alarmez un jour des sacrifices exigés par votre vocation, la tristesse de vos âmes puisse s'expliquer par la pauvreté relative qu'il vous faudra subir. La fortune n'est pas, elle ne peut pas être du ressort des ambitions sacerdotales. Vous l'avez depuis longtemps compris, et vos parents, eux aussi, l'ont compris, eux qu'il convient d'associer aujourd'hui au mérite de votre détermination. D'ailleurs, si le Père céleste veille à la nourriture du petit passereau et au vêtement des fleurs des champs (Mt., VI, 25 et s.), comment pourrait-il se désintéresser de vous, qui lui êtes infiniment plus chers que les oiseaux et les lis ?

Mais il est d'autres sacrifices plus pénibles que ceux des biens extérieurs, sacrifices que vous avez sans doute déjà consentis dans l'intimité de vos cœurs en faisant à Jésus l'oblation complète de vous-mêmes, et qui ont nécessité peut-être des luttes incessantes de votre volonté contre les tendances perverses de votre nature. Ces tendances, nos saintes Lettres les désignent en des termes concis : « *Concupiscentia carnis, superbia vitæ.* »

2. Si le philosophe lui-même réclame, au nom de la dignité humaine, que le corps soit le serviteur de l'âme et que celle-ci ne soit pas l'esclave de celui-là ; si l'Apôtre veut que tout chrétien sache respecter son corps, parce qu'il est le temple du Saint-Esprit (I Cor., VI, 19) ; à combien plus forte raison le prêtre — et celui qui aspire à le devenir — doit-il supprimer de sa vie tout ce qui peut être contraire à la dignité dont il est revêtu et à la sublimité de son état. Un jour, mes amis, si Dieu vous en fait la grâce, vous vous étendrez sur les dalles du sanctuaire, et là, par un vœu solennel, vous vous engagerez à garder toujours intact le trésor de votre virginité. Et cette chasteté que l'Eglise exige de ses ministres, ce n'est point la vertu commune, requise de tout chrétien : c'est la chasteté parfaite, la chasteté sacerdotale. Cette obligation redoutable ne devra pas vous effrayer, car vous aurez en vous par l'ordination la grâce toute-puissante du Dieu qui fait les courageux et les forts ; mais il n'en est pas moins vrai que vous ne pourriez songer sérieusement à devenir, sous ce rapport, de dignes ministres des autels, si vous n'aviez pas de longue date, et par un effort quotidien, établi sérieusement dans vos âmes de séminaristes la vertu des anges.

Ayez d'abord une haute estime pour la pureté, et persuadez-vous de la nécessité absolue où vous êtes de la conquérir et de la garder, vous rappelant que si Dieu l'exigeait déjà des lévites de l'Ancienne Loi, à qui il disait : « *Mundamini, qui fertis vasa Domini* » (Is., LII, 11), il ne peut que la réclamer plus impérieusement encore de ses ministres d'aujourd'hui ; vous rappelant en outre que les fonctions angéliques auxquelles vous aspirez demandent des mœurs angéliques, et que si Notre-Seigneur a voulu naître d'une vierge, n'être touché que par une vierge, n'être assisté que par un homme-vierge, ses prêtres qui sont appelés, eux aussi, à le produire et à le toucher chaque jour à l'autel, doivent être au même titre des vierges.

Et pour cela, n'ayez sur ce point, mes chers amis, aucune compromission avec l'esprit du mal ; ne vous contentez pas de demi-mesures, ni d'une vertu médiocre ; soyez complètement maîtres de vos sens et de leurs convoitises malsaines ; soyez parfaitement maîtres de vos cœurs et de leurs affections déréglées. Et ce premier sacrifice, sacrifice d'absolue nécessité, vous procurera l'ineffable joie d'une sorte de vision anticipée de Dieu et des choses de Dieu : « *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* » (Mt., V, 8).

L'habit que vous allez revêtir vous sera d'un puissant secours pour vous sauvegarder des dangers qui vous guettent, particulièrement en vacances. Pour ma part, j'ai la conviction — contrairement à ce que d'autres peuvent penser — que vos Supérieurs ont vu juste en vous donnant l'uniforme des clercs avant même que vous puissiez prétendre à ce titre. Mais, je vous en conjure, ayez conscience de la dignité, dignité extérieure et surtout dignité intérieure, que vous imposera votre soutane ; et souvenez-vous de ces paroles qu'un Père de l'Eglise adressait à l'un de ses disciples : « *Ita vive et age ut clericus esse merearis, ut adolescentiam tuam nulla sorde commacules.* »

Mais plus que votre habit, la prière, la confession régulière avec une parfaite ouverture de cœur vis-à-vis de votre directeur de conscience, et par-dessus tout un commerce quotidien avec Jésus dans l'Eucharistie seront les moyens qui vous permettront de rester dignes de vous-mêmes, dignes de votre titre de chrétiens, dignes surtout de votre sublime vocation.

3. Il est encore un autre sacrifice auquel vous devez consentir et qui touche davantage peut-être à ce qui fait le fond même de votre nature : c'est celui des exigences de votre volonté propre et d'une certaine indépendance de l'esprit. Ce sont ces exigences que l'Apôtre désigne par l'expression « *superbia vitæ.* »

En vous demandant le sacrifice de votre volonté propre, je ne prétends pas, mes amis, amputer votre être moral de ce qui en fait la valeur même dans l'exercice de son action ; en d'autres termes, je ne veux pas dire qu'il ne faut pas que vous ayez de volonté ; il faut au contraire que vous ayez beaucoup de volonté, et qu'en un mot vous soyez des caractères. Mais le caractère dans un homme ne s'oppose pas à la vertu d'obéissance et à l'esprit de soumission. Si la vocation sacerdotale implique la docilité aux inspirations de la grâce divine, l'esprit ecclésiastique, lui, exige la docilité aux ordres, aux conseils et aux directions de ceux qui, de par Dieu, sont chargés de vous conduire : « *Obedite præpositis vestris.* » (Hébr., XIII, 17).

L'insubordination de la volonté plonge ordinairement ses racines dans une certaine indépendance de l'esprit. Or, rien ne me semble plus contraire aux véritables marques de la vocation sacerdotale

et à l'esprit qui doit vous animer, que cette habitude intellectuelle qui décèle, chez un jeune clerc, un scepticisme railleur vis-à-vis des choses les plus respectables, vis-à-vis des choses de la foi surtout. Pas plus que la corruption ne peut exister dans l'âme de celui qui doit être le « *sel de la terre,* » le doute et l'ironie ne peuvent s'expliquer chez celui qui prétend être « *la lumière du monde.* » Foi docile et profonde, telle doit être la caractéristique de l'habitude intellectuelle du prêtre et du séminariste.

Ce qui ne veut pas dire foi étroite et aveugle : car je me hâte d'ajouter qu'il y a pour vous, plus que pour le commun des jeunes gens, une obligation impérieuse et vraiment professionnelle de vous livrer à l'étude, aux études ecclésiastiques en particulier, qui seront demain l'objet de votre labeur quotidien. Vous trouverez d'ailleurs dans ces études — je vous le redirai tout à l'heure — avec les lumières nécessaires à votre foi, des charmes que vous ne soupçonnez pas. Et puis, toute étude, mais l'étude des sciences divines plus que toute autre, semble-t-il, est une source de vie spirituelle et, somme toute, une sauvegarde de la vertu. C'est la raison d'être du conseil que S. Jérôme donnait à son disciple Népotien, lorsqu'il lui recommandait l'étude des divines Ecritures, pour que dans l'amour des saintes Lettres il éprouvât le dégoût des turpitudes du vice : « *Ama delicias Scripturarum et carnis spurcitias non amabis.* »

Soyez donc, mes chers amis, des studieux pour être des vertueux, mais soyez studieux avec humilité, car, ici plus qu'ailleurs peut-être, « *Dieu donne sa grâce aux humbles et il la refuse aux superbes.* » (Jac., IV, 6).

Et c'est ainsi que, par une vie nouvelle purifiée des servitudes de la chair et des convoitises de l'esprit, vous serez les dignes disciples de Celui qui se plaît au milieu des lis, « *qui pascitur inter lilia* » (Cant., II, 16), et qui vous demande d'être, à son école, des humbles et des doux : « *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* » (Mt., XI, 29).

III

Mais je m'en voudrais de vous laisser croire que la voie où vous vous engagez n'est semée que d'épines. Il me plaît au contraire de vous dire maintenant que vous y trouverez aussi des roses, et que, en vous offrant au service des autels, vous avez choisi, non point la part de Marthe, mais celle de Marie, et que cette part est vraiment la meilleure.

Il ne peut pas se faire qu'un jeune homme de votre âge, ayant bénéficié comme vous de toutes les sollicitudes de la Providence, n'ait aucun idéal. Or, plus que les autres, vous l'avez eu cet idéal, mes amis, et vous l'avez placé jusque sur les sommets les plus élevés. Vous avez compris qu'il était beau d'être prêtre et que le meilleur moment pour l'être était peut-être celui-ci. Or, quand on a un idéal, et un idéal comme celui-là, il ne peut pas se faire qu'on ne soit pas heureux et très heureux. L'amour du Christ fut d'ailleurs à la base de votre détermination ; c'est pour lui que vous consentez aux sacrifices auxquels je vous conviais tout à l'heure, c'est pour sa cause que vous voulez vivre et que vous voulez travailler ; or, le sacrifice, si grand soit-il, ne coûte pas lorsqu'on aime ; bien plus, il y a une joie particulière dans le sacrifice consenti pour la cause que l'on défend, pour l'idéal qu'on a choisi : « *Ubi amatur, labor amatur.* »

Outre cette joie intime que Dieu met dans le sacrifice librement consenti et accepté pour lui, il en est d'autres que je ne saurais vous dire, parce que ces choses ne se définissent pas, elles s'expérimentent. Ce sont ces joies que le psalmiste ressentait lorsqu'il célébrait la douceur des tabernacles divins, la suavité du Seigneur et la beauté du lot d'héritage dont Dieu lui-même forme l'objet : « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine !... O quam suavis est Dominus !... Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei...* » Ce sont ces joies que Jésus réserve à ceux qui acceptent le « joug suave » de ses conseils, joies qui se traduisent par une paix ineffable de l'âme, qui est un avant-goût du bonheur du ciel.

Ces joies que le lévite inspiré éprouvait autour des autels et sur les parvis du temple, vous ne tarderez pas à les goûter, vous aussi. — Vous les goûterez d'abord dans les études auxquelles vous allez vous livrer ; ces joies d'ordre intellectuel résulteront d'une compréhension plus grande de l'être divin et des opérations mystérieuses de sa grâce dans les âmes, d'une connaissance plus parfaite de la personne adorable du Christ et de son amour pour nous. — Vous les goûterez ensuite et surtout, ces joies, dans une union de plus en plus étroite avec le divin Maître, au fur et à mesure que, gravissant les degrés de la hiérarchie des Ordres sacrés, vous progresserez dans la voie de la perfection que ces Ordres requièrent. Et ces dernières, ne s'adressant plus à votre intelligence, seront le partage de votre cœur et la satisfaction de votre volonté.

Et puis, un jour viendra — nous en avons tous l'espoir — où, prêtres pour l'éternité, vous serez envoyés dans le champ du Père céleste pour le cultiver, l'arroser de vos sueurs et le faire fructifier. C'est alors que vous sentirez plus que jamais combien il est doux de travailler pour les âmes et pour le règne de Dieu. Je ne veux pas dire par là que vous ignorerez toujours, au cours du ministère qui pourrait vous être confié, les tristesses des âmes sacerdotales qui souffrent en silence de la haine et de l'ingratitude des hommes, et de la stérilité de leurs efforts ; mais je puis vous assurer néanmoins que s'il vous arrive un jour de semer dans les larmes, un jour aussi vous récolterez certainement dans la joie : « *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* » (Ps. CXXV, 5).

D'autre part, le prêtre qui, volontairement, a renoncé aux joies de la famille et qui s'est interdit le droit de constituer un foyer, a assumé de ce fait la charge d'une grande famille, celle des âmes confiées à son ministère. Or, je vous le demande,

est-il au monde une charge plus belle que celle qui a pour objet de prendre des âmes, de les élever vers Dieu, de les nourrir de la parole divine et du pain eucharistique, de travailler à leur sanctification, de leur montrer le ciel et de les y conduire ? N'est-ce pas un ministère splendide et une fonction bien douce que d'être le soutien des cœurs blessés et des âmes affligées, le consolateur de toutes les souffrances et le confident de toutes les misères ?

Ah ! certes, je concède que le sacerdoce n'a rien de particulièrement attrayant pour celui qui, d'un point de vue purement et étroitement humain, le considère comme un vulgaire métier ; mais pour les âmes éprises d'idéal, pour les cœurs généreux qui savent goûter la pure jouissance du sacrifice librement consenti par amour de Dieu, pour ceux qui veulent vivre, se dépenser, se sacrifier, souffrir, et quelquefois mourir, au service des autres, le sacerdoce est incontestablement la plus belle « part d'héritage » qui puisse échoir et que l'on puisse ambitionner ici-bas ! « *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* » (Ps. xv, 6).

* * *

Je ne sais, mes chers amis, — vous les plus jeunes qui m'entendez, et vous aussi qui n'avez pas senti l'appel divin vibrer dans vos âmes, — je ne sais, dis-je, si j'aurai réussi à vous faire entrevoir l'incomparable beauté de la vocation sacerdotale. A tous néanmoins je dirai la parole si grave : « *Cave Jesum transeuntem et non revertentem.* Prenez garde à Jésus qui passe et qui parfois ne revient plus. » Si un jour le divin Maître vous rencontre, s'il abaisse sur vous un regard d'amoureuse prédilection et que, dans un de ces colloques mystérieux de l'âme aux prises avec la grâce, il vous invite à le suivre, ne détournez pas la tête et ne vous en allez pas tout triste, comme le jeune homme de l'Evangile, car il pourrait se faire que, sur la route de votre vie, vous ne rencontriez plus Jésus.

Quant à vous, mes bien chers amis, par l'habit que vous allez revêtir, vous êtes désignés pour la moisson des âmes. Vous avez compris que cette moisson est immense et que les ouvriers sont peu nombreux ; et vous n'avez pas voulu laisser blanchir les moissons et mûrir les épis sans venir travailler au champ du Maître. De cela, soyez publiquement félicités, et que la Providence par nous tous, mes frères, soit remerciée. Il ne vous reste plus qu'à vous laisser guider par le souffle de la grâce et à vous préparer dans le travail, le recueillement et la prière, à devenir de bons, de dignes et de vaillants moissonneurs du bon Dieu.

Que nos prières, mes frères, et que votre paternelle bénédiction, Monseigneur, aident à l'accomplissement de ce vœu et à la réalisation des espérances que nous plaçons en eux ! Ainsi soit-il.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

L'ORIGINE ET LES BUTS DE CETTE FÊTE

Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis.

Mes bien chers frères,

L'Hostie salutaire resplendit à vos yeux. Sous les voiles eucharistiques, Notre-Seigneur tient ses assises solennelles sur un trône de gloire et il attend nos hommages pour le glorifier et le consoler. Pendant cette journée, c'est à vous, paroissiens de M., que revient l'honneur et la tâche de représenter le diocèse au pied de l'Eucharistie, en l'entourant de vos respects, en lui apportant, dans le recueillement et la prière, vos adorations, vos actions de grâces, votre part de réparations expiatrices pour les péchés du monde qui l'attristent, et en l'assurant à jamais de votre amour et de votre fidèle attachement.

Allons avec confiance, m. f., au Dieu de l'Eucharistie. « *Venite ad me omnes,* nous dit Notre-Seigneur. Venez à moi pour adorer, remercier, réparer, supplier avec moi, et en échange, mon Cœur déversera sur vos familles et sur vous des trésors que vous ne soupçonnez pas. »

C'est pour vous aider dans cette tâche que je voudrais vous redire brièvement l'origine et les buts de l'Adoration perpétuelle.

I

L'origine de ces pieux exercices est très ancienne : elle remonte jusqu'au XVIe siècle[1]. « La fête de l'Adoration, dit Mgr Thomas, prit naissance à Milan et ne tarda pas à se propager dans plusieurs villes d'Italie ; mais avant de se répandre dans tout l'univers, elle reçut à Rome, au centre de la piété et de la foi, l'approbation solennelle du Vicaire de Jésus-Christ. »

Le Pape Clément VIII, en effet, à la fin du XVIe siècle, institua l'exposition des Quarante-Heures dans toutes les églises de Rome, de manière que le T. S. Sacrement y fût exposé tous les jours de l'année successivement. « A Rome, le premier jour de l'année liturgique, c'est-à-dire le premier Dimanche de l'Avent, le Saint-Sacrement est exposé par le Saint-Père dans la chapelle Pauline au Vatican ; il y reste jusqu'au mardi matin, environné d'adorateurs. De là il passe à Saint-Jean de Latran, puis dans les autres églises patriarcales, et enfin dans toutes celles qui sont désignées par le Cardinal Vicaire. Après avoir parcouru toute l'étendue de la ville et épuisé le cycle de l'année, la grande Victime de propitiation revient à son point de départ, d'où elle recommence son miséricordieux pèlerinage[2]. »

Ce qu'il y a de particulièrement touchant pour

[1] Voir le P. Angélo de Santi, *L'Orazione delle Quarant'Ore,* in-8 de XIII-391 p., Rome, aux bureaux de la *Civiltà cattolica,* 1919.

[2] Mgr Blanchon.

nous, Français, dans l'institution de l'Adoration perpétuelle par le Pape Clément VIII, c'est que cette institution a eu pour principal motif la sollicitude du Pontife envers la France, qui était alors cruellement éprouvée par les persécutions dirigées contre les Ordres religieux et par les guerres entre les catholiques et les protestants, au début du règne d'Henri IV.

« Ce qui émeut notre cœur et remue nos entrailles paternelles, écrivait en effet Clément VIII, c'est l'état lamentable du noble et autrefois florissant royaume de France, qui, depuis tant d'années, est bouleversé profondément et lutte contre la tempête de toutes les calamités. Priez, ajoutait le Pontife, en s'adressant aux fidèles de Rome, priez pour le royaume de France plongé dans l'affliction, afin que Celui qui est Souverain Maître et à la volonté duquel rien ne résiste, lui rende son antique piété et sa tranquillité première [1]. »

Instituée principalement pour apporter remède aux calamités de la France, l'Adoration perpétuelle ne tarda pas à s'établir dans notre pays, et avant la grande Révolution, elle existait dans presque tous nos diocèses. Mais, comme tant d'autres œuvres, elle fut renversée par l'impiété triomphante. Depuis longtemps déjà elle a été rétablie presque partout et les paroisses de chaque diocèse sont invitées à la célébrer à tour de rôle. Là où elle est possible, spécialement dans les grandes villes, on a établi l'Adoration nocturne des hommes. Montmartre donne depuis longtemps l'exemple à cet égard... C'est que depuis longtemps la guerre religieuse a repris son cours un peu partout dans tout l'univers, elle n'a pas cessé en France, et aujourd'hui plus que jamais, au milieu des tristesses qui nous accablent, des angoisses qui nous oppressent, nous avons besoin de nous réfugier dans le Cœur miséricordieux de Jésus, présent et vivant dans la sainte Eucharistie.

II

1. Le premier but que s'est proposé l'Eglise dans l'Adoration perpétuelle, c'est de rendre hommage à Jésus-Hostie, en lui offrant l'expression de nos respects, de notre foi, de nos actions de grâces, et finalement de lui rendre amour pour amour.

Aux Thermopyles, Léonidas, avant de mourir en héros pour sa patrie avec ses trois cents Spartiates, avait fait graver sur le roc des fameux défilés : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour sa liberté. » Au-dessus du tabernacle on pourrait inscrire en lettres d'or : « Visiteur, qui que tu sois, va dire au genre humain que le Christ de l'Eucharistie est mort pour sa liberté et pour lui assurer son éternelle patrie ! »

« Puisque Jésus-Christ est toujours vivant sur nos autels, ne convient-il pas qu'il soit toujours honoré, toujours aimé, et que notre culte ait quelque chose d'immense comme la charité du Rédempteur, quelque chose de permanent comme sa présence au milieu de nous ? Telle a été la pensée de l'Eglise en instituant l'Adoration perpétuelle, qui ne s'interrompt dans un sanctuaire que pour recommencer dans un autre, et qui égale la continuité des hommages de l'homme à la continuité des bienfaits de Dieu [1]. »

Les protestants ont attaqué avec fureur le dogme eucharistique. Luther essaya de le défigurer. Calvin eut l'audace de se poser en négateur effronté de la présence réelle ; il ne voulut voir dans l'Eucharistie qu'un symbole ou un souvenir, et non pas une adorable réalité. De nos jours, la négation se fait plus arrogante encore, tantôt sous le masque perfide du scepticisme, qui pose la question de la présence réelle sans la résoudre, tantôt sous la forme séduisante d'objections accumulées par suite desquelles il conclut faussement à l'impossibilité et finalement à la négation radicale de l'Eucharistie.

Ces erreurs contemporaines et celles qui les ont devancées ne changent pas un iota à la réalité du dogme eucharistique. L'Eucharistie n'est ni une légende, ni un symbole, ni même un simple souvenir, ni quoi que ce soit des conceptions plus ou moins ridicules de la raison humaine aux abois ; c'est une vivante et adorable réalité, le chef-d'œuvre de la Puissance et de l'Amour, qui réclame notre foi la plus ardente, notre amour le plus filial, notre inlassable reconnaissance.

On ne discute pas la parole d'un Dieu, n'est-ce pas ? C'est un roc immuable. Eh bien ! l'Eucharistie repose sur ce roc, et ce roc, ce sont les deux paroles créatrices prononcées au Cénacle par le Maître, le soir du Jeudi-Saint : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi. » Voilà en deux mots l'Eucharistie et le Sacerdoce, le fruit et la source, l'effet et la cause. Voilà le fait indiscutable ! Voilà l'Incarnation ineffablement prolongée à travers les siècles par l'Eucharistie !

Et la scène de l'institution eucharistique avait eu pour préambule, un an auparavant, la scène de la promesse. Au lendemain de la multiplication des pains, Notre-Seigneur est dans la synagogue de Capharnaüm et là, prenant prétexte de ce repas matériel qui a ébloui la multitude, pour lui expliquer le vrai pain dont l'homme a besoin, le vrai pain qu'il se dispose à lui donner jusqu'à la fin des siècles, N.-S. prononce en termes clairs ces paroles prophétiques qui sont le gage et la promesse formelle de l'Eucharistie : « C'est moi qui suis le Pain de vie descendu du ciel. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts ; mais moi, je suis le vrai Pain descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi ; car ma chair est véritablement un aliment et mon sang est véritablement un breuvage... En vérité je vous le dis, si vous ne mangez

[1] Constit. *Graves et diuturnas* du 25 nov. 1592.

[1] Mgr Thomas.

la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Un an plus tard, Jésus, qui est fidèle dans ses promesses, exécute et réalise ce qu'il a promis : « Prenez et mangez... » Inutile d'ergoter, il ne s'agit ni de parabole, ni d'image, ni de comparaison, mais de la sublime Réalité. « Ces paroles, dit Mélanchton lui-même, ont la clarté de la foudre et l'esprit terrifié n'a rien à leur objecter. » Voilà la première base de notre foi à l'Eucharistie : elle fut enregistrée mot pour mot par S. Mathieu, S. Marc, S. Luc et reproduite plus tard par S. Paul.

Est-il besoin des miracles eucharistiques pour confirmer l'adorable réalité sacramentelle ? Et pourtant N.-S. les a multipliés au cours des siècles pour faire resplendir l'auguste mystère [1]. Tout cela, c'est la confirmation éclatante et la glorification de la Présence réelle !

Et chaque année, à Lourdes, n'est-ce pas au passage processionnel du St-Sacrement que sont opérés les miracles les plus insignes, que les malades sont guéris, que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les paralytiques marchent, que toutes les variétés des misères humaines sont restaurées ?

On juge de l'arbre à ses fruits. Or c'est l'Eucharistie qui fait les Saints et qui a converti des milliers d'âmes. Quel cortège, après celui des miraculés eucharistiques, que celui des convertis de l'Eucharistie ! Donc : « *Ego sum vita* ».

Bref, l'Eucharistie est un fait. C'est le centre de la religion. Le genre humain s'est incliné devant ce fait. Il s'est prosterné et il a adoré. Les plus grands génies, les plus grands savants, les plus grands artistes ont cru à l'Eucharistie.

Soyons donc fiers de la tâche qui nous est assignée et pressons-nous au pied du Tabernacle pour adorer, louer, aimer, remercier. C'est la première partie de notre tâche, et voici la seconde qui consiste à réparer : c'est le deuxième but de l'Adoration perpétuelle.

2. Réparer, c'est le désir exprès de Notre-Seigneur ; c'est sa volonté clairement affirmée à maintes reprises, renouvelée avec instance dans les révélations particulières à sainte Lutgarde, à sainte Colette, à sainte Thérèse, enfin et surtout à la grande confidente du Sacré-Cœur, sainte Marguerite-Marie.

Notre-Seigneur se plaint de la froideur, de la tiédeur, de l'indifférence, de l'ingratitude des âmes qui, par milliers, l'oublient, le contristent, l'offensent. La méconnaissance de son amour infini, la résistance à ses appels, l'abus des grâces de la part d'un grand nombre, voilà l'abîme sans cesse grossissant qu'il s'agit de combler, dans la mesure du possible, par des compensations généreuses que le divin Maître attend des âmes fidèles et compatissantes !

S. François d'Assise et sainte Marie-Madeleine de Pazzi, s'ils revenaient parmi nous, n'auraient que trop sujet de parcourir les cités et les campagnes, en versant des larmes et en s'écriant comm autrefois : « L'amour n'est pas aimé ! »

Constatation douloureuse et qui ne retient peut-être pas suffisamment notre attention ! Chaque jour, à chaque instant, c'est comme un déluge d'iniquités qui submerge le monde. C'est la cité de Satan qui se dresse contre la cité de Dieu. C'est le *Non serviam* qui retentit dans tout l'univers ; c'est le *Nolumus hunc regnare super nos* qui est devenu la devise d'un trop grand nombre ; et ce programme infernal est un arrogant défi au Dieu d'amour qui réside dans l'Eucharistie.

Sans doute, dans notre chère patrie, dans notre diocèse et dans cette chère paroisse, il y a de bons et fidèles serviteurs, des âmes généreuses qui s'efforcent de correspondre aux avances miséricordieuses du divin Maître ; il y a des vies chrétiennes intimes, des vies saintes, des vies apostoliques qui réjouissent le cœur de Dieu.

Mais à côté de cette France qui croit, qui espère, qui aime, qui prie, il y a cette France incrédule qui fait profession de renier son baptême et ses traditions séculaires de catholicisme ; une France vénale qui se prosterne à deux genoux devant le veau d'or ; une France volage qui se précipite dans le tourbillon des plaisirs ; une France prévaricatrice qui blasphème, qui profane le dimanche, qui vote et légifère contre Dieu, qui suit les éteigneurs d'étoiles et répudie le Décalogue... Puis il y a la foule des chrétiens sans consistance, des tièdes dont la foi s'éteint et dont l'activité extérieure se paganise de plus en plus en dehors de la religion... Enfin il y a, hélas ! et Dieu seul en pénètre le secret, un certain nombre de Judas, qui viennent à la Table Sainte pour le baiser de trahison... Et voilà pourquoi il faut réparer.

En soi, la rédemption du Christ est infinie, surabondante : *copiosa apud eum redemptio*. Mais il faut y joindre notre part de fils adoptifs. Notre-Seigneur a réparé pour sa part, mais cela ne nous dispense point d'y associer la nôtre.

Assurément, il n'est pas inutile d'en faire la remarque, Notre-Seigneur ne souffre plus, ne peut plus souffrir, puisqu'il est glorifié et que sa Passion est bien finie. Mais ne croyez pas qu'il demeure insensible aux iniquités de toute sorte qui désolent l'univers, et si N.-S. pouvait encore souffrir, chaque péché renouvellerait encore sa Passion douloureuse.

Remarquons encore qu'en Dieu, c'est un éternel présent ; il n'y a pour lui ni passé ni avenir, et par conséquent, au moment de l'agonie de Notre-Seigneur et pendant toute la durée de sa Passion, tous les péchés du monde ont été prévus et expiés d'avance, comme présents à sa pensée et à son Cœur, avec toutes les circonstances qui les actualisent au fur et à mesure qu'ils se commettent. Le péché continue donc, malgré la Rédemption du Christ, de rester sous le regard de Dieu qu'il contriste, et il appelle un contre-poids réparateur dans

[1] Voir les deux vol. du P. Couet, *Les miracles historiques du St-Sacrement*, in-12 de 589 p., et *Nouveau Recueil de miracles eucharistiques*, in-12 de 400 p., chaque vol. 5 f. (port en plus), libr. Desclée, Paris et Lille.

la balance de sa justice, pour lui rendre la gloire accidentelle que le péché lui enlève.

Voilà la dette qui incombe aux âmes fidèles, et cette dette, nous pouvons la payer pour nos frères, en vertu de la réversibilité des mérites, en vertu de la consolante communion des Saints. Nous pouvons, nous devons réparer pour les coupables.

* * *

Ecoutons l'appel suppliant du Cœur de Jésus qui veut être consolé. Reportons-nous aux appels réitérés dans le même sens de Lourdes et de la Salette : *Prière! Pénitence!* Et avec un cœur contrit et humilié, efforçons-nous de compenser les outrages que le péché fait à Dieu. Hâtons par nos prières et nos sacrifices la rentrée au bercail des brebis égarées, et diminuons chaque jour le compte débiteur accumulé par le péché auprès de la justice divine. Réparons pour la France, pour le diocèse, pour la paroisse, chacun pour son compte personnel et les uns pour les autres. Que le *Parce Domine* éclate sur nos lèvres et dans nos poitrines pour soulager le cœur de Dieu, éloigner les représailles de sa justice et provoquer une pluie bienfaisante de miséricordes qui nous sauvent et hâtent le règne du Sacré-Cœur sur les individus, les familles et les sociétés ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

V

LIGUGÉ OU LE PREMIER MONASTÈRE DES GAULES

S. Hilaire exilé parmi les cénobites de l'Orient appelait de ses vœux le moment où il lui serait permis de jeter en Gaule les fondements de la vie religieuse. A cet effet, dès son retour à Poitiers (360), il confia à S. Martin, sur les rives de la Sarthe, la solitude de Ligugé, que celui-ci, entouré d'un grand nombre de frères, ne tarda pas à faire fleurir sous la règle bénédictine [1]. Avant d'aborder une étude plus générale des moines, jetons un simple coup d'œil sur cette première abbaye gauloise et même occidentale. La physionomie, d'ailleurs, nous en a été retracée jusque dans les moindres détails par un historien de l'époque, Sulpice-Sévère.

I

La vie de S. Martin et de ses religieux fut d'abord une vie de prière.

Les moines de Ligugé faisaient de la prière leur principale occupation. Ils priaient pour tous ceux qui prient mal et pour tous ceux qui ne prient point. Dans leurs supplications renouvelées, la société trouvait une force toujours active, un appui, une sauvegarde. « Il n'y a pas de plus beau sujet, a dit Montalembert, que l'histoire de la prière, c'est-à-dire l'histoire de ce que la créature exprime à son Créateur pour lui raconter ses misères, ses joies, ses craintes et ses désirs; s'il était donné à une plume humaine d'en écrire les pages, elle serait celle des moines : car personne n'a su manier comme eux cette arme de la prière [1]. »

Au dire de dom Martène, le célèbre liturgiste de la Congrégation de St-Maur, les religieux des premiers temps se relevaient trois fois chaque nuit pour chanter les louanges du Seigneur. S. Benoît, justement soucieux de la santé de ses disciples, voulut pour eux un sommeil un peu plus prolongé, « de telle sorte qu'à la huitième heure (2 h. du matin) ils pussent se trouver *digesti et alacres*, frais et dispos [2]. » D'ailleurs, s'il faut en croire S. Bernard, la règle bénédictine, vrai modèle de sagesse et de discrétion, aurait été dictée par Dieu lui-même [3].

A Ligugé, après les siècles de la persécution et les invasions des Barbares, la foi et la piété semblaient éclore « pareilles à un printemps » : sous les voûtes romanes de la chapelle monastique, la prière montait incessamment vers le ciel. C'étaient bien cette solitude embaumée et ces premiers cloîtres dont la plume d'Isaïe avait chanté les charmes, quand elle écrivait : Le désert fleurira comme un lis. *Solitudo florebit quasi lilium.* (Is., xxxv, 1).

Les moines de Ligugé inauguraient ainsi cette mission sublime de la prière permanente. Pendant mille ans et plus, princes et peuples s'empresseront d'y recourir. A l'apogée de l'époque féodale, un jour que la flotte de Philippe-Auguste était assaillie dans les mers de Sicile par une tempête formidable, le roi rend courage et confiance au cœur des matelots en leur disant : « Il est minuit ; c'est l'heure où la communauté de Clairvaux se lève pour chanter Matines ; la prière des moines nous sauvera du péril. » Durant tout le cours du moyen âge, parmi les services dus à l'activité des Ordres religieux, si d'autres étaient plus visibles, plus palpables, on appréciait grandement celui de la prière. La raison qui leur valut une large place dans le cœur des peuples reposait là : on aimait cette psalmodie perpétuelle, *laus perennis*, où jour et nuit la voix des moines, « aussi infatigable que celle des anges, » célébrait la gloire divine par un cantique sans fin.

II

La première des vertus chrétiennes ou la charité fut aussi admirablement pratiquée à l'abbaye de Ligugé.

Se souvenant de cette parole de l'Evangile : « En vérité, ce que vous aurez fait au plus petit de vos frères, c'est à moi que vous l'aurez fait » (Mt., xxv, 45), les moines de Ligugé se montrèrent les meilleurs amis des pauvres. Le père qui n'avait pas de quoi nourrir sa famille, le mendiant, l'esclave fugitif, l'enfant abandonné, l'ouvrier sans travail,

[1] Dom Chamard, *S. Martin et son monastère de Ligugé*, in-12, Poitiers, Oudin, 1873.

[1] Montalembert, *Les Moines d'Occident*, Introd., p. 35.
[2] *Heures Bénédictines*, par Ed. Schreider (*Semaine littéraire*, 16 nov. 1913).
[3] *Opusc.* xiii, c. 7.

l'infirme, l'aveugle, venaient chaque jour chercher leur nourriture à la porte de l'abbaye. En entendant la cloche du soir sonner au monastère, le voyageur était heureux de se diriger vers la flèche de la chapelle cachée derrière les tilleuls et les ormes, assuré de trouver là une hospitalité accueillante : Ligugé n'était-il pas le monastère des fils de S. Martin, le même qui, à l'entrée de la ville d'Amiens, avait partagé avec un pauvre son manteau de soldat ?

Il faut saluer ici l'aube de ces nobles traditions dont les moines devaient perpétuer le souvenir à travers les siècles. Menant une vie austère, produisant beaucoup et consommant peu, l'abondance de leur superflu allait aux malheureux. On montrait dans chaque abbaye une porte, appelée *la donne,* par où s'écoulait sur les populations environnantes le courant intarissable de la charité. Dans le couvent même il y avait les infirmiers des pauvres, et, au dehors, des moines se faisaient pour eux mendiants. Un des rédacteurs de la Règle clunisienne, Udalric (1018-1093), a supputé que l'année où il écrivit ses *Coutumes*, 17.000 indigents reçurent assistance au monastère. Pendant la famine de 1123, S. Bernard nourrit à Clairvaux jusqu'à 3.000 personnes, et son exemple fut suivi par les abbayes voisines.

III

A la prière et à l'aumône les moines de Ligugé unissaient le travail.

Le travail est une loi d'expiation et de pénitence imposée à l'homme pécheur : *In sudore vultus tui vesceris pane.* A Ligugé la cellule monastique est chétive : une couche de paille, une table, un crucifix, quelques images pieuses en font tout l'ornement. De ce tombeau qu'il habite pendant sa vie mortelle, le religieux passera, enveloppé de ses pauvres habits, au tombeau qui précède l'immortalité, sous les dalles du chœur ou dans le jardin du cloître. Mais, auparavant, de combien de fatigues cette humble cellule n'aura-t-elle pas été témoin, soit comme labeur manuel, soit comme labeur intellectuel !

Au milieu d'une nature abandonnée, les moines de Ligugé commencent à défricher le sol et à conduire la charrue. D'autres, après eux, qu'ils soient fils de princes ou fils d'ouvriers, assainiront d'immenses tourbières, perceront de vastes forêts, endigueront des cours d'eau. Bientôt, grâce à tant d'efforts, aux lianes de la solitude succèdent de vertes moissons, d'un essaim d'abeilles sauvages sort un rucher complet, et un marécage pestilentiel fait place à des prairies. Dans des landes maudites où n'avaient jamais crû que la ronce, la bruyère et le genêt, on voit mûrir toutes les graminées.

Après avoir vaqué au travail des champs et pour se reposer du défrichement des terrains incultes, les moines de Ligugé s'appliquent à l'étude. Ce ne sont d'abord que d'humbles récits, des paillettes, *paleolæ, scintillæ,* selon une remarque du temps. Mais, l'impulsion une fois donnée, on verra leurs successeurs transcrire les Livres Saints et les ouvrages de l'antiquité, ouvrir des écoles pour les enfants du peuple, composer toutes ces œuvres, aujourd'hui insérées dans de volumineux recueils, et dont les débris peuplent encore les bibliothèques de nos villes, sauvegardant ainsi, à une époque ingrate, l'art, la science et la vie chrétienne [1].

Le sujet que nous venons d'ébaucher, nous le reprendrons avec plus d'ampleur dans nos conférences suivantes. Toutefois ces faits sont déjà par eux-mêmes suffisants pour nous inspirer envers les moines la reconnaissance qu'ils méritent. Ils défrichèrent, les uns un coin de notre sol, les autres un coin de notre littérature : il n'est pas jusqu'aux ennemis de l'Eglise qui n'aient souvent profité de leurs longs et patients travaux.

* * *

A fonder Ligugé, S. Martin employa treize années de sa vie, et quand il devint évêque, ses habitudes monastiques le suivirent sur le siège épiscopal de Tours. Depuis, à part l'intervalle d'un siècle, les religieux bénédictins n'ont pas cessé d'habiter cet antique asile, et de l'illustrer par leur science. Ces admirables traditions d'étude et de savoir étaient continuées avec gloire, hier encore, avant que ne sonnât l'heure de l'exil.

Mais ayons confiance dans l'avenir. Un jour d'hiver, raconte l'historien du vénérable Michel le Nobletz, le saint prêtre, affligé de voir tout poussiéreux l'autel où il allait célébrer, ramassa un lis desséché, laissé négligemment sur le sol. Et, tandis que de la tige morte il époussetait la table sacrée, la plante refleurissait dans sa main, fraîche et embaumée comme à la saison du printemps. C'est l'image de la vie religieuse : en dépit des persécutions suscitées contre elle, elle renaîtra, car les moines comme les chênes sont éternels.

VI

L'EPISCOPAT GAULOIS AU Ve SIÈCLE

Une époque remplie d'intérêt est celle du Ve siècle. On voit alors l'épiscopat catholique prendre conscience de son rôle, grandi par les circonstances. Selon une belle parole, si souvent et si justement répétée, « l'évêque des temps barbares, comme l'abeille dans sa ruche, a bâti avec la fleur de l'Evangile les cellules sociales qui devaient un jour composer la France chrétienne. » Nous voudrions spécialement mettre en relief ce beau titre de « défenseur de la cité, *defensor civitatis,* » que la voix populaire décerna aux évêques [2].

I

Dans la cité l'évêque a d'abord, et d'après le cours naturel des choses, le rôle d'administrateur.

A cette époque malheureuse, sénateurs et consuls ne pouvaient plus rien pour la paix, pour la civilisation. Retirée au fond de ses domaines ruraux,

[1] P. de Smedt, *Les institutions monastiques pendant l'ère mérovingienne.*

[2] On remarquera que nous ne prenons pas ce titre au sens juridique ; nous pensons en effet que si l'évêque, en fait, exerçait les fonctions du *defensor,* il n'en avait pas le titre officiel (sauf certains cas exceptionnels).

l'aristocratie s'y abandonnait entre deux invasions aux jouissances les plus grossières. Même dans les villes, ruinées d'ailleurs par le brigandage, les chefs des municipalités avaient pris en dégoût la gestion des affaires civiles. La misère s'amoncelait de toutes parts et l'on était presque revenu aux jours de Dioclétien.

Dans une aussi lugubre détresse, en face d'une société qui s'effondrait et que menaçait l'envahisseur, les populations se tournèrent d'instinct vers les évêques, les suppliant de prendre la défense de leur cause, échappée aux mains débiles des autorités romaines. Ces évêques se nommaient S. Remi de Reims, S. Solein de Chartres, S. Loup de Troyes, S. Aignan d'Orléans, S. Avite de Vienne, S. Vast d'Arras, S. Sulpice de Bourges, S. Germain de Paris, S. Léger d'Autun, S. Arnould de Metz : admirables figures dont les traits se détachent avec une lumière vive et pure sur le fond de la barbarie. Ils avaient sinon toujours la noblesse et la fortune, au moins le crédit et le courage ; souvent même le ciel confirmait leur sainteté par des miracles. Tous s'empressèrent de répondre aux vœux du peuple.

Sorti d'un rang obscur ou fils de grande famille, l'évêque devient nécessairement le premier de la cité. Tous les intérêts reposent entre ses mains. Tandis que dans l'abbaye voisine le moine défriche, établit une ferme, un moulin, une forge, l'évêque sauvegarde la commune, supplée avec ses clercs à l'insuffisance et au découragement des chefs civils, régit les biens temporels, exerce les pouvoirs administratifs et municipaux. Il est dans sa ville épiscopale l'autorité la plus respectée, la mieux obéie, la seule vraiment aimée [1].

Dans les vastes plaines de la Gaule périodiquement désolées par les hordes ennemies, la misère s'était étendue, pareille à l'inondation d'une marée montante. Malgré cela le fisc exigeait autant et plus de la terre improductive. L'évêque, tel Grégoire de Tours, plaide auprès du pouvoir impérial la cause des propriétaires opprimés, courbés sur un sillon stérile, et obtient parfois en leur faveur une diminution des redevances publiques. A mesure que la cité s'ordonne, le prestige de la force pâlit peu à peu. L'évêque inspire aux Barbares la modération dans leurs rapports avec le peuple gallo-romain. Il apparaît à côté de chaque roi franc et au milieu d'une société inculte, comme l'image de la clémence et de la mansuétude. « J'ai cru qu'un ange me parlait, » dira un jour Théodoric, en désignant S. Césaire. A tout instant l'évêque s'en vient trouver le maire du palais, quelque chef ou quelque leude puissant, pour lui demander de punir ou de réparer un méfait, de mettre fin à un abus, de respecter les chaumières et les champs des malheureux. Imitant les prophètes d'Israël, il éveillera dans ces rudes natures la voix du devoir et leur présentera comme modèles les rois bibliques, David et Salomon [2].

[1] Gorini, *Défense de l'Eglise,* t. II, passim ; — abbé Martin, *Les Moines et leur influence sociale,* t. I, ch. IV.
[2] Cf. Augustin Thierry, *Récits mérovingiens.*

II

Aux fonctions administratives et curiales s'ajoutaient pour l'évêque des prérogatives judiciaires.

Honoré de la première magistrature du pays, l'évêque a la charge d'interpréter le droit : dans son palais siège un tribunal appelé l'*audience épiscopale*. S. Paul avait déjà dit aux Corinthiens : « Si vous avez des différends, prenez pour juges même les premiers venus de votre église. » (I Cor., VI, 4). Dès l'origine, les fidèles, suivant à la lettre ces instructions de l'Apôtre, se refusaient à comparaître devant les tribunaux païens, où toute sentence se rendait au nom des dieux et avec des formules défendues. L'exemple persévéra : au Ve siècle en effet nous voyons l'évêque investi par la confiance générale d'une sorte de juridiction officieuse sur la presque totalité des litiges qui s'élevaient entre chrétiens.

Avec la conversion des empereurs, l'arbitrage ecclésiastique, d'abord libre et spontané, devint une magistrature légalement reconnue, favorisée par le pouvoir et affranchie de tout recours d'appel, même pour les causes correctionnelles et pénales. Quand on lit, dans les commentaires du Code civil, au-dessous de chacun de ses articles, les dispositions des lois anciennes où ils ont été puisés, il faut souvent pour trouver leur source remonter jusqu'aux évêques et aux moines du Ve siècle. Rien ne vaut ces notes arides pour faire apparaître derrière le recueil de nos lois la magnifique lignée de ses précurseurs et de ses ancêtres. Une foule de crimes publics et privés appartiennent au ressort du tribunal de l'évêque. Aussi bien, des règles protectrices des droits de l'accusé sont édictées ; on voit les prescriptions les plus détaillées sur l'enquête et sur l'information. Le caractère civilisateur et moral de la peine se manifeste avec netteté : elle est avant tout une satisfaction accordée à la justice [1].

De temps à autre, sans doute, les mœurs barbares reprendront le dessus. Ainsi les satellites de Childebert II, poursuivant un accusé jusque dans la demeure d'Agéric, évêque de Verdun, après avoir découvert le toit de l'oratoire qui cachait le proscrit, le massacrèrent aux pieds de l'autel sous les yeux mêmes du pontife. Cependant, on peut le dire, quelques faits exceptés, la justice, bannie de la terre par la corruption des cours et par le bruit des armes, avait pour asile à cette époque le sanctuaire ou le tribunal de l'évêque, vrai préfet du prétoire.

Sous l'influence de l'Eglise le droit romain adoucit ses rigueurs et s'approprie aux conditions nouvelles du monde : un esprit de délicatesse et de bonté qui jusque-là lui était inconnu tempère le droit barbare. A cette époque où tant d'éléments contraires luttaient encore contre les progrès de la civilisation naissante, où la jurisprudence demeurait confuse et les pénalités tellement arbitraires que de simples délits de chasse, le meurtre d'une biche, un lacet indûment tendu à l'orée d'un bois,

[1] Cf. *Clovis,* par Godefroid Kurth ; Tours, Mame, 1896.

pouvaient être punis de mort, on aimait à comparaître devant une cour épiscopale et en présence de magistrats plus instruits, plus désintéressés, plus accessibles à la pitié. C'était un for spécial, supérieur au droit commun, et dont on facilitait l'accès. Les livres pénitentiaux contemporains traitent de la peine que l'on devait imposer aux fidèles pour toute infraction aux lois de l'Eglise ; les péchés, depuis les plus graves jusqu'aux moindres, y étaient prévus, classés, tarifés. Or, entre ces recueils et les lois barbares où les délits et les crimes sont également évalués, l'analogie est remarquable. Bref, les plus heureuses dispositions de nos législations modernes prenaient naissance. M. Taine a rendu sur ce point un éclatant hommage à l'épiscopat de l'époque mérovingienne. L'évêque continuera plus tard à siéger au tribunal sur le même rang que le comte.

III

L'évêque du ve siècle fut surtout et à proprement parler le plus efficace « défenseur de la cité, *defensor civitatis*. »

Aux approches des hordes barbares, il veille debout sur les remparts, court le premier à la brèche et ne craint pas d'exposer ou de donner comme le bon Pasteur sa vie pour son troupeau. Quelquefois il dirigera lui-même la défense militaire de sa ville assiégée, ou bien, tandis que les populations épouvantées se réfugiaient sur les hauteurs, il traitera en leur nom avec l'ennemi. Troyes et Orléans, menacées par Attila, furent ainsi redevables de leur salut, l'une à S. Loup et l'autre à S. Aignan. S. Privat, évêque dans le Gévaudan, et Ausone d'Angoulême, refusent de livrer aux envahisseurs leurs concitoyens et tombent martyrs du patriotisme et de la foi [1]. A Reims, S. Nicaise expire sous le fer des Vandales, non loin du baptistère de Clovis. L'évêque de Clermont, Sidoine Apollinaire, encourage les habitants de sa ville épiscopale et organise leur résistance contre les Visigoths.

Après l'épreuve et la défaite, quand des contrées les plus prospères et des cités les plus riches il ne restait plus que ruines informes, débris épars, murs démantelés, l'évêque se fait le soutien de son peuple. — S. Germain d'Auxerre sauvera l'Armorique de la fureur des Alains. Au lendemain de leur lutte contre les Visigoths, les habitants de Clermont qui, pendant le siège, avaient mangé l'herbe des murailles, reconnaissent devoir toute gratitude à la charité de l'Eglise unie à celle des seigneurs. S. Patient, évêque de Lyon, méritera les louanges de Sidoine Apollinaire pour les grandes libéralités répandues par lui dans les Gaules méridionales au moment de la famine, compagne inévitable des invasions.

Protecteurs de la cité, les évêques en rachètent aussi les habitants prisonniers. S. Avite, de Vienne, emploie à leur délivrance les ressources du sanctuaire. Sur la demande de S. Loup le roi des Alamans rend la liberté à une légion de Gaulois. Un peu plus tard, S. Césaire sacrifiera tout le mobilier précieux de son Eglise, « calices, patènes, encensoirs, chandeliers », pour racheter son peuple. Et à qui le traitait de sacrilège, il se contentait de répondre : « Le Christ ne s'est-il pas fait lui-même rédempteur ? » A vrai dire, où trouver pour la conscience humaine un spectacle plus digne d'admiration ?

Que de saintes figures il y aurait encore à citer, et d'un éclat exceptionnel ! L'historien s'arrête devant elles « comme au terme d'une longue marche à travers les forêts du Nord, le voyageur s'arrête devant la statue qui lui annonce les approches de l'abbaye voisine et par conséquent de la civilisation. » Dans cette lente réorganisation qui va de Clovis à Charlemagne, l'évêque modère la tyrannie victorieuse des Barbares, veille aux travaux publics d'édilité et de voirie, fonde des écoles et des hôpitaux, protège les monuments, etc. On ne saura jamais tout ce que la société doit à ces grands serviteurs de la Providence, les pontifes et les missionnaires des temps mérovingiens.

* * *

Telle fut la mission de l'évêque gallo-romain, à la fois patron, juge et défenseur.

Dans le cours des âges on verra d'autre pontifes reprendre cet antique rôle, et, au milieu des circonstances les plus graves, incarner la cité. Ebbon, de Sens, délivrera sa ville épiscopale assiégée par les Sarrazins, et l'intrépide évêque de Paris, Gozlin, préservera la capitale du pillage des Normands.

D'ailleurs, n'est-ce pas encore aujourd'hui pour l'épiscopat français la même auréole ?

Déjà, en 1870, pendant l'invasion prussienne, il méritait à nouveau par son dévouement patriotique le beau titre de défenseur de la cité, à Metz, à Verdun, à Reims. Le cardinal Donnet, en particulier, nous rappelle à cette heure de tristesse sombre Salvien de Marseille ou S. Augustin au milieu des Barbares déchaînés depuis Cologne jusqu'à Carthage. Ses lettres sur les victimes de la guerre sont de petites oraisons funèbres où l'on sent un vrai parfum de la primitive Eglise à l'époque des persécutions.

Et c'est encore le même héroïsme que nous aurons à glorifier durant la tourmente affreuse dont la France vient de supporter les rigueurs.

[1] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, p. 22, et Montalembert, *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 389 et suiv.

JE CROIS A LA VIE ÉTERNELLE

Chapitre III

LA CONFIRMATION DE L'EXPÉRIENCE

Nous avons une âme et elle est immortelle : telle est la conclusion qui se dégage logiquement des études précédentes ; il serait déraisonnable de la rejeter. Mais si bien fondée qu'apparaisse la conclusion, peut-être laisse-t-elle encore subsister quelque hésitation en l'esprit. L'incertitude disparaîtrait *si l'expérience venait confirmer le raisonnement,* si l'âme et son immortalité n'était pas

seulement conclue, mais *sentie*. Cette expérience serait-elle impossible ? Il ne semble pas. Au contraire, même, elle paraît jaillir de différentes sources. Il y aurait, en effet, le témoignage de la propre conscience et la croyance des peuples. Qu'en est-il en réalité ?

I

L'EXPÉRIENCE PERSONNELLE

L'expérience personnelle de la réalité de l'âme apparaît au premier abord vraisemblable. Si l'âme, par hypothèse, est en nous, et plus même, est *nous,* — serait-il tant difficile d'entrer en contact avec elle, de l'expérimenter, pour tout dire ? La tentative, en tout cas, ne manquerait pas d'intérêt ; essayons-la.

* * *

Pour l'ordinaire, notre attention est prise par les choses, les êtres, les personnes que nous voyons, que nous entendons, avec qui nous sommes en relations ; elle est tournée vers le dehors, et s'y dépense ; nous vivons dans les choses, nous ne vivons pas en nous.

C'est une attitude inverse qu'il convient pour le moment de réaliser. *Ramassons donc notre attention* dispersée dans les choses, tournons-la en dedans et *fixons-la sur nous-même,* et regardons-nous vivre. Au besoin, pour favoriser l'examen, fermons les yeux et bouchons nos oreilles ; qu'aucun fait extérieur ne vienne nous distraire ; que toute notre attention reste exclusivement tendue sur notre être intime.

Il se peut qu'au premier moment, notre propre être, notre moi, — comme on dit, — nous apparaisse comme une masse confuse, opaque, ténébreuse, où rien ne se détache en lumière ; à peine le rapide éclair d'une pensée distrayante, d'une impression de fatigue, peut-être, qui traverse le champ de l'attention...

Cependant, ne nous laissons pas décourager et soutenons notre effort... Voici qu'en effet cette masse opaque s'éclaire, voici que notre propre être s'irradie, devient transparent, et que nous allons pouvoir l'analyser.

En premier lieu se détachent en lumière les images des choses que j'ai précédemment vues. C'est pour l'instant la campagne où je prends les vacances ; la maison, la cour, la prairie qui la prolonge et qu'enclôt la rivière, au fond de la vallée ; puis la rive opposée qui doucement se dresse, s'élève en coteau, et monte jusqu'à la forêt... Et cependant que j'assiste à cette résurrection d'ensemble, de nouveaux détails ne cessent de surgir dans le tableau : les peupliers qui bordent la rivière, les deux grands, en particulier, qui se penchent et se croisent sur les eaux... Mais voici qu'apparaît de l'inédit : mon imagination transforme ce paysage. Au fond du pré, baignant dans la rivière, elle élève un château : style Renaissance, toit plat... Mais l'édifice de rêve n'est pas encore construit que déjà je le juge : un château Renaissance : et pourquoi ? Qu'y a-t-il en ce style qui m'agrée ? Peut-être la mélancolie de ses lignes horizontales ; seraient-elles donc plus belles que les lignes verticales du gothique ? Et c'est *ainsi qu'apparaissent* comme à la surface de mon être, une *série miroitante de sensations et d'images,* de combinaisons et de rêves, d'idées et de jugements : *tout un monde de pensées* qui affluent et se pressent.

Que je maintienne mon attention. *Par-dessous* cette couche transparente de pensées s'élève, vraisemblablement provoquée par elles, une *nouvelle nappe de faits :* fatigue, énervement peut-être, de l'effort d'attention fait jusqu'ici ; désintéressement, ennui de cette observation intime ; ou bien au contraire, intérêt et goût à cet examen, surprise, ravissement, au spectacle de cette vie intérieure... Et voici que ces sentiments en vont éveiller d'autres avec qui ils sont en harmonie : mélancolie et tristesse de la vie, qui fait peut-être le fond de mon caractère ; ou bien l'enthousiasme, l'entrain... Et c'est ainsi que jaillissent et s'appellent *tout un monde d'émotions* et de sentiments, de plaisirs et de douleurs, de joies et de peines.

Voici cependant que sous l'effet de ces représentations, et de leurs attraits, une *nouvelle série de faits* va surgir. Depuis plusieurs jours l'image de la campagne était là, obsédante ; de l'avoir rappelée vient encore mettre le comble à mon excitation ; je n'y tiens plus, oui, je laisse s'achever le projet, j'irai là-bas ce soir, je vais préparer mon sac de voyage aussitôt cette étude terminée ; je sais comment le garnir, j'en ai l'habitude... Et puis en route !... Et voilà qu'est apparu un troisième groupe de faits : *instinct d'habitude,* gestes réfléchis et libres, activité sous ses multiples formes...

Pensées, impressions, mouvements : c'est toute une série de faits que l'analyse vient successivement de découvrir en moi.

D'où viennent donc ces faits ? L'observation va me le révéler : que je soutienne donc encore mon effort d'attention, que je m'applique à voir clair en moi. Voici, en effet, qu'apparaissent à la base de ces différents faits, les *énergies ou facultés* qui les produisent, avec les *tendances profondes* qui stimulent leur activité. Oh ! quel monde complexe que celui de ces énergies et tendances que je découvre en moi : besoins et appétits du corps, désirs des sens, curiosité d'une intelligence en mal de savoir, appels du cœur assoiffé d'affection, recherche des émotions, aspiration à une vie bien ordonnée, digne et belle ! Je note en moi ces différentes tendances, et je ressens leurs appels, tantôt calmes, tantôt violents ; tantôt en harmonie et tantôt en conflits : faisceau complexe et mouvant que je sens tout de même bien en les profondeurs de mon être.

Mais ces énergies, ces tendances, il m'intéresse de savoir d'où elles procèdent ; canaux dérivés, quelle est donc leur source ? Qu'est-ce donc, en somme, qui constitue *le fond de mon être* et d'où découle la série de faits précédemment analysés ? Un dernier effort d'attention va le révéler ; qu'on le donne, que l'on essaye de se pénétrer jus-

qu'au fond, jusqu'à la racine de l'être... Et voici qu'elle apparaît, cette racine : c'est *le vouloir-être :* je me sens et je sens du même coup que je veux être ; je veux être, je veux vivre, je veux me développer, j'aspire à me procurer les éléments nécessaires à cet effet, et je prétends en cette rencontre trouver mon bonheur : vouloir la vie, le développement, le bonheur, tout simplement vouloir être, tel m'apparaît le principe même de mon être : le fond dernier de ma nature.

Et c'est ainsi qu'une observation progressivement pénétrante m'a révélé moi-même à moi-même : d'abord la couche superficielle des faits de conscience ; puis le faisceau des tendances d'où ils émanent ; enfin le vouloir-être fondamental d'où jaillit ce faisceau. *Je m'apparais* à moi-même comme *un être qui tend à s'épanouir* et *s'épanouit de fait en tendances* et puis *en activités multiples.*

* * *

Est-ce à dire que notre être puisse toujours se découper ainsi en nappes successives, aux frontières nettement marquées, et sans empiétement réciproque ?

Aux heures calmes, peut-être. Il est alors possible de voir les différentes couches qui constituent notre être : vagues miroitantes des pensées ; couche moins claire et plus massive des émotions ; vagues profondes et pressées des tendances ; source toujours jaillissante du vouloir-être.

Mais la plupart du temps, ce bel ordre est détruit : les pensées qui, d'ordinaire, règnent à la surface s'écartent ; et cependant montent et s'étalent en leur place, ou bien une émotion, ou bien un besoin, ou bien un intense effort de réalisation. C'est *dans le domaine de la conscience* un déplacement, un changement de valeur presque continuel ; l'*instabilité* semble en être la loi. Quelle en est la raison ? *La loi d'intérêt* sans doute. Tous les faits de conscience ne présentent pas, en effet, la même importance : il en est qui sont en rapport avec les circonstances et le milieu, et nous aident à nous y adapter ; d'autres manquent de rapports, et par conséquent de cette utilité. La conscience s'en désintéresse et les laisse, pour ainsi dire, descendre en ses profondeurs obscures ; elle s'attache aux premiers et les appelle et les retient à l'avant-plan. Ainsi l'étudiant à son laboratoire se complaît à ses spéculations et se désintéresse du temps ; qu'il sorte par cette journée ensoleillée de printemps, il jouit de sa promenade et oublie ses études ; rentré et reposé, c'est l'ardeur au travail qui s'empare de lui et le désir d'arriver : adieu campagne ! L'utilité retient ainsi au premier plan le fait de conscience intéressant et relègue les autres.

En raison même de ce caractère, le fait retenu s'étale pour ainsi dire à la surface de la conscience, et cache à l'attention tous autres faits ; il la concentre sur lui et l'absorbe d'autant plus qu'il offre plus d'intérêt : l'étudiant à son laboratoire ne voit que l'expérience qu'il tente. Qui n'a connu le charme captivant de certaines pensées : méditations religieuses, récits historiques, pages de littérature, découvertes scientifiques ? On dit qu'Archimède, absorbé par l'étude, poussait ses recherches cependant que l'ennemi victorieux commençait l'incendie de sa ville. D'autres fois, c'est l'émotion qui s'empare de l'âme, angoisse de l'invasion, enthousiasme d'un armistice victorieux ; élans de charité, joie des affections. Ou bien, c'est une inclination, une passion puissante qui domine et rend insensible à tous autres sentiments ; ou bien une énergique volonté de relèvement, de progrès, de salut, traduite en vigoureuses résolutions. Or, à de pareils moments d'attention et d'efforts, l'activité de l'âme se trouve surexcitée, on se sent vivre davantage par elle : on est tout pensée, tout émotion, tout passion, tout effort ; on n'est plus corps, on n'est qu'esprit : c'est comme si l'âme se traduisait sensiblement.

* * *

A ces faits, déjà, on comprend que notre être intérieur n'est pas figé dans une immobilité de glace ; il est, au contraire, mouvement, progrès, activité incessante.

Et ce n'est pas l'un des spectacles les moins curieux de l'introspection que ce flux des pensées et sentiments ; ils se lèvent, montent et se poussent et se succèdent ; tantôt distincts, tantôt entremêlés, mais toujours en mouvement ; c'est un écoulement perpétuel. Pour le désigner, on a justement parlé du *courant de conscience.* C'est en effet un véritable courant que forment et dans lequel s'écoulent nos faits de conscience.

Tantôt le courant est lent et transparent. C'est, par exemple, au moment de calme rêve, ou tranquille réflexion ; la vie intérieure librement s'étale et s'écoule en nappes paisibles. Vienne un fait nouveau, et surtout s'il est important, sensation forte ou nouvelle intéressante, émotion ou passion, alors l'allure s'accélère ; les états de conscience apparaissent, s'entremêlant dans une course rapide : images et sentiments se poursuivent et s'entraînent : la vie semble se précipiter.

Mais que les mouvements se précipitent ou s'écoulent dans le calme, c'est un fait : mon état de conscience est autre au moment présent qu'il n'était au précédent, des pensées et sentiments sont éteints, d'autres sont nés, et voici qu'en ce moment même, ceux-ci disparaissent et font place à de nouveaux : et toujours ainsi : j'ai très nette l'expérience que mon être est essentiellement progrès, devenir.

* * *

Est-ce à dire que tout « devienne, » et que rien ne « demeure » en mon être ?

La vérité est que *si tout devient, tout demeure* en même temps. Les faits de conscience qui s'éveillent ainsi et disparaissent ne se sont pas évanouis complètement : leur rôle joué, ils descendent dans les couches profondes et obscures de la conscience où ils s'amassent sous forme de mémoire et d'habitude. En tout cas, rien de ce qui est entré en la conscience n'en sort. Elle conserve tous ses faits en même temps qu'elle en acquiert de nouveaux. Elle

va donc sans cesse se développant, s'enrichissant. On a pu la comparer à la boule de neige qui se grossit et s'accroît au fur et à mesure qu'elle roule.

Du moins, quel peut bien être le rôle des faits passés ainsi conservés ? Ont-ils un retentissement sur les faits présents ? Aucun doute à ce sujet. Sous forme d'habitudes et de mémoire, ils retentissent sur les états actuels, soit pour les éclairer, soit pour les adapter; l'expérience, en effet, rend la conscience plus lumineuse et plus souple. Le présent à son tour modifie le passé qu'il enrichit et nuance.

Si notre être est progrès, il est donc aussi continuité, unité. Pas de lacune, pas de trou en son développement. Et de fait, nous avons bien conscience de cette *unité*, de cette *continuité de notre être intérieur* : notre être d'aujourd'hui est bien essentiellement notre être d'hier : il est resté le même tout en s'accroissant. S'il y a eu progrès, enrichissement, l'identité est demeurée.

* * *

Mais *tout ce monde intérieur* que l'expérience m'a révélé, ses différents états, son progrès, sa continuité, qu'est-ce donc ? C'est une conscience, *c'est mon âme saisie en pleine vie*. Et quel magnifique spectacle que celui de cette vie intérieure !

La nature a ses beautés : la campagne au printemps, les montagnes et leurs pics neigeux; l'Océan et le balancement de ses vagues, le ciel étoilé des nuits claires... Mais c'est, sans conteste, un spectacle plus beau que nous réserve l'observation intérieure : les harmonieuses séries de ses faits, et la souplesse de leurs rapports, leur inlassable flux et leur progrès incessant; notre être intime, notre propre âme. Elle a pu échapper à l'attention distraite qui se répand au dehors; elle se révèle à l'observation intime qui se tourne en dedans.

II

LA CROYANCE UNIVERSELLE

Je crois à l'existence de l'âme. Suis-je un isolé en cette foi, ou bien, au contraire, est-elle générale ? L'isolement inquiéterait ma foi; la communauté de croyance la confirmerait.

Qu'en est-il en réalité ?

* * *

Un fait remarquable, c'est qu'*avec les premières traces* de l'apparition *de l'homme sur terre,* apparaissent aussi des *traces de sa croyance à l'âme*.

Ces traces remontent très haut dans la préhistoire, à une époque qu'on ne saurait préciser. On la désigne seulement sous le nom d'âge de la pierre taillée ancienne. Alors vivait en Europe, particulièrement autour de notre Massif central, une race de rudes chasseurs habitant les cavernes. Des squelettes ou des débris de squelettes d'une cinquantaine d'individus en ont été retrouvés, notamment à La Chapelle-aux-Saints, en la Corrèze. Le caractère funéraire est ici patent. « Le squelette gisait au fond d'une fosse rectangulaire creusée dans le sol dur et marneux, large de 1 mètre sur 1m 45 de long et 0m 30 de profondeur; il était étendu sur le dos, un bras ramené vers la tête, l'autre étendu, les jambes ployées et renversées sur la droite. La tête avait été protégée par quatre grands fragments d'os longs, au-dessus desquels une patte de bison révélait une offrande alimentaire au défunt. » Au Moûtiers, en Dordogne; à Spy, près de Namur, on fait des constatations analogues : suivant un usage encore observé par quelques sauvages, les cadavres humains étaient placés dans le sol même de l'habitation, recouverts de débris de cuisine, d'outils en silex et de terre qui devaient les protéger contre la dent des hyènes. Ces faits autorisent à conclure que, dès ce moment, les morts sont traités avec respect.

Avec l'ère des grands glaciers, semble apparaître en nos pays une seconde race : peuple de chasseurs également; l'aspect physique est rude encore, mais déjà l'outillage est plus perfectionné; les arts s'ébauchent. Les rites funéraires apparaissent en même temps plus marqués. Les chasseurs de la deuxième race comme ceux de la première avaient le respect du cadavre humain. Ils l'ensevelissaient avec soin. Parfois, quelques pierres dressées par côté, ou étendues en dessus, formaient une sorte de tombeau... Le corps était paré, coloré, entouré d'objets usuels, outils ou armes en silex, comme si l'on estimait que le défunt pût encore s'en servir. C'est ce qui apparaît notamment dans la découverte des Eyzies, en Dordogne.

Quand le climat se fit plus doux, l'Europe devint « tentante. » De fait, c'est l'ère des immigrations. Les nouveaux venus refoulant ou assimilant les indigènes sont pasteurs et cultivateurs. L'industrie est plus développée; c'est l'âge de la « pierre polie. » La religion se manifeste par les menhirs, les dolmens : énormes pierres brutes que l'homme a soulevées et rangées et disposées : pierres de sacrifices ? plus vraisemblablement tombeaux ? Le culte des morts n'est pas en tout cas discuté chez les hommes de cette troisième race. Avec elle, nous sommes descendus vers l'an 5.000 avant N.-S.

Ainsi *le respect du cadavre humain* est apparu avec les premières traces de l'homme sur terre. Or, que suppose ce fait ? Il *dénote* sans aucun doute *une croyance,* et c'est qu'à la différence du corps animal que l'on tue et que l'on mange, il y a dans le corps de l'homme quelque chose de supérieur et qui commande le respect : *une âme* en un mot. Le primitif peut bien ignorer le mot, sa croyance peut bien n'être pas aussi explicite; elle n'en est pas moins réelle.

Un détail confirme cette interprétation et lui donne encore une plus grande portée. Auprès de ces squelettes, des aliments ont été déposés, — ainsi que l'attestent les ossements retrouvés, — et aussi des outils et des armes. S'il en est ainsi, c'est qu'évidemment l'on supposait que le défunt devait avoir besoin d'armes et d'outils, et aussi d'aliments; c'est donc qu'on supposait que sous une nouvelle forme, il continuait à vivre; de sorte que le principe supérieur déjà constaté dans

l'homme apparaissait, d'autre part, doué de survie, immortel.

Les premiers hommes auraient donc eu, du moins, quelque notion d'âme et de survie. Il a paru intéressant de recueillir *dès la préhistoire* pareilles conclusions.

* * *

L'*histoire est beaucoup plus explicite*. Elle croit pouvoir commencer vers l'an 5 ou 6.000 avant N.-S. Elle n'est plus réduite alors à des conjectures ; elle s'appuie sur des documents certains.

Elle les trouve d'abord chez les *Egyptiens*. Or, ces peuples pensaient que l'homme possédait un corps, puis un double. Le « double » semble avoir été considéré d'abord comme un second exemplaire du corps, en une matière moins dense, en quelque sorte aérienne. Dans la suite, on se le représenta sous une forme moins grossière : parcelle de flamme ou de lumière. Toujours est-il que le double ne meurt pas avec le corps. Pour les uns, il continue à vivre dans le tombeau, où il éprouve des besoins analogues à ceux qu'il ressentait en ce monde ; il lui faut notamment de la nourriture, et des armes pour se défendre à l'occasion contre les animaux monstrueux de dessous terre. Les prières des vivants, habilement rédigées, sauront lui procurer l'un et l'autre.

Pour d'autres, au contraire, l'âme désincarnée comparaît devant le tribunal d'Osiris et de ses 42 assesseurs. Son cœur parle pour elle, et contre elle ; et suivant ce témoignage, elle est condamnée ou absoute. L'âme impie va en enfer, où, après mille tortures, elle serait finalement anéantie. L'âme juste, après différentes épreuves, est réunie aux dieux dans les champs délicieux d'Aïlou.

Les peuples *Assyriens* et *Babyloniens*, vers les mêmes temps, avaient une foi semblable. « Si loin qu'on remonte dans l'histoire de la race indo-européenne, on ne voit pas que cette race ait jamais pensé qu'après cette courte vie tout fût fini pour l'homme. » Le culte des morts, les aliments, les outils et les armes qu'on dépose en leur tombe, les imprécations et prières à eux adressées par les survivants, attestent cette croyance. Seulement, la seconde vie est pâle et effacée. Elle se déroule dans le *Schéol*, sombre royaume souterrain « où l'on ne voit plus la lumière et où l'on erre dans les ténèbres, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte. » Aussi les morts ont-ils besoin du secours des vivants ; on leur fait, en particulier, des offrandes de nourriture et de boisson. Si on les négligeait, les défunts se vengeraient par une activité malfaisante. Nous possédons des séries d'incantations destinées à conjurer les revenants dont les corps n'ont pas été enterrés, et qui n'ont personne pour les secourir.

On sait par les poèmes d'Homère que les *Grecs* croyaient à une survie. Les méchants descendaient au *Tartare ;* les *Champs-Elysées* recevaient les bons. Mais les séjours de l'au-delà ne devaient pas être rigoureusement fermés : les âmes ou mânes en sortaient à certains jours pour venir prendre part aux repas funèbres que leur offraient leurs parents vivants. En retour, elles planaient comme une divinité tutélaire au-dessus du foyer domestique pour en protéger les hôtes. Telle était la croyance populaire. Celle des sages était beaucoup plus pure : Socrate, Aristote et Platon, en particulier, ont sur l'existence, la nature et la survie de l'âme des pages sublimes : le *Phédon* est un vrai poème de l'Immortalité.

Les *Romains* étaient très religieux. Entre autres cultes ils avaient celui des ancêtres : sous le nom de *mânes* ou de *lares*, ils entretenaient pieusement en leur honneur la flamme du foyer. Leurs âmes défuntes, cependant, étaient reçues dans les séjours de l'au-delà. On sait que Virgile a décrit le voyage d'Enée au pays des âmes : il le conduit successivement au champ des pleurs, au sombre Tartare, et puis aux Champs-Elysées où règnent les bons.

Ainsi *les grandes civilisations anciennes croient* à l'existence de l'âme et à son immortalité.

* * *

La même croyance se retrouve — au moins dans ses traits essentiels — parmi *les non-civilisés :* nègres du centre de l'Afrique, Australiens, Polynésiens, Indiens d'Amérique.

L'homme n'a pas qu'un corps ; il a aussi un esprit. De cette *âme*, à la vérité, on a une conception grossière. Ce serait, par exemple, comme un petit corps habitant dans le grand ; ainsi pensent les Hurons. Les Nootkas localisent ce petit corps dans la tête. Les Malais lui donnent la grosseur d'un pouce ; les Fidjiens, celle d'un enfant. Parfois, l'âme a une forme animale ; « fréquemment, on la regarde comme un oiseau ; ainsi les Bororos du Brésil. » Ailleurs, les conceptions sont plus éthérées ; « l'âme est tantôt une ombre, tantôt une image, un souffle. » Elle est parfois aussi, plus ou moins confusément, tout cela à la fois, et il arrive que l'homme possède plusieurs âmes, ou du moins plusieurs formes distinctes de l'âme.

La *mort* est généralement regardée comme la sortie de l'esprit ou des esprits qui animaient le corps. Aussi, tant que vit le malade, s'efforce-t-on d'empêcher ce départ : « tantôt comme chez les Ptonamos de l'Amérique du Sud, chez les Esquimaux, dans la Nouvelle Calédonie, on bouche ou l'on cachète toutes les ouvertures du corps par où l'on présume que l'âme pourrait sortir ; tantôt on garnit ces mêmes ouvertures d'hameçons comme à Célèbe, pour retenir l'âme en son essai de sortie ; ou bien on se contente, comme chez les Mongols, pour la faire demeurer, d'effrayer l'âme, en narrant les tourments que l'on endure lorsqu'on sort du corps ».

Que si, malgré ces précautions, l'âme s'obstine à sortir, *le cadavre* devient l'objet de soins les plus compliqués. Il est lavé, paré, puis mis au tombeau. Près de lui on déposera des lances, des massues et diverses armes, des paniers et des vases, des aliments et même de l'argent pour les usages de l'au-

delà : achats ou échanges, chasse ou défense, nourriture. Ces rites ne suffiront pas encore. On viendra apporter des mets sur la tombe. Parfois même, on les introduit jusqu'au squelette, comme au Congo, par un trou pratiqué à cet effet. A de certains jours, on convoquera les morts à venir prendre part, avec les vivants, aux repas funéraires. Ailleurs, on fait sur leurs tombes des sacrifices sanglants : ainsi au Dahomey. Mais si variées que soient les cérémonies des funérailles et du culte des tombes, le but est toujours le même : assurer le repos à l'esprit qui s'en va, et du même coup, se garder contre son mécontentement et ses vengeances possibles.

C'est que *la vie d'au-delà* n'est pas telle que son charme retienne sans retour ses habitants. Le sauvage se la représente ordinairement comme une prolongation de la vie présente. « Les Peaux-Rouges de l'Amérique du nord espèrent revivre en de vastes champs peuplés de gibier. Les Esquimaux rêvent de pêche. Pour les Australiens, fumer, boire et manger à discrétion, tel est le paradis. Les Tahitiens y ajoutent encore d'autres plaisirs... »

Cet ensemble de croyances et de pratiques peut être grossier ; il n'en révèle pas moins, au fond, *la croyance du sauvage* à l'existence de la survie de l'âme.

* * *

Contemporaine des non-civilisés, héritière des grandes civilisations païennes, *la civilisation chrétienne* a recueilli, affermi, éclairé cette croyance. Sans qu'il soit besoin d'insister, on sait que le disciple du Christ prétend, au service de Dieu, sauver son âme et gagner la vie éternelle.

L'hérésie s'est prise à d'autres dogmes ; toujours elle a respecté celui-là. Aussi quelles qu'aient été les divisions dans l'Eglise chrétienne, la croyance à l'âme et à l'éternelle survie est demeurée intangible : c'est celle des catholiques d'Occident et des orthodoxes d'Orient ; c'est celle des Protestants anglo-saxons, et de tous les Musulmans d'Afrique et d'Asie, puisqu'aussi bien, ils croient au Christ.

Devant la constance de cette croyance, quelques négations de Matérialistes au siècle de la Renaissance, de Rationalistes au XVIII^e^ siècle, de Positivistes au XIX^e^ siècle ne comptent pas : elles ne font que mettre en relief l'unanimité de la foi. Les *Nations civilisées croient* à l'âme et à sa survie.

* * *

L'âme, l'immortalité ! Voilà donc une croyance qui se continue, de l'origine à nos jours, et qui est cependant répandue par toute la terre. L'homme commence à peine d'être homme, il croit ; il se vante d'une civilisation raffinée, il croit encore. Il croit sous l'Equateur, il croit aux pôles, il croit dans les régions tempérées. Dans les cinq parties du Monde, il a cru toujours, il croit encore. Quel fait imposant la réflexion que la continuité et l'*unanimité de cette croyance !*

Comment donc l'expliquer ?

Que l'on cherche, que l'on discute : force sera bien de convenir que cette croyance ne s'est ainsi maintenue que parce qu'elle est en harmonie avec notre nature humaine. Elle répond, en effet, à un profond besoin et s'appuie sur une mystérieuse expérience. Les hommes ont de tout temps senti l'insuffisance du présent et aspiré à un au-delà compensateur. Ils ont senti aussi palpiter en eux un principe qui n'était pas le corps et dont ils ont pensé qu'il survivrait au corps. D'un mot, ils ont cru à l'*âme* et à l'*immortalité* parce qu'ils ont *instinctivement senti que telle était la réalité.*

CONCLUSION

L'existence de l'âme et de l'immortalité était désirée ; la raison a montré la vérité de ce désir et l'expérience a confirmé ses conclusions : *L'homme a une âme et elle est immortelle !*

De ce fait, sa vie s'éclaire, s'embellit, s'ennoblit.

Elle s'éclaire. Sans une âme immortelle, sa destinée n'était, en effet, qu'un douloureux mystère ! Il aspirait à la vie, au bonheur et il rêvait de justice. Or, la terre ne lui offre qu'une vie limitée, un large lot de souffrances, et l'injustice en la distribution de ses dons. Vraiment, si son existence est bornée au monde d'ici-bas, elle devient un mystère, un scandale. Si, au contraire, une âme immortelle lui est donnée, qui assure en un autre monde la réalisation de ses désirs, alors sa vie s'explique, et s'éclaire.

Elle s'embellit aussi. Sans une âme immortelle, la vie est pour lui une humiliante partie. Fier de son titre d'homme, il s'estimait le roi de la création, et rêvait d'une idéale domination. Qu'on lui refuse l'âme immortelle, ses prétentions s'écroulent, et le voilà descendu au rang de la bête. Qu'on lui donne cette âme, du même coup ses aspirations se trouvent justifiées, sa supériorité établie, et sa vie s'embellit.

Elle s'ennoblit enfin. Sans l'âme immortelle, son métier d'homme ne lui offre que de médiocres responsabilités. Qu'il se garde honnête ou qu'il glisse dans le vice, qu'il se dévoue à ses frères ou les sacrifie à son égoïsme, il n'engage après tout que des années limitées. Qu'on lui reconnaisse une âme immortelle, voilà ses responsabilités grandies à l'infini ; le contre-coup de sa conduite aura son retentissement dans l'éternité ; de formidables perspectives lui sont ouvertes : il peut par ses fautes manquer son éternité, il peut par sa vertu la gagner ! Dès là que pareil enjeu lui est offert, qui ne voit que c'est grand — immensément — que d'être homme !

L'homme a une âme immortelle. Qu'il prenne conscience de ce fait, de la dignité et des responsabilités qui s'ensuivent, — et qu'il vive en conséquence !

IMPRIMATUR
Lingonis, die 12 julii 1922.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 20-27 juillet 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Laurent, martyr. — De la force de caractère, 417.

Sermons pour l'Assomption. — I. Mort et résurrection de Marie, 420. — II. La France et la dévotion à la Sainte Vierge, 423.

Pour la bénédiction d'une Croix dans la campagne. — Nous devons exalter la Croix, 427.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXVIII. *La justice chrétienne :* Les droits et les devoirs, 429.

POUR LA FÊTE DE S. LAURENT, MARTYR

DE LA FORCE DE CARACTÈRE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la fête d'un des plus admirables martyrs que les premiers siècles chrétiens aient produits. Il a subi la plus douloureuse des épreuves : l'épreuve du feu ; et il en a triomphé avec un courage qui semble dépasser les forces humaines.

S. Laurent, — car c'est de lui qu'il s'agit, — naquit au IIIe siècle de notre ère, en Espagne, non loin d'Huesca. Ses parents étaient chrétiens ; ils l'élevèrent dans l'amour et le service du vrai Dieu. Certains événements, dont l'histoire n'a point conservé le souvenir, l'amenèrent à Rome dès sa jeunesse. La grande ville était encore païenne. Sans peur, comme sans forfanterie, le jeune chrétien ne dissimula nullement sa religion. Il entra même dans le clergé et s'y fit une splendide réputation de vertu et de dévouement. Quand S. Sixte, archidiacre de Rome, fut promu au Souverain Pontificat, il laissa ce titre à S. Laurent. Celui-ci devenait, par le fait même, administrateur des biens de l'Eglise. Il se montra, dans cette nouvelle charge, ce qu'il avait toujours été ; je veux dire : le plus pieux des clercs et le plus généreux dans l'accomplissement du devoir.

A quelque temps de là, éclatait la cruelle persécution de Valérien, et le pape Sixte II était arrêté, puis condamné à mort. Tout homme moins brave aurait pris soin de n'avoir avec lui aucun rapport. Laurent alla le voir dans son cachot, et lui exprima le désir de partager son prochain supplice. « D'autres combats vous attendent, lui répondit le Pontife, et des combats plus terribles que les miens. » Peu de jours après, Laurent était sommé de livrer les biens de l'Eglise, et sur son refus il était aussitôt fouetté de verges, puis déchiré avec des ongles de fer, étendu sur un gril au-dessus d'un brasier de charbons ardents, et brûlé à petit feu. L'héroïque jeune homme supporta tous ces supplices sans dire ce mot d'apostasie ni faire ce geste d'idolâtrie qui auraient mis fin à ses tortures. Quand il expira, ses yeux et une partie de ses chairs avaient littéralement fondu sous la violence du feu. C'était le 10 août 258.

Si je cherche à préciser le trait par lequel se distinguent et l'illustre martyr et l'exemple qu'il nous donne, je crois le faire exactement en nommant *la force de caractère.* Ce fut là, en effet, la vertu dominante de sa vie et de sa mort. Et voilà pourquoi je vous parlerai aujourd'hui de cette vertu. Ce sera traiter un sujet de haute opportunité : car l'affaiblissement des caractères est un des maux les plus funestes de notre époque.

Vous vous en convaincrez bien vite, si vous voulez considérer un instant avec moi : — d'une part, *combien la plupart d'entre nous sont faibles de caractère ;* — et d'autre part, *à quels périls nous expose cette faiblesse des caractères.*

I

Il est utile, quand on veut découvrir l'exacte signification d'un mot, de remonter aux expressions dont il tire son origine. Car les langues, en se formant, excellent souvent à choisir les éléments dont se composent chaque terme ; de là vient que l'étude de ces éléments en fait comprendre le sens et mesurer la portée mieux qu'aucune définition. — Demanderai-je à cette méthode de me dire en quoi consiste le *caractère,* celui du moins dont je veux parler ici quand je vous demande d'avoir du caractère ? Elle me répondra que ce mot vient d'un terme grec désignant *une marque gravée sur un métal* [1], par conséquent une marque à la fois *apparente* et *permanente.* — Voyez une pièce de monnaie : les chiffres, les mots, les effigies gravés sur ses deux faces disent manifestement sa valeur et sa nationalité ; il suffit de la regarder pour les connaître. Aussi bien, ils le diront toujours ; et quelque humiliée que puisse être cette nationalité ou quelque méconnue que puisse être cette valeur, elle ne les dissimulera jamais. Tel est le chrétien qui a du caractère : il s'affirme avec franchise et reste fidèle à ses convictions et à ses devoirs. Au contraire, le timide, qui n'ose pas montrer ce qu'il est, l'inconstant, qui change à tout propos de pensées, de sentiments, de volontés, de langage, sont des hommes dépourvus de caractère. Ils n'ont point cette âme de métal qui présente nettement au regard l'empreinte reçue et la conserve toujours.

Or, les âmes de caractère fortement trempé sont aujourd'hui bien rares. Est-ce la faute de l'éducation efféminée qu'elles reçoivent ? Serait-ce plutôt qu'elles ne sont plus faites d'une substance assez ferme ? Peut-être est-ce l'un et l'autre. Mais le plus grand nombre, pareil au sable mouvant que le moindre souffle agite et nivelle, est incapable *d'affirmer* et même *de garder* une empreinte.

1. Pour *l'affirmer,* il faudrait du courage et de la droiture. On n'en a plus. Le respect humain, que la peur inspire, et la dissimulation, qui naît du calcul, en ont presque partout pris la place.

Voyez-vous ce jeune homme ? Les leçons du caté-

[1] *Caractère* vient de χαράσσειν, graver.

chisme, que la voix des passions n'a point encore contredites, lui ont donné une foi sans nuages. Les exemples de son digne père, de sa pieuse et tendre mère, lui ont fait aimer la vertu. Il a si bien ressenti, dans sa première communion, la visite de Dieu, qu'il a formé le projet de le servir jusqu'à la mort. Mais un jour, quelqu'un de ses amis, en qui la malice a prévenu les années, sourit de ses pratiques. C'en est fait : il n'en accomplira plus aucune, à moins qu'il ne soit couvert d'un impénétrable secret. Ni les instances de sa famille, ni les encouragements du prêtre qui l'a élevé, ni les reproches de sa conscience ne le ramèneront au devoir. Il maudit, c'est vrai, le lien honteux qui l'enchaîne, et il rougit de sa servitude ; mais il n'a pas le courage de secouer le joug ni de vivre conformément à ses croyances. Ainsi, à l'âge où le sentiment de l'honneur, succédant aux instincts et aux craintes de l'enfance, devrait fleurir en lui, avec ces nobles vertus dont il est l'ami : la sincérité du langage, la bravoure de la conduite, la fierté d'être et de paraître bon, il se déshonore, en affectant une irréligion qui n'est ni dans son esprit ni dans son cœur ! — Vous qui vivez en contact avec la jeunesse, dites-moi si je me trompe, si ce n'est point par le respect humain qu'elle se perd presque toute entière, et si, par conséquent, la faiblesse du caractère n'est pas son premier et plus funeste défaut ?

A côté de la peur, mais dans un âge plus avancé, vient se placer un autre ennemi de la franchise : la dissimulation calculée dans un but d'intérêt. C'est là, sans exclure le respect humain, lequel est de tous les âges, le mal des hommes faits. Fourbes, qui prennent devant vous le langage et les dehors de l'amitié, sauf à vous cribler de leurs épigrammes dès que vous aurez disparu ; traîtres, aussi prompts à livrer vos confidences qu'habiles à les provoquer ; intrigants, dont les mensonges, adroitement déguisés, circonviennent ceux qui disposent des charges publiques ; parjures, qui violent la parole donnée ; hommes sans probité, combattant les intérêts dont ils ont accepté la défense ; hypocrites, affectant des sentiments et des vertus qu'ils n'ont point ; parents, qui sacrifient pour quelques pièces d'or leur conscience et l'âme de leurs enfants : tous, ils cultivent la duplicité comme une ressource et se font une industrie de ce qu'ils devraient tenir pour un déshonneur. Abandonnant le simple « *est, est ; non, non* » de l'Evangile, ce franc « *oui et non* » dont Jésus-Christ voulait faire le résumé de tous nos discours (Math., v, 37), ils ont introduit dans les relations sociales, dans celles mêmes de l'amitié, tous les raffinements d'une diplomatie sans conscience. Le peuple, séduit par leur habileté, ébloui par leurs succès, les applaudit et les imite. Si bien qu'aujourd'hui l'art de faire fortune est devenu l'art de feindre, et que, pour n'être pas du nombre des dupes, il faudrait presque se défier de tout le monde ! Symptôme évident de décadence ; car là où il n'y a plus de loyauté, il n'y a plus ni grandeur morale, ni élévation de caractère.

2. Mais je n'aurais pas révélé toute la profondeur du mal, si je laissais croire qu'il consiste seulement à ne pas se montrer tel qu'on est. Il va plus loin encore chez un grand nombre d'hommes et les empêche d'être quelque chose. Il atteint le plus intime de leur âme et la rend incapable de conserver aucune empreinte : c'est-à-dire, lui ôte toute stabilité dans les résolutions, dans les affections, dans les croyances elles-mêmes. De là vient que notre société, prise dans son ensemble, ne sait plus vouloir, ne sait plus aimer, ne sait plus croire.

Nous ne savons plus vouloir. — Vous n'ignorez pas de quelle force jouit, dans l'Eglise, une définition dogmatique. Ce qu'elle a une fois décidé ne sera plus jamais ni changé, ni réformé, ni même remis en discussion. Pour la maintenir dans son intégrité, l'Eglise ne reculerait devant aucun sacrifice ; elle donnerait au bourreau la tête de ses enfants et laisserait tomber dans l'hérésie des peuples entiers. Ni les siècles, ni les hommes, n'entameront jamais une seule de ses définitions. — Or, c'est en les comparant à cette inébranlable fermeté du dogme, que les Livres Saints caractérisent les bonnes résolutions. Parlant de l'héroïque génération des Macchabées : « Ce fut pour elle, disent-ils, *une définition* de ne point toucher aux aliments immondes : *definierunt apud se !* » (I Mac., I, 65-66). Et ils racontent qu'en effet elle subit la mort plutôt que d'y porter la main. — Voilà des hommes qui savaient vouloir. Ils ne variaient pas plus dans leurs résolutions que dans leur foi. — Est-ce ainsi que nous voulons ? Nos résolutions ont-elles l'inébranlable constance d'une définition sur laquelle on ne revient plus, mais pour laquelle on sacrifie tout, et même la vie ? Je vous laisse le soin de répondre ; ou plutôt, nos rechutes incessantes, nos promesses toujours violées, répondent pour nous. Nous n'avons point de volontés ; nous n'avons que des velléités !

Savons-nous aimer, mieux que nous ne savons vouloir ? Pas davantage. — Je ne parle point ici de l'amour profane : il est essentiellement inconstant ; ni de l'amitié humaine : chacun répète qu'aujourd'hui il n'y en a plus de fidèle ; ni même des affections politiques : la fermeté dans cette sorte d'attachement ne se retrouve plus nulle part, si ce n'est au foyer d'anciennes familles dont tous s'accordent à dire qu'elles sont d'un autre âge. Parlons seulement de l'amour de Dieu ! — Dieu, personne ne le contestera, est assurément le plus digne d'être aimé. Ses amabilités sont infinies ; ses bienfaits sont innombrables et d'un prix sans égal ; la loi qui prescrit de l'aimer est de toutes les lois la plus rigoureuse, et elle a pour appui des promesses et des menaces qui sont bien la plus puissante des sanctions. Cependant, comment l'aimons-nous ? S. François de Sales disait : « Rien n'est si fort que l'amour ! [1] » Il est rare que ce mot soit vrai de notre amour pour Dieu. La plupart du temps, rien n'est plus faible, tant nous passons

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, ch. 6.

aisément, quand il s'agit de Lui, de l'amitié à la haine, de l'hommage à l'offense, du baiser à la trahison ! Non, nous ne savons plus aimer ! Nous n'avons plus d'amour ! Nous n'éprouvons que des impressions promptes à s'effacer et passagères comme l'occasion qui les a fait naître.

Allons plus loin encore ; pénétrons jusqu'au plus intime de l'âme, et, saisissant là le point où se trouve la source de toutes les autres faiblesses, disons que nous ne savons plus croire. — La foi, pour être vraie, doit emporter la conviction. Elle ne supporte aucune hésitation, et n'admet pas qu'on soupçonne ce qu'elle croit de pouvoir être une erreur. C'est avec raison : car la parole de Dieu, sur laquelle elle repose, est une garantie absolue de vérité. L'œil de l'homme peut se tromper ; sa main, en touchant les choses, peut être victime d'une illusion. Dieu, au contraire, sait infailliblement la vérité et nous la dit sans mentir ; l'homme doit se fier à sa parole plus qu'à ses propres sens. — Est-ce ainsi que nous croyons ? Sommes-nous vraiment convaincus ? L'esprit convaincu ne doute pas ; il reste ferme dans sa persuasion et agit comme il croit. Jetez maintenant un regard sur ceux qui vous entourent ! Le doute les envahit de lui-même ; le moindre sophisme les déconcerte ; et ils sont si peu certains des lois de Dieu, de l'éternité de ses récompenses et de ses peines, qu'ils vivent comme s'ils n'en croyaient rien. — Il est donc vrai encore que nous n'avons plus de croyances, mais seulement des opinions indécises et flottantes, incapables de résister à l'épreuve de la contradiction et d'inspirer le moindre sacrifice.

Que reste-t-il dans une âme, quand elle n'a plus ni convictions, ni affections, ni volontés, ni franchise ? Ce sont ces qualités qui lui donnent du ressort et de la solidité. Quand elle les a perdues, il ne lui reste qu'inconstance et fragilité ; l'homme n'offre plus de ressource. Vous attendriez de lui quelque chose de grand ? Autant vaudrait attendre du coq de nos clochers qu'il reste immobile sous le souffle des tempêtes ! Aussi, quand l'abaissement des caractères est devenu, comme aujourd'hui, presque universel, inquiète-t-il au plus haut degré, pareil à un funeste et sûr présage, ceux qui se préoccupent encore des destinées des âmes, de celles de l'Eglise et de la société.

II

C'est la force du caractère qui fait la valeur des hommes. Partout où elle se rencontre dans quelqu'un de ses traits, la dignité humaine, on peut le dire, rayonne dans sa splendeur, la ressemblance divine, primitivement empreinte sur l'être humain, se montre avec tous ses charmes, et, devant cette apparition d'un individu qui honore la race toute entière, chacun s'incline dans un sentiment profond d'estime et d'admiration. Il y a là une noblesse qui met le sceau à toutes les autres. Quand elle se joint au premier rang, elle lui donne la meilleure part de son prestige et sa plus solide popularité. Aucune grandeur ne saurait dispenser de celle-là ; l'enfant des princes, quand elle lui manque, n'échappe point au mépris de ses contemporains ni aux flétrissures de l'histoire. La hauteur de son rang ne fait que mieux sonder la profondeur de sa déchéance. — Avec elle, au contraire, on peut se passer de toutes les autres. Soldats obscurs, qui mourez en héros ; pauvres ouvriers, qui ennoblissez vos labeurs par une vie sobre et pure ; femmes du peuple, qui conservez à votre foyer les traditions de l'honneur chrétien ; jeunes gens et jeunes filles, qui dans les classes les plus humbles pratiquez le bien avec un courage capable d'honorer un sang plus illustre : consolez-vous de n'avoir ni renom, ni fortune ! Vos vertus valent bien mieux, et, au dire du sage, elles vous donnent plus de vraie gloire que les conquérants n'en recueillent à subjuguer les villes : « *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* » (Prov., XVI, 32). C'est avec de semblables caractères que se fondent et prospèrent les nations ; c'est par eux que le christianisme a établi son règne ; c'est avec eux que Dieu fait des apôtres, des martyrs, et, pour tout dire d'un mot, qu'Il fait des Elus.

Oui ! il faut du caractère pour faire un Elu. La sanctification d'une âme, je le sais, est l'œuvre de la grâce ; mais elle est aussi, ne l'oubliez pas, l'œuvre de l'âme elle-même. Pour y réussir, il faut à la fois le concours de Dieu et le concours de l'homme. Ce concours de l'homme n'est pas seulement passif et ne consiste point dans un simple laisser-faire. Il demande une coopération active et soutenue. N'est-ce pas là qu'il faut savoir aimer, croire, vouloir, pratiquer, s'affirmer ouvertement, sans dissimulation et sans respect humain ? Aussi la fermeté du caractère est-elle une condition indispensable de la sainteté. Je la comparerais volontiers à un fondement, sur lequel la grâce bâtirait. Quand le fondement fera défaut, la grâce ne réussira point à construire, ou son édifice, reposant sur le sable, en aura la fragilité. — Voilà des vérités qu'il nous est impossible d'exprimer sans une vive impression de tristesse. Car elles nous rappellent un douloureux souvenir et nous offrent un affligeant présage. Le souvenir : c'est celui des générations auprès desquelles nous avons été les ministres de la grâce, et que nous avons vues, par suite de leur faiblesse de caractère, perdre bien vite le fruit de nos labeurs. Le présage : c'est celui de la ruine qui menace nos travaux d'aujourd'hui et nos travaux à venir, et qui les atteindra, si les caractères ne deviennent ni plus énergiques, ni plus forts. Que voulez-vous espérer d'une âme à peine croyante, insensible aux bienfaits de Dieu, incapable de tenir une résolution, dont le plaisir ou l'intérêt sont la loi suprême, et toujours préoccupée de ne point déplaire aux méchants qui la surveillent ? Il n'y a point, avec elle, de direction énergique possible. Jamais elle ne prendra, pour fuir un danger ou éteindre une passion, de précaution vigoureuse. Si les circonstances ne facilitent sa persévérance, elle ne persévèrera point et quittera bientôt les pratiques religieuses. Ainsi le plus grand nombre nous échappe et se dérobe.

Tout ce que nous pouvons attendre de mieux, c'est de les ressaisir à leurs derniers instants. Mais encore, avec quels ménagements, Dieu le sait ! Car les hommes sans caractère, incapables de bien vivre, sont aussi incapables de bien mourir. Il faut leur cacher ce qu'ils n'ont pas le courage d'envisager en face, leur présenter comme un acte de simple piété les dernières ressources du salut, et, après une existence qu'a déshonorée la fuite du sacrifice, leur épargner encore ce sacrifice de la vie qui, pourtant, les relèverait de toutes leurs défaillances et rachèterait toutes leurs fautes.

Pour signaler toutes les conséquences de l'affaiblissement des caractères, il faudrait parler aussi des périls qu'il fait courir à la société ; montrer comment la dissimulation et le calcul, en se glissant dans les mœurs, ôtent aux relations entre les hommes leur charme et leur sécurité ; comment le respect humain, en condamnant les bons à se taire et à se cacher, laisse aux méchants, qui sont toujours les plus audacieux, la direction de l'esprit national et de l'opinion publique ; comment la fragilité des convictions, l'instabilité des affections, l'inconstance des volontés, entraînent la ruine des institutions, et soumettent les législations et les gouvernements à des renversements incessants ; comment enfin la loi de l'intérêt personnel, substituée à la loi du bien public et du devoir, éteint dans les classes élevées le respect de leur supériorité et le sens de leur mission, dans les classes inférieures l'amour du travail et le culte de la probité, partout ce sentiment de l'honneur et cette force dans le sacrifice, sans lesquels il n'y a ni patriotisme, ni loyauté, ni soldat courageux, ni magistrat intègre, ni bon citoyen. Mais je sortirais ici du terrain strictement religieux, sur lequel j'ai résolu de me renfermer. D'ailleurs, ces vérités sont aujourd'hui en train de se traduire dans les faits avec une triste, mais éloquente évidence. Regardez un peu comment les choses se passent ; et vous verrez partout les conséquences de l'abaissement des caractères dans l'ordre social. Notre France en est devenue méconnaissable. Rien lui convient-il moins à présent que le trait admirable par lequel Montesquieu la définissait, au dix-huitième siècle ? Déjà, de son temps, la décadence avait commencé ; elle faisait même de rapides progrès. Cependant, à voir comme le sentiment du devoir, la loyauté du langage, la correction de la conduite régnaient encore dans le plus grand nombre, émerveillé, ravi, il osait écrire ce mot, que je vous laisse comme une règle à laquelle il nous faut revenir : « *La France est un pays gouverné par l'honneur !* »

* * *

Je ne voudrais point, après avoir signalé le mal et découvert l'abîme qu'il creuse sous nos pas, ne pas dire où trouver le remède.

J'en connais trois principaux.

La foi sera le premier. Car, en persuadant les hommes des raisons qui les pressent d'être fidèles à la vertu et de sacrifier au devoir le plaisir et la fortune, elle assoiera en eux les fondements d'une conduite plus ferme et plus généreuse.

Le second est la prière. Elle fera venir au secours de la faiblesse humaine cette puissance divine, sans laquelle nous ne pouvons rien, avec laquelle nous pouvons tout.

L'assiduité à pratiquer la vertu sera le troisième. Car, si toute qualité s'acquiert et se développe par l'exercice, l'on doit apprendre à croire en croyant, à aimer en aimant, à vouloir en voulant ; et la grandeur des caractères naîtra de leurs propres efforts.

Foi, prière, vertu : ces trois remèdes, à vrai dire, n'en font qu'un ; ils se résument tous dans la vie chrétienne.

Cherchons donc dans cette vie, avec une bonne volonté égale à l'imminence et à la gravité du péril, le remède aux abaissements dans lesquels nous sommes tombés. Redevenons des chrétiens, pour redevenir des hommes ! Si Dieu a fait les nations guérissables, c'est là qu'il leur a préparé les moyens de se guérir.

Daigne l'illustre S. Laurent, l'un des plus beaux modèles de cette vie chrétienne et parfait exemple de ce qu'elle peut accomplir dans les âmes, nous inspirer le désir de la pratiquer désormais, seconder nos efforts et nous obtenir la grâce de réussir ! Ainsi soit-il !

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

MORT ET RÉSURRECTION DE MARIE

Mes frères,

Parmi les merveilles de la grâce qui accompagnèrent et suivirent la mort bienheureuse de la Sainte Vierge, l'Assomption constitue un privilège spécial, en vertu duquel le corps très pur de Marie, réuni à son âme, partage avec elle la gloire du ciel, par une exception qui deviendra le sort commun de tous les élus après la résurrection générale. Le fait est hors de doute : quoique n'ayant pas encore reçu du Siège Apostolique la sanction définitive qui la rangerait officiellement au nombre des dogmes révélés que l'on ne peut nier sans tomber dans le péché d'hérésie, cette croyance est professée unanimement dans l'Eglise catholique, gardienne et interprète de la vérité, et cette même Eglise a voulu que l'une de ses plus grandes fêtes fût consacrée à célébrer, non pas seulement, comme pour les autres bienheureux, l'admission de l'âme très sainte de Marie aux joies de la vision béatifique, mais l'entrée au ciel de Marie ressuscitée. Les textes liturgiques qu'elle met en ce jour sur les lèvres de ses prêtres ne nous permettent pas d'en douter : c'est bien l'Assomption corporelle de la Sainte Vierge que l'Eglise honore dans la fête du 15 août, réunissant dans un même hommage la mort, la résurrection et la glorification de la Mère de Dieu.

Les circonstances qui accompagnèrent ces événements ne sont pas très bien connues des fidèles, parce que, je dois l'avouer, nous manquons de détails précis à leur sujet. Il me semble donc utile de vous rappeler, m. f., le peu que l'Ecriture et surtout la Tradition nous en disent ; nous y joindrons, en cours de route, les réflexions que les faits eux-mêmes nous suggèreront et dont il sera facile de tirer quelques conclusions d'ordre pratique.

I

C'est au chapitre 1er des *Actes des Apôtres* qu'il est question pour la dernière fois de la Sainte Vierge dans le Nouveau Testament. Le texte sacré nous la montre fidèle à la prière en compagnie des Apôtres, et ce seul trait résume toute la fin de sa vie. De sa mort, rien. Parvint-elle à un âge avancé ? Mourut-elle à Jérusalem ou à Ephèse ? Ce sont des questions sur lesquelles on peut bâtir des hypothèses plus ou moins probables, mais qu'il semble impossible de résoudre par l'affirmation d'une date et d'un lieu certains. Peu importe d'ailleurs à notre piété, car si, historiquement parlant, nous ne savons rien sur les derniers moments et sur la mort de la Sainte Vierge, il nous est permis par une application légitime d'un adage familier : « Telle vie, telle mort, » de déduire des circonstances connues de sa vie les détails, les traits qui ont caractérisé ces derniers moments et cette mort. Et cela suffira amplement à notre édification.

Mais avant de nous abandonner à cette pieuse méditation, arrêtons-nous un moment à une difficulté qui peut avoir son intérêt. Lorsque nous parlerons tout à l'heure de l'Assomption, nous citerons de nombreuses raisons de convenance qui expliquent le pourquoi de cette exception à la loi générale faite par Dieu en faveur de la T. S. Vierge. Ne semble-t-il pas qu'une pareille raison pourrait être légitimement alléguée pour prouver que si les saintes Ecritures ne parlent point de la mort de Marie, c'est tout simplement parce que la Sainte Vierge n'est pas morte, la mort répugnant à sa dignité de Mère de Dieu, et surtout la sentence de mort, peine du péché, n'ayant pas à s'exercer contre celle qui a été conçue immaculée ? S. Epiphane semble avoir été sensible à cet argument et avoir douté de la mort de la Sainte Vierge. Il a contre lui la tradition tout entière. — Si la mort n'était que le châtiment de la faute originelle, sans aucun doute, la Sainte Vierge ne l'aurait pas subie ; mais la mort est aussi une condition inhérente à la nature humaine. Il est dans l'ordre des choses que tout être composé de plusieurs éléments soit sujet à la décomposition, c.-à-d. à la séparation de ces éléments. L'homme, composé d'un corps et d'une âme, est donc, par nature, sujet à la séparation de ces deux éléments, autrement dit, à la mort. Et si nos premiers parents, avant la chute, ne devaient pas mourir, c'était uniquement en vertu d'un privilège spécial accordé par Dieu à leur fidélité. Donc, comme membre de la grande famille humaine, Marie était mortelle. — A ceux qui m'objecteraient sa dignité de Mère de Dieu, je répondrais bien suffisamment, il me semble, en leur montrant le Crucifix : N.-S. n'a pas pensé que la mort répugnât essentiellement même à la dignité de Fils de Dieu. — C'est donc à bon droit que l'Eglise affirme, dans la secrète du jour de l'Assomption, que Marie a passé par l'épreuve de la mort.

Si Marie devait mourir, du moins Dieu voulut-il qu'elle triomphât jusque dans la mort. Cette mort de la plus sainte des créatures, modèle parfait de la mort du chrétien, du bon et fidèle serviteur, ne fut pas cet événement redouté dont notre pauvre faiblesse humaine, trop ignorante des choses du ciel, trop attachée à celles d'ici-bas, voudrait retarder sans cesse et ne jamais voir arriver le moment. Ce qui rend la mort épouvantable à l'homme déchu, c'est le regret de ce qu'il laisse et la crainte de ce qui l'attend. S'il jette un regard en arrière, sur cette vie mortelle qui lui fut donnée par son Créateur pour préparer l'autre, l'éternelle, il peut se comparer peut-être au serviteur inutile qui a enfoui son talent, encore bienheureux s'il n'a pas gaspillé et perdu le capital confié à son administration. A l'heure où il va falloir rendre compte de cette administration, il voit toute sa vie en un raccourci saisissant ; il voit tout le bien que sa bonne volonté, aidée de la grâce de Dieu, pouvait accomplir et qui n'a pas été fait, le mal, contre lequel il avait le devoir et le moyen de lutter, qu'il a toléré, permis, aidé, voulu, préparant ainsi sa propre condamnation et, qui plus est, semant à pleines mains l'ivraie autour de lui et se rendant ainsi peut-être responsable de la descente, de la chute et de la perte de plusieurs âmes. Cela n'est pas arrivé sans que le pécheur, oubliant la fin pour laquelle il a été créé, ait renversé le plan divin, en mettant cette fin dans les biens et le bonheur terrestres. Ceux-ci, qui n'étaient faits que pour l'aider à atteindre Dieu et à sauver son âme, l'ont enlacé de leurs liens, et voilà qu'il faut rompre ces liens pour jamais : séparation d'autant plus dure et d'autant plus difficile à consommer que l'attache était plus forte. — Au regret de ces biens de la fortune, des honneurs, s'ajoute celui des êtres chers qu'il faut quitter, et l'amertume de ces séparations n'est que très peu compensée, chez ces hommes en qui la vision d'un bonheur terrestre a fait oublier celle de l'au-delà, en qui les jouissances de ce monde ont terriblement diminué l'esprit de foi, par la joie de trouver Dieu et par l'espérance d'être réunis un jour à ceux qu'ils vont laisser sur terre.

Et ce n'est là qu'une partie, la moindre, des tourments qui harcèlent l'âme pécheresse aux derniers moments de cette vie. L'heure n'est plus maintenant à mériter, c'est fini ; le temps accordé par Dieu pour gagner le ciel et sauver son âme va expirer ; dans quelques minutes, ce sera le jugement. Quelle sera la sentence du Juge ? Inconnue terrible dans cet angoissant problème de l'au-delà et principal élément de terreur qui accompagne la pensée de la mort.

Voilà, m. f., des tortures que la Sainte Vierge ne

connut pas. Destinée à la plus haute dignité humaine, celle de Mère de Dieu, privilégiée dans ce but de faveurs et de grâces de choix, tout en gardant sa liberté, elle sut correspondre parfaitement, de toute sa bonne volonté, à ces grâces d'en-haut et l'on peut dire que l'*Ecce ancilla Domini,* prononcé une fois dans sa vie, fut réalisé à chaque minute de cette vie par l'abandon entier à la volonté de Dieu. Au moment de mourir pour être réunie à son Fils, elle n'avait à se reprocher l'omission d'aucun bien ni l'accomplissement d'aucun mal. Exempte par la grâce divine du péché originel, elle était par sa volonté demeurée pure de tout péché actuel ; elle avait accompli, dans toute la mesure possible à notre humanité, le précepte de son divin Fils : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Ayant observé et dans sa lettre et dans son esprit toute la loi de Dieu, qu'avait-elle à redouter ? La sentence de son éternité, elle la connaissait depuis longtemps ; elle l'avait annoncée elle-même dans son *Magnificat :* « Toutes les générations me proclameront bienheureuse. » N'ayant contracté aucune attache humaine ici-bas, son âme ne désirait qu'une chose : rompre le plus vite possible les liens physiques qui l'attachaient encore à cette terre, pour être réunie à Celui qui était toute sa vie et tout son amour. Sans doute, elle pensait à ceux qu'elle allait quitter, à S. Jean, à l'humanité tout entière, que son Fils expirant lui avait confiée sur la Croix ; mais à tous elle pouvait dire après Jésus : « Je ne vous laisserai pas orphelins ; du haut du ciel, je veillerai sur vous, je prierai pour vous, je serai avec vous et je vous continuerai mon assistance maternelle jusqu'à la fin des temps. » Mort sainte, exempte de tout trouble et de toute inquiétude, illuminée au contraire par les visions de l'au-delà et par la perspective de la prochaine réalisation de ses plus chères espérances, telle fut la mort de la Sainte Vierge.

II

C'est le triomphe de Marie, je veux dire sa *résurrection* et son Assomption glorieuse qui font plus spécialement l'objet de la fête d'aujourd'hui.

La Sainte Ecriture ne parle nulle part non plus, d'une manière formelle, de la résurrection ni de l'Assomption corporelle de la Sainte Vierge ; mais, hâtons-nous de le répéter, ce silence ne nuit en rien ni à notre piété, ni à notre foi. Puisque, selon une vérité élémentaire en théologie, Dieu a confié le dépôt de la révélation en premier lieu à l'enseignement oral des Apôtres, il existe donc des doctrines révélées, à plus forte raison des doctrines simplement certaines, sur lesquelles les deux Testaments ne nous apportent aucune lumière directe, et les faits dont nous parlons font partie de celles-ci. L'Ancien Testament, qui est à la fois historique et prophétique, contient peut-être des indications figuratives de notre mystère, indications qui n'ont point toutefois la même valeur que les figures de N.-S. En celles-ci Dieu montrait déjà l'Incarnation d'une manière voilée, tandis que les passages où l'on a cru voir l'Assomption, ne sont probablement qu'une application accommodatice du texte à une vérité connue par ailleurs. Les gracieuses comparaisons empruntées à la lumière, aux étoiles, à la lune qui ne se corrompent pas, le paradis terrestre, le buisson ardent, l'arche d'alliance, exprimant aussi l'idée d'incorruptibilité, les figures renfermées dans le Cantique des Cantiques, tout cela sans doute s'applique bien à Marie, mais nous n'avons pas la certitude que ce sens ait été voulu par Dieu lorsqu'il créait ou ordonnait ce que nous regardons comme des symboles.

Mais si les Livres Saints ne nous fournissent aucune preuve directe des glorieux mystères qui nous occupent, nous trouvons l'affirmation de ceux-ci dans la Tradition, qui est, vous le savez, la seconde source de notre foi. A partir du VIe siècle, il existe des preuves écrites de la croyance de l'Eglise à la résurrection et à l'Assomption de la Sainte Vierge ; il est évident que cette Tradition écrite qui apparaît à la fois en Orient et en Occident au VIe siècle n'a pu prendre naissance ni se répandre fortuitement, mais qu'elle repose sur une tradition orale précédemment existante et qui remonte aux premiers temps de l'Eglise.

Notre foi en la résurrection et en l'Assomption de Marie, ainsi basée sur la Tradition, se trouve confirmée par de nombreuses raisons de convenance. — La T. S. Vierge constitue à elle seule un ordre spécial dans le monde surnaturel à cause de son union avec N.-S. par sa maternité divine, raison et fin de toutes ses prérogatives. L'entrée de Marie dans la création a été marquée de la faveur la plus grande qu'il était possible à Dieu d'accorder à une créature humaine, je veux dire l'Immaculée Conception ; de même la grâce la plus signalée devait accompagner sa sortie de ce monde, autrement la fin n'aurait pas correspondu au commencement, il y aurait eu une ombre dans la vie bienheureuse de celle qui s'est levée resplendissante de lumière. A la plénitude de grâce qui a été l'apanage de Marie sur terre devait correspondre la plénitude de gloire dans le ciel. — Et puis N.-S. ne pouvait pas faire moins pour sa Mère que pour nombre de saints dont les reliques sont vénérées par les chrétiens dans un culte public officiellement reconnu par l'Eglise. Si le corps de la T. S. Vierge est demeuré inconnu, n'est-ce pas parce qu'il est déjà au ciel, revêtu des qualités glorieuses des élus ? — Les anges eux-mêmes jouissent dans le ciel d'une béatitude parfaite qui ne recevra dans l'avenir aucun accroissement ; or Notre-Dame est la Reine des anges, il ne conviendrait pas qu'elle ne fût pas, elle aussi, bienheureuse dans sa nature humaine complète. — D'ailleurs si, comme nous l'avons dit, la mort est une condition inhérente à la nature humaine, en fait c'est le péché qui l'a introduite dans le monde. Si Marie avait eu à supporter toutes les conséquences d'une mort à laquelle elle s'est soumise principalement par conformité avec son divin Fils, sa victoire sur le péché n'aurait pas été complète ; et il semble qu'elle n'aurait pas accompli parfaitement l'oracle du paradis

terrestre, si elle n'avait obtenu sur le péché et sur Satan, par sa résurrection, un triomphe bien plus grand que la simple immortalité.

Il me resterait, pour être complet, à vous décrire, si cela est possible à une langue humaine, la gloire de Marie dans le ciel. Pour ne pas prolonger outre mesure ce sermon, je me contenterai de vous inviter à méditer les Litanies de la Sainte Vierge, dans lesquelles l'Eglise nous présente quelques-uns des fleurons qui composent la couronne de la Reine du ciel. Reine conçue sans péché, Vierge très pure, Mère du Christ, voilà ses titres de gloire. Reine des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges, en un mot Reine de tous les Saints, occupant dans la hiérarchie céleste le plus haut rang, le premier après Dieu, voilà sa couronne.

* * *

Et maintenant, essayons de recueillir quelques-unes des leçons de cette fête. J'ai insisté à dessein sur la mort de la Sainte Vierge, car elle est le type, le modèle de la mort du parfait chrétien. Ce qui suivra notre mort, je veux dire notre glorification, c'est l'affaire du bon Dieu ; mais la préparation de cette mort, c'est notre affaire à nous. Soyons bien persuadés, m. f., que la mort sainte, la mort du juste, ce n'est pas celle qui est préparée pendant le dernier quart d'heure de cette vie par la réception plus ou moins rapide et plus ou moins consciente des derniers sacrements. Une bonne vie, voilà la seule véritable préparation à la bonne mort. Si nous voulons que notre mort soit, à l'exemple de celle de la Sainte Vierge, ce passage exempt de regrets et de crainte, mais bien plutôt joyeux, de cette vie de tribulations et d'épreuves à la vie de bonheur parfait en Dieu, détachons résolument notre cœur des créatures qui pourraient être, au dernier moment, l'objet de nos regrets ; mais surtout écartons impitoyablement de notre vie tout ce qui, en nous rivant à ce monde, risquerait de nous faire perdre de vue le but à atteindre et par conséquent manquer notre salut.

Et puisque notre faiblesse a besoin d'un appui et d'un exemple, levons les yeux vers notre Mère du ciel ; qu'elle soit pour nous l'étoile qui conduit au port. N'oublions pas que si elle est notre modèle, nous trouverons aussi en elle le dévouement sans bornes de la Mère des hommes et l'intercession toute-puissante de la Mère de Dieu. Est-il besoin de le rappeler aux fidèles de cette ville qui, aux jours sombres de 1870 et de 1914, ont confié à Notre-Dame le salut de leurs foyers menacés et qui, — il y a quelques mois, dans notre sanctuaire langrois, — il y a quelques jours, au sanctuaire national de Lourdes, — allaient lui porter l'hommage de leur reconnaissance pour le salut obtenu ?

Ce que la Sainte Vierge a fait pour vous dans l'ordre temporel, m. f., elle est disposée à le faire, bien mieux encore, dans l'ordre spirituel. C'est une pieuse croyance que toutes les grâces qui nous viennent de Dieu passent par les mains de la Sainte Vierge. Aimons, en sens inverse, à faire passer nos prières par le Cœur de Marie. *Ad Jesum per Mariam :* atteignons le Cœur Sacré de Jésus par celui de sa Sainte Mère. En cette fête de l'Assomption prenons ou renouvelons cette résolution d'enfants fidèles de Marie. Ainsi soit-il.

II

LA FRANCE ET LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Regnum Galliæ,
regnum Mariæ.

Mes frères,

Je vous offrirai aujourd'hui, si vous me le permettez, une leçon d'histoire.

Vous allez dans un instant renouveler, en prenant part à une procession solennelle, l'alliance contractée par vos ancêtres avec la Mère de Dieu. Or, il m'a paru qu'au moment de vous associer à cette manifestation de piété nationale envers Marie, vous trouveriez agrément et profit à vous rappeler que la dévotion envers la Sainte Vierge a toujours été une dévotion française, que cette dévotion a valu à vos aïeux les faveurs les plus précieuses, et enfin que, suivant une expression dont on rappelle souvent le souvenir et qui est passée en proverbe, « le Royaume de France a toujours été le Royaume de Marie. »

Le sujet que j'aborde est très vaste ; le temps dont je dispose est mesuré. J'entre en matière sans autre préambule.

* * *

La nationalité française remonte à Clovis. Elle date donc de la fin du v^e^ siècle. Auparavant, les éléments dont elle devait se composer vivaient séparés. Ils étaient d'origine et de caractère profondément différents. Cependant, la bonne Providence les avait préparés avec un art merveilleux à former ensemble un peuple épris de piété envers Marie.

Trois éléments principaux ont constitué, par leur assemblage, la nation française.

Je nommerai en premier lieu, quoiqu'il soit le dernier venu, le groupe des Francs : groupe valeureux et guerrier, auquel les autres éléments du peuple français se soumirent et dont la nouvelle nation reçut son nom. Les Francs étaient encore païens, quand ils commencèrent la conquête de notre pays. Mais l'histoire leur attribue, contrairement à ce qu'elle dit des autres peuples idolâtres, un respect de la femme et une estime de la virginité qui, mis en présence de la Sainte Vierge, devaient se transformer en une dévotion profonde [1].

Le second élément dont se forma la France fut la colonie romaine. Venue à la suite des légions qui, durant les derniers siècles avant J.-C., soumirent une grande partie de notre pays au joug de l'ancienne Rome, elle occupait particulièrement notre Midi, en remontant vers le Centre et vers l'Est. Dès la naissance du christianisme, Dieu prit soin de lui envoyer des apôtres qui, en lui appre-

[1] Gabourd, *Hist. de France,* t. I, p. 495.

nant à adorer le vrai Dieu, lui apprirent aussi à vénérer et à aimer Marie. Ces apôtres avaient été, en grande partie, choisis parmi les meilleurs amis de Notre-Dame. C'étaient sainte Marthe, sainte Marie-Madeleine, S. Lazare, et les autres ; ou encore, c'étaient des disciples de S. Jean, le fils adoptif de Marie : S. Pothin, S. Irénée, S. Bénigne. Partout où ces apôtres fondaient une Eglise, ils élevaient aussi un autel à la Sainte Vierge. Il n'est aucune de leurs chrétientés qui ne conserve, dans ses traditions originelles, la trace d'une profonde et filiale dévotion envers Marie.

Le troisième élément dont se forma la France, fut l'élément gaulois. Les Gaulois étaient les anciens maîtres du pays. Avant de devenir chrétiens, ils suivaient une religion grossière, dont les prêtres portaient le nom de Druides. Or, les Druides conservaient, comme tous les sacerdoces anciens, la tradition portant que le Sauveur des hommes devait naître d'une vierge. Mais, à la différence de beaucoup d'autres, ils honoraient à l'avance d'un culte assidu cette femme prédestinée.

Près d'Autun, près de Dijon, ailleurs encore, on a trouvé, dans d'anciennes enceintes druidiques, des inscriptions et des statues érigées en son honneur [1]. — Le lieu où résidait le chef des Druides, celui qui servait de centre à leur culte et de rendez-vous à leurs assemblées générales, se trouvait, paraît-il, sur l'emplacement de la ville actuelle de Chartres. Or là, cent ans avant J.-C., au cours d'une de ces réunions solennelles, les Druides érigèrent, à la future Mère de Dieu, une statue au pied de laquelle étaient écrits ces mots : « VIRGINI PARITURÆ DRUIDES. *Les Druides, à la Vierge qui doit être mère.* » Et le roi du pays, entouré des principaux de sa nation, consacrait solennellement son royaume à la Vierge-Mère [2]. On fait, avec raison, un titre de gloire au peuple israélite de ce que, sur les cimes du Carmel, les disciples d'Elie ont honoré Marie longtemps avant sa naissance. Je revendique pour mon pays une gloire analogue. Il a, lui aussi, son Carmel, moins ancien peut-être que l'autre, mais que l'éloignement où il était des prophètes rend plus digne d'admiration.

Vous voyez d'ici comment ce culte anticipé de la Mère de Dieu facilita le travail de nos apôtres. Lorsque S. Paul vint à Athènes, il y rencontra un autel avec cette inscription : « *Au Dieu inconnu !* » Invité à s'expliquer devant l'Aréopage, il se concilia tous les cœurs en disant : « *Le Dieu que vous honorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer.* » (Act., XVII). Les premiers qui évangélisèrent nos contrées employèrent une formule semblable : « La Vierge mère que vous honorez sans la connaître, nous venons vous l'annoncer. » Leur apostolat commençait par Marie ; et, grâce aux sympathies que le culte anticipé de Notre-Dame inspirait à nos aïeux pour l'Evangile, les populations se convertissaient en masse.

Les historiens attentifs l'ont ainsi compris ; de là cette remarque : que, si les apôtres des autres contrées parlaient assez peu de Marie, dans la crainte d'amener leurs disciples à l'adorer comme ils avaient adoré leurs déesses quand ils étaient païens [1], les apôtres de notre pays paraissent, au contraire, avoir prêché, sans hésitation, Marie en même temps que Jésus, non pas comme son égale, mais comme le meilleur et le plus sûr intermédiaire pour aller à lui.

Il est évident, n'est-ce pas ? qu'un royaume composé d'éléments ainsi pénétrés, imprégnés de piété envers Marie, sera son royaume. Il lui rendra toute sorte d'hommages et en recevra toute sorte de bienfaits.

Telle fut, en effet, l'histoire de notre France.

* * *

La France, ai-je dit, date de Clovis [2].

La conversion de ce prince paraît avoir été, dans une certaine mesure, l'œuvre de Marie. Sainte Clotilde, qui en fut l'artisan le plus actif, avait une tendre dévotion envers la Mère de Dieu et dut souvent lui recommander par ses prières l'âme de son mari. S. Remi, qui baptisa Clovis, resta longtemps prosterné, la veille même de ce baptême, au pied d'un autel de Marie. Enfin, c'est dans l'église Ste-Marie de Reims, par conséquent sous les auspices de Notre-Dame, que l'eau sainte coula sur le front du Roi franc et de ses soldats [3].

Marie ne fut pas non plus étrangère à la constitution même de notre nationalité. — Voici comment. — Au lendemain de son baptême, Clovis se trouvait être le seul prince catholique du pays ; les autres étaient ariens, c'est-à-dire ennemis de Jésus et de Marie. En conséquence, tout ce qui dans la contrée portait une âme catholique, aspirait à vivre sous le sceptre de Clovis et à s'affranchir des autres chefs de tribus. Les conquêtes du Roi franc en devinrent incomparablement plus faciles. Et ainsi, notre unité nationale est une création au moins autant religieuse que politique. La France s'est-elle formée dans le dessein préconçu de devenir une nation ? J'en doute. Mais elle s'est certainement créée pour pouvoir servir et aimer librement Jésus et Marie.

La France était à peine fondée que les événements d'Orient lui offraient l'occasion d'attester sa piété envers Marie, avec le moyen de la rendre plus profonde. — L'empire de Constantinople avait déclaré la guerre aux saintes images. La persécution dite « des Iconoclastes » venait d'éclater (en 726). Chassées par l'intolérance byzantine, les pieuses images cherchèrent un refuge en Occident, et particulièrement parmi nos aïeux. C'étaient souvent des images de Marie. — Elles reçurent en France un accueil empressé. Faites de ce bois solide qui noircit comme l'ébène, ces « Vierges noires, » comme on les appela bien vite, surprenaient nos ancêtres par leur couleur ; mais elles parlaient de

[1] Leroy, *Pèlerinages de la Sainte Vierge en France* (3 vol. in-8, Vivès, 1874), t. III, p. 260.
[2] *Ibid.*, p. 261.

[1] Thomassin, cité par Aug. Nicolas, *La Vierge Marie vivant dans l'Eglise*, t. II, p. 134-135.
[2] Clovis se convertit en 496.
[3] Darras, t. XIV, p. 35-36.

la Mère de Dieu et de la foi qui souffrait pour elle sous d'autres cieux. Avec elles aussi venaient les éloquents discours dans lesquels les Grégoire de Nazianze, les Cyrille, les Basile, les Chrysostome, avaient célébré ses vertus et ses gloires. La France les adopta et les honora avec enthousiasme. — Bientôt, quand les invasions des Normands et des Sarrazins les menaceront de ruine ou de profanation, elle les cachera, avec ses propres images, dans le creux des vieux arbres, dans le lit des rivières, dans les entrailles du sol. Mais un temps viendra où la Providence, souvent par d'éclatants miracles, ramènera au jour les pieuses images. Alors les Français construiront, pour les abriter, de splendides sanctuaires. Ils iront, par troupes nombreuses, prier à leurs pieds. Et ce sera là, très souvent, l'origine des pèlerinages qui, au moyen âge, germeront comme une moisson bénie sur tous les points de notre territoire.

Marie ne laissait point sans récompense le pays où ses images avaient reçu une si touchante hospitalité.

Elle aidait Charles Martel à repousser les Sarrazins. Elle gardait Paris [1], Chartres [2], d'autres villes encore, contre ces Normands qu'elle convertira bientôt [3]. — Le siècle des Iconoclastes n'était pas fini que la France s'élevait au premier rang des nations, et que Charlemagne, son roi, ressuscitait en sa personne l'Empire romain détruit depuis trois siècles. Charles attribuait à la Sainte Vierge son étonnante prospérité. Il lui en faisait hommage au sanctuaire de Rocamadour [4] : là-même où le légendaire Roland, gagnant les Pyrénées, consacrait à Marie sa noble épée Durandal, pour avoir ensuite le plaisir de la racheter, au profit de Notre-Dame, en la payant au poids de l'or [5].

* * *

Mais l'âge par excellence de la dévotion envers Marie, ce fut le moyen âge. Ici, les faits se multiplient, et je ne puis que les signaler par groupes.

Dès l'an 1022, le roi Robert le Pieux, fils de Hugues Capet, fondait un ordre de chevalerie en l'honneur de Marie. En retour, celle-ci devait protéger son royaume [6]. — Beaucoup d'autres créations analogues se sont faites pendant le moyen âge, qui fut une époque chevaleresque entre toutes. Mais tous les Ordres de chevalerie mettaient en tête de leurs statuts la piété envers Marie. Elle était la première suzeraine de tout chevalier. Il recevait en son nom l'investiture. Il devait venger toute offense dont elle était l'objet. Il lui payait même, en certaines contrées, une redevance féodale. — Et les princes étaient tenus, comme les simples chevaliers, à l'observation de ces règles. Ils s'y soumettaient volontiers, et souvent faisaient même beaucoup plus. Ils bâtissaient à Marie des temples et des abbayes. Ils mettaient leurs expéditions sous sa protection. Ils faisaient bénir en son nom leurs armées. Comme S. Louis, ils récitaient son Office jusqu'au milieu du tumulte des camps. Ils portaient son scapulaire et disaient son rosaire. Ils lui faisaient hommage de leurs états, comme d'un fief [1]. — Si bien que, dans ses rangs les plus élevés, la société française semblait tout entière vouée au culte de Notre-Dame.

Les peuples imitaient leurs chefs. Le nom de Marie était alors sur toutes les lèvres, comme son amour dans tous les cœurs. Son image trônait à la place d'honneur à tous les foyers, souvent aussi à la façade des maisons et au coin des rues. Rien n'était populaire comme ses solennités, ses confréries, ses pèlerinages, les prières qui l'invoquent et les cantiques qui chantent ses grandeurs.

Le clergé ne cesse d'aviver, en l'éclairant, cette dévotion. Il prêche Marie comme on ne l'a peut-être jamais prêchée. Il n'est pas un docteur ni un écrivain ecclésiastique de l'époque qui ne parle ou n'écrive pour sa gloire. Vous seriez étonnés, si vous pouviez les lire, de la place qu'elle occupe dans les livres et les discours des Pierre Lombard, des Albert le Grand, des S. Thomas d'Aquin, des S. Bernard, de leurs émules et de leurs disciples.

L'art, sous toutes ses formes, vient en aide au mouvement qui jette la France au pied de Notre-Dame. — La sculpture et la peinture reproduisent à l'envi son image et toutes les scènes de son existence. Les statues et les tableaux qu'elles produisent n'ont pas encore la perfection de dessin ou de coloris à laquelle atteindront plus tard Raphaël et Michel-Ange ; mais elles expriment mieux et avec une simplicité pleine de charmes, et la piété de leurs auteurs et la modestie toute divine qu'ils prêtaient à la Sainte Vierge. — La poésie, de son côté, chantait si souvent et si bien la Mère de Dieu que celle-ci passait, c'était le proverbe, pour l'inspiratrice et la reine des bons poètes, « *bonorum poetarum magistram.* » — Et la musique prêtait au vers, pour la mieux célébrer, ses ressources magiques : Marie était la première dame que glorifiaient, dans leurs chants, les bardes et les troubadours [2].

Mais quelles sont ces multitudes laborieuses qui se transportent, d'un bout à l'autre de la France, le marteau et la truelle à la main ? — Laissez-les passer sans crainte. Ce sont les « *Maçons de la Mère de Dieu.* » Ils s'en vont, partout où il y a une église à construire en l'honneur de Notre-Dame, offrir leur gracieux et dévoué concours. Ils ne demandent aucun salaire, mais seulement le logis et le pain. A ce prix modique, les uns arracheront les pierres aux carrières ; les autres tailleront les moellons ; d'autres construiront les murailles ; d'autres jetteront dans les airs ces voûtes légères dont la durée semblera miraculeuse, tant elles reposeront sur de faibles supports ; pendant que les plus adroits sculpteront les feuilles de chêne, les trèfles, les chimères, et transformeront la pierre la plus dure en une délicate dentelle.

1 Aug. Nicolas, t. II, 242, 535.
2 En 911 : Leroy, t. III, p. 267-268.
3 *Ibid.*, p. 269.
4 *Ibid.*, p. 15.
5 *Ibid.*, p. 16.
6 Mathias Faber, t. VI, p. 337.

1 Voir Orsini, *Vie de la Sainte Vierge*, p. 363-390 ; — Nicolas, t. II, p. 270.
2 Nicolas, t. II, p. 270, note.

Marie a-t-elle rendu au moyen âge, à la France du moyen âge, ce qu'elle en avait reçu?... N'en doutez point; et elle le lui a rendu avec une largesse digne d'elle.

Elle a délivré, plus d'une fois, les chevaliers tombés entre les mains des infidèles[1]. Elle a mis fin aux épidémies qui, comme celle des « Ardents », menaçaient d'exterminer la population tout entière[2]. Elle rendait, comme à Brétigny, la paix au peuple[3]. Elle donnait la victoire sur les ennemis de la société, comme au vainqueur des Albigeois. Elle écartait des villes assiégées l'ennemi qui les enveloppait[4]. Elle sauvait la vie aux rois, comme elle fit à Philippe le Bel à la bataille de Mons[5], ou les délivrait de la captivité, comme François Ier après Pavie[6]. Elle sauvait, sous Louis XI, l'unité nationale menacée par Charles le Téméraire[7]. Enfin, quand la France aux abois se vit menacée de devenir tout entière une province anglaise, elle lui envoya Jeanne d'Arc, la libératrice. « *Jhesus-Maria!* » Le nom de Marie faisait partie du cri de guerre de la Pucelle et présidait à ses victoires. Charles VII crut lui en être redevable; c'est pourquoi, à peine couronné, il venait de Reims au Puy pour mettre sa couronne aux pieds de Notre-Dame[8].

* * *

C'est une des tendances les plus malheureuses de notre nature déchue d'incliner toujours à descendre et de ne pouvoir s'élever à quelque hauteur sans pencher bientôt vers la déchéance. La fin du moyen âge avait été un déclin. Quand se levèrent les temps modernes, la renaissance païenne, puis le protestantisme jetèrent dans l'irréligion une partie de notre société française.

La piété envers Marie, on le devine, perdit sur notre sol tout ce que gagnèrent l'hérésie et la licence des mœurs. Mais la partie saine de la population la conserva avec un soin jaloux. Il serait difficile de dire quels actes de dévouement s'accomplirent, parmi nos aïeux, en faveur de la dévotion pour Marie, pendant les longues guerres de Religion qui attristèrent le XVIe siècle. Les huguenots s'attaquaient avec rage au culte de Notre-Dame; les catholiques le défendaient avec héroïsme. Marie eut alors, à Tours, à Blois, à Poitiers, à Rouen, dans l'Ouest et dans le Midi, de nombreux martyrs[9]. Elle les récompensa en conservant à la France sa religion et sa foi. Beaucoup ont cru qu'on lui devait la conversion d'Henri IV. Ce prince paraît avoir été de leur avis, puisqu'il voulut être sacré à Notre-Dame de Chartres[10].

Vous étonnerez-vous, après cela, qu'en 1637 le roi Louis XIII, ayant conscience de tout ce que la Sainte Vierge avait fait pour la France, la prenne « pour Patronne spéciale de son royaume, » le lui dédie, le lui consacre, et fasse le vœu solennel et perpétuel de renouveler cette consécration tous les ans, au jour de la fête de l'Assomption? [1] Acte magnifique de foi et de piété, que Marie récompensera en donnant à la France le siècle de Louis XIV.

* * *

Nouvelle déchéance, à la fin du XVIIIe siècle, et nouvelle résurrection.

Le Jansénisme, d'un côté, et la philosophie voltairienne, de l'autre, avaient éloigné ce siècle des autels de Marie. Le châtiment ne se fit pas attendre. La Révolution couvrit la France de ruines et l'arrosa de sang. — Dans cette extrémité, ce qui restait chrétien se souvint de Marie. Les martyrs montaient à l'échafaud en chantant ses hymnes[2]. Les volontaires armés pour la défense des autels allaient au combat vêtus du scapulaire et en récitant le rosaire. Dans le secret de leurs refuges, les prêtres et les fidèles imploraient sa miséricorde. L'Eglise de France et la France elle-même sortirent rajeunies de la tourmente. Et le 10 avril 1802, le *Te Deum* chanté, en présence de Napoléon, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris, attestait que la religion reprenait solennellement possession de notre pays.

* * *

Le XIXe siècle a été pour la France, après tous les autres, un siècle de piété envers la Sainte Vierge.

Il a vu refleurir les pratiques établies en son honneur; il a popularisé les confréries qui portent son nom; il a jeté les fidèles, par foules innombrables, à ses pèlerinages; il a glorifié ses mystères et ses privilèges, notamment son Immaculée Conception, mieux peut-être que ne l'a fait aucun siècle.

Aussi bien, Marie s'est montrée généreuse envers lui. — La Médaille miraculeuse, N.-D. des Victoires, la Salette, Lourdes, Pontmain : chacun de ces noms rappelle de grandes et précieuses faveurs. — Jamais Marie n'a converti plus de pécheurs, consolé plus de douleurs, guéri plus de malades. Chacun de ses sanctuaires a vu s'accomplir d'innombrables prodiges et s'est couvert d'ex-votos. — Elle arrêtait aussi les épidémies, comme en 1832 (à Chartres) et en 1854. — Elle préservait les cités qui, comme Langres, Lyon, Bourges, se mettaient, pendant la guerre de 1870, sous son égide. — Elle accordait même des victoires. A ce propos, un trait choisi entre tous.

C'était en 1855. Le général Pélissier commandait en chef l'expédition de Crimée. L'évêque du Puy, Mgr de Morlhon, le connaissait intimement. Ce prélat avait formé le projet de dresser une statue monumentale de Notre-Dame sur le rocher qui domine sa ville épiscopale. Il s'en ouvrit au général. Celui-ci lui fit la réflexion que les Russes avaient beaucoup de canons bons à prendre et avec lesquels on

1 N.-D. de Liesse.
2 N.-D. des Ardents, d'Arras.
3 Leroy, t. III, p. 282.
4 Chartres, en 1568 : Leroy, *ibid.*, p. 286.
5 Leroy, *ibid.*, p. 281.
6 *Ibid.*, p. 685.
7 *Ibid.*, p. 576.
8 *Ibid.*, p. 636-637.
9 Orsini, p. 399.
10 Leroy, t. III, p. 288 et suiv. — Nicolas, t. II, p. 537-538.

1 Nicolas, *ibid.*, p. 538.
2 Gabourd, t. XIX, p. 217; — Aug. Nicolas, *La Vierge Marie dans l'Evangile*, t. II, p. 284.

pourrait fondre une statue colossale. Il ajoutait : « Demandez ces canons à l'Empereur : il nous dira de les prendre, et nous les prendrons. » L'évêque écrivit à Napoléon III. L'empereur promit à la Sainte Vierge tous les canons qui seraient pris dans la prochaine bataille. — Ceci se passait le 5 septembre. — Le 8, trois jours après, en la fête de la Nativité de Notre-Dame, malgré les répugnances de l'armée anglaise, toute composée de protestants, Pélissier attaquait l'ennemi, Malakoff tombait au pouvoir de nos soldats, et la bataille de Sébastopol était gagnée. Une artillerie considérable était prise. Napoléon III donnait 213 canons pour fondre la statue gigantesque de Notre-Dame qui domine le Puy. On l'appela « Notre-Dame de France. » Il en resta encore, sur lesquels on prit, je crois bien, de quoi fondre des images de Marie, qui veillent ailleurs qu'au Puy sur d'autres villes françaises.

Encore une réflexion ; et je termine.

Nous avons eu, il y a peu d'années, à supporter la guerre la plus terrible de toutes celles qui ont ensanglanté notre globe. Quand elle nous a été déclarée, rien n'était probable comme la victoire de nos ennemis, tant ils étaient forts, et comme notre défaite, tant nous étions faibles. C'est pourtant nous qui avons triomphé. Qui nous a donné la victoire ? Certes, je suis loin de méconnaître soit l'héroïsme de nos soldats et de nos alliés, soit le génie de nos généraux. Que de fois, pourtant, en d'autres circonstances, l'héroïsme et le génie n'ont-ils pas abouti aux plus cruelles défaites ? Quiconque a observé avec soin et sans parti pris d'impiété le détail des événements, a reconnu dans notre victoire une faveur du ciel. Or, parmi les puissances célestes dont nous avons sollicité et obtenu la protection, la Très Sainte Vierge occupe un rang distingué. Elle s'est souvenue que la France a toujours été, pour elle, un pays de prédilection ; et elle l'a sauvée.

* * *

Maintenant, que dirons-nous, sinon que nous devons continuer les traditions de nos aïeux en restant profondément attachés au culte de Notre-Dame ? Oui ! nous serons de dignes fils de nos pères. Nous continuerons à aimer Celle qu'ils ont tant aimée et dont ils ont reçu, en retour, tant de bienfaits. Nons resterons le Royaume de Marie, heureux et fiers d'avoir une telle Reine, qui se montre une si puissante protectrice.

Nous avons, en effet, besoin d'elle autant que nos ancêtres, et peut-être plus encore, tant les jours sont mauvais et menacent de devenir désastreux. Chacun sent, aujourd'hui, que la France est exposée à d'effroyables cataclysmes. C'est dire que, pour supporter les événements qui se préparent et en faire sortir un plus grand bien, il nous faudra autre chose que des chrétiens de parade, il nous faudra des chrétiens capables de tous les sacrifices et de tous les héroïsmes, des chrétiens capables de suivre Marie jusqu'au Calvaire... Demandez-lui ce courage. Portez dans la procession qui va se faire, pour renouveler l'alliance de la France avec elle, les sentiments et la ferveur que les circonstances commandent. Priez Marie de nous venir en aide ; demandez-lui la force morale dont, aux mauvais jours de notre histoire, elle a doté nos pères ; promettez de lui rester fidèles ; apprenez enfin à pratiquer une piété qui lui plaise, en reproduisant ses vertus ; déterminez-vous à vivre assez saintement pour qu'elle vous accorde, avec le salut de vos âmes, le salut de la patrie.

Alors, nous aurons l'espoir certain de jouir de sa toute-puissante protection et de sortir victorieux des épreuves qui nous menacent. — Et plus tard, quand les prédicateurs reprendront le thème historique que j'ai essayé de développer devant vous, ils pourront y ajouter une nouvelle et glorieuse page. Ils diront qu'au seuil du XXe siècle l'Eglise de France a traversé une crise terrible ; mais que, par la faveur de Notre-Dame, elle y a remporté la victoire. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE CROIX DANS LA CAMPAGNE

NOUS DEVONS EXALTER LA CROIX

Ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam.

C'est ainsi que doit être exalté le Fils de l'homme, afin que tous ceux qui croiront en lui ne périssent pas, mais parviennent à la vie éternelle. (Jo., III, 14-15).

Ce texte, m. b. c. f., est une parole du Sauveur lui-même. Il la prononça dans un entretien tout intime qu'il eut un soir avec l'un des membres du Sanhédrin, dont l'attrait de sa personne et la beauté de sa doctrine avaient fait un disciple.

Elle est, traduite dans notre langue, susceptible d'un double sens. *Exaltari* veut dire à la fois, *exalter, célébrer,* puis *élever*. Dans les deux acceptions, elle convient parfaitement à cette splendide manifestation.

Certes, à l'heure actuelle, il faut que le Fils de l'homme soit exalté, que son triomphe soit affirmé, que sa Croix soit dressée partout, qu'elle domine nos campagnes et nos villes, que son règne s'établisse dans toutes les âmes rachetées par elle : *Ita oportet exaltari Filium hominis.*

Et c'est à nous, m. f., que s'adresse cette parole du divin Crucifié, parce que célébrer ou dresser la Croix, c'est d'abord accomplir un *devoir* vis-à-vis de Jésus, c'est ensuite affirmer un *droit* vis-à-vis des hommes.

I

Vous l'avez compris, ce grand devoir à remplir vis-à-vis de Jésus, et votre présence à cette solennité le dit plus éloquemment qu'aucun discours.

Vous avez vu, dans le mystère de la Croix qui

brille à vos yeux, *fulget crucis mysterium,* l'insondable mystère de l'amour du Sauveur pour vous.

1. Votre foi vous l'a montré sur le bois de l'infamie, mourant pour nous, au milieu d'indicibles souffrances, traité comme le dernier des esclaves. Sa tête est penchée, comme pour nous donner le suprême baiser de la paix éternelle. Son beau front, qu'ensanglantent les épines de son royal diadème, s'incline. Ses yeux sont déjà voilés par la mort, et de ses lèvres entr'ouvertes et décolorées semble s'échapper une dernière fois le divin cri de son amour.

Ah ! m. f., quel défi le Sauveur jette au monde tout entier ! Que pouvait-il de plus pour nous ?

Et si l'indifférence, l'ingratitude ou l'égoïsme n'ont pas encore éteint tout sentiment généreux dans nos pauvres cœurs, essayons, je ne dis pas de l'aimer, notre Jésus, mais je dis, de rester insensibles à ce qu'il a fait pour nous ! Je vous dis, chrétiens : essayez de ne pas aimer un peu Celui qui nous a tant aimés !

Votre immense concours est la plus belle réponse que vous puissiez faire à l'irrésistible provocation du divin Crucifié.

Soyez-en bénis, et que rien, c'est le cri de l'apôtre S. Paul, que rien ne vous sépare de la Croix, pas même la mort !

2. A ce touchant défi de l'amour se rattache, de lui-même, un bien précieux souvenir. En effet, l'immolation de l'Agneau de Dieu n'est pas seulement le cruel *supplice* que les hommes lui font subir, il est encore le plus auguste des *sacrifices* qu'il offre à son Père, car Jésus en est à la fois le prêtre et la victime.

Victime, il se livre spontanément et sans défense à la mort, *sicut agnus, sicut ovis*. Prêtre, il ordonne tous les détails du sacrifice, j'allais dire toutes les cérémonies. Il en fixe le temps et le lieu, le jour et l'heure, il en choisit le temple et l'autel.

Pontife suprême du Sacrifice éternel, il ne peut se contenter du temple étroit et maudit de Jérusalem, pas même de l'enceinte de cette cité rebelle et meurtrière des prophètes ; il lui faut l'univers lui-même.

L'univers, ce vaste et vieux temple d'idoles, il est vrai, mais dans sa haute et grandiose majesté. Comme voûte, le pavillon des cieux ; comme parvis, la terre entière ; comme marchepied, le Calvaire ; le soleil balancé sur le firmament à l'heure de l'élévation, comme la lampe du sanctuaire toujours allumée ; et enfin, comme autel, la Croix, la Croix qu'il a voulue, la Croix dominant les cimes de la montagne, pour que tous les peuples puissent la voir et l'adorer, la Croix reposant sur le sol et poussant ses racines jusqu'aux profondeurs de l'enfer.

Voilà pourquoi vous avez voulu la planter aujourd'hui sous votre ciel et sur votre terre, cette Croix vénérable, afin qu'elle domine vos champs et vos prairies, et qu'elle vous rappelle, au milieu de vos occupations parfois trop absorbantes, qu'il faut que le Fils de l'homme soit exalté, en reconnaissance de son amour infini : *Ita oportet exaltari Filium hominis.*

II

D'ailleurs, ce que vous demandait le sacrifice du divin Crucifié, l'époque actuelle l'exige aussi de vous. Il est des heures où la revendication d'un droit s'impose à l'égal de l'accomplissement d'un devoir, et ces heures-là, nous les vivons.

Pourquoi n'affirmerions-nous pas publiquement nos croyances ? Le sanctuaire de la conscience catholique serait-il désormais l'unique refuge de l'Evangile et du *Credo ?* Et nous faudrait-il cacher sous les dehors d'une indifférence coupable, les plus nobles de nos sentiments, nos sentiments religieux ? Non, m. f., parce que la Croix n'a plus d'existence légale, plus de place officielle dans tout ce qui relève de l'Etat, nous n'avons pas perdu le droit de la dresser chez nous !

Mes frères, ici, comme dans presque toute la France, les croyants, les chrétiens, sont l'immense majorité. Qu'ils ne s'en laissent pas imposer, qu'ils se montrent ce qu'ils doivent être et ce qu'ils sont !

Qu'ils gardent en leurs âmes le précieux dépôt des convictions et des traditions de leur foi. C'est un patrimoine inviolable et sacré, qu'ils ont reçu de leurs aïeux et qu'ils doivent à leurs enfants.

Que ceux-ci ne puissent jamais reprocher à leurs pères ou à leurs mères d'avoir failli dans l'accomplissement de cette noble tâche ; qu'ils ne puissent jamais les rendre responsables d'une impiété qui serait la désolation de l'Eglise et la ruine de la France.

Chrétiens, c'est à vous seuls qu'incombe aujourd'hui la défense de la Croix, le sublime résumé de notre foi tout entière. Que telle soit donc votre attitude, intransigeante sur ce point, que vous imposiez à ceux qui ne les partagent pas, le respect de vos convictions. C'est votre droit !

Ce n'est pas encore assez : il nous faut la liberté de nos pratiques religieuses, qui ne sont que l'expression de notre foi.

Dans le cas présent, il nous faut le culte public, extérieur, de la Croix.

Si le nombre fait loi, si les majorités sont des puissances, nous sommes le nombre et la majorité. Par conséquent nous n'avons pas à céder à des minorités infimes, quelque bruyantes et sectaires qu'elles soient.

Rappelez-vous le langage du divin Crucifié : « *Qui me confessus fuerit coram hominibus...* Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le proclamerai devant les anges. » (Luc, XII, 8).

Ailleurs il avait dit : « *Celui qui rougira de mon évangile et de moi, le Fils de l'homme rougira de lui, quand il viendra dans toute sa majesté.* » (Mc., VIII, 38).

Ah ! m. f., qui donc parmi vous consentirait à rougir du Christ notre maître ?

Est-ce parce que de nos jours il n'a pas les faveurs des puissants de la terre ? En a-t-il besoin ? N'a-t-il pas connu des siècles où la simple invo-

cation de son nom sacré suffisait pour conduire au supplice ? Cependant les martyrs ont vaincu les persécuteurs.

Aujourd'hui, la race des briseurs de calvaires n'est pas éteinte, mais celle des martyrs et des héros chrétiens non plus.

Il faut qu'ils le sachent, ceux qui vous épient, dans vos paroles et dans vos actes, pour vous dénoncer et vous trahir. Il faut qu'ils rougissent de honte, en trouvant dans votre noble et fière attitude la flétrissure et la condamnation de leurs basses besognes, et de leurs déshonorantes défaillances.

* * *

Que cette Croix, m. b. c. f., soit pour vous tous le gage de la protection divine ! Que ses bras s'étendent sur vos demeures et sur vos champs, sur vos familles et sur vos enfants, sur ceux qui vous sont chers, sur les vivants et sur les morts de cette paroisse, et qu'elle vous récompense en bénédictions spirituelles et temporelles de la confiance et de la vénération que vous ne cesserez de lui témoigner !

Monument de votre foi pendant votre vie comme à l'heure de la mort, qu'elle vous assure la récompense promise par le Fils de l'homme à ceux qui croient en elle : *ut omnis qui credit in ipsum... habeat vitam æternam...* C'est la fin de notre texte. C'est la parole du Sauveur lui-même.

Saluons-la donc ensemble, cette Croix désormais notre unique espérance : *O Crux ave, spes unica!* Saluons-la comme l'étendard du plus aimé des chefs : *Vexilla Regis prodeunt,* comme le drapeau sacré de l'Eglise militante, aux couleurs sanglantes du Vainqueur de ce monde ; et forts de son appui, fidèles à notre poste de lutte, d'honneur et, s'il le faut, de sacrifice, saluons-la de nos acclamations enthousiastes et reconnaissantes. Vive Jésus, vive sa Croix dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXVIII

LA JUSTICE CHRÉTIENNE. — LES DROITS ET LES DEVOIRS

Decet nos implere omnem justitiam.
Il nous convient d'accomplir toute justice.
(Math., III, 15).

Les trois premières vertus cardinales que nous avons étudiées, *Prudence, Force* et *Tempérance,* trouvent généralement leur objet propre dans notre conduite personnelle. Au contraire, la quatrième, qui s'appelle *la Justice,* se pratique surtout dans nos rapports avec autrui. C'est de cette dernière vertu que nous avons à nous occuper maintenant.

Justice vient d'un mot latin *(jus),* qui signifie *droit.* On a emprunté à cette expression le nom de la vertu de justice parce que cette vertu *nous fait rendre à chacun ce à quoi il a droit* [1]. — On donne parfois au mot *justice* un sens beaucoup plus large. Il sert alors pour désigner la pratique de toutes les perfections ensemble. Ainsi, S. Pierre nous dit que, « *morts au péché, nous devons vivre à la justice* » (I Petr., II, 24), c'est-à-dire réunir en nous toutes les vertus dont se compose la vie chrétienne. Ainsi encore, l'Ecriture appelle souvent du nom de *justes* les personnes assidues à observer, non seulement les prescriptions du droit, mais encore toutes les lois divines. Cette extension s'explique. Car, à vrai dire, l'homme résolu à pratiquer le droit ne peut se permettre aucune faute. Toute faute, en effet, offenserait, d'une manière ou d'une autre, les droits de quelqu'un, tout au moins les droits de Dieu. — Nous entendrons ici la *justice* dans son sens restreint : c'est-à-dire, non pas comme une vertu d'ensemble et comprenant toutes les autres, mais comme une vertu particulière consistant essentiellement dans le respect du droit.

Nous touchons là à un sujet souverainement opportun. La notion et le caractère sacré du droit n'ont peut-être jamais été, parmi les peuples civilisés, aussi généralement oubliés ou méconnus qu'ils le sont aujourd'hui dans nos pays chrétiens. Les attentats contre le droit, avec leurs différentes variétés, se sont multipliés dans des proportions effrayantes. Ils ont aussi revêtu toutes les formes, des mieux dissimulées aux plus effrontées, des plus adroites aux plus violentes. La légendaire honnêteté de nos aïeux ne sera bientôt plus qu'un souvenir... D'où vient ce retour déplorable aux mœurs de l'ancienne barbarie ? Il vient, sans doute, de l'éducation que reçoit la jeunesse : éducation dépourvue de tout frein moral quelque peu sérieux ; des progrès de l'irréligion ; du scandale donné par les gouvernements, quand ils ont dépouillé de leur avoir les Congrégations religieuses, volé les biens d'Eglise, confisqué jusqu'au patrimoine sacré des morts ; de la facilité avec laquelle, durant la grande guerre, certaines armées se sont livrées à tous les attentats contre les droits publics ou privés. Toutes ces causes de ruine morale ont enlevé aux masses populaires la peur du crime, le sens de la justice, le respect du droit. — Quoi qu'il en soit, je me sens obligé, en présence du débordement d'iniquités dont je suis témoin, d'appeler, sur les enseignements qui vont suivre, votre plus sérieuse et consciencieuse attention.

Avant d'expliquer avec détails ce que commande ou interdit la vertu de justice, je dois donner quelques indications d'ordre général : — d'abord sur *le droit,* auquel la justice prescrit de donner satisfaction ; — et ensuite, sur *l'obligation* qu'elle en fait : obligation à laquelle on a donné le nom de *devoir.* — *Droit* et *devoir :* voilà donc, pour ainsi dire, les deux mots entre lesquels se partagera cet entretien.

I

« On appelle *droit,* dit S. Antonin, *le pouvoir*

[1] Justitia suum cuique tribuit. (S. Ambroise, *Offic.,* lib. I, cap. 21).

légitime de faire quelque chose [1] » ; et j'ajoute : *ou d'exiger quelque chose.* — Oui ! le droit est un *pouvoir.* Il s'agit là, évidemment, d'un pouvoir moral. Ce pouvoir peut n'avoir point la force voulue pour s'exercer, et, par suite, se voir condamné à l'impuissance ; il n'en est pas moins un droit. — J'ai dit qu'il doit être *légitime.* S'il n'était point légitime, loin d'être un droit, il irait contre le droit. — Enfin, c'est le pouvoir *de faire ou d'exiger quelque chose.* Tout homme, en effet, possède, avec les droits dont il usera en agissant lui-même, des droits qu'il exercera en faisant agir d'autres personnes. — Remarquons, en passant, que la doctrine relative à l'ensemble des droits reconnus aux citoyens des nations civilisées constitue ce qu'on appelle *le Droit.*

Nous laisserons de côté les distinctions assez compliquées établies par les jurisconsultes entre les différents droits. Je signalerai seulement les deux suivantes, dont nous viendront des clartés utiles.

Premièrement, nos droits ne sont pas tous d'égale importance, ou si vous l'aimez mieux, d'égale valeur. Les uns sont *essentiels* et les autres *accessoires.* — Les droits *essentiels* sont ceux dont la possession assure l'intégrité même et le développement normal de la personne humaine. Tels le droit à la vie, le droit à l'emploi régulier des facultés naturelles, le droit aux moyens de subsistance, le droit à la vérité, à l'honneur, à la vertu, le droit à la création et à l'éducation d'une famille, et autres de même sorte. Ces droits tiennent à la nature de l'homme. On peut dire qu'il les apporte en naissant. — Les droits de second ordre sont moins importants. Ils visent et garantissent des intérêts moins considérables.

Deuxièmement : un droit peut être soit *strict* et *absolu,* soit *large* et *non rigoureux.* — Il est *strict* et *absolu* quand il va jusqu'à autoriser l'emploi des moyens de contrainte. Je citerai en exemple le droit d'un prêteur au remboursement des sommes qu'il a prêtées. Ce droit lui permet de poursuivre devant les tribunaux l'emprunteur qui se refuse à le rembourser. Les tribunaux condamneront sans hésiter celui-ci à s'acquitter de sa dette. — Un droit est *large* et *non rigoureux* quand il ne va pas jusqu'à autoriser l'emploi des moyens de coaction. Exemple : le droit des pauvres à l'aumône des riches. Aucun tribunal n'acceptera la plainte d'un indigent contre des riches qui lui auront refusé l'aumône, et ne condamnera ceux-ci à lui venir en aide.

Le droit, tel que nous venons de le définir, existe-t-il ? En d'autres termes, les hommes ont-ils vraiment des droits, ou bien ceux-ci ne sont-ils qu'une fiction purement imaginaire ? — La raison affirme et démontre la réalité du droit. Il existe, dit-elle, parce qu'il ne peut pas ne point exister. Il est nécessaire : et, comme l'ont écrit les anciens : « La nature ne manque jamais au nécessaire [1]. » — Supposez, par exemple, qu'un homme vienne parmi nous sans posséder aucun droit. Il n'aura *aucun droit :* vous entendez ! Par conséquent, il n'aura droit ni aux aliments, ni aux fruits de son travail, ni à la liberté, ni même à la vie. Il n'y aura rien, pas même une loi morale, pour le protéger contre ses jaloux ou ses ennemis. Il restera à la merci de quiconque sera plus fort que lui... Eh bien ! je le déclare : sa condition est intenable et l'existence ne lui est point possible. — Ne faut-il pas, pourtant, que cet homme puisse vivre ? Il faut, par là-même, qu'il ait des droits.

On s'est souvent demandé d'où viennent les droits dont nous jouissons ; et cette question a reçu des solutions dont voici les principales.

Plusieurs ont voulu voir, dans les droits de l'homme, une institution purement humaine, contemporaine des premières civilisations. Elle serait le résultat, disent-ils, soit des lois imposées par les chefs des nations anciennes, soit des conventions passées entre citoyens. Ses auteurs se seraient rendu compte des besoins de la vie sociale et auraient, en proclamant des droits, tenté de leur donner satisfaction. Ces lois ou ces ententes, d'abord insuffisantes et imparfaites, se seraient complétées et améliorées dans la suite des âges. Elles seraient devenues, par une longue et lente évolution, cet ensemble de dispositions sages et salutaires dont se compose le Droit moderne. — Cette théorie mérite un double reproche. — D'une part, elle ne remonte pas assez haut. Elle devrait mettre la source de nos droits, non point dans les personnes qui ont autrefois constaté les exigences de notre nature, mais bien plutôt dans l'Etre qui a donné à notre nature ses exigences. C'est celui-là qui, en créant les raisons d'être du droit, en a jeté les fondements. — D'autre part, cette doctrine d'un droit établi par les hommes a le tort très grave de laisser croire que les hommes pourraient, par des lois portées ou par des accords conclus dans un sens contraire, supprimer nos droits. Il en va tout autrement. Les hommes ne peuvent établir, modifier, révoquer, que des droits d'ordre *secondaire.* Ils n'ont aucun pouvoir sur ceux auxquels nous avons, tout à l'heure, donné le surnom de droits *essentiels.* Ceux-là, comme nous l'avons remarqué, tiennent à la nature des choses et sont écrits dans nos consciences. Ils sont donc antérieurs à toutes les conventions et à toutes les législations humaines. Celles-ci ont même besoin, pour posséder quelque valeur, de s'adapter à leurs prescriptions. Quand elles les méconnaissent ou les offensent, elles perdent, par le fait même, toute autorité. Une loi injuste ne peut pas être une loi.

Les jurisconsultes chrétiens ont été mieux inspirés, lorsqu'ils ont fait remonter à Dieu lui-même l'existence des droits essentiels. Ces droits nous sont naturels : ils sont donc d'origine divine ; car la nature est l'œuvre de Dieu. Et puis, c'est Dieu qui en investit les hommes, à mesure qu'il les met

[1] Jus est potestas exercendi aliquem actum. (Part. III, tit. III, cap. 3, § 5).

[1] In necessariis natura non deest.

au monde ; c'est lui qui leur en donne conscience ; c'est lui qui leur inspire, quand ils en font usage, la conviction où ils sont de faire chose légitime ; c'est lui qui fait éprouver à quiconque offense ces droits le regret et le remords. Nous avons même tout lieu de croire que Dieu a personnellement enseigné aux premiers hommes, par une révélation positive, la science au moins générale des droits et des devoirs. Après les avoir créés, dit l'Ecriture, « *il leur montra où se trouvent le bien et le mal.* » (Eccli., XVII, 6). « *Il leur enseigna la discipline des mœurs, et leur donna, comme un héritage à transmettre à leurs enfants, la connaissance des lois de la vie.* » « *Il leur fit voir ce qu'est la justice et ce qu'est le jugement.* » (*Ibid.*, 9-10). Les écrivains païens font eux-mêmes souvent allusion à ces révélations primitives. Ils ne parlent jamais des législations reçues chez les peuples anciens sans les présenter comme enseignées de Dieu. Quoi qu'il en soit, les lois naturelles et les droits dont elles font mention ont été de nouveau promulgués par Dieu dans le Décalogue mosaïque. Ces dix préceptes leur ont donné une consécration suprême et définitive. Et Notre-Seigneur l'a renouvelée quand il a dit : « *Je ne suis point venu pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir.* » (Mt., V, 17).

Ces droits sont donc, eux du moins, et dans toute la force du terme, des droits divins. Quand le Créateur en a investi les hommes, il leur a conféré en même temps l'autorité nécessaire pour en jouir, par conséquent, les exercer, les imposer, exiger qu'ils reçoivent satisfaction. Ces droits leur appartiennent en propre. Personne, ici-bas, n'a la puissance de les en dépouiller, si ce n'est l'autorité sociale légitime et à titre d'expiation pour des crimes. De plus forts qu'eux ou de mieux armés pourront les empêcher d'en user ou n'en tenir aucun compte. Malgré tous les attentats et toutes les tyrannies, ces droits leur resteront en toute intégrité. Et, dans les choses dont une inique violence les aura dépouillés, il restera toujours, comme disaient les latins, « une voix criant hautement qu'elles sont à eux. *Res clamat domino.* » C'est au droit qu'il appartient de primer la force ; ce n'est point à la force de primer le droit.

C'est pourquoi les sages de tous les siècles ont tenu la cause du droit pour la plus noble et la plus sainte de toutes les causes. Rien n'était beau, à leurs yeux, comme d'affirmer le droit, de défendre le droit, de mourir pour le droit. Et le monde, disent-ils, ferait la fin la plus glorieuse, s'il mourait victime du droit, pour avoir défendu ou réalisé le droit : *Fiat jus, et pereat mundus !...*

Mais j'ai assez expliqué la notion du *droit ;* j'en viens à celle du *devoir*.

II

Les devoirs dont nous avons à traiter ici s'appellent, pour les distinguer de certains autres, des devoirs *de justice*. Un *devoir de justice* est *celui qui oblige à respecter le droit d'autrui ;* c'est-à-dire : soit à laisser autrui exercer son droit ; soit à faire soi-même, quand autrui l'exige, ce qu'il a le droit d'exiger.

Ces devoirs de justice existent-ils ? — Il n'en faut pas douter. Leur existence résulte de l'existence du droit. — Je m'explique. L'enfant vient au monde avec tous les droits dont le Créateur investit les hommes qu'il envoie ici-bas. Comme il doit habiter une terre peuplée d'êtres humains, il lui faudra mener avec eux la vie commune. C'est dire qu'il ne pourra guère user de ses droits sans entrer en contact et peut-être en conflit avec quelques-uns d'entre eux. De plus, sa faiblesse va lui rendre toute lutte impossible. Que deviendront ses droits, si chacun de ceux qui l'entourent reste libre de s'opposer à leur exercice, et à quoi lui serviront-ils ? Les droits dont on ne peut pas faire usage sont des droits inefficaces, illusoires, sans valeur et pratiquement nuls. Il est donc nécessaire qu'aux droits de cet enfant corresponde, chez les autres hommes, l'obligation de les respecter. A-t-il le droit de faire quelque chose ? Il faut que ceux-ci soient tenus de la lui laisser faire. A-t-il le droit d'exiger quelque chose ? Il faut que la personne à qui ce droit s'adresse soit tenue de la lui donner. Ses droits n'ont de garantie que dans l'existence de devoirs corrélatifs, créés par ces droits eux-mêmes et capables de leur assurer un jeu normal et la liberté de s'exercer. Si donc les droits sont nécessaires à l'homme, les devoirs ne le sont pas moins. Ni les individus ni les sociétés ne peuvent vivre que par le respect des droits, et donc par l'accomplissement des devoirs. Vous me comprendrez maintenant, si je déclare que le devoir répond au droit ; que le devoir naît du droit ; que le devoir est la conséquence logique du droit ; que le devoir est la sauvegarde du droit.

« Mais, dira quelqu'un, le nouveau venu dont il s'agit et dont les droits nous imposent des devoirs, va jouir vis-à-vis de nous d'une situation privilégiée. Il lui suffira d'exprimer des exigences pour que nous soyons obligés d'y satisfaire. » — Point du tout ! — D'abord, vous ne serez jamais liés par des exigences qui ne seraient autorisées par aucun droit. Et puis, l'égalité se fera entre vous et l'enfant dont je parle, par les droits dont vous êtes pourvus à son égard et par les devoirs dont vos droits seront, pour lui, la source. Vous avez, en effet, vis-à-vis de lui, les mêmes droits qu'il a vis-à-vis de vous ; et ces droits, il devra les respecter comme vous devez respecter les siens. Ainsi, les droits de chacun de nous viennent limiter les droits d'autrui, comme les siens limitent les nôtres. Par là, les droits et devoirs de tous se contrebalancent dans un équilibre parfait. Et le bon accord, avec la fraternité, s'établissent entre tous, sous le commun empire de tous les droits et par la commune observation de tous les devoirs.

Et maintenant, quelle est l'origine des devoirs ?

Il va sans dire que les devoirs de justice, comme les droits dont ils naissent, sont d'origine divine. Dieu les impose, par le fait même qu'il donne ces droits. Il les a inscrits avec eux dans les âmes : d'où vient que personne n'y manque sans soule-

ver les reproches de sa conscience. Il les a enseignés aux plus anciennes générations humaines en des leçons dont, nous l'avons vu tout à l'heure, les Livres Saints et les écrivains païens eux-mêmes ont conservé le souvenir. Il les a formulés enfin dans son Décalogue, que l'Evangile à confirmé. Et là, il a employé un langage où le devoir se met en relief plus encore que le droit. Vous savez combien, aujourd'hui, les flatteurs des peuples leur parlent volontiers de leurs droits, sans même faire allusion aux devoirs auxquels ces droits donnent naissance. Dieu a pris une autre manière de dire. Il a affirmé les droits en proclamant le caractère obligatoire des devoirs et en défendant d'y manquer. Ainsi, sa loi n'a point dit : « Tout homme a droit à l'existence » ; mais : « Tu ne tueras pas ! » Il n'a point dit : « Tout homme jouit du droit de propriété » ; mais : « Tu ne voleras pas ! » Et ainsi du reste. Et Dieu a bien fait. Car il n'est guère à craindre que les hommes oublient leurs droits ; au contraire, il est fort à craindre qu'ils oublient leurs devoirs. Quand on fait silence sur ceux-ci, pour exalter ceux-là, on n'aboutit qu'à endormir les consciences, à flatter les passions, à faciliter les décadences morales, à préparer les pires désordres.

Remarque importante. — Nous avons distingué les droits *rigoureux* et les droits *larges :* ceux-ci moins sévères que ceux-là. Les devoirs de justice supportent la même distinction. Ils ressemblent aux droits dont ils résultent, et sont, comme eux, plus ou moins exigeants. Si les droits rigoureux sont de véritables créances, les devoirs auxquels ils donnent naissance sont de véritables dettes. Pour nous, chrétiens, ces créances et ces dettes sont doublement sacrées. Elles le sont par leur côté humain, comme il vient d'être dit. Elles le sont aussi par leur côté divin. Car Dieu, en faisant aux droits de l'homme une place dans ses commandements, à la suite de ses propres droits, les a tous investis de la même autorité, revêtus de la même majesté, appuyés des mêmes sanctions. Observez-les, les uns et les autres : vous lui plaisez également et vous méritez les mêmes récompenses. Violez-les, les uns et les autres : vous l'offensez également et vous encourez les mêmes châtiments. Dieu aime la probité comme il aime la piété : il déteste l'injustice autant que l'irréligion. Il pardonne même les manquements aux devoirs envers lui plus aisément que les manquements aux devoirs envers les hommes. Il remet les premiers dans le sacrement de Pénitence, sans exiger autre chose que la réception valide du sacrement. Pour remettre les seconds, il exigera de plus, tout au moins s'il s'agit des devoirs de stricte justice, une réparation effective du tort fait à autrui. D'où ce mot des saints Docteurs que, pour les fautes de cette sorte, « il n'est point de pardon sans restitution [1]. » Quand un droit rigoureux n'est point respecté, il se substitue un autre droit également rigoureux : le droit à la réparation.

[1] Non remittetur peccatum, nisi restituatur ablatum. (S. Aug., *Ep. 54 ad Macedonium*).

* * *

On a donc raison, quand on parle aux hommes de la *sainteté* du droit et de la *religion* du devoir. Oui ! le droit est chose sainte, et il n'y a pas de bonne religion sans la pratique du devoir. — D'où cette conclusion, par laquelle je termine.

La pratique de la vertu de justice constitue, vous le savez, l'élément le plus essentiel de l'honnêteté mondaine. Personne ne peut ni se dire ni être un honnête homme, s'il manque aux prescriptions de cette vertu. Or, je saisis avec empressement l'occasion de le rappeler, tout chrétien doit être d'abord un honnête homme. Il ajoutera à cette honnêteté d'autres qualités encore ; mais il doit, avant tout, avoir celle-là. A quoi lui serviraient ses croyances, si elles ne lui inspiraient pas une docilité absolue aux lois de la probité ? A quoi lui serviraient ses pratiques religieuses, si elles ne l'amenaient point à s'y soumettre avec une entière loyauté de cœur ? Je n'accepte donc pas qu'un chrétien puisse n'être point, sous un rapport quelconque, un honnête homme. Il lui convient, au contraire, de se faire, plus que personne autre, le serviteur et je dirais volontiers le *chevalier* du droit. Si la notion et le respect du droit et du devoir venaient à disparaître du milieu des hommes, ils devraient encore se retrouver chez les chrétiens... Nous serons donc dans le vrai si nous nous appliquons, dans toute sa rigueur, ce mot que notre Maître a dit de lui-même et dont je rappelais le souvenir au début de cet entretien : « *C'est pour nous une obligation de haute convenance d'accomplir toute justice... Sic decet nos implere omnem justitiam.* » Ainsi soit-il !

En vente à nos bureaux

Le Paradis sur terre (97 discours sur la Sainte Eucharistie), par M. le chanoine Rolland. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

Du même : **La Reine du Paradis** (123 discours sur la Sainte Vierge). — 7e édition. — 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. — Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

TABLES GÉNÉRALES

Il nous reste encore quelques exemplaires des **Tables Générales de la 2e Série.** Elles forment un volume de 592 pages sur 2 colonnes, du même format que la Revue. Elles coûtent brochées et *franco* pour la France 8 f. 50, pour l'Etranger 9 f. 50.

Celles de la 1re et de la 3e Série sont épuisées.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 julii 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 3 août 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLV. *Assomption :* Marie Reine du ciel, 433. — XLVI. La religion et la société, 434.

Pour une fête de la Sainte-Enfance. — Aux enfants et aux parents, 436.

Sermon d'Adoration perpétuelle. — Les témoins de l'Eucharistie, 439.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — VII. L'Islam, 441.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXIX. La justice envers tous dans l'ordre matériel, 443.

Varia. — Devoirs de vacances des pères de famille, 448.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLV

Assomption

MARIE REINE DU CIEL

Regina cœli, ora pro nobis.
Reine du ciel, priez pour nous.

Mes frères,

Une grandeur sans égale, universellement vénérée et digne de tous les respects, c'est la grandeur d'une reine. Lorsqu'un aussi beau nom mérite d'être porté par une créature, elle a son entourage d'honneur, on l'acclame, je ne sais quel reflet qui commande l'admiration s'attache à sa personne.

Dans la solennité d'aujourd'hui, l'admiration s'élève de notre cœur au même titre. L'Eglise ne l'a-t-elle pas consacrée au souvenir de la Reine des reines, Marie, dont les reines de la terre sont les humbles servantes et qui forme à elle seule un ordre à part ?

I

Si l'on entend par *gloire* d'abord le prestige extérieur, ce qui paraît, une reine est plus ou moins glorieuse, selon le palais qu'elle habite et le trône qu'elle partage. Dès lors, pour la Sainte Vierge toutes les splendeurs.

Le ciel est son palais : demeure incomparable, à en juger par cette voûte d'azur étendue comme un voile au-dessus de nos têtes. Le soir, surtout, quand le ciel est pur, il y a dans son doux et paisible éclat une image d'une beauté infinie. Mais au plus haut du ciel s'élève un trône où Dieu règne, donne des lois à l'univers, dirige par sa seule volonté ce que les hommes attribuent au hasard, se joue des espérances et des projets des méchants et développe à travers les changements des choses humaines l'ordre invariable de ses éternels desseins. C'est là, au-dessus des Ordres des bienheureux et des hiérarchies célestes, où depuis son Assomption la Sainte Vierge nous apparaît environnée d'une immortelle lumière. Pour nous représenter son éclat, l'Ecriture emprunte à la création ce qu'elle a de plus riche. « Le soleil, nous dit-elle, la couvre d'un manteau de gloire, *mulier amicta sole* (Apoc., XII, 1) ; les étoiles forment une couronne autour de son front virginal, et ses vêtements sont parsemés d'or dans une harmonieuse variété, *circumdata varietate* » (Ps. XLIV, 10).

Tant de reflets cependant seraient vains, s'ils ne symbolisaient le rayonnement de la vertu. Au dire de l'histoire, les peintres antiques consacraient à leurs Madones de longues heures de travail. Malgré cela ils n'ont pu, dans les chefs-d'œuvre qui nous ravissent, reproduire d'une manière parfaite la Vierge des vierges, image visible de l'invisible Beauté. C'est que toute vertu pâlissait devant la sienne. Une sorte de parfum surnaturel s'exhalait de sa personne et la grâce, pareille à la vive flamme qui embellit le vase d'albâtre, l'enveloppait de splendeur. Mais si la gloire du moindre des élus est inaccessible à notre pensée, à notre parole, pourquoi vouloir dire celle de Marie ? Du moins, assemblez dans une seule auréole tous les diadèmes sertis au front des martyrs et des vierges, avec ce quelque chose de plus dont la Reine du ciel jouit en vertu de ses privilèges, et vous aurez une certaine mesure de son élévation.

II

La couronne de la Sainte Vierge a pour deuxième fleuron le *bonheur*. Tout autant que la gloire, le bonheur au ciel est son partage, et faire le nôtre son occupation.

Voir Dieu, pénétrer intimement dans la vision et la jouissance divine ; voir Dieu et l'aimer comme elle l'aima sur la terre, incomparablement plus qu'elle ne l'aima, dans une contemplation sans fin : voilà le bonheur de la Sainte Vierge. Pour elle le paradis est plus radieux et ses grandeurs plus adorables. L'apôtre a pu dire, après avoir été transporté au troisième ciel : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur ne saurait pressentir ce que Dieu réserve à ceux qu'il aime. » (I Cor., II, 9). Or, de toutes les harmonies et les délices dont S. Paul a goûté à peine, la Sainte Vierge jouit pleinement. Et même, s'il faut en croire les Docteurs de l'Eglise, « il y a pour Marie dans l'éternité une augmentation de joie correspondant à son influence prolongée en ce monde ; elle irait ainsi d'un bonheur à un autre bonheur plus parfait, et la lumière de la divinité dont le foyer est intarissable se dévoilerait sans cesse à ses regards par des manifestations nouvelles [1]. »

Mais au milieu des délices du ciel, tandis que les anges et les saints mêlent leurs voix en son honneur dans un concert de louanges ininterrompues, Marie nous garde tout son amour. Du haut de ce trône où elle est glorieusement assise, elle nous aime avec une tendresse sans égale.

[1] Mgr Pie, *Œuvres pastorales*, t. I, p. 155.

Un admirable tableau de Raphaël, au Musée du Louvre, nous la montre penchée sur le berceau de l'Enfant Jésus, pendant que celui-ci se soulève et lui tend les bras. De la terre où nous sommes, nous aussi, nous pouvons tendre les bras vers elle. A la fois reine du ciel et notre mère chérie, rien de suave pour son cœur comme de s'abaisser vers nous pour recevoir le tribut de notre reconnaissance, et compatir à nos besoins. En nous bénissant, elle est heureuse. En même temps que les princes de la milice sainte s'empressent à l'envi pour lui faire cortège, infiniment douce aux infortunes qui l'implorent, elle recueille nos prières, écoute nos vœux et épanche sur nos misères toutes les richesses de son cœur.

III

La *puissance,* enfin, dernier ornement du diadème de Marie. Eternelle suppliée et éternelle suppliante, elle porte dans les plis de son manteau tous les trésors, et sa souveraineté, pour ainsi dire, n'a pas de limites.

De la puissance de Marie comment pourrions-nous douter ? Elle est reine comme Jésus est roi. Reine par l'éclat de sa perfection : car, aucun être créé ne la surpasse. Reine par l'immensité de son bonheur : toutes les joies des anges ne se concentrent-elles pas dans son âme ravie ? Mais reine aussi par l'étendue de son pouvoir, et entre les joyaux qui parent sa couronne le plus précieux est celui qui en fait une couronne royale. Quand les Pères et les théologiens parlent de la toute-puissance de Marie, ils n'entendent point une puissance absolue, — privilège d'essence divine, — mais seulement une puissance morale : Jésus-Christ obtient tout par voie de dignité, Marie obtient tout par voie d'intercession. Sur la terre, le Verbe lui a pris pour vivre son amour et son sang ; de ses mains virginales elle a enveloppé ses langes et arraché les épines qui ensanglantaient son front. Au souvenir de ces divins services et en échange du glaive douloureux dont son cœur maternel fut transpercé, le même Dieu, qui est allé pour nous jusqu'au don du calice et du ciboire, lui a conféré une sorte de souveraineté. Dans le séjour éternel, ses prières sont presque devenues des ordres.

Aussi bien, il nous est consolant de le dire, la puissance de Marie est à notre disposition. Dans cette solennité, anniversaire du jour où les anges l'ont portée au sommet des saintes collines, notre empressement sera de la prier, de la chanter, avec la ferveur et la vivacité d'un amour filial. Plus on la loue, plus on acquiert la conviction d'être resté, en la louant, inférieur à ce qu'elle mérite. En retour, douce protectrice, elle répandra sur nous et d'une main libérale les grâces dont elle est la trésorière, elle sera le secours de tous nos dangers et de toutes nos faiblesses et intercédera en notre faveur avec la force même de son crédit.

* * *

Oui, ô céleste Reine, soyez-nous toujours miséricordieuse ! Si nous considérions seulement vos sublimes grandeurs, nous n'oserions pas lever les yeux vers vous ; mais nous savons votre bonté et vous connaissez nos besoins. O Reine, ô Mère, puisque pour vous comme pour les reines de la terre les jours de couronnement sont des jours de bienfaisance, étendez sur nous et sur tous les nôtres votre protection bénie, et faites qu'heureux ici-bas de votre présence et de votre amour, nous le soyons aussi pendant l'éternité ! Ainsi soit-il.

XLVI

11e Dimanche après la Pentecôte

LA RELIGION ET LA SOCIÉTÉ

Justitia elevat gentem.
C'est la justice qui élève une nation.
(Prov., XIV, 34).

Mes frères,

Nous sommes au lendemain du pèlerinage de Lourdes. Quelle pensée a pu conduire tant de foules vers Notre-Dame aux pieds des Pyrénées, près du rocher où elle est apparue et où elle se montre si bonne ? On va à Lourdes pour obtenir une guérison, une grâce de salut ; on y va intercéder pour ceux qu'on aime. Mais ce pèlerinage prend surtout un caractère national : on va à Lourdes prier pour la France et demander en sa faveur ce dont toute société a besoin, les principes et les vertus qui sont l'organe essentiel de la vie populaire.

I

Il n'y a pas de société sans pouvoir : car toute société est un ordre, et l'ordre ne saurait exister sans une direction centrale qui ramène à l'unité chacun des éléments. Il n'y a pas de pouvoir sans maître : nous avons besoin de saisir, de toucher l'autorité dans un homme, dans un conseil, dans une représentation nationale ; autrement ce mot désignerait une chose vaine, inefficace. Enfin, l'usage du pouvoir doit être tempéré par des lois : de l'homme, en effet, il n'en est pas comme des créatures inférieures ; celles-ci obéissent fatalement à une force mystérieuse qui les règle, mais la volonté humaine libre demande un frein. Voilà la société.

Or, qui donne au pouvoir sa consécration ? Quelle en est l'origine ? Pour découvrir la raison du pouvoir, il faut s'élever au-dessus de la terre. Dieu est la première source de l'autorité sociale à tous les degrés, comme il est la source première de la vérité et de la justice, *omnis potestas a Deo*. Peu importe d'ailleurs la manière dont il lui plaise de communiquer cette autorité. Tantôt elle sera donnée à un homme pour son génie, son dévouement, ses services ; tantôt elle viendra d'une tradition héréditaire. Si le pouvoir civil tient de Dieu son principe, il reçoit des événements les modalités qui le spécifient. L'Eglise ne prescrit ni ne condamne aucune des institutions politiques entre lesquelles se partagent les divers Etats : les formes politiques sont affaire de goût où chaque peuple décide. Mais

soit que la puissance de gouverner échoit à un homme par le suffrage de la nation, ou qu'elle lui arrive par droit de naissance, ou qu'elle sorte d'elle-même et d'une situation exceptionnelle, sa source repose également en Dieu.

Là est la plus belle auréole de l'autorité, et de là découle aussi le principe de ses devoirs et de ses droits. Supprimez cette origine et placez la source du pouvoir ici-bas : vous aurez tour à tour, — vingt tentatives en fournissent la preuve, — ou bien la tyrannie protégée par la force comme elle régna à l'époque des Césars, ou bien l'anarchie avec toutes ses conséquences. Les ruines qui désolèrent aux jours de la Commune la capitale de la France, et ce qui se passe aujourd'hui en Russie nous montrent ce qu'il adviendrait de l'état social si la Révolution venait à bout de ses desseins. Tout au contraire, un chef, un prince se croit-il redevable à Dieu de sa mission, il en remplira les charges avec conscience. Mettez un S. Louis sur le trône, nul peuple ne sera ni plus libre ni plus heureux que ses sujets.

L'antiquité païenne a dit par la bouche de ses philosophes : « On bâtirait plus facilement une ville dans les airs qu'une société sans religion. » Le paganisme est ici en harmonie avec l'enseignement de l'Eglise. Quiconque observe attentivement le monde n'a pas de peine à s'en convaincre : la prospérité matérielle d'un peuple ne fournit pas à elle seule les conditions de sa durée et de sa gloire ; mais plus chez un peuple la croyance en Dieu est forte, plus ses institutions sont équitables, plus le commandement qu'il reçoit est tempéré, plus ce peuple grandit.

II

En second lieu, pas d'autorité sans obéissance. Si pour le bon gouvernement d'une famille l'autorité paternelle s'impose, il faut de même à la tête de la société une administration régulière et respectée.

Ce *respect,* pense-t-on l'obtenir en s'adressant à la conscience individuelle ? L'âme est une orgueilleuse, difficile à soumettre ; et à défaut d'orgueil, elle a trop de passions et d'intérêts pour pouvoir répondre d'une obéissance qui serait même commandée par la raison. — Le respect de l'autorité tiendrait-il au prestige de la législation civile ? Non encore. Vous ne ferez accepter par aucun homme l'obligation de subordonner sa volonté à la volonté de son semblable parce que celle-ci porte le nom de loi. On n'a jamais vu comme aujourd'hui ni plus de lois ni plus de résistances. En présence de notre désorganisation, tous ceux qui occupent un rang distingué dans la sphère sociale réclament l'ordre, l'ordre et encore l'ordre. Hélas ! on s'aveugle à plaisir pour ne pas voir le mal, et la plupart des esprits qui à l'heure actuelle exercent une action sur la pensée publique, en cherchent la cause partout, excepté là où elle repose.

Vous voulez un pouvoir honoré, obéi ? Appelez la religion. Lorsqu'autrefois, sous les voûtes de la cathédrale de Reims, l'Eglise déposait sur la tête d'un homme, en signe du commandement suprême, la couronne qu'elle venait de bénir, elle imprimait à sa personne un caractère sacré. A vrai dire, la religion nous montre dans les dépositaires de l'autorité les représentants de Dieu. Supposé même qu'ils n'inclinent pas leur front devant sa majesté sainte, le signe dont ils sont revêtus ne s'impose pas moins à notre respect. Deviendraient-ils infidèles à leur mandat, ce ne sera jamais d'une main guidée par la religion, mais bien d'un cœur aigri ou égaré par les doctrines incrédules, que partiront ces attentats criminels, hélas ! si fréquents, contre la vie de ceux qui gouvernent.

Avec le respect nous devons à l'autorité l'*obéissance.* S. Paul la recommandait déjà aux premiers fidèles : *Admone illos principibus et potestatibus subditos esse.* (Tit., III, 1). Sans doute, quand des lois entament la justice ou le devoir, au cas où il s'agirait d'offenser Dieu ou de trahir ses croyances, une opposition calme et ferme devient nécessaire. Mais lorsque le pouvoir est juste et ses lois légitimes, comme il arrive dans la plupart des circonstances, l'Eglise nous ordonne d'obéir : « Rendez à César ce qui est à César. » (Mt., XXII, 21). L'Eglise disait cela aux siècles où César s'appelait Néron et Julien l'Apostat : son enseignement n'a pas changé. Résister à un pouvoir établi, c'est résister à l'ordre de Dieu. (Rom., XIII, 2).

III

On l'a observé avec raison : « Plus est grande l'idée qu'un peuple a de Dieu, plus élevé est le niveau de son organisation sociale. » On doit même ajouter : plus une nation est lancée dans le mouvement du progrès, plus il lui est salutaire de demeurer attentive à la voix de la religion et de se modérer sur la sagesse de ses conseils. La locomotive qui passe emportant au loin des voyageurs, le gaz étincelant qui illumine nos rues et nos maisons, le télégraphe dont le fil transmet en un instant la pensée humaine d'un bout du monde à l'autre, ce sont là des progrès auxquels nous pouvons, nous devons applaudir. Cependant ils ne suffisent pas : il faut mettre *Dieu d'abord* au sommet de la société.

Si la société revêt un caractère religieux, la religion apprendra au prince qu'il y a une justice pour tous, même pour lui, et que l'investiture d'une autorité supérieure n'est pas sans limites. Hier encore, le grand cardinal Mercier traçait cet idéal du souverain quand il souhaitait au jeune roi des Belges, venant offrir à Dieu son sceptre et sa couronne, « de considérer le pouvoir non point comme un instrument de domination, mais comme un moyen plus puissant de se livrer tout entier aux intérêts généraux du peuple. » Pour que règnent la justice et la liberté, ces deux facteurs indispensables d'une vraie société, le pouvoir doit demander ses titres au ciel. Dieu doit entrer dans la salle du conseil royal ou ministériel, comme il doit consacrer les lois de fidélité qui unissent les citoyens à leurs princes.

M. Le Play, sociologue distingué, termine un de ses plus beaux ouvrages par ces remarquables paroles : « Les peuples qui observent le Décalogue prospèrent, ceux qui le violent déclinent, ceux qui le renient disparaissent. » Le fait est expérimental. Dans la mesure où l'Evangile baisse chez un peuple, les vertus sociales deviennent de simples affaires conventionnelles, réglées suivant l'intérêt seul. Les vrais chrétiens, au contraire, sont la fleur de la race humaine, n'en déplaise à un certain monde ; et vous ne trouverez nulle part de plus honnête homme et de meilleur citoyen que l'homme, le citoyen qui est fidèle observateur des commandements de Dieu.

Il est donc incontestable que tout dans la société repose sur la religion : le bon ordre, la moralité des consciences, la paix du monde. Elle est l'élément principal du prestige et de la grandeur d'un gouvernement. Un corps, si heureusement pourvu soit-il d'articulations, de muscles et de ressorts, devient, le jour où l'âme l'abandonne, un cadavre qui le lendemain tombera en pourriture. Or l'âme d'un peuple, c'est la religion. Un peuple, soucieux de vivre sous une autorité sage, modérée, tutélaire, doit « écrire le nom du Seigneur en tête des lois qu'il impose aux citoyens et des alphabets qu'il donne aux enfants. » La religion est aussi nécessaire à la conservation de la société que le sang et la nourriture à la vie de l'individu.

* * *

Nous n'avons pas eu le bonheur de nous mêler aux pèlerins de Lourdes et de pouvoir aller sur les bords du Gave pyrénéen offrir à la Sainte Vierge le tribut de nos louanges et de notre amour. Du moins obtenons que par sa médiation puissante l'Eglise redevienne en France une conseillère écoutée. Encore une fois, pour une patrie le premier intérêt n'est pas l'intérêt matériel ou l'abondance de la production, mais c'est le développement des principes fondamentaux d'ordre, de vérité et de justice, dont la religion demeurera toujours la sauvegarde. Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE

AUX ENFANTS ET AUX PARENTS

Videte ne contemnatis unum ex his pusillis.
Voyez à ne mépriser aucun de ces petits.
(Math., XVIII, 10).

Mes chers enfants,

Vous êtes aujourd'hui les saints de la fête; et, comme tels, c'est à vous que je dois faire les premiers honneurs de ce discours. Un mot donc à vous d'abord, mes enfants, *pour plaider devant votre bon cœur la cause de vos petits frères païens*, traités là-bas avec un si criminel mépris par des parents dénaturés. — Ensuite je m'adresserai à vos bons parents, *pour plaider de même devant eux votre propre cause*, afin qu'ils soient sans reproche aux yeux de Celui qui a dit : « *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis.* Veillez à ne mépriser aucun de ces petits. »

I. — *Aux enfants :*
Mépris pour l'enfance en pays idolâtre

Mes enfants, quand vous êtes venus au monde, votre père a dû s'empresser d'aller annoncer votre naissance à M. le Curé et à M. le Maire du pays où vous avez vu le jour. Et si, au lieu de remplir ce devoir, il vous avait saisi au berceau pour courir vous jeter à la rivière ou vous briser la tête sur le pavé, tout le monde aurait eu horreur de son crime ; on l'aurait saisi à son tour et livré à la justice, pour être jeté en prison. Il en serait ainsi arrivé, parce que la religion de Jésus-Christ, cette sainte et seule vraie religion que nous enseignons au catéchisme, a fait passer dans nos mœurs et dans nos lois le respect du sang innocent et enseigné aux parents à ne pas fouler aux pieds la vie de leurs enfants : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis.*

Mais dans les pays où l'on ne connaît pas la religion chrétienne, dans les pays idolâtres de l'Afrique, de la Chine, ou d'ailleurs, il n'en est pas de même. Quand un enfant vient au monde, mal conformé, et qu'il ne plaît pas au père ou à la mère, ou bien encore quand le bon Dieu l'envoie grossir les rangs d'une famille déjà nombreuse, et que les parents ne veulent pas de cette nouvelle bouche à nourrir, on voit souvent ces parents cruels étrangler de leurs mains le pauvre petit nouveau-né, le précipiter dans les flots ou l'abandonner dans la rue en pâture aux animaux dévorants. Et personne n'a le droit de les en empêcher, ou de les en punir. Les autorités de la ville ou du village voient cela, et laissent faire. Les prêtres païens ne s'en émeuvent pas davantage, et trouvent ces monstruosités toutes naturelles.

Il n'y a que le missionnaire, s'il se rencontre là, pour chercher à sauver la vie de ce malheureux enfant. Mais ce père, mais cette mère idolâtre répond au missionnaire : « Si tu n'as pas d'argent, passe ton chemin ; je me moque de tous tes beaux discours. Mais si tu peux et si tu veux me donner telle somme, le petit est à toi : tu en feras ce que bon te semblera. » Quel est le bonheur du missionnaire de trouver alors dans sa bourse encore quelque petite pièce d'argent ! Quelle joie pour lui de racheter ces chers innocents condamnés à périr, de leur donner le baptême qui fera d'eux, s'ils viennent à mourir bientôt, des anges du bon Dieu, et, s'ils vivent, des chrétiens affranchis du joug odieux de Satan ! Mais trop souvent, hélas ! le missionnaire manque de la somme nécessaire, et il lui faut s'éloigner, le cœur bien gros, en pensant que quelques sous auraient suffi à racheter de la mort et de la damnation d'innocentes victimes.

Je lis ici dans vos yeux étonnés, mes enfants, et je vous entends me demander pourquoi on laisse ainsi le missionnaire manquer d'argent. Ah ! pourquoi ? C'est parce qu'il n'y a pas assez d'enfants

qui soient comme vous, mes chers petits amis, membres de la Sainte-Enfance, et apportent chaque année leurs douze sous à l'œuvre des missions. Il y a 200.000 enfants de France qui font partie de la Sainte-Enfance : il en faudrait un million, deux millions, trois millions. Vous du moins, mes bons petits amis, soyez fidèles à l'œuvre si sainte et si belle dont nous faisons la fête aujourd'hui, et continuez à verser bien exactement votre cotisation pour le rachat des petits Africains ou des petits Chinois.

Et puis, aussi, ne manquez pas de prier tous les jours le bon Dieu pour eux et pour leurs parents idolâtres, afin que les uns et les autres reçoivent du missionnaire la grâce du baptême, et soient sauvés. Ne les oubliez pas, tout éloignés qu'ils soient de vous ; et, quoiqu'ils aient la figure jaune ou noire, ne les méprisez point. Car ils sont vos frères devant le bon Dieu, et c'est en vous les montrant que N.-S. vous adresse à vous aussi cette parole de son Evangile : « *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis.* Vous, enfants chrétiens, ne dédaignez pas le moindre de vos petits frères païens ! »

II. — *Aux parents :*
Mépris pour l'enfance en pays chrétien[1]

Et maintenant, parents chrétiens, c'est à vous que je m'adresse pour plaider devant vous la cause de vos propres enfants, comme j'ai plaidé devant eux la cause de leurs petits frères des pays infidèles.

Vous frémissiez tout à l'heure, quand je rappelais le mépris criminel avec lequel les parents idolâtres traitent la chair de leur chair et le sang de leur sang. Mais, dites-moi, vous-mêmes traitez-vous toujours avec tout le respect qu'ils méritent, les enfants que Dieu fait naître à votre foyer pourtant chrétien? Sans doute vous avez, j'aime à le croire, dès le premier instant de leur frêle existence, pour leur petit corps souffreteux, tous les égards, tous les soins, toutes les attentions désirables. Mais leur âme, ne montrez-vous pas pour elle bien souvent une sorte de mépris ? Et ne poussez-vous pas ce mépris au point d'en arriver parfois à traiter, en pays chrétien, vos enfants, quant à l'âme, de la façon dont les païens de la Chine traitent les leurs quant au corps ? Je veux dire, mes frères, que l'assassinat moral des petits enfants se pratique chez nous, comme là-bas l'assassinat corporel, et que ce genre de crime est plus fréquent parmi nous qu'on ne pense.

Il est si facile, hélas ! et il y a tant de manières, pour des parents irréfléchis et aveugles, de tuer l'âme de leurs enfants !

1. Et d'abord on peut la faire périr de faim. Notre-Seigneur répondait au démon tentateur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Mt., IV, 4). Dieu et sa parole, c'est-à-dire la vérité religieuse connue, aimée, méditée, voilà de quoi vivent les âmes ; et l'âme des enfants a tout particulièrement besoin de cette nourriture, dont d'ailleurs elle se montre avide. De cette avidité, vous, mères, les premières vous avez été mille fois témoins. Qui de vous, en effet, n'a admiré, par exemple, cette mystérieuse et instinctive sympathie qui attire, vers l'image de Jésus et de sa sainte Mère, les yeux et les mains des enfants à l'âge le plus tendre ? Si, comprenant ce désir qu'expriment leurs regards et leurs signes, vous leur avez mis en mains le Crucifix ou la statuette de la Madone, n'ont-ils pas immédiatement porté à leurs lèvres ces images sacrées ? Eh bien ! dites-moi, que sont de leur part ces manifestations extérieures d'une religion encore inconsciente d'elle-même, sinon l'expression du besoin, de la faim qu'ont de Dieu déjà leurs jeunes âmes ? Ne point donner Dieu à ces âmes naïves d'enfants, c'est donc véritablement les faire souffrir de la faim, c'est les anémier, les alanguir, c'est les faire périr parfois. Et de fait combien d'hommes irréligieux nous ont laissé là-dessus de navrantes mais utiles révélations, et, dans leurs confessions d'enfants du siècle, datent de leurs plus tendres années l'impiété dont ils donnent au monde le scandaleux exemple ! Soit qu'ils n'aient pas eu de mère pour, les berçant sur ses genoux, habituer leurs lèvres aux pieuses syllabes de la prière, soit qu'une mère sans foi ni véritable amour les ait laissés grandir comme de petits païens sans jamais élever vers Dieu leur esprit ni leur cœur, il s'est trouvé qu'en eux l'âme était morte déjà quand, à l'éveil de la raison et de la conscience, ils ont commencé à prendre en mains le gouvernement de leur propre vie. Faute d'aliments, toute vie surnaturelle était non pas seulement endormie, mais tuée en eux, et, à moins d'un miracle de résurrection morale, elle n'y devait plus refleurir jamais.

Et d'ailleurs, mes frères, à défaut des aveux de l'impiété, n'avons-nous pas, nous autres prêtres manieurs d'âmes, notre expérience toute faite sur ce point douloureux de psychologie ? Oui, mes frères, et vous pouvez nous en croire, si, dénonçant à vos consciences chrétiennes ce fait d'expérience trop de fois constaté, nous déclarons qu'un grand nombre de mauvaises premières communions sont dues au retard apporté dans l'éducation religieuse du jeune âge. On nous envoie au catéchisme, à huit, neuf, ou dix ans, de petits païens absolument, au baptême près, quand encore le baptême a été réellement reçu au temps voulu. Ces petits païens nés en terre chrétienne ne savent pas un mot de prière, n'ont jamais ouï parler de Dieu à la maison, si ce n'est pour l'entendre blasphémer par leur père ; et alors qu'arrive-t-il trop souvent ? C'est que le sens religieux n'existant déjà plus chez ces pauvres victimes d'une éducation sans Dieu, c'est que chez eux l'âme étant déjà morte de faim, il ne nous sera plus possible d'y faire germer la foi ni la piété. S'ils sont intelligents, s'ils ont une heureuse mémoire, ils pourront faire de grands progrès dans la science du catéchisme ; mais le catéchisme parfaitement appris restera chez eux à l'état de lettre morte ; mais leur

[1] Cette 2e partie peut servir pour une instruction à adresser aux parents le dimanche qui suit la fête de la Sainte-Enfance, comme cela se pratique dans nombre de paroisses.

cœur n'aura pas un élan vers Dieu, leur âme pas un tressaillement au contact du bon Jésus de la première communion... Ah ! j'ose le dire, mieux vaudrait mille fois un bon péché mortel dont saigne la conscience traquée par le remords, que cette insensibilité cadavérique d'une âme d'enfant glacée et morte, morte parce qu'elle avait faim d'un lait tout spirituel, et qu'une mère aveugle et criminellement ennemie du fruit de ses entrailles, lui a refusé de ce lait, céleste aliment des âmes !

2. Quand ce n'est pas de faim qu'on laisse périr ces chères âmes d'enfants innocents, c'est par le poison de la flatterie qu'on les tue.

J'ai connu des pères et des mères encore assez soigneux de former de jeune âge leurs enfants à la prière, mais, d'autre part, idolâtres de ceux-ci à ce point qu'ils tombaient en admiration, j'allais dire en adoration, devant leurs moindres et leurs plus vilains caprices. Tout ce que faisaient, voulaient ces petites idoles, était applaudi à outrance. Pour obtenir d'elles un sourire, on ne savait comment assez promptement satisfaire leurs exigences même les plus tyranniques. Eh bien ! voilà : c'est insensé. C'est détruire des deux pieds et des deux mains ce que péniblement par ailleurs on édifie du bout du doigt.

Vous oubliez donc, parents chrétiens, que cet enfant dont vous flattez follement tous les penchants, apporte précisément en naissant toute sorte de penchants mauvais. Une fois pour toutes tenez-vous-le pour dit : l'enfant naît difforme au moral comme au physique ; c'est un petit être dépravé et vicié par le péché originel, et dont il faut corriger et non encourager les instincts. C'est au mal qu'il tend par une défectuosité de nature, c'est du mal qu'il fait ses premières délices, de même qu'au physique c'est dans la boue qu'il aime à se jouer. Vous n'avez donc pas qu'à uniquement vous égayer des saillies de sa nature mauvaise, mais bien plutôt à les surveiller pour les réprimer et en prévenir le retour. Si vous continuiez à encourager, par vos flatteries et vos rires approbateurs, les mauvaises passions de votre enfant, elles se développeraient dans l'âme de celui-ci, comme autant de chancres infectieux dont on n'aurait pas à temps brûlé ou retranché les germes ; elles en dévoreraient peu à peu toutes les forces vives, toute la substance ; et ici encore mort d'âme s'ensuivrait, et cela par votre faute.

Ces vérités sont connues de tous, et pourtant combien de parents, en dépit de tout et de tous, se bouchent les yeux et les oreilles, et ne veulent rien voir, rien entendre, rien savoir ! Si du moins ces coupables parents permettaient au prêtre, à l'âge où ils lui confient leurs enfants, de ne point partager à l'égard de ceux-ci leur criminel aveuglement, et de trouver à reprendre dans la façon d'être et d'agir de ces petites vivantes perfections ! Mais il s'en faut qu'il en soit toujours ainsi, et je sais plus d'un de mes confrères à qui il en a coûté de ne point trouver sans reproche un jeune monsieur de 10 ans, cousu de vices, mais ayant l'avantage d'être né d'un couple de ces parents dont je parle. — Parents orgueilleux jusqu'au crime, entre les pauvres païens qui assassinent le corps de leurs enfants et vous qui assassinez l'âme des vôtres, Dieu jugera, et les plus coupables, certes, ce ne seront pas ces pauvres gens que n'éclaire pas la lumière du Christ, mais vous qui, en plein christianisme, méprisez assez l'âme de ces chers petits pour vous rendre à leur égard homicides pour l'éternité ! C'est donc ainsi que vous comprenez ce grave et solennel avertissement de l'Homme-Dieu : *Videte ne contemnatis unum ex his pusillis !*

3. Et que dirai-je maintenant du scandale des mauvais exemples et des mauvais discours ? Ah ! c'est ici surtout que, par l'organe de pères et de mères mille fois indignes de ce nom, Satan fauche à pleines jonchées, dans les rangs de l'enfance, sa moisson d'âmes damnées pour l'éternité ! Aussi bien, l'on semble avoir totalement oublié de nos jours que l'enfant n'est pas de ces idoles dont parle le psalmiste, qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre. Il faut bien se dire qu'au contraire l'enfant a de bons yeux qui voient tout, et surtout d'excellentes oreilles qui entendent tout, alors même qu'il semble n'en rien être. Et cette extrême finesse du sens chez l'enfant oblige à son égard à des précautions et à des ménagements qui ne sauraient jamais être excessifs. Les générations qui ont précédé la nôtre avaient par excellence l'intelligence et le respect de l'enfant sous ce rapport. Même aux foyers les moins chrétiens on savait se souvenir tout au moins de la recommandation du poète païen disant : « *Maxima debetur puero reverentia...* Le plus grand respect est dû à l'enfance, et si vous méditez quelque indécence en parole ou en acte, du moins épargnez-en la vue et le scandale aux tendres années de votre fils. »

Aujourd'hui, hélas ! dans la perversion en grand du sens moral qui caractérise notre époque, on a désappris entre autres choses cette délicate réserve à l'égard de l'enfance. On ne songe plus dans les familles à se demander ni devant qui, ni de qui ou de quoi l'on parle. La plupart du temps la pensée ne vient même pas qu'il puisse y avoir là, de trop, des yeux et des oreilles dont on va blesser l'innocence. Ah ! si seulement derrière ces oreilles et ces yeux grands ouverts d'étonnement plus encore que de curiosité, il n'y avait pas une petite intelligence en éveil qui ne perd rien, n'oublie rien de ce qu'elle voit et entend, et se livre là-dessus à un travail de réflexion d'une intensité effrayante !... Mais les exemples sont là, par centaines, par milliers, pour attester le contraire. Eh bien ! malgré tout, n'importe, on ne se retiendra pas : il est de mode, à notre affreuse époque, de ne pas se gêner !

Et l'on s'étonne que de nos jours il n'y ait plus d'enfants ! Non, malheureusement non, il n'y a plus d'enfants, ou plutôt plus d'enfance ; mais à qui la faute ? L'enfance, c'est la sainte ignorance du mal : or comment subsisterait-elle quand on tient devant tous sans distinction, grands ou

petits, les propos les plus risqués, les plus déluré̀s, les plus obscènes ? L'enfance, c'est le religieux respect de toute autorité, à commencer par celle du père ou de la mère, pour finir par celle du prêtre : or, par quel miracle le respect de l'autorité paternelle et maternelle tiendrait-il dans l'âme des enfants contre les atroces injures dont s'accablent réciproquement devant eux, sans nulle retenue, leur père et leur mère ? Et nous prêtres, quel respect pouvons-nous espérer de ces malheureux petits dévoyés qu'on nous envoie au catéchisme, après que l'on a bien bafoué, décrié, moqué en leur présence, à la maison, nos personnes, notre caractère sacré, le Dieu que nous nous efforçons de leur faire connaître et aimer, les sacrements que nous voudrions leur apprendre à vénérer ? L'utile ministère que nous pouvons exercer près d'eux, dites-moi, dans ces conditions-là !

* * *

Ah ! oui, notre siècle est bien coupable ! Mais vous, parents qui m'entendez, n'avez-vous rien à prendre pour vous-mêmes des accusations que j'élève contre ce siècle pervers ? Puisse du moins l'aumône que, par la main de vos enfants, vous envoyez à nos héroïques missionnaires, vous obtenir de Dieu pardon pour un passé qui ne serait pas sans reproche, et force et lumière pour remplir à l'avenir votre devoir, tout votre devoir de pères et de mères ! Continuez donc à secourir de votre aumône, au nom de vos chers petits enfants, la misère physique et morale des pauvres petits idolâtres, et méritez par là d'être bénis de Dieu dans vos propres enfants en cette vie et dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLLE

LES TÉMOINS DE L'EUCHARISTIE

Eritis mihi testes !
Vous serez mes témoins.
(Act., I, 8).

Mes frères,

Avez-vous remarqué cette petite lampe du sanctuaire qui brûle nuit et jour devant le Tabernacle ? Sentinelle vigilante, qui ne se repose jamais, elle a pour mission de suppléer à nos absences prolongées et de tenir compagnie au divin Maître pendant que nos occupations nous retiennent au dehors.

Ce feu sacré, qui ne doit jamais s'éteindre, n'est-il pas le symbole de ce feu intime qui doit embraser nos âmes pour le Très Saint Sacrement de nos autels, le symbole de nos vies qui doivent se consumer à son service et lui rendre amour pour amour ?

Si la petite lampe pouvait parler, elle nous dirait les heures délicieuses que passent auprès d'elle le bataillon sacré des âmes eucharistiques qui viennent se refaire, se réchauffer, se rajeunir à ce foyer d'amour qui lui-même nous redit sans cesse et sans se répéter jamais : *Infinite amans, infinite amandum !* Ici est l'Amour infini, qu'il faut aimer infiniment !

Si la petite lampe pouvait parler, elle secouerait notre tiédeur et nous arracherait des larmes d'attendrissement en nous dévoilant les trésors cachés dans le Tabernacle, les richesses incomparables de l'Hostie salutaire qui se cache dans le ciboire ou resplendit derrière le cristal de l'ostensoir aux jours d'Adoration ; elle nous montrerait Jésus avec son Cœur eucharistique et sa vie toute d'adorations, de louanges, de réparations, de plaidoirie inlassable auprès de son Père, pour les âmes qu'il ne cesse d'aimer, d'appeler, de sauver des périls du monde pour les arracher à l'emprise du démon.

Si la petite lampe pouvait parler, elle chanterait les annales eucharistiques de la paroisse, la grandeur incomparable du Sacrifice quotidien où l'Agneau sans tache continue, renouvelle et applique, à la fois comme Pontife et comme Victime, le sacrifice du Calvaire ; l'efficacité ineffablement miséricordieuse de ces messes célébrées tous les jours, et décidant, au fur et à mesure qu'elles apaisent la justice divine, du soulagement et de la délivrance de nos chers défunts, en même temps qu'elles apportent aux vivants un océan de grâces qui éclairent, qui consolent, qui préparent les voies à la contrition débordante du pécheur enfin désabusé.

Si la petite lampe pouvait parler, elle ferait un tableau saisissant des richesses surnaturelles distribuées à la Table Sainte, dans ce *sacrum convivium* où le divin Pasteur se donne à ses brebis avec le cortège de ses dons, de ses tendresses, dans le cœur à cœur de la communion ; elle exalterait les pieux convives qui viennent s'agenouiller à ce banquet délicieux qui fait trembler le démon, guérit l'anémie spirituelle, remplit les âmes de joie, de réconfort, de confiance, leur donne des ailes pour affronter le sacrifice et finalement les transfigure pour le temps et pour l'éternité.

Si la petite lampe pouvait parler, elle dirait la tristesse du Maître à la pensée des absents, des indifférents, des mauvais qui passent leur vie loin du Tabernacle et de la Table sainte, dans le désert qui dessèche, qui brûle, en attendant qu'il asphyxie...

Mais elle dirait aussi la joie débordante que procurent au Maître du palais eucharistique les âmes qui secouent leurs chaînes et rentrent au bercail pour la conversion et la résurrection : enfants prodigues qui se sont égarés pendant un temps plus ou moins long, mais qui reviennent enfin au rendez-vous eucharistique, où ils reçoivent le baiser de la réconciliation avec les étincelles d'amour divin qui s'échappent de ce foyer et font brûler leur cœur à l'exemple du Maître pour le reste de leur route : « *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* »

La lampe du sanctuaire, voilà un premier témoin de l'Eucharistie : témoin muet, c'est vrai, mais dont le mutisme a son éloquence et qui, bien

médité, donne à réfléchir aux âmes de bonne volonté.

* * *

Mais l'Eucharistie compte une légion d'autres témoins irrécusables, qui ont une parole pour affirmer leurs témoignages, des témoins qui l'enseignent, qui la prêchent, qui l'expliquent, qui la chantent, qui l'aiment, qui l'adorent, qui la mangent, qui l'exaltent, qui la glorifient.

C'est d'abord un témoin perpétuel qui ne saurait vieillir, qui reste toujours jeune, malgré le temps qui s'écoule et malgré les ennemis qui lui font la guerre. Ce témoin, c'est *l'Eglise,* qui a reçu de son Fondateur le dépôt sacré de l'Eucharistie, avec mission de garder saintement ce trésor, de le renouveler, de l'accroître sans cesse, au fur et à mesure des besoins des âmes, et cela jusqu'à la fin des siècles.

Chargée par son Fondateur de la garde du Tabernacle, elle l'est encore et au même titre, du dépôt sacré de la foi eucharistique, et ce dépôt, elle l'a gardé incorruptible et intégral, elle l'a proclamé à tous les siècles, l'a enseigné à tous ses enfants.

Chaque fois que les hérésies suscitées par l'enfer ont essayé de regimber contre le dogme eucharistique, à l'effet d'en saper les fondements, l'Eglise assistée d'en-haut a fait entendre sa voix infaillible pour démasquer l'erreur, la condamner et repousser ses propositions infâmes, sophistiquées par les renégats. Depuis que l'Eglise existe, elle n'a jamais cessé de croire à l'Eucharistie, jamais cessé de la prêcher et de la défendre, de la vénérer, de l'aimer, de la faire aimer, rayonner et resplendir. Par la voix de ses Pontifes, de ses Conciles, de ses Docteurs, de ses Théologiens, comme pratiquement par son Culte et sa Liturgie, elle n'a jamais cessé d'acclamer l'Eucharistie et comme sacrifice et comme sacrement.

* * *

Parallèlement à l'autorité de l'Eglise, qui garde jalousement l'Eucharistie, nous lui trouvons un second témoin dont l'authenticité et le caractère vénérable demeurent hors de conteste : c'est la voix imposante et irréfutable de *la Tradition chrétienne,* qui, par une chaîne ininterrompue de témoignages, clairs, précis, décisifs, empruntés à chacun des vingt siècles qui nous précèdent, remonte jusqu'à la scène même de l'Institution, dont elle est l'écho permanent. Après le témoignage authentique des Apôtres, c'est celui des Pères.

Contre les rationalistes modernes qui prétendent que l'Eucharistie, comme d'ailleurs la confession, ne vient pas de N.-S. Jésus-Christ, mais fut inventée dans les siècles postérieurs, on a pu relever dans les écrits des premiers auteurs chrétiens les preuves de l'existence de l'Eucharistie et remonter si haut dans l'histoire du christianisme le plus primitif, jusqu'au milieu du Ier siècle, qu'on ne peut interposer, entre cette limite et l'enseignement historique du Christ, le temps et les facteurs qu'il faudrait pour que le sacrement eucharistique fût, comme disent ses adversaires, une création des églises [1]. Non, l'Eucharistie n'est pas une invention des hommes, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a donnée !

Au fur et à mesure, les témoignages se multiplient ; ils se font plus explicites, plus précis, et développent la doctrine eucharistique en de véritables Traités.

Du Ve siècle jusqu'à nous, Docteurs et Théologiens rivalisent de zèle et d'éloquence pour affirmer et asseoir sur des bases inattaquables la doctrine de la présence réelle, comme celle du sacrifice eucharistique.

Bref, l'histoire eucharistique commence au Cénacle et se poursuit jusqu'à nous sans aucune solution de continuité. Pas une seule époque où ce dogme ne soit en possession sur les lèvres et dans le cœur de ceux qui enseignent comme de ceux qui sont enseignés. Donc, il faut conclure à sa divine origine.

* * *

Il y a encore d'autres témoins de l'Eucharistie : ce sont les poètes qui l'ont chantée. L'admirable office du T. S. Sacrement est dû au génie de S. Thomas d'Aquin, qui reste à jamais son chantre incomparable.

S. Bonaventure, le Dante, S. François de Sales, Corneille, Racine, Louis Veuillot et Lamartine, pour ne citer que quelques célébrités, ont laissé à la postérité des pages sublimes qui sont de véritables chefs-d'œuvre à la gloire de Jésus-Hostie.

Le pinceau des peintres les plus fameux n'est pas resté en retard dans cette phalange glorieuse, et manié avec autant de foi que de génie, il a dessiné les splendeurs eucharistiques sur les murs de nos cathédrales et de nos basiliques. Fra Angelico, Léonard de Vinci, Le Pérugin et Raphaël y ont immortalisé leurs pinceaux.

Les architectes ont bâti, pour abriter l'Eucharistie, ces superbes cathédrales qui ont porté à leur apogée le style roman, le style gothique et leurs diverses combinaisons : tous ces monuments de l'art à ses différentes époques chantent à leur manière le Soleil eucharistique qui resplendit au Tabernacle.

Le génie des musiciens s'est élevé à une hauteur incomparable en composant des mélodies inspirées par la foi en l'honneur de l'Eucharistie.

Bach, Mozart, Beethoven, Gounod, Mendelssohn, Lemmens n'ont pas été dépassés dans ce genre de musique profondément religieuse.

Pour ne citer qu'un échantillon en passant, connaissez-vous une mélodie plus délicieuse, plus prenante, plus vibrante de foi chrétienne que l'admirable cantique composé par Gounod pour la Première Communion de sa fille et qui commence par ces mots : *Le ciel a visité la terre ?* Il n'est guère possible de l'entendre sans pleurer et sans conclure : Je crois au Dieu de l'Eucharistie qui a inspiré un pareil chef-d'œuvre !

[1] Mgr Batiffol, *L'Eucharistie,* 5e édit., p. 161-162.

Les témoins de l'Eucharistie, ce sont encore les fidèles de la sainte messe, ceux d'abord qui ne manquent pas leur messe dominicale, et puis ceux qui ont le courage et la joie de l'entendre chaque jour pendant la semaine. Quel magnifique défilé que celui de ces millions d'âmes qui, depuis vingt siècles, sont venues et continuent de venir prendre place au pied du Tabernacle, pour assister à la sainte messe !

Les témoins de l'Eucharistie, ce sont les Communiants de vingt siècles, cette armée innombrable qui se forme autour du Cénacle avec les Apôtres, la Sainte Vierge, les disciples ; qui se continue dans les Catacombes en faisant fleurir des martyrs comme Tharsicius, se poursuit à travers le moyen âge et les temps modernes et voit grossir aujourd'hui, grâce au geste de Pie X, ses angéliques phalanges de la multitude des enfants de sept ans et au-dessus ! C'est tous ceux que l'Eucharistie a transfigurés, tous ceux qui ont puisé à ce foyer, chaleur, courage et sainteté ! Quelle armée superbe que cette armée du bien sans cesse grossissante et que le ciel regarde avec délices ! N'est-elle pas la suprême « réserve » contre le mal et le véritable espoir de l'avenir ?

* * *

Les témoins de l'Eucharistie, dans le même ordre d'idées, ce sont, à travers tous les siècles, *les âmes eucharistiques*, qui ont élu leur demeure auprès du tabernacle, qui ont vécu de la messe et de la Table sainte, pour lesquelles enfin l'Eucharistie a été le foyer de leur vie chrétienne, centuplée par ce moyen, souvent même jusqu'à l'auréole de la sainteté. Faut-il citer S. Paschal Baylon que Rome choisissait naguère comme Patron des Œuvres et Congrès eucharistiques ? le R. P. Eymard, fondateur de la Congrégation des Pères du T. S. Sacrement ? Marie-Eustelle, dont la cause est introduite en cour de Rome ? Il faudrait citer tous les Saints... Toutes les classes de la société fournissent leur contingent : des pauvres, des riches, des artisans, des savants, des soldats, des marins, des hommes, des femmes, des enfants, des adolescents, des vieillards. L'Eucharistie les attire, les entraîne, les surnaturalise, les élève progressivement. Impossible de relire leurs vies si édifiantes, alimentées sans cesse par Jésus-Hostie, toutes vibrantes de foi, d'amour, de zèle eucharistique, sans conclure de chaque détail, qu'il faudrait longuement souligner, que la réalité vivante de l'Eucharistie leur a donné des ailes pour s'élever aux sommets du sacrifice et de la perfection.

Exempla trahunt... Relisons souvent ce Livre d'or eucharistique, et nous aussi, prenons notre place dans le bataillon sacré... Que l'Eucharistie soit notre vie, l'aimant divin qui nous attire et nous transporte sur les sommets... Soyons ses témoins ici-bas en attendant la vision là-haut ! Ainsi soit-il !

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

VII

L'ISLAM

L'homme dispose de trois puissances à l'aide desquelles toute grandeur terrestre s'élève : la puissance de l'esprit, la puissance des appétits sensuels et la puissance de la force brutale. La Grèce et Rome ont acquis leur supériorité sur les peuples d'autrefois par les arts, les sciences et la philosophie. Si l'Eglise catholique règne depuis dix-neuf siècles, c'est au seul prestige de la pensée surnaturelle qu'elle le doit. Mahomet, lui, pour répandre sa doctrine se servira des forces de la matière et des sens, en faisant appel à toutes les passions.

I

Mahomet [1] fut un génie extraordinaire, mais dissimulé et fourbe, sans scrupule sur les moyens à employer. Il se disait prophète et alléguait des communications avec le ciel : moyennant quelques grains de blé qu'il se mettait dans l'oreille, n'avait-il pas habitué une colombe, symbole de l'Esprit-Saint, à venir voler sur ses épaules ? Sa parole ardente, imagée, entraîne les foules, et il prêche les vertus du Coran par le fer et par le feu. « Crois ou meurs ! » tel est le cri de l'Islam. Du reste, cette manière, si peu ressemblante à celle des Apôtres, sera la manière de tous les sectateurs, en particulier du réformateur saxon. Mahomet et Luther, natures fougueuses, impatientes de tout obstacle, peuvent se rapprocher l'un de l'autre, « Les cavernes du mont Hirah furent pour le prophète de la Mecque, ce que le couvent d'Erfurt devait être pour le prédicant de Wittenberg. »

Mahomet eut aussi l'avantage de venir à l'une de ces époques confuses et de décadence qui favorisent les idées nouvelles. Il en résulta pour sa doctrine une vogue de succès inouïe. En moins d'un siècle le Croissant est arboré des rives de l'Euphrate aux rives de l'Ebre. Parti de l'Arabie, il s'empare de Jérusalem, pénètre jusqu'au Taurus et envahit la Perse. Maître de l'Egypte, puis de toute l'Afrique du Nord, il s'établit bientôt en Espagne, dans les îles de la Méditerranée et en Sicile. L'islamisme enserrait ainsi de toutes parts l'Occident catholique et enveloppait l'Orient comme d'un cercle de fer. Sa situation géographique comme sa puissance matérielle étaient de première importance.

Livre sacré dont le caractère authentique semble absolu, le Coran renferme les diverses prescriptions de l'Islam. C'est un mélange de parsisme et des doctrines judaïques et chrétiennes que le prophète recueillit dans ses entretiens avec les moines de Syrie et avec les juifs. On voyait d'ailleurs constamment à la Mecque des chrétiens et des juifs de passage. Toutefois, si les plus belles pages

[1] Né en 570 à la Mecque ; † en 632 ; son tombeau est à Médine.

du Coran sont empruntées aux Livres Saints, le récit en est dénaturé ; l'esprit et la tradition du christianisme s'y manifestent bien par des traits nombreux, mais entremêlés sans aucune suite à des prescriptions légales, domestiques, voire même hygiéniques, et pour quelques-unes outrageantes, contraires à la délicatesse. En définitive, toute la doctrine du Coran se ramène à cette maxime : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Avec Dieu et Mahomet, ses adeptes adoptent aussi « je ne sais quel croissant de la lune détaché par le farouche sectateur dans une nuit de rêve [1]. »

II

Une grande doctrine religieuse, fût-elle erronée, doit renfermer tout de même quelques parcelles de vérité.

Au point de vue dogmatique, le fond de l'Islam est l'unité de Dieu, que Mahomet prêcha avec une conviction inébranlable. Le prophète croit en un Dieu unique, personnel. « C'est même, dit M. de Vogüé, la seule notion claire et précise du Coran ; elle y revient à chaque instant ; elle y est exprimée avec force, quelquefois avec grandeur, au milieu de mille fragments dépourvus de toute harmonie [2]. »

Avec l'unité de Dieu, Mahomet empruntera aux vieux dogmes du mosaïsme son caractère éternel, la création du monde, l'existence et l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps qu'il prouve en employant la comparaison de S. Paul, c'est-à-dire du grain mis en terre et qui germe. Il rend hommage à Jésus-Christ, mais contredit ses enseignements et nie son autorité divine. Mahomet croit également au ciel, à l'enfer, et au jugement dernier dont il trace la peinture avec richesse.

Aussi bien le paradis se présente dans le Coran sous une apparence essentiellement matérialiste. Mahomet en décrit « les jardins brillants, les eaux claires, les fruits succulents, les pavillons somptueux, les jouissances sensuelles. Ses huit étages, ses portes et ses murs sont, comme dans l'Apocalypse, formés de substances de plus en plus précieuses : le rubis, l'émeraude, la topaze, l'argent, l'or rouge et la perle. » Pour l'enfer, c'est une prison de feu, telle que Dante nous la décrira, composée de sphères successives.

En morale, l'Islam repose sur un fatalisme décourageant. « Je ne puis faire autre chose que ce que ma nature m'indique, » est-il écrit dans le Coran. Cette doctrine plaisait du reste aux âmes orientales. Mahomet n'en admet pas moins, par une contradiction manifeste, le mérite et le démérite. S'il glorifie les vertus de justice, d'honnêteté, de probité dans les relations commerciales, c'est d'une manière plutôt relative. L'aumône, une des grandes lois de l'Islam, spécialement sous forme de fondations pieuses, a inspiré au prophète des paroles délicates, tout imprégnées d'esprit évangélique. Il recommande l'hospitalité, comme elle se pratiquait au temps des patriarches. A part quelques purifications ou observances extérieures, on peut quant au reste accorder une liberté presque entière à tous les instincts de la nature corrompue.

L'Eglise avait fait de la femme l'égale de l'homme en lui reconnaissant une âme et une destinée immortelles. Mahomet l'enferme dans un honteux sérail. Créature inférieure selon le Coran, elle vit cachée sous la dépendance légale de son mari et livrée à la plus affreuse perversion. L'unité conjugale est brisée, la polygamie reconnue. Chaque musulman a le droit de posséder quatre femmes, et, au dire de plusieurs, autant de concubines esclaves qu'il peut en nourrir. Mahomet épousa pour sa part quatorze femmes : khalifes et sultans l'imiteront. Pendant de longs siècles on recourra aux horreurs de la traite pour pourvoir aux sérails byzantins.

Contre les chrétiens tout est permis : le dol, la ruse, le pillage, le meurtre. Si, à certaines époques de libéralisme, ceux-ci ont pu vivre tranquilles sous le cimeterre musulman, le principe de l'intransigeance persévère et s'affirmera maintes fois, violent et sanguinaire, sur les rives du Bosphore. Hélas ! de nos jours mêmes, l'Europe n'a-t-elle pas assisté impassible, coupable, aux plus cruels massacres ? Rappelons celui de 200.000 Arméniens sous le règne du Sultan Rouge, en 1895 et 1896, et les atrocités affreuses commises plus récemment encore [1].

Pour ce qui regarde le culte, un bon musulman doit prier Dieu cinq fois par jour, le visage tourné vers l'antique sanctuaire de la Mecque. Cet exercice est annoncé du haut des minarets des mosquées par des crieurs nommés *muezzins,* qui envoient à tous les points de l'horizon les paroles de la prière. Les minarets eux-mêmes sont de très jolis motifs d'architecture, ordinairement dominés par un croissant d'or.

Lorsque, pour adorer Dieu, le musulman entre à la mosquée, il se débarrasse de ses chaussures afin d'imiter Moïse devant le buisson ardent. Sa prière se compose de quelques formules brèves empruntées au Coran. L'attitude du corps est exactement déterminée. Il y a des prières pour la disette, pour la maladie, pour la victoire. Plusieurs rappellent les invocations de nos chevaliers dans les chansons de gestes et ressentent l'empreinte de l'Evangile.

Mahomet fait aussi des pèlerinages une obligation. On doit visiter la Ville sainte au moins une fois dans la vie, sous peine de ne plus être du nombre des croyants. Le jeûne s'impose également avec rigueur ; en particulier, le jeûne du Ramadan est étrangement sévère : car, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il faut s'abstenir de boire, de manger et de fumer.

Il y eut même une mystique musulmane que l'on dirait au premier abord presque copiée sur les mystiques chrétiennes, aux époques ferventes

[1] Rohrbacher, édition Palmé, t. IV, p. 637.
[2] *Correspondant,* t. LXVI, p. 614.

[1] Cf. Carra de Vaux, *La doctrine de l'Islam,* Paris, Beauchesne.

de S. Bernard et de S. François d'Assise. Toutefois, en l'étudiant de près, on y remarque un caractère d'exaltation qui en efface la grandeur. La solitude recherchée par l'âme est celle de l'orgueil. Aujourd'hui encore, à travers les rues des villes arabes, quelque mendiant vient donner sa mélopée grave, récite avec des intonations d'artiste une sourate du Coran, ou chante d'une âme recueillie des formules pieuses. De cette mystique, orgueilleuse et imaginative, sont nées toutes les sociétés secrètes qui foisonnent dans le monde islamique et dont l'analogie avec la Franc-Maçonnerie paraît assez frappante, ayant comme elle leurs grades, leurs signes secrets et leurs affiliés [1].

III

L'Islam, au surplus, devait être éminemment destructeur de tous les éléments qui composent une civilisation.

Avec l'avènement du mahométisme la culture tombe dans la misère, et l'esclavage renaît. L'Egypte, Tripoli, Tunis, Alger, le Maroc se remplissent de captifs, dont le sort est aussi lamentable que sous le règne du paganisme.

Si l'Islam ne proscrit pas absolument la science, il la dédaigne et en immobilise le mouvement. On sait que le khalife Omar, poussant la doctrine musulmane jusqu'au bout, avait fait brûler à Alexandrie avec la bibliothèque de Ptolémée les plus beaux monuments de l'antiquité classique. L'Université du Caire ne donnera au XIIIe siècle aucun éclat. Par contre, Bagdad et Grenade seront deux centres brillants sous le rapport intellectuel, « comme deux riantes et paisibles images, dit Balmès, au milieu d'un effrayant tableau [2]. » Malgré les efforts tentés par quelques sultans pour introduire dans leurs Etats les progrès scientifiques, le vieux parti religieux et la masse y demeurent réfractaires. L'imprimerie même ne fut établie en Turquie qu'au XVIIIe siècle.

Il faut en dire autant des beaux-arts. Les statues et les images sont interdites par le culte musulman, et cette proscription s'étend jusqu'à la vie civile. A part quelques motifs choisis d'ornementation et de sculpture, — tel l'arc de la porte arabe à la courbe si gracieuse, — l'art n'eut jamais sous l'influence de l'Islam qu'un développement partiel. Au surplus on verra, un peu plus tard, les iconoclastes, pour plaire aux sectateurs de Mahomet, briser tous les chefs-d'œuvre des églises.

Si, du premier coup, le mahométisme s'est montré envahisseur par un mouvement de conquête rapide et large, la cause en est facile à expliquer. Khalifes et sultans, à la fois chefs religieux et chefs militaires, rêvaient un empire universel. Apôtres à cotte de mailles comme Tamerlan, leur méthode de prosélytisme se fait un moyen de la force brutale et du glaive, sous l'étendard vert du Prophète. La guerre, d'ailleurs, est à leurs yeux de précepte religieux : mourir dans la guerre sainte, c'est mourir martyr. La récompense du soldat musulman, nous l'avons dit, sera un ciel matérialiste, rempli de honteuses voluptés. Il y aura même pour sa personne encore un peu de vie dans le tombeau, où il goûtera le parfum des fleurs et des aromates qui ornent toute sépulture byzantine. Quoi qu'il en soit de sa prodigieuse extension, la civilisation mahométane n'en reste pas moins figée, stérile, à l'état d'un cadavre en décomposition.

L'Eglise s'est fait un devoir de combattre l'Islam. Il a reculé en Gaule devant l'armée de Charles-Martel, et en Espagne devant le Cid et les vaillants rois de Castille. Les grandes expéditions des Croisades auront également pour but de ruiner le paganisme turc. La même lutte se prolongera jusqu'au jour où la force mulsumane viendra se briser contre le courage de Sobieski, aux portes de Vienne. Cependant, malgré S. Louis, Godefroy de Bouillon et les tentatives glorieuses des siècles de foi, c'est depuis hier seulement que Jérusalem a cessé d'appartenir aux sectateurs de Mahomet, et le mahométisme compte encore actuellement des millions de sujets en Asie et en Afrique : tout un peuple décrépit, tombé dans la dépravation aussi bas que la vieille Rome, tellement étranger à nos idées de vertu qu'il étale sans rougir sous les yeux de l'Europe chrétienne le spectacle de ses lois corruptrices et de sa stupide ignorance.

* * *

« Il y a bien, dit M. Carra de Vaux, au-dessus du monde musulman, une couche qui cherche à évoluer, une élite qui se lève, pleine d'ardeur pour le progrès, que notre civilisation attire, qui désire se l'assimiler, s'en approprier les formes et les bienfaits. Une organisation de l'enseignement moderne et où la France a joué le plus grand rôle, a été créée en Turquie. C'est même sur le programme de Duruy que l'on fonda le grand lycée de Constantinople. On voit aussi sur toute la surface de l'empire des écoles primaires. Faut-il saluer dans ce réveil une espérance ? On doit plutôt craindre que la pensée rationaliste ne s'en empare. » En dépit de certaines apparences de vie, le mahométisme, avec les ignominies du sérail et la fange de ses voluptés, reste une doctrine de mort et « ne ressemble pas plus à l'Evangile qu'une tombe ne ressemble à un berceau. »

[1] Sur les Congrégations musulmanes, voir *Ami* du 9 sept. 1909, p. 801-816.

[2] *Le Protestantisme comparé avec le Catholicisme*, t. II.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXIX

LA JUSTICE ENVERS TOUS DANS L'ORDRE MATÉRIEL

Non occides... Non furtum facies.
Tu ne tueras point...
Tu ne voleras pas.
(Exode, xx, 13 et 15).

La vertu de justice est celle qui fait rendre à chacun, par les autres hommes, ce à quoi il a droit. Tout homme a des droits, qui, chez autrui,

donnent naissance à des devoirs. Les principaux droits et les principaux devoirs viennent de Dieu. Il impose ceux-ci en donnant ceux-là. Il les a gravés, les uns et les autres, dans cette loi naturelle que chacun de nous porte en sa conscience. Il les a promulgués de nouveau dans les révélations faites aux premiers hommes, puis dans son Décalogue, que l'Evangile a confirmé. Voilà, en quelques mots, les principes développés dans notre premier entretien sur la vertu cardinale de *justice*.

Il nous faut, maintenant, exposer avec détails ce que cette vertu demande de nous.

Nous nous trouvons ici en face d'une telle variété de sujets que nous serons contraints de faire un choix parmi eux et de nous limiter aux plus importants et aux plus pratiques.

Avant tout, nous dirons rapidement ce que la justice prescrit *envers tous ;* en d'autres termes, quels sont les droits et les devoirs communs à tous les hommes. — Ces droits et ces devoirs sont de deux sortes. Les uns se rapportent à des intérêts d'ordre matériel ; les autres, à des intérêts d'ordre moral. Nous nous occuperons uniquement, dans l'entretien qui commence, des droits et devoirs relatifs aux *intérêts d'ordre matériel*. Ceux qui regardent les *intérêts d'ordre moral* feront l'objet de l'entretien suivant.

I

Le premier des droits que nous apportons en naissant est le *droit à l'existence*. Il impose à tous le devoir de respecter notre vie. Ce droit est le plus rigoureux de tous les droits ; ce devoir est le plus impérieux de tous les devoirs. Quand le Créateur, en vertu de sa souveraineté absolue, donne à quelqu'un une place parmi les vivants, personne n'est autorisé soit à l'empêcher de l'occuper, soit à l'en chasser. En principe et sauf les exceptions dont nous parlerons bientôt, Dieu seul pourra, quand il le jugera bon, le retirer du monde. De là, cette sentence des saintes Ecritures que « *Dieu seul possède droit de vie et de mort.* » (Sag., XVI, 13). De là aussi, cette défense catégorique écrite au fond de toutes les âmes dans le Décalogue et dans tous les codes en usage parmi les peuples civilisés : « TU NE TUERAS POINT ! *Non occides !* »

Je viens de faire allusion à des exceptions, c'est-à-dire à des circonstances dans lesquelles on peut, sans crime, ôter la vie. Laissez-moi, pour déblayer notre terrain, signaler dès maintenant ces circonstances. — J'en nommerai trois.

C'est d'abord le *cas de légitime défense*. — Tout homme, objet d'une attaque où sa vie est mise en jeu, peut tuer son agresseur. Ceci est de droit naturel. Seulement, celui qui est attaqué doit éviter de se laisser dominer par des frayeurs déraisonnables, et ne pas se croire sans motif menacé de mort.

Deuxièmement, *l'exécuteur des sentences de mort* rendues par des tribunaux légitimes contre les criminels a le droit d'ôter la vie à ceux-ci, par les moyens et suivant le mode fixés par les lois. Ces sentences ne se portent guère que contre des assassins. Elles leur font subir le châtiment fixé par Dieu lui-même, quand il a dit : « *Celui qui aura versé le sang humain, on versera son propre sang.* » (Gen., IX, 6). Certaines personnes trouvent cette peine trop sévère ; elle n'est que juste. Notre compassion doit aller non pas aux bandits, mais plutôt à leurs victimes. Je comprends très bien qu'on ait le désir de supprimer toute effusion de sang ; mais, comme on l'a dit avec raison : « Que messieurs les assassins commencent ! »

La troisième des circonstances dans lesquelles il est permis de tuer se nomme *la guerre*. Il s'agit là, entendez-le bien, d'une guerre juste, c'est-à-dire d'une guerre justement motivée, et conduite avec justice. — Je dis : *une guerre justement motivée*. Car la guerre est chose trop terrible pour qu'il puisse être permis de la déchaîner sans motif proportionné aux calamités qu'elle entraîne. Ceux qui font une guerre injustifiée sont des monstres. Ils répondent de tout le sang qu'elle fera couler et de tous les désastres dont elle sera la cause. Pour les punir comme ils le méritent, les hommes n'auront jamais assez de malédictions ; le Souverain Juge lui-même n'aura pas de tortures assez douloureuses. — J'ai ajouté que la guerre, fût-elle justement motivée, doit être *justement conduite*. C'est qu'il existe, relativement aux hostilités déchaînées entre peuples, des lois dictées par le droit naturel, ou fixées par les conventions internationales. Ces lois protègent la vie des blessés, celle des prisonniers, celle des soldats qui se rendent, et assurent la sécurité des non-combattants. Elles interdisent l'emploi de certains moyens d'extermination, comme les gaz asphyxiants, les empoisonnements de sources, le torpillage des navires hospitaliers. Si elles permettent les stratagèmes de tactique, elles proscrivent les fraudes, les capitulations simulées, les manquements à la parole donnée. Elles commandent aussi de limiter les dégâts et les ruines aux exigences des nécessités militaires. Une armée, une nation se couvrent de honte et se mettent au ban de l'humanité, lorsque, pour vaincre plus sûrement et plus vite, et dans la pensée malhonnête que la gloire couvrira leurs crimes, elles enfreignent ces lois et transforment la guerre en une invasion de barbares plus odieuse que toutes celles dont parle l'histoire. Et Dieu fait acte de justice quand, aux victimes de cette invasion, fussent-elles d'ailleurs les moins fortes et les moins préparées aux combats, il accorde la victoire...

En dehors des exceptions que je viens de signaler, l'homicide est toujours un crime, le plus grave et le plus odieux des crimes dont puisse être l'objet la personne humaine. Pour nous, chrétiens, c'est même plus qu'un crime ; c'est un sacrilège et un attentat mortel contre les âmes autant que contre les corps. — C'est un sacrilège, parce que la foi nous apprend que l'homme a été fait à l'image de Dieu, et qu'en le détruisant on brise et par conséquent on profane une image divine. — C'est un attentat mortel contre les âmes ; car l'assassin, en

frappant sa victime sans lui laisser le temps de se préparer à la mort, la jette le plus souvent dans la réprobation éternelle.

Quand je me rappelle ces graves vérités et quand je me dis qu'elles sont, dans nos contrées, universellement connues, je ne sais plus comment m'expliquer que les attentats contre la vie des hommes soient devenus aussi fréquents parmi nous. Il est impossible, vous le savez bien, d'ouvrir un journal sans y trouver le récit d'un ou de plusieurs homicides. On tue les hommes avec une facilité inouïe. On les tue même dans les régions où, de très longue date, le meurtre était à peu près chose inconnue. Dans quel pays la vie humaine était-elle, il y a seulement quarante ans, aussi respectée que dans notre pacifique pays de France ? Aujourd'hui, l'assassinat s'y multiplie dans des proportions effroyables. Notre terre française s'abreuve chaque jour, sur un point ou sur un autre, de sang humain. Et, chose déplorable, l'opinion se familiarise avec ces crimes ; si bien que les masses populaires s'en émeuvent à peine ; si bien aussi que la justice accorde facilement aux coupables le bénéfice de certaines excuses et les punit rarement avec la sévérité dont ils sont dignes. En est-il un sur dix qui, suivant l'ordre divin, paie de son sang l'effusion du sang ?... Il nous appartient, à nous chrétiens, de ramener, par une sévérité de bon aloi, nos concitoyens à une appréciation plus juste et plus saine de ce crime atroce. — Je vous demanderai surtout de leur apprendre à condamner comme ils le méritent certaines sortes de meurtres, dont ils ne comprennent plus toute la gravité.

En prononçant cette parole, j'ai en vue tout d'abord *le duel*. Les lois donnent à quiconque se tient pour « offensé » des moyens réguliers et suffisamment certains d'obtenir une réparation équitable. C'est donc un acte de mépris pour l'ordre établi que de recourir à une provocation en duel. C'est aussi une insanité ; car le duel n'est nullement un moyen de se faire rendre justice : ne donne-t-il pas souvent raison à celui qui a tort ? Enfin, c'est une révolte contre l'Eglise ; car l'Eglise interdit le duel sous les peines les plus sévères : elle chasse de son sein quiconque y a recours ou y prend part et les déclare infâmes [1].

J'ai en vue aussi ce qu'on appelle *les crimes passionnels*. Beaucoup s'imaginent que les meurtres commis sous l'influence d'une passion, comme la colère, l'ivresse ou la luxure, sont moins criminels que les autres. Ils se trompent. Car la passion qui conduit à l'homicide est déjà, par elle-même, une faute. Or, jamais une première faute n'a pu excuser une seconde faute. — Vous direz qu'elle diminue, par ses fougueuses et aveugles ardeurs, la liberté de celui qui s'y laisse aller. Je répondrai que la prévision des excès auxquels elle peut le porter, devait le déterminer à lutter contre elle et l'empêcher de se livrer à ses entraînements.

J'ai encore en vue *le meurtre des petits enfants*. Celui-ci, en effet, n'est pas moins grave que le meurtre des grandes personnes. Le droit d'exister se donne à l'être humain avec l'existence elle-même. Les enfants jouissent donc de ce droit dès leur première minute de vie et durant toutes les phases de leur développement. Si jeunes, si petits, je dirai même si malvenus et si gênants soient-ils, tout attentat contre eux est un véritable assassinat. Cet assassinat est même d'autant plus odieux que ces pauvres enfants sont personnellement exempts de tout reproche. — Il revêt toute son horreur, quand il a pour auteur celui ou celle que les liens du sang obligeaient davantage à protéger, à défendre, à aimer l'être faible dont il fait sa victime. — Or, remarquez-le : ce crime est aujourd'hui l'un des plus fréquents et se commet sous des formes variées. On ne tue pas seulement les enfants en exerçant sur eux des violences mortelles. On les tue, en leur refusant les aliments ou les soins dont ils ont besoin. On les tue, en les abandonnant aux dangers et aux influences malfaisantes dont ils sont menacés. On les tue encore, et surtout, en les empêchant de naître. Et rien ne montre à quel degré le sens moral s'est affaibli chez nos contemporains, comme les révélations faites par les hommes d'expérience sur les proportions que ce massacre des innocents a prises parmi nous. Il entre, disent-ils, pour une large part dans cette dépopulation dont s'épouvante aujourd'hui quiconque prend souci de la moralité publique et de l'avenir du pays...

Enfin, je voudrais qu'on fût plus sévère même pour les homicides commis par imprudence. — Ces imprudences viennent, habituellement, de ce qu'on n'a plus assez peur d'attenter à la vie humaine. Pourquoi joue-t-on si facilement avec les armes à feu, quand on les sait si périlleuses ? Et pourquoi, quand on poursuit des animaux, faire si promptement feu sur des apparences, sans prendre le temps de s'assurer qu'elles ne cachent point un homme ?

Ce que j'ai dit de l'homicide, entendez-le, toute proportion gardée, des *coups, blessures* et autres attentats de même sorte. Le droit à l'existence emporte, chez tout homme, le droit à l'intégrité de sa personne.

Entendez-le aussi du *suicide*. — Il n'est pas plus permis de se tuer soi-même que de tuer d'autres hommes. Le don de la vie emporte non seulement le droit, mais le devoir de la conserver. Le suicide est donc une révolte contre la loi du Créateur. Quand il a sa cause, comme le plus souvent, dans les épreuves d'ici-bas, c'est encore une désertion et une lâcheté. Et si le suicidé s'est tué du coup même dont il s'est frappé, on peut dire qu'il a pris le moyen le plus sûr de se jeter dans les supplices éternels.

Mais il est temps d'en venir au second des droits d'ordre matériel que nous apportons en naissant.

II

Ce droit s'appelle *le droit de propriété*.

Personne d'entre vous n'ignore combien, à notre époque, ce droit est contesté. Personne n'ignore

[1] Cf. *Codex Juris can.*, can. 1240, § 1, n. 4 ; 1241 ; 2351.

quelles théories se répandent aujourd'hui, parmi ceux qui ne possèdent rien, contre ceux qui possèdent, quelles menaces d'expropriation violente ceux-ci font entendre à ceux-là, quelle effroyable expérience de ces criminelles doctrines se fait aujourd'hui dans un grand pays qui fut notre allié et qu'un groupe de bandits a réduit en esclavage. Dans ce conflit déplorable, l'Eglise a pris, dès la première heure, la seule attitude que sa doctrine lui permette d'adopter ; c'est dire qu'elle a pris ouvertement la défense du droit de propriété. — Apprenez, si vous ne le savez déjà, comment l'Eglise comprend ce droit et par quelles raisons elle le démontre.

Propriété vient de *propre*. Le droit de propriété est *le droit reconnu à l'homme de posséder des choses qui lui soient propres,* c'est-à-dire lui appartiennent à lui, et n'appartiennent à personne autre. — La propriété est dite *individuelle, personnelle* ou *privée,* quand elle appartient non pas à la communauté constituée par une nation, une province, un ensemble quelconque d'êtres humains, mais à un individu, en son nom personnel. — On la nomme *permanente,* quand elle n'est limitée par aucune échéance, mais peut durer toujours.

1. Le droit de propriété ainsi compris, — et voilà sa première preuve, — remonte aux premiers hommes. Tant qu'Adam et Eve furent seuls sur la terre, celle-ci leur appartint toute entière et sans partage. Dieu la leur avait donnée, quand, après les avoir mis au monde, il leur avait dit : « *Remplissez-la et soumettez-vous-la !* » (Gen., I, 28). Le partage se produisit dès que ce premier couple humain eut deux fils. Nos Livres saints parlent de Caïn et d'Abel comme s'ils avaient possédé en propre, l'un sa culture, l'autre son troupeau. (Gen., IV, 2-4). A mesure que se multiplia la famille humaine, ses membres s'approprièrent les parcelles de terre dont ils avaient besoin. Cette manière de prendre possession se nomme l'*occupation*. Elle est parfaitement légitime, quand elle a pour objet des choses qui n'appartiennent à personne. Nos lois la reconnaissent encore aujourd'hui ; ainsi acceptent-elles que les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, le gibier des campagnes appartiennent au premier qui peut les prendre. La terre n'étant à personne, au temps de nos premiers ancêtres, chacun d'eux pouvait s'en approprier ce qu'il voulait. — Le déluge survint. En ne laissant subsister qu'un seul foyer, ce cataclysme annula tous les partages antérieurs. Mais bientôt la propriété renaissait, au moyen d'une nouvelle occupation, parmi les enfants de Noé. L'histoire sainte fait mention d'un partage des terres, au temps d'un des arrière-petits-fils de cet illustre Patriarche. (Gen., X, 25).

Depuis lors, le droit de propriété règne, de génération en génération, sur tous les humains. On ne cite aucun exemple d'un peuple au sein duquel il n'ait été ni reconnu, ni sanctionné par les mœurs, les usages, les lois et les religions. — Comment ne point voir dans cette ancienneté, égale à celle de l'humanité, et dans cette universalité, alors que se sont répandues et généralisées tant d'erreurs, une preuve que la propriété résulte des exigences de notre nature et fait partie du droit naturel ?

Il est d'ailleurs très facile de se l'expliquer.

2. Pesez, s'il vous plaît, les deux réflexions suivantes.

Premièrement. L'homme vient au monde dans des conditions qui lui rendent la propriété nécessaire. — La terre que Dieu lui a donnée, mais qu'il a maudite, ne lui offre qu'avec une extrême parcimonie les moyens de subsistance. Elle ne produit guère spontanément que des ronces et des épines. Or, il lui faut, pour vivre, bien d'autres choses. Il lui faut des aliments, des vêtements, un abri pour lui-même et pour ce qu'il possède. Il lui faut des pâturages pour ses troupeaux, des pierres, des bois, des matériaux de toute sorte pour ses usages. Quand les premiers hommes s'attribuèrent, par cette occupation dont je parlais tout à l'heure, un coin de terre, ce n'était pas, je pense, pour le vain plaisir de le posséder ; c'était encore et surtout pour en faire sortir les mille choses qui leur étaient nécessaires. L'occupation avait pour but la *production*. Or, la production suppose la propriété. Car comment celui-là produirait-il, qui n'aurait rien à lui, ni un terrain à cultiver, ni un emplacement pour y dresser son foyer, ni les matériaux nécessaires à le construire ? Comment produirait-il, si la possession de toutes ces choses ne lui était garantie par aucun droit, et si tout venant pouvait s'en emparer et l'en dessaisir ? Il est né, avons-nous dit, avec le droit d'exister. Le droit d'exister entraîne le droit aux moyens d'existence. Et comme les moyens d'existence ne lui sont assurés que s'il en est le propriétaire, le droit d'exister emporte avec lui le droit de propriété.

Deuxièmement. Non seulement les hommes ont besoin du droit de propriété, mais ils l'achètent et le paient ce qu'il vaut. C'est que la production des moyens d'existence leur coûte très cher ; car elle exige d'eux des labeurs continuels et fatigants. Dieu leur a dit qu'ils « *gagneraient leur pain à la sueur de leur front.* » (Gen., III, 19). Il leur faut donc suer pour féconder la terre. Aussi je vois d'ici nos premiers ancêtres s'armer d'outils primitifs, défricher les terres qu'ils ont occupées, les fouiller de toute la force de leurs bras, les engraisser, les semer, les récolter, inventer successivement et exploiter tous ces procédés de culture dont l'emploi la féconde ; arracher, tailler, scier les grands arbres, creuser les mines, les puits et les carrières. Quand ces terrains n'appartenaient encore à personne, le fait de les occuper suffisait à leur en assurer la propriété. Mais quand tous ces labeurs sont venus s'ajouter à l'occupation, oh ! alors la question de propriété ne se pose plus. Le travail constitue un titre ; et ce titre donne des droits. La terre appartient, sans conteste, à l'homme qui l'a arrosée de ses sueurs ; car, par cette rosée, à peu près aussi coûteuse que la rosée du sang, plus précieuse en tout cas que la rosée du ciel, il lui a donné ce qu'elle a de meilleur, je veux dire sa fécondité. Il peut donc la regarder comme sienne ; en conséquence, la clore, continuer à la

cultiver, la vendre, ou, s'il le préfère, la laisser à sa postérité.

Les richesses humaines venant à peu près toutes de la terre, le raisonnement dont celle-ci vient d'être l'objet vaut pour l'ensemble des choses dont la propriété, passant de génération en génération, est arrivée jusqu'à nous. Le droit à les posséder répond à un besoin; c'était pour nos pères et c'est pour nous une nécessité. Et puis, ce droit leur a servi et, après eux, nous sert à nous-mêmes de salaire. C'est le salaire gagné par leurs travaux ou par les nôtres. On a dit que « la propriété c'est le travail. » Rien n'est plus vrai. Respect donc à la propriété : c'est du travail ! Si ce n'est pas le travail d'aujourd'hui, c'est le travail d'hier, ou d'avant-hier; si ce n'est point notre travail à nous, c'est le travail de nos pères...

3. Cet exposé justifie amplement, ce me semble, le droit de propriété. Il justifie aussi le double caractère de droit *personnel* et de droit *permanent* que nous lui attribuons.

Ce droit doit être *personnel,* c'est-à-dire appartenir exclusivement aux individus qui l'ont créé par leurs propres efforts, et, après eux, à leurs ayants cause. L'attribuer aux groupements plus ou moins considérables dont ils font partie, c'est les en dépouiller au profit d'hommes qui ne l'ont nullement mérité. Le Communisme, avec son système de propriété collective, n'a jamais abouti qu'à faire bénéficier les paresseux et les incapables des sueurs de ceux qui savent travailler et qui travaillent.

Aussi bien, le droit de propriété doit être *permanent,* et non pas limité à une période après laquelle l'avoir du propriétaire lui serait enlevé, pour être attribué à la communauté ou partagé entre ses membres. C'est, encore une fois, que la fortune gagnée par le travail doit profiter à qui l'a produite. Pourquoi irait-elle jamais à des groupements ou à des individus qui ne sont pour rien dans son existence ? — Au surplus, le partage ne donnerait point les heureuses conséquences en vue desquelles ses partisans le réclament. Il y aurait, bientôt après, des riches et des pauvres comme auparavant; car l'égalité produite par le partage ne durerait pas longtemps. Partagez demain matin toutes les fortunes : demain soir, l'ivrogne aura bu sa part; le joueur l'aura perdue; le prodigue l'aura gaspillée; l'homme laborieux, habile et économe, l'aura doublée.

Enfin, je ne conteste pas qu'en certaines circonstances les doctrines de communisme ou de partage ne paraissent offrir quelque avantage; mais je dis et je maintiens que le régime de la propriété personnelle et permanente est encore le plus équitable, le plus conforme aux exigences de notre nature, et aussi celui qui assure le mieux le but suprême auquel doit tendre tout système de propriété, je veux dire, la production des moyens de subsistance nécessaires aux races humaines. Car les hommes ne travaillent jamais autant ni aussi bien que quand ils travaillent à leur propre profit. Pourquoi travailleraient-ils, s'ils n'avaient rien à y gagner, ou si leur gain ne valait pas la peine qu'ils se donnent ?... Laissons là les utopies, et prenons les hommes comme ils sont ! Or ils sont, en très grande majorité, de telle mentalité que la suppression du droit de propriété équivaudrait, à peu de chose près, à la suppression du travail et de la production.

Cette conclusion reçoit une éclatante confirmation de l'expérience désastreuse qui se fait en ce moment en Russie. Là, on a réalisé successivement le *partage des terres* et la *propriété collective*. Au bout de trois ans, ceux des Russes que le bolchevisme n'a point massacrés sont en train de mourir dans les affres de la plus vaste, de la plus cruelle, de la plus effroyable des famines.

4. Mais pourquoi nous attarder à ces discussions ? Dieu nous a montré, à nous chrétiens, où se trouve la vérité. Il s'est prononcé en faveur de la propriété personnelle et permanente. N'a-t-il point dit, dans un de ses Commandements : « *Le bien d'autrui tu ne prendras !* » Par ce simple mot, il a consacré le droit de propriété et l'a confirmé avec une rigueur qui dépasse celle des lois civiles les plus sévères. Celles-ci ne réussiront jamais à prévoir et à proscrire toutes les manières de ravir le bien d'autrui. Il y aura toujours des voleurs assez adroits pour leur échapper. Au contraire, toutes les roueries se briseront contre la défense divine : « *Tu ne voleras pas !* » Et puis, les lois civiles ne pourront interdire que les fraudes extérieures. La loi de Dieu ira plus loin; elle fera un crime même du désir de voler, car elle ajoutera à sa première parole cette autre défense : « *Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement !* »

* * *

Voilà, oui ! voilà des vérités qu'il importe au plus haut point de réapprendre à nos concitoyens. Cette rééducation générale, en vue du respect de la vie et du bien d'autrui, est une nécessité non seulement pour refaire de notre société une société chrétienne, mais même simplement pour en refaire une société civilisée.

Le droit à l'existence et le droit de propriété ne sont pas, il s'en faut, les plus excellents de ceux que Dieu nous a donnés. Ce sont des droits d'ordre *matériel.* Comme tels, ils restent bien au-dessous des droits d'ordre *moral,* dont nous parlerons bientôt. Toutefois, dans l'estimation commune des hommes, il est essentiel à toute civilisation de les reconnaître et d'en faire grand cas. Chaque peuple fixe lui-même sa place au milieu des nations, par la manière d'agir dont il use à leur égard. Il s'élève et s'ennoblit, quand il évite avec soin les crimes contre les personnes et contre la propriété. Il se déshonore et donne la preuve d'un retour accentué vers la barbarie, quand il ne respecte ni la vie humaine ni le bien d'autrui. Rien n'indique sûrement le fléchissement de notre civilisation comme le nombre croissant des vols et des attentats commis parmi nous. C'est pourquoi quiconque tient au bon renom du pays doit promouvoir de toutes ses forces, par ses exemples et par tous les moyens d'action dont il dispose dans

son milieu, le retour de notre société à l'inflexible probité de nos aïeux. Il y a là une grandeur que rien ne saurait suppléer : ni le développement de nos industries, ni l'expansion de notre commerce, ni les progrès de nos arts et de nos sciences, ni même la gloire des plus éclatantes victoires...

VARIA

DEVOIRS DE VACANCES DES PÈRES DE FAMILLE [1]

Nos écoliers ont tous des devoirs de vacances à accomplir pour leurs professeurs. A la rentrée des classes, ils doivent présenter des travaux écrits sur le français, ou le latin, le calcul, l'histoire, etc.

Généralement nos écoliers font ces devoirs assez mal ; plusieurs ne les font pas du tout. Ils allèguent pour s'excuser leurs perpétuelles *occupations* pendant ces deux ou trois mois de repos.

Les pères de famille ont eux aussi de graves devoirs à remplir pendant les vacances. Parfois ils ne s'acquittent pas de leur tâche. Ils allèguent eux aussi pour s'excuser, qu'ils ont été extrêmement *occupés* pendant ce temps de loisir. C'est un malheur.

* * *

Quels sont donc ces graves devoirs des pères de famille ? Il est aisé de les leur marquer. Ils ont pendant ce temps de vie familiale plus intime, à *étudier* leurs enfants, — surtout les garçons, — à se rendre compte de leurs qualités et de leurs défauts, dans leur vie morale, dans leur vie intellectuelle ; ils ont à discerner leur orientation vers leur carrière de l'avenir ; ils ont à gagner leur confiance, à *causer* avec eux, à leur donner les avis opportuns. Toutes ces obligations sont sérieuses. Sont-elles toujours remplies ?

Se préoccupe-t-on de discerner si l'enfant est franc ou dissimulé, travailleur ou paresseux, généreux ou égoïste, de bon caractère ou non, gourmand ou non, sensuel ou non ? Tout cela doit être analysé. Parfois dès l'âge de dix-huit ans, les garçons manifestent des défauts qui présagent de prochaines catastrophes. Les pères sont stupéfaits et s'écrient qu'ils n'y comprennent rien. Il fallait étudier les enfants pendant les vacances ; on aurait compris. On aurait pu apporter des remèdes en temps opportun.

Se préoccupe-t-on de discerner quelle est la valeur intellectuelle de l'enfant ? Quelles sont ses places dans les compositions ? Quelles sont les matières où il réussit ? Est-il vraiment intelligent ? Voilà un enfant qui, au retour de la distribution des prix, rapporte une nomination de gymnastique, et une nomination de solfège : cela est très insuffisant, très inquiétant. Il a à exceller dans le français, le calcul, l'histoire, le latin. Pour s'excuser, il accuse ses professeurs, son école, la *chance*. Tout cela est très suspect. Le père de famille doit savoir voir la réalité, et ne pas s'aveugler par des illusions funestes.

Qu'il prenne garde. Un jour peut venir où il s'écriera : « Je n'y comprends rien. Voilà des études manquées, et le malheur est irréparable. »

Il fallait *savoir voir* en temps voulu.

Se préoccupe-t-on de discerner la future carrière de l'enfant ? Beaucoup de nos petits Français, à l'âge de 15 ans, répondent qu'ils ne savent pas du tout ce qu'ils feront plus tard. C'est fâcheux. Les petits Anglais et les petits Allemands généralement ne répondent pas ainsi. Ils savent ce qu'ils feront. Ils ont un but devant les yeux et ils le poursuivent pratiquement ; et, de bonne heure, ils sont *armés* pour la lutte de la vie réelle.

Nos pères de famille songent-ils pendant les vacances à discerner les aptitudes, les goûts de leurs enfants ? Prennent-ils soin de dissiper les illusions romanesques, de redresser les idées fausses, de donner les orientations positives qui conviennent à l'enfant et qui l'aideront plus tard à fonder un foyer normal selon la condition de sa famille ?

Enfin, nos pères de famille, pendant les vacances, se préoccupent-ils de *causer* avec leurs enfants, de s'intéresser à eux, de gagner leur confiance, leur affection ? Ils allèguent que, eux aussi, ils sont très *occupés* pendant les vacances : — occupés à se reposer, à se promener, à aller à la chasse ou à la pêche, à jouer au bridge ou au tennis... Mauvaises raisons ! Qu'ils prennent garde à ne pas rester distants, pour leurs garçons. Qu'ils redoutent le terrible péril d'être pour eux une sorte de personnage étranger, étranger à leurs pensées intimes, étranger à leur vraie éducation.

* * *

Heureuses les familles où les parents savent bien remplir leurs devoirs de vacances ! Heureuses les familles où ce temps de loisir est un temps d'union charmante et féconde entre les parents et les enfants ! Heureux les enfants qui vivent sous la garde de tels parents !

[1] Emprunté au *Bulletin paroissial de St-Sulpice* (Paris) de juillet 1921.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1921 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; sauf 1914-1919, qui coûte 14 fr., et 1921 qui coûte 10 fr. Le port est en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 augusti 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 10 août 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLVII. *12e Dimanche après la Pentecôte :* L'esprit de mortification, 449. — XLVIII. *13e Dimanche :* La folie de l'incrédulité, 450.

Sermon d'Adoration perpétuelle. — Les témoignages de l'amour divin, 452.

Sermons sur des Œuvres. — X. En faveur des Patronages paroissiaux, 455.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — VIII. Les moines agriculteurs, 457. — IX. Les moines industriels, 459.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXX. La justice envers tous dans l'ordre moral, 460.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLVII

12e Dimanche après la Pentecôte

L'ESPRIT DE MORTIFICATION

Si quis vult me sequi,... tollat crucem suam.

Si quelqu'un veut me suivre, qu'il prenne sa croix.

(Marc, VIII, 34).

Mes frères,

Le divin Maître nous a enseigné à porter notre croix, à régler notre cœur, à surmonter l'attrait de ce qui nous environne. En cela repose toute la loi de la mortification chrétienne et du sacrifice volontaire. Il ne suffit pas de demander au Sauveur une place dans son royaume ; pour l'obtenir, il faut partager quelque peu son calice, en faisant, selon l'expression sacrée, « de dignes fruits de pénitence. »

I

Se mortifier, c'est combattre ses penchants déréglés, c'est leur donner la mort. Depuis que le péché a fait disparaître en nous l'état de justice originelle, nous sommes sujets à mille imperfections qui nous portent à offenser Dieu chaque jour et mettent notre salut en danger. Or le meilleur moyen de nous en prémunir est de pratiquer la mortification.

Le premier degré de cette vertu, ou le détachement des choses de ce monde, nous est indiqué dans une Epître de S. Pierre. « Songez, dit-il, que vous êtes ici-bas des voyageurs et des étrangers, *tanquam advenas et peregrinos.* » (I Petr., II, 11). Voyageurs, tous nous le sommes sur la terre, et nous devons nous conduire comme tels. Un voyageur va son chemin, et s'efforce d'éviter autant qu'il le peut tout détour inutile. Heureux le chrétien qui marche ainsi vers le ciel, sans se laisser arrêter par les frivolités mondaines ; le chrétien qui, au lieu d'une vie douce, commode et facile, accepte toutes les exigences du devoir, et même, pour plaire à Dieu, sait fouler aux pieds ses goûts et ses préférences.

Il y a dans la vertu de mortification un second degré. A première vue il ne semble guère possible d'être plus détaché du siècle que d'y passer comme un voyageur. La chose cependant se réalise, si l'on considère le monde à la manière d'un homme mort. Le voyageur a besoin de provisions pour sa route, il faut qu'il se pourvoie du nécessaire ; c'est pour lui un souci continuel. Mais un homme mort ne s'aperçoit de rien, ne se préoccupe de rien. On dirait qu'il entend avec une égale indifférence ceux qui le blâment et ceux qui le louent, ceux qui le flattent et ceux qui le maudissent ; aucun des bruits de la terre ne retentit au fond de sa solitude. Tel le second degré de la mortification, plus élevé et plus parfait encore que le premier. « Vous êtes morts, dit S. Paul, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* » (Col., III, 3). Avec cette disposition l'âme chrétienne montre un oubli perpétuel d'elle-même : ce que font les autres ne l'inquiète pas ; elle n'éprouve ni irritation, ni orgueil, et son unique souci est de servir Dieu.

II

Dans cet état d'esprit, nous profiterons, pour en faire autant de mérites, des occasions qui se présentent journellement.

Nos devoirs d'état nous semblent pénibles. A vrai dire, notre vie est une longue journée de travail et d'efforts ; mais c'est la croix que Dieu nous a donnée.

Quel beau trésor pour l'éternité si nous voulions mettre à profit les mécomptes qui nous viennent de la part du prochain ! Car à chaque instant nous sommes meurtris dans notre amour-propre le plus légitime.

Les épreuves, les soucis, s'enlaçant les uns aux autres, font de notre existence un Chemin de la croix avec toutes les stations, et d'autant plus méritoire qu'il ne dépend pas de notre volonté. Prenons garde surtout de murmurer et de dire : « Ce fardeau je l'ai porté pendant de longues années, mais aujourd'hui c'est trop lourd ! »

Que dis-je ? Nous sommes à nous-mêmes une cause perpétuelle de douleurs avec nos inclinations déréglées et nos appétits coupables : tant cette herbe vivace et grimpante, cent fois arrachée, a bientôt fait de renaître et de tout envahir !

Jusque dans les moindres choses nous trouvons matière à nous mortifier, et souvent avec un très grand fruit. La Sainte Ecriture nous rapporte comme une des actions les plus méritoires de David le sacrifice qu'il fit à Dieu d'un verre d'eau. David qui avait établi son camp en présence des Philistins, pressé un jour par une soif ardente, formula le désir de boire un peu d'eau fraîche de la fontaine située à la porte de Bethléem. Alors, pour lui procurer de quoi se désaltérer, trois de ses soldats ne craignent pas de traverser à l'aller et au retour l'armée ennemie. Mais le roi, ému de

tant de courage, ne voulut même pas effleurer de ses lèvres la coupe qu'on lui présentait, et il la répandit en offrande au Seigneur. (II Rois, XXIII, 14-16). Nous avons nous-mêmes une foule d'occasions de nous mortifier : se lever un quart d'heure plus tôt, se priver d'une commodité, accomplir un acte d'abnégation personnelle, tout cela, jusqu'au plus obscur sacrifice accepté avec amour, revêt une valeur précieuse.

L'essentiel dans ce travail de renoncement et de perfection est de ne pas se décourager. De fait, la racine du mal en nous ne meurt pas. Malgré les meilleurs efforts, il y aura toujours quelque rejet à couper ou à retrancher ; ce qui a été coupé repousse, ce qui a été chassé revient, ce qui paraissait dormir se réveille tout d'un coup. Mille et mille fois domptées, les passions se soulèveront encore! Si nous ne travaillons pas constamment à refouler leurs assauts, il en sera bientôt de notre âme comme d'une terre abandonnée, stérile, faute de culture. Ne serait-ce que cette répulsion instinctive contre tout ce qui s'appelle une entrave, une gêne, une règle, il nous faudra lutter sans cesse.

III

D'ailleurs, en nous imposant le devoir de la mortification, Dieu nous a-t-il imposé un fardeau trop lourd ? Non.

D'abord, il nous offre son secours et accepte de partager notre croix ou au moins d'en prendre plus de la moitié. Sa loi est appelée « un joug » ; mais, bien qu'étant donnée notre nature infirme ce soit un joug rude, il devient léger, facile avec la grâce : l'onction de la grâce en adoucit les rigueurs et en allège le poids. Beaucoup se plaignent de leur peu de courage dans les combats que la loi de la chair oppose à la loi de l'Evangile ; c'est parce qu'ils n'appellent pas Dieu à leur secours.

Si, d'autre part, nous savons commander à la fougue de nos appétits, maîtriser nos sens, — et avec un peu de bonne volonté la chose est possible, — il en résultera pour notre âme une paix profonde, une tranquillité admirable, une sainte joie. On se représente la pénitence trop souvent sous une image austère : tout au contraire, la vraie pénitence laisse au fond du cœur quelque chose de doux et de bon. Le jour où nous en sommes les disciples, quand l'âme est reine et la matière esclave, alors, suivant le beau mot des Saintes Ecritures, nous ne sommes qu'un peu inférieurs aux anges.

Il faut surtout ne pas l'oublier : les mortifications et les épreuves de cette vie n'ont aucune proportion avec le bonheur du ciel. Le laboureur ne se plaint pas du temps qu'il dépense à semer : car, plus ses semailles lui auront coûté de peines, plus il sera heureux de faire la moisson. Ainsi pour le chrétien : plus il aura semé dans la souffrance, plus la couronne d'épines aura été visible sur son front, plus il recueillera de fruits éternels. On comprend alors S. François de Borgia disant : « Je serais inconsolable si je savais que la mort dût me surprendre un jour sans avoir fait aucune pénitence. » C'est encore la même félicité cachée dans la croix qui arrachait ce cri à sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir ! » et cet autre cri à sainte Catherine de Sienne : « Non pas mourir, mais souffrir ! »

* * *

L'esprit de renoncement a été l'esprit de tous les saints. Qu'il soit le nôtre. Aimons à approcher de nos lèvres le calice de la pénitence chrétienne. Il a été bon pour Jésus, l'innocence même ; il le sera pour nous, pécheurs. Toutes les fois que l'occasion de souffrir un peu se présente, saisissons-la avec bonheur ; montrons-nous les disciples de Celui « qui eut faim dans le désert où il jeûna, et qui eut soif sur la croix où il mourut. » Ainsi soit-il.

XLVIII

13e Dimanche après la Pentecôte

LA FOLIE DE L'INCRÉDULITÉ

Tradidit illos Deus in reprobum sensum.
Dieu les a livrés au sens mauvais.
(Rom., I, 28).

Mes frères,

La religion a pour premier principe la foi. Nous devons croire ce qu'elle enseigne, comme nous devons pratiquer ce qu'elle ordonne. Mais aujourd'hui la foi se trouve en butte aux négations athées et au doute rationaliste. L'incrédulité nous presse de toutes parts : plus d'asile où l'on soit à l'abri de ses coups, plus de société ni même de famille où elle n'ait ses intelligences, plus de livres qui ne servent à la propager. Le murmure, autrefois timide, s'élève audacieux, grandissant. Il convient donc, et avec sincérité, de voir à quel point l'incrédulité est une égarée.

I

Supposons d'abord pour l'incrédule, soit qu'il le fasse sciemment, soit que peut-être il ait été engagé dans la vie par le malheur d'une éducation incomplète ou par l'entraînement d'un entourage pervers, — supposons chez lui l'habitude du doute. Il doute, il ne sait pas si la religion est vraie ; cependant, malgré cette incertitude, il prend le parti le moins sage, celui dans lequel tout peut être perdu sans ressources. Car enfin, si la religion est vraie, il y a un Dieu entre les mains duquel nous tomberons tôt ou tard ; nous avons une âme immortelle à sauver ; l'Evangile est une loi obligatoire, portant la récompense de notre fidélité ou le châtiment de notre révolte. Or, pour un simple doute, l'incrédule hasarde aveuglément son avenir, il s'abandonne au flot des années sans se demander une seule fois où elles mènent. Est-il égarement plus étrange, délire plus singulier ?

Si, dans une affaire où les risques de sa fortune et les droits de son honneur seraient gravement engagés, on voyait un homme agir de la sorte, on croirait qu'il a perdu la raison. Pour l'incrédule, l'intérêt est suprême : il y va de son âme et de ses

espérances éternelles, dont la mort peut poser à l'instant le redoutable problème. Néanmoins l'incrédule parle comme d'une chose futile et avec une indifférence dédaigneuse des mystères de la tombe. Que tout finisse avec la mort ou qu'une phase nouvelle de notre existence commence au même moment pour ne finir jamais : il ne sait pas, il aime mieux ne pas savoir. Les conditions dans lesquelles Dieu nous a donné l'existence, le sort réservé plus tard à ceux qui lui obéissent et à ceux qui le blasphèment, ces questions les plus élevées parmi celles qui tourmentent l'humanité, ne l'arrêtent même pas.

Le pilote inconscient qui vogue à l'aventure au gré des vagues en fureur, c'est l'incrédule. Réduit à chercher sa route dans la brume, il se laisse aller au courant de la vie facile, et flotte à tout vent de doctrine, selon l'expression de l'Apôtre. (Ephés., IV, 14). Il n'est pas encore tombé dans l'abîme, mais il en côtoie les bords, et ce sera hasard si le navire que sa main dirige ne se brise pas, emporté par la violence des passions, sur quelque récif. A vrai dire, quelle folie ! Pourtant, il y a pour l'homme un but et nous vivons pour quelque chose... On peut, par un bon mot, par une saillie plus ou moins spirituelle, écarter les problèmes les plus graves : ils ne se posent pas moins. Mais, au lieu d'utiliser au profit de sa destinée l'intervalle que la Providence a mis entre la vie et la mort, l'incrédule, par une aberration incompréhensible, passe ses jours comme s'il n'y avait pas de Dieu, comme s'il n'y avait pas d'âme, pas d'éternité, sans s'inquiéter de l'accueil qui lui sera fait sur l'autre rive.

II

L'erreur qui menace l'avenir, c'est le positivisme ; or, on se tromperait en attribuant à l'incrédulité sur le terrain religieux quelque valeur scientifique.

Si l'incrédule, faisant un pas de plus, ajoute au doute la négation, sur quoi appuie-t-il la conviction de son esprit ? Est-elle le fruit d'une étude sérieuse ? A-t-il vraiment examiné, approfondi ? Non : il n'a même pas le désir loyal de s'éclairer ; sans prendre la peine d'en discuter les principes, il rejette avec assurance une foi qui était celle de ses pères. La méthode a persévéré : quels que soient les talents de certains libres-penseurs, oublieux des éléments dont on a instruit leur enfance et ne sachant plus ce que renferment les trente pages d'un petit Catéchisme, ils blasphèment ce qu'ils ignorent, selon le mode et le ton du siècle.

Fausse, dites-vous, la religion ! — Mais ne s'appuie-t-elle pas sur l'autorité des Saints Evangiles et sur celle de l'Eglise, gardienne incorruptible de la vérité révélée ? — Fausse, la religion ! Mais des milliers de martyrs n'ont-ils pas donné leur vie pour en attester la certitude et en maintenir l'intégrité ? — Fausse, la religion ! Mais n'a-t-elle pas eu pour disciples dans le cours des siècles une foule de génies qui l'ont défendue avec les armes de la science et honorée par l'élévation de leur caractère ? — Fausse, la religion ! Mais à l'heure actuelle, malgré de multiples entraves, son influence n'apparaît-elle pas victorieuse sur le monde, offrant l'exemple des plus sublimes vertus et consolant la mort des hommes les plus illustres ?... Tout un ensemble de caractères nous prosternent à ses genoux, comme autrefois S. Pierre se prosternait aux genoux du Sauveur pour lui dire : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! » (Jo., VI, 69).

Tant et de si graves autorités ne font rien sur l'esprit de l'incrédule : il ne croit pas. Jeune homme, six mots de latin dont le collège a farci sa pauvre cervelle et qu'il répète gravement lui tiennent lieu de tout. Arrivé à la maturité de l'âge, le mauvais livre et le mauvais journal sont devenus ses maîtres. On le verra, sur la foi du mensonge, étaler toutes les prétentions de l'orgueil intellectuel et mépriser l'autorité de Dieu. Combien, hélas ! en sont là, vont où il n'y a plus de route, à la merci des doctrines les plus folles et des préjugés les plus vains, quand, pour retrouver la vérité, il leur suffirait d'en recueillir l'expression sur les lèvres d'un ami ou sur les pages d'un beau livre !

Mais, en général, au fond d'un cœur incroyant, à la place du Dieu trois fois saint qu'il a rejeté de ses souvenirs, vous trouvez une idole : l'or, le plaisir ou la boue. Il faudrait veiller sur les écarts de sa conduite, rester honnête dans son commerce, prendre garde à certaines rencontres ; et la religion se dresse sur notre chemin, importune et gênante. Alors on achète la paix aux dépens de la vérité et on fait des compromis avec le mal. Toute pensée en révolte avec la foi de l'Evangile en est là. Il y a des hommes auxquels on ne saurait refuser la lumière, les talents, nous ne le dissimulons pas : même l'incrédulité des hommes d'esprit se fait trop souvent la compagne indulgente du vice. Ces âmes désemparées et flottantes marchent « selon la vanité de leur sens, » admettent avec une humiliante facilité toutes les opinions, et, quand la mort s'avance, détournent les yeux pour ne point la voir.

* * *

Peu importe où nous passions : au bout de l'avenue c'est la mort. Puisse, auparavant, la lumière venir pour l'incrédule, comme elle vint à un homme de lettres qui nous en a laissé ce touchant aveu : « Oui, disait-il, j'ai passé dix ans de ma vie à me persuader que tout était illusion et néant, et mon système marchait à merveille... Mais l'autre jour, quand ma petite fille était si malade, je me suis mis tout simplement à implorer un Dieu bon, un Père céleste qui pouvait me la conserver en ce monde ou tout au moins me la rendre dans l'autre [1]. » Le plus amer de nos chagrins, c'est peut-être l'incrédulité d'un époux, ou l'indifférence d'un père : il y a dans ce fait de conversion de quoi fortifier notre espoir et encourager nos prières. Ainsi soit-il.

[1] Fr. Coppée, *La Bonne Souffrance*, p. 224.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

LES TÉMOIGNAGES DE L'AMOUR DIVIN

In caritate perpetua dilexi te.
Je vous ai aimé de toute éternité.
(Jér., XXXI, 3).

Mes frères,

Avez-vous bien entendu cette confidence de Dieu qui devrait nous confondre de reconnaissance et d'amour réciproque? « Je vous ai aimés, je vous aime de toute éternité ! » Et quand Dieu nous parle, nous pouvons l'en croire ! Il y a cent ans, il y a mille ans, il y a des siècles que Dieu nous aime d'un amour infini, comme ses perfections... Quel abîme que cet océan d'amour !

Dieu est un océan d'amour qui arrose à chaque minute, à chaque seconde, tout l'univers de ses bienfaits. « Toutes les eaux de la terre vont à l'Océan. Mais les eaux de l'Océan évaporées à sa surface et condensées dans les nuages, retournent à la terre en pluie et en rosée pour la féconder. Il y a ainsi un cycle immense qui enveloppe notre planète et dont l'Océan est le centre, un torrent prodigieux de fécondité dont il est le point de départ et le point de retour. Ainsi le torrent de bienfaits qui émane de Dieu retourne à lui en bénédiction et en gloire, après avoir arrosé et vivifié les rivages de l'humanité [1]. »

Voulez-vous, m. f., que nous méditions ensemble quelques strophes de cet admirable et éternel poème de l'amour divin, spécialement par rapport à l'homme? Cette méditation nous rendra meilleurs ; nous comprendrons mieux combien « les voies de Dieu sont toutes pleines d'amour, parce qu'il est le Bon Dieu [2] » ; nous voudrons imiter l'adorable Modèle, essayer enfin de répondre à son infinie tendresse et asseoir sur ce roc tout l'édifice de nos affections.

* * *

Aimer, c'est donner, et voilà le pourquoi de la Création tout entière. Dieu est le grand Donateur, le Distributeur inlassable de ses dons de toute sorte. « Toute son activité à l'extérieur consiste à donner et à se donner. Dieu passe son éternité à conjuguer ce verbe *donner* à tous les temps et dans tous les modes [3]. »

Dieu nous a donné la vie, en nous tirant du néant de préférence à des millions d'autres créatures possibles ; et pour conserver et accroître cette vie, Dieu ne cesse de nous donner chaque jour, avec une constance inlassable, la lumière et la chaleur de son soleil, la fraîcheur de la rosée, le parfum des fleurs, la saveur des fruits, la toison et la chair des animaux, le pain et le vin de chaque jour.

Dieu nous a donné une âme immortelle, faite à son image et ressemblance, et cette âme, il l'a dotée d'intelligence et de liberté, comblée des richesses surnaturelles. Dieu nous donne le temps goutte à goutte, en attendant qu'il nous donne l'éternité. Dieu nous donne sa grâce, ses grâces, en attendant qu'il nous donne sa gloire au ciel.

Y a-t-il un seul jour, une seule minute où notre âme et notre corps ne soient comblés des dons ineffables de Dieu, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel ?

Eh bien ! quelle est la clef mystérieuse qui nous ouvre le secret de tous ces dons absolument gratuits et sans nul mérite de notre part? La voici dans ce mot de nos Saints Livres : « Je t'ai aimé d'un amour éternel. » L'explication, c'est que le nom de Dieu, c'est amour : *Deus caritas est !* « Son verbe, c'est *aimer,* au passé, au présent et au futur [1]. »

Et nous, m. f., qu'avons-nous donné à Dieu en retour? Il y a dix ans, vingt ans, cinquante ans que Dieu nous *donne,* que Dieu nous comble de ses trésors inépuisables. Quelle a été notre réponse aux avances de Dieu? Que sont devenus les talents qu'il nous a confiés ? Avons-nous donné, c'est-à-dire rendu à Dieu un peu de notre temps, de notre intelligence, de notre activité, de nos efforts, de notre bonne volonté ?

* * *

Aimer, c'est parler à la personne qu'on aime, et voilà le pourquoi de la Révélation. Dieu nous a parlé, et avec une tendresse combien paternelle ! Dieu nous a parlé par les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien Testament. Puis il nous a parlé par la bouche même de son Fils, et cela sur les places publiques, sur les bords du lac de Tibériade, à Jérusalem, au Temple, en Samarie, dans la Décapole. Jésus a parlé aux riches, aux pauvres, aux pécheurs, et Napoléon a dit cette parole : « Nul n'a jamais parlé comme cet homme. » Et par les Prophètes et par son Fils, Dieu nous a découvert les secrets de son éternité, le mystère de sa vie en trois Personnes, les splendeurs ravissantes d'outre-tombe, le mystère de ses infinies perfections, enfin le bonheur qu'il réserve à ceux qui l'aiment... Et tout cela a été dit avec l'assurance infaillible de la Vérité qui ne trompe pas, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Dieu nous a parlé non seulement pour nous instruire, mais encore pour nous encourager, nous convertir et nous sauver. Oh ! la bonne et salutaire parole que celle d'un Dieu, alors même qu'elle devient cinglante et vengeresse pour amener le pécheur au repentir ! Quelles paroles plus vivifiantes que celles de Jésus à la Samaritaine quand il lui dévoile tous ses désordres? Quelles bonnes et douces paroles que celles de Jésus à Madeleine : « Tes péchés sont pardonnés... C'est ta foi qui t'a sauvée ; va en paix ! » (Luc, VII, 48-50).

Et nous, m. f., avons-nous écouté religieusement, filialement, cette divine parole? L'avons-nous gardée, retenue, pratiquée ? Si oui, nous sommes assurés que Dieu nous aime.

[1] Chanoine Coubé.
[2] Mgr Gay.
[3] Coubé.

[1] Coubé.

Puis, à notre tour, avons-nous parlé à Dieu en toute humilité et confiance? Lui avons-nous confié nos secrets, nos besoins, nos angoisses, nos peines, nos joies et nos espérances? C'est dans le recueillement de l'adoration et de la prière que nous sommes invités à parler à Dieu. L'avons-nous fait? Le faisons-nous comme il faut, sans rien oublier ni pour nous, ni pour nos enfants, ni pour nos frères et sœurs, ni pour nos amis, ni pour nos ennemis, ni pour la paroisse, ni pour la France, ni pour la Sainte Eglise?

Profitons de ces trois jours pour combler les lacunes du passé et parler cœur à cœur à notre Dieu, car il tient audience et nous appelle : « *Magister adest et vocat te.* »

* * *

Aimer, c'est condescendre à partager la vie de la personne qu'on aime, et voilà le pourquoi de l'Incarnation. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique. » Et voilà que le Fils de Dieu a daigné se revêtir de notre humanité, prendre un corps et une âme semblables aux nôtres. Des splendeurs du ciel, c'est le Verbe qui s'abaisse, qui s'anéantit : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis,* et il a mangé, il a dormi, il a eu faim, il a eu soif, enfin il a vécu de la même vie que la nôtre. Pourquoi tout cela? *Propter nimiam charitatem...* C'est son amour qui a tout dirigé. *In caritate perpetua dilexi te.*

Et nous, m. f., sommes-nous heureux de partager la vie que le divin Maître nous a tracée par ses exemples? Cette vie incomparablement pure, toute resplendissante d'humilité, de charité, de douceur, de patience, et qui se continue dans la pauvreté, l'humilité, la charité, la douceur du Tabernacle, sommes-nous heureux de la partager sans amertume, aiguillonnés par la réciproque affection qui nous stimule? Oh! s'il en est ainsi, Jésus est notre Ami et il nous compte parmi ses *amis*.

* * *

Aimer, c'est donner sa vie pour celui qu'on aime, et c'est le témoignage suprême de la tendresse à son plus haut degré : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, » et voilà le pourquoi de la Rédemption. Non seulement Dieu s'est fait homme, mais il s'est fait victime, mais il a souffert et il est mort sur la croix.

Pourquoi cela? Quelle est la force intime qui l'a poussé à cet holocauste sublime? Quelle est la source mystérieuse, profonde autant que pure, qui a fait jaillir ce fleuve de salut? Cette source porte un nom mystérieux comme elle ; on l'appelle l'amour. « Il m'a aimé, dit S. Paul, et il s'est livré pour moi! » Aimer et se livrer, deux mouvements qui n'en font qu'un, tant le premier commande le second, l'amour n'ayant de repos qu'il n'ait tout donné et ne se soit donné lui-même. Le Père céleste a tout donné à son Fils, parce qu'il l'aime ; et ce Fils à son tour, nous ayant aimés, s'est livré à la mort et à toutes ses horreurs, et cela pour nous, sans réserve et sans retour! Retour et réserve, l'amour ne connaît pas ces défaillances. *In caritate perpetua dilexi te.*

Et nous, m. f., quelle a été hier, quelle est aujourd'hui et quelle sera demain notre réponse à cette quatrième strophe du poème éternel de l'amour divin? Donner sa vie pour Dieu, ç'a été le sort des martyrs et c'est le sort le plus beau! Gloire à tous ces héros! Notre tâche est plus modeste ; mais comment la comprenons-nous? Notre tâche, c'est de donner à Dieu, d'offrir à Dieu notre vie goutte à goutte, et à chaque minute du temps que nous restons ici-bas, travailler à sa gloire et demeurer dans son amour : *Manete in dilectione mea,* et cela, c'est la sainteté! La sainteté de nos vies, voilà quelle doit être notre réponse à l'amour du Rédempteur!

* * *

Aimer, c'est rendre visite à celui qu'on aime, c'est faire l'impossible pour se rendre sans cesse présent à lui, et voilà le pourquoi de l'Eucharistie.

Ici, la parole est impuissante à faire ressortir les infinies délicatesses de l'amour divin, et le mot de l'Evangile : « N.-S., après avoir aimé les siens, les aima *jusqu'à la fin,* » est comme intraduisible.

Lorsqu'on a perdu la personne aimée, on la pleure d'autant plus qu'on l'aimait davantage, mais on se console si on a l'espoir de la retrouver. La mort du Christ allait faire verser bien des larmes aux Apôtres, et nous serions encore aujourd'hui, après vingt siècles, nous leurs continuateurs, dans le deuil le plus profond après une perte si douloureuse... Mais Jésus a merveilleusement résolu le problème qui paraissait insoluble...

C'est le soir du Jeudi Saint, au milieu de la scène imposante des adieux... « Je ne vous laisserai pas orphelins, » dit-il aux Apôtres. « Séchez vos larmes, car voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Et le souvenir qu'il nous laisse à nous comme à eux, ce n'est pas son portrait seulement, une relique de son corps sacré ; le souvenir à nul autre pareil qu'il nous laisse, c'est la Réalité vivante de lui-même, c'est son corps, son sang, son âme, son cœur, sa divinité : *Hoc est corpus meum! Hic est sanguis meus!* Voilà l'Eucharistie!

Et par conséquent, ne pleure plus, âme chrétienne! Jésus va mourir, c'est vrai, mais il demeure! Mais il restera, malgré les Juifs déicides, malgré ses ennemis dans tous les siècles, malgré tous les obstacles et toutes les impossibilités, il restera au milieu de nous sous les voiles eucharistiques : *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis!* O chef-d'œuvre ineffable de l'amour divin! *Cum sit ditissimus, plus dare non habuit!*

Et nous, m. f., qu'avons-nous répondu à ce chef-d'œuvre de l'amour divin? Avons-nous rendu visite au Dieu du Tabernacle? Il y a des jours où c'est le devoir... Y sommes-nous venus moins par devoir que par amour et par besoin? Mais enfin, sommes-nous venus visiter l'Autel et le Tabernacle? En

dehors du dimanche, sommes-nous entrés quelquefois à l'église? Avons-nous senti le besoin d'épancher notre cœur dans le sien au cours de visites au T. S. Sacrement, au Prisonnier d'amour de l'Eucharistie?

* * *

Aimer, c'est se donner corps et âme à celui qu'on aime, c'est s'incorporer à lui dans toute la mesure du possible, et voilà le pourquoi de la Communion. L'amour tend à l'union de deux âmes, à la fusion de deux cœurs. Pouvez-vous concevoir une union plus intime que celle de Jésus avec nous dans la sainte communion? Ce n'est pas seulement la frange de son vêtement que nous touchons, comme la femme de l'Evangile; ce n'est pas seulement le pied du Maître que nous baisons, comme Madeleine; ce n'est pas seulement sur son cœur que nous nous reposons, comme S. Jean. C'est lui-même tout entier qui se donne, qui se livre, qui devient nôtre, qui devient notre aliment; c'est sa Vie qui entre dans notre vie, sa Force dans notre faiblesse, sa Richesse dans notre misère pour nous changer en lui, par une sorte de pénétration surnaturelle, afin d'être pour nous cet adorable Pélican qui nourrit nos âmes de sa propre chair, de son propre sang!

Est-ce ainsi que nous avons compris la fidélité réciproque et l'incorporation de notre être tout entier à Jésus, le divin Epoux de nos âmes? Avons-nous dit sincèrement: « A Lui toutes mes pensées, mes désirs, mes projets, mon travail, mon avenir! A Lui toutes les fibres de mon cœur et toutes les gouttes de mon sang! »

* * *

Aimer, c'est compatir aux souffrances de celui qu'on aime.

Ah! je le sais bien et vous le savez aussi, n'est-ce pas? la Rédemption n'a pas supprimé la souffrance sur la terre. Celle-ci est restée la compagne inséparable de notre vie, qui en est plus ou moins abreuvée. Mais si la Rédemption n'a pas supprimé la souffrance, elle l'a transfigurée. Depuis que Jésus-Christ a souffert sur la Croix, il fait bon souffrir en union avec lui, et si je n'ose pas dire: il fait bon mourir, — du moins, il est consolant de mourir les lèvres collées au Crucifix.

Aimer, c'est compatir, et il me semble que si la souffrance n'a pas diminé de quantité depuis le Jeudi Saint, du moins elle a diminué d'intensité, parce que de l'Autel et du Tabernacle s'échappent des effluves consolateurs qui l'apaisent et empêchent de la maudire. Oui ou non, m. f., j'en appelle à votre expérience, est-il une seule de vos larmes que le divin Maître n'ait pas doucement essuyée, un seul de vos deuils qu'il n'ait pas consolé, une seule de vos épreuves qu'il ne vous ait pas allégée, lorsque en toute confiance vous êtes venus les déposer dans son Cœur compatissant? *Venite ad me omnes...*

Et nous, m. f., quelle a été notre réponse en regard des souffrances de notre Dieu? Dans ses révélations à sainte Marguerite-Marie, N.-S. se plaint de la froideur, de la tiédeur, de l'indifférence et de l'ingratitude, puis des péchés de malice, de haine, de l'abus des grâces, des blasphèmes... « J'ai cherché des consolateurs et je n'en ai pas trouvé! »

Sommes-nous émus en méditant la Passion du Maître? Sommes-nous venus pleurer et compatir avec lui? Avons-nous compris et pratiqué le devoir urgent de la réparation au Sacré-Cœur?

* * *

Aimer, c'est pardonner, et voilà pourquoi Celui qui nous aime plus que personne a trouvé le secret de faire éclater sa miséricorde à travers les siècles par l'institution du Pardon sacramentel, cet autre chef-d'œuvre de l'amour divin qui réconcilie, qui réhabilite, qui justifie ceux qui s'accusent. On pardonne tout à un ami, n'est-ce pas? et le pardon qu'on lui accorde, c'est un pardon sincère, généreux, intégral. Eh bien! connaissez-vous, parmi ceux qui vous honorent de leur amitié, quelqu'un qui vous ait pardonné aussi sincèrement, aussi généreusement, aussi intégralement que le Dieu de l'Eucharistie dans son tribunal de la Pénitence? Voilà pour le passé... Et pour l'avenir, connaissez-vous parmi vos amis même les meilleurs quelqu'un qui soit disposé à vous pardonner comme lui soixante-dix-sept fois, c'est-à-dire aussi longtemps et aussi souvent que vous aurez besoin de pardon?

Et nous, m. f., qui dans le *Pater* lui disons tous les jours: « O Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons, » sommes-nous toujours sincères?... Et pour être efficacement pardonnés nous-mêmes, avons-nous le courage d'expulser de notre cœur tous les ferments de rancune qui s'y glissent si aisément à la suite de l'amour-propre froissé, à la suite des contrariétés, des querelles, des injustices, des complications d'intérêts, que sais-je? de tous ces frottements pénibles et qui ici-bas constituent l'inévitable?

* * *

Bref, le fond de notre religion c'est l'amour, vérité suave et qui provoque une reconnaissance sans bornes, quand on songe que la crainte est à la base de tous les autres cultes. Création, Révélation, Incarnation, Rédemption, Eucharistie comme Sacrifice et comme Sacrement, Justification: mystères sans doute, mais mystères de cœur, strophes successives du même poème de l'amour éternel, et voilà pourquoi l'apôtre S. Jean conclut par un acte de foi profonde à l'amour divin qui a réalisé de pareils chefs-d'œuvre: « *Credidimus caritati.* » (I Jo., IV, 16).

« Depuis qu'il a plu à Dieu, s'écrie Bossuet[1], de me mettre dans le cœur que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. »

Or de même que l'amour de Dieu pour l'homme est le résumé du dogme, de même l'amour de l'homme pour Dieu résume toute la morale, et la

[1] Oraison funèbre de la princesse Palatine.

sainteté n'est pas autre chose que la rencontre, la fusion et l'épanouissement de ces deux amours. « *Nos ergo diligamus Deum, quia prior dilexit nos!* » Aimer Dieu de tout notre cœur et par dessus tout le reste, puisque sa tendresse nous a donné tant de gages et fait tant d'avances ! Que cette réponse sorte de notre cœur tous les jours plus sincère, plus joyeuse, plus parfaite, et qu'elle réalise le rêve du poète : « Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. » Ainsi soit-il.

SERMONS SUR DES ŒUVRES

X

EN FAVEUR DES PATRONAGES PAROISSIAUX

Mes frères,

L'avocat qui va plaider une cause de laquelle dépendent les intérêts, l'honneur, la vie peut-être, d'un de ses semblables, ne peut se défendre d'une cruelle angoisse. Va-t-il réussir à faire triompher le bon droit de son client ? Ne va-t-il pas plutôt trahir la confiance qu'un cœur infortuné a mise en lui ?

Cette angoisse, je l'éprouve en ce moment, où je suis chargé de solliciter votre charité en faveur de nos Patronages. Que je serais désolé si, par ma faute, cette œuvre si intéressante ne recueillait pas aujourd'hui toutes les ressources dont elle a besoin !

Deux choses me rassurent un peu. La première, c'est que je m'adresse à des âmes chrétiennes, désireuses avant tout de plaire à Celui qui a dit : « Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez. » La deuxième, c'est que la cause qui m'est confiée plaide par elle-même plus éloquemment que je ne pourrais le faire : si éloquemment que, pour vous disposer en sa faveur, je n'aurai qu'à vous rappeler son *origine,* son *but* et ses *moyens d'action*.

I

Le 29 mars 1882 restera comme une date sinistre dans l'histoire de la France.

Ce jour-là fut signée la loi criminelle qui chassait Dieu de l'école française. Sous prétexte de neutralité, on excluait de l'instruction publique tout enseignement religieux : plus un mot de catéchisme, plus un mot d'histoire sainte, plus de crucifix, plus de visites du prêtre aux petits écoliers. C'était le divorce complet entre l'église de la paroisse et l'école de la commune, ces deux maisons sœurs, qui étaient faites pourtant pour s'appuyer l'une sur l'autre, puisqu'elles travaillent toutes les deux sur les mêmes âmes charmantes, les âmes des enfants.

Si seulement on s'en était tenu à la neutralité ! Si seulement on avait respecté les promesses solennelles énoncées à la tribune du Parlement ! Mais ce n'est pas en vain que Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, » a dit aussi : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ! » L'école nationale n'était plus avec le Christ, elle ne tarda pas à être contre le Christ. Lutte hypocrite, lutte sacrilège, lutte impie, qui s'en prenait à des âmes enfantines, sans défense, et qui devait compromettre à la fois leur bonheur temporel et leur salut éternel !

Ce résultat de la laïcisation scolaire n'était que trop prévu, et je me souviens encore des graves paroles tombées alors du haut d'une chaire : « La loi qui vient d'être votée est si dangereuse qu'il vaudrait mieux qu'on chassât de France tous les religieux, toutes les religieuses, la moitié du clergé paroissial et moi qui parle tout le premier ! »

On ne s'en tint pas aux plaintes, Dieu merci ! Les catholiques français furent admirables. A la voix de leurs évêques, ils se levèrent dans un élan de dévouement qui dure encore, et qui, loin de s'affaiblir, semble tous les jours croître en intensité et en résultats.

D'abord, ils fondèrent des écoles libres : Dieu sait au prix de quelles difficultés et de quels sacrifices ! Malgré la mauvaise volonté des pouvoirs publics, ils ouvrirent des asiles nouveaux où Jésus était chez lui, où on parlait de lui, où son Evangile était le premier des livres de classe, où l'on formait les jeunes intelligences à le connaître et les jeunes cœurs à l'aimer.

Pour être considérable, héroïque même parfois, cet effort n'était pas suffisant. Il n'atteignait qu'une élite. La grande majorité des enfants, pour une foule de raisons faciles à comprendre, fréquentait les écoles publiques. Que ferait-on pour ceux-là ? Faudrait-il les abandonner ?

Les abandonner ? Mais c'étaient les plus à plaindre ! C'étaient ceux sur qui le regard du Christ s'abaissait avec le plus de compassion ! N'était-il pas mort pour eux comme pour les autres ? N'avaient-ils pas comme les autres une âme à sauver ?

C'est alors que naquit l'œuvre éminemment chrétienne des catéchistes volontaires. Des personnes de tout rang s'enrôlèrent, pour enseigner à ceux qui ne les apprenaient plus, les prières usuelles et les éléments de la doctrine chrétienne.

C'est alors surtout qu'il y eut cette floraison merveilleuse des Patronages, qui montra les infinies ressources du catholicisme national, et prépara, sans qu'il y ait de doute possible, la France de la Victoire !

Telle fut l'origine, humble par la modestie silencieuse de ses débuts, noble par le sentiment qui l'inspira, grande par le but qu'on s'y proposait, des Patronages de notre patrie.

II

Quel est ce but ? C'est de sauver des âmes.

A la fin de son premier panégyrique de Jeanne d'Arc, Mgr Dupanloup s'écriait : « Mes diocésains, je crois avoir leurs cœurs... Mais quand me donneront-ils leurs âmes pour Dieu ?... Leurs âmes ! Ah ! c'est bien pour elles qu'on donnerait volon-

tiers mille vies, si on les avait, comme une goutte d'eau ! »

Qu'est-ce donc qu'une âme, pour arracher de tels cris à une poitrine humaine?

Une âme, mes frères, c'est ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Vous admirez les splendeurs du firmament, l'immensité mobile des océans, la grâce des prairies verdoyantes et fleuries, la majesté écrasante des montagnes, la solitude chantante des forêts. Vous faites bien ; ce sont les œuvres de Dieu et elles laissent bien loin derrière elles les œuvres les plus réputées du génie humain.

Mais toutes ces œuvres divines devant lesquelles vous vous extasiez, pour qui sont-elles faites? Si vous ne le savez pas, approchez-vous de ce berceau où repose, dans la blancheur de ses langes, cet enfant nouveau-né. C'est pour lui uniquement, c'est pour que son âme, en s'éveillant à la raison, connaisse, aime et prie son Dieu, que tout cela a été créé ; et cela est si vrai que si cet enfant n'avait pas d'âme, que si tous les autres hommes n'avaient pas d'âme, rien n'aurait été tiré du néant.

Toute âme, si petite soit-elle, est donc une reine. Mais ceci n'est pas tout. Mais ceci n'est rien auprès de sa vraie destinée. Son royaume d'ici-bas n'est qu'un passage qui doit la mener à un autre royaume, qui est celui de Dieu même au ciel. C'est pour l'y conduire malgré ses fautes que Dieu a envoyé son Fils sur la terre ; que Jésus est né et a vécu pauvre ; qu'il a travaillé à Nazareth pendant vingt ans ; qu'il s'est ensuite meurtri les pieds sur tous les chemins de la Judée ; qu'il a consenti à être haï et persécuté ; qu'il a répandu tout son sang au Calvaire ; qu'il a institué l'Eglise et tous ses sacrements ; qu'il s'est fait Hostie pour être mangé ; qu'il a montré son Cœur entouré de flammes ardentes, et qu'il a mis dans l'âme de ses prêtres et de ses fidèles un zèle qui ne connaîtra pas d'obstacle.

Cela suffit-il, mes frères, pour vous montrer la grandeur des âmes ? Oui, sans doute, puisque vous êtes des chrétiens. Au surplus, si cela ne vous suffisait pas, vous n'auriez qu'à considérer les efforts que fait l'enfer pour les perdre, et surtout pour perdre celles des jeunes gens et des jeunes filles.

Il sait bien, le Maudit éternel, que s'il a la jeunesse, il aura avec elle tout le reste. Quand vos arbres fruitiers sont en fleur, vous les admirez avec complaisance. Ils sont si beaux ! Prenez garde toutefois ! C'est le moment où voltigent autour d'eux des papillons de mort. S'ils peuvent s'approcher d'un de ces calices embaumés qui mettent tant de charme dans vos jardins, ils y déposeront un germe fatal. Le fruit qui en naîtra pourra se développer comme les autres, mais, quand vous le cueillerez, vous trouverez qu'il est gâté, et vous le repousserez avec dégoût.

Le démon sait bien encore que l'âme de la jeunesse n'a pas plus de défense que la fleur qui s'épanouit. Tout entière à la joie de vivre, pleine d'aspirations encore mal définies pour elle, elle est prête à accueillir tout ce qui est léger, gracieux et séduisant. Comment discernera-t-elle qu'il y a des pièges redoutables sous les avances qui lui sont faites ? Et comment aura-t-elle la pensée de se tenir en garde contre un charme qui l'attire ?

Or, c'est tout ce qui l'entoure, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle voit, qui, à l'heure actuelle, et sous l'inspiration évidente de Satan, tend à corrompre la jeunesse. Jamais il n'y eut de mœurs plus relâchées, de modes plus immodestes, d'affiches plus provocantes, de lectures plus perverses, de plaisirs plus tentants. Le vice ne se cache plus, comme quand il avait honte de lui-même ; il s'étale, au contraire, comme un triomphateur ; la rue est à lui ; il a une armée toujours plus nombreuse qu'il lance sans cesse vers de nouvelles conquêtes.

Jeunesse, qui te défendra ? Ta foi ? Hélas ! elle est bien faible. Tu étais si distraite quand tu suivais les catéchismes de ta paroisse ! Tu les as si mal compris ! Et tu les as si vite oubliés !

Jeunesse, qui te défendra ? Ta famille ? Oui, certes, elle le devrait ; mais qui ne sait combien trop souvent elle est devenue infidèle à sa tâche sacrée ! C'est à l'heure où les parents devraient redoubler de vigilance, parce que leurs enfants courent de plus grands dangers, qu'ils les abandonnent à eux-mêmes. A ce gamin, à cette fillette de treize ans, on dit : « Tu sais ce que tu as à faire ! » Vit-on jamais méconnaissance plus absolue du plus grave des devoirs ?

Jeunesse, fleur de la Patrie, fleur de l'Eglise, qui te défendra ? Ne te décourage pas ; ne vous découragez pas, vous tous qui tremblez pour toutes ces âmes charmantes, exposées sans appui à tant de dangers. Pour les accueillir et pour les sauver, pour les entourer de sollicitude et pour les former à leur mission future, il y aura le Patronage !

III

Il y a quelques années, je demandais à une Directrice de Patronage dont j'admirais le savoir-faire et l'influence :

— Dites-moi donc quels sont les moyens que vous employez pour faire tant de bien à vos jeunes filles ?

— Des moyens ? répondit-elle, je n'en ai qu'un : je les aime ! Cela suffit !

Oh ! le beau programme ! Et comme nos Patronages le réalisent bien ! La jeunesse a besoin d'affection plus encore que de plaisirs, et c'est pour cela que, dédaignant les enivrements qui de toutes parts la sollicitent, elle vient aux réunions où chacun se sent aimé comme s'il était seul ; et c'est encore pour cela que les réunions rivales, en dépit de tout leur battage, ne pourront jamais lutter contre elles, parce que, si elles disposent de subventions faciles, elles n'ont pas cet attrait qu'ont les nôtres, et sans lequel on ne fait rien de fécond : l'amour.

Et comment cette enfant qui arrive au Patronage pourrait-elle douter qu'on l'aime, quand elle se voit accueillie par des personnes que rien n'oblige à y venir passer des après-midi entières ? Pourquoi

ont-elles quitté leur demeure ? Pourquoi sont-elles venues les premières ? Pourquoi leur sourire cordial et leur main tendue ? Pourquoi s'informent-elles, avec tant de sollicitude, de la conduite, du travail, des notes, de la santé de l'enfant ? Pourquoi s'ingénient-elles à organiser des jeux ? Pourquoi y prennent-elles part comme si elles avaient retrouvé leurs douze ans ? Pourquoi tout cela, sinon parce qu'il y a dans leurs cœurs quelque chose de cet amour qui faisait dire au Fils de Dieu : « Laissez venir à moi les petits enfants ! »

Oui, elles aiment de tout leur cœur ces enfants adoptifs que Dieu leur donne. Elles les aiment parce qu'ils ont des âmes immortelles. Elles les aiment parce qu'ils sont en péril. Elles les aiment, malgré leurs défauts, malgré leurs résistances, et quelquefois malgré leurs ingratitudes. Si vous saviez, mes frères, combien il est difficile de mener un Patronage ! Comme le disait un de nos évêques : « Ce sont des œuvres crucifiantes ! » Parfois il y a de ces crises, causées par on ne sait pas quoi, pendant lesquelles les enfants se cabrent littéralement contre celles qui se sacrifient pour elles ; crises terribles qui arrachent des larmes aux pauvres directrices, mais qui ne les découragent pas ; et c'est pour cela que je vous dis à tous, mes frères : Ces personnes-là, admirez-les et aidez-les !

Aidez-les, car il y a un minimum de choses dont, si peu exigeantes qu'elles soient, elles ne peuvent tout de même pas se passer.

Il y a le loyer ; il y a l'éclairage ; il y a le chauffage ; il y a l'entretien ; il y a les carreaux, qui se cassent comme du verre qu'ils sont ; il y a les livres à prêter ; il y a les récompenses à donner de temps en temps ; il y a quelques promenades bien modestes à organiser. Tout cela coûte ; pas beaucoup à la fois ; mais beaucoup, mais trop, quand on fait le total.

Entendons-nous bien. Quand je dis que cela coûte trop, ce n'est pas quand je pense au but poursuivi, et qui est, je l'ai dit, de sauver des âmes. A ce point de vue, on ne peut qu'être émerveillé quand on voit de tels résultats obtenus, avec aussi peu de ressources. Quand je dis que cela coûte trop, c'est quand je pense à la caisse des Patronages, qui, comme toutes les œuvres catholiques, sonne généralement le creux.

Cette caisse, il faut absolument la remplir ; et c'est pourquoi, mes frères, je viens vous demander d'être aujourd'hui les banquiers de la Providence.

* * *

Un jour, S. Vincent de Paul trembla pour son œuvre des enfants abandonnés. Les personnes qui l'avaient jusqu'alors soutenue déclaraient qu'elle était trop lourde pour elles et qu'elles allaient y renoncer. Le Saint les réunit toutes et leur dit : « Or, sus, Mesdames, cessez d'être les mères de ces enfants pour être leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. »

Vous aussi, mes frères, vous tenez entre vos mains le sort d'une des plus belles œuvres parois-siales. Voulez-vous qu'il y ait des enfants qui puissent rester honnêtes et chrétiennes ? Voulez-vous qu'il y ait plus tard des mères de famille sérieuses ? Voulez-vous que, malgré tous les entraînements au mal, il y ait des âmes qui fassent leur salut ?

Si vous le voulez, comme j'en suis persuadé, doublez le chiffre que vous aviez fixé pour votre offrande, et versez-le dans la bourse qui va vous être présentée.

C'est Jésus qui vous dira merci !

Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

VIII

LES MOINES AGRICULTEURS

Dans les grandes fresques du *Campo Santo* de Pise, un des maîtres de la peinture chrétienne s'est plu à reproduire l'image des vieux moines avec leurs pauvres vêtements de couleur diverse, le capuchon sur la tête, et à nous les montrer, les uns absorbés par l'étude et la méditation des Saints Livres, les autres occupés à défoncer un sol ingrat ou à abattre des arbres séculaires. Telle fut en effet, durant le cours de plusieurs siècles, l'œuvre des moines. Nous parlerons aujourd'hui des services qu'ils ont rendus à l'agriculture française.

I

Il faut d'abord se représenter le chaos où, sous la double cause de la décadence romaine et du génie destructeur des Barbares, se trouvaient au v^e^ siècle les Gaules et une grande partie du monde occidental. Partout, des Alpes aux Pyrénées et du Rhin à l'Océan, le regard rencontrait de vastes étendues de terrains abandonnés. Les clairières qui apparaissaient çà et là, n'étaient que des landes incultes, des bas-fonds, des marécages. Dans maintes provinces la forêt offrait une végétation indisciplinée, « où les lianes puissantes pendaient en festons flottants, s'allongeaient en guirlandes immenses, se joignaient et se mêlaient en épais berceaux. » Les invasions de la barbarie avaient encore augmenté le mal, et S. Jérôme nous dira : « L'univers entier est dévasté par le Quade, le Vandale, le Sarmate, l'Alain, le Gépide, l'Hérule, le Burgonde, l'Alamand et le Hun [1]. »

En face d'une situation aussi lamentable, les moines commencent par se faire défricheurs.

Pour s'enfoncer dans cet inextricable fouillis de forêts épineuses, tout entrecoupées de tourbières, une énergie indomptable était nécessaire. Les moines, vrais pionniers de la civilisation, sans se laisser effrayer, attaquent de mille côtés à la fois ce monde de la nature sauvage. Les mêmes mains qui à l'aube ont élevé le calice, manient tout le jour la pioche ou la hache. Aborder des marais inaccessibles, disputer aux sables et aux rochers les der-

[1] S. Jérôme, *Epist. ad Ageruchiam.*

niers fragments du sol cultivable, percer et diviser de grandes masses forestières, éclaircir les halliers, niveler des terrains : c'est le labeur que réalisaient naguère encore les religieux Trappistes sur le continent africain, et ce fut celui des premiers cénobites au temps de S. Benoît et de S. Colomban.

De nos jours, dans ce qu'il reste de bois et de déserts, l'homme pénètre avec toutes les inventions de l'industrie, pourvu de toutes les ressources de la vie nouvelle. Nos vieux moines, eux, n'avaient à leur disposition ni les instruments aratoires ni le fer ; ils n'avaient même pas, au début, le secours des animaux domestiques, puisque le cheval et le bœuf étaient alors retournés à l'état primitif, comme aujourd'hui dans les pampas de l'Amérique méridionale. Pour défricher un fouillis de toutes essences et de toutes tailles, ou pour assainir d'immenses régions livrées au genêt, à l'ajonc, aux eaux croupissantes, une hache, une bêche, et rien de plus, voilà ce qu'ils possèdent. Ils ne s'en livrent pas moins, sous leurs frocs bruns ou blancs, et avec une ardeur incomparable, au travail, dont ils reposent les fatigues par les chants de la psalmodie sacrée. Un soin particulier les portait à conserver les hautes futaies, si bien qu'on a pu dire : Les grands chênes étaient devenus les amis des moines.

Ligugé, Marmoutiers, Luxeuil, Micy, Ferrières : autant de noms qui nous rappellent les laborieuses conquêtes opérées à force de génie et de volonté par ces humbles et intrépides ouvriers. On les voit sur les flancs arides des coteaux et des montagnes occupés à défoncer le sol et à briser la roche. Leur génie infatigable discipline les torrents pour favoriser l'irrigation des prairies, assainit des fondrières fangeuses comme celles de la zone champenoise, et trace partout des routes à l'industrie et au commerce. Les grands monastères agricoles de Fontenelle et de Jumièges s'élèveront sur les bords de la Seine, et ceux de Jouarre et de Montiérender sur ceux de la Marne. S. Valéry sera l'apôtre et le défricheur de la vallée de la Somme ; S. Omer, du pays de Thérouanne ; S. Eloi, du Cambrésis ; S. Amand, des Ardennes. Les belles forêts des Vosges, qui enveloppaient dans leur ombre tant de cités et de villas, fournissent un abri aux abbayes de Senones, d'Etival et de Saint-Dié.

Pour la France en particulier, le tiers de son territoire a été mis en valeur par les moines, et presque la moitié de nos villes et de nos villages, s'il faut en croire les plus vieilles archives, leur doivent l'existence. Nous honorons au même titre le soldat qui défend la frontière menacée et l'écrivain qui revendique notre patrimoine d'honneur et de gloire, non moins précieux d'ailleurs : un égal respect s'impose à l'égard des moines pour toutes les magnifiques entreprises dont ils furent les artisans. Du reste, l'Eglise avait fait de ce travail de défrichement une œuvre sainte [1].

[1] *Abbé Fr. Martin. Les Moines et leur influence sociale dans le passé et dans l'avenir*, t. Ier, ch. VI (4e édit. 1880 ; Paris, Hebon ; 2 vol. in-12).

II

Il fallait ensuite cultiver.

Aujourd'hui on propage le mensonge dans le but de ravir à l'Eglise, l'un après l'autre, ses titres de gloire. Eh bien ! n'en déplaise à tous nos demi-savants et pamphlétaires, nos premières charrues ont été façonnées et dirigées par les moines. C'est à eux spécialement que l'agriculture française doit son origine. Sur la surface entière des Gaules, ils ont arrosé de leurs sueurs d'immenses plaines, laissé derrière eux une terre fertilisée, embellie, fait reparaître sur un sol désolé des épis et de la verdure, transformé la savane et la forêt vierge en immense exploitation agricole. Non pas, sans doute, que les moines aient tout accompli, mais ils prirent l'initiative et donnèrent l'impulsion. Animées par leur exemple, guidées par leurs conseils, les populations poursuivirent hardiment l'œuvre commencée, et chaque abbaye, grande ou petite, devint le centre d'une colonie de travail et de défrichement.

Nommer tous les sillons que la charrue des moines a tracés dans les Gaules incultes serait chose difficile. A Marmoutiers, près de Tours, dans les falaises qui dominent au nord le cours de la Loire, S. Martin organise une première ferme-école d'agriculture. S. Colomban, au monastère de Fontaines, fait fleurir le désert de Vauge. Heureux d'ensevelir sous le froc les souvenirs de sa noblesse, S. Théodulphe d'Aquitaine mènera la charrue pendant 22 ans. Longpré, le Charme, Sauvemin, les Epines nous disent quelques-unes des aridités que les moines ont fécondées par un labeur d'une patience incomparable. Les immenses sapinières de la Franche-Comté et les bruyères bretonnes, nos belles rives de la Moselle et de la Meuse, les côtes de la Provence et de la Bourgogne leur doivent toute leur richesse. Un peu plus tard, Robert d'Arbrissel créera l'abbaye de Fontevrault dans un pays solitaire situé sur les confins de l'Anjou et de la Bretagne. Bellau en Touraine, l'Encloître dans la Gironde, les Landes dans la Garnache seront autant de colonies de Fontevrault, transformées en opulentes campagnes [1]. Partout où pénètrent les moines, non seulement l'ours et l'auroch se retirent, mais, selon la belle image de la Sainte Ecriture, sur une terre hérissée de ronces sauvages naissent les myrtes, *pro urtica crescet myrtus* (Is., LV, 13), à la place des épines croissent les lis, dans les retraites où habitaient les serpents se déploie la verdure (Is., XXXV, 7), et là où régnaient des champs arides et fanés, une herbe rare, on voit apparaître le blé, la vigne et l'olivier.

Au surplus, les moines labourent avec intelligence et perfection. Le mode de culture usité encore actuellement, la manière de semer, nos meilleurs procédés de fertilisation, les races d'animaux perfectionnées, de saines méthodes d'élevage, nous les devons aux fils de S. Benoît et de S. Bernard, dont quelques-uns ont quitté la cape

[1] De Laboulaye, *Histoire de la propriété foncière en Occident*, p. 361.

et l'épée pour la charrue. S. Bernard lui-même maniera la faucille avec une habileté qui lui valut la réputation d' « excellent moissonneur. » C'est aussi par les moines que l'on apprit à connaître la pratique de l'assolement triennal. Ils s'ingénient également à trouver et à développer les instruments aratoires. Une des reconstructions les plus intéressantes de la grande Exposition de 1900 n'était-elle pas l'histoire de la culture maraîchère sur le sol français depuis l'époque gallo-romaine et les premières inventions monastiques ? Les *granges* ou maisons de ferme, qui entourent l'abbaye, se font remarquer par leurs riches moissons en tous genres de céréales et par l'excellence de leurs méthodes pour greffer ou modifier les meilleurs cépages. Elles avaient les plus belles productions et les équipages champêtres les plus parfaits. Sous la même influence, d'ingénieux perfectionnements enrichissent les diverses branches du labeur agricole.

De magnifiques prairies sont conquises sur les marécages ; les fruits les plus savoureux mûrissent dans le verger monastique ; et la plupart de nos fleurs y sont cultivées avec soin, surtout les lis, les roses, les glaïeuls. Il n'est pas jusqu'aux plantes médicinales qui ne se voient réserver un petit coin de terre. La vigne pousse autour de l'abbaye sous des latitudes où l'on est depuis longtemps habitué à ne plus la rencontrer. Les abeilles, « vaillantes amies du travailleur intelligent, » bourdonnent dans des ruches nombreuses [1].

Tous ces détails sont à la louange des modestes religieux qui depuis quinze siècles, sous des noms et des costumes divers, et à travers des formes sociales souvent renouvelées, n'ont pas cessé d'accomplir leur tâche éminemment populaire. Aujourd'hui même, nous aimons à reprendre les traces longtemps interrompues de leurs procédés, et, à lire les comptes rendus de nos Revues agricoles et de nos Syndicats, on les croirait copiés sur quelque feuille latine des vieux siècles.

* * *

Ce simple aperçu montre la place que les moines ont occupée dans l'histoire, et les droits qu'ils ont acquis à la reconnaissance de l'humanité. A la mort de Théodulphe d'Aquitaine, les habitants du village le plus voisin s'emparèrent de sa charrue et la suspendirent comme une relique dans leur église. « Noble et sainte relique, dit un grand écrivain, deux fois consacrée par la religion et par la science, aussi digne d'admiration que l'épée de Charlemagne ou la plume de Bossuet. »

Il est impossible de glorifier par un plus digne témoignage l'œuvre des moines agriculteurs.

IX

LES MOINES INDUSTRIELS

La fondation d'une abbaye était au moyen âge un événement considérable, égal presque à la construction d'une cathédrale ou à l'établissement d'une commune. A cette époque, le moine était l'homme populaire par excellence, et le monastère la plus pratique et la plus féconde des institutions. Nous avons dit les services rendus par les fils de S. Benoît et de S. Bernard pour le développement de l'agriculture. Au travail des champs les moines joignaient celui de la petite industrie rurale, destinée à venir en aide aux labeurs de la vie agricole.

I

Si le but essentiel de la vie à l'abbaye était de rendre l'âme meilleure, en lui ménageant des relations plus intimes avec Dieu par la prière, la contemplation, l'esprit de sacrifice, elle savait aussi, parce qu'elle n'oubliait point que l'homme n'est pas un pur esprit, donner une place aux arts destinés au service du corps.

Les moines n'étaient pas seulement laboureurs, ils étaient encore maçons, charpentiers, quelques-uns même architectes. Tel le frère du duc de Lorraine, religieux de Saint-Vannes à Verdun, qui creusait des fondations et bâtissait. Tant de belles demeures dont le sol de la France est couvert nous disent encore avec quelle science architecturale les moines savaient travailler.

Le jardinage sera porté par eux jusqu'à la perfection. Le soin de la fleur, de l'arbre fruitier, la greffe des sauvageons sont en honneur dans tous les vieux couvents du moyen âge et traités avec une véritable habileté professionnelle. On admirait aussi dans l'enclos monastique les plus riches pépinières.

A l'abbaye, on travaillait le fer, le cuivre, le bois. Nous voyons au VII^e^ siècle S. Colomban, l'une des victimes de la reine Brunehault, initier ses disciples à l'art de façonner des socs de charrue. D'autres, tout en apprenant à lire aux enfants pauvres, cisèlent les métaux, la pierre, le marbre. D'autres sont cordonniers, tailleurs, teinturiers, mégissiers. Le pays de la Sarre leur est particulièrement redevable de ses premières forges et de ses premières verreries.

Chaque couvent était comme une ruche bourdonnante de vie et de labeur. Parmi les religieux, ceux-ci manient le marteau ou le rabot ; ceux-là tissent la toile, la laine, le lin, la soie ; S. Florent, de Saumur, possédait lui-même une vaste manufacture d'étoffes et de tapisseries dont quelques-unes restent de vrais chefs-d'œuvre par le fini de leur exécution.

On apprenait encore à l'abbaye l'art de rectifier le cours des rivières, d'établir des canaux à écluse, d'élever des digues contre les inondations ou contre les reprises du fleuve.

La France, à cette époque, n'était pas comme aujourd'hui pourvue de grandes routes et nos plus beaux fleuves manquaient de ponts. Pour ménager des communications faciles entre la ville et les provinces et pour favoriser le commerce, les moines, non contents de restaurer les premières voies romaines, percent de nouvelles routes ; fixant

[1] Cf. Kurth, *Les origines de la civilisation moderne*, t. II, p. 150.

leur résidence sur les bords des torrents et des précipices, ils bâtissent des ponts et aménagent des bacs. C'est ainsi qu'en 1182 ils relièrent les deux rives du Rhône par une communication stable, quand, jusqu'alors, de simples passerelles, provisoires et légères, unissaient Lyon à la plaine du Dauphiné [1].

Bref, et ces quelques lignes suffisent pour nous en convaincre, toutes les industries du temps, les diverses branches de l'activité manufacturière, étaient représentées au monastère.

II

D'ailleurs, les hommes les plus éclairés, d'écoles et d'opinions fort différentes, n'ont pas hésité à reconnaître ce dont notre génie moderne, si dédaigneux cependant du passé, était redevable à nos vieilles maisons abbatiales.

Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, rend un hommage éclatant à l'activité industrielle des moines. A son avis, dans une société à demi-barbare, où l'on ne possédait encore ni les ressources de l'art ni ces instruments de force et de précision mis par la science aux mains du travailleur, il fallait, pour donner au labeur manufacturier son premier essor, cette volonté courageuse et cette austérité de sacrifice que l'Eglise catholique est seule capable d'inspirer.

Augustin Thierry écrira à son tour : « Une abbaye n'était pas seulement un lieu de prière et de méditation... On y recueillait, avec les sciences et les arts de l'esprit, la tradition des procédés mécaniques et agricoles... ; le refuge des livres et du savoir abritait des ateliers de tous genres, et ses dépendances formaient ce que nous appelons aujourd'hui une ferme-modèle. Il y avait là des exemples remarquables de travail et d'activité pour le laboureur et pour l'ouvrier. L'agriculture perfectionnée est originaire des moines [2]. »

La petite industrie rurale, grâce à leurs efforts, pénétra en France, en Italie, en Allemagne. L'Angleterre elle-même ne serait jamais parvenue à ce haut degré de civilisation dont elle se glorifie, sans les labeurs des missionnaires du VI^e^ et du VII^e^ siècle. Aussi doit-on approcher de leur berceau avec un tendre et profond respect, « le même qui nous conduirait au sépulcre de nos aïeux, » dit Montalembert. De fait, par l'impulsion qu'elles donnèrent aux arts utiles et par l'esprit civilisateur qu'elles répandaient autour d'elles, les institutions monastiques ont eu au cours des âges pour unique but le bonheur du peuple. C'est en se souvenant de ces choses que M. Littré a pu écrire : « Quiconque est pour la civilisation doit être à cette époque avec l'Eglise et avec les moines, milice de l'Eglise [3]. »

Les moines de Cluny établiront même un peu plus tard des écoles provinciales d'artistes et de maçons. Entre le Charolais et le Mâconnais, dans un horizon de prairies et de forêts, leur célèbre abbaye dresse encore ses blanches tours romanes. Sous son influence, l'industrie prendra un caractère corporatif : non seulement elle unira ensemble maîtres et ouvriers, patrons et apprentis, pour en faire une famille, mais elle empruntera au régime claustral son organisation et sa discipline. La nouvelle *Histoire* de Lavisse rend à cet égard un témoignage précieux aux monastères clunisiens.

* * *

De toutes ces belles abbayes bâties pour la vertu et pour le travail, la Révolution, achevant l'œuvre destructive de la Réforme, a fait ici une prison, là une écurie, ailleurs des ruines. Et leurs religieux dorment aujourd'hui dans un cimetière ignoré ou sous la pierre tombale d'une église. Grâce à Dieu, déjà quelques-unes de ces ruines se sont renouvelées avec d'autres fondations. La Vierge de Helfta, Gertrude la Grande, contemplait un jour avec délices dans l'une de ses plus ravissantes visions le rosier de S. Benoît qui ne cessait de fleurir et de refleurir. C'est l'image des Ordres monastiques : ils ne meurent que pour revivre.

[1] Cf. Montalembert, *Les Moines d'Occident*, ch. IV, Services rendus à la chrétienté par les moines.

[2] Aug. Thierry, *Documents inédits de l'histoire du Tiers-Etat*, introduction, p. X.

[3] *Journal des Savants*, 1862, Article de M. Littré sur les *Moines d'Occident* de Montalembert.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXX

LA JUSTICE ENVERS TOUS DANS L'ORDRE MORAL

Nolite detrahere alterutrum. — Vos in libertatem vocati estis.

Ne parlez point mal les uns des autres. (Jac., IV, 11). — Vous êtes appelés à la liberté. (Gal., V, 13).

Nous avons rappelé, dans notre dernier entretien, les droits d'*ordre matériel* dont chacun de nous naît investi et les devoirs que ces droits imposent aux autres hommes.

Ces droits ne sont point les seuls que nous possédions. Nous en avons d'autres encore, d'importance plus considérable et de caractère plus élevé. Je veux parler des droits d'*ordre moral*.

Nous consacrerons à ces autres droits, si vous le voulez bien, et aux devoirs auxquels ils donnent naissance, l'entretien qui commence.

Parmi nos droits d'ordre moral, les deux plus précieux sont, en raison des biens qu'ils garantissent : 1° le *droit à la réputation*, et 2° le droit à certaines *libertés personnelles*.

I

La réputation d'un homme consiste dans l'opinion que ses concitoyens ont de lui. Cette opinion est-elle favorable ? En d'autres termes, le regarde-t-on comme un homme vertueux ? Sa réputation est bonne. A-t-on de lui, au contraire, une opinion défavorable et le tient-on pour un homme vicieux ? Sa réputation est mauvaise. — Une réputation peut

être bonne ou mauvaise à bien des degrés. Mais quand elle est bonne à un degré quelque peu élevé, elle constitue l'un des biens les plus précieux dont une personne humaine puisse jouir ici-bas. Votre réputation, c'est l'expression de la valeur morale que vos concitoyens vous attribuent. C'est donc, pour vous, une gloire, un honneur, et je dirais volontiers une fortune. C'est aussi, pour vous, l'un des meilleurs éléments de félicité. Car rien ne vous sera doux comme de vous sentir entourés de l'estime et de la considération générales. La sainte Ecriture compare la bonne réputation des hommes à une onction dont le parfum pénétrerait au plus intime de leur être et dont la douceur imprégnerait « *jusqu'à la moelle de leurs os.* » (Prov., xv, 30). Malgré les leçons d'humilité dont elle est remplie, elle leur conseille de la rechercher et « *d'en prendre souci.* » (Eccli., xli, 15). Et comme leur bon renom résulte des vertus qu'ils ont pratiquées, comme ils l'ont conquis par leurs œuvres, nous devons le regarder comme leur appartenant à titre souverainement rigoureux.

Le droit que possède tout homme de réputation à la conserver intacte, impose à tous les autres le devoir de la respecter ; c'est-à-dire, de ne rien dire ni rien faire qui puisse la lui faire perdre ou seulement la diminuer.

Or, il existe plusieurs manières de porter atteinte à la réputation d'autrui. Tels les mépris affectés, les injures, les simples jugements téméraires. Telle surtout la diffamation, dont je voudrais, en raison de sa gravité particulière, vous entretenir avec quelques détails.

Diffamation est la même chose qu'*attentat contre la réputation*. Elle consiste essentiellement en des propos, parlés ou écrits, accusant quelqu'un de fautes ou de défauts déshonorants. — Si l'accusation formulée par le diffamateur est vraie, c'est-à-dire si le diffamé a manifesté les défauts ou commis les méfaits qu'on lui attribue, la diffamation s'appelle la *médisance*. Si l'accusation est fausse, c'est-à-dire si l'accusé est pur de ces vices ou innocent de ces fautes, la diffamation prend le nom de *calomnie*.

Quelques réflexions à propos de chacune d'elles.

1. La *médisance* nuit à l'honneur d'autrui en faisant connaître ses défauts réels et les actes répréhensibles dont il s'est rendu coupable. C'est la divulgation de secrets incompatibles avec la bonne réputation dont il jouit. — Beaucoup s'excusent de médire par ce fait qu'après tout ils disent la vérité. Cette excuse ne vaut rien. Elle n'empêche aucunement leurs médisances d'être des injustices et de violer un droit. Voici pourquoi. — Nous avons dit tout à l'heure que la bonne réputation est une fortune. Il en va donc du droit à la réputation comme du droit à la fortune. Or, tant que la fortune d'un homme existe, n'en fût-il point digne, son droit sur elle persiste dans son intégrité. Il ne le perdrait que si, dans un cataclysme quelconque, elle venait elle-même à disparaître. Dans ce cas, l'objet du droit s'évanouissant, le droit lui-même s'évanouirait avec lui. Aussi bien, tant qu'une bonne réputation subsiste, fût-elle imméritée, la personne qui en bénéficie conserve tous ses droits sur elle. Elle ne les perdra que si cette réputation vient à cesser d'exister. Or, ce qui met fin à une réputation, ce ne sont point, à proprement parler, les fautes commises, mais c'est leur publicité. Tant qu'elles demeurent secrètes, la réputation continue. Et parce qu'elle continue d'exister, elle reste acquise à son propriétaire. Aussi, nul ne peut la lui enlever sans porter atteinte à son droit et commettre une sorte de larcin.

Si cette considération explique que la médisance soit une faute, elle vous fait connaître aussi dans quelles circonstances elle devient permise. Il en va de la sorte quand la réputation n'existe plus ; en d'autres termes, quand les fautes commises sont devenues publiques, soit *en droit,* soit *en fait*. — Elles sont publiques *de droit,* quand elles ont été constatées par une sentence judiciaire. Les tribunaux possèdent, en effet, le droit d'infliger aux coupables, comme un premier châtiment, la perte de leur réputation, en portant leurs iniquités à la connaissance de tous. — Les fautes sont publiques *de fait* lorsque, même en dehors de toute sentence judiciaire, elles sont connues de l'ensemble d'une population.

Vous comprendrez aisément, sans que je m'attarde à vous le faire remarquer, que si l'on peut, sans pécher, parler des fautes publiques, cette faculté se restreint aux temps et aux lieux dans lesquels existe cette publicité. En d'autres lieux et en d'autres temps, ce serait mal de leur donner une publicité qu'elles n'ont pas.

Je n'ai pas besoin, non plus, d'ajouter qu'il est parfaitement licite d'informer, même de fautes non publiques, toute personne ayant soit le droit de les connaître, soit l'autorité nécessaire pour les empêcher ou y porter remède. Vous pouvez donc avertir les parents des désordres de leurs enfants, les supérieurs de ceux de leurs inférieurs, les personnes menacées de quelque attentat de ce qui se trame contre elles. En de pareilles circonstances, la justice et la charité non seulement permettent, mais font un devoir de parler.

2. J'en viens à la *calomnie*. Elle se caractérise par la fausseté des accusations qu'elle formule. J'ai plusieurs graves reproches à lui faire.

Je lui reprocherai tout d'abord ce *mensonge* qu'elle ajoute à la médisance. Il fait d'elle un véritable crime. C'est mal de s'armer des défauts et des faiblesses d'un homme pour lui ôter sa réputation. C'est deux fois mal, et par conséquent c'est très mal de lui prêter, pour le déshonorer, des vices qu'il n'a pas ou des fautes qu'il n'a point commises. Les pécheurs dont la médisance divulgue les défaillances ont, dans un certain sens, mérité leur malheur, puisqu'ils sont réellement coupables. Mais les victimes de la calomnie, qui sont innocentes, ont-elles mérité le leur ? Ici donc, l'injustice est flagrante, incontestable, sans excuse. Elle dépasse en méchanceté ce dont on croirait l'homme

capable, et apparaît comme véritablement diabolique.

Je lui reproche aussi sa *cruauté*. Les calomniateurs ne savent pas de quels chagrins, de quelles désolations, de quelles larmes de sang ils sont habituellement la cause. Rien n'est cruel, pour un homme de cœur, qui, à force de combats et de victoires, s'est préservé de toute faiblesse notable, comme de voir s'évanouir, sous le souffle d'odieuses calomnies, le fruit de ses longs et souvent héroïques efforts, et de se savoir signalé au mépris public pour des crimes dont il n'est point coupable. Ces déceptions et ces humiliations lui causent d'inexprimables souffrances. Il en tomberait volontiers dans un découragement irrémédiable. Les Sages qui ont écrit nos saints Livres, bien que prêts à tout supporter pour la cause de Dieu, le suppliaient de leur épargner cette épreuve. « *Délivrez-moi,* disaient-ils, *de la calomnie !* » « *Epargnez-la moi !* » répétaient-ils. Et un autre reconnaissait qu'elle est de nature à « *jeter les plus forts dans un trouble profond et à éteindre dans leur cœur toutes les énergies.* » (Ps. CXVIII, 134, 122 ; Eccl., VII, 8).

Je lui reproche encore les *désastres* qu'elle produit dans les milieux où elle se répand. Elle met fin à une édification, pour lui substituer un scandale. Elle décourage les efforts de ceux qui tentaient de devenir meilleurs. Elle affermit les pécheurs dans cette erreur que la vertu est impraticable. Elle frappe d'impuissance les amis du bien et prépare la victoire des amis du mal. Enfin, quand elle vise des prêtres, elle ruine ou peut ruiner leur apostolat, et prive ou peut priver leur ministère de toute efficacité. Il est des populations qui se sont perdues pour de longs siècles sous l'action de calomnies inventées de toute pièce.

Enfin, je lui reproche d'être *irréparable*. Aucune injustice, vous le savez, ne sera pardonnée de Dieu, si elle n'a pas été réparée dans toute la mesure possible. Voilà pourquoi le larron ne peut recevoir miséricorde que s'il a restitué, comme il l'a pu, le bien volé. Ce principe s'applique à la médisance et surtout à la calomnie. Elles ont besoin, elles aussi, pour recevoir leur pardon, d'être réparées. En d'autres termes, les réputations qu'elles ont détruites doivent être rétablies. Mais rien n'est difficile comme cette restauration d'un honneur ruiné. Comment retrouver toutes les âmes auxquelles la diffamation a fait illusion ? Comment leur persuader de rendre leur estime à ses victimes ? Comment supprimer le mal dont elle a été la cause, et donner l'être au bien qu'elle a empêché de faire ? La diffamation ne se répare jamais entièrement. Et cette insuffisance forcée des réparations laisse toujours subsister, sur la réalité et l'étendue du pardon divin, des doutes angoissants : doutes qui planeront sur les derniers jours du médisant ou du calomniateur, comme le plus terrible des épouvantails.

3. Et maintenant, me croirez-vous si je dis que malgré leur caractère odieux et les responsabilités qu'elles entraînent, la médisance et même la calomnie sont des fautes fréquentes ? Les hommes sans religion les emploient volontiers pour servir leurs antipathies, leur impiété, leurs jalousies ; ils en remplissent leurs discours, leurs livres, leurs journaux. Les croyants ne s'en préservent pas toujours avec assez de soin ; ils s'autorisent aisément, pour croire au mal, d'apparences trompeuses, et pour le divulguer sans remords, d'une publicité qui, si on l'examinait de près, se révèlerait fort insuffisante. On prétend que la piété elle-même n'en défend pas toujours assez les personnes vouées à ses saintes pratiques.

Je ne saurais trop vous exhorter à vous défendre avec une inflexible fermeté de toute faute de cette sorte. Vous les présentez souvent comme des péchés *contre la charité*. Cette appellation dissimule leur gravité. Il faut dire que ce sont des péchés *contre la justice*. En conséquence, tout honnête homme et plus encore tout chrétien doit se garder de les commettre. Il respectera donc avec scrupule l'honneur d'autrui, aussi bien que sa propriété, aussi bien même que sa vie. Il y a là, pour lui, un devoir rigoureux, qui répond à l'un des droits les plus sacrés de la personne humaine.

II

Quand nous avons étudié les droits d'ordre matériel que nous apportons en naissant, nous avons suivi un ordre descendant. Nous nous sommes occupés tout d'abord du droit à l'existence, droit essentiel entre tous ; puis du droit de propriété, important aussi, mais plutôt accessoire. Dans l'étude des droits d'ordre moral, nous suivrons un ordre contraire, c'est-à-dire un ordre ascendant. Nous venons de parler du droit de chacun à sa réputation. Nous allons nous entretenir d'un droit plus noble et plus excellent encore, le droit aux *libertés* nécessaires.

L'homme est susceptible de libertés nombreuses et variées. Toutes ne lui sont pas également indispensables. Il en est sans lesquelles il peut vivre et bien vivre. Plusieurs même, comme la liberté du mal, lui sont dangereuses ; il ne saurait en user sans se nuire et sans se déshonorer. Beaucoup lui viennent, non pas de sa nature, mais du régime politique sous lequel le hasard des événements l'a placé. Parmi toutes ces libertés, je dois évidemment faire un choix. Je crois assez préciser ce choix, en déclarant que je me bornerai aux libertés *de droit naturel*.

1. Parmi ces libertés, je distinguerai d'abord la *liberté de condition*. Ce mot a besoin d'une explication.

Vous savez tous, plus ou moins, ce que signifiaient, dans les temps anciens, les mots de *condition libre* et de *condition servile*. Ceux-là seuls étaient de *condition libre* à qui les lois de l'époque reconnaissaient le droit de disposer d'eux-mêmes. Ceux-là étaient de *condition servile* qui vivaient dans l'esclavage. La condition des esclaves se caractérisait par ce fait que ces pauvres hommes

étaient, dans toute la force du terme, la propriété de leurs maîtres. Ce n'étaient pas des serviteurs, des ouvriers, des employés semblables aux employés, aux ouvriers, aux serviteurs d'aujourd'hui : c'étaient à peu près des animaux. Ils naissaient, vivaient et mouraient sous l'autorité souveraine de ceux qui les possédaient. Ceux-ci pouvaient tout exiger d'eux. Ils avaient pleine liberté de les donner, de les vendre, de les échanger, suivant leurs caprices. Ils jouissaient, sur eux, d'un droit absolu de vie et de mort. Ainsi, l'histoire raconte avec effroi comment, au temps et dans le pays des Césars, c'est-à-dire en pleine civilisation romaine, des patriciens opulents nourrissaient les murènes de leurs réservoirs en leur jetant des esclaves vivants... Cet esclavage a sévi chez tous les peuples de l'antiquité païenne. Et ceux qui le subissaient n'étaient point une exception ; ils constituaient presque toujours, dans chaque nation, la classe la plus nombreuse.

Ai-je besoin de le dire ? L'esclavage ainsi pratiqué allait directement contre les principes les plus évidents et les plus sacrés du droit naturel. L'homme peut louer à un maître ses labeurs et ses services ; mais il ne peut pas se donner lui-même au point de devenir la propriété d'un autre homme. Il faudrait, pour cela, qu'il puisse se dépouiller de sa qualité d'homme, descendre au rang des brutes, abdiquer, dans ce qu'elle a d'essentiel, la dignité humaine. Mais s'il n'a pas la faculté de se donner, qui donc aura celle de le prendre, de se l'approprier entièrement, en un mot, d'en faire son esclave ? L'homme ne peut appartenir et n'appartient vraiment qu'à son Créateur, c'est-à-dire à Dieu...

Ce sera l'éternelle gloire du catholicisme, laissez-moi le dire en passant, d'avoir amené l'ancien monde à reconnaître le droit des esclaves à la liberté de condition. L'Eglise était, durant ses premiers siècles d'existence, trop persécutée par les pouvoirs publics et, en conséquence, trop faible, pour pouvoir réaliser d'autorité une réforme si contraire aux mœurs et aux usages reçus. Mais, dès sa naissance, elle s'efforça d'y préparer l'opinion en répandant, parmi ses enfants et dans le milieu qu'ils habitaient, sa noble et bienfaisante doctrine de la fraternité humaine. « *Parmi vous,* leur disait-elle, *il n'y a plus ni maître, ni esclave ; vous ne faites qu'un en Jésus-Christ.* » (Gal., III, 28). Et s'adressant aux maîtres à propos de leurs esclaves, elle ajoutait : « *Rappelez-vous que vous avez dans le ciel un Seigneur qui est votre maître et le leur, et que ce maître ne fait point acception de personne.* » (Eph., VI, 9).

Les efforts de l'Eglise pour l'affranchissement des esclaves se sont continués dans la suite des âges, et cela jusqu'à nous. Pour citer quelques exemples : Pie II et Léon X ne cessèrent, au temps de la découverte du Nouveau Monde, de combattre la tendance des Européens à réduire en servitude les sauvages habitants de ces contrées. Leurs successeurs ont fait l'impossible pour mettre fin à l'horrible *traite des nègres*. Et Léon XIII a créé, pour le rachat des esclaves, cette *Œuvre anti-esclavagiste* au profit de laquelle, par ordre du Saint-Siège, nous vous tendons la main tous les ans, le jour de l'Epiphanie.

Ce que faisait le Chef de l'Eglise, les missionnaires catholiques le réalisaient, de leur côté, à tous les degrés de la hiérarchie. Ils mettaient toujours au premier rang de leurs buts d'action, avec la propagation de l'Evangile, l'abolition de l'esclavage. Certains Ordres religieux, comme celui des *Trinitaires* et de *Notre-Dame de la Merci,* l'ont prise pour but principal de leur apostolat. Les héroïques travaux de Pierre Claver en Afrique et de Barthélemi Las Cases en Amérique sont présents au souvenir de quiconque a ouvert un livre d'histoire. Personne n'ignore que, parmi nos Saints, plusieurs sont allés, pour libérer des esclaves, jusqu'à prendre leur place et se lier de leurs chaînes. Enfin, c'est de notoriété universelle que partout où le catholicisme a pu conquérir une influence quelque peu importante, l'esclavage a disparu.

2. Mais venons à des considérations plus pratiques et plus en rapport avec ce qui se fait dans notre temps et notre pays.

L'esclavage des anciens tente parfois de se rétablir parmi nous, sous certaines formes de détail et dans certaines de ses parties. Je fais ici allusion à ces abus d'autorité par lesquels les maîtres, les patrons, parfois même les parents, refusent à leurs serviteurs, à leurs employés, à leurs enfants, des libertés essentielles et auxquelles ceux-ci ont naturellement droit. Parmi ces attentats contre le droit naturel, j'en pourrais citer plusieurs qui regardent l'ordre civil; mais je préfère me limiter à ceux qui s'attaquent aux libertés religieuses.

Tout homme apporte en venant au monde un droit rigoureux à la *vérité* et particulièrement à la *vérité religieuse*. Ce droit lui est nécessaire en raison de ses destinées; car ses destinées sont intimement liées à la mesure dans laquelle il connaîtra Dieu, ses lois, ses promesses et ses menaces, les moyens de mener une vie chrétienne et d'atteindre sûrement sa fin dernière.

Or, ce n'est point une rareté de rencontrer des supérieurs qui ne laissent à leurs inférieurs ni le temps ni la faculté de s'instruire de leur religion. Quand ceux-ci sont des enfants, ils ne leur permettent point de suivre les leçons du catéchisme. Quand ce sont de grandes personnes, ils leur refusent la liberté d'assister aux instructions paroissiales. Ils les obligent ainsi à vivre dans une complète ignorance de ce qu'il leur est le plus nécessaire de savoir. — N'est-ce point là, sous un certain rapport, un renouveau de l'esclavage païen, et celui-ci pouvait-il méconnaître davantage les droits de l'homme à la vérité ? S. Paul accuse d'injustice les sages de l'idolâtrie qui, ayant reçu de leur raison tant de lumière sur les choses divines, ne les ont point fait connaître aux multitudes. (Rom., I, 18). N'est-ce pas une injustice aussi grave

d'empêcher les ignorants d'aller aujourd'hui apprendre ces mêmes choses auprès de ceux qui les enseignent ?

J'en dirai autant du droit *à la vertu*. — La pratique de la vertu s'impose à toute personne humaine. Elle assure, avec une efficacité sans égale et au degré le plus élevé, le bonheur et la gloire de la vie présente et de la vie future. La raison et la foi nous en font un devoir. Le droit à la vertu n'est, à vrai dire, que le *droit au devoir*. Et le droit au devoir ne peut être que le plus essentiel, le plus sacré, le plus impérieux, le plus saint, le plus insaisissable de tous les droits. — Non seulement c'est le droit des hommes ; mais c'est aussi le droit de Dieu. Car il résulte du droit que Dieu possède à nos hommages et à notre service.

Et pourtant, il se rencontre des maîtres assez tyranniques pour dépouiller de ce droit primordial ceux qui leur sont soumis. Ils ne leur laissent la liberté ni de remplir leurs devoirs envers Dieu, ni de prendre part aux actes du culte les plus obligatoires, ni de s'approcher des Sacrements aux temps fixés par l'Eglise. Parfois même, ils les contraignent de s'associer à leurs iniquités. Ils se font aider par eux dans leurs larcins, dans leurs fraudes, dans leurs diffamations, dans leurs vengeances, dans leurs intempérances. N'en avez-vous même jamais connu qui exigeaient de leurs subordonnés, et particulièrement de leurs subordonnées, le sacrifice de leur honneur et les forçaient de prendre part aux plus honteux désordres ?... Dites-moi, je vous prie, si l'esclavage est allé plus loin, soit chez les païens, soit chez les barbares ?

Il est un autre abus qui, sans être propre aux maîtres et patrons, et sans se rattacher d'aussi près aux crimes dont les esclaves étaient autrefois l'objet, va comme eux contre les droits que la nature confère à tous les hommes. Je veux parler du *scandale public*. — Tout homme a droit à sa sécurité personnelle. Il a droit à la sûreté du chemin qu'il parcourt. Il a droit à la pureté des aliments dont il se nourrit. Peut-il être permis à qui que ce soit de jeter sur votre route des pierres d'achoppement ou d'y tendre des fils contre lesquels les chars qui vous portent viendront se briser, d'empoisonner de gaz meurtriers l'atmosphère que vous habitez, ou de substances vénéneuses l'eau que vous buvez et le pain que vous mangez ? Non ! évidemment. Ce que personne n'est autorisé à faire contre votre sécurité corporelle, personne non plus n'a le droit de le faire contre votre sécurité spirituelle. Tout le monde a le devoir de respecter l'intégrité de vos âmes au moins autant que l'intégrité de vos corps. Pourquoi donc ces exhibitions scandaleuses, ces provocations au mal, ces séductions enfin, dont on souille si souvent nos rues et nos places publiques ? Si nos lois avaient quelque souci d'assurer la santé morale de nos populations, toutes ces tentatives de perversion seraient rigoureusement interdites et sévèrement punies... Ayons personnellement le courage de suppléer à ces défaillances de la puissance publique ! Revendiquons, dans toute la mesure possible, la pureté du milieu dans lequel nous vivons ! Et traitons comme ils le méritent ceux qui, contrairement à nos droits les plus certains, sèment des pièges sur nos pas et contaminent l'atmosphère que nous respirons !

* * *

Ces réflexions m'amènent à vous adresser, en terminant, deux recommandations pleines d'instances.

La première vous demandera de respecter toujours, et scrupuleusement, chez autrui, les droits dont il vient d'être question. Je m'interdis de supposer qu'aucun d'entre vous puisse être sérieusement tenté de les méconnaître. Vous avez tous trop de raison et de sens chrétien pour être accessibles à de pareilles tentations. Mais si jamais elles approchaient de vous, repoussez-les avec horreur.

Ma seconde recommandation vous pressera d'exiger que tous vous reconnaissent, à vous personnellement, les mêmes droits, et n'entreprennent rien contre eux. N'acceptez jamais qu'on vous les refuse ou qu'on n'en tienne pas compte ! Si vous louez vos services à des patrons ou à des maîtres, réservez expressément votre liberté à l'égard des exercices religieux et des pratiques chrétiennes obligatoires. Ne tolérez de personne une tyrannie qui prétendrait vous ôter le droit à la vertu. Ne supportez point qu'on vous tende aucun piège ou qu'on altère la pureté du milieu dans lequel vous vivez. Votre conscience et votre honneur y sont engagés. Votre conscience : parce que toute défaillance vous rendrait coupables. Votre honneur : parce qu'en revendiquant hautement votre droit à mener une vie chrétienne, vous rappellerez que vous n'êtes point des brutes, mais des personnes humaines, capables d'apprécier votre dignité, de la sauvegarder, et même de vous élever malgré l'humilité de votre condition à une haute valeur morale.

S. Paul écrivait aux Galates : « Dieu vous a appelés à la liberté. *Vos in libertatem vocati estis*. » Il avait, sans doute, en vue, quand il écrivait cette grave sentence, les libertés sacrées dont je viens de vous entretenir, particulièrement celle d'apprendre la vérité et celle de pratiquer la vertu. Prenez pour vous la déclaration de l'apôtre ; regardez comme vôtre la vocation dont elle parle ; et suivez-la fidèlement comme le plus noble, le plus honorable, le plus avantageux des appels que vous avez reçus de Dieu ! Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR
Lingonis, die 9 augusti 1922.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 17-24 août 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de S. Augustin. — L'œuvre de Dieu dans sa conversion, 465.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLIX. *Nativité de la T. S. Vierge :* Marie aurore du salut, 467. — L. *14e Dimanche après la Pentecôte :* La divine Providence, 469.
Pour la Nativité de la Sainte Vierge. — Les gloires de cette naissance (plan), 470.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — X. Le servage, 471. — XI. S. Léon III et Charlemagne, 473.
Allocution de Mariage, 475.
Pour le Premier Vendredi. — LXXXVI. La prière au nom du Sacré-Cœur, 476.
Allocution pour un Pèlerinage en l'honneur de la T. S. Vierge. — Les motifs de dévotion à Marie, 478.

PANÉGYRIQUE DE S. AUGUSTIN

L'ŒUVRE DE DIEU DANS SA CONVERSION

De stercore erigens pauperem...
Dieu a sorti le pécheur de la boue.
(Ps. CXII, 7).

Mes frères,

Chaque fois que l'Eglise a voulu célébrer les vertus de ses Bienheureux, c'est la gloire même de Dieu qu'elle a voulu chanter. N'est-ce pas, en effet, le souffle de l'Esprit-Saint qu'on reconnaît dans le zèle intrépide des Apôtres ? N'est-ce pas la Toute-puissance de Dieu qui se manifeste éclatante dans le douloureux triomphe des Martyrs ? N'est-ce pas sa Sainteté qui resplendit dans le cortège des Vierges ? N'est-ce pas sa Sagesse qui s'épanouit dans la science des Docteurs et de ceux-là qu'on appelle les Pères de l'Eglise ? N'est-ce pas sa Bonté qu'on retrouve dans les saints Confesseurs comme en S. Vincent de Paul, l'apôtre de la Charité ?

Aujourd'hui, dans la vie de l'illustre évêque d'Hippone, S. Augustin, c'est la miséricorde qui se révèle, — miséricorde qui appelle le pécheur, qui l'attend, qui l'aide, et au jour où celui-ci veut bien répondre aux avances divines, miséricorde qui pardonne et le place sur un trône pour être une lumière dans l'Eglise de Dieu... *De stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus populi sui.* De la boue, il a sorti le pécheur pour le placer parmi les princes de son peuple.

M. f., contemplons l'œuvre de Dieu dans la conversion d'Augustin, et demandons-lui de profiter des leçons qui s'en dégagent pour nous.

I

Né en Afrique, à Thagaste [1], d'un père païen, Patrice, et d'une mère chrétienne, Monique, le jeune Augustin avait reçu de la Providence les plus belles qualités de l'intelligence et du cœur. Malheureusement, la coutume voulait qu'on attendît l'âge de raison pour donner le baptême, si bien que l'enfant grandit privé de la grâce de Dieu.

Patrice se réjouissait surtout de découvrir en son fils un esprit vif et des dispositions merveilleuses pour l'étude. Son ambition était d'en faire un rhéteur, un professeur d'éloquence. Des maîtres savants l'instruisirent à Madaure, puis à Carthage. Les brillantes qualités de l'élève le firent remarquer. Déjà les applaudissements de ses amis l'entouraient et la renommée s'attachait à son nom. Il parcourt à pas de géant la longue carrière des sciences humaines, puis il est jugé digne d'enseigner et quitte Carthage pour se faire professeur à Rome, la capitale du monde.

Mais, parce qu'elle se tenait éloignée de Dieu, corrompue par son orgueil, flattée par ses succès, cette belle intelligence sombrait dans toutes les hérésies de son époque.

Un livre de Cicéron tombé entre les mains d'Augustin l'invite à rechercher la vérité, et il entrevoit que la renommée n'est qu'un vain mot, que les succès extérieurs n'ajoutent rien à l'homme et le laissent tel qu'il est, faible et sans empire sur lui-même.

Dans son enfance, la pieuse Monique l'avait bien entretenu des livres de la Sainte Ecriture ; il les consulte, mais uniquement par curiosité intellectuelle, sans amour, et leur simplicité le rebute.

A tous, il demande la lumière, et son intelligence orgueilleuse ne rencontre sur son chemin que le doute, et avec le doute les ténèbres les plus épaisses.

« O Vérité, Vérité, s'écriera-t-il plus tard, combien alors même, et du plus profond de mon âme, soupirais-je après vous, quand ces hommes faisaient autour de moi bruire votre nom qui n'était qu'un son sur leurs lèvres et dans leurs livres ! Affamé que j'étais de me rassasier de vous, ils me présentaient des fantômes lumineux. Mais c'était vous seule que je cherchais, ô Vérité : j'avais faim et soif de vous connaître. »

Loin de la vérité, Augustin était encore bien plus *loin du bonheur*.

Si son intelligence s'était égarée dans les fausses doctrines, son cœur avait profané dans les fanges d'un amour illicite les éminentes qualités de noblesse, d'élévation, de délicatesse, de bonté dont il était enrichi. S'il n'est pas toujours facile d'être vertueux, dans le chemin du vice il n'y a que le premier pas qui coûte.

Perverti par ses lectures, encouragé par les pratiques du culte païen et les mœurs déplorables de l'époque, Augustin s'abandonne à la fougue de ses passions. Le fait crée chez lui l'habitude, et l'habitude noue des liens que seule la grâce toute-puissante pourra briser. Thagaste, Carthage, Rome s'étonnent tout à la fois de la vaste étendue des connaissances du jeune élève, puis du jeune professeur, et de la corruption de sa vie.

Conséquence : au milieu même des plaisirs et

[1] Aujourd'hui Souk-Arras, à vingt-cinq lieues au sud de Bône.

des joies coupables, son âme se sent de plus en plus vide et désolée : « Malheur, écrira-t-il au livre de ses *Confessions,* malheur à l'âme insensée qui en se retirant de Dieu, espère trouver mieux que lui ! Elle se tourne et se retourne de tous côtés, sur le dos, sur le flanc ; mais en vain, tout est dur... Il n'y a de repos qu'en vous, ô mon Dieu ! »

II

Et tandis qu'Augustin semblait s'écarter de Dieu chaque jour davantage par les errements de son esprit et les faiblesses de son cœur, Dieu dans sa miséricorde infinie préparait son retour à la vérité.

Sa mère n'ayant pu le faire baptiser, l'avait fait inscrire au nombre des catéchumènes et avait commencé à l'instruire. « Ce nom de mon Sauveur, raconte-t-il, je l'avais sucé dans le lait de ma mère et je le gardais au fond de mon cœur. Dès mon enfance, elle m'avait appris la vie éternelle. » — Et la pieuse mère était inconsolable de voir son Augustin se perdre dans les plaisirs. Elle le suit partout. Elle joint les larmes aux prières. Elle intéresse le ciel et la terre à la conversion de son enfant. Un jour, elle apprend qu'il vient d'abandonner sa foi catholique pour entrer dans la secte des Manichéens. Alors, pour tenter un suprême effort près de lui, elle brise son cœur maternel : elle lui interdit l'entrée de sa maison, disant qu'elle ne consentirait jamais à partager son toit et sa table avec un hérétique. C'est la première fois qu'Augustin entend des paroles de colère s'échapper des lèvres de sa mère... Et quand celle-ci se retrouve seule, elle éclate en sanglots et supplie le ciel de ramener au bercail la brebis égarée.

Les larmes d'une mère qui pleure sur l'âme de son enfant émeuvent toujours le cœur de Dieu. Les larmes et les prières de sainte Monique vont obtenir la conversion de son fils.

A Rome, la profession d'Augustin était insuffisante à le faire vivre. Il obtient alors une chaire de rhétorique à Milan, et il entre en relations avec l'évêque S. Ambroise, dont la réputation est universelle. Il l'entend, il suit avec un intérêt passionné les conférences que l'évêque adresse à ses fidèles. C'est l'aube de la vérité qui naît. C'est la lumière qui se fait dans des entretiens particuliers. C'est le remords qui entre comme de force dans ce cœur blasé. C'est la lutte qui commence et qui doit purifier l'âme d'Augustin, lutte longue et pénible dont il nous donne le récit douloureux dans le livre de ses *Confessions.*

La lecture des Epîtres de S. Paul, le chant des hymnes, la pompe des cérémonies liturgiques que S. Ambroise vient d'inaugurer à Milan, l'attirent et lui ouvrent des horizons nouveaux. Son âme monte vers Dieu, en même temps que ses passions le retiennent à la terre. « Ces vieilles amies, comme il les appelle, me retenaient par le vêtement de ma chair : Demain ! attends encore un peu. Est-ce que nous ne serons plus avec toi pour jamais ? » — Et ces discussions intérieures brisaient la générosité du catéchumène. Il fallait en finir. Il fallait que quelqu'un le forçât à sortir de son indécision. Augustin consulte un vieux prêtre qui avait été le père spirituel de S. Ambroise. Puis la visite d'un ami qui lui rapporte les prodiges de sainteté des Pères du désert, le jette dans un trouble inexprimable. Sur l'heure il se retire dans son jardin pour prier. C'était l'heure de la grâce ! — Jusques à quand ? Jusques à quand ? Demain ? Demain ? Mais pourquoi pas de suite sortir de mes hontes ? — A ce moment même il entendit la voix d'un enfant qui semblait venir d'une maison voisine et qui répétait en chantant : « Prends et lis, prends et lis ! » Augustin tressaille. Comme sur un ordre divin, il retourne à la place où il avait laissé les épîtres de S. Paul. Il ouvre le livre, et le premier verset qui s'offre à ses yeux est celui-ci : « Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivresse, ni dans l'impureté et le libertinage ; ...mais revêtez-vous de N.-S. Jésus-Christ et ne cherchez pas à contenter les désirs de la chair. »

C'était la réponse du ciel à toutes ses inquiétudes. Augustin ferme le livre. Ses angoisses ont cessé. Il est le converti de Dieu et de suite va se jeter dans les bras de sa mère.

Une âme comme celle d'Augustin ne sait pas se donner à demi. Après son baptême, il revient au pays natal. Et nous voyons celui qui avait cultivé toutes les sciences humaines, faire ses délices de l'étude des Saintes Lettres, l'orgueilleux professeur devenir très humble avec ses amis, le voluptueux d'autrefois passer ses jours et ses nuits dans l'étude et la pénitence. A Thagaste, ne gardant pour lui que le nécessaire, il vend le reste de ses biens et en distribue l'argent aux pauvres, puis il vit comme un moine et, dans la joie de sa conscience purifiée, chaque matin il fait cette prière : « O Dieu, donnez-moi la grâce de demeurer ici sous ces ombrages de paix en attendant ceux de votre Paradis ! »

L'évêque d'Hippone lui confère le sacerdoce malgré ses résistances et l'associe à son épiscopat. S. Augustin eût voulu demeurer caché, mais le Seigneur a dit que la lumière est faite pour être mise en évidence, afin que tous ceux de la maison puissent en jouir. Et ce flambeau que la grâce divine venait d'allumer brilla d'un tel éclat dans l'Eglise qu'aujourd'hui encore les discours, les leçons, les règles de vie religieuse que S. Augustin a tracées sont des monuments qui chantent la gloire de Dieu et qui soutiennent les âmes dans le chemin de la perfection.

III

Mes frères, j'aurais pu exposer longuement la vie austère et sacrifiée de S. Augustin, moine de Thagaste ; la vie féconde en œuvres, en science, en direction mystique de S. Augustin, évêque d'Hippone ; j'ai choisi l'œuvre de sa conversion, pensant qu'elle s'appliquait peut-être davantage à l'époque où nous vivons.

N'est-il pas vrai que le monde d'aujourd'hui a tout autant besoin de conversion que le jeune étu-

diant de Carthage, que le brillant professeur de Rome, que le rhéteur de Milan?

Notre monde est un monde païen. Païen dans ses pensées, dans ses recherches, dans ses modes, dans ses plaisirs, dans ses mœurs tout entières. On a soif de vérité. Nos âmes ne peuvent vivre sans cela. Mais la vérité est devenue pour nous un mot vide de sens, puisque partout nous ne rencontrons que fourberie, duplicité, mensonge.

Nous avons besoin de conversion, car nous vivons dans une ignorance religieuse presque incroyable après vingt siècles de christianisme. Un jeune converti disait : « Si j'avais su, je serais revenu à Dieu il y a bien longtemps, mais on ne connaît pas la religion, car on la connaît mal. » Mes frères, à qui la faute? Quand on veut discuter sur la religion, on se documente dans les livres et les journaux qui la méconnaissent ou la travestissent. Qui donc, comme S. Augustin, va chercher la vérité religieuse dans l'Evangile ou dans les épîtres de S. Paul?

Nous avons besoin de conversion, parce que le monde d'aujourd'hui ne pense qu'à jouir et s'abandonne aux désirs effrénés de toutes ses passions.

N'est-elle pas effrayante, mes frères, cette jeunesse, que dis-je? n'est-il pas effrayant ce monde qui, déjà oublieux des catastrophes d'hier, se lance dans une ruée frénétique à la recherche de tous les plaisirs ? Ce qu'on entend à la sortie des bals ou des salles de spectacles est une honte pour un peuple. Et il y a des mères qui contemplent avec un regard de complaisance cette jeunesse qui s'amuse ! Devant une telle inconscience, on ne peut s'empêcher de trembler et de se demander avec inquiétude où la société d'aujourd'hui s'en va?

M. f., elle ira à la ruine si elle ne veut pas regarder du côté de Dieu.

Quel est donc le rôle de l'âme chrétienne? C'est le rôle admirable que sainte Monique a rempli près de son Augustin.

Pendant plus de dix-huit ans, elle a prié, elle a pleuré, elle a supplié le Seigneur de sauver son enfant. Elle s'est efforcée de compenser les égarements de son fils par une fidélité plus grande, ses fautes par ses austérités, son indifférence par son amour de Dieu.

Que les préceptes de l'Evangile soient donc la règle de notre vie, pas en théorie, mais en pratique. Que notre langue ne connaisse que la droiture et la charité. Que notre conduite soit un reflet de la vie de Jésus-Christ; notre idéal ne sera jamais trop élevé, il y aura toujours en nous assez de faiblesses. Soyons les apôtres du bien dans un monde où tant d'autres se font les apôtres du mal.

Et si nous avons besoin de conversion nous-mêmes, adressons-nous à la miséricorde divine. Dans la conversion d'Augustin elle vient de nous montrer qu'elle a plus de richesses que nous n'avons de misères, qu'elle est plus généreuse que nous ne sommes infidèles, et que notre retour à la vertu sera encore pour la plus grande gloire de Dieu.

* * *

Vous connaissez, m. f., la magnifique peinture représentant S. Augustin et sainte Monique près des rives de la mer, à Ostie.

S. Augustin est assis la tête droite, un peu renversé en arrière pour laisser son regard pénétrer librement les profondeurs du ciel. Sa main gauche presse les mains de Monique, comme pour dire que c'est à elle qu'il doit le bonheur de connaître et d'aimer Dieu.

Sainte Monique est radieuse près de lui. « Elle le domine de toute la tête pour montrer qu'elle l'a précédé et que jusqu'ici elle est montée plus haut que lui dans la vérité et l'amour. » Et son regard brille de ce rayon de joie « pure, sereine, reconnaissante, d'une mère qui a retrouvé son fils. »

M. f., nous sommes pécheurs? Allons à Dieu. Il est la vérité, la pureté, la miséricorde, le pardon... Nous sommes dans la grâce? Travaillons pour Dieu. Il est la joie, le calme, la paix, le bonheur. La terre passe, Dieu est immuable. Allons à Lui comme sainte Monique, comme S. Augustin converti, en le faisant connaître et en le faisant aimer. Ce sera pour sa gloire et pour notre bonheur. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

XLIX

Nativité de la T. S. Vierge

MARIE AURORE DU SALUT

Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens?
Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante ?
(Cant., VI, 9).

Mes frères,

Il y a une harmonie providentielle entre les choses visibles et les choses invisibles. Les mystères cachés de notre foi trouvent dans les œuvres de la nature mille similitudes... L'Eglise nous en offre aujourd'hui la preuve en appliquant à la Sainte Vierge le magnifique symbole de l'aurore. Aucune image, d'ailleurs, ne peut donner une idée plus fidèle de ses privilèges et de son influence bénie.

Essayons d'en interpréter brièvement la signification.

I

Lorsque, le matin, des cimes d'une montagne élevée, nous voulons assister au spectacle admirable que présente la nature, toute une renaissance s'étale devant nos yeux étonnés : les ombres se retirent, à la blancheur de l'aube se mêle une teinte légère d'or et de pourpre, la lumière avance

insensiblement, les objets se parent des couleurs les plus variées. C'est l'aurore annonçant la venue prochaine du soleil. Ainsi en fut-il de Marie à l'égard de Jésus, et parmi les rayons qui s'échappent de son humble berceau, il faut distinguer surtout l'exemption du péché et la plénitude de la grâce.

Marie, pure de toute tache et pure dès la première heure de sa vie, la terre n'a qu'une voix pour le proclamer. Non seulement des temples, des autels, des confréries sans nombre, des milliers de médailles portées avec une pieuse confiance attestent cette persuasion ; mais la parole infaillible du successeur de Pierre a élevé à la hauteur d'un dogme la croyance à la conception immaculée de la Reine des Vierges. A vrai dire, l'âme où devaient s'accomplir les merveilles de l'Incarnation, ne pouvait pas être souillée, même un seul instant, par le souffle du mal. En ce jour, sans doute, ce n'est qu'une enfant, frêle, délicate ; du moins, cette enfant n'a rien à envier aux anges : créature parfaite, elle est déjà l'aube matinale qui précède l'apparition du Sauveur.

Toutefois, afin qu'elle en fût une image plus vive et en réfléchît mieux l'éclat, Dieu lui donna toutes les parures de la vie surnaturelle. *Ave, gratia plena.* Ce salut, un ange l'adressa à la Vierge de Nazareth, en inclinant devant elle son front radieux. Elle reçut alors la plénitude de la grâce divine, c'est-à-dire que la grâce se répandit dans son âme sous ses formes les plus riches ; la foi, la douceur, la paix, la charité, tout ce que Dieu a disséminé de vertus dans le cœur des saints et même des intelligences célestes, se trouva réuni dans le cœur de Marie pour en faire un modèle incomparable, l'auguste et glorieux sanctuaire destiné à servir un jour d'asile à la Sagesse éternelle.

Si l'aurore, en colorant le nuage, fait pressentir le lever du soleil, Marie fut bien par sa naissance l'image anticipée du Rédempteur. Entre elle et Jésus la distance demeure infinie, mais celle-là n'en reste pas moins la manifestation sublime de celui-ci : puissant motif pour nous de l'honorer comme il convient, avec un zèle fervent et un filial amour.

II

L'esprit, en s'élevant plus haut, voit aussi dans la T. S. Vierge l'aurore de la lumière chrétienne.

Quelle obscurité, quelle nuit précéda l'avènement du Sauveur ! Quelles ténèbres épaisses furent les ténèbres du paganisme, nous le savons ! Le peuple païen vivait plongé dans une ignorance absolue des choses religieuses : même pour l'intelligence des sages, la vérité existait tout au plus à l'état de doute et de débris. Si, au sein de la profondeur de cette nuit, on apercevait çà et là quelques éclairs, l'humanité dans son ensemble marchait comme un aveugle. Jésus-Christ descendra : il sera « la lumière éclairant tout homme venant en ce monde » ; mais avant que ne paraisse le Soleil de justice et de vérité, une autre enfant devait naître : Marie, aube du matin. Sous son influence bénie, les voies du Sauveur se préparent, les ombres se retirent pour faire place au jour, les plus belles vertus commencent à fleurir.

Cette mission de salut que la Sainte Vierge devait exercer à travers les âges, elle continue de la remplir, et c'est pourquoi l'Eglise nous invite à célébrer joyeusement l'anniversaire de sa naissance. Quand l'aurore se lève, le ciel distille la rosée qui rafraîchit les fleurs et les herbes : tel le rôle de Marie dans les œuvres de conversion comme dans celles de persévérance ; elle est pour le pécheur la cause du retour, la rosée rafraîchissante. Au déclin du siècle dernier, un homme célèbre, M. Littré, qui consacra les labeurs d'une longue vie à produire le plus beau monument de la science moderne, se convertissait, en pleine possession de sa haute intelligence, et recevait le baptême. Or, M. Littré, âme du reste droite et sincère, s'était souvent complu devant cette admirable figure de la Madone : sa beauté idéale, son influence sur les cœurs les plus purs, la vive piété qu'elle inspirait à sa fille l'avaient frappé. Elle fut pour lui la lumière.

Si nous pouvions pénétrer dans une foule de consciences et leur demander le motif qui les a fait agir en revenant à Dieu, elles nous répondraient : « Marie fut l'inspiratrice de notre conversion. » Elles avaient tout abandonné, à l'exception d'une prière qu'elles récitaient par habitude, mais par une habitude fidèle. C'était l'aurore perçant à travers la nuit de ces âmes, et, pour finir, les amenant à la vraie lumière, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Chaque jour encore, combien de malades auprès desquels toutes les instances, toutes les exhortations ont été vaines, toutes les tentatives du zèle impuissantes, et qui se repentent subitement, parce qu'une main amie a suspendu à leur chevet une médaille de la Vierge ! Tant il est vrai qu'une cause n'est jamais perdue, quand on la confie à cette Reine de la miséricorde.

* * *

Lorsque nous voyons sur nos autels la Mère que Dieu nous a donnée, et entre ses bras le Sauveur du monde couronné par son front virginal, à la prier, à la bénir, notre âme trouve une joie inexprimable. Tout aussi bien, le moyen le plus sûr d'avoir accès auprès de Jésus, c'est de prendre la Sainte Vierge comme médiatrice. « A Jésus par Marie. *Ad Jesum per Mariam,* » c'était la devise des Saints ; qu'elle soit notre devise. Nous imiterons ainsi la nature créée, qui ne passe au grand jour qu'après les lueurs de l'aurore ; et quand commencera à blanchir pour nous l'aube de l'éternité, Marie sera notre suprême espoir. « Sainte Marie,... priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. » Ainsi soit-il.

L

14e Dimanche après la Pentecôte

LA DIVINE PROVIDENCE

Tua, Pater, providentia gubernat.
Votre Providence, ô Père, gouverne tout.
(Sag., XIV, 3).

Mes frères,

Il y a en Dieu une perfection gardienne de toutes les choses créées, qui veille à leur existence, pourvoit à leurs besoins, préside à leurs transformations et les mène par des voies sûres au terme voulu. Nous l'appelons « la bonne Providence ». Sans elle il est impossible de rien comprendre, soit aux mystères de ce monde, soit aux phases si compliquées de notre vie. Le dogme de la Providence, d'ailleurs, tient au Symbole de la foi catholique.

I

Il n'est pas rare d'entendre dire : « Dieu ne s'occupe ni de la marche des événements, ni de la destinée des hommes. » Des gens, même religieux, sans aller aussi loin, parlent à tout propos de hasard et de fatalité, comme si ces mots signifiaient quelque chose en dehors de la Providence.

Nous lisons au livre de la Sagesse que « nous sommes tous dans la main de Dieu : nous, nos paroles et nos œuvres. » (Sag., VII, 16). Au témoignage propre de Jésus-Christ, « nos cheveux sont comptés et il n'en tombe pas un seul sans la permission du Père céleste. » (Mt., X, 30). Jésus-Christ nous dit encore : « Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent, ils n'en reçoivent pas moins chaque jour leur nourriture ; le lis même des champs est mieux vêtu que Salomon dans toute sa magnificence. » (Mt., VI, 28). Comment donc Dieu, soucieux des plus chétives créatures, d'une touffe d'herbe ou d'un brin de mousse, pourrait-il abandonner celles qu'il a créées à son image ?

A défaut de la parole divine, le spectacle du monde révèle également l'action d'une Providence puissante et sage. Des milliers d'astres placés au dessus de nos têtes roulent avec la plus parfaite harmonie ; il y a de l'ordre dans l'épanouissement d'une plante ; pas un insecte n'éclôt et ne voltige sous le rayon du soleil sans le concours de la volonté divine.

Depuis l'ange qui règne au ciel jusqu'à la fleur de la vallée, tout nous dit que, loin d'être abandonné à l'évolution d'une loi fatale ou aux caprices du hasard, une Providence mène l'univers dans un ordre merveilleux.

Au surplus, la même main qui règle les mouvements du monde règle aussi les événements de notre vie. Elle donne à chacun sa mission, son caractère ; rien n'échappe à sa sollicitude, et, pour finir, elle ramène au but qu'elle a décidé les épreuves les moins méritées et les écarts les plus fâcheux. Tel fait heureux ou malheureux, extraordinaire et singulier, dont la mémoire éveille en nous une pensée de reconnaissance ou de repentir, se rattache à Dieu. Beaucoup se contentent de dire : « Il y a bien quelqu'un au-dessus de l'homme ; nous ne sommes pas les maîtres des choses. » Au lieu de cet aveu forcé, un vrai chrétien donne à la Providence un témoignage libre, une complète adhésion.

Au delà du cercle de la vie individuelle, dans la sphère sociale, l'action providentielle s'impose avec la même évidence. Dans les faits qui composent l'histoire, le vulgaire voit un simple jeu, une politique ; la raison éclairée par la foi rapporte tout à une cause première. « Non, la force mise à la disposition des peuples et de leurs chefs n'est pas indépendante, quelles que soient leurs pensées et leurs volontés... Les siècles, les choses, les volontés, Dieu les regarde comme un livre ouvert dont il tourne les feuillets à son gré ; à travers mille et mille mouvements confus, il les conduit infailliblement au terme marqué d'avance par lui, et s'il permet les défaites et les troubles, c'est encore pour servir au triomphe de son Eglise [1]. »

II

Dieu est le modérateur suprême du monde ; nous le croyons. Encore faut-il que cette foi ait assez de prestige sur notre vie pour lui imprimer une marche sûre et des habitudes tranquilles.

Nous devons apporter d'abord aux vues de la Providence, dans nos entreprises comme dans nos projets, la soumission la plus entière. A nous laisser ainsi diriger, les choses n'en iront pas plus mal ; souvent même elles se feront au gré de nos désirs. Du moins, résignés à la volonté divine, nous conserverons, sans jamais nous en départir, cette modération de sentiments qui nous rendra modestes dans la prospérité et patients dans l'adversité. Ne l'oublions pas : si obscur que nous paraisse l'avenir, quand même il serait à l'encontre de toutes nos prévisions, Dieu maître des causes secondes en dirige toujours la marche, et de manière à favoriser les desseins de sa miséricorde.

Dès lors, pour nous, quel sujet de confiance ! Si Dieu traite avec un soin paternel les moindres êtres, jusqu'à donner à l'insecte le suc des fleurs et à l'oiseau la graine des plantes, sa bonté grandit à notre égard, créatures intelligentes et libres, de toutes les forces de son cœur. Pourquoi nous plaindre et murmurer ? Pourquoi dire, après un chagrin plus gros ou une perte plus sensible : « Que deviendrons-nous ? » On se désole, on s'irrite, la moindre circonstance, dès qu'elle ne s'accorde pas avec nos pensées, nous trouble et nous décourage. Tout cela est peu raisonnable et peu chrétien. L'enfant appuyé sur le bras de son père est tranquille ; l'âme qui se sent sous la protection tutélaire de Dieu ne doit pas craindre davantage : elle a placé en lui son espoir suprême, Dieu ne l'abandonnera jamais. Le malheur même, a-t-on dit, est encore le chef-d'œuvre de son amour : car s'il frappe d'une main, c'est pour couronner de l'autre,

[1] Mgr Dupanloup, *Œuvres pastorales*, t. III, p. 482.

et parfois, je ne sais quel reflet de lumière projetée sur un passé déjà lointain nous fait bénir ce qu'il a permis et ce que tout d'abord nous n'avions pas compris.

L'homme, en réalité, vit au second plan. Bien que son action paraisse, aux yeux distraits de l'observateur superficiel, la principale, Dieu se révèle à des signes impossibles à méconnaître. Vous dont la foi se déconcerte à la vue de tant de désordres qui semblent accuser une fatalité aveugle, attendez : quand une page de plus aura été écrite par le doigt de Dieu, vous vous prosternerez à genoux et vous croirez. Les ennemis de l'Eglise avaient tout fait pour mettre le succès de leur côté : un rien a suffi pour tout déranger, et l'obstacle arrive par où on ne l'attendait pas. Penser que le monde va comme il veut, c'est une erreur et c'est l'erreur de notre temps. La philosophie de l'histoire ne se compose que très tard après les événements, quand on les examine dans l'ensemble et de certains observatoires élevés. Alors, tandis que sous le reflux des choses humaines on voit échouer les combinaisons les plus ingénieuses, le dessein providentiel s'est infailliblement réalisé. Dieu, dont la sollicitude s'étend à toute la nature matérielle, et par des lois qui pour être différentes émanent de la même source, ne laisse pas flotter au hasard la société humaine, œuvre de sa prédilection ; mais, au milieu des bouleversements qui agitent le monde comme parmi le libre essor des passions, sa volonté s'accomplit. « Ce qui est fortuit à l'égard de nos conseils incertains, dit Bossuet, est un plan arrangé dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre [1]. »

* * *

Notre existence est providentiellement disposée jusque dans ses détails. La foi elle-même nous l'enseigne. Prenons garde à ces rêveurs qui méconnaissent la puissance divine et déclarent, avec je ne sais quel air d'impiété, devoir tout attendre de leur activité et de leurs efforts. Une Providence, « la bonne Providence », veille sur nous ; mettons en elle, quand bien même tout irait à l'encontre de notre pensée, la plus douce et la plus intime confiance. Ainsi soit-il.

POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

LES GLOIRES DE CETTE NAISSANCE

C'est avec raison que l'Eglise célèbre la Nativité de la B. V. Marie : car aucune naissance ne fut 1° *plus attendue*, 2° *plus pure*, 3° *plus riche d'espérances*.

I. — *Plus attendue*

1° Une mère qui attend un enfant l'attend avec une impatience facile à comprendre ; elle en parle, elle en rêve, elle travaille pour lui, elle ne songe plus à autre chose. Mais peut-on comparer cette attente à l'attente de la naissance de Marie ?

2° La Vierge n'était pas seulement attendue depuis quelques mois et dans une famille : elle l'était depuis les premiers jours de la création et par le monde entier.

a) Elle avait été promise à Adam au Paradis terrestre : Gen., III, 15.

b) Elle avait été annoncée par les prophètes : Is., VII, 14.

c) Elle avait été figurée par Eve, Judith, Deborah, Suzanne, Esther, etc., de même que N.-S. J.-C. l'avait été par Adam, Abraham, Joseph, David, Melchisedech, etc... Il est donc vrai de dire avec S. Bernard qu' « elle est l'affaire de tous les siècles. » (IIe Sermon pour la Pentecôte).

II. — *Plus pure*

1° Qu'une mère est heureuse quand elle contemple son fils au berceau ! Mais si elle est chrétienne, elle ne peut s'empêcher de songer que son enfant est l'enfant d'Adam et qu'il porte le poids de la malédiction dont fut chargé notre premier père. Aussi s'empresse-t-elle de le faire baptiser pour effacer en lui la tache originelle.

2° Rien de semblable au jour de la naissance de Marie. L'enfant attendue avec impatience par le monde entier, est immaculée dans sa conception ; elle est pure de toute souillure, elle est enrichie de tous les dons de la grâce. Aussi la Sainte Trinité la contemple avec amour et les Anges descendent du ciel pour l'admirer dans son berceau. « *Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te.* »

III. — *Plus riche d'espérances*

1° Une mère se plaît à rêver près du berceau de son fils. « Que sera-t-il ? *Quis, putas, puer iste erit ?* » (Luc, I, 66), se demande-t-elle avec une amoureuse inquiétude. Et elle se laisse aller dans le monde des chimères, et elle bâtit à son enfant un avenir facile, brillant, semé de roses... Hélas ! le beau rêve n'est souvent qu'un mirage ; il s'efface bien vite devant la froide réalité.

2° Inutile de recourir au rêve pour savoir ce que sera Marie. Elle est la douce aurore qui dissipe les ténèbres de la nuit et qui annonce la venue de Jésus, le divin Soleil de Justice. « *Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora consurgens ?* » (Cant., VI, 9). Aussi quelle joie éclate dans les cieux ! Quelle immense espérance fait tressaillir la terre ! On comprend que l'Eglise chante dans l'office de ce jour : « *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* »

Conclusion

Nos anciens rois faisaient des largesses au peuple à l'anniversaire de leur naissance. Ne vous semble-t-il pas que Marie est disposée à agir de même ? Recourons donc à sa puissante intercession. Elle sera la douce aurore qui nous préparera ici-bas à la contemplation du divin Soleil de Justice pour l'éternité.

[1] Discours sur l'Histoire universelle.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

X

LE SERVAGE

L'Eglise avait déjà rendu la liberté morale aux esclaves en leur reconnaissant la dignité et les droits de l'homme, quelquefois même en déposant sur leur front la couronne sacerdotale. Pour compléter cette œuvre d'émancipation, elle ne cessera de travailler avec zèle. Sous son influence, nous allons assister à l'élévation progressive de la classe populaire. La société nouvelle se construira sans secousse, pierre par pierre, afin d'éviter un bouleversement, et la première forme adoucie de la servitude ou plutôt la première liberté civile sera le servage.

I

M. Gaston Boissier a écrit : « Sous l'empire chrétien, c'est-à-dire pendant les siècles qui vont de la conversion de Constantin au seuil du moyen âge, le sort des esclaves fut rendu plus dur [1]. » Cette assertion est inexacte. Le mouvement anti-esclavagiste fut au contraire accéléré par les lois que promulguèrent à cet égard les princes. Il suffit pour s'en rendre compte de lire les Codes Théodosien et Justinien. L'Eglise s'efforça d'améliorer la condition servile. Elle devait être d'ailleurs particulièrement aidée dans sa tâche par la situation économique de l'époque. L'agriculture pliait alors sous le poids des impôts et une portion considérable de champs demeurait en friches. La difficulté d'affermer les biens grandissant de plus en plus, un nouveau système d'économie rurale s'introduisit : le servage.

Le servage est un état intermédiaire entre la servitude et la liberté. Dans cette condition et d'après une règle édictée, l'homme, soumis à un maître dont il s'oblige héréditairement à cultiver le domaine, ne devra ni quitter ce domaine ni en être détaché, à moins d'affranchissement. Ce n'était pas la liberté pure, puisqu'on interdisait au serf d'abandonner le lieu où la volonté de son maître le retenait ; mais ce n'était plus l'esclavage des temps antiques, puisque le maître ne pouvait aliéner son serviteur sans aliéner également le domaine cultivé par lui. Il y avait, par le fait, au moins dans le monde latin et pour les esclaves des champs, de beaucoup les plus nombreux, à la fois progrès matériel et progrès moral. Le serf attaché à la glèbe, *addictus glebæ,* est devenu, pour ainsi dire, « un immeuble par destination ». Il a sa famille, son foyer ; son existence est honorable, suffisamment lucrative ; il vit de la culture du sol sous la protection du seigneur féodal ou du seigneur ecclésiastique ; il connaît les joies saines de l'épargne ; il peut même disposer de son pécule en faveur de ses héritiers directs et moyennant une légère redevance [1].

Si l'Eglise conserva elle-même à sa disposition des serfs, il ne faut pas s'en étonner. La suppression de l'esclavage, comme toute réforme grave, pour être utile, ne pouvait se faire qu'avec une sage lenteur et en s'adaptant aux mœurs contemporaines. Aujourd'hui même, de bons juges estiment qu'une économie de cette sorte conviendrait mieux que l'émancipation immédiate à certaines populations de l'Amérique, à demi sauvages, dont l'intelligence et les habitudes ne sont pas encore mûres pour l'autonomie totale. Aussi bien, ces serfs d'autrefois étaient venus à l'Eglise, par la voie de fondations, avec les héritages auxquels ils demeuraient fixés. Il convient surtout de faire une distinction importante entre le serf ecclésiastique et le serf seigneurial. Pour le premier, c'est une situation privilégiée ; non seulement les conciles recommandent de le traiter avec bonté, mais il ne devait fournir qu'une quantité déterminée de travail et de redevances. Par contre, chez les seigneurs laïcs, corvées et redevances étaient laissées à l'arbitraire personnel, suivant le caprice du luxe ou le besoin des guerres. Au surplus, l'Eglise exigeait du maître pour ses serfs le repos dominical, en même temps qu'elle multipliait en leur faveur les jours de fêtes chômées.

II

Toutefois, le mouvement libéral suscité par l'Eglise et dont il faut reporter l'origine au règne de Valentinien, subit un ralentissement avec les invasions barbares : « période sombre comme l'enfer, » a dit Ozanam.

Les Barbares qui, dans leur pays d'origine, avaient eu des esclaves uniquement pour la culture de la terre et le soin des troupeaux, à peine installés dans les villas somptueuses des vieux Romains, adoptèrent bientôt leurs coutumes et firent de leurs prisonniers de guerre autant de serviteurs.

Les récits de Grégoire de Tours nous parlent chez les Francs d'esclaves orfèvres ciselant des bijoux, d'esclaves forgerons fabriquant des armes, de femmes esclaves tissant des habits. Au palais d'Attila, des esclaves brodent les vêtements du vainqueur du monde. Chez les Visigoths, ils sont mêlés aux plus vils troupeaux, dont ils partagent la nourriture. A la mort d'Alaric, ses guerriers détournent le cours de la rivière qui baigne les murs de Cosenza et creusent une fosse dans son lit pour y déposer la dépouille du héros ; puis, après avoir rendu la rivière à son cours, ils mettent à mort les esclaves employés avec eux à ce labeur, afin que personne ne sût où dormait celui qui avait été la terreur de l'univers.

Sous l'influence de la conquête, la population servile grandit démesurément. S'il faut en croire les Chroniques de l'époque mérovingienne, chaque ville, chaque province verse sur le marché une

[1] *Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1882, p. 49.

[1] P. Allard, *Esclaves, serfs et mainmortables*, ch. x : Le servage et les invasions.

masse de captifs dont on fait des esclaves et que l'on traite avec une cruauté digne des temps du paganisme.

En face de la Barbarie, l'Eglise reprendra avec une douceur persévérante son rôle déjà plusieurs fois séculaire de protectrice naturelle des esclaves. Le haut moyen âge nous a laissé environ trois cents décrets conciliaires, définitions synodales et ordonnances pontificales en leur faveur. Ces règles tout imprégnées de sollicitude et de sagesse, nous disent les efforts multiples que l'Eglise tenta pour améliorer le sort de la classe servile :

Le maître doit traiter ses esclaves avec justice et charité. — Toute personne vendue ou engagée recouvrera immédiatement sa liberté en restituant le prix convenu. — Dans les familles esclaves, il est interdit de séparer le mari de la femme, et les parents des enfants. — Défense est faite de blesser l'esclave réfugié dans une église. — L'enfant abandonné ne peut être réduit en esclavage par celui qui l'a recueilli. — Excommunication est portée contre le maître qui de son autorité privée frappe de mort un esclave. — Si un maître fait travailler un esclave le dimanche, ou s'il lui donne une nourriture défendue un jour de jeûne, l'esclave sera libre. — L'esclave qui devient prêtre ou religieux est libre [1].

Pour adoucir la nature farouche, inculte, des hommes du Nord et les obliger à mettre en pratique les prescriptions conciliaires, évêques et moines emploieront toute leur activité, tout leur zèle. A cette époque, dans les Gaules spécialement, des marchands juifs faisaient des esclaves chrétiennes un objet de commerce. L'Eglise prend leur défense : nous en avons pour preuve les belles homélies de S. Césaire d'Arles. On sait aussi la lettre admirable écrite par S. Grégoire à un sous-diacre de Campanie au sujet d'une pauvre esclave qui voulait se faire religieuse : « Le défenseur Félix possède une jeune fille nommée Catella, laquelle aspire avec larmes au voile des vierges du Christ ; nul n'a le droit de s'y opposer. Allez trouver Félix, vous lui demanderez l'âme de cette enfant et vous lui en paierez le prix voulu. » Non moins touchante est l'histoire du jeune arverne, Porcionus, se réfugiant dans un monastère pour échapper à la rigueur de son maître. Celui-ci prétendit l'en arracher ; mais frappé tout à coup de cécité, il restitua le fugitif, afin d'obtenir par ses prières la guérison qu'il sollicitait.

A vrai dire, les serfs attachés à la glèbe n'eurent pas de meilleurs amis que les moines, dans le monde barbare. Ils jouissaient en paix, autour du monastère, de leurs foyers et de leurs familles, heureux, suivant le dicton populaire, de *vivre sous la crosse*. Telle était la douceur du servage abbatial, alors très recherché, qu'entre les conditions des affranchis et des serfs il n'y avait pas de différence appréciable [2]. Avec Charlemagne et ses successeurs, la multiplication de la propriété bénéficiaire acheva de rendre l'ouvrier des champs immobile, c'est-à-dire attaché au domaine. Smaragde, abbé de St-Mihiel, sera, sous Louis-le-Débonnaire, l'ami et le soutien des populations serves. Leur situation s'améliore au point que, dès le IXe siècle, quand un seigneur essayait de leur imposer des corvées ou des redevances nouvelles, elles n'hésitaient pas à faire valoir leurs droits devant les tribunaux. En fait, le château féodal sera longtemps une sorte de ville de refuge que le seigneur ouvrait aux habitants durant les jours de guerre, et où ceux-ci trouvaient, jetés pêle-mêle dans son enceinte, des magasins, des maisons, des églises.

III

Dans les chrétientés orientales, l'Eglise avait bien donné aux vieilles habitudes sociales une direction meilleure ; toutefois, sans les changer entièrement. La servitude domestique y continuait au point que certaines maisons comptaient encore deux ou trois mille esclaves.

S. Jean Chrysostome combattra un luxe aussi scandaleux : « Pourquoi tant d'esclaves ? Un maître devrait se contenter d'un seul serviteur. Que dis-je ? un serviteur devrait suffire à deux ou trois maîtres. » Et comme on lui répondait : « C'est afin de nourrir un plus grand nombre d'ouvriers qui mourraient de faim, » il ajoutait : « Si cela était vrai, vous commenceriez par les initier à un métier. Or, c'est ce que vous vous gardez de faire. Je le sais, mes remontrances vous sont à charge, mais en parlant ainsi, je remplis un devoir sacré. »

Simplicie, orgueilleuse et riche patricienne, après avoir comblé l'Eglise de ses charités, prétendait y être traitée en souveraine. Réclamant un jour la propriété d'une famille servile dont un membre venait d'entrer dans les ordres et même était déjà revêtu du caractère épiscopal : « En vain, lui dira S. Basile, le riche répand-il des aumônes plus abondantes que le sable de la mer : s'il foule aux pieds la justice, il perd son âme. »

S. Grégoire, avec la même sévérité et la même éloquence, s'écriera dans une de ses homélies : « Vous avez oublié quelles sont les limites de votre pouvoir, en traitant des hommes comme on traite un animal. — Ces esclaves, dites-vous, nous les avons achetés ! — Qu'avez-vous trouvé dans le monde qui pût valoir un homme ? A quel prix avez-vous estimé la raison ? Combien d'oboles avez-vous données pour l'image de Dieu ? Esclaves et maîtres ne seront-ils pas, après la mort, également réduits en poussière et appelés au tribunal du même Juge ? »

En réalité, si nombre de maisons chrétiennes possédaient encore des esclaves, ceux-ci y recevaient habituellement tous les égards ; c'était à ces foyers d'élite une vraie fraternité entre maîtres et serviteurs [1]. L'Eglise n'en réclame pas moins pour l'esclave le privilège de la liberté, et, grâce à

[1] P. Allard, *op. cit.*, ch. XI et XII : La vie d'un serf au IXe siècle.
[2] G. Kurth, *Les Origines de la civilisation moderne*, t. II, p. 151.

[1] *Correspondant* du 25 juillet 1896 : *La société romaine au IVe siècle*, par Paul Allard.

sa sollicitude, celui-ci monte progressivement. De suite, le respect de la personne, l'honneur et la stabilité de la famille, l'extension de la propriété bénéficiaire, certains droits civils creusent un abîme entre sa condition et celle de l'esclave le plus favorisé du monde antique. Il y a plus : serfs et fils de laboureurs, non seulement partagent dans la paix du cloître les joies de la vie religieuse avec les héritiers des ducs ou des comtes, mais ils ont accès à toutes les dignités ecclésiastiques. On verra même au VIIIe siècle un prêtre de noble naissance porter simplement le titre d'évêque de Troyes, tandis qu'un serf d'origine occupait à Reims le premier siège des Gaules. Un peu plus tard, des serfs s'assiéront comme juges à côté des fils des leudes. D'ailleurs, la croyance s'était répandue parmi les personnes de condition libre qu'un affranchissement accordé aplanissait le chemin du ciel.

IV

La petite cité de Maguelonne, placée sur le beau littoral de la Méditerranée, d'où l'œil embrasse à la fois les dernières ramifications des Alpes et celles des Pyrénées, était autrefois un fief pontifical. Elle fut la retraite hospitalière de Grégoire VII pendant la guerre des investitures ; Urbain II, le promoteur des Croisades, y séjourna, et Alexandre III consacra le maître-autel de sa cathédrale. Or, par l'histoire récemment publiée de cette petite cité, on voit que les populations du haut moyen âge placées directement sous l'autorité temporelle de l'Eglise, ont toujours été plus heureuses et plus prospères que les autres. En particulier, grâce à une prérogative exceptionnelle, les habitants de Maguelonne ne connaissaient pas le servage, car leurs archives les plus reculées, vieilles chroniques ou cartulaires, ne contiennent aucune allusion à cet égard, tandis que tout autour, à Béziers, à Nîmes, dans les terres royales ou seigneuriales, un grand nombre de sujets étaient astreints au servage. Ainsi, en pleine époque médiévale, la seule terre française vierge de toute servitude personnelle était un fief pontifical [1].

L'Eglise ne travaille pas moins à multiplier par ailleurs les affranchissements. Le servage représente le second effort accompli par elle au profit de la classe laborieuse. Du serf elle fera ensuite un colon, puis un propriétaire, puis un homme libre. Les recherches des savants s'accordent pour regarder l'esclavage comme à peu près éteint en France du XIe au XIIIe siècle, exception faite de l'Auvergne et du Bourbonnais, où nous trouvons encore de nombreux actes d'affranchissement sous le règne de François Ier. Malgré tout, « aux jours des grandes solennités, et pour qu'il y ait encore une captivité consolée et des prisonniers délivrés en l'honneur de la Rédemption, » on continuera à lâcher dans les temples une nuée de pigeons captifs [2].

[1] Cf. *Histoire de Maguelonne,* par Frédéric Fabrège (Paris, Picard, 1894).
[2] F. Ozanam, *La civilisation au Ve siècle,* t. II, p. 66.

* * *

La civilisation européenne doit donc à l'Eglise, par l'abolition de l'état servile, — Montesquieu lui a rendu cet hommage, — son plus beau fleuron, sa conquête la plus glorieuse. Le mal fera bien à travers l'histoire quelques retours offensifs : il faut en accuser, au moyen âge le monde musulman, et dans les temps modernes le schisme russe. Toutefois, un grand progrès s'est accompli. Et même, si l'on voulait établir une comparaison entre la communauté des suzerains vassaux et des serfs d'autrefois, et celle du capitaliste, de l'industriel et de l'ouvrier actuel, l'avantage ne serait peut-être pas en faveur d'aujourd'hui.

XI

S. LÉON III ET CHARLEMAGNE

Lorsqu'on pénètre à Rome dans la basilique de St-Pierre, on rencontre sous le péristyle deux statues grandioses, celles de Constantin et de Charlemagne, qui semblent monter la garde à la porte du temple comme les défenseurs de l'Eglise et les auxiliaires du Saint-Siège. Le souvenir de Charlemagne est inséparable du souvenir de S. Léon III ; car ils symbolisent dans leur personne l'union du sacerdoce et de l'empire au seuil du moyen âge. C'est encore la même notion des deux pouvoirs dont Léon XIII renouvelait l'enseignement dans sa magnifique Encyclique *Immortale Dei* (1er nov. 1885) sur l'Etat chrétien.

I

L'établissement définitif de l'empire chrétien avec Charlemagne représente assurément le plus glorieux des faits historiques.

C'était au jour de Noël de l'an 800 ou 801, selon la manière de compter à Rome. « Le roi, dit Eginhard, se rendit à la basilique du bienheureux Pierre pour assister aux messes solennelles de cette grande fête, et s'agenouilla devant le maître-autel où il fit sa prière. Comme il se relevait, le pape Léon lui mit sur la tête une couronne d'or. L'immense foule des Romains éclata aussitôt en acclamations : Vive Charles Auguste ! Vie et victoire au noble et pacifique empereur des Romains, couronné par Dieu lui-même ! » Le pape sacra ensuite le nouvel empereur, et, après l'avoir fait revêtir de la chlamyde, il lui rendit publiquement hommage.

Cette scène est représentée dans une mosaïque du *Triclinium* de St-Jean de Latran, découverte, il y a quelques années, sous un écroulement de l'ancien édifice. Elle se compose de trois panneaux.

Au centre, on voit le Christ, le Maître des maîtres, assis sur un rocher. A ses pieds coulent quatre fleuves, les quatre Evangiles ; autour de lui, portant le *pallium,* emblème de l'enseignement, sont rangés les douze Apôtres qui doivent annoncer la bonne nouvelle du salut ; et au bas est écrite « la parole souveraine contre laquelle aucun ordre de la puissance humaine ne pourra jamais préva-

loir [1] » : *Ite, docete.* ALLEZ, ENSEIGNEZ. — A droite et à gauche de cette image centrale qui définit la source éternelle du pouvoir, deux sujets dont l'un marque sa distinction essentielle, et l'autre sa transmission légitime. Il y a un pouvoir religieux et un pouvoir politique : *Vicarius Christi,* c'est le pape ; *Defensor Christi,* c'est l'empereur.

Le second panneau symbolise l'institution de l'Etat chrétien avec Notre-Seigneur donnant les clefs à S. Pierre et à Constantin un étendard revêtu de la croix.

Sur le troisième panneau, celui qui nous intéresse le plus en ce moment, nous voyons S. Pierre assis, ayant à sa droite S. Léon agenouillé et recevant le *pallium,* avec cette inscription placée au-dessus de la scène : *Sessimus D. N.;* à gauche, Charlemagne, également à genoux, accepte l'enseigne que le prince des Apôtres lui présente : *D. N. Carolo.* C'était la bannière de gonfalonier ou de défenseur de l'Eglise romaine.

Enfin, l'exergue proclame les obligations du pouvoir, en redisant les paroles que les Anges chantèrent sur le berceau du Sauveur du monde : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis;* à Dieu, la gloire ; aux hommes de bonne volonté, la paix !

Charlemagne venait d'être constitué le défenseur suprême de l'Eglise : *Miles Christi et adjutor Sanctæ Ecclesiæ,* et la scène que nous venons de rappeler marque l'heure où l'idée de l'empire chrétien rayonna avec le plus d'éclat.

Baronius a retrouvé dans un vieil exemplaire de l'*Ordo romanus* la formule de serment, publiée depuis dans la plupart des collections ecclésiastiques, que Charlemagne prêta après son sacre entre les mains du Pape. Il est ainsi conçu : « Au nom du Christ, je promets et jure, moi, Charles empereur, devant Dieu et le bienheureux Pierre apôtre, d'être en toutes circonstances le protecteur et le défenseur de la sainte Eglise romaine, autant que je pourrai le faire avec l'aide de Dieu. »

II

Le Pape et l'Empereur, voilà, au point où nous sommes, les deux grands moteurs, les deux grandes puissances de la société : libres chacune dans leur domaine, mais vivant sous une dépendance réciproque fondée sur la fin qu'elles poursuivent, la puissance civile devant prêter un concours docile à la puissance religieuse.

Le Pape et l'Empereur sont à la tête de la société chrétienne : ils président à tous les événements avec un tel prestige que Victor Hugo a pu les appeler : « Ces deux moitiés de Dieu ! »

Le Pape, chef suprême non seulement des individus, mais des princes et des peuples : c'est le principe qui va animer toutes les institutions de l'époque, toutes ses entreprises. De même que la papauté avait établi Constantin sur le trône des Césars, elle met le diadème impérial au front de Charlemagne. Tout aussi bien les peuples se tournent vers Rome pour consacrer leurs libertés ou pour les défendre. D'autre part, rien ne s'accomplit de grave sans que l'Eglise n'en prenne l'initiative. Elle agira dans la personne des évêques et des moines pour fonder des écoles, favoriser l'agriculture, l'industrie et le commerce. Elle épurera les principes du Code romain, hâtera l'émancipation des communes, dirigera les grandes expéditions des Croisades, « déversant l'Europe sur l'Asie, selon la pensée de M. de Montalembert, pour arracher aux Mahométans le tombeau civilisateur de Jésus-Christ. »

Ce n'est pas seulement la liberté de l'Eglise, c'est sa suprématie qui se manifeste et qui s'exerce au milieu de toutes les luttes pour le bonheur des peuples. D'une entière indépendance vis-à-vis des autorités civiles dans le domaine spirituel et en vertu des droits que lui a conférés son divin Fondateur, l'Eglise possède une autorité régulatrice sur toutes les royautés temporelles et séculières, pour la sauvegarde de l'ordre et de la justice. Cette idée, que nous voyons déjà apparaître antérieurement dans les actes des Pontifes et les décrets des conciles, est désormais hautement reconnue. Aussi, et c'est la remarque de Lavisse, « même les rois qui ne méritaient pas de l'être au moyen âge, étaient aimés, parce que la royauté représentait à cette époque la justice, l'ordre et le droit [1]. »

L'Empereur, « sergent de l'Eglise, *miles Christi,* » devient son défenseur attitré. De par les onctions du sacre, il prend la direction morale de la chrétienté, avec le devoir de la protéger contre l'ennemi et de soutenir l'indépendance du Saint-Siège. Il recevait une suprématie d'honneur et d'autorité pour le triomphe du droit sur la force. La législation publique lui conférait sur les princes et souverains, non pas sans doute une suzeraineté proprement dite, mais une sorte de primauté honorifique dans l'ordre temporel et pour la prospérité commune. Cette haute conception de l'Empire chrétien, si conforme du reste à l'idéal évangélique, marquera de son empreinte tous les siècles que nous aurons à étudier, jusqu'à la Réforme. Elle était tellement enracinée dans l'esprit populaire que, malgré d'opiniâtres efforts, le Protestantisme ne parvint pas à l'extirper. Elle maîtrisera les plus belles intelligences politiques. Même après les ruines de la Révolution, c'est encore à l'œuvre et aux souvenirs de Charlemagne que Napoléon en appellera pour les simuler au moins et s'en faire un manteau de gloire [2].

III

S. Léon III et Charlemagne consacraient l'union des deux pouvoirs pour le triomphe du bien. Voulant en exalter le mérite, S. Pierre Damien, un peu plus tard, comparera l'Eglise et l'Empire aux grands corps célestes qui concourent à l'harmonie des mondes planétaires et stellaires.

[1] L. Veuillot, *Le Parfum de Rome,* t. I, p. 250.

[1] Lavisse, *Histoire de France,* t. IV, p. 418.
[2] Abbé Blanc, *Histoire ecclésiastique,* continuée par M. l'abbé Guillaume, professeur au Grand Séminaire de Verdun, t. II, p. 507 sq. (1886).

Au surplus, cette union des deux pouvoirs devait réaliser de suite les plus riches espérances. Sous leur influence, les lettres et les arts fleurissent, les mœurs se purifient, le mouvement civilisateur s'épanouit. Nous assistons, il est vrai, avec le xe siècle, à une période d'obscurcissement et de ténèbres qu'il faut attribuer aux circonstances politiques et aux conflits des nations ; la lumière toutefois n'est pas éteinte, beaucoup moins que certains historiens se sont plu à le répéter. « Alors, dans tout l'Occident, dit le cardinal de Cabrières, l'esprit humain s'agitait sous la poussée d'une végétation nouvelle. On devinait que des semences, longtemps inertes et endormies, allaient germer et fructifier... Comme une gelée tardive, l'âge de fer, le xe siècle, ralentit, sans le suspendre totalement, ce mouvement printanier ; mais dès le xie siècle, on put soupçonner quelles merveilles enfanterait le moyen âge, dans le plein épanouissement du xiie et du xiiie, l'âge des grands monastères, des grandes cathédrales, des grandes Universités [1]. »

C'est bien cela : le xe siècle fut comme une matinée brumeuse d'automne. Mais après une décadence momentanée et qui cependant n'a pas arrêté la marche de l'esprit humain (car on y compte des hommes d'une sainteté et d'un savoir remarquables), l'action civilisatrice de l'Eglise se relève pour aller toujours en progressant et atteindre son apogée avec les productions littéraires et théologiques, et avec les œuvres sociales qui illustrèrent l'époque médiévale sous le règne de S. Louis.

* * *

Charlemagne reste donc, aux regards de l'historien, un puissant défricheur qui ouvrit le sol pour y déposer les germes d'une civilisation incomparable. Si en qualité de conquérant sa fortune n'a pas été plus heureuse que celle d'Alexandre ou de Napoléon Ier, du moins a-t-il pu créer une œuvre durable dans le domaine politique et littéraire. Quelques savants de nos jours ont même su donner à leur travail assez de lumière pour être en mesure d'affirmer que l'Ecole du palais formée par Alcuin fut une première ébauche de l'Université de Paris.

ALLOCUTION DE MARIAGE

Monsieur, Mademoiselle,

Il y a quelques mois, en des fêtes qui ont surpassé en éclat et en enthousiasme toutes celles qui les avaient précédées, la France a célébré le souvenir immortel de la sainte jeune fille que Dieu envoya, il y a cinq siècles, pour la délivrer, Jeanne d'Arc. Vous connaissez cette histoire merveilleuse ; vous savez comment cette petite enfant, cette humble fleur des vallées meusiennes, fut discernée d'en haut pour accomplir une mission prodigieuse, comment elle en fut avertie par des voix célestes, et comment elle en vint à bout, grâce au secours divin.

Ne croyez pas que la libératrice d'Orléans soit la seule pour qui Dieu ait agi ainsi. Son histoire est celle de toute âme venant en ce monde. Chacune en naissant à la vie reçoit du Très-Haut une destinée qu'elle devra s'efforcer de suivre fidèlement. Nous ne sommes pas sur la terre pour y vivre à notre gré et faire ce qui nous plaît. Celui qui nous a créés conserve tous ses droits sur nous ; sans le savoir souvent et sans le vouloir parfois, nous sommes là où il veut que nous soyons, et il est de notre devoir en même temps que de notre intérêt de nous dévouer à son service et à sa gloire. Peu importe que le poste qu'il nous confie soit éclatant ou obscur aux yeux des hommes ; sa vraie grandeur n'est pas dans l'opinion publique ni dans les satisfactions de l'amour-propre ; elle est dans la conformité à la volonté divine. Si Jeanne d'Arc avait été grisée par les victoires qu'elle remportait et par les acclamations qui retentissaient sur son passage, elle eût été moins haute aux yeux de Dieu que la plus inconnue des femmes du peuple qui, à ses côtés, priaient N.-D. des Miracles pour le triomphe de ses armes.

* * *

Mais cette place que nous devons occuper dans le monde, quelle sera-t-elle ? Qui nous la fera connaître ? Elles sont innombrables, les situations diverses qui s'offrent à nos regards et à nos désirs ; qui nous désignera la nôtre ?

Ce seront, comme pour Jeanne d'Arc, les voix du ciel.

Non pas, bien entendu, que Dieu députera à chacun de nous un de ses anges pour nous notifier ses volontés. C'est un moyen extraordinaire qu'il n'emploie que pour ses œuvres extraordinaires. Mais les indices qui nous guideront dans la vie seront préparés et voulus par lui pour nous instruire. Ce seront d'abord ces attraits qu'il mettra dans notre âme pour tel ou tel genre de vie ; nous nous sentirons faits pour telle situation, et non pas pour telle autre, et ceci sera une première lumière. Puis il y aura les circonstances qu'il permettra, et dans lesquelles notre confiance en sa Providence nous fera lire son intervention. Pourquoi telle personne a-t-elle eu telle idée ? Pourquoi telle autre a-t-elle dit telle parole ? Pourquoi ce regard ? Pourquoi cette rencontre ? Pourquoi cette sympathie très douce qui s'éveille au cœur pour une personne qu'on n'avait encore jamais vue ? — Simples jeux du hasard, diront peut-être quelques-uns. — Non, répondront les croyants ; le hasard est une chose qui pour nous n'existe pas et dont on se sert pour désigner une cause inconnue ; mais la cause de tout cela, nous la connaissons, et c'est Dieu !

Oui, c'est Dieu, le même Dieu qui dirige dans les espaces éthérés la course des étoiles, et qui doit, à bien plus forte raison, diriger sur la terre voyageuse les pas des âmes immortelles qui sont les plus belles et les plus nobles de ses créatures !

[1] Discours pour le sixième Centenaire de l'Université de Montpellier (1907).

Ce sont donc bien les voix du ciel qui nous révèlent les desseins de Dieu sur nous.

Ce sont elles aussi qui nous préparent à les accomplir.

Quand Jeanne d'Arc eut sa première apparition, que lui fut-il dit pour la disposer à remplir la tâche glorieuse qui allait lui être confiée? — Ceci : « Jeannette, Jeannette, sois bonne et pieuse, aime Dieu, va souvent à l'église. »

Ces paroles, il n'y a pas que Jeanne d'Arc qui les ait entendues, car elles ont retenti dans le cœur de toute jeune fille chrétienne qui veut se préparer à l'avenir, et vous, mon enfant, vous êtes ici pour l'attester.

N'est-ce pas, en effet, une voix divine qui vous a enseigné la piété ? D'où vous est venu ce goût pour la prière et pour la communion? N'était-ce pas le besoin que vous éprouviez de confier à Dieu votre avenir, et de lui demander d'assurer votre bonheur? Oh ! comme vous avez eu raison de ne pas vous fier uniquement aux sollicitudes, pourtant si dévouées, de ceux qui vous aiment! Vous avez pensé avec raison que leur amour serait bien plus fort et bien plus éclairé si Dieu guidait leurs pensées, et bénissait leurs démarches. L'enfant de Marie n'a pas voulu que sa mère de la terre, cette mère qu'elle aimait comme elle méritait d'être aimée, fût seule à prendre les responsabilités décisives, et elle a prié N.-D. des Miracles de l'assister de sa protection toute-puissante. Vous voyez aujourd'hui que vous ne l'avez pas invoquée en vain.

Cette voix vous a fait comprendre aussi que la piété est insuffisante si elle n'est pas appuyée sur une instruction solide, et vous avez tenu, jusqu'à ces derniers temps, à fréquenter nos catéchismes de Persévérance. Je suis sûr que vous ne les oublierez pas et que, plus d'une fois, votre pensée se reportera vers ces réunions où vous avez entendu tant d'enseignements utiles ; vers ces retraites annuelles où vous étiez exhortée à devenir toujours meilleure; vers ces fêtes où vous aimiez à parer l'autel de la chère chapelle, et qui laissaient toujours dans votre âme un parfum de très douce et de très pure joie.

La voix de Dieu fait plus encore pour la préparation de la jeune fille à sa mission future, quand elle lui suggère de se dévouer dans les œuvres paroissiales. On la voit alors apporter le concours de sa jeunesse et de son entrain à des enfants moins favorisés qu'elle. Par sa bonté, par sa gaîté, par son affection sincère, elle se fait aimer de toutes. Les plus petites se pressent autour d'elle comme autour d'une grande sœur, et, à cause d'elle, aiment leur Patronage. Cela lui permet de les encourager au bien, de les reprendre doucement quand elles ont commis quelque étourderie, de leur apprendre leur catéchisme, et de leur faire aimer la vertu bien plus encore par ses exemples que par ses paroles ; apprentissage infiniment précieux qui lui enseigne que toute vie est faite pour être utile, et que le bonheur le plus doux qui soit est de rendre service partout où l'on peut, toutes les fois qu'on peut, et par tous les moyens qu'on peut.

Ainsi la formation de la jeune fille est complète; par la foi, elle assied l'œuvre qui l'attend sur le roc de convictions inébranlables ; par la piété, elle possède le moyen d'obtenir de Dieu l'appui qui lui sera nécessaire dans toutes les circonstances difficiles de sa vie ; par le dévouement, elle acquiert la puissance de rendre son foyer futur heureux et prospère.

* * *

Quand les Voix eurent achevé la préparation de Jeanne d'Arc, elle reçut l'ordre définitif : « Va, Fille de Dieu, va! »

De même pour la jeune fille chrétienne, à elle aussi Dieu dit : « Va, mon enfant, va ! »

Va à ton mari pour être, en toute occasion, sa consolatrice, son encouragement, sa conseillère. Que ton affection le dédommage de ses déconvenues et le repose de son travail quotidien. Obéis-lui comme à un chef dont on est fier et qu'on aime. Aide-le, comme il t'aidera, à parcourir le rude chemin de la vie. Partage ses joies et ses peines, ses espérances et ses efforts, comme tu partageras son pain. Sois sa force, sa fierté et sa joie.

Va à ton foyer pour y faire régner l'ordre, la grâce, le charme et l'économie; pour y faire régner le contentement, la paix et l'union; pour y faire régner surtout l'amour de Dieu de qui viennent tous les biens et avec qui l'on surmonte tous les orages.

Va à tous les berceaux que le ciel te donnera ; chères petites âmes, appelle-les de tous tes vœux comme une visible bénédiction d'en haut; accueille-les comme un sourire de Dieu; forme-les non pour toi, non pour elles, mais pour Lui !

* * *

Quel beau programme de vie que celui-là ! Ce n'est pas moi, Monsieur, mon Enfant, qui vous le trace; c'est Dieu lui-même qui vous le propose. Acceptez-le en ce moment de sa main. Vous allez vous engager l'un à l'autre; engagez-vous à Lui en même temps, et puissent les prières de toute cette assistance affectueuse et cordiale vous obtenir, pour votre bonheur présent et futur, d'y être toujours fidèles ! Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXVI

LA PRIÈRE AU NOM DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Bien souvent nous sommes tentés de nous décourager, parce que nos prières ne sont pas exaucées. Nous nous sommes pourtant, croyons-nous, efforcés de prier avec humilité, confiance, persévérance, et rien de ce que nous demandions n'est venu. Que d'âmes se laissent aller à ce doute ! Et

combien sentent leur foi s'affaiblir, sinon disparaître tout à fait, parce que Dieu a paru rester insensible à leur détresse et à leurs supplications !

Elles ont tort, ces âmes, parce que nous devons toujours croire que la prière, même la plus imparfaite, n'est jamais inutile ; croire aussi que si nous ne sommes pas exaucés, c'est parce que nous n'avons pas assez bien prié. Au lieu de nous décourager, cherchons plutôt à prier mieux ; demandons-nous, en particulier, si nous avons prié *au nom du Sacré-Cœur*. Méditons aujourd'hui cette pensée.

I

Prier au nom du Sacré-Cœur, cela veut dire, d'abord, *nous recommander de lui.*

Sur la terre, quand nous désirons ardemment obtenir quelque faveur, nous cherchons tout de suite par qui nous pourrons faire appuyer notre demande. N'ayant par nous-mêmes que peu de droits à être écoutés, nous souhaitons que quelqu'un de plus considérable que nous nous prête à cet instant l'appui de son influence et de ses mérites.

A plus forte raison devons-nous souhaiter d'être semblablement protégés quand nous nous adressons à Dieu.

Dieu est si grand et nous sommes si petits ! Comment notre voix, si faible, si hésitante, pourrait-elle arriver jusqu'à lui ? Et puis, nous sommes des pécheurs. Celui que nous implorons, nous l'avons si souvent et si grièvement offensé ! Bien plus, hélas ! nous l'offensons tous les jours ! Comment pourrons-nous bien, après cela, le prier avec cette confiance qui est un des éléments nécessaires de la prière ?

Nous le pourrons, si nous nous souvenons que Jésus, dans son amour sans limite, nous a dit : « *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* »(Jo., XVI, 23).

Ainsi donc, cet intercesseur bienveillant qui veut bien que nous nous servions de son nom, nous n'avons pas besoin de le supplier de s'intéresser à nos désirs et à nos misères : c'est lui-même qui vient se proposer à nous ; il s'offre à nous pour couvrir notre indignité de sa grandeur, notre faiblesse de sa toute-puissance, et les glaces de notre insensibilité des flammes ardentes de son amour.

Et quel répondant que celui-là ! C'est Celui dont le Père éternel a déclaré par deux fois : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ! » Ce que Dieu le Père a dit au baptême de Jésus, et à sa Transfiguration sur le Thabor, il le répète dans le ciel, pour la plus grande joie de la Vierge Marie, de S. Joseph, des apôtres, des anges et des saints. Et c'est au nom de ce Fils que nous sommes autorisés à prier. Quelle joie pour nous et quel sujet de confiance !

D'autant mieux que, si nous prions au nom de son Cœur sacré, nous prions au nom de son amour pour son Père, et au nom de son amour pour nous : c'est-à-dire que nous présentons à Dieu ce qui, en Jésus, est le plus capable d'émouvoir sa bonté et de décider sa puissance. N'est-ce pas lui dire : « Voyez, Celui qui vous aime tant que pour rétablir votre gloire il n'a pas hésité à s'offrir comme victime, Celui-là, il nous aime tant qu'il a voulu mourir pour nous sauver. Ce même amour, à qui vous devez d'être rétabli dans vos droits, nous amène près de vous pour être exaucés. A nous, vous pouvez tout refuser, mais à lui, rien. Vous nous avez dit : « Voici Celui en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le ! » Permettez que nous vous disions à notre tour : « Voici Celui en qui vous avez mis toutes vos complaisances ; écoutez-le ! »

En vérité, mes frères, une prière ainsi faite est sûre d'être exaucée !

II

Prier au nom du Sacré-Cœur signifie encore qu'il faut, dans nos prières, *nous conformer à ses vues.*

C'est une conséquence toute naturelle de ce que nous venons de dire. Comment, en effet, pourrions-nous espérer que le Sacré-Cœur appuie nos demandes, si nos demandes lui déplaisent, ou même s'écartent de ses désirs ? Nous serions sévères, et avec justice, envers une personne qui se servirait de notre signature pour obtenir autre chose que ce pour quoi nous la lui avons accordée. De là vient que toute prière faite par nous en désaccord avec les vues du Sacré-Cœur, est d'avance frappée d'insuccès.

Or, quel est le grand désir qui anime ce Cœur adorable ? S. Paul nous le dit : « *Voluntas Dei, sanctificatio vestra.* » (I Thess., IV, 3). Ce pourquoi Dieu nous a créés ; pourquoi Jésus est né, a vécu, a parlé, a souffert, est mort sur la croix ; pourquoi il a institué les sacrements et établi l'Eglise, c'est que nous allions au ciel et que nous puissions éternellement partager sa félicité ; par conséquent, que nous soyons saints, tous les jours davantage, afin de mériter cette récompense suprême. Dieu n'a pas d'autre dessein, et le Sacré-Cœur non plus.

Donc, si nous voulons prier en son nom, il faut que nous demandions *avant tout* les biens surnaturels, la grâce, la soumission à la Providence, l'expiation de nos péchés et l'amour du bon Dieu. Si nous demandons des biens naturels, il faut que nous les subordonnions aux autres et que nous ajoutions : « Si c'est utile pour notre salut. » En priant ainsi, nous pourrons nous réclamer du Sacré-Cœur.

III

Et notre prière sera d'autant plus sûre d'être exaucée que nous serons ainsi amenés à prier *comme le Sacré-Cœur.*

Quelle confiance ! Voyez : quand Notre-Seigneur est sur le point de rendre la vie à Lazare, mort depuis quatre jours, il s'adresse ainsi à Dieu : « Mon Père, je sais que vous m'écoutez toujours !... » Quelle leçon pour nous, qui répétons trop souvent : « A quoi bon prier ? Dieu ne m'écoute pas ! »

Et puis, quelle humilité ! Etant Dieu comme son Père, il pouvait faire ce miracle sans le demander.

Il s'abaisse pourtant jusqu'à se faire suppliant. Est-ce ainsi que nous prions ? Commençons-nous toujours par nous anéantir devant cette Majesté infinie à laquelle nous osons nous adresser ? Il est écrit dans le livre de l'Ecclésiastique : « La prière de celui qui s'abaisse traversera les nuées. » Puissions-nous ne jamais oublier l'exemple du Sacré-Cœur !

Enfin, ce qui donne à la prière de ce Cœur adorable toute sa puissance infinie, c'est qu'il se présente à Dieu, comme à nous, avec tout l'extérieur du sacrifice le plus complet. S. Jean nous montre l'Agneau se tenant au ciel sous l'apparence d'une perpétuelle immolation. Son Cœur ne se montre, et nous ne le montrons à Dieu, que surmonté de la croix, ceint d'une couronne d'épines aiguës, ouvert par la lance du soldat romain et ruisselant de sang.

C'est ici surtout qu'il importe de prier comme le Sacré-Cœur a prié. Hélas ! sur la terre, ce ne sont pas les souffrances de toutes sortes qui nous manquent... Au lieu de murmurer et de nous décourager, offrons donc à Dieu nos cœurs meurtris, en même temps que nous lui offrons le Cœur déchiré de son Fils. S'ils lui ressemblent par la douleur, qu'ils lui ressemblent aussi par l'esprit de sacrifice et par la résignation !... Ainsi, unissons nos épreuves à celles du Sacré-Cœur, afin qu'elles trouvent, avec elles, le chemin de la miséricorde et du pardon !

* * *

Disons donc du fond du cœur, avec sainte Marguerite-Marie : « Mon Dieu, je vous offre votre Fils bien-aimé pour mon action de grâces de tous les biens que vous me faites ; pour ma demande, mon adoration, toutes mes résolutions ; et enfin, je vous l'offre pour mon amour et pour mon tout. Recevez-le, Père éternel, pour tout ce que vous désirez de moi, puisque je n'ai rien à vous offrir qui ne soit indigne de vous, sinon Celui dont vous me donnez la jouissance avec tant d'amour ![1] » Ainsi soit-il.

ALLOCUTION POUR UN PÈLERINAGE EN L'HONNEUR DE LA T. S. VIERGE

LES MOTIFS DE DÉVOTION A MARIE

Posuerunt me custodem.
Ils m'ont établie leur gardienne. (Cant., I, 5).

Mes frères,

Vous souvenez-vous de ce que l'Evangile nous raconte des noces de Cana ? Le vin étant venu à manquer, ce n'est pas à Jésus directement que l'on demande un miracle, c'est sa Mère que l'on prend pour intermédiaire. « *Ad Jesum per Mariam !* A Jésus par Marie ! » telle a été la devise de tous les siècles chrétiens. Dans vos tentations, dans vos souffrances, dans vos besoins, disait l'illustre abbé de Clairvaux, S. Bernard, — si dévot à Marie que Notre-Dame lui avait dit : « Celui qui te touche me touche à la prunelle de l'œil [1], » — dans tous vos besoins, songez à Marie, regardez Marie, invoquez Marie [2].

Honorez Marie ! Invoquez Marie ! Aimez Marie ! Voilà ce que je voudrais vous redire à mon tour, en vous rappelant les principaux motifs de dévotion à la Sainte Vierge.

I

Premier motif de cette dévotion : *c'est un acte de foi.*

Aujourd'hui, m. f., il ne suffit pas de garder la foi dans le fond de son cœur, il faut la professer, la promouvoir, la défendre au dehors. La foi de nos pères était une foi tranquille et heureuse ; la nôtre doit être une foi armée, parce qu'elle est contredite et attaquée de toutes parts.

On vous dit à chaque instant que nos mystères sont des fables et que, si nous voulons marcher avec le progrès, il faut cesser de croire.

Que répondrez-vous, m. f., à cette insolente sommation de la libre-pensée ? Votre réponse toujours la même, aussi simple que sublime, c'est le premier mot du Symbole : « *Credo,* je crois ! » Or, pour que cette réponse ne souffre pas de défaillance et que l'enfer s'y heurte comme à un roc invincible, ah ! laissez-moi vous dire : Aimez la Sainte Vierge ! Aimez la Sainte Vierge ! Car elle n'est pas seulement le modèle incomparable de notre foi, elle en est la gardienne ; elle en est le foyer, la source où elle vient se refaire quand elle est plus ou moins anémiée par les luttes de la vie.

1. Considérée en elle-même, la dévotion à Marie est en effet un solennel acte de foi qui embrasse tout le christianisme. Croire à la Sainte Vierge, c'est croire à l'Evangile tout entier. Le *Credo* marial n'est autre que le *Credo* apostolique. En d'autres termes, toute la dévotion à Marie tient aux racines mêmes de la religion et en est inséparable. Comment cela ?

Comment cela ? Marie et Jésus sont inséparables. Marie ne peut pas être sans Jésus ; autrement elle cesserait d'être ce qu'elle est. Et par conséquent, impossible de croire à Marie sans croire à l'Incarnation. Impossible de croire à Marie sans croire à la Rédemption, à laquelle elle prend une part active et méritoire en remplissant comme nouvelle Eve sa mission corédemptrice.

Croire à Marie, c'est croire à son Immaculée Conception ; et donc c'est croire à la chute, au péché originel, au mystère de la grâce sanctifiante et à l'infaillibilité du Pape.

Croire à Marie, c'est croire à sa virginité perpétuelle, à savoir, qu'elle a conçu sans péché, par l'opération du Saint-Esprit ; c'est croire à sa sainteté sans tache, sans l'ombre d'une ombre ; et donc c'est croire à sa prédestination privilégiée, au mystère de son ascension perpétuelle dans la grâce et l'amour divins, c'est croire à la grâce et à la gloire.

[1] *Vie* par ses Contemporaines, t. I, p. [illegible].

[1] Vacandard. *Vie de S. Bernard,* t. II, p. 95
[2] Homil. 2 super *Missus,* circa finem.

Croire à Marie, c'est croire à sa résurrection, à son Assomption, à sa Royauté dans le ciel ; et donc c'est croire à la vie future, à la résurrection, à la vie éternelle.

Croire à Marie, c'est croire à sa puissance ici-bas et en purgatoire, c'est croire à la Communion des saints, croire à l'Eglise militante, souffrante et triomphante.

Bref, croire à Marie, c'est donc croire à l'ordre surnaturel tout entier ! C'est croire à Dieu, spécialement en Dieu le Père dont elle est la Fille, en Dieu le Fils dont elle est la Mère, en Dieu le Saint-Esprit dont elle est l'Epouse ; c'est croire au Christ, à son œuvre, à sa grâce, à son ciel, à son éternité !

Aussi bien Marie n'a pas cessé d'être le point de mire des hérétiques et des incrédules, depuis Nestorius, l'audacieux négateur de la Maternité divine, jusqu'à Luther, le moine apostat ; et cela n'a rien d'étonnant, car l'enfer sent perpétuellement le pied de Marie qui l'écrase. *Ipsa conteret caput tuum !*

2. Considérée dans ses pratiques, la dévotion à Marie est un magnifique acte de foi. Qu'est-ce, en effet, que le chapelet, que le rosaire, que les mystères du rosaire, sinon, avec le *Credo* lui-même, la quintessence du *Credo ?*

Et que signifient toutes ces Madones, tous ces sanctuaires, oratoires, chapelles, monuments, basiliques, que la piété des fidèles a fait surgir un peu partout, et cela dans tout l'univers ? Ce sont les reliques insignes et les monuments sacrés de la foi chrétienne à travers les siècles.

N'est-ce pas la même foi au Christ et à sa Mère qui amène chaque année à Lourdes des centaines de milliers de pèlerins accourus de toutes les nations, de l'Ancien et du Nouveau Monde, pour prier, chanter, acclamer Notre-Dame et son Fils qui guérissent surnaturellement les âmes et les corps ? Et cet *Hosanna* de Lourdes se répercute à tous les échos, et l'hymne de la foi résonne dans tous les pèlerinages locaux en l'honneur de Marie ! Combien d'âmes qui ont retrouvé à Lourdes la foi perdue depuis longtemps ! Lourdes, c'est le surnaturel coulant à pleins bords et renouvelant sans cesse la sève de l'Eglise ; c'est notre foi vengée, consolée, exaltée, reconquise !

Après Jésus et avec Lui qui reste le Pilote invisible de l'Eglise, c'est Marie qui veille sur la barque de Pierre et fait éclater la puissance de son Fils. La dévotion à Marie est une dévotion séculaire qui remonte jusqu'au berceau même du christianisme. Nous la trouvons incarnée dans la Tradition ; nous la trouvons délicieuse de fraîcheur et de piété dans les Catacombes : témoins les innombrables peintures que les fouilles ont mises en évidence. Au moyen âge, elle s'accroît encore au fur et à mesure des besoins ; et de nos jours, elle prend les proportions d'un mouvement mondial, répondant ainsi providentiellement aux négations de l'incrédulité.

C'est la dévotion catholique, universelle ; la dévotion indispensable, parce qu'elle fait partie intégrante de la vie chrétienne ; dévotion on ne peut plus solide, on ne peut plus salutaire. Tous les saints l'ont surabondamment pratiquée. Du haut de la Croix, N.-S. l'a recommandée, avec quelle éloquence, en disant : « *Ecce Mater tua !* Voilà votre Mère. » Et l'Eglise, faisant écho à cette divine parole, n'a cessé de la redire sous toutes les formes de sa liturgie et de ses prières, où après Jésus elle donne une place hors de pair à Marie, avant les anges et les saints. Rien de plus antique et en même temps de plus actuel. Rien de plus nécessaire et de plus opportun, tant pour notre piété filiale que pour la défense de notre foi.

II

La dévotion à Marie est *un cri d'espérance.*

Ce patrimoine séculaire de notre foi sans cesse crucifiée et battue en brèche par nos ennemis, ne sera pas ravagé ; la durée lui est promise, nous en devons garder l'espérance, et cette espérance repose sur les paroles de Dieu qui ne passent pas, sur ses promesses infaillibles, sur sa puissance, sa justice, sa bonté.

Douce et sainte espérance ! Quand donc en avons-nous eu plus besoin ? En ces temps désolés où, humainement parlant, tout est perdu, il est doux au clergé et aux catholiques de France de regarder en haut, pour sécher nos larmes et nous consoler de la Passion douloureuse que nous subissons pour notre foi. Oui, m. f., levons les yeux vers un coin du ciel bleu et nous y verrons, près de Dieu qui nous sourit, Celle que l'Eglise appelle Notre-Dame de l'Espérance. O Marie, Mère de la sainte Espérance ! O Marie, notre suprême espoir, nous vous saluons ! *Spes nostra, salve !*

Oui, la dévotion à Marie est un cri d'espérance ! Nous espérons en Dieu, parce qu'il est bon, puissant et fidèle dans ses promesses ; de même nous espérons en Marie, parce qu'elle est bonne, puissante et fidèle dans ses promesses. Le cœur de Dieu est un abîme sans fond ; le cœur de Marie est un autre abîme qui découle du premier. Sa toute-puissance suppliante ne rencontre pas d'obstacles, et y en eût-il, son amour de Mère saurait les vaincre. Si Dieu reste à jamais la cause efficiente de la grâce, Marie en est la cause dispensatrice, c'est par Elle que nous arrivent les torrents de grâce rédemptrice, c'est sa fonction de nouvelle Eve de les distribuer. Aussi bien l'histoire est-elle remplie des preuves éclatantes de sa puissance et de sa bonté, de ses miracles et de ses victoires. *In te speraverunt patres nostri, speraverunt et liberasti eos !*

Marie est dans le corps mystique de l'Eglise ce qu'est le cou dans le corps naturel, le lien de la tête aux membres ; de même, toutes les richesses de l'ordre surnaturel, tous les biens de la vie présente et future, qui découlent de Jésus-Christ notre Chef, nous sont communiqués par Elle. *Totum nos habere voluit per Mariam* [1].

Voilà pourquoi je viens vous redire : Ayez confiance ! Celle qui a vaincu tant d'hérésies, délivré

[1] S. Bernard, *In Nativit. Mariæ,* n° 7.

tant d'âmes, de familles et de peuples des chaînes du démon, nous délivrera un jour de l'impiété qui déborde et des passions qui frémissent.

III

La dévotion à Marie est *un élan d'amour.*

Oui, m. f., c'est une échelle qui nous conduit sûrement à l'amour de Dieu ; c'est un levier qui nous entraîne, qui nous arrache aux misères d'ici-bas. Si l'amour de Dieu est un fleuve, l'amour de Marie est son principal affluent. C'est l'aéroplane surnaturel qui nous élève sans cesse et sans danger dans les régions sereines de l'amour du devoir et nous fait planer dans le surnaturel.

Nous aimons Dieu comme notre Père ; aimons Marie comme notre Mère ! Nous aimons Dieu parce qu'il est infiniment bon et infiniment aimable et que le péché lui déplaît souverainement ; nous aimons Marie, parce qu'elle est indéfiniment bonne et indéfiniment aimable et que le péché lui déplaît. Nous aimons Dieu à cause de ses infinies perfections, et Marie à cause de ses incomparables privilèges, qui sont comme un miroir de cristal où se reflètent les grandeurs de Dieu. Nous aimons Dieu qui est la Beauté par essence, et nous aimons Marie dont la surnaturelle beauté atteint le maximum de perfection accessible à la créature. Nous aimons Dieu, Soleil de Justice et source de grâce, et nous aimons Marie, Miroir de Justice et canal de la grâce. Nous aimons Dieu parce qu'il nous aime, et nous aimons Marie parce qu'elle nous aime. Le cœur de Dieu nous attire et le cœur de Marie nous entraîne ; c'est par celui-ci que nous passons pour arriver à l'autre.

Enfin, nous aimons Dieu par-dessus toute chose, et c'est justice. Nous aimons Marie, après Dieu, par-dessus tout le reste, et si la mesure d'aimer Dieu c'est de l'aimer sans mesure, la mesure de notre amour envers Marie, c'est de l'aimer toujours davantage sans l'aimer jamais assez.

Bref, ces deux amours de Dieu et de Marie sont inséparables ; ils n'en font qu'un, et si on les distingue, c'est pour dire que l'un conduit à l'autre.

La dévotion à Marie est un élan d'amour. Considérée dans ses effets, elle est par excellence l'idéal qui rapproche de Dieu, le foyer qui répare, qui guérit, qui convertit, qui réconforte et transfigure. Elle porte en elle des grâces précieuses et abondantes qui éloignent du mal, repoussent le Tentateur, remplissent des saintes énergies en face du devoir, en un mot rendent facile toute la vie chrétienne. Comme l'Eucharistie, elle est l'antidote du péché, la gardienne de la grâce, l'auxiliatrice du prêtre auprès des âmes ; elle arrache ses enfants par millions aux griffes de l'enfer et aide l'Eglise à peupler le ciel.

IV

Enfin, laissez-moi vous dire que la dévotion à Marie est une dévotion *nationale et française.*

Oui, la dévotion à Marie n'est pas seulement une dévotion catholique, elle est encore une dévotion nationale et française, tant en raison des prédilections de Marie pour la France, qui n'a jamais cessé d'être son peuple et son royaume, qu'en raison de notre piété filiale envers Elle.

Je sais bien que l'Espagne, l'Autriche, l'Italie, la Pologne ont leurs gloires mariales, leurs épopées mariales, leurs congrès marials, leurs Docteurs, leurs sanctuaires en l'honneur de Marie.

Nous envions à la Suisse Einsiedeln et N.-D. des Ermites, à l'Italie N.-D. de Lorette. C'est vrai. Aussi un Français disait un jour à un prêtre de Lorette : « Vous êtes bienheureux, vous autres Italiens, de posséder la maison de la Sainte Vierge ! — Sans doute, reprit finement le chapelain, nous avons sa maison, mais elle n'y est jamais, elle est toujours chez vous, c'est-à-dire en France, et principalement à Lourdes. »

Sans doute les nations catholiques se disputent le premier prix d'amour de la Sainte Vierge. L'Italie nous montre avec orgueil les soixante églises en l'honneur de Marie érigées à Rome ; l'Espagne vit naître S. Dominique, l'apôtre du Rosaire ; l'Angleterre, S. Simon Stock, le promoteur du scapulaire. Mais nous avons en France Bernadette et la Sœur Catherine Labouré. Mais nous avons chez nous N.-D. de France, N.-D. de Chartres, N.-D. de Fourvière, N.-D. de la Garde, N.-D. des Victoires ; nous avons chez nous Pontmain, La Salette et surtout — ce que l'univers nous envie — *Notre-Dame de Lourdes.* Nous avons enfin la consécration solennelle du royaume de France à Marie par Louis XIII, rappelée chaque année par la procession du 15 août, et la déclaration toute récente du Souverain Pontife Pie XI, proclamant officiellement, le 2 mars 1922, « que la Vierge Marie Mère de Dieu, sous le titre de son Assomption dans le ciel, a été régulièrement choisie comme principale Patronne de toute la France auprès de Dieu. » Soyons-en fiers, mais montrons-nous dignes de ce Patronage et tâchons de garder à jamais notre premier prix d'amour envers Marie ; que ce soit notre réponse filiale aux prédilections de Marie pour la France.

* * *

Ah ! m. f., puisse notre dévotion à Marie, réchauffée sans cesse par les échos de Lourdes, ne se démentir jamais ! Puisse-t-elle s'accroître d'autant plus qu'elle est davantage combattue par les impies ! Qu'elle soit pour nous un renouveau de foi, d'espérance et d'amour dans la religion du Christ ! Qu'elle nous garde, nous soutienne et nous console dans le chemin qui conduit à Jésus ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 augusti 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 31 août 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petite Retraite aux Mères chrétiennes. — I. La Chananéenne (la prière), 481. — II. Marie-Madeleine (la conversion), 484.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LI. *15e Dim. après la Pentecôte :* Les incertitudes de la mort, 486. — LII. *16e Dimanche :* Le livre de prière, 487.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XII. L'école primaire monastique et paroissiale, 488. — XIII. L'école secondaire au Moyen Age, 491.

Sermon pour la fête des Sept-Douleurs. — Sur la souffrance, 493.

PETITE RETRAITE AUX MÈRES CHRÉTIENNES

I

LA CHANANÉENNE : *La prière*

O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis.
O femme, ta foi est grande : va, qu'il te soit fait selon ta volonté. (Matth., xv, 28).

Mesdames,

Le R. P. Tissot rapporte qu'une maîtresse de maison, contrairement à son habitude, était un jour de mauvaise humeur à l'égard de sa domestique ; elle grondait à tort et à travers : rien n'était fait selon son goût. Celle-ci osa lui dire tout doucement : « Madame n'a pas fait sa prière ce matin, parce qu'elle n'est pas aussi gracieuse que de coutume. » Et la dame eut assez d'humilité pour répondre : « C'est vrai, je vais la faire, et la paix sera de nouveau à la maison. »

Manquer sa prière vocale une fois, c'est une lacune ; la manquer habituellement serait un désastre ; et omettre habituellement toute prière, ce serait perdre volontairement les clefs du Paradis. Mais oui, Mesdames, car la théologie nous enseigne que celui qui prie se sauve, que celui qui ne prie pas se damne.

* * *

« Pour comprendre la *nécessité* de la prière, il faut, dit S. Alphonse de Liguori, savoir d'abord que nous ne pouvons rien faire de bien sans les grâces actuelles de Dieu ; ensuite, que ces grâces se donnent à ceux-là seulement qui les demandent. Dieu lui-même le déclare formellement : *Demandez et vous recevrez.* » Donc, conclut sainte Thérèse, « celui qui ne demande rien n'a rien. »

La nécessité de la prière découle : 1° du commandement exprès que Dieu nous en fait ; 2° du besoin constant que nous avons du secours de sa grâce pour nous sauver. C'est ce que les théologiens formulent en disant que la prière est pour tout chrétien de nécessité de précepte et de nécessité de moyen.

« Demandez et vous recevrez, nous dit Notre-Seigneur ; cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; et l'on ouvrira à celui qui frappe. » (Mt., vii, 7-8). « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser. » (Luc, xviii, 1).

Voilà le précepte, et commentant ce précepte, le docte Lessius enseigne que le chrétien est obligé de prier surtout dans trois circonstances : « la première, quand il est en état de péché ; la seconde, quand il est en danger de mort ; la troisième, quand une grave tentation vient à fondre sur lui. » Et il ajoute qu' « on ne peut, de règle générale, excuser de péché mortel celui qui passe un mois, tout au plus deux mois sans prier. »

Notre-Seigneur a joint l'exemple au précepte. Pour ne parler que de sa vie publique, nous le voyons commencer cette vie publique par quarante jours de prière et de jeûne au désert. Veut-il choisir ses Apôtres, il prie et veille toute la nuit qui précède cette élection des Douze. Il prie avant chacun de ses miracles ; il prie au tombeau de Lazare, il prie au Cénacle, au jardin des Oliviers, sur la Croix, et sa prière continue au ciel et dans l'Eucharistie : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (Hébr., vii, 25).

Et notre salut exige la prière ; car pour vaincre certaines tentations, pour échapper aux séductions du monde mauvais, pour triompher de notre faiblesse que l'expérience de chaque jour nous fait sentir si grande, pour faire bon accueil aux souffrances de la vie, enfin pour sauver notre âme, il n'y a qu'un moyen, c'est d'obtenir la grâce, et c'est la prière qui nous en ouvre les portes salutaires.

* * *

Il faut prier, Mesdames, c'est entendu. Mais *comment ?* Il faut prier avec foi et confiance, avec humilité et persévérance.

L'Evangile nous cite quelques faits qui démontrent mieux que tous les discours la puissance et l'efficacité de la prière faite avec foi et confiance, avec humilité et persévérance : c'est le centurion de Capharnaüm (Mt., viii, 5-13), c'est cette femme qui était affligée d'une perte de sang (Mt., ix, 20-22), ce sont les deux aveugles guéris (Mt., ix, 27-31), c'est surtout la Chananéenne (Mt., xv, 21-28).

Cette femme, dont nous allons admirer la prière modèle, est née et a vécu dans une contrée païenne ; elle a été dans son enfance enveloppée de toutes les ténèbres de l'erreur, loin de toutes les sources de la vérité et du salut. Selon S. Mathieu, elle était Chananéenne, et d'après S. Marc, Syro-Phénicienne. Les Chananéens, expulsés de Palestine par les Hébreux, s'étaient retirés sur les rives de la Méditerranée. Les habitants de la ville de Sidon étaient spécialement appelés Chananéens par nos Livres Saints.

La Chananéenne a reçu quelques rayons de la vérité divine ; elle a entendu parler du Prophète

de Galilée, de sa doctrine sublime, des prodiges qu'il accomplit, de sa bonté si touchante pour les infirmes et les malades, pour tous ceux qui souffrent et qui pleurent. Elle a ouvert son âme à cette lumière d'en haut, elle a cru au Prophète qui vient sauver le monde. Elle ne l'a pas vu, elle ne l'a pas entendu, et cependant elle croit en lui. Sa foi est vive, elle est forte, elle résiste à l'influence du peuple païen qui l'entoure. Elle veut aller et elle ira jusqu'au nouveau Prophète.

La foi de cette femme est pleine de confiance, elle croit que Jésus est le Messie, le Désiré des nations ; elle croit à sa bonté ; elle ira lui demander la guérison de sa fille et elle ne doute pas que ce prodige ne soit accordé à sa prière.

Notre-Seigneur exige toujours la foi et la confiance comme les conditions nécessaires de la puissance de la prière, et à cette foi et à cette confiance il attribue les plus merveilleux prodiges : « Quoi que vous demandiez, croyez que cela vous sera donné. » (Mc., XI, 24). Et quand le divin Maître exaucera la prière de la Chananéenne, il attribuera cette victoire à sa foi ardente et persévérante : « Femme, dira-t-il, que votre foi est grande ! Allez, et qu'il soit fait comme vous l'avez voulu. »

La foi de la Chananéenne est énergique et prompte. Pour aller vers Jésus, cette femme quitte son pays, elle abandonne sa fille malade, elle n'attend pas, elle ne retarde pas d'un jour, pas même d'un instant, l'exécution de son projet. Elle se dit : « Je verrai le Maître, je lui parlerai, je l'invoquerai avec tout mon cœur de mère, et ma fille sera guérie. »

Ah ! c'est que cette prière jaillira du cœur, et du cœur d'une mère. Le cœur donne à la prière son ardeur, ses élans, des accents qui émeuvent le cœur de Dieu. L'affection profonde inspire la confiance et l'espoir. Quand on aime beaucoup, on demande sans cesse pour ceux que l'on aime, et l'on espère toujours.

L'amour maternel, vous le savez, Mesdames, a une puissance incomparable. Nul cœur humain ne peut, quelque endurci qu'il soit, entendre les accents de cet amour, sans tressaillir. Que sera-ce quand ce cœur souffre, et que celui qui l'entend c'est le cœur d'un Dieu ?

La douleur, Mesdames, a une merveilleuse puissance surnaturelle. Elle éclaire, elle élève, elle transfigure le cœur des mères. Voyez cette femme qui jusque-là ne songeait qu'aux fêtes et aux plaisirs, qui laissait la foi s'éteindre progressivement dans son âme. Voici que la douleur la réveille de son engourdissement et la ressuscite à la vie. Elle est à genoux près du berceau de son enfant malade, elle fait monter vers Dieu, et avec quelle ardeur ! les accents de sa douleur, elle demande en sanglotant la guérison de son enfant.

Il est très possible que la maladie de sa fille ait ouvert le cœur de la Chananéenne à la foi et à l'espérance. Cette femme était éprouvée par une double douleur, car sa fille était malade et tourmentée par le démon.

Oh ! Mesdames, priez pour la santé de vos chers enfants ! Priez pour leur guérison, quand ils sont malades. Priez pour que Dieu les délivre du démon quand il les tient enchaînés sous le joug des passions honteuses, et que votre prière débordante de foi et de confiance, s'inspire de la prière admirable de la Chananéenne !

* * *

Et pourtant cette prière ne fut pas exaucée sur l'heure. « Fils de David, ayez pitié de moi, s'écrie-t-elle, dès qu'elle a rejoint le Sauveur, ma fille est tourmentée par le démon ! » Et Jésus reste silencieux : il ne répond pas même une parole. Non seulement il ne répond pas, mais il s'éloigne et continue son chemin. Non pas, Mesdames, vous le savez, qu'il soit insensible. Non ; mais il veut augmenter les mérites de cette femme, il veut faire éclater sa foi, sa confiance, sa persévérance. Il veut qu'elle soit un modèle pour ceux qui souffrent et qui prient.

Aussi bien, la Chananéenne ne se décourage pas ; elle s'obstine à prier et même à importuner les disciples, qui finissent par dire au Maître : « Renvoyez-la, c'est-à-dire, exaucez-la, accordez-lui la grâce qu'elle sollicite, car elle nous suit en criant. »

Jésus répondit : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, » c'est-à-dire aux Juifs. Il enverra ses apôtres aux peuples païens.

Quelles dures paroles ! Pauvre femme ! Peut-elle espérer encore, elle qui n'est pas juive, qui n'est pas des brebis d'Israël ?

Mais l'épreuve devient plus crucifiante encore ; Jésus se retire dans une maison et il défend de dire où il est. (Mc., VII, 24).

Cette épreuve, Mesdames, qui de vous, qui de nous ne la connaît ? Que de fois Jésus résiste ou semble résister à nos supplications ! Il s'éloigne, nous abandonne à notre misère. Nous le cherchons et nous ne le trouvons plus ; il a fui loin de nous. Nous restons seuls dans la nuit, dans la terreur et l'impuissance. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que maintenant comme jadis, Jésus veut éprouver notre confiance, notre fidélité, notre amour.

Que fera la Chananéenne ? Son cœur maternel lui révélera où est le Sauveur. Elle n'aura pas de repos qu'elle n'ait trouvé celui qu'elle veut implorer et qui doit guérir et sauver son enfant. « Jésus, dit S. Marc, ne put se dérober à elle. » Elle arrive à la maison dans laquelle Jésus est caché « et elle entre. »

Que va-t-elle faire ? Elle a prié debout jusque-là, en suivant le Sauveur ; maintenant « elle se jette à ses pieds » et elle l'adore : « Seigneur, secourez-moi ! » lui dit-elle.

Et la réponse qu'elle obtient paraît un défi jeté à sa douleur, à la constance de sa foi, à son héroïque confiance. « Il n'est pas bon, lui répond Jésus, de prendre le pain des fils et de le donner aux chiens. » Les fils, ce sont les Juifs ; les chiens, ce sont les infidèles ; le pain, c'est la prédication de l'Evangile,

ce sont les prodiges opérés par la toute-puissance divine... Quelle réponse écrasante de mépris !

Sans doute, cette femme va se lever, se révolter, arrêter là sa prière et blasphémer contre ce Prophète qui l'a rebutée si sévèrement ? Mais non, tout au contraire, la Chananéenne répond : « C'est vrai, Seigneur, mais les chiens mangent sous la table les miettes de leurs maîtres. »

O héroïsme de la foi et de l'amour maternel ! C'est lui qui inspira à la Chananéenne cette réponse sublime d'humilité. Elle appelle Jésus-Christ *Seigneur,* elle reconnaît son indignité, elle accepte d'être comparée à de vils animaux et d'être traitée comme eux.

Cette réponse n'est pas moins sublime de confiance. La malheureuse femme n'est point découragée, elle n'est même pas troublée, elle est toujours assurée du succès de sa prière, sa fille sera guérie.

Enfin cette réponse est sublime d'habileté. La Chananéenne, en effet, retourne en sa faveur les paroles impitoyables du Maître : « Oui, dit-elle, vous avez raison ; oui, ce que vous dites est vrai ; oui, le peuple juif est votre famille, les Juifs sont vos fils, ils reçoivent votre Evangile ; vos dons merveilleux, vos bienfaits sont pour eux. Moi et les miens, ma fille malade, nous sommes des chiens, des animaux méprisables. Mais les chiens sont admis à manger les miettes du pain qui tombent de la table de leurs maîtres. Ce sont ces miettes que je demande, elles me suffiront. Le prodige que je sollicite et qui ne coûte rien à votre toute-puissance est une des miettes qui tombent de la table du peuple choisi, accordez-moi une de ces miettes et ma fille sera sauvée. »

* * *

Notre-Seigneur a retardé l'heure de sa miséricorde, il a multiplié les épreuves, les humiliations de la Chananéenne, pour la mieux glorifier et faire comprendre que la prière fervente, persévérante, et surtout la prière des mères pour leurs enfants, obtient tôt ou tard de magnifiques victoires.

Devant cet héroïsme sublime, Jésus s'émeut et dit : « Femme, que votre foi est grande ! » Et sa fille fut guérie dès ce moment. S. Marc entre dans quelques détails. « A cause de ce que vous m'avez dit, — à cause de votre prière, de votre humilité, de votre confiance, — allez, le démon est sorti de votre fille. »

Et quand elle fut dans sa maison, « elle trouva sa fille étendue sur son lit, et le démon était sorti. » (Mc., VII, 24-30).

Mesdames, quel exemple et quelle leçon ! Puissions-nous par nos prières mériter un pareil éloge : « Femme, votre foi est grande ! » Vous avez prié, longtemps ; priez encore, ne vous lassez pas, ne vous découragez jamais. S'agit-il de votre mari, s'agit-il de vos enfants qui vous remplissent d'amertume et de désolation ? S'agit-il de souffrances intimes que seules comprennent celles qui les éprouvent ? Ne vous découragez jamais, implorez, suppliez, à genoux, sans vous lasser, et votre douleur suppliante finira par triompher : il sera fait « comme vous voulez. »

* * *

Le Bienh. Vianney, curé d'Ars, avait pour la Sainte Vierge une très tendre dévotion. Il avait à son service une digne servante, Catherine Lassagne, qui fut témoin d'une grande faveur accordée par la Sainte Vierge à son dévoué serviteur.

Un certain soir, croyant M. le Curé à l'église, Catherine entra dans sa chambre sans frapper ; mais, à peine eut-elle ouvert la porte, qu'elle resta sur le seuil toute saisie du spectacle inattendu qui se présentait à elle : le saint prêtre, debout, inondé de la clarté qui environne une merveilleuse apparition, parle à sa visiteuse céleste avec une simplicité d'enfant.

Catherine a conscience d'une indiscrétion, et songe à fuir. Impossible, elle est comme rivée au plancher. — « Ma bonne Mère, disait le Saint Curé, je vous en prie, accordez-moi la guérison de tel malade. » La Sainte Vierge s'incline et sourit : « Je te l'acccorde. » — « Merci, ma bonne Mère. Vous ne me refusez jamais rien, prenez en pitié tel pécheur obstiné, donnez-lui une de ces grâces irrésistibles qui le gagne à votre Fils. — Je te l'accorde aussi. — Oh ! merci, ma bonne Mère. Mais, permettez-moi encore une demande. Je suis pauvre et ne puis rien laisser à ma vieille servante... Si du moins vous la guérissiez, avant ma mort, de l'infirmité que vous savez ? » Une troisième fois, la Sainte Vierge répondit : « Je te l'accorde. »

Et la vision disparut. Revenu à lui, le bon Curé aperçut Catherine à la porte. — « Comment ! vous étiez là malgré ma défense ? — Mais... Je ne savais pas, et quand j'ai voulu m'en aller, je n'ai pas pu. — Eh bien ! comment vous trouvez-vous ? — Je suis guérie. — Bénissons Marie, mais jurez-moi que vous ne direz à personne ce dont vous avez été témoin. » Catherine jura et fut fidèle. Mais lors du procès de canonisation, elle fut déliée de son serment, et obligée de révéler cette admirable scène [1].

Prions, Mesdames, prions sans nous lasser, avec humilité, confiance et persévérance. Prions pour nous et pour les nôtres ; prions pour les pécheurs et spécialement pour la conversion de cette mère chérie qui s'appelle la France. Prions le Maître, à l'exemple de la Chananéenne, afin qu'elle soit bientôt guérie et que le démon qui la torture depuis si longtemps s'en aille pour tout de bon.

Prions, comme à Lourdes, à genoux ou les bras en croix, avec une foi intense, et nous obtiendrons de nouveaux prodiges. « Demandez et vous recevrez. » Ainsi soit-il.

---

[1] *Semaine religieuse de Saint-Claude,* 52e année, n° 22.

II

MARIE-MADELEINE : *La conversion*

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.
Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. (Luc, VII, 47).

Mesdames,

La page d'Evangile que je voudrais vous redire en la méditant avec vous, est une de ces pages particulièrement émouvantes, toutes remplies d'une grandeur incomparable et d'une surnaturelle beauté, une de ces pages qui ont l'éternel secret de faire couler les larmes de l'expiation et du repentir, en nous montrant en la personne de Madeleine l'humanité souillée par tous les raffinements du plaisir, et puis, merveilleusement convertie, réhabilitée, transfigurée dans un élan de contrition réparatrice, débordante de cette foi intense et de cet amour sublime qui lui ouvrent, avec le pardon et la paix, le chemin de la résurrection et de la vie.

Il s'agit d'un miracle non moins retentissant que celui de la résurrection de Lazare : il s'agit du perpétuel miracle de la résurrection des âmes, personnifiée dans la Madeleine pécheresse, devenue ensuite, par la grâce toute-puissante et toute miséricordieuse du Maître, la Madeleine pénitente, et à cet égard, l'admirable modèle des âmes sauvées par la pénitence.

Madeleine ouvre la voie et conduit le cortège des âmes converties ; son histoire sans cesse renouvelée est de tous les siècles et de tous les temps : la scène du festin de la maison de Simon se reproduit invisiblement à travers les âges, comme le retour de l'Enfant prodigue, comme tous les récits analogues de l'Evangile.

Je vous demanderai, Mesdames, — et vous voudrez bien volontiers, n'est-ce pas ? accéder à mon désir, — je vous demanderai de relire dans le silence et le recueillement le chapitre VII de S. Luc, afin que, si vous en avez besoin, la parole du Maître puisse aussi se réaliser en vous ; afin que, si vous avez péché, — ou même, si vous avez beaucoup péché, — tout cela soit efficacement pardonné, parce que, à l'imitation de Madeleine pénitente, vous aurez beaucoup aimé, parce que votre foi, votre repentir, votre amour vous auront sauvées.

* * *

Notre-Seigneur avait commencé depuis plus d'un an son apostolat en Galilée. Les foules avaient, à maintes reprises, entendu sa parole, été les témoins émus de ses nombreux miracles. Tout récemment, il venait de ressusciter le fils de la veuve de Naïm. Nous sommes donc en Galilée et probablement dans la petite ville de Naïm. Un certain Simon, Pharisien, offre l'hospitalité au Maître : Notre-Seigneur accepte l'invitation.

Pour mieux comprendre la suite du récit, notons ici quelques traits des mœurs alors en usage. — C'était la coutume en Orient de se coucher à table ; au lieu de chaises, la table était entourée de lits sur lesquels les convives étaient couchés à demi. — C'était aussi la coutume d'offrir de l'eau à celui qui franchissait le seuil d'une maison, pour laver ses pieds, car en Orient, à l'époque de Notre-Seigneur, on voyageait nu-pieds. — Si on voulait honorer davantage le visiteur, à plus forte raison le convive, on l'embrassait. — Enfin, le plus grand honneur que l'on pût faire à un homme, à un Prophète, c'était de briser des vases remplis de parfums et de répandre sur sa tête et sur ses pieds la liqueur embaumée.

Notre-Seigneur est accueilli par Simon le Pharisien avec une curiosité défiante. On le reçoit sans aucune marque d'honneur ; on ne lui apporte point d'eau pour laver ses pieds ; on ne lui donne pas le baiser traditionnel ; on ne verse pas de parfums sur sa tête.

Pendant le repas, voici qu'une femme de la ville, une pécheresse, ayant appris que le Prophète de Galilée était à table dans la maison de Simon, entre dans la salle au milieu des invités. S. Luc tait le nom de cette femme ; mais la Tradition presque unanime identifie Madeleine avec la pécheresse, et d'autre part, S. Jean nous la nomme : elle s'appelait Marie, surnommée Madeleine, c'est-à-dire de Magdala, petite bourgade sur les bords du lac de Génézareth, soit qu'elle fût originaire de Magdala, soit qu'elle y eût résidé de nombreuses années ; en tout cas, elle y possédait encore un riche patrimoine. Sa sœur Marthe demeurait à Béthanie et peut-être déjà aussi son frère Lazare, qui possédait de grands biens à Jérusalem.

Elle entre, silencieuse et voilée, portant entre ses mains un riche vase d'albâtre rempli des parfums les plus précieux. Elle s'approche de Jésus, et se tenant derrière lui humblement, elle s'agenouille à ses pieds et les couvre de ses larmes : c'étaient les larmes du repentir et de l'expiation... Puis, prenant sa chevelure dénouée, cette magnifique chevelure qui hier encore était son orgueil, sa passion et un des multiples instruments de ses folles amours, elle essuie les pieds du Sauveur, puis elle les couvre de baisers : baisers d'expiation encore, qui, dans sa pensée, étaient destinés à réparer tant d'autres baisers qu'elle avait donnés ou qu'elle avait reçus au cours de ses désordres... Et enfin, brisant son vase d'albâtre, elle en répand les parfums précieux sur les pieds du Sauveur : nouvelle expiation encore de tant de parfums consacrés à ses caprices et à ses voluptés.

Et pendant tout ce temps Madeleine reste muette : les sentiments qui débordent sont, en effet, intraduisibles. « Pas un mot ne peut sortir des lèvres de cette femme que la douleur et l'amour de Dieu envahissent. Mais son attitude humiliée, ses larmes, ses baisers, sa chevelure dénouée, ont une éloquence que nulle parole ne peut égaler.

« Ce n'est pas seulement le Prophète qu'elle voit en Jésus et qu'elle vénère, c'est le Fils de Dieu qu'elle adore. Elle ne vient pas, comme la foule, demander un bienfait matériel ; elle vient implorer

Celui qui guérit l'âme, la purifie et la transforme. Jamais le repentir n'a pleuré ainsi, jamais l'amour pénitent n'a eu de tendresse plus délicate et plus ardente pour se faire pardonner, jamais larmes et parfums n'ont symbolisé une foi plus vive, une adoration plus pleine [1]. »

Simon le Pharisien, témoin de cette scène, se mit à dire en lui-même : « Si celui-ci était vraiment Prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche, que c'est une pécheresse. » Elle était notoirement connue comme telle ; son inconduite et ses désordres ne faisaient doute pour personne. Elle était de ceux que le cœur et la passion entraînent et qui leur sacrifient tout, même l'honneur.

Alors, devinant sa pensée, Jésus lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Maître, dites. »

« Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils étaient insolvables, le créancier fit à tous les deux la remise de leur dette. Lequel l'aimera le plus ?

« — Celui, je pense, répondit Simon, à qui il a le plus remis. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. »

« Alors, se tournant vers la femme agenouillée à ses pieds, il ajouta : « Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle, elle les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser traditionnel ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point versé le parfum sur ma tête ; mais elle, elle l'a répandu sur mes pieds. C'est pourquoi je te dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ; et l'action qu'elle vient de faire sera publiée à sa louange dans tout l'univers. » Puis, s'adressant à Madeleine : « Ta foi t'a sauvée, lui dit-il ; va en paix désormais, tes péchés sont pardonnés. »

Et Madeleine disparaît.

* * *

Que s'était-il donc passé dans l'âme de Madeleine ? Comment le rayon divin qui devait la sauver pénétra-t-il dans sa conscience ? Quelles furent ses luttes intérieures ? Nous l'ignorons.

Il est vraisemblable de penser qu'elle dut entendre et à plusieurs reprises le Prophète de Galilée, et qu'elle dut être conquise autant par ses paroles que par ses miracles.

Finalement, un jour vint où ses yeux s'ouvrirent : l'abîme honteux de ses désordres lui apparut alors dans sa hideuse réalité : elle reconnut en Jésus le Sauveur qui pardonne. Ce jour-là, elle n'hésita plus. De telles natures ne s'arrêtent pas à mi-chemin ; leur grandeur est d'aller toujours, dans le bien comme dans le mal, jusqu'au bout d'elles-mêmes. La pécheresse publique voulut être la pénitente publique.

A partir de cette date inoubliable, Marie-Madeleine fut digne de ses larmes pénitentes, digne du pardon ineffable que Jésus lui avait accordé, et fidèle d'une admirable fidélité au divin Maître. C'est une nouvelle vie qu'elle commence, vie de prière, de pénitence, de dévouement et d'amour transfiguré.

Nous la verrons désormais dans le groupe des Saintes Femmes. Nous la verrons deux ans après à Béthanie, chez Simon le Lépreux, six jours avant le Crucifiement, répandre de nouveaux parfums sur la tête et les pieds du Sauveur, pendant ce festin auquel assistait Lazare le ressuscité. Là, elle ne paraît pas comme pécheresse, mais comme convertie, et comme amie du Sauveur. Vous savez le reste... Elle sera au Calvaire. Elle viendra la première au Sépulcre avec des parfums pour achever l'embaumement. Notre-Seigneur la favorisera d'une de ses premières apparitions. Et puis enfin, lorsque la persécution la chassera de la Judée avec Marthe et Lazare, la Providence veillera sur leur frêle esquif et les fera aborder en Provence. Lazare mourra évêque de Marseille et martyr. Marthe évangélisera Tarascon, qui possède encore ses reliques. Madeleine immortalisera la Sainte Baume.

* * *

Vous connaissez, Mesdames, — l'histoire est un perpétuel recommencement, — vous connaissez, Mesdames, une Madeleine pécheresse, qui compte dans son sein bien des Madeleines du même genre : Dieu seul en sait le nombre. C'est la France, notre chère Patrie dont le nom, la richesse, la beauté, restent incomparables au cours de son histoire.

Mais qu'elle est longue aussi et douloureuse, l'histoire de ses défaillances, de ses égarements, de ses folies ! Comme la Madeleine de l'Evangile, elle sent peser sur ses épaules le poids de ses prévarications multiples qui ont tant fait obstacle aux miséricordes d'en haut. Aujourd'hui encore, au lendemain des deuils de la Grande Guerre, le dévergondage reste à l'ordre du jour et les folies continuent...

Prions ensemble, Mesdames, pour demander à Dieu la conversion sincère de notre Patrie coupable.

Madeleine a trouvé auprès du Maître le pardon complet, le salut, la paix, les prédilections de sa tendresse et la gloire : voilà la résurrection qu'il nous faut, et puissent nos prières intenses hâter l'heure de cette résurrection qui sauverait la France en lui rendant une paix incomparable et glorieuse, pourvu qu'elle ait le courage de brûler ses idoles et de s'agenouiller devant le Dieu qui l'appelle, qui l'invite depuis si longtemps à pleurer ses fautes et à briser les vases de parfums qui l'ont enivrée jusqu'à la folie...

O France ! ô ma Patrie bien-aimée ! il en est temps encore, hâte-toi de briser les liens qui te retiennent et de montrer aux peuples modernes comment on se repent, comment on espère, comment on se relève, et comment on goûte aux pieds de Jésus le pardon, le salut, la tendresse et la gloire !

Pour vous, Mesdames, si dans votre passé vous

[1] P. Didon, *Jésus-Christ*, édit. in-8, t. I, p. 355.

avez eu quelques heures de laisser-aller, fascinées par les pompes séductrices d'un siècle décadent, puisez dans l'exemple de Madeleine pénitente le réconfort de votre contrition réparatrice dans la paix de vos âmes vigoureusement rénovées, et que la parole de l'Evangile vous jette avec confiance dans les bras du Maître que vous ne quitterez plus jamais !

Pour nous aussi, « beaucoup de péchés nous seront remis, parce que nous aurons beaucoup aimé. » Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LI

15e Dimanche après la Pentecôte

LES INCERTITUDES DE LA MORT

Et dedit illum matri suæ.
Et il le rendit à sa mère.
(Luc, VII, 15).

Mes frères,

L'Evangile, dans une de ses pages les plus émouvantes, nous met en présence d'une mort prématurée, celle d'un jeune homme ravi à l'affection de sa famille et qu'on portait à sa dernière demeure. Jésus, traversant la ville de Naïm, rencontra le funèbre cortège. Emu de compassion, il le fit aussitôt arrêter, et, après avoir commandé au défunt de se lever, il le rendit à sa mère. De cette scène de douleur dont le spectacle réapparaît si fréquemment sous nos regards, se dégage une leçon : c'est que la mort frappe à tous les âges et qu'elle a des surprises inattendues. Puissions-nous être toujours prêts à recevoir sa visite !

I

S'il est une pensée capable d'éveiller notre vigilance, n'est-ce pas la pensée des incertitudes de la mort?

La mort, redoutable messagère des volontés du ciel, nous menace sans cesse. « Marchez, dit le Seigneur, tandis que la lumière vous éclaire. » Pourquoi ? « Parce que la nuit va bientôt venir. » — « Veillez, » nous dit-il encore. Pourquoi ? « Parce que le juge frappe déjà à la porte ! » — « Faites profiter les talents que le Maître a mis entre vos mains. » Pourquoi ? « Parce que le Maître est sur le point de vous en demander compte. » Toutes ces mystérieuses paroles sont un avertissement ; nous mourrons bientôt. Que l'homme prenne sa place parmi les rois de la terre ou qu'il vive ignoré, méconnu, humble ouvrier ou pauvre mendiant, c'est la même loi. La mort jette sur le monde entier un niveau d'égalité.

Non seulement entre nous et la mort il n'y a qu'un pas, mais nous ne pouvons pas sonder, malgré tous nos calculs, l'abîme de ses incertitudes.

Quel jour sera le dernier de notre existence? Nous l'ignorons. Dieu ne s'est pas engagé à venir à un moment ou à un autre. La mort frappe l'enfant comme elle frappe le vieillard, le juste au milieu de sa prière et le pécheur au milieu de ses oublis. Je commence une affaire ; peut-être ne la finirai-je pas. Nous avons vu le soleil se lever le matin, et le soir nous ne serons peut-être plus là, quand il disparaîtra à l'horizon. Nous pouvons mourir demain, en pleine jeunesse et au milieu d'une fête, ou un peu plus tard, à la chute des feuilles.

Quelle sera la forme de notre mort? Personne pour nous répondre ! Naturelle ou violente, tranquille ou douloureuse, une mort qui laisse à notre esprit toute sa clarté, ou une mort qui le trouble? Beaucoup s'en vont après avoir compté durant le cours d'une longue maladie les heures si lentes de la souffrance ; d'autres sont emportés par de soudaines catastrophes, comme il arrive chaque année. Un soir, en revenant sur le chemin du travail, les notes plaintives de la cloche frappent nos oreilles, et à peine a-t-on prononcé devant nous le nom du défunt que nous disons avec surprise : « Mais, hier encore je l'ai vu, nous avons parlé ensemble ! »

En quel lieu mourrons-nous? Nous n'en savons pas davantage. Dans notre propre demeure et à côté de nos parents, ou sur un sol étranger et parmi des gens inconnus? La dernière borne qui doit nous arrêter, où est-elle ? Celui-ci meurt avant la moisson commencée ; celui-là au milieu du champ dont il s'apprêtait à recueillir les nombreuses et lourdes gerbes, quelquefois après y avoir travaillé le dimanche ; un autre en pleine assemblée de plaisirs, où la justice de Dieu l'attendait !

Ah ! Seigneur, ce sont là des mystères profonds dont vous avez voulu vous réserver à vous seul la connaissance ! La mort est incertaine dans ses coups, plus incertaine encore est son heure. Obéissant toujours à la volonté de son Maître, elle viendra au moment où nous y penserons le moins.

II

Mais si Dieu nous a caché l'heure de notre mort, c'est pour nous faire employer utilement et saintement celles de notre vie.

N'est-ce pas, du reste, la voix du simple bon sens? Etre toujours à la veille de paraître au tribunal suprême, et multiplier ses négligences ; toucher presque au terme où l'on ne peut plus rien faire, et n'avoir ni des habitudes plus chrétiennes, ni un cœur plus réglé ; sentir déjà la mort à ses côtés, être même incertain de sa visite, et, au lieu d'en prévenir les surprises par une conversion sincère, persévérer dans le désordre ; bref, se dire tous les jours : « Je sors de ma maison et je puis ne pas y rentrer, » et vivre dans l'habitude du mal : il y a là une conduite que la raison condamne.

Car enfin, si Dieu prenait soin de nous donner quelques signes avant-coureurs, s'il nous faisait dire par un de ses anges : « Ce sera pour demain ! »

quelle ne serait pas notre activité ! Sous l'influence d'un tel présage, nous mettrions en œuvre tous nos efforts : pas une action, pas une parole, pas une souffrance qui ne fût sanctifiée. Notre seul regret serait de ne pouvoir souffrir encore davantage. Or, Dieu nous avertit lui-même : la mort viendra comme une trompeuse. Nous savons, à n'en pas douter, que nous mourrons, mais l'accident qui divisera notre nature est enveloppé d'une ombre impénétrable.

Raisonner, calculer, murmurer, à quoi bon ? Nous ne pouvons pas changer le caractère de la mort et lui ôter les moyens de nous trahir. Elle viendra à l'improviste, comme l'éclair qui déchire la nue, par un de ces coups subits dont elle est coutumière. Même au cours de la maladie la plus ordinaire, elle nous surprendra. Dans les derniers jours, par un excès de tendresse et des ménagements incompréhensibles, on nous assurera que tout va bien quand il sera évident que tout va mal, on nous cachera avec soin les marques d'une fin prochaine, et nous arriverons devant Dieu sans nous en douter.

Il y a donc, dans les incertitudes de la mort, un motif puissant de nous tenir en garde. Si nous connaissions l'heure à laquelle Dieu nous appellera, nous aurions le loisir de tout remettre à la dernière année, et dans la dernière année au dernier jour ; mais, étant donnée notre ignorance à cet égard, nous devons être toujours prêts. Or, être prêt, c'est prendre des conseils et des résolutions comme on en prend à la mort : prier, pardonner, se confesser, comme on prie, comme on pardonne, comme on se confesse quand on va mourir.

Combien s'entretiennent avec quelque intérêt de la mort des autres, et n'ont pas le courage de s'occuper de la leur !... Il convient de nous y disposer sérieusement. Un signe de Dieu suffit pour ouvrir sous nos pas les abîmes de l'éternité. La mort peut nous creuser une tombe à tout instant. Vous détournez la tête en prétextant que vous n'en êtes pas là ? Prenez garde ! L'heure où vous n'y pensez plus est celle où la mort vous surprendra, et pour avoir lassé sa patience, Dieu ne vous laissera peut-être pas le temps de la réflexion. Que de morts soudaines, inattendues, et pour la plupart, impénitentes !

* * *

Ne soyons pas de ceux qui craignent de troubler les douceurs de la vie par la pensée de la mort. Jésus-Christ ne nous a pas dit : « Préparez-vous, » mais : « Soyez prêts. *Estote parati.* » Si nous ne sommes pas en paix avec le ciel, prenons sans délai les précautions de la prudence en réglant notre vie selon la loi de l'Evangile. Mourir avec une conscience rassurée et une âme tranquille sera la récompense de notre fidélité. Ainsi soit-il.

LII

16e Dimanche après la Pentecôte

LE LIVRE DE PRIÈRE

Orationi instate vigilantes in ea.
Priez avec une ferveur attentive. (Col., IV, 2).

Mes frères,

Pour obtenir de Dieu ce que l'on sollicite de sa bonté, il faut prier, prier beaucoup, prier avec une âme fervente et soumise. Or un des moyens de s'attacher à la prière et surtout de bien suivre les offices de l'Eglise, c'est d'avoir un livre sous les yeux. Le sujet a son importance. Permettez-moi d'y insister brièvement.

I

Un livre de prière pour assister aux offices, rien de plus utile.

Sans le secours d'un livre, on s'ennuie, on se distrait, on se dissipe. A peine la messe est-elle commencée qu'on voudrait qu'elle fût finie. Si nous n'avons pas de livre, nous pouvons tout au plus réciter quelques formules faciles, exprimer à Dieu une plainte, une demande, suivre les cérémonies qui accompagnent la messe. A la vérité n'eussions-nous fait que cela, multiplié les formules de prières empruntées à notre mémoire et prolongé ainsi notre adoration, la messe serait pieusement entendue : ces prières, ces plaintes, que nous avons trouvées dans l'inspiration de notre cœur, sont bonnes.

Mais, en général, un livre est nécessaire pour guider et soutenir notre attention. Sans le secours d'un livre, l'âme n'est pas suffisamment occupée, ni suffisamment préservée contre les distractions du dehors. Des pensées étrangères absorbent le temps qui devrait être consacré à la prière ; on songe à sa maison, à ses affaires, à ses champs. D'autres, au lieu de garder le silence, tiendront une conversation en règle et se laisseront aller durant une partie notable de l'office à un bavardage indiscret. D'autres s'occuperont à regarder ce qui se passe à l'église, à faire une petite revue générale... Tout cela, souvent, parce qu'on n'a pas de livre. Et ainsi, sans qu'on y prenne garde, on n'assiste pas à la messe.

II

Quel livre faut-il choisir ?

Le jour d'une Première Communion, on achète des livres de luxe qui sont avant tout pour la vanité. De ces sortes de livres, dorés sur tranches avec riche reliure et fermoir en argent, à peine ose-t-on se servir, dans la crainte de les tacher. On les prendra aux grandes solennités, trois ou quatre fois dans l'année, et pour que les voisines puissent en admirer la couverture, on ne les ouvrira même pas. Il y a donc là une dépense inutile et regrettable.

Voulez-vous avoir un excellent livre de messe ? Achetez un Paroissien romain. Un Paroissien donne tous les offices de la liturgie. Vous y trouvez les prières que l'Eglise consacre à chaque dimanche et à chaque fête, c'est-à-dire les prières les plus méritoires et les plus efficaces. Grâce à votre livre,

soit que vous assistiez à la messe, soit que vous preniez part au chant des psaumes et des hymnes qui composent les vêpres, vous offrez à Dieu la louange parfaite, la louange même de l'Eglise, sa supplication universelle et qui se répète sur tous les points du globe.

Non pas qu'en suivant un office on ne puisse y mêler quelques formules spéciales, préférées. Dans un recueil bien fait, outre la partie paroissiale des dimanches et des fêtes, nous trouvons des prières composées par les saints, et où les saints ont mis toute leur âme et toute leur foi. Ils ont connu comme nous le péril, l'épreuve, et quelquefois même le péché. Lorsque, implorant une grâce de secours ou de pardon, nous empruntons leur prière, qu'elle soit inscrite sur notre livre ou sur l'image pieuse qui lui sert de signet, ils la récitent, ce semble, avec nous et, en la récitant avec eux, nous y mettons nous-mêmes plus de ferveur, plus de confiance.

III

Après avoir fait choix d'un bon livre, il convient de le garder avec respect.

Notre Paroissien est-il traité négligemment, déchiré, — je ne dis pas à force d'usage, — mais si des taches de poussière venaient à le souiller, un tel oubli prouverait contre notre foi. Que ce Paroissien soit plus ou moins orné, il importe peu ; mais il importe qu'il soit convenable, décent, digne enfin du saint emploi auquel nous le destinons. Nous devons l'entourer de tous les égards, un peu comme on prend soin de ses vêtements du dimanche : plus nous le garderons longtemps, plus il nous deviendra cher. Quand déjà bien des années ont passé, on retrouve toujours avec le même bonheur le livre de sa Première Communion ; il semble exhaler je ne sais quel parfum. Comme il nous encourage, si nous avons persévéré dans la ferveur de ce beau jour ! Quels reproches il nous adresse, si nous nous sommes éloignés de Dieu !

Peut-être ce livre sera-t-il celui d'une mère regrettée. Elle lui confiait tous ses soucis, toutes ses peines ; sur certains feuillets plus vieillis, souvent ses larmes sont tombées ; nous y lisons des prières qu'elle a cent fois redites pour nous ; quelque chose d'elle-même, de son affection, de sa piété, de ses vertus, s'est imprimé sur ces pages usées.

A vrai dire, on ne saurait avoir dans une famille meilleur trésor : en nous servant chaque dimanche du livre de notre mère, nous y trouvons un attrait particulier, une prière facile, et un tel livre suffit quelquefois pour sanctifier plusieurs générations.

* * *

Il y a des personnes qui ont bien leur livre de prière, mais qui ne l'ouvrent pas ; d'autres, qui l'ouvrent au hasard et restent sur la même page. Prenons notre livre chaque dimanche pour y suivre les offices, et ceux-ci terminés, en le fermant, soyons assurés que Dieu nous a bénis par une grâce spéciale. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XII

L'ÉCOLE PRIMAIRE MONASTIQUE ET PAROISSIALE

L'Eglise avait pris pour devise ces mots touchants du Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants. *Sinite parvulos venire ad me.* » Tandis que le paganisme ne s'adressait qu'à un cercle d'amis, à une élite intellectuelle, l'Eglise devait mettre tous ses efforts à instruire les petits, les humbles, les pauvres. Elle aura spécialement pour auxiliaires dans l'accomplissement de cette belle œuvre les moines. Nous avons dit ce dont l'agriculture et l'industrie leur étaient redevables. Voyons aujourd'hui les services qu'ils ont rendus sous le rapport de l'enseignement populaire.

I

Si les monuments qui datent de l'époque mérovingienne sont en nombre trop restreint pour pouvoir donner sur cette matière de copieux détails, cependant les dernières recherches de la science historique nous permettent de saluer dans la personne des moines, au sortir des invasions barbares, les premiers instituteurs du peuple, les créateurs de nos premières écoles primaires.

Antérieurement, — M. Jules Simon lui-même en a fait la remarque, — l'Eglise avait déjà fondé à la porte du Musée la Didascalie primitive : d'abord, simple école destinée à la formation des catéchumènes, elle devait, ici et là, se transformer plus tard en une sorte d'université chrétienne. Avec la période de misères qui suivit les invasions, et simultanément avec la floraison de nos grandes abbayes, aux écoles des martyrs succédèrent les petites écoles monastiques et paroissiales. Non seulement moines et curés, — et le plus souvent le curé était alors un religieux de l'abbaye voisine, — se firent les protecteurs et les conseillers du peuple, mais en même temps qu'ils défrichaient un sol couvert d'épines et substituaient à des bruyères stériles de gras pâturages, ils bâtissaient églises et écoles.

On peut distinguer, durant la période du haut moyen âge, trois sortes d'écoles primaires : l'annexe de l'école épiscopale, la petite école monastique ou école *mineure,* et l'école paroissiale.

L'école épiscopale, située sous le portique de la cathédrale, quelquefois dans le palais même de l'évêque, et généralement confiée à des religieux, bien que destinée aux fils des ducs et des leudes, avait toujours pour annexe une salle d'enseignement populaire. L'*Histoire littéraire* de la France cite pendant la période mérovingienne les écoles-annexes de Paris, de Chartres, de Troyes, du Mans, de Lisieux, de Beauvais, de Poitiers, etc., etc. Des hommes qui occupaient avec éclat une chaire de philosophie ou de science, ne dédaignaient pas d'y enseigner le catéchisme ou la grammaire à de modestes enfants.

D'après les règles de sa fondation, chaque monastère devait aussi former des maîtres pour les enfants des serfs et tenir un externat à leur usage. Jusqu'au milieu des siècles barbares, au dire d'Ozanam, les études grammaticales s'y perpétuèrent. Leurs premiers magisters portaient le nom de prieur de l'école, *prior scholæ*, que mentionnent encore les plus vieilles signatures [1]. Maintes vignettes, dessinées avec charme, nous montrent de même le doigt de l'écolâtre tournant les feuillets de l'abécédaire devant les yeux d'un élève studieux. Marmoutiers, Solignac, Saint-Germain, Auxerre, Micy, Agaune, Saint-Pavin, Saulge, et, un peu plus tard, Fontenelle, Saint-Médard de Soissons et Jumièges, possédaient de petites écoles monastiques très florissantes.

Toute paroisse urbaine ou rurale devait avoir également son école populaire. Le premier canon du concile de Vaison tenu en 529 en imposait la fondation à chaque curé. Théodulphe, évêque d'Orléans, que ses *Capitulaires* ont rendu célèbre, par un mandement publié en 797, institua de même, sous la direction des curés, des écoles gratuites dans tous les bourgs et villages de son diocèse. Ce n'était pas là, d'ailleurs, une pièce isolée : car une foule de conciles contemporains reproduisent pareille ordonnance.

L'école du hameau s'ouvrait auprès de l'église paroissiale ou se confondait avec le presbytère. Quelquefois le seigneur du lieu se plaisait à élever à côté de la maison des malades, et « pour que Dieu ait pitié de son âme, *in remedium animæ,* » suivant l'expression des vieux actes, une école populaire. Ces petites écoles étaient en pleine activité dans les diocèses de Toul et de Reims. L'évêque Dadon employa tout son zèle à faire fleurir celles de Verdun. S. Yves de Bretagne suivit les leçons de l'école presbytérale de Peublian. Fulbert, qui devait jeter les fondations de la splendide cathédrale de Chartres, donna à cette ville les meilleurs écolâtres [2].

Les monastères de femmes fournissaient de leur côté des institutrices aux jeunes filles du peuple.

Toutes ces écoles réunissaient sous la férule d'un humble maître, et, dès leur septième année, non seulement les clercs ou les enfants que leurs inclinations portaient vers le cloître, mais les enfants du serf, du colon, du manouvrier. Nous les voyons, à travers le moyen âge, particulièrement sous le règne de Charlemagne et grâce à l'impulsion féconde donnée par Alcuin, se constituer de plus en plus nombreuses. Même aux époques ingrates et confuses des IXe et Xe siècles et en dépit des invasions normandes, elles n'en demeurent pas moins fréquentées. Le fait est attesté par les derniers travaux scientifiques. La seule école de Fleury-sur-Loire, qui était ouverte aux enfants pauvres comme aux enfants nobles, comptera, en plein siècle de fer, 5.000 élèves. Ainsi que du grès vosgien coulaient les eaux lorraines, les abbayes vosgiennes répandaient avec abondance l'instruction sur toutes nos campagnes, de Gorze à Saint-Mihiel. Les études locales, provinciales, qui se sont multipliées de nos jours confirment ici les savantes données de M. Léopold Delisle et nous montrent des écoles jusque dans les plus modestes hameaux.

II

Aussi bien, il y avait alors une vraie organisation de l'enseignement : car chaque diocèse comme chaque abbaye possédait un *écolâtre* chargé de la direction et du programme des écoles populaires.

On y donnait d'abord, et très largement, l'instruction religieuse. L'instituteur se plaisait à graver dans le cœur de ses petits élèves la crainte de Dieu, l'amour du devoir, le prix de l'âme, le sentiment du respect et de l'obéissance. Ils s'initiaient à la lecture dans les pages saintes du Psautier et des Evangiles, de la Bible, en un mot, dont les éditions à bas prix, *Biblia pauperum,* étaient alors très répandues. On a dit une parole qui reste pour tous leurs anciens maîtres un éclatant témoignage : « Le plus grand prince n'était pas élevé avec plus de soin dans le palais des rois que ne l'était l'enfant de l'ouvrier dans les monastères. » Cette admirable parole est d'Ulric, abbé de Cluny. Les moines s'appliquaient surtout à faire bénir par l'enfant sa destinée, « à rendre la bêche plus légère sur l'épaule du laboureur et à mettre un rayon d'espérance dans la demeure du tisserand [1]. »

Toutefois, si l'on enseignait le catéchisme dans les écoles monastiques et paroissiales, on n'enseignait pas que cela. Le programme des études primaires au cours du haut moyen âge demeure connu, et nous pouvons sans grand effort d'imagination goûter le plaisir de suivre les élèves en classe.

La langue alors en usage était la langue latine. Depuis la conquête des Gaules jusqu'au XIIe siècle, les diplômes, les chartes, les annales primitives des communes se rédigeaient en latin ; on parlait, on enseignait, on prêchait en latin. Mais à l'école villageoise fréquentée par les enfants des familles ouvrières, la langue latine, on le conçoit, avait perdu de sa pureté originelle. Malgré tout, tant d'expressions et de phrases barbares se mêlant dans une syntaxe incorrecte au gaulois celtique et au dialecte germain, elle offrait déjà sur ces lèvres rudes des fils du laboureur les premières épreuves de la belle langue romane. Et même, le concile de Tours, tenu en 818, avait ordonné aux évêques de traduire les passages des Pères en *tudesque* pour les Francs, et en *rustique* pour les Gaulois qui commençaient, surtout dans les campagnes, à ne plus bien comprendre le latin.

Dans ces siècles éloignés où l'on ne possédait pas d'imprimerie, les moines transcrivaient les livres classiques à l'usage de leurs élèves. La vieille Grammaire latine composée au IVe siècle par Donat, le précepteur de S. Jérôme, et, un peu plus

[1] Ozanam, *Etudes germaniques,* t. II, ch. 9.
[2] Cf. Léon Maître, *Les écoles épiscopales et monastiques de l'Occident depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste,* in-8°, Paris 1866.

[1] Montalembert, *Les Moines d'Occident,* Introduction.

tard, celle de Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, servaient de manuel élémentaire. L'enfant était exercé par son maître à la lecture, à l'écriture, au calcul, au chant, c'est-à-dire à peu près tout ce qui forme le cercle de nos premières études. Depuis Charlemagne, l'écriture s'étant transformée sous l'influence irlandaise, la minuscule mérovingienne, d'aspect désagréable et difficile à lire, sera abandonnée pour une autre plus claire, plus élégante, moins embarrassée de ligatures [1].

A l'école du village, l'enseignement réglé avec sagesse avait surtout un caractère pratique. La plupart des enfants étant destinés à cultiver la terre ou à exercer la petite industrie rurale, y recevaient quelques notions pratiques : tout en leur rompant le pain de l'intelligence, on leur mettait en main la pioche et le hoyau. Chaque école rurale était ainsi jusqu'à un certain point une école professionnelle. La théorie dont les livres fournissaient les éléments, après avoir été développée par le recteur, se complétait à l'aide de leçons de dessin, de cubage, de comptabilité. Au fait, le règlement des écoles *pieuses,* tenues aux IXe et Xe siècles, portaient « que les clercs réguliers s'obligeaient à montrer à lire et à écrire à l'enfant du peuple, en commençant par l'A. B. C., à compter, à calculer, et à tenir les livres chez les marchands. »

S'il faut en croire M. Tardif, conseiller d'Etat et professeur à l'école des Chartes, il y avait même, dans les petites écoles abbatiales et épiscopales, des manuels élémentaires de droit [2]. On y donnait également de brèves leçons d'art, de perspective, de géométrie pratique. L'art médiéval, d'ailleurs, était déjà à cette époque pourvu d'une grammaire précise, d'une syntaxe arrêtée. C'est dans nos petites écoles monastiques, on peut le dire, que commencèrent à se former les ouvriers des incomparables cathédrales dont le sol de la France est paré. Or, les voûtes si légères et si hardies de ces monuments splendides, leurs poussées si bien calculées, tant de combinaisons profondes mises au service de la science architecturale sans gêner son essor, prouvent à quel degré était développée l'étude de la statique et de la mécanique.

III

L'Eglise s'est toujours préoccupée de l'instruction au village. Aux enfants du peuple elle donne d'abord pour maîtres le moine ou le curé ; et lorsque, plus tard, elle ne pourra plus suffire par elle-même à cette noble tâche, elle la confiera à des hommes éprouvés. Mais l'instituteur élu par les consuls, les baillis ou les corps de ville restera sous le contrôle de l'autorité épiscopale. Dans chaque diocèse, c'est l'évêque qui accorde aux maîtres la capacité légale, *licentia docendi,* nécessaire pour remplir leurs fonctions. Les petites écoles, nous venons de le dire, ouvraient à tous les enfants, jusqu'aux plus pauvres, la source des connaissances utiles, et beaucoup en profitèrent. La chose était d'autant plus facile que l'instruction se donnait gratuitement.

La gratuité de l'enseignement qui est aujourd'hui un mensonge, — car ne nous demande-t-elle pas un impôt plus lourd ? — signifiait alors une réalité. L'évêque et les curés en prenaient souvent la charge par le moyen des dîmes ou redevances à eux octroyées. Nous en avons pour preuve l'ordonnance fameuse de Théodulphe d'Orléans : « Que les prêtres tiennent des écoles dans les bourgs et les campagnes ; et si les fidèles y envoient leurs enfants, que pour cet office ils n'exigent aucun salaire. » Il en était ainsi dans l'Orléanais, en Provence, en Touraine, et partout [1]. Au dire de son biographe, S. Guillaume, abbé de St-Bénigne de Dijon, ouvrit dans toute la Bourgogne des écoles où les étudiants se trouvaient logés, nourris, instruits à titre gratuit [2] et sur la porte desquelles on pouvait lire le vers suivant :

Discere si cupias, gratis quod quæris habebis [3].

Aujourd'hui encore, quand une commune a été assez heureuse pour conserver ses antiques archives, on y retrouve, même avant l'époque de son affranchissement, avec la mention d'une chapelle pour le service divin, la mention d'une école, où, selon qu'il est écrit dans Isaïe, la science était achetée sans argent.

La gratuité scolaire était quelquefois aussi assurée par des fondations pieuses. L'Eglise qui avait institué auprès des sièges épiscopaux des chaires d'enseignement supérieur avec dotations en fonds de terres et bénéfices, encourageait comme œuvre sainte les legs des mourants en faveur des écoliers pauvres. On leur fournissait sans aucune rétribution maîtres et livres. Un grand nombre de paroisses jouissaient de ce profit. Et à mesure que l'histoire curieuse pénètre plus profondément dans l'intérieur de la société médiévale, elle y découvre chaque jour davantage le zèle de l'Eglise à développer l'enseignement populaire.

Il y a quelques semaines, je feuilletais un ouvrage intéressant et qui m'a étonné. Ce livre, écrit par un savant fort distingué, expose l'organisation des études dans l'Ordre des Frères Prêcheurs aux XIIIe et XIVe siècles. Entre autres choses, on y constate que la question des bâtiments scolaires, de leur aménagement, de leur salubrité, était, à une époque qualifiée de barbare dans tous nos manuels à la mode, l'une des principales occupations des moines dominicains [4].

Au surplus, aucun moyen n'était négligé en vue de rendre douce aux lèvres des jeunes élèves la coupe un peu amère de la science : car parmi les redevances énumérées dans le polyptyque d'une abbaye figure « le miel pour les écoles enfantines. » On n'y recevait pas moins les réprimandes utiles. De fait, dans la voussure d'une porte de la cathédrale de Chartres, la Grammaire est représentée

[1] Lavisse, *Histoire de France*, t. II, p. 354.
[2] Tardif, *Histoire des sources du droit français,* Paris, Picard, 1890.

[1] Sirmond, *Concilia Galliæ,* II, 250.
[2] *Acta Sanctorum,* t. I jan., p. 60.
[3] Migne, *Patrol. lat.,* t. CI, p. 757.
[4] M. Douais, *Essai sur l'organisation des études dans l'Ordre des Frères Prêcheurs aux XIIIe et XIVe siècles,* Paris 1885.

par une femme qui tient dans sa main droite une verge et dans la gauche un livre ouvert ; deux écoliers sont accroupis à ses pieds : l'un étudie, l'autre s'apprête à recevoir une correction.

* * *

M. Siméon Luce a pu dire, grâce aux vieilles chartes exhumées par lui de la poussière de nos archives, et après avoir traité de nos premières écoles monastiques et paroissiales : « Il faudra désormais de la mauvaise foi pour accuser le moyen âge d'avoir érigé l'ignorance en système, ou pour faire dater de nos jours les efforts en faveur de l'instruction populaire. » Mais, en étudiant l'histoire du passé, l'esprit ne saurait oublier les choses présentes. Au souvenir de tout ce que les moines ont accompli, on se demande avec une surprise douloureuse : Pourquoi aujourd'hui chasser l'Eglise de l'école qu'elle a bâtie, et quand elle a été la première éducatrice de l'ouvrier et du pauvre ? Pourquoi persécuter, condamner, exiler nos religieux, successeurs des moines et continuateurs de leur œuvre ?

XIII

L'ÉCOLE SECONDAIRE AU MOYEN AGE

Des esprits incomplets ont essayé de créer entre la foi et la raison, entre les vérités théologiques et les sciences expérimentales, un antagonisme apparent. La raison et la foi sont toutes deux filles du même Père céleste ; l'une n'empêche pas plus le mouvement de l'autre que les lois de l'optique et de la mécanique n'empêchent les mouvements de notre corps. Nous en avons pour preuve tous les efforts que l'Eglise a consacrés, et dès la première heure, à la diffusion de l'enseignement secondaire.

I

L'*Histoire littéraire de la France* (t. III, p. 417) cite pendant l'ère mérovingienne vingt écoles majeures, épiscopales ou monastiques. En même temps que les « petites écoles » s'élevaient de toutes parts comme une magnifique floraison, d'autres, conçues sur un plan plus large, formaient déjà de véritables centres d'activité intellectuelle. Avec Charlemagne et le savant moine Alcuin les monastères deviennent autant de foyers où sont étudiées les sciences divines et humaines et qui ont fourni à nos Universités leur premier germe, leur premier développement.

Du XIe au XIIIe siècle le même mouvement s'accentuera encore davantage.

Au cours de cette période, les écoles épiscopales d'Orléans et de Paris prennent le plus magnifique essor. L'école de Reims, illustrée d'abord par Gerbert, dont les fils des rois viennent prendre les leçons et qui compta de si nombreux disciples en Lorraine, devait avoir plus tard, également comme écolâtre, Bruno, le fondateur de la Grande Chartreuse. A l'école de Chartres personnifiée par Fulbert, les études de droit seront particulièrement en honneur. Celle de Toul se glorifiera d'avoir eu pour élève Léon IX. S. Bernard fera le plus bel éloge de l'école de Lyon. Des leçons publiques de lettres, de science, de théologie et de droit civil sont données à l'école d'Angers, où l'on voit des étudiants venus du Maine et de la Touraine, et même de la Bretagne et de l'Artois. Elle instruisit en particulier Robert d'Arbrissel, le créateur de Fontevrault. La bibliothèque de l'école d'Angoulême était réputée pour ses richesses littéraires en auteurs sacrés et profanes, et possédait entre autres les œuvres de César et de Cicéron. Thomas Becket étudiera à l'école d'Auxerre. Il faut encore citer les célèbres écoles de Chalon-sur-Saône, qui eut pour directeur Guillaume de Champeaux, le maître d'Abélard, d'Argenteuil où l'on introduisit l'étude de l'hébreu et du grec, d'Aurillac, de Périgueux, etc., etc. [1].

A côté des écoles cathédrales s'élevaient à la même époque les écoles monastiques supérieures de Poitiers, de Fontenelle, de Jumièges, de Corbie. La grande école du Bec, dont on conserve encore les statuts, avait des auditeurs non seulement de France, mais d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre. Elle devait alors tout son éclat aux leçons de Lanfranc, écrivain de mérite et d'une érudition remarquable. Ses deux plus illustres disciples furent S. Anselme et Orderic Vital, l'historien de la Normandie au XIIe siècle. Cluny, si renommée pour les études classiques, peupla de ses professeurs les écoles cathédrales et donna à l'Eglise trois papes : Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. St-Bénigne de Dijon et Ferrières eurent aussi leurs écoles fameuses. Dans l'école claustrale de Fleury-sur-Loire, des milliers d'auditeurs recevaient l'enseignement du moine Abbon. Nous voulons encore nommer dans l'Anjou les écoles de St-Aubin et de Bourgueil ; à Paris, celles de St-Germain-des-Prés, de St-Denis et de St-Maur ; au Nord, celle de Saint-Riquier ; dans le Midi, celles de St-Martial de Limoges, de St-Hilaire de Poitiers, de St-Victor de Marseille.

Toutes ces écoles ne cessèrent de prospérer avec le cours des siècles. Entre autres preuves ce fait intéressant rapporté par Siméon Luce, dans un des chapitres de son *Histoire de Du Guesclin et de son époque,* où il établit avec autorité l'état de l'instruction au XIVe siècle. Un moine fonde une école dans une petite île déserte de l'archipel du Morbihan, et pour rendre celle-ci accessible aux enfants du voisinage, obligés deux fois par jour de faire en bateau le trajet de la terre à l'île, il jette avec ses religieux un pont sur la mer. L'histoire ajoute que ses élèves apprenaient Virgile par cœur.

II

Les écoles destinées à l'instruction secondaire s'ouvraient auprès de l'abbaye, sous les portiques des cathédrales, et quelquefois dans la maison même de l'évêque.

On y enseignait à peu près ce que l'on enseigne aujourd'hui dans nos collèges, ce que nous appe-

[1] Cf. Léon Maître, *op. cit.*

lons « les humanités. » L'ensemble des sciences, au cours de la période médiévale, comprenait le *trivium* et le *quadrivium,* c'est-à-dire pour le *trivium* la grammaire, la rhétorique et la dialectique, et pour le *quadrivium*, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Quelques écoles avaient en outre dans leur programme annuel, avec la littérature classique, la philosophie, la théologie, les arts libéraux et les arts industriels, et même le droit. A St-Hilaire de Poitiers le cercle des études durait sept ans. Reims et Corbie rivalisaient dans l'enseignement de la sculpture et de la peinture. Les « humanités » étaient surtout renommées à Cluny et chez ses « filiales, » où des légions de copistes travaillaient à répandre les manuscrits de l'antiquité. Dans toutes ces vieilles écoles épiscopales ou bénédictines on expliquait Homère, Cicéron et Virgile, en même temps que les livres de S. Jérôme, de S. Ambroise et de S. Augustin étaient approfondis et commentés.

L'évêque y instruisait quelquefois en personne, mais le plus souvent un écolâtre choisi par lui en prenait la direction. Il n'y avait pas de cours personnels, originaux ; on lisait surtout et on interprétait les auteurs littéraires et scientifiques.

Les élèves, tout en s'adonnant aux travaux de l'esprit, vivaient entre eux et avec leurs maîtres dans une sorte de communauté. Rien de touchant en particulier comme l'affection dont Gerbert était entouré par les siens. « Chacun des souvenirs que j'ai gardés de lui, écrit l'un d'entre eux, augmente mes pleurs. J'étais son convive ; je me tenais souvent à ses côtés ; je buvais avidement les paroles d'or tombées de ses lèvres, douces comme le miel. »

Leibniz n'a pas craint de faire l'éloge de l'Eglise pendant les rudes siècles du moyen âge et de louer son zèle pour la diffusion de l'enseignement classique. A son avis, les moines qui défrichèrent le sol de l'Europe, ont fait beaucoup plus : ils ont défriché et embelli les landes incultes de l'intelligence humaine. Lorsque le roi Gontran, en 540, fit son entrée dans la ville d'Orléans, les écoliers le complimentèrent en latin, en grec, en espagnol et en hébreu [1]. Fulbert apprend à ses auditeurs les hautes mathématiques, la géométrie appliquée, la science de l'arpentage. Au surplus de telles leçons avaient bien leur charme, s'il faut en croire la correspondance échangée entre deux élèves de l'école de Chartres : Rambaud de Cologne et Rodolphe de Liège. L'un démontre à son ami que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits ; l'autre s'efforce de prouver que le triangle équivaut à la moitié d'un carré, coupé par une diagonale [2].

III

Toutes ces écoles, spécialement celles qui ont laissé un nom célèbre, étaient ouvertes aux enfants de la cité et des champs, sans distinction aucune : « libres et serfs, riches et pauvres, nobles et clercs, » disent les statuts de l'école monastique de St-Bénigne de Dijon. A Luxeuil comme à Cluny, les enfants des pauvres côtoyaient les enfants des vieilles races franques et bourguignonnes. D'ailleurs, les canons des conciles et les capitulaires des rois durant le cours du haut moyen âge (Concile de Paris en 823, décret du pape Eugène II, concile de Meaux en 845) avaient ordonné la plus large diffusion de l'enseignement jusque dans les classes laborieuses. Le mouvement ira en grandissant avec les siècles postérieurs, où nous voyons les études secondaires s'épanouir partout d'une façon si remarquable.

C'était une recommandation faite aux maîtres par l'Eglise de n'exiger, dans la mesure du possible, aucun salaire. Les écoles monastiques donnaient avec facilité et pouvaient donner gratuitement l'instruction. Dans les écoles épiscopales ou capitulaires, les étudiants de famille pauvre ne versaient rien, mais les fils des leudes payaient. A tout prendre, dit Lavisse, l'Eglise au moyen âge a fait bénéficier un grand nombre de personnes de l'instruction gratuite. Souvent même les écoliers étaient entretenus aux frais de la communauté et recevaient le vêtement et la nourriture [1].

« Le marin ou le voyageur qui sort de la rade de Toulon pour cingler vers l'Italie passe entre deux ou trois îlots rocailleux, arides, surmontés çà et là d'un grêle bouquet de pins. Il les regarde avec indifférence et s'éloigne. Et cependant il est un de ces îlots, Lérins, qui a été pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus fécond et plus pur que n'importe quelle île fameuse de l'archipel hellénique [2]. » On peut en dire autant de cent autres monastères où les belles-lettres fleurirent au moyen âge « comme la moisson », et qui, dans leurs cloîtres spacieux et tranquilles, assurèrent en Occident l'avenir de la tradition littéraire.

* * *

Fabre, le célèbre entomologiste, mourait il y a quelques années en bon chrétien ; voici l'épitaphe composée d'avance par lui-même et qui devait être gravée sur son tombeau :

Quos periisse putamus
Præmissi sunt :
Minime finis sed limen
Vitæ excelsioris.
Les morts dont nous portons le deuil
N'ont fait que devancer notre heure ;
Ce n'est point la fin, mais le seuil
D'une existence supérieure [3].

C'est avec le même espoir que nos vieux moines travaillaient, enseignaient, se dévouaient. Le dévouement n'aura jamais d'autre source. D'ailleurs, pas plus que dans les siècles passés, la science contemporaine, malgré ses découvertes et ses progrès, ne trouve aucune opposition réelle avec les données de la foi. Les belles paroles laissées par Fabre en sont une preuve manifeste.

[1] Hergenrœther, *Histoire de l'Eglise,* t. II, p. 721-732.
[2] Lavisse, *Histoire de France,* t. II, ch. 6.

[1] Lavisse, *op. cit.,* t. II, p. 187-188.
[2] Montalembert, *Les Moines d'Occident,* t. I, p. 222.
[3] *Revue apologétique,* octobre 1921.

SERMON POUR LA FÊTE DES SEPT-DOULEURS

SUR LA SOUFFRANCE

Tuam ipsius animam pertransibit gladius.
Un glaive transpercera votre âme.
(Luc, II, 35).

Mes frères,

Quelles paroles terribles que voilà ! « Un glaive transpercera votre âme ! » A qui parle donc le prophète Siméon et quel est celui qui mérite de pareilles menaces ? Vous le savez, vous chrétiens : c'est à la Vierge Immaculée, à la douce Mère du Sauveur que s'adresse cette prophétie. Un glaive, le glaive de la douleur, de la torture morale, doit s'enfoncer dans son cœur et y produire une plaie profonde. Mais quel scandale, quelle folie pour le monde ! Ce monde, je l'entends proclamer bienheureux ceux qui peuvent se payer toutes les jouissances, courir à toutes les fêtes, se gorger de tous les plaisirs. Mais le monde s'y connaît-il bien ? N'est-il pas intéressé dans la question ? Connaît-il les mystères de l'âme humaine, les mystères du péché, les mystères de l'autre vie avec ses compensations ? Le Christ Dieu proclame la béatitude de la douleur. Il la proclame par les doctrines de son Evangile où les souffrants, ceux qui pleurent, sont déclarés bienheureux parce qu'ils seront consolés. Il la proclame surtout par les faits, en faisant à ses amis large part dans les amertumes et les larmes. Quelle est la créature que Jésus a le plus aimée ici-bas ? N'est-ce pas sa Mère, si bonne, si parfaite, si aimante, si impeccable, ornée par lui-même de tous les attraits, de toutes les vertus ? Et cette Mère honorée d'un immense, d'un particulier amour, c'est elle qui est broyée sous le terrible pressoir de la tribulation. A elle aussi le ciel fait boire jusqu'à la lie le calice de la souffrance. Son cœur sera le rendez-vous de tortures si intenses qu'on l'appellera à bon droit la Reine des Martyrs.

Il est donc vrai que la souffrance n'est pas une malédiction dont on doive se plaindre, mais au contraire doit être regardée comme une bénédiction à laquelle 1° nous ne pouvons échapper, parce qu'elle est *une loi*, et à laquelle 2° nous ne devons pas vouloir échapper, parce qu'elle est *pleine de profits*.

I

1. La souffrance est une *loi de la nature*, c'est-à-dire que, par le fait que nous sommes des créatures, et surtout des créatures déchues, nous sommes condamnés à la douleur. La créature vient du néant et y retourne comme forcément. Il y a donc lutte en elle entre le germe de mort qu'elle tient du néant et le germe de vie qu'elle tient de Dieu. Entre ces deux éléments contraires, c'est le combat de tous les instants. Dans un combat il y a des vaincus, il y a des blessés, il y a des souffrances. Il est donc naturel que l'homme souffre. Ah ! certes, je le sais, Dieu, qui ne veut pas la souffrance et la mort qui est son couronnement, Dieu avait constitué l'homme dans un état privilégié où la souffrance était supprimée, parce que la mort cessait d'être une perpétuelle menace. Hélas ! ce privilège était conditionnel, et la condition n'ayant pas été remplie, il a été supprimé. Déplorable histoire que celle d'Adam et d'Eve se laissant tromper par l'infernal serpent, au lieu de se fier à la parole du Bienfaiteur tout-puissant et tout aimant qui les avait avertis à l'avance, et qui les avait mis sur leurs gardes ! Et depuis cette heure maudite de la première prévarication, c'en est fini de notre bonheur. Père du genre humain, Adam était riche ou pauvre pour le genre humain tout entier qui devait hériter de lui. Or, Adam s'étant ruiné pour un instant de satisfaction et de coupable faiblesse, la souffrance, exclue du plan divin, y rentre par la faute de l'homme. Les dons précieux de l'immortalité et de l'impassibilité ne sont plus qu'un souvenir d'un passé plus heureux, qui rend plus triste encore le triste présent.

Ah ! songeons-y donc, nous avons beau faire, condamnés à la mort, nous le sommes en même temps à la douleur qui n'en est que le prélude et la préparation. Il nous faut presque la douleur pour nous empêcher d'oublier notre nature, le néant dont nous sommes sortis avec le péché originel. Il n'est pas bon que nous croyions être des dieux. La souffrance nous rappelle que nous sommes de pauvres mortels et que nous devons humblement courber le front devant les nécessités de notre nature.

2. Mais il est un joug plus suave que le joug de notre nature, c'est celui de *notre cœur*. Certes, je n'ai pas à vous apprendre que nous sommes faits pour aimer. Nous avons faim et soif d'aimer et l'*Imitation* elle-même nous dit que sans ami on ne peut bien vivre. Ce besoin de notre cœur, n'avons-nous pas cherché à l'apaiser de toutes les façons ? Que de démarches, d'efforts, de luttes ardentes pour découvrir celui qui devait répondre à ce désir, sur qui nous pourrions nous appuyer enfin en toute confiance sans craindre que notre appui se brise ! Et nous avons demandé à toute la création la réponse à la question de notre cœur, nous avons cherché bien loin parfois les joies pures et saintes de l'affection vraie, et nous avons été trompés. En effet, que voulions-nous au fond ? Scrutons notre cœur. Nous voulions quelqu'un qui nous aimât assez pour se sacrifier à nous, pour nous donner tout son dévouement jusqu'à la souffrance, même jusqu'à la mort, et nous avons reconnu ainsi ce grand principe que celui-là ne sait pas aimer qui ne sait pas s'immoler.

Cela étant, Dieu n'avait-il pas le droit aussi de demander à ses amis de prédilection, à sa très aimante Mère surtout, cette grande, cette indiscutable, cette suprême preuve d'amour ? Et nous-mêmes nous avons plus que Dieu besoin de sentir que nous aimons Dieu, et le meilleur moyen de nous en assurer, n'est-ce pas d'éprouver notre amour dans le creuset de la tribulation ? Si nous savons souffrir, nous serons assurés de la sincérité

de notre amour, et nous apaiserons en même temps cette ardeur sainte pour la souffrance, qui vient de l'affection. La Vierge Marie a souffert beaucoup, parce qu'elle aimait beaucoup ; ce sera pour nous une grande faveur si Dieu nous demande la souffrance : c'est qu'il compte sur notre amour. Faisons-nous donc une douce et libre obligation de l'accepter de bon cœur.

3. Cette obligation, nous serons d'autant plus heureux de l'accepter que nous aurons l'*exemple de notre Mère* pour nous y pousser, nous y encourager. Souffrir avec sa mère, souffrir comme elle et pour elle, est-ce que cela n'est pas de nature à rendre plus supportables toutes ses peines à un enfant ? Notre Mère du ciel, la Vierge bénie qui se tenait debout au Calvaire, le cœur abreuvé d'amertumes, ne semble-t-elle pas nous dire : « Allons, mes enfants, courage, regardez-moi ! On vous a appris que votre Mère avait puisé la sagesse à la source très pure de la Divinité. Venez avec moi y apprendre le grand secret, celui de la souffrance. Je le sais et vous le montre par mon exemple, elle est le privilège des amis de votre Dieu, elle est l'honneur et la joie de votre Mère. Je surabonde de joies, moi, fidèle imitatrice de mon Fils, moi votre modèle avec lui, je surabonde de joies au milieu de mes tribulations. Imitez votre Mère. C'est la gloire d'un fils aimant, c'est sa joie la plus pure de se rapprocher de la ressemblance d'une mère aimée et vénérée. Vous dites que vous m'aimez : et vous ne voulez pas souffrir, vous avez pour la souffrance une horreur invincible, votre cœur répugne à goûter au douloureux calice. Venez donc auprès de moi chercher le secret de désirer la souffrance, ou du moins de l'accepter avec résignation. »

Et comment, m. f., la céleste Vierge est-elle arrivée à avoir soif de souffrir comme nous avons soif de jouir ? En méditant près de son divin Jésus les charmes célestes du sacrifice, en approfondissant les leçons des Prophètes qui dépeignaient le Messie couvert d'ignominies et de plaies saignantes, en puisant les saintes énergies dans l'union intime avec le Dieu son fils qui sentait en lui un grand désir de sa grande immolation. Nous aussi, gravons par la réflexion dans nos esprits les charmes du sacrifice, les joies intimes de l'immolation, ces joies chantées par le monde lui-même pour l'amour profane et oubliées, hélas ! quand il s'agit de l'amour divin ; plongeons notre cœur tremblant dans le cœur vaillant de Jésus ; et alors nous courrons avec Marie, Reine des Martyrs, d'un pas généreux dans la voie douloureuse qui monte jusqu'au Calvaire.

4. Oh oui ! c'est bien au Calvaire que nous devons monter avec Jésus. Comme notre Mère du ciel a suivi fidèlement les pas ensanglantés de son Fils bien-aimé, nous aussi nous devons suivre les traces sacrées de notre Dieu. Qu'il est fortifiant l'*exemple de notre Jésus !* Comme il s'impose à notre admiration, à notre imitation ! S. Paul ne dit-il pas que nous sommes prédestinés, c'est-à-dire destinés par Dieu de toute éternité à devenir les images fidèles de son Fils ? (Rom., VIII, 29). Si le prêtre doit être, à un degré plus élevé que le chrétien, un autre Christ, il n'est pas moins vrai que le chrétien doit être aussi à quelque degré cet autre Christ. Nous sommes les frères de Jésus, ses pensées doivent être nos pensées, ses désirs nos désirs. Or, quelles sont les aspirations de son Cœur sacré ? Il nous les a dévoilées dans son Evangile. Ecoutons l'une de ses déclarations : « Je dois être baptisé, moi aussi, d'un baptême (c'est du baptême sanglant de sa Passion que parle Jésus), et que je suis dans l'angoisse de le voir s'accomplir ! » Il est donc vrai, le Cœur de Jésus ne se dilatera dans la joie qu'à l'heure où son sacrifice s'accomplira, où il versera jusqu'à la dernière goutte de son sang divin pour l'humanité coupable. Ce sacrifice, il s'y est résolu dès les siècles sans fin de l'éternité, il s'est substitué à ses frères les hommes pour la part de satisfaction que ceux-ci ne pouvaient accomplir, c'est-à-dire pour réaliser l'égalité parfaite entre l'immensité infinie de l'offensé et l'immensité infinie de l'expiation. Il nous a toutefois laissé la part de satisfaction que nous pouvions accomplir : ajouter nos faibles efforts, nos bonnes volontés à ses mérites infinis. Disons donc avec S. Paul : « J'accomplis ce qui manque à la Passion du Christ, dans ma chair, pour son corps qui est l'Eglise. » (Col., I, 24). Et souvenons-nous de l'exhortation de S. Pierre : « Le Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, pour que vous suiviez ses traces. » (I Petr., II, 21).

5. Et quelle habileté dans le plan divin ! Il faut, pour que le péché de l'homme soit pardonné, en sauvegardant la justice pleine et entière, il faut une expiation infinie, une victime parfaite, et l'homme ne pouvant répondre à cet idéal, le Fils de Dieu s'est livré à la justice du Père : admirable invention de l'amour qui voulait le pardon du coupable. Mais la justice, de son côté, veut que le coupable expie, et non l'innocent. Le Christ est innocent, c'est l'homme qui est coupable. Si donc l'homme n'expie pas, si la pénitence, le sacrifice ne font point partie de son existence en l'associant à la Passion du Christ, il manque cela à la justice, et pour lui la Passion du Christ devient incomplète par un côté. L'homme et le Christ ont donc chacun leur rôle nécessaire, indispensable, dans l'expiation : le Christ donnera sa sainteté, son innocence, pour apaiser la justice divine en plaisant parfaitement au divin Père ; car l'homme coupable et souillé ne peut être victime agréable et agréée par la Justice : aux yeux de Dieu, ce qui est souillé ne peut que provoquer le dégoût, et non pas attirer le pardon et la bénédiction. Mais l'homme ajoutera à l'expiation du Christ son expiation, qui ne peut plaire à Dieu en elle-même, c'est vrai, mais qui s'impose, parce que c'est le coupable qui doit être châtié, et qui s'unit du reste à celle du divin Médiateur en un tout unique. Et alors Dieu le Père verra la pénitence de l'homme, la souffrance de l'homme dans son union intime avec celle du Christ ; ces deux vic-

times également nécessaires, à un point de vue différent, ne feront plus qu'une victime unique ; et cette victime unique sera agréée, et l'homme sera pardonné.

Que l'impie ne s'étonne pas, mais qu'il admire ! N'a-t-il jamais vu dans une famille, la sienne peut-être, un père pardonner à l'enfant coupable et repentant ? N'est-il pas vrai qu'il a fallu souvent, quand la faute était grande surtout, l'intervention d'un autre fils plus soumis et plus aimé, mais à cette intervention a dû se joindre l'expiation du coupable ? Jésus, c'est notre Grand Frère, le Médiateur entre nous et notre Père ; expions donc avec lui en souffrant avec lui !

II

Mais si, comme je le pense, vous n'êtes pas insensibles aux bénéfices d'une opération, laissez-moi vous montrer que la souffrance est une opération excellente, pleine de profits.

1. Et le premier de ces profits, c'est la grâce recouvrée, la grâce, ce précieux trésor qui vaut plus que toutes les mines d'or et d'argent de cette terre, puisqu'elle est en réalité Dieu établissant sa demeure permanente dans nos âmes pour y répandre à flots toutes ses célestes richesses. Pour la comprendre sous une forme matérielle, cette grâce avec ses splendeurs, il faudrait, ce me semble, se représenter l'âme en état de grâce comme un globe tout lumineux répandant autour de lui les effluves d'une douce lumière, d'une chaleur pénétrante, embaumant l'air en même temps de délicieuses senteurs, la bonne odeur de Jésus-Christ. Le péché avait chassé Dieu de notre âme, où s'était installé l'infernal tyran. Mais la grâce rentre dans notre âme par la pénitence, c'est-à-dire par la souffrance acceptée. C'est une vérité certaine : « Voici la parole du Seigneur, » nous dit le prophète Joël : « Convertissez-vous à moi de tout votre cœur dans le jeûne, les larmes et les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements. » (II, 12 et 13).

Voilà bien la pénitence avec les souffrances de l'être tout entier, corps et âme, qui doit apaiser la justice du Tout-Puissant et rendre à l'homme le précieux trésor de l'amitié divine avec tout ce qui l'accompagne. C'est le premier bénéfice qui est la base, le fondement inébranlable de tous les autres. Tous les biens nous arrivent avec cette grâce de Dieu qui d'ennemis nous rend amis du Père céleste, de souillés nous rend purs, de dépouillés nous rend couverts de la plus riche parure, la robe nuptiale nécessaire pour le festin sacré des noces de l'Agneau.

2. Mais que fait en nous la pénitence, la souffrance, par suite de notre union intime avec Jésus par la grâce ? Elle nous mérite un accroissement incomparable de joies et de gloires dans le ciel.

Car il ne faut pas l'oublier, nous, chrétiens, nous avons le Christ pour tête, et sa vie doit circuler en nous tout entière. Cette vie, nous devons en reproduire, par une imitation parfaite, toute la trame dans notre vie. Si nous reproduisions seulement la partie douloureuse de cette vie, Dieu serait un artiste incomplet. Ferons-nous à Dieu l'injure de croire qu'il n'est qu'un peintre malhabile ou insouciant ? Non, c'est le grand artiste dont les œuvres sont parfaites, et s'il demande la reproduction exacte des traits douloureux du divin Modèle, c'est pour compléter un jour le tableau par l'expression fidèle de ses traits glorieux.

Et même il nous apprend par son Apôtre qu'il y a entre la passion et la gloire une relation intime, qui fait que l'une est cause de l'autre et que la seconde est proportionnée à la première. « Nous sommes, dit S. Paul (Rom., VIII, 17), les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ : si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui. » Voyez : nous sommes les cohéritiers du Christ, mais dans l'héritage du Christ il y a deux parts : si nous voulons la seconde, il faut accepter la première, surtout que la première, la part de misère, nous l'avons vu, c'est à cause de nous qu'il s'en est chargé. Et ailleurs (II Cor., IV, 17) l'Apôtre n'est pas moins formel : « La légère et courte tribulation du temps présent, nous prépare dans une mesure extraordinaire et sublime un poids éternel de gloire. » Quelle joie donc et quel triomphe, si nous le voulons ! A chacune de nos légères souffrances correspond pour le ciel une proportion cent fois plus forte de joie et de gloire. Si, comme il est vrai, la joie et la gloire sont deux aspirations de notre âme, il faut bien avouer que nous sommes souverainement maladroits quand nous refusons de semer, parce que qui refuse de jeter la semence refuse la récolte. Qui refuse ici-bas la souffrance refuse aussi pour là-haut la joie et la gloire dans la même proportion.

3. Et cela se comprend d'autant mieux que nous sommes sur cette terre pour procurer à Dieu les fruits qu'il attend de nous. Nous sommes les arbres qu'il a plantés dans le jardin du monde, et d'un arbre on attend la fécondité. Un arbre stérile n'est bon qu'à être coupé et jeté au feu. (Mt., III, 10). Mais pour qu'un arbre soit fertile, ne faut-il pas l'entourer de soins pénibles, attendre trois ans, s'il le faut, qu'il donne ses fruits (Luc, XIII, 6 et s.), et alors encore, creuser autour de l'arbre, y mettre des engrais, et ne le couper qu'à la fin, si tous les efforts sont inutiles ? Cela nous dit assez que ce n'est pas sans peine que l'arbre de notre bonne volonté portera ses fruits pour le ciel. Que de sueurs, de souffrances, de fatigues pour arriver à mettre dans ses greniers quelques récoltes ! Qu'elle est dure la vie du cultivateur péniblement courbé sur son sillon ! Et cela uniquement pour obtenir une prolongation de la vie terrestre, si pleine de douleurs et d'amertumes. Et nous voudrions recueillir sans douleur les récoltes sans fin de l'éternité ? Nous voudrions que la gloire de Dieu, que notre salut, que le salut de nos frères ne nous coûte rien ? N'est-il pas vrai qu'en règle générale, plus on travaille, plus on laboure profond, plus on sème généreusement un terrain, plus au jour de la récolte on ramasse d'abondantes moissons ?

C'est la parole de l'apôtre S. Paul, chaque jour confirmée par l'expérience : « *Qui parce seminat, parce et metet.* Qui sème maigrement récoltera maigrement. » (II Cor., IX, 6). Et s'il est vrai que les moissons terrestres demandent des travaux préparatoires durs, épuisants, il faut en dire bien plus des célestes moissons. Le Psaume CXXV nous le rappelle : « Ceux qui sèment dans les larmes, dit-il, récolteront dans l'allégresse. Ils s'en vont marchant dans les larmes, tout en jetant leurs semences. Ce sera, au contraire, dans l'allégresse qu'ils marcheront, lorsqu'ils viendront portant leurs gerbes. » Comme eux, m. f., jetons dans notre vie la bonne semence de l'éternité, au milieu des douleurs, et nous récolterons un jour dans la gloire et la joie.

4. Une autre raison d'aimer la souffrance et d'en attendre de grands profits, c'est l'amour connu de notre Dieu qui *ne peut se laisser vaincre en générosité.* C'est chose bien admise ici-bas que si l'on s'aime véritablement l'un l'autre, il y a, entre amis, une véritable lutte, une émulation dans les dons et le sacrifice. L'un ne veut pas rester en dessous de ce que l'autre a fait pour lui. Et alors on assiste à de véritables héroïsmes, on voit deux pauvres créatures humaines se disputant à qui mourra l'une pour l'autre. On a vu un fils, une fille chérie prendre, dans les prisons et même à l'échafaud, de gré ou de force, la place du pauvre vieux père, de la pauvre vieille mère condamnés à mort. Mais peut-on comparer l'héroïsme de l'amour humain à l'héroïsme de l'amour qui brûle dans le cœur d'un Dieu, de notre Jésus bien-aimé ? Lui n'est-il pas l'amour incréé, l'amour sans bornes, sans limites, qui ne connaît pas d'obstacles, qui est plus fort que la mort et que l'enfer ? Ah ! si nous savions, si nous comprenions les profondeurs incommensurables, les énergies sublimes de l'amour divin, nous ne douterions plus de lui, nous n'hésiterions plus à nous lancer pour notre Dieu dans la mêlée sanglante, au milieu des angoisses et des douleurs. Nous n'aurions pas même la pensée de calculer, car l'amour n'est plus l'amour quand il est trop mêlé de calculs. En méditant un amour aussi généreux, de saintes ardeurs embraseraient notre âme et nous mériterions par le désintéressement très pur de notre affection, toutes les effusions de la tendresse divine. Et de la part du Dieu qui nous a aimés le premier, alors que nous étions ses ennemis, ce serait un ineffable retour d'amour, une lutte ardente de générosité où nous, faibles mortels, nous serions nécessairement vaincus. Ah ! comme S. Pierre, puissions-nous dire au Christ : « Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, que nous arrivera-t-il ? » Et le Christ, comme à lui, nous répondra : » Vous posséderez le centuple, et vous obtiendrez la vie éternelle. » (Mt., XIX, 27).

5. Mais nous sauverons aussi, par nos souffrances, les âmes de nos frères en même temps que la nôtre. Sans verser de sang il n'y a pas de rédemption. Si cela est vrai pour notre salut, cela est non moins vrai du salut de nos frères. L'intercession du juste et son expiation est toute-puissante. Si nous comprenions bien la valeur des âmes pour lesquelles un Dieu a voulu verser tout son sang, si nous aimions nos frères selon la loi de charité qui s'impose à nos cœurs, nous ferions comme Moïse pour Israël coupable : « O Dieu, dirions-nous le front dans la poussière, ou bien remettez-leur, remettez à nos frères leurs fautes, ou si vous refusez, effacez-nous du livre de vie. » (Ex., XXXII, 11). Voilà le suprême sacrifice, celui de notre éternel bonheur, que Dieu ne peut pas accepter. Mais il y a le sacrifice du sang, il y a le sacrifice des joies, des aises de la vie présente, il y a l'abnégation plus ou moins complète qui est la condition de la rédemption, du rachat des âmes. Le Christ est monté sur son douloureux Calvaire pour attirer toutes les âmes à sa Croix et de là au ciel. Nous ne devons pas croire qu'il y ait d'autre moyen agréé de Dieu pour sauver et conduire au ciel l'humanité coupable. Si ce moyen existait, Dieu nous l'eût indiqué, il l'aurait choisi de préférence pour son divin Fils dans l'œuvre de la Rédemption. Mais non, pour le salut du monde il a fallu des souffrances indicibles, il a fallu les flots de sang du Calvaire, il a fallu toutes les humiliations, toutes les angoisses, toutes les tortures. Mais quel triomphe ! Toutes les âmes de bonne volonté attirées vers le Christ expirant, vers la Croix sanglante, et trouvant dans le bain du Sang précieux les splendeurs de la grâce, les joies et les gloires du Paradis ! A nous aussi, si nous le voulons, il appartiendra ce beau rôle d'être des sauveurs d'âmes, en union avec le Sauveur divin. Faisons de la souffrance notre amie de prédilection, et par là nous attirerons sur les êtres aimés qui nous entourent la bénédiction, la miséricorde, le pardon et la paix.

* * *

Puissions-nous, à la suite de notre sainte Mère, N.-D. des Sept-Douleurs, comprendre les grandeurs, les joies, les fécondités de l'expiation et du sacrifice ! Aimons l'expiation parce qu'elle procure la gloire de Dieu, qui doit nous être chère si nous aimons véritablement ce divin Maître. Aimons-la comme le grand moyen de purifier nos âmes, de racheter nos propres misères, d'éviter les fautes à venir. Poursuivons-la surtout comme la rançon bénie de nos frères qui trouveront, dans nos sacrifices, les grâces nécessaires pour reprendre et ne plus perdre le chemin des éternelles joies. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 augusti 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 7-14 septembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon pour la fête du Rosaire. — Rosaire de guerre et rosaire de paix, 497.

Petite Retraite aux Mères chrétiennes. — III. Le Crucifix, 499.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LIII. *Pour la fête du T. S. Rosaire :* Notre-Dame du Rosaire, 502.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XIV. Le Schisme oriental, 504. — XV. Une bibliothèque monastique, 505.

Allocution de Mariage, 508.

Pour la fête patronale de S. Léger. — Les raisons de son culte, 509.

SERMON POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

ROSAIRE DE GUERRE ET ROSAIRE DE PAIX

Mes bien chers frères,

Depuis plus de huit années, nous vivons des temps particulièrement troublés. Nous avons été, et nous sommes encore, les témoins impuissants de choses tragiques ou angoissantes, qui ont eu et qui gardent une éloquence autrement persuasive que ma pauvre voix en cette chaire.

Par leur précipitation d'abord, puis par leur lenteur dans le temps et par leur amplitude dans l'espace, les événements qui constituaient la trame de notre vie nous dominaient et nous écrasaient. Jamais nous ne nous étions sentis aussi petits, aussi faibles, aussi misérables, aussi terriblement menacés dans notre propre vie, dans nos plus chères affections, comme dans tous les biens terrestres qui sont nôtres.

Enfin la victoire est venue, et avec la victoire, la paix qui a mis fin à la plus effroyable catastrophe qui ait bouleversé le monde et ensanglanté l'Histoire. La paix nous a ouvert un avenir nouveau. Cet avenir, nous l'avions espéré plus beau, plus grand, digne de l'héroïsme qui l'avait conçu et de la victoire qui l'avait enfanté.

Hélas ! le présent, pour réaliser nos espérances d'hier, exige de nouveaux efforts d'énergie et de patience, alors que nos âmes sont encore endolories et nos cœurs tout meurtris par le grand choc. C'est pourquoi nous sentons le besoin d'accrocher nos mains à quelque espérance, qui, celle-là du moins, ne fléchisse pas, ne nous trahisse pas, — d'invoquer une force suprême et bienveillante, quelqu'un d'infiniment grand et d'infiniment bon qui vienne à notre secours. Nous sentons qu'aujourd'hui comme hier, en ces temps de paix comme aux jours de la guerre, vers le ciel il faut lever nos yeux, lever nos mains, lever nos âmes, — qu'il faut prier !

Prier ! Oui, mais comment prier ? Que dire à Dieu dans nos prières pour en être compris ?

Mes frères, pour parler à Dieu, ne cherchons pas de grandes phrases. Les mots les plus simples sont les meilleurs.

Or il est une prière que vous connaissez tous, que vous dites souvent même, et qui a le triple avantage d'être belle entre toutes, facile pour tous et agréable à Dieu : c'est le chapelet, c'est le Rosaire.

Le chapelet, le Rosaire n'a-t-il pas été notre prière habituelle pendant la guerre ? Il doit de même rester notre prière courante, maintenant que Dieu nous a rendu la paix. Vous me permettrez, mes frères, de vous faire ici en quelques mots ce qu'on pourrait appeler l'histoire du Rosaire pendant la guerre. Elle vous dira, j'en suis sûr, mieux que toute autre exhortation, ce que doit être pour nous le Rosaire de la paix : une prière toute de ferveur et pleine de confiance en la T. S. Vierge Marie.

I. — *Le Rosaire pendant la guerre*

Le Rosaire, le chapelet fut, mes frères, la grande prière de la guerre. La raison en est toute simple : le Rosaire est une prière si facile !

Composée avec des formules d'invocation qu'aucun chrétien ne peut ignorer, n'exigeant aucun livre pour être dite, elle est à la portée de tous, des petits et des grands, des pauvres et des riches, des illettrés et des savants. On peut la dire dans le recueillement d'une église, dans la solitude de la nature, aussi bien que dans le mouvement incessant de notre vie moderne. Elle coule naturellement des lèvres, tandis que le cœur s'élève doucement jusqu'à la Vierge Marie, humblement saluée par la terre comme elle le fut un jour par le ciel.

Et voilà pourquoi, mes frères, le chapelet demeura durant ces longues années d'anxiété et de souffrance la grande prière, et pour beaucoup d'âmes tourmentées, sinon l'unique, du moins la principale prière.

N'est-il point vrai, dites-moi, qu'il fut votre prière favorite, ô vous, jeunes filles, épouses, mères, qui, après le départ de vos frères, de vos fiancés, de vos époux, de vos enfants, êtes revenues vous asseoir, silencieuses et graves, au foyer désormais désert, les yeux pleins de larmes et l'âme pleine d'angoisse ? ...Le soir, quand la lassitude du jour s'appesantissait sur vos âmes, dans vos intérieurs appauvris ou derrière le pilier d'une église demi-obscure, vous vous agenouilliez et tout bas, répétant sans arrêt les *Je vous salue, Marie*, vous demandiez pour ceux qui se battaient là-bas la protection de notre Mère du ciel.

Je suis bien certain de ne pas me tromper en disant que c'étaient des chapelets désolés que ces chapelets ainsi égrenés par les pauvres doigts usés des vieilles mamans et par les mains tremblantes des jeunes épouses, ces chapelets haletant pour ainsi dire de toutes les craintes qui vous serraient le cœur, récités avec la douloureuse conscience de

ne rien pouvoir, — rien, que dire cette prière pour les chers aimés dont vous étiez sans nouvelles depuis des semaines, depuis des mois, et qui étaient vous ne saviez où, dans la bataille sans doute, blessés ou morts peut-être !

Mais c'étaient aussi des chapelets fervents que ces chapelets où vous mettiez le meilleur de votre âme, inspirés de toutes les pures affections de votre vie, répétés chaque jour dans l'inébranlable confiance en la toute-puissante protection de Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain, et s'achevant toujours dans une réconfortante lumière, qui descendait du ciel dans la nuit de votre âme pour en chasser les découragements et y ramener une vaillance nouvelle.

* * *

Là-bas, aussi, mes frères, — je puis vous l'affirmer pour ma part, — en cet immense champ de bataille qui allait de Dunkerque à Belfort, la grande prière, c'était le Rosaire !

Que de chapelets j'ai vu réciter au fond des tranchées, dans les trous d'obus, — aux jours calmes, quand tout semblait s'apaiser, comme pour laisser nos poitrines humaines reprendre souffle, ou dans les grandes heures de crise, tandis que, blottis contre un parapet, sous les bombardements terribles, nous attendions fiévreusement le signal de l'assaut ou que nous nous préparions avec anxiété à résister à l'attaque de l'ennemi.

Qu'implorions-nous de vous alors, sinon l'espoir, ô Vierge sainte ? Nous acceptions toutes les relèves sous la pluie, les nuits dans la boue, les attentes dans les trous d'obus, les jours sans pain, la fatigue surhumaine ; nous acceptions toutes les souffrances, mais nous vous demandions la vie. Notre cri, répété par chaque *Ave*, c'était : « Laissez-nous vivre, rien que cela, vivre ! ou seulement le croire jusqu'au bout, espérer toujours, espérer quand même... maintenant et à l'heure de notre mort !... »

Ah ! c'étaient des chapelets courageux, confiants et fervents que ces chapelets récités dans l'interminable bataille ; et je revois encore devant mes yeux ce soldat que je trouvai étendu sans vie au soir du 1er septembre 1914 et qui avait, en se jetant à l'assaut du bois de Consenvoye, près de Verdun, passé son chapelet autour de son poignet comme une dragonne de sabre, — ces deux hommes qui, n'ayant qu'un chapelet pour eux deux, se le prêtaient à tour de rôle et un jour se le partagèrent avant de s'élancer à l'attaque, — ce lieutenant, — un héros et un saint, celui-là ! — qui disait à ses hommes avant une bataille : « Si ce soir nous sommes tous debout, nous réciterons un chapelet de remerciement à la Sainte Vierge ! » Et le chapelet fut récité. J'entends encore — c'était dans une tranchée de Lorraine — un de mes hommes à qui je demandais un service me répondre, en me montrant son chapelet : « Une minute, mon lieutenant, et je suis à vous... Le temps de finir cette dizaine... C'est pour mon petit dernier ! » et un admirable ami, qui avait été blessé à la tête, m'affirmer d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « Non ! Non ! je ne pouvais pas être tué. A ce moment-là, je disais mon chapelet ! »

* * *

Et je pourrais poursuivre l'énumération de ces magnifiques exemples, mots tout simples et si éloquents de foi et d'héroïsme, scènes prises sur le vif et délicieusement consolantes de tant d'horreurs... Mais à quoi bon ? Il nous suffit de savoir, les uns et les autres, que notre prière ne s'en allait jamais seule vers le trône de la Toute-Puissance divine, que nos rosaires de guerre, rosaires des foyers désolés ou rosaires des champs de bataille, essaims d'*Ave Maria* tristes et ardents, se rejoignaient à quelque point de leur long vol vers le ciel pour arriver ensemble jusqu'à la Vierge Marie, Consolatrice des affligés, et lui demander d'avoir pitié « de ceux qui s'aimaient et qui étaient séparés. »

II. — *Le Rosaire de la paix*

Enfin, un jour, la paix nous a été rendue, et elle nous a ramenés, les uns et les autres, vers notre vie d'autrefois...

Exaucés dans nos vœux, nous enfermerons-nous, mes frères, dans un silence satisfait, oubliant notre Mère du ciel, qui nous a si visiblement protégés ? Non, je connais trop votre foi solide et votre piété sincère pour le penser un seul instant... Chercherons-nous d'autres formules, plus savantes, plus étendues, plus compliquées, pour appeler les consolations qui sont nécessaires à nos deuils, pour exprimer la reconnaissance profonde que gardent nos âmes, pour dire la supplication nouvelle qui, en face de l'avenir toujours sombre, nous monte du cœur aux lèvres ? Pas davantage...

Ce sera toujours le Rosaire que vous réciterez, mes frères, ici ou là, au cours de vos journées, — que vous réciterez, vous, Mesdames, dans les loisirs que vous laissent les soins du ménage, les exigences des relations ou les occupations de la charité, — que vous réciterez, Messieurs, dans les multiples démarches voulues par votre vie laborieuse et dans les instants de répit où se détend votre activité, — que vous réciterez tous, loin des agitations frivoles ou serviles, le soir, dans le calme isolement de la chambre sans lampe ou, le plus souvent possible, je vous le demande, dans le recueillement d'un sanctuaire, au pied du Très Saint Sacrement, avec l'intime sentiment de la présence de Dieu tout proche, et votre pensée arrêtée dans une intelligence plus profonde de la joie, de la tristesse et de la gloire des Mystères, cadres antiques où s'épanouiront en paysages variés et vivants les méditations nouvelles de vos âmes.

Mais ce Rosaire-là, ce ne sera plus le Rosaire de la guerre, ce rosaire infiniment précieux fait avec des rubis de sang et des diamants de larmes ; ce sera le Rosaire de la paix précieux encore, fait avec l'or de votre charité et les perles de votre sueur. Ce ne sera plus un chapelet d'angoisse, dit avec des doigts tremblants et un cœur anxieux, mais un

chapelet de résignation chrétienne pour les uns, de reconnaissance pour les autres, d'espérance pour tous !

* * *

Oui, vous que la mort a frappés dans les plus chères et les plus légitimes de vos affections, vous qui avez attendu longtemps, longtemps, celui qui n'est pas revenu et qui ne reviendra jamais, vous appellerez la maternelle pitié de la Vierge Marie sur l'isolement et la tristesse de votre cœur. Votre Rosaire, pieux et doux comme les *De Profundis* qu'on pleure sur une tombe, bercera votre douleur et vous donnera le courage de vivre, épouses sans époux, mères sans enfants, sous le regard lointain, un peu voilé sans doute, mais toujours fidèle, des disparus.

Et vous qui vous réjouissez d'une tutélaire bienveillance et d'une protection toute spéciale de la part de Dieu, vous qui, devant le malheur plus grand des autres, estimez pour rien votre propre malheur, vous ferez de votre Rosaire un cantique d'allégresse, un chant d'actions de grâces, un merci beau comme l'*hosanna* du triomphe et l'*alleluia* de la résurrection, indéfiniment redit, car la reconnaissance, comme l'amour, n'a qu'un mot, et en le disant toujours, elle ne le répète jamais.

Et vous qui poursuivez sans relâche votre tâche quotidienne plus lourde et plus ingrate que par le passé, donnant à ce labeur qui est encore de la bataille l'enthousiasme de votre jeunesse ou l'expérience mûrie de vos conseils, travailleurs des mains ou travailleurs de l'esprit, votre Rosaire sera un appel constant à l'espérance, qui, en face de l'avenir, est la vraie force nécessaire à toute action durable et féconde.

Votre Rosaire, aux uns et aux autres, sera, mes frères, une prière pleine de confiance, j'en suis sûr, parce que tous vous savez, et la guerre vous l'a dit souvent, que jamais ceux qui ont eu recours à la Très Sainte Vierge n'ont été abandonnés. Il sera aussi une prière toute de ferveur, parce qu'il s'inspirera des meilleures amours de votre âme, de vos plus doux souvenirs et de vos plus chers espoirs.

Et je voudrais qu'il soit aussi, mes frères, une prière de fraternité, une prière collective, unanime, non pas seulement dans les liens de votre association où, pareils aux chrétiens des premiers âges, vous mettez généreusement en commun votre piété, votre ferveur, vos prières et où vous trouvez en retour tous les inappréciables bienfaits de cette mutualité surnaturelle : les indulgences accordées par l'Eglise et les grâces promises par Notre-Seigneur, — mais encore par une communion plus étroite que jamais dans les intentions, par le groupement intime de tous les efforts et de tous les désirs, afin que la Vierge Marie, n'entendant qu'une voix, ait pour tous le même sourire de consolation et d'espérance.

* * *

Ainsi, mes frères, votre Rosaire, — ce Rosaire de la paix confiant, fervent, fraternel comme le Rosaire de la guerre, invoquant chaque jour l'assistance de la plus tendre, de la plus affectueuse, de la plus dévouée des Mères, — ne cessera d'assurer un constant échange entre le ciel et la terre, le perpétuel va-et-vient de la prière humaine et des bienfaits divins.

Il sera un hommage assidu de reconnaissance, un appel ininterrompu à la consolation et à l'espoir, s'envolant vers la Très Sainte Vierge, vers le Christ Notre-Seigneur, vers le bon Dieu ; et la bénédiction consolante et douce de ces amitiés célestes, pour collaborer toute-puissante aux efforts de votre bonne volonté, descendra sur vous, toujours vaillants, sur vous et sur votre avenir, sur vos familles plus unies, sur cette cité plus prospère, et sur notre France bien-aimée, pour qu'elle mérite d'être toujours le royaume de Marie, de Marie Reine du Très Saint Rosaire et Reine de la Paix. Ainsi soit-il.

PETITE RETRAITE AUX MÈRES CHRÉTIENNES

III

LE CRUCIFIX

Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.

Regardez, et agissez d'après le modèle qui vous a été montré sur la montagne.

(Ex., xxv, 40).

Mesdames,

En nous racontant le siège de la ville de Sienne, l'historien Montluc nous fait un tableau saisissant de l'énergie virile des femmes d'alors. « Au commencement de la belle résolution que le peuple fit de défendre sa liberté, dit-il, toutes les Dames de Sienne se partagèrent en trois équipes : la première, vêtue de violet et conduite par la signora Forteguerra ; la seconde, vêtue de satin incarnat et conduite par la signora Piccolomini ; la troisième, toute vêtue de blanc et conduite par la signora Fausta Livia, avec son enseigne blanche. Ces trois escadrons étaient composés de trois mille Dames, gentilles femmes ou bourgeoises. Leurs armes étaient des piques, des pelles, des hottes et des fascines, et en cet équipage, firent leur montre et allèrent commencer les fortifications. »

Dans tous les temps comme dans tous les pays, l'âme héroïque des femmes vibre à l'unisson des besoins de la Patrie et fait des prodiges pour lui porter secours et la sauver.

Vous aussi, Mesdames, comme les valeureuses Siennoises de Montluc, votre cœur a frémi à la pensée de l'Eglise en deuil et de la Patrie qui souffre encore si douloureusement, après une victoire si chèrement acquise, et vous n'avez qu'un désir : servir Dieu et la France, dans toute la mesure du possible. Parmi vous, il y a le groupe des femmes en deuil qui pleurent silencieusement

leurs victimes de la grande guerre ; il y a le groupe des femmes dont le cœur saigne, parce que la souffrance s'est assise à leur foyer, parce qu'un douloureux Calvaire les étreint de toutes parts ; il y a le groupe des femmes dont le foyer a été épargné, mais qui suivent les événements le cœur toujours plein d'angoisses, à la pensée de ce demain qui peut nous réserver tant de surprises et nous demander encore tant de sacrifices.

Vous êtes la France qui prie, la France qui se recueille, la France qui souffre et qui répare, la France qui espère, et vos enfants sont le blé qui lève pour la moisson de demain.

Soyez vaillantes plus que jamais, puisque vous avez le bonheur de croire et d'espérer ; il le faut plus que jamais, à notre époque où il y a tant de larmes dans les choses, tant de ruines à réparer, tant de libertés à reconquérir !... Oui, Mesdames, soyez courageuses de ce courage surnaturel qui s'alimente aux forces d'En-haut ; tournez vos regards, votre esprit, votre cœur vers le ciel. Que votre foi commande votre énergie : la foi, c'est l'arme victorieuse par excellence : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra,* et vous mériterez vous aussi l'éloge décerné par nos saints Livres à la vaillante mère des Macchabées : elle pénétrait sa mentalité de femme de toute la mâle énergie d'un cœur d'homme, *femineæ cogitationi masculinum animum inserens.* (II Mac., VII, 21).

Ce courage qu'il vous faut, vous le puiserez dans la Sainte Communion : voilà une première source dont on vous parle souvent. Je vais vous en indiquer une seconde, intimement liée à la première : c'est le Crucifix.

Vous avez toutes, Mesdames, un Crucifix, qui est sans doute une relique de famille, dépositaire des grands souvenirs. Est-il de matière précieuse ? Que vous importe ! Il a passé par plusieurs générations, il a reçu le dernier soupir d'un père, d'une mère, d'un mari, d'un de vos enfants, de plusieurs peut-être. C'est peut-être un objet d'art, qui par son admirable expression vous rappelle l'amour et les suprêmes douleurs d'un Dieu mort pour vous sauver. Crucifix d'ivoire, d'argent ou de simple bois, peu importe ! Ce crucifix, vous l'aimez ; vous l'avez mis dans votre demeure à la place d'honneur ; il préside chaque soir à la prière en famille. Puis vous en portez un autre aussi sur votre poitrine, je pense, et vous voulez qu'il repose un jour entre vos mains refroidies par la mort.

Eh bien ! voulez-vous être courageuses aujourd'hui, demain, toujours ? Voilà votre arme de prédilection : le Crucifix.

1° Servez-vous-en chaque jour.

2° Servez-vous-en davantage encore, en face des devoirs difficiles.

3° Servez-vous-en avec toute la force de votre foi et de votre amour dans les grandes souffrances.

I

« *Inspice et fac...* » Le poète Virgile, en décrivant la ruine de la fameuse ville de Troie, au bord des Dardanelles, nous dépeint les femmes troyennes assises sur les bords de la mer, mornes, silencieuses, les yeux noyés de larmes, le regard errant sur les flots, et ce regard traduisant un profond découragement... Hélas ! il n'y avait encore à cette époque ni Eucharistie, ni Crucifix, et le paganisme rivé à la matière ne pouvait pas découvrir l'horizon surnaturel, seul capable de nous consoler efficacement et de relever les yeux humides vers le ciel.

Bien des siècles ont passé depuis ; et le Christ est apparu. Ses larmes ont séché les nôtres ; de son doigt divin il nous a montré le ciel, et son sang rédempteur nous y a mérité une place. Et depuis, sa divine image resplendit sur nos places publiques, au carrefour des chemins et dans toutes les familles qui comptent parmi ses disciples. Cette image, regardez-la avec amour et vous sentirez renaître votre courage, qui paraît vous manquer à certaines heures.

Parfois vous sentez la tristesse vous envahir ; il fait noir dans votre âme désemparée et vous vous asseyez sur le bord du chemin,... il vous semble que vous allez mourir... Oh ! alors, Mesdames, laissez-moi vous dire : *Inspice et fac...* Regardez l'image bénie du Rédempteur, baisez-la avec amour, pressez-la sur votre cœur, et l'Aigle divin vous donnera des ailes pour reprendre votre route.

Une légende bretonne raconte que les cloches de la ville d'Is submergée résonnent encore, du fond des eaux, à l'oreille attentive des pêcheurs qui s'agenouillent sur la grève de Douarnenez. Ces voix sous-marines répandent la tristesse dans le cœur des braves Bretons, qui ne peuvent les entendre sans pleurer... Mais, tout auprès, voici un Calvaire : la Bretagne en est pleine. Le Breton s'y arrête, s'y agenouille encore tout ému, y essuie ses larmes, regarde longuement l'image bénie, et quand il se relève, réconforté par la contemplation du Crucifix, il est prêt à tous les sacrifices et son courage est celui des martyrs.

Souvent, quand vient le soir, tous vos membres sont fatigués et demandent grâce ; la journée a été dure, c'est la saison des travaux qui pressent ; il a fallu se lever de très bonne heure et soutenir un labeur pénible sous un ciel de feu. Alors, allez rendre compte de votre journée devant l'image bénie. Baisez ces mains et ces pieds qui ont travaillé et souffert pour votre salut, et la Victime du Calvaire trouvera le secret d'endormir vos fatigues et de bénir vos labeurs. *Inspice et fac...*

Vous avez des tentations, terribles parfois,... de toute nature... Agenouillez-vous devant le Crucifix, priez-le sans vous lasser jamais, et il vous donnera lumière et force pour lutter et pour vaincre. *Inspice et fac...*

C'est le monde qui vous attire et qui voudrait vous perdre, avec ses fascinations séductrices. Fuyez-le, ce monde mauvais qui rêve de déchristianiser les âmes, d'y éteindre la foi pour y instaurer le paganisme avec toutes ses convoitises ; et réfugiez vous dans les bras de Celui qui vous dit :

« Ayez confiance en moi, j'ai vaincu le monde. » *Inspice et fac...*

Avez-vous à souffrir à cause de votre foi? Parce que vous êtes chétiennes, parce que vos maris vont à la messe, parce que vos enfants sont élevés chrétiennement et que, fidèles à vos recommandations, ils se tiennent à distance des personnes et des choses qui seraient pour eux une occasion d'entraînement, avez-vous essuyé des injustices, des ricanements, des insultes?... Oh! mais alors quelle riche corbeille à déposer au pied du Crucifix! Lui, le Maître adoré, n'a-t-il pas souffert pour la cause de notre foi, des injustices, des ricanements, des insultes? Ne lui a-t-on pas craché à la face? N'a-t-il pas été maudit et condamné à mort? Et en baisant avec amour ses plaies sacrées, vous serez heureuses et réconfortées de redire avec lui : « O Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font! »

Sentez-vous une certaine lassitude dans la prière et le sacrifice?... Souvenez-vous alors que parfois vous êtes restées sourdes à beaucoup d'invitations pressantes du Maître bien-aimé, que nous n'avons pas le droit d'assigner un temps à la miséricorde, que notre ferveur s'est attiédie sans raison et par notre faute, et que, peut-être à notre insu, nous nous sommes laissé surprendre par la théorie du moins possible. Ces réflexions salutaires, vous les ferez, Mesdames, au pied de votre Crucifix, et en les méditant pieusement, vous sentirez que de la Croix s'échappe comme une sève de vie qui vous refera, qui vous rajeunira.

II

Servez-vous de votre Crucifix plus encore en face des devoirs difficiles, quand vous ne vous sentez plus le courage de les accomplir.

Quel est, par exemple, le devoir qui vous arrête? Est-ce votre conscience plus ou moins brouillée avec Dieu depuis déjà longtemps? Est-ce une loi de la vie conjugale que vous ne voulez pas accomplir? Est-ce un enfant que Dieu vous demande pour le sacerdoce ou pour la vie religieuse, et que vous regardez à lui donner? Est-ce votre vocation elle-même à laquelle vous résistez? Est-ce une réparation de justice que vous refusez au prochain? Est-ce l'énergie inlassable avec laquelle vous devez interdire au mauvais journal le seuil de votre porte? S'agit-il d'un pardon qu'il vous semble trop dur d'accorder? Ah! sans doute, Mesdames, aimer le prochain quand il est bon, délicat, reconnaissant, c'est un devoir facile, mais l'aimer quand il vous paraît indigne de votre affection; l'aimer quand il est dur, ingrat, repoussant; l'aimer quand il porte les noms les plus chers, les plus sacrés, celui d'un mari ou d'un enfant, et qu'il vous abandonne, qu'il vous dédaigne, qu'il vous trahit; l'aimer toujours, l'aimer quand même et malgré tout et le sauver, s'il le faut, en vous sacrifiant vous-mêmes : ah! voilà le difficile devoir et vous direz peut-être : « Non, je ne le puis pas, c'est au-dessus de mes forces! »

Eh bien! alors, retirez-vous au pied de votre Crucifix, approchez vos lèvres de son côté ouvert et dites : « O divin Crucifié, cette charité infinie qui est là, dans votre Cœur béant, faites-la passer dans mon âme! Vous m'avez aimée alors que je n'étais rien. Vous avez continué de m'aimer malgré mes ingratitudes et mes fautes. Vous m'avez aimée jusqu'à la mort de la Croix. Eh bien! je vous aimerai à mon tour jusqu'à ce *oui* si difficile à dire, jusqu'à ce pardon que vous me demandez. Vous m'avez pardonné; je pardonne à mon tour et votre grâce fera le reste... »

Un certain Vendredi Saint du XIe siècle, dans une ruelle de Florence, un homme à cheval, pesamment armé, allait au pas, sombre et rêveur. Tout à coup son visage s'illumine, il pousse un cri de joie; en un instant, son épée a brillé comme l'éclair; devant lui, il vient de voir, engagé dans le même chemin, à pied, désarmé, ne pouvant fuir, le meurtrier de son frère, qu'il poursuit de son implacable haine! Enfin, il tient sa vengeance! Mais son ennemi terrifié s'est mis à genoux, il étend ses deux bras et forme ainsi un crucifix vivant : « Pardonne, gémit-il, pardonne au nom de Celui qui est mort pour nous! C'est aujourd'hui le Vendredi Saint! » Jean Gualbert allait frapper; mais la vision du Christ est là devant ses yeux. Cet homme, ce n'est plus un ennemi, ce n'est plus le meurtrier qui a versé le sang de la famille; cet homme, c'est son Dieu en croix. Descendant de cheval, retenant son cœur qui bondit, Jean Gualbert s'approche de l'assassin, le relève, l'enlace dans ses deux bras, lui donne le baiser de la paix et de la réconciliation. Quelques instants après, brisé par cet effort, il était dans l'église voisine, anéanti, en larmes, quand tout à coup, ô merveille! le Crucifix s'agite doucement, incline la tête à plusieurs reprises comme pour dire : « Merci! » Et Jean Gualbert devint un Saint; nous faisons sa fête le 12 juillet.

Vous aussi, Mesdames, lorsque vous avez dit *oui* au devoir difficile et que vous êtes comme broyées par le devoir promis ou par le sacrifice consenti, pensez que du haut de sa Croix, Jésus vous dit : « Merci! »

III

Servez-vous encore de votre Crucifix dans les grandes douleurs.

Dans ses notes de voyage, Victor Hugo a conservé le souvenir d'une petite chapelle érigée à l'endroit même où l'on dit que Guillaume Tell a frappé le gouverneur sans pitié :

« Une Madone, raconte-t-il, est sur l'autel; devant cette Madone est ouvert un livre où les passants peuvent enregistrer leurs noms. Le dernier voyageur entré dans la chapelle y avait écrit ces deux lignes, qui m'ont plus touché que toutes les déclarations de guerre aux tyrans dont le livre est rempli : « Je prie humblement notre sainte Mère de Dieu, de daigner, par son intercession, faire recouvrer un peu de vue à ma pauvre femme aveuglé. » Je n'ai rien écrit sur ce livre, pas même

mon nom. Au-dessous de cette douce prière, la page était blanche, je l'ai laissée blanche. »

« Dis à Didine et à Dédé, écrit-il ailleurs, que j'ai pensé à elles dans la chapelle de Notre-Dame de la Délivrande. Il y avait de pauvres femmes de marins, qui priaient à genoux pour leurs maris risqués sur la mer. *J'ai prié aussi, moi,* à la vérité sans m'agenouiller, sans joindre les mains, avec l'orgueil bête de notre temps, mais du plus profond de mon cœur. »

Voyez-vous, Mesdames, Victor Hugo lui-même, le grand génie, hélas ! dévoyé après ses 40 ans, éprouver le besoin de prier au pied de la Madone, non pas à genoux, c'est vrai, mais quand même, du plus profond de son cœur ? Tant il est vrai que, qui que nous soyons, malgré les égarements de l'esprit, nous éprouvons dans les grandes douleurs le besoin de frapper à la porte du Bon Dieu !

Vous avez eu, Mesdames, vos grandes douleurs ; pas mal d'entre nous ont encore aujourd'hui leurs grandes douleurs ; et de quoi demain sera-t-il fait ?

J'appelle grande douleur, un revers de fortune, qui brise une situation brillante. J'appelle grandes douleurs les deuils si poignants qui étreignent aujourd'hui tant de familles désolées. Il y a les grandes douleurs de l'âme, les grandes douleurs du corps, les grandes douleurs du cœur ; les unes et les autres sont indéfiniment variées et elles s'appellent légion.

J'ajoute, Mesdames, qu'au milieu des grandes douleurs qui aujourd'hui surabondent, il y a facilement un écueil : c'est le murmure dans le malheur. Le propre du malheur, c'est d'aigrir, et quand il se prolonge, c'est de pousser à la désespérance et parfois au blasphème. Il y a bien peu d'âmes vraiment fortes, qui échappent à ces tristes conséquences du malheur.

Au lieu d'écouter sa voix qui, dans les desseins de Dieu, est celle d'un conseiller secourable, projetant sur les événements et sur nous-mêmes une lumière féconde et salutaire, on est tenté de discuter son opportunité, on accuse ses rigueurs, on murmure contre ce que nous appelons ses injustices. On s'en prend à Dieu, à sa Providence. Comme si Dieu ne nous avait pas donné assez de preuves gratuites de sa bonté paternelle, et comme si nous avions le droit, nous dont la courte vue se borne à un horizon si restreint, de discuter ses plans, de sonder ses desseins et de mesurer son action de justice ou de miséricorde par rapport à nous !

Ce n'est peut-être pas le moment de faire l'inventaire de nos âmes, surtout au point de vue social : quand on est en face d'un malade, il faut d'abord le guérir, et non pas l'importuner de questions sur l'origine de son mal. L'inventaire viendra plus tard, à son heure. Mais rien ne nous empêche, chacun de nous en particulier, de faire notre inventaire à nous, c'est-à-dire notre examen de conscience à fond, sans jamais perdre de vue que Dieu est infiniment juste, infiniment saint, infiniment miséricordieux, et que son amour envers nous n'est pas moins infini : c'est un abîme sans fond.

Cela fait, prenons notre Crucifix ; comparons nos grandes souffrances, quelles qu'elles soient, avec celles du Maître qui nous aime tant. Méditons les siennes plus encore que les nôtres,... et le murmure s'arrêtera sur nos lèvres, et nous voudrons souffrir encore pour l'amour de Celui qui a tant souffert pour nous, et nous sentirons le prix rédempteur des grandes souffrances qui sauvent et transfigurent.

Un jour, la mort viendra frapper à notre porte, précédée peut-être de tout un cortège de grandes amertumes. Puissions-nous lui sourire, et, les lèvres collées filialement sur les plaies de notre Crucifix, nous endormir dans son amour, après avoir été heureux et fiers de lui ressembler dans sa Passion et son Calvaire ! Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LIII

Pour la fête du T. S. Rosaire

NOTRE-DAME DU ROSAIRE

Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobis.
Reine du très saint Rosaire, priez pour nous.

Mes frères,

Un nom que l'on ne saurait prononcer sans que le cœur ne soit ému ; une image que nous ne pouvons entrevoir, même par la pensée, sans qu'un souffle, pur et doux comme la mémoire de nos meilleures années, passe sur notre âme : c'est le nom vénéré, c'est l'image bénie d'une mère. Or, Marie est la mère par excellence, et pendant le mois qui vient de s'ouvrir, l'Eglise répond à nos sentiments intimes en nous conviant autour de ses autels pour y prier, pour y égrener notre Rosaire. Nous nous ferons donc un devoir et un bonheur d'écouter son appel.

I

Si nous nous arrêtons à étudier cette couronne mystique du Rosaire, la piété et la foi y trouvent de suite leur charme.

Le Rosaire n'est pas, comme le disent les indifférents, une répétition de prières vocales plus ou moins monotone : c'est « un symbole en fleurs, un parfum vivant qui s'exhale de nos âmes et va réjouir le cœur de Dieu, en passant par le cœur de Marie[1]. » De même que pour reposer nos regards, Dieu, sans rompre aucune harmonie, a mis dans la nature d'éclatants contrastes, de la verdure à côté des rochers ; dans le monde spirituel, pour reposer nos âmes à travers les rudes sentiers du bien, il a uni les plus hautes vérités aux joyeuses solennités de notre culte et aux saintes prières de la liturgie.

[1] Mgr Gay, *La Vie et les Vertus chrétiennes.*

Dans l'ordre de ces prières viennent en premier lieu l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. L'une nous a été enseignée par le Sauveur lui-même ; l'autre s'est épanouie sur les lèvres de l'ange. L'une rend gloire au Dieu tout-puissant, l'autre chante la Vierge immaculée. Fleurs célestes transplantées sur notre terre, sans que l'hérésie ait pu les flétrir de son souffle glacé, ces divines prières, unies au *Credo* de notre foi, composent le Rosaire, chacune se rattachant à celle qui la précède et à celle qui la suit, pour former à la Vierge des vierges une vraie couronne.

Couronne d'autant plus riche qu'en la tressant nous y mêlons le souvenir des plus sublimes mystères. Rappeler, en effet, à Marie les saintes allégresses de l'Annonciation et les ineffables joies de Bethléem, n'est-ce pas déposer sur sa tête la blanche parure des vierges ? Lui retracer les douleurs qu'elle a partagées avec son Fils, lorsqu'il expiait sur la croix les péchés du monde, n'est-ce pas entourer son front de l'auréole des martyrs ? Enfin, lui parler des triomphes et des gloires de Jésus, et de ses gloires personnelles au jour de son Assomption, n'est-ce pas lui rappeler le royal diadème qu'elle porte ?

En déroulant avec piété la série des mystères qui accompagnent la récitation du Rosaire, nous donnons à la Sainte Vierge un éclatant témoignage de reconnaissance, et nous éveillons en elle pour nous les sentiments d'une sollicitude attendrie.

II

Aussi bien, il y a dans la récitation du Rosaire une puissance, toute la puissance de la prière.

Lorsqu'on remonte à la source du crédit de la Sainte Vierge comme médiatrice auprès de Dieu, on trouve qu'il est fondé sur le droit de la nature, sur les rapports mêmes d'une mère et de son fils, avec ce que la grâce et le mérite peuvent y ajouter. A titre de la plus sainte et de la plus parfaite des mères, Marie a donc au ciel toute autorité, et sa prière, au dire de S. Antonin, emprunte quelque chose au commandement : *Rationem habet imperii*. Mais par la pratique du Rosaire nous donnons encore comme un supplément à son pouvoir. « Si deux d'entre vous, a dit Notre-Seigneur, s'accordent pour prier, peu importe ce qu'ils demandent, il leur sera accordé : car là où se trouvent plusieurs personnes assemblées, je serai au milieu d'elles. » (Mt., XVIII, 19-20). Telle est la marque de la dévotion au Rosaire. Le Rosaire représente une prière commune, la prière même de l'Eglise : c'est en l'égrenant une récitation qui s'alterne, un chœur où l'on se répond. Quand nous prions seuls, notre prière est si pauvre, si faible, quelquefois si inattentive ; un petit enfant serait-il là agenouillé avec nous, il semble que ce qui manque à nos dispositions est suppléé par son innocence et sa ferveur. Mais le Rosaire c'est l'invocation de toute une paroisse, avec un mérite proportionnel au nombre de l'assistance.

Au cours de ce mois, chaque jour, quand le soir tombera, notre délassement le plus goûté sera de venir à l'église pour nous recommander à la protection de la Reine du ciel, lui parler de nos peines et lui dire notre confiance. A certains moments difficiles où l'on semble épuisé de force, on dit : « Mon Dieu, je n'en puis plus ! » Vous n'en pouvez plus ? Prenez votre rosaire, Marie est la consolatrice de tous ceux qui ont une croix à porter et un calvaire à gravir, de tous ceux qui tombent sous le poids de la fatigue. — Ou bien c'est une grâce dont vous avez besoin, et, aujourd'hui, quelles grâces de protection et de patience ne nous faut-il pas ? Prenez encore votre rosaire, récitez-le avec un amour filial ; et vous retrouverez tout courage. Tant de faveurs miraculeuses dont le rosaire a été le gage le proclament hautement : la sollicitude et les bontés de la Sainte Vierge restent à notre disposition, et, en faisant au ciel le bonheur des anges, sa tendresse maternelle l'incline vers nos misères, nos peines, nos épreuves.

III

Nos épreuves aujourd'hui se confondent avec celles de l'Eglise ; mais dans le Rosaire repose tout son espoir.

L'Eglise, au milieu de ses angoisses, n'a jamais imploré en vain l'appui de la Sainte Vierge, et la solennité de ce jour est comme un monument chargé d'affirmer pour la durée des âges sa puissance de médiation. C'était au début du XIII^e^ siècle ; une hérésie à la fois religieuse et politique, la plus radicale peut-être qui fut jamais, promenait ses ravages sur les plus belles contrées de la France. Ni la parole du Vicaire de Jésus-Christ lançant contre elle ses anathèmes, ni l'épée des plus vaillants capitaines n'avaient pu la réduire. Depuis des années, un apôtre que l'Eglise a placé sur ses autels, S. Dominique, faisait entendre vainement sa voix, quand un jour, tandis qu'il répandait ses prières et ses larmes aux pieds de la Sainte Vierge, celle-ci lui dit : « Pour vaincre, va et prêche mon Rosaire. » Et de fait le Rosaire obtint ce que n'avaient pu faire les soldats de Montfort : les Albigeois furent anéantis.

En apparence, cette pratique de piété dont S. Dominique allait prendre l'initiative semblait peu de chose ; mais, examinée à la lumière de la foi, elle était une institution féconde, une arme plus puissante que le glaive matériel. Les éléments dont elle se compose ne lui communiquent pas seulement une merveilleuse vertu ; elle est une chaîne dont les anneaux se déroulent d'une âme à l'autre et qui enlace l'Eglise entière dans une merveilleuse unité et comme dans une croisade de prières.

Est-ce que les temps ont beaucoup changé ? Non. Sans parler des luttes impies auxquelles nous avons assisté depuis un quart de siècle et plus, et que rêvent de continuer certains esprits vulgaires, l'épreuve ne manque pas. Hier, dans la tourmente terrible qui a grondé, hélas ! si douloureusement, il y avait une double cause engagée, celle des intérêts de la patrie et celle des intérêts de la religion.

Le triomphe de l'Allemand eût été le triomphe de la réforme luthérienne, que nous avons vue à l'œuvre avec ce caractère farouche, meurtrier et barbare qui est propre à l'erreur. Le contraire arriva : car Marie, la douce protectrice de la France, veillait sur nous. Et aujourd'hui, en face de tout ce que l'on fait pour accabler la vertu et consterner la foi, quand tant de forces coalisées, depuis l'hypocrisie et la ruse jusqu'à la fausse science, se lèvent contre l'Eglise, celle-ci, faible et désarmée, n'a sans doute pour se défendre aucune des ressources humaines ; mais, avec la force que donnent le droit et la vérité, elle peut compter sous l'étendard du Rosaire sur la protection du ciel.

Non, ce n'est pas sans un dessein tout à fait providentiel que le Pape a placé dans cette formule de prière un signe d'espérance. Ceux qui s'arrêtent à la surface des événements en cherchent la cause dans les calculs des hommes, dans le jeu des intérêts, dans le mouvement et le choc des passions ; s'il nous était donné de pénétrer plus avant, nous verrions quelle grande place occupe la prière des justes dans le plan de la Providence et ce qu'elle a d'action sur la vie des peuples et sur leurs destinées. C'est la pierre détachée de la montagne. Soyons-en persuadés : ces nouvelles supplications auxquelles l'Eglise nous convie, seront pour nous et pour elle le gage d'une protection éclatante.

* * *

Au moment où s'ouvre le mois consacré à la récitation du Rosaire, souvenons-nous des merveilles obtenues par cette pratique de piété. Ne disons pas : « Un rosaire de plus ou un rosaire de moins... » Il est de foi qu'il n'y a jamais de supplications perdues. Si une seule goutte souvent suffit pour faire déborder le vase, il ne faut qu'une pauvre prière, mais ajoutée à mille autres, pour déterminer la grâce divine à se répandre avec profusion. Cette petite prière, Dieu l'attend de nous et Marie nous y invite ; ne la refusons pas. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XIV

LE SCHISME ORIENTAL

L'Eglise catholique, qui a reçu des promesses d'immortalité, trouve en elle-même une force divine de résistance. Il n'en va pas ainsi des sectes séparées. Nous en avons un exemple fameux dans l'histoire des chrétientés orientales.

I

Il n'est pas de terre digne de vénération comme celle de l'Orient. Le Verbe incarné a daigné y naître et mourir. Tous les Apôtres y ont prêché l'Evangile. Des quatorze lettres écrites par S. Paul aux premiers fidèles, une seule fut adressée à l'Eglise d'Occident. Tout empourprée du sang de plusieurs milliers de martyrs, l'Eglise orientale avait connu les saints des jours antiques. Les plus célèbres docteurs, tels S. Basile, S. Jean Chrysostome, illustrent son histoire. On y avait tenu les quatre premiers conciles généraux, « auxquels, dit S. Grégoire, il faut donner la foi due aux quatre Evangiles. » Rien n'avait manqué à sa couronne, ni les vertus éminentes, ni le génie, ni la science, ni l'héroïsme. Ses grands évêques nous apparaissent « comme des phares lumineux placés à l'entrée des beaux siècles de l'antiquité ecclésiastique. » Le peuple lui-même donnait l'exemple des plus nobles vertus. On avait vu celui d'Antioche passer toute une nuit dans la basilique de la cité pour entendre au matin un discours de S. Jean Chrysostome.

Malheureusement, l'esprit de critique et de révolte se développa de bonne heure dans l'Eglise orientale, en particulier sur le siège de Constantinople. Dès le VIe siècle, un de ses patriarches, Jean le Jeûneur, voulut s'égaler au pape en prenant le titre de patriarche œcuménique. L'empereur grec, de son côté, favorisa ces prétentions : n'était-ce pas d'ailleurs une manière d'accaparer le pouvoir religieux, avec l'espoir de régner sur les consciences ? Le schisme byzantin fut poursuivi par Photius, dans les mêmes vues ambitieuses ; puis, des ferments de rébellion soigneusement entretenus se développèrent sans discontinuer. Deux siècles plus tard, en 1054, une déclaration solennelle, promulguée dans l'église Ste-Sophie de Constantinople, devait par le fait de Michel Cérulaire consommer la rupture avec Rome.

II

De cette rupture, le résultat pour l'Eglise orientale fut, en abandonnant le centre de l'unité catholique, de perdre son prestige, son auréole, sa vie.

L'Eglise d'Orient se glorifiait à juste titre de la noblesse et des vertus de son clergé ; désormais, elle n'aura que des prêtres ignares. Des hommes connus autrefois comme matelots, laboureurs, foulons, moins que cela, montent tout d'un coup à l'autel, et sont placés sur les sièges les plus importants. L'Egypte spécialement avait été la terre classique de l'ascétisme, et comptait de nombreuses et florissantes abbayes ; avec le schisme tout disparaît, à part une douzaine de monastères appartenant à la secte Jacobite. Encore, chez ces communautés séparées, la vie chrétienne reste-t-elle flétrie, pareille à un corps sans âme. Le chandelier de l'Eglise s'était déplacé.

« Plutôt le turban que la tiare ! » avait dit un empereur byzantin. La réalisation de ce coupable souhait ne devait pas tarder. Le 29 mai 1453, Mahomet II, ivre de joie, entre avec son cheval dans la basilique de Ste-Sophie, foulant aux pieds des monceaux de cadavres et laissant sur les fresques à fond d'or l'empreinte d'une main rougie de sang. Depuis, ô honte suprême ! l'Islam n'a pas cessé de

régner sur les malheureuses chrétientés asiatiques. Quand les pontifes du schisme ne peuvent s'entendre sur le dogme ou sur la discipline, le Sultan quitte son sérail pour venir leur expliquer l'Evangile et les mettre d'accord. Il prononce, lui ou l'un de ses pachas, la sentence définitive.

Nous en avons pour preuve la fameuse querelle des Grecs et des Arméniens. Des clercs appartenant à ces deux sectes s'accusaient mutuellement d'avoir corrompu l'usage de la primitive Eglise touchant les espèces sacramentelles. Les Arméniens affirmaient contre les Grecs qu'aucune goutte d'eau ne pouvait être mêlée au vin du sacrifice. On dut prendre pour arbitre le Reiz-Effendi, et voici quelle fut sa réponse : « Le vin étant une liqueur impure, maudite, défendue par le Coran, n'employez à l'avenir que l'eau[1]. » Toutes les communautés orientales, ignominieusement courbées sous le joug, subissent encore aujourd'hui la même servitude. Dans un beau drame de Nicolas Ier de Montenegro, qui a pour titre *La Tzarine des Balkans,* certain personnage réplique à un Serbe, ami des Occidentaux : « A mon avis, les Turcs valent mieux que les Latins. » En fait, le sultan ou son grand-vizir continue à nommer les évêques, donne aux patriarches le bérat d'investiture avec les insignes de leur dignité, c'est-à-dire l'habit de cérémonie en soie blanche semée de fleurs d'or, le chapeau et la crosse. Mais que la somptuosité de ces vêtements cache mal la chaîne qui les meurtrit !

De vrai, une plaie incurable dévore le cœur des sectes orthodoxes. Religions marquées à l'effigie de César, sans autonomie et sans indépendance, elles ressemblent, selon l'énergique comparaison de M. de Maistre, « à des cadavres gelés chez qui, à la façon des momies égyptiennes, le froid conserve les formes des corps vivants. » Quiconque regarde de près, s'aperçoit bien vite que la sève chrétienne n'y circule plus.

III

Lorsque sur la carte on parcourt ces contrées si nombreuses et si belles : la Grèce, l'île de Chypre, la Bosnie, la Bulgarie, l'Herzégovine, le Montenegro, la Turquie d'Asie, la Perse, la Babylonie, aujourd'hui ravagées par le schisme, l'âme se remplit de tristesse. Depuis le XVIIe siècle, le czar s'y partageait avec le sultan la souveraineté, et la religion y est devenue une branche de l'administration civile. Aussi bien, s'il faut en croire les renseignements mêmes que nous donnent les chefs du clergé orthodoxe, quels désordres, quelle ignorance lamentable règne chez ces malheureuses chrétientés ! Un peuple peut avoir sous sa main la terre la plus féconde et être favorisé du ciel le plus pur : la fertilité de son sol et la splendeur de son firmament, si une lumière meilleure, celle de l'Eglise, lui manque, n'en feront jamais autre chose qu'un peuple incomplet, avili. La civilisation orientale, comme les civilisations indoues et persanes, réduite à elle-même et n'ayant pour tout que l'ordre naturel, en fournit un témoignage vivant, elle aboutit à une fatale immobilité et souffre d'épouvantables ulcères qui la rongent des pieds à la tête[1].

Remplie d'amour envers tant d'infortunés, l'Eglise romaine n'a pas cessé, aux différentes époques de son histoire, de rappeler à l'obéissance les chrétientés orientales, empruntant pour cela les plaintes des prophètes sur Jérusalem infidèle. En 1451, le pape Nicolas V avertit les Grecs que s'ils ne reviennent pas à l'unité, ils seront traités comme le figuier stérile. A chaque siècle, les mêmes accents se font entendre, et, pour en arriver de suite à la période contemporaine, un des grands desseins du pontificat de Léon XIII fut aussi le retour des chrétientés d'Orient. On sait que dans ce but il leur envoya comme légat, en 1894, le cardinal de Reims, Mgr Langénieux. L'espoir de Rome, d'ailleurs, n'a pas été trompé : car il y a quelques années, dans les régions voisines du Caucase, une tribu entière du rite syriaque, celle des Maronites, et comprenant 300.000 sujets, offrait sa soumission à l'Eglise catholique.

* * *

Pour que ce mouvement de conversion aille en s'accentuant, ayons une prière. La prière est un peu comme ces vents chargés de semences végétales qu'ils sèment au loin sur leur passage. Elle va porter et faire fleurir la grâce chez des âmes qui nous sont inconnues, mais que nous trouverons au ciel.

XV

UNE BIBLIOTHÈQUE MONASTIQUE

Un spirituel académicien, M. Emile Gebhart, nous raconte en ces termes les impressions d'une visite qu'il fit un jour au Mont-Cassin : « Je songeais, tout en redescendant la montagne, à la poésie de cette vie de prière et de science, au Xe siècle, en pleine barbarie, lorsque le moine, assis dans sa cellule étroite, goûtait par la foi les félicités de l'autre monde et par l'étude retrouvait la splendeur de l'humanité hellénique. Le soleil descendait sur les Marais Pontins et dorait d'un rayon rouge au fond de la vallée les restes de l'amphithéâtre antique et de la villa de Varron ; un troupeau de vaches paissait devant moi dans les rochers gris du Mont-Cassin, et la cloche du couvent, sonnant l'*Ave Maria,* jetait aux vents du ciel sa voix mélancolique[2]. »

C'est aussi une visite à quelque vieille abbaye du moyen âge que nous voulons évoquer, pour en admirer les trésors, les richesses littéraires.

I

Voici d'abord le *scriptorium* ou atelier de transcription, où sont élaborés les premiers éléments de toute bibliothèque abbatiale.

[1] *Etudes* des PP. Jésuites, 5 juillet 1898, *L'Eglise de Constantinople et le Patriarche œcuménique,* par le P. Tournebize.

[1] *Revue prat. d'Apol.*, 1er janvier 1912.
[2] *Souvenirs d'un vieil Athénien,* Paris, Bloud, 1911.

Les invasions barbares ayant fait disparaître les chefs-d'œuvre des lettres anciennes, à part quelques rares exemplaires, le principal effort des moines sera de les reconstituer. Cassiodore recommandait déjà aux religieux de *Vivarium* ce labeur, que, pendant plusieurs siècles, poursuivront avec une admirable persévérance les fils de S. Benoît et de S. Bernard. Dans l'atelier du monastère, calligraphes et miniaturistes passent leur vie à transcrire sur le vélin des manuscrits précieux. On sait que le parchemin remplaçait à cette époque le papyrus et les tables de cire ; le papier de chiffons devait à son tour être substitué au parchemin vers le XIIIe siècle. Les moines retracent donc sur de multiples copies, non seulement les textes de la Sainte Ecriture et des Pères de la primitive Eglise, mais tous les monuments de l'antiquité classique à l'usage des étudiants, ainsi que les chartes et recueils de notre histoire nationale.

C'était là une tâche fort ardue. Par un travail que le dicton populaire assimilait à celui de la charrue, et dans un temps où l'activité intellectuelle semblait presque éteinte, Aristote, Cicéron, Virgile, avec S. Jérôme et S. Augustin, vivent de nouveau à l'ombre bénie des cloîtres, sous la plume laborieuse des moines et même des religieuses comme à l'abbaye de Sainte-Radegonde. Les Bénédictins, particulièrement dévoués à ce labeur dans le tranquille abri du *scriptorium,* s'appliquent à reproduire jusqu'au dernier vers, jusqu'à la dernière syllabe, les manuscrits de la vieille littérature, ne reculant pour arriver devant aucune recherche ni aucune veille. On sait d'ailleurs que le nom de Bénédictin est devenu, dans le langage vulgaire, le synonyme de travailleur opiniâtre.

Au surplus, la copie des textes se faisait avec une perfection achevée. Nous avons eu la bonne fortune de voir à la Bibliothèque nationale de Paris, et à l'Athénée du Luxembourg, des manuscrits du VIe ou VIIe siècle qui sont des modèles de calligraphie. Bibles enluminées, psautiers, évangéliaires illustrés, œuvres de la tragédie antique ornées de miniatures, il n'est pas jusqu'aux belles majuscules des lettrines des livres liturgiques qui n'aient demandé une application d'une habileté et d'une patience incomparables. Un manuscrit pareil à ceux que le duc d'Aumale a pu réunir à Chantilly, était un véritable objet de luxe. Il fallait quelquefois toute une vie pour orner dix pages d'une de ces œuvres. Certains missels ou obituaires représentaient même le labeur de plusieurs générations de scribes et d'enlumineurs, et renfermaient des scènes dont l'histoire s'est servie à titre de documents. Quelques-unes de leurs illustrations sont de vrais commentaires.

A travers l'obscurité d'une époque confuse, les moines copistes et calligraphes ont ainsi rendu aux lettres un service inappréciable, en les sauvant de la barbarie « comme ils avaient sauvé les reliques des saints. » Sans eux, on peut le dire, toute la civilisation classique se serait évanouie. Ce précieux service, les moines le renouvelleront, quand, au IXe siècle, leurs premières collections furent ravagées par les Normands et les Sarrazins, ou dispersées au milieu du tumulte des guerres féodales. Cette fois, s'il faut en croire la correspondance de Pierre le Vénérable, Cluny fournira les manuscrits à copier, et on en distribuera partout. Bénédictins, Chartreux, Cisterciens, transcriront avec les livres de la littérature gréco-latine les monuments de dix siècles de notre histoire [1].

II

Pour apprécier les richesses intellectuelles d'un couvent au moyen âge, il nous faudrait ensuite visiter chaque cellule studieuse.

Car les moines n'étaient pas seulement des copistes. Tout en reproduisant les auteurs sacrés ou profanes, ils y ajoutaient de savantes gloses, comme pour cet Horace que l'érudition contemporaine a découvert à la bibliothèque de Berne. Ecrivains pour la plupart, ils consacraient au labeur de l'esprit de longues heures interrompues seulement par la prière.

Les premières œuvres monastiques furent de simples chroniques, — des *annales,* selon le mot gravé par leurs auteurs sur le feuillet liminaire du livre, — où ceux-ci racontent jour par jour, sans aucune préoccupation littéraire, les événements les plus mémorables du royaume, de l'Ordre ou du couvent. Aymond et Yves d'Aquitaine publièrent une courte histoire des rois francs. Abbon, moine de St-Germain-des-Prés, expose dans un poème latin le siège de Paris par les Normands. Parmi les chroniqueurs de la même période, on doit citer aussi Raoul Glaber, moine de Cluny, et Hugues, prieur de St-Victor. Dans les abbayes verdunoises l'histoire sera cultivée, entre autres, par le prêtre Berthaire, attaché au service de la cathédrale. Nous ne pouvons qu'apprécier difficilement aujourd'hui le mérite de ce genre de travail ; Cicéron lui-même semble avoir pris soin d'en juger en établissant la différence qui existe entre l'historien et l'annaliste. Les moines recueillaient la chronique contemporaine jusque dans ses moindres incidents : une petite guerre locale, une gelée précoce, une moisson abondante ; mais en y mêlant toujours quelques réflexions morales.

A côté des moines chroniqueurs, d'autres entreprennent des ouvrages plus étendus sur la philosophie, la théologie ou les sciences. Que de célébrités et que d'œuvres il y aurait à citer ! Toute la pléiade des grands hommes qui illustrèrent le haut moyen âge ont respiré l'atmosphère des couvents. Les moines réalisent au point de vue intellectuel ce qu'ils avaient déjà fait au point de vue agricole : ils défoncent, élargissent le terrain et y jettent la semence, « comme ils jetaient dans leurs sillons des graines à la volée, et comme ils devaient bientôt, et avec la même profusion, semer les cathédrales et les hôtels-Dieu [2]. » Les grandes

[1] Ampère, *Histoire littéraire de la France,* t. III, p. 259 et suiv.

[2] Cf. Montalembert, *Les Moines d'Occident.*

synthèses scolastiques qui restent la gloire du XIIIe siècle n'ont-elles pas été méditées à l'ombre des cloîtres ?

Pour épuiser le sujet qui nous occupe, un volume ne suffirait pas. Contentons-nous seulement d'apporter deux ou trois témoignages. M. Guizot, parlant de l'état des lettres avant Charlemagne, s'étonne « de la merveilleuse activité de cette époque et des ouvrages d'esprit qu'elle a produits. » Si nous consultons l'*Histoire littéraire,* commencée au XVIIIe siècle par les Bénédictins de St-Maur, elle nous dit « qu'en plein siècle de fer on voyait en France 74 écrivains connus, remarquables, et qu'autour de chacun d'eux s'en groupaient beaucoup d'autres d'une notoriété moindre. » Après avoir admiré tant et de si précieux travaux, un historien célèbre, M. Taine, ajoutera : « Même à des époques quasi-barbares, les intelligences s'épanouissaient dans les couvents, à l'image de ces foyers de chaleur où fructifient les plantes d'un sol étranger. »

III

De la cellule du moine à la bibliothèque, *bibliotheca,* le chemin est tout tracé sur les dalles du cloître, usées par les pas de plusieurs générations.

Grâce à ces modestes et obscurs travailleurs, les moines, d'immenses collections se forment dès la période mérovingienne. Nous citerons, parmi les plus riches, les bibliothèques du Mont-Cassin, de St-Germain-des-Prés à Paris, de St-Gall, de Notre-Dame-des-Ermites ; et, après l'invasion normande et pendant les siècles qui suivirent, les bibliothèques de Cluny, de Cîteaux, de Clairvaux, etc., etc. « Un cloître sans bibliothèque est un château sans salle d'armes, » disait un proverbe très répandu.

La bibliothèque représentait pour les moines leur premier titre de gloire. Aussi entouraient-ils de soins minutieux les trésors dont elle était dépositaire ; sa perte était pleurée comme un désastre. Dans l'incendie qui consuma l'abbaye du Mont-Cassin à la fin du IXe siècle, les religieux abandonnent leur mobilier aux flammes pour sauver leur bibliothèque. L'incendie de la Grande Chartreuse, un peu plus tard, demeure également mémorable. Toute la maison, chapelle, cloîtres, celliers et offices, formait déjà un immense brasier. Mais le Général ne cessait de crier : « Aux livres, Frères ! Aux livres ! » Dans cette détresse chaque religieux n'eut qu'un souci : arracher au feu les manuscrits les plus précieux.

Toutefois, la plupart des vieilles bibliothèques monastiques échappèrent à l'action du temps et de l'épreuve. Verdun en particulier, qui s'était glorifié « de son école d'historiens et d'enlumineurs, » eut la bonne fortune de garder une foule de trésors littéraires. « Lorsque, sous l'épiscopat de Mgr de Béthune, le 20 août 1696, la cathédrale recevait la visite de deux illustres bénédictins, dom Mabillon et dom Ruinart, qui faisaient alors un voyage d'explorations dans les bibliothèques et les chartriers de l'Est de la France, ils purent encore admirer au sacraire les riches manuscrits du Chapitre et spécialement un Sacramentaire du IXe siècle ou Sacramentaire de S. Grégoire, aujourd'hui déposé aux archives de Munich. D'une écriture très lisible et sur un vélin fort beau, avec miniatures et pages pourprées, il constitue une œuvre remarquable. Sa couverture est enrichie d'argent en filigranes légers, avec comme bordures des bas-reliefs travaillés en ivoire et représentant diverses scènes évangéliques [1]. »

Depuis la Révolution, livres et manuscrits, toutes les épaves scientifiques et littéraires des couvents dévastés enrichissent nos bibliothèques nationales, où ils appellent l'attention des archéologues et des philologues les plus renommés. Chose curieuse ! la bibliothèque du Palais-Bourbon a été surtout constituée avec les œuvres des anciens monastères. C'est ce qui explique d'une façon rationnelle ce fait étrange que nos députés ont à leur disposition une des collections les plus abondantes en livres de piété : Bibles, Psautiers, *Imitations de Jésus-Christ.*

* * *

Il y a pour l'âme une vraie jouissance à tourner le regard vers ces âges érudits. Montalembert, qui en a goûté souvent les douceurs, nous dit à la fin de son bel ouvrage sur les *Moines d'Occident :* « Que de fois dans le silence des nuits, sous le toit du vieux manoir où j'ai écrit la plupart de ces pages, n'ai-je pas cru voir apparaître autour de moi tout cet imposant cortège de pontifes, de docteurs, de missionnaires, d'artistes issus, de siècle en siècle, des rangs pressés de l'Ordre monastique !... Leurs austères et bienveillants regards semblaient errer de leurs tombes profanées, de leurs œuvres oubliées, des monuments dédaignés de leur infatigable industrie, du site effacé de leurs saintes demeures, jusqu'à sur moi, leur indigne annaliste. De leurs mâles et chastes poitrines j'entendis sortir comme une voix noblement plaintive : « Tant de travaux incessants, tant de services rendus, tant de vies consumées pour la gloire de Dieu, pour le bien des hommes ! Et pour prix l'ingratitude, la proscription, le mépris ! Ne se lèvera-t-il donc personne, dans ces générations modernes, pour venger notre mémoire ?... » Et alors, je sentais courir dans mes veines un frémissement d'ardente et douloureuse émotion... »

Voilà les moines, courbés tour à tour sur la glèbe ou sur le parchemin, d'une main fouillant la terre, et de l'autre recueillant les débris de la science antique pour y ajouter ensuite les fruits de leur labeur. Les moines, en plus de leurs œuvres, nous ont laissé un exemple : quelle que soit notre position, il faut un peu aimer l'étude, apprécier les livres, prendre goût aux plaisirs de l'intelligence.

---

[1] Abbé Ch. Aimond, *La Cathédrale de Verdun,* p. 213 et suiv. (Bar-le-Duc, 1910).

ALLOCUTION DE MARIAGE

Monsieur, Mademoiselle,

L'heure que vos deux âmes attendaient depuis longtemps va sonner. Dans un instant vous allez échanger les serments sacrés qui vont vous lier l'un à l'autre pour toujours. A cette pensée, vous vous sentez envahir par un recueillement profond ; ce recueillement, tous ceux qui vous aiment l'éprouvent pareillement, et peut-être pensent-ils à ces beaux vers d'un de nos plus grands poètes :

Le livre de la vie est un livre suprême
Qu'on ne peut ni rouvrir ni fermer à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois.

Non, vous ne lirez pas deux fois la page qui, aujourd'hui, se tourne d'elle-même pour s'offrir à vos yeux et à vos cœurs ; goûtez-en lentement, dans toute l'émotion de vos âmes, le charme exquis, car elle est très douce, très grave et très religieuse à la fois.

* * *

Vous êtes, Monsieur et Mademoiselle, bien heureux ! « Les âmes sœurs, a dit un écrivain du siècle dernier, finissent par se trouver quand elles savent s'attendre. » Vous vous êtes attendus pendant les années de votre sérieuse jeunesse. A votre première rencontre, vous vous êtes non pas connus, mais reconnus. Le rêve subconscient de vos cœurs a pris une forme réelle ; l'avenir a cessé d'être pour vous un mystère, et le contentement complet un mirage. Si un penseur un peu mélancolique a pu dire :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve !

le vôtre n'a pas cette inquiétude, car tout à l'heure, dans un instant, vous allez le saisir, et ce sera pour toujours !

Pour toujours !... A cette pensée, tout un monde d'espoir et de projets s'agite dans vos âmes. Ces réserves immenses d'affection et de dévouement qui, lentement, et peut-être sans que vous y prissiez garde, se sont accumulées en vos cœurs, vous allez pouvoir les dépenser sans compter désormais. « Partout où vous irez, disait à son fiancé l'héroïne d'un ouvrage célèbre, je vous suivrai ; partout où vous serez, sera mon devoir ; partout où vous serez, sera mon bonheur. » N'est-ce pas que ce sont bien là vos sentiments ? Ce que vous voulez, c'est fondre vos deux vies en une seule, et réaliser le programme que Mgr Bougaud a ainsi tracé : « Deux en un sous tous les rapports, à tous les points de vue. Unité de deux vies qui se donnent l'une à l'autre, à jamais, avec leurs joies et leurs peines mises en commun. Et pour porter ce double fardeau, unité de deux cœurs qui s'aiment tendrement, purement, fortement, éternellement. Et pour soutenir ces deux cœurs, les empêcher de chanceler dans leurs affections, unité plus haute tout à fait divine, de deux âmes qui se savent immortelles. »

Ce programme, Monsieur et Mademoiselle, vous entendez bien le faire vôtre, et cette décision est si douce par elle-même que déjà elle vous remplit de joie.

* * *

Toutefois, vos esprits sont trop sérieux pour perdre de vue la gravité souveraine de la page que vous lisez aujourd'hui dans le livre suprême de la vie.

Vous n'oubliez pas, en effet, que si le bonheur de vous donner l'un à l'autre est si intime et si profond, c'est pour vous permettre d'assumer une tâche très noble et très haute : celle de fonder une famille.

C'est le grand honneur que Dieu fait à l'homme, de ne pas lui permettre de vivre pour lui seul. Tous, tant que nous sommes, nous devons nous dévouer au bien des autres, non seulement de ceux qui nous entourent, mais aussi de ceux qui viendront après nous. Cette vérité-là, jamais il n'a été permis d'en douter, et aujourd'hui moins que jamais, au lendemain de cette guerre affreuse où tant de héros se sont exposés, pendant plus de quatre ans, à la faim, au froid, à la maladie, aux blessures, à la mort même, pour que nous puissions, nous, et pour que nos enfants puissent, après nous, vivre libres et fiers dans une France libre et glorieuse.

Ces Français de demain, Dieu et la patrie s'unissent pour les demander à votre union ; et en cela, ils ne menacent pas le bonheur de votre jeune foyer ; ils l'assurent, au contraire :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Mais l'enfant n'est pas seulement la joie de la famille, il en est aussi la responsabilité. Il faut former son âme au bien ; il faut l'élever non pour soi, mais pour le devoir. Charge très belle, mais aussi très lourde, qui impose aux parents des abnégations austères et qui, pour ménager la continuité nécessaire de l'œuvre, leur demande de rendre leurs serments irrévocables.

* * *

Des serments irrévocables ! Des abnégations austères ! N'est-ce pas trop attendre de l'âme humaine, si éprise de liberté, si amoureuse de ses aises ? La question peut paraître angoissante pour certains ; elle ne le sera pas pour vous, parce que vous aurez Dieu avec vous.

Très douce, très grave, la page que vous lisez en ce moment dans le livre de la vie est aussi une page très religieuse.

Pouvez-vous, en effet, oublier que c'est Dieu qui vous a préparés, depuis votre naissance, à l'instant actuel ? N'est-ce pas à lui que vous devez les parents dont le dévouement vous a faits ce que vous

êtes, et qui vous ont donné les hauts exemples que vous serez si heureux de reproduire dans votre vie familiale et votre vie sociale ? Cette pensée, Mademoiselle, en ravivant votre reconnaissance, ravive aussi une peine qui vous paraîtra toujours récente. Ne croyez pas cependant que vos chers disparus soient absents aujourd'hui. Leur intervention près de Dieu vous a été encore plus utile que ne l'aurait été leur affectueuse sollicitude. N'avez-vous pas d'ailleurs rencontré, tout près de vous, un second père et une seconde mère qui ont noblement continué près de vous la tâche des premiers ? Vous savez ce que vous devez aux uns comme aux autres, et, par conséquent, vous savez ce que vous devez à Dieu.

Ce Dieu, c'est devant lui que vous allez échanger vos promesses. Vous êtes à l'église, dans cette église, Mademoiselle, où vous avez été baptisée et où vous êtes venue si souvent prier pour ceux qui ne sont plus et demander la force de continuer leur tâche. Le *oui* que vous et votre fiancé allez dire, deviendra un sacrement auquel Dieu attachera sa grâce sacrée. Quand vous tiendrez vos engagements, c'est lui à qui vous obéirez, et c'est lui qui vous en bénira.

Il vous bénira durant tout le cours de votre vie, toutes les fois que vous en aurez besoin et que vous le lui demanderez. Vous êtes déjà tous les deux trop instruits de la vie pour ignorer qu'elle ne sera pas sans épreuves. Pour les supporter, pour en triompher, vous aurez d'abord votre affection mutuelle ; mais vous aurez surtout la protection du Père très bon qui est dans les cieux, et dont l'appui ne fait jamais défaut à ses enfants de la terre, quand ils l'invoquent avec la confiance que mérite sa tendresse.

Soyez donc rassurés sur l'avenir ; votre bonheur, si vous le mettez entre les mains de Dieu, ne fera que grandir ; vous accomplirez sous son regard les chers devoirs que vous allez assumer ; il sera le gardien de votre foyer, et vous éprouverez une fois de plus, pour votre plus grande joie, que *ce que Dieu garde est bien gardé !* Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE PATRONALE DE S. LÉGER ÉVÊQUE D'AUTUN

(2 octobre)

LES RAISONS DE SON CULTE

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints. (Ps. LXVII, 36).

Mes frères,

Quand Dieu eut créé l'homme, il se reposa ensuite. L'œuvre entreprise au commencement des temps était parvenue à son dernier acte. Avant d'entrer dans son éternel repos, Dieu jette sur son œuvre un regard d'ensemble, et dans une sommaire approbation « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était fort bien. » (Gen., I, 31).

Et c'est tout, mes frères. C'est dans cette sèche formule générale, qui englobe les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et les astres du firmament, qu'est saluée la naissance du roi de la Création, l'homme.

Mais Dieu ne nous a pas livré son dernier mot. Perdu dans l'immensité de son royaume, ce roi de la Création, cet ange de seconde main, peu distant de l'autre, l'homme enfin exigeait une mention à part. Un jour viendra où le divin Architecte se surprend à nouveau en face de son œuvre ; et cette fois ce n'est plus le froid verdict d'un juge, expert de ces matières ; c'est autre chose que ce sobre certificat collectif du début ; ici c'est l'enthousiasme de l'artiste qui apparaît, c'est la contemplation ravie qu'enfantent les splendeurs de l'art, c'est la joie communicative, exultante. La créature, cette fois, a éveillé l'amour-propre de son auteur.

Que s'est-il donc passé ?

« Il y avait dans la terre de Hus un homme nommé Job, et celui-ci était juste et craignant Dieu. » C'est la vue d'un homme simple dans ses mœurs et fuyant le mal qui émeut la Divinité elle-même, et lui arrache par deux fois ce jugement d'une portée sans limite : « Il n'y a rien sur la terre, qui soit semblable à mon serviteur Job. » (Job, I, 8 ; II, 3).

Cet homme juste et craignant Dieu, il nous est donné à nous aussi de le contempler ; il a même plus d'un point d'assimilation avec ce prototype dont le souvenir nous guide à notre début. D'une âme également religieuse, tous deux sont descendus du sommet des prospérités matérielles du monde pour en connaître les pires avanies. Après avoir été quelque temps l'homme le plus en vue dans ce plus beau royaume du monde qu'est la France, celui que vous honorez plus particulièrement à cette date annuelle du 2 octobre, dans ces lieux inséparablement liés au souvenir de S. Léger d'Autun, évêque et martyr, celui-là même connut en retour les amertumes de l'exil, les souffrances de la persécution, du martyre enfin.

* * *

Qu'on ne me dise pas que ce sont là choses et gens du passé, que les besoins urgents des temps présents n'ont que faire de cette surcharge de souvenirs, glorieux peut-être, mais vains, d'un autre âge !

Les saints sont de tous les temps, ils ne doivent pas mourir ; entre eux et nous ce n'est pas une simple question de mémoire.

Pour avoir été l'honneur de l'humanité, leur rôle n'est pas pour autant terminé ; ce niveau moral qu'ils ont élevé, ils contribuent à son maintien. L'action des saints n'est pas un simple accident

dans le temps ou né du caprice des événements, elle est un apport au patrimoine de l'humanité; nous vivons, le long des siècles, de cette surproduction de mérites.

Léger précepteur et conseiller des grands, Léger ministre du roi Childéric II, appartient au VIIe siècle; S. Léger, évêque, confesseur de la foi, appartient à l'Eglise, à l'humanité.

Notre siècle impatient de toute tutelle même à distance, peut vanter son indépendance; nos contemporains, les hommes de tous les âges, n'en restent pas moins redevables, en dépit de leur dédain affecté, à la force morale qui émane des saints. Nos saints, nos martyrs sont l'honneur et la force de l'humanité, comme les chênes séculaires sont l'orgueil et la richesse de nos forêts; leur fécondité se renouvelle sans cesse sans s'épuiser jamais, le sang des uns, comme la sève des autres, fructifie indéfiniment.

Le monde païen lui-même l'a reconnu et proclamé : « Les forts sont créés par les forts et les bons »; la vitalité des races dépend de cette loi.

A l'exemple de vos ancêtres, le nom de S. Léger vous est resté cher; chaque année à la même date, au soir de la saison d'été, à la veille de l'hiver, son anniversaire est pour notre village l'occasion de réjouissances comme vos pères les ont goûtées. Pour eux la fête patronale était le signal de rapprochements familiaux dont le but n'était pas seulement une table plus attrayante, mais dont le charme résidait avant tout dans un esprit de famille indissoluble; ils revenaient fidèlement à ces réunions dont la joie n'était assombrie par rien des abstentions boudeuses ni des exclusions injurieuses. Le lieu de ces réunions, ce n'était pas seulement la maison paternelle, mais l'église, l'église qui en était l'occasion et l'inspiratrice, la maison de Dieu avec tous ses souvenirs sacrés, ceux-ci rendus sensibles dans ces tableaux, dans ces statues vénérées par les générations successives et respectées par le temps.

Est-il vrai que tout cela serait en baisse parmi nous? est-il vrai que de toutes ces réconfortantes traditions le meilleur ait disparu?

S. Léger n'est pas un saint du Moyen Age, il appartient à tous; mais il est particulièrement vôtre, mes frères, il est vôtre par droit de cité, et ce droit à lui conféré par vos ancêtres, ceux-ci l'ont voulu authentique, inaliénable, autant qu'apparent aux yeux de tous, et ce nom de Léger ils l'ont enchâssé dans la dénomination de leur village. S. Léger est bien à nous, mais il l'est à la manière d'un maître vénéré dont les leçons touchent plus le cœur de ses élèves que leur mémoire. Dès longtemps déjà, votre village a renoncé à l'honneur de ce surnom de S. Léger, il lui en a substitué un autre, lequel d'ailleurs ne répond plus à aucune réalité et ne laisse pas que d'introduire quelque prétentieuse équivoque. « Souvenir du passé, » dira-t-on! Soit. Qu'importe après tout, si cette désaffectation d'un titre n'est pas l'écho de la désaffection des cœurs!

* * *

Mais est-il bien vrai qu'en notre XXe siècle les leçons du maître se perpétuent dans la pratique des disciples? Est-il vrai que le culte de S. Léger n'a rien perdu de son intensité, que cette noble figure nous reste dans son intégrité?

Ce n'est pas pour quelques arpents de terre concédés, que le souvenir de S. Léger s'implanta au cœur de vos aïeux; on n'a pas droit à l'immortalité pour avoir abandonné je ne sais quelle épave de mort-bois; on n'est pas souverainement estimable et aimé, parce qu'on a été une fois libéral ou peut-être même simplement juste. La nature et la persévérance du culte de S. Léger exigent de plus nobles origines.

Ne les cherchons pas, ces origines, elles nous sont connues : les causes d'une si haute religion entre S. Léger et vos pères, ce sont les mêmes qui ont porté le nom de Léger à travers la France et les siècles, qui, au dire d'un hagiographe, ont fait de « ce culte un des plus populaires en France. »

Il fut un saint, et à travers les aspects si variés de sa vie, Léger apparaît avant tout comme tel. Et croyez bien que les Français d'autrefois ont vu cela d'abord. Leurs hommages ne sont pas allés à Léger le philanthrope, à Léger le champion de la justice et du droit, à l'incorruptible censeur d'un roi qui s'abandonne. Dédaigneux de ces dénominations sonores, si chères à notre génération, à l'exemple de l'Eglise ils l'ont salué du titre de *saint*, sa seule ambition ici-bas, sa récompense là-haut, sa gloire à jamais parmi nous.

Et ne savez-vous pas ce que ce grand mot renferme de sens, ce qu'il suppose d'efforts nés de l'héroïsme et générateurs d'héroïsme? Ce titre, quand il s'agit de le décerner à l'un de ses enfants, l'Eglise requiert de telles conditions, fait preuve de si minutieuses exigences, qu'elles nous apparaissent excessives. Nous lui savons gré de cette vénération dont elle fait montre, mais la reconnaissance impatiente des peuples s'accommode moins facilement de ses lenteurs, des étapes qu'elle impose à la glorification des amis de Dieu. Quand il s'agit de proclamer la sainteté d'un de ses enfants, l'Eglise ne s'y résigne que progressivement, on serait tenté de dire avec parcimonie, comme dans une sorte de promotion hiérarchique dont le dernier terme est strictement réservé à une élite.

Si riche qu'il soit, ce titre ne s'est pas appauvri avec Léger d'Autun; avant tout il fut un saint, il ne fut que cela et il fut tout cela.

Sans doute, S. Léger, à l'exemple de tous ceux qui détiennent les charges publiques, S. Léger s'est signalé par l'octroi de faveurs marquées, il s'est employé à restaurer des droits injustement prescrits; S. Léger fut justicier comme il importe de l'être à ceux qui sont revêtus de la dignité royale ou qui en exercent les prérogatives, et l'histoire locale nous a conservé le souvenir d'un grand dignitaire de ce monde honorant de sa présence

votre modeste village ; d'un puissant ministre de roi, écoutant avec bienveillance les doléances des petits qu'étaient les habitants de ces lieux. S. Léger aima la justice en homme d'Etat, sans doute, mais bien plus en évêque, en saint. Il était trop averti des insuffisances d'une justice purement légale, pour en faire l'unique terme de ses efforts. Et à l'exemple d'un S. Grégoire VII, il pourra bientôt faire sien, dans toute sa teneur, cet aveu du grand pontife romain : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil. »

Cette justice des saints, pour être digne du ciel il la faut complète ; S. Léger n'eut garde de l'oublier, il la devait au roi comme il la rendait au peuple.

Mais qui ne sait que le rôle d'apôtre de la justice et du droit n'est grand que parce qu'il est périlleux ? Au milieu d'une cour de complaisants, dans une époque à peine sortie de la barbarie, en face du descendant d'une lignée abâtardie, seul, avec l'unique appui d'une volonté qui ne transige pas, conscient de la hardiesse de sa démarche, Léger se dresse devant un monarque indolent et vindicatif et rappelle à Childéric II et la soumission qu'il doit à Dieu et l'exemple qu'il doit aux peuples.

Vous savez le reste. La fin de S. Léger est de celles qu'on n'oublie pas. Une fois de plus, l'heure venue, l'évêque Léger prouva au monde « qu'il y a des têtes qui ne se courbent que lorsqu'elles tombent ».

Et eux aussi, les persécuteurs, ils sont morts, mais leur nom traîne aux gémonies de l'histoire ; le nom de Léger est inscrit aux diptyques sacrés, objet de la vénération des siècles, à la fois cher à Dieu et aux hommes. De pareils actes d'indépendance, S. Léger devant Childéric II, un S. Ambroise, par exemple, refusant à un empereur romain l'entrée de sa métropole, comptent parmi les plus beaux souvenirs de l'histoire ; ils comptent surtout au cœur des masses populaires ; celles-ci, quand elles ne sont pas égarées par le préjugé ou aveuglées par la passion, ont un sûr instinct qui leur fait reconnaître leurs véritables amis ; la voix populaire est bien alors l'écho de la voix de Dieu.

* * *

Pour appartenir à l'Eglise, S. Léger d'Autun ne laisse pas que de prendre rang dans la galerie des grands ancêtres à qui nous devons la France. Saint et Français : loin de s'exclure, ces deux titres sont complément l'un de l'autre. Léger, saint de France, ce n'est pas là un simple gage donné à notre amour-propre national, c'est pour cette noble figure un mérite de plus. Naître sur le sol de France c'est un privilège ; pour Léger ce fut une vocation, la vocation d'être un grand Français. Il est bien de ces évêques qui ont fait la France. Quand il la reçoit, pour ainsi dire, des mains de S. Remi, elle est déjà baptisée, mais encore mal affranchie des traditions ancestrales, des influences de la Rome païenne. Est-ce que ce n'est pas à Autun même que s'était établi un foyer particulièrement intense de haute culture, où la jeunesse gauloise venait apprendre l'amour de Rome et de ses dieux ? La France du VII^e^ siècle est encore trop près de ses origines pour avoir désappris les rudesses, les brutalités héritées du monde barbare. De ces évêques qui ont fait la France, Léger en est, lui qui fut à la fois évêque et ministre de roi ; lui aussi il fut le tuteur de cette France naissante, et telle fut l'empreinte reçue, que pendant des siècles il y aura un équivalent au mot *chrétien* : c'est le mot *Français*.

Nous n'avons pas à chercher, dans cette œuvre, quelle fut la part de chacun ; tous s'attachèrent, dans la même mesure de leurs forces et de leur vie, au triomphe du même idéal : la France chrétienne. A la faveur des distances accumulées par les siècles, ils nous apparaissent, ces évêques du moyen âge, tous sur un même plan, dans cette communauté de leurs vertus, dans cette continuité sans rupture de leurs efforts, et souvent dans un égal héroïsme de leur fin. Artisans du même œuvre, ils sont trop bien de la même famille, ils sont trop bien les représentants de la moins équivoque des fraternités, pour que nous leur refusions l'hommage d'une commune ovation.

Est-ce que le nom d'un S. Remi ne s'impose pas en ce jour ? Est-ce que dans vos naïves légendes populaires, on ne vous entend pas associer ces deux noms, S. Remi et S. Léger, comme s'ils étaient contemporains ; invités peut-être à cette fraternité du souvenir par le voisinage des lieux qui s'honorent de leur culte, et par le rapprochement des dates de leurs glorieux anniversaires ? Quels noms plus populaires encore dans notre France que celui d'un S. Eloi, d'un S. Martin de Tours, avec les nombreuses églises dédiées à son vocable, d'un S. Loup de Troyes, dont le souvenir évoque celui du terrible Attila ! Tous, qu'ils soient parrains ou tuteurs, ils ont fait la France.

* * *

A la distance qui se place fatalement entre ceux qui gouvernent et les sujets, l'action bienfaisante de S. Léger, pour être plus universelle, risquait d'être méconnue au regard de la faveur populaire ; les peuples sont plus volontiers touchés par les réalisations immédiates que par les visées plus fructueuses, mais aux résultats différés à longue échéance. Les circonstances bientôt permirent d'apprécier l'étendue de sa foi en Dieu, l'intensité de sa charité pour son peuple. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; l'heure venue, l'évêque saura donner à son troupeau cette marque suprême de dévouement.

L'histoire a décerné aux évêques du moyen âge le glorieux titre de « Défenseurs de la cité. » Il faudrait tout ignorer de l'histoire de notre pays pour s'en étonner. Ces cités du moyen âge, parfois nées là où l'évêque plantait la croix de bois, ralliant alentour son troupeau, toutes du moins aug-

mentèrent, sous l'égide de la crosse, et leur prospérité morale et leur embellissement matériel. Défenseurs de la cité, ils devaient l'être au milieu de ces populations si volontiers rivales, à des époques si fécondes en luttes intestines. Organisateurs de la défense, âme de la résistance, députés obligés des négociations de paix, jamais ils ne nous apparurent autant évêques qu'au sein de ces multiples tribulations, des impérieuses nécessités, des angoisses mêmes.

Défenseur de la cité d'Autun, Léger le fut, et ici comme au long de toute sa vie il l'est pleinement, jusqu'au suprême sacrifice. L'heure du martyre approchait.

Ecoutons ici le simple récit historique. Vers l'année 674, la ville d'Autun fut assiégée par Vaimer, duc de Champagne. La ville étant sur le point d'être prise, l'évêque Léger fait cesser les hostilités ; il avait résolu de se livrer à l'ennemi, pour attirer sur lui seul des représailles qu'il redoutait pour son peuple. Avant de quitter la ville qu'il ne devait plus revoir, il fait son testament et partage ses biens entre le peuple et son église. A la manière d'un grand conquérant antique partant pour l'Asie, Léger lui aussi ne se réserve que l'espérance, mais l'espérance indéfectible d'un royaume impérissable, l'espérance de la couronne de justice que Dieu accorde à ceux qui ont combattu le bon combat. La prière fut entendue du ciel, l'évêque fut mis à mort, vous savez dans quelles circonstances, décapité après qu'on lui eut crevé les yeux et fait subir d'autres tourments. Le bon pasteur avait donné sa vie pour ses brebis.

* * *

Dans cette vue d'ensemble, nous nous sommes attachés de préférence aux actes de la vie publique de notre Saint. A travers les dignités civiles ou religieuses, il nous apparaît moins soucieux des honneurs que des charges ; dans les unes comme dans les autres il apporte le même esprit de dévouement à la chose publique, la même vocation du sacrifice ; il sait que le pasteur se doit à son troupeau, comme il sait que les peuples ne sont pas faits pour les rois.

A côté de ces mérites de l'homme public, nous avons dû omettre ces vertus intimes dont le développement est moins éclatant, ces vertus privées qui nous grandissent même au contrôle minutieux de notre entourage immédiat, ces actes de dévouement obscur que Dieu seul peut connaître, ces immolations secrètes nées de l'autel, vivifiées dans l'atmosphère du sanctuaire, renouvelées à chaque heure du jour ; et tout cela, c'est ce qui caractérise les forts, ce qui est la part des meilleurs, c'est ce qui fait et ce que font les saints.

Vir potens opere et sermone, ce n'est pas seulement dans ses relations officielles que Léger se révèle homme de Dieu. En actes et en paroles, qu'il s'adresse aux grands ou à ses familiers, son langage porte l'empreinte du ciel. Le peu qui nous reste de quelques lettres nous permet de juger que si le cœur parfois fait tort à l'esprit, il y a du moins une heureuse réciprocité : les lettres de S. Léger sont dignes d'un martyr.

Le monde fait semblant d'admirer je ne sais quelle femme spartiate, plus citoyenne que mère, qui trouve moyen de se réjouir d'une victoire qui lui coûtait ses sept enfants. C'est peut-être beau, je me refuse à croire que ce soit sincère. Combien, en face de ces gestes à effet, je préfère les tendres encouragements de Léger, écrivant à Sigrade sa mère pour la consoler de la mort tragique de son autre enfant ! Les âmes vulgaires seront déconcertées par l'élévation de la pensée : c'est la résignation sans doute, mais soutenue par l'espérance, ennoblie par la confiance en Dieu ; c'est humain quand même, et le droit de pleurer n'y est pas brutalement banni.

Quelques-uns voudront apprécier à leur manière le rôle de S. Léger comme évêque, ils discuteront ses intentions comme homme d'Etat, et chercheront peut-être à disculper les auteurs de sa mort ; pour nous, nous nous sommes bornés à suivre l'histoire pas à pas, confiant dans ce jugement de l'un des nôtres : « Les saints n'ont pas besoin de panégyristes, il ne leur faut que des historiens. » Puissent mes modestes paroles déterminer dans vos cœurs un renouveau de confiance et de vénération envers votre saint Patron ! Ainsi soit-il.

COURS DE PRÉDICATION

Au moment où vont reprendre les Cours de prédication, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs que nous avons publié dans les années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial)* qui sont encore en vente à nos bureaux (excepté l'année 1897, épuisée) :

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un Curé de campagne. — La première partie, LE DOGME (48 instructions) se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, LA MORALE (34 instructions), en 1901 ; la troisième, LES SACREMENTS (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques :** le SYMBOLE DES APÔTRES (37 prônes) en 1897 et 1898 ; la GRACE (9 prônes) et les SACREMENTS (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le DÉCALOGUE (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **Instructions pour chaque dimanche,** plus particulièrement inspirées de l'évangile, par un Curé de campagne, en 1903 et 1904.

4° De 1909 (inclus) à 1912 (inclus), 60 **Prônes sur le Symbole.**

5° En 1908 et 1909, 39 **Instructions sur les péchés capitaux.**

6° En 1909, 1910 et 1911, 48 instructions **Aux jeunes gens d'un Patronage.**

7° En 1912, une **Retraite à des jeunes filles.**

8° En 1913, deux **Retraites à des jeunes gens.**

9° Des instructions pour l'**Octave des Morts** en 1901, 1903, 1905, 1911, 1912 (Les funérailles chrétiennes) et 1913.

Chaque année (en fascicules) est en vente à nos bureaux aux mêmes conditions qu'avant la guerre, 8 fr. net, sans majoration, port en sus. — Nous ne pouvons pas nous charger de faire exécuter la reliure, qui coûte des prix exorbitants.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 13 septembris 1922.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 21 septembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'inauguration solennelle d'une Grotte de Lourdes. — Les bienfaits de la Sainte Vierge et la manière de lui exprimer notre reconnaissance, 513.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LIV. *18e Dim. après la Pentecôte :* Les symboles du culte, 515. — LV. *19e Dimanche :* L'enfer, 516. — LVI. *20e Dimanche :* La famille chrétienne, 518.

Petite Retraite aux Mères chrétiennes. — IV. La Propagation de la foi, 519.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XVI. Les moines et les arts, 522. — XVII. Les premières franchises rurales, 525.

Pour le Premier Vendredi. — LXXXVII. L'amour pur, 526.

Varia. — La Muette, 528.

POUR L'INAUGURATION SOLENNELLE D'UNE GROTTE DE LOURDES

LES BIENFAITS DE LA SAINTE VIERGE ET LA MANIÈRE DE LUI EXPRIMER NOTRE RECONNAISSANCE [1]

Monseigneur,

Mes frères,

Il y a huit ans, à pareille époque de l'année, nous avons vécu en Haute-Marne des heures tragiques. Les mauvaises nouvelles succédaient aux mauvaises nouvelles : la France est envahie ; l'ennemi est à quarante kilomètres de Paris ; des uhlans ont été vus dans les bois de Saint-Dizier ; l'ordre d'évacuation est annoncé et même déjà promulgué en quelques localités.

En ces sombres jours, l'armée des combattants fit magnifiquement son devoir ; mais la foule des suppliants n'oublia pas le sien. Dans toutes les paroisses, les églises se remplirent pour la prière ; en plusieurs, on fit à Dieu des promesses pour émouvoir sa miséricorde.

Il y avait alors à Chaumont un vicaire au zèle ardent, à la piété profonde, dont son curé a lui-même écrit et publié l'éloge. Le 8 septembre 1914, ce prêtre réunit à l'église paroissiale, dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, les jeunes filles du patronage Jeanne-d'Arc dont il était le directeur. Après la messe où l'on communia, on fit en commun la promesse de construire, si Chaumont était préservé de l'invasion, une grotte de Lourdes dans le parc Sainte-Marie, que le Patronage venait d'acquérir.

Peu après la victoire de la Marne, le vicaire partit au front, laissant à ses enfants cette consigne : « Si mon corps tombe en quelque coin ignoré, je vous confie l'exécution de notre vœu. » Son corps tomba, hélas ! pulvérisé par un obus, à la veille du triomphe de la France, le 30 octobre 1918. Mais le vœu fut recueilli, comme un héritage sacré, par le patronage Ste-Jeanne-d'Arc, ainsi que par son nouveau directeur. Et puis tous les fidèles de Chaumont voulurent s'y associer et contribuer à son exécution. Si bien que la présente fête, qui devait être simplement celle d'un Patronage de jeunes filles, est devenue la fête de la cité tout entière, et même un peu celle du département. Voilà pourquoi nous voyons ici aujourd'hui une foule pareille à celles qu'on voit à Lourdes aux jours des grands pèlerinages. Voilà pourquoi Mgr l'Evêque a voulu venir présider en personne cette fête de la Reconnaissance.

Pour moi, invité par la trop bienveillante amitié de votre vénéré pasteur à vous adresser la parole, je ne veux rien dire de moi-même ; je laisserai parler le monument qui est sous nos yeux, me contentant d'exprimer tout haut ce qu'il dit tout bas à chacun de nous. En deux mots : il nous rappelle les bienfaits de la Sainte Vierge, et il nous indique de quelle manière doit s'exprimer notre reconnaissance.

I

En premier lieu, il nous rappelle les bienfaits de la Sainte Vierge.

A user de termes rigoureusement précis, Dieu est le seul dispensateur de tous les biens, à lui seul doit aller la reconnaissance de l'homme. Mais nous savons que Marie est la trésorière des faveurs divines ; que Dieu, nous ayant donné par elle le Rédempteur, nous donne aussi par elle les grâces de la Rédemption. Voilà pourquoi nous pouvons également bien remercier Dieu ou la Sainte Vierge : dans l'un et l'autre cas, nos actions de grâces vont à leur adresse. Si le soleil avait conscience de lui-même, il ne serait nullement jaloux de voir l'astre des nuits répandre sur la terre sa douce clarté ; il saurait que la lune n'a d'autre lumière que celle qui vient de lui. Ainsi Dieu n'est pas jaloux, quand il voit la Sainte Vierge répandre sur nous les grâces célestes, et recevoir nos remerciements. Tous les bienfaits que Marie nous accorde, c'est de Dieu qu'elle les reçoit ; toutes les louanges que nous lui adressons, elle les renvoie à Dieu.

Ce principe rappelé, nous pouvons dire que notre monument proclame de deux manières les bienfaits de la Sainte Vierge. Il est à la fois un fac-similé et un ex-voto : fac-similé de la grotte de Lourdes, il nous redit l'amour de la Sainte Vierge pour notre grande patrie, la France ; ex-voto pour la victoire de la Marne, il nous redit ses bienfaits envers notre petite patrie, la Haute-Marne.

L'homme a toujours éprouvé le besoin de se mettre sous les yeux la représentation sensible des objets aimés dont il est séparé par la distance. C'est cette loi du cœur humain qui explique pourquoi l'on représente dans nos églises, depuis le XVe siècle, les principales scènes du Chemin de la

[1] Discours prononcé à Chaumont (Hte-Marne) le 10 septembre 1922, en présence de Mgr Louvard, Evêque de Langres, par M. le chanoine Laurent, curé-archiprêtre de la Cathédrale de Langres. — La Grotte de Chaumont a été élevée pour remercier la T. S. Vierge de sa protection au moment de la première bataille de la Marne. C'est la reproduction très exacte de la Grotte de Massabielle, avec les mêmes dimensions.

Croix ; pourquoi, après les apparitions de 1858, le Souverain Pontife lui-même voulut avoir dans les jardins du Vatican une grotte et une statue de Notre-Dame de Lourdes ; c'est elle enfin qui explique le monument qui est devant nous. Avant tout, il nous rappelle la grotte de Lourdes et les événements dont elle est le théâtre.

Parmi tous les événements de l'histoire contemporaine de l'Eglise, on peut dire qu'il n'y en a pas d'aussi prodigieux que ceux-là. « Un fait qui ne semble rien, qui s'est passé dans l'âme d'une enfant, qui paraît échapper à toute vérification humaine, s'est produit à Lourdes, il y a 64 ans : la Vierge immaculée est apparue à Bernadette, elle lui a parlé ; la petite paysanne l'affirme ; le monde, semble-t-il, a beau jeu pour le nier, pour en douter ou pour dire : Que m'importe ? Oui, mais Dieu ne veut qu'on le nie, ni qu'on en doute, ni qu'on s'en désintéresse. Et voilà l'affirmation d'une humble fille des champs qui va remuer tout un siècle, mettre en mouvement des multitudes, secouer l'indifférence, rallumer les ardeurs de la prière, et jeter, comme un défi miséricordieux, à cette génération qui avait déclaré le miracle impossible, tout un faisceau d'indéniables miracles [1]. »

Tel est le fait de Lourdes. C'est en France qu'il s'est passé et qu'il continue à se passer. Or, à cause de cela, nous sommes autorisés à y voir une preuve, entre beaucoup d'autres, de la prédilection de la Sainte Vierge pour la France. Sans doute, chacune des nations chrétiennes revendique la première place dans les honneurs qu'elle rend à Marie et dans les faveurs qu'elle en obtient. Mais aucune n'a autant de droit que la France à émettre cette prétention. C'est ce que reconnaissait le pape Pie XI lui-même, lorsque, par un décret du 2 mars dernier, il instituait Notre-Dame patronne principale de la France, et sainte Jeanne d'Arc patronne secondaire. Dans ce document, le Souverain Pontife énumère ce que la France a fait pour Marie au cours des âges, et ce que Marie a fait pour la France ; il signale en particulier, lui ancien pèlerin de Lourdes, les prodigieuses faveurs que la Vierge immaculée nous a accordées en cet endroit béni de notre territoire. Et sa conclusion, c'est qu'il faut croire à l'ancien adage qui fait de la France le royaume de Marie : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

D'ailleurs, si cette déclaration du Pape avait besoin d'être confirmée, elle le serait merveilleusement par l'acte collectif des évêques français qui, le 15 septembre 1916, implorèrent Notre-Dame de Lourdes pour la victoire et la paix, s'engageant à aller la remercier avec leurs diocésains, au lieu même où elle s'est toujours montrée si secourable à nos misères. Nos évêques ont été exaucés, et ils ont tenu leur promesse. Ne nous est-il pas permis de voir là un nouveau gage de la tendresse maternelle de Marie pour notre pays ?

[1] Mgr d'Hulst, *La France chrétienne dans l'histoire.*

Mais la grotte que nous inaugurons n'est pas seulement une reproduction de celle de Lourdes ; elle est aussi un ex-voto de reconnaissance, elle nous rappelle la protection spéciale dont notre département a été l'objet au cours de la guerre.

En plusieurs localités, on célèbre aujourd'hui le huitième anniversaire de la victoire de la Marne. Nous avons, nous, des raisons toutes particulières de commémorer cette victoire et d'en remercier Dieu. « Notre département, nous disait l'an dernier Mgr l'Evêque en nous annonçant le pèlerinage de Lourdes, notre département, tout rapproché qu'il était du théâtre des batailles, n'en a pas connu les horreurs ; l'invasion ne l'a pas souillé ; nos villes et nos villages restent debout ; nos usines ont échappé à la ruine et au pillage ; les tranchées, les mines et les obus n'ont pas bouleversé notre territoire, nous en récoltons les fruits comme avant la guerre. Parcourez les départements limitrophes, la Meuse et la Marne, et comparez-vous aux malheureuses populations de ces contrées sur lesquelles a passé l'ouragan destructeur. Pourquoi s'est-il arrêté au moment précis où il allait fondre sur nous ? »

Sans doute, nous le devons à nos admirables soldats. Depuis quatre ans, nous n'avons rien négligé pour leur exprimer notre reconnaissance. Fleurs, couronnes, éloges, monuments : tout a été prodigué. Et c'était justice : car jamais notre hommage aux soldats de la Grande Guerre n'atteindra au niveau de leur sacrifice.

Mais notre reconnaissance ne doit pas se borner à nos soldats, il faut qu'elle s'élève plus haut. Reconnaître l'aide de Dieu, ce n'est pas méconnaître l'effort de l'homme. Faire à Dieu sa part, ce n'est pas diminuer la nôtre. Certes, il est nécessaire, pour vaincre, d'avoir des chefs habiles, des soldats vaillants, des armes perfectionnées. Mais cela ne suffit pas. Il faut de plus la main de la Providence sans laquelle rien n'arrive ; il faut le secours de Celui qui s'intitule le « Dieu des armées » afin de nous faire comprendre qu'il n'appartient qu'à lui de décerner la victoire ou d'infliger la défaite.

Et c'est ce qu'atteste le monument qui est sous nos yeux. Nous n'avons pas la fatuité d'attribuer le triomphe de la France à la valeur de nos prières. Mais nous avons la certitude de ne pas nous tromper en reconnaissant que, si nous avons été épargnés, nous le devons à l'intercession de notre puissante Patronne et à la miséricorde de Dieu. Le maréchal Foch, l'artisan de la victoire finale, un ancien Chaumontais, n'hésite pas à le proclamer. Nous pouvons bien, n'est-ce pas ? le faire après lui.

II

Mais comment s'exprimera notre reconnaissance ? Etre reconnaissant, c'est ne pas se contenter de recevoir, mais donner quelque chose en retour à son bienfaiteur. Que donnerons-nous donc à nos protecteurs du ciel ? Le monument qui est là va nous l'apprendre, Notre-Dame de Lourdes va nous le dire.

A Lourdes, en effet, Marie a parlé. Les paroles qu'elle y a prononcées sont sobres, comme celles que l'Evangile nous a conservées d'elle ; mais elles sont singulièrement instructives, et elles ont été dites moins pour Bernadette que pour nous. « Je suis l'Immaculée-Conception. — Pénitence, pénitence, pénitence ! — Priez pour les pauvres pécheurs et pour le monde si agité. — Je veux que les prêtres bâtissent ici une chapelle et qu'on y vienne en procession. — Je ne vous promets pas de vous rendre heureux en ce monde, mais en l'autre. »

Ces paroles ne sont-elles pas le résumé de l'Evangile ? Ne font-elles pas écho à l'exhortation du divin Maître que nous lisions dans la messe d'aujourd'hui [1] : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par surcroît » ?

Il est certain que le plus grand nombre des hommes d'aujourd'hui ne se conduisent pas d'après cette maxime. La commune ambition est de se faire ici-bas un paradis terrestre. Quant au paradis céleste, ou on le nie, ou l'on néglige d'en faire la conquête.

Mais il est certain aussi que c'est là la principale cause de la médiocrité des âmes, et du malaise dont souffre la société. C'est à cause de cela que la vague de paresse continue à monter et qu'on a peur de l'effort ; à cause de cela, que le plaisir et l'argent sont les idoles du jour ; à cause de cela, que le mécontentement et la jalousie se généralisent ; à cause de cela, que les blessures faites par la guerre à la France ne se cicatrisent pas.

Ce que Jésus-Christ et sa Mère demandent de nous, c'est donc quelque chose qui est en rapport intime avec nos intérêts personnels et avec ceux de la société tout entière. En tout cas, notre reconnaissance ne sera agréée par eux que si nous faisons ce qui nous est demandé.

A Lourdes, la Sainte Vierge nous dit : « Je suis l'Immaculée-Conception. » Pour qu'elle agrée notre reconnaissance, croyons donc fermement aux vérités révélées : à l'Immaculée Conception et aux dogmes qui se rattachent à celui-là, le péché originel, l'Incarnation, la Rédemption.

A Lourdes, la Sainte Vierge nous dit : « Pénitence, pénitence, pénitence ! » Pour qu'elle agrée notre reconnaissance, soyons donc bien convaincus que le péché est le seul vrai mal ; réparons-le si nous avons eu le malheur de le commettre ; et n'attendons pas, pour fixer notre volonté dans le bien, que la mort vienne la fixer à jamais dans l'état où elle la trouvera.

A Lourdes, la Sainte Vierge nous dit : « Priez pour les pauvres pécheurs. » Pour qu'elle agrée notre reconnaissance, joignons donc la supplication à l'action de grâces, et prions pour les pécheurs parce qu'ils sont les plus malheureux des hommes.

A Lourdes, la Sainte Vierge nous dit : « Je veux qu'on vienne ici en procession. » Pour qu'elle agrée notre reconnaissance, sachons donc, quand il le faut, professer extérieurement notre foi, et montrer au monde qui nous sommes.

A Lourdes, la Sainte Vierge nous dit : « Je ne promets pas de vous rendre heureux en ce monde, mais en l'autre. » Pour qu'elle agrée notre reconnaissance, ne nous obstinons donc pas dans la tâche impossible de reconstituer ici-bas le paradis terrestre.

* * *

On raconte qu'un jour, un jeune homme peu chrétien disait à sa sainte mère qui allait mourir : « Adieu, mère, nous nous reverrons au ciel ! » Celle-ci lui répondit : « Il faut croire que tu ne tiens pas à me revoir ; car tu vis comme si tu ne croyais pas au ciel. » Emu de ce reproche, le fils pleura : « Mère, dit-il, je vous assure que nous nous reverrons ; car désormais je serai bon chrétien. »

Peut-être, mes frères, la Sainte Vierge pourrait-elle dire à quelques-uns d'entre nous : « Mes enfants, je n'aurai pas la joie de vous voir au ciel, puisque vous ne faites rien de ce qu'il faut pour l'obtenir. » Ah ! si nous méritions ce reproche, convertissons-nous aujourd'hui, sans attendre demain qui n'est pas à nous. Si nous n'avons pas conscience de le mériter, promettons de devenir chaque jour meilleurs encore que la veille. Et que personne ne quitte cette Grotte sans avoir dit à la Sainte Vierge : « O bonne Mère, je veux observer fidèlement vos recommandations, afin que j'aille au ciel vous exprimer mon éternelle reconnaissance ! » Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LIV

18e Dimanche après la Pentecôte

LES SYMBOLES DU CULTE

Mes frères,

Dans la religion, aucune pratique n'est à dédaigner. Elles ont toutes, jusqu'aux plus humbles, leur raison, leur valeur. Il importe donc, lorsque nous les accomplissons, de ne pas le faire négligemment. En nous acquittant avec respect des moindres devoirs, nous donnons à Dieu un témoignage d'honneur, et nous faisons preuve d'une perfection qui n'est pas ordinaire. Je bornerai cet entretien à quelques mots sur les symboles du culte.

I

Nous devons à Dieu soumission, reconnaissance et amour ; mais ces sentiments ont besoin, pour être exprimés, de signes extérieurs ou de symboles. Prendre convenablement de l'eau bénite, tracer avec respect le signe de la croix sur notre poitrine, faire une génuflexion qui soit un hommage, ou, si nous nous contentons d'une inclination, s'in-

[1] Evangile du XIVe Dim. après la Pentecôte.

cliner dignement devant l'autel : ces quelques pratiques très simples constituent à peu près l'objet du culte extérieur.

Dans une famille, un enfant bien élevé ne se contente pas d'éprouver de l'affection pour ses parents, il leur en prodigue les marques ; si ces témoignages de piété filiale n'existaient pas, tout porterait à croire que l'affection elle-même a disparu. Pénétrez dans un palais royal : pourquoi ce sceptre, cette pourpre, ce trône, tout ce cérémonial en un mot, sinon pour reconnaître la souveraineté du prince ? Dans la société comme dans la famille, l'autorité et le respect sont au prix de ces symboles visibles.

Le culte que nous rendons à Dieu doit également prendre une expression sensible, se manifester par des emblèmes. Si ces signes ne sont pas la religion, ils en reproduisent l'image, et même la religion ne saurait exister sans eux. Tandis qu'un culte purement spirituel convient aux anges, pour nous, à cause de notre nature, à cause de l'union intime de l'âme et du corps, nous ne pouvons entrer en communication avec Dieu qu'à l'aide des organes. D'autre part, Dieu ayant créé ce double élément de la personnalité humaine, a le droit d'en exiger un égal tribut d'honneur. Si à l'âme appartiennent les actes propres de la soumission de l'esprit et du libre arbitre, nos lèvres, nos mains, nos genoux doivent donner à ces hommages une forme extérieure.

II

De telles marques de vénération et de respect ne seraient-elles pas un devoir, il faudrait les remplir à cause des grâces que le ciel y a attachées.

L'eau bénite, sanctifiée par les prières de l'Eglise, communique à ceux qui s'en servent avec piété une faveur spéciale : cette eau salutaire a la vertu d'effacer nos souillures légères, de nous faire pardonner certaines négligences. En traçant sur nous le signe de la croix, nous nous rappelons ce qu'un chrétien ne saurait oublier, la mort du Sauveur des hommes ; mais ce signe béni est en même temps une force : en le dessinant sur nous, nous nous plaçons à l'abri de son ombre protectrice, il devient une armure contre les assauts de l'enfer, nous nous revêtons pour ainsi dire des livrées de Jésus-Christ. Une génuflexion, une simple inclination, ont également leur mérite devant Dieu et renferment un gage de sa bonté.

Tous ces symboles de notre foi et de notre amour, encore faut-il que nous les traitions avec respect. Or une manière de s'en acquitter presque inconvenante, ce sans-gêne coupable que nous pourrions y apporter, éloigneraient la grâce et nous laisseraient sans aucun profit. Car, si dans la prière Dieu regarde surtout les dispositions intérieures d'une âme, il n'en demande pas moins pour l'exaucer une attitude édifiante, recueillie, composée sur les règles de la plus sage déférence, c'est-à-dire tout ce qu'une foi vive et une piété sincère peuvent inspirer.

Avons-nous jamais contemplé un saint en prière ? Il n'est pas de spectacle plus digne de Dieu et de ses anges. Dans les regards et sur les lèvres d'un saint à genoux, il y a une telle expression ! Ses mains jointes sont si suppliantes ! Toute sa personne trahit une si grande ferveur ! L'âme s'extériorise, en quelque sorte, par des reflets si purs ! C'était l'attitude du publicain de l'Evangile, et il n'en est pas de plus efficace, lorsque nous commençons notre prière, pour attirer une abondante rosée de grâces.

* * *

Ne laissons rien perdre des dons que nous ménage le ciel ; souvenons-nous qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur dû à Dieu ; apportons à remplir jusqu'aux plus humbles pratiques du culte un zèle parfait. Ainsi soit-il.

LV

19e Dimanche après la Pentecôte

L'ENFER

Crucior in hac flamma.
Je suis crucifié dans ces flammes. (Luc, XVI, 24).

Mes frères,

Un illustre évêque du IVe siècle, prêchant à son peuple, exprimait le désir de pouvoir toujours parler du ciel ; mais, ayant comme les autres à craindre l'enfer, il se voyait obligé d'en faire le sujet de ses entretiens. A notre époque aussi, on aimerait une religion étrangère à toute menace éternelle. Les uns, dans le délire d'une conscience coupable, osent nier le feu de l'enfer ; les autres, donnant à son existence une foi plus ou moins flottante, agissent à peu près comme s'ils n'y croyaient pas. Peu importent les doutes de l'indifférence ou les négations de l'impiété : il y a un enfer.

I

L'incrédule se demande peut-être sur quoi nous fondons notre croyance et si quelqu'un est revenu de l'abîme infernal pour nous en dire la réalité et les horreurs. Non ! aucun damné ne nous a rendu compte de ce qui se passe dans l'autre vie, et d'ailleurs il n'est pas besoin d'un pareil témoignage. Dieu, en refusant au mauvais riche la permission d'aller avertir ses frères, s'est contenté de lui répondre : « Ils ont la Loi et les Prophètes » et par le fait toute lumière désirable. De même, le témoin que nous invoquons pour prouver la vérité de l'enfer, ce n'est pas un homme, un coupable arraché à ces supplices éternels, mais c'est la propre parole du Juge qui y condamne.

En définitive, pour éclairer sa foi, tout chrétien doit en revenir au dépôt des Saintes Ecritures. Or, de ces régions désolées où la justice divine exerce son règne, Job a tracé le plus sombre tableau :

« C'est un lieu, dit-il, de douleurs et de ténèbres, *locum miseriæ et tenebrarum,* où courent les ombres de la mort. » (Job, x, 22). Les prophètes, à leur tour, ont tenu le même langage, et Isaïe résumait la tradition de quarante siècles, lorsque, reprochant aux Israélites leur infidélité, il s'écriait : « Qui de vous pourra habiter dans les ardeurs éternelles de ce feu dévorant? » (Is., xxxiii, 14).

Un feu dévorant ! des flammes éternelles !... Pourquoi pas ? Il y a bien eu la pluie de feu qui est tombée autrefois sur les villes coupables de Sodome et Gomorrhe. Et ne trouvons-nous pas aussi l'image redoutable de l'enfer dans ces éruptions soudaines de la montagne dont les flancs cachent d'immenses brasiers ? Vous avez encore présent à la mémoire le désastre dont il y a vingt ans une de nos colonies les plus riches fut le théâtre. Allez sur les bords du Vésuve, vous y verrez que la terre est un abîme de feu ; et dans les nuits d'orage c'est encore du feu, des nappes de feu, qui s'échappent des nuages. Le feu est sur nos têtes comme il est sous nos pieds.

Si, tournant quelques feuillets de la Bible, nous arrivons à Jésus-Christ, pareil enseignement nous est donné. Loin de chercher à adoucir le dogme de l'enfer, Jésus-Christ en renouvelle la certitude dans les termes les plus précis. C'est la conclusion qu'il détache d'un fait ; c'est la menace qu'il fait retentir aux oreilles du pécheur : « Il y aura des pleurs et des grincements de dents, *ibi erit fletus et stridor dentium.* » (Mt., viii, 12). A chacune des pages de l'Evangile, l'expression en revient sur ses lèvres. Ici, passant près d'un figuier stérile, symbole de l'âme pécheresse obstinée, il le maudit et le condamne à être brûlé. (Mt., xxi, 19). Là, il nous montre le mauvais riche enseveli dans les flammes éternelles, implorant en vain une goutte d'eau du pauvre Lazare, après lui avoir refusé les miettes qui tombaient de sa table. (Luc, xvi).

« Il n'y a pas d'enfer ! » Que n'ai-je le loisir de développer les traditions des peuples à cet égard ? La croyance à l'enfer est née avec le monde, et les erreurs qui chez les nations païennes obscurcirent tant de vérités, n'ont pu toucher à celle-là. Mais, pour nous en tenir aux sources premières de la foi, à moins de déchirer l'un après l'autre les Livres Saints, il est impossible de nier l'existence de l'enfer.

A l'heure où le monde finira, Jésus-Christ parlera une dernière fois : il parlera comme Dieu et comme juge, avec cette clarté et cette précision dont les juges de la terre doivent user quand ils prononcent un arrêt de mort. Or ce qu'il dira, le voici. Se tournant du côté des justes, il leur dira : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé. *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum.* » Il se tournera ensuite du côté des pécheurs pour leur dire : « Allez, maudits, au feu éternel. *Discedite a me maledicti in ignem æternum.* » (Mt., xxv).

La réalité de l'enfer est donc hors de conteste.

II

Au surplus, la raison elle-même, les exigences de la justice naturelle demandent qu'il y ait un enfer.

Vous voyez dans le monde la force primant le droit, tout un spectacle d'iniquités, et qui, bien qu'elles soient l'iniquité, n'en trouvent pas moins des couronnes. Et à côté des insolences de la force, les oppressions de la faiblesse.

Dans le monde vous voyez des crimes qui passent à travers les mailles de la législation pénale. Il y a même des jours où les yeux des juges se ferment et où la balance fléchit entre leurs mains. Par contre, que d'innocents accablés !

Vous voyez dans le monde le mal orgueilleux, triomphant : ici, protégé par le rang ou par la fortune ; quelquefois, assez habile pour se donner des dehors et séduire l'opinion. Et à côté la vertu, l'honnêteté, désavouée, affligée.

Pour en venir à des considérations plus approchantes, est-ce que dans une paroisse nous méritons tous d'être traités sur le même pied : ceux qui sont fidèles et donnent chaque jour à Dieu, à leur famille, à leur travail, la part voulue, et ceux pour qui Dieu est un étranger et le péché une habitude ; ceux qui pensent à leur âme et ceux qui la méprisent ; ceux qui se laissent guider par les principes de la religion et ceux qui les outragent ?

En face d'un tel désordre, — la reconnaissance et l'ingratitude, le bien et le mal confondus, tant de bonheurs scandaleux qui insultent de toutes parts aux afflictions de la vertu, sur la même ligne la femme adultère et l'épouse fidèle, dans le même champ funèbre le juste et l'impie, mais celui-ci avec un marbre plus riche et des fleurs plus fraîches, — sous cette impression, comment ne pas être porté à murmurer et à dire : « Seigneur, où êtes-vous ? » si l'on ne se souvenait que Dieu, pour sauvegarder ses droits, a dans les trésors de sa colère une éternité de peines. *Patiens quia æternus.*

Sans doute, Dieu est bon. Si éloigné que soit un pécheur, il se tient à la porte de son âme, il frappe et il attend ; il frappe de plus en plus fort, et il attendra toute une vie s'il le faut. Mais enfin, après les jours de la patience et de l'impunité, encore faut-il que la justice ait son heure : elle la réclame impérieusement. Vous qui violez, l'un après l'autre, les préceptes de la loi divine et dont la vie est un défi perpétuel, craignez les flammes de l'enfer : car elles n'ont pas été allumées pour rien. Et vous qui aimez et pratiquez la vertu, pour rendre votre fidélité au devoir encore plus ferme, votre vie encore plus chaste et plus disciplinée, éclairez-vous aussi à la sombre lueur des feux éternels. Il n'y a pas seulement en enfer le coupable que le monde a chargé de ses anathèmes, il y a des coupables que le monde paraissait honorer : tel riche vêtu de pourpre et de soie dont parle l'Ecriture et qui fut enseveli dans l'abîme.

Chose surprenante : cette nécessité d'un châti-

ment au-delà du tombeau s'est imposée aux esprits incrédules les plus illustres du XVIIIe siècle. « Je n'ose pas nier l'enfer, disait Diderot, mais dans le doute on doit se conduire comme si l'enfer existait. » Et à quelqu'un qui lui écrivait : « Je crois avoir la certitude qu'il n'y a pas d'enfer, — Vous êtes heureux, répondit Voltaire ; pour ma part, je suis loin d'en être là. »

Dans une belle fresque où est représenté le Jugement dernier, Jésus-Christ condamne les réprouvés en leur montrant la plaie de son cœur. Voilà la raison dernière de l'enfer. Notre regard ne peut pas tomber sur un crucifix sans nous amener à penser qu'un amour infini, méprisé, exige une peine infinie. Mais il ne faut pas seulement croire à la réalité de l'enfer, il faut surtout craindre ses rigueurs. L'enfer est le salaire du péché et chacun y est puni suivant ses œuvres. Afin d'en être un jour préservés, au lieu de nous laisser séduire par l'attrait des voluptés homicides que Dieu a maudites, donnons à notre vie toute régularité et toute vigilance. Ainsi soit-il.

LVI

20e Dimanche après la Pentecôte

LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Timens Deum cum omni domo sua.

Il craignait Dieu, lui et toute sa famille.

(Act., x, 2).

Mes frères,

Le monde dont nous faisons partie est l'œuvre de Dieu : il lui appartient, et nous lui appartenons au même titre. Sa souveraineté réglant notre existence personnelle, nous avons pour devoir de le connaître, de le servir et de l'aimer. Mais Dieu n'est pas seulement le maître des individus, il est aussi le maître des familles. De l'union des époux il a fait une société sainte, composée d'âmes immortelles, le symbole chaste et pur de l'union qui existe entre Jésus-Christ et son Eglise. Il doit donc y régner comme dans son domaine.

I

La plus noble des institutions humaines est la famille. Aussi bien la condition de vivre en famille est de toutes celle qui impose le plus de sacrifices.

Nous avons ensemble des rapports d'affection et de respect. Dans certains intérieurs, sans bienveillance et sans égards, la vie est un martyre, dont on désire le terme, quand on ne le précipite pas. La vraie félicité, au contraire, habite là où en se respectant et en s'aimant, des époux cherchent à reproduire l'idéal tracé par Jésus-Christ et à sauvegarder leur honneur mutuel, dépôt mille fois plus sacré que le dépôt de l'or. Mais le moyen de rester fidèles à des serments capables de survivre aux assauts de l'épreuve, quel est-il ? C'est la pratique de la religion. Si ces choses saintes et délicates, la paix et la douceur des vertus privées, l'inviolabilité du foyer, l'amitié confiante, si ces choses puisent leur force dans les liens d'une conscience chrétienne, elles n'auront jamais à craindre ni les lassitudes du cœur, ni les défiances, ni les larmes : ce sera dans la famille l'ordre et la paix.

Il y a pour nous encore un même fardeau à porter et que nous nous imposons mutuellement. La perfection absolue n'est pas de ce monde. Au sein des foyers les plus unis et les plus calmes, on voit des oppositions et des froissements. C'est un caractère difficile, ce sont des habitudes de colère qui se soulèvent au moindre mot, ou bien c'est l'orgueil avec ses susceptibilités. Heureuses les familles où la religion conserve la politesse des mœurs, le devoir et la patience ! Dans ces intérieurs bénis, de l'époux à l'épouse, des parents aux enfants, il se fait un échange perpétuel de déférence, on est l'un pour l'autre un appui, un refuge, on vit en société constante d'intérêts et de pensées. Un mari incrédule s'oubliait un jour devant sa femme jusqu'à outrager le Crucifix. Elle, qui n'avait pas toujours connu le bonheur, vengea d'un mot l'outrage porté à son Dieu. « De grâce, dit-elle, si vous m'aimez, n'en dites pas tant de mal : car, sans Lui, il y a longtemps que nous ne serions plus ensemble. » Le mari pleura et se convertit. Tant il est vrai que se supporter sans murmure c'est le fait seul d'une âme religieuse, croyant à la parole de Celui qui a dit : « Oubliez et pardonnez ! »

Est-il besoin d'ajouter que nous avons entre nous le partage des mêmes soucis et des mêmes travaux, une tâche qui se renouvelle chaque matin et qu'il faut prendre à deux, sous peine de la trouver trop lourde, des inquiétudes sur l'avenir de la maison, un jour, peut-être, des revers, et pourquoi dire *peut-être ?* Les revers n'entrent-ils pas dans les desseins de la Providence ! Mille circonstances enfin viendront nous meurtrir ensemble et quelquefois l'un par l'autre. Or, au milieu de tant de déceptions, si dans les familles sans Dieu on pleure, on se désole à la première visite de l'épreuve, si on se désole surtout, l'âme étant mal préparée contre les rigueurs du sort, quand arrivent ces adversités qui déconcertent et troublent des positions acquises, du moins avec la religion on prend courage. A la lumière de la croix, sous le coup du malheur, un père, une mère, animés de sentiments chrétiens, gardent un égal attachement aux devoirs sérieux et trouvent dans la pratique de leur foi des trésors de confiante énergie.

II

A considérer par ailleurs les multiples responsabilités de la famille, pour nous en tenir à sa culture morale, quelle place ne faut-il pas faire à la religion !

Vous voulez de vos enfants le respect, l'obéissance, et vous avez raison de le vouloir, aujourd'hui

où l'autorité des parents est si profondément altérée. Respectez vous-même les droits de Dieu et ne craignez pas de fléchir le genou devant lui. Comprenant alors que l'autorité dont vous usez à leur égard prend sa source au ciel, ces enfants vous obéiront, fussent-ils à leur vingtième année ; pour se déterminer dans les plus graves décisions de la vie, ils s'inspireront de vos conseils, et vous trouverez chez eux toujours une docilité empressée. Si, au contraire, vous cessez de mettre votre autorité sous la sauvegarde de l'idée religieuse, à peine le souffle de l'incrédulité ou du libertinage aura-t-il effleuré son âme que votre enfant vous répondra : « Je suis libre, libre de me conduire comme je l'entends, libre d'aller où il me plaît. » Hélas ! un tel langage n'est pas rare.

L'éducation, c'est aussi la vertu. Votre plus vif désir est de voir vos fils et vos filles garder une conduite morale digne d'éloges et des sentiments élevés. Il est si beau de laisser derrière soi un sillon honorable par le choix de ses relations, la probité de son travail et la justice de son commerce ! Il est si beau de placer en première ligne le nom que l'on a reçu et que l'on doit céder ! Mais, ô pères, ô mères, songez-y bien : la base nécessaire de la vertu, le principe d'une vie honorée, c'est une conscience où domine le sentiment du devoir. « Pour que l'affection accomplisse dans l'unité de la famille quelque chose de ce que fait le sang dans l'unité du corps humain, et pour que le bonheur de chacun se multiplie pour le bonheur de tous, il faut y mettre le ferment de l'Evangile, il faut y mettre Dieu [1]. »

Quand l'herbe grandit sur une tombe à peine refermée et dont tout soin a disparu, cela est triste ; moins triste cependant que le cœur ingrat d'un enfant capable d'en venir envers les siens à pareil oubli. Mais tel n'est pas le fait de l'enfant qui aime Dieu ; il conserve pour toujours dans son âme, après leur mort, l'image de son père et de sa mère, et il visite chaque semaine avec une piété filiale attendrie la tombe où ils reposent. Plus tard, en évoquant cette image bien-aimée, les conseils qu'il a reçus lui reviendront ; le fonds de sa vie se résumera dans une tendresse respectueuse pour ses parents défunts, et sa préoccupation constante sera de donner au chemin qu'ils ont tracé la même rectitude, le même éclat.

* * *

La religion et la famille, vous le voyez, ont entre elles un lien nécessaire, intime. Ne les séparons pas. On ne se contentait pas autrefois d'une pensée religieuse plus ou moins vague ou de pratiques faciles à observer. L'Evangile était accepté d'une manière intégrale, tous obéissaient aux prescriptions qu'il impose. Revenons à ces nobles exemples et Dieu nous bénira. Ainsi soit-il.

[1] P. Félix, *Sermon sur la cupidité.*

PETITE RETRAITE AUX MÈRES CHRÉTIENNES

IV

LA PROPAGATION DE LA FOI

Adveniat regnum tuum !
Que votre règne arrive.

Mesdames,

Vous avez le bonheur de vivre en pays chrétien et c'est une grâce de premier ordre. Nous n'y pensons pas ; et cependant c'est un bienfait absolument gratuit de la part de Dieu ; car enfin, qu'avons-nous fait nous-mêmes pour mériter cette grâce ? et pourquoi, au lieu de naître en pays chrétien, dans une famille chrétienne, pourquoi ne sommes-nous pas nés en pays sauvage et de parents païens ?... Miséricorde infinie de Dieu, qui passe trop inaperçue et qui appelle de notre part un hymne ininterrompu d'actions de grâces.

Quand je dis, Mesdames, que vous avez le bonheur de vivre en pays chrétien, je pense que vous comprenez bien ma pensée. Car ce n'est pas tout à fait la vérité et il y a des réserves à faire... Des païens, mais il y en a un grand nombre autour de nous ! Je ne parle pas des petits infidèles, qui ne sont pas baptisés ; mais je parle du grand nombre de fidèles qui, quoique baptisés, pensent, parlent, vivent comme des païens. Mentalité païenne, conversations païennes, vie païenne : voilà bien, pour les trois quarts, la composition de l'atmosphère qui nous environne ! La législation est-elle assez païenne, depuis tantôt quarante ans ? Les discours officiels sont-ils assez païens ? Les modes les plus en vue ne sont-elles pas inspirées par des goûts païens, et les mœurs qui s'étalent au grand jour sont-elles autre chose qu'une résurrection de la vie dissolue du paganisme ?... Hélas ! c'est une douloureuse réalité, et voilà que nous autres prêtres, nous devenons plus ou moins missionnaires au milieu de populations qui s'éloignent du christianisme.

Mais, malgré tout, malgré tant de fissures et de brèches qui menacent l'édifice, je persiste à dire, quand même, que nous sommes en pays chrétien. Le nombre des vrais chrétiens est petit, mais il en reste encore et dans ce nombre il y en a d'admirables. On n'efface pas d'un seul trait dix-neuf siècles de christianisme. Ce christianisme séculaire a poussé de profondes racines qui survivent au fond des consciences, malgré l'emprise des mœurs ambiantes, et qui, en beaucoup d'endroits, ont fait et font resplendir de magnifiques floraisons chrétiennes.

Nous sommes donc, grâce à Dieu, en pays relativement chrétien, où subsistent encore les vestiges, les reliques d'un glorieux passé et l'atavisme chrétien.

Mais, avez-vous songé parfois aux milliers de pauvres gens qui sont dans les ténèbres de l'idolâtrie, ignorants de l'Evangile qui nous a apporté les bienfaits de la civilisation chrétienne ?

Avez-vous pensé que ces pauvres infidèles, Peaux-Rouges, Iroquois, Africains, Chinois, Japonais ou Indiens, sont nos frères, rachetés par le sang du même Dieu? Notre cœur s'est-il ému de compassion à cette pensée, et alors, avons-nous cherché les moyens de leur venir en aide pour leur ouvrir le ciel, dont ils sont si loin? Permettez-moi de vous soumettre quelques idées qui vous aideront à tirer les conclusions que comporte cette œuvre magnifique d'apostolat.

* * *

L'Œuvre de la Propagation de la Foi compte tout juste un siècle d'existence. Elle a pris naissance à Lyon, inspirée de Dieu à une pauvre fille, Pauline Jaricot, bien humble, bien modeste, qui ne se doutait pas qu'elle allait être, par son pieux projet, l'instrument de la Providence pour une œuvre mondiale, destinée à la conquête de l'univers.

Un jour donc qu'elle méditait sur le sort des millions de sauvages qui sont privés de la lumière de l'Evangile, elle se sentit irrésistiblement inspirée de mettre de côté un sou chaque semaine pour les besoins des missionnaires en pays infidèles, au total 2 f. 60 par an. Ce jour-là, l'Œuvre était fondée.

Encouragée, bénie, enrichie d'indulgences par les Souverains Pontifes, cette Œuvre, qui a commencé si modestement, a fait le tour du monde et aujourd'hui elle recueille des millions.

Je ne connais pas d'œuvre plus profondément chrétienne que l'Œuvre de la Propagation de la Foi : elle embrasse tous les lieux et tous les peuples ; elle a pour objectif de consoler la foi partout où elle souffre, de l'assister partout où elle combat, de faire briller son flambeau partout où sa lumière n'a pas encore pénétré.

Le christianisme, vous le savez, Mesdames, a trouvé les peuples livrés à une foule de préjugés, ensevelis dans les ténèbres et rivés aux passions les plus révoltantes. Non seulement les hommes ne connaissaient pas le vrai Dieu et adoraient des idoles grossières, mais, dans leurs mœurs, c'était la tyrannie, la débauche et la cruauté. Lisez l'histoire grecque et romaine, et vous verrez comment l'enfant et la femme étaient traités par ces païens égoïstes et repus. Etudiez les statistiques de l'esclavage, qui pendant de longs siècles a tenu dans une servitude abjecte des millions d'êtres humains des deux sexes. La traite des esclaves, des créatures humaines, enfants, jeunes hommes et jeunes filles vendus au plus offrant comme un vil bétail sur le marché, tout cela c'est l'histoire du paganisme antique ; et c'est encore de l'histoire pas très ancienne, qui s'est déroulée en Afrique, en Asie, en Amérique, partout où la croix de l'Evangile n'avait pas encore été dressée. Aujourd'hui, grâce au zèle de nos missionnaires, cette plaie honteuse tend à disparaître, mais elle subsiste encore en plus d'un endroit.

Nos missionnaires nous racontent en effet qu'en Chine par exemple, l'usage sinon la loi même donne à tout chef de famille droit de mort sur l'enfant nouveau-né, que ces pauvres petites créatures sont étouffées par la main même de leurs parents, puis jetées dans les fleuves, ou qu'elles sont exposées dans les rues, pour être ramassées par le premier venu, ou bien dévorées par les chiens et surtout les pourceaux, qui remplissent les rues de la plupart des villes de la Chine.

D'autre part, le trafic du bétail humain est bien condamné en principe et officiellement ; mais en beaucoup d'endroits il existe encore des marchés semi-officiels qui se passent dans la coulisse avec la complicité des fonctionnaires qui reçoivent, pour fermer les yeux, des pourboires rémunérateurs.

Avez-vous lu dans la presse, ces dernières années, l'histoire des horribles massacres d'Arméniens par les Kurdes et les Turcs? Voilà un peuple de plusieurs millions d'habitants, qui aura été à peu près totalement exterminé par le fanatisme musulman, sans que l'Europe chrétienne ait élevé la voix, de façon efficace, pour le défendre!

Cette grande misère de l'humanité « assise dans les ténèbres et les ombres de la mort » devait susciter partout des apôtres, des rédempteurs. Le Sauveur fut le premier d'entre eux sur la terre : « Je suis venu, disait-il, pour donner la vie aux hommes et la lumière du salut. »

Et à sa suite un grand nombre de généreux apôtres se sont levés tout le long des siècles, pour continuer dans le monde l'œuvre de la rédemption des âmes, et souvent aussi des corps. Je cite pour mémoire, en passant, S. François-Xavier, le glorieux apôtre des Indes et du Japon et le patron de l'Œuvre. Faut-il citer également S. François de Sales, l'apôtre infatigable du Chablais?

Oh! qu'elle serait intéressante, édifiante, captivante, l'histoire de la propagation de la foi, depuis les premiers Apôtres jusqu'à nous et dans les cinq parties du monde!

C'est cette moisson des âmes, cette rédemption des âmes qui, tous les jours encore, arrache le jeune missionnaire à sa patrie, aux larmes de son vieux père, à sa famille, à tous ses amis, et le fait s'éloigner pour toujours, afin de porter aux pauvres infidèles des contrées lointaines les bénédictions de la terre et les espérances du ciel.

Ce n'est pas sans une profonde émotion, Mesdames, que je prononce ce nom de *missionnaire,* qui éveille dans notre esprit le souvenir de tant de sacrifices, de tant de privations, de tant de souffrances, de tant de sang versé pour la cause de l'Evangile!... Je ne sais si vous connaissez la cérémonie émouvante du départ des missionnaires, dans la chapelle des Missions Etrangères de la rue du Bac, à Paris. « J'assistais un soir, il y a quelques années, raconte un célèbre écrivain, à pareille cérémonie. C'était, je me le rappelle, en plein carnaval. Ce soir-là, ils étaient sept qui devaient partir, et les clameurs de la rue ajoutaient, s'il est possible, au sentiment de vénération avec lequel nos lèvres se posaient sur ces pieds, où la boue

allait devenir une parure plus précieuse que l'or. Tout à coup, du milieu des assistants, un vieillard s'avança, marchant avec peine ; l'un des Supérieurs de la communauté l'assistait. Une indicible émotion, à laquelle les missionnaires n'échappèrent point, courut partout dans la chapelle, et fit faiblir les voix. Le vieillard s'avançait lentement ; arrivé à l'autel, il baisa successivement les pieds des quatre premiers missionnaires ; le cinquième, comme par un mouvement instinctif, s'inclina, étendant les mains pour l'empêcher de se mettre à genoux devant lui. Cependant le vieillard s'agenouilla ou plutôt se prosterna ; il imprima ses lèvres sur les pieds du jeune homme qui pâlissait ; il y pressa son front et ses cheveux blancs et enfin il laissa échapper un soupir, — un seul, — mais qui retentit dans tous les cœurs, et que je ne me rappelle jamais sans pâlir, comme je vis en ce moment pâlir son fils, et ce fils était le second que cet autre Abraham immolait à Dieu, et il ne lui en restait plus d'autres... »

Il y a encore, Mesdames, un sacrifice plus beau et plus pathétique que celui d'un père donnant ses enfants à Dieu et à des âmes inconnues : c'est celui d'une mère disant, elle aussi, à son fils bien-aimé ou à une fille chérie : « Va, où Dieu t'appelle ! J'accepte de ne plus te voir en ce monde ; j'accepte de te savoir dans les privations, au milieu de tous les dangers, exposé à la mort elle-même. Pars, mon enfant, recueille le sang de Jésus-Christ, va le faire fructifier : c'est pour Dieu et pour les âmes ! »

Après les adieux, c'est le départ pour la Mission assignée par les Supérieurs, car le missionnaire ne choisit pas son champ d'apostolat. Les voyez-vous, Mesdames, ce Père missionnaire, cette Sœur missionnaire, ces ardents messagers de la parole divine, la croix d'une main et l'Evangile de l'autre, s'avancer sous les cieux, sur toutes les routes de la terre, sur tous les sentiers des mers ! Les voyez-vous, relevant les autels en ruines, rassemblant les chrétiens dispersés au milieu des païens, s'attaquant à l'erreur et au mensonge, fondant des écoles, des ouvroirs, des patronages, des hôpitaux, soignant les corps, y compris ceux des lépreux et des pestiférés, et plus encore les âmes, les baptisant, les catéchisant, enfin arrachant tous les jours des âmes à Satan pour les donner à Jésus-Christ ?...

La voyez-vous cette Sœur missionnaire, à deux mille lieues de son pays natal, gravissant des montagnes escarpées, dans des sentiers raboteux à peine frayés, par vingt ou vingt-cinq degrés de froid, exposée aux bêtes féroces, souffrant de la faim et marchant quand même sans se lasser jamais, pour aller baptiser quelques enfants ou pour s'installer au chevet de malades inconnus, dans des huttes misérables, pour y faire un peu de bien ? La voyez-vous, le soir à la veillée, à la lueur d'une lampe fumeuse, penchée sur un alphabet chinois pour apprendre cette langue difficile, ou bien s'occupant de pauvres petites négresses auxquelles elle fera la classe demain, sans se décourager jamais ? La voyez-vous soignant avec amour les plaies repoussantes de pauvres malades, ou bien installée à un petit harmonium pour faire chanter des cantiques aux jeunes néophytes ? La voyez-vous bêchant le jardin, recueillant l'huile des palmiers, ou parant de son mieux l'humble chapelle du missionnaire ?

Le voyez-vous ce Père missionnaire faisant sa tournée dans un district de sept à huit cents kilomètres, dans la brousse ou dans le steppe, dans les vallées ou dans les montagnes, prenant à peine quelques heures de repos la nuit et repartant chaque matin, de grand matin, à la recherche des âmes, prêchant, catéchisant, confessant, communiant, convertissant, et certes non sans peine, s'oubliant lui-même et se faisant tout à tous, heureux, trois fois heureux de se donner pour Dieu et les âmes ?

Vous me direz qu'il a des consolations ! Oui, certes, le missionnaire en a de nombreuses et souvent bien douces ; il se sent aimé de son troupeau, et dans certaines circonstances cette affection se traduit par des témoignages ravissants de dévouement et même d'héroïsme ! Il touche du doigt l'œuvre de la grâce qui, parfois, réalise des merveilles dans ces âmes neuves où elle provoque des choses vraiment admirables ! Que de traits touchants il faudrait citer ici et qui feraient honte à tant de chrétiens civilisés !

Mais, par contre, que de déboires, que de trahisons, que de choses tristes, qui sont la contre-partie de l'élément consolant ! Et quel courage surhumain il faut avoir pour aller jusqu'au bout ! Que de vexations, que d'insultes il faut essuyer ! Que de mauvais traitements ! Et enfin, et enfin... quelle récompense ici-bas ? Souvent la persécution et le martyre ! Mais, là-haut, Mesdames, quelle magnifique couronne ! Quelle gerbe de bonnes œuvres et quel accueil paternel de la part du Maître au missionnaire qui lui a tout donné !

Oh ! Mesdames, qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes de Dieu qui descendent des montagnes, meurtris des blessures du chemin, couverts de sa poussière, et qui apportent dans les plis de leurs manteaux la paix de l'Evangile ! Oh ! qu'ils sont beaux ces pieds que rien n'arrête, que les anges baisent avec respect sur leur passage, — et que les nôtres sont médiocres et stériles auprès de ceux-là !

* * *

Mais il est temps de résumer et de conclure.

1° Il faut prier, beaucoup prier pour la conversion des hérétiques, des schismatiques, des infidèles de tout l'univers, sans oublier les trop nombreux païens de nos paroisses, et dans ce nombre il en est plus d'un qui vous touche de près.

2° Il faut que les Dizainières redoublent de zèle pour faire circuler exactement les *Annales* de l'Œuvre, les lire avec le plus grand soin, les faire lire à nos enfants. Que de bien cette lecture peut faire et quelle manne précieuse pour garder, défendre et promouvoir notre foi !

J'ajoute que les *Annales* ont un supplément illustré extrêmement intéressant : *Les Missions catholiques,* édité à Lyon, 14, rue de la Charité ; l'abonnement est de 12 fr. par an. Je ne saurais trop vous le recommander.

3° Il faut, plus que jamais, ouvrir notre bourse et donner largement et de bon cœur à cette œuvre de Dieu, enrichie de si nombreuses et précieuses indulgences, et qui nous associe si méritoirement à tous les labeurs de l'apostolat !

* * *

Je finis par ce trait. Un prêtre confessait à la mort un vieil officier de marine, et ce brave témoignait une si grande douleur de ses fautes et un sentiment si profond de confiance et de joie, bien qu'il eût mal vécu toute sa vie, que son confesseur étonné lui demanda si, en cherchant dans ses souvenirs, il ne se rappellerait pas avoir fait quelque bonne œuvre extraordinaire. L'officier mourant se tut un instant pour se recueillir, puis il dit : « Non ! mon Père. Je ne me rappelle qu'une bonne action dans toute ma vie. J'étais en Amérique, je me promenais un soir dans la campagne et je rencontrai sur le bord d'un ruisseau une femme sauvage, qui tenait dans ses bras son petit enfant mourant. Je m'arrêtai et lui dis : « Veux-tu que ton enfant soit chrétien et aille au ciel ? — Oui, me dit-elle. — Et je le baptisai. » C'est cette bonne œuvre qui avait valu à ce vieil officier la grâce du repentir au moment de la mort.

Et moi, je vous dis à mon tour : Ouvrez votre cœur et votre bourse à la grande Œuvre de la Propagation de la Foi ; soyez-en aujourd'hui, demain, toujours, les fidèles clientes et les dévouées zélatrices : ce sera pour vous et les vôtres le meilleur chemin du repentir, le plus sûr chemin du ciel. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XVI

LES MOINES ET LES ARTS

Les arts représentent l'efflorescence la plus pure de la pensée : expression du vrai et du beau, ils servent à ennoblir l'âme et à la porter vers le bien. Aussi leur enseignement formait-il une partie essentielle de l'éducation au moyen âge. Le moine en particulier était tout ensemble prêtre et artiste : son dévouement à l'Eglise se traduisait sous la double forme de la prière et du travail. D'ailleurs, l'ombre et le recueillement des cloîtres se prêtaient au mieux pour l'expansion de l'intelligence et pour la floraison des œuvres libérales.

* * *

Les moines ont construit, en même temps que leurs belles abbayes, nos splendides cathédrales, « ces monuments sublimes qui sont, a-t-on dit, le plus noble chant de l'âme humaine. » Mais la cathédrale et l'abbaye une fois construites, il fallait les embellir. C'est pourquoi chaque monastère, non content d'ouvrir écoles et bibliothèques, deviendra un atelier où seront cultivées les diverses branches de l'ornementation : la sculpture, la ciselure, l'orfèvrerie, la gravure, l'émaillerie, la mosaïque, la peinture. En fait, la plus riche période artistique médiévale devait coïncider avec l'âge d'or de la théologie scolastique [1].

* * *

Lorsque nous franchissons le seuil d'une de nos vieilles cathédrales, nous sommes ravis d'admiration en face du moindre détail. Or ces moulures et ces frises, qui nous rappellent la manière grecque pour la même sobriété de facture, le même souci de l'harmonie ; ces chapiteaux et ces modillons, ciselés à jour et ornés de toutes les feuilles de nos arbres, de toutes les fleurs ou fruits de nos champs, le pampre et le raisin, l'épi de blé et la renoncule ; ces rosaces aux vives couleurs et par lesquelles des flots de lumière inondent l'édifice entier ; ces flèches qui en montant vers le ciel semblent découpées comme de la dentelle ; ces statues, si vivantes et si pieuses, d'évêques et de saints, dont Ozanam a dit : « Tout le ciel est dans leurs yeux, » ou, au moins, que l'on croirait pour la beauté des traits, détachées d'un sarcophage antique ; ces boiseries incomparables qui nous offrent des scènes bibliques tracées en plein relief ; ces retables avec leurs minuscules figurines, d'une élégance et d'une vérité achevées : tous ces chefs-d'œuvre sont dus au travail du moine sculpteur ou des ouvriers qu'il a formés.

* * *

Il y avait aussi le moine peintre.

En France, dès le commencement du moyen âge, apparaissent quelques essais de peinture murale. L'église de St-Savin, en Poitou, possède encore un certain nombre de fresques appartenant au IXe siècle et représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Selon la vieille méthode inaugurée par les moines, la peinture était appliquée sur un enduit de mortier humide dans lequel les couleurs préparées à l'eau de chaux devaient pénétrer à plusieurs millimètres [2]. » De riches fresques devaient surtout orner la chapelle de l'abbaye de Cluny qui était elle-même une vraie merveille d'architecture romane. Mais combien d'autres ne faudrait-il pas citer d'une tonalité si douce et si riche ! A vrai dire, les moines aimaient à peindre « comme on fait sa prière, » c'est-à-dire avec piété.

* * *

L'art du vitrail aux XIIe et XIIIe siècles fut l'apanage des moines français. On peut même dire qu'ils portèrent cet art à la perfection. Dans leurs

[1] Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie,* Introd.
[2] Gonze, *Les Chefs-d'œuvre des Musées de France,* La Peinture (1900).

admirables verrières où ils dessinaient les articles de la foi et les images des saints, « la lumière se colore sous les pâles rayons du soir de mille nuances diverses et pénètre à l'intérieur de l'immense édifice à travers des fleurs et des figures transparentes dont elle projette au loin les reflets. » Le dessin, le coloris et les procédés techniques de nos premiers maîtres verriers ont été renouvelés, vers 1840, par M. Maréchal, de Metz, et, plus récemment, par Claudius Lavergne, de Paris.

Les moines peignent également sur la soie et sur la toile à l'aide d'une méthode dont ils furent les inventeurs. La fameuse parure d'autel connue sous le nom de *Parement de Narbonne,* est une composition exécutée sur cette soie blanche et précieuse qu'on appelait *samit.* Sept scènes de la Passion s'y développent dans un encadrement de fenêtres gothiques et avec une pureté exquise. Chaque groupe, chaque personnage, représente une œuvre d'un charme idéal, où le moindre fragment a sa valeur.

* * *

Tout couvent au moyen âge avait son atelier d'enluminure. Le maître enlumineur, à l'exemple du maître tailleur de pierres sur les chantiers où s'élevaient les abbatiales et les cathédrales, après avoir esquissé la composition, la transmettait aux moines ouvriers qui, dans le *scriptorium,* s'ingéniaient à reproduire les dessins les plus variés. Chose remarquable, leurs Bibles et Psautiers illustrés, — tel le Psautier que le moine Godescalc exécuta pour Charlemagne en 781 et qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, — conservent les traditions de l'art chrétien primitif exprimé soit dans le décor sépulcral des Catacombes, soit dans les mosaïques des vieilles basiliques constantiniennes [1].

Les moines de Cluny surtout, en travaillant avec une patience infinie et une incomparable sûreté de main les enluminures d'or, d'azur et de pourpre de leurs missels et livres de prières, ont réalisé de vrais chefs-d'œuvre. Dans les bordures des plus vieux parchemins et sur leurs pages jaunies on voit une lavande où butinent des abeilles, quelques pétales de roses très anciennes, « des scarabées qui étincellent, des limaçons qui rampent, des lézards qui fuient sous l'herbe, des insectes sans nom qui fourmillent et se cachent parmi les fleurs et la frondaison [2], » le tout encadré de merveilleuses lettrines dues à la calligraphie décorative. Diptyques d'ivoire enrichis d'émaux et de pierreries, Bibles, Epistoliers et Evangéliaires aux éclatantes couleurs, Livres d'Heures dont les roses et les raisins du sacrifice ornent les pages saintes : ces précieux trésors font encore la joie des amateurs et des érudits, le jour où ils les rencontrent au fond de quelque bibliothèque conventuelle.

Lorsque le moine travaillera pour le seigneur du voisinage, ses livres enluminés auront souvent la valeur d'une grande terre, et leur propriétaire les hypothèquera comme il aurait pu faire d'un château ou d'une ferme. La période hiératique de l'enluminure durera jusqu'au règne de S. Louis. Cet art charmant disparaîtra ensuite peu à peu, pour faire place à la gravure, puis à l'imprimerie.

Dante a chanté dans ses vers tant d'œuvres merveilleuses. Malheureusement, si l'on en conserve encore quelques-unes, la plupart, hélas ! furent, au moment de la Révolution, vendues à l'encan à des apothicaires ou à des épiciers. Il n'en reste pas moins vrai qu'entre les moines enlumineurs qui, avec une plume d'or, enrichissaient les vieux parchemins, et nos primitifs, il existe une parenté toute proche. Nous n'aurions pas eu Van Eyck ni Rubens, si avant eux des maîtres anonymes ne s'étaient ingéniés à mettre la Bible en images.

* * *

Il y avait encore les moines ciseleurs pour le fer, le cuivre et l'ivoire. A l'école monastique de Vassor, diocèse de Metz, on appliquait les métaux précieux aux objets du culte. Certaines châsses de saints, sorties des écoles bénédictines, prennent les apparences d'un monument d'architecture : église, portail, flèche ou tabernacle, avec, tout autour, dressés le long de leurs colonnettes de bronze, la garde des Apôtres et des Pontifes. A la même époque, dans la cité épiscopale de Verdun, florissaient les industries d'art, spécialement l'orfèvrerie et l'émaillerie. On y montrait des manuscrits présentant une reliure d'ivoire sculpté ou de métal repoussé, de riches calices, des reliquaires avec appliques d'émail, montées en filigrane ténu et léger, et où les incrustations de pierres précieuses étaient d'une finesse et d'un éclat inimitables.

Toute église, tout monastère, au moyen âge, avait un livre qu'on appelait *obituaire*. Les noms d'insignes bienfaiteurs s'y trouvaient inscrits avec l'indication des libéralités par eux faites et de la messe qui devait être célébrée pour le repos de leur âme : celui-ci offrait un calice orné de pierreries ; tel autre, une broche d'argent ; un autre, un reliquaire. Or ces objets avaient pour la plupart été copiés sur les modèles venus des moines [1]. Que de savantes traditions les moines emportèrent dans leur ruine et qui ne se renouvelleront plus ! La création de nos musées, chacun le conçoit, ne reste pas une compensation suffisante à l'anéantissement de tant de gloires passées.

* * *

Il n'est pas rare de rencontrer certains marchands d'occasion qui s'offrent à acheter les vieux ornements de nos sacristies. Ces débris, plus ou moins abandonnés, de quelque abbaye voisine, représentent souvent des ouvrages d'une réelle valeur. Ils nous montrent, — et les richesses que renferment les trésors de nos cathédrales sont encore assez abondantes pour en juger, — avec

[1] Cf. Lavisse, *Histoire de France,* t. II, p. 354.
[2] Ch. Blanc, *Histoire des peintres,* Introduction.

[1] H. Longnon, *Les richesses d'art des églises de France (Correspondant* du 10 avril 1906).

quelle perfection se faisait autrefois le travail de la tapisserie. Aujourd'hui même, après sept ou huit siècles, où trouver des teintes plus fines, des nuances plus délicates ! Des chapes, des chasubles, d'une beauté rare, dessinent de véritables scènes évangéliques avec une vivacité d'expression et un relief qui étonnent.

Les cathédrales d'Angers, de Beauvais et de Reims, possèdent à ce point de vue d'incomparables chefs-d'œuvre : étoles en broderie d'or sur fonds de soie rouge, brocarts, velours ciselés, dentelles d'or et d'argent aux dessins fondus avec une délicatesse et une harmonie de couleurs admirables, mille souvenirs enfin, aussi précieux par leur intérêt artistique que par la valeur intrinsèque des matières qui ont servi à les confectionner.

* * *

C'est aux moines bénédictins du Jura et des Vosges, aux moines cisterciens des vallées de la Saône et du Rhône, et à ceux de Picardie, que revient l'honneur de la gravure sur bois. De France cette méthode passa dans les abbayes rhénanes et bavaroises, filiales de Cîteaux. Tous leurs incunables seraient fort intéressants à étudier pour le style du dessin, le costume, la disposition des draperies, les détails de la décoration. Ils avaient surtout un but pratique : car, à l'aide de clichés sculptés sur bois, les moines reproduisaient des images qu'ils utilisaient au cours de leurs missions comme instruments de propagande religieuse.

Du reste, on commençait à se servir pour le texte des gravures de caractères mobiles. Un moine de l'abbaye de Vauclair avait même imaginé, avant la fin du XIIIe siècle, d'imprimer des initiales, à l'aide d'une matrice, sur un manuscrit conservé à la bibliothèque de Laon [1]. Par le fait, le principe de l'imprimerie était trouvé. Gutenberg se contenta de faire l'application de ce procédé, en y ajoutant toutes les ressources du génie.

Nous possédons aussi des reliures de la même époque qui sont de vrais chefs-d'œuvre de ciselure et d'orfèvrerie.

* * *

Disons, en terminant, un mot du moine mosaïste. On voyait déjà les contours de cet art tracés auprès des tombeaux des martyrs. Or, c'est en étudiant les sépultures de Rome souterraine que les moines prépareront les grandes mosaïques dont certaines absides de nos églises sont décorées. D'autres montent les pierres fines, les émaux, les rubis, l'opaze, l'agathe, tombées depuis entre des mains avides et sacrilèges. Lorsque le riche trésor de Chartres fut pillé par les révolutionnaires, le 17 septembre 1793, le conventionnel Sergent, craignant que les pierres gravées antiques qu'il connaissait depuis son enfance ne vinssent à lui échapper, arriva de Paris avec Lemonnier, détacha lui-même de la châsse de Notre-Dame ses superbes joyaux et les emporta. Un tel exemple d'impiété, hélas ! se renouvela fréquemment.

[1] Voir *Ami du Clergé*, 18 janvier 1906, p. 34 et suiv.

* * *

L'Exposition de 1900 nous a montré les merveilleux travaux des moines du moyen âge. Leurs noms pour la plupart demeurent inconnus, comme sont inconnus les noms des constructeurs de nos belles cathédrales. Il ne faut pas moins en convenir, les ouvriers qui ont forgé les grilles du Palais de Justice, dessiné nos vitraux, tissé nos vieilles draperies, étaient des maîtres. Que leur œuvre revête la forme d'un tableau, d'un marbre, d'un cuivre, dans tous les genres d'illustration, on voit, par ce que nous en ont laissé les marteaux des Calvinistes et de la Révolution, qu'ils travaillaient avec un art achevé.

Peut-être même, un peu comme pour l'ouvrage de la création, leur science incomparable se révèle-t-elle encore mieux lorsqu'on examine les détails. Jusque dans une simple lettre majuscule ou dans une vignette, les enlumineurs du moyen âge entrelacent des guirlandes de roses et d'églantiers, de pensées épanouies, de lis ou de liserons. Une clef, une pièce de serrurerie comme en garde la célèbre Bénédictine de Fécamp, une agrafe deviennent entre les mains d'un ouvrier, par ses découpures, ses chiffres, ses armoiries, des œuvres de patience et de finesse. Quelques artistes traceront sur nos vieilles mélodies les plus curieuses arabesques, ces portées entrecroisées et ces dessins symétriques dont la régularité architecturale plaît tant au regard. L'abbaye de St-Gall, où dès le IXe siècle la musique était en honneur, devait particulièrement se distinguer en ce genre.

* * *

Au surplus, les moines, enlumineurs, peintres, sculpteurs ou mosaïstes, voyaient dans leur art une fonction utile, qui devait compléter l'instruction religieuse et morale du peuple. Des miniatures sur parchemin pourpré représentent, entre autres tableaux évangéliques, la multiplication des pains, le miracle du figuier desséché, les noces de Cana, la guérison de l'aveugle de Jéricho. Les belles verrières de Chartres, de Bourges, de Strasbourg, avec leurs magnifiques colorations de bleu, de rouge, de violet, et où s'est jouée l'imagination la plus fleurie, nous donnent non seulement des renseignements sur les métiers et les mœurs du moyen âge, mais elles offrent à nos regards des scènes fort instructives. Il n'en est pour ainsi dire aucune qui ne soit une gerbe de textes de l'Ancien ou du Nouveau Testament.

* * *

Si nous nous sommes attardés à décrire l'œuvre des moines, c'est que, quand une fois on a pénétré à l'ombre de leurs vieux cloîtres, on ne s'en détache pas facilement : il fait si bon respirer ce parfum des choses disparues. D'ailleurs, les mêmes traditions artistiques se sont perpétuées dans nos abbayes contemporaines. Aux fêtes du XIIIe centenaire de la mort de S. Grégoire le Grand, célébrées

à Rome en 1904 [1], le missel dont Pie X se servit fut offert à l'auguste Pontife par les Bénédictines de Solesmes. Relié en parchemin blanc et orné de pierres précieuses, ce missel constitue un pur chef-d'œuvre de miniature et reproduit avec une grâce et une élégance exquises un des plus riches modèles du moyen âge.

XVII

LES PREMIÈRES FRANCHISES RURALES

C'est un thème assez à la mode de représenter l'Eglise comme l'ennemie des libertés populaires. Or, pour oser une telle affirmation, il faut méconnaître toute l'histoire. Quand, il y a dix-neuf siècles, la religion chrétienne parut sur la terre, les 4/5es des hommes étaient des esclaves. Sous l'influence de l'Eglise, la liberté germe et grandit. Nous avons vu que déjà l'Eglise avait fait de l'esclave un homme, puis un serf. Du serf, au cours du moyen âge, elle fera un vassal, puis un paysan libre.

I

Montalembert raconte que la châsse de sainte Geneviève valut à son auteur, l'orfèvre Raoul, les premières lettres de noblesse. « Ainsi, ajoute l'illustre écrivain, dans la société chrétienne, l'art a triomphé avant la richesse de l'inégalité de la naissance. » Grâce aux efforts de l'Eglise, les serfs reçoivent une liberté civile plus large, que celle-là réclame en leur faveur « pour l'amour de Dieu, » et « avec gratifications en terres, vignes et jardins. » Quelquefois, l'affranchissement aura lieu au temple même, sous la bénédiction du curé. Souvent aussi le diplôme qui le constate sera enregistré sur les pages de l'Evangéliaire ou sur la marge des missels monastiques.

Un fait qui devait surtout accentuer, généraliser ce mouvement libéral, c'est, avec la création d'un grand nombre de villages nouveaux, celle des paroisses urbaines. Lorsqu'une abbaye était fondée, le peuple se rassemblait insensiblement autour d'elle, comme un essaim autour de sa ruche, et comme déjà il s'était rassemblé autour du château-fort. Ce ne fut d'abord, dans la clairière d'une forêt ou sur le bord d'un cours d'eau, qu'un moulin, une ferme, une métairie, près de laquelle on voyait les marchés s'établir et les petits artisans se fixer. Peu à peu, l'agglomération allait grossissant : un hameau, un bourg prenait naissance. L'évêque les érigeait aussitôt en paroisses, dont il confiait la direction à un curé ou à un religieux du voisinage. Pour la France en particulier, nous avons eu occasion de le constater antérieurement, les 3/5es de ses villes et villages ont une origine monastique.

De multiples avantages en résultèrent pour les populations serves. Obligée de vivre dans le temps et d'adopter la condition des hommes sur la terre, l'Eglise commença par posséder des fiefs, sorte de domaines où le patronage du maître se donnait en échange de la fidélité du serviteur. Les évêques, à titre de princes temporels, et les moines, qu'un long labeur de défrichements avait rendus propriétaires, offrent à leurs vassaux des terrains, des semences et des instruments aratoires, moyennant une redevance convenue en fruits ou en argent. Le vassal ecclésiastique n'était donc plus le serf héréditaire, attaché, lui et sa descendance, au sol cultivable : c'était un vrai fermier. Suivant la teneur des formules et chartes du IXe et du Xe siècle, il avait la possession de son bien avec faculté de le donner en héritage ou de l'aliéner. Les mêmes privilèges d'ailleurs étaient acquis souvent au serf seigneurial, à qui la terre revenait au prix de certaines redevances, quelquefois gratuitement et en toute propriété, ou sous la condition du partage des bénéfices [1].

Au surplus, le fait de vivre en communauté paroissiale inspire aux vassaux un sentiment plus vif de la liberté ; ils prennent conscience de leurs droits et entendent les faire respecter. On allait ensevelir Guillaume le Conquérant ; la fosse était déjà ouverte et le corps sur le point d'être inhumé, quand un colon sortit de la foule en disant : « Ce terrain est à moi ; l'homme pour lequel vous priez me l'a enlevé par force : je le réclame. » Et on lui en remit aussitôt la valeur. C'était si bien, dans cette revendication, le résultat d'une idée de force mutuelle, qu'un peu plus tard la commune rurale aura pour limites les limites mêmes de la paroisse : Michelet n'a pas craint d'en faire la remarque.

II

Sans vouloir juger ici le principe de la féodalité, nous devons dire que, du Xe au XIIe siècle, il y eut plutôt un recul du mouvement populaire. A cette époque de guerres perpétuelles, près du donjon féodal, le serf est sous la main du seigneur, « taillable et corvéable à merci, » comme aux plus mauvais jours, « à moins qu'il ne soit abonné. » Sa situation, du reste, ne semblait guère plus enviable dans une foule de monastères envahis par les comtes et les leudes. Pour remédier à de tels abus, l'Eglise, de concert avec la royauté, établit les *Associations diocésaines,* plus connues sous le nom de *Pactes de paix* ou de *Trêves de Dieu.*

Ces associations recrutées parmi le peuple, dont l'origine première remonte à un abbé de Cluny, S. Odilon, et au B. Ricard, abbé de St-Vannes, de Verdun, n'avaient pas seulement pour objet de rendre la guerre moins fréquente et plus humaine, et de la supprimer à certains jours : les dimanches, vigiles et octaves des fêtes principales et pendant la période de l'Avent et du Carême ; elles tendaient surtout, en agrandissant l'idée paroissiale, à protéger au milieu des populations serves la liberté du travail et du commerce. D'après les statuts de la *Trêve de Dieu* et aux époques précitées, les champs, les greniers et les charrues des laboureurs seront épargnés. La sécurité des chemins est

[1] Cf. l'Encyclique *Jucunda sane* du 12 mars 1904.

[1] Cf. God. Kurth, *Les origines de la civilisation moderne* (Louvain, 1886).

assurée. On ne pourra point ravir les animaux employés à la culture, ni mettre récoltes ou moulins au pillage. Des édits sont publiés contre les incendiaires et les voleurs. Il est spécialement défendu de couper les oliviers, « parce que les oliviers fournissent la matière du saint chrême et alimentent la veilleuse qui brûle dans les églises. » En fait, la violence commençait à reconnaître la maîtrise du droit [1].

Mais, pour que la *Trêve* fût observée et pour l'imposer au seigneur, maintes fois les paysans devront, sous l'égide des bannières de leurs paroisses, monter à l'assaut du castel féodal. Laboureurs et vignerons se protègent aussi contre les abus du maître par des syndicats agricoles, nommés *Sociétés de pain et de sel*. A l'abri du monastère, le laboureur pourra même, en temps de guerres, ensemencer et recueillir ses moissons : car on ne se bat pas sur le champ des moines. De là, entre le peuple travailleur et l'abbaye, entre la paroisse et son curé, un lien puissant, fortifié par l'association diocésaine et qui préparait à brève échéance le régime communal. En réalité, « les premières communes, au sens moderne du mot, s'établirent dans les pays où l'association pour la Trêve de Dieu avait été le mieux constituée : tels le Beauvaisis, le Limousin, le Poitou, l'Amiénois, le Ponthieu [2]. »

Les habitants, réunis autour de la chapelle, commencent à posséder collectivement des droits d'usage. Dès le XIe siècle, en Flandre, en Bourgogne, ils créent des syndicats de cultivateurs en vue d'exploiter une terre indivise ; ou bien, comme en Dauphiné et dans les vallées pyrénéennes, s'il faut en croire Lavisse, les villages eux-mêmes s'unissent et forment des personnes collectives, des fédérations rurales. Des fermes isolées, enfoncées dans des gorges ou perchées comme des nids d'aigles sur des plateaux, semblent autant de petits manoirs jaloux de leur indépendance. Chaque propriétaire est comme un petit seigneur, ayant près de sa maison ses champs, ses pâturages, son clos et sa fontaine.

III

Nous assistons ainsi à l'élévation progressive de la classe populaire. Les moines de Cîteaux surtout donnèrent une impulsion considérable au développement des sociétés civiles. Ils furent les premiers à provoquer autour d'eux des fondations de communes, où le *mayeur* et le *syndic* représentaient l'Abbé.

C'est à l'idée religieuse encore que l'Eglise fait appel pour obtenir des affranchissements. Ils sont offerts à Dieu par le roi ou par le seigneur « comme une œuvre pie et pour la rédemption de leur âme, *pro redemptione animæ suæ*. » Toutes les formules d'actes d'émancipation que nous ont léguées les siècles du haut moyen âge, portent ces mots. Sous l'impulsion des principes chrétiens, les tenures libres, soit entre vifs, soit par volonté testamentaire, se multiplient. On voit même des affranchissements en masse ; quelquefois, ils se feront pour soustraire le maître aux charges d'assistance que lui imposait le servage ; quelquefois aussi les serfs seront assez riches pour être en mesure de racheter leur liberté à prix d'argent. D'autres préféreront leur situation de serfs à celle d'affranchis.

A vrai dire, le prolétariat des communes commence. Celles en particulier qui étaient entre la Meuse et la mer, toutes composées de foulons, de tisserands, de houilleurs, vont bientôt disposer d'une force énorme, soit comme associations professionnelles ou *ghildes*, soit comme confréries religieuses. Beaucoup d'églises étaient précédées d'un porche où l'on s'abritait pour traiter les affaires publiques. A l'entrée du lieu saint, entre les deux lions de pierre qu'on ne manquait jamais de faire sculpter aux côtés de la porte principale, se tenaient les assemblées populaires et les séances de justice. D'où la formule usitée dans les chartes médiévales : *Inter leones* [1].

* * *

L'Eglise poursuivra son œuvre civilisatrice par l'établissement définitif des franchises communales et par l'élévation du Tiers Etat. Le droit canon renferme à ce sujet toute une série de bulles pontificales où la cause des travailleurs est énergiquement plaidée, et qui nous montre ce que les classes laborieuses et souffrantes doivent à l'Evangile. Luther, en 1537, osera proposer aux princes allemands qui s'étaient emparés des biens de l'Eglise, de rétablir l'esclavage. L'Eglise, à la même époque, mettait ses derniers efforts pour élever l'homme à la liberté totale.

[1] Gorini, *Défense etc.*, t. III, p. 276-282 ; et Ernest Semichon, *La Paix et la Trêve de Dieu*, 2 vol. in-12 (J. Albanel, 1869).
[2] P. Allard, *Esclaves, serfs et mainmortables*, p. 184.

[1] Aug. Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, p. 185 ; et *Considérations sur l'Histoire de France*, ch. VI, p. 276-277.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXVII

L'AMOUR PUR

Mes frères,

Il y a quelque temps, une sainte religieuse se mourait. Dans ce moment suprême où l'âme se recueille et examine son passé, elle se posa une question qu'elle formula ainsi à son confesseur : « Mon Père, lui dit-elle, je me suis demandé combien j'avais fait d'actions par amour pur ; combien l'on en fait peu ! »

L'amour pur, le Sacré-Cœur l'a pour nous, puisqu'il ne peut tirer aucun avantage de l'affection qu'il nous porte. Il est en droit d'être payé de retour. Est-ce ainsi que nous l'aimons ? A cette question, nous sommes bien obligés de répondre que non, et pourtant nous sommes bien obligés aussi de convenir que ce serait notre devoir.

« La chose la plus importante, disait le Sacré-Cœur lui-même à sainte Catherine de Sienne, c'est qu'il ne faut pas que tu m'aimes pour toi, que tu t'aimes pour toi et que tu aimes le prochain pour toi. Il faut que tu m'aimes pour moi, que tu t'aimes pour moi et que tu aimes le prochain pour moi[1]. »

Méditons ces paroles.

I

« Il faut, dit le Sacré-Cœur, que tu m'aimes pour moi. » Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que nous ne devons pas aimer le Sacré-Cœur à cause du bien que nous retirons de cet amour. L'aimer parce qu'il nous a comblés de bienfaits et parce qu'il nous a sauvés au prix de son sang, c'est bien, puisque c'est de la reconnaissance; mais ne devrions-nous pas l'aimer, même s'il ne nous avait pas sauvés, même s'il ne nous avait rien donné ?

L'aimer à cause des joies très profondes, très douces et très pures que nous goûtons à le servir, ce n'est pas non plus l'aimer comme il faut, puisque c'est encore de l'égoïsme.

C'est parce que beaucoup d'âmes l'aiment de ces deux manières qu'elles cessent si facilement de l'aimer.

Celles qui l'aiment à cause des biens qu'elles ont reçus de lui, sont déconcertées quand le malheur les atteint comme il est nécessaire qu'il nous atteigne pour nous éprouver. Elles ne comprennent pas pourquoi la Providence de Dieu cesse de les protéger contre tout mal ; elles disent : « Qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour qu'il me frappe ainsi? Il ne m'aime plus, puisqu'il permet que je sois malheureuse. » La conclusion, c'est qu'elles ne se croient plus obligées d'aimer quelqu'un qui les frappe. Elles cessent d'aimer Celui qui ne les a jamais plus aimées qu'au moment où il leur offre sa Croix.

Celles qui font consister l'amour dans les consolations sensibles, se découragent quand leurs prières sont froides et leurs communions sans ferveur. Elles oublient la parole de S. François de Sales, qu' « il faut chercher le Dieu des consolations et non les consolations de Dieu. » Elles s'imaginent qu'elles n'ont plus d'amour et se laissent aller au trouble.

Ce n'est point là l'amour pur. N'y eût-il ni bienfaits de Dieu pour nous montrer sa bonté, ni consolations pour nous faire goûter son amour, ni paradis pour nous récompenser de notre fidélité, nous devrions quand même l'aimer, parce que nous sommes faits pour cela, et que c'est notre devoir le plus essentiel, exprimé par le premier commandement : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. »

« Il en est beaucoup, dit l'*Imitation*, qui aiment Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais bien peu qui le suivent jusqu'à boire le calice de sa Passion ! » Et pourtant, il n'y a que ceux-là qui l'aiment vraiment pour lui-même.

[1] *Traité de la perfection*, n° 21.

II

« Il faut encore que tu t'aimes pour moi, » dit le Sacré-Cœur. Cette parole n'est pas moins importante que la précédente.

Il est naturel que nous nous aimions. Dieu lui-même le veut. Mais il faut nous aimer bien, et cela demande davantage d'efforts.

Comment faut-il faire pour nous aimer bien ? Il faut, tout d'abord, nous remettre dans la pensée de notre fin surnaturelle.

Nous ne sommes pas à nous ; nous sommes à Dieu. Nous aimer jusqu'à oublier cette dépendance, vivre à notre gré : c'est nous aimer mal. Vivre pour que Jésus vive en nous : c'est nous aimer bien.

Il faut donc que nous haïssions tout ce qui, en nous, s'oppose à la vie divine. Il faut que nous haïssions nos défauts, notre orgueil, notre égoïsme, notre jalousie, notre sensualité, tout ce qui nous éloigne de Dieu.

Nous aimer pour le Sacré-Cœur, c'est nous livrer à son action et à sa grâce; c'est lui sacrifier tout ce qui lui déplaît; c'est préférer sa volonté à la nôtre; c'est le faire vivre en nous, à nos dépens.

En faisant cela, nous nous aimons, puisque nous voulons pour nous les biens suprêmes et que notre âme grandit dans la proportion où nous nous abaissons. Nous nous aimons vraiment, puisque nous échangeons les apparences pour les réalités et les avantages temporels pour les avantages éternels. Mais nous nous aimons pour le Sacré-Cœur, puisque nous cherchons à l'aimer de toutes nos forces, et que nous travaillons docilement avec lui pour qu'il soit glorifié et qu'il règne vraiment en nous.

III

Le Sacré-Cœur nous dit, en dernier lieu : « Il faut que tu aimes le prochain pour moi. »

Convenons que, la plupart du temps, c'est l'égoïsme qui préside à nos affections. Pourquoi choisissons-nous nos amis? C'est parce qu'ils nous plaisent, et que nous nous promettons beaucoup d'agréments ou d'avantages de leur amitié. Au fond, nous ne disons pas la vérité quand nous prétendons les aimer; c'est nous que nous aimons, et c'est notre satisfaction que nous cherchons.

Voilà pourquoi nos affections ne nous rendent pas meilleurs. Nous flattons les défauts de nos amis, et ils flattent les nôtres. Nous exigeons d'eux des attentions, des égards, de la fidélité. Nous ne leur pardonnons rien. Et la manière dont nous nous fâchons avec eux montre bien souvent que nous les aimons pour nous.

Il faut aimer le prochain pour le Sacré-Cœur; c'est-à-dire qu'il faut nous demander tout d'abord pourquoi il nous a donné nos parents et nos amis. C'est pour qu'ils nous fassent du bien et que nous leur en fassions. C'est pour que nous les portions à l'amour de Jésus. S'il nous donne de l'influence sur eux, nous devons mettre cette influence à son service. C'est pour que nous le fassions régner dans

ces cœurs qu'il nous a confiés. Toute affection qui ne s'inspire pas de ces principes est une affection égarée, quand elle n'est pas dangereuse.

* * *

Divin Cœur de notre Dieu, nous vous remercions de vouloir bien nous enseigner comment vous voulez que nous vous aimions, comment vous voulez que nous nous aimions nous-mêmes, comment vous voulez que nous aimions le prochain. Mettez le comble à vos bontés en nous accordant la grâce de nous conformer en tout à vos aimables désirs ! Ainsi soit-il.

VARIA

LA MUETTE [1]

Elle s'appelait Brigitte de par son baptême, et « *La Muette* » de par le suffrage populaire.

Or « La Muette » avait totalement éclipsé Brigitte.

Brigitte ? Connais pas !... Seuls, le greffier de l'état civil et le percepteur cataloguaient sous ce nom Brigitte Larame.

« La Muette ! » à la bonne heure ! Le facteur, le négociant en peaux de lapins, le moutard en nourrice, le vieux gabelou en retraite, tous les humains du quartier et de la région connaissaient le personnage.

Renommée universelle : autant que la tisane des Shakers ou les pilules Pink. Elle n'avait pas sa pareille dans la spécialité d'enregistrer les commérages, de colporter les nouvelles, de faire le train sur les portes et de mettre de l'ordre dans le ménage des autres.

« La Muette ! » on aurait dit un vieil adjudant, intraitable pour les anciens comme pour les bleus, toujours en quête d'une rosserie à faire, toujours à l'affût d'une peccadille à relever et à signaler par la voie du rapport.

C'était sa vie de clabauder et de cancaner ; comme le soleil luit pour tous, pareillement la langue de « La Muette » tournait pour tous ; mais si l'on pouvait toujours se garantir d'un coup de soleil, hélas ! on ne pouvait pas toujours se mettre à l'abri d'un coup de langue de « La Muette ».

* * *

Un matin pourtant, on ne vit plus, on n'entendit plus « La Muette » dans les rues du village. Ce fut une surprise : sûrement il lui était arrivé quelque chose de bien gros pour qu'elle interrompît si brusquement son service quotidien...

On sut bien vite la triste réalité : un refroidissement pincé dans un courant d'air, au cours d'une discussion trop chaude, avait dégénéré en points de côté, en pneumonie, et la pneumonie, d'abord négligée, eut finalement le dessus et emporta sa victime.

Elle boucla sa valise pour le grand voyage par un beau soir où il y avait de l'orage dans l'air.

Aussi quand elle fut passée de vie à trépas, des malins disaient pour expliquer la coïncidence des éclairs et du tonnerre : « Bon ! voilà « La Muette » qui arrive là-haut ! et tout ce chambard nous signale qu'ils ne sont pas d'accord !... »

C'est qu'en effet, elle croyait, la pauvre, que ça se passerait dans l'autre monde comme ça se passait dans les petites séances d'ici-bas, que là aussi on la craindrait, qu'elle aurait le dernier mot !...

Mais S. Pierre en a vu bien d'autres, et ce ne fut pas long pour liquider le compte de « La Muette. »

Il prit son grand livre, ajusta ses lunettes et sortit le dossier de Brigitte Larame.

Déjà elle voulait prendre les devants : « Brigitte Larame, bonne catholique... les prières, la messe... les vêpres, je n'y ai pas manqué... »

— Oui, oui ! dit S. Pierre ; connu, tout cela ; beaucoup de mots, pas beaucoup de cœur ni d'attention ; à l'église, on arrivait en retard et on s'occupait surtout... des autres ; c'est marqué et remarqué !

— Grand S. Pierre, c'étaient mes voisines qui...

— S'agit pas des voisines, ici !... Je continue : négligence pour les devoirs d'état, l'éducation des enfants, le travail, perte de temps...

— Ce n'est pas gentil, S. Pierre, de chercher ainsi la petite bête...

— En voici de plus grosses ! Tenez : *c'est souligné à l'encre rouge,* donc plus grave : *mauvais caractère* et *langue méchante.* A tout propos vous faisiez des scènes à votre mari. Ah ! le pauvre homme ! ça n'a pas été toujours pour lui la lune de miel ; je lui rappellerai cela quand il viendra frapper à ma porte...

— Mais, puisqu'il ne voulait pas m'écouter...

— Suffit ! Négligeant votre ménage, vous vous occupiez de celui des autres ; vous alliez de porte en porte, parfois aux fenêtres, épiant le prochain, recueillant tous les potins, exagérant les torts, faisant des suppositions gratuites, inventant ce que vous ne saviez pas, disant du mal de tous, suscitant les discordes et les haines... Ce n'est pas cela qui ouvre le paradis !...

— Alors, grand S. Pierre, pas moyen d'y entrer ?

— Rien à faire aujourd'hui. D'ailleurs, *au paradis on ne peut dire du mal de personne ;* cela changerait trop vos habitudes ; vous y seriez dépaysée et malheureuse... Je vous fais votre fiche pour... le purgatoire.

— Et ce sera long, cette tournée par là-bas ?

— Dame ! vous avez un bien mauvais penchant, et si enraciné ! Là, on vous donnera tout le temps de vous en débarrasser... et de purger à fond la langue et le caractère...

LE GRINCHEUX.

[1] Emprunté au *Foyer Vosgien* du 2 juillet 1922.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 septembris 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 28 sept.-5 octobre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Toussaint. — I. Bonté, justice et gloire de Dieu, 529.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LVII. *21e Dimanche après la Pentecôte :* Le saint sacrifice de la messe, 531.

Panégyrique de S. Elophe, martyr. — Le passé et le présent, 533.

Petite Retraite aux Mères chrétiennes. — V. L'Œuvre des vocations, 535. — VI. *Instruction de clôture :* La mort dans la paix du Seigneur, 537.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XVIII. La scène de Canossa, 540. — XIX. Le rachat des captifs, 541.

Varia. — Pour la fête annuelle de l'Association amicale des anciens élèves des Ecoles libres, 543.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

I

BONTÉ, JUSTICE ET GLOIRE DE DIEU

Mes frères,

« Venez tous adorer le Roi des rois, le Seigneur Dieu, parce qu'il est lui-même la couronne de tous les Saints. » C'est en ces termes pleins de grandeur que commence l'office de cette fête de la Toussaint ; et ces premières paroles, à elles seules, remplissent nos âmes de joie, d'ardeur et d'espérance.

Il y a trois ans, la ville qui est la tête de la France assista à une solennité inoubliable. L'armée française, après avoir remporté la plus belle et la plus glorieuse de toutes les victoires, faisait à Paris son entrée triomphale. Dans un cortège de rêve, les défenseurs de la patrie, après avoir passé sous l'Arc de Triomphe, s'avançaient comme des demi-dieux, au milieu des acclamations et des fleurs, salués avec transport par le peuple qu'ils avaient sauvé.

L'Eglise fait de même aujourd'hui. Sous nos yeux, elle fait passer une autre armée de triomphateurs, celle des saints qu'elle a envoyés au ciel après avoir vaincu le monde, après avoir vaincu l'enfer, après s'être vaincus eux-mêmes : cortège autrement beau que l'autre, puisque c'est au ciel qu'il se déroule et qu'il n'aura jamais de fin.

Mais, de même qu'à Paris, à la rentrée de nos troupes victorieuses, la vraie triomphatrice c'était la France, de même aujourd'hui le vrai triomphateur c'est Dieu, dont cette fête de la Toussaint proclame avec éclat la bonté, la justice et la gloire. Cette bonté, cette justice, cette gloire divines, les élus trouvent leur bonheur à les chanter éternellement. Puissent aujourd'hui nos âmes leur faire écho !

I

Le roi David, au souvenir de tous les bienfaits dont son peuple était redevable au Seigneur, s'écriait : « Que Dieu est donc bon, Israël, pour tous ceux qui ont le cœur droit ! »

Cette acclamation, combien elle est encore mieux placée sur les lèvres des saints du ciel ! Est-ce qu'ils ne sont pas, bien plus qu'Israël, le peuple choisi de Dieu ? Est-ce qu'ils ne sont pas, mille fois plus que lui, les heureux témoins de ses bontés ?

Et d'abord, est-ce que Dieu nous doit une récompense pour notre fidélité à le servir ?

Le soldat qui tombe sur le bord d'un fossé, atteint par une balle mortelle, ne reçoit pas ici-bas le prix de son héroïsme. Peut-être bien qu'on ne saura même pas son nom. Il gisera, inconnu, dans une tombe anonyme. Il n'aura ni les décorations, ni les citations à l'ordre du jour, ni les joies du triomphe, ni l'estime reconnaissante de ses concitoyens. Sa seule récompense, dans le rapide instant où il se sent mourir, sera d'avoir fait son devoir. Mourir pour son pays, ce sera sa suprême fierté, et ce sera tout !

De même les serviteurs de Dieu auraient pu ne pas avoir d'autre apothéose que le témoignage de leur conscience. Mais leur Maître a voulu leur réserver un bonheur qui les dédommagera de toutes leurs peines.

Mais ce bonheur, est-ce qu'il faut le payer cher ? Faut-il, pour arriver au ciel, des travaux épuisants, des sacrifices qui ensanglantent l'âme et qui déchirent le cœur ?

Nullement. Le Christ Jésus a dit : « Mon joug est doux, et mon fardeau léger. » Pourvu qu'une âme n'offense pas Dieu mortellement, ou du moins, pourvu qu'après la mort elle ne paraisse pas devant lui en état de péché mortel, elle aura tôt ou tard son entrée dans le royaume céleste. Pour garder son innocence ou pour la retrouver, si elle avait eu le malheur de la perdre, elle aura eu des grâces sans nombre. Jésus, qui a versé son sang pour elle, l'aura fortifiée en se donnant à elle, aussi souvent qu'elle l'aura voulu, dans la communion. Par tous ses sacrements, il lui aura offert tous les moyens de se sanctifier ; sans parler des indulgences, des exemples des autres chrétiens, de la protection de la Sainte Vierge et des Saints. Il aura fait d'elle son tabernacle préféré et, en retour de sa simple bonne volonté, il lui aura donné, même dès cette vie, une paix très douce et une joie très intime. Est-ce que Dieu n'est pas infiniment bon de nous rendre aussi facile la conquête de son Paradis ?

Et quel Paradis !

S. Paul qui avait été ravi au ciel en extase, se déclare impuissant à nous en décrire les félicités : « L'œil de l'homme, écrit-il, n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a pu concevoir ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. » Rappelons-nous donc tous les moments de notre vie où nous avons été heureux, ces rares moments où nous aurions voulu suspendre la course du temps pour prolonger notre bonheur, et disons-nous que ce bonheur, si grand qu'il nous ait paru, n'est rien auprès de celui qui nous attend là-haut.

Là-haut, plus de peines. Si nous avons souffert ici-bas et si nous y avons pleuré, c'est que nous étions dans l'exil. Une fois entrés dans la patrie, plus de larmes amères, plus de séparations cruelles, plus de deuils inconsolables, plus de cris désolés, plus de souffrances d'aucune sorte. Tout cela, ce sera le passé à jamais aboli. Ce qui sera le présent définitif, ce sera la quiétude, le repos et l'accomplissement de tous nos désirs.

Là-haut nous retrouverons ceux que nous aurons aimés ici-bas et que nous avons tant pleurés quand la mort nous les a ravis. Pères, mères, aïeux vénérables et si affectueux, vieux maîtres, prêtres de notre Première Communion, directeurs dévoués de notre conscience, nous les verrons transfigurés dans la gloire que leurs vertus auront si justement méritée, et nous nous réunirons à eux pour toujours. Et avec eux, nous verrons tous les élus, tous les anges, et la Sainte Vierge qu'il nous sera si doux de chanter au ciel après l'avoir tant priée sur la terre !

Et là-haut surtout nous verrons Dieu, Dieu que nous connaissons si mal ici-bas et qui se dévoilera à nous avec toutes ses perfections et tout son amour; Dieu qui nous montrera, dans la lumière de la gloire, tout ce qu'il aura fait pour nous; Dieu qui non seulement se montrera, mais qui se donnera à nous autant que notre âme pourra se rassasier de lui ! Et tout cela durera toujours !... Oui, vraiment, au ciel nous répéterons dans nos transports le cantique triomphal de David : « Que Dieu est donc bon, Israël, pour tous ceux qui ont le cœur droit ! »

II

Toutefois, n'oublions pas qu'en Dieu la bonté ne peut pas s'exercer aux dépens de la justice, pas plus que la justice aux dépens de la bonté.

Dieu est la sainteté même. Ce ciel dont Jésus nous a rouvert les portes en mourant pour nous, et dont il nous rend l'accès si facile en nous comblant de ses grâces, il faut bien tout de même que nous le gagnions. Si, sur la terre, nous trouvons des gens qui ont, en naissant, leur fortune toute faite ; s'il y en a d'autres qui, grâce à des protections puissantes, obtiennent des situations et des honneurs dont ils sont par ailleurs parfaitement indignes, — il n'en est pas de même en ce qui concerne le Paradis : là ne seront admis que ceux qui l'auront mérité, ceux-là seulement, et pas d'autres.

Certes, Dieu appelle tous les hommes à son banquet éternel. Il envoie dans toutes les directions des prêtres pour engager toutes les âmes, les plus déshéritées comme les mieux douées, à y prendre place ; mais malheur à qui voudrait s'y asseoir sans être revêtu de la robe nuptiale de la grâce habituelle ! Celui-là n'a droit qu'aux ténèbres extérieures qui sont le séjour des pleurs et des grincements de dents.

La justice de Dieu exige que rien de souillé n'entre dans son royaume. Ceux même qui sont ses amis devront, avant d'y être admis, se purifier des taches légères qu'ils auraient conservées, et acquitter les dettes qu'ils n'auraient pas complètement payées. Comment, du reste, oseraient-ils se présenter, sans être absolument purs, devant Celui qui trouve des défauts jusque dans ses anges?

Mais si la justice de Dieu se manifeste tout d'abord en excluant du ciel tous ceux, quels qu'ils soient, qui n'en sont point parfaitement dignes, elle s'exerce avec non moins d'éclat pour récompenser tous ceux qui ont mérité d'y entrer, soit qu'au moment de la mort ils aient complètement expié leurs fautes, soit qu'ils aient achevé cette expiation dans les flammes purifiantes du Purgatoire.

Dire que tout ce que nous faisons de bien sera payé par Dieu en bonheur éternel !... Toutes nos prières, tous nos efforts, toutes nos obéissances, tous nos sacrifices, toutes nos souffrances, tous nos bons désirs, toutes nos bonnes pensées, tous les élans de notre âme vers lui : Dieu voit tout cela, retient tout cela, nous récompensera de tout cela ! Même nos essais infructueux, même nos échecs, il en tiendra compte, parce qu'il a égard uniquement à la bonne volonté, et non pas au succès, qui ne dépend pas toujours de nous.

Bien plus, il nous récompensera non seulement de ce que nous aurons fait directement pour lui, mais encore de ce que nous aurons fait de bien à nos frères pour l'amour de lui : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » — Quoi, Seigneur, vous avez prêté attention à ces menus services, à ces petites obligeances, à ces riens de chaque jour que nous avons pu accomplir sans même les remarquer? Non seulement vous avez vu cela, mais vous l'avez pris à votre compte ? — Oui, même un verre d'eau froide donné en mon nom, je l'ai vu, et c'est de toutes ces choses, si peu notables à vos yeux, que je ferai votre éternel bonheur.

Voilà donc, mes frères, jusqu'où va la justice de Dieu. Avec lui, rien n'est perdu ; tout a son prix, et quel prix !

Après cela, ne soyons pas étonnés qu'il y ait au ciel des différences de gloire et de bonheur. Ici encore la justice divine réclame ses droits. Qui aura moins aimé sera moins récompensé. Chacun recevra selon ses mérites. Mais ces différences seront si équitables que tous les élus adoreront l'impeccable justice de Dieu, et que le bonheur d'aucun d'eux n'en sera diminué.

III

S. Paul, écrivant aux fidèles de Corinthe, leur disait avec une légitime fierté : « Est-ce que vous n'êtes pas mon ouvrage? »

La première gloire de Dieu, c'est de pouvoir, en contemplant ses élus, leur dire la même parole. N'est-ce pas à lui, en effet, qu'ils doivent d'être ce qu'ils sont?

Certes, le Seigneur est admirable dans toutes ses œuvres, les plus petites comme les plus considérables. Mais que sont les merveilles les plus écla-

tantes du monde sidéral à côté d'une âme élevée à la sainteté ? Pour faire le soleil et lui imprimer dans l'espace sa vitesse jamais déviée, Dieu n'a eu qu'à vouloir, et le soleil lui a obéi. Nous savons bien, hélas ! qu'il ne suffit pas que Dieu nous commande pour que nous obéissions. Nous sommes libres et nous pouvons lui résister. Comment donc, et par quels miracles de grâces, a-t-il pu faire naître l'humilité dans ce qui n'était qu'orgueil, la soumission dans ce qui n'était qu'indépendance et révolte, la pureté dans ce qui n'était que corruption, et la charité dans ce qui n'était qu'égoïsme ? Comment a-t-il pu, sur nos âmes humaines, si indociles, greffer sa vie à lui, sa vie divine et parfaite, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous fait accepter de nous renoncer pour être tout entiers à lui ? Voilà qui est un miracle, et qui glorifie Dieu plus que toutes les autres œuvres sorties de ses mains. *Mirabiliter condidisti,* disons-nous à la messe : Seigneur, vous avez été admirable en nous créant. *Mirabilius reformasti,* mais vous avez été plus admirable encore en nous reformant et en nous sanctifiant après la chute originelle.

Cette gloire qui revient à Dieu de son œuvre sublime dans les âmes saintes grandit encore quand on songe à leur multitude et à leur beauté. Vous avez tout à l'heure entendu l'apôtre S. Jean vous le dire : « Ensuite j'ai vu une foule immense que personne ne pouvait compter ; on y apercevait des élus de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues ; debout devant le trône, en face de l'Agneau, vêtus de blanc, des palmes dans les mains, ils clamaient à haute voix : Salut à notre Dieu qui siège sur son trône et à l'Agneau ! »

Quel roi eut jamais une cour aussi nombreuse que celle-là ? Aussi glorieuse aussi pour lui, car tous ces saints qui se pressent autour de Dieu sont la fleur de l'humanité, et combien ses grands hommes les plus renommés pâlissent devant eux ! Que sont les plus grands conquérants en face des Apôtres ? Que sont les héros les plus fameux comparés aux martyrs ? Que sont les savants les plus réputés en face des docteurs ? Que sont les femmes les plus célèbres en face des vierges chrétiennes ? Les souverains de la terre méprisent souvent ceux dont ils se servent ; à Dieu seul est réservée la gloire de n'avoir autour de lui que des amis dignes de lui !

Aussi ne vous étonnez pas que Dieu augmente encore l'honneur que lui rendent les saints en le partageant avec eux. De même qu'un roi veut que ses fidèles serviteurs soient comblés de célébrité, il veut que ses saints reçoivent ici-bas les hommages dus à leurs vertus. Plus ils se sont abaissés et plus il les exalte. A eux l'admiration des hommes, à eux les cantiques de louange, à eux les autels, à eux nos prières. Les grands de la terre viennent abdiquer leur faste devant le tombeau des mendiants, des esclaves et des suppliciés. Ceux que le monde a rejetés autrefois, ceux qu'il a raillés, ceux qu'il a poursuivis de son dédain, sont maintenant entourés d'une gloire qui ne connaîtra pas de déclin. Autrefois on les traitait de fous, et maintenant il faut bien avouer qu'ils étaient sages ; autrefois ils étaient faibles, et maintenant ils détiennent la puissance de Dieu même ; autrefois on les accablait d'injures, et maintenant on s'agenouille devant leurs ossements et on implore humblement leur intercession. Ah, oui ! leur triomphe est bien celui de Dieu même, puisque c'est lui qui les a faits si grands !

* * *

C'est cette grandeur, mes frères, qui nous est offerte à nous aussi, et qui doit être désormais l'objet de toutes nos convoitises et le but de tous nos efforts.

Souvent, quand pour stimuler notre indifférence et notre paresse spirituelle on nous cite les exemples des bienheureux, nous sommes tentés de répondre : — Oui, mais c'étaient des saints !...

Et qui nous empêche de le devenir ?... Est-ce *plus difficile* pour nous que pour eux ? Est-ce *moins désirable* pour nous que pour eux ? Est-ce *moins nécessaire* pour nous que pour eux ?

Cessons donc nos déplorables atermoiements. Demain peut-être il sera trop tard. C'est aujourd'hui même qu'il faut nous mettre à l'œuvre. La *bonté de Dieu* nous y invite. L'*exemple des saints* nous y encourage. Et ce sera pour *notre bonheur,* ici-bas et là-haut !

Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LVII

21e Dimanche après la Pentecôte

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Et in omni loco offertur oblatio munda.
Une oblation pure est offerte en tous lieux.
(Malac., I, 11).

Mes frères,

Le sacrifice du Calvaire a-t-il complété à jamais l'œuvre de la Rédemption ? L'humanité jusqu'à la fin du monde devait-elle se contenter du souvenir de plus en plus lointain de la mort du Sauveur, et de ce souvenir seul faire l'objet de son culte ? Non ! Sur la terre il y a toujours une pleine réalité de l'expiation rédemptrice : car le sacrifice de la messe perpétue, universalise le sacrifice de la croix, et nous y retrouvons, quoique sous une forme différente, les mêmes éléments.

I

Pour un sacrifice il faut d'abord une victime.

Ai-je besoin de vous rappeler la solennité de la consécration eucharistique ? A peine ces paroles adorables sont-elles prononcées : « Ceci est mon

Corps ; ceci est mon Sang », qu'en un instant, par la plus grande des merveilles, le pain se change au Corps de Jésus-Christ et le vin en son Sang précieux. Jésus-Christ est là sur la pierre de l'autel, tout autant qu'il était dans les diverses manifestations de sa vie publique : à la crèche, au Thabor, au Calvaire ; tout autant qu'à la première Cène, quand, après d'incomparables adieux faits à ses Apôtres, ce même Sauveur institua le mystère de son amour ; tout autant que dans le ciel où il règne glorieusement à la droite de son Père.

« N'est-il pas vrai, écrivait S. Paul aux fidèles de Corinthe, — et je vous parle comme à des hommes sages, *ut prudentibus loquor*, — n'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que nous prenons est la communion du sang de Jésus-Christ, et que le pain que nous rompons est la communion de son corps ? Le Seigneur lui-même nous l'a enseigné. » (I Cor., x, 16). Avec l'Apôtre des Gentils toute la tradition est unanime à proclamer cette vérité : de S. Justin à S. Ambroise, et de S. Ambroise à S. Thomas, dont les strophes inspirées ont si bien glorifié l'Eucharistie, nous retrouvons la foi primitive. Aujourd'hui comme dans les siècles passés, à chaque nouvelle aurore, le calice du salut est élevé quelque part. Nos soirs à nous étant les matins de l'autre hémisphère, une hostie de propitiation perpétuellement offerte à Dieu reproduit sur tous les points du globe, pour le salut des hommes, l'oblation de Celui qui en mourant a vaincu le péché et détruit la mort.

Jésus-Christ, voilà donc la victime du sacrifice de l'autel : Dieu et homme tout ensemble, par sa nature humaine pouvant souffrir et mourir pour nous, et par sa nature divine donnant à son sacrifice une valeur infinie d'expiation.

II

Pour un sacrifice il faut aussi un prêtre.

Si dans l'ancienne loi, figure de la loi évangélique, il y avait des prêtres, des pontifes, où est le sacrificateur de la nouvelle alliance ?

Vous-mêmes, m. f., vous participez à cette dignité par votre présence à la sainte messe ; et ce n'est pas sans raison que l'apôtre S. Pierre, relevant le caractère du chrétien, lui attribue, parmi tant d'autres titres, ceux de sacerdoce royal, *regale sacerdotium*, de nation sainte, *gens sancta*. (I Pet., II, 9).

Dans l'offrande de l'autel nous avons, nous prêtres, une part plus élevée, en raison de la dignité dont l'Eglise nous a revêtus et qui nous impose des obligations plus parfaites. « Faites ceci en mémoire de moi, » disait Jésus-Christ à ses apôtres, et dans leur personne à tous les prêtres du monde ; « le changement du pain en mon Corps et du vin en mon Sang, je vous donne le pouvoir de l'opérer... » Quelle grandeur et quelle puissance ! Ne nous étonnons pas si S. Augustin ne trouvait jamais le temps assez long pour se préparer à la célébration des mystères sacrés.

Toutefois, malgré le caractère sacramentel, nous ne sommes prêtres que d'une manière inférieure et seulement pour devenir les organes d'un Dieu immolé. Le vrai prêtre à l'autel, c'est Jésus-Christ, prêtre et sacrificateur éternel, *sacerdos in æternum*.

Une première fois, il a exercé son ministère d'expiation sur la cime du Golgotha. Quand les bourreaux eurent achevé leur ouvrage et furent à bout de supplices, après le fiel et le vinaigre, sans pouvoir rien ajouter de plus, alors Jésus-Christ s'offrit à son Père sur l'autel sanglant que les Juifs venaient de lui dresser pour prix de son amour. Pontife de la nouvelle alliance, il réconciliait les hommes avec Dieu et effaçait les iniquités du monde.

Le même sacrifice se réitère à la sainte messe, non pour accroître, mais pour appliquer les fruits du Calvaire. Si, à la messe, Jésus-Christ consent à être supporté par nos mains, s'il permet que nous disions la prière sacerdotale, il est lui-même le sacrificateur par excellence : *Tu, Domine, sacerdos et oblator*. Sous la blancheur de l'hostie élevée après le mystère de la consécration, par un prodige ineffable d'amour, il s'interpose de nouveau comme sur la croix entre la justice de son Père et les hommes coupables. Tandis que le flot du péché grandit, que les blasphèmes s'amoncellent, la voix de son sang monte, toute-puissante, sur l'autel de la terre comme sur l'autel des cieux, et intercède en notre faveur. (Hébr., VII, 25).

III

Pour un sacrifice, il faut enfin une immolation.

Derrière les symboles du pain et du vin, Jésus-Christ s'immole réellement. A Bethléem, malgré l'humble vêtement d'une forme humaine, on voyait encore resplendir sur son front l'auréole de la divinité. Ici, sous les emblèmes de l'Eucharistie, la nature divine semble cachée : quoique toute rayonnante de gloire, la forme où elle nous apparaît est obscure, et notre âme pour l'adorer a besoin de la réponse donnée par le Sauveur aux Juifs : « Es-tu le Fils de Dieu ? — Je le suis ! »

Ce n'est pas tout. Pour Jésus-Christ, dans l'hostie consacrée, la nature humaine perd ses propriétés normales. L'usage de ses facultés semble avoir disparu. Nous ne le voyons plus, nous ne l'entendons plus, nous ne sentons plus battre son cœur. Ses mains adorables qui ont formé le ciel sont réduites à l'impuissance, et tous ses membres captifs. O mystère ! incompréhensible abaissement ! Dans l'Eucharistie, pas une parole, pas un regard : tout se tait, tout se dérobe, tout s'anéantit ; et comme pour imprimer sur ce Dieu qui ne meurt plus le caractère de la mort, son Corps semble séparé de son Sang.

Oui, à voir l'adorable Hostie reposer sur le corporal, on dirait bien qu'elle repose dans un nouveau suaire, et à voir le Sang rougir la coupe sacrée, on dirait qu'il coule encore comme il coula une première fois au soir du Vendredi Saint. Sur l'autel, sans doute, Jésus a perdu la vie en apparence seulement ; mais c'est assez pour une immo-

lation. Plus enseveli même sous les voiles sacramentels que sous les linges et les bandelettes de son tombeau, nous l'y adorons comme S. Jean nous le dépeint dans l'état de Victime sacrifiée et renouvelant à notre égard le prodige d'une infinie miséricorde, *Agnum stantem tanquam occisum.* (Apoc., v, 6).

* * *

Le sacrifice de l'autel est offert pour nous. Nous sommes donc tenus d'y assister. Manquer à la messe ou n'y venir que de loin en loin, c'est oublier Dieu et son âme. Hélas ! chaque dimanche, que de places vides !... Dans certaines régions de montagnes, les fidèles sont obligés pour accomplir leur devoir de faire de longs trajets, une marche d'une heure et plus. Les pays de missions nous montrent de pauvres néophytes, instruits de ce que vaut une messe, franchissant, afin d'y assister, forêts et déserts. Pour nous, quelques pas suffisent, et nous ne venons pas ! Que répondrons-nous au tribunal de Dieu, quand celui-ci comparera notre conduite à la leur ? Prévenons ses jugements redoutables en sanctifiant le dimanche par une régularité exemplaire, et rendons-nous dignes de prendre part un jour, dans la cité éternelle, au banquet des élus, à cette messe sans mystère et sans voile qui ne finira plus. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. ELOPHE, MARTYR

(16 octobre)

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Mes frères,

L'église, avec le cimetière qui l'entoure, c'est au village à peu près le seul endroit qui ressuscite le passé, qui fasse songer aux générations écoulées, car c'est là que depuis des centaines d'années ont passé, pleuré et prié bien des âmes !

L'église, c'est au village à peu près le seul endroit où se manifeste l'art. Tout ce qui l'entoure ne vise guère qu'à l'utilité immédiate, n'exprime que l'effort de l'homme pour gagner sa vie. En construisant l'église, nos pères ont cherché bien autre chose ; ils ont voulu loger le plus dignement possible le Roi des rois, abriter peut-être des reliques insignes et ainsi attirer la foule recueillie dans une maison splendide qui invite à la prière.

I

Ici, plus qu'ailleurs, que le passé est éloquent ! Quand j'entre, m. f., dans votre belle église gothique du XVe siècle, je pense tout naturellement à ces vers :

Elle est de pierres séculaires ;
Combien elle a bravé de guerres
L'église où nous venons !
. . . . . .
De son tombeau, du reliquaire,
De ses autels, comme elle est fière,
L'église où nous venons !...
Ici, nous sommes à la place
De nos aïeux et sur leur trace...

Leur trace, m. f., n'est-elle pas aussi dans votre cimetière, près de ce bloc de pierre de l'époque gallo-romaine sur lequel votre saint martyr se serait reposé un instant, avant d'exhaler le dernier soupir ? Leur trace, n'est-elle pas sur la pente même de cette colline, dans la « reculée » qui aurait dérobé, un moment, Elophe aux regards des soldats de Julien ? Leur trace, n'est-elle pas à cette fontaine dont la margelle paraît rouge encore de quelques taches du sang tombé de la tête du héros décapité et qui la portait dans ses mains ? Leur trace, n'est-elle pas là, tout près, sur les bords du Vair, à cette chapelle « Sainte Epéote, » c'est-à-dire « lieu de la sainte épée », où Elophe tomba sous le fer tranchant du bourreau ? Leur trace, n'est-elle pas aussi à quelques pas plus loin, à Domremy, les « champs aimés des cieux » ?

C'est Domremy. La Meuse, en ces prés qu'elle arrose,
Se promène tranquille ou plutôt s'y repose,
Car la lumière et l'air qu'on respire en ce lieu
Sont toujours restés purs comme un souffle de Dieu.

Pourtant, m. f., quand on songe à toute l'histoire de paganisme qui s'est vécue dans vos parages de *Solimariaca* avant 362, grande ville, aujourd'hui disparue, mais alors « lieu d'étape pour les troupes romaines allant de Langres à Toul, » ville de bains, de théâtre, de cirque, où l'on s'amuse, où beaucoup d'encens a fumé d'abord devant l'autel des idoles, — en ce lieu de plaisir, on pourrait se demander qui donc a renouvelé la face de cette terre ?

Qui ?... Un jeune homme de 25 ans, de noble famille, né de Baccius et de Lieutrude. Il vient d'apprendre que l'édit de Julien, ordonnant l'apostasie générale, est affiché ici et commence ses ravages. Une fête païenne est déjà organisée. C'est le 16 octobre 362. Ce beau jeune homme qui, à Grand, vient de prêcher au peuple le mépris des idoles, arrive en hâte pour se dresser en prédicateur de l'Evangile du Galiléen. Mais comme, joignant le geste à la parole, il a brisé une vile statue, la sentence d'exécution est prononcée contre lui ; sous le coup d'épée qui tranche, sa tête tombe « dans une prairie agréable, sur les bords de cette rivière qu'on appelle le Vair, » dit l'antique Passion de S. Elophe, document écrit du IXe siècle, le plus ancien que nous ayons sur le martyre du héros que nous fêtons aujourd'hui [1].

Vous savez, m. f., comment la tradition a embelli la fin de son trépas. Souffrez que je cite encore : « Dieu voulut glorifier son cher martyr et le rendre admirable partout et à tous. Alors le corps du martyr se leva, par la vertu du Christ, et ramassant sa tête de ses deux mains, il la porta durant l'espace d'un mille, escorté par les anges qui chantaient la louange du Christ, et parvint sans heurt jusqu'à la colline qui porte son nom. Ensuite, il gravit la montagne qu'avant sa mort il avait choisie pour le lieu de sa sépulture. Il trouva

[1] On peut la lire dans les *Acta Sanctorum*, t. VII octobris, p. 812-815.

là une pierre blanche et plate, comme l'affirment les habitants de ce pays, et s'assit sur cette pierre. Une chose assez rare s'était déjà produite dans le rocher ; la grande dureté de la pierre céda devant la sainteté du martyr : elle s'entr'ouvrit et le renferma dans son propre sein et lui fournit un siège dont la concavité lui permit de s'asseoir. Si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, se refusait de croire à mes paroles, qu'il aille sur place et s'en rapporte aux muettes affirmations de la pierre elle-même. Le bienheureux martyr Elophe fut enseveli près du lieu où il s'était assis. Au-dessus de son saint tombeau fut bâti un oratoire, où sont distribués les bienfaits à ceux qui les demandent avec foi et confiance. »

Ainsi, ce sang bouillonnant est devenu une semence de chrétiens. La paroisse doit ses origines chrétiennes, son passé religieux et jusqu'à son nom à ce jeune héros, tombé à la fleur de son printemps, comme sous le vent d'orage tombent les lis et s'effeuillent les roses. N'est-il pas vrai que vos pères ont gardé le tombeau et les reliques avec un soin vigilant et jaloux, de siècle en siècle ? Est-ce leur faute si, en 964, Gérard, évêque de Toul, vint vous enlever, au profit de l'église de Cologne, son pays d'origine, une si notable partie de votre précieux trésor, ne vous laissant, comme d'une main parcimonieuse, que les cent quatre petits ossements que nous vénérons maintenant ? Aussi, en 1612, leurs fils voulurent-ils prendre une revanche qui faillit tourner au tragique, lorsque Mgr des Porcelets de Maillane, évêque de Toul, voulut s'assurer de l'authenticité des reliques : à peine avait-il ouvert la châsse que les paysans envahissent l'église, furieux, armés de bâtons, et se précipitent sur l'évêque qui se réfugia dans la chaire, tandis que les gens emportaient le dépôt sacré.

M. f., de cette première partie de mon instruction qui est un regard sur le passé, on conclut qu'au temps de S. Elophe, il y avait beaucoup de bien et beaucoup de mal : le mal des persécutions, à cause des sursauts de paganisme qui secouaient par intervalles les masses populaires, — c'est dur de brûler ce qu'on a tant adoré ; — le bien, porté jusqu'à la splendeur du martyre dans la résistance opposée aux tyrans par l'Eglise naissante. « Eh quoi ! disaient les croyants d'alors, ils prennent la liberté de tuer, de piller, de voler, de blasphémer sans en avoir le droit, — on n'a jamais le droit de faire le mal ; — et nous, nous ne prendrions pas celle de prier, de nous confesser, de communier, nous qui en avons le droit et le devoir ? — « Je suis chrétien ! » c'est ce mot, mille fois répété devant les prétoires de la Rome païenne, qui a fondé la liberté catholique !

Ah ! ils s'étaient fait de la vie un très haut idéal et regardaient le ciel ! Que voulez-vous, m. f., c'est le caractère de l'Eglise d'être militante sur la terre et de travailler à construire la cité future sur les ruines de tout ce qui passe ici-bas ! Sans doute, elle ne s'est jamais désintéressée du sort matériel des peuples ; elle a toujours voulu assez de pain quotidien pour les hommes, et il n'est pas de mouvement social qu'elle ne bénisse et encourage quand il est capable d'améliorer légitimement le sort des travailleurs, et surtout, de leur apporter assez de liberté morale pour qu'ils aient le temps de cultiver leur âme et de l'embellir au grand soleil du Bon Dieu. Mais, encore une fois, son royaume n'est pas de ce monde ; sa mission première est de préparer des élus pour le ciel, et c'est pourquoi elle disait déjà au temps d'Elophe, Libaire, Euchaire, Menne, Suzanne, Ode, Gontrude, ces frères et sœurs, tous sur les autels : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice... Il n'y aura pour être couronné que celui qui aura vaillamment combattu. »

II

Que faut-il dire aujourd'hui ? Comment caractériser la société présente ? Il y a du bien et du mal ; assez peu de bien en apparence pour que nous en désirions davantage, assez de mal évident pour que nous en souhaitions beaucoup moins.

Oui, la société présente, dans son état chaotique, a l'air de chanceler sur ses bases. Il règne un malaise général, assez indéfinissable et compliqué, mais trop réel. C'est un fait aussi pénible que vrai qu'au lendemain de la crise affreuse de ces dernières années, les *individus* n'ont pas subi la transformation qui aurait dû s'opérer en eux. A la lueur des incendies, devant les brasiers flambants, les ruines effroyables et les millions de morts couchés sur la terre d'Europe, on aurait pu croire que la masse des survivants aurait réfléchi et surtout recherché les causes lointaines et profondes d'un cataclysme qui n'avait jamais eu son égal dans les siècles passés. Il faut avouer qu'on ne voit guère le changement survenu dans la mentalité générale. Les consciences détraquées en sont arrivées à distinguer à peine le bien du mal.

Quant aux liens *sociaux,* au lieu de se resserrer au contact du malheur, ils se sont singulièrement détendus ! Je vois bien la lutte entre le salariat et le patronat, entre la terre et l'usine,... et pour résoudre ces conflits le monde a perdu la tête, il a perdu toute base morale... Où est-elle, cette base nécessaire, assise fondamentale, pierre angulaire qui soutient l'édifice tout entier ? Au sommet de la croix, là où Elophe alla la chercher pour lui-même et pour assurer ses immortelles destinées : « Il n'a été donné sous le ciel aucun autre nom que le nom de Jésus par lequel nous devons être sauvés. »

Oh ! je le sais bien, il ne faut pas s'attrister comme ceux qui n'ont point d'espérance. Si l'Eglise souffre parfois tous les genres de douleurs et de persécutions, elle ne meurt pas. Au temps d'Elophe, elle s'est empourprée de tout le sang de ses généreux athlètes, mais elle a vaincu. Si elle est souvent à la XII^e^ station du Chemin de la croix, dans l'état du crucifiement, à la XIV^e^, au tombeau, elle n'y est jamais ! C'est pourquoi, mes chers frères, à travers les brumes opaques et parmi les amertumes

de l'heure présente, cherchons plutôt à distinguer l'aurore qui, après la nuit toute noire, se lèvera annonciatrice des matins plus souriants.

A la question de Jésus à ses apôtres : « Est-ce que vous voulez vous en aller, vous aussi ? » il vous suffira de répondre comme Pierre : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! » ou bien comme Thomas, à la veille de Gethsémani : « Allons mourir avec lui ! » Voyons : qui, aujourd'hui, pencherait pour le parti de Dieu, *usque ad mortem ?...* Dans cette alternative de donner notre vie pour le Christ, comme Elophe, ou de traîner une existence d'apostat, comme Julien, quel parti prendrions-nous ?...

Il faut pourtant aller au Vrai avec toute son âme, à la Voie, à la Vérité, à la Vie, à la Vérité qui nous délivrera. C'est d'une urgence capitale, question de vie ou de mort, de travailler à nous redonner de la vie religieuse. Tout autour de nous, dans la nature, c'est l'arrière-saison avec la chute des feuilles ; mais il ne faut pas que le vent d'automne passe sur nos âmes. Tandis que tout va mourir dans les bois et que, bientôt, l'hiver étendra son grand manteau sur toutes les choses, nous travaillerons à rendre à nos convictions étiolées une fraîcheur de renouveau afin que, bientôt, prenant racines, elles soient enracinées comme les vieux chênes de vos forêts, *in fide radicati,* solides aussi comme la tour de votre église qui montre si bien le ciel.

Pour cela, soyez tout simplement les bons paroissiens de chez vous, ceux de la prière quotidienne, de la messe et du repos dominical, de la communion annuelle, et plus fréquente au gré de votre appétit eucharistique. Ayez faim et soif de la justice dans un monde qui en a perverti la notion. Ayez pour devise celle de Jeanne d'Arc : « *Dieu premier servi.* » Soyez fidèles à votre Saint dont s'enorgueillit si justement la Lorraine et qui a frayé la voie aux Pierre Fourier, aux Jeanne d'Arc et à tant d'autres ! Que les fils se montrent dignes de leurs aïeux, *filii sanctorum sumus.* Louez-les dans leur descendance.

Saint Elophe est vôtre, pleinement vôtre, il vous appartient spécialement. Que l'herbe ne croisse pas trop haut dans le sentier qui mène à son tombeau. Présentez vos requêtes au ciel par ses mains. Si vous avez un malade dans votre famille, réclamez-vous pour sa guérison de votre saint Patron. Faites des neuvaines, faites dire une messe en son honneur, si vous le pouvez.

Et quand il en sera ainsi partout, quand les hommes auront retrouvé Dieu, alors s'opèrera l'heureuse réconciliation de la terre avec les cieux ; pour autant que faire se peut, le malheur s'écartera de la route des peuples, et la France fidèle, magnanime et fière, montera plus haut que les autres dans la splendeur des nations catholiques Ainsi soit-il.

PETITE RETRAITE AUX MÈRES CHRÉTIENNES

V

L'ŒUVRE DES VOCATIONS

Mesdames,

A diverses reprises et avec insistance, Monseigneur a déjà appelé l'attention de tous les fidèles du diocèse sur l'Œuvre capitale des vocations ecclésiastiques.

Voulez-vous me permettre de vous rappeler quelques-unes des considérations exprimées par Sa Grandeur, et que vous ne sauriez trop méditer ?

Dans notre diocèse, il y a environ le quart des paroisses qui n'ont pas de curé résidant : c'est une proportion énorme, qui ne doit pas vous laisser indifférentes, car une paroisse sans curé résidant, que devient-elle par le temps qui court ?

D'autre part, la mort continue de faucher dans nos rangs et y creuse des vides que la pénurie des vocations ne permet plus de combler.

La mort frappe dans nos rangs, dis-je : il semble même que Notre-Seigneur prenne à tâche de rappeler à lui ses prêtres... Serait-ce, peut-être, parce que, parmi les fidèles, un trop grand nombre ne méritent plus de les conserver ?

Assurément trop de fidèles se désintéressent du prêtre, s'en éloignent comme d'un personnage importun, toujours gênant pour les passions humaines. La foi n'existant plus, ou ne tenant plus qu'à un fil et combien ténu, hélas ! on a perdu l'habitude de voir en lui l'homme de Dieu, l'ambassadeur de Dieu auprès des âmes. Sa mission sacrosainte, son autorité sacrée, son zèle, ses œuvres, tout cela est méconnu, critiqué, discuté, à la grande joie des ennemis de la religion.

Autrefois, le prêtre était entouré d'un respect qui ne souffrait à peu près pas d'exception. Au passage du prêtre dans la rue, chacun s'inclinait avec vénération et sympathie. Quiconque aurait passé avec indifférence, son chapeau sur la tête, se serait fait montrer au doigt. Aujourd'hui, ils sont légion ceux qui ne saluent pas ; et quant à ceux qui ricanent ou qui insultent, la proportion s'en accroît tous les jours, à la faveur de l'atmosphère irréligieuse, païenne, qui nous environne de toutes parts.

Autrefois, le prêtre était obéi filialement, avec joie, avec empressement. Il n'avait qu'à dire un mot, il n'avait qu'à faire un geste, et aussitôt il était compris, écouté, exaucé. Aujourd'hui, trop de fidèles ne savent plus, ne veulent plus obéir, s'insurgent contre l'autorité la plus sacrée, et le comble de l'aveuglement, c'est qu'ils s'en glorifient...

Autrefois, le prêtre n'avait pas à compter avec les soucis matériels ; ses paroissiens étaient heureux de l'assister dans ses divers besoins et ils y mettaient un empressement, une délicatesse, qui doublaient le prix de leurs offrandes. Aujourd'hui, chacun pense à soi, c'est l'égoïsme qui tend à prévaloir,

et à part quelques familles d'élite, qui sont encore fidèlement dévouées, le prêtre reste relativement seul, souffrant silencieusement sans se plaindre, alors que tant de ses paroissiens nagent dans l'abondance !

Pourtant, Mesdames, et plus que jamais, c'est le cas de redire avec l'Evangile que « la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux. » Que de bien reste à faire en face du paganisme qui renaît ! Combien d'âmes sont en détresse ! Combien de brebis qui s'égarent !

Et voilà pourquoi, Mesdames, j'éprouve, à la suite de Monseigneur, le besoin apostolique de jeter un appel d'angoisse à celles d'entre vous qui comprennent la situation présente, qui peuvent et doivent, dans la mesure du possible, y porter remède.

Le recrutement sacerdotal ne saurait être compromis s'il reste encore des mères chrétiennes, et j'espère qu'il en reste encore assez pour soutenir nos espérances.

* * *

Est-ce à dire, Mesdames, que vous ayez qualité pour résoudre le problème de la vocation ?... C'est Dieu qui *appelle*. Laissons lui cette prérogative.

Mais si c'est Dieu qui appelle, il faut, au préalable, que la maman désire cet appel, qu'elle prie à cette intention, qu'elle fasse des sacrifices, qu'elle n'entrave pas, mais au contraire, qu'elle facilite par tous les moyens en son pouvoir, moyens que lui suggère sa foi et son dévouement à l'Eglise ; en un mot, il faut qu'elle se prête à mettre sur le chemin l'enfant qu'elle voudrait présenter au bon Dieu. Cela fait, la grâce d'en-haut se charge du reste.

Mais ce rôle de guide réclame dans la mère chrétienne l'*esprit de foi* dans toute son intégralité. Il ne s'agit pas de vues humaines ; il s'agit d'offrir à Dieu, en toute simplicité et confiance.

Si le point de vue humain était votre point de mire, vous pourriez, en effet, me répondre : « Mais comment penser à faire un prêtre de mon fils, la situation matérielle du clergé étant si précaire et si médiocre ? » Assurément, c'est très exact ; depuis vingt ans et plus, le clergé de France a vécu pauvre ; mais il a vécu quand même, et personne n'est mort de faim. Les Apôtres étaient pauvres, et ils ont conquis le monde.

Cette préoccupation matérielle ne doit donc pas entrer en ligne de compte. J'espère, nous espérons, qu'avec le temps la situation du clergé ira s'améliorant. Mais dût-elle rester la même, dût-elle devenir pire, ce point de vue ne doit nullement nous inquiéter. Faisons confiance à Dieu, qui veille sur ses prêtres. Notre Maître adoré a voulu être pauvre : soyons heureux et fiers d'être pauvres à sa suite... Nous serons assez riches quand il ceindra nos fronts de la couronne des élus.

Vous pourriez m'objecter encore que la vie du prêtre est pleine de déboires, de labeurs opiniâtres et ingrats ; qu'il est souvent en butte à la contradiction, à la haine, à la suspicion, aux tracasseries jalouses, à la malveillance, que sais-je ? — Mais oui, assurément, c'est son pain quotidien... Et puis ? C'est ce qui vous arrête ?... Alors, laissez-moi vous dire, sans réticence, que vous n'avez pas la foi. Est-ce que N.-S. n'a pas eu le même sort ? Est-ce que ses prêtres attendent leur récompense ici-bas ? Est-ce que la couronne ne sera pas d'autant plus belle que nous aurons plus souffert, que nous aurons été plus piétinés, jalousés, méprisés, insultés, couverts d'ignominies ? Ah ! la bonne souffrance, laissez-la venir et n'en ayez pas peur pour vos enfants qui seront prêtres. C'est elle, plus que tout le reste, qui assure aux prêtres catholiques une auréole incomparable, qui rend leur ministère méritoire quand même il paraît stérile, qui les transfigure enfin pour l'éternité !

Quoi que le monde en pense et quoi qu'il dise, le prêtre est l'élu de Dieu, le ministre de Dieu, l'apôtre inlassable de la sanctification des âmes, malgré toutes les avanies et les contradictions. Il parle au nom de Dieu ; il pardonne au nom de Dieu ; il distribue la grâce au nom de Dieu ; au nom de Dieu, il ferme l'enfer et il ouvre le ciel... Y a-t-il sur terre une dignité comparable à celle-là ? Et quel n'est pas le don de Dieu à une famille quand il y choisit un prêtre !

* * *

Ce que je dis par rapport aux vocations ecclésiastiques, permettez-moi de le redire par rapport aux vocations religieuses des deux sexes.

Dieu reste le Maître, et c'est lui qui appelle, avons-nous dit. Par conséquent, lorsque sa voix se fait entendre soit à un adolescent, soit à une jeune fille, sous la forme d'un attrait marqué pour la vie ecclésiastique ou pour la vie religieuse, vous n'avez pas le droit, parents chrétiens, de vous mettre en travers et d'opposer votre veto : ce serait empiéter sur les droits de Dieu, manifestement. Vous n'avez pas le droit de faire valoir des considérations humaines plus ou moins égoïstes, plus ou moins mondaines, qui pourraient peser dans la balance et détourner d'une sainte vocation.

Etudiez-la, cette vocation, oui, c'est votre droit et votre devoir. Mettez-la à l'épreuve ; assurez-vous qu'elle n'est pas un feu de paille, mais bien une pensée mûrie par la réflexion, la prière, les efforts ; et lorsque en votre âme et conscience vous conclurez que vraiment votre enfant se sent appelé à se consacrer au service de Dieu, soit dans la vie religieuse, soit dans la vie ecclésiastique, vous n'avez plus qu'à vous incliner. Le monde pourra sourire, ergoter, ricaner ; il est dans son rôle, car les pensées du monde sont inspirées du diable : Notre-Seigneur nous le dit.

Après la vocation sacerdotale, je ne connais pas de vocation plus belle, plus privilégiée que la vocation religieuse de la jeune fille qui abandonne le monde pour se donner tout à Dieu sous le voile ou la cornette. Derrière les grilles de son cloître, soit qu'elle mène une vie active au service des malades, ou bien une vie contemplative dans le re-

cueillement, la prière et le chant de l'office divin, c'est toujours la vie surnaturelle dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus méritoire et de plus sanctifiant. Là, les vertus d'obéissance, de charité, d'humilité, de renoncement grandissent à l'ombre de la règle et de la solitude, dans la joie et dans la paix. Les couvents sont comme des parterres où s'épanouissent toute l'année les fleurs les plus pures des vertus chrétiennes : nous n'en pouvons que bégayer. Mais Notre-Seigneur sait que c'est là qu'il appelle les âmes les plus ardentes, les plus généreuses, celles qui se donnent tout entières et veulent être ses Epouses à jamais : c'est là qu'Il est le mieux aimé, le mieux servi, le mieux glorifié. Heureuses les âmes privilégiées qui ont compris la vanité du monde et qui se hâtent de le quitter pour suivre leur attrait de vie religieuse !

S'il y a une crise des vocations sacerdotales, il y a aussi une crise des vocations religieuses. Les pouvoirs publics que nous subissons, inspirés par les Loges, ont tout fait, depuis quarante ans, pour entraver d'abord et finalement pour tarir le recrutement des cloîtres.

Toutefois, malgré tout, le recrutement s'effectue. Il semble même qu'il y a un réveil dans les classes dirigeantes et que, de ce côté, les vocations religieuses se multiplient. Des jeunes filles ayant tout pour un avenir brillant selon le monde, richesse, beauté, partis superbes, renoncent à tout et, suivant leur attrait, se dirigent vers le couvent qui leur sourit.

Soyez heureuses et fières, Mesdames, si Dieu, dans son infinie bonté, vient frapper à votre porte pour se choisir une nouvelle Épouse. Ne regrettez rien des projets d'avenir, selon le monde, que vous avez peut-être formés au sujet de l'enfant que Dieu vous demande. Le monde est si plein de déceptions, de tristesses, de misères et d'épreuves de toutes les sortes ! Faites votre sacrifice joyeusement !

L'enfant que vous donnez ainsi à Dieu sera, bien qu'à distance, l'Ange de votre foyer, Ange de prière, de vertu et de dévouement ; il sera comme le canal des grâces qui attendent ceux qui restent ; il sera l'Ange de consolation au milieu de vos épreuves, l'Ange de l'apostolat pour faire beaucoup de bien à ceux dont il se sépare et qu'il aimera encore mieux.

Que nous réserve l'avenir à cet égard ? C'est le secret de Dieu. Remercions-le des élues distinguées qu'il a daigné se choisir dans cette paroisse et prions-le de grossir encore, si possible, ce petit noyau !

Et j'ajoute, Mesdames, quand Dieu daigne faire à une famille l'honneur incomparable de s'y choisir un prêtre ou une religieuse, n'allez pas croire qu'il n'a pas ses raisons d'infinie sagesse, d'infinie clairvoyance. Je ne sache pas que Dieu frappe jamais à la porte des foyers qui prétendent se passer de lui ! Non, certes ! ce n'est pas à ces portes maudites que Dieu vient frapper !

Dieu est jaloux de sa gloire et voilà pourquoi, quand il veut se consacrer un élu privilégié, il va les chercher de préférence, les susciter, les appeler dans les familles à foi intense où de père en fils se sont succédées les traditions chrétiennes les plus éprouvées : telle ou telle vocation, c'est, dans la pensée de Dieu, la récompense des vertus familiales du présent et du passé, enregistrées au Livre d'or de l'éternité ; c'est comme la croix de guerre du bon Dieu dans une famille ! Heureux ceux qui ont travaillé sans relâche, souffert surtout pour la cause de Dieu : c'est là de préférence que Dieu va chercher ses prêtres et ses épouses. Dieu ne regarde pas la richesse, son Fils ayant fait volontairement profession de pauvreté. Il n'y a qu'une richesse qui plaise à Dieu : c'est celle d'un cœur droit, juste et craignant le mal.

L'incomparable Pie X était fils d'artisan. Le cardinal Pie était fils d'un cordonnier. Et combien d'autres !

* * *

Mesdames, mon rôle est terminé et c'est le vôtre qui commence. A chacun son lot. Je vous ai dit la grandeur du prêtre et la sublimité de sa mission. Je vous ai souligné la détresse de l'Eglise et la crise aiguë dont elle souffre par rapport au recrutement sacerdotal et religieux.

A vous d'aider à la solution du problème, en fournissant des sujets avec joie et, j'ajoute, en contribuant de votre bourse à l'Œuvre des Séminaires.

Oh ! Mesdames, des prêtres ! Vos prêtres !... Pensez-y ! pour Dieu et pour les âmes !... Ainsi soit-il.

VI

Instruction de clôture

LA MORT DANS LA PAIX DU SEIGNEUR

Beati qui in Domino moriuntur ; opera enim illorum sequuntur illos.
Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur : car leurs œuvres les suivent. (Apoc., XIV, 13).

Mesdames,

Je ne sais pas si j'ai réussi, pendant les exercices bénis de la Retraite, à mettre dans vos âmes un peu de cette lumière, un peu de cette chaleur réconfortante que la religion bien comprise répand partout où elle rencontre un peu de bonne volonté... J'ai essayé, du moins, de vous ouvrir les horizons surnaturels que le terre-à-terre de la vie nous empêche trop souvent de regarder en face et de bien comprendre, et qui restent fermés aussi longtemps que notre cœur *oublieux, indifférent, défaillant,* reste fermé lui-même aux choses du ciel.

Puissé-je, avec l'aide de Dieu, dont j'ai été le modeste instrument, n'avoir pas été trop au-dessous de ma tâche ! Puissé-je vous avoir fait un peu de ce bien durable, inaccessible à la rouille, de ce bien que le monde méprise, parce qu'il ne le connaît pas ! Puissé-je vous avoir un peu aidées à découvrir,

à recouvrer la perle de l'Evangile, c'est-à-dire la seule parure digne d'une chrétienne, la seule qui compte au seuil de l'éternité !

Remerciez Dieu, Mesdames, de ses ineffables miséricordes, et dans la paix intime de vos âmes rénovées, prenez courage pour la partie du chemin qui vous reste à parcourir. Quelles que soient les incertitudes et les surprises de l'avenir, abordez-le avec confiance : quand on croit en Dieu fermement et quand on l'aime de tout son cœur, on a le devoir et par conséquent le droit d'espérer que les richesses de la grâce suppléeront à tout ce qui nous manque pour assurer le succès de notre voyage au milieu d'un monde qui devient de plus en plus méchant !... Oui, Mesdames, courage quand même et malgré tout, plus que jamais, en attendant la vie éternelle !

* * *

Pour clôturer les instructions de la Retraite, voici un suprême encouragement, et c'est Dieu qui vous le donne pour votre éternelle consolation : « Bienheureux, nous dit-il par la bouche de S. Jean, ceux qui meurent dans le Seigneur : leurs œuvres les suivent. »

Il y a deux manières de mourir dans le Seigneur.

La première, c'est de mourir à soi-même, c'est de mourir à son amour-propre, à son égoïsme, à ses instincts mauvais ; c'est de n'avoir plus de pensées, de sentiments, de volonté, de vie qu'en Dieu, notre Seigneur ; c'est de se perdre dans son amour comme le fleuve dans l'Océan ; c'est de n'avoir plus de joie que dans la fidélité à la grâce, de bonheur que dans la vertu.

Si vous en êtes là, réjouissez-vous ! Vos œuvres vous suivront, quoi qu'il arrive ; elles seront vos compagnes les plus fidèles, vos amies les plus sûres, vos consolatrices les plus chères.

Vous aussi, Mesdames, vous aurez vos épreuves, vous aurez votre Calvaire : personne ne saurait y échapper. Il faut souffrir, c'est la loi universelle et votre amour pour Dieu ne vous en exemptera pas. Ce Calvaire, il est peut-être déjà commencé ; mais qui sait si les stations les plus douloureuses ne sont pas réservées pour un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné ? Souffrir de la maladie : et il y en a de toutes les sortes, et dans certains cas, de particulièrement repoussantes, j'allais dire désespérantes. Souffrir des injustices d'ici-bas, des déceptions, des trahisons, des tristesses... Souffrir de son entourage quotidien et de ces souffrances lancinantes qui mettent le corps et l'âme à la torture... Souffrir pendant des semaines, des années, sans espérance de soulagement et de compensation... Quel martyre ! Ce martyre, il faut le prévoir, il faut l'accepter, il faut le transfigurer !

Eh bien ! Mesdames, quel que soit le lot que la Providence vous destine, si vous avez accepté le programme de la femme forte comme l'Ecriture nous la dépeint, allez avec confiance à la bonne souffrance, qui vous tend les bras, pour vous améliorer, pour vous rapprocher de ce Dieu que vous aviez oublié sans elle, pour briser vos attaches, vos idoles, fondre vos dernières illusions et finalement vous faire monter, au lieu de vous laisser descendre. Sur ces cimes désolées du Calvaire de vos sacrifices vos œuvres vous suivront, et de la part de Dieu je vous redis : au milieu de vos épreuves, prenez votre Crucifix et sachez vous en servir, surtout quand elles sont grandes ; au milieu de vos épreuves, marchez la main dans la main avec ce divin Consolateur ; dites-lui vos peines, quand vous avez le bonheur de le recevoir à la sainte Table ; mettez votre cœur près du sien et vous sentirez un baume qui vous console.

Oh ! oui, Mesdames, quand on sait souffrir de la sorte, on ne craint pas la mort, je vous l'affirme ; en apprenant à bien souffrir, on apprend à bien mourir.

Vous aurez également, Mesdames, vos heures de trouble, de tentation, d'angoisse, d'épouvante, qui viendront troubler la paix délicieuse de ce matin. Il y aura, à certains moments, des sécheresses, des ennuis, des tristesses, des désolations dans votre âme et le démon très habile saura les exploiter... Mais en regardant votre Crucifix, en le baisant avec amour, en pensant au ciel qui vous attend et où vous avez peut-être déjà de petits anges qui prient pour vous, en pensant à l'agonie du Maître la veille de sa Passion, vous retrouverez le calme et la paix ; en pensant à vos efforts et à vos sacrifices, vous sentirez la joie de la tentation vaincue.

Il pourra vous arriver, Mesdames, d'être suspectées, méconnues, méprisées, calomniées, et c'est une grande souffrance, celle-là. Eh bien ! Mesdames, mettez cette croix avec les autres, faites-lui le même accueil ; pensez que les plus grands saints ont subi le même sort et puis, dans le silence de votre isolement, laissez parler vos œuvres ! Ce sont elles qui vous justifient ! *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Aux fruits on reconnaît l'arbre et si vos œuvres sont excellentes, l'arbre ne peut pas être mauvais.

Mais le démon ne capitule jamais et vos efforts peuvent le mettre en furie. Honteux d'être toujours vaincu, il éprouvera une rage satanique à venger ses affronts... Il voudra prendre sa revanche. Cette communion fervente, cette aumône, cette pieuse retraite surtout l'ont exaspéré : voilà pourquoi il reviendra à la charge sans se lasser jamais.

Il pourra vous arriver, Mesdames, de défaillir sur tel ou tel devoir essentiel. Alors, laissez-moi vous dire : ne désespérez jamais. Quelque douloureuse, quelque retentissante que soit la défaillance, relevez-vous généreusement, en relisant la page de vos bonnes œuvres, et effacez celle des capitulations en allant promptement frapper à la porte toujours ouverte du pardon de Dieu, en lui demandant humblement, avec le repentir, une nouvelle part à ses miséricordes.

Un jour, peut-être, Mesdames, vous vous trouverez seules dans un foyer désert : père, mère, frères, sœurs, mari, enfants, tous vous auront

quittées. Que cette solitude vous sera dure et quelle terrible épreuve après tant d'autres épreuves ! Et le démon, toujours là jusqu'à la fin, susurrera à vos oreilles : « C'est fini ! Ta vie est brisée ; il n'y a plus qu'à mourir ! »

A ce moment redoutable, oh ! Mesdames, redoublez de courage et s'il le faut d'héroïsme. Mon Dieu ! votre volonté et non pas la mienne. Ah non ! tout n'est pas fini, tout ne fait que commencer. Votre famille est arrivée au port, et vous, il vous reste à partir, mais Dieu se réserve l'heure et le moment. En attendant, vivez pour Dieu et pour les œuvres !

Vos bonnes œuvres, c'est vous, c'est votre cœur, votre cœur meurtri, mais toujours debout ; c'est votre âme, ce sont vos vertus, c'est ce défilé de tout ce que vous avez fait de bien, de beau, de méritoire depuis votre âge de raison jusqu'à ce jour ; c'est le petit ruisselet de vos bonnes œuvres qui est peut-être devenu un grand fleuve et que l'Ange gardien recueille dans l'Océan de l'au-delà. Voilà ce qui plaide votre cause, voilà les fleurons dont sera tressée votre couronne, et la dernière marguerite, c'est la Sainte Vierge qui la pose en ramassant tout ce que vous avez fait pour elle pendant votre vie, courte ou longue.

Oh ! Mesdames, bienheureuses, mille fois heureuses celles qui meurent à leur égoïsme, pour vivre à jamais de la charité du Christ ! Leurs œuvres les suivront, leurs morts seront douces et leurs couronnes seront belles là-haut !

* * *

Et voici la seconde mort, inévitable pour tous, mais telle que je vous la souhaite pour votre croix de guerre finale ! Mourir dans le Seigneur, c'est-à-dire dans sa paix, dans son amour, les lèvres collées au Crucifix de famille, les mains non pas vides comme celles des femmes mondaines, inutiles, désœuvrées, mais pleines des magnifiques gerbes de bonnes œuvres !

A cette minute décisive, adieu à tout jamais aux vanités d'ici-bas ! adieu les richesses si ardemment convoitées, si opiniâtrément conservées ! adieu les rêves chimériques et les visées ambitieuses ! Mais aussi et dans quel soupir de soulagement, adieu aux épines de la vie ! adieu les malversations et les déchirements que nos ennemis prenaient un malin plaisir à accumuler sur notre route ! adieu les haines, les rancunes et les vengeances qui nous ont tant fait souffrir ! adieu les tentations, les troubles et les angoisses ! Pour Satan, c'est l'heure de la retraite ; son rôle est fini et il est définitivement vaincu avec tous ceux qui ont collaboré à son œuvre néfaste !

Il est fini maintenant votre Calvaire, ce Calvaire qui vous a paru si long et qui va vous glorifier à jamais ! complètement terminée l'épreuve de votre vie ! Vos pleurs vont être essuyés par la main divine et ineffablement douce de l'Ami incomparable qui les a comptés au fur et à mesure, sans en oublier un seul.

Et après votre Calvaire, encadré dans celui du Maître, voici votre Thabor ineffablement et à jamais possédé ! Oui, Mesdames, c'est l'heure de la récompense qui vient de sonner à l'horloge de l'éternité ! C'est le face-à-face avec le Dieu jadis invisible, que vous avez prié, que vous avez servi, que vous avez aimé, malgré bien des lacunes sans doute, mais enfin que vous avez aimé jusqu'au bout ! C'est, pour tout dire en un mot, le « J'ai cru, je vois, » et quelle vision que celle des perfections divines à peine entrevues ici-bas ! et quelle entrée triomphale dans cette Patrie bienheureuse où viennent à notre rencontre tous ceux des nôtres qui nous y ont précédés !

Et opera eorum sequuntur illos ! Vos œuvres vous font cortège ! C'est votre bagage et il n'y en a pas d'autre. Sur le livre de vie, ouvert à notre page, les anges égrènent, dans la langue du Paradis, le chapelet de nos bonnes œuvres et chantent le cantique de nos labeurs et de nos sacrifices. Quelle fête que cette entrée dans la joie du Seigneur ! Gloire à nos œuvres ! c'est par elles que nous avons gagné le ciel ! Aucune n'est oubliée, pas même le verre d'eau donné au pauvre malheureux ! Nos prières, nos communions ferventes, nos visites de charité, nos offrandes pour le culte et pour les œuvres de toutes sortes, notre apostolat auprès des pauvres et des ingrats, nos fatigues et nos souffrances chrétiennement supportées, nos humiliations offertes, nos douleurs intimes suspendues à la croix du Calvaire ;... en un mot, tout ce qu'il y a eu d'intentions droites et généreuses dans nos vies, tout ce qu'il y a eu d'humble, de bien, de franchement chrétien, de solidement méritoire dans le voyage de notre vie ; tout ce que le monde a méprisé, tout ce pourquoi il nous a jeté la pierre : voilà ce que les anges et les élus ne se lasseront pas de chanter éternellement, à la lumière de la Croix rédemptrice qui nous aura sauvés, sous le regard béni du Dieu qui a tout vu et qui maintenant nous accueille à bras ouverts dans sa famille éternelle !

Jour à jamais béni que celui des épousailles éternelles ! Ce jour-là, l'Ange gardien qui nous a accompagné pendant notre voyage, qui a peut-être pleuré bien des fois à notre sujet, mais qui nous a tant aidé, notamment à nous relever au fur et à mesure de nos chutes et qui nous a encouragé si puissamment dans le chemin de la vie chrétienne, l'Ange gardien, fier de notre triomphe final, déposera sur notre front la couronne immortelle. Et Marie, la Vierge bénie, la Mère admirable qui nous a conduit par la main, tout le temps qu'a duré notre pèlerinage ici-bas, qui a tant adouci nos épreuves et partagé notre Calvaire, Marie que nous aurons invoquée, imitée, glorifiée, nous reconnaissant pour son enfant mettra, avec un baiser sur notre front, une dernière fleur dans notre couronne, et cette fleur embaumera de tous les parfums que nous lui aurons offerts ici-bas chaque fois que, agenouillés à ses pieds, nous lui avons fait hommage de notre piété filiale, de

notre confiance sans borne, de notre amour inlassable.

* * *

Que cette couronne soit la vôtre, Mesdames ! Le cierge que vous allez offrir, vous y invite de la manière la plus touchante. Que vos vies soient des flambeaux, c'est-à-dire toujours édifiantes ! Qu'elles se consument, comme la cire, dans la pratique des vertus chrétiennes ! Que la Sainte Vierge soit heureuse de reconnaître dans vos œuvres le rayonnement de sa tendresse ! Resserrez les liens qui vous unissent à elle ! Ayez à cœur d'être de sa famille sur terre, si vous voulez mourir dans sa paix et recevoir son baiser maternel dans l'éternité ! Ainsi soit-il !

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XVIII

LA SCÈNE DE CANOSSA

L'Eglise a pour mission de répandre la vérité et de faire régner la vertu : par ce moyen toute sa sollicitude tend à conduire les âmes vers le ciel, c'est-à-dire au terme que Dieu leur a destiné. Mais, pour accomplir sa noble mission, il faut à l'Eglise, dans la personne de son Chef suprême, une liberté pleine et entière : liberté que les pouvoirs publics ont cherché souvent à amoindrir ou à entraver. La scène de Canossa est un des plus graves épisodes de cette grande lutte.

I

La papauté exerce son autorité dans une double sphère : l'une est spirituelle, l'autre temporelle. Pour le spirituel qui est son domaine propre, exclusif, le Pape, en vertu des droits à lui conférés par Notre-Seigneur, jouit vis-à-vis des sociétés civiles d'une indépendance parfaite. Cette juridiction souveraine, fondée sur la doctrine de l'Evangile, est en outre attestée par une foule de documents et de décrets.

Par ailleurs, étant donnée la subordination des deux ordres, et en raison même de son excellence, il y a contrôle du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Le Pape n'occupe pas seulement la première place dans le monde chrétien ; il possède une autorité régulatrice sur les empires, capable de garantir la liberté des peuples contre la tyrannie de la force brutale, ou de protéger les chefs d'Etat contre les révoltes populaires.

On voit cette idée apparaître dans les écrits des Pontifes et les actes conciliaires des premiers siècles. La peinture en a perpétué le souvenir, les docteurs l'ont appuyée de leurs suffrages, sujets et princes l'ont hautement reconnue. Elle n'est, du reste, que la conséquence de ces paroles de Jésus-Christ à Pierre et aux successeurs de Pierre : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux. » (Mt., XVI, 19).

Toutefois, l'Eglise n'a pu sauvegarder son autorité qu'au prix des efforts les plus douloureux [1].

II

La scène de Canossa se rapporte à la seconde moitié du XIe siècle (1077) et les deux personnages qu'elle met en présence sont le pape Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne Henri IV.

Grégoire VII, de son premier nom Hildebrand, avait une origine modeste. Né dans l'humble boutique d'un charpentier à Soano, village de Toscane, il était, avant de ceindre la tiare, simple moine de Cluny. Sur le trône de Germanie, régnait à la même époque Henri IV, prince cruel et débauché. Ambitieux comme tous les Césars allemands, Henri IV aspirait à mettre le pouvoir spirituel sous la tutelle du pouvoir séculier. Dans ce but, s'arrogeant le droit de nommer aux évêchés et aux abbayes, malgré la défense portée par Rome, il donnait à des prélats courtisans l'investiture par la crosse et par l'anneau. Une telle manière d'agir constituait une atteinte grave à l'indépendance de l'Eglise.

Pour ramener l'empereur au devoir, Grégoire VII use d'abord de tous les ménagements possibles, insiste avec douceur, lui envoie une députation dont faisait partie sa mère, l'impératrice Agnès. Mais, après avoir promis avec serment de renoncer à l'investiture, Henri IV viole presque aussitôt sa promesse. Le pape cependant se contente de frapper trois de ses conseillers intimes. Egards inutiles ! A toutes ces indulgences Henri IV répond par le fameux conciliabule de Worms où Grégoire VII est déposé et les évêques lombards invités à s'affranchir de sa juridiction. Sans plus tarder, celui-ci fulmine l'anathème contre le prince allemand et délie ses sujets du serment de fidélité. Aujourd'hui, pour supprimer un tyran il nous faut une révolution. Les peuples du moyen âge avaient un moyen moins dangereux : ils faisaient appel à la parole du Vicaire de Jésus-Christ et cette parole était suffisante.

La situation demeura stationnaire pendant quelques mois. Les seigneurs de Germanie déclarèrent enfin que si, dans le délai d'un an, Henri IV ne s'était pas fait relever de la sentence qui le frappait, ils le considéreraient comme déchu du trône. L'empereur, effrayé, résolut de se soumettre et sollicita une entrevue avec Grégoire VII. La rencontre eut lieu dans le domaine de la comtesse Mathilde, au château de Canossa, sorte de forteresse bâtie sur un des contreforts septentrionaux des Apennins [2].

A l'heure convenue, Grégoire VII paraît sur le seuil du palais en habits pontificaux, le front orné de la tiare et assis sous un dais de pourpre. L'empereur s'approche avec des évêques et seigneurs allemands excommuniés comme lui, les pieds nus, dans une attitude humiliée. Après avoir reçu d'Henri IV l'affirmation de son repentir et l'avoir

[1] Phillips, *Du droit ecclésiastique dans ses principes généraux*, livre I, § 120 à 133.
[2] Voir *Ami* du 30 mars 1922, p. 199-208.

soumis aux règles pénitentielles usitées en pareil cas, le pape, sur les instances de la comtesse Mathilde, consentit à lui donner l'absolution. Ce fut encore de la part du prince une fourberie : car, à peine redevenu maître, il se révolta de nouveau. Quoi qu'il en soit, dans ce grand drame qui se poursuivait entre le sacerdoce et l'empire, la religion triomphait une fois de plus de la violence et de la force.

III

La lutte du droit contre la force ou contre l'injustice ne se rencontre ni dans l'histoire du sacerdoce païen, ni dans celle des Eglises séparées. Seule, l'Eglise catholique peut en revendiquer la gloire !

La scène du château de Canossa rappelle le jour où S. Léon le Grand se présenta devant Attila aux portes de Rome, et le jour où dans la cathédrale de Milan, l'empereur Théodose vint s'agenouiller aux pieds de S. Ambroise. Henri Plantagenet ira de même pleurer en pénitent sur le tombeau du primat de Cantorbéry, S. Thomas Becket. Plus tard, le despotisme de Frédéric Barberousse fléchira devant la fermeté d'Alexandre III ; et plus tard encore, Innocent III, « ce pape dont le front resplendissait de toutes les vertus qui font les saints, » sera le défenseur intrépide des libertés chrétiennes contre la tyrannie du roi d'Angleterre.

Dans les temps modernes, la religion répudiera également les idées césariennes de Napoléon Ier. Un peu après le fameux concile national de 1811, la même ville de Fontainebleau, qu'illustrèrent les souffrances et la captivité de Pie VII, devint le lieu choisi par la justice divine pour être le théâtre de l'abdication forcée de son implacable geôlier. Que dis-je ! il y a à peine un demi-siècle, dans cet empire d'Allemagne, nouvellement ressuscité, contre lequel Grégoire VII défendit si courageusement les droits de l'Eglise, un tout-puissant ministre, Bismarck, évoquant le souvenir des événements que nous venons de rappeler, s'écriait en plein Reichstag et avec l'ivresse du triomphe : « Nous n'irons pas à Canossa ! ». Bismarck se trompait : car, presque au lendemain de cette parole brutale, il tombait du pouvoir et la monarchie prussienne faisait des avances à la papauté [1].

Nous l'avons dit, d'après le droit public de la société chrétienne au moyen âge, le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, était reconnu comme juge universel. Médiateur et arbitre accepté entre les princes et les sujets, les peuples et les Etats, il décidait au nom de Dieu, et en dernier ressort, des rois et des nations, et s'opposait à toutes les formes de tyrannie. Il y avait ainsi pour les princes et pour leurs sujets, dans ce tribunal suprême, une garantie de repos et de stabilité. Aujourd'hui, les principes ont changé avec les mœurs ; à la place de la souveraineté pontificale, et sous l'influence des idées protestantes, la souveraineté révolutionnaire du peuple s'est introduite dans l'esprit des masses. Hélas ! que de fruits de mort et de révolte ne devait-elle pas engendrer ! [1]

* * *

C'était si bien, dans un arbitrage souverain du Pontife de Rome, une idée nécessaire, qu'à l'heure actuelle, et pour maintenir la paix générale, les peuples ont voulu établir la « Société des Nations ». Mais si le représentant de Dieu sur la terre, si le Pape ne préside point à ses assises solennelles, elles n'auront aucune efficacité. Il faut même craindre que des ambitions rivales et jalouses ne nous ramènent aux plus tristes bouleversements. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.*

XIX

LE RACHAT DES CAPTIFS

Dans une scène navrante de ses comédies, Cervantès montre une famille espagnole exposée sur le marché d'Alger. Le père, la mère, les deux enfants exhalent avec un accent pathétique leur douleur à la pensée d'être bientôt séparés. « Promets-moi, dit le père à l'aîné, que ni menaces, ni présents, ni le fouet, ni les coups, ne viendront à bout de te convertir, que tous les trésors du monde ne t'empêcheront pas de mourir dans le Christ, que tu n'embrasseras jamais la croyance des Maures. » Et l'enfant le promet. Le rachat des captifs reste un des plus beaux titres de la religion catholique à la reconnaissance de l'humanité : car il avait pour but de sauvegarder dans leur personne la liberté et la foi chrétienne.

I

La mission de l'Eglise en faveur des captifs commença dès l'origine.

A Rome, autrefois, qui n'avait pas un caractère grec ou latin était réputé barbare. L'homme d'une autre langue, l'étranger, perdait sa dignité d'homme, et quelquefois même devenait l'ennemi. Non moins triste s'offrait le sort du pauvre débiteur ruiné, enchaîné, battu par l'usurier comme un esclave. Tite-Live nous a peint avec détails le sort lamentable de ces malheureux venant étaler aux yeux du peuple sur la place publique les cicatrices sanglantes des coups qu'ils avaient reçus. Les sculptures des palais et les bas-reliefs des tombeaux antiques nous montrent d'immenses foules emmenées en servitude par leurs vainqueurs. Or, pour le prisonnier de guerre, il n'y avait pas d'autre choix sous le règne du paganisme que l'esclavage ou la mort. On le mutilait, on le mettait aux fers, on en faisait un sacrifice. La langue elle-même *(hostis, hostia)* a gardé la trace de cette coutume qui rougit du sang humain tous les rivages des contrées idolâtres, ceux de la Grèce comme ceux de Rome et des Gaules.

En présence de telles infortunes, l'Eglise ne se contente pas de proclamer le principe de la liberté ; mais pour racheter les esclaves, les prisonniers et

[1] Voir *Ami* 1896, p. 228 ; 1892, p. 81 et suiv.

[1] Voigt, *Hist. de Grégoire VII*, p. 338.

les débiteurs, elle vend les ornements et les vases de ses temples. Déjà, le pape S. Clément, qui touchait presque aux Apôtres, dira dans sa 1re Epître aux Corinthiens : « Nous avons connu beaucoup des nôtres assez charitables pour se livrer eux-mêmes en captivité au profit de leurs frères [1]. » Au temps de S. Cyprien, les fidèles de Carthage envoient aux évêques de Numidie une cotisation destinée au rachat des chrétiens prisonniers. De même, pendant la période barbare, l'Eglise, par la voix de ses conciles, ne cessera de faire entendre en leur faveur les plus généreuses paroles. Il sera permis, moyennant un prix convenable versé entre les mains du maître, — 12 sols, dit le concile de Mâcon, — de racheter l'esclave chrétien, captif de quelque chef Suève ou Vandale.

En Afrique, S. Augustin donne les vases d'or de son église pour délivrer des prisonniers incarcérés par les Goths. S. Jérôme nous a conservé les plaintes d'une pauvre mère dont les trois fils avaient été vendus au fisc en guise d'impôts, et qu'il s'emploie à consoler. Par ses instances auprès du roi Gondebaud et à prix d'argent, S. Epiphane, évêque de Pavie, délivre en 494 plus de six mille chrétiens que les Bourguignons retenaient captifs. S. Eptade d'Autun rachète plusieurs milliers d'Italiens et de Gaulois réduits en esclavage par les Burgondes [2]. Dans le palais des rois mérovingiens dont il est à la fois le serviteur et le ministre, S. Eloi consacrera à la délivrance des esclaves toutes ses richesses et jusqu'à son manteau. Aussi bien les annales monastiques de cette période sont remplies à ce sujet des plus touchants souvenirs. *Rédempteur des captifs* est un des titres que les hagiographes d'alors donnent le plus souvent à leurs héros.

II

L'œuvre sainte du rachat des captifs devait surtout prendre au XIIIe siècle un développement considérable.

Lorsque la piraterie mauresque exerça ses ravages sur les côtes de la Méditerranée, un nombre infini de chrétiens tombèrent entre les mains des Turcs et des corsaires. A cette époque, la marine espagnole ne comptait plus guère et la marine française ne comptait pas encore. Soldats qui avaient combattu pour la religion et la patrie, marchands qui sillonnaient les mers, vierges ravies et emmenées sur les rives africaines, tous ces malheureux, indignement traités et exposés à apostasier leur foi, gémissaient dans les chaînes et supportaient d'indicibles souffrances.

Pour remédier à ce fléau, l'Eglise, toujours bonne, suscitera en faveur des captifs les Ordres de la Merci et de la Trinité.

Un docteur de l'Université de Paris célébrait pour la première fois la sainte messe. Sa piété, sa ferveur étaient admirables. Tandis qu'il demandait à Dieu le moyen le plus assuré de lui manifester sa reconnaissance, un ange lui apparut, portant sur la poitrine une croix rouge, et ayant à ses côtés deux prisonniers, l'un chrétien, l'autre Maure, qu'il bénissait. A cette vue le prêtre comprit : Dieu l'appelait à la noble tâche de la rédemption des captifs. Telle fut l'origine de l'Ordre des Trinitaires fondé par S. Jean de Matha. L'Ordre de la Merci eut un commencement analogue : la Sainte Vierge inspira à Pierre Nolasque de consacrer son dévouement et sa vie à la même infortune.

On ne peut lire sans attendrissement les règles austères de ces deux Ordres, qui ne tardèrent pas à se multiplier dans toute l'Europe. Chaque religieux est lié par un vœu à l'œuvre du rachat des captifs en pays infidèles. Rien n'arrête l'intrépidité de ces nouveaux apôtres, ni les longs voyages, ni les périls de la mer, ni le danger des climats insalubres. Chargés de l'or du monde catholique, ils courent à la délivrance de tant de victimes misérables. Quelques-uns même n'hésiteront pas à engager leur liberté, et, s'il le faut, à mourir pour des centaines d'esclaves chrétiens, qui pleurent au fond de sombres cachots et traînent par delà les rives méditerranéennes les plus pesantes chaînes. Que de souvenirs ! que de noms ! que de traits d'héroïsme nous aurions ici à citer !

On sait entre autres la scène émouvante dont fut témoin Jean de Matha, le jour où muni d'un sauf-conduit du gouverneur de Tunis il descendit avec plusieurs de ses prêtres dans les centres hideux de l'esclavage. Les infortunés qui y gisaient couchés sur leurs chaînes, s'étonnèrent d'abord de voir des figures qui n'étaient point celles de leurs implacables geôliers ; puis revenus de leur surprise et instruits de la mission de ces charitables étrangers, ils se jettent spontanément à leurs pieds, implorent leur commisération, baisent leurs mains libératrices et les arrosent de larmes. Le tableau de tant de souffrances déchire l'âme de Jean de Matha. Mais dans le nombre de ces malheureux il fallut choisir ceux qui inspiraient le plus de pitié, et les portes de fer se refermèrent ensuite sur leurs compagnons d'infortune.

« C'était par les mains des religieux de la Trinité et de la Merci la rédemption du Calvaire continuée et s'étendant à la captivité terrestre. » On a calculé que depuis sa fondation jusqu'en 1789, l'Ordre des Trinitaires rendit à la liberté 900,000 esclaves détenus dans les pays barbaresques. Et d'après les annales de l'Ordre de la Merci, lesquelles furent exactement tenues de 1218 à 1632, celui-ci en racheta durant ces quatre siècles 490,736. Voltaire lui-même a fait leur éloge.

III

Toutefois, après les Croisades et la mort de S. Louis, la piraterie continuera à sévir sur les côtes africaines.

Malgré des luttes glorieuses, on avait vainement essayé de mettre un terme au brigandage des corsaires : maintes fois des vaisseaux armés partis de Tunis et d'Alger ravageaient le littoral de la France,

[1] Ch. LV, 2.
[2] D. Bouquet, *Historiens des Gaules*, t. III, p. 371 et sq., cité par Guiraud.

de l'Italie et de l'Espagne. Parmi la multitude des esclaves chrétiens, les uns étaient achetés par les Arabes pour le service de leurs métairies ; d'autres par des trafiquants comme de simples objets de commerce. En général, si nous nous en rapportons aux récits des chroniques, leur sort était affreux. Condamnés à labourer la terre sous un ciel de feu, ou à scier le marbre, ou bien encore enchaînés deux à deux à la meule d'un moulin, après avoir travaillé tout le jour ils reposaient la nuit sur un sol nu, les fers aux pieds. On eût presque dit les martyrs des prisons de Rome et de Carthage.

Il en fut ainsi longtemps encore, jusqu'au jour où le cœur de S. Vincent de Paul s'émut de pitié pour une pareille détresse. Nous aurons à reprendre l'œuvre de la rédemption des captifs au XVIIe siècle continuée par ses soins. Lui-même ne devait-il pas être saisi par les corsaires de Tunis et vendu aux enchères publiques ? Acheté par un pêcheur du port, Vincent de Paul fut revendu à un vieil alchimiste, au service duquel il resta toute une année. Sa besogne journalière consistait à entretenir le feu dans les douze fourneaux dont celui-ci faisait usage pour la recherche de la pierre philosophale, destinée à transformer en or et en argent les plus vils métaux. Vincent de Paul passa ensuite aux mains d'un troisième maître qu'il convertit et qui le ramena, le 28 juin 1607, à Aigues-Mortes.

* * *

Pour abolir l'odieux trafic de l'esclavage, un Dieu a voulu être vendu trente deniers. L'Église, nous venons de le voir, s'appliqua à poursuivre le même but en rachetant les captifs et en leur donnant tout ce que son cœur recèle de dévouement et d'amour.

sance. Ne connaissant que deux amours, celui de Dieu et celui de l'enfance, ils consacraient leur vie à la tâche un peu ingrate, reconnaissons-le, de l'éducation des enfants.

Malgré les aridités du labeur : défricher des âmes incultes, — malgré les insuccès inévitables : le bien rencontre tant d'obstacles ! — ces maîtres incomparables ont façonné l'âme des générations passées.

Naturellement l'enfer a suscité des oppositions et des luttes ; mais la liberté de l'enseignement a connu ses glorieux champions : Montalembert et Lacordaire, le grand évêque de Langres Mgr Parisis, et le grand évêque d'Orléans Mgr Dupanloup.

Hélas ! la justice d'une cause, la valeur et l'activité de ses défenseurs ne suffisent pas pour lui assurer le triomphe, puisque dans les années passées les Frères des Ecoles chrétiennes ont dû prendre le chemin de l'exil. Sans doute, nos colonies sont encore la France, mais c'est une France un peu trop éloignée. Aussi, à ceux qui continuent là-bas, sur toutes les terres hospitalières, l'œuvre d'éducation commencée dans la mère-Patrie, adressons le respectueux hommage de notre admiration et nos vœux pour qu'un jour, que nous souhaitons prochain, notre pays revienne de son erreur et rende à nos Frères la place qu'ils n'auraient jamais dû être obligés de quitter.

Mais « l'habit ne fait pas le moine, » et sous des dehors séculiers nos maîtres actuels ont recueilli le très riche héritage de leurs prédécesseurs. Le flambeau qui conduisait dans la lumière de Dieu les enfants de nos écoles, en changeant de mains n'a rien perdu de son éclat ; et vous, jeunes hommes de la génération nouvelle, vous ne seriez pas venus grossir les rangs de vos aînés, si vos éducateurs n'avaient pas été dignes des éducateurs du passé, et si vous ne ressentiez en vos cœurs la noble fierté d'avoir été leurs élèves.

II

Votre présence ici, Messieurs, ne nous dit-elle pas aussi que vous êtes fidèles aux leçons reçues ?

C'est probablement avec joie que vous revoyez les classes où vous avez fait vos premiers efforts pour acquérir les premières notions de la science. C'est probablement avec émotion que vous retrouvez certains maîtres de votre enfance. C'est toujours avec fruit que vous remémorez dans votre cœur les leçons d'éducation chrétienne qui vous ont été si abondamment prodiguées.

Donner à vos intelligences la science qu'elles réclamaient n'était pour vos maîtres qu'une faible part de leurs devoirs envers vous.

Ils voulaient surtout vous préparer aux luttes de la vie, et vous vous souvenez que dans vos cœurs d'enfants, ils ont versé précieusement, comme on verse un parfum, le respect et l'amour du devoir, le respect et l'amour de la famille, le respect et l'amour de Dieu. Ils vous ont dit que si on laisse le parfum s'évaporer, le vase qui le contenait devient inutile ; et ainsi, que pour devenir des hommes

VARIA

POUR LA FÊTE ANNUELLE DE L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DES ÉCOLES LIBRES

Mes frères,

Cette année, l'Association amicale des anciens élèves des écoles primaires libres a voulu tenir sa douzième assemblée générale et sa fête annuelle sur notre paroisse. Vous voudrez bien me permettre d'adresser à cette Association si intéressante nos meilleures félicitations et nos vœux de prospérité.

Votre présence ici, Messieurs, est par elle-même une si belle prédication que je ne peux m'empêcher d'en souligner les traits les plus saillants.

I

Ne nous dit-elle pas que vous êtes fiers de votre origine et de votre passé ?

C'est dans le cœur d'un saint, S. Jean-Baptiste de la Salle, que vos anciens maîtres, ceux que nous appelions « les Chers Frères, » ont pris nais-

utiles à la France et des chrétiens utiles à l'Eglise, il vous fallait garder avec un soin jaloux les leçons du présent. Vous avez obéi. Et aujourd'hui, Messieurs, à cause de l'éducation chrétienne que vous avez reçue et fidèlement gardée, ne sentez-vous pas que vous faites grande et belle figure dans le monde ? Où sont les défenseurs du devoir ? Où sont les défenseurs de la famille ? Où sont les défenseurs de la moralité ? Où sont-ils ? Dans vos rangs !

Notre société est assaillie par une vague de jouissance qui la submergerait, si quelque puissante digue ne venait arrêter la montée de ses flots. De cette digue, soyez les pierres indécrochables !

O bienfaisante éducation chrétienne, tu as déposé dans le cœur de tes enfants le principe de toutes les énergies et, s'il le faut, de toutes les résurrections, parce que tu leur as montré que sans Dieu l'homme n'est rien : à peine un nuage qu'emporte le vent ; tandis qu'appuyé sur Dieu, l'homme est comme une falaise de granit qu'aucune tempête ne saurait entamer.

III

Votre présence ici, Messieurs, ne nous dit-elle pas enfin que vous voulez que le bien qui vous a été fait dans le passé, soit fait dans l'avenir à vos enfants ? Et vous avez raison. C'est pour cela que vous vous êtes groupés. Ce qu'un homme isolé ne peut faire, un groupe d'hommes le réalisera. Soutenir nos écoles, encourager nos maîtres, aider le recrutement des élèves, réclamer la répartition proportionnelle scolaire, n'est-ce pas travailler à l'éducation des générations futures, et alors n'est-ce pas faire œuvre d'excellents chrétiens ?

Au scribe qui l'interrogeait, Notre-Seigneur répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces ; c'est le premier commandement. Le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Marc, XII, 30).

Mes frères, voici le grand acte de la charité chrétienne : donner à l'enfant l'éducation qui a pour base le respect et l'amour de Dieu ; le soutenir et le garder dans sa foi pendant les années si périlleuses de son adolescence ; le conduire ainsi jusqu'à l'âge d'homme, et là, lui faire comprendre que le bien qu'il a reçu, il doit le donner à la génération qui monte derrière lui. Voilà ce que vous faites, Messieurs... C'est votre honneur et Dieu vous en bénira !

* * *

Mes frères, la leçon qui se dégage tout naturellement pour nous, c'est que nous devons soutenir toutes les œuvres d'éducation chrétienne que nous rencontrons, qu'il s'agisse de nos écoles libres de jeunes gens et de jeunes filles, de nos pensionnats ou de nos patronages.

Vous le savez, maîtres, maîtresses, directeurs, directrices, ont une très lourde tâche, qu'on la considère au point de vue moral ou au point de vue matériel. Tous ont besoin de vos sympathies, de vos encouragements, de vos prières.

Dans nos écoles, dans nos pensionnats, envoyez des élèves. Aidez le bon recrutement de nos patronages. Et enfin, dans la mesure de vos moyens, apportez un secours d'argent.

En résultera-t-il pour vous quelque bien ? Mes frères, le service de Dieu est par lui-même assez grand, assez beau, pour qu'on s'y donne tout entier sans attendre d'autre récompense. Cependant, écoutez la parole du Maître : « Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense des prophètes ; et celui qui reçoit un juste en qualité de juste, recevra la récompense du juste. Quiconque aura seulement donné un verre d'eau froide à l'un de ces petits parce qu'il est mon disciple, en vérité je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense. » (Math., x, 41-42).

Mes frères, aidez-nous à faire de nos petits enfants, de toute notre jeunesse, de vrais et solides disciples de N.-S. Jésus-Christ, et vous ne perdrez pas votre récompense. Ainsi soit-il.

COURS DE PRÉDICATION

Au moment où vont reprendre les Cours de prédication, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs que nous avons publié dans les années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial)* qui sont encore en vente à nos bureaux (excepté l'année 1897, épuisée) :

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un Curé de campagne. — La première partie, LE DOGME (48 instructions) se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, LA MORALE (34 instructions), en 1901 ; la troisième, LES SACREMENTS (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques :** le SYMBOLE DES APÔTRES (37 prônes) en 1897 et 1898 ; la GRACE (9 prônes) et les SACREMENTS (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le DÉCALOGUE (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **Instructions pour chaque dimanche,** plus particulièrement inspirées de l'évangile, par un Curé de campagne, en 1903 et 1904.

4° De 1909 (inclus) à 1912 (inclus), 60 **Prônes sur le Symbole.**

5° En 1908 et 1909, 39 **Instructions sur les péchés capitaux.**

6° En 1909, 1910 et 1911, 48 instructions **Aux jeunes gens d'un Patronage.**

7° En 1912, une **Retraite à des jeunes filles.**

8° En 1913, deux **Retraites à des jeunes gens.**

9° Des instructions pour l'**Octave des Morts** en 1901, 1903, 1905, 1911, 1912 (Les funérailles chrétiennes) et 1913.

Chaque année (en fascicules) est en vente à nos bureaux aux mêmes conditions qu'avant la guerre, 8 fr. net, sans majoration, port en sus. — Nous ne pouvons pas nous charger de faire exécuter la reliure, qui coûte des prix exorbitants.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 octobris 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 12-19 octobre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la Toussaint. — II. Nous devons imiter les Saints, 545. — III. Nécessité pour nous, dans le temps présent, de devenir des saints, 549.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LVIII. *Pour la messe de la Toussaint :* La tombe familiale, 552. — LIX. *Pour le soir :* La prière pour les morts, 554.

Pour l'anniversaire de l'Armistice. — Souvenir, reconnaissance, prière, 555.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XX. S. Thomas de Cantorbéry, 557. — XXI. Les léproseries, 559.

SERMONS POUR LA TOUSSAINT

II

NOUS DEVONS IMITER LES SAINTS [1]

In festo omnium Sanctorum.

En la fête de tous les Saints.

Monseigneur, Mes frères,

La Patrie a ses héros ; l'Eglise a aussi les siens. Les héros de la Patrie, ce sont ses grands hommes : grands hommes d'Etat, qui l'ont créée, agrandie, maintenue dans l'ordre et dans la paix, conduite à la prospérité et à la gloire ; grands hommes de guerre, qui l'ont sauvée par les armes, avec ces officiers obscurs et ces petits soldats, — des héros aussi, — qui se sont sacrifiés pour elle ; grands penseurs, grands écrivains et grands artistes, qui ont exprimé son histoire et son âme. — Les héros de l'Eglise, ce sont les Saints. Héros plus grands encore. Ils ne sont ni des créateurs ni des sauveurs de la société dont ils sont l'orgueil : l'Eglise, comme l'univers lui-même, a Dieu seul pour créateur, et on ne sauve pas l'Eglise, parce que Dieu veille sur elle et qu'elle ne peut pas plus périr que la vérité. Mais s'ils ne l'ont ni créée ni sauvée, ils l'ont aidée à accomplir son œuvre de salut et ils l'ont couverte d'honneur en donnant au monde, — tâche au-dessus de l'ordinaire courage et du génie lui-même, — d'exceptionnels exemples de force et de beauté morales.

Vous comprenez, à ce début, que je veux vous parler ce soir, non des élus en général, mais des grands saints de notre histoire religieuse.

Où sont-ils, ces héros ?

Levez les yeux, comme l'Eglise vous y invite en ce jour. Dieu les a reçus et couronnés : ils habitent le ciel où ils règnent avec Jésus-Christ, leur Maître, dans une béatitude indicible. Ils nous attendent là-haut, nous qui sommes appelés à la même destinée, dans cet *au-delà* mystérieux où nous devons aller les rejoindre. Que dis-je, ils nous attendent ? Ils nous appellent : « Venez avec nous, disent-ils, et, pour partager un jour notre félicité, vivez comme nous avons vécu, mourez comme nous sommes morts, en fidèles disciples de Jésus-Christ ! » C'est vous dire, mes frères, que si nous voulons avoir quelque part à leur sort bienheureux, nous devons les imiter.

Mais que ferons-nous pour leur ressembler ? Qu'avons-nous à entreprendre pour être des Saints comme eux ? C'est ce que cette glorieuse fête m'invite à vous enseigner. Autant qu'il est en moi, je vous apprendrai donc d'abord quelles idées sont contenues dans ce titre prestigieux : un Saint ; et j'essaierai de vous montrer ensuite comment vous pourrez approcher du haut idéal qu'ils ont su réaliser à force de vertu.

Je ne me le dissimule pas : il y aura quelque chose d'un peu mélancolique pour vous et pour moi dans ce discours : pour moi, qu'un désir impuissant n'a pu porter si haut ; pour vous, qui que vous soyiez, qui, en m'entendant, sentirez aussi sans doute combien vous êtes loin de la perfection chrétienne à laquelle pourtant il faudrait atteindre. Mais, en même temps, nous serons consolés et ravis, du moins je l'espère, par le spectacle le plus beau et le plus émouvant qu'il nous soit donné de contempler ici-bas : le spectacle d'âmes plus grandes que le monde et dont l'héroïsme a remporté la plus difficile de toutes les victoires.

I

Si vous me demandez, mes frères, — et c'est votre droit en un tel jour, — ce que sont les Saints, je vous réponds tout de suite et sans ambages, qu'ils sont, avant toute chose, des hommes comme nous. Nés de la femme comme nous, ils n'ont pas une autre origine que nous, ils ne sont pas d'une autre race : le sang qui coule dans leurs veines est du sang semblable à notre sang, pas plus pur ; leur chair est fragile comme notre chair ; leur cœur est un pauvre cœur d'homme comme notre cœur ; leur âme, une âme faible et blessée comme notre âme. Primitivement et nativement, les Saints ne sont pas au-dessus de l'humanité.

Qu'est-ce qui les distingue des autres hommes ? Si je ne me trompe pas, — et je crois ne pas me tromper, — c'est foncièrement une nature droite et énergique, qui les fait s'attacher à la vérité et au bien, quand une fois ils les ont découverts ; c'est ensuite le goût et la pratique généreuse des vertus naturelles ; et c'est enfin la foi et le désir passionné de réaliser en eux, — autant que cela est humainement possible, — la perfection dont l'exemplaire humain et immortel est Jésus-Christ.

Si j'osais m'exprimer avec cette familiarité hardie, je dirais que l'âme des Saints ressemble à une maison, ou plutôt non : à un temple, à un édifice magnifique, — comme celui-ci, — dédié à la Sainteté substantielle qui est Dieu. Cet édifice repose sur de solides assises de pierres brutes ; il trouve son achèvement dans ces voûtes déjà élancées ; et il se

[1] Sermon prêché dans une Cathédrale à la Toussaint 1920.

projette, au-dessus de ces voûtes, par son clocher et ses tours, dans la profondeur, dans l'immensité et dans la splendeur du ciel. Ainsi de l'âme des Saints. Les fondations sur lesquelles sa beauté repose, c'est la nature avec ses puissances primordiales et originelles ; son premier achèvement, ce sont les vertus de l'homme naturellement moral ; enfin son couronnement merveilleux et parfois prodigieux, ce sont les vertus surnaturelles : Foi, Espérance et Charité. D'où il suit que le Saint est d'abord un homme, ensuite un honnête homme, et pour finir, un homme qui, livré volontairement à une force divine, s'élève à la perfection morale par l'imitation du Fils de Dieu lui-même.

C'est par cette volonté d'imitation sublime qu'un homme devient un Saint.

O Jésus ! tes Saints te regardent : ils te voient humble, pauvre, chaste, bon et miséricordieux, dévoué dans la vie de chaque jour à toutes les humaines misères, et dévoué jusqu'à la mort dans les plus atroces supplices ; et ils n'ont pas de repos qu'ils ne soient arrivés à être humbles, obéissants, pauvres, chastes, bons et miséricordieux, victimes et sacrifiés comme Toi. Ils s'évertuent, — jamais ce mot ne fut plus juste, — ils s'évertuent sans relâche, et le jour luit enfin où la divine ressemblance se dessine et s'achève. Dans son âme et dans sa vie, ô mon Dieu, le Saint est devenu semblable à Toi et comme un autre toi-même !

Regardez-la maintenant, mes frères, cette âme d'homme qui s'est modelée sur un Dieu : le voici le spectacle incomparable que je vous annonçais en commençant ce discours ! Parce qu'il ressemble à Jésus-Christ, parce que l'esprit de Jésus-Christ règne en lui, parce qu'il est devenu un autre Christ, le Saint est maintenant au-dessus de la nature : il en domine tous les règnes et tous les genres ; il a dépouillé non seulement l'animalité, mais en quelque sorte l'ordinaire humanité elle-même, dont il a vaincu les bas instincts ; il n'est plus un homme comme les autres hommes : il est un homme qui, encore alourdi par un corps, vit cependant comme un esprit, dernier chaînon de la chaîne des êtres ici-bas ; pas un ange, mais plus qu'un homme !

Vous me demandez quelle est cette force divine qui saisit la volonté des Saints et les emporte ainsi au-dessus de la nature ? Les théologiens vous répondront que c'est la grâce sous la forme de la charité, et c'est vrai ; moi, je veux parler plus simplement, et je vous dis : cette force triomphante, c'est l'amour !

Amour que l'amour de Dieu prévient et enflamme, amour qui monte à la rencontre de l'amour de Dieu, la sainteté est un amour si grand qu'il n'admet pas de partage et qu'il se meut et se consomme dans l'unité ; un amour qui n'a qu'un seul objet, à qui il donne tout, à qui il sacrifie tout, sans se réserver rien ; une sorte d'amour dévorateur qui brûle, consume, et anéantit tout ce qui n'est pas de Dieu, dans l'âme qu'il possède.

Arrière, amours charnelles, beautés aussi éphémères que les fleurs, nœuds étroits et fragiles si vite brisés des pauvres cœurs mortels, attachements de sensualité ou d'orgueil, si doux que vous soyiez ! « Nous ne voulons rien aimer que de parfait et d'éternel, » disent les Saints. Et l'objet de leur amour, c'est vous, ô mon Dieu, seul Parfait, seul Eternel, Verbe incarné, souverain Bien et souveraine Beauté ; source de notre être et de tous les êtres, à qui nous appartenons ; âme infinie du monde dont nous sommes le souffle, et dans laquelle nous devons un jour nous fondre et nous perdre en l'éternelle béatitude !

Pour tout dire en un mot, les Saints sont des hommes qui aiment Dieu et qui se donnent tout à Lui, en Jésus-Christ, son Fils et notre Seigneur !

Ah ! oui, ils l'aiment !

D'autres vous parleraient peut-être de feu et de flamme, d'incendie et de fournaise, et ajouteraient que cet amour les brûle et les dévore. Ce sont de vieilles images employées par les mystiques, et je ne les répudie pas. Mais j'aime mieux vous dire que cet amour des Saints pour Dieu et son Christ, c'est l'amour tout simplement.

Dès l'enfance, il s'est glissé dans leur cœur ; souvent c'est la vue d'un père solidement chrétien, et plus souvent encore la piété d'une mère tendrement aimée qui l'a éveillé et fait grandir ; car, parents, vous l'ignorez déplorablement la plupart du temps, c'est votre exemple et la formation que vous donnez à vos enfants qui déterminent leur avenir : vous collaborez à l'œuvre de la nature et de Dieu ; vous faites des intelligents et des braves ; vous pouvez faire des Saints !

D'autre fois cet amour est tombé sur eux comme la foudre. Un jour, ils ont regardé la société, celle de la décadence romaine, celle de Byzance ou celle d'aujourd'hui. Ils l'ont vue souillée, misérable et malheureuse, et ils se sont demandé qui pourrait la guérir. Ils ont fait appel à Dieu, Dieu a répondu, et ils se sont attachés à Lui comme au grand et unique guérisseur de leur temps !

D'autre fois, ils ont regardé dans leur cœur, et après toutes les expériences de la vie, après avoir bu à toutes les coupes, ils ont senti leur cœur vide comme un abîme. Qui le remplira, ce cœur que rien ne peut remplir ? Ils se sont tournés vers Dieu, et cet abîme infini et infiniment douloureux, Il l'a rempli ! Alors ils se sont attachés à Lui pour toujours !

D'autre fois enfin, plus simplement, ils ont regardé le Crucifix. Ils t'ont vu pendu sur le bois, ô mon Maître, saignant par quatre blessures, et le cœur ouvert et ruisselant de ton sang. Ils se sont demandé pourquoi tu avais voulu tant souffrir et si durement mourir. Ils ont su que c'était parce que tu les aimais, et ils ont voulu t'aimer à leur tour, et ils ont souhaité agrandir leur cœur pour contenir cette grandeur infinie devenue pour eux infinie faiblesse !

Donc l'amour les a pris, il les a envahis, il les a maîtrisés, il est devenu l'implacable et doux Tyran que sont tous les amours.

Ne vous y trompez pas : rien ici de cette passion à laquelle, vous, gens du monde, vous donnez ce nom en le profanant. Cet amour-là est le plus souvent un aveuglement, une faiblesse et un trouble. L'amour de Dieu dans les Saints est lumière, force et paix. — C'est une lumière : flamme d'un feu intérieur en pleine et perpétuelle ignition, il éclaire le but à poursuivre et le chemin à suivre : l'imitation de Jésus par la perfection chrétienne. — C'est une force, une force qui réduit et maintient la chair sous le joug, une force qui sépare du monde et qui en triomphe, une force qui se joue des démons hostiles eux-mêmes et qui les surmonte. — Et c'est une paix ; la paix des consciences pures ; la paix des cœurs sans inquiétudes, parce qu'ils sont fixés ; une paix de silence, de recueillement, de chasteté et de prière, semblable à celle qui règne dans les grands espaces célestes, trop élevés et trop proches de Dieu pour que les vains tumultes et les vains troubles de la terre y parviennent !

Heureux amour, mes frères ! Il est leur vie, l'âme de leur âme et le principe d'une activité intérieure et d'une action extérieure vraiment admirable.

Ils aiment Dieu, et leur amour est en eux une lampe toujours allumée et ardente dont l'éclat paisible éclaire à leurs yeux Celui qu'ils adorent. Ils contemplent ses vertus adorables, et ils les reproduisent selon leur force ; ils contemplent son action divinement bienfaisante, et ils la répandent selon leur force, sur les hommes et sur le monde ; ils contemplent ses combats et ses douleurs, et ils les supportent à leur tour, à sa gloire ; ils contemplent sa mort rédemptrice, et ils meurent à leur tour, s'il le faut. Bref, par la contemplation et l'oraison, ils aspirent Jésus-Christ ; ils s'identifient avec lui, si cette expression n'est pas trop forte.

Alors, en toute vérité, ils rayonnent Jésus-Christ autour d'eux, dans le rayonnement enflammé de leur amour. Des Saints, il y en a de toutes espèces, des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes, des paysans, des soldats, des ouvriers, des prêtres, des savants, des rois ; mais tous ont ceci de commun : qu'ils vivent de Dieu et en Dieu, et servent passionnément sa cause.

Ils aiment, et parce qu'ils aiment, ils se font les propagateurs héroïques de l'Evangile, prédicateurs inlassables, comme Jésus-Christ lui-même, de la vérité qui sauve le monde. Ils se font apôtres et, comme un S. Paul ou comme un François-Xavier, ils parcourent les mers, les continents et les peuples pour susciter des enfants à Dieu, pour donner des disciples à Jésus-Christ. L'amour est conquérant !

Ils aiment, et parce qu'ils aiment, ils sont capables de braver les ennemis de leur Maître et de souffrir comme lui qui souffrit pour nous Gethsémani, le Prétoire, le Calvaire et la Croix. Qu'on ne leur demande pas de le renier ; ils préfèrent la mort. Ouvrez les cirques, apportez les chevalets, le billot avec l'épée ou la hache ; les martyrs ne se dédiront pas. L'amour est brave !

Ils aiment, et parce qu'ils aiment, ils se consacrent à l'étude ardue de la doctrine pour la communiquer au monde. Je vois d'ici S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, notre vieux S. Hilaire, S. Augustin, S. Thomas, le front penché sur les Ecritures et faisant jaillir la lumière de la nuit féconde des textes sacrés. L'amour est curieux : il veut savoir et il veut faire connaître ce qu'il aime !

Ils aiment, et parce qu'ils aiment, ils fondent, au milieu de difficultés parfois sans nom, des œuvres fécondes pour la moralisation et la civilisation chrétienne des peuples. Tels les confesseurs et les fondateurs d'Ordres ! L'amour est la source profonde de toutes les fécondités !

Ils aiment, et parce qu'ils aiment, pour garder leur âme pure dans une chair sans tache, ils quittent tout, ils s'enveloppent de prudence, ils s'entourent de la haute muraille aveugle des cloîtres, ils fuient aux solitudes. Voyez les vierges, les saints moines, les saintes religieuses, les saints ermites des forêts et des déserts ! L'amour est jaloux de sa pureté !

Ils aiment, et parce qu'ils aiment, ils participent à la puissance même de Dieu : ils font des miracles. Pas un Saint qui ne soit un thaumaturge ! L'amour est un faiseur de prodiges !...

Amour sacré, amour divin, par l'imitation de Jésus, tu fais des Saints la gloire de la religion et l'étonnement du monde, d'un mot : d'autres Christs, exemples des individus, rénovateurs des Sociétés et des Patries, sel et lumière de la terre ; des héros si beaux et si grands, à l'action si féconde bien que parfois longtemps cachée, que l'Eglise leur dresse des autels et que le genre humain, quand ils ont disparu, à jamais fidèle à leur souvenir, les honore comme des demi-dieux !

Vous me demandiez ce que sont les Saints, mes frères ? Je viens de vous le dire, en dessinant à grands traits leur âme devant vous. Et maintenant, en admiration devant de telles âmes, allez-vous en rester à cette admiration stérile ? Je ne le veux pas : ma tâche va plus loin et, m'adressant à votre bonne volonté, au risque de vous effrayer quelque peu, je vous dis : il faut les imiter.

II

Il faut les imiter, mes frères.

Eux, les Saints, ils ont eu la sublime audace de l'aigle qui, dit-on, monte au plus haut de l'espace et là fixe ses regards sur le soleil. Ils ont regardé Celui qui est l'éblouissant soleil des âmes au ciel et sur la terre, Jésus-Christ, et ils ont modelé leur âme et leur vie sur son âme et sur sa vie. Vous, si dans votre faiblesse vous avez conscience de ne pouvoir reproduire en vous cette perfection divine, ne pouvez-vous tenter, au moins, d'imiter ces imitateurs de votre Dieu ?

Ce qui distingue les Saints des autres hommes, disais-je en commençant, c'est premièrement une nature droite et énergique, qui les fait s'attacher à la vérité et au bien ; et ensuite, c'est le goût et la pratique des vertus surnaturelles. Cela veut dire que

la surnature en eux s'élève sur la nature, comme le monument qui pyramide au plus haut de l'air, a sa base et ses fondements dans le sol.

Vous, chrétiens, je vous connais assez pour dire que vous êtes attachés à la vérité et au bien et que vous êtes tous des honnêtes gens. Vous avez la substruction solide sur laquelle est bâti l'édifice de la sainteté. Il ne s'agit donc plus pour vous que de donner à votre vie le couronnement dont les Saints ont su parer, embellir et parachever la leur. Qu'ont-ils fait ? L'ignorez-vous ?

Ils ont gardé la foi : ne pouvez-vous la garder comme eux ? Ils ont vécu leur foi : ne pouvez-vous la vivre comme eux ? Ils ont dompté leur chair : ne pouvez-vous, aussi bien qu'eux, dompter votre chair ? Ils ont vaincu leurs passions : ne pouvez-vous, vous aussi, vaincre les vôtres ? Ils ont eu horreur du mal ; ils l'ont haï, ils l'ont fui, si attirant, si triomphant qu'il fût à leur époque : ne pouvez-vous vous en détourner avec une horreur et une haine égales ? Ils ont aimé le prochain, ils se sont sacrifiés pour lui : ne pouvez-vous aimer le prochain et vous dévouer pour vos frères ? Ils ont aimé Jésus-Christ enfin : votre cœur est-il fait autrement que leur cœur, et quand vous comprenez si bien qu'il n'est rien ni personne ici-bas, aucune beauté, aucune bonté qui mérite autant l'amour que Jésus-Christ, demeurerez-vous devant lui indifférents et glacés, sans élan, et par là-même stériles, dans la vulgarité de vos pauvres vies ? D'un mot, ce que des hommes comme vous ont pu, ne pouvez-vous le faire à votre tour ?

L'exemple des Saints le proclame plus haut que tous les discours : vous le pouvez !

Vous le pouvez, mes frères, d'autant plus que vous le devez. C'est une obligation stricte pour tous les chrétiens, membres de Jésus-Christ, de prendre Jésus-Christ pour leur idéal souverain, de penser comme lui, d'agir comme lui, d'être unis à lui et de vivre de sa vie, de former le Christ en eux, selon la forte expression de S. Paul.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Qu'en vertu de notre vocation au salut, il faut que nous devenions des saints. Rien de plus ; rien de moins.

Si donc nous sommes obligés d'être des saints, c'est que nous pouvons le devenir, car où avez-vous vu que Dieu demande l'impossible ?

Aussi bien, il ne nous laisse pas seuls dans ce travail qui, vu l'infirmité et la corruption de la nature, est un véritable travail de géant. On peut discuter tant qu'on voudra dans les Ecoles sur le mystère de la grâce, peiner à la définir et à en distinguer les espèces et les effets ; il est certain que Dieu aide notre faiblesse dans la rude entreprise de notre sanctification, et il n'est, pour y réussir, que de faire ce qu'ont fait les Saints : pratiquer déjà les vertus naturelles, et puis croire, prier, aimer et être docile aux motions intérieures du divin Esprit.

Théoriquement au moins, c'est donc possible ; mais pratiquement on fait des objections.

Dans le grand silence qui plane sur cette assemblée pendant que je vous dis les volontés de Dieu sur vous, j'entends comme un murmure de voix découragées qui s'élève contre ma parole :

— « Nous, des Saints ? Quelle chimère ! Vous ne savez donc pas que je suis jeune, et que la jeunesse est un vin plus chaud que le vin nouveau qui bout dans la cuve des vendanges, et qu'elle enivre plus vite et pour de plus longs jours ? »

— Je sais que la jeunesse est un vin plus chaud que le vin nouveau qui bout dans la cuve des vendanges, et je la connais, sa fumeuse ivresse, et, ce que vous ne savez peut-être pas, je sais qu'elle dure parfois jusqu'aux cheveux blancs. Mais je sais aussi que des jeunes hommes et des jeunes filles ont apaisé la chaleur de leur sang aux fraîches sources de la Pénitence et de l'Eucharistie, qu'ils ont été sages et purs malgré leur jeunesse, et que le ciel est plein de jeunes saints et de jeunes saintes !

— « Nous, des Saints ? Quelle chimère ! Vous ne savez donc pas que je commence à vieillir et que je suis lié, depuis ma plus lointaine enfance, par des habitudes de pensées, de paroles, d'actions et d'omissions qui me sont devenues une seconde nature, habitudes si lourdes sur mon âme que je ne puis les secouer ! »

— Je sais, allez ! Je sais que l'homme qui habituellement laisse libre cours à ses imaginations et à ses désirs, qui pèche habituellement par la langue, qui habituellement se livre à des actions que le devoir, la conscience et la religion condamnent, qui néglige les pratiques essentielles du chrétien habituellement, je sais que cet homme aura une peine infinie à rompre ces funestes liens. Mais je sais aussi qu'il y a au ciel tout un peuple d'âmes vaillantes qui ont brisé courageusement avec leurs habitudes condamnables, et dont la vie médiocre et même désordonnée a fini parée des plus pures et des plus solides vertus.

J'entends encore d'autres voix ; elles s'unissent pour me dire : — « Nous, des Saints ? Non, c'est impossible ! Vous ne savez donc pas que nous sommes exposés à des tentations si violentes, placés dans des occasions si tyranniquement séductrices que nous péchons comme malgré nous ?... Nous sommes emportés comme une feuille dans la tempête, entraînés comme un brin d'herbe dans le torrent de la commune indiscipline des mœurs ! Nous vivons dans le monde : comment nous sanctifier dans le monde d'aujourd'hui ? »

Oui, je comprends. Vous dites vrai en partie : « Malheur au monde à cause de ses scandales ! » et malheur au monde d'aujourd'hui à cause de son individualisme, de son égoïsme, de son naturalisme, de son matérialisme brutal et effréné !... Mais je sais aussi que le ciel est plein de convertis, qu'une Madeleine et un Augustin ont eu des milliers d'imitateurs, qu'on peut vivre au milieu du monde sans se plier à ses lois et qu'une multitude d'âmes se sont sanctifiées dans ce monde qu'elles abhorraient.

Donc, pas d'objections valables ! A l'œuvre, chrétiens ! Faites comme les Saints, mes frères ! Comme eux, écoutez la voix de la grâce qui parle dans votre conscience, cette voix de l'esprit qui gémit en vous en aspirant au bien. Eteignez la chaleur de votre sang, comme eux, aux fraîches sources de vie de la Pénitence et de l'Eucharistie. Rompez comme eux les longues et lourdes chaînes de vos habitudes coupables. Vivez comme eux dans le monde en étrangers qui passent sans s'arrêter, parce qu'ils sont en marche vers la vraie Patrie. Fuyez les occasions où votre faiblesse succombe. Demandez la foi vivante et agissante, et vous la recevrez. Vivez en constante intimité avec Dieu par la prière.

Et faites le bien ! Oui, imitez les Saints. Les imiter, c'est l'unique moyen d'être réunis un jour à leurs phalanges et de revoir ces morts bien-aimés qui sont avec eux là-haut, et pour lesquels l'Eglise va prier ce soir et demain. Vous êtes effrayés devant une tâche qui exige tant d'efforts ? « *Pax vobis, nolite timere.* La paix soit avec vous ; ne craignez point ! » Jésus est là ! Jésus sera votre soutien comme il fut le soutien de tous ceux qui lui ont donné leur âme et leur vie. Rien d'ailleurs ne vous coûtera, si vous l'aimez !

...Si vous l'aimez !

Mes frères, voilà le dernier secret. Si nous sommes faibles et misérables, si nous sommes languissants et lâches dans le service de Dieu, si nous nous attardons et si nous traînons sur les sentiers d'ici-bas, comme des promeneurs qui ne savent où ils vont, ou comme des voyageurs qui oublient le but de leur voyage, c'est que nous n'aimons pas comme les Saints l'ont aimé, c'est-à-dire d'un amour exclusif, passionné, suprême, le Dieu de toute sainteté et de toute béatitude ; c'est que nous ne sentons pas en nous cette douce et terrible poussée du cœur qui jeta les Saints sur le cœur de Jésus-Christ.

* * *

Aidez-nous, Seigneur, à briser toutes nos entraves, à rompre toutes nos chaînes et toutes nos attaches, à étouffer toutes nos amours mortelles qui sont aussi de mortelles amours ! Nous ne vous demandons que cela, ô Dieu puissant et bon ; nous vous le demandons par votre sainteté, par votre bonté, par votre Incarnation, par votre Rédemption, par votre miséricorde. Donnez-nous de vous aimer plus que nous, plus que tout, plus que tous, uniquement, sans retour ! Car si nous avons votre amour, nous le savons bien, nous aurons tout : ici-bas le courage, au besoin héroïque, de vos Saints ; là-haut, leur bonheur et leur gloire ! Ainsi soit-il.

III

NÉCESSITÉ POUR NOUS, DANS LE TEMPS PRÉSENT, DE DEVENIR DES SAINTS

Quis est homo qui... diligit dies videre bonos ?... Declina a malo et fac bonum.

Voulez-vous voir des jours meilleurs ? Evitez le mal et faites le bien. (Ps. XXXIII, 13 et 15).

Mes frères,

L'Eglise de France traverse, malgré l'accalmie partielle causée par la Grande Guerre, une crise très grave, l'une des plus graves qu'elle ait subies depuis Clovis. Elle a perdu toute place dans l'Etat. Aucune des lois forgées contre elle depuis vingt ans n'a été abrogée. Ses ministres ne vivent que de la charité des fidèles. L'éducation de la jeunesse continue à former des générations indifférentes ou hostiles. La démoralisation et l'irréligion réalisent, dans toutes les classes de la société, des progrès effrayants. C'est à se demander si dans vingt ans la France sera encore une nation chrétienne.

Les catholiques français qui prennent souci de l'avenir religieux et moral de leur patrie cherchent partout un remède à ces maux. Je viens leur en indiquer un, en leur disant que leur douloureuse situation les oblige à travailler avec une ardeur nouvelle à devenir des saints.

Devenir des saints : c'est ce qu'à pareil jour tous les prédicateurs recommandent à leurs auditeurs. Mais, la plupart du temps, ils appuient cette exhortation sur des motifs *d'ordre individuel :* la beauté morale à laquelle s'élève et les récompenses que mérite la pratique de la sainteté. Je vous inviterai, moi aussi, à la sainteté ; mais pour un motif *d'ordre public* : la régénération du pays. — Vous voulez voir des jours meilleurs ? Eh bien ! le vrai moyen de vous les assurer consiste, comme disent nos livres saints, à les mériter ; et pour les mériter, « *à faire le bien et à éviter le mal : Declina a malo et fac bonum.* » Il y a là, dis-je, un moyen efficace. Et voici pourquoi. Les maux dont nous souffrons résultent d'une double défaveur : l'une qui *vient de Dieu,* l'autre qui *vient des hommes.* Or, plus nous nous sanctifierons personnellement, plus nous rentrerons *dans les bonnes grâces de Dieu* et *dans celles des hommes.*

I

Les coups qui nous frappent viennent de Dieu. Non pas, sans aucun doute, qu'il trouve légitimes et approuve les attentats commis contre son Eglise. Mais il les permet, et ils rentrent par certains côtés dans les desseins de sa Providence.

Quels sont ces desseins ? — L'observateur attentif en soupçonne aisément un certain nombre. Le premier de tous lui paraît être certainement celui de nous ramener à cette rénovation spirituelle dont je parlais tout à l'heure.

Lorsque l'histoire sainte raconte les vicissitudes par lesquelles passèrent les tribus d'Israël, elle

constate que leurs malheurs eurent toujours pour raison de punir une infidélité et pour but de provoquer un retour à l'observation des lois divines. Quand elles s'éloignaient de Dieu, Dieu les frappait ; quand elles revenaient à lui, il cessait de les frapper et les favorisait. — On peut en dire autant du peuple chrétien et des différentes nations dont il se compose. Parcourez l'histoire de l'Eglise : vous n'y rencontrerez guère de persécutions qui n'aient eu pour mission, tout ensemble, de châtier une déchéance et d'amener une réforme.

La persécution ou la défaveur dont nous souffrons n'échappe point à cette règle. Elle nous apporte, dans un présent plein d'angoisses, une punition pour le passé et une invitation à devenir meilleurs à l'avenir.

Je parle de châtiment. Est-ce que nos maux seraient mérités ?... Je l'ai entendu demander plusieurs fois. Pour poser une question pareille, il faut ne rien connaître de l'état religieux du pays et fermer les yeux à l'évidence.

Laissons de côté, si vous le voulez bien, les fautes d'ordre public et national, comme l'athéisme légal, fautes auxquelles trop de catholiques ont participé et dont ils ont pris trop facilement leur parti. — Laissons encore de côté les impies bravades de tous ces apostats, comme il y en a maintenant dans toutes nos villes et même dans nos moindres bourgades, qui, entraînés par les dires d'une fausse science, par les ambitions politiques, par les mauvaises passions, par les scandales, par l'amour d'une liberté sans frein, par la haine de l'état social actuel, ont renoncé à leur baptême, quitté l'Eglise, pris rang parmi ses pires ennemis. — Ne parlons que des catholiques faisant profession de catholicisme. Ce sont, il faut le confesser avec humilité, ce sont, et pour la plupart nous sommes, comme eux, de pauvres chrétiens.

Sans doute, il reste encore parmi nous des âmes vraiment fidèles à tous les devoirs, altérées de vertu, pleines de l'esprit évangélique. La race n'en est pas éteinte, Dieu merci ! Mais cette élite, vraiment exceptionnelle tant elle est peu nombreuse, va chaque jour en diminuant. Il est à craindre aussi que l'exode des religieux et des religieuses, en diminuant la part d'influence que l'éducation chrétienne et la piété avaient acquise parmi nous, ne lui ait porté un coup mortel...

Et les autres ?

Les autres peuvent se partager en deux groupes : les *indifférents* et les *pratiquants*.

Les indifférents : vous les connaissez bien. Toute leur religion tient dans quelques actes : le baptême, qu'ils ont reçu avant de pouvoir le demander, la Première Communion, faite pour se conformer à l'usage, le mariage, la messe des grandes fêtes, et, quand ils en ont le temps, quelques-uns des sacrements qui préparent à la mort. Est-ce là vraiment la vie chrétienne ?... Et ceux-là sont la foule. Foule sans convictions, elle ne tient guère à Dieu que par le lien fragile d'une vague religiosité et d'une tradition laissée par les aïeux. C'est cette foule qui livre le pouvoir à nos ennemis par sa méconnaissance du devoir électoral, qui abandonne nos temples et nous y laisse célébrer les Offices devant des bancs vides. C'est elle qui favorise, en la lisant, la mauvaise presse, et, en les écoutant, les tribuns de cabaret qui déclament contre la religion et contre les institutions chrétiennes. Elle vit dans l'ignorance la plus grossière de la doctrine, dans la superstition, dans la licence des mœurs. Le blasphème, la profanation du dimanche, la déloyauté dans les transactions, tous les désordres se propagent aisément dans son sein, comme dans tout milieu qui n'est pas sérieusement et profondément chrétien.

Ne croyez-vous pas que ce premier groupe soit pour quelque chose dans les maux dont la justice divine nous a frappés ?

L'autre groupe se compose des catholiques croyants et pratiquants.

Ceux-ci sont nos amis. Nous ne voudrions point en parler mal. Cependant, puisque nous sommes ici pour dire ou pour entendre la vérité, reconnaissons loyalement qu'ils ont aussi leurs défauts.

D'abord, ils sont assez rares. S'il fut un temps où ils étaient nombreux, ce temps est passé ; ils constituent aujourd'hui une minorité, parfois infime.

Et puis, parmi eux, quels alliages !

C'est l'alliage de l'esprit du siècle. — Ils trouvent l'Evangile exagéré, trop sévère, inconciliable avec les besoins de la vie pratique. Ils en effacent ce qui leur déplaît et le remplacent par des maximes plus larges et plus faciles.

C'est l'alliage de l'amour de soi. — N'est-ce pas vrai qu'au lieu de vivre pour Dieu et de chercher en tout sa gloire et son bon plaisir, ils ne vivent guère que pour eux-mêmes et ne poursuivent que leur satisfaction et leurs intérêts personnels ?

C'est l'alliage de la tiédeur. — Elle les empêche de pratiquer la religion autant qu'il le faudrait pour vivre saintement, et se glisse dans ce qu'ils en pratiquent pour lui ôter sa vertu.

C'est l'alliage de la sensualité. — La plupart vivent surtout pour jouir. Ils s'entourent de tous les éléments de bonheur terrestre. Ils cherchent en tout le plaisir. Ils veulent en trouver jusque dans la piété ; et rien ne les affecte et ne les décourage comme d'en remplir quelque acte sans en éprouver du bonheur.

C'est l'alliage du luxe. — Le luxe des appartements, le luxe de la table, le luxe des parures sont effrénés aujourd'hui, vous le savez bien. Chez les riches, ils insultent à la misère de l'indigent et consomment des ressources qui seraient très utiles aux œuvres d'apostolat ou de charité. Chez les pauvres, ils absorbent le nécessaire, et, en les privant de ce dont ils ont besoin, ils avivent leur haine contre l'état social. Ils exposent ainsi les riches et les pauvres à tous les périls.

C'est l'alliage de la mondanité. — Les usages mondains les moins justifiables font loi pour trop de chrétiens et de chrétiennes. Pour s'y soumettre, on sacrifie tout : non seulement le bon goût, mais

la piété, la pudeur, la dignité personnelle, et jusqu'à ces devoirs élémentaires de réserve qu'imposent, aux époques comme la nôtre, les malheurs du temps...

Comment, dans cet état d'âme, observe-t-on les divines prescriptions portant : — qu'il faut se renoncer soi-même et prendre la croix, — s'y attacher avec Jésus-Christ, — crucifier la chair avec ses concupiscences, — vivre non des sens, mais de l'esprit, — prier toujours, sans cesser jamais, — être doux et humble de cœur, — aller de progrès en progrès, — poursuivre la perfection sous toutes ses formes, — enfin, faire reluire en soi, comme l'exige l'étymologie du mot, *chrétien* venant de *Christ,* l'image de Jésus-Christ ? — Toutes ces lois sont lettre morte. Aussi, les âmes végètent ; la persévérance s'en va boiteuse, cheminant péniblement et avec mille défaillances le long d'un chemin qui n'a guère de chrétien que le nom. Et, de temps à autre, quelque scandale retentissant vient montrer à tous combien sont grandes, dans ce christianisme dégénéré, la fragilité des convictions et la fragilité des vertus...

Voyez-vous ? Voilà ce qui, avec les trahisons des indifférents, a rendu nos fidèles si faibles contre leurs ennemis ; voilà ce qui les a portés à tant de compromissions et de défaillances ; voilà surtout ce qui a fait descendre sur eux la colère céleste et amené Dieu à les traiter comme, dans la suite des siècles, il a toujours traité les Eglises désagrégées et attiédies...

Ne soyez donc point surpris des châtiments qui nous frappent. Quelques individualités peuvent se flatter de ne les avoir pas mérités ; la masse ne le peut pas.

Ce qu'elle doit faire maintenant, c'est reconquérir la faveur divine par la pénitence, par un retour sincère aux saintes pratiques d'un christianisme compris comme il doit l'être, par la fidélité aux leçons de l'Evangile entendu tel qu'il est. Que les indifférents prennent souci du service de Dieu et de leur propre sanctification ! Que les tièdes redeviennent fervents ! Si les catholiques français revenaient en masse à une vie vraiment chrétienne, leurs peines finiraient bientôt, comme finit un châtiment dont la raison d'être n'existe plus. Dieu les prendrait en pitié ; et sa bénédiction, toujours maîtresse des événements, leur donnerait la victoire et la paix.

II

Avec la faveur divine, leur viendrait aussi la faveur des hommes.

Il est évident que le nom chrétien, dont le prestige, à certaines époques, était si grand, n'en impose plus guère aujourd'hui à l'opinion publique. Il a perdu l'estime des multitudes. Partout, — vous avez, sans doute, fait cette triste expérience, — partout on se plaît à dire et à redire qu'il est indifférent à la conduite d'être chrétien ou de ne l'être pas, que les incrédules valent les croyants, et que les pratiquants n'ont pas plus de vertus que ceux qui ne pratiquent pas. N'est-ce pas vrai que, dans bien des milieux, dire d'un homme : « C'est un croyant, un pratiquant, » d'une femme ou d'une jeune fille : « C'est une personne dévote, » suffit pour attirer sur eux la risée des auditeurs ?

Cette déconsidération du nom chrétien est entrée pour beaucoup, sans qu'il y paraisse, dans les mesures prises contre nous. C'est elle qui les a rendues possibles, et leur a concilié la sympathie d'une grande partie de la nation.

A quoi tient-elle, et quelle en est la cause ?...

Certainement, le public a subi l'influence des méchants et obéi à leurs excitations. Toutefois, il faut l'avouer, nous avons, par nos défauts, favorisé le jeu de nos ennemis et contribué à détourner de nous l'opinion.

Nous avions une doctrine toute divine. — Pour montrer que nous la prenions au sérieux, il aurait fallu lui conférer le gouvernement absolu de notre conduite tout entière. Nous ne l'avons pas fait ; et, par là, nous avons donné raison, devant la multitude qui nous observait, à ceux qui nous accusaient de n'avoir pas de foi et de regarder nos propres enseignements comme des inventions humaines, c'est-à-dire comme des mensonges.

Nous jouissions d'un culte tout rempli d'une vertu céleste, et de sacrements capables de donner toutes les forces. — Nous nous sommes montrés si vulgaires, tout en pratiquant ce culte, et si faibles, tout en recevant ces sacrements, que nous avons amené le peuple à croire que ce sont, comme on le lui disait d'ailleurs, des superstitions.

Nous avions une loi morale surhumaine d'élévation et de pureté. — Puisque nous faisions profession de l'observer, nous aurions dû éviter toutes les fautes, corriger tous les vices, pratiquer toutes les vertus. Le monde n'a pas vu que nos mœurs fussent plus pures, nos sentiments plus élevés, notre conception de la vie plus dégagée des pensées terrestres et des intérêts matériels, nos caractères plus doux et plus endurants, nos relations plus empreintes de justice et de charité, notre langage plus respectueux de la réputation d'autrui, nos amitiés elles-mêmes plus dévouées et plus sûres. Alors, il a soupçonné, sollicité qu'il était par nos ennemis, notre morale d'être une morale de convention et d'apparat : sorte de voile sous lequel nous nous serions permis de céder à toutes les tentations et de satisfaire tous les instincts.

Et ainsi s'est réalisée la parole de l'Evangile relative au sel qui a perdu sa saveur : « *On le jettera dehors et on le foulera aux pieds.* » (Math., v, 13). La société ne veut plus de nous et nous sommes piétinés par la persécution !...

Demanderez-vous ce qu'il faut faire pour regagner l'estime publique, avec les égards qu'elle témoigne à ceux qu'elle veut honorer ?

Là, je reviens à ma première parole, et je vous dis : — Il faut vivre plus chrétiennement, et pratiquer l'Evangile, non pas tel que vos appétits naturels voudraient qu'il fût, mais tel que le Christ l'a fait ; non pas dans telle ou telle de ses parties

qui vous plaît davantage, mais dans son intégrité. Le monde était païen, quand l'Eglise primitive l'a pratiqué de la sorte; et le monde en a si bien subi le charme qu'il est devenu chrétien.

Un trait d'histoire expliquera ma pensée.

C'était au troisième siècle après Jésus-Christ. Un jeune païen, du nom de Pacôme, enrôlé de force sous les aigles romaines, était jeté, par le hasard des marches militaires, dans une ville inconnue. A peine en eut-il observé les habitants qu'il se sentit saisi d'admiration. Ils se montraient bons les uns pour les autres, et pour lui-même, pauvre soldat étranger. On ne voyait, dans la cité, aucun désordre; on n'y entendait pas une parole déplacée. Les riches étaient généreux et modestes; les pauvres, résignés et laborieux. La paix et l'union régnaient dans les familles... Notre jeune homme n'avait jamais vu de population comme celle-là. Emerveillé, il demanda sous quelle loi elle vivait. On lui répondit qu'elle était toute entière chrétienne et vivait sous l'Evangile de Jésus-Christ. Aussitôt, il se prit à aimer l'Evangile et à aimer Jésus-Christ. Il les aima si bien qu'il se fit chrétien et devint l'illustre S. Pacôme, l'un des plus fameux solitaires des Thébaïdes.

C'est une séduction de même nature qui a gagné le monde à Jésus-Christ. Quand il y avait, autrefois, un chrétien dans une famille, il pratiquait de telles vertus au foyer que chacun voulait lui ressembler et devenir chrétien. Quand il y avait un groupe de chrétiens dans une ville, telles étaient leur pureté de mœurs et la sûreté de leur commerce que les habitants se prenaient à aimer sa religion et l'embrassaient souvent en masse. Quand il y en eut sur tous les points de l'univers connu et que tous les peuples eurent constaté la perfection de leur conduite, le monde se révolta contre les persécutions dont ils étaient l'objet et se fit chrétien.

L'Evangile n'a rien perdu de ses charmes, et si vous saviez le pratiquer comme le pratiquaient les premiers chrétiens, vous lui gagneriez de nouveau l'univers. Que tous les catholiques français restés croyants se mettent à vivre conformément à leurs croyances : leurs vertus seront bientôt remarquées et admirées. Au lieu de dire, comme on le fait, que leur conduite ne vaut pas mieux que celle des incrédules, on leur trouvera une supériorité morale considérable. L'opinion ne supportera plus qu'on tracasse les meilleurs des citoyens. Et grâce aux aspirations vers la grandeur morale qui s'éveilleront dans tous les cœurs, chacun voudra revenir à la religion qui les aura faits si bons. La France redeviendra chrétienne; et, en redevenant chrétienne, elle rétablira entre ses frontières le règne de Jésus-Christ.

* * *

Il avait donc raison, le saint Pape Pie X, quand, dans une lettre à l'Eglise de France, il écrivait : « Quant à la défense de la religion, si vous voulez l'entreprendre d'une manière digne d'elle et la rendre efficace..., vous devez d'abord vous modeler si fidèlement sur les préceptes de la loi chrétienne que vos actes et votre vie tout entière honorent la foi dont vous faites profession [1]. »

Oui ! il y a là une défense de la religion qui, sans doute, doit aller avec d'autres, mais sans laquelle toutes les autres seraient inutiles. Celle-là seule fera disparaître la raison d'être de nos maux et donnera satisfaction aux vues de la Providence divine.

La fête d'aujourd'hui vous offre une occasion souverainement favorable d'entrer dans ces voies et d'entreprendre votre régénération spirituelle. Prenez donc aujourd'hui, m. f., la résolution de vous sanctifier. Revenez, indifférents, aux convictions fermes et pratiques de vos aïeux. Tièdes, soyez fervents; ranimez votre bonne volonté; épurez votre piété et dégagez-la des alliages dont elle a subi la souillure. Que chacun de vous donne, au sein de la famille, dans le cercle des amis, au milieu de notre population, le spectacle d'une vie vraiment chrétienne. Voilà, n'est-ce pas? un moyen d'action à la portée de chacun et dont personne ne peut dire qu'il dépasse ses facultés et ses ressources. Employez-le tous; et, en faisant votre salut personnel, vous ferez aussi le salut de l'Eglise de France et le salut de la société. Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LVIII

Pour la messe de la Toussaint

LA TOMBE FAMILIALE

Mes frères,

Il y a dans les solennités de la Toussaint un caractère de grandeur incomparable. Ces solennités nous attirent, elles nous plaisent, parce que, en portant nos regards vers des hauteurs sans limites de lumière et de gloire, elles nous montrent le terme de nos destinées, l'idéal élevé, sublime, qui sera la récompense de nos efforts. Mais, laissant de côté les joies du ciel, je voudrais surtout rapprocher la Toussaint du Jour des âmes et voir en cette fête la fête de vos familles, dont elle réunit les membres dispersés autour d'une tombe bien-aimée.

I

Lorsque nous nous dirigeons vers le champ du repos, — terre sainte, doublement consacrée et par les prières de l'Eglise et par les dépouilles qu'elle renferme, — nous y trouvons au milieu de tant d'autres une tombe plus chère. Qu'elle soit ombragée par une croix de marbre ou que notre piété reconnaissante ait fait élever à sa tête le même symbole sous une forme plus modeste, chaque dimanche et peut-être aussi dans la semaine, notre

[1] Encyclique *Vehementer Nos* à la France, du 11 février 1906, *in fine*.

cœur nous y ramène : dans ces profondeurs où dorment nos parents, n'a-t-il pas laissé des lambeaux de lui-même ? Et à notre prière murmurée des voix ne semblent-elles pas répondre et dire : « Aimez-vous les uns les autres comme nous vous avons aimés ! »

De fait, la tombe des parents reste le lien et le monument de l'affection domestique. Ceux qui vivaient pour nous, uniquement pour nous, reposent sous ce tertre. Si leurs bras sont privés de mouvement, comment oublier qu'ils ont remué, inondé de sueurs les champs que nous cultivons ? Si leurs lèvres sont éteintes, muettes, que de fois — pouvons-nous l'oublier ? — elles nous ont fait entendre le langage de la sagesse et du bon conseil ! S'il n'y a plus de lumière dans leur regard, n'est-ce pas toujours l'image inoubliable d'un père, d'une mère, qui jamais ne nous perdirent de vue, depuis cette enfance où nous leur avons coûté tant d'alarmes jusqu'à l'heure où il a fallu se dire un adieu suprême !

Oui, une sépulture de famille renferme des traits et des images que la mort peut briser comme elle brise ce qu'elle touche, mais qui survivent au fond de notre cœur. Ces chers défunts, tout nous rappelle leur mémoire : ils nous aimaient avec une délicatesse et un dévouement sans bornes. Ils éprouvaient pour nous ce que nous éprouvons pour les nôtres. Aussi leur plus vif désir est-il, à mesure que leur tombe s'élargit, de voir régner de plus en plus entre nous cette charité fraternelle qui rend les familles fortes, heureuses, prospères.

II

La sépulture des parents, — celle-ci plus fraîchement ouverte, celle-là où les cyprès et les fleurs ont déjà grandi, — exhale tous les parfums de l'affection familiale. Une piété attentive y voit aussi gravés en caractères indélébiles ces mots : Vertu, Justice, Honneur, Religion.

Vertu. Cette couronne qui se brise si aisément et dont l'éclat est si difficile à retrouver, nos pères l'ont tressée, avant de nous la remettre, par le respect de leur nom et la noblesse de leur conduite. Tout ce qu'il y a de beau et de bien dans une vie se reflétait dans la leur ; ils nous demandent de les imiter.

Justice. Elle était pour nos aïeux, « gens de bien et d'estime » comme disent les vieux actes, un dépôt qu'ils avaient reçu et qu'ils voulaient maintenir intact. De vrai, la justice sera toujours la base de la prospérité d'une maison, le signe distinctif de celles que Dieu bénit et que le monde honore pour s'être élevées peu à peu sur le piédestal d'une conscience irréprochable.

Honneur. De l'honneur, vous avez le sentiment, et je vous félicite. Vos pères en ont creusé profondément le sillon, la famille se superposant à la famille sans que rien ait pu en ternir la lumière ; et il y a parmi vous des noms d'autant plus difficiles à porter qu'ils rappellent tout un passé de considération et d'estime.

Religion. Elle était héréditaire dans les antiques foyers, dont elle formait le plus bel apanage. Chaque jour, matin et soir, on s'agenouillait devant les saintes images, collées sur le mur, ou devant le vieux crucifix, relique précieuse. Le dimanche, tout labeur défendu cessait ; on donnait à Dieu et à son âme les prémices de la semaine.

Mais une tombe entourée d'une telle auréole, quel héritage ! En la visitant, nous voyons se dessiner à nos yeux des traditions qui obligent, des vertus qui s'imposent, toute une voie frayée. Et si une préoccupation doit être pour nous supérieure à toute autre, n'est-ce pas de passer notre vie de façon à être dignes de mêler un jour nos cendres à des cendres aussi saintes, et d'instruire nos enfants, comme nous l'avons été, dans l'amour du bien et dans la crainte du mal, afin que nul d'entre eux ne jette sur la sépulture de la famille, ce coin de terre où tant de trésors sont ensevelis, un souvenir coupable !

III

Auprès de la tombe de nos aïeux nous trouvons les graves leçons de la charité et de l'honneur ; nous y trouvons surtout les douces espérances de l'immortalité.

Sans doute, la pensée de l'immortalité domine les fêtes de la Toussaint. Dans leur solennité tout nous parle de notre destinée future : les hymnes de la terre et les chants du ciel. Nous sommes les frères des saints : en suivant le chemin qu'ils nous ont tracé, nous arriverons un jour au même terme pour être enivrés du même bonheur. Cette espérance, la perspective d'une félicité éternelle, ne s'attache pas moins au souvenir de nos défunts.

Rappelons-nous plutôt leurs dernières paroles et leurs derniers adieux. « Ne pleurez pas, nous nous reverrons » : persuadés que si le corps doit se dissoudre et passer par la corruption du tombeau, l'âme dans sa nature reste incorruptible, la mort ne pouvant toucher aux éléments qui la constituent, pensée ou volonté. Ils nous disaient encore, avant de perdre tout sentiment : « Ne nous oubliez pas, gardez-nous une prière fidèle » : affirmant ainsi leur survivance dans ce lieu d'expiation et d'épreuves où l'âme se purifie avant de jouir de la béatitude divine. Ils nous disaient enfin : « Consolez-vous dans l'espoir d'une prochaine réunion ; la vie n'a de valeur qu'autant qu'elle sert à gagner le ciel. »

Que dis-je ! Il y a même de l'immortalité dans les ruines du sépulcre. Superbe tombeau où l'on a prodigué l'or et le marbre, ou humble tertre sur lequel une main pieuse vient renouveler la verdure et les fleurs, peu importe : les dépouilles de nos défunts sont là comme le grain de blé enseveli dans la terre pour être moissonné un jour, comme la branche de l'arbre desséchée par les premières glaces de l'hiver pour renaître au printemps. Si des traits périssables de ceux que nous aimons tout a disparu, l'âme immortelle demeure.

L'immortalité, notre cœur la désire, il la réclame,

il l'appelle. Pour nous déjà peut-être cet anniversaire tinte gravement, pareil à la cloche du soir. Mais, plus se multiplie le nombre de nos chers défunts, moins nous tenons à ce monde, plus puissante se fait sentir l'attraction qui nous entraîne vers eux. Aussi, quand le souvenir et la douleur nous ramènent au lieu où ils reposent, pour y répandre nos prières et nos larmes, nous avons confiance que cette tombe fermée se rouvrira, que nous reverrons les êtres pleurés qu'elle abrite. N'est-ce pas la promesse du Maître? Et n'est-ce pas ce que l'Eglise chante sur chaque dépouille funèbre? « *Ego sum resurrectio et vita.* Je suis la résurrection et la vie ! »

* * *

La Toussaint, m. f., est donc bien la fête des familles, la fête des tombes. Quand, au soir de cette solennité, nous allons nous agenouiller auprès d'elles, ne croirait-on pas visiter comme dans la vie des parents regrettés ?

O tombes chéries, vous êtes pour nous ce que Jérusalem était autrefois pour le prophète au milieu de l'exil, et il nous plaît de redire avec la même ferveur : « Puisse ma langue s'attacher à mon palais et ma main droite se dessécher, plutôt que de vous oublier ! *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea!* » (Ps. CXXXVI, 5).

LIX

Pour le soir de la Toussaint

LA PRIÈRE POUR LES MORTS

Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts. (II Mac., XII, 46).

Mes frères,

Au déclin de chaque année, lorsque novembre emporte les dernières feuilles et s'apprête à couvrir la terre d'un blanc linceul de neige, on aime à faire au tombeau de la famille un pieux pèlerinage. C'est l'époque où nous sommes, et non contents d'entretenir le gazon de la sépulture de nos parents, nous venons y verser nos prières. Plaise à Dieu que cette prière soit efficace, utile aux âmes dont nous gardons le souvenir !

I

La bonne prière pour les âmes du purgatoire est d'abord la prière pure.

Durant les jours qui approchent, bien des vœux, les années précédentes, se sont offerts en faveur des défunts : suffrages, chapelets ou *De Profundis*. Et tout cela, le plus souvent, d'une façon vaine, sans qu'il en ait résulté pour eux aucun soulagement. Pourquoi ? Parce que nous l'aurons fait en état de péché. Car il n'en est pas de la prière pour les morts comme des autres prières. Tout pécheurs que nous sommes, nous pouvons du moins obtenir, en priant, la grâce du repentir, le pardon de nos fautes. Mais la prière en faveur des défunts, qui doit être un acte satisfactoire, capable de réparer l'outrage fait à Dieu par le péché, exige, suppose nécessairement, pour revêtir ce caractère, une âme innocente, ornée de justice.

Si nous apportons à l'expression de notre prière des lèvres souillées, — je ne parle pas de négligences légères, presque inévitables, et qui, tout en affaiblissant la grâce, ne nous empêchent pas de mériter au point de vue surnaturel ; — mais si notre conscience est chargée de péchés graves, en vain rendons-nous aux âmes du purgatoire les devoirs que la religion, la piété filiale ou la gratitude nous commandent : nos vœux demeurent stériles, infructueux ; et ces pauvres âmes n'en recueillent aucun secours.

Que notre premier soin soit donc de purifier notre conscience, afin de pouvoir intercéder efficacement en leur faveur. Ah ! si nous savions combien la prière innocente est bonne, sa puissance sur le cœur de Dieu, ses fruits consolants, avec quel empressement nous viendrions retrouver par une sainte confession la grâce perdue ! Et quel ne serait pas notre bonheur d'arroser de nos larmes et de nos suffrages la tombe où reposent nos chers défunts !

II

Notre prière sera meilleure encore si à la pureté elle sait unir la ferveur.

Pour mettre dans nos prières une foi fervente, ne suffit-il pas de penser aux âmes pour lesquelles nous intercédons ? Quelques-unes nous touchent non seulement par la communauté d'une même nature, mais par les liens du sang. Elles sont les âmes de nos parents, et nos parents c'est nous. Lorsque nous voulons désigner la tombe où ils dorment, nous disons en nous servant du terme le plus tendre et le plus familier : « Tous *les miens* sont là ! » Père, mère, époux, frères, sœurs, tous sont là ! Nous jouissons tranquillement de leurs biens ; il n'est pas un objet dans la maison qui ne rappelle leur souvenir : la sollicitude qu'ils avaient pour nous a été si fidèle, si dévouée ! Et Dieu peut-être les a punis parce qu'ils nous ont trop aimés ! Or, leur grâce repose entre nos mains, et pour peu que la reconnaissance vive encore dans notre âme, nous mettrons tout notre zèle à les secourir.

Pour prier avec ferveur, nous penserons aussi aux souffrances mêmes du purgatoire. Le purgatoire est un lieu de tortures indicibles, mystérieuses. « Le feu du purgatoire, dit S. Augustin, est plus douloureux que toutes les souffrances que l'homme peut endurer en cette vie [1]. » Notre *Office des Morts* est un long cri déchirant où l'Eglise essaye de traduire les douleurs des pauvres âmes, leurs appels à notre compassion, leur voix pleurante. « Ayez pitié de nous, vous au moins qui êtes nos amis : car la main du Seigneur nous a touchés ! *Miseremini mei, saltem vos amici mei, quia ma-*

[1] *Enarr. in Ps.* XXXVII, n. 3.

nus Domini tetigit me. » Ecoutons ces plaintes, que l'Eglise place sur les lèvres enflammées des âmes prisonnières, et la prière jaillira toute seule de nos cœurs, abondante, inlassable.

III

Nous ajouterons un dernier fruit à notre prière, en la choisissant parmi celles qui sont indulgenciées.

Dans tous nos manuels et recueils de piété nous trouvons un certain nombre de prières avec indulgences applicables aux défunts. Il y a une indulgence de sept ans et sept quarantaines pour toute récitation des actes de foi, d'espérance et de charité, quand même on la mêlerait à ses prières du matin et du soir ; une indulgence de 100 jours chaque fois que l'on récite l'*Angelus* à genoux et au son de la cloche ; la même indulgence de 100 jours pour la récitation des versets du *De Profundis*. On peut encore choisir comme prières indulgenciées le *Souvenez-vous*, les *Litanies de la Sainte Vierge*, les *Sept Psaumes de la pénitence*. J'en passe beaucoup d'autres de même nature dont la série serait trop longue à énumérer, et parmi lesquelles vous connaissez sûrement un bon nombre d'oraisons jaculatoires.

Toutefois, il faut, pour gagner ces indulgences, observer les conditions prescrites par le Pape ou par l'évêque qui les accorde. Généralement il suffit de réciter la prière imposée, peu importe où et comment on le fasse : à l'église, chez soi, ou sur le chemin du travail. Quelques-unes au contraire, pour être valables, seront dites à genoux, au pied d'un crucifix ou en présence du tabernacle. Toutes ces circonstances, je le répète, sont indiquées dans les manuels. En les observant et en unissant nos intentions à celles du Souverain Pontife, nous sommes assurés de gagner les indulgences partielles ou plénières attachées à telle ou telle prière. Au surplus, le Souverain Pontife n'accorde jamais d'indulgence plénière sans une communion préalable, excepté pour le Chemin de la croix, et sans fixer le jour précis où elle pourra être gagnée, tellement déterminé qu'on ne saurait en prendre un autre.

Une indulgence plénière est un trésor incomparable pour une âme du purgatoire, à qui la mort a enlevé tout moyen d'expiation personnelle : car elle peut obtenir sa délivrance en effaçant la dette venue de ses fautes passées et qu'elle expie dans sa prison de feu, au milieu d'inexprimables douleurs. A vrai dire, si nous connaissions le prix d'une indulgence plénière, nous irions au bout du monde pour la gagner, et nous ne ferions rien de trop.

* * *

Le mois de novembre est pour les morts ce que le mois de mai est pour la Sainte Vierge et le mois de juin pour le Sacré-Cœur. L'Eglise, dans son beau langage, l'appelle le *Mois des âmes*. Nous avons prié pour nos défunts, prions encore ; nous avons répandu sur leur tombe tout ce qui embaume et tout ce qui console, ne craignons pas de recommencer ; nous avons communié pour hâter leur délivrance, renouvelons cette communion avec un surcroît de confiance et d'amour. Le ciel est la patrie de la reconnaissance : les âmes que nos suffrages auront délivrées seront nos meilleures protectrices à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'ARMISTICE

SOUVENIR, RECONNAISSANCE, PRIÈRE

Mes frères,

Dans l'histoire des peuples il est toujours des dates ou plus chères, ou plus douloureuses à la mémoire, selon qu'elles évoquent le souvenir d'une grande joie ou d'une grande douleur nationale. Ainsi l'Eglise a son Vendredi Saint et son jour de Pâques ; elle commémore le premier dans un profond recueillement funèbre, et le second dans l'allégresse triomphale.

Le Vendredi Saint de la France, ce furent nos désastres de 1870, — les vieux s'en souviennent encore ; — son jour de Pâques, ce fut le 11 novembre 1918, et les Anciens l'auraient marqué d'une pierre blanche.

Mais, n'est-ce pas le privilège des cœurs bien nés de ne jamais séparer, à chaque anniversaire, ceux qui ont défilé le jour de la victoire, et ceux qui en ont jalonné la route de leurs corps sanglants ? Aux uns, à ceux qui survivent, nous disons notre gratitude ; aux autres, à ceux qui sont tombés, nous ajoutons la prière des chrétiens.

Et voilà pourquoi nous sommes ici. Les voûtes de cette vieille église, huit fois séculaire, ont pu voir, aux grandes fêtes liturgiques, des assemblées compactes ; elles ont pu entendre l'écho des cantiques résonner dans cette enceinte, quand la foule des pèlerins venait jadis au tombeau de notre Sainte. Mais elle n'a point vu, que je sache, de cérémonie d'un caractère plus religieusement patriotique que celle qui nous rassemble aujourd'hui.

* * *

Il est bon, en effet, à certaines dates, de songer à ceux qui ont payé de leur vie notre salut à tous et de porter devant Dieu, par des hommages communs et des prières unanimes, leur mémoire à jamais glorieuse. Leur SOUVENIR en nous, mes chers amis, n'est point comme ces feuilles d'automne que le vent arrache et disperse, ni comme la neige d'hiver qui ensevelit tant de choses dans son blanc linceul ! Nous lui voulons une fraîcheur de printemps éternel que n'altèrent ni les années, ni les vicissitudes de la vie ; le givre qui recouvre nos toits n'a pas la puissance d'atteindre les âmes pour effacer le souvenir dont la pérennité est assurée.

« Il est bon de se rappeler, disait M. Poincaré à Nancy, que la grandeur d'un pays est faite de plus

de morts que de vivants. » Nous savons bien que la route de la victoire est jalonnée de quinze cent mille Français, de tous ceux-là qui sont tombés dans la première fleur de la jeunesse, ou déjà parvenus à la maturité du foyer familial ; oui, de tous ces époux, fils, frères, amis, dont les beaux yeux éteints plus jamais ne verront ici-bas les yeux de leurs mères et le clair soleil de France. Ils dorment leur grand sommeil de gloire à laquelle ils sont montés par la voie douloureuse du sacrifice.

Nous sommes donc bien dans l'esprit de ceux qui président aux destinées du pays et qui ont demandé qu'on ne laissât point passer inaperçue une date qui rappelle la fin de la plus grande des guerres, quand, au coup de 11 h. du matin, l'ennemi déposa les armes dans l'écrasement de la défaite et que toutes les cloches annoncèrent notre victoire.

* * *

Du souvenir découle naturellement la RECONNAISSANCE. On dit, m. f., que le sentiment de la reconnaissance est une fleur éphémère. On montre même dans un musée un tableau qui représente deux sœurs, lesquelles se regardent sans avoir l'air de se connaître : c'est la Bienfaisance et la Reconnaissance. A Dieu ne plaise que nous méritions le reproche d'un tel parallèle ! Et s'il est vrai de dire que la durée de la reconnaissance se mesure à la grandeur du bienfait reçu, nous n'aurons jamais fini de magnifier l'héroïsme de ceux qui nous ont délivrés de la plus odieuse barbarie. La dette contractée envers eux est insolvable, parce que la sainte Ecriture dit elle-même que la plus grande marque d'amour que l'on puisse témoigner à quelqu'un est de donner sa vie pour celui qu'on aime. Ainsi ont fait pour nous les soldats, et la longue trace de sang qui va de Belfort à la mer a une éloquence qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer. Oui, on peut leur appliquer ces belles paroles de nos Ecritures aux vaillants de Judas Machabée : « Ils se jetèrent sur l'ennemi, ils en abattirent mille à leurs pieds et mirent tout le reste en fuite. »

Leur gloire est sans tache. Ah ! puisse notre reconnaissance se hausser à la mesure d'une telle immolation ! Qu'elle ne soit pas à court terme, mais à longue échéance, c'est-à-dire sans fin... O mon âme, dresse en toi un autel dont tu ne démoliras jamais les pierres, afin que tu puisses offrir aux Morts de la Grande Guerre le sacrifice perpétuel du souvenir et de la reconnaissance !

* * *

Et j'ajoute : celui de la PRIÈRE. Si, contre l'habitude, un prêtre, aujourd'hui, prend la parole devant ce catafalque qui nous rappelle des tombes absentes et lointaines, ce n'est pas qu'il ait besoin de vous attendrir sur le sort de ceux auxquels vous apportez des hommages ; mais il veut plutôt vous redire avec S. Augustin que « Dieu est la patrie des âmes » et que vers lui doivent monter nos pensées pour y trouver nos disparus.

C'est le secret de la religion de se mêler aux grands courants de la vie nationale, dont elle partage les triomphes et les infortunes. Il n'est pas une détresse de la patrie à laquelle l'Eglise de France ne se soit associée, pas une de ses joies qu'elle n'ait ressentie elle-même dans l'allégresse. L'apôtre S. Paul écrivait déjà à Timothée : « Conjure qu'il soit fait tout d'abord des prières et des supplications pour les princes, les chefs, tous ceux qui sont en dignité, afin que nous puissions mener une vie tranquille dans la piété, » et il ajoute que « cela est bon et agréable à Dieu, qui veut le salut de tous les hommes. »

Les douze mille drachmes, produit d'une collecte que Judas Machabée fit porter en hâte au temple de Jérusalem, afin qu'on y offrît un sacrifice pour ses soldats morts au dernier combat, sont aussi une preuve que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Oui, c'est beau et bien français assurément, d'orner de fleurs des milliers de tombes et de les parer de la cocarde du Souvenir ! C'est beau et bien français de rassembler en des lieux choisis et vénérés tant d'ossements épars que l'enfer des batailles avait dispersés ! C'est beau et bien français d'élever des monuments devant lesquels défileront des foules émues et des régiments vainqueurs !... Mais l'Eglise qui aime tant à nous parler d'immortalité et qui, par-dessus la cité du temps, montre la cité des cieux, nous presse de joindre nos prières et d'en offrir le prix à nos morts, comme un bouquet d'immortelles. Que ces prières se mêlent à la voix des cloches qui semblent porter là-haut l'accent de nos implorations vers Celui qui tient en ses mains le sort des peuples, qui juge les nations et délivre les âmes : « Souvenez-vous, Dieu tout-puissant, de toutes ces victimes offertes en holocauste pour la rédemption de tous ! Pesez dans vos mains magnanimes la valeur de leur immolation. Après le corps de votre Christ immolé à la messe, y a-t-il quelque chose de plus sacré que le corps du soldat immolé pour son pays ? »

* * *

Inclinons-nous bien bas devant ces noms gravés sur la pierre ou le marbre et qui signifient la Marne, l'Yser, la Champagne, Verdun, la Somme, les Vosges, l'Argonne, toute la ligne du front où se sont jouées pendant plus de quatre ans les destinées du monde entier. C'était pour les bénir tous ensemble que vous fûtes conviés à cette solennité. Une solidarité nous lie étroitement à eux : dette de souvenir pour l'immense travail fourni à la cause victorieuse ; dette de reconnaissance, toujours chère aux cœurs bien nés, et qu'on sait payer à ceux qui sont montés aux cimes les plus élevées du sacrifice ; dette de prière dont nous demandons au Seigneur d'accepter la valeur.

« O morts glorieux, reposez, là-haut, dans la

paix divine, comme vos cendres ici-bas dans les plis du drapeau ! Le vent de la victoire, soufflant dans nos étendards, a passé sur vos tombes pour remuer la poussière de vos corps sanglants. Puissent vos âmes tressaillir à jamais dans les splendeurs des Saints et puisse sur vos tombes, connues ou inconnues, surgir une France nouvelle, libérée de toutes les vieilles querelles dont nous avons failli mourir, afin que, dans la rude paix à conquérir, vous soyez le symbole pacifiant de l'esprit nouveau qui doit inspirer notre vie pour le bonheur, la prospérité, la gloire, l'extension toujours plus grande de la vieille patrie française ! » Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XX

S. THOMAS DE CANTORBÉRY

Thomas de Cantorbéry fut l'un des hommes qui luttèrent avec le plus d'éclat et à travers toutes les difficultés en faveur de l'Eglise. Bossuet, dans son immortel panégyrique, s'est plu à glorifier dans la personne du primat d'Angleterre le défenseur héroïque des libertés chrétiennes. « L'Eglise, dit-il, devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine. » C'est au triomphe de cette noble cause que Thomas Becket consacra ses efforts, en devenant le modèle du courage inflexible, intrépide jusqu'à la mort.

I

La situation faite à l'Eglise d'Angleterre dans la seconde moitié du XIIe siècle, sous le pontificat de l'illustre évêque de Cantorbéry, était à peu près celle que nos législateurs auraient voulu imposer en France par la sujétion du pouvoir religieux au pouvoir civil. L'homme qui rêvait alors d'opprimer le catholicisme dans la Grande-Bretagne ou au moins de lui substituer une Eglise nationale se nommait Henri Plantagenet : prince fourbe et violent, chez lequel, comme l'a très bien dit Ozanam, « l'esprit de tyrannie s'élevait à la plus haute puissance, mais qui devait rencontrer dans la personne de Thomas Becket une force d'opposition incalculable[1]. »

Après avoir été le premier des ministres et des dignitaires de la couronne, Thomas Becket occupait le trône primatial de Cantorbéry. Le jour de son sacre, l'évêque lui avait posé cette interrogation : « Il me reste à vous demander d'opter entre deux choses qui ne me semblent guère compatibles, et de déclarer ce que vous préférez de la faveur du roi de cette terre ou de celle du Roi des cieux. — Avec l'aide de Dieu, répondit Thomas, mon choix est déjà fait. Jamais, pour l'amour d'un roi de cette terre et pour conserver ses faveurs, je ne renoncerai à la grâce du Roi des cieux. » Dans sa nouvelle demeure, le primat, suivant un mot d'Ozanam encore, « n'avait gardé d'autre magnificence que celle de l'aumône et de l'hospitalité. » Il y menait la vie laborieuse et mortifiée d'un moine bénédictin. Prévoyant que, successeur de S. Anselme, il aurait à soutenir les mêmes combats contre les puissances du monde, il l'avait choisi pour modèle : ne devait-il pas, d'ailleurs, à son exemple, faire prévaloir sur les exigences royales le *non possumus* de la foi ?

Au premier débat, la question agitée entre Henri II et Thomas Becket fut une question juridictionnelle. Un chanoine de Cantorbéry avait insulté des officiers royaux. Conformément à la discipline de l'époque, le tribunal de l'archevêque, seul autorisé en pareil cas, condamna le coupable au fouet et à la suspense temporaire des offices et bénéfices inhérents à sa charge. Mais Henri II, estimant cette peine trop légère, voulut en référer au for civil. Thomas protesta au nom du droit d'immunité appartenant à l'Eglise. Ce fut le commencement d'une lutte qui devait être aussi longue que douloureuse.

Henri II, pour arriver à ses fins, résolut alors de remettre en vigueur ce que l'on appelait *les coutumes royales*, qui faisaient redevable de l'autorité séculière tout dignitaire ecclésiastique. Dès lors, la hiérarchie catholique, dont les membres se renouvellent et se succèdent par une transmission légitime, disparaissait. De même, le pape et les évêques ayant perdu leur juridiction, il n'y avait plus de pouvoir coercitif ou pénal envers les dissidents en matière religieuse. Les *coutumes royales* étaient donc une véritable charte de servitude. En détachant l'Eglise d'Angleterre de la grande société chrétienne, on la dépouillait de sa liberté primitive pour l'abaisser aux pieds du trône à l'instar d'une aristocratie vassale. Au fond, ce qu'Henri Plantagenet poursuivait c'était, en détruisant les immunités ecclésiastiques, de placer les deux glaives entre ses mains et de faire de l'Eglise un instrument de règne. A cette prétention royale, Thomas opposa une volonté de fer et répondit qu'il observerait les coutumes du royaume, « sauf l'honneur et les droits de son ordre, *salvo ordine suo,* » selon la formule usitée au sacre des évêques.

II

L'archevêque de Cantorbéry expiera d'abord par six années d'exil son courage contre un pouvoir usurpateur.

Obligé de fuir le sol d'Angleterre, le successeur de S. Anselme, après une traversée difficile, aborda le 2 novembre 1170, un peu avant le coucher du soleil, sur les plages du Boulonnais, à une lieue environ de Gravelines, pour de là se rendre aussitôt à Soissons. Après y avoir reçu l'hospitalité du roi de France qui vénérait en lui un évêque persécuté pour la justice, il s'empressa d'aller visiter

[1] Ozanam, *Deux chanceliers d'Angleterre,* p. 154.

à Sens le pape Alexandre III, banni lui-même de Rome par l'empereur d'Allemagne. Entre les deux illustres exilés, l'un portant la couronne d'épines de la papauté et représentant le droit contre la force, et l'autre qui devait si prochainement ceindre l'auréole du martyre, l'entrevue fut touchante. Ils épanchèrent leur mutuelle tristesse et s'affermirent dans l'épreuve par l'échange des plus courageuses pensées.

Alexandre III, après avoir renouvelé au primat de Cantorbéry l'investiture de sa dignité, le pria de gagner l'abbaye cistercienne de Pontigny, qui était une fille de Cîteaux. Il y vivait paisiblement sous la bure monastique, partageant ses journées entre la prière et l'étude, quand Henri II, informé de sa nouvelle résidence, menaça de supprimer immédiatement dans ses Etats tous les couvents de l'Ordre, si les religieux de Pontigny ne l'éloignaient au plus tôt. Les religieux cédèrent. Le roi de France lui-même, craignant son rival d'Angleterre, abandonna la cause de l'évêque proscrit. Et comme on demandait à Thomas Becket où il espérait pouvoir se réfugier : « J'ai ouï dire, répliqua-t-il, que sur les bords de la Saône et jusqu'au pays de Provence, les hommes étaient libres... Je m'y rendrai, et peut-être qu'en voyant mon affliction on aura pitié de moi. » A Lyon où il fut accueilli, l'athlète du Christ aime à venir près du tombeau de S. Irénée méditer la science des martyrs. Dans des lettres admirables et qui sont un monument précieux pour l'histoire du temps, il expose ses cruels malheurs et tourne des yeux pleins de larmes vers son Eglise en deuil.

Enfin, Henri II, craignant l'excommunication dont Rome le menaçait, consentit à une réconciliation officielle. Elle eut lieu en 1170, le jour de la Sainte-Madeleine. Le roi promit, en présence d'un grand nombre de notables, de rendre à l'Eglise d'Angleterre l'usage de ses libertés et de ses droits. Ce n'était, hélas ! qu'un parjure. Cependant, impatient de revoir ses fidèles bien-aimés, Thomas quitte la France. A peine le vaisseau qui le portait a-t-il abordé les côtes britanniques que tout un peuple accourt et lui fait jusqu'à sa ville épiscopale une longue et magnifique ovation. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler et envenimer la haine du roi.

Un jour, entre autres, plusieurs chevaliers de son entourage entendirent Henri II prononcer ces mots : « Qui donc me délivrera de cet homme ? » Aussitôt le projet du crime fut conçu, et des sicaires arrivèrent à Cantorbéry le lendemain, 29 décembre, fête des Saints Innocents. Il était l'heure des Vêpres, et le primat venait de pénétrer dans la vieille et superbe cathédrale pour y chanter l'office avec ses moines, quand les meurtriers s'élancèrent, le glaive à la main, en s'écriant : « Où est l'archevêque ? » Celui-ci descendit aussitôt les degrés de l'autel qu'il avait déjà montés : « Me voici, leur dit-il, je suis l'archevêque. Si c'est ma tête que vous cherchez, je vous l'offre, et je mourrais volontiers pour la paix et pour la liberté de l'Eglise. » Sans plus tarder, un violent coup d'épée le frappe « à l'endroit où est formée la couronne cléricale et où l'huile sainte a coulé. » Au même instant le saint Pontife tombe et meurt comme le bon Pasteur au milieu de son troupeau. « Aucune trace d'altération n'apparaissait sur ses traits, dit son dernier historien ; les yeux et les lèvres doucement fermés respiraient une paix céleste, et le sang de ses blessures s'étant coagulé formait comme un cercle de rubis autour de son front [1]. »

Deux ans et deux mois à peine écoulés, S. Thomas recevait, le 21 février 1173, les honneurs du culte. Toute sa vie, d'ailleurs, se résumait dans cette belle parole, empruntée à la Bulle de sa canonisation : « *Pro justitia Dei et Ecclesiæ libertate decertavit.* Il a lutté pour les droits de Dieu et la liberté de l'Eglise. » D'autre part, la main de la Providence s'appesantissait visiblement sur la maison royale d'Angleterre : non seulement Henri II est odieusement trahi par son propre fils, mais on verra bientôt la dynastie des Plantagenet s'éteindre avec la guerre des Deux Roses. C'est ainsi que l'Eglise triomphe.

III

L'histoire de S. Thomas Becket est celle de maints personnages ecclésiastiques. Elle fut l'histoire de S. Ambroise devant Théodose, et celle de Pie VII devant Napoléon Ier. Son développement constitue l'un des plus glorieux épisodes de la lutte du sacerdoce et de l'empire.

Au surplus, d'illustres chrétiens viendront eux-mêmes, jusque dans nos temps modernes, ranimer leur courage pour la défense de la foi au contact des reliques de S. Thomas Becket. O'Connell, en particulier, visitant l'Angleterre et passant à Cantorbéry, sera heureux de vénérer « les dalles de son incomparable basilique, teintes du sang d'un martyr de la religion, et son reliquaire tout chargé de pierreries et d'émaux. »

Avec non moins de bonheur et d'émotion contenue, Mgr Darboy reçut, le jour même où il prit possession du siège de Paris, la croix que portait S. Thomas de Cantorbéry quand il fut assassiné. « J'en accepte l'augure, » dit-il. On sait ce qui arriva aux journées de la Commune en 1871 : l'archevêque de Paris partagea le sort des otages. Cette croix et la soutane ensanglantée de Mgr Darboy sont aujourd'hui déposées au trésor de Notre-Dame.

Hier encore, le P. du Lac avait quitté la rue des Postes pour aller prendre la direction du jeune collège des Jésuites à Cantorbéry ; or, « des fenêtres de sa cellule à la lisière des pelouses vertes et derrière l'épais rideau des grands hêtres, il apercevait tous les soirs les hautes tours de la cathédrale qui se dégageaient en violet sombre sur le rouge peu à peu brunissant du ciel. Et les tours du vieil édifice parlaient à son cœur de proscrit.

[1] Mgr Demimuid, *S. Thomas Becket (1117-1170)*, Lecoffre, 1909.

Elles lui disaient, sans doute, pour le consoler, qu'en tout temps l'Eglise fut persécutée, que sous les rois comme sous les républiques ceux qui la défendirent furent souvent exilés, et que parfois même, comme S. Thomas Becket, ils durent payer de leur vie leur fidélité à sa cause et à ses lois [1]. »

* * *

Cette page d'histoire empruntée à la vie de S. Thomas Becket, nous apprend à rester toujours les fils dévoués de l'Eglise, pour l'écouter quand elle parle, pour la soutenir quand on l'attaque. Elle est la citadelle sacrée de la liberté de conscience. A suivre ses inspirations dans tous nos actes, nous sommes assurés de suivre un guide éclairé et fidèle.

XXI

LES LÉPROSERIES

L'Eglise est une mère. L'image évangélique du pauvre Lazare, celle des petits enfants abandonnés, le sort lamentable de la classe servile et la pitié qu'il a éveillée diront jusqu'à la fin du monde les trésors de tendresse que recèle le cœur de l'Eglise. Dépositaire de la parole et des grâces acquises par le sang de Jésus-Christ, elle a passé, à son exemple, en faisant le bien. Une révélation entre mille autres de sa bonté maternelle fut l'établissement des léproseries.

I

La lèpre est une maladie importée d'Orient, qui opère lentement la ruine de l'organisme. On voit d'abord des taches livides sur le visage, aux mains et aux pieds ; puis, des nodosités se forment et deviennent purulentes ; les chairs ulcérées tombent en lambeaux. A la fin le lépreux n'est plus qu'un cadavre ambulant. Au moyen âge, pour se défendre de sa contagion grandissante, ou le reléguait hors des villes et des villages, loin de tout contact avec le commerce des hommes. Une cérémonie solennelle dont la liturgie chrétienne a consigné les détails précédait cette séquestration. Après une messe funèbre célébrée en sa présence, et après avoir bénit les objets et ustensiles destinés à son usage, clergé et fidèles conduisaient le malade à une hutte isolée ou *borde*, suivant l'expression du temps. On plantait ensuite une croix devant cette pauvre demeure, assimilable à la solitude d'un tombeau, et un tronc y était placé pour recevoir les aumônes des passants. C'était si bien un tombeau que le droit, en certaines coutumes, concluait à la mort civile du lépreux.

Impuissante à faire disparaître le fléau de la lèpre, l'Eglise voulut au moins effacer la réprobation morale qu'elle entraînait. A ses yeux, la lèpre revêtit une distinction particulière, une marque, pour ainsi dire, de l'attention divine. Quand la main de Dieu, toujours juste et miséricordieuse, avait touché un chrétien de ce mal mystérieux et inaccessible à la science humaine, dès lors, je ne sais quoi de vénérable s'attachait à sa personne. Le Pape s'adressera aux lépreux comme à ses « chers amis » pour réclamer le secours de leurs prières. Les fidèles les appelaient « les malades du bon Dieu, » et dans les actes publics on les désignera sous la formule suivante : « Ceux à qui le Seigneur tout-puissant a fait présent de la lèpre [1]. »

Au surplus, tout lépreux n'était-il pas l'image expressive du Sauveur du monde ? Déjà l'Esprit-Saint avait représenté Jésus-Christ par la bouche du prophète comme un lépreux : *Et nos putavimus eum quasi leprosum*. (Is., LIII, 4). Lui-même, durant les jours de sa vie mortelle, aura pour les lépreux de prévenantes tendresses. Il les console, il les guérit. Un jour, après les avoir guéris et en voyant que sur dix un seul était venu lui rendre grâces, il laissera échapper de son cœur ce cri touchant : *Et novem ubi sunt?* Que dis-je ! Il ne dédaignera pas d'entrer dans la maison des lépreux et de s'asseoir à leur table : le festin auquel il prit part chez Simon en est la preuve manifeste.

Au souvenir de tant et si saintes choses, l'Eglise s'empressa d'entourer d'honneur les lépreux et les pestiférés. Tandis que le paganisme avait maudit ces victimes pitoyables, vouées chez les sociétés antiques à tous les mépris et à tous les abandons, l'Eglise en fit une sorte de caste privilégiée. Sur le visage ensanglanté du lépreux et pour lui concilier le respect et l'amour du peuple, elle se plut à faire briller l'adorable face du Sauveur. Sous son influence, il n'est plus une créature qui fait tache, objet de rebut ; mais on voit en lui une âme sanctifiée par le baptême et de marque divine.

II

Non contente d'honorer les lépreux, l'Eglise mettra tous ses efforts à les soulager.

Déjà, un concile tenu à Orléans en 549 prescrivait aux évêques d'avoir un soin particulier de ces malheureux et de leur fournir la nourriture et le vêtement nécessaires. Au moyen âge, lorsque le mal eut pris des proportions inquiétantes, l'Eglise établit pour l'entraver tout un système de charité. Les lépreux forment une corporation, une sorte de communauté religieuse, que l'évêque, en recevant l'anneau et la crosse, accepte de prendre sous sa sauvegarde immédiate. De magnifiques léproseries ou *maladreries* succèdent aux premières huttes abandonnées. Le seigneur féodal se fera une gloire de contribuer à ces créations, et les archives publiques sont encore riches de chartes par lesquelles comtes et barons fondent des hôpitaux pour les lépreux. On considérait même un asile de lépreux « comme un des signes distinctifs de la châtellenie. »

[1] La *Croix*, 31 août 1909.

[1] Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, ch. XXVII.

On sait ce que Michelet et les romanciers de son école ont écrit sur la lèpre, et, à propos de la lèpre, sur le catholicisme qu'ils déclarent responsable d'un tel fléau. Ces accusations mensongères viennent d'être mises à néant par quelques érudits avec la simple publication des statuts de nos vieilles maladreries. S'il faut en croire ces règlements, la charité chrétienne entourait les lépreux de la plus vive sollicitude. La vie était pour eux facile et abondante ; les travaux de culture, auxquels la plupart s'adonnaient, n'avaient rien de pénible. Leurs rapports reflétaient presque l'intimité familiale. Non seulement des léproseries sont fondées en grand nombre par l'Eglise, mais celle-ci recueille des dotations en leur faveur. Les Chevaliers de St-Lazare et les Sœurs hospitalières de St-Jean de Jérusalem seront par ses soins transférés en France pour soigner les *ladres* abandonnés aux carrefours de nos villes ou perdus au fond des montagnes. Tous ces faits sont une réponse suffisante aux calomnies de la libre-pensée.

D'ailleurs, quels traits d'héroïsme incomparable une pareille infortune ne devait-elle pas susciter ! S. François d'Assise aime à se rendre dans ces hôtels de la douleur, les maladreries, pour y nettoyer des plaies purulentes. Et même, souvent, à l'endroit où il avait touché le malade, la lèpre s'en allait et la chair redevenait saine. Sainte Claire, sainte Angèle de Foligno prodiguent aux lépreux les plus humbles services, « comme autrefois les matrones romaines bandaient les pieds meurtris de l'esclave. » En soignant une vieille lépreuse qu'elle voulut ensevelir et inhumer, Catherine de Sienne aura les mains atteintes de la contagion ; mais Dieu, pour récompenser son dévouement, les lui rendit bientôt pures et blanches.

Il n'est pas jusqu'aux rois et aux reines qui ne prennent en pitié tant de malheureuses victimes. S. Louis baisa un jour à l'abbaye de Royaumont un lépreux. Marguerite de Bourgogne exerça à leur égard une libéralité princière. Après avoir lavé elle-même les plaies d'un lépreux, par un prodige de courage, sainte Elisabeth de Hongrie prend le vase où était exprimée la pourriture du mal, et l'absorbe d'un trait, « comme elle aurait bu, ajoute Mgr Gibier, le sang du Seigneur dans le calice de nos autels. » C'est elle encore qui prononça cette parole incroyable : « Ce que je voudrais avant tout et du fond de mon cœur, ce serait d'être lépreuse. » S. Ferdinand, roi de Castille, et Henri III d'Angleterre, donneront également leurs soins aux lépreux. Çà et là, on verra les filles des souverains se dépouiller de leurs parures, préférer à l'éclat d'une couronne une obscure infirmerie et se faire les servantes des pestiférés.

Au surplus, l'isolement rigoureux imposé aux « ladres » depuis le XIIIe siècle, vint à bout du terrible fléau. M. Lavisse reconnaît qu'à l'époque suivante les innombrables léproseries créées en France par la charité étaient à peu près vides [1].

[1] *Histoire de France*, t. IV, p. 203.

* * *

Le martyre du P. Damien, l'apôtre des lépreux de Molokaï, n'est qu'une nouvelle page de ce livre d'or. Il mourut le 23 mars 1889, après onze ans de séjour en Océanie et après avoir donné tout le dévouement dont un homme peut être capable. Depuis, des mains pieuses n'ont pas cessé d'orner sa tombe de fleurs. M. le comte de Vogüé, dans son discours sur les prix de vertu à l'Académie française, le 18 nov. 1909, disait encore : « Les Sœurs de Cluny peuvent toujours soigner la lèpre au milieu des populations de la Polynésie ; mais elles ont dû abandonner l'école, où elles donnaient aux petites Polynésiennes un enseignement plus contagieux que la lèpre, paraît-il [1]. » Le fait montre du moins de quels trésors d'amour le cœur de l'Eglise reste l'intarissable dépôt.

[1] La *Croix*, 19 nov. 1909.

Vient de paraître

Ch. ROLLAND : **LE VESTIBULE DU PARADIS**, 56 discours, partagés en sept séries de huit, pour autant d'Octaves des Morts. Un vol. in-16 de XIV-426 p., 4 fr., *franco* 4 f. 60 pour la France, 4 f. 85 pour l'Etranger. En vente à nos bureaux.

COURS DE PRÉDICATION

Au moment où vont reprendre les Cours de prédication, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs que nous avons publié dans les années de la *Prédication* (ou *Ami du Clergé paroissial*) qui sont encore en vente à nos bureaux (excepté l'année 1897, épuisée) :

1° Un **Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un Curé de campagne. — La première partie, LE DOGME (48 instructions) se trouve dans les années 1899 et 1900 ; la deuxième partie, LA MORALE (34 instructions), en 1901 ; la troisième, LES SACREMENTS (26 instructions), en 1902.

2° Une série de **Prônes catéchétiques :** le SYMBOLE DES APÔTRES (37 prônes) en 1897 et 1898 ; la GRACE (9 prônes) et les SACREMENTS (64) en 1899, 1900 et 1901 ; le DÉCALOGUE (48) en 1903, 1904 et 1905.

3° Des **Instructions pour chaque dimanche,** plus particulièrement inspirées de l'évangile, par un Curé de campagne, en 1903 et 1904.

4° De 1909 (inclus) à 1912 (inclus), 60 **Prônes sur le Symbole.**

5° En 1908 et 1909, 39 **Instructions sur les péchés capitaux.**

6° En 1909, 1910 et 1911, 48 instructions **Aux jeunes gens d'un Patronage.**

7° En 1912, une **Retraite à des jeunes filles.**

8° En 1913, deux **Retraites à des jeunes gens.**

Chaque année (en fascicules) est en vente à nos bureaux aux mêmes conditions qu'avant la guerre, 8 fr. net, sans majoration, port en sus. — Nous ne pouvons pas nous charger de faire exécuter la reliure, qui coûte des prix exorbitants.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 octobris 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 26 octobre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le soir de la Toussaint. — « Notre sœur la Mort, » 561.

Pour la fête des Saintes Reliques. — Nos devoirs envers les Saints, 563.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LX. *22e Dim. après la Pentecôte :* L'œuvre charitable, 565. — LXI. *Pour la Dédicace :* Le respect de l'église, 566.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXII. Les corporations ouvrières, 567.

Varia. — L'appel du missionnaire, 571.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXI. La justice dans l'exécution des contrats, 572.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

« NOTRE SŒUR LA MORT »

Mes frères,

C'était dans la campagne d'Assise, non loin de Notre-Dame des Anges. François le Séraphin, accompagné de Frère Léon, glorifiait Dieu dans un enthousiaste cantique à la Création tout entière. Debout, l'œil inspiré, il saluait gracieusement « son frère » le soleil à la chaleur toute vivifiante, « sa sœur » l'eau si limpide, si fraîche et si chaste, « ses frères » les petits oiseaux aux intarissables chansons si délicieuses, si pures.

Soudain les cloches du monastère résonnent là-bas ; elles tintent un glas funèbre. Un Frère accourt et annonce qu'un religieux vient de trépasser. En signe de douleur et de deuil, François rabat sa cagoule sur son front ; puis tendant vers le ciel ses bras qu'ont amaigris les privations quotidiennes : « O Dieu, je vous bénis aussi, même pour notre Sœur la Mort ! Elle est hideuse à voir, redoutable et horrible à notre nature. Mais pour les cœurs qui vous aiment, elle est toute généreuse et bonne, étant porte du ciel, messagère de votre bienheureuse Eternité. Oui, Seigneur, remercié soyez-vous à jamais ! »

M. f., cette strophe étonnante du séraphique Patriarche d'Assise à « notre Sœur » la Mort, tel sera le sujet de mon entretien de ce soir.

« Heureux, écrit l'apôtre S. Jean dans son Apocalypse, heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! »

I

Faits l'un pour l'autre, le corps et l'âme voudraient ne jamais se séparer ; être l'un sans l'autre les épouvante. — Aussi, voyez ce qui se passe, dans ce combat des derniers moments qui s'appelle l'agonie. Alors ne semble-t-il pas que le corps lutte désespérément pour retenir son âme, que l'âme, de toutes ses énergies, de toutes ses angoisses, essaie de demeurer dans ce corps qui fut pour elle un compagnon, un serviteur, plus que cela, un ami et un frère ? Et dans la suite, grand Dieu ! du corps privé de celle qui faisait sa vie, du corps que va-t-il advenir ? Il change de nature, il prend un autre nom, celui de cadavre ne lui reste pas longtemps ! « Il devient, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ! » — « Tant il est vrai, ajoute Bossuet, que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprime ses malheureux restes ! » — Quelle perspective que celle-là ! quelle frayeur et quelle lamentable répugnance pour notre être tout entier ! Cependant, nous autres chrétiens, écoutons l'apôtre S. Paul, qui nous avertit que nous n'avons pas le droit de nous attrister comme ceux qui n'ont pas d'espérance. « *Seminatur corpus,* s'écrie-t-il, notre corps est semé pour qu'il germe. Il est semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité. Il est semé dans l'ignominie, il renaîtra dans la gloire. Il est semé dans l'impuissance et dans les ténèbres, il revivra dans la force et dans la lumière. Il est semé corps animal, impassible et glorieux il surgira corps spirituel. »

M. f., vous savez ces sillons où précieusement l'on dépose le grain de blé. Celui-ci commence bien par se défaire, par s'abîmer. Allez-vous croire pour cela que tout est fini, que tout est bien perdu ? Mais patientez donc ; et quelle transformation vous allez avoir, quelle exubérance de vie vous pourrez admirer ! Tels sont, tels sont nos cimetières. C'est un hiver terrible et immensément long, c'est vrai ; mais après cet hiver, nous aurons le glorieux renouveau d'un printemps incomparable et sans limites. Dans les champs de nos morts, les inscriptions funéraires sont multiples, sont diverses. Très cordialement, je m'incline devant toutes. Néanmoins, l'une des plus belles, l'une des meilleures, l'une des plus justes, évidemment, ce ne peut être que celle-ci : « Ici sommeille, ici dort, en attendant le réveil. » C'est l'inscription que l'illustre avocat Berryer fit graver sur le caveau mortuaire où il avait marqué sa place, près de ses père et mère : « *Exspecto, donec veniat immutatio mea !* Nous sommes là, mais c'est en attendant le réveil ! »

« Homme, tu n'es que poussière, et tu retourneras en poussière ! » Voilà l'effroi, l'épouvantement de mon corps ! — « *Credo carnis resurrectionem.* Je crois à la résurrection de la chair. » Voilà, dans ma terreur, mon réconfort, voilà ma sublime consolation ! — « *In carne mea, videbo Salvatorem meum,* disait le saint homme Job. Un jour enfin viendra, où des yeux de mon corps je pourrai contempler mon Dieu sauveur. »

M. f., la mort impitoyable sépare donc notre corps de notre âme. En plus, autre douleur intense, elle désunit, elle éloigne ceux qui s'affectionnent, qui s'aiment. Dans la famille, dans l'amitié, puisque le départ de cette terre est inévitable, on désirerait au moins pouvoir mutuellement s'attendre, afin de ne s'en aller que tous bien ensemble, ainsi que ces oiseaux voyageurs que nous voyons, à la fin de

la saison d'été, émigrer de nos pays et s'envoler vers d'autres régions, là-bas dans le lointain. Ah ! se quitter quand on s'aime : quel poignant regret pour ceux qui s'en vont, quelle épreuve et quelle solitude pour ceux qui restent ! — Là aussi, quel adoucissement la croyance, la certitude chrétienne ne nous apporte-t-elle pas ! « Enfin, disait Drouot en expirant, enfin il va m'être accordé de revoir mon père, ma mère et mon Empereur ! » Oui, là-haut nous retrouvons ceux qui nous ont précédés.

Et puis, m. f., la foi nous le certifie, la séparation n'est pas totale, ou plutôt, elle n'est qu'apparente. Par delà la tombe, ceux que nous appelons nos morts, bien que nos yeux terrestres ne puissent plus les apercevoir, ils continuent à être là dans les parages des vivants, de ceux qu'ils ont aimés et qu'ils aiment toujours. Ils persévèrent à se mêler à leur vie, à s'intéresser à leur sort. Ils les bénissent, ils les aident de leur influence auprès de Dieu. Et eux-mêmes, si, pas assez purs encore, ils souffrent, languissent en purgatoire, ne peuvent-ils pas, grâce à la prière fidèle et affectueuse de ceux qui ici-bas les pleurent, obtenir leur soulagement et même la totale délivrance ?

Dans nos deuils, voyez-vous, n'en croyons pas nos yeux ! Nos morts, dans la croyance chrétienne et dans la grâce, ce sont des morts qui vivent, des morts qui se souviennent, et c'est de nous. Nos morts, ce sont des morts qui parlent, qui intercèdent, et c'est pour nous. Nos morts bien-aimés, ce sont des morts qui aiment, et c'est toujours très fortement, et c'est toujours bien nous. — « Voilà, écrivait à un ami intime le grand historien et littérateur français Ozanam, voilà déjà deux ans que j'ai perdu ma pauvre mère ! Parfois, j'éprouve des tressaillements subits, comme si elle était là à mes côtés. Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisions ensemble, le soir, au pied du crucifix. Enfin souvent, lorsque j'ai le bonheur de communier, il me semble qu'elle suit Jésus dans mon misérable cœur, comme elle le suivit, porté en viatique, dans d'indigentes maisons. Et alors, j'ai une ferme croyance de la présence de ma mère auprès de moi. »

II

M. f., n'allons pas nous attrister, vous dis-je, comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

D'abord, nos corps, un jour, comme celui du Christ il y a 1900 ans, soulèveront vainqueurs la pierre pesante de leurs tombeaux. Ensuite, la brisure, entre ceux qui meurent et ceux qui restent, n'existe que pour un temps — et même, encore une fois, à vrai dire, elle n'est plutôt qu'apparente, jamais totale, jamais complète. Ah ! dans les plus cruelles infortunes, dans les plus angoissants malheurs de notre nature, de notre destinée terrestre, que nous sommes donc heureux, privilégiés, auprès de ceux qui ne croient ni n'espèrent !

Les consolations de notre foi catholique ! Mais si nous sommes conséquents, logiques dans nos croyances, c'est en définitive, incomparablement avec plus de réjouissance que de douleur, avec plus de contentement que de regret, que nous devons attendre et affronter la mort.

Avec elle, en effet, c'est l'adieu à ce monde. Mais ce monde, précisément, qu'est-il donc très au juste ? Des joies assurément ; cependant, jamais absolues et combien passagères ! Des jours qu'on appelle excellents, c'est vrai. Mais par contre, tant de tentations à subir ; tant de défaillances ; tant de péchés à craindre ; tant de difformités, de laideurs, tant de scandales à voir ; tant de durs et longs combats à livrer ! Et les labeurs, les fatigues, les tristesses, les tourments, les indigences de l'esprit, les déceptions, les agonies du cœur ! Et la crainte, l'ennui, la souffrance corporelle, l'infirmité, la maladie ! Et ce désir passionné, cette soif brûlante, en chacun de nous, que rien de terrestre ne saurait assouvir, ne saurait contenter : soif et désir impérieux, instinctifs, et de la toute Bonté, et de la toute Justice, et de la toute Perfection, et de la toute Sainteté, sans limites et sans ombres. — Vu, d'une part, toutes ces misères et tous ces dangers ; vu, de l'autre, tous ces sublimes besoins de notre âme infiniment trop vastes, trop hauts pour obtenir jamais satisfaction en la vie présente ; vu tout cela, ne sentons-nous pas tous que cet « ici-bas » ce n'est pas le vrai « chez nous » qui nous convient et qu'il nous faut, que cet ici-bas n'est pas à notre dimension, pas à notre mesure ? Ne sentons-nous pas, en toute évidence, que nous sommes faits pour autre chose de meilleur, et que cette terre, loin de constituer la vraie patrie, n'est tout simplement que terre d'attente, que terre d'exil ? — Et dès lors, en face de la mort, au lieu de se lamenter, de gémir inconsolablement, en soi, en vérité, il est plus de mise, plus légitime de la saluer comme le captif, comme l'exilé saluent et chantent leur bienheureuse délivrance ! — S'adressant d'avance à la cloche qui devait un jour annoncer ses funérailles, Lamartine lui parlait ainsi :

Des sanglots de l'airain, oh ! n'attriste personne !
Mais prends ta voix de fête, et sonne, sur ma tombe,
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison.

Par conséquent, m. f., c'est sans tremblement que nous pouvons nous représenter le chrétien sincère et fidèle qui va mourir. — Sacrements, indulgences, prières, ferventes aspirations, rien ne manque à sa préparation suprême. Entre autres, l'absolution, le pardon général du prêtre, qui définitivement tranquillise, rassure sa conscience humiliée et contrite. — Puis la dernière visite du Dieu Eucharistique. « Mes petits enfants, disait Cauchy mourant, Cauchy le plus célèbre, le plus illustre mathématicien de tout le XIXe siècle, mes petits enfants, c'est aujourd'hui Fête-Dieu chez nous ! Allez au jardin, cueillez toutes les fleurs, parsemez-en les allées sous les pas du bon Dieu ; fleurissez le corridor, l'escalier jusqu'au seuil de

ma chambre ; mais réservez les plus belles pour en parer mon lit : car, aujourd'hui, mon lit est un autel, et notre maison est une église. »

Maintenant, m. f., faisons silence. « Le ciel a visité la terre. » Le malade, les yeux fermés, les mains jointes, oubliant sa souffrance, parle tout bas dans son cœur : « Jésus, il se fait tard dans ma vie ! Il fait si sombre tout autour de moi ! Jésus, mon divin Compagnon ! Jésus, ô mon Consolateur, mon Ami et mon Frère ! » — Et quand le cœur est sur le point de s'arrêter, de finir, ce crucifix de famille, qui, c'est probable, a déjà reçu de suprêmes baisers, ceux d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, ou d'une épouse encore, ou d'un enfant chéri, ce crucifix tant de fois vénérable, placez-le dans les mains du mourant ; et si ses mains sont défaillantes, mettez-le sur ses lèvres. — Les yeux vont s'éteindre ; le crucifix encore, je vous en prie, le crucifix toujours, afin que leur dernier regard soit vers le Dieu de miséricorde et de bonté, qui a dit au Calvaire : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis. » — « *Proficiscere, anima christiana,* pars de ce monde, âme chrétienne ! » prononce la sainte Eglise. Ce jour pour toi, c'est *natalitia,* la délicieuse journée de naissance pour le ciel, le ciel où Jésus va t'accueillir, Jésus avec son visage si doux, son visage tout en fête, *mitis atque festivus aspectus ;* Jésus, Jésus qui va te dire : « Viens, toi qui m'aimes et que j'aime. Tu as vaillamment combattu, tu as conquis la paix, et tu as mérité de recevoir la couronne, *veni, coronaberis !* »

M. f., je vous le demande, comment convient-il, ici, de représenter, de figurer la Mort ? Est-ce sous la forme du squelette armé d'une faux impitoyable pour un carnage farouche ? Certainement non : la Mort, ici, nous ne devons la voir que sous les traits bien doux de l'ange libérateur, de l'ange à la clef d'or, qui introduit dans l'espace illimité des cieux. — Ici, la mort, mais c'est comme le dernier, comme le plus grand des sacrements, qui procure, qui donne la plus ineffable, la plus complète, la plus à tout jamais durable de toutes les communions. « *Ecce corpus Domini nostri Jesu Christi,* » dit le prêtre élevant l'Hostie adorable au-dessus de son ciboire d'argent ; « Voici Dieu, réalise la mort en ouvrant les tabernacles éternels, voici l'auguste Trinité ; voici l'Immaculée, la Toute Belle, la Toute Bonne ; voici l'ineffable compagnie de tous les Anges et de tous les Saints pour les siècles des siècles. »

* * *

M. f., heureux, heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !

« Que désirez-vous, demandait-on, à ses derniers moments, à M. Hamon, curé de St-Sulpice, que désirez-vous ? — Oh ! pas autre chose que le paradis, le paradis tout seul ! » Ce fut sa suprême parole. Et Berryer, en 1868, sur son lit d'agonie, saluait Marie par les invocations du *Salve Regina :* « Mère de miséricorde, notre douceur, notre consolation et notre vie ! Vers vous nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes ! En grâce, montrez-moi, montrez-moi Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô pieuse, ô si bonne Vierge Marie ! » Et Augustin Cochin : « Que je suis content de mourir, et de pouvoir m'écrier avec sainte Thérèse : O Jésus, à la fin, il est bien temps de nous voir ! » Et en 1887, Ferdinand Gaillard, le grand maître de la gravure : « On ose, on veut me laisser entendre que je vais un peu mieux ! Comment pouvoir me parler ainsi ? Etre si près du ciel et ne pas y entrer, ce serait vraiment trop malheureux ! » Et Lacordaire, ce grand moine, expirant : « Paradis du bon Dieu, ouvrez-moi, ouvrez-moi donc et bien vite ! » Et enfin en 1897, à Lisieux, la vénérable et exquise petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu ! Ah ! que je vous aime ! » Et elle expira. Et ce fut l'ineffable réalisation de la gracieuse poésie qu'elle-même avait composée peu de temps auparavant :

Je volerai bientôt, pour dire ses louanges,
Quand le jour sans couchant sur mon âme aura lui.
Alors, je chanterai, sur la lyre des Anges,
L'éternel aujourd'hui !

Sursum, sursum corda ! M. f., n'allons jamais nous attrister comme ceux-là qui n'ont pas d'espérance ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES SAINTES RELIQUES [1]

NOS DEVOIRS ENVERS LES SAINTS

Mes frères,

C'est avec raison que vous transformez en solennité la fête que l'Eglise consacre aux reliques des Saints. Ces restes sacrés ont toujours passé pour choses très précieuses. Quand une église, comme la vôtre, en possède de nombreux et d'importants, elle possède un trésor. Après la foi chrétienne, vos aïeux ne vous ont rien laissé de plus vénérable et de plus digne d'estime. Vos reliques sont votre gloire. Quand vous les fêtez, vous vous honorez vous-mêmes, parce que vous faites acte d'intelligence et vous montrez croyants.

Je voudrais bien que la solennité d'aujourd'hui vous soit utile et vous laisse une impulsion puissante vers les sublimes vertus auxquelles vos Saints avaient consacré leur vie. A cet effet, permettez-moi, dans les quelques paroles que vous allez entendre, de vous rappeler quels devoirs vous avez à remplir envers eux.

I

Le premier consiste dans *la fidélité au culte de leurs restes sacrés.*

Vous rendez, je le sais et je le vois, un culte particulièrement empressé aux reliques conservées dans votre paroisse. Vous agissez là en chrétiens.

[1] Dans une église qui en possède d'importantes et en célèbre la solennité.

Pour le chrétien, du moins quand il croit et comprend, tout ce qui a fait partie de la personne des saints est digne d'hommage. — Les vertus des saints sont toujours d'ordre spirituel ; mais elles se manifestent souvent par des actes corporels. L'acte de foi est l'œuvre de l'esprit ; l'acte d'amour de Dieu est l'acte de l'âme ; les bons désirs et les bonnes résolutions sont l'acte de la volonté. Mais dès que ces pensées de foi, ces sentiments d'amour, ces résolutions vertueuses veulent se traduire au dehors, il leur faut employer les membres du corps. Ce sont les lèvres qui parlent à Dieu et qui évangélisent les hommes. C'est tout le corps qui s'emploie à la recherche des infidèles ou des pécheurs, et travaille à les gagner à Jésus-Christ. Et n'est-ce pas lui encore, et lui surtout, qui porte le poids des mortifications et des austérités ? N'est-ce pas lui qui souffre dans le martyre ? Si toute la personne des saints s'est sanctifiée dans la pratique de leurs vertus, même le corps, les reliques qui nous restent de leurs corps sont donc des choses saintes. Ne dites pas que c'est un débris d'ossement, une substance sans caractère particulier, dépourvue de grandeur et que la mort a dégradée. La mort n'a pas pu faire que les membres dont ces ossements sont les restes n'aient pas été sanctifiés, en servant d'instrument aux plus belles et plus héroïques vertus.

Ce n'est là que la moitié des raisons pour lesquelles nous honorons les reliques des Saints.

L'autre moitié se trouve dans ce fait que, comme elles ont fait partie de leur personne pendant la vie terrestre, elles doivent en faire de nouveau partie pendant la vie future. Associés aux mérites des Saints, ces restes de leurs corps doivent être un jour associés à leur récompense.

Au jour de la résurrection, les corps de tous les hommes doivent être rappelés à la vie. Ceux des élus, et particulièrement ceux des Saints, doivent ressusciter dans la gloire. Si cette gloire est proportionnée aux mérites de chacun, quelle ne sera pas celle des grands Saints ! On sait que rien n'est beau et splendide comme la majesté du soleil sortant des confins de l'horizon à l'aurore d'un beau jour d'été. Tel, et bien plus bel encore, sera le spectacle qui se présente à mes yeux, quand je cherche à me représenter par avance ce que sera la résurrection des morts dans cette paroisse si riche de saintes reliques. Ce n'est pas un, mais de nombreux soleils qui me semblent se lever du milieu de vos morts. Vos martyrs, vos vierges, et tant d'autres, s'élanceront d'ici plus brillants que des astres... Et cette splendeur de leurs corps transfigurés durera pendant des éternités sans fin.

Nous vénérons, le comprenez-vous maintenant ? nous vénérons ces saintes dépouilles, non seulement à cause de la sainteté qu'elles ont contractée dans le passé, mais encore à cause de la gloire qu'elles doivent recevoir à l'avenir. Nous saluons en elles, par avance, les magnifiques récompenses que Dieu doit leur donner pour les payer de leurs sacrifices d'autrefois...

Continuez donc à honorer vos saintes reliques. Après Dieu, rien n'est plus digne de votre culte.

II

Le second devoir que vous avez envers les Saints dont vous possédez les reliques consiste dans *la fidélité aux traditions qu'ils vous ont laissées.*

Bossuet, parlant d'une personne connue pour ses hautes vertus, disait que « la mémoire de ces vertus sont les reliques de son âme [1]. » Nous pouvons en dire autant des traditions des Saints : si les ossements que nous avons d'eux sont les reliques de leurs corps, leurs traditions, par lesquelles leurs vertus nous sont proposées en exemples et deviennent pour nous des leçons, sont les reliques de leurs âmes. Ignorez-vous combien ils mettaient l'âme au-dessus du corps ? Si vous le savez, — et comment l'ignorer, quand on se souvient qu'ils ont invariablement sacrifié le corps à l'âme ? — vous pouvez comprendre à quel degré, pour répondre à leurs désirs, nous devons honorer ces restes de leurs âmes au-dessus des restes de leurs corps.

Où sont les traditions des Saints ? Elles sont dans leurs exemples et dans leurs maximes, tels qu'ils nous sont conservés par leur histoire et par leurs écrits.

Pour en toucher les points principaux, disons que les traditions des Saints sont, en particulier :

1° Des traditions de foi. — Fallait-il que les Saints fussent convaincus, pour sacrifier, comme ils l'ont fait, toutes les promesses de la vie et celles du monde, leur bonheur terrestre et souvent leur vie elle-même, à la foi chrétienne ! Telle est la foi que vous devez avoir, si vous voulez que l'esprit de vos Saints, tel qu'il s'incarne dans leurs traditions, soit avec vous.

2° Des traditions de pureté dans les mœurs. — Les Saints avaient des sens comme nous, et, dans ces sens, des passions comme les nôtres : le monde n'était pas moins séduisant, ni les scandales moins nombreux et moins entraînants, de leur temps que du nôtre ; le démon les tentait autant que nous et souvent plus encore. Cependant, ils ont toujours observé une chasteté parfaite, ou, du moins, telle que la commandait leur condition. Ils ont su mener une vie tout angélique dans une chair corruptible. Telle doit être notre pureté de mœurs, si nous voulons que leur esprit soit avec nous.

3° Des traditions de fidélité aux pratiques religieuses. — Les Saints ont tous été des amis et de grands amis de la prière. Ils aimaient l'oraison, sous toutes ses formes, et les exercices de la piété ; ils recevaient souvent et avec ferveur les Sacrements. Ainsi devez-vous faire vous-mêmes, si vous voulez que leur esprit habite avec vous.

4° Des traditions de dévouement à la cause sacrée de la Religion. — Tous ont été les soldats de Dieu et de l'Eglise. Voués corps et âme à la défense de cette cause sacrée, ils n'ont rien négligé

[1] *Œuvres*, t. VIII, p. 117.

et ont tout sacrifié pour la faire triompher. Ainsi devez-vous faire encore, et ainsi ferez-vous, si l'esprit de vos Saints est avec vous.

III

Le troisième devoir que je vous rappellerai consiste dans *l'invocation de vos Saints.*

Les puissances célestes ont reçu la noble mission de nous venir en aide et d'employer en notre faveur le crédit dont elles jouissent auprès de Dieu. Cette mission, elles l'accomplissent envers quiconque implore leur assistance, mais surtout envers ceux qui ont pour elles une dévotion particulière et rendent un culte à leurs restes mortels. C'est pourquoi, la présence de leurs reliques a toujours passé, parmi les populations chrétiennes, pour un sûr garant de leur dévouement et de leur protection. Vos pères l'avaient compris. De là, l'habitude si générale parmi eux de recourir à vos Saints dans leurs afflictions individuelles ou familiales. De là, dans les périls dont la Communauté toute entière était menacée, l'usage d'exposer publiquement vos grandes reliques ou de les porter sur vos places et dans vos rues en des processions solennelles. Ces supplications privées ou collectives étaient généralement exaucées. — M. f., faites comme vos aïeux ! Ayez, comme eux, confiance en vos Saints ! Vous éprouverez, comme eux et avec un égal bonheur, la puissance de leur crédit et l'efficacité de leur intercession.

* * *

Je vous laisse, mes frères, à méditer ces quelques conseils. Puissent-ils vous inspirer, pour vos Saints, une dévotion aussi intelligente, aussi pratique, aussi confiante que le fut celle de vos pères ! Vous vous applaudiriez certainement, plus tard, de les avoir suivis ; car ils auraient contribué à votre bonheur en la vie présente et, pour la vie future, au salut de vos âmes. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LX

22e Dimanche après la Pentecôte

L'ŒUVRE CHARITABLE

Mes frères,

L'humanité forme une grande famille dont Dieu est le père. Sous les rameaux épars de la souche commune, la variété infinie des usages et des mœurs ne saurait effacer en nous le signe de la fraternité primitive. Notre langue et nos traits trahissent la source dont nous sommes tous sortis. Nous devons donc nous aimer mutuellement, et comme l'Apôtre nous le demande, « non pas seulement en paroles, mais en œuvres. » *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* (I Jo., III, 18).

I

Faire du bien est le premier témoignage de la charité.

Dans nos rapports habituels, nous pouvons nous rendre de multiples services. Que dans une famille, dans une paroisse, chacun s'ingénie à être utile, il n'en faudrait pas davantage pour obtenir sur la terre tout le bonheur désirable. Un bon conseil donné à propos, un avertissement opportun, un encouragement, une parole affectueuse qui envoie dans une âme soucieuse un rayon de joie, sont des choses inappréciables.

Il y a tant de manières de faire le bien ! On écartera de ceux qui vivent avec nous les mécomptes, ou leur épargnera les plus légères contrariétés, notre charité se manifestera par ces petits riens au moyen desquels on répand si facilement autour de soi un sourire. Quelque malheureux que nous soyons, il se rencontre toujours, dans le cercle de notre voisinage, plus malheureux et plus pauvre encore. Mais quand on a personnellement souffert, on cherche dans la mesure du possible à épargner aux autres toute peine, tout ennui. Au milieu des gouttes amères de notre calice, s'il y a un bonheur pur et vrai, c'est celui-là.

Peut-être le prochain nous a-t-il causé quelque tort ; peut-être direz-vous : « Que dois-je à un tel pour lui être agréable, et comment pourrais-je l'aimer ? Il m'a fait tant de mal ! » A cela près ! On nous demande un service, rendons-le sans arrière-pensée. Le cœur d'un chrétien doit s'élever plus haut que ces petites misères. Disciples d'un Maître qui a mêlé à ses œuvres les plus admirables les dons de son amour, nous l'imiterons d'autant mieux que, sans nous arrêter aux petits calculs d'amour-propre ou d'intérêt immédiat, nous saurons par la délicatesse de nos procédés compatir aux misères du prochain.

II

L'occasion ne vous est pas donnée de faire du bien ? Vous pouvez toujours, vous pouvez au moins pratiquer la charité en paroles.

Il est si ordinaire de parler mal des autres ! La plupart des conversations n'ont pas d'autre but, et nous sommes tous un peu coupables à cet égard. Que ne se permet-on pas ! On aime à voir le prochain fautif, quand il est innocent ; on le juge avec une sévérité imméritée ; on s'abandonne à son sujet, par sentiment d'antipathie, à toutes sortes de paroles indiscrètes. Plusieurs personnes se rencontrent-elles ? aussitôt la conversation tombe sur le compte du voisin, qui devient l'objet d'une critique malveillante ou de jugements précipités.

Si nous sommes chrétiens et si nous avons fait de la règle de l'Evangile la loi de notre vie, nous parlerons de notre prochain avec estime, en termes avantageux. Notre attention sera de lui être agréables par une manière d'agir et de dire modeste et aimable. Laissant ce qu'il a de défectueux, comme l'abeille en s'arrêtant sur les fleurs laisse les épines de côté, nous serons d'autant moins sévères que nous avons nous-mêmes besoin d'indulgence.

Nous sommes si heureux quand on a dit sur notre compte quelques bonnes paroles ! En nous

entretenant des autres que ce soit aussi avec respect. Au lieu de ces mots regrettables qui froissent et laissent une impression pénible, un peu d'aménité et de savoir-vivre rendront nos rapports plus intimes et d'une cordialité plus facile. A agir de la sorte, grâce à cette habitude de parler du prochain avec convenance, on ne sait pas ce que l'on recueille de sympathies ni ce que l'on se ménage d'amis pour les jours d'épreuves.

III

Une forme plus délicate encore d'exercer la charité, c'est de vouloir, de souhaiter le bien.

Nous ne pouvons pas toujours donner ; mais, sans nous dépouiller en rien, nous pouvons toujours vouloir, souhaiter le bonheur des autres comme nous voulons le nôtre. Tout en procurant un bienfait, on agit quelquefois par préoccupation personnelle ou avec un certain regret. Au contraire, lorsque vous formulez un vœu de prospérité ou de réussite pour telle personne, pour telle famille, vous agissez avec un vrai désintéressement, vous exercez la charité sous sa forme la plus élevée et la plus méritoire.

Malheureusement, soit intérêt lésé, soit vanité offensée, soit aversion naturelle, c'est souvent l'opposé qui arrive. La religion demande pour le prochain l'aménité du langage, le pardon, la déférence. Que fait-on ? Sous une influence jalouse, en même temps qu'on laisse échapper de ses lèvres de bonnes paroles, le cœur garde un fonds d'animosité, c'est-à-dire tout ce qu'une conscience chrétienne ne devrait jamais se permettre. Si les autres réussissent, si le ciel répond à leurs efforts, mais c'est tant mieux, nous devons nous en réjouir. On vous a offensé : attendez que le temps dissipe le nuage et ne croyez le mal que sur preuves. Pour une âme qui se laisse diriger par les principes de la foi, l'indulgence est familière et l'excuse facile : elle plaint plus qu'elle ne blâme ; la pratique de la charité lui devient habituelle, — par vertu sans doute, la charité étant une perfection à laquelle nous sommes tous appelés, — mais ne serait-ce que pour le bonheur qui en résulte sur l'ensemble de nos relations.

* * *

Si chaque matin nous prenions la résolution de procurer le plus de plaisir possible à ceux que le bon Dieu enverra autour de nous, et si nous y tenions fidèlement, le soir venu, sans qu'il nous en coûte beaucoup, nous aurions amassé une somme considérable de joies intimes et de mérites. Profitons de toutes les circonstances pour faire le bien en actes, en paroles et en vœux, et souvenons-nous, en agissant ainsi, que « la facon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, » et que la charité est la vertu qui nous rapproche le plus de Dieu, qui est tout charité. Ainsi soit-il.

LXI

Pour la Dédicace

LE RESPECT DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Lorsque Dieu parlait à Moïse du milieu du buisson ardent, il lui disait : « Laisse tes chaussures, parce que le lieu que tu foules est saint : *Locus enim in quo stas, terra sancta est.* » (Ex., III, 5). C'est le souvenir que la liturgie chrétienne nous rappelle en cette fête de la Dédicace, pour bien marquer le respect dû au temple du Seigneur. Il y a là pour nous une obligation qu'il est impossible de méconnaître sans faute. Permettez-moi de vous en rappeler brièvement l'importance et la gravité.

I

Si le respect s'impose envers ce qui est grand, ce qui est saint, on comprend pourquoi nous le devons à l'église.

L'église n'est pas une demeure ordinaire, mais elle revêt un caractère personnel, exclusif. Cette voûte qui redit chaque dimanche les échos de nos prières, ces images, ces tableaux qui placent sous nos yeux les plus touchantes figures de la religion, ces autels ont une affectation sacrée et inviolable. Toutes ces choses sont dignes d'être traitées avec honneur : car elles renferment en quelque sorte un principe de grâce ; si matérielles qu'elles soient, on ne saurait les confondre avec des choses ordinaires.

Respecter l'église, quoi de plus naturel ? A l'église, chaque famille a sa place et chaque place rappelle d'inoubliables souvenirs. « C'est ici, pouvons-nous dire, que j'ai demandé, et j'ai obtenu ; c'est ici que j'ai pleuré, et j'ai été pardonné. » Nous avons reçu à l'église la grâce baptismale ; elle a entendu nos premiers vœux de fidélité et d'amour pour Dieu ; les larmes de notre repentir ont été versées sur ses dalles. La vie d'une âme, avec la variété de ses changements, s'incarne dans les pierres d'une église. Dès lors, quel respect l'église ne mérite-t-elle point, ou plutôt, quelle vénération ?

L'église est le temple où habite la majesté divine. *Hæc est domus Dei.* Quand nous en franchissons le seuil, avons-nous jamais été saisis par cette grande pensée : « J'entre dans la maison du Seigneur ; les murs et la voûte que j'aperçois ont été consacrés pour lui servir d'abri ; je suis moi-même sous son regard ! » Rien de plus vrai cependant. Le même Dieu qui a créé l'univers et dont le ciel raconte les grandeurs, repose là. Il est là, dans le gage réel de son Corps et de son Sang, sous les espèces sacrées de l'Eucharistie, mystérieusement voilé, mais cachant dans le silence du mystère une gloire et une bonté souveraines.

II

Notre déférence envers l'église se manifestera d'abord en y évitant une manière d'entrer trop hâtive ; certaines conversations inutiles sur les

événements de la semaine, sans excepter le moment si solennel de la consécration ; ces regards prolongés qui, au lieu de se porter sur notre livre, semblent faire une revue de l'assistance ; cet étalage de luxe et ces recherches de toilette, opposés aux règles de la simplicité chrétienne. Tout cela est le contraire de ce que le respect nous impose, et tout cela, malheureusement, est assez habituel. On passe devant le Saint-Sacrement à peu près comme si le Saint-Sacrement n'était pas Jésus-Christ. Notre conduite à l'église ressemble, ou peu s'en faut, à celle que l'on aurait si l'on se trouvait devant la porte.

Autrefois, Dieu a frappé de châtiment ceux qui ne respectaient pas l'Arche d'alliance, sanctuaire de sa gloire au milieu du peuple hébreu. Jésus-Christ lui-même se montra un jour sévère envers les profanateurs du temple de Jérusalem. Que ne devons-nous pas craindre, quand nous oublions les égards dus à la sainteté des autels ? Il y a encore autour d'eux une garde angélique, armée de glaives de feu et prête à frapper le coupable qui, par une dissipation frivole, en profane le caractère.

Pour éloigner la juste colère de Dieu, ou plutôt pour mériter une effusion plus abondante de ses grâces, notre tenue à l'église sera donc toujours digne.

En y entrant, nous aurons soin de préparer notre âme par la vertu du signe de la croix et de l'eau bénite ; nous prendrons notre place sans hâte, et après avoir adoré par une génuflexion convenable le Dieu que nous venons visiter.

Pendant le cours de l'office, pour rester fidèles au sentiment de la réserve, nous ne permettrons pas à nos regards de s'égarer ; il n'y aura sur nos lèvres que des prières et des chants ; nous garderons une attitude en rapport avec les règles de l'Eglise et avec les offices qu'elle célèbre.

Enfin, désireux de remplir notre devoir d'une façon parfaite, nous ne sortirons du lieu saint qu'après les dernières prières et la bénédiction du prêtre.

Ce que Jésus-Christ veut comme ornement de ses temples, ce ne sont pas seulement des fleurs à profusion, une décoration très riche de ses autels ; il demande surtout, pour répandre ses grâces et le faire abondamment, des adorateurs qui apportent en sa présence une âme humiliée, recueillie, respectueuse, heureuse de venir chaque dimanche lui offrir ses hommages et ses demandes, comme il veut que nous les adressions dans une prière de confiance et d'amour.

III

Au surplus, ces sentiments de vénération que réclame la sainteté de nos temples, il n'est permis à aucun âge de les méconnaître. A défaut de la foi, la pratique des convenances nous en ferait encore un devoir.

Un enfant qui a pour l'église une crainte religieuse, résultat de sa piété, est un enfant digne d'éloges : il commence bien, et, tout porte à le croire, il fera la joie de ses parents. Au contraire, l'enfant qui, à peine âgé de dix ans, n'a plus le respect des choses saintes et porte l'effronterie jusqu'au seuil du sanctuaire, ne tardera pas à oublier ce qu'il vous doit. Tant bien que mal il se préparera à sa Première Communion ; puis au lendemain, s'il fréquente encore l'église, il passera toute la messe sans dire un mot de prière.

Le respect de l'église s'impose tout autant à l'adolescence. Plus une jeunesse a de respect pour Dieu, plus elle en a pour elle-même, plus elle en reçoit de la part du monde, et plus on l'estime. Un jeune homme, une jeune fille s'honorent grandement, quand ils savent apprécier le caractère qui s'attache à l'église et gardent ici toute convenance, jusque dans la modestie du regard et la simplicité des vêtements.

A aucune époque de la vie nous ne pouvons oublier la réserve qu'exige le lieu saint. L'inutilité de nos pensées ou l'irrévérence de notre maintien témoigneraient d'une disposition d'esprit peu sérieuse ou d'une foi défaillante, lorsqu'elles seraient le fait d'un acte réfléchi. A bien prendre, d'ailleurs, se conduire mal à l'église, n'est-ce pas renouveler les insultes et les moqueries que Jésus-Christ endura dans le prétoire de Pilate ?

* * *

L'église est la dépositaire du plus saint des trésors : l'hostie sainte. « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé, disait le prophète. Des Séraphins l'environnaient et leur occupation était de chanter ses louanges. » (Is., VI, 1-3). C'est l'image de ce que la foi découvre dans nos temples au moment du saint sacrifice. Non seulement laissons l'Eglise offrir paisiblement sa Victime, et ne troublons pas ceux qui l'adorent, mais unissons aux leurs nos adorations et nos prières. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXII

LES CORPORATIONS OUVRIÈRES

Les corporations d'arts et métiers se sont formées, à l'exemple des communes, sous l'influence chrétienne. Les lois romaines avaient eu avec l'avènement de Constantin leurs associations ouvrières, *collegia, sodalitates,* protégées par l'Eglise. S. Grégoire le Grand écrit aux magistrats de Naples pour leur recommander certaines corporations d'artisans. Au VIIIe siècle, Ravenne est divisée en communautés de métiers, *scholæ*, qui se firent les auxiliaires des papes contre les empereurs iconoclastes. Cependant le système corporatif ne fut vraiment généralisé qu'à partir du XIIe siècle. Dès lors, des *confréries,* suivant le style du temps, s'élevèrent dans toute l'Europe méridionale, en-

globant la plus grande partie de la population ouvrière et marchande.

De cette institution éminemment humanitaire nous voudrions dire les avantages sous le triple rapport matériel, moral et politique.

I

Au point de vue matériel d'abord, — des érudits comme Paul Viollet et Luchaire l'ont hautement reconnu, — c'était, sous le régime corporatif, le travail libre, organisé, protégé.

Nous avons aujourd'hui pour la classe ouvrière le travail forcé, uniforme, où l'homme, réduit presque à l'état de machine, est chargé toute sa vie de tourner la même roue et de pousser les mêmes ressorts. Trop souvent, l'outil perfectionné, au lieu de lui donner le bien-être, est devenu l'instrument de son exploitation et de sa misère. Au contraire, le travail dans l'ancienne corporation avait un caractère personnel, varié, progressif. L'apprenti pouvait non seulement apprendre un métier, mais aspirer à devenir maître. Du moins, s'il n'y réussissait pas, sa situation se rapprochait de celle de nos manœuvres ordinaires.

La corporation eut surtout pour résultat de sauvegarder la dignité et la perfection de l'art. Le menuisier faisait une fenêtre après avoir fait une porte, un riche bahut après avoir fait une fenêtre. L'artisan était presque toujours l'artiste, et l'un et l'autre se confondaient sous le vocable commun d'*ouvrier*.

Aussi bien, le titre même d'ouvrier valait un diplôme. Au sein de la confrérie se rencontrent les plus grands comme les plus modestes artistes : des peintres de Madones et des enlumineurs, des orfèvres et des miniaturistes, des sculpteurs et des maçons. Toutefois, pour devenir maître il faut donner une preuve de sa capacité. « Nul ne saurait être orfèvre sans un chef-d'œuvre » : telle est la formule insérée dans la plupart des statuts. Les serruriers devaient fabriquer « une clef ouvragée » ; les charpentiers, tracer sur le carton « un trait géométrique » ; les peintres, présenter « un tableau achevé. » Après que l'œuvre avait été admise par les jurés, le *compagnon,* toute solde des droits établis réglée, passait immédiatement *maître,* mais en gardant son esprit d'indépendance et d'invidualisme [1]. De fait, si à l'époque où se bâtissaient les cathédrales de Paris, de Reims, de Strasbourg, on voyait dans les chantiers tout un peuple de tailleurs de pierre et de maçons, l'admirable variété de leur décor prouve l'effort personnel que déployait chacun d'eux.

Libre, le travail corporatif était encore *organisé*. Il y avait, pour ainsi dire, une sorte de syndicat entre les membres de la famille ouvrière : apprentis, compagnons et maîtres, enrôlés sous la même bannière et jouissant de la personnalité civile, étaient liés ensemble par des devoirs et des intérêts communs. Pour connaître les usages des vieilles corporations, il faut surtout consulter le *Livre des métiers* rédigé au temps de S. Louis par Etienne Boileau, prévôt des marchands de Paris. Nous trouvons dans ce document précieux les indications les plus curieuses sur la société contemporaine, spécialement sur l'organisation manufacturière : valeur des produits, limitation des heures de travail, juste prix des salaires et des marchandises, etc., tout est prévu et soumis à des règlements minutieux.

A vrai dire, les statuts des métiers au XIIIe siècle avaient résolu par avance la plupart de nos problèmes sociaux. « Déjà l'Eglise marquait l'heure du travail et donnait le signal du repos. Quand la cloche de Notre-Dame ou de Saint-Merry avait sonné l'*Angelus,* les métiers cessaient de battre, l'ouvrage était suspendu, et la cité de bonne heure endormie attendait le lendemain que le timbre de l'abbaye prochaine annonçât le commencement de la tâche nouvelle [1]. » Sauf pour un petit nombre de corporations et dans certains cas déterminés, le labeur de nuit n'était pas permis. M. d'Avenel, par de patientes recherches dans les Bibliothèques nationales, s'est appliqué à étudier chaque corps de métiers et la série des salaires distribués à leurs membres au cours du moyen âge. Or voici ce qu'il dit d'une des corporations les plus importantes, celle des maçons : « Leur rémunération quotidienne sur 250 jours de peine était de cinq sous : ce qui fait, à peu près, 9 f. 50 de notre monnaie actuelle, » au taux d'avant-guerre.

Tous les travailleurs, tisserands, drapiers, corroyeurs, etc., jouissent des intervalles de repos stipulés par la loi. Il y avait presque un jour férié pour deux jours de labeur. Le dimanche commençait dès l'après-midi du samedi, comme aujourd'hui encore en Angleterre, et le « lundi bleu » était presque une institution. Il en résultait un peuple gai, courageux, patriote, aimant le chant, la poésie, les fêtes et les banquets. Certains règlements même semblent rappeler les décisions les plus récentes de la Commission du travail. De fait, un beau matin « on voit paraître devant le garde de la prévôté les maîtres-foulons et leurs *varlets,* en grand discort sur ce que ceux-ci disaient que les maîtres les tenaient trop tard de leurs soirées, laquelle chose leur était pénible et grave pour le péril de leurs corps. Sur quoi, le digne magistrat, se référant à une lettre de la reine Blanche, décide que les dits varlets viendront tous les jours ouvrables à l'heure du soleil levant, travailleront jusqu'aux Vêpres, et qu'il n'y aura plus de labeur de nuit, sous peine d'amende pour le maître [2]. »

Actuellement, ce qui fait la faiblesse et le malheur de l'ouvrier, c'est son isolement. Abandonné à ses seules forces, il est le jouet de toutes les fluctuations économiques et de toutes les convoitises. Sous le régime corporatif, au contraire, le travail était protégé par une honnêteté professionnelle

[1] Martin Saint-Léon, *Histoire des Corporations de métiers,* Paris, Alcan, 1909.

[1] Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française,* t. I, p. 478.

[2] Ozanam, *Mélanges,* t. VIII, p. 242-244.

éprouvée. « Chacun, disent les statuts, devra faire son métier et rien que son métier, afin de le bien faire et de ne tromper personne. » Le cumul des professions est interdit : on ne permettra même pas à un marchand de vendre à la fois le vieux et le neuf. Aussi bien, de corporations à corporations s'échangent de multiples procès : procès entre boulangers et meuniers, procès entre grands et petits bouchers, procès entre pâtissiers et rôtisseurs, procès entre maréchaux et taillandiers. Une querelle spécialement entre fripiers et tailleurs dura tout un siècle : c'était sur la quantité et la qualité d'étoffe neuve permise au fripier pour réparer un vieil habit, que le débat s'éternisa [1]. Des prud'hommes sont chargés de veiller sur la main d'œuvre dans l'intérêt « du menu et povre peuple » et pour sauvegarder « la bonté de l'ouvrage », selon le beau mot du temps.

Le patron de son côté n'a droit qu'à un atelier ; encore doit-il travailler *en boutique ouverte,* c'est-à-dire dans des conditions qui l'exposent aux regards du public. Pour assurer aux acheteurs « une qualité loyale et marchande », on surveillera avec attention la matière première. S'il est permis aux argentiers et orfèvres d'argenter ou de dorer les pièces de cuivre, c'est sous la réserve expresse d'en laisser une partie à découvert et de l'orner d'une *marque de fabrique*. Enfin, toute falsification reste susceptible de pénalités, depuis l'amende honorable jusqu'à la prison [2].

Les femmes elles-mêmes étaient groupées en associations comme les béguinages. De plus, elles avaient des professions réservées et interdites à l'ouvrier, telles que l'usage de la quenouille et du fuseau. Un vieil édit du XIIIe siècle protégera ainsi les couturières contre les tailleurs, les bouquetières contre les jardiniers. Faut-il le regretter, quand on voit aujourd'hui « de prétendues maîtresses qui font de grosses fortunes et gagnent la croix de la Légion d'honneur, sans même savoir couper des corsages, monter des manches, poser des biais et plisser des ruches » ?

II

Au lien professionnel de solidarité les corps des arts et métiers joignaient un lien religieux.

L'idée même de donner au travail un caractère corporatif venait de l'Eglise. Groupés autour de la chapelle du village ou autour de l'abbaye voisine, artisans et ouvriers, marchands, et jusqu'aux miniaturistes et calligraphes, s'établirent bientôt en associations libres et chrétiennes.

Les métiers ont leurs patrons à l'égal des communes et des villes. Chaque famille ouvrière de compagnons ou d'apprentis honore dans le ciel un protecteur dont elle possède le portrait. Ce portrait trône au foyer, entouré des outils de la profession : le compagnon l'a cloué près de son lit, de son établi ou de son enclume, et il l'invoque tous les jours. Quelquefois, au-dessus de la porte de la boutique, l'enseigne balancera au vent comme un drapeau l'image corporative. Taillée en pierre ou en bois, tissée sur la laine ou sur la soie, c'est encore autour de cette même image que les ouvriers se rassembleront à l'église, à l'hôtel de ville ou dans la rue.

Un grand nombre d'associations s'étaient placées sous la tutelle de la Vierge Marie, dont le culte devenait de plus en plus populaire. Les charpentiers et les menuisiers avaient pour patron S. Joseph, les libraires S. Jean l'Evangéliste, les orfèvres S. Eloi, les cordonniers S. Crépin et S. Crépinien. S. Blaise, avec sa carde de fer, était le patron des tailleurs de pierre ; sainte Catherine, avec sa roue de suppliciée, la patronne des charrons ; S. Vincent, avec sa statue enguirlandée de pampres et de raisins, le patron des vignerons. L'image corporative de S. Fiacre, le patron des jardiniers, nous le représente cultivant les arbres et les fleurs, et celle de S. Isidore, patron des laboureurs, tantôt tenant sa charrue et labourant, tantôt agenouillé près de son champ, tandis qu'un ange le remplace à la charrue.

Il y a de même à l'église paroissiale la chapelle de la Confrérie. Un saint et une chapelle étaient, pour ainsi dire, le fonds nécessaire à toute corporation. On pouvait encore admirer à la grande Exposition de 1900 les anciennes bannières d'arts et métiers qui florissaient aux XIIe et XIIIe siècles. La plupart avaient une valeur inappréciable, le prix d'un chef-d'œuvre. Pour décorer leur chapelle, les ouvriers s'adresseront aux maîtres de la sculpture et de la peinture. Un jour même, les orfèvres de Paris refuseront aux tapissiers d'avoir un sanctuaire plus riche que celui de Saint-Eloi. C'était entre les corps de métiers une noble émulation. En Flandre, Memling et Van Eyck peignirent pour eux des portraits de maîtres de *ghildes,* des chapelles, des salles où ils solennisaient par des banquets leurs fêtes patronales. Un tableau, entre autres, représente un gros banquier qui marchande avec la mort et lésine pour racheter... sa propre existence.

Dans cette chapelle aimée, l'ouvrier passera une partie de son dimanche, priant, chantant, laissant son âme s'épanouir en présence des saintes images de la religion. Maçons, tisseurs de laine, laboureurs y célébraient à l'envi, échelonnés de distance en distance, leurs jours de fêtes, quelquefois avec une piété un peu turbulente mais sincère : car on ne connaissait alors aucune de ces solennités qui, avant l'heure du banquet, n'eût été d'abord une cérémonie religieuse. Dans cette chapelle encore avaient lieu les funérailles de tous les membres de la *Fraternité,* maîtres ou compagnons, et à ce sujet le règlement corporatif porte, mêlés à d'autres prescriptions qui ont pour objet de conserver au métier ses privilèges, les plus touchants détails : le même service funèbre sera dit et le même drap mortuaire servira aux enterrements ; après chaque décès, on fera une offrande aux maladreries du voisinage.

[1] Lavisse, *Histoire de France,* t. VII, p. 335.
[2] Maurice de Gailhard-Bancel, *Les anciennes corporations de métiers et la lutte contre la fraude dans le commerce et la petite industrie,* Paris, 1913.

Sous l'influence d'un sentiment religieux aussi développé on conçoit que les plus belles traditions d'honneur, de solidarité et de bienfaisance aient fleuri au sein des vieilles corporations.

Il y avait par le fait d'appartenir à l'une d'entre elles quelque chose qui grandissait l'ouvrier. Chacun était attaché à sa confrérie par un lien étroit, comme à son clocher, à son hôtel de ville, à son costume, à son dialecte ; mais chacun en respectait également les nobles habitudes. C'est au point qu'Urbain IV, pour glorifier son origine, ne craignit pas de faire peindre sur les vitraux de la cathédrale de Troyes son père exerçant la profession de cordonnier.

Du reste, sous le patronage du Saint protecteur, maîtres et ouvriers vivaient de la même vie. Chaque corporation élevait à ses frais une école, où elle entretenait un instituteur et où les enfants recevaient avec l'enseignement primaire quelques notions professionnelles. Au sortir de l'école, l'Eglise protège les droits de l'apprenti : dans le contrat d'apprentissage le maître s'engage particulièrement à veiller sur l'âme et sur la conduite de son enfant adoptif. Le *Livre des Métiers* d'Etienne Boileau nous montre par ailleurs quelle sollicitude religieuse, à l'époque de S. Louis, entourait la femme, la mère de famille ouvrière, et les précautions que l'on prenait pour lui épargner tout effort capable de compromettre sa santé [1].

Au surplus, l'organisation corporative, ne se croyant pas libérée de ses devoirs de patronage par le paiement d'un salaire, favorisait l'épargne, créait des caisses de retraite, établissait des économats.

Pour protéger le sort de l'ouvrier, l'une des garanties les plus sûres est assurément l'épargne. Or, dans toute corporation, des sommes légères prélevées sur le salaire de chaque semaine ou de chaque mois, en s'accumulant peu à peu, finissaient par constituer un capital de réserve contre les accidents de la vie. Il y avait aussi la caisse de secours mutuels, alimentée d'une manière proportionnelle par les maîtres et les apprentis, et par les amendes imposées pour malfaçon de travail. Son but était de subvenir aux besoins qu'occasionnaient la maladie, la misère ou la vieillesse. D'après les textes des statuts relatifs à la corporation des maçons, non seulement les membres malades recevaient un secours, mais quand un maçon venait à mourir, ses enfants étaient élevés aux frais de la caisse commune. Chez les chaussetiers, en temps de maladie, le maître ou le compagnon touchait quinze sous par semaine, soit 24 francs en monnaie actuelle [2]. A Bordeaux, les vieux ouvriers sans moyens d'existence étaient logés, nourris et soignés aux frais de la ville. Enfin, au cas où survenaient une guerre, une année de disette, les greniers de l'abbaye voisine s'ouvraient pour les ménages sans pain, sans qu'il fût nécessaire de frapper à la porte de l'usurier.

Sous le régime corporatif les pauvres étaient spécialement protégés. Dans la poussière de ces vieux règlements certaines dispositions gardent encore tout le parfum de la charité catholique. C'est ainsi que « défense était faite aux *regrattiers* ou vendeurs de comestibles d'acheter d'avance et à terme des charretées de vivres, parce que les riches auraient toutes les denrées et les pauvres aucunes. » Ainsi encore, « chaque orfèvre ouvrira à tour de rôle sa forge un jour de fête ou de dimanche, et l'argent gagné ce jour-là sera mis dans la boîte de la Confrérie pour être donné en la solennité de Pâques un repas aux pauvres de l'Hôtel-Dieu [1]. » Il était également recommandé par le législateur aux marchands de vendre « denrées bonnes et loyales, » et aux taverniers de ne hausser jamais le prix du gros vin, « commune boisson du menu peuple. » D'ailleurs, les pauvres eux-mêmes formaient autour de l'église une sorte de corporation, classés, inscrits sur leurs registres matricules.

III

Nous ne pouvons que signaler brièvement les avantages politiques issus du régime corporatif médiéval.

Les corporations d'arts et métiers ont leurs hôtels somptueux qu'on peut encore admirer dans un grand nombre de villes françaises, flamandes, lombardes et surtout rhénanes. Edifiés avec une richesse incomparable, ils étaient le symbole d'une vie propre, d'une juste indépendance. Drapiers de Bourges, tisserands d'Issoudun, tailleurs de La Rochelle, gardent jalousement, avec une existence autonome, leurs constitutions et leurs dignitaires. Des lois spéciales sont octroyées à chaque confrérie. Maîtres et apprentis se réunissent à leur hôtel, tantôt pour faire valoir leurs intérêts contre le seigneur, tantôt pour en obtenir une diminution de services ou de redevances ; le droit coutumier du moyen âge admettait même parfois les femmes à la discussion. A vrai dire, chaque corporation formait comme une petite république chrétienne où chacun était jugé par ses pairs, ayant ses chefs ou prud'hommes, ses assemblées, son blason, son budget, ses chartes. Aussi « lorsque princes ou seigneurs menaceront la Confrérie, on verra quelquefois les artistes quitter le pinceau pour prendre le glaive et remplir les fonctions de quelque magistrature suprême. »

En fait, artisans et petits marchands, en prenant part aux affaires civiles, donnent au régime municipal un caractère démocratique. Petit à petit ce peuple de travailleurs, voués aux professions manuelles, devient un peuple puissant, qui bientôt prêtera naissance au Tiers-Etat. Les corps de métiers, mêlés à toutes les luttes religieuses et politiques de l'époque, feront la force des républiques lombardes en Italie ; sous leur influence, les diètes

[1] Abbé H. Goujon, curé d'Autrecourt, *Le Concile du Vatican et la Cour de Cassation*, p. 117, Desclée, Lille, 1910. Cet ouvrage, dû à une plume amie, très riche d'ailleurs d'érudition et de doctrine, développe dans une synthèse remarquable, contre les tendances sectaires contemporaines, l'argument historique traditionnel en faveur de l'Eglise.

[2] Abbé Goujon, *op. cit.*, p. 114.

[1] Ozanam, *op. cit.*, p. 250.

d'Allemagne, de Hongrie et de Pologne se formeront, et ils marcheront en France à la tête de la Ligue. Lorsqu'au XVIe siècle l'hérésie menaça de nous envahir et qu'une partie de la noblesse elle-même trahit la cause de l'Eglise, dans le peuple, parmi les corporations ouvrières, au milieu de ces groupes d'artisans si pleins d'activité et de vie, la résistance s'éleva jusqu'à l'héroïsme. Aucune autre classe de la société n'entra plus résolument dans le grand mouvement national soulevé contre le Protestantisme. De même, quand les hommes de la Terreur voulurent imposer à Lyon le joug de l'impiété, ce fut la grande corporation manufacturière de cette ville qui, dans une lutte à jamais célèbre, se dressa tout entière pour défendre la religion au prix de son sang.

Telle était l'antique cité ouvrière. Mais, avec le temps, il y eut dans l'organisation des corps et métiers de nombreux abus, comme il arrive pour toutes les choses humaines. Certaines tendances aristocratiques s'y manifestèrent avec la diminution du droit chrétien. On acceptait trop facilement les œuvres qui garantissaient la capacité professionnelle. Tout un système d'oppression venait de la part du producteur. L'apprentissage se prolongeait indéfiniment. Bref, une réforme s'imposait. Aussi, lorsque vers la fin du XVIIIe siècle le législateur français posa le principe de la liberté du travail, était-ce chose légitime en soi et désirée. Les cahiers du clergé plus encore que ceux des deux autres Ordres, la réclamaient formellement.

Par ailleurs, il suffisait, pour rendre aux anciennes corporations leur utilité, d'en écarter les abus et de les rajeunir. Suivant l'expression imagée de Mgr Freppel, « on ne démolit pas une cathédrale, parce qu'avec le temps il s'est amassé sous ses voûtes de la poussière et des toiles d'araignée. » Malgré la raison et le bon sens, la Révolution supprima d'un trait de plume ces vieilles confréries pour y substituer l'individualisme avec toutes ses misères. « Sous prétexte de donner la liberté à l'ouvrier, elle en fit un prolétaire, c'est-à-dire un homme vivant au jour le jour, d'un gain peu assuré, et courant d'un bout à l'autre du pays à la poursuite d'une position plus sûre et mieux rétribuée qu'il ne rencontre jamais [1]. »

A l'heure actuelle, après tant d'essais infructueux, et en face de la misère, des chômages et des agitations grévistes de notre siècle, publicistes et hommes d'Etat ont été tellement frappés des avantages que la classe ouvrière trouvait dans les corporations du moyen âge, qu'ils se sont demandé s'il n'y avait pas lieu d'y revenir, en les appropriant aux conditions de l'industrie moderne, avec la liberté du travail, sans monopoles ni privilèges. C'est d'ailleurs l'idée dont la papauté s'est faite l'interprète à diverses reprises par la bouche de Léon XIII et de Pie X.

* * *

A vrai dire, le régime corporatif renaît aujourd'hui de toutes parts. L'Allemagne, la première, a donné l'exemple, avec les *Gesellenverein* de l'abbé Holping, qui fut le bienfaiteur de centaines de mille d'ouvriers et dont la tombe à Cologne est toujours visitée dans la magnifique église des Frères-Mineurs. Le même mouvement a déjà réalisé en France en faveur de la classe ouvrière des œuvres merveilleuses, telles que sociétés coopératives, syndicats professionnels, banques populaires, etc. Aux Etats-Unis, par le moyen des *Trades Unions*, en traitant avec les chefs que les ouvriers se donnent eux-mêmes, le manufacturier fixe d'avance et pour une période déterminée le prix de la main d'œuvre.

On peut donc dire avec le poète :

Multa renáscentur quæ jam cecidere...

Encore faut-il ici, pour faire une entreprise durable, que l'autorité sociale de l'Eglise intervienne.

[1] Mgr Gibier, *Conférences*, t. I, p. 403.

VARIA

L'APPEL DU MISSIONNAIRE [1]

Il y a deux mille ans que Jésus-Christ a donné tout son sang pour le rachat des âmes, ces joyaux immortels. Or, sur une population d'un milliard six cent millions, savez-vous combien il reste de païens dans le monde ?...

Un milliard cent millions...

Ce fait ne démontre-t-il pas, clair comme le jour, que les âmes ne s'achètent pas à la douzaine, comme des œufs ou des pêches, qu'elles ne se cueillent pas à la brassée, comme les lilas ?...

* * *

Tenez, dans l'Inde, pour une population de trois millions et demi de convertis, il y a encore plus de trois cent millions de païens.

— De pareils chiffres font rêver. A quand la conversion de l'Univers ?

— Je n'en sais rien. Ce que je puis affirmer, c'est que si la marche des conversions — dix sept mille par an à peu près — ne s'accélère pas, la christianisation de l'Inde prendra dix-sept mille ans !

— D'où vient ce retard ?

— D'une multitude de causes que vous soupçonnez. Il est sûr cependant que le travail irait plus vite, s'il était poussé plus activement.

— Qu'attendez-vous donc pour vous y mettre ?

— Ce que nous attendons ?... Me permettez-vous de le dire ?...

— Dites-le vite...

— *Que vous vous y mettiez, vous aussi !...* que tous les catholiques s'y mettent..., tous..., non pas une élite seulement... Oui, tous...

— Comme vous y allez !... La conversion du monde n'est-elle pas l'œuvre des missionnaires ?

[1] Extrait de *Les Chevaliers de la brousse*, par Mgr P. Rossillon, coadjuteur de Vizagapatam, in-12 de 350 p., franco 5 f. 50 ; Lyon, Vitte ; et chez M. Paul Chauffat, Pensionnat de Ville-la-Grand, par Annemasse, Hte-Savoie (se vend au profit de la Mission de Vizagapatam).

— C'est là que vous vous trompez..., que des millions de catholiques se trompent depuis longtemps..., qu'il serait à désirer qu'ils ne se trompent plus !...

Vous avez tous les lèvres rouges du sang de Jésus-Christ. Or, quand, au baptême, ce sang vous a été appliqué, la grâce divine vous a créés missionnaires. *Mandavit unicuique Deus de proximo suo,* Dieu a voulu que chacun prenne soin de l'âme de son prochain.

— En ce cas, il n'y a plus moyen de vivre...

— Si, parce qu'il y a cent moyens d'être missionnaires. Tranquillisez-vous, vous n'êtes point appelés à passer les océans. Vous ne pouvez être des missionnaires du front ? C'est vrai, mais alors, *soyez des missionnaires de l'arrière !* Vous ne pouvez combattre et mourir sur la ligne de feu ? Travaillez au ravitaillement. Tous, vous pouvez faire cela, n'est-ce pas ?

* * *

Au fond de son district païen,

— Le *missionnaire se sacrifie :* unissez-vous à son sacrifice.

— *Il est pauvre :* aidez-le dans sa pauvreté.

— *Il est seul :* tenez-lui compagnie par votre sympathie.

— *Il succombe, harassé par les difficultés :* secourez-le par vos aumônes.

— *Dans son abandon, il souffre, il tremble, il meurt :* priez pour lui, recommandez-le à Dieu.

Y songez-vous quelquefois ?

Tandis que vous faites fête dans vos maisons confortables, eux luttent, sevrés de toute joie, dans leurs huttes de terre et de bambou...

Tandis que le bien-être et la santé nouent leurs fleurs autour de vos fronts, la fièvre les tord sur leur lit de camp...

Tandis que l'affection et la reconnaissance écartent les cailloux et les épines de votre route, la leur est rendue plus rude par l'ingratitude et la trahison...

Tandis que, dans le cercle de famille, vos jours coulent heureux, les leurs se consument dans la solitude et l'isolement..., au pied de la Croix !

Pour bercer vos cœurs et vos âmes, vous avez les douceurs de la Patrie. Eux s'en vont vers Dieu dans les bras de la pauvreté et de la souffrance...

Y songez-vous quelquefois ?...

Si vous y pensiez souvent, sérieusement..., si, avec eux, vous vous y mettiez pour de bon..., le monde serait plus vite converti !

* * *

Ecoutez, c'est un cri qui monte vers vous des bords lointains du Gange :

« — Pauvre mendiant, j'étais sorti de ma sordide demeure pour aller de porte en porte tendre la main, quand un char doré m'apparut dans le lointain, comme un rêve merveilleux, et je me demandais quel Roi des rois s'approchait. Le cœur gonflé d'espérance, j'entrevis la fin de mes jours mauvais. « Sans que j'aie besoin de les solliciter, pensais-je, de si plantureuses aumônes vont m'être offertes que de tous côtés la richesse pleuvra dans la poussière du chemin. » Arrivé près de moi le char doré s'arrêta. Celui qui s'y trouvait en descendit avec un sourire. Je sentis que l'heure de la fortune avait enfin sonné pour moi.

« Mais soudainement, l'inconnu me tendit la main, en disant : « Que vas-tu me donner ? » Ah ! quel geste royal que celui de tendre la main à un mendiant pour mendier !

« Dans ma confusion, j'hésitai un instant ; puis, lentement, de mon sac je tirai un tout petit grain de blé que je lui donnai.

« Or, à la fin du jour, lorsque je vidai mon sac sur le parquet de ma hutte, quelle ne fut pas ma surprise de trouver parmi mes provisions un petit grain d'or ! Plein de regret, je pleurai amèrement de n'avoir pas eu le cœur de donner tout ce que je possédais [1]... »

Cet Inconnu, c'est Jésus-Christ lui-même en la personne de ses missionnaires. Quand ils font appel à votre charité, c'est lui-même qui vous tend la main. Ne l'éconduisez donc jamais. C'est pour la rançon des âmes..., *pour la rançon de votre âme !*... qu'Il s'est fait mendiant. Un jour viendra où — ayant vous aussi terminé votre course — vous devrez, mendiants de Dieu, vous diriger vers votre demeure éternelle. Ce sera pour rencontrer votre Créateur et votre Juge. Devant lui vous verserez alors l'amas confus de vos œuvres dont beaucoup, sans doute, ne seront plus que cendre et poussière. Dans cette poussière humiliante des choses mortes, quelques grains d'or jetteront soudain leur éclat : vos sacrifices, vos aumônes passées. A leur vue, le cœur de Dieu tout ému se penchera vers vous pour vous pardonner. Vous serez sauvés pour avoir coopéré à la plus belle des œuvres : la Rédemption des âmes.

Mendiants de Dieu, multipliez vos grains d'or !

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXI

LA JUSTICE DANS L'EXÉCUTION DES CONTRATS

Præcepta nosti : Ne fraudem feceris.
Vous connaissez les préceptes :
Ne commettez point de fraude.
(Mc., x, 19).

Nous avons étudié, dans nos derniers entretiens, les droits et les devoirs communs à tous les hommes. Ces droits et ces devoirs tiennent à leur nature. Et comme toute personne humaine les apporte en naissant, gravés dans sa conscience par le doigt du Créateur, ils sont, dans le sens le plus rigoureux du terme, d'origine *divine*.

A côté de ceux-là, il en est d'autres dont l'origine est toute *humaine*. Ceux-ci résultent des conventions ou contrats que, dans le cours de sa vie ter-

[1] Tagore.

restre, l'homme passe avec ses semblables. Ces contrats sont nombreux et de différentes sortes. Aussi nous est-il nécessaire d'en parler. Nous ne les étudierons point en détail : ce serait trop long et même inutile, car les mêmes règles de justice s'appliquent au plus grand nombre d'entre eux. Nous rappellerons seulement *ces règles générales*. — Puis, en raison de son importance présente et des âpres discussions auxquelles il donne lieu, nous nous occuperons en particulier du contrat ouvrier, autrement dit *le contrat de travail*.

I

On appelle *contrat* une convention passée entre deux ou plusieurs personnes *dans le but de leur conférer, à titre réciproque, certains droits contre certaines charges*. — Il est à remarquer que, pour mériter le nom de *contrat*, cette convention doit être ferme et décisive ; autrement, elle pourrait exprimer un projet, mais elle ne saurait constituer un engagement.

Les contrats obligent en conscience les personnes qui les ont conclus. Aucune des deux parties n'y peut manquer sans commettre ce que nous appelons une fraude, c'est-à-dire une injustice. Si les stipulations écrites dans les contrats ne sont point d'origine divine, cependant Dieu les a sanctionnées, quand il a donné à tout homme la faculté de contracter des obligations et quand il a interdit la fraude : « *Ne fraudem feceris.* » Cette interdiction s'imposait ; c'était le seul moyen de faire régner l'honnêteté dans les relations humaines.

Les contrats un peu compliqués gagnent à être faits par écrit. La forme écrite les soustrait aux défaillances toujours possibles de la mémoire, et aux contestations non moins possibles des contractants de mauvaise foi. — Pourtant, les conventions verbales, quand elles sont nettement formulées et définitivement acceptées des parties, possèdent la même force obligatoire. Nos pères étaient dans le vrai quand ils se faisaient un devoir rigoureux et un point d'honneur d'observer les conventions non écrites. « Entre honnêtes gens, comme ils aimaient à dire, il n'est pas besoin d'écrit ! »

Dans l'état présent des sociétés humaines, il existe une très grande variété de contrats. J'aurai fait mention des plus communs, si je nomme : les contrats de vente et d'achat, les contrats de location, les promesses, les donations, les testaments, les partages, les mandats, les permutations, les dépôts, les assurances, les constitutions de société, et cent autres d'usage moins fréquent.

La justice soumet tous ces contrats aux trois règles suivantes.

1° La première a pour objet les dispositions avec lesquelles les contrats doivent être conclus. — Ces dispositions se résument dans une parfaite loyauté.

La loyauté interdira ces arrière-pensées par lesquelles les contractants refuseraient leur consentement intérieur aux charges qu'ils acceptent de vive voix ou par écrit. Elle interdira les restrictions mentales par lesquelles ils prétendent conserver la liberté de se soustraire aux obligations contractuelles ou de les atténuer. Elle interdira de faire entrer dans le texte des contrats des expressions calculées pour rendre possibles des contestations et des chicanes. Elle interdira de profiter de l'ignorance, des erreurs ou de la naïveté d'une des parties pour lui faire adopter une rédaction capable de compromettre ses intérêts. Elle exigera, au contraire, que le texte des conventions soit écrit dans un style parfaitement clair et où s'expriment nettement et avec précision les droits et les devoirs de chacun.

C'est encore la loyauté qui, dans les contrats emportant des obligations réciproques, assurera l'équilibre des avantages et des charges ; par exemple, établira de justes proportions entre les choses vendues ou louées et le prix dont la vente ou la location sera payée. Personne, en effet, n'a le droit d'exiger d'un acheteur ou d'un locataire plus que ne vaut l'objet du contrat. On peut bien tenir compte, pour déterminer cette valeur, des frais de production, du cours présent des prix, de l'abondance ou de la rareté des offres et des demandes, de la valeur propre à la monnaie dont on sera payé, du bénéfice normal que le contrat doit procurer au vendeur ou au bailleur ; mais tout cela doit être estimé conformément aux lois de l'équité.

Enfin, c'est encore la loyauté qui empêchera d'avoir recours aux accaparements, aux ententes et autres manœuvres frauduleuses par lesquelles on altère si souvent, dans un sens ou dans l'autre, la valeur des denrées.

2° La seconde règle à observer dans l'usage des contrats, regarde leur exécution. — Cette règle oblige les parties à interpréter exactement les termes dans lesquels leurs conventions ont été formulées et à s'y conformer. C'est que ces termes constituent l'expression authentique de leurs engagements. Ce serait donc une injustice de s'écarter du texte d'un contrat ; par exemple, de livrer des marchandises de poids inférieur ou de moindre qualité qu'il n'a été stipulé, de remettre à plus tard une livraison promise pour une date déterminée ; et ainsi du reste. L'acquéreur, de son côté, ou le preneur doit acquitter sa dette à l'époque et dans les formes convenues, et supporter toutes les charges auxquelles il a souscrit. En un mot, les contractants doivent regarder toutes les clauses auxquelles ils se sont soumis comme l'expression d'un devoir. Pour eux, chacune d'elles fait loi.

3° A ces deux règles capitales, j'ajouterai une recommandation importante : celle d'observer, dans la confection et l'exécution des contrats, les prescriptions et les formes fixées par les lois civiles.

Chez tous les peuples civilisés, les pouvoirs publics ont édicté une législation plus ou moins détaillée relativement aux conventions qui peuvent se conclure entre les individus. Cette législation, par exemple, refusera à certains âges ou à certaines catégories de citoyens la faculté d'intervenir comme parties dans tels ou tels contrats, restreindra pour eux la faculté d'aliéner ou de donner

plus de telle quotité de leur avoir, ou encore soumettra à certaines formalités particulières la rédaction, la conservation et même l'exécution de certains contrats. Je ne dirai point que toutes ces prescriptions obligent en conscience. Mais, même lorsqu'elles n'obligent pas, leur observation est un acte de prudence et une précaution utile. D'abord, on évite par là les dangers et les inconvénients en vue desquels elles ont été portées ; et puis, cela épargne souvent des procédures coûteuses, désagréables et capables parfois d'aboutir à l'annulation des contrats par sentence judiciaire. Aussi, ne puis-je que faire entendre à tous la déclaration par laquelle l'Eglise adopte, en vue des contrats d'ordre ecclésiastique, les dispositions édictées dans chaque pays par le pouvoir civil [1].

II

Parmi tous les contrats en usage parmi nous, le plus commun, le moins compris, le plus discuté, le plus fécond en conflits de toute sorte, est certainement le *contrat de travail*. L'importance qu'il a prise dans nos sociétés contemporaines nous fait une nécessité de l'étudier séparément.

On appelle CONTRAT DE TRAVAIL *celui par lequel un ouvrier loue à un patron ses forces, son intelligence et son activité.* — Je dis : *ses forces, son intelligence et son activité,* parce que tout travail exige, dans des proportions diverses, la mise en œuvre de ces différentes facultés. — Le prix dont le patron s'oblige à payer cette location du travail humain se nomme le *salaire*. — Le contrat de travail est d'emploi très large dans l'industrie et peut soumettre au même patron, qu'il soit individu ou société, un grand et très grand nombre d'ouvriers.

Ce que nous avons dit tout à l'heure à propos des autres contrats, est également vrai de celui-ci. Pourtant, ce dernier se distingue par certaines particularités qui donnent lieu à des droits et à des devoirs nouveaux, propres, les uns aux patrons, les autres aux ouvriers.

1° J'ai nommé les devoirs des patrons. — Avant tout, le patron doit tenir compte de la nature et du caractère du travailleur dont il loue les services. Ce travailleur n'est ni un instrument, ni une machine, ni même un animal ; c'est un homme. S'il est homme, il faut le traiter comme tel. En d'autres termes, il faut se souvenir que son corps a des forces limitées et que son âme est douée d'intelligence, de sensibilité, de libre arbitre ; que Dieu lui a fait des destinées surnaturelles, imposé des obligations morales, et l'appelle à une éternité pleine soit d'un bonheur sans mesure, soit de souffrances effroyables. Le patron a le devoir rigoureux de se rappeler toutes ces vérités, quand il loue les services des ouvriers et quand il leur trace un programme de travaux. Il manquerait non seulement à la charité, mais à la plus stricte justice, s'il exigeait d'eux un travail sans proportion avec leur âge, supérieur à leurs capacités physiques, compromettant pour leur santé ; s'il les mettait dans l'impossibilité de remplir leurs devoirs religieux, ou s'il leur faisait des conditions de vie dangereuses pour leur moralité. En cette matière les devoirs du patron et les droits de l'ouvrier sont antérieurs à toute convention, et, bien que non écrits, font naturellement partie du contrat de travail. Personne au monde ne peut les en écarter ; car personne ne peut faire que les ouvriers ne soient pas des hommes.

Les employeurs doivent aussi tenir compte du but dans lequel Dieu a donné à leurs employés la faculté du travail.

La raison et la révélation s'accordent à enseigner que les hommes ont été faits capables de travailler afin de pouvoir gagner leur vie. Quand leur divin Auteur leur a dit : « *Vous mangerez le fruit de votre travail* [1] », « *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front* [2], » il a proclamé l'existence d'une étroite relation entre les labeurs des hommes et leur nourriture, entre leurs sueurs et leur pain. Il a voulu dire que ces labeurs devraient leur procurer de quoi se nourrir, que ces sueurs devraient gagner leur pain. Et cette vérité se présente comme d'autant plus certaine que la personne humaine ne possède, en dehors du travail, aucun moyen d'assurer sa subsistance. Cette absence d'autre moyen donne la preuve que celui-là doit suffire. Et ainsi, de droit naturel, le gain du travail doit être capable de faire vivre le travailleur. Ces mots *faire vivre* visent, bien entendu, les exigences d'une vie normale et raisonnable ; ils ne s'étendent nullement aux gourmandises, aux sensualités, aux gaspillages d'une vie prodigue et licencieuse.

Ce principe établi, les patrons devront, pour satisfaire aux lois de la justice, calculer le prix à payer à l'ouvrier, non seulement sur le temps que dure son travail, sur les difficultés inhérentes à sa tâche, sur les frais dont son apprentissage a été la cause, sur l'abondance ou la rareté de la main d'œuvre, mais aussi sur ce que l'entretien de l'ouvrier doit lui coûter, par conséquent sur la cherté ou le bon marché de la vie. Celui qui ne tiendrait aucun compte de cette donnée laisserait de côté un des éléments d'appréciation que l'équité ne lui permet point de négliger. Les travailleurs ne peuvent pas être condamnés, par l'exiguïté de leur salaire, à mendier ou à mourir d'inanition.

Cette théorie heurte peut-être certaines idées préconçues ; par exemple : celle qu'un salaire, même minime, est toujours juste quand il est librement accepté par l'ouvrier. Non, un salaire minime, même accepté, n'est pas, — tout au moins en temps ordinaire, — un salaire équitable. La doctrine catholique enseigne que cette acceptation ne suffit point à le légitimer. Elle s'appuie sur ce principe que « conserver l'existence est un devoir imposé à tous les hommes et auquel ils ne peuvent se soustraire sans crime... Que le patron, ajoute-

[1] *Codex juris canonici*, Can. 1529.

[1] *In laboribus comedes*. (Gen., III, 17).
[2] *In sudore vultus tui vesceris pane*. (Gen., III, 18).

t-elle, que le patron et l'ouvrier fassent tant et de telles conventions qu'il leur plaira... : au-dessus de leur volonté, il est une loi de justice naturelle supérieure et plus ancienne ; à savoir : que le salaire ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête [1]. » — Au surplus, la justice exige, en tout contrat bilatéral, ce que nous avons appelé tout à l'heure *l'équilibre des avantages et des charges*. Cet équilibre existe, dans le contrat de travail, quand l'employeur rend à l'employé l'équivalent de ce que celui-ci dépense à son service. L'employé dépense ses forces, l'employeur lui doit donc, en toute rigueur, une rémunération capable de les lui rendre, par conséquent suffisante à son entretien. Autrement, l'équilibre nécessaire n'existe pas.

Ne devons-nous point, toutefois, prévoir tels cas de force majeure, telles conditions économiques, enfin des circonstances tellement anormales qu'il serait impossible au patron, sous peine de préparer sa ruine, de payer ses ouvriers suivant le principe que nous venons de démontrer ? En pareil cas, bien entendu, la rigueur des principes devrait s'atténuer et les règles ordinaires deviendraient inapplicables. Mais ces heures de crise constituent, dans l'histoire des classes ouvières, une exception. Dès que l'exception a pris fin, il faut revenir au salaire établi d'après les lois naturelles.

Ici se pose une question importante et délicate, à laquelle on n'a pas encore donné de solution définitive. — Les ouvriers ont reçu de la nature, comme l'ensemble des hommes, le droit et même, si l'on veut, le devoir de constituer une famille. La justice, qui oblige les patrons à payer aux ouvriers un salaire suffisant à leur entretien personnel, les contraint-elle d'élever ce salaire à de telles proportions qu'il couvre aussi les frais causés par l'entretien de leur famille ? — Parmi les économistes chrétiens, plusieurs, impressionnés par ce fait que la création d'une famille est un droit naturel, ont fait à cette question une réponse affirmative. A les en croire, le travailleur devrait recevoir une rétribution capable non seulement de le faire vivre, mais de faire vivre sa famille [2]. D'autres pensent le contraire. Le patron, disent-ils, ne doit de salaire qu'aux personnes qui travaillent pour lui. Or, ses employés seuls travaillent pour lui. Leurs femmes et leurs enfants, dont il n'utilise point personnellement les services, n'ont donc aucun droit à recevoir de lui quoi que ce soit. S'il en était autrement, les chefs d'entreprise auraient tout avantage à n'employer que des célibataires ou des époux sans enfants : ce qui serait souverainement préjudiciable aux ouvriers chargés de famille. — La question reste donc en suspens. Pourtant, tous les catholiques conviennent que la charité, à défaut de la stricte justice, invite les patrons à favoriser, quand l'état de leurs affaires le leur permet, les ouvriers pères de famille d'un supplément de salaire proportionné au nombre de leurs enfants.

[1] Encycliq. *Rerum novarum* de Léon XIII.
[2] Ch. Antoine cite, parmi les partisans de cette opinion, de Cepeda, Verhægen, Pottier, Féret, Nicotra, Vermeesch.

Constatons, à ce propos, que l'industrie contemporaine, quand elle s'inspire des principes chrétiens, se montre très large envers ses collaborateurs. Non seulement elle vient en aide à leurs familles, mais elle crée, à leur profit, toute sorte d'institutions bienfaisantes. Elle leur ouvre des coopératives pour la fourniture des denrées. Elle leur offre des logements économiques. Elle fonde des caisses de secours pour leurs vieillards et leurs malades, des écoles pour instruire leurs enfants, des assurances pour leur porter secours en cas d'accident. Elle a même tenté, sur plus d'un point du territoire français, de les associer à ses bénéfices. Jamais la charité chrétienne n'avait autant fait pour rendre possible aux classes ouvrières, si elles veulent pratiquer l'économie et ménager leurs ressources, non seulement la satisfaction de leurs besoins, mais l'accession à la propriété, mais l'ascension à une condition supérieure, mais l'acquisition progressive de la fortune.

2° Un mot maintenant des devoirs propres à l'ouvrier.

Ces devoirs résultent du contrat par lequel il a loué son travail. L'équité lui commande d'en observer toutes les stipulations. Il doit donc consacrer à son maître tout le temps déterminé par ses engagements et utiliser ce temps consciencieusement. Il ne lui est permis, ni de l'abréger, ni de l'employer mal. Celui qui compterait plus d'heures qu'il n'en a réellement passées au travail ; celui qui, volontairement, diminuerait sa production ; celui qui saboterait son ouvrage ; tous ceux enfin qui, sous une forme ou sous une autre, enfreindraient les conventions passées avec leur patron, se rendraient coupables d'injustice. A ce titre, ils seraient tenus de restituer la partie de leur salaire dont on peut dire qu'ils ne l'ont point gagnée.

Vous vous demanderez peut-être, maintenant, si les ouvriers peuvent se syndiquer et obéir aveuglément aux ordres de leurs syndicats, par exemple aux ordres de grève ou de cessation de travail. — Je réponds en quelques mots.

En principe, rien n'interdit aux ouvriers de créer des syndicats ou d'entrer dans les syndicats existants. Ils ont des intérêts à défendre, des droits à faire valoir, des avantages légitimes à poursuivre, des périls à éviter. Pour y réussir, il leur est souvent nécessaire de se grouper. L'individu est faible ; le groupement est beaucoup plus fort. Plus il compte de membres, plus aussi il possède d'autorité. Mais tous les syndicats ne s'inspirent pas des mêmes principes, ne tendent point au même but, n'emploient pas les mêmes moyens. Les uns ne cherchent qu'à améliorer, et conformément aux règles de la justice, la condition des travailleurs. Ils sont partisans d'une entente raisonnable avec les employeurs et tiennent à assurer la paix sociale et la prospérité du pays. Les autres, au contraire, ne pensent qu'à susciter des révolutions, à ruiner les entreprises, à prélever sur leurs adhérents des cotisations capables d'assurer de gros revenus à des meneurs qui, souvent, n'ont

d'ouvriers que le nom. Entre ces deux sortes de syndicats, l'honnête homme, le bon citoyen, l'ami de la justice n'hésiteront point. Ils laisseront de côté les groupements partisans des perturbations politiques, des luttes de classes, des attentats contre la propriété, pour adopter l'un de ceux où la pratique de l'honnêteté se joint au vrai souci des intérêts professionnels. Le prolétaire croit toujours, quand il entre dans un syndicat, s'assurer un secours utile ; souvent, au contraire, il se soumet à une tyrannie qui ne respectera ni ses intérêts, ni sa conscience, ni sa liberté. Je dis sa *liberté ;* en prononçant ce mot, j'ai surtout en vue la liberté du travail. Cette liberté est une des plus essentielles à la personne humaine ; elle est aussi inscrite dans tous les codes de lois. Que devient-elle, sous la tyrannie de certains syndicats ?...

Quant aux ordres donnés par les chefs de syndicats, ils n'ont rien d'obligatoire. Une direction syndicale ne jouit réellement d'aucune autorité impérative ; elle n'a été investie par personne du droit de commander. Chacun donc peut et même doit contrôler les consignes qu'elle donne, étudier leur moralité, et quand elles lui semblent prescrire des mesures iniques ou désavantageuses, leur désobéir ouvertement. Cette manière d'agir s'impose surtout en face des ordres de grève. — Les grèves ne sont légitimes que quand elles ont pour but de ramener au droit une entreprise, une administration, une autorité enfin qui s'en sont écartées, quand le contrat de travail contient des clauses injustes ou quand ses justes stipulations ne sont plus observées. Dans tout autre cas, les grèves sont criminelles ; car elles vont contre les conventions acceptées de part et d'autre, imposent aux industries des pertes injustifiées, vident sans raison, et souvent sans profit pour les ouvriers, les caisses syndicales. Les grèves légitimes doivent encore observer les limites fixées par l'équité. Ainsi, les grévistes sont tenus de respecter, chez les camarades qui préfèrent continuer leur tâche, la liberté du travail. Ils ne peuvent détruire ni détériorer l'outillage ou les autres choses appartenant aux patrons, ni supprimer aucun des moyens existants de reprendre plus tard les travaux et de continuer les entreprises.

On me permettra d'ajouter qu'aux jours de grève, les ouvriers chrétiens feront bien d'éviter les réunions provoquées ou présidées par des meneurs d'opinion extrême. Ces réunions n'aboutissent guère qu'à monter les têtes, empêcher les ententes, faire adopter et pratiquer la politique du pire. De tous les temps, le temps des grèves est celui où les travailleurs doivent s'étudier, avec le plus de soin, à rester calmes et maîtres d'eux-mêmes, à calculer de sang-froid les possibilités, à prendre pour les réaliser les moyens les plus sages et les plus honnêtes, lesquels sont aussi presque toujours les plus capables de succès.

* * *

En parlant comme je viens de le faire du contrat de travail, j'ai eu spécialement en vue les agglomérations ouvrières des ateliers, des usines, des grandes industries. Pourtant, la doctrine que j'ai exposée est vraie de toutes les conventions dont le travail est l'objet. Elle s'applique donc, du moins dans son ensemble, à l'ouvrier agricole, à l'artisan isolé, à celui qui va travailler à domicile, à l'homme et à la femme qui se placent chez des maîtres pour vaquer aux travaux du foyer. Pour ceux-là aussi, et pour les personnes qui les occupent, les conventions stipulées font loi et chacune des parties contractantes doit les observer avec la plus parfaite loyauté. Cette observation est pour eux affaire de justice. On peut aussi la regarder comme faisant partie de leurs devoirs d'état.

Laissez-moi encore ajouter, en terminant, que les patrons et les ouvriers gagneraient beaucoup à mettre dans leurs relations un peu de cœur. Oui ! un peu de dévouement et même d'affection s'ajouterait ici fort heureusement au strict accomplissement du devoir. Le contrat de travail n'est-il point de nature à rapprocher les hommes ? En associant les ouvriers à une entreprise, en leur faisant une situation où ils vivent d'elle, n'est-il pas logique qu'il les amène à s'y intéresser, à lui vouloir un avenir prospère, à se consacrer personnellement à son succès ? Et les patrons pour qui ces hommes travaillent et dépensent leurs forces, n'auraient-ils point quelque raison de les regarder comme des collaborateurs, des associés et même des amis ? Il s'ensuivrait un état de choses beaucoup plus chrétien et beaucoup plus avantageux, pour tous et pour chacun, que l'inique et odieuse guerre des classes.

J'adresse ce dernier conseil à tous les travailleurs ; mais je crois devoir l'adresser avec des instances plus pressantes à ceux qui se louent aux maîtres de maison à titre de domestiques. Autrefois, ceux-là s'attachaient à leurs patrons, leur étaient dévoués, faisaient avec eux cause commune, défendaient leurs intérêts. Aussi restaient-ils volontiers et longtemps au même foyer. Leurs maîtres leur rendaient dévouement pour dévouement et affection pour affection. Ils en venaient à les tenir pour des membres de leur famille et à les traiter comme tels... Personne n'a gagné, mais tout le monde a perdu à ce que ces belles et bonnes habitudes aient été à peu près abandonnées. Personne ne perdrait, croyez-le, mais tout le monde gagnerait à ce qu'elles soient bientôt remises en honneur. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 octobris 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 2 novembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le premier enseignement au Catéchisme. — Lettre pastorale de Mgr Landrieux, évêque de Dijon, 577.

Pour la fête patronale de S. Martin. — Quelques leçons de sa vie, 581.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LXII. *23e Dim. après la Pentecôte :* La communion fréquente, 583.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXIII. Les stigmates de S. François, 585. — XXIV. L'Université de Paris, 586.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXII. La justice dans la famille, 588.

AU PETIT CATÉCHISME

LE PREMIER ENSEIGNEMENT AU CATÉCHISME

Mgr l'Evêque de Dijon vient d'adresser au clergé de son diocèse une Lettre pastorale sur « le premier enseignement par l'Evangile. » Les idées qu'il exprime méritent d'être soumises aux réflexions de tous nos confrères du ministère paroissial, car ce n'est pas seulement en Bourgogne que sévit le mal auquel l'ancien archiprêtre de la cathédrale de Reims cherche à remédier. Nous reproduisons donc sa Lettre in extenso :

Messieurs et chers Coopérateurs,

C'est un fait que l'œuvre capitale de l'éducation religieuse de nos enfants devient de plus en plus laborieuse.

Maintes fois, je vous ai confié mes préoccupations à ce sujet. Elles rejoignent les vôtres.

Nos résultats sont plutôt décevants. Cela tient au malheur des temps, à un état de choses qui nous déborde : l'école ! la famille ! Je n'insiste pas sur la source du mal ; c'est sur un point particulier de la question que je veux attirer votre attention. Nous ne pouvons réformer demain ni l'école, ni la famille. Mais, les choses étant telles, puisque la famille et l'école, qui devraient nous aider, la plupart du temps nous gênent, n'avons-nous pas le devoir de chercher s'il n'y aurait pas un moyen de tirer meilleur parti de la situation ingrate qui nous est faite ?

Quels que soient les obstacles du dehors, abstraction faite des complications, des difficultés extérieures qui pèsent si lourdement sur notre mission de catéchistes, je pose la question sous cette forme : « Est-il admissible que des enfants, d'intelligence moyenne, qui ont causé deux heures, trois heures par semaine, pendant au moins trois ans, avec un prêtre, soient incapables, à douze ans, d'avoir une vue d'ensemble, une connaissance suffisante de la religion, l'éducation religieuse, en un mot, que comporte leur âge ? »

Assurément, non.

Il y en a qui savent, comme on dit, « leur catéchisme », qui subissent avec succès l'épreuve de l'examen. Mais je parle de la masse, des enfants moins préservés, moins suivis, des écoles laïques et même de nos écoles libres ; et il faut bien avouer que le grand nombre échappe à nos efforts.

A qui la faute ? Aux enfants ? Oui, quelquefois : paresse, légèreté, mauvais vouloir ; mais d'une façon générale, non. Aux maîtres ? Certes, qu'il y ait, ici ou là, quelques négligences par lassitude, découragement, surmenage, c'est possible ; mais on ne peut, au contraire, que rendre hommage au zèle admirable de la génération sacerdotale actuelle pour les catéchismes ; il en est qui vont au delà de leurs forces et qui se tuent à la tâche.

Alors, d'où vient l'échec ? Ne serait-ce pas de la méthode et du livre, du *Catéchisme* que nous mettons trop tôt dans les mains des enfants ?

J'aborde là, j'en ai conscience, un sujet délicat, et je voudrais n'y toucher qu'avec une extrême réserve.

« Notre Catéchisme » a fait ses preuves. Avec cet outil, tel qu'il est, nos devanciers ont fait du bon travail ; et dans les collèges, dans nos pensionnats, dans la plupart des grandes paroisses de ville où les enfants sont plus ouverts, plus aptes, mieux préparés, il peut suffire encore.

Mais il en va tout autrement dans les campagnes et dans les centres ouvriers des faubourgs. On nous donne là les enfants à la dernière limite fixée par les règlements, à neuf ans ; la plupart n'ont jamais entendu parler de la religion, pas plus au foyer qu'à l'école ; ils nous arrivent l'âme inculte comme une terre en friche, enlisés dans un paganisme inconscient, sans savoir même une prière et sachant à peine lire.

Or, on leur met dans les mains, comme aux autres, tout de suite, *le Catéchisme,* ce petit livre excellent qui est un exposé didactique de la doctrine, un abrégé de la théologie, avec des formules précises, abstraites, arides, qui excèdent leur esprit trop fruste.

Les plus intelligents, les mieux doués mis à part, les autres, — et pas tous, — finissent par les apprendre ; ils les récitent péniblement mot à mot, à peu près comme l'enfant de chœur récite les répons de la messe, en latin, sans les comprendre.

Non, *le Catéchisme* n'est pas le livre qui convient aujourd'hui à ces débutants : il les dépasse, il les accable, il les rebute.

Ce sont les enfants qui ont changé. Ils sont dans des conditions pires que ceux d'autrefois, du temps que l'école travaillait avec nous dans le même sens.

Jadis, les enfants grandissaient dans une atmosphère chrétienne. A la maison, l'exemple des parents, la leçon muette des choses, l'action quotidienne de la mère avaient ensemencé l'âme, l'esprit, le cœur des tout petits ; la grâce du baptême soigneusement cultivée agissait : il y avait une base, un terrain propice, des aptitudes.

Ceux d'aujourd'hui n'ont plus rien ; leur état

d'âme est tout autre. Il faut qu'on s'y prenne autrement, car *le Catéchisme,* qui pouvait continuer utilement une instruction religieuse commencée, ne semble pas l'instrument indiqué pour la toute première initiation.

Il faudrait parler, à ceux-là surtout, d'abord et longuement de Notre-Seigneur, leur mettre sous les yeux les scènes évangéliques pour leur faire connaître et aimer le divin Maître, avant de leur donner, sous la forme pédagogique, son enseignement.

Le Catéchisme, c'est toujours une leçon. L'Evangile, c'est une histoire. Pourquoi vouloir enseigner comme une leçon ce qu'on peut enseigner comme une histoire ? L'enfant subit la leçon ; il ne se lasse jamais des histoires.

L'enfant n'écoute pas une histoire comme nous le faisons, nous autres, avec une curiosité distante qui nous laisse étrangers à l'action : il entre dedans, il s'y met tout entier, avec son imagination, avec sa sensibilité ; tout prend forme, tout s'anime ; et alors, si on lui parle de Notrè-Seigneur, si on lui raconte sa vie où se mêle, aux récits naïfs et colorés des paraboles, dans le cadre palestinien, l'élément merveilleux des miracles à travers lequel resplendit sa divinité, il le voit, il l'entend, il l'écoute, il le suit, et, bien vite, se prend à l'aimer ; et, si l'on a soin d'orienter sa foi, son cœur, sa piété vers le Tabernacle pour lui rappeler sans cesse que le Jésus de l'Evangile, le même, est là caché, vivant dans le Sacrement, avec nous, pour nous, le travail de formation, d'éducation religieuse se fait sans effort.

Le grand geste de Jean-Baptiste doit être le geste familier du vrai catéchiste : « *Ecce Agnus Dei !* » montrer du doigt le tabernacle, en expliquant l'Evangile.

N'était-ce pas la pensée de ce maître des catéchistes, le chancelier Gerson, lorsqu'il écrivait son traité *De parvulis ad Christum trahendis,* pour répondre à l'appel de Jésus : « *Laissez venir à moi les petits enfants !* » Les conduire à lui, d'abord, tout droit, avant de les astreindre à l'étude ingrate de la doctrine.

N'était-ce point aussi la préoccupation de Pie X, dans son décret *Quam singulari* du 8 août 1910 : le contact tout de suite avec Notre-Seigneur, sans exiger la connaissance explicite et raisonnée du dogme dont ils ne sont pas capables encore et qu'on exigera d'eux plus tard ?

Est-ce que S. Paul ne nous laisse pas entendre que l'on procédait ainsi, dès les premiers siècles, pour l'instruction des catéchumènes, et ne nous suggère-t-il pas le vrai moyen de former les âmes à la vie chrétienne, toutes les âmes, mais celles des enfants surtout, en nous révélant la manière dont il s'y prenait lui-même, « *les engendrer dans le Christ par l'Evangile* » ? (I Cor., IV, 15).

Pendant longtemps on a dû procéder ainsi, avec l'enseignement oral greffé sur l'histoire évangélique : car, si la religion est une doctrine, elle est d'abord un fait.

Jusqu'à l'invention de l'imprimerie, il est vraisemblable que les enfants n'avaient point de manuel entre les mains.

D'autre part, ce n'est guère qu'après le grand travail théologique du moyen âge qu'on a rédigé — Canisius et Bellarmin les premiers — cette petite Somme catéchistique qui a fini par prendre trop de place et toute la place.

Il y a tant d'autres causes, assurément plus graves, qui paralysent aujourd'hui notre ministère auprès de ces petits, que celle-là ne nous avait pas frappés.

Nous allons trop vite ; nous brûlons une étape. Nous procédons avec une méconnaissance inconcevable de la psychologie de l'enfant : il est tout en sentiment, tout en impression, et nous lui imposons, avant l'âge, de longs efforts d'intelligence et de réflexion sur des textes et des formules dont le sens et même les mots débordent la circonscription très restreinte de sa compréhension et de son vocabulaire [1].

Au lieu d'entrer tout simplement par les portes ouvertes de son imagination et de sa sensibilité, nous nous obstinons à frapper aux portes encore closes de son entendement et de son jugement.

Ils n'ont pas encore de dents pour mordre à même dans le pain, il leur faut le lait et la bouillie qu'on donne aux tout petits : « *Quibus lacte opus sit, non solido cibo.* » (Héb., v, 12).

Ils ne sont pas capables de comprendre maints chapitres de dogme ou de morale qui dépassent la portée actuelle de leur intelligence ; mais ils sont capables de s'intéresser à la vie, à la personne de Notre-Seigneur ; de remonter, de Jésus-Christ, au Père qui est au ciel ; de concevoir une idée pratique de Dieu, de la présence de Dieu, de la toute-puissance de Dieu, de la crainte de Dieu, de l'amour de Dieu ; ils sont capables de discerner le bien du mal ; de regretter, de confesser leurs péchés ; de faire une pénitence, un sacrifice ; de prier, de livrer, à mesure qu'elles s'éveillent, leurs facultés à l'action de la grâce.

Et alors, quand l'âge sera venu, à onze ans, à douze ans, leur intelligence ainsi *pré-disposée* s'assimilera plus aisément la leçon proprement dite, les notions coordonnées et les formules du Catéchisme.

Il ne s'agit donc pas de renoncer « au Catéchisme. »

En face d'une difficulté particulière, anormale, qui est la conséquence d'un demi-siècle de laïcisme, nous cherchons comment nous y prendre pour tourner l'obstacle et aboutir quand même.

Quel est notre but ? C'est d'arriver à révéler à ces pauvres enfants, victimes du mal qui est dans le monde, leur destinée éternelle et de les mettre en état d'y répondre ; c'est de prendre ces petites

[1] Tous les auteurs qui parlent de pédagogie catéchistique se heurtent à cet obstacle. Ils s'en préoccupent ; ils s'emploient du mieux qu'ils peuvent à le tourner. Mais leurs recommandations, leurs conseils, les procédés qu'ils suggèrent ne sont que des palliatifs ; ils soulignent la difficulté. Leur insistance prouve que l'outil, le livre, n'est pas adapté.

âmes comme elles sont, attardées, dévoyées, et de les tourner vers Dieu.

Et puisqu'il y a tout à faire et qu'on ne peut tout faire à la fois, nous estimons qu'il est sage de commencer par ce qui est le plus simple, le plus accessible, le plus à leur portée, par une forme d'enseignement concrète, imagée, populaire ; c'est pourquoi nous commençons par l'Evangile, avant d'en venir au Catéchisme [1].

Est-ce que l'Evangile, qui a été prêché avant d'être écrit, n'était pas le thème de la prédication apostolique : ce que le Christ a fait, ce qu'il a dit, « *Quæcumque mandavi vobis* »? S. Paul ne déclare-t-il pas qu'il ne prêche que cela : « *Jésus et Jésus crucifié,* » c'est-à-dire la vie de Notre-Seigneur et la Rédemption ?

Il semble donc que l'Evangile, catéchèse primitive tout orale que les évangélistes n'ont fixée par écrit que plus tard, a été et doit être encore le livre par excellence du premier enseignement.

Qu'il faille arriver, et le plus tôt possible, au travail de mémoire, à l'étude et à la récitation des formules, à la précision des définitions, à l'ordonnance logique d'un exposé doctrinal, en un mot, « à la lettre du Catéchisme, » c'est certain. Mais, encore une fois, nous ne l'ajournons que pour y revenir à l'heure propice, avec plus de fruit.

* * *

Je voudrais davantage encore.

Il n'y a pas que le *livre* qui soit trop lourd à la main de l'enfant, mais, par la force des choses, le *régime* aussi de nos catéchismes.

Tous, nous avons lu avec émotion ce programme admirable que Mgr Dupanloup a tracé au prêtre catéchiste : « *l'œuvre par excellence* ». Nous savons comment les catéchismes de Saint-Sulpice l'ont réalisé pour donner à cet apostolat fondamental tout l'attrait possible et son rendement maximum par un ensemble coordonné d'exercices et d'influences. La récitation, l'instruction, l'homélie, les avis, les chants, la prière, saisissent l'enfant par toutes ses facultés, l'intéressent, le stimulent : il se laisse faire, il se prête à cette formation qui l'incite à la piété à mesure que la lumière se fait dans son esprit.

Et, dans nos rêves de jeunes prêtres, nous nous étions promis de serrer du plus près possible ce modèle, en adaptant à nos pauvres moyens, fût-ce à la campagne, cette méthode.

Hélas ! la réalité n'a pas répondu à nos espoirs, car rien n'est plus navrant que la condition humiliée faite au catéchisme dans la vie de nos enfants : travail de surcroît, en dehors des heures de classe, dont on ne fait aucun cas à l'école et qui est pris forcément sur le temps des récréations.

C'est donc après trois heures de classe que les enfants nous arrivent, en retard, bien souvent, si le maître les a retenus après l'heure. C'est le soir, à la maison, pendant que les autres jouaient, qu'ils ont dû apprendre, si on leur en a laissé le temps, la leçon trop difficile. La récitation est laborieuse ; il faut y insister sous peine d'une défaillance totale. Elle se prolonge péniblement. L'explication écourtée, sans l'homélie, les avis, le cantique de Saint-Sulpice, s'en ressent. Fatigués, ils n'écoutent plus et, à midi, on les renvoie avec un nouveau chapitre à apprendre qui leur fait l'effet d'un pensum. Ils rentrent chez eux pour manger à la hâte et s'en retournent à l'école, sans avoir pu souffler entre les deux classes. D'une réunion à l'autre, ils sont poursuivis par l'obsession de ce malheureux chapitre à apprendre ; et ce sera ainsi pendant trois ans.

Comment n'aspireraient-ils pas à la libération qui, pour la majorité, sera définitive !

Il faut desserrer cet étau ; il faut alléger le fardeau et, en ce qui dépend de nous, leur rendre la tâche moins mortifiante.

Comment ? En leur ménageant une période d'initiation, d'un an ou dix-huit mois, plus vivante, plus attrayante, avec l'Evangile. Le commentaire d'une parabole, l'évocation d'un miracle les intéresseront beaucoup plus que l'explication d'une page de doctrine ; ils en retiendront plus aisément le texte, parce que la leçon aura ce double avantage d'être plus courte et moins ardue [1].

Il importe que ce premier enseignement soit pour eux intéressant et sans fatigue, qu'ils y trouvent un attrait, qu'ils y prennent goût, qu'ils l'aiment ; car si le premier contact avec la religion est pénible, la première impression désagréable, si nous leur imposons du premier coup un fardeau trop lourd, ils se rebuteront et en garderont pour toujours un mauvais souvenir.

Que de fois il arrive que, pour avoir excédé, pour avoir été trop vite, faute d'avoir su faire ce dosage nécessaire et délicat, tout soit compromis ! Plus souvent qu'on ne le pense, c'est la façon de s'y prendre qui empêche d'aboutir.

Il en est du catéchisme comme de la messe. Quand, pendant deux ou trois ans, nous avons obtenu péniblement de nos enfants, des mêmes, une assistance à peu près régulière à la messe le dimanche, mais une assistance toute passive, morne, sans un livre et souvent loin de l'autel, c'est-à-dire une longue heure de contrainte, en silence, leur avons-nous appris à venir à la messe ? Non. Nous leur avons appris à n'y plus revenir.

[1] Il est bien entendu que l'Histoire sainte ne doit pas être oubliée. Elle est aussi, elle est déjà l'histoire de Notre-Seigneur. Dès les premiers chapitres de la Bible, il est question de lui : « *le Rédempteur promis ! le Messie qui doit venir !* » Et l'Idée messianique remplit et domine l'Ancien Testament : le livre des promesses prépare le livre des réalisations, l'Evangile ; ils se tiennent comme deux chapitres d'un même ouvrage. Les enfants s'intéressent aux récits de l'Histoire sainte comme à ceux de l'Evangile ; mais il faut, dès les premières leçons, leur faire entrevoir Notre-Seigneur, à travers les histoires de la Bible, et, plus tard, dégager, mettre en relief l'Idée messianique pour leur faire comprendre la véritable portée de l'Histoire sainte.

[1] Il est indispensable que les enfants aient sous les yeux une carte de Palestine.

Les catéchismes en images, les projections si utiles, ne sont pas à la portée de tout le monde. Pas davantage les tableaux animés de Mᵉ Gahéry, *La plus belle histoire,* extrêmement précieux, surtout pour les tout petits. Mais il est aisé de réunir sans grands frais, peu à peu, une collection de gravures qui complétera les éléments que nous offre déjà le mobilier de l'église et de la sacristie : stations du Chemin de croix, statues, verrières, etc.

Il en sera de même de l'instruction religieuse, s'ils l'abordent à contre-cœur.

Quant aux plus petits qu'on nous donne à sept ans, à huit ans, pourquoi ne les dispenserions-nous pas, pour un temps, de toute leçon ? Qu'ils viennent donc à nous joyeusement, les mains libres et l'esprit tranquille pour entendre parler de la belle et grande histoire de Notre-Seigneur, sans que la surcharge d'un travail à la maison mette une ombre sur ces premières impressions.

Que si l'on tient à fixer davantage leur attention par un léger effort personnel, quelques traits d'Histoire sainte ou d'Evangile, un abrégé du Catéchisme y suffiront.

Ainsi conçus, d'une façon moins rigide, nos catéchismes seraient autre chose qu'une « classe d'instruction religieuse. » Nous aurions plus de liberté, plus de latitude pour nous occuper de l'âme des enfants, pour développer en eux l'esprit de foi, pour les former à la piété, en vue de la communion privée ; non seulement du fait que l'Evangile se prête mieux à l'exhortation, à la glose, à l'homélie, mais aussi parce que l'on pourrait, sans inconvénient, prendre, de temps en temps, une séance tout entière pour préparer, par exemple, une confession, pour expliquer les cérémonies de la messe, pour faire une visite liturgique de l'église ou de la sacristie, pour insister sur le récit de la Passion avec les stations du Chemin de croix, pour mettre en relief quelques grandes vérités fondamentales comme l'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ, la présence réelle, pour raconter quelque belle vie de saints, martyrs d'autrefois, saints de France, saints du pays, saints populaires dont ils ne savent que le nom, etc.

Au bout d'un an, d'un an et demi de ce régime allégé, les enfants seraient familiarisés avec la vie et l'œuvre de Notre-Seigneur ; ils auraient une idée générale de la religion, une vue d'ensemble sur la Rédemption, sur l'Eglise ; ils auraient surtout une foi pratique et des habitudes chrétiennes.

Ce serait une étape. Ils auraient acquis, avec l'âge, un peu de maturité. Ils en viendraient alors à l'autre livre, *au Catéchisme*, avec l'impression d'aborder, sous une forme nouvelle, la même étude, mais plus raisonnée, de la doctrine chrétienne.

* * *

Il est un autre aspect de la question qui a son importance.

Nous n'avons pas changé nos méthodes, alors que tout a changé autour de nous, et le milieu de la famille, et l'attitude de l'école, et la mentalité des enfants.

Or, nos Catéchismes sont à peu près muets sur l'Histoire sainte et l'Evangile qu'autrefois les enfants apprenaient à l'école ; d'où une grave lacune.

Trois ou quatre pages laconiques sur la vie de Notre-Seigneur ; deux ou trois dates vagues, imprécises ; quelques épisodes à peine indiqués ; une courte et sèche énumération de miracles, un mot sur la Passion, deux lignes sur la Résurrection, et c'est tout.

Si donc on met aux mains des enfants, dès le premier jour, le *Catéchisme* et si, pendant trois ans, quatre ans, cinq ans, on reprend le même texte, au petit, au moyen, au grand catéchisme, ils ne connaissent ni l'Evangile ni Notre-Seigneur.

Dans les paroisses de villes, les pensionnats, les patronages, on y supplée par les instructions de la persévérance. Mais, dans la plupart des campagnes, faute de temps et parce que le livre en parle à peine, l'Evangile passe inaperçu, et c'est pour la vie.

Conçoit-on un catholique pratiquant qui n'ait jamais lu l'Evangile ? C'est le cas du plus grand nombre.

On pourrait être parfaitement instruit de la religion en ne connaissant que l'Evangile, parce qu'il y a toute la substance du Catéchisme dans l'Evangile ; mais la réciproque n'est pas vraie, l'Evangile n'est pas dans le Catéchisme.

* * *

Est-il nécessaire de chercher d'autres arguments ? Je ne le pense pas. Car, au cours des entretiens que j'ai pu avoir avec MM. les Curés, en tournées pastorales, j'ai souvent abordé ce sujet et toujours mes conclusions, celles-là, ont été accueillies avec un vrai soulagement.

Les rares objections qu'on m'a faites portaient sur des points secondaires : un manuel spécial pour les enfants, un aussi pour les maîtres, un programme, une méthode ?

Assurément ce serait mieux, mais est-ce indispensable ? Et faut-il attendre, pour tenter l'expérience, que le livre idéal nous soit mis en mains ?

Est-ce que ce travail d'accommodation ne peut pas être fait par le maître, qui connaît ses enfants ?

Il y a des bibliothèques entières sur ce sujet [1].

Que chacun se fasse son plan, de façon à graduer son enseignement d'une année à l'autre, pour

[1] Il faudrait un travail de recension minutieux pour dresser une liste complète et méthodique des ouvrages qui traitent de ces matières : en voici quelques-uns qui, à des titres divers, pourront être utiles :

EVANGILE ET HISTOIRE SAINTE :

Fouard, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*
Bougaud, *Jésus-Christ* (Poussielgue).
Fillion, *Jésus-Christ.*
Barbier, *Cours populaire d'Histoire sainte.* — *Vie populaire de Notre-Seigneur* (Lethielleux).
Monsabré, *Jésus-Christ* (Conférences 1880 : Introduction au dogme, t. III, p. 255).
Gérald, *Evangile du paysan* (Beauchesne).
Baunard, *Evangile du pauvre* (Poussielgue).
Grépin, *Paraboles évangéliques* (Bloud et Gay).
*** *Jésus dans l'Evangile* (Notre-Dame du Roc). — *Courtes gloses sur les évangiles du dimanche* (Beauchesne). — *Au* [illegible] (Bonne Presse). — *L'Histoire et les histoires dans la Bible* (Lethielleux).
Schwalm, *Vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ* (Gabalda).
[illegible].
Pelt, *Histoire de l'Ancien Testament*, 2 volumes (Gabalda).
Duplessy, *Dominicales.* — *Le pain évangélique des petits* (Tégui).
Loyola, *Jésus de Nazareth, sa vie racontée aux enfants* (Vitte).
Bouvet, *Premières notions d'Histoire sainte* (de Gigord).
Lesêtre, *Histoire sainte illustrée.* — *Evangile* (Lethielleux).
Dassé, *L'Histoire sainte et la* [illegible] (Hilton).
*** *Les quatre Evangiles en un seul* (Bonne Presse).

arriver à parler toujours de Jésus et de l'Evangile, sous une forme neuve, sans répéter la même leçon.

Je n'impose rien ; mais j'autorise volontiers ceux qui s'y sentent portés à entrer dans cette voie, avec les enfants de sept, huit et neuf ans, en les acheminant peu à peu vers le Catéchisme diocésain, sur lequel devra porter l'effort des deux dernières années, sans toutefois perdre jamais de vue l'Evangile.

MM. les Curés qui voudront bien tenter cet essai consigneront dans un rapport, au bout de l'année, leurs observations et, si les résultats répondent à nos espérances, éclairés par cette expérience, nous prendrons alors les décisions opportunes.

Dijon, le 22 septembre 1922.

† Maurice LANDRIEUX,
Evêque de Dijon.

POUR LA FÊTE PATRONALE DE S. MARTIN

QUELQUES LEÇONS DE SA VIE

Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.
Regardez, et faites suivant le modèle qui vous a été montré. (Ex., XXV, 40).

Mes frères,

Dieu veut le salut de tous les hommes. Il veut qu'au sortir de ce monde ils puissent entrer dans la gloire du ciel. Pourquoi, autrement, nous aurait-il créés, faits à son image, si nous ne devions que passer sur la terre, et après quelques années de vie ou plutôt de misère et de larmes, tomber en poussière comme l'herbe des champs, si nous ne devions laisser après nous qu'un peu de cendre sans nom, une date, et rien autre chose ?

Dieu nous a faits pour le ciel, et c'est pour cela que son Fils est venu parmi nous ; c'est pour cela que le Verbe éternel a pris un corps et une âme ; c'est pour cela que Jésus a souffert et qu'il est mort ; c'est pour cela qu'il a ouvert devant nous, par ses mérites et son sang, la porte de l'éternité. Faites-y bien attention : Dieu a été aussi loin que possible dans sa volonté de nous sauver ; car Dieu agit toujours par amour, et quand il obéit à son amour, il nous accable de ses bienfaits, de ses grâces. Il ne veut pas, si nous nous perdons, qu'il y ait quoi que ce soit, si je puis ainsi dire, de sa faute, et ce qu'il faisait dire par ses prophètes au peuple juif : « Qu'est-ce donc que j'ai dû faire et que je n'ai pas fait ? *Quid est quod debui ultra facere et non feci ?* » (Is., v, 4), il nous le dit à tous, avec plus de force encore.

Mais si Jésus-Christ nous a mérité la grâce, s'il nous a faits dignes du ciel, s'il a ajouté à ses leçons, à ses miracles, à son sang, les exemples de sa vie, les vertus de son Cœur ; s'il a dit à ses disciples : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; » s'il a dit à ses apôtres, quelques instants avant la Cène : « Je vous ai donné l'exemple ; faites comme vous m'avez vu faire » : est-ce que c'était assez ?... Oui, sans doute, c'était assez pour nous confondre et nous reprocher nos fautes, et condamner nos désordres... Et cependant, Dieu a fait encore une chose admirable.

Peut-être aurions-nous pu dire que l'Evangile est trop parfait ; peut-être aurions-nous pu dire que Jésus-Christ nous éblouit, que ses vertus trop hautes, ses vertus divines, qui rayonnent avec plus d'éclat que le soleil à son midi, sont au-dessus de nos forces...

Eh bien ! Dieu a fait les Saints ; il les a placés sous nos yeux comme des modèles à imiter, à reproduire ; et cette fois, ne semble-t-il pas que nous n'ayons plus rien à objecter aux devoirs, aux vertus, aux sacrifices de la vie chrétienne ? C'est ce que S. Augustin se disait à lui-même au moment de sa conversion, quand la grâce l'agitait et le pressait de rompre avec les passions de la terre : « Ce qu'ont fait ceux-ci et ceux-là, des enfants, des jeunes gens, des hommes de tout âge, de toute condition, comment, en les voyant, je ne le ferais pas comme eux ?... »

Mais, m. f., si tous les Saints sont des modèles pour nous, il y en a un parmi eux qui doit retenir notre attention plus que tout autre et fixer nos regards : c'est celui que nos pères ont choisi et que nous appelons « le Patron de la paroisse. »

Un Patron, oui, c'est un protecteur ; il est chargé de nous défendre ; et certes S. Martin s'est toujours admirablement acquitté, à travers les siècles, de son rôle de défenseur de la paroisse. Mais un Patron, c'est aussi un modèle ; et nos pères, en le

*** *Epîtres et Evangiles des dimanches* (Mame).
Verdunoy, *L'Evangile* (Gabalda).
Weber, *Le saint Evangile* (texte).

CATÉCHISME :

Verdier, *Catéchisme et Evangile* (Albi).
Cuc, *Préparation des petits enfants à la première communion* (Librairie des Catéchismes, Paris).
Fournier, *Petite histoire de ma religion* (Ami du Clergé).
Bouvet, *Premières notions d'instruction religieuse* (de Gigord).
Dassé, *Exercices de Catéchisme* (Haton).
Andrieux, *Méthode pour préparer les enfants à la communion privée.*
Spirago, *Catéchisme catholique populaire* (Lethielleux).
Barbier, *Cours populaire de catéchisme* (Lethielleux).
Sabouret, *Manuel populaire d'instruction religieuse* (Montligeon).
*** *Causeries récréatives sur le dogme et la morale* (Roblot).
Poey, *Manuel pratique et complet des catéchismes* (Lethielleux).
*** *Abrégé du Catéchisme du Concile de Trente* (Bonne Presse).
Olagnier, *Catéchisme. Livre du Maître* (Vitte).
Gellé, *L'essentiel au Catéchisme* (Aubanel).
Catéchisme en images (Bonne Presse).
Nouveau Catéchisme en images (Lethielleux).
Gahéry, *La plus belle histoire,* série de tableaux sur l'Ancien et le Nouveau Testaments ; *Brochure explicative* (chez l'auteur à Thonon).
Carte de Palestine, 1m25×1m10, n° 542 (de Gigord).

EDUCATION RELIGIEUSE ET PÉDAGOGIE CATÉCHISTIQUE :

Pastor, *La sanctification des enfants* (Duvivier, Tourcoing).
Broussolle, *Education eucharistique* (Téqui)
Herbé, *Leçons d'éducation familiale* (Hatier).
Burtey, *Manuel pratique pour les enfants des catéchismes* (Desclée).
Millot, *Retraite de première communion* (Téqui).
— *Trésors d'histoires,* 9 volumes (Lethielleux).
Bouvet, *Veillez et priez* (de Gigord).
*** *Petit Catéchisme liturgique* (Dutillet).
Decrouille, *La messe expliquée* (Haton).
Cappliez, *Directoire des catéchistes volontaires* (Librairie des Catéchismes, Paris).

choisissant comme objet d'un culte spécial, en lui dédiant cette église, ont voulu garder plus présent le souvenir de ses exemples, afin de les imiter. Et c'est pourquoi, ce soir, je tiens à vous répéter le mot de nos Saintes Ecritures : « *Inspice et fac...* Regardez, et faites suivant le modèle qui vous a été montré. »

Je n'entends pas retracer devant vous la vie de S. Martin : vous la connaissez déjà suffisamment. Mais dans les temps où nous sommes, avec les périls que la foi court parmi nous, il y a des leçons qu'il faut toujours redire, des exemples qu'il faut toujours rappeler.

I

Regardez S. Martin dans son enfance et sa jeunesse. De bonne heure il fréquente les offices de l'Eglise ; il en aime les chants, les cérémonies ; et c'est là qu'il apprend les grandes vérités qui sont le trésor et l'honneur du chrétien.

Quel exemple pour les parents d'aujourd'hui ! Ils se plaignent que leurs enfants n'aient plus pour eux ni respect, ni obéissance, ni amour... Et que font-ils eux-mêmes pour élever leurs enfants ? S'inquiètent-ils qu'ils soient assidus aux saints offices, aux leçons du Catéchisme, et qu'entre les mains du prêtre ils prennent une formation qui corrige les défauts, les graves lacunes, pour ne pas dire davantage, des écoles publiques ? C'est l'Eglise qui est la grande école du respect filial, comme aussi de tous les respects. Et de quel droit alors se plaindre, quand on l'oublie et qu'on néglige le moyen le plus sûr, le plus efficace, de rendre la jeunesse docile et vertueuse ?

II

Regardez S. Martin jeune soldat à Amiens. Ce n'est pas seulement sa charité qu'il faut voir, le beau gèste d'un soldat qui coupe son manteau en deux pour en donner la moitié à un pauvre. Ce n'est pas seulement son courage, qui lui fait mépriser les périls et qui, au besoin, le jetterait sans armes au milieu des Barbares qui approchent et qui vont forcer les frontières des Gaules... Mais ce sont toutes les vertus qui fleurissent dans son âme, au milieu même des dépravations païennes, et qui lui valent le respect et l'admiration de tous ses compagnons d'armes. C'était une bonté, une patience qui ne se lassait jamais ; c'était une humilité, un détachement de soi-même, un mépris de ses aises et des plaisirs des sens, qui leur semblaient dépasser la nature humaine.

O parents chrétiens ! je vous souhaite des jeunes gens, des jeunes filles tout imprégnés de la grâce divine !... Vous leur voulez de bonnes mœurs, et je le comprends : car il est si triste, si cruel pour un père, pour une mère, de voir leur nom, leur maison, leur famille, traînés dans la boue et livrés à la risée, au mépris public... Mais que faites-vous pour les protéger, les défendre ? Que faites-vous pour écarter d'eux les plaisirs dangereux, les modes indécentes, les lectures frivoles, les images licencieuses ? Que faites-vous pour leur donner le goût du travail, l'amour de la vertu, le culte de l'honneur ? Que faites-vous pour qu'ils soient zélés, courageux à embrasser les plus nobles causes ? Que faites-vous pour que, si Dieu les appelle, ils entrent à son service et se couronnent de la plus haute majesté qui soit ici-bas, celle du sacerdoce ou de la vie religieuse ?

III

Regardez S. Martin au monastère de Ligugé et de Marmoutier. Il s'est fait moine pour être mieux à Dieu et à son pays d'adoption. Car il ne se contente pas de prier, de faire pénitence ; mais déjà il rêve la conquête des Gaules, en trop grande partie encore couvertes d'idoles et de toutes les superstitions antiques. Et il se met à l'œuvre. C'est un travail gigantesque qu'il entreprend ; mais pour les âmes généreuses, pour les grands cœurs, il n'y a rien d'impossible... Regardez donc, mes frères, et vous verrez S. Martin accomplir des merveilles. Humainement parlant, il n'a ni naissance, ni fortune, ni gloire ; mais Dieu est avec lui, et cela suffit. Et S. Martin, par la seule force divine, s'élève et se grandit bien au-dessus de son siècle.

Ah ! pourquoi ceux qui nous gouvernent, ceux qui tiennent en leurs mains les destinées de la France, ne le comprennent-ils pas autant qu'il le faudrait ? Ils ont vu pourtant les prêtres, les moines, pendant la Grande Guerre, au premier rang, partout où il fallait se dévouer et se sacrifier. Ce n'est pas assez d'invoquer l'union sacrée, surtout pour s'en attribuer le bénéfice exclusif ; il faut rendre justice à l'Eglise, aux moines, aux religieux, et au lieu de les traiter en proscrits, il faut leur reconnaître tous les droits qui s'attachent au titre de citoyen français ; au lieu de laisser mettre à l'encan les maisons qu'ils ont bâties à la sueur de leur front, ces maisons dont toutes les pierres crient contre les violences et les profanations dont elles ont été et sont encore l'objet, il faut les restituer, les purifier et en faire de nouveau comme les citadelles de la foi contre l'incrédulité, de la vertu contre la débauche, et aussi du patriotisme contre tous les drapeaux rouges ou noirs de la révolution et de l'anarchie...

IV

Regardez S. Martin évêque. Le peuple l'a porté au siège de Tours, et jamais choix n'a été meilleur. Sans doute, S. Martin dans ses nouvelles fonctions est le modèle des évêques et des prêtres... Je sais, Monseigneur[1], que c'est sous les auspices de S. Martin, Patron de votre paroisse natale, que vous avez fait vos premiers pas et acquis les dons de l'esprit et du cœur qui, fécondés par la grâce, devaient faire de vous un Pontife de la Sainte Eglise ; et, j'en suis sûr par tout ce que vous nous avez montré de bonté, de douceur exquise et d'amour des âmes, vous n'avez pas de plus cher désir que celui d'imiter de votre mieux un Saint que l'Eglise dans son

[1] Mgr Louvard, évêque de Langres.

office appelle « la perle des prêtres, *gemma sacerdotum,* » et qui est certes un des plus beaux et des plus parfaits modèles de l'épiscopat.

Mais pour vous, mes frères, est-ce que la grande figure de S. Martin évêque ne vous impressionne pas ? Et s'il a réalisé tant de grandes choses, s'il a parcouru tous les chemins de la Gaule, sur une pauvre monture et vivant de pénitences et d'austérités ; s'il a converti des multitudes entières empressées sur ses pas, subjuguées par sa voix qui, au dire de son biographe, rendait un son divin, un son qui n'avait rien de mortel ; s'il a renversé tant d'idoles, bâti tant d'églises ; s'il a laissé son nom à des centaines de villages qui s'honorent de sa mémoire ; s'il a accompli des miracles et fait des conquêtes qui l'ont égalé aux Apôtres ; s'il a pénétré dans les palais pour porter jusqu'au pied du trône, et sans crainte de la puissance royale, les enseignements de l'Evangile et de la Croix, — comment ne seriez-vous pas fiers d'être catholiques, puisque la foi produit de tels hommes, et comment n'auriez-vous pas pour l'Eglise, pour ses Pontifes et ses prêtres, tout le respect et toute la soumission sans lesquels on ne saurait être chrétien !... Et dans les temps actuels, n'est-ce pas une pitié de voir des catholiques oublier que le Pape est le souverain juge des choses de la foi et que, quand il parle, quand sa voix vous parvient par celle des évêques, c'est la vérité même qui s'impose aussi bien à l'adhésion de notre esprit qu'à la direction de notre vie !

V

M. f., je ne saurais tout dire dans un sujet aussi vaste... Cependant laissez-moi ajouter encore un mot : il ne saurait y avoir de longueur là où il y a tant à apprendre et tant à louer !

Regardez S. Martin mourant. L'heure approche où il va s'en aller vers Dieu qu'il a si bien servi. Il a tant travaillé que le repos lui est bien dû. Ses disciples en larmes le supplient de ne pas les quitter encore... Et vous savez sa réponse, une des plus sublimes paroles que la terre ait entendues. Corneille fait dire au vieil Horace, au sujet de son troisième fils qu'il pensait avoir été lâche dans le combat, un mot qui a été souvent répété. Comme on lui demandait : « Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût ! » répondit-il... Mais S. Martin, lui, arrivé pourtant aux dernières extrémités de l'âge, exténué de fatigue, s'il ne craint pas de mourir, il ne se refuse pas à vivre, à vivre pour travailler : *Non recuso laborem !*

Mais Dieu ne veut pas retarder pour son serviteur la couronne qu'entrevoyait S. Paul et qui faisait battre son cœur... S. Martin est étendu sur la cendre ; ses disciples l'entourent, attentifs à ses moindres paroles, à ses moindres désirs ; ils voudraient le soulager, dévoré qu'il est par la fièvre. Le moment suprême est arrivé. « Laissez-moi, dit-il, voir le chemin que doit suivre mon âme. »

Et voilà que le démon lui apparaît. S'il n'a rien pu contre lui pendant sa vie, s'il a dû subir de sa part de honteuses défaites, du moins essaie-t-il de troubler sa mort... Mais S. Martin l'a vu, et d'une voix forte il lui jette, avec mépris, cette parole victorieuse : « Que viens-tu faire ? Que cherches-tu ? Il n'y a rien en moi qui t'appartienne ! »... C'était fini : la grande âme de S. Martin avait brisé ses liens, et l'on entendit des cantiques qui saluaient son entrée au ciel.

M. f., je ne sais rien de plus beau que la mort de S. Martin, et si j'ai une grâce à demander à Dieu pour moi-même, c'est de travailler jusqu'au bout, c'est de mourir dans le sein de l'Eglise, muni de ses sacrements, protégé par la Vierge Marie contre les surprises et les derniers assauts du démon.

* * *

Mais vous-mêmes, m. f., n'allez-vous pas emporter de cette fête une leçon qui vous restera ? Tout à l'heure, vous baiserez les reliques de S. Martin, vos lèvres toucheront une parcelle de son corps... Ah ! si vous l'admirez, et si vous sentez comme une vertu qui sort de lui, pourquoi ne penseriez-vous pas à vivre et à mourir comme lui, dans la foi la plus vive et l'amour le plus ardent ?

Louer les Saints, nous dit un grand Docteur, les louer sans les imiter, ce n'est rien, ce sont de vaines paroles, c'est un contresens... Mais non, il n'en sera pas ainsi de vous ! Vous avez été baptisés dans le Christ, vous avez grandi dans sa grâce, vous vivez sous le patronage de S. Martin... Eh bien ! faites-lui honneur ! Soyez-lui fidèles, modelez votre vie sur la sienne. Un jour viendra où il vous faudra mourir ; en vain vos parents, vos amis chercheront-ils à vous retenir, il faudra vous en aller pour le grand voyage... Comment voulez-vous quitter ce monde ? Comment voulez-vous mourir ? Dans quel état ?... Regardez S. Martin, et si ses derniers moments vous ont touchés, vous ont ravis, dès maintenant prenez le chemin qu'il a suivi : c'est le chemin de la victoire définitive, c'est la route du ciel et de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LXII

23e Dimanche après la Pentecôte

LA COMMUNION FRÉQUENTE

Ego sum panis vitæ.
Je suis le pain de vie.
(Jo., VI, 35).

Mes frères,

Nous sommes dans le mois des Morts, et nous avons voulu offrir en faveur de nos chers défunts l'inappréciable aumône d'une communion fervente. Laissez-moi, à l'occasion des solennités qui viennent, — Adoration perpétuelle, Immaculée-Conception, Noël, — vous recommander d'approcher souvent de la Table sainte. La communion fréquente, en effet, tient au plus vif désir de Notre-Seigneur, et elle est le vœu de l'Eglise.

I

Pour exprimer son désir de nous voir communier fréquemment, Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie, a voulu nous la donner par manière de nourriture. Or, une nourriture se prend tous les jours, comme un moyen nécessaire de conservation. D'un remède, on n'use que par intervalles; mais pour soutenir et réparer nos forces, il nous faut un aliment quotidien, sous peine de voir notre santé devenir languissante et infirme. — Afin de mieux encore traduire sa pensée, Jésus-Christ, en nous donnant son Corps et son précieux Sang, nous les offre sous le symbole du pain et du vin, c'est-à-dire de l'aliment le plus commun, le plus familier : le pain sert au pauvre comme au riche, et nous en renouvelons l'usage constamment.

Au surplus, ce désir de nous voir communier souvent, avec quelle pressante tendresse Jésus-Christ ne l'a-t-il point manifesté! Déjà, il avait mis cette invitation sur les lèvres du Sage : « *Venite, comedite panem meum,* venez manger le pain que je vous ai préparé. » (Prov., IX, 5). Lorsque le moment de laisser au monde l'Eucharistie sera venu : « Je suis le pain vivant descendu du ciel, dira Notre-Seigneur; ma chair est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage. Si quelqu'un parmi vous a faim, qu'il vienne, et je le rassasierai » : paroles adorables dont nos tabernacles conservent toujours l'écho. A la dernière Cène, après avoir communié ses Apôtres, le Sauveur ajoutera : « Faites ceci en mémoire de moi, *Hoc facite in meam commemorationem,* » comme s'il nous disait à tous : « Faites-le autant de fois que ma mémoire vous sera chère, autant de fois que le souvenir de ma Passion, et de ma mort, et de tout ce que j'ai souffert pour vous, touchera votre cœur. »

Menaces et promesses seront tour à tour employées par le bon Maître pour nous faire agréer son désir. Le sang qui circule dans nos veines est de beaucoup moins précieux que la vie surnaturelle. Or, cette vie qui vient de Jésus-Christ et rayonne continuellement de sa sainte humanité, toute âme la reçoit en communiant. Mais, et c'est le texte même de l'Evangile, « si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » L'expérience que nous avons faite de notre faiblesse, quand nous ne communions pas, le prouve bien. Tout devient facile à l'âme qui communie souvent et saintement, elle est prête aux sacrifices les plus coûteux pour témoigner à Dieu son amour. Celle au contraire qui ne communie que de loin en loin, et plutôt pour obéir à la coutume que par sentiment de piété, cette âme-là manque de courage, et demeure stérile, comme la terre qui n'est pas visitée en temps opportun par la pluie et le soleil.

II

La communion fréquente, non seulement répond au désir de Notre-Seigneur, mais elle est le vœu de l'Eglise, l'expression de son enseignement le plus certain et le plus doux.

Un concile est une assemblée d'évêques réunis sous la présidence du Souverain Pontife, où l'on discute les questions religieuses, où l'on promulgue des lois de discipline et de morale. Que lisons-nous dans les décrets du Concile de Trente? « L'Eglise conseille aux fidèles de participer à la divine Eucharistie, toutes les fois qu'ils assistent à la sainte Messe [1]. » De même le Catéchisme de Rome, modèle des divers livres élémentaires qui traitent de la révélation, fait un devoir à chaque curé d'insister auprès des âmes confiées à ses soins « pour que journellement elles reçoivent le Corps et le Sang de Jésus-Christ. »

D'autre part, si nous consultons les Docteurs qui ont le mieux interprété à cet égard la doctrine de l'Eglise, S. Augustin, le génie le plus élevé de son siècle, écrivait : « Vivez de telle sorte que vous puissiez communier tous les jours. *Sic vive ut quotidie merearis accipere.* » Vers la même époque, S. Ambroise adressait ce reproche aux chrétiens de Milan : « L'Eucharistie est une nourriture quotidienne, et vous en faites le pain d'une année! *Si panis est quotidianus, quomodo illum post annum sumis?* »

S. François de Sales, ce maître incomparable de la vie intérieure, n'encourageait pas moins à la communion fréquente.

On dira peut-être qu'on traversait alors des époques où la foi était ardente, la religion plus aimée, le devoir plus facile. Cela, je l'ignore; en tout cas, la communion nous est également conseillée par les saints qui ont vécu de nos jours.

Je citerai seulement le témoignage de Mgr de Ségur, mort à Paris, il y a un demi-siècle, en odeur de sainteté. Devenu aveugle par le travail, on le voyait, conduit par un prêtre à travers les rues de la ville, montant les degrés des plus pauvres mansardes pour y porter l'aumône. Les heures qu'il ne donnait pas à l'exercice de la charité, il les passait au confessionnal; et personne, au siècle dernier, à part le Bienh. Curé d'Ars, n'a consolé et pardonné un plus grand nombre d'âmes. Or, Mgr de Ségur a écrit, entre autres, un petit opuscule intitulé *Tous les huit jours,* dans lequel il recommande la communion hebdomadaire comme un préservatif nécessaire. C'est la règle que nous donnent avec lui les plus sages directeurs de conscience; et une personne désireuse de mener une vie véritablement chrétienne doit s'efforcer de réaliser ce minimum.

Malheureusement, aux tendres invitations du Sauveur dont l'Eglise est l'interprète autorisée, nous opposons trop une indifférence dédaigneuse. Même parmi ceux qui ont gardé la louable habitude de fréquenter les offices, combien, soit embarras des choses temporelles, soit négligence, ne reçoivent qu'à longs intervalles la Sainte Eucharistie! Soyons plus empressés à la Table Sainte.

[1] Sess. XXIII, ch. 13.

Pourquoi même attendre une fête, une solennité ? C'est toujours fête quand notre cœur est bien préparé. Si nous sommes dans la volonté d'éviter le péché et d'en fuir les occasions, nous pouvons communier à loisir. Ainsi soit-il [1].

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXIII

LES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS

Lorsqu'on parle de S. François d'Assise, la pensée se reporte vers le pays du monde le plus enchanteur. L'Ombrie, avec sa nature à la fois si douce et si grande, avec ses cimes et ses forêts qui la font ressembler aux Alpes, moins leurs neiges éternelles, avec son beau ciel, ses fleurs et ses vieilles cités, l'Ombrie forme comme le jardin de la terre. C'est au milieu de cet admirable paysage que s'élève la petite ville d'Assise, patrie de S. François ; et c'est là aussi que S. François devait, malgré tous les attraits d'une nature séduisante, porter l'amour de la souffrance jusqu'à mériter l'honneur des stigmates de Jésus-Christ et manifester, au milieu de tant d'autres, par la sublimité de son sacrifice, une des splendeurs du moyen âge, et la plus touchante.

I

A voir le saint Patriarche d'Assise, on devinait facilement l'homme de la pénitence. Sa robe de bure rapiécée, ses pieds nus, son visage austère, tel que l'a peint Giotto, émacié par les veilles et les jeûnes, où il n'y avait presque plus rien de terrestre, mais seulement l'empreinte divine, tout parlait en lui de « sa petite sœur la souffrance », comme il se plaisait à l'appeler.

La souffrance, il l'aimait passionnément. Humble mendiant, quand, à travers les rues d'Assise, la foule, après l'avoir vu dans toute la gloire des vanités mondaines, insulte à sa vertu et que ses frères et ses amis le frappent, François boit en silence aux opprobres du Christ. Son bonheur, lorsqu'il rencontre un pauvre, est d'échanger avec lui ses haillons. Un jour de combat intérieur plus violent, il n'hésitera pas à se jeter dans un buisson de ronces et d'épines : « Mieux vaut, disait-il, ces meurtrissures avec Jésus-Christ que de se laisser prendre aux caresses perfides du démon. » Et aussitôt les épines rougies de son sang se couronnent de roses blanches et vermeilles.

Pour mieux souffrir encore, il s'enfermera, des semaines entières, dans la solitude des montagnes ombriennes ; il ira nu-pieds par des chemins rocailleux, portant le rude cilice et traçant sur son pauvre corps, à coups de discipline, des sillons ineffaçables. Sous la morsure d'une douleur plus âpre, on l'entendra s'écrier : « O mon Dieu, mon cœur est prêt à souffrir mille fois davantage, si vous le voulez ! »

L'amour même de Dieu se traduisait chez S. François par le sentiment de la souffrance. Le nom de Jésus effleurait-il ses lèvres, il ne pouvait passer outre et « sa voix s'altérait », suivant l'admirable expression de S. Bonaventure. Souvent, on le rencontrait tout en pleurs, et à qui lui demandait le sujet de ses larmes, il répondait : « Je pleure, parce que notre Sauveur et notre Maître n'est pas aimé. » Il pleura sur les péchés et sur l'ingratitude des hommes, au point d'en perdre la vue.

A l'aspect d'un crucifix son âme devient un foyer brûlant d'amour ; mais elle est en même temps transpercée d'un glaive douloureux, pareil à celui de la Sainte Vierge sur le Calvaire. Ses sanglots éclatent, et les larmes encore tombent de ses yeux à terre, abondantes « comme si c'eût été de l'eau qu'on répandît. » Il aimait souvent, du reste, à presser ses lèvres sur l'image du Sauveur crucifié et en répétant ce seul mot : « Mon Dieu, mon Dieu ! » quelquefois depuis minuit jusqu'au matin.

C'est bien là qu'il avait compris le sens mystérieux de la souffrance. Avant même que sa chair en fût ornée, sa figure douce, recueillie, austère, portait déjà, on peut le dire, les touchants stigmates de la macération corporelle. Toute sa vie avait été une longue préparation à l'inestimable privilège dont le ciel allait le favoriser.

II

Au fond de la Toscane, à mi-chemin entre Arezzo et Florence, s'élève, au milieu d'une nature sauvage, une roche plus sauvage encore, mais silencieuse et fleurie jusque dans ses déchirures : l'Alvernia, montagne bénie qu'on pourrait appeler « le Calvaire de S. François. » Le saint en gravissait fréquemment les sommets pour y prier, et jamais sa prière n'était plus fervente. Or, voici, suivant les récits de Thomas de Célano, son premier biographe, et de S. Bonaventure, la faveur que Dieu lui départit.

« C'était au matin de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. S. François, à genoux sur le rocher de la montagne, disait à Dieu son vif désir de s'unir à Jésus crucifié. Alors Jésus lui apparut sous la forme d'un séraphin aux ailes de feu, les mains et les pieds attachés à la croix et le cœur percé d'une lance. Il le toucha ensuite d'un rayon de lumière pénétrante. Tout aussitôt, la vision ayant disparu, fleurirent sur les membres du Saint les plaies adorables du Sauveur du monde. Ses mains et ses pieds furent transpercés par de gros clous, non pas de fer, comme plusieurs l'ont imaginé, mais par des clous de chair, ayant la forme et l'apparence de clous ordinaires. La plaie du côté, plus largement ouverte, laissait voir une cicatrice de couleur vermeille, et depuis, il en jaillit souvent un flot sanguin qui mouillait les habits du pauvre

[1] Voir, dans la *Prédication* de 1920, dix plans d'instructions sur les *Mauvaises excuses pour ne pas communier*.

d'Assise. » Il avait reçu sur ce nouveau Sinaï les rayons lumineux de la douleur.

Les négateurs de l'ordre surnaturel peuvent révoquer en doute ce fait merveilleux ; mais ils ne peuvent effacer les dépositions des nombreux témoins qui l'ont attesté, même juridiquement. Le pape Alexandre IV affirma, sous la foi du serment, avoir vu de ses propres yeux et touché les vénérables stigmates de S. François. Le même témoignage a été fourni par l'illustre sainte Claire. Pendant deux années encore, S. François passera au milieu des populations de l'Ombrie comme une image saisissante du Dieu qu'il prêchait, et tous pourront contempler la merveille de ses stigmates. Le pape Grégoire IX en attribuait la cause à « la seule puissance créatrice. » Au surplus, l'art vient ici confirmer les données de l'histoire : car, pour nier ce prodige, il faudrait briser les admirables fresques de Giotto qui nous en conservent le souvenir, et dont le dessin si pur reproduit la vie presque immatérielle de S. François. Enfin, l'Eglise elle-même a reconnu la nature miraculeuse des Stigmates, en établissant en leur honneur une fête célébrée chaque année le 17 septembre. Nulle part l'intervention divine n'apparaît avec une aussi douce clarté.

* * *

Du jour où il reçut les saints stigmates, l'existence du Serviteur de Dieu devint un continuel martyre. La plaie de son cœur surtout se faisait extrêmement douloureuse. Lorsque sa fin fut proche, S. François se fit coucher sur la cendre, appela la mort, puis chanta un hymne en son honneur, comme il avait chanté toutes les œuvres créées. Pour nous, du moins, devant cette angélique figure, pâlie par les macérations, mais toute rayonnante d'amour, n'oublions pas que la souffrance est la livrée des disciples de Jésus-Christ : « Si quelqu'un m'aime, a dit le Sauveur, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Oui, portons notre croix à la suite du bon Maître, portons-la courageusement, portons-la chaque jour. Sous son écorce amère, le fruit cueilli sur l'arbre de la douleur est toujours suave : il est par excellence le fruit saint et méritoire.

XXIV

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

On sait la grande place que les Universités du moyen âge, organes de la haute culture intellectuelle, ont occupée pour le développement des lettres et des sciences. Le XIIIe siècle surtout se distingua par une magnifique efflorescence de la civilisation chrétienne. On voit alors des papes comme Innocent III, des souverains comme saint Louis, des docteurs comme S. Thomas. L'art ogival revêt sa perfection la plus pure, avec les incomparables cathédrales de Paris, de Reims et de Strasbourg. Mais, parmi ces splendeurs, il faut aussi placer les Universités. Nous voulons nous arrêter spécialement sur celle qui mérita par son éclat d'être appelée « la mère et la maîtresse » des autres : l'Université de Paris.

I

Si l'Université de Paris commença seulement au XIe siècle à être érigée en *compagnie*, son origine est de beaucoup plus ancienne. On peut, en effet, la faire remonter à Charlemagne et à l'école palatine qui fut dirigée par Alcuin. S'il faut en croire M. l'abbé Vacandard, l'école palatine n'aurait été qu'une école administrative, où l'on apprenait le droit et les formules. Mais d'autres savants ont su donner à leur travail assez de lumière pour y voir l'ébauche de l'Université, la première alliance de la littérature grecque et latine avec le dogme chrétien [1].

Quoi qu'il en soit, René d'Auxerre tenait au XIe siècle une école à Paris, l'école royale, qui déjà s'était acquis une brillante réputation. Elle se personnifiera au XIIe siècle dans Guillaume de Champeaux, et ce fut alors que l'enseignement, au lieu d'être purement traditionnel, prit une forme philosophique par suite de l'introduction en France des écrits d'Aristote. Transformée en Université proprement dite au XIIIe siècle seulement, celle-ci commença à tenir ses assises dans la petite église de St-Julien-le-Pauvre.

Bientôt le nombre de ses auditeurs, venus de tous les points de la France et de l'Europe, grandissant de plus en plus, on les divisa en *provinces* qui, un peu plus tard, furent appelées *nations* ou *collèges ;* puis, d'après un diplôme de Philippe-Auguste, porté en l'an 1200, on soumit maîtres et élèves à un Supérieur général. A partir de la même époque, l'Université prit un caractère d'institution ecclésiastique, soumise à la juridiction immédiate du Saint-Siège. Ce caractère était manifesté par le sceau même dont elle se servait, et dont voici la description : « Divisé en plusieurs compartiments, dans la niche d'en-haut, à la place d'honneur, apparaît la Vierge, Notre-Dame, patronne des Universitaires et de l'église où est née la grande école parisienne ; à gauche, l'évêque de Paris tenant la crosse ; à droite, une sainte entourée du nimbe et tenant des palmes. Dans les cadres inférieurs plus exigus, des maîtres et des écoliers. Le tout dominé par la croix [2]. »

Les *collèges* empruntaient leurs noms aux diocèses ou aux provinces qui les avaient fondés, et recevaient les auditeurs d'une même patrie. Le plus célèbre fut celui de Robert de Sorbon, le confesseur de S. Louis, institué vers 1257 « pour seize pauvres maîtres ès arts aspirant au doctorat en théologie. » On sait comment la Sorbonne, si illustre pendant tout le moyen âge, rebâtie sur un plan plus grandiose encore par Richelieu, son second fondateur, a légué son nom aux Facultés modernes des Lettres et des Sciences à Paris.

[1] Cf. *Revue des Questions historiques*, 1897.
[2] Lavisse, *Histoire de France*, IIIe part., p. 342.

II

C'est encore une habitude, dans une certaine école historique, de considérer le moyen âge comme une époque de ténèbres. Il faut vraiment ne pas connaître l'histoire pour oser produire une telle assertion. Non seulement les traditions studieuses, grâce à l'influence de l'Eglise, n'y furent jamais abandonnées ; mais à l'époque où nous sommes, elles arrivent à leur plein épanouissement. Cassiodore, dans son livre *De institutione divinarum litterarum,* nous a laissé une sorte de petite encyclopédie littéraire qui fut le *curriculum* du moyen âge et qui comprenait la grammaire, le droit, la dialectique, la science sacrée. Avec l'Université, l'enseignement se généralise dans toutes les branches des connaissances humaines.

L'Université de Paris porte bien alors son vrai nom. Philosophie et théologie, sciences et lettres, beaux-arts, droit civil et droit canonique, — ce code immortel des lois de l'Eglise, dont l'influence fut si salutaire sur notre législation séculière, — tout, jusqu'à la médecine, est étudié, approfondi, médité, dans les travaux les plus remarquables, dont l'incomparable synthèse forme la *Somme* du Docteur Angélique [1].

Comme les cathédrales du moyen âge, merveilles de puissance et d'harmonie, les Universités du XIIIe siècle réunissaient en faisceaux autour de la philosophie toutes les connaissances divines et humaines, en donnant la philosophie elle-même pour introduction à la théologie, qui formait le couronnement et la clef de voûte de l'édifice tout entier.

S. Thomas, qui fut la gloire de l'Université de Paris, a résumé par ses travaux l'enseignement supérieur médiéval. Un peintre florentin, Taddeo Gaddi, élève de Giotto, nous a laissé dans la grande salle capitulaire des Dominicains à Florence, une peinture murale restée célèbre. Sur une chaire ornementée trône le Docteur angélique, un livre ouvert à la main ; à ses côtés tout un cortège, prophètes de l'Ancien Testament et Saints de la loi nouvelle ; au-dessus de sa tête, des Anges et des Vertus symétriquement disposés, tenant des flammes ou des fleurs ; et à ses pieds trois hérésiarques terrassés, confondus, par la force invincible de l'orthodoxie. On peut voir dans cette conception, avec le poème de l'esprit de S. Thomas, la synthèse la plus complète de l'enseignement universitaire au XIIIe siècle.

Une sève puissante circulait dans tout le corps de la chrétienté. « Alors, dit Mgr Freppel, les Ordres religieux naissaient au souffle de la foi ; les Universités se fondaient par le travail de la science ; les cathédrales s'élevaient comme pour ajouter les prodiges de l'art aux merveilles de la science et de la foi ; les croisades cimentaient l'unité de la République chrétienne en groupant les peuples autour d'un même étendard ; et ainsi la foi, la science, l'art et la politique se réunissaient dans une magnifique harmonie, pour composer cet édifice social dont S. Thomas et S. Bonaventure traçaient les lignes, que S. Dominique et S. François d'Assise pénétraient de leur esprit, et au sommet duquel apparaissaient, comme la plus haute expression du sacerdoce et de l'empire, les deux grandes figures d'Innocent III et de S. Louis [1]. »

[1] Hurter, *Tableau des Instit. chrét.*, t. III, c. XXXV.

III

Les écoliers universitaires formaient une société régie à la fois par le droit canon, par la jurisprudence séculière et par les coutumes locales. Placés sous la protection des papes et des rois, ils jouissaient dans la vie civile et religieuse de privilèges multiples et dont ils étaient jaloux. Ils avaient l'immunité du for, qui les exemptait de la juridiction d'Etat. L'écolier, sous aucun prétexte, ne pouvait être distrait de ses études par des prestations de services publics. Des dettes ont-elles été contractées pendant sa formation intellectuelle au profit de la science, il n'est pas obligé à la mort du chef de famille de les payer sur sa part légitime, mais seulement de satisfaire son créancier aux dépens de la communauté. Les livres de l'écolier étaient insaisissables, de même que l'arme du soldat ; les Juifs eux-mêmes ne pouvaient les retenir en gage. Défenses sévères étaient également faites à tout individu tenant taverne bourgeoise de les garder pour prix de la pension alimentaire. L'étudiant participait à tous les droits civils de la ville où il suivait ses cours, bien qu'il n'y eût pas domicile. Il était dispensé de monter la garde aux portes de la cité, même en temps de guerre ou de peste, et, pendant toute la période de ses études, il ne payait aucun de ces impôts connus sous le nom de gabelles, péages, tailles, coutumes, etc., *tam in aqua quam in terra.*

Les étudiants, venus des divers points de la France et de l'Europe au nombre de 10.000 et plus, apportèrent dans la capitale des mœurs, un langage et des vêtements dont la forme fut lente à s'effacer. Il leur était recommandé de porter la veste courte et de la couleur qu'ils aimaient. En voyage ils pouvaient avoir l'épée au côté.

L'écolier devait écouter son maître en silence et ne jamais interrompre la leçon par le bruit des pieds, des mains ou de la voix. L'ordre n'en fut pas moins troublé maintes fois, et avec une turbulence telle que le maître se trouvait forcé de descendre de chaire. Il pouvait bien mettre aux arrêts pour 24 heures, mais pas fustiger, « parce que les écoliers pour un coup en donneraient quatre. » C'était un peu partout la même chose. Le professeur Pierre Rebuffe, de Toulouse, se plaint des étudiants qui, au lieu d'écouter le maître, s'amusent à compter les tuiles des maisons voisines. D'autres se vengeaient sur leurs auteurs en les lacérant ; ainsi, nous savons par Mgr Evrard de Béthune qu'en 1212, à la veille de Bouvines, « ils froissaient, mettaient en lambeaux, arrosaient de larmes Esope, Stace et Virgile. »

[1] *Œuvres* de Mgr Freppel, t. XII, p. 399-400, *L'ancienne et la nouvelle école théologique de Paris.*

Il y avait à côté de l'Université des sortes d'internats ou maisons de famille, ayant chacune leur église, leurs offices religieux, où les élèves, en s'assujétissant aux règles de sortie et d'entrée, trouvaient un abri et une protection : tels que les Universités anglaises les ont gardés. Et même les magnifiques dotations dont celles-ci jouissent encore et que l'on n'a pas confisquées comme chez nous, remontent à ces beaux temps du moyen âge. Ces internats avaient pour but de suppléer aux influences morales de la famille absente, et de défendre le jeune homme contre les entraînements du mal.

Toutefois, nombre d'élèves prenaient une chambre en ville, et presque toujours dans le Quartier latin, près du collège qu'ils fréquentaient. En vertu des franchises scolaires, dès qu'un étudiant a décliné son titre, le propriétaire est obligé d'accepter sa location, même s'il doit pour cela expulser un locataire ancien. Le prix du bail est-il exagéré, l'écolier en appelle au *lecteur,* qui fixe une taxe légale. Si le bruit du marteau d'un forgeron, de la roue d'un tourneur ou du chant d'un ouvrier « levé avant le coq, » et habitant sous un toit commun, empêchait l'élève de travailler, il pouvait faire donner congé à son voisin incommode. L'écolier d'ailleurs se montrait souvent lui-même un locataire peu fidèle [1]. A la même époque, quand un pauvre plaidait contre la couronne, le roi était obligé de payer deux avocats, le sien et celui du pauvre. Or, on comparait volontiers l'écolier au pauvre, et il était souvent comme le poète latin le décrit, revenant au logis la bourse vide :

Non unquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

* * *

Le XIIIe siècle ! Quels noms et quelles œuvres ne rappellerait-il pas ! Il suffit de nommer Innocent III et Thomas d'Aquin, S. Louis et Albert le Grand, Giotto et Dante, la *Somme théologique* et la *Divine Comédie,* l'*Imitation de Jésus-Christ,* la Sainte-Chapelle de Paris et la cathédrale de Cologne, l'Ordre de S. Dominique et celui de S. François d'Assise. Mais, à côté de tous ces grands hommes et de toutes ces grandes choses, l'Université qui par le rayonnement de ses lumières en fut comme le foyer et l'inspiratrice, occupe à juste titre sa place d'honneur.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXII

LA JUSTICE DANS LA FAMILLE

Suæ domui bene præpositum, filios habentem subditos.
Qu'il gouverne bien sa maison; que ses enfants lui soient soumis.
(I Tim., III, 4).

Si les hommes occupaient tous exactement, les uns vis-à-vis des autres, la même situation, aucun d'eux n'aurait d'autres droits ni d'autres devoirs de justice que ceux dont nous avons parlé. Aussi, n'aurions-nous rien à ajouter à l'énumération que nous en avons faite. — Mais il n'en va point de la sorte. Les nécessités de la vie, le jeu des institutions sociales, les conventions personnelles, la nature elle-même, établissent souvent entre certains hommes des relations particulières, génératrices de droits nouveaux et, par suite, de nouveaux devoirs. Ces droits et ces devoirs ne sont point compris dans ceux dont nous nous sommes entretenus. Comme ils sont, eux aussi, rigoureux et sacrés, je ne puis pas me dispenser d'appeler sur eux votre attention.

Parmi ces droits et ces devoirs, je distingue tout d'abord ceux auxquels donne lieu, pour un bon nombre d'êtres humains, la place qu'ils occupent et le rôle qu'ils remplissent au sein de leurs familles. — Nous leur consacrerons, si vous le voulez bien, l'entretien qui commence. Celui-ci dira donc quelles lois la justice prescrit d'observer au foyer domestique.

Toute famille comprend, du jour même où elle se constitue, deux membres égaux : l'époux et l'épouse ; puis, quand elle est devenue féconde et que les époux ont reçu de Dieu la couronne de la paternité, elle se compose des parents et des enfants. De là, au foyer domestique, deux sortes de droits et de devoirs, différents les uns des autres et qu'il nous faut étudier séparément : d'une part, *les droits et devoirs des époux ;* et d'autre part, *les droits et devoirs des parents et des enfants.*

I

Les droits dont la justice chrétienne investit les époux et les devoirs qu'elle leur impose sont bien connus d'eux. Le prêtre les leur a enseignés, — s'il ne l'avait pas fait plus tôt, — quand ils sont venus dans le lieu saint pour contracter leur union, et, par ce contrat, recevoir le sacrement qui a fait d'eux des époux légitimes. Il suffira donc ici de les rappeler en quelques mots. — Je le ferai en nommant les trois principaux, auxquels tous les autres se rattachent.

Le premier des trois est la *fidélité.* — La fidélité conjugale, chrétiennement entendue, comprend à la fois la fidélité de la conduite, la fidélité du cœur, et même la fidélité de l'esprit et des pensées. Les époux ne peuvent plus ni disposer ni penser à disposer d'eux-mêmes. Ils se sont donnés l'un à l'autre : ils ne s'appartiennent donc plus, chacun d'eux appartient à son conjoint.

Le second des droits et des devoirs des époux a pour objet *l'union de leurs âmes* dans un amour respectueux et persévérant qui leur rende toujours agréable cette vie commune à laquelle la mort seule a le pouvoir de mettre fin.

Le troisième consiste dans une *assistance* prêtée et rendue, qui les aide tous les deux à traverser heureusement les vicissitudes de l'existence et à porter avec courage leurs charges de famille.

Remarquez-le bien : ces droits et ces devoirs sont

[1] Douais, *Essai sur l'organisation des études dans l'Ordre des Frères Prêcheurs aux XIIIe et XIVe siècles,* 1885.

communs aux deux époux et rigoureusement *réciproques*. Ceux-là se trompent grossièrement qui font bénéficier l'un des deux de tous les droits et peser sur l'autre tous les devoirs. Les païens ont pu avoir cette idée du mariage; elle ne devrait point avoir cours parmi les chrétiens. Je ne conteste pas que, dans le gouvernement de la communauté et la gestion des intérêts, il existe entre les deux conjoints une certaine subordination. Mais, au point de vue des droits et des devoirs que je viens d'énumérer, ils sont soumis à la loi d'une égalité absolue.

De plus, ces droits et ces devoirs sont des droits et des devoirs *de justice*. Ils résultent, en effet : d'abord, des conditions auxquelles les époux ont été admis, par la loi religieuse et même par la loi civile (art. 212, Code civ.), à contracter mariage ; et puis, des engagements solennellement pris par eux au pied des autels, en face de Dieu et des hommes.

Déplorons ici la facilité avec laquelle, aujourd'hui, tant d'hommes et tant de femmes, après avoir contracté mariage, méconnaissent les droits de leur conjoint et trahissent odieusement leurs devoirs. Il y a là une faute d'extrême gravité, dont le poids pèse lourdement sur les consciences. Et puis, cette faute donne naissance à des conséquences désastreuses. Elle cause, en grande partie, et ces guerres odieuses si souvent déchaînées sous le toit domestique, et ces séparations, et ces divorces dont le nombre grandit sans cesse, et cette immoralité dans laquelle sombre notre civilisation, et cette dépopulation qui met en péril l'existence même de notre race. C'est pourquoi quiconque entend contribuer à notre régénération sociale doit, à l'occasion, user de toute son influence pour ramener les époux au respect des droits et à l'observation des devoirs que la justice établit au sein des familles.

J'en viens, sans autre délai, aux droits et aux devoirs des parents et des enfants.

II

Si nous voulons apprécier sainement les droits des parents sur leurs enfants, il faut nous faire une juste et, par conséquent, très haute idée de la dignité paternelle. Beaucoup n'ont rien compris à ces droits parce qu'ils ont méconnu cette dignité. Ils ont envisagé la paternité par ses petits côtés et n'ont voulu y voir qu'une chose vulgaire et triviale. Elevons donc nos pensées beaucoup plus haut, c'est-à-dire jusqu'à la considération des grandeurs inhérentes au rôle et au caractère des pères et des mères !

En me plaçant à ce point de vue, l'exercice de la paternité et de la maternité me semble comprendre deux fonctions de la plus haute importance : fonctions dont découlent à la fois les droits des parents et les devoirs des enfants.

La première de ces fonctions peut être appelée, comme celle à laquelle Dieu s'est livré au jardin de l'Eden, quand il a mis au monde le premier homme, une fonction *créatrice*. Etre père, être mère, c'est être associé à l'œuvre du Créateur, appeler à l'existence une créature nouvelle, donner l'être à une personne qui ne l'avait pas. Les parents sont, après Dieu, avec Dieu, et dans toute la force du terme, les auteurs de leurs enfants. Aussi le Sage a-t-il pu dire à ceux-ci : « *Sans eux, vous ne seriez point nés*[1]. » — Ce don de l'existence, remarquez-le, est le plus précieux de tous les dons. Il donne aux êtres ce qu'ils ont de plus essentiel, puisqu'il leur donne l'être lui-même : l'être sans lequel ils n'existeraient pas, l'être sans lequel ils ne sauraient recevoir aucun autre don.

Cette première fonction, qui ne le comprend ? emporte avec elle un droit d'autorité. *Autorité* vient d'*auteur*. Tout auteur possède autorité sur l'être qu'il a produit. Un père et une mère ne peuvent être les auteurs de leurs fils sans avoir autorité sur eux. Et ici, le droit d'auteur, en d'autres termes « l'autorité, » revêt une souveraineté comparable, toute proportion gardée, à celle dont jouit l'autorité du Créateur lui-même. Oui ! au-dessus de l'autorité des parents, il n'y a et il ne peut y avoir que l'autorité de Dieu. Et parmi toutes les puissances auxquelles le jeu des événements pourra soumettre l'enfant pendant sa vie, aucune ne ressemblera d'aussi près à l'autorité de Dieu que celle de son père et de sa mère. Ces deux autorités sont, passez-moi cette expression, des *autorités-sœurs*... Aussi, je ne m'étonne point que celle de Dieu vienne au secours de l'autre, lui prête son appui et la confirme par l'un des préceptes de sa propre loi : « *Tes père et mère honoreras !* »

La seconde des fonctions paternelles commence au moment où l'enfant vient au monde. C'est la fonction de l'assistance sous toutes ses formes, la fonction du travail et de l'amour.

Car le don de la vie n'est pas le seul que les parents fassent à l'enfant. Celui-ci en recevra d'eux beaucoup d'autres encore. Il est né dans une incapacité absolue de faire face aux nécessités de l'existence. Il ne peut ni s'abriter, ni se vêtir, ni se nourrir, ni fuir un danger ou éviter un ennemi. Il faut lui tout donner et tout faire pour lui. Cette incapacité durera longtemps. Quand les petits des animaux viennent au monde, ils peuvent se passer de leur père. Au bout de quelques semaines, ils n'ont plus besoin même de leur mère. L'enfant des hommes, beaucoup plus fragile, serait bientôt mort, s'il n'était, pendant de longues années, environné de soins assidus. Et quand les misères de la première enfance vont s'atténuant, elles font place aux sollicitudes et aux labeurs de l'éducation. Il faut avoir vu de près, pour en bien juger, tout le détail des sacrifices que des parents doivent s'imposer pour conduire chacun de leurs fils, du jour où il entre dans son berceau au jour où il pourra se suffire, et, comme on dit, vivre sa vie. Quel assujétissement de tous les instants ! Que de nuits sans sommeil ! Que de journées sans repos ni tran-

[1] *Memento quoniam nisi per illos natus non fuisses.* (Eccli., VII, 30).

quillité ! Et souvent, que de privations, d'angoisses et de larmes ! L'enfant absorbe, on peut le dire, toute l'activité de son père et de sa mère. Jacob mourant déclarait à son aîné, Ruben, que sa naissance avait ouvert pour lui « *l'ère des douleurs* [1]. » Ainsi en va-t-il dans toutes les familles. La vie des parents change de caractère à l'heure où leur premier-né vient au monde. Ils peuvent, à ce moment-là même, dire adieu à leur liberté, à la sérénité de leurs pensées, à la tranquillité de leur foyer. Ils entrent dans la période la plus sérieuse, la plus laborieuse, la plus douloureuse de leur existence...

N'auraient-ils pas raison, dites-moi, de maudire ce nouveau venu qui sera pour eux un maître exigeant, fantasque, difficile à contenter, une sorte de tyran ? — Tel n'est point leur sentiment. Après avoir désiré cet enfant comme une bénédiction, ils lui ont fait l'accueil le plus joyeux et le plus affectueux. Depuis lors, ils l'enveloppent de leurs caresses et le réchauffent de leurs baisers ; ils ne lui refusent rien ; ils font de sa personne le centre de leurs affections et de son bien-être l'objet de leurs sollicitudes et de leurs travaux... C'est que Dieu, en les appelant à l'honneur de la paternité, a mis dans leur cœur, pour leur enfant, une tendresse inépuisable. Ils y ajoutent, quand ils sont chrétiens, tout ce que la foi et la piété peuvent ajouter à l'instinct et à la raison. Et ainsi, leur amour pour ce petit être est devenu, de tous les sentiments dont ils puissent s'inspirer, le plus tendre, le plus fort, le plus dévoué, le plus difficile à décourager ou à éteindre.

Ceci bien compris, il est facile de dire en termes précis quels sont les droits des parents sur leurs enfants et les devoirs des enfants envers leurs parents. Ils découlent, les uns et les autres : d'une part, de l'autorité inhérente à la dignité paternelle ; et, d'autre part, de l'amour des parents pour les enfants et des innombrables bienfaits dont cet amour est la cause. L'*autorité* impose le devoir de la *soumission ;* et l'*amour* celui de la *reconnaissance*.

L'enfant doit être soumis à son père et à sa mère. Ils sont ses premiers supérieurs. C'est l'évidence même qu'en les associant à son action créatrice, Dieu les a associés à la souveraineté dont il jouit sur toutes ses créatures. Le père sera donc le roi, la mère sera la reine du foyer domestique. Et la soumission envers eux se manifestera tout ensemble, comme elle se manifeste envers les rois, par le *respect* et par l'*obéissance*.

J'ai nommé le *respect*. — Le respect, en effet, est le premier hommage que la loi divine exige de nous à l'adresse des auteurs de nos jours. « *Vous honorerez,* nous dit-elle, *votre père et votre mère.* » (Deut., v, 16). Il ne nous est donc permis d'avoir pour eux ni une pensée de mépris, ni une parole injurieuse, ni un geste offensant. Si humbles et si pauvres soient-ils, il nous est interdit de rougir d'eux. Leur paternité doit suffire à les revêtir à nos yeux d'une majesté devant laquelle chacun de nous s'incline avec un sentiment de profonde vénération.

Laissez-moi en faire ici la remarque. Dieu a sanctionné ce devoir du respect filial par la promesse d'une vie longue et heureuse, et par la menace d'une redoutable malédiction. « *Honore,* a-t-il dit, *ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps et jouisses de la prospérité.* » (Deut., v, 16). Et encore : « *Maudit sera celui qui n'honore point son père et sa mère !* » (Deut., xxvii, 16). L'histoire nous donne, dans un fait fameux, la preuve que la menace divine n'est pas une vaine parole. L'un des fils de Noé avait pris, à l'égard de son père, une attitude injurieuse, à laquelle ses frères, mieux inspirés, n'avaient point voulu s'associer. Sa postérité en fut maudite. Et jusqu'à nos jours, la race de Cham a été, de toutes les races humaines, la plus sauvage, la plus malheureuse, la plus difficile à tirer de la barbarie.

Avec le *respect,* l'enfant doit à ses parents l'*obéissance*. L'autorité dont ils sont investis leur donne, en effet, le droit de lui commander. Ce droit ne s'évanouit que si leurs ordres se mettent en contradiction avec les commandements de Dieu. En tout autre cas, l'enfant doit se soumettre et se soumettre de bon cœur. Celui qui s'y refuse, surtout s'il le fait habituellement et avec obstination, commet une faute de haute gravité et mérite d'être sévèrement puni. Ecoutez ce que la loi donnée par Dieu aux Israélites prescrivait au sujet d'enfants comme celui-là. « *Si quelqu'un a un fils vicieux, incorrigible, qui n'observe point les ordres de son père ni de sa mère, et ne cède pas même à leurs corrections, ses parents le conduiront au lieu dans lequel les anciens de la cité rendent leurs jugements. Là, ils diront : Cet enfant est notre fils ; mais il est méchant, opiniâtre, et méprise nos avertissements. Alors, les anciens le condamneront. Tout le peuple, s'armant de cailloux, le lapidera. Et il mourra, afin que tout Israël, apprenant son supplice, en soit saisi de crainte.* » (Deut., xxi, 18-21). Le Dieu qui a porté cette loi n'a point changé. Au jour de ses jugements et plus tôt peut-être, il traitera avec son ancienne sévérité les enfants rebelles à l'autorité paternelle.

Il ne faut pas, au surplus, que les enfants tiennent pour une humiliation l'obéissance à leurs parents. Ils doivent y voir plutôt un honneur, l'autorité paternelle étant plus sacrée que beaucoup d'autres. Dieu lui-même en a jugé de la sorte. Car, quand il s'est fait enfant, il s'est montré « soumis, » comme dit l'Evangile (Luc, ii, 51), à la femme qu'il s'était donnée pour mère et à l'humble artisan qui représentait auprès de lui le Père éternel.

Si le respect et l'obéissance doivent répondre chez l'enfant à l'autorité des parents, sa *reconnaissance* doit répondre à leur affection, à leur dévouement et à leurs bienfaits. Car l'amour appelle l'amour ; et cet appel se fait d'autant plus impé-

[1] *Ruben, primogenitus meus... principium doloris mei.* (Gen., xlix, 3).

rieux que l'amour est plus tendre et plus généreux. L'enfant aimera donc son père et sa mère comme il en est aimé. Telle est la loi de la nature. Tel est aussi le précepte divin : « *Rendez-leur*, dit-il, *l'amour qu'ils ont pour vous.* » (Eccli., VII, 30). Et, si jamais ils ont besoin de son assistance, il leur rendra, en même temps que leur amour, les bienfaits qu'il en a reçus.

Inutile, en cette matière, d'insister davantage. Je voudrais seulement faire remarquer que la piété filiale, comme d'ailleurs l'amour paternel, gagnerait à se démontrer non point par des gentillesses affectées, des caresses sensuelles et des mignardises, mais par l'accomplissement de tous les devoirs, par les services rendus, enfin par des manifestations de bon aloi. Certes, je m'explique très bien les effusions de tendresse entre les parents et les enfants. Il conviendrait cependant aux uns et aux autres de rester à leur place respective et d'éviter ce qui peut supprimer les distances. Les familiarités excessives ne vont jamais sans inconvénients. Elles abaissent toujours un peu ceux qui sont en haut, et disposent ceux qui sont en bas à se croire leurs égaux. D'où ce fait démontré par l'expérience que les exagérations dont je parle sont habituellement suivies par les indocilités et les révoltes.

J'en viens maintenant aux *droits des enfants* et, par là-même, aux *devoirs des parents*.

III

Ne vous étonnez point, je vous prie, si j'attribue à l'enfant quelques droits sur ses parents ! Il ne les tient pas de lui-même ; car il n'est rien dans sa personne qui le mette au-dessus d'eux. Mais Dieu les lui donne. Tout enfant est un dépôt que Dieu confie à son père et à sa mère, avec certaines charges : charges dont découlent, pour lui certains droits, et pour eux certains devoirs.

J'exprimerai d'un mot ces droits et ces devoirs en disant que les parents sont chargés de *l'éducation* des enfants.

Education vient de deux mots latins *(e ducere)* qui, réunis ensemble, signifient *faire sortir*. L'éducation vérifie ce sens ; car elle consiste à faire sortir l'homme de l'enfant. L'enfant n'est pas autre chose qu'*un homme en germe*. Défendre ce germe contre les causes de mort, assurer son développement, l'amener à donner l'homme qu'il contient : voilà tout le rôle de l'éducation. — On dit encore, quand on fait l'éducation de la jeunesse, qu'on *l'élève*. Cette autre expression s'inspire de la même idée. *Elever* quelqu'un, c'est le faire monter plus haut. On fait monter un enfant quand, par l'éducation, on le sort de son humble condition native et qu'on l'aide à devenir un homme. — Que dis-je ? Un homme ! L'enfant est appelé à devenir plus qu'un homme. Il doit devenir un chrétien. C'est donc jusqu'à Dieu que l'éducation doit l'élever.

Vous entendrez dire, parfois, que l'éducation ne doit revêtir aucun caractère religieux et qu'il faut laisser aux enfants le soin de choisir leur religion, quand l'âge et l'étude leur permettront ce choix. — Demandez, à ceux qui tiennent ce langage, pourquoi ils ne laissent point à leurs fils le droit de choisir leur nationalité et font d'eux dès leur naissance, et malgré les charges inhérentes à ce titre, des Français. — C'est, répondront-ils, en raison des droits de la France sur les enfants nés dans son sein et parce que c'est un honneur et un avantage d'être Français. — Vous n'aurez qu'à leur retourner cette réponse. Vous qui croyez aux droits de Dieu sur ses créatures, aux gloires et aux avantages du nom chrétien, vous avez les mêmes raisons, et plus impérieuses encore, de faire de vos enfants des chrétiens. Quand il s'agit d'accomplir, au nom d'un enfant, un acte auquel il est obligé et auquel est attachée sa destinée, on peut et on doit toujours présumer son consentement.

Ces principes établis, entrons un peu dans le détail des opérations dont se compose le travail compliqué de l'éducation.

Il comprend, d'abord, l'*éducation du corps*. — Celle-ci consiste à envelopper le corps fragile et les organes minuscules avec lesquels l'enfant vient au monde, des soins à l'aide desquels ils pourront atteindre leurs proportions normales et acquérir les forces dont ils auront besoin. Les parents devront, à cet effet, nourrir l'enfant, le vêtir, le préserver des maladies ou l'en guérir. Ils éviteront : d'une part, de rien lui refuser qui soit nécessaire ou sérieusement utile ; et d'autre part, de rien céder soit à ses caprices, soit à ses exigences, quand elles sont excessives. L'éducation corporelle gagne toujours à se montrer, non point molle et efféminée, mais virile et même quelque peu austère. Elle produit ainsi des santés plus fortes et plus résistantes, des tempéraments plus vigoureux, des caractères capables des plus grandes vertus.

A l'éducation du corps doit se joindre, dès que l'âge de vos fils leur permet de la recevoir, l'éducation de l'*esprit*. — La raison a été donnée à l'homme pour lui permettre de connaître la vérité. Or, il est un très grand nombre de vérités que l'enfant doit apprendre de son père et de sa mère. Dès que son intelligence s'éveille, il éprouve et manifeste un immense besoin de savoir. Il se voit entouré d'êtres de toute sorte, dont chacun est, pour lui, une énigme. Il demande alors ce que sont ces êtres, comment ils s'appellent, s'il doit en attendre du bien ou du mal. Bientôt, il voudra savoir d'où ils viennent et où ils vont. Les questions se presseront à l'envi sur ses lèvres. Donnez, parents, donnez satisfaction à cette légitime curiosité. Elle vous offrira l'occasion de lui faire connaître le divin Auteur des innombrables merveilles étalées sous ses yeux, lequel est aussi son Auteur, et de lui apprendre à l'adorer, à l'invoquer et à l'aimer. L'éducation de l'esprit doit être essentiellement chrétienne. Autrement, elle se ferait non pas dans la vérité, mais dans le mensonge.

Ne négligez point non plus de donner à vos enfants l'éducation du *cœur*. — La faculté de concevoir des sentiments, de produire des affections,

d'éprouver des passions, est une des plus importantes de l'âme humaine. Elle tiendra, n'en doutez point, une très grande place dans la vie de ces petits et y jouera un rôle considérable, peut-être prépondérant. Profitez donc de toutes les circonstances favorables pour les exercer à se rendre maîtres de leurs impressions et pour les amener à prendre la règle de leurs affections dans les enseignements de la raison et de la foi.

Laissez-moi vous recommander encore l'éducation de la *volonté*. — On dit que nos contemporains ne savent pas vouloir, manquent de caractère, sont incapables de défendre une conviction, de tenir une résolution, de résister à une tentation. Il importe au plus haut point de former, dans vos enfants, d'autres hommes. Donnez-leur donc des âmes plus stables et plus énergiques, également éloignées d'une opiniâtreté qui les empêche de reconnaitre une erreur et d'une inconstance qui les fasse tourner au souffle de tous les vents. Pour rester chrétiens, ils auront besoin de vouloir fermement et d'être forts.

Enfin, donnez-leur l'éducation de la *conscience*. — Apprenez-leur de bonne heure, non seulement à discerner le bien du mal, mais encore et surtout à aimer le bien et à détester le mal. Développez en eux ce sens moral qui les fera jouir de leurs vertus et souffrir de leurs fautes. Formez si sagement leur jugement qu'ils se tiennent toujours également éloignés, soit du scrupule qui voit du mal où il n'y en a point, soit du laxisme qui n'en veut point voir où il y en a, soit de l'inconscience qui ne sait éprouver ni les joies de la vertu ni le remords après le péché.

Pour élever ainsi leurs enfants, les parents devront prendre un sentiment profond de l'autorité dont ils sont investis et que le plus grand nombre d'entre eux oublie si malheureusement aujourd'hui. Ils affirmeront cette autorité dans leurs leçons, en s'imposant à l'enfant ; dans leurs réprimandes, en exigeant de lui qu'il les accepte avec respect et qu'il en tienne compte ; dans leur surveillance, à laquelle rien ne doit échapper de ce que l'enfant voit ou entend ; dans leurs corrections enfin, qu'ils proportionneront équitablement aux fautes commises, sans exagération ni défaillance.

Les familles utiliseront, dans ce long, délicat et difficile travail de l'éducation des enfants, les auxiliaires dont ils sont entourés, particulièrement le prêtre et l'instituteur. — Le prêtre se recommande à eux par son caractère sacré, sa mission religieuse et sa compétence. Il tient de Dieu et de l'Eglise le droit de diriger la formation spirituelle de l'enfant. Personne n'a, en cette matière, le droit de se passer de son concours, ou de combattre son action. — Quant à l'instituteur, les parents savent tous avec quel discernement ils doivent le choisir, et, quand ils l'ont choisi, quel appui ils doivent prêter à ses leçons.

Une observation avant de terminer, observation qui rentre directement dans l'objet de cet entretien. — Je viens de recommander aux parents la justice dans le gouvernement de leur famille. Or, cette justice veut que les enfants soient tous aimés d'un même amour et soignés avec un égal dévouement. Elle interdit donc sévèrement les préférences. — En principe, les préférences sont illégitimes, puisque les enfants sont tous également fils de leur père et de leur mère et, par suite, ont tous les mêmes droits à leur affection et à leurs sollicitudes. Vous m'objecterez qu'ils ne méritent pas tous également d'être aimés. J'en conviens. Mais, si l'un d'entre eux vous semble plus aimable que les autres, et si, en conséquence, vous l'aimez davantage, soyez, je vous prie, assez adroits pour n'en rien laisser voir. — En fait, les préférences partagent les familles en enfants malheureux et en enfants gâtés. Elles créent entre les frères des divisions profondes, excitent des jalousies longues à corriger, donnent lieu à des antipathies dont peuvent résulter de vrais malheurs. Avec ses préférences pour Joseph, le père des douze tribus d'Israël avait concentré sur l'excellent jeune homme les haines de tous ses frères. Joseph en fut victime et faillit en mourir...

* * *

Lorsque l'apôtre S. Paul entreprend de décrire l'idéal d'une famille chrétienne, il le fait en deux traits. Il signale : — d'une part, la puissance reconnue et sagement exercée des parents : « *Suæ domui bene præpositum* » ; — d'autre part, l'obéissance docile des enfants : « *filios habentem subditos.* » Ce double trait se vérifie toujours dans les foyers où règne la justice. La justice fait la force et la prudence des pères ; elle fait aussi la docilité et la bonne éducation des fils. — Gouvernez donc, pères et mères de famille, gouvernez vos maisons suivant les règles de la justice. Que chacun de leurs habitants, et vous-mêmes d'abord, respecte tous les droits et observe tous les devoirs. Vous assurerez ainsi votre bonheur et celui de vos enfants. Vous fixerez sur vous et sur eux l'estime des hommes et la bénédiction de Dieu. Enfin, vous servirez excellemment les destinées de votre pays ; car, on l'a dit avec raison : « Tout l'avenir d'un peuple est dans l'éducation de ses enfants. » (Leibniz).

En vente à nos bureaux

Le Déserteur, drame social en 3 actes, par l'abbé G. Mugnier, *franco*, 1 f. 25 l'ex., 5 f. les cinq.

Du même : **La Victoire de la Terre,** drame social en 3 actes (mêmes prix).

L'un et l'autre drame sont contre la désertion des campagnes. Sans droits de représentation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 novembris 1922.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 9 novembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Deux allocutions pour la fête de sainte Cécile. — I. Quelques mots d'histoire, 593. — II. La vie et la mort d'une Sainte, 595.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LXIII. *6e Dim. après l'Epiphanie :* La parabole du levain, 598. — LXIV. *24e Dim. après la Pentecôte :* Rigueur du jugement dernier, 599.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXV. La cathédrale gothique, 600. — XXVI. Roger Bacon, 603.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXXIII. La justice dans l'Etat, 604.

DEUX ALLOCUTIONS POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

I

QUELQUES MOTS D'HISTOIRE

Mes frères,

Permettez-moi tout d'abord de remercier Messieurs les membres de la Fanfare.

Messieurs et chers amis, si vous êtes venus aujourd'hui en cette église, ce n'est pas seulement pour nous faire le plaisir d'une audition musicale. En choisissant cette date du dimanche le plus proche de la fête de sainte Cécile, vous marquez votre intention d'honorer cette Sainte, choisie depuis les premiers siècles du christianisme comme patronne des musiciens, et c'est de cela surtout que je tiens à vous féliciter.

C'est une tradition que vous faites revivre dans notre chère paroisse, c'est une chose charmante que vous ressuscitez. Demandez, en effet, à ceux d'entre nous qui ont vécu davantage en un même coin de terre, combien sont joyeuses au cœur, douces au souvenir, les traditions qui se sont religieusement transmises d'âge en âge, de générations en générations. La Sainte-Cécile est un des anneaux de cette longue chaîne de vénérables traditions que nos ancêtres avaient forgée sur notre terre de France et dans l'Europe tout entière.

* * *

Vous êtes suffisamment instruits des choses de France pour savoir que notre histoire nationale ne remonte pas seulement à la grande Révolution.

Avant cette époque mémorable, en France, tout n'était pas à détruire, à saccager. Il y avait des institutions qu'il eût été bon peut-être de soumettre à une évolution, mais non à la destruction ; il aurait fallu leur faire réaliser un progrès, mais non pas les abolir.

Au nombre de ces institutions, on peut à coup sûr indiquer les corporations, qui furent presque toujours en même temps des confréries. Leur origine remonte au début du moyen âge. Peut-être même les premières prirent-elles naissance parmi ces gens de métier que les évêques et les moines groupèrent pour édifier ces splendides cathédrales qui font notre orgueil national : cathédrales sœurs de la noble victime de Reims, contemporaines de Notre-Dame de Paris, de la Sainte-Chapelle et de tant de chefs-d'œuvre français, que le monde entier nous enviait et que nos ennemis, malgré leur culture, ont eu la barbarie d'anéantir, pour la seule joie sauvage de faire des ruines [1]...

On possède, on a retrouvé les statuts de ces corporations, de ces confréries : maçons, couvreurs, charpentiers, imagiers, sculpteurs, verriers, fondeurs, etc. Ne se disait pas *ouvrier* ni surtout *maître,* qui voulait. Il y avait un apprentissage sévèrement réglementé, avec des examens pratiques pour passer ouvrier ou compagnon ; et après un nouveau stage dans le compagnonnage, d'autres examens, devant des experts, pour passer « Maître ».

Chaque corporation avait son patron et son jour de fête. Les maçons et les couvreurs célébraient leur fête patronale le jour de l'Ascension, qu'on appelait en certains pays, en Normandie par exemple, la Sainte-Echelle, pour symboliser la montée de N.-S. Jésus-Christ au ciel. J'ai vu encore cette fête se célébrer religieusement, d'abord à l'église, où l'on distribuait pendant la grand'messe un beau pain bénit, comme celui qui nous est offert aujourd'hui, puis se continuer joyeusement en un fraternel banquet qui réunissait chez le patron ouvriers, femmes et enfants, autour d'une table sur laquelle apparaissait, comme pièce maîtresse, l'oie rôtie traditionnelle.

Les charpentiers et menuisiers fêtaient sainte Anne ou S. Joseph ; les forgerons et les orfèvres, S. Eloi ; les peintres et imagiers, S. Luc ; les jardiniers, S. Fiacre. Enfin chaque corps de métier, chaque corporation érigée en confrérie avait son patron, son jour de fête, souvent même sa bannière ou son bâton de procession, et ses insignes.

Les musiciens se donnèrent le même régime. Ne jouait pas qui voulait, en public du moins et par profession, de la viole, de la trompette, du buccin, du cor ou de la guitare. D'abord on était élève ou apprenti, et alors on n'avait pas encore le droit de se produire en public. Pour aller jouer, ou chanter, ou déclamer de château en château, de manoir en manoir, ou sur les places et dans les églises, il fallait avoir son diplôme, être reçu, comme on disait alors, compagnon ménestrel, jongleur ou troubadour.

Et tous ces musiciens d'alors — et jusqu'à la Révolution — étaient liés entre eux par des règles étroites. Ils étaient syndiqués, comme on dit aujourd'hui. Ils formaient à la fois ce que l'on appelle maintenant un syndicat professionnel, un secours mutuel, un bureau de placement, une

[1] Sur 756 monuments historiques de France atteints par la guerre, 12 sont totalement anéantis, et pour 52 se pose la question de savoir s'il convient de tenter une restauration ou de les conserver à l'état de ruines.

caisse de retraite, et en plus une confrérie, c'est-à-dire une association religieuse. Vous voyez bien que, sur ce point, les gens d'aujourd'hui, ou d'hier, n'ont rien inventé ! Tout ce qu'ils sont en train d'établir, à grand'peine et à grand fracas, a existé pendant de longs siècles et était placé sous la sauvegarde de l'Eglise.

* * *

La patronne que se choisirent les musiciens fut sainte Cécile. Vous serez heureux, sans doute, d'entendre son histoire. Cécile vécut dans les premières années du IIIe siècle ; c'était une Romaine appartenant à une famille noble. Elle fut élevée dans la religion chrétienne, et dès son jeune âge elle fit vœu de virginité. Cependant ses parents la marièrent malgré elle, chose alors fréquente, à un jeune homme païen, de famille riche et illustre, nommé Valérien. La nuit de ses noces, Cécile avertit Valérien qu'elle avait un secret à lui confier, et sur sa promesse de le respecter, elle lui confie qu'elle a fait vœu de virginité et qu'elle a pour gardien un ange de Dieu, dont il attirera sur lui la colère s'il ne respecte pas son vœu. « Cécile, répond le jeune homme, si tu veux que je croie à ta parole, fais-moi voir cet ange. Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour un ange de Dieu, je ferai ce à quoi tu m'exhortes ; mais si c'est un autre homme que tu aimes, sache que je vous transpercerai tous les deux de mon glaive. »

Cécile lui expliqua que les anges étaient des esprits, qu'on ne pouvait pas les voir à moins d'un miracle ; mais que, s'il voulait se faire chrétien, elle pensait obtenir de Dieu que son Ange se montrât à lui. Plein de bonne volonté, Valérien se fait instruire et baptiser par le pape Urbain ; et au retour du baptême il trouve Cécile en prière et aperçoit auprès d'elle un Ange resplendissant de lumière. L'esprit bienheureux tenait dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lis. Il en pose une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien, et laissant entendre les accents du ciel, il dit aux deux époux : « Méritez de conserver ces couronnes par la pureté de vos cœurs et par la sainteté de vos corps ; c'est des jardins du ciel que je vous les apporte. Maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au désir pudique de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser. »

Le jeune homme, saisi de reconnaissance, se prosterne aux pieds du divin messager, et ose ainsi exprimer son désir : « Rien en cette vie ne m'est plus doux que l'affection de mon frère ; il serait cruel à moi, qui suis maintenant affranchi du péril, de laisser ce frère bien-aimé en danger de se perdre. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule : je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous les deux parfaits dans la confession de son nom. » Alors l'Ange, tournant vers Valérien un visage resplendissant de cette joie dont tressaillent au ciel les Esprits bienheureux lorsque le pécheur revient à Dieu, lui répondit : « Parce que tu as demandé une grâce que le Christ est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es toi-même à la désirer, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile sa servante, ainsi toi-même tu gagneras le cœur de ton frère, et tous deux vous arriverez à la palme du martyre [1]. »

Tiburce, pressé par Valérien et par Cécile, se fit bientôt instruire et baptiser. Peu de temps après, les deux frères étaient dénoncés et arrêtés comme chrétiens, puis condamnés à mort par le préfet de Rome nommé Almachius. Puis au bout de quelques jours, Almachius fit comparaître Cécile à son tribunal, afin de la condamner à son tour comme chrétienne, afin surtout de s'approprier ses biens avec ceux de son époux et de son beau-frère. Mais apprenant qu'elle avait distribué, aussitôt après la mort de son mari, tous ses biens aux pauvres, il entra en fureur, et il la condamna à mourir asphyxiée dans un bain de vapeur, dans sa propre maison pour éviter les murmures des nobles familles. Cécile passa un jour et une nuit dans ce supplice, en chantant les louanges de Dieu, et sans paraître souffrir. Un bourreau vint alors pour lui trancher la tête, mais il dut s'y reprendre à trois fois. Elle ne mourut, dit-on, que trois jours après, vers l'an 230. Son âme s'envola vers le ciel, parée de la triple gloire de la virginité, de l'apostolat et du martyre. Son corps, ainsi que ceux de Valérien et de Tiburce, sont pieusement conservés à Rome. Son nom a toujours été célèbre dans l'Eglise, et il fut inscrit dès les premiers siècles parmi les Saints dont le prêtre fait mémoire au Canon de la messe.

Voilà tout ce que l'on sait sur sainte Cécile, mais la tradition veut qu'elle ait été musicienne ; et l'Eglise a consacré cette tradition, puisqu'elle nous fait chanter à la première antienne des Vêpres de la Sainte : « *Cantantibus organis, Cæcilia Domino decantabat dicens*... Au son des instruments, Cécile chantait en disant au Seigneur : Gardez mon cœur immaculé. »

C'est pour cela, Messieurs, que vos devanciers, musiciens du moyen âge et même des temps plus proches du berceau du christianisme, ont choisi sainte Cécile pour patronne. Vous respectez une antique et noble tradition : soyez-en félicités !

* * *

On nous reproche parfois, à nous prêtres, d'aimer trop les vieilles choses, de préférer les gestes antiques et les anciennes manières aux nouveautés. C'est que tout d'abord nous sommes vieux, nous autres prêtres ! Notre corporation existe depuis le premier Jeudi Saint. Ça lui fait près de 1900 ans d'âge ! Les règlements de cette corporation ont un peu évolué sans doute, mais bien peu ; et si les prêtres des premiers siècles revenaient aujourd'hui dans cette église, ils y seraient moins dépaysés que certains baptisés, communiés et confirmés d'hier.

[1] *Petits Bollandistes*, t. XIII, p. 546.

Voyez-vous, mes bons amis, sans être les ennemis du Progrès, en étant même les amis du vrai progrès, restons attachés aux vieilles coutumes, aux anciennes traditions. Et c'est parce que vous avez aujourd'hui fait publiquement un geste antique et essentiellement chrétien, que je tiens à vous en féliciter publiquement aussi.

Mais surtout, que sainte Cécile, votre patronne, vous protège ! Qu'elle vous donne de plus en plus le sens artistique, le goût de la vraie beauté musicale ! Qu'elle maintienne au sein de votre Société la douce joie de la concorde et de la paix ! C'est dans une Fanfare surtout, n'est-il pas vrai ? que l'harmonie doit régner en maîtresse !... Qu'elle vous ramène souvent dans notre église pour nous aider à faire comme elle, qui en s'accompagnant des instruments de musique demandait la force de rester fidèle à son vœu !

Nous tous, m. f., au jour de notre baptême d'abord, puis au jour de notre Première Communion, nous avons fait le vœu d'être fidèles à Dieu et à l'Eglise. Demandons tous ensemble aujourd'hui à sainte Cécile de nous aider à être moins infidèles à notre promesse, afin de mériter comme elle la récompense éternelle du ciel. Ainsi soit-il !

II

LA VIE ET LA MORT D'UNE SAINTE

Credo Deum verum esse qui sibi talem elegit famulam.
Je crois en Dieu qui s'est choisi une telle servante.

C'est là, mes frères, la parole que les prêtres du monde entier lisent dans leur bréviaire aux matines de la fête de sainte Cécile. Parole étrange ! Comment la vie et la mort d'une jeune femme, d'une humble enfant de dix-sept ans, peut-elle nous apporter une preuve nouvelle de l'existence de Dieu ? N'y a-t-il pas là une disproportion singulière ? La parole de l'Eglise, à la réflexion, ne doit-elle point paraître singulièrement osée ?... Il n'en est rien, m. f., et toute mon intention est de vous le montrer ce matin, en vous retraçant rapidement ce que l'histoire, après dix-sept siècles écoulés, nous a gardé touchant l'existence terrestre de sainte Cécile. Je voudrais, pour un instant, la faire revivre devant nous, cette jeune sainte couchée dans sa tombe depuis le début du IIIe siècle, la faire revivre et la faire parler. Elle nous enseignerait non pas seulement à garder notre foi, mais encore à en être les apôtres. Elle nous apprendrait aussi, cette enfant de dix-sept ans, même à nous qui sommes des hommes, une autre vertu : le courage.

Puisse cet entretien, qui aura pour unique objet votre sainte Patronne, vous être agréable, Messieurs les musiciens ! Avant d'entrer dans le vif de mon sujet, je tiens à vous offrir, à l'occasion de cette fête qui est la vôtre, et mes félicitations les plus sincères pour la vitalité de votre œuvre, et mes vœux pour que cette vitalité aille toujours grandissant, et plus encore, notre gratitude à tous, pasteur et fidèles. Vous vous plaisez, aux jours de fête, à embellir nos cérémonies religieuses. En retour, nous n'avons à vous offrir que la joie qui est la nôtre de vous accueillir aujourd'hui dans cette église, de nous serrer autour de vous avec des cœurs émus et fraternels, et d'offrir à Dieu nos prières pour qu'Il élargisse ses bénédictions sur vous et sur ceux que vous aimez. Laissez-moi y joindre, comme un hommage qui vous est dû, les quelques mots que je vais vous adresser en l'honneur de votre sainte Patronne. Il m'est si doux de m'adresser à vous ! C'est que vous n'êtes pas, vous, des neutres, des étrangers de passage qu'une circonstance amène et qu'on ne reverra plus. Vous êtes des catholiques et vous en êtes fiers. Vous vous sentez chez vous, dans cette église. Si j'osais, je vous appliquerais la parole que S. Jean disait du Christ : *In propria venit,* vous êtes ici dans votre maison.

Hélas ! le Christ fut chassé, de chez lui, par les siens. Puissiez-vous sentir, vous, tout l'accueil chaleureux de nous tous qui sommes vôtres ! Pour le surplus, Dieu, dont vous êtes les hôtes ce matin, au nom de qui je vous reçois, Dieu paiera notre dette. Et sainte Cécile, que nous venons honorer, se penchera vers vous, et elle multipliera les grâces d'en haut par sa puissante intercession. Puisse-t-elle m'assister moi-même, alors que je vais essayer d'évoquer son image, une des plus hautes, une des plus pures, dans l'immense légion des Saints !

I

C'était 200 ans environ après la naissance de notre divin Sauveur. Le monde avait alors deux maîtres. L'un, dont le nom célèbre faisait trembler la terre jusqu'à ses extrémités, s'appelait Alexandre Sévère, empereur de Rome et donc empereur du monde. L'autre, inconnu, entouré de pauvres et d'esclaves, se cachant, pour retarder l'heure de son martyre, dans des souterrains qui servaient de cimetières, se nommait Urbain, pape, successeur de S. Pierre, roi universel des âmes.

Dans cette ville de Rome, une enfant, une jeune fille grandissait qui touchait à la fois à Alexandre Sévère par l'illustration de sa naissance, par le sang patricien qui coulait dans ses veines, et plus encore à Urbain par le baptême qu'elle avait reçu de lui et par l'attachement filial qu'elle lui gardait. Elle portait un nom qui est à lui seul une beauté, une harmonie, un nom qu'on dirait fleuri sur des lèvres d'anges. Elle s'appelait *Cæcilia,* c'est-à-dire *Cœli lilium,* lys du ciel.

Du lys, elle avait tout l'éclat. Romaine, patricienne, elle était revêtue de toute l'éclatante beauté corporelle de sa race, — je vous dirai tout à l'heure quel témoignage certain nous en avons ; — mais ceux qui l'approchaient oubliaient bientôt la grâce de son visage pour ne plus voir que les délicatesses de son cœur, et les anges se miraient dans la pureté de son âme.

L'histoire de ses ancêtres était liée à toute l'his-

toire romaine. Si sa foi chrétienne ne l'avait empêchée de franchir le seuil du Capitole, elle aurait trouvé là, en face des statues des dieux, la statue d'une de ses aïeules, de Caia Cæcilia Tanaquil, cette femme de Tarquin l'Ancien que Rome, à travers les siècles, ne cessa de vénérer comme le modèle de la mère et de l'épouse, dont elle gardait dans ses temples, ainsi que des reliques, et la quenouille et le fuseau et l'une des robes tissues de ses mains. Cécile ne pouvait regarder les monnaies romaines sans y retrouver les effigies de ses ancêtres. Au temps de la République, à dix-huit reprises, des membres de sa famille furent consuls. Sous l'Empire, les siens occupèrent les premières charges. A cette illustration de sa naissance elle devait le droit, rare et envié, de porter la robe blanche bordée et brochée d'or, qui indiquait son rang. Cécile la porta, cette robe somptueuse des patriciennes princières ; mais sous cette robe d'or, sous sa tunique de soie, un cilice meurtrissait sa chair virginale. Elle garda son rang, elle porta son nom consulaire ; mais quand elle fut devant le tribunal du juge, elle montra quelle opinion elle avait de la gloire de ce monde. « Qui es-tu ? lui demanda-t-on. — Je suis, tu le sais, Cæcilia, romaine, patricienne, fille de rois, mais j'ai un titre infiniment plus haut, qu'il me reste à te dire. — Eh ! lequel donc ? — Je suis chrétienne ! »

Elle avait raison, Cécile ; d'être chrétienne était bien son premier titre de gloire. Tous les autres de sa race sont tombés dans l'oubli. C'est à peine si quelques érudits les nomment encore. Mais son nom à elle a traversé les âges, il est venu jusqu'à nous, entouré de respect, de vénération, d'amour, entouré de beauté ; et quand de nouveaux siècles auront passé, on la louera, on la chantera, on la priera encore, parce qu'elle est chrétienne. Son nom participe à l'immortalité de l'Eglise du Christ !

Quel fut l'instrument choisi par Dieu pour attirer Cécile à la foi chrétienne, nous l'ignorons. Ses illustres parents étaient païens. Ce fut une nourrice peut-être, une esclave qui, la nuit venue, tandis que tout reposait dans la demeure patricienne, se relevait silencieuse et craintive et se dirigeait en hâte vers les Catacombes, une de ces humbles auxquelles et par lesquelles Dieu fait parvenir sa grâce.

Ce qui est certain, c'est que devenue chrétienne, Cécile le fut tout entière. Le temps où elle vivait s'accommodait mal, d'ailleurs, des vertus médiocres. Devenir chrétien, c'était par avance signer son arrêt de mort, et bien souvent la robe blanche du baptême devint la robe ensanglantée, la robe de pourpre du martyre.

Comblée de tous les biens de ce monde, jouissant d'un luxe que nous avons peine à évoquer aujourd'hui, ayant devant elle la vie la plus large et la plus riante, Cécile sacrifie tout avec un sourire. Elle n'hésita pas un instant, pas plus que n'hésitèrent Agnès, Domitille, Perpétue, et tant d'autres qui, par milliers, par centaines de mille, versèrent leur sang pour le Christ.

Ah ! Mesdames, on raille volontiers, aujourd'hui, vos dévotions et vos chapelets, vos séjours prolongés à l'église. On dit que tout cela est bon pour vous, les femmes, parce que ce n'est ni bien fatigant, ni bien difficile, bon pour vous et indigne de la force virile des hommes. Ah ! je sais bien ce que je répondrais, si j'avais l'honneur d'être des vôtres. Je répondrais que les femmes ne sont pas les premières seulement aujourd'hui, où il suffit de prier, mais qu'elles étaient les premières encore et surtout, alors qu'il s'agissait de mourir. Pour *un* chrétien, il y avait *deux* chrétiennes au temps des persécutions, et pour *un* homme, *deux* femmes volaient joyeuses vers le martyre. Croyez-moi, Mesdames : si les sots raillent, laissez-les railler et gardez vos chapelets, et portez le front haut, vous, les sœurs des Agnès, des Domitille, des Cécile. La vérité est que vous valez mieux que nous. Si l'homme est fier de son intelligence plus vaste, vous avez le cœur plus haut, et c'est le cœur qui donne à l'être humain sa valeur profonde, parce que le cœur est amour et que c'est l'amour qui nous unit à Dieu !

II

Vivant avec la pensée habituelle du martyre, sainte Cécile jugea, du premier coup, à sa juste valeur, et la vie fugitive et la mort qu'elle attendait sans crainte. Aussi décida-t-elle de n'attacher son cœur en rien aux choses de ce monde et, pour être toujours prête à répondre sans regret à l'appel suprême, elle voua au Christ sa virginité. C'est là-haut, seulement sous le regard de Dieu, que devait s'épanouir le lys du ciel.

Et ne croyez pas qu'elle fut triste, cette enfant qui vivait détachée de tout ici-bas et les yeux fixés sur la mort sanglante qui l'attendait. Elle était, tout au contraire, vive et joyeuse et sa gaieté, et sa jeunesse se traduisaient par les chants qui fleurissaient sur ses lèvres, tandis que les esclaves faisaient vibrer leurs instruments de musique et qu'elle-même s'accompagnait sur son luth. Elle chantait, la jeune patricienne, non pas les chants profanes, mais la gloire des vierges ses sœurs, des martyrs auxquels elle se joindrait bientôt, de Dieu qui était tout son amour. Et son cœur montait alors si bien à ses lèvres, elle était alors si douce à entendre, si belle à contempler, que depuis dix-sept siècles elle est restée la patronne de l'harmonie.

Mais cette gaieté, mais cette jeunesse, mais cette beauté qui fleurissait sur son visage et dans son âme, devint la cause de l'épreuve la plus cruelle qu'elle eût à subir. Un illustre patricien, Valérien, laissa prendre son cœur à tant de perfection et demanda leur fille aux parents de Cécile. C'est en vain que celle-ci se débat, en vain qu'elle pleure, en vain qu'elle supplie, en vain qu'elle invoque le vœu qui consacre à Dieu tout son cœur ; comment ses parents païens comprendraient-ils ? Forts de la loi romaine qui fait des enfants, des filles surtout, comme une chose inerte entre les mains des parents, ils exigent que cette union s'accomplisse.

Cécile n'ayant plus d'espoir du côté de la terre se retourne vers le ciel : elle prolonge ses visites aux Catacombes, multiplie et ses prières et ses aumônes, serre plus fort les nœuds de son cilice sur sa chair innocente. Et le ciel se laisse toucher. Comme plus tard il enverra un ange à Jeanne d'Arc, à elle aussi il envoie un ange sous une forme visible, un ange qui marche sans cesse à ses côtés, qui lui parle, qui la rassure, qui lui dit qu'elle n'a rien à craindre, quoi qu'il arrive, puisqu'il est là et qu'il est envoyé de Dieu pour veiller sur elle.

Aussi est-ce sans trouble qu'elle se laisse, au soir de son mariage, conduire à la maison de celui qui est son époux devant les hommes et qui sera son frère dans le martyre, aux yeux ravis des anges et de Dieu. Seule à seul avec lui, elle lui révèle son secret, elle lui dit et sa foi chrétienne, et le vœu qui la lie, et l'ange qui veille à ses côtés. Valérien se laisse convaincre. Vous vous en étonnez peut-être, m. f. ? C'est qu'alors vous oubliez et les prières et les larmes et les pénitences de Cécile. Les saints ont une éloquence persuasive qui n'appartient qu'à eux.

Sans tarder, ce soir-là même, conduit par un esclave chrétien, Valérien se rend aux Catacombes. Urbain l'accueille, l'instruit, le prépare et, avant que la nuit s'achève, verse sur son front l'eau sainte qui le fait enfant de Dieu. Au matin, il rentre dans sa demeure. A peine a-t-il franchi le seuil de la chambre nuptiale qu'il s'arrête, frappé d'étonnement et d'admiration : Cécile est là en prière, Cécile non pas récitant, mais chantant la gloire de Dieu, Cécile avec son doux visage de vierge de dix-sept ans, son doux visage tout de roses et de lys, illuminé par un rayon d'en haut, et près d'elle, à peine plus beau, un ange vêtu de splendeur l'accompagnant et chantant avec elle. Ce spectacle achève l'œuvre de la grâce et Valérien à son tour se donne tout entier au Dieu de Cécile.

Et voici que, dans ce cœur qui veut désormais rester chaste, s'allume la flamme de l'apostolat. Valérien a un frère tendrement aimé. Il court, il l'amène à la Vierge du Christ, et Tiburce lui aussi se fait chrétien.

III

Le bruit de ces deux conversions éclatantes a tôt fait de parvenir aux oreilles du préfet de Rome Almachius. On arrête les deux frères, on les traîne au tribunal. « Est-ce vrai que vous professez la divinité du Christ ? — Oui, nous croyons, oui, nous professons que le Christ est le seul vrai Dieu. » Un arrêt de mort répond à leur déclaration, et les deux frères s'en vont au martyre. Cécile vient les saluer au passage et leur annoncer que, sous peu, elle ira les rejoindre en paradis.

L'avare préfet envoie des agents pour s'emparer des biens considérables de ses victimes. Trop tard ! Cécile a tout vendu et tout distribué aux pauvres. La Vierge du Christ a d'autres soucis que les biens de la terre. Sachant le peu de jours qui lui restent, elle se hâte de conquérir des âmes au Maître bien-aimé. A tous, elle prêche le Dieu qui réjouit sa jeunesse et qui, bientôt, sera sa récompense. Les âmes en grand nombre se laissent toucher et répètent, comme un refrain : *Credo Deum verum esse qui sibi talem elegit famulam,* oui ! le Dieu qui a une telle servante est le vrai Dieu. En un seul jour on baptise 400 convertis dans la maison de Cécile. Plusieurs officiers d'Almachius et son greffier lui-même, Maxime, se font chrétiens. De fureur, le préfet fait arrêter Cécile ; la Vierge comparaît à son tribunal et là, comme elle proclame — avec quelle joie ! avec quelle fierté ! — sa foi au Christ, il la condamne à mort.

Mais le peuple qui la vénère et qui l'aime, moins encore pour l'illustration de sa naissance et pour la beauté de son visage que pour la bonté de son cœur, mais le peuple se mutinerait plutôt que de voir couler son sang. Ne pouvant la conduire au lieu du supplice, on s'avise d'un stratagème. On l'enferme dans la salle de bains de sa propre maison et l'on allume les feux, et l'on surchauffe cette pièce hermétiquement close, afin que Cécile y meure étouffée. Mais Dieu a ses desseins sur la martyre. Il veut que son sang coule, semence féconde, et pendant que la Vierge chante, d'en haut, des rosées, des fraîcheurs célestes descendent et tempèrent les feux de cet ardent séjour.

Il faut en finir, et le préfet envoie le bourreau ; mais lui, devant cette tête d'ange qu'il lui faut abattre, devant ces lèvres qui prient et chantent, tremblant, ne tient son glaive que d'une main mal assurée. Il frappe, mais il ne fait qu'une blessure et les lèvres de la sainte prient et chantent encore. Il frappe à nouveau : nouvelle blessure, nouveau chant pour lui répondre. Pour la troisième fois, le glaive se lève et s'abat ; mais la main du bourreau a tremblé plus encore et la tête de la sainte n'est pas tombée. C'en est assez : la loi romaine défend de frapper plus de trois coups, et la martyre restera ainsi, durant trois jours, étendue, baignée dans son sang, mais vivant toujours, mais priant toujours. C'est ainsi que l'a peinte Raphaël, avec son sang qui coule de ses larges blessures, avec son visage pâli, ses yeux mourants levés au ciel et ses lèvres décolorées qui prient encore. Elle ne peut plus chanter, la martyre, mais fixez vos regards sur cette étuve, lieu de supplice aujourd'hui, temple auguste demain : des anges, radieuses apparitions de blancheur, pour elle jouent et chantent, comme ils chantaient à Bethléem : « *Gloria in excelsis Deo !* Gloire à Dieu dans les hauteurs ! » En vérité, m. f., c'est ici encore un jour de nativité, la nativité du « beau lys du ciel » là-haut, parmi ses frères les anges du paradis.

Avec un grand respect, le pape Urbain recueillit la dépouille sacrée. Il voulut qu'on lui laissât son vêtement de grande patricienne où maintenant la pourpre se mêlait à l'or. Il la fit glisser dans une arche de cèdre, sans modifier en rien l'attitude dans laquelle Cécile avait rendu le dernier soupir. Le Christ allait veiller sur ce corps sans tache et en donner une preuve éclatante au monde. Le cercueil fut déposé d'abord aux Catacombes, puis, cinq

siècles plus tard, rapporté dans la maison de Cécile devenue une église, et muré sous l'autel au-dessus de l'étuve même où avait eu lieu le suprême combat et le départ pour la récompense.

Enfin, huit siècles plus tard encore, en 1599, on perça le mur, on retrouva le cercueil, on fit glisser la légère planche de cèdre qui le fermait, et, tandis que dans les airs montait une odeur délicieuse de roses et de lys, les heureux témoins contemplèrent intact le corps de Cécile étendu dans sa robe brochée d'or de patricienne princière. On eût dit qu'elle dormait, la martyre. Elle était étendue sur le côté droit, les genoux recourbés et posés l'un sur l'autre, sa robe effleurant le bas de son pied nu, les bras allongés devant elle et se rejoignant. De ses deux mains, la main gauche avait tous les doigts recourbés moins l'index, la main droite étendait trois doigts. Ainsi, dans sa tombe, Cécile proclamait encore sa foi, sa foi en un Dieu un en nature et triple en personnes. Son cou était labouré de blessures profondes. Son visage, par une inflexion singulière, était totalement tourné vers le fond du cercueil et entièrement dissimulé dans les plis du voile. On eût dit que la Vierge dont la beauté avait fleuri uniquement pour le Christ, avait voulu, même morte, dérober ses traits aux regards de ce monde. On respecta cette volonté suprême de la martyre. Personne n'osa toucher à ce corps sacré, soulever un coin du voile, déranger un pli de la robe, avant que de refermer la planche du cercueil, de ce cercueil qui depuis ne s'est plus rouvert.

Mais il nous reste un témoignage de la merveilleuse vision. Parmi les centaines de personnes qui contemplèrent Cécile, se trouvait un sculpteur illustre, Etienne Maderno. Devant le corps même, saisissant ses crayons, il leva un croquis exact qu'il reproduisit ensuite dans le marbre. Au-dessous de la statue il grava ces mots : « Voici l'image de la vierge Cécile, telle que je l'ai vue moi-même, couchée intacte dans son tombeau. » Et depuis des siècles, les yeux des pèlerins ne se lassent pas de se reposer avec respect, avec admiration, avec amour, sur l'image sacrée du « Lys du ciel ».

* * *

Voilà, Messieurs, la vie admirable de votre sainte et douce Patronne. J'en voulais tirer des enseignements, mais je me suis laissé entraîner par mon sujet, — malgré moi, — et le temps presse. D'un mot seulement je veux indiquer comment Cécile a été, pour ceux qui l'ont approchée, une preuve décisive de l'existence du vrai Dieu.

Le monde romain était tombé, alors, dans la plus épouvantable corruption. Les hommes avaient tout profané, tout souillé, et leur raison et leur cœur. Au fond des âmes gangrenées il ne restait plus qu'une vertu dernière : le culte de la beauté. Eh bien ! Dieu — qui se plie à nos faiblesses, qui recherche sous la cendre tiède l'étincelle qui vit encore, — Dieu, pour ces hommes dévoyés, se mit à créer de la beauté. On ne voyait plus sa main dans les forêts, dans les grandes eaux, dans l'immensité des cieux ; il créa une merveille plus belle encore, il créa Cécile, et les hommes le virent en elle, et ils courbèrent le front sous l'eau baptismale, après avoir dit leur *Credo*. Epris seulement d'art, ils saluèrent en Dieu le grand Artiste et en Cécile un de ses chefs-d'œuvre les plus purs. Ah ! comme vous avez eu raison, Messieurs, de la choisir pour Patronne !

Pour Patronne, ce n'est pas assez : il faut qu'elle soit aussi notre modèle. Qu'elle nous apprenne à tous, la douce Sainte, non pas seulement à garder notre foi et ses pratiques, mais encore à en être fiers, à nous en faire les apôtres, afin que le Christ soit notre joie à nous aussi et notre récompense. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

LXIII

6e Dimanche après l'Epiphanie

LA PARABOLE DU LEVAIN

Mes frères,

Notre-Seigneur se trouvait un jour sur la barque de Pierre, amarrée au rivage près de Capharnaüm. Les disciples l'entouraient, et le peuple, attentif à recevoir ses enseignements, se pressait sur la grève. Alors il leur proposa cette parabole, empruntée aux usages de la vie domestique : « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un peu de levain qu'une femme industrieuse mêle à trois mesures de farine. » (Mt., XIII, 33).

De cette parabole nous voulons détacher une pensée seulement sur l'efficacité de la grâce divine.

I

Le levain se présente comme une pâte, simple par sa nature et de chétive apparence. Mais, à peine est-il mêlé dans une masse de farine détrempée qu'il la transforme et déploie une activité merveilleuse.

La grâce aussi est un ferment dont l'Eglise demeure la dispensatrice, et son premier effet est de communiquer à l'âme une vie nouvelle. La raison, malgré ses facultés natives, ayant perdu toute connaissance élevée, était comme ensevelie dans la matière. Avec la grâce, et sous l'action de ce ferment sacré, une autre forme de pensées s'introduit en elle pour donner aux choses leur véritable aspect ; elle comprend alors ce que le monde a de périssable, tous les intérêts de la terre disparaissent à ses yeux devant les sublimes espérances du ciel. La grâce n'agit pas moins sur le cœur pour le purifier ; participation de la vie divine, elle nous met en contact avec le foyer de la vraie sainteté. Aussi rien ne peut ébranler la confiance d'un cœur pur, d'une âme juste. Son amour est plus actif, plus patient ; de toutes les épreuves qui l'as-

siègent elle sait faire par sa résignation une source de mérites. Se plaçant entre les mains de Dieu pour accomplir sa volonté, sous n'importe quelle forme celle-ci se présente, elle goûte avec la lumière la paix de l'abandon total.

II

Le second effet du levain sur la pâte est de la soulever, de la dilater. Lorsque la ménagère a pétri sa pâte, de cette fermentation jaillit une force mystérieuse : la pâte, après avoir sommeillé, se gonfle peu à peu sous l'action intérieure qui la modifie et prend sa mesure.

De même, avec le levain de la grâce, l'âme se dilate, il se fait en elle comme un réveil puissant d'énergies, elle revêt une noblesse surnaturelle. En définitive, quelle est pour nous la source de la vraie grandeur ? La naissance ? Non : il importe peu, pour être grand, de naître dans une chaumière ou sur les marches d'un trône. La fortune ? Pas davantage : Dieu en distribue les faveurs comme il lui plaît, et, quelquefois, sans aucun mérite de notre part. La vertu seule a le privilège de grandir une âme : notre élévation personnelle est proportionnée aux efforts que nous tentons pour l'acquérir.

Prenez l'homme le plus ordinaire, courbé chaque jour sous les outils de son labeur, méconnu peut-être ; si cet homme possède la grâce, il est grand, car la vertu dont la grâce est le foyer en fait l'image de Dieu. En le mettant en communication immédiate avec Dieu, la grâce verse dans son cœur des flots d'amour, et lui tresse à la fois comme une sorte de couronne, avec je ne sais quoi de beau qui déborde sur son visage et lui donne une expression. Quelle différence entre un pauvre homme matérialisé, où les ferments de la vie surnaturelle sont endormis, et l'âme d'un saint, idéalisée, spiritualisée et qui donne de si nobles reflets !

III

Le levain a pour troisième effet de communiquer à la pâte de la saveur, du goût. Tandis qu'un pain sans levain est insipide, le pain fermenté garde sa fraîcheur : le levain incorporé à la pâte en assaisonne, pour ainsi dire, toute la masse.

Les choses de la vertu et de la grâce ont également leur bonté, leur goût. A vrai dire, le cœur du chrétien en état de justice n'est-il pas un festin continuel ? Nulle joie n'est comparable à celle de pouvoir se dire : « Ma conscience est tranquille. » Le mondain a beau passer des plaisirs goûtés à ceux qu'il n'a pas encore goûtés : une amertume secrète lui en montre l'insuffisance et le vide, et mille nuages viennent obscurcir ses meilleurs jours. L'âme juste, au contraire, est heureuse. Elle reçoit toutes choses comme venant de la main de Dieu, comme procédant d'une disposition particulière de sa Providence, et trouve sa paix dans l'accomplissement intégral des devoirs qui lui incombent, en même temps qu'elle leur donne avec le ferment surnaturel de la grâce une valeur, une portée céleste. Jusque sous les épines de la pénitence et parmi les privations, elle expérimente la parole du bon Maître : « *Jugum meum suave est.* » De la croix même qu'elle porte, jaillit une source de félicité, et la mort, loin de l'effrayer, lui semble une amie dont la visite est depuis longtemps attendue.

* * *

A s'en tenir à la simplicité de ces détails, la parabole du levain est vraiment instructive. Le levain donne à la pâte quelque chose de lui-même, il en fait du pain, c'est-à-dire un aliment substantiel et agréable. Ainsi agit l'Eglise, en nous donnant la grâce, à la fois pain de lumière, pain de force et pain d'amour, le seul qui puisse nous soutenir dans notre marche vers l'éternité. Ainsi soit-il.

LXIV

24e Dimanche après la Pentecôte

RIGUEUR DU JUGEMENT DERNIER

Nunc judicium est mundi.
Voici venir le jugement du monde.
(Jo., XII, 31).

Mes frères,

La scène dont l'Evangile nous fait aujourd'hui la peinture est celle du jugement dernier. Après en avoir lu le récit, l'on ne saurait se défendre d'un sentiment d'effroi. Trois choses surtout, pour l'ordinaire, rendent un juge redoutable à un accusé : la science qui connaît le crime, l'intégrité qui le condamne, et la puissance qui le punit. Or ces trois choses se trouvent en Dieu au suprême degré, et Dieu en usera pour donner au jugement dernier une rigueur sans pareille.

I

Lorsque les hommes auront rempli la mesure de leurs crimes, Dieu commencera enfin à se faire justice pleine et entière.

Si nous craignons les jugements auxquels nous sommes exposés de la part du monde, ce n'est pas leur méchanceté qui nous alarme. Le mensonge ne peut rien contre le témoignage d'une bonne conscience, il se dissipe avec le temps et nous ménage toujours un surcroît d'estime. Serait-ce même l'erreur d'un tribunal, elle n'a pas de quoi nous troubler, quand nous sommes innocents. Mais nous craignons, avant tout, dans un jugement, sa vérité. Par le fait que nous sommes coupables, nous aurons beau vouloir nous mettre au-dessus de la censure : si à ce qu'on allègue, à ce que l'on dit, nous n'avons rien à opposer, la censure nous attriste, elle nous humilie, elle nous fait rougir.

Que penser alors du jugement dernier ? A ce jugement final tout sera dévoilé. En vain le pécheur cherchera-t-il à désavouer la vérité ou à l'obscurcir, elle éclatera. « Paraître, c'est le désir de l'ambition qui nous dévore, et Dieu dira à l'ambitieux :

Parais, montre-toi à découvert, jette là ta parure. Paraître est le crime de la volupté, et Dieu dira à cet homme dégradé par les sens : Parais, de tes ignominies soulève le voile [1]. » Le pécheur a ajouté sans compter l'iniquité à l'iniquité. Mais sous la lumière de Dieu, il verra tous les actes coupables qu'il a commis, *peccator videbit;* il en verra le nombre et il en verra l'énormité; sa misère sera mise à nu, et sur les ténèbres de sa conscience un éclair passera pour en dévoiler chaque mystère.

II

Nous craignons la vérité du jugement des hommes, et nous en craignons la liberté.

Ce nouveau caractère ne se rencontre pas toujours dans les palais de la justice humaine : quelquefois, dans certains cas intéressés, la loi s'applique avec une discrétion timide. Mais le plus souvent, il faut le reconnaître, la justice de la terre est représentée par des hommes de conscience et d'honneur qui agissent librement. Cette liberté, le monde n'en use pas moins dans ses critiques et sans acception de personne : fussions-nous riches et puissants, il ne nous épargne point; pour un flatteur qui nous approuvera, mille autres élèveront la voix et nous condamneront.

Au jour du jugement dernier que le prophète appelle par excellence « le jour du Seigneur, *dies Domini,* » Dieu agira de même librement et souverainement. Ne comptez pas sur une de ces faiblesses capable de ménager l'impunité, même aux plus grands crimes. Ne dites pas : « Dieu ne m'a pas vu, ou il a oublié le mal que j'ai commis, ou bien il sera assez bon pour l'excuser. » Sa justice n'a pas, comme celle des hommes, les yeux bandés. Ceux qui croyaient ne devoir jamais être condamnés, Dieu, en juge intègre, les condamnera; et ceux qu'on n'aura jamais repris, il les reprendra. Ce sera au seuil de l'éternité une loi pour tous, une justice pour tous, un tribunal pour tous. Nos œuvres seront pesées dans la balance d'une stricte équité. Placés dans l'ombre des événements, il nous arrive de confondre souvent le succès avec le droit : Dieu, dont les vues ne sont pas les nôtres, aura une mesure pour apprécier toutes les fortunes et toutes les misères, ceux qu'on élève sur le pavois et ceux qu'on exile, les insolents triomphes de l'égoïsme satisfait, les crimes sans honte et les vertus sans récompense.

III

Il y a quelque chose d'inépuisable dans la pensée des rigueurs du jugement dernier.

Nous aimons, en ce qui nous concerne, à être jugés avec courtoisie, avec douceur; sans prendre garde à la manière dont nous traitons les autres, nous trouvons étrange qu'ils n'aient pas à notre égard l'indulgence désirée. Du moins, la justice humaine, comme si elle craignait de dépasser la limite de ses droits, permet au coupable le recours en grâce : il peut, s'il lui plaît, en appeler à la clémence du chef de l'Etat pour commuer sa peine ou en adoucir la rigueur.

Au contraire, le jugement final sera un jugement en dernier ressort et sans appel. Dieu lui-même l'a défini de la sorte dans le dialogue suivant avec le prophète Osée : « Prophète, donne à ma justice un nom qui lui convienne, signifiant bien ce qu'elle est. — Et comment l'appellerai-je? Une justice sans miséricorde! — Oui, tu l'appelleras une justice sans miséricorde. *Voca nomen ejus* ABSQUE MISERICORDIA. Ainsi sera-t-elle exercée au dernier jugement pour la confusion des pécheurs. » (Os., I, 6). De fait, si Dieu, sur la terre, a été un Dieu de patience, s'il a souffert, peut-être avec une tranquillité qui nous a surpris, de voir sa loi et sa morale méprisées, en ce jour, appelé « un jour de colère, *dies iræ,* un jour de vengeance, *dies ultionis,* » prenant « le crible à la main pour séparer le bon grain de l'ivraie » et dissoudre le mélange des bons et des méchants, il se rendra pleine justice, et emploiera à cet égard toute sa sévérité et toute sa puissance.

* * *

Lorsqu'on nous parle du jugement dernier, à peine y pensons-nous, ou nous n'en sommes qu'à demi touchés. Il n'en est pas moins vrai que nous assisterons tous à ce jugement pour y recevoir la rétribution de nos œuvres, de toutes nos œuvres, bonnes et mauvaises. Agissons donc de telle sorte que ce soit les œuvres bonnes qui l'emportent pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

[1] P. Monsabré, *Retraite pascale,* 1885.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXV

LA CATHÉDRALE GOTHIQUE

Ozanam, visitant une de nos splendides cathédrales, se demandait « ce que Dieu ferait au dernier jour de ces admirables ouvrages élevés à sa louange par la piété de mille générations..., tant de fines sculptures, tant de mosaïques et de fresques où rayonne l'éternelle beauté... » Et il ajoutait : « Pourquoi ces monuments n'auraient-ils pas aussi leur immortalité ou leur résurrection? Qui sait si, miraculeusement sauvés, ils ne doivent pas faire l'ornement de la Jérusalem nouvelle que S. Jean nous représente toute resplendissante de jaspe et de cristal? [1] » Du moins, en attendant, nous pouvons de toutes ces vieilles basiliques apprécier la grandeur idéale et les divines harmonies.

I

Une cathédrale est d'abord l'œuvre du génie.

Nous sommes aujourd'hui assez portés à croire que nos productions intellectuelles et artistiques

[1] Ozanam, *La civilisation au Vᵉ siècle.*

dépassent de beaucoup celles des siècles passés. C'est une erreur. Au contraire, quand nous voulons élever un beau monument, surtout architectural, il faut en emprunter le modèle aux âges anciens, à cette époque médiévale représentée comme une époque d'ignorance et de ténèbres, et où cependant le génie fut si puissant et si fécond. Je n'en veux d'autre preuve que les magnifiques cathédrales du XIIIe siècle.

Si jamais nous avons pénétré dans une de ces merveilles d'architecture dont le sol de la France est orné, quelle n'a pas été notre admiration ! Tandis que l'église romane, d'une beauté grave, se cache sous un voile épais de pierre, comme si elle se souvenait des Catacombes et de leurs cryptes souterraines, l'église gothique, avec sa nef aérienne et son arc plus léger, a l'éclat, la richesse, la magnificence, l'adoration radieuse. Tout nous y ravit : la pureté des lignes, l'élévation des voûtes, la majesté de l'ensemble, la mystérieuse composition des parties. A peine en avons-nous franchi le seuil qu'une impression de grandeur nous saisit : surtout quand le soleil, passant à travers l'émail des verrières, vient colorer l'édifice, un cri d'enthousiasme s'échappe de nos lèvres : « Oh ! que c'est beau ! »

Lorsqu'on parcourt nos provinces, chaque point de l'horizon découvre au regard charmé les flèches dentelées d'une église. En fait, les églises urbaines des vallées de la Seine, de l'Oise et de la Marne, virent, dès le XIIe siècle, substituer la voûte sur croisées d'ogives à l'ancienne voûte d'arêtes et aux charpentes. Saint-Denys, Senlis, Compiègne, Noyon, ces nobles et pures églises, furent les premières fleurs de l'art gothique en France.

Mais toute la splendeur de cet art devait s'épanouir dans les cathédrales du XIIIe siècle. Notre-Dame de Paris représente un chef-d'œuvre incomparable, sans égal dans le monde entier. On a dit de Notre-Dame de Chartres, d'une ornementation si fouillée et si délicate, qu'elle était « une cathédrale faite de prière ». Le vaisseau de la cathédrale de Metz semble un vitrail où l'artiste a jeté, pour ainsi dire, « des poignées d'émeraudes, de saphirs et de rubis. » La cathédrale de Strasbourg, avec sa façade fleurie et sa superbe rosace, supporte une galerie ciselée « comme l'orfèvrerie d'une châsse. » Il conviendrait d'en citer vingt autres, également taillées dans une dentelle de pierre. Leurs architectes travaillaient si bien qu'on ne peut même pas achever ce qu'ils ont commencé.

Richesse de construction, science, harmonie : tout est dans la cathédrale gothique. On emploiera pour la bâtir : à Paris et à Chartres, la belle pierre de liais, d'un grain dur et fin ; à Rouen, la pierre de Vernon, plus molle, plus friable ; en Bourgogne, la pierre de Tonnerre qui se polit et se dore au soleil comme un marbre. Non seulement l'ensemble est admirable, mais une simple rosace, une fenêtre ogivale, une frise, demanderait une véritable étude. Telle colonnette dont une corporation ouvrière a fait les frais, est travaillée avec un art infini ; telle verrière semble jeter sur les dalles du sanctuaire toute la richesse des tapis d'Orient. Chaque détail même est à lui seul un chef-d'œuvre devant lequel on s'arrête. Les fleurs et les feuillages des prairies et des bois, tout ce qui fait le décor de nos jardins : la renoncule et la rose, le lis et le liseron, la fougère, l'acanthe, le plantain, tressés en guirlandes dans l'entrelacement des nervures ou dans la gracieuse ornementation des chapiteaux, constituent des ouvrages de première valeur [1].

II

Œuvre de génie, la cathédrale gothique est encore une manifestation de foi.

Si les trésors qu'elle renferme viennent des princes et des seigneurs, ce sont les simples fidèles, souvent, qui, sous la direction des évêques et des moines, ont réuni leur activité pour élever et embellir la cathédrale du moyen âge. Le riche donne de son superflu et le pauvre de son nécessaire, la châtelaine livre ses bijoux et la paysanne apporte son obole. Sainte-Croix d'Orléans présente cette particularité remarquable d'avoir été presque exclusivement édifiée par la munificence de nos rois. On doit Sainte-Cécile d'Albi à la libéralité du cardinal Louis d'Amboise. Par contre, « l'aumône des petites gens », selon le mot du cardinal Eudes de Châteauroux, a pour une bonne part contribué à bâtir Notre-Dame de Paris. Si la cathédrale de Chartres fut plus qu'une autre l'objet des faveurs royales et princières, il faut rapporter aux corps de métiers et à des associations spontanées de travailleurs les admirables basiliques d'Amiens, de Beauvais et de Bourges [2].

Quelquefois, un siècle et plus était nécessaire pour achever ces merveilleux édifices où chaque génération en passant a apporté sa pierre : et encore la plupart ne sont pas complètement terminés.

D'après les Chroniques du temps, documents d'archives ou Livres de comptes, le peuple coopérait spécialement à cette sainte entreprise, en offrant une main d'œuvre qui ne coûtait rien à la Fabrique et en s'astreignant à des jours de corvées volontaires pour le transport de la pierre, du sable et de la chaux. Tout au moins, bourgeois, gentilshommes et manants peinaient à l'envi, et, au milieu de leur travail, pour rythmer la cadence des marteaux, on les entendait chanter des hymnes et des cantiques.

Grâce à ces efforts réunis, des rives de la Seine aux bords du Rhin les cathédrales germent sur le sol de la France comme une végétation naturelle. Mais, surtout et mieux peut-être que les Mémoires ou les œuvres littéraires contemporaines, telle la poésie provinciale glorifiant à la même époque toute la chrétienté [3], elles portent l'empreinte ineffaçable de l'âme populaire avec sa foi naïve et

[1] Cf. abbé Gareiso, *L'Archéologue chrétien.*
[2] *Nos Cathédrales,* dans les *Études Religieuses,* 20 juin et 5 juillet 1905.
[3] *Histoire de la nation française,* dirigée par G. Hanotaux, t. XII, Paris, Plon, 1922.

forte. Sous l'impulsion de cette foi, maçons et tailleurs de pierre jettent des voûtes, des galeries, et cisèlent de radieuses ogives. Jusque dans les plus petits détails de l'édifice, on sent le désir qu'ils avaient d'offrir à Dieu une œuvre parlante. Tout y respire l'allégresse d'un labeur fait avec amour, le plus profond sentiment religieux. Depuis ce fouillis de sculptures qui illustrent les grandes voûtes liminaires et les tympans du portail, jusqu'aux mille variétés des verrières qui éclairent l'ombre des absides, jusqu'à la frondaison des colonnes et des chapiteaux, rien qui ne soit le fruit d'une pensée surnaturelle. Aussi bien, tant d'admirables ouvriers travaillaient sans même laisser deviner leur nom : ils s'intitulaient modestement « les logeurs du bon Dieu. »

Il y a plus : architectes et sculpteurs du moyen âge ont voulu faire de chaque cathédrale un poème, le poème du dogme catholique, poème aux strophes de pierre dignes d'être comparées aux œuvres des plus célèbres théologiens.

Par son aspect général le plus ordinaire, la cathédrale gothique a la forme d'une croix latine. Entre la grande nef et l'abside, une déviation de l'axe figure la tête de Notre-Seigneur s'inclinant avant d'exhaler le dernier soupir. Du seuil du portique au sommet des flèches, pas une pierre, une moulure, un ornement, qui n'ait sa signification. Dans le travail minutieux des frises, autour du sanctuaire, le long des galeries, partout se déroule sous une forme palpable la vision du dogme. Les Prophètes alternent avec les Evangélistes ; Moïse, Daniel, Isaïe, Ezéchiel annoncent la venue du Messie. Mathieu et Marc, Luc et Jean gravent son Verbe divin sur le grand livre que chacun d'eux tient à côté de lui. La constitution de l'Eglise s'offre également à nos regards : les papes et les évêques occupent le premier rang parmi les statues qui ornent la nef et le parvis, tandis que, sur les portiques, dans les verrières s'auréolant de la lumière du matin et du soir, sous les clefs de voûte et la retombée des nervures, c'est tout un peuple de saints, muets et immobiles, patriarches, apôtres, évangélistes, vierges et martyrs, dans leur attitude hiératique et leur sérénité glorieuse. Suivant la belle expression de Viollet-le-Duc, la cathédrale était « un livre ouvert pour la foule. » Avec son demi-jour silencieux et sa parure mystique, le chrétien n'avait qu'à la regarder pour y trouver la Bible et l'Evangile. Chacun des vitraux formait même comme un livre à part dont les médaillons étaient les chapitres et où les fidèles sans psautier ni missel pouvaient lire les merveilleuses légendes des saints, les plus belles pages théologiques et morales [1].

[1] Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie,* Introd.

Dans la ballade qu'il fit « à la requête de sa mère, pour prier Notre-Dame, » Villon met cette strophe sur les lèvres de cette « humble chrétienne » :

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne sçay ; oncques lettre ne leuz ;
Au moustier voy dont je suis parroissienne
Paradis peinct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnez sont boulluz ;
L'ung me faict paour, l'autre joye et liesse...

La prière, en particulier, n'a jamais été symbolisée d'une manière aussi éloquente que dans la cathédrale gothique. L'ogive, avec ses mille arceaux, ses lignes harmonieuses et légères, ses flèches aiguës, figure une tendance de l'âme à s'élever toujours plus haut. On dirait qu'elle semble vouloir porter jusqu'au ciel les hommages et les adorations du peuple chrétien [1].

III

Enfin, la cathédrale est à la fois l'emblème de l'Eglise et de la patrie.

Que de choses nous diraient ces antiques murailles, si elles pouvaient parler ! La basilique du moyen âge était, pour ainsi dire, le centre de la vie nationale. Une âme s'est incarnée dans cette pierre. A cette époque de foi profonde, le peuple en faisait volontiers sa halle et son forum. Les « mystères » se jouaient à l'ombre du porche devant la foule massée sur la place. Sous ces voûtes magnifiques, les armées triomphantes sont venues rendre grâces au Dieu des victoires. De la base des colonnes à la pointe du clocher notre esprit, notre caractère, notre génie vivent dans les cathédrales du XIIIe siècle. Joies, deuils, espérances, elles ont tout connu, et elles nous apparaissent, suivant l'admirable expression de Maurice Barrès, « toutes chargées de sensibilité, témoins vénérables de notre histoire », en même temps qu'elles attestent par leurs fermes assises la force inébranlable et la permanence de la sainte Eglise.

L'âge et les éléments ont assombri leurs murs, mais en leur donnant sous la patine des siècles et le travail du soleil et de la pluie, un aspect qui les embellit : elles n'en regardent pas moins avec un air d'éternité par dessus nos maisons qu'elles dominent. Que dis-je ! la destruction même, ici et là, de ces admirables édifices, impuissants à la fin contre les siècles, n'est pour eux qu'un changement immortel. Hier, c'était un temple ; aujourd'hui, un amas de marbres brisés, puis, le vide et les ronces ; ensuite une nouvelle cathédrale surgit pour abriter la pensée de Dieu. Et au même endroit la prière, le culte, les hymnes recommencent, comme si ces pierres divines incarnaient dans leur matière périssable une idée éternelle.

Il en est ainsi de l'Eglise catholique. « Les siècles ont passé sans ébranler sa tête, sans rider son front et sans courber sa marche. Elle a béni l'agonie des peuples, elle a étendu en pleurant le drap mortuaire et chanté le *De profundis* sur ceux qui l'ont persécutée. Tyrans, hérésiarques, politiques, n'ont pu l'empêcher d'être. Quand on la croyait finie, elle renaissait et elle renaissait toujours la même : car le propre de sa vie est de ne point changer. Au lieu que la vie des autres sociétés se compose de phases mobiles qui souvent dénaturent leur physionomie originelle, la sienne progresse sans que s'altère aucun des traits qui la caractérisent. Remontez les flots des ans depuis

[1] Quelques belles pages de Huysmans dans sa *Cathédrale* expriment la même idée.

Pie IX — nous dirions aujourd'hui Pie XI, et avec quelle piété filiale ce nom d'un Pontife vénéré n'est-il pas déjà revenu cent fois sur nos lèvres ! — jusqu'à S. Pierre, arrêtez-vous à chaque période remarquable de l'histoire, regardez l'Eglise : pas d'intermittence dans sa vie, pas de changement dans sa physionomie. Elle est toujours ce qu'elle a été [1]. »

Les soleils couchants qui se sont inclinés vers nos cathédrales ont laissé sur leurs pierres un reflet de leurs rayons et sur leurs colonnes une nuance de rouge et d'or. Mais sous ce beau vêtement, debout, malgré la rouille des âges, comme elles restent bien, pour la plupart, et plus encore celle de Reims, avec ses cicatrices glorieuses, les emblèmes de l'immortalité de l'Eglise !

Mille et mille fois on a essayé de faire mourir l'Eglise : on a même sonné à certaines heures ses funérailles. Vaine espérance ! L'Eglise a vu s'émousser « sur le bouclier de sa foi » les armes les plus diverses, depuis le fer du bourreau jusqu'à la plume du pamphlétaire. Si aujourd'hui tout semble conjuré contre elle et par tant de desseins sacrilèges, n'en soyons pas alarmés. Au milieu de l'agitation et de l'instabilité des choses, plus on la combat, plus elle se raffermit, plus compacts sont les cadres qui en font une armée invincible.

* * *

Voilà la cathédrale gothique : monument d'art, témoignage de foi, symbole de la France et de l'Eglise. Restons fidèles à cette même foi qui a bâti la cathédrale ; aimons à prolonger par notre propre prière cette prière cristallisée dans les roses de ses verrières et les chapiteaux de ses colonnes ; enfin, que son indestructible beauté se reflète toujours dans notre âme, cette autre construction plus noble encore et que nous avons à perfectionner sans cesse.

XXVI

ROGER BACON

Chose remarquable : un moine du XIIIe siècle a deviné et devancé la plupart des découvertes scientifiques dont se glorifie notre époque. Sans doute, la première place était alors aux études spéculatives, à la théologie, à la philosophie ; les sciences physiques et naturelles servaient simplement d'auxiliaires à celles-ci pour parvenir à la connaissance de Dieu, *scientiæ adminiculantes*. Roger Bacon, simple Frère Mineur de l'Ordre de Saint-François, qui fit ses études aux universités d'Oxford, puis de Paris, quand Alexandre de Halés et Albert le Grand en étaient la gloire, ne les cultiva pas moins avec un succès digne d'admiration.

I

A vrai dire, Roger Bacon fut en plein XIIIe siècle un précurseur. Ce qui fait, du reste, la magnificence des génies de cette époque, c'est leur puissance de synthèse. Dans la série de ses traités, le moine franciscain se montre, tour à tour, théologien, philosophe, géographe, mathématicien, chimiste. On sait qu'il dédia ses ouvrages, écrits d'ailleurs dans une belle langue latine, au pape Clément IV.

Appliquant à ses recherches les procédés de la méthode expérimentale, le savant moine arrive d'abord à fixer les lois de la pesanteur et celles de l'optique : « Si un homme, dit-il, regarde des lettres ou d'autres menus objets à travers un verre de cristal taillé en forme de portions de sphère, il les verra beaucoup mieux, et ces objets lui apparaîtront plus grands [1]. » C'est le principe des lentilles concaves et convexes.

Voici celui des microscopes et des télescopes : « Nous pouvons, écrit Bacon, disposer une matière transparente par rapport à notre vue et aux corps environnants, de telle sorte que ceux-ci soient brisés et refléchis dans un sens ou un autre, et susceptibles d'être aperçus de près ou de loin. Ainsi, il serait loisible de lire à une distance incroyable les petites lettres ; ainsi encore, nous ferions descendre ici-bas, quant à l'apparence, le soleil, la lune et les étoiles. »

L'humble religieux nous décrit également la formation de l'arc-en-ciel ; fait entrevoir la possibilité de décomposer la lumière solaire ; expose ou du moins renouvelle la théorie des miroirs ardents, déjà connue des anciens, et résout plusieurs problèmes élémentaires de géométrie pratique. Il se montre de même pour l'étude du globe en avance sur son siècle. Après avoir relevé dans son *Opus majus* les erreurs des antiques géographes, il ne craint pas de soutenir que l'Afrique possédait des peuplades par delà l'Equateur [2].

II

Dans un autre ordre de sciences, la sagacité de Bacon apparaît tout aussi surprenante. La cause des marées, c'est-à-dire le flux et le reflux de la mer, sur laquelle on a tant disserté, n'est à son avis que l'attraction de la lune sur l'élément liquide. C'est encore l'opinion la plus accréditée de nos jours.

Bacon, constatant un défaut de concordance entre l'année civile et l'année astronomique, proposa au pape Clément IV de réformer le calendrier, en comptant chaque 130 ans trente heures de plus à l'année Julienne ou année de Jules César qui comprenait 365 jours. Cette réforme, qui se réalisa seulement trois siècles plus tard sous le pontificat de Grégoire XIII, devait, en donnant à l'année solaire sa véritable longueur, fixer d'une façon régulière les équinoxes, les solstices et les lunaisons.

Bacon rêva aussi des tables astronomiques établissant le mouvement des cieux pour une série indéfinie d'années. Mais il ne put les mener à

[1] Mgr Besson, *Œuvres oratoires*, t. II, p. 275.

[1] *Opus majus*, cap. I.
[2] Cf. *Semaine littéraire* du 28 juin 1914 ; et P. Lodiel, *Nos raisons de croire*, chap. V.

bonne fin, faute de ressources. A lire ses observations, on croirait déjà deviner le mécanisme savant, les calculs que l'on admirera un peu plus tard (1352) dans la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg, avec son calendrier civil et son calendrier ecclésiastique, et avec son astrolabe indiquant le mouvement apparent du soleil et des planètes, et les phases de la lune : œuvre d'une merveille incomparable. Au dire de M. Duhem, c'est chez Roger Bacon et quelques autres savants du XIVe siècle qu'il faut aller chercher les cosmographes de la Renaissance et des temps modernes [1].

III

En physique et en chimie les connaissances du moine franciscain furent également variées. Il décrit notamment la composition et les effets de la poudre à canon, que l'on connaissait d'ailleurs depuis le VIIIe siècle. Pour obtenir de la poudre il suffit, à son avis, de réunir du salpêtre, du soufre et du charbon. Bacon va jusqu'à prédire d'une manière générale les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe électrique, voire même quelque chose comme les ballons dirigeables et les sous-marins.

« On pourrait, dit-il, construire des machines propres à faire marcher les plus grands vaisseaux sans le secours de voiles ni de rames, et avec plus de vitesse que ne le ferait une armée de rameurs : on n'aurait besoin alors que d'un pilote pour le gouvernail... On pourrait aussi faire marcher les voitures avec une incroyable vitesse, sans le secours d'aucun animal... Il ne serait pas moins possible de façonner des instruments qui, au moyen d'un appareil à ailes manœuvré par un homme, permettraient de parcourir les airs à l'instar des oiseaux. » N'est-ce pas déjà la connaissance des forces motrices du gaz et de la vapeur ? [2]

L'ingénieux chercheur nous parle encore de se promener au fond de la mer ou des fleuves, de construire des ponts sans arches ni colonnes, de soulever des fardeaux énormes avec des leviers très faibles. De même qu'il avait pressenti avant Descartes entre deux arguments métaphysiques la théorie des chemins de fer et des aérostats, les premières lois de la chaleur rayonnante et les harmonies du système solaire, il exposera son idée sur la science d'algèbre, sur les fractions décimales, les armes à feu, la gravure sur bois et en taille douce, les moulins à vent, les bocarts, les moulins à eau, etc.

Quand on songe que Bacon était contemporain de S. Louis et des Croisades et qu'il prévoyait déjà les principales applications de la science actuelle, sans avoir les avantages d'une bibliothèque et les ressources pratiques des laboratoires, on demeure confondu devant la pénétration intellectuelle de ce modeste Franciscain. L'Université d'Oxford s'est donc honorée en lui inaugurant, le 15 mai 1914, une statue, à l'occasion du septième centenaire de sa naissance.

* * *

Malheureusement Roger Bacon eut le tort de se livrer à certains écarts d'imagination, et de donner dans les travers de l'astrologie et de l'alchimie. Aussi l'autorité ecclésiastique lui imposa-t-elle, non pas une dure prison, comme on l'a dit, mais une sorte de retraite, où il put se livrer jusqu'à sa mort (11 juin 1294), et avec les encouragements du pape Clément IV, à ses études favorites.

[1] *Le Système du monde,* Paris, Hermann, 1903-1920.
[2] *Semaine littéraire* du 28 juin 1914.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXXIII

LA JUSTICE DANS L'ÉTAT

Justitia elevat gentem.
La justice élève une nation.
(Prov., XIV, 34).

La famille n'est pas le seul groupement humain sur lequel doit régner la justice. Il en est un autre, beaucoup plus vaste et plus nombreux, auquel elle s'impose à titre non moins rigoureux et sous peine d'effroyables catastrophes. C'est l'immense goupement dont nos familles sont, suivant une expression bien connue, les *cellules ;* je veux dire *l'Etat*.

Quand de nombreuses familles issues de même souche, rapprochées par une longue communauté de langue ou par d'impérieux intérêts, résolues enfin de vivre en société distincte de toute autre, s'affranchissent des races voisines et proclament leur indépendance politique, elles forment ce qu'on nomme un peuple, une nation, un Etat. Aussitôt cet Etat constitué, docile aux lois d'une nécessité commune à toutes les agglomérations humaines, il s'organise, c'est-à-dire se donne des chefs et prend l'engagement de leur obéir. En même temps, il fixe la constitution et promulgue les lois auxquelles il sera soumis. — A dater de ce jour, il comprend deux classes d'hommes. En haut, sont ceux qui gouvernent et, à des degrés divers, les fonctionnaires de tout nom et de tout rang. En bas, ceux qui sont gouvernés, c'est-à-dire les simples citoyens. Ces deux catégories d'hommes contractent, par le fait même de la place qu'ils occupent dans l'Etat, des droits et des devoirs nouveaux, que la justice consacre et auxquels ni les uns ni les autres ne peuvent manquer sans l'offenser plus ou moins grièvement.

Ces droits et ces devoirs du fonctionnaire et du citoyen sont tellement oubliés aujourd'hui, même des chrétiens, qu'il est nécessaire de les rappeler. Je les rappellerai donc brièvement : d'abord, *en établissant les principes dont ils découlent ;* puis en dégageant, pour les supérieurs et pour les inférieurs, *les principales conséquences de ces principes*.

I

Ceux qui, dans l'établissement d'un gouvernement, veulent voir un fait tout humain, résultant de causes purement humaines, ne reconnaissent guère à ce gouvernement que des obligations très limitées, avec une responsabilité fort étroite. Leur raisonnement est logique. Si l'autorité politique vient uniquement des hommes, elle ne dépend que des hommes et n'a de compte à rendre qu'aux hommes. Il suffira donc aux chefs d'Etat de satisfaire au vœu des majorités, c'est-à-dire d'assurer à peu près la paix sociale, le développement de l'industrie, la prospérité commerciale, la sécurité des intérêts. — Par contre, les citoyens n'auront envers le pouvoir civil que des devoirs étrangers à la conscience. Ils pourront donc en prendre à leur aise avec lui, enfreindre ses lois quand une occasion favorable s'en présentera, et même se soustraire au paiement des impôts. Rien de tout cela ne sera crime, si cela se fait avec adresse, sans troubler la tranquillité générale, et surtout si l'on réussit à éviter toute répression.

Nous, chrétiens, nous demanderons autre chose encore tant aux gouvernants qu'aux gouvernés, parce que, suivant nos doctrines, la puissance sociale ne vient pas des hommes, mais descend de plus haut, revêt un caractère plus sacré, emporte des droits et impose des devoirs plus étendus et plus rigoureux. Ecoutez en effet, sur ce sujet de haute importance, l'enseignement des apôtres, dans lequel nos croyances nous font reconnaître l'enseignement de Dieu. Ils affirment d'abord que la puissance dont jouissent les chefs d'Etat leur est donnée par Dieu. C'est Dieu qui a fait les hommes pour vivre en société. C'est Dieu qui a soumis leurs sociétés à la nécessité d'avoir à leur tête un pouvoir constitué, sous peine de tomber dans l'anarchie et de courir à la ruine. Et c'est encore Dieu qui, quand un peuple se donne un gouvernement, confère à celui-ci l'autorité dont il a besoin. La naissance, dans les monarchies héréditaires, et l'élection dans les démocraties, ne font que désigner les personnes appelées à recevoir l'investiture divine ; mais celle-ci seule apporte à ces personnes le droit de commander. Voilà ce que S. Paul appelle « *l'ordre établi de Dieu,* » ordre dont il déclare qu' « *en lui résistant, on résisterait à Dieu.* » Et c'est pourquoi il ajoute que « *cette résistance mériterait la damnation éternelle.* » (Rom., XIII, 1 et 2). — Si vous voulez savoir en quel moment précis Dieu confère autorité aux héritiers des rois et aux élus des nations, je vous dirai : c'est (qu'ils en aient conscience ou non, qu'ils y croient ou non) à l'heure où, conformément aux constitutions ou aux traditions du peuple dont ils deviennent les maîtres, ils sont mis en possession de leurs importantes fonctions.

Je prévois qu'ici l'on va m'adresser une question délicate, question à laquelle donne lieu l'histoire des derniers siècles et celle même du siècle commencé. — « Ce que vous venez d'exposer, me dira-t-on, se comprend aisément des chefs établis par l'entente spontanée des citoyens, au temps où chaque Etat s'est créé. Ces chefs sont évidemment légitimes ; on s'explique donc que Dieu les ait consacrés, leur ait conféré l'autorité, et la confère encore, dans la suite des âges, à quiconque leur succède d'après les règles fixées à l'origine. Mais que penser des régimes nouveaux substitués aux anciens par des révolutions injustifiées et faites par des hommes de désordre, lesquels ont pris un prétexte dans des utopies criminelles et déraisonnables, ou dans le vœu général de réformes très réalisables par des voies pacifiques, lesquels enfin ont profané et foulé aux pieds l'autorité venue de Dieu à des pouvoirs parfaitement réguliers ? »

Je réponds. — Personne ne peut le contester : ces nouveaux régimes ont eu la plus vicieuse des origines. Malgré leur succès, les révoltes dont ils sont nés sont et restent des crimes ; car aucun succès ne peut innocenter un crime. Il s'est donc certainement écoulé une période plus ou moins longue durant laquelle ils n'avaient aucun droit de commander. Pendant ce temps, la masse des citoyens pouvait leur refuser obéissance, leur disputer la victoire et, si elle la remportait, rétablir les anciens gouvernements. Mais elle ne l'a point fait. Au contraire, elle a toléré les usurpateurs. Elle les a même protégés contre les partisans des pouvoirs déchus. Si bien qu'un beau jour, ces régimes nouveaux se sont trouvés en paisible possession de la puissance publique. Dès lors, et si par ailleurs ils se sont abstenus d'exercer aucune de ces tyrannies qui justifieraient le renversement des pouvoirs légitimes, la nécessité de sauvegarder l'ordre public a fait un devoir de leur obéir. L'attitude que la nation, dans son ensemble, a observée envers eux constitue une sorte d'élection. En conséquence, et parce qu'aucune autre organisation n'existait actuellement pour la recevoir, Dieu leur a donné l'autorité qu'ils n'avaient pas. Telle est la doctrine enseignée par l'Eglise [1]. — N'en concluez point que Dieu approuve et récompense l'iniquité !... Non ; mais il pourvoit à un besoin social. Après comme avant les révolutions, les sociétés sont contraintes, par la force des choses, d'avoir des chefs pourvus du droit de faire des lois et de donner des ordres. Dieu confère ce droit aux gouvernements issus de perturbations criminelles, comme il donne sa grâce aux enfants illégitimes ; je veux dire : en vue d'assurer leur salut. — Ma conclusion, à moi, sera que l'intérêt, comme le devoir, oblige les pouvoirs régulièrement constitués à gouverner avec tant de sagesse qu'ils s'attachent les populations, à préserver leurs sujets de la contagion des idées subversives, à s'entourer toujours des forces nécessaires pour repousser victorieusement les attaques des révolutionnaires, et même à conserver leur prestige par la correction et les vertus de la vie privée. Parmi les régimes politiques renversés, en est-il beaucoup qui n'aient point manqué à l'un ou à

[1] Léon XIII : Encyclique aux Français, du 16 février 1892 ; — Encyclique aux Cardinaux français, du 3 mai 1892.

l'autre de ces devoirs et, par là, n'aient été, plus ou moins, la cause même de leur chute ?

Je reviens à mon raisonnement.

La puissance civile vient de Dieu. Le fait de cette origine suffirait, de lui-même, à caractériser sa mission. Mais l'apôtre S. Paul a pris soin de définir en termes précis le but pour lequel Dieu donne aux chefs d'Etat leur autorité et les charges ou devoirs qu'il leur impose. Cette définition, il la donne d'un mot : « *Ce chef,* dit-il, *est le ministre de Dieu, en vue du bien.* » (Rom., XIII, 4). Reprenons ces deux mots.

Le dépositaire de la puissance publique est « *ministre de Dieu.* » — Il ne sera donc point son maître ; mais il sera soumis à des lois. Il devra donc travailler non pour son propre compte, mais, passez-moi l'expression, pour le compte de Dieu. Le pays qu'il gouverne n'est donc pas, pour lui, une source de profits à exploiter, mais un dépôt à administrer et dont il devra un jour rendre compte au souverain Juge. On l'honorera comme un souverain ; mais l'Apôtre estime qu'il remplit un *ministère,* c'est-à-dire un *service.*

Il est ministre de Dieu « *en vue du bien.* » — C'est que les puissants d'ici-bas sont établis pour procurer le bien des peuples auxquels ils sont préposés. Le bien général est leur raison d'être ; le bien général est aussi le but auquel ils doivent tendre de toutes leurs forces et dans tous leurs actes. — Parmi les différents biens dont peut se composer le bonheur des nations, ils prendront soin de discerner ceux qui, soit pour leur qualité, soit pour leur utilité, méritent une préférence ; et cette préférence, ils donneront, par leur conduite, la preuve qu'elle est la leur. A cet effet, ils mettront toujours la vérité, le droit, l'honneur, le progrès moral, au-dessus des intérêts et de la prospérité matérielle. S. Paul leur recommande, en particulier, de montrer leur dévouement au bien et leur haine du mal par leur application à protéger les bons et à punir les méchants. Puis, s'adressant aux citoyens, il leur dit : « *Voulez-vous n'avoir rien à redouter de vos chefs ? Faites le bien ; et ils vous décerneront des louanges. Que si vous faites le mal : alors, ayez-en peur ! Car ce n'est pas sans raison qu'ils portent un glaive. Ministres de Dieu, ils sont les exécuteurs de ses colères contre quiconque fait le mal.* » (Rom., XIII, 3-4).

N'est-il pas admirable, dites-moi, ce programme de gouvernement dressé par l'Esprit-Saint ? N'est-elle pas souverainement grande, belle, honorable à la fois pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent, cette idée d'un pouvoir venu de Dieu et s'inspirant, dans son exercice, de la pensée divine ? Et ce peuple-là ne serait-il point heureux, dont les gouvernants prendraient à tâche de la mettre en pratique ?

Il me sera facile, après cela, de signaler les principaux droits et devoirs de justice propres à chacune des deux classes dont se compose un Etat.

II

Les peuples ne sont point faits pour les gouvernements ; au contraire, les gouvernements sont faits pour les peuples. Il sera donc logique de rappeler avant tout les droits des peuples et les devoirs des gouvernements, et ensuite les droits des gouvernements et les devoirs des peuples.

1. — Si, comme l'enseigne la doctrine que nous venons de rappeler, les chefs de l'Etat sont investis d'une puissance venue de Dieu ; s'ils sont, dans toute la force du terme, les ministres de Dieu ; les citoyens ont évidemment le droit d'être gouvernés suivant les règles tracées par Dieu et comme à la manière de Dieu. Ce droit des citoyens, les puissances sociales ont le devoir de lui donner satisfaction. Il leur faudra, pour y réussir, pratiquer de nombreuses vertus, mais en particulier la vertu de justice : car Dieu est souverainement juste et la justice même. — Voyons donc ce que la justice exige des gouvernements.

La justice oblige quiconque accepte une fonction publique à en accomplir effectivement et consciencieusement toutes les charges. Les rois fainéants étaient, pour leur paresse, des rois criminels ; ils ont bien mérité leur déchéance. Nous les tolérerions certainement aujourd'hui moins longtemps que leurs contemporains ne les ont tolérés. Nous ne comprendrions pas davantage un chef d'armée fainéant, un administrateur fainéant, un juge fainéant. Aujourd'hui, la conscience publique exige que tout fonctionnaire se rende digne du rang auquel il est placé, gagne le salaire qu'il reçoit et mérite les honneurs dont il est entouré.

La justice commande aux pouvoirs constituants de faire des constitutions et aux pouvoirs législatifs de faire des lois qui soient conformes au droit. Il existe en effet, au-dessus des puissances humaines, des principes et des règles morales basés sur la nature des choses, voulus et sanctionnés de Dieu, et auxquels tout, ici-bas, doit être soumis. Toute loi qui va contre ces principes et contre ces règles est radicalement nulle. Ainsi, par exemple, les pouvoirs civils ne peuvent ni légiférer sur les choses qui échappent à leur autorité, comme la religion, ni rien entreprendre contre les libertés et les intérêts pour la sauvegarde desquels les hommes se sont constitués en société, comme les droits essentiels de la personne humaine, et spécialement le droit à la liberté individuelle et le droit de propriété.

La justice veut que les pouvoirs exécutifs appliquent les lois avec assez d'impartialité pour faire porter le même joug à tous les citoyens. Il est interdit à ces pouvoirs, soit d'aggraver la législation établie, soit de l'atténuer. Ils ne peuvent, non plus, en exempter qui que ce soit. Ce serait, de leur part, une iniquité d'en alléger le fardeau pour les uns et de le faire peser plus lourdement sur les autres. Devant la loi, il ne doit y avoir ni grands ni petits, ni puissants ni faibles ; tous doivent être absolument égaux.

La justice prescrit aux tribunaux de rendre leurs sentences avec une incorruptible intégrité et sans faire acception de personne. Elle flétrit ceux qui, au lieu de rendre des arrêts, rendent des services. Elle ne permet point aux magistrats d'établir des différences de répression entre citoyens coupables des mêmes fautes ; par exemple, de poursuivre ceux-ci quand ils laissent en paix ceux-là, ou de punir plus sévèrement les uns et moins sévèrement les autres ; en un mot, de faire intervenir dans leurs décisions des considérations étrangères à la stricte équité.

Enfin, la justice doit régner sur ceux qui président à la distribution des charges publiques, des honneurs et des récompenses. Ceux-là ne peuvent, sans iniquité, abuser de leurs fonctions pour payer l'affection de leurs amis ou les complaisances dont leurs personnes ont été l'objet. Ils doivent consulter uniquement les aptitudes et les compétences, les mérites acquis et les services rendus.

En imposant aux gouvernements et à leurs représentants ces graves obligations, la justice donne aux nations le droit d'exiger qu'elles soient scrupuleusement accomplies. Tout fonctionnaire qui les enfreint commet une forfaiture et offense non seulement Dieu, mais encore les hommes.

Puisque je parle des droits des citoyens, l'occasion favorable m'est donnée de leur rappeler deux de leurs droits les plus importants, dont les circonstances leur commandent très souvent de faire usage et qui, dans ce cas, deviennent aussi des devoirs.

Le premier de ces droits est le droit d'élire les membres des assemblées législatives, des conseils départementaux, des conseils d'arrondissements, des municipalités, et les administrateurs des sociétés industrielles ou commerciales. Les lois n'obligent pas toujours ceux qui possèdent ce droit à porter leur suffrage aux urnes électorales. Mais presque toujours le malheur des temps supplée au silence des lois et prescrit à tous, surtout aux honnêtes gens, de participer aux élections. Si ce précepte ne s'impose pas au nom de la justice, il s'impose au nom du zèle que tout citoyen doit avoir pour les intérêts de son pays. Il importe en effet souverainement aux destinées d'une nation que l'autorité appartienne aux meilleurs. Or, elle ne leur appartiendra que s'ils sont élus. Et ils ne le seront que si la partie saine des populations prend part aux scrutins. Les méchants votent toujours et ne s'abstiennent jamais, s'ils n'y sont point forcés. Pourquoi les honnêtes gens n'en feraient-ils pas autant? Les excuses qu'ils allèguent pour s'en dispenser n'ont rien de sérieux et ne peuvent suffire à les justifier. On ne saura jamais quels préjudices leur abstention a causés à la plupart des peuples modernes. Très souvent les maux dont ces peuples ont souffert et souffrent encore n'ont pas d'autre origine.

Inutile d'ajouter qu'il faut non seulement *voter*, mais voter *bien*, c'est-à-dire pour les amis non seulement de la prospérité publique, mais de l'ordre social, des bonnes mœurs, de la religion. L'électeur répond dans une large mesure de la manière dont ses élus se servent de la puissance qu'il leur a donnée. On n'a donc point trompé les catholiques, quand on leur a parlé du *péché électoral*. Ce péché existe. C'est même l'un des plus graves et des plus funestes. Que de lois malfaisantes, que de scandales, que de persécutions ne lui doit-on pas, depuis qu'existent soit le suffrage restreint, soit le suffrage universel !

Le second des droits dont je voulais dire un mot est le droit d'accession aux fonctions conférées par le suffrage populaire ou par les gouvernements. On ne saurait trop insister auprès des bons citoyens, tantôt pour qu'ils se présentent aux élections pouvant les investir des premières, tantôt pour qu'ils acceptent les secondes, lorsqu'elles leur sont offertes. Quand ils s'y refusent, ils laissent la place libre aux moins bons et même aux plus mauvais. De là, cette gestion déplorable qui compromet souvent tant d'intérêts importants et tant de causes justes et sacrées. Il faut, je le sais bien, il faut du courage pour entreprendre et mener à bonne fin une campagne électorale, et pour assumer des fonctions qui imposeront du travail, demanderont du temps, apporteront toute sorte de sollicitudes, soulèveront des jalousies et même des haines. Nos ennemis ont bien ce courage ; pourquoi nous, chrétiens, ne l'aurions-nous pas ? D'ailleurs, il y a là un acte de dévouement auquel ni les hommes ni Dieu ne resteront indifférents.

Je viens de nommer le dévouement. Ce serait donc ici le lieu de rappeler aux catholiques combien ils doivent être dévoués à leurs croyances, à leur culte, à leur Eglise, et par là-même à toutes les institutions établies, de leur temps et dans leur milieu, pour en assurer la défense et le progrès : comme la bonne presse, l'école confessionnelle, le patronage des jeunes gens et des jeunes filles, les œuvres de piété, de charité et d'apostolat. Le soutien de toutes ces institutions rentre à la fois dans nos droits et dans nos devoirs.

2. — J'en viens aux droits de l'Etat et aux devoirs des citoyens. Ils résultent, eux aussi, du principe établi tout à l'heure et d'après lequel l'autorité de l'Etat lui vient de Dieu. Voici les plus importants.

L'apôtre S. Paul, commentant sa propre doctrine, en nomme trois : l'*obéissance*, le *paiement des impôts*, et le *respect*.

L'OBÉISSANCE : « *Il est nécessaire*, dit-il, *d'être soumis au pouvoir civil, non seulement pour éviter ses châtiments, mais aussi par conscience.* » (Rom., XIII, 5). C'est l'évidence même ; car Dieu délègue ses propres droits à toute personne à laquelle il délègue son autorité. Il est donc contraire à l'esprit chrétien d'enfreindre les lois du pays, même quand on peut le faire sans s'exposer à aucune pénalité. Toutefois, personne n'est obligé d'aller au-delà du texte légal, ni de l'interpréter dans un sens plus large que ne le fait

l'acception adoptée par la conscience populaire. On a même non seulement le droit, mais aussi le devoir de ne tenir aucun compte des lois injustes, ou qui prescrivent ce que Dieu défend.

LE PAIEMENT DE L'IMPÔT : « *Rendez,* reprend l'Apôtre, *à tous vos chefs ce qui leur est dû : le tribut à qui est dû le tribut, et l'impôt à qui est dû l'impôt.* » (Rom., XIII, 7). — Il n'est pas possible d'administrer un vaste territoire, d'assurer sa défense contre les ennemis du dedans ou ceux du dehors, d'y créer et d'y entretenir des voies de communication, enfin de faire face aux services publics dont il a besoin, sans engager des dépenses considérables. Comment ces dépenses seraient-elles couvertes, si ce n'était par les contributions des citoyens ? Il est de toute équité que quiconque bénéficie de l'état social, porte sa part des dépenses sociales. — Les impôts se doivent, dans les Etats pourvus d'un Parlement, à titre d'autant plus rigoureux qu'ils sont acceptés, votés, limités par les représentants du peuple. Le concours de ces représentants établit, entre le pouvoir et les citoyens, une sorte de contrat : contrat par lequel ceux-ci s'obligent à subvenir aux dépenses régulièrement effectuées par celui-là. Il faut donc regarder comme des fautes contre la justice la plupart des fraudes en matière d'impôt. Et ces injustices obligent, comme les autres, à restitution.

A l'impôt d'argent s'ajoute à peu près partout, mais dans des proportions variées, l'impôt du service militaire, appelé encore l'*impôt du sang*. Cet impôt est de beaucoup le plus lourd. Pourtant, l'intérêt des nations et souvent même leur existence exigent qu'il soit payé. S'y soustraire sans un motif reconnu par les lois a toujours offensé les exigences du patriotisme. Il est rare aussi que cette faute ne fasse pas le malheur d'autrui. Il faut, en effet, remplacer les défaillants, soit à la caserne, soit sur le front des armées. Pour cela, les chefs de l'Etat appelleront sous les drapeaux des hommes et peut-être des classes d'hommes que leur âge ou leurs infirmités dispensaient de subir de telles fatigues et de s'exposer aux coups de l'ennemi. L' « embusqué » ne se couvre donc pas seulement de honte ; il contracte aussi une responsabilité dont il lui sera toujours impossible d'apprécier l'étendue.

Enfin, nous devons aux dépositaires de la puissance publique LE RESPECT : « *Rendez,* continue S. Paul, *le respect à qui est dû le respect.* » (Rom., XIII, 7). — Cette dette a sa raison d'être dans la divine origine de l'autorité. L'homme doit honorer tout ce qui vient de Dieu. Plus est grande la proportion d'autorité dont un fonctionnaire est investi, plus aussi celui-ci a droit au respect de ses subordonnés. Ne dites point que, par ses vices et ses scandales, il mérite un profond mépris ! Sa vie privée est une chose, et son rôle dans l'Etat en est une autre. Vous pouvez penser de sa vie privée ce que vous croyez juste ; mais dans l'exercice de sa charge et quand il agit comme dépositaire de l'autorité, respectez l'autorité.

* * *

Tels sont, dans leur substance, les droits et les devoirs que la justice établit au sein des Etats.

Figurez-vous maintenant une nation dans laquelle tous ces droits seraient respectés et tous ces devoirs remplis. Cette nation, dites-moi, ne réaliserait-elle pas un bel et très bel idéal ? Un gouvernement juste est toujours un excellent gouvernement. Un peuple juste est toujours un excellent peuple. Et la coexistence entre les mêmes frontières de ces deux excellences, celle d'en haut et celle d'en bas, établit nécessairement dans tout le corps social un échange d'estime, de confiance, d'affection, qui constitue la meilleure garantie de la paix publique et contribue puissamment à rendre la vie facile et douce. Un peuple comme celui-là est nécessairement un peuple heureux et prospère. Il se couvrira aussi de gloire ; car il se fera, dans le monde entier, une grande réputation de sagesse et de vertu. Il s'élèvera ainsi au premier rang des groupements humains, conformément à la divine parole que j'ai citée au début de cet entretien : « La justice élève les nations. *Justitia elevat gentem.* »

Souhaitons tous et faisons, dans la mesure de notre influence personnelle, que notre pays soit bientôt celui-là ! Ainsi soit-il.

En vente à nos bureaux

Le Déserteur, drame social en 3 actes, par l'abbé G. Mugnier, *franco,* 1 f. 25 l'ex., 5 f. les cinq.

DU MÊME : **La Victoire de la Terre,** drame social en 3 actes (mêmes prix).

L'un et l'autre drame sont contre la désertion des campagnes. Sans droits de représentation.

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1921 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas, l'*Ami du Clergé* n'ayant point paru pendant la guerre. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; sauf 1914-1919, qui coûte 14 fr., et 1921 qui coûte 10 fr. Le port est en sus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 novembris 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 16 novembre 1922

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Panégyrique de sainte Catherine. — Conviction et action, 609.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — Deuxième année. — I. *1er Dimanche de l'Avent :* L'acte de foi, 613. — II. *Pour la fête de l'Immaculée-Conception :* La Vierge immaculée, 614.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXVII. L'Hôtel-Dieu, 616. — XXVIII. S. Louis et la royauté chrétienne, 617.

Pour le Premier Vendredi. — LXXXVIII. Pour aimer le Sacré-Cœur, 620.

Panégyrique de S. André, apôtre. — Son apostolat et son martyre, 621.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE

(25 novembre)

CONVICTION ET ACTION

Quid proderit si fidem dicat quis se habere, opera autem non habeat ?

Que servira-t-il d'avoir fait profession de foi, si l'on n'en a pas les œuvres ?

(Jac., II, 14).

Mes frères,

Notre époque est marquée par un triste déclin des âmes. Tout récemment une plume éloquente écrivait : « La race des hommes de caractère s'éteint parmi nous. L'indifférence et le scepticisme ont fait de profonds ravages dans les esprits, dans les consciences et dans les volontés. Aux siècles passés, le dogmatisme avait des apôtres résolus. Dans tous les ordres, on ne craignait pas de déployer un drapeau et de mourir avec courage pour l'idée incarnée dans ses plis [1]. »

C'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui beaucoup de ces convictions profondes. Elles sont les filles d'un amour ardent ; or, l'égoïsme et la sensualité ont presque partout éteint, étouffé l'amour. Maintenant on peut avoir des opinions, auxquelles on ne tient pas plus qu'à des opinions ; on n'a plus guère de convictions.

L'affaiblissement des volontés a été la suite immédiate et naturelle de l'indécision des esprits. Dès que les convictions étaient supprimées par le doute doublé d'indifférence, à quoi les actions pouvaient-elles encore se consacrer généreusement ?

C'est donc visiblement l'énervation, l'anémie des intelligences et des cœurs.

Il est pourtant certain, m. f., que rien n'est beau, grand, noble, comme la conviction et le courage ; certain aussi que tout chrétien, comme tel, pour porter ce beau nom sans imposture, est tenu d'être un homme de conviction et un homme d'action.

Est-ce nous qui introduisons cette indolence spirituelle, ce triste déclin des âmes, ou avons-nous déjà hérité en naissant de cette dégénérescence qui humilie l'humanité ?

Quoi qu'il en soit, je voudrais, avec la grâce de Dieu, contribuer un peu à l'arrêter, en vous proposant ce soir l'exemple de sainte Catherine, cette grande chrétienne, *convaincue,* elle, et *généreuse.* Voilà tout ensemble le sujet et la division de ce discours.

I. — *Foi*

De tous temps, m. f., c'est dans la conviction et l'action qu'on a cherché et trouvé le salut et le succès. Il suffit d'un homme convaincu pour dominer tous ceux qui l'entourent. Voyez, pour vous en convaincre, quels ont été dans la politique, dans la littérature, dans les affaires, les hommes qui furent à la tête du mouvement et surent dominer leur époque. Ce furent des hommes de conviction, des hommes d'une idée. Donnez-moi un homme possédé par une idée, et cette idée remuera le monde [1].

L'idée des Saints était Dieu, Dieu avant tout, Dieu seul !... Et un seul saint, François-Xavier, convertit des milliers d'infidèles. Un seul saint, François d'Assise, fascina des milliers d'hommes et de femmes par les charmes de sa vie pauvre et austère et les entraîna à sa suite, par trois Ordres différents, dans les sentiers d'une perfection séraphique.

L'aimable héroïne de ce jour, sainte Catherine d'Alexandrie, elle aussi, se signale parmi les âmes puissamment convaincues. Elle avait une idée, la Vérité, la Foi, et cette idée eut ses triomphes et ses conquêtes.

C'était vers les années 300. Jusque-là, le christianisme n'avait guère cessé d'être partout la religion proscrite. Son existence après trois siècles d'extermination est un miracle que l'on explique bien par ce paradoxe que le sang des martyrs était une semence de chrétiens, mais qu'en vérité notre raison ne comprend point. Toutefois, il est juste de dire aussi qu'il y eut de temps à autre des époques de trêves dans la persécution : trêves parfois méchamment calculées par les empereurs pour inspirer d'abord et surprendre ensuite la confiance des chrétiens, trêves aussi envoyées par la divine Providence comme un répit à la pauvre et vaillante religion trop longtemps traquée jusque dans ses refuges souterrains. Alors sortaient de terre des églises florissantes. Ce fut même la gloire et le privilège de l'Orient de savoir ouvrir et développer, en ces moments de paix relative et toujours précaire, des écoles célèbres qui luttaient adroitement et avec avantage en faveur de la doctrine chrétienne. On y coordonnait les dogmes avec ce que les païens, Socrate et Platon, « le divin Platon, » avaient pu saisir de la vérité. Grâce à cette base et à ces formes philosophiques, la religion chrétienne ne fut plus autant dédaignée, mais se fit au moins étudier par les savants. Le souffle de la grâce alla souvent dissiper les ténèbres qui obscurcissaient les intelligences des cœurs droits, et les philosophes convertis devenaient des docteurs.

[1] Mgr Méric.

[1] Mgr Mermillod.

C'est dans ce docte milieu que nous trouvons Catherine.

Noble, belle, fière, d'une droiture de caractère qui ne se démentit jamais, amante passionnée du vrai, du bien et du beau, capable d'ailleurs par sa brillante intelligence de déchirer les voiles de la métaphysique et de saisir avec netteté et assurance la vérité abstraite, bref, d'une supériorité telle et si aimable qu'on ne songeait guère à la lui disputer, — c'est le portrait de la jeune Catherine encore païenne, quand elle fréquentait l'école chrétienne d'Alexandrie. Elle y allait, avec un cœur sincère, chercher la vraie religion.

Soit dit à la honte de notre siècle de lumière : en ce temps-là, le monde instruit était plus raisonnable que de nos jours ! Puisqu'il faut une religion, qu'il n'en est qu'une vraie et que toute la direction, vraie ou fausse, de notre vie en dépend, la religion valait alors la peine d'être étudiée. On trouvait qu'il importe à l'homme de savoir ce qu'il est, d'où il vient, où il va, et de ne point gaspiller sa vie comme dans un long rêve au milieu de fantômes et d'illusions.

Aujourd'hui, on se passe bien de cette science sacrée ! Et il y a quelque vingt-cinq ans, un esprit fort osait formuler, en pleine Chambre de la catholique Belgique, avec une impudence qui eût fait rougir un païen, la raison de son ignorance consentie en matière de religion : « La religion, dit-il, ne prolonge pas la vie d'un instant. » Comme si nous ne vivions que pour vivre longtemps, et non pour bien vivre et pour sauver notre âme ! Est-ce révéler assez brutalement l'homme animal, ravaler assez bas la dignité humaine ?

Eh quoi ! il suffit donc à ces hommes de chair de se mouvoir plus ou moins à l'aise dans ce tourbillon qu'est le monde, et ils consentent après cela à descendre tout entiers dans la matière, sans qu'aucune partie d'eux-mêmes survive et s'élève jusqu'au ciel ?

Oh ! que la foi est plus raisonnable, et plus belle, et plus consolante ! L'homme est si grand qu'il a besoin de la foi ! Il nous faut la foi pour élever notre intelligence ; il nous faut la foi pour rendre nos âmes supérieures aux stupides illusions et aux mesquines ambitions de ce monde ; il nous la faut pour purifier notre atmosphère en élargissant nos horizons. Il nous la faut avec sa lumière, et sa force, et sa douceur, pour donner à notre vie une direction sûre et sereine vers la vérité et jusqu'à l'immortalité.

Catherine sentait ce besoin. Et ses yeux qui étaient purs virent la Vérité, et son cœur, pur aussi et grand, l'embrassa. Elle répondit à la grâce et se fit chrétienne.

Quelle chrétienne ! Elle entra dans le giron de la sainte Eglise avec toute sa grande âme, avec tout son grand cœur. Dès le premier instant elle sut s'y établir ; elle choisit sa mesure, et ce fut la mesure pleine et débordante. Chrétienne en esprit et en vérité, elle le fut jusqu'à la sainteté !

Connaissant Dieu, elle adorait sa Majesté, elle respectait son souverain domaine et bénissait son saint Nom. — Espérant Dieu comme l'infinie récompense des labeurs de ce terrestre pèlerinage, elle n'avait garde de s'attacher aux choses d'ici-bas. — Aimant Dieu avec sincérité, elle observait sa loi, toute sa loi, sans vouloir éluder aucune des obligations qu'elle impose.

Qui ne voit, m. f., la différence entre cette foi vive et profonde, et notre croyance faible et languissante ?

Nous croyons, c'est sûr, notre nom et notre baptême l'exigent. Mais avons-nous une conviction religieuse, c'est-à-dire une foi avec laquelle notre intelligence ne marchande pas, une foi que nous reconnaissons comme la vérité une, exclusive, libératrice, à laquelle nous tenons, à laquelle nous nous attachons comme à l'inviolable direction de notre vie ?

Hélas ! avouons-le, la foi nous gêne quelquefois par sa contrainte ou par ses reproches. Alors, que faisons-nous ? Nous torturons ses enseignements jusqu'à ce que nous les ayons inclinés à nos penchants.

Si vous le voulez, nous découvrons encore en cela un souvenir, un reste de notre rectitude primitive. Nous ne voulons pas l'erreur ni le mal en eux-mêmes ; mais quand notre passion y a intérêt, nous voulons que l'erreur soit la vérité et que le mal soit le bien. Est-ce là aimer sincèrement la vérité et le bien ?

De là viennent ces interprétations tortueuses des dogmes catholiques, des préceptes divins, des directions pontificales ; de là ces compositions de choses incompatibles, de bonnes théories et de pratiques inconséquentes ; de là, en un mot, ces vies insouciantes et égoïstes, cette religion monstrueuse qui n'est pleinement rien du tout, ni christianisme, ni paganisme, et qui humilie profondément notre Mère la sainte Eglise parce que c'est la lâcheté de ses enfants qui l'a introduite et qui la développe.

Est-ce un attachement si faible, si indécis à la vérité, qui nous sauvera ? *Veritas liberabit vos.* (Jo., VIII, 32).

Catherine, elle, avait embrassé la foi avec plus de conviction ! Elle en avait fait la maîtresse et l'âme de sa vie : *justus meus ex fide vivit.* (Rom., I, 17). Si bien qu'elle pouvait lancer fièrement le défi de S. Paul : *Quis nos separabit ?* Qui donc nous séparera ? (Rom., VIII, 35).

Elle eut bientôt l'occasion de faire ses preuves. Vers cette époque éclata en Orient la dernière et la plus terrible persécution. Partie du cruel caprice d'un monstre, elle fut tout à fait féroce et dans son but et dans son plan. Il s'agissait, cette fois, d'exterminer les chrétiens pour jamais, avant tout en tuant leurs âmes en des orgies sacrilèges imposées en l'honneur des faux dieux, sinon en noyant leurs corps dans leur propre sang après des tortures raffinées.

J'estime que bien des chrétiens timides réussirent à dissimuler leur religion en s'affranchissant par des raisons spécieuses de la débauche idolâtrique qu'on leur imposait.

La jeune Catherine, comme un ange de dévouement, les soutenait secrètement dans leur foi craintive, suffisante pour leur salut, quoique trop faible pour braver un *veto* impérial. Mais pour elle, l'arrogance du tyran la révoltait profondément. A son avis, c'était Dieu, la Vérité souveraine, qui devait régner et opposer son *Non possumus* aux iniques ordonnances de l'erreur.

Elle souffrit quelque temps cette peine dans son âme, réfléchit et pria beaucoup ; puis, un jour, la persécution lui parut un affront si monstrueux à sa foi, qu'elle résolut d'en demander à l'empereur compte et justice !

En demander compte et justice à Maximin ! Mais, Catherine, ta résolution n'est pas sage ! C'est une témérité, une folie ! Qui donc es-tu ? Faible jeune fille de dix-neuf ans, ne vois-tu pas que tu te révèles fanatique et que tu cours inutilement à la mort ?

En effet, l'intelligence se refuse à approuver des efforts frappés d'avance de stérilité. La foi de Catherine eût pu être sauve sans ce généreux mais inutile dessein...

Ainsi parle la raison. Mais, je l'ai dit, m. f. : grande chretienne, Catherine avait plus que la raison et la foi, elle avait aussi l'amour. L'amour expliquera et justifiera, s'il le faut, sa conduite ou sa folie.

II. — *Action*

On a dit que les grandes pensées viennent du cœur, et c'est vrai. Le cœur entreprend et accomplit victorieusement ce que la raison avait taxé de témérité et d'exaltation. L'héroïne de ce jour nous en est un exemple admirable.

Elle se présente en effet devant l'empereur, seule, toute seule avec son jeune âge et sa faiblesse, avec sa religion exécrée, haïe de toute la Cour. C'est la brebis au milieu des loups, la colombe au milieu des serpents.

Cependant, contre toute attente, l'accueil est bienveillant, car dès le premier abord Maximin est frappé de sa beauté et de sa noblesse.

Mais le fier regard de la jeune fille brille d'un autre feu, son cœur est embrasé d'autres flammes ! Sans crainte, elle reproche au tyran ses cruautés et plus encore ses erreurs ; puis, avec une âme d'apôtre, elle lui fait une démonstration lumineuse de l'inanité des idoles et de la turpitude de leur culte.

L'empereur n'était ni sincère ni loyal. Ne se sentant pas de force à répondre, il appela à son secours, pour une séance ultérieure, cinquante personnages, les plus doctes de ses écoles, avec ordre de confondre cette trop franche chrétienne.

Joute peu banale, il faut en convenir ! Une jeune fille contre cinquante docteurs ! Sans doute, ici, Catherine n'aura d'autres armes que ses grâces et la pitié qu'elle inspirera ?

Détrompez-vous, m. f. Ce sont précisément les armes auxquelles elle ne songe point. Sûre de sa doctrine, elle aura du courage pour soutenir et défendre sa conviction !

« Empereur, dit-elle, je ne vous demande qu'une chose : c'est que, quand votre raison se sera rendue à mes arguments, vous ne fermiez pas alors votre cœur, que vous ayez la loyauté de fléchir avec moi le genou devant le seul vrai Dieu, le Dieu des chrétiens que vous aurez reconnu. »

Puis, sans quitter d'abord le terrain philosophique, elle présente une réfutation nette, serrée, saisissante des aberrations païennes. Les preuves de la raison exposées avec une logique irréfragable et basées sur les principes des savants de l'antiquité eux-mêmes, se suivent et se multiplient dans sa bouche...

L'assemblée reste muette et haletante devant ces flots inattendus d'érudition et d'éloquence.

Mais quand Catherine entreprit de faire briller les lumières de la foi à la place des ténèbres vaincues de la légende et d'arborer la croix victorieuse sur les ruines du paganisme ; quand elle prononça le nom sacré de Jésus-Christ, Verbe divin et notre Rédempteur, puisant dans la révélation ses vues sublimes sur Dieu, sur les hommes, sur le monde, — oh ! alors sa parole devint esprit et vie, lumière et flamme, éclairant ceux-là mêmes qui n'avaient pas voulu voir et remuant ceux qui avaient endurci leur cœur.

Et la vierge se tut, dit l'historien, que l'auditoire ravi était encore suspendu à ses lèvres.

Alors commença une série de scènes dramatiques qui ne furent qu'une série de victoires pour la conviction et le courage de la Sainte. Les docteurs accourus pour la confondre, se déclarèrent gagnés par ses raisons et prêts à adorer son Dieu.

Cette humiliante déception mit l'empereur dans une rage brutale. Séance tenante, il laissa à ces chrétiens improvisés le choix entre le culte des idoles et le bûcher.

Et les voilà, cinquante, hommes graves et savants, se tournant vers la jeune apôtre. Ils viennent de recevoir une part dans ses lumières ; ils implorent maintenant une étincelle de son amour divin, pour pouvoir joindre aussitôt l'action nécessaire à leur foi à peine éclose...

Ils demeurèrent fidèles et furent brûlés vifs sous les yeux de la Sainte.

Catherine, elle aussi, reste inébranlable. Les flammes du bûcher, montant vers le ciel, lui indiquent la route que son âme va prendre à son tour. L'empereur, peu sûr de prévaloir contre sa force, résolut d'éprouver sa faiblesse : — « Catherine, apostasie et tu es impératrice ! »

Mais la noble chrétienne avait déjà consacré sa virginité au Seigneur. Puis, l'offre n'avait rien de séduisant pour elle : Maximin était marié. Mille couronnes et tous les empires de la terre n'eussent pas compensé le péché de cette détestable union.

Ah ! jeune obstinée, tu refuses ton cœur ? On te l'arrachera !

Et les bourreaux l'étendent sur le chevalet, la disloquent, la fouettent, puis la jettent en prison, espérant que la faim, achevant l'œuvre des autres supplices, aura finalement raison de sa foi... Ils ignoraient l'endurance de la conviction et de l'amour !

Le dixième jour, l'impératrice Faustine en personne et le capitaine Porphyre pénétrèrent dans la prison et, émus de compassion, voulurent décider la pauvre enfant à l'apostasie. Tour à tour ils agitaient devant ses yeux le spectre d'une mort affreuse et lui promettaient une vie comblée d'honneurs et de délices. Mais la jeune prisonnière, oubliant ses souffrances, commença à parler avec tant d'émotion du Dieu et du Paradis des chrétiens que les visiteurs se convertirent eux-mêmes et se firent bientôt baptiser, avec deux cents soldats que la grâce avait touchés également.

Cette fois, c'en était trop ! Le martyre de l'impératrice elle-même et de Porphyre avec ses deux cents compagnons se consomma en une boucherie épouvantable. Et l'empereur jura qu'il damnerait l'âme de Catherine !

On fabriqua une machine dont la vue seule faisait frissonner : un terrible engrenage de roues armées de pointes et de lames tranchantes, pour déchiqueter lentement, horriblement, tout le corps de la jeune vierge... Mais Dieu, ici, veillait sur ce chaste corps ! L'instrument s'y émoussa comme sur un roc et, volant en éclats, déchira ceux qui le dirigeaient.

Il ne restait plus au tyran qu'une dernière ressource pour avoir raison de sa victime, le tranchant de l'épée.

— Un dernier mot, Catherine, un seul ! Abandonne ta religion ou meurs !

La réponse ne se fit pas attendre : — Je mourrai ! fit-elle fièrement. Pour les chrétiens, mourir n'est qu'un accident, trahir serait un malheur.

Et elle se rendit, triomphante, au lieu de l'exécution...

Ah ! quelle noble et ravissante figure ! Tout fléchit devant son courage ! Elle va, elle vient, elle exhorte, elle discute, elle prêche ; elle souffre la faim, la prison, les tortures ; finalement elle incline la tête sous le glaive et meurt... Et l'on n'aperçoit jamais ni ralentissement dans ses courses, ni timidité dans son langage, ni faiblesse dans ses souffrances, ni crainte au moment de la mort.

Et qu'est-ce qui la soutient ainsi au milieu des épreuves de la vie et des angoisses du trépas ? C'est, m. f., sa foi et son amour, sa conviction et sa générosité.

Salut, glorieuse Catherine, vierge et martyre, noble modèle des plus beaux caractères, — hélas ! de ceux peut-être qui nous manquent le plus !

* * *

Oserai-je, m. f., comparer notre action avec celle de sainte Catherine ?

Rappelez-vous le texte de ce discours : « Que servira-t-il d'avoir fait profession de foi, si l'on n'a pas d'œuvres à montrer ? »

Sans doute nous avons une certaine dose d'action et d'amour. Mais avons-nous le courage et la générosité qui ne marchandent jamais avec le devoir ? Voilà pourtant l'énergie qu'il faut à tout chrétien ! Car remarquez-le, tout comme la foi, le devoir est une de ces choses avec lesquelles on ne transige pas. Hésiter sur un seul dogme, c'est avoir perdu la foi ; transgresser un seul précepte, c'est prévariquer contre toute la loi, c'est abandonner Dieu : *Quicumque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* (Jac., II, 10).

Beaucoup croient avoir tout fait dès qu'ils ne désertent pas scandaleusement le drapeau catholique, dès qu'ils le suivent encore, fût-ce de loin, par routine, avec un cœur distrait et souvent non sans de tristes défaillances.

Eh bien ! non, ils n'ont pas tout fait ! On n'est vrai et bon chrétien que quand on observe la loi, toute la loi, et quand on serait prêt à mourir pour l'observance intégrale des commandements, de tous les commandements. « Si vous êtes les enfants d'Abraham, dit l'Ecriture, faites les œuvres d'Abraham. » (Jo., VIII, 39). Et encore : « La foi sans les œuvres est une foi morte. » (Jac., II, 26).

Ne dites pas que je vous prêche une doctrine austère !... Non, m. f. ; je ne vous prêche que le christianisme fondamental, auquel il n'y a pas moyen de rien retrancher. Il faut que nos croyances et nos actions se tiennent, sans inconséquence. Notre cœur et notre amour doivent servir fidèlement notre foi et notre conviction ; tous les chrétiens devraient avoir dans les veines du sang de confesseurs, du sang d'apôtres, du sang de martyrs. La vérité et le bien sont-ils donc changés et ne mériteraient-ils plus, comme autrefois, tous les hommages et les services de notre intelligence et de notre volonté ? Les confesseurs et les martyrs ne sont-ils pas nos pères et nos modèles ? Et si nous devons les rejoindre en paradis, ne devons-nous pas marcher sur leurs traces ici-bas ? Que si leurs exemples nous paraissent parfois trop élevés, c'est hélas ! que le niveau de notre foi et de notre piété est descendu trop bas !

Peut-être conviendrez-vous maintenant avec moi, m. f., que l'énervation des âmes, qui se traduit par une foi sans conviction et un amour sans flamme, constitue l'un des plus grands maux qui rongent la société moderne.

Nous n'avons plus les persécutions brutales d'autrefois, et cette politesse des mœurs donne le change à quelques-uns. Néanmoins, permettez-moi de douter que la situation de la foi en soit beaucoup meilleure, car nous n'avons pas davantage les grandes réactions, ni les grandes saintetés.

Au temps des exterminations sanglantes, alors du moins, à côté des bourreaux il y avait des martyrs, devant les Maximin surgissaient des Catherine, et le tranchant de l'épée coupait des palmes et des lauriers pour l'Eglise ! — Aujourd'hui, encore que le nombre des chrétiens se soit immensément accru, aurions-nous des phalanges de héros mourant pour la foi, pour la justice, pour la pureté ? Elle est à plaindre, notre Mère la sainte Eglise, quand ses enfants ne sont plus des hommes d'une idée, des hommes de foi et des hommes de cœur ! Je me la représente réduite à s'appuyer sur des bâtons vermoulus. Encore bien

s'ils ne la blessent pas un jour à la main en se brisant !...

Ah ! puisse le culte de sainte Catherine nous les rendre, ces âmes ardentes et fortes, éprises du vrai, amantes passionnées du bien !

Obtenez-les nous, ô glorieuse Vierge, par vos exemples et vos prières ! Obtenez-les nous, ces âmes chrétiennes intégralement, chrétiennes jusqu'à la sainteté !

Obtenez-les nous, ces âmes pures, endurantes, ènnemies du mal, indissolublement attachées au devoir ; ces âmes en état de grâce tous les jours de leur vie et jalouses de la gloire de Dieu et de l'exaltation de la sainte Église !

Donnez-les nous, Seigneur, ces âmes convaincues dans leur foi et généreuses dans leur action. Donnez-nous d'autres saintes Catherine : la société en éprouve l'immense besoin.

Donnez-les nous, Seigneur, pour embellir l'humanité, pour peupler le paradis et pour vous y former un cortège triomphal, ô mon Dieu ! Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

Deuxième année

I

1er Dimanche de l'Avent

L'ACTE DE FOI

Rationabile sit obsequium vestrum.

Que votre foi soit raisonnable. (Rom., XII, 1).

Mes frères,

Un jour, Taine, le célèbre écrivain, rencontrant un prêtre de ses amis, lui dit brusquement : « Expliquez-moi donc l'acte de foi. J'entends là-dessus tant de choses ; il n'est pas possible que tel soit l'enseignement de l'Eglise. » Le prêtre fit de son mieux le commentaire de cette parole de S. Paul : *Rationabile sit obsequium vestrum*. Et Taine aussitôt de lui répondre : « Je m'en doutais, on vous calomnie. Rien après tout n'est plus logique, rien même n'est plus scientifique. Je voudrais croire [1]. » A la vérité, la foi chrétienne est éminemment légitime. Il suffit pour s'en convaincre de peser les motifs sur lesquels elle repose.

I

Nous avons d'abord, pour croire, l'autorité de la raison.

Dès les premiers jours du christianisme, l'apôtre S. Paul proclamait en face des philosophes païens le caractère rationnel de notre foi. Et c'est encore le même caractère que définissait le Concile du Vatican en attribuant aux seules forces naturelles de la raison la connaissance de Dieu et celle de l'âme. De fait, la notion de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, l'ensemble des devoirs imposés à l'homme par le Décalogue, la nécessité d'une justice suprême pour la récompense du bien et pour la punition du mal : non seulement toutes ces vérités font partie de la saine philosophie, mais vouloir s'y soustraire serait renoncer aux droits de l'intelligence et refuser à la pensée sa liberté.

Nous ne pouvons pas davantage repousser les vérités d'ordre surnaturel. Si notre esprit demeure impuissant à saisir le mystère de la vie divine ou d'un seul Dieu en trois personnes ; si, abandonné à ses propres forces, il ne saurait comprendre un Dieu s'incarnant et mourant pour racheter l'humanité coupable, néanmoins il y a dans ces profondeurs inscrutables assez de lumière. Nous croyons sans comprendre ; mais nous avons nos motifs de croire. L'acte de foi est précédé chez nous de préliminaires suffisants ; notre adhésion à la vérité, même mystérieuse, est une adhésion réfléchie, donnée à bon escient.

Notre foi est si bien justifiée par la raison, elle répond avec une telle harmonie aux plus hautes tendances de la pensée humaine, que l'élite du monde savant s'y est toujours ralliée. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les gloires intellectuelles des siècles passés. Le nom et les œuvres d'un S. Augustin, d'un Albert le Grand, d'un Pascal proclament avec éclat que la vraie foi et la vraie science sont faites pour marcher de concert et se compléter l'une l'autre. Si nous en venons de suite à l'époque contemporaine, aujourd'hui même nombre d'esprits marquants, les plus belles illustrations du savoir ne craignent pas de s'incliner devant Dieu. Les restes de Pasteur reposent actuellement au milieu des laboratoires dans une chapelle admirable où la peinture, la mosaïque et le marbre perpétuent la mémoire de ce noble enfant de la Franche-Comté. Or, voici ce que disait Pasteur : « Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan breton ; si j'avais plus étudié encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. » Les jeunes universitaires qui, à cette heure, allient les croyances chrétiennes à une culture scientifique développée, forment une armée.

Et même, plus on a une érudition solide, plus on croit. Après tout, la religion garde, vis-à-vis de l'homme, un trop profond respect pour lui imposer des dogmes incapables de satisfaire tout esprit sérieux, ne présentant pas à son examen des éléments de conviction décisifs.

II

Mais Dieu, soucieux de donner à notre foi une certitude absolue, ne l'a pas seulement établie sur la raison : il a voulu qu'elle nous fût transmise sous la sauvegarde d'une autorité infaillible, celle de l'Eglise catholique.

Pour qui aime à réfléchir, n'est-ce pas un beau spectacle que celui de l'Eglise catholique, s'offrant au monde après vingt siècles, avec la longue dynastie de ses Pontifes, au nombre déjà de 266, quelques-uns portant l'auréole de la sainteté, beaucoup celle du génie, tous jouissant de prérogatives les plus augustes ; et avec cette série d'évêques qui depuis les Apôtres se sont succédés dans une chaîne ininterrompue, « ayant comme preuve de

[1] Cité par V. Giraud dans son *Essai sur Taine*, p. 17, note.

leur mandat l'empreinte du Christ, et le front orné d'une couronne ! » L'Eglise enseignante est à coup sûr éminemment intellectuelle. Elle est au-dessus de toutes les Universités, de toutes les Académies, de toutes les écoles : pour la surpasser ou même pour l'égaler, on ne voit rien.

Il y a plus : en la constituant gardienne de sa parole, Dieu a donné à son Eglise le pouvoir d'enseigner d'une manière infaillible. Si nous n'avions pour croire que la science, ce serait peu : on a écrit, en effet, un livre sur les *Certitudes de la Science*, et pour conclure à leur nombre tout à fait relatif. Si nous n'avions que l'autorité et la force du raisonnement, ce ne serait pas encore assez : tant de nuages obscurcissent l'intelligence des meilleurs esprits ! Une autorité plus haute, l'autorité divine de l'Eglise nous était nécessaire. L'Eglise, ayant reçu dans la personne de chacun de ses Papes, au fur et à mesure qu'ils passent, les promesses de l'infaillibilité, la vérité nous est donc octroyée par elle avec assurance; un privilège spécial en préserve de toute erreur la transmission. Nous croyons, non pas sur des affirmations humaines, si fermes soient-elles, mais sur l'autorité directe et immédiate de Dieu, dont l'Eglise est dépositaire.

III

Du reste, si nous observons la marche suivie par l'esprit humain dans son développement, nous voyons la foi précéder toujours la science. « L'autorité, dit S. Augustin, commence à nous instruire, puis vient notre propre entendement : tel est l'ordre de la nature [1]. » Croire sur la foi d'un autre est un de nos procédés de connaissance les plus ordinaires. L'enfant croit à son père, et l'élève croit à son maître. L'Eglise, sans doute, nous impose des dogmes mystérieux et des devoirs sévères; mais, avant de réclamer l'assentiment de notre esprit et la soumission de notre cœur, il semble qu'elle nous dise, en nous révélant ses titres, ce que Jésus-Christ disait à S. Thomas, l'apôtre incrédule : « Voyez mes mains et mes pieds, c'est moi. » (Jo., xx, 27). C'est elle, ou plutôt c'est Dieu. De fait, « les vérités qui sont l'objet de notre foi ont leur garantie suprême et irréfragable dans la science et la véracité divines. Voilà ce qui les met hors de pair avec n'importe quelle autre source de connaissances [2]. » Même pour des esprits exercés par l'habitude de l'analyse et cultivés, il n'en faut pas davantage. En s'inclinant devant le mystère, l'hommage qu'ils lui rendent ne coûte rien à leur dignité : car on ne s'abaisse pas en acceptant Dieu pour maître.

Il est des partis-pris, je le sais; contre lesquels toute démonstration vient échouer, parce que la résistance a mis son siège dans la volonté. Si un brin de paille, un atome de poussière suffisent pour troubler le regard : dans les choses de l'esprit, la vérité aura beau étinceler, elle échappera à un jugement, si net soit-il, dominé par le mal. « A supposer que des lois de la géométrie, a-t-on dit, résulte une obligation morale contraire à nos passions et à nos intérêts, serait-ce même la proposition suivante : *Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits,* on la mettrait aussitôt en problème [1]. » C'est là une remarque ingénieuse. Quand chez un homme la religion condamne les œuvres et que la conscience ne parle plus, malgré toutes les preuves, il s'évertue à trouver des prétextes pour justifier son incrédulité. Soyons-en sûrs, le jour où la religion consentirait à supprimer certaines exigences coûteuses pour la nature déchue, elle n'aurait plus d'ennemis.

* * *

Laissons à l'incrédule ses doutes, ses négations, son âme fermée à l'espérance. Pour nous, gardons une foi éclairée et forte, la foi qui soutient et qui console, la foi qui, après avoir été notre appui au milieu des épreuves de la vie présente, sera le principe de notre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

II

Pour la fête de l'Immaculée-Conception

LA VIERGE IMMACULÉE

Regina Virginum, ora pro nobis.
Reine des Vierges, priez pour nous.

Mes frères,

Dans un tableau du Louvre on voit la Sainte Vierge accompagnée de deux anges portant une banderolle sur laquelle est écrit ce verset : « *In principio dilexit me*. Dieu m'a aimée dès le commencement. » Dieu a aimé sa mère dès le commencement, et, à cause de cela, il l'a ornée de toutes les perfections compatibles avec l'infirmité humaine. Mais parmi ces perfections, la plus enviée et la plus glorieuse est celle que l'Eglise célèbre aujourd'hui. Merveille de grâce, vrai sanctuaire préparé par les mains de Dieu même, Marie s'offre à nous dans sa conception immaculée comme la Reine et le Modèle de la pureté.

I

La pureté est la fleur de l'âme. Si haut que l'on veuille élever l'idée morale, il n'est pas possible de monter au-delà : un cœur innocent fait briller la vertu avec ce qu'elle a de beau, de suave, de céleste. Or Marie Immaculée mérite d'être saluée comme la Vierge pure par excellence, la Vierge des vierges, Vierge jusque dans l'honneur de sa maternité. La grâce, dont les flots inondèrent son âme avant même que ses yeux fussent ouverts à la lumière, lui communiqua une perfection, une sainteté sublime.

Nous naissons tous avec la faute de nos premiers parents, et les plus grands saints, par un triste héritage, ont commencé par être pécheurs. Marie, au contraire, dès le premier instant de son existence, fut préservée de la souillure originelle. « Dieu n'a pas voulu, dit Bossuet, abandonner au

[1] *De Moribus Eccl. Cath.*, c. 3.
[2] Mgr Freppel, Lettre pastorale sur l'excellence de la foi, *Œuvres*, t. v, p. 328.

[1] Leibniz, *Nouveaux essais*.

démon un seul instant le temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce tabernacle saint où Jésus-Christ devait prendre un si long et si admirable repos. » Le péché héréditaire n'a voilé d'aucune ombre la Vierge que les siècles proclameront bienheureuse, et en consacrant ainsi, par un privilège unique, les prémices de son être, Dieu a fait de Marie un chef-d'œuvre de grâce.

Pour nous encore, nous commettons le péché chaque jour, et l'un n'est pas plutôt effacé qu'un autre le remplace. Non seulement la Sainte Vierge n'a pas connu la souillure originelle, mais en vertu de sa conception immaculée et sous l'influence du même principe sanctificateur, elle n'a pas connu davantage le péché volontaire. Les combats désolants dont notre cœur est si souvent le théâtre lui étaient étrangers, et elle ignora jusqu'aux moindres surprises de la fragilité humaine. Soumise toujours à la volonté divine qu'elle accomplit avec une perfection exquise, en buvant le calice de fiel comme au faîte de la gloire, elle conserve la juste notion de ce qu'elle est : une pauvre créature, l'humble servante du Seigneur.

Aussi, quelles ne sont pas les louanges des Saintes Lettres à son égard ! Buisson ardent inondé de gloire et conservant au milieu des flammes la fraîcheur de sa verdure ; lis qui développe sa blancheur parmi les épines ; cristal limpide comme l'eau d'une fontaine scellée dont aucune ride n'agita jamais la surface : tous ces symboles nous disent la beauté singulière du Cœur de Marie. L'Eglise à son tour n'a qu'une voix pour louer sa pureté sans tache. S. Jérôme, le plus savant des Pères, la compare à une nuée lumineuse [1] ; S. Augustin ne veut pas qu'il soit jamais question d'elle, quand il s'agit du péché [2] ; et au dire de S. Epiphane, Dieu s'est plu à la prévenir d'une effusion de grâces sans mesure [3].

Il est bien vrai, Dieu a élevé Marie au-dessus de toutes les œuvres de ses mains, et de son cœur virginal, autel d'or, montent toujours vers lui les parfums du plus pur et du plus tendre amour. Aussi pure dans l'intimité de sa conscience que dans la frêle nature de son être, elle fut la créature parfaite. Dans l'éclat de son âme comme dans les œuvres de sa vie, il y avait une perfection inimitable. N'en soyons pas surpris : Dieu, voulant l'associer à l'œuvre rédemptrice du monde, ne pouvait pas permettre qu'elle fût, même une seconde, enfant de colère ; elle ne devait, pour une telle mission, offrir à ses yeux que des titres d'honneur et d'amour. Plus on la contemple, plus on l'admire. Toute sainteté pâlit, lorsque vous la mettez en comparaison avec la sainteté de Celle dont les anges au ciel forment le cortège, et sont seulement, malgré tant de splendeurs, quelque peu l'image.

II

Modèle de la vertu, la Sainte Vierge en est aussi l'inspiratrice.

La première dans l'ordre des temps et la première dans l'ordre de la perfection, toutes les virginités dont la terre se parera, puiseront dans la sienne leur vie, leur force, leur grandeur.

Si je regarde dans les siècles passés le cortège d'honneur de Marie, c'est la légion empourprée des martyres, de sainte Cécile, sainte Agnès, sainte Catherine, sainte Thècle : fleurs précoces écloses en plein hiver des persécutions et dont les parfums nous embaument encore. C'est la noble phalange des vierges : Catherine de Sienne, Angèle de Foligno, Rose de Viterbe et Rose de Lima. Ce sont les plus belles figures de France : sainte Geneviève, sainte Radegonde, sainte Jeanne d'Arc. Des milliers d'âmes virginales traversent l'histoire à la suite de la Reine des Vierges, se pressant sur ses pas comme une longue et blanche procession, et maintenant chantent au ciel en l'honneur de Marie les cantiques réservés aux âmes immaculées.

Aujourd'hui la couronne de la Vierge des vierges est tressée de même par tous les dévouements et par toutes les vertus. Pour elle, la Sœur de charité veille au chevet des malades et la Carmélite fleurit à l'ombre du cloître sous le chaste voile de la prière. Dans le monde même, toute une foule fidèle que le monde ignore, fervente et généreuse, puise ses inspirations dans le culte de Marie conçue sans péché.

III

Aussi bien, la pureté qui a fait la grandeur de Marie doit aussi faire la nôtre.

L'homme n'a pas toujours la pratique austère et courageuse du bien moral, et trop souvent il perd sa dignité en obéissant aux instincts d'une nature déchue. Du moins, au milieu de ses désordres, garde-t-il assez de sincérité pour entourer la vertu, partout où il la rencontre, de ses hommages respectueux. A la vue des ruines dont son âme est couverte, ce spectacle même éveille peut-être dans son esprit une pensée de remords.

Quoi de plus enviable que la pureté chez un enfant ! Si la fleur plaît quand elle est sans tache, il en est de même de l'âme d'un enfant. Tout en faisant le bonheur de ses jeunes années, la pureté comme une couronne embellit son front, et dans le charme et la candeur de ses regards un reflet qui n'est pas de la terre et qui le rapproche des anges, appelle notre admiration attendrie.

Aux jours de l'adolescence, pour le jeune homme, pour la jeune fille, la parure la plus riche et le meilleur gage du bonheur viennent de la vertu. Le mal, par ses attraits, semble tenir en main une coupe d'or : mais que cette coupe est remplie d'amertumes et de regrets ! La vertu, elle, a des joies sans mélange et d'une douceur incomparable. Prenons garde cependant : car S. Paul nous enseigne qu'autant ce trésor est précieux, autant demeurent fragiles les vases dans lesquels nous le portons, ce sont des vases d'argile, de cet argile dont le premier homme fut pétri.

Avec le cours des années la vertu prend encore un éclat plus vif. La pureté fidèlement gardée ou la pureté renouvelée par le repentir, supposé qu'un orage plus violent en ait brisé la tige, élève

[1] *In Psal.* LXXVII.
[2] *De nat. et gratia*, c. 36.
[3] *De laudibus Virginis.*

l'homme jusqu'à l'idéal. N'allons pas chercher en dehors le principe de l'honneur. Dignité, gloire, popularité, ces trois rayons peuvent être l'auréole ou la récompense de l'honneur, mais ils n'en constituent pas l'essence. L'homme seul est grand et mérite toute estime qui laisse derrière lui des œuvres saintes et marche dans les sentiers du bien.

* * *

Dans cette solennité nous saluons la Sainte Vierge comme la Reine de l'innocence, le Modèle radieux de la vertu. Sachant les entraînements et les illusions si faciles du jeune âge, apprenons à nos enfants à goûter auprès d'elle les délices d'un cœur pur et à trouver dans son culte le foyer de toutes les forces et de toutes les résistances. Mais lorsqu'instruisant le peuple sur la montagne des Béatitudes, Jésus-Christ laissait tomber ces paroles adorables : *Beati mundo corde,* elles étaient pour le monde entier et renfermaient une des conditions nécessaires du salut. Nous devons donc en faire, sous la douce protection de la Sainte Vierge, la lumière et l'idéal de notre vie. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXVII

L'HÔTEL-DIEU

Il y a quelques années, on renvoyait les Sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Paris. Vous avez peut-être lu dans les journaux le récit émouvant de leur départ. Arrachées à tous les plus pieux souvenirs et écartées du chevet de la douleur à cause de leurs saintes livrées, ces nobles filles ont vu transformer leur exil en triomphe. Elles sont sorties au milieu des pleurs des malades, regrettées par les médecins, croyants ou incroyants, et entourées par une foule qui les acclamait et jetait des fleurs devant leurs pas. Aussi bien l'hommage le plus digne à rendre à leur dévouement est de dire qu'elles étaient dignes de l'Hôtel-Dieu.

I

Un hôtel-Dieu, *domus Dei,* quel beau nom !... On a élevé des palais pour les rois, pour les princes ; il y a aussi les hôtels de la magistrature et de l'armée. Mais la maison de la douleur, seule, a pris le nom d'*hôtel-Dieu*. De fait, dans ceux qui l'habitent, pauvres, infirmes ou blessés, l'image divine se reflète. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre vos frères, c'est à moi que vous le ferez » ? (Mt., xxv, 40). Un hôtel-Dieu donne du cœur de l'Eglise une révélation complète, en nous montrant en elle l'amie par excellence du peuple et sa bienfaitrice inlassable.

De bonne heure, presque aussitôt sa fondation, l'Eglise s'est plu à élever des abris pour la souffrance. Avec les siècles et sous l'inspiration de l'idée évangélique, peuples et seigneurs s'habituent à confondre dans leur piété l'Eglise avec les pauvres, comme on confond dans une même pensée et sous un même nom la mère de famille et ses enfants. Les biens de l'Eglise sont appelés « les biens des pauvres. » Chaque hôpital possède un patrimoine individuel, accumulé petit à petit par la charité catholique et couvert d'une inviolabilité légale. Les uns utilisaient pour le service des malades leurs bois, leur blé ou leur vin ; d'autres, afin de subvenir aux besoins de toute une année, vendaient leurs récoltes ou affermaient leurs terres. Les innombrables legs recueillis dans les testaments du moyen âge en faveur des maisons hospitalières, prouvent l'estime où celles-ci étaient tenues par les contemporains [1].

Bientôt la plupart de nos villes se glorifient d'avoir leur hôtel-Dieu : un hôtel-Dieu, c'est, pour ainsi dire, le complément de toute belle cathédrale. Celui dont je parlais en commençant, l'Hôtel-Dieu de Paris, fondé au VII^e^ siècle par l'initiative charitable d'un évêque, se développa à travers les diverses phases de notre vie nationale. Il reçut la visite de S. Louis ; Bossuet y prêcha un jour, quand M^lle^ de Lamoignon en était la directrice ; et S. Vincent de Paul en fut le bienfaiteur insigne par ses Filles de la Charité. Du VII^e^ siècle au XX^e^, jusqu'à l'heure où les Sœurs en ont été bannies, je vous laisse à penser ce que, pendant ce long espace, la religion, mère des pauvres et des abandonnés, y a dépensé d'amour.

En France, au cours du XIII^e^ siècle, le nombre des hôtels-Dieu et des maladreries s'élevait à près de 20.000. Tout hameau, l'histoire impartiale en fait foi, avait à côté de son église un asile ouvert à la douleur : hôpital propice ou hôtellerie pour les pèlerins, avec sur la porte d'entrée cette inscription touchante : « Au Christ dans la personne des pauvres. *Christo in pauperibus* [2]. » D'une architecture remarquable, bâties dans des sites choisis, le plus souvent près d'un cours d'eau, ces vieilles maisons des malades offraient, au dire des érudits, les meilleures assurances d'hygiène ; elles avaient des étuves de désinfection et des salles où l'air était intelligemment renouvelé [3]. Elles étaient aménagées avec une entente si parfaite des conditions de salubrité, d'espace, de lumière, que les progrès les plus récents en cette matière consistent à restituer les dispositions universellement adoptées au XIII^e^ siècle.

« Autant d'hôpitaux, a écrit Voltaire, autant d'arcs de triomphe pour l'Eglise. » A la vérité, cette végétation magnifique d'hôtels-Dieu et de lazarets est un de ses plus beaux titres de gloire. La civilisation antique ne se préoccupait pas du malade. Vous compulserez vainement les annales populaires ou les écrits des philosophes, les œuvres mêmes de ces illustres médecins dont le paganisme a fait des dieux : pas une trace d'attention n'est accordée à la douleur. Lorsqu'une ville païenne, comme Pompéi, sort de terre pour nous révéler l'état moral de l'ancien monde, on y découvre les

[1] P. Lodiel, *Nos raisons de croire,* ch. IV, passim.
[2] Lavisse, *Histoire de France,* t. IV, p. 192.
[3] Enlart, *Manuel d'archéologie française,* Paris, Picard, 1903.

restes splendides de ses palais, de ses thermes, de ses amphithéâtres, de ses temples ; mais rien, absolument rien, n'y ressemble de près ou de loin à une institution charitable. L'Eglise, elle, a rempli la terre de ses hôtels-Dieu. Chaque ville occidentale, au moyen âge, possède son hospice ou son hôpital, vaste parfois comme un palais, et dont les revenus, estimés à quarante millions, furent confisqués sous le règne de la Terreur révolutionnaire.

II

Cependant il ne suffit pas d'élever un refuge à la douleur : les soins que la douleur réclame exigent d'incomparables dévouements.

Le monde connaît le service de l'amitié ; il peut atteindre jusqu'à l'héroïsme dans le service de la gloire ; mais servir la douleur et lui consacrer ses forces vives, seule entre toutes, l'Eglise catholique a donné ce spectacle. Elle institue l'Ordre de Saint-Lazare pour les lépreux, les Somasques pour les enfants abandonnés, les Frères de St-Jean de Dieu pour les aliénés, les Clercs de St-Camille pour les malades et les infirmes, et pour les malades encore les Sœurs de la Sagesse et les Filles de St-Vincent de Paul.

Qui de nous n'a rencontré un jour sur son chemin le Frère ou la Sœur d'hôpital ? A dix-huit ou vingt ans, à l'âge où la vie plus radieuse mêle aux joies de la famille celles du monde, au moment même où tout s'ouvre à l'avenir et au bonheur, le Frère et la Sœur d'hôpital ont entrevu un idéal plus élevé. Ils se sont fait une autre famille des orphelins sans nom, des vieillards sans appui, des ignorants, des aveugles, des blessés, de tous ceux sur qui pèsent les infortunes d'ici-bas. Et ils resteront si peu eux-mêmes que tous auront le droit de leur dire : *ma Sœur* ou *mon Frère.*

Toutefois ce premier sacrifice, quitter la maison de son père ou de sa mère, n'est que le prélude d'une immolation perpétuelle. Pour connaître la vie du Frère hospitalier ou de la Sœur hospitalière à l'hôtel-Dieu, il faudrait les avoir vus à l'œuvre. Voués, consacrés, à travers les désolations et les dégoûts de toutes sortes, au soulagement de la douleur, pas une répugnance de la nature qu'ils ne sachent vaincre, pas une plaie qu'ils ne ferment. Pendant un demi-siècle, si Dieu le permet, ils renouvelleront chaque jour leur tâche obscure, multipliant envers les malades les soins délicats et les tendres prévenances, essuyant leurs pieds, lavant leurs ulcères, remuant leurs misérables grabats. Hier encore, la plus belle parure de la France, ils faisaient, pour ainsi dire, partie de la gloire et de la vie de nos cités. Avant qu'on ne les chassât, 200.000 infirmes étaient soignés par eux ; et avant de les chasser, souvent on avait placé sur leurs poitrines la croix d'honneur.

Mais ce n'est pas seulement la souffrance qui règne à l'hôtel-Dieu, c'est aussi le danger. Auprès des malades dont ils touchent les plaies gangrenées, le Frère et la Sœur de Charité peuvent recevoir à tout instant les germes de la mort ; ils n'en demeurent pas moins fidèles à leur poste. Viennent les épidémies contagieuses, typhus ou choléra, devant un service apparemment au-dessus des forces humaines, près du chevet d'un mourant dont l'haleine sera peut-être meurtrière, vous ne les verrez pas reculer. Pendant les jours du choléra à Tours en 1849, au moment de la plus grande alarme, un ancien officier, tout épouvanté de ce qu'il voyait, demanda à une Sœur si elle n'avait pas peur. « Peur ! répondit-elle en souriant ; aviez-vous peur au feu ? Eh bien ! le choléra, c'est le coup de feu des Filles de la Charité. »

* * *

L'Eglise est une éternelle recommenceuse. Au lendemain de la Révolution, tous nos établissements hospitaliers étaient réduits à l'indigence. « Il ne restait plus, a dit Taine, de quoi donner une tasse de bouillon à un malade. » Pour les pauvres et les infirmes l'Eglise s'est remise à l'œuvre, et, sur tous les points de la France, de nouveaux hôtels-Dieu se sont ouverts. La persécution a réapparu de nos jours et avec violence. Mais, lorsqu'elle eut franchi avec ses compagnes le seuil du vieil Hôtel-Dieu de Paris, la Supérieure disait : « Quand la tempête sera passée, nous reviendrons. » On voyait alors la douleur de tout un peuple groupé sur leur passage, et les malades, à trois reprises, dételèrent les chevaux des voitures qui emportaient leurs bienfaitrices. « Quand la tempête sera passée, nous reviendrons ! » Parole d'espoir et de pardon ; l'Eglise n'en a pas d'autre, et elle lui suffit.

XXVIII

SAINT LOUIS ET LA ROYAUTÉ CHRÉTIENNE

Le P. Félix, prêchant à Notre-Dame de Paris, disait dans un de ses plus beaux discours : « La royauté chrétienne, c'est Théodose, s'humiliant sous la parole de S. Ambroise à la porte du temple ; la royauté chrétienne, c'est Charlemagne, recevant de la main d'un Pontife le signe du droit de Dieu ; la royauté chrétienne, c'est S. Louis de France, sortant de son palais pour aller à l'Hôtel-Dieu abaisser aux pieds des pauvres son cœur de père et sa majesté de roi. » Humble serviteur de tous, S. Louis a réalisé la vraie conception du pouvoir civil ennobli par l'Eglise : *Non veni ministrari, sed ministrare.* Aussi la postérité entière s'est-elle inclinée devant cette noble figure.

I

S. Louis fit régner la justice.

La justice, telle que les rois doivent l'exercer, S. Louis en avait puisé le sens dans les principes religieux. « Deux livres, de préférence, présidèrent à son éducation : l'Evangile et le Psautier. Dès la plus tendre enfance, il ne cessa de s'instruire à cette double école, de s'inspirer à cette double source, aux béatitudes de l'Evangile et aux enseignements du Psalmiste. Et un jour, captif et mourant, nous l'entendrons bénir le ciel avec transport de ce que seul, parmi tant d'objets perdus,

son Psautier ait été conservé[1]. » Surtout, il devait y apprendre la forme invariable de son gouvernement. Monté sur le trône à une époque encore confuse, non seulement S. Louis aura de la justice le sentiment exquis, mais tous ses efforts tendront à la faire fleurir. Aux principes arbitraires de la loi féodale il substitue le texte précis de la loi romaine, avec le recueil des *Pandectes* de Justinien. Des *Ordonnances*, restées justement célèbres, sont promulguées par lui contre la vénalité des tribunaux, les gains usuraires, les contrats illicites. Par ses soins la France est dotée pour la première fois d'une législation codifiée ; une magistrature établie a pour mandat la défense des droits communs. Même après l'expiration de leurs fonctions juridiques, les officiers royaux devaient rester 50 jours sur les lieux pour répondre aux plaintes susceptibles de se produire contre eux.

Ce n'est pas assez : S. Louis assumera en personne la charge de grand justicier. Rappellerai-je le souvenir si populaire du Chêne de Vincennes? C'était comme le palmier sous lequel Jacob remplissait les mêmes devoirs vis-à-vis de ses pasteurs. Aux pieds du roi les pauvres, les petits, peuvent exprimer librement leurs plaintes et réclamer contre les exactions dont ils souffrent de la part du seigneur voisin ou de l'intendant royal. « Souvent, dit Joinville, j'ai vu que le bon saint roi, après la messe, allait se promener au bois de Vincennes, s'asseyait près d'un chêne, nous faisait prendre place à côté de lui et donnait audience à tous ceux qui avaient à lui parler. » S. Louis se montre attentif à chaque détail, règle les intérêts des familles, met fin à toutes sortes de querelles ou litiges. Dans ses inquiétudes, quand se présentait une affaire plus épineuse, il priait le même soir S. Thomas de lui préparer une note ; et après s'être éclairé, fallût-il encourir la colère d'un Enguerrand de Coucy ou d'un Charles d'Anjou, il n'hésitait pas à prendre en main la cause des faibles. Aussi « son palais, dit Lacordaire, demeuré debout entre Notre-Dame et le Louvre, a-t-il mérité d'être jusqu'à nos jours le temple où siège la justice[2]. »

II

S. Louis fit régner le progrès intellectuel.

Tous les prodiges de civilisation, œuvres d'art ou œuvres littéraires, qui caractérisent une nation libre, se manifestent de son temps.

L'art français au XIIIe siècle, comme aux plus belles époques, a la simplicité, le naturel, la mesure. Ses édifices se recommandent non seulement par leur perfection technique, la sûreté et la finesse de l'exécution matérielle, mais par des grâces spontanées. La pensée y est pour ainsi dire vivante.

L'architecture élève ces monuments incomparables que nous avons déjà nommés et qui s'appellent le portail de Chartres et la nef d'Amiens. Nous devons surtout à S. Louis la Sainte-Chapelle, « joyau d'une sublime beauté, » avec son magnifique feuillage de pierre, ses fines colonnes, la dentelle de ses ogives, et ses vitraux étincelants sous le clair soleil du bon Dieu. Elle fut érigée pour abriter la Couronne d'épines de Notre-Seigneur, et S. Louis en monta pour la première fois les degrés en portant entre ses mains ce précieux fardeau.

Sur la façade des admirables cathédrales du XIIIe siècle la sculpture a placé un véritable peuple d'anges, d'apôtres et de vierges, tandis qu'à l'intérieur, le long des nefs, sur les chapitaux et sur les frises, toute la flore, — le trèfle, le lierre, l'acanthe, la rose, — s'épanouit dans la pierre ajourée.

Si dans l'église romane la peinture s'était révélée par des tableaux « qui donnent du cœur à la toile même », et où le charme de l'expression se mêle à l'éclat du coloris, l'église gothique, légère, décharnée sur ses piliers, ne permettait pas l'usage des fresques. En retour, le vitrail et les tapisseries offrent des équivalents aux grandes décorations contemporaines de Florence ou d'Assise.

Le génie des sciences revêt une égale splendeur. Pour les Universités l'enseignement supérieur est donné avec profusion à une jeunesse aussi nombreuse que turbulente. Il y a peu d'années, Léon XIII, en traçant le programme des études ecclésiastiques, nous dépeignait encore et avec un charme infini la vie ardente de ces illustres centres intellectuels. Nous avons dit ce qu'étaient les collèges, leur importance et leur prospérité, et le cercle d'études qu'ils comportaient : poètes profanes et chrétiens, syntaxe grammaticale, éléments de logique et droit usuel. Avec les collèges, les écoles gratuites ou les « petites écoles, » bâties pour les enfants de la classe laborieuse, abondent partout, jusque dans les plus humbles villages. L'enseignement primaire comprenait alors la lecture et l'écriture, les rudiments de la grammaire, quelques formules de correspondance, et de brèves notions de comptabilité.

A cette époque, d'ailleurs, que d'hommes marquants il faudrait citer ! Nommer Albert le Grand, S. Thomas, S. Bonaventure, c'est nommer les princes de la théologie, comme Raymond Lulle fut la gloire de la philosophie. Notre siècle même se reprend à lire et à aimer les *Sommes* du moyen âge. S. Raymond de Pennafort se révèle jurisconsulte fameux. Roger Bacon et Vincent de Beauvais nous ont laissé dans leurs ouvrages sur la nature une foule d'observations scientifiques qui donneront naissance aux découvertes modernes les plus fameuses. Joinville, l'historien de S. Louis, sera l'un des fondateurs de notre prose nationale et conteur incomparable. Les sciences mathématiques et la médecine sont cultivées avec succès.

Un aussi magnifique mouvement s'opérait grâce aux encouragements du pouvoir civil. S. Louis lui-même, dans l'intervalle des offices et des affaires, s'adonnait à l'étude. Une salle attenante à la Sainte-Chapelle et devenue par ses soins et avec le concours de Vincent de Beauvais la première bibliothèque publique de France, réunira les manuscrits rares et importants, copiés dans les abbayes, en

[1] Mgr Pie, *Œuvres pastorales*, t. I, p. 75.
[2] Lacordaire, *Œuvres oratoires*, t. VII, p. 268.

vue de rendre toutes ces richesses littéraires plus accessibles aux savants [1].

III

S. Louis fit régner la prospérité sociale.

Le pieux monarque était, comme Joinville le dépeint, sévère pour lui-même jusque dans ses goûts, nourri des sentiments de la piété la plus pure, se dévouant tout entier au bonheur de son peuple, n'hésitant pas aux jours de famine à faire transporter le blé de ses greniers et les bois de ses forêts dans les provinces que la misère désolait. N'avait-il pas été formé par Blanche de Castille, et n'était-il pas l'époux de Marguerite de Provence, dont la vie se résume si bien en ces deux mots : *Servante du ciel et Royne de la terre ?*

Sous l'impulsion donnée par lui, les affranchissements individuels ou collectifs se multiplient. Des provinces entières, la Touraine, la Normandie, la Bretagne, le Roussillon, plusieurs régions du Midi, semblent ne plus connaître le servage ou être en grande partie libérées. Là, plus de taille arbitraire, ni de for-mariage, ni de main-morte. Les redevances en nature et les services personnels commencent à se transformer en taxes pécuniaires. Au dire même de M. Lavisse, le progrès des classes rurales reçut alors un nouvel élan. L'augmentation de la population et de la richesse fit hausser les prix de la terre et pousser les seigneurs à mettre en exploitation ce qui restait de sol en friches [2].

Pour protéger le travail, S. Louis en organise la pratique par le système corporatif. Les corps des arts et métiers ont leur plein développement au XIIIe siècle avec leurs quatre classes étagées l'une au-dessus de l'autre : les jurés, les maîtres, les compagnons et les apprentis. De par leur influence, l'industrie et le commerce prennent un essor remarquable. Des échanges commencent à se faire de peuple à peuple sur les routes suivies par les Croisés ; les foires internationales de Champagne en particulier se montrent très florissantes.

« Comme l'écrivain qui fait son livre, dit Joinville, l'enlumine d'or et d'azur, le roi enlumina son royaume d'une grande quantité de maisons-Dieu. » Ses aumônes, abondantes et continuelles, s'étendaient parfois à des régions entières et prenaient souvent la forme de fondations durables. Les créations hospitalières de S. Louis à Paris et aux environs sont en effet restées célèbres.

Par ailleurs, il sera salué du nom de « second père des communes » par l'institution des Etats. Les franchises municipales se multiplient, favorisées par les évêques et par les seigneurs. Tout aussi bien, c'est à la législation de l'abbaye que le droit populaire emprunte son caractère démocratique, fondé sur le suffrage direct. Nous voyons déjà s'établir, et avec une intensité de vie publique peu ordinaire, des « fédérations rurales », c'est-à-dire, des associations de villages constitués en communes [3].

[1] Lecoy de la Marche, *La Société au XIIIe siècle*, p. 110.
[2] Lavisse, *Hist. de France*, t. IV, p. 123.
[3] *Revue critique*, 24 juillet 1904 : Histoire des institutions politiques et administratives de la France.

Au surplus, la sagesse du gouvernement royal amène entre les diverses provinces une union parfaite. Notre France centralisée des temps modernes est plus profondément divisée, en dépit des apparences, que la France du haut moyen âge. Enfin, le droit des gens s'affermit et fixe d'après les principes de la justice naturelle les rapports des nationalités entre elles.

IV

S. Louis fit régner le bien-être populaire.

Si surprenant que la chose puisse paraître aux détracteurs de l'ancienne royauté, les paysans du XIIIe siècle mangeaient du pain blanc, sauf en quelques provinces comme la Sologne, et leur boisson usuelle était le vin. La plupart de nos contrées fournissaient un blé abondant. La vigne était cultivée sur la totalité de notre territoire, y compris les départements où l'on boit aujourd'hui de la bière et du cidre. Mais les raisins de Normandie et de l'Ile de France n'arrivaient souvent qu'à une maturité imparfaite.

Quelquefois le paysan libre recevra un lot de terres à défricher pour en devenir à perpétuité le propriétaire, avec faculté de le léguer ou de l'aliéner moyennant un cens.

Quelquefois il sera simplement fermier, et ce mode n'était pas le moins avantageux. Le fermier passait un bail de durée variable, et à chaque renouvellement du contrat le bailleur pouvait modifier ses conditions.

Insensiblement, ces laboureurs achètent autour d'eux les petits lots, vignes, prés, champs, qui viennent arrondir leur patrimoine. « Et même, à côté de l'ouvrier agricole qui tient à bail une masure, et du petit propriétaire qui possède pour tout un verger, un jardin, se lève une sorte d'aristocratie paysanne. » De ce groupement rural, nous l'avons dit, la paroisse fut le premier noyau.

« Un paysan du XIIIe siècle, raconte Lavisse, revenant dans une ferme normande au milieu du XIXe, avant l'usage des machines agricoles, n'aurait eu qu'une médiocre surprise. De son temps on labourait déjà avec des chevaux aussi bien qu'avec des bœufs. La charrue dont il se servait ne différait guère de nos charrues montées en bois, son fléau et son van étaient pareils à ceux que l'on voit encore dans nos campagnes. Dans les champs, il aurait constaté une certaine diminution des céréales, des plantes oléagineuses ou tinctoriales. En revanche, il aurait vu avec étonnement la culture du colza, du sainfoin, du sarrazin, surtout la suppression des jachères, le développement des prairies et des voies de communication... Enfin, il aurait trouvé le bétail moins nombreux qu'au XIIIe siècle, où il abondait grâce aux droits de pâture, et faisait la principale richesse du paysan. Somme toute, l'aspect de la vie rurale ne lui aurait guère paru changé [1]. »

Il est bien vrai, à mesure qu'elles se précisent, les recherches de l'érudition contemporaine tendent à montrer dans le siècle de S. Louis une époque de

[1] *Histoire de France*, t. IV, p. 21.

liberté et de condition facile pour la classe ouvrière agricole. M. d'Avenel a établi, d'après les documents des archives, — et dans une étude du plus haut mérite, car elle a été couronnée par l'Académie des sciences morales, — le sort des classes populaires au moyen âge. Or, s'il faut en croire ses conclusions, le salaire journalier des manœuvres employés aux travaux des champs était à peu près égal au salaire actuel. Pendant la plus grande partie du règne de S. Louis, l'hectolitre de blé se vend 5 f. 80, et l'hectolitre de vin oscille entre 5 et 8 francs. Le franc médiéval avait sans doute trois fois la valeur du nôtre ; malgré tout il était loisible au travailleur de se procurer, à part les années de disette ou de guerre, une vie moyenne heureuse [1]. Selon le *Messager de Paris,* les domestiques de la capitale mangeaient de la viande et prenaïent du vin à tous les repas. Et même, par des relais de poste placés sur les routes de distance en distance, on faisait venir la marée fraîche.

Il faut donc un peu en rabattre du jugement de M. Taine sur les misères du moyen âge. Si aujourd'hui « l'ouvrier n'a plus la petite vérole, ni la lèpre, s'il a du café, du sucre et du linge, » sa condition d'alors n'était pas moins facile. Ce qu'en a pensé M. Taine et ce qu'en figure Devinat par une image de son Manuel d'histoire où il nous représente le paysan d'autrefois « dévorant l'écorce des arbres et l'herbe des prairies », est purement fantaisiste. Le moyen âge a surtout cherché à favoriser la classe laborieuse. Nos pères avaient coutume de dire dans leur sagesse : « La vie la plus enviable est entre la pauvreté et l'abondance ». Or elle fut, et c'est encore la remarque de Lavisse, celle de la population rurale sous le règne de S. Louis.

* * *

« Les nations n'ont jamais eu à regretter de voir les saints entrer dans les conseils des rois, et moins encore d'être gouvernés par des rois qui furent eux-mêmes des saints. » Aussi toutes les plus belles institutions civiles et politiques s'épanouissent-elles à l'ombre du trône de S. Louis. L'histoire d'ailleurs s'est plu à remarquer qu'au même moment et sous l'influence de l'idée chrétienne, princes et princesses d'Europe, Etienne de Hongrie, Ferdinand d'Espagne, Isabelle de Castille, Hedwige de Pologne, furent, à l'imitation de S. Louis et de son épouse Marguerite de Provence, de grands bienfaiteurs ou de grandes bienfaitrices de l'humanité.

[1] D'Avenel, *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées, depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1800,* t. I, ch. XXVIII ; Paris, Leroux, 1894-1898.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXVIII

POUR AIMER LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Beaucoup d'âmes se désolent à la pensée qu'elles n'aiment pas assez le Sacré-Cœur. « Je voudrais bien l'aimer, disent-elles, et je n'y arrive pas ! Malgré mes résolutions, mes journées se succèdent les unes aux autres, toujours pareilles, dans une indifférence désolante ! »

Que ces âmes se rassurent. Il n'est nullement nécessaire de sentir qu'on aime Jésus pour l'aimer réellement. Les plus grands saints ont passé par les épreuves qu'elles traversent, et, loin d'y trouver un obstacle infranchissable, ils y ont découvert un moyen puissant de devenir parfaits.

Comment donc ont-ils fait ? — Ils se sont souvenus, tout simplement, que Dieu est un père trop bon pour nous rendre impossible, ou même trop difficile, l'accomplissement du devoir de l'amour, qui est le plus important de tous. Il a dû le rendre aisé pour les pauvres créatures que nous sommes, et c'est bien ce qu'il a fait.

Que faut-il, en effet, pour aimer le Sacré-Cœur ? Trois choses qui sont les plus faciles de toutes, ainsi que nous allons le voir.

I

Pour aimer le Sacré-Cœur, il suffit, d'abord, *de le vouloir.*

L'amour, en effet, ne consiste pas dans les grands transports de l'âme. Ces transports, qui semblent enflammer notre cœur quand nous les éprouvons, ne viennent pas de nous, mais de Dieu qui, dans les commencements surtout, veut nous encourager. Alors, tout nous est doux, tout nous est facile ; rien ne nous coûte. Puis, peu à peu, tout ce feu s'apaise. Il nous semble qu'il n'y a bientôt plus, dans notre pauvre cœur, que des cendres, que nous remuons en vain pour en faire jaillir une étincelle. Ne disons pas, alors : « Je n'aime plus Jésus ! » Nous l'aimons peut-être tout autant, peut-être même davantage, si nous acceptons humblement cette épreuve. Nous sentons moins que nous l'aimons : voilà tout.

L'amour ne consiste pas davantage dans la grandeur des œuvres que l'on fait pour Dieu. Ecoutez S. Paul : « Si j'avais, dit-il, le don des langues, celui de prophétie ; si je savais tous les mystères et toutes les sciences ; et si j'avais la foi qui transporte les montagnes ; si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ! » (I Cor., XIII, 1-2).

L'amour consiste dans la volonté, et non en autre chose.

Voyez cette personne qui vient à l'église pour y prier Dieu. A peine arrivée à sa place, à peine agenouillée, il lui est impossible de se recueillir ; les distractions l'assaillent de toutes parts ; elle a beau les chasser, elles reviennent plus importunes les unes que les autres ; parfois même, ce sont des tentations pénibles qui viennent la troubler, des doutes contre la foi et l'espérance, des pensées de haine ; d'autres pensées encore plus odieuses la harcèlent sans cesse... Que va-t-elle faire ? Quitter sa place et sortir de l'église ? Si elle fait cela, c'est qu'elle n'aime pas vraiment Jésus. Si, au contraire, elle reste, malgré ces luttes, tout le temps qu'elle s'était fixé, si elle le prolonge même un peu plus, c'est qu'elle aime, et elle aime, parce que, malgré tout, malgré l'enfer qui se déchaîne, elle veut aimer Jésus.

Que cela ne nous étonne pas : c'est aimer quelqu'un que de vouloir l'aimer, et c'est l'aimer davantage que de vouloir l'aimer davantage. Cela est vrai quand il s'agit de tout le monde ; cela est vrai surtout quand il s'agit de Dieu.

Le plus grand obstacle à l'amour de Jésus, c'est notre amour-propre. Nous ne l'aimons pas assez, parce que nous nous aimons trop nous-mêmes. Quand nous *voulons* aimer notre divin Sauveur, nous renonçons par là-même à l'amour-propre ; nous détournons notre cœur de l'égoïsme pour le tourner vers la charité ; notre volonté, ayant à se prononcer, choisit Jésus, et rien que cet acte suffit pour que nous l'aimions vraiment.

II

En second lieu, pour aimer le Sacré-Cœur, il suffit *d'y penser*.

Parmi toutes les choses que nous pouvons faire, il n'y a rien de plus aisé pour nous que de penser. Quand même nous serions enchaînés au fond d'un cachot obscur, réduits à l'impuissance la plus absolue par la maladie, privés par l'indigence et l'isolement de tout moyen d'action, la pensée nous reste, la pensée que rien ne peut garrotter, la pensée qui meurt la dernière en nous, puisqu'elle vit encore quand notre langue est paralysée.

La pensée ne nous demande aucun effort, et elle nous est si naturelle que nous ne pouvons pas vivre sans elle.

Or, c'est cette chose si facile, si libre, si inséparable de notre âme, qu'il suffit de tourner vers Dieu pour l'aimer.

Nous avons tous constaté cela. Notre pensée est la mesure de l'amour que nous avons pour quelqu'un. Quand nous pensons peu à lui, c'est que nous l'aimons peu. Quand, au contraire, nous pensons souvent à lui, quand sa pensée ne nous quitte pas, c'est que nous l'aimons de tout notre cœur. Ceci dit, qui peut nous empêcher de penser souvent à Jésus ? Et si cette pensée ne nous vient pas naturellement, qui peut nous empêcher d'employer des moyens faciles pour la provoquer ? Par exemple, toutes les fois que l'heure sonne.

Le grand avantage de cette pratique, ce sera que nous changerons tout en amour, travail, récréations, visites, repos, épreuves.

Une mère de famille pense à son Dieu quand elle s'occupe de son ménage. C'est là une occupation bien banale ; mais si elle pense que Jésus la voit, elle lui offrira tout ce qu'elle fait ; les travaux les plus humbles se transformeront en actes d'amour ; elle offrira ses fatigues, ses ennuis, son labeur ininterrompu ; elle ressemblera à la Sainte Vierge qui s'est sanctifiée en accomplissant les mêmes besognes qu'elle. Sa journée ainsi sera remplie de mérites et d'amour. Qu'est-ce qu'il lui aura fallu pour arriver à cette perfection de vie ? Peu de chose. Presque rien. Y penser.

III

Une autre ressource nous est encore offerte, non moins facile que les précédentes. Pour aimer le Sacré-Cœur, il suffit *de le demander à Dieu*.

Rappelons-nous que l'amour du Sacré-Cœur étant une vertu surnaturelle, ne peut être acquis par nos seules forces. Eussions-nous une énergie de volonté capable de vaincre toutes les difficultés de la terre, eussions-nous une pensée toujours tendue vers ce but divin, nous ne pouvons y parvenir que par la grâce, une grâce que Dieu ne nous doit pas, qu'il nous a donnée en germe au baptême, et que nous devons développer par la prière.

Mais je me hâte d'ajouter que cette prière est, de toutes, la plus agréable à Dieu, et, par suite, la plus certaine d'être exaucée.

Notre-Seigneur a tout fait pour conquérir notre cœur et pour exciter notre amour. Pour y arriver, il s'est montré à l'humanité plein de grâce et de miséricorde ; pour cela, il a versé tout son sang et il est mort après avoir souffert des tortures qui dépassent l'imagination. Non content de cela, il a voulu se faire notre nourriture et il a réalisé, dans l'Eucharistie, des abaissements encore plus prodigieux que ceux de la Croix. Après tout cela, lui demander de l'aimer, n'est-ce pas aller au-devant de ses désirs ? n'est-ce pas être assuré d'être exaucé ?

* * *

Cette prière, ô mon Dieu, vous l'attendez de nous aujourd'hui. Nous vous la faisons avec toute l'ardeur dont nos cœurs sont capables. Oui, Seigneur, accordez-nous cet amour vrai et généreux que nous voulons avoir désormais pour vous ! Faites que nous vous aimions, ô Jésus, de toutes nos forces, plus que nous-mêmes, autant que nous pouvons vous aimer, maintenant et toujours ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. ANDRÉ, APOTRE

SON APOSTOLAT ET SON MARTYRE

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.
Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ.
(I Cor., IV, 16).

Mes bien chers frères,

Le voici donc revenu ce jour béni où le cycle liturgique rappelle chaque année à votre souvenir et à votre vénération un Saint que vous avez le devoir d'honorer, d'invoquer, d'imiter, d'autant plus qu'il approche davantage de la personne du Maître et qu'il se présente à vous avec la palme du martyre, l'auréole de l'apostolat et sa qualité de Patron de votre paroisse.

Laissez-moi vous féliciter de cette magnifique assistance, qui est le meilleur éloge de votre cité. Le Dieu encore inconnu aux Athéniens de l'Aréopage et que S. Paul venait leur prêcher, compte visiblement parmi vous un nombre respectable de convaincus et de pratiquants, que je suis heureux de saluer à l'occasion de cette fête de famille. Vous êtes venus, fidèles à une antique tradition léguée par vos pères, remettre une fois de plus entre les mains de l'illustre Patron choisi par vos ancêtres, la garde de votre vieille cité, lui confier vos fa-

milles, vos labeurs et vos espoirs de demain. Que ma prière se joigne à toutes les vôtres pour appeler sur vos foyers le Patronage du Saint qui vous a donné dans le passé tant de marques de son inlassable protection !

C'est une dette de fraternelle reconnaissance que je tiens à acquitter envers votre si dévoué Pasteur, en répondant à son amicale invitation pour vous retracer en quelques mots l'*apostolat* et le *martyre* de S. André.

I

L'Evangile est très sobre de détails sur sa vie : il n'est question de lui que dans trois ou quatre circonstances ; c'est la tradition surtout qui nous l'a fait connaître, aimer et vénérer.

1. Frère aîné de celui qui devait être le chef du Collège apostolique, André naquit à Bethsaïde, dans la province de Galilée. Les Galiléens étaient une race vigoureuse et patriote, agricole et guerrière, qui se signala plus d'une fois dans l'histoire du peuple juif par son endurance et sa bravoure. Tenus à l'écart par les Scribes et les Docteurs de la Judée, sous prétexte de leur ignorance et de leur rudesse, ils n'avaient ni Docteurs, ni écoles célèbres ; mais en revanche, ils étaient restés fidèles aux traditions de leurs pères et aux observances de la loi de Moïse. Voilà peut-être pourquoi le Divin Maître daigna choisir cette population ignorante et simple, mais fidèle et généreuse, pour compatriote de la Sainte Famille : c'est l'humble maison de Nazareth qui était destinée à le voir grandir, et dès les premiers jours de sa vie publique, c'est dans le voisinage qu'il allait choisir ses auxiliaires pour convertir le monde.

Comme son frère Simon, André était un modeste pêcheur du lac de Génézareth. La mer de Tibériade ou lac de Génézareth est le joyau de la Galilée ; ses eaux ressemblent à l'opale aux reflets changeants. Un cercle de montagnes tantôt escarpées, tantôt doucement ondulées, ferme l'horizon de tous côtés et ne s'entr'ouvre qu'au sud pour former la vallée du Jourdain et donner passage au fleuve [1].

C'est sur les eaux de ce lac enchanteur qu'André devait entendre l'appel du Maître et devenir pêcheur d'hommes. Un jour qu'il pêchait avec son frère dans cette mer de Galilée, tous deux entendirent une voix qui venait du rivage et qui leur disait : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. *Venite post me, faciam vos fieri piscatores hominum.* » Et aussitôt André et Simon abandonnent leurs filets pour suivre Jésus.

Dans une première circonstance, sur les bords du Jourdain, le Sauveur les avait déjà attirés près de lui pour leur parler du royaume et commencer leur instruction ; aujourd'hui il leur fait entrevoir leur sublime destinée dans ce mot d'un symbolisme saisissant : *pêcheurs d'hommes.*

La petite mer de Galilée, c'est l'image du monde ; les deux pêcheurs de Bethsaïde, voilà les prémices de cette légion d'apôtres qui jetteront le filet dans l'océan du monde. Le dessein est immense ; les ouvriers ne sont rien, mais Jésus les appelle. Jésus les instruira de son verbe divin ; pendant trois années, ils seront à son école incomparable ; leur zèle pour les âmes s'échauffera peu à peu dans le cœur à cœur avec le Maître ; le Jeudi Saint au soir, dans la salle du Cénacle, ils seront prêtres *in æternum ;* enfin, au jour de la Pentecôte, ils recevront le Saint-Esprit qui achèvera de les former en vue de leur mission apostolique.

Désormais André est Apôtre. Choisi et appelé par le Maître, il entendra ses divins enseignements, sera le témoin ému de ses miracles, puisera à sa source cette théologie de la Croix qui est à la base de l'Evangile, pour en devenir lui-même le disciple, le prédicateur et le martyr...

Hier encore, André n'était qu'un pauvre pêcheur du lac ; aujourd'hui, éclairé d'en haut et transformé par la grâce, il devient pêcheur d'hommes. Hier, il était du monde ; aujourd'hui, il n'est plus de ce monde. Hier, il était à sa famille, à ses filets ; aujourd'hui, il est à Dieu et aux âmes ; aujourd'hui, il ne s'appartient plus, il est devenu l'homme de Dieu et son ambassadeur auprès des âmes.

Mes frères, nous vivons dans une atmosphère chrétienne et nous avons autour de nous des prêtres qui se donnent tout entiers au rude labeur de la tâche apostolique. Eux aussi ont quitté leurs familles pour répondre à l'appel du Maître, c'est-à-dire à leur vocation. Un certain jour, ils se sont séparés du monde pour revêtir la soutane ecclésiastique et prononcer leurs promesses cléricales : « Le Seigneur est ma part d'héritage et mon calice... *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.* » Puis ils ont gravi les divers échelons des saints ordres, et finalement l'évêque les a consacrés prêtres, eux aussi pour l'éternité, et maintenant tous les jours ils montent au saint autel pour offrir le divin sacrifice. Leur devise, vous la connaissez : *Dieu et les âmes ;* et tout le détail de leur vie, tout le labeur de leurs œuvres que vous secondez de votre collaboration dévouée, gravite autour de cet objectif en vue duquel ils oublient tout le reste.

Mais la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux, *messis quidem multa, operarii autem pauci.* Priez, m. f., priez le Divin Maître de choisir et d'envoyer de nouveaux élus dans le champ du Père de famille pour y continuer la mission apostolique et sanctifier les âmes. Si Dieu vous a comblés des biens de la fortune, réservez une large part à l'œuvre apostolique des vocations : quel placement méritoire et rémunérateur pour l'éternité !

2. Qui nous dira maintenant les courses multiples, les voyages prolongés, les fatigues persistantes que dut affronter votre illustre Patron pour planter solidement la croix du Sauveur dans le cœur des Barbares qu'il reçut mission d'évangéliser ? S. André eut sa grande part dans tout ce qui fut commun aux Apôtres. Dans le partage de toute la terre habitable que firent ces hommes de Dieu au lendemain de la Pentecôte, pour en entreprendre séparément la conquête, la portion qui lui échut

[1] Cf. Didon, *Jésus-Christ*, édit. in-8, t. I, p. 276.

fut ce vaste pays qui s'étend à l'ouest et au nord de la mer Noire.

Il se rendit d'abord en Grèce, dans la province d'Achaïe, située entre l'Epire, la Macédoine et le Péloponèse. Il donna pour évêque aux nouveaux fidèles de Patras, capitale de la province, un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur nommé Hérodion. De l'Achaïe, il passa dans la Scythie où l'Evangile fit de grands progrès et où son zèle opéra de remarquables et nombreuses conversions. De là il se rendit dans l'Epire et dans la Thrace où il n'eut pas moins de succès. C'est lui qui aurait envoyé à Byzance le premier évêque de cette ville. Le savant Baronius cite des auteurs affirmant qu'il a parcouru la Cappadoce, la Galatie et la Bithynie jusqu'au Pont-Euxin. D'autres affirment qu'il a prêché dans la Sogdiane et chez les Saces ou Bactriens. On ajoute même qu'il étendit ses courses évangéliques jusque dans l'Ethiopie et dans l'Egypte et qu'il y délivra S. Mathieu d'un cachot où les idolâtres l'avaient jeté.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que très imparfaitement nous figurer les obstacles sans nombre, les périls incessants, les persécutions plus ou moins violentes qui marquèrent les pérégrinations apostoliques de celui qu'on a appelé l'aîné des Apôtres, l'aîné parce qu'il a été pour la plupart leur introducteur auprès du Maître dans le Collège apostolique.

Au milieu de ses tribulations, le généreux Apôtre, bien loin de murmurer contre la souffrance qui le suit pas à pas, la bénit; il la cherche, il l'aime, pour qu'elle s'unisse à celle de son divin Maître, pour la rédemption des âmes ; il peut dire comme S. Paul : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus quod est Ecclesia.* (Col., I, 24).

II

Si les différents détails de la vie apostolique de S. André nous font défaut, par suite du manque de documents perdus ou ignorés, nous avons de par ailleurs une source fidèle, d'où nous pouvons tirer les circonstances de son martyre : c'est la lettre que les prêtres et les diacres d'Achaïe, ses disciples, écrivirent sur ce sujet à toutes les églises d'Orient et d'Occident.

André, après avoir, au prix de mille périls de toute sorte, porté le flambeau de l'Evangile dans tant de pays divers, était revenu à Patras, capitale de l'Achaïe, où il recommençait ses prédications de Jésus crucifié : c'est là que l'attendait le martyre de la Croix. A l'exemple du divin Maître, il était appelé, lui aussi, comme ses frères dans l'apostolat, à arroser de son sang le berceau de la chrétienté, afin de faire germer une abondante moisson de chrétiens. *Sanguis martyrum, semen christianorum :* tel est le plan du divin Fondateur.

Notre-Seigneur, du reste, avait tracé en ces termes les conditions de son apostolat : « Je vous envoie, dit-il, comme des agneaux au milieu des loups ; on vous livrera aux tribunaux ; on vous flagellera dans les synagogues ; à cause de moi, on vous traduira devant les gouverneurs pour me rendre témoignage. Vous serez détestés à cause de mon nom ; on vous tourmentera, on vous tuera. Mais, ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps et ne peuvent tuer l'âme. Si quelqu'un me confesse devant les hommes, je le confesserai devant mon Père céleste... Quand vous serez dans l'angoisse, ayez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Fidèle à sa vocation, l'Apôtre veut réaliser à la lettre la parole du Maître et vaincre le monde par la passion de la souffrance et de la mort ; n'est-ce pas là peut-être qu'il faut chercher l'explication des prodigieux triomphes qui couronnèrent son apostolat ?

Et en effet, une passion brûlante, on pourrait dire une enthousiaste ivresse s'était emparée de l'Apôtre, la passion, l'ivresse, la folie de la Croix. La vie tout entière de notre Saint ne fut autre chose qu'un long et crucifiant martyre. Enfin l'heure du sacrifice allait sonner. C'était en l'année 62 de notre ère, sous l'empire de Néron.

Egée était alors mandataire de l'empereur et proconsul de la province d'Achaïe. Sachant par ses délateurs que le courageux Apôtre était revenu à Patras, où sa parole enflammée multipliait les conversions, il accourut en toute hâte dans cette ville, pour y maintenir le culte des faux dieux. Dès qu'André connut son arrivée, il prit les devants et s'en alla le trouver lui-même, il l'exhorta à reconnaître pour son Rédempteur et son Juge le Fils de Dieu, Jésus-Christ, mort sur la Croix.

Le gouverneur ne voulut rien comprendre à l'Evangile nouveau, et de sa voix menaçante, il informa l'Apôtre que s'il ne sacrifiait pas aux dieux de l'Empire, il allait le faire flageller et crucifier. Vous devinez la réponse du courageux athlète, qui au fond de son cœur soupirait après le supplice de la Croix. En attendant, il fut jeté en prison.

Mais aussitôt le peuple se souleva, menaçant la vie du proconsul et le sommant de remettre l'Apôtre en liberté. Le gouverneur ayant réussi à calmer les esprits, fit comparaître André devant son tribunal, et après un interrogatoire où il le trouva inflexible, ne comprenant rien à cette folie de la Croix, traitant son prisonnier d'extravagant et d'insensé, il le condamna à être étendu sur le chevalet pour y être fouetté par les bourreaux. La sentence fut exécutée impitoyablement. Le corps de la victime fut littéralement déchiré et le supplice augmenté encore par la rigueur du froid qui pénétrait dans les plaies. Mais les souffrances accueillies avec un transport de joie ne firent qu'exalter son courage et accroître son désir de souffrir davantage encore pour Jésus, de sorte que, revenu devant le proconsul, il lui parla avec plus d'éloquence encore du bonheur de mourir sur la croix pour le Christ.

Jugeant que la persuasion de même que les menaces étaient inutiles, le proconsul commanda le supplice du crucifiement. Il se fit alors un grand concours de peuple qui protestait avec véhémence contre l'injustice de cet arrêt ; mais trop heureux de souffrir pour son Maître, le valeureux Apôtre éleva sa voix de toutes ses forces pour conjurer ses

chrétiens de ne point empêcher ni retarder son martyre.

Dès qu'il aperçut de loin la croix de son supplice, il s'écria dans un transport d'allégresse : « Salut, ô vénérable Croix qui as été consacrée par l'attouchement du corps sacré de Jésus-Christ et ornée de ses précieux membres comme d'autant de perles d'une valeur inestimable. Avant que mon divin Maître fût mort entre tes bras, tu inspirais de l'horreur. Mais maintenant ceux qui ont la foi savent quelles douceurs tu renfermes dans ton sein et quelles récompenses sont préparées à ceux qui meurent en t'embrassant... O Croix longtemps désirée, ô Croix véritablement aimable et ardemment aimée, cherchée sans relâche et enfin préparée à mes ardents désirs, retire-moi d'entre les hommes, et rends-moi à mon Maître, afin que par toi me reçoive Celui qui m'a racheté par toi ! »

Puis André se dévêtit lui-même, remit ses vêtements aux bourreaux et se livra entre leurs mains. S. Pierre Chrysologue nous apprend qu'il s'étendit lui-même sur ce bois qui lui était préparé, tant était grand le désir qu'il avait de l'embrasser.

Vingt mille personnes se pressaient autour de ce nouveau Calvaire, parmi lesquelles Stratocle, frère du proconsul, et qui, de concert avec la foule frémissante, protestait contre l'iniquité de la sentence.

Pendant deux jours, André resta suspendu à sa croix, fortement garrotté avec des cordes, et pendant tout ce temps il ne cessa d'exhorter ses fidèles à demeurer fermes dans la foi. L'indignation de la foule se traduisit bientôt auprès du gouverneur par des représentations énergiques, le mettant en demeure de donner contre-ordre au supplice.

Egée embarrassé et craignant une nouvelle sédition, céda à la rumeur populaire et se rendit au lieu du supplice. Dès qu'André l'aperçut, il s'écria : « Que venez-vous faire ici, Egée ? Si c'est pour croire en Jésus-Christ, à la bonne heure ! Je vous assure qu'il vous fera miséricorde. Mais si c'est pour me faire descendre de la Croix, sachez que vous n'en viendrez pas à bout et que j'aurai la consolation d'y mourir pour mon divin Maître. Je le vois déjà, je l'adore, et sa présence me comble de joie. Je n'ai point d'autre regret que celui de votre damnation qui est inévitable, si vous ne vous hâtez de vous convertir pendant qu'il en est temps encore. »

Egée commanda aux bourreaux de le détacher... Il était trop tard ; la prière du Saint avait été exaucée, et lorsqu'ils s'approchèrent de la Croix, leurs membres furent paralysés par une force invisible.

Alors, se recueillant en Dieu, le Saint fit une dernière prière, et comme il l'achevait, il fut environné d'une lumière merveilleuse qui consacrait aux yeux de tous l'apothéose de son martyre et l'entrée triomphale de sa belle âme dans la cité des Saints.

Le châtiment du proconsul ne se fit pas attendre ; il fut saisi par un démon furieux qui l'entraîna au milieu de la place publique et l'y étrangla. Stratocle, son frère, que la constance du martyr avait ébranlé en éveillant dans son cœur la foi au Christ, ne voulut point hériter de ses biens, ni même toucher à rien de ce qui lui avait appartenu, et il le fit enterrer dans l'endroit réservé aux morts-nés. Les habitants de Patras furent tellement épouvantés d'un châtiment si terrible qu'ils embrassèrent en masse la religion chrétienne : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Les ossements du martyr furent transportés à Constantinople, dans une église bâtie en l'honneur des Saints Apôtres : le Martyrologe romain fait mémoire au 9 mai de cette translation. Plus tard, ils furent transportés à Amalfi, près du golfe de Naples, où la majeure partie repose encore et où nombre de malades ont été guéris.

S. Grégoire le Grand, à l'époque où il était légat du Saint-Siège à Constantinople, obtint de Tibère II, empereur d'Orient, un bras de S. André, qu'il apporta à Rome, dans une chapelle dédiée au saint Apôtre dans son monastère du Cœlius. Son chef fut également apporté à Rome en 1462 par le prince Thomas, frère du dernier empereur grec. Plusieurs églises de France ont pu obtenir également quelques reliques insignes.

* * *

Et maintenant, instruisons-nous, m. f., à cette école qui s'ouvre sur le Calvaire et se continue par les disciples qui ont embrassé la folie de la Croix ! Quelle éloquente leçon pour un siècle où la foi s'éteint chez un grand nombre et où la charité se refroidit tous les jours ! Combien nos existences commodes, trop souvent tributaires de la mollesse et du plaisir, sont mesquines en regard de cet héroïsme chrétien qui offre généreusement à son Dieu le suprême sacrifice, couronnant toute une série de renoncements qui y acheminent ! N'avais-je pas raison de vous dire en commençant, de la part de votre glorieux Patron : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi !*

J'ignore si la Providence, dont les desseins demeurent insondables, nous appellera à offrir un jour au divin Maître le témoignage suprême de notre sang.

Mais, dès maintenant, ayons le courage de nos convictions plus que jamais, et soyons dignes en toute circonstance de l'héroïque Patron choisi par nos pères, et avec lui, baisons avec amour cette Croix qu'il nous laisse pour modèle, en même temps que pour signe de ralliement.

Soyons apôtres par l'énergie de nos convictions, par les mille industries de notre charité et de notre zèle, par la prière, par la parole, par la plume, surtout par nos exemples vivifiants.

Soyons martyrs par la résignation chrétienne, par l'acceptation joyeuse des croix que nous rencontrons chaque jour sur notre route, et quoi qu'il nous arrive de fâcheux, disons toujours sans défaillance : *O Crux, ave !* Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis. die 15 novembris 1922.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant P. PINCHARD

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 23 novembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — I. Le sens de cette fête, 625. — II. La pureté de Marie, 627.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — III. *3e Dimanche de l'Avent :* La religion et la morale, 629. — IV. *4e Dimanche :* L'éducation du premier âge, 630.
Pour la fête de S. Eloi. — Allocution à des ouvriers, 632.
Varia. — Homélie pour le dernier dimanche après la Pentecôte, 633.
Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — I. 1er Dimanche de l'Avent, 635.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXIX. La *Somme* de S. Thomas, 638.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

LE SENS DE CETTE FÊTE

Mes bien chers frères,

Lorsque le Bon Dieu eut créé nos premiers parents, Adam et Eve, il les plaça dans un lieu de délices, le Paradis terrestre, où ils se trouvaient parfaitement heureux. Au point de vue corporel, ils n'étaient sujets ni aux fatigues du travail, ni à la maladie, ni à la mort. Au point de vue spirituel, ils se trouvaient dans un état de justice ou d'innocence semblable à celui des anges ; ils possédaient la grâce sanctifiante, principe de sainteté, de justice et de charité, toutes les vertus infuses, tous les dons du Saint-Esprit. S'ils eussent persévéré, ils seraient entrés, sans subir la mort, en possession de la gloire du ciel et de la bienheureuse vision de Dieu.

Mais Dieu voulut les soumettre, comme les anges, à une épreuve. Il leur fit donc une défense. Quelle défense ? Si nous en croyons le mot à mot de la Bible, Dieu défendit à nos premiers parents de manger le fruit d'un certain arbre que l'historien sacré appelle « l'arbre de la science du bien et du mal. » Ce n'est là sans doute qu'une figure, une façon de parler. Nous devons retenir du récit de Moïse que Dieu fit à nos premiers parents une défense, mais nous ne savons pas au juste sur quoi elle portait.

Vous savez comment Eve, trompée et séduite par le démon, désobéit à Dieu, commettant ainsi un péché d'orgueil, de désobéissance, de curiosité et de sensualité, et comment elle amena Adam, notre premier père, à se faire son complice.

A la suite de cette désobéissance, Adam et Eve furent chassés du Paradis terrestre, privés du don précieux de la grâce, assujettis au travail pénible, à la douleur, à la maladie, à la mort et à toutes sortes de misères de l'âme et du corps.

Telle fut la punition du péché d'Adam et d'Eve, telles furent les désastreuses conséquences de leur chute.

Privés de la grâce, nos premiers parents tombèrent sous l'empire du démon ; et comme des parents ruinés se trouvent incapables de léguer leur ancienne fortune à leurs enfants, Adam et Eve ne purent communiquer à leurs descendants que cet état de déchéance, avec ses désastreuses conséquences. En sorte que tous les hommes naissent dans cet état de servitude à l'égard du démon, et c'est ce qui constitue le péché originel et ses suites.

Il n'est pas dans mon dessein de vous expliquer aujourd'hui cette doctrine du péché originel. Puisque vous êtes chrétiens, vous savez que nous naissons tous coupables et enclins au mal. C'est là un dogme fondamental de notre religion, sans lequel d'ailleurs nous sommes bien incapables d'expliquer les contradictions qui se rencontrent dans la nature humaine. Si nous n'admettions pas ce dogme, toute notre religion s'écroulerait ; car l'Incarnation de N.-S. Jésus-Christ, sa vie, sa doctrine, les sacrements qu'il a établis, sa mort sur la croix n'auraient plus de raison d'être.

Nous naissons donc tous souillés par le péché originel, tous soumis à ses funestes conséquences. Une seule créature, par un privilège spécial de Dieu, fut exempte de cette loi de l'hérédité : c'est la T. S. Vierge Marie, et c'est justement cette exemption du péché originel et de ses suites qui constitue le privilège de son *Immaculée Conception* que nous célébrons aujourd'hui.

* * *

Le 8 septembre, l'Eglise célèbre la naissance de la Sainte Vierge ; le 25 mars, elle nous rappelle l'Annonciation et le consentement de Marie au mystère de l'Incarnation ; le 15 août, c'est la commémoraison de sa mort et de sa montée au ciel. Aujourd'hui l'Eglise nous invite à louer Dieu, à le remercier d'avoir préservé Marie de tout péché, même du péché originel, auquel aucune autre créature n'a été soustraite ; et à féliciter la Sainte Vierge de ce glorieux privilège.

Souvent, sans doute, mes chers frères, pour invoquer Marie, pour réclamer sa protection, vous vous servez de cette pieuse invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Souvenez-vous désormais que vous rappelez ainsi la plus insigne faveur qu'ait jamais reçue une créature humaine.

En vertu de ce privilège, Marie n'était pas soumise comme nous aux tentations de la chair ; elle était exempte de toute concupiscence ; le démon ne pouvait rien sur elle. Elle était, d'autre part, comblée de toutes les grâces et ornée de toutes les vertus.

La croyance à ce privilège de l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge remonte aux premiers

temps du christianisme, et s'est perpétuée dans l'enseignement de l'Eglise jusqu'à nos jours. Toutefois cette croyance n'est devenue un dogme de foi, c'est-à-dire une vérité que nous sommes obligés de croire sous peine d'être hérétiques, qu'au milieu du siècle dernier. C'est le pape Pie IX qui, le 8 décembre 1854, au milieu d'une imposante assemblée de 195 évêques et cardinaux venus de tous les points du monde, a défini ce dogme dans les termes suivants :

« Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine qui enseigne que la Bienheureuse Vierge Marie fut, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège unique de Dieu Tout-Puissant et en vertu des mérites de Jésus-Christ Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache originelle, est révélée de Dieu et en conséquence doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. »

Quant à la fête de la Conception de Marie, quoique postérieure aux fêtes de l'Assomption, de l'Annonciation et de la Nativité, elle se trouve déjà inscrite aux calendriers du VIIe siècle, et vraisemblablement elle est de date beaucoup plus ancienne. Elle prit naissance en Orient, comme toutes les fêtes de Marie ; et il semble bien que ce sont les Normands qui la rendirent populaire en Europe, après l'avoir peut-être déjà trouvée établie en Angleterre. En tous cas, il est certain qu'au XIIIe siècle la fête de la Conception de Marie portait le nom de « Fête aux Normands. »

La Très Sainte Vierge elle-même a voulu ratifier la décision du Souverain Pontife Pie IX. Quatre ans après, en 1858, Marie apparut dix-huit fois à une humble enfant de Lourdes, nommée Bernadette Soubirous ; et, priée par la petite voyante de dire son nom, elle répondit avec un doux sourire : « Je suis l'Immaculée-Conception. » Et depuis lors, des centaines de miracles, contrôlés scientifiquement par des milliers de médecins, sont venus attester aux yeux du monde entier l'authenticité, la véracité de l'Apparition de Lourdes.

Marie a donc bien été immaculée dans sa conception, c'est-à-dire préservée du péché originel et de ses suites, dès le premier instant de son existence dans le sein de sa mère. Le Pape, qui est infaillible, c'est-à-dire qui ne peut pas se tromper en matière de religion, l'a solennellement proclamé en 1854 ; et quatre ans plus tard, la Sainte Vierge, à Lourdes, a ratifié elle-même cet enseignement du Souverain Pontife.

* * *

Je pourrais maintenant vous montrer toutes les convenances de cet insigne privilège, mais cela m'entraînerait trop loin. Et d'ailleurs que nous importe, puisque le Pape et même la Sainte Vierge ont parlé ! Nous n'avons pas besoin d'autre chose. Toute autre explication ne vous semble-t-elle pas superflue ?

Qu'il vous suffise de savoir que c'est en vue de sa maternité divine, parce que Marie devait porter Jésus dans son sein virginal, qu'elle a été préservée par le Bon Dieu de tout péché.

Mais nous autres, mes frères, ne recevons-nous pas aussi Jésus dans notre poitrine chaque fois que nous communions ? Mais oui ! dans l'Eucharistie, c'est le même Jésus, la même chair et le même sang que celui qui a pris naissance dans le sein de la Très Sainte Vierge. Si donc, parce qu'elle devait porter Jésus dans son sein, Marie a été préservée de tout péché, même du péché originel, cela ne nous indique-t-il pas avec quelle pureté d'âme nous devons nous approcher de la Table sainte pour recevoir le corps et le sang du Sauveur ?

Hélas ! précisément parce que, tous, nous naissons souillés du péché originel, nous avons, nous chrétiens, comme le reste des hommes, une nature mauvaise, des sens dépravés, nous sommes enclins au mal, et malheureusement le démon, le monde et notre propre chair ne nous font tomber que trop souvent dans le péché. Cependant il faut être sans tache, comme la Vierge Marie, pour recevoir Jésus.

Voilà pourquoi le divin Sauveur, qui connaît notre faiblesse, a institué le sacrement de Pénitence. Pleurons donc nos péchés, regrettons nos fautes, mais que nos chutes ne nous empêchent pas de venir à la communion. Si nous sommes coupables, le Bon Dieu dans sa miséricorde est toujours prêt à nous pardonner. Allons donc à lui sans crainte après une bonne confession ; promettons, sinon de ne plus retomber, ce qui peut-être serait de la présomption, mais du moins de faire de nouveaux et sérieux efforts pour éviter les péchés qui souillent notre âme et la rendent indigne de recevoir la sainte Eucharistie ; et, après l'absolution du prêtre, nous serons une fois de plus purifiés et rendus dignes de recevoir le Pain céleste qui fortifie.

Je ne le sais que trop : à peine aurons-nous quitté la sainte Table et repris notre vie ordinaire, Satan recommencera ses attaques, car il sait bien que nous ne sommes pas invincibles comme Marie. C'est alors le moment de recourir à cette bonne Mère et de nous écrier : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Je suis certain que si nous avions la présence d'esprit de réciter cette pieuse invocation, chaque fois que nous sommes tentés, jamais nous ne commettrions le péché grave. Mais, hélas ! le démon est assez habile au moment de la tentation pour nous aveugler, pour nous empêcher de penser à Celle qui le mettrait si facilement en déroute.

Du moins, m. f., chaque soir, vous tous qui vous plaignez d'avoir à lutter pour vous préserver du péché, ne vous endormez pas sans vous être confiés à votre bonne Mère du ciel, en récitant soit la Salutation angélique, soit le « Souvenez-vous. » Et pour prouver à la Sainte Vierge que vous voulez vous placer sous sa garde, ayez toujours sur vous une médaille à son image et surtout un chapelet.

Si vous êtes fidèles à toutes ces marques de dévotion, soyez certains que la Sainte Vierge ne vous

abandonnera pas, qu'elle viendra à votre secours, maintenant, au moment de la tentation, et surtout à l'heure de votre mort, afin de vous introduire au ciel, comme je vous le souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

II

LA PURETÉ DE MARIE

Macula non est in te.
Il n'y a point de tache en vous. (Cantic., IV, 7).

Mes frères,

Le privilège de l'Immaculée Conception consiste en ce que la T. S. Vierge Marie a été préservée de la déchéance causée par le péché originel. Ce privilège n'a été donné qu'à elle; aucune autre personne humaine ne l'a reçu et ne le recevra jamais. Je pourrais, à l'occasion de la fête que nous célébrons, vous demander de le glorifier et d'en féliciter Notre-Dame; mais il m'est impossible de le proposer à votre imitation. — Je voudrais pourtant vous faire entendre une parole pratique. Je ne le puis qu'à la condition de faire un choix parmi les vertus de Marie les plus étroitement rattachées à la prérogative de l'Immaculée Conception, afin de vous montrer avec quelle perfection la Mère de Dieu a pratiqué telle ou telle de ces vertus, et de vous exhorter à la cultiver après elle. Or, parmi ces vertus, je choisis de préférence la vertu de *pureté*. Celle-ci, en effet, occupe un rang distingué parmi les perfections de la T. S. Vierge; et puis, elle justifie le nom d'*Immaculée* que nous donnons à Marie, tout autant, ou à peu près, que sa conception sans tache.

Nous allons donc étudier ensemble, pendant quelques instants, la *pureté de Marie*. Nous verrons combien cette pureté a contribué à faire de Marie tout ce qu'elle est. Ç'a été, chez elle, une qualité extraordinairement féconde, comme il apparaîtra par les *trois* considérations entre lesquelles se partagera cet entretien.

I

Premier trait par lequel se révèle la fécondité de la pureté de Marie : cette vertu lui a donné toutes les autres, *celles qu'elle produit,* et *celles qu'elle exige.*

La pureté ne va jamais seule; elle apporte toujours avec elle un nombre considérable de vertus éminentes.

L'âme de l'homme est, par nature, la sœur des anges. Que ceux-ci aient reçu en partage des facultés beaucoup plus puissantes que les siennes, je n'en disconviens pas. Pourtant, l'âme est, comme eux, un pur esprit. Essentiellement, elle se distingue d'eux seulement par ce fait qu'elle est destinée à vivre unie à un corps, tandis qu'ils doivent vivre sans corps.

Cette union à un corps n'est point favorable aux âmes. Le Sage l'a dit, il y a longtemps : « *Notre chair corrompue pèse sur l'âme, et cet emprisonnement dans une chair de boue la comprime et fait obstacle aux élans de sa pensée.* » (Sag., IX, 15). Vous la connaissez bien, n'est-ce pas ? cette dépression que le corps exerce sur l'âme; ce poids pesant qui arrête l'esprit désireux de s'élever vers les sublimes régions du vrai et du beau, qui retient le cœur dans les affections terrestres, qui enchaîne la volonté et la dispose à tant de faiblesses et à de si honteuses défaillances. Qui n'a fait, mille fois, l'expérience de ce que ce joug des sens a de funeste, et des difficultés dont il est la cause pour quiconque veut pratiquer de hautes vertus ?... Pour nous en affranchir, nous avons plus d'un moyen ; mais le plus puissant consiste certainement dans la pureté. La pureté, la pureté pratiquée dans toute sa rigueur, tire l'âme de sa servitude, brise, pour ainsi dire, les amarres qui la retiennent en bas, et lui permet de s'élancer dans le sein de Dieu. — Marie, par cette vertu, s'est libérée de la tyrannie des sens et rendue capable de l'ascension incomparable qui a été la sienne. De là, ses contemplations sans égales ; de là, les clartés et la fermeté de sa foi; de là, les affections toutes divines dont son cœur a été rempli ; de là, l'énergie de sa volonté et sa généreuse détermination de vivre dans une sainteté plus qu'angélique. « *Bienheureux les cœurs purs,* dit Notre-Seigneur, *parce qu'ils verront Dieu !* » (Mt., V, 8). Parce qu'elle avait le cœur pur, Marie a vu Dieu, l'a aimé et servi ; et parce que sa pureté de cœur n'a jamais été égalée, elle a vu, aimé et servi Dieu plus parfaitement que personne.

Voilà comment la pureté lui a donné les vertus qu'elle produit.

Elle lui a donné aussi, il faut l'ajouter, toutes *les vertus qu'elle exige.*

La vertu que je vous propose d'honorer aujourd'hui en Notre-Dame est une vertu très exigeante et qui en réclame beaucoup d'autres. — Pour être pur, mes bien chers frères, il faut mortifier les sens, veiller sur l'imagination et sur le cœur, fuir le monde et éviter ses scandales, aimer le travail, pratiquer l'humilité, garder le recueillement, prier et demander à Dieu son secours. Il y a, vous le voyez, tout un ensemble de vertus qui disposent à la pureté. Salomon avait raison de dire : « *Il faut déjà être bon, et plus que bon, pour pouvoir pratiquer la pureté.* » (Sag., VIII, 20). — Toutes ces vertus, qui seules rendent la pureté possible, Marie les a réunies en sa personne et pratiquées dans une très large mesure. Où trouveriez-vous plus de piété, des prières plus ferventes, une tenue plus recueillie et plus modeste, un amour plus grand de l'isolement, du travail et de la simplicité? Toutes ces vertus ont été les siennes, parce qu'elle voulait être parfaitement pure. Et ainsi, les vertus que la pureté exige, la pureté les lui a fait pratiquer, avec celles qu'elle produit : si bien qu'elle en est devenue la plus sainte et la plus parfaite des créatures.

Voilà comment Marie doit toutes ses vertus à sa pureté ; comment elle en a tout reçu ; comment aussi, en glorifiant en elle cette vertu, nous honorons celle qui a été la cause et la source de toutes les autres.

II

Un second trait auquel se reconnaît la fécondité de la pureté de Marie consiste dans ce fait que cette vertu a fait d'elle la mère d'une race nouvelle et singulièrement glorieuse, la race des Vierges.

Il y a certainement eu, avant la Sainte Vierge, des âmes pures sur la terre. Ainsi, l'Esprit-Saint rend témoignage à Judith que personne n'a jamais pu attaquer l'innocence de sa conduite. (Judith, VIII, 8). L'exemple de la chaste Suzanne est encore présent à toutes les mémoires. Oui donc, il y a eu, dans l'antiquité, des âmes pures et puissamment attachées à l'amour de la pureté. Cependant, elles n'ont point pratiqué la vertu sous sa forme la plus parfaite, qui se nomme la *virginité*. L'on n'était vierge alors qu'en attendant un autre genre de vie, ou parce qu'il n'était pas possible d'y entrer, ou parce qu'on était contraint de rester vierge, comme les Vestales de l'ancienne Rome, à qui cette vie plus élevée était imposée par les lois publiques et sous peine du feu. Mais la virginité choisie volontairement pour toute la vie, la virginité acceptée pour elle-même, la virginité offerte à Dieu dans un sentiment religieux, la virginité consacrée par un vœu : c'était, paraît-il, chose inconnue avant Notre-Dame. Quand elle a fait vœu de virginité perpétuelle, elle a prononcé une parole que le monde n'avait jamais entendue.

S'il n'y a pas eu de vierges avant elle, il y en a eu beaucoup depuis. Son exemple était à peine connu des hommes que grâce à la diffusion du christianisme, il suscitait des légions d'imitatrices. Regardez autour de vous ! Notre pays, dit-on, est en train de redevenir païen. Cependant, les vierges ne se comptent plus sur notre territoire. Les unes le sont par amour de Dieu, par estime de la vertu, par horreur des voluptés sensuelles. Les autres, par désir de se mieux dévouer à leurs proches. D'autres encore, pour avoir le cœur plus libre, et pouvoir se faire les institutrices de vos enfants et les anges gardiens de vos malades et de vos mourants. Mais leur nombre est si grand que les philosophes d'autrefois, s'ils revenaient sur la terre, en seraient émerveillés ; si grand qu'il rend vulgaire, parmi nous, un genre de vie quasi surhumain et que les quarante premiers siècles de notre race n'ont point connu...

Mais, je vous prie, quelle est l'initiatrice de cette voie nouvelle ? De qui vient l'exemple, le premier exemple, que toutes celles-là prétendent suivre ? Quelle est, enfin, la mère de cette race sublime ? C'est Marie. — C'est par elle aussi, par sa protection et par son secours, que les vierges réussissent à observer leurs promesses et à conserver leur innocence. — Il avait donc raison, celui qui, dans un Psaume où il s'agit souvent de la Sainte Vierge, apercevant, dans le lointain des temps, cette race de vierges dont nous venons de parler, disait qu'elles venaient à la suite de Marie, et que cette Vierge, modèle des autres, « marchait à leur tête. *Adducentur regi virgines post eam.* » (Ps. XLIV).

III

La pureté de Marie s'est encore montrée féconde en ce qu'elle lui a valu les honneurs incomparables de la maternité divine.

Toutes les vertus de Marie, il n'en faut pas douter, ont contribué à fixer sur elle le choix du Verbe divin, désireux de s'incarner et de se donner une mère. Chacune d'elles a exercé sur son cœur une attraction plus ou moins puissante. Mais, parmi ces attractions, quelle a été la plus forte, celle qui a réussi à entraîner la décision ? — Si nous en croyons la tradition ecclésiastique, ç'a été l'attraction exercée par la pureté de Marie.

D'abord, nous savons par l'Ecriture que Dieu réserve à la pureté des mœurs ses prédilections particulières, comme il a, pour le vice contraire, des haines plus vives et un mépris plus profond. Quand la divine Sagesse veut descendre dans une âme, elle choisit de préférence une âme pure. « *Jamais,* dit le livre sacré, *elle ne voudrait habiter une âme amie du mal, ni descendre dans un corps souillé.* » (Sag., I, 4). Bossuet exprimait l'opinion chrétienne sur ce point, quand il écrivait : « Ce qui attire le plus fortement Jésus en nos âmes, c'est la pureté virginale [1]. » — Nous sommes en droit de conclure de tout ceci que, si Marie a été choisie, entre toutes les femmes, pour être mère de Dieu, c'est à cause de sa pureté sans égale. S. Jérôme dit en termes formels : « Telle a été la pureté de Marie, qu'elle lui a mérité d'être mère de N.-S. Jésus-Christ. » Et l'Eglise a trouvé cette parole si juste qu'elle nous la fait lire, à nous prêtres, dans ses Offices. Vous pouvez donc attribuer à la pureté de Marie sa divine maternité, et chanter, comme vous le faites dans un de vos cantiques :

C'est le lys de la vallée
Dont le parfum précieux
Sur la terre désolée
Attira le Roi des cieux.

Le lys est un symbole de pureté. Quand vous attribuez au parfum de ce lys que fut Marie sa divine maternité, vous l'attribuez à sa pureté virginale. — Et avec la maternité divine, la pureté de Marie lui a valu tous les privilèges dont cette maternité fut la cause et, autant qu'elle pouvait la mériter à l'avance, son immaculée conception elle-même. — C'est donc bien vrai de dire, comme nous l'avons dit, que la pureté de Marie l'a faite ce qu'elle est, qu'elle a été sa vertu la plus féconde, et que Marie lui doit tout.

* * *

Si, en m'écoutant, vous vous êtes appliqué mes paroles, vous avez dû concevoir une estime nou-

[1] Sermon pour une profession : Sur la virginité, 2e point. (Edit. Louis Guérin, t. VIII, p. 90 ; Lebarq, t. IV, p. 484).

velle et un amour plus vif pour la vertu de pureté ; vous avez dû aussi vous dire qu'une vertu dont la Sainte Vierge a tant reçu vous serait à vous-mêmes très utile.

Oui ! vous gagneriez, et gagneriez beaucoup, à pratiquer, chacun dans les limites voulues par votre vocation et par votre état, la vertu dont nous nous sommes occupés. — D'abord, elle fixerait sur vous les faveurs de la Mère de Dieu. Cette vertu qu'elle a tant aimée en elle-même, elle l'aimerait aussi en vous. — Et puis, vous l'avez vu, la pureté porte avec elle toutes les autres vertus. Si vous la pratiquiez, et, pour cela, faisiez ce qu'il faut pour vous la rendre possible, vous seriez des saints. Elle fait entrer aussi les âmes dans la famille de Marie. Vous qui en observez non seulement les préceptes, mais encore les conseils, regardez-vous comme ses enfants privilégiés. Vous qui n'obéissez qu'à ses prescriptions essentielles, elle vous couvrira aussi de son égide. Enfin, la pureté unit à Dieu : de tous les moyens dont nous disposons pour nous élever jusqu'à lui, celui-là est le plus sûr et le plus puissant.

Nous identifions volontiers, dans notre manière de parler, la sagesse et la pureté. Etre sage, n'est-ce pas un peu être pur ? On peut donc bien dire de la pureté ce que l'auteur sacré dit de la sagesse : « Tous les biens me sont venus avec elle. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* » (Sag., VII, 11). Elle a tout donné à Marie. Pratiquez-la, après Marie ; et tous les biens vous viendront avec elle. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

III

3e Dimanche de l'Avent

LA RELIGION ET LA MORALE

Ego sum Via.
Je suis la Voie.
(Joan., XIV, 6).

Mes frères,

On a dit : « La morale, c'est la science des mœurs, l'art de vivre, ou plutôt l'art de soumettre sa vie à l'autorité de la conscience, de l'assujétir à des principes assez élevés et assez puissants pour dominer l'existence. » Il est impossible de mieux dire. Mais où reposent ces nobles principes, dignes de gouverner notre vie et de la maintenir, coûte que coûte, dans le droit chemin ? N'allons pas en chercher la notion dans les systèmes d'une philosophie mensongère. La morale, pour être vraie, bonne, impérative, doit s'appuyer tout entière sur la religion.

I

D'abord, la religion est le principe nécessaire de toute morale.

Qu'une raison déjà mûre, abandonnée à elle-même, puisse, dans certains cas, porter des jugements indiscutables sur la moralité de nos actes et opérer quelquefois le discernement du bien et du mal, je le reconnais. Cependant, pour les vérités d'ordre pratique, telles que l'Evangile nous les impose, avec la seule raison, on ne va pas loin ; aucune certitude ne résiste à l'esprit, quand un intérêt ou un caprice l'exigent [1].

Il est vrai encore, nous avons une conscience qui nous dit : « Ceci est permis ; cela est défendu. » Mais la conscience a pour rôle d'appliquer, non pas de créer la morale. Elle reste si peu souveraine que souvent elle se fausse, se pervertit, devient obscure. Maintes fois, dans les mille conflits qui s'élèvent entre le respect du droit des autres et l'assouvissement des appétits personnels, elle n'est pas écoutée.

En vain voudrait-on faire de la loi une base pour le devoir. La loi protège la morale, elle n'en constitue pas le fondement. Impuissante à atteindre en nous le sanctuaire de l'âme et jusqu'à ces profondeurs où gît la source du mal, l'obstacle opposé au mal par la justice civile ne compte guère. Et encore combien ont l'adresse de le tourner ! Ne croyant pas en Dieu, le coupable surpris regrette d'avoir peu habilement combiné ses mesures ; voilà tout.

De fait, le principe de la morale doit être au-dessus de nous. Pour contenir la raison dans la rectitude du bien et pour pénétrer la conscience dans ses replis intimes, il est nécessaire que la morale prenne sa source en Dieu, qu'elle rattache l'origine et la fin des règles qu'elle nous impose à un principe absolu, à une idée éternelle. Si vous demandez à l'enfant pourquoi il est défendu de toucher à la chose d'autrui, il ne s'avisera pas de vous répondre : « Le Code civil l'interdit, » mais il vous dira, son catéchisme à la main : « Dieu le défend. » De même pour le reste.

Lorsque Napoléon conçut le plan d'une Université d'Etat, il eut le soin de déclarer qu'elle prendrait pour base de son enseignement les préceptes de la religion catholique. Rien de plus sensé. La religion seule nous lie à des croyances arrêtées et à des devoirs précis. Dès que nous cherchons une norme de conduite, il nous faut Dieu : Dieu, c'est-à-dire un pouvoir qui ne relève de personne et dont les prescriptions soient indiscutables. L'idée d'un Dieu législateur est aussi essentielle au monde moral que l'est au monde physique celle d'un Dieu créateur.

II

La religion, en second lieu, donne à la morale sa force obligatoire.

Cette force obligatoire, ne la demandez pas à l'homme. Supposé qu'il puisse connaître les règles du devoir, l'homme ne trouve en lui aucune autorité capable d'en exiger l'observation. Lorsqu'on nous exhorte à la vertu, nous répondons : « J'en conviens, mais je n'ai pas le courage ! » On sait ce qui est juste, ce que la conscience réclame, et on

[1] J. Didiot, *Logique surnaturelle objective*, Théorème 46.

ne l'accomplit pas ; on commettra même le mal, tellement la volonté humaine reste mobile, inefficace.

Ne comptons pas davantage sur le sentiment de l'opinion comme force pour le bien. Sans doute, l'opinion que l'on a appelée « la reine du monde » commande la prudence, impose la réserve. Mais n'y a-t-il pas mille manières de la tromper ? Avec l'opinion, d'ailleurs, rien qui comprime et discipline les appétits, rien qui entrave les instincts d'une nature perverse.

Pour que la loi pèse sur la tête de l'homme et qu'elle remue sa conscience, ici encore la volonté de Dieu s'impose : car il est impossible de trouver en dehors de l'idée religieuse un principe de conduite impératif. Au contraire, venu de Dieu et exigé par lui, le précepte moral oblige, non pas seulement quand nous sommes en règle avec le monde et avec la loi, mais dans le secret de l'âme. Dieu, dont le regard pénètre les reins et les cœurs, nous dit : « Soyez purs jusque dans vos pensées et vos désirs » ; il nous dit : « Aimez vos ennemis, oubliez, pardonnez ; » il nous dit encore : « Soyez honnêtes, même quand on ne vous voit pas. »

Puisant sa force en Dieu, la morale comme l'Evangile l'enseigne ne fait acception de personne. Le prince et le sujet y sont également soumis ; elle condamne l'abus aussi bien dans les rangs de la milice sainte qu'au sein de la société séculière ; vous ne la verrez jamais admettre aucun adoucissement capable d'altérer sa pureté. Pour elle, le bien c'est le bien, et le mal c'est le mal : le bien fût-il caché sous les vêtements du pauvre, et le mal eût-il l'éclat que peuvent donner les richesses de ce monde. Seriez-vous ministre, la loi chrétienne vous interdit de vous faire à vous-même dans la distribution de la justice une part plus favorable.

III

La morale, enfin, emprunte nécessairement sa sanction au principe religieux.

Si vous éloignez Dieu, où sera le juge et le vengeur de votre morale ? Quelle sanction restera à une loi ainsi découronnée ?

Le remords n'est pas un frein suffisant pour arrêter l'homme sur la pente du mal. A la longue, combien s'y accoutument et finissent par le braver sans rougir ! D'ailleurs, tous ceux qui sont infidèles au devoir et dont la vie est un perpétuel outrage à la vertu, ne sentent pas les piqûres du remords.

Ce n'est pas assez encore des satisfactions de la conscience pour nous entraîner au bien. Des consciences délicates s'alarment d'autant plus qu'elles s'élèvent davantage sur l'échelle de la perfection, et les plus honnêtes gens finissent par se demander s'ils ne s'abusent pas en se consolant dans l'honneur de leur vie.

Pour faire le bien et éviter le mal, la crainte même des pénalités est peu de chose. S'il s'agit seulement d'échapper aux mailles du Code, et si dans vos actes vous n'avez d'autre mobile que la peur, la vertu difficile et l'effort perdent à vos yeux tout leur prix.

En lui donnant une sanction, la religion, elle, offre à la loi morale son complément indispensable, et la sanction qu'elle lui donne, c'est le ciel avec son bonheur ou l'enfer avec ses châtiments : Dieu, en un mot, punissant le prévaricateur et récompensant le juste. « L'homme ne meurt qu'une fois ; après cela, il est jugé. » (Hébr., IX, 27). Ces simples paroles de l'Ecriture, en soumettant nos œuvres à une sanction précise et redoutable, ont plus fait, et de beaucoup, pour soutenir la volonté humaine dans les combats de la vertu que tous les raisonnements et les plus belles dissertations philosophiques.

Oui, il y a à côté et au-dessus de nous un Dieu, témoin invisible qui sait tout, qui voit tout, qui se souvient de tout. Sa présence nous enveloppe, il assiste à la naissance de nos désirs, il voit éclore nos pensées, et il les jugera un jour. Or la certitude d'avoir un compte rigoureux à lui rendre, c'est assez, non seulement pour maintenir l'âme dans une discipline ferme, mais pour la ramener au bien lorsqu'elle s'en détourne et lui inspirer toutes les énergies nécessaires.

* * *

Ainsi l'on ne saurait contester la solidarité de la religion et de la morale : ce sont là deux choses qui s'appellent et se répondent. La morale cesse d'être vraie, si l'idée de Dieu n'en est pas la base ; elle cesse d'être obligatoire, si la volonté de Dieu n'en est pas la force ; elle cesse d'être efficace, si la justice de Dieu n'en est pas la sanction. Raison, honneur, conscience, de ces motifs accessoires on ne tirera jamais aucun profit, à moins de les combiner avec l'élément surnaturel et d'en faire les auxiliaires de l'influence religieuse. Ainsi soit-il.

IV

4e Dimanche de l'Avent

L'ÉDUCATION DU PREMIER AGE

Accipe puerum istum, et nutri mihi.

Recevez cet enfant et élevez-le pour le Seigneur. (Exod., II, 9).

Mes frères,

Une image pieuse, à la fois simple et touchante, représente sainte Anne instruisant la Sainte Vierge. L'idée que cette image exprime et qui fait de sainte Anne la patronne de l'éducation chrétienne, revêt différentes formes. Tantôt, la mère et la fille marchent côte à côte, la mère portant un livre et donnant la main à l'enfant. Tantôt, sainte Anne, assise avec un livre ouvert sur ses genoux, montre du doigt la page à lire, tandis que la Sainte Vierge, debout, demeure attentive. Vous avez tous, m. f., envers vos enfants le même rôle à remplir, et dès l'âge le plus tendre.

I

Que l'éducation soit chose nécessaire, personne n'oserait le nier ; mais, il ne faut pas moins en convenir, pour être bienfaisante, salutaire, l'éducation doit commencer au plus tôt. Il est aisé, lorsque ses branches sont encore flexibles, de plier un jeune arbre, de lui donner la direction que l'on veut. Si au contraire vous le laissez croître dans une fausse direction, il la gardera toujours : vous le briserez peut-être, mais vous ne le redresserez pas. Or ce que fait l'horticulteur, quand il dirige une branche ou taille un rameau, il convient de le faire pour l'enfant, en lui imprimant tout de suite un bon pli et en inclinant vers le bien les aspirations de son âme.

L'enfant commence à grandir. Tout en se mêlant davantage aux émotions sensibles, les traits de son caractère se dessinent, sa raison éveillée s'ouvre à quelques pensées personnelles. C'est le moment où il acquiert une manière d'agir dont il ne se départira probablement plus. Un écrivain célèbre n'a t-il pas dit : « L'homme moral est achevé à six ans » ? Etudier alors chez un enfant les manifestations spontanées de son cœur, diriger ses premiers pas, former sa conscience, rectifier ce qu'elle a d'incorrect, éloigner toute influence nuisible, il n'est pas de moment plus opportun. La nature, si variée et si riche, cache des pierres inestimables et des filons d'or dans des amas de terres brutes ; de même les germes de la vertu s'unissent chez un enfant aux germes du mal. A nous-de développer les uns et d'extirper les autres.

II

Cette œuvre de formation est avant tout le devoir d'une bonne mère. « Il y a entre l'âme d'une mère et l'âme de son enfant des harmonies providentielles : dans l'âme de la mère une profondeur d'affection que rien ne peut épuiser, pas même l'ingratitude, et dans l'âme de l'enfant, une confiance et un abandon qu'il ne témoigne à aucun autre [1]. » Ah ! quelle mission est la vôtre, Mesdames, et que de choses en dépendent ! Dieu seul sait l'influence d'une sainte mère sur l'avenir de sa famille. Chaque parole, chaque regard, chaque réprimande est une semence jetée par elle ; et souvent, au lieu de dire : « Tel père, tel fils ! » on devrait dire : « Telle mère, tel fils ! » Dans l'homme mûr, dans le vieillard même, on retrouve presque toujours le petit enfant formé par sa mère.

Mais aujourd'hui, où sont les vraies éducatrices ? Nombre de mères, sous le charme des premières années de leur enfant, ne savent répondre à ses exigences que par une faiblesse aveugle ou une coupable indulgence. Le pardon est toujours accordé, on multiplie les sollicitudes exagérées, l'enfant s'habitue comme d'instinct à tous les calculs du bien-être. Ce n'est pas là pour une mère comprendre son rôle ni sa responsabilité. Jusque dans les infirmités de l'enfance, l'homme fait son apprentissage, et, pour développer en lui les principes d'une vie sérieuse, une application soutenue s'impose. Oui, heureux les enfants qui voient la religion à côté de leur berceau sous les traits d'une sainte mère ! Ici, si le cœur peut être compatissant, la main doit rester ferme : les précautions demandées par la santé s'allient fort bien avec une juste rigueur, et sans qu'il soit nécessaire de céder aux appels d'une sensibilité irréfléchie. Nous nous plaignons souvent du caractère difficile, de la désobéissance de nos enfants. N'est-ce pas pour avoir négligé leur éducation printanière ? Il eût fallu briser des résistances, contraindre en un mot, et nous ne l'avons pas fait ; ou si nous avons essayé de le faire, c'est d'une manière indiscrète, qui a cassé peut-être au lieu de redresser.

III

Après de multiples essais, tous les éducateurs avouent qu'une vraie formation morale, sous peine de ne pas être, doit reposer sur l'amour et la crainte de Dieu. Rien de plus vrai. Vous voulez pour votre enfant, lorsque sa volonté commence à prendre possession d'elle-même, des habitudes de soumission, de réserve, une tenue décente : prévenir ses écarts, discipliner sa volonté, arracher l'ivraie qui lève, faire grandir la bonne semence, tel doit être l'objet de tous vos efforts. Si les saines influences du foyer et l'atmosphère qu'elles créent sont déjà beaucoup à ce point de vue, en s'insinuant goutte à goutte dans le cœur de l'enfant, elles ne suffisent pas ; il faut, pour obtenir un résultat positif, que l'idée d'un Dieu bon et juste rayonne à son intelligence, imprègne toute son âme. Et vouloir réussir, comme s'imaginent certains parents, par quelques promesses de gourmandise ou par des achats superflus, c'est se faire illusion.

L'enfant ressemble un peu à un vase entièrement neuf et qui garde le parfum de la précieuse liqueur qu'on y a versée. Placez tout d'abord, en fait d'éducation, les pratiques de la piété, au moins celles qui sont appropriées au jeune âge ; épiez chez votre enfant les premières lueurs de l'intelligence, pour y mêler le rayon de la foi ; dirigez ses premiers pas dans le sens de la loi divine. Si vous agissez ainsi, l'amour de la religion gardera dans cette âme vierge son arome, votre enseignement survivra et vous vous épargnerez pour l'avenir une besogne souvent infructueuse parce qu'elle aura été trop tardive.

* * *

Ne l'oublions pas, derrière ce frais visage d'un enfant, ces grâces naïves, ce regard ingénu, il y a le péché qui perce et les passions qui murmurent. Ouvrons son cœur, dès le matin, aux douces impressions de la grâce ; cultivons cette fleur divine avec une patience forte et sans trop écouter les vœux de notre tendresse ; mettons à cette œuvre

[1] Mgr Dupanloup, *De l'Education*, p. 55.

une sollicitude pareille à celle du jardinier qui arrose, taille et redresse la plante, pour la conduire, au prix de mille soins, jusqu'à son complet épanouissement. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. ELOI

ALLOCUTION A DES OUVRIERS

Messieurs et chers amis,

Soyez les bienvenus et soyez félicités d'avoir suivi la tradition de vos pères ! Célébrer la fête d'un Saint Patron par un banquet fraternel ne vous a pas semblé suffisant ; vous avez voulu, en bons chrétiens que vous êtes, associer l'Eglise à votre fête, et avec elle appeler sur vous les bénédictions de votre glorieux Patron et la grâce de marcher sur ses traces. Donc, honneur à vous ! S. Eloi sera content de vos hommages, et je suis sûr que vous aussi vous serez contents de S. Eloi.

De fait, mes bons amis, nous serions tous beaucoup plus heureux, si nous voulions profiter des leçons que ce grand Saint nous a laissées.

* * *

S. Eloi, dans sa jeunesse, travaillait sur les métaux précieux. Il était le meilleur ouvrier de son temps, ouvrier si habile qu'on le fit venir de la province à Paris, pour mieux produire son talent. Mais ce qui le rendait surtout remarquable, c'était sa grande charité envers les indigents. Quand un étranger, attiré par sa réputation, arrivait à Paris pour lui faire une commande et s'informait de son domicile, on lui répondait : « Allez dans telle rue, et là où vous apercevrez une troupe de pauvres, c'est la maison du *Seigneur Eloi*, » comme on disait alors. Une troupe de pauvres, telle était son enseigne.

Mais où prenait-il ses ressources pour faire de si grandes aumônes ? Sans doute son travail lui rapportait beaucoup ; mais l'histoire nous apprend qu'il menait une vie exemplaire et qu'il était un modèle d'économie et de sobriété. Voilà les vertus qu'il nous prêche. Combien d'ouvriers seraient plus à l'aise aujourd'hui s'ils étaient plus sobres, plus économes, plus rangés ! Combien de femmes heureuses ! Combien d'enfants mieux nourris et mieux vêtus !... Les pauvres eux-mêmes y gagneraient beaucoup ; car l'ouvrier a le cœur sensible et généreux ; il ne peut voir souffrir son semblable, sans lui tendre la main.

* * *

L'orfèvre Eloi non seulement se distinguait par sa charité envers les indigents, mais il était encore l'ennemi des imposteurs qui séduisent les ouvriers et les jettent dans la mauvaise voie. Il les regardait comme des pestiférés et les poursuivait partout. Il obtint même du roi, — car il jouissait d'un grand crédit à la Cour, — qu'on en bannît plusieurs de la capitale et même du royaume.

Vous voyez, mes chers amis, que la race des séducteurs, des menteurs, des ambitieux, des dévoyés est fort ancienne en France. Mais jamais elle n'a été plus nombreuse ni plus répandue qu'aujourd'hui. On peut dire qu'elle est actuellement le fléau des ouvriers. Pour vivre à leurs dépens, pour arriver aux premières places, ils les flattent, ils leur promettent monts et merveilles, en prônant des systèmes inapplicables, où les patrons seraient au niveau des ouvriers et les ouvriers au niveau des patrons. Ils sèment ainsi la haine, la discorde et la misère.

Mais écoutez un peu les discours que ces beaux parleurs tiennent à l'ouvrier : « Pauvre meurt-de-faim ! tu te laisses exploiter par ton patron. Est-ce que tu n'es pas autant que lui ? Puisque ton travail l'enrichit, pourquoi ne partages-tu pas ses bénéfices ? Allons ! mets-toi avec nous ; tu es pauvre et tu deviendras riche. Nous ferons la guerre au capital et nous nous débarrasserons de tous les patrons qui nous exploitent. Nous choisirons nous-mêmes nos chefs, puisqu'il en faut ; mais c'est nous qui les paierons, et nous les paierons le moins cher possible. Et ainsi la mine sera aux mineurs et la forge aux forgerons ; les ouvriers seront les maîtres au lieu d'être des esclaves, et nous changerons la face du monde »...

En voilà des mensonges ! des mensonges gros comme des montagnes ! Mais plus ils sont gros, mieux on les croira, puisqu'ils flattent : le beau parleur connaît son métier. Il se gardera bien de dire que pour monter et conduire une usine importante, il faut des hommes supérieurs par leur intelligence, dont le nom soit connu honorablement et inspire toute confiance ; et ces hommes-là sont rares. Il se gardera bien de dire qu'il faut, ce qui ne se trouve pas non plus si facilement, des capitaux suffisants, pour qu'une mauvaise année n'entraîne pas un désastre ; que l'ouvrier, lui, ne peut jamais subir de pertes, sous peine de voir entrer la misère dans sa maison. Il se gardera bien de dire que si l'ouvrier choisissait ses chefs, il en changerait comme d'habits, même plus souvent, et finirait par n'en plus trouver ; que si tous étaient les maîtres et avaient le droit de commander, personne ne voudrait obéir, et qu'au lieu de changer la face du monde en mieux, on la changerait en pire ; qu'aucune industrie ne pourrait marcher et que ce serait la ruine universelle... Il se gardera bien de dire tout cela ; il ne ferait pas ses affaires, car il vit aux dépens de ceux qui l'écoutent... Malheur à l'ouvrier qui s'y laissera prendre ! Il n'aimera plus son travail, l'envie et la haine lui rongeront le cœur ; ce sera un homme dévoyé, un homme perdu...

Oh ! comme il avait raison le *Seigneur Eloi* de dire à ses ouvriers orfèvres qu'ils devaient craindre les menteurs comme la peste !

* * *

Il leur disait encore qu'ils devaient aimer la vérité par-dessus tout.

Si nous aimons la vérité, en effet, elle nous éclairera, elle nous guidera, elle nous soutiendra, elle nous consolera. Celui qui aime la vérité ressemble à un vaisseau qui vogue fièrement sur la mer, suivant la route droite sans en dévier, sans broncher sous le vent contraire, sans craindre le naufrage. Mais la vérité, qui nous la dira ? La religion ; car elle a été établie pour nous l'enseigner et nous apprendre le secret d'être heureux.

Qu'est-ce donc que la religion enseigne à l'ouvrier ? Que l'homme a été créé par Dieu pour travailler sur la terre ; que le travail est par conséquent une noble chose ; que le Fils de Dieu lui-même se faisant homme a voulu être un ouvrier, gagnant son pain à la sueur de son front et aux efforts de ses bras ; que Dieu a trouvé bon de ne donner la fortune qu'à un petit nombre d'individus. Et voyez comme il a été sage en agissant de la sorte : si tout le monde était riche, personne ne voudrait plus travailler ; l'oisiveté et les vices qu'elle engendre, règneraient sur la terre et finiraient par amener la ruine du genre humain.

La religion nous enseigne encore que tous les hommes ne peuvent pas être égaux. Il en est qui sont intelligents et d'autres ignorants ; les uns sont laborieux et les autres paresseux ; les uns prodigues et les autres économes ; les uns vicieux et les autres vertueux. Or, il est évident que les hommes intelligents, laborieux, économes, vertueux, seront toujours supérieurs aux autres et auront toujours les premières places...

La religion enseigne aux hommes qu'ils sont tous frères et qu'ils doivent s'aimer, se soutenir les uns les autres comme les enfants d'un même Père céleste, au lieu de se jalouser et de se haïr.

Enfin elle nous prêche l'ordre, la prévoyance et l'économie et, par sa voix, le Saint-Esprit nous envoie à l'école de la fourmi qui amasse dans l'été ses provisions d'hiver. L'ouvrier, tandis qu'il est jeune et vigoureux, doit économiser pour ses vieux jours, pour le temps où les forces viendront à lui manquer...

Voilà les enseignements que la religion nous donne et que l'orfèvre Eloi ne cessait de rappeler aux ouvriers pour les rendre heureux.

* * *

C'est son grand amour pour la religion et le zèle avec lequel il la propageait qui le désignèrent à l'autorité ecclésiastique comme digne d'être ordonné prêtre. Puis il devint évêque, et ses vertus éclatantes en firent un de nos plus grands saints et un des protecteurs de la France. Aussi plus de vingt corps de métiers l'ont-ils choisi pour Patron, et ils se font un honneur de marcher sous sa bannière. Maintenant qu'il jouit du bonheur du ciel, il n'oublie pas les ouvriers qu'il a tant aimés sur la terre. Donc, nous le conjurons de tout cœur de vous bénir tous aujourd'hui et de vous obtenir la grâce de profiter des beaux exemples et des grandes leçons qu'il nous a donnés. Ainsi soit-il !

VARIA

HOMÉLIE POUR LE DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.

Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

(Mt., XXIV, 35).

Mes frères,

C'est aujourd'hui le dernier dimanche de l'année ecclésiastique, pendant laquelle nous avons annoncé de la part de Jésus-Christ cette parole éternelle dont les chaires chrétiennes ne cessent de retentir, pour la sanctification des uns et la réprobation des autres. Car il n'en est pas de la parole de Dieu comme de certains remèdes qui ne peuvent faire de mal quand ils ne font pas de bien : non, elle produit nécessairement un bon ou un mauvais effet dans l'âme de ceux qui l'écoutent. Lorsqu'elle ne les éclaire point, elle les aveugle ; lorsqu'elle ne les touche point, elle les endurcit. « *Verbum meum non revertetur ad me vacuum.* » (Is., LV, 11). Si vous la recevez avec respect, si vous la conservez dans vos cœurs, si vous la mettez en pratique, elle sauvera vos âmes. Si vous la négligez, au contraire, si vous la traitez avec mépris, si vous la rendez inutile à votre salut, après avoir servi à votre endurcissement, elle sera le motif de votre condamnation. Mais de quelque manière que vous la receviez, et quelque usage que vous puissiez en faire, c'est sur elle que vous serez jugés, et non pas selon vos idées particulières, ni suivant les fausses opinions que la plupart des hommes se forgent dans la tête, en se faisant une religion et une conscience à leur fantaisie.

De là vient que N.-S., après avoir remis sous nos yeux l'image effrayante du jugement dernier, nous assure que le ciel et la terre passeront, mais que les oracles sortis de sa bouche ne passeront jamais. Je terminerai donc les instructions de cette année chrétienne en vous adressant ces mêmes paroles : « *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* »

I

Oui, mes frères, ce bel univers, dans lequel le Créateur a fait éclater la magnificence de sa gloire, disparaîtra tout à coup : comme la cire se fond aux approches du feu, ainsi le souffle du Tout-Puissant fera rentrer ce monde visible dans le néant d'où jadis sa parole l'avait tiré. Tout ce que la science, les arts, l'adresse et l'industrie des hommes ont ajouté aux beautés et aux richesses de la nature ; tous ces ouvrages dans lesquels sont consignés la force et la faiblesse, la droiture et les égarements de la raison humaine, ce nombre immense de volumes, multipliés, accumulés tantôt à la gloire de l'esprit humain, tantôt à sa confusion, pour l'honneur ou pour la honte du siècle qui les a vu naître ;

ce mélange perpétuel de lumières et de ténèbres, de mensonge et de vérité, de bien et de mal : tout cela, devenu la proie des flammes, sera devant l'Eternel ce qu'est à nos yeux une poignée de poussière que nous jetons au vent et dont nous ne voyons plus la moindre trace.

Tout périra, tout disparaîtra ; la parole de votre Evangile, ô Jésus, survivra seule à la ruine de l'univers. Les nations rassemblées au pied de votre tribunal suprême ne verront entre elles et vous que l'Evangile, et c'est sur l'Evangile que tous les peuples seront jugés. Il n'y aura plus alors, mes frères, à alléguer ni la coutume, ni les préjugés, ni l'ignorance, ni les nécessités prétendues, ni les bienséances imaginaires, ni les erreurs du temps, ni les mœurs du siècle...

La parole de Dieu, annoncée dès le commencement par les patriarches et les prophètes, l'Evangile apporté sur la terre par Jésus-Christ, prêché par les Apôtres dans tout l'univers, et qui, passant de bouche en bouche, est arrivé jusqu'à nous pour passer de même aux générations suivantes jusqu'à la fin des siècles, cette parole éternelle sera seule notre juge. Ce ne sera plus alors le temps de dire comme on fait aujourd'hui : « Je ne sais pas, je ne crois pas, je pense, je ne pense pas. » Votre façon de penser et de croire, ainsi que votre façon d'agir seront confrontées avec la parole que nous vous prêchons, et si votre vie ne se trouve pas conforme à l'Evangile, je crains fort pour votre salut.

— *Mais, je ne savais pas.* — Vous deviez savoir, répondra Jésus. Vous aviez la loi et les prophètes, vous aviez l'Eglise et les pasteurs, il fallait les consulter, les écouter, les suivre. Ne vous ai-je pas dit que c'était moi qui parlais et qui instruisais par leur bouche ? « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise » (Luc, x, 16). La voilà, cette parole ; elle ne passera point, elle est restée pour vous confondre.

— *Mais, je ne croyais pas.* — Eh ! quelles raisons aviez-vous de ne pas croire ? Que manquait-il à mon Evangile pour le rendre croyable ? L'établissement, les progrès, les persécutions, les triomphes de l'Eglise chrétienne, l'accomplissement des prophéties, ma naissance, ma vie, ma mort, mon sang, celui de mes martyrs, la conversion du monde, que vous fallait-il davantage ? La sublimité de ma doctrine, la sainteté de ma morale, les miracles de ma grâce... Que devais-je faire de plus pour vous convaincre ? Vous ne croyiez pas ? Mais n'avez-vous pas fait des efforts pour résister à l'évidence des motifs qui vous pressaient de croire, pour éteindre la lumière qui vous gênait, pour étouffer les remords d'une conscience qui, jusqu'à votre dernier soupir, n'a cessé d'élever la voix contre votre incrédulité ?... Voyez donc à quoi se réduit la force de ces raisonnements que vous avez entassés contre la vérité de mon Evangile ! Où sont donc ces arguments victorieux, cette érudition profonde, cette philosophie dont vous faisiez l'orgueilleux étalage ? Examinez, pesez, combinez... Il n'y a plus rien, tout s'est évanoui, ma parole seule est restée : « Celui qui ne croira pas, sera condamné. » (Marc, xvi, 16). La voilà, cette parole, c'est elle qui vous jugera !

— *J'ai fait comme les autres, j'ai suivi l'usage, c'était la coutume...* — Belle excuse, en vérité ! Mais si la coutume était contraire à la loi, mais si l'usage était opposé à l'Evangile, fallait-il sacrifier mes lois à la coutume, abandonner l'Evangile pour suivre l'usage ? N'avais-je pas dit que la voie large où marchait le plus grand nombre était une voie de perdition ?

Parce que les autres perdaient leur âme, fallait-il perdre la vôtre ? Je n'ai jamais dit que je fusse la coutume, mais j'ai dit que j'étais la vérité : « *Ego sum veritas.* » (Jean, xiv, 6). La voilà, cette parole, elle ne passera point, c'est elle qui vous condamne !

— *Mais je ne pouvais pas faire autrement :* j'avais des protecteurs, des amis à qui je ne voulais pas déplaire, un état à conserver, une vie à gagner, une famille à établir. Si je m'étais conduit différemment, j'aurais perdu la bienveillance et la protection de ceux de qui dépendaient ma fortune et mon existence ; j'aurais perdu ma tranquillité. — Eh bien ! appelez-les donc maintenant à votre secours, ces hommes puissants à qui vous craigniez si fort de déplaire ! Qu'ils viennent donc vous protéger et vous retirer d'entre les mains du Dieu vivant ! Les ordres qu'ils vous ont donnés, les défenses qu'ils vous ont faites, leur ambition, leur politique, leurs fausses maximes, tout cela est passé ! Mais cette parole : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Act., v, 29), cette parole n'est point passée, et cette parole vous confond, vous accable et vous réprouve.

C'est ainsi, mes frères, que toutes les actions de notre vie et tous les mouvements de notre âme seront confrontés avec la parole de Jésus-Christ. Toutes ces opinions, toutes ces idées, toutes ces façons de penser que l'ambition, l'avarice ou le libertinage se forgent ; tous ces misérables systèmes que l'esprit d'irréligion enfante tous les jours pour la ruine de la foi ; ces maximes impies, ces livres détestables, cet édifice d'erreur s'écroulera à l'ouverture de l'Evangile, et au son de la parole de Dieu ; toutes ces pierres de scandale seront renversées, brisées, pulvérisées, anéanties. Ces âmes lâches, ces maîtres d'erreurs seront eux-mêmes précipités dans les ténèbres profondes et éternelles de l'enfer, où ils puisent aujourd'hui tant de mensonges et de blasphèmes.

II

« *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum.* » (Ps. i, 1). Heureux donc, et mille fois heureux, celui qui ne s'est point abandonné aux conseils des impies, qui ne s'est point égaré dans la voie des pécheurs, qui n'a jamais suivi et encore moins enseigné les maximes corrompues du vice et du libertinage ! Heureux celui que les mauvais livres n'ont pas séduit, que les mauvais discours n'ont pas perverti, et qui ne s'est point laissé en-

traîner par le torrent de la coutume et du mauvais exemple ! Heureux celui qui ne se conforme point au siècle présent, qui juge du vrai et du faux, du bien et du mal suivant les principes de la foi ; qui ne préfère point ses propres lumières à la lumière de Jésus-Christ, ni le langage des passions au langage de la raison et de l'Evangile ! Heureux celui qui règle ses pensées, ses désirs et toute sa vie sur la loi de Dieu, qui met en elle toutes les affections de son cœur, et dont la volonté s'attache invariablement à cette loi sainte, comme au centre de toute justice et de toute vérité !

C'est elle, mes frères, qu'on a mise sous vos yeux dès vos plus tendres années. A peine avez-vous su bégayer le nom de Dieu, qu'on vous a parlé de sa loi et fait entendre sa parole. Elle a été, cette divine parole, comme un lait précieux dont on a nourri votre âme pour la faire croître dans la grâce et dans la vertu. Elle est continuellement dans la bouche et dans les mains de vos pasteurs comme une nourriture à laquelle ils donnent, pour ainsi dire, toutes sortes de goûts, et qu'ils apprêtent de mille manières suivant vos besoins et les dispositions particulières de chacun de vous.

Nous vous exhortons comme un père qui instruit ses enfants, comme une nourrice qui veille avec une tendre inquiétude sur le fruit de ses entrailles, parce que nous n'avons rien au monde de plus cher que le salut de vos âmes : « *quoniam carissimi nobis facti estis.* » (I Thess., II, 8). Que si nous avons le malheur de nous écarter du chemin que nous montrons aux autres, si vous apercevez dans notre conduite des choses qui ne s'accordent point avec l'Evangile que nous vous prêchons, souvenez-vous, mes frères, qu'au jugement de Dieu, on ne vous demandera pas ce que vos pasteurs auront fait, mais bien ce qu'ils auront enseigné dans cette chaire.

La doctrine que nous vous enseignons n'est pas à nous, mais à Jésus-Christ qui nous a envoyés. Les pasteurs qui vous ont instruits avant nous ont tenu le même langage, et ceux qui viendront après nous vous enseigneront les mêmes vérités, et ces vérités, ils les trouvent dans le livre divin des Evangiles. Faites-en donc votre nourriture habituelle et votre pain quotidien, et la règle suprême de toute votre conduite.

Daigne le Père des lumières, et l'auteur de tout bien, graver lui-même sa loi dans nos cœurs, mes frères, et joindre la grâce intérieure de son divin Esprit aux paroles qu'il met dans notre bouche. Puisse-t-il vous inspirer non seulement du dégoût, mais une sainte horreur pour tout ce qui paraît s'écarter de la foi que vous avez reçue à votre baptême ! Souvenez-vous de ce que l'apôtre S. Paul écrivait à son disciple Timothée : je ne saurais mieux finir qu'en vous rapportant ses propres paroles (II Tim., III, 1 et suiv.) :

« Sachez, lui disait-il, qu'il y aura dans les derniers jours des temps rudes et périlleux. On verra des hommes enflés de leurs mérites, qui n'aimeront qu'eux-mêmes, avares, fiers, superbes, blasphémateurs, légers, inconstants, amateurs des voluptés, bouffis d'orgueil... Ne les écoutez pas, fuyez-les, *et hos devita...* » Ils n'auront qu'un temps ; leur folie et leurs erreurs paraîtront au dernier jugement dans toute leur évidence ; ils passeront avec tous ceux qui les écoutent et les suivent, avec tous ceux qui les protègent et les soutiennent. Le bruit qu'ils font sur la terre passera comme le bruit de la tempête, et la vérité, semblable aux rayons du soleil, dissipera par son éclat tous ces nuages qui nous effrayent, éprouvent notre foi, exercent notre patience, et font éclater la vertu de ceux qui souffrent pour la justice. Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Jésus-Christ ne passera jamais. « *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* »

* * *

O loi de mon Dieu, loi sainte, incorruptible, invariable, éternelle, règle immuable, toujours indépendante des lieux, des temps, des coutumes, des personnes, des préjugés, des erreurs, ô loi de mon Dieu, soyez seule désormais la lumière de ma conscience et la règle de ma vie ! Vous dissiperez les ténèbres que les passions ont répandues dans mon âme, vous lèverez mes doutes, vous fixerez mes incertitudes, vous guiderez mes pas, vous détruirez toutes les illusions de l'amour-propre. En vous consultant, je ne craindrai pas d'être trompé ; en vous écoutant, je ne craindrai pas d'être séduit ; en vous suivant, je ne craindrai pas de me perdre, et vous me conduirez infailliblement à Celui qui est la source éternelle de toute lumière et de toute bonté. Ainsi soit-il !

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

I

1er DIMANCHE DE L'AVENT

L'Eglise commence aujourd'hui son année liturgique. Elle la commence par un cri de confiance, né de la prière : « *Deus meus, in te confido.* Mon Dieu, j'ai confiance en vous ! »

Parmi les malheurs présents, et les malheurs de tous les temps, elle se recueille, elle élève ses regards au-dessus des tristesses de la terre pour implorer la grâce nécessaire afin de pouvoir les porter et les rendre méritoires. Je ne sais rien de pénétrant comme cette parole, comme ce chant composé par S. Grégoire : « J'ai élevé mon âme vers vous. *Ad te levavi animam meam.* Mon Dieu, j'ai confiance en vous ! Mes ennemis ne riront pas de moi. Tous ceux qui vous attendent ne seront pas confondus ! » — « Ceux qui vous attendent », c'est bien l'époque de l'Avent, ce temps de douce attente avant la venue de Jésus-Christ dans nos âmes, le jour de Noël.

Un mot d'abord *sur l'Avent*, sur l'avènement du

Christ en nous et dans le monde. Nous expliquerons ensuite l'*Evangile* qui nous décrit le terrible Avent ou avènement final du Christ sur la terre, quand se fermera le livre des siècles.

I

1. L'année liturgique nous met sous les yeux les adorables mystères de la vie du Sauveur, afin que nous les méditions, que nous les vivions, que nous les incorporions en quelque sorte à notre vie, à notre pensée, à notre conduite. C'est la mise en action de la parole de S. Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20). Tout notre travail, tous nos efforts doivent tendre à un but unique : reproduire en nous la vie, les pensées, les maximes, les actes de Jésus-Christ ; devenir d'autres Christs, afin de le glorifier en ce monde, de montrer aux hommes, par notre charité et notre esprit de justice, la beauté de sa doctrine et la divinité de celui qui l'a enseignée ; afin aussi d'être accueillis avec bonté par lui le jour de notre mort, qui sera le jour de son avènement pour chacun de nous.

Pour nous aider à vivre la vie de Jésus-Christ, l'Eglise a composé ces admirables offices des dimanches qui forment un ensemble complet de doctrine et de perfection spirituelle. Nous devons les suivre, les étudier, nous les assimiler, comme la plus substantielle nourriture de l'âme. Et non seulement l'Eglise nous instruit, nous fait prier : elle prie avec nous, parce qu'elle n'ignore pas que nous ne savons pas prier ; elle nous aide, elle guide nos efforts, comme une mère guide les premiers pas de son enfant qui ne peut pas encore marcher seul. Par nous-mêmes, notre prière est infirme et de peu de poids sur le cœur de Dieu ; mais unie à la prière de l'Eglise, qui est toujours agréable à Dieu et exaucée, quelle est sa puissance et combien souveraine et douce son efficacité !

Nous commençons pendant l'Avent nos premiers pas dans la vie spirituelle, *la vie purgative,* suivant le mot consacré par les écrivains et les docteurs de l'Eglise. Nous « préparons la voie du Seigneur, » ainsi que nous le prêche Jean-Baptiste. Les pécheurs se convertissent, les justes deviennent plus justes afin de jouir à Pâques des douceurs sereines de la vie illuminative où notre âme, baignée des lumières et des grâces du Christ, pratique avec joie les préceptes de l'Evangile. Enfin le St-Esprit au jour de la Pentecôte lui apportera les dons supérieurs de la vie unitive, de l'union complète avec Dieu ; alors l'œuvre est achevée, c'est « Jésus-Christ qui vit en nous. » C'est sur les ailes de l'Eglise, en priant avec elle, en écoutant et appliquant sa prière, que nous sommes élevés à cette hauteur tranquille et lumineuse, où nous jouissons déjà en quelque chose des allégresses du paradis.

C'est l'Avent qui pose les bases de cette magnifique construction spirituelle qui ravissait S. Paul.

2. Qu'est-ce donc que l'Avent ? — L'Avent c'est la préparation à l'avènement de Jésus-Christ, à Noël, à sa venue dans nos âmes, en attendant sa souveraine et dernière manifestation.

« Il y a trois avènements de Jésus-Christ, » dit Pierre de Blois : « le premier dans sa chair, le second dans l'âme, le troisième par le jugement. »

Le premier s'est fait à Bethléem quand l'enfant Jésus vint au monde dans une pauvre grotte et que sa vue réjouit sa sainte Mère, S. Joseph, les bergers, puis les princes de l'Orient.

Le second se fait dans notre âme quand Jésus y apparaît, après qu'elle s'est préparée à le recevoir, et qu'il l'inonde de ses clartés. Il faut donc que nous préparions sa venue, et c'est à cette œuvre qu'est consacré le saint temps de l'Avent. En cela nous imiterons nos pères, qui faisaient en ce temps de l'année ce qu'ils appelaient le « Carême de S. Martin » qui durait alors quarante jours. Longtemps l'Eglise l'a maintenu, et S. Louis l'observait encore sous cette forme ; puis avec le cours des siècles, elle a réduit les quarante jours à quatre semaines. Ces semaines figurent les quatre mille ans qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ, et pendant lesquels les patriarches, les prophètes, le peuple de Dieu, demeuraient dans une attente ardente du Messie promis et annoncé. Ayons la foi de ces saints, prions comme eux afin que Dieu daigne répandre sa rosée sur la terre et dans nos cœurs.

C'est un temps de pénitence ; c'est pourquoi l'Eglise dépose ses vêtements d'allégresse pour prendre le violet, couleur de pénitence. Elle ne chante plus son *Gloria in excelsis,* les lèvres des Anges sont fermées jusqu'au jour où elles se rouvriront pour le faire éclater au-dessus de la crèche. Cependant elle garde son joyeux *Alleluia,* parce que ce n'est pas la mort du Christ qu'elle envisage, mais l'heureuse entrée dans la vie de l'Enfant-Dieu qui vient réjouir le monde des âmes.

Le troisième avènement, nous le verrons à la fin des temps, quand le Fils de Dieu, qui est devenu le Fils de l'Homme, viendra juger la terre.

« Le premier, ajoute Pierre de Blois, fut humble et caché à Bethléem ; le second est mystérieux et plein d'amour dans chacune de nos âmes ; le troisième sera éclatant et terrible [1]. » L'Eglise, au début de l'année liturgique, pénètre de son regard jusqu'au terme des siècles, embrassant tous les temps, car elle est surtout préoccupée de la fin de son œuvre et de sa propre responsabilité. Et que voit-elle dans ces temps qui nous semblent encore bien éloignés ? Elle aperçoit une immense multitude d'hommes rachetés par le sang du Christ, elle aperçoit le Sauveur, sa croix à la main, qui d'un geste souverain fait passer les uns à sa droite, les autres à sa gauche, et elle a la douleur de reconnaître parmi ceux-ci un grand nombre de ses enfants.

Voilà pourquoi elle nous met sous les yeux l'Evangile du jugement dernier afin de nous rappeler à nous-mêmes, et de nous inspirer une crainte

[1] *De Adventu,* Serm. 3.

salutaire. Elle nous crie : « Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil ! *Hora est jam nos de somno surgere.* »

II

1. Quand aura lieu la fin du monde? Jésus-Christ nous le dit assez instamment : « L'Evangile sera prêché à toutes les nations, et alors ce sera la fin, *tunc veniet consummatio.* » (Math., XXIV, 14). Nous ne sommes donc pas encore proches de la fin, car il reste beaucoup de pays et de peuplades qui n'ont pas entendu encore la bonne nouvelle. Quelques missionnaires établis dans une vaste contrée comme la Chine, ne suffisent pas pour qu'on puisse dire que l'Evangile a été prêché à la Chine. Il est probable que cette œuvre demandera encore de longs siècles. Mais, « la consommation » viendra, au jour fixé dans les desseins de Dieu.

Le Sauveur nous en énumère les signes avant-coureurs. Nous n'en retiendrons que deux. Il y aura des *guerres effroyables.* « Et ce ne sera pas encore la fin, mais seulement le commencement des douleurs. » Ensuite il apparaîtra beaucoup de *faux prophètes,* de faux Christs.

Les guerres effroyables, nous les avons vues, subies, souffertes, et nous demeurons sous le coup des horreurs dont nous avons été témoins. Elles se dressent dans nos souvenirs avec des visions d'épouvante. Et cependant elles ne sont qu'une idylle, si on les compare aux guerres finales, accompagnées de peste, de famine et de tremblements de terre.

Nous avons aussi nos faux prophètes, nos prôneurs de science, de civilisation purement humaine, nos constructeurs d'une société future d'où Dieu serait banni. On a commencé l'essai sacrilège d'une nation qui veut délibérément se conduire seule, marcher avec ses propres ressources, sans se soucier de Celui qui a créé les sociétés et hors duquel personne ne peut les gouverner. Cet essai ne nous a pas réussi. La Providence a mis dans les événements assez de clartés et assez d'ironie pour que voient même les plus aveugles, s'ils veulent voir, s'ils ne s'obstinent pas à garder sur leurs yeux le bandeau de l'orgueil. La science humaine qui a refusé de reconnaître Dieu a été l'un de ces faux prophètes. Elle s'est donnée comme la bienfaitrice de l'humanité, et elle a fait tuer en cinq ans plus d'hommes que n'avaient fait dix siècles qu'elle appelle des siècles d'ignorance.

Un autre faux prophète, ç'a été la philosophie, qui s'est vantée de tout expliquer, de découvrir toute vérité par les seules lumières de la raison. C'était d'ailleurs une récidiviste. Elle parlait déjà ce langage à S. Augustin par la bouche des Manichéens. Elle lui disait : « Venez, laissez là l'autorité de l'Eglise qui s'impose et ne montre rien. Nous discuterons, nous ferons parler la seule raison, et vous verrez, vous comprendrez tout ! » Comprendre tout ! Quelle séduction ! et que d'hommes épris de vérité et de savoir ont subi cet attrait, comme S. Augustin, et, comme lui, ont fait naufrage !

Ecoutons l'avertissement de Jésus-Christ : « Si l'on vous dit : Le Christ est ici, ne le croyez pas ! » Le Christ, la vérité, n'est que dans l'Eglise, qui ne méprise point la raison, mais qui l'illumine des clartés de la foi. Hors de l'Eglise on ne voit pas, on ne connaît pas la vraie voie, on ne sait pas se conduire. Dans son sein on trouve au contraire la lumière, la sécurité, le gouvernail qui dirige la vie.

A la fin des temps les faux prophètes seront plus dangereux encore, plus audacieux, plus prestigieux que ceux de notre siècle, — qui nous ont tant abusés pourtant, — puisqu'ils seraient capables, si c'était possible, de séduire les élus eux-mêmes.

2. Enfin, quand à ces signes avant-coureurs s'ajouteront les signes du soleil et des astres, qui annonceront l'ébranlement général du vieil univers, apparaîtra « le Fils de l'Homme qui viendra sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. »

Il apparaîtra avec sa croix, nous dit S. Augustin. « Le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, mais la Croix brillera, et son éclat fera pâlir les astres du ciel, elle brillera seule pendant qu'ils s'éteindront. Quand un roi entre dans une cité, son armée le précède portant les étendards et les drapeaux ; les trompettes éclatantes annoncent l'arrivée du vainqueur. Ainsi quand le Seigneur descendra du ciel, il sera précédé par l'armée des Anges qui porteront cet étendard, drapeau triomphal, la Croix, et qui annonceront à toutes les âmes de la terre l'entrée divine du Roi céleste[1]. »

« Alors pleureront toutes les tribus de la terre, *et tunc plangent omnes tribus terræ.* » Je ne ferai pas la description de la joie et des transports des uns, du désespoir et de la honte des autres, quand le Sauveur procédera au jugement de tous les hommes. Il faut lire cela dans l'Evangile qui reproduit cette scène, ce drame d'une manière si saisissante. Ne seront accueillis que ceux à qui Jésus-Christ dira : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, etc. » Il veut nous apprendre ainsi que la charité est le moyen infaillible de trouver grâce devant lui quand il viendra nous juger, *quum Dominus ad judicandum venerit.*

Vous comprenez maintenant pourquoi l'Eglise a choisi cet Evangile terrible pour commencer son année liturgique. Dès le début, elle regarde la fin, comme le voyageur qui veut faire l'ascension d'une montagne envisage le sommet alors qu'il est encore dans la plaine, mesure la difficulté de l'entreprise, et prend courage pour arriver à la cime rêvée qui resplendit aux rayons du soleil. Elle prie pour le salut de tous ses enfants, elle demande à Dieu sa grâce abondante pour toucher les cœurs rebelles, et éclairer les esprits « ensorcelés par la bagatelle. »

* * *

Telle est cette messe du premier dimanche de l'Avent : un drame admirable dont tous les enseignements sont parlants.

[1] Serm. 130 *de Tempore.*

« J'ai élevé mon âme vers vous ! » L'Eglise redit encore ces paroles à l'Offertoire : « Mon Dieu, j'ai confiance en vous ! » Après l'Evangile de la fin du monde, qui l'épouvante pour ses enfants, elle a besoin d'exhaler de nouveau sa foi et son espérance. Elle sait que Dieu n'abandonne personne, que s'il est sévère pour les orgueilleux, il demeure infiniment tendre pour ceux qui le cherchent et « qui l'attendent. »

Enfin, pour que nous gardions une douce impression, malgré ce récit terrifiant, elle nous ramène à la pensée de Noël, à la vision aimable du petit enfant de Bethléem qui nous tend ses bras divins. Et elle conclut à la Communion par ces encourageantes paroles : « Le Seigneur sera bon pour nous, *Dominus dabit benignitatem,* et notre terre donnera son fruit, » Jésus-Christ, attendu pendant des siècles et qui s'épanouit déjà sur l'arbre de Jessé.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXIX

LA « SOMME » DE S. THOMAS

Le XIIIe siècle fut illustré par deux hommes éminemment remarquables, mais de familles religieuses différentes : S. Thomas et S. Bonaventure. La main de la divine Providence les avait préparés pour une œuvre de salut. Souvent, ils se visitaient dans la pauvre cellule que chacun d'eux rendit célèbre par une vie ininterrompue de prière et de travail [1]. Un jour, entre autres, S. Bonaventure posa au Docteur angélique cette question : « Où puisez-vous les belles choses que le monde admire dans vos ouvrages ? — Voilà mon livre, » répondit-il, en montrant à son ami l'image de Jésus crucifié. Aussi bien, l'on peut dire que tout l'effort intellectuel de S. Thomas se résume dans sa *Somme théologique.*

I

Dieu « qui se plaît à mettre des fleurs près des ruisseaux et qui prédestine le berceau des saints », fit naître S. Thomas dans un coin de terre admirable, protégé par les dernières cimes des Apennins, que l'on appelle « la campagne heureuse, *Campagna felice* » : heureuse campagne, en effet, ou Campanie, étendue comme un riche tapis au pied de l'antique monastère du Mont-Cassin. La petite cité d'Aquin qui donna naissance au Docteur angélique et que son génie a immortalisée, est située au milieu de la province, l'ancienne Terre de labour, à égale distance à peu près de Rome et de Naples.

Il n'arrive pas toujours de connaître les premières années d'une vie illustre. Rarement les contemporains se sont occupés d'enregistrer tel ou tel souvenir sur l'enfance de ces hommes qui par leurs vertus et leur génie devaient avoir sur leur siècle une action considérable. Soucieux seulement de la part d'influence qu'ils ont eue dans les événements ou dans les affaires, le reste ne les a pas inquiétés. Il n'en fut pas ainsi pour S. Thomas, grâce aux détails que ses historiens nous ont laissés.

Issu des rois d'Allemagne par son père et des princes normands par sa mère, S. Thomas naquit en 1226, l'année même qui vit S. François d'Assise descendre au tombeau et S. Louis monter sur le trône de France. Dès l'âge le plus tendre, le regard de Dieu veille sur lui et l'illumine de ses rayons. Plusieurs fois on aperçut une brillante auréole couronnant son front calme et pur, comme si déjà les émanations du génie en jaillissaient. D'une âme naturellement disposée à devenir grande par l'ensemble des qualités les plus nobles, il devait au seuil même de l'adolescence revêtir une rare distinction intellectuelle.

C'est aux religieux du Mont-Cassin, ces premiers initiateurs du peuple, que son père le confia. Ces pieux solitaires, pressentant peut-être les destinées auxquelles la Providence appelait leur élève, lui prodiguent tous les soins. Il se montre d'ailleurs, par les progrès rapides qu'il fait dans les diverses branches des sciences humaines et divines, le modèle accompli de la jeunesse studieuse. D'une physionomie modeste, toute empreinte d'intelligence et de bonté, on sentait que son cœur était le sanctuaire auguste de la grâce et de la sagesse. De Dieu il parlait avec effusion, avec bonheur ; souvent il demandait à ses maîtres : « Qu'est-ce que Dieu ? » La grande préoccupation de son esprit était d'en acquérir une connaissance parfaite [1].

Les ardentes recherches de sa vie n'auront pas d'autre but. Nul docteur ne résoudra d'une manière plus lumineuse toutes les questions relatives à l'être suprême. L'idée chrétienne, l'idée divine, avait fait, pour ainsi dire, séjour dans les paisibles profondeurs de sa conscience. Pour la réaliser, au Mont-Cassin d'abord, plus tard à Naples, plus tard encore à Cologne, il emploiera veilles sur veilles. L'idée divine sortira de son esprit dans une sorte de splendeur virginale, et elle lui donnera de produire cette œuvre sans rivale, élevée pour le triomphe de la vérité, que l'on nomme la *Somme théologique.*

II

Le siècle de S. Thomas s'enrichit, au point de vue des sciences et des arts, par des productions dont la gloire et l'éclat n'ont pas été surpassés. C'est au XIIIe siècle que furent bâties Notre-Dame de Paris et Notre-Dame de Chartres. L'*Imitation de Jésus-Christ,* « le plus beau des livres après l'Evangile, » a été composée à la même époque. C'est au XIIIe siècle aussi que prit naissance la première Université française. Si tous ces monuments sont dignes d'admiration, la *Somme* de S. Thomas doit être placée sur un égal rang : car elle nous

[1] Quand l'un et l'autre étaient à Paris (en 1252 et suiv.).

[1] Abbé Bareille, *Histoire de S. Thomas d'Aquin,* ch. II (Paris, Louis Vivès, 1882).

offre l'ensemble des connaissances qu'on peut demander à une philosophie saine et éclairée.

Lorsqu'en 1852 on ouvrit le tombeau de S. Thomas, à Toulouse, où il repose sous un dôme somptueux, la tête du Docteur angélique enveloppée d'une étoffe de soie noire apparut aux regards. Le P. Lacordaire était là sur les degrés de l'autel, à genoux, et put vénérer ces restes précieux. Quelques jours après, prêchant dans la cité languedocienne le panégyrique du Saint, il disait : « Ce front que vous voyez, la main de S. Thomas s'y est posée, à l'heure des graves méditations, lorsqu'il entendait la voix intérieure de Dieu et la rendait sous des signes fragiles à l'Eglise étonnée et ravie [1]. » Génie universel, S. Thomas, unissant à une faculté admirable de conception les ressources de la plus délicate analyse, a porté la pensée métaphysique aux derniers sommets.

La *Somme théologique* présente dans un merveilleux panorama l'ensemble complet de la doctrine catholique. Non seulement les preuves de la révélation y sont scientifiquement établies, mais on y trouve formulées les hautes convenances et les multiples analogies qui existent entre le mystère et les vérités d'ordre rationnel. D'un seul mot, comme par un trait lumineux, l'illustre Docteur éclaire les questions les plus abstraites, résoud avec une hardiesse souveraine les problèmes les plus ardus. Déjà, les écoles avaient produit leurs grands maîtres et leurs grandes œuvres : S. Thomas, tout en y imprimant le cachet de son génie personnel, aura la gloire de condenser dans une langue sobre et sereine les divers travaux des âges antérieurs.

Réunir en système le cycle des connaissances humaines, assembler en un faisceau bien ordonné les principes de la raison et de la foi avec toutes leurs conséquences, et, dans cette vaste synthèse qui embrasse l'universalité des choses, désarticuler chaque question, l'analyser en détail, la résoudre pour en faire un édifice complet : tel fut le labeur de S. Thomas. De même que dans une cathédrale les lignes du monument convergent vers un seul point, le sanctuaire, et que là tout se termine, depuis le seuil jusqu'au chevet, à travers les arcades et les colonnes de la nef, S. Thomas ramène à Dieu l'ensemble des sciences comme autant de rayons émanés de l'éternelle vérité.

La *Somme théologique* expose dans toute son ampleur le dogme révélé, et, à la fois, offre le plus riche arsenal contre les attaques de l'erreur. On connaît le mot de Bucer : « *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam Dei.* » Lorsque les Pères du concile de Trente s'assemblèrent pour condamner l'hérésie huguenote, la *Somme* de S. Thomas présida à leurs délibérations. S. François de Sales l'avait toujours sur sa table comme son livre préféré, et il y trouvait la solution de toutes ses difficultés avec les dissidents. Dans l'immortelle Encyclique *Æterni Patris* que Léon XIII envoyait, le 4 août 1879, aux patriarches, primats, archevêques et évêques du monde : « Nous vous exhortons, leur disait-il, de la manière la plus pressante, et cela pour la défense et l'honneur de la foi catholique, pour le bien de la société et pour le meilleur progrès des sciences, à remettre en vigueur et à propager le plus possible la précieuse doctrine de S. Thomas, *auream sancti Thomæ sapientiam.* » Le but de Léon XIII, par cette lettre, était de relever la philosophie scolastique diminuée, altérée en certaines écoles, et de montrer son rôle important pour combattre les erreurs contemporaines. Lui-même devait s'en servir continuellement dans ses Lettres encycliques « en vue de prouver son actualité et la proportion qu'elle a avec les problèmes du jour » [1].

Dans la *Somme* de S. Thomas, non seulement la philosophie, l'histoire, les lettres, mais les sciences elles-mêmes viennent rendre hommage au dogme catholique. Mettant à profit ce que les recherches de son temps avaient pu établir, S. Thomas écrira sur la sphère, exposera le mouvement des planètes, interprétera le phénomène des éclipses. Avec lui la philosophie chrétienne en était déjà aux conclusions de la physique moderne sur la matière, et notre science mécanique découle, par une série ininterrompue de perfectionnements à peine sensibles, des doctrines qu'il professait [2]. Quand on considère ce que l'Ange de l'école a pu accomplir sans aucun de ces secours qui facilitent aujourd'hui l'étude : collections d'auteurs, éditions critiques, répertoires, on demeure confondu.

Un des prêtres les plus distingués du diocèse de Verdun passait à la Faculté de Nancy ses examens de licence en philosophie. M. Egger, alors membre du jury et devenu depuis maître en Sorbonne, fut tellement émerveillé des réponses données qu'il demanda au jeune candidat un entretien particulier sous les portiques de l'Académie. « Mais, lui dit-il, où donc avez-vous appris ce que vous savez? — Dans la *Somme* de S. Thomas d'Aquin ! — Comment ! ce n'est pas possible ! » — Et l'examinateur se promit d'en commencer au plus tôt la lecture.

De fait, il s'est produit de nos jours, dans les milieux intellectuels, grâce surtout à l'influence de la parole de Léon XIII, un retour très prononcé vers l'étude de S. Thomas. « L'œuvre du Docteur angélique avait dormi depuis longtemps dans la poussière des bibliothèques. Depuis plus longtemps encore les tombes des martyrs restaient ensevelies sous les décombres de la Rome impériale. C'est notre siècle de négation radicale qui devait assister à la résurrection des Catacombes et à la restauration de la philosophie traditionnelle [3]. » D'ailleurs, le sillon doctrinal que S. Thomas avait ouvert ne se refermera plus jamais. Hier encore, l'Ins-

[1] Lacordaire, *Œuvres*, t. VIII, Panégyrique de S. Thomas d'Aquin.

[1] R. P. Janvier, *Action intellectuelle et politique de Léon XIII en France.*

[2] Duheim, *Des origines de la Statique*, 1905.

[3] *Correspondant* du 10 nov. 1886, *L'œuvre doctrinale de Léon XIII*, par l'abbé Dadolle, professeur aux Facultés catholiques de Lyon.

titut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain, sous l'impulsion donnée par le cardinal Mercier, insérait le thomisme ressuscité dans les courants de la pensée moderne pour l'unir aux sciences d'expérimentation.

Mais, nous aimons à le répéter, le savoir de S. Thomas était moins le fruit du génie que celui de la prière. Comme à l'auteur des Ecritures inspirées, on peut appliquer à l'Ange de l'école ce verset : « *Optavi et datus est mihi sensus,* j'ai désiré et le sens m'a été donné. *Invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ,* j'ai prié, et l'esprit de sagesse est venu en moi. » (Sag., VII, 7). S. Thomas tenait les *Conférences* de Cassien toujours ouvertes devant lui pour y rafraîchir son cœur altéré de Dieu, quand le travail commençait à le dessécher. D'ailleurs, recevant chaque jour le Verbe illuminateur sous les voiles eucharistiques, sa main traçait comme naturellement les caractères d'une langue divine; Jésus-Christ était pour lui la source de toute science.

III

A cette vérité qu'il avait tant aimée durant la vie, S. Thomas consacrera encore ses dernières heures.

Il allait mourir. Réunis autour de son lit de souffrances, ses frères sollicitent de lui un suprême discours sur le Dieu dont il avait étudié avec passion les adorables grandeurs. Aussitôt, à l'exemple de S. Bernard pour les moines de Clairvaux, le Docteur angélique interprète devant eux quelques pages des Saints Livres. D'une voix expirante, mais soutenue par la force de la foi et enflammée par les ardeurs de la charité, il leur développe, en prenant pour thème le cantique de Salomon, les magnificences et les inénarrables tendresses de l'amour divin à la Crèche, au Calvaire, sur l'Autel. Toute son âme s'épanchait en flots de reconnaissance.

C'était quelques heures avant de mourir. Enfant, déjà il demandait à ses maîtres de lui donner la connaissance de Dieu. Dans les années de la maturité et de l'étude, son esprit avait suivi dans cette science une marche progressive. A la veille de rendre le dernier soupir, il voulut encore, malgré les étreintes de l'agonie, chanter un hymne à la gloire de Dieu, et il le fit avec les accents d'un prophète. Plus heureux d'avoir composé le *Lauda Sion* que la *Somme théologique,* il s'éteignit dans une extase entrecoupée de stances d'amour.

Chose admirable ! Le jour où S. Thomas expirait à Fosse-Neuve [1], à 48 ans, tandis qu'il se rendait au concile de Lyon en 1274, — et où sa pensée fut encore présente : car c'est à elle que le Concile demanda ses formules pour condamner les erreurs des Grecs, — en ce même jour voici ce qui se passait à l'autre extrémité de l'Europe, dans la vieille cité de Cologne. Albert le Grand, son maître, vieillard plus qu'octogénaire, à la tête blanchie et couronnée de toutes les splendeurs de la vertu et de la science, fut averti par une communication surnaturelle de la perte irréparable que l'Eglise venait d'éprouver. Il était à table avec les religieux de son Ordre, quand tout à coup on le vit fondre en larmes. Et comme on lui demandait les motifs de sa douleur : « C'est une triste et grande nouvelle, dit-il, que je dois vous apprendre. Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, a rendu son âme à Dieu. » L'histoire présente peu de scènes aussi frappantes : un vieillard tel qu'Albert le Grand pleurant dans de semblables circonstances la mort d'un élève tel que Thomas d'Aquin. Si Albert le Grand perdait un fils, l'Eglise perdait une lumière incomparable. « Jamais, depuis les temps de S. Paul, dit un pape, on n'avait vu s'éteindre, au firmament de l'Eglise enseignante, un astre aussi radieux. » Dante l'a placé dans une des sphères célestes où les louanges des hommes ne sauraient plus parvenir [1], et Lacordaire ajoute que « Dieu seul pourra louer ce grand homme dans le concile éternel des saints. »

* * *

La ville de Toulouse, grâce aux Dominicains, possède les reliques de S. Thomas, l'Université de Cologne s'honore de l'avoir eu pour auditeur, et Naples conserve dans une de ses églises son crucifix miraculeux. Aux pieds de ce vieux crucifix, noirci par le temps, le saint Docteur trouva ses plus savantes inspirations. Or, un jour qu'après avoir terminé son travail, il offrait à deux genoux ses actions de grâces au Dieu de qui descend tout don parfait, Dieu daigna lui faire entendre ces paroles : « *Bene scripsisti de me, Thoma! Quam ergo mercedem accipies?* Vous avez bien écrit de moi, Thomas : quelle récompense vous donner ? — Pas d'autre que vous, Seigneur ! *Non aliam nisi te Domine,* » reprit le saint [2].

[1] Au diocèse de Terracine (province de Rome).

[1] *Paradiso,* cant. 12.

[2] Ce trait, devenu si célèbre, fut affirmé par les témoins dans le procès de la canonisation de S. Thomas. *(Petits Bollandistes,* t. III, p. 263, note).

En vente à nos bureaux

Le Déserteur, drame social en 3 actes, par l'abbé G. Mugnier, *franco,* 1 f. 25 l'ex., 5 f. les cinq.

Du même : **La Victoire de la Terre,** drame social en 3 actes (mêmes prix).

L'un et l'autre drame sont contre la désertion des campagnes. Sans droits de représentation.

Pour votre Confession. Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix. 48 p. in-32, franco 0 f. 25 ; les dix, 2 f. 15 ; les 50, 9 f. 90 ; le cent, 19 f. 55.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 22 novembris 1922.
Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 30 novembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'Immaculée-Conception. — III. Trois pensées à méditer, 641.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — V. *Noël :* Les gloires de l'Incarnation, 642. — VI. *Nouvel An :* Les trois trésors de la famille, 644.
Sermons pour la fête de Noël. — I. Gloire à Dieu et paix aux hommes, 645.
Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — II. 2e Dimanche de l'Avent, 647. — III. 3e Dimanche, 649.
Varia. — Pour la conversion de la Chine, 652.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXX. La commune rurale au moyen âge, 653. — XXXI. Fra Angelico de Fiesole, 655.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

III

TROIS PENSÉES A MÉDITER

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.
Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a point de tache en vous. (Cant., IV, 7).

Mes frères,

L'Eglise emprunte ces paroles au Cantique des cantiques pour les appliquer aujourd'hui à la Très Sainte Vierge.

Marie est toute belle parce qu'il n'y a point de tache en elle. Elle est immaculée.

Conçue sans péché, sa pureté sans tache s'étend à toute sa vie, et c'est l'œuvre de la grâce. Trois pensées auxquelles je voudrais m'arrêter un instant.

I

Quand Dieu dans un limon d'argile façonna le corps du premier homme, il voulut dans son ouvrage faire passer sa divine ressemblance et imprimer son image. Car, dit Tertullien, il songeait au Christ qui devait un jour être homme : *Christus cogitabatur homo futurus*. Ayant achevé, il vit avec satisfaction « que cela était très bon ».

Je ne vous rappellerai point le drame du paradis terrestre. Adam qui porte dans ses flancs la race humaine, Adam la source d'où sortiront toutes les générations, transgresse l'ordre formel de Dieu et devient pécheur. Quel immense malheur ! C'est en lui la race qui désobéit, qui devient pécheresse et qui est châtiée. Adam quitte le paradis d'où Dieu le chasse. Il obéit au précepte : « *Crescite et multiplicamini,* soyez féconds, multipliez-vous et remplissez la terre. » Caïn et Abel, puis les fils de ceux-ci, puis tous leurs descendants suivant la loi de la génération, sont le prolongement d'une race pécheresse, désaxée, sortie du plan que Dieu lui avait fixé. Chaque rejeton, fût-il d'une splendide et vigoureuse allure, robuste comme Samson, agile comme David, sage comme Salomon, naît en dehors du plan divin et de l'ordre éternel, dans un désordre qui crie vengeance. En abaissant son regard sur ces fils d'Adam, Dieu n'aperçoit que des êtres désordonnés. Cette tare excite sa colère. C'est pourquoi S. Paul affirme que nous étions par nature des enfants de colère, c'est-à-dire, dignes de la colère de Dieu. Il ne voit plus, en effet, dans ces enfants qui naissent l'œuvre qu'il avait déclarée très bonne, faite à son image et à sa ressemblance. Comment pourrait-il désormais donner cette forme dégradée, cette chair de péché à son Verbe ? Où trouvera-t-il dans cette race déchue une mère pour son Fils unique ?

Dieu lui-même va préparer cette femme qui sera la mère de son Fils. Dans la race coupable, il fait choix d'une vierge et la désignant au démon : « Je mettrai, dit-il, entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité, des inimitiés ; elle t'écrasera la tête. » Voici annoncée la femme dont le fils triomphera du démon et ruinera son empire. Cette femme sera l'irréductible adversaire de Satan avec qui elle sera toujours en guerre : « Je placerai des inimitiés entre toi et la femme. » Or, m. f., la femme dont le fils a terrassé le démon, vous la connaissez, c'est la Sainte Vierge. C'est donc elle qui naît adversaire de Satan, ennemie du démon, amie de Dieu par conséquent, et partant, à l'encontre de tous les descendants d'Adam, agréable à Dieu, fille de son cœur et non de sa colère, sans désordre dès son commencement, sans la tache originelle, immaculée dans sa conception. Sur elle Dieu s'écrie : « Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a pas de tache en vous ! » Privilège unique qui distinguera Marie de tous les hommes et lui permettra un jour, sur notre sol de France, d'en faire sa définition en se nommant « l'Immaculée-Conception. »

M. f., à cause du péché qui dès notre premier instant attire sur nous la colère de Dieu, le saint homme Job maudissait le jour de sa naissance et les genoux qui l'avaient bercé, et David s'écriait en pleurant : « Je suis né dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. » Le Rédempteur n'était pas encore venu qui nous a laissé le baptême pour détruire en nous le péché originel. Hâtons-nous donc de le recevoir, de le donner aux enfants, afin que la tare originelle disparaisse de leur âme et que sur leur berceau, comme sur celui de Marie, Dieu se penche avec une amoureuse tendresse, prodigue de bénédictions, en disant : « Chère petite âme, toi aussi que le baptême a régénérée, tu es toute belle, et il n'y a plus de tache en toi. »

II

Lorsque Marie se fait connaître à Bernadette Soubirous à Lourdes, avez-vous remarqué, m. f., le tour d'expression donné à sa réponse? « *Je suis,* dit-elle, *l'Immaculée-Conception.* » Ce n'est pas : « J'ai eu une conception immaculée, » ou bien : « Ma conception a été immaculée, » mais : « *Je suis* l'Immaculée-Conception. » Pour indiquer aux Hébreux la nature de son être éternel, Dieu avait dit

à Moïse : « Je suis Celui qui suis. » Par ces paroles : « Je suis, » Marie désigne aussi la nature de son être. Elle s'identifie avec sa conception immaculée, comme si son être était nécessairement immaculé. Et en effet, m. f., l'immaculée conception de Marie entraîne la pureté de toute sa vie et de toute sa personne. L'inimitié qui a été placée par Dieu dans son âme à l'instant de sa conception persévère contre le démon. En disant : « Je suis l'Immaculée-Conception, » elle affirme qu'elle s'identifie à cette femme adversaire victorieuse de Satan.

Dès lors, m. f., vous devinez sans peine comment en soustrayant Marie à l'empire du démon, le privilège de son immaculée conception a réparé en elle les brèches que le péché avait faites en nous. Dépouillée comme ce malheureux tombé entre les mains des voleurs sur la route de Jéricho, la race issue d'Adam se traîne en dehors du paradis terrestre, sujette à l'ignorance, à l'erreur, aux mauvais penchants, aux souffrances, à la mort, exposée aux attaques du démon et sans force pour y résister victorieusement, du moins longtemps. Marie, au contraire, n'est pas dépouillée, mais riche des dons de Dieu. En elle, le démon ne trouve pas comme en nous un terrain d'action propice, des inclinations favorables, des faiblesses à exploiter. Bien au contraire, il se heurte à une intelligence avertie, à une volonté droite et ferme qui ne sait qu'obéir et se soumettre à l'ordre divin : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole! » Dans la chair immaculée de Marie, Satan n'a pu enfoncer l'écharde qui faisait gémir S. Paul : « Qui donc me délivrera de ce corps de mort ?... Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je hais. » Point de dualité en Marie, la chair ne se révolte pas contre l'esprit, mais lui est soumise, et le foyer de concupiscence allumé en nous en elle est éteint.

Bref, belle et sans tache comme la première Eve au sortir des mains du Créateur, Marie conserve la pureté de son origine : sa vie est la perpétuité de sa conception immaculée. *Tota pulchra es!*

M. f., la grâce du baptême qui a détruit en nous le péché originel nous a faits enfants de Dieu et adversaires du démon. Sachons mener le bon combat pour conserver cette grâce et la pureté de nos âmes. A toutes les entrées par où le démon peut pénétrer en nous, montons une garde vigilante; surveillons nos sens, mortifions notre chair, luttons contre nos mauvais penchants, afin de garder l'innocence baptismale comme Marie a gardé la grâce de son immaculée conception.

III

Conception immaculée, pureté sans tache sont en Marie l'œuvre de la grâce.

C'est, en effet, *intuitu meritorum Christi Redemptoris*, eu égard aux mérites du Christ Rédempteur, qui lui furent appliqués par anticipation, que Marie a été préservée du péché originel. Or, ce Rédempteur, S. Jean l'a vu en son Humanité « plein de grâce et de vérité », et « de cette plénitude, dit-il, nous avons tous reçu grâce sur grâce. » Marie fut la première bénéficiaire d'une abondance mesurée au degré de son union avec le Christ. C'est un axiome, qu'on reçoit un effet dans la mesure où l'on approche du principe qui le produit. Qui donc fut plus intimement uni selon l'esprit et selon la chair à la sainte Humanité du Sauveur, principe de toutes les grâces que nous recevons? Qui donc fut plus intimement uni à Dieu que Marie? Fille du Père, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit, elle a des relations avec les trois personnes de la Sainte Trinité. L'Ange qui voit sa gloire intérieure lui dit : « Le Seigneur est avec vous, » et il la salue pleine de grâce : *Ave, gratia plena.*

Marie reçoit donc une grâce spéciale qui surpasse celle des anges, celle des saints, celle du Précurseur sanctifié dès le sein maternel, celle de S. Joseph, père nourricier de Jésus. Sa maternité l'unit au Rédempteur par les liens les plus étroits, les liens du sang. Vraiment Dieu peut donner à cette toute belle le doux nom d'amie : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*

M. f., de notre union à Dieu par la foi et l'amour dépend la plénitude de grâce en nos âmes. Avec la sainte Humanité du Sauveur nous pouvons contracter l'étroite union des liens du sang, par l'Eucharistie, et des liens de l'amour maternel, en faisant la volonté du Père qui est aux cieux : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui... Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère! »

Empressons-nous donc à la Table sainte et accomplissons fidèlement les commandements, afin que la grâce surabonde dans nos âmes.

* * *

M. f., en ce jour, agenouillés devant l'image de Marie Immaculée, souvenons-nous de notre origine maudite pour détester le péché, le détruire et en réparer le dommage dans nos âmes. Supplions cette Vierge toute belle de nous obtenir le recouvrement et la conservation de l'innocence baptismale, la victoire sur le démon, afin qu'au terme de la voie nous puissions prendre rang dans la phalange immaculée des vierges pour jouir éternellement de leur béatitude : la vision de Dieu. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

V

Noël

LES GLOIRES DE L'INCARNATION

Natus est vobis hodie Salvator.
Aujourd'hui un Sauveur vous est né. (Luc, II, 11).

Mes frères,

Ces paroles de l'Ange aux bergers de Bethléem nous rappellent l'événement le plus glorieux dont fassent mention les annales du monde. Un Dieu

naissant comme nous et recevant avec la chair fragile dont il est revêtu le sang de l'humanité coupable, la Sagesse cachée sous des langes, Celui qui est infini resserré dans la faiblesse impuissante d'un enfant, et étendant vers une mère comme la nôtre des mains qui soutiennent l'univers : c'est un mystère d'amour et c'est aussi un mystère de grandeur, le dernier terme de la gloire de Dieu et de la gloire de l'homme.

I

Lorsque, dans les conseils d'une raison souveraine, Dieu voulut faire partager à des créatures la vie dont il est la source, son dessein était d'être exalté par elles.

Quelle page saisissante que la première page de nos Saints Livres ! « La terre était informe, sans ornement, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme. » (Gen., I, 2). Mais voici qu'un jour Dieu, sortant de son éternel repos, donne l'être à ce qui ne l'avait pas. Alors les étoiles étincellent à la voûte des cieux, les champs se parent de couleurs, et l'animal commence à les parcourir. Dans cet immense tableau, chaque trait a son cachet, ses harmonies, ses merveilles : depuis le grain de poussière que le vent roule jusqu'à la fleur des prés ou des bois, depuis la riche parure de l'insecte jusqu'aux mouvements harmonieux du monde sidéral, toute cette variété offrait un spectacle d'une beauté inexprimable. C'était le premier chant de gloire adressé par la création au Créateur.

Cependant le monde matériel, sans âme, incapable de se connaître lui-même, ne pouvait rendre à Dieu qu'un hommage inconscient : lumière ou ténèbres, il n'avait point de voix pour l'exalter, ni de cœur pour l'aimer. Que fait Dieu ? Il médite quelque chose de meilleur encore ; de sa main il façonne un peu d'argile, puis il l'anime de son souffle puissant, et l'homme paraît, œuvre sublime douée d'intelligence, d'amour et de liberté. Admirable est le cantique redit par l'homme en l'honneur de Dieu. Des harmonies de la terre et du ciel l'homme s'élève jusqu'à la beauté absolue, et chaque matin, en face des richesses et des splendeurs que le soleil éclaire, sa voix donne une voix à toutes les louanges qui n'en ont point. C'était le second chant de gloire de la création.

Mais la chaîne d'amour qui nous unit à Dieu n'eût-elle pas été brisée par le péché, nos hymnes, même les plus pures, fruit d'un effort trop faible, resteront toujours à une longue distance de la majesté infinie. Qui donc en comblera l'intervalle ? Ici, nous apparaît le rôle sublime de l'Incarnation du Verbe : doux mystère dont l'Eglise nous a fait célébrer cette nuit et avec tant de bonheur l'anniversaire bien-aimé. Il est vrai, les souvenirs de Bethléem nous montrent pour tout : un humble berceau, de la douleur et des larmes ; mais sous ces humiliations et ces larmes il y a un Dieu qui adore et qui prie, qui prend toute la création pour l'animer, qui réunit dans son cœur les cœurs des hommes pour les purifier, et de ses vagissements fait déjà une louange parfaite, une oblation sans tache. L'Incarnation, sublime couronnement des choses créées, offrait ainsi à Dieu une gloire sans égale.

II

Glorieuse pour Dieu, la doctrine de l'Incarnation ne l'est pas moins pour nous par les lumières qu'elle projette sur notre vie.

Si nous interrogeons la science incrédule, ses partisans, positivistes ou libres-penseurs, voient simplement dans l'homme un peu de poussière organisée, un être à peine supérieur au règne végétal, mourant sans espoir comme meurent le cheval et le bœuf qui partagent le fardeau de son travail. De la sorte, la science matérialiste place l'homme au degré infime et ruine tous les titres de, sa grandeur. Quelle noblesse d'origine, au contraire la religion ne nous donne-t-elle pas ! Tandis qu'aux jours de la création, l'univers jaillit sur une parole de commandement : « Que la lumière soit ! *Fiat lux !* » pour l'homme, comme si éternellement il prévoyait l'heure où le Verbe se choisirait en notre nature un temple, Dieu applique ses mains à façonner un corps d'argile ; puis, à ce corps déjà si noble, mais auquel la vie manquait, comme la vie manque à la statue que vient d'achever le ciseau du sculpteur, il donne une âme, il en fait le palais d'une intelligence immortelle. Et aussitôt je ne sais quoi de royal vient se placer sur le front de l'homme et embellir sa physionomie.

Je le sais, l'homme, dans un moment de vertige, faillit à son origine, en devenant ingrat et en acceptant le péché. Du moins, devant ce chef-d'œuvre brisé, quel parti Dieu va-t-il prendre ? Dieu, par un prodige d'amour, s'abaissera jusqu'à nous pour nous relever jusqu'à Lui. « O homme, semble nous dire le petit enfant de la crèche dans ses humiliations inexprimables, ô homme, tu étais grand le jour où tu sortais de mes mains créatrices ; de la grandeur tu es descendu vers la misère. Eh bien ! pour te relever, j'ai voulu prendre aux mêmes sources que toi un sang réparateur, et je suis devenu ton frère. » Nous avions mérité le châtiment ; mais, sous les pauvres langes de Bethléem, voile vivant où un Dieu nous dérobe toute sa gloire, la miséricorde et le pardon sont descendus. Notre volonté avait été blessée dans ses énergies ; mais les faiblesses qui entourent l'enfance du Sauveur, nous rendent toutes forces pour le bien. Nous ressentions les traits aigus de la douleur ; mais l'image de ce même Dieu, embellie par les stigmates de la souffrance, nous montre dans l'épreuve le prix de notre destinée.

Dans cette nuit sacrée, les cloches de tous les vallons se répondent d'église à église pour chanter le Sauveur du monde et sa naissance mille fois bénie. De fait, en venant partager notre pauvreté, il vient nous appeler au partage d'une gloire éternelle. Notre vie a un but : elle nous a été octroyée pour servir Dieu, faire valoir ses dons, et mériter une récompense sans fin. Si le péché nous avait privés de tout droit à l'héritage du ciel, la

naissance de Jésus-Christ nous remet en possession de nos prérogatives premières. Pour l'incrédule enfermé dans l'horizon des choses présentes, la vie finit avec la tombe. Ceux qui veulent et prétendent qu'il en soit ainsi, en dépit de leur orgueil, n'en souffrent pas moins. « Malheureux, disait déjà S. Augustin aux philosophes de son temps, si votre fin n'est que cela, avec une nature infiniment supérieure à celle de l'animal, votre condition égalerait à peine la sienne ! *Si hic esset finis tuus, quid amplius jumento haberes ?* »

Tout autre est la conception que le mystère de Noël nous donne de la destinée humaine. Le Sauveur n'est pas venu seulement pour partager le sort des hommes, mais pour en être le modèle et donner à leur ambition sa vraie perspective. A la lumière de cette doctrine tutélaire, notre vie se passe à construire la demeure où nous entrerons un jour. Chaque action est une nouvelle pierre apportée à l'édifice de notre éternité, et nous tressons de nos mains la couronne qui ornera notre tête. Il est bien vrai, ce qui fait l'excellence de l'homme et sa noblesse, c'est que, par delà ce vêtement d'atomes qu'un rien déchire et dissout, il y a en lui un principe dont toutes ces molécules inertes reçoivent le mouvement : il y a la pensée, le sentiment, la volonté, il y a l'âme, faite à l'image de Dieu et destinée à partager un jour son bonheur et sa gloire.

* * *

Noël ! Noël ! Comme tout dans cette solennité nous invite à glorifier le Seigneur, à mépriser les séductions du mensonge et à pratiquer les vertus qui mènent au ciel ! Heureux ceux qui ont la foi ! Notre foi, c'est notre trésor. Pendant que les impies chantent l'hymne du néant, nous chantons, nous, chrétiens, l'hymne des immortelles espérances. Ainsi soit-il.

VI

Nouvel An

LES TROIS TRÉSORS DE LA FAMILLE

Mes bien chers frères,

Si, chaque dimanche, le devoir m'amène de l'autel à cette chaire, en y montant aujourd'hui c'est surtout à l'impulsion de mon cœur que j'obéis. Je suis heureux de vous offrir mes vœux de bonne et sainte année. Pour les résumer en un mot, plaise à Dieu de faire grandir dans chacune de vos familles trois trésors : la fortune, l'honneur et la religion !

I

D'abord, le trésor de votre patrimoine temporel.

Le patrimoine de la famille, c'est nous ; cette maison, avec ses murs fanés peut-être, c'est nous, c'est là qu'on a le plus souvent pensé à nous ; le champ, les cultures qui l'entourent, si humbles soient-elles, c'est encore nous ; nos aïeux les avaient reçus de leurs aïeux, et ils y ont laissé, à force de les remuer, d'y répandre leurs sueurs, comme un lambeau de leur existence. Dans ces horizons qu'ils ont connus, sur ces chemins qu'ils ont parcourus si souvent et qui gardent la trace de leurs pas, en tout cela flotte un peu de leur âme, et à tout cela nous devons rester fidèles. De même, si notre vie se passe dans un atelier ou une manufacture, la tâche que nous avons à réaliser chaque jour, ces outils dont nous nous servons et dont nos pères s'étaient déjà servis, quand tant d'autres les abandonnent, entraînés par je ne sais quelles illusions, ne les abandonnons pas. Ce faisant, nous trouverons mieux que ne peuvent promettre les plus belles théories de nos modernes socialistes, sinon la fortune, au moins l'aisance facile qui est le fruit du travail.

Lorsqu'une famille ouvrière ou agricole est ordonnée, lorsqu'il y a chez elle concours de toutes les bonnes volontés, que les traditions d'ordre et d'économie y fleurissent, elle possède les meilleurs éléments de prospérité ; à moins d'accidents imprévus, on peut y garder et même augmenter le patrimoine héréditaire. Non seulement la religion ne défend pas l'esprit d'épargne, mais elle l'encourage. Il est permis de chercher dans son travail un repos honorable, l'appui de sa vieillesse, le bonheur de ses enfants. Se dire : « Je veux que mes enfants soient encore plus heureux que moi et qu'après ma mort ils bénissent mon souvenir ; » s'efforcer d'étendre par des habitudes réglées et par une sage économie le petit domaine des parents, rien de plus louable et de plus conforme aux vues de la divine Providence.

II

A ce premier trésor doit s'ajouter pour une famille celui de l'honneur.

L'honneur demande un effort d'une nature plus élevée : car si nos bras suffisent pour agrandir le bien patrimonial, la sainte richesse de l'honneur puise sa source dans la vertu. On mettait souvent devant le nom de vos pères, simples cultivateurs, simples vignerons, simples ouvriers comme vous, le qualificatif d'*honorable :* c'était le symbole d'une vie profondément digne. Dans la situation la plus modeste et quelquefois sous le plus pauvre vêtement, vos ancêtres cachaient une probité, une droiture à toute épreuve ; c'est l'image qui se détache de leur mémoire. Ils aimaient l'honneur, l'honneur se partageait entre les membres de nos vieilles familles à part égale, et, pour peu que nous soyons sensibles au côté moral des choses, nous devons l'estimer par-dessus tout.

Voilà mon deuxième souhait. Quand des parents, arrivés au terme de l'existence, peuvent se rendre le témoignage d'avoir ennobli ce trésor par l'intégrité et la probité de leur vie, il n'est pas ni satisfaction plus douce, ni ornement plus riche, ni couronne plus belle. L'honneur d'une vie fière et sans tache se passe ainsi de l'aïeul au petit-fils comme un héritage inestimable, le plus envié de tous. Si parfois j'élève la voix en demandant à mes paroissiens une conduite sage, c'est pour sauvegarder

dans les foyers un bien que les autres ne remplaceront jamais. Des traditions de justice, de probité, de vertu, transmises de génération en génération, sont une richesse précieuse, et elles doivent être le premier de vos titres.

III

Mais de ce double trésor, le patrimoine et l'honneur, la gardienne nécessaire est la religion.

La religion enseigne l'amour du devoir, elle en fait ressortir tout le prix, elle en formule la loi. « Le plus parfait honnête homme, a-t-on dit, serait un chrétien fidèle. » Cette parole est fort juste. Prenez l'un après l'autre les préceptes qui nous sont imposés par la religion : tous ont pour objet notre perfectionnement moral ; à les suivre, notre vie garde la vraie ligne, le vrai chemin, celui que Dieu nous a tracé, que tous les saints ont suivi et qui mène directement au ciel.

Ce dernier trésor, vous devez le conserver avec un soin tout particulier, parce qu'il est le principe des deux autres. Dans nombre de familles, hélas ! la religion est abandonnée ; mais, pour avoir brisé avec les meilleurs exemples, certains enfants en sont-ils plus heureux, plus dignes de considération ? La réponse que vous vous faites intérieurement et en toute sincérité, ne vous amène-t-elle pas à dire : « S'il y a un bien par excellence, c'est la religion ; le reste viendrait-il à sombrer, pourvu que la foi demeure, à cela près ! » Mais pour notre foi il y a tout à craindre, aujourd'hui où les tendances sont si opposées, les périls si nombreux, les contradictions si multipliées. Employons-nous donc à ce que parmi ce pêle-mêle de doctrines, notre foi conserve sa vigueur et son intégrité.

* * *

Le champ que l'on a reçu de ses pères, un nom honoré, de fidèles traditions religieuses, ce sont là trois choses éminemment conservatrices de la famille. L'homme se sent plus fort lorsque, regardant derrière lui, il trouve dans son héritage un legs aussi riche. C'est en ce sens que je vous renouvelle tous mes souhaits. Daigne le ciel les exaucer ! Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LA FÊTE DE NOEL

I

GLOIRE A DIEU ET PAIX AUX HOMMES

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Gloire à Dieu dans les cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.

Mes frères,

Le héros de Noël domine l'histoire du monde. C'est l'être le plus extraordinaire que la terre ait jamais connu : c'est l'Homme-Dieu.

Les hommes ont parfois créé des dieux. Les Romains, par exemple, ont décerné à leurs empereurs les honneurs divins. Création humaine, née de l'orgueil ou de la sottise. Aucun d'eux n'était vraiment dieu, et l'immortelle divinité qu'on leur avait accordée est tombée éphémère comme la génération qui l'avait proclamée.

Seul, le Christ Jésus, né à Bethléem de la Vierge Marie, est vraiment Dieu, confessé à l'avance par les Prophètes qui l'ont annoncé, par les évangélistes ses biographes contemporains, par les apôtres qui l'ont prêché, par les disciples qui en témoignèrent jusqu'à l'effusion du sang, par toute l'Eglise catholique qui professe sa foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, vrai Dieu et vrai homme. Le mystère de ce jour nous le fait ainsi paraître. Sa naissance d'une femme, entourée de faiblesse et de nécessités, nous donne l'irrécusable preuve qu'il est bien un fils de notre race humaine ; sa naissance d'une Vierge, avec les prodiges qui l'accompagnent, nous contraignent d'avouer qu'il est l'œuvre évidente de la toute-puissance de Dieu.

Sur cette création du ciel, je voudrais un instant arrêter mon regard pour mieux rendre grâces à Celui qui pour nous fit l'Homme-Dieu : *Gloria in excelsis Deo ;* en dégager ensuite les heureuses conséquences, qui se résument dans la paix sur terre aux hommes de bonne volonté : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Daigne Dieu pardonner à ma témérité, et la Vierge qui donna le jour à l'Homme-Dieu m'aider en cette tâche par sa puissante intercession ! *Ave Maria !*

I

En présence d'un Homme-Dieu, toute science humaine défaille et s'écrie, protestant avec curiosité : « Comment cela peut-il se faire ? »

M. f., la proposition paraît, en effet, si contradictoire en ses termes que Marie, au jour de la visite de l'Ange, fut frappée de stupeur et s'écria aussi : « Un Dieu, mon fils ? Comment cela peut-il se faire ? — Ne craignez rien, répondit alors le messager céleste, l'Esprit-Saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. Car rien ne sera impossible à Dieu. Une preuve à cet effet, c'est la conception dans sa vieillesse d'Elisabeth la stérile. » (Luc, I, 34-37).

Comment cela peut-il se faire ?... Oh ! non point par la volonté des hommes, mais par la toute-puissance de Dieu. L'Homme-Dieu ne sera pas un homme déifié par l'imagination de ses contemporains hypnotisés ou de ses admirateurs enthousiasmés, ou encore par le fanatisme de quelques illuminés ; il sera le Fils de Dieu fait homme par la volonté divine. S. Jean l'affirme catégoriquement au début de son Evangile : « Le Verbe était Dieu, il s'est fait chair. *Deus erat Verbum... et Verbum caro factum est.* »

Ce n'est donc pas un homme non plus qui dérobe la divinité, c'est un Dieu qui prend l'humanité. C'est un Dieu, dira S. Paul, qui « dans sa condition de Dieu ne retient pas avidement son égalité avec

Dieu, mais s'anéantit lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et qui fut reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui ; c'est un Dieu qui s'est abaissé lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » (Philip., II, 6-8).

Ce Dieu, m. f., c'est le Verbe qui était en Dieu dès le commencement, comme le rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance (Héb., I, 3), qui au jour de la création jetait d'un geste commun avec les autres personnes de la Trinité les mondes dans l'espace, et les soutient encore dans l'existence par sa toute-puissante parole ; c'est le Verbe par qui tout a été fait, sans qui rien n'a été fait, en qui était la vie et la lumière et la grâce. (Jo., I). Ce Dieu, ce Verbe, ce Verbe qui était Dieu, c'est la seconde Personne de la Sainte Trinité, c'est le Fils de Dieu.

Or, m. f., c'est ce Fils de Dieu, Maître et Seigneur, qui est venu chez les siens, dans le monde son domaine ou il n'a pas été reçu ; c'est lui qui a pris la forme de l'esclave, qui s'est fait homme, ou mieux, qui s'est fait chair, *Verbum caro*. Dans le sein d'une Vierge immaculée, il a pris notre humanité, un corps et une âme semblables aux nôtres, par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, et il a habité sur cette terre parmi nous. S. Jean qui l'annonce l'a vu plein de grâce et de vérité, l'a entendu, l'a touché.

Entendez bien, m. f., l'affirmation de l'Apôtre : c'est le Même qui règne éternellement dans les cieux, Maître et Seigneur de toutes choses, qu'il a vu dans la chair, dont il a constaté l'humanité visible, réelle, par le regard de ses yeux, par le toucher de ses mains. Le Même, identiquement le même, et non pas deux personnes différentes moralement unies dans une même physionomie, mais une personne unique, celle du Fils de Dieu, qui comme Dieu est bénie éternellement, et qui est en même temps le Christ selon la chair, portant le nom de Jésus, Dieu et Homme tout ensemble.

Quelle audacieuse affirmation, mes frères ! Hé quoi ! sans se dépouiller de sa divinité, le Fils de Dieu s'est réellement fait homme ? Oui, sans cesser d'être Dieu, le Verbe s'est fait homme véritablement. Voilà ce qu'il faut croire sous peine d'être hérétique. La divinité, vous le savez, est éternelle et immuable. Si donc une personne divine vient dans la chair, prend un corps et une âme humaine, sans abandonner ni changer sa nature divine, elle commence à exercer dans cette nature humaine l'acte subsistant de sa propre personnalité. Alors, dès cet instant, cette nature humaine commence d'exister non par un acte qui lui est propre, mais par l'acte transcendant exercé en elle de la personne divine qui l'a prise. Privée d'une existence qui lui soit propre, cette nature humaine n'est pas une personne ; douée d'une existence qu'elle n'a pas d'elle-même mais d'un autre, on dit que cette nature humaine est prise par la personne divine.

Voilà la merveille que nous contemplons dans ce Jésus de la Crèche. Il est la Personne du Fils unique de Dieu, qui s'est fait chair. En lui deux natures, l'une divine qui est éternelle et immuable, l'autre humaine qui a commencé dans le temps, sont unies dans une seule personne. C'est le miracle de l'union hypostatique, le mystère de l'Homme-Dieu. En lui, il nous est donné de contempler dans la chair et d'adorer notre Dieu. Avec les anges de la Nativité rendons grâces au Tout-Puissant qui pour nous fit l'Homme-Dieu : « Gloire à Dieu dans les cieux ! *Gloria in excelsis Deo !* »

II

Merveille de la toute-puissance divine, l'Homme-Dieu est le plus beau présent qui ait été fait à l'humanité. Le contempler, c'est contempler déjà la beauté de Dieu ; le posséder, c'est posséder déjà la vie éternelle. Dans la forme de l'esclave, celui qui était dans la forme de Dieu ne laisse-t-il pas transpirer sa divinité ? Il est le plus beau des enfants des hommes. En lui le Père a mis toutes ses complaisances, car en lui habite la plénitude de la divinité corporellement. Nous avons vu sa gloire, dit S. Jean ravi, pareille à celle qu'un fils unique tient de son père, nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. (Jo., I).

Mais laissons aujourd'hui les infinies beautés de l'Homme-Dieu pour en venir à des conséquences plus pratiques de l'union hypostatique.

Les deux natures qu'il possède sont au Fils de Dieu comme deux instruments qui lui permettent d'accomplir des actions divines et des actions humaines. Il naît d'une femme et il est fils d'une Vierge ; à la façon des mortels fatigués, il repose dans la barque, et à la manière de Dieu, il commande aux vents et à la tempête ; il meurt en homme et ressuscite en Dieu. Mais précisément parce que c'est le même qui accomplit tous ces actes si disparates, parce qu'il n'y a qu'une personne dans l'Homme-Dieu, la personne divine du Fils de Dieu, quand Jésus naît en ce monde, c'est la naissance d'un Dieu, quand Jésus dort, c'est le sommeil de Dieu, quand Jésus souffre et meurt, ce sont les souffrances et la mort de Dieu. Naissance, sommeil, souffrances et mort sont les actions humaines d'un Dieu, d'une personne qui est Dieu, partant de la dignité, du mérite, du prix que Dieu donne nécessairement à tous ses actes, infini.

Comprenez-vous alors, m. f., l'importance de l'Homme-Dieu, et devinez-vous pourquoi Dieu l'a fait ? C'est au soir de la chute d'Adam qu'il en fait la première annonce à l'homme pécheur. Tant que celui-ci pleurera seul et expiera par ses propres moyens, ses pleurs, ses expiations, sa mort même ne seront jamais que celles d'un être borné dans sa nature et d'un pécheur, d'une valeur mesurée, incapables de solder la rançon due pour le péché à la justice de Dieu.

Mais vienne l'Homme-Dieu, c'est le salut qui paraît. Véritablement homme, il se tourne vers ses frères en humanité et leur dit : « Séchez vos larmes ; puisqu'il faut que l'un de nous meure pour tous, je me charge de vos iniquités et je vais

mourir pour vous. » Véritablement Dieu, il se présente à son Père et lui tient ce langage : « Mon Père, vous n'avez pas voulu accepter les sacrifices et les oblations pour le péché, mais vous m'avez formé un corps ; je suis homme de la race d'Adam, me voici pour faire votre volonté. » Alors, grâce à sa nature humaine, au nom de tous les hommes, portant les péchés du monde, le Verbe incarné, le Fils de Dieu se soumet aux décrets divins et monte sur la Croix où il dépose la vie. Dieu le Père ne peut refuser en solde du péché cette mort à laquelle la Personne d'un Dieu et d'un Fils confère un prix infini. Le paiement surabonde la dette, et l'humanité pécheresse en Adam est rachetée et sauvée en Jésus le Fils de Dieu fait homme.

L'Homme-Dieu, m. f., est le Sauveur et il n'y a pas sous le ciel un autre nom en qui nous puissions être sauvés. Voilà pourquoi les anges de la Nativité, en survolant les plaines de Bethléem durant la nuit de Noël, annonçaient aux bergers une nouvelle qui allait être pour eux le sujet d'une grande joie : « Un Sauveur vous est né. » La terre allait retrouver la paix. Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

* * *

Mes frères, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, est le Sauveur du monde, des nations et des individus. C'est en vain que travailleront les conducteurs des peuples s'ils se passent de ce « Conseiller admirable » ; c'est vainement que batailleront les armées si le « Dieu fort » n'est avec elles ; c'est en vain que les nations se réuniront en conférences de paix si le « Prince de la paix » ne préside à leurs assemblées.

C'est en vain que nous demanderions à un autre le salut de nos âmes. Sans lui, nous serions encore dans les ténèbres de l'erreur et de la mort. A ceux qui le reçoivent il donne le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Recevons-le donc, témoignons-lui notre reconnaissance et notre amour, et adorons en Jésus né à Bethléem de la Vierge Marie notre Seigneur et notre Sauveur, le Dieu éternellement béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

II

2e DIMANCHE DE L'AVENT

A Rome autrefois, à certaines fêtes, le clergé et le peuple se rendaient en procession à une église désignée pour cette solennité, et là on célébrait la messe. On appelait cela faire une *Station*. Le premier dimanche de l'Avent, la station se faisait à Sainte-Marie-Majeure où se trouve encore la Crèche de l'Enfant Jésus. Cette basilique était tout indiquée, parce qu'elle possédait ce pieux trésor. On commençait les fêtes de la préparation à Noël par la visite à la Crèche qui avait reçu l'Enfant-Dieu, et la station avait lieu naturellement dans cette église dédiée à la Sainte Vierge. On venait placer les saints exercices de l'Avent sous les auspices de Marie, et la prier de conduire elle-même ses enfants à Jésus : *ad Christum per Mariam*. L'Eglise affirmait ainsi non seulement sa confiance en Dieu, *in te confido*, mais son amour pour la Mère de Dieu. La dévotion à Marie est donc aussi ancienne que l'Eglise.

Le deuxième dimanche de l'Avent, la station se fait à la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem. On sait que Constantin confia à cette église une portion considérable de la Croix du Sauveur, avec le Titre qui y fut attaché par Pilate. Il n'est pas un pèlerin catholique qui n'aille vénérer ces précieuses reliques, lorsqu'il passe à Rome, car rien n'est auguste comme ce bois sacré qui a été arrosé par le sang du Sauveur.

Il convient de se rappeler ces souvenirs historiques, si l'on veut bien comprendre la messe du 2e dimanche de l'Avent. Il est nécessaire aussi de s'initier au langage mystique de l'Eglise. Dans cette messe il n'est question que de Jérusalem et du peuple de Sion. Pourquoi ? C'est que Jérusalem figure l'âme fidèle. Toutes ces exhortations, tous ces avertissements, ces avis pressants et consolants qui sont adressés à Jérusalem, s'adressent aussi à l'âme chrétienne. C'est donc pour chacun de nous que cette messe a été composée, et nous devons en recueillir pieusement les enseignements, puisqu'ils nous sont destinés.

I

Méditons d'abord l'Introït.

« Peuple de Sion, voici que le Seigneur vient pour sauver les nations. » — Déjà une semaine est passée, une première étape est franchie. Nous disions dimanche : « Mon Dieu, j'ai confiance en vous ! » Et, pour justifier aussitôt notre confiance, le ciel nous répond : « Voici que le Seigneur vient ! Je vous ai exaucés ! » Ame fidèle, il vient pour te sauver, en même temps qu'il sauvera le monde. Il nous embrasse dans sa pensée et dans son amour avec la même sollicitude que si chacun de nous était seul dans l'univers. Les poètes ont célébré l'amour d'une mère pour ses enfants :

> Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie...
> Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Cet amour en effet est un des plus grands dons que Dieu nous ait faits, il nous soutient, il nous console, nous nous sentons aimés par notre mère comme si nous étions seuls dans la famille ; mais qu'est-ce que cet amour, tout tendre et puissant qu'il est, comparé à l'amour infini de Dieu ?

Le Seigneur vient, il vient pour nous aimer et pour nous révéler son amour : « Il fera entendre la gloire de sa voix dans la joie de votre cœur. » Sa voix est toujours belle et glorieuse : c'est l'expression dont se sert S. Pierre quand il peint cette voix qu'il a entendue lui-même sur le Thabor, *voce delapsa a magnifica gloria*. (II Pet., I, 17). C'est pourquoi nous l'écouterons, afin que notre

âme soit toute joyeuse et rajeunie dans sa conscience purifiée.

II

1. Cette voix, les disciples de Jean-Baptiste en avaient entendu les échos en Judée, la voix du Sauveur qui retentissait dans les plaines et sur les montagnes, dans les bourgades et dans les cités, et ils étaient venus dire à Jean dans sa prison les « œuvres miraculeuses du Christ. » Mais au lieu de s'en réjouir, ils en étaient plutôt attristés, parce qu'ils aimaient leur maître, qu'ils auraient voulu que ces œuvres lui fussent attribuées, et qu'au fond leur cœur était mordu par la jalousie. Le Précurseur leur redisait vainement ce qu'il leur avait enseigné : « C'est le Seigneur qui vient, *ecce Dominus venit*. C'est l'Agneau de Dieu qui vient ôter le péché du monde. » Des âmes d'élite, comme Jean et André, l'avaient compris et s'étaient mis à la suite de Jésus ; les autres étaient restés auprès de Jean-Baptiste, malgré lui ; car il ne cessait de leur dire : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Et maintenant qu'ils n'étaient plus fortifiés par le secours de la parole du Maître, incarcéré par Hérode, ils devenaient à mesure et plus jaloux encore et moins croyants.

Le Précurseur estima que le meilleur moyen de les éclairer, c'était de les envoyer à Jésus-Christ.

2. Ils se présentent donc au Sauveur. Ils le trouvent parlant aux foules qui s'empressent pour l'entendre et qui lui amènent leurs malades. En ce moment même il guérissait un grand nombre d'infirmes de leurs maladies et de leurs plaies, il délivrait des possédés et rendait la vue à plusieurs aveugles. (Luc, VII, 21). Ils lui disent :

— Jean-Baptiste nous a envoyés vers vous pour vous dire : « Est-ce vous qui devez venir, ou si nous devons en attendre un autre ? »

Jésus leur fait cette adorable réponse : « Allez, dites à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. »

Ils avaient en effet sous les yeux ce spectacle qu'avait vu Isaïe (LXI, 1). Tous les prodiges prédits par lui s'accomplissaient. Les infirmes étaient guéris de leurs maladies corporelles, et Jésus n'avait pas oublié de guérir aussi les âmes. Il parlait aux pauvres, il leur annonçait la bonne nouvelle ; ceux « dont le cœur était broyé » étaient consolés par Celui qui avait reçu « l'esprit d'onction », et dont l'amour s'étendait sur tous avec une bonté expansive que le monde n'avait pas encore vue. Le Prophète n'avait pas dit que les morts ressusciteraient ; mais Jésus le disait, lui, devant cette foule qui quelques jours auparavant avait été témoin de la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

Comme il parlait, tous acclamaient, tous célébraient ses bienfaits et disaient : « Nous avons vu ces miracles, et ils se passent encore sous nos yeux ! »

Seuls les disciples de Jean ne comprenaient pas, ou ne voulaient pas se rendre. Pourquoi ? Parce qu'ils s'étaient fait un autre idéal du Messie. Comme la plupart des Juifs, ils attendaient un Messie glorieux, conquérant, le sceptre à la main, environné de légions puissantes, dans un appareil de majesté. Et que voyaient-ils ? Un homme vêtu comme tout le monde, au milieu d'infirmes, de malades couverts de plaies, de gens du peuple dont la pauvreté était plutôt repoussante. Ils regardaient autour d'eux et ils apercevaient quelques personnages richement vêtus, des Pharisiens ; mais ceux-ci se tenaient à l'écart et ne partageaient en rien l'enthousiasme du peuple simple et bon qui criait : Hosannah ! Ces envoyés de Jean, malgré les enseignements du Précurseur, n'avaient point dépouillé l'esprit ancien, et toutes leurs sympathies allaient aux Pharisiens, pendant qu'ils n'éprouvaient que du dédain pour ces hommes naïfs qui à coup sûr ne connaissaient pas les Ecritures.

Alors Jésus ajouta avec tristesse : « Heureux celui qui n'est point scandalisé à cause de moi ! »

Les abaissements du Sauveur furent en effet pour les Pharisiens et pour le monde romain une pierre de scandale qu'a signalée S. Paul : *Judæis scandalum*. (I Cor., I, 23). Le peuple comptait si peu, à cette époque ! Il n'y avait que les princes, les maîtres, les opulents, qui fissent figure dans le monde, tandis qu'on déclarait gravement que les esclaves n'étaient pas des hommes, et que les gens du peuple ne méritaient ni considération ni pitié. Or Jésus, en caractérisant sa mission devant les disciples de Jean, n'avait pas même fait allusion aux riches, aux puissants du siècle ; il avait au contraire insisté sur ce trait nettement dessiné par Isaïe : « Le Seigneur m'a envoyé pour évangéliser les pauvres ! »

III

Les disciples de Jean partirent songeurs, et au fond mécontents ; au moins ils n'étaient ni convaincus ni éclairés. Ils allaient rapporter à Jean, sans la comprendre, la grave leçon que leur avait faite le Sauveur.

Leur départ causa un certain malaise dans la foule, qui prit parti contre Jean-Baptiste. « Quoi ! cet homme qui avait fait courir toute la Judée après lui, avait de tels disciples ! Ceux-ci étaient évidemment son reflet. Il ne méritait donc pas la réputation qu'on lui avait faite ? » Les Pharisiens à l'écart approuvaient, triomphaient, car c'était Jean-Baptiste qui avait signalé Jésus aux peuples comme l'Agneau de Dieu, comme le Messie !... A ces protestations Jésus répond en prenant nettement la défense de son Précurseur.

« Qu'allez-vous donc voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? »... Il ne développe pas sa pensée, car tout le peuple a compris. Un roseau qui s'agite à tout vent et qui a résisté à Hérode ! Car Jean-Baptiste est en prison pour avoir maintenu les prescriptions de la loi divine. C'est donc au contraire un homme de caractère, une âme ferme, qui ne s'incline pas devant les puissants

quand ils sont prévaricateurs. Il mérite donc toute la confiance du peuple !

Puis, jetant les yeux sur les Pharisiens magnifiquement vêtus, qui observent d'un œil méchant, il ajoute : « Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un homme mollement vêtu ? Mais ceux qui portent ainsi de riches vêtements sont dans les maisons des rois. » C'était un mot vif et vrai à l'adresse de ces Pharisiens, qui étaient les ennemis de Jean, et qui fréquentaient le palais d'Hérode.

Il poursuit : « Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. C'est celui dont il est écrit : *Voici que j'envoie mon ange devant ta face pour préparer les voies devant toi.* Parmi les enfants des femmes nul ne s'est levé plus grand que Jean-Baptiste. »

Celui que Jésus défend est bien défendu. Quel plus bel éloge fut jamais prononcé ? Jean n'est pas, dit S. Ambroise, un roseau qui s'agite, se courbant devant la faveur, et frappant de la tête ses amis si le vent change, mais un prophète, et plus qu'un prophète, car les prophètes ont annoncé Jésus-Christ, et lui l'a montré au peuple. En quoi il est plus grand même que Moïse et Isaïe. Il est un ange, l'envoyé immédiat du Christ, il a le zèle, la fidélité et la pureté de l'ange. Et ici Jésus s'applique à lui-même le texte du prophète Malachie, il dit : « Voici que j'envoie mon ange. » Mais il le change en ajoutant : « Je l'envoie devant ta face. » Dieu, parlant de lui-même, a dit : « J'envoie mon ange devant ma face. » Le Sauveur en s'appliquant ce qui est dit du Tout-Puissant proclame ainsi sa divinité.

Puis, pour faire ressortir l'excellence de la nouvelle loi, il dit : « Cependant le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que Jean-Baptiste. » Le royaume des cieux, c'est le règne nouveau du Christ, c'est l'Evangile qu'il enseigne. Le plus humble fidèle de la loi nouvelle, à ce point de vue, est plus grand que Jean-Baptiste ; il a reçu plus que lui, car la loi nouvelle c'est la loi de la grâce ; l'Eglise à laquelle nous appartenons, c'est le royaume des cieux, le royaume de l'Evangile et de la vérité où le Précurseur n'est pas entré, lui qui appartenait à l'ancienne loi.

* * *

Quel bonheur d'être chrétien ! Quel privilège que nous n'apprécions pas ! Jean-Baptiste ne s'est pas abreuvé aux flots des grâces et des enseignements qui nous sont venus de Jésus-Christ ; tout ce qu'il a reçu, il l'a reçu par Jésus-Christ et par ses mérites, mais d'une manière moins complète, moins abondante que le dernier d'entre nous. Et cependant il est notre modèle. « Peuple de Dieu, » âmes chrétiennes, du moins ressemblons-lui par la fermeté de la foi, par l'intrépidité à montrer notre amour de la loi de Dieu et de Jésus-Christ. Ne soyons ni des roseaux, ni des chrétiens qui s'amollissent dans les délices, mais sachons affirmer nos convictions, et ayons, comme lui, l'esprit de pauvreté.

Du moins, nous ne demandons pas si c'est Jésus qui doit venir ou si nous devons attendre un autre Sauveur. Nous savons que le Sauveur c'est Jésus, et qu'il vient à nous, et qu'il nous apporte pour la fête de Noël la plénitude de ses grâces. L'Eglise nous l'a dit dans l'Introït de la messe : « Voici que le Seigneur vient pour sauver les nations, *Ecce Dominus veniet !* » Elle nous l'a redit pendant tout le cours de l'office, qu'elle conclut par ce chant de la *Communion :* « Lève-toi, Jérusalem, » lève-toi, âme fidèle, « dresse-toi sur un lieu élevé et regarde. Vois la douceur, les délices qui te viendront du Seigneur. »

Sta in excelso : élevons nos âmes vers Dieu, afin de voir de plus haut, afin d'être plus purs, parce que nous serons plus éloignés de la terre. Aimons uniquement les choses du ciel : elles sont les seules suaves, les seules fécondes ; elles nous unissent à Dieu, tandis que les choses de la terre, si nous nous y attachons, nous séparent de lui. *Vide jucunditatem :* il n'y a de joie, de bonheur qu'en Dieu, qu'en Jésus-Christ, qui nous presse de transformer nos cœurs pour la fête de Noël.

III

3e DIMANCHE DE L'AVENT

« *Gaudete in Domino semper.* Réjouissez-vous dans le Seigneur toujours. » C'est le dimanche de la joie, parce que nous approchons de la fête de Noël : *Dominus enim prope est.* Aussi l'Eglise revêt-elle ses ornements roses, symbole de l'allégresse, et l'orgue, qui s'était tu, fait entendre ses religieuses mélodies. A Rome l'office se célèbre à la basilique de St-Pierre, parce que S. Pierre garde notre foi pure, sans mélange, dans toute son intégrité, et que c'est la foi qui est le principe de notre joie.

L'Introït *nous invite à la joie,* et l'Evangile nous apprend *comment nous pourrions la perdre.* Nous veillerons donc à la conserver et à l'accroître.

I

« Réjouissez-vous dans le Seigneur toujours, » nous redit l'Eglise dans un chant particulièrement harmonieux.

1. Elle ne nous dit pas seulement : « Réjouissez-vous, » car il y a des joies qui sont pernicieuses, funestes, mais : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, *in Domino.* »

De même que nous ne pouvons pas servir deux maîtres, Dieu et le monde, il nous est impossible aussi de goûter à la fois les joies de l'Eglise et celles de la vanité. « Elles sont contraires, dit S. Anselme. Nous ne pouvons nous réjouir dans l'iniquité, mais dans la vérité ; dans la fleur de la vanité, mais dans l'espérance de l'éternité. » Les seules joies saines et durables sont les joies divines. Rien n'est plus facile que de les rencontrer et d'en jouir, il suffit pour nous d'observer les commandements de Dieu. Ainsi toutes nos actions sont dictées par l'obéissance et par l'amour. Nous faisons nos prières le matin parce que c'est un devoir pour nous

d'offrir à Dieu la journée qui commence ; nous nous mettons au travail, chacun suivant notre condition, parce que Dieu nous a mis au monde pour travailler, et que Jésus-Christ nous a donné l'exemple du travail, lui, le Fils de Dieu et le Fils de l'ouvrier. Ainsi toute notre journée, toute notre vie est consacrée à Dieu et nous sommes toujours dans la joie, *semper*, la joie du devoir accompli. La vie chrétienne ainsi comprise est pleine de joie spirituelle : joie de la conscience satisfaite ; joie de l'esprit qui voit Dieu à travers ses créatures, à travers le devoir chrétien ; joie du cœur qui l'aime et qui sait que Dieu lui sourit.

2. Et quelle doit être la règle de notre vie ? Cet admirable Introït nous le révèle encore : c'est la modestie, *modestia vestra*.

Qu'est-ce donc que la modestie ? S. Augustin qui aime à tout expliquer, va nous l'apprendre. La modestie, nous dit-il, c'est la mesure, *modestia a modo*. La mesure ne veut ni le plus ni le moins. La modestie n'excède pas, et elle n'est pas au-dessous de ses obligations, elle donne la mesure exacte. En d'autres termes, la modestie c'est la sagesse de l'esprit. *Modus ergo animi sapientia est.*

Une vie modeste ainsi conduite par la sagesse comme par la main, n'est pas exempte des tentations et des périls, mais elle les voit et s'en préserve. Pour elle la tentation n'a plus de charmes, et l'abîme n'a plus d'attraction. Elle sait combien la première est habile et perfide, et elle s'en éloigne, elle la repousse ; elle sait enfin que l'abîme c'est l'enfer, et elle n'a garde de s'en approcher. Elle se poursuit ainsi dans le monde avec une simple et magnifique irréprochabilité, et les hommes l'admirent, ils en pèsent les belles actions, ils sont touchés de ses nobles exemples de charité et de sacrifice, de justice et de bonté, et ils savent bien que la source de ses vertus est en Dieu. Alors ils glorifient le Père qui est l'auteur de tout bien. « Que votre modestie soit ainsi connue de tous les hommes, » qui s'en édifient et qui aiment alors l'Eglise pour les beaux fruits spirituels qu'elle produit : *nota sit omnibus hominibus*.

3. Mais quelle est la pensée qui engendre et soutient la modestie, la sagesse, cette vertu excellente entre les vertus ? C'est la pensée que Dieu est proche, tout à côté de nous, qu'il nous voit, qu'il nous encourage et qu'en lui obéissant nous réjouissons aussi son cœur : *Dominus enim prope est.*

J'ai dit que l'âme ainsi établie dans la modestie n'est pas soustraite aux misères de la vie. Elle souffre aussi comme tout le monde, elle n'a pas la sécurité du lendemain ni la certitude du salut ; elle connaît les angoisses, les terreurs, les anxiétés. Voici le remède à toutes ces tristesses : « Soyez sans inquiétude, *nihil solliciti sitis*, ayez confiance en Dieu et dans sa Providence ; faites-lui connaître vos désirs, vos demandes, vos besoins, dans votre prière, *petitiones vestræ innotescant apud Deum*. Sans doute, Dieu sait ce qui vous manque, il connaît vos ennuis et vos détresses ; exposez-les lui quand même, filialement, il aime cet abandon, cette foi en lui, il n'attend que cette expansion fidèle, et souvent douloureuse, pour vous exaucer. »

Telles sont les leçons de l'Eglise, l'Epouse de Dieu, qui connaît toute sa bonté, toute sa tendresse, qui ne peut nous tromper et qui prie avec nous. Après nous les avoir données, en empruntant les paroles de S. Paul (Philip., IV, 4-6), elle sent que Dieu l'a écoutée, et elle s'écrie : « Seigneur, vous avez béni votre terre, vous avez ramené Jacob de la captivité. *Benedixisti, Domine, terram tuam.* » Cette prière la ramène à la fête de Noël, où la terre a été bénie par la venue au monde de Jésus-Christ, où les liens qui retenaient les âmes captives ont été rompus, et à Jean-Baptiste qui a annoncé Jésus-Christ, la bénédiction de la terre.

II

1. Car pendant les fêtes de l'Avent, il y a une figure qui revient toujours, parce qu'elle domine les temps de l'avènement du Christ, elle domine l'Avent : c'est Jean-Baptiste. Cet homme extraordinaire prêchait la pénitence et baptisait, sur les bords du Jourdain, les foules qui accouraient pour le voir, pour l'entendre. Et il leur disait : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu approche. » Sa parole rude, ses vêtements austères, sa liberté de langage, attiraient le peuple qui, séduit par sa sincérité, sa sainteté, n'était pas loin de croire qu'il était le Christ. Mais lui il leur disait : « Non, je ne suis pas le Christ. Il en vient un après moi qui sera plus puissant que moi ! » (Luc, III, 13).

Le bruit s'en répandit jusqu'à Jérusalem ; on se redisait qu'il y avait près du Jourdain un homme qui baptisait ; or baptiser, c'était, d'après les prophètes, une des prérogatives du Christ. Jean ne serait-il pas le Christ ?

C'est pourquoi le Conseil suprême des Juifs décida de lui envoyer une députation composée de prêtres choisis parmi les Pharisiens. C'était dans leurs attributions de s'enquérir des observances de la Loi. Ils viennent donc apporter un message à Jean-Baptiste, au nom de l'autorité supérieure, et lui demander qui il est, de qui il a reçu le pouvoir de baptiser. Ses réponses sont intéressantes au plus haut point.

2. Il dit ce qu'il n'est pas, d'abord ; puis, ce qu'il est.

Il ne nie pas qu'il ait une mission, *non negavit*, mais il confesse qu'il n'est pas le Christ. Il s'en défend avec énergie, avec l'indignation de son humilité révoltée. Loin de lui cette pensée, cette prétention !

Ce qu'il est ? Il faut qu'il le dise, puisque les messagers de Jérusalen veulent le savoir pour le rapporter à ceux qui les ont envoyés, puisqu'ils l'exigent en termes pressants. Il n'est pas Elie, il n'est pas le Prophète annoncé par Moïse.

« Qui es-tu donc ? Que dis-tu de toi-même ? » insistent les envoyés. — Et Jean répond : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : *Redressez la voie du Seigneur*, comme l'a dit le prophète Isaïe. »

Il n'est qu'une voix, il n'est que le héraut du

Souverain Maître. Il ne se reconnaît pas le droit d'avoir une autre pensée que Celui qui lui a donné sa mission de prédicateur de la pénitence et de précurseur. Mais il est la voix qui parle, qui signifie la volonté de son souverain et qui n'en cache rien. Qu'est-ce que Dieu veut ? Que les âmes deviennent droites, qu'elles lui obéissent, fassent sa volonté, ne rusent pas avec lui, n'affectent pas des dehors trompeurs, un langage de vertu tandis que la pensée est toute au vice.

Vous voyez s'il sait parler. Que de choses dans cette sobriété de mots ! Sa voix pénètre jusqu'au cœur de ces malheureux qui d'avance se raidissent pour ne pas l'entendre et qui lui répondent avec insolence : « Pourquoi baptises-tu, puisque tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète ? »

Et dans ces paroles respire un mépris profond. En eux-mêmes ils se disent : « Il n'appartient pas même au sacerdoce et il baptise, usurpant une fonction qui ne lui appartient pas ! » Cependant la pudeur les retient, et surtout la peur du peuple qui est là, qui écoute et qui vénère Jean-Baptiste.

3. Nous avons admiré l'humilité de Jean. Un autre que lui, un pharisien, par exemple, eût été si heureux d'être pris pour le Christ ! S'il se fût défendu de l'être, il n'aurait pu s'empêcher de laisser percer son orgueil, sa joie de passer pour un grand personnage. Mais il n'en va pas ainsi de Jean-Baptiste. Son humilité lui inspire sa modestie, cette modestie que nous avons célébrée comme la vertu la plus délicate et la plus choisie, comme l'expression exactement mesurée de la vérité. Cette modestie est de plus l'expression la plus sincère de sa charité. A ces superbes qui l'outragent, qui l'écrasent de leur dédain, il va répondre avec bonté, avec compassion pour leurs âmes tortueuses qui ne veulent pas se redresser, avec l'espoir de faire enfin pénétrer en eux la lumière qui les éclaire et les sauve.

— Moi, leur dit-il doucement, je baptise dans l'eau, mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. Il vient après moi, mais il a été mis au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure.

Il baptise dans l'eau, suivant la coutume des purifications ordonnées par la Loi et qui, lavant le corps, symbolisaient la purification des souillures de l'âme. C'était donc un baptême de pénitence qui signifiait que, par la pénitence, par le repentir de ses péchés, l'homme pouvait recevoir le pardon, recouvrer l'innocence. Ce n'était pas le baptême dans l'Esprit-Saint, dans « le feu » de la charité, qui remettra les péchés par les mérites de Jésus-Christ. Jean-Baptiste parle toujours avec la même modestie, de son baptême, de sa personne, et cela déconcerte les prêtres juifs qui s'en vont, sans même lui demander quel est ce mystérieux inconnu qui est au milieu d'eux, qu'ils coudoient peut-être sans le connaître. Ils ne cherchent pas, n'aiment pas la vérité. Et ils s'en vont tristes. S'ils avaient attendu, ils auraient vu bientôt Jésus qui descendait de la montagne où le démon l'avait tenté ; ils auraient entendu Jean qui disait aux foules : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché du monde. » (Jean, I, 28). Mais ils sont venus à Jean, non pas pour se convertir, pour écouter sa parole et devenir meilleurs par la pénitence ; ils sont venus pour l'interroger superbement, avec, dans leurs demandes, des nuances de reproches et de mépris.

* * *

Ne leur ressemblons pas. Nous venons à l'église pour nous informer de Jésus-Christ, pour nous préparer saintement à sa venue, et c'est notre bonne volonté, notre intention pure qui nous fait goûter cette joie spirituelle qui rayonne dans chacune des paroles de la messe. Le Sauveur est au milieu de nous par sa présence réelle dans la Sainte Eucharistie, par les enseignements de l'Eglise, par sa grâce qui nous cherche, qui nous assiège parce qu'elle veut pénétrer dans nos cœurs. Il faut accueillir, écouter la grâce, de peur que l'Eglise ne nous dise comme Jean-Baptiste : « Il y a au milieu de vous Celui qui est la vérité et la vie, et vous ne le connaissez pas, vous ne voulez pas le connaître. *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* » Alors vous vous en iriez tristes, comme les envoyés du Sanhédrin, et vous perdriez toute votre joie. Vous rentreriez dans le monde avec inquiétude, avec amertume, lui rapportant tout le poids de vos péchés et de votre vie passée, toute l'anxiété de vos doutes, toute la misère de vos faiblesses, parce que vous n'auriez pas voulu connaître Jésus-Christ, parce qu'il est au milieu de vous comme s'il n'y était pas, parce que lui qui est le maître de l'avenir, de l'éternité, le maître de votre âme, est le dernier de vos soucis et ne tient aucune place dans votre vie.

Sachez qu'il n'y a de joie qu'à connaître la vérité qui est Jésus-Christ, et de bonheur, même en ce monde, qu'à l'aimer. Seul il illumine la conscience et satisfait l'âme, trop grande pour se contenter de la pauvre et vile créature.

Et si vous hésitez encore, laissez-vous toucher par cet appel du prophète Isaïe dans la Communion : « Dites à mon peuple : *Vous qui avez le cœur abattu et pusillanime, prenez courage et ne craignez point. Voici notre Dieu qui vient, et il nous sauvera.* »

Il faut du courage pour rentrer en soi-même, pour secouer les chaînes du péché, pour descendre au fond de sa conscience et prendre de fortes résolutions qui changeront l'orientation de notre vie et de notre cœur ; mais Dieu est là qui nous donnera cette grâce. Ces difficultés mêmes, ces appréhensions ne sont qu'illusoires : c'est une suprême et dangereuse tentation du démon qui veut nous laisser engourdis dans la mollesse, paralysés par une vaine crainte. Car c'est Dieu même qui vient, notre Dieu, *Deus noster*, notre Sauveur. Il prend la forme d'un petit enfant qui nous attire et nous sourit : quelle crainte pourrait désormais nous retenir ? *Nolite timere.*

VARIA

POUR LA CONVERSION DE LA CHINE

Dieu a créé les hommes pour le bonheur éternel. Sa bonté veut les sauver tous, sans en excepter un seul. — C'est aussi pour le salut de tous les hommes que Jésus-Christ a été crucifié, et du haut de la croix il peut dire à chacun de nous : « Ma mort, c'est ta vie. » — L'Eglise elle-même n'a été fondée que pour annoncer l'Evangile à toutes les nations et leur ouvrir les portes du ciel : Hors de l'Eglise, point de salut !

Puisque Dieu VEUT AINSI SAUVER TOUS LES HOMMES, pourquoi la Chine, le quart du monde, n'est-elle pas encore entrée dans l'Eglise ? Il y a 1900 ans que Notre-Seigneur est venu sur la terre pour racheter l'humanité, et à l'heure présente il y a encore en Chine 400 MILLIONS DE PAÏENS qui restent en dehors de la voie du salut.

Sans doute, il y a là un mystère qu'il nous faut admettre sans vouloir pénétrer les secrets de la sagesse divine.

Sans doute encore, certains obstacles apportés à l'évangélisation de la Chine doivent être attribués au jeu des volontés humaines ; la liberté n'a pas su briser les entraves qui l'enserraient ; la haine de l'étranger, routine trente et quarante fois séculaire, scepticisme orgueilleux des lettrés, tout a contribué à courber vers la terre le plus grand des peuples de l'Orient et à l'empêcher d'ouvrir les yeux à l'Evangile.

Peut-être aussi des apôtres que Dieu destinait à faire une ample moisson d'âmes, sont restés attachés aux rivages de leur patrie...

* * *

Mais certainement beaucoup de chrétiens, avouons-le, *n'ont pas rempli les intentions que Dieu avait sur eux.* Beaucoup d'entre nous auraient pu hâter l'heure de Dieu et ne l'ont pas fait. Depuis longtemps, la source de la grâce aurait jailli plus abondante et aurait fécondé le sol aride de la Chine, si nous avions usé du pouvoir que Dieu nous a donné.

Quel pouvoir ? — LE POUVOIR DE LA PRIÈRE.

Combien d'âmes, parmi les 260 millions et plus de catholiques du monde entier, ont levé les yeux vers leur Père céleste et crié grâce et merci pour ces 400 millions de païens que le Cœur de Jésus veut sauver aussi ?... Elles ont dit et redit : « *Adveniat regnum tuum !* Que votre règne arrive ! » mais, du bout des lèvres ou du fond du cœur ?...

Il est trop tard pour donner de stériles regrets à un passé qui ne peut revivre. Mais l'avenir est à Dieu, il est à nous aussi : la conversion de la Chine est entre nos mains. — C'est notre œuvre, car Dieu veut sauver les hommes par les hommes. — Dans l'ordre physique et dans l'ordre intellectuel, Dieu veut se servir des créatures pour tout mener à ses fins. Dans l'ordre surnaturel, il agit de même ; Dieu a fait une loi à chacun de s'intéresser à son semblable. (Eccli., XVII, 12).

Si nous priions POUR LA CHINE, nous hâterions l'entrée d'une multitude de païens dans la Sainte Eglise et nous répondrions ainsi au désir formel de Notre-Seigneur. — Aujourd'hui le Sauveur a des desseins particuliers de miséricorde sur les païens. En 1898 n'a-t-il pas demandé la consécration du genre humain à son divin Cœur, « *pour que les enfants non encore nés, mais déjà destinés à faire partie de l'Eglise, c'est-à-dire les païens, reçoivent la grâce plus vite* [1] » ?

Outre l'apostolat de la parole qui tiendra toujours le premier rang, c'est par des prières, des prières instantes, des prières quotidiennes adressées au Sacré Cœur de Jésus par le Cœur Immaculé de Marie, que l'heure de la grâce sera avancée et que la Chine se donnera enfin à Dieu.

Quand même les autres moyens seraient impuissants, LA PRIÈRE, elle, OBTIENT TOUT.

Rappelons-nous la parole du Maître : « *Quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux.* » (Mt., XVIII, 19). — S'il est une prière qui mérite d'être exaucée, c'est bien celle qui demande l'extension du règne de Jésus-Christ par toute la terre.

S. Paul disait aussi : « *Avant tout, j'exhorte à faire des prières, des supplications, des intercessions... pour* TOUS LES HOMMES... *Cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.* » (I Tim., II, 1-5).

Plus tard Notre-Seigneur dira à Ste Marguerite-Marie : « *Priez,* UN JUSTE *peut obtenir pardon* POUR MILLE PÉCHEURS. »

Et dernièrement Benoît XV dans l'Encyclique sur les Missions n'a-t-il pas demandé pour elles des prières, des hommes d'élite et des secours pécuniaires ? Mais en premier lieu Sa Sainteté met *la prière* [2].

Que de catholiques dont les lèvres sont muettes et les cœurs fermés ! L'œuvre de l'apostolat, ils ne la comprennent pas ; le salut des hommes, ils ne le demandent pas. — En ce moment, il n'y a en Chine qu'un chrétien sur 200 habitants ; mais s'il se trouvait partout ici, ou en Europe, ou en Amérique, un homme de prière, un apôtre, pour implorer le salut de ces 200 païens, la Chine se convertirait bientôt, et ce serait le plus beau triomphe de Notre-Seigneur depuis la fondation de l'Eglise ; LA FACE DU MONDE SERAIT CHANGÉE.

L'heure est venue : il faut que ce côté obscur du globe soit exposé aux rayons du Sacré Cœur ; il faut que la Chine encore païenne soit illuminée et réchauffée de ces divines ardeurs ; il faut que Jésus-Christ règne ici : aidons-Le.

* * *

Comment pouvons-nous aider Notre-Seigneur à faire reconnaître sa royauté en Chine ?

[1] Lettre de Sr Marie du Divin Cœur à Léon XIII.
[2] Encycl. *Maximum illud* du 30 novembre 1919.

En nous enrôlant dans une NOUVELLE CROISADE.

Il ne s'agit plus d'aller délivrer le tombeau du Christ ; il s'agit de délivrer la terre de Chine. Elle reste sous le joug du démon, il faut mettre un terme à cette injustice ; Notre-Seigneur est le Roi du monde et ici sa royauté n'est pas reconnue.

Que faut-il donc faire ?

Devenir les croisés de la prière, les croisés de la Chine, les croisés du Sacré Cœur. Autrefois on faisait des croisades *contre* les infidèles, aujourd'hui il faut faire une croisade *pour* les infidèles, les infidèles de Chine.

Notre-Seigneur nous appelle sous son étendard et à chacun de nous, montrant de nouveau son Cœur, Il dit : « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes,* tous les hommes, et donc les Chinois. *Misereor super turbam,* j'ai pitié de cette multitude de païens, je voudrais nourrir ces 400 millions d'hommes de vérité, de justice et surtout d'amour. Veux-tu m'aider dans ce grand œuvre ? Voudrais-tu, en égoïste, ne penser qu'à ton salut personnel ? »

Que lui répondrez-vous ? — Vous lui direz : « Seigneur, me voici ; puis-je vous refuser l'obole d'une prière que vous me demandez ? »

En effet, pour se dérober à ce léger service, qui pourrait alléguer son âge, sa condition, ses infirmités ? Hommes, femmes, enfants, tous peuvent s'enrôler dans cette armée du Christ Jésus. Son étendard, c'est le Sacré Cœur ; son mot d'ordre : « Que votre règne arrive ! » son arme de combat, la prière. Non seulement la prière des lèvres, mais le cri de l'âme qui donne aux actions les plus vulgaires une vertu apostolique. — Offrez donc au divin Cœur les mérites d'un jour ; bien plus, les mérites d'un mois ou d'un an, à votre gré ; et si vous voulez être plus généreux, offrez-lui les bonnes œuvres de votre vie entière et votre mort pour le salut des païens chinois.

Qui d'entre nous refuserait d'aider à sauver tant d'âmes, et cela sans quitter ni patrie, ni parents, ni amis ? Qui ne voudrait participer à l'honneur et au mérite d'être missionnaire de Chine dans la mesure des forces et des loisirs que lui laisse son devoir d'état ?

Appuyés sur les promesses du Sacré Cœur, nous commencerons cette expédition pacifique, sous les auspices de Marie Immaculée, Reine de grâce et Médiatrice universelle, et avec le secours de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, cette âme d'apôtre, qui « passera son ciel à faire du bien sur la terre » de Chine.

Courage, DIEU LE VEUT, hâtons l'heure de la grâce ; en haut les cœurs et en avant pour la Croisade ; Dieu le veut, donnons la Chine au Sacré Cœur en donnant le Sacré Cœur à la Chine !

ALPH. GASPERMENT, S. J.
Missionnaire en Chine.

CONDITIONS PROPOSÉES POUR LA CROISADE : — Réciter 3 fois par jour l'invocation : *Cœur sacré de Jésus, que votre règne arrive en Chine.*

Au gré de chacun, ajouter la prière suivante : « Cœur sacré de Jésus, nous vous en prions, ne tardez plus, chassez de la terre de Chine le démon et ses suppôts, ayez pitié de la multitude des païens et faites qu'ils entrent bientôt dans votre sainte Eglise. Ainsi soit-il. »

Si l'on veut être plus généreux, faire au Sacré Cœur par Marie Immaculée l'offrande partielle ou totale des bonnes œuvres de la journée à cette intention.

Adresser les adhésions au Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, 16, rue du Général Petit, Paray-le-Monial ; — au P. Gasperment, à la Mission Catholique de Sien-hsien, par Potowchen (Chine).

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXX

LA COMMUNE RURALE AU MOYEN AGE

L'histoire des communes rurales a été très étudiée depuis un demi-siècle. On a fouillé de nos jours toutes les archives pour y retrouver les premières origines de l'organisation civile au village. Fort de la dignité et des droits avec lesquels l'idée religieuse l'avait familiarisé, le peuple depuis longtemps aspirait à une liberté plus complète. En fait, si le régime communal devait surtout prendre sa source dans l'expansion de l'esprit démocratique, l'Eglise ne manqua point de seconder ce mouvement.

I

L'origine d'une commune se relie quelquefois à un événement historique marquant, mais le plus souvent aux réserves du traité qui l'avait réunie à la province, ou bien à une charte concédée par le seigneur. Ici, une commune s'est rédigée tranquillement son code et en maîtresse souveraine ; là, elle s'est formée auprès du tombeau d'un saint, sur les rives d'une source qu'il avait bénie, ou au fond des gorges de la montagne qu'il habitait ; ailleurs, la charte communale a été payée à beaux deniers comptants à l'évêque ou au roi. L'agglomération civile aura aussi parfois sa genèse dans les souvenirs du municipe romain, comme en Languedoc.

En général, cependant, le régime municipal développe ses premiers germes à côté de la paroisse et prend conscience de sa force dans les associations diocésaines. « Le hameau, dit très justement Augustin Thierry, grandit et devient un village, où tous les métiers nécessaires à la vie commune s'exerçaient sous la même dépendance. Bientôt la construction d'une église érigeait le village en paroisse, et, de suite, la nouvelle paroisse prenait place parmi les circonscriptions agricoles... De là naquirent, sous l'autorité de l'intendant rural unie à celle du prêtre, des ébauches toutes spontanées d'organisation municipale où l'Eglise reçut le dépôt des actes [1]. » L'association diocésaine, en se fractionnant, donnait ainsi naissance à des associations plus petites, pays ou communes, fondées sur les mêmes bases et qui se constituaient autour du clocher, avec des intérêts généraux, un prin-

[1] Cf. Guiraud, *Histoire partiale, Histoire vraie,* t. I, p. 181.

cipe d'unité, une direction d'ordre et de discipline, c'est-à-dire avec tous les éléments de la vie civile.

A la façade de certaines églises provençales, on voit gravées en caractères gothiques, sur une table de marbre noir, les chartes d'affranchissement des communes. Pour la Lorraine, nous devons la première réalisation des franchises villageoises à l'initiative d'un illustre prélat du XIIe siècle. Guillaume de Champagne, alors archevêque de Reims, créa en 1182, presque sur les frontières du Barrois, une petite cité à laquelle il donna le nom de *Beaumont* et qu'il enrichit de nombreux privilèges. L'ensemble de ces privilèges, ou la *loi de Beaumont*, prêtait aux redevances féodales un caractère régulier, déterminait l'état des impôts selon l'étendue et la nature des droits seigneuriaux, en même temps qu'elle conférait aux sujets la faculté de posséder, de vendre, d'acheter une tenure jusque-là révocable, de faire valoir la preuve testimoniale en matière civile. Modèle de toutes nos vieilles chartes champenoises et lorraines, la *loi de Beaumont* concédait aux vilains des représentants librement élus et le libre usage des bois et des eaux.

Le peuple apparaît donc pour la première fois dans sa forme propre. Toute commune affranchie, d'ailleurs, faisait inscrire dans sa charte d'affranchissement et en signe d'indépendance la faculté de construire un beffroi. Chose remarquable, l'organisation municipale devait surtout se baser sur celle de l'abbaye voisine. L'élection, qui était le principe de l'autorité monastique, devient également la source du pouvoir dans les communes. C'est au point que l'on voit de nombreux exemples d'administration rurale copiés sur l'administration conventuelle. M. Pierre Laffitte, professeur au Collège de France, après avoir écrit de fort belles pages sur le rôle social des moines au moyen âge et sur le monastère à la même époque comme organisme communal, ajoute : « Un tel phénomène méritera toujours l'admiration respectueuse des vrais philosophes [1]. » Le monastère était déjà, pour reprendre l'heureuse expression d'un écrivain moderne, « une véritable commune cloîtrée. »

II

Les libertés municipales se symbolisent de suite dans la création d'un « hôtel », où toute la vie civile allait s'exercer, sous sa double forme administrative et judiciaire, avec pour représentant principal le *mayeur*.

Le mayeur (maire), toujours qualifié d' « honorable, » était choisi dans la classe des plus riches laboureurs, vignerons ou gens de métiers. Sa charge, fort enviée du reste, avait pour objet la gestion des affaires de la communauté sous le contrôle seigneurial. S'il tenait ses pouvoirs du comte ou du baron voisin et moyennant une légère redevance, celle-ci était largement compensée par les avantages et les honneurs qui s'attachaient à son titre, tels que droit de patronage, droit de pêche et de chasse, de colombier, etc. Privilégié en matières d'impôts, « hors la dîme », il avait en outre la franchise d'une tenure seigneuriale, c'est-à-dire qu'il recevait une sorte de petit fief à jouissance gratuite, lequel a conservé de nos jours dans un certain nombre de villages le nom de *majorat*. Deux « eschevins », conseillers du maire, partageaient avec lui l'administration des affaires civiles. Leur élection, renouvelable chaque année, se faisait en présence de tous les habitants et par leur suffrage « au lendemain de la fête de Noël. » Lorsque le rôle des « eschevins » était achevé, ils devaient en rendre « bon et fidèle compte [1]. »

En fait, l'autorité délibérative reposait dans la communauté. Tous les *chefs de feux* ou *conduits*, inscrits au rôle des impositions, assistaient à la discussion de leurs intérêts sous la présidence de ceux à qui ils avaient simplement confié un mandat. L'assemblée prévenue au son de la cloche, on se réunissait à l'issue de la messe ou des vêpres « par-devant ledit hôtel, » sur la place de l'église, à l'ombre du grand arbre qui abrita pendant des siècles les délibérations de nos aïeux. Lorsque les échevins avaient donné connaissance de la chose à traiter, chacun apportait son avis et manifestait son opinion, soit à haute voix, soit à main levée. On prenait ensuite une résolution à la majorité des suffrages ; puis, tout pouvoir d'agir était accordé aux échevins par l'assemblée elle-même. Nous ne prétendons pas montrer ici la perfection du régime communal ; mais ce qui reste incontestable, malgré les négations d'une science mensongère, c'est que l'ancienne organisation civile avait un esprit profondément démocratique [2]. Michelet n'a pas craint d'en attribuer la gloire à l'Eglise.

Aux fonctions administratives le mayeur ajoutait des fonctions judiciaires. Le peuple, d'ailleurs, connaît les lois et coutumes de la province, lesquelles font partie de son patrimoine moral. Aussi bien, nous avons dit qu'à l'école primaire, paroissiale ou monastique, on donnait quelques notions de droit usuel. Un simple mayeur pouvait donc facilement remplir le rôle de juge ordinaire. Quoi de plus naturel, du reste ? Le mayeur connaissait les familles, leurs mœurs, leurs intérêts, leurs passions rivales : supposé qu'il apportât dans l'exercice de sa charge une conscience délicate, comme il en faisait la promesse, ses sentences devenaient plus équitables et la procédure moins coûteuse pour les habitants. Outre le *plaid banal* « du lendemain de Noël, du lundy de Pasques et de la my-may, » il y avait séances de justice à certains jours de la semaine. L'audience était publique, ainsi que l'instruction et les débats.

III

Nous assistons également, avec l'époque des franchises, à l'origine des propriétés communales.

[1] Cité dans l'*Association catholique*, t. XXXVII, p. 44.

[1] L. Mathieu, curé de Velaines, *Un village Barrois sous l'Ancien Régime : Velaines, 1264-1789*, p. 129 et suiv. (Bar-le-Duc, Imprimerie St-Paul, 1898).

[2] *Ibid.*, p. 127-140. M. Viollet a montré, dans un chapitre fort intéressant de son *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, toute l'activité de nos vieilles communes avec leurs éléments constitutifs.

Celles-ci consistaient en bois, marais, pâtures, terres vagues et vaines, et appartenaient en indivis à toutes les familles du village. Tantôt, c'est un seigneur qui abandonne à ses vassaux une partie considérable de ses domaines ; tantôt, la propriété communale sera constituée par l'abbaye voisine ; quelquefois les habitants engageront au profit de la communauté leurs biens personnels.

La commune, avec ses propriétés collectives, « forme une sorte de corporation, ayant un patrimoine qui maintient la solidité du groupement et la défend contre les éléments de dissolution. Pendant des siècles, l'histoire de la propriété communale offre le récit émouvant des luttes des petits et des humbles contre les seigneurs pour conserver ce domaine. Sans doute, avec les jouissances communes, le rendement de la terre est médiocre. Mais cet inconvénient se trouve largement compensé par des avantages d'un ordre plus élevé. Si, au lieu de se placer au point de vue restreint de la production et de la valeur, on envisage surtout l'utilité que les propriétés communales peuvent avoir pour l'habitant peu fortuné, nombreux sont les services rendus aux journaliers pauvres, depuis la vache et la brebis qu'on entretient jusqu'aux aisances ou allotissements qui rendent le ménage le plus dépourvu possesseur d'un terrain où l'on recueillera fruits et légumes, et d'une forêt dont on se chauffera avec le bois mort [1]. »

Après avoir créé la commune comme elle avait créé la paroisse, l'Eglise continuera à en être la protectrice. Evêques et moines serviront d'intermédiaires entre le seigneur et les populations vassales. Si le seigneur multiplie les charges et les impôts ou s'empare des biens de ses sujets, ceux-ci lui feront entendre « au nom du ciel » les plus sévères menaces. D'autre part, sous l'influence de l'Eglise, certaines communautés fonderont des sociétés coopératives, des maladreries et des bureaux de bienfaisance ou « charités, » comme on disait alors [2].

* * *

Quand on étudie les plus beaux siècles du moyen âge, on voit bien tout ce que les siècles suivants nous ont ravi de libertés, mais on ne voit pas aussi clairement ce qu'ils nous en ont rendu. Augustin Thierry regrettait les franchises municipales de nos pères telles qu'elles avaient été octroyées par la *loi de Beaumont*.

XXXI

FRA ANGELICO DE FIESOLE

La tombe de Fra Angelico [3] se trouve à la *Minerve,* à gauche du chœur, dans cette même église romaine où s'élèvent les deux somptueux mausolées des Médicis, Léon X et Clément VII. On y voit taillé en demi-relief un Dominicain qui dort son dernier sommeil, les mains pieusement jointes ; deux têtes ailées de chérubins voltigent de chaque côté. Fra Angelico repose non loin de la grande mystique dominicaine, sainte Catherine de Sienne, placée sous le maître-autel. Nous devons saluer en lui le peintre le mieux inspiré et le plus pur de l'école florentine.

I

L'école de Florence était à peu près contemporaine de celle de Sienne. Florence, un instant étouffée par les Barbares après la chute de la civilisation romaine, s'illustra bientôt avec les siècles qui suivirent par l'éclat de ses œuvres intellectuelles et artistiques, pour toucher vers la fin du moyen âge à son apogée. Tandis que le Dante, « notre Dante, » disait tout récemment Benoît XV, chantait dans un poème immortel, *la Divine Comédie,* les grandeurs du dogme catholique, Cimabué et Giotto, en la dégageant des formes byzantines, donnaient à la peinture florentine cet admirable essor dont toute la splendeur éclate dans les œuvres de Fra Angelico, leur immortel disciple.

Sous l'influence de la poésie de Dante, pour laquelle on professait alors un vrai culte, Fra Angelico deviendra le représentant attitré de l'école mystique. « Le mysticisme est à la peinture ce que l'extase est à la psychologie. De même que la théologie spéculative élevée à sa plus haute puissance aboutit à la théologie mystique, la peinture religieuse, sous l'effort sublime de l'art vers la plus haute forme de l'idéal, aboutit à la peinture mystique [1]. » On sait le mot d'Ozanam pour exprimer son admiration à propos des anges ou des madones de Fra Angelico : « On dirait que tout le ciel est dans leurs yeux. » Elles portent avec l'empreinte du génie personnel celle de la sainteté même de l'artiste, qui d'ailleurs se mettait toujours en prière avant de prendre le pinceau.

II

Les chefs-d'œuvre de Fra Angelico sont aujourd'hui disséminés dans les grandes collections d'Europe. Nous voulons seulement jeter un regard sur les deux principaux : le *Couronnement de la Vierge* et la *Descente de Croix.*

Le *Couronnement de la Vierge* se trouve actuellement au Louvre. Transporté à Paris à la suite des conquêtes de Bonaparte, il ne fut pas compris dans les restitutions que les puissances alliées imposèrent ensuite à la France. La Vierge est agenouillée pour recevoir sa couronne, tandis que les anges et les saints contemplent avec ravissement leur Reine. On nomme *predella* ou *gradino* le petit cadre longitudinal placé au-dessus des meilleurs tableaux des anciens maîtres. Celui du *Couronnement de la Vierge* au Louvre retrace plusieurs traits de la vie de S. Dominique, parce que ce tableau avait été fait pour l'église du couvent dominicain de Fiesole.

[1] Roger-Graffin, *Les biens communaux en France,* Paris, 1899.
[2] Lavisse, *Histoire de France,* t. IV, p. 196.
[3] Né en Toscane en 1387 ; mort à Rome en 1455. En 1407 il avait pris l'habit dominicain au couvent de Fiesole, près de Florence.

[1] A. Rio, *De l'art chrétien,* t. II, p. 225.

Tout dans ce chef-d'œuvre est joyeux, suave. Les corps sont presque diaphanes. Un merveilleux coloris en or, en azur, en vert émeraude, où les diverses teintes du prisme se jouent bord à bord, offre déjà presque « la lumière de la gloire et semble ouvrir une échappée sur les splendeurs du ciel. »

La *Descente de Croix* orne encore aujourd'hui le palais de l'Académie des Beaux-Arts à Florence. Le peintre a choisi le moment où le corps du Christ détaché de la croix descend lentement, soutenu avec une tendresse respectueuse par Nicodème, Joseph d'Arimathie, S. Jean et deux disciples. Marie-Madeleine, agenouillée, étend les mains couvertes d'un voile transparent pour y recevoir les pieds du Sauveur et avance la tête pour les baiser pieusement. Le sol, au lieu d'être aride et desséché, se montre tout couvert de bourgeons et de fleurs : symbole de la moisson que le sang rédempteur avait déjà fait lever. Seules, par un contraste expressif, les montagnes du fond sont toujours stériles et dénudées, à l'exemple des peuples qui vivent encore « dans les ombres de la mort ». C'est le groupe central portant au bas sur la bordure du cadre cette inscription : *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum.*

De chaque côté apparaissent deux autres groupes.

A gauche, celui des Saintes Femmes. Marie, entourée des fidèles compagnes du Christ, et assise sur un léger exhaussement du sol, attend dans l'angoisse que la dépouille mortelle de son divin Fils soit déposée sur ses genoux. Deux femmes préparent le linceul pour l'ensevelissement. Et l'inscription marque bien le sentiment que le peintre a voulu rendre : *Plangent eum quasi unigenitum, quia innocens.*

A droite, le groupe des disciples. Au premier plan un jeune homme dans une attitude humiliée se frappe la poitrine, tandis qu'un autre personnage, montrant de sa main la couronne d'épines et deux clous ensanglantés, semble dire : « Voyez comme le juste meurt ! » *Ecce quomodo moritur justus.*

Enfin, « tout le tableau est dominé par un chœur d'anges, avec un beau fonds de paysages. C'est le ciel uni à la terre dans la communauté de la douleur [1]. »

III

Il y a dans les peintures de Fra Angelico un harmonieux mélange d'âme et de science, mais plus encore d'âme que de science.

Sans doute, la nature ombrienne se reflète admirablement dans ses œuvres. Et rien n'est beau comme Florence, sous la fine lumière du ciel toscan qui rappelle si bien celui de la Judée, avec l'horizon bleuâtre des Apennins, ses roches dénudées alternant avec des bosquets de cèdres, sa campagne toute fleurie, à travers laquelle l'Arno coule, mince et doré. Cette nature magnifique s'offrait aux regards du moine de Fiesole et son pinceau en reproduisait avec amour les splendeurs.

Il y avait surtout pour lui dans son travail une œuvre de foi aimante [1].

Tout en maintenant l'idéal mystique, Fra Angelico emprunte aux peintres naturalistes ce qu'ils avaient de vrai. Il sait unir à l'éclat du coloris la pureté, la délicatesse et le charme de l'expression. Ses figures expriment la paix et le bonheur, l'âme perce en elles à travers l'enveloppe terrestre. Et c'est en présence du *Couronnement de la Vierge* que Michel-Ange s'est écrié un jour : « Il faut que ce bon moine ait visité le Paradis et qu'il lui ait été permis d'y choisir ses modèles [2]. »

Le génie créateur du moyen âge se manifeste donc avec une puissance égale dans les arts comme dans les lettres et les sciences. Si le XIIIe siècle éleva ces belles cathédrales qui semblent vouloir porter au sommet de leurs tours et de leurs flèches l'hommage et la foi du peuple chrétien, c'est au XIVe siècle que la peinture revêt dans ses fresques et ses tableaux les formes les plus admirables. La Basilique d'Assise, bâtie au-dessus du tombeau de S. François, est alors le vrai sanctuaire des arts. Le maître de la peinture florentine, Giotto, y a reproduit dans une série de fresques gracieuses la vie du *Poverello*. Bien que les couleurs en soient aujourd'hui un peu fanées par le temp et par l'humidité, elles n'en restent pas moins tout imprégnées de délicatesse, de grâce et de mouvement, rappelant par leur naturel et leur fraîcheur l'exquise naïveté des *Fioretti*. Mais Giotto n'avait fait qu'ouvrir la voie. Et c'est à son école que devait grandir, et pour le surpasser un jour, le plus illustre représentant de la peinture mystique, Fra Angelico.

* * *

Les fresques et les tableaux de celui-ci, comme les figures idéales de Léonard de Vinci et les Vierges de Raphaël, toutes ces fleurs se sont épanouies sous le rayon de la foi.

Qu'il nous soit permis, en finissant, d'émettre un vœu. Pourquoi, lorsque nous voulons enrichir nos églises d'une sculpture, d'un tableau, d'une verrière, ne pas emprunter nos modèles à ces maîtres des écoles médiévales qui avaient le culte du beau et qui l'ont si bien reproduit dans le marbre ou sur la toile ? Nos églises n'en seraient que mieux ornées et plus pieuses.

[1] *Etudes Religieuses*, 5 et 20 nov. 1909 : *Fra Angelico et l'Ecole Florentine.*

[1] Montalembert, *Mélanges d'art et de littérature*, p. 106.
[2] Cf. Müntz, *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, t. I, Les Primitifs.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 novembris 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 7 décembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour la fête de Noël. — II. Le mystère de Noël, 657. — III. L'amour de Dieu pour nous dans l'Incarnation, 661. — IV. Jésus-Enfant, 664.

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — IV. 4e Dimanche de l'Avent, 666. — V. Noël : La Messe de minuit, 668.

Sermon pour la bénédiction d'un Chemin de croix. — Le Chemin de la croix dans une église, 670.

SERMONS POUR LA FÊTE DE NOEL

II

LE MYSTÈRE DE NOEL

In principio erat Verbum, et Deus erat Verbum... Et Verbum caro factum est.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair.

Mes frères,

Tout le mystère de ce grand jour est contenu dans le contraste plus que saisissant, vraiment sublime, de ces paroles de S. Jean. Elles nous transportent à l'origine des choses, alors que le jeune monde, — nébuleuse énorme, dont le nuage diffus emplissait les espaces, ou système déjà organisé, peu importe, — sort du néant. A ce premier moment de la création de tout, quelqu'un est là qui est antérieur à tout. C'est le Verbe. C'est même lui, nous dit la suite du texte que je commente, qui est l'agent de ce prodige des prodiges, car, ajoute l'Evangéliste, « toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. »

Qui était-il donc, ce Verbe antérieur à tout, et dont la puissance fait jaillir ainsi les mondes de l'abîme ? Ecoutez l'apôtre : « *Et Deus erat Verbum,* et le Verbe était Dieu. » Ce mot est l'éclair qui illumine ces ombres lointaines : tout s'explique. Le Verbe a montré une telle puissance, parce qu'il était Celui qui fait tout ce qu'il veut, étant le Maître à qui l'être ni le néant ne résiste. Voyez donc les cieux : c'est lui qui les a faits: Voyez monter dans l'immensité la splendeur de la première aurore : c'est lui qui l'a faite. Voyez ces flambeaux du jour et de la nuit : c'est lui qui les a faits. Voyez la terre, plaines et vallées, montagnes et collines, mers et fleuves, richesses cachées dans les entrailles du sol ou épanouies à sa surface : c'est lui qui a tout fait. Voyez-vous vous-mêmes, hommes si grands par la pensée que vous êtes les rois du monde, si petits il est vrai par tout le reste : c'est lui qui vous a faits !... O Verbe de Dieu, Ouvrier tout-puissant et magnifique, nous adorons votre antiquité sans rive, votre grandeur sans mesure, votre fécondité sans limite ! Mais comme vous êtes loin de nous, mon Dieu ! et qui comblera l'étendue béante et effrayante entre vous, l'Eternel et l'Infini, et nous, êtres d'un jour, vos créatures de chair et de sang ?

« *Nolite timere,* ne craignez pas, » mes frères, et écoutez la fin : « *Et Verbum caro factum est,* et le Verbe s'est fait chair, » c'est-à-dire s'est fait homme. L'étendue béante et effrayante est comblée : vous le trouviez loin, le voilà près de vous, le voilà comme vous, le voilà l'un de vous !

Je sens se remuer dans tout cela je ne sais quel insondable et incompréhensible amour. Nous en parlerons une autre fois. Aujourd'hui, je veux seulement vous dire comment le Verbe s'est fait chair et ce qu'il est résulté de cette démarche inouïe d'un Dieu. Vous allez voir deux aspects de ce mystère de Noël, différemment mais également admirables : historiquement, il nous donne un Dieu-Homme ; théologiquement, religieusement et moralement, il apporte dans le monde des changements extraordinaires.

Donc, m. f., deux idées : *le fait* historique, et ses *résultats*. Abordons la première de ces deux idées.

I

Tout le monde connaît dans le détail ce fait historique de la naissance du Verbe selon la chair, cette arrivée nocturne du Fils de Dieu parmi les hommes, et, j'ai le droit de le dire, tout le monde en goûte le charme à la fois si divin et si humain. La preuve, c'est que des multitudes d'âmes ont veillé cette nuit dans la prière en attendant *l'heure solennelle ;* la preuve, c'est que dans toutes les églises, dans tous les pays et en toutes les langues, on a chanté : « *Il est né, le divin Enfant ;* » la preuve, c'est que vous voici dans cette cathédrale pour entendre parler de cet Enfant qui tient tant au cœur de l'humanité qu'en ce jour tout l'univers est en fête. Pas une nation civilisée qui ne soit émue par ce souvenir. Pas de malheureux qui ne sentent aujourd'hui, — qu'ils sachent ou non d'où il vient, — passer sur eux le souffle de l'espérance ; et vous pouvez tenir pour certain que Noël ramène un rayon de joie jusque dans nos foyers attristés par les deuils cruels de la guerre, jusque sur les ruines et dans les maisons de bois de nos provinces dévastées, et, là-bas, jusque sur les faces de misère de ces Russes qui, dans leur immense empire écroulé, meurent de faim, courbés sous la plus atroce tyrannie qui ait jamais pesé sur un peuple.

Oui, tous tant que nous sommes, chrétiens, comme sur l'écran d'un cinématographe, nous voyons passer, ravis, les scènes de cette nuit plus que fameuse où le grand événement s'accomplit.

En ce temps-là, Rome, maîtresse du monde, procédait à un recensement de toutes les populations de son empire. Un recensement, vous savez comment cela se fait de nos jours. On vous remet

une feuille ; vous la remplissez, et vous l'envoyez à la mairie. Rien de plus simple. Alors ce n'était pas cela : toutes les familles devaient se faire inscrire dans leur ville où leur village d'origine, là où la race avait poussé ses premières racines et fait souche. Aussi assistait-on à un remue-ménage social presque insensé : tout l'empire était sur les chemins !

Ce recensement qui se faisait partout, se fit aussi, naturellement, en Judée, et de là vient que l'Evangile nous montre Joseph et Marie de Nazareth arrivant à Bethléem, berceau de David, leur grand ancêtre, le 24 décembre de l'an premier de notre ère.

Marie est cette jeune fille à qui l'Ange, il y a neuf mois, a dit que l'Esprit-Saint la couvrirait de son ombre. Joseph est son époux. Après quatre jours de marche dans un pays aux chemins de pierres brutes, qui n'est que montées et descentes, ils sont enfin parvenus à la petite ville, et maintenant ils errent dans les rues étroites à la recherche d'un logis. Ils se rendent d'abord à cette hôtellerie dont parle S. Luc ; mais la foule l'a envahie. Où aller ? Déjà le crépuscule brunit l'arête des montagnes et déjà les vallées sont obscures. Ils se risquent à frapper aux portes et à demander un asile ; il en faut trouver un absolument et vite, car lui, à la rigueur pourrait s'en passer ; mais elle, non, elle est trop jeune et elle est trop lasse !

« N'avez-vous pas un petit coin pour des pauvres ? Allons ! braves gens, ouvrez ! » Les portes restent closes. Combien elle devait être touchante, pourtant, cette jeune femme au visage virginal, aux grands yeux si calmes et si doux qui contenaient tout le ciel ! — Vous, femmes de la ville, vous du moins, accueillez-la ! Ne voyez-vous pas que son heure approche ? Non, elles ne se laissent pas attendrir : leurs portes aussi restent fermées. Et parce qu'ils n'ont pas d'argent, et parce qu'ils sont couverts de la poussière de la route et vêtus comme des pauvres, on prend Marie et Joseph pour des vagabonds. Au surplus, remarquez-le, m. f., la charité et la pitié n'ont pas encore de nom sur la terre. Cette femme vierge les porte dans son sein avec tout l'espoir du monde, et c'est cette nuit qu'elles vont naître !

Partout repoussés et rebutés, les pauvres voyageurs se résignent à chercher un refuge hors de la ville. Ils descendent la rue qui conduit vers Hébron, sortent de Bethléem et longeant la colline de calcaire, ont enfin le bonheur de trouver à mi-côte une excavation creusée dans la roche, espèce de grotte ou de caverne qui sert d'étable parfois et parfois de refuge aux troupeaux, à l'époque des pluies ou par les temps d'orage. Ils entrent.

Quelques heures se passèrent que les mystiques peuvent peupler de visions augustes. Que pensent, que font Marie et Joseph, dans cette grotte deux fois obscure où va se produire l'événement le plus important de l'histoire du monde ?

Je l'ignore : l'Evangile n'en dit rien. Ce que je sais, justement parce que l'Evangile le dit, c'est qu'au milieu de cette nuit, tout à coup une immense clarté remplit d'un jour plus beau les montagnes qui dominent Bethléem et la plaine magnifique qui s'ouvre à ses pieds au midi et à l'orient. Des bergers qui veillent sur les collines la voient et s'étonnent. Ils se rassemblent et voici que près d'eux, debout, apparaît un ange du Seigneur. Les pauvres gens ont peur, mais l'ange les rassure : « Ne craignez point, dit-il, je viens vous annoncer une grande joie pour tout le peuple : il vous est né, aujourd'hui, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de David. Vous le reconnaîtrez à ce signe : il est enveloppé de langes et repose dans une crèche. » Il disparut, mais à l'instant même, de grandes voix emplissent le ciel, comme si toutes les étoiles s'étaient mises à chanter. C'étaient des anges qui passaient dans la nuit, toute retentissante de leur cantique : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Quand les anges se furent éloignés, les bergers se dirent : « Montons jusqu'à Bethléem, et voyons cette parole qui vient de s'accomplir. » Ils montent aussitôt vers la petite ville, ils découvrent l'étable, entrent à leur tour, et voici ce qu'ils trouvent : sous la protection d'un ouvrier, une jeune femme qui vient de mettre au monde son premier-né. Elle l'a enveloppé de langes, et il est couché dans une crèche.

C'est bien l'Enfant annoncé, le Sauveur qui est le Christ. Ils se prosternent et l'adorent.

Telle est, m. f., l'histoire de la naissance du Verbe selon la chair, car l'enfant qui est là couché dans la crèche, c'est lui, le Verbe qui était au commencement, le Verbe-Dieu dont S. Jean nous parle.

Quoi ! Un Dieu dans une étable !... Une telle affirmation est si imprévue, si étrange, si étourdissante pour l'esprit, que je sens monter vers moi, m. f., votre étonnement inquiet, et cet étonnement et cette inquiétude me disent : « En êtes-vous sûr ? »

J'en suis sûr !

Oui, c'est lui, j'en suis sûr, car pour quel autre que pour un Dieu les anges descendraient-ils du ciel sur cette terre ? Pour quel autre que pour un Dieu viendraient-ils parler aux hommes et leur annoncer la bonne nouvelle ? Pour quel autre que pour un Dieu chanteraient-ils dans les nues ce cantique triomphal, annonciateur de la réconciliation de la terre et du ciel, de Dieu et de l'humanité : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ! »

C'est lui, j'en suis sûr, car cet avènement prodigieux, les Prophètes l'ont prédit, quand ils ont dit : « Il naîtra d'une vierge ; il naîtra à Bethléem de Juda ; une étoile sortira de Jacob ; » et voici qu'une vierge-mère est là, dans une grotte de Bethléem, et qu'une étoile paraît dans l'Orient qui va demain s'arrêter sur cette étable. Et pour quel autre que pour un Dieu, je vous le demande, les étoiles se dérangeraient-elles ?

C'est lui, j'en suis sûr, car il a prouvé lui-même, plus tard, son identité, par sa vie, par ses paroles,

par ses miracles, par sa mort, par sa résurrection, par l'établissement de son Eglise immortelle !

C'est lui, j'en suis sûr, car voilà vingt siècles bientôt que tous les peuples civilisés l'adorent, — les multitudes, les savants, les génies, les saints, — et qu'il n'est pas possible que la plus belle humanité ait pu se tromper à ce point qu'elle ait adoré un faux Dieu !

Donc c'est vrai : *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*. Le mystère de Noël nous donne un Dieu-Homme... Laissez-moi approcher, je vous en prie, ô Vierge sainte, ô Mère divine ! Et toi, Dieu dans la chair, petit enfant éternellement béni, permets que je baise tes pieds que laisse à découvert la pauvreté de tes langes ! Je t'adore, car je sais que c'est toi le Verbe, et que cette petite main encore inerte, que frôle la paille de la crèche, va transformer le monde !...

II

Ce petit enfant que vous voyez couché dans une crèche au fond de l'étable, c'est donc lui, le Verbe, le Fils éternel du Dieu éternel et tout-puissant. Il va de soi, et vous le comprenez avant même que je vous le dise, qu'une telle démarche, — entendez l'Incarnation, — doit avoir des conséquences prodigieuses.

Elle en a, en effet, de plus d'une sorte. Je ne relèverai aujourd'hui que celles qui découlent plus directement du mystère. J'en vois trois principales : la première est d'ordre théologique, la seconde est d'ordre religieux, la troisième, d'ordre moral.

1. Théologiquement d'abord, la naissance du Verbe dans la chair transforme les rapports de l'univers avec Dieu.

Nos anciens ont inventé un mot savant qui nous paraît aujourd'hui pédant et bizarre, mais qui n'en exprime pas moins une idée juste et profonde. Ils appelaient l'homme, l'être que nous sommes, un *microcosme*, c'est-à-dire un petit monde, ou si vous l'aimez mieux, un résumé de l'univers. L'homme en effet est matière par son corps, et esprit par son âme. Son corps, par la mystérieuse action de la vie, s'adjuge et s'adjoint tous les éléments de la nature : il est minéral, il est végétal, il est, — il ne faut pas craindre de le dire puisque c'est la vérité, — il est animal. Son âme, par contre, appartient à la sphère des intelligences. Elle est dans la matière, mais elle est autre chose : elle est un degré plus haut de l'être. Elle ressemble aux anges et elle est fille de Dieu. Jusqu'à la venue du Verbe, c'est l'homme qui est ici-bas le point culminant de la création ; c'est lui qui est son interprète, son médiateur et son pontife. Parce qu'il est la raison, parce qu'il est capable de respect et d'amour, c'est lui qui doit ramasser en soi tous les règnes, qui doit arracher un hommage à tous les êtres insensibles et muets qui l'entourent et qui n'ont pas d'âmes, et c'est lui qui doit adorer au nom de ce globe que ses pieds foulent, au nom de toutes les vies qui y pullulent, au nom des astres mêmes qui passent dans le ciel et qui resplendissent au-dessus de sa tête.

Quel rôle et quelle destinée !... Mais la vérité veut que je le dise : l'homme d'avant le Christ a trahi sa vocation. Pécheur dès l'origine, rabaissé dans son âme, esclave de ses passions, le plus souvent idolâtre, à quelques exceptions près, il n'a jamais rendu à Dieu, son auteur, l'hommage qui lui est dû. Les astres évoluaient dans le ciel ; la terre avec toutes ses vies, comme un grand navire plein de passagers, roulait sur les routes libres de l'espace ; et aucune voix digne de Dieu ne montait vers lui, qui lui exprimât le respect, la reconnaissance, l'amour et l'adoration que la justice réclame. Il semblait que l'univers n'eût pas d'âme !

Le Verbe se fait homme : tout change... Cet enfant divin qui vient de naître, c'est un vrai Fils de l'Homme. Ce corps qu'il a pris dans le sein de la Vierge n'est pas un fantôme de corps, une ombre sans réalité solide. Il est chair et sang, comme notre corps : c'est un vrai corps humain composé de tous les éléments matériels dont notre corps est composé. Osons le dire, si audacieux que cela paraisse : tous les règnes de la nature sont en lui. De plus, il a une âme semblable à la nôtre, une âme parfaite, il est vrai, unie à Dieu dans une intimité ineffable ; mais pourtant une vraie âme d'homme.

Dès lors, c'est lui qui ramasse en soi tout ce qui existe, lui qui arrache un hommage à l'humanité et à tous les êtres insensibles et muets qui l'entourent et qui n'ont pas d'âme, lui qui vous adore, ô Dieu éternel qui êtes son Père, au nom de tous les êtres, de toutes les vies, de toutes les âmes, de tous les astres, et de la Création tout entière. Cet enfant est auprès de Dieu la Voix de tous les mondes, et nous avons désormais l'Interprète, le Médiateur nécessaire, ce Pontife que S. Paul salue triomphalement dans son Epître aux Hébreux : « saint, innocent, sans tache, plus élevé que les cieux et parfait pour l'éternité ! » (Hébr., VII, 2).

Voilà la première nouveauté que nous apporte l'Incarnation. L'Homme-Dieu récapitule en lui l'univers et le soumet à Dieu.

2. Au point de vue plus simplement religieux, je constate que, par une condescendance aussi admirable que touchante, ce Divin Enfant donne au pauvre genre humain le Dieu qu'il a toujours désiré, cherché, appelé, voulu, exigé même en vertu de sa nature.

Lisez l'histoire des peuples civilisés, demi-civilisés, barbares, sauvages : vous serez frappés par la tendance qui se trahit en eux tous, universellement, à mêler la Divinité à la nature, à lui prêter un corps. C'est la tendance de tous les paganismes et de toutes les mythologies antiques. Remarquez que, pour eux tous, la Divinité est toujours esprit, mais ils ne la conçoivent pas invisible, intangible, incorporelle. Le sauvage voit son Dieu dans une pierre ou dans un morceau de bois ; l'Egyptien le reconnaît dans le serpent, l'ibis ou l'aigle ; le Gaulois et le Germain, dans des personnages ter-

ribles à forme humaine, couverts d'armures et brandissant des marteaux et des haches, qui passent dans les nuées avec la tempête. Les plus civilisés de tous les peuples, Athènes, Rome, les revêtent d'une humanité semblable à celle de tous les hommes. Je sais, il y a une exception : le peuple juif est monothéiste ; lui, il adore l'Eternel, le Seigneur universel et souverain qui est *Celui qui est,* le Dieu qui ne veut point d'image parce qu'il est immatériel. Mais lisez la Bible, et vous verrez combien de fois le peuple a voulu se forger des dieux à l'exemple des dieux de Chanaan, de Moab ou d'Assur ! combien de fois il a fondu des veaux d'or ! combien de fois il a dansé sur les hauts lieux autour des autels de Baal ou d'Astarté ! combien de fois les Prophètes, avec une éloquence superbe, en même temps farouche et sublime, ont protesté contre le culte qu'Israël rendait passagèrement à de vaines idoles ! C'est que les Juifs, comme les autres peuples, éprouvaient le besoin profond d'avoir un Dieu concret, un Dieu que se voit et qui se sent.

Et nous-mêmes, est-ce que nous ne sentons pas aussi le besoin, comme les anciens, autant que les anciens, d'un Dieu visible, tangible, sensible, corporel, humain ? Quand nous pensons à l'Etre suprême, à l'Etre absolu, à l'Infini, à l'Eternel, au Tout-puissant, à la Cause des causes, quand nous remuons tous ces grands et profonds vocables que les philosophes et les théologiens nous enseignent en les approfondissant, est-ce que nous saisissons parfaitement ce Dieu-Esprit, sans forme et sans visage ? Ne nous semble-t-il pas que notre intelligence impuissante se diffuse, se volatilise et s'évapore dans le vide ? Vous le voyez donc : à nous aussi, il nous faut un Dieu qui se voit et qui se sent !

Eh bien ! peuples, accourez à ce berceau misérable ! Cet enfant, le Verbe fait chair, c'est l'Homme-Dieu, c'est le Dieu visible et sensible que vous rêviez, que vous désiriez, que vous attendiez, que vous vouliez, que vous exigiez. Voyez : il a bien un corps. Déjà sa Mère a pesé dans ses bras son poids léger ; demain, ses petits pieds fouleront la terre ; plus tard, il s'assoiera à la table des hommes, sa voix s'élèvera au bord des lacs et dans les cités, les malades se presseront contre lui pour toucher ses vêtements ; un jour Madeleine deviendra immortelle parce qu'elle aura baisé de ses lèvres et essuyé de ses cheveux ses pieds adorés ; des bourreaux l'attacheront à un gibet et la terre boira le sang de ses veines et le sang de son cœur ; Thomas, après sa résurrection, mettra la main dans ses blessures, trous béants des clous dans ses pieds et dans ses mains, et dans la plaie de sa poitrine, — et, dans tous les siècles, on verra sa sanglante image sur les crucifix des églises et sur les grandes croix des Calvaires.

Le Verbe Incarné donne à l'humanité le Dieu qu'il lui fallait, vu sa nature ; et c'est si vrai que, dès qu'il a été révélé au monde, le monde est tombé à genoux, qu'il est resté à genoux devant lui pendant dix-neuf siècles, qu'aujourd'hui Jésus est encore reconnu comme Dieu et adoré par tout ce que le monde renferme d'hommes vraiment religieux et sages, et que, vous pouvez m'en croire, il sera adoré de même jusqu'à la consommation des temps !

3. La troisième conséquence de l'Incarnation du Verbe est d'ordre moral : c'est le renversement des valeurs sociales universellement reconnues jusqu'à lui.

Avant lui, les premiers dans le monde, c'étaient les princes, les savants et les riches. Après lui, les premiers dans l'amour de Dieu et dans les mouvements de l'histoire, ce seront les pauvres, c'est-à-dire le peuple. Le peuple ignorant ou ingrat l'oublie, et c'est pourtant bien lui qui, alors qu'il n'était qu'un petit enfant dans un berceau de fortune, a montré la dignité des humbles de la terre.

Voyez, en effet. Qui appelle-t-il les premiers, avant tous les autres hommes et à l'exclusion de toutes les autres classes sociales ? — C'est un Dieu : il semble que les premiers qu'il devra appeler près de son divin berceau, ce sont les Pontifes, les Princes des Prêtres, les Prêtres, les Lévites, cette caste sacerdotale qui n'a justement pas d'autre raison d'être que l'adoration et le service de Dieu. Non, il n'appelle ni les Pontifes, ni les Princes des Prêtres, ni les Prêtres, ni les Lévites : la caste sacerdotale ne sait même pas que le Fils de Dieu vient de naître dans la chair ! — C'est un Roi, le Roi des rois, le seul Roi dont le trône ne sera jamais culbuté par les révolutions : il semble qu'après les Prêtres, les premiers qu'il aurait dû inviter à le visiter dans son berceau, ce sont les Rois. On ne voit ni rois, ni reines, ni princes, ni millionnaires, ni milliardaires, ces rois de l'or, dans la nuit de Noël, venir saluer le Verbe Incarné dans l'étable. Les premiers appelés, les premiers invités, ceux à qui il envoie ses anges comme messagers de la bonne nouvelle, ce sont des pauvres, des humbles, des simples ; ce sont des bergers ; c'est le peuple.

Qu'est-ce que ce geste étonnant veut dire ?... Il veut dire sans doute, comme l'ont expliqué tant de prédicateurs, que Dieu aime la simplicité de l'esprit et la droiture du cœur, qu'il préfère les âmes naïves et sans détour qui ne mettent aucun obstacle à ses dons, et que ces âmes-là, il les trouve surtout parmi les pauvres. Mais ce geste va plus loin : il prévient la grande parole dont tressaillira plus tard la montagne de la *Multiplication des pains* et qui ébranlera et orientera tout l'avenir du monde : « *Misereor super turbam,* j'ai pitié de la foule ! » Il signifie que le Fils de Dieu vient sur la terre pour tous, mais d'abord pour l'immense multitude des déshérités ; pour ces obscurs qui n'ont que leurs bras et pas de science, pour ces opprimés sans liberté, pour ces affligés sans consolation, pour ces travailleurs sans bien-être, pour ces abandonnés sans appui, pour ces gens de rien qui, après tout, sont l'humanité. Il signifie, ce geste, qu'il leur apporte enfin ce que personne ne leur a

donné avant lui : la foi et l'espérance, seule, mais magnifique richesse des pauvres !

Ce geste de l'Enfant-Dieu, tous les peuples l'ont compris ; mais toi, peuple de mon pays et de mon temps, le comprends-tu encore ?... Je te regarde : comme un coursier rétif sourd à la voix et à l'éperon du cavalier, tu te jettes hors du chemin. Tu te refuses à emboîter le pas aux bergers de Bethléem, tu ne veux plus les suivre au berceau de l'Enfant pauvre qui est le Dieu des pauvres ! Eux, ils ont écouté les anges, et ils s'en sont bien trouvés ; toi, tu écoutes d'autres voix, et c'est pour ton malheur ! — On te dit : « Tu ne seras heureux que par ton accession à la richesse ! » On te trompe : la richesse n'est pas le seul bien, et tout le monde ne peut pas être riche. Celui dont la parole, à la face de la terre et du ciel qui passeront, ne passera pas, l'a dit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous ! » — On te dit : « Bouleverse tout dans la Patrie victorieuse. Tu trouveras ta pâture dans les ruines d'une société injuste et abhorrée ! » On te trompe : vois la Russie, le plus vaste peuple de la terre, abattue par la famine et à moitié couchée dans son sang !... Non, non, ton bonheur n'est ni dans la richesse, ni dans les luttes fratricides : il est dans l'ordre et le travail, dans le devoir et l'effort, dans la foi et la confiance, dans l'attente et la résignation patiente au pied de cet Enfant divin qui t'attire à lui, et qui te promet une gloire et une félicité éternelles !

* * *

J'achève ce discours que peut-être vous aurez trouvé un peu long. Mais en un tel jour, jour de la naissance du Verbe, la plus belle louange que l'on puisse offrir à notre Dieu, il me semble que ce ne sont ni les fleurs, ni les lumières, ni la musique, c'est la parole. Puissé-je avoir évoqué devant vous, — selon la vérité de la doctrine, et dans sa douceur et dans sa magnifique et émouvante beauté, — cette merveilleuse histoire de la naissance du Verbe incarné et vous avoir montré en lui, dès sa première heure en ce monde, le Médiateur, le Dieu appelé par les vœux de l'Humanité, le Dieu de la multitude et des pauvres.

Alors, mes frères, vos âmes, comme la mienne, éclateront en bénédictions, et vous direz avec moi : — Bénie soit la nuit divine où les Anges ont annoncé cette naissance adorable ; bénie, la Vierge-Mère qui nous a donné l'Enfant qui est notre Dieu ; béni, Joseph qui veillait sur sa volontaire et touchante faiblesse ; bénis, les bergers qui l'ont adoré les premiers ; bénie, l'Etable misérable et immortelle où s'est accompli l'ineffable mystère ; bénie la Crèche, berceau de notre Dieu et berceau du salut du monde ; béni surtout et avant tout, dans les jours du temps et de l'éternité, à jamais, le Verbe qui s'est fait chair pour l'amour de nous et qui n'est descendu en terre que pour nous mériter le ciel ! Ainsi soit-il.

III

L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS DANS L'INCARNATION

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.

Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.

(Jo., III, 16).

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire du jour où le Verbe divin, fait homme pour nous, est né à Bethléem.

Il ne m'est pas possible de prendre devant vous la parole, au jour anniversaire d'un événement aussi considérable, — le plus considérable de tous et le plus fécond, — sans lui emprunter mon sujet. C'est donc, si vous le voulez bien, de l'avènement du Dieu incarné que nous allons nous entretenir.

Cet avènement peut s'envisager sous des aspects variés et nombreux. Je le considère et vous le présente comme le plus expressif témoignage d'amour que Dieu ait donné aux hommes. Ce point de vue nous est souvent proposé dans les saintes Ecritures. De tous ses attributs, sa bonté paraît être celui que Dieu a voulu de préférence manifester en se faisant homme. Il y a bien réussi. A vrai dire, la bonté de Dieu se manifeste dans toutes ses œuvres ; mais nulle part elle ne brille avec autant d'éclat que dans celle-là.

Quatre considérations se partageront cet entretien, chacune mettant en relief un trait d'amour divin. Je vous prie de les suivre non seulement avec attention, mais en y appliquant ce qu'il y a de plus sensible et de plus tendre dans votre cœur.

I

L'Incarnation, dit notre Catéchisme, « est le mystère du Fils de Dieu fait homme. » Elle consiste en ce que le Verbe divin a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, et, dans l'unité de sa personne, a été tout ensemble Dieu et homme.

Dieu et *homme !* Pour bien nous rendre compte de ce qu'est ce mystère, pesons-en les deux termes. Qu'est-ce que Dieu ? Et qu'est-ce que l'homme ?

Dieu est bien grand. Il est éternel, et sa durée ne connaît point de bornes, ni celle d'un commencement, ni celle d'une fin. Son immensité le rend présent partout, dans tous les espaces existants et possibles. Il est infini dans ses perfections comme dans son être. — C'est peu de chose, n'est-ce pas ? qu'un grain de sable auprès de l'univers. Eh bien ! l'univers est beaucoup moins auprès de Dieu. A force de multiplier les grains de sable, je reconstituerais l'univers ; vous aurez beau multiplier l'univers par lui-même, jusqu'à en égarer votre imagination : jamais vous n'obtiendrez un être qui paraisse quoi que ce soit auprès de Dieu...

Au contraire, l'homme est bien petit. — Si, du fond de la vallée, il élève son regard vers les cimes inaccessibles des hautes montagnes ; si, d'un point

quelconque du rivage, il porte ses yeux sur l'immensité des océans ; si, par une nuit étoilée, il cherche à compter les astres qui par millions peuplent les cieux ; si, par la pensée, il contemple les légions d'esprits puissants et purs qui règnent au-dessus des nues : partout, il se sent écrasé par des grandeurs aux proportions fantastiques et dont il n'approche pas. C'est un point dans l'espace. — C'est encore un point dans la durée. Il s'est passé une éternité avant que le premier homme ne vienne sur la terre ; il s'en passera une autre après que le dernier l'aura quittée. La vie humaine n'est qu'un instant entre deux éternités. — Et cette vie est toute pleine de misères : misères dans l'âme, misères dans les sens, misères dans le cœur, misères dans la conscience. — Si, du moins, cet être si humble était resté innocent ! Mais il a osé se révolter contre son Créateur. Quand celui-ci s'est fait homme, quarante siècles de crimes, de désordres, d'iniquités de toute sorte, auraient dû lui rendre odieuse la nature dont il allait se revêtir...

Et pourtant, c'est cette nature humaine, si coupable et si indigne, que le Verbe divin a associée à sa propre personnalité.

C'était pour elle un grand honneur, mais c'était pour lui un abaissement plus profond que nous ne pouvons le dire. Sans doute, il ne cessait pas d'être Dieu : la divinité est une royauté qu'il n'est pas possible d'abdiquer ; mais il n'en devenait pas moins un homme. Immense, il se circonscrivait en un point de l'espace ; éternel, il venait vivre dans un point du temps ; tout-puissant, il se désarmait, il couvrait sa gloire infinie du voile de nos misères ; sainteté au-dessus de toute sainteté, il s'alliait à une race coupable de toute sorte de fautes. Là, comme dit S. Paul, l'infini « *s'abîmait dans le néant.* » (Phil., II, 7).

Comment s'expliquer de pareils abaissements ? Quelles considérations ont pu déterminer Dieu à descendre jusque-là ? A quel sentiment a-t-il obéi ?... S. Bernard, dans un discours sur le mystère de l'Incarnation, cherche à pénétrer ce secret. Il explique quels ont dû être, dans les conseils de la Divinité, les motifs et les délibérations dont l'Incarnation est sortie. Il fait valoir les raisons pour lesquelles Dieu devait se l'épargner : on y reconnaît le souci de sa gloire, les égards dus à sa majesté, les répugnances de sa sainteté, les exigences de sa justice. Mais, à l'encontre de toutes ces voix, une autre voix s'élève qui plaide la cause des hommes et la plaide si bien qu'elle la gagne. C'est, vous le devinez, la voix de la miséricorde. C'est le rêve habituel des grands cœurs, quand ils sont en haut, d'aimer au-dessous d'eux pour élever jusqu'à eux. Dieu a fait ce rêve, parce qu'il a grand cœur, et l'ayant fait, il l'a réalisé. L'Incarnation a été résolue parce que les abaissements qu'elle entraînait étaient moins grands que l'amour de Dieu pour nous...

II

Mais le fait que Dieu vient à nous dans notre nature ne suffirait pas à nous faire comprendre tout l'amour dont il s'inspire ; il faut nous rappeler encore *pourquoi* il vient.

Seconde considération : Dieu, en se faisant homme, vient pour *souffrir*.

La vie de l'Homme-Dieu sur la terre n'a été qu'une longue succession de souffrances. Il semble avoir pris à tâche de les éprouver toutes et sous les différentes formes qu'elles peuvent revêtir. Je vous défie de trouver une vie d'homme dans laquelle elles se rencontrent aussi complètement et avec une pareille quantité de leurs innombrables variétés. Ainsi, l'enfant le plus pauvre peut toujours, quand il vient au monde, se reposer dans un berceau, s'abriter sous un toit, se réchauffer à un foyer. Jésus naissant n'a rien eu de tout cela. — A peine est-il au monde qu'il lui faut fuir en exil. Ce sont les privations de l'Egypte, en attendant celles de Nazareth. Puis, les travaux de l'adolescence et de la jeunesse, leur silence et leur obscurité. Ensuite, la mort enlève à Jésus son père adoptif, S. Joseph. Bientôt sont venus les labeurs de la vie publique, avec les duretés, les ingratitudes, les persécutions dont elle est affligée. Peines d'esprit, peines de cœur, peines corporelles, humiliations, douleurs, tout ce qui peut faire souffrir se rassemble en Jésus-Christ et pour lui faire éprouver la douleur la plus amère. Quand les Prophètes ont aperçu, à travers les siècles, cet assemblage de souffrances, ils ont dit : « Cet homme, ce sera, par excellence, l'*homme de douleurs ;* il saura par expérience ce qu'il y a de plus aigu dans toutes nos peines. *Virum dolorum, et scientem infirmitatem.* » (Is., LIII, 3).

Si vous voulez savoir pourquoi l'Homme-Dieu a ainsi composé sa vie, demandez-le à l'apôtre S. Paul. Il vous dira que, là encore, Jésus a obéi à son amour pour nous. « Il a voulu connaître le dernier degré de tous nos maux, afin d'en apprendre à compatir à ceux qui les endurent : *ut misericors fieret.* » (Hébr., II, 17).

Ceci appelle une explication.

Rien ne rend capable de comprendre les peines d'autrui comme de les éprouver soi-même. Un désastre engloutit votre fortune ; vous tombez dans une disgrâce qui vous fait perdre une place élevée et avantageuse ; un de vos meilleurs amis vous trahit ; la mort vous enlève votre père ou votre mère. Si aucune de ces choses ne m'est arrivée, malgré toute ma volonté de prendre part à votre douleur, il manquera forcément quelque chose à ma pitié. Mais, si je suis passé par les mêmes malheurs, oh ! alors, vous pouvez venir : oui ! venez ! je mesure parfaitement et comprends ce que vous souffrez. Mon cœur battra à l'unisson du vôtre ; je pleurerai avec vous des larmes qui seront aussi brûlantes que les vôtres : je sais par expérience ce qu'il en coûte de tomber dans la ruine, de subir une disgrâce imméritée, d'être trahi par un ami, de perdre son père ou sa mère.

Or, au sens de l'Apôtre, l'Homme-Dieu, en venant au monde, s'était donné la mission de compatir aux misères humaines, et voulait porter cette

compassion à son plus haut degré. Sans doute, sa bonté infinie le rendait capable d'en avoir grand' pitié. Mais, s'il ne les avait vues que de loin, je veux dire : du haut de son infinie félicité ou à travers une existence à laquelle aucune joie n'eût manqué, il n'aurait pas eu la pleine connaissance de nos maux, et par suite il eût manqué quelque chose à sa commisération. Or, cette connaissance, il voulait l'avoir ; il voulait avoir de nos souffrances toute la pitié dont elles sont dignes. Pour cela, il a voulu les éprouver. Il s'est soumis à toutes et les a toutes portées à leur dernier degré, afin de devenir, par cette expérience personnelle, capable de leur donner toute la compassion qu'elles méritent. Ainsi, personne ne peut passer par aucune épreuve qu'il ne l'ait traversée lui-même. Privations, fatigues, calomnies, ingratitudes, persécutions, tortures, agonie : il a « *goûté,* » comme dit l'Apôtre (Hébr., II, 9), à toutes nos amertumes, et plus largement que personne. Vous pouvez donc venir à lui. Ce n'est pas, ajoute S. Paul, « *un Pontife impuissant à compatir.* » (Hébr., IV, 15). Il comprendra toutes vos peines et en aura une juste pitié, parce qu'il les a éprouvées avant vous et dans ce qu'elles peuvent avoir de plus douloureux.

Un Dieu qui vient avec de telles pensées ne vient-il pas avec amour? Je ne comprends jamais mieux l'amour d'une mère que quand je la vois, assise au chevet de son enfant mourant, goûter elle-même au breuvage amer ou répugnant que le médecin a prescrit. Aussi bien, rien ne peut nous révéler plus clairement l'amour dont s'inspire Jésus-Christ venant parmi nous, comme de nous rappeler qu'il vient partager notre exil, avec toutes les douleurs qui le rendent si malheureux...

III

Troisièmement, le Dieu qui se fait homme vient pour *mourir*.

Depuis que l'humanité est tombée dans le péché, depuis qu'à la faute de leur premier père les hommes ont ajouté leurs fautes personnelles, ils ont contracté envers la justice divine une dette dont il leur est radicalement impossible de se libérer par leurs propres expiations. C'est que la réparation ne s'apprécie point d'après les mêmes règles que la faute. La faute prend sa gravité dans la dignité de l'offensé. Les péchés des hommes offensent Dieu : ils sont, par là-même, d'une gravité infinie. Au contraire, la réparation tire de sa valeur du rang de celui qui la fournit. Une expiation humaine, par cela seul qu'elle est humaine, n'est qu'une expiation étroite et bornée. Pour racheter le genre humain, il fallait une expiation digne de Dieu, c'est-à-dire divine.

C'est pour la donner, cette expiation divine, qu'une personne divine s'est faite homme en Jésus-Christ. Jésus-Christ est homme ; par là, il peut souffrir, mourir, s'offrir en sacrifice. Jésus-Christ est Dieu ; par là, il donne à ses expiations un prix infini. — Oui ! racheter les hommes a été la grande raison de l'avènement du Sauveur. Il le dit à plusieurs reprises dans l'Evangile : « *Je suis venu sauver ce qui avait péri* » (Mt., XVIII, 11). « *Je suis venu pour cette heure,* » l'heure de sa Passion (Jo., XII, 27). Nous le chantons chaque dimanche dans notre *Credo :* « C'est pour nous et pour nous sauver qu'il est descendu des cieux : *Propter nos et propter nostram salutem descendit de cœlis.* » Et l'Ecriture assure que la première parole adressée par lui à son Père, au moment même de l'Incarnation, fut celle-ci : « *Les sacrifices des hommes pour leurs péchés ne vous satisfont point : me voici !* » (Hébr., X, 6-7).

Vous savez ce qu'a été la Passion du Sauveur. Il n'est pas possible de réunir, dans les dix-huit ou vingt heures qu'elle a duré, plus de supplices ou des supplices plus cruels. Tortures de l'âme et tortures du cœur, tortures de la chair et tortures de tous les sens ; agonie, trahison, arrestation ignominieuse, interrogatoires injurieux et méchants, mauvais traitements de toute sorte, flagellation, couronnement d'épines, trajet au Calvaire sous le poids de la croix, crucifiement, seconde agonie de trois longues heures avant de mourir, abandon du Père : toutes les douleurs s'y sont donné rendez-vous et toutes s'y sont portées à leur plus haut degré.

On ne peut pas donner, disait Notre-Seigneur lui-même, une plus grande preuve d'amour à ses amis que de mourir pour eux. (Jo., XV, 13). Il est allé plus loin, lui, puisqu'il est mort non pas pour des amis, mais pour des pécheurs, c'est-à-dire pour des ennemis.

Mais, — et voici où j'en veux venir, — si Jésus nous a aimés de la sorte, j'en fais hommage non seulement à sa mort, mais à sa naissance. Celle-ci s'accomplissait en vue de celle-là. L'Incarnation se faisait pour l'immolation, l'acceptait à l'avance, la voulait, la préparait. Par suite, elle s'inspirait de tout l'amour dont la mort du Dieu fait homme devait rendre témoignage.

IV

Enfin, Jésus vient pour nous *sauver,* c'est-à-dire, non seulement pour souffrir et mourir, mais encore pour instituer tous les moyens du salut et assurer notre salut lui-même.

Il est à remarquer que toutes les institutions du Sauveur supposent son Incarnation et en découlent par voie de conséquence. Elle est leur condition préalable et comme leur principe. C'est elle qui les a rendues possibles.

Sans Incarnation, il n'y aurait pas d'Evangile : les lèvres qui l'ont prêché n'auraient point existé. Sans Incarnation, il n'y aurait pas d'Eucharistie : la chair et le sang que l'auguste Sacrement contient ont pris naissance dans celle-là. Et ainsi des autres. Supprimez l'Incarnation : et tout le Christianisme s'évanouit. Point d'Eglise, ni de sacerdoce, ni de sacrifice, ni de sacrements. Marie disparaît, et nous n'avons plus de mère. Il s'évanouit aussi, cet avocat tout-puissant que nous avons auprès du Père : je veux dire Jésus-Christ lui-

même. Enfin, plus de Paradis : personne n'aurait été capable de nous le mériter.

Or, vous savez quel amour se témoigne par toutes ces institutions salutaires. Chacune d'elles est un miracle de dévouement et de bonté.

Mais si l'Incarnation rend possibles toutes ces choses, si elle les prépare, si elle les apporte, ne doit-elle pas bénéficier à nos yeux de tout l'amour qui s'y dépense? Jésus venait avec le dessein bien arrêté d'établir tout cela : son avènement contenait donc tous les trésors d'amour qu'il se proposait d'y mettre plus tard.

Comprenez-vous maintenant la parole qui m'a servi de texte et où Jésus-Christ lui-même affirme que son amour pour nous paraît dans son Incarnation? Renonçant à trouver un mot qui en exprime toute l'étendue, il se sert d'un mot un peu vague, mais qui, dans son imprécision, est singulièrement suggestif, *tellement :* « Dieu a tellement aimé le monde... *Sic Deus dilexit mundum...* »

* * *

Si l'amour divin pour nous ne brille nulle part avec autant d'éclat, nulle part aussi, ce me semble, nous ne devons lui témoigner autant de retour. C'est donc aujourd'hui, jour anniversaire de celui où s'est accomplie l'Incarnation du Verbe, que nous devons porter au plus haut degré notre reconnaissance et notre amour pour Dieu. Et voilà le but pratique en vue duquel j'ai parlé devant vous de cet auguste et doux mystère.

En se faisant homme, je vous l'ai montré, Dieu est descendu bien bas et a pris bien des humiliations et bien des souffrances. Plus il descend, plus nous devons l'aimer, puisqu'il descend pour venir à nous. C'était, du temps de Tertullien, l'une des grandes objections contre le dogme de l'Incarnation, celle qui se tire des abaissements auxquels elle condamne la divinité. Dieu prendre une chair humaine! Dieu naître dans une étable! Dieu vivre, souffrir, mourir comme Jésus a vécu, a souffert, est mort! Y pensez-vous?... Et Tertullien de répondre : « Oui! Il s'est abaissé, et bien bas; mais il l'a fait pour moi. Je ne puis que l'en aimer davantage. Plus il s'avilit, plus il se fait humble, plus il se déshonore : plus ce sera *mon* Christ [1]. » — Nous pensons, n'est-ce pas? comme Tertullien. Plus le Dieu qui vient se rapprochera de nous, participera à nos misères, goûtera au calice de nos douleurs : plus il sera « *nôtre,* » c'est-à-dire, plus nous lui saurons gré de venir et plus nous l'aimerons...

En se faisant homme, je l'ai montré encore, Jésus-Christ nous apporte toutes les grâces et toutes les promesses du christianisme. Cessez un instant de tenir pour peu de chose, comme vous le faites trop souvent, les biens d'ordre spirituel et les promesses d'ordre éternel; appréciez-les comme ils le méritent; et vous comprendrez que les bienfaits du Sauveur dépassent incomparablement tous les autres. Dès lors, vous lui offrirez, au moment où il vous les apporte, l'expression d'une vive reconnaissance et de l'amour le plus tendre.

Je ne sais pas si, aujourd'hui, vous avez pensé à lui tenir le langage auquel je vous exhorte. Mais il ne faut pas que ce jour finisse avant que chacun de nous ait rempli ce devoir. Tout à l'heure donc, pendant que l'Homme-Dieu trônera sur cet autel, dites-lui tous les sentiments que son avènement vous inspire. Aimez-le et remerciez-le autant que son Incarnation le mérite. Offrez-lui l'hommage et la promesse d'une fidélité tendre et forte, généreuse et pratique, persévérante et résolue de ne le trahir jamais. Faites, en un mot, si bien, que comme on a pu dire : « Dieu a tellement aimé le monde, » on puisse ajouter : C'est vrai : Dieu a bien aimé le monde; mais aussi le monde, — vous du moins, m. f., — le monde a bien aimé Dieu! Ainsi soit-il!

[1] « Si ignobilis, si inglorius, si inhonorabilis, meus erit Christus. » (Lib. III *adv. Marcion.*, 72).

IV

JÉSUS-ENFANT

Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis.
Un enfant nous est né, et un fils nous a été donné.
(Is., IX, 6).

Mes Chères Sœurs [1],

Tous les détails de la Nativité de Jésus nous sont familiers; nous les avons appris dès notre jeune âge, et depuis lors, que de fois nous les avons médités! Ils constitueront encore, c'est certain, le sujet de nos oraisons durant le temps que la Liturgie consacre aux mystères de la Sainte Enfance.

Cependant ces chers détails, qui nous font des impressions si vives et si douces et nous permettent d'exprimer des sentiments si vrais, — parce qu'ils ne découvrent chaque fois que des vues partielles du mystère, tendent par leur nature même à abaisser un peu ses hautes proportions, à diminuer ses sublimes aspects. Le fait de l'Incarnation du Verbe est le fait le plus grand et le plus délicieux de l'histoire, depuis la création du monde jusqu'à la consommation des siècles.

A cette heure impressionnante et solennelle où nous célébrons le moment anniversaire de la naissance de Jésus, regardons plutôt le mystère de la Nativité de Notre-Seigneur dans une vue d'ensemble, afin d'y puiser, pour le temps liturgique qui commence, une impression dominante conforme aux désirs du cher Emmanuel.

Cette impression sera « le genre d'amour » que Jésus nous demande sous cette forme d'Enfant-Dieu.

I

Quelle belle et grande nuit que cette nuit de Noël! Tandis qu'elle étendait ses voiles sur la

[1] Prêché à des religieuses à la Messe de minuit.

campagne et que les étoiles brillaient silencieuses au firmament, aucun bruit ne s'élevait de la terre endormie ; on était en pleine solitude.

Cependant, des lueurs étranges s'étaient élevées sur les hauteurs, et des voix inconnues à la terre avaient retenti dans la vallée. C'étaient les anges qui annonçaient à la terre la naissance d'un enfant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Alors, un bruit de pas s'était mêlé à un murmure de paroles : des bergers, à la démarche habituellement lente, se hâtaient cette fois, *venerunt festinantes* (Luc, II, 16), et se posaient en chemin des questions que nul ne pouvait encore résoudre.

Au loin, bien loin, par delà les horizons, dans le mystique pays de Chaldée, s'avançait déjà une caravane à l'aspect royal. Obéissant à une étoile et marchant à l'inconnu, elle cherchait un Roi pour le saluer, un Dieu pour l'adorer. Qui sera-t-il, ce Roi ? Comment sera-t-il, ce Dieu ? Les Mages se le demandaient. Ils se le figuraient grand et riche, suivant le faste de leur propre condition. Mais au contraire, il sera si pauvre, ce Roi, si faible, ce Dieu !

En effet, tout cet étrange mouvement qui mettait en branle les petits et les grands de la terre et les innombrables légions des esprits célestes, convergeait vers une étable délabrée de Bethléem. Pénétrons sous le toit de chaume de ce pauvre réduit ; c'est là que le grand mystère s'est passé.

Rebutés des hôtelleries à cause de leur pauvreté, Marie et Joseph avaient cherché un refuge dans une étable hors de la ville. Ils adoraient en cela encore la divine Providence, car ils savaient que le salut du monde était proche. Le contact d'autres voyageurs eût gêné leur piété et mortifié leur foi : qui sait comment Jésus eût été reçu par des étrangers ignorants, incroyants peut-être ?

Certes, ils lui eussent souhaité plus d'honneur, plus de gloire, plus de confort, moins de souffrance ; mais il avait choisi volontairement une mère pauvre et s'était confié à la garde d'un pauvre artisan. Eux n'en pouvaient rien de n'avoir à lui offrir que les langes préparés par leur travail et leur amour.

Sous les clartés indécises d'une nuit d'Orient, à genoux sur le sol, ils attendaient, en priant, Celui que les patriarches et les prophètes avaient appelé de leurs vœux, le Messie, l'Emmanuel. Un silence auguste remplissait la grotte, le silence précurseur des grands événements.

Tout à coup, la douce voix de Marie, faible comme un souffle, respectueuse et retenue comme une parole prononcée dans le sanctuaire, fit entendre ces mots : « Joseph, l'heure est venue. »

S. Joseph se prosterna, le front dans la poussière. C'était pour lui le moment où il allait être chargé d'une mission nouvelle, plus haute encore que celle de protéger la Vierge des Vierges ; il sera le père nourricier du Dieu qui va naître.

Ravie, Marie avait élevé son regard vers le ciel ; et voilà que, semblable à un rayon de lumière traversant un cristal très pur, Jésus a passé de son sein dans ses bras [1]...

Oh ! qui pourrait dire l'émotion de cet instant ineffable où Marie, la plus tendre comme la plus admirable des mères, vit Jésus pour la première fois ! C'était bien un enfant, son enfant ! C'était ce Dieu incarné qu'elle avait déjà tant adoré dans l'ombre, qu'elle voyait maintenant de ses yeux.

Pleinement consciente dans son extase calme et lumineuse, elle couvrit alors de ses langes ce petit corps vraiment humain comme le nôtre et le posa doucement dans la crèche. C'était son Dieu et elle l'adora ; c'était son fils et elle le baisa. Et on se demande avec raison si la Mère ne fut pas plus pressée encore de baiser son enfant que la Sainte d'adorer son Dieu. Mais c'était aussi le Rédempteur, et entrant aussitôt dans son auguste fonction, premier prêtre de la loi de grâce, Marie éleva de ses deux mains la fragile et puissante Victime, l'offrant à Dieu d'abord, puis à tout l'univers.

II

Mais n'insistons pas davantage sur cette contemplation, si belle, si doucement pénétrante qu'elle soit, et posons-nous la question qui doit la rendre pratique. *Pourquoi un Dieu petit enfant ?*

Sans doute, Jésus était venu sur notre terre pour nous sauver ; c'était bien grand, c'était bien beau. Mais il voulait nous sauver en se faisant aimer, et cela était bien doux ! Depuis sa déchéance par le péché, l'homme n'aimait plus Dieu, ou s'il l'aimait faiblement, il le craignait avant tout et bien davantage. Jésus venait remplacer la loi de contrainte par la loi d'amour.

Or, infiniment profond dans tous ses desseins comme infiniment sincère dans tous ses actes, il voulut nous donner toutes les manifestations de l'amour afin d'être aimé aussi de tous les sentiments purs dont nos cœurs sont capables. Il prit pour cette raison tous les états successifs de notre humanité, l'enfance, la jeunesse, l'adolescence, l'âge mûr, — continuant ensuite les preuves aussi bien que les sollicitations de son amour par un état qui défie tous les âges et offre à la fois tous les aspects que peut présenter la beauté morale, l'état eucharistique.

Aujourd'hui, il nous apparaît sous les traits d'un tout petit enfant, parce qu'il veut recevoir de nous le genre d'affection émue que l'on éprouve pour cet état de native indigence. Ce qu'il nous demande et nous permet en ce moment, c'est *un amour de tendresse*. Nous pouvons le prendre dans nos bras, le presser sur notre poitrine et baiser avec une religieuse affection ses pieds, ses mains, son cher visage... Vous le savez bien, l'enfance comme la mort possèdent et donnent des privilèges. On ose tout avec les petits et à Jésus de Noël on peut donner des baisers qu'on ne renouvellera plus que sur la Victime refroidie du Calvaire.

Ce que vous auriez dit devant la crèche, mes

[1] *Méditations*, par l'auteur de la *Pratique progressive*.

chères Sœurs, vous pouvez le redire maintenant ; et cela, remarquez-le, non point en imagination, mais en réalité. Rien n'arrête l'amour, et du côté de Dieu il n'y a ni distance, ni temps. D'un bond, notre cœur franchit dix-neuf siècles, et là que rencontre-t-il ? Une pensée, un regard qui, d'avance et de loin, se fixaient sur nous, un cœur qui battait d'amour pour nous et attendait notre tendresse en retour.

Jésus connaissait et recevait dès lors les sentiments que nous lui exprimons à cette heure ; les saintes affections et les pieux désirs qui soulèvent en ce moment notre poitrine, nous les déposions réellement à ses pieds.

Souvenez-vous-en, surtout dans la sainte communion. Là, dans l'intimité, comme Marie et Joseph toutes seules avec Jésus, ne vous gênez pas ; dites-lui que vous l'aimez et combien vous voudriez l'aimer plus et mieux ; nommez les défauts dont vous voudriez être affranchies pour lui plaire davantage ; dites-lui comment vous voudriez que votre cœur suppléât au dénuement de sa pauvre étable, à la froideur de sa paille, à la dureté de sa crèche, et comment par votre amour vous voulez le consoler et le dédommager de l'oubli et de l'ingratitude de ceux qui ne le connaissent pas ou qui le méconnaissent.

Mais rappelez-vous surtout que la tendresse ne se borne pas à provoquer de suaves sentiments et de respectueuses caresses ; elle forme, de plus, à toutes les délicatesses et inspire toutes les générosités.

Ce qu'en d'autres temps le luxe de cruauté étalé sur la Croix, ou la profonde abnégation que respire la prison silencieuse du Tabernacle, obtiennent de vous en amour et en reconnaissance, en efforts pour la vertu, en courage et en fidélité, la Crèche de Jésus l'obtiendra maintenant de même, avec plus de tendresse et non moins d'ardeur.

Vivez d'une manière intense les impressions de la Nativité de Jésus, et gloire en reviendra à Dieu au plus haut des cieux, comme à vous-mêmes la paix en récompense de votre bonne volonté. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

IV

4e DIMANCHE DE L'AVENT

Les trois premiers dimanches de l'Avent sont les dimanches de la confiance, de l'espérance et de la joie. Le quatrième est le dimanche de la prière. C'est pour que cette prière soit plus efficace, sans doute, qu'à Rome l'Eglise la célèbre en quelque sorte officiellement dans la basilique des Douze Apôtres. Dimanche la joie éclatait dans la basilique de St-Pierre, de l'Apôtre sur qui repose la foi ; les Douze Apôtres viennent aujourd'hui affermir ensemble notre foi, rangés autour de leur chef, et soutenir notre prière.

I

C'est la prière d'Isaïe qui s'élève vers le ciel, le *Rorate* que nous chantons à l'Introït, avec des mélodies déjà triomphantes : « Cieux, répandez votre rosée, et que les nuées d'en haut fassent pleuvoir le Juste. » Le Juste, c'est Jésus-Christ, qui nous apporte la justice et la bonté, la miséricorde et la paix. Longtemps les nuées célestes sont demeurées suspendues au-dessus de la terre ; les Saints de l'Ancienne Loi imploraient la venue du Messie Sauveur, et leurs prières ébranlèrent enfin le ciel, qui se pencha vers la terre et lui fit ce don suprême, attendu depuis quatre mille ans, Jésus-Christ, le fruit du ciel, puisqu'il est le Fils de Dieu et qu'il a été conçu du Saint-Esprit, et le germe de la terre puisqu'il est aussi le fils de Marie. La terre s'est ouverte et elle a germé le Sauveur. *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.*

Cette rosée céleste est descendue sur la terre le jour de Noël, quand l'Enfant-Dieu naquit dans la grotte de Bethléem, et nous avons vu en lui « la grâce et la vérité. » Elles sont venues nous réjouir, et il n'y a pas de spectacle plus humble et plus grand à la fois, plus doux et plus imposant, que celui d'un Dieu qui se fait petit enfant, qui se fait connaître d'abord aux petits, aux bergers, et qui chaque année renouvelle ce mystère dans les âmes chrétiennes. Il y répand en effet avec amour la rosée de sa grâce, en les sanctifiant par sa présence, parmi les joies de l'Eucharistie.

Ce spectacle est si beau que dès aujourd'hui l'Eglise ne peut se défendre de chanter : « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » Ce n'est plus seulement cette gloire extérieure et magnifique qui éclate dans la splendeur du soleil, dans l'harmonie des astres et dans les merveilles de la terre; c'est la gloire sublime de Dieu qui illumine et pénètre les âmes ; de son Fils qui descend parmi nous pour être notre frère, qui éclaire les esprits, remplit d'amour les cœurs, et se plaît à faire sa demeure dans chacun de nous, parce qu'il nous aime et qu'il voit que nous l'aimons. Et avec lui, c'est toute la Sainte Trinité qui établit son siège en notre âme devenue comme un paradis où la rosée du ciel fait épanouir les bons désirs, les saintes pensées, toutes les vertus, comme la rosée de la terre fait épanouir les fleurs des champs.

II

Cette rosée du ciel, Jean-Baptiste nous l'annonce, mais il nous avertit que, pour la recevoir, il faut que les âmes soient bien préparées. C'est ainsi que la rosée, pour faire germer les plantes, exige que la terre soit cultivée. Sur la terre en friche elle ne fait pousser que des plantes sauvages.

1. Pendant tout l'Avent, l'Eglise, nous l'avons vu, nous met sous les yeux la grande figure de Jean-Baptiste. On ne voit, on n'entend que lui. — Une première fois il a envoyé ses disciples pour

parler à Jésus, pour lui demander s'il était vraiment le Messie. Semblables à ces chrétiens qui écoutent, mais ne croient pas, peut-être parce que c'est leur cœur malade qui fait tort à leur esprit, ils ont regardé, ils ont vu des merveilles, et ils n'ont pas cru. — Une seconde fois ce sont les envoyés des Pharisiens qui sont venus lui demander, à lui Jean-Baptiste, s'il ne serait pas le Christ. Il a répondu : « Je ne le suis pas. Le Christ est au milieu de vous et vous ne le connaissez pas ! » Et ces envoyés non plus n'ont pas cru, ils n'ont pas cherché celui qu'ils auraient pu si facilement trouver, et qui les attendait. Mais leur orgueil leur défendait de se rendre. — Cette fois, c'est le Précurseur lui-même qui paraît, qui parle à nous tous et qui nous invite à préparer le chemin à Jésus, afin que nous le connaissions, que nous l'accueillions dans cette douce fête de Noël qui réjouit les âmes humbles et sincères. L'écouterons-nous au moins aujourd'hui ?

Mais quel est donc ce personnage incomparable dont Jésus a dit : « Parmi les enfants des hommes, il n'en est pas de plus grand que Jean-Baptiste » ? A quelle époque a-t-il prêché? Qu'a-t-il dit?

Voilà ce que va nous apprendre l'Evangile du 4e dimanche de l'Avent.

2. *Ce qu'il est ?* Il est le fils de Zacharie et d'Elisabeth. Tout enfant, il s'est réfugié dans une grotte que l'on voit encore aujourd'hui, non loin de la maison paternelle, et là il a mené une vie austère, en face de cette région montueuse, de ces vallées profondes, de cette nature abrupte et sauvage qui inspirera son génie. Puis, quand il s'est longuement préparé à sa mission de Précurseur et de prédicateur de la pénitence, il se dirige vers le Jourdain, s'établit auprès de la route qui va de Syrie à Jérusalem, et là il baptise, il parle, il ne cesse de redire : « Faites pénitence, le royaume de Dieu approche ! » Les multitudes accourent à cette voix puissante qui ébranle les échos de la vallée, qui ébranle mieux encore les échos des cœurs. Elles sont pénétrées de douleur pour leurs péchés, elles les confessent hautement et reçoivent le baptême de pénitence. Ce baptême ne remet pas les péchés par lui-même, mais les cœurs sont purifiés par la contrition. Un pieux enthousiasme gagne ces pécheurs régénérés, pardonnés, et ils se disposent à se mettre à la suite de Celui qui est au milieu d'eux et qu'ils ne connaissent pas encore.

Parmi la foule on voit des publicains, des soldats, des hommes du peuple, dociles et pleins de bonne volonté. Cet homme si austère en apparence se montre pour eux d'une douceur incroyable. Il connaît la faiblesse humaine, et si elle tombe il lui tend la main pour la relever. Les publicains eux-mêmes sont touchés et ils lui disent humblement : « Que ferons-nous? » Les obligera-t-il à quitter leur profession, où il est si facile de glisser dans la rapine? Non, ils peuvent la rendre honorable en se montrant justes : « N'exigez rien, leur dit-il, que ce qui vous est ordonné. »

A leur tour arrivent les soldats, qui vivant au milieu de populations difficiles, portées aux mutineries et aux révoltes, ont volontiers la main dure : « Et nous, demandent-ils, comment nous conduire ? » Il leur dit : « Ne faites point de violence ni de fraude. Contentez-vous de votre solde. » Toujours la justice, qu'il veut aussi voir enveloppée de mansuétude.

Rien ne saurait donner une idée de son prestige aux yeux du peuple qui se sent subjugué, conseillé, aimé, et qui vient aussi solliciter de lui une direction morale. Il leur dit : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas. Que celui qui a de quoi manger donne du pain à celui qui en manque. » A son enseignement de justice il ajoute celui de la charité, et déjà l'on voit poindre dans sa parole le précepte d'amour de la Loi nouvelle. Il ne connaît pas encore le Sauveur, mais il est déjà pénétré de son esprit.

Par contre, il est sans pitié pour les Pharisiens et les Saducéens, pour les hommes de superbe et de jouissance, qui viennent aussi pour être baptisés, mais afin d'être considérés du peuple. Il semble qu'il voie le fond de leurs cœurs remplis d'hypocrisie, de haine, de jalousie féroce et de pourriture.

« Engeance de vipères ! leur crie-t-il, qui donc vous a appris à fuir la colère qui vient ? Faites donc de dignes fruits de pénitence ! Ne dites donc pas : « Notre salut est certain, car nous sommes des enfants d'Abraham. » Mais avec ces pierres Dieu peut faire des enfants d'Abraham » qui seront durs comme elles, qui auront comme vous des cœurs de rocher ! « Déjà la hache est à la racine des arbres. Tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ! » (Luc, VII, 30).

Voilà l'homme que Dieu a choisi pour être le Précurseur de son Fils, pour annoncer le royaume qui vient, pour prêcher la pénitence. Il est sévère, mais combien clairvoyant, aimant et doux ! Quelle parole puissante est la sienne ! Quels accents, qui retentissent encore à travers les siècles et remuent les cœurs des impies, comme ceux des fidèles, par leur sincérité, leur vigueur, leur loyauté !... C'est toujours le grand prédicateur de l'Avent.

3. *Quand parut-il ?* « L'an quinzième de l'empire de Tibère César, » c'est-à-dire la quinzième année depuis qu'Auguste associa Tibère à l'empire, sans doute l'année 779 qui était une année sabbatique. Dans l'année sabbatique on laissait reposer les terres, on se remettait toutes les dettes, c'était le symbole de cette année heureuse prédite par Isaïe où Dieu montrerait un visage apaisé, où la paix règnerait dans les âmes pardonnées et les cœurs consolés. (Is., LXI, 2).

L'Evangéliste S. Luc nous indique, afin de bien préciser la date, les princes qui gouvernaient les pays que Jésus allait bientôt évangéliser : Hérode Antipas en Galilée ; son frère Philippe, — non pas l'époux d'Hérodiade, — un prince pacifique et clément, en Iturée et aux sources du Jourdain ; et Lysanias dans l'Abilène, au pied de l'Antiliban. Il nous signale aussi les grands-prêtres qui comman-

daient à la Synagogue : Anne, et Caïphe, son gendre, que nous retrouverons tous deux à la Passion du Sauveur. Avec ces données sobres, mais exactes, S. Luc assurait à son récit une authenticité irréfragable, car il citait les personnages que ses premiers lecteurs avaient connus.

III

Enfin Jean est *une voix qui parle,* ainsi que l'avait annoncé le prophète Isaïe, une voix qui crie. Cette voix ne parle pas d'elle-même, elle n'enseigne pas sa propre doctrine, elle n'est qu'un écho qui redit ce qu'elle a entendu : la doctrine divine. Il parle comme Elie, il n'écrit pas, il n'a pas reçu la mission d'Isaïe ou de S. Paul. Et en lui tout parle, les yeux, le geste, ses vêtements austères, sa grossière nourriture, la parole et l'exemple ; en lui tout est voix !

Et que dit-elle, cette voix ?

« Préparez la voie du Seigneur. » Le Seigneur vient, accueillons-le comme un triomphateur, sous les pieds duquel on jette des branches d'olivier et des fleurs. Mais c'est dans notre âme qu'il vient ; purifions-la et rendons-la digne de lui, afin qu'il y entre, qu'il s'y plaise et qu'il y demeure.

« Rendez droits ses sentiers. » La plus belle qualité de l'âme, et peut-être la plus rare, c'est la *droiture.* Allons droit à Dieu, sans détour, sans arrière-pensée, sans excuser nos fautes, avec la résolution désormais de les éviter et d'obéir à ses préceptes, aux inspirations de la grâce. Les âmes droites sont les seules âmes de bonne volonté qu'exalteront les anges à Noël, les seules qui seront bienvenues à la crèche. Abandonnons franchement nos erreurs et nos vices, dès qu'on nous les montre, et n'hésitons pas à les reconnaître, *confitentes peccata sua.*

Notre plus grand ennemi c'est l'*orgueil.* « Que toute montagne soit abaissée ! » Nous nous élevons comme sur une montagne et de là nous méprisons les autres, nous dédaignons les conseils les plus autorisés, nous nous défions de l'Eglise, nous discutons ses avis, ses jugements, ses prescriptions ; nous déclarons qu'elle n'est pas de son temps, qu'elle ne comprend pas les nécessités ni l'esprit modernes. Or l'Eglise a reçu la mission de conduire les âmes de tous les temps, d'indiquer à tous les peuples la route qu'ils doivent suivre pour être heureux, même ici-bas. Croyons en elle. Sachons qu'elle voit mieux que nous, puisqu'elle est assistée par le Saint-Esprit ; abaissons notre orgueil et écoutons-la.

Mais nous avons un autre ennemi qui paralyserait nos forces et nous ferait tomber dans l'abîme opposé ; c'est la timidité d'esprit, la pusillanimité qui nous fait voir des difficultés partout, et qui nous décourage. Voilà « les vallées qu'il faut remplir » afin de nous rapprocher du ciel, qui se dérobe lorsque nous sommes dans les profondeurs de la crainte ou de la tristesse. Ayons confiance en Dieu qui nous aime, qui demeure toujours à nos côtés pour nous soutenir par sa grâce.

« Alors toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu, *salutare Dei.* » Le jour de Noël sera pour nous une illumination, une heureuse vision où le petit Enfant de la crèche nous enveloppera de son sourire, nous inondera de ses grâces.

Tels seront les fruits de la prédication de Jean-Baptiste, car il prêche toujours, dit S. Ambroise, et le tonnerre de sa voix ébranle le désert de nos péchés, le fond de notre conscience.

Mais les âmes droites voient leur prière exaucée, et l'Eglise leur dit à la fin de la messe : Courage ! « Voici que la Vierge enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel, » c'est-à-dire *Dieu avec nous.* Le ciel a répandu sa rosée, les nuées saintes ont fait pleuvoir le Juste qui vient nous pardonner et nous sanctifier. *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum.*

V

NOEL : LA MESSE DE MINUIT

La Messe de minuit est la plus belle, la plus auguste des cérémonies traditionnelles qui nous ont été transmises par les aïeux. Cette nuit-là, toute la chrétienté célèbre l'office divin que chantent chaque nuit les communautés religieuses, instituées pour que la prière publique monte sans cesse de la terre vers le ciel. Dieu se souvient alors avec amour de sa créature et prend pitié d'elle. La terre est, dans cette nuit divine, transformée en un immense et doux monastère, et ce sont nos voix, les voix de tous les fidèles, qui chantent, pendant que sous les voûtes de nos églises étincellent les lumières, et que tous les yeux sont fixés sur cette humble crèche, brillante de clartés, où l'Enfant-Jésus nous tend les bras.

I

Fête solennelle dans les annales de la patrie française, car c'est à Noël que Clovis fut plongé dans le baptistère de Reims, avec plusieurs milliers de ses guerriers, abaissant son front hautain sous la main de S. Remy, qui convertit ce loup en agneau, pendant que sainte Clotilde se fondait en actions de grâces. C'est à Noël que fut baptisée la nation française.

Il est juste de rappeler aussi qu'un siècle plus tard le moine S. Augustin, envoyé par S. Grégoire le Grand, baptisait de même à York le roi anglais Ethelred, amené à Jésus-Christ par l'influence gracieuse d'une autre Clotilde, sainte Berthe. Malgré les rigueurs de la saison, plus de dix mille personnes furent baptisées en ce jour dans les eaux du fleuve qui coule sous les murs de la cité. Ainsi naquit l'Angleterre catholique qui, après une éclipse de plusieurs siècles, recommence à saluer de nouveau avec bonheur la lumière catholique qui éclaire déjà les âmes de plusieurs millions de ses enfants.

Le jour de Noël, de temps immémorial on célèbre trois messes. La *Messe de minuit* d'abord, qui nous rappelle la naissance de Jésus à Bethléem,

dans une pauvre grotte. Puis la *Messe de l'aurore,* la messe des Bergers, où nous saluons la naissance, la venue de Jésus dans nos âmes ! L'Eglise y a ajouté le souvenir d'une sainte romaine, sainte Anastasie, qui eut à souffrir des brutalités d'un mari païen, nommé Publius, et qui se voua à visiter les nombreux confesseurs de la foi qui remplissaient les prisons au temps de Dioclétien. Elle fut arrêtée, attachée à un poteau et brûlée vive. L'Eglise, dans son admiration pour son martyre héroïque et sa charité, bâtit un temple sur l'emplacement de sa maison, et le Pape lui-même y venait célébrer la seconde messe. Enfin la *Messe du jour,* où nous méditons sur la génération éternelle du Verbe, du Fils de Dieu, « Dieu de Dieu, lumière de lumière, consubstantiel au Père et par qui tout a été créé. »

Cette pensée auguste, nous la rencontrons déjà dans la Messe de minuit. L'Introït nous transporte au sein de la Divinité, dans les siècles éternels, quand le Père dit à son Fils : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu ; ego hodie genui te.* » Le Père et le Fils n'ont jamais été l'un sans l'autre, l'intelligence infinie n'a jamais été sans sa pensée. Mais quoique les trois personnes de la Sainte Trinité soient inséparables, bien que distinctes, également saintes, également puissantes, également douées d'une bonté infinie, elles ont cependant en quelque sorte chacune leurs attributions. Au Père la puissance ; au Fils les œuvres de création et de Rédemption ; au Saint-Esprit les œuvres d'amour.

Dieu a donné à son Fils les nations en héritage. Elles lui appartiennent par droit de naissance, du jour où le Père lui a dit : « Vous êtes mon Fils ! » Elles lui doivent l'obéissance. Mais nous savons qu'elles se sont révoltées contre son autorité ; elles ont voulu briser son joug, elles ont trouvé ses commandements trop durs, et pour tout dire, elles ont cédé à l'orgueil, comme Lucifer. C'est à notre époque surtout, semble-t-il, qu'elles ont tenté de faire la plus grande révolution contre le Fils de Dieu. Elles n'ont plus voulu le connaître, malgré ses immenses bienfaits ; elles ont fait schisme. Celles qui paraissaient demeurer chrétiennes ont banni son nom des lois, de l'école, des manifestations publiques ; elles l'ont blasphémé, et, ce qui est un crime pire encore, elles l'ont ignoré, elles ont déclaré qu'elles entendaient se passer de lui. Elles l'ont crié dans des livres impies, dans des lois sacrilèges. Elles ont persécuté les serviteurs du Christ. Dans les nations il y a eu des révoltes, des protestations de haine contre le Fils de Dieu, elles se sont mises en mouvement, en armes, contre lui. C'est pourquoi l'Eglise rappelle ces paroles du Psalmiste : « Pourquoi les nations ont-elles frémi ? *Quare fremuerunt gentes ?* Pourquoi les peuples ont-ils conçu de vains projets ? » Qui donc ose combattre contre le Dieu tout-puissant ? « Celui qui habite dans les cieux se moquera d'eux, *irridebit eos.* Il leur parlera dans sa colère, » et ils se tairont, et son Fils demeurera le Roi des nations et des empires, infiniment doux pour ses fidèles et terrible pour ses ennemis, qu'il gouvernera avec une verge de fer.

Les événements récents, la Grande Guerre, n'est-elle pas la réalisation de ces menaces et l'application rigoureuse de ces paroles ?

II

Quel crime en effet de haïr le Christ qui est tout amour, et de vouloir méconnaître les bienfaits de sa venue au monde ! C'est pourquoi l'Eglise nous remet sous les yeux, dans l'Evangile tiré de S. Luc, l'adorable mystère de Bethléem.

C'est tout un drame, où nous voyons comment la Providence met en mouvement tout l'univers, pour amener Marie à Bethléem ; puis la naissance du Sauveur et la joie des Anges qui annoncent aux bergers l'heureuse nouvelle.

1. Un édit de César Auguste paraît, qui ordonne le dénombrement de toute la terre soumise à Rome : « Ce premier dénombrement fut fait par Quirinius, gouverneur de Syrie. » S. Luc spécifie que *le premier* dénombrement fut l'occasion du voyage de S. Joseph à Bethléem, car il y en eut deux ; le second eut lieu dix ans plus tard et se fit moins paisiblement. Il s'agissait ici de connaître le nombre de sujets que Rome comptait dans son empire et parmi les Etats alliés, comme la Judée. Telle fut du moins la cause apparente de l'édit ; mais la cause réelle, c'est la volonté de Dieu de faire naître son Fils à Bethléem, ainsi qu'il l'avait décidé dans ses décrets éternels. C'est pour cela qu'il remue le monde entier, parce que le Sauveur vient pour racheter le monde entier. Cela, Auguste même l'ignore, il n'est que l'instrument passif de Dieu en rédigeant son édit. La Judée l'ignore et voudra l'ignorer. Les hommes l'ignorent, mais ils le sauront plus tard, et ils admireront, ils adoreront les souveraines ressources de Dieu pour conduire toutes choses à ses fins avec force et suavité. Joseph aussi l'ignore, mais il est habitué à voir la main de la Providence qui conduit les événements, et il vient se faire inscrire, suivant la loi romaine, dans son pays natal, Bethléem, avec Marie son épouse, parce qu'il est de la tribu et de la famille de David. C'est à Bethléem que sont ses titres de famille, les tables généalogiques qui attestent sa haute naissance ainsi que l'illustre origine de Marie.

Ils quittent donc Nazareth, dans la livrée des pauvres. Il leur faudra plus de quatre journées de marche dans les montagnes, par le froid, en suivant des chemins durs, où Marie n'avance que lentement. Mais elle est soutenue par la certitude que Dieu la conduit, et qu'elle mettra au monde, à Bethléem, le Fils de Dieu qui lui a été annoncé par l'ange Gabriel. C'est pourquoi, toujours prévoyante, elle emporte avec elle les langes qui envelopperont les membres de l'enfant. Son voyage n'est qu'une longue extase, pendant que Joseph, qui est le chef de la famille, chargé de toute responsabilité, s'inquiète et se préoccupe. C'est ainsi qu'ils arrivent à Bethléem.

2. Bethléem, la patrie de David ! C'est une petite ville, bâtie sur une colline allongée, d'où l'on aperçoit, dans la vallée, les champs qui appartenaient à Booz, à Jessé. C'est là que Ruth la Moabite vint demander du pain au riche propriétaire ; là que David défendait ses troupeaux contre les lions et les ours. Pour Marie et Joseph tout est plein de souvenirs de famille qui les ravissent, parce que ces souvenirs, Marie ne l'ignore pas, sont intimement unis aux destinées de l'humanité, et que là doit s'accomplir la grande œuvre des siècles, *negotium sæculorum*.

L'anxiété toutefois étreint le cœur de Joseph. La ville est pleine d'étrangers, originaires de Bethléem, qui viennent aussi se faire inscrire. Où trouvera-t-il un asile pour lui et pour la douce Vierge ?

Ils se rendent à l'hôtellerie, un vaste et sommaire abri qui s'élève à l'entrée de la ville, et où se réfugient les voyageurs avec leurs montures. On leur dit que l'hôtellerie est pleine et « qu'il n'y a pas de place pour eux, *non erat eis locus.* » Le Fils de Dieu qui n'aura jamais une pierre pour poser sa tête, ne trouve même pas sur la terre une pauvre maison pour le recevoir à sa naissance. Joseph se souvient qu'en dehors de la ville il y a des grottes, où il a joué sans doute étant enfant. Il se dirige vers l'une d'elles, plus spacieuse que les autres, qui servait d'étable aux animaux. Une pieuse tradition nous apprend qu'elle était occupée déjà par un bœuf et un âne. Peut-être cette tradition a-t-elle eu pour origine les paroles d'Isaïe (I, 3) : « Le bœuf a connu son maître, et l'âne l'étable de son propriétaire, mais Israël ne m'a pas connu. » L'Evangile n'en dit rien.

3. Voilà donc Marie et Joseph seuls dans cette grotte qui va être témoin du plus adorable des mystères. Ils ne sont pas seuls : toute l'armée des Anges est là, attentive à cet événement qui leur a été annoncé depuis tant de siècles. Ils s'inclinent devant Marie leur Reine, qui les surpasse en dignité, Marie la plus éminente et la plus sainte des créatures. Elle reçoit l'Enfant divin, qu'elle a enfanté sans douleur, dans l'allégresse de son âme ; elle le salue, elle l'adore, elle s'humilie devant lui et se répand en actes d'amour tels que le ciel n'en a jamais entendu de plus fervents. Le paradis est dans cette pauvre grotte où l'Enfant-Dieu, déposé dans une crèche, tour à tour pleure et sourit.

Dieu s'est fait homme, s'écrie S. Augustin, afin que l'homme devînt Dieu. C'est en effet par Jésus que nous participons à la vie divine et que nous sommes vraiment les enfants de Dieu. Nous pouvons l'appeler *notre frère,* car il a revêtu notre nature humaine ; il a une âme comme nous, un corps comme nous, et il souffre comme nous.

Il nous instruit par son exemple encore plus que par ses paroles. Où trouver en effet plus d'humilité, plus de condescendance, plus de bonté et plus d'amour ? Comment ne serions-nous pas à cet exemple enflammés de charité et prêts à toutes les vertus, à tous les renoncements pour l'amour de l'Enfant de la crèche, qui a renoncé aux splendeurs du ciel pour les tristesses de notre terre ?

4. Mais les hommes ne connaîtront-ils pas ce doux mystère, les hommes pour la rédemption desquels l'Enfant divin est descendu sur la terre ? Jésus est plein d'amour pour tous et il ne rejette personne. La terre d'ailleurs l'attend. Les prophètes l'ont annoncé ; même les païens ont dressé des autels à la Vierge qui doit enfanter. Mais seuls les Anges sont dignes de faire connaître au monde cette merveille de miséricorde. Aussi bien, ce sont eux qui seront les messagers, les hérauts de l'Enfant-Dieu.

Ils vont donc parler aux hommes, mais à quels hommes ? Aux rois, aux princes, aux riches qui habitent des palais ? Ceux-là ont trop d'orgueil pour comprendre cette humilité infinie et pour se prosterner devant un si pauvre berceau. C'est pourquoi les Anges parleront à ceux qui sont plus proches de Dieu par leur innocence, par leur simplicité. Il y a là des bergers qui gardent leurs troupeaux dans les champs de Booz : c'est auprès d'eux que se rendent les esprits angéliques. L'un d'eux parle aux bergers, qui sont d'abord saisis de crainte, mais se réjouissent bientôt parce qu' « un Sauveur leur est né, le Christ Seigneur, dans la cité de David. » Ils ont son signalement, ils courent à la grotte dans toute la bonne volonté de leur âme, et ils éprouvent cette paix profonde et très douce chantée par les Anges.

Tel est en abrégé cet admirable drame dont la crèche et les vallées de Bethléem furent témoins. Mais l'Eglise qui nous raconte ainsi la venue au monde de l'Enfant Jésus, veut joindre encore ici à ce souvenir celui de la génération éternelle du Verbe consubstantiel au Père, et elle chante à la Communion ces paroles de Dieu le Père à son Fils : « Je t'ai engendré avant l'Etoile du matin, dans les splendeurs du ciel, *in splendoribus Sanctorum.* » La fête est complète : c'est la fête du ciel et celle de la terre, celle de l'éternité et celle du temps.

SERMON POUR LA BÉNÉDICTION D'UN CHEMIN DE CROIX

LE CHEMIN DE LA CROIX DANS UNE ÉGLISE

O Crux, ave, spes unica.
Je vous salue, ô Croix,
notre unique espérance !

Mes frères,

Oui, la Croix est bien, parmi les temps troublés que nous traversons, notre unique espérance. Quand l'épreuve est trop forte et que déborde la coupe du cœur, c'est en regardant la croix qu'on recueille grâce et réconfort. « Dieu a voulu, dit Montalembert, qu'il se trouvât dans ce monde de misères et de crimes un symbole de gloire et de

vertu ; dans ce monde où la force s'est installée avec l'esclavage, un symbole d'éternelle justice et de sainte liberté ; dans ce monde de perpétuelle douleur, un symbole d'éternelle consolation » : c'est la Croix que nous plaçons sur nos chemins, à la croisée des routes, à l'endroit où il passe le plus de malheureux ; sur la tombe de nos défunts, comme pour dire : « Nous croyons qu'ils vivent ! » dans nos églises, au-dessus du tabernacle, comme dans un camp on installe le drapeau au-dessus de la tente du général ; enfin, tout le long de leurs murs sacrés, afin que les fidèles aient partout sous les yeux le souvenir expressif de la Croix, dans les plus douloureuses scènes de la Passion du Sauveur.

C'est pourquoi un Chemin de Croix est nécessaire dans une paroisse, non seulement pour orner les murailles de l'église, mais surtout pour parler aux âmes un langage de foi et d'amour, de courage et de consolation. Dans leur cadre artistique, ces figures touchantes demeurent une constante prédication. Regardez-les, mes frères, écoutez-les, faites ce qu'elles vous disent. Car un Chemin de Croix c'est *un livre de sagesse* et *une école de force*.

I

Comme on demandait à S. Thomas d'Aquin en quel livre il puisait les belles choses qu'il écrivait, qu'il prêchait, il répondit en montrant la Croix : « Mon livre, le voilà ! » C'était aussi la pensée de S. Augustin : « Le bois de la Croix où étaient attachés les membres de Jésus souffrant, était aussi la chaire du Maître enseignant[1]. »

Les enseignements de la Croix, cette chaire et ce livre du Maître, sont infiniment beaux et variés. Je n'en veux retenir que deux. Nous y apprenons surtout l'*amour de Jésus Christ pour nous* et l'*amour que nous devons avoir pour Jésus-Christ*.

1. « Celui-là aime d'un amour incomparable qui donne sa vie pour ses amis. » (Jo., xv, 13). Pour ses amis, remarque Bossuet, « c'est ainsi qu'il nous appelle pendant que nous étions ses ennemis. Mais il était ami de son côté, puisqu'il donnait son sang pour nous racheter. » Nous avons beau nous faire ses ennemis, il nous aime toujours d'un amour infini, il demeure épris de nous, il nous estime à une haute valeur. C'est que nous ne sommes pas peu de chose, puisqu'il a donné de nous un si grand prix, non pas un prix d'argent ou d'or, mais sa vie, son corps brisé et crucifié, son sang qui jaillit sous les coups de la flagellation, des marteaux qui enfoncent les clous, de la lance qui transperce son côté.

Quand nous aimons quelqu'un qui souffre, nous nous efforçons de le consoler, nous lui prodiguons tous nos soins ; puis, après quelque temps, nous nous lassons, nous trouvons que la maladie est bien longue, nous songeons à notre maison négligée, à nos intérêts ; nous obéissons aux conseils de l'infirmité humaine. Mais l'amour de Jésus, parce que Jésus est le Fils de Dieu, ne diminue pas, le temps ni les souffrances n'ont pas prise sur lui. Il nous a aimés jusqu'à l'extrémité, *in finem*. Sa bouche se tait, ses membres rigides sont déjà morts, ses yeux ne voient plus ; mais ce qui meurt le dernier chez lui, dit sainte Brigitte, c'est son cœur, son cœur succombe le dernier pour nous aimer plus longtemps.

2. Puisqu'il nous a aimés si infiniment, si divinement, et que la Croix a été l'instrument de cet amour incroyable, n'est-ce pas pour nous un devoir de reconnaissance d'aimer cette Croix qui a servi à nous racheter ?

Aimons-la, et traitons-la avec respect. Elle est le salut de nos familles, le salut de nos âmes, le salut du pays. C'est par elle, parce que nous sommes chrétiens, que nous avons une valeur, une morale supérieure à ceux qui ne la connaissent pas. Mettons-la dans toutes nos maisons à la place d'honneur, au-dessus de nos portraits de famille, afin qu'elle bénisse les présents, les absents, ceux qui sont morts en la baisant. Mettons-la surtout dans nos cœurs.

C'est le second enseignement de notre livre de sagesse.

« Celui qui veut me suivre, dit le Sauveur, doit porter sa Croix tous les jours, » *quotidie* : sa Croix, qui lui vient de sa pauvreté, de l'infortune, de la gêne, des persécutions publiques et privées ; sa Croix, celle que la Providence lui a fabriquée, réservée de toute éternité, et qui est l'ordre suprême de sa volonté, l'instrument qui doit procurer son salut ; sa Croix, c'est-à-dire le devoir de chaque jour, le devoir qu'il faut aimer, quelque pénible qu'il soit, et aimer constamment, *quotidie*.

C'est cette science que nous enseigne le livre de la Croix, science que possèdent ceux qui se dévouent à toute noble cause, celle de l'Eglise ou celle de la patrie, aux malades, aux malheureux, aux vieillards, aux lépreux mêmes, comme le P. Damien qui après avoir passé vingt ans de sa vie à soigner les infortunés, finit par gagner l'horrible maladie. Le mal atteignit d'abord quelques points du corps par des rougeurs écailleuses d'un caractère suspect, puis le visage qui se convertit en chancre, enfin les membres. Et il se voyait lentement mourir, perdant chaque jour quelque lambeau de chair, heureux cependant au fond de l'âme, car c'était sa Croix à lui, le Livre de la sagesse le lui avait dit : et il portait avec bonheur sa croix de chaque jour, pour l'amour du Sauveur.

II

Pour vivre, il faut être fort : de tout temps « le royaume des cieux a souffert violence » et seuls, les violents, les forts l'ont conquis.

Je ne m'attarderai pas à faire un tableau que vous avez sous les yeux tous les jours : peines du travail, peines de la maladie, peines du besoin, peines du cœur, peines de famille. Il est si nécessaire aujourd'hui d'être fort pour porter la vie que nombre d'hommes, de femmes, et plutôt encore de

[1] Lignum in quo fixa erant membra patientis, etiam cathedra fuit magistri docentis. (*Tractat. in Joannem*).

jeunes gens, se croyant impuissants à porter ce fardeau, se jettent, se précipitent dans la mort, tombant dans un autre inévitable abîme que leur foi, disparue, hélas ! ne leur a pas montré.

L'exemple, les paroles consolatrices sont efficaces pour nous soutenir. C'est l'exemple des autres qui animait S. Augustin à se convertir.

Mais n'est-ce pas dans dans le Chemin de la Croix que vous trouvez les plus beaux exemples, des âmes vraiment fortes qui aident le Sauveur ?

Le Chemin de la Croix, c'est bien aussi le chemin de notre vie, et rien ne serait plus facile que de vous montrer dans ces stations douloureuses, celles que déjà vous avez parcourues vous-mêmes.

Seulement, ici, il ne s'agit pas d'un homme coupable, comme vous et moi, mais du Fils de Dieu, du Saint, de l'Innocent, du Juste, qui n'a fait que le bien, à qui nul n'a pu reprocher un seul manquement. Cependant il est accusé par des hommes et des témoins iniques, condamné à mort par des juges iniques, torturé par des bourreaux iniques et cruels. Et quand il est cloué sur cette croix, d'où il attirera tout l'univers à lui, après les hommes Dieu lui-même le laisse dans le suprême abandon. Lui qui n'avait jamais proféré une plainte ne peut se défendre de crier : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné? » Car il trouvait ce délaissement plus dur que les autres souffrances.

Il est vrai que sur son chemin, il a rencontré de belles âmes, aussi fortes que douces et dévouées : Simon le Cyrénéen dont l'indifférence fond comme la cire dans la flamme quand il approche de Jésus, si résigné, si courageux et si outrageusement maltraité ; sainte Véronique surtout qui se présente héroïquement devant lui pour essuyer sa face adorable et lui dire de ces mots qui relèvent, comme savent les trouver nos femmes chrétiennes devant les grandes douleurs ; le Centurion, ce païen de bonne foi, qui ne se défend point de lui témoigner, malgré son rôle officiel qui exige l'impassibilité, une compassion profonde qui sera récompensée au Calvaire par la vision éclatante de la vérité.

Je ne parlerai point de Marie, la divine Mère, de Notre-Dame de Pitié qui a attendri tous les siècles par sa Compassion. Elle a tant souffert que, au dire de S. Bernardin de Sienne, ses souffrances, même partagées entre tous les hommes, seraient assez intenses pour les faire tous soudainement mourir.

Voilà des âmes nobles, grandes, aimables, des âmes fortes ! Avec quelle émotion nous les voyons défiler pendant que nous faisons notre Chemin de la Croix ! Nous nous disons alors : « Moi aussi, j'aurais porté la croix du Sauveur, comme le Cyrénéen ! Moi aussi, j'aurais essuyé son front béni, comme sainte Véronique ! Moi aussi, je l'aurais défendu contre des insulteurs, comme le Centurion ! »

Mais vous qui n'avez jamais souffert l'ombre de ce qu'a souffert notre doux Sauveur, vous qui par ailleurs avez tant à expier et qui avez trébuché sur le chemin de la vie, vous avez rencontré aussi des Cyrénéens qui vous ont secourus, des Véroniques qui ont pansé vos plaies avec délicatesse et dévouement, avec le sourire de la charité. Et parmi ces Véroniques, vous avez vu la plus douce, la plus maternelle, celle qui ne vous a jamais abandonné depuis votre berceau : je veux dire la Sainte Eglise catholique.

* * *

Faisons donc notre Chemin de la Croix pour nous fortifier par l'exemple de ces forts. Avec eux, nous sommes à bonne école. Que nous importera alors d'être délaissés ou méprisés par les hommes? Ne savons-nous pas que la Croix est un signal de contradiction ? Elle attire les âmes généreuses et fait s'éloigner les autres. Qu'importent les imprécations qu'elle peut susciter même dans les rangs des chrétiens ? Elle a fait les Croisades, elle a sauvé l'Europe et le monde. Elle est prête encore pour les croisades futures, et quand on voudra un étendard qui rallie tout ce qui reste de foi, de grandeur, de vitalité, de sainteté dans les nations, l'on élèvera la Croix : alors tous les forts accourront et vaincront par ce signe.

Car ce n'est point par nous-mêmes que nous remporterons les victoires de la foi qui nous sauveront. Nous ne sommes que de faibles instruments attendant une force qui les mette en œuvre. Cette force, c'est la Croix ; elle nous soutient, elle nous encourage, elle est aussi notre gloire.

Chaque fois donc que vous entrerez dans cette église, après avoir adoré Jésus au tabernacle, jetez les yeux sur le Chemin de la Croix. Vous y lirez les préceptes de la sagesse, vous y puiserez aussi la force chrétienne, cette force d'Elie qui vous conduira jusqu'au sommet de la montagne de Dieu, jusqu'au ciel. Ainsi soit-il.

En vente à nos Bureaux

OUVRAGES DE M. LE CHANOINE ROLLAND

Le Vestibule du Paradis, 56 discours, partagés en sept séries de huit, pour autant d'Octaves des Morts. Un vol. in-16 de XIV-426 p., 4 fr., *franco* 4 fr. 60 pour la France, 4 fr. 85 pour l'Etranger.

Le Paradis sur terre, 97 discours sur la Sainte Eucharistie. 15e édition. 2 vol. in-12 de 527 et 567 pages. Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

La Reine du Paradis, 123 discours sur la Sainte Vierge. 7e édition. 2 forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 pages. Prix *franco :* 10 fr., Etranger 11 fr.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 decembris 1922.

EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. **Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ***

Ami du Clergé du 14-21 décembre 1922

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Epiphanie. — I. Les trois lumières, 673. — II. L'Etoile de la France, 677.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — VII. *Epiphanie :* L'unité de l'Eglise, 678. — VIII. *2e Dim. après l'Epiphanie :* La vertu de patience, 680.
Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche. — VI. La messe de l'Epiphanie, 681. — VII. La messe de l'Octave, 683.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXXII. Les résultats des Croisades, 685. — XXXIII. Origine religieuse des Monts-de-piété, 687.

SERMONS POUR L'EPIPHANIE

I

LES TROIS LUMIÈRES

Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.
Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer. (Math., II, 2).

Mes frères,

Le mot d'*Epiphanie,* — le nom de notre fête, — veut dire étymologiquement, en y ajoutant la nuance particulière à la solennité, *lumière sur le berceau du Christ.* Vous allez voir que cette dénomination est merveilleusement juste, et que ce jour est bien effectivement la fête de la lumière. Tout est lumière autour du berceau de Celui qui dira plus tard de lui-même cette parole prodigieuse que lui seul a pu dire et dans laquelle, pour ma part, je sens une assurance plus qu'humaine : « *Ego sum lux mundi.* JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE. »

De là vient la beauté et le charme à la fois aimable et profond du mystère de ce jour ; car, qu'est-ce qui est plus beau et plus aimé au monde que la lumière ? Le bonheur ? Il n'est pas ici-bas. Le plaisir ? Il nous dégoûte tôt ou tard. La gloire et la richesse ? Les trois quarts, ou plutôt les neuf dixièmes du genre humain (et ce n'est pas peu dire) sont forcés de s'en passer, et nous en savons qui les méprisent. La vie ? Ah ! oui, la vie ! La vie est belle, la vie est douce et nous l'aimons par-dessus tout. Mais remarquez-le : la vie, dans l'estime des hommes, s'identifie avec la lumière : on dit d'un enfant qui vient de naître, qu'il a vu la lumière, et d'un homme qui vient de mourir, qu'il a fermé les yeux à la lumière ! Non, il n'est rien de plus beau, rien de plus aimé au monde que la lumière. Nous l'aimons passionnément, et parce qu'elle n'affecte pas seulement nos sens, mais qu'elle éclaire jusqu'à nos puissances intimes et profondes, nous l'aimons en sa diversité et — si l'on peut se servir d'un tel mot pour une telle chose ! — sous toutes ses formes. Nous aimons toutes les lumières : celle qui éclaire nos yeux, si chère à nos prunelles que l'infortuné qui en est privé est comme un exilé de la vie ; celle de l'esprit, qui crée la certitude et dans laquelle l'âme tout entière se repose ; celle du cœur et de la foi qui s'allume, comme un soleil intérieur, aux profondeurs de l'être.

Or, toutes ces lumières se retrouvent à la fois dans cette fête de la lumière : lumière pour les yeux, lumière pour l'esprit, lumière du cœur et de la foi. C'est pourquoi, — laissant de côté l'homélie bien connue sur les trois présents symboliques, et cette grande thèse de la vocation des Gentils qu'il est d'usage de reprendre à pareil jour, — je m'en tiendrai au seul évangile, et vous prêcherai ce soir avec simplicité le sermon des trois lumières. Nous n'aurons qu'à nous joindre aux Mages. Ces hommes singuliers, en suivant leur étoile, marchent en effet de lumière en lumière et, dans cette sorte d'ascension splendide, à chacune de leurs étapes, se montrent nos modèles.

Fasse l'Esprit-Saint qu'en vous parlant de lumière, je n'en manque pas, et puissé-je par ce discours vous en communiquer assez pour que votre foi et votre piété soient satisfaites et votre religion plus éclairée !

I. — *La lumière des yeux*

« *Vidimus stellam,* nous avons vu une étoile. » C'est ici la lumière des yeux.

Les Mages, dont la tradition nous apprend qu'ils étaient des rois et des savants, ont vu dans le ciel une étoile inconnue. Ils l'ont vue ; pas de doute sur le fait. Ils le disent, l'Evangile le dit d'après eux, et la Science le confirme, car Kepler, le grand astronome, a prouvé par des calculs rigoureux et péremptoires qu'un phénomène céleste extraordinaire s'est produit à la date même de la naissance du Christ. Les Mages ont donc vu une étoile. Mais s'ils l'ont vue, c'est donc qu'ils ont levé la tête pour contempler la splendeur admirable que le ciel offre aux regards de l'homme en tout temps, et particulièrement la nuit. Et voici que déjà, mes frères, il sort pour nous du Mystère de l'Epiphanie une première leçon. Cette première leçon est celle-ci : il faut regarder le ciel comme ont fait les Mages.

Exhortation étrange, pensez-vous en vous-mêmes. — Non, et vous allez être de mon avis.

Il y a trois livres incomparables, tous trois du même auteur, et devant lesquels pâlissent tous les autres ouvrages humains, histoire, tragédies, poèmes épiques, discours, romans, tous les chefs-d'œuvre dus au génie des écrivains les plus illustres. C'est la *Bible,* qui contient toute l'expérience humaine et toute la vérité religieuse, au moins en germe ; l'*Evangile,* qui contient la vie de Jésus-Christ, ses miracles, sa doctrine, sa mort, sa résurrection et toute la science du salut ; et le *ciel* qui est comme une révélation naturelle de Dieu.

Quel livre, pour qui sait lire ! C'est ce livre-là que les Mages lisaient la nuit où ils ont vu l'étoile. Une seule lettre, le jour, comme une éblouissante initiale sur l'immense page bleue ; et des milliards de caractères de flamme, la nuit, avec lesquels ce Verbe créateur, dont nous avons parlé le jour de

Noël, a écrit le poème de sa puissance et de sa gloire ! Ces caractères, ce sont les astres, ce sont des mondes ; et ces mondes, masses énormes dont la grandeur et le poids écrasent la pensée, emportés à des vitesses dont la seule idée donne le vertige, se croisent et s'entrecroisent depuis le commencement des âges, sans heurts, avec je ne sais quelle lenteur apparente et quelle grâce paisible, parcourant l'espace de leur lever à leur coucher, marquant les saisons avec la ponctualité d'une horloge, et plus fidèles à leur route que nos trains rapides que la vapeur ou l'électricité font voler sur les rails. De leurs globes en feu, la lumière tombe drue et éclatante le jour, lointaine et doucement obscure la nuit, et telle est la beauté de ces deux lumières qu'on ne sait laquelle est la plus belle. Comme on s'explique l'enthousiasme de David chantant sous le beau ciel de son pays :

> Les cieux racontent la gloire de Dieu
> Et le firmament publie l'œuvre de ses mains !
> Le jour en transmet l'annonce au jour,
> Et la nuit en révèle la connaissance à la nuit.
> Langage magnifique dont l'éloquence
> Emeut toute la terre et jusqu'aux extrémités du [monde...

C'est un spectacle qui parle. Comprendrait-on que les hommes ne le regardent pas ?

Ils l'ont regardé tout le long des siècles passés, et presque toujours avec la curiosité, le respect et l'admiration religieuse des Rois Mages. Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, à notre époque préoccupée et comme dévorée par l'unique souci de la vie matérielle et sensuelle, la multitude qui ne sait plus regarder en haut, passe comme un troupeau les yeux fixés à terre !

Où sont, je vous le demande, les hommes qui, enveloppés de la lumière du jour, pensent que Dieu a suspendu au-dessus de leur tête cet astre radieux ? Où sont ceux qui, dans la paix du soir, s'asseoient au seuil de leur maison, à leur balcon ou à leur fenêtre, pour contempler le fourmillement des étoiles et l'étonnante féerie du ciel nocturne, et se disent qu'il y a, là-haut, un mystère que la toute-puissance de Dieu explique seule ? On s'enferme chez soi ou dans des salles de spectacle, ou si par hasard, dehors, on regarde le ciel, on ne le comprend plus : les lettres resplendissantes qui y brillent sont devenues les hiéroglyphes d'une langue inconnue !

Idée de poète, direz-vous. — Non, encore une fois ; idée de prêtre. Comme je déplore qu'on ne lise plus la Bible, comme je déplore qu'on ne lise plus ou plus assez l'Evangile, je déplore qu'on ne lise plus ce livre du ciel, plus ancien et aussi beau, ouvrage de Dieu comme les deux autres et qui porte, comme eux, son éclatante signature.

C'est ma conviction profonde que c'est faute de regarder et d'interpréter la nature, faute surtout de regarder et d'interpréter ce grand livre du ciel fourmillant d'astres, que tant d'ouvriers et d'ouvrières, tant d'employés, tant de paysans, tant de commerçants et de négociants, tant d'hommes et de femmes du monde, se sont, de notre temps, éloignés de la religion. Comment ne pas s'étonner devant cette merveille infinie ? Comment ne pas admirer ! Comment ne pas frémir de crainte ? Or, étonnement, admiration, crainte sont les premiers éléments constitutifs du sentiment religieux : c'est par eux que l'homme s'élève à l'adoration et à l'amour !...

Donc, m. f., vous, regardez le ciel et lisez ce premier livre de Dieu. Pas besoin de savoir calculer la distance et le poids des astres, leur position relative, leur configuration, les lois de leurs mouvements. Il suffit d'ouvrir les yeux à cette multitude et à cette magnificence des corps célestes : Dieu se fera sensible à votre âme ; vous ne pourrez pas ne pas l'adorer, et jamais vous ne douterez de son existence [1].

Et je dis encore : regardez le ciel, non plus pour voir passer l'ombre lumineuse de Dieu sur le front des espaces, dans le ravissement des beaux jours et des belles nuits, mais pour prévenir, dans le frisson d'une crainte sacrée, le retour annoncé et certain de Jésus-Christ pour le dernier jugement du monde. Le ciel alors, dont déjà les vertus seront ébranlées, revêtira un aspect terrible. Le signe du Sauveur, devenu le Juge, apparaîtra dans les hauteurs, Croix plus que géante que toute la terre verra, et l'Homme-Dieu descendra vers ces vallées terrestres où, à son approche, se réveilleront tous les morts. Ceux qui ne regardent jamais le ciel, ce jour-là, seront forcés de lever la tête, et heureux ceux d'entre nous, ô mon Dieu, qui ne verront pas se diriger vers eux le geste formidable de répudiation et de damnation !

Regardez le ciel, enfin, âmes justes ; c'est par ce chemin que vous vous envolerez vers ces nouveaux cieux et cette terre nouvelle dont parlent les Ecritures, cieux et terre purifiés par le feu et spiritualisés, demeure permanente de votre félicité future...

On peut regarder le ciel comme un animal qui par hasard lève la tête ; mais si on le regarde en homme et en chrétien, voilà, m. f., à quelles hautes et fécondes pensées s'élève une âme au spectacle de cette voûte divine que les Mages ont contemplée avant nous.

Regarder le ciel est donc leur première leçon ; voici la seconde.

II. — *La lumière pour l'esprit*

« *Vidimus stellam ejus,* nous avons vu son étoile. » Ici c'est la lumière pour l'esprit.

En regardant le ciel de la nuit, les Mages remarquèrent donc une étoile inconnue. Or l'allure singulière de cet astre attira leur attention. Le ciel est à peu près toujours pur dans ces pays de Chaldée, de Mésopotamie et de Perse, leurs patries respectives. Vous savez, du reste, que c'est en ces pays que l'astronomie est née et devint une science.

[1] J'ai connu une très simple femme qui ne manquait jamais de faire admirer à son jeune fils les beautés de la nature, n'importe où elle les rencontrait. C'étaient les fleurs de son jardin ou des champs, c'étaient les nuages qui passaient en bataillons serrés sur la plaine comme une armée rangée en bataille, c'était surtout le ciel. Elle fut une chrétienne admirable, et elle a fait de son enfant un croyant qui n'a jamais perdu le contact avec Dieu.

Les étoiles, les Mages les avaient étudiées dès longtemps ; ils connaissaient leur place, leur nom, leur évolution au-dessus du globe. Quelle était celle-ci, qu'on n'avait encore jamais vue ? Elle se mouvait dans une sphère moins élevée que les autres. On eût dit que quelqu'un d'invisible la dirigeait, comme un flambeau qu'on porte à la main. Elle obéissait à une autre loi que ses sœurs lointaines : sa direction était du sud au nord, ou du sud-est au nord-ouest, et non pas de l'est à l'ouest, et on la voyait avancer visiblement et comme cheminer dans l'espace. Ils flairèrent un mystère et cherchèrent à le pénétrer.

A cette époque, un bruit courait, répandu dans le monde entier par les Juifs de la Dispersion : un Roi, disait-on, un Libérateur, allait naître en Judée, et sa naissance coïnciderait avec l'apparition d'une nouvelle étoile. On suppose aussi, — et cette supposition, si audacieuse qu'elle paraisse, est vraisemblable, dès qu'il s'agit de cet Orient immobile où les traditions s'éternisaient et s'éternisent encore, — on suppose que les Mages, devant cette étoile inattendue, paradoxale, se souvinrent de la prédiction de leur compatriote et ancêtre, le vieux prophète Balaam, qui avait annoncé qu'une étoile se lèverait au-dessus de Jacob et qu'un sceptre surgirait d'Israël. Tout de suite une idée s'empara d'eux : « Le Roi espéré est né, se dirent-ils, levons-nous, suivons l'Etoile, et allons l'adorer ! » Ce fut un premier coup de lumière.

Ils partirent un soir, et se reposant le jour et marchant la nuit, ils suivirent l'Etoile. L'Etoile, à travers les déserts et les montagnes de l'Asie, les conduisit dans la Judée et jusqu'à Jérusalem.

Je ne m'attarderai pas à décrire le cortège qui entra dans la Cité sainte à la suite de ces Rois d'Orient, je ne vous dirai ni les esclaves, ni les chameaux, ni les richesses entassées sur le dos des bêtes étranges, l'Evangile négligeant ces descriptions oiseuses. Ce que nous dit l'Evangile, c'est que les voyageurs princiers demandèrent, dès leur arrivée, à voir le nouveau Roi qui, affirmaient-ils, venait de naître. « Nous avons vu son Etoile en Orient, répétaient-ils, et nous venons l'adorer ! »

A ces paroles, toute la ville fut en émoi. Les vieilles espérances messianiques, réveillées tout à coup, enflammèrent le peuple le plus accessible qui fut jamais aux fièvres de l'exaltation religieuse. On allait partout disant : « Le Messie est né ! »

Hérode, le roi régnant, mal rassuré sur la solidité de son trône, s'émut à son tour. Il appela près de lui les Princes des prêtres et les docteurs et s'enquit du lieu où le Messie prédit devait naître. Tous lui répondirent d'après la prédiction du prophète Michée : « A Bethléem de Juda ! » Il mande alors les Mages en secret, et ayant déjà conçu un dessein abominable, digne du vieil assassin qu'il était : « Allez à Bethléem, leur dit-il, c'est là qu'il est né. Recherchez l'enfant et, quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en la nouvelle, afin que, moi aussi, j'aille l'adorer ! »

Ce fut le second coup de lumière.

Les chercheurs de Dieu savaient maintenant où ils le trouveraient, et ils sortirent de Jérusalem, toujours conduits par l'Etoile.

Heureux Mages, direz-vous, que le ciel conduit comme par la main ! — Sans doute, mais avez-vous donc à vous plaindre, vous, m. f., et tous les hommes de ce temps, d'être abandonnés et de n'avoir pas d'Etoile, pas de guide pour vous conduire au Seigneur ?

Je le sais : jamais peut-être, depuis vingt siècles, les générations n'ont marché dans une nuit plus sombre. Beaucoup d'astres ont pâli ou se sont éteints. La foi a été obscurcie dans les âmes par les fumées de la fausse science et des passions politiques. Toutes les grandes vérités, les plus simples comme les plus profondes, tous les grands principes moraux, les plus élémentaires comme les plus élevés, toutes les croyances et toutes les doctrines qui sont comme les flambeaux de la civilisation et de l'humanité même ont été, au cours de ces derniers temps, niés et répudiés. Au quadruple point de vue religieux, moral, politique, social, il semble que le monde veuille retourner aux ténèbres d'avant le Christ. Non ! mais où allez-vous, braves gens ? Où allez-vous, peuples encore tout sanglants des récentes hécatombes ? Vous voulez vivre, et vous cherchez la vie et le salut dans des festins d'un prix extravagant, quand tant de pauvres n'ont pas de pain ; dans des danses importées de chez les sauvages, quand tant de nos héros sont immobilisés à jamais dans la tombe ; dans l'argent bien ou mal acquis ; dans le luxe, dans l'impudeur, dans toutes les folies, pendant qu'au loin de nouveaux orages s'amassent dont on entend déjà les grondements terribles !

Ne voyez-vous pas, malheureux, que vous tournez le dos à l'Etoile ?

Laissons à ses imprudents et stériles plaisirs cette foule inintelligente et aveuglée. Mais vous, m. f., écoutez-moi et suivez l'Etoile. Car vous aussi, vous avez une Etoile, un guide sûr et infaillible, un guide lumineux et toujours à portée de votre regard : c'est cette Eglise catholique à qui Jésus a dit : « Vous êtes le sel de la terre. Vous êtes le flambeau du monde ! »

Comme l'Etoile des Mages, elle est proche de nous.

Comme l'Etoile des Mages, Dieu la dirige.

Comme l'Etoile des Mages, elle s'avance et brille dans la nuit, — dans une nuit obscure et plus dangereuse que l'autre, — dans la nuit des erreurs, des passions et des crimes.

Comme l'Etoile des Mages, elle plane et marche, au-dessus des mêlées humaines, dans une direction contraire aux directions communes, car elle va au bien alors que le monde va au mal.

Suivez-la ! vous dis-je.

Vous demandez la certitude pour votre esprit ? Vous voulez la vérité qui fait vivre ? Voici son dogme. Comme tout ce qui vient de la source insondable qui est Dieu, comme l'esprit, comme la vie, il plonge ses fondations dans l'abîme du mystère, mais il est appuyé sur la parole divine, *Verbum rectum,* la parole qui ne trompe pas.

Vous demandez quel chemin vous devez prendre pour arriver au devoir, au bien, au bonheur, à la récompense éternelle ? Voici devant vous les Tables de la Loi que la Synagogue lui a remises, et voici sa morale, joug très dur selon le monde et pourtant très doux, fardeau pesant et pourtant léger.

Vous voulez Dieu, Dieu même ? Voici son Temple, voici son Tabernacle, voici son Ciboire et voici son Hostie !

Non, non ! m. f., nous ne sommes pas abandonnés sans guide sur les chemins d'ici-bas ; nous aussi nous avons une Etoile. Quiconque, homme, société ou nation, la suivra dans sa marche, ne s'égarera jamais : comme l'Etoile des Mages qui conduisit ces Obéissants au divin Berceau, elle conduira toutes les âmes à la vie, toutes les sociétés à la paix, toutes les nations à la prospérité.

III. — *La lumière du cœur et de la foi*

« *Vidimus stellam et venimus adorare eum.* Nous avons vu son étoile et nous sommes venus l'adorer. » C'est ici la lumière du cœur et de la foi.

Suivant toujours l'Etoile, les Mages, sortis de chez Hérode, cheminaient sur la route de Bethléem. La lumière de l'esprit, à deux reprises, s'était faite en eux : ils savaient d'une part qu'il était vraiment écrit qu'un Enfant divin devait naître et, de l'autre, qu'il naîtrait à Bethléem de Juda. Ils allaient donc... — On peut se demander quelles pensées agitaient leur âme pendant qu'ils descendaient vers la petite ville. Quel rêve faisaient-ils en chemin ? Vraisemblablement, ils s'attendaient à pénétrer dans quelque palais féerique, bâti jadis par David ou Salomon ! Ils allaient voir un prince et une princesse ! une cour ! Quant à l'Enfant, il serait couché dans quelque berceau d'or serti de pierres précieuses, et entouré d'un peuple d'esclaves empressé à le servir !...

C'est un grand danger, m. f., que cet idéal que nous nous formons des personnes et des choses avant de les avoir vues : quand elles s'offrent à nous dans leur réalité, et leur relativité, la déception est souvent si profonde qu'elle détruit jusqu'au désir de les connaître et parfois nous en détourne pour toujours.

Or, tout à coup, l'Etoile qui marchait s'arrêta et se fixa au ciel dans une resplendissante immobilité.

— Evidemment, c'est là, se disent les Voyageurs. Mais où ?... A droite, à gauche, pas de palais, pas même de maison ; rien qu'une muraille rocheuse percée çà et là d'ouvertures béantes.

— Serait-ce dans cette caverne, grand Dieu ?

Ils entrent. C'était bien là ! Mais que voient-ils, eux qui s'attendaient à voir un prince, une princesse, une cour, un palais et un enfant royal dans un riche berceau ?

Ils voient un homme, non sans quelque air de noblesse, mais vêtu en ouvrier ; ils voient une femme très jeune, très belle, très douce et non sans un certain air de majesté, mais vêtue comme une femme du peuple ; ils voient un petit enfant enveloppé de langes misérables, couché sur la paille d'une crèche ; et comme cadre à ce groupe infortuné, au lieu d'un palais, l'intérieur d'une grotte profonde creusée dans le roc, où il est visible que des animaux ont parqué !

Si jamais l'on put dire que des hommes sont tombés du haut de leurs illusions, avouez, m. f., que ce sont bien ceux-là ! Que vont-ils faire ? Vont-ils laisser là ce ménage d'indigents et cet enfant sans prestige, et s'en retourner comme ils sont venus ?... Non ! Après la lumière des yeux, après la lumière de l'esprit, voici qu'ils sont pénétrés d'une lumière plus profonde : la lumière du cœur et de la foi. Leur cœur s'émeut devant cette pauvreté d'un Enfant-Roi et la foi, vrai soleil intérieur, leur révèle en même temps la vérité cachée, à savoir, que cet enfant est un Dieu, que c'est par un mystère d'amour infini qu'il s'est à ce point abaissé, et qu'il mérite leurs hommages et leurs adorations. Aussi, regardez, voyez : ils sont à genoux au pied de la Crèche et, le front dans la poussière, ils offrent à Jésus que sa Mère a pris dans ses bras, l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils ont apportés de leur pays !

Que Dieu, m. f., vous donne cette profonde lumière du cœur et de la foi dont furent illuminés les Mages ! Comme eux, croyez ! Cet Enfant qui vient, dans la pauvreté, sauver le monde, reconnaissez en lui votre Rédempteur et votre Dieu. Et puis, songez que Jésus-Christ, toujours corporellement ici-bas dans nos églises, demeure toujours le Dieu humble et caché de l'Etable et de la Crèche. Il ne vous apparaît plus sous les traits d'un petit enfant ; il vous apparaît sous la figure plus humiliée encore de l'Hostie sainte. Votre cœur ne sera-t-il pas ému devant ce nouveau prodige de son amour, et votre foi hésitera-t-elle à le reconnaître parce qu'il s'est abaissé à ce point, pour être près de vous et avec vous ? A genoux donc devant le Fils de Dieu, et offrez-lui, comme les Mages, l'or de votre amour, l'encens de vos adorations et la myrrhe de vos sacrifices !...

J'achèverai ici le commentaire de ce mystère de l'Etoile et des trois lumières. Vous savez le reste. Les Mages, avertis en songe des sanglants desseins d'Hérode, s'en vont par un autre chemin ; Joseph, prévenu par un ange, prend l'Enfant et sa Mère et les emmène en Egypte ; Hérode, furieux de ne pas savoir ce qu'est devenu l'Enfant-Roi et croyant qu'on le cache pour le soustraire à ses coups, fait massacrer par ses soldats tous les enfants de la circonscription de Bethléem, de l'âge d'un jour à deux ans ; Rachel, c'est-à-dire toute la contrée, dans l'épouvante et le deuil, pousse, comme il est écrit, ces gémissements déchirants et inconsolables des mères dont le fils est mort, — car dans tous les temps, Mesdames, il y a eu des mères qui ont pleuré, — et un premier témoignage de la divinité du Christ jaillit du sang innocent comme un reflet de pourpre splendide ! Mais jetons un voile sur ce tas sanglant de petits cadavres ; saluons au passage ces premiers martyrs d'une religion qui ne fondera la liberté du monde qu'au

prix du sang ; et saluons surtout les trois pures lumières qui viennent de briller devant le regard de nos âmes.

Salut, lumière des yeux, ciel radieux du jour, et toi surtout, ciel constellé des nuits, où nous lisons le nom du Seigneur en lettres de flamme, et salut à toi, Etoile des Mages, disparue depuis tant de siècles et cependant toujours présente à la pensée chrétienne !

Salut, lumière de l'esprit, astre de certitude qui éveillas dans le souvenir de ces lointains étrangers l'attente et l'impatience de contempler l'Enfant Roi du monde et des peuples, et qui les conduisis dans cette Jérusalem où leur fut révélé le lieu de sa naissance ; et salut à toi, Etoile des temps nouveaux que la petite main de l'Enfant a allumée pour nous lorsque l'autre s'est éteinte : Eglise catholique, flambeau du monde, notre guide infaillible et bien-aimée !

Salut, lumière secrète du cœur et de la foi, puissance d'amour et d'adoration qui courbas les rois, front contre terre, devant le Roi des rois caché dans la chair !

Et à Toi, ô Jésus, astre des astres, lumière de lumière, soleil du monde des âmes et de tous les mondes, salut, gloire et bénédiction ! Grandis, Enfant divin, lève-toi et parle : nous t'écouterons, et ta parole, lampe devant nos pas et clarté sur nos chemins, comme dit le Psalmiste, sera la loi de notre vie d'ici-bas en attendant la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

II

L'ÉTOILE DE LA FRANCE

Mes frères,

Est-il un chrétien qui soit demeuré insensible au récit merveilleux que l'Evangile vient de remettre encore une fois sous nos yeux ? Des rois, conduits par une étoile, viennent vers un enfant pauvre, l'adorent et lui offrent des présents. Que de douceur et de poésie !

Mais aussi quelles grandes leçons la foi nous donne dans cette fête ! Leçons qui se résument dans ce fait : la conduite providentielle de la vie des hommes et des peuples ; conduite providentielle que j'appliquerai ce matin à la France.

I

La ville de Jérusalem est tout en émoi ; un cortège des plus riches vient de passer dans ses rues et stationne à cette heure aux portes du palais d'Hérode. Ce n'est pas que le fait soit très extraordinaire : souvent des caravanes de ce genre montent au Temple pour adorer l'Eternel ; cependant aujourd'hui les Juifs sont piqués de curiosité. Les voyageurs sont venus de très loin, montés à dos de chameaux ; les ornements de ces montures sont si riches que les trois maîtres du cortège doivent être quelques puissants monarques, ou tout au moins revêtus de quelque haute dignité ; mais surtout leur langage intrigue fort les gens de Jérusalem et Hérode lui-même.

« Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son Etoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Les Juifs, à l'époque de leur dispersion, avaient en effet répandu dans toutes les contrées leur foi en un Messie-Rédempteur ; chez eux naîtrait un Roi qui ferait le bonheur de tout son peuple. Le païen Balaam associait la venue du Sauveur à l'apparition d'une étoile miraculeuse (Num., XXIV, 17) : et les Mages, ces savants orientaux qui fréquemment étudiaient les astres, ayant vu dans le ciel une étoile inconnue, merveilleuse, se consultèrent. Et tandis que cette lumière éblouissait leurs yeux, leur âme se sentait attirée, éclairée, illuminée. Pas de doute ! L'Etoile qui brillait, c'était l'annonce du Rédempteur. Ils étaient des savants, mais l'Etoile allait leur apprendre une science plus belle encore. Ils étaient des puissants, et l'Etoile allait les conduire au Maître du ciel et de la terre. Et remplis de confiance, les Mages étaient partis ; ils marchaient à la suite de l'astre divin.

M. f., chacun a son étoile : les nations comme les individus. Et Dieu, dans son amour, a placé au front de la France une étoile si brillante que notre nation n'a pas cessé un instant de compter parmi les grands peuples du monde.

C'était, un matin, dans le baptistère de Reims ; Clovis avec ses Francs se présentait à l'évêque S. Remi : « Baisse la tête, fier Sicambre ! Brûle ce que tu as adoré ! Adore ce que tu as brûlé ! » Et tandis que le premier roi de France renonçait à sa vie de païen pour embrasser la foi au Dieu de Clotilde, tandis que l'eau du baptême purifiait son âme et celle de son peuple, au front de cette nation qui se faisait chrétienne en même temps qu'elle prenait place dans le monde, Dieu allumait une étoile qui la guiderait à travers les âges.

Et les siècles ont passé ! Et la France a connu Charlemagne et S. Louis, les Croisades et Jeanne d'Arc, Bayard et les héros les plus fameux, sainte Geneviève et les Vierges les plus pures, S. Aignan et les Confesseurs les plus saints.

L'Etoile de la France ! Parce que ses rayons reflètent quelque chose de la lumière de Dieu, elle a allumé dans nos cœurs la générosité de la chevalerie, l'enthousiasme du dévouement, la flamme de l'apostolat. Et parce que la France s'est laissé guider par cette lumière divine, aucune détresse n'a frappé à sa porte sans qu'aussitôt le pont-levis ne s'abaisse et les portes ne s'ouvrent à deux battants. Parce que la France s'est laissé guider par cette lumière divine, ses enfants ont été partout à travers le monde, dans les pays les plus reculés, les apôtres désintéressés de la foi et de la civilisation : « Nous avons vu son Etoile et nous sommes venus ! »

II

Il n'y a pas d'amour où il n'y a pas de confiance ; il n'y a pas de confiance où il n'y a pas de fidélité.

La foi ardente des Mages devait connaître son épreuve. Dès l'apparition de l'Etoile, ils étaient partis. Pour combien de temps ? Par quels chemins ? Allaient-ils chez un peuple hospitalier, ou dans un

monde de mécréants ? L'Etoile marchait devant eux : cela suffisait à la tranquillité de leur âme. Mais voici qu'aux portes de Jérusalem la sainte, l'Etoile disparaît. Fallait-il frapper à chaque demeure ? Les premiers passants interrogés : « Où est donc le Roi des Juifs qui vient de naître ? » ne savaient que répondre. De roi des Juifs, on n'en connaît pas d'autre qu'Hérode. Avisé à son tour, le monarque est grandement surpris... Un roi ? Un roi des Juifs ? qui vient de naître ? annoncé par une étoile ? Mais ce nouveau-né ne peut être qu'un ennemi dangereux... Peu importe les sentiments d'Hérode, la confiance des Mages ne saurait se troubler. Ils ont vaincu la longueur du chemin, les incertitudes du voyage ; l'Etoile n'a pas pu les tromper. Ils insistent jusqu'à l'heure où Hérode leur dit : « C'est à Bethléem que vous trouverez l'Enfant nouveau-né. »

Il a été des heures où des nuages épais ont voilé l'éclatante lumière de l'Etoile de la France, des heures pendant lesquelles on aurait pu penser qu'une main sacrilège avait éteint le divin flambeau chargé d'éclairer notre route. Dans ces heures-là, on aurait pu douter de la grandeur et de la mission de la France. Ceux qui détenaient le pouvoir en étaient indignes, comme cette Isabeau de Bavière qui vendait son pays dans un abominable traité. Les passions avaient allumé des colères fratricides, comme dans les Guerres de religion. La haine des uns et la cupidité des autres déchaînaient les scènes sanglantes de la Révolution. L'ambition et la férocité d'un peuple de barbares voulaient exterminer la France sous une pluie de feu et de sang, comme pendant les 52 mois de la Grande Guerre que nous venons de vivre.

A ces heures-là, quelques-uns ont pu douter. La lumière très douce et très pure de notre étoile était voilée. Mais le cœur de la France ne pouvait pas plus défaillir que le cœur des Mages lorsque, dans leur inquiétude, ils demandaient : « Où est donc le Roi des Juifs qui vient de naître ? »

Dieu, qui avait allumé au berceau de notre Patrie le divin flambeau ne pouvait pas laisser éteindre cette étoile : les cieux auraient perdu quelque chose de leur splendeur, et la terre quelque chose de sa beauté !

III

Sur le conseil d'Hérode, les Mages ont quitté la grande ville.

O consolation plus douce que l'épreuve n'avait été pénible ! L'astre divin est là devant eux. Il marche, et les Mages le suivent. Il s'arrête, et les Mages descendent de leurs montures... C'est là ! Ils touvent un petit enfant bercé dans les bras d'une humble femme. La divine lumière qui brillait dans le ciel a envahi la demeure. Leur âme en est entièrement inondée. Prosternés dans l'adoration, ils oublient les fatigues, les inquiétudes du passé ; ils offrent leurs présents, et quand ils reprennent le chemin de leur pays, il leur semble que le Christ qu'ils viennent d'adorer les accompagne et leur dit : « La paix soit avec vous ! *Pax hominibus bonæ voluntatis.* »

La France a péché. Elle a connu des heures de trouble, par ses propres fautes. Elle a connu des humiliations, par la haine et la puissance de ses ennemis. Mais parce que dans son cœur elle est restée la fille de Dieu, le Tout-Puissant a dissipé encore une fois les nuages. *Dextera tua, Domine, percussit inimicum.* (Exod., xv, 7). C'est votre main, ô mon Dieu, qui a frappé l'ennemi. *Dextera Domini fecit virtutem et exaltavit me.* (Ps. cxvii, 16). C'est la droite du Seigneur qui a fait éclater sa puissance et qui m'a relevée.

Etoile de la France ! Brillant flambeau allumé par la main même de Dieu, ton éclatante lumière a dominé les lueurs effrayantes des obus. C'est toi qui as guidé nos illustres généraux dans cette guerre gigantesque où ils ont été les vainqueurs.

C'est toi qui, dans des effroyables jours, as donné à nos grands soldats le courage de marcher sans peur dans les attaques.

C'est toi qui brillais dans le regard des pères qui disaient : « J'ai donné un fils à la France, je donnerais le second pour qu'elle soit victorieuse ! »

C'est ton rayon lumineux qui est descendu dans les nuits funèbres éclairer le dernier regard des mourants.

Et c'est toi qui brilles encore aujourd'hui sur le front endeuillé des mères !

* * *

O mon pays ! Ton berceau a été béni de Dieu. Ta vie n'a été marquée que de ses bienfaits. Ton étoile apparaît aujourd'hui plus brillante que jamais aux regards de tous les peuples. Marche dans son rayon lumineux : elle te conduit à Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

Tu lui offriras des présents plus précieux que l'or, l'encens et la myrrhe des Rois Mages... Tu lui offriras tout le sang de tes morts et surtout le cœur de tes vivants ; ce sera pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bonheur de la France. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

VII

Epiphanie

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

Unum ovile et unus pastor.
Un seul troupeau et un seul pasteur. (Jo., x, 16).

Mes frères,

L'Epiphanie fut autrefois la première manifestation du Sauveur aux peuples païens ; elle se continue sous nos yeux par les soins de l'Eglise. L'étoile, en conduisant les Mages au berceau du Sauveur, marquait sa divinité. De même, Dieu a imprimé au front de son Eglise des caractères qui la distinguent et permettent de ne pas la confondre avec l'erreur. Entre ces propriétés, diverses d'ordre et de perfection, il faut nommer tout d'abord l'*unité*.

I

Le Sauveur avait défini son œuvre : *unum ovile et unus pastor,* un seul bercail et un seul pasteur. C'était son vœu suprême. Or l'unité est le plus beau privilège, une des notes positives de l'Eglise catholique.

L'Eglise n'a qu'un seul chef. A l'origine on l'appelait S. Pierre; aujourd'hui on le nomme Pie XI. Pasteur suprême, il est partout reconnu, béni, acclamé, plus encore dans les temps agités où nous sommes. Le prêtre groupant autour de lui les fidèles d'une même paroisse, l'évêque groupant autour de lui les prêtres et les paroisses d'un diocèse, et le pape groupant autour de lui tous les évêques avec leurs diocèses; mais, du pape aux évêques, et des évêques aux prêtres, l'autorité émanant d'un foyer unique et se partageant en autant de rayons qui vont porter aux extrémités du monde la lumière et la vie : voilà l'Eglise catholique.

Nous professons les croyances des Apôtres. Le Symbole rédigé par eux et qu'ils récitèrent tour à tour avant de se disperser aux quatre coins de l'univers, est encore le nôtre. Une vérité spéculative égale sur les lèvres du riche et du pauvre, du philosophe et du laboureur, dans les siècles de persécution comme dans les siècles de paix; une législation morale s'imposant à tous les degrés de culture et à toutes les classes, et gardée à travers les siècles, sans que les menaces des princes ou les caprices de la foule aient pu y introduire aucune altération : voilà l'Eglise catholique.

Les formes essentielles du culte catholique romain sont immuables. C'est toujours la même eau qui baptise, la même absolution qui pardonne, la même communion qui console. Le sacrifice de l'autel se prolonge dans des conditions identiques. Nous recevons la grâce par les moyens établis dès l'origine, et l'ordonnance des pouvoirs fonctionne d'après une constitution invariable et un tout compact. Voilà l'Eglise catholique.

Si on relit dans les fastes ecclésiastiques les discours de S. Augustin parlant au peuple de Carthage, ou ceux de S. Ambroise quand il prêchait à celui de Milan, on y retrouve l'ensemble des éléments de la doctrine catholique. Ouvrez les tombes des plus vieux cimetières; que, des profondeurs où ils dorment, deux ou trois fidèles de chacun des âges passés se lèvent et nous disent leur croyance : elle sera exactement la croyance des Apôtres. Tout s'est modifié, les mœurs, les habitudes, le langage; mais, dans l'église de leur baptême et de leurs funérailles, c'est mot à mot la doctrine et les enseignements d'autrefois.

L'Eglise catholique comprend, à l'heure actuelle, des millions d'hommes. Séparés les uns des autres par d'immenses étendues et plus encore par le caractère et les nuances de race, ils appartiennent à toutes les conditions, à toutes les classes sociales, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée. Et cependant, entre eux le faisceau des dogmes reste intact. Qu'un navire nous emporte au bout du monde avec le missionnaire, soldat vaillant de la civilisation chrétienne : dans les forêts du continent noir ou chez les peuples de l'Australie nous retrouvons la même vérité, la même loi morale, les mêmes rites.

II

Si maintenant nous tournons nos regards vers les nations séparées de l'Eglise catholique par le schisme ou par l'hérésie, la marque de l'unité y est-elle visible?

Dès leur point de départ, ces sectes ont brisé tout lien en se séparant de Rome, c'est-à-dire du centre doctrinal, pour vivre à la merci de l'autorité séculière. Chez elles, rois et princes imposent les dogmes, dirigent les consciences, ajoutent ou suppriment à leur gré, permettent d'espérer ou de croire ce qui leur plaît. En livrant ainsi la foi religieuse aux égarements de la pensée humaine, on devait aboutir à mille et une divisions; et c'est ce qui arriva.

Au temps de S. Augustin, l'hérésie se fractionnait déjà en 28 écoles : encore l'illustre Docteur s'excuse-t-il de ne pas les connaître toutes. Eglises mutilées et incomplètes, le schisme russe et le schisme grec se sont cristallisés dans leur forme et, sous la diversité des interprétations privées ou collectives, n'offrent plus qu'une unité purement extérieure et gouvernementale.

Mais pour nous borner au protestantisme, il avait à peine un siècle quand Bossuet composa son livre des *Variations,* « inimitable modèle d'analyse et d'éloquence. » Or en voici les premières lignes : « Si les Protestants savaient comment leur religion s'est formée et avec quelle inconstance ses prétendus symboles ont été dressés, cette réforme ne leur inspirerait que du mépris. » De fait, dans les temples de l'hérésie huguenote, non seulement on ne voyait ni autel pour le sacrifice, ni table pour la communion, ni image sainte devant laquelle on pût s'agenouiller, mais toute dogmatique avait disparu. Luther ne croyait pas ce qu'enseignait Calvin, et le symbole de la Suisse n'était pas le symbole de l'Angleterre. Partout, même sur les articles fondamentaux, c'est-à-dire ceux qui définissent la personne et l'autorité de Jésus-Christ, la nature du péché ou la notion du devoir, des systèmes opposés, des croyances réduites d'un trait de plume sous l'influence du libre examen, ou imposées par la force.

Il en était ainsi au XVI^e^ siècle, et le spectacle donné par l'erreur n'a pas changé. Aujourd'hui, parmi les Luthériens et les Calvinistes, école savante et école bourgeoise admettent chacune une foi différente, tantôt se tolèrent et tantôt s'anathématisent. Au commencement Luther écrivait à Zwingle : « Si le monde dure encore longtemps, il faudra en revenir, pour conserver l'unité de foi, aux décrets des conciles et nous y réfugier. » Que dirait-il s'il voyait ce qui se passe en ce moment ! Le protestantisme, suivant sa pente naturelle, aboutit sous nos yeux au scepticisme le plus absolu. Le fils ne croit plus comme son père, les opinions les plus opposées s'abritent sous le même toit. A mesure que le temps a marché sur la tombe des

premiers réformateurs, leurs disciples s'en vont par des routes contraires, et tel est le chemin déjà parcouru que l'on ne peut plus dire si la Réforme a conservé une seule vérité intacte.

Il suffit donc de mettre la Réforme en présence d'elle-même pour la convaincre d'illusion et de mensonge. Du moins, au milieu de la décomposition de l'hérésie, se dissolvant au souffle d'un rationalisme sans frein, l'Eglise demeure, par un fait unique dans l'histoire, l'Eglise demeure, avec son admirable unité. Deux mille ans se sont passés, et après deux mille ans elle enseigne encore les mêmes vertus, elle inspire les mêmes sacrifices, elle obtient les mêmes hommages, elle ne cesse d'agir dans ses œuvres de science, de zèle et de charité.

* * *

L'Eglise catholique est bien la lumière qui conduisit les Mages vers Jésus-Christ. N'allons pas chercher la vérité ailleurs, elle ne s'y trouve pas. L'Eglise seule en est la dépositaire. Etoile brillante, qu'elle précède toujours notre marche. Parmi tant de fluctuations et d'orages dont souffre la pensée humaine, nous trouverons à la suivre toute direction et toute certitude. Ainsi soit-il.

VIII

2e Dimanche après l'Epiphanie

LA VERTU DE PATIENCE

Patientia opus perfectum habet.
La patience produit l'œuvre parfaite.
(Jac., I, 4).

Mes frères,

C'est une belle louange que l'apôtre S. Jacques décerne à la patience en attribuant à ses efforts « l'œuvre parfaite. » L'œuvre parfaite, c'est-à-dire qui réunit toutes les qualités de la vertu surnaturelle, est essentiellement l'œuvre méritoire et dont le bonheur du ciel sera la récompense. Elle doit faire le tissu de toute vie chrétienne. Dès lors, quel encouragement pour nous à aimer et à pratiquer la patience!

I

La patience est une vertu que nous devons exercer chaque jour les uns envers les autres.

Tous nous avons notre caractère, nos imperfections, nos défauts. Pas une seule famille dont les membres n'aient à se supporter, et ils se trompent beaucoup ceux qui disent : « Si j'étais comme un tel ou une telle, que j'eusse des enfants plus soumis, un mari plus sobre, je ne me fâcherais pas. Je l'ai porté de longues années, ce fardeau, mais aujourd'hui il est trop lourd. » Il en est chez vous comme ailleurs. On prend beaucoup de peine et l'on n'arrive à rien, on donnera cent fois de bons conseils qui seront cent fois oubliés. Que faire? L'âme patiente souffre, oublie, pardonne. Vous ne surprenez ni dans ses paroles ni dans ses actes aucune marque d'emportement ou d'indignation; elle sait, tout en acceptant la volonté de Dieu, attendre l'heure favorable.

Aussi bien, nos rapports de voisinage, nos relations avec le monde demandent la même douceur. Faut-il essuyer quelque mépris, quelque affront? Reportez-vous vers l'exemple de Notre-Seigneur au tribunal de Caïphe. Notre-Seigneur est accusé, insulté, calomnié; mais à toutes ces imputations il oppose une tranquillité silencieuse. Si l'on nous blesse tant soit peu, nous sommes tentés de nous irriter, de nous répandre en paroles amères. Le silence est de beaucoup préférable.

« Il m'a offensé! » dites-vous. — Et quand vous aurez répété cela mille fois dans l'intime de votre cœur ou dans le tumulte de vos conversations, tournant et retournant votre colère, non seulement vous n'en serez pas plus avancé, mais vous vous repentirez d'avoir agi de la sorte. Sous le coup d'une impression aveugle, inconsidérée, on ne peut rien faire sagement. Mieux vaut prendre le bon côté des choses même pénibles, user de ménagements charitables, ne jamais sortir des limites de la modération et n'avoir sur les lèvres que des paroles tempérées.

II

La patience ne nous est pas moins nécessaire dans les maux de la vie.

Vous le savez mieux que personne, vous dont la tâche journalière est si dure et si pénible : on trouve dans la vie plus d'épines que de roses. Souvent, sous le fardeau d'une amertume trop grande, tout un flot de larmes monte à nos yeux. L'âme patiente accepte les peines d'ici-bas de bon cœur et sans murmure; malgré leur rigueur, elle sait contenir sa tristesse et ses émotions.

L'épreuve de la maladie surtout est inévitable et l'on ne saurait guère y échapper. Lorsqu'elle viendra, souvenons-nous de ces admirables paroles écrites à notre intention : « Pauvre malade! Peut-être l'écho des plaisirs et des fêtes du monde arrive-t-il jusqu'à votre lit de souffrance; autour de vous peut-être l'affection est-elle fatiguée; peut-être encore y a-t-il des années et des années que vous souffrez. Laissez le monde, sans envie pour ses folles joies. Ne demandez pas à l'affection de veiller davantage. Sachez rester seul avec Jésus. Si vous pleurez, que ce soit avec Jésus : car il a pleuré. Si vous vous plaignez, que ce soit avec Jésus : car il s'est plaint. Si vous demandez la fin de votre douleur, demandez-la comme il l'a fait, en disant : O Père, s'il est possible! [1] »

Quelles que soient nos adversités, même pour ces luttes humiliantes dont notre âme est le théâtre, il faut toujours en revenir là, prendre notre courage ou plutôt notre crucifix à deux mains. Craignons par-dessus tout de perdre par l'impatience d'un moment le mérite de notre peine, fût-elle pesante, lassante, insupportable, et encore moins de vouloir échanger notre calice pour un autre. *Calicem quem dedit mihi Pater :* c'est celui que Jésus-Christ a accepté de la main de l'ange; nous devons le recevoir avec la même soumission, tout autre nous serait inutile. Non pas qu'il nous soit défendu de dire avec le Sauveur : « Mon Dieu, si vous le voulez, que ce calice

[1] Abbé Perreyve, *La journée des malades.*

s'éloigne de moi ! » Nous pouvons répéter les mêmes plaintes sans blesser la résignation, pourvu que notre âme reste confiante et soumise.

III

J'ajouterai même qu'il faut être patient avec Dieu.

Dieu permet au démon de nous tenter de mille manières. Notre vie est une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, de la foi contre les sens, de nous-mêmes contre nous-mêmes. *Hæc est pugna sanctorum,* dit S. Augustin : c'est le combat des saints. Le triomphe complet sur nos ennemis sera pour l'autre monde ; en celui-ci nous sommes dans la malheureuse nécessité d'avoir toujours à lutter. Heureux, du moins, qui sait opposer à la tentation une patience courageuse ! Quelquefois, au milieu de ses épreuves intérieures, on laisse échapper ce mot amer : « Là-haut, qui se souvient de moi ? » Combien l'on a tort de parler ainsi ! Dieu ne se désintéresse pas de nos angoisses, et l'épreuve, loin d'être l'abandon, est au contraire un témoignage de son amour.

Supporter Dieu dans la tentation, et le supporter aussi dans la prière. Il nous arrive souvent de prier sans voir nos demandes exaucées, et comme si le ciel restait sourd aux vœux que nous lui exposons. Toute cette lenteur divine ne doit pas nous rebuter. Le laboureur qui voit ses champs couverts de neige attend avec patience le fruit de son travail. Il faut accepter de même les retards de Dieu, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous envoyer les pluies de la première et de la seconde saison. Vous n'avez pas été exaucé ? Priez encore : ce que Dieu ne vous a pas accordé jusqu'ici, il l'accordera avec surcroît à votre foi persévérante et pour une heure choisie. Peu importe l'objet de vos vœux, ne vous lassez pas de prier ; les faveurs de la grâce ont assez de prix pour que vous leur donniez une attente douce et paisible.

* * *

Nous devons gagner le ciel à force de peines, et il faut savoir se consoler de tout. Mille contrariétés se rencontrent dans la vie en apparence la plus heureuse. C'est le vrai chemin du ciel. Le mérite n'est pas à faire ce que l'on aime ou à obtenir ce que l'on souhaite, mais à se soumettre à la volonté de Dieu. Plus notre vie sera désolée et plus elle sera patiente, mieux nous multiplierons l'œuvre parfaite ou l'œuvre méritoire par excellence et dont le ciel est le prix assuré. Ainsi soit-il.

LECTURES LITURGIQUES POUR LA PRIÈRE DU SOIR SUR LA MESSE DU DIMANCHE

VI

LA MESSE DE L'ÉPIPHANIE

Le mot *Epiphanie* signifie *Manifestation,* parce que Jésus-Christ s'est manifesté au monde, et par sa naissance annoncée aux bergers par les Anges, et par cette visite des Mages, qui fut pour Hérode un si grand sujet d'inquiétude. Pendant longtemps on célébra ce jour-là le mystère de la naissance du Sauveur, et c'est seulement sur la fin du IVe siècle que les Pontifes Romains obligèrent toutes les Eglises à célébrer avec Rome, suivant la tradition romaine, la fête de Noël le 25 décembre.

Mais la fête de l'Epiphanie demeura très solennelle avec les trois mystères qu'elle rappelle, et qui sont ainsi exposés dans l'antienne de *Magnificat* : « *Tribus miraculis ornatum diem sanctum colimus.* Nous honorons ce saint jour, illustré par trois prodiges. Aujourd'hui l'étoile a conduit les Mages à la crèche. Aujourd'hui l'eau a été changée en vin aux noces de Cana. Aujourd'hui le Christ a voulu être baptisé par Jean dans le Jourdain afin de nous sauver. *Alleluia !* »

L'Eglise honore surtout dans cette fête la venue des Mages, qui arrivent à Bethléem dirigés par l'étoile, pour adorer la Royauté divine de Jésus-Christ. Le mystère du baptême du Christ est célébré le jour de l'Octave de l'Epiphanie, et celui de l'eau changée en vin le 2e dimanche après l'Epiphanie. Nous méditerons en leur temps ces deux derniers prodiges.

I

1. Avec Noël et Pâques, l'Epiphanie est restée une fête vraiment populaire. Nos aïeux la célébraient avec une joyeuse simplicité. C'était « la fête des Rois. » L'un des convives était élu roi et l'on entourait d'honneurs cette royauté éphémère, qui donnait lieu à des scènes d'une naïve gaieté, mais d'où l'idée chrétienne n'était jamais absente. On se pressait autour du gâteau qui symbolisait le présent des Mages, et qui rappelait aussi le festin de Cana. On en faisait autant de parts qu'il y avait de convives, et parmi ces convives on comptait Jésus et Marie, qui présidaient, invisibles, cette gracieuse fête. Leurs parts étaient réservées aux pauvres en souvenir de la parole du Sauveur : « Ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites. » La société chrétienne était ainsi embaumée d'une atmosphère de charité.

Nous qui travaillons à la reconstruction parmi nous de la société chrétienne, conservons ou introduisons de nouveau ces douces pratiques, qui élèvent les esprits vers les pensées surnaturelles et remplissent les cœurs d'amour pour le prochain universel. Car elles resserrent notre attachement pour les parents et les amis qui sont à notre table. En leur communiquant les parts de Jésus et de Marie, nous avons un souvenir de bonté effective pour ceux qui, moins privilégiés que nous, n'ont pas la même place au banquet de l'existence. Alors ils sont moins portés à l'aigreur, et surtout à l'envie, qui a ravagé la société, devenue moins chrétienne, moins croyante, et qui a armé ses membres pour la lutte insensée des classes, lutte qui a fait disparaître tout bonheur, toute union, toute joie au sein du pays.

2. Dans l'*Introït,* l'Eglise salue le Roi, dominateur du monde, en se servant des expressions mêmes du prophète Malachie (III, 1) : « *Ecce advenit dominator Dominus.* Voici qu'il arrive, dit le

Prophète, le Dominateur que vous cherchez, *quem vos quæritis.* » Nous le cherchons en effet, et nous voulons qu'il règne sur nos âmes. Mais nous savons que ce Dominateur est clément et miséricordieux. C'est lui qui a dit : « Mon joug est doux, et mon fardeau léger ». Aussi sommes-nous heureux sous son aimable domination. Félicité de l'esprit qui voit, qui comprend la beauté de l'enseignement chrétien ; félicité du cœur, que ne troublent plus les remords de la haine, qui aime Dieu et les hommes en Dieu ; félicité de la conscience, qui est en paix, et dans laquelle rayonne le ciel.

Il tient dans ses mains *le règne,* c'est-à-dire le gouvernement qui nous conduit au royaume de Dieu. Ce royaume, nous en avons préparé l'avènement par la pénitence, pendant l'Avent ; maintenant nous jouissons de la douceur de la grâce et des bienfaits de la paix.

Il a aussi dans sa main la puissance et l'empire, la force et la souveraineté. Nous nous sentons faibles et nous le sommes ; mais Jésus-Christ est puissant pour nous. « Nous pouvons tout en lui » qui ne demande qu'à « nous fortifier ». Les peines, les malheurs, les tribulations de tout genre peuvent nous accabler : son secours est plus puissant que toutes les calamités, *potestas.* Il les fera même servir à notre bien, et, après tout, il n'y a qu'un maître : Lui, *et imperium.*

Le jour de Noël nous rappelions que le Père « a donné à son Fils les nations en héritage. » Le Christ est donc le Maître du monde et des âmes. L'Eglise maintenant supplie le Père de donner au Sauveur le jugement et la justice. Le *jugement,* c'est-à-dire la juridiction, le pouvoir de juger et de faire exécuter ses jugements, sans quoi son titre de Roi serait illusoire. La *justice,* c'est-à-dire la prérogative, qui lui revient en sa qualité de souverain, d'exercer la justice sur les peuples comme sur les individus, sur les chefs comme sur les sujets, et de faire ainsi régner la paix sur toute la terre, par la justice, par l'Evangile. Les chefs ne seront plus des tyrans ; les pauvres ne seront plus sacrifiés. (Ps. LXXI, 1).

II

Dieu appelle tous les hommes à la vérité, aussi Jésus-Christ est-il venu au monde pour les sauver tous. S'il avait une prédilection, ce serait pour les humbles, puisque c'est aux bergers d'abord qu'il s'est manifesté. Mais les riches aussi, les grands du monde, peuvent avoir des âmes très humbles et très belles, et, celles-là aussi, Jésus les aime, il les appelle. Il ne considère ni la pauvreté ni l'opulence ; il ne voit que l'âme, et plus une âme est remplie de foi et de charité, plus il se complaît en elle.

Telles étaient les âmes de ces bons Mages qui viennent du fond de l'Orient, guidés par une étoile, pour adorer l'Enfant Jésus.

Dans leur voyage il y a deux grandes étapes : Jérusalem et Bethléem. Mais, d'abord, qui étaient-ils, et comment ont-ils quitté leur pays pour venir de si loin voir un petit enfant qu'ils ne connaissent que sous le nom de « Roi des Juifs » ?

1. C'étaient « des Mages d'Orient, » dit S. Matthieu, c'est-à-dire des prêtres de Perse ou de Chaldée qui avaient conservé le dépôt des traditions primitives et qui n'adoraient qu'un seul Dieu ; des hommes de foi, qui cherchaient la vérité dans la simplicité et la droiture de leur cœur, et à qui Dieu envoya sa lumière, comme il fait toujours aux âmes sincères. Dans leurs traditions ils avaient recueilli la prophétie de Balaam : « Une étoile s'élèvera de Jacob, une puissance montera d'Israël. » (Num., XXIV, 17). Or voilà qu'une étoile merveilleuse, qu'ils n'avaient jamais vue, eux qui observaient toutes les étoiles, avait apparu et brillait dans le ciel. Etait-ce un astre nouveau que Dieu avait ainsi montré aux hommes, ou, comme l'a cru Kepler, la conjonction de deux planètes, qui, ainsi rapprochées, avaient un éclat extraordinaire ? Nous l'ignorons. Cependant on doit y reconnaître un signe miraculeux, puisqu'elle guida les Mages et leur désigna l'endroit où se trouvait l'Enfant Jésus.

Cette étoile, ils l'observèrent avec soin, cherchant à expliquer sa présence, et priant Dieu de les éclairer. Dieu leur envoya une grâce de lumière ; ils se rappelèrent l'étoile annoncée par le Prophète, et, voulant connaître la vérité figurée, présagée par cet astre nouveau, ils se mirent en route dans sa direction, conduits et soutenus par leur foi. C'est là qu'ils sont admirables. Ils partiront pour un pays lointain, inconnu, uniquement guidés par les antiques traditions religieuses, par la grâce qui illumine leur cœur et sollicite leur volonté, par la certitude intérieure qu'ils ont d'obéir à la voix de Dieu. Ils se lèvent, font de rapides préparatifs, emmènent avec eux des chameaux, des esclaves, des présents, s'entourent d'un riche appareil, ainsi que l'exige la majesté de cet enfant qu'ils sont pressés d'adorer. Ils s'en vont sans délai, voyagent pendant plusieurs mois, interrogeant partout, sans que personne les puisse renseigner, et marchent quand même.

Voilà nos modèles. Nous sommes en marche dans ce monde vers la vérité. Pour la connaître, ne redoutons aucun obstacle. Sacrifions nos idées, nos préjugés, nos goûts, tous les biens terrestres. « A quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Mettons-nous généreusement en route, conduits par l'Eglise infaillible, priant le Seigneur de nous montrer notre voie. N'hésitons pas à rompre avec les considérations frivoles, allons droit devant nous, et l'étoile de la grâce nous mettra sur le chemin qui mène à l'Enfant Jésus, qui est « la voie, la vérité et la vie », et, par lui, sur le chemin du ciel.

2. Après un long voyage les Mages arrivent à Jérusalem. On les remarque aussitôt à cause de la splendeur de leur cortège, à cause de leur accent étranger. Mais peut-être n'auraient-ils pas attiré l'attention, — car dans la Ville sainte on rencontrait des caravanes de tous les pays de l'Orient, — s'ils n'avaient pas demandé en toute simplicité et à tout venant : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer ! »

Leur présence, leur question cause un grand émoi. Hérode apprend leur arrivée, le but de leur voyage, et « il se trouble et tout Jérusalem avec lui. » Pour garder son trône il a versé des flots de sang, et lorsqu'il se croit assuré de le garder, voilà que des étrangers lui annoncent qu'il est né un Roi des Juifs ! Reste-t-il donc encore des descendants de la race de David ? Inquiet, il s'informe, il réunit les grands-prêtres et les Scribes, il leur demande où doit naître le Messie.

Lui seul l'ignorait parce qu'il était étranger au pays qu'il gouvernait. Il savait toutefois, comme tout l'Orient, comme les Romains eux-mêmes, au témoignage de Tacite, qu'un conquérant devait venir d'Orient. Il s'imagina que cet enfant serait ce conquérant et qu'il l'expulserait de la Judée. Les Scribes interrogés lui répondent aussitôt sans hésitation aucune, car ils connaissent les Ecritures, que le Christ doit naître à Bethléem, ainsi que l'avait annoncé le prophète Michée.

Hérode était cauteleux autant que cruel, il pense qu'il abusera facilement ces étrangers simples et sans défiance. Il les fait venir en secret, les engage à se rendre à Bethléem pour y chercher l'enfant : « Quand vous l'aurez trouvé, leur dit-il, venez me dire où il est, afin que j'aille aussi l'adorer ! » Et il les fait partir aussitôt, le soir, afin que personne à Jérusalem ne puisse deviner ses intentions perfides, ni l'agitation de son âme.

3. Ils partent pour Bethléem, qui est à deux lieues de là. Ils sont dans l'angoisse, car la nuit est venue. Où trouveront-ils l'enfant dans les ténèbres ? Mais leur étoile reparaît soudain, marchant devant eux, et paraissant leur dire : « Soyez sans crainte, venez, il est là ! » Ils sont alors « remplis d'une grande joie. » Tout à coup l'étoile, conduite par la main de Dieu, s'arrête au-dessus de la maison. Ce n'est plus la grotte de Noël, mais une maison que S. Joseph a sans doute louée pour y abriter Marie et le Sauveur du monde [1].

Alors ils entrent, ils adorent le divin Enfant, avec quelle ferveur et quelle reconnaissance ! Et ils ouvrent leurs trésors et ils lui offrent les présents symboliques de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

* * *

Le voyage des Mages, c'est le voyage de notre vie. A notre baptême nous recevons la grâce du salut. Nos âmes sont pures et elles se mettent en marche vers la vérité, le bien, la vertu, guidées par la grâce divine, comme les Mages par l'étoile. Nous devons chercher l'enfant, Jésus-Christ, la lumière. Mais en chemin nous rencontrons Hérode, c'est-à-dire le démon, qui nous détourne du bien, du devoir, de la piété. Il est l'ennemi juré de Jésus-Christ. Cependant tout d'abord il ne laisse point percer sa haine contre lui. Il manifeste même l'intention hypocrite de l'adorer à l'occasion ; mais c'est pour le mieux tuer dans nos âmes, par ses suggestions, ses objections, ses moqueries, en attendant qu'il se démasque et se dévoile ce qu'il est, avec toute sa méchanceté et son impiété.

[1] Cf. *Ami* 1905, p. 225 et suiv.

Fuyons Hérode, les compagnies irréligieuses ou licencieuses, le mauvais journal, le mauvais livre ; fuyons-le surtout quand il nous caresse et nous flatte, car c'est pour nous perdre. Et si nous l'avons rencontré, s'il nous a parlé, ne revenons jamais à lui. Déposons aux pieds de l'Enfant Jésus l'or de nos bonnes œuvres, l'encens de notre profonde adoration, nos sacrifices, notre pénitence, nos renoncements figurés par la myrrhe. Nous possédons « l'Enfant et Marie sa mère, *puerum cum Maria matre ejus,* » c'est-à-dire la bonté, la vérité, la paix, tout ce qui fait la douceur de la vie, l'enchantement de l'âme, la joie de la conscience. Demeurons auprès d'eux et que leur pensée soit comme l'étoile directrice de notre marche, jusqu'au jour où nous, qui sommes des étrangers sur cette terre comme les Mages l'étaient à Jérusalem, nous retournions dans notre pays, le ciel, qui est notre patrie.

Mais les Mages s'en retournent pour prêcher le Sauveur qu'ils ont vu, pour le faire connaître à leurs compatriotes, à leurs amis, à tous.

La Messe de l'Epiphanie se termine par ce chant triomphant : « *Nous avons vu l'étoile en Orient, et nous sommes venus avec des présents pour adorer le Seigneur !* » C'est tout le programme de la vie chrétienne : voir l'étoile, écouter la grâce, et aller à Jésus-Christ avec les magnifiques présents de toutes nos actions sanctifiées.

VII

LA MESSE DE L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

La fête de l'Epiphanie a une importance particulière dans le cycle ecclésiastique. Elle est comme le point de départ des fêtes de l'année. C'est en ce jour qu'elles sont annoncées solennellement au peuple chrétien dans les églises cathédrales. Après l'Evangile, en effet, le diacre fait savoir, *noveritis,* aux fidèles les jours où se célèbrent les fêtes de la Septuagésime, des Cendres, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu et du 1er dimanche de l'Avent. « Nous nous sommes réjouis en la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il ; maintenant nous vous annonçons les joies prochaines de la Résurrection de notre Sauveur. » C'est le premier avant-goût des fêtes pascales.

I

1. Les souvenirs que rappelle l'Epiphanie expliquent la grande place qu'elle a toujours tenue dans le cœur des chrétiens. Ce voyage des Mages, en plein hiver, leur anxiété à Jérusalem, dans un pays étranger, très loin de leur Chaldée, leur bonheur de revoir l'étoile, leur humble adoration de l'Enfant Jésus, tout cela frappait nos aïeux qui voyaient en eux de grands personnages, des princes, des rois, surtout des saints dont la simplicité et la générosité les touchaient ; car ils arrivaient à Bethléem chargés de présents qu'ils déposaient sans compter aux pieds de Jésus et de Marie.

Nos ancêtres ajoutaient à l'histoire, qui est

muette et qui ne satisfaisait point leur pieuse curiosité. Ils les voyaient couverts de la pourpre royale, une couronne sur le front, et abaissant avec bonheur leur majesté devant le petit Enfant. Ils leur donnaient même des noms : « Le premier, — dit le Vénérable Bède, dont l'Eglise estime la science, — s'appelait Melchior, c'était un vieillard aux cheveux blancs et à la longue barbe. Il offrit au Seigneur de l'or comme à son roi. Le second, nommé Gaspar, jeune, sans barbe, rouge de couleur, offrit à Jésus de l'encens comme à son Dieu. Le troisième, au visage noir, portant toute sa barbe, avait nom Balthasar. Il lui offrit de la myrrhe, comme au Fils de l'homme, qui doit mourir. » Ces détails sont pure légende et pure poésie ; mais ils faisaient la joie de nos pères, qui avaient voulu sans doute ainsi faire intervenir les trois races d'hommes devant le berceau de Jésus... Ils inspirèrent les artistes du moyen âge qui se plurent à représenter dans les vitraux ces vénérables personnages qui donnaient au peuple chrétien des enseignements si élevés. C'est ainsi que les nations ont grandi, le regard tourné vers Dieu, l'âme pleine de charité et d'adoration ; ce qui constitue la véritable civilisation, celle qui a fait le bonheur de l'humanité, qui a adouci ses mœurs pendant les siècles chrétiens. Voilà la vraie civilisation, celle qui unit les hommes, leur met au cœur l'espérance et l'amour, et non celle qui les tue et leur remplit l'âme d'envie, de haines, et de ces préventions, de des ambitions matérialistes qui poussent à la lutte des classes et travaillent à bannir de la société la religion et la paix.

2. Ce qui est certain, c'est que des Mages vinrent de l'Orient, qu'ils étaient trois, qu'ils firent des présents à l'Enfant Jésus, et que négligeant les suggestions d'Hérode et avertis par un ange, ils s'en retournèrent discrètement chez eux par un autre chemin, sans repasser par Jérusalem. Ces faits rapportés par S. Matthieu et par une tradition sûre, renferment d'ailleurs les leçons les plus touchantes et même les plus sévères. Si nous avons rencontré par hasard Hérode, l'endormeur de consciences, Hérode qui médite des assassinats d'âmes, fuyons-le, quels que soient nos engagements et nos promesses. Des promesses de mal n'obligent pas ; si nous les tenions, ce serait la perte de nos âmes.

Venons donc auprès de l'Enfant Jésus avec la simplicité, la droiture, la piété des Mages ; offrons-lui nos dons en les faisant passer par les mains de Marie : nos bons désirs, nos résolutions généreuses, l'esprit de charité, d'adoration et de sacrifice. Répandons autour de nous des aumônes plus abondantes : que ceux qui ont songent à ceux qui n'ont pas, et qu'ils se plaisent à faire des heureux, afin que la venue de Jésus-Christ au monde ne soit pas inutile, que ses exemples nous servent et que nous soyons de vrais chrétiens, remplis de cette charité que ne connaissaient pas les païens, parce que c'est Jésus qui l'a apportée dans le monde, et que ne connaissent plus guère ceux qui redeviennent païens, ou qui ne sont chrétiens qu'à demi.

II

Pendant tout l'Avent, nous avons eu le grand prédicateur de l'Avent, S. Jean-Baptiste. Cette figure imposante disparaît soudain pour laisser resplendir la personnalité divine, infiniment douce, de l'Enfant Jésus. Jean ne demandait qu'à s'effacer devant celui qu'il annonçait et à qui il envoyait ses disciples. C'est la sublimité du désintéressement. Il voit en effet Jean et André qui se rendent auprès de Jésus et se fixent désormais dans son entourage, et il les laisse aller, heureux de voir qu'ils écoutent un Maître meilleur que lui.

Mais voici que cette belle figure nous apparaît de nouveau dans l'Evangile de ce jour, qui nous raconte le baptême de Jésus-Christ. Nous y verrons le Précurseur et le Sauveur chacun dans son rôle admirable qu'il convient d'étudier, car rien n'est plus adorablement instructif et édifiant.

Jean *baptise le Sauveur ;* le *ciel atteste ensuite la divinité de Jésus ;* enfin, *Jean-Baptiste rend son suprême témoignage*. Il a vu non seulement, et avec quel bonheur ! le Christ qu'il prêche ; mais il a vu le Saint-Esprit descendant du ciel sous la forme d'une colombe et demeurant sur celui qu'il vient de baptiser.

1. Un jour, il voit « Jésus qui venait à lui. » Ils ne s'étaient jamais vus, car Jean tout enfant s'était réfugié au désert d'Aïn-Kârim, non loin de la maison de Zacharie, pour se préparer à sa mission dans la prière et la pénitence. Pendant ce temps le Sauveur avait séjourné en Egypte, puis il s'était rendu à Nazareth, où il avait demeuré. Ces faits historiques montrent, pour le dire en passant, l'absurdité de ces gravures, de ces tableaux, qui nous peignent Jésus et Jean enfants et s'amusant ensemble. Trop souvent nos artistes en prennent à leur aise avec l'Evangile, et ils remplacent par des fantaisies la science historique.

Jésus désirait vivement voir son Précurseur pour le récompenser, dans un doux entretien, de sa foi, de son humilité, de son zèle. Il arrive, et Jean, par une révélation divine sans doute, a vu que c'est Lui. Il s'écrie dans son ravissement : « Voici l'Agneau de Dieu ! voici celui qui ôte le péché du monde ! » Voici l'Agneau qui vient s'offrir parce qu'il l'a voulu, l'Agneau qui veut être immolé en sacrifice pour les hommes, l'Agneau innocent qui lavera dans son sang le péché du monde, le péché d'Adam, tous les péchés des hommes, ce péché qui recouvrait l'humanité comme d'une lèpre.

Pourquoi Jésus vient-il au Jourdain ? C'est pour y être baptisé par Jean, afin de se manifester enfin à son fidèle serviteur, afin de confirmer son autorité devant les Juifs qui accourent auprès du Précurseur, afin aussi de se manifester au monde par la voix du Père qui va parler.

Mais dès que Jean a reconnu son bon Maître, celui qu'il annonce avec tant de foi et de zèle, surtout quand il l'entend lui demander d'être baptisé par lui, il s'effraie, il tremble, il ne supporte pas cette pensée de baptiser son Maître et son Dieu, et il refuse avec une humilité énergique :

— C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi !

Comme Notre-Seigneur doit admirer son Précurseur, si grand, et qui se confondait dans son néant ! Il se contente de lui répondre :

— Laisse, c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice.

S. Jean-Baptiste était bien dans son rôle quand il disait : « C'est moi qui dois être baptisé par vous ! » Il avait le sentiment profond de son indignité devant Celui dont il avait dit : « Je ne mérite pas de dénouer la courroie de sa chaussure ! » Son humilité est aussitôt récompensée, car si Jésus ne baptise pas Jean dans l'eau, il le baptise dans l'Esprit ; il répand dans son âme la grâce du Saint-Esprit qui y développe toutes les vertus, et particulièrement la charité, à un degré éminent. Il lui donne aussi la grâce de l'intelligence spirituelle, qui lui fait comprendre ce que c'est que cette Justice qu'ils doivent accomplir ensemble.

La justice, c'est tout ce qui est le plus droit, le plus saint, le plus parfait. Qu'est-ce qui était plus parfait ? C'était d'obéir. Jean le fit en toute simplicité, car il souffrait de cette supériorité qui lui était imposée. Il se soumit avec humilité, par où il apparaît que la justice c'est aussi l'humilité ! Il reste à la place où Dieu l'a mis. Cette place, c'est celle qu'aimera Jésus, lui qui a dit : « Je suis venu pour servir et non pour être servi. » La juste place est celle de l'humilité, car qui sommes-nous pour nous élever ?

2. Jean plongea le Sauveur dans les eaux du Jourdain. Jésus daignait recevoir le baptême de pénitence, lui qui n'avait rien à expier, puisqu'il était l'innocence même, et il se mit à prier, *Jesu baptisato et orante*. Il priait pour ceux qu'il venait racheter, il priait aussi pour que le Père lui accordât toutes les grâces que requérait sa mission. Dans toutes les circonstances importantes de sa vie, nous le voyons prier, parfois passer la nuit à prier.

Et soudain les cieux s'ouvrent. Le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe et demeure sur lui. La colombe est le symbole de l'innocence, de la simplicité et de l'amour : les vertus qui apparaissent avec le plus d'éclat en Jésus-Christ. Et en même temps une voix du ciel retentit :

— Tu es mon fils bien-aimé, je me suis complu en toi !

Toute la Sainte Trinité est ici réunie : le Père, qui célèbre son Fils, engendré dès l'aurore, c'est-à-dire avant tous les siècles, investi de la royauté sur les nations, sur le monde, l'objet de ses complaisances, car le Fils est beau, grand, puissant, infini comme lui ; l'Esprit-Saint qui demeure sur lui ; le Fils qui prie. Quelle scène solennelle qui attire l'attention du ciel tout entier, car c'est le commencement de la vie publique de Jésus, de ses prédications, de ses miracles éclatants, de la haine aussi qui va l'environner, lui tendre des pièges, et le conduire au Golgotha !

3. Le peuple a-t-il entendu cette grande voix du Père ? Il ne paraît pas au moins y avoir pris attention. Mais Jean l'a entendue, elle l'a remué jusqu'au fond de l'âme, et il proclame ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu :

— J'ai vu l'Esprit-Saint descendre du ciel et demeurer sur lui.

Il le déclare devant les foules frivoles, qui maintenant se prennent à réfléchir et à croire, parce qu'elles croient toujours le Précurseur. Il continue donc sa mission annonciatrice, et comme on peut lui reprocher de n'avoir pas dit au peuple à l'arrivée de Jésus que c'était le Messie, il s'écrie : « Je ne le connaissais pas ! » Et il y a dans ces mots comme un immense regret de ne l'avoir pas connu plus tôt, car il répète deux fois ces paroles : « Je ne le connaissais pas ! Mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il fût connu dans Israël. » Tout Israël s'était en effet transporté sur les rives du Jourdain, où Jean ne parlait que de Jésus, sans le connaître encore.

Mais comment l'a-t-il connu ?

— Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu !

Il a vu l'Esprit-Saint. C'est pour lui que les cieux se sont ouverts. Il a entendu la voix du Père. Il le déclare hautement et il termine par ce suprême témoignage :

« Et j'affirme que celui-ci est le Fils de Dieu ! »

Ne nous étonnons pas qu'il soit le plus grand des enfants des hommes. Il a devancé Pierre dans la foi, il a devancé Marthe, l'aveugle-né et le centurion ; il est le premier qui ait reconnu et proclamé la divinité de Jésus-Christ.

L'Eglise a placé ici cet Evangile, parce qu'elle a voulu rapprocher ceux qui les premiers ont rendu témoignage à la divinité du Sauveur. Les Mages l'ont reconnu dans l'enfant de Bethléem, c'est pourquoi ils lui offrent de l'encens. Ils retournent dans leur pays et ils y prêchent Jésus. Ils redisent, mais avec la certitude de ceux qui ont vu de leurs yeux : « Nous sommes venus et nous avons adoré le divin Enfant. » Mais Jean a vu mieux encore, et son autorité est plus imposante quand il dit : « Il est vraiment le Fils de Dieu. *Hic est Filius Dei.* »

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XXXII

LES RÉSULTATS DES CROISADES

Les incrédules du XVIIIe siècle, Voltaire à leur tête, ont beaucoup ri de la conquête du Saint-Sépulcre, se demandant ce que les chevaliers, nos pères, étaient allés faire si loin. N'en déplaise à tous les libres-penseurs d'hier et d'aujourd'hui, en prenant le chemin de la Palestine, les Croisés ont obéi à un mobile noble. Ils voulaient à la fois venger l'honneur de la religion par la délivrance du tombeau du Christ, et sauver les chrétiens opprimés. Mais, chose remarquable, les causes les plus saintes ne triomphent jamais sans qu'il n'en résulte pour la

société de précieux avantages. Au dire des meilleurs historiens, les Croisades furent jusque dans leurs résultats secondaires un chef-d'œuvre politique.

I

D'abord, sous le rapport purement matériel, les Croisades ont amené le progrès.

Grâce à leur influence, secondée par les pèlerinages au long cours, le commerce maritime grandit, l'industrie se développe. Un mouvement d'intensité plus active est imprimé au courant d'échanges qui se produisait, depuis deux ou trois siècles déjà, entre l'Orient et l'Occident. En même temps que les Croisades ouvrent aux peuples occidentaux avec les routes de l'Asie un horizon illimité, elles font passer en Europe de nombreux produits alimentaires et industriels, jusque-là rares ou complètement ignorés : mûriers, blé de Turquie, canne à sucre, étoffes de soie et de coton, draps d'or de Damas, devenus si célèbres pendant tout le moyen âge, bijoux sertis de rubis et de perles, substances tinctoriales, telles que le safran et le pastel dont la peinture fait un très riche usage. Il en résulta pour les industries continentales un nouvel essor.

Non seulement les Croisés entraînent à leur suite des marchands et des navigateurs ; mais, depuis la même époque, une marine plus perfectionnée, de petites flottes européennes commerçantes, venues des villes hanséatiques du Nord, de Gênes, de Pise, de Venise et des ports de la France méridionale, se dirigent chaque année vers l'Asie pour y exporter nos productions. Aussi bien, Arabes et Musulmans viendront prendre part aux grands marchés de la Lombardie, du Languedoc et de la Champagne. Après les Croisades, la France en particulier créa des établissements dans les Echelles du Levant pour faciliter ses débouchés commerciaux, fonda des colonies et des consulats dans toute la Méditerranée orientale, la mer de Marmara et la mer Morte.

Nous sommes fiers, et à juste titre, des conquêtes réalisées sur la nature par l'introduction d'une foule de richesses végétales et animales acclimatées sur notre sol. Au milieu d'une magnifique exposition de végétaux exotiques que l'habitude nous fait considérer aujourd'hui comme indigènes, l'azalée, le lilas, la tulipe, l'acacia, on voit dans nos jardins d'acclimatation la plus intéressante variété d'animaux. Or tous ces produits sont dus pour la plupart aux grandes expéditions du XIIIe siècle.

II

Au point de vue littéraire et artistique, l'influence des Croisades n'a pas été moins heureuse.

Il faut reporter au siècle des Croisés l'idée première des explorations géographiques qui ont révélé aux peuples d'Occident la connaissance du monde entier. Des voyageurs intrépides pénétrèrent au prix de mille difficultés dans les hauts plateaux de l'Asie et même dans les déserts de Chine. Il en advint pour la science historique des renseignements précieux sur les mœurs et coutumes des nations du Levant.

Si la langue française commença au même moment à se populariser chez les peuples asiatiques où nous la retrouvons encore aujourd'hui, à leur tour légendes et poésies orientales imprègnent de plus en plus notre littérature. Les trouvères et troubadours mêleront à la vieille langue romane, pour la verve satirique et la maligne observation des caractères, des comparaisons orientales. La philosophie et la théologie elles-mêmes, en vulgarisant les ouvrages d'Aristote, tireront profit des écrits arabes ou byzantins.

On peut dire aussi que les Croisades ont créé chez nous les armoiries et la science du blason. Ces emblèmes, aux dessins de manière byzantine, indiquaient par leurs ornements extérieurs le rang, les charges, les dignités de ceux qui en étaient investis : non seulement les nobles, mais les villes, les municipalités, les provinces, les corporations, les chapitres eurent leurs armoiries ; elles prirent alors un caractère régulier et devinrent des propriétés transmissibles.

Les peuples d'Occident ont également rapporté de leur contact avec les civilisations asiatiques certaines connaissances architecturales. Quelques historiens, en voulant attribuer à celles-ci l'origine de l'ogive, se sont trompés : car l'ogive est née chrétienne, et c'est la France des Croisades qui l'a donnée à l'Orient. Toutefois nous devons aux Croisés un style spécial où se rencontrent avec la tradition latine les influences syriennes et musulmanes.

A partir de cette époque, toute la richesse de l'art oriental se manifeste avec éclat dans la construction et la décoration des églises du XIIe et du XIIIe siècle. Un groupe d'églises à coupoles, d'importation byzantine, dans le Périgord et une partie de l'Angoumois et du Quercy, nous rappelle en pleine France l'architecture religieuse des pays levantins [1]. Avec la coupole, on empruntera à Byzance les façades dentelées, les fenêtres géminées, les incrustations, les mosaïques, les peintures murales et sur bois, etc.

III

On ne peut pas contester davantage les résultats sociaux des Croisades.

Sous l'influence des guerres de la féodalité, la France était appelée à se dissoudre ; mais, grâce aux expéditions qui entraînent les seigneurs, l'unité politique grandit, le pouvoir royal se consolide. Aussi bien, les populations se préparent, avec les franchises communales, à gagner leur part d'influence dans les affaires publiques. Michelet lui-même a reconnu que les Croisades avaient servi à l'abolition de l'esclavage : ducs et barons, avant de partir pour la Terre Sainte, et moyennant finances pour leur équipement, vendaient ou donnaient la liberté. Nombre de hameaux font dater de cette époque le commencement de leur vie civile et les chartes qui leur furent octroyées [2].

Par ailleurs, la guerre prend un caractère plus large. Ce ne sont plus des rois qui disputent une

[1] Cf. Lavisse, *Histoire de France*, t. II, p. 403.
[2] Cf. Lavisse, *op. cit.*, t. II, L'émancipation des classes populaires, p. 336-337.

couronne, ni des comtes ou des barons qui, suivis de leurs serfs, luttent les uns contre les autres ou contre les municipalités voisines. On combat pour le soutien d'un principe, pour une idée, pour une cause généreuse. En fait, les Croisades, tout en mettant fin aux guerres privées, aux vieilles rivalités provinciales, ont arrêté la puissance des Turcs et préservé l'Europe de la civilisation ou plutôt de la barbarie asiatique. Si elles eussent triomphé, les mœurs musulmanes apportaient, avec le harem et le fatalisme, la mort de tout progrès, « pareilles à ces grandes vagues de sable poussées par les vents du désert et qui vont s'abattre en tournoyant sur les vallées et dans les plaines, pour les changer en solitudes. »

Depuis les Croisades, la France, par les ressources qu'elle y dépensa, s'est acquis en Orient un prestige ineffaçable. Ces expéditions lui ont assuré un patrimoine d'honneur et d'influence dont nous vivons encore. « Comme ces marbres de Paros qui, à force d'être caressés du soleil, en prennent les tons d'or et de pourpre, l'imagination d'Orient est tout éclairée de la gloire française. » Pendant bien des siècles, au Liban, lorsque le célébrant lisait l'Evangile, le consul de France tirait l'épée. Et aujourd'hui même, ces deux mots « *Catholique* et *Franc* » sont restés synonymes sur les lèvres de l'habitant de Jérusalem comme dans la langue du Carmel et de la Syrie. « Avec les Croisades, la civilisation du XIIIe siècle, écrit M. Imbart de la Tour, a créé plus qu'un état social, plus que des formes d'art, plus que de la beauté... C'est de sa vertu propre que, sous l'influence du christianisme, elle a tiré ces fleurs exquises dont l'arome nous pénètre encore : l'honneur, l'esprit chevaleresque, l'esprit de liberté [1]. »

* * *

Il faut donc bénir de tels souvenirs, glorifier les grands Papes qui provoquèrent les Croisades, les princes qui les dirigèrent, les guerriers auxquels on doit leurs succès, c'est-à-dire toute l'élite de la noblesse française. Princes et guerriers, depuis Godefroy de Bouillon jusqu'à S. Louis, en mourant avec courage dans les montagnes de la Judée ou dans les plaines d'Egypte, ont travaillé pour la cause de Dieu et de l'Eglise.

Mais si les Croisades ont eu pour premier résultat de sauver la civilisation occidentale menacée par les progrès de l'Islam, si tel fut leur premier but, — et le discours du pape Urbain II au concile de Clermont le prouve assez, — ces expéditions furent aussi très heureuses, nous venons de le voir, au point de vue économique et social. Il conviendrait de ne pas l'oublier.

XXXIII

ORIGINE RELIGIEUSE DES MONTS-DE-PIÉTÉ

L'Eglise est la bonté même ; de son cœur, pendant le cours des siècles, se sont épanchés sur le monde des humbles tous les flots d'une tendre pitié. Déjà nous en avons fourni de multiples exemples. Sublime mendiante, elle ira jusqu'à tendre la main pour les pauvres. Mais sa sollicitude n'a pas été moins admirable en faveur des classes laborieuses. L'origine des monts-de-piété en est une preuve nouvelle. L'histoire, d'ailleurs, offre peu de spectacle aussi beau que celui d'une autorité morale se plaçant toujours et résolument du côté des faibles.

I

Lorsque, vers le milieu du XIVe siècle, vint la première idée d'un mont-de-piété, état social et prospérité matérielle laissaient fort à désirer dans tous les pays d'Occident. Autant et plus même qu'aujourd'hui, il fallait avoir recours au crédit. Les famines et les interruptions de travail imposaient aux artisans de nombreux chômages. Il en résultait pour la population ouvrière, n'ayant d'autre capital que sa capacité de travail, une gêne prolongée. Les Juifs, gros capitalistes et seuls détenteurs du numéraire, exploitaient cette situation par une usure excessive, en prêtant sur gages ou sur hypothèques.

Depuis longtemps on cherchait un remède. Diverses tentatives eurent lieu d'abord. En 1326, Durand de Saint-Pourçain, évêque de Mende, proposa de constituer dans chaque ville un magistrat chargé de faire des avances aux familles nécessiteuses, moyennant un intérêt convenu. Un peu plus tard, Philippe de Maizières, membre du Conseil de régence de Charles VI, développait un plan largement conçu pour l'organisation du crédit populaire ; mais ce projet resta lettre morte. Ce fut un évêque de Londres qui, en 1361, eut l'idée d'un mont-de-piété, en abandonnant, par legs testamentaire, 1.000 livres sterlings au Chapitre de sa cathédrale pour en faire des prêts sur gages *sans intérêts,* de la durée d'un an. Au bout de l'année, si le prêt n'était pas remboursé, les gages, qui devaient avoir une valeur au moins égale, étaient vendus. Mais cette initiative demeura isolée et sans influence.

Cependant le crédit rural reposait de plus en plus entre les mains des Juifs, gens d'affaires retors et hardis, « qui prêtaient à 30 %, ou six deniers par livre et par mois [1]. » S. Bernardin de Sienne, S. Jean de Capistran et S. Jacques de la Marche élèveront contre eux d'ardentes protestations. Un demi-siècle après, Savonarole les signalait encore, et à bon droit, comme dévorant la substance du peuple. C'est au point que, par ce système de prêts sur gages avec usure, certaines familles juives florentines avaient gagné 50 millions de florins. L'exaspération était au comble. En Italie, en Hongrie, en Russie, où les prêts s'élevaient parfois à 70 et 80 %, on voyait des scènes semblables à celles que le mouvement anti-sémite renouvela de nos jours.

Un moine franciscain, le F. Barnabé de Terni, fonda alors le premier mont-de-piété. Barnabé de Terni, prêchant à Toulouse, ne put retenir ses larmes en voyant les sommes énormes extorquées

[1] *Histoire de la Nation française,* t. II, p. 418.

Cantu, *Hist. des Italiens,* t. VII, p. 96-97.

à la classe laborieuse par d'avides usuriers. On était en 1472. Aussitôt, et avec le concours d'un jurisconsulte éminent, il établit une caisse de prêts populaires à 5 %. S'il faut en croire les documents de l'époque, les Juifs qui régnaient à la fois sur les communes et sur l'aristocratie par le crédit et par l'exercice de la médecine, essayèrent à plusieurs reprises d'assassiner le saint religieux. Mais ces odieux attentats ne firent que donner plus de relief à son œuvre. Les dépôts d'argent venaient de riches et nobles familles, dont les archives milanaises et gênoises conservent encore le souvenir. Bref, sous l'impulsion d'un zèle actif, dans l'espace de quelques années, les principales villes de la Péninsule eurent leurs monts-de-piété [1].

Le peuple bénit cette entreprise. De leur côté les papes, malgré les calomnies des agioteurs, la favorisèrent par de sages et paternelles prescriptions. Le Concile de Trente même, à la suite de l'exemple donné par S. Charles Borromée à Milan, en recommanda l'établissement aux évêques et aux prêtres.

II

Les monts-de-piété devaient avoir pour la classe populaire les meilleurs résultats économiques.

Tout aussitôt, le prêt sur gages amena la baisse du taux d'intérêt, et une baisse considérable, puisqu'il tomba dans les pays d'Italie de 40 et même 50 et plus pour cent, à 5, 4 et 3. Sans doute, l'augmentation des métaux précieux dus à la découverte des mines du Pérou et du Mexique fut pour une large part dans ce fait. Il n'en faut pas moins convenir que si les Juifs étaient restés en possession exclusive du commerce de l'argent, ils auraient pu, abusant de la condition malheureuse des emprunteurs, prolonger longtemps encore leur oppression financière. A vrai dire, l'institution des monts-de-piété, en protégeant le petit propriétaire, mettait fin à la domination des capitalistes [2].

L'Eglise, en principe, condamne le prêt à intérêt. Pour les Saints Pères comme pour les Docteurs du moyen âge, l'argent était une matière inerte, ne produisant pas comme les terres, les arbres, les vergers, les troupeaux ; il ne pouvait porter rente légitimement. A leur sens, au milieu d'une société encore élémentaire où le rôle du capital était peu apparent, la question de faire fructifier l'argent par son emploi dans des entreprises industrielles ou commerciales ne se posait même pas. En réalité, la création des monts-de-piété ne changeait rien à la doctrine de l'Eglise. Si l'Eglise tolère au XVe siècle le prêt à intérêt, ce n'est pas que sa discipline se soit modifiée, mais les conditions extérieures de la société, en se transformant, avaient fait du prêt monétaire un capital productif.

Le progrès des études historiques a mis en pleine lumière les services rendus par les monts-de-piété au régime agricole et manufacturier. Sans être réduits à la pauvreté, le cultivateur et l'ouvrier ont souvent besoin d'argent, soit le cultivateur pour ensemencer ses labours, soit l'ouvrier pour acheter les matières qu'il met en œuvre ou les outils qu'il emploie. Or les monts-de-piété ne se bornaient pas à fournir les semences ou les instruments aratoires nécessaires, ils prêtaient sur l'ensemble des produits industriels, le fer, le plomb, les laines, les soies, les toiles. Ils recevaient aussi toutes les sommes qu'on leur confiait, s'engageant à les rendre à vue, et remettaient au déposant un titre négociable par voie d'endossement. En fait, leur apport financier était appréciable.

Très florissants au XVIe siècle en Italie, en Flandre, en Portugal, et surtout dans les Etats de l'Eglise, les monts-de-piété ne furent établis en France et en Allemagne qu'au XVIIe siècle, à cause des luttes sociales déchaînées par le protestantisme. En Allemagne, Luther, tout en se faisant passer pour l'ami du peuple et le défenseur des intérêts des classes laborieuses, s'opposa à leur création. Calvin, au contraire, fut mieux inspiré. Sous l'impulsion des religieux franciscains, les premiers monts-de-piété se fondèrent en France, à Nice, à Marseille et à Avignon où l'on prêtait à 2 ½ %. Toutefois cette institution ne fonctionna à Paris qu'en 1777. Ajoutons qu'après avoir acquis un patrimoine considérable, les monts-de-piété employèrent une partie de leurs richesses en bonnes œuvres.

* * *

On le voit, l'Eglise, loin de gêner la prospérité et le bonheur des peuples, en a toujours favorisé le développement. D'ailleurs, par la fondation des monts-de-piété, l'Eglise ne poursuivait pas seulement un but économique. Lorsque ceux-ci se furent assez multipliés, elle les plaça, pour leur imprimer une influence morale et religieuse, sous la sauvegarde de puissantes Confréries. La Révolution détruisit, avec beaucoup d'autres choses, une institution aussi bienfaisante. Mais c'est le propre de la charité chrétienne de refleurir sur les ruines. Les monts-de-piété revivent de nos jours, en France, avec les banques populaires du P. Ludovic de Besse, et, en Allemagne, avec les caisses de Raiffeisen. Tout comme au temps de Barnabé de Terni, l'artisan des villes et l'ouvrier des champs, petit industriel et petit commerçant, manquent souvent des capitaux qui leur seraient indispensables pour parer aux moments de gêne, mais surtout pour utiliser les inventions adoptées dans leur métier, les nouveaux procédés et les nouvelles méthodes. L'œuvre des banques populaires et du Crédit agricole répond à cette nécessité.

[1] Cf. M. de Mun, *Discours parlementaires* en 1902.
[2] Cf. *Correspondant* du 25 oct. 1885, *Etude sur les Monts-de piété*, par Claudio Jannet.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 20 decembris 1922.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD

LANGRES. Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE DE L'*AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL*

SUPPLÉMENT A L'*AMI DU CLERGÉ*

(Année 1922)

TABLE SYNTHETIQUE

Sermons et plans pour les fêtes de l'année

I. — *Fêtes de Notre-Seigneur*

Nouvel An : Les trois trésors de la famille. . . 644
Epiphanie : Ce qu'est le chrétien. 5
— Présents des Mages, présents eucharistiques. 9
— Les trois lumières. 673
— L'Etoile de la France. 677
Mercredi des Cendres : Les pénitences forcées. . 55
Dimanche des Rameaux : Allocution au cimetière. 161
— Le devoir pascal. 162
Jeudi Saint : La présence réelle. 165
Vendredi Saint : La Passion de N.-S. Jésus-Christ. 166
Paques : Le fait de la Résurrection. 193
— La pierre angulaire. , ... 177
— Les triomphes de la Croix. 180
Ascension : Le bonheur du ciel. 280
Pentecote : La mission de l'Eglise. 282
— L'amour que nous devons à la religion chrétienne 300
Fête-Dieu : La Sainte Eucharistie et notre dureté de cœur 305
— L'Eucharistie mystère d'amour 310
Sacré-Cœur. — *Triduum préparatoire à la fête :*
I. Le don de soi au Sacré-Cœur. 321
II. Le Sacré-Cœur et la haine du péché 322
III. Le chef-d'œuvre du Sacré-Cœur. 324
Pour la fête : Le culte du Sacré-Cœur. 325
— Ses enseignements. 337
Dédicace : Le respect de l'église. 566
Noel : Les gloires de l'Incarnation. 642
— Gloire à Dieu et paix aux hommes. . . . 645
— Le mystère de Noël. 657
— L'amour de Dieu pour nous dans l'Incarnation. 661
— Jésus-Enfant 664

II. — *Fêtes de la Sainte Vierge*

Purification : (Plan) L'esprit de sacrifice et d'immolation 25
Annonciation : La vocation de la Sainte Vierge. 154
Compassion : La T. S. Vierge au Calvaire. . . . 156
Assomption : Mort et résurrection de Marie. . . 420
— Marie Reine du ciel. 433
— La France et la dévotion à la Sainte Vierge. 423
Nativité : Marie aurore du salut. 467
— (Plan) Les gloires de cette naissance. . . 470
Sept-Douleurs : Sur la souffrance. 493
Rosaire : Rosaire de guerre et Rosaire de paix . 497
— Notre-Dame du Rosaire. 502
Immaculée-Conception : La Vierge immaculée. . 614
— Le sens de cette fête. 625
— La pureté de Marie. 627
— Trois pensées à méditer. 641
Pour un Pèlerinage en l'honneur de la T. S. V. :
Les motifs de la dévotion à Marie 478

III. — *Fêtes des Saints*

S. André, apotre : Son apostolat et son martyre. 621
S. Augustin : Sa conversion. 318
— L'œuvre de Dieu dans sa conversion. . . 465
Sainte Catherine : Conviction et action. . . . 609
Sainte Cécile : Quelques mots d'histoire. . . . 593
— La vie et la mort d'une Sainte. 595
S. Eloi : Allocution à des ouvriers. 632
S. Elophe, martyr : Le passé et le présent. . . 533
S. Evrard, ermite : Les vertus de sa vie et la fécondité de son œuvre 376
S. François d'Assise : Les stigmates de S. François. 585
Sainte Jeanne d'Arc : A l'image du Sauveur. . . 247
— La France « fille aînée de l'Eglise ». . . . 263
S. Joseph : L'homme de foi et de sacrifice. . . . 99
— (Plan) S. Joseph notre protecteur. 103
— *(Patronage de S. Joseph)* La justice. . . 216
S. Justin : Le philosophe et le martyr. 43
S. Laurent : De la force de caractère. 417
S. Léger : Les raisons de son culte. 509
S. Louis, roi de France : S. Louis et la royauté chrétienne 617
Sainte Marie-Madeleine : La conversion. . . . 484
S. Martin : Quelques leçons de sa vie. 581
S. Paul : Trois caractères de son apostolat. . . 361
S. Pierre et S. Paul : De l'éminente dignité des Apôtres dans l'Eglise. 333
— Grandeur de la papauté. 327
Saintes Reliques : Nos devoirs envers les Saints. 563
S. Sulpice le Pieux : Sa compassion pour le peuple. 17
S. Thomas de Cantorbéry : Sa vie. 557
Toussaint : Bonté, justice et gloire de Dieu. . . 529
— Nous devons imiter les Saints. 545
— Nécessité pour nous, dans le temps présent, de devenir des saints. 549
Pour le soir : La tombe familiale. 552
— La prière pour les morts. 554
— « Notre Sœur la mort ». 561

Les Dominicales d'un petit Doyen

XI. — *Epiphanie :* L'établissement de l'Eglise. . 10
XII. — *2e Dim. après l'Epiphanie :* Le miracle. . 12
XIII. — *3e Dim. :* Les malfaiteurs de la plume. . 21
XIV. — *4e Dim. :* Le combat de la vie. 22
XV. — *5e Dim. :* Les occasions perdues. . . . 36
XVI. — *6e Dim. :* Le luxe. 37
XVII. — *Septuagésime :* L'existence de Dieu prouvée par la raison. 52
XVIII. — *Sexagésime :* Le salut. 54
XIX. — *Quinquagésime :* L'âme. 90
XX. — *1er Dim. de Carême :* La conscience. . . 103
XXI. — *2e Dim. :* Nécessité de la pénitence. . . 120
XXII. — *3e Dim. :* L'ignorance religieuse. . . . 121
XXIII. — *4e Dim. :* La loi de la mort. 132

XXIV. — *Dim. de la Passion :* Le péché. . . . 149
XXV. — *Dim. des Rameaux :* Le respect humain. 164
XXVI. — *Pâques :* Le fait de la résurrection. . 193
XXVII. — *1er Dim. après Pâques :* Le voyage emblème de la vie. 194
XXVIII. — *2e Dim. :* Le bon Pasteur. 195
XXIX. — *3e Dim. :* L'amour de Dieu. 212
XXX. — *4e Dim. :* Le précepte du dimanche. . 213
XXXI. — *5e Dim. :* La formation pieuse de l'enfant 214
XXXII. — *Fête de sainte Jeanne d'Arc :* La France « fille aînée de l'Eglise ». 263
XXXIII. — *Ascension :* Le bonheur du ciel. . . 280
XXXIV. — *Pentecôte :* La mission de l'Eglise. . 282
XXXV. — *Dim. de la Trinité :* Le mystère. . . 308
XXXVI. — *Fête-Dieu :* L'Eucharistie, mystère d'amour 310
XXXVII. — *Fête du Sacré-Cœur :* Le culte du Sacré-Cœur 325
XXXVIII. — *Fête de S. Pierre et S. Paul :* Grandeur de la papauté. 327
XXXIX. — *5e Dim. après la Pentecôte :* Le précepte de la charité fraternelle 356
XL. — *6e Dim. :* Immutabilité de l'enseignement de l'Eglise 357
XLI. — *7e Dim. :* Le caractère. 369
XLII. — *8e Dim. :* Le jugement particulier. . . 370
XLIII. — *9e Dim. :* Les occasions du péché. . . 385
XLIV. — *10e Dim. :* La prière du pharisien et du publicain 386
XLV. — *Assomption :* Marie Reine du ciel. . . . 433
XLVI. — *11e Dim. :* La religion et la société. . . 434
XLVII. — *12e Dim. :* L'esprit de mortification. . 449
XLVIII. — *13e Dim. :* La folie de l'incrédulité. . 450
XLIX. — *Nativité de la T. S. Vierge :* Marie aurore du salut. 467
L. — *14e Dim. :* La divine Providence. 469
LI. — *15e Dim. :* Les incertitudes de la mort. . 486
LII. — *16e Dim. :* Le livre de prière. 487
LIII. — *Rosaire :* Notre-Dame du Rosaire. . . . 502
LIV. — *18e Dim. :* Les symboles du culte. . . . 515
LV. — *19e Dim. :* L'enfer. 516
LVI. — *20e Dim. :* La famille chrétienne. . . . 518
LVII. — *21e Dim. :* Le saint sacrifice de la messe. 531
LVIII. — *Toussaint :* La tombe familiale. . . . 552
LIX. — *Pour le soir :* La prière pour les morts. . 554
LX. — *22e Dim. :* L'œuvre charitable 565
LXI. — *Dédicace :* Le respect de l'église. . . . 566
LXII. — *23e Dim. :* La communion fréquente . . 583
LXIII. — *6e Dim. après l'Epiphanie :* La parabole du levain. 598
LXIV. — *24e Dim. après la Pentecôte :* Rigueur du jugement dernier 599

DEUXIÈME ANNÉE

I. — *1er Dim. de l'Avent :* L'acte de foi. 613
II. — *Immaculée-Conception :* La Vierge immaculée 614
III. — *3e Dimanche de l'Avent :* La religion et la morale. 629
IV. — *4e Dim. :* L'éducation du premier âge. . . 630
V. — *Noël :* Les gloires de l'Incarnation. . . . 642
VI. — *Nouvel An :* Les trois trésors de la famille. 644
VII. — *Epiphanie :* L'unité de l'Eglise. 678
VIII. — *2e Dim. ap. l'Epiphanie :* La vertu de patience 680

Lectures liturgiques pour la Prière du soir sur la messe du dimanche

I. — 1er Dimanche de l'Avent. 635
II. — 2e Dimanche. 647
III. — 3e Dimanche. 649
IV. — 4e Dimanche 666
V. — Noël : La Messe de Minuit. 668
VI. — Epiphanie. 681
VII. — Octave de l'Epiphanie. 683

Pour le Premier Vendredi

LXXXII. — Le plus doux des commandements. . 24
LXXXIII. — Le Sacré-Cœur, modèle de sacrifice. 169
LXXXIV. — Le Sacré-Cœur, force des faibles. . . 303
LXXXV. — Le regard du Sacré-Cœur. 359
LXXXVI. — La prière au nom du Sacré-Cœur. . 476
LXXXVII. — L'amour pur. 526
LXXXVIII. — Pour aimer le Sacré-Cœur. . . . 620

Carême

Sermons pour les dimanches de Carême sur le règne de Dieu

I. — Pourquoi nous devons nous soumettre au règne de Dieu. 33
II. — Le règne de Dieu sur les esprits par la foi. 49
III. — Le règne de Dieu sur les volontés par l'observation de sa loi 81
IV. — Le règne de Dieu sur les cœurs par l'amour divin 113
V. — Quelle doit être l'étendue du règne de Dieu sur nous 129
VI. — Le règne de Dieu sur la France. 145

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix

I. — (5e Parole : *Sitio*). L'appel de Dieu à la conversion 65
II. — (1re Parole : *Dimitte illis*). L'objet de la conversion : le péché. 84
III. — (2e Parole : *Hodie mecum...*). Un modèle de conversion : le Bon Larron. 87
IV. — (4e Parole : *Deus meus...*). Une cause fréquente de la conversion : la douleur. 97
V. — (6e Parole : *Consummatum est*). La conversion : sa nature. 122
VI. — (7e Parole : *In manus tuas...*). La conversion : ses effets et ses moyens. 137
VII. — (3e Parole : *Ecce Mater tua*). La gardienne de la conversion : Marie 139
VIII. — *Avant la Communion générale :* Le serment et la prière des convertis 148

Exercices pour le Chemin de la Croix

I. — Sur la foi. 68
II. — Sur l'espérance 91
III. — Sur la charité. 116
IV. — Sur la vie chrétienne. 134
V. — Pour les âmes du Purgatoire 151
VI. — Avec la Sainte Vierge. 170
VII. — *Pour le Vendredi Saint :* Le Chemin de la croix préparatoire à la Communion pascale . . 182

Deuxième Retraite de Communion solennelle

Instruction d'ouverture. — Nécessité et programme de la Retraite. 209
Premier Jour. — *1re Instruction.* Disciples du Christ. 225
Conférence. La bonne confession. 228
2e Instruction. Les étapes de la chute. 229
Deuxième Jour. — *1re Instruction.* La communion, préparation consolante à la mort. 241
Conférence. La bonne communion. 243
2e Instruction. La sainte communion, vie de l'âme et préservatif du péché. 245
Troisième Jour. — *1re Instruction.* Motifs et moyens de persévérance. 257
Conférence. Les bonnes résolutions. 259
Instruction avant l'absolution. Les étapes de la conversion. 262

Le Grand Jour de la Communion solennelle

A la Messe. — Le grand désir de Jésus réalisé. . 273
Avant la Communion. — I. Pour bien communier. 275
II. Le Pain de vie. 276
III. Le Roi plein de douceur. 277
IV. Deux mots. 278
Après la Communion. — I. Sur le Thabor. . . . 279
II. Action de grâces. 280
Aux Vêpres. — I. Notre Sainte Mère l'Eglise. . . 289
II. Les trois chaînes d'amour. 291
III. Les trois devises. 294
IV. Rénovation des promesses du baptême. . . . 296
V. Consécration à la Sainte Vierge. 298

Entretiens sur la Vie chrétienne *(suite)*

2e Partie : Les Vertus chrétiennes *(suite)*

LXVIII. — La Justice chrétienne : Les droits et les devoirs. 429
LXIX. — La justice envers tous dans l'ordre matériel. 443
LXX. — La justice envers tous dans l'ordre moral. 460
LXXI. — La justice dans l'exécution des contrats. 572
LXXII. La justice dans la famille. 588
LXXIII. — La justice dans l'Etat. 604

Courtes instructions pour la prière du soir *(fin)*

Le Discours après la Cène. — I. Le Père et l'autre Paraclet. 29
II. — *Ego sum vitis vera.* 31
III. — La voie de l'amour. 46
IV. — La haine. 47
V. — Les persécutions. 61
VI. — Le Saint-Esprit. 63
VII-IX. — La prière de Jésus Christ. 77, 95
La Passion. — I. A Gethsémani. 109
II. — L'agonie. 110
III. — Jésus est arrêté. 125
IV. — Chez Anne. 127
V. — Le premier reniement de S. Pierre. . . . 142
VI. — Le premier jugement de Jésus. 143
VII. — Deuxième et troisième reniements de S. Pierre. 157
VIII. — Le second jugement de Jésus ; la mort de Judas. 159
IX. — Chez Pilate. 174
X. — Chez Hérode. 175
XI. — Barabbas. 186
XII. — La flagellation et la couronne d'épines. . 187
XIII. — La condamnation de Jésus. 189
XIV. — Sur la Voie douloureuse. 190
XV. — Simon de Cyrène et sainte Véronique. . 197
XVI. — Les filles de Jérusalem. 198
XVII. — Le crucifiement. 200
XVIII. — Paroles de Jésus sur la croix. 201
XIX. — La mort de Jésus. 202
XX. — La lance de Longin. 204
XXI. — La mise au tombeau. 205
De Pâques à l'Ascension. — I. L'apparition aux Saintes Femmes. 207
II. — L'apparition à Marie-Madeleine. 222
III. — Les disciples d'Emmaüs. 223
IV. — Les apparitions au Cénacle. 236
V. — L'incrédulité de S. Thomas. 238
VI. — Le repas sur le bord du lac. 239
VII. — S. Pierre reçoit la primauté. 270
VIII. — Les dernières instructions du Sauveur. . 271
IX. — L'Ascension. 286

Petite Retraite aux Mères chrétiennes

I. — La Chananéenne (la prière). 481
II. — Marie-Madeleine (la conversion). 484
III. — Le Crucifix. 499
IV. — La Propagation de la Foi. 519
V. — L'Œuvre des Vocations. 535
VI. — *Instruction de clôture :* La mort dans la paix du Seigneur. 537

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise *(suite)*

Première Série *(fin)*

XVI. — La sépulture des martyrs. 26
XVII. — Cimetière païen et cimetière chrétien. . 27
XVIII. — S. Justin, le philosophe et le martyr. . 42
XIX. — Le martyr au prétoire. 43
XX. — Les martyrs de Vienne et de Lyon. . . 57
XXI. — L'esclave païen. 72
XXII. — L'Eglise primitive et l'esclave. 75
XXIII. — La prison des martyrs, l'exil et les mines. 105
XXIV. — Les martyrs aux arènes. 107
XXV. — Le nombre des martyrs. 217
XXVI. — Leurs gloires. 219
XXVII. — *Les Philosophes moqués.* 231
XXVIII. — Le Paganisme et le pauvre. 233
XXIX. — L'Eglise primititive et le pauvre. . . 234
XXX. — Le *Labarum.* 284
XXXI. — Chute de Rome païenne. 315
XXXII. — La conversion de S. Augustin. . . . 318
XXXIII. — Julien l'Apostat. 342

Deuxième Série

I. — L'Eglise éducatrice des peuples barbares. . 372
II. — Arius. 374
III. — Le concile de Nicée. 392
IV. — Les exils de S. Athanase. 394
V. — Ligugé, ou le premier monastère des Gaules. 408
VI. — L'épiscopat gaulois au Ve siècle. 409
VII. — L'Islam. 441
VIII. — Les moines agriculteurs 457
IX. — Les moines industriels 459
X. — Le servage. 471
XI. — S. Léon III et Charlemagne 473
XII. — L'école primaire monastique et paroissiale. 488
XIII. — L'école secondaire au Moyen Age. . . . 491
XIV. — Le Schisme oriental. 504
XV. — Une bibliothèque monastique 505
XVI. — Les moines et les arts 522
XVII. — Les premières franchises rurales . . . 525
XVIII. — La scène de Canossa 540
XIX. — Le rachat des captifs 541
XX. — S. Thomas de Cantorbéry. 557
XXI. — Les léproseries 559
XXII. — Les Corporations ouvrières. 567
XXIII. — Les stigmates de S. François. 585
XXIV. — L'Université de Paris. 586
XXV. — La cathédrale gothique 600
XXVI. — Roger Bacon. 603
XXVII. — L'Hôtel-Dieu. 616
XXVIII. — S. Louis et la royauté chrétienne . . 617
XXIX. — La *Somme* de S. Thomas 638
XXX. — La commune rurale au Moyen Age. . . 653
XXXI. — Fra Angelico de Fiesole. 655
XXXII. — Les résultats des Croisades 685
XXXIII. — Origine religieuse des Monts-de-piété. 687

Je crois à la vie éternelle

Introduction 330
Chapitre I : *Le désir de l'âme immortelle.*
I. Le souhait de l'âme 331
II. Le souhait de l'immortalité. 332
Chapitre II : *L'affirmation de l'âme immortelle.*
I. L'existence de l'âme. 334
II. L'excellence de l'âme humaine. 344
a) Supériorité intellectuelle 345
b) Supériorité émotive 347
c) Supériorité affective 349
d) Supériorité morale 350

III. La spiritualité de l'âme.
a) Possibilité de la spiritualité 363
b) Sa réalité 366
IV. L'immortalité de l'âme.
a) Exigence de l'immortalité. 379
b) Sa possibilité 381
c) Sa réalité 383
V. L'état de vie séparée 387
Chapitre III : *La confirmation de l'expérience.*
I. L'expérience personnelle 412
II. La croyance universelle 414
Conclusion 415

Sermons sur des Œuvres

VIII. — L'Œuvre antiesclavagiste. 14
IX. — En faveur d'un Patronage de jeunes gens . 253
X. — En faveur des Patronages paroissiaux. . . 455
La Propagation de la Foi. 519
L'Œuvre des Vocations 535

Sujets de circonstance

Pour la bénédiction d'un monument aux Morts de la guerre :
I. Héroïsmes, sacrifices, espérances 311
II. Dieu, Patrie, Famille 329
III. Admiration, reconnaissance, prière. 390
Pour l'anniversaire de l'Armistice : Souvenir, reconnaissance, prière. 555
Pour une Première Messe : Les grandeurs du sacerdoce. 339
Pour une prise de soutane dans un Petit Séminaire : L'appel divin. 401
Pour une prise d'habit dans une Communauté hospitalière : Charité et vie intérieure 397
Allocutions de mariage : I. Pour un ancien du Patronage. 41
II-VI. 58, 60, 74, 475, 508
Allocution pour des noces d'argent 287
Pour une Adoration perpétuelle : L'origine et les buts de cette fête. 405
— Les témoins de l'Eucharistie 439
— Les témoignages de l'amour divin 452
Pour un Pèlerinage en l'honneur de la T. S. Vierge : Les motifs de la dévotion à Marie. 478
Pour une fête de la Sainte-Enfance : Aux enfants et aux parents 436
Pour l'inauguration solennelle d'une Grotte de Lourdes : Les bienfaits de la Sainte Vierge et la manière de lui exprimer notre reconnaissance. 513
Pour la bénédiction d'un Chemin de Croix : Le Chemin de la Croix dans une église 670
Pour la bénédiction d'une Croix dans la campagne : Nous devons exalter la Croix 427
Pour la bénédiction du drapeau d'un Patronage : Fidélité, fierté, apostolat 396
Pour une messe de départ des conscrits : Les consignes du soldat 255
Pour la fête d'un Syndicat agricole : Ce que la terre dit sur Dieu. 266
Pour la fête annuelle de l'Association amicale des anciens élèves des Ecoles libres 542

Varia

Le premier enseignement du Catéchisme (Lettre pastorale de Mgr Landrieux, évêque de Dijon) . 577
Homélie pour le dernier Dimanche après la Pentecôte 633
Griffon et Bouledogue 192
Les deux croyants 320
Devoirs de vacances des pères de famille. . . . 448
La muette 528
L'appel du missionnaire 571
Pour la conversion de la Chine. 632

TABLE ANALYTIQUE

Adoration perpétuelle. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 692. — *L'origine et les buts de cette fête.* 1° Origine. A la fin du XVI^e^ siècle, le pape Clément VII établit l'usage d'exposer le T. S. Sacrement successivement dans chacune des églises de Rome, et cela en vue surtout de remédier aux calamités de la France. Cette pratique s'est répandue de bonne heure dans notre pays. 2° Buts. C'est d'abord de rendre à Jésus, réellement présent dans la Sainte Hostie, l'hommage de notre foi et de notre amour. C'est aussi de réparer, selon l'invitation de Notre-Seigneur, l'indifférence, l'ingratitude et les outrages dont il est abreuvé, 405-408. — Voir *Eucharistie, Sacré-Cœur.*

Agriculteurs. — (Pour la fête d'un Syndicat agricole). *Ce que la terre dit sur Dieu.* Aux hommes qui la cultivent, la terre parle de Dieu. 1° Elle leur dit que Dieu existe : c'est un fait incontestable que les races agricoles, dans l'antiquité, aux temps modernes et de nos jours encore, ont toujours été plus religieuses que les autres. 2° Elle leur dit à sa manière ce qu'est Dieu : grandeur, puissance, sagesse, justice, bonté. 3° Elle leur dit qu'il faut adorer Dieu : par la voix de toutes les choses qui montent, par le chant de l'alouette, elle invite l'homme à s'élever lui-même et à monter jusqu'à Dieu, 265-269. — Les moines agriculteurs, 457-458 : voir *Moines.*

Ame. — *Nous en avons une.* Dieu en créant l'homme lui a donné une âme spirituelle. 1° Nous en voyons déjà comme un reflet dans le corps, chez l'enfant, l'homme qui étudie, l'entraîneur d'hommes et le saint. 2° L'homme exerce des opérations incompatibles avec la matière quand il parle, pense, veut ou prie. 3° Enfin il y a souvent antagonisme entre le corps et l'âme, par exemple chez le saint, le martyr, le vieillard, 90-91.

JE CROIS A LA VIE ETERNELLE. — Voir *Table synthétique,* p. 691.

Chapitre I : Le désir de l'âme immortelle. — I. *Le souhait de l'âme.* L'homme n'est qu'un animal, disent les matérialistes. Mais tous mes sentiments intimes se révoltent contre cette affirmation. J'étais si fier de mon intelligence. Et elle ne serait pas distincte du sens de l'animal ? J'étais si fier de mon cœur et de ses affections. Et mes sentiments seraient de la même nature que les instincts de la bête ? J'étais si fier de ma volonté libre, source de grandeur morale. Et, comme l'animal, je serais incapable de me déterminer moi-même, et le mérite et la vertu ne seraient pour moi qu'une affaire de dressage ? J'étais si fier de mon titre d'homme qui me fait roi de la nature. Et je ne serais qu'une sorte de parvenu méprisant ses parents pauvres ? Non, je veux être homme et avoir une âme, 331-332. — II. *Le souhait de l'immortalité.* « De toi, il ne restera rien, » dit le matérialiste. Fini donc, et à jamais, ce désir de vivre qui fait le fond de mon être et auquel je me cramponne instinctivement ! Fini à jamais le cours de mes pensées, qui représentent tout un monde ! Fini, et à jamais, de toutes les affections qui me sont si chères ! Finis encore, et à jamais, tous les rêves d'avenir, toutes les espérances brutalement fauchées par la mort ! Non, tout mon être proteste : j'aspire à l'immortalité, 333-334.

Chapitre II : L'affirmation de l'âme immortelle. — I. *L'existence de l'âme.* De quoi est fait notre être ? D'un corps et d'un esprit ou conscience. Mais ces états de conscience sont-ils une réalité et supposent-ils un

principe différent du corps ? Les matérialistes ont prétendu d'abord que ces faits psychologiques n'étaient qu'une apparence, un luxe ou épiphénomène surajouté aux vibrations cérébrales, toutes corporelles, Mais ils se heurtent à l'expérience. Car c'est le fait psychologique qui est certain et les vibrations cérébrales qui sont hypothétiques. Mais ces états de conscience dépendent-ils du corps ou bien d'un principe différent ? Pour les matérialistes, la conscience n'est que le terme du mouvement nerveux et n'en diffère pas réellement. Hypothèse invérifiable ! Au contraire, les deux ordres de faits présentent des caractères absolument opposés : tandis que les uns sont localisables, mesurables, divisibles, les autres ne le sont pas, ou du moins pas dans le même sens ; en somme les uns sont matériels, les autres immatériels. La pensée ne peut donc être le produit du corps ; elle vient d'un principe immatériel qui est l'âme, 334-336. — II. *L'excellence de l'âme humaine*. L'animal a bien une certaine vie consciente, mais très inférieure à celle de l'homme. A) *Supériorité intellectuelle*. La connaissance que l'animal a des choses se réduit à des images, à l'aspect extérieur et particulier ; il perçoit également des associations, basées sur la succession des choses, mais il ne peut que reconnaître et reproduire et non pas combiner ; et son instinct, si merveilleux qu'il paraisse, est à la fois parfait et aveugle, incapable de progrès. Au contraire, l'homme pense les choses par des idées universelles et les comprend par des jugements réfléchis ; par suite il est capable de trouver par la science l'explication des choses, et, en utilisant les associations acquises, il peut inventer. Il y a donc chez lui une intelligence d'une essence supérieure. B) *Supériorité émotive*. L'animal voit, mais n'admire pas ; il reste stupide devant les beautés de la nature comme devant celles de l'art, parce que le sens esthétique suppose la perception des idées ; aussi ne fait-il jamais œuvre d'artiste. Au contraire, l'homme est sensible aux beautés de la nature comme à celles de l'art, paree que, derrière les formes sensibles, il perçoit l'idée dont elles sont le reflet ; par suite, il a le privilège de créer des œuvres d'art dans lesquelles il se complaît. Il y a donc chez lui un sentiment supérieur : le sens esthétique. C) *Supériorité affective*. Il est vrai que l'animal s'attache à ses petits, à ses semblables, à son maître. Mais, spontanées ou acquises, ses inclinations sont aveugles ; elles s'arrêtent aux formes sensibles et ne se traduisent que par des manifestations sensibles ; elles sont égoïstes et passagères. Au contraire, l'affection chez l'homme, quoique souvent instinctive, est consciente et éclairée ; elle va plus avant que les formes extérieures ; elle est désintéressée ; elle persévère malgré les changements, malgré l'éloignement, et même au-delà de la tombe. En un mot, l'amour animal est le fait de l'instinct et des sens ; l'homme aime avec son cœur et son âme. D) *Supériorité morale*. L'animal ne connaît que le bien et le mal sensible, c'est-à-dire ce qui est conforme ou contraire à ses tendances et à ses instincts. Au contraire l'homme a conscience du bien et du mal moral, et juge que tel acte est mal ou mauvais, quand même il ne serait pas conforme ou contraire à ses tendances instinctives, parce qu'il en juge non d'après ses sens, mais d'après la raison. De plus l'animal obéit fatalement aux sollicitations de ses appétits ou de ses instincts et ne peut les dominer. Au contraire l'homme, sollicité à la fois par les exigences des appétits inférieurs et par les appels de la raison, peut choisir entre les deux et se déterminer librement. Il suit de là que l'homme libre est responsable et que l'animal nécessité ne l'est pas. Les animaux n'ont pas de remords, ni de mérite ou démérite, et ne sont pas dignes, à proprement parler, de récompenses ou de châtiments. Au contraire l'homme a des remords, il connaît son mérite ou démérite ; il est susceptible de sanction ; il lui appartient de s'agrandir ou de s'avilir par le bon ou mauvais usage de sa liberté. Il a une conscience morale ; la bête n'en a pas, 344-352. — III. *La spiritualité de l'âme*. On entend par là le pouvoir que possède l'âme d'agir et de vivre sans le secours du corps. A) *Elle est possible*. Sans doute ce privilège n'est pas absolu : l'âme dépend du corps pour les fonctions végétatives, locomotrices et sensibles. Mais en est-elle également dépendante pour les fonctions supérieures : pensée, affection, vouloir ? L'expérience montre que même pour ces fonctions il y a entre le corps et l'esprit une relation étroite. Relation de dépendance absolue et de causalité, disent les matérialistes ; relation de dépendance relative et de solidarité, disent les spiritualistes. Les deux interprétations étant à priori également possibles, la spiritualité de l'âme est à tout le moins possible. Elle paraît de plus probable, car l'affirmation matérialiste n'est qu'une hypothèse non vérifiée en fait, invérifiable en droit, et même invraisemblable, car elle exigerait un nombre infini d'éléments cérébraux correspondant au nombre infini des faits de conscience ; et par conséquent la vie mentale doit déborder la vie cérébrale. B) *Elle est réelle*. Cela ressort : 1° du mode de fonctionnement des facultés sensibles et rationnelles. Tandis que les premières apparaissent sujettes à des dépressions et à des fatigues, les secondes ignorent ces faiblesses : preuves qu'elles n'utilisent aucun organe ; 2° de l'examen des actes des facultés sensibles et rationnelles. Les faits de conscience sensibles sont concrets et particuliers ; les faits de conscience rationnels sont abstraits et généraux. Les premiers traduisent exatement des impressions cérébrales et les autres non : ils sont indépendants d'un organe nerveux ; 3° de l'examen de certains faits privilégiés : le pouvoir de réflexion, c'est-à-dire de revenir sur soi-même, deviendrait impossible si l'esprit ne pouvait se passer d'organe ; le pouvoir d'aimer, c'est-à-dire de s'entre-donner, n'est également possible qu'à des esprits affranchis d'organes ; enfin la liberté, le plus noble privilège de l'homme, serait impossible si le vouloir dépendait d'organes soumis au déterminisme de la nature. De tout cela il résulte donc que pour la vie de la pensée, l'esprit est indépendant du cerveau et que l'âme est spirituelle, 363-368. — IV. *L'immortalité de l'âme*. A) *Elle est vraisemblable*, car sans l'immortalité l'homme serait un être tronqué. 1. L'instinct vital de l'animal est remplacé, chez l'homme, par un vouloir vivre conscient ; nous avons la mort en horreur et nous nous accrochons désespérément à la vie. Cet état d'âme vient du sentiment que la vie présente ne suffit pas à notre achèvement, et qu'il faut un au-delà pour le réaliser. 2. Nous avons un besoin insatiable de savoir, d'aimer et d'être aimé, de réaliser notre idéal. Ce sentiment de notre insuffisance n'est peut-être pas très vif dans la masse, trop absorbée par les soucis matériels ; mais il éclate dans l'élite : les savants, les artistes, les cœurs aimants, les héros et les saints le connaissent bien, dont les cœurs appellent un au-delà sans limites. 3. La justice le demande, car ce ne sont pas les plus méritants qui sont les plus heureux ici-bas. La conscience réclame une autre vie où la justice règnera enfin. B) *Elle est possible*. 1. L'expérience montre en effet que la mort est le triste privilège des êtres composés de parties. Mais l'âme est simple, car elle ne peut être composée ni de parties physiques, ni de faits de conscience juxtaposés. Elle ne peut donc pas être décomposée, et n'est pas, de ce chef, soumise à la mort. 2. Mais pour être simple l'âme des animaux n'en est pas moins mortelle : la vie sensible étant complètement sous la dépendance des sens, l'âme disparaît quand ils sont détruits, comme la forme d'une statue dont on a brisé la matière. Pour que notre âme soit immortelle, il faut qu'elle soit non seulement simple, mais spirituelle. Or nous savons que, outre la vie sensible dont les activités ont besoin d'organes, l'âme jouit d'une activité supérieure qui déborde le cerveau et joue en dehors de lui. Si le corps vient à mourir, l'âme perd avec lui sa vie sensible ; mais, séparée du corps, elle continue à agir et à vivre

de sa vie spirituelle. C) *Elle est réelle*. Essentiellement simple et spirituelle, l'âme ne peut avoir en elle des causes de mort ; elle ne pourrait être anéantie que par la volonté de Dieu. Mais Dieu ne peut vouloir annihiler l'âme, car à cela s'opposent : 1° sa sagesse, qui ne fait rien en vain et ne crée pas des tendances qui ne correspondent à aucun objet ; 2° sa bonté, qui ne peut condamner ses créatures au supplice de Tantale en leur donnant des aspirations qu'elles ne pourront satisfaire ; 3° sa justice, auquel le dernier mot doit rester, après les injustices d'ici-bas. Et cette immortalité doit être éternelle, car nous ne saurions nous contenter d'une durée limitée et Dieu se doit à lui-même de donner à l'âme une immortalité sans fin, 379-384. — V. *L'état de vie séparée*. Comment connaître cet état, dont l'expérience nous manque totalement ? 1. C'est le corps qui localise, situe et mesure notre être. Dégagée du corps, l'âme apparaît comme devant, du même coup, être dégagée de ce mode d'être, et par suite affranchie des limites de l'espace et du temps. 2. Ici-bas, le corps et ses organes permettent à l'âme les sensations. Mais cette vie sensible, qui dépend des organes corporels, cesse tout entière avec la mort du corps. Toutefois, pour compenser la perte de cette vie sensible, il est permis de supposer un mode d'existence nouveau qui remplace avantageusement le premier. 3. En tout cas, l'âme garde certainement, dans l'état de vie séparée, ses facultés supérieures : la mémoire avec ses souvenirs, l'imagination avec ses constructions, l'intelligence avec ses recherches désintéressées qui pénètrent jusqu'au fond des choses, le cœur avec ses émotions et ses jouissances, l'activité toujours stimulée et tendue vers un bonheur inépuisable. 4. Mais l'âme pourra-t-elle entrer en relations avec les autres âmes séparées ? Ici-bas, le corps est la condition des relations entre vivants, et ce mode de communication n'existera plus dans l'au-delà. Mais puisque dès la vie présente les âmes interviennent aussi dans nos relations, il est permis de supposer qu'elles communiqueront directement entre elles dans la vie séparée. Cette vie séparée n'est donc ni vide ni triste. Toutefois la raison, sans pouvoir l'affirmer, nous incline à accepter de la Révélation le dogme consolant de la résurrection des corps, 387-390.

Chap. III : La confirmation de l'expérience. — I. *L'expérience personnelle*. Est-il possible d'expérimenter la réalité de l'âme ? 1. Ramassons notre attention dispersée sur les choses et fixons-la sur nous-mêmes. Nous ne distinguons d'abord qu'une masse confuse ; puis apparaissent comme à la surface de notre moi une série miroitante d'idées et d'images, tout un monde d'émotions, et enfin un groupe de phénomènes qui sont des formes diverses d'activité. Tous ces faits proviennent d'énergies ou facultés qui les produisent, avec des tendances profondes qui stimulent leur activité. Et le fond de l'être, c'est le vouloir-être. 2. Mais cette analyse est le plus souvent impossible, car tout s'entremêle dans notre conscience toujours instable et changeante. La loi d'intérêt fait surgir au premier plan les faits de conscience actuellement utiles et relègue les autres dans l'ombre. Notre être intérieur est mouvement, progrès, activité incessante : c'est le « courant de conscience », tantôt lent et transparent, tantôt rapide et trouble. 3. Mais s'il est vrai que tout en nous « devient », il n'est pas moins vrai qu'en même temps tout « demeure » : rien de ce qui est entré dans la conscience n'en sort. Et nous avons bien le sentiment de cette unité, de cette continuité de notre moi, qui est l'âme saisie en pleine vie, 411-414. — II. *La croyance universelle*. 1. C'est un fait remarquable qu'avec les premières traces de l'apparition de l'homme sur la terre, apparaissent aussi des traces de sa croyance à l'âme. Les plus anciens squelettes découverts jusqu'à présent nous montrent que les morts étaient traités avec respect et attestent la croyance implicite à une âme, et même, au moins pour certaines sépultures, quelque notion de survie. 2. L'histoire témoigne que les Egyptiens, les Assyriens et Babyloniens, les Grecs et les Romains, c'est à-dire toutes les civilisations anciennes, croient à l'âme et à son immortalité. 3. La même croyance se retrouve, dans ses traits essentiels, chez les non-civilisés : ils admettent l'existence d'une âme plus ou moins grossière ; pour eux, la mort s'opère quand l'esprit sort du corps, et le cadavre est entouré d'honneurs qui dénotent chez les survivants une préoccupation de la vie d'au-delà. 4. Enfin la civilisation chrétienne affirme unanimement l'existence d'une âme immortelle. — Comment expliquer cette unanimité de croyance chez les hommes de tous les temps et de tous les pays ? S'ils ont cru à l'âme et à l'immortalité, c'est qu'ils ont instinctivement senti que telle était la réalité, 414-416.

Conclusion. Du fait que l'homme a une âme immortelle, sa vie s'éclaire, s'embellit et s'ennoblit, 416.

Amicale. — Pour la fête annuelle de l'Association amicale des anciens élèves des Ecoles libres, 543 544 : voir *Ecoles*.

Amour. — Le précepte de l'amour du prochain : voir *Charité*.

L'amour de Dieu. Pour aimer Dieu comme il doit et veut être aimé, il faut l'aimer : 1° de tout notre esprit, en nous appliquant à mieux connaître ses perfections ; 2° de tout notre cœur, en le préférant à tout et en sacrifiant tout pour lui ; 3° de toutes nos forces, en pratiquant tout ce qu'il commande et en lui soumettant pleinement notre volonté, 212-213. — *Les témoignages de l'amour divin*. Dieu est un océan d'amour qui arrose sans cesse l'univers de ses bienfaits. Aimer, c'est se donner. Dieu nous a donné la vie, une âme immortelle, le temps, et des grâces sans nombre. Et nous, que lui donnons-nous ? Aimer, c'est s'entretenir avec celui que l'on aime. Dieu nous a parlé, par la Révélation, non seulement pour nous instruire, mais encore pour nous consoler et nous sauver. Et nous, l'avons-nous écouté et lui avons-nous répondu ? Aimer, c'est condescendre à partager la vie de la personne qu'on aime. Par l'Incarnation le Verbe a habité parmi nous et s'est rendu semblable à nous. Et nous, cherchons-nous à nous rendre semblables à lui ? Aimer, c'est donner sa vie pour celui qu'on aime. Dieu s'est livré et est mort pour nous. Et nous, sommes-nous disposés à lui donner toute notre vie ? Aimer, c'est faire l'impossible pour se rendre toujours présent à celui que l'on aime. Notre-Seigneur a réalisé ce miracle dans l'Eucharistie. Et nous, lui rendons-nous visite et avec quels sentiments ? Aimer, c'est se donner corps et âme à celui que l'on aime. Notre-Seigneur le fait dans la sainte Communion. Et nous, comment nous appliquons-nous à nous incorporer à lui ? Aimer, c'est compatir aux souffrances de celui qu'on aime. Notre-Seigneur a transfiguré nos souffrances sur la croix et il les console au tabernacle. Et nous, cherchons-nous à consoler son divin Cœur ? Aimer, c'est pardonner. Dieu s'est montré pour nous infiniment miséricordieux. Et nous, pardonnons-nous au prochain ses offenses comme Dieu nous pardonne les nôtres ? De même que l'amour de Dieu pour l'homme résume tout le dogme, de même l'amour de l'homme pour Dieu doit résumer toute la morale, 451-455. — *L'amour pur* : voir *Sacré-Cœur*.

An (Nouvel). — *Les trois trésors de la famille*. Dieu veuille faire grandir dans chacune de vos familles ces trois trésors : la fortune, l'honneur et la religion ! 1° Le patrimoine de la famille, la maison ou l'atelier, le champ, tout cela fait partie de nous-mêmes. Ne l'abandonnons pas pour aller chercher fortune ailleurs, mais cherchons à l'augmenter par notre travail. 2° L'honneur est l'héritage des anciennes familles : puissions-nous le transmettre intact à nos descendants comme nous l'avons reçu de nos aïeux ! 3° De ce double patrimoine la religion est la gardienne. C'est le trésor qu'il faut conserver avec le plus de soin, car c'est le plus précieux, 644-645.

André (S.), apôtre. — *Son apostolat et son martyre.* 1° Son apostolat. L'Evangile nous donne peu de détails sur S. André. Nous savons que, comme son frère Simon-Pierre, c'était un pêcheur de Galilée, et qu'il répondit avec empressement à l'appel du Maître le conviant à devenir pêcheur d'hommes. Ses voyages et ses travaux apostoliques nous sont imparfaitement connus. 2° Son martyre, en revanche, est raconté tout au long dans une lettre écrite par les prêtres et les diacres d'Achaïe. Le proconsul de cette province Egée après avoir sommé en vain l'Apôtre de sacrifier aux dieux de l'Empire, le condamne d'abord au chevalet puis le fait crucifier. S. André salue avec joie la croix consacrée par le Sauveur et y meurt avec un courage héroïque. Soyons comme lui des apôtres par l'énergie de nos convictions, et des martyrs par l'acceptation généreuse des croix quotidiennes, 621-624.

Angelico (Fra) de Fiesole. — Ce Dominicain est le peintre le plus pur et le mieux inspiré de l'Ecole florentine. Tout imprégné de la poésie de Dante, il devient le représentant de l'Ecole mystique. Ses deux principaux chefs-d'œuvre sont le *Couronnement de la Vierge* et la *Descente de Croix*. La science et le sentiment se mêlent dans sa peinture ; mais c'est le sentiment qui domine et toute son œuvre est inspirée par la foi et l'amour, 655-656.

Anne. — Jésus chez Anne, 127.

Annonciation. — (Pour la fête de l'Annonciation). *La vocation de la Sainte Vierge.* 1. Marie est en prière dans sa maison de Nazareth, quand Gabriel vient lui annoncer le grand mystère de la réconciliation de Dieu avec l'humanité, mystère dont elle doit être l'instrument ; et aussitôt, avec une obéissance et une générosité parfaites, elle prononce le *Fiat*. 2. Nous avons tous une vocation à remplir. Ecoutons la voix de Dieu qui nous appelle les uns au sacerdoce, au cloître ou à la virginité, les autres à l'honneur de fonder une famille ; et répondons à l'appel divin avec l'empressement généreux dont Marie nous a donné l'exemple, 154-156.

Anti-esclavagiste (Œuvre). — Voir *Esclavage.*

Apôtres. — *De l'éminente dignité des Apôtres dans l'Eglise.* 1° Par leurs vertus ils sont nos meilleurs modèles. Mieux que les Patriarches, les Apôtres devaient être des saints, afin d'affirmer la supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien ; sans cela d'ailleurs ils n'auraient pu convertir le monde. Ils croient et prêchent sans respect humain ; ils mènent une vie pure ; ils font preuve d'un zèle que rien n'arrête ; ils prient avec ferveur. Et pourtant ce sont des hommes comme nous : aussi doivent-ils être nos modèles préférés. 2° Par leurs travaux ils sont nos ancêtres dans la foi. Au sein de la grande famille chrétienne ils tiennent le premier rang, et de par l'ordre des temps, et aussi par ordre de mérite, puisque ce sont eux qui ont converti le monde païen, 353-356.

Arianisme. — *Arius.* 1° L'Arianisme se propage surtout dans l'Eglise d'Orient, où les esprits sont moins fermes et plus subtils qu'en Occident, au moment où l'on étudie avec ardeur les dogmes du christianisme, sans abdiquer parfois un vieux fonds de paganisme que l'hérésie exploitera à son profit. 2° Arius, que Rome n'a pas agréé pour le patriarcat d'Alexandrie, se venge en répandant l'erreur. Sans nier expressément la divinité de Jésus-Christ, il n'admet pas que le Fils soit éternel et consubstantiel avec le Père. Il a d'ailleurs le génie de l'intrigue. 3° L'Arianisme remplit tout un siècle de disputes et de luttes, et suscite contre lui de grands Docteurs tels que S. Hilaire et S. Athanase, 374-376. — *Le Concile de Nicée.* Il est réuni pour condamner l'Arianisme. Le pape y invite tous les évêques du monde et l'empereur Constantin leur facilite le voyage. Leur première rencontre donne lieu à des scènes touchantes. Tous les pays et toutes les langues y sont représentés. Le concile s'ouvre en juin 325. On y condamne la doctrine d'Arius, combattue victorieusement par le diacre Athanase qui propose et fait adopter le mot « consubstantiel. » On rédige ensuite le Symbole qui se chante encore chaque dimanche dans toute l'Eglise catholique, 392-394. — Voir *Athanase (S.).*

Armistice. — (Pour son anniversaire). *Souvenir, reconnaissance, prière.* 1° Rappelons en ce jour le souvenir de ceux qui ont payé de leur vie notre salut à tous, car « la grandeur d'un pays est faite de plus de morts que de vivants. » 2° Témoignons-leur une reconnaissance qui se mesure à la grandeur des bienfaits reçus. 3° Donnons-leur surtout des prières, qui leur seront plus précieuses que les fleurs, les couronnes et les monuments, 555-557. — Voir *Guerre.*

Arts. — Les moines et les arts, 522-525 : voir *Moines,* et aussi *Angelico (Fra).*

Ascension. — La scène de l'Ascension, 286. — Le bonheur du ciel : voir *Ciel.*

Assomption. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 689. — *Mort et résurrection de Marie.* Dans la fête du 15 août l'Eglise honore à la fois la mort et l'Assomption glorieuse de Marie. 1° Sa mort. L'Ecriture n'en parle pas. Mais comme membre de la grande famille humaine, la Sainte Vierge devait mourir ; et pourquoi sa dignité de Mère de Dieu l'aurait-elle préservée de la mort, puisque son Fils lui-même est mort ? Mais elle fut exemptée de tout ce qui rend pour nous la mort épouvantable : le regret de ce que nous laissons et la crainte de ce qui nous attend. 2° Son Assomption. Il n'en est pas question dans l'Ecriture, mais la Tradition l'atteste. Et d'ailleurs il convenait que la mort de l'Immaculée fût aussi privilégiée que l'avait été son entrée dans la vie et que sa victoire sur le péché apparût bien complète, 421-423.

Athanase (S.). — *Ses exils.* Athanase est tout de suite l'adversaire d'Arius, qui cherche à le discréditer auprès de Constantin. Devenu patriarche d'Alexandrie, il est calomnié et exilé à Trèves en 336. La mort de Constantin le ramène l'année suivante auprès de son troupeau. Accusé de nouveau sous Constance, il reprend en 339 le chemin de l'exil et va se justifier à Rome auprès du pape Jules 1er. Rentré à Alexandrie, il est persécuté encore une fois et se réfugie dans la Thébaïde. La mort de Constance lui rouvre les portes de sa ville épiscopale, qu'il est encore forcé de quitter à deux reprises sous Julien et Valens. Il a du moins la consolation de mourir en paix en 373 au milieu de ses fidèles, 395-397.

Augustin (S.). — *Sa conversion.* Fils d'un père païen et d'une mère chrétienne, le brillant étudiant de Carthage est d'abord la proie de toutes les tentations de la jeunesse. Mais son esprit inquiet ne peut se contenter du paganisme ni du manichéisme, et son cœur n'est pas moins troublé. L'influence de S. Ambroise et les prières de sainte Monique le ramènent peu à peu à la foi chrétienne ; mais il hésite longtemps à briser ses chaînes. La grâce triomphe enfin de ses hésitations. Désormais son génie s'élève à la contemplation des plus hautes vérités et son cœur se répand en effusions de repentir, d'adoration et d'amour, 318-319. — *L'œuvre de Dieu dans sa conversion.* 1° Parce qu'il vit loin de Dieu, Augustin, malgré son génie et de brillantes études, erre loin de la vérité ; et quoique vivant dans les plaisirs, il est loin du bonheur. 2° Mais les larmes de sa mère touchent en sa faveur la miséricorde divine ; la rencontre et les entretiens de S. Ambroise commencent à l'éclairer, et, après une longue et pénible lutte, il se rend enfin à la grâce et devient une lumière de l'Eglise et un grand Saint. 3° Le monde contemporain, qui ignore la vérité religieuse et ne songe qu'à jouir, ressemble au jeune Augustin : à l'âme chrétienne d'exercer vis-à-vis de lui le rôle de sainte Monique ! 465-467.

Bacon (Roger). — Ce moine franciscain a été en plein XIIIe siècle un précurseur. Il fixe les lois de la pesanteur et de l'optique, explique la formation de l'arc-en-ciel et celle des marées, corrige les erreurs des géographes antiques, préconise une réforme rationnelle du calendrier, et perfectionne les calculs astronomiques. Il connaît la composition et les effets de la poudre à

canon et annonce d'avance les plus belles de nos découvertes modernes, 603-604.

Baptême. — Il lie le chrétien au Christ par un double lien, 5-9 : voir *Chrétien*.

Barabbas. — Il est préféré à Jésus, 186.

Barbares. — *L'Eglise éducatrice des peuples barbares.* 1° Alors que la civilisation risque d'être submergée par l'invasion des barbares sans culture et sans mœurs, l'Eglise commence par relever à leurs yeux la dignité personnelle en leur apprenant qu'ils ont une âme ; elle élève peu à peu leur esprit et leur cœur par les enseignements de la foi et la pratique des vertus chrétiennes. 2° Elle réhabilite chez eux l'union conjugale ; elle proclame les droits de l'enfant, qu'elle élève avec soin, et de la femme, qui lui doit sa dignité. 3° Elle abolit le régime de la force brutale pour établir le règne de la justice ; elle fonde l'autorité légitime en la faisant remonter jusqu'à Dieu. Les meilleurs ouvriers de cette noble entreprise sont les évêques et les moines, 373-374.

Bibliothèque. — *Une bibliothèque monastique.* Les vieilles abbayes renfermaient de riches trésors littéraires. 1° Dans le *scriptorium* des générations de moines copient avec une patience inlassable, un soin minutieux et un art consommé, les textes des auteurs sacrés et profanes. 2° Dans leurs cellules studieuses, les moines composent des gloses, des chroniques, des ouvrages de philosophie, de théologie ou de sciences. 3° Par leurs soins d'immenses collections se constituent dans les abbayes, où les manuscrits et les livres sont considérés comme le patrimoine le plus précieux, 505-507.

Blandine (Sainte). — Son martyre, 58.

Canossa. — *La scène de Canossa.* Le pape est indépendant dans le domaine spirituel qui lui est propre ; mais il exerce un contrôle spirituel sur le pouvoir temporel. De là entre le pape et les souverains des conflits et des luttes dont la scène de Canossa n'est qu'un épisode. Pour avoir osé donner l'investiture spirituelle aux évêques et abbés, l'empereur d'Allemagne Henri IV est excommunié par S. Grégoire VII, et ses sujets déliés du serment de fidélité. L'empereur est obligé de venir s'avouer vaincu à Canossa (1077). La lutte entre les deux pouvoirs se rencontre seulement dans l'Eglise catholique ; mais elle s'est renouvelée bien des fois, jusqu'à Napoléon Ier et au chancelier Bismarck, 540 541.

Captifs. — *Le rachat des captifs.* Dès l'origne l'Eglise se préoccupe de racheter les captifs, réduits au pire esclavage. Au XIIIe siècle elle suscite en leur faveur les ordres de la Trinité et de la Merci. Plus tard S. Vincent de Paul travaille au rachat des captifs et lui-même est vendu comme esclave, 541-543.

Caractère. — *Le caractère.* 1° Le caractère fait l'honneur de l'homme. Il dépend surtout de la volonté, et donne à la vie morale une fermeté et une dignité que rien ne peut ébranler. 2° Le caractère est aussi le devoir du chrétien qui est obligé de s'affirmer et de vivre comme tel, et cela dès la jeunesse et quoi qu'il puisse lui en coûter. 3° S'il n'y a plus de caractères aujourd'hui, c'est que la foi est en baisse et que le souci du bien-être a énervé les énergies. Mais la diminution des caractères mène les peuples à la décadence, 369-370. — *La force de caractère.* C'est le trait qui distingue S. Laurent. 1° Combien la plupart d'entre nous sont faibles de caractère ! D'après l'étymologie du mot, le caractère est une marque gravée, c'est-à-dire à la fois apparente et permanente. Or les caractères fortement trempés sont rares à notre époque. La plupart sont incapables d'affirmer une empreinte, car le respect humain, inspiré par la peur et la dissimulation, née du calcul, ont pris la place du courage et de la droiture. Nos contemporains sont également incapables de garder une empreinte, car ils ne savent plus ni vouloir, ni aimer, ni croire. 2° Cette faiblesse de caractère a les conséquences les plus fâcheuses et pour les individus, qui faute de caractère ne peuvent être ni des hommes d'honneur, ni des héros, ni même des élus ; et pour l'Eglise dont l'action est sans profit sur des âmes sans fermeté et sans constance ; et pour la société où l'absence de caractère introduit toute sorte de désordres, comme on le voit dans notre pays. Les remèdes à ce terrible mal sont la foi, la prière, et l'assiduité à pratiquer la vertu, 417-420.

Carême. — Voir *Table synthétique*, p. 690.

Catéchisme. — *Le premier enseignement au Catéchisme.* Dans une lettre pastorale à son clergé, Mgr Landrieux, évêque de Dijon, constate que les résultats de l'enseignement religieux des enfants sont médiocres. Tout en tenant compte des obstacles qui viennent du dehors, on peut se demander si le livre du *Catéchisme* est bien celui qui convient aujourd'hui à des enfants qui ignorent tout de la religion et de la vie chrétienne, et s'il ne serait pas plus expédient de commencer par leur faire connaître l'Evangile ; en un mot, de leur raconter des faits avant de leur exposer une doctrine. Cette méthode est conforme à la tradition apostolique et s'adapte mieux à la psychologie des enfants. C'est seulement après cette initiation préalable qu'ils seraient capables d'aborder avec fruit l'étude du catéchisme. Il y aurait lieu également de rendre ce premier enseignement aussi attrayant que possible, et ne pas imposer à de jeunes enfants la fatigue et l'ennui d'une « classe » supplémentaire, qui leur fait prendre en dégoût l'étude de la religion, 577-581.

Cathédrale. — *La cathédrale gothique.* 1° C'est l'œuvre du génie. Plus belle encore que l'église romane, l'église gothique est une véritable merveille d'art. Rien de plus splendide que nos grandes cathédrales, où la science et l'harmonie se révèlent aussi bien dans les détails que dans l'ensemble. 2° C'est une manifestation de foi. Sous l'impulsion de la foi, princes, nobles, bourgeois et gens du peuple concourent à sa construction, et fournissent gratuitement les matériaux et la main d'œuvre. Elle porte jusque dans ses moindres détails l'empreinte de la foi de ceux qui y travaillent. Les architectes et les sculpteurs ont voulu en faire le poème du dogme catholique, dont l'histoire et les enseignements s'y lisent partout comme dans un livre. 3° C'est enfin le symbole de l'Eglise et de la patrie. Centres de la vie religieuse et nationale, les pierres de ces vieilles basiliques sont imprégnées de l'âme des siècles et restent les témoins de notre histoire. Les éléments, les siècles, les guerres même, qui ont passé sur elles sans les détruire, leur ont imprimé un caractère d'immortalité qui en fait le symbole de la France éternelle et de l'Eglise indestructible, 600-603.

Catherine (Sainte) d'Alexandrie. — *Conviction et action.* L'affaiblissement des convictions et des caractères est le mal de notre époque, et nos contemporains ont grand besoin d'imiter sainte Catherine, la grande chrétienne si convaincue et si généreuse. 1° Conviction. Elevée à Alexandrie dans un milieu savant mais païen, Catherine sent le besoin d'étudier la religion ; une fois qu'elle a découvert la vérité, elle l'embrasse avec ardeur et en fait la règle de sa vie. Grande leçon pour nous dont la foi languissante accommode volontiers la vérité à nos intérêts et à nos passions ! 2° Action. Catherine ose aller demander compte à Maximin de l'édit de persécution qu'il vient de publier. Il appelle à son secours une assemblée de savants : Catherine les éclaire et les convertit si bien qu'ils meurent martyrs. Maximin propose à la jeune fille de devenir impératrice, si elle consent à apostasier. Elle refuse, et les supplices les plus cruels ne peuvent ébranler sa foi qu'elle affirme jusqu'à la mort. Il n'y a plus de persécution sanglante ; mais il n'y a plus de ces caractères énergiques qui faisaient les martyrs. Et pourtant il est toujours vrai que la foi n'est rien sans les œuvres. Il faudrait à notre société beaucoup d'âmes convaincues dans leur foi et généreuses dans leur action comme le fut sainte Catherine, 607-612.

Cécile (Sainte). — I. *La vie et la mort d'une Sainte.* Sous l'empereur Alexandre Sévère, la jeune patricienne

Cécile est moins fière de sa noblesse que de son titre de chrétienne, qui la désigne d'avance pour le martyre. Mariée contre son gré à Valérien, elle convertit son mari et demeure vierge. Dénoncée comme chrétienne et condamnée à mort, elle survit pendant trois jours aux coups du bourreau. Le pape Urbain recueille pieusement ses restes, retrouvés intacts en 1599, 595-598. — II. *Quelques mots d'histoire.* Les musiciens ont raison de rester fidèles à la tradition de la Sainte-Cécile. 1° Bien avant la Révolution, il y avait en France des corporations et confréries de toute sorte. Les musiciens avaient la leur placée sous le patronage de sainte Cécile. 2° Ce qu'on sait de la vie et de la mort de cette sainte nous la montre avec la triple auréole de la virginité, de l'apostolat et du martyre. Mais la tradition voulant qu'elle ait été musicienne, elle est devenue la Patronne des musiciens, 593-595.

Cène. — Le discours après la Cène : voir *Evangiles.*

Chananéenne. — La Chananéenne modèle de la prière, 480-483 : voir *Prière.*

Charité. — *Le précepte de la charité fraternelle.* Notre-Seigneur nous fait une obligation stricte d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Tel est le commandement nouveau qu'il donne à ses disciples : aimer le prochain comme le Christ nous a aimés. Et pour les Apôtres, notamment pour S. Paul et S. Jean, la charité fraternelle est la reine des vertus, 356-357. — *L'œuvre charitable.* On exerce la charité envers le prochain : 1° En lui faisant du bien, en lui rendant des services de toute sorte, même s'il a eu des torts envers nous. 2° En disant du bien de lui et en n'usant avec lui que de paroles aimables. 3° En lui voulant du bien et en souhaitant qu'il soit heureux, 565-566. — *Chemin de Croix* sur la charité, 116-120. — Voir *Amour, Haine.*

Charlemagne. — Charlemagne et S. Léon III : voir *Léon III (S.).*

Chemin de Croix. — (Bénédiction d'un Chemin de Croix). *Le Chemin de la Croix dans une église.* C'est une prédication, car c'est à la fois : 1° Un livre de sagesse. « Mon livre, le voilà ! » disait S. Thomas d'Aquin en montrant la croix. De fait nous y apprenons surtout l'amour de Jésus donnant son sang pour nous sauver, et l'amour que nous devons témoigner à Notre-Seigneur en portant notre croix à sa suite. 2° Une école de force. Notre vie est un chemin de croix où nous sommes accablés par les épreuves de toute sorte : nous porterons plus courageusement notre croix si nous la portons en compagnie du Sauveur, 671-672.

Exercices pour le Chemin de la Croix. — I. Sur la foi, 68-71. — II. Sur l'espérance, 91-95. — III. Sur la charité, 116-120. — IV. Sur la vie chrétienne, 134-137. — V. Pour les âmes du purgatoire, 151-154. — VI. Avec la Sainte Vierge, 170-174. — VII. Le Chemin de la croix préparatoire à la Communion pascale, 182-186.

Chine. — (Varia). *Pour la conversion de la Chine.* Puisque Dieu veut sauver tous les hommes, pourquoi la Chine, le quart du monde, reste-t-elle païenne ? Mystère. Mais l'œuvre serait certainement beaucoup plus avancée si les chrétiens avaient mieux usé du pouvoir que Dieu nous a donné : la prière qui obtient tout. Si nous priions pour la Chine, nous hâterions la conversion d'un grand nombre d'âmes. Enrôlons-nous donc dans cette nouvelle croisade *pour* les infidèles de la Chine, 652-653.

Chrétien. — *Ce qu'est le chrétien.* Le chrétien est un homme uni au Christ par le double lien, social et personnel, créé par le baptême. 1° Le baptême nous introduit d'abord dans l'Eglise de Jésus-Christ. En fondant cette Eglise, Notre-Seigneur a voulu qu'elle fût une famille, une société englobant tous les chrétiens et avec laquelle il a promis de rester jusqu'à la fin des siècles. Et c'est le baptême qui incorpore le chrétien à l'Eglise du Christ. 2° Le baptême, en purifiant l'homme du péché originel, lui confère la vie surnaturelle. Non content de s'unir à l'humanité par l'Incarnation, Dieu a voulu faire participer chacun des chrétiens à sa nature divine, tout en laissant intacte notre nature et notre personnalité. Et c'est le baptême qui nous engendre à cette vie surnaturelle et nous confère la qualité et les droits d'enfants de Dieu, 5-9.

Christianisme. — Voir *Eglise, Religion.*

Ciel. — *Le bonheur du ciel.* 1. C'est d'abord la joie de la vérité, le bonheur de voir Dieu tel qu'il est, par la vision intuitive. 2. C'est aussi la joie du cœur, le bonheur toujours rêvé ici-bas et jamais atteint, la joie d'aimer Dieu et d'en être aimé sans crainte de le perdre. 3. Mais pour aller au ciel, il faut en prendre les moyens, 280-282.

Cimetière. — *Cimetière païen et cimetière chrétien.* 1. Chez les païens, il y a trois sortes de sépulture : les mausolées, pour les aristocrates ; les colombaires, pour les gens de la classe moyenne ; les *putreoli,* pour les pauvres. Nulle part on ne trouve une pensée d'immortalité. 2. Les cimetières chrétiens attestent la fraternité qui règne entre les fidèles ; leur foi dans une autre vie ; leur humilité ; les liens qui unissent les morts et les vivants, 27-29. — *Allocution au cimetière.* (Pour le dimanche des Rameaux). De ce lieu saint se dégagent : 1. une lumière qui nous éclaire sur la grandeur de Dieu et le néant de l'homme ; 2. une parole qui nous montre et le temps qui s'achève et l'éternité qui s'approche, 161-162.

Colisée. — Voir *Martyrs* : les Martyrs aux arènes.

Combat. — *Le combat de la vie.* La vie chrétienne est un combat perpétuel. 1. Nous avons à lutter contre trois ennemis : le démon, le monde et nous-mêmes. 2. Avec le démon, usons de prudence et d'énergie ; tout en vivant dans le monde, ne lui appartenons ni d'esprit, ni de cœur ; et pour triompher de nos mauvais instincts, mettons Dieu avec nous par la prière, 22-24.

Commune. — *La commune rurale au moyen âge.* Les communes ont des origines très diverses ; mais en général le régime municipal s'est développé à côté de la paroisse. La loi de Beaumont, charte donnée par Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, nous fait connaître l'organisation du régime municipal, calquée le plus souvent sur celle de l'abbaye voisine. La vie communale se rencontre à l' « hôtel. » C'est le « mayeur » ou maire, nommé par le seigneur, qui, avec ses deux échevins élus, préside les délibérations et le vote des chefs de feux ; c'est lui également qui exerce les fonctions judiciaires. La propriété communale naît et s'agrandit peu à peu et fortifie la solidité du groupement communal, dont l'Eglise est la protectrice, 653-655. — Voir *Franchises.*

Communion. — *La communion fréquente.* 1° Elle répond au désir de Notre-Seigneur : non seulement il a institué l'Eucharistie sous la forme de la nourriture la plus familière et la plus nécessaire, mais il a manifesté clairement sa volonté de nous voir communier souvent. 2° La communion fréquente est aussi le vœu de l'Eglise et l'expression de son enseignement le plus certain. Obéissons donc aux tendres invitations du Sauveur et de l'Eglise, 583-585. — Voir *Eucharistie.*

Communion solennelle. — DEUXIÈME RETRAITE : *Amis ou ennemis du Christ.* — OUVERTURE : *Nécessité et programme de la Retraite.* 1. Pourquoi cette retraite ? Parce que tous, fervents, tièdes ou pécheurs en ont besoin : les pécheurs, pour se convertir ; les tièdes, pour s'améliorer ; les fervents pour devenir plus saints encore. 2. Comment faire la Retraite ? Garder le recueillement intérieur et extérieur ; bien profiter des instructions ; prier de tout son cœur. Si le démon essaye de troubler la retraite, lui dire comme Néhémie : « Je travaille à un grand ouvrage et ne puis descendre », 209-212.

PREMIER JOUR. — Instruction du matin : *Disciples du Christ.* 1. Grandeurs du titre de chrétien : il fait acquérir une foi infaillible ; une innocence angélique ; un héritage éternel. 2. Obligations de ce titre : connaître sa foi par l'étude de la religion ; garder l'innocence par l'effet d'une horreur raisonnée et souveraine pour le péché et d'un amour reconnaissant pour Dieu ; con-

quérir le ciel en servant Dieu. Que ce nom de chrétien nous soit aussi cher qu'il le fut au jeune martyr S. Cyr, 225-228. — Conférence : *La bonne confession*. Pour bien se confesser, il faut : 1° un examen sérieux, car pour que les péchés soient remis, il faut qu'ils soient connus du confesseur et par conséquent d'abord du pénitent ; peu importe d'ailleurs la méthode adoptée, pourvu que l'examen soit attentif et sérieux ; 2° une accusation sincère, à la fois claire et complète ; 3° un repentir véritable qui comporte l'horreur sincère du mal, le regret de l'avoir commis et la ferme résolution de ne plus le commettre, 228-229. — Instruction du soir : *Les étapes de la chute*. Ce sont, comme on le voit dans le reniement de S. Pierre : 1° l'éloignement de Dieu par tiédeur ; 2° la lâcheté ; 3° les mauvaises compagnies ; 4° la sensualité, 229-231.

Deuxième jour. — Instruction du matin : *La communion, préparation consolante à la mort*. La communion est le remède aux trois grandes terreurs que nous inspire la mort. 1. Elle détruit notre attachement au monde et à ses biens, en ne nous faisant plus voir que Jésus. 2. Elle rendra moins amer à la mort le souvenir de nos péchés, en nous donnant l'assurance que Jésus nous les a pardonnés et que c'est notre ami qui sera notre juge. 3. Elle supprime à la mort la crainte, surtout celle de l'enfer, puisqu'elle nous donne Celui qui est la résurrection et la vie, 241-243. — Conférence : *La bonne communion*. Les conditions requises pour bien communier sont : 1° le jeûne : il faut, sauf le cas de dispense accordée pour le viatique, être à jeun depuis minuit ; il faut aussi pratiquer le jeûne moral qu'on impose aux défauts, en leur résistant ; 2° l'état de grâce : l'exemption du péché mortel est indispensable ; mais il convient aussi d'achever de se purifier même des taches légères ; 3° l'amour : il faut aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, 243-245. — Instruction du soir : *La sainte communion vie de l'âme et préservatif du péché*. La sainte communion est la vie de nos âmes parce qu'elle nous fait vaincre : 1° le démon, contre les tentations duquel elle nous arme et nous fortifie ; 2° l'orgueil, car elle exige de nous l'adoration, l'humilité et l'amour ; 3° la sensualité, en nous donnant la force de résister aux sollicitations du mal et en nous faisant préférer aux grossières satisfactions des sens les jouissances supérieures de la présence de Jésus, 245-247.

Troisième jour. — Instruction du matin : *Motifs et moyens de persévérance*. 1. Pourquoi vous devez persévérer : parce que c'est votre fin, le but pour lequel Dieu vous a créés ; c'est votre intérêt ; c'est votre grandeur ici-bas et dans l'éternité. 2. Comment vous pourrez persévérer : en vous ménageant les trois choses nécessaires pour être victorieux dans cette guerre spirituelle : la science, les ressources, et les armes et les munitions, 257-259. — Conférence : *Les bonnes résolutions*. 1. Ce qu'on entend par résolutions de retraite : ce sont les résultats pratiques des questions posées au début de la retraite et qui se ramènent tous à ceci : ne plus pécher. 2. Quelles résolutions prendre : supprimer la cause des fautes en s'attaquant au défaut dominant, qu'il faut commencer par connaître. 3. Quels caractères doivent avoir ces résolutions : être précises, fermes et pratiques, c'est-à-dire utiles au but visé et réalisables sans miracle, 259-262. — Instruction avant l'absolution : *Les étapes de la conversion*. On peut les étudier dans la conversion de S. Pierre. 1. Le regard de Jésus : il suffit à toucher S. Pierre ; il suffira à nous convertir si nous regardons nous-mêmes du côté de Jésus. 2. La réflexion : rentrons en nous-mêmes comme S. Pierre. 3. La fuite des occasions : S. Pierre quitte le lieu où il a renié son Maître ; fuyons de même les compagnies qui ont occasionné nos chutes. 4. La pénitence dans le repentir : sans cesse pleurons nos égarements comme l'a fait S. Pierre, 262-263.

LE GRAND JOUR. — A la Messe. *Le grand désir de Jésus-Christ réalisé*. 1. Jésus-Christ désire ardemment s'unir à nous. C'est que, une fois rachetée par le sang de Jésus et enrichie par sa grâce, la personne humaine est digne d'être aimée de Dieu ; à plus forte raison quand il s'agit d'âmes plus parfaites, plus neuves et qui sont l'avenir. 2. Il réalise ce désir par la communion de son corps et de son sang. Il l'annonce nettement aux Juifs à Capharnaüm ; et comme plusieurs de ses auditeurs sont choqués de ce langage, il ne cherche pas à les retenir en atténuant ses paroles. Allons donc, comme S. Pierre, à Celui qui a les paroles de la vie éternelle, 273 275. — Avant la communion. I. *Pour bien communier*. Pour que la nourriture matérielle nous soit profitable, il faut qu'elle soit bonne, qu'elle soit bien prise et que le corps soit lui-même en bon état. L'Eucharistie est une nourriture de tout point excellente, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui se donne à nous. Et les deux autres conditions dépendent de nous et de nos dispositions : tâchons que celles-ci soient parfaites, 275-276. — II. Le Pain de vie. L'Eucharistie ressemble au pain merveilleux avec lequel le prophète Elie rendit la vie au fils de la veuve de Sarepta. Ayons faim de ce pain ; malgré notre indigence, imitons la foi et la charité de la pauvre veuve ; et le miracle de la résurrection se renouvellera pour nous, 276-277. — III. *Le Roi plein de douceur*. Ce titre que prend Notre-Seigneur le jour des Rameaux, il le réalise également dans l'Eucharistie. C'est un Roi, c'est-à-dire un Maître et un Chef. C'est un Roi plein de douceur, car c'est l'Agneau de Dieu, 277-278. — IV. *Deux mots*. Le double sentiment qui doit vous animer, c'est un sentiment de foi vive et le sentiment de votre indignité, 278-279. — Après la communion. I. *Sur le Thabor*. « Qu'on est bien ici ! » disent les Apôtres en contemplant Jésus entouré de Moïse et d'Elie. Par la communion, nous pouvons rester continuellement avec Jésus, à condition de faire aussi une tente pour Elie et une pour Moïse, c'est-à-dire de garder Jésus par une foi vive comme celle d'Elie, et une obéissance entière à la loi de Dieu telle que la pratiquait Moïse, 279-280. — II. *Action de grâces*. Remercions Jésus avec la Sainte Vierge et notre saint Patron ; prions-le pour nous et pour ceux qui nous sont chers, 280.

Aux Vêpres. I. *Notre sainte Mère l'Eglise*. L'Eglise mérite bien ce titre. 1. Elle vous a élevés en s'imposant d'abord à votre imagination, puis à votre intelligence et à votre cœur. 2. Elle s'est attachée à vous : non seulement elle ne cessera pas de vous instruire, mais elle accueille ceux qui reviennent et continue de s'occuper de ceux qui s'en vont. Aimez-la donc comme une mère, 289-291. — II. *Les trois chaînes d'amour*. Dieu est amour et veut nous enchaîner à lui par des liens d'amour. Selon la recommandation de S. Jean Chrysostome, 1. Considérez le pacte que vous allez faire avec Dieu, pacte par lequel vous vous engagez solennellement à servir ce bon Maître. 2. Examinez la condition du chrétien, qui suppose une foi vive, la pratique de la religion et un ardent amour de Dieu. 3. Apprenez à connaître la milice sacrée dans laquelle vous allez vous enrôler et qui n'admet que des soldats sans peur et sans reproche, 291-294. — III. *Les trois devises*. Pour assurer votre persévérance, faites vôtres les trois mots d'ordre de Jeanne d'Arc : 1. « Dieu premier servi ! » Car nous ne sommes créés que pour le connaître, l'aimer et le servir. Et ceux qui négligent les droits de Dieu ne reconnaissent pas davantage le droit de l'homme. 2. « Vive labeur ! » Le travail même pénible n'est pas une servitude : c'est une œuvre divine d'expiation et de grandeur, qu'il s'agisse du travail du corps ou du travail de l'âme. 3. « En avant ! Tout est vôtre ! » Elancez-vous hardiment à l'assaut des citadelles du démon, car ne pas avancer c'est reculer ; et l'avenir, la patrie, Dieu et le ciel, tout, si vous le voulez, sera vôtre, 294-296. — IV. *Rénovation des promesses du baptême*. Le moment est venu de ratifier les promesses faites en votre nom au jour de votre baptême et de renoncer à Satan et au monde. 1. Renoncer à Satan, c'est renoncer au péché dont Satan est le

premier auteur, au péché qui nous rend ennemis de Dieu et donne la mort à notre âme. 3. Renoncer au monde, ce n'est pas se retirer du monde, mais renoncer aux mauvaises compagnies et aux plaisirs corrupteurs, 296-298. — V. *Consécration à la Sainte Vierge.* Pour être fidèles, aimez et priez la Sainte Vierge, car elle est toute-puissante et toute bonne, 298.

Conférences populaires. — Sur l'histoire de l'Eglise : voir *Table synthétique*, p. 691.

Confession. — La bonne confession, 228-229 : voir *Communion solennelle* (Premier jour).

Confirmation. — *Allocution pour la Confirmation.* La Confirmation, c'est la cérémonie par laquelle vous allez être armés chevaliers du Christ. Et puisque vous allez prendre place dans l'armée des catholiques convaincus et pratiquants, soyez des hommes, c'est-à-dire des hommes de foi et de caractère, des hommes de cœur, 298-300.

Confréries. — Voir *Corporations.*

Conscience. — *La conscience.* C'est la voix intérieure qui fait écho à la loi éternelle ; elle règle tous nos actes et se fait entendre au juste comme au pécheur. L'homme de conscience conforme sa conduite à la loi divine, quoi qu'il lui en coûte. De nos jours spécialement la conscience se heurte à l'appétit du bien-être et à l'intérêt ; trop souvent les consciences se vendent et s'achètent. C'est la conscience seule qui doit inspirer l'électeur dans ses votes, 103-105.

Conscrits. — Pour une Messe de départ, 255-256 : voir *Soldats.*

Constantin. — Constantin et le Labarum : voir *Labarum.* — Constantin au concile de Nicée : voir *Arianisme.*

Contrats. — La justice dans l'exécution des contrats : voir *Justice.*

Conversion. — Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix. — I. *L'appel à la conversion. (Sitio...).* Sur la croix, Jésus a soif des âmes. 1° Il a soif des âmes par plaisir de se communiquer à elles. Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. L'Incarnation ne lui suffit pas : il veut se communiquer à nos âmes par la grâce sanctifiante. Aussi devons-nous commencer par restaurer ou améliorer en nous la vie de la grâce, c'est-à-dire par le travail de la vie purgative. Et pour cela il faut connaître le péché et le détester. 2° Jésus a soif des âmes pour sa gloire. Nous procurerons cette gloire par les exercices de la vie illuminative, qui consiste à imiter les vertus de Notre-Seigneur et à marcher à sa suite en portant notre croix. 3° Jésus a soif des âmes par amour. Il veut que nous lui soyons unis par les liens de l'amour, par la vie unitive, qui suppose le détachement, la patience et l'action, 65-68. — II. *L'objet de la conversion : le péché. (Pater, dimitte illis).* Tous nous sommes pécheurs et nous ignorons les terribles conséquences du péché. 1° Le péché mortel nous fait perdre la charité, c'est-à-dire l'amitié de Dieu ; il nous dépouille de tous nos mérites, passés et présents ; il nous rend passibles de l'enfer éternel. 2° Le péché véniel diminue la charité dans notre âme ; il nous achemine ordinairement au péché mortel ; il nous rend passibles des peines du purgatoire, 84-87. — III. *Un modèle de conversion : le bon larron. (Hodie mecum...).* Trois choses sont admirables dans la conduite du bon larron : 1° Un acte de foi en la divinité de Jésus-Christ, acte si méritoire en un pareil moment, quoique tout miraculeux ; 2° sa confession si courte, mais si humble ; 3° sa prière pleine de foi, de confiance et d'humilité. Nous l'avons imité dans ses égarements : imitons-le dans sa conversion, 87-91. — IV. *Une cause fréquente de conversion : la douleur. (Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?).* Comme celle de Jésus-Christ, la douleur humaine est régénératrice. 1° Elle nous rend humbles, car c'est un avertissement, une épreuve ou un châtiment destiné à briser notre orgueil. 2° Elle nous purifie, parce qu'elle nous empêche de céder à la concupiscence et qu'elle est une expiation. 3° Elle nous instruit, non seulement au point de vue humain et social, mais encore et surtout au point de vue surnaturel, en nous rappelant son origine et son efficacité, 96-99. — V. *La conversion : sa nature. (Consummatum est).* Pour être véritable, la conversion doit : 1° séparer complètement l'âme du péché par une rupture totale et définitive ; 2° réparer le mal que le pécheur a fait, d'abord à Dieu, en outrageant son honneur, en se révoltant contre lui, en crucifiant Notre-Seigneur par son ingratitude, et ensuite le mal fait au pécheur lui-même et à son prochain ; 3° préparer l'avenir, en ne refusant rien de ce que Dieu impose et de ce qu'il propose, 121-125. — VI. *Ses effets et ses moyens. (Pater, in manus tuas commendo spiritum meum).* Si nous sommes vraiment convertis, nous devons remettre à Dieu toute notre âme : 1° notre intelligence, en nous efforçant de connaître, par l'étude, la science des choses surnaturelles ; 2° notre sensibilité, en faisant oraison ; 3° notre volonté, en la lui soumettant entièrement et en la fortifiant par la pratique des sacrements et surtout la communion fréquente, 137-139. — VII. *La gardienne de la conversion : Marie. (Ecce Mater tua).* Du haut de la croix, Jésus nous a donné Marie pour mère, et elle en remplit tous les offices : 1° elle nous console dans toutes nos souffrances ; 2° elle nous garde dans tous nos dangers ; 3° elle nous réconcilie avec Dieu comme autrefois la mère de Coriolan le réconcilia avec Rome, 139-142. — VIII. *Le serment et la prière des convertis.* (Avant la communion générale). 1. Je suis vôtre tout entier : par mon intelligence, mon cœur et ma volonté. 2. Sauvez-moi de moi-même, de mon entourage et du démon, 148-149.

Les étapes de la conversion, 262-265 : voir *Communion solennelle (Retraite de).* — Un modèle de la conversion : voir *Marie-Madeleine (Sainte).* — La conversion de S. Augustin : voir *Augustin (S.).*

Corporations. — *Les corporations ouvrières.* Elles se multiplient surtout à partir du XII^e^ siècle et exercent la plus heureuse influence au point de vue matériel, moral et politique. 1° Au point de vue matériel, c'est le travail libre, où chacun est estimé selon sa valeur professionnelle ; le travail organisé par des règlements qui résolvent la plupart de nos problèmes sociaux ; le travail protégé contre les abus du patronat et de la concurrence. 2° Au point de vue moral, les confréries ayant leur patron, leur fête corporative et leur chapelle, ce lien religieux relève la dignité des ouvriers et entretient parmi eux la fraternité. 3° Au point de vue politique, les corporations, en prenant part aux affaires de la cité, donnent au régime municipal un caractère démocratique d'où sortira le tiers-état. Avec le temps, les abus se glissèrent dans les corporations ; mais la Révolution a eu tort de les supprimer brutalement et d'y substituer l'individualisme avec ses misères : la preuve, c'est que le régime corporatif renaît un peu partout, 566-571.

Croisades. — *Leurs résultats.* 1° Elles ont contribué au progrès matériel. Ces lointaines expéditions ont développé le commerce maritime et multiplié les relations avec l'Orient. Par l'introduction en Europe de produits jusqu'alors rares ou ignorés, elles ont donné naissance à des industries nouvelles. Enfin elles ont acclimaté chez nous des végétaux et animaux exotiques. 2° Au point de vue scientifique, littéraire et artistique, leur influence n'a pas été moins heureuse. Elles sont le point de départ des grandes explorations géographiques ; elles font pénétrer dans notre littérature l'influence des écrivains arabes et byzantins ; elles créent les armoiries et la science du blason ; elles introduisent chez nous de nouveaux procédés d'architecture et de décoration. 3° Au point de vue social, elles ont grandi le pouvoir royal, favorisé les affranchissements, mis fin aux guerres privées et aux rivalités provinciales et conquis à la France en Orient un prestige qui s'est maintenu jusqu'aujourd'hui, 685-687.

Croix. — *Le triomphe de la croix.* Commencé avec la Résurrection du Christ, ce triomphe dure toujours.

1. Jadis symbole de haine, la croix est devenue un symbole d'amour. 2. Jadis symbole de défaite, elle est le symbole de la victoire de Jésus et de ceux qui se rangent sous ses lois. 3. Jadis symbole de mort, elle devient le symbole de la vie et de l'immortalité, 179-182. — (Pour la bénédiction d'une Croix dans la campagne). *Nous devons exalter la Croix.* Exalter, c'est-à-dire célébrer et dresser la Croix : 1° C'est d'abord accomplir un devoir envers Dieu. Car la Croix nous montre l'amour infini de Jésus-Christ, mourant pour nous du cruel supplice et s'offrant à son Père pour nos péchés dans un sacrifice où il est à la fois le prêtre et la victime. 2° C'est ensuite affirmer un droit vis-à-vis des hommes : si la Croix n'a plus d'existence légale chez nous, c'est aux chrétiens, qui sont en France l'immense majorité, de prendre sa défense et de confesser hardiment Jésus crucifié, 427-429.

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix : voir *Table synthétique,* p. 690, et *Conversion.* — Les paroles de Jésus sur la croix, 201-203.

Croyants. — *Les deux croyants* (Varia), 320 : voir *Foi.*

Crucifix. — (Aux Mères chrétiennes). *Le crucifix.* Comme jadis les Dames de Sienne, les femmes chrétiennes de France doivent s'armer pour la défense de leur patrie menacée. Voulez-vous être toujours courageuses ? Que le crucifix soit votre arme de prédilection. 1° Servez-vous-en chaque jour : dans la tristesse, le soir après les fatigues de la journée, dans les tentations, les persécutions, les heures de lassitude. 2° Servez-vous-en davantage en face des devoirs difficiles que vous ne vous sentez pas le courage de remplir, comme autrefois S. Jean Gualbert. 3° Servez-vous-en dans les grandes souffrances, comme le fit Victor Hugo lui-même ; servez-vous-en avec toutes les forces de votre foi et de votre amour, 499-502.

Culte. — *Les signes extérieurs du culte.* 1° Les signes extérieurs par lesquels se traduisent nos sentiments à l'égard de Dieu sont aussi nécessaires que le culte intérieur : et la religion ne pourrait exister sans eux. 2° D'ailleurs de nombreuses grâces sont attachées à tous ces symboles et nous engagent encore à les traiter avec respect, 515-516.

Curé d'Ars (Bienh.). — L'efficacité de sa prière, 483.

Cyr (S.). — Il est martyrisé à l'âge de deux ans pour avoir dit plusieurs fois : « Je suis chrétien », 227.

Dédicace. — Le respect de l'église, 566-567 : voir *Eglises.*

Dieu. — *L'existence de Dieu prouvée par la raison.* 1° Il n'y a pas d'effet sans cause. L'univers existe ; il n'est pas l'œuvre du hasard, ni de l'homme ; il n'a pu se faire lui-même : il faut donc admettre une cause primordiale de toutes les choses contingentes. 2° Dans la nature, l'ordre et l'harmonie se manifestent partout : il faut donc qu'il y ait un ordonnateur suprême. 3° La beauté est répandue dans toute la création : ce qui suppose un artiste d'une puissance infinie, 53-54. — Sermons pour les dimanches de Carême sur le *règne de Dieu :* voir *Règne de Dieu.*

Dimanche. — *Le précepte du dimanche.* 1° Il a été promulgué trois fois : immédiatement après la création des six jours, sur le mont Sinaï, et par l'Eglise. 2° Il répond aux exigences de notre nature, car il est nécessaire pour donner au corps tout le repos dont il a besoin, et pour élever l'âme au-dessus des choses matérielles et la tourner vers Dieu, 213-214.

Drapeau. — Pour la bénédiction du drapeau d'un Patronage : voir *Patronage.*

Ecole. — *L'école primaire monastique et paroissiale.* L'Eglise s'est toujours préoccupée de l'instruction de l'enfance. Dans le haut moyen âge, on peut distinguer trois sortes d'écoles primaires : l'annexe de l'école épiscopale, la petite école monastique et l'école paroissiale. L'écolâtre est chargé de la direction et des programmes. L'instruction religieuse y tient la première place ; mais on y enseigne aussi la lecture, l'écriture et le calcul. A la campagne, l'enseignement a un caractère surtout pratique. Quand le moine et le curé ne s'en chargent pas eux-mêmes, l'instruction est donnée par un maître d'école. Elle est gratuite, les frais étant assurés soit par les évêques et les curés, soit par des fondations pieuses. C'est donc une erreur de croire que le moyen âge n'a rien fait pour instruire le peuple, 488-491. — *L'école secondaire au moyen âge.* Elle est représentée par les écoles épiscopales et monastiques qui se multiplient un peu partout et dont les plus prospères sont des universités en germe. On y enseigne le *trivium* (grammaire, rhétorique et dialectique) et le *quadrivium* (arithmétique, musique, géométrie et astronomie). Les auteurs païens y sont commentés comme les chrétiens. Les élèves vivent en communauté avec les maîtres. Ces écoles sont ouvertes à tous sans distinction, et les pauvres y sont instruits gratuitement, 491-493. — Voir *Université.*

Pour la fête annuelle de l'Association amicale des anciens élèves des Ecoles libres. Votre présence ici proclame assez haut : 1° que vous êtes fiers de votre origine et de votre passé ; 2° que vous voulez rester fidèles aux leçons d'éducation religieuse que vous avez reçues ; 3° que vous voulez que le bien qui vous a été fait dans le passé soit fait dans l'avenir à vos enfants, 543-544.

Education. — *L'éducation du premier âge.* Les parents doivent se préoccuper d'élever leurs enfants dès l'âge le plus tendre. 1° L'éducation étant nécessaire, elle doit commencer au plus tôt : il faut plier les branches de l'arbre quand elles sont encore flexibles, autrement on les casserait. « L'homme moral, a-t-on dit, est achevé à six ans. » 2° Cette œuvre de formation morale est avant tout le devoir d'une bonne mère, car la mère connaît mieux son enfant et a sur lui plus d'influence. Mais où sont les mères capables d'élever vraiment leurs enfants, sans faiblesse aveugle ni coupable indulgence ? 3° Enfin toute véritable formation morale doit reposer sur l'amour et la crainte de Dieu. L'âme dans laquelle on aura versé tout d'abord ces sentiments en gardera toujours le parfum, 630-632. — *La formation pieuse de l'enfant.* 1° Cette éducation doit commencer dès l'âge le plus tendre ; pour l'initier de bonne heure aux choses religieuses, la mère doit se servir des objets qui tombent sous les regards de l'enfant. 2° Quand il devient capable de discernement, les parents doivent lui donner la notion du bien et du mal et le former à la piété. 3° Enfin, lorsque l'enfant suit les catéchismes, que les parents veillent à ce qu'il dise ses prières et lui donnent toujours le bon exemple, 214-216. — *Les devoirs des parents* vis-à-vis des enfants, 591 : voir *Justice* (La justice dans la famille).

Eglise. — *Son établissement.* 1° C'est une entreprise sublime, mais singulièrement ardue que de purifier et de transformer le monde païen. La conversion d'un individu est difficile : comment convertir un monde, en lui imposant non seulement des vérités à croire, mais des vertus à pratiquer ? 2° Pour y réussir, il faudrait un homme jouissant d'un grand prestige et secondé par de puissants auxiliaires. Le Christ fait tout pour se rendre impopulaire et meurt dans le mépris. Ses apôtres sont des pêcheurs n'ayant ni crédit, ni fortune, ni science. 3° Et pourtant la foi nouvelle se répand bientôt partout et le monde païen est complètement transformé et renouvelé : preuve évidente que l'établissement de l'Eglise est une œuvre divine, 10-12. — *La mission de l'Eglise.* 1° C'est d'abord de répandre la vérité dont Dieu l'a constituée dépositaire, et qu'il importe souverainement de connaître. 2° C'est aussi d'enseigner la vertu : l'Eglise donne au devoir son fondement, et à la conscience une règle et un point d'appui ; elle exerce une influence bienfaisante sur la vie privée comme sur la vie sociale. 3° C'est enfin de répandre dans le monde les trésors d'une charité sans limites, qu'elle exerce vis-à-vis des pauvres, des ignorants et de tous ceux qui souffrent. En un mot, l'Eglise est une mère, 282-284. — *L'Unité de l'Eglise.* La première des marques de l'Eglise, c'est l'unité. 1° L'Eglise catholique n'a qu'un seul chef, une seule doctrine, un seul culte essentiel, et cette unité s'affirme aussi bien dans le temps que

dans l'espace. 2° Au contraire, les Eglises séparées de l'Eglise n'ont plus cette marque de l'unité. Elles sont à la merci de l'autorité séculière et divisées en mille sectes ; elles accusent des « Variations » extraordinaires dans la doctrine, au point qu'il suffit de les mettre en présence d'elles-mêmes pour les confondre, 678-680. — *Immutabilité de l'enseignement de l'Eglise.* De même qu'il n'a rien modifié dans l'œuvre de la création, de même Dieu a voulu que sa parole demeurât immuable dans l'Eglise. Semée au milieu de races très diverses, interprétée par des génies bien différents, exprimée dans toutes les langues, la vérité révélée est restée la même au cours des siècles. Et pourtant que d'obstacles : la raison, l'incrédulité, l'hérésie, l'orgueil, la volupté, et le temps même n'ont rien pu modifier dans le Symbole. Alors que tout change autour d'elle, la doctrine de l'Eglise reste immuable, même quand elle définit un dogme : signe évident de son origine divine, 357-359.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise : voir *Table synthétique,* p. 691.

Eglises. — *Le respect qui leur est dû.* 1° Nous devons le respect à l'église parce qu'elle n'est pas une maison ordinaire, mais une demeure sainte, ayant une affectation sacrée et inviolable ; parce qu'elle est remplie de précieux souvenirs ; parce que Dieu y habite véritablement. 2° Notre respect se manifestera par une tenue parfaitement digne, car à aucun âge il n'est permis de se dispenser de ces sentiments de vénération, 566-567.

Eloi (S.). — *Allocution à des ouvriers.* S. Eloi était le meilleur orfèvre de son temps. Il trouvait le moyen de nourrir une troupe de pauvres : preuve qu'il était sobre et économe. Combien les ouvriers gagneraient à l'être aussi ! Il était l'ennemi acharné des imposteurs qui jettent les ouvriers dans la mauvaise voie. Cette maudite race est aujourd'hui plus répandue que jamais : ne nous laissons pas prendre à leurs discours qui ne sont que mensonges. Il disait à ses ouvriers qu'ils devaient aimer la vérité par dessus tout. Excellent principe toujours bon à suivre. Mais qui dira la vérité ? C'est la religion, qui nous apprend le secret d'être heureux en ce monde et en l'autre. Elle nous enseigne que le travail est une noble chose ; que les hommes ne peuvent être tous égaux, mais qu'ils doivent s'aimer comme des frères. Elle nous prêche l'ordre, la prévoyance, l'économie. Ecoutons-la et demandons à S. Eloi, notre Patron, de nous obtenir la grâce de profiter de ses leçons et de ses exemples, 632-633.

Elophe (S.), martyr. — *Le passé et le présent.* 1° Le passé. La vieille église et le cimetière évoquent les souvenirs du passé, la lutte de S. Elophe contre le paganisme, son martyre et la vénération dont ses reliques ont été l'objet. Dans ce passé il y avait du mal, mais aussi beaucoup de bien. 2° Le présent. Aujourd'hui nous voyons également autour de nous beaucoup de mal dans les individus comme dans la société ; mais il y a aussi du bien : il y a encore des chrétiens dignes de ce nom. Travaillons à en augmenter le nombre en commençant par nous montrer bons paroissiens, 533-535.

Enfance (Sainte-). — Voir *Sainte-Enfance.*

Enfants. — Droits et devoirs, 589-592 : voir *Justice* (La justice dans la famille). — Voir *Catéchisme, Ecole, Education, Sainte-Enfance.*

Enfer. — *Son existence.* 1° Personne n'est revenu de l'enfer ; mais l'Ecriture suffit à en prouver l'existence : l'Ancien Testament le représente comme un feu dévorant et éternel, et l'Evangile nous en donne la même idée en ajoutant qu'il y aura là des pleurs et des grincements de dents. 2° D'ailleurs l'existence de l'enfer est réclamée par la raison elle-même : du moment que la justice n'est pas réalisée en ce monde, il faut qu'elle le soit en l'autre et que le mal triomphant ici-bas trouve enfin son châtiment définitif. Croyons donc à l'enfer ; mais surtout travaillons à l'éviter, 516-518.

Epiphanie. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 689. — Sermon sur l'Œuvre anti-esclavagiste, 14-16 : voir *Esclavage.*

Les trois lumières. L'Epiphanie, c'est la lumière sur le berceau du Christ. Toutes les lumières, en effet, se retrouvent à la fois dans cette fête. 1° La lumière des yeux. C'est l'étoile qu'ont vue les Mages. Et s'ils l'ont vue, c'est qu'ils ont levé la tête pour contempler le ciel. Regardons le ciel comme ont fait les Mages. Avec la Bible et l'Evangile, le ciel est le livre où Dieu a écrit le poème de sa puissance et de sa gloire. Hélas ! nos contemporains ne regardent plus le ciel et ne lisent plus dans ce livre divin qui leur enseignerait tant de vérités salutaires ! 2° La lumière de l'esprit. En voyant l'étoile, les Mages se disent : « Le Roi attendu est né ; allons l'adorer. » Et ils suivent l'étoile jusqu'à Jérusalem. Mais où se trouve donc le Roi des Rois ? A Bethléem. Et ils y vont, toujours conduits par l'étoile. Heureux Mages que l'étoile conduit comme par la main ! Mais au milieu des ténèbres épaisses à travers lesquelles marchent les peuples, il y a aussi une étoile qui sert de guide infaillible : c'est l'Eglise. Pourquoi ceux qui se plaignent de marcher dans la nuit ne la suivent-ils pas ? 3° La lumière des cœurs et de la foi. Quelle déception pour les Mages de trouver une étable au lieu d'un palais ! Mais leur cœur s'émeut devant cette pauvreté d'un Enfant-Roi, et la foi les fait tomber à genoux aux pieds de Jésus pour l'adorer et lui offrir leurs présents. Puissions-nous avoir cette lumière de la foi et du cœur qui nous fait adorer Jésus-Christ dans les abaissements de l'Eucharistie, 673-677. — *Présents des Mages, présents eucharistiques.* (Méditation). A l'exemple des Mages, allons adorer Jésus dans l'Eucharistie et échanger avec lui nos présents. Nous aussi, nous ferions volontiers à la lueur de l'étoile un long pèlerinage pour chercher Jésus ; il est tout près de nous et l'étoile du tabernacle nous révèle sa présence : et nous ne nous mettons guère en peine d'aller le trouver. Les présents des Mages symbolisent les présents que Jésus nous apporte dans la communion : myrrhe qui embaume notre âme et la garde pour la vie éternelle, encens qui la purifie, or qui accroît sans cesse notre trésor de grâces. Ces présents eucharistiques, qui nous enrichiraient infiniment, allons les chercher dans des communions fréquentes et ferventes, 9-10. — *L'étoile de la France.* 1° Comme les Mages ont suivi l'étoile qui les a conduits à Jésus, les individus et les nations ont aussi leur étoile. La France, elle aussi, a la sienne, allumée par Dieu le jour du baptême de Clovis. Et tant que la France s'est laissé guider par elle, ses enfants ont été les apôtres désintéressés de la foi et de la civilisation. 2° Comme l'étoile des Mages, l'étoile de la France a été voilée par des nuages épais, et quelques-uns ont pu douter. Mais Dieu ne pouvait laisser l'étoile s'éclipser pour toujours. 3° Les Mages ont eu la grande joie de retrouver l'étoile qui les mène aux pieds du divin Enfant. Aux heures sombres où l'étoile semblait disparaître à cause de nos fautes et de nos épreuves, elle ne s'est jamais éteinte et beaucoup ont ressenti le bienfait de son rayonnement. Puisse-t-elle briller de plus en plus et conduire la France aux pieds de Jésus ! 677-678.

Episcopat. — *L'Episcopat gaulois au V° siècle,* 409-411 : voir *Gaule.*

Epoux. — Droits et devoirs, 588-589 : voir *Justice* (La justice dans la famille). — Voir *Mariage.*

Esclavage. — *L'esclave païen.* L'esclavage existe partout dans le monde païen. On le regarde comme étant de droit naturel ; les esclaves sont des êtres inférieurs pour lesquels il n'y a ni religion, ni propriété, ni famille ; ils sont mal nourris et maltraités ; et leur maître a sur eux droit de vie et de mort. On leur réserve les travaux de l'agriculture et de l'industrie ; il y a des esclaves pour la table, la toilette, les jeux du cirque, le forum et les plaisirs. Et malheur au fugitif ! Les esclaves sont légion en Grèce et à Rome : on les vend au marché comme du bétail ; on les fait

mourir à plaisir, et c'est à peine si quelques-uns cultivent les lettres et les arts. Quand ils sont vieux, on les assimile aux vieilles ferrailles, et personne ne les plaint, 72-75. — *L'Eglise primitive et l'esclave.* En se faisant esclave, Jésus-Christ rend la liberté aux esclaves. Pour des raisons d'ordre social et économique, l'Eglise ne supprime pas tout d'un coup l'esclavage ; mais elle rend aux esclaves la conscience et la personnalité. Ils font partie de la famille du maître ; leur foyer est inviolable ; ils ont leur place dans les cérémonies religieuses ; ils peuvent devenir prêtres et pontifes ; ils exercent souvent un apostolat dans la maison de leurs maîtres et beaucoup meurent martyrs et l'Eglise honore leur sépulture. Enfin l'Eglise favorise de toute manière leur affranchissement, et petit à petit son influence aboutit à la suppression de l'esclavage, 75-77. — Voir *Servage.*

L'Œuvre anti-esclavagiste. 1° Nature et origine. C'est une œuvre d'émancipation qui lutte contre l'esclavage africain. Elle a été fondée le 24 mai 1888 par Léon XIII, qui charge le cardinal Lavigerie de prêcher et d'organiser cette nouvelle croisade. 2° Excellence. C'est une œuvre religieuse et catholique, qui proclame hautement la charité de l'Eglise ; une œuvre morale ; une œuvre de civilisation et d'apostolat ; une œuvre française et patriotique ; une œuvre humanitaire. Aidons-la, 14-16.

Espérance. — Chemin de croix sur l'espérance, 91-95.

Etat. — La justice dans l'Etat : voir *Justice.* — La religion et la société : voir *Religion.*

Eucharistie. — *La présence réelle.* 1. Jésus-Christ l'annonce clairement après le miracle de la multiplication des pains ; malgré l'étonnement et les récriminations que provoque cette annonce, il affirme solennellement que sa chair est une nourriture et son sang un breuvage. 2. Il la réalise dans la dernière Cène en instituant l'Eucharistie ; et les paroles de l'Evangile ne laissent place à aucun doute sur ce point. L'Eucharistie est donc la plus précieuse des reliques du Sauveur, puisqu'elle nous garde la personne même de Jésus-Christ, 165-166. — *L'Eucharistie, mystère d'amour.* 1° Amour désintéressé. Notre amour est toujours mélangé d'égoïsme ; celui de Jésus-Christ est absolument désintéressé : il se donne à nous sans aucun retour personnel, sans se laisser arrêter par l'ingratitude des hommes qu'il prévoit pourtant. 2° Amour libéral. Aimer, c'est se donner. Après s'être donné sans réserve aux hommes durant les jours de sa vie mortelle, Jésus pousse la libéralité jusqu'à demeurer toujours présent parmi nous pour être le compagnon de notre exil. 3° Amour immortel, car ni l'espace ni le temps ne peuvent le limiter. Dieu ne pouvait donc nous donner davantage. Et nous ? 310-311. — *La Sainte Eucharistie et notre dureté de cœur.* Jésus-Eucharistie pourrait nous reprocher notre dureté de cœur, car la présence réelle, le sacrifice de l'autel, la Table sainte devraient nous le faire aimer davantage. 1. Combien Jésus, dans l'Eucharistie, devrait être aimé ! C'est là qu'il pousse l'amour au comble : il s'y anéantit plus que dans l'Incarnation ; il y partage mieux notre exil que dans les années de son existence terrestre ; il s'y sacrifie encore comme au Calvaire ; mais surtout il y devient une nourriture qui est mangée... 2. Si l'Eucharistie n'émeut pas notre cœur comme au jour de notre première communion, c'est l'effet de la routine. Pour nous en préserver, approchons-nous de la sainte Table avec la plénitude de la foi et avec un cœur vrai, c'est-à-dire un cœur qui sache apprécier l'excellence du bienfait, l'amour et la supériorité de celui qui se donne, et le prix dont il a payé le don qu'il nous fait, 305-308. — *Les témoins de l'Eucharistie.* C'est d'abord la petite lampe qui brûle nuit et jour dans le sanctuaire. Ce sont aussi l'Eglise qui garde intact le dépôt de l'Eucharistie et le transmet aux générations qui se succèdent ; la Tradition chrétienne, qui d'âge en âge et sans interruption atteste la doctrine eucharistique ; les poètes, les peintres, les architectes et les musiciens qui ont célébré à l'envi l'Eucharistie ; les fidèles de la messe dominicale et de la messe quotidienne, l'armée innombrable des communiants de tous les siècles, et les âmes eucharistiques qui vivent de l'Eucharistie et y trouvent leurs délices, 439-441. — *Le chef-d'œuvre du Sacré-Cœur,* 324 325 : voir *Sacré-Cœur.*

Voir *Adoration perpétuelle, Communion, Sacré-Cœur.*

Evangiles (Explication des). — (Courtes instructions pour la prière du soir). — Le Discours après la Cène. — I. *Le Père et l'autre Paraclet.* Avant de quitter le Cénacle Jésus entretient ses Apôtres du Père céleste, dans la demeure duquel il va leur préparer une place ; du Paraclet, qui viendra les instruire et les consoler ; de la paix qu'il leur laisse, 29-31. — II. *Ego sum vitis vera.* En allant au Jardin des Oliviers, le Maître expose la parabole de la vigne, qui nous apprend que sans lui nous ne pouvons rien faire, 31-32. — III. *La voie de l'amour.* Le commandement que nous donne le Christ, c'est de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Nous le devons, parce que nous sommes les amis du Sauveur, et que c'est lui qui nous a choisis pour que nous portions du fruit, 46-47. — IV. *La haine.* Le monde nous haïra, comme il a haï le Maître, car le monde est gêné par le chrétien comme il l'a été par le Sauveur. Et cette haine est aussi irréductible qu'injustifiée, 47-48. — V. *Les persécutions.* Les témoins du Christ ne seront pas mieux traités que le Christ lui-même : ils seront en butte aux persécutions. Mais le Paraclet qui viendra les consoler convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement, 61-63. — VI. *Le Saint-Esprit.* L'Esprit de Vérité, qui procède du Père et du Fils, achèvera d'instruire les Apôtres... Car le Christ va quitter le monde et retourner à son Père, 63-64. — VII. *La prière de Jésus : Clarifica filium tuum !* Avant de franchir le pont du Cédron, Jésus s'arrête et prie le Père de glorifier son Fils, qui l'a glorifié sur la terre, 77-79. — VIII. *Pro eis rogo...* Il prie ensuite pour ses Apôtres : « Qu'ils soient un comme nous ! Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal », 79-80. — IX. *Ut omnes unum sint.* Si Jésus-Christ demande si instamment pour les chrétiens l'unité, c'est que c'est pour eux la condition du bonheur, 95-96.

La Passion. — I. *A Gethsémani.* Jésus entre dans le jardin des Oliviers, et son âme est triste jusqu'à la mort, 109-110. — II. *L'agonie.* Tandis que ses apôtres dorment, il veille et prie son Père d'éloigner le douloureux calice. Il entre en agonie, et pourtant se résigne à accomplir la volonté du Père, 110-112. — III. *Jésus est arrêté* comme un malfaiteur par la troupe que guide Judas. Il défend à ses apôtres de résister, mais il proteste contre la violence qu'on lui fait, 125-127. — IV. *Chez Anne.* Conduit d'abord chez l'ancien Pontife Anne, il y répond victorieusement à un interrogatoire insidieux et est souffleté par un valet, 127-128. — V. *Le premier reniement de S. Pierre.* Les disciples se sont enfuis ; Pierre suit de loin le cortège et entre dans la cour de la maison du Pontife. C'est là que reconnu par la portière il renie son Maître une première fois, 142-143. — VI. *Le premier jugement de Jésus.* Au cours d'un semblant de jugement présidé par Caïphe, les témoins n'allèguent rien de décisif contre Jésus. Mais pour répondre à l'adjuration du Pontife, il affirme qu'il est le Fils de Dieu : on crie au blasphème et on le frappe indignement, 143-144. — VII. *Deuxième et troisième reniements de S. Pierre.* Reconnu une seconde fois, Pierre renie de nouveau son Maître et jure qu'il ne le connaît pas. Et comme on insiste, il renouvelle et aggrave encore sa trahison. Le chant du coq lui rappelle la prophétie de Jésus et il pleure amèrement sa faute, 156-158. — VIII. *Le second jugement de Jésus. La mort de Judas.* Pour donner à leur jugement une apparence de régularité, les Sanhédrites font comparaître de nouveau Jésus au point du jour, avant de le livrer à Pilate. Cependant Judas qui a trahi son Maître par cupidité et par haine, tombe dans le désespoir. Après avoir rapporté aux prêtres, qui le refusent,

l'argent de la trahison, il va se pendre, 158-160. — IX. *Chez Pilate.* Les Juifs conduisent Jésus chez le Procurateur Pilate et s'efforcent de le faire passer pour un révolté. Mais après l'avoir interrogé, Pilate ne trouve en lui aucun crime, 174-175. — X. *Chez Hérode.* Le Procurateur s'étonne grandement que Jésus ne réponde pas un mot aux accusations de ses ennemis. Puis apprenant qu'il s'agit d'un Galiléen, il le renvoie à Hérode, tétrarque de Galilée, qui justement se trouve à Jérusalem. Devant le meurtrier de S. Jean-Baptiste, Jésus n'ouvre pas la bouche. Hérode dépité le renvoie à Pilate après lui avoir fait revêtir la robe blanche que l'on donne aux insensés, 175-176. — XI. *Barabbas.* En voyant revenir Jésus, Pilate est inquiet et s'efforce de trouver un moyen de s'en tirer habilement. Tout en proclamant l'innocence de Jésus, il propose de le faire battre de verges. Et pour désarmer la haine des Juifs, il leur offre de délivrer Barabbas ou Jésus. Mais ils préfèrent Barabbas et demandent que Jésus soit crucifié, 186-187. — XII. *La flagellation et la couronne d'épines.* Attaché à une colonne, Jésus est cruellement flagellé. Les soldats, excités par ce premier supplice, traitent leur victime en roi de théâtre, lui mettent une couronne d'épines sur la tête et l'accablent d'outrages, 187-189. — XIII. *La condamnation de Jésus.* Pilate essaie encore de sauver le Juste ; mais la fureur des Juifs s'exaspère et ils demandent à grands cris qu'il soit crucifié. Alors Pilate, par lâcheté, leur abandonne la divine Victime, 189-190. — XIV. *Sur la Voie douloureuse.* Chargé de sa lourde croix, Jésus s'avance péniblement vers le Golgotha. Sur la Voie douloureuse, il rencontre sa Mère et échange avec elle un muet et douloureux regard, 190-192. — XV. *Simon de Cyrène et sainte Véronique.* Un honnête païen, Simon de Cyrène, s'indigne contre les bourreaux et s'apitoie sur leur victime. On le force à aider Jésus à porter sa croix, et bientôt il le fait avec amour. Une femme du nom de Bérénice, une Gauloise peut-être, essuie le visage du Sauveur avec un linge qui garde ensuite l'image de la Sainte-Face, 197-198. — XVI. *Les filles de Jérusalem.* En arrivant au Calvaire, Jésus y trouve un groupe de femmes qui pleurent sur lui. Il ne repousse pas leur pitié, mais il les invite à pleurer sur elles-mêmes et sur leurs fils, 198-200. — XVII. *Le crucifiement.* Il est midi. Jésus est dépouillé de ses vêtements et se laisse clouer à la croix qu'on élève ensuite. Les souffrances de la victime ne désarment pas ses ennemis, qui continuent de l'outrager, 200-201. — XVIII. *Paroles de Jésus sur la Croix.* Il prie pour ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Il encourage le bon larron : « En vérité je te le dis : aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Il lègue sa mère à S. Jean : « Femme, voilà votre fils » ; et il confie à Marie l'humanité rachetée par son sang : « Voilà votre Mère », 201-202. — XIX. *Mort de Jésus.* Il endure des souffrances infinies dans son âme et dans son corps : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? »... « J'ai soif ! » Puis ayant réalisé toutes les prophéties et achevé son sacrifice, il dit : « Tout est consommé... Mon Père, je remets mon âme entre vos mains », et il expire, 202-204. — XX. *La lance de Longin.* Tandis que les esprits droits et sincères disent avec le centurion : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu », l'âme de Jésus descend aux Limbes. Mais les Princes des prêtres sont inquiets et demandent à Pilate d'enlever les suppliciés. Pour s'assurer que Jésus est bien mort, un soldat lui ouvre le côté et lui transperce le cœur avec sa lance, 204-205. — XXI. *La mise au tombeau.* Joseph d'Arimathie obtient de Pilate la permission d'enlever le corps de Jésus ; avec l'aide de Nicodème et des Saintes Femmes, il se hâte de laver et d'embaumer provisoirement le corps, et le dépose avant la nuit dans le sépulcre neuf qu'il avait fait faire pour lui-même, 205-207.

De Paques a l'Ascension. — I. *L'apparition aux Saintes Femmes.* Le dimanche matin, au point du jour, les Saintes Femmes s'empressent d'aller terminer l'embaumement. Elles trouvent la pierre roulée et le sépulcre vide ; un ange leur annonce que Jésus est ressuscité et lui-même le leur confirme peu après. Cependant Pierre et Jean, avertis par Marie-Madeleine, courent au sépulcre et croient à la Résurrection, 207-208. — II. *L'apparition à Marie-Madeleine.* Jésus ressuscité, en apparaissant d'abord à Marie-Madeleine, montre en quelle estime il tient la pécheresse convertie. Mais les Apôtres n'ajoutent pas foi au récit de Madeleine, 222-223. — III. *Les disciples d'Emmaüs.* Le soir de la Résurrection, deux disciples s'en vont à Emmaüs, tristes et découragés. Jésus les joint, les éclaire et les réconforte, et finalement se laisse reconnaître à la fraction du pain, 223-224. — IV. *Les apparitions au Cénacle.* Pour convaincre les Apôtres qui ne croient pas à sa résurrection, Jésus leur apparaît au Cénacle, mange avec eux, et relève leur courage, puis il leur confère le pouvoir de remettre les péchés, 236-237. — V. *L'incrédulité de S. Thomas.* Thomas, qui n'a pas assisté à cette apparition, demeure incrédule. Huit jours plus tard, Jésus se montre de nouveau aux Apôtres, et après avoir convaincu enfin Thomas, lui reproche son incrédulité, 238-239. — VI. *Le repas sur le bord du lac.* Selon la recommandation du Maître, les Apôtres se rendent en Galilée. Un matin, Jésus leur apparaît sur le bord du lac et partage leur repas afin de leur prouver qu'il est bien vivant, 239-240. — VII. *S. Pierre reçoit la primauté.* Après lui avoir demandé une triple protestation d'amour, Jésus investit S. Pierre de la primauté, en le chargeant de paître et les agneaux et les brebis, 270-271. — VIII. *Les dernières instructions du Sauveur.* Pendant quarante jours il apparaît à ses Apôtres et leur donne ses dernières instructions, avec la mission d'enseigner et de baptiser toutes les nations, et la promesse d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles. Ces apparitions, dont l'une a lieu en présence de cinq cents disciples, attestent d'une manière irrécusable la réalité de la Résurrection du Maître, 271-272. — IX. *L'Ascension.* Après s'être entretenu avec ses disciples et leur avoir fait ses dernières recommandations, Jésus s'élève au ciel sous leurs yeux, 286-287.

Evrard (S.), ermite. — *Les vertus de sa vie et la fécondité de son œuvre.* 1. Sa vie. Il vit à la fin de l'époque mérovingienne, au temps où les serfs qui défrichent les forêts sont encore à demi-barbares et à demi-païens. C'est un ermite comme il y en a tant alors : il vit en reclus dans la forêt, partageant son temps entre la prière, la pénitence et le travail, tout en se rendant utile à tous ceux qui l'approchent. 2. Son œuvre. Il n'a rien écrit, mais son œuvre lui survit. Il continue à répandre sur toute la contrée des précieux bienfaits matériels, moraux et spirituels, 376-378.

Famille. — *La famille.* Dieu doit régner dans la famille, et la religion doit y avoir la première place : 1° en raison des sacrifices qu'exige la vie de famille : fidélité difficile à garder, fardeau de la vie commune, inquiétudes et revers inévitables ; 2° en raison des multiples responsabilités de la famille : pour sauvegarder l'autorité des parents, pour élever convenablement les enfants et leur inspirer une affection durable, la religion est absolument indispensable, 518-519. — Les trois trésors de la famille, 644-645 : voir *An (Nouvel).* — La justice dans la famille, 588-592 : voir *Justice.* — Voir aussi *Education, Enfants.*

Fierté. — La fierté chrétienne : voir *Vincent (S.).*

Foi. — *L'acte de foi.* Notre foi est tout à fait légitime. 1° Elle est d'abord établie sur la raison. Beaucoup de vérités révélées font partie de la saine philosophie ; et quant à celles de l'ordre surnaturel, elles s'appuient sur des préliminaires suffisants. En ralliant d'ailleurs à elle l'élite des penseurs, la foi apparaît comme éminemment raisonnable. 2° Pour lui donner une certitude absolue, Dieu a voulu que la foi nous fût transmise par une autorité infaillible. 3° Du reste, l'observation nous montre que dans la marche de l'esprit humain la foi précède toujours la raison. Et la foi

trouve beaucoup moins de résistance dans l'intelligence que dans la volonté, 613-614. — Le règne de Dieu sur les esprits par la foi : voir *Règne de Dieu.* — Chemin de croix sur la foi, 68-71. — *Les deux croyants* (Varia). Dialogue d'où il ressort que l'incrédule croit en beaucoup de choses, lui aussi ; mais tandis que la foi du croyant est raisonnable, l'incrédule est crédule comme un niais, 320.

Fra Angelico. — Voir *Angelico.*

France. — Le règne de Dieu sur la France, 144-148 : voir *Règne de Dieu.* — L'étoile de la France, 677-678 : voir *Epiphanie.* — La France est une Madeleine pécheresse, 485 : voir *Marie-Madeleine (Sainte).* — *La France « fille aînée de l'Eglise ».* La France est une nation privilégiée. La première des nations barbares elle reçoit le baptême, et devient ainsi la fille aînée de l'Eglise, la nation noble et sainte. Le baptême lui infuse une vie nouvelle : la législation, la société et la famille se transforment heureusement sous l'action des évêques et des moines français. Et la nature prédestinée produit une floraison magnifique : elle tient le premier rang non seulement dans les lettres, les arts et les sciences, mais encore dans la vertu et le dévouement ; et Dieu donne à ses soldats de magnifiques victoires. Puisse-t-elle se montrer toujours la fille aînée de l'Eglise, 263-265. — *La France et la dévotion à la Sainte Vierge.* Le royaume de France a toujours été celui de Marie. Les trois peuples qui ont constitué la nationalité française, les Francs, les Romains et les Gaulois, avaient déjà quelque piété envers Marie. Le baptême de Clovis, qui est aussi celui de la France, est, dans une certaine mesure, l'œuvre de la Sainte Vierge. La France en combattant les erreurs d'Arius et des Iconoclastes, atteste sa piété envers Marie, qui l'en récompense par des bienfaits sans nombre. Au moyen âge, les chevaliers et les princes lui vouent un culte, le peuple la vénère, le clergé prêche sa dévotion, les arts la célèbrent à l'envi et partout s'élèvent des sanctuaires en son honneur. Elle continue de protéger la France. Elle la sauve du protestantisme et Louis XIII lui dédie son royaume. Le XVIII^e^ siècle, qui s'éloigne de ses autels, est durement châtié. Mais le siècle suivant voit refleurir la piété envers Marie, et celle-ci y répond par des faveurs et des victoires signalées. Puisse la France regarder toujours Marie comme sa Reine, afin que Marie regarde toujours la France comme son royaume, 423-427.

Franchises. — *Les premières franchises rurales.* C'est une erreur de représenter l'Eglise comme l'ennemie des libertés populaires. On la voit au contraire favoriser de tout son pouvoir l'affranchissement des serfs, surtout dans les paroisses qui se fondent peu à peu autour des abbayes. La féodalité marque plutôt un recul du mouvement populaire. Pour remédier à la misère du paysan tyrannisé par les seigneurs, l'Eglise établit ses Trêves de Dieu qui préparent le régime communal. D'ailleurs l'idée religieuse préside toujours aux affranchissements comme aux associations professionnelles et confréries, 525-526. — Voir *Commune, Servage.*

François d'Assise (S.). — *Ses stigmates.* Le Pauvre d'Assise est l'homme de la souffrance. Il l'aime et la recherche passionnément, et son amour même se traduit par un sentiment de souffrance. Un jour le divin Crucifié lui apparaît et imprime dans la chair de son serviteur les blessures de sa Passion. Et dès lors la vie de S. François devient un continuel martyre, 585-586.

Gaule. — *L'épiscopat gaulois au V^e^ siècle.* Les Evêques exercent alors le rôle et reçoivent souvent le titre de « défenseurs de la cité. » De fait : 1. Ils en ont d'abord l'administration, à défaut des sénateurs ou consuls impuissants ; ils en soutiennent les intérêts, s'efforcent d'alléger la misère du peuple, dont ils plaident souvent la cause auprès des rois. 2. Ils remplissent aussi des fonctions judiciaires. Les fidèles recourent volontiers à leur arbitrage. Et grâce à leurs efforts la législation et la procédure deviennent plus justes et plus humaines. 3. En cas de besoin ils sont vraiment les défenseurs de la cité : ils en organisent la défense contre les hordes barbares ; ils soutiennent le courage du peuple dans l'épreuve et s'emploient à racheter les prisonniers, 409-411.

Grâce. — Son action ressemble à celle du levain, 598 : voir *Levain.*

Grève. — Le droit de grève, 576 : voir *Justice* (La justice dans l'exécution des contrats).

Guerre. — Sur les Morts de la Guerre. — *Héroïsmes, sacrifices, espérances.* (Pour la bénédiction d'un monument). Les deux premiers vers de notre hymne national résument tous les héroïsmes, tous les sacrifices et toutes les espérances de la Grande Guerre. 1° « Allons ! » c'est-à-dire : quittons tout, et en avant ! C'est le mot du Christ au commencement de sa Passion ; et c'était pour lui le signal des séparations suprêmes et le mot de la décision et du courage. C'était aussi le mot de nos héros, au moment où ils quittaient tout pour courir au combat. 2° « Enfants de la Patrie », c'est dire que la Patrie est une mère qu'il faut aimer et défendre à tout prix, comme le proclament à la fois le sentiment, la raison et la religion. Tous les mobilisés l'ont compris, et mieux que personne ceux qui sont tombés au champ d'honneur, car ils ont fait leur devoir jusqu'au bout et acheté de leur sang le salut du pays. 3° « Le jour de gloire est arrivé ! » C'est vrai pour tous les survivants ; c'est vrai surtout pour ceux qui ne sont pas revenus : ils sont immortels ici-bas, car personne ne les oublie ; immortels aussi dans un monde meilleur, car la justice demande qu'ils soient dédommagés de leurs sacrifices, et la religion nous en donne l'espoir, 311-315. — *Dieu, Patrie, famille.* Dans cette fête, Dieu, la Patrie et la famille ont chacun leur part. Et c'est justice, car nos glorieux héros les ont aimés tous trois, 329-331. — *Admiration, reconnaissance, prière.* 1. Admiration. Nos soldats ont écrit une épopée qui fait l'admiration de l'univers entier, et qui surpasse tous les héroïsmes et toutes les victoires du passé. Que de merveilleux traits à citer ! 2. Reconnaissance. Car ce sont eux qui ont sauvé, avec la liberté et l'indépendance de notre pays, la véritable civilisation et la religion du Christ, que de nouveaux barbares rêvaient d'anéantir avec la France. 3. Prière. Nos glorieux morts, en effet, quoique disparus à nos yeux, n'ont pas cessé de vivre. Il en est parmi eux qui achèvent de se purifier avant de jouir du bonheur céleste. Seigneur, donnez-leur le repos éternel ! 390-392.

Haine. — La haine du monde contre le Christ et ses disciples, 47-48.

Hermias. — Son opuscule *Les philosophes moqués,* 231-232 : voir *Philosophes.*

Hérode. — Jésus chez Hérode, 175-176.

Hôpital. — Les hôpitaux au moyen âge : voir *Hôtel-Dieu.* — Le dévouement de la Sœur des hôpitaux : voir *Religieuses.* — Voir aussi *Lépreux.*

Hôtel-Dieu. — *L'Hôtel-Dieu.* 1° Seule, la maison de la douleur a pris le nom d'Hôtel-Dieu. De bonne heure l'Eglise s'est plu à élever et à doter des abris pour la souffrance. Toutes les villes se glorifient d'avoir le leur et au XIII^e^ siècle on en compte plus de 20.000 rien que pour la France. Ce sont « autant d'arcs de triomphe pour l'Eglise. » 2. Seule, d'ailleurs, l'Eglise catholique a institué des Ordres religieux spécialement voués au service des malades. C'est pour l'amour de Dieu que le Frère ou la Sœur renoncent à tout pour se consacrer à des besognes répugnantes et souvent au péril de leur vie, 616-617.

Hugo (Victor). — Sa prière à la Madone, 501-502.

Ignorance. — *L'ignorance religieuse* est aujourd'hui plus grande que jamais : à une époque où l'instruction s'est beaucoup développée, on néglige la science la plus nécessaire de toutes. Il en résulte que la foi mal éclairée ne résiste pas aux attaques de l'impiété, et que la vie morale s'en va à la dérive, 121-122.

Immaculée-Conception. — *Le sens de cette fête.* Tandis que les enfants d'Adam contractent, dès le premier

instant de leur existence, le péché originel et ses suites, la T. S. Vierge Marie est immaculée dans sa conception. Cette croyance qui remonte aux premiers siècles de l'Eglise et qui s'affirme de bonne heure par la fête de la Conception, a été solennellement définie le 8 décembre 1854 par le pape Pie IX. La Sainte Vierge l'a ratifiée par les apparitions et les miracles de Lourdes. La raison dernière de ce privilège, c'est que Marie devait porter Jésus dans son sein virginal. Mais nous qui le recevons dans la communion, nous devrions être également sans tache. Pour nous purifier et nous préserver du péché, recourons souvent au sacrement de Pénitence et à la protection de la Vierge Marie conçue sans péché, 625-627. — *La Vierge Immaculée.* 1° Marie Immaculée est la pureté sans tache, car, préservée du péché originel, elle n'a pas connu davantage les fautes volontaires, ni même les surprises de la fragilité humaine. 2° Elle est l'inspiratrice de la pureté : dans tous les siècles, elle entraîne à sa suite une foule de vierges et d'âmes pures. 3° La pureté doit faire aussi notre grandeur à nous, car, à tout âge de la vie, quoi de plus enviable que la pureté, 614-616. — *Trois pensées à méditer.* 1° Seule entre les enfants d'Adam, Marie est préservée de la tache originelle, et dès le premier instant de son existence elle écrase la tête du serpent infernal. 2° Son immaculée conception s'identifie avec sa personne : « Je suis l'Immaculée-Conception, » et sa vie sans tache n'en est que la conséquence et la continuation. 3° Ce privilège incomparable est l'œuvre de la grâce qu'elle a reçue dans sa plénitude, 641-642. — Voir *Lourdes, Marie.*

Incarnation. — *Les gloires de l'Incarnation.* 1° Elle est glorieuse pour Dieu. La création muette racontait déjà la gloire du Créateur ; la voix de l'homme intelligent et libre pouvait faire entendre le second chant de gloire de la Création. Mais il y a encore trop de distance entre Dieu et la créature : l'Incarnation, en comblant l'abîme, offre à Dieu une gloire sans égale. 2° Elle est glorieuse pour nous à cause des lumières qu'elle projette sur notre vie. L'homme, ce chef-d'œuvre de la Création, a été brisé par le péché originel ; mais pour le réparer, Dieu se fait homme et nos blessures sont guéries et nous recouvrons nos droits à l'héritage céleste, 642-644. — *L'amour de Dieu pour nous dans l'Incarnation.* Nulle part la bonté de Dieu ne se révèle avec autant d'éclat que dans l'Incarnation. 1° Entre Dieu infiniment parfait, et l'homme si petit, si misérable et chargé de tant d'iniquités, il y a une distance infinie. Mais Dieu nous aime assez pour accepter les abaissements de l'Incarnation et combler ainsi l'abîme. 2° S'il prend notre nature humaine, c'est afin de souffrir : il souffrira dès sa naissance et toute sa vie sera pleine d'épreuves et de douleurs, et pour mieux compatir à nos misères il veut les endurer dans ce qu'elles ont de plus douloureux. 3° Il se fait homme afin de pouvoir mourir, et mourir de la mort la plus cruelle, nous donnant ainsi la plus grande preuve d'amour. 4° Enfin il vient pour nous sauver, pour instituer en notre faveur tous les moyens de salut, qui sans l'Incarnation n'auraient pas existé. Plus il nous aime et plus nous devons l'aimer, 661-664. — Voir *Noël.*

Incrédulité. — *La folie de l'incrédulité.* 1° L'incrédule qui doute que la religion soit vraie et qui, sur ce simple doute, prend le parti de négliger son avenir éternel, agit vraiment en insensé. 2° L'incrédule qui nie blasphème le plus souvent ce qu'il ignore, car il ne se donne pas la peine d'examiner sérieusement les preuves de la religion et se laisse fasciner par l'idole qui tient dans son cœur la place de Dieu, 450-451. — L'incrédulité de S. Thomas, 238.

Indulgences. — User des prières indulgenciées pour soulager les âmes du purgatoire, 555.

Industrie. — Les moines industriels, 458-460 : voir *Moines.*

Islamisme. — *L'Islam.* 1° Mahomet est un génie extraordinaire, éloquent et habile, mais fourbe et sans scrupule. Les prescriptions de l'Islamisme sont contenues dans le Coran, où se mêlent le parsisme et les doctrines judaïques et chrétiennes. 2° L'Islamisme professe l'Unité de Dieu et l'immortalité de l'âme ; mais il nie la divinité de Jésus-Christ, et son Paradis est matériel et grossier. Sa morale repose sur un fatalisme décourageant ; elle rabaisse la femme en permettant la polygamie et autorise tous les excès contre les chrétiens. Son culte comporte des prières et des attitudes, le jeûne et le pèlerinage à La Mecque. Il a une sorte de mystique orgueilleuse et imaginative. 3° L'Islam détruit tous les éléments de la civilisation ; il immobilise la science et mutile les arts. Sa diffusion rapide s'explique par l'ambition des Khalifes, l'emploi de la force brutale, les récompenses promises à ceux qui font la guerre sainte. L'Eglise l'a toujours combattu sans pouvoir le réduire. Même chez les âmes d'élite, il reste une doctrine de mort, 441-443.

Jean Gualbert (S.). — La vision du Crucifix le retient au moment où il allait frapper son ennemi, 501.

Jeanne d'Arc (Sainte). — *A l'image du Sauveur.* La vie de Jeanne d'Arc ressemble à celle du Sauveur. 1. Vie cachée. Le petit village de Domremy rappelle l'humble cité de Bethléem. La naissance de Jeanne sera un sujet de grande joie pour tout un peuple. Elle grandit en sagesse et en grâce : elle est pieuse, vertueuse, active. Et de bonne heure elle quitte ses parents pour s'occuper des affaires de sa patrie. 2. Vie publique. C'est un miracle perpétuel, et du côté de Dieu, et du côté de Jeanne, et du côté de ses ennemis abattus. Mais Jeanne en renvoie toute la gloire au Roi du ciel. 3. Passion. Jeanne a l'intuition prophétique de sa fin. Livrée par trahison à ses ennemis, elle rencontrera, elle aussi, des Judas, des Caïphe et des Pilate. Injustement accusée et condamnée, elle trouvera son Calvaire et sa croix sur le bûcher de Rouen, où elle expirera unie à Jésus ; et sa mort sera le commencement de son triomphe, 247-252. — Les trois devises de Jeanne d'Arc, 294-296 : voir *Communion solennelle.*

Allocution de mariage. L'histoire merveilleuse de Jeanne d'Arc se renouvelle pour toute âme chrétienne. Ce sont les voix du ciel qui nous révèlent le rôle que nous aurons à jouer dans le monde et les moyens de nous y préparer. A la jeune fille elles répètent : « Sois bonne et pieuse, aime Dieu, va souvent à l'église. » Et quand la préparation est achevée, elles disent : « Va, fille de Dieu, va ! » Va à ton mari, à ton foyer, à tous les berceaux que le ciel te donnera..., 475-476.

Jérusalem. — Jésus et les filles de Jérusalem, 198.

Jésus-Christ (N.-S.). — Sa vie : voir *Evangiles* (Le Discours après la Cène, la Passion, De la Résurrection à l'Ascension). — Sermons : voir *Croix, Crucifix, Eucharistie, Incarnation, Noël, Passion, Pâques, Sacré-Cœur.*

La pierre angulaire. (Pour la fête de Pâques). 1. Jésus s'est comparé justement à la pierre rejetée par les bâtisseurs. Il est en effet rejeté par l'amitié, par la religion, par la justice, par le peuple et finalement par la vie. 2. Mais une fois ressuscité, il devient la pierre angulaire sur laquelle est bâti l'ordre nouveau, où la vérité remplace l'erreur, le droit supplante la force, la charité triomphe de l'égoïsme. 3. Quiconque s'attaque à la pierre angulaire, s'y brise infailliblement, adversaires de la première heure aussi bien qu'ennemis de tous les temps. De nos jours ces attaques ont pris la forme d'une neutralité outrageante pour Dieu. Mais si l'apostasie officielle rejette la pierre angulaire, elle s'y brisera, 176-179.

Jeunes filles. — Sermons à des jeunes filles : voir *Catherine (Sainte), Jeanne d'Arc (Sainte), Patronages.*

Jeunes gens. — Voir *Patronages.*

Joseph (S.). — I. *L'homme de foi et de sacrifice.* Avant de lui confier Marie et Jésus, Dieu a préparé S. Joseph à sa mission. 1. C'est un homme de foi qui accomplit les ordres de Dieu sans discussion. Comme époux et comme père, sa foi est soumise à de rudes épreuves, mais elle reste inébranlable. 2. C'est un homme de

sacrifice. Absolument désintéressé, il ne songe qu'à Marie et à Jésus. Il sacrifie la situation qu'il possède à Bethléem et à Nazareth pour subir les privations de l'exil. Et quel sacrifice pour lui de perdre pendant trois jours la présence de Jésus ! 99-103. — II. *S. Joseph notre protecteur*. (Plan). 1. Pourquoi ? Parce qu'il est puissant en qualité de juste, d'époux de Marie et de père de Jésus et aussi parce qu'il est bon. 2. Comment? Dans l'ordre spirituel, pendant notre vie et à l'heure de notre mort, et aussi dans l'ordre temporel. Allons donc à Joseph, 103. — III. *Sa justice*. 1° S. Joseph a été juste envers Dieu, envers Marie, envers l'Enfant Jésus ; et il a souffert pour la justice. 2° Soyons, nous aussi, justes envers Dieu et envers nos semblables, 216-217.

Journal. — Le mauvais journal : voir *Lectures*.

Jugement. — A quelle époque aura lieu le jugement général, 637. — *Les rigueurs du jugement dernier*. Il réunira au suprême degré trois choses qui rendent un jugement redoutable : 1° la science qui connaît le crime : la vérité ne pourra plus être cachée et tous nos péchés apparaîtront au grand jour ; 2° l'intégrité qui le condamne : la justice de Dieu n'a pas les yeux bandés et sa balance pèsera tout avec la plus stricte équité ; 3° la puissance qui le punit : il n'y aura plus de recours en grâce et le jugement sera définitif et sans miséricorde, 599-600. — *Le jugement particulier*. 1. Il a lieu au moment même de la mort et tranche définitivement pour chacun de nous la question de son éternité. 2. Il commence par un examen rigoureux de tous les actes de notre vie, dont pas un n'échappe au regard de Dieu. 3. Puis le Souverain Juge prononce la sentence qui n'admet ni grâce ni appel, 370-371.

Julien l'Apostat. — Julien reçoit une éducation chrétienne, mais il aime le paganisme et s'attache avec passion aux auteurs païens. Empereur à 24 ans, il cherche à ressusciter le paganisme : il se fait lui-même prêtre païen, s'inspire du paganisme dans tous les actes de son gouvernement, proscrit les maîtres et les auteurs chrétiens. En revanche il favorise les Juifs, pour lesquels il entreprend vainement la reconstruction du temple de Jérusalem, et les Ariens, dont il poursuit le principal adversaire, S. Athanase. L'apostasie le conduit nécessairement à la persécution, persécution d'abord légale et financière, puis sanglante. Mais en mourant il est obligé de s'avouer vaincu par le Galiléen, 342-344.

Justice. — I. *La justice chrétienne. Les droits et les devoirs*. Il s'agit ici non pas de la justice entendue dans le sens large où elle signifie la pratique de toutes les vertus chrétiennes, mais de la justice proprement dite, de la vertu qui nous fait rendre à chacun ce à quoi il a droit. Sujet souverainement opportun, à une époque où la légendaire honnêteté de nos aïeux n'est plus qu'un souvenir et où les droits les plus sacrés sont méconnus et outrageusement violés. 1° Le droit. C'est le pouvoir légitime de faire ou d'exiger quelque chose. On distingue les droits essentiels et les droits accessoires ; le droit strict ou absolu, qui peut être revendiqué par contrainte, et le droit large ou non rigoureux. Quelle est l'origine de nos droits ? Plusieurs n'y ont vu qu'une institution purement humaine ; mais ils ne remontent pas assez haut, et autorisent par là-même les hommes à supprimer les droits, puisque ce sont eux qui les ont établis. Pour les jurisconsultes chrétiens, les droits, du moins les droits essentiels, sont naturels et par conséquent d'origine divine ; et par conséquent nulle force au monde ne peut primer le droit. 2° Le devoir. Le devoir de justice est celui qui oblige à respecter le droit d'autrui. Les devoirs existent par le fait même qu'il y a des droits : ils en sont la conséquence logique et sont comme eux d'origine divine. De même qu'il y a des droits stricts et des droits larges, il y a des devoirs qui obligent plus rigoureusement que les autres, et exigent la réparation du droit violé. De tout cela il résulte qu'on a raison de parler de la sainteté du droit et de la religion du devoir, et que tout chrétien doit être un honnête homme et se faire le chevalier du droit, 429-432. — II. *La justice envers tous dans l'ordre matériel*. 1° Le droit à l'existence, droit que nous apportons en naissant, impose à tous le devoir de respecter notre vie, dont Dieu seul est le maître. Hors le cas de légitime défense, d'exécution légale des sentences judiciaires, de guerre juste, c'est-à-dire justement motivée et justement conduite, l'homicide est un crime et un attentat mortel contre les âmes. On dirait que ces vérités sont ignorées de nos jours, à voir combien se multiplient les attentats contre les personnes, et combien l'opinion se montre peu sévère pour le duel, les crimes passionnels, le meurtre des petits enfants, nés ou à naître, l'homicide par imprudence et le suicide. 2° Le droit de propriété, aujourd'hui battu en brèche, a toujours été défendu par l'Eglise. Il remonte aux premiers hommes et s'est fondé sur l'occupation. Il résulte d'ailleurs des exigences de notre nature, car pour vivre l'homme doit avoir des moyens de subsistance, et sans la propriété pas de production. De plus, le travail venant s'ajouter à l'occupation rend le droit de propriété absolument sacré. Ce droit doit être personnel et permanent : l'expérience désastreuse de la Russie vient de montrer à quoi aboutit la propriété collective. Du reste c'est ainsi que l'entend le Décalogue, qui défend de prendre ou même de convoiter le bien d'autrui, 443-448. — III. *La justice envers tous dans l'ordre moral*. Les plus précieux parmi les biens d'ordre moral sont : 1° Le droit à la réputation. Il est violé par la diffamation, qui prend la forme soit de médisance soit de calomnie. La médisance a beau ne dire que la vérité : c'est une injustice, car l'homme a droit à sa bonne réputation tant que ses fautes ne sont pas devenues publiques en droit ou en fait. Quant à la calomnie, c'est un mensonge et une cruauté ; elle cause de véritables désastres, la plupart du temps irréparables. Et pourtant rien de plus commun que la médisance et la calomnie, dont les croyants eux-mêmes ne se préservent pas avec assez de soin. 2° Les libertés de droit naturel. D'abord la liberté de condition, dont l'esclavage antique était la négation. L'Eglise, ne pouvant le supprimer tout de suite, a favorisé sa disparition en proclamant sa doctrine de la fraternité humaine ; et elle a toujours travaillé à l'affranchissement des esclaves. Puis le droit à la vérité, et notamment à la vérité religieuse, et le droit à la vertu : deux droits que trop souvent les maîtres violent en imposant à leurs subordonnés une sorte d'esclavage. Enfin le droit à la sécurité morale, d'où résulte le devoir d'éviter le scandale public. Respectons toujours en ces matières les droits d'autrui ; mais ayons le courage de faire respecter les nôtres, 460-464. — IV. *La justice dans l'exécution des contrats*. 1° Le contrat est une convention passée entre deux ou plusieurs personnes dans le but de leur conférer, à titre réciproque, certains droits contre certaines charges. La justice demande que les dispositions avec lesquelles ils sont conclus se résument dans une parfaite loyauté ; que leur exécution soit exactement conforme aux termes dans lesquels ils ont été formulés ; que les prescriptions et les formes fixées par la loi civile soient observées. 2° Le contrat de travail est celui par lequel un ouvrier loue à un patron, moyennant un juste salaire, ses forces, son intelligence et son activité. Il impose des devoirs aux patrons comme aux ouvriers. D'une manière générale le patron doit traiter l'ouvrier non comme une machine, mais comme un homme et lui assurer un salaire capable de le faire vivre. La question du salaire familial est controversée ; mais à défaut de la justice, la charité doit assurer la vie des familles nombreuses. L'ouvrier de son côté a le devoir de travailler consciencieusement et d'observer toutes les clauses du contrat. En principe, les ouvriers peuvent se syndiquer pour défendre leurs intérêts ; mais il y a des syndicats que la justice condamne ; en tout cas, les ordres donnés par les chefs des syndicats ne sont ja-

mais obligatoires. Il y a de même des grèves légitimes ; mais elles sont souvent injustes et criminelles. Enfin les patrons et les ouvriers gagneraient à mettre dans leurs relations un peu de cœur, 572-576. — V. *La justice dans la famille.* 1° Droits et devoirs des époux. Ce sont : la fidélité, l'union des âmes, l'assistance. Ces droits sont réciproques et créent des devoirs de stricte justice. 2° Droits des parents et devoirs des enfants. La paternité et la maternité comprennent une double fonction : la fonction créatrice et une fonction d'assistance que nécessitent les besoins de l'enfant jusqu'au moment où il est capable de se suffire à lui-même. La première confère aux parents l'autorité sur leurs enfants et crée pour ceux-ci le devoir de la soumission qui se traduit par le respect et l'obéissance. D'autre part le dévouement des parents impose aux enfants le devoir de la reconnaissance et de l'amour. 3° Droits des enfants et devoirs des parents. Les enfants ont droit à l'éducation ; et réciproquement les parents ont le devoir de donner à leurs enfants non seulement l'éducation physique, mais encore l'éducation de l'esprit, du cœur, de la volonté et de la conscience. Qu'ils évitent soigneusement les préférences qui partagent les familles en enfants malheureux et en enfants gâtés, 588-592. — VI. *La justice dans l'Etat.* 1° Principes. Ceux qui croient que l'autorité publique ne vient que des hommes ne lui accordent que des droits limités et dispensent facilement les citoyens de leurs devoirs vis-à-vis d'elle. Mais les Apôtres enseignent que tout pouvoir vient de Dieu et que ceux qui lui résistent méritent la damnation éternelle. Ce principe vaut même pour les gouvernements dont l'origine est vicieuse, pourvu qu'ils soient bien établis et ne gouvernent pas tyranniquement. S. Paul détermine la mission du chef d'Etat : « Il est le ministre de Dieu en vue du bien. » Programme admirable et dont la réalisation ferait le bonheur des peuples. 2° Applications. *a)* Droits des peuples et devoirs des gouvernants ou fonctionnaires. La justice demande à ceux-ci d'exercer effectivement et consciencieusement les charges dont ils sont investis, de faire des constitutions et des lois conformes au droit, d'appliquer les lois avec impartialité, de juger sans faire acception de personne, de distribuer équitablement les honneurs et les récompenses. D'autre part les citoyens ont le droit de voter (et le devoir de bien voter) ; et ceux qui en sont capables ne doivent pas se dérober aux fonctions publiques qui iraient à de moins dignes ou même à des indignes. *b)* Droits de l'Etat et devoirs des citoyens. S. Paul mentionne trois de ces devoirs : l'obéissance, sauf le cas de lois manifestement injustes ; le paiement des impôts, y compris l'impôt du sang ; le respect, sinon toujours envers la personne, du moins envers l'autorité qu'elle représente. « La justice, dit la Sagesse, élève les nations, » 604-608.

Justin (S.). — *Le philosophe martyr.* Né dans le paganisme, il vient à Rome pour y interroger les philosophes du jour. Ni les Stoïciens, ni les écoles d'Aristote, de Pythagore et de Platon ne donnent satisfaction à ses inquiétudes. A la suite d'une vision, il lit les prophètes et les Evangiles et se convertit. Dès lors il devient l'apologiste de la foi chrétienne, qu'il confesse jusqu'au martyre, 42-43.

Labarum. — *Le Labarum.* Au début du IIIe siècle, Constantin, non encore converti, mais déjà favorable aux chrétiens, est en lutte avec le persécuteur Maxence. A la suite d'un prodige, dont fut témoin l'armée entière, ses soldats arborent le *Labarum* et triomphent de Maxence. Constantin rend aussitôt la liberté à l'Eglise, et pourtant il ne reçoit le baptême qu'à sa dernière heure. Mais dès que l'Edit de Milan a proclamé la liberté de conscience, les chrétiens élèvent des basiliques qui sont les premiers essais de l'art roman, 284-286.

Langue. — *La Muette.* (Varia). Histoire d'une mauvaise langue que S. Pierre condamne à un long séjour au purgatoire, avant d'être admise au paradis où l'on ne peut dire du mal de personne, 528.

Larron. — Le bon larron, modèle de conversion, 87-91 : voir *Conversion.*

Laurent (S.). — Le trait qui le distingue, c'est la force de caractère, 417 : voir *Caractère.*

Lectures. — *Les malfaiteurs de la plume.* En France, la presse irréligieuse est un véritable poison pour les âmes. 1° Sans parler des autres feuilles imprimées, trop de journaux propagent l'impiété et la corruption. 2° Les mauvais livres ne sont pas moins dangereux, soit qu'il gardent des apparences honnêtes, soit qu'ils soient ouvertement impies ou immoraux. 3° Ecartons loin de nous toute lecture qui est un péril pour notre âme, 20-22.

Lectures liturgiques. — Sur la messe des dimanches : voir *Liturgiques (Lectures).*

Léger (S.). — *Les raisons de son culte.* Ses traits de ressemblance avec Job, dont la vue arrachait à Dieu un cri d'admiration, en ont fait un saint. Et c'est ce qui lui a valu les hommages de nos pères qui l'ont choisi comme Patron. Apôtre de la justice et du droit auprès des grands, il fut aussi l'un de ces évêques qui ont fait la France, 509-512.

Léon III (S.). — *S. Léon III et Charlemagne.* Le sacre de Charlemagne à Rome par le pape S. Léon III, le jour de Noël de l'an 800 ou 801, est l'un des plus glorieux faits de l'histoire de l'Eglise. Le pape s'y affirme comme le chef suprême des individus et des peuples chrétiens, exerçant son autorité religieuse et morale sur les princes comme sur leurs sujets. L'empereur devient le sergent de l'Eglise et reçoit en retour la suprématie dans l'ordre temporel. Cette union des deux pouvoirs exerce la plus heureuse influence dans la chrétienté, 473-475.

Lépreux. — *Les Léproseries.* Pour arrêter la contagion de la lèpre au moyen âge, les lépreux sont séquestrés et retranchés du commerce des vivants. Mais l'Eglise, voyant en eux l'image du Sauveur, les entoure de respect et d'amour ; elle établit pour eux des léproseries magnifiques. Les lépreux suscitent à toutes les époques des dévouements héroïques, tel que celui du P. Damien, 559-560.

Levain. — *La parabole du levain.* 1° Le levain mélangé à la masse de farine délayée lui donne une fermentation et une activité merveilleuses : telle est aussi l'action de la grâce sur l'âme et ses facultés. 2° Le levain soulève et dilate la pâte : ainsi l'âme se trouve agrandie et élevée par la grâce. 3° Le levain communique à la pâte de la saveur : de même la grâce donne à l'âme un bonheur et une paix tout célestes, 598-599.

Ligugé. — Ligugé ou le premier monastère des Gaules, 408-409 : voir *Moines.*

Liturgiques (Lectures). — *Lectures liturgiques pour la prière du soir sur la messe du dimanche.* — I. *1er Dimanche de l'Avent.* L'année liturgique déroule sous nos yeux les mystères de la vie du Sauveur pour que nous en fassions notre profit spirituel. L'Avent, c'est la préparation au second avènement de Jésus-Christ, à Noël, en attendant son dernier et terrible avènement. L'Évangile nous fait connaître les signes avant-coureurs de la fin du monde, 635-638. — II. *2e Dimanche de l'Avent.* L'Introït annonce à Sion la venue du Sauveur. Dans l'Evangile, Jésus répond aux questions posées par les disciples de Jean-Baptiste et fait ensuite un bel éloge du Précurseur, 647-649. — III. *3e Dimanche de l'Avent.* L'Epître nous invite à la joie dans le Seigneur ; joie pleine de modestie, à la pensée que le Seigneur est proche. L'Evangile met en relief, dans la réponse de Jean aux envoyés des Pharisiens, l'humilité du Précurseur et la grandeur de sa mission, 649-651. — IV. *4e Dimanche de l'Avent.* L'Introït implore la rosée que fera descendre le Juste sur la terre. L'Evangile, après nous avoir dit ce qu'est Jean-Baptiste et à quelle époque il a prêché, nous invite par sa bouche à préparer la voie au Seigneur, 666-668. — V. *Noël : La messe de minuit.* Elle célèbre la naissance de Jésus à Bethléem

et nous retrace dans l'Evangile tous les détails de cet adorable mystère, 668-671. — VI. *La messe de l'Epiphanie.* Elle acclame dans l'Introït la royauté universelle de Jésus et remet sous nos yeux le voyage des Mages à Jérusalem et à Bethléem, 681-683. — VII. *La messe de l'Octave de l'Epiphanie.* Dans l'Evangile, Jean baptise le Sauveur ; le ciel atteste la divinité de Jésus ; Jean-Baptiste rend son suprême témoignage, 683-685.

Livres. — Mauvais livres : voir *Lectures.* — *Le livre de prière.* 1° Rien de plus utile qu'un livre pour assister aux offices ; autrement on s'ennuie, on se distrait, on se dissipe. 2° Il faut choisir non pas un livre de luxe, mais un Paroissien romain renfermant tous les offices de la liturgie et quelques prières spéciales. 3° Il faut le traiter avec respect, d'autant qu'il est parfois un précieux souvenir, 487-488.

Louis (S.), roi de France. — *S. Louis et la royauté chrétienne.* 1° Il fait régner la justice. L'Evangile et le Psautier lui ont fourni ses principes de gouvernement. Ses *Ordonnances* codifient pour la première fois la législation et il assure même en personne la charge de grand justicier. 2° Il fait régner le progrès intellectuel. Son époque est celle des beaux monuments qui mettent tous les arts à contribution. C'est le beau temps pour les universités, les collèges et les petites écoles ; et l'âge d'or pour la philosophie et la théologie. 3° Il fait régner la prospérité sociale. Sous son impulsion, les affranchissements individuels et collectifs se multiplient ; il favorise le travail en organisant le régime corporatif ; il fonde ou dote quantité d'hôpitaux et est salué du titre de « second père des communes ». 4° Il fait régner le bien-être parmi le peuple. Le paysan du XIII° siècle, devenu propriétaire, n'est pas moins favorisé que celui de nos jours ; les gens du peuple ont la vie plus large et plus facile qu'aujourd'hui. Les nations n'ont pas à regretter d'être gouvernées par des Saints, 617-620.

Lourdes. — (Pour l'inauguration solennelle d'une Grotte de Lourdes). *Les bienfaits de la Sainte Vierge et la manière de lui exprimer notre reconnaissance.* Le monument qui est inauguré aujourd'hui nous rappelle : 1° Les bienfaits de la Sainte Vierge. Si Dieu seul est le dispensateur de tous les biens, Marie est la trésorière des faveurs divines et nous pouvons lui adresser comme à Dieu nos actions de grâce. Fac-similé de la grotte de Lourdes, ce monument nous redit l'amour de la Sainte Vierge pour notre grande patrie ; ex-voto pour la victoire de la Marne, il nous redit ses bienfaits pour notre petite patrie ; 2° La manière dont notre reconnaissance doit s'exprimer : croyance à l'Immaculée-Conception et aux dogmes révélés, pénitence, prière pour les pécheurs, profession extérieure de notre foi, 513-515. — Voir *Immaculée-Conception.*

Luxe. — *Le luxe* est regrettable : 1° au point de vue de nos intérêts matériels : ses exigences font disparaître toute distinction de classes et entraînent à des dépenses ruineuses ; 2° à cause des dangers moraux auxquels il nous expose : on néglige le côté sérieux de la vie, le travail, la charité et les pratiques religieuses, 37-38.

Lyon. — Les Martyrs de Lyon, 57-58 : voir *Martyrs.*

Mages. — Voir *Epiphanie.*

Mahomet. — Voir *Islamisme.*

Mariage. — Les droits et les devoirs des époux, 588 : voir *Justice* (La justice dans la famille). — Voir *Education, Famille.*

Allocutions de mariage. — I. Pour un ancien du Patronage, 41-42. — II. Reconnaissance et espoirs, 58-60. — III. Les fiançailles ; le mariage qui crée le foyer ; les secours assurés aux époux, 60-61. — IV. L'homme a besoin d'affection, de dévouement et de consolation : il trouve tout cela dans le mariage chrétien, 71-72. — V. Comme celle de Jeanne d'Arc, la mission de la jeune fille lui est révélée par les voix du ciel, 475-476 : voir *Jeanne d'Arc.* — VI. La page du livre de la vie que vous allez lire aujourd'hui est à la fois très douce, très grave et très religieuse, 508-509. — Voir *Noces d'argent.*

Marie (T. S. Vierge). — *Les motifs de la dévotion à la Sainte Vierge.* (Allocution pour un pèlerinage à la T. S. Vierge). 1° C'est un acte de foi. Qu'on l'envisage en elle-même ou dans ses pratiques, cette dévotion est, en effet, un magnifique acte de foi qui embrasse tout l'Evangile et tout le *Credo.* 2° C'est un cri d'espérance, car c'est par Marie, dispensatrice de toutes les grâces, que nous avons l'assurance d'obtenir tout ce que nous demandons. 3° C'est un élan d'amour : si nous aimons Dieu comme notre Père, nous aimerons Marie comme notre Mère et nous l'aimerons, après Dieu, par-dessus toutes choses. 4° C'est une dévotion nationale et française. Sans doute la France n'en a pas le monopole ; mais notre pays ne le cède à nul autre pour l'amour qu'il a témoigné à Marie et les faveurs qu'il a reçues d'elle, 476-480. — *Marie aurore du salut.* 1° Comme l'aurore annonce la venue prochaine du soleil dont elle reflète déjà les brillantes couleurs, ainsi Marie annonce la venue de Jésus et reproduit à l'avance, par l'Immaculée Conception et la plénitude de grâces, ses perfections infinies. 2° Elle est encore l'aurore de la lumière et du salut dans les âmes où elle annonce et prépare l'avènement spirituel de Jésus-Christ, 467-468. — *La pureté de Marie.* Cette pureté a été chez la Sainte Vierge extrêmement féconde ; car : 1° Elle lui donna toutes les autres vertus : et celles qu'elle produit et celles qu'elle suppose. 2° Elle a fait de Marie la Mère d'une race nouvelle : la race des Vierges. Avant Marie, la virginité consacrée par un vœu était inconnue ; mais des légions de Vierges ont suivi la Vierge Immaculée qui marche à leur tête. 3° Enfin cette vertu lui a valu les honneurs incomparables de la maternité divine, car rien n'attire si puissamment Dieu que la pureté. Aimons donc cette belle vertu et pratiquons-la chacun selon notre vocation, 627-629. — *Marie Reine du Ciel.* 1° Sa gloire est incomparable : le ciel est son palais et son trône est celui du Très-Haut. 2° Elle jouit d'un bonheur parfait qui consiste à voir Dieu dans le ciel et à faire notre bonheur. 3° Sa puissance est infinie, puisque le Fils n'a rien à refuser à sa Mère ; et cette puissance est à notre disposition, puisque Marie ne refuse rien à ses enfants, 433-434.

Marie, gardienne de la conversion, 139-142 : voir *Conversion.* — Marie et la France, 423-427 : voir *France.* — Consécration à la Sainte Vierge, 298. — Le Chemin de la croix avec la Sainte Vierge, 170-174.

Voir *Annonciation, Assomption, Immaculée-Conception, Lourdes, Nativité, Purification, Rosaire.*

Marie-Madeleine (Sainte). — *Sa conversion.* (Aux Mères chrétiennes). Dans l'Evangile, il y a peu de pages plus touchantes et plus instructives que celle qui raconte la conversion de la pécheresse et nous la montre comme un modèle de l'âme pénitente. La France est une Madeleine pécheresse : prions afin qu'elle devienne une Madeleine repentante, 484-486.

« **Marseillaise (La).** » — La *Marseillaise* et les Morts de la Guerre, 311-315 : voir *Guerre.*

Martin (S.). — *Quelques leçons de sa vie.* En faisant les Saints, Dieu nous a montré que l'observation de l'Evangile n'est pas impossible à l'homme. Voyons en S. Martin non seulement un Patron, mais un modèle. Que nous regardions en lui le jeune homme, le soldat, le moine, l'évêque, le moribond, nous trouverons dans sa vie de précieux exemples à imiter, 581-583.

Martyrs. — *Les Martyrs au prétoire.* Pendant trois siècles les chrétiens sont traduits devant les tribunaux. Généralement la procédure est très simple : sitôt qu'il a avoué sa foi, le chrétien est condamné et livré aux bourreaux. Quand les victimes sont plus illustres, leur cause fait l'objet de plus longs débats. Ils endurent les affreux supplices du chevalet, du ceps ou du feu ; ils sont éprouvés dans leurs biens, leurs affections de famille, et jusque dans leur vertu. Mais leurs réponses restent fières et intrépides, pleines de

confiance et d'espérance, 43-46. — *La prison des Martyrs, l'exil et les mines.* Quand ils ne sont pas conduits immédiatement au supplice, les chrétiens sont condamnés à la prison, à l'exil ou aux mines. C'est la *custodia libera* pour quelques-uns ; mais la plupart du temps c'est la geôle solitaire, obscure et cruelle. L'exil, quelquefois volontaire, est le plus souvent imposé par la sentence des juges et entraîne la confiscation des biens. Enfin les chrétiens sont fréquemment employés dans les mines, où ils mènent une vie de forçats. Malgré tout, les consolations ne leur manquent pas : réunions fraternelles, correspondance, prières et pratiques religieuses, 105-107. — *Les Martyrs aux arènes.* Le Colisée, où des foules immenses peuvent trouver place autour de l'arène, est par excellence le monument de la barbarie romaine. On y fait mourir d'abord des esclaves ou des prisonniers de guerre, qui luttent entre eux ou sont exposés aux bêtes. Mais on envoie souvent aussi les chrétiens aux lions : les martyrs se laissent déchirer sans une plainte et leurs frères s'efforcent de recueillir leurs dépouilles. Les mêmes horreurs s'accomplissent dans toutes les villes importantes ; et malgré la défense de l'Eglise, les combats de gladiateurs ne cessent qu'avec la mort du moine Télémaque, 107-109. — *La sépulture des Martyrs.* Quels signes permettent de reconnaître la tombe d'un martyr ? 1° La palme gravée sur la chaux ou sculptée dans la pierre ; 2° le sang déposé dans le tombeau des confesseurs ; 3° les instruments de supplice ou les autres objets caractéristiques renfermés dans certaines tombes ; 4° le titre de martyr consigné sur les tombeaux, 26-27. — *Les Martyrs de Vienne et de Lyon.* Leur histoire est racontée dans la lettre écrite en 177 par les chrétiens de ces Eglises à leurs frères d'Asie et de Phrygie. Les plus illustres sont le vieil évêque Pothin, le médecin Alexandre, le diacre Sanctus, et surtout la jeune Blandine livrée aux bêtes de l'amphithéâtre, 57-58. — *Le nombre des Martyrs.* On ne peut le préciser, mais il est certainement considérable. Les persécutions s'étendent en effet à tout le monde romain. Elles durent des siècles, avec des périodes d'accalmie et des tourmentes marquées par les édits de persécution. Et quand les tyrans se font persécuteurs, leurs agents et les foules excitées renchérissent encore. Toutes les conditions, les nobles comme les humbles, ont leurs martyrs ; et tous les âges aussi, car les enfants ne sont point épargnés. Les témoignages contemporains parlent des martyrs comme s'ils étaient une multitude et l'examen des Catacombes atteste également que le nombre des martyrs fut considérable, 217-219. — *Les gloires des Martyrs.* Dieu les favorise magnifiquement : il les console par ses anges ; pour eux, il suspend l'action nuisible des éléments et adoucit les bêtes féroces ; de là cette joie surnaturelle avec laquelle ils endurent les plus cruelles tortures. L'Eglise à son tour leur rend toute sorte d'honneurs : elle recueille pieusement leur sang et leurs reliques ; elle bâtit des sanctuaires sur leurs tombeaux ; elle célèbre leur *dies natalis* et institue en leur honneur des fêtes et des processions. Leurs bourreaux, au contraire, et particulièrement les Césars persécuteurs, font tous une triste fin, providentiel châtiment de leur cruauté, 219-221.

Mères chrétiennes. — Voir *Education, Enfant.* — Petite Retraite : voir *Table synthétique*, p. 691.

Messe. — *Le saint sacrifice de la messe* perpétue le sacrifice de la Croix et l'on y retrouve les mêmes éléments. 1° La victime, c'est toujours Jésus-Christ se livrant pour notre salut. 2° Le prêtre qui offre le sacrifice, c'est encore Notre-Seigneur continuant l'offrande du Calvaire. 3° L'immolation se retrouve également dans la messe, car l'état d'abaissement et presque d'anéantissement où Jésus-Christ se trouve réduit est vraiment une immolation, 531-533.

Pour une *Première Messe :* voir *Prêtre.*

Miracle. — 1. *Le miracle* est l'intervention directe de Dieu dans le monde, soit qu'il suspende les lois de la nature, soit qu'il supplée aux forces naturelles. La vraie science en reconnaît la possibilité ; et tous, au cours de notre vie, nous croyons au miracle. 2. Il est permanent dans l'Eglise : aux temps apostoliques, durant les persécutions, dans tous les siècles, et même de nos jours, à Lourdes notamment, les miracles se renouvellent, 12-14.

Missions. — *L'appel du missionnaire.* (Varia). Il y a dans le monde plus d'un milliard de païens à convertir. Les missionnaires font bien tout ce qu'ils peuvent, mais ils ne sont qu'une poignée... Il faut que tous les catholiques s'y mettent et soient des « missionnaires de l'arrière », 571-572. — Voir *Chine, Propagation de la foi, Sainte-Enfance.*

Moines. — *Ligugé ou le premier monastère des Gaules.* S. Hilaire vers 360 confie à S. Martin la solitude de Ligugé, qui devient la première abbaye gauloise. 1. La vie qu'on y mène est avant tout une vie de prière permanente. 2. C'est aussi une vie de charité dont les bienfaits se répandent sur tout le voisinage. 3. C'est encore une vie de travail, à la fois manuel et intellectuel, 408-409. — *Les moines agriculteurs.* La décadence romaine et les destructions des Barbares avaient rendu le sol inculte. Les moines commencent par se faire défricheurs. Armés seulement de haches et de bêches, ils défoncent et aménagent d'immenses domaines. Les grands monastères sont des centres d'où sortiront la moitié de nos villages et de nos villes. Ils se font aussi cultivateurs : ils inventent les premières charrues, donnent l'initiative des travaux agricoles et transforment en d'opulentes campagnes des contrées jusque là improductives. La plupart de nos procédés de culture remontent aux moines, 457-458. — *Les moines industriels.* Ils s'occupent aussi des arts destinés au service du corps. Ils se font architectes, maçons, charpentiers ; ils travaillent le bois et le fer, fondent des forges, des verreries, des manufactures d'étoffe ; ils établissent des canaux, des ponts et des routes. Chateaubriand, Augustin Thierry et les esprits les plus éclairés ont rendu hommage à leurs travaux. Les moines de Cluny instituent même des écoles provinciales d'artistes et de maçons, 459-460. — *Les moines et les arts.* Les arts servent à porter l'âme vers le bien ; c'est pourquoi le moine était à la fois prêtre et artiste. Chaque monastère était un atelier où l'on cultivait les diverses branches de l'ornementation : la sculpture, la peinture murale, la peinture sur soie *(le Parement de Narbonne)* et sur toile (voir *Angelico).* L'art du vitrail aux XII^e^ et XIII^e^ siècles fut l'apanage des moines français. Tout couvent avait son atelier d'enluminure. Il y avait encore les moines ciseleurs pour les métaux précieux, le fer, le cuivre et l'ivoire. C'est aux moines que revient le principe de la gravure sur bois et des caractères mobiles pour l'imprimerie. Les moines firent aussi revivre l'art des anciens mosaïstes. Et la perfection de leur travail en tous ces genres se révèle jusque dans les moindres détails, 522-525. — Les *bibliothèques* et *écoles* monastiques : voir *Bibliothèque, Ecole.*

Monts-de-piété. — *Leur origine religieuse.* Vers le milieu du XIV^e^ siècle, alors que la détresse matérielle règne partout en Occident, on a souvent besoin de recourir au crédit, il faut bien subir les exigences des usuriers Juifs, qui font des fortunes scandaleuses. Après plusieurs essais infructueux, le premier Mont-de-piété est fondé à Toulouse en 1472 par un moine franciscain, qui établit une caisse de prêt à 5 °/₀ alimentée par les dépôts des riches. Les établissements du même genre se multiplient rapidement et deviennent très populaires, à cause des services qu'ils rendent. Grâce à eux, le taux de l'intérêt baisse considérablement. L'Eglise qui en principe défendait le prêt à intérêt, le tolère plus tard quand, en raison du changement des conditions économiques, le capital devient productif. Les Monts-de-piété ont été très utiles au cultivateur et à l'ouvrier. Tandis que Luther s'oppose à leur création, l'Eglise les encourage et, en

les mettant sous la sauvegarde de puissantes confréries, en fait des institutions bienfaisantes et charitables, 687-688.

Morale. — *La religion et la morale.* La morale doit s'appuyer tout entière sur la religion. 1° D'abord la religion est le principe de toute morale. Celle-ci ne peut pas trouver une base assez solide dans la raison, ni dans la conscience, ni dans la loi : son principe doit être nécessairement en dehors de nous et par conséquent avoir sa source en Dieu. 2° La religion donne à la morale sa force obligatoire. L'impératif catégorique ne peut venir ni de nous-même, ni de l'opinion, ni de l'autorité civile : il ne peut émaner que de Dieu. 3° Enfin la morale ne peut trouver sa sanction que dans la religion, car ni les remords ou les satisfactions de la conscience, ni la crainte des pénalités ne suffisent à nous détourner du mal ou à nous ramener dans le bien. Donc, sans religion point de morale, 629-630.

Mort. — *La loi de la mort.* Elle a été promulguée après la faute d'Adam. Elle est inévitable pour tous sans exception. L'expérience nous en avertit chaque jour. L'image de la mort s'offre partout à nos yeux et à notre esprit. La jeunesse même n'en préserve pas. Préparons-nous donc à sa venue, 132-134. — *Les incertitudes de la mort.* 1° La mort nous menace sans cesse, sans que nous puissions en savoir d'avance le moment, les circontances et le lieu. 2° Si Dieu a entouré notre mort de tant d'incertitudes, c'est pour que nous employions toutes les heures de notre vie à la préparer. Soyons donc toujours prêts, 486-487. — *La mort dans la paix du Seigneur* (Aux Mères chrétiennes). Il y a deux manières de mourir dans le Seigneur : 1° C'est de mourir à soi-même et de n'avoir plus de volonté et de vie qu'en Dieu, en acceptant généreusement tout pour l'amour de Dieu : les souffrances et épreuves de toute sorte, les tentations et les angoisses, les dédains et les calomnies, les défaillances même et l'isolement. 2° C'est aussi de mourir dans la paix et l'amour du Seigneur les mains pleines de bonnes œuvres : heureuse mort que celle-là ! 537-540. — « *Notre sœur la mort* ». C'est ainsi que l'appelle en la bénissant le Pauvre d'Assise. Sans doute le corps et l'âme sont faits l'un pour l'autre et ne se séparent que bien à regret ; et bientôt le corps devient « un je ne sais quoi ». Mais la foi nous assure que notre corps ressuscitera et que notre âme survit ; que nous retrouverons un jour nos chers disparus et que dès maintenant ils restent en communication avec nous. Pour l'âme chrétienne qui sort de ce monde plein d'épreuves, la mort n'a rien d'amer ni d'effrayant : c'est le commencement de la véritable vie ; ce n'est pas un spectre armé d'une faux, c'est un ange qui nous ouvre le ciel, 561-563. — *La communion, préparation consolante à la mort,* 241-243 : voir *Communion solennelle.*

Mortification. — *L'esprit de mortification.* 1° Se mortifier, c'est combattre ses penchants déréglés. Le premier degré du détachement des choses de ce monde consiste à se comporter vis-à-vis d'elles comme un voyageur ; le second, comme un homme mort. 2° Mettons à profit les occasions de nous mortifier qui se présentent chaque jour : difficultés des devoirs d'état, mécomptes venant du prochain ou de nous-mêmes, épreuves et soucis, et jusqu'aux moindres sacrifices souvent très méritoires. L'important est de ne pas se décourager. 3° D'ailleurs, le devoir de la mortification n'est pas trop lourd, car Jésus-Christ partage notre croix ; nous nous assurons par ce moyen la paix et la joie ; et les épreuves de ce monde sont hors de proportion avec le bonheur du ciel, 449-450.

Morts (Jour des). — *La prière pour les morts.* 1° La bonne prière pour les âmes du purgatoire, c'est d'abord la prière pure, c'est-à-dire celle qui vient d'une âme en état de grâce. 2° Elle sera meilleure encore si, de plus, le souvenir de nos défunts et la pensée de leurs souffrances la rendent fervente. 3° Elle sera très fructueuse, si nous choisissons des prières indulgenciées et si nous remplissons les conditions requises pour gagner les indulgences qui y sont attachées, 554-555. — *La tombe familiale.* 1° La tombe des parents reste le lien et le monument de l'affection domestique. 2° Elle en exhale tous les parfums, et l'on peut y lire ces mots qui pour les vivants sont des leçons : Vertu, Justice, Honneur, Religion. 3° Elle nous rappelle surtout les douces espérances de l'immortalité, 552-554.

Musiciens. — Pour la Sainte-Cécile : voir *Cécile (Sainte).*

Mystères. — *Le Mystère.* La raison nous fait un devoir de croire les mystères de notre foi. 1. Le mystère est partout : dans la nature, dans la science, dans l'homme lui-même. 2. Dès lors il n'est pas étonnant qu'il y ait dans la religion des mystères, tels que la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption. Ces mystères s'imposent à notre raison et satisfont aux exigences de notre cœur, 308 309.

Nativité de la Sainte Vierge. — *Les gloires de cette naissance* (Plan). Aucune naissance ne fut 1° Plus attendue, car la Sainte Vierge n'est pas seulement attendue depuis quelques mois et dans une famille : elle l'est depuis les premiers jours de la création et par le monde entier. 2° Plus pure : elle est immaculée dans sa conception. 3° Plus riche d'espérances : elle est l'aurore du soleil de justice et du salut, 470. — Marie aurore du salut, 467-468 : voir *Marie.*

Noces d'argent. — *Allocution.* Félicitations aux heureux époux. Actions de grâces à Dieu. Invitations à renouveler les promesses conjugales, 287-288.

Noël. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 689. — *Le mystère de Noël.* Historiquement il nous donne un Sauveur. Au point de vue théologique, religieux et moral, il apporte dans le monde des changements extraordinaires. 1° Le fait historique. Tous les chrétiens connaissent dans ses détails le grand événement raconté par l'Evangile. Le petit Enfant de la crèche est bien un Dieu : le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. 2° Les conséquences. La naissance du Verbe dans la chair transforme les rapports de l'univers avec Dieu : l'Homme-Dieu récapitule en lui l'univers et le soumet à Dieu. De plus le Dieu-Enfant donne au genre humain ce qu'il a toujours cherché et appelé de ses vœux : un Dieu tout proche de lui, visible, tangible, corporel, humain. Et c'est pour cela que le monde tombe si volontiers à genoux devant l'Enfant-Dieu. Enfin le Verbe incarné renverse les valeurs sociales jusque-là reconnues : dédaignant les Pontifes et les prêtres, les rois et les riches, il se manifeste d'abord à des pauvres, des humbles et des simples, 657-661. — *Gloire à Dieu et paix aux hommes !* 1° Dieu seul pouvait réaliser cette merveille qui s'appelle l'Homme-Dieu. Le Verbe, Fils éternel du Père et Dieu comme lui, devient un homme comme nous, réunissant les deux natures dans une seule et même personne. 2° Mais en vertu de l'union hypostatique, cet Homme-Dieu peut souffrir et mourir, et en même temps acquérir par ses souffrances et sa mort des mérites infinis, capables de payer, et au delà, la rançon de l'humanité déchue. C'est le Sauveur, et la terre va retrouver la paix, 645-646. — *Jésus-Enfant.* 1° Contemplons dans ses détails touchants la scène qui se passe au milieu de la nuit de Noël dans l'étable de Bethléem... 2° Mais pourquoi un Dieu petit enfant ? Parce qu'il voulait nous sauver en se faisant aimer, aimer d'un amour de tendresse. Et c'est de cette façon que nous pouvons encore l'aimer aujourd'hui, dans la sainte communion surtout, car pour Dieu il n'y a ni distance ni temps, 664-666. — Voir *Incarnation.*

Occasions. — *Les occasions perdues.* Trop souvent nous négligeons les occasions qui s'offrent sans cesse à nous de gagner le ciel. 1° Nous ne faisons pas fructifier les dons naturels que nous avons reçus ; nous ne savons pas utiliser nos mauvaises inclinations ni nos épreuves. 2. Nous négligeons les occasions de faire du bien à ceux qui nous entourent : œuvres de miséricorde à accomplir ; bon exemple et bons conseils à

donner ; injures à pardonner. 3. Dans nos rapports avec Dieu, nous laissons perdre les invitations et les avances de la grâce, 36-37. — *Les occasions du péché.* Les principales sont : 1° Les mauvais livres. Il faut s'interdire à tout âge tout livre impie et tout roman frivole, quel que soit le talent de l'auteur. 2° Les personnes : il faut les fuir coûte que coûte, sans se flatter de pouvoir échapper au péril. 3° Les amusements coupables, frivolités du luxe et de la mode, jeux et plaisirs défendus qui, pour le moins, font perdre le sens du sérieux de la vie : il faut s'en éloigner d'autant plus qu'on se sent plus faible, 385-386.

Ouvriers. — Allocution à des ouvriers : voir *Eloi (S.).* — Les droits et les devoirs des ouvriers, 574-576 : voir *Justice* (La justice dans l'exécution des contrats).

Paganisme. — Le paganisme et l'esclave, 72 : voir *Esclavage.* — Le paganisme et le pauvre, 233 : voir *Pauvre.* — La chute de Rome païenne, 315 : voir *Rome.*

Pape. — *Grandeur de la papauté.* Le Pape est le représentant de Dieu sur la terre. 1° Il est le Chef suprême de l'Eglise : son domaine, tout spirituel, c'est le monde entier ; sa personne n'est rien, mais sa puissance est la plus haute qui soit sur la terre. 2° Il est le Docteur : les hommes se trompent ou se contredisent ; seul, il possède la vérité infaillible. 3° Il est le Père : sa bonté s'exerce vis-à-vis de tous ses fils, et particulièrement de ceux de France, malgré les épreuves et les ingratitudes dont il est comblé, 327-328.

Pâques. — *Le fait de la Résurrection.* 1° Sa vérité est attestée par le témoignage irrécusable de ceux qui ont vu, entendu et touché Jésus ressuscité, saintes femmes, disciples d'Emmaüs, S. Thomas et les autres apôtres. 2° Aucun fait n'offre une publicité plus étendue, puisque les apôtres et leurs disciples ont prêché partout Jésus crucifié et ressuscité, en scellant au besoin de leur sang leur témoignage, 193-194. — *La pierre angulaire,* 177 : voir *Jésus-Christ.* — *Les triomphes de la Croix,* 180 : voir *Croix.*

Le devoir pascal. 1. Pour ne pas faire ses Pâques, on allègue une foule de mauvaises raisons qu'il est facile de réfuter. 2° Il faut faire ses Pâques, parce que la tradition chrétienne, la famille, la société, l'Eglise et Jésus-Christ lui-même le demandent, 162-164.

Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix : voir *Table synthétique,* p. 690, et *Conversion.*

Chemin de Croix préparatoire à la communion pascale, 182-186.

Parents. — Droits et devoirs des parents, 589-592 : voir *Justice* (La justice dans la famille). — *Les devoirs de vacances des pères de famille.* (Varia). Les parents doivent profiter des vacances pour étudier les qualités et défauts intellectuels et moraux de leurs enfants ; discerner leur orientation vers leur carrière future ; causer avec eux et gagner leur confiance, 448. — Voir *Education.*

Parole de Dieu. — *Homélie pour le dernier dimanche après la Pentecôte.* La parole de Dieu nous sauvera ou nous condamnera. La fin du monde viendra, et quand se fera le jugement universel, ce ne sera plus le moment de dire : « Je ne savais pas..., je ne croyais pas..., j'ai fait comme les autres..., je ne pouvais faire autrement... » Heureux alors ceux qui ne se seront point laissé égarer par les impies, mais qui se seront attachés à la parole de Dieu et auront fait de sa loi la règle de leur vie ! Ecoutons donc cette parole qui ne passe pas et faisons-en notre pain quotidien ! 633-635.

Passion. — *La Passion de N.-S. Jésus-Christ.* 1. Humiliations. En prenant la nature humaine, le Fils de Dieu s'est humilié lui-même ; mais dans sa Passion, ce sont les hommes qui l'humilient : chez Simon le lépreux, au jardin des Oliviers, dans le baiser de Judas et le reniement de S. Pierre. 2. Dénis de justice. Il n'y a pas de justice pour lui : chez Caïphe, il est traité de blasphémateur et souffleté par des valets ; Hérode le méprise ; Pilate lui préfère un malfaiteur, le laisse flageller et railler par la soldatesque. 3. Tortures infamantes : chargé d'une lourde croix, insulté et frappé sur la Voie douloureuse, abreuvé de fiel, il meurt enfin dans les plus atroces souffrances, 166-169. — *La Passion,* commentaire des Evangiles servant de *Courtes instructions pour la Prière du soir* : voir *Table synthétique,* p. 691, et *Evangiles.* — Voir aussi *Croix.*

Pasteur. — *Le bon pasteur.* 1. Il court à la recherche de la brebis égarée : ainsi la miséricorde de Dieu nous poursuit jusque dans nos égarements. 2. Il prend la pauvre brebis sur ses épaules : Dieu est toujours prêt à ouvrir ses bras au pécheur repentant. 3. Au retour de la brebis égarée, il partage sa joie avec ses amis et ses voisins : de même Dieu se réjouit de la conversion du pécheur et nous devons avoir à cœur de lui procurer cette joie, 195-197.

Patience. — *La vertu de patience.* 1° Nous devons l'exercer toute notre vie soit dans la famille soit dans nos relations avec le monde. 2° Elle n'est pas moins nécessaire dans les maux de la vie : difficultés de la tâche journalière, ennuis et amertumes, épreuves telle que la maladie, il faut tout supporter avec patience en prenant son crucifix à deux mains. 3° Il faut même être patient avec Dieu, qui permet au démon de nous tenter de mille manières et nous fait attendre le réconfort au milieu des épreuves. Prenons alors patience et persévérons dans la prière et la fidélité, 680-681.

Patronages. — *En faveur des Patronages paroissiaux.* 1° Leur origine. Pour remédier aux conséquences désastreuses de la soi-disant neutralité scolaire, les catholiques ont fondé des écoles libres, qui malheureusement n'atteignent que l'élite. C'est pour la masse, encore plus à plaindre et qu'on ne saurait abandonner, qu'ont été fondés les Patronages. 2° Leur but. C'est de sauver les âmes. Toutes les âmes ont un prix inestimable ; mais les plus intéressantes sont celles des jeunes, parce que le démon les tente davantage et qu'elles se laissent plus facilement séduire. Leur foi et leur famille ne sont pas toujours pour elles une sauvegarde suffisante : il leur faut des Patronages. 3° Leurs moyens d'action. Ils se résument en un seul : aimer les jeunes âmes, car elles ont besoin d'affection plus encore que de plaisirs. Il faut admirer le dévouement des personnes qui se consacrent à cette tâche souvent ingrate. Mais il faut aussi les aider à trouver de quoi payer les dépenses indispensables, 455-457. — *En faveur d'un Patronage de jeunes gens.* Le Patronage n'est pas une simple entreprise de jeux et de saines distractions ; c'est une école où se forment des hommes, c'est-à-dire des consciences droites et des caractères généreux. Quand l'enfant grandit, les parents deviennent incapables d'achever sa formation morale, et d'ailleurs la famille ne lui suffit plus. A cette époque de crise, rien ne peut mieux soutenir le jeune homme que le Patronage, où il trouve tout ce dont il a besoin. On reconnaît l'arbre à ses fruits : les aînés du Patronage morts pour la France proclament assez haut les bienfaits de cette Œuvre. Soutenez-la donc, 252-255. — *Fidélité, fierté, apostolat.* (Pour la bénédiction du drapeau d'un Patronage). Ce drapeau nous dit trois mots : 1. Soyez fidèles aux traditions de foi et d'honneur du passé comme à votre Société dans le présent. 2. Soyez fiers des efforts que vous faites, du but que vous poursuivez, et du nom que vous portez. 3. Soyez apôtres par l'exemple et la prière, afin de voir grossir vos rangs, 396-397. — Allocution de mariage pour un ancien du Patronage, 41-42.

Paul (S.). — *Trois caractères de son apostolat.* 1. Renoncement : *semetipsum exinanivit.* A l'exemple et à l'appel du Sauveur, Saul abdique toutes ses prétentions humaines et jusqu'à sa personnalité, pour être un autre Jésus-Christ. 2. Don de soi : *formam servi accipiens.* Il exécute fidèlement la consigne du Maître : qu'il prêche ou qu'il écrive, il se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. 3. Mort volontaire :

factus obediens usque ad mortem. Fidèle imitateur du Christ, S. Paul regarde la souffrance comme une condition indispensable de son apostolat et accueille le martyre avec joie, 361-363.

Pauvre. — *Le paganisme et le pauvre*. Chez les païens, le pauvre est dans une détresse extrême, qui n'excite aucune pitié ; il est exclu de toute la vie intellectuelle et religieuse. Les uns vivent dans une oisiveté dégradante ; la plupart sont condamnés à un labeur forcé ; et quand ils sont devenus vieux, ils meurent misérablement sans que personne ne leur vienne en aide, 233-234. — *L'Eglise primitive et le pauvre*. Né dans le dénuement, le Christ proclame les pauvres bienheureux et considère comme fait à lui-même tout le bien qu'on leur fait. Les Apôtres et leurs successeurs ont le même respect pour le pauvre et relèvent la dignité du travail. L'Eglise s'efforce de soulager la misère des pauvres : elle institue des diacres et choisit des femmes chrétiennes afin de pourvoir à leurs besoins matériels. Elle s'occupe également de leurs âmes : elle évangélise les pauvres et en convertit un grand nombre ; elle ne met aucune différence entre eux et les riches, 234-236. — Voir *Monts-de-piété*.

Péché. — *Le péché*. Le péché est le plus grand de tous les maux. 1. C'est une révolte contre Dieu, maître absolu du monde et de l'homme, et une révolte sans excuse. 2. C'est aussi une ingratitude à l'égard de Dieu qui nous a tout donné, et dont nous employons les bienfaits à l'offenser, 149-151 (cf. 84-87). — Voir *Conversion, Communion solennelle*. — Le Sacré-Cœur et la haine du péché, 322 : voir *Sacré-Cœur*.

Pèlerinage. — Pour un Pèlerinage à la Sainte Vierge : voir *Marie*.

Pénitence. — *Sa nécessité*. La pénitence est nécessaire, car la justice l'exige ; Notre-Seigneur en fait un précepte formel ; les Pères et les Docteurs y voient une condition indispensable du salut, 120-121. — *Les pénitences forcées*. La vie en est pleine : sachons en tirer profit. Acceptons de bon cœur tout ce qui nous mortifie dans notre âme ou notre corps : contrariétés, sensations pénibles, maladies, fléaux de toutes sortes. Pensons d'avance à la mort et soyons toujours prêts, afin de n'être pas surpris par une mort subite, 55-57.

Persécutions. — Voir *Athanase (S.), Julien l'Apostat, Martyrs*.

Persévérance. — Motifs et moyens de persévérance, 257-259 : voir *Communion solennelle*.

Pharisien. — *La prière du pharisien et du publicain*. 1. Le pharisien prend une attitude hardie et présomptueuse ; sa prière est l'affirmation de sa supériorité et la critique des autres. Aussi n'est-elle point exaucée. 2. Le publicain prend une attitude humble et modeste ; sa prière n'est qu'un cri d'humilité et de repentir qui touche le cœur de Dieu, 386-387.

Philosophes. — « *Les philosophes moqués*. » L'auteur de cet opuscule, écrit au IIe siècle, y raille spirituellement les contradictions des philosophes païens. Rejetant l'idée d'un Dieu unique, ils admettent une foule de dieux, esprits ou forces naturelles, et vont même jusqu'à diviniser les plus honteuses passions. Ils divaguent étrangement quand ils essaient d'expliquer d'où nous venons, où nous allons, et quel est le sens de la vie humaine. Mais certains philosophes modernes sont-ils plus raisonnables ? 231-233. — S. Justin, le philosophe martyr, 42-43 : voir *Justin (S.)*.

Pierre (S.). — Les reniements de S. Pierre, 142-156. Son histoire nous montre les étapes de la chute, 229-231, et celles de la conversion, 262 : voir *Communion solennelle*. — Il reçoit la primauté, 270-271.

Pierre angulaire. — Voir *Jésus-Christ*.

Premier Vendredi. — Voir *Table synthétique*, p. 690, et *Sacré-Cœur*.

Presse. — La mauvaise presse : voir *Lectures*.

Prêtre. — *Les grandeurs du sacerdoce*. (Pour une Première Messe). La dignité sacerdotale l'emporte au-dessus de toutes les autres et met le prêtre au-dessus des anges. 1. Le prêtre est grand par sa vocation : c'est l'homme que Dieu appelle et qu'il établit Ambassadeur de Jésus-Christ, Sacrificateur et Médiateur. 2. Le prêtre est grand aussi par ses fonctions sacrées, qui font de lui l'homme des âmes, l'obligeant à se dépenser pour elles avec l'amour le plus généreux, et souvent, hélas ! sans grand succès et même malgré l'hostilité et la persécution, 338-342. — Voir *Vocation*.

L'Œuvre des Vocations, 535-537 : voir *Vocations*.

Prière. — *La Chananéenne, modèle de prière*. 1° La nécessité de la prière découle du commandement exprès que Dieu nous en fait, et du besoin constant que nous avons de sa grâce pour nous sauver. 2° Comment prier ? Comme la Chananéenne : avec foi et confiance ; avec humilité et persévérance. Et notre prière sera exaucée comme la sienne, 480-483. — La prière du Pharisien et du Publicain : voir *Pharisien*. — La prière pour les morts : voir *Morts (Jour des)*. — La *prière au nom du Sacré-Cœur* : voir *Sacré-Cœur*. — Pour la Prière du soir : voir *Table synthétique*, p. 691, et *Evangiles*. — Lectures liturgiques sur la messe du dimanche : voir *Table synthétique*, p. 690, et *Liturgiques (Lectures)*.

Propagation de la foi. — *Pour l'Œuvre de la Propagation de la foi*. Nous avons le bonheur de vivre dans un pays au moins relativement chrétien, et nous sommes bien plus favorisés que les pauvres infidèles. L'Œuvre de la Propagation de la foi, fondée il y a un siècle par une pauvre fille, recueille aujourd'hui des millions. Elle a pour but, en travaillant à l'évangélisation des infidèles, de les arracher aux ténèbres et aux hontes du paganisme : idolâtrie grossière, esclavage et tyrannie, débauche et cruauté. Et c'est à cet apostolat, le plus souvent bien ingrat, que consacrent leur vie nos vaillants missionnaires, et nos Sœurs missionnaires encore plus héroïques. Prions beaucoup pour la conversion des païens ; faisons lire les *Annales* et les *Missions catholiques ;* donnons largement à l'Œuvre de la Propagation de la foi, 519-522. — Voir *Missions, Sainte-Enfance*.

Providence. — *La divine Providence*. 1° Le dogme de la Providence est enseigné dans la Sainte Ecriture ; mais l'observation révèle aussi clairement son action dans tout l'univers, dans les événements de notre vie et dans l'histoire des peuples. 2° Abandonnons-nous avec soumission et confiance à cette bonne Providence, et nous ne serons pas déconcertés par nos épreuves personnelles ni par celles de l'Eglise, 469-470.

Publicain. — La prière du Pharisien et du Publicain : voir *Pharisien*.

Pureté. — Voir *Immaculée-Conception, Marie*.

Purgatoire. — Chemin de croix pour les âmes du Purgatoire, 151-154. — Ames du purgatoire : voir *Morts (Jour des)*.

Purification. — *L'esprit de sacrifice et d'immolation*. (Plan). Dans la scène de la Purification : 1. Siméon nous apprend à immoler l'amour de la vie. Tandis que nous redoutons la mort, il la défie : *Nunc dimittis...* 2. Anne nous enseigne à sacrifier les plaisirs. L'amour des plaisirs sensibles est une de nos maladies ; le Christ nous en a guéris par le remède violent de la croix ; Anne nous apprend, par sa vie mortifiée, comment il faut appliquer ce remède. 3. Jésus et Marie nous enseignent par leur exemple à sacrifier notre liberté en l'immolant à la volonté divine, 25-26.

Règne de Dieu. — Sermons pour les dimanches de Carême sur le règne de Dieu : voir *Table synthétique*, p. 690.

I. *Pourquoi nous devons nous soumettre au règne de Dieu*. 1° Parce que Dieu a sur nous des droits absolus, non seulement comme étant la sainteté, la sagesse et la bonté infinies ; mais surtout en tant qu'il est notre Créateur. Si celui qui cultive, façonne ou engendre a sur son œuvre un droit de propriété, à plus forte raison la créature appartient sans réserve à celui qui l'a faite de rien et sans lequel elle ne serait rien. 2° Parce que nous avons tout intérêt à nous soumettre à Dieu.

Il y va d'abord de notre honneur, car servir Dieu, c'est régner : du moment que l'homme vit toujours au service d'un maître, il est plus glorieux de se soumettre au Maître souverain, d'autant que son règne nous préserve de tout ce qui abaisse et nous apporte tout ce qui élève. Il y va aussi de notre bonheur, car Dieu rend heureux ceux qui le servent : ils jouissent de la paix de la conscience, goûtent les jouissances que le Seigneur réserve à ses amis, et sont soutenus dans leurs épreuves par l'espoir assuré d'un bonheur infini, 33-36. — II. *Le règne de Dieu sur les esprits par la foi.* Pour régner dans notre âme, Dieu doit régner d'abord sur notre esprit par la foi. 1° Il doit y régner tant par la foi intellectuelle, qui nous incline à croire toutes les vérités révélées, que par la foi pratique, qui nous fait abandonner à Dieu tout ce que nous sommes et constitue le plus bel hommage que nous puissions lui rendre. 2. Où en sommes-nous à cet égard ? Croyons fermement à toutes les vérités de la religion ; ayons pleinement confiance à la Providence et remettons-nous sans réserve « à la garde de Dieu, » 49-52. — III. *Le règne de Dieu sur les volontés par l'observation de sa loi.* La loi morale est ce qui pèse le plus à l'homme. Et pourtant : 1° Elle doit s'imposer à notre conscience parce qu'elle tient à la fois et de la nature de Dieu, qui étant essentiellement le Bien infini ne pouvait pas, sans se contredire, ne pas interdire le mal et ne pas commander le bien ; et de la nature de l'homme qui d'instinct distingue le bien et y tend. 2° Elle s'impose aussi à notre cœur, car en nous donnant une loi morale qui ne force pas notre liberté, Dieu montre en quelle estime il nous tient ; et de plus cette loi divine met de l'ordre, de la beauté et de la sécurité dans notre vie morale : tel le rail qui assure la marche d'une locomotive, 81-84. — IV. *Le règne de Dieu sur les cœurs par l'amour divin.* C'est sur notre cœur surtout que Dieu veut établir son règne. 1° Il y règne véritablement quand nous l'aimons d'un amour très pur et très ardent, qui est à la fois un amour de préférence, un amour de complaisance et un amour souverain. 2° Les marques auxquelles on reconnaît que Dieu règne sur les cœurs sont : la douleur inspirée par les offenses personnelles et celles des autres, le zèle et le don total de soi-même, 112-116. — V. *Quelle doit être l'étendue du règne de Dieu sur nous.* 1° L'empire de Dieu sur nous comporte trois degrés : l'observation des commandements en matière grave et la fuite du péché mortel, qui est le degré inférieur et le minimum rigoureusement exigé ; un degré plus élevé, obligatoire aussi, où l'âme accomplit les préceptes même en matière légère et évite le péché véniel ; enfin un degré supérieur, facultatif, où l'on observe même les conseils, en tout ou en partie. 2° Nous devons travailler sans cesse à notre sanctification progressive : la morale chrétienne l'exige ; on ne peut d'ailleurs s'arrêter à mi-chemin dans la foi, l'obéissance et l'amour ; et c'est par la vertu seule que se réalise la fin de la religion chrétienne, qui est de nous conduire au ciel, 128-132. — VI. *Le règne de Dieu sur la France.* 1° Pendant des siècles la France a été vraiment le royaume de Dieu. Il n'en est plus de même aujourd'hui, car, officiellement, Dieu est exclu de partout, au grand dommage de notre pays. 2° Travaillons à rétablir le règne de Dieu sur la France en pensant, en parlant, en agissant en catholiques, 144-148.

Religieuses. — (Pour une prise d'habit dans une Communauté hospitalière). *Charité et vie intérieure.* Les religieuses, qu'on dit mortes au monde, vivent de la vraie vie, et Dieu réalise en elles des œuvres fécondes de charité et de sanctification. 1. Tout le monde admire le dévouement des Sœurs hospitalières. Les femmes du monde ont été admirables de charité pendant la guerre ; les Sœurs le sont durant toute leur vie, entièrement consacrée au soulagement des malheureux. Elles voient Dieu dans leurs malades, et ceux-ci se rendent bien compte que Dieu seul peut inspirer un tel dévouement, si bien que le rayonnement de la charité devient une véritable prédication. 2. Mais leur véritable vie c'est la vie intérieure, qui a l'humilité pour fondement. Par le rôle qu'elles exercent, les religieuses hospitalières sont continuellement incitées à pratiquer cette vertu : elles savent que si Dieu les a choisies, c'est parce qu'il l'a voulu, et que leur fidélité même est son œuvre ; elles savent que c'est la grâce de Dieu qui de leur néant fait une création magnifique, 397-400. — Voir *Hôtel-Dieu.*

Religion. — *La religion et la société.* 1° Pas de société sans pouvoir, et pas de bon usage du pouvoir sans lois. Or c'est Dieu qui est la source première du pouvoir et qui en impose le bon usage à ceux qui le détiennent, sans quoi c'est la tyrannie. 2° Pas d'autorité sans le respect et l'obéissance ; mais personne ne peut les imposer que Dieu. 3° L'organisation sociale d'un peuple est d'autant plus parfaite qu'elle repose sur la religion et que Dieu y est mis à sa place, qui est la première, 433-435 (cf. 604-608). — *L'amour que nous devons à la religion chrétienne.* Nous devons l'aimer surtout pour deux raisons : 1. A cause des biens spirituels qu'elle nous apporte : la vérité, le devoir, la grâce de Dieu. 2. A cause de l'heureuse influence qu'elle exerce sur les intérêts temporels de l'individu, de la famille et de la société. Aimons donc notre religion et prouvons-le par nos paroles et par nos actes, 300-303.

Reliques. — Pour la fête des Saintes Reliques, 563-565 : voir *Saints.*

Respect humain. — *Le respect humain.* 1. Céder au respect humain, c'est faire injure à Dieu, le Roi des rois, en refusant de le servir ; c'est aussi se faire injure à soi-même, en abdiquant sa liberté. 2. Et pourtant le respect humain règne en maître à notre époque qui prône tant la liberté : on a peur d'être blâmé ou de perdre quelque avantage temporel, 164-166. — Voir *Caractère.*

Retraites. — Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix : voir *Table synthétique,* p. 690, et *Conversion.* — Deuxième Retraite de Communion solennelle : voir *Table synthétique,* p. 690, et *Communion solennelle.* — Petite Retraite aux Mères chrétiennes : voir *Table synthétique,* p. 691.

Rome. — *Chute de Rome païenne.* La civilisation païenne, à Rome, porte en elle des germes de mort : sensualisme effréné, cruauté, impiété. Aussi la justice divine l'a-t-elle visiblement châtiée en la livrant aux barbares destructeurs, Goths, Huns, Vandales, Hérules qui se sont tour à tour rués sur elle. Heureusement l'Eglise était là pour recueillir et, développer tous les éléments civilisateurs ; et, grâce à elle, la chute de Rome marque l'avènement d'un monde nouveau, 315-317.

Rosaire. — *Notre-Dame du Rosaire.* 1° Le Rosaire charme à la fois la piété, car c'est une couronne formée des plus belles prières, et la foi, car il nous en rappelle les plus sublimes mystères. 2° Il renferme toute la puissance de la prière, car, s'adressant à Marie toute-puissante et possédant l'efficacité de la prière en commun, il obtient toutes les grâces. 3° Il est aujourd'hui comme autrefois l'espoir de l'Eglise au milieu de ses épreuves. Comme au temps de S. Dominique, la patrie et la religion sont à la fois en péril : c'est encore le Rosaire qui nous vaudra le salut, 502-504. — *Rosaire de guerre et Rosaire de paix.* Comme il a été notre prière habituelle durant la guerre, le Rosaire doit rester notre prière favorite pendant la paix. 1° Le Rosaire a été la grande prière de la guerre, car c'est une prière si facile ! Que de chapelets désolés et fervents ont égrenés pour les absents les filles, les épouses et les mères ! Et que de chapelets courageux et confiants ont récités aussi les combattants ! 2° Le Rosaire doit être encore pendant la paix notre prière favorite : Rosaire de reconnaissance pour ceux qui ont des actions de grâces à rendre ; Rosaire de résignation pour ceux que la mort a frappés dans leurs plus chères affections, 497-499.

Sacré-Cœur. — *Le culte du Sacré-Cœur.* 1. L'objet de cette dévotion est double : l'objet matériel et immédiat, c'est le cœur de chair de Notre-Seigneur, principe de sa vie organique et signe des affections de son âme, personnellement et substantiellement uni au Verbe de Dieu et adorable comme lui ; l'objet spirituel et invisible, c'est l'amour infini de Jésus-Christ, dont son cœur est le symbole et le foyer et dont nous avons reçu tant de preuves. 2. Cette dévotion appartient et s'adresse spécialement à la France : elle est née sur notre sol ; elle a été révélée à une religieuse de Paray-le-Monial et propagée par des prêtres français; elle possède à Montmartre son principal sanctuaire. Puisse le Sacré-Cœur être pour la société moderne le signe du salut ! 325-327. — *Les enseignements de la fête du Sacré-Cœur.* 1. Cette fête nous présente comme un résumé des mystères relatifs à l'Homme-Dieu, en nous rappelant le souvenir de la Passion et l'amour de Jésus dans l'Eucharistie. 2. Elle nous donne la raison dernière de tous ces mystères : Dieu est charité ! Dieu a tant aimé le monde... 3. Elle nous présente l'amour de l'Homme-Dieu sous le symbole le plus expressif : un cœur, transpercé et ouvert, couronné d'épines, avec des flammes qui s'en échappent, 337-338.

Triduum préparatoire a la fête du Sacré-Cœur. — I. *Le don de soi.* Notre-Seigneur nous le demande : pour répondre à son appel, donnons-nous à lui : 1. Généreusement, c'est-à-dire sans réserve, car nous lui appartenons tout entiers; il n'a rien négligé pour mériter tout notre amour ; il nous avertit qu'il n'admet ni partage ni restrictions et que nous devons le dédommager de l'ingratitude et des outrages des hommes. 2. Gratuitement, c'est-à-dire avec le désintéressement qui éclate dans son amour pour nous. 3. Gracieusement : sans le faire attendre et en mettant notre joie à nous offrir à lui, 321-322. — II. *Le Sacré-Cœur et la haine du péché.* Le Sacré-Cœur nous apprend : 1. A haïr le péché. S'il se montre à nous sous des apparences séduisantes, regardons le Sacré-Cœur percé de blessures et songeons que c'est nous, par nos péchés, qui les lui avons infligées... 2. A combattre le péché ; à lutter contre les suggestions du démon, les révoltes de la nature et les entraînements du monde; à combattre le péché en nous et autour de nous. 3. A réparer le péché, puisque par la pénitence nous pouvons réjouir le Cœur de Jésus, et le réjouir plus que les âmes fidèles, 322-323. — III. *Le chef-d'œuvre du Sacré-Cœur.* C'est l'Eucharistie. Et pour nous en convaincre, considérons : 1. Ce qu'il donne : c'est tout ce qu'il est et tout ce qu'il a ; c'est bien mieux qu'une image ou une relique : c'est son corps, son sang, son âme et sa divinité. 2. Comment il se donne à nous : sous la forme d'une nourriture, pour mieux nous faire comprendre combien il désire que nous le recevions. Et pour cela il multiplie les prodiges et se condamne à tous les abaissements. 3. Pourquoi il se donne à nous : ce n'est pas qu'il ait besoin de nous ou que nous ayons mérite de le recevoir ; c'est parce qu'il nous aime, qu'il a pitié de nous et veut nous élever jusqu'à lui, 324-325.

Pour le Premier Vendredi. — *Le plus doux des commandements.* Jésus nous commande de l'aimer. 1. Nous sommes faits pour aimer : c'est un besoin irrésistible de notre cœur qui s'attache si facilement aux êtres et aux choses ; nous méprisons ceux qui n'ont pas de cœur ; et le grand supplice de l'enfer, c'est de ne pas aimer. 2. Nous sommes faits pour aimer Dieu, car il nous a créés pour lui, et lui seul peut satisfaire complètement notre besoin d'aimer. 3. De là vient que tout notre bonheur est d'aimer Dieu et que ceux qui ne l'aiment pas ne peuvent être heureux, 24-25. — *Le Sacré-Cœur modèle de sacrifice.* Dans le Sacrifice de Notre-Seigneur, son Cœur Sacré a été à la fois : 1. Le prêtre : dans les sacrifices antérieurs, la victime ne s'immolait pas elle-même et l'immolation n'était pas volontaire; mais c'est le Cœur de Jésus qui se sacrifie spontanément pour nous. Et nous aussi, acceptons de grand cœur les sacrifices que Dieu nous impose. 2. L'autel, car il n'y a pas d'autel plus élevé, ni plus pur, ni mieux consacré que le Sacré-Cœur. De même notre cœur sera l'autel de notre sacrifice, s'il est élevé par la prière, purifié par la pénitence et consacré par la grâce. 3. La victime : c'est le Cœur de Jésus qui s'est immolé, en se condamnant à des souffrances intimes bien plus cruelles que les supplices de la Passion. C'est notre cœur aussi que nous devons offrir en victime à Dieu, 169-170. — *Le Sacré-Cœur, force des faibles.* Le Sacré-Cœur est notre force : 1. Contre le démon, qui est le plus puissant de nos ennemis, car il est très intelligent ; il connaît nos côtés faibles ; il ne nous propose que ce qui flatte la nature, et agit encore par l'influence du milieu. Mais le Sacré-Cœur est toujours là pour nous défendre, même quand il se tait. 2. Contre les infirmités de notre nature : nous nous connaissons trop peu, nous sommes faibles et vite fatigués de la lutte. Mais nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. 3. Contre les épreuves de cette vie, si nombreuses, si diverses et si lourdes ! Mais le Sacré-Cœur est notre force, 303-304. — *Le regard du Sacré-Cœur.* 1. Il y a un regard du Sacré-Cœur qu'il faut craindre : c'est le regard réservé aux fourbes, aux hypocrites et aux orgueilleux. 2. Il y a un regard du Sacré-Cœur qu'il faut désirer : c'est celui qui s'abaissa sur S. Pierre après son reniement. 3. Il y a un regard du Sacré-Cœur qu'il faut suivre : c'est celui qui nous invite à tendre à la perfection, 359-360. — *La prière au nom du Sacré-Cœur.* Prier au nom du Sacré-Cœur, cela veut dire : 1° Nous recommander de lui. Nous avons besoin de recommandation, car nous sommes bien petits, et, par surcroît, pécheurs. Mais quel intercesseur est plus puissant auprès de Dieu et mieux disposé pour nous que le Sacré-Cœur ? 2° Nous conformer à ses vues, et par conséquent lui demander ce qu'il désire avant tout : notre sanctification. 3° Prier comme le Sacré-Cœur : avec confiance, avec humilité, et dans l'attitude d'une perpétuelle immolation, 476-478. — *L'amour pur.* Il consiste, selon les révélations du Sacré-Cœur à sainte Catherine de Sienne, 1° à aimer le Sacré-Cœur pour lui-même, et non pas à cause des bienfaits et des consolations que nous en recevons, car l'amour égoïste ne résisterait pas aux épreuves et aux aridités ; 2° à nous aimer pour le Sacré-Cœur, en haïssant en nous tout ce qui s'oppose à la vie divine ; 3° à aimer le prochain pour le Sacré-Cœur, c'est-à-dire sans chercher dans ceux que nous aimons des satisfactions ou des avantages, mais uniquement pour leur faire du bien et pour qu'ils nous en fassent, 526-528. — *Pour aimer le Sacré-Cœur.* 1° Il suffit de le vouloir. L'amour ne consiste pas en effet dans les transports de l'âme, ni dans la grandeur des œuvres que l'on fait pour Dieu : il consiste dans la volonté. Vouloir aimer, c'est aimer, surtout quand il s'agit d'aimer Dieu. 2° Il suffit d'y penser. La pensée nous est naturelle et facile. Or il suffit de penser à Dieu pour l'aimer ; et si nous n'y pensons pas, c'est que nous ne l'aimons pas beaucoup. Et pourtant il est si avantageux de changer, rien qu'en y pensant, toutes nos occupations en actes d'amour ! 3° Il suffit de le demander à Dieu, d'abord parce que l'amour du Sacré-Cœur est une vertu surnaturelle dont l'homme n'est pas capable par lui-même ; et ensuite parce que nulle prière n'est plus agréable à Dieu et plus facilement exaucée, 620-621.

Sacrifice. — Le saint sacrifice de la Messe : voir *Messe.* — L'esprit de sacrifice : voir *Purification.* — Le Sacré-Cœur modèle de sacrifice : voir *Sacré-Cœur.*

Sainte-Enfance — *Aux enfants et aux parents.* 1° Aux enfants : mépris pour l'enfance en pays idolâtre. Chez les peuples païens les parents peuvent impunément abandonner ou tuer leurs jeunes enfants. Et c'est à sauver la vie de ces infortunés que sont employées les cotisations de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. 2° Aux parents : mépris pour l'enfance en pays chrétiens. Mais les parents chrétiens que révolte le récit

de ces atrocités ne sont pas moins coupables : ils laissent mourir leurs enfants de faim en ne leur enseignant pas les vérités religieuses dont ils devraient les nourrir ; ils les font périr par le poison de la flatterie en ne voyant en eux que des qualités ; ils tuent leur âme en les scandalisant par leurs mauvais exemples et leurs mauvais discours, 436-439. — Voir *Chine, Missions, Propagation de la Foi.*

Saints. — *Bonté, justice et gloire de Dieu.* Le triomphe des saints proclame la bonté, la justice et la grandeur de Dieu. 1° La bonté de Dieu éclate dans la récompense qu'il donne généreusement à ses serviteurs sans la leur faire payer bien cher. Et quelle récompense : l'exemption de tous les maux ; la compagnie des êtres aimés, des élus et des saints. 2° La justice de Dieu exige que rien de souillé n'entre dans son royaume : tous ceux qui en sont absolument indignes en sont exclus pour toujours ; les autres n'y entreront qu'après avoir complètement expié leurs fautes. D'autre part Dieu récompensera tout ce que nous aurons fait de bien, et la récompense sera proportionnée aux mérites de chacun. 3° La gloire de Dieu se manifeste dans le triomphe des saints qui lui doivent tout ce qu'ils sont ; elle éclate surtout dans le nombre et la beauté des élus, 529-532. — *Nous devons imiter les Saints.* 1° Qu'est-ce qu'un Saint ? C'est un homme comme les autres hommes, mais s'en distinguant par une nature droite et énergique, le goût de la pratique généreuse des vertus naturelles, et le désir passionné de réaliser en lui la perfection du divin modèle. Et la force qui élève les saints au-dessus de la nature, c'est l'amour qui leur fait tout entreprendre et tout accomplir. 2° Il faut les imiter : nous le pouvons qui que nous soyons, si nous aimons vraiment Jésus-Christ, 545-549. — *Nécessité pour nous, dans le temps présent, de devenir des saints.* Pour régénérer notre pays, il faut que nous devenions des saints. 1° Les maux dont nous souffrons servent les desseins de la Providence. Ce sont des châtiments que les catholiques eux-mêmes ont mérités : les indifférents par l'abandon de presque toutes les pratiques de la religion ; les pratiquants par le fâcheux alliage qui les mène à toutes les compromissions. Que les uns et les autres reviennent à la pratique intégrale de leur religion, et Dieu remplacera les châtiments par ses bénédictions. 2° Les catholiques ont également encouru la défaveur des hommes parce que leur vie s'écarte trop de la perfection chrétienne. La meilleure apologétique, le moyen le plus efficace de rendre l'opinion favorable à la religion, c'est de conformer parfaitement notre vie à nos croyances, 549-552.

(Pour la fête des Saintes Reliques). *Nos devoirs envers les Saints.* 1° La fidélité au culte de leurs restes sacrés, qui ont participé à leurs mérites et seront splendidement glorifiés au jour de la résurrection. 2° La fidélité aux traditions qu'ils nous ont laissées : traditions de foi, de pureté dans les mœurs, de fidélité aux pratiques religieuses, et de dévouement à la religion. 3° Le recours confiant à leur intercession, 563-565.

Salut. — *Le salut.* 1° Question souverainement importante, car il y va de notre destinée éternelle, en comparaison de laquelle les affaires de cette vie sont bien peu de chose. 2° Question très pressante, car la vie est courte et fragile. Remettre à plus tard, c'est s'exposer au malheur éternel, 54-55.

Schisme. — *Le Schisme oriental.* 1° L'Eglise d'Orient est vénérable à bien des titres ; mais sous l'influence de l'esprit de critique et de révolte, le schisme commencé par Jean le Jeûneur et continué par Photius, est consommé par Michel Cérulaire en 1054. 2° En abandonnant le centre de l'unité catholique, l'Eglise d'Orient perd son prestige et son auréole. Elle préfère le turban à la tiare et s'humilie bassement devant le pouvoir civil. C'est un cadavre où la vie chrétienne ne circule plus. 3° Et c'est dès lors la décadence irrémédiable. Cependant l'Eglise romaine ne cesse de faire entendre aux frères séparés des appels à l'union : Dieu fasse qu'ils les écoutent ! 504-505.

Sept Paroles. — Retraite pascale sur les Sept paroles de Jésus en croix : voir *Table synthétique,* p. 690.

Servage. — *Le Servage.* C'est un état intermédiaire entre l'esclavage et la liberté. Le serf, attaché à la terre, devient « immeuble par destination », mais il jouit pour le reste d'une grande liberté. L'Eglise conserve à sa disposition des serfs, mais leur condition est bien meilleure que celle des serfs seigneuriaux. Les invasions barbares amènent une recrudescence de l'esclavage ; mais l'Eglise travaille sans cesse, en Occident comme en Orient, à en combattre les abus et à multiplier les affranchissements. La terre de Maguelonne, qui est un fief pontifical, a toujours ignoré la servitude, 471-474. — Voir *Esclavage, Franchises.*

Siméon. — Il nous apprend à immoler l'amour de la vie, 25.

Simon le Cyrénéen. — Il aide Jésus à porter sa croix, 192.

Soldat. — *Les consignes du soldat.* (Pour une messe de départ des conscrits). Elles peuvent se résumer en ces trois points : 1. Continuez à obéir à Jésus-Christ et n'ayez pas peur de vous montrer bons catholiques. 2. Obéissez à la T. S. Vierge et restez purs. 3. Obéissez au devoir militaire, 255-256. — Voir *Guerre (Morts de la).*

Souffrance. — *La souffrance.* 1° C'est une loi à laquelle nous ne pouvons échapper, car c'est une loi de notre nature déchue ; c'est un besoin de notre cœur, la souffrance étant inséparable de l'amour ; c'est l'exemple de Marie, notre Mère et la Mère de douleurs ; c'est aussi l'exemple de notre frère Jésus, qui a tant souffert pour nous ; c'est le moyen inventé par la sagesse divine pour concilier la justice et la bonté, en mêlant les souffrances des pécheurs à celles de la Victime innocente. 2° C'est encore une source de bénéfices pour nous, car c'est le moyen de recouvrer la grâce, d'accroître notre joie et notre gloire dans le ciel, de procurer la gloire de Dieu, de lui rendre amour pour amour, de sauver les âmes de nos frères en même temps que la nôtre, 493-496. — Une cause fréquente de conversion : la douleur : voir *Conversion.*

Spiritualité. — La spiritualité de l'âme : voir *Ame.*

Stigmates. — Les stigmates de S. François : voir *François d'Assise (S.).*

Sulpice le Pieux (S.). — *Sa compassion pour le peuple.* Il a pratiqué excellemment la parole du Maître : *Misereor super turbam.* 1° Durant sa vie, il multiplie les bienfaits envers le peuple : il donne ses biens aux pauvres ; il nourrit les esprits et les cœurs des Francs par sa parole qui engendre la foi et la vertu ; il défend les faibles contre les excès des puissants, et, tout en résistant aux rois, il les aime et cherche à les rendre meilleurs pour leurs sujets. 2° Sa sollicitude pour le peuple s'exerce encore après sa mort grâce à l'hospice modèle dont il est le fondateur. Comme il a maîtrisé le gouffre de l'Yèvre, il aide ses protégés à échapper au gouffre de l'enfer, 17-20.

Syndicat. — Les syndicats et la justice, 595 : voir *Justice.* — Pour la fête d'un Syndicat agricole, 265-269 : voir *Agriculteurs.*

Télémaque (S.). — Sa mort met fin aux combats de gladiateurs, 109.

Terre. — Ce que la terre dit de Dieu : voir *Agriculteurs.*

Thomas d'Aquin (S.). — *La « Somme » de S. Thomas.* S. Thomas est, avec S. Bonaventure, la gloire du XIII^e^ siècle. Né en Campanie, d'une famille noble, il commence de bonne heure la vie de prière et d'étude qu'il poursuivra jusqu'à sa mort. Toutes ses recherches aboutissent à la *Somme théologique.* Comparable à nos plus belles cathédrales, la *Somme* présente dans un merveilleux panorama l'ensemble complet de la doctrine catholique, dont elle fait à la fois la synthèse et l'analyse. En même temps que les preuves de la vérité, elle renferme la réfutation des erreurs ; elle met au

service de la foi la philosophie et les autres sciences. Sous l'impulsion de Léon XIII, le thomisme reprendra un nouvel essor. S. Thomas consacre encore à la vérité les dernières heures de sa vie ; et quand il meurt, c'est un astre très brillant qui s'éteint au firmament de l'Eglise, 639-640.

Thomas de Cantorbéry (S.). — Thomas Becket est l'un des plus illustres défenseurs de l'indépendance de l'Eglise. Il proteste contre les prétentions du roi d'Angleterre Henri II, qui veut soumettre tous les dignitaires ecclésiastiques à l'autorité séculière. Exilé en France, il trouve un appui auprès du pape Alexandre III, proscrit lui-même. Après une soumission feinte de Henri II, Thomas rentre en Angleterre ; mais il succombe bientôt sous les coups d'un familier du roi. Son histoire est celle de tous les personnages ecclésiastiques qui ont été persécutés pour avoir défendu les droits de l'Eglise, 557-558.

Tombe. — La tombe familiale, 552-554 : voir *Morts (Jour des)*.

Toussaint. — Sermons : voir *Table synthétique*, p. 689, et *Morts (Jour des), Saints*.

Travail. — Le contrat de travail, 574-576 : voir *Justice* (La justice dans l'exécution des contrats).

Université. — *L'Université de Paris*. C'est « la mère et la maîtresse » des autres. Elle remonterait, dit-on, à l'Ecole palatine fondée par Charlemagne. Dès le XIe siècle on y enseigne la philosophie ; les auditeurs y affluent et au XIIIe siècle elle devient une Université proprement dite. Elle est divisée en plusieurs collèges ou nations, dont le plus célèbre est celui de Robert Sorbon. L'enseignement comprend tout le cycle des connaissances humaines groupées autour de la philosophie et de la théologie, une sève puissante y circule. Les écoliers universitaires forment une société à part jouissant de privilèges spéciaux : ils sont exempts d'impôts et leurs livres demeurent insaisissables. Leur chiffre dépasse 10.000 et cette population est parfois assez turbulente. Il y a pour l'abriter des sortes de maisons de famille ; et les étudiants qui logent en ville trouvent des chambres à des conditions meilleures que les autres locataires, 586-588.

Vacances. — Les devoirs de vacances des parents, 448 : voir *Parents*.

Vendredi (Premier). — Allocutions pour le Premier Vendredi : voir *Table synthétique*, p. 690, et *Sacré-Cœur*.

Véronique (Sainte). — Elle essuie la face de Jésus, 198.

Vie. — Le voyage emblème de la vie : voir *Voyage*. — « Je crois à la vie éternelle » : voir *Table synthétique*, p. 691, et *Ame*.

Vie chrétienne. — *Entretiens sur la vie chrétienne* : voir *Table synthétique*, p. 691, et *Justice*.

Vigne. — *Ego sum vitis vera*, 31-33 : voir *Evangiles*.

Vincent (S.), diacre. — *La fierté chrétienne*. 1. Vincent, diacre de Saragosse, a été un beau modèle de fierté chrétienne. Il prêche intrépidement la parole de Dieu malgré l'ordre du gouverneur païen ; il résiste aux promesses comme aux menaces du tyran ; et les tourments les plus cruels ne peuvent ébranler sa constance. 2. Il reste un modèle pour les chrétiens de nos jours, en butte aux mêmes persécutions. Les uns renient totalement leur foi ; d'autres, esclaves du respect humain, demeurent indécis entre le mal et le bien ; mais les meilleurs gardent leur fierté chrétienne devant les hommes, devant le devoir, devant la souffrance, 38-42.

Vocation. — *L'appel divin*. (Pour une prise de soutane dans un Petit Séminaire). En quittant les livrées du siècle pour revêtir celles du Christ, vous répondez à l'appel du Maître, vous acceptez les sacrifices qu'impose la vie pour Jésus-Christ et vous commencez à goûter les joies du sacerdoce. — I. Appel divin. Bien des fois vous avez senti s'arrêter sur vous le regard de Jésus vous faisant entrevoir les beautés de la vocation sacerdotale. Sans doute cette vocation ne sera officiellement authentiquée que par la voix de l'Evêque vous appelant aux ordres. Mais la Providence vous a déjà manifesté que vous étiez marqués pour le sacerdoce. Quand Dieu se choisit une âme pour en faire une âme de prêtre, il lui inspire d'abord le goût d'une vie plus haute. Il parle parfois à un enfant dès l'âge le plus tendre ; mais ordinairement il le confie à une mère profondément chrétienne qui l'oriente vers l'autel. La vocation naît souvent de la souffrance ; parfois aussi des défaillances qui excitent une âme à voler jusqu'aux sommets pour ne pas s'enliser dans la fange. — II. Sacrifices. Cette vocation exige des sacrifices. D'abord le détachement des richesses et des biens de ce monde. Puis le sacrifice des satisfactions de la chair par la pratique de la chasteté parfaite : cette chasteté vous l'établirez solidement dans votre âme en tenant cette belle vertu en haute estime, en n'ayant aucune compromission avec le mal, en regardant votre habit comme une sauvegarde, et surtout en recevant souvent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Enfin vous aurez à faire le sacrifice, non moins pénible, des exigences de votre volonté propre et d'une certaine indépendance de l'esprit. — III. Joies. Ces sacrifices ne seront pas sans compensation : vous avez choisi la meilleure part en réalisant votre noble idéal. Outre la joie intime du sacrifice librement consenti, vous goûterez les douceurs des tabernacles divins, les joies de l'étude, et surtout les délices de l'union de plus en plus étroite avec Jésus, en attendant que vous ayez le bonheur de travailler pour les âmes et d'exercer vis-à-vis d'elles une véritable paternité, 401-405.

La vocation religieuse : voir *Religieuses*. — La vocation de la Sainte Vierge : voir *Annonciation*. — La vocation de la jeune fille et celle de Jeanne d'Arc : voir *Jeanne d'Arc (Sainte)*.

Vocations (Œuvre des). — (Aux Mères chrétiennes). *L'Œuvre des Vocations*. Les vides se creusent dans les rangs du clergé et ne sont pas comblés, parce que le recrutement est insuffisant. Serait-ce que les fidèles qui n'ont plus vis-à-vis de leurs pasteurs le respect, l'obéissance et la générosité d'autrefois, ne mériteraient plus d'avoir des prêtres ? Les mères chrétiennes doivent se préoccuper du recrutement sacerdotal. Sans doute c'est Dieu seul qui appelle ; mais il appartient à la mère de désirer cet appel et de le favoriser. Il faut pour cela un grand esprit de foi, qui sans s'arrêter aux considérations et aux inquiétudes trop humaines envisage le sacerdoce sous son véritable jour. Elles doivent en faire autant pour les vocations religieuses, qui ont leur crise aussi, et se montrer fières d'avoir donné leur fils ou leur fille au Bon Dieu, 535-537.

Volonté. — Le règne de Dieu sur les volontés, 81-84 : voir *Règne de Dieu*.

Voyage. — *Le voyage, emblème de la vie*. La vie est un voyage. 1. Le voyage se fait avec des compagnons de caractère très différent, mais bien plus agréablement quand on se rend mutuellement service. 2. Quand on voyage rapidement, il semble que c'est la terre qui fuit ; en réalité, c'est nous qui fuyons. 3. On se propose toujours, en voyageant, un but de plaisir ou d'intérêt. Le but du « grand voyage », c'est l'éternité bienheureuse. Ne perdons pas de vue ce but et marchons avec courage et confiance, 194-195.

En vente aux bureaux de l'AMI DU CLERGE, à Langres

2 et 4, rue Claude-Gillot, 2 et 4

LES ÉGLISES ET LEUR MOBILIER DEVANT LA LOI CIVILE, par M. le chanoine FANTON. — Un vol. in-12 de 475 p. — Prix *franco :* **5** f.

L'ABBÉ JACQUES, par PAUL DESCHAMPS. — Un fort vol. in-12 de près de 500 pages. — Prix *franco :* 3 f. 75.

« PAUL DESCHAMPS paraît être le pseudonyme d'un prêtre, collaborateur de l'*Ami du Clergé*. Ses trois livres sont appelés à faire beaucoup de bien. Les nobles exemples des héros, le fini des tableaux champêtres et familiers, l'exposé des persécutions auxquelles la religion est en butte depuis vingt ans, font de cette trilogie une œuvre admirable, captivante et édifiante. Pour lire à la veillée, surtout dans les campagnes, *il n'y a rien de mieux.* »

(L'abbé L. Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire,* 5e édit., p. 318).

Les deux premiers volumes (**Jean Christophe** et **Suzanne**) sont en vente à la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e.

EXPLICATION DES ÉVANGILES DES DIMANCHES, par M. l'abbé CHAUMET. — 4e édition. — Un beau vol. in-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur). — Prix *franco :* **4** francs.

LE PARADIS SUR TERRE, *ou le Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 97 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation,* par M. le chanoine ROLLAND. — 15e édit. (1911). — 2 vol. in-12 de 527 et 576 p. — Prix *franco :* **10** francs.

DU MÊME : **LA REINE DU PARADIS,** *ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — 7e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 p. — Prix *franco :* **10** francs.

DU MÊME : **LE VESTIBULE DU PARADIS,** *ou le Purgatoire étudié au point de vue dogmatique, liturgique et moral, en 56 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — Un vol. in-16 de XIV-426 p. — Prix *franco :* **4 f. 60.**

En vue de la prédication sur la Sainte Eucharistie et sur la Sainte Vierge, nous ne connaissons rien qui surpasse les deux premiers ouvrages de l'ancien curé-doyen de Neuilly-l'Evêque, dont les *Dominicales* sur le *Credo* (aujourd'hui introuvables) firent tant jadis pour le succès de l'*Ami du Clergé*. — Quant au troisième, qui a paru en Octobre 1922, c'est un vrai Traité du Purgatoire, partagé en sept « Octaves des Morts ».

LA CHAMBRE DE LA JEUNE FILLE, par M. l'abbé EUG. MARTIN. — Un vol. gr. in-12 carré de 240 pages — Prix *franco :* **2 f. 75.**

LE GRAND JOUR ET SES APPRÊTS, par le R. P. LAMBERT. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* **3 f. 25.**

Cette *Retraite* se distingue des nombreux ouvrages similaires en ce que, sans négliger la préparation *purifiante* à la Première Communion, elle tourne la pensée des Retraitants surtout vers la Sainte Eucharistie, afin de leur inspirer envers elle une solide dévotion.

POUR VOTRE CONFESSION. *Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix.* — Une brochure de 48 pages in-32. — Prix *franco :* **0 f. 25 ;** les dix, **2 f. 15 ;** les 50, **9 f. 90 ;** le cent, **19 f. 55.**

RÉFLEXIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix *franco :* **30** cent. (Remises par nombre : 7 pour 6 ; 15 pour 12 ; 35 pour 25 ; 90 pour 50).

LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM, par UN PÈLERIN. — Une brochure in-12 de 72 pages. — Prix *franco :* **60** centimes.

CHEMIN DE LA CROIX POUR LE VENDREDI SAINT, *suivi d'actes pour la communion des petits enfants,* par M. le chanoine DORMOY, curé de St-Martin, à Langres. — Une brochure in-12 de 23 pages. — Prix *franco :* **0 f. 20.**

THÉATRE, par HENRY VERGEIL : *Douze Saynètes et Dialogues enfantins,* broch. in-12 de 104 pages, *franco :* **1 f. 30** ; — *Les Petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus,* et *Deux Saynètes enfantines,* chaque brochure, **0 f. 35** *franco.*

LE DÉSERTEUR. Drame social en 3 actes contre la désertion des campagnes, par M. l'abbé G. MUGNIER. — 4e édition. — Brochure in-12 de 70 p. — Prix *franco :* **1 f. 25** (les cinq exemplaires : *franco* **5** f.). — Pas de droits d'auteur à payer pour la représentation. — Pas de rôle féminin.

DU MÊME : **LA VICTOIRE DE LA TERRE.** Drame social en 3 actes sur le même sujet. — Broch. in-12 ; *franco* **1 f. 25** (les 5 ex., *franco* **5** f.). — Sans droits d'auteur. — Pas de rôle féminin.

JEANNE d'ARC. Drame historique en 5 actes avec prologue, par M. l'abbé G. BIZET. — Une brochure in-12 de 102 pages. — Prix *franco :* **1 f. 25.** — Sans droits d'auteur.

HYMNE A JEANNE D'ARC, de GRAVIER. Partition in-4o, texte, chant et accomp., **1 f. 75** ; in-8o, texte et chant, **0 f. 30** ; paroles seules, les dix ex., **0 f. 65.**

Toutes les *commandes* pour les pays où le *franc* est déprécié sont payables, non pas au cours des changes actuel, mais au cours d'avant-guerre. Par exemple, un ouvrage catalogué 10 fr., à expédier aux Etats-Unis, devra nous être payé par 2 dollars ; le même, pour le Canada, par 2 piastres. (Nous envoyer les dollars ou les piastres en papier, ou par un chèque sur une banque de Paris, ou bien en *money order*). Et de même pour les autres pays : par ex., Angleterre, 8 shillings ; Espagne, 10 pesetas ; Suisse, 10 francs suisses ; etc.

Pour l'Etranger, en raison du port plus élevé, il y a lieu d'ajouter, aux prix *franco* marqués ci-dessus, environ *10 centimes par franc.*

ADRESSES DES PRINCIPALES LIBRAIRIES

citées dans nos comptes-rendus bibliographiques

Alcan (Félix), 108, boulevard St-Germain, Paris 6e.
Amat (Charles), 11, rue de Mézières, Paris 6e.
Aubanel frères, à Avignon (Vaucluse).
Bahon-Rault, 17-19, rue Le Bastard, à Rennes (Ille-et-Vilaine).
Baston, Berche et Pagis, 69, rue de Rennes, Paris 6e.
Beauchesne (Gabriel), 117, rue de Rennes, Paris 6e.
Belin frères, 8, rue Férou, Paris 6e.
Berger-Levrault, 5-7, rue des Beaux-Arts, Paris 6e.
Beyaert (Ch.), 6, rue Notre-Dame, à Bruges (Belgique).
Bloud et Gay, 3, rue Garancière, Paris 6e.
Bonne Presse (Maison de la), 5, rue Bayard, Paris 8e.
Brunet, 32, rue Gambetta, à Arras (Pas-de-Calais).
Casterman, 28, rue des Sœurs Noires, à Tournai (Belgique), et 66, rue Bonaparte, Paris 6e.
Cattier (Marcel), à Tours (Indre-et-Loire).
Colin (Armand), 103, boulev. St-Michel, Paris 5e.
Crès (G.), 116, boulev. St-Germain, Paris 6e.
Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris 5e.
Desclée et Cie, 41, rue du Metz, à Lille, et 30, rue St-Sulpice, Paris 6e.
Dessain (H.), 7, rue Trappé, à Liège (Belgique).
Dewit (A.), 53, rue Royale, à Bruxelles.
Fayard (Arthème), 18, rue du St-Gothard, Paris 14e.
Firmin-Didot et Cie, 56, rue Jacob, Paris 6e.
Flammarion (E.), 26, rue Racine, Paris 6e.
Gabalda, 90, rue Bonaparte, Paris 6e.
Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, Paris 7e.
Gautier et Languereau, 55, quai des Grands-Augustins, Paris 6e.
Giard (René), 2, rue Royale, à Lille (Nord).
Gigord (J. de), 15, rue Cassette, Paris 6e.
Grasset (Bernard), 61, rue des Saints-Pères, Paris 6e.
Grassin (G.), 40, rue du Cornet, à Angers (Maine-et-Loire).
Hachette, 79, boulev. St-Germain, Paris 6e.
Hatier (A.), 8, rue d'Assas, Paris 6e.
Haton, 59, boulev. Raspail, Paris 6e.
Lardanchet (H.), 10, rue Président-Carnot, à Lyon.
Larousse, 19, rue du Montparnasse, Paris 5e.
Laurens (H.), 6, rue de Tournon, Paris 6e.
Lesot (André), 10, rue de l'Eperon, Paris 6e.
Lethielleux (P.), 10, rue Cassette, Paris 6e.
Letouzey, 87, boulev. Raspail, Paris 6e.
Lévy (Calmann), 3, rue Auber, Paris 9e.
Librairie de l'Art catholique, 6, place Saint-Sulpice, Paris 6e.
Librairie St-Paul, 6, rue Cassette, Paris 6e.
Librairie des Saints-Pères, 83, rue des Saints-Pères, Paris 6e.
Mame (A.) et Fils, à Tours (Indre-et-Loire), et 6, rue Madame, Paris 6e.
Marietti (Pietro), 23, via Legnano, à Turin (Italie).
Marron (M.), 17, rue Jeanne-d'Arc, à Orléans (Loiret).
Mignard frères, 38, rue St-Sulpice, Paris 6e.
Mulo (L.), 12, rue Hautefeuille, Paris 6e.
Nouvelle Librairie nationale, 11, rue de Médicis, Paris 6e.
Paillart (C.), à Abbeville (Somme).
Payot, 106, boulev. St-Germain, Paris 6e.
Perrin et Cie, 35, quai des Grands-Augustins, Paris 6e.
Picard (Aug.), 82, rue Bonaparte, Paris 6e.
Plon et Cie, 8 et 10, rue Garancière, Paris 6e.
Privat (Edouard), 14, rue des Arts, à Toulouse (Hte-Garonne).
Roblot, 67, rue Caumartin, Paris 9e.
Roger et Chernoviz, 6, rue de la Salpêtrière, Paris 13e.
St-Charles (Œuvre de), à Grammont (Belgique).
Ste-Famille (Librairie de la), 11, rue Servandoni, Paris 6e.
St-François (Librairie), 4, rue Cassette, Paris 6e.
St-Paul (Librairie), 6, rue Cassette, Paris 6e.
Soubiron (J.-M.), à Montrejeau (Hte-Garonne).
Sueur-Charruey, à Arras (Pas-de-Calais), et 41, rue de Vaugirard, Paris 6e.
Téqui (P.), 82, rue Bonaparte, Paris 6e.
Tolra et Simonet, 28, rue d'Assas, Paris 6e.
Tralin (A.), 10, rue du Vieux-Colombier, Paris 6e.
Vitte (Emm.), 3, place Bellecour, à Lyon, et 5, rue Garancière, Paris 6e.

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
3 2400 00252 9802